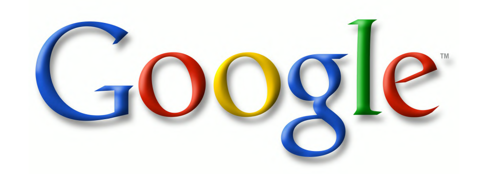


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

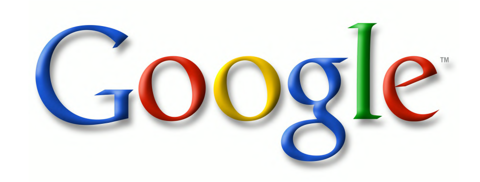
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

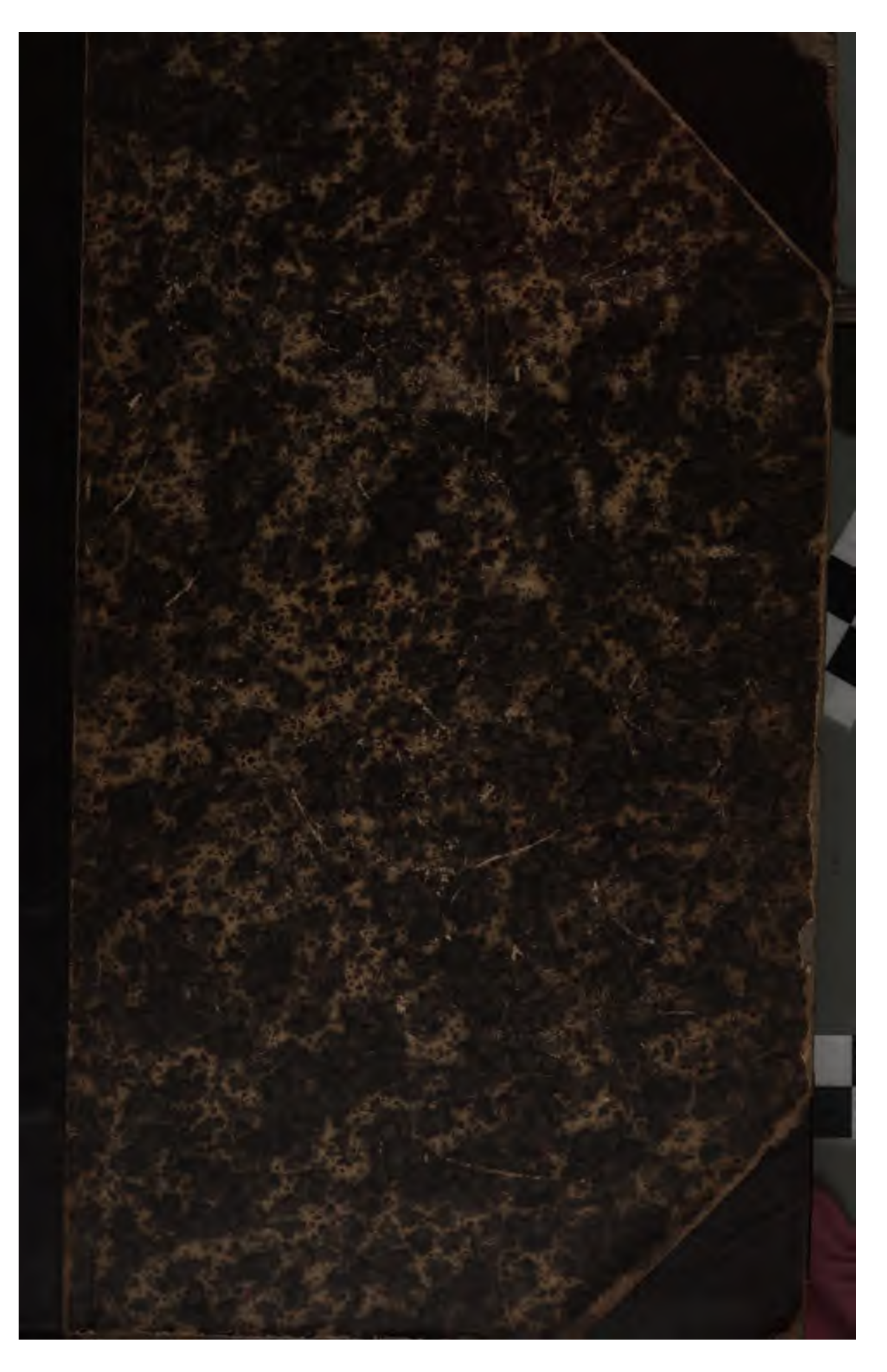
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

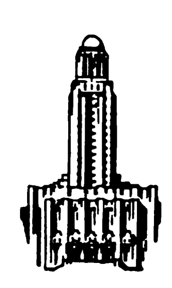
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE

054
L471

OCTOBRE 1900

○ ○ ○

LECTURES POUR TOUS

REVUE UNIVERSELLE ET POPULAIRE ILLUSTRÉE

3me Année. — Numéro I.



PARIS. — HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Droits de traduction et de reproduction réservés



JAMAIS ON NE S'EST AUTANT DIVERTI. LES BALS SE SUCCÈDENT, ON DANSE PARTOUT.



Jamais on ne s'est autant diverti. Les bals se succèdent, on danse partout.

Un mois après, il fut guillotiné avec quelques-uns de ses collègues. Il paraît qu'il mourut avec fermeté. J'avoue que je n'eus pas un grand chagrin de sa mort. C'est qu'il m'était presque aussi étranger et inintelligible que s'il avait appartenu à une autre planète.

Depuis, je me suis retirée chez mon père, où je vis avec la liberté d'une veuve. Tout ce passé de terreur et de sang me fait l'effet d'un mauvais rêve. Parfois il m'en revient à la mémoire des visions subites : une tête coupée promenée sous mes fenêtres, la rencontre d'une charrette de condamnés, ou encore certaine flaque rougeâtre que je dus contourner un jour, place de la Révolution.... Et alors je ne connais plus qu'une envie, c'est de vivre, de vivre follement et de toutes les forces de ma jeunesse....

Beaucoup pensent comme moi. Jamais, je crois, on ne s'est autant diverti. Jamais surtout on n'a autant dansé. Il y a dans Paris six cent quarante bals publics, pour toutes les bourses, et toujours pleins.

On danse dans de ci-devant couvents et de ci-devant églises. On danse rue de Vaugirard, dans la maison des ci-devant Carmes-Déchaux, où l'on fit les massacres de Septembre. On danse dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice; et, sur la porte sculptée, au-dessus d'une inscription en latin qui signifie que ceux qui dorment là attendent la résurrection, un transparent rose annonce *Bal des Zéphirs*. On danse sur les morts; mais on n'y songe que pour mieux jouir de la minute qui passe....

Les émigrés rentrent en foule. Ils sont aussi gais que nous.

Par la protection de Mme Tallien, dont j'ai l'honneur d'être un peu l'amie, je suis allée, faubourg Saint-Germain, au « bal des victimes », qui est un bal très choisi, où ne viennent que les personnes qui ont eu quelque parent guillotiné. Il est vrai que mon mari ne le fut point pour la bonne cause; mais, naturellement, je gardai pour moi ce détail. « Dupont » est d'ailleurs un nom assez répandu pour n'être point dénonciateur; et enfin ma figure, qu'on dit passable, arrangea tout.

La tenue exigée dans ce bal est le grand deuil. Les femmes y portent la « coiffure à la victime », les cheveux relevés sur la nuque par un peigne, comme pour être plus facilement empoignés par le bourreau. Quelques-unes amplifient leurs perruques par les chevelures, jadis achetées aux geôliers, de jeunes blondins guillotinés. La règle est de s'aborder en se saluant « à la victime », avec un mouvement de tête qui imite celui du condamné engageant son cou dans la lunette. Oh! oui, nous sommes gais.

Les parents de beaucoup de ceux qui étaient là avaient dû être envoyés à l'échafaud par mon mari. Mais je ne m'en vantai point.

J'entendis un muscadin en deuil dire à un polichinelle noir : « Ah! Polichinelle, ils ont tué mon père! — Ils ont tué votre père? » dit Polichinelle, et il tira son mouchoir de sa poche. Mais le désolé jeune homme s'était remis à danser en fredonnant.

On mange aussi beaucoup. Dans les soirées, on prend ce qu'on appelle « le thé »; mais c'est un thé substantiel, un thé avec dindes aux truffes, rosbif saignant et toutes sortes de spiritueux.

Et cependant, la mode chez les femmes est de passer pour de petites mangeuses, d'avoir des vapeurs et des syncopes. Elles se gavent, mais elles veulent être pâles, et il y en a qui, pour ne point paraître se trop bien porter, se font saigner régulièrement.

Afin de sembler plus languissantes, nous avons, dans notre parler, supprimé l'*r*, à l'imitation du divin Garat. Nous avons ajouté à cela le zézayement. On donne sa *pa'ole d'honneu'*; on dit : *mo't aux té'o'istes!* et l'on parle des *sa'mes* d'une belle et de son *visaʒe anʒélique*. Bref, nous gazouillons comme de petits oiseaux.

Mais, d'autre part, comme nous avons le culte du corps et que, au surplus, il faut à nos *incroyables* des muscles solides pour les rixes continuelles de la rue et pour la chasse aux Jacobins, la mode est aux Hercule et aux Milon de Crotone. Le beau monde va au jeu de barres du bois de Boulogne, aux courses à pied de Monceau, aux courses à cheval de Bagatelle, aux jeux gymniques de l'hôtel d'Orsay, qui reproduisent les jeux des Celtes, des Grecs et des Romains.

Nous sommes tous devenus cochers. Moi-même, bottée et faisant claquer mon fouet, je conduis mon bockei à Longchamp, ce qui n'est pas commode, car c'est une terrible bousculade de cabriolets, phaétons, vis-à-vis, caricks, demi-fortunes et soufflets, qui sont nos nouvelles voitures.

Je soupçonne cette société de n'être pas très cohérente. Quoique je ne sache pas grand'chose, je la sens ignorante et grossière. A l'Opéra, vous voyez des femmes charmantes, d'une élégance merveilleuse; mais si elles ouvrent la bouche, tout est perdu. Vous entendez des *Pardi!* des *Y a gros!* et *Sacristi* [illegible] *bien dansé!* ou *Il fait un* [illegible]

Si l'[illegible]
crève de [illegible]

sait pas parler et que la conversation est un art aboli....

Nous cherchons à refaire notre éducation. Au-dessous de l'Institut national, de petits instituts se sont formés, qu'on appelle les *lycées*. La mode est d'y aller. La société en raffole. L'allemand et le grec, et l'espagnol et le latin, et la logique et la rhétorique, et la géographie et l'histoire, et les poids et mesures, et la zoologie, et le système décimal, et la philosophie et la grammaire, et la tenue des livres, — et le français même, — nous voulons tout apprendre entre deux valses.

Un des professeurs les plus goûtés des femmes est le célèbre Demoustier. Il nous fait un cours de morale. Il n'est que grâce et coquetterie. Jolies petites phrases, jolis petits compliments, jolies petites malices. Certes je crois que le devoir n'est point l'ennemi de la nature : mais il nous le montre si facile qu'en vérité il le décolore et l'affaiblit. Et peut-être aussi que les pâmoisons de tant de sottes à ses tendres discours m'en ont dégoûtée.

AIDÉE PAR SA SUIVANTE, LA « MERVEILLEUSE » S'HABILLE ; ELLE AJUSTE SA COIFFURE, REVÊT LA ROBE LÉGÈRE ET FLOTTANTE, CHAUSSE LES COTHURNES LACÉS.... TOUT A LA GRECQUE, TELLE EST LA MODE.

Le fameux La Harpe n'a pas moins de succès. Mais celui-là me déplaît tout à fait. Il est devenu terrible contre les philosophes et dit que ce sont les écrits de Voltaire, de Diderot, de Rousseau, de d'Alembert et d'Helvétius qui ont dressé l'échafaud. Il a peut-être raison : mais il oublie trop qu'il fut l'ami, le complice et l'obligé des hommes dont il déshonore les cendres, et qu'il fut, lui, un des plus enragés séides de la Terreur.

Il me déplaît que ce petit homme ait attendu Thermidor pour renier la philosophie et pour s'indigner contre les crimes de la Révolution.

On voit comme cela trop de gens, à qui le silence conviendrait mieux, brûler publiquement et avec fracas ce qu'ils ont adoré. Ils peuvent être sincères : mais vraiment ils exagèrent leur conversion ; et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que cette conver-

l'obtins, mais non auprès du colonel. Il parut maussade et contraint, et m'évita toute la soirée.

Je me demandai pourquoi, et je crus avoir compris.

Quelques jours après, je le rencontrai chez Mme Tallien. J'avais une tout autre toilette qu'à l'hôtel de Longueville. Outre que j'avais remis ma chemise, j'avais couvert une partie du moins de ma gorge et de mes bras et fortifié d'un jupon la gaze légère de ma robe. Le colonel me montra l'empressement le plus tendre.



ON MANGE BEAUCOUP DANS LES SOIRÉES. ON PREND CE QU'ON APPELLE « LE THÉ »; MAIS C'EST UN THÉ SUBSTANTIEL, ACCOMPAGNÉ DE NOMBREUSES FRIANDISES ET DE SPIRITUEUX.

En sortant de cette charmante fête, au petit jour, je vis des espèces de fantômes grelottants qui, à deux genoux dans les ordures, disputaient aux chiens quelques os mal rongés. Sous les roues d'un char doré, un homme tomba d'épuisement au travers de la rue. Il avait quelque chose entre les dents; on m'a dit que c'était de l'herbe broutée sur les places publiques....

Je donnai à ces infortunés tout l'or que [illegible] honte un moment d'être riche, d'être belle, et de ne vivre que pour le plaisir....

ꝉꝉꝉ

Le Petit Coblentz est un coin de boulevard, borné au nord par la rue Grange-Batelière, au midi par la rue du Mont-Blanc, où se donne rendez-vous la société aristocratique et antirépublicaine. Là, sous les arbres, sur six rangs de chaises de paille, toute la fleur de Tivoli, d'Italie, de l'Élysée, de Biron, de Bagatelle, de Garches, de Corazza, toute la légion de *Royale-Anarchie* complote contre la République par des épigrammes, des couplets et des calembours. Là, une élégante en spencer à la chouanne, caressant son carlin, s'amuse avec un « incroyable » de l'anagramme que le *Mercure universel* vient de trouver aux mots « Révolution française » : *La France veut son roi*. Une autre, plus loin, manie un de ces éventails *au saule pleureur* dont les feuilles figurent habilement les profils du roi, de la reine, de Madame et

de Louis XVII. Une troisième se balance assise, et l'un de ses pieds posé sur un bâton de chaise montre un bas à coin brodé d'une fleur de lis en argent. Ainsi toute la toilette féminine de Coblentz est une conspiration.

Je ne pense pas que cette conspiration soit fort dangereuse. Elle est à la mode, voilà tout. Des femmes d'anciens terroristes ou de munitionnaires se disent royalistes parce que cela est de bon ton. En réalité, on plaint les Bourbons, mais on en reste très détaché. Notre cœur n'est pas avec eux.

J'ai fait, au petit Coblentz, la connaissance d'une émigrée, la marquise de X.... Elle était venue là en simple curieuse, car elle est très sensée et très bonne et n'a point rapporté de l'exil le sot orgueil ni les préjugés vaniteux de beaucoup d'autres émigrés. Elle m'a témoigné très vite une vive affection. Elle aime, dit-elle, mon ingénuité et ma candeur. Et je ne me fâche point qu'elle me parle ainsi, car je sens qu'elle m'est bien supérieure par l'esprit et l'éducation.

Elle m'a présentée chez Mme Récamier. C'est là que j'ai connu clairement quelles devaient être la grâce et la politesse de l'ancienne société et tout ce qui nous manque à nous, les nouveaux venus....

Nous fûmes, la marquise et moi, voir *Abufar*, drame touchant et d'une nouveauté hardie. Mais, plus que de Talma ou de Mlle Georges, j'étais occupée de Mme Tallien, qui trônait, divinement belle, dans une avant-scène. Je demandai à la marquise son opinion sur cette dame célèbre. Elle me répondit :

« Je ne la hais point. Il faut pardonner beaucoup à Notre-Dame de Thermidor. Du fond de sa prison des Carmes, elle a frappé Robespierre et tué la Terreur. La Terreur a été vaincue, non point directement par la pitié, la charité ou la vertu indignée, mais par la nature, par le désir de vivre.... Or, c'est Mme Tallien qui a été l'héroïne de cette victoire. Son rôle fut, à son heure et par comparaison, bienfaisant.... Mais cela a peut-être assez duré.... Dites-moi, ma mignonne, n'êtes-vous pas quelquefois lasse de vous tant amuser? »

Je fus forcée d'en convenir....

« J'ai engagé ma foi au colonel Aubert. »

Admirable cérémonie hier. Cent chevaux ont traîné par les boulevards, sur trente chariots richement décorés, les chefs-d'œuvre de l'art enlevés aux musées d'Italie et offerts à la République par le général Bonaparte. C'étaient l'*Uranie* et la *Polymnie*, l'*Amour et Psyché*, la *Vénus du Capitole*, l'*Antinoüs*, le *Discobole* et le *Gladiateur mourant*, le *Laocoon*, le *Mercure* et l'*Apollon du Belvédère*, et la *Transfiguration* de Raphaël, et les toiles pompeuses du Titien et de Véronèse.

L'École polytechnique, le Collège de France, les administrateurs du Musée, les professeurs de l'École de peinture et de sculpture, les commissaires de l'armée d'Italie et quelques bataillons de défenseurs de la patrie formaient le cortège, et accompagnèrent jusqu'au Champ de Mars ces chars gémissant sous leur précieux fardeau. Le défilé fut magnifique et comparable aux triomphes des empereurs romains.

J'eus pourtant un scrupule, et je dis au colonel Aubert, qui était avec moi et qui versait des larmes d'enthousiasme, que c'était fort bien d'affranchir les peuples, mais que ce n'était peut-être pas une raison pour les



Une émigrée de mes amies m'a présentée chez Mme Récamier. Dans ce milieu élégant, l'un des rares où l'on cause encore, j'ai compris quels devaient être la grâce et le charme de l'ancienne société.

dépouiller. Il me répondit que ces chefs-d'œuvre, propres à former le goût de la nation, avaient été enlevés par le général Bonaparte, non pas aux peuples, mais aux tyrans.

Je le crus, et j'éprouvai même un mouvement de fierté à la pensée que mon ami avait contribué à la conquête de ces merveilles. Et en même temps, comme toute la foule des citoyens, je sentis mon cœur entraîné vers ce jeune général victorieux qui couvrait la France de gloire au dehors et la consolait de sa détresse intérieure par de si magnifiques présents....

J'ai engagé ma foi au colonel Aubert. Cet acte m'a conduite à des réflexions. Le colonel doit partir pour l'Égypte presque aussitôt après notre mariage. Je veux, en son absence, lui garder ma foi, et je sens que, si j'y manquais, je serais coupable. D'où vient cela? car enfin la nature ne m'impose pas la fidélité. C'est donc que j'ai en moi un témoin et un juge de mes actions....

Ce juge invisible, il n'en faut point douter, c'est l'Être suprême, le Dieu bon et rémunérateur.

Je fus l'autre jour, rue Saint-Denis, au temple des Théophilanthropes. Des fleurs et

des fruits sur les autels; des cantiques où l'on invoque la Divinité; des exhortations à la vertu récitées par les lecteurs en tunique bleue dans une chaire à draperie aurore, tels sont l'appareil et les rites simples et touchants de la nouvelle religion. Je suis sortie de là fort émue....

J'ai été obligée de venir passer avec mon père quelques jours à notre maison des champs. J'écris à mon ami, et je fais ici le brouillon de ma lettre, afin qu'elle soit plus soignée :

« ... Ce matin, j'errais dans le jardin, j'entendais les joyeuses chansons des fauvettes; les bourgeons s'épanouissaient, je respirais un air doux. Ah! me suis-je écriée, déjà s'annonce le renouveau de la nature; déjà je ressens ses délicieuses influences, tout mon sang se porte vers mon cœur, qui bat plus violemment à l'approche du printemps. Tout s'éveille, tout s'anime; le désir naît, parcourt la nature et effleure tous les êtres de son aile légère; tous sont atteints, tous le suivent, il leur ouvre une route enchantée, tous se précipitent.... Ah! mon cœur paisible et pur, s'il gémit quelquefois, ce n'est pas crainte de trop aimer!... »

Je m'arrête; car je crois maintenant que je pourrai très bien continuer ma lettre sans brouillon....

J'ai fait hier confidence à la marquise de mon engagement avec le colonel Aubert, et elle m'en a fort approuvée....

Aujourd'hui, me voyant triste, elle m'a dit : « J'ai peur, ma chère enfant, que la religion de M. Larevellière-Lepeaux ne contente pas entièrement votre cœur.... J'ai pour ami et pour guide un vieux prêtre très bon, très éprouvé par la vie, qui comprendrait sans peine votre état d'esprit et qui ne vous effrayerait point.... Voulez-vous le voir?... »

J'ai répondu que je voulais bien....

J'ai demandé à la marquise ce qu'elle pensait du général Bonaparte.

Elle m'a dit : « La société présente est, dans son fond, un chaos, et dans son air, une saturnale. Il est certain que ce carnaval, qui cache du reste de si horribles souffrances, ne saurait durer. Le général Bonaparte a sur son front le signe du génie; il est sans doute envoyé de Dieu pour rétablir d'abord l'ordre dans l'État, puis l'ordre dans les âmes. En attendant, servir le général Bonaparte est déjà une règle de vie; et c'est pour cela que le colonel Aubert vous paraît si supérieur aux futiles jeunes hommes que vous avez rencontrés auparavant.... »

J'ai été contente d'entendre ces paroles non seulement parce que j'y trouvais l'éloge de mon ami, mais parce que, comme toutes les femmes, j'adore le général Bonaparte....

(La suite du manuscrit a été perdue.)

JULES LEMAÎTRE.





SAINT CUTHBERT SAUVÉ MIRACULEUSEMENT DE LA FAMINE PAR UN AIGLE, D'APRÈS LE TABLEAU DE L. DUEZ.
Les bêtes apparaissent, dans les légendes des Saints, douces, serviables, meilleures souvent que les hommes auxquels leur bonté est donnée en exemple. Au VIIe siècle, saint Cuthbert, un évêque breton, s'étant égaré dans un pays désert, cherchait en vain de quoi manger, quand un aigle laissa tomber à ses pieds un gros poisson qui l'empêcha de mourir de faim.

Animaux de Légende et Bêtes Exemplaires

Qui ne s'est étonné de voir dans des tableaux fameux ou dans des images populaires des animaux de toute sorte groupés autour des Saints? Rien de plus curieux que de rechercher la place faite aux bêtes dans les légendes pieuses, et d'étudier comment les Saints se sont servis de la création tout entière pour donner aux hommes d'ingénieuses leçons. C'est l'origine d'un grand nombre de traditions, de scènes, d'anecdotes, qu'on trouvera ici contées avec tout leur charme de poésie et de naïveté.

○○○

De tout temps, pour donner aux hommes des leçons de morale, on a mis les bêtes en scène. Ainsi procède la fable, depuis Ésope jusqu'à La Fontaine. Les saints ont usé d'un moyen pareil, et, dans les légendes pieuses, c'est aux animaux qu'appartient souvent le rôle le plus édifiant.

Mais il y a entre ces deux genres des différences notables. Dans les fables, les bêtes apparaissent telles qu'elles sont : maître renard est perfide; le loup est cruel, le lion féroce; la fourmi fait de l'épargne, et la cigale est une étourdie. Il en est tout autrement dans les histoires ou légendes des saints : là, les bêtes nous apparaissent bien souvent, non pas telles qu'elles sont ou telles qu'elles devraient être, mais telles que nous, hommes, nous devrions être.

Fascinées et domptées par l'influence bienfaisante du saint, elles se laissent corriger, moraliser, idéaliser, nous allions presque dire sanctifier.

Pour le fabuliste, les bêtes sont des ... observation : bonnes ou méchantes, ...ent toujours place dans ses vers. Autour du saint, vous n'apercevez, en général, que des bêtes dévouées, converties ou repenties. Elles promènent à travers les récits de la *Légende dorée* leur allure placide et leur mine respectueuse; on dirait parfois qu'elles sont là pour aider et servir leur saint. Entre elles et lui, les petits services s'échangent constamment; elles aiment, dans leur charitable voisin, l'exemple, trop rare à leurs yeux, d'un « roi de la création » qui n'agit point en tyran et qu'elles ne connaissent que par ses bienfaits, non par ses caprices; il aime en elles, et il admire en elles l'auteur même de la création. Tout ici-bas, les cieux et les bêtes, raconte au saint la gloire de Dieu; le frémissement et la voix des êtres animés lui semblent faire écho à la symphonie des étoiles.

COMMENT LES BÊTES, DANS LA VIE DES SAINTS, ANNONCENT LA GLOIRE DE DIEU.

Saint François d'Assise, cheminant un jour sur une route de l'Ombrie, s'arrêta devant des oiseaux qui attendaient avec confiance qu'un vent propice leur apportât

quelques miettes de pain ou quelques grains de mil; et il se mit à les prêcher. « Mes petits frères, leur disait-il (c'est ainsi qu'il les appelait), vous devez rendre louanges à votre Créateur. » Et les oiseaux attentifs, élevant vers l'homme vêtu de bure leurs regards et leur bec, étaient conviés à méditer tour à tour sur les grâces qu'ils avaient reçues. Leurs ailes et leurs plumes, les rivières et les fontaines, les montagnes et les vallées, tout cela était l'œuvre du Seigneur; et lorsque les oiseaux en parurent convaincus, François, dessinant un signe de croix, les fit se disperser aux quatre points cardinaux : ils s'en allèrent, chacun de son côté, messagers inconscients de la gloire céleste et de l'éloquence du saint d'Assise.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE PRÊCHANT AUX OISEAUX EN ITALIE, D'APRÈS UNE FRESQUE DE GIOTTO, UN DES MAITRES ITALIENS DU XIII[e] SIÈCLE.

Saint François d'Assise, cheminant un jour en Ombrie, s'arrêta devant une troupe de petits oiseaux qui cherchaient leur pâture. Le Saint se mit à leur parler. Quand il eut fini, dit la légende, les oiseaux se dispersèrent dans toutes les directions et partirent chanter la gloire de Dieu.

Encore les oiseaux ont-ils un gazouillement où les poètes et les mystiques peuvent reconnaître l'ébauche d'un hymne au Très-Haut; mais les poissons à leur tour, — ces êtres écrasés et mornes qui ont donné à notre langue française la locution « muet comme une carpe », — devinrent éloquents un beau jour, si l'on en croit l'histoire de saint Antoine de Padoue. Ce fut un vrai drame en trois actes. Le premier acte se passa sur la place publique de Rimini : monté sur une borne, comme le faisaient volontiers les prédicateurs populaires de ce temps-là, saint Antoine parlait à la foule. La foule était distraite; les commères jasaient entre elles, les hommes causaient commerce, les jeunes gens riaient et les libertins ricanaient. Saint Antoine, fatigué, déserta ce fâcheux auditoire : puisque les hommes ne voulaient pas l'écouter, les poissons l'entendraient bien.... Et le prédicateur, suivant la rivière, s'en alla chercher jusqu'à l'embouchure les poissons, ses frères. Et les poissons, remontant la rivière, vinrent à la rencontre de saint Antoine, leur frère.

Le dialogue entre le saint et les pois-

sons, tel fut le second acte. Ils affluaient en foule, petits et gros; ils épanouissaient leurs mines passives et écarquillaient leurs yeux ronds sous les regards fascinateurs d'Antoine de Padoue.

Alors, changement à vue : les hommes et les femmes de Rimini, à la nouvelle du prodige, accourent, rougissant de honte. Ceux qui causaient se taisent; ceux qui ricanaient se prosternent. Ils sont tout yeux, tout oreilles : ils demandent au saint de prêcher devant eux. Tel fut le troisième acte du drame. C'est ainsi que la ville de Rimini fut sanctifiée, ce soir-là, grâce aux poissons.



LE MIRACLE DE LA MULE, D'APRÈS LE TABLEAU DE DOM. CAMPAGNOLA. (ÉCOLE ITALIENNE.)

Un homme de Rimini avait déclaré qu'il ne se convertirait que quand il aurait vu sa mule s'agenouiller devant l'hostie. On amena la bête devant le Saint. En vain l'homme voulut-il la tenter en lui présentant un boisseau d'avoine : dès qu'elle fut devant saint Antoine, la mule fit la génuflexion promise.

Les poissons avaient commencé la conversion de Rimini : ce fut une mule qui l'acheva. « Je parie, disait un incrédule, que ma mule, voyant une hostie, restera cambrée sur ses quatre jarrets. Si, par hasard, elle s'agenouille, eh bien, je croirai ! » Avec une parfaite assurance, saint Antoine releva le défi. La mule fut amenée sur la grande place, noire de monde; les gens grimpaient sur les épaules les uns des autres pour mieux voir. On racontait, dans la foule, que la bête était à jeun depuis de longues heures, et l'un des valets de l'incrédule était porteur d'un boisseau d'avoine qu'il offrirait à la bête en temps et lieu. Un silence se fait, puis un remous de la foule : les portes de l'église s'ouvrent, le saint paraît, l'hostie en main. Alors, on put voir ce spectacle merveilleux : pieusement, majestueusement, courbant ses pattes de derrière, puis ses pattes de devant, la mule fait génuflexion; et ceux qui se dressaient sur la pointe des pieds tombent aussitôt à genoux; et ceux qui étaient à genoux tombent la face contre terre. L'incrédule était converti.

Faire taire des grenouilles qui coassent avec exubérance est presque aussi malaisé peut-être que faire se prosterner une mule : tout près de nous, à Senlis, un pieux évêque des vieux temps, saint Rieul, eut, paraît-il, cette bonne fortune. Il prêchait, et les insupportables grenouilles assourdissaient l'auditoire; il leur intima le silence; elles se turent; et les hommes conclurent qu'ils ne devaient pas être plus rebelles que les grenouilles aux commandements de l'apôtre de Dieu. C'est ainsi que Rieul de Senlis, Antoine de Padoue, François d'Assise, disciplinaient les bêtes pour qu'elles donnassent aux êtres humains des leçons de piété. Mais bien plus nombreux sont les saints qui recoururent à elles pour donner

sourde dont il tourna le foyer sur le coffret. Quand Rupert vit ce qu'il contenait, il éclata de rire et le mit dans sa poche.

« Vite! Vite! dit Rischenheim. Nous tenons ce que nous voulions et quelqu'un peut venir d'un instant à l'autre.

— Mieux vaut le fouiller encore un peu, » dit-il, et il continua ses recherches. Tout espoir s'évanouit pour moi, car maintenant il trouverait certainement la lettre.

Ce fut l'affaire d'un instant. Il arracha le porte-monnaie et ordonnant avec impatience au porteur de la lanterne de la tenir plus près, il examina le contenu. Je me rappelle bien l'expression de son visage, lorsque la vive lumière blanche en fit ressortir sur le fond d'obscurité la pâleur mate et la beauté distinguée, aux lèvres ironiques et aux yeux dédaigneux. Il avait la lettre, et une joie méchante brillait dans son regard quand il l'ouvrit. En un clin d'œil, il comprit la valeur de sa trouvaille. Alors, froidement et sans se hâter, il se mit à lire sans faire attention à l'inquiétude de Rischenheim plus qu'à mes regards furieux. Il prit un temps comme s'il eût été chez lui, dans un fauteuil. Ses lèvres souriaient pendant qu'il déchiffrait les derniers mots adressés par la reine à son ami. Il avait en vérité trouvé plus qu'il n'espérait.

Rischenheim lui posa la main sur l'épaule et répéta d'une voix très agitée :

« Vite, Rupert, vite!

— Laissez-moi tranquille, mon garçon. Il y a longtemps que je n'ai rien lu d'aussi amusant, » répliqua Rupert. Et il éclata de rire en disant : « Regardez, regardez! » et il montrait le bas de la dernière page de la lettre.

J'étais fou de colère; ma fureur me donna de nouvelles forces. Le plaisir que sa lecture causait à Rupert le rendait imprudent. Son genou ne pesait plus si lourdement sur ma poitrine et quand il voulut montrer à Rischenheim le passage qui l'amusait si fort, il détourna la tête un instant. La chance me servait. D'un mouvement subit je le déplaçai et d'un effort désespéré je dégageai ma main droite et m'efforçai de saisir la lettre. Rupert, craignant de perdre son trésor, fit un bond en arrière, qui l'éloigna de moi. Je sautai moi aussi sur mes pieds, rejetant au loin le chenapan qui avait saisi ma main gauche. Pendant un instant je fus debout en face de Rupert, puis je me précipitai vers lui.

Plus prompt que moi, il s'esquiva derrière l'homme qui tenait la lanterne et le lança sur moi. La lanterne tomba.

J'entendis Rupert qui disait :

« Donnez-moi votre canne. Où est-elle? Ah! bien. Merci. »

Alors la voix de Rischenheim s'éleva de nouveau, timide et suppliante.

« Rupert, vous m'avez promis de ne pas le tuer. »

La seule réponse fut un court ricanement.

Je rejetai l'homme qui avait été lancé dans mes bras et bondis en avant. Je vis Rupert. Sa main s'élevait au-dessus de sa tête, tenant un gourdin. Je ne sais trop ce qui suivit; j'ai le souvenir confus d'un juron de Rupert, d'un saut que je fis vers lui, d'une lutte comme si quelqu'un essayait de le retenir en arrière, puis il tomba sur moi; je sentis un grand coup sur mon front et ce fut tout.

De nouveau j'étais étendu sur le dos, ressentant une douleur terrible dans la tête, et j'apercevais vaguement, comme dans un cauchemar, plusieurs hommes penchés vers moi. Tout à coup les ombres cessèrent de parler, elles devinrent confuses et indistinctes; enfin elles s'éloignèrent et j'en fus soulagé; je poussai un soupir de satisfaction et tout disparut.

Cependant, j'eus encore une vision qui traversa mon insensibilité. Une belle voix sonore s'écria : « Par le ciel! Je le veux! » Une autre répondit : « Non! non! » Puis une : « Qu'est-ce donc? » Il y eut un bruit de pas précipités, des cris d'hommes en colère, un coup de feu éclata, un autre y répondit au milieu des jurons et d'une lutte. Ensuite des pas qui s'enfuyaient. Je ne discernais pas bien tout cela. L'effort pour comprendre me fatiguait. Ne se tiendraient-ils donc jamais tranquilles? Le calme, le silence, voilà ce qu'il me fallait. Il se rétablit enfin. Je refermai les yeux. Je souffrais moins dans le silence; je pourrais dormir.

Bref, le coup était fait. Ils m'avaient battu comme un imbécile. Je gisais sur le chemin, la tête ensanglantée, et Rupert de Hentzau tenait la lettre de la reine.

DE RETOUR A ZENDA.

Grâce au ciel ou à la bonne chance, ma vie ne dépendit pas d'un serment de Rupert de Hentzau! Les visions de mon cerveau troublé n'étaient que le reflet de la réalité : la lutte, la retraite, la fuite, n'étaient pas un rêve.

Aujourd'hui vit à Wintenberg, dans le repos et dans le bien-être, un brave homme qui doit son aisance actuelle à ce que sa charrette vint par hasard à passer avec trois ou quatre robustes compagnons, au moment où Rupert allait renouveler contre moi son

assaut meurtrier. A la vue du groupe qui m'entourait, le bon voiturier et ses aides sautèrent à bas de leur véhicule et se jetèrent sur mes agresseurs. Ils voulaient me porter à un hôpital; je refusai. Aussitôt que je me rendis compte de la situation, je répétai obstinément : « Le Lion d'Or! Le Lion d'Or! Vingt couronnes à qui me portera au Lion d'Or! »

Voyant que je savais où j'en étais et où je voulais aller, l'un ramassa mon sac, les autres me hissèrent dans la charrette, et l'on partit pour se rendre à l'hôtel où m'attendait Rodolphe Rassendyll. La seule pensée que contint ma tête fêlée, c'était de le rejoindre le plus tôt possible et de lui dire que j'avais été assez stupide pour me laisser voler la lettre de la reine.

Il était là, debout sur le seuil de l'hôtel et paraissant m'attendre, bien qu'il ne fût pas encore l'heure de notre rendez-vous. Lorsqu'on arrêta devant la porte, je vis sa haute et droite stature ainsi que ses cheveux roux, à la lumière des lampes du vestibule. Par le ciel! J'éprouvai ce que doit ressentir un enfant perdu à la vue de sa mère! Je lui tenais la main au-dessus de la barre de la charrette, en murmurant : « Je l'ai perdue! »

Il tressaillit et se précipita vers moi. Puis se tournant vivement vers le conducteur :

« Monsieur est mon ami, dit-il. Confiez-le-moi. Je vous parlerai plus tard. »

Il attendit, les bras en avant, tandis qu'on me soulevait hors de la charrette et me porta lui-même dans l'intérieur de l'hôtel. J'avais complètement repris mes sens et comprenais tout ce qui se passait. Il y avait une ou deux personnes dans le vestibule, mais M. Rassendyll ne prit pas garde à elles. Il me porta vivement au premier étage, dans notre salon. Là, il me déposa dans un fauteuil et resta debout devant moi. Il souriait, bien que ses yeux révélassent son inquiétude. Je répétai :

« Je l'ai perdue! en le regardant d'un air désolé.

— Peu importe! répliqua-t-il. Voulez-vous attendre, ou pouvez-vous parler?

— Parler, oui, mais donnez-moi de l'eau-de-vie. »

Il m'en donna un peu, mêlée à beaucoup d'eau, et je trouvai moyen de lui tout raconter. Quoique faible, j'avais l'esprit présent et je contai mon histoire en termes brefs, pressés, mais suffisants.

Il ne laissa rien paraître, tant que je ne parlai pas de la lettre. Alors son visage changea.

« Une lettre aussi! s'écria-t-il avec un étrange mélange d'appréhension nouvelle et de joie inattendue.

— Oui, une lettre aussi; elle a écrit une lettre et je l'ai perdue ainsi que le coffret. J'ai perdu les deux, Rodolphe! Dieu m'assiste! je les ai perdus tous deux; Rupert a la lettre! »

Je suppose que le coup reçu m'avait enlevé mon énergie, car ici je ne fus plus maître de moi. Rodolphe s'approcha et me serra la main. Je me calmai et le regardai debout, absorbé dans ses pensées, caressant la courbe énergique de son menton rasé.

Maintenant que j'étais de nouveau près de lui, il me semblait que je ne l'avais jamais perdu de vue, comme si nous étions encore ensemble à Strelsau ou à Tarlenheim, traçant nos plans pour tromper Michel le Noir, envoyer Rupert de Hentzau où il devait être et replacer le roi sur son trône. Car M. Rassendyll, tel que je le voyais devant moi, n'était changé en rien depuis notre dernière rencontre, ni même depuis le temps où il régnait à Strelsau, si ce n'est que quelques cheveux d'argent brillaient parmi les autres.

Ma pauvre tête endommagée me faisait cruellement souffrir. M. Rassendyll sonna deux fois, et un homme court, trapu et d'âge moyen parut aussitôt. Il portait un complet d'écossais gris et présentait l'aspect soigné et respectable des meilleurs domestiques anglais.

« James, dit Rodolphe, monsieur s'est blessé à la tête; soignez-le. »

James sortit. Quelques instants après, il revint avec de l'eau, une cuvette, des serviettes et des bandages. Il se baissa vers moi et se mit à laver, puis à panser ma blessure très adroitement.

Rodolphe marchait de long en large.

« Avez-vous fini, James? demanda-t-il au bout de quelques instants.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre, rassemblant les objets dont il s'était servi.

— Alors, des feuilles de télégraphe. »

James sortit et fut de retour en un instant avec ses feuilles.

« Soyez prêt quand je sonnerai, » lui dit Rodolphe.

Et se tournant vers moi, il demanda :

« Êtes-vous mieux, Fritz?

— Je peux vous écouter maintenant, répondis-je.

— Je vois dans leur jeu, reprit-il, l'un d'eux, Rupert ou ce Rischenheim, essayera d'aborder le roi avec la lettre. »

Je bondis sur mes pieds.

« C'est impossible! Il ne le faut pas! » m'écriai-je, et je retombai dans mon fauteuil comme si un tisonnier de fer rouge m'eût traversé la tête.

« Ce n'est pas vous qui les en empêcherez, mon pauvre ami, reprit Rodolphe, souriant et me serrant la main. Ils ne s'en fieront pas à la poste. L'un d'eux ira, mais lequel? »

Il se tenait en face de moi, le sourcil froncé, réfléchissant profondément. Je ne savais rien, mais il me semblait que Rischenheim irait.

Il y avait danger pour Rupert à se montrer dans le royaume et il savait que l'on ne persuaderait pas facilement au roi de le recevoir, quelque sensationnelle que fût la nature de l'affaire dont il prétendrait vouloir entretenir Sa Majesté. D'autre part, on n'avait aucun grief connu contre Rischenheim, et son rang lui donnerait presque le droit d'obtenir promptement une audience. J'en conclus qu'il partirait avec la lettre ou, si Rupert ne consentait pas à s'en dessaisir, qu'il se chargerait de faire un rapport à ce sujet.

« Ou de présenter une copie, suggéra Rodolphe. Donc l'un d'eux partira ce soir ou demain matin. »

De nouveau j'essayai de me lever, car je brûlais de prévenir les conséquences de ma stupidité!

Rodolphe me rejeta sur le fauteuil en disant : « Non, non. » Puis il s'assit à la table et prit les feuilles télégraphiques.

« Je suppose que vous êtes convenu d'un chiffre avec Sapt? me demanda-t-il.

— Oui, écrivez la dépêche et je la traduirai en chiffre.

— Voici ce que j'ai écrit : « Document « perdu. Ne *le* laissez approcher par per- « sonne, si possible. Télégraphiez qui fait « une demande d'audience. » Je ne veux pas être plus clair, ajouta-t-il. Presque tous les chiffres peuvent être lus.

— Pas le nôtre, répondis-je.

— Peuh! reprit Rodolphe, avec un sourire incrédule.. Mais pensez-vous que cela suffise?

— Oui, je crois qu'il comprendra. »

Je transcrivis la dépêche en chiffre, pouvant à peine tenir la plume.

Rodolphe sonna et James parut aussitôt.

« Envoyez ceci, lui dit son maître.

— Les bureaux seront fermés, monsieur.

— James! James!

— Très bien, monsieur; mais il peut falloir une heure pour en faire ouvrir un.

— Je vous donne une demi-heure. Avez-vous de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Et maintenant, me dit Rodolphe, vous ferez bien de vous coucher. »

Je ne me rappelle pas ce que je répondis, car ma faiblesse me reprit et je me souviens seulement que Rodolphe lui-même m'aida à m'étendre dans son propre lit. Je dormis; mais je ne crois pas qu'il se soit reposé, même sur le canapé, car m'étant éveillé une ou deux fois, je l'entendis marcher de long en large. Vers le matin, je dormis profondément et j'ignore ce qu'il fit alors.

A huit heures, James entra et m'éveilla. Il me dit qu'un médecin serait à l'hôtel dans une demi-heure, mais que M. Rassendyll serait bien aise de me voir d'abord, pendant quelques minutes, si j'avais la force de m'occuper d'affaires. Je le priai d'appeler son maître immédiatement; l'affaire ne pouvait pas attendre.

Rodolphe entra, calme et serein. Le danger et la nécessité de l'effort agissaient sur lui comme un verre de bon vin sur un buveur émérite. Il était alors au-dessus de lui-même, toutes ses qualités mises en relief; l'indolence qu'on pouvait lui reprocher aux heures tranquilles disparaissait. Aujourd'hui, il y avait même quelque chose de plus : une sorte de rayonnement que j'ai vu parfois sur le visage d'un jeune amoureux quand celle qu'il aime paraît à l'entrée du bal. Il brillait dans les yeux de Rodolphe quand il s'approcha de mon lit et peut-être bien brillait-il dans les miens aux jours où je faisais ma cour à Helga.

« Fritz, mon vieil ami, dit-il, voici la réponse de Sapt. Il est probable que les bureaux du télégraphe ont été mis en branle à Zenda comme ici par James! Et devinez ce qui s'est passé. Rischenheim a demandé une audience avant de quitter Strelsau. »

Je me soulevai sur mon coude. Il reprit :

« Vous comprenez. Il est parti lundi; nous sommes à mercredi. Le roi lui a accordé une audience pour vendredi à quatre heures. Donc....

— Ils comptaient réussir, m'écriai-je, et Rischenheim est porteur de la lettre!

— Une copie, si je connais bien Rupert de Hentzau. Oui, le plan était bien tracé. J'admire son idée de prendre toutes les voitures. Je vais télégraphier à Sapt de faire remettre l'audience si c'est possible, sinon d'éloigner le roi de Zenda.

— Mais Rischenheim aura son audience tôt ou tard.

— Tôt ou tard! Quelle différence entre ces deux mots! » s'écria Rassendyll.

Il s'assit sur le lit près de moi et continua en termes vifs et décidés :

« Vous ne pourrez bouger d'un jour ou deux. Envoyez une dépêche à Sapt; dites-lui de vous faire savoir ce qui se passe. Aussitôt que vous pourrez voyager, allez à Strelsau



SOUFFRANT CRUELLEMENT DE MA BLESSURE, ÉPUISÉ PAR L'EFFORT QUE JE VENAIS DE FAIRE POUR RÉPONDRE À RODOLPHE, JE RETOMBAI INERTE DANS MON FAUTEUIL.

et informez aussitôt Sapt de votre arrivée. Nous aurons besoin de votre aide.

— Et qu'allez-vous faire ? » demandai-je en le dévisageant.

Il me regarda un instant ; sur son visage passait le reflet de sentiments divers : résolution, entêtement, mépris du danger, je pus lire tout cela sur sa physionomie et aussi de la gaîté, une sorte d'amusement et enfin ce royonnement dont j'ai déjà parlé. Il jeta dans la cheminée le bout de la cigarette qu'il venait de fumer et se leva du lit.

« Je vais à Zenda, dit-il.

— A Zenda ! m'écriai-je stupéfait.

— Oui, je retourne à Zenda, Fritz, mon vieux ! Par Jupiter ! je savais que le jour viendrait et le voilà venu.

— Mais pour quoi faire ?

— Je rejoindrai Rischenheim ou presque. S'il arrive là le premier, Sapt le fera attendre jusqu'à ce que j'y sois aussi, et si je viens, il ne verra jamais le roi. Oui, si j'arrive à temps. »

... Il s'interrompit tout à coup en riant.

« Voyons, dit-il, ai-je donc perdu ma ressemblance ? Ne puis-je plus jouer le personnage du roi ? Oui, si j'arrive à temps, Rischenheim aura son audience à Zenda et le roi se montrera très gracieux pour lui et le roi lui prendra la copie de la lettre. Il aura son audience au château de Zenda. N'en doutez pas. »

Il restait debout devant moi pour voir comment j'accueillerais son projet, mais, stupéfait de son audace, je ne pouvais que demeurer étendu et haletant.

La surexcitation de Rodolphe disparut aussi rapidement qu'elle s'était manifestée. Il redevint un Anglais froid, clairvoyant, un peu nonchalant, alluma une cigarette et reprit :

« Vous comprenez, ils sont deux, Rupert et Rischenheim. Vous ne pouvez remuer d'ici à un jour ou deux, c'est certain ; or, il faut que nous autres soyons deux aussi en Ruritanie. Rischenheim fera la première tentative, mais, s'il échoue, Rupert ne reculera devant rien pour arriver jusqu'au roi. Qu'il le voie pendant cinq minutes et le mal est fait. Donc il faut que Sapt tienne Rupert en échec pendant que je m'attacherai à Rischenheim.

Dès que vous pourrez remuer, allez à Strelsau et faites savoir à Sapt où vous êtes.

— Mais si l'on vous voit, si l'on vous découvre?

— Mieux vaut que ce soit moi, et non la lettre de la reine. »

Posant sa main sur mon bras, il ajouta :

« Si la lettre parvient au roi, moi seul je puis faire ce qu'il faudra. »

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire; peut-être enlèverait-il la reine plutôt que de la laisser seule, la lettre une fois connue; il y avait encore une autre interprétation à laquelle moi, sujet fidèle, je n'osais me livrer. Cependant je ne répondis pas, car avant tout et par-dessus tout j'étais le serviteur de la reine. Mais je ne pouvais admettre qu'il nourrît de mauvais desseins contre le roi.

« Allons, Fritz, s'écria-t-il, n'ayez pas l'air si sombre. Cette affaire-ci n'est pas aussi considérable que l'autre dont nous sommes sortis à notre honneur. »

J'imagine que je ne paraissais pas encore assez convaincu, car il reprit avec un peu d'impatience :

« Quoi qu'il en soit, je pars. Bonté du Ciel! Mon cher, puis-je rester ici pendant que cette lettre est portée au roi? »

Le sentiment qu'il exprimait était trop juste; je cessai donc toute objection. Quand il vit que j'étais d'accord avec lui, toute ombre disparut de son visage et nous discutâmes les détails de nos plans sans plus perdre de temps.

« Je laisserai James près de vous, me dit Rodolphe. Il vous sera très utile et vous pouvez avoir une confiance absolue en lui. Si vous désirez envoyer un message que vous n'osiez confier aux voies ordinaires, remettez-le-lui; il saura le porter. Et puis, c'est un bon tireur. »

Il se leva pour sortir et ajouta : « Je reviendrai avant de partir pour savoir ce que le médecin pense de vous. »

Je restai étendu, pensant, en homme malade de corps et d'esprit, aux dangers et aux terribles risques à courir bien plus qu'aux espérances que la hardiesse du plan aurait inspirées à un cerveau actif et sain.

Mes méditations furent interrompues par l'arrivée du médecin.

« Il ne faut pas penser à bouger, d'ici à deux jours, dit-il, mais je crois qu'alors nous pourrons vous faire partir sans danger et bien tranquillement. »

Je le remerciai; il promit de revenir; je murmurai quelque chose au sujet de ses honoraires.

« Oh! merci; tout cela est arrangé, dit-il. Votre ami, Herr Schmidt, s'en est chargé, et s'est montré fort généreux. »

Il sortait à peine lorsque mon ami « Herr Schmidt », autrement dit Rodolphe Rassendyll, revint.

« Eh bien, je pars, me dit Rodolphe.

— Mais où?

— Pour cette même petite station où deux bons amis se séparèrent de moi un jour, Fritz.

— Où irez-vous en quittant la station?

— A Zenda, par la forêt. J'arriverai à la station demain soir mercredi, vers neuf heures. A moins que Rischenheim n'ait eu son audience avant le jour convenu, j'arriverai à temps.

— Comment vous aboucherez-vous avec Sapt?

— Il nous faut laisser quelque chose au hasard.

— Dieu vous soit en aide, Rodolphe!

— Le roi n'aura pas la lettre, Fritz. »

Nous échangeâmes une poignée de mains en silence.

« Je n'avais jamais pensé la revoir, me dit-il. Maintenant, je l'espère, Fritz. Lutter avec ce garçon et la revoir, cela vaut la peine de vivre!

— Comment la verrez-vous? »

Rodolphe se mit à rire et j'en fis autant. Il reprit ma main. Je crois qu'il désirait m'inoculer sa confiance et sa gaieté; mais je ne pus pas répondre à la prière de ses yeux. Il y avait en lui ce qui ne pouvait être en moi : un grand désir, et l'espoir de le réaliser tout à coup diminuait le danger et bannissait l'appréhension. Il vit que je le devinais.

« Mais la lettre avant tout, reprit-il. Je mourrai, s'il le faut, pour sauver la lettre.

— Je le sais, » répondis-je.

De nouveau il me pressa la main. Comme il se détournait, James entra de son pas vif et silencieux.

« La voiture est avancée, monsieur.

— Soignez bien le comte, lui dit son maître, et ne le quittez que lorsqu'il vous renverra.

— Très bien, monsieur. »

Je me soulevai sur mon lit et, prenant le verre de limonade que James m'apportait : « A votre bonne chance, m'écriai-je.

— Dieu le veuille! » répondit-il.

Et il partit pour accomplir sa tâche et recevoir sa récompense, pour sauver la lettre et voir le visage de la reine. Pour la seconde fois il allait à Zenda.

Illustrations de Sauber.

(A Suivre.)

Traduit de l'anglais d'après ANTONY HOPE,
par Mme M. DRONSART.

○ ○ ○



TOUT LE TROUPEAU DE BUFFLES A MES TROUSSES, JE COURAIS A PERDRE HALEINE, POURSUIVI PAR LE BRUIT INFERNAL DE CETTE AVALANCHE VIVANTE.

Les Braves mêmes ont peur

RÉCITS DU GAILLARD D'AVANT

Qu'est-ce que la peur? Provient-elle toujours du manque de courage? Et ne peut-elle, dans certaines circonstances, être un phénomène purement instinctif, produit par l'imagination et par les nerfs, et d'autant plus irrésistible que les raisons de craindre existent moins? Nos lecteurs se demanderont si, dans les deux cas qu'expose notre dramatique récit, les plus braves ne peuvent déclarer sans honte qu'ils ont eu peur, comme les plus grands généraux conviennent sans détour de leurs insuccès.

○○○

BEAU temps, mer calme. Poussé par une fraîche brise d'ouest, le croiseur l'*Amiral*, en route pour Terre-Neuve, file rapidement. Assis à l'extrême pointe du gaillard d'avant, trois matelots fument en causant et causent en fumant. C'est Claudius Lamigrane, un gars de Provence, petit, maigre, trapu, bronzé, Jean Madoïc, de Landivisiau en Bretagne, un bon colosse, et Corentin Cohervan, un novice.

« Bah! s'exclame le novice, un brave comme toi, Lamigrane, un lascar comme toi, Madoïc, vous avouez que vous avez eu peur? Ça n'a pas dû être pour des choses ordinaires. Voilà des histoires que j'aimerais à vous entendre conter un jour comme aujourd'hui où l'on n'a rien à faire qu'à tuer le temps.

— Si ça t'amuse, moussaillon, repartit Lamigrane, je veux bien commencer, à la condition que Madoïc aura son tour. Mais ne t'attends pas à une de ces histoires de revenants, mystérieuses, fantastiques, comme on en raconte aux enfants. Non. Si j'ai tremblé, une fois dans ma vie, c'est devant un vrai danger, bien réel. Seulement, voilà : il est survenu à l'improviste, sans crier gare. Vois-tu, petit, on a beau être crâne, bien trempé, avoir fait ses preuves sur maints champs de bataille et être resté, sans sourciller, debout au milieu des boulets et des balles : je dis, moi, et bien malin qui me démentira! que la surprise, l'imprévu, l'inconnu, peuvent faire un poltron du plus brave. D'ailleurs écoute mon histoire; tu me diras ensuite si tout autre à ma place n'aurait pas ressenti comme moi un frisson de terreur.

« La scène est au Tonkin. Depuis six mois, la *Triomphante*, où je servais, était à l'ancre dans la baie d'Along, près de

l'embouchure du Fleuve Rouge. L'endroit n'était pas sûr à cette époque. Les rives du Fleuve étaient infestées de Pavillons-Noirs. Aussi, pour éviter des batailles inutiles, tout l'équipage était-il consigné à bord.

« Une nuit, voilà que la machine à distiller l'eau de mer se détraque. Aussitôt, dix matelots, j'étais du nombre, reçoivent l'ordre de se rendre à terre pour faire une provision d'eau. On nous empile, dès le petit jour, dans la vedette à vapeur, avec quantité de tonneaux que nous devions remplir au fleuve. Notre besogne achevée, il nous restait quelques heures de liberté. Nous partons en promenade. « Surtout, nous avait recommandé « l'enseigne, ne vous séparez pas, marchez « coude à coude ! » Nous voilà en route, bras dessus, bras dessous, quatre camarades et moi. Mais il me tardait d'être seul et de marcher en liberté. Au premier tournant du chemin, je brûle la politesse aux amis. « Bonsoir, la compagnie ! » Et je me trouve bientôt tout seul, en pleine campagne, dans une rizière immense, bornée au loin, mais tout au loin, à une distance de près d'une lieue, par une masse de rochers bruns entourés de hautes broussailles.

« Le soleil n'était pas encore ardent. Une brise tiède courait sur les champs. J'aspirais l'air à pleins poumons, heureux d'aller et de venir sur le « plancher des vaches ». Par malheur, au Tonkin, c'est le « plancher des « buffles » qu'il faudrait dire. Partout où il y a des marais, on est sûr de rencontrer un troupeau de ces animaux, si profondément enfoncés dans la vase, selon leur habitude, que c'est à peine si l'on peut distinguer leurs gros yeux et leurs naseaux fumants.

« Moi, j'ignorais cela. Quelle ne fut pas ma surprise, en passant devant des marécages, d'apercevoir une centaine de buffles dont la tête seule dépassait? De loin, on aurait dit un champ de cornes. « Attention ! « me dis-je, ces quadrupèdes-là ont la « réputation de n'être pas commodes. Il « s'agit de ne pas les provoquer. »

« Sans faire de bruit, à petits pas, je longeais donc les marécages. A mon passage, les patriarches du troupeau ne bronchèrent pas. Ils avaient l'air de ne pas me voir. D'ailleurs, je rampais positivement dans l'herbe. Allons ! tout allait bien. Il ne m'arriverait rien pour cette fois.

« Tout à coup, au moment où je me croyais sauvé, un jeune buffle sort de la boue en meuglant et se précipite sur moi.

« Sans m'affoler, sans me déconcerter, je me cale bien sur mes jambes, je m'apprête à parer le choc. Il faut vous dire que, tout enfant, je domptais, dans mon pays, les rudes taureaux de Camargue. Saisir les bêtes aux cornes, les jeter à terre d'une saccade, c'est un jeu qu'on appelle en Provence la « ferrade ». A seize ans, j'y étais si exercé que plusieurs fois de suite j'ai gagné le premier prix. Tout cela, pour vous expliquer comme quoi je ne m'émus pas outre mesure de la colère du bufflaillon. « Lamigrane, « mon ami, pensai-je, tu vas te refaire la « main. » Et j'attendis de pied ferme.

« Le buffle arrivait sur moi, furieux, emplâtré de fange. Je prends mon élan, je saute. Une ! deux ! Et voilà la bête qui roule les quatre fers en l'air.

« Je n'attends pas, vous pensez bien, qu'elle se relève. Sitôt le coup fait, je file à toutes jambes, je pars sans demander mon reste. J'avais à peine fait deux cents mètres, que j'entends derrière moi un bruit infernal, un galop sourd, étouffé. Je me retourne sans m'arrêter. Qu'est-ce que je vois? Tout le troupeau à mes trousses, quatre cents lourdes pattes galopant à ma poursuite ! Cette fois, je n'en menais pas large. Je redouble de vitesse. Je ne cours plus, je vole. L'air siffle à mes oreilles. Dame ! c'est que je n'avais plus qu'un seul espoir de salut ; ces rochers et ces épais buissons que j'avais aperçus de loin en commençant ma promenade. Ils n'étaient plus très éloignés. Si je parvenais à les atteindre, j'étais sauvé ! Mais en aurais-je la force? Déjà je perdais le souffle, je me sentais faiblir. A un moment, il me sembla même que les monstres gagnaient du terrain. Décidé à vendre chèrement ma vie, je tire, tout en courant, mon revolver de ma ceinture. Je l'arme d'une main fébrile. Puis, galopant toujours, je tourne la tête et regarde en arrière.

« Ah ! quel tableau, mes enfants ! Figurez-vous une masse croulante, une avalanche vivante dévalant derrière moi ! Les buffles me poursuivaient avec tant de rage qu'ils se poussaient les uns les autres ; ceux des côtés fonçaient dans le tas pour se faire une place ; d'autres se cabraient et s'avançaient debout, presque portés par leurs voisins. On eût dit une seule bête énorme, monstrueuse, fantastique, comme on en voit dans les cauchemars, un bloc informe de chair fumante, hérissé de cornes du haut en bas !

« Mais jugez de mon ébahissement. A mesure que j'approchais des roches, les buffles semblaient ralentir leur course. On aurait dit qu'ils avaient peur. Soudain, la troupe s'arrêta net. Un moment, comme hésitant, les buffles restèrent sur place, humant l'air à pleins naseaux. Puis ils se séparèrent, rebroussant chemin pour la plupart.

« Dieu soit loué, pensai-je » ; j'étais sauvé. A présent, les voici, les roches. Un étroit sentier, montant, tortueux, embroussaillé, les contournait. Je m'y engage d'un pied leste, me frayant tant bien que mal un chemin parmi les ronces enchevêtrées. En grimpant, en m'agrippant, j'arrive à une sorte de grotte formée de deux énormes blocs de terre. Ils se touchaient par le sommet, puis allaient s'écartant, en sorte qu'il y avait entre eux, à la base, un espace vide, aussi noir qu'une gueule de four. « Bonne affaire ! pensai-je. Voilà une grotte où il doit faire frais. Je vais donc pouvoir me reposer à l'aise. » Je me dirige vers l'entrée de la grotte. J'étais au seuil, j'allais entrer, quand tout à coup....



Une grande ombre lancée jaillit des ténèbres. Je fais feu, une masse pesante s'abat sur moi. C'était un tigre, que j'avais blessé à mort.

« Non, non, rien ne peut donner une idée de la rapidité de cette attaque. Un ressort qui se détend, une grande ombre lancée qui jaillit des ténèbres, quelque chose de souple, de brusque et de lourd ; une masse pesante qui s'abat sur moi, voilà mon impression première. Je ne compris, ne sentis rien, sinon que je tombais, écrasé sous un poids ; une haleine chaude effleura mon visage. Alors, l'instinct, à l'aveuglette, j'abaissai le revolver que j'avais à la main. Quatre coups de feu, un râle sourd, la sensation d'un grand corps qui s'affaisse brusquement. Je reste un moment sans pensée. Puis, peu à peu, mes sens me reviennent. J'ouvre les yeux. A deux pas de moi, flasque, inerte, un tigre était étendu, blessé à mort.

« Ma première idée fut de me tâter les membres. Rien de cassé. L'épaule, seulement, me cuisait un peu. Des gouttes de sang sur ma main me firent constater que j'étais blessé. Ce n'était rien. Un léger coup de griffe. Allons ! j'avais eu de la chance. Et puis, j'étais tout fier d'avoir visé si juste. Un vrai coup de hasard, mais n'importe ! La bête était bien touchée. Une bête royale, ma foi. Je la vis se débattre dans un dernier spasme. Ses pattes, ses terribles pattes, se détendirent. Et puis, plus rien. Elle était morte.

« Eh bien ! le croiriez-vous ? C'est à ce moment-là que j'eus peur, oh ! mais, une peur folle, irraisonnée. Moi qui jusqu'alors n'avais pas tremblé, c'est en voyant le corps inerte de mon ennemi, en regardant ses crocs effrayants entre lesquels j'avais bien manqué d'être broyé, que je fus saisi de terreur. Je frissonnais, je pivotais sur les talons. Je restai ainsi quelques instants, éperdu, sans pensée.

Puis, brusquement, d'un bond, je m'élançai, fuyant à toutes jambes, comme si j'avais encore eu un troupeau de buffles à mes trousses.

« J'étais si troublé que je n'avais même pas songé à ramasser mon revolver. Il était resté sur le champ de bataille. Mais maintenant, je n'en avais plus besoin. Les buffles étaient loin. J'eus d'ailleurs le bon sens de faire un détour pour éviter les marécages.

« Tout en courant, je revenais à moi, je reprenais le dessus. Et j'avais honte de moi-même. « Comment, pensais-je, c'est quand « tout danger est écarté, quand je me re- « trouve, par miracle, à peu près sain et « sauf après une telle aventure, que je me « mets à trembler de tous mes membres? Va, « Lamigrane, me disais-je, tu n'es qu'une « poule mouillée. Tu n'es pas un homme! »

« Mais j'avais beau m'injurier, ma sotte frayeur persistait. Ce fut une circonstance tout à fait inattendue qui me remit d'aplomb. Figurez-vous qu'au moment où, filant toujours vers la mer, je passais devant un gros bosquet de bambous, j'en vois surgir deux indigènes qui se plantent devant moi, l'air menaçant, en brandissant l'un une sorte de grand hachoir emmanché au bout d'un bâton, l'autre un vieux fusil au long canon de bronze.

« La vue de ces Pavillons-Noirs, petits, chétifs, si ridicules avec leur corps malingre et leurs armes grotesques, produisit sur moi une réaction bienfaisante. Du coup, je me retrouvai moi-même, je redevins le Claudius d'autrefois. Le fait est qu'ils étaient assez drôles, ces négrillons, qui prétendaient m'empêcher de passer, moi qui venais de me colleter successivement avec un buffle et un tigre!

« Je me cale, je fonce sur eux : « Place, « microbes, ou je vous avale! » L'homme au mousquet tire et me rate. Son camarade essaye à peine de lever son hachoir que je le lui arrache des mains. Cela fait, j'attrape un des Chinois au cou et je serre, je serre, tout en jouant des pieds pour me débarrasser de l'autre. Mais le maudit pirate parvint pourtant à se glisser près de moi. Il me mordit au bras si cruellement que je lâchai prise. Aussi bien, celui que je tenais avait son compte. Au tour de l'autre. Réunissant tout ce qui me restait de forces, j'empoigne l'indigène qui venait de me mordre, je le soulève de terre. A mes pieds, le Fleuve Rouge coulait, impétueux. Ah! ce ne fut pas long. Le temps de compter jusqu'à trois.... Et avant qu'il n'eût eu le temps de dire « ouf! » voilà mon Chinois dans l'eau. Il s'y débattit quelques instants et disparut.

« Je repris ma course et cette fois j'arrivai sans incident à la chaloupe. On m'attendait depuis longtemps. L'enseigne était furieux. Du plus loin qu'il m'aperçut, il m'apostropha avec indignation. Mais quand il vit ma pâleur, mes habits en loques et pleins de sang, il s'adoucit, s'inquiéta. On fit cercle autour de moi, on s'empressa. Je vous laisse à penser comment le récit de mon aventure fut accueilli!

« Voilà mon histoire, mes enfants. C'est la seule fois de ma vie où j'aie jamais connu la peur, la vraie. Et maintenant, si vous doutez, si vous pensez que je me vante, j'ai là de quoi vous prouver que tout cela n'est pas un conte. J'ai des pièces. »

Ce disant, Lamigrane ôta sa vareuse, écarta sa chemise et, montrant sur son épaule une large cicatrice :

« Voilà, fit-il, la signature du tigre, de M. Tigre, comme disent les Annamites. Et là, sur mon bras, cette marque, c'est l'empreinte des dents du Pavillon-Noir!... Maintenant, Madoïc, à toi le tour, on t'écoute. »

« Il n'y a ni buffles, ni tigres dans mon histoire, commença Madoïc, et je ne m'y suis pas comporté en héros. J'y ai plutôt joué un rôle stupide.

« C'est à Landivisiau que la chose s'est passée. Mais, pour la clarté de mon récit, il faut que je remonte au temps où je me trouvais à Hong-Kong sur le *Volta* qui, criblé d'obus et prenant eau de toutes parts, était venu s'y radouber après la bataille de Fou-Tchéou. Une rude bataille! J'y étais.

« Un matin j'avais bu un peu plus de tafia qu'il n'eût fallu en compagnie d'un « pays » à moi, le timonier Gatien Plougmariou. En quittant la boutique du débitant, je dis à Plougmariou : « Tu connais Yvette, « ma promise? Eh bien! je voudrais lui « rapporter un petit cadeau, un souvenir. « Allons au quartier chinois. Là, je trouverai « ce qu'il me faut. »

« Nous voilà partis. Nous nous engageons dans un écheveau de ruelles où grouillaient des milliers de gens couleur café au lait. Nous n'avions pas fait cent pas que je me sens tiré par la manche. C'était un marchand chinois qui avait flairé le client. Vous ne pouvez rien imaginer de plus bizarre que ce petit être chétif, sale, chauve, l'air mauvais, drapé dans une grande robe jaune. Nous entrons dans sa boutique. Il me montre un tas d'objets, laques, soieries, porcelaines, bijoux. Après bien des hésitations, je finis par choisir une boîte à six compartiments, en bois de rose bien incrusté. Mais, comme je ne voulais pas donner la boîte vide, je dis au marchand de mettre quelque chose dedans. Ce qu'il s'empressa de faire. Dans l'une des cases, il mit du thé noir; dans la seconde, de

la vanille; dans les trois autres, de la cannelle, du poivre, etc. Restait la sixième.

« Mon homme y jeta une poignée de minuscules feuilles sèches et brunes. « Qu'est-ce que cela? » demandai-je. « Oh! s'écria-t-il, bonne plante! » — « Bonne à quoi? » — « A tuer gens.... « Poison. » Et l'infâme macaque me fit comprendre qu'une infusion de ces feuilles suffisait en quelques secondes à envoyer quelqu'un dans l'autre monde. Tout en parlant, il emballait, ficelait la boîte. Moi, je crois vous l'avoir dit, je n'avais pas les idées bien nettes. Le tafia faisait son œuvre. Hébété, je laissais le Chinois empaqueter ma boîte.

« Nous voilà donc partis, Gatien et moi, avec le colis. Nous rentrons au navire. « Venez vite, nous crient les « camarades, dès qu'ils nous aperçoivent, « Médor va mourir. On croit qu'il est en- « ragé. » Médor, c'était le chien du bord, un brave caniche que nous aimions tous beaucoup. Mais c'est Gatien qui avait ses préférences. Ils faisaient, lui et le toutou, une vraie paire de camarades. Aussi vous pensez si Plougmariou fut ému, quand on lui apprit que son chien était malade. Vite, il descend à fond de cale. Je le suis et nous voyons un triste spectacle. La pauvre bête, en effet, n'en menait pas large. Elle se tordait, se débattait en d'affreuses convulsions. Était-elle enragée? Je ne sais. Mais toujours est-il qu'elle n'eut pas un instant l'idée de se jeter sur nous. Au contraire, Médor nous regardait avec de bons yeux suppliants.



RÉUNISSANT TOUT CE QUI ME RESTAIT DE FORCE, J'EMPOIGNE LE MAUDIT PAVILLON-NOIR, ET VOILA MON CHINOIS QUI FAIT LE PLONGEON DANS LE FLEUVE.

« Il faut l'abattre, disait-on. Il peut devenir dangereux. Et puis, il souffre trop, ce chien! »

« Mais Plougmariou suppliait : « Attendez encore, disait-il, il n'est peut-être pas « enragé. » Et, cédant à ses instances, on le laissa seul près de son pauvre toutou.

« Le lendemain, toujours sous l'effet du tafia de la veille, je me levai, la tête très lourde, les idées troubles. La boisson, l'histoire du chien, tout cela m'avait fait complètement oublier la maudite boîte du Chinois... et son contenu. En rentrant, je l'avais logée machinalement dans mon sac. Et vous savez que, nous autres matelots, nous n'avons guère le temps d'inspecter nos bibelots. La boîte était dans le sac, elle y resta. Je n'y pensais plus.

« Deux jours après, le *Volta* radoubé reprit la mer pour rentrer en France. Il faut vous dire que, dès le lendemain de notre équipée, le chien de Gatien était mort. Mais chose curieuse! après tant de souffrances, la malheureuse bête s'était éteinte sans grande douleur, presque d'une mort naturelle.

« Bien des jours s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté Hong-Kong. Enfin, nous arrivons en France. Nous avions, Gatien et moi, un congé de convalescence. Sitôt débarqués, nous nous acheminons donc vers Landivisiau, notre village, tout heureux à la pensée de revoir les nôtres.

« Le 22 septembre, à la nuit tombante, nous faisons notre entrée au village, le sac sur l'épaule.

« Il était trop tard pour aller voir ma promise. « Allons, pensai-je en soupirant, ce « sera demain. Mais je voudrais pourtant « bien qu'Yvette apprenne mon arrivée. « Tiens! une idée. Je vais lui envoyer la boîte « que je lui ai rapportée en souvenir. » Sitôt dit, sitôt fait. Je donne le paquet à un voisin d'Yvette, en lui recommandant de la remettre le lendemain matin à la première heure.

« Puis je pars me coucher. J'étais si fatigué que je ne fis qu'un somme. Il fut même plus long que je n'aurais voulu, puisque, quand je me réveillai, la demie de dix heures avait sonné depuis longtemps.

« Je m'habille en hâte, et, un quart d'heure après, j'étais chez mon Yvette. Ah! cet accueil, je ne l'oublierai jamais. Yvette, ses parents, tout le monde m'embrassait, m'accablait de gentillesses et de prévenances. Puis, ce furent des questions à n'en plus finir : « Raconte-nous tes voyages, Jean. » Je racontai tout ce qu'on voulut. Puis, ce fut au tour d'Yvette de me dire les affaires du pays, tout ce qu'elle avait vu et fait. Je l'écoutais, ravi, sans me lasser. Tant et si bien que cet après-midi délicieux passa sans qu'on s'en aperçût. Il faisait nuit quand je sortis de chez ma promise.

« Tout en regagnant mon logis, je pensais encore à Yvette, je me rappelais ses paroles. Soudain, il me vint à l'esprit : « Tiens, elle a oublié de me parler de mon « cadeau. N'aurait-elle pas été contente? La « boîte est pourtant gentille. Et puis elle « renferme un tas d'ingrédients utiles, du « poivre, de la vanille, de la cannelle, du .... »

« Malédiction! Le dernier mot ne pouvait pas sortir. Du poison! J'eus froid au cœur, un soupçon terrible me traversa l'esprit : « Pourvu « que mon Yvette n'ait goûté à rien! »

« Aussitôt, je fais demi-tour, je prends ma course. Me voici de nouveau à la maison de mon amie. Tout était fermé, éteint. On dormait sans doute. Je frappe, je crie : « Yvette! Yvette! »

« Elle entre-bâille son volet. « C'est « toi, Jean? Qu'y a-t-il?

« — Écoute, lui dis-je anxieusement, « c'est un enfantillage, mais ne te fâche pas. « Ne t'a-t-on rien remis de ma part?

« — Si, si. Je l'ai, la boîte rose. Elle « est bien jolie. Merci, Jean. Même, comme « j'étais mal disposée ce matin, maman a « fait bouillir des feuilles noires qui étaient « dedans et m'en a donné à boire une infu- « sion. Dieu! que c'est mauvais! »

« Sans en entendre davantage, je m'enfuis, hébété, assommé. J'allais au hasard, à travers champs. Minuit sonna au clocher voisin. J'étais comme fou. Que faire? mon Dieu, que faire? Chemin faisant, j'étais, sans m'en apercevoir, tant j'étais troublé, revenu au village. Devant moi, il y avait une porte cochère. C'était celle du docteur Pigeonnard, le médecin de la ville. Un vrai savant, dévoué, mais rude aux gens, violent, grognon. « Voudra-t-il se déranger en pleine « nuit? » pensai-je. « N'importe! essayons! » J'empoigne le marteau et je frappe trois terribles coups. Bientôt, j'entends de l'intérieur une voix furieuse qui hurle :

« On y va. Ne démolissez pas la « porte. »

« Quelques secondes après, celle-ci s'ouvrait, et le docteur, mal réveillé, en simple tenue de nuit, pantalon et chemise, apparaissait au bas de l'escalier :

« Quoi? Qu'y a-t-il. »

« Sa mine rébarbative, son ton courroucé, ne firent qu'accroître l'affolement où je me trouvais. Ne sachant que dire, je restais là, muet comme une carpe, les yeux baissés et tortillant ma casquette entre mes doigts. Ah! vous n'avez pas passé par là. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir à avouer comme cela, tout à trac, de but en blanc, qu'on est un empoisonneur.

« J'allais enfin, faisant effort sur moi-même, me décider à parler, quand soudain le docteur, de plus en plus furieux, se méprenant sur ma mine stupide, éclata :

« Ah! c'est une farce. La jolie plaisan- « terie de matelot en goguette! Allons, file, « et plus vite que ça! » Et il me poussa dehors.

« Rentré au logis, j'eus un transport de douleur sauvage. Ma tête brûlait. J'avais peur, je tremblais, je claquais des dents. D'affreuses visions me passaient devant les yeux. Je voyais mon Yvette étendue, toute pâle et toute blanche, dormant son dernier sommeil. Et c'est moi qui l'aurais tuée! Ah! non, c'était trop. Je n'y pouvais plus tenir. Je me levai brusquement. Ma résolution était prise. Je n'avais plus qu'à mourir.

« Je m'esquive donc à pas de loup, bien décidé à aller me jeter à la rivière.

« Un quart d'heure de route et me voilà au bord. Une dernière pensée à Yvette, un pleur furtif vite essuyé. Je m'approche, je

vais sauter, quand une voix bien connue me fait lever la tête : « Bonjour, Madoïc ».

« C'était Plougmariou, le brave garçon, qui pêchait, sans penser à mal, assis entre deux troncs d'arbre.

« Cette rencontre, dans un pareil moment, me déconcertait à tel point que je lui dis bonjour avec embarras. Il s'en aperçut :

« Ah! murmura-t-il d'un air humble, tu « te serais bien passé, n'est-ce pas, de me « rencontrer? »

« Il prit un air plus triste encore et ajouta :

« D'ailleurs, je sais bien pourquoi tu « m'en veux. Tu n'es plus le même avec « moi depuis que tu t'es aperçu....

« — De quoi me suis-je aperçu? Ah « çà! es-tu fou?

« — Allons, ne fais pas la bête. Tu « sais bien que c'était pour le chien.

« — Quoi, qu'est-ce qui était pour le « chien?

« — Le poison que je t'ai volé dans ton « sac, pardi! Ah! si ça n'avait pas été pour « abréger le supplice du toutou! Mais il « poussait des gémissements à fendre l'âme, « le pauvre chien. Alors, la nuit, je t'ai raflé « tout le poison que le vieux Chinois t'avait « vendu. Je l'ai donné à Médor, qui te doit « une fin sans souffrances. »

« Je poussai un tel cri de joie que Gatien en sursauta. Puis je me mis à danser, à chanter. Ensuite, me retournant vers Plougmariou, qui me regardait sans comprendre :

« Répète-moi, lui dis-je, que tu m'as « volé!... Jure-le-moi. Si tu savais ce que « tu me fais de bien! »

« Du coup, mon camarade crut réellement que j'étais devenu fou. En deux mots, je le mis au courant. Il comprit tout et me rassura une dernière fois.

« Voilà mon histoire. Maintenant, si vous êtes curieux d'apprendre ce qu'Yvette avait bu et trouvé si amer, sachez que c'était du thé très fort. Le thé est inconnu à Landivisiau.

— J'aime ton récit, dit Lamigrane. Il te montre dans ton vrai caractère : bon et naïf. Et toi, Corentin, n'as-tu rien à nous raconter?

— Non, répondit le novice. Je n'ai jamais eu peur, moi. Mais c'est sans doute parce que je ne suis pas encore un brave! »

H. GUY



Le docteur, une bougie à la main, me reçut en bras de chemise, au bas de son escalier.



A la terre appauvrie, au sol épuisé de nous avoir nourris pendant tant de siècles est-il possible de rendre son ancienne fertilité et sa jeunesse première? La science répond affirmativement. Par une découverte décisive pour l'agriculture et qui s'impose à la pratique du cultivateur, elle a trouvé les moyens de rendre à chaque parcelle du sol les éléments dont il peut venir à manquer. Désormais le cultivateur n'est plus réduit à la seule ressource de répandre sur la terre toujours les mêmes engrais, à la fois coûteux et insuffisants. Il a, pour chaque infirmité de la terre, le remède particulier et efficace. Combien il est frappant de voir l'homme réparer ainsi, à force de science, l'usure produite par les siècles, et effacer les rides de la Nature! Aucune question n'est plus vraiment vitale que cette question, qui intéresse à la fois chaque peuple désireux de voir de riches moissons mûrir dans ses champs, et l'humanité tout entière, dont la subsistance et le pain quotidien sont ici en jeu.

○ ○ ○

La Terre est bien vieille, et depuis bien longtemps elle porte des moissons. Ses forces s'épuisent. Vous êtes-vous jamais demandé en traversant un champ couvert de blé ou de luzerne de quoi se nourrissent les herbes? — De l'air du temps, pensez-vous, peut-être? Oui, c'est vrai. Les herbes, ou du moins les légumineuses, vivent de l'air du temps. Leurs feuilles absorbent l'azote contenu dans l'air et en régalent toute la plante, mais ce n'est là qu'une petite partie de la nourriture des plantes. Le reste, elles le puisent dans la terre même. Leurs racines plongent dans le sous-sol. Étendues comme des mains qui fouillent un obscur garde-manger, elles vont chercher dans la terre les quatre éléments de nutrition indispensables, qui sont : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

L'azote leur est aussi utile que le vin à l'homme. C'est un stimulant merveilleux. Il donne de la couleur à la plante et la fait croître en tous sens, étendant ses feuilles, élançant sa tige.

L'acide phosphorique, qui est du phosphore et de l'oxygène mêlés, donne à la plante non pas sa coloration ou son épanouissement extérieurs, mais sa vie intérieure. C'est l'acide phosphorique qui circule dans tous les tissus, dans les os des hommes et des plantes. Il leur est aussi nécessaire qu'à nous le pain.

Quant à la potasse, elle est, pour la plante,

une espèce de viande, nourriture moins indispensable, mais très utile. Enfin, la chaux forme la charpente même de l'être végétal ou animal. Nos os en sont faits. Il en faut donc beaucoup pour soutenir la plante.

UN GARDE-MANGER QUI S'ÉPUISE.

Or la terre arable contient ordinairement une provision suffisante de ces quatre éléments. Mais, comme elle en cède chaque année une petite partie à chaque plante qu'elle nourrit, il arrive tout naturellement qu'elle s'appauvrit peu à peu : « Une bonne terre de Beauce ou de Brie, dit M. Dehérain, une terre qui depuis deux mille ans produit du froment, exporte 900 grammes d'acide phosphorique par chaque quintal de blé qui sort du domaine : c'est cet acide phosphorique qui a formé les os des générations qui se sont succédé à Paris; ces os tapissent aujourd'hui les longues galeries des catacombes, et l'on conçoit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, que ce transport constant des phosphates des champs aux ossuaires des grandes villes ait déterminé un appauvrissement qui se manifeste par la diminution de la récolte. » Le jeu habituel des forces de la nature, qui renouvelle tout incessamment, ne renouvelle cependant pas ces provisions de la terre, ou du moins ne le fait pas assez vite pour pouvoir restituer à la terre, à chaque automne, ce que la moisson lui a emprunté en azote, en acide phosphorique, en chaux et en potasse à chaque printemps. Quand un des garde-manger de la plante est vide, il reste vide; si nous voulons que la plante grandisse de nouveau, c'est à nous de le remplir.

UN REMÈDE QUI SERT A TOUT ET NE SUFFIT A RIEN.

C'est pour cela qu'on répand sur la terre du fumier. Longtemps on n'a connu que ce moyen de rendre des forces au sol nourricier des plantes. Ce moyen est excellent, mais il est coûteux, si coûteux qu'on ne l'emploie jamais assez pour tirer de lui tous les services qu'il peut rendre. Il faut, en effet, beaucoup de fumier pour restituer à la terre un peu de ces quatre éléments essentiels dont nous avons parlé. Le fumier se compose d'abord de beaucoup d'eau, puis de pas mal de fibres ligneuses, ensuite de substances que l'air et l'eau fournissent naturellement à la terre, enfin de minéraux où l'acide phosphorique, la potasse, la chaux et l'azote ne se trouvent qu'en petites proportions. C'est à la fois très cher et peu substantiel. De plus, le fumier est un en-



Les garde-manger de la plante.

La plante puise dans le sol la nourriture dont elle a besoin. Dans cet immense garde-manger, elle trouve quatre éléments de nutrition principaux : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux; ce sont eux qui font parfois défaut et que nous devons sans cesse avoir soin de remplacer au fur et à mesure de leur épuisement.

grais complet qui restitue un peu de tout à la terre, mais qui n'est pas composé de façon à lui restituer surtout ce dont elle a besoin. Or, si l'on pouvait voir ce qui se passe quand toutes les plantes, par leurs millions de racines, sont comme attablées à ce festin souterrain, on s'apercevrait que chacune des diverses plantes que nous cultivons, bien que puisant au même réservoir et comme attablée au même garde-manger, ne prend pas exactement dans la terre les mêmes plats. L'une, comme la betterave, aime mieux l'azote; l'autre, comme la vigne, préfère la potasse, etc. Chacune prenant à la terre ce qu'il lui faut de préférence, il arrive que cha-

cune épuise la terre, mais non pas de la même façon. Dans tel champ où l'on cultive du colza, celui-ci prendra surtout l'acide phosphorique, et, par conséquent, dans le garde-manger de ce champ, c'est la provision d'acide phosphorique qui s'épuisera d'abord, tandis que le réservoir de l'azote, par exemple, restera presque intact et abondamment pourvu. Une autre plante, au contraire, n'est pas friande d'acide phosphorique, mais elle dévorera beaucoup d'azote, et, dans le champ qu'elle aura occupé, c'est l'azote qui fera le plus défaut. Ces deux champs seront semblablement appauvris, mais non pour des raisons semblables. En leur donnant à tous les deux le même fumier, nous les enrichirons sans doute, mais nous donnerons à l'un plus d'azote qu'il ne lui en faut, puisqu'il n'en a pas perdu, et à l'autre moins qu'il ne lui en faut, puisque c'est cela seulement dont il a besoin. Ne serait-il pas possible de lui donner une nourriture mieux appropriée à chacun de ses états différents? Aujourd'hui qu'on fait de si belles découvertes, ne peut-on trouver pour tous l'élixir de longue vie, le rajeunissement de la Terre?

UN PRÉCURSEUR DE L'AGRONOMIE MODERNE AU XVI[e] SIÈCLE. BERNARD PALISSY.

Bernard Palissy, le céramiste fameux, ne fut pas seulement un grand artiste. Dans un traité écrit en 1580, il a préconisé l'usage de la marne (ou carbonate de chaux). Il mérite donc d'être honoré comme un précurseur de l'agronomie moderne.

SOMMES-NOUS CHEZ L'ALCHIMISTE?

On l'a trouvé.

Il y a dans une allée silencieuse de l'Exposition universelle de 1900 un pavillon situé loin, bien loin, au bout du Champ de Mars, masqué par l'énorme Galerie des Machines, inconnu de la foule. Les rares profanes qui s'y aventurent n'aperçoivent rien que des objets mystérieux et presque cabalistiques. On y voit des tubes de verre emplis de poudres de diverses couleurs, grises pour la plupart ou noires, quelques-unes d'un bleu ou d'un vert étincelant; plus loin on aperçoit des petites coquilles préhistoriques, des dents de poisson moulées dans une matière blanche, puis des ossements calcinés, des squelettes noirs d'animaux gigantesques, puis des entassements de rochers étranges durs comme du fer et noirs comme du charbon, et, sur une pyramide de ces blocs, deux statues, l'une d'un forgeron, l'autre d'un moissonneur, qui se donnent la main, et, partout et toujours, formant pyramide jusqu'au plafond, — de longs tubes mystérieux, pleins de poudres diversement fines, pieusement recueillies, comme si l'alchimiste allait rentrer et, par quelques formules magiques, tout changer en or. C'est le Pavillon des Engrais chimiques. Le visiteur qui aura cru un instant à de l'alchimie ne se sera qu'à demi trompé. Tout cela, en effet, va être changé en or, et mieux qu'en or, en vie : en vie minérale, en vie végétale et en vie humaine. Ces matières en apparence si ternes, si froides et si mortes, contiennent une vie qui se répandra dans la terre, fera grandir et verdir les plantes, fortifiera les hommes et leur donnera les couleurs roses de la santé. Si la Galerie des Machines, dont la masse écrase ce modeste pavillon, est remplie de gerbes de blé venues de toutes les plaines du globe, des vins de toutes les côtes, des produits nourriciers de tous les climats, c'est que les poudres magiques réunies ici ont fait leur œuvre. Sans ces poussières, devant lesquelles personne ne s'arrête, l'Exposition ne pourrait déployer ni toute sa richesse agricole, ni par conséquent, comme l'alimentation est à la base de tout



LES BIENFAITS DU PLÂTRE COMME ENGRAIS CHIMIQUE.

Au milieu du XVIII[e] siècle, on découvrit qu'en semant du plâtre (ou sulfate de chaux) sur un champ de trèfle, on doublait le rendement. Pour le prouver, on écrivit sur un champ avec du plâtre ces mots : Ceci a été plâtré, *et quand l'herbe eut poussé, la phrase se détachait sur tout le reste, tant l'herbe avait poussé plus haut et plus dru là où le plâtre avait été semé.*

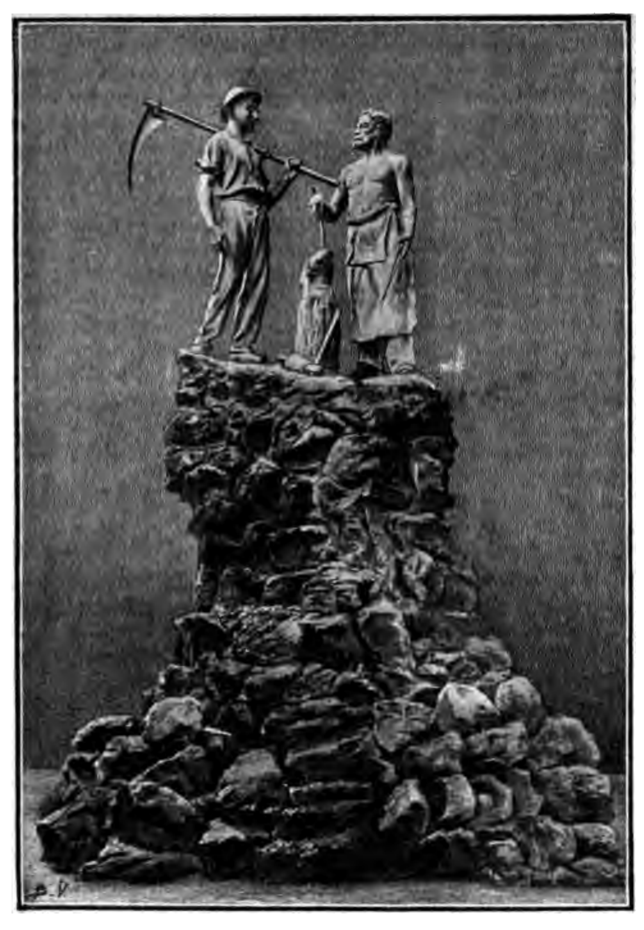
effort, le prodigieux appareil de son immense industrie. De ce petit pavillon, silencieux et désert, part la force qui rajeunit le monde. C'est l'*Engrais chimique*.

En effet, toutes ces poudres et ces rochers sont des engrais. Ce ne sont plus des engrais complets, comme le fumier, qui, généralement bon à tout, n'est spécialement bon pour rien. Ce sont des réconfortants très différents les uns des autres qui apportent chacun à la Terre un aliment particulier. Ainsi, quand elle manquera d'acide phosphorique, voici tous ces phosphates qui lui en offriront, sans l'encombrer d'un azote inutile. Si c'est l'azote qui fait défaut, les nitrates de soude le donneront à la terre, sans lui donner d'acide phosphorique ou bien de la chaux dont elle a suffisamment. Si c'est la potasse que les plantes ont dévorée de préférence, la kaïnite en donnera, sans apporter le reste. Quant à la chaux, outre le plâtre (sulfate de chaux), voici des phosphates de chaux qui vont la fournir, en même temps que l'acide phosphorique. De la sorte, l'Engrais chimique *restitue* à la Terre exactement ce qui lui manque. Et les quatre provisions du garde-manger : azote, acide phosphorique, potasse, chaux, sont renouvelées par les quatre fournisseurs suivants :

Nitrate, phosphate, kaïnite, plâtre.

DES MATIÈRES DE REBUT CONTENAIENT DES TRÉSORS IGNORÉS.

Ce n'est pas d'hier qu'on a découvert l'utilité de la chaux, soit sous forme de *marne*, soit sous celle de plâtre. Chez nous, un artiste fameux du XVI[e] siècle, Bernard Palissy, préconisa l'emploi de la marne comme engrais sur les terres de Saintonge, et ainsi, par ses vues divinatoires, mérite d'être cité comme le précurseur de l'agronomie moderne.



L'ALLIANCE DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE.

L'ouvrier métallurgiste qui vient de fabriquer de l'acier est debout sur une montagne formée par les scories qu'a laissées son travail. Il offre ces scories (phosphates de chaux) à l'agriculteur, qui, en les répandant sur son champ, doublera sa récolte. (Monument des Sociétés réunies des Phosphates Thomas, à l'Exposition universelle.)

Plus tard, au milieu du XVIIIe siècle, on découvrit qu'on pouvait doubler la récolte du trèfle en le saupoudrant de plâtre (sulfate de chaux). On démontra cette vérité en semant dans un champ de trèfle du plâtre de façon à former, en immenses lettres, ces mots : *ceci a été plâtré*. A la récolte, les mots se profilaient lisiblement sur le reste du champ, tant l'herbe avait poussé plus dru en cet endroit. Mais si l'emploi de la chaux était connu de nos pères, il n'en est pas de même des autres matières qui contiennent des éléments de vie végétale.

D'où viennent donc les autres engrais chimiques? D'une foule de matières dédaignées autrefois, jetées au rebut, considérées avec dégoût par leurs propriétaires. Ainsi du noir animal. Quand on fait calciner des os dans un vase bien clos à l'abri de l'air, on obtient une matière noire qui, provenant du squelette des animaux, est qualifiée de ***noir animal***. Ce noir animal a une propriété curieuse : il sert à blanchir, à clarifier, à décolorer le jus des betteraves, et ainsi il est employé dans la fabrication du sucre. Seulement, quand on avait employé cette matière pour cet usage et quand elle avait perdu ses qualités décolorantes, on ne savait qu'en faire. On la jetait aux portes des usines. Un jour, pour s'en débarrasser mieux, on la jeta sur des champs voisins de la ville. Or ces détritus étaient du phosphate de chaux. Le champ qu'on avait ainsi encombré manquait justement d'acide phosphorique. Sous cette manne due au hasard, il prospéra et se couvrit d'une moisson abondante. M. Coûteaux a raconté dans *le Temps* un des épisodes de cette campagne. Un riche raffineur de Nantes, M. Étienne, ordonna un jour à un de ses fermiers, Mathurin, de couvrir ses champs de noir animal provenant de ses raffineries.

« Quelle ne fut pas, huit mois après, la stupéfaction des gens du pays passant par la Mathurine pour se rendre à la foire du Vigean, lorsque, sur un terrain qui, en ce temps-là, valait à peine 200 francs l'hectare, ils trouvèrent, à la place des brandes séculaires, de plantureuses récoltes égalant, si elles ne les dépassaient, celles des plus riches pays de France!

« Ce fut une traînée de poudre. A la foire du Vigean, on ne parla pas d'autre chose.

« Avez-vous vu les choux et les colzas « de la Mathurine?

« — Et les seigles?

« — Et les avoines? »

« Et l'on entourait Mathurin, qui, ayant reçu les instructions de son maître, pouvait répondre avec précision aux questions que lui posaient les autres métayers du pays.

« Qu'as-tu donc mis sur tes essarts de « brandes pour faire pousser de si beaux « choux?

« — Oh! mon Dieu, pas grand'chose : « tout simplement une petite poudre « nègre »,

« (lisez noire) que mon maître m'a envoyée « de Nantes.

« — Et pour ton colza?

« — Encore la même poudre nègre.

« — Et pour « ton seigle, et pour « ton avoine?

« — Toujours « la poudre nègre.

« — Mais com- « bien en faut-il donc, « de ta poudre nègre?

« — Oh! pas « beaucoup : 100 li- « vres par boisselée. »

« La boisselée contient 10 ares; il en fallait donc, par hectare, 1000 livres ou 500 kilogrammes.

« Pourrait-on « en avoir, de ta « poudre nègre?

« — Autant « qu'on voudra : il « suffira d'en deman- « der à mon maître.

« — Et quel en est le prix?

« — 16 francs la balle qui pèse 200 livres « et peut ainsi former deux boisselées. »

« Je n'ai pas besoin de dire que, l'année suivante, tous les voisins de la Mathurine défrichèrent peu à peu des brandes pour essayer de la petite poudre nègre, qui, naturellement, produisit les mêmes effets miraculeux. »

Telle est l'origine de l'engrais phosphaté appelé le *noir animal*.

Un autre engrais fameux, le nitrate de soude, vient de plus loin, du Pérou, mais également d'une matière méprisée par des gens habitués à la richesse. C'est des déserts brûlés du Chili qu'on tire le nitrate de soude qui fournit l'azote. Pendant longtemps on ignora ou bien on dédaigna ce dépôt de vie. C'était près du Pérou, la terre de l'or, et, durant des siècles, on crut que l'or seul était digne de recherche. Quand les conquistadores du XVIe siècle commandés par Almagro traversaient l'Amérique du Sud, pillant les Incas, massacrant les Indiens, faisant deux cents lieues en plein désert à la poursuite de la Fortune, ils passaient à travers ces plaines bourrées de nitrate sans se douter qu'ils foulaient aux pieds de quoi enrichir le monde entier. Même dans notre siècle, tant que l'extraction des guanos du Pérou permit à ses habitants de gagner d'énormes fortunes sans aucune peine, les *salitres* du Chili, bien que connus, demeurèrent dédaignés. Depuis vingt-cinq ans seulement, on s'avisa de trouver des qualités à ces terres vulgaires. On découvrit qu'elles contenaient assez d'azote pour en fournir au monde entier. Et aujourd'hui de la pampa de Tarapaca on extrait, par milliers de tonnes, le salpêtre qui vient jusque dans notre vieille France donner une belle couleur à nos moissons.

Enfin l'engrais chimique le plus fécond en miracles vient de matières plus méprisées encore, comme leur nom l'indique assez : des *scories* de déphosphoration. On



LE RAJEUNISSEMENT DE CÉRÈS.

Cérès, qui alimente depuis tant de siècles les champs de l'Europe, languissait, épuisée, lorsque le chimiste lui a donné le phosphate, qui lui a rendu la vie et ainsi a restitué la prospérité à nos champs.

sait que les minerais avec lesquels on fait l'acier contiennent souvent du phosphore. Pour que l'acier soit pur, il faut extraire ce phosphore du minerai. On y arrive, dans les usines métallurgiques, à l'aide d'un procédé inventé par un ouvrier anglais, Thomas Gilchrist, et qui consiste à mélanger de la chaux vive avec la fonte, pendant qu'on fait chauffer le tout dans le haut fourneau. Alors la chaux s'unit au phosphore et l'entraîne ainsi hors de la fonte. Le composé formé

par ce phosphore et cette chaux s'appelle du *phosphate de chaux*. Ce n'est bon à rien pour le métallurgiste. C'est une scorie. Aussi le jetait-il à la porte de son usine, où ces scories s'élevaient en une suite de petites montagnes noires. Longtemps elles restèrent là, inutiles, encombrantes. Un jour, on s'avisa que ce phosphate de chaux, bien que sous une forme dure, sèche, quasi métallique, pourrait faire quelque bien à la terre. On l'essaya dans un champ. Ce fut une révélation. Le blé poussa dru et superbe. Devant le succès, on perfectionna le broyage de ces scories et l'on parvint à les moudre en une poudre très fine.

Ce jour-là, on avait trouvé la baguette de l'enchanteur Klingsor, qui d'un désert aride faisait une prairie couverte d'herbes et de fleurs.

Et où l'avait-on trouvée? Parmi des débris, comme le noir animal, dans des terres pauvres et brûlées, comme le désert de Tarapaca. Pendant longtemps, les engrais chimiques furent le rebut, la chose qu'on laisse dans les cendres, à la porte. Aujourd'hui, dans la bouche de nos agriculteurs le mot *scorie* a la signification de renaissance, d'abondance et de richesse.

CELUI QUI ACCOMMODE LES METS N'EST PAS CELUI QUI LES FOURNIT.

Les engrais chimiques peuvent se diviser en deux espèces : les engrais *fournisseurs* et les engrais *cuisiniers*. Les engrais fournisseurs restituent à la terre ce que les plantes lui ont pris. Les engrais cuisiniers accommodent et mettent à la portée des plantes la nourriture que la Terre possède déjà. A la vérité, certains engrais, comme le phosphate de chaux, sont à la fois fournisseurs et cuisiniers, mais il ne faut pas confondre ces deux rôles. Il ne faut pas confondre le boucher ou le maraîcher qui vous apportent de quoi manger, avec la cuisinière qui vous l'accommode de façon que vous puissiez le manger.

Par exemple, il peut arriver qu'une prairie contienne assez d'azote pour nourrir cent récoltes et que cependant sa récolte soit maigre, faute d'azote. C'est comme une maison pleine de victuailles où les habitants mourraient de faim. Quelle peut être l'explication de ce mystère? C'est que l'azote est bien dans la terre, mais mélangé à d'autres matières, impossible à assimiler, non comestible. L'azote est dans ce champ comme des quartiers de viande crue ou des légumes crus dans une maison. Ce qu'il faudrait, c'est préparer tous ces aliments, les faire cuire, les rendre assimilables aux estomacs. Ce qu'il faudrait, c'est un peu de cuisine.

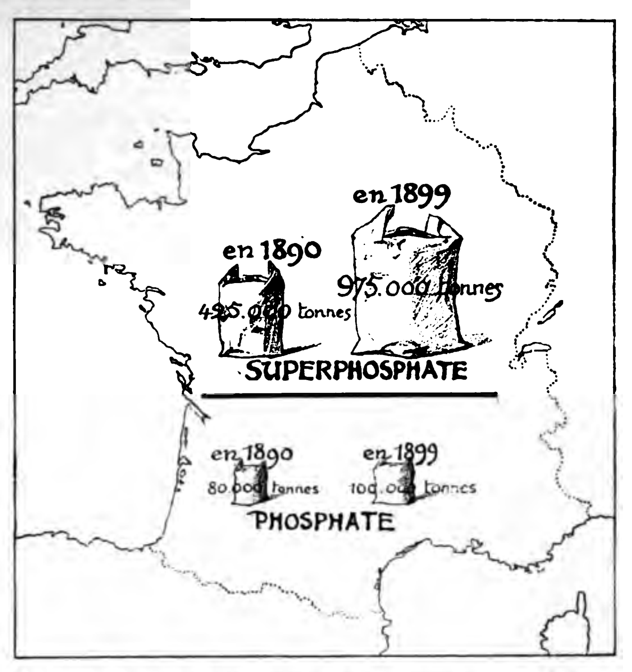
Certains engrais font cet office. Ainsi dans une prairie naturellement pourvue d'azote, mais incapable d'utiliser son azote, mettez de la chaux, et aussitôt l'azote se dégage. Les plantes se l'assimilent. La luzerne pousse verte et drue. La chaux n'a pas ajouté de l'azote : elle a accommodé l'azote déjà contenu dans le sol.

Au contraire, l'acide phosphorique est surtout un engrais fournisseur. Il apporte des provisions au garde-manger de la plante. Il ne les apporte pas toujours très digestives. Ainsi le phosphate simple n'est pas très vite assimilable par les plantes. Il faut le mettre dans la terre longtemps avant la récolte. Mais alors on le cuisine un peu. On traite le phosphate par l'acide sulfurique et l'on en fait ainsi un aliment nouveau plus accessible à la plante, et qu'on appelle le *superphosphate*. Le phosphate, c'est de la viande crue; le superphosphate, c'est la même viande cuite. La plante se l'assimile très bien, surtout si l'eau du champ est un peu chargée d'acides. L'eau acidulée est une sauce qui fait mieux passer le phosphate dans l'alimentation des plantes. Elle le rend soluble. De là cette expression qu'on donne, dans les prospectus, à certains engrais : *soluble dans le citrate d'ammoniaque*.

Mais il ne faut pas croire qu'on a rempli le garde-manger parce qu'on en a fait cuire le contenu. Par conséquent, s'il est bon d'employer la chaux qui accommode l'azote depuis longtemps enfoui dans la terre, il ne faut pas oublier que cet azote se dépense, qu'il n'est pas inépuisable. Le jour où l'azote sera dépensé, on aura beau mettre de la chaux pour faire la cuisine : comme il n'y aura plus de provisions, il n'y aura plus de cuisine. On accusera la chaux d'avoir ruiné la terre : on aura tort. La chaux est bonne, mais bonne pour accommoder les réserves existantes; elle ne les remplace pas. Il faut les remplacer à mesure.

C'est pourquoi le sulfate de chaux appelé communément plâtre n'est pas un engrais fournisseur. Il ne fournit pas une nourriture nouvelle à la terre. Seulement, il « mobilise » la potasse contenue dans le sol. D'inerte qu'elle était, cette potasse devient active, elle pénètre dans les plantes et les fortifie. Mettre du sulfate de chaux dans un champ, c'est donner à la plante non pas du sulfate de chaux dont elle n'a que faire, mais bien de la potasse qu'elle possédait déjà et dont elle ne savait pas se servir. Faute de faire cette distinction entre les engrais chimic[illegible] *fournis-*
seurs et les engrais chir[illegible]

s'est longtemps montré injuste pour l'engrais chimique en général. Comme il ne remplissait pas toujours le garde-manger de la plante, on en a conclu qu'il ne faisait que l'*épuiser*, que « donner un coup de fouet » à la végétation, et l'on a dit de lui qu'il « enrichissait le père et ruinait les enfants ». Tout cela est vrai de l'engrais cuisinier appliqué seul. Cela n'est pas vrai des engrais chimiques en général et judicieusement appliqués.



La consommation du phosphate et du superphosphate en France
Comparaison entre les années 1890 et 1899.

IL NE FAUT PAS RENONCER COMPLÈTEMENT AUX MÉTHODES TRADITIONNELLES.

Est-ce à dire qu'il faille renier toutes les vieilles traditions de la culture traditionnelle, et proscrire dorénavant ce qui a toujours fait la base de cette culture : le fumier?

Non. Il ne faut jamais rien proscrire, à la légère, des recettes enseignées par les aïeux, ni prononcer avec trop de mépris le mot de « routine ». La routine n'est, au fond, que de la science ou de l'expérience cristallisées en formules peut-être étroites, mais précieuses. Il est fort rare qu'au fond d'une routine on ne trouve quelque vérité obscure, naïvement exprimée, qui provoque d'abord le dédain des savants et qui leur apparaît, plus tard, comme une loi nécessaire.

Ainsi, longtemps les paysans ont dit que les engrais chimiques « brûlaient » la terre. Les agronomes se sont moqués d'eux, et cependant, depuis lors, les savants ont reconnu qu'en effet, dans certains cas, les engrais chimiques, sans fumier, brûlaient la terre végétale. Voici ce que dit très bien M. Dehérain : « Parfois cette substitution est désastreuse. Les terres privées de fumier, mais additionnées de nitrate de soude, de superphosphates, de sels de potasse, changent de nature physique. Elles deviennent dures. Les argiles se lissent, forment des mottes irréductibles, les travaux ne peuvent plus s'exécuter. Plusieurs des parcelles de mon champ d'expériences de Grignon ont été stérilisées pendant plusieurs années par l'application de fortes doses de sulfate d'ammoniaque. »

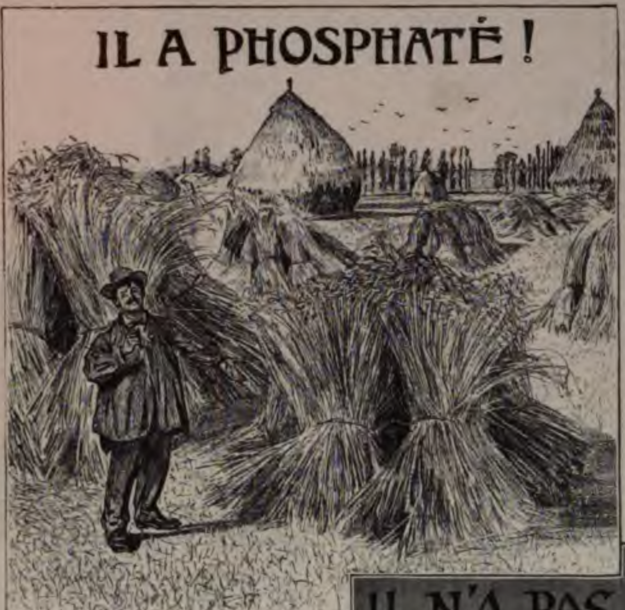
Cette constatation et cent autres, faites çà et là par des praticiens, ont prouvé que nos paysans avaient eu raison de ne pas abandonner la culture au fumier de ferme, comme d'imprudents théoriciens le leur avaient enjoint au nom de la science. « La terre, leur disaient ces pseudo-savants, n'est rien par elle-même. Ce n'est qu'un vase, ce n'est qu'un alambic où il y a un certain nombre d'éléments, tels qu'azote, acide phosphorique, potasse, chaux. Du moment que nous remplissons cet alambic de ces éléments en quantité suffisante, pas besoin d'autre chose! Nous pouvons, avec nos poudres, produire du blé en abondance. »

Ceux qui auraient pris ces conseils à la lettre se seraient tout bonnement ruinés. Car, dans une matière si complexe où les éléments qui jouent un rôle sont si nombreux, on oublie facilement quelque petite chose, et les novateurs avaient oublié une seule chose, mais qui a son importance, et capitale : la constitution non plus chimique, mais *physique* du sol. Ils avaient négligé de s'assurer si ce qu'on appelle, à défaut de terme plus précis, l'*humus*, n'était pas un agent indispensable dans la vie végétale, et ils ne s'étaient pas inquiétés de savoir si leurs poudres minérales pourraient remplacer, au fur et à mesure, l'humus détruit.

L'humus est un composé bizarre de végétaux en décomposition, de bribes, de résidus des vers de terre, qui maintient la terre dans un état de mobilité, de pénétrabilité très favorable à la germination.

Il ne suffit pas, en effet, qu'une terre contienne les quatre éléments que nous avons

cités, il faut encore qu'elle contienne de quoi les mettre en mouvement, de quoi les vivifier. Il faut, pour cela, qu'elle ait deux choses : de



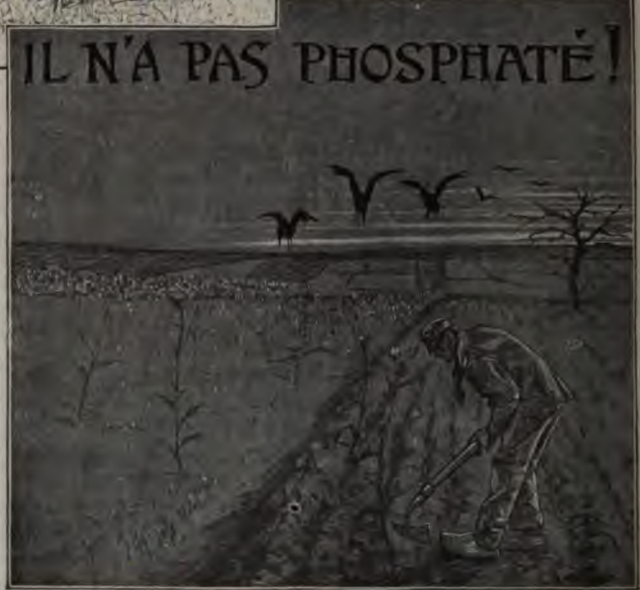
L'AGRICULTEUR ENTREPRENANT

l'eau et de l'air. Les végétaux périssent quand la terre où pénètrent leurs racines est privée d'oxygène. Or, l'engrais chimique ne donne pas ces choses. Il faut les assurer par une bonne disposition physique du terrain. Sans humus et sans beaucoup d'humus, il ne saurait y avoir une terre physiquement bien constituée. Or, le fumier seul donne l'humus.

Le fumier de ferme restera donc, en dépit du progrès, la base de l'engrais. « Il ne s'agit nullement, comme on l'a cru à l'origine, dit très bien M. Dehérain, de proscrire les fumures organiques. Les engrais chimiques ne sont pas destinés à remplacer le fumier de ferme, mais à parer à son insuffisance. »

grais chimiques reste donc immense, et leur cause paraît définitivement gagnée.

Aujourd'hui, le superphosphate est répandu chaque année sur la Terre par millions de kilogrammes. On a fabriqué en 1899 au moins 3 400 000 tonnes de ce cordial réconfortant : il y a dix ans, on hésitait encore à s'en servir. Les paysans de France sont résolument entrés dans cette voie du progrès. En 1889, ils ne donnaient à la terre que 425 000 tonnes de superphosphates et ils lui en donnent 975 000 aujourd'hui ; ils ne répandaient presque pas de scories en 1889 et ils en ont répandu 198 000 tonnes en 1899. En Europe, on en répandra deux millions cette année. La consommation de nitrate de soude, de 187 000 tonnes qu'elle était en 1889, est montée en 1899 à 225 000. — Voici que de la Flo-



L'AGRICULTEUR ARRIÉRÉ.

On a constaté qu'un champ où l'on avait répandu 1 000 kilogrammes de scories (phosphate de chaux) avait donné 3 200 kilogrammes de grain et 4 600 de paille, tandis que le même champ sans phosphate ne donnait que 1 900 kilogrammes de grain et 2 300 de paille.

L'ENGRAIS CHIMIQUE EST LE TRIOMPHATEUR DE DEMAIN.

Mais cette insuffisance est grande, surtout dans une terre vieillie ; le rôle des en-

ride, du Tennessee, de la Caroline, de l'Algérie, du département de la Somme, de la Belgique, partent chaque année pour tous les pays des milliers de wagons chargés de phosphates, pendant que du Chili s'en



LE BLÉ NOIR. (TABLEAU DE QUIGNON. — MUSÉE DU LUXEMBOURG.)

En été, les landes de certains pays, incultes jusqu'alors, sont couvertes de plantureuses récoltes. A quoi est dû ce prodige? A une simple poudre chimique répandue sur le sol et appropriée à ses besoins. C'est elle qui a revêtu la terre de cette soyeuse parure

vient par navires entiers le nitrate de soude.

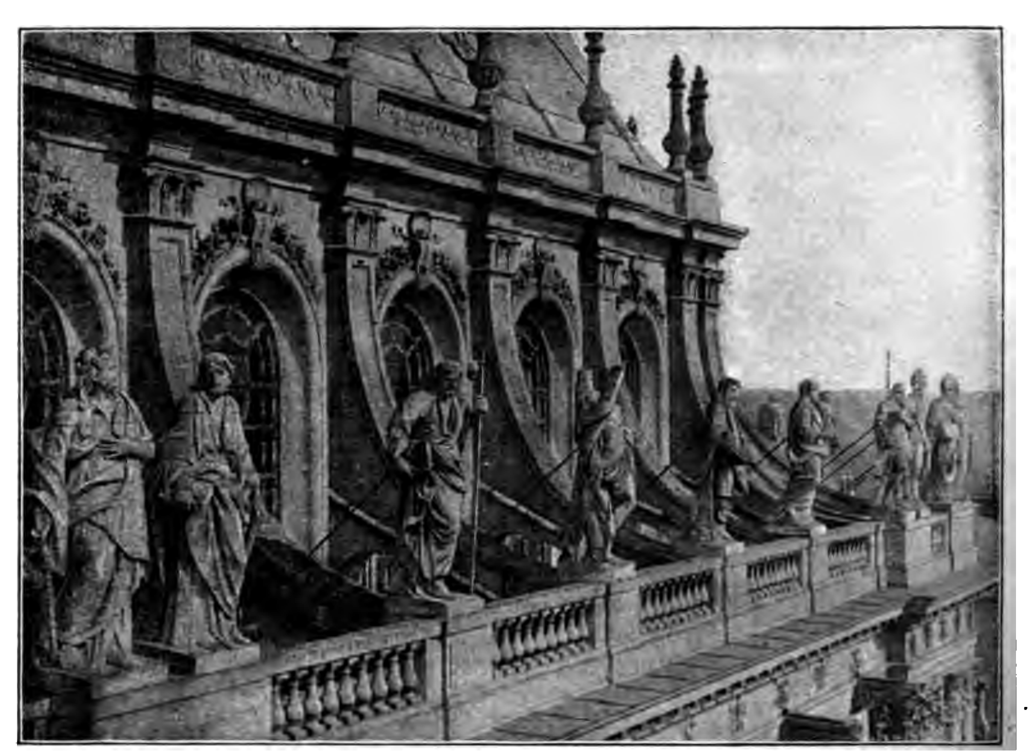
Ce mouvement ne doit pas s'arrêter et, pour le bien de notre pays, il faut qu'il s'accélère. Autant il était imprudent d'entreprendre de grandes expériences quand le rôle chimique de l'engrais était encore mal connu, autant il serait maladroit d'hésiter aujourd'hui que les effets des nitrates et des superphosphates sont aussi clairement définis que ceux de la greffe ou du provignage.

On a calculé ce que coûterait la fumure aux engrais chimiques dans toute la France. Il faut compter environ 150 kilogrammes de nitrate de soude et 300 kilogrammes de superphosphate par hectare. Cela vaut environ 60 francs. Or, il y a 22 millions d'hectares de terres labourées en France. Si toutes les terres labourables recevaient seulement, tous les deux ans, cette fumure, la dépense atteindrait 700 millions par an. Nous sommes encore loin de compte, mais tout fait prévoir qu'un jour, grâce aux syndicats agricoles, ce chiffre sera atteint.

Ce jour-là, il semblera qu'il y a quelque chose de changé sur la surface du globe. Il n'y aura, en réalité, qu'une meilleure répartition de ses richesses naturelles. Tandis que, dans certains pays, comme le nôtre, les terres vieillies ne contiennent plus assez d'azote, dans d'autres, comme le Chili, la terre regorge tellement d'azote, sous forme de salpêtre, qu'on ne peut la cultiver. Il suffit d'apporter ici ce qu'il y a de trop là-bas. De même, tandis que nous manquons de phosphore dans nos champs, il y a autour de nous des ossements innombrables d'animaux remplis de phosphore et aux portes des usines des montagnes de scories qui ne sont autre chose que des montagnes de phosphore. Il suffit d'étendre ces montagnes qui ont trop de phosphore sur nos plaines qui n'en ont pas assez.

C'est ainsi que l'humanité, après avoir cherché bien loin, finit par trouver le remède à tous ses maux dans les choses les plus à sa portée. Elle a longtemps cherché à extraire de l'or de toutes les matières. C'était peut-être impossible, et dans tous les cas inutile. Mais aujourd'hui on fait mieux. Les plus humbles matières découvrent ce qu'elles contenaient de richesse et se mettent à jouer leur rôle dans le cycle universel de la vie.

○ ○ ○



Sur les toits de la chapelle du château de Versailles. — Les Statues des saints.
C'est un véritable peuple de statues qui orne le château et les jardins de Versailles. Il n'est pas un coin perdu de ce parc magnifique qui ne recèle quelque chef-d'œuvre.

UN PEUPLE DE STATUES

Nous croyons connaître les plus fameuses merveilles de notre art français pour en avoir toujours entendu parler et pour leur avoir rendu quelques visites, souvent inattentives et distraites. Prenons la peine de regarder d'un peu plus près. Nous serons surpris d'apercevoir tous les chefs-d'œuvre que nous avons à admirer et dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Pour qui sait voir, il n'est pas besoin d'aller très loin : au cours d'une simple promenade à Versailles, on peut faire de véritables découvertes parmi les trésors de statuaire qui témoignent de la fertilité et de la délicatesse de notre génie.

○ ○ ○

Sous les nobles ombrages de Versailles, ● parmi les quinconces et les parterres, entre les grands arbres savamment taillés, sur les bords des bassins, au milieu des jets d'eau aériens, se dresse et vit tout un peuple de blanches statues. Devant cet imposant château qui-personnifie la Royauté Française parvenue à son apogée, dans ce parc qui est le type du « Jardin Français », se trouve pour ainsi dire le musée de sculpture d'un siècle entier qui s'appela le Siècle du Grand Roi. Comme dans le palais même, tout ici contribue à magnifier Louis XIV. C'est ce qui imprime à ce Musée son caractère original, et, si l'on fait exception pour quelques chefs-d'œuvre imités de l'antique, c'est ce qui lui donne son unité.

STATUES D'HISTOIRE ET FIGURES ALLÉGORIQUES.

Nous sommes encore dans l'énorme cour d'entrée : et déjà dans cette rangée de statues qui, placées sur les balustrades, dominent les façades de l'ancien château de Louis XIII, nous apercevons la personnification « des vertus héroïques du Roi », la Magnificence, la Justice, la Bonté, etc.

Sur la terrasse du château, à l'extrémité du bassin de Neptune, cette statue en marbre de la Renommée, œuvre du sculpteur italien Domenico Guidi, retrace l'histoire de Louis XIV : un style à la main, elle semble graver la grande figure du Roi sur un médaillon que soutient le Temps, pendant

ıème foule aux pieds l'Envie. Près , deux grands vases de marbre, les ux de Versailles, retracent dans des fs merveilleux les principaux faits oire du règne : ce sont des allégo- ınt allusion à la paix d'Aix-la-Cha- a paix de Nimègue, à la prééminence rance reconnue par l'Espagne. A l'artiste a figurée dans cette image d'un symbolisme saisissant.

LA MYTHOLOGIE SERT A GLORIFIER LOUIS XIV.

Mais l'allégorie ne suffit pas encore, il faut à Louis une représentation plus directe



JARDINS DE VERSAILLES : LA GROTTE DES BAINS D'APOLLON, EXÉCUTÉE EN 1778, D'APRÈS LES DESSINS DE HUBERT ROBERT.

des merveilles de Versailles que cette grotte entourée d'eau, perdue dans la verdure et dans les Elle fut construite sous Louis XV pour remplacer celle datant de Louis XIV, qui avait été Des trois superbes groupes de sculpture qui la décorent, le plus célèbre est celui du centre, qui te « Apollon et les Nymphes ». Le Grand Roi y est personnifié sous les traits d'Apollon.

ɔite, perdu dans les arbres, se trouve ɔe merveilleux, en plomb autrefois France, casquée et cuirassée, est mpassible et majestueuse, dans sa fleurs de lis d'or; victorieuse, elle ous les deux roues de son char de l'Empire et l'Espagne, l'Empire gle aux ailes abattues expire, l'Es- qui sur son lion terrassé semble qui lui reste de force pour jeter ier cri de désespoir et de fureur; t de ce groupe enfin se tord un expirant, symbole de la triple C'est l'heure décisive du règne XIV, c'est l'apogée de sa gloire que

et plus sensible de sa personne. Il va ta choisir parmi les dieux de l'Olympe. Il a pris pour emblème Apollon, dieu du Soleil, qu'on verra partout ici dominer et resplendir.

Mettez-vous sur la terrasse du château, regardez le palais : au-dessus des quatorze colonnes de la façade centrale, vous voyez quatorze statues, chefs-d'œuvre que l'on ne songe même pas à regarder, et qui cependant sont toutes d'un mérite rare et d'une finesse d'exécution inouïe. Les douze des extrémités représentent les douze Mois de l'année, œuvre du Soleil ; au centre se trouvent Apollon et Diane, Apollon, le dieu du jour, le dieu de Versailles, Diane, la déesse de la

nuit, qui n'a de lumière, de grâce et de chaleur que celle qu'elle reçoit d'Apollon.

Apollon est ici partout représenté, et sa légende mythologique va se confondre avec l'histoire même du roi. C'est ce que nous montre le bassin de Latone. Voici le sujet mythologique qu'il représente : Latone, mère d'Apollon, fut insultée par les paysans de Lycie. Sur sa prière, ils furent changés en grenouilles. Or, l'histoire nous apprend qu'Anne d'Autriche, régente du royaume, étant dans sa capitale de Paris, voulut gouverner au nom de son fils Louis XIV, encore enfant alors. Les seigneurs, sentant que la puissante main de Richelieu n'était plus là pour les dompter, se révoltèrent. Ce fut la guerre de la Fronde. La reine et la cour durent promener leur royauté nomade à travers la France. Le rapprochement était facile à faire entre les deux situations : celle de la mère d'un dieu, celle de la mère d'un roi pareillement outragées. Devenu roi, Louis XIV n'oublia pas de réparer les humiliations que son enfance avait subies. Ne changea-t-il pas en effet ces seigneurs turbulents en courtisans? La métamorphose était complète ; elle est bien mise en relief par cette parole du comte de Gramont, qui, obligé de parler un jour devant le roi des événements arrivés pendant la Fronde et auxquels il avait pris part, ne trouva que ces paroles à lui dire : « Sire, c'était du temps que nous servions Votre Majesté contre le cardinal Mazarin ».



VERSAILLES INCONNU. — « APOLLON ET LES NYMPHES », GROUPE EN MARBRE EXÉCUTÉ SOUS LOUIS XIV, PAR GIRARDON ET RÉGNAUDIN.

Six nymphes de la déesse Thétis, chez laquelle Apollon se repose, baignent et parfument le dieu, auquel le sculpteur a donné les traits de Louis XIV. Ce groupe est admirable de vie, de mouvement, de souplesse.

LA FLEUR DE SOLEIL ET LE ROI SOLEIL.

Que de détails encore à remarquer! Regardez sur ces vases ces soleils énormes et resplendissants : ce sont les emblèmes de la majesté royale. Remarquez enfin une fleur que vous verrez partout ici et nulle part ailleurs : la fleur du tournesol. Toujours tournée vers le soleil, elle est évidemment l'image de tout ce qui vit à Versailles ; elle se retrouve sur les vases de marbre et de bronze, dans les guirlandes soutenues par les amours, dans les cornes d'abondance portées par de jeunes enfants, dans les gerbes ou les corbeilles présentées par les déesses. Cette fleur pourtant ne semblait guère de nature à tenter les sculpteurs. Dans l'anti-

quité grecque, la statuaire avait pris pour thème la feuille d'acanthe ; un ordre grec y a même trouvé naissance. Les peintres du Moyen Age nous ont laissé sur les chapiteaux de leurs cathédrales des feuilles de fougère et de chélidoine. Les artistes de nos jours ont reproduit à profusion l'iris, le pavot, le chrysanthème, toutes fleurs ou feuilles essentiellement décoratives. Mais les artistes de Versailles, s'attachant au symbole bien plus qu'à la forme, ont reproduit ici à satiété une fleur massive, raide et lourde, avec son cœur gros et commun, ses pétales symétriques, sa tige longue et droite, et son feuillage maigre. Néanmoins, restant artistes quand même, ils se sont bien gardés de l'imiter scrupuleusement. Ils l'ont interprétée, et souvent avec un goût et une adresse qui font notre admiration.



« Les chevaux d'Apollon pansés par les Tritons », groupe en marbre des frères Marsy (XVII[e] siècle).

Apollon est célébré sans cesse à Versailles comme étant le dieu du Soleil, emblème du Grand Roi. Après avoir accompli sa course à travers l'espace, Apollon vient le soir se reposer chez Thétis, reine de la mer. Tandis que le dieu se délasse, les Tritons abreuvent et pansent ses chevaux.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur ces merveilleuses statues de la chapelle, si hautes et si cachées qu'on peut à peine les voir, sur les plombs des toits et les fenêtres mansardées qui n'attirent même plus le regard, maintenant qu'ils ne sont plus dorés comme autrefois. Il faudrait nous arrêter aussi devant ces délicieux bas-reliefs du bassin, des dômes et de la colonnade, et sur ces merveilles d'art, ces statues inoubliables cachées dans les bosquets, vrais labyrinthes dont il faut connaître tous les détours pour arriver à les retrouver : je n'en veux pour exemple que cette délicate petite Minerve de Bertin que je vous conseille d'aller voir au détour d'une des nombreuses allées du bosquet de l'Étoile.

CE QUE COUTE UN BASSIN HISTORIQUE.

Les documents abondent qui permettent, pour la plupart des groupes et des bassins, de reconstituer leur histoire jusque dans les moindres détails : nous savons les noms des artistes qui les ont exécutés, les dates où ils ont été commencés et terminés, le prix qu'ils ont été payés, les changements qu'ils ont subis. Nous avons parlé déjà du bassin d'Apollon ; voici à titre de curiosité son histoire. En 1668, Lebrun en donne le dessin. Aussitôt Baptiste Tuby, l'un des 95 sculpteurs qui travaillèrent aux embellissements du parc de Versailles, et l'un des plus délicats, en commence l'exécution ; il l'achève en 1670 et reçoit 14 100 livres en plusieurs payements s'échelonnant de 1668 à 1672. On le fond à l'Arsenal, à Paris. On le transporte aussitôt à Versailles en 1670 ; le prix du transport est de 270 livres. On le bronze, comme on disait alors, on le dore, dirions-nous aujourd'hui ; la dorure revient à 2000 livres environ. 50 ouvriers sont employés à le poser et reçoivent pour ce travail 308 livres 15 sols. Ne vous étonnez pas de ce chiffre de 50 ouvriers. Il y eut parfois à Versailles jusqu'à 36 000 ouvriers ; la plus grande partie était d'ailleurs employée à la construction du palais : pour en avoir un plus grand nombre, le roi fit parfois défendre à tout particulier de construire dans un périmètre donné. Quand l'ouvrage deve-

nait particulièrement pressant, il y avait deux équipes, — celle de jour et celle de nuit, — afin que le travail ne subît aucune interruption. C'est Colbert lui-même qui nous l'apprend.

En 1672, la rigole du déversoir qui existe entre le bassin et le grand canal est achevée, et a coûté 506 livres 14 sols. Dès lors on peut faire venir les eaux; tout est prêt pour les recevoir. Colbert prévoit pour ce chapitre en 1672 une dépense de 60000 livres. On alla chercher l'eau à l'étang de Clagny, ce grand étang situé au nord du château, qui permettait au roi, allant à Marly, de faire une partie du trajet en bateau, étang aujourd'hui desséché et sur lequel s'élève une partie de la ville de Versailles. — En 1674, on sable les allées qui l'entourent; la dépense en monte à 681 livres 2 sols, et Colbert, en 1675, porte en note qu'il n'y a plus rien à faire à la fontaine d'Apollon.

Deux ans plus tard commencent déjà les réparations : en 1677, on paye aux mariniers qui l'ont nettoyé 542 livres, et en 1679 et 1680, aux ouvriers qui en ont retiré du sable, 1931 livres 34 sols. En 1681, il est fait mention d'une dépense de 1877 livres pour la réparation de la maçonnerie, et, en 1682, de 47 livres pour une réparation aux conduites de fer de l'étang de Clagny au bassin. Enfin, en 1686 et 1693, on y fauche les herbes qui ont dépassé l'eau.

Le bassin est aujourd'hui dans l'état où il était sous Louis XIV; la dorure seule est partie; en 1737 et 1738, un cheval du char a été refondu et deux autres restaurés. Enfin, c'est en 1692 qu'on posa la conduite de fer amenant l'eau du bassin de Latone au bassin d'Apollon; elle coûta 1079 livres : le bassin de Latone étant en effet plus élevé que l'étang de Clagny, on obtenait ainsi des jets d'eau de hauteurs différentes, comme ils existent d'ailleurs encore aujourd'hui.



UN DES CHEFS-D'ŒUVRE DE VERSAILLES : GROUPE DE « LA FRANCE VICTORIEUSE », PAR COYSEVOX ET TUBY.

La France, casquée et cuirassée, est assise impassible et majestueuse; elle écrase sous les roues de son char de triomphe l'Espagne et l'Allemagne. C'est le Roi, confiant dans sa force et fier de ses succès, que les artistes ont voulu symboliser dans cette image frappante.

VOYAGES D'UNE STATUE ET MÉTAMORPHOSES D'UN GROUPE.

Non moins curieuse serait l'histoire de la grotte de Thétis que l'on appelle encore



Le bassin d'Apollon.

Au centre de ce beau bassin, un groupe en plomb, qui est l'œuvre du sculpteur Tuby, représente Apollon sur son char, traîné par quatre chevaux et entouré de Tritons et de monstres marins. On reste émerveillé de l'ensemble vraiment unique de chefs-d'œuvre assemblés dans ce parc de Versailles : on songe à l'effort prodigieux qu'il a fallu pour créer et réunir toutes ces statues, tous ces monuments qui s'harmonisent et se complètent!

les bains d'Apollon. On y voit trois groupes de marbre. Le groupe principal représente Apollon, qui, après avoir achevé sa course, descend chez Thétis, où six des nymphes de la déesse le baignent et le parfument. Sa lyre auprès de lui, la tête ceinte de lauriers, « il a tant de légèreté qu'à peine paraît-il être assis »; sa figure rappelle naturellement les traits de Louis XIV, mais divinisés. Il tend sa main gauche, sur laquelle une nymphe va verser de l'eau, et abandonne sa jambe droite, qu'une autre nymphe, à genoux, s'apprête à essuyer avec un linge qu'elle présente en baissant les yeux. D'autres nymphes s'empressent; l'une à genoux se dispose à verser l'eau d'une aiguière sur laquelle est représenté le passage du Rhin, et l'autre, debout, parfume les cheveux du dieu. Près de ce groupe, un autre représente les Tritons abreuvant et pansant les chevaux d'Apollon.

La grotte, commencée en 1602 et terminée en 1668, était située sur l'emplacement de la chapelle actuelle. Construite dans le goût de l'époque, elle était un vrai massif de pierres et de rocailles; trois portes en fer forgé en fermaient l'entrée. Terminés en 1672, les trois groupes y furent placés dans le fond, chacun sur un piédestal.

Mais, en 1686, Louis XIV fait démolir la grotte; alors commencent leurs pérégrinations à travers le parc.

Lorsqu'on descend du bassin de Latone au bassin d'Apollon, le dernier bosquet de droite s'appelle le bosquet des Dômes, parce qu'autrefois deux pavillons de marbre rouge et blanc s'élevaient de chaque côté de la fontaine du milieu; on voit encore aujourd'hui leurs emplacements; la fontaine elle-même a été dernièrement réparée. C'est là qu'en 1686 on transporta les trois groupes qui complétèrent alors la décoration de statues du bassin.

Sur l'emplacement actuel des bains d'Apollon existait autrefois un bassin appelé le Marais. C'était un véritable marais artificiel : roseaux en étain, joncs d'airain, cygnes en plomb peints en blanc, herbes factices peintes en vert, rien n'y manquait; au milieu et dans une île se trouvait même un arbre artificiel et des oiseaux qu'on pouvait faire chanter à l'aide d'un mécanisme. En 1704, ce bassin est détruit, et Mansard est chargé d'y

créer un nouveau bosquet. On y place les trois groupes sous des baldaquins de métal doré.

Enfin, sous Louis XV, le goût ayant complètement changé, on songea à démolir le château et à remanier le parc de fond en comble pour les mettre l'un et l'autre en conformité avec la mode. Dès 1772, on commence la démolition du château par l'aile droite de la cour située du côté de la ville. En 1774, le pavillon était déjà reconstruit par Gabriel, tel qu'il existe encore aujourd'hui. Puis, en 1775, ce fut le tour du parc, dont on rasa un grand nombre d'arbres. Hubert Robert, le grand peintre de ruines, dessina et fit exécuter la grotte des bains d'Apollon telle qu'on la voit aujourd'hui et y fit transporter les trois groupes. Le manque d'argent empêcha Louis XV de mettre à exécution en entier le projet de réfection du parc et du château.

La plupart des statues de Versailles ont aussi leur histoire. Celle de la statue de Bernin, placée à l'extrémité de l'étang des Suisses, est des plus curieuses. Elle représentait Louis XIV gravissant la montagne de la Gloire; elle représente maintenant Curtius se jetant dans les flammes pour apaiser la colère des dieux. Voici la raison de cette métamorphose. Transportée d'Italie à Paris par bateau, la statue arriva à Versailles pendant un voyage du roi à Fontainebleau et fut placée dans le parterre de l'Orangerie. Aussitôt qu'il la vit, Louis XIV, à qui elle déplut, voulut la faire briser; finalement, il se contenta de charger le sculpteur Girardon d'en modifier le sujet : celui-ci changea alors la montagne en flammes et Louis XIV en Curtius. Après avoir été placée au bassin de Neptune, l'œuvre fut définitivement exilée trois ans plus tard à la place où nous la voyons encore aujourd'hui.

UNE VISION DE MAGNIFICENCE.

On comprend maintenant quel spectacle magnifique ce dut être que Versailles vers 1688, quand Louis XIV, après 26 ans de travaux, put enfin contempler son œuvre dans son presque entier achèvement. Pour vous le figurer, revoyez le palais avec ses 650 mètres de façade et les 102 statues qui les ornent; songez aux merveilles qu'il renferme; imaginez les vases et les statues dans toute la blancheur éclatante de leur sculpture nouvelle, les jardins merveilleux, les 1400 jets des bassins, pour lesquels on a été obligé de construire plus de 170 kilomètres de rigoles et d'aqueducs, et dont les réservoirs lointains ne sont autre chose que des étangs énormes de plus de 1200 hectares de superficie; parcourez les allées bordées de charmilles taillées; jetez les yeux sur les arbres amenés de loin et déjà grands : ormes et tilleuls de Flandre, épicéas du Dauphiné, [illegible] de Normandie, lauriers de Provence. Représentez-vous les fleurs les plus variées et [illegible] plus odorantes : les narcisses de Constantinople, les jacinthes romaines, les iris [illegible] Perse, les jasmins d'Espagne, les tulipes [illegible] les tubéreuses. Regardez plus loin encore, [illegible] grand canal avec ses gondoles de Venise, ses galères barbaresques, enfin le grand vaisseau du roi, tout étincelant d'or, avec ses cordages de soie et ses voiles de pourpre, monté par des gondoliers vénitiens. Imaginez-vous cette flotte en miniature se rendant à Trianon pour la collation, ou à la ménagerie pour qu'on puisse y admirer le colombier avec ses 3000 pigeons, la volière avec ses oiseaux rares, les cages avec leurs bêtes féroces, ou bien encore les éléphants que l'on promène parfois en liberté dans le parc.

Évoquez dans le grand parc le souvenir des chasses royales : le roi, ayant devant lui quatre ou cinq chiennes si admirablement dressées qu'elles allaient toutes ensemble au même arrêt; toujours accompagné de pages et de porte-arquebuse, le souverain aimait à tirer beaucoup et abattait jusqu'à 300 faisans dans une seule journée; songez aux trois meutes, qui réunies comprenaient un millier de chiens; aux faisanderies, où l'on appelait au son du tambour les faisans pour les faire manger, et qui étaient assez peuplées pour que, quand le roi venait, on lâchât jusqu'à 2000 faisans et 5000 perdrix.

Enfin, voyez encore, au delà du canal, la perspective de plus de 8 kilomètres qui s'arrête à l'horizon. C'est là l'extrémité de l'ancienne propriété royale avec ses [illegible]000 hectares et dont la ceinture de [illegible] avait 44 kilomètres de longueur.

Versailles n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'il était autrefois : un échafaudage perpétuel est attaché aux flancs du palais; la lèpre a rongé les statues sans en épargner aucune; les blancs rubans de marbre des bassins sont noircis de lichen. La pensée qui donnait la vie et le souffle à toutes ces splendeurs est envolée : Versailles a perdu son âme. Le souvenir seul nous reste, mélancolique, et ce souvenir répand sur le palais et sur ce parc, témoins d'une magnificence abolie, la tristesse pensive des choses qui ne sont plus.

o o o



Les Chutes du Niagara, vues du Pont Suspendu.

Un Château d'Eau Géant
Les Chutes du Niagara

Célébrée par les premiers voyageurs, qui s'étonnaient devant son mystère, décrite par cent écrivains, qui se sont efforcés d'en exprimer le caractère grandiose, cette merveille des chutes du Niagara est l'une de celles qui nous donnent l'impression la plus saisissante de la toute-puissance des forces de la Nature. Cela même devait éveiller chez l'homme l'instinct de la lutte. Séduits par le voisinage du péril, désireux d'attirer sur eux l'attention du public, d'audacieux champions ont voulu entendre dans les grondements de cette immense nappe d'eau un murmure de défi : quelques-uns ont payé de la vie leur témérité imprudente et inutile.

○ ○

Il est difficile, quand on visite aujourd'hui le Niagara, de ne pas regretter le temps où son bruit de tonnerre emplissait une immense solitude. Quel étonnement dut ressentir ce missionnaire jésuite, le Père Hennepin, qui, le premier de tous les hommes blancs, entendit le fracas et découvrit la splendeur de ces chutes d'eau, dont le nom iroquois *Onyakara* signifiait l'*Eau merveilleuse et terrible*! Son étonnement fut tel que la description qu'il nous a laissée témoigne d'un certain trouble d'esprit. Il attribue aux chutes une hauteur de 200 mètres, quand elles n'en ont en réalité que 52. Plus d'un siècle après lui, elles furent visitées par un autre Français qui savait mieux voir la nature, Chateaubriand.

On sait que les grands lacs du nord de l'Amérique où se déverse la fonte des neiges communiquent entre eux. Mais entre le lac Érié et le lac Ontario s'élève un énorme obstacle, un seuil de rocher d'une épaisseur de plus de quatorze lieues. L'eau débordante s'y est frayé un passage; seulement, comme entre ces deux lacs la différence de niveau est considérable, une chute brusque et violente ne pouvait manquer de se produire. Il est probable qu'en des temps préhistoriques l'eau du lac Érié tombait directement dans le lac Ontario. Mais peu à peu, siècle par siècle, le flot usa la paroi rocheuse d'où il s'abîmait, et la chute recula jusqu'au milieu des terres. « Les géologues, écrit un voyageur, pourraient nous dire dans combien de milliers d'années le Niagara aura achevé de creuser entre les deux lacs son passage tourmenté. Il n'y aura plus alors de chute du Niagara; il n'y aura qu'un chenal étroit où l'eau se précipitera tourbillonnante et furieuse. Mais, de même que l'humanité n'a pas vu le commencement de ce travail, il est possible qu'elle n'en voie pas la fin. » Voilà qui nous rassure.

Imaginez donc, dans une vaste plaine toute hérissée de forêts, un fleuve qui accourt, roule à plein bords entre des berges sombres, grossit, bouillonne, écume, s'élargit et brusquement se précipite d'une hauteur



SOUS LE PONT SUSPENDU.

Sous le superbe pont de fer, d'une seule arche, jeté entre les États-Unis et le Canada, les flots se précipitent dans leur chenal rocheux et bouillonnent avec un terrible remous. Ils prennent leur course pour former, à 4 ou 5 kilomètres de là, les tourbillons des « grands rapides », profonds de plus de 60 mètres.

de 144 pieds. La cataracte se divise en deux branches, séparées par une île « qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes ». Et Chateaubriand ajoute : « L'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un embrasement. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond de ce gouffre et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

C'était près de cette cataracte qu'habitait le Génie redoutable des Iroquois. Avant que les Visages Pâles fussent venus troubler ces solitudes, les guerriers des forêts se rassemblaient près de la grande chute et offraient, une fois par an, un sacrifice à l'Esprit des Eaux. On emplissait une pirogue blanche de fruits et de fleurs, et, parmi les jeunes filles de la tribu qui étaient en âge de se marier, on choisissait la plus jolie. Elle montait dans la barque à l'heure où la lune se lève au-dessus des bois et argente le brouillard des rapides. Sur les berges du fleuve, les Indiens autour de leurs feux mêlaient à l'éternel grondement des flots les hurlements de leurs danses. La barque était alors détachée du rivage. Elle passait comme une vision rapide, et, fleurs, fruits, femme, s'abîmaient dans la cataracte. Ce sont là les légendes du Niagara, aussi tragiques qu'il est formidable.

Des deux chutes, la plus imposante est celle qu'on nomme *Horse shoe*, le Fer à cheval, la chute canadienne, car le Niagara sépare le Canada du territoire américain. Sa nappe d'eau est plus large que la Seine. Elle arrive, folle, écumante, des rochers qui la déchirent, puis soudain, d'un bond, elle s'écroule dans le vide. Son inégale furie se fond en courbe harmonieuse ; ses vagues d'un vert sombre deviennent d'une éblouissante blancheur. Et cette masse d'écume tombe sans trêve, épouvantable et charmante. Elle rejaillit au fond du gouffre, et s'enveloppe de vapeurs irisées.

L'autre chute, la chute américaine, est moins grande et son flot moins épais. La rivière glisse sur une table de marbre arrondie, d'un mouvement égal et irrésistible, et ne décrit en s'élançant qu'une courbe légère. Mais on dirait « une colonne d'eau du déluge ». Son fracas assourdit, et tout l'air est éclairé d'une pluie fine et d'une poussière d'arc-en-ciel.

Il en est du Niagara comme de l'Océan. Le monstre change d'aspect non seulement

t les saisons, mais à chaque heure de née. Le matin, ses eaux se précipitent, ent et dévalent avec une sorte de délire. Splendide au soleil de midi, l une figure plus effrayante à mesure mbre le gagne. Dans les nuits sombres gissements sont horribles, mais sous la revêt une beauté fantastique, et c'est

nacrées, parois miroitantes, irisements d'opale, chatoiements d'émeraude. Et, au milieu de ces immobiles merveilles, la tombée mugissante des eaux !

Le Niagara, qui avait presque donné une religion aux Indiens, a exercé sur certaines âmes une invincible attirance. On raconte que, dans les premières années de ce



VUE D'ENSEMBLE DES DEUX CHUTES.

ire jouir les touristes de ce spectacle grandiose et leur donner le sentiment de cette force imposante, teau à vapeur, « la Vierge du Brouillard », s'avance aussi près que possible des chutes, dont les eurs sentent la fraîcheur et le souffle humide.

nt « un spectacle qui n'est pas de ce ».

es voyageurs qui l'ont vu en hiver evenus émerveillés. Le fleuve, complè- pris au-dessus des chutes, étincelle et e. Les branches des arbres suspendus sus de l'abîme sont surchargées de ites. Les ponts, les rochers, tout est t d'un manteau d'hermine diamanté. leil égaré dans ces dentelles de glace les tons froids et bleuâtres d'une lueur que. Ce ne sont partout que franges

siècle, un jeune homme nommé François Abbot se prit d'un tel amour pour ce fleuve qu'il se bâtit un cottage dans une petite île, au bord même du gouffre, qu'il ne se lassait point de contempler. Il y vécut deux ans seul avec ses livres et quelques instruments de musique, fuyant le commerce des hommes. Bientôt la contemplation ne lui suffit plus ; il voulut se baigner dans ces eaux violentes dont il avait l'âme éprise. Un jour il disparut : on retrouva ses vêtements sur la berge. Les gens du pays ont appelé ce mys-

térieux inconnu « l'Ermite des Chutes ».

D'autres, en quête d'un théâtre digne de leur désespoir, y sont venus chercher une mort dont le souvenir enrichit, dans les guides, l'histoire du Niagara. D'autres, par folie ou jactance, y ont risqué de mortelles aventures. Enfin quelques crimes s'y sont commis. Au commencement de ce siècle, une jeune Indienne qui cheminait sur le bord du fleuve aperçut, endormi dans sa barque, le jeune homme qu'elle aimait et qui l'avait trahie. Elle s'approcha sans bruit, dénoua l'amarre du léger esquif et le regarda silencieusement dériver. Le jeune homme continuait de dormir tranquillement, quand tout à coup la rumeur de la cataracte le réveilla. Il se jeta sur son aviron, mais les eaux étaient plus fortes que lui. Il se rassit alors, et, avec cette impassibilité, ce fatalisme des Indiens en face de la mort, il



DES DEUX CHUTES, LA PLUS IMPOSANTE EST CELLE QU'ON APPELLE LE « FER A CHEVAL », SUR LE TERRITOIRE CANADIEN.
Cette énorme colonne d'eau, plus large que la Seine, s'écroule avec un terrible fracas, soulevant un nuage de vapeurs légères.

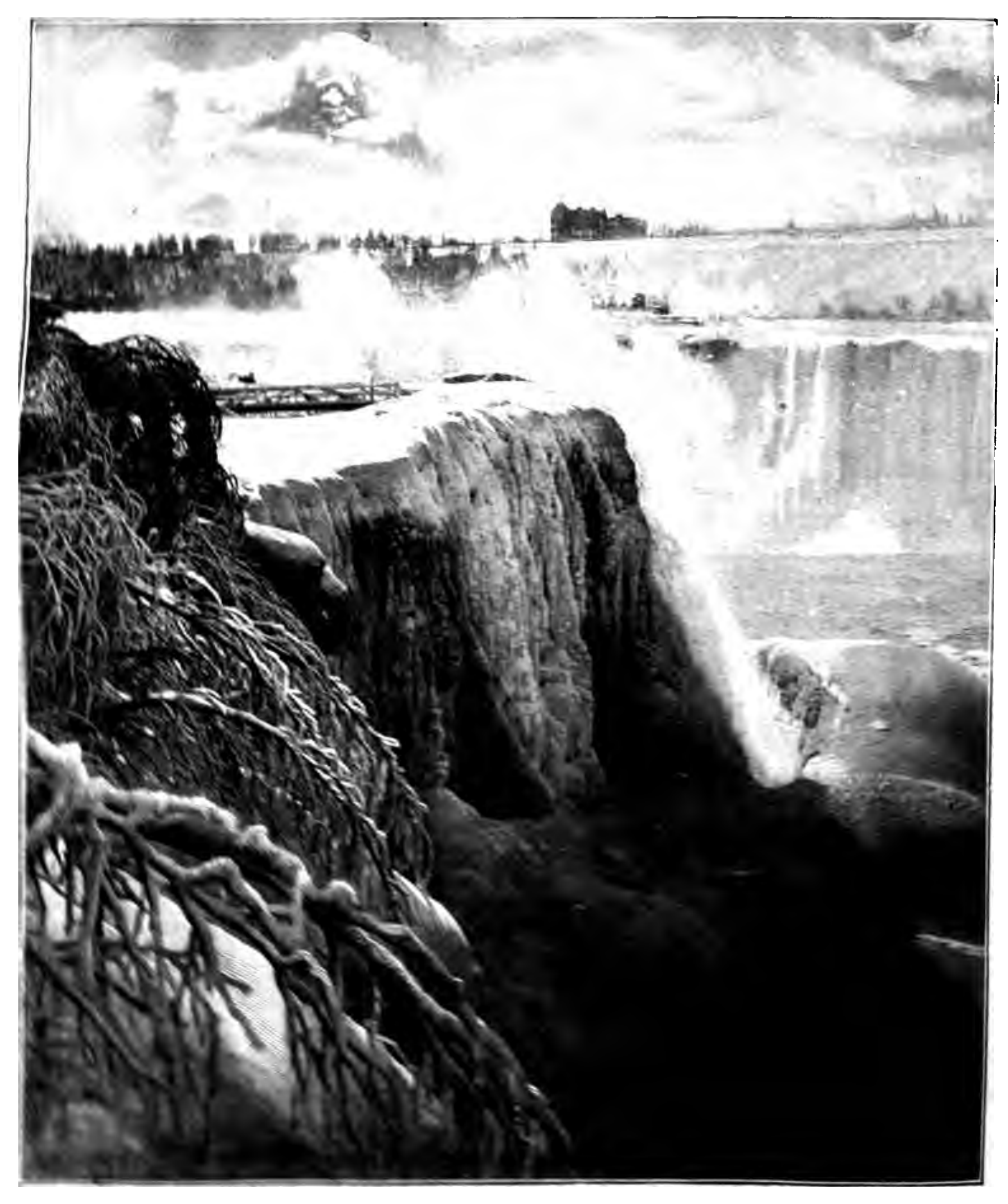


UNE PROMENADE SOUS LA CATARACTE.

tant de la courbe que décrit l'une des deux chutes, l'ingéniosité des industriels américains a pu établir passerelle entre la cataracte et la muraille rocheuse. Le seul risque que courent les visiteurs est, lgré un bon vêtement imperméable, d'être transpercés par les embruns.

[illegible] devant lui la chute funèbre. On dit que [illegible] « [illegible] blanches » ont offert de [illegible] analogues au Génie des Eaux.

en moins d'un quart d'heure, entre des rangées d'hôtels, de restaurants et de bazars, au Pont Suspendu ou à la Chute Américaine. [illegible]



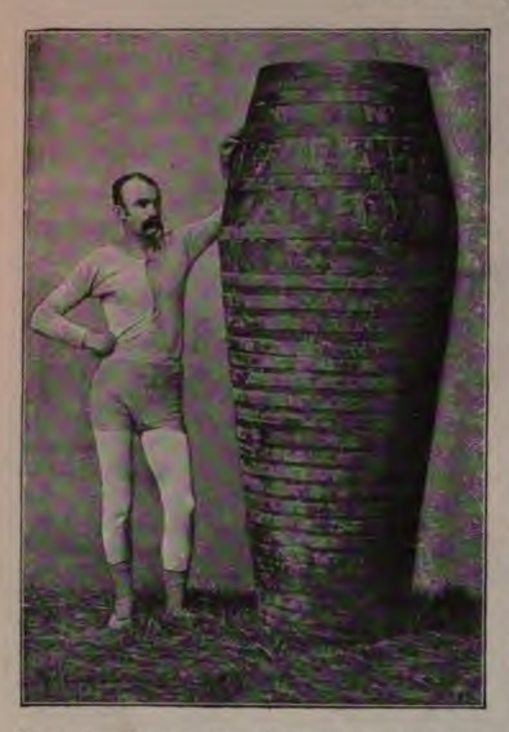
[illegible]

I [illegible]



UNE MERVEILLE DE LA NATURE. — LE NIAGARA EN HIVER.

Chaque saison donne au Niagara son charme spécial. En hiver, c'est une vision inoubliable que celle de ces deux trombes d'eau disparaissant sous la couche de glace étincelante qui recouvre le fleuve.



LE NAGEUR GRAHAM, AVEC LE TONNEAU DANS LEQUEL IL TRAVERSA A QUATRE REPRISES LES RAPIDES.

Le tonnelier Graham, de Philadelphie, eut l'idée ingénieuse de construire un tonneau lesté de façon à rester toujours vertical. Graham réussit à traverser ainsi quatre fois les rapides.

très belles peaux d'ours dans tous les magasins de curiosités de Suspension Bridge. Quant aux Indiens, vous en trouverez pour la modeste somme d'un demi-dollar. Ils ont un cœur de son, une peau en toile couleur de brique, et une taille au-dessous de la moyenne de nos poupées ordinaires. Mais ils portent des plumes autour de leur tête, des anneaux à leur nez, et ils sont incassables!

En 1824, Lafayette fit son dernier voyage en Amérique. Il vint au Niagara. L'île, flanquée d'îlots, qui divise en deux bras la rivière impétueuse et qu'on nomme l'Ile des Chèvres, était à vendre. On en demandait 10 000 dollars. Le général soupira : « Quel dommage qu'elle ne soit pas en France! » 10 000 dollars! Combien en vaudrait-elle aujourd'hui? On l'a reliée à la terre et à ses îlots par des ponts et des passerelles. On en a fait un jardin où tout est combiné pour le plaisir des promeneurs. Mais l'industrie américaine ne s'en est pas tenue là. Pendant des années, le Niagara a été livré aux entreprises particulières. Des usines utilisèrent la force motrice du courant. L'Ile des Chèvres devint un des grands centres de la réclame. On la tapissa d'affiches bariolées où s'étalaient des pots de moutarde et d'énormes bouteilles de whisky. Le malheureux qui se hasardait dans cette forêt d'un nouveau genre ne pouvait jeter un coup d'œil sur les chutes sans avoir à payer un droit d'au moins 2 fr. 50.

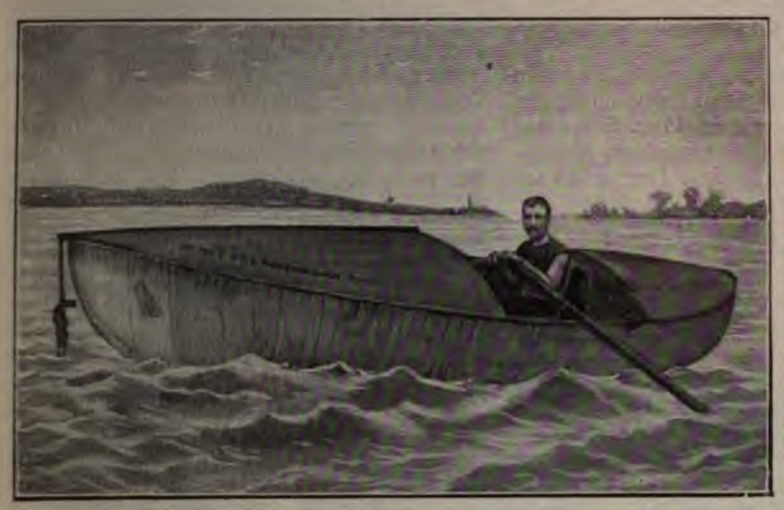
Le Congrès des États-Unis s'émut. Il rasa les usines, chassa les exploiteurs, rendit le Niagara à la nature, à une nature qu'il se chargea d'apprivoiser. Et rien n'est plus curieux que la hardiesse et l'ingéniosité qu'on y a déployées et qui permettent aux voyageurs les moins téméraires d'explorer le mystère effrayant des cataractes.

Et d'abord un pont de fer d'une seule arche, jeté entre l'Amérique et le Canada, nous offre une incomparable vue d'ensemble sur les deux chutes. A droite, la chute américaine et l'Ile des Chèvres; en face, le Fer à cheval; à gauche, la rive canadienne, son parc et ses hôtels. Sous vos pieds, le gouffre où les flots s'entre-choquent à gros bouillons. Il ne tient qu'à vous d'y faire une petite promenade. La *Vierge du Brouillard* est un joli vapeur qui, moyennant un demi-dollar, vous conduira si près du Fer à cheval que vous voguerez sur son écume et dans son nuage. Pour descendre jusqu'à l'embarcadère, vous prendrez place dans un funiculaire, et, en moins d'une minute, vous serez au fond du gouffre, presque au niveau des vagues. Là, vous verrez la chute américaine



DEUX ÉMULES DU NAGEUR GRAHAM.

Suivant l'exemple de Graham, Miss Allen et G. Hazlett réussirent à franchir dans un tonneau les rapides.



LA MANIE DE LA RÉCLAME. — ROBERT FLACK ET SON BATEAU.

Quelques nageurs ont eu la folle audace de vouloir traverser les rapides. Robert Flack, qui tenta l'aventure sur un bateau, fut englouti sous les yeux de sa femme et de son enfant.

tomber à vos pieds, et gronder au-dessus de votre tête. Mieux encore : on vous fera passer sous la chute même. Revêtus d'un pantalon et d'une blouse imperméables, vous vous aventurerez entre le rocher et la muraille d'eau. Vous n'aurez pas besoin d'un grand courage pour accomplir cet exploit; mais vous en sortirez, sinon sourd, du moins ahuri. Et vous visiterez aussi la Grotte des Vents. Et des escaliers sculptés dans le roc, des passerelles, des garde-fous vous conduiront partout où il vous plaira de vous donner un instant l'illusion du péril. Et enfin, quand vous aurez achevé vos descentes et vos ascensions, le photographe viendra vous prendre par la main et, bon gré mal gré, vous photographiera avec le Niagara dans le dos.

LES SPORTS DU NIAGARA.

Quand l'industrie des ingénieurs américains nous eut familiarisés avec l'horreur du Niagara, les danseurs de corde y accoururent et le narguèrent. Le premier et le plus intrépide peut-être fut notre compatriote Blondin. En 1856, le célèbre funambule tendit sa corde d'une rive à l'autre, à environ un mille au-dessous des chutes. La longueur de la corde était alors de 1200 pieds. Quatre ans plus tard, il donna une nouvelle représentation de son incroyable acrobatie, tout près du Pont Suspendu. Des milliers de spectateurs se pressaient sur les bords du gouffre. Un prince même avait fait le voyage pour assister à ces prodiges. On vit Blondin, dans ce fracas de tempête, traverser l'air sur des échasses. On le vit, avec un poêle au dos, s'arrêter au milieu de son fil, s'y installer, casser des œufs, allumer du feu, préparer une omelette et la manger. Et il trouva un homme qui consentit à opérer sur ses épaules le périlleux passage. Ce compagnon s'appelait Mouton. C'était, dit-on, un authentique descendant de Triboulet, le bouffon de François Ier.

L'exemple de Blondin tenta d'autres équilibristes. Et en 1876, la signorina Maria Spelterina prétendit prouver que l'adresse et l'audace ne sont pas uniquement le privilège des hommes.



JOHN LINCOLN SOULES, QUI TRAVERSA A LA NAGE LES RAPIDES.

Cette téméraire tentative faillit être fatale à Soules. Il fut entraîné par le courant contre les roches, où il fut sérieusement blessé.

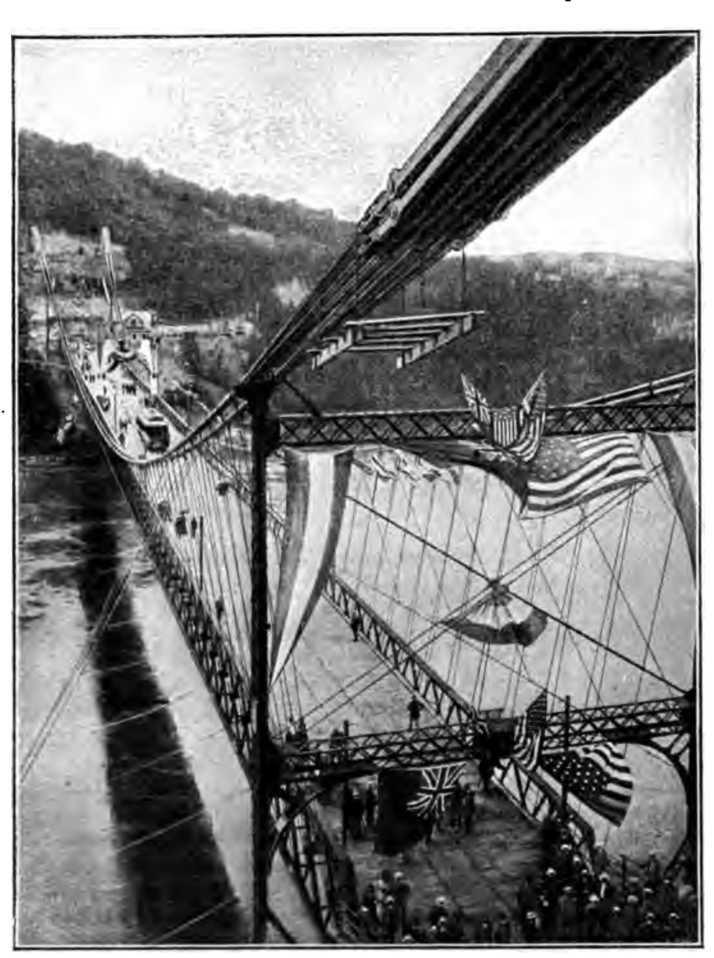
Elle le fit avec une grâce qui enchanta la multitude.

Après les danseurs de corde, ce fut le tour des sauteurs. En 1879, un nommé Peer annonça qu'il sauterait du Pont Suspendu dans la rivière. On le considéra généralement comme un fou. Mais Peer avait un secret pour ne point tourner sur lui-même, et tomba, droit comme un I, dans l'eau furieuse, où il s'enfonça à une profondeur de plus de 50 mètres, avec le bruit d'un coup de fusil. Il en émergea légèrement blessé.

L'eau que versent incessamment les deux cataractes atteint dans son chenal rocheux une effrayante profondeur : 190 pieds. On devine quels remous s'y agitent, quels courants la travaillent. A trois milles environ du Pont Suspendu, elle se rue en tourbillons gigantesques qu'on nomme « les grands rapides ». Les nageurs voulurent rivaliser avec les sauteurs et les funambules.

Le fameux nageur anglais Matthew Webb périt au milieu de ces rapides.

Un nommé Flack construisit mystérieusement une barque insubmersible, capable, pensait-il, d'affronter les tourbillons. Mais l'infortuné chavira et s'abîma sous les yeux d'une foule immense où se trouvaient sa femme et son enfant. Un tonnelier de Philadelphie, D. Graham, fut plus heureux. Il imagina un tonneau dont le fond lesté le maintenait toujours vertical. Son corps y était emprisonné dans une sorte de filet qui le garantissait des chocs trop violents; et c'est ainsi que, la tête hors de son tonneau, il traversa quatre fois les rapides infranchissables. G. Halzett et Miss Sadie l'imitèrent sans accident. John L. Soules risqua l'aventure, muni d'une ceinture de liège, et en fut quitte pour quelques blessures.


Le pont suspendu au-dessus du Niagara.

Mais la liste est longue de ceux qu'on appelle les *Héros du Niagara*. Héros, si l'héroïsme consiste seulement à témoigner d'une témérité folle ! Nous croyons qu'il y a mieux à faire ici-bas que de dépenser son énergie en exploits qui n'ont d'autre objet que d'étonner la multitude. Le courage des plus humbles sauveteurs nous touche davantage. Et l'on en veut presque au Niagara d'avoir suscité tant de stériles audaces.

Mais il faut que la vanité humaine fasse parler d'elle, là même où cependant il semble que la nature parle assez haut pour lui imposer silence. Et, même entouré d'hôtels, de ponts, de chemins de fer et de jardins anglais, c'est un des plus grands et des plus beaux spectacles qui puissent frapper les yeux des hommes et réveiller dans leur âme l'idée de la puissance de la Nature.

O O O



DES ATTROUPEMENTS DE CURIEUX SE FORMAIENT DEVANT L'HÔTEL ; CHACUN DISAIT SON MOT SUR CE DRAME MYSTÉRIEUX

UN MOMENT DE COLÈRE

Qu'un évènement mystérieux surexcite la curiosité publique, que la justice soit appelée à intervenir et engagée sur une fausse piste, on devine combien de complications pourront naître les unes des autres et aboutir enfin à une conclusion qui déroute toute vraisemblance. Telle est l'idée première de cette nouvelle. Il est impossible de donner davantage à la fantaisie une apparence de réalité et d'absolue logique, et de mêler à une plus amusante invention plus d'observation fine et de verve satirique.

○ ○ ○

Les domestiques de M. et Mme Escudier, à leur retour du spectacle, s'aperçurent avec étonnement que Madame n'était pas rentrée. La veille, dînant en ville, les maîtres avaient donné congé aux domestiques, qui étaient partis à sept heures, laissant Madame habillée, prête à sortir, et Monsieur finissant une lettre. On n'était pas allé chercher de voiture : la place était à quelques pas et il faisait sec. Depuis ce moment, on ne savait plus rien. Qu'avait-il pu se passer?

M. et Mme Escudier étaient mariés depuis un an. Ils étaient riches puisqu'ils habitaient, dans le quartier neuf de la Plaine Monceau, un joli petit hôtel coquettement meublé.

Mais le ménage était quelquefois orageux. Monsieur était doux, taciturne et entêté; quand une fois il s'était mis dans la tête de ne pas vouloir quelque chose, il était impossible de le faire céder. Les domestiques ne l'aimaient pas, parce qu'il était froid et cassant. Madame était, naturellement, d'un caractère tout opposé : elle avait beaucoup de caprices et apportait à les satisfaire une passion véhémente; elle faisait des scènes, criait, tempêtait, et, en fin de compte, c'était toujours elle qui souriait la première et venait embrasser son mari. Elle était jalouse, n'aimait pas que son mari sortît seul, surtout le soir, et aurait voulu lire toutes les lettres qu'il recevait; mais il défendait obstinément son indépendance, ne voulait pas dire d'où il venait et prétendait rester maître de sa correspondance. En somme, les deux époux paraissaient s'adorer; mais la vie commune n'était pas sans difficultés.

Ils voyaient peu de monde, et la plupart des personnes qui fréquentaient la maison étaient de la famille ou des amis de Monsieur. On entendait quelquefois parler des parents de Madame, mais ils ne venaient jamais.

Les domestiques commentèrent toutes ces circonstances en s'apercevant le lendemain matin que Monsieur seul était rentré, pourtant

ils n'y trouvèrent aucune raison de nature à expliquer pourquoi Madame avait découché. Le valet de chambre n'y tint pas et demanda formellement à Monsieur s'il fallait mettre le couvert de Madame et quand elle reviendrait.

« Continuez le train ordinaire, lui fut-il répondu, et laissez-moi tranquille. »

On mit le couvert de Madame pour déjeuner, puis pour dîner. A partir du lendemain, on ne le mit plus.

Monsieur était sombre et ne disait pas une parole; il restait absent des journées entières. Deux ou trois personnes parmi celles qui venaient le voir purent le trouver chez lui, mais on ne sut pas ce qu'il leur avait dit. Ce mystère devenait insupportable.

La femme de chambre eut l'idée d'aller voir sa camarade de la maison où M. et Mme Escudier devaient dîner le jour de l'événement : elle y apprit qu'on les avait attendus jusqu'à huit heures et qu'on ne les avait pas vus. L'absence de Madame devenait de plus en plus inexplicable. Il fallait qu'il fût survenu quelque chose d'extraordinaire tout de suite après le départ des domestiques pour que M. et Mme Escudier eussent ainsi manqué de parole. Et où avaient-ils dîné?

Et puis, Madame n'avait pas emporté de bagages, pas même une valise, pas même un sac de nuit. Elle était partie en toilette du soir, sans rien à la main, et elle n'était pas rentrée.

L'histoire ne tarda pas à se répandre dans le quartier. Elle ne pouvait intéresser directement que les fournisseurs de la maison qui connaissaient M. et Mme Escudier; ils disaient que Madame était une dame bien gentille et qu'elle ne devait pas être heureuse. Ils en parlèrent à leurs connaissances et l'affaire fit du bruit. Le peuple aime les choses mystérieuses, mais à condition qu'on finisse par lui dire le secret; il consent à suspendre sa curiosité pendant les actes d'un drame, mais il sait qu'elle sera satisfaite au cinquième acte. Il veut avoir le dernier mot du mystère.

On se mit donc à chercher ce qu'avait bien pu devenir Mme Escudier; on se perdit en conjectures sur ce qui avait dû se passer, le jour de sa disparition, entre sept heures du soir et trois heures du matin; on observa le visage de M. Escudier quand il sortait ou rentrait et on lui trouva l'air étrangement soucieux. Il se forma des groupes devant l'hôtel; on y discutait les circonstances possibles de ce drame intime; des plaisants inventèrent toute une histoire qu'ils racontaient aux passants, et les sergents de ville durent intervenir pour faire circuler la foule.

Les gens sérieux du quartier, pères de famille et patentés, désapprouvaient ces attroupements, mais estimaient que la Justice aurait dû se mêler de l'affaire : il n'est pas admissible que, dans un pays civilisé, on puisse faire disparaître sa femme sans avoir de comptes à rendre à personne.

D'autre part, on s'étonnait que la famille de la jeune femme n'eût pas encore paru. On peut être brouillé avec ses enfants : ce n'est pas une raison pour les laisser tuer sans rien dire. Peut-être les parents de Mme Escudier ne savaient-ils pas ce qui s'était passé. Il aurait dû se trouver quelqu'un pour avoir la charité de les prévenir.

Et les groupes se reformaient aux abords de la maison, avec des attitudes curieuses et menaçantes, si bien qu'un jour le commissaire de police se présenta chez M. Escudier.

« Monsieur, lui dit cet habile fonctionnaire, il se produit depuis quelques jours, autour de votre maison, un tumulte regrettable dont je ne m'explique pas bien la cause. J'ai recueilli des rumeurs singulières auxquelles je ne puis attacher aucune créance; mais je voudrais être en mesure d'y répondre, aussi bien dans votre intérêt que dans celui de l'ordre, et je suis venu pour vous demander quelques explications qui me mettent en mesure d'agir en connaissance de cause. »

Le commissaire de police avait eu quelque peine à arriver au bout de sa phrase : il s'attendait à être interrompu dès les premiers mots et n'avait pas préparé un discours. Mais il se trouvait en présence d'un homme impassible qui l'écoutait tout le temps sans desserrer les lèvres et en le regardant entre les deux yeux.

Lorsqu'il se fut tu, M. Escudier lui répondit :

« J'ai en effet remarqué, monsieur le commissaire, que des groupes stationnaient devant ma porte; j'ignore ce qui peut y donner lieu. Si cela gêne la circulation sur la voie publique, s'il en résulte un trouble quelconque pour la tranquillité du quartier, il vous appartient sans doute de prendre les dispositions nécessaires pour faire cesser cet état de choses. Je serai charmé, pour ma part, de n'avoir plus à traverser cette haie de populaire toutes les fois que je veux entrer ou sortir. »

Cela dit, M. Escudier se rencogna dans son fauteuil comme un homme qui a fini de parler.

« Permettez-moi de vous faire remar-

quer, monsieur, reprit le commissaire de police très poliment, que la situation actuelle ne saurait se prolonger. Les attroupements dont vous êtes l'occasion n'ont pas encore un caractère inquiétant; c'est un mouvement restreint et localisé. Mais l'émotion pourrait se propager dans les quartiers voisins, et c'est tout Paris que vous auriez sous vos fenêtres.

— Je serais vraiment désolé, monsieur le commissaire, que cela pût créer au gouvernement la moindre difficulté, mais ce n'est pas moi que cela regarde. S'il se produit des désordres dans la rue, vous avez à votre disposition, pour les prévenir ou les réprimer, des brigades d'agents de police. Mais je ne comprends pas pourquoi vous vous adressez à moi en cette circonstance. Que voulez-vous que j'y fasse?

— Puisque vous me le demandez, monsieur, je vais vous le dire : ce qui motive l'émotion de cette foule, dont vous avez vous-même remarqué la présence insolite dans une rue habituellement tranquille, c'est la disparition de Mme Escudier. Je ne sais ce qui a pu donner naissance aux bruits qui courent; mais on raconte que, depuis plusieurs jours, Mme Escudier n'a pas reparu chez elle et l'on va jusqu'à vous accuser d'un crime. Je ne doute pas que ces rumeurs soient dépourvues de toute vraisemblance. Mais si vous vouliez bien me dire quelques mots d'explication au sujet de l'absence de votre femme, je pourrais faire démentir les récits qui ont cours, rassurer l'opinion publique et calmer une fâcheuse effervescence. »

M. Escudier se leva et, d'une voix brève, mit fin à la visite en ces termes :

« Je n'ai pas d'explications à vous donner, monsieur le commissaire, sur la disparition de Mme Escudier. Le fait qu'elle n'est pas ici ne saurait constituer à ma charge aucune infraction aux lois et règlements de police et, si l'on m'accuse d'un crime, c'est à l'autorité judiciaire d'en rassembler les preuves. »

Le commissaire de police n'avait plus qu'à se retirer; il n'avait recueilli de sa visite aucun renseignement propre à satisfaire la curiosité publique; mais, pour mettre sa responsabilité à couvert, il rédigea un rapport détaillé sur ce qui se disait dans le quartier, sur l'entretien qu'il avait eu avec M. Escudier et sur la disposition des lieux. Ce fut la première pièce du dossier.

La presse ne pouvait rester longtemps étrangère à ces événements. Aussitôt que l'affaire eut fait l'objet d'un rapport de police, les journaux commencèrent à en parler. Ce fut *la Petite Gazette* qui donna les détails les plus complets : un de ses rédacteurs put se mettre en rapport avec la femme de chambre, et, grâce aux indications qu'elle fut flattée de lui fournir, il fut en mesure d'annoncer à ses lecteurs que la jeune femme s'appelait Léonore et son mari Gustave; il décrivit le mobilier et donna quelques renseignements sur les habitudes de la maison.

Ce numéro tomba sous les yeux des parents de Mme Escudier; le père, M. Champion, accourut chez son gendre et lui demanda à brûle-pourpoint :

« Qu'avez-vous fait de ma fille?

— Je n'en ai rien fait, monsieur.

— Où est-elle?

— Je n'en sais rien.

— Alors, vous ne voulez rien dire?

— Non, monsieur. »

M. Champion comprit tout de suite qu'il perdrait son temps à insister; il fit causer les domestiques, se présenta chez le commissaire de police et, après avoir recueilli toutes les indications possibles, alla trouver le préfet de police.

Celui-ci lui expliqua tranquillement qu'il y a tous les jours des femmes qui disparaissent du domicile conjugal; il eut même l'obligeance de lui communiquer une statistique dressée avec beaucoup de soin par un sous-chef de bureau de la Préfecture, et de laquelle il résultait que la moyenne annuelle de ces disparitions était beaucoup plus élevée pour les femmes de vingt et un à trente-cinq ans que pour les femmes plus jeunes ou plus âgées.

Le père désolé se récria contre l'hypothèse que contenait cette communication; il répondait de sa fille, et d'ailleurs, à supposer qu'elle eût volontairement quitté son mari, elle aurait annoncé son intention ou expliqué sa fuite, elle aurait emporté des bagages, et surtout le mari n'aurait pas accepté ce départ avec une aussi incroyable résignation.

« S'il y a eu crime, comme vous paraissez le croire, je n'ai pas d'éléments suffisants pour en prescrire spontanément la recherche; mais vous pouvez vous adresser au procureur de la République, qui, sur votre dénonciation, mettra en mouvement les rouages de la Justice. ».

C'était bien grave; mais le malheureux père, après en avoir délibéré avec sa femme et quelques amis, après avoir envoyé à M. Escudier le notaire de la famille qui ne put obtenir aucun éclaircissement, pensa qu'il ne pouvait prendre son parti de la disparition de Léonore et se décida à saisir l'autorité judiciaire.

Le procureur de la République se fit expliquer la situation. M. et Mme Champion étaient de riches propriétaires dont Léonore était la fille unique. Ils avaient connu Gustave Escudier à la campagne, chez des amis honorables. Gustave était lui-même d'une bonne famille qui avait eu de la fortune, mais qui n'en avait plus. On ne savait rien de fâcheux sur son compte, si ce n'est qu'il était sans argent et sans position. On n'avait pas cru pouvoir encourager ses assiduités auprès de Mlle Champion, mais celle-ci s'était éprise d'une grande passion pour ce beau cavalier. Les parents avaient refusé de consentir au mariage; la jeune fille avait déclaré qu'elle n'aurait jamais d'autre mari. On s'était obstiné de part et d'autre, et quand, à sa majorité, Mlle Champion avait voulu passer outre, les parents s'étaient laissé notifier les actes respectueux. Malheureusement, Léonore, une fois majeure, avait la libre disposition d'une fortune qui lui avait été laissée par sa tante, et le jeune homme devait bien le savoir. Le mariage s'était fait contre la volonté, formellement exprimée, des parents, et depuis lors toutes relations avaient été rompues.

On savait, par les domestiques et par les amis d'enfance de Léonore qui continuaient à la voir, que le ménage était troublé, qu'il y avait fréquemment des scènes violentes entre les deux époux. Le mutisme dans lequel se renfermait M. Escudier autorisait à tout croire; car il n'avait aucun intérêt à faire le silence sur les torts de sa femme, si elle en avait, ou à cacher les motifs de son absence, s'il les connaissait. Sans doute, il répugnait à l'esprit d'imputer un assassinat à un homme que son éducation et son milieu semblaient mettre à l'abri de pareils soupçons. Mais il n'était pas impossible que cet homme d'une nature concentrée se fût laissé emporter par un mouvement de colère et que, le crime commis, il eût appliqué toutes les ressources d'un esprit cultivé à en faire disparaître les traces.

Le procureur de la République avait peine à croire qu'un homme dans la situation de M. Escudier eût pu commettre une action aussi épouvantable; il savait d'ailleurs combien il est difficile de faire disparaître un cadavre. Si le mari était revenu de voyage sans sa femme, on aurait pu croire qu'il l'avait jetée dans un précipice, noyée dans une rivière ou étouffée au fond d'un bois. Mais il n'avait pu sortir de chez lui jusqu'à sept heures du soir; il y était rentré à trois heures du matin. Ce n'était pas en huit heures qu'il avait pu trouver le temps nécessaire à l'exécution du crime. Seulement, il était légitime d'exiger de lui des explications sur l'emploi de son temps et sur les causes qu'il pouvait attribuer lui-même à cette anormale disparition.

Gustave Escudier reçut le lendemain l'invitation de se présenter au cabinet du procureur de la République pour affaire le concernant. Ce magistrat, en le voyant entrer, fut frappé de l'expression de sombre volonté qui était empreinte sur son visage : on y lisait dès l'abord une résolution froide et une pleine possession de soi-même. Gustave Escudier s'assit sans rien dire en regardant attentivement le procureur de la République, qui dut engager lui-même la conversation.

« Je vous ai fait venir, monsieur, pour vous demander des explications sur la disparition de Mme Escudier. Je vous préviens que j'ai été saisi de l'affaire par la famille de votre femme, et j'espère que vous ne persisterez pas devant moi dans l'attitude que vous avez eue lors de la visite que vous a faite le commissaire de police. Les circonstances qui ont accompagné cette disparition sont assez graves pour que la justice ait le devoir de vous en demander compte.

— Je n'ai pas autre chose à vous dire, monsieur le procureur de la République, que ce que j'ai déjà répondu aux personnes qui m'ont interrogé à ce sujet : je ne sais pas où est Mme Escudier.

— Dans quelles circonstances est-elle partie de chez vous?

— Cela ne vous regarde pas.

— Comment, monsieur! s'écria le magistrat interloqué. Vous oubliez que vous parlez au représentant de la justice : je suis en mesure de vous en faire souvenir.

— Je ne sais pas à quel titre vous vous permettez de me questionner sur ce qui se passe chez moi, et je trouve votre curiosité parfaitement indiscrète.

— Il ne saurait y avoir d'indiscrétion dans l'exercice d'une mission légale. Je vous invite à me répondre et à le faire convenablement.

— Donnez-moi l'exemple en ne vous mêlant pas de mes affaires sans en être prié.

— Je suis obigé de me mêler de vos affaires, repartit le procureur, qui commençait à s'impatienter; avant de donner suite à la plainte, j'avais désiré en causer avec vous, dans l'espoir que les explications que vous m'auriez fournies de bon gré m'auraient mis à même de calmer les angoisses d'une famille justement alarmée; mais vos réponses justifient toutes les suppositions.

— De quelles suppositions voulez-vous parler? demanda Gustave Escudier.



Escudier, atterré, livide, ne pouvait détacher ses regards de ce vêtement qui avait appartenu a sa femme.

— Vous avez tué votre femme.

— Monsieur, vous êtes un impertinent!

— Prenez garde, monsieur : vous outragez un magistrat.

— C'est vous qui m'avez outragé le premier, en dirigeant contre moi une allégation qui n'est pas de mise entre gens bien élevés. Désignez-moi deux de vos amis; je les mettrai en rapport avec les miens et nous leur soumettrons le différend.

— Une provocation! C'est bien. Vous pouvez vous retirer. Je saurai bien vous forcer à répondre.

— Ce n'était pas la peine de me déranger si vous n'aviez pas autre chose à me dire. »

Le deux interlocuteurs se séparèrent froidement.

Le procureur de la République était indigné et exaspéré. Le jour même, il transmit les pièces au juge d'instruction, avec son réquisitoire, et, le lendemain, le commissaire de police, accompagné de deux agents, se présentait chez M. Escudier, porteur d'un mandat d'amener. Le prévenu ne fit aucune résistance et aucune observation. Il fut, conformément à la loi, conduit dans les vingt-quatre heures devant le juge d'instruction qui lui fit subir un premier interrogatoire.

Interpellé sur le point de savoir s'il voulait répondre, le prévenu Escudier déclara que le mandat d'amener avait modifié la situation : maintenant qu'il était sous la main de la justice, il n'avait plus de raisons pour ne plus se prêter à l'accomplissement de l'œuvre judiciaire; il ne se considérait pas vis-à-vis du juge d'instruction comme un homme en face d'un homme, mais comme un prévenu en face d'un réprésentant de la loi, et il était disposé à répondre aux questions qui lui seraient adressées, en tant qu'elles se rattacheraient à la prévention.

En conséquence, il déclina ses nom, prénoms, âge, profession, demeure et lieu de naissance; il affirma au juge d'instruction, qui le lui demandait, qu'il savait lire et écrire, qu'il n'avait jamais été au bagne, qu'il avait satisfait aux obligations du service militaire et qu'il ne se connaissait pas d'antécédents judiciaires. Mais quand le magistrat instructeur lui demanda s'il avait tué sa femme, il se borna à répondre :

« Non.

— Où est-elle?

— Je ne sais pas.

— Quand est-elle partie?

— Le mardi 14, entre sept heures et sept heures et demie.

— Quelles circonstances ont motivé son départ?

— Je n'en dois compte à personne. »

Le juge d'instruction lui fit remarquer que ce refus systématique de répondre aggravait singulièrement son cas et constituait même, à vrai dire, la seule charge sérieuse qui pesât sur lui.

« Vous m'accusez d'avoir tué ma femme, répliqua-t-il : je le nie. C'est à vous d'en faire la preuve. Montrez-moi le cadavre. Je ne peux pas prouver que je n'ai pas tué ma femme; prouvez-moi que je l'ai tuée. »

Le juge, à la suite de cet interrogatoire, décerna un mandat de dépôt contre Escudier et commença l'instruction.

II

Le juge d'instruction fit d'abord comparaître comme témoins les domestiques, qui déposèrent de ce qu'ils savaient. Sur les faits qui avaient pu se produire le mardi 14, ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient partis à sept heures, laissant M. et Mme Escudier chez eux, prêts à sortir, qu'ils ne les avaient pas trouvés à leur retour et que Monsieur était rentré seul à trois heures du matin. Cependant le ton général de leurs dépositions était défavorable : soit qu'ils n'aimassent pas leur maître, soit qu'ils eussent un intérêt d'amour-propre à voir mener à bien une accusation dont ils avaient fourni les premiers éléments, ils exprimaient la conviction morale qu'il avait dû se passer quelque chose d'abominable.

Quant aux voisins, personne n'avait remarqué si M. et Mme Escudier étaient ou non sortis ce soir-là, ensemble ou séparément. La difficulté d'établir ce premier point mit en éveil la sagacité du magistrat : Escudier, dans les quelques mots qu'il avait consenti à dire, avait déclaré que sa femme était partie entre sept heures et sept heures et demie. Puisqu'il le disait, ce devait être faux. Un homme de sa trempe n'avait dû rien laisser échapper par inadvertance, et, s'il avait fourni cette indication, ce ne pouvait être que pour égarer l'instruction sur une fausse piste. Alors, ce devait être dans la maison que Mme Escudier avait été assassinée, peut-être sans préméditation, dans un moment de colère. Entre sept heures et minuit, l'heure à laquelle étaient rentrés les domestiques, l'assassin avait eu cinq heures pour faire disparaître les traces de son crime. Il n'était pas à croire qu'il eût transporté le cadavre au dehors : il n'aurait pu le porter sur son dos à travers les rues de Paris, il lui aurait fallu une vioture, et il était même impossible qu'il eût introduit ce cadavre dans la voiture et qu'il l'en eût extrait sans la complicité du cocher. Bien qu'il fût inadmissible que le cocher eût transporté un cadavre sans s'apercevoir de rien, on rechercha si une voiture avait chargé, ce soir-là, devant la porte ou aux environs, et cette recherche fut vaine.

Tout donnait donc à penser que le cadavre devait être caché dans la maison. On fouilla non seulement tous les recoins et toutes les armoires, de la cave au grenier, mais les barriques et les ballots; on sonda les murs, on creusa le sol, on leva les lames des parquets et les marches des escaliers : on ne trouva rien.

Il fallut en revenir à la première hypothèse : c'était qu'Escudier avait emmené sa femme et l'avait attirée dans un endroit écarté où l'on retrouverait, un jour ou l'autre, le corps dans un état de décomposition avancée qui ne permettrait plus d'en constater l'identité. Ce serait un cadavre inconnu à ajouter à ceux qu'on retrouve journellement en draguant la Seine ou en allant déjeuner dans les bois. Il était probable qu'Escudier n'aurait pas commis le crime à Paris même. Il avait même eu le temps de conduire sa femme très loin; en supposant qu'il lui eût fait prendre un des trains rapides qui s'éloignent de Paris, dans toutes les directions, vers huit heures, il avait pu, en deux heures, la mener à trente lieues, avoir deux heures devant lui pour accomplir son criminel dessin, repartir vers minuit et être rentré chez lui à trois heures du matin. C'était donc dans un rayon de trente lieues autour de Paris qu'il aurait fallu chercher le cadavre, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas à y songer.

Les parents de Léonore furent entendus à leur tour et firent porter leur déposition principalement sur les motifs qu'on pouvait attribuer au crime. On ne pouvait plus l'expliquer par un mouvement subit de fureur, puisque, dans ce cas, le meurtre aurait été commis sur place et aurait laissé quelques vestiges. L'hypothèse d'un voyage impliquait une résolution longuement mûrie et froidement exécutée; on pouvait croire alors que la cupidité n'était pas étrangère à ce lugubre drame : il était plausible qu'Escudier, après avoir fait un mariage très avantageux sous les apparences d'un mariage d'inclination, eût voulu se débarrasser de la femme et garder l'argent. Cela lui était d'autant plus

facile que toute la fortune de Léonore était en titres au porteur.

Il fallait donc rechercher si les valeurs avaient disparu de la maison pour être soustraites à la revendication des légitimes héritiers. Le juge d'instruction se transporta au domicile du prévenu et procéda à une perquisition minutieuse dans tous les papiers : il trouva la fortune intacte. Mais, au cours de ses recherches, il mit la main sur une pièce qui était de nature à faire peser sur Escudier les plus graves suspicions : c'était le testament de Léonore, qui instituait Gustave Escudier légataire universel et qui était daté de six jours avant le crime.

C'était un grand pas que venait de faire l'instruction; on connaissait désormais l'intérêt qu'avait le mari à supprimer sa femme. Il y avait cependant une objection, c'est que, pour hériter, il aurait dû produire l'acte de décès de sa femme et, en la faisant disparaître, il s'était mis hors d'état de faire dresser cet acte. Mais il était facile d'y répondre : tant que le décès de Léonore n'était pas régulièrement constaté, Escudier restait en possession de la fortune, comme administrateur de la communauté, et personne n'avait rien à lui demander; si, plus tard, le décès venait à être établi, le testament était là pour écarter toute réclamation. C'était même habilement combiné.

Il y avait enfin une circonstance qui aggravait tous les jours la situation du prévenu. Plus le temps s'écoulait, plus l'affaire avait de retentissante publicité, plus il devenait impossible de soutenir que Mme Escudier fût partie de son plein gré. Quelques journalistes, par esprit de contradiction et de paradoxe, avaient entrepris de soutenir cette thèse que Mme Escudier était allée tout simplement, avec l'assentiment de son mari, faire un voyage dont ils ne voulaient pas révéler l'objet; mais cette interprétation ne tenait pas debout devant les proportions que le procès avait prises. Il était évident, en effet, que Mme Escudier serait revenue aussitôt qu'elle eût appris l'accusation dirigée contre son mari : le jeune ménage ne pouvait avoir aucun intérêt assez important et assez mystérieux pour être préféré à la liberté, à la vie et à l'honneur de l'un des époux. Chaque jour apportait donc une aggravation aux charges redoutables qui pesaient déjà sur Escudier; il n'y avait malheureusement qu'une explication au silence et à l'absence de sa femme : c'est qu'elle était morte.

Cependant le juge d'instruction hésitait encore : en magistrat intègre et consciencieux, il désirait ne clore l'instruction qu'après avoir rassemblé un faisceau de preuves incontestables. Le corps du délit manquait encore : il n'y avait pas de pièces à conviction. Ce fut le hasard qui se chargea de combler cette lacune.

Des canotiers qui louvoyaient en joyeuse compagnie aux alentours du pont d'Asnières ramenèrent au bout de leur gaffe un vêtement de femme qui étonna le personnel de l'embarcation par sa richesse, inusitée dans ces parages. C'était une sortie de bal taillée à la dernière mode, en cachemire de l'Inde noir brodé de passementeries d'or. On porte peu de ces vêtements sur la Seine, et surtout on ne les y laisse pas tomber. Les jeunes gens, qui étaient sérieux et bons citoyens, déposèrent cette épave chez le commissaire de police, à défaut d'un bureau des naufrages dans la région. Ils comptaient d'ailleurs la reprendre au bout d'un an et un jour.

La sortie de bal, très fripée, fut portée à la Préfecture de police, où elle éveilla l'attention du bureau des objets trouvés, et elle finit par arriver entre les mains du juge d'instruction. Elle fut immédiatement reconnue comme ayant appartenu à Léonore : la couturière qui l'avait confectionnée n'en avait fait qu'une de ce dessin; les amies de Mme Escudier se rappelaient la lui avoir vue, et la femme de chambre témoigna, sous la foi du serment, que Madame en était revêtue le mardi 14, à sept heures, au moment où elle allait sortir. Le rapport des experts constata que l'état de friperie du vêtement correspondait bien à la durée du séjour qu'il avait dû faire dans l'eau; et les procédés merveilleux dont dispose la science moderne permirent de constater avec une précision mathématique l'épaisseur de la couche qu'avait formée l'oxyde de cuivre sur les passementeries d'or.

Le juge d'instruction fit subir à Escudier un nouvel interrogatoire et se heurta encore au même parti pris de mutisme ou de dénégation.

« Avant de clore l'instruction, dit sévèrement le magistrat, je vous invite une dernière fois à entrer dans la voie des aveux. Vous pouvez avoir à invoquer des circonstances de nature à atténuer votre culpabilité et à vous concilier, dans une certaine mesure, l'indulgence des juges. En persévérant dans l'incroyable système que vous avez suivi jusqu'à ce jour, vous ne pouvez, au contraire, qu'aggraver votre position et encourir les dernières sévérités de la justice. »

Escudier répondit avec une cynique forfanterie :

« Montrez-moi le cadavre.

— Je ne puis vous montrer le cadavre; on ne l'a pas encore trouvé, mais on sait

déjà où il faut le chercher. En attendant, je puis vous montrer ceci. »

En disant ces mots, le juge découvrit la sortie de bal qui était étalée sur le dossier d'une chaise.

Escudier devint affreusement pâle et faillit s'évanouir. Il ne pouvait détacher ses regards de la sortie de bal, et ses yeux fixes au milieu de sa figure livide donnaient à sa physionomie une expression de terreur qui ne pouvait laisser subsister aucun doute.

« Où a-t-on trouvé cela ? demanda Escudier, d'une voix étranglée.

— Vous le savez mieux que moi, » répondit le juge avec un sourire de satisfaction.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Escudier, atterré, semblait rouler dans sa tête les plus sinistres souvenirs.

« Persistez-vous encore à nier ? demanda le magistrat.

— Je persiste à nier. »

Quelques jours après, le dossier était transmis à la chambre des mises en accusation, qui renvoya Escudier devant la cour d'assises de la Seine.

L'affaire fut bientôt inscrite au rôle des assises, et le jour de l'audience arriva.

III

On n'avait jamais vu dans le prétoire une foule plus nombreuse et plus brillante.

Tout ce monde remuait et causait bruyamment au lieu d'observer la gravité silencieuse qui convient à l'appareil de la justice ; toute la solennité d'une salle d'assises et la perspective d'une condamnation capitale ne suffisent pas à rendre sérieux un public où les sexes sont mélangés.

L'ordre se rétablit au moment où la cour entra. Mais, un instant après, toutes les têtes se penchèrent curieusement en avant et l'on faillit monter sur les chaises pour mieux voir l'accusé qui était introduit, libre, entre deux gardes. Le greffier, au milieu d'un grand silence, donna lecture à haute voix de l'arrêt qui renvoyait Escudier à la cour d'assises et de l'acte d'accusation. Pendant cette lecture, on eut le temps d'observer l'accusé.

C'était un homme d'environ trente-deux ans, vêtu sans recherche, mais avec élégance. Il avait un pantalon gris, un gilet blanc, une jaquette noire et une cravate de foulard bleu à pois blancs. Quand il se déganta, on remarqua qu'il portait encore son alliance, et plusieurs personnes virent là une bravade. Sa taille était au-dessus de la moyenne et indiquait une force musculaire peu commune qui avait dû lui faciliter l'accomplissement du crime. Ses cheveux châtain foncé étaient drus et taillés en brosse ; il ne portait de sa barbe que la moustache, assez longue, et toute sa physionomie, dure et hautaine, respirait une sauvage énergie. Le rictus de ses lèvres avait particulièrement quelque chose d'étrange qui causait une impression pénible. Il se tenait très droit et regardait en face, sans sourciller, la cour, le jury et le public.

« Monsieur, dit le président des assises après la lecture de l'acte d'accusation, avez-vous des observations à présenter sur la lecture que vous venez d'entendre ?

— Oui, monsieur le président, répondit Escudier : c'est un tissu d'absurdités.

— Nous allons vous entendre ; mais j'ai le devoir de vous rappeler qu'il est de votre propre intérêt de vous exprimer avec modération sur les actes de la procédure. Vous avez la parole.

— Monsieur le président, messieurs, je devais aller dîner avec Mme Escudier chez des amis, le mardi 14. En attendant le moment du départ, j'écrivais une lettre, lorsque ma femme, qui était prête, vint me chercher dans mon cabinet ; elle s'assit pendant que je mettais l'adresse et me demanda à qui j'écrivais. Je lui répondis que ma lettre n'avait rien qui pût l'intéresser. Elle insista pour savoir à qui était adressée ma lettre et je persistai à ne pas le lui dire. Elle se fâcha et me dit qu'elle était très malheureuse, que je n'avais pas d'égards pour elle, qu'elle s'était brouillée avec sa famille pour m'épouser, qu'elle n'avait plus que moi au monde et que je me plaisais à la faire souffrir, que j'avais certainement une intrigue, puisque je sortais quelquefois sans elle et que je lui cachais soigneusement ma correspondance. Je lui répondis qu'elle s'exagérait son malheur et mes torts, que je n'avais pas d'autre souci que de la rendre heureuse ; mais que je croyais pouvoir concilier cette constante préoccupation avec le droit de sortir seul et d'écrire ou de recevoir des lettres. Je ne fus pas assez heureux pour la convaincre, car elle s'emporta violemment, me dit des choses désobligeantes sur la disproportion de nos fortunes et me déclara ne pouvoir supporter plus longtemps les conditions d'existence que je lui faisais. J'opposai un grand calme à cet accès de mauvaise humeur : j'eus peut-être le tort d'en sourire. Alors, sa colère prit un caractère encore plus aigu et elle me dit qu'elle voulait me quitter. Je lui répondis : « Ce sera « comme il vous plaira. » Alors, elle se leva, s'avança vers moi d'un air menaçant et me dit : « Répétez ce que vous venez de dire et « je m'en vais immédiatement ; répétez-le, « osez donc le répéter ! » Ce n'était pas la première fois que Mme Escudier me faisait une



..., UNE JEUNE FEMME TRÈS ÉLÉGANTE FIT IRRUPTION DANS LE PRÉTOIRE : « C'EST MOI QUI SUIS LA VICTIME ! » S'ÉCRIA-T-ELLE VIVEMENT EN S'AVANÇANT DEVANT LA COUR.

scène de ce genre; elle m'avait déjà menacé de quitter la maison et je l'avais calmée par des paroles affectueuses; mais la répétition de cette menace m'agaça, et ne voulant pas qu'elle se reproduisît tous les jours, au plus léger dissentiment, je répétai : « Ce sera « comme il vous plaira ». Elle sortit aussitôt de mon cabinet. J'aurais voulu attendre qu'elle revint d'elle-même; mais ce débat avait duré quelques instants et nous commencions à être en retard pour le dîner; je pris le parti d'aller la chercher : elle n'était pas dans sa chambre, et j'eus beau fouiller toute la maison, je ne la retrouvai pas : elle était partie. Je ne l'ai pas revue depuis lors. »

Un murmure d'incrédulité accueillit ce récit débité d'une voix uniforme qui ne laissait percer aucune trace d'émotion.

« Votre explication, reprit le président, aurait pu avoir une apparence assez vraisemblable si elle s'était produite dès l'origine; mais elle est bien tardive : vous avez eu tout le temps de préparer une fable ingénieuse. Pourquoi n'avez-vous pas, dès le début, raconté les faits sous cette forme qui pouvait alors sembler plausible?

— Je n'ai pas jugé à propos de mettre les domestiques au courant d'une discussion intime et je croyais que Mme Escudier, après quelques heures ou tout au plus quelques jours de réflexion, serait rentrée à la maison.

— Vous auriez pu tout au moins leur dire qu'elle était allée faire un voyage.

— Je n'avais aucune raison pour dire un mensonge et pour rendre des comptes à mes domestiques.

— Soit. Mais vous avez opposé le même silence au commissaire de police quand il est venu, dans l'intérêt de l'ordre public, solliciter de vous une explication qui mît fin à des bruits d'une extrême gravité.

— Le commissaire de police s'y est mal pris; il aurait dû disperser les attroupements par la force au lieu d'ajouter foi à des soupçons ridicules. Quand j'ai vu qu'il n'était pas éloigné d'accorder une certaine créance à ces rumeurs, il ne m'a pas plu de me justifier. Un honnête homme ne doit pas être à la merci de la sottise des badauds. Tout le quartier était ameuté pour me faire parler : je n'ai pas voulu donner raison au nombre contre le droit.

— Cette obstination était déjà singulière, mais elle est devenue tout à fait inexplicable quand vous vous êtes trouvé en présence du procureur de la République : il ne s'agissait plus alors de ce que vous appelez la sottise des badauds. C'était un magistrat qui vous interrogeait.

— Il m'interrogeait à titre officieux, puisque je n'étais pas encore l'objet de poursuites. J'avais donc le droit de ne pas lui répondre. Cependant, je lui aurais répondu, pour avoir la paix, s'il n'avait pas été insolent avec moi.

— Comment! insolent?

— Il m'a dit que j'avais tué ma femme. On ne peut rien dire de plus malhonnête. Vous avez le droit de me le dire maintenant. monsieur le président, parce que je suis accusé dans les formes légales, et je me plais à constater que vous m'interrogez poliment, mais, en dehors de la procédure, je ne permets à personne de me tenir un pareil langage.

— Eh bien! arrivons à la procédure. Le juge d'instruction, qui agissait dans l'exercice de son mandat, n'a pas été plus heureux.

— J'estimais que la poursuite était sans fondement et, puisqu'elle était engagée, il ne me suffisait plus d'obtenir une ordonnance de non-lieu : on n'aurait pas manqué de dire que l'affaire n'avait pas été éclaircie. J'ai voulu me donner le plaisir de comparaître en cour d'assises et de confondre publiquement la niaiserie populaire, la malveillance de mon beau-père, la légèreté du parquet et les erreurs de l'instruction.

— Et vous n'auriez pas reculé devant une détention préventive de près de trois mois pour vous procurer cette bizarre satisfaction?

— Je n'avais rien à faire : ma femme étant absente, je me serais ennuyé chez moi.

— Nous arrivons aux faits. Pouvez-vous justifier de l'emploi de votre temps, le mardi 14, de sept heures du soir à trois heures du matin?

— Parfaitement. Il était près de huit heures quand j'eus constaté définitivement le départ de Mme Escudier. Je ne voulus pas aller dîner seul chez les amis qui nous attendaient, pour n'avoir pas à leur expliquer l'absence de ma femme, et je restai chez moi jusqu'à onze heures du soir, fumant et m'attendant à la voir revenir d'un moment à l'autre. Puis, ne pouvant plus fumer, je sortis avec l'intention d'aller demander si on ne l'avait pas vue chez ses amies les plus intimes. Quand je fus dehors, je réfléchis qu'elle n'avait pu se réfugier chez aucune des personnes que nous connaissions, parce qu'on m'aurait aussitôt averti; que j'allais réveiller des gens endormis et faire un esclandre inutile. J'ai erré sur les boulevards, en proie à des sentiments tour à tour tristes et violents, et je ne sais pas au juste à quelle heure je suis rentré chez moi.

— Dans ce système, vous n'auriez pas dîné?

— Non.

— MM. les jurés apprécieront. Et les jours suivants, vous n'avez rien fait pour retrouver votre femme? Quand un mari constate la disparition de sa femme, il cherche où elle peut être, il s'adresse à la famille, aux amis, il écrit des lettres, il témoigne son inquiétude, il se remue, enfin. Vous ne vous êtes pas remué?

— Et j'ai eu raison, puisque la Justice, qui s'est remuée pour moi, n'a rien pu découvrir. Tout ce que j'aurais pu faire n'aurait été qu'une agitation stérile. Où peut-on chercher une femme qui est partie sans dire où elle allait?

— Vous prétendez qu'elle est partie en toilette de soirée, sans effets de rechange?

— Je le soutiens.

— Il y a au débat une pièce qui jette un jour sinistre sur les détestables mobiles qui ont pu vous guider : c'est le testament de Mme Escudier.

— J'en ignorais l'existence.

— Il a été écrit à une date qui précède de quelques jours à peine la disparition de votre femme. »

L'accusé ne répond pas.

« On a trouvé dans la Seine une sortie de bal qui va vous être représentée : elle a été reconnue comme ayant appartenu à votre femme.

— Je ne saurais le dire; je n'avais pas l'habitude de regarder de près les toilettes de Mme Escudier; je m'intéressais seulement à l'effet d'ensemble. Mais je sais qu'elle n'aimait pas à devancer la mode : si elle a fait faire ce vêtement, elle avait dû en voir de semblables.

— Cependant, lorsque le juge d'instruction vous a mis en présence de cette pièce à conviction, vous avez été profondément troublé : je le constate à votre éloge, car c'est la seule fois, dans le cours du procès, que vous ayez laissé paraître quelque émotion.

— J'ai, en effet, éprouvé un moment d'angoisse quand on m'a montré subitement une pelisse semblable à celle que je connaissais à Mme Escudier; j'ai craint d'abord que ma femme ne se fût suicidée. J'y ai réfléchi depuis; il peut y avoir beaucoup de pelisses comme celles-là, et Mme Escudier avait des sentiments religieux qui ne lui auraient pas permis d'attenter à ses jours.

— On s'accorde, en effet, à reconnaître que votre femme avait toutes les grâces et toutes les vertus.

— Je suis heureux, monsieur le président, de vous entendre lui rendre cet hommage. »

L'accusé prononce ces derniers mots sur un ton dégagé et presque badin qui soulève des murmures dans l'auditoire. Le président est obligé de rappeler qu'il fera évacuer



Le faux coupable, réintégré en prison, fut traité avec toute la douceur possible; on lui permit assez souvent de voir sa femme au parloir.

la salle si des manifestations de ce genre viennent à se reproduire.

L'interrogatoire suit son cours.

« Vous prétendez n'avoir donné à votre femme aucun sujet de plainte sérieuse : comment expliquez-vous que Mme Escudier vous laisse sous le coup d'une accusation d'assassinat? Pour expliquer son abstention, il faudrait lui attribuer des sentiments de haine

féroce et d'implacable ressentiment dont rien n'autorise à la croire capable. Est-il croyable que votre femme vous laisse condamner, quand il suffirait qu'elle donnât signe de vie pour faire tomber l'accusation, à moins qu'il n'y ait entre vous des ressentiments de la dernière gravité?

— Je ne suis pas en mesure de fournir l'explication que vous me demandez. Quant à l'éventualité d'une condamnation, elle n'est pas à craindre. Pour pouvoir me condamner, il faudrait prouver que j'ai tué ma femme et, avant d'entreprendre cette preuve, il faudrait commencer par établir que Mme Escudier est morte. Personne n'a vu son cadavre.

— Il n'est pas nécessaire de voir le cadavre : la loi ne demande pas compte aux jurés des moyens par lesquels se forme leur conviction.

— Tout au moins faudrait-il produire l'acte de décès. On ne peut pas me condamner pour avoir tué une personne qui est légalement vivante.

— Il est de mon devoir de vous avertir que vous faites fausse route. C'est sur le vu de l'arrêt de condamnation que l'acte de décès pourrait être dressé. Mais il n'y a pas d'exemple qu'on ait exigé la production de l'acte de décès de la victime pour condamner l'assassin.

— C'est un tort. »

On procéda ensuite à l'audition des témoins. Ils étaient tous à charge; aucun témoin n'avait été cité à la requête de la défense. Toutes ces dépositions furent accablantes et il n'y eut qu'une voix pour déclarer que Mme Escudier, honnête et bonne comme elle était, attachée à son mari par une affection qui ne s'était jamais démentie, était incapable, quelques torts qu'il pût avoir et qu'elle eût pu lui supposer, de laisser peser sur lui une accusation injuste.

Après la plaidoirie de l'avocat général, appuyant l'accusation, et une courte réponse d'Escudier, le jury se retira pour délibérer. Sept bulletins sur douze déclarèrent l'accusé coupable. La discussion s'ouvrit ensuite sur l'admission des circonstances atténuantes, et ce fut à l'unanimité que l'accusé obtint ce bénéfice.

A la reprise de l'audience, Escudier fut ramené pour entendre la déclaration du jury, qui fut accueillie dans la salle par des applaudissements aussitôt réprimés. Il ne broncha pas. Sur la demande du président, il déclara n'avoir rien à dire sur l'application de la peine et, comme tous les condamnés, protesta encore une fois de son innocence. Le président annonça que la cour allait se retirer, pour délibérer, dans la chambre du conseil.

A ce moment, un tumulte se produisit à la porte d'entrée des billets réservés. Au même instant, l'huissier de la cour remettait un billet au président, et celui-ci avait à peine eu le temps d'en prendre connaissance quand les rangs des assistants s'ouvrirent pour laisser passer une jeune femme élégante et très émue qui s'avança jusque dans l'espace laissé vide devant la cour, en disant :

« C'est moi qui suis la victime!

— Léonore! s'écria joyeusement Escudier.

— Gustave! » répondit-elle.

Ils voulaient se jeter dans les bras l'un de l'autre; de sévères municipaux, esclaves d'une consigne aveugle, les en empêchèrent. Cet incident jeta la plus grande perturbation dans la procédure. Le public, avec la mobilité qui lui est propre, eut un revirement complet et se déclara hautement en faveur de l'accusé; les jurés avaient une attitude piteuse qui faisait mal à voir; les avocats s'esclaffaient de rire et la cour elle-même était visiblement troublée.

Cependant le président ne perdit pas la tête et, quand il eut obtenu le silence, il exposa clairement la situation. Le verdict du jury était proclamé et ne pouvait être soumis à aucun recours. La déclaration de culpabilité était donc irrévocable. Seulement l'arrivée de Mme Escudier constituait un élément nouveau dont il pouvait y avoir lieu de tenir compte, dans une large mesure, pour l'application de la peine.

En conséquence, le président ordonna, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, que le témoin serait entendu, à titre de renseignements.

Escudier, dont le mauvais caractère ne se démentit pas même dans cette extrémité, prétendit que sa femme n'avait pas de déposition à faire et ne devait compte qu'à lui de l'emploi de son temps pendant cette absence.

Mais la curiosité du public était à ce point surexcitée qu'il y aurait eu de graves désordres à craindre si l'audience avait été levée dans ces conditions. Mme Escudier, invitée à s'expliquer, déposa en ces termes :

« J'étais outrée du sang-froid avec lequel mon mari, lorsque je lui avais parlé de m'en aller, m'avait répondu : « Ce sera « comme il vous plaira ». Je le défiai de répéter cette phrase, pensant qu'il ne la répéterait pas. Il la répéta. Je rentrai dans ma chambre pour prendre mon porte-monnaie et je sortis immédiatement de la maison, dans un moment de colère.

« Une fois dehors, je ne savais plus que faire. Je ne pouvais pas retourner auprès de ma famille que je n'avais pas vue depuis

mon mariage et je ne voulais aller chez aucune de mes amies parce qu'elles auraient essayé d'amener une réconciliation que j'étais résolue à ne pas accepter.

« Je me décidai à me réfugier chez ma nourrice, qui est mariée à un pêcheur dans un petit village sur la côte de Normandie ; je me fis conduire à la gare Saint-Lazare ; mais, en prenant mon billet, je m'aperçus que ma toilette ne convenait pas à un voyage en chemin de fer et à un séjour dans un village de pauvres marins. Il ne me restait que quelques minutes avant le départ du train ; je n'avais pas le temps de me composer un trousseau, mais j'achetai dans un magasin de la place du Havre un waterproof et une capeline. J'étais ainsi couverte de la tête aux pieds, et je pouvais voyager ; pour le reste, j'avais le temps d'y penser. Dans le compartiment des dames seules, il n'y avait que moi. Ma sortie de bal me gênait. Je reconnus, au roulement du train, que nous étions sur un pont ; j'abaissai la glace de la portière, je roulai ma pelisse et je la lançai dans la Seine.

« Au bord de la mer, j'ai longtemps réfléchi. Tous les jours, j'avais envie d'écrire à mon mari ; mais, lui écrire, c'était revenir. J'avais toujours fait le premier pas vers la réconciliation à la suite des petites discussions que nous avions eues ; je ne voulais plus le faire. Je me disais bien que, pour qu'il vînt me chercher, il fallait au moins qu'il sût où j'étais ; mais je ne pouvais le lui faire savoir sans avoir l'air de revenir la première ; lui écrire où j'étais, c'eût été lui dire de venir me retrouver. Je ne voulais pas. Je pensais bien que cette situation ne pouvait toujours durer, mais je ne voyais pas de mal à ce qu'elle se prolongeât ; je me calmais peu à peu et je n'étais pas fâchée que mon mari vécût quelque temps sans moi, pour voir la différence, et même qu'il fût inquiet : c'était trop juste.

« Je n'ai rien su de l'accusation portée contre lui. Deux ou trois fois, j'ai entendu annoncer le journal par un petit garçon qui le vendait. La première fois, en entendant crier : « *Le drame de Courcelles, une femme du grand monde assassinée par son mari !* » j'ai eu l'idée d'acheter le journal ; mais le marchand a passé d'un autre côté et je n'y ai plus pensé. Il ne pouvait pas me venir à l'esprit que c'était moi qui avais été assassinée. Sur la plage où je vivais, personne ne s'en est occupé.

« Ce matin, quand je me suis levée, tout d'un coup l'ennui m'a prise : je me suis dit que c'était assez et je suis partie. J'ai trouvé la maison fermée. On m'a tout appris, et me voilà. »

Après avoir entendu ces explications, la cour se retira dans la chambre du conseil. S'inspirant de l'article 352 du Code d'instruction criminelle, la cour décida qu'il serait sursis au jugement.

Selon la législation alors en vigueur, Escudier fut réintégré en prison ; mais on fit tout ce que les règlements permettent de faire pour adoucir la rigueur de cette nouvelle détention préventive.

Quinze jours après, il fut ramené devant la cour d'assises, toujours sous l'inculpation d'avoir assassiné sa femme, mais assisté par elle, et le ministère public, représenté par un autre avocat général, déclara s'en rapporter à l'appréciation du nouveau jury.

Escudier fut acquitté.

Par compensation aux longs et cruels ennuis qu'il avait eu à supporter, il vit renaître le calme dans son ménage.

GASTON BERGERET.

Illustrations de Gorguet.





UN CONCOURS DE TIR A L'ARC, EN ANGLETERRE.

En Angleterre, le tir à l'arc n'est pas comme chez nous un sport national. Mais c'est maintenant un divertissement très en vogue. Peu coûteux, fortifiant, il exerce une influence salutaire sur la santé, et les Anglais, reconnaissant ses avantages, le pratiquent assidûment. Les dames elles-mêmes organisent chaque année de grands concours de tir à l'arc, et certaines d'entre elles y font preuve d'une adresse remarquable.

Un Sport National
Le Jeu de l'Arc

Convaincus de l'utilité des exercices physiques pour développer l'énergie individuelle et entretenir la vigueur de la race, nous empruntons aux étrangers ou nous reprenons chez eux les sports qui y sont en vogue. Nous avons raison. Mais combien vaudrait-il mieux encore remettre en honneur nos anciens jeux nationaux, qui, pratiqués de tout temps sur notre sol, ont conservé dans leur organisation et dans leurs usages une physionomie française, et perpétuent des traditions d'honneur et d'adresse!

MM. A. de Bertier, V. Cordier, A. Guglielmini, l'ont amplement prouvé dans le livre si intéressant qu'ils viennent de publier sur le « Tir à l'Arc » *à la librairie Hachette et auquel nous avons emprunté beaucoup de curieux détails et d'indications pratiques.*

○ ○ ○

PARLER de l'arc et du tir à l'arc, à une époque où les fusils Mauser et Lebel portent la mort à 2500 mètres et transpercent à la file six, sept et huit hommes, sans que le moindre flocon de fumée révèle même le lieu d'où est partie la balle, cela peut sembler paradoxal. On ignore qu'il y a, tant en France qu'à l'étranger, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, aux États-Unis, plus de 50000 amateurs du tir à l'arc, dont 20000 pour la France seulement, et qu'il existe un archer champion du monde.

Le tir à l'arc est de tous les temps et de tous les pays; mais en France il est vraiment un sport national. Si loin qu'on puisse remonter dans notre histoire, bien avant le XIIe siècle, on trouve des « compagnies du noble jeu de l'arc ». Ces sociétés existaient dans presque toutes les villes : vêtus d'uniformes galonnés et chamarrés, de vestes et de culottes écarlates à brandebourgs d'or ou à parements verts, coiffés de chapeaux à rosette blanche ou à cocarde rouge ou bordés d'hermine, une épée à garde d'or au côté, les archers formaient une des plus brillantes corporations et étaient organisés d'après des règles sévères et minutieuses. Chaque compagnie avait un empereur :

c'était l'archer qui trois années de suite avait abattu l'oiseau figurant le but; celui qui avait abattu l'oiseau dans l'année portait le titre de roi. Il y avait aussi un connétable, élu chaque année par les chevaliers le jour de la fête de saint Sébastien, un prévôt, chargé de trancher les différends, un capitaine, un lieutenant, et un porte-enseigne qui, dans les cérémonies, portait l'étendard aux armes de la ville, de damas blanc ou cramoisi, semé de fleurs de lis ou de flèches entremêlées. Les sobriquets les plus amusants désignaient les membres de chaque compagnie : on disait les Badauds de Paris, les Écrevisses d'Étampes, les Anguilles de Melun, les Brûleurs de bois de Charleville. Les concours de tir étaient l'occasion de fêtes splendides, auxquelles présidaient ou assistaient le gouverneur de la province, les corps constitués de la ville et en général tous les personnages de marque.

LA TRADITION DE L'HONNEUR DANS LES COMPAGNIES D'ARCHERS.

Des statuts innombrables réglaient l'organisation de toutes les confréries. Beaucoup de ces prescriptions avaient un caractère moral. Il fallait être d'une probité reconnue et de mœurs irréprochables. Celui qui révélait le secret du serment devenait coupable de parjure devant Dieu et les hommes, et comme tel était dégradé de la compagnie, en même temps que sa postérité était déclarée indigne de porter l'arc. Il fallait être courtois envers les femmes, et un vieux statut s'exprime ainsi : « Tout officier ou chevalier qui se permettra d'injurier une dame, de compromettre son honneur ou sa réputation dans ses invectives, sera cité au Conseil d'administration, qui le jugera sévèrement. Si l'injure est faite à la dame d'un chevalier, 24 livres pour la première fois, et la seconde fois il sera exclu du corps à perpétuité. »

Ainsi des traditions de probité, de courtoisie, de générosité, se transmettaient grâce à ces corporations. En faire partie était considéré comme un honneur. Pour le mériter, on était tenu à observer dans sa vie une réelle dignité. De cette façon, ces sociétés qui primitivement n'avaient pour but que le développement de la vigueur physique et de l'adresse, devenaient en outre des écoles de discipline morale, et contribuaient à entretenir dans la nation un idéal d'honnêteté foncière et de délicatesse chevaleresque.

Les compagnies d'archers qui existent aujourd'hui sont une survivance de ce passé. Un instant dispersées par la tourmente révolutionnaire, elles se sont reformées dès 1797, se replaçant toutes, sans hésiter, sous les règles et la direction des anciens statuts. En 1850, il y avait plus de 200 sociétés, tant à Paris que dans la banlieue. Les divers gouvernements, d'ailleurs, les voyaient d'un œil bienveillant : en 1897, le Président de la République offrit une coupe de Sèvres au vainqueur du championnat annuel, car il existe un championnat institué en 1898 par la compagnie de Fontainebleau.



UN TIREUR D'ARC ASSYRIEN.

Maintenant engin de luxe et d'amusement dans nos pays, l'arc fut pendant plus de quinze siècles la principale arme de combat. Les soldats en faisaient à la guerre un usage constant.

COMMENT SE RÈGLE LE TIR A L'ARC.

A la fête de saint Sébastien, patron des archers, rendez-vous est pris dans quelque ville de l'Aisne, de l'Oise ou de la Somme. Une vingtaine de compagnies se sont réunies sous le nom de ronde (ronde de Liège, ronde de Picardie). Il y a là souvent jusqu'à 1500 et 2000 tireurs attirés par la valeur des prix, très beaux en général. Ainsi le premier prix d'Antoing, petite ville près

de Tournai, resté célèbre dans les annales de l'archerie moderne, était de 10 000 francs, et les autres prix formaient au total la somme de 50 000 francs. Les chevaliers portent à la main droite et le long du corps leur arc détendu. Précédés de leurs tambours, des autorités de la ville, des empereurs et des rois, des capitaines, du bouquet, emblème des sociétés porté par des jeunes filles vêtues de blanc, ils défilent à travers les rues, au milieu des vivats. Le défilé terminé, ils se rendent, suivant une très vieille coutume à laquelle ils ne dérogent jamais, à l'église paroissiale, pour y entendre une messe : c'est la messe du bouquet. Alors seulement a lieu le tir.

Il se fait sur un terrain, appelé jardin, où seuls les archers peuvent pénétrer. Là, à une distance de 25, 35, parfois 50 mètres, deux buttes composées d'un cadre en maçonnerie ou en bois, rempli de bottillons de paille bien rangés, sont placées l'une en face de l'autre. Elles portent une cible de 0^{m},60 de large sur 0^{m},75 de haut, sur laquelle sont tracés deux cercles, l'un de 0^{m},40 de diamètre, le *Cordon noir*, l'autre concentrique, le *Cordon rouge*. Au centre se trouve un noir de 0^{m},035 dans lequel est encore réservé un blanc central de 0^{m},010. Une allée centrale, dite allée du roi, et réservée au roi, et des allées latérales conduisent d'une butte à l'autre. A gauche et à droite, tout le long du champ de tir, des arbres ou des planches, dites gardes, recueillent les flèches égarées.



Le tir à la perche au XVIIIe siècle, d'après le tableau de Lancret.

Au XVIIIe *siècle, époque des élégances et des plaisirs champêtres, le jeu de l'arc donne lieu à des divertissements pittoresques. Lancret, l'un des peintres les plus délicats des « fêtes galantes », nous montre, sur une pelouse fleurie et ombragée, une gracieuse assemblée de jeunes gens et de jeunes filles. On cause, on rit, pendant que deux tireurs d'arc font assaut d'adresse.*

Un tireur s'avance. Il porte, fixé au bras qui tient l'arc, le brassard fait d'un morceau de cuir garni de lanières, et destiné à préserver le poignet et l'avant-bras des atteintes de la corde. Un doigtier en cuir très dur protège ses doigts contre la cuisson et les meurtrissures que peut causer la tension de la corde. Abrité par l'auvent d'une des buttes, il pose le pied sur une planchette, nommée *pas*, qui délimite la distance. Il tient son arc d'une main ferme, le bras bien tendu. Il vise la cible de la butte opposée. Il tire. Un archer lui succède; encore

L'ART DE TIRER A L'ARC.

Pour tendre l'arc, le tireur l'appuie contre son pied et fait effort de ses deux mains.

un autre; chacun à son tour. Puis ils se rendent tous à la butte où ils viennent d'envoyer leurs flèches et les renvoient dans celle qu'ils ont quittée.

Les prix les plus élevés sont, bien entendu, destinés aux meilleurs coups dans le grand noir. C'est au moyen de ce tir qu'on décerne le championnat. Pour prendre part au tir des championnats, il faut avoir fait un minimum de 25 coups dans le cordon rouge lors du concours pour le prix général qui le précède. En 1898, à Fontainebleau, le titre de champion fut décerné au chevalier Coutard, de la compagnie Saint-Pierre de Montmartre, qui mit 27 flèches sur 40 dans le carton rouge.

Souvent aussi, et surtout dans le nord de la France et en Belgique, le jardin ne renferme pas de butte : il ne renferme qu'une perche disposée d'une façon spéciale. Au sommet d'un mât de bois ou de fer, d'environ 30 mètres de hauteur, des oiseaux de bois ont été fixés sur des barres : le plus élevé se désigne sous le nom de coq; les autres, suivant leur hauteur, s'appellent grandes et petites poules. Il s'agit de les faire sauter à coups de flèches des tiges qui les supportent. Dans les parties ordinaires, le coq vaut en général 5 points, les poules 4, les canes 3, et les oiseaux ordinaires 2. C'est un tir très difficile : les oiseaux, solidement assujettis, peuvent être souvent touchés sans être abattus : aussi emploie-t-on des arcs puissants, de 25 à 40 kilogrammes de force, parfois même de 55 à 60, et les flèches dont on se sert, « les maguets », sont différentes des autres. Elles ont de 72 à 80 centimètres de longueur, pèsent généralement 50 grammes et se terminent, non par une pointe, mais par un tronc de cône en corne dont la base ou extrémité de la flèche a environ 2 centimètres de diamètre. Est roi celui qui a été vainqueur une fois, empereur celui qui l'a été trois fois. Ce tir exige une grande pratique, et, indépendamment de la justesse du coup d'œil, une grande vigueur physique et une résistance remarquable à la fatigue. On cite deux tireurs, l'un Belge, l'autre Lillois, qui, faisant en 1890 à Saint-Maurice un match dont l'enjeu était de 100 francs, tirèrent de 8 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir, ne s'arrêtant qu'une ou deux heures pour déjeuner. Pendant ces onze heures d'escrime, chacun d'eux avait envoyé 1300 flèches et développé par conséquent un effort accumulé de 45 000 kilogrammes, calculé sur la force de l'arc, qui était de 35 kilogrammes.

AU MOMENT DE TIRER.

Pour avoir un moins grand effort à faire, les tireurs élèvent d'abord l'arc, puis l'abaissent jusqu'à la position verticale qu'il doit avoir.



APRÈS AVOIR ENCOCHÉ.

Les jambes écartées pour se donner de la stabilité, le tireur ajuste sa flèche sur la corde. C'est ce qu'on appelle « encocher ».

LES DAMES QUI TIRENT A L'ARC.

Ce qu'il y a de particulier en Angleterre, c'est que le tir à l'arc est l'un des sports que pratiquent le plus volontiers les femmes. Elles s'arment d'un gracieux petit carquois qu'elles portent à leur taille, et organisent des championnats.

Le champ de tir est toujours un terrain découvert, une pelouse charmante et ombragée. Chacun, tenu cependant à une distance respectueuse, peut assister au concours. Mêlons-nous à la foule élégante des spectateurs et regardons. Les dames qui désirent concourir tirent de l'arc, placées sur une même ligne en face d'un certain nombre de cibles volantes, ou disques de paille que l'on peut à volonté incliner et déplacer, éloigner ou avan-



UNE BONNE POSITION DE TIR

Il faut, en visant, maintenir l'arc bien vertical jusqu'au moment de tirer ou de « décocher ». La décoche doit se faire naturellement, sans que l'arc se déplace.

cer selon les conditions de la partie. Une seconde rangée de cibles est placée, conformément à l'usage de tous les pays, en face de l'autre, à une distance convenue et à 4 mètres en arrière des tireuses.

Chaque dame envoie successivement trois flèches. Puis un autre groupe de dames succède au premier. Quand toutes ont tiré, un signal est donné. On s'élance. Des *capitaines* relèvent le nombre de points revenant à chaque concurrente. Et l'on recommence à tirer, mais dans les cibles opposées cette fois.

Le tir des hommes se fait en Angleterre sur de plus grandes distances qu'en France. Ces distances varient dans les *meetings* entre 60 yards ($54^m,84$) et 100 yards ($91^m,40$). Quelques sociétés tirent même à 218 mètres. Alors toute flèche qui tombe dans un rayon de 15 mètres autour de la cible compte.

Chaque année, un tir est organisé pour le Championnat de la Grande-Bretagne. En 1849, un archer célèbre, M. Ford, mit dans la cible 245 flèches sur 288. Un tel résultat n'a jamais été atteint depuis. Les dames, par contre, se sont distinguées ces dernières années; les distances étaient plus petites, il est vrai, et le nombre de flèches moins grand. En 1898, la *Championess*, miss Legh, mit 143 flèches sur 144 dans la cible, et, en 1899, 137.

Le tir à l'arc, on le voit, n'est pour les Anglais qu'un sport aristocratique; en France seulement il est un jeu populaire.

ARC FRANÇAIS DÉMONTABLE.

Depuis une soixantaine d'années, on a adopté dans presque toutes les compagnies françaises de tir aux oiseaux un arc dont la branche supérieure s'emmanche dans la poignée fixée à la branche inférieure, ce qui permet de le démonter facilement en deux parties.

L'ATTIRAIL DE L'ARCHER.

Les quelques conseils que nous allons donner renseigneront suffisamment celui qui voudra devenir un bon archer.

Le tireur doit d'abord avoir un arc qui lui convienne et comme taille et comme force, de façon à pouvoir le manier avec aisance. La longueur de l'arc dépend de la longueur de la flèche, qui dépend elle-même de la longueur des bras du tireur. Un bon arc ne présente aucune fissure rebouchée à la cire, aucun défaut; la poignée est bien placée, les branches se courbent également, tout en laissant la branche inférieure moins longue que la branche supérieure. Ce sont, il est vrai, des qualités difficiles à remplir. Aussi vit-on des arcs atteindre des prix considérables. Une vieille maison de Lille en vendit deux à l'Exposition universelle de 1855 pour le prix de 800 francs. Le bois d'if est particulièrement propre à faire des arcs excellents. Mais il faut cinq ans de préparations et de soins avant qu'il puisse être mis en vente.



L'ATTIRAIL DE L'ARCHER : LE BRASSARD.

Certains amateurs, pour se préserver le poignet et l'avant-bras des atteintes de la corde, font usage d'un brassard de cuir, que l'on fixe au bras qui tient l'arc.

On peut pourtant, à des prix très abordables, pour 10, 15 ou 30 francs, se procurer des arcs démontables de fabrication française, construits en bois des îles, en bois de fer, en bois de lance ou en bois d'amourette, et qui sont très bons.

L'arc chasse bien, c'est-à-dire que la corde, aussitôt lâchée, se redresse vivement et avec ensemble dans toutes ses parties, quand ses branches sont bien équilibrées et quand leurs forces diminuent graduellement et également vers les extrémités. Les dimensions sont à peu près partout les mêmes et ne varient guère entre $1^m,80$ et $2^m,10$ pour les arcs d'hommes et $1^m,50$ et $1^m,70$ pour les arcs de femmes. On a adopté aussi en France, depuis une soixantaine d'années, un arc dont la partie supérieure s'emmanche dans la poignée fixée à la branche inférieure, ce qui permet de le démonter facilement en deux parties.

L'arc acheté, c'est de la flèche qu'il faut s'occuper : elle sera parfaitement rigide et droite, et la longueur des empennes et des barbes de plumes proportionnée à sa longueur et à son poids. L'encoche ne sera ni trop large ni trop étroite, car dans le premier cas elle se place mal sur la corde et la régularité du vol s'en ressent, dans le second son départ est difficile et irrégulier et elle perd de sa force. Les empennes, faites de plumes



LE TIR A LA PERCHE.

La perche est un mât de bois ou de fer de 30 mètres de hauteur. Sur les barres qui se trouvent à l'extrémité supérieure, on place des oiseaux en bois que les tireurs cherchent à atteindre. L'oiseau le plus élevé s'appelle coq.

d'oie ou de dindon, doivent, pour être efficaces, c'est-à-dire diriger et soutenir le vol de la flèche, être placées le plus près possible du talon.

Enfin, les qualités que doit réunir la corde sont les suivantes : faite de chanvre, ou moitié chanvre et moitié soie, elle doit être à la fois solide et souple.

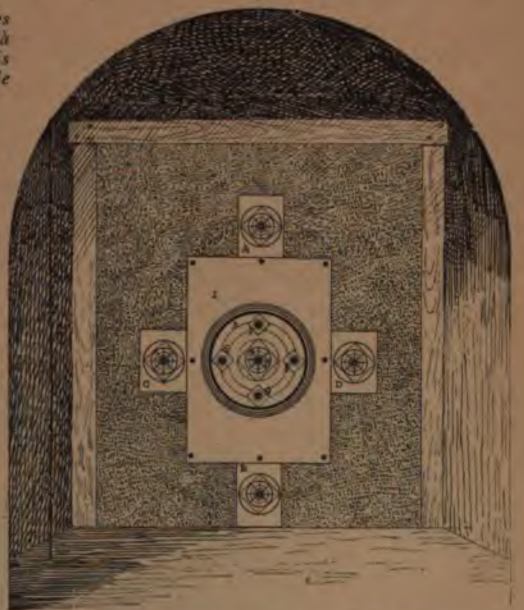
MANUEL DU PARFAIT TIREUR.

Reste à savoir tirer. Le tir de l'arc comprend cinq opérations : se placer, encocher, tirer, viser, décocher.

Il faut se placer solidement sur les jambes, le corps droit, et en disposant les pieds de telle façon que les hanches, bien fixées, aident les épaules à conserver leur bonne direction. De toute manière il importe, afin de donner au corps plus d'aplomb, d'écarter les talons d'au moins 30 centimètres. En les rapprochant l'un contre l'autre comme le font quelques tireurs, on risque, lorsqu'on se sert d'un arc un peu fort, de n'avoir pas la stabilité voulue.

Une fois le tireur placé convenablement, il procède aux opérations qui suivent sans changer la position de ses pieds. Pour encocher, c'est-à-dire ajuster son trait sur la corde, la main gauche étant définitivement fixée à la poignée de l'arc, il incline ce dernier horizontalement, la branche supérieure à droite, la corde du côté du corps et passant sous l'avant-bras gauche; puis, de la main droite, il prend et place la flèche sur le bois de l'arc au-dessus de l'index gauche en la faisant passer par-dessus l'arc, et non, comme on le fait souvent, entre la corde et le bois. Après avoir encoché, et l'arc étant tenu encore horizontalement, le tireur passe la main droite, la paume en-dessus, par-dessous la corde; il place alors sur celle-ci l'index, le médius et, s'il le veut, l'annulaire, mais toujours de façon que le talon de la flèche soit entre les deux premiers. Le pouce peut se placer momentanément sur l'encoche pour maintenir le trait.

Pour *tirer* ou *enfoncer*, il faut redresser l'arc dans la position verticale, étendre le bras gauche et tirer la corde moelleusement mais de façon résolue, en maintenant la pointe du coude droit à la hauteur des épaules et en ame-



DISPOSITION D'UNE BUTTE DE TIR POUR UN CHAMPIONNAT D'ARCHERS.

Sur le terrain où doit avoir lieu le tir, on dispose face à face, à une distance variant de 30 à 40 mètres, deux buttes de tir composées d'un cadre en bois rempli de bottillons de paille bien tassés.



UNE DAME MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ARCHERS ANGLAIS FONDÉE EN 1787.

nant la main de telle sorte que le talon de la flèche se trouve sous une ligne verticale abaissée de l'œil droit et que la pointe dépasse à peine le dos de l'arc.

L'arc étant tiré, il s'agit maintenant de diriger la flèche de façon qu'une fois décochée, elle atteigne le but : viser est l'opération la plus délicate puisque le tireur n'a à sa disposition ni cran de mire ni guidon. Pour y arriver, l'archer vise de façon que son trait tout entier lui paraisse diviser la cible dans la partie qu'il veut atteindre, comme le ferait un fil à plomb.

Il ne reste plus qu'à décocher. Pour qu'une décoche soit bonne, elle doit se faire naturellement, et pour ainsi dire sans que l'archer s'en doute, presque aussitôt que la corde a atteint son maximum d'extension.

Le jeu de l'arc est accessible à tous ; il n'exige ni costume cher, ni engins coûteux. Rien de plus facile que d'installer chez soi un tir. Une cour suffit ; une cible se fait en un tour de main. Ne trouve-t-on pas d'ailleurs dans tous les bazars des villes des cibles en paille tressée pour quelques sous ?

Ce sport est d'une influence précieuse sur la santé. Est-il exact qu'il remédie à certaines maladies? Sur le conseil de son médecin, l'écrivain Prosper Mérimée tirait chaque jour de l'arc dans les jardins de Cannes pour se débarrasser de son asthme. En tout cas, il élargit la poitrine, développe les muscles par l'effort, redresse le cou.

C'est plus qu'il n'en faut pour le recommander à chacun de nous dans l'intérêt de sa santé. On peut dire davantage et c'est aussi bien dans un intérêt national que nous devons le cultiver. Plus que jamais, en effet, nous comprenons à quel point il est nécessaire d'entretenir dans notre pays ces qualités de vigueur physique sans lesquelles une race périclite. Tout ce qui arrache le jeune homme ou l'homme du peuple à la paresse de la vie sédentaire, à l'oisiveté mauvaise conseillère, est un utile auxiliaire dans cette entreprise de relèvement. Le jeu de l'arc est une de ces distractions qui développent le corps et entretiennent le coup d'œil ; il peut rendre aux Français d'aujourd'hui les mêmes services qu'il a rendus à leurs pères à travers les siècles.



UN SAUVAGE TIRANT A L'ARC.



L'ÉLEVAGE DES HUÎTRES. — LES RUCHERS COLLECTEURS DANS LES PARCS DU BASSIN D'ARCACHON.
Autrefois les jeunes huîtres, accrochées les unes aux autres et formant d'immenses bancs, se développaient plus difficilement. Aujourd'hui, on dispose dans les parcs de grandes caisses à claire-voie appelées « ruchers collecteurs » où l'eau pénètre de tous côtés. Des tuiles enduites de chaux y sont empilées, contre lesquelles les jeunes mollusques viennent s'accrocher et grossissent rapidement.

UN ÉLEVAGE AU FOND DES MERS

Dans une époque où la science et l'industrie multiplient leurs merveilles, les produits naturels eux-mêmes, au moment où ils sortent des entrailles de la terre ou du fond des eaux, doivent souvent leur développement complet au travail de l'homme. Nous avons un curieux exemple de ce fait remarquable dans la culture des huîtres, qui nous montre à l'œuvre l'ingéniosité humaine étendant jusque dans les profondeurs de la mer son intervention habile et bienfaisante.

○ ○ ○

Si fertile et si ingénieuse que soit la nature, il est souvent nécessaire que son œuvre aveugle et inconsciente soit corrigée par l'intervention raisonnée de l'homme. S'il est relativement aisé de modifier les productions du sol, combien il est plus difficile d'agir sur les espèces animales! Pour compliquer encore le problème, supposez qu'il faille aller chercher jusqu'au fond des eaux les êtres créés par la nature afin de surveiller leur naissance, de protéger leur vie, de les aider à se développer et à parvenir à maturité! Telle est justement la série de difficultés avec lesquelles on s'est trouvé aux prises et dont on a fini par triompher dans l'élevage des huîtres. Il va être curieux de voir combien on y a dépensé d'ingéniosité et à quels merveilleux résultats on parvient ainsi chaque jour.

UNE DÉCOUVERTE NÉE DU HASARD

Rappelons d'abord comment les choses se produisaient jadis lorsqu'on laissait la nature agir par ses seules forces.

A des époques déterminées, les eaux de certaines régions tenaient en suspension des œufs qui flottaient par myriades. Ces œufs ne demandaient qu'un point d'attache pour se développer et grossir. En certains endroits, les rochers constituaient un berceau naturel, mais souvent ceux-ci venaient à manquer : les mollusques s'accrochaient alors les uns aux autres pour former des *bancs*; ces derniers s'étendaient parfois sur des surfaces considérables, plusieurs kilomètres; sur les côtes d'Irlande, on trouva un banc qui, pendant plus de trente ans, fit vivre une population de 2000 pêcheurs. On conçoit facilement les inconvénients de cette production sauvage : les huîtres accolées les unes contre les autres se développent mal, celles qui sont situées au centre du banc meurent ou s'étiolent.

Un jour vint où s'imposa la nécessité de trouver quelque chose. Les chemins de fer, mettant les grandes villes en communication rapide avec la mer, offrirent aux habitants de l'intérieur des terres le moyen de s'approvisionner plus abondamment d'huîtres fraîches. Les bancs devaient vite s'épuiser. Il fallait s'aviser d'un procédé pour guider la naissance et le développement des huîtres. C'est à M. Coste qu'on doit l'invention de la méthode encore en usage aujourd'hui.

Comme la plupart des découvertes, celle-ci fut l'effet du hasard. Un maçon, établi à Marennes et qui s'occupait de la pêche des huîtres, recueillait les huîtres jeunes dans un parc qu'il entourait d'un mur enduit de

chaux. Quelle ne fut pas sa surprise de voir la surface du mur se recouvrir de petites huîtres, qui trouvaient ce support à leur convenance pour s'y poser et y grandir tranquillement !

Ce jour-là, l'ostréiculture était née.

M. Coste perfectionna la découverte du maçon de Marennes en imaginant les *collecteurs*, sorte de tuiles courbes et allongées que l'on recouvre de lait de chaux et auxquelles les jeunes *naissains* viennent s'accrocher. La méthode appliquée depuis 1855 a doté la France d'une nouvelle richesse nationale.

Le bassin d'Arcachon, où se fait la culture des huîtres, est une sorte de grand lac intérieur, communiquant avec la mer par une passe de 300 mètres de largeur; sa surface est de plus de 15 000 hectares. La conformation naturelle de ce bassin et la nature de l'eau très salée qui s'y trouve sont propres à l'élevage des huîtres. Lorsque la mer se retire, elle laisse à sec des bancs de terre appelés *crassats*, sur lesquels les pêcheurs peuvent venir installer leurs parcs et surveiller leur culture. A marée haute, l'eau recouvre complètement les parcs et l'on ne peut soupçonner le travail qui gît sous l'eau; mais, à mesure que la marée baisse, on voit apparaître les divisions des lots qui dessinent au fond du bassin une sorte de damier régulier.

SOUS LES EAUX : DES ÉLÈVES DÉLICATS.

C'est vers le mois d'avril qu'a lieu la ponte. Pour recevoir les œufs qui flottent alors par milliards dans les eaux, on a déposé dans les parcs des ruchers collecteurs, sortes de grandes caisses à claire-voie composées de planches étroites très solides et très espacées : les tuiles recouvertes de chaux y sont placées en quinconce par piles, les unes à côté des autres, de façon que l'eau peut se répandre librement tout autour et y déposer les naissains. Au bout de quelques jours, les tuiles sont recouvertes d'une quantité de follicules. Ce sont les petites huîtres. On en compte jusqu'à quatre cents par tuile.



L'OPÉRATION DU « DÉTROQUAGE », À ARCACHON.

A l'automne, l'huître, déjà grande comme une pièce de un franc, peut vivre sans point d'attache. C'est alors que les « parqueurs » se livrent à l'opération du « détroquage », qui consiste à gratter les tuiles avec une raclette pour en détacher les huîtres.

A l'automne, l'huître a déjà la grandeur d'une pièce de 1 franc et est assez forte pour vivre sans point d'attache. Il faut maintenant la détacher de la tuile : on y arrive par l'opération du *détroquage*. Les « parqueurs », hommes et femmes, debout devant un établi, grattent les tuiles avec une raclette. Ce travail doit être fait avec rapidité et délicatesse, afin de ne pas écraser les jeunes huîtres, dont la coquille est encore mince et fragile. Malgré les précautions, il y a toujours une perte de 20 à 25 pour 100 au détroquage.

L'huître est rejetée dans l'eau. Mais il faut la protéger contre ses ennemis. Ils sont nombreux. Un écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, M. J. Thoulet, nous en fait la terrifiante énumération : « Des poissons, des squales, la vieille, le rousseau, les tères, raies de couleur grise, chauves-souris de la mer, la broient entre leurs puissantes mâchoires : des coquillages, le bigorneau ou

murex, le courmaillot ou nassa, percent sa coquille de leur langue armée de dentelures comme une lime, introduisent leur trompe par le trou et se nourrissent de sa chair. » Il faut donc protéger les huîtres contre les dangers qui les menacent de tant de côtés! On les place pour cela dans des caisses appelées *ambulances*. Elles sont composées d'un cadre de 1m20 de côté sur 0m20 de haut : le fond est un grillage métallique à mailles serrées; on enferme des petites huîtres dans ces caisses au nombre de 3000 par boîte environ, et l'on étage ces *ambulances* les unes sur les autres de façon à former une série de cages dans lesquelles l'eau peut circuler librement, mais qui opposent une barrière infranchissable aux gros poissons qui voudraient s'attaquer aux jeunes huîtres. Celles-ci restent pendant trois mois dans les *ambulances* : c'est la période de l'adolescence. Il faut qu'elles soient constamment visitées et lavées : les pêcheurs lancent des paquets d'eau vive pour les débarrasser des herbes qui viendraient s'y accrocher.



Les claies ou « ruchers collecteurs », à marée basse.

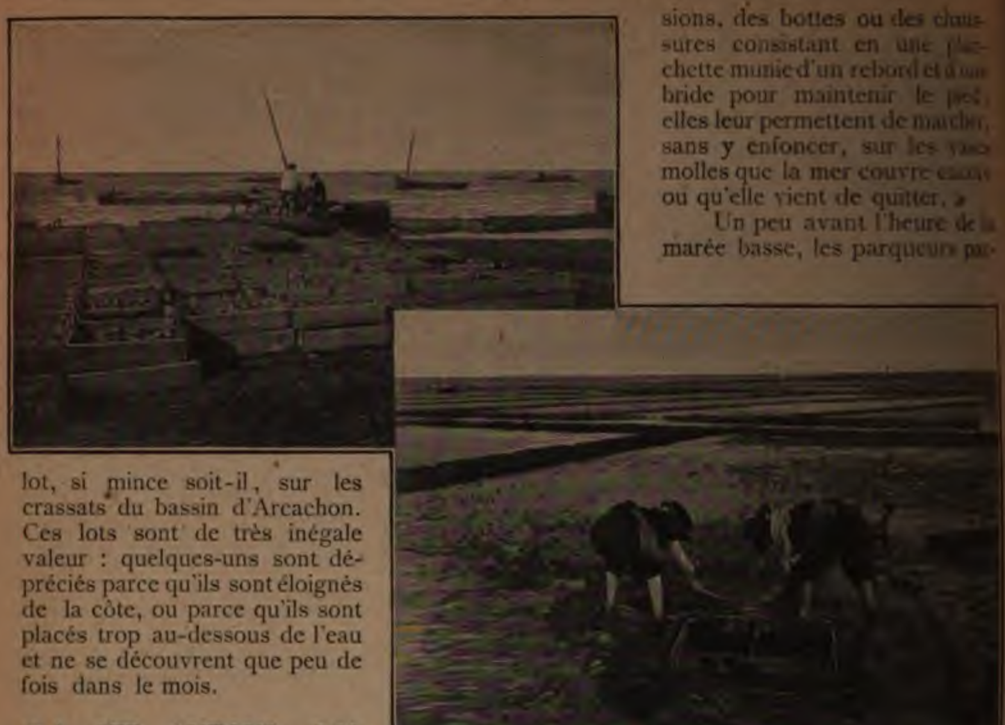
Après trois mois d'ambulance, l'huître atteint 5 centimètres de diamètre; elle est comestible, mais pas assez grosse pour être vendue avec profit.

Dans quelles proportions ces méthodes de culture ont-elles développé la production et le commerce des huîtres? Des chiffres éloquents vont nous le montrer. En 1853, Paris consommait pour 1 650 000 francs d'huîtres; en 1859, il en mangeait pour 2 180 000 francs.

Aujourd'hui, la vente des huîtres à Paris atteint le chiffre énorme de 135 millions. Pour les gros propriétaires de parcs, l'élevage des huîtres constitue donc une industrie très fructueuse. D'ailleurs, il n'est pas un pêcheur ou un riverain d'Arcachon qui, dès qu'il a amassé un petit pécule, ne l'emploie à acquérir un



Le port d'Arcachon, au moment de la rentrée des pêcheurs.



LES PARCS À MARÉE BASSE.

A marée haute, les parcs sont entièrement recouverts et rien n'est visible du travail qui se fait sous l'eau. A marée basse, on voit se dessiner les parcs comme un damier régulier. C'est alors que les pêcheurs viennent surveiller l'élevage et installer les petites caisses à fond grillagé appelées « ambulances » où l'on enferme les jeunes huîtres pour les protéger contre la voracité des poissons et des crabes.

lot, si mince soit-il, sur les crassats du bassin d'Arcachon. Ces lots sont de très inégale valeur : quelques-uns sont dépréciés parce qu'ils sont éloignés de la côte, ou parce qu'ils sont placés trop au-dessous de l'eau et ne se découvrent que peu de fois dans le mois.

LA VIE AUTOUR DES PARCS.

Le travail des parcs emploie toute une population qui vit sur les bords du bassin dans des huttes en bois formant de véritables villages. A vrai dire, tout le monde se consacre à ce travail, hommes et femmes : la terre est presque abandonnée dans ces parages. Les petits propriétaires travaillent eux-mêmes à leur parc. Les grands éleveurs emploient des parqueurs à gages, payés 3 francs la journée pour les hommes, 1 fr. 25 pour les femmes. Rien de plus pittoresque que de voir, à l'époque du *détroquage*, s'agiter sur la plage des milliers de taches rouges qui sont les travailleurs. « Le nouveau venu dans le pays, apercevant une troupe de parqueurs marchant dans le même sens que lui, ne voit que des culottes en gros molleton rouge, et par conséquent rien que des hommes. Mais, parmi eux, il y a presque toujours deux catégories, celle des hommes à béret, qui sont de vrais hommes, et celle des hommes à capeline qui ne sont pas de vrais hommes. Si, en effet, la troupe fait volte-face, ces derniers se transforment aussitôt en femmes, grâce à l'apparition d'un tablier qui joue alors la jupe. Ce costume est original. On peut y ajouter, en certaines occasions, des bottes ou des chaussures consistant en une planchette munie d'un rebord et à une bride pour maintenir le pied, elles leur permettent de marcher, sans y enfoncer, sur les vases molles que la mer couvre encore ou qu'elle vient de quitter. »

Un peu avant l'heure de la marée basse, les parqueurs partent en flottille, vers les parcs, montés sur leurs *pinasses*, qu'ils dirigent à l'aviron ou à la voile. « La pinasse ou titiole, embarcation spéciale au pays, est entièrement en bois, sans un seul clou ; son fond est plat, ce qui lui permet de naviguer sur une couche d'eau très peu épaisse, et elle possède un mât disposé d'une façon très ingénieuse, pouvant se dresser ou s'abattre en un instant et portant une voile presque triangulaire. Par certains vents, la pinasse file rapidement, non sans causer quelque inquiétude à ceux qui ne sont pas familiarisés avec ce mode de navigation, car elle donne une forte bande, et souvent son fond est en partie hors de l'eau. » Grâce à ces embarcations qui glissent à la surface de l'eau et miroitent dans le soleil, le bassin prend un air d'animation et de gaieté : l'air s'emplit de rires et de chansons.

A certaines époques, le travail est très pénible. L'hiver est froid sur le bassin et le travail des huîtres ne permet pas un moment de répit ; les journées sont courtes, et il faut



Le retour des pêcheurs d'huitres, d'après un tableau de Feyen.

Rien de plus pittoresque que le retour des pêcheurs et des pêcheuses d'huîtres. Le travail se fait au milieu des rires et des chansons et le port prend un air d'animation et de gaieté.

redoubler d'activité pour finir avant la nuit. Les veillées sont longues dans les huttes; les hommes réparent leurs outils de pêche et de chasse, car tous les parqueurs sont également chasseurs; le gibier de mer du bassin est très abondant et très apprécié. Le fusil a une autre utilité, il permet au pêcheur de défendre son bien. Il y a des bateaux de surveillants, mais leur efficacité est très relative aussi: les pêcheurs passent-ils souvent la nuit dans leurs parcs pour les protéger contre les maraudeurs qui viennent exercer leurs ravages à marée basse.





LES PÊCHEURS D'ARCACHON DANS LEUR « PINASSE »

Un peu avant l'heure de la marée basse, c'est un curieux spectacle que de voir les parqueurs d'Arcachon se diriger vers leur lot dans des « pinasses » ou barques à fond plat, spéciales au pays, qu'ils dirigent à la voile ou à l'aviron. Une fois arrivés, ils attendent que la mer se retire pour travailler dans le parc qui est leur concession ou qu'ils exploitent pour le compte d'un grand éleveur.

Une population de trente mille personnes est employée à l'élevage des huîtres. Des fillettes de douze ans aident leur mère au travail du détroquage et au blanchissement des tuiles; encore cette population n'est-elle pas complètement indigène, mais composée en partie d'habitants du département, venus sur les rives du bassin où les attire l'espoir de gros bénéfices. Tel a été le résultat de la découverte qui à la production naturelle [illegible] sauvage de l'huître a substitué sa [illegible] méthodique. Le nombre des huîtres [illegible] dans le commerce s'est multiplié dans [illegible] normes proportions : le [illegible] de l'huître a baissé et ce qui était primitivement dans les grandes villes un article de luxe accessible seulement aux riches, est maintenant à la portée des consommateurs les plus modestes. Enfin des milliers d'hommes et de femmes ont trouvé un travail qui les fait vivre.

Multiplier les richesses naturelles, mettre le bien-être à la portée du plus grand nombre, créer des ressources nouvelles pour un peuple de travailleurs, tel a été ici comme partout le résultat bienfaisant de l'intervention humaine dans l'œuvre de la Nature.

Photographies de M. Da Cunha.



Le Gérant : CH. SCHIFFER.





Alphonse XIII, roi d'Espagne, et la Reine Régente. (1886–1900.)

(Photographies [illegible] et Valentin à Madrid.)



Photographie de] *[Laurent et Cie, à Madrid.*

LE CHÂTEAU ROYAL, À MADRID.

UN ENFANT ROI

S. M. Alphonse XIII, Roi d'Espagne

L'ESPAGNE D'AUTREFOIS ET L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI.

La monarchie espagnole jouit encore à l'heure actuelle d'un prestige qui subsiste en dépit de ses malheurs. Ce prestige est fait des souvenirs d'un passé grandiose, brillant dans l'histoire d'un éclat à la fois magnifique et sombre. On se souvient du rôle de l'Espagne dans la découverte du Nouveau-Monde. On songe à cette « maison d'Autriche » dont la puissance démesurée fut quelque temps sans rivale. On mesure en pensée cet empire de Charles-Quint, s'étendant en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, sur une moitié de l'Europe, débordant sur les autres parties du monde, comprenant des royaumes en Asie, une vaste étendue de côte en Afrique, le Mexique, le Pérou, puis le Brésil, des îles innombrables, en sorte que, d'après un mot fameux, le soleil ni ne se levait, ni ne se couchait sur les États de l'Empereur.

On évoque pareillement l'image somptueuse et terrifiante de cette cour d'Espagne où les pratiques d'une dévotion étroite et les obligations d'un cérémonial compliqué faisaient régner la crainte et l'ennui. On revoit la morne et silencieuse figure du roi Philippe II enterré vivant dans son Escurial plus semblable à une forteresse ou à un monastère qu'à un palais, parmi de vastes solitudes, dans un âpre paysage de montagnes dénudées, de rochers gris, de ravins pierreux. De tous, ces princes, on pourrait dire comme on l'a remarqué pour l'un d'eux, qu'ils n'ont pas ri trois fois dans leur vie. L'étiquette règne en souveraine maîtresse sur ces rois et sur ces reines, une étiquette impitoyable qui règle jusqu'aux moindres détails, empiète jusque sur la vie intime. Auprès de la reine se tient sans cesse, pareille à une fée mauvaise, la duègne, la camarera mayor, qui l'empêche de s'asseoir quand elle est fatiguée d'être debout et de se lever quand elle est fatiguée d'être assise, de manger quand elle a faim, de parler, de rire, de pleurer, d'ouvrir une porte ou de regarder par une fenêtre. Non moins impitoyable pour le roi, l'étiquette n'abdique même pas son pouvoir s'il y a danger de mort. Philippe III, asphyxié par la vapeur d'un brasero, crie au secours; l'officier qui seul avait droit de toucher au brasero était absent; on le chercha; quand on l'eut trouvé, le roi était mort. Telles sont les images de grandeur imposante et triste qui se présentent aussitôt à l'esprit, évoquant de l'ancienne cour d'Espagne une vision inoubliable.

Or rien ne ressemble moins à l'Espagne d'il y a quatre siècles que l'Espagne d'aujourd'hui, et le présent forme ici avec le passé le plus saisissant contraste.

La monarchie espagnole ne comprend plus guère que les deux tiers de la Péninsule

ibérique : ses colonies se sont progressivement détachées d'elle pour devenir à leur tour des États ou ont été la proie des convoitises de nations plus jeunes et plus fortes. Au point de vue du gouvernement, l'absolutisme du souverain n'existe plus : un régime constitutionnel, trop souvent victime des caprices populaires, s'est péniblement établi et se maintient par des prodiges d'équilibre. La dynastie régnante n'appartient plus à la famille de Charles-Quint, dont la descendance mâle s'est éteinte. Depuis la fin du XVIIe siècle, par la volonté tenace de Louis XIV, les Bourbons ont pris possession de la couronne d'Espagne. Enfin jamais le pouvoir royal ne fut en des mains plus faibles qu'aujourd'hui, puisque le trône est occupé par un enfant frêle et délicat, sous la régence d'une femme.

Alphonse XIII sur son cheval « Ruana ».

Cet enfant-roi dont la gracieuse et juvénile effigie orne aujourd'hui les monnaies et les timbres du royaume est Sa Majesté Alphonse XIII, et la reine régente est sa mère, Marie-Christine.

Alphonse XIII a été proclamé roi en venant au monde. On ne peut citer qu'un autre exemple d'un règne commençant avec la vie : celui de Jean Ier, roi de France en 1316 et qui d'ailleurs mourut à l'âge de cinq jours. La naissance du souverain actuel de l'Espagne a été un événement heureux pour le pays. Elle a assuré la descendance mâle de la dynastie et écarté les périls que l'avènement définitif au trône de la princesse des Asturies pouvait faire courir à la monarchie. La présence d'un roi ôte tout prétexte d'agitation aux partisans encore nombreux de Don Carlos, l'héritier de la branche aînée des Bourbons d'Espagne. Mais ce service involontaire qu'Alphonse XIII, en vivant, rend à l'Espagne, est le seul qu'on puisse encore attendre de lui. La constitution lui interdit jusqu'à seize ans l'exercice du pouvoir, et l'unique espérance de ses sujets doit être qu'il soit préparé dignement à ses hautes destinées.

S. M. LA REINE RÉGENTE MARIE-CHRISTINE.

Tout autre est la situation de la reine régente. Chargée à vingt-huit ans par la mort d'Alphonse XII, son époux, de la double responsabilité du gouvernement du royaume et de l'éducation du roi, Marie-Christine connaît les exigences de l'Espagne. Elle a réussi jusqu'ici à les satisfaire, et le spectacle de cette femme luttant depuis quatorze ans contre les défiances de la multitude et les complications de la politique est un des plus émouvants de l'histoire contemporaine.

S. M. la reine régente a quarante-deux ans. Des cheveux châtains à peine entremêlés de quelques fils argentés encadrent son visage mince. L'expression de ses yeux noirs est douce et avenante et sa physionomie est charmante sans être jolie. Marie-Christine a renoncé depuis son veuvage au luxe de la toilette. Cette simplicité témoigne de son esprit austère et grave.

Jusqu'ici aucune difficulté ne lui a été épargnée, et il lui faut un véritable esprit d'abnégation pour accepter la vie qui lui est faite.

Autrichienne de naissance, fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand et de l'archiduchesse Élisabeth, la régente est encore, pour beaucoup de ses sujets, une *étrangère*; et si



La reine régente dans son phaéton au parc de la Casa de Campo.

ce préjugé disparaît peu à peu, il est malheureusement trop répandu encore. On lui a fait aussi un grief d'avoir succédé à la reine Mercédès, qui mourut après cinq mois de mariage! Jamais cependant union ne fit plus d'honneur à celle qui la contracta. Marie-Christine, qui avait connu et aimé tout jeune Alphonse XII et qui aurait pu marquer son dépit d'avoir été sacrifiée à l'infante Mercédès, n'a pas en effet hésité plus tard à apporter au royal infidèle une consolation et un pardon. Pendant ses cinq années de mariage, elle s'est confinée strictement dans son rôle d'épouse et de mère. Cette réserve, loin de lui servir dans l'esprit public, lui a nui au contraire quand, le 25 novembre 1885, elle s'est vue soudain investie par la constitution de la régence du royaume au nom de sa fille aînée ou du fils qu'elle pouvait porter dans son sein. Avec volonté et décision, elle s'est attachée à remplir immédiatement ses nouvelles fonctions; elle a su se tirer de crises redoutables et manœuvrer habilement au milieu des partis. Par nature, elle pencherait



Le défilé de la garde d'honneur dans la cour du château royal, a Madrid.



Photographie de] [*Laurent et Cie, à Madrid.*

LA SALLE DU TRÔNE, AU CHÂTEAU ROYAL DE MADRID.

volontiers vers l'élément militaire, qui a rétabli son époux sur le trône en 1874, en le rappelant de l'exil. Toutefois, Marie-Christine s'est inclinée à diverses reprises devant la volonté populaire, soucieuse de se maintenir toujours sur le terrain constitutionnel. Les seuls actes de gouvernement personnel qu'elle se soit permis ont été des actes de clémence, et dans ces circonstances sa charité a prévalu sur les conseils de ses ministres. La conscience que la souveraine apporte dans les affaires de l'État rend sa vie très laborieuse et c'est, avec la simplicité, la caractéristique de son existence.

Il ne faudrait pas se représenter la vie de la régente comme celle de la reine d'Espagne que Victor Hugo a mise en scène dans *Ruy Blas*.

La tyrannie de l'étiquette a presque entièrement disparu depuis cent ans, et les révolutions aussi bien que les allures de reines telles qu'Isabelle II y ont puissamment contribué. La veuve d'Alphonse XII n'a pas voulu rétablir des usages abolis. Guidée par un sage esprit d'économie des deniers publics, elle n'accepte pas de l'État une liste civile. Elle fait même plus, car elle contribue personnellement chaque année pour un million aux dépenses de l'Espagne, heureuse d'alléger ainsi les charges qui pèsent sur ses sujets.

Cette préoccupation de vivre avec son temps n'implique pas toutefois que la régente ait renoncé à mener un train digne de son rang. Elle sait se conformer aux traditions nécessaires et elle le prouve en résidant dix mois par an, avec ses enfants, dans le château royal de Madrid. Cette résidence, une forteresse plus qu'un palais, n'offre que peu d'agréments. Masse de marbre et de granit qui domine une campagne aride, elle évoque de grandioses mais lugubres souvenirs. Dans ces galeries immenses, animées seulement par la lente promenade des hallebardiers de garde, au milieu de ces meubles de brocart aux tonalités éteintes, il semble que, la nuit, doivent revenir errer les fantômes des rois de l'Espagne.

Si, désireuse d'échapper à cette hantise des souvenirs, Marie-Christine veut chercher plus de gaieté et de repos, elle ne peut espérer les trouver dans ce cloître formidable et écrasant, l'Escurial, tombeau avant d'être palais, où les cadavres royaux dorment leur dernier sommeil. Elle ne les trouverait pas davantage dans le Prado, petit rendez-vous de chasse voisin de Madrid où Alphonse XII vint mourir, ni dans le magnifique palais de San Ildefonso, à la Granja, véritable Versailles espagnol avec ses jardins merveilleux et ses eaux jaillissantes, non plus que dans l'admirable château d'Aranjuez, sur les bords du

Tage. Ils ont tous une histoire trop ancienne, trop douloureuse ou trop brillante. Aussi la régente leur préfère-t-elle la villa coquette de Saint-Sébastien, le palais de Miramar. La, Marie-Christine est chez elle : ses armoiries personnelles parent le seuil de la demeure qu'elle a fait bâtir à son goût; dans le charme intime de ce home aux pièces toutes blanches et toutes simples dont les baies laissent apercevoir l'étendue azurée de l'Océan, la vie apparaît plus riante et moins morose et le fardeau du pouvoir semble moins lourd à supporter.

A Madrid ou à Saint-Sébastien, l'existence royale diffère peu, et la manière de vivre et les habitudes de la régente restent identiques. Levée à sept heures, elle consacre une heure à peine à sa toilette et jusqu'à midi elle dépouille sa correspondance, reçoit les ministres ou les dignitaires de la cour. L'après-midi, elle sort avec ses enfants et se remet ensuite au travail. Après le dîner, auquel ne prennent part que l'infante Isabelle, sœur d'Alphonse XII, et l'entourage immédiat, la souveraine fait parfois de la musique. A onze heures, elle est rentrée dans ses appartements. Ses distractions sont rares, car, depuis qu'elle est veuve, Marie-Christine ne va plus qu'exceptionnellement à l'Opéra ou à la Comédie. La vie de famille est la seule joie de la reine régente.



La famille royale au château de Madrid.

L'ENFANT ROI. — UN SOUVERAIN DE QUINZE ANS.

Sa Majesté le roi d'Espagne est entrée le 17 mai dernier dans sa quinzième année. C'est un jeune garçon mince, un peu délicat, d'une taille assez élancée, avec des yeux bruns pleins de vivacité, des cheveux châtains frisant naturellement, une expression de visage à la fois sérieuse et mutine. Coiffé d'ordinaire du béret de marin et revêtu de la vareuse au grand col bleu, il porte, dans les rares solennités officielles auxquelles il assiste, la tenue des cadets d'infanterie. Il a au côté une courte épée, presque un joujou, et au cou le petit agneau de la Toison d'or suspendu par un ruban de soie rouge. Malgré l'air assuré qu'il cherche à prendre, on devine à une gaucherie gracieuse l'émotion qui l'étreint.

Dès ses premières années, Alphonse XIII, par sa grâce enfantine, a conquis tous ceux que leurs fonctions appelaient auprès de lui. Un même sentiment, la crainte de causer un chagrin à sa mère, a toujours triomphé de ses résistances ou de ses caprices : un jour qu'à son réveil il s'obstinait à refuser de prendre son bain quotidien, il suffit que la reine le menaçât de verser des larmes pour qu'il cédât aussitôt. Son amour pour Marie-Christine est des plus touchants : « Je vous aime, vous, bien plus que tous les autres, » lui dit-il parfois.

Si modeste que la régente ait cherché à le rendre, le jeune souverain a eu de bonne heure et par une sorte d'instinct une juste conscience des égards qu'on lui doit. A quatre ans ne répondait-il pas déjà : « *Yo soy el Rey* (je suis le Roi) » aux remontrances que sa gouvernante, la señora Tacon,

jugeait parfois nécessaire de lui adresser. A huit ans, il ripostait avec vivacité à un dignitaire de la cour qui s'était permis de l'appeler « Bubi », du petit nom de tendresse que lui donne sa mère : « Je suis Bubi pour maman, pour vous je suis le roi ».

Dès 1891, époque à laquelle la perte de ses longues et soyeuses boucles a transformé le royal bébé en un « petit garçon vraiment gentil », selon l'expression même de Marie-Christine, Alphonse XIII a commencé ses études en apprenant à lire. Sa gouvernante a pris une retraite bien gagnée par trente ans de bons et loyaux services à la cour d'Espagne, et le jeune souverain n'a plus été abandonné exclusivement aux soins des femmes. A dater de ce jour, une vie nouvelle a commencé pour le roi, chaque année plus laborieuse et plus remplie.



LA FAMILLE ROYALE AU PALAIS DE MIRAMAR, À SAINT-SÉBASTIEN.

LA JOURNÉE D'ALPHONSE XIII.

Alphonse XIII, dont le parrain a été Sa Sainteté Léon XIII, a été élevé dans des sentiments très religieux. Chaque matin à son réveil, il ne manque pas d'adresser avec dévotion sa prière à Dieu. Sa mère, qui l'a consacré, six semaines après son baptême, à la Vierge noire du couvent de Notre-Dame d'Atocha, s'est efforcée de faire de son fils un croyant. A neuf heures, il s'installe à sa table de travail pour prendre sa première leçon. Un jour sur deux, l'un de ses maîtres lui enseigne le français, tandis que le lendemain un autre lui apprend l'anglais. A dix heures, le jeune élève se rend au manège du Palais royal où le piqueur en chef de la cour, don Antonio Bellido, dirige en personne son éducation hippique. Sous ce maître réputé, qui autrefois a passé par notre École de Saumur, le roi est déjà devenu un cavalier accompli. Il excelle même dans les exercices de voltige. Sa Majesté monte rarement le même cheval. Sept bêtes magnifiques composent son écurie. Souvent, au lieu de prendre dans le manège sa leçon d'équitation, Alphonse XIII sort à cheval avec la reine régente et va se promener dans le parc de la Casa de Campo; et les curieux, qu'attire chaque matin devant la grille d'honneur de la cour du Palais la cérémonie traditionnelle et brillante de la relève de la garde, ont eu à diverses reprises l'occasion de voir rentrer



LE ROI À L'EXERCICE.

Trois fois par semaine, le jeune souverain et ses camarades, fils de personnages de la cour ou de membres de la haute aristocratie madrilène, apprennent le maniement du fusil sous la direction d'un capitaine d'infanterie. Ces conscrits prennent très au sérieux leur instruction militaire : ils exécutent avec précision, en vrais troupiers, les mouvements d'armes les plus compliqués. — Sur notre photographie, le roi est à genoux, le premier à partir de la gauche.

Leurs Majestés de leur rapide chevauchée.

A onze heures, cette récréation est terminée, et jusqu'à midi, sous la haute surveillance de ses gouverneurs, les généraux Sanchez et Aguirre de Tejada, le roi se consacre à l'étude de la physique, de la chimie ou de la géographie militaire avec ses deux professeurs, le colonel Don Juan Loriga et le commandant Don Miguel Gonzalez de Castejon. A midi précis, le déjeuner est annoncé. Alphonse XIII le prend seul, servi à une table à part, placée à quelque distance de celle qui réunit d'ordinaire la reine, l'infante Isabelle et leur suite.

Après un repos d'une heure environ, un exercice de conversation en allemand marque la reprise des travaux de la journée. Puis se succèdent les leçons de rhétorique et d'histoire universelle. Trois fois par semaine, soit au Champ de Mars quand le temps est beau, soit dans une des salles du Palais, le roi se livre à des exercices militaires. Un petit peloton a été formé avec quelques camarades du souverain, fils de personnages de la cour ou de membres de la haute aristocratie madrilène : un capitaine d'infanterie le commande, un tambour du corps des arquebusiers y est attaché, et des fusils Mauser en constituent l'armement. Ces conscrits, malgré leur jeunesse, exécutent avec précision les mouvements du maniement d'armes, et Alphonse XIII est le premier à se soumettre aux règles d'une exacte discipline. Il a récemment, d'ailleurs, prouvé qu'il profite de l'enseignement technique qu'il reçoit, lorsqu'au cours de sa première visite dans une caserne de la capitale il a fait manœuvrer, à son commandement, le régiment qu'il inspectait.

Dans une journée si remplie, le fils trouve cependant du temps à donner à une mère qu'il aime passionnément. Avec elle il sort en voiture, soit dans le petit phaéton que Marie-Christine conduit elle-même, soit dans le landau royal traîné par quatre mules blanches pittoresquement harnachées.

A sept heures du soir, le roi se met à table, en compagnie de ses deux sœurs, du professeur de service, d'un de ses gouverneurs, de la comtesse de Mirasol, deuxième gouvernante des infantes, et de leur institutrice allemande. A huit heures et demie, souvent après une partie de ballon jouée sur la vaste terrasse qui s'étend devant les fenêtres de la reine, Alphonse XIII fait de la musique.





Le bain du roi à Saint-Sébastien.

Une heure après, au plus tard, il se met au lit, non sans avoir fini sa journée, comme il l'a commencée, par la prière.

Ainsi tout est mis en œuvre pour qu'une instruction générale approfondie soit donnée au jeune souverain : on y a joint la pratique des sports comme un indispensable complément.

LA VIE PUBLIQUE D'ALPHONSE XIII. CÉRÉMONIES ET FÊTES DE LA COUR D'ESPAGNE.

Ce plan d'éducation si bien combiné présente cependant un grave défaut. Tenu à l'écart de son peuple, le roi est inconnu de ses propres sujets. La régente a renoncé d'une façon peut-être trop absolue à tirer parti de la popularité qu'auraient pu valoir à Alphonse XIII la grâce et la faiblesse de son enfance.

A Madrid même, le jeune souverain ne fait jamais de sorties sans apparat. On ne le voit pas aux courses de taureaux, dont Marie-Christine a horreur. C'est tout juste si, chaque année, lorsque le roi va solennellement ouvrir la session des cortès, on peut apercevoir son fin profil derrière les glaces du grand carrosse tout doré surmonté de la couronne royale que traînent huit chevaux superbement caparaçonnés et tenus en main par des laquais en livrée magnifique.

Toutefois, il faut rendre justice aux mobiles qui dictent à la reine régente cette conduite. La santé d'Alphonse XIII a besoin de ménagements : en 1887, l'influenza a failli emporter le royal enfant. D'autre part, les usages de la cour ne permettent pas que Sa Majesté assiste aux solennités mondaines et religieuses tant qu'Elle n'a pas atteint sa majorité.

On peut compter les cérémonies où le peuple espagnol a entrevu son roi. Ce fut d'abord la cérémonie de son baptême, qui eut lieu cinq jours après sa naissance dans la chapelle du château. L'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, officia entouré d'un nombreux clergé, et le rite sacré s'accomplit sur les fonts baptismaux historiques dont on usa jadis pour le fondateur de l'ordre des Dominicains. Lorsque tout fut terminé et que l'on eut procédé à l'investiture du nouveau-né comme grand-maître des ordres de chevalerie d'Espagne, le cortège, précédé des hérauts revêtus des anciennes tuniques du temps de Philippe II, regagna le Palais. Et le long de la galerie décorée de tapisseries des Flandres d'une éblouissante magnificence, où il avait été, selon l'antique usage, librement admis, le public, contenu par les hallebardiers au costume de gardes françaises avec leur tricorne, leur habit bleu galonné d'or à revers rouge et leur culotte blanche, put enfin contempler au passage l'enfant roi, émergeant d'un fouillis de dentelles.

Ce fut à Barcelone, 20 mai 1888, à l'inauguration de l'Exposition, que pour la première fois Alphonse XIII prit place sur le trône. Dans les bras de sa nourrice Raymunda, cet enfant de deux ans, tout habillé de blanc, écouta de graves et sonores discours. Quelques mois auparavant déjà, il avait accompagné sa mère à l'ouverture de la session du Parlement, et depuis lors il a rarement manqué, en cette circonstance, de paraître à ses côtés.



LE ROI D'ESPAGNE ET SA MÈRE, LA REINE MARIE-CHRISTINE.

Le jour anniversaire de sa naissance, Alphonse XIII reçoit en personne les hommages et les souhaits du corps diplomatique,

des dignitaires de l'État et de la cour et des hauts fonctionnaires. Ce jour-là, dans la salle du Trône, le roi vient, en superbe cortège, se placer avec sa mère sur l'estrade de quatre marches, surmontée d'un baldaquin, que gardent quatre lions dorés, la patte posée sur le globe terrestre. Puis le défilé commence, et pendant une heure environ tous ceux à qui leur situation donne ce droit s'inclinent devant Leurs Majestés.

Aux autres solennités de la cour, l'absence du roi est de rigueur. Marie-Christine n'aime pas la représentation, et son veuvage ainsi que les malheurs de l'Espagne dans ces dernières années ont fait presque entièrement suspendre les réjouissances officielles. Seules quelques cérémonies religieuses ont été conservées avec leur antique splendeur, ainsi le *lavatorio*, ou lavement des pieds, et la procession de la Fête-Dieu.

On peut se demander comment, dans un pays comme l'Espagne, qui a successivement connu au cours de ces cent dernières années les formes les plus diverses de gouvernement, depuis la monarchie absolue jusqu'à la république, Marie-Christine et Alphonse XIII ont pu aussi facilement maintenir leur autorité. Le sort n'a cependant pas ménagé l'Espagne depuis qu'ils règnent. La longue guerre soutenue contre les Cubains révoltés et la lutte désastreuse engagée en 1898 contre les États-Unis ont coûté cher à l'amour-propre et aux intérêts de la nation; les dernières colonies de la monarchie, Cu
Rico, les Philippines, lui ont été en
le prestige extérieur de l'État est
Malgré un ensemble de circonst
somme assez favorable pour une r
nulle part l'ordre n'a été sérieuseme
La cause en est surtout dans le
chevaleresque de l'Espagnol, qui
pas s'attaquer à une femme et à
Ajoutons que le pape, parrain d
roi, admirateur de Marie-Christin
de son autorité pour consolider
d'Alphonse XIII.

Est-ce à dire que la situation
narchie soit inexpugnable? Des é
récents, tels que le refus d'une part
de la population d'acquitter le
prouvent que tout péril n'est pas
calme est cependant bien désir
l'avenir du pays : pour que le r
d'une nation qui ne doit pas mou
s'effectuer, il faut de la stabilité, d
quillité. A ce prix seulement l'Es
trouvera peut-être la prospérité à
et l'autorité au dehors. Dans cette
longue haleine qu'est la reconstit
forces économiques, industrielles
taires, quel sera le rôle d'Alpho
C'est le secret de l'avenir. En to
reine régente fait ce qui dépend d
préparer son fils à cette tâche, et
n'oubliera pas la noblesse de so
et les services qu'elle a rendus à l



LE JEUNE ROI PRENANT SA LEÇON.



Un temple de l'antiquité païenne. — Le sanctuaire de Neptune, à Pæstum, en Italie.

Demeure presque intact, avec son fronton dorique, sa double rangée de colonnes, le temple de Neptune, à Pæstum, nous offre un des plus beaux vestiges de l'architecture antique. Comme la plupart des sanctuaires anciens, ce n'est pas un monument très vaste, les cérémonies du culte païen s'accomplissant surtout autour du temple, à l'intérieur duquel les prêtres seuls avaient accès.

HÉRITIER DE SA VICTIME

Scène de la Vie antique

Parmi les coutumes bizarres ou cruelles qui abondent dans les cultes de l'antiquité païenne, aucune n'est plus propre à frapper l'esprit par son étrangeté que celle dont fut maintes fois témoin le temple de Nemi consacré à Diane. Quelle existence faite d'incessantes terreurs devait mener le prêtre que ses fonctions mêmes condamnaient à trembler continuellement sous la plus terrible des menaces! Dans un cadre d'une scrupuleuse exactitude, l'auteur du récit qu'on va lire, M. R. Cagnat, le savant membre de l'Institut, a retracé les péripéties d'un épisode emprunté à ce culte barbare, épisode authentique dont l'histoire a conservé l'émouvant souvenir.

○ ○ ○

Rien n'était plus calme d'ordinaire, plus silencieux, le soir venu, que la voie Appienne, à Rome. Toute la journée les piétons, les cavaliers, les chars la sillonnaient; on y rencontrait les paysans du Latium qui se rendaient au marché ou en revenaient, les commerçants de la Campanie ou de la Lucanie que leurs affaires appelaient dans la capitale, les voyageurs débarqués dans le golfe de Naples, les citadins qu'attiraient les plaisirs de Baies ou de Capoue. Mais, le soleil couché, l'animation s'éteignait bien vite, et les morts illustres ou obscurs dont les tombeaux s'élevaient à droite et à gauche de la route, à perte de vue, pouvaient reposer en paix, sans qu'aucun bruit vînt troubler la tranquillité de leur sommeil. Une seule nuit, chaque année, faisait exception, celle des Ides d'Août. Alors, depuis le crépuscule jusqu'à la première heure, la porte Capène donnait passage à une foule innombrable de matrones, de jeunes filles, d'enfants entassés dans des voitures ou montés sur des bêtes de somme, riant, criant, bavardant. C'est qu'à cette date les femmes avaient coutume d'aller en pèlerinage à Nemi, au temple de Diane, pour porter des offrandes à la déesse et implorer sa protection. Comme il fallait arriver au sanctuaire avec le jour, on quittait la ville la veille au soir et l'on franchissait de nuit les trente kilomètres qui la séparaient de Nemi.

Aux Ides d'Août de l'année 39 de notre ère, une bonne partie de la population féminine de Rome s'était donc mise en mouvement; longtemps avant le lever du soleil,



La Voie Appienne à Rome. (État actuel.)

Partant de Rome pour se terminer à Brindisi, la Voie Appienne était l'une des routes les plus fréquentées de l'antiquité. A l'époque des Ides d'Août surtout, elle offrait une animation extraordinaire. A cette date, qui correspond au 23 août, les femmes romaines avaient coutume d'aller en pèlerinage au temple de Diane, situé à Nemi, aux environs de Rome. Jeunes filles, matrones, enfants, entassés dans des voitures, partaient dès le crépuscule, pour arriver au sanctuaire au petit jour.

les dévotes de Diane se trouvaient rassemblées dans la petite ville d'Aricie, où l'on quittait la grande route pour un chemin de traverse qui serpentait au milieu des bois: elles avaient envahi les auberges et les maisons particulières; les chariots et les attelages encombraient les champs voisins du village, où ils restaient confiés à la garde de leurs conducteurs, — car la religion défendait d'introduire aucun animal sur le domaine sacré de la déesse; la foule attendait le moment de se mettre en route et d'achever à pied le voyage.

Quand les serviteurs du temple, descendus au-devant des fidèles, virent que le matin approchait, ils donnèrent le signal du départ et, prenant la tête du cortège, s'engagèrent dans le sentier qui menait à Nemi; derrière eux la procession se forma. Toutes les pèlerines tenaient en main une torche de résine allumée dont elles éclairaient la route. Alors s'éleva lentement, à travers la forêt de pins et de chênes verts qui dominait le lac, cette longue théorie de femmes de tout âge, malades ou pleines de santé, heureuses ou misérables, tristes ou joyeuses, qui venaient supplier la déesse de soulager leurs peines ou de les garder contre l'adversité. On pouvait d'Aricie suivre des yeux leur marche lumineuse au flanc du coteau et l'on entendait leurs voix répéter en chœur un cantique pieux:

« Diane, déesse chasseresse, gardienne des montagnes et des bois, toi dont l'arc est d'argent, toi qui de tes flèches puissantes transperces les cerfs rapides et les lynx cruels, défends-nous du malheur, guéris-nous!

« Diane, vierge inviolable et inviolée, souveraine protectrice des mariages, toi qui protèges les jeunes mères et sauves leurs enfants d'une mort prématurée, Diane Lucine, Diane Génitrice, veille sur nous!

« Diane, sœur du brillant Apollon, reine des astres, toi de qui la douce clarté dompte l'obscurité des ténèbres et met en fuite les esprits malfaisants, enfants de la nuit, Diane Sélènè, purifie-nous! »

Et pendant que la procession s'avançait ainsi, invoquant la déesse, tout au haut du ciel brillait la lune, Diane Sélènè; et son croissant argenté se reflétait dans le miroir pur du lac comme pour se rapprocher de ses adoratrices et répondre à leur appel.

L'enceinte consacrée à Diane Nemorensis se trouvait à mi-côte vers la pointe septentrionale du lac. On avait, pour l'établir, taillé le roc en une immense terrasse de

mètres carrés. Au centre s'élevait le
méme; sa longueur ne dépassait pas
tres : c'était une chambre rectangulaire
ée d'une double rangée de colonnes
ant le vestibule : le stuc dont elles
revêtues comme les murs de l'édifice,
le fronton, était peint de couleurs
tes; des tuiles de bronze doré couvraient



Le tombeau de Cecilia Metella, sur la Voie Appienne.

long de la Voie Appenne, à droite et à gauche, s'élevaient les tombeaux des grandes familles de
Avoir son tombeau parmi ces sépultures réservées aux patriciens était un honneur dont on se
ait jaloux. Le monument appelé « Tombeau de Cecilia Metella », et qui fut sans doute rebâti au
âge, est une énorme construction dont la masse se détache à l'horizon de la Campagne romaine.

Devant l'escalier qui donnait accès au
aire était disposé l'autel des sacrifices.
du temple s'étendait une immense
mitée au fond par la paroi verticale de
tagne et fermée de tous les autres côtés
mur élevé. La piété des fidèles y avait
blé des offrandes de toute sorte : de
chapelles, des piédestaux supportant
atuettes de marbre ou de bronze, des
de Diane chasseresse, des stèles
tes d'ex-voto. Quelques-unes remon-
si loin que le peuple avait peine à en
frer l'écriture : c'est que le culte de la
datait de la plus haute antiquité; tan-
e, partout ailleurs, la religion s'était
ie, on célébrait à cette place, depuis
ècles, les mêmes cérémonies étranges,
es même, témoignage persistant de ces
primitifs où l'on offrait aux dieux des

victimes humaines, où le voyageur égaré, l'ennemi captif, étaient dus au couteau du sacrificateur. Le prêtre du lieu y était soumis plus que tout autre. Chaque fois qu'un étranger en armes, brigand, exilé, fugitif, pénétrait dans le bois sacré, il devait tirer le glaive et entrer en lutte avec lui; la mort était le lot du vaincu, la dignité du sacerdoce récompensait le vainqueur. Triste récompense qui s'acquérait par le meurtre et se gardait au prix du sang versé; dignité funeste qu'il fallait exercer au milieu de continuelles alarmes et perdre prématurément avec la vie!

Le prêtre qui était revêtu du sacerdoce à Nemi en l'an 39 de notre ère se nommait Julius Anicetus; par exception, il avait presque atteint la vieillesse. Ce matin-là il sortit avant le jour de sa demeure, traversa la cour du temple et vint s'asseoir sous le porche d'entrée. Devant lui s'étendaient les bois silencieux et le lac paisible; seuls les chants lointains des femmes troublaient la grande paix des choses. Il songeait; une profonde tristesse l'avait envahi : c'est à la fin d'une belle nuit d'été semblable à celle-ci qu'il était arrivé à Nemi, quinze ans auparavant, et que, le fer en main, il avait conquis le sacerdoce. Depuis lors, que d'heures inquiètes! que de journées, que de nuits surtout sans repos! car il pouvait survenir à tout instant, le rival qui le tuerait pour hériter de son ministère. Pendant les premières années, ses oreilles étaient toujours aux aguets; le moindre cri qui traversait l'épaisseur du bois le faisait tressaillir;



Statuette offerte à la déesse pour obtenir sa protection.

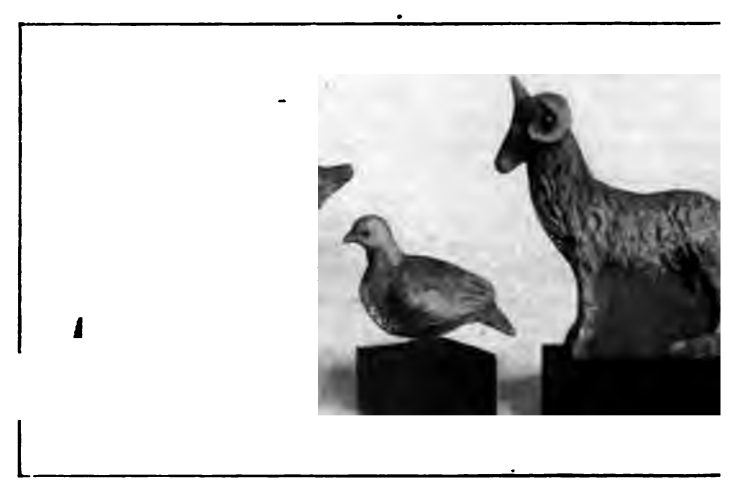
Pour s'attirer la protection de Diane, les femmes romaines paraient son autel d'offrandes. Autour du sanctuaire, il se faisait un grand commerce de statuettes, en bronze, en marbre ou en terre cuite, représentant la déesse chasseresse ou quelques-uns de ses animaux familiers, cerfs, pigeons ou béliers.

il n'osait quitter son epée, même durant son sommeil. Puis l'accoutumance était venue; peu à peu la sécurité était rentrée dans son cœur. Plus d'une fois, grâce à la force de son bras, il avait su triompher de ses compétiteurs et chaque nouvelle victoire avait affermi son âme. D'où venait donc qu'il sentait aujourd'hui renaître ses terreurs aussi vives qu'au premier jour? pourquoi l'avaient-elles hanté toute la nuit? pourquoi venaient-elles de le c de son lit avant l'aurore? Qui sait n'était pas là un avertissement célest sait si le soleil qui allait se lever n'écl pas sa dernière journée?...

Cependant la tête de la procession d'atteindre le bas de la voie sacrée rampe sinueuse conduisait au sanctuair cetus rejeta sur ses épaules le pan t de son manteau et rentra dans le ter cœur plein de sombres pensées.

III

L'aurore venait de poindre et le s des monts Albains commençait à s'é d'une faible lueur. Les femmes se répa bruyamment aux alentours du templ unes se plongeaient dans l'eau courar piscines pour se purifier avant de pé dans le lieu saint; les autres envahi les boutiques où se vendaient les offr. Car il se faisait à Nemi, comme dans t lieux de pèlerinage, un grand con d'objets de piété. Ici l'on pouvait ache guirlandes de fleurs pour parer les au les chapelles de la déesse; là, des sta de divinités en bronze, en cire, en cuite, suivant le prix qu'on y voulait n des Junons, des Lares, surtout des I armées de l'arc et du carquois. Ailleu marchands avaient exposé à leur deva pendues en grappes, de petites figurin maines, des femmes, des hommes, des enfants au maillot, imitations naïv fidèles sur qui l'on voulait appeler la p tion céleste, ou bien encore des me humains de toutes sortes, des têtes pieds, des jambes, des mains, des tor



Types d'objets donnés en offrande à Diane.



Le temple de Diane, à Nemi, était bâti en pleine forêt, au bord d'un lac, dans un site ravissant. Arrivées à proximité du sanctuaire, les femmes romaines laissaient leurs attelages sous la surveillance des serviteurs du temple venus à leur rencontre et défilaient en procession à travers les sentiers qui menaient à Nemi, en chantant des cantiques sacrés où Diane était invoquée.

A TRAVERS LA FORÊT, LA PROCESSION DES FEMMES SE DIRIGEAIT VERS LE SANCTUAIRE.

y en avait pour toutes les maladies et pour tous les malades; on était assuré d'y trouver l'image de la partie du corps dont on souffrait et qu'on voulait guérir. Ailleurs encore, pour tenter les pèlerins, des marbriers avaient gravé, sur des plaques de marbre ou de bronze, des formules banales de prières, de vœux ou d'actions de grâces. Chaque dévote y pouvait trouver l'ex-voto que sa piété réclamait. Son choix fait, elle pénétrait dans la cour du temple, déposait son offrande dans quelque chapelle, l'accrochait à quelque colonne ou la confiait à l'un des gardiens chargés de recueillir les dons. Ensuite toutes venaient se masser en silence devant l'autel : le moment approchait où la cérémonie allait commencer.

A l'instant précis où le premier rayon du soleil frappa le toit étincelant du temple, deux esclaves s'avancèrent en haut de l'escalier et firent entendre une sonnerie de trompettes. A cet appel, les portes du sanctuaire s'ouvrirent et le cortège sacré en sortit. En tête marchaient de jeunes enfants couverts de vêtements blancs; on les nommait des *camilles*; ils avaient en mains l'encens,

le sel, les instruments du sacrifice; derrière eux se déroulait le cortège des ministres du culte, serviteurs du temple et acolytes du prêtre; leur tunique blanche était recouverte de manteaux éclatants; quatre d'entre eux, les plus âgés, portaient sur les épaules un brancard qui supportait la statue sacro-sainte de Diane, une vieille idole de bois, aussi antique, disait-on, que le temple lui-même.



IPHIGÉNIE PORTÉE AU SACRIFICE, D'APRÈS UNE PEINTURE DE POMPÉI.

Les plus anciennes légendes nous montrent le culte de Diane donnant lieu à des sacrifices barbares. La déesse, irritée contre Agamemnon, empêchait la flotte grecque de partir pour Troie. Au moment où le Roi des Rois, pour apaiser la déesse, allait lui sacrifier sa fille Iphigénie, Diane substitua à la jeune fille, dont elle fit plus tard sa prêtresse, une biche, qui fut immolée à sa place.

D'ordinaire on la tenait cachée loin des regards, dans la partie la plus secrète de l'édifice, pour ne l'exposer à la vénération des fidèles qu'une seule fois dans l'année, le jour de la fête solennelle des Ides d'Août. La déesse était vêtue jusqu'à la ceinture d'une étoffe à larges carreaux, richement nuancée, le haut du corps entouré d'une draperie plus sombre; un bonnet élevé surmontait la tête; sur le dos pendait un carquois; d'une main elle brandissait un arc d'argent. Et, secoué par la marche rythmée des porteurs, l'arc frémissait au bout du bras tremblant. A cette vue, un pieux enthousiasme s'empara de la foule et les voix entonnèrent le chant sacré:

« O Diane, déesse chasseresse, gardienne des montagnes et des bois, toi dont l'arc est d'argent, toi qui de tes flèches puissantes transperces les cerfs rapides et les lynx cruels, protège-nous! »

Alors, tandis que les serviteurs déposaient l'idole sur le devant du sanctuaire, le prêtre, couvert d'une tunique toute brodée d'or, s'approcha de l'autel; une flamme brillante en illuminait le sommet. Il prit dans un coffret une pincée d'encens et l'y jeta, puis, élevant en l'air une coupe pleine de vin, il en versa quelques gouttes sur les charbons ardents. Tourné vers le temple, il levait les mains au ciel dans un geste d'adoration. Puis il se fit apporter des tablettes où étaient écrites les prières rituelles, dans un langage archaïque que nul ne comprenait plus; il les lut tout haut, tandis que deux musiciens jouaient de la flûte pour soutenir sa voix et pour étouffer tous les bruits étrangers qui auraient pu troubler la cérémonie. Après lui, les officiants reprenaient en chœur les formules finales et le peuple entier les répétait.

Bientôt on amena les animaux destinés au sacrifice : une vache blanche marquée au front d'une tache en forme de croissant et une brebis noire, — à des divinités féminines on ne devait offrir que des femelles; elles étaient parées de bandelettes; des guirlandes de fleurs s'enroulaient autour des cornes et retombaient presque jusqu'à terre. Docilement elles suivaient les victimaires armés de la masse et du couteau, qui devaient les immoler.



Devant une litière où gisait le corps du grand prêtre, un jeune homme de haute stature tenait à la main une épée ensanglantée.

Le prêtre Anicetus s'était, suivant le rite, couvert la tête d'un pan de son manteau et attendait, debout près de l'autel, qu'on lui présentât les victimes : il devait, après les avoir aspergées d'eau lustrale, après avoir déposé sur leur front une pincée de sel et de farine, couper à chacune une touffe de poils et la jeter au feu. Mais, à peine le poil eut-il touché la flamme que celle-ci s'éteignit subitement. Présage sinistre! Diane refusait l'assistance de son prêtre. L'assemblée était frappée de terreur.



COMMENT ON CÉLÉBRAIT LE CULTE DES DIVINITÉS PAÏENNES.
UN SACRIFICE D'ANIMAUX, D'APRÈS UN BAS-RELIEF DE POMPÉI.
A Diane ainsi qu'à toutes les divinités païennes, des animaux, génisses blanches ou brebis noires, étaient offerts en sacrifice. Les victimaires, armés de la masse et du couteau, amenaient les bêtes devant l'autel où elles devaient être immolées.

En même temps des cris retentissaient au dehors : un homme en armes avait pénétré sur le territoire sacré et s'avançait vers le lieu saint. Anicetus ne pouvait se soustraire à la loi fatale; il fit un signe; des esclaves lui enlevèrent ses vêtements d'apparat, le coiffèrent d'un casque et lui ceignirent un large glaive. Il remonta l'escalier du temple, suivi des officiants et s'enfonça dans l'ombre du sanctuaire.

Ce fut d'abord, dans la foule des fidèles, un frémissement d'inquiétude. Pourquoi ces clameurs au dehors? Pourquoi le prêtre, déposant ses ornements sacerdotaux pour un appareil guerrier, désertait-il l'autel de la déesse? Puis, quand chacun eut compris la cruelle réalité, l'angoisse fit place à une douloureuse stupeur; un morne silence pesa sur l'assemblée. Il était si profond que l'on entendait l'écho de la lutte engagée dans l'épaisseur du bois, le bruit des épées heurtant les boucliers et les casques, les exclamations de ceux qui suivaient les péripéties de la lutte. Mais ces bruits mêmes nourrissaient l'anxiété sans la satisfaire et l'effroi augmentait à mesure que l'incertitude se prolongeait. Quelques femmes plus impatientes avaient bien essayé de monter jusque sur les terrasses du portique qui entourait la cour; inutile curiosité : les arbres formaient devant elles un rideau impénétrable.

Mais déjà une sombre nouvelle se répand et vole de bouche en bouche : Anicetus vient de recevoir un violent coup d'épée, son bouclier a roulé à terre, lui-même est étendu aux pieds de son rival. Voilà donc pourquoi le feu s'était éteint sur l'autel, voilà ce qu'annonçait le funeste présage! Les fidèles avaient élevé vers le ciel des mains suppliantes; leur voix implorait la protection divine en faveur de celui qui venait de tomber... s'il en était temps encore.

Soudain un serviteur du temple arrive en courant. Il a vu la suite du combat. La fortune change de côté : Anicetus s'est relevé; d'un bond il a foncé sur son adversaire et lui a fait à la tête une large blessure; celui-ci, abattu par le choc et aveuglé par le sang, n'a eu que le temps de s'appuyer à un arbre, prêt à perdre connaissance; Diane a protégé son prêtre!

On entoure le nouvel arrivant, mille questions lui sont posées à la fois. D'une voix haletante, à mots pressés, il indique, en traits rapides, les revirements de la lutte : « Jamais, dit-il, un aussi rude adversaire n'a mis en péril les jours d'Anicetus. Sans doute, c'est un de ces gladiateurs rompus à la lutte par un exercice quotidien. Tout de suite, afin de profiter de l'avantage que donne l'attaque, Anicetus se précipite sur lui et lui décharge un terrible coup Celui-ci l'évite d'une légère inclinaison du corps. Entraîné

par le poids de son épée, Anicetus n'a que le temps de se protéger avec son bouclier. Les coups se succèdent, habilement portés, plus habilement parés. Le fer brille, les éclairs jaillissent, le sang coule. Pied contre pied, poitrine contre poitrine, les combattants se serrent de si près que leurs haleines se mêlent. Mais le gladiateur a recours à la ruse. Feignant de vouloir fuir, il attire Anicetus dans un endroit défavorable, revient brusquement à la charge, le renverse. C'est alors que rassemblant ses forces Anicetus se relève, frappe.... »

A ce moment, comme pour annoncer la fin du drame, un cri déchirant traversait les airs, clameur suprême, rugissement de victime abattue. Après ce fut le silence. Puis retentirent des chants funèbres entonnés sur une lente mélopée.

Une émotion indescriptible étreignait tous les cœurs; les larmes inondaient les visages; les sanglots soulevaient les poitrines; plus d'une femme même s'était évanouie. Seule, dans sa pose hiératique, l'idole divine, au sourire immuable, semblait indifférente à la scène tragique qui s'était tant de fois renouvelée en son honneur, depuis qu'elle était vénérée à Nemi.



Statuette offerte a la divinité.

Cependant, la draperie qui voilait l'entrée du sanctuaire se souleva. On vit d'abord apparaître une litière où gisait un corps humain recouvert d'une étoffe sombre; quatre ministres du culte le portaient; ils le déposèrent au pied de l'image de Diane : c'était la victime qu'elle avait désignée, la proie qui lui appartenait. Derrière venaient les officiants. Enfin apparut, pâle et défaillant, la tête entourée de bandelettes, un jeune homme de haute stature, au corps puissant, à la forte poitrine : il tenait de la main droite une épée ensanglantée. Devant lui tous les serviteurs du temple se prosternèrent. Lentement il descendit les degrés et, promenant sur la foule haletante un regard de triomphe, il déposa le glaive sur l'autel de Diane. « Anicetus a vécu, dit-il, et la sainte déesse m'a choisi pour le remplacer. » Aussitôt l'hymne religieux éclata de toutes parts :

« O Diane terrible, toi qui te plais aux sanglants sacrifices, toi qui n'épargnas la vierge Iphigénie que pour en faire ta prêtresse et pour armer sa main d'un fer meurtrier, Artémis, reine de Tauride, aie pitié de nous, épargne-nous! »

R. CAGNAT.



Les ex-voto qu'on vendait autour du temple de Nemi.

Autour du sanctuaire, on vendait à profusion de primitives figurines, bustes, têtes, bras ou membres grossièrement sculptés, qui étaient destinés à représenter le visage, le corps ou le membre malade du parent sur qui on voulait appeler la protection de la déesse.



LES BOERS RENTRENT AU CAMP, APRÈS UN COMBAT CONTRE LES MATABÉLÉS.

Toujours prêts à quitter le territoire où leur liberté est menacée, les Boers fuyant la domination anglaise émigrent en masse vers le désert en 1836 et sont bientôt obligés de se transformer en guerriers pour repousser de sauvages attaques.

PATRIARCHES ERRANTS

UN PEUPLE TOUJOURS EN MARCHE

Combien impressionnante est la destinée de ce peuple boer, obligé de se retirer sans cesse devant la menace de l'oppression, et dont un irrésistible besoin d'indépendance nationale a fait un peuple nomade! Un écrivain de la Revue des Deux Mondes, *M. Jules Leclercq, en nous retraçant récemment les origines des républiques du Transvaal et de l'Orange fondées par suite de l'émigration de tout un peuple, nous aidait à comprendre l'admirable spectacle donné au monde par cette poignée de braves gens, décidés à rester libres, forts de leur loyauté et de leur confiance en Dieu. Nous lui empruntons les traits essentiels de cette étude qui, en nous rappelant les enseignements du passé, nous permet de jeter un curieux regard sur l'avenir.*

O O O

QUAND on apprit, il y a quelques mois, en Europe que les armées anglaises occupaient décidément la plus grande partie des républiques sud-africaines, on crut que c'en était fait de l'indépendance du peuple boer et qu'il allait être contraint de vivre dans son pays conquis, sous la domination anglaise. C'était ne pas connaître le caractère et l'histoire de ce peuple. On peut le chasser du pays où il s'est établi, on ne peut le contraindre à y subir les lois d'un maître. Quand il ne peut plus vivre libre dans un pays, il en change. Forcé de se retirer devant la supériorité du nombre, il va s'installer plus loin. Ce n'est qu'une étape nouvelle dans son existence, qui a toujours été nomade. C'est en rappelant, d'après le saisissant et pittoresque récit de M. Jules Leclercq, comment ont été fondées les républiques du Transvaal et de l'Orange que nous ferons comprendre la destinée toute particulière de ce peuple de pasteurs, toujours au lendemain ou à la veille d'une émigration.

Il ne faut pas se représenter les paysans

de l'Afrique australe à l'image des nôtres. A la différence de nos paysans, le Boer n'est sédentaire que pendant certaines saisons : il possède d'ordinaire plusieurs fermes, situées dans des régions différentes, fort éloignées les unes des autres. Souvent s'abat sur un district une sécheresse prolongée, une série d'orages, une pluie de sauterelles, une grêle meurtrière, une épizootie désastreuse : en pareil cas, le Boer quitte la ferme dévastée pour en gagner une autre, à quelques centaines de lieues, émigre avec son bétail pour toute une saison. Cette émigration est désignée dans la langue boer par un mot spécial : c'est le « trek ».

Toute la fortune du paysan boer, son foyer et sa famille sont alors rassemblés sur le légendaire chariot à bœufs qui est essentiel à la vie errante du pasteur : maison roulante aux jours de paix, forteresse improvisée aux heures de batailles.



UN VILLAGE CAFRE.

Agriculteurs et nomades comme les Boers, les Cafres accueillirent bien tout d'abord les émigrants, qui leur louaient ou leur achetaient leurs premiers domaines : mais, à l'exemple des Matabélés et des Zoulous, ils devinrent bientôt une des tribus contre lesquelles les paisibles Boers eurent à soutenir une lutte incessante.

LES MAISONS DES NOMADES. — DES FORTERESSES ROULANTES.

Ces chars à bœufs, d'aspect biblique, très longs et massifs, sont tous semblables, peints des trois mêmes couleurs : rouge, vert et jaune; ils sont faits d'un bois spécial, très résistant, et pas un clou n'entre dans leur construction. La lourde machine est mise en mouvement par un véritable troupeau de bœufs attelés par paire, au nombre de quatorze au moins, de dix-huit ou vingt souvent; le Boer marche à côté de ce majestueux attelage, muni d'un fouet de vingt pieds de long, tandis que sa famille s'abrite sous la tente en demi-cercle qui recouvre l'arrière du chariot; non loin du chariot, tantôt devant, tantôt derrière, il y a toujours un troupeau de bœufs en marche ou au pâturage. La marche est lente, et les routes longues; mais le Boer n'a point de hâte; il compte, pour sa subsistance, sur le sol et les saisons; il arrivera toujours à temps; il n'a besoin que d'espace — et de liberté.

UN PEUPLE TOUT ENTIER QUI ÉMIGRE.

Les Boers sont toujours prêts à se remettre en route sur leurs chariots roulants. A la première nécessité, le « trek » s'organise.

La fondation des républiques sud-africaines n'a été que le résultat d'un « trek » plus important, plus pénible surtout que les autres et souvent ensanglanté : tout un peuple, chassé de son domaine, se mit en marche pour en conquérir un autre sur le désert, contre les tribus féroces des indigènes.

Cette grande émigration porte dans l'histoire des Boers le nom de « grand trek ».

Dès l'origine de la domination anglaise, la vie des Boers dans la colonie du Cap devint impossible; les vexations et les abus de pouvoir déterminèrent les colons hollandais à quitter le territoire de l'empire britannique, en masse et sans retour.

Les intrépides émigrants se mirent en marche vers le milieu de l'année 1836. Ils formaient trois grandes troupes : la première, la plus considérable, commandée par Hendrick Potgieter, la seconde par Gert Marthinus Maritz, la troisième par Jacobus Uys. Celui-ci était âgé de soixante-dix ans. La troupe de ce patriarche, qui comptait une centaine d'émigrants, se composait presque entièrement de ses enfants, beaux-enfants et petits-enfants.

On imagine ce que fut cet exode de tout un peuple, dans un pays presque inexploré, où chaque Boer devait assurer l'existence de sa famille, faire subsister son bétail et défendre sa liberté : il fallait demander à la chasse les ressources de chaque jour; la nuit des feux étaient allumés autour des chariots de peur que les lions ne vinssent enlever le bétail dans les enclos construits avec des branches d'épines.



Dans un camp d'émigrants boers. — La prière du soir.

Maisons roulantes qui servent aux continuels exodes d'une existence nomade, les chars à bœufs des Boers se transformèrent aux heures de bataille, en « laagers » ou camps retranchés. Et chaque soir, fidèle à ses traditions, ce peuple de pasteurs demandait à Dieu, en une commune prière, de l'aider à conquérir sa liberté et son indépendance.

LES PASTEURS OBLIGÉS DE S'IMPROVISER GUERRIERS.

Arrivé chez les Cafres Batuangs, Potgieter conclut une convention avec leur chef et leur acheta le territoire entre le Vet et le Vaal. C'est ainsi qu'ont toujours procédé les Boers, comme le remarque M. Jules Leclercq.



Les adversaires des Boers. — Un campement de Matabélés.

Ils n'ont jamais été des ravisseurs ni des pillards : ils ont toujours acheté ou loué les terres où ils voulaient s'installer.

Or, en l'absence de Potgieter, pendant que sa troupe se confiait aux dispositions pacifiques des indigènes, tout à coup un perçant cri de guerre s'élève dans les airs. Une bande de guerriers farouches, les Matabélés, fond à l'improviste sur les émigrants sans défense, les massacre jusqu'au dernier et s'en retourne, emportant le bétail, et emmenant trois enfants qu'on ne revit jamais.

Averti du terrible désastre, Potgieter, avec son compagnon Sarel Cilliers, avise aussitôt aux mesures à prendre. Les Boers, jusque-là fermiers ou pasteurs tranquilles, s'improvisent guerriers et tacticiens. Sur les bords de la rivière Wilge, ils établissent leur premier « laager » : les chariots forment un camp retranché, affectant la forme d'un carré, fermé de tous côtés par les chariots ; le timon de chaque chariot est ramené sous le chariot suivant, les roues sont immobilisées ; derrière ce rempart rapidement installé, les femmes, les enfants sont en sûreté ; entre les intervalles des chariots, on installe des branches d'épines et, quand l'ennemi est proche, on chasse dans l'enceinte la plus grande part possible de bétail.

L'ASSAUT D'UN LAAGER

Le 29 octobre, le premier laager fut attaqué par un nombre formidable de Matabélés : les Boers n'avaient à leur opposer que 32 cavaliers, qui durent bientôt se retirer derrière le rempart de chariots contre lequel les Matabélés s'élancent en poussant de terribles clameurs : les Boers les laissent s'approcher jusqu'à trente pas, et tirent. Les sauvages, après une minute d'hésitation, s'élancent en colonnes épaisses sur les cadavres des premiers rangs, se baissent sous leurs boucliers de peau, chargent les wagons jusque tout près des roues et, avec des cris aigus qui dominent presque le bruit des fusils, s'efforcent d'arracher les branches d'épines, tirant les wagons avec une telle violence qu'ils les font avancer de plus de six pouces. Les Boers abattent chaque homme qu'ils visent, tandis que les femmes chargent les fusils de leurs maris et de leurs frères. Au bout d'une demi-heure, les Matabélés se retirent, laissant cent cinquante cadavres autour du laager ; on trouva plus de onze cents sagaies dans l'enceinte du camp, et soixante-douze plantées dans la tente d'un seul chariot.

LA LUTTE CONTRE LES SAUVAGES. — UNE TRAHISON DES ZOULOUS

Cette première bataille devait être suivie d'une lutte presque incessante pendant de longs mois : tantôt contre les Zoulous, tantôt contre les Cafres.

Réunis désormais sous les ordres d'un seul chef, Pieter Retief, les émigrants se dirigent vers le Natal, et en janvier 1838 campent sur les bords fertiles de la Tugela. Retief avait obtenu du chef zoulou Dingaan la cession des terres entre la Tugela et Port-Natal. De grandes fêtes célébrèrent cet accord. Le dernier jour de ces réjouissances guerrières, Dingaan invite Retief et les Boers qui l'accompagnent à pénétrer dans son palais; il exige que les Blancs laissent leurs fusils hors de l'enceinte; par une imprudence fatale, le trop loyal et trop confiant Retief se soumet à cette exigence. Dingaan le fait asseoir à son côté et le spectacle commence : deux régiments, les « peaux de boucliers blancs » et les « peaux de boucliers noirs » exécutent des danses et des chants. Peu à peu, sous prétexte de manœuvres, ils entourent étroitement le petit groupe des étrangers. Soudain Dingaan pousse un cri : « Tuez les malfaiteurs ! » et, d'un bond, les sauvages fondent sur les Blancs, les saisissent par les pieds, les traînent jusqu'à une colline voisine et leur fracassent le crâne à coups de massue. Par un raffinement de cruauté, ils imposent à Retief le spectacle du supplice de ses compagnons; il est égorgé le dernier, et les bourreaux lui arrachent le cœur et le foie; des 66 Boers et des 30 Hottentots fidèles qui accompagnaient Retief, pas un ne revint. Puis les Zoulous se hâtent de surprendre pendant la nuit les Boers campés sans défiance sur les bords de la rivière des Bosmans. Ils en égorgent un grand nombre. Au petit jour, les survivants réussissent à former les chariots en carré et repoussent enfin les assaillants. Mais 531 cadavres dont 185 enfants encombrent les chariots; dans un seul, 50 corps sont étendus côte à côte. C'est le plus grand désastre qu'aient subi les malheureux émigrants : aujourd'hui encore la petite ville qui s'élève près de ce lieu funeste porte le nom de « Weenen » (Larmes).



UNE FAMILLE BOER EN ROUTE POUR LA FERME D'HIVER.

Bien différente de l'existence sédentaire de nos paysans est celle des fermiers boers. Ils possèdent d'ordinaire plusieurs fermes, dans des régions très éloignées les unes des autres. Une période de sécheresse, de grêle, d'orages, vient-elle à sévir sur leur contrée, vite ils émigrent, traversant fleuves, montagnes, prairies, avec leur famille rassemblée sur le légendaire char à bœufs et le bétail qui constitue toute leur fortune.

LE « TREK » VENGEUR. — LA VICTOIRE.

Le trek allait-il se poursuivre? Ce furent





ATTAQUE D'UN CAMP BOER PAR LES MATABÉLÈS.

...ière leurs chariots, qui leur servaient de rempart, ils laissaient approcher les Matabélès ...és par leurs femmes qui chargeaient leurs fusils, abattaient leur homme à chaque coup.



Une ferme boer dans le Veldt.

Le Veldt est une immense plaine sèche et aride qui s'étend à l'ouest du Transvaal et de l'État d'Orange. Çà et là, très éloignées les unes des autres, on aperçoit les fermes des paysans boers.

les femmes qui relevèrent le courage attristé des Boers : leurs exhortations passionnées firent décider la poursuite du « trek », un trek vengeur et conquérant.

Un nouveau chef, Andries Pretorius, avait remplacé l'infortuné Retief : une expédition contre Dingaan fut décidée : 400 cavaliers et 57 chariots destinés au laager furent réunis. Pretorius donna au petit corps une organisation militaire rapide et marcha à l'ennemi ; tous les matins, les Boers renouvelaient le serment solennel de célébrer toujours, eux et leurs descendants, l'anniversaire du jour prochain où Dieu leur donnerait la victoire. La victoire fut éclatante.

Après un mois de marche en avant, la petite troupe de Pretorius établit son laager derrière un coude de Bloedriver, « la rivière sanglante », le 15 décembre au soir, dans le voisinage des bandes de Dingaan. Au lever du jour, les Zoulous donnent l'assaut ; en dépit d'un feu mortel, quatre fois ils se ruent sur les chariots en faisant retentir leurs chants de de guerre : les Boers n'ont plus le temps



Monument élevé en mémoire de la bataille de Majuba.

A Majuba, en 1881, les Boers, commandés par le général Joubert, battirent les Anglais. A la suite de cette bataille, Gladstone leur accorda l'indépendance. Chaque année, jusqu'à la guerre actuelle, les Boers, venus dans leurs lourds chariots de tous les points du Transvaal, célébraient l'anniversaire de cette victoire.

même de charger leurs fusils à la baguette, puisent au hasard dans les tas de poudre disposés sur les chariots. Après un quatrième échec, les Zoulous hésitent : Pretorius charge à la tête de quelques cavaliers et réussit à les prendre entre deux feux. Bientôt la déroute des sauvages est complète : 3000 Zoulous sont restés sur le terrain, et, — fait unique peut-être dans les annales des guerres de tous les temps, — les vainqueurs n'ont que trois blessés.



Traversée d'une rivière sur un bac.

Les moyens de communication sont assez primitifs au Transvaal. La plupart des rivières n'ont pas de ponts. Pour les traverser, on fait usage d'un bac tiré par des cordes et sur lequel on installe chariot, bœufs et voyageurs.

Fidèles à leur serment, depuis 1838 les Boers célèbrent, chaque 16 décembre, leur grande fête nationale. Par une fatalité singulière, c'est à cette date du 16 décembre 1899 qu'ils ont remporté leur brillante victoire de Colenso, où 3000 Anglais, chiffre fatidique, restèrent sur le terrain, tandis que les descendants des « trekkers » avaient seulement 4 morts et 14 blessés.

Une dernière étape du « grand trek », et la plus dramatique, fut l'entrée de Pretorius dans la capitale de Dingaan : le traître zoulou, en fuite avec toute la population, avait incendié le village. Mais les Boers retrouvèrent, sur la montagne voisine, les squelettes des leurs, les crânes déformés par les terribles massues des sauvages : le squelette de Retief fut reconnu, à côté d'une valise contenant l'acte, signé de Dingaan, qui cédait le Natal aux Boers.

Mais cette fois, le « trek » avait conquis son domaine. En septembre 1840, le conseil de la nation, le Volksraad proclamait la République du Natal et envoyait au gouverneur anglais du Cap un respectueux message demandant la reconnaissance du nouvel État et l'alliance de l'Angleterre : la réponse était attendue avec confiance. Pouvait-on leur disputer cette libre terre, à eux qui l'avaient arrosée de leur sang?

Mais l'Angleterre refusa l'alliance, la reconnaissance même de la République du Natal : car « Sa Majesté britannique ne pouvait reconnaître l'indépendance de ses propres sujets ». — Les treks avaient été inutiles : l'impérialisme poursuivait et réclamait les Boers : au Natal comme au Cap, les Anglais les voulaient pour « sujets »; en 1843, ils annexaient purement et simplement la République pastorale de Retief.



JOHANNESBURG A L'ORIGINE.

Johannesburg, à sa fondation, ne comptait que quelques maisons disséminées dans la plaine. Depuis la découverte des mines d'or du Rand, Johannesburg est devenu une ville importante.

NOUVELLE OPPRESSION. — NOUVEL EXODE.

Ainsi tant d'efforts, un héroïsme de quatre années dépensées en batailles quotidiennes demeuraient sans résultats! Pas un instant les Boers ne songèrent à se soumettre. Un seul salut s'offrait : le trek, le trek aventureux et incertain vers une nouvelle patrie, une nouvelle liberté. Les chariots étaient là, toujours prêts. Sans provocation, sans bruit, les pasteurs errants se remirent en marche; ils reprirent le chemin des montagnes, libres d'Anglais encore, firent franchir le Drakensberg aux lourds chariots et installèrent leurs laagers dans les plaines de l'Orange et du Transvaal : les laagers devinrent républiques, le campement de Pretorius devint Pretoria. Les Anglais protestèrent, provoquèrent, attaquèrent : les Boers furent victorieux à Modder River.

LE SECRET DE L'AVENIR.

Enfin leur indépendance est reconnue : l'héroïque obstination des migrateurs à s'en aller, à travers tous les obstacles, jusqu'à l'air et à la terre libres, avait pour un temps lassé l'avidité de ceux qui se prétendaient les maîtres. Les chariots s'arrêtèrent en paix provisoire, attelés seulement pour les paisibles petits « treks » d'automne et de printemps. Des laagers en pierre eurent le temps de grandir autour des chars à bœufs : les républiques du Transvaal et de l'Orange s'organisèrent en États modernes, sans perdre la tradition pastorale, sans oublier les Potgieter, les Retief et les Pretorius. — On sait comment cette troisième patrie fut à son tour envahie.

Maintenant que les Anglais, toujours plus nombreux, ont empli les vastes prairies et forcé les laagers à coups de canon, que vont devenir les républiques de Pretorius? Peut-on songer un instant, après cette histoire tragique d'un peuple toujours en marche, toujours debout dans le danger, qu'elles acceptent cette fois la soumission tant de fois refusée? On ne peut encore préjuger le résultat décisif de la guerre actuelle. Pourtant les chars à bœufs sont là encore, pareils et résistants. Et l'âme des « trekkers » est demeurée la même, avide d'une liberté achetée à tout prix. N'allons-nous pas voir quelque jour se reformer le lent cortège, et le peuple de pasteurs, quittant les villes esclaves, reprendre la marche errante derrière les chariots, forcer le passage au prix de son sang et chercher, au delà des hommes venus d'Europe, une plaine où la vie puisse être indépendante? Des montagnes à franchir encore, des fleuves à traverser, des combats acharnés à soutenir et, peut-être, là-bas, derrière les Anglais, de nouveaux Dingaan à maîtriser attendent le cortège des patriarches errants! Mais la tradition les soutient, plus forte que tout péril et que toute raison : suivant leur destin, sans savoir si leur conquête sera jamais certaine, ils marchent vers la liberté.

O O O



LE DÉPART DE LA DILIGENCE. — D'APRÈS LE TABLEAU DE BOILLY

La diligence va partir; pour faire le trajet de Paris à Marseille, elle mettra huit jours, pendant lesquels les voyageurs resteront serrés l'un contre l'autre dans la lourde voiture. Personne aurait-il été assez audacieux pour annoncer que moins de cent ans après on accomplirait le même voyage en douze heures!

LE BILAN D'UN SIÈCLE

CENT ANS D'AUDACE DANS LES ARTS ET LES SCIENCES

Si chaque siècle est caractérisé par la tendance qu'on y a vu dominer, l'honneur du dix-neuvième siècle sera sans doute d'avoir, dans tous les ordres d'activitée montré une hardiesse dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Dans cette march, en avant du siècle, la France a eu une large part, et c'est d'elle souvent qu'est venue l'initiative. Rappeler les magnifiques efforts des hommes qui nous ont précédés, c'est montrer l'obligation qui s'impose à nous, leurs héritiers, de ne pas démériter, mais au contraire de conserver intacte et d'entretenir dans notre pays cette flamme généreuse, cette ardeur et cet esprit d'entreprise qui mènent aux grandes découvertes et font franchir à l'humanité une nouvelle étape dans la voie du progrès.

○ ○ ○

VERS le milieu du second Empire, un critique célèbre et peu suspect de bienveillance excessive à l'égard de son temps assurait que « les soixante premières années du XIXe siècle étaient plus de la moitié d'un grand siècle ».

Ce jugement, le reproduirait-il, en le complétant, aujourd'hui que le destin de ce siècle s'est achevé? Il faut le croire : les quarante dernières années ne nous ont épargné ni les deuils, ni les tristesses; mais ne soyons pas injustes envers la destinée : les sujets de joie et d'orgueil ne nous ont pas non plus manqué; et quant à l'esprit français lui-même, on n'aperçoit pas qu'à travers les jours sombres ou prospères il ait perdu de sa vigueur et de sa fécondité. Toutefois, la modestie sied à qui juge son temps : c'est la postérité qui a décerné au XVIIe siècle le titre de *grand*; le XVIIIe n'est pas assuré qu'on lui conserve l'ambitieux surnom « siècle de la raison »! dont il s'est décoré lui-même.

Laissons donc à ceux qui viendront après nous le soin de décider si notre siècle fut grand. Mais qu'il ait cherché du moins, par une incessante impatience du mieux dans tous les ordres de l'activité humaine, à mériter ce beau titre, c'est sans doute ce qu'on ne lui contestera pas. Et si le respect des règles et de la tradition semble être le trait caractéristique du XVIIe siècle, nul ne niera que l'audace, audace périlleuse parfois, parfois audace féconde en résultats merveilleux, ait été la marque commune et singulière de nos artistes, de nos écrivains, de nos savants. En peinture, en sculpture, en musique, comme dans la littérature et dans les sciences, ç'a été un même désir de tenter des voies nouvelles. Cette hardiesse généreuse est le trait com-

mun par lequel se ressemblèrent tous ceux qui ont marqué dans le siècle.

DANS LES BEAUX-ARTS, LA FAVEUR EST ALLÉE AUX RÉVOLUTIONNAIRES.

L'exemple qu'en donnent les beaux-arts est frappant. Gros, le peintre si hardi déjà pour son temps et si neuf, n'est pas mort, que

C'est de 1821 que date le *Virgil* *troduisant Dante aux enfers*. Et il pas inutile de rappeler que le premier salua, dès son apparition, le génie de l'art était un jeune écrivain qui faisait alors débuts comme critique d'art, en attend qu'il conquît la gloire comme historien, com orateur et comme homme d'État : Adol Thiers. « Aucun tableau, disait-il, ne rév



LE RADEAU DE LA « MÉDUSE », D'APRÈS LE TABLEAU DE GÉRICAULT (MUSÉE DU LOUVRE.)

L'un des premiers, Géricault manifesta en peignant ce célèbre tableau cet esprit d'audace, hardi et teur, qui devait être dans toutes les branches de l'activité humaine la marque de notre siècle. Rom avec certaines traditions routinières pour ne plus rechercher que la vie, le mouvement, la couleur, contribuent tant à l'intérêt dramatique de cette composition superbe, Géricault montra la voie à école romantique de peinture.

deux hommes ont paru, l'un qui montre la route à l'école qui va naître, c'est Géricault, l'auteur, mort trop jeune, du *Cuirassier blessé* et du *Radeau de la Méduse*; l'autre qui donne son maître à cette école, c'est Delacroix.

Maître, le mot n'est pas tout à fait exact : car Delacroix — c'est le signe de l'originalité suprême — n'eut pas de disciples. Mais son nom domine bien véritablement toute la période romantique de l'histoire de l'art; à défaut de son enseignement, son exemple achève d'affranchir les artistes nouveaux du joug des superstitions surannées et leur persuade de rechercher, aux dépens même d'une froide régularité, la vie, le mouvement, la couleur.

mieux, à mon avis, l'avenir d'un grand pei que celui de M. Delacroix. Je ne sais souvenir des grands artistes me saisit à aspect; j'y retrouve cette puissance sauva ardente, mais naturelle, qui cède sans effo son propre entraînement. »

Nous n'avons pas ici à suivre la car de Delacroix, ni même à rappeler ses ch d'œuvre qui témoignent d'un art pe incorrect et tourmenté, mais incompara ment expressif et profond. Nous ne pou pas cependant ne pas rappeler la diverg fameuse des coloristes et des dessinat s'abritant les premiers du nom de Delac les seconds du nom d'Ingres.

C'était en réalité, sous d'autres nom



L'Industrie au début du siècle. — Le Premier Consul visitant une manufacture de tissage, en 1802, d'après un dessin de J.-B. Isabey. (Musée de Versailles.)

Sous l'impulsion des découvertes dues aux efforts des grands savants et inventeurs de notre siècle, l'industrie subit en moins de cent ans de prodigieuses transformations. Quel frappant contraste entre cet atelier de tissage que nous représente Isabey, avec ses nombreux métiers qui exigeaient de grandes dépenses de main-d'œuvre, et nos usines modernes, avec leurs machines qui ont complètement bouleversé les procédés de travail!

querelle éternelle de l'esprit novateur et de l'esprit de tradition. En fait, il se trouve que ce dernier était, lui aussi, représenté cette fois par un très grand artiste. Chose curieuse toutefois : si l'on devait juger du caractère par les œuvres, il semblerait que le plus calme, le plus olympien des deux rivaux dans la lutte, ce dût être l'auteur de l'*Apothéose d'Homère*. Il n'en était rien. Le plus intolérant et le plus irritable des deux, il ne semble pas que ç'ait été Delacroix. Un peu avant l'ouverture de cette Exposition de 1855 qui, en étalant pour la première fois à tous les yeux la richesse de l'art français dans la première moitié du siècle, marqua une grande date dans l'histoire même de notre peinture, Delacroix entra subrepticement dans la salle où les Ingres étaient déposés : « Là, disait-il plus tard à M. Amaury Duval, j'ai pu examiner de près, par terre, le *Plafond d'Homère*; je n'ai jamais vu exécution pareille, c'est fait comme les maîtres, avec rien; et de loin tout y est ». — Or, pendant la visite de Delacroix, Ingres était entré et avait salué froidement son rival. Puis, quand celui-ci fut sorti, appelant un garçon :

« Ouvrez toutes les fenêtres, lui cria-t-il; ça sent le soufre, ici! »

Le soufre! Et en effet le romantisme, de son propre aveu, n'est-ce pas Satan? n'est-ce pas Méphistophélès? n'est-ce pas l'horrible, le grimaçant, le tourmenté? Le plus amusant, c'est que Delacroix n'eût pas été, en s'exceptant lui-même naturellement, très éloigné de souscrire au jugement de son ennemi. Oui, Delacroix, ce romantique, ce révolutionnaire, professait l'admiration la plus vive, en littérature et en musique, pour les génies les plus classiques, un Virgile, un Racine, un Mozart. Berlioz l'indignait avec ses excès et ses bizarreries.

« Je sais, disait-il, que l'on me compare souvent à lui; mais

Je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Se croyait-il lui-même par hasard le docile écolier de la tradition? — En tout cas, par ses sentiments comme par son œuvre, ce génie complexe et puissant reste isolé.

Ses contemporains n'en jugeaient peut-être pas ainsi. Ils aimaient à rapprocher du



Une transformation dans l'art du paysage. — Coucher de soleil, d'après le tableau de Th. Rousseau.
Avec Corot, Millet, Rousseau, avec tous les grands paysagistes de notre siècle, l'art du paysage se transforme. Aux paysages apprêtés du siècle dernier, ces artistes substituent des visions plus proches de la réalité, et chacun d'eux, tout en gardant son originalité, s'efforce d'être un interprète exact des mille aspects de la Nature.



Cliché [Braun, Clément et Cie

La vie aux champs. — Les glaneuses, d'après le tableau de Millet. (Musée du Louvre.)
Quelle impression neuve et saisissante de la nature nous donnent les tableaux de Millet! C'est la vie des champs, c'est le labeur des paysans que nous retrace le grand artiste.

sien des noms qu'ils destinaient à une égale célébrité, ceux d'Eugène Devéria et de Louis Boulanger : à entendre les romantiques, le premier « avait ressuscité et éclipsé Véronèse » avec sa *Naissance de Henri IV*; quant au second, qui était un ami particulier de Victor Hugo, « ce n'eût pas été assez, dit Maxime Du Camp, traduisant la pensée de ses amis, du Tintoret et du Titien pour lui préparer sa palette ».

La postérité s'est chargée de remettre les choses au point. Mais il n'importe; ce qui chez les peintres de ce temps, grands ou médiocres, séduit d'abord l'opinion publique, c'est ce qu'elle découvre ou ce qu'elle croit découvrir en eux de hardiesse et de nouveauté.

Et remarquons-le : la sympathie du siècle n'est pas partiale; elle s'adresse tour à tour ou tout ensemble aux écoles les plus diverses; elle va des poétiques et vaporeux paysages de Corot aux puissantes études de Théodore Rousseau, aux compositions saisissantes de Millet; elle va des brutalités savantes de Courbet à l'idéalisme vigoureux de Puvis de Chavannes. Mais, si variées que soient les théories de ces maîtres, l'accord se fait sur un point : tous ils ont, en dehors des sentiers battus, essayé, par un vigoureux effort de leur personnalité, d'atteindre la vérité ou ce qu'ils ont nommé de ce nom.

Même mouvement dans la sculpture. Elle est par excellence l'art du nu et du symbole, l'art des vérités essentielles. Qui donc marque pourtant la grande date de l'histoire de la sculpture française de notre siècle? Est-ce l'œuvre la plus parfaite? Non, tant s'en faut, mais c'est la plus audacieuse, la plus vivante, la plus neuve! C'est le bas-relief de Rude à l'Arc de Triomphe, *la Marseillaise*.

Jamais les progrès de la musique n'avaient été si rapides.

Mais c'est en musique surtout que cette tendance d'esprit du siècle s'est révélée. Aucune époque peut-être n'a compté plus de grands musiciens : allemands, italiens, français, nous en avons applaudi à Paris, pour leur verve et leur abondance : Rossini; pour leur style impeccable : Mendelssohn; pour leur poésie : Schumann; pour leur puissance dramatique : Meyerbeer; pour leur élégance aisée : Auber. Mais, au-dessus de

tous ces noms et d'autres encore aussi justement fameux, il en est deux qui s'élèvent d'une supériorité éclatante, incontestable : Beethoven et Wagner, deux révolutionnaires, nourris de la tradition sans doute, mais qui ne trouvèrent qu'en eux-mêmes, par cet effort profond du génie qu'aucun exemple n'enseigne, ces chants jusque-là inentendus, d'une intensité expressive incomparable.

Et quel est, après eux, celui dont le nom est aujourd'hui le plus populaire? C'est un compositeur qui leur est sans doute inférieur à l'un et à l'autre, ce Berlioz, ami de l'étrange et du bizarre, médiocrement instruit de son art, dénué de souplesse dans l'invention mélodique, mais qui, par son éclat, sa couleur, son dédain des procédés vieillis, apparaît à tous, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus audacieux des musiciens.

Certes, d'ailleurs, ces novateurs ne triomphent pas sans lutte. contre eux l'intérêt et la routine se coalisent. Mais, pour venir à bout de l'obstacle, il n'a pas fallu des siècles : d'une génération à l'autre, le progrès s'est accompli, définitif, et c'est au parti de l'audace que le public est gagné. Qui n'a lu chez quelques contemporains le récit de la première représentation du *Tannhauser* à Paris en 1861? « Un dernier ennui, mais colossal, dit Mérimée dans une lettre à l'Inconnue, a été *Tannhauser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre, et pour faire commencer des applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait, mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait, sous la loge de Mme de Metternich, que les Autrichiens prenaient la revanche de Solferino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs, et qu'on se *tanne aux airs*. Tâchez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne préparation pour cet infernal va-



LES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES. — FORMATION D'UNE BARRICADE EN 1830, D'APRÈS UNE LITHOGRAPHIE DE BELLANGÉ.



La Bataille de l'Alma (1854), d'après le tableau de Pils. (Musée de Versailles.)

C'est surtout quand on étudie notre histoire militaire, si glorieuse en ces cent dernières années, que l'audace apparaît bien comme la vertu dominante de notre siècle. « Nos soldats ne marchent pas, ils courent, » écrivait le maréchal de Saint-Arnaud au lendemain de la bataille de l'Alma, une de nos plus brillantes victoires.

carme. Le fiasco est énorme : Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie. »

Qu'Auber serait surpris, s'il revenait au monde ! Wagner aujourd'hui règne à l'Opéra, Berlioz dans nos salles de concert, et c'est *Haydée* et *les Diamants de la Couronne* qu'on relègue à l'Opéra Populaire, où encore ils ne font pas leurs frais ! Dédain excessif d'ailleurs et peu équitable, mais qui fait bien juger de la direction du goût public : le peuple lui-même s'est laissé gagner aux sentiments des connaisseurs et des artistes ; il est comme la fortune : ce sont les audacieux qu'il favorise.



AVANT LES CHEMINS DE FER. — UNE DILIGENCE EN 1830.

Traînées par un attelage de 6 chevaux, ces lourdes voitures constituaient cependant un progrès considérable sur les véhicules qui, au début du siècle, transportaient les voyageurs à travers la France.

UNE BATAILLE LITTÉRAIRE.

Il n'est point dans tout le cours de notre histoire littéraire d'épisode plus célèbre que celui de la *révolution* romantique. Car c'est bien là le nom qui reste à l'éclatante et fougueuse tentative des poètes de 1830. Par quels caractères essentiels peut-on définir le romantisme ? De qui procède-t-il et de quelles circonstances ? Autant de points sur lesquels les critiques discutent. Mais sur cette idée d'une *révolution* accomplie par les romantiques, tout le monde s'accorde ; elle est de-



LES PREMIERS PAQUEBOTS À VAPEUR. — LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE EN 1825, D'APRÈS UNE LITHOGRAPHIE D'EUGÈNE LAMI.

Quel bouleversement dans les mœurs, à l'apparition de ces premiers paquebots à vapeur, bien rudimentaires pourtant, si l'on en juge par celui-ci. A l'avant, se trouve une calèche qu'on transporte avec ses propriétaires. Les voyageurs, groupés sur le pont, n'ont l'air qu'à demi rassurés. On n'avait pas encore une pleine confiance dans ces machines à roues et l'on tremblait pour faire une traversée maintenant si aisée !

venue populaire. Et cette révolution, comme bien d'autres, fut mélangée de bien et de mal; on en peut déplorer les excès, les erreurs : dans son ensemble, il n'est pas contestable que, par son caractère libérateur, par l'audace juvénile qui l'anima, elle ait pour jamais conquis l'âme des hommes de ce siècle.

Aujourd'hui encore, après soixante-dix-ans écoulés, nous ne pouvons relire sans joie et sans sympathie les amusants récits de la première représentation d'*Hernani.*



Thiers « le libérateur du territoire », acclamé à la Chambre des Députés; d'après le tableau de Ullmann. (Musée de Versailles.)

C'est au milieu de ses malheurs qu'une grande nation sait donner au monde la mesure de son énergie, de son courage et de sa hardiesse. La France vaincue en 1870 s'est ressaisie aussitôt, soutenue dans son œuvre de relèvement par des hommes de cœur qui, comme Thiers, surnommé le Libérateur du territoire, ont mis leur talent et leur audace au service de la patrie.

Une députation d'auteurs classiques avait adressé à Charles X une supplique pour lui demander d'interdire une pièce qui devait être un défi au respect de toutes les traditions, à toutes les règles du bon sens et du bon goût. Le roi les avait éconduits : « En pareille occurrence, avait-il dit, je n'ai d'autre droit que celui de ma place au parterre ».

Démarche avortée donc, mais qui pouvait tout laisser craindre. Les claqueurs de théâtre eux-mêmes n'étaient-ils pas soudoyés, et ne devaient-ils pas faire défection? Les romantiques résolurent de se passer de leur concours douteux. Mais par qui les remplacer? Par des artistes, apprentis peintres et sculpteurs que les amis du poète, Gérard de Nerval surtout, allèrent racoler dans les ateliers romantiques. Pour signe de ralliement, on leur distribua des cartes rouges timbrées du mot espagnol *hierro*, fer.

Théophile Gautier, pour sa part, devait amener une escouade de six combattants : il se mit à leur tête, reconnaissable à ses longs cheveux et à son *gilet rouge*. Gilet célèbre qui, d'ailleurs, était un pourpoint : c'est Gautier lui-même qui rectifie l'erreur accréditée sur cet important sujet; ce pourpoint, le jeune homme l'avait commandé expressément, au grand émoi de son tailleur, qui avait peur des railleries de ses confrères, et il en avait surveillé l'exécution. Quoi qu'il en soit, dès deux heures de l'après-midi, Gautier et les autres chefs de groupes avec leurs compagnons pénétraient dans la salle de spectacle et se logeaient les uns au parterre, « prêts à donner avec ensemble sur les Philistins au moindre signe d'hostilité »; les autres « aux places hautes, aux recoins obscurs du cintre, sur les banquettes de derrière des galeries, à tous les endroits suspects et dangereux où pouvait s'embusquer dans l'ombre une clef forée, s'abriter un claqueur furieux, un prudhomme épris

de Campistron et redoutant le massacre des bustes par des septembriseurs d'un nouveau genre. »

Un peu avant huit heures, les gens graves firent leur entrée. « L'orchestre et le balcon, dit Gautier, étaient parés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle. » Enfin les trois coups retentissent; le rideau se lève : dès les premiers mots du second vers, les partis se déchaînent.

On se souvient du début d'*Hernani*. La duègne est seule; elle entend frapper et dit :

Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier
Dérobé....

A ce rejet hardi, les classiques s'indignent; les romantiques applaudissent. Dès lors, c'est une succession de murmures qui semble à chaque instant annoncer de nouvelles tempêtes.

C'étaient pourtant les plus fous cette fois qui se trouvèrent les plus sages. L'événement leur donna raison : au bout de peu de temps, le succès d'*Hernani* ne fut plus douteux pour personne : ici encore l'audace, — l'audace du génie, — avait vaincu.

Victoire qui ne fut pas sans retour, il est vrai. Un moment vint où l'opinion se détacha du drame romantique et s'éprit à nouveau de formes d'art plus simples. N'importe : l'esprit qui avait animé la révolution romantique, sinon toutes les œuvres du romantisme, l'esprit de nouveauté, de liberté, de vérité, de hardiesse, subsistait, et c'est lui qu'on retrouve jusque dans les tentatives en apparence les plus opposées au romantisme.

Quand parurent les premières œuvres de l'école réaliste, quelles révoltes ou quelles réserves, d'ailleurs justifiées, elles provoquèrent ! Mais, en dépit d'excès et d'exagérations regrettables, elles attestaient le légitime souci de traduire la réalité telle qu'elle est.

Ce goût de la nouveauté hardie peut d'ailleurs nous rendre injustes envers les écrivains comme envers les artistes. De là, par exemple, le discrédit momentané de certains auteurs que leur bon sens et leur probité devraient nous faire estimer. Tout n'est pas bon dans ce goût de la nouveauté et de la hardiesse quand même. Mais il faut l'avouer : ceux que nous écoutons, ceux que nous prenons le plus volontiers pour guides, ce ne sont plus ceux dont l'art et la pensée suivent à mi-côte les voies accoutumées et sûres. Ce sont ceux qui se frayent hardiment leur chemin jusqu'aux sommets d'où la vérité se découvre sans voiles, d'où la vue aussi s'étend vers des horizons plus larges, d'où l'esprit s'élance vers des espérances sans limite.

LE PLUS GRAND GÉNIE SCIENTIFIQUE DU SIÈCLE.

Ces espérances, les moralistes peuvent bien les concevoir; mais elles ne se réaliseraient pas sans les découvertes des savants.

Dans le domaine de la science, à vrai dire, notre siècle n'a pas apporté un esprit différent de celui qui avait inspiré les savants des autres siècles. De tout temps, en effet, les savants ont eu une sorte de confiance méthodique et hardie dans le progrès indéfini de la science, ils ont toujours aspiré à dépasser sans cesse les bornes des connaissances acquises. Mais ce mouvement s'est accéléré par le mouvement même; les découvertes sont nées des découvertes, et, avec le poète, nous sommes tentés d'affirmer que jamais encore la pensée scientifique n'avait osé donner

Une aussi téméraire envergure à son vol.

Nous ne pouvons ici ne fût-ce qu'esquisser le récit des travaux des grands génies scientifiques de notre siècle, ceux des physiciens, un Ampère, un Biot, un Fresnel; des chimistes, depuis Chaptal jusqu'à J.-B. Dumas et à Berthelot; des astronomes, de Laplace à Leverrier; de tous ceux qui, depuis Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire jusqu'à Broca et à Claude Bernard, ont renouvelé les sciences naturelles, fondé la paléontologie, la biologie, l'anthropologie, la physiologie; des médecins enfin et des chirurgiens illustres, depuis Broussais et Magendie jusqu'à Charcot, le premier dont l'autorité ait donné définitivement droit de cité dans les sciences aux phénomènes jusque-là suspects de l'hypnotisme.

Mais comment ne pas citer à part le nom de l'homme au grand et bienfaisant génie qui a rempli de sa renommée la seconde moitié de notre siècle, de ce Pasteur, qu'il ne faut pas moins admirer pour l'unité des vues philosophiques qui engendrèrent et dirigèrent tous ses travaux que pour l'importance de ses découvertes et la fécondité de ses théories? Quel souvenir que celui de cette séance de la fin de 1885 à l'Académie des sciences où Pasteur, dans une note aussi émouvante que modeste, annonça à l'illustre compagnie qu'il avait découvert le vaccin de la rage ! Célèbre déjà par la guérison, si magnifiquement fructueuse, des maladies de la bière et des vers à soie, du charbon des animaux et du choléra des poules, il avait été encore grandi aux yeux de l'humanité par ses découvertes sur les maladies virulentes : n'avaient-elles pas donné naissance, en effet, aux procédés de l'antisepsie et, par là, fait accomplir, du jour au lendemain, à la médecine et à la chirurgie, le plus assuré, le plus prodigieux de leurs progrès? Mais ce



LES DÉBRIS DE LA COLONNE VENDÔME, EN 1871, D'APRÈS UN DESSIN DE PILS (1871).

Les statues mêmes ont leur histoire. Brisée, renversée, puis replacée plusieurs fois, au cours du siècle, la statue de Napoléon, qui se dresse au sommet de la colonne Vendôme, se ressentit souvent des violences et des revirements de la foule.

jour-là quelque chose reparut en nous de cette admiration et de cette foi que les poètes prêtèrent aux hommes des époques mythologiques à l'égard des héros destructeurs de monstres. Il semblait que désormais nulle espérance ne dût plus paraître trop audacieuse : si la rage était vaincue, de quelle maladie la méthode nouvelle ne permettrait-elle pas de triompher? Et, chose admirable! cet enthousiasme, qui pouvait n'avoir qu'un jour, s'est trouvé durable! Rien n'ébranlera plus désormais la confiance des hommes dans la fécondité des théories de Pasteur, et quand l'un des plus grands parmi les élèves du maître, quand le docteur Roux découvrit le vaccin de l'horrible diphtérie, le monde en accueillit la nouvelle avec de nouveaux transports d'admiration et de reconnaissance; mais il n'en éprouva point de surprise. Il sait, en effet, il sait de science certaine, que le choléra, que la phtisie, se guériront demain, comme se guérissent aujourd'hui la rage et le croup. Le principe est trouvé, il suffit maintenant que ses fécondes conséquences se développent l'une après l'autre. Ce n'est qu'une affaire de temps; mais le succès n'est pas douteux. Notre incrédulité serait pour ceux qui essayeraient aujourd'hui de nous faire renoncer à des espérances si justifiées.

LES APPLICATIONS DE LA SCIENCE ONT CHANGÉ LES CONDITIONS DE LA VIE SOCIALE.

Celles que lui ont fait concevoir les applications de la science, de plus en plus diverses, de plus en plus puissantes, ne souffrent pas davantage de se laisser arrêter dans leur essor.

Depuis Richard Lenoir, Philippe de Girard et Jacquard, toutes les branches de l'industrie se sont transformées. Partout la machine a remplacé la main de l'ouvrier et multiplié la production dans des proportions qui eussent paru jadis invraisemblables. L'immense usine a partout remplacé les petits ateliers familiaux d'autrefois, changé les conditions de la vie ouvrière et les données anciennes des problèmes économiques. Et quelle révolution que celle opérée du jour où les chemins de fer et le télégraphe ont, dans des proportions inouïes, abrégé les distances!

Avouons-le, il a fallu vaincre bien des résistances et des appréhensions.

C'est en 1837 que fut inaugurée la ligne partant de Paris et destinée au transport des voyageurs. Le point extrême du voyage était Saint-Germain. Nous sourions; on ne souriait guère alors. Que redoutait-on? Un accident peut-être; et sûrement des fluxions de poitrine : un savant pessimiste avait affirmé



Cliché] [Braun, Clément et Cie.

UNE GRANDE FÊTE POPULAIRE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. — LES RÉJOUISSANCES DU 14 JUILLET À PARIS ; TABLEAU DE ROLL.

que la température des tunnels, cinq fois plus basse que celle de l'air extérieur en été, ne manquerait pas d'être funeste aux voyageurs corpulents et sujets à la transpiration.

Enfin, le 26 août, l'inauguration officielle eut lieu : « La musique de la garde nationale, dit Maxime Du Camp, joua des fanfares pendant le trajet ; on fit des discours ; personne ne s'enrhuma sous les tunnels ; la locomotive n'éclata point ; les wagons ne déraillèrent pas, et l'on put croire qu'un voyage en chemin de fer n'était pas nécessairement mortel. »

De ce jour notre réseau de chemins de fer n'a cessé de se développer, oh ! bien lentement d'abord et au milieu de toutes sortes d'obstacles : l'aveuglement de certains hommes politiques, le sentimentalisme niais de quelques hommes de lettres, les appréhensions des localités timides, des aubergistes des grandes routes, des entrepreneurs de transports par diligences, se coalisèrent contre la merveilleuse invention et n'eurent pas de peine sans doute à persuader d'abord la foule. « Quand nous ouvrîmes le chemin de Versailles, rive droite, le 2 août 1839, dit l'ingénieur Serdonnet, on nous jeta des pierres à notre entrée dans la gare. »

Les accidents expliquent pour une part les sentiments du public à l'égard des chemins de fer. Il vaut la peine de rappeler le souvenir du premier désastre qui vint l'épouvanter. Il eut lieu un dimanche, le 8 mai 1842, sur le chemin de fer de Paris à Versailles (rive gauche). Nous en emprunterons encore le récit à l'auteur de *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*. « C'était, dit-il, jour de grandes eaux ; dix-huit wagons pleins revenaient à Paris remorqués par deux locomotives et poussés par une troisième placée à l'arrière. Un peu au-dessous de Bellevue, à un endroit où la voie est en déblai, la première locomotive, qui s'appelait la *Matthieu-Murray*, brisa net les deux extrémités de son essieu à l'endroit où il s'encastre dans les moyeux. A cette époque, les locomotives n'avaient que quatre roues. La seconde locomotive, brusquement arrêtée dans son élan, versa sur la première. La dernière locomotive, continuant forcément à pousser le convoi en avant, le plia en hauteur et le renversa sur lui-même. Par un surcroît de précautions insensé, les portières, à cette époque, étaient fermées à clef. Les wagons, culbutés sur les locomotives dont le foyer brisé avait répandu les charbons ardents, prirent feu presque immédiatement, et l'on eut alors un spectacle lamentable. Les voyageurs prisonniers se précipitaient à l'étroite ouverture des portières, luttaient, s'étranglaient, brûlaient. Soixante-treize cadavres furent retrouvés ; je ne compte pas les blessés.

« Les personnes qui, comme moi, sont contemporaines de cet accident n'ont point

roi dont Paris et la France entière
s. L'épouvante fut telle, on envisa-
comotives comme des instruments
rement dangereux, si difficilement
es, qu'il fut très sérieusement
our les chemins de Paris à Rouen
à Orléans qui devaient être pro-
inaugurés, de remplacer la trac-
que par des attelages de chevaux. »
tion se calma cependant; le Gou-

notre Académie des sciences est saisie de la question, et, dix ans plus tard, une ordonnance royale ouvrait, au ministère de l'intérieur, un crédit extraordinaire de 24000 francs pour la construction d'une ligne de télégraphie électrique entre Paris et Rouen.

La nouvelle invention rencontra aussi des adversaires. Les uns étaient de simples incrédules, les autres des politiques qui étaient surtout frappés du danger que l'em-



[Braun, Clément et Cie.

…ITS DE LA SCIENCE. — UNE SÉANCE DE VACCINATION, D'APRÈS LE TABLEAU DE DAGNAN-BOUVERET, PEINTRE CONTEMPORAIN.

…cité touchante dans cette scène et comme elle est bien caractéristique de tous les bienfaits que …e doit aux efforts, à l'esprit de hardiesse généreuse des grands savants de notre siècle!

de Juillet eut l'honneur de fonder,
ère effective, officielle et ration-
eau des chemins de fer français;
Empire en tripla l'étendue : il em-
ourd'hui près de 36000 kilomè-
locomotives font franchir à nos
ngt lieues en une heure.
au télégraphe électrique, c'est,
emin de fer et le développement
la machine, l'agent le plus puis-
it déterminé les conditions nou-
a vie sociale au XIXe siècle. C'est
ue Morse invente le « télégraphe
gnétique », en 1838 que la pre-
e de télégraphie électrique est
n Angleterre. La même année,

ploi du télégraphe électrique pouvait, à leur avis, faire courir à l'État, en facilitant les communications secrètes entre conjurés! Ces appréhensions bizarres, qu'on dirait inspirées par le souvenir de quelque mélodrame vénitien, ne furent pas tout à fait inoffensives : elles eurent, au moins, pour effet de retarder jusqu'en 1851 l'admission du public à l'usage de ce nouveau mode de correspondance. Encore les particuliers pour user du télégraphe devaient-ils établir leur identité par des pièces probantes, passeports, actes de naissance, signatures légalisées, etc.

Au surplus, le télégraphe coûtait fort cher au début : 3 francs pour vingt mots, plus 12 centimes par myriamètre; le peuple s'en

désintéressa alors et n'en fit guère usage. Mais du moins, cette fois, ne redoutait-il pas d'accident. Le pire qui pût se produire, c'était une erreur de transmission causée par quelque négligence des agents ou quelque fâcheuse interprétation d'une dépêche. « Vers la fin du second Empire, raconte Maxime Du Camp, on avait pris des dispositions pour faire disparaître de la Bourse les courtiers de finance non autorisés qui forment ce qu'on appelle la *coulisse*. Un télégramme signé Robert fut expédié de Paris à Bruxelles pour en annoncer la suppression et en même temps la baisse de fonds qui s'était produite tant au parquet des agents de change, dans la journée, que, le soir, à la *Petite Bourse*, comme on disait alors, c'est-à-dire à la réunion de spéculateurs qui se tenait près du passage de l'Opéra. Au reste, voici la teneur de la dépêche : « Parquet, Opéra, « descendu. Coulisse, interdiction de jouer. Robert. » L'expéditeur, sans doute, avait négligé, par économie, les signes de ponctuation. Quoi qu'il en soit, le lendemain, un journal belge, se fondant sur la dépêche reçue, insérait ce fait divers : « Le parquet « de l'Opéra est descendu dans la coulisse; « par suite de cet accident, on a interdit la « représentation de *Robert le Diable*. »

Les services rendus par le téléphone seront plus considérables encore lorsque l'invention merveilleuse de Graham Bell, vieille à peine d'un quart de siècle, permettra à la parole vivante de franchir les plus grandes distances.

On nous promet, au premier jour, l'application de la découverte nouvelle de la télégraphie sans fil. Il n'est plus qu'un seul moyen de traverser l'espace dont l'homme n'ait pu s'assurer encore complètement. Le XIXe siècle s'achève sans qu'ait été résolu le problème de la direction des aérostats.

Quoi qu'il en doive être, et quelles que puissent être les découvertes prochaines, la gloire de notre siècle aura été assez belle. Garderons-nous même, en terminant, la réserve que nous nous étions d'abord imposée? *Siècle audacieux*, écrivions-nous : du siècle de Rude et de Delacroix, de Beethoven et de Wagner, de Pasteur et de Victor Hugo, la postérité ne dira-t-elle vraiment rien de plus? Elle modifiera sans doute certaines de nos appréciations sur les œuvres et les hommes. Elle ne tiendra compte que de ce qui est essentiel et ne laissera saillir que les grandes lignes. Mais est-il impossible d'apercevoir dès maintenant ce qui restera significatif de l'œuvre du XIXe siècle? La littérature et les arts plastiques y ont inauguré des procédés très différents de ceux qui avaient été jusqu'alors usités; la musique a fait plus de progrès en cent ans qu'elle n'en avait fait en plusieurs siècles; les conditions de la vie ont été foncièrement renouvelées, la face du monde a été changée par les applications de la science.

C'est dire que, sur le chemin de l'histoire, le XIXe siècle apparaîtra comme un de ceux où l'humanité aura accompli une de ses étapes les plus hardies



Médaillon de Victor Hugo, par Chaplain.



AVANT LA DESCENTE. — L'APPEL DES MINEURS, D'APRÈS UN TABLEAU DE DELANCE.
Au moment de la descente au travail, qui a lieu à quatre heures du matin, les mineurs, portant leur pic sur l'épaule, se groupent à l'entrée de la mine, et le « chef porion » ou contremaître fait l'appel.

Au Pays Noir

LA VIE DANS LES MINES

Sous le sol que nous foulons aux pieds vit tout un peuple de travailleurs occupés à arracher aux entrailles de la terre les richesses qui y sont enfermées. On ne peut songer sans émotion à la condition de ces ouvriers exécutant à des centaines de mètres sous terre, dans la nuit, par une chaleur étouffante, un rude travail qui les met aux prises avec des difficultés de toute sorte et les expose aux plus terribles dangers. Aussi est-on pris d'admiration pour l'endurance humaine, quand on voit que les mineurs en arrivent à aimer leur pénible métier. Et l'on applaudit tout à la fois aux progrès de la science et aux efforts des compagnies qui sans cesse améliorent les conditions de ce labeur, jadis réservé aux condamnés, et font du mineur un ouvrier de plus en plus semblable aux autres.

○ ○ ○

La nature a couvert le sol de forêts, de rivières, de lacs et de montagnes, et l'homme, exploitant et transformant avec ingéniosité cette terre qu'il foule aux pieds, a su en faire à la fois comme un immense jardin et comme une immense usine où il trouve tout ce qui est nécessaire à sa vie. Mais l'intérieur même de ce sol renferme de précieuses réserves de force et de chaleur qu'il s'agit d'utiliser. Jadis, il y a des centaines et des centaines d'années, les forêts, ravagées, déracinées et entraînées par les eaux du ciel et les fleuves débordant, ont été charriées dans les bas-fonds et ont formé des dépôts marins ou lacustres que des couches de terrain plus récentes ont bientôt recouverts; pendant la longue durée des périodes géologiques, ce mélange boueux de bois et de fougères distribué sur toute la surface du globe est devenu du charbon. C'est ainsi une véritable mer de charbon qui s'étend sous nos pas. Pareil aux Cyclopes de la mythologie ou aux gnomes des légendes du Nord, tout un peuple vit sous terre, au fond des puits, dans d'étroites galeries, occupé à un dur travail que rend encore plus pénible la privation du jour.

COMMENT ON BATIT UNE VILLE A SIX CENTS MÈTRES SOUS TERRE.

Les difficultés commencent avec l'installation de la mine. Comment extraire la houille d'un gisement qui peut avoir, comme à Anzin, 40 ou 45 kilomètres de longueur sur

12 de largeur et dont l'épaisseur peut atteindre plusieurs centaines de mètres? Le cas est rare où, le gisement affleurant au sol, on peut exploiter comme dans une carrière à ciel ouvert. La plupart du temps il se trouve à 200 ou 300 mètres, sous des couches de grès, de schiste, de sable ou d'argile. Il faut donc creuser un puits qui permettra de descendre les travailleurs et d'extraire le charbon. Les obstacles qu'on rencontre pour creuser ces puits d'extraction varient avec la nature de chaque terrain. Souvent on se trouve en présence de couches de grès très dures que le pic du mineur ne peut entamer : il faut les faire sauter à la dynamite. D'autres fois, au contraire, c'est dans des terrains tendres, friables, qu'on est obligé de creuser sous la menace de continuels éboulements. Ou bien encore ce sont d'immenses nappes d'eau qui peuvent noyer la mine. Dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais de véritables mers souterraines séparent la surface du sol des couches de houille : c'est donc une sorte de « trou dans l'eau » qu'il faut pratiquer pour arriver à la houille, et cela sur une profondeur qui peut atteindre 250 mètres. Le procédé employé est des plus curieux : on fait circuler dans le terrain humide un liquide froid, le chlorure de calcium, qui le congèle. La mer souterraine devient ainsi une mer de glace qu'on attaque avec le pic.

La vie dans la mine. — Mineur boisant une galerie.

Des terribles dangers auxquels les mineurs sont exposés dans leur vie souterraine, les éboulements de roches sont l'un des plus redoutables. Aussi, pour les prévenir, prend-on de grandes précautions. Dans leur propre intérêt, on oblige les mineurs à « boiser » solidement chaque jour les galeries où ils travaillent, c'est-à-dire à étayer par de fortes poutres de bois les parois rocheuses qui pourraient s'écrouler.

Les puits d'extraction sont généralement circulaires, leur diamètre variant entre 3m,50 et 5 mètres et leur profondeur pouvant atteindre de 150 à 600 mètres. A mesure qu'on enlève les terres, on soutient les parois du puits à l'aide de cercles de fer bientôt remplacés par une solide maçonnerie. Le forage d'un puits coûte de 2 à 300.000 francs.

Le puits achevé, il s'agit maintenant d'attaquer la masse de houille, d'y creuser les galeries où travailleront les mineurs, et enfin d'y faire circuler en abondance un air sans cesse renouvelé.

Un gisement houiller se présente tantôt sous la forme d'un amas compact pouvant atteindre 12 mètres d'épaisseur et plusieurs kilomètres de circonférence, tantôt sous la forme de nappes indéfinies ayant de 40 centimètres à 2 mètres d'épaisseur. Amas ou nappes portent le nom de veines. Supposez qu'on enlève tout le terrain qui recouvre et cache à nos yeux une veine de charbon, vous verriez apparaître une surface pittoresque, vallonnée, montagneuse, brusquement arrêtée à quelque accident de terrain. Le bassin du Nord et du Pas-de-Calais se compose d'une vingtaine de ces veines séparées les unes des autres par des bancs de rochers de 20 à 200 mètres d'épaisseur.

Pour exploiter le gisement, il faut aménager deux étages, l'un situé par exemple à 200 mètres de profondeur, l'autre à 300 mètres. Chacun de ces étages se compose d'un réseau compliqué de galeries horizontales pratiquées dans la veine ou dans le rocher. L'étage inférieur sert au roulage du charbon. En outre, c'est par ce réseau qu'entre l'air qui vient du puits. L'étage supérieur sert à



LE PUITS D'EXTRACTION D'UNE MINE.

La plupart des gisements de houille se trouvant à une très grande profondeur, qui varie de 300 à 400 mètres, il faut, pour les atteindre, creuser, au prix d'énormes difficultés, des puits d'extraction qui servent aussi à la descente des travailleurs. Autour de ces puits, trous béants de 2 à 5 mètres de diamètre surmontés d'ateliers où fonctionnent les machines, règne une incessante activité.

drainer l'air provenant de tous les chantiers placés au-dessous de lui, et à le diriger vers le puits d'aérage où le ventilateur l'aspire au jour.

A mesure qu'on creuse une galerie horizontale, il faut l'étayer par un solide « boisage ». L'établissement d'une galerie exige quelquefois une dépense de 200 francs par mètre et certaines galeries ont plus d'une lieue de longueur.

Dans chacune des veines qui étalent leur nappe charbonneuse entre les deux étages, on installe une *voie de fond* ou voie à chevaux. Puis, tous les 300 mètres, on aménage une *série d'exploitation*. Elle est constituée par un ou plusieurs plans inclinés montant jusqu'à l'étage supérieur. Tous les 12 mètres, le long des plans, on ouvre des voies horizontales. Ce sont ainsi d'innombrables galeries parallèles découpant la veine en un grand nombre de massifs. Les parties ainsi exploitées sont ies *tailles*.

Dans les amas ou veines épaisses, les tailles sont assez grandes pour qu'on puisse y travailler debout; mais dans les veines minces, le mineur, à mesure qu'il abat le charbon, se déplace entre les deux parois où il est comme encaissé. Il est alors obligé de se coucher sur le flanc, la tête penchée, pour opérer son pénible travail « à col tordu ».

L'outil qui sert au mineur est le pic; mais dans les veines sans grisou on emploie la dynamite. Les trous de mine sont faits à l'aide d'une machine « perforatrice » qu'on manie à la main ou qu'on actionne par l'air comprimé. On se sert aussi de la haveuse, sorte de roue mue par l'air comprimé et munie de crocs d'acier qui grattent la surface de la houille.

A mesure que les mineurs abattent le charbon, « les herscheurs » l'empilent dans des chariots ou « berlines » et le roulent jusqu'au plan incliné d'où il descend à la voie de roulage où les chevaux traînent les berlines jusqu'au puits.

Quand les veines sont épuisées, on descend plus bas, à 400 mètres par exemple, et l'on crée à cette profondeur un nouveau réseau de galeries de roulage, le réseau précédemment creusé à 300 mètres servant désormais au retour de l'air.

Un siège d'extraction peut occuper 1000 ouvriers et monter 1200 tonnes par jour, arrivant ainsi à une production de 360000 tonnes pour 300 jours de travail. Le charbon, au sortir de la fosse, est dirigé sur le criblage, où des nuées de gamins trient

les pierres qui s'y trouvent, puis livré directement au commerce.

DESCENTE DANS LA NUIT.

C'est toute une ville que la mine une fois établie, une ville souterraine qui s'enfonce et serpente à plusieurs centaines de mètres de profondeur : ville étrange, avec des rues, des galeries, des carrefours; ville de labeur et ville de ténèbres, où il faut lutter sans cesse contre d'invisibles ennemis. Rien de plus impressionnant qu'une descente dans la mine. Aucun voyage ne réserve autant de surprises à l'imagination et ne laisse plus de souvenirs.



L'EXPLOITATION D'UNE MINE. — MINEURS AU TRAVAIL DANS UNE GALERIE.

Les mines sont de véritables villes, sillonnées en tous sens par des galeries. Dans chacune de ces voies ou « veines de charbon », une équipe d'ouvriers extrait la houille à coups de pioche.

La cité mystérieuse est là. A nos pieds s'ouvre le puits, trou béant où s'engagent avec une vitesse vertigineuse les cages chargées de berlines. Ces cages, hautes de plusieurs mètres, sont construites en fer ou en acier, lourdes de 400 à 3000 kilogrammes, à deux et quelquefois à quatre étages et surmontées d'un toit portant le parachute. Deux par deux, l'une montant, l'autre descendant, elles glissent suspendues à un câble de 400 à 500 mètres de longueur, d'une épaisseur moyenne de 24 millimètres, et d'une largeur de 20 centimètres, d'un poids total de 3200 kilogrammes, qui s'enroule et se déroule comme un énorme serpent autour des bobines, poulies gigantesques de 4 à 6 mètres de diamètre. Des mains de fer placées sur les côtés saisissent le « guidage » véritable voie de chemin de fer verticale. A droite et à gauche, des pièces de bois sont disposées pour le cas où le câble viendrait à se rompre : les griffes du parachute, pénétrant dans le bois, tiendraient la cage suspendue.

Nous avons revêtu le vêtement de toile serré autour de la taille avec une corde, le béguin qui protège les cheveux contre la poussière, la barrette, chapeau rond à larges bords, en cuir épais, pour préserver la tête. Nous prenons à la lampisterie une lampe Marsaut, où deux tamis empêchent toute combustion intérieure de se propager au dehors et qu'une cuirasse de tôle enveloppe et rend moins fragile. Nous montons dans la cage, à l'étage supérieur, debout dans les berlines vides. Le câble nous soulève comme pour prendre possession de nous : puis nous avons cette impression si particulière et si pénible du « sol qui manque ». La descente commence dans le vide, dans le noir, au milieu d'involontaires appréhensions, de sensations confuses. Tout à coup un éclair déchire les ténèbres. Une vision aveuglante blesse nos yeux : nous venons de longer une voûte éclairée à l'électricité. Puis nous retombons dans la nuit. A peine pouvons-nous dans tout ce noir distinguer des masses plus noires que nous frôlons : ce sont les poutres qui soutiennent le guidage. Nous ne cessons de descendre, et pourtant, par une illusion bizarre, nous ne savons si la cage monte ou descend. Il pleut sur nous. Des bruits sourds et lointains viennent de toutes les directions à nos oreilles qui bourdonnent. Malgré nous, un souvenir nous obsède : celui du terrible accident du puits



LE PUITS D'AÉRAGE D'UNE MINE.

Pour aérer les profondeurs de la mine et surtout pour dissiper les si dangereuses émanations du grisou, on envoie de l'air dans les galeries, à l'aide de puissants appareils de ventilation. Après avoir circulé dans toutes les parties de la mine, cet air s'échappe par un puits spécial sur lequel tire un ventilateur dont notre photographie montre l'installation.

Couchoud, à Saint-Etienne, où le câble fut rompu pendant la descente et la cage contenant 16 hommes précipitée à 800 mètres de profondeur. Enfin la cage s'arrête sans secousse. Nous sommes arrivés : deux coups de sonnette pour avertir le mécanicien et nous quittons la cage.

« Rien de nouveau ? » questionne l'ingénieur : « Rien, » répond le chef porion, surveillant des travaux du fond. Et cependant le voilà qui, par petites doses, met peu à peu l'ingénieur au courant des événements du jour : un enfant a eu les doigts coupés entre deux berlines, un cheval pris dans un passage trop étroit s'est affolé, a rué, démoli les bois, provoqué un éboulement ; l'évacuation du charbon est arrêtée dans tout un quartier ; c'est ce que le chef porion appelle « rien de nouveau ».

Nous nous engageons dans la voie de fond. La route est longue. Silence absolu. L'activité qui règne aux abords du puits disparaît à mesure que nous nous éloignons. Nous ne rencontrons presque plus personne. Le long de la voie courent les tuyaux d'air comprimé. De temps en temps nous entendons une série de coups frappés à l'autre bout de la voie sur ces tuyaux : ce sont des signaux que les conducteurs se font entre eux. Des bois tapissent la galerie et lui forment un toit. Çà et là, des cantonniers nettoient le ruisseau ou réparent les rails. « Garez-vous ! » crie soudain le porion. Je me jette sur le côté de la voie, les deux pieds dans le ruisseau. Un cheval passe devant moi en soufflant. Le conducteur, assis sur la première berline pleine, nous dit bonjour ; il y a 12 berlines, la dernière porte une sonnette qui avertit le conducteur par son tintement que le train est toujours au complet. Je quitte le trou où je me suis blotti, je m'égratigne à un bois que la pression du terrain a coupé en deux et qui ne tient plus que par la moitié de ses fibres. Inquiet, je regarde les bois voisins, il y en a beaucoup de mauvais, mais le porion me rassure : à côté de chaque bois douteux s'en trouve un solide.

Nous voici enfin au bout de la voie. Soudain tout le monde s'allonge à terre et s'engage en rampant dans un trou que je n'avais pas aperçu au ras du sol. J'imite ceux qui me précèdent. Je m'engage dans un étroit boyau où j'arrive enfin à me tenir debout. Je marche pas à pas. Pour comble d'ennui, ma lampe s'est éteinte. Je vais appeler, quand j'aperçois juchés au-dessus de



Les cyclopes modernes. — Le travail au fond d'une galerie.

Si rude et si périlleuse qu'elle soit encore, l'existence des mineurs s'améliore sans cesse. Aujourd'hui, les galeries souterraines où ils travaillent sont relativement spacieuses et mieux aérées que celles qu'on creusait autrefois, véritables chemins de taupe où le mineur devait souvent se coucher sur le flanc, la tête penchée, le col tordu, pour pouvoir manier la pioche.

moi l'ingénieur et le porion. De la voie de fond où nous sommes il s'agit de grimper dans la première taille en exploitation jusqu'à la *deuxième voie* parallèle à celle que nous allons quitter. Je me hisse péniblement. Une poussière fine de charbon tombe sur moi, se colle sur mon visage, m'entre dans la bouche; ma gorge se sèche et j'étouffe.

La *deuxième voie* où nous parvenons s'élargit heureusement, et nous faisons une courte halte. Nous sommes arrivés au pied de la deuxième *taille*. Là une équipe d'ouvriers « fait briquet ». Assis sur les talons, les coudes au corps, ils tirent d'un petit sac de toile les tranches de pain beurré qui composent le briquet. L'un d'eux boit à une gourde de fer-blanc, pendue à un bois « On peut monter? » leur demande le porion, et sur leur réponse affirmative, nous grimpons les uns derrière les autres. Et l'ascension recommence, monotone, harassante, jusqu'à la 6e *voie*, par les tailles successives.

Maintenant, nous sommes au sommet du plan incliné qui dessert le quartier. Je me penche, je vois des points lumineux qui piquent les ténèbres. En effet, des lumières sont échelonnées tout le long du plan incliné où aboutissent les voies; elles marquent la place où les herscheurs « rouleurs de charbon » attendent à chacune des



Comment on remonte le charbon. — L'installation d'une berline dans la cage.

Chaque equipe de mineurs entasse le charbon qu'elle a extrait de « la taille » ou bande de houille qu'elle exploite dans des chariots appelés berlines. Les « herscheurs » ou mineurs chargés du roulage les poussent devant eux jusqu'au plan incliné, au pied duquel se forme le train de berlines qu'un cheval traînera sur rails jusqu'au puits où la cage, sorte d'assenceur les remonte à la surface du sol.

cinq voies inférieures leur tour d'emballer une berline pleine.

Pour retrouver les cages, il me reste encore à grimper une trentaine de mètres dans la cheminée qui sert au retour de l'air. L'espace est de plus en plus rétréci. « Il fait si petit » qu'il me suffit de gonfler ma poitrine pour m'empêcher de tomber. Je suis dans un vrai tube pneumatique; l'air passe en ouragan, entraînant avec lui poussières de charbon, petits cailloux, éclats de bois. Je ferme les yeux et pour respirer je suis obligé de mettre la main devant ma bouche. Enfin nous sommes dans la voie à chevaux de l'étage supérieur. Un cheval passe, pousse de lui-même une porte : il a vingt ans de service et connaît son parcours à fond, baissant la tête dans l'obscurité devant les moindres bois qui menacent de tomber. Plus loin une simple croix de bois barre une voie : c'est un quartier où le lampiste de nuit a trouvé du grisou : l'endroit est condamné jusqu'à complète évacuation du terrible gaz.



Mineurs boisant une voie et montés sur des berlines.

Une berline peut contenir jusqu'à 400 kilogrammes de charbon. Chaque siège d'extraction, c'est-à-dire chaque partie de la mine desservie par un puits, peut occuper 1000 travailleurs qui fournissent en moyenne 2000 berlines par jour.

A mesure que nous approchons du puits, nous rencontrons nombre d'ouvriers, des trains de berlines se croisent, le bruit et l'activité redoublent. Je m'assois sur une berline, n'en pouvant plus; je regarde le puits d'où va descendre la cage; elle passe en effet, mais si rapidement que je ne sais pas si elle monte ou descend : elle marche à 10 mètres à la seconde. Elle descendait, paraît-il, et nous la reprendrons à sa remontée. Le chef de poste fait entendre une sonnerie spéciale pour indiquer qu'il y a des hommes à remonter. La cage est là qui nous attend. Une minute à peine et nous arrivons en haut, à l'air. Nous respirons avec une sorte de volupté, et pour la première fois nous comprenons le prix inestimable de ces biens vulgaires : l'air libre, la lumière du jour !

LA VIE DANS LA MINE. DES ENNEMIS INVISIBLES.

L'impression que nous emportons d'une telle visite est celle d'une sorte de descente dans des régions infernales. C'est un cauchemar, et nous ne pouvons songer sans quelques angoisses qu'il est tout un peuple de travailleurs pour qui ce cauchemar se renouvelle chaque jour. Tout ici est fait pour frapper l'imagination : l'isolement, les ténèbres, l'espèce d'ensevelissement sous la terre de la vie coutumière, la sensation du mystère et du danger. Il nous semble, et ce n'est malheureusement pas une illusion, qu'à chaque pas la mort guette le mineur. Faisons en effet le compte des terribles dangers auxquels il est sans cesse exposé : ruptures de câble, chute de cage, éboulements, dégagements instantanés de grisou, inflammations spontanées de poussière, incendies, coups d'eau. A tous les dangers produits par le jeu souvent inévitable des forces de la nature, il faut encore ajouter un élément, source des plus nombreux désastres : l'imprudence du mineur. Il sait mieux que personne quelles peuvent être les conséquences de la moindre irrégularité, d'un oubli d'une minute. Il sait qu'il sera la première victime de l'accident dont il aura la responsabilité. Et cependant l'incurie ou la témérité restent inguérissables. Aussi trop souvent nous apprenons avec désolation qu'une catastrophe vient de plonger dans le deuil toute une population minière. Quelques chiffres sont douloureusement éloquents.





LES TRAVAUX DANS LA MINE. — COMMENT ON EXTRAIT LA HOUILLE À L'AIDE DE LA « HAVEUSE » OU DE LA MACHINE PERFORATRICE.

Quand la houille est trop résistante et ne peut être attaquée à coups de pioche, les mineurs font usage soit de la « haveuse », soit de la « perforatrice », machines américaines mues à l'air comprimé. La première est une sorte de grande scie rotative, munie de crocs d'acier qui grattent et entament la surface résistante. Quant à la perforatrice, elle sert à creuser de longs trous où l'on place ensuite de la dynamite, pour ébranler la paroi houilleuse.

90	tués à Zwickau, en Allemagne.	7 déc. 1879
88	— au puits Cinq-Sous à Montceau-les-Mines	1867
126	— à l'Agrappe (Frameries) en Belgique.	17 avril 1879

207 — à Blantyre, en Écosse 22 oct. 1877
326 — à Olanen, en Saxe . 2 avril 1868
361 — à Oaks Colliery (Yorkshire). . . 12 déc. 1866

Le grisou est un des ennemis les plus redoutables du mineur. Ce gaz, qu'on désigne aussi sous le nom de bisou, terrou, feu grieux, se trouve dans les pores de la houille et s'en échappe en détachant une multitude de parcelles et produisant un bruissement particulier. Une allumette enflammée malgré le règlement, une pipe allumée, une lampe de sûreté ouverte, une irrégularité dans le fonctionnement du foyer d'aérage, et voilà une explosion. L'une des plus dramatiques fut celle de l'Agrappe, à Frameries (couchant de Mons), le 17 avril 1879. Il s'est dégagé par ce puits un volume de 500 000 mètres cubes de grisou, dont l'inflammation s'est produite sur un poêle de la salle des machines et a fourni pendant deux heures un quart une flamme terrible de 3m,60 de diamètre et de 40 mètres de hauteur. La vitesse de cette gerbe de grisou a atteint 4 à 5 mètres par seconde. Quand elle s'est ralentie, l'air est rentré dans la mine en formant des mélanges détonants et a causé sept explosions consécutives dont la dernière a eu lieu quatre heures après le commencement du dégagement. 121 mineurs périrent.

La descente dans la mine. — Une cage.

Perdu dans les profondeurs souterraines, le mineur n'a d'autre moyen de communication avec l'extérieur que les « cages ». Construites en fer ou en acier, glissant à l'extrémité d'un câble qui s'enroule autour de poulies gigantesques, les cages servent à remonter ou à descendre les mineurs, à hisser les berlines pleines.

Les effets des coups de feu sont terribles : les hommes sont brûlés, projetés et brisés contre les parois, ou asphyxiés. Les poussières brûlantes envahissent la gorge et amènent la suffocation. Parfois la mort est rigoureusement instantanée : elle semble produite par un afflux de sang au cœur venant de l'énorme pression exercée dans les poumons. Ceux qui survivent à une explosion sont quelquefois empoisonnés par l'oxyde de carbone qu'elle a produit. Les terribles angoisses qu'éprouvent les mineurs leur font fréquemment perdre la mémoire, et même la raison.



Le retour à la vie commune. — Mineurs sortant du travail.

En sortant de la mine, les mineurs, tout noirs de charbon, se dirigent vers le « coron », véritable cité ouvrière située à proximité des puits et qui se compose d'une série de petites maisonnettes à un étage, juxtaposées en enfilade, que les compagnies louent aux mineurs pour un prix très modique.

Lorsqu'une mine est en proie à l'incendie, la lutte avec ces feux souterrains est parfois un véritable travail d'Hercule. Il faut barrer ou embouer le quartier contaminé. A la mine Wynnstag, dans le Pays de Galles, en 1874, on ferma le puits, attendant le coup de grisou : il se produisit au bout de 72 heures et l'on ne put reprendre les travaux que quatre mois plus tard. Ailleurs, on noya la mine dans 6000 mètres cubes d'acide carbonique ; en Belgique, dans le bassin houillier de Charleroi, on détourna la Sambre pour noyer une mine en feu.

Les accidents causés par le grisou ne sont pourtant pas les plus nombreux. Ceux qui proviennent de l'éboulement sont si ordinaires que lorsqu'ils se produisent c'est à peine si l'on interrompt le travail. Deux ou trois mètres de roches tombent sur les ouvriers. Ceux-ci se hâtent de fuir le lieu de l'accident et remontent au jour. Encore faut-il qu'ils en aient le temps ; souvent ils sont écrasés ou emprisonnés vivants. Quelques catastrophes de ce genre sont célèbres : le puisatier Giraud fut retiré vivant au bout de 30 jours, mais ne put résister à cette horrible épreuve et mourut ; le puisatier Prévost, enseveli à une profondeur de 25 mètres, fut sauvé au bout de 20 jours.

Si d'ailleurs les grands deuils qui frappent toute une population sont les plus impressionnants, il faut bien se rappeler que les accidents isolés sont ceux qui font les plus nombreuses victimes, ainsi que le prouve le tableau que voici :

ACCIDENTS INDIVIDUELS	ACCIDENTS GÉNÉRAUX	PROPORTION POUR 100
Éboulements. . .	. . . .	48,68
	Ruptures de câbles / Chutes de cages.	8,65
Chutes dans les puits	. . . .	8,02
Coups de mines.	. . . .	4,05
	Explosion de grisou	3,60
Asphyxie	. . . .	0,20
Divers (exploitation des voies souterraines).	. . . .	26,35
		100

C'est donc une large moisson que la mort



DANS LA MINE. — LE « BRIQUET », DÉJEUNER DES MINEURS.

Descendus dans la mine à quatre heures du matin, les mineurs travaillent jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ils ne remontent pas pour déjeuner et prennent seulement un repas froid dans la galerie où ils se trouvent; c'est ce qu'ils appellent « faire briquet ».

fait chaque année dans la population minière. En 1864, il y eut 186 tués sur 76666 ouvriers, mais grâce aux efforts incessants des Compagnies ce chiffre a diminué. En 1898, il n'était plus que de 133 tués sur 141 626 ouvriers.

UN VILLAGE DE MINEURS. LES TYPES ET LES MŒURS.

Autour des puits, juxtaposées en longues enfilades, et si uniformes qu'on peut craindre de se tromper de porte, les maisons des mineurs, maisonnettes à un étage, forment de vastes cités ouvrières. Dans ces maisons, chacun des habitants est employé à la mine. Les Compagnies embauchent les enfants dès l'âge de treize, et même douze ans, s'ils ont le certificat d'études primaires, leur faisant suivre toute la hiérarchie : l'apprenti mineur commence avec un salaire de 1 fr. 20 qui s'élèvera jusqu'à 6 et 7 francs par jour. Ainsi, une famille d'ouvriers, composée du père, de deux enfants de vingt ans et d'un de quatorze ans, peut actuellement gagner 20 francs par jour. Le mineur prévoyant pourrait donc mettre de l'argent de côté.

Le cabaret, hélas! est trop près de la fosse. Le poste au charbon descend à quatre heures du matin et remonte à deux heures de l'après-midi. Un mineur habitant un « coron » voisin pourrait être à deux heures et demie chez lui, mais il rencontre sur sa route à chaque pas un estaminet. La tentation est trop forte, et il cède. Même dans les pays du Nord, où les mineurs se livrent à des jeux divers, tirant à l'arc, faisant combattre des coqs entre eux ou des chiens ratiers contre des rats, le cabaret demeure le lieu préféré entre tous, celui qui, loin du pays noir, donne l'oubli de la fatigue et peut-être le charme des rêves irréalisables.

Parmi ces mineurs, il est certains types curieux et qu'on est sûr de retrouver dans toutes les exploitations. C'est le vieux mineur, qui marche toujours cassé en deux, le dos creusé, la tête redressée, comme dans la crainte de quelque bois saillant au toit des voies qu'il ne parcourt plus. C'est le blessé, dont la seule profession maintenant est d'être blessé. Ce sont enfin les voleurs de gaillettes. Ils ont toujours avec eux une armée de fillettes et de gamins; ils guettent les convois de terre qui montent de la fosse; dès qu'ils viennent, ils dirigent leurs troupes sur le train de berlines, se précipitent sous le culbuteur, trient le charbon laissé dans les pierres, et en remplissent des sacs qu'un tombereau vient



Le triage du charbon.

Au sortir de la mine, le charbon est dirigé sur le criblage. Ce travail, confié à des femmes ou à des gamins, consiste à séparer le charbon des pierres et du schiste qui y sont mélangés et à mettre ensemble les morceaux de même volume.

chercher en plein jour. Rien ne les trouble. Les met-on en prison, ils attendent patiemment leur sortie, et retournent aux terris trois heures après leur élargissement.

LE MONDE SANS CHARBON.

La production houillière du monde atteint annuellement 660 millions de tonnes. L'Angleterre, en 1898, produisait 205 287 000 tonnes; les États-Unis, 199 525 000; l'Allemagne, 130 928 000; l'Autriche-Hongrie, 35 939 000; la France, 32 356 000; la Belgique, 22 356 000; la Russie, 9 385 000. La France ne peut se suffire à elle-même; elle consomme annuellement 43 295 000 tonnes et elle en achète à l'Angleterre, à la Belgique et à l'Allemagne 10 835 000 tonnes. Les houillères occupent dans notre pays 148 600 ouvriers dont le salaire moyen a été pour 1898 de 1228 francs, employant 5852 machines de 197 262 chevaux et 7952 chaudières consommant 2 173 000 tonnes de charbon. La valeur du charbon produit est de 362 153 000 francs.

La consommation de charbon ne peut que s'accroître avec le développement de l'industrie moderne. Mais aurons-nous toujours du charbon? La houille ne s'épuisera-t-elle pas tout à coup, vouant à l'impuissance par sa disparition les générations futures?

C'est là une inquiétude dont il n'y a pas lieu de se préoccuper. Le monde a encore un approvisionnement de charbon qui, d'après les prévisions les plus pessimistes, suffirait pour dix siècles.

Il y a en Chine, en Australie, en Amérique, d'immenses terrains houillers qui ne sont pas encore exploités.

Mais, en outre, à l'époque lointaine où le charbon pourrait venir à faire défaut, il y aura longtemps que l'activité humaine ne sera plus tributaire de la houille. Non seulement elle puisera dans le sol d'autres combustibles, comme les pétroles et leurs dérivés, mais l'esprit humain aura depuis longtemps demandé secours à la pesanteur, cette force toujours prête, aux rayons du soleil dont le charbon n'était qu'un souvenir éphémère, maîtrisé les vents, utilisé les tempêtes et les marées, substituant ainsi à une source d'énergie passagère et désormais épuisée, les mille ressources des forces permanentes de la nature.

○ ○ ○

VIRTUOSES INFIRMES

Qu'on puisse, à force de volonté persévérante et ingénieuse, suppléer à l'absence d'organes essentiels, cela semble incroyable. C'est pourtant un fait attesté par des exemples saisissants. La vue de ces infirmes devenus des virtuoses devrait nous faire réfléchir. Car nous nous plaignons souvent que certains dons naturels nous aient été refusés, tels que la mémoire, l'aptitude à tel genre de travail. Au lieu d'accuser la nature, ne serait-il pas plus juste de nous accuser nous-mêmes des défaillances de notre caractère et de l'insuffisance de notre énergie volontaire?

O O

Nous avons sans cesse sous les yeux les preuves de ce que peuvent produire la persévérance, l'effort suivi, l'ingéniosité patiente. Mais ces résultats obtenus par la volonté ne nous frappent pas, parce que nous sommes habitués à les voir et qu'ils font partie des spectacles ordinaires de notre vie. Au contraire, certains « cas » exceptionnels, rares, extraordinaires, éveillent aussitôt notre attention. Ils nous montrent avec un relief saillant, en une sorte de résumé lumineux, toute la puissance de l'énergie volontaire.

Il est des êtres que la nature, en leur refusant l'usage d'organes essentiels, semblait avoir condamnés à l'inaction et séparés de la communion humaine. Elle a privé celui-ci de la vue et cet autre de l'ouïe; elle a refusé des bras à l'un, des jambes à l'autre. Mais elle leur a donné l'intelligence et le courage : c'en était assez pour réparer en quelque manière le tort qu'elle leur avait fait. Ces déshérités, ces disgraciés n'ont pas accepté la condamnation de la nature. Ils en ont appelé. Ils ont gagné leur cause. Au prix de quelles difficultés, nous allons le voir.

Non seulement ils sont arrivés à accomplir des actes qui leur étaient interdits, à exécuter des mouvements qui devaient leur être impossibles, mais précisément dans le genre d'activité dont ils paraissaient incapables, ils ont acquis de réels talents, ils sont devenus des artistes. On ne peut songer sans effroi aux multiples obstacles dont ils ont dû triompher. Pour nous autres, en effet, qui sommes doués de l'activité normale, le mouvement le plus simple se décompose en une série d'actions partielles que nous ne soupçonnons même pas et qui se font inconsciemment. Les virtuoses infirmes ont dû exécuter un à un ces mouvements partiels, puis les combiner par une série d'efforts, suppléant aux sens, aux membres qui leur manquaient, afin de parvenir après tant de luttes et de victoires de détail à un triomphe définitif qui est bien le leur et dont ils ont le droit d'être fiers.



Un peintre manchot.

Être manchot et devenir peintre, cela peut paraître impossible, et pourtant M. Charles Félu y est arrivé. Entre le pouce et l'index de son pied droit, il tient le pinceau qui court sur la toile avec une rapidité et une précision surprenantes, tandis que le pied gauche qui porte la palette tend à l'artiste les couleurs qui lui sont nécessaires.

L'histoire de l'humanité est pleine de ces prodiges qui l'honorent puisqu'ils sont des succès remportés par l'esprit sur la matière. Pour ne citer qu'un exemple, l'antiquité ne nous apprend-elle pas que le plus grand des orateurs de la Grèce était aussi le plus dépourvu des moyens nécessaires à la parole? Démosthène était bègue! La Re-

naissance a eu ses artistes infirmes. Et dans les temps modernes quelques-uns ont atteint la célébrité, non pas pour ce qu'il y avait dans leur succès de paradoxal, mais pour la valeur réelle de leurs œuvres.

Au XVIIe siècle, un sculpteur italien, réputé pour l'habileté avec laquelle il exécutait des bustes en terre cuite, était appelé à Mantoue par le duc Charles de Gonzague. Il faisait les bustes des princes de Gonzague ainsi que celui du pape Urbain VIII. On goûtait tout particulièrement ses portraits. Or cet habile sculpteur, ce portraitiste fameux, était aveugle. Il s'appelait Jean Gonelli. Agé de vingt ans à peine, il avait perdu la vue à la suite d'une maladie cruelle. D'autres auraient renoncé à un art devenu pour eux impraticable. Il ne se découragea pas. Suppléant à la vue par le toucher, il parvint à modeler, malgré sa cécité, aussi délicatement que par le passé. Il réalisa cette gageure : faire ressemblants les portraits de gens qu'il ne voyait pas.



UN PIANISTE AVEUGLE ET MANCHOT.

M. Debucquoy a su triomhper de deux infirmités, et c'est un spectacle curieux de voir avec quelle habileté il se sert de sa main gauche qu'il lance sur le clavier tour à tour avec beaucoup de vigueur et beaucoup de délicatesse, nuançant les morceaux les plus difficiles et donnant absolument l'illusion de jouer avec les deux mains.

Nous avons de nos jours vu ce prodige se renouveler, et dans un concours de circonstances singulièrement dramatiques. Le sculpteur aveugle Vidal pénètre dans la cage d'un lion, s'approche du fauve qui rugit et menace, lui parle, le caresse, promène sur lui ses mains débiles, s'acharnant avec une douceur opiniâtre à étudier l'anatomie de son terrible modèle. Vidal fut récompensé de son énergie puisque, grâce à elle, il produisit un chef-d'œuvre: *le Lion rugissant.*

Et nous n'allons avoir qu'à choisir dans le nombre de ceux qui, pour les merveilles dues à leur volonté ingénieuse et patiente, peuvent rivaliser avec les exemples les plus fameux.

M. Théophile Debucquoy est aveugle depuis l'âge de trois ans. Comme si ce n'était pas assez d'infortune, à cette première disgrâce vient s'en ajouter une autre. A sept ans, il est privé de l'usage de la main droite. Il a aujourd'hui vingt-six ans; il est professeur de musique à l'Institution des jeunes aveugles de Lille, et l'an passé il se fit entendre à Paris. M. Debucquoy est doué, comme musicien, d'une extraordinaire virtuosité. S'imagine-t-on quels efforts de mémoire il dut réaliser? La mémoire de l'œil lui manquant, il dut faire appel à la mémoire de l'oreille et du toucher : chacun sait que celles-ci ne sont pas les plus dociles.

Quelle souplesse, acquise au prix d'une gymnastique continuelle, ne lui faut-il pas pour donner avec la seule main gauche l'illusion qu'il joue des deux mains? Et c'est vraiment un spectacle curieux que de voir cette main gauche aller, venir, se lancer sur le clavier, exécuter les accords les plus étourdissants, les arpèges les plus hardis.

Or, pour chacun de ces virtuoses, nous aurons la même remarque à faire. Le travail auquel ils sont le plus impropres est justement celui qui les attire. Un aveugle peut être musicien, il sera sculpteur. Un manchot ne devrait pas pouvoir devenir peintre : c'est la profession qu'il choisira. Ces déshérités trouvent une étrange consolation à se jouer de l'impossible.

Ainsi, que penser de M. Charles Félu,

un peintre belge dont les tableaux, très appréciés, sont exécutés avec les pieds !

M. Félu est manchot de naissance. Il se souvient que, lorsqu'il était enfant, sa mère l'accoutumait à cueillir les fleurs avec les doigts de ses pieds. Arrivé à l'âge d'homme, il comprit le besoin de se créer, malgré sa disgrâce physique, une position indépendante. Il s'essaya à la littérature, se bourrra la tête de traités de science et, vers l'âge de vingt-cinq ans, sa vocation s'étant déclarée, il se tourna définitivement vers l'art et entreprit l'étude de la peinture, à laquelle il était si peu destiné. Avec ses pieds il copia, sans se lasser, les toiles des meilleurs maîtres, celles des peintres flamands surtout, et ses toiles se trouvent aujourd'hui un peu partout, principalement aux États-Unis. Les Américains, toujours à l'affût de ce qui sort de l'ordinaire, font le plus grand cas de sa manière.

En 1886, la Reine régente d'Espagne lui acheta un tableau et le fit officier de l'ordre royal d'Isabelle, et le roi de Portugal lui conféra l'ordre du Christ.

En regardant ses œuvres, il est impossible de se douter comment ces tableaux, au dessin si précis, au coloris si exact, ont été faits.

C'est avec son pied droit qu'il les exécute. Les deux pieds sont chaussés de mitaines qui laissent les doigts nus et libres, et il a près de lui une paire de pantoufles. En peignant, il se tient un peu renversé en arrière, ce qui lui permet d'élever son pied à la hauteur de la toile. Il ouvre sa boîte de couleurs avec son pied gauche, opère les mélanges sur sa palette, passe le pouce de son pied gauche dans l'orifice ménagé à cet usage et peint avec son pied droit.

Sa brosse court sur la toile avec une rapidité inouïe et couche les teintes avec une adresse, une précision remarquables.

Après cela on admettra sans peine que pendant les repas il se sert d'une fourchette, d'un couteau et d'un verre ainsi que nous le faisons nous-mêmes.

Se raser avec son



M. John Chambers se rasant avec son pied.

Cette opération, pourtant très délicate, est effectuée par M. Chambers sans effort apparent, et l'on devine quelles difficultés il a dû vaincre.



Une artiste unique.

Enfiler une aiguille avec sa langue, coudre et broder sans pouvoir se servir de ses mains, voilà des actions qui semblent impossibles à accomplir. Mlle Tunison écrit et peint avec sa langue. Une planchette mobile amène à hauteur de sa bouche la feuille de papier sur laquelle elle travaille et les godets qui contiennent son encre et ses couleurs.

pied et, qui plus est, avec le pied gauche, se raser sans le secours de la main qui tend la peau de la joue et devient ainsi l'auxiliaire de celle qui tient le rasoir, cela ne passera pour facile auprès d'aucun de ceux qui savent combien le rasoir est un instrument dangereux et qui demande à être manié avec prudence. M. John Chambers y est arrivé; dépourvu de bras, il se rase avec les pieds, monte seul dans un tramway en marche, met ses souliers sans le secours de personne, lit ses journaux, écrit ses lettres, accomplit en un mot toutes les actions d'un homme valide. Il n'y a presque rien qu'il ne puisse faire.

Se trouve-t-il à Londres devant un bureau de billets de chemin de fer, il demande son ticket, défait sa chaussure, retire sa chaussette qui découvre un pied d'une blancheur parfaite orné d'une alliance à l'annulaire, plonge son pied dans la poche intérieure de son veston et donne exactement la monnaie nécessaire.

Il doit cette adresse incroyable à sa mère qui lui montra pendant sa jeunesse à se servir de ses pieds comme ses camarades se servaient de leurs dix doigts.

Le résultat de cette longue habitude fut absolument surprenant. On le vit employer les outils les plus divers : marteau, tenaille ou scie ; mieux encore, il joue du piston et l'on dit même qu'il est devenu un musicien accompli.

Prenons maintenant comme exemple un de ces êtres sur lesquels la nature, multipliant ses coups, a réuni tout un concours d'infirmités. Miss Fannie Tunison, une jeune Américaine paralysée des quatre membres, enfile son aiguille avec sa langue et coud avec ses dents. Elle fait plus : elle brode. Ce n'est pas tout : elle peint! Cela tient réellement du prodige : peindre avec sa langue!

Et ce ne sont pas des tableaux sans valeur qu'elle exécute par ce singulier procédé. Ce sont de véritables œuvres d'art, et leur vente constitue exclusivement les moyens d'existence de cette artiste originale.



LES DISTRACTIONS DE L' « HOMME-TRONC ».

La menuiserie est la principale distraction de l'Homme-Tronc quand le chômage des exhibitions lui donne des loisirs. Il travaille avec sa bouche et, sans le secours de personne, construit des maisonnettes et des meubles minuscules.



UN MANCHOT QUI TIRE A L'ARC.

C'est un Indien d'Amérique qui, privé de l'usage des bras, a eu recours à ce moyen pour se procurer sa nourriture. Un Barnum l'a découvert et le présente dans les théâtres. Comme on le voit, l'arc est appuyé contre le pied droit : le pied gauche tend l'arc et lâche la flèche, qui manque rarement son but.

Ses mains, vaincues par la paralysie, n'ont plus de forme; il lui est impossible de les mouvoir. Une table est placée un peu au-dessous du niveau de sa bouche; miss Fannie Tunison exécute ainsi les travaux les plus difficiles. Sa langue écrit avec une rapidité égale à celle d'une main experte.

Elle est maintenant âgée de trente ans et, depuis vingt ans qu'elle ne se sert absolument que de sa bouche, sa mâchoire inférieure a pris un développement anormal qui témoigne des exercices incessants qu'elle a dû accomplir pour acquérir une aussi remarquable faculté. Fille de modestes cultivateurs, elle est devenue le soutien de sa famille.

Les cas qui précèdent sont, on l'a vu, intéressants à plus d'un titre. Aux modestes héros de la volonté, dont quelques-uns sont devenus de véritables artistes, nous devons notre admiration et à tout le moins notre respect. Aussi ne faut-il pas confondre ceux qui appartiennent à cette catégorie avec les phénomènes que l'on montre dans les foires. Il en est pourtant parmi ces derniers que nous devons citer dans un intérêt de curiosité.

On a exhibé à Londres un jeune Indien qui, rien qu'avec ses pieds, était arrivé à tirer de l'arc. De bonne heure, il s'était exercé dans la forêt. Il se couchait sur le dos et abattait les oiseaux qui se risquaient dans son voisinage. Il devint ainsi un adroit chasseur et un tireur émérite. Un barnum le découvrit et, grâce aux présents faits aux chefs, emmena le jeune Indien, qui abandonna la solitude des forêts et vint dans les grandes villes. On le montra à la Nouvelle-Orléans, où il gagna le premier prix au concours de tir aux pigeons. Il se tenait à moitié couché et à moitié assis. Dès que l'oiseau sortait de la trappe et s'élevait à quelques mètres, Warcineh Boseth se penchait en arrière, ses orteils tiraient l'arc et le pigeon tombait sur le sol.



La promenade de l'« Homme-Tronc ».

Placé dans une petite voiture d'enfants que pousse son père, l'« Homme-Tronc » accomplit chaque jour une promenade à la fois hygiénique et rémunératrice, car le spectacle de cette terrible infortune ne manque jamais d'émouvoir la pitié des passants.

Le cas le plus terrible est celui d'un homme venu au monde sans bras ni jambes, pourvu seulement d'un tronc inerte : c'est Mahieux, plus connu sous le nom de l'*Homme-Tronc*.

L'année dernière, il se présentait au conseil de revision : on devine qu'il fut réformé sans examen.

C'est également avec sa bouche qu'il supplée aux membres qui lui manquent; avec elle, il enfile une aiguille, il prend ses morceaux dans son assiette, boit dans une timbale et occupe ses loisirs à faire de la petite menuiserie.

Il est venu à Paris en l'honneur de l'Exposition, car il habite ordinairement la commune de Carentoir, dans le Morbihan, et ses parents l'ont montré avec orgueil, très fiers d'exhiber un tel phénomène.

Ceux qui tirent ainsi profit de leur infirmité en s'exhibant à la curiosité malsaine des oisifs et des badauds ont une suffisante récompense dans la curiosité qu'ils excitent. Ce n'est pas d'eux que nous avons voulu nous occuper pour trouver dans les résultats qu'ils ont acquis sujet à réflexion. Mais les exemples que nous avons rapportés montrent ce que des êtres animés d'une volonté inébranlable peuvent accomplir sans autre secours que celui de leur ténacité et de leurs facultés d'invention. Ils attestent la toute-puissance de l'éducation. Nous aussi, les bien portants, nous demandons à nos sens des services qu'ils n'étaient pas appelés à nous rendre. Primitivement la vue ne devait nous faire percevoir que l'étendue colorée, l'ouïe que l'intensité du son. C'est par une association avec les sensations dues au toucher que nous sommes arrivés à mesurer la distance par l'œil et par l'oreille. Plus nous réfléchirons et plus nous nous convaincrons que ce que nous devons à la nature est peu de chose en comparaison de ce que nous pouvons attendre de la volonté.

○ ○ ○



RODOLPHE PARLAIT, CAR MAINTENANT C'ÉTAIT SON PLAN QUE L'ON DISCUTAIT.

SERVICE DE LA REINE

DEUXIÈME PARTIE

UN REMOUS DANS LA DOUVE.

Le soir du jeudi 16 octobre, le connétable de Zenda était de très mauvaise humeur. Il en a convenu depuis. Risquer le repos d'un palais pour recevoir le message d'un amoureux ne lui avait jamais paru fort sage, et il n'avait pu voir sans impatience le pèlerinage annuel de « cet absurde Fritz ». La lettre d'adieu avait été une folie de plus, avec des probabilités de catastrophe. Or, la catastrophe menaçait de se produire. Le court et mystérieux télégramme de Wintenberg, qui disait si peu, disait au moins cela. Il lui ordonnait, et il ne savait même pas de qui venait l'ordre, de différer l'audience de Rischenheim et, s'il ne le pouvait, d'éloigner le roi de Zenda; on ne lui révélait pas pourquoi il devait agir de la sorte, mais, il savait aussi bien que moi que Rischenheim était entièrement dans les mains de Rupert et il ne pouvait manquer de deviner que quelque mésaventure avait eu lieu à Wintenberg et que Rischenheim venait pour dire au roi quelque chose que le roi ne devait pas savoir. Sa tâche n'était pas facile : ignorant où était Rischenheim, il ne pouvait l'empêcher de venir.

En outre, le roi avait été très content d'apprendre la prochaine visite du comte, car il désirait lui parler au sujet d'une certaine race canine que le comte élevait avec grand succès, tandis que Sa Majesté n'y pouvait

SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE. — *Le royaume de Ruritanie vient d'être le théâtre d'événements étranges. Le roi Rodolphe ayant été enlevé la veille du jour destiné à son couronnement, un jeune lord anglais, Rodolphe Rassendyll, parent du roi et qui a avec lui une ressemblance merveilleuse, a été couronné à sa place. Puis il a délivré le roi et lui a rendu son trône. Pendant les quelques jours de sa royauté d'emprunt, Rassendyll s'est épris pour la princesse Flavie d'un amour idéal et désintéressé. Devenu*

: il avait donc déclaré que rien n'em-
it la réception de Rischenheim. En
pt lui disait qu'on avait vu un gros
dans la forêt, et qu'il pourrait comp-
une belle journée de chasse le lende-

Au diable le sanglier! s'écria-t-il. Je
voir comment Rischenheim s'y prend
e la robe de ses chiens soit si belle. »
ce moment, son domestique entra et
Sapt un télégramme qu'il prit et mit
poche.
Lisez-le, dit le roi. »
pt ne pouvait désobéir. Depuis quel-
ps il se servait de lunettes. Il fut long
uster, se demandant ce qu'il ferait si
ramme n'était pas de nature à être
au roi.
Dépêchez-vous, dépêchez-vous, » re-
ntable souverain.
pt avait enfin ouvert l'enveloppe; son
exprimait à la fois le soulagement et
lexité.
Votre Majesté a deviné merveilleuse-
lit-il, en levant les yeux. Rischenheim
demain matin à huit heures.
- Parfait! s'écria le roi. Il déjeunera
oi à neuf et je monterai à cheval pour
r le sanglier quand nous aurons ter-
notre affaire.
- Très bien, Sire, » dit Sapt en mor-
a moustache.
Le roi se leva en bâillant, souhaita le
ir au colonel et sortit sur ces mots :
: Il doit avoir quelque secret pour ses
.
- Que le diable emporte les chiens! »
Sapt dès que la porte se fut refermée
Majesté.
Le colonel n'était pas homme à accepter
ent la défaite. L'audience qu'il devait
remettre était rapprochée. A tout prix
pêcherait. Mais comment? Il avait beau
un seul moyen se présentait à son
: l'assassinat. Et il en rejetait la
e.
: Je ne trouve rien, » murmura Sapt, quittant son fauteuil pour se rapprocher de la fenêtre, espérant peut-être, comme il arrive souvent, puiser des inspirations dans la fraîcheur de l'air.

Il était dans cette chambre du nouveau château qui donne sur le fossé à la droite du pont-levis quand on fait face au vieux château; c'était celle qu'avait occupée le duc Michel. Elle se trouvait presque en face de l'endroit où un grand conduit avait fait communiquer la fenêtre du cachot du roi avec les eaux de la douve. Le pont était baissé, car la paix était revenue à Zenda; le conduit avait disparu et la fenêtre du cachot, quoique toujours grillée, était découverte. La nuit était claire et belle et l'eau tranquille brillait capricieusement, selon que la lune à demi pleine émergeait des nuages ou en était cachée. Sapt regardait d'un air sombre, frappant de ses doigts la pierre du rebord. Tout à coup le connétable se pencha au dehors, avançant la tête à droite et à gauche aussi loin que possible vers la douve. Ce qu'il avait vu ou cru voir est chose fort ordinaire à la surface de l'eau : de larges remous circulaires comme en peuvent produire une pierre qu'on jette ou un poisson qui saute. Mais Sapt n'avait pas jeté de pierre et les rares poissons des douves ne sautaient pas à cette heure. Il attendit que le remous cessât. Puis il perçut un bruit des plus faibles, comme si un grand corps se laissait tomber très doucement dans l'eau. Un instant après, en face de lui, la tête d'un homme apparut.

« Sapt! » dit une voix basse, mais distincte.

Le vieux colonel tressaillit, et, posant ses deux mains sur le rebord de la fenêtre, se pencha de telle sorte qu'il semblait en danger de perdre l'équilibre.

« Vite! Au rebord de pierre, de l'autre côté, » dit la voix; et la tête se détourna.

Puis quelques brassées vives et silencieuses, un homme traversait la douve et s'abritait caché dans le triangle d'ombre formé par la muraille du vieux château. Sapt le

ur son mariage avec le roi Rodolphe V, Flavie n'a pas oublié Rassendyll, et depuis trois ans elle lui chaque année une fleur et quelques mots.
ouvent en désaccord avec le roi, qu'elle n'a épousé que par devoir, elle vient d'avoir avec lui une scène e. Elle écrit alors à Rassendyll pour savoir s'il reste fidèle à son souvenir. Un officier tout dévoué, le Tarlenheim, se charge de remettre la lettre. Mais il est victime d'un guet-apens à la faveur duquel itre, Rupert de Hentzau, exilé de Ruritanie à la suite de ses crimes, réussit à s'emparer de la lettre reine.
lessé, Fritz est recueilli par des voituriers et conduit à Wintenberg, où il retrouve Rassendyll. es deux devinent alors le but que poursuit Rupert : livrer au roi la lettre où la reine avoue son pour Rassendyll. Comme Rupert ne peut se présenter lui-même devant le souverain, son cousin, le e Rischenheim, portera une copie de la lettre. A tout prix, il faut éviter que Rischenheim reparle Les deux amis envoient donc un télégramme chiffré au colonel Sapt, qui commande à la résidence le Zenda, afin de le prévenir des événements; puis ils élaborent un plan pour déjouer les machinations mes de Rupert. Rassendyll ira à Zenda et mettra de nouveau à profit sa prodigieuse ressemblance dolphe V : il donnera audience à Rischenheim et recevra ainsi la lettre de la reine Flavie.

suivait du regard, à moitié paralysé par l'étonnement subit d'entendre cette voix parvenir jusqu'à lui au milieu du profond silence de la nuit. Car le roi était couché, et qui possédait cette voix, excepté le roi et un autre?

Alors, maudissant sa lenteur, il se retourna; il se hâta de traverser la chambre. En un instant il fut dans le corridor, mais là il tomba dans les bras du jeune Bernenstein, l'officier des gardes qui faisait sa ronde. Sapt le connaissait et avait confiance en lui, car il avait été avec nous pendant le siège de Zenda, lorsque Michel le Noir tenait le roi captif, et il portait sur lui des marques laissées par les bandits de Rupert de Hentzau. Il était à ce moment lieutenant des cuirassiers de la garde royale. Il remarqua l'aspect de Sapt, car il s'écria :

« Quelque accident, monsieur?

— Bernenstein, mon enfant, tout va bien. Mais restez-ici. Placez-vous à la porte qui conduit aux appartements royaux. Ne laissez passer personne. Et quoi que vous entendiez, ne vous retournez pas. »

L'ahurissement de Bernenstein augmentait à chaque mot, mais Sapt était connétable et sur lui reposait l'entière responsabilité de Zenda et de tout ce que Zenda renfermait.

— Très bien, » monsieur, dit-il.

Avec un geste de soumission et tirant son épée, il resta debout devant la porte; s'il ne pouvait pas comprendre, il pouvait obéir.

Sapt courut à la grille qui conduisait au pont et le traversa rapidement. Puis, se détournant et le visage au mur, il descendit les marches qui aboutissaient à la pièce en saillie six ou huit pouces au-dessous de l'eau. Lui aussi était alors dans l'ombre, mais il savait qu'un homme de haute taille, plus grand que lui, était là, debout, et il sentit tout à coup qu'on lui saisissait la main. C'était Rodolphe Rassendyll en caleçon et chaussettes mouillées.

« Est-ce vous? murmura Sapt.

— Oui, répondit Rodolphe. J'ai nagé depuis l'autre côté jusqu'ici, puis j'ai jeté une pierre, mais je n'étais pas sûr que vous m'eussiez entendu, et comme je n'osais pas appeler, j'ai suivi la pierre. Tenez-moi un instant pendant que je me rhabille. Je ne voulais pas être mouillé et j'ai porté mes vêtements en un paquet. Tenez-moi ferme, ça glisse.

— Au nom du ciel! Qu'est-ce qui vous amène ici? demanda Sapt tout bas, en le tenant par le bras.

— Le service de la reine. Quand Rischenheim doit-il venir?

— Demain matin à huit heures.

— Diable! C'est plus tôt que je ne pensais. Et le roi?

— Est ici et bien décidé à le voir. Impossible de le faire changer d'idée. »

Il y eut un moment de silence. Rassendyll reprit :

« Pourquoi donc le roi désire-t-il si fort voir Rischenheim?

— Pour découvrir le secret de donner aux chiens un poil soyeux.

— Tout va bien alors. Le roi porte-t-il sa barbe, maintenant?

— Oui.

— Le diable l'emporte! Ne pouvez-vous me conduire quelque part pour causer?

— Mais enfin pourquoi êtes-vous ici?

— Pour rencontrer Rischenheim. Il a une copie de la lettre de la reine. »

Sapt tourmenta sa moustache.

« J'ai toujours prévu que cela arriverait, » dit-il d'un ton satisfait.

Il était inutile de le dire, mais Sapt eût été plus qu'un homme s'il ne l'eût pas pensé.

Cependant les deux amis avaient traversé le pont et entraient dans le château Il n'y avait dans le corridor que Bernenstein dont le large dos défendait l'entrée des appartements royaux.

« Entrez là, murmura Sapt, en désignant la porte de la chambre d'où il était sorti.

— Parfait, » dit Rodolphe.

La main de Bernenstein se crispa, mais il ne détourna pas les yeux. La discipline régnait au château de Zenda.

Mais, juste au moment où Sapt mettait le pied sur le seuil, la porte que gardait Bernenstein s'ouvrit vivement, quoique sans bruit. Aussitôt l'épée de Bernenstein fut levée. Un juron étouffé de Sapt, un sursaut de Rodolphe, l'épée de Bernenstein retomba. A la porte paraissait la reine Flavie tout en blanc. Son visage devint aussi pâle que sa robe, car son regard était tombé sur Rassendyll. Tous quatre restèrent un instant immobiles, puis Rodolphe passa près de Sapt, repoussa le robuste Bernenstein et, tombant à genoux, il prit la main de la reine et la baisa. Bernenstein pouvait voir maintenant sans tourner la tête, et si la surprise tuait, il fût mort sur le coup. Les lèvres entr'ouvertes, il chancela et dut s'appuyer au mur, car le roi était couché et portait sa barbe, et pourtant le roi était là, le visage rasé, tout habillé, et baisait la main de la reine, qui le contemplait avec un mélange de stupéfaction, de crainte et de joie. Un soldat doit être prêt à tout, mais en vérité l'ahurissement du jeune Bernenstein avait droit à l'indulgence.

Prompte à prévenir le mal et ayant

conscience du défi jeté au hasard par sa lettre, la reine avait résolu de savoir si vraiment il y avait des raisons de s'alarmer et avait quitté ses appartements pour venir trouver le connétable. L'apparition de Rodolphe la remplissait à la fois d'une terreur et d'une joie presque intolérables.

Les amoureux ne se soucient guère du danger; mais Sapt, lui, ne l'oubliait pas, et sans tarder, il leur montra d'un geste impérieux la porte de sa chambre. La reine obéit et Rodolphe la suivit.

Minuit sonnait à la grosse horloge du château lorsque Sapt reparut. Après avoir fermé la porte, il se mit à parler à Bernenstein à voix basse et à mots pressés. Le jeune homme l'écoutait avec une attention profonde. Au bout de huit ou dix minutes, Sapt s'arrêta, puis ajouta :



SAPT AVAIT ENFIN OUVERT L'ENVELOPPE ; SON VISAGE EXPRIMAIT A LA FOIS LE SOULAGEMENT ET LA PERPLEXITÉ.

« Vous comprenez maintenant?

— Oui, c'est merveilleux, répondit le lieutenant oppressé.

— Bah! fit Sapt, rien n'est merveilleux; certaines choses sont singulières. »

Bernenstein, peu convaincu, protesta d'un haussement d'épaules.

« Eh bien? demanda Sapt, en le regardant fixement.

— Je mourrais pour la reine, monsieur, répondit-il en rapprochant ses talons comme pour la parade.

— Très bien! dit Sapt. Alors écoutez-moi, » et il reprit son discours.

« Vous le trouverez à la grille et vous l'amènerez ici tout droit.

— Parfaitement, colonel, répliqua Bernenstein.

— Le roi sera dans cette pièce... le roi.... Vous savez qui est le roi?

— Parfaitement, colonel.

— Et quand l'entrevue sera terminée et que nous irons déjeuner....

— Je sais qui sera le roi alors. Oui, colonel.

— Bien. Mais nous ne lui ferons aucun mal, à moins que...

— Ce ne soit nécessaire.

— Précisément. »

A ces mots, la reine parut sur le seuil. Elle était très pâle et l'on voyait qu'elle avait pleuré, mais il y avait du bonheur dans ses yeux et son maintien était ferme. Aussitôt qu'il l'aperçut, Bernenstein ploya le genou, prit sa main et la porta à ses lèvres.

« Jusqu'à la mort, madame, dit-il d'une voix tremblante.

— Je le savais, monsieur, » répondit-elle gracieusement.

Puis, les regardant tous trois : « Messieurs, reprit-elle, mes serviteurs et chers amis, sur vous et sur Fritz, blessé à Wintenberg, reposent mon honneur et ma vie, car je ne survivrai pas si ma lettre arrive jusqu'au roi.

— Le roi ne la verra pas, madame, » répondit le colonel Sapt.

Et il salua militairement. Puis, tandis que la Reine, les yeux toujours fixés sur ceux de Rodolphe, rentrait chez elle à reculons, il ferma la porte derrière elle.

« Maintenant, aux affaires sérieuses ! » s'exclama Sapt, et Rodolphe sourit. Il rentra chez le colonel, qui se rendit chez le roi pour demander au médecin de service si Sa Majesté dormait bien. Rassuré sur ce point, il passa chez le serviteur de la chambre et, sans égard pour son sommeil, commanda le déjeuner de Sa Majesté et du comte de Luzau-Rischenheim pour neuf heures précises dans la pièce qui donne sur l'avenue conduisant à l'entrée du nouveau château.

Cela fait, il retourna dans la chambre où était Rodolphe, porta une chaise dans le corridor, s'y assit le revolver à la main et s'endormit. Le jeune Bernenstein, subitement indisposé, s'était couché, et le connétable le remplaçait... telle serait la légende, s'il en était besoin. Ainsi s'écoulèrent les heures de deux à six, ce matin-là, au château de Zenda. A six heures, le connétable s'éveilla et frappa à la porte. Rodolphe Rassendyll l'ouvrit.

« Bien dormi? demanda Sapt.

— Pas une seconde, répliqua Rodolphe gaiement.

— Je vous aurais cru plus énergique.

— Ce n'est pas le manque d'énergie qui m'a tenu éveillé, » répondit Rodolphe.

Sapt haussa les épaules d'un air de pitié et regarda autour de lui. Les rideaux de la fenêtre étaient à moitié tirés, la table rapprochée du mur et le fauteuil placé dans l'ombre tout près des rideaux.

« Il y a amplement de la place pour vous derrière, dit Rodolphe, et quand Rischenheim sera assis en face de moi, vous pourrez mettre le canon de votre pistolet près de sa tête, rien qu'en étendant la main. Et naturellement je pourrai en faire autant.

— Oui, cela paraît bien arrangé, répondit Sapt avec un signe d'approbation.

— Et la barbe?

— Bernenstein doit lui dire que vous vous êtes fait raser ce matin. »

C'est ainsi qu'ils se préparaient à recevoir le comte de Luzau-Rischenheim, pendant que ma maudite blessure me retenait prisonnier à Wintenberg. C'est encore un chagrin pour moi de n'avoir su que par leur récit ce qui se passa ce matin-là et de n'avoir pas eu l'honneur d'y prendre part.

UNE AUDIENCE DU ROI

Arrivé à ce point de l'histoire que j'ai entrepris de raconter, j'ai presque envie de déposer ma plume et de ne pas dire comment, au moment où M. Rassendyll revint à Zenda, le hasard nous entraîna dans une sorte de tourbillon, nous portant où nous ne voulions pas aller, nous poussant toujours à de nouvelles entreprises, nous inspirant une audace qu'aucun obstacle n'arrêtait. Quant à moi, je renoncerais à ce récit, de crainte qu'un seul mot pût nuire à celle que je sers, si je n'écrivais par son ordre, afin qu'un jour, dans la suite des temps, tout soit connu véridiquement. Quant à *eux*, ce n'est pas à nous de les juger; *elle*, nous la servions; *lui*, nous l'avions servi. *Elle* était notre reine; nous eu voulions au ciel qu'*il* ne fût pas notre roi. Ce qui arriva depuis ne dépendit pas de nous. Ce fut un coup de foudre lancé avec insouciance par la main de Rupert, entre une malédiction et un éclat de rire et qui nous empêtra plus étroitement que jamais dans le filet des circonstances. Puis naquit en nous ce désir étrange et irrésistible dont je parlerai plus tard et qui nous remplit de zèle pour atteindre notre but et pour contraindre M. Rassendyll lui-même à entrer dans la voie que nous avions choisie. Guidé par cette étoile, nous nous hâtâmes dans les ténèbres jusqu'à ce qu'enfin, devenues plus profondes, elles arrêtassent nos pas. Comme *elle* et comme *lui*, nous devons être jugés.

A huit heures moins dix, le jeune Bernenstein, très soigneusement et élégamment vêtu, se posta à l'entrée principale du château. Il n'eut pas à attendre longtemps. Au coup de huit heures, un cavalier très bien monté, mais sans aucune suite, s'engagea dans la grande avenue carrossable. Bernenstein s'écria : « Ah ! c'est le comte ! » et courut au-devant de lui. Rischenheim mit pied à terre en tendant la main au jeune officier.

« Mon cher Bernenstein! dit-il, car ils se connaissaient bien.

— Vous êtes exact, mon cher Rischenheim, et cela se trouve bien, car le roi vous attend très impatiemment.

— Je ne comptais pas le trouver levé si tôt, répondit Rischenheim.

— Levé! Mais il l'est depuis deux heures. En vérité, il nous fait passer un quart d'heure du diable! Soyez prudent avec lui,

mon cher comte, car il est dans une de ses humeurs difficiles. Il s'est éveillé à six heures, et quand le barbier est arrivé pour donner ses soins à sa barbe, il y a trouvé... combien croyez-vous?... sept poils blancs. Le roi se mit en fureur. « Rasez-la, dit-il, rasez-la; je ne veux pas avoir une barbe grise; rasez-la! » Que voulez-vous? un homme a le droit de se faire raser: à plus forte raison un roi. Donc il n'a plus de barbe.

— Sa barbe!

— Sa barbe, mon cher comte. Mais par le ciel! je me ferai une mauvaise affaire, si je reste ici à bavarder. Il vous attend. Venez vite. »

Et Bernenstein, passant son bras sous celui du comte, le fit entrer rapidement dans le château.

Le comte de Luzau était un jeune homme: il n'était pas plus expérimenté dans ces sortes d'affaires que Bernenstein lui-même. L'importance, ou peut-être le caractère peu honorable de sa mission, ébranlait son système nerveux. Remarquant à peine où il allait, il permit à Bernenstein de le conduire vite et directement à la chambre où se trouvait Rodolphe Rassendyll, ne doutant pas qu'on le conduisit en présence du roi.

Ils étaient arrivés à la porte. Bernenstein s'arrêta.

« J'ai l'ordre d'attendre au dehors, jusqu'à ce que Sa Majesté me fasse appeler, » dit-il à voix basse. Sur ce, il ouvrit la porte toute grande en annonçant à haute voix: « Le comte de Luzau-Rischenheim a l'honneur de se présenter à Votre Majesté ». Puis il referma promptement la porte et resta dehors immobile.

Le comte s'approcha en saluant très bas et s'efforçant de cacher son agitation évidente. Il vit le roi dans son fauteuil. Le roi portait un vêtement brun (légèrement froissé après les péripéties de la nuit précédente), son visage était tout à fait dans l'ombre, mais Rischenheim put constater que la barbe avait en effet disparu. Le roi lui tendit la main et lui fit signe de s'asseoir sur une chaise placée juste en face de lui, à un pied environ des rideaux de la fenêtre.

« Je suis charmé de vous voir, comte, » dit le roi. Rischenheim leva les yeux. La voix de Rodolphe avait été autrefois si semblable a celle du roi, que personne n'aurait pu distinguer une différence, mais depuis un an ou deux, celle du roi était devenue plus faible et Rischenheim parut frappé de la vigueur du ton qu'il entendait. Comme il levait les yeux, il y eut un léger mouvement ... les rideaux près de lui. Rodolphe avait ... l'étonnement du comte et lorsqu'il parla de nouveau ce fut d'une voix plus basse.

« Très charmé, poursuivit-il, car je suis agacé plus que je ne saurais dire, au sujet de ces chiens. Impossible de donner à leur poil le brillant que je voudrais, tandis que les vôtres sont magnifiques. Nous avons tout essayé en vain.

— Vous êtes trop bon, Sire. Mais je me suis hasardé à solliciter une audience afin de...

— Positivement, il faut me dire comment vous vous y prenez avec vos chiens; et cela avant que Sapt ne vienne, car je veux être seul à le savoir.

— Votre Majesté attend le colonel Sapt?

— Dans vingt minutes environ, » répondit le roi en regardant la pendule placée sur la cheminée.

Dès lors Rischenheim brûla du désir de communiquer son message avant que Sapt ne parût.

« Les robes de vos chiens croissent si bien, reprit le roi...

— Mille pardons, Sire, mais...

— Le poil est si long et si soyeux, que je désespère...

— J'ai à vous communiquer un message des plus urgents et des plus importants, » continua Rischenheim au supplice.

Rodolphe se renversa sur le dossier de son fauteuil, d'un air agacé.

« Eh bien! s'il le faut, il le faut. Qu'est-ce que cette grosse affaire, comte? Finissons-en et ensuite vous pourrez me parler des chiens. »

Rischenheim jeta un regard autour de la chambre; les rideaux ne bougeaient pas. Le roi caressait de la main gauche son menton sans barbe; la droite était cachée sous la petite table qui le séparait de son hôte.

« Sire, mon cousin le comte de Hentzau m'a confié un message....

— Je ne veux avoir aucun rapport direct ou indirect avec le comte de Hentzau, répliqua le roi.

— Pardonnez-moi, Sire; pardonnez-moi. Un document d'importance vitale pour Votre Majesté est tombé dans ses mains.

— Le comte de Hentzau, monsieur le comte, a encouru mon plus profond déplaisir.

— Sire, c'est dans l'espoir d'expier ses fautes qu'il m'a envoyé ici aujourd'hui. Il s'agit d'une conspiration contre l'honneur de Votre Majesté.

— Une conspiration de qui, monsieur le comte? demanda Rodolphe, d'un ton froid et peu convaincu.

— De ceux qui touchent de très près à Votre Majesté et occupent le premier rang dans son affection.

— Nommez-les.

— Sire, je n'ose pas. Vous ne me croiriez pas. Mais Votre Majesté croira une preuve écrite.

— Montrez-la moi.

— Sire, j'ai une copie....

— Oh! une copie! monsieur le comte! »

Ceci fut dit d'un ton dédaigneux.

« Mon cousin a l'original et l'enverra sur l'ordre de Votre Majesté. La copie d'une lettre de Sa Majesté....

— De la reine?

— Oui, Sire. Elle est adressée a... »

Rischenheim s'arrêta.

« Eh bien! monsieur le comte, à qui?

— A un M. Rodolphe Rassendyll. »

Rodolphe joua très bien son rôle. Il n'affecta pas l'indifférence et sa voix trembla lorsqu'il tendit la main et demanda dans un murmure étouffé :

« Donnez-la-moi; donnez-la-moi. »

Les yeux de Rischenheim étincelèrent; son coup avait porté, fixé l'attention de son interlocuteur, fait oublier les chiens et leur robe. Évidemment il avait éveillé les soupçons et la jalousie du roi; il reprit :

« Mon cousin a jugé de son devoir de soumettre la lettre à Votre Majesté. Il l'a obtenue...

— Malédiction! Que m'importe comment il se l'est procurée. »

Rischenheim déboutonna son habit et son gilet. On aperçut un revolver passé dans une ceinture qui entourait sa taille. Il défit la patte d'une poche dans la doublure de son gilet et commença à en tirer une feuille de papier.

Mais Rodolphe, si grand que fût son empire sur lui-même, n'était pourtant qu'un homme. Quand il vit le papier, il se pencha en avant et se leva à moitié de son siège. Il en résulta que son visage dépassa l'ombre du rideau, que la vive lumière matinale tomba en plein sur lui. En retirant le papier de sa poche, Rischenheim leva les yeux. Il rencontra ceux de Rassendyll qui se fixaient sur lui avec un éclat dévorant. Il fut saisi d'un soupçon subit, car le visage qui se trouvait devant lui, quoique ce fût bien dans tous ses traits le visage du roi, exprimait une résolution sévère et révélait une vigueur qui n'appartenait pas au roi. En cet instant la vérité, ou une lueur de la vérité, traversa son cerveau comme un éclair. Il poussa un cri étouffé; d'une main il froissa le papier; l'autre se porta vivement sur son revolver. Mais il était trop tard. La main gauche de Rodolphe enferma la sienne et le papier dans une étreinte de fer; le revolver de Rodolphe était posé sur sa tempe et un bras sortait du rideau tenant le canon d'un autre revolver en plein devant ses yeux, tandis qu'une voix ironique disait :

« Vous ferez bien de prendre la chose tranquillement, » et Sapt se montra.

Rischenheim resta muet devant cette transformation subite de l'entrevue. Il semblait ne pouvoir plus faire qu'une seule chose: dévisager Rodolphe Rassendyll. Sapt ne perdit pas de temps : il arracha au comte son revolver et le plongea dans sa poche.

« Maintenant, prenez le papier, dit-il à Rodolphe, et son revolver tint Rischenheim immobile pendant que Rodolphe lui enlevait le précieux document.

— Voyez si c'est bien le bon.... Non, ne le lisez pas en entier pour le moment... Est-ce bien celui qu'il nous faut? Oui? à la bonne heure!... A présent remettez votre revolver sur sa tempe : je vais le fouiller. Levez-vous, monsieur. »

Ils forcèrent le comte à obéir, et Sapt le soumit à une perquisition qui mit à néant toute possibilité de cacher une seconde copie ou tout autre document. Cela fait, ils lui permirent de se rasseoir; ses yeux semblaient fascinés par Rodolphe Rassendyll.

« Cependant je crois que vous m'avez déjà vu, dit Rodolphe en souriant. Il me semble me souvenir de vous comme d'un jeune garçon que j'ai rencontré à Strelsau, quand j'y étais. Voyons, monsieur, dites-nous maintenant où vous avez laissé votre cousin. » Car leur plan était d'apprendre où était Rupert et de lui courir sus dès qu'ils auraient disposé de Rischenheim.

Mais comme Rodolphe parlait, on frappa violemment à la porte. Rodolphe se leva en toute hâte pour l'ouvrir. Sapt et son revolver restèrent à leur place. Bernenstein était sur le seuil. Il jeta ces mots :

« Le valet de chambre du roi vient de passer. Il cherche le colonel Sapt. Le roi s'est promené dans la grande avenue et a su, par une sentinelle, l'arrivée de Rischenheim. J'ai dit au domestique que vous aviez emmené le comte faire le tour du château et que je ne savais pas où vous étiez. Il dit que le roi peut venir d'un moment à l'autre. »

Sapt réfléchit un instant, puis revint près du prisonnier.

« Nous causerons de nouveau plus tard, dit-il à voix basse. Maintenant vous allez déjeuner avec le roi; je serai là et Bernenstein aussi. Souvenez-vous : pas un mot de votre mission, pas un mot de monsieur. Au premier mot, à un signe, à une allusion, sur



Rodolphe, tombant à genoux, prit la main de la reine et la baisa.

un geste, sur un mouvement, aussi vrai que Dieu existe, je vous envoie une balle; mille rois ne m'arrêteraient pas.

— Rodolphe, mettez-vous derrière le rideau. Si l'alarme est donnée, vous sauterez dans le fossé et vous nagerez.

— Très bien, dit Rodolphe; je pourrai lire ma lettre, là.

— Brûlez-la, fou que vous êtes.

— Quand je l'aurai lue, je la mangerai, si vous le désirez, mais pas avant.

— Eh bien! criait du dehors une voix en colère. Je me demandais combien de temps on me ferait attendre. »

Rodolphe Rassendyll sauta derrière le rideau. Le revolver passa dans une poche à portée de la main. Rischenheim resta debout, les bras ballants, son gilet à demi déboutonné. Le jeune Bernenstein saluait très bas, en protestant que le serviteur du roi venait seulement de passer et qu'ils étaient sur le point de se présenter devant Sa Majesté. Alors le roi entra pâle et portant toute sa barbe.

« Ah! comte, dit-il, je suis bien aise de vous voir. Si l'on m'avait dit que vous étiez ici, vous n'auriez pas attendu. Il fait très sombre ici, Sapt. Pourquoi n'ouvrez-vous pas les rideaux davantage? »

Et le roi se dirigea vers le rideau derrière lequel était Rodolphe Rassendyll.

« Permettez, Sire, » s'écria Sapt passant devant lui comme un éclair et posant une main sur le rideau.

Un malicieux rayon de plaisir brilla dans les yeux de Rischenheim.

« Le fait est, Sire, reprit le connétable, la main toujours sur le rideau, que nous nous intéressions si vivement à ce que le comte nous disait de ses chiens....

— Par le ciel! j'oubliais, s'écria le roi. Oui, oui, les chiens. Voyons, comte, dites-moi....

— Pardon, Sire, interrompit le jeune Bernenstein, mais le déjeuner attend.

— Oui, oui. Eh bien, alors, nous aurons tout à la fois le déjeuner et les chiens. Venez, comte. »

Le roi passa son bras sous celui de Rischenheim, ajoutant à Bernenstein : « Ouvrez la marche, lieutenant, et vous, colonel, venez avec nous. »

Ils sortirent. Sapt s'arrêta et ferma la porte à clé derrière lui.

Le comte de Luzau-Rischenheim ne fit pas un très bon déjeuner. Il s'assit en face du roi. Derrière le siège de celui-ci se plaça le connétable et Rischenheim vit le canon d'un revolver posé sur le dossier de la chaise du roi, tout près de l'oreille droite de Sa Majesté. Bernenstein était debout près de la porte, dans la rigide immobilité du soldat. Rischenheim se tourna une fois vers lui et rencontra le regard le plus significatif.

« Vous ne mangez rien, dit le roi; j'espère que vous n'êtes pas indisposé?

— Je suis un peu troublé, répondit véridiquement Rischenheim.

— Eh bien, parlez-moi des chiens pendant que je mange, car, moi, j'ai faim. »

Rischenheim se mit à révéler son secret. Son explication manquait de clarté. Il fallut la lui faire répéter, lui demander de préciser certains points, d'ajouter certains détails. Comme le déjeuner tirait à sa fin, le roi se rappela que le comte lui avait demandé une audience pour une affaire personnelle.

« Eh bien! que vouliez-vous me dire? demanda-t-il d'un air ennuyé. Les chiens étaient beaucoup plus intéressants. »

Rischenheim regarda Sapt. Le revolver était à sa place et Bernenstein toussait. Cependant il entrevit une chance de salut.

« Pardon, Sire, dit-il, mais nous ne sommes pas seuls. »

Le roi fronça ses sourcils.

« L'affaire est-elle donc si secrète? dit-il.

— Je préférerais entretenir Votre Majesté seul à seul, » répondit Rischenheim d'un ton suppliant.

Or Sapt était bien décidé à ne pas laisser Rischenheim seul avec le roi. Se penchant par-dessus l'épaule du roi, il dit d'un ton sarcastique :

« Il paraît que les messages du comte de Hentzau sont choses trop précieuses pour mes humbles oreilles? »

Le roi rougit.

« Est-ce là votre affaire? demanda-t-il sévèrement à Rischenheim.

— Votre Majesté ne sait pas ce que mon cousin...

— S'agit-il de l'ancienne requête? dit le roi, l'interrompant. Il désire rentrer? Est-ce là tout, ou bien y a-t-il autre chose? »

Il y eut un moment de silence. Sapt regarda Rischenheim bien en face et sourit en levant légèrement la main qui tenait le revolver. Bernenstein toussa deux fois. Rischenheim se tordait les doigts. Il ouvrit la bouche comme pour parler, mais demeura silencieux.

« Eh bien, monsieur le comte, est-ce la vieille histoire ou quelque chose de nouveau? » demanda encore le roi avec impatience.

Cette fois encore Rischenheim resta silencieux.

« Êtes-vous muet, monsieur le comte? s'écria le roi, de plus en plus agacé.

:'est... c'est seulement ce que vous
vieille histoire, Sire.
Alors, laissez-moi vous dire que
s êtes fort mal conduit envers moi,
mandant une audience sous un pa-
xte. Vous connaissez ma décision, et
isin ne l'ignore pas davantage. »
ces mots, le roi se leva.
olonel Sapt, veillez à ce que l'on
u comte.
on cheval doit être à la porte à cette
Adieu, comte! Bernenstein, votre

enstein remit son épée au fourreau
son bras au roi. Ils franchirent le
Bernenstein ferma la porte derrière

s l'intérieur de la chambre, Rischen-
it debout, haletant. Son visage cra-
contractait sous l'impulsion de la
levant lui se tenait Sapt, le revolver

frappa à la porte.
uvrez! » dit brusquement Sapt à
eim.
ffant un juron, le comte lui obéit.
estique présenta un télégramme sur
u.
renez-le! » murmura Sapt, et Ri-
m étendit la main.
ardon, monseigneur, mais ceci vous
sé, dit le serviteur respectueusement.
Prenez-le, répéta Sapt.
Donnez-le-moi! » dit Rischenheim
et il prit l'enveloppe.
domestique s'inclina et sortit.
Ouvrez-le! ordonna Sapt.
Malédiction sur vous! s'écria Ri-
m d'une voix étouffée par la colère.
Quoi? Oh! vous ne pouvez avoir
ts pour un aussi bon ami que moi,
r le comte. Dépêchez-vous d'ouvrir

comte décacheta la dépêche.
i vous la déchirez ou la chiffonnez,
uerai, dit Sapt tranquillement. Vous
e vous pouvez vous fier à ma parole.
nt, lisez.
Par le ciel, je ne lirai pas!
Lisez, vous dis-je, ou faites votre

canon du pistolet touchait presque
Il déplia le télégramme, puis regarda

: ne comprends pas ce qu'il veut
mmela-t-il.
Je pourrai peut-être vous aider.
onsieur le comte, lisez. »
Rischenheim lut ceci :
olf, 19 Königstrasse. »

« Mille remerciements, monsieur. Et d'où cela vient-il?

— De Strelsau.

— Ah! merci! Vous ne comprenez pas, comte?

— Je ne sais pas du tout ce que cela signifie.

— C'est étrange! Je le devine si facilement.

— Vous êtes très habile, monsieur.

— Cela me paraît une chose très simple à deviner, monsieur le comte.

— Et qu'est-ce que vous devinez? demanda Rischenheim s'efforçant d'affecter un air dégagé et sarcastique.

— Je crois, monsieur le comte, que le message est une adresse.

— Une adresse? Je n'y pensais pas. Mais je ne connais pas de Holf.

— Je ne crois pas que ce soit l'adresse de Holf.

— De qui, alors? demanda Rischenheim, en se mordant les ongles et regardant furtivement le connétable.

— Mais, répondit celui-ci, l'adresse du comte Rupert de Hentzau. »

En prononçant ces mots, il regarda droit dans les yeux de Rischenheim, puis, avec un ricanement bref, mit le revolver dans sa poche et salua le comte.

« En vérité, monsieur, vous êtes bien commode, » dit-il.

CONSEIL DE GUERRE TENU SOUS L'ŒIL DE L'ENNEMI.

Le médecin qui m'avait soigné à Wintenberg était un habile homme. Grâce à lui je fus sur pied et pus me mettre en route environ douze heures après que Rodolphe m'eut quitté. De la sorte j'arrivai chez moi à Strelsau le matin même où le comte de Luzau-Rischenheim avait ses deux entrevues avec le roi au château de Zenda. Aussitôt arrivé, j'envoyai James, dont le secours m'avait été et continua de m'être infiniment précieux sous tous les rapports, expédier au connétable une dépêche le mettant au courant de la situation et m'offrant à lui.

Sapt reçut cette dépêche pendant que se tenait un véritable conseil de guerre, et les renseignements qu'elle apportait n'aidèrent pas peu le connétable et Rodolphe Rassendyll à prendre leurs mesures. Ce qu'elles furent, il faut maintenant que je le rapporte.

Ce conseil de guerre tenu à Zenda le fut dans des circonstances peu ordinaires. Si intimidé que parût être Rischenheim, on n'osait pas le perdre de vue. Rodolphe ne pouvait pas quitter la pièce où Sapt l'avait

enfermé; l'absence du roi devait être courte et il fallait que Rodolphe fût parti avant son retour, qu'on eût disposé de Rischenheim en toute sûreté et qu'on eût pris toutes les mesures pour empêcher la lettre, dont on avait intercepté la copie, de tomber dans les mains auxquelles elle était destinée. La chambre était vaste; dans le coin le plus éloigné de la porte, Rischenheim était assis, désarmé, abattu, en apparence tout prêt à renoncer à ce jeu dangereux et à accepter telles conditions qu'on lui offrirait. Tout près de la porte, résolus, s'il le fallait, à la défendre jusqu'à la mort, se tenaient les trois autres hommes, Bernenstein triomphant et gai, Sapt rude et de sang-froid, Rodolphe calme et perspicace. La reine attendait dans ses appartements le résultat de leurs délibérations, prête à agir sous leur direction, mais résolue à voir Rodolphe avant qu'il ne sortît du château.

Ils causaient à voix basse. Tout à coup Sapt prit un papier et écrivit. Ce premier message était pour moi et me priait de venir à Zenda dans l'après-midi; on avait grand besoin d'une autre tête et de deux autres mains.

Ensuite la délibération reprit. Rodolphe parlait, car maintenant c'était son plan hardi que l'on discutait. Sapt tortillait sa moustache en souriant d'un air de doute.

« Oui, oui, murmura le jeune Bernenstein, les yeux brillants de surexcitation.

— C'est dangereux, mais c'est ce qu'il y a de mieux, dit Rodolphe en baissant encore la voix, de peur que le prisonnier ne saisît une seule de ses paroles. Cela nécessite ma présence ici jusqu'à ce soir; est-ce possible?

— Non, mais vous pouvez vous cacher dans la forêt jusqu'à ce que je vous y rejoigne, répondit Sapt.

— Jusqu'à ce que *nous* vous y rejoignions, s'empressa de dire Bernenstein, corrigeant Sapt.

— Non, répliqua le connétable; il faut que vous restiez ici pour surveiller notre ami. Allons, lieutenant, c'est pour le service de la reine.

— En outre, ajouta Rodolphe avec un sourire, ni le colonel, ni moi ne vous permettrions de mettre la main sur Rupert; il est notre gibier, n'est-ce pas, Sapt? »

Le colonel approuva d'un signe. Rodolphe, à son tour, prit du papier et écrivit le message suivant :

« Holf, 19, Königstrasse, Strelsau : Tout va bien. Il a ce que j'avais, mais désire voir ce que vous avez. Lui et moi serons au rendez-vous de chasse ce soir à dix heures. Apportez-la et venez nous rejoindre. On ne soupçonne rien. L. R. »

Rodolphe jeta le papier à Sapt. Bernenstein le lut avidement en se penchant par-dessus l'épaule du connétable.

« Je ne sais trop si cela me ferait venir, dit le vieux Sapt en ricanant.

— Cela fera venir Rupert de Hentzau. Pourquoi pas? Il comprendra que le roi désire le voir à l'insu de la reine et aussi à votre insu, Sapt, puisque vous êtes mon ami. Quel endroit le roi choisirait-il plus probablement que son rendez-vous de chasse où il a l'habitude d'aller quand il veut être seul? Ce message le fera venir, n'en doutez pas.

— Mais, mon ami, Rupert viendrait même s'il avait des soupçons, et pourquoi en aurait-il?

— Ils peuvent avoir un chiffre, lui et Rischenheim, objecta Sapt.

— Non, répliqua vivement Rodolphe, car dans ce cas il s'en serait servi pour envoyer l'adresse.

— Et... quand il viendra? demanda Bernenstein.

— Il trouvera le roi qu'a trouvé Rischenheim et Sapt que voici à son côté.

— Mais il vous reconnaîtra, objecta Bernenstein.

— Oui, je crois qu'il me reconnaîtra, répondit Rodolphe en souriant. En attendant, envoyons chercher Fritz pour qu'il surveille le roi.

— Et Rischenheim?

— Cela, c'est votre affaire, lieutenant. Sapt, y a-t-il quelqu'un au château de Tarlenheim?

— Non, le comte Stanislas l'a mis à la disposition de Fritz.

— Très bien! Alors les deux amis de Fritz, le comte de Luzau-Rischenheim et le lieutenant Bernenstein s'y rendront à cheval aujourd'hui. Le connétable de Zenda accordera au lieutenant un congé de vingt-quatre heures et les deux gentilshommes passeront la journée et la nuit au château. Ils ne se perdront pas de vue un seul instant; Bernenstein et le comte Stanislas passeront la nuit dans la même chambre; et l'un d'eux ne fermera pas les yeux et gardera toujours la main sur son revolver.

— Très bien, monsieur, dit le jeune Bernenstein.

— S'il essaye de s'échapper ou de donner l'alarme, envoyez-lui une balle dans la tête, gagnez la frontière, mettez-vous en lieu de sûreté et donnez-nous de vos nouvelles, si cela vous est possible.

— Oui, monsieur, » répondit Bernenstein simplement.

avait fait un bon choix. Le jeune
tenait aucun compte du péril et de
uxquels il s'exposait pour servir la

nouvement d'impatience et un sou-
gue poussé par Rischenheim atti-
attention. Il avait tendu l'oreille

lieutenant, quand ce Rodolphe-ci était roi!

— N'étais-je pas aussi son fidèle sujet? demanda Bernenstein.

— Oui, et blessé à mon service, » ajouta Rodolphe, car il se rappelait qu'on avait tiré sur l'adolescent, encore presque un enfant, dans le parc de Tarlenheim, en



...ER DE RODOLPHE MENAÇAIT LA TEMPE DU COMTE ET UN BRAS SORTAIT DU RIDEAU TENANT LE CANON D'UN AUTRE REVOLVER EN PLEIN DEVANT SES YEUX.

isir un mot, de telle sorte qu'il avait
d mal de tête, mais les trois interlo-
avaient été prudents et il n'avait rien
qui pût l'éclairer sur leurs délibéra-

rès y avoir renoncé, il était tombé
ne sorte d'apathie.
Je ne crois pas qu'il vous donne
eine, murmura Sapt à Bernenstein,
nant du doigt le prisonnier.
Néanmoins, agissez comme s'il de-
s en donner beaucoup, reprit Ro-
en touchant le bras du lieutenant.
Oui, c'est un sage conseil, répliqua
table. Nous étions bien gouvernés,

le prenant pour M. Rassendyll lui-même.

Leurs plans étaient donc arrêtés. S'ils pouvaient vaincre Rupert, Rischenheim serait à leur merci. S'ils le tenaient loin du lieu de l'action, tout en se servant de son nom au profit de leur supercherie, ils avaient grande chance de tromper et de tuer Rupert. Oui, de le tuer, car tel était leur but comme le connétable de Zenda me l'avait dit.

« Nous n'aurions pas hésité, m'avait-il déclaré, l'honneur de la reine était en jeu et Rupert était un assassin. »

Bernenstein se leva et sortit. Son absence dura environ une demi-heure, pendant laquelle il envoya les dépêches à

Strelsau. Durant ce temps, Rodolphe et Sapt expliquèrent à Rischenheim ce qu'ils se proposaient de faire de lui. Ils ne demandèrent pas d'engagement et n'en prirent pas davantage. Il les écouta d'un air indifférent et ennuyé. Quand ils lui demandèrent s'il essayerait de résister, il rit d'un rire amer.

« Comment résisterais-je? dit-il. J'aurais une balle dans la tête.

— Assurément, répliqua Sapt, monsieur le comte, vous êtes très sage.

— Permettez-moi, monsieur le comte, de vous conseiller, dit Rodolphe en le regardant avec quelque bonté, si vous sortez sain et sauf de cette affaire, d'ajouter l'honneur à votre prudence et la chevalerie à l'honneur. Vous avez encore le temps de devenir un gentilhomme. »

Il se détourna, suivi par un regard furieux du comte et un sourire malin du connétable.

Quelques instants après, Bernenstein revint. Des chevaux étaient à la grille du château pour lui et pour Rischenheim. Après avoir échangé une poignée de main et quelques dernières paroles avec Rodolphe, il fit signe à son prisonnier de le suivre et ils sortirent ensemble, en apparence les meilleurs camarades du monde.

La reine les vit partir de sa fenêtre et remarqua que Bernenstein restait un pas en arrière, la main sur la crosse de son pistolet.

AVANT L'ENGAGEMENT.

La matinée s'avançait et de minute en minute il devenait plus dangereux pour Rodolphe de rester au château. Néanmoins il était bien décidé à voir la reine avant de partir. Cette entrevue ne présentait pas de grandes difficultés, la reine ayant l'habitude de venir dans cette pièce pour conférer sur ses affaires avec le connétable. Le plus périlleux serait ensuite de faire sortir Rodolphe incognito. Pour parer à cette éventualité, le connétable ordonna que la compagnie des gardes en garnison au château ferait l'exercice à une heure dans le parc et que tous les serviteurs seraient autorisés à assister aux manœuvres. Il espérait écarter ainsi les yeux curieux et donner à Rodolphe la possibilité de gagner la forêt sans être aperçu.

On convint d'un rendez-vous dans un lieu commode et bien abrité. Pour le reste, il fallait compter sur un hasard heureux, afin que M. Rassendyll réussît à éviter toute rencontre pendant qu'il attendrait. Quant à lui, il se disait certain de dissimuler sa présence, ou tout au moins son visage de telle sorte que l'on ne pût faire courir quelque bruit étrange au château ou à la ville, sur la présence du roi dans la forêt, seul et... sans barbe!

Tandis que Sapt prenait ses mesures, la reine se rendit dans la pièce où se trouvait Rodolphe Rassendyll. Midi approchait et le jeune Bernenstein était parti depuis une demi-heure. Sapt l'accompagna jusqu'à la porte au bout du corridor. Il avait donné l'ordre que Sa Majesté ne fût dérangée sous aucun prétexte; il lui dit, de manière à être entendu, qu'il reviendrait le plus tôt possible, et respectueusement ferma la porte dès qu'elle fut entrée.

Je ne sais ce qui se passa pendant cette entrevue que par ce que Sa Majesté m'en a dit elle-même. Elle apprit d'abord de M. Rassendyll les plans arrêtés, et quoiqu'elle tremblât à la pensée du danger qu'il courrait en rencontrant Rupert de Hentzau, elle sembla ne pas douter de sa victoire. Mais comme elle s'adressait des reproches pour l'avoir exposé à ce danger en lui écrivant, il tira de sa poche la copie de sa lettre prise à Rischenheim. Il avait eu le temps de la lire et, sous ses yeux, il la baisa.

« Si j'avais autant de vies qu'il y a ici de mots, dit-il, je serais heureux d'en donner une pour chacun.

— Mais, Rodolphe, vous n'avez qu'une vie et elle m'appartient plus qu'à vous. Aviez-vous pensé que nous nous reverrions jamais?

— Je l'ignorais, » dit-il.

Ils étaient debout, en face l'un de l'autre.

« Mais moi, je le savais, reprit-elle, les yeux brillants. J'ai toujours su que nous nous reverrions une fois encore. Où et comment, je l'ignorais, mais cela je le savais; rien de plus. Et pour cela j'ai vécu, Rodolphe.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, dit-il.

— Oui, j'ai vécu, *malgré tout.* »

Il lui pressa la main. Il savait ce que signifiaient ces paroles, pour elle surtout.

« Cela durera-t-il toujours?» demanda-t-elle, en lui étreignant tout à coup la main?

Mais un instant après elle ajouta :

« Non! Non! Je ne dois pas vous faire de chagrin, Rodolphe. Je suis à demi contente d'avoir écrit cette lettre et qu'ils l'aient volée. Il m'est si doux de savoir que vous luttez pour moi, pour moi seule, cette fois, Rodolphe, pas pour le roi, pour moi!!

— C'est doux, en effet, ma bien-aimée. Ne craignez rien, nous vaincrons.

— Vous vaincrez, oui! Et puis vous partirez. »



LE LIEUTENANT ENTRA, PÂLE, HORS D'HALEINE.

Ses yeux se baignèrent de larmes. Puis le se mit à parler rapidement.

« Rodolphe, la nuit dernière, j'ai rêvé vous. Un rêve étrange! J'étais à Strelsau et tout le monde parlait du roi. Le roi, c'était vous. Vous étiez le roi enfin et j'étais votre reine. Mais je ne pouvais vous voir que très indistinctement; vous étiez quelque part,

mais je ne savais où. De temps en temps, je voyais votre visage. Alors j'essayais de vous dire que vous étiez le roi. Oui, et le colonel Sapt et Fritz essayaient aussi de vous le dire et le peuple criait que vous étiez le roi. Qu'est-ce que cela signifiait? Mais votre visage, quand je le vis! était rigide et très pâle, vous ne paraissiez pas entendre ce qu'on disait, pas même ce que je disais. On aurait presque cru que vous étiez mort et pourtant roi. Ah! il ne faut pas mourir, même pour être roi, ajouta-t-elle, lui posant une main sur l'épaule.

— Bien-aimée, dit-il doucement, dans les rêves, les désirs et les craintes se mêlent d'une étrange façon; ainsi vous croyiez me voir roi et mort. Je ne suis pas roi et je suis un homme très bien portant. »

Mais déjà le colonel Sapt entrait. D'une voix brève, il pria Rodolphe de venir aux écuries pour monter à cheval.

« Il n'y a pas de temps à perdre, » dit-il, et son regard semblait reprocher à la reine chacune des paroles qu'elle adressait à celui qu'elle aimait.

Rodolphe voulait s'agenouiller devant la reine, mais elle ne le lui permit pas et ils restèrent face à face, les mains enlacées, puis tout à coup elle l'attira vers elle et le baisa au front en disant :

« Que Dieu soit avec vous, Rodolphe, mon chevalier! »

Ensuite elle se détourna et laissa retomber ses mains. Il se dirigeait vers la porte, quand un bruit l'arrêta au milieu de la chambre. Sapt se précipita vers le seuil, l'épée à moitié hors du fourreau. Un pas rapide traversait le corridor et s'arrêta à la porte.

« Est-ce le roi? murmura Rodolphe.

— Je ne sais pas, dit Sapt.

— Non, ce n'est pas le roi, » affirma la reine avec certitude.

Ils attendirent. Un coup discret fut frappé à la porte. Ils attendirent encore. Un second coup plus accentué les décida.

« Il faut ouvrir, dit Sapt. Vite, Rodolphe, derrière le rideau. »

La reine s'assit et Sapt empila devant elle une quantité de papiers comme s'ils étaient tous deux occupés à examiner des affaires. Mais ses préparatifs furent interrompus par un cri étouffé et impatient.

« Vite! Vite! Au nom du ciel! »

Ils reconnurent la voix de Bernenstein. La reine bondit, Rodolphe sortit de sa cachette, Sapt tourna la clé. Le lieutenant entra pâle, hors d'haleine.

« Eh bien? dit Sapt.

— Il s'est évadé! s'écria Rodolphe, devinant aussitôt le malheur qui ramenait Bernenstein.

— Oui, il s'est évadé! Juste comme nous quittions la ville et prenions la route de Tarlenheim, il me dit : « Irons-nous au pas « tout le long du chemin? » Je ne demandais pas mieux que de marcher plus vite, et je pris le trot. Mais moi... Ah! quel damné imbécile je suis!

— Peu importe! Continuez.

— Je pensais à lui, à ma mission, à la balle que je tenais prête....

— A tout, excepté à votre cheval, répliqua Sapt, avec un sourire ironique.

— Oui et le cheval butta et je tombai en avant sur son cou. Alors je tendis le bras pour me retenir et mon revolver tomba par terre.

— Et il le vit?

— Il le vit! Malédiction sur lui! Il hésita une seconde, puis il sourit, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et prit à travers champs dans la direction de Strelsau. En un clin d'œil j'avais mis pied à terre et je tirai trois fois.

— L'avez-vous atteint? demanda Rodolphe.

— Je le crois. Il changea ses rênes de main et se tordit le bras. Je remontai et courus après lui, mais son cheval était meilleur que le mien et il gagna du terrain. Et puis nous commencions à rencontrer du monde et je n'osai pas tirer de nouveau. Je le laissai donc pour retourner vous prévenir. Ne m'employez plus jamais, connétable, » ajouta le jeune homme, le visage contracté par la douleur et la honte; et oubliant la présence de la reine, il tomba désespéré sur un siège.

Sapt ne fit aucune attention aux reproches qu'il s'adressait, mais Rodolphe s'approcha et, lui mettant la main sur l'épaule :

« Ç'a été un accident, dit-il, vous n'êtes pas coupable. »

La reine se leva et se dirigea vers lui. Bernenstein sauta sur ses pieds.

« Monsieur, dit la reine, ce n'est pas le succès, mais l'effort qui mérite les remerciements, » et elle lui tendit la main.

Il était jeune. Je ne saurais donc le railler pour le sanglot qui lui échappa quand il détourna la tête.

« Permettez-moi d'essayer autre chose, supplia-t-il.

— Monsieur Rassendyll, reprit la reine, vous me ferez plaisir en employant de nouveau monsieur à mon service. Je lui dois déjà beaucoup et souhaite de lui devoir davantage. »

Il y eut un moment de silence.

« Eh bien? Que faut-il faire? demanda le colonel Sapt. Il est allé à Strelsau.

— Il arrêtera Rupert, dit Rassendyll.

— Peut-être que oui, peut-être que non.

— Il y a à parier que ce sera oui.

— Il nous faut prévoir les deux cas. »

Sapt et Rodolphe se regardèrent.

« Il faut que vous restiez ici? demanda Rodolphe au connétable. Eh bien! J'irai à Strelsau. » Un sourire éclaira son visage. « Du moins si Bernenstein veut bien me prêter un chapeau. Je n'en ai pas. »

La reine n'articula pas un mot, mais elle vint à lui et lui posa sa main sur le bras. Il la regarda, toujours souriant.

« Oui, j'irai à Strelsau, et je trouverai Rupert, oui, et Rischenheim aussi, s'ils sont dans la ville.

— Emmenez-moi! » s'écria Bernenstein avec ardeur.

Rodolphe regard Sapt.

Le connétable secoua la tête. Le visage de Bernenstein s'assombrit.

« Il ne s'agit pas de cela, enfant, dit Sapt avec bonté et impatience à la fois. Nous avons besoin de vous ici. Supposez que Rupert vienne ici avec Rischenheim? »

L'idée était nouvelle, mais l'événement n'était nullement improbable.

« Mais vous serez ici, connétable, répondit Bernenstein, et Fritz de Tarlenheim arrivera ici dans une heure.

— Oui, jeune homme, répliqua Sapt d'un signe de tête, mais quand je lutte contre Rupert de Hentzau, je ne suis pas fâché d'avoir un homme de rechange. » Et il accompagna ces paroles d'un large sourire, fort peu préoccupé de ce que Bernenstein pourrait penser de son courage. « Maintenant, ajouta-t-il, allez lui chercher un chapeau. »

La reine s'écria :

« Allez-vous donc alors envoyer Rodolphe seul contre deux?

— Oui, madame, si je peux commander la campagne. M'est avis que la tâche ne dépasse pas ses forces. »

Il ne pouvait pas lire dans le cœur de la reine.

Elle passa vivement la main sur ses yeux et tourna vers Rodolphe un regard suppliant.

« Il faut que j'y aille, dit-il avec douceur. Il ne peut pas se passer de Bernenstein et je ne peux pas rester ici. »

Elle se tut. Rodolphe se rapprocha de Sapt.

« Conduisez-moi aux écuries. Le cheval est-il bon? Je n'ose pas prendre le train. Ah! voici le lieutenant et le chapeau!

— Le cheval vous mènera là ce soir, dit Sapt. Venez, Bernenstein, restez avec la reine. »

Sur le seuil, Rodolphe se retourna et jeta un regard sur la reine, qui se tenait immobile comme une statue, le regardant partir; puis il suivit le connétable, qui le conduisit à l'endroit où se trouvait le cheval. Les mesures prises par Sapt avaient parfaitement réussi et Rodolphe put monter à cheval sans encombre.

« Ce chapeau ne me va pas très bien, dit-il.

— Vous préféreriez une couronne, » suggéra le colonel. Rodolphe se mit à rire.

« Eh bien, demanda-t-il, quels sont mes ordres?

— Faites le tour par le fossé, jusqu'à la route derrière le château, puis prenez à travers la forêt jusqu'à Hofbau; après cela vous connaissez votre chemin. Il ne faut pas que vous arriviez à Strelsau avant la nuit. Ensuite, si vous avez besoin d'un abri....

— J'irai chez Fritz de Tarlenheim, oui. De là, j'irai droit à l'adresse.

— Oui. Et... Rupert!

— Quoi?

— Finissez avec lui cette fois.

— Plaise à Dieu! Mais s'il va au rendez-vous de chasse? Il ira à moins que Rischenheim ne l'arrête.

— J'y serai en ce cas. Mais je crois que Rischenheim l'arrêtera.

— S'il vient ici?

— Le jeune Bernenstein mourra plutôt que de le laisser arriver jusqu'au roi.

— Sapt!

— Eh bien!

— Soyez bon *pour elle*!

— Parbleu! soyez tranquille.

— Adieu.

— Bonne chance. »

Rodolphe s'éloigna au galop de chasse par le chemin qui partait des écuries et rejoignait la vieille route de la forêt. En cinq minutes il fut abrité par les arbres et il chevaucha sans rencontrer personne, si ce n'est, çà et là, un paysan, qui, voyant un homme galoper sans se tourner vers lui, ne lui accorda aucune attention. Ce fut ainsi que Rassendyll partit une seconde fois pour gagner Strelsau par la forêt de Zenda. Avec une heure d'avance sur lui, galopait le comte de Luzau-Rischenheim, le cœur plein de résolution, de ressentiment et de désir de vengeance.

La partie était engagée désormais. Qui eût pu en prédire l'issue?

Traduit de l'anglais d'après Antony Hope,
par Mme M. Dronsart.

(A suivre.) ○ ○ ○ *Illustrations de Sauber.*



MATHURIN S'AVANÇA À PAS DE LOUP DERRIÈRE SON PÈRE ENDORMI ET, INCLINANT SON MOUCHOIR SUR LA JATTE, Y FIT GLISSER LA COULEUVRE.

LA COULEUVRE

Comment certaines idées baroques, saugrenues, invraisemblables, abracadabrantes, arrivent-elles à se loger dans une cervelle ignorante, étroite et entêtée? Cela n'est pas toujours facile à expliquer. Mais une fois qu'elles s'y sont logées, comment faire pour les en déloger? Et ne vaut-il pas mieux renoncer à l'impossible? On en jugera par l'amusante fantaisie qu'on va lire, et dont l'auteur a su allier à une remarquable finesse d'observation malicieuse, une franchise de gaieté, une verve et une bonhomie des plus réjouissantes.

○○○

LE père Reybaud était un riche cultivateur du village de Saint-Berthevin, près de Laval. Quand je dis riche, entendez qu'il possédait un millier d'écus et la métairie de la Saulée qui s'élevait toute blanche derrière un rideau de saules, sur les bords du Vicoin. De grasses volailles picoraient sur le fumier de la cour; des porcs luisants se pressaient à la porte de leur cour et de belles vaches mugissaient dans l'étable. Été comme hiver, la mère Reybaud, ridée, ratatinée, le bonnet blanc collé au front, une grosse paire de lunettes sur son nez plissé, tricotait, reprisait, raccommodait des hardes et branlait la tête en comptant ses points. Ses deux filles, deux fortes campagnardes hautes en couleur, vaquaient à la besogne du ménage. Leur frère, le gars Mathurin, était parti au service, mais il y « tirait » ses derniers mois et l'on parlait déjà de son retour. Le père Reybaud, lui, malgré la soixantaine qui commençait à peser sur ses épaules, ne perdait pas un coup de dent et faisait toujours sonner aussi gaillardement son bâton ferré sur les dalles de la cuisine, quand il rentrait des champs. Il travaillait, content de vivre, de voir ses biens engraisser, de fouler la terre et d'en écraser les mottes sous son rude sabot. C'était un brave homme qui vivait en bonne intelligence avec sa femme et ses voisins. On ne lui connaissait d'autre défaut que d'être trop malin en affaires, superstitieux et parfois plus têtu qu'un âne rouge. Sa verte vieillesse, le rapport de ses terres, son cellier bondé de barriques de cidre, son calme intérieur, faisaient de lui le meilleur vivant et le plus heureux de la commune. Mais voilà : il ne faut jamais vanter le bonheur d'un homme avant qu'il soit mort.

Au commencement du printemps, le père Reybaud entra en mélancolie. Il ne digérait plus. La nuit, il se réveillait couvert de sueur, la gorge obstruée. Il devint ombra-

geux, taciturne et colérique. On ne suivait point ses commandements, on lui manigançait toutes sortes de déplaisances. Était-il le maître, oui ou non?

« Mais enfin qu'est-ce que tu as? lui demandait sa femme. Où est-ce que ça te tient? »

Le vieux promenait son doigt depuis son cou jusqu'à son nombril.

« Là, répondait-il. Ça me trifouille là dedans, ça monte, ça dévalle, ça s'allonge, même que je croirais bien que c'est une bête, comme qui dirait une couleuvre.

— Une couleuvre! faisait sa femme : hélas! bon Dieu, tu es fou, mon pauvre homme. Comment veux-tu que tu aies une couleuvre dans le ventre? »

Mais il se fâchait :

« Puisque je te dis que ça me farfouille et puis que ça se glisse entre mes boyaux et puis que je sens ça qui m'étreint. Pour sûr que c'est une couleuvre.

Sa femme lui riait au nez :

« Par où que tu veux qu'elle soit entrée, hein? Dis-moi donc par où?

— Par où? Par où? répétait le père Reybaud rouge de colère, est-ce que je le sais, moi, par où que c'est? Est-ce que je l'aurais avalée, si je l'avais vue? Suis-je donc si tellement bête, quoi? »

Et furieux il s'en allait dehors songer à sa couleuvre. Cette idée l'obséda tant et si bien qu'il en perdit le dormir et le manger. Et comme, un jour qu'il commençait de geindre, la mère Reybaud lui répétait en haussant les épaules :

« Mais pas moins, dis-moi donc par où que tu veux qu'elle soit entrée, ta couleuvre? »

Il reprit victorieusement :

« Par où? Eh bien je vas te le dire, moi, par où : par ma bouche, et puis par ma gorge, sans plus de frais que ça, en conscience! »

L'année dernière, aux environs de la Saint-Martin, il s'était endormi sur un fossé, en plein soleil. Il avait bu quasiment un coup de trop, et, comme les gens en ribote, il avait fait son somme la bouche grande ouverte. La couleuvre s'y était faufilée sans plus de façon que chez elle, et, descendue par la gorge, s'était installée dans son ventre.

Le bonhomme parlait avec une telle conviction que la mère Reybaud fut ébranlée. Mais comment son homme ne s'était-il pas aperçu plus tôt de la présence de la bête? Le père Reybaud avait réponse à tout :

« Pour sûr, disait-il, qu'elle se sera d'abord ébahie d'être là et qu'elle a retenu son souffle. Puis, pendant l'hiver, on dit que ça dort, les serpents; pas moins vrai que ça s'éveille à l'arrivée des chaleurs et qu'elle gargouille à cette heure comme si elle voulait mettre le nez dehors.

— En conscience, reprenait la mère Reybaud, ce que tu dis est bien possible. Puis tu sens ça mieux que moi. Faudra voir à te guérir. »

Maintenant que l'existence de la couleuvre était avérée, Reybaud s'en allait par-ci, par-là, interrogeant ses voisins, consultant les vieilles commères.

« Vous n'auriez jamais ouï dire que des gars ont eu des couleuvres dans l'estomac?

— Peut-être bien, tout de même, mais nous n'en avons point souvenance.

— J'en ai avalé une, y aura quasiment un an à la Saint-Martin. Vous n'auriez point entendu causer de quelqu'un qui les retire du ventre?

— Ma foi non. Y a bien un gars du côté de Montjean qui passe pour bien habile, mais il ne fait que remettre en place les jambes démises. »

Le mal empira. Le vieux rejetait ses repas; ses étouffements devenaient plus longs et plus fréquents. Il lui sortait alors de la gorge une espèce de sifflement rauque, et sa voix enrouée rendait des sons criards dont s'effrayaient sa femme et ses filles.

« En cas, marmottait la vieille servante, que ce ne soit point le diable! »

On se décida à aller querir un médecin de Laval. Le père Reybaud l'accueillit d'un regard moitié soupçonneux et moitié craintif, et, avec un luxe inouï de détails insignifiants, de précautions rusées et de réticences, il lui décrivit les symptômes et les effets de son mal, les ramenant tous à des sifflements qui lui partaient de la gorge et des tiraillements qui lui déchiraient la poitrine. Puis il le regarda en dessous et lui demanda :

« Eh bien, à c'te heure, que croyez-vous que c'est?

— De l'asthme et des crampes d'estomac, répondit le médecin.

— Faudrait voir, repartit le vieux d'un air malin. Y en a des fois qui avalent des couleuvres, et je crois bien que c'en serait une. »

Le médecin s'emporta. Était-il permis, à l'âge de Reybaud, d'ajouter foi à de telles balivernes? Le bonhomme baissait la tête, ne soufflait mot, mais dès que le docteur, après avoir rédigé son ordonnance, eut tourné les talons :

« Serrez le papier dans un tiroir, dit-il. Ces vieux grippe-sous là n'y entendent rien de rien. Plutôt, que j'irais leur donner de l'argent!

« Te v'là ! disait-il, siffle donc, pour voir ! »

ϮϮϮ

Un jour cependant ses crampes le reprirent ; ses vomissements revinrent. Sa femme et ses enfants se regardèrent, déconcertés. Mais lui sans s'émouvoir :

« En conscience, dit-il, elle a dû déposer comme qui dirait des œufs et la chaleur va les faire éclore. »

Ce n'était plus une couleuvre, c'étaient deux ou trois petites couleuvres naissantes qui lui grouillaient de droite et de gauche. Il ne s'attendait pas à celles-là, Mathurin ! Mais enfin il usa une seconde fois du stratagème qui lui avait déjà réussi. Le père Reybaud trouva dans son lait une couleuvre toute fluette, et quelques jours après il en trouva une autre. On en fit un deuxième bocal que l'on plaça également sur la cheminée.

Le mal ne cessait point. Il lui en restait toujours une dans l'estomac, la plus douloureuse. Mathurin impatienté se relâchait des précautions nécessaires, si bien qu'un après-midi, Reybaud, brusquement réveillé, vit Mathurin qui flânait du côté de la jatte. Il se releva d'un bond, saisit son fils par le bras et l'envoya rouler à terre. Par bonheur, celui-ci avait eu le temps de fourrer la couleuvre au fond de sa poche, où elle commença de se tortiller. Le vieux en fut pour ses soupçons.



LE VIEUX SE RELEVA D'UN BOND, SAISIT SON FILS PAR LE BRAS ET L'ENVOYA ROULER A TERRE.

Mais, de ce jour, Mathurin comprit que toutes les couleuvres de la commune passeraient dans l'écuelle de lait et de là dans des bocaux de vinaigre, sans guérir ni même soulager son père, et le gars s'avisa d'un expédient plus subtil. Il se procura l'ordonnance du docteur, acheta les drogues, et, sous prétexte que les serpents craignaient certaines odeurs de plantes, les fit avaler au père Reybaud, soigneusement mélangées à d'innocentes tisanes. Et cependant il lui disait :

« J'ai dans l'idée que celle qui vous reste, c'est la plus menue et la dernière éclose. Elle voudrait bien se sauver, la pauvre, mais ça n'a point d'expérience,

quand c'est si jeunet. Sûrement qu'elle sera plus lente à déguerpir que les autres. »

Et il lui disait encore :

« Faut-il que vous en ayez, un bon coffre, pour loger c'te bête sans en pâtir plus que vous ne faites ! »

Et il disait aux voisins :

« On n'en trouverait pas deux comme le père. Tel que vous le voyez, il a encore un serpent dans le ventre, mais ça ne l'empêche point de se montrer bien vaillant. »

Reybaud sentait autour de lui la sympathie se changer en une sorte d'admiration. Sa femme et ses filles entraient dans sa manie d'autant plus volontiers que l'insuccès de Mathurin les y ramenait naturellement et que Mathurin faisait le bon apôtre et soupirait par devant elles :

« Faudrait voir. Peut-être bien qu'il en a une, comme il dit. »

De le savoir si étrangement possédé par une couleuvre, les voisins le respectaient davantage et c'était à qui entendrait de ses lèvres mêmes les détails extraordinaires de son aventure. Le bonhomme se faisait si peu prier que l'histoire s'allongeait tous les jours. Flatté dans son orgueil, gratté où ça lui démangeait, il prenait son mal en patience. Quand on lui demandait : « Pensez-vous qu'elle va bientôt sortir ? » il répondait : « Ça se pourrait, mais, voyez-vous, c'est tout petit, ça ne sait point se retourner, ça se trompe de chemin. Faudra peut-être attendre. »

Il attendit sans impatience. A ceux qui s'informaient de sa santé : « Ça va bien, » disait-il. Et il ajoutait d'un air entendu et mystérieux : « Elle dort ».

« M'est avis tout de même, insinua un jour Mathurin, que cette bête ne vous tiraille point trop et qu'elle vous est quasiment bien dévouée. Si j'étais que de vous, je ne la brusquerais point.... »

Cette idée que la prisonnière restait en lui volontairement et par amitié toucha le père Reybaud.

Il finit par causer de sa couleuvre comme d'une vieille amie.

« Nous sommes accoutumés l'un à l'autre, disait-il. Si des fois elle me gêne, croyez-vous donc que je la mette toujours à son aise ? Faut se supporter, quoi ! »

Et pendant bien des étés on vit le père Reybaud dormir l'après-midi, la bouche en entonnoir. Mais quand il se réveillait, il lampait son lait pour que la pauvre bête, qui préférait obstinément son ventre à son écuelle, n'y perdit pas trop.

André BELLESSORT.



Pendant bien des étés on vit le père Reybaud dormir, l'après-midi, la bouche en entonnoir.







TOILETTES DE VILLE POUR LA SAISON D'HIVER.

Plus de chapeaux plats s'abaissant sur les yeux; toutes les formes de chapeaux découvriront le front et montreront l'ondulation des cheveux. Les grands et larges renards s'étaleront tout entiers sur les épaules, encadrant le cou ou dégageant le buste à volonté. La caractéristique de la mode actuelle est dans la forme nouvelle du corset, qui allonge la taille (Gravures extraites de La Mode Pratique*).*

Une Ère nouvelle dans la Toilette féminine

LES MODES DE CET HIVER CONSÉQUENCES DE L'EXPOSITION

En groupant tout ce qui a rapport à la toilette de la femme, en réunissant les modèles les plus variés et les plus séduisants, les uns empruntés aux élégances du passé, les autres créés par la fantaisie la plus moderne, l'Exposition ne pouvait manquer d'avoir sur la direction de la mode une influence profonde. C'est cette influence que nous allons montrer se dessinant dans tous les éléments de la parure féminine, qui se trouve entièrement renouvelée, en sorte qu'il est exact de dire qu'une ère nouvelle commence pour la mode, datant de l'Exposition de 1900.

○ ○ ○

A l'entrée de l'hiver, il arrive ordinairement que les modes sont encore indécises : les créations nouvelles ne sont lancées qu'à titre d'essai, et parfois la forme qu'on voit régner au milieu de la saison est celle sur le succès de laquelle on comptait le moins. Il n'en sera pas de même cette année. L'hiver qui vient a ceci de particulier qu'il vient après l'Exposition. Ce petit fait tout simple est gros de conséquences.

En vue de l'Exposition, tailleurs, fourreurs, couturières, modistes ont fait un effort considérable. Il a fallu, en un court espace de temps, pour une date déterminée, trouver des idées, créer des formes nouvelles. Les costumes devaient rester exposés pendant six mois et ne pas sembler plus démodés le dernier jour que le premier. Il fallait donc s'inspirer d'idées générales plutôt que de fantaisies capricieuses, recourir aux règles qui ont un caractère stable et rechercher le style. C'est ce qu'on a fait, et il suffit de parcourir l'Exposition pour s'y rendre compte que les tendances de la mode pour cet hiver sont précises, arrêtées, déterminées.

Ces tendances sont vraiment nouvelles et c'est de l'Exposition encore que découle leur nouveauté. En effet, on y a réuni tous les éléments d'une histoire du costume. Nous y avons eu sous les yeux notamment au Palais du Costume tous les types et toutes les variétés des élégances de jadis. Comment n'en pas dégager un idéal? Comment ne pas apercevoir entre certains moments du goût d'autrefois et le goût d'aujourd'hui de secrètes analogies? Comment résister à la tentation de reprendre au passé, pour le renouveler et le rajeunir, ce qu'il avait de plus gracieux? Cela était bien impossible.

De fait, l'Exposition de 1900 aura marqué dans l'histoire du costume moderne. La mode pour cet hiver s'est complètement renouvelée. Voici venir une nouvelle silhouette de la femme.

UNE SILHOUETTE NOUVELLE DE LA FEMME.

Quelle était hier encore la silhouette de la femme élégante ? Son tour de taille était aussi réduit que possible et formait avec les épaules le dessin d'un pot de fleurs, tandis que les hanches saillaient en une courbe exagérée : la poitrine était remontée et proéminente, la ceinture rentrant à l'estomac.

Aujourd'hui toute la grâce de la femme réside dans l'allongé des lignes. Une ligne partant des épaules rejoint par une courbe légèrement rentrante la ligne des hanches. De profil une seule ligne toute droite et verticale suit l'épine dorsale; de face la ligne du cou à la poitrine est aussi peu saillante que possible, sans exagération factice, et une ligne toute droite tombe de la poitrine jusqu'à terre.

Cette différence de silhouette est due surtout, on le devine, à la différence du corset. Ce sont les médecins qui, émus des désastres causés par le corset ordinaire, et notamment des maux d'estomac dont il est la cause, ont donné l'alarme. De là un mouvement dont on a pu constater à l'Exposition les résultats déconcertants pour les yeux non initiés, et si intéressants pour quiconque est soucieux de l'hygiène en même temps que de l'esthétique. La poitrine à sa place et à l'aise dans une sorte de brassière non baleinée; l'estomac, les poumons laissés absolument libres, sans compression; les hanches, les reins seulement soutenus : tel est le principe. Grâce à ce corset, la taille n'est plus ronde, elle tombe devant très bas. Cette nouveauté commande toutes les nouveautés de la mode. Elle impose la prédominance de la forme princesse, qu'il s'agisse du costume tailleur, de la robe de ville ou de la toilette de bal. Passons donc en revue les diverses toilettes dont a besoin pour toutes les occasions de la journée une femme qui sait s'habiller.

BOLÉRO A POINTE ET CHAPEAU AURÉOLE.

Même le canotier classique à bords ronds se portera en arrière. Le boléro très garni suivra, devant, la forme allongée du corsage moderne, et la jupe plissée se verra encore, pourvu que ses plis soient tenus du haut, formant fourreau, et lâchés du bas, s'évasant d'eux-mêmes.

LES QUATRE TOILETTES DU JOUR.

Pour les sorties du matin, le costume tailleur très précis de coupe, très sec de façon. Il a l'aspect d'un long fourreau de drap qui prend la forme de la femme. Voici par exemple un costume de drap à plis. Les multiples plis verticaux et piqués qui partent des épaules, se rétrécissent à la taille, s'élargissent aux hanches, s'étalent vers le genou pour donner l'ampleur nécessaire à la marche. Une bande de drap piqué souligne la taille très bas, en dessous de l'estomac. Le haut du corsage conserve comme dans le costume masculin les revers dégageant le cou, et l'on devine la chemisette de satin souple, ton sur ton. Le même tissu, de même ton, reparait au poignet et à l'avant-bras, en un bout de manche légèrement bouffante et tombante qui s'échappe de la manche de drap.

La robe d'intérieur est le fourreau Empire, sans ampleur jusqu'au genou, où il s'évase pour traîner à terre. Les robes de



ROBE DE TISSU TRANSPARENT.

Ce costume de tissu ajouré sur transparent est le type de la robe montante moderne : col haut, tendu, buste orné, manches collantes, jupe fourreau : la femme y est entièrement moulée.

Joséphine à l'Exposition nous ont montré ce spécimen de jupe sans ceinture partant de dessous la poitrine. Mais c'est en cela seulement que consiste la ressemblance. Le haut du buste est orné d'une sorte de boléro très court, ne descendant que jusqu'au milieu de la poitrine, et très chargé d'ornements. Les couleurs claires, « œuf de cane », « rose de Chine », les tissus souples sont très appréciés pour la robe d'intérieur. La robe de ville sera le plus généralement de drap uni, très longue. Les draps zibelins seront de beaucoup les plus luxueux ; ils coûteront plus cher que la soie ; on les réservera pour les robes très habillées ; les autres draps nouveaux cet hiver seront de genre anglais, sec, rugueux et de teintes neutres. La robe de ville peut être encore, tendance toute nouvelle, en faille sèche, mate et sans reflets. Le col, de plus en plus montant, à oreillettes, ou tout au moins s'élevant sous les oreilles. La manche très longue et plate avançant jusque sur le milieu de la main, moulant le bras dans toute sa longueur, légèrement épaulée du haut, est démodée. La manche à la mode est de genre pagode mitigé, s'arrêtant au-dessous du coude en forme d'entonnoir et s'ouvrant sur une seconde manche qui se termine par un étroit poignet et peut affecter les formes les plus variées, de sac, de jabot, de bracelet, à plis, à fronces, à volants. Un grand couturier, pour relever notre industrie du ruban, lance des robes de dîner et de soirée striées de rubans. On constate aussi le retour aux passementeries, glands dorés, boutons de velours brodés de filigrane d'or et d'argent, aiguillettes minuscules se jouant dans la dentelle. Cette industrie, toute de goût et de fantaisie, est bien française.

Les teintes usitées pour la toilette de visite sont les tons neutres, tels que le marron et beaucoup le noir. Une innovation qui n'a guère chance de se généraliser consiste à porter les gants en chevreau teint de couleur, chevreau rose, vert, cerise. L'usage nouveau et très rationnel veut qu'on entre au salon « en taille », laissant au vestibule le grand manteau de voiture, en drap à revers de martre, zibeline, avec larges manches bordées de même.

C'est dans la toilette du soir, robe de dîner ou robe de bal, qu'apparaît avec tout son caractère moderne la silhouette souple et allongée de la femme. Ici d'ailleurs plus que partout l'imagination des couturiers peut se donner libre cours. Ici plus que partout règnent la variété et la fantaisie. Autant les robes de marche sont sèches et précises, autant celles du soir, comme nous en avons eu la preuve à l'Exposition des couturiers, sont vaporeuses et légères. Les tissus transparents ou ajourés font fureur. D'autre part, et en opposition avec cette mode, les belles soieries de Lyon ont été retenues par nos grands couturiers. Il faut de longues jupes plates et non chargées pour permettre aux grandes fleurs à longue tige, aux branches de lilas, aux essaims de papillons de se développer complètement. Les robes toutes de dentelle se porteront constellées de cabochons et lamées d'or et d'acier.

Toutes les formes de manteaux d'hiver se portent à la fois : veste, jaquette et boléro ; mais surtout le paletot droit, long, tantôt à empiècement, tantôt à fichu ou triple collet, et à ceinture : en drap ou en fourrure, il est le plus nouveau des modèles. Sur la robe de bal on pose le manteau de dentelle blanche ou de grosses guipures sur transparent, doublé de fourrure épaisse.

LES CHAPEAUX SE RELÈVENT, DÉCOUVRANT LE FRONT PLUS GARNI.

La coiffure est très sensiblement modifiée. Certes les cheveux sont encore ondulés. Mais plus de racines remontées aux tempes, plus de cheveux tirés sur la nuque. Au contraire, les tempes sont garnies de petites coques ou bouclettes, les cheveux de la nuque sont disposés en petit chignon accompagné de boucles légères. L'idée, lancée timidement l'année derrière, de la frange de cheveux raides sur le front, a échoué, et ne sera pas reprise. Mais ces légères échappées désormais autorisées, bouclettes, petit rouleau frisé, contribueront à adoucir les traits et

resteront gracieuses tant qu'elles n'envahiront pas trop le front.

Cette modification de la coiffure entraîne, par voie de conséquence, celle de la forme des chapeaux. Les grands chapeaux à larges bords, dégageant le front, découvrant une partie de l'ondulation des cheveux, sont tout indiqués. La plupart des autres formes sont également relevées, les unes de côté, les autres de trois quarts ou tout autour. Cela donne le champ libre à toutes les fantaisies de chapeaux : bicorne, tricorne ou quadruple-corne, mousquetaire ou marquis. Le principe est de découvrir le plus possible les cheveux par devant.

UNE RÉVOLUTION DANS L'INDUSTRIE DE LA FOURRURE.

L'Exposition des fourrures a eu elle aussi une influence considérable et qui se traduit de plusieurs manières. D'abord pour les parures de cou, les peaux de bêtes minuscules, martres et zibelines en collier, sont remplacées par d'énormes peaux de renard de toutes couleurs, d'autant plus précieuses que la nuance est plus rare, le poil plus régulier, plus serré, plus brillant, plus léger : renard rouge, le plus commun, renard blanc immaculé, renard noir déjà plus apprécié, renard bleu-gris, enfin et surtout le plus précieux de tous, le renard argenté dont on a vu de si beaux spécimens à l'Exposition des eaux et forêts et à l'Exposition russe. La parure de renard se portera aussi tout l'hiver sur la toilette de visite, après s'être portée tout l'automne sur le costume de drap.

Une innovation considérable que permet la mode de la robe princesse, est celle de la confection du costume complet en fourrure. Les essais en ce genre avaient toujours échoué, ayant contre eux l'ampleur ou le dessin de la jupe : la forme fourreau ou princesse est la seule compatible avec la fourrure. Toutes les fourrures dont on fait les manteaux peuvent ici être utilisées : naturellement l'effet comme le prix en sera différent. La robe de loutre est très luxueuse, celle d'hermine veut la grande cérémonie, celle d'astrakan est épaisse à l'œil, celle de chinchilla déconcerte par son originalité ; le breitschwanz, à cause de sa nuance et de ses moirures, à cause surtout de la finesse de la peau, presque aussi mince qu'un satin, est la fourrure qui a toutes les préférences pour ce genre d'emploi. Inutile de dire que ces robes sont très coûteuses ; mais si le succès se prononce en leur faveur, on peut compter sur l'industrie moderne pour en rendre l'usage plus accessible.

Enfin un autre résultat amené par l'Exposition sera le point de départ d'une ère toute nouvelle dans l'industrie de la fourrure. Jusqu'ici le principe que les peaux devaient subsister dans leur entier avait la valeur d'un dogme. Quand il fallait couper les peaux pour obtenir la forme voulue, on ne s'y résignait qu'avec toute sorte de regrets et à la dernière extrémité. En conséquence, le vêtement était toujours plus ou moins lourd et engonçant. Aujourd'hui, on n'hésite plus à couper la fourrure en pleine peau, à y faire des fentes énormes et à combler les vides par des éléments plus légers. On verra des collets de chinchilla où chaque peau est encadrée par des entre-deux de guipure sur transparent, l'ensemble formant, au lieu d'un tissu de fourrure, un quadrillé ou large damier. On verra une robe de breitschwanz incisée pour laisser la place à de larges fleurs de dentelle, soleil, chrysanthème ou dahlia ; la jupe en sera parsemée comme une étoffe de ses dessins.

La fourrure peut donc être considérée désormais comme « une étoffe au mètre » dont on prendra ce qu'il faut pour le meilleur effet du vêtement : désormais la coupe ne



TYPE DE ROBE PRINCESSE.

La toilette de bal sera une robe princesse au buste plat et long, fourreau sur les hanches et élargie du bas par un amas de volants ou ruchés. Le tissu en sera souvent léger et à jours, souvent constellé d'éléments lumineux : perles, pierres serties, etc.



TOILETTES SIMPLES POUR PETITES FILLES.

Les formes de chapeaux ne seront jamais trop grandes pour coiffer les petites filles, et les garnitures en seront très larges. Contrairement aux corsages des dames, qui sont plats et tendus, ceux des fillettes seront amples et vagues, formant blouse. Leur taille sera basse et leur jupe courte.

sera plus subordonnée à la fourrure, mais la fourrure à la coupe.

Les manchons de cet hiver seront encore énormes : par leurs larges ouvertures le froid pourrait pénétrer, l'air s'engouffrer. Pour parer à cet inconvénient, on entourera les bords de garnitures abondantes : plissés, coquillés, volants de dentelles ou de mousseline de soie qui retomberont sur les poignets. La forme n'en sera pas complètement ronde, mais rétrécie d'en haut.

Sur bien des points on voit que les modes de cet hiver sont différentes de celles de l'an dernier. Vraiment une étape a été franchie. Le corset droit allonge la taille ; la robe est longue à manches pagodes, la coiffure bouffante s'encadre du large chapeau relevé, garni de plumes, de gaze, de tulle, tous éléments vaporeux. La fourrure s'assouplit et varie ces formes. Toutes ces indications très précises concourent à un résultat d'ensemble. Parmi les toilettes d'autrefois exposées au Palais du costume, celles que nos couturiers ont le plus regardées, ce sont encore celles du temps de Marie-Antoinette. La mode, en s'en inspirant, n'aura garde d'ailleurs de les reproduire. Elle conserve son indépendance et l'affirme surtout par le choix des détails. De l'Exposition de 1900 date une mode, à la fois inspirée de la tradition et marquée à l'empreinte du jour : c'est un Louis XVI modernisé.

Les gravures que nous reproduisons sont extraites du journal La Mode Pratique, *Revue de la Famille, dirigée par Mme C. de Broutelles (Hachette et Cie, édit.). Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*





COMMENT UNE MAISON AMÉRICAINE SORT DE TERRE. — LES PREMIERS TRAVAUX DE CONSTRUCTION.

En Amérique, pour économiser le terrain, on monte les maisons aussi haut que possible. Entièrement en fer, ces immeubles géants de 30 étages et plus sont édifiés avec une rapidité surprenante. Dès l'achèvement des fondations, très profondes et d'une solidité à toute épreuve, on commence à monter l'armature métallique, qui est la partie essentielle de la construction.

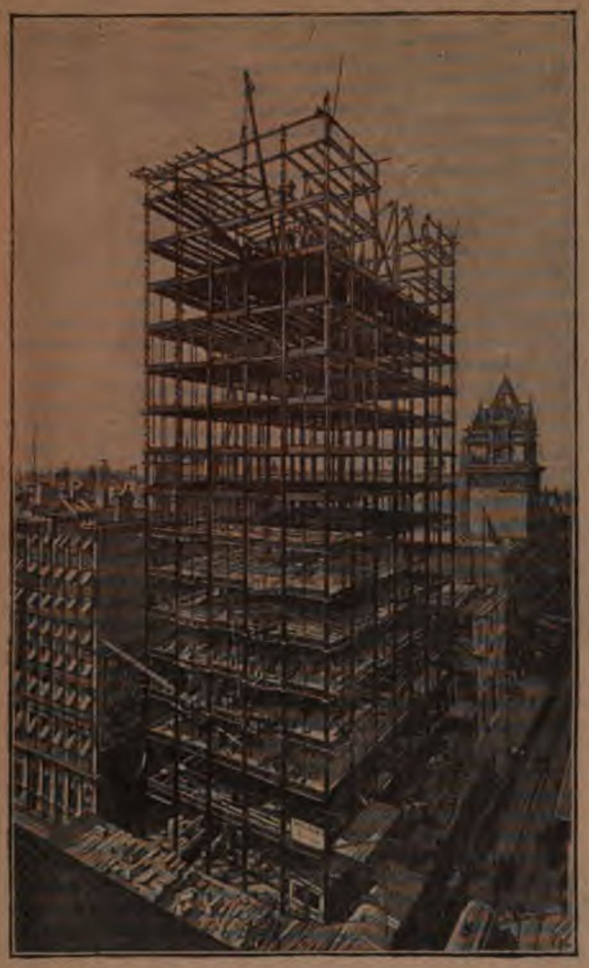
Comment on Construit UNE MAISON AMÉRICAINE

L'emploi du fer dans les constructions a été une révolution dans l'art de l'architecture. Quelques-unes des merveilles de la construction en fer ont été réalisées en France par nos architectes et nos ingénieurs; néanmoins, c'est surtout en Amérique qu'on s'est empressé de profiter de l'emploi de cette matière, qui permet de réaliser des prodiges de rapidité. C'est un spectacle de féerie que de voir là-bas d'énormes bâtisses surgir du sol... ou descendre du ciel.

O O O

UNE énorme cage métallique haute comme deux fois les tours de Notre-Dame, faite de milliers de pièces de fer s'entrecroisant en tous les sens, se soutenant, s'équilibrant les unes les autres, et dans cette cage des centaines d'ouvriers travaillant, grimpant aux échelles, frappant, forgeant dans un bruit assourdissant; des grues actionnées par la vapeur soulevant des poutres de fer pesant plusieurs milliers de kilogrammes comme de simples fétus de paille; des ascenseurs montant et descendant à une allure vertigineuse, puis, en haut, tout en haut de la cage, une partie recouverte de briques, percée de fenêtres munies de vitres, telle est la vision qui s'offre à nos yeux. Quelle est cette étrange construction? dans quel pays sommes-nous transportés?

Regardons autour de nous. Des gens affairés, pressés, se hâtent dans les rues. Des tramways électriques circulent, tirés par leur chaine sans fin, écartant d'un bref coup de cloche piétons et voitures. Sur une charpente métallique, à la hauteur d'un sixième étage, des trains filent à toute vapeur. Les trottoirs se hérissent de poteaux supportant l'entrelacement des fils électriques. Ce n'est pas Londres, avec ses maisons noires de suie, avec son atmosphère brumeuse et toute chargée de fumée. Ce n'est pas Paris non plus, avec le charme de ses boulevards et de ses rues qui invite à la flânerie. Nous ne



LES ÉTAPES D'UNE MAISON GÉANTE. — LA CHARPENTE DE FER MONTE À VUE D'ŒIL, S'ÉLEVANT CHAQUE JOUR D'UN ÉTAGE.

La maison est pour ainsi dire expédiée toute faite. Chaque pièce de fer arrive de l'usine numérotée, prête pour la mise en place et le montage. C'est ce qui permet cette prodigieuse rapidité dans la construction. En une semaine, la charpente s'élève de six étages.

sommes pas dans la vieille Europe, nous sommes aux États-Unis, et le bâtiment que nous avons tout d'abord aperçu, avec ses murs commencés près du toit, est une maison américaine qui nous met sous les yeux le système de construction si curieux et significatif adopté de l'autre côté de l'Océan.

Pour le voyageur qui, sept jours après son départ du Havre, débarque sur le quai de New York, ces maisons géantes, descendues pour ainsi dire du ciel, semblent quelque chose de monstrueux. Puis une foule de questions se pressent dans son esprit. Ces maisons si différentes des nôtres, comment les a-t-on bâties? Comment équilibre-t-on ces pesants édifices? Combien de temps exige leur construction? Comment les aménage-t-on?

Suivons donc les étapes par lesquelles passe un immeuble américain — un « écorcheur de ciel » comme on dit là-bas si pittoresquement — depuis ses fondations jusqu'à son complet achèvement.

ꝉꝉꝉ

Dans la Cinquième avenue, à New York, le chantier d'une maison en construction. Sur un plancher qui recouvre partiellement une profonde excavation, c'est un inexprimable chaos; des poutres métalliques de toutes dimensions gisent pêle-mêle avec des blocs de granit; des engins puissants creusent le sol et déversent automatiquement la terre dans des wagonnets que des hommes poussent hors du chantier, tandis qu'en sens inverse d'autres wagonnets arrivent remplis de béton, s'arrêtent à un endroit déterminé, basculent et déchargent leur contenu qui disparaît dans les profondeurs de l'excavation, avec un bruit de tonnerre qui se mêle au halètement d'une machine à vapeur et au choc rythmé d'un marteau-pilon.

Vous interrogez un contremaître : « Combien la maison doit-elle avoir d'étages? — Trente. — Trente! répétez-vous avec étonnement. Vous allez construire une maison aussi haute sur un espace aussi restreint? »

En effet, la base du futur « écorcheur de ciel » est représentée par un quadrilatère dont le plus grand côté n'a que 30 mètres et le plus petit 10 mètres. A cette question le contremaître vous jette un regard ironique qui semble dire : « On voit bien que vous venez de l'autre côté de la mer ».

A New York, on doit être économe de place. Songez que le terrain vaut infiniment plus cher qu'à Paris : le mètre carré coûte près de 8600 francs. Comme la place est mesurée et qu'on ne peut s'étendre en largeur, on construit en hauteur, superposant les étages aux étages, indéfiniment.

On devine quelles solides fondations il faut établir pour que le bâtiment tienne debout!

Jugeons-en par nous-mêmes. Une étroite échelle de fer nous conduit à une profondeur de 15 mètres environ, sur un sol de granit. Autour de nous se dressent de formidables

colonnes, semblables à celles qui soutiennent les voûtes d'une cathédrale. Mais, ici, elles sont en fer; elles ont 14 mètres de haut, 2 mètres d'épaisseur et pèsent 52 000 kilogrammes. Ces colonnes, au nombre de 18, supporteront le poids du bâtiment. Leur masse est rassurante; toutefois, l'architecte a prévu un accident, un brusque déplacement des couches du sol, par exemple. Aux quatre coins de la salle souterraine, on aperçoit quatre presses hydrauliques qui pourront redresser l'immeuble en cas d'affaissement. Car le fait s'est produit, notamment à Chicago, bâti sur les marécages qui bordaient le lac Michigan : des maisons se sont inclinées sur une de leurs façades, évoquant ainsi le souvenir de la Tour de Pise.

Le pied des colonnes est fixé sur une assise formée de blocs de granit, reliés par des crampons de fer. Ces blocs de granit reposent eux-mêmes sur une épaisse couche de béton; et enfin, avant d'étendre ce béton, on avait enfoncé à coups de marteau-pilon 1200 pins de Géorgie, hauts de 12 mètres, disposés en rangées et espacés de 60 centimètres. Un de ces troncs d'arbre, ainsi enfoncé de force, peut supporter 20 000 kilogrammes, et le calcul a démontré que la pesée qu'il subirait n'excéderait pas 16 000 kilogrammes.

Ces chiffres sont convaincants et nous quittons le chantier pleins de confiance dans la stabilité de la future maison.

ŤŤŤ

Trois semaines plus tard, nous revenons. Lors de notre première visite, les fondations étaient loin d'être terminées, et le chantier nous avait donné l'impression d'un amas informe de terre, de fer, de béton. Maintenant la charpente de seize étages est complètement établie! Nous avons peine à en croire nos yeux; un génie, de sa toute-puissante baguette, a-t-il fait sortir des entrailles de la terre cet enchevêtrement formidable de fer? Le travail progresse, la maison s'achève pour ainsi dire à vue d'œil; là-haut, à plus de 60 mètres, des ouvriers qui, vus de la rue, semblent d'actives fourmis, hissent au moyen de cordes et de poulies une poutre de 10 mètres qu'ils dressent verticalement; un faux mouvement et elle se trouverait précipitée dans le vide, car on construit sans échafaudage. La charpente est à elle-même son propre échafaudage; c'est elle qui supporte les grues et les poulies; au fur et à mesure qu'elle avance, on transporte à un étage supérieur ces divers appareils. Ce qui explique, en quelque manière, la rapidité obtenue dans ces constructions, c'est la précision de la méthode employée, — dans quelque pays que ce soit, d'ailleurs, — pour la construction en fer. La maison vous est pour ainsi dire expédiée toute faite. Il n'y a plus qu'à la mettre sur pied! Chaque pièce de fer arrive de l'usine, numérotée, prête pour le mon-



Un mois après. — La charpente de fer est achevée.

Le squelette métallique de « l'écorcheur de ciel », comme on appelle les immeubles en Amérique, est achevé. Des maçons, juchés sur des échafaudages mobiles, se mettent alors à établir les murs, simple revêtement de briques ou de ciment appliqué sur la charpente. Ce travail se fait « à l'américaine », c'est-à-dire en commençant par les étages supérieurs.

tage, sa place indiquée d'avance. On dresse d'abord les poutres verticales d'une hauteur de 10 mètres, on les relie par des traverses, on adapte les ferrures des planchers : voilà une première étape. Sur le dernier plancher, on pose une autre série de poutres verticales, on accomplit le même travail, et ainsi la maison monte, jusqu'à ce que le toit « écorche » la voûte du ciel. En une semaine, on construit l'armature de six étages, un étage par jour!

Voilà ce que permet l'emploi du fer : une maison pousse maintenant comme un champignon.

Une nouvelle étape. — Quinze jours après.

En deux semaines, les murs sont presque terminés. En même temps que les maçons faisaient leur œuvre, des ouvriers procédaient à l'aménagement intérieur, qui doit être un chef-d'œuvre de confortable. Dans la maison règne une activité folle : charpentiers, plombiers, menuisiers travaillent les uns sur les autres, sans se gêner, chacun à sa besogne.

Comme on le devine, un « écorcheur de ciel » fait une effroyable consommation de fer. La construction de l'hôtel de Park Row, à New York, qui a vingt-neuf étages et mesure 117 mètres de hauteur, en a employé 13 millions de kilogrammes, alors que la Tour Eiffel n'en avait demandé que 7 millions ; pour l'ajustage de toutes les pièces de la charpente, il a fallu 960 000 rivets. Et, dernier détail qui montre avec quelle extraordinaire rapidité on bâtit les maisons d'outre mer, l'édification de ce colosse a demandé à peine quatre mois. Comparez avec nos maisons parisiennes à six étages dont la maçonnerie s'élève à peine de cinquante centimètres en une semaine et qui demandent environ quinze mois pour être entièrement achevées.

Outre la rapidité, ce système de construction en fer offre encore d'autres avantages. Un industriel avait fait édifier à Chicago un hôtel de plus de vingt étages ; les travaux étaient avancés, quand il s'aperçut que le quartier, trop éloigné des gares, serait défavorable pour son entreprise. Il conféra avec son architecte et voici quel fut le résultat de leur entretien. L'industriel acheta un autre terrain dans un quartier meilleur. Puis, un beau matin, la maison aux trois quarts construite se mit en marche. On dériva au ras du sol l'armature de fer, on l'installa sur un système de rouleaux et, remorquée par des machines à vapeur, elle alla s'installer sur son nouvel emplacement, où les travaux continuèrent comme si rien ne s'était passé.

ттт

Reprenons notre visite. Un mois s'est écoulé. Le squelette métallique est terminé, on achève de poser au toit les dernières ferrures. Cette fois, on voit les maçons ; juchés sur des échafaudages mobiles accrochés à l'aide de cordes et de poulies, ils travaillent à l'américaine, c'est-à-dire en commençant par les plus hauts étages, étalant le ciment, disposant les briques autour de l'emplacement des fenêtres marqué par des baguettes de fer. C'est un simple travail de revêtement qu'ils exécutent là et qu'ils mèneront à bien en quinze jours au plus.

Les murs ne sont pas faits, qu'importe! on procède à l'aménagement de l' « écor-

cheur de ciel » avec l'ingéniosité et le raffinement qui en feront un chef-d'œuvre de confortable.

Pénétrons dans l'intérieur. Un peuple d'ouvriers a envahi la cage de la maison. Partout règne une activité folle. Cela semble désordonné, insensé; tous ces hommes, pensez-vous, qui travaillent pour ainsi dire les uns sur les autres, doivent se gêner; il n'en est rien; chacun est à sa besogne et l'accomplit méthodiquement. Ici des plombiers étirent, soudent, posent les tuyaux qui conduiront l'eau à tous les étages. Chacun d'entre eux sera desservi par deux canalisations, une pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude. La pression nécessaire sera donnée par une machine élévatoire et, si la nature du sol le permet, il y aura en outre un puits artésien creusé dans les fondations. Là, d'autres ouvriers installent les conduites de vapeur d'eau, car la maison sera chauffée par ce procédé. En canalisations diverses, on emploiera plus de 35 000 mètres de tuyaux.

Mais voici à l'œuvre les électriciens. Dans les sous-sols, ils placent six machines dynamos d'une force moyenne de 80 chevaux chacune. L'électricité produite par ces machines éclairera tous les appartements au moyen de 2700 à 3500 lampes à incandescence, sans compter les grosses lampes à arc. Pour la répartir dans tout l'immeuble, il ne faudra pas moins de 40 000 kilomètres de fils; c'est elle qui fera fonctionner les sonnettes, les téléphones, les pendules et les ascenseurs.

Les ascenseurs, au nombre de 15, de 20, peut-être même d'un par étage, circuleront dans de vastes cages vitrées, sur la simple pression d'un bouton. On a commencé le cadre de ces cages et déjà trois ou quatre ascenseurs sont utilisés par les ouvriers.

La nuit vient : soudain tout s'illumine, la lumière électrique verse ses blanches clartés dans la cage, qui prend un aspect fantastique, tandis que les ouvriers, continuant le travail du jour, semblent, dans leur agitation fiévreuse, des êtres infernaux accomplissant une œuvre mystérieuse et effrayante.

Dans trois semaines, l'édifice sera prêt à recevoir ses locataires. Le grand hall du rez-de-chaussée, les vestibules de chaque étage, auront leurs murs revêtus de marbres, apportés à grands frais de Grèce, d'Afrique, d'Italie; tandis que s'étendront partout de somptueux tapis. A l'hôtel Waldorf, de New York, on a employé pour 1 200 000 francs de marbre et pour 1 million de tapis. Chaque locataire trouve, à portée de sa table de travail, un téléphone, et, pour plus de rapidité dans les communications, les fils qui mettent ce téléphone en rapport avec les différents établissements de la ville sont spéciaux pour la maison! Le locataire veut-il envoyer une lettre, il n'a qu'à la jeter dans l'ouverture d'une boîte placée près de son bureau, elle descendra par un tube de verre dans une boîte centrale située au rez-de-chaussée de la maison. Veut-il des jour-



A L'EXTÉRIEUR, LA MAISON, HAUTE COMME DEUX FOIS LES TOURS DE NOTRE-DAME, EST TERMINÉE.

Dans trois semaines, l'édifice géant, construit comme par miracle en moins de quatre mois, sera prêt à recevoir tout ou partie des 1500 locataires qu'il peut abriter.

naux, un livre, des billets de théâtre, de chemin de fer? Sur le mur de son cabinet se trouve accroché un disque muni à son centre d'une aiguille, les noms d'une foule de choses y sont imprimés : il n'a qu'à fixer la pointe de l'aiguille sur le nom de l'objet qu'il désire, à presser ensuite un bouton, et bientôt un domestique le lui apportera. Il peut de la même manière commander une voiture, faire venir un médecin.

ꝉꝉꝉ

Combien peut coûter une maison de 30 étages ainsi construite et aménagée? Des sommes fabuleuses, sans doute? Eh bien, non, le prix est relativement peu élevé. L'hôtel de Park Row est revenu à 2 400 000 dollars (12 millions de francs); s'il avait été construit à l'européenne, outre les difficultés presque insurmontables qu'on aurait rencontrées, il aurait coûté quatorze fois plus. Douze millions de francs, c'est une somme minime, si l'on songe à ce qu'un « écorcheur de ciel » peut rapporter. Il abrite d'ordinaire 1500 locataires, en chiffres ronds. Il contient en outre des bars, des magasins de toute sorte, des banques, des compagnies d'assurance, un club, le siège d'un grand journal, etc. A Chicago, l'un d'entre eux possède à un de ses étages le plus grand théâtre du monde (il peut contenir 4000 personnes assises et 4000 debout) et au-dessus une vaste salle de concert. Il renferme d'autre part des centaines de bureaux d'affaires et un établissement météorologique.

Ces constructions d'Amérique forcent l'admiration par la rapidité avec laquelle elles sont édifiées. Toutefois, ne sont-elles pas bâties trop hâtivement et auront-elles la solidité des bâtiments de pierre? Les plus vieilles ont été construites en 1889; elles n'ont pas encore subi les outrages du temps, mais que seront-elles dans cinquante ans, dans un siècle?

En outre, ces maisons monstres présentent de graves inconvénients. Sous le rapport esthétique, elles laissent beaucoup à désirer. Quoi de plus laid que ces façades rectangulaires, de 80 à 100 mètres de haut, percées de fenêtres en files, uniformément recouvertes de ciment ou de briques? Car le fer peut bien servir d'ossature à l'édifice, mais il faut ensuite le recouvrir d'une autre matière. Admirable pour servir de support caché, le fer ne peut se suffire à lui-même dans une construction. Les architectes du fer, pour rompre la monotonie des surfaces planes et des lignes droites de leurs bâtisses, ont voulu les agrémenter de corniches et de balcons sculptés; ces ornements plaqués n'ont fait qu'accuser le manque de grâce des édifices.

L'architecture du fer ne possède pas *un style*, elle en a plusieurs qu'elle emprunte et qu'elle s'assimile, généralement sans grand bonheur. C'est ce qu'a montré M. Robert de la Sizeranne dans une remarquable étude sur *l'Esthétique du fer* publiée à la *Revue des Deux Mondes*. Il dit justement à propos des constructions dont nous nous occupons : « On a voulu faire un sort en esthétique aux maisons hautes des États-Unis comme aux premiers phares dressés pour éclairer les novateurs des deux mondes. Mais à les bien considérer, les styles de ces gigantesques « accroche-nuages » (c'est un autre nom des « écorcheurs de ciel ») ne sont que des multiplications de styles déjà fort connus et fort anciens. Ce n'est point parce que le *Monadock Building* entassera treize bow-windows les uns sur les autres qu'il aura réalisé un style de bow-windows nouveau. Ces maisons américaines, romanes par leur base, grecques par leurs colonnes, égyptiennes ou plus souvent gothiques par leur couronnement, sont tout ce qu'une maison peut être, hors américaine. »

L'architecture du fer est difficilement harmonieuse, il y a trop de raideur, trop de lignes dures dans la matière métallique; elle convient à une gare, à une usine, à une galerie des machines, à toutes les constructions où l'on recherche non pas la beauté, mais seulement le côté pratique. De plus les constructions de fer sont éphémères, elles ne traverseront pas les siècles comme nos églises gothiques, nos palais de la Renaissance, elles n'acquerront pas ce caractère presque sacré que le temps confère aux monuments de pierre et qui est un des éléments de leur beauté. Mais par ses avantages et ses inconvénients, cette architecture, qui se passe du temps et se prête à tous les caprices d'une impatience fiévreuse, symbolise bien l'effort de ce peuple américain dont le développement coïncide avec celui de l'industrie et qui par-dessus tout est jaloux de réaliser grâce aux dernières découvertes de la science les plus audacieuses conceptions.



PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE. *Le Gérant :* CH. SCHIFFER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.





« LA JOURNÉE D'UNE PARISIENNE. — LES COURSES À AUTEUIL.



— J'AVAIS COMPTÉ SANS LES ENFANTS.... C'EST BIEN LE MOINS QUE JE LES EMBRASSE COMME JE LES AIME....

Une Parisienne au XIXe Siècle

Grande Dame romaine, Princesse byzantine, Jeune Fille noble du Moyen Age, Précieuse du XVIIe *siècle, Merveilleuse du Directoire, les* Lectures pour Tous *ont déjà évoqué dans le cadre pittoresque de l'époque les figures de ces élégantes de tous les pays et de tous les temps. Si curieuses que soient ces reconstitutions historiques, il n'est pas moins difficile de saisir sur le vif l'image des mœurs contemporaines et de noter les nuances insaisissables de ce qui constitue aujourd'hui la souveraine élégance. Peintre attitré des mœurs de la haute société, romancier et moraliste, M. Paul Bourget, l'éminent académicien, était désigné mieux que personne pour tracer le portrait le plus ressemblant de certaines privilégiées de la vie mondaine. Au texte de Paul Bourget joindre les illustrations du peintre François Flameng, c'était le moyen de réaliser une image de la plus brillante séduction et du modernisme le plus aigu.*

○ ○ ○

« QU'ELLE est heureuse! » disent en lisant son nom dans les « échos » des divers moniteurs de la haute vie, celles qui se sentent pour toujours exilées de ce fantasmagorique Olympe de la grande élégance parisienne et qui ne s'en consolent pas. Vous les connaissez, ces inoffensives curieuses?... C'est une femme de la bourgeoisie aisée, très aisée, qui habite ... cond étage du boulevard Haussmann ... des rues voisines des Champs-Ély... e a pour faire ses visites une voi... emise, mais sans valet de pied. Son ... cellent, et la gâte de son mieux, ... partient à aucun des trois ou quatre cercles de choix. Avec son budget de toilette on ferait vivre plusieurs familles d'ouvriers; mais tel quel, il lui interdit d'aborder les faiseurs de la rue de la Paix. — « Qu'elle est heureuse!... » répète-t-elle, en songeant à la grande dame que le journal vient de mentionner une fois de plus en tête du bataillon sacré des princesses de la mode, et à qui tous ces bonheurs du snobisme sont prodigués, naturellement.

« Qu'elle est heureuse! » dira, en lisant le même écho dans la même gazette, la provinciale qui porte un nom historique, mais que des exigences de famille emprisonnent dans le château héréditaire, loin de Paris, où

sa grâce et sa parenté lui eussent assuré, à elle aussi, sa duché d'élégance, si elle eût eu autant de fortune que de noblesse et de beauté!... « Qu'elle est heureuse! » répéteront après la même lecture, à Pétersbourg, à Vienne, à Florence, les étrangères que notre Paris fait toujours rêver. La vulgarité du goût moderne a beau s'y révéler par des signes fâcheux, une architecture abominable y déformer complaisamment l'horizon, des barbares y couper un par un tous les arbres, les automobiles et les pétrolettes envahir toutes les places, tous les boulevards, toutes les promenades, les cris de vendeurs de journaux y mener à même la rue un tapage assourdissant, Paris n'en reste pas moins Paris, — la ville du raffinement suprême dans le luxe. La grande dame de Pétersbourg, de Vienne et de Florence en relisant la ligne du journal mondain songe au conte bleu que lui représente cet adoré Paris dont elle est poursuivie, et elle soupire tout haut une fois encore : « Comme elle est heureuse!... »

« Qu'elle est belle et comme elle doit être malheureuse!... » disent en rêvant de la personne à la mode, les jeunes gens pauvres et romanesques, — l'espèce n'en est pas encore morte, — qui, égarés un mardi au Théâtre-Français ou un vendredi à l'Opéra, l'ont vue apparaître dans sa loge et qui l'ont entendu nommer par quelque voisin. Avait-elle ce soir-là un peu de migraine? Une note du couturier, présentée dans la journée, avait-elle été jugée trop forte par son maître et seigneur? S'ennuyait-elle tout simplement de la compagnie ou de la pièce?... Comment le jeune homme pauvre et romanesque aurait-il admis une seule minute d'aussi vulgaires motifs à la jolie pâleur de son visage, à ses silences distraits sous les battements de l'éventail, au vague de ses yeux profonds qui semblaient errer sur les choses sans les voir, sans s'y poser?

Il sait, pour avoir lu souvent, lui aussi, le nom de la jeune femme dans les comptes rendus des fêtes aristocratiques où son enfantine imagination fait tenir un infini de félicité, qu'elle est une des reines de cette féerie mondaine dont il rêve comme d'un paradis. Sa sensibilité, raffinée étrangement à travers les livres, lui représente dans le mirage de la distance une vie idéale où le luxe du décor sert de cadre à des délicatesses d'émotion rares et merveilleuses, où les joies et les souffrances s'exaltent, où aucune mesquine nécessité ne contrarie le libre épanouissement du cœur.

C'est une vision à la fois factice et attendrissante, puérile et chimérique, à laquelle la grande dame apparue sur le bord de la loge prête soudain la réalité de sa présence, et l'obscur spectateur, perdu parmi les habits noirs des fauteuils d'orchestre, interroge de sa lorgnette avec une anxiété qui serait comique si elle n'était pas touchante de naïve ferveur, les visages de ceux qui se tiennent assis ou debout derrière la femme à la mode. Il cherche, parmi ces physionomies, celle qui convient au héros du roman dont elle doit être, dont elle est l'héroïne. Lui aussi, il éprouve les sensations d'une « envie » presque douloureuse pour ces inconnus qui lui parlent, qui respirent son air, qui sont de sa classe et de son rang. Il revient à elle et s'hypnotise aux dentelles du corsage, comme aux perles qui glissent sur la souplesse du cou, aux battements des paupières, à la respiration de son idole d'une heure. Et toujours il retombe sur cette pensée des mélancolies où il la voit par instants s'abîmer....

De cette soirée il emporte du moins toute une provision de rêves, d'images brillantes qu'il reverra dans la solitude de sa chambre du quartier Latin, entre deux planches d'anatomie s'il est étudiant en médecine, entre deux tomes du code si c'est un futur avocat, entre un paquet de copies, d'épreuves à corriger et un volume de Balzac ou de Flaubert, si c'est un des nombreux candidats à la gloire littéraire qui, le jour, donnent des leçons et, la nuit, noircissent avec frénésie des feuilles de papier blanc destinées à un éditeur aussi imaginaire que l'apparition de ce soir, — et aussi inaccessible!...

Un conte bleu de frivolités gaies, d'amusements toujours renouvelés, de fête éternelle, un conte bleu d'émotions sublimes, de sentiments exquis, de bonheurs et de malheurs divinement romanesques, mais toujours un conte bleu, telle est la vie de ces femmes privilégiées, au regard de leurs envieuses et de leurs admirateurs, — de celles qui voudraient si jalousement être à leur place, de ceux qui rêveraient d'être reçus dans leur intimité. Que j'ai entendu de modernes commentaires de ce rêve poétique, récités par des jeunes gens, qui, sous prétexte de venir me soumettre un manuscrit, me racontaient leurs chimères! En voyage, que j'ai deviné souvent, derrière les questions que me posait sur telle et telle Parisienne fameuse quelque jolie étrangère, le soupir de cette nostalgie vers une existence qui serait l'ivresse ininterrompue du plaisir! Et

chaque fois, je me suis souvenu d'une conversation et d'une lettre que je voudrais transcrire tout simplement. Certes ce n'est pas une psychologie complète de l'élégante d'aujourd'hui qui s'en dégage, et pourtant, ce document authentique m'a paru fixer avec une netteté très significative certaines conditions actuelles où se meut, de nos jours, s'imprime tout seul dans les journaux quand il s'agit d'une fête, dont les toilettes imposent la mode, dont les équipages, la maison de ville, le château, les bijoux, la galerie de tableaux, et, ce qui ne s'achète pas, la souveraine beauté, sont cités sans cesse. Je crois entendre l'espèce de silence dont l'atmosphère était comme remplie dans cet



JE M'ÉCHAPPE DE MA SALLE DE BAINS EN JETANT SUR MES ÉPAULES UNE ROBE DE CHAMBRE AUX PLIS FLOTTANTS.

cette existence de la femme à la mode, qui évolue aussi avec le siècle. L'âge des trains rapides et des câblogrammes, des automobiles et du téléphone, de la bicyclette et des transatlantiques, devait faire de la mondanité une sorte de *record* aussi peu conciliable avec l'ardeur silencieuse des passions profondes qu'avec la gaieté légère et joliment amusée qui furent le tragique ou frivole apanage de la vie oisive dans des époques moins enfiévrées.

Pourtant quel cadre pour un lent et paisible laisser aller à la douceur de vivre, que celui où eut lieu cette conversation! Je revois la salle à manger de cet hôtel ancien où je me trouvais, par le hasard d'une invitation, assis auprès d'une jeune femme dont le nom asile d'aristocratie que protègent un jardin du côté des Champs-Élysées et une cour immense du côté de la rue Saint-Honoré. Que le tapis d'orchidées mauves était joli à regarder sur la nappe parée de cristaux, d'argenterie et de figurines de Saxe semées parmi ces fleurs! Et que ma voisine avait de finesse dans ses traits menus, de charme songeur dans ses yeux bleus, de délicatesse dans ses moindres gestes et de mutinerie gaie, presque enfantine à de certaines minutes, par exemple quand les détours d'une causerie où il s'était agi du récent suicide d'une femme de la société, et à ce propos du sort comparé des riches et des pauvres, m'amenèrent à lui poser cette question, assez étrange dans un pareil moment et dans un pareil décor :

« Enfin, vous, madame, vous êtes heureuse?

— Moi! fit-elle en riant, et après quelques secondes de silence : heureuse? je ne sais pas. Je crois que je n'ai pas le temps....

— Mais, insistai-je, du moins vous n'avez jamais été malheureuse?

— Malheureuse? Je crois que je n'ai jamais eu le temps non plus, répondit-elle en riant plus gaiement encore.

— Vous n'avez pourtant rien à faire, continuai-je, qu'à penser à vos plaisirs et à vos chagrins, et alors....



L'HEURE DE LA CORRESPONDANCE. — JE N'AI PAS ACHEVÉ DE REMPLIR LA PREMIÈRE PAGE QUE LE GROS TIMBRE RÉSONNE ET M'ANNONCE UNE VISITE.

— Rien à faire! interrompit-elle, mais il y a des semaines où je n'ai à la lettre pas une minute pour donner de mes nouvelles à ma mère, qui est en province, autrement que par dépêches.

— Alors, lui dis-je après une hésitation, me voici certain d'avance que vous me refuserez une faveur que j'étais sur le point de vous demander.

— Demandez toujours, répondit-elle.

— J'avais toujours rêvé d'avoir le détail d'une des journées d'une femme à la mode, écrite par elle-même, repris-je.

— Pour la mettre dans un roman, dit-elle en riant de nouveau. Si c'est une de mes journées à moi, je vous en défie bien.... Mais, ajouta-t-elle, car elle est la grâce même, vous y tenez?... Eh bien, si jamais il m'arrive un accroc et que ma correspondance ne soit pas trop en retard, je vous promets que vous l'aurez.... »

Ai-je besoin d'ajouter que je ne comptais guère sur cette promesse, faite à la légère par une personne qui avouait elle-même vivre dans un effarement de toutes ses heures. En quoi je me trompais, car je recevais un mois plus tard, et au moment où je ne m'y attendais certes plus, l'originale confession que j'ai demandé à son auteur la permission de recopier en supprimant quelques noms propres et que voici :

ттт

« J'ai promis d'écrire à quoi se passent mes journées et pourquoi je n'ai pas le temps d'être heureuse ni malheureuse. Justement le docteur me quitte. Il a trouvé que j'avais un peu mal à la gorge et qu'il fallait ne pas sortir et ne pas recevoir. C'est l'occasion de tenir ma promesse; et puis, cela m'amuse aussi de me rendre un peu compte, de savoir pourquoi je n'ai vraiment le temps de rien. Je vais tout bonnement prendre une de mes journées de la semaine dernière, au hasard. Lundi? Mardi? Mercredi?... Elles se ressemblent tant qu'à huit jours de distance je ne les distingue plus....

« Prenons mardi. Qu'ai-je fait mardi? Commençons par le commencement, par le réveil.... Dans mon léger demi-sommeil du matin, j'aperçois une forme vague qui s'approche des fenêtres. Un grand rayon de lumière m'a réveillée tout à fait.... Il est sept heures et demie. Je me sens un peu lasse. Je suis allée au théâtre hier et je n'ai pas dormi avant une heure. Je voudrais bien continuer de reposer, mais c'en est fini, bien fini, du repos. Un coup sec vient de retentir. C'est mon déjeuner qui arrive, apporté par la femme de chambre. J'ai tout juste le temps de passer un peignoir. Voici déjà le maître d'hôtel. Il faut donner les ordres de la journée.

« Je me recueille un instant en contemplant ma tasse de thé et mes deux rôties. Pas d'oubli surtout dans le programme que doit exécuter cet homme important, ce ministre de mon intérieur. Je lui dis les lettres à écrire



J'ARRIVE A POINT POUR NE PAS MANQUER MON ESSAYAGE CHEZ LE COUTURIER.

rnisseurs, je le questionne sur le per-
Heureusement il n'y a pas de monde
ce soir, nous n'avons pas à parler du
des couverts, des fleurs de la table....
nce aura été courte et courte aussi
u cuisinier, qui succède au maître
... J'aurai le temps, ce matin, tout en
t ma tasse de thé, de lire à loisir mes
t un peu les journaux. J'avais compté
s enfants!... Les voilà qui dégrin-
C'est bien le moins que je les em-

brasse comme je les aime. Causerai-je avec eux de toute la journée une seule fois encore? Et ce ne sera pas ma faute! Heureusement ils sont gais, bien portants, et je peux m'en remettre à leur bonne allemande qui n'a qu'un défaut, celui d'aller *piano, piano*, quand elle raconte les détails de leurs sottises.... Non, je n'aurai pas seulement ouvert les journaux, je n'aurai même pas fini de lire mon courrier, la cloche des fournisseurs a sonné. L'ahurissement commence!...



« Qu'elle est belle et comme elle doit être malheureuse !... » disent en rêvant les jeunes gens romanesques qui l'ont vue apparaître dans sa loge à l'Opéra ou aux Français.

« C'est d'abord la manucure, qui me tient les mains prisonnières pendant une demi-heure, à mon grand désespoir. C'est B***, qui m'apporte des bas aux couleurs éclatantes. C'est F***, qui me soumet ses plus exquises lingeries. C'est D***, le couturier, qui vient essayer de me ramener dans sa boutique par ses plus affolantes tentations. C'est R***, qui m'envoie sa plus séduisante vendeuse. — J'en passe. — Sans parler des modistes, dont les cartons s'empilent dans l'escalier de service. Je reçois ce que je peux, ma fidèle Augustine congédie le reste avec des phrases de vieux diplomate, tandis que la seconde femme de chambre verse le parfum dans mon bain....

« Mon bain ! J'y suis à peine entrée que le téléphone résonne et me poursuit jusque-là ! Quinze fois il m'appelle ainsi, quasi coup sur coup. C'est une amie qui voudrait me voir ; c'est W*** qui me demande de changer l'heure de mon essayage ; c'est ma cousine qui fait prendre de mes nouvelles parce qu'elle m'a trouvée un peu fatiguée hier.... Oh ! Cet *allo ! allo !* si commode, comme on voudrait quelquefois n'avoir pas à l'entendre et pas à le dire !

« Autre coup de cloche ! Des marchands de curiosités sont là : on m'annonce que Mme G*** m'apporte une délicieuse boîte émaillée, que M. L***, retour de Londres, voudrait me soumettre des chandeliers du plus pur Régence. La séduction est la plus forte. Je m'échappe de ma salle de bains. Une robe de chambre aux plis flottants dissimule ce que ma toilette aurait d'un peu trop sommaire. Mes cheveux, relevés à la diable, sont retenus par une seule épingle. La boîte est vraiment par trop jolie. Les chandeliers trop élégants.... Je me plains de n'avoir le temps de rien. Hélas ! J'ai celui de succomber à ces deux tentations et de grever mon budget de ces deux dépenses inutiles, que je n'aurai pas le temps de regretter, car déjà le coiffeur est là et la corsetière.

« A l'un je n'ai que dix minutes à donner pour une coiffure qui vaudrait une demi-heure. Elle n'a, elle, que cinq minutes à me donner pour un essayage qui vaudrait une heure, et l'on m'annonce que le tonneau est attelé ! Il doit me conduire au Bois, à la porte Dauphine, pour rencontrer l'automobile d'un ménage ami. Ils m'ont promis, avant déjeuner, de me mener à Versailles, aller et retour. Je choisis la robe couleur poussière qui convient à ce genre de sport, un chapeau de feutre gris qui sera recouvert d'un voile de gaze blanche.... Tant pis.... L'automobile attendra un peu.

« Tandis que je m'habille ainsi quatre à quatre, mon ancienne institutrice est entrée.

Elle est devenue la dispensatrice de mes charités. La voilà, des notices plein ses mains. Rien qu'à l'entendre parler des visites qu'elle a faites hier et des misères qu'elle a vues, il me court un petit frisson de remords.... Que j'aurais mieux fait de lui donner l'argent de la boîte d'émail et des chandeliers! Et ce petit remords me suit, quoi que j'en aie, jusqu'au moment où je m'asseois dans la terrible machine.... Elle part, et c'est alors que je n'ai plus le temps de penser à ce remords. Je n'ai pas le temps de voir le paysage, tant nous allons vite, vite.... Pas assez vite, puisque je rentre à midi trois quarts seulement, — un quart d'heure en retard pour le déjeuner. Et mon mari a choisi ce jour pour inviter à l'improviste un camarade de cercle! Il n'a pas eu, lui non plus, le temps de venir me dire bonjour ce matin, et nous n'avons pas le temps davantage de causer après ce leste déjeuner. Son convive et lui n'ont pas plus tôt achevé leur tasse de café, qu'ils se précipitent dans leur *cab* pour aller aux courses. Et nous sommes pourtant un bon ménage! Et nous nous aimons bien!



De huit heures à minuit, j'appartiens au monde. Quand nous ne dinons pas en ville, il est bien rare que nous n'allions pas au théâtre. Et souvent la soirée s'achève par un souper dans quelque restaurant.

« A quelque chose malheur est bon. Me voilà seule. J'aurai du moins un peu de loisir pour écrire. Depuis dimanche, je n'ai pas trouvé les quinze minutes qu'il me faudrait pour envoyer à une amie qui vient de perdre son enfant autre chose que de banales condoléances. Je m'assieds à mon bureau. Je pense à elle. Je commence. Je n'ai pas achevé de remplir la première page, que le gros timbre résonne et m'annonce une visite. Je constate avec horreur que je suis encore dans mes vêtements du matin. Je remets ma pauvre lettre dans le buvard avec un soupir et je me précipite pour m'habiller, quatre à quatre de nouveau! — et j'entends dire que je suis coquette! — Je passe une robe de ville très sombre et très simple, et je me hâte d'aller retrouver la visite. Heureusement c'est un vieil ami qui ne m'en voudra pas de l'avoir fait attendre. Il venait me raconter une difficulté qu'il a dans sa famille et me demander un conseil. Lui non plus n'a pas le temps. Un autre coup du gros timbre annonce un autre visiteur, puis un troisième, puis un quatrième. Les quelques hommes de mon intimité se succèdent les uns après les autres. C'est comme un fait exprès, et mon vieil ami finit par se lever en disant : « A demain.... » Demain? Aurai-je le temps d'être amie? Aurai-je le temps de finir ma lettre? Il est près de quatre heures. J'avais commandé ma voiture à trois. Je vais manquer la vente de l'hôtel Drouot et je voudrais tant acheter une petite esquisse de Fragonard que j'ai vue

hier!... Par bonheur, les chevaux vont vite. Il n'y a pas trop d'encombrement. J'arrive à point pour me faire adjuger cette jolie chose, — à point aussi pour ne pas manquer mon essayage chez W***, — à point pour rencontrer chez Colombin deux gentilles amies avec qui je devais prendre le thé et le sandwich réconfortant.... Et il me faut encore aller voir une vieille parente dont c'est le jour et qui demeure bien loin, rue de Varenne. Je profite du voisinage pour faire deux visites dans le Faubourg, avec l'espoir déçu de laisser des cartes. Ces dames y sont toutes, et, avant de rentrer, je dois absolument passer chez ma sœur qu'un accident de bicyclette tient immobilisée. Notre bavardage est si plein d'intérêt que je ne m'aperçois pas de l'heure. Il est sept heures un quart, et je dîne en ville!

« J'arrive chez moi à sept heures vingt-cinq. Mes deux femmes de chambre sont affolées. Il faut que dans ces trente pauvres minutes Augustine m'ait recoiffée, que j'aie pris mon bain, vu une jeune protégée à qui j'ai commandé un jupon, choisi entre les deux toilettes du soir préparées, embrassé mes enfants. — Et mon mari par le téléphone intérieur me dit que la voiture attend! O miracle! Je suis prête. Nous partons et nous n'arrivons pas les derniers!

« Oui, ma journée est finie, — cette journée qui est à moi! — car de huit heures à minuit j'appartiens au monde, et quand ce dîner en ville n'est pas suivi d'un théâtre, il s'achève par une ou par deux soirées, et je rentre tard, si tard et fatiguée, si fatiguée que je n'ai pas le courage de finir ma pauvre lettre à ma pauvre amie. C'était pourtant la chose de la journée à laquelle je tenais le plus!

« Voilà pourquoi je n'ai jamais eu, depuis des années, le temps d'être heureuse ni malheureuse.... Mon Dieu! si j'étais seulement une petite bourgeoise avec six mille francs de rente! Celle-là du moins peut être épouse, être mère, assise à son foyer et se laisser vivre!... »

ǃǃǃ

Tel est bien le tableau de la vie mondaine, mais de la vie mondaine réduite à ce qu'el[illegible] a de plus frivole et de plus vain. Ma cha[illegible]mante amie en a accepté toutes les servi[illegible]tudes, faute d'avoir su imiter l'exemple [illegible] beaucoup de femmes appartenant à la mêm[illegible] classe sociale, qui trouvent le temps de fai[illegible] le bien par elles-mêmes, et ne profitent d[illegible] avantages de leur situation que pour ve[illegible] en aide à un plus grand nombre de misèr[illegible]

Il y a une moralité à ce véridique récit, [illegible] c'est que tout se compense plus ou moins ici-bas. Les pauvres souffrent de n'être pas riches, et les riches les envient pour leur liberté. Riche, belle, fètéep artout, enviée de tous, ma jolie correspondante a été la filleule de toutes les fées et rien ne lui a été refusé de ce qui peut assurer le bonheur de la vie. Rien ne lui a manqué, sauf pourtant de s'être fait de cette vie une conception plus sérieuse. Ni heureuse, ni malheureuse, elle n'a que l'impression décevante de la fuite du temps qui lui enlève une heure, un jour, une année aussi vide que l'année d'avant. Et ce soupir qui lui échappe à la fin de sa confession dit trop le peu que valent les joies d'une enfant gâtée de la civilisation comme celle-ci.

PAUL BOURGET.





Les préparatifs de l'hivernage. — Le transport des provisions.

Le navire qui a amené l'expédition est reparti pour prendre ses quartiers d'hiver dans des regions plus clémentes, laissant les explorateurs sur les côtes du continent glacé. Avançant à travers les monceaux de glaces qui couvrent la mer, ou escaladant les glaciers déchirés de gouffres insondables, ils tireront eux-mêmes, pendant de longs mois, les traineaux sur lesquels ils ont entassé les provisions nécessaires.

Douze Mois dans les Glaces Australes

Le jour approche-t-il où l'homme arrachera aux Pôles mystérieux le secret que garde jalousement leur terrible barrière de glaces? Tandis que s'organise une sorte d'investissement méthodique du Pôle Sud, voici que nous parvient le journal d'un dramatique hivernage dans les glaces australes. Nos lecteurs n'ont pas oublié au prix de quelle émouvante navigation le Norvégien Borchgrevink est arrivé à la Terre Victoria, *où l'a laissé son navire la* Croix du Sud. *Dans les pages qui vont suivre, ils apprendront avec un intérêt passionné les péripéties de cet effrayant séjour parmi les glaces où les hardis compagnons de Borchgrevink ont bravé les plus cruelles souffrances, la maladie et la mort.*

○ ○ ○

Plus que jamais le mystérieux inconnu qui enveloppe les déserts glacés des pôles éveille la curiosité du monde savant et suscite d'audacieuses entreprises. Vers le nord, c'est le duc des Abruzzes qui touche presque le but, dépassant même le point auquel avait atteint le fameux Nansen. Vers le sud, c'est une attaque en règle, un investissement méthodique qui est en train de s'organiser. Pour arracher au Pôle Sud son secret, on a résolu de l'aborder sur plusieurs points à la fois par des entreprises combinées. L'expédition belge du commandant de Gerlache vient de rentrer en Europe après deux ans d'absence. Une expédition allemande, une expédition anglaise, une expédition écossaise, se préparent. C'est à ce moment que nous arrive le journal de l'expédition anglaise conduite par le Norvégien Borchgrevink. La *Southern Cross* (la Croix du Sud) vient de reprendre sur la terre glacée où elle les avait laissés l'explorateur et ses hardis compagnons. Nous pouvons dès maintenant apprécier les résultats qu'ils ont conquis au prix des souffrances de douze mois passés dans la solitude des neiges antarctiques.

En route vers les glaces du Sud.

Nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec le courageux explorateur; ils l'ont

accompagné parmi les dramatiques péripéties de son expédition jusqu'au moment où, prenant le parti d'hiverner parmi les glaces avec quelques compagnons, il renvoyait son navire, qui devait venir le reprendre au bout d'un an.

C'est à la fin de 1898 que Borchgrevink s'embarquait, sur la *Southern Cross*, à la tête d'une expédition soigneusement organisée par le directeur du *Strand Magazine*, les *Lectures pour tous* de Londres. Il part à cette date de Hobart-town, la capitale de la Tasmanie, pour se lancer dans l'inconnu de l'Océan polaire. Au sud de l'Australie se trouve un fragment du continent antarctique découvert par le célèbre navigateur anglais sir James Ross. C'est la Terre Victoria. Elle est bordée de gigantesques falaises de glace, hautes de plus de 100 mètres, et hérissée de volcans en activité. C'est vers cette terre que se dirige Borchgrevink. Une traversée de 4625 kilomètres et sur quelle mer!

Douze jours après avoir perdu de vue Hobart-town, il rencontre les premières glaces, et, six semaines durant, c'est une lutte terrible. A chaque minute le navire est menacé d'être fracassé et coulé. Si pareille catastrophe se produit, c'en est fait de tous ces vaillants. Les provisions seront englouties avec le navire, et l'un après l'autre les explorateurs succomberont aux affres de la faim, dans ce morne désert de glace. Mais, dans la bataille contre les banquises, il ne faut jamais désespérer; la victoire n'appartient qu'aux hommes vigoureusement trempés, qui ne connaissent pas la défaillance. Au moment où la *Southern Cross* semble perdue, une détente se produit, les glaces s'ouvrent, et, le 17 février 1899, l'expédition réussit à mouiller dans la baie de Robertson, devant la Terre Victoria.

La première manche était gagnée, mais les explorateurs n'étaient pas à la fin de leurs peines. Elles ne faisaient même que commencer. Il faut maintenant que Borchgrevink et ses compagnons hivernent sur le continent antarctique; et, une fois qu'ils auront pris pied à terre, la *Southern Cross* reprendra la mer, ralliera la Tasmanie pour venir les chercher dans un an.

Quelle lugubre solitude que celle où ces hommes acceptent de vivre! De tous côtés



L'AMONCELLEMENT DES GLACES AU CAP ADAR.

Une falaise à pic, surplombant la banquise qui s'étend à perte de vue, tel est le cap Adar auprès duquel les explorateurs ont passé l'hiver. Blottis dans une petite maison de bois, séparés du monde civilisé par la barrière des glaces, ils ont dû lutter contre les ouragans et les tourmentes de neige qui n'ont cessé de les assaillir pendant cette terrible saison polaire.

des rochers à pic, des falaises surplombantes, des glaciers livides; tout ce qui n'est pas pierre est glace; nulle part une touffe de verdure. Un monde muet et fermé à la vie. Et c'est dans cet isolement épouvantable que les explorateurs passeront un an, séparés du monde, exposés à toutes les rigueurs et à toute l'âpreté du climat polaire!

Tout d'abord on débarque les matériaux apportés pour construire la pauvre baraque qui servira d'abri pendant l'hiver entier. Tout le monde se met à l'œuvre, les savants comme les matelots. On travaille les pieds dans l'eau glacée, le visage fouetté par le vent qui souffle en rafales; et ce labeur épuisant dure douze jours. Entre temps, Borchgrevink procède à une cérémonie imposante dans sa simplicité. Un mât de pavillon est dressé et le drapeau hissé au milieu des hourrahs enthousiastes de tous les membres de l'expédition. Sur cette terre désolée, loin du monde, ce morceau d'étoffe devient, plus encore que dans les autres circonstances, le symbole de la patrie!

Après cette cérémonie, la *Southern Cross* lève l'ancre, en route pour les pays du soleil. Elle laisse à eux-mêmes les explorateurs, qui vont demeurer sur cette terre maudite. Quelle minute tragique que celle où, voyant s'effacer à l'horizon la silhouette de leur navire, ils prennent conscience de leur solitude! Ils sont en tout dix : Borchgrevink, chef de la mission; deux observateurs chargés des études météorologiques et magnétiques : Louis Bernacchi et le lieutenant Colbeck; un médecin : le docteur Klovstad; deux zoologistes : Hugh Evans et Nicholaï Hansa; un commissaire aux vivres : Anton Fougner; un cuisinier et deux Lapons. La liste des êtres vivants de la station est complétée par une meute nombreuse de chiens destinés à être attelés aux traîneaux.

SEULS DANS LE DÉSERT DE GLACE.

Exilés volontaires sur le désert glacé,



LE PAVILLON ANGLAIS HISSÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA TERRE VICTORIA.
Quelques jours avant que la « Southern Cross » ne levât l'ancre, laissant les dix explorateurs exposés à tous les dangers de ces régions inhospitalières, le pavillon anglais fut hissé au sommet d'un mât et acclamé par tous les membres de l'expédition.

les explorateurs vont tout de suite être aux prises avec les rigueurs de la pire saison. Car le mois de mars où l'on est alors correspond au mois d'octobre dans l'hémisphère nord. De jour en jour, le froid devient plus vif, rendu plus sensible par la violence des vents. A chaque instant ce sont d'effroyables tourmentes de neige encore plus terribles que les *blizzards* dévastateurs qui ravagent les États-Unis. L'air est tout rempli d'une poussière de particules cristallines qui vous aveugle et vous étouffe. C'est le simoun des

régions polaires. Le vent soulève des glaçons, des quartiers de roches. Sans relâche, la baraque dans laquelle sont blottis les hiverneurs est bombardée par une pluie de pierres que le souffle irrésistible de la tourmente fait voler dans l'air, tandis que, chassés par l'ouragan, les glaçons qui couvrent la baie escaladent la plage et viennent battre les murs de l'abri. Pour résister à ces coups de bélier, en toute hâte les explorateurs renforcent les parois par des bâches et par une enceinte de sacs de charbon.

Telle était la force des tourmentes, qu'un jour le vent enleva et lança au loin sur la montagne un canot halé sur le rivage, et que, pour se rendre à l'observatoire météorologique situé à 150 mètres de l'habitation, on était obligé de marcher, attaché à une corde tendue entre les deux baraques!

Un observateur, ayant eu le malheur de lâcher le câble, tandis que sévissait un de ces ouragans, auxquels il est impossible de résister, fut projeté en l'air, puis roulé et jeté sans connaissance dans un ravin. Ce n'est qu'après trois heures de recherches pénibles dans l'obscurité qu'on parvint à le découvrir. Épuisé par le froid et la perte de sang, il était presque mourant.

A mesure que la mauvaise saison avance, les jours décroissent rapidement, la nuit polaire va commencer, la longue nuit déprimante et énervante de plusieurs mois.

Dans le courant de mai, le soleil disparaît de l'horizon et l'obscurité devient complète.

Cette période est la plus pénible pour les explorateurs polaires. Dans ces ténèbres constantes, les forces des hommes diminuent, leur nervosité augmente et leur moral s'affaiblit.

On devine quels peuvent être les incidents de cette vie de reclus. Une fois, c'est le thermomètre qui tombe à 43 degrés au-dessous de zéro. Un autre jour, c'est un chien qui retourne au camp après une absence de deux mois. La malheureuse bête, surprise par une débâcle soudaine du fjord pendant une tempête, avait été entraînée sur un glaçon au large et avait ainsi navigué jusqu'au jour où son radeau était revenu échouer sur la rive. Elle s'y était nourrie de la chair des pingouins qu'elle happait au passage.



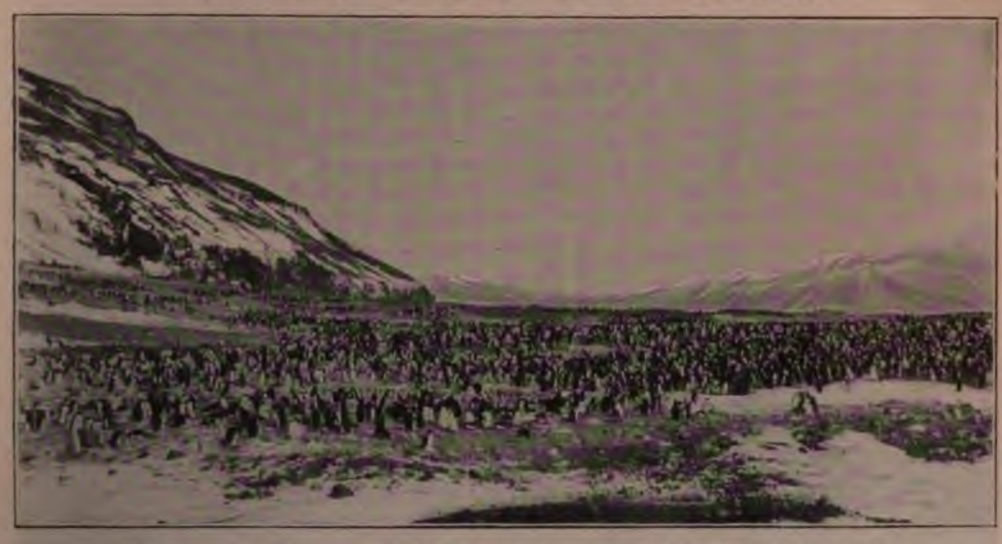
M. Borchgrevink et son chien favori. — Une partie d'échecs au Pôle Sud.

En mai, l'hiver commence, et c'est alors, dans toute son horreur, la longue nuit polaire. Pour ne pas se laisser terrasser par l'ennui, les explorateurs travaillaient sans relâche. Après de nombreuses heures consacrées à des études ou à des travaux manuels, ils se délassaient en lisant ou en jouant aux échecs.

Dramatiques excursions.

La tête remplie de grands projets d'exploration, Borchgrevink ne pouvait se résoudre à cette vie d'hibernant dans une tanière de glace; à chaque occasion favorable, il faisait une expédition, avec quelques compagnons, pour percer l'inconnu du continent antarctique. Tantôt il avançait à travers les montagnes et les glaciers, tantôt il cheminait sur la banquise des fjords.

Sur les glaciers, à chaque pas, on risque d'être englouti dans quelque perfide crevasse. Un Lapon ayant eu l'imprudence de s'aventurer seul sur une de ces dangereuses nappes de glace tombe dans un abîme profond de 20 mètres. Au prix d'un long effort,



Les messagers du printemps dans les régions polaires. — Une colonie de pingouins.

Comme le retour des hirondelles chez nous, l'arrivée des oiseaux de mer dans les terres polaires annonce la venue du printemps. Rassemblés en troupes compactes, ils donnent de loin l'apparence d'une foule humaine.

il parvient à se retourner dans l'étau de glace qui l'enserre; mais comment en sortir? Sur les murailles lisses de ce puits de glace, pas la plus petite aspérité à laquelle on puisse s'accrocher. Notre homme tire de sa poche un canif et patiemment creuse avec cet engin de petits gradins sur l'une des parois glacées. Arc-bouté sur ces points d'appui, il s'élève, ensuite, dans la crevasse, à la manière d'un ramoneur dans une cheminée, et réussit, enfin, à sortir de son tombeau de glace.

Sur la banquise des fjords, les dangers sont aussi redoutables.

Au début de l'hiver, la nappe de glace est très mince; sous le poids des traîneaux, d'un moment à l'autre, une rupture peut se



Les dangers et les fatigues d'une exploration sur les glaciers.

Au printemps, sous les premiers rayons du soleil, la banquise commence à se disloquer. Les explorateurs ont alors à mettre sans cesse à l'eau l'embarcation qu'ils transportent pour faire passer les chiens et les provisions et à la hisser de nouveau sur les bords à pic de la banquise.



UN CAMPEMENT DANS L'ILE DU DUC D'YORK, DÉCOUVERTE PAR M. BORCHGREVINK.

Contre le vent et les tempêtes de neige, M. Borchgrevink et ses compagnons n'avaient le plus souvent d'autre défense qu'une tente de soie, bien insuffisante pour les protéger contre l'âpreté du froid, qui atteignait parfois 40 degrés au-dessous de zéro.

produire. Si pareil accident arrive, toute la caravane sera irrémédiablement engloutie. A une époque plus avancée, si la glace est devenue résistante, en revanche elle est hérissée de mamelons et de séries de monticules. Après quelques jours de marche sur ce terrain accidenté, les chiens tombent les uns après les autres épuisés, et les hommes ne valent guère mieux. Pour se reposer, les explorateurs n'ont que le frêle abri d'une mince tente de soie, alors que le thermomètre marque 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro. Afin de la protéger contre l'âpreté et la violence de la tourmente, on la dresse au centre d'un carré formé par les traîneaux. Mais, le plus souvent, cette protection est illusoire; lorsque le blizzard est déchaîné, on n'a d'autre ressource que de s'enterrer dans la neige. Pendant ces ouragans, Borchgrevink et ses compagnons sont exposés, non seulement à être gelés sur place, mais encore à être entraînés au large sur un glaçon à la suite d'une débâcle subite.

Après de dramatiques expéditions, il devint évident que le continent antarctique, tout au moins dans cette région, est inaccessible. La Terre Victoria n'est qu'un hérissement de glaciers et de pics qui se dressent à plus de 4000 mètres. Figurez-vous un massif comme celui des Alpes Bernoises, surgissant à pic au milieu de la mer. Tous les efforts de Borchgrevink et de ses compagnons n'aboutirent qu'à la découverte d'une petite île qui porte le nom du Duc d'York.

UN PRINTEMPS LUGUBRE SOUS UN SOLEIL MORT.

Enfin la longue nuit polaire va cesser. La belle saison approche. Mais quoi! C'est alors que les hiverneurs polaires vont traverser la crise la plus pénible. Après l'espérance que ramène pendant quelques jours l'apparition du soleil, l'existence paraît plus lourde que jamais.

Toujours le même paysage livide, toujours le même froid et toujours les mêmes tempêtes. Sur les organismes débilités, le découragement achève l'œuvre de la maladie. L'expédition Borchgrevink en fit la douloureuse expérience. Un des zoologistes, Hanson, affaibli depuis longtemps, succomba le 14 octobre.

Voici enfin venir les premiers messagers du printemps. Ce sont les pingouins, dont bientôt la foule couvre le rivage. Vivant sur ces terres désertes, ces oiseaux ignorent les instincts destructeurs de l'homme et se laissent saisir, sans manifester aucune velléité de fuite.

La chair du pingouin, imprégnée d'huile, n'est pas précisément un mets de choix, mais c'est du moins de la viande fraîche, dont nos hiverneurs, qui ne sont pas difficiles, et pour cause, ont grand besoin.

Peu à peu, la banquise commence à se disloquer, des canaux s'ouvrent à travers les champs de glace, et, dans les flaques d'eau libre les phoques se montrent en troupes nombreuses. Les explorateurs n'eurent garde de laisser échapper pareille proie; mais, au milieu de ces glaçons errants, la chasse n'en était pas facile. A chaque instant, on était arrêté par un chenal; il fallait alors mettre une embarcation à l'eau et établir un va-et-vient pour le transport des chiens et des traineaux. Si la chasse était heureuse, les explorateurs étaient récompensés de leurs peines. Le phoque est en effet, non pas seulement un gros gibier, mais un fort bon morceau.

Suivant la tradition, Borchgrevink et ses compagnons fêtèrent joyeusement la Noël. Pour eux, ce n'était pas seulement la grande fête religieuse et familiale; mais en outre Noël, qui sous nos latitudes évoque l'idée d'hiver, de froid et de neige, est, dans l'hémisphère austral, le plein été.



L'hiver au pôle Sud. — Un refuge contre la violence des tempêtes de neige.

Contre les parois de la hutte d'hivernage, les tourmentes avaient amoncelé d'énormes monceaux de neige sous lesquels l'abri était complètement enfoui. Ce revêtement protégeait les explorateurs contre l'âpreté du froid. C'est en effet par la neige qu'on se défend le mieux contre le froid dans les régions polaires. Si endurcis que se soient montrés les hiverneurs du Pôle Sud, si résistants qu'ils aient été au froid, aux fatigues, à l'ennui, le terrible hiver polaire fit pourtant dans leurs rangs une victime, le zoologiste Hanson, que représente debout, au premier plan, notre photographie, la dernière qui ait été faite de lui.

DANS L'ANGOISSE DE L'ATTENTE

Bientôt, en effet, la débâcle se produisit, et, à la place de la plaine livide qui couvrait la baie Robertson, apparut une joyeuse nappe d'eau frémissante. Sur le fjord ensoleillé défilaient de nombreux icebergs poussés par la lente dérive des courants : blocs énormes, hauts de 60 à 80 mètres, mesurant une circonférence de 2 ou 3 kilomètres. Ces monstrueux glaçons détachés des glaciers voisins, percés de grottes et d'ogives taillées dans une glace plus pure que le marbre de Paros, hérissés de minarets et de clochetons, semblaient les édifices de ce monde mort. Les exilés vont-ils voir enfin le terme de leurs épreuves? Chaque jour, avec

la plus vive anxiété, ils épient l'horizon dans l'espérance d'apercevoir la fumée du navire libérateur. D'une minute à l'autre, l'arrivée de la *Southern Cross* est attendue; mais, au delà de la nappe d'eau libre, la banquise ne forme-t-elle pas une barrière infranchissable?

L'expérience de l'année précédente a montré à quels dangers un navire est exposé au milieu de ces masses de glace, quels terribles obstacles peuvent arrêter sans cesse sa marche.



DANS LA CABANE. — EN ATTENDANT LE RETOUR DE LA « SOUTHERN CROSS ».
Pour tromper les anxiétés de l'attente, tous les membres de l'expédition travaillaient fiévreusement à des ouvrages manuels, réparation de traîneaux, arrangements de boîtes à provisions.

Janvier est déjà en partie écoulé et rien ne paraît. Le 28, enfin la *Southern Cross* est en vue; elle approche, elle mouille devant la station, et de suite les explorateurs se précipitent à bord. Ils vont enfin avoir des nouvelles du monde, après en avoir été privés pendant onze mois.

Dès lors, toutes les peines, toutes les fatigues de l'hivernage sont oubliées; une ardeur nouvelle anime ces pionniers de la science. La mer paraît libre; en toute hâte, on embarque sur le navire les collections, les instruments, bref, tout le matériel de l'expédition et Borchgrevink donne l'ordre de faire route droit au sud vers le mystérieux Pôle.

TOUJOURS PLUS AVANT.

La *Southern Cross* longe la côte de près pour reconnaître le terrain. Borchgrevink espère découvrir, à travers la cuirasse de ce monde de pics et de glaciers impénétrables, le défaut par lequel il sera possible de se glisser dans l'intérieur des terres.

Le paysage est absolument extraordinaire. Voici le Mont Melbourne, puis le Mont Terror, un volcan en activité, toujours enveloppé d'un panache de fumée, un Etna surgissant au milieu des plus vastes glaciers du monde. Pour reconnaître ces parages intéressants, Borchgrevink débarque. Là, comme sur tout le pourtour de la Terre Victoria, la plage est très étroite, quelques mètres à peine, et par derrière s'élève une muraille rocheuse à pic. Sur cette courte nappe de sable, on découvre une flore; elle n'est certes, ni luxuriante, ni abondante : ce sont



Une barrière infranchissable.

De l'énorme muraille de glaciers haute de 50 mètres et s'étendant sur une distance de 300 kilomètres, se détachent de gigantesques glaçons qui s'en vont à la dérive des eaux jusque dans les régions tempérées. — Dans un de ces icebergs monstrueux, Borchgrevink déposa une relation de son expédition enfermée dans une boîte de chêne

de simples mousses plaquées sur le rocher. Tandis que Borchgrevink et ses compagnons sont occupés à recueillir ces humbles végétaux, tout à coup un craquement épouvantable suivi d'un formidable coup de tonnerre se fait entendre. Le glacier voisin a donné naissance à un *iceberg*. Une montagne de glace colossale, un bloc épais d'un millier de mètres est tombée à l'eau, et la chute de cette énorme masse a déterminé un raz de marée, comme s'il venait de se produire un tremblement de terre.

Au bruit de la détonation, Borchgrevink et ses compagnons, conscients du péril qui les menace, se cramponnent aux aspérités de la falaise; à peine sont-ils accrochés au rocher qu'une vague formidable les atteint, lançant contre eux une mitraille de glaçons. En se retirant, la lame produit un remous terrible; tout contusionnés, les malheureux ont bien de la peine à résister à l'étreinte de l'eau, leurs mains à moitié congelées n'ont plus la force de les soutenir.

La *Southern Cross* poussant toujours plus loin vers le Sud se trouve bientôt en présence du plus formidable glacier qui existe au monde.

Représentez-vous une falaise haute de 50 mètres, s'étendant sur une distance de 300 kilomètres : muraille de Chine tout en glace, défendant l'approche du mystérieux continent antarctique. A vouloir approcher de cette falaise, on risquerait la perte du navire, le moindre choc l'aplatirait comme une feuille de papier; il est d'ailleurs impossible de songer à gravir cette paroi cristalline à pic, sans une aspérité.

Borchgrevink continue sa croisière; la latitude à laquelle se trouve à ce moment la *Southern Cross* est la même que celle du Spitzberg. Lorsqu'enfin on a découvert une fente dans la formidable muraille de glace, Borchgrevink part avec un seul compagnon et marche rapidement en avant à travers l'immense plaine glacée. Chaque pas est une conquête sur l'inconnu. Mais les heures s'écoulent rapides dans la victoire et Borchgrevink doit s'arrêter pour revenir vers le navire.

Par sa persévérance, l'expédition a réussi à atteindre le 78° 50′ de latitude sud, la plus haute latitude à laquelle l'homme soit arrivé vers le Pôle austral. Le point gagné par Borchgrevink se trouve à 1 239 kilomètres



UNE CROISIÈRE VERS LE PÔLE. — M. BORCHGREVINK ET SES COMPAGNONS ARRIVÉS AU POINT LE PLUS RAPPROCHÉ DU PÔLE SUD QUI AIT JAMAIS ÉTÉ ATTEINT.

Si les efforts de M. Borchgrevink ne furent pas complètement couronnés de succès, du moins il eut l'honneur de parvenir au point le plus voisin du Pôle qui ait été atteint. Quand il est revenu en arrière, il était séparé de ce point mystérieux par une distance de 1 239 kilomètres.

du Pôle Sud, à peu près la distance de Paris à Rome. Nansen a réussi à s'approcher du Pôle Nord à 420 kilomètres, la distance de Paris à Mâcon et, tout récemment, le duc des Abruzzes vient d'arriver encore plus près du but.

Tels sont les progrès accomplis dans ces toutes dernières années. On a, dans un espace de temps relativement court, gagné un terrain appréciable sur l'immense étendue glacée. Si donc la conquête du Pôle Sud est encore bien éloignée, du moins il est permis dès maintenant d'espérer la victoire dans un temps plus ou moins long, et l'on doit applaudir aux importants résultats déjà acquis. Il se confirme que si le Pôle Nord se trouve au milieu d'une mer, le Pôle Sud est sur la terre ferme. C'est un nouveau continent à ajouter aux autres, continent désolé dont l'étude scientifique est commencée, dont la structure géologique, la faune, la flore, devront livrer leur secret. C'est une sixième partie du monde d'où l'homme avait été exclu jusqu'à présent et où il s'apprête à promener son insatiable curiosité.

CHARLES RABOT.



UN DES TRAÎNEAUX DE L'EXPÉDITION.



LES DRAMES DE L'ALCOOL. — LE COUP DE LA FIN, D'APRÈS LE TABLEAU DE RÉMY COGGHE. (SALON DE 1900.)

Au cabaret, après un dernier verre, un buveur pris de délire alcoolique a frappé mortellement un camarade. Ils deviennent, hélas! de plus en plus fréquents, ces terribles drames, ces cas de folie criminelle causés par l'alcool, le plus meurtrier des fléaux, celui contre lequel nous devons, à l'exemple des autres nations, lutter de toutes nos forces et par tous les moyens. (Cliché du Syndicat de la Propriété artistique.)

La Lutte contre l'Alcoolisme

Si nous ne voulons assister dans un avenir prochain à notre propre ruine, morale et physique, et à l'épuisement de notre race, il est urgent d'entreprendre une lutte énergique contre l'alcoolisme qui nous décime. Pour le succès de cette campagne, ne nous en remettons ni à l'État, ni à des lois trop souvent impuissantes. C'est sur nous-mêmes que nous devons compter, sur l'initiative individuelle de chacun, sur l'effort combiné de tous. On peut encore enrayer les progrès du mal à condition de se mettre à l'œuvre sans retard et d'unir toutes les forces de la société et de la famille en vue de ce combat décisif dont l'enjeu est le salut même du pays.

○ ○ ○

AVEC son hideux cortège de misère, de maladie, de crime et de folie, l'alcoolisme est le plus terrible fléau des temps modernes. Non content de ruiner la santé de l'individu et de transmettre aux enfants les tares physiques de ses parents, il s'attaque à la race et la tarit dans sa sève. Non seulement il brûle le corps, mais il abrutit l'âme, et fait perdre à l'être humain sa dignité d'homme. Là où s'est insinué ce poison subtil, ses ravages s'étendent avec une sûreté impitoyable : le corps social se désagrège, la famille se désunit, l'existence même de la nation est compromise.

Un article récent des *Lectures pour Tous* a signalé les troubles que produit l'absorption de l'alcool dans l'organisme humain; nous avons énuméré les désastres dont l'alcoolisme est la cause, et indiqué quel sombre avenir est celui d'un peuple rongé par lui. Les chiffres ont ici une douloureuse éloquence, et le cas de provinces entières ruinées par le fléau est bien fait pour éveiller d'âpres angoisses. Un exemple saisissant entre tous suffirait à mettre en lumière les conséquences de l'alcoolisme. Un savant allemand, le docteur Lehmann (de Bonn), a suivi, à travers un siècle, la famille d'une alcoolique. Ada Jurke, alcoolique, voleuse et vagabonde, née en 1740, meurt au début de ce siècle. Dans sa postérité, on trouve : 142 mendiants, 64 pensionnaires de dépôts de mendicité, 81 filles

vivant dans l'inconduite, 76 criminels dont 7 assassins.

En 75 ans cette famille d'alcooliques a coûté à l'État sous forme de secours aux indigents, d'entretien dans les asiles et les prisons, de dommages causés, une somme évaluée à plus de 7 MILLIONS de francs! On ne trouvera donc pas exagéré le chiffre de 1 milliard 555 millions 757 296 francs auquel M. Rochard évalue ce que l'alcool coûte tous les ans à la France.



LES RAVAGES DE L'ALCOOLISME.

Poison implacable et tenace, l'alcool ne tue pas seulement ses victimes, il imprime encore sa marque indélébile sur les enfants nés de buveurs invétérés. Si le nombre des rachitiques, des fous, des idiots, que les conseils de revision ont chaque année à déclarer impropres au service militaire, augmente sans cesse, la faute en est à l'alcool, dont les ravages effrovables doivent être enrayés sans retard.

Une nation rongée par l'alcoolisme — et c'est le cas de la France — est atteinte dans sa population par la mortalité plus fréquente et par la diminution des naissances; une nation qui s'abreuve d'alcool — et c'est encore le cas de la France — est frappée dans sa valeur intellectuelle par l'accroissement de la folie, dans sa moralité par le développement des crimes, dans sa richesse par l'accroissement du nombre des paresseux, des miséreux et des vagabonds, qui sont des non-valeurs sociales. L'histoire d'Ada Jurke est là pour nous montrer l'abîme qui s'ouvre devant notre pays si nous ne parvenons pas à enrayer la passion de l'alcool.

LES MESURES LÉGISLATIVES SONT IMPUISSANTES CONTRE L'ALCOOLISME.

Mais comment lutter contre l'alcoolisme?

« Qu'on fasse une loi! s'écrient aussitôt certaines gens, et le mal sera enrayé! » Hélas! il n'en est rien. Une loi quand elle n'est pas réclamée par l'opinion publique, soutenue par l'effort de société, reste lettre morte.

Voici par exemple la Russie. Dans ce pays, on a tenté d'arriver, par mesure législative, à la *suppression du cabaret*. Une loi promulguée en 1885 établit deux sortes de débits d'alcool : dans les uns, qui sont des magasins de vente (comme nos bureaux de tabac), l'alcool est vendu en récipients clos, mais l'acheteur n'a pas le droit de le boire sur place; dans d'autres, l'eau-de-vie achetée peut être bue sur place, seulement les débits de cette catégorie doivent être tous des *restaurants*, c'est-à-dire des établissements où l'on vous sert à manger. On voulait de cette façon tuer



COMMENT ON PEUT LUTTER CONTRE L'ALCOOLISME. — UN « THÉ POPULAIRE » À KALICH, EN RUSSIE.

Les lois, quelque rigoureuses qu'elles soient, sont impuissantes à arrêter les progrès de l'alcoolisme. C'est en montrant aux ouvriers les périls que le cabaret leur fait courir, en mettant à leur disposition des restaurants où ne sont servies, à un prix très minime, que des boissons sans alcool, qu'on peut venir à bout du mal. (Photographie communiquée par M. le comte L. Skarzynski.)

le débit de boissons où l'on ne va que pour s'enivrer. Puis, en 1895, on a établi le monopole de vente par l'État et limité sévèrement les heures d'ouverture et de fermeture des débits.

Or, quel a été le résultat de ces mesures rigoureuses? La consommation individuelle d'alcool — et disons une fois pour toutes que dans nos calculs nous ne tiendrons pas compte de l'alcool des boissons dites hygiéniques, vin, cidre ou bière — est bien tombée de 3 litres 25 à 2 litres 35; mais le nombre des individus poursuivis pour ivresse publique a augmenté. Comme il n'existe plus de cabaret, on a pris l'habitude de boire dans la rue, sur le trottoir, en face du bureau de la régie. Il s'est même développé des industries très singulières, comme celle de l'individu qui a toujours sur lui un verre et un tire-bouchon au service des buveurs d'eau-de-vie!

Prenons un autre pays, les États-Unis d'Amérique.

Quoi de plus catégorique que la *loi du Maine* dont le principe est la prohibition absolue de la fabrication et de la vente des liqueurs enivrantes? Sur 17 États qui l'avaient adoptée, six seulement l'ont conservée, et l'on est loin d'être content des résultats obtenus, car, grâce au voisinage des États n'ayant pas accepté la loi du Maine, le débit clandestin de l'alcool a augmenté dans les États où elle est en vigueur. Si bien qu'en 1892 l'évêque catholique de Fargo (Nord Dakota) écrivait ceci : « On vend aujourd'hui plus de spiritueux qu'antérieurement aux lois prohibitionnistes. Des fermiers qui jadis ne buvaient qu'un verre ou deux dans une taverne lorsqu'ils venaient en ville ont maintenant chez eux des tonnelets de cinq gallons auxquels ils rendent visite à tout instant. »

Dans quelques États (Nebraska, Illinois), on a adopté le système des *hautes licences*, qui consiste à hausser considérablement le taux des licences (patentes) pour les débits de boissons. On obtient de cette façon une diminution du nombre de cabarets. Ainsi à Chicago, en 1882, quand la licence était de 260 francs, le nombre de cabarets était de 1 pour 150 habitants ; en 1893, quand le prix de la licence est élevé à 2500 francs, le nombre de cabarets n'est plus que de 1 pour 209 habitants.

Or, par ce moyen, c'est à peine si l'on

est arrivé à diminuer la consommation d'alcool. L'Angleterre, qui a adopté le système des hautes licences, possède en outre, depuis 1898, une loi qui ordonne l'*internement obligatoire de tout ivrogne* délinquant et de tout buveur condamné quatre fois en un an pour ivrognerie. La consommation d'alcool y reste presque stationnaire.

Il y a même des faits vraiment surprenants, véritables paradoxes de la statistique. La Hollande adopte en 1881 le système de la *limitation légale du nombre de cabarets*, en fixant le nombre de débits proportionnellement au chiffre de la population : 1 cabaret pour 250 à 500 habitants suivant l'importance de la commune; elle y ajoute les hautes licences et donne en outre au conseil communal tous pouvoirs pour la délivrance des licences, la fixation de l'emplacement des cabarets, etc. Sous l'influence de cette loi, les débits ont diminué de près de moitié. Et la consommation de l'alcool? Elle était de 4 litres 80 par tête; elle est encore de 4 litres 25 en 1895! Et ce maigre résultat aurait pu être prévu, car une statistique établie en 1881 indiquait que les provinces possédant le plus de débits n'étaient pas celles où l'on buvait le plus d'eau-de-vie. Citons quelques exemples :

Limbourg, 1 litre 80 par tête, 1228 débits par 100000 habitants;

Zélande, 3 litres 05 par tête, 861 débits par 100000 habitants;

Utrecht, 5 litres 70 par tête, 739 débits par 100000 habitants.

Il est inutile de multiplier ces exemples. Quand on étudie l'influence sur l'alcoolisme de l'*impôt sur l'alcool* tel qu'il a été établi en Allemagne et en Autriche, ou du *monopole d'État* tel qu'il fonctionne en Suisse, on arrive toujours à la même conclusion : l'effet des mesures législatives seules est très minime, pour ne pas dire nul, quand la société, l'élite de la société, ne sait pas ou ne veut pas utiliser l'arme que la loi met entre ses mains.

CE QUI IMPORTE, C'EST L'USAGE QUE LA SOCIÉTÉ FAIT DE LA LOI.

Certes, il faut travailler à avoir les lois les meilleures possible; il faut réclamer certaines mesures énergiques; mais l'important est que la société s'ingénie à tirer parti des lois. Ce sont ses efforts, sa persévérance, son ingéniosité, qui peuvent faire merveille dans la lutte contre le fléau. Une preuve éclatante nous en est fournie par l'histoire de la lutte contre l'alcoolisme dans les pays scandinaves, en Suède et en Norvège.

En 1855, la Suède adopte une loi d'après laquelle la vente au détail n'est accordée qu'aux débits ayant obtenu une patente; en même temps le nombre de licences est fixé pour chaque année, et au commencement de l'année l'autorité met les licences aux enchères : seuls les individus honorables peuvent enchérir.

Voilà la loi. Par elle-même, elle était inefficace. Mais voyez comment elle a été utilisée.

Usant d'un pouvoir accordé par la loi aux sociétés, un certain nombre de sociétés de tempérance se rendirent adjudicataires des licences de débit pour les exploiter dans un but hygiénique, et de façon a restreindre la consommation de l'alcool.

A la tête de chaque cabaret on place un gérant recevant un traitement fixe, mais ne touchant pas un centime des bénéfices réalisés sur la vente des alcools; par contre, ce gérant peut, en dehors de son traitement, réaliser des bénéfices sur la vente des aliments et des boissons non alcooliques. De cette façon, il n'a aucun intérêt à pousser ses clients à la consommation de l'eau-de-vie, et l'influence néfaste du cabaretier est ainsi conjurée.

Reste le cabaret. On le rend antipathique aux buveurs par un règlement intérieur qui en fait un établissement fort peu hospitalier. Tout d'abord, la vente à crédit n'est pas autorisée, et le prix des boissons au détail est très élevé. Aucun confort qui engagerait le buveur à séjourner dans le débit : il n'y a pas de sièges; on ne peut y fumer; défense de parler haut, défense de stationner une fois qu'on est servi, etc. Et comme antithèse, se trouve, attenant au débit, un local convenablement aménagé, véritable restaurant de tempérance, où l'on peut consommer les aliments et boire les boissons non alcoolisées.

Ces débits ouvrent le matin à huit ou neuf heures, et ferment le soir à huit heures. Les veilles de fêtes et de dimanches, le débit est clos à cinq heures, avant que la paye ait été remise aux travailleurs, et reste fermé jusqu'au surlendemain. Il en est de même les jours d'élection, de marché, toutes les fois, en un mot, que la ville reçoit un plus grand nombre d'individus qu'à l'ordinaire.

Quels ont été les résultats de ce système, connu sous le nom de *système de Gothembourg*, d'après le nom de la ville où il a été mis en œuvre pour la première fois, en 1865?

En Suède, l'alcool consommé par tête était de 6 litres 19 en 1876; en 1896, il n'est plus que de 3 litres 50, résultat merveilleux pour une nation qui, soixante ans auparavant, absorbait 23 litres d'alcool par tête.

En Norvège, où la consommation était moins élevée, on buvait 3 litres 35 en 1876; en 1890, on ne boit que 1 litre 50. C'est presque une quantité négligeable, en comparaison des 4 litres 50 qu'absorbe aujourd'hui le Français.

Ces résultats, à quoi faut-il les attribuer? On le voit, ce n'est pas à la loi peu rigoureuse de 1855, mais surtout et avant tout à la façon très habile dont elle a été mise à profit par les sociétés de tempérance et les diverses unions anti-alcooliques.



LE PREMIER RESTAURANT DE TEMPÉRANCE, CRÉÉ PAR LA LIGUE ANTI-ALCOOLIQUE, À PARIS, RUE SAINT-BERNARD.

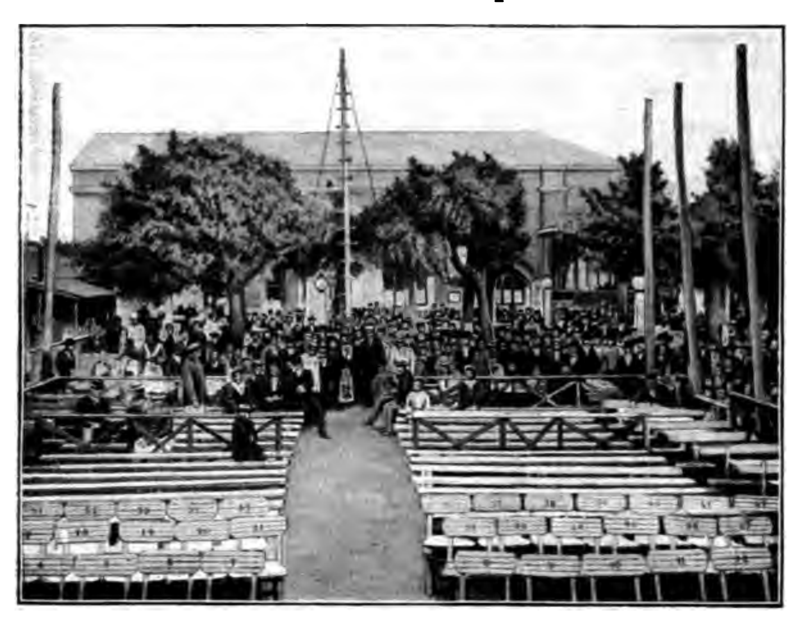
En France, la lutte est engagé, grâce aux efforts et à l'activité de la Ligue anti-alcoolique, fondée par le docteur Legrain. A Paris, nous n'avons encore que trois restaurants de tempérance. Celui de la rue Saint-Bernard, organisé par Mme Legrain, est le plus ancien. 130 personnes en moyenne y viennent chaque jour prendre leurs repas pendant lesquels ne sont servies que des boissons saines, thé, café, cidre non alcoolisé, lait.

L'ACTION DES SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE PEUT ÊTRE CONSIDÉRABLE.

C'est par les sociétés de tempérance, les ligues et les unions anti-alcooliques que l'on combat le plus efficacement le fléau de l'alcoolisme. Ce sont elles qui obtiennent de bonnes mesures législatives; ce sont elles qui veillent à leur application. Si chez nous on commence aussi à s'occuper du péril alcoolique, nous le devons à la Société Française de Tempérance, et surtout à l'activité infatigable de l'Union Française Anti-alcoolique fondée en 1895 par le docteur Legrain.

Cette union, qui compte aujourd'hui 435 sociétés locales groupant près de 40000 adhérents dans 72 départements, mène le combat anti-alcoolique. Elle fait appel à toutes les initiatives, agit par les conférences, par les journaux, les brochures, les publications, les affiches coloriées et les planches murales, poursuivant toujours le même but, qui est de vulgariser la notion du danger alcoolique, de détruire les préjugés invétérés et de réformer ainsi des habitudes déplorables.

Mais il ne suffit pas d'élever la population dans les idées de tempérance. Il faut encore lui donner les moyens de fuir les tentations de l'alcool. Et pour cela, il faut remplacer le cabaret par le café de tempé-



LES RÉUNIONS POPULAIRES, EN RUSSIE. — LE JARDIN PUBLIC D'ODESSA.

A Odessa, à côté du théâtre populaire, se trouve un vaste jardin où l'on donne des représentations, des concerts, qui attirent une nombreuse affluence. Beaucoup de malheureux qui, pour fuir leur logis sans confort, seraient allés au cabaret, trouvent ainsi un lieu de refuge et de distraction pour les heures de loisir. (Photographie communiquée par M. le comte L. Skarzynski.)

rance dont est exclu le poison. En Angleterre, par exemple, on compte actuellement plus de 7000 cafés de tempérance installés de façon à attirer autant que possible le consommateur, et occupant 56000 employés. Voici un fait qui montre bien leur action directe sur l'alcoolisme : à Liverpool, qui possède 64 cafés de tempérance, le chiffre des arrestations pour ivresse est descendu en quelques années de 21694 à 9005!

En France, combien avons-nous de restaurants de tempérance? 3 à Paris, 1 au Havre: **Quatre** contre **Sept mille** qu'ont nos voisins!

A côté des cafés de tempérance, l'Angleterre a créé dans plusieurs villes des cercles ouvriers basés sur le même principe. C'est ainsi qu'à Liverpool, le cercle des ouvriers abstinents possède un local où l'on trouve : au rez-de-chaussée, un restaurant et un café; au premier étage, des salles de réunion et de lecture, une bibliothèque, une caisse d'épargne, un bureau pour les assurances sur la vie, un jardin avec jeux et exercices gymnastiques.

Il est donc urgent d'organiser des sociétés particulières en vue de lutter contre l'alcoolisme. Mais il existe des sociétés déjà organisées qui doivent s'enrôler dans la même croisade et qui, disposant de moyens puissants, y apporteraient un concours décisif : ce sont les grands corps de l'État, le corps enseignant, le clergé, l'armée.

LA LUTTE DÈS L'ÉCOLE PRIMAIRE.

L'enseignement anti-alcoolique dans les écoles primaires et secondaires est rendu obligatoire par la loi, aux États-Unis, en Suède et en Norvège. Chez nous aussi, sous la pression de l'Union Française Anti-alcoolique, le gouvernement a, par plusieurs circulaires lancées en 1895 et en 1897, organisé dans les écoles primaires un enseignement anti-alcoolique ; il a recommandé aux instituteurs de donner aux enfants des notions d'hygiène sur l'alcoolisme et ses dangers. En même temps, on a créé des manuels de tempérance et l'on a répandu dans les écoles des tableaux accompagnés de figures, destinés à rendre frappants pour les enfants les maux de l'alcoolisme. La voie dans laquelle on s'est ainsi engagé est certainement bonne et il faudra la suivre jusqu'au bout. On est encore allé plus loin et l'on a créé des sociétés de tempérance parmi les élèves des écoles. Aujourd'hui nous possédons une Association de la Jeunesse Française tempérante et des « sections cadettes », analogues aux *Bands of Hope* d'Angleterre et aux Sociétés scolaires de la Belgique.

Les effets de cette propagande parmi la jeunesse des écoles commencent déjà à se faire sentir. Les écoliers ne croient plus que l'alcool fortifie et réchauffe, que les liqueurs sont inoffensives, que les apéritifs ouvrent l'appétit et font mieux digérer. On dit que dans le Finistère les enfants refusent d'accompagner leurs parents aux interminables repas de noces auxquels ils se rendent. C'est déjà quelque chose. On ajoute que dans les Ardennes les écoliers de douze à treize ans s'abstiennent, en dépit des coutumes locales, d'aller au café le jour de la fête du pays.

AU CLERGÉ DE PRÊCHER CONTRE L'ALCOOLISME.

Le clergé a partout prêté son concours à la lutte engagée par les ligues anti-alcooliques, et l'histoire de la campagne entreprise en Irlande, en 1840, par le Père Mathew prouve suffisamment l'importance de ce concours. L' « apôtre de la tempérance », comme on l'a nommé, parcourut l'Irlande en prédicateur, entraînant avec lui des convertis en masse. En quatre mois il recruta 131 000 adhérents. « Les prisons de Dublin, écrit M. Vanlaer, se fermèrent. Les débitants faisaient faillite. Les dépôts affluaient dans les caisses d'épargne. Le produit des taxes sur l'alcool diminua, en quatre années, de vingt millions de francs. » Il continua sa campagne en Écosse, en Angleterre, aux Etats-Unis avec un succès égal.

Aujourd'hui Mgr Egger, évêque de Saint-Gall, est à la tête de la croisade anti-alcoolique en Suisse. En Belgique, sous les auspices de l'évêque de Liège, l'abbé Senden et l'abbé Lemmens ont fondé des sociétés de tempérance. Le cardinal Gibbons, aux États-Unis, et le cardinal Manning, en Angleterre, se sont montrés de zélés défenseurs de la réforme morale par la tempérance.

Chez nous, Mgr Turinaz, évêque de Nancy, ne se contente pas de signaler le péril alcoolique, mais exige que son clergé dénonce l'alcoolisme du haut de la chaire, dans les catéchismes, dans toutes les réunions pieuses; qu'il favorise de tout son pouvoir les sociétés de tempérance confessionnelles ou non confessionnelles.

Le clergé protestant rivalise d'activité et d'efforts avec le clergé catholique dans cette œuvre bienfaisante. Toutes les confessions religieuses peuvent s'unir pour cette campagne moralisatrice.

Enfin aujourd'hui chaque Français passe par le régiment, et les cadres de l'armée sont ceux mêmes de la nation. L'armée est une grande école. Elle doit le devenir chaque jour davantage grâce à la bonne volonté et au soin attentif des officiers. Son rôle éducateur, au point de vue de la lutte contre l'alcoolisme, peut être de première importance.

AUX OFFICIERS DE METTRE LEURS HOMMES EN GARDE CONTRE LE FLÉAU.

En France, comme à l'étranger, on a pris dans certains corps d'armée des mesures pour restreindre ou interdire la vente de l'alcool dans les cantines. Mais, comme pour l'action législative, l'effet de ces mesures prohibitives ne sera sensible que si, en face de la cantine et du cabaret, vient se dresser, grâce à l'initiative des officiers, un cercle de soldats où, sans l'alcool, l'homme trouvera le repos, le délassement et les distractions qu'il va chercher au café empoisonneur.

Ce qu'on a fait pour le soldat, on doit le faire aussi pour le matelot.

Quand un marin descend à terre, il est de tradition qu'il tire des « bordées », c'est-à-dire qu'il s'abrutisse d'alcool.

D'après un projet que les retards provoqués par le ministère de la marine n'ont pas encore permis de réaliser, il est question de créer dans chaque port de guerre un Cercle des Équipages de la Flotte où les matelots trouveraient des salles de jeu et de conversation,



Une salle de lecture publique, à Samara (Russie).

En Russie, comme dans tous les pays où la croisade anti-alcoolique a été le plus activement menée, on a crée dans les principaux centres de véritables cercles ouvriers, comprenant une bibliothèque, des salles de lecture spacieuses, ornées de tableaux, de gravures, qui donnent à la pièce un aspect gai et familial. (Photographie communiquée par M. le comte Skarzynski.)

une bibliothèque avec des journaux illustrés et du papier à lettres, un jardin avec gymnase, un office de renseignements pour affaires de famille ou de service, des consommations telles que café, thé, limonade, cidre, bière, vin, à l'exclusion de tous les spiritueux. Ce serait en somme le pendant des « maisons de marins » que, grâce à l'initiative du président Faure, on a établies dans un certain nombre de ports (Dunkerque, Bordeaux, Nantes) pour les matelots de la marine marchande.

Ajoutons que le médecin doit être dans la lutte commune un précieux auxiliaire. Ce n'est pas par des ordonnances et par un traitement qu'il peut agir. On a essayé de traiter l'alcoolisme par la strychnine, par la suggestion et l'hypnotisme; on a même inventé un sérum anti-alcoolique qui a vécu ce que vivent les roses : l'espace d'un matin. Tout cela est purement illusoire et n'a jamais rien donné.

Mais si le traitement médical de l'alcoolisme n'existe pas, le médecin peut faire beaucoup, tant dans les familles qu'il soigne que dans les hôpitaux qu'il dirige. L'exemple du docteur Jacquet, qui a fait des conférences anti-alcooliques aux malades de l'hôpital Saint-Louis, a été suivi par ses collègues. A Saint-Antoine, à Tenon, à Bichat, à Andral, des affiches faisant ressortir les dangers des boissons alcooliques ont été apposées dans différents services et dans les salles de consultation.

C'EST À LA FAMILLE QU'APPARTIENT ICI LE DERNIER MOT.

Ne croyons donc pas et ne laissons pas dire que nous soyons désarmés contre l'alcoolisme. Si terrible que soit le fléau, il dépend de nous d'organiser contre lui une résistance qui peut être couronnée de succès.

LES VICTIMES DU CABARET.

Le département où le plus grand nombre de condamnations est prononcé est précisément celui où se trouve la plus grande quantité de débits de liqueurs. L'ouvrier n'a pas la force de résister quand il trouve sur sa route tant d'occasions de succomber à son fatal penchant. Limiter par une loi le nombre des cabarets, avertir les malheureux des dangers qu'ils courent, voilà donc les premières des mesures à prendre pour enrayer le péril.

Obtenons des pouvoirs publics quelques



LES CERCLES DE TEMPÉRANCE POUR LES MARINS, EN ANGLETERRE. — JEUNES MATELOTS ANGLAIS SIGNANT LEUR ENGAGEMENT.

En créant partout en France, comme on l'a déjà fait dans certains corps d'armée, des cercles militaires pour les soldats, en instituant dans les ports des cercles pour la flotte, organisés comme ceux d'Angleterre, avec gymnase, salles de jeux, bibliothèque, on arrivera à éloigner du cabaret le soldat et le marin. (Communiqué par « The United Kingdom Band of Hope Union ».)

mesures très simples, mais essentielles : d'abord le vote de la loi sur la limitation du nombre des cabarets, ensuite la suppression du privilège des bouilleurs de cru. Car le bouilleur de cru n'a d'autre préoccupation que d'augmenter sans cesse sa production afin de vendre son eau-de-vie, qui ne doit rien au fisc. Et c'est ainsi que les bouilleurs de cru sont devenus les fléaux des campagnes, de même que les cabaretiers sont les fléaux des villes. Chargeons-nous ensuite de tirer de la loi tout le profit possible. Multiplions les ligues anti-alcooliques. Créons partout des sociétés de tempérance. Agissons par l'école, le clergé, l'armée.

Il est enfin une dernière influence dont l'action constante nous assurera la victoire : c'est celle de la famille.

L'alcoolisme fait surtout ses ravages dans la population ouvrière. L'ouvrier des villes et des campagnes s'attarde au cabaret. Il y prend ses habitudes. Mais, avant que l'habitude ne fût prise, a-t-on fait tout ce qu'il fallait pour le retenir au foyer? La femme, par son assiduité de bonne ménagère, a-t-elle su lui rendre l'intérieur agréable? A-t-elle su l'y attacher par toutes sortes de liens puissants et doux? La mère a-t-elle inspiré à ses enfants l'horreur du cabaret? Cette ligue des mères, des femmes, des sœurs, agissant par l'affection, par la sollicitude de tous les instants, voilà la grande ligue anti-alcoolique constituée par la nature même. Que la femme se pose en ennemie de l'alcool et du cabaret avec ses inévitables tournées : elle aura, tout ensemble, assuré son bonheur personnel, rendu à la société le plus signalé des services et vraiment contribué au salut du pays.

Campagne de propagande par la parole, par le livre, par l'exemple, par les institutions, telle est contre l'alcoolisme la campagne dont il est urgent de donner le signal. Toutes les forces de la société et de la famille doivent se coaliser sans retard contre l'ennemi qui n'est pas seulement à nos portes, mais qui nous a envahi et qu'il s'agit d'expulser de nos murs et de chasser de notre sang.

○ ○ ○



La Tomasi, penchée à la portière de droite, me désigna un cavalier qui caracolait tout près de la voiture.

Histoire d'un Livre

Peut-être imaginez-vous que l'aventure d'un vieux savant à la recherche d'un livre rare doit être d'ordre assez pacifique. Mais supposez qu'elle ait pour cadre un pays exotique encore mal civilisé, qu'elle se déroule dans le Mexique d'il y a cinquante ans, parmi les attaques des bandits, avec accompagnement de fusillade, d'enlèvement, de disparition, de folles bravades, de tuerie. Alors ce qui vous étonnera et vous semblera d'une ironie très savoureuse, c'est le calme que conserve notre placide amateur de livres dans l'imbroglio et le fracas de ce récit où Lucien Biart amis, avec son exacte connaissance des mœurs de l'ancien Mexique, toutes les ressources de sa verve spirituelle, de son style pittoresque et dramatique.

O O O

Le 17 mars 1859, vers neuf heures du soir, j'appris la mort de mon excellent ami le licencié Perez, décédé, muni des sacrements de l'Église, dans sa petite maison de la place de la Cathédrale, à Puebla. Trente ans auparavant, lorsque je m'étais présenté devant l'Académie de médecine de la République Mexicaine, le licencié Perez avait été un de mes examinateurs. Dès cette époque, sa bibliothèque, une des plus complètes du Nouveau Monde, renfermait, entre autres curiosités, l'*Historia general de las Indias*, par Francisco Lopez de Gomara. Il possédait la rarissime édition originale, imprimée en 1552 à Saragosse, chez A. Millan. Lopez de Gomara — je note le fait, car j'ai rencontré quelques personnes paraissant l'ignorer — est le premier écrivain espagnol qui se soit occupé du Mexique. En outre, circonstance qui n'a été relevée par aucun auteur, le livre parut l'année du traité de Passaw, au moment où Charles-Quint se vit forcé d'accorder la liberté de conscience aux luthériens.

La nouvelle de la mort du licencié m'attrista, et je relus plusieurs fois la lettre qui me faisait part de ce douloureux événement. Je me demandais, avec une certaine anxiété, où iraient se perdre les livres qu'une vie entière de recherches avait permis au licencié de réunir. Machinalement, je regardai ma propre bibliothèque, qui, sans conteste, aurait égalé celle du défunt si j'avais pu combler un vide ménagé avec intention entre l'histoire de Torquemada et celle de Solis, vide que devait remplir l'édition originale de Gomara, — Saragoça, Millan, 1552, — que je n'avais pas encore réussi à me procurer.

Ce pauvre licencié, c'était une âme d'enfant! Doux, généreux, charitable, il aimait peut-être un peu trop ses livres. Un jour, je lui proposai de me céder son Gomara.

« Pas même en échange de votre part du ciel! » me répondit-il avec vivacité.

La dernière fois que je vis le licencié, le 27 avril 1853, je lui demandai en plaisantant de me léguer son Gomara à sa mort. Cette innocente proposition parut le troubler, et je crois même qu'il m'en garda rancune. « Ce

précieux livre, en quelles mains va-t-il tomber? Peut-être est-il déjà détruit, volé, vendu à vil prix! » Je me faisais cette réflexion en me promenant à grands pas dans mon cabinet, tant cette pensée me préoccupait. Tout à coup, minuit sonna; je m'arrêtai frappé d'une idée subite.

La diligence qui, depuis 1821, fait le voyage de Vera Cruz à Mexico, passe ordinairement à Orizava vers une heure du matin. En moins de dix-huit heures, je pouvais être à Puebla, où j'apprendrais par moi-même ce qu'était devenu le précieux volume. Une affreuse angoisse me serra soudain les tempes. Si, avant de mourir, Perez avait détruit le Gomara? Mais non; il aimait les livres, et ce n'était pas un méchant homme.

Je ne voulus pas réfléchir. J'emplis d'effets un sac de nuit.

Une heure sonna : si la diligence était partie! Je me mis à courir. Lorsque je pénétrai dans la grande cour de l'hôtel des postes, un mouvement inaccoutumé me frappa. On allait, on venait, on criait. Un immense feu de branches de sapin éclairait de ses lueurs rouges une centaine de curieux. Trois voitures, dont une petite calèche attelée de quatre mules noires, étaient rangées à la file. Ordinairement, la vieille diligence jaune que je connaissais si bien se trouvait seule à l'entrée de la cour. Les voyageurs, fatigués, poussiéreux, endormis, à peine visibles à la lumière de deux lanternes, se glissaient à leurs places comme des fantômes. Un coup de sifflet retentissait, et le lourd véhicule, entraîné par huit mules, s'éloignait, laissant derrière lui l'ombre et le silence. Cette nuit-là, l'administrateur présidait lui-même au départ, et sa mise était aussi soignée qu'en plein jour.

J'allais interroger quelqu'un, lorsque les curieux poussèrent une exclamation et se pressèrent autour de la calèche. Sur le perron, vêtue de noir, la tête enveloppée d'une capeline rouge, venait d'apparaître une jeune femme. Je ne suis guère connaisseur, toutefois les grands yeux bleus, les traits purs de la voyageuse, me frappèrent. A ma profonde surprise, on se découvrit lorsqu'elle s'avança languissante, appuyée au bras d'un cavalier qui lui parlait en souriant, tandis qu'elle regardait vaguement la foule. Elle monta dans la calèche, une femme s'établit en face d'elle, et la voiture partit en avant.

« Bon Dieu! docteur, me dit l'administrateur des postes qui m'aperçut enfin, auriez-vous la prétention de vous mettre en route cette nuit?

— Oui, certes; mais d'où vient donc tout ce bruit?

— Par la vie de mon patron! êtes-vous le seul à ignorer que la compagnie de l'opéra italien a débarqué avant-hier, et que nous la transportons à Puebla? Vous avez vu la Tomasi, au moins?

— Pas que je sache; en tout cas, mon cher don Mateo, je tiens plus à ce que vous m'assuriez une place qu'à la voir. »

— Impossible, voyez! »

La cloche d'appel retentissait, et un essaim de voyageurs des deux sexes montait à l'assaut des diligences. Je ne sais quel sentiment s'empara de moi : le *Gomara* de 1552, avec ses marges irrégulières, son double titre, sa reliure de parchemin, passa devant mes yeux. Abandonnant mon sac de nuit, je grimpai sur l'impériale de la première voiture, résolu à n'en plus descendre.

— A moins que Votre Grâce prenne la place de mon *zagal*....

— Oui, oui, » répliquai-je ravi.

Et je m'emparai de la poche contenant les pierres que le *zagal*, aide du cocher, doit jeter à la tête des mules que le fouet ne peut atteindre.

— En route! » répliquai-je.

Gutierrez, le cocher, ferma un œil en me regardant de côté, tira la langue, empoigna ses guides et ramassa ses mules, qui se cabrèrent. L'Indien placé à la tête du rétif attelage pour le contenir se gara instinctivement, et nous partîmes au galop.

L'église Saint-Joseph et le Borrego furent vite dépassés. Suivis de près par la seconde diligence, nous voilà hors de la ville, lancés sur la chaussée de l'Ingenio.

III

Le *zagal* mexicain se tient en équilibre près du cocher avec une telle aisance que je ne me doutais guère du supplice auquel je me condamnais en usurpant son poste. Les mains cramponnées aux courroies de la capote, les bras roidis par un continuel effort, j'étais fort en peine de lancer à l'attelage la moindre pierre; je ne savais même plus où se cachait la poche dont je m'étais d'abord si fièrement emparé. La lune brillait, et sa lumière, par une sorte de mirage, donnait à la plaine l'apparence d'un lac; j'aurais voulu étudier ce phénomène, mais les secousses de la voiture étaient si violentes que la tête et le cœur me tournaient; je serrais les lèvres et fermais les yeux.

Un des Italiens placés en arrière de moi dormait; ses deux compagnons fumaient et causaient. Je comprends l'italien, et, entre deux cahots perpétuels dont l'un menaçait de me briser une côte et l'autre de me lancer

sur la route, j'appris que la *prima donna* qui nous précédait dans la calèche, la signora Tomasi, devait s'arrêter à Puebla pour y donner quelques représentations. Elle venait de la Havane, où sa beauté et son talent lui avaient valu cent adorateurs, entre autres le jeune comte del Moro, qui s'était engagé dans la troupe à je ne sais quel titre pour vivre plus près de celle qu'il adorait.

« *Poveretto,* il ignore que la Tomasi est un corps sans âme, dit l'un des causeurs.

— Un corps sans âme, Fanti? Si elle tournait ses regards vers vous, ils vous consumeraient.

— Vous la croyez capable d'aimer? »

L'autre se mit à rire.

« Vous ne la connaissez que depuis un an, Fanti, répondit-il; sans cela, vous parleriez autrement. Ignorez-vous donc qu'à Florence elle a frappé son mari d'un coup de stylet parce qu'il avait applaudi la Stefanone?

— Jalousie d'artiste.

— Jalousie de femme. La Tomasi est devenue indifférente à la suite d'une aventure mystérieuse. A Paris, elle s'était éprise, dit-on, du duc de M..., qui la dédaigna. Elle rompit alors son engagement et fait aujourd'hui notre fortune en voyageant avec nous. Au fond, je la crois lasse, désillusionnée, blasée, comme disent les Français. Mais elle se réveillera quelque jour, et vous saurez quelle femme et quelle artiste est la Tomasi. »

Le village d'Aculcingo commençait à montrer ses maisons blanches. Nous rejoignîmes la calèche, qui bientôt demeura en arrière, et, après avoir relayé, la diligence s'engagea sur les interminables lacets des Cumbres.

Il faisait jour lorsque nous atteignîmes les hauteurs. Tandis que le vieil Antonio m'offrait une tasse de lait, la calèche arriva; moins chargée que les diligences, elle avait pu prendre un peu d'avance. Le cocher vint me saluer à la mode indienne, en me baisant la main. Au même instant, la Tomasi mettait pied à terre, et nous contemplait avec curiosité. La jeune femme s'approcha, demanda un verre d'eau, puis s'éloigna de quelques pas après avoir bu.

De taille moyenne, svelte, elle avait dans les gestes une grâce naturelle qui charmait. Son regard doux, un peu morne, indifférent, comme voilé, semblait distrait.

Au moment où la calèche s'éloignait, les diligences apparaissaient. En une minute, la ferme d'Antonio fut envahie par dix jeunes femmes et autant de jeunes hommes gazouillant cette harmonieuse langue italienne.

Vers une heure de l'après-midi, poussiéreux, haletants, muets, nous mîmes pied à terre devant l'hôtellerie du bourg de San Agustin. Peu accoutumés à de pareils voyages, les Italiens se plaignaient avec amertume de la course effrénée qu'ils venaient d'accomplir. Moi, je ne me plaignais pas; mais les muscles extenseurs de mes bras semblaient paralysés. Il ne me fallait rien moins que la perspective de l'édition princeps du Gomara pour m'empêcher de renoncer à mon voyage.

On déjeunait lorsque la calèche entra dans la cour, et la Tomasi vint s'asseoir près de moi. La salle de l'hôtel regorgeait de curieux; les notables, pour mieux justifier leur présence, accouraient me saluer à tour de rôle. Je dus tendre la main entre chaque bouchée, et mon bras droit, secoué sans relâche, me causait une douleur intolérable. La cantatrice se montrait surprise de me voir tant d'amis. On savait que j'occupais la place du *zagal*; on me raillait, et je riais moi-même sans en avoir trop envie. Tout en causant, je m'efforçais d'avoir pour ma voisine ces attentions délicates que tout homme bien élevé doit à une femme. Elle me remerciait en français, et ce fut en cette langue qu'elle me félicita de la pureté avec laquelle je parlais l'italien.

L'heure du supplice sonna, et je me dirigeai tristement vers la voiture.

« Ne voulez-vous pas accepter une place dans ma calèche, docteur? me dit la Tomasi. Vous y serez peut-être moins mal que sur votre siège. Je ferai monter ma caméristc dans une des diligences. »

Je m'inclinai, trop ému pour répondre. La vérité, c'est que je m'apercevais que je n'aurais pas assez de force pour voyager jusqu'à Puebla en me cramponnant aux courroies de la diligence. J'avais même songé à continuer ma route à pied.

« Je vous devrai de revoir Gomara! » m'écriai-je.

Puis je m'inclinai de nouveau sans achever, tandis que la jeune femme m'examinait d'un air intrigué.

Tout à coup je poussai une exclamation; je venais de reconnaître parmi les curieux qui se pressaient autour des voitures un des cavaliers du *Lobo* (le loup) le célèbre chef des brigands si redoutés dans la contrée. Depuis quinze jours, aucun vol n'avait été commis sur la route d'Orizava à Puebla, et l'on croyait les bandits occupés du côté de Queretaro. Je manœuvrai pour me rapprocher du cavalier, voulant le charger d'un message pour son capitaine, que je ne connaissais pas personnellement, mais qui [illegible] recommandé à mes soins deux de

hommes. Mes allures éveillèrent sans doute son attention, car il disparut.

« Nous serons volés, » pensai-je.

On m'appelait; je pris place près de la Tomasi, jugeant prudent de me taire et de ne pas inquiéter inutilement mes compagnons de voyage. Deux minutes plus tard, nous partions de ce train d'enfer qu'affectionnent les cochers mexicains, rapidité qui les empêche de verser à chaque étape sur des routes qui sont des merveilles au point de vue du tracé, mais que l'on oublie de réparer depuis plus d'un demi-siècle.

III

Ce sera éternellement une situation embarrassante pour un homme, même instruit, qu'un tête-à-tête avec une jolie femme, et la Tomasi était très belle. Tant que la voiture bondit dans les rues du village de San Agustin, toute conversation fut impossible, et je m'abandonnai à mes réflexions. Mais lorsque la calèche roula silencieuse sur le sol nitreux du plateau central, je me tournai vers la cantatrice; je m'aperçus que ma compagne avait fermé les yeux et sommeillait.

Ma compagne de voyage dormait, la tête légèrement rejetée en arrière. Ses cheveux blonds, dénoués par accident, retombaient sur ses épaules et encadraient d'or son visage d'un blanc rosé. J'admirai la finesse soyeuse de ses sourcils, recourbés à leur extrémité, la longueur de ses cils, la ligne pure de son nez, ses paupières un peu bistrées. Sa bouche, aux lèvres d'un rouge foncé, était entr'ouverte et laissait voir ses dents transparentes, enchâssées dans des gencives rouges, signe évident de santé. La capeline, écartée durant le sommeil par un mouvement de la dormeuse, livrait à mes regards un cou rond sur lequel, en dépit de la position de la jeune femme, ne se dessinait aucun pli.

Je m'arrachai à cette contemplation à laquelle je prenais un certain plaisir et me penchai vers la portière, désireux de m'orienter, car j'ignorais à quel point de la route nous nous trouvions. Bientôt la calèche s'engagea dans une plantation d'agaves, ces *cactus* d'où l'on extrait la liqueur si chère aux Mexicains, le *pulque*. Le soleil descendait vers les montagnes, nous approchions du village d'Amozoc. A notre droite, une rangée de poivriers du Pérou s'étendait à perte de vue.

« Qui est cet homme, docteur? » demanda-t-on en italien.

Je me retournai brusquement: la Tomasi, penchée à la portière de droite, me désignait un cavalier d'assez haute taille, qui, monté sur un magnifique cheval de race andalouse, cheminait à vingt pas de la voiture. Je tressaillis.

« Qu'avez-vous, docteur? me dit ma compagne, qui remarqua mon geste; cet homme est-il votre ennemi?

— Non, répondis-je; mais il est peut-être le vôtre, señora, ou plutôt celui de vos bagages; je vais essayer de vous éviter une aventure fréquente au Mexique, et cependant toujours désagréable. »

La jeune femme me regarda d'un air interrogateur, tandis que j'appelais le cavalier. Il fit bondir son cheval et vint, en caracolant, se ranger près de la portière.

C'était un Indien à la peau dorée, aux grands yeux noirs, aux dents éblouissantes, au front couronné d'une épaisse chevelure bouclée. Il pouvait avoir trente ans, et sa laideur, — car il était laid, — avait un caractère prononcé d'énergie. Son nez, moins fort que celui des hommes de sa race, sa bouche aux lèvres charnues, mais souriantes, la finesse des extrémités, la grâce et la souplesse des allures, me révélèrent l'Indien pur. Ses prunelles mobiles, inquiètes, avaient une expression sauvage. A la façon dont il maniait son cheval, à son accent et à la construction de ses phrases, je crus avoir affaire à un de ces guerriers comanches qui viennent parfois se mêler à la vie civilisée, et qui, pris soudain de la nostalgie du désert, retournent à l'improviste vers leur tribu.

« Ton capitaine est-il sur la route? demandai-je au cavalier.

— Mon capitaine? répéta-t-il, qui est-ce?

— Le *Lobo*, si tu aimes mieux.

— Le *Lobo*? qui est-ce? »

Commencée sur ce ton et avec un Indien, la conversation pouvait être éternelle. Tout en me répondant, mon interlocuteur regardait ma compagne avec une persistance dont la grossièreté me déplaisait.

« Je suis connu de ton chef, repris-je d'un air d'autorité; si tu veux gagner une récompense certaine, préviens-le que le docteur Bernagius....

— Lui amène une femme qui est un soleil de beauté. Foi de chrétien! docteur, n'allez pas plus loin; si votre place vous gêne, le fils de ma mère l'accepte et vous offre son cheval en retour.

— Pardonnez, madame, m'écriai-je, indigné de cette insolence et bégayant de colère, pardonnez à ce malheureux.... »

La jeune femme souriait; je compris que l'impertinence du rustre lui avait échappé, et je me disposais à répondre à l'Indien de la bonne façon, lorsque la calèche s'arrêta.

« Qu'arrive-t-il? » criai-je au cocher, auquel une des mules attelées à la flèche de la voiture servait de monture.

L'homme, le corps penché en avant, la tête inclinée, me montra du doigt l'horizon. Je crus entendre deux ou trois détonations, et voir s'élever de petits nuages blancs au-dessus des buissons. L'Indien, lui aussi, semblait écouter. Tout à coup il salua la Tomasi, piqua son cheval, et disparut au galop derrière les poivriers qui semaient le sol de leurs grappes rouges.

« Courons-nous quelque danger? me demanda la cantatrice.

— Non, señora; mais nos effets...., »

J'avais mis pied à terre; la Tomasi suivit mon exemple, et, impassible, languissante, s'appuya sur mon bras.

« Que devons-nous faire? me demanda-t-elle.

— Continuer notre route, señora; notre sort est inévitable, car, après avoir dépouillé vos compagnons, les bandits ne manqueront pas de se rabattre vers nous. Cependant, si le *Lobo* commande en personne, nous en serons quittes pour la peur. Il me doit deux ou trois de ces services qui ne s'oublient jamais chez ce peuple chevaleresque et trop décrié.

— Les gardes! » s'écria le cocher.

A l'extrémité de la plaine, sur la lisière d'un bois, nous vîmes défiler à toute bride une vingtaine de cavaliers armés de lances surmontées de banderoles. Dix minutes plus tard, des détonations, bien distinctes cette fois, éclatèrent sèches, sans écho, et les petits nuages blancs reparurent au-dessus des buissons. Puis la plaine, inondée de soleil, reprit son solennel silence.

Un combat venait de se livrer à moins d'un kilomètre de nous, et je m'attendais à voir apparaître quelques soldats ou quelques bandits en déroute. La Tomasi, les sourcils froncés, les narines dilatées, regardait avec anxiété dans la direction que nous allions suivre. Ses doigts minces, blancs, effilés, serraient mon bras comme un étau.

« Voulez-vous repartir, señora?

— Vous êtes brave, docteur, me dit-elle en me voyant me baisser pour cueillir une fleur à la corolle d'un bleu pâle semée de points blancs, et l'examiner avec attention.

— Non, répondis-je, mais depuis vingt ans que j'habite le Mexique, j'ai été dévalisé quarante et une fois, et un tel accident ne saurait plus m'émouvoir. »

La calèche reprit sa marche avec lenteur. J'expliquais à ma compagne que la bande du *Lobo*, attaquée par les gardiens de la route, s'était probablement enfuie, e[t]
ceux-ci escortaient les diligences
venaient de délivrer, lorsque la ca[lèche]
s'arrêta de nouveau. Nous traversion[s]
bois côtoyé par les gardes, et deux
mortes nous barraient le passage.
mîmes de nouveau pied à terre, nous
sur le lieu du combat. Çà et là des lamb[eaux]
d'étoffes bordés d'oripeaux, des malle[s]
sées. Un grand manteau rouge étend[u]
l'herbe que je soulevai cachait un cad[avre]
celui d'un bandit.

Je m'agenouillai devant le malheu[reux]
le palpant, le retournant, cherchant sa
sure. Je la trouvai enfin; il avait été f[rappé]
à l'épigastre; la mort avait dû être in[stan]
tanée. La Tomasi, agenouillée de son
priait et me regardait manier ce cad[avre].
Elle se releva et recula instinctive[ment]
lorsque je m'approchai d'elle.

Comprenant sa répulsion, j'allai[s lui]
expliquer qu'un corps encore chaud ne
rait être un objet de répugnance, lo[rsque]
cinq ou six cavaliers masqués, débou[chant]
à l'improviste du bois, entourèrent la
femme. Je m'élançai vers elle, appela[nt le]
Lobo. Un des cavaliers poussa vers mo[i son]
cheval, me saisit par le collet de ma
et m'entraîna.

« Ah! tu nous connais, toi? s'écri[a-t-il.]
Par mon patron! voilà qui est mauvais
ta santé. »

Le cheval de cette brute s'eng[agea]
parmi les arbres; la Tomasi, emporté[e par]
deux cavaliers, m'appelait avec ang[oisse.]
Mes pieds touchaient à peine terre,
m'attendais à chaque bond à me voir é[craser]
contre un tronc d'arbre. Je me roidis
moins, essayant, — tant le sentiment
défense personnelle est inné chez l'ho[mme]
— de décocher à mon ennemi un co[up de]
poing qui, en lui faisant perdre halein[e,]
forcerait à me lâcher. Je frappai à
presque aussitôt je sentis le canon
revolver glisser le long de mon oreill[e;]
bruit formidable m'assourdit, une fla[mme]
éblouissante illumina le bois, et au[x se]
cousses furieuses qui disloquaient mon
succéda soudain un calme bienfaisant.
semblait être couché sur un lit mo[el]

Je ne sais combien de temps
mon évanouissement; mais, lorsque j'o[uvris]
réellement les yeux, je me trouvai cou[ché à]
plat ventre, le nez enfoncé dans des fe[uilles]
mortes; mes bras me semblaient paral[ysés,]
et je m'aperçus que j'étais garrotté.
mémoire me revint subitement, je friss[onnai]
au souvenir du revolver qui m'avait ef[fleuré]
l'oreille. J'avais entendu la détonatio[n de]
l'arme; donc, d'après les principes

pas me massacrer à mon tour? Je tentai de nouveau de rompre mes liens; convaincu bientôt de la vanité de mes efforts, et la souffrance devenant intolérable, je résolus d'en finir.

« Holà, don José! » criai-je d'une voix rauque.

L'Indien bondit, et se tourna, menaçant de mon côté.

« Par les os de ta mère! lui dis-je avec calme, frapperas-tu un homme sans défense? »

Il secoua son épaisse chevelure avec dédain et regarda ses compagnons morts.

« Ils étaient armés, » dit-il; puis il ajouta avec orgueil: « Je suis Acatl, mon père commandait à cent guerriers.

— Le mien aussi, répliquai-je; mais, lorsqu'il se trouvait à la tête de ses voltigeurs, il n'eût pas laissé un vieillard garrotté comme je le suis. »

L'Indien s'approcha, coupa mes liens, et retourna se placer en face de la Tomasi.

Je me levai pour retomber. Je me frictionnai avec énergie, et, apercevant un pistolet, je me roulai jusqu'à l'arme et m'en emparai. Enfin le sang reprit sa circulation normale, je pus me tenir debout, marcher. A ce moment, la Tomasi se redressa; elle écarta ses bras; je vis son corps onduler, se roidir, comme pour rompre les liens qui le tenaient prisonnier. Après cet effort, les membres de la jeune femme reprirent leur abandon, et deux larmes coulèrent sur ses joues.

Acatl me regardait avec anxiété. Je ramassai la robe de la cantatrice et m'avançai vers elle.

« Délivre-la, » dis-je à l'Indien d'un ton d'autorité.

Je ne m'attendais guère à être obéi. A ma grande surprise, le bandit se frappa le front de la paume de sa main, courut vers l'arbre et coupa rapidement les écharpes qui soutenaient la jeune femme. Elle s'affaissa, et le tronc rugueux déchira sa peau nacrée, sur laquelle je vis perler quelques gouttes de sang. L'Indien, interdit du résultat de son action, me saisit le bras.

« Ce n'est rien, lui dis-je; n'est-ce donc pas toi qui l'as liée? »

Il me regarda, posa son pied sur la poitrine d'un de ses compagnons dont un rayon de soleil éclairait la face livide, et, me désignant les autres du doigt:

« Ce sont eux, » murmura-t-il.

J'appelai la Tomasi par son nom; de même que moi, elle était engourdie.

« De l'eau! » dis-je à l'Indien.

Il courut à son cheval, décrocha la gourde suspendue à l'arçon de sa selle et la brisa en la trouvant vide.

« Viens! me dit-il.

— Pouvez-vous marcher? » demandai-je à la cantatrice.

Elle se leva sans me répondre; mais, à peine debout, elle chancela et dut se cramponner à moi pour ne pas tomber. Mal affermi sur mes jambes, j'allais rouler avec elle sur le sol, lorsque Acatl, prompt comme l'éclair, l'enleva comme si elle eût été un enfant, et s'enfonça sous les arbres avec rapidité.

Je me hâtai de le suivre. Inconsciente, la jeune femme entourait le cou de l'Indien de ses beaux bras blancs: on eût dit une nymphe emportée par un satyre. Parfois Acatl poussait un cri sauvage, élevait la Tomasi presque au-dessus de sa tête, puis bondissait en avant. Je le perdis de vue, et, tout essoufflé, je dus m'arrêter pour écouter et retrouver sa trace.

Je le rejoignis enfin: il avait déposé son fardeau sur un épais gazon, près d'une source. La Tomasi, l'œil à demi clos, ses cheveux d'or dénoués sur ses épaules, était soutenue par le bandit. Je la fis boire; elle se ranima peu à peu et s'enveloppa de sa robe que je lui tendais.

« Quelle affreuse scène, docteur! je vous croyais mort. »

Je racontai brièvement ma mésaventure; de son côté, la cantatrice m'apprit qu'après l'avoir brutalement dépouillée de ses vêtements, on l'avait liée à un arbre. Une dispute s'était engagée entre ses ravisseurs; défaillante, elle avait vu l'Indien que nous avions rencontré le matin se ruer sur ses compagnons. Comme un cauchemar, elle avait entendu siffler les balles et retentir des cris sauvages. Puis un profond silence s'était établi, elle avait ouvert les yeux et aperçu Acatl, accroupi, qui la contemplait.

« Un vrai lion, cet homme! » me dit-elle en terminant.

Et, frissonnante, elle rejeta la tête en arrière, fermant à demi les yeux.

J'entraînai l'Indien afin de laisser à la jeune femme la liberté de rajuster ses vêtements; mon indiscret compagnon ne me suivit qu'à regret. Son front saignait; je lavai la blessure, un coup de sabre sans gravité. Je me pansai à mon tour. Un bond du cheval de mon bourreau avait fait dévier la balle qui devait me briser le crâne, j'en étais quitte pour une brûlure. Je me baignai avec délices, m'efforçant de retenir Acatl, qui voulait retourner vers la source. A la fin il m'échappa; je me hâtai de m'habiller, et passant l'inspection de l'arme que j'avais ramassée, je vis avec satisfaction que quatre

coups étaient encore amorcés; trois de plus qu'il ne m'en fallait pour tenir en respect ma nouvelle connaissance.

Lorsque j'arrivai près de la source, la Tomasi tordait ses longs cheveux et essayait de les fixer. Acatl, debout à cinq pas d'elle, la contemplait avec attention, surpris sans doute de voir combien les gestes des Européennes diffèrent de ceux des femmes de son pays. La cantatrice, comprenant que nous étions encore à la merci du bandit, souriait de son obstination à la regarder; les femmes sont naturellement diplomates.

« Vous sentez-vous capable de marcher? » demandai-je à la jeune femme.

Elle se leva, chancelante encore.

J'interrogeai l'Indien pour savoir si quelque habitation se trouvait dans les environs.

« Non, me répondit-il.

— Nous voulons partir.

— Demain.

— J'ai faim, repris-je avec humeur, et demain.... »

Il regarda autour de lui et parut réfléchir.

« Au fait, dit-il, tu ne saurais où aller. »

Il me jeta son briquet, disparut dans l'ombre, et bientôt j'entendis le bruit du galop d'un cheval.

Je n'aurais su, en effet, de quel côté me diriger pour retrouver la grande route. Je ramassai des branches sèches, et j'eus bien vite allumé un feu aux pieds de ma compagne d'infortune, qui ne répondait que par monosyllabes à ce que je disais pour la rassurer. Je m'occupai de cueillir des fougères pour former un lit, car il devenait évident qu'il nous faudrait attendre l'aube pour nous mettre en route.

Installé près du foyer, je commençais à sommeiller lorsqu'un galop retentit de nouveau. Acatl parut; il déposa aux pieds de la Tomasi du pain, des fruits, des provisions de toute sorte. Je servis ma compagne, qui mangea peu. Acatl, placé près du foyer, suivait tous ses mouvements et essayait de prévenir ses désirs; parfois même elle le remerciait du regard. J'engageai la jeune femme à se reposer; je m'assis à quelques pas d'elle et cédai malgré moi au sommeil. Je m'éveillai vers le milieu de la nuit; la cantatrice dormait; l'Indien, le menton appuyé sur les mains, dans l'attitude d'un tigre à l'affût, la regardait dormir. Je le cherchai en vain lorsque le bois s'emplit de rayons, de bourdonnements, de chants d'oiseaux; il n'était plus là.

La Tomasi s'éveilla tard, et promena autour d'elle ses regards surpris. Elle sourit en voyant sa couche, se leva, étira paresseusement ses bras et prêta l'oreille à la voix des rossignols qui, au Mexique, n'attendent pas la nuit pour moduler leurs chants. Nous déjeunâmes des restes du souper, puis il fallut songer à nous remettre en route. La jeune femme, appuyée sur mon bras, m'interrogeait avec curiosité sur les Indiens, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs préjugés, surtout sur Acatl, dont l'absence paraissait la préoccuper.

« Il est beau, cet homme, » me dit-elle soudain.

L'ironie me parut cruelle.

« Il vous a sauvée, » lui dis-je d'un ton de reproche.

Elle se mit à rire, puis redevint rêveuse.

Ce ne fut que vers midi que nous rejoignîmes la grande route. En débouchant sur le chemin, j'aperçus la calèche attelée de deux mules; un métis se tenait en selle.

« Est-ce à vous, ça? dit-il en désignant la voiture.

— Oui, répondis-je.

— En route, alors; nous ne pourrons guère trotter avec ces deux bêtes, et nous avons à peine le temps d'arriver à Puebla avant la nuit. »

J'engageai ma compagne à reprendre sa place; elle semblait s'éloigner à regret; ses regards ne se détachaient guère de la lisière du bois. A peine étions-nous en marche qu'Acatl se montra. Il salua la Tomasi, qui frissonna. Évidemment la vue de cet homme lui répugnait.

« Quelle aventure, docteur! me dit la jeune femme; mes compagnons de voyage doivent être éperdus, et votre ami Gomara vous croit sans doute mort. »

Mon ami Gomara! je ne pus me défendre de sourire à la méprise de la cantatrice. En m'entendant nommer plusieurs fois le célèbre historien espagnol, elle avait cru qu'il s'agissait d'un ami chez lequel je me rendais. Je lui expliquai longuement, — car elle parut prendre plaisir à m'écouter, — que Gomara était un écrivain espagnol du XVIe siècle. Appuyée contre la portière près de laquelle marchait Acatl, l'œil tantôt alangui, tantôt humide et brillant, elle approuvait par des sourires ou de petits hochements de tête les diverses phases de mon récit.

Tout en m'écoutant, la Tomasi suivait du regard les manœuvres qu'Acatl, intrépide cavalier, faisait exécuter à son cheval. Parfois l'Indien partait à toute bride, disparaissait dans un nuage de poussière, et nous le retrouvions posté aux coudes de la route, dans les endroits propres aux embuscades. Il semblait nous escorter, et je commençais à croire qu'averti de ma présence, le *Lobo* avait chargé cet homme de me protéger.

Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes Puebla. Notre cocher, se piquant d'honneur, franchit au grand trot la vaste porte de l'hôtel des diligences et pénétra dans l'immense cour mauresque, où je fus surpris de voir l'Indien nous suivre. Une acclamation résonna lorsque les comédiens et les curieux qui encombraient la cour de l'hôtel virent la Tomasi descendre du poudreux équipage. Elle accepta mon bras pour gravir les marches du perron. Au moment où, précédés du maître d'hôtel, nous allions entrer sous les galeries, une immense clameur retentit.

« Le *Lobo*! le *Lobo*! criait-on, fermez les portes! arrêtez-le ! »

La Tomasi se retourna; Acatl, droit sur ses étriers, la regardait. Il tira son épée et fit cabrer sa monture. On continuait à crier, et c'était lui qu'on injuriait. Il secoua la tête, son chapeau tomba, et son épaisse chevelure apparut hérissée comme une crinière. Lançant son cheval vers le perron, le célèbre bandit l'arrêta brusquement au pied des marches, fouetta l'air de son épée et s'inclina.

Faisant ensuite face à ceux qui le menaçaient :

« Oui, le *Lobo*! cria-t-il » avec orgueil.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, qui bondit. On recula devant l'attitude résolue du cavalier; un coup de feu retentit, mais il franchit la porte en renversant cinq ou six métis. La Tomasi, droite, pâle, me pressait le bras avec angoisse. Ses doigts se détendirent aussitôt que le *Lobo*, le loup, eut disparu.

« Nierez-vous encore, docteur, me dit-elle en s'appuyant sur moi de tout son poids, que cet homme soit beau?

— Il est surtout imprudent, répliquai-je. Quelle idée, lui dont la tête est mise à prix, de nous accompagner jusqu'ici! »

Je n'eus pas le loisir d'en dire davantage; on nous entourait, on nous accablait de questions. La jeune femme, qui éprouvait la même répugnance que moi à raconter son aventure, se hâta de se retirer dans l'appartement retenu pour elle.

Le soir même, je courus à la demeure de Perez; sa servante était sortie.

Je rentrai à l'hôtel vers onze heures du soir; la Tomasi, assise sur le balcon, le coude appuyé sur le genou, le menton sur la main, regardait, pensive, vers le point de l'horizon où se dresse l'Istaccihuatl, dans la direction où nous avions été retenus prisonniers.

ттт

Dix heures sonnaient à la cathédrale lorsque le lendemain je soulevai le marteau de fer de la porte du licencié.

La gouvernante de Perez, doña Gertrudis, fondit en larmes en me reconnaissant. Je lui adressai mes compliments de condoléance, tout en me dirigeant vers la bibliothèque. Mon cœur battait, et j'avais de la peine à garder mon sang-froid. Certes, en me retrouvant dans sa maison, en entendant sa vieille gouvernante me raconter sa fin dans tous ses détails, je songeais à mon pauvre ami; mais je songeais aussi à son désespoir, s'il lui eût été donné de voir son Gomara passer dans des mains indignes. Surmontant ma propre émotion, j'ouvris la porte de la bibliothèque et je pénétrai dans l'immense salle garnie d'in-folios où Perez passait sa vie. Son fauteuil de chêne, garni en cuir de Cordoue, était placé près de la table où un livre ouvert témoignait que le savant avait été surpris à l'œuvre. Mes regards, s'accoutumant au demi-jour, parcouraient avec une volupté mêlée de tristesse et d'appréhension les rayons où les livres étagés montraient, les uns leurs dos recouverts de parchemin, les autres leurs maroquins gaufrés d'or.

Une idée infernale s'empara de mon cerveau. J'étais seul, le Gomara se trouvait à cinq pas de moi, dans l'armoire dont je voyais scintiller les vitres. Quelle puissance pouvait s'opposer à ce que je m'emparasse du précieux volume? Ce volume, il était unique peut-être; devais-je le laisser disparaître, se perdre à jamais? Je désirais le mettre en lumière, le commenter, en faire l'objet de mon soixante-troisième Mémoire à l'Académie des sciences de Paris, et la postérité approuverait, justifierait mon larcin. En ce moment, j'eusse voulu que le *Lobo*, son épée sanglante à la main, se dressât entre moi et le livre tentateur. J'aurais lutté; je me serais fait tuer pour m'emparer de ce trésor. Mais le voler froidement.... La raison me revint.

Je le dis avec humilité, ma loyauté triompha. Je me redressai et me dirigeai vers l'encoignure choisie par le licencié pour abriter ses éditions de choix. Tout à coup une sueur froide remplaça les frissons intermittents que je ressentais depuis mon entrée dans cette vaste pièce exposée au nord; je poussai un cri sans en avoir conscience: la tablette où aurait dû se trouver le Gomara était vide!

Oubliant les heures, et profitant de ce que les scellés ne sont guère en usage au Mexique, je fouillai la bibliothèque de Perez jusqu'à près de minuit. Le lendemain, dès l'aube, j'étais de nouveau à l'œuvre. Le troisième jour, je consultai le catalogue dressé

par Perez lui-même des livres qu'il possédait; j'y cherchai la lettre G. Une large rature à l'encre, d'une date récente, biffait le nom de Gomara et la note historique relative à l'édition de 1552. Plus de doute, Perez avait anéanti, pour me désespérer peut-être, une merveille presque unique. Moi qui le croyais mon ami!

En y réfléchissant davantage, je le jugeai incapable d'un tel crime et résolus de continuer mes recherches.

Je rentrai à l'hôtel et je me fis servir à souper avant de rentrer dans ma chambre, car, depuis quatre jours, j'oubliais presque que j'avais un corps. Autour de moi, on ne parlait que de la Tomasi, de sa beauté, de sa grâce, de sa voix.

Au moment où je gravissais le perron, je vis la cantatrice descendre de voiture; elle revenait du théâtre.

« Vous voilà, docteur? s'écria-t-elle en me prenant le bras pour gravir les marches; en vérité, je vous croyais reparti. Êtes-vous donc devenu mon ennemi, que vous dédaignez de prendre de mes nouvelles? »

Je balbutiai le nom de Gomára. Nous traversâmes le grand corridor mauresque qui conduisait aux appartements de la jeune femme; elle marchait droite, légère, animée, souriante. Je la regardai avec surprise; j'avais peine à croire que ce fût là cette personne distraite, languissante, fatiguée, que j'avais eue sous les yeux durant le voyage accidenté que nous avions accompli ensemble.

Elle m'entraîna dans son salon, jeta le châle qui l'enveloppait, dénoua ses cheveux dont le poids surchargeait son front et me força de m'asseoir. Elle causait, riait, allait, venait, donnait des ordres. Elle alluma une cigarette pour la jeter presque aussitôt. Elle suivait la pendule du regard, s'approchant du balcon pour aspirer l'air, et se taisait comme pour écouter.

En voyant la Tomasi ainsi transformée, je ne pouvais me défendre de la comparer à ces jeunes tigresses que j'avais vues si souvent bondissant à l'entrée de leur repaire, au



La jeune femme, les cheveux épars, les yeux clos, était attachée à un arbre dont la rude écorce devait lui meurtrir les chairs.

fond des forêts. Elle avait la grâce, le caprice, la flexibilité, la soudaineté, la coquetterie d'allures de ces beaux félins. Soudain mon regard fut distrait par la vue de deux magnifiques fleurs d'*océoll*, — fleur de tigre, — orchidée si bien décrite, dans son *Commentaire sur l'histoire naturelle des Indes occidentales*, par le savant Hernandez d'Oviedo.

« Vous trouvez mes fleurs belles? me dit la Tomasi, qui avait suivi la direction de mes regards.

— Et plus rares encore que belles, répondis-je; elles refusent de croître en serre, et on ne les rencontre que dans les forêts de

la Terre Chaude, encore faut-il bien chercher. »

La cantatrice saisit une des fleurs.

« Vous les croyez rares, dit-elle en me les présentant, même ici?

— Ici surtout, señora; elles doivent venir des environs d'Atlisco, c'est-à-dire d'une distance de douze lieues. »

Tandis que je lui expliquais les caractères botaniques de la plante, la jeune femme, après avoir mordillé une des fleurs, la plaça à son corsage. Elle s'était rapprochée du balcon et regardait l'*Istaccihuatl*. Je cessai soudain de parler.

« Qu'avez-vous, docteur? dit-elle en appuyant sa jolie tête sur mon épaule.

— Sur mon honneur, je jurerais... j'affirmerais....

— Dites.

— Que le cavalier qui vient de passer comme un honnête ranchero n'est autre que maître Acatl. »

La jeune femme se pressa plus fort contre moi, se mit à rire en me fouettant le visage de la fleur qu'elle mordillait de nouveau et me congédia.

Je me disposais à me mettre au lit lorsqu'une voix, la plus magnifique qu'il m'ait été donné d'entendre, résonna. Je m'endormis en songeant que Perez, s'il avait place au paradis, comme n'en pouvaient douter ceux qui connaissaient sa vie, devait se trouver heureux de jouir chaque jour de pareils concerts.

Pendant huit jours, je battis les quatre coins de la ville, me promenant de maison en maison, fouillant les bibliothèques, passant par toutes les alternatives de l'espérance, descendant tous les degrés de la déception. Les personnes auxquelles le licencié avait fait don de livres s'empressaient de me les montrer; mais j'eus beau interroger, expliquer, décrire, nul ne savait ce que je voulais dire lorsque je parlais du Gomara de Millan, Saragoça, 1552.

Un soir que je rentrais à l'hôtel plus tôt que de coutume, harassé, songeant à partir pour Mexico, — j'avais dressé la liste des amis de Perez dans cette ville, — la Tomasi m'aperçut de son balcon et m'appela.

« Vous dépérissez, docteur, me dit-elle en me prenant les deux mains; avez-vous donc toujours votre malencontreux volume en tête?

— Toujours, répondis-je avec tristesse.

— Voyons, il faut n'y plus songer, vous distraire, attendre la fortune au lieu de la chercher; elle vient parfois en dormant, ne le savez-vous pas?

— La fortune, oui, répondis-je; mais les livres, non.

— A propos, docteur, me dit-elle, dans lequel de mes rôles suis-je le plus à votre goût? »

Avec un embarras qui fit sourire mon interlocutrice, je dus avouer que, privé de tout espoir de trouver Gomara dans une salle de spectacle, j'avais négligé de me rendre à l'Opéra.

« Détestez-vous donc la musique?

— Je l'adore, bien au contraire.

— Alors, vous viendrez m'entendre ce soir. Je le veux, ajouta la jeune femme, qui me vit prêt à répliquer. Vous souperez avec moi en rentrant. Maintenant, allez mettre votre cravate droite. »

Ce soir-là, j'entendis la Tomasi dans le rôle de Lucie, et, depuis lors, je n'ai jamais voulu entendre d'autre cantatrice dans cet opéra, afin de conserver pur le souvenir de sa voix. Derrière moi, dans sa loge, se trouvaient les deux Italiens en compagnie desquels j'avais voyagé sur l'impériale de la diligence d'Orizava. Ne jouant pas, ils applaudissaient à outrance, en connaisseurs.

« Eh bien! Fanti, vous souvenez-vous de mes prédictions?

— J'avoue qu'une transformation s'est opérée en elle; écoutez, c'est l'art dans toute sa perfection. Et vous persistez à la croire amoureuse?

— Parbleu! Ne le sentez-vous pas à chacune des notes qui sortent de son gosier?

— Mais qui aime-t-elle? A l'exception du comte del Moro, je ne vois....

— *Chi lo sà*, et que nous importe? »

On trépignait d'enthousiasme, et, je dois le confesser, les heures que je passai à entendre la Tomasi furent les seules de mon voyage durant lesquelles j'oubliai complètement Gomara.

Tout à coup, levant les yeux sur la salle, je retins une exclamation prête à m'échapper. Acatl, adossé contre un pilier, le regard fixe, absorbé, contemplait la Tomasi. Sur sa face aux traits puissants, naïfs, on pouvait suivre les impressions qu'il ressentait. Une idée me traversa l'esprit : le malheureux aimait cette femme, cette reine de l'art que tout séparait de lui; il exposait sa vie pour l'entendre et pour la voir, car sa tête était à prix. Je ne pus me défendre d'admirer son audace. Il pouvait être reconnu, massacré, et il applaudissait avec rage. Sa présence me gâta le reste de ma soirée.

Au moment où je prenais place dans la voiture de la Tomasi, qui avait insisté pour me ramener, un bouquet de fleurs d'*océotl* vint tomber sur ses genoux. Elle se pencha vers la portière, et nous partîmes.

Je crus devoir garder le silence sur la présence d'Acatl au théâtre; c'eût été rappeler à la jeune femme un souvenir désagréable. Elle paraissait préoccupée, ne prononça pas une parole durant les dix minutes de route nécessaires pour gagner l'hôtel, et monta dans son appartement.

Elle semblait fiévreuse; une lueur fauve brillait au fond de ses prunelles, ses gestes avaient perdu cette souplesse que j'admirais quelques jours auparavant. Je saluai pour me retirer.

« Vous soupez avec moi, dit-elle d'une voix sèche, l'avez-vous oublié? »

Je m'inclinai, tandis qu'elle se rapprochait du balcon.

« Parlez donc, me dit-elle, parlez-moi des Grecs, des Latins, des fleurs, de Gomara, de ce que vous voudrez. »

Elle se promena dans l'appartement, s'assit, cacha son visage dans ses mains et demeura un instant immobile.

Blessé du ton qu'elle venait d'employer avec moi, j'allais saluer de nouveau et me retirer, lorsqu'elle bondit vers le balcon. Puis, tandis que le galop d'un cheval résonnait dans le silence de la nuit, elle respira avec force, s'approcha de moi souriante, épanouie, et me prit le bras pour gagner la salle à manger.

« Pardon, dit-elle de sa voix harmonieuse: je suis la fée Fantasque, docteur, ne le savez-vous pas encore? »

Séduit par sa grâce, je répondis :

« Vous êtes Euterpe. »

Pendant le souper, je lui expliquai que le nom de la déesse de la musique sert aussi à désigner un magnifique papillon et un élégant palmier à la tige flexible; elle me frappa les doigts de son éventail et partit d'un bel éclat de rire en disant :

« Ces savants, que de choses ils disent en un mot! »

Le lendemain je me réveillai tard.

Au moment où je sortais de ma chambre, je me trouvai en face de la Tomasi.

« Je vous croyais matinal, docteur, me dit-elle; sans reproche, depuis l'aube, je vous attends.

— Il est à peine huit heures.

— Qu'importe? Vous connaissez le gouverneur de la ville, le général Traconis?

— Un peu.

— Il a pour vous la considération que chacun vous accorde dans ce pays, où votre nom est un talisman, je m'en suis plusieurs fois aperçue.

— Il y a trente ans que j'essaye de faire le bien autour de moi, madame; ce peuple est bon, et il m'en sait quelque gré.

— Voulez-vous, docteur, me conduire chez le général?

— Très volontiers; mais il me faudra m'excuser de n'être pas allé le voir depuis plus de trois semaines que je suis à Puebla.

— Eh bien! vous lui parlerez de votre Gomara; il commande à la police, et ses limiers pourront vous aider dans vos recherches. »

L'idée me parut ingénieuse.

La jeune femme fut vite habillée, et nous voilà en route. Hommes et femmes se retournaient sur notre passage; on nous saluait.

« A propos, dis-je à ma compagne, qu'allons-nous faire chez le général Traconis?

— Lui demander la grâce du *Lobo*, » me répondit-elle tranquillement.

Je la regardai avec surprise.

« Il m'a sauvé la vie, et il a même un peu sauvé la vôtre, docteur; ne trouvez-vous pas que nous avons été ingrats? Sa tête est à prix, et c'est à nous, ses obligés, qu'il appartient d'obtenir son pardon. Puis-je compter sur vous? »

Je répondis affirmativement.

Nous fûmes introduits sans retard près de Traconis. C'était un bel homme et un parfait caballero, — il parut flatté de la visite de la Tomasi. Son admiration pour la beauté merveilleuse de ma compagne était visible. Il la complimenta délicatement sur sa voix, sur son talent, et se confondit en offres de services.

Nettement, clairement, la Tomasi exposa sa requête. Le général devint soucieux.

« Hier encore, dit-il, je n'aurais pas hésité à vous satisfaire, señora; aujourd'hui, ce que vous me demandez ne dépend plus de moi. »

Il prit un papier sur une table de travail et le tendit à la jeune femme, qui devint pâle. C'était un ordre de Juarez de s'emparer, coûte que coûte, du *Lobo* et de sa bande. Par un hardi coup de main, le célèbre bandit venait de piller des caisses appartenant au gouvernement anglais; deux officiers avaient été tués, et l'ambassadeur demandait justice.

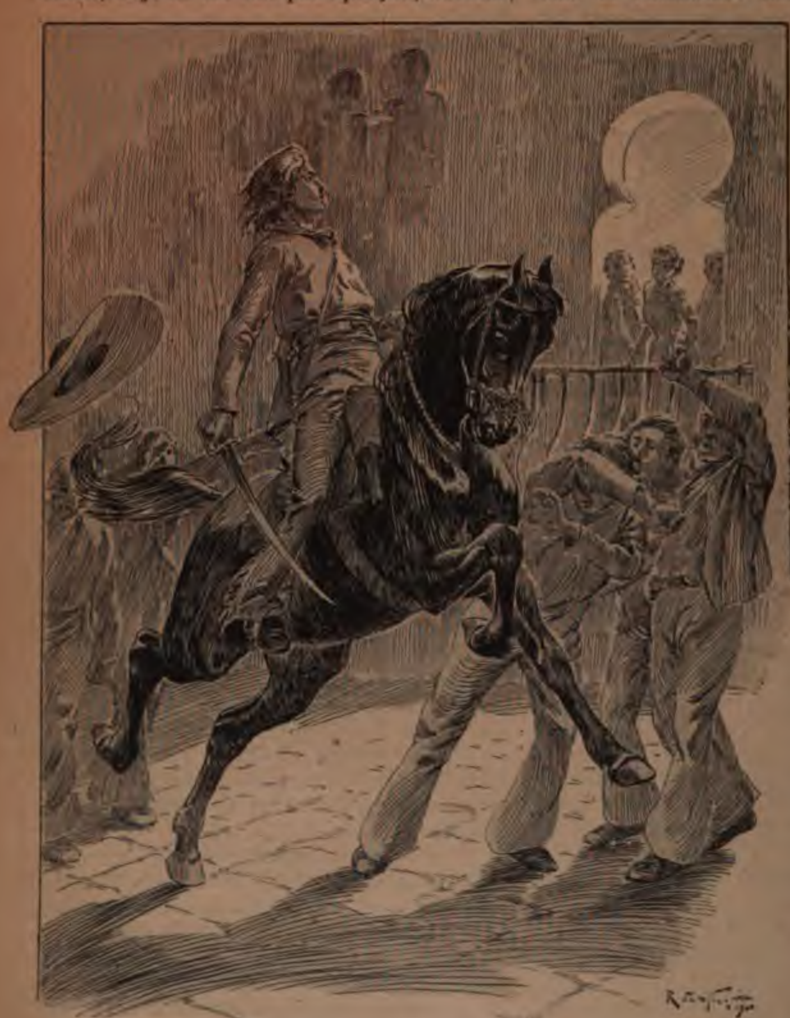
Tour à tour humble, douce, hautaine, impérieuse, la Tomasi supplia, exigea; je me joignis à elle. Le général, tout en protestant de son désir de nous être agréable, nous opposait les ordres qu'il venait de recevoir. Il fermerait les yeux, ne tenterait rien contre le *Lobo*, le laisserait échapper au besoin; quant à accorder le sauf-conduit, l'*indulto*, que l'on réclamait, c'était impossible. Il nous offrit d'écrire à Mexico en son nom, au nom de la Tomasi, au mien; il fallut nous retirer.

La Tomasi garda le silence tandis que

nous regagnions l'hôtel; son pas saccadé, la pression de son bras qu'agitaient des mouvements nerveux, me révélaient son trouble, son dépit, son chagrin, sa colère.

« Il est sot et laid, votre gouverneur, me dit-elle en se jetant sur le canapé du salon, et je ne me suis pas aperçue, docteur, que vous jouissiez auprès de lui du moindre crédit. Dans mon pays, on m'eût accordé sur l'heure la grâce que je demandais : mais cela sent le sauvage, ici. Le *Lobo* n'a tué ni son père ni sa mère, que je sache; il a tué un homme. Parbleu! moi aussi, j'ai voulu tuer un homme! »

Elle se leva, tout son corps frémissait. Saisissant une cravache mignonne posée sur un guéridon, elle se mit à cingler à tort et à travers les meubles, les tableaux, les pendules, les vases, brisant et dévastant tout.



AGATI, DROIT SUR SES ÉTRIERS, TIRA SON ÉPÉE ET LANÇA SON CHEVAL VERS LE PERRON.

Cette fois, ce n'était plus une tigresse enjouée, bondissant au soleil, que j'avais sous les yeux, mais la bête furieuse, folle, ayant soif de carnage. Elle était belle toujours dans son attristante colère : je me taisais et l'admirais. Lasse enfin de frapper, de briser, d'injurier, elle se rejeta sur le canapé et fondit en larmes; je me retirai avec discrétion.

Quelques jours après désespérant de trouver le précieux Gomara, je me décidai à porter mes recherches jusqu'à Mexico, lorsque je vis passer à cheval la Tomasi.

Seule, selon sa coutume, elle portait une amazone de drap noir, et sa chevelure ardente s'échappait en boucles de son feutre surmonté d'une plume couleur de feu. Sa grâce forçait jusqu'aux Indiens à se retourner. Elle me salua d'un geste amical et parut d'abord vouloir me parler; mais, piquant sa monture, elle disparut. Vers sept heures, grand émoi parmi la compagnie italienne : la cantatrice ne reparaissait pas, et l'on sellait des chevaux pour ses compatriotes qui voulaient se rendre au-devant d'elle. A dix heures, le coche de Vera Cruz arriva; on dut faire retirer les femmes éparses dans la cour afin que les voyageurs pussent descendre de voiture; ils avaient été dévalisés et se trouvaient presque nus. A minuit, au moment où j'allais monter dans la diligence de Mexico, un Italien se présenta consterné, annonçant que l'on venait de trouver le corps de la Tomasi sur la route d'Amozoc. La jeune femme était peut-être tombée victime de celui-là dont, le matin même, elle demandait la grâce avec tant de générosité.

J'avais à peine recueilli quelques détails, que la diligence m'emportait. Je me sentais bouleversé, une larme s'obstinait à vouloir déborder de mes yeux, lorsque je songeais à la triste destinée de la belle créature que le hasard m'avait fait rencontrer, et pour laquelle je ne pouvais me défendre d'une vive sympathie. Tant de grâce, de beauté, de talent, d'esprit, de jeunesse anéantis en un instant par la main vulgaire d'un Apache, troublait un peu ma philosophie et chassait le sommeil.

Le soleil se leva. Je revins peu à peu à une juste appréciation des choses. Nous approchions de Mexico, où j'allais tenter un effort suprême pour retrouver l'édition princeps de Gomara, et j'essayai de secouer ma tristesse, ayant besoin de toute ma liberté d'esprit.

Je me répétais, non sans raison, qu'il y avait au monde plusieurs milliers de jolies femmes prêtes à remplacer la Tomasi; qu'au contraire, en comptant bien, c'est à peine s'il existait encore trois ou quatre exemplaires du Gomara de 1552. Mais j'avais beau faire, j'aurais, je crois, renoncé lâchement à ce trésor pour rendre la vie à cette admirable artiste, si bien que la larme si longtemps contenue tomba de mes yeux au moment où la diligence pénétrait dans la capitale du Mexique.

III

Je passai près d'un mois à Mexico, me couchant tard, me levant tôt, rentrant chaque soir à l'hôtel harassé de fatigue et désespéré. Nulle trace du Gomara chez les amis de Perez; en vain je les interrogeais : aucun d'eux ne se souvenait avoir entendu le licencié parler de son précieux exemplaire, et quelques-uns avaient causé avec lui moins d'un mois avant sa mort. Le Gomara était détruit; je me répétais à satiété qu'il n'y fallait plus songer, et j'y songeais toujours.

Ne sachant plus à qui m'adresser, je résolus de retourner à Orizava, où mes malades me rappelaient. Je m'éloignai avec tristesse de l'ancienne capitale de l'empire aztèque; j'y laissais l'espérance. A Puebla, je perdis de nouveau quatre jours. Il me fallut un effort de volonté plus énergique encore que celui par lequel je m'étais arraché de Mexico, pour sortir de la ville des Anges. Enfin, de même que Cortès, je brûlai mes vaisseaux. Sur l'impériale de la diligence dont j'occupais seul l'intérieur, trois Américains bardés de revolvers, d'escopettes, de sabres, de casse-tête, se proposaient de me défendre si nous étions attaqués; je n'ai su que plus tard qu'ils emportaient une collection d'émeraudes.

En traversant Puebla, j'avais revu les suivantes de la Tomasi, qui s'obstinaient à attendre leur maîtresse. Des doutes s'étaient élevés sur l'identité du corps retrouvé près d'Amozoc; un fait certain, c'est que la cantatrice n'avait pas donné signe de vie. Je me gardai de désabuser les malheureuses caméristes; le temps devait se charger de ce soin.

Amozoc fut dépassé, la diligence avança rapidement vers le lieu où j'avais cru que ma dernière heure allait sonner. Les yeux clos, je passais en revue tous les incidents de mon voyage, et je réfléchissais à l'humeur bizarre de la Tomasi, tour à tour ardente, languissante, impérieuse, active, indolente, fougueuse, — tempérament nerveux. Des balles, sifflant à mes oreilles, interrompirent mes réflexions; j'ouvris les yeux : mes Américains répondaient au feu de trois bandits postés sur la route. Un des cavaliers tomba; un second, frappé en pleine poitrine, se renversa sur la croupe de son cheval qui s'enfonça dans le bois; le troisième s'enfuit.

Les Américains continuaient à tirer, bien que les assaillants eussent disparu. La première décharge des bandits avait atteint notre attelage, et le cocher débarrassait les mules mortes de leurs harnais. Mes défenseurs, un peu pâles, se tenaient derrière la diligence, le doigt sur la détente, surveillant la lisière du bois. Je mis pied à terre et courus vers l'homme qui gisait sur l'herbe; il était mort. J'arrachai le masque noir qui lui couvrait à demi le visage, et je reconnus un de mes vieux clients d'Orizava. Ce malheureux avait femme et enfants. Je le dépouillai de sa montre et de son argent pour remettre cet héritage à sa veuve.

Je pénétrai dans le bois, désireux de rejoindre l'homme que j'avais vu prêt à tomber.

Et, levant les bras afin de prouver à ceux vers qui je m'avançais que mes intentions n'étaient point hostiles, je continuai mon chemin.

Je ne tardai guère à voir trotter devant moi le cheval du mort; l'animal s'arrêtait de temps à autre pour brouter. Je le suivis, prêtant l'oreille, appelant. Tout à coup, je crus entendre vers ma gauche une exclamation, un gémissement. Je m'élançai dans cette direction, répétant sur tous les tons le mot : *amigo*. Près d'un arbre, j'aperçus une femme agenouillée qui se redressa à mon approche; je fus stupéfait de reconnaître la Tomasi.

Elle s'avança vers moi, me regardant avec fixité. Elle était vêtue d'une robe de

drap bleu galonnée d'or, belle toujours.

« Vous! vous! » s'écria-t-elle en se précipitant dans mes bras.

Suffoquée par des sanglots, elle essayait en vain de parler. Tout à coup elle s'enfonça dans le bois en me faisant signe de la suivre. Lorsque je la rejoignis, elle appuyait sur ses genoux la tête d'un Indien étendu sur le sol, la tête du *Lobo*.

« Sauvez-le! » me dit-elle en tendant vers moi ses deux mains jointes.

Je me penchai vers le malheureux, qui respirait avec effort.

« Les émeraudes... pour elle..., » murmura-t-il.

Il m'attira fortement à lui par un mouvement convulsif, poussa un soupir et expira.

« Sauvez-le donc! » répétait la cantatrice, et, connaissant son horreur pour les cadavres, je secouai tristement la tête pour lui apprendre la vérité. Je m'attendais à l'entendre crier, à la voir se relever et reculer avec effroi. Mais, comme si elle ne m'eût pas compris, elle entoura l'Indien de ses bras, souillant ses mains de sang à la blessure béante qu'il portait à la poitrine.

« Il est mort, lui dis-je, venez! »

Elle se releva, me regarda bien en face, répéta par deux fois le mot : « Mort! » comme si elle cherchait à en deviner la signification, et tomba en arrière, en proie à une syncope que je prévoyais. Je me plaçai de façon qu'elle ne pût voir le cadavre lorsqu'elle reprendrait ses sens. Peu à peu elle ouvrit les yeux et me regarda de nouveau avec la fixité de la folie.

« Venez, » dis-je encore.

Je l'aidai, elle s'appuya sur mon bras et me suivit machinalement. J'étais très ému de l'état dans lequel je retrouvais la malheureuse jeune femme, que je n'osais interroger. A la sortie du bois, elle aperçut le corps du bandit qui avait été tué, courut s'agenouiller près de ce cadavre et fut reprise d'une suffocation. Aidé du cocher et de son *zagal*, je la plaçai dans la diligence. Les Américains m'accablaient de questions; je n'avais ni le loisir ni l'envie de leur répondre. Un d'eux me passa sa gourde, et la voiture se remit en route.

Nous atteignîmes le relais. La malade semblait dormir. Elle avait ouvert les yeux un instant, accommodé sa tête sur mes genoux, et reposait. Nous repartîmes. Elle paraissait insensible aux cahots de la voiture; son sommeil était lourd, agité. Évidemment la malheureuse jeune femme avait été prisonnière des bandits, dont on ne parlait plus depuis sa disparition. J'avais hâte de la voir se réveiller, de l'entendre parler; je craignais pour sa raison, car rien ne me prouvait qu'elle m'eût reconnu.

Un peu avant d'atteindre San Agustin, elle ouvrit les yeux.

« Bonjour, docteur, me dit-elle après m'avoir examiné avec curiosité. Qu'est-ce que je fais là sur vos genoux, s'il vous plaît? Pourquoi suis-je en voiture, et où allons-nous? »

Je lui rapportai fidèlement les scènes qui venaient de se passer et qui avaient eu pour résultat sa délivrance. Elle m'écouta avec attention et fondit en larmes, ce que je considérai comme une crise favorable.

Je lui parlai alors comme on doit parler à un être essentiellement sensible, comme j'eusse parlé à un enfant. Nous allions pénétrer dans San Agustin; je lui demandai si elle ne voulait pas rester là ou reprendre le chemin de Puebla, m'offrant à l'y reconduire. Elle ne me répondit qu'en secouant la tête d'une façon négative.

« Emmenez-moi, » dit-elle; puis elle se tut.

A San Agustin, je la fis descendre de voiture, marcher un peu. On sut bien vite par le cocher qui l'avait reconnue, que je ramenais la Tomasi, dont la disparition avait fait tant de bruit. Chacun accourait, poussé par la curiosité. Les Américains, fiers de leur résistance, montraient leurs armes avec orgueil. Un d'eux se vanta d'avoir frappé le *Lobo*.

La Tomasi, les narines dilatées, la bouche crispée, l'œil farouche, l'écoutait; elle m'entraîna violemment lorsqu'il fit mine de s'approcher de nous.

La voiture repartait. La jeune femme s'accommoda sur les banquettes libres, refusant de me répondre alors que le bruit de ses sanglots étouffés me portait à l'interroger.

Lorsque nous arrivâmes à Orizava, j'eus peine à la réveiller : elle grelottait la fièvre. La laisser à l'hôtel me parut une cruauté; je l'emmenai chez moi, et, durant quatre jours, je désespérai de sa vie.

Je dus l'emmener en proie au désespoir, à la fièvre, jusqu'à Orizava, où l'état inquiétant de sa santé exigea les soins les plus vigilants. Je les lui prodiguai, aidé de ses femmes accourues de Puebla, et j'eus bientôt le soulagement de la voir hors de danger. Elle secouait la tête, sanglotait, souriait, me pressait la main lorsque je parlais de sa captivité, sujet que je n'abordais, du reste, qu'incidemment. Aussitôt qu'elle put marcher, elle voulut partir, retourner en Europe. L'air de la mer devait achever sa guérison; je la mis en litière sous l'escorte de quatre hommes qui m'étaient dévoués, elle atteignit sans accident Vera Cruz.

Le soir de son départ, je repris en quelque sorte possession de moi-même, et, pour la première fois depuis mon retour, j'allai m'asseoir dans mon cabinet, un peu triste, un peu endolori, songeant à cette suite d'aventures qui m'avait jeté dans un labyrinthe dont j'étais enfin sorti. Je promenais autour de moi des regards heureux.

La place réservée parmi mes livres au Gomara était, hélas! toujours vide; mais j'allais reprendre mes travaux, continuer mon Mémoire sur les aliments probables du *megatherium*, achever mes recherches sur le *Theobroma cacao* de Linné.

Tout à coup, une petite caisse placée sous un guéridon attira mon attention; je crus reconnaître la marque de mon ami Sumichrast et devinai quelque curiosité archéologique.

Je m'amusai à déballer moi-même la petite caisse, écartant dix couches d'ouate superposées pour voir enfin apparaître le *Gomara de Millan*, *Saragoça*, 1552, édition originale, legs que mon ami Perez avait confié, pour m'être remis, au maître muletier Porfirio Diaz, et qui était parti de Puebla le jour où j'y entrais!

Cher et digne Perez! et j'avais douté de son amitié, et j'avais méconnu cette grande âme! Comme il était vengé!

J'avais donc eu tort de dire à la Tomasi que la fortune seule venait en dormant. Pauvre jeune femme! longtemps après son départ pour l'Europe, on racontait sérieusement au Mexique qu'amoureuse du *Lobo*, elle était allée vivre avec lui dans les montagnes. Ceux qui liront mes Mémoires sauront le peu de cas qu'il faut faire de cette sotte rumeur dont, mieux que personne, je puis certifier la fausseté.

Quant à l'édition princeps de Gomara, je la lègue à ma ville natale, Strasbourg, ainsi que toutes mes collections, qui, après ma mort, seront transportées dans la vieille capitale de l'Alsace, aussitôt qu'elle sera redevenue française.

LUCIEN BIART.





LES DERNIERS ARTISANS. — LE SCULPTEUR SUR BOIS DU « VILLAGE SUISSE » À L'EXPOSITION.

Le type de l'ancien artisan, fabriquant et vendant lui-même dans son échoppe les objets qu'il a faits, devient de plus en plus rare. Au milieu de l'énorme Exposition qui vient de se terminer, pleine du bruit de puissantes machines, on retrouvait cependant quelques curieux survivants d'une époque lointaine. Tel était, au Village Suisse, un vieux sculpteur qui façonnait des statuettes ou de petits objets en bois.

Les Petits Métiers à l'Exposition

C'est devant les merveilles réunies par les grands commerçants et les puissantes maisons d'industrie que se portait surtout la curiosité et que stationnaient les visiteurs de notre Exposition. N'était-il pas curieux, cependant, d'y rencontrer, à côté de ces produits du travail collectif, certaines industries pratiquées par des individus isolés comme elles l'étaient au temps jadis? Contraste bien frappant et qui, outre l'amusement des yeux, fournissait un sujet de réflexion et peut-être d'enseignement!

○ ○ ○

L'EXPOSITION de 1900 a réuni dans son immensité tous les contrastes. On y apercevait les spectacles les plus imprévus, on y faisait les rencontres ou les trouvailles les plus surprenantes. Quoi de plus curieux que d'y découvrir, au milieu même du concours des industries les plus modernes, en pleine fête du progrès, des artisans qui semblaient venus d'âges lointains, véritables spécimens d'espèces disparues.

L'ouvrier d'autrefois, tisseur, ébéniste, potier, orfèvre, armurier, chaudronnier, fabriquait dans une de ces échoppes où le passant était attiré par une enseigne naïve et pittoresque l'article de son métier et le vendait directement au consommateur. Les modernes découvertes de la science, les applications de la vapeur, puis de l'électricité, qui ont donné naissance à la grande industrie, sont venues bouleverser ces habitudes tant de fois séculaires. D'immenses usines se sont fondées qui ont multiplié la production dans des proportions énormes. L'artisan isolé a essayé de lutter, mais finalement il a été vaincu, absorbé, englobé. Aujourd'hui, enrégimenté dans une usine, il est une unité anonyme dans la masse des travailleurs.

Pourtant les travailleurs indépendants n'ont pas tous disparu ; on en découvre encore dans les provinces reculées où, loin des grands centres, ils se sont pour ainsi dire trouvés en dehors de l'évolution du siècle. Ce sont quelques-uns de ces survivants d'époques déjà anciennes qu'on a pu rencontrer

à l'Exposition. Ils sont venus faire montre de leurs talents à l'ombre des Palais qui attestent la gloire et la toute-puissance du génie industriel moderne, et prouver aux plus incrédules qu'ils existent encore.

En les regardant travailler, nous eûmes l'occasion de nous demander si nous n'avons pas dû payer, même un peu cher, certaines acquisitions d'ailleurs indispensables du monde moderne, et si les progrès du travail mécanique et collectif n'ont pas eu pour conséquence une diminution du sentiment artistique et de l'initiative individuelle chez l'ouvrier.



UN MÉTIER QUI N'A PAS CHANGÉ DEPUIS LES ÉGYPTIENS.

Les instruments de travail de ces artisans sont restés les mêmes à travers les siècles : on peut dire qu'ils sont vieux comme le monde. C'est sans doute parce que, dans leur simplicité, ils convenaient admirablement à l'usage auquel ils étaient destinés. Le potier égyptien qui vivait 2000 ans avant Jésus-Christ se servait presque du même tour et de la même roue que manie aujourd'hui le potier installé dans la partie de l'Exposition réservée à l'évocation des vieilles provinces françaises, au « Vieux Berry ». Un écriteau qui se balance à un clou sur le devant de la cabane nous révèle son nom :

Alaphilippe, dit Charliton, potier, à Verneuil (Indre).

Approchons-nous : c'est un brave homme que notre curiosité ravit. Assis sur un banc de bois, en bras de chemise, le pantalon souillé de terre, il est en train de travailler sur la roue de son tour qu'il meut avec le pied, une boule grossière d'argile préalablement délayée dans de l'eau et pétrie de façon à composer une masse bien homogène. Il imprime à la roue un mouvement de rotation et saisit la motte d'argile entre ses doigts ; sous leur pression, on la voit aussitôt s'allonger, se tourner, prendre mille formes variées. C'est successivement un pot à large panse, une coupe évasée, une *buire* effilée, puis de nouveau un pot à large panse. C'est à cette dernière création qu'il s'arrête ; il immobilise



LES PETITS MÉTIERS À L'EXPOSITION. — LA CULTURE DES VERS À SOIE.

Dans un coin de l'Exposition on a trouvé moyen de montrer aux visiteurs comment on cultive les vers à soie. Plus loin, une ouvrière brosse les cocons dans l'eau chaude pour trouver la tête du fil, qu'elle enroule ensuite sur un dévidoir.

la roue, détache l'objet avec une spatule et lui ajoute des anses.

Après un séchage de deux ou trois jours, il vernira avec un mélange de cendre et de terre ; trente-six heures de cuisson au four termineront l'œuvre. La poterie achevée est un peu terne d'aspect, mais excellente, paraît-il, pour les usages domestiques. Il ne veut pas lui donner cet aspect brillant qui séduit l'acheteur, car il faudrait pour cela employer des substances malsaines.

DANS LE TRAVAIL FAIT A LA MAIN IL Y A DE L'IMPRÉVU ET DE LA VIE.

Aujourd'hui, presque partout, la machine mue par la vapeur ou l'électricité a remplacé la main de l'ouvrier. Or, si la machine permet de reproduire à l'infini et avec la plus grande rapidité un même objet, elle a aussi pour résultat de donner des modèles tous identiques les uns aux autres, sans caractère propre, découpés pour ainsi dire à l'emporte-pièce dans une même matière. Comment la machine en effet, qui travaille automatiquement, pourrait-elle se substituer à l'agilité intelligente, à l'activité chercheuse des doigts de l'ouvrier? Les tapis fabriqués au mètre ne vaudront jamais ceux que tissent, rue des Nations, sous la galerie extérieure du Palais Serbe, dans le cadre merveilleux des rives de la Seine, ces deux femmes accroupies. Un métier se dresse devant elles, alignant une rangée de ficelles tendues fortement comme les cordes d'une harpe; entre deux ficelles elles posent leurs laines multicolores et, à l'aide d'un peigne de bois, les tassent les unes sur les autres. Dans l'épais et moelleux tissu elles enclosent des dessins qu'elles nuancent et qu'elles varient suivant les suggestions de leur goût et de leur imagination. Elles mettent ainsi un perpétuel imprévu dans leur travail, et il n'existe pas deux de leurs tapis se ressemblant.

Ce même caractère d'imprévu que la main humaine donne aux tapis serbes se retrouve dans le travail de la dentelle au Palais de la Suède.

Regardez courir sur le « carreau » les doigts agiles de cette coquette Suédoise assise près d'une vitrine contenant les chefs-d'œuvre que produit son travail minutieux. C'est un spectacle charmant. Le « carreau » est formé d'une planchette de bois recouverte d'un rembourrage très doux et très égal sur lequel est tendu un morceau de drap. Le modèle est placé sur ce drap; des épingles piquées de place en place indiquent le dessin, ses angles, ses contours. Autour de ces épingles, notre Suédoise enroule ses fils que supportent d'innombrables petits fuseaux; à chaque croisement, elle les « boucle » de façon à former un point, comme dans le filet. Elle aussi invente en travaillant, et les fausses dentelles sorties des métiers mécaniques ne soutiendraient pas la comparaison avec la sienne.



L'ATELIER DU COUTELIER POITEVIN AVEC SON AUXILIAIRE À QUATRE PATTES.

Quel contraste entre les usines de coutellerie modernes et la rustique installation du coutelier poitevin! La roue qui sert à faire tourner sa meule est mise en mouvement par un brave toutou qui, en piétinant sur place, imprime le mouvement voulu.

DEUX ARTISTES SUR BOIS.

L'ouvrier qui n'accomplit pas une tâche mécanique arrive à mettre dans l'objet de son travail un peu de lui-même, un peu de ses aspirations, de ses rêves, de son âme. Il a confusément en lui le sens du beau et de l'art qui ennoblit les plus humbles objets de la vie courante.

Voici au Palais des Forêts un singulier exposant chez qui s'est éveillé ce sentiment du goût dans les travaux manuels. Quel étrange costume! Une drôle de veste à ramages, comme en portent les Chinois, avec des manches de velours grenat et un béret en tricot multicolore d'où pend un gros gland!

Il est originaire du Gard, d'Alais, où il fabrique des sabots et tient boutique de gros et de détail. Un jour il imagina de faire dans un bâton une chaîne d'un seul morceau dont les anneaux étaient naturellement enlacés les uns aux autres sans aucun recollage et qui se terminait à chaque bout par un charmant petit sabot. Assurément cela n'était pas d'une bien grande utilité, mais n'en constituait pas moins un curieux bibelot qu'il voulut exhiber à l'Exposition. Ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. Que de démarches il dut faire! Il finit cependant par obtenir un emplacement d'un mètre carré et débarqua un beau matin. Au début, les gardiens le virent d'un mauvais œil à cause de son accoutrement, mais notre homme n'y prit garde; en rusé Méridional, il savait qu'on ne réussit guère sans cabotinage; son déguisement tapageur a attiré les badauds et la vente des petits sabots a été fructueuse.



UN MÉTIER QUI N'A PAS BEAUCOUP CHANGÉ DEPUIS LES PHARAONS D'ÉGYPTE. LE POTIER DU « VIEUX BERRY » À L'EXPOSITION.

L'ouvrier pétrit et façonne de ses mains la grosse motte d'argile qui tourne entraînée par le mouvement qu'avec ses pieds il imprime à la roue.

Ce sabotier d'Alais a un concurrent au Village Suisse dans la personne d'un vieux bonhomme établi dans un chalet au milieu d'un décor alpestre, entouré de rochers, de cascades, de glaciers artificiels et de moyenâgeuses maisons de bois sculpté. Coiffé d'une calotte de cuir, il est assis sur le seuil de sa porte et gratte perpétuellement de la pointe de son couteau un morceau de bois qu'il transforme, assez ingénieusement d'ailleurs, en cuillers, en Guillaume Tell, héros national, et en ours, ours de tous poils, de toute grandeur et dans toutes les postures, ours assis sur leur derrière et léchant leurs petits, ours jouant du violon, de la flûte, du piano, ours peignant un paysage suisse, ours luttant, ours dansant, ours avec des lunettes, ours porte-allumettes, porte-parapluies, porte-fusils, ours minuscules de quelques centimètres de haut.

UN DESCENDANT DES ORFÈVRES DU MOYEN AGE.

Le voisin du sculpteur d'ours est un ferronnier des environs de Genève. Il a conservé un peu de l'art de ses ancêtres du Moyen âge qui effilaient le fer forgé en délicates efflorescences, ciselaient les coffrets, les armures et d'une simple clef faisaient un bijou exquis.

Mais plus encore que ce ferronnier, l'orfèvre du Palais de la Suède est digne d'appeler notre attention. C'est un véritable artiste. Comme il nous semble d'un autre âge avec son gilet brodé qui rappelle celui de nos paysans bretons, avec son haut bonnet de drap! Ses yeux bleus et naïfs, son attitude paisible évoquent une de ces figures d'artisans que peignaient les Primitifs. Il travaille comme on travaillait autrefois, avec la même conscience, avec le même calme qu'aux époques où le temps n'était pas encore de l'argent. De vrais chefs-d'œuvre sont sortis de ses mains. Ce gobelet d'argent niellé posé près de lui sur son établi est une pure merveille, et ces couronnes ciselées, ces coffrets enrichis de pierreries figureraient avantageusement dans un trésor royal.



LA DENTELLIÈRE SUÉDOISE.

Aucun moyen mécanique ne peut rivaliser avec la main-d'œuvre pour produire certains ouvrages délicats. Avec quelle machine pourrait-on obtenir les fines dentelles que crée à l'aide de ses fuseaux cette agile dentellière suédoise?



UNE BOUTIQUE BIZARRE. — LE SCULPTEUR SUR BOIS DU PALAIS DES FORÊTS.

Artiste à sa manière, le brave paysan des environs d'Alais s'est créé une spécialité. Il sculpte des sabots, et aussi de lourds troncs d'église formés de serpents enlacés, de têtes grimaçantes.

UN MÉTIER PATRIARCAL.

Un exemple de la vie que menait jadis une famille d'ouvriers hors de l'agglomération souvent malsaine des usines nous est offert dans la coutellerie du « Vieux Poitou. »

Une grande pièce; dans le fond le lit avec ses draps de toile grossière, çà et là des chaises rustiques. Au plafond, des bandes de lard sèchent pendues à un clou; dans la haute cheminée sont pendues deux marmites, une pour la cuisine, l'autre pour la trempe des ciseaux. Une grande roue de bois appliquée contre l'un des murs attire surtout les regards; c'est elle qui, par sa rotation, met en mouvement la meule pour le polissage des ciseaux et couteaux.

Chaque jour, dans ce décor, de l'aube au soir, le coutelier travaille, tandis que sa femme vaque aux soins du ménage.

Mais qui va tourner l'énorme roue? A peine le Poitevin s'est-il assis devant la meule qu'un gros chien s'élance dans la roue.

s'y installe et, piétinant sur place, la met en mouvement.

UNE ÉDUCATION DÉLICATE.

Aussi familiale est l'industrie de la soie telle qu'elle est pratiquée dans les Cévennes; car c'est du pays cévenol qu'est venue à l'Exposition cette maisonnette de bois verni où nous entrons.

Voici d'abord les œufs, les « graines » comme on dit; ce sont en effet d'innombrables petites graines jaunes, moins grosses que la tête d'une épingle. 100 grammes de ces œufs produiront, si l'éclosion réussit complètement, 100 kilogrammes de cocons! Mais d'ici là que de soins il faudra! Grâce à une température convenable, une larve sort de l'œuf; on la nourrit de feuilles de mûrier jusqu'à ce qu'elle ait suffisamment grossi. C'est alors qu'on la « cabane ».

Sur la paroi de cette chambre sont disposés des casiers garnis de rameaux de genêt et de bruyère. C'est là qu'on procède au « cabanage »; on place les larves dans les casiers, elles s'y établissent et commencent à sécréter la bourre de soie, s'enroulant à mesure dans le fil qui peu à peu forme le cocon. Le tissage des cocons dure sept à huit jours.

Après les avoir « étouffés » dans un four, pour détruire la chrysalide, une ouvrière les brosse dans l'eau chaude afin de trouver la tête du fil; quand elle l'a saisi, elle l'enroule sur un dévidoir en écheveau.

LA GRAVURE ÉLECTRIQUE DES PETITS SOUVENIRS DE L'EXPOSITION.

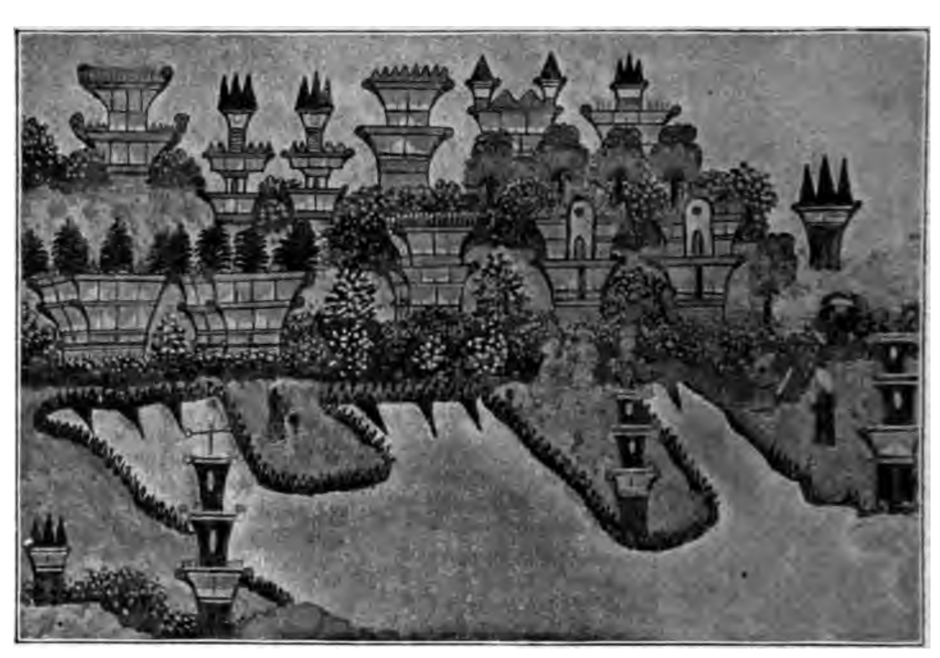
Le modernisme ne perd jamais ses droits et il a accaparé certains petits métiers. C'est le cas de la gravure électrique des petits souvenirs de l'Exposition. Une jeune fille, à l'aide d'une tige d'acier en communication avec une pile électrique, grave sans trêve sur des ronds de serviette en métal, sur des bracelets bon marché, sur des tabatières, des porte-crayons ou des boites à timbres-poste, l'image de la Tour Eiffel, de la Grande Roue ou du Pont Alexandre III. Moyennant une somme modique, le nom même de l'acheteur est buriné à côté de ces monuments.

Ce n'est pas sans un intérêt sympathique que nous avons rendu visite aux artisans de ces petits métiers. Les usages dont ils nous font souvenir ont disparu devant les nouvelles conditions du monde économique et il serait superflu de regretter ce qui est devenu impossible. Nous acceptons sans hésiter les procédés de travail et les formes de vie en accord avec les besoins d'aujourd'hui. Mais peut-être est-il utile de rappeler comment les industries de jadis savaient ménager l'indépendance et l'individualité de chaque ouvrier.



LES « SOUVENIRS » DE L'EXPOSITION

Sur des ronds de serviette, des bracelets, une jeune fille, à l'aide d'une tige d'acier mue par l'électricité, grave le nom de l'acheteur ou l'image de la tour Eiffel.



LA PLANÈTE MARS DÉCRITE PAR UN HABITANT DE LA TERRE. — DESSIN REPRÉSENTANT UN PALAIS SUR LA PLANÈTE MARS APERÇU PAR MLLE SMITH DANS UNE DE SES CRISES SOMNAMBULIQUES.

C'est un cas de somnambulisme fort étrange que celui de Mlle Smith. Dans ses états de crise, elle se sent transportée dans une région inconnue dont elle décrit les paysages et les habitants. « C'est, dit-elle, la planète Mars. » Le dessin qu'on voit ici est un de ceux que Mlle Smith fait presque automatiquement, quand elle est éveillée, pour fixer ses visions.

SUR LA PLANÈTE MARS

Impressions de Voyage

Établir des relations avec les habitants de la planète Mars est un rêve qui hante bien des imaginations depuis que les savants ont cru découvrir dans cette planète les traces d'une vie analogue à la vie humaine. Que penserions-nous d'un être, doué d'ailleurs de toute sa raison, et qui viendrait nous raconter ce qu'il a vu au cours d'un voyage sur la planète Mars, qui décrirait les paysages, les mœurs des habitants, appuyant son récit de dessins pris sur nature, d'une écriture et d'une langue inconnues sur notre planète? C'est le cas d'une jeune fille, Hélène Smith, observée et étudiée par un professeur à la Faculté de Genève, M. Flournoy. Lorsque nos lecteurs auront pris connaissance de cette bizarre aventure, ils avoueront que dans l'histoire d'Hélène Smith le récit de son voyage martien est encore ce qu'il y a de moins étrange.

O O O

On prétend parfois que le merveilleux disparaît du monde moderne et qu'il ne saurait subsister devant les conquêtes de la science. Disons plutôt que le merveilleux a changé de forme et de scène. Le merveilleux, c'est en nous-mêmes que nous le portons, et c'est la science qui le constate, le contrôle et le décrit. Quoi de plus étrange en effet que certains phénomènes qui ont notre âme pour théâtre? Sous l'impulsion de causes souvent légères, le jeu normal des facultés est troublé, les sens prennent une acuité surprenante, acquièrent des propriétés que nous ne leur soupçonnions pas, la volonté s'abolit, la mémoire défaille, on assiste aux manifestations de puissances obscures qui résident dans notre nature même et dont nous sommes les instruments inconscients.

D'ÉTRANGES PHÉNOMÈNES.

Quels exemples de ces cas mystérieux nous trouvons constatés par les médecins!

Les gravures que nous reproduisons dans cet article sont empruntées à l'intéressant volume « F... à la Planète Mars », par M. Flournoy, professeur à la Faculté de Genève, Eggiman et Alcan, é...

Une fille de vingt-cinq ans, sans instruction et ne sachant même pas lire, tombe malade; elle récite alors de longs morceaux de latin, de grec et d'hébreu rabbinique. Une fois guérie, elle parlait tout au plus sa propre langue. On s'informa. On apprit ainsi qu'à l'âge de neuf ans elle avait été recueillie par son oncle, savant pasteur, qui se promenait d'ordinaire après son dîner en répétant ses morceaux favoris d'hébreu et de grec. On consulta ses livres, et l'on y retrouva mot pour mot plusieurs des morceaux récités par la malade.

Le valet de chambre d'un ambassadeur espagnol fut atteint d'une fièvre cérébrale; pendant son délire, il dissertait sur les intérêts politiques des diverses puissances, au point que l'ambassadeur venait l'écouter et projetait d'en faire son secrétaire. Mais, quand le malade guérit, il oublia tout ce qu'il avait dit pendant son délire.

D'autres faits du même genre sont bien plus curieux encore. Un soldat, raconte Foville, se croyait mort depuis la bataille d'Austerlitz où il avait été grièvement blessé. Quand on lui demandait de ses nouvelles, il répondait : « Vous voulez savoir comment va le père Lambert? Il n'est plus, il a été emporté par un boulet de canon. Ce que vous voyez là n'est pas lui, c'est une mauvaise machine qu'ils ont faite à sa ressemblance. Vous devriez les prier d'en faire une autre. » En parlant de lui-même, le père Lambert ne disait jamais « moi », mais « cela ».

Il s'était produit chez ce brave homme l'étrange phénomène du « dédoublement de la personnalité », en sort qu'il n'avait plus conscience de sa propre existence.

Le docteur Macnish a soigné une jeune dame américaine qui, au bout d'un sommeil prolongé, perdit le souvenir de tout ce qu'elle savait. Elle fut obligée d'apprendre de nouveau à épeler, à lire, à écrire, à calculer, à connaître les objets et les personnes qui l'entouraient. Quelques mois après, elle fut reprise d'un profond sommeil, et, quand elle s'éveilla, elle se retrouva telle qu'elle était avant son premier sommeil, ayant toutes ses connaissances, tous ses souvenirs de jeunesse, par contre ayant complètement oublié ce qui s'était passé entre ses deux accès. Pendant quatre années et au delà, elle a passé périodiquement d'un état à l'autre, toujours à la suite d'un long et profond sommeil.



Une des visions de Mlle Smith :
Paysage de la planète Mars, d'après un de ses dessins.

Ce décor fantastique, avec son lac vert où vogue un homme vêtu de blanc, ses maisons chamarrées, sa végétation, tout cela a un faux air oriental et donne l'impression du déjà vu. Il est bien difficile d'admettre que sur la planète Mars, où, d'après les savants, les conditions physiques, les lois de la pesanteur, sont tout autres, les êtres, les arbres, les maisons, puissent être à ce point semblables à ce que nous connaissons.

Sa première manière d'être, elle l'appelait l'ancien état, et sa seconde le nouvel état. Dans l'ancien état, elle possède toutes ses connaissances primitives; dans le nouveau, elle a seulement celles qu'elle a pu acquérir depuis sa maladie. Dans l'ancien état, elle a une belle écriture; dans le nouveau, elle n'a qu'une pauvre écriture maladroite, etc.

Il y a plus. Ce dédoublement de la personnalité, cette double vie, nous pouvons quelquefois le produire à volonté. C'est ce qui arrive pour les somnambules.

Prenons un cas très simple, d'où toute supercherie est exclue. Celui d'une jeune fille, soignée à l'hôpital, d'une ouvrière qui répond raisonnablement aux questions qu'on lui pose, qui dans la vie ordinaire parle et se conduit comme vous et moi. Doucement vous

lui abaissez les paupières, et un instant après vous les lui relevez. En apparence, il n'y a rien de changé. Mais mettez-lui sur la tête une feuille de carton, dites-lui que c'est un diadème, et tout de suite vous la voyez prendre la pose majestueuse d'une reine, parler d'une voix impérieuse, devenir grande dame et se conduire en conséquence. Donnez-lui un verre d'eau pure en disant que c'est du vin, et un instant après vous la verrez tituber comme une personne ivre.

Réfléchissez un instant seulement sur ce phénomène bizarre : vous retirez à quelqu'un tout ce qui constitue sa personnalité depuis des années et des années ; vous lui prenez sa façon de parler, sa façon de penser, sa façon de vivre, ses habitudes ; et une fois que c'est fait, une fois que vous n'avez devant vous qu'une simple enveloppe charnelle, vous l'*animez* par simple affirmation et vous en faites ce que vous voulez, un roi ou un bandit, un lâche ou un brave. Connaissez-vous quelque chose de plus merveilleux et de plus inquiétant ?

Comment expliquer la transformation que vous imprimez alors à votre sujet ? Que se passe-t-il dans son cerveau pendant ce temps ? A la vérité, nous n'en savons rien.

Le docteur James Gregory a raconté l'histoire d'un officier qui servait dans l'expédition de Louisburgh en 1758 et qui présentait cette particularité qu'en plein jour, les yeux ouverts, il avait des rêves, se voyait dans un autre monde et agissait en conséquence. On pouvait même diriger le cours de ses rêves en murmurant à son oreille, en lui suggérant certaines situations. Aussi ses camarades s'amusaient-ils beaucoup à ses dépens. Une fois, le trouvant sur un coffre, ils lui firent croire qu'il était tombé à la mer et l'exhortèrent à se sauver en nageant : aussitôt il imita les mouvements de la natation. Alors ils lui dirent qu'un requin le poursuivait, et le supplièrent de plonger pour échapper au péril. Il le fit à l'instant avec une telle force qu'il se lança du haut du coffre sur le plancher et se fit des contusions graves.



Une lampe martienne.
Selon Mlle Smith, c'est de cette sorte de lampe, formée de quatre globes superposés, que les Martiens font usage dans leurs maisons.

Ces cas de dédoublement de la personnalité sont loin d'être rares, et c'est probablement à eux qu'il faut rapporter les phénomènes qu'on range sous l'étiquette du « spiritisme ». Un médium, croyant de bonne foi que les esprits des morts célèbres viennent s'incarner en lui, profère des paroles, exécute des dessins, dont sa volonté n'a pas déterminé le choix. Admettrons-no à une impulsion étrangère et qu'il agit sous une dictée surna hommes, peu suspects d'être c que M. Victorien Sardou, n'en o Ou donnerons-nous de ces faits une autre explication ? Pour fo question, nous ne saurions t meilleure occasion, un cas pl que celui d'Hélène Smith. Nous tons l'étude et la description a M. Flournoy publié à la librairie le titre : *Des Indes à la Planè*



Un habi
Ce personn tané, est la ville Mlle Sn transpor

RAISONNABLE ET HA

Hélène Smith est une gra personne d'une trentaine d'anné intelligent, ouvert, avec des che yeux presque noirs, un rega mais nullement extatique. Rien émacié, ravagé, qu'on prête au aux visionnaires, mais un air c vigueur.

Hélène a une tête extrên organisée au point de vue co administre avec succès le rayon compliqué qui se trouve sous dans une maison de commerce employée. Voilà donc une jeun irréprochable moralité, viv rents, gagnant honnêtem travail qui demand présence d'esprit

ses chefs. C'est un être bien équilibré, sain d'esprit, d'humeur calme, posée, douce, qui raisonne sensément de toutes choses, donne des ordres, dirige, conseille.

Entrez maintenant dans cette pièce à peine éclairée où une dizaine de personnes font cercle autour d'une table ronde, au milieu d'un silence absolu. Quelque chose de troublant plane sur cette étrange assistance. Il y a du mystère dans cette atmosphère spéciale. On ne sait quoi d'indéfinissable flotte dans l'air, comme si les assistants étaient dans l'attente d'un phénomène inconnu qui serait sur le point de se produire.

Tout à coup une des personnes assises à la table se renverse sur sa chaise. Ses yeux fermés depuis quelque temps s'ouvrent largement; son regard hébété fixe le vide ou se promène sur les objets et sur les assistants sans les voir; ses pupilles dilatées ne réagissent pas; sa figure est un masque impassible et rigide. Elle semble complètement absente.

Et dans ces traits changés par l'extase, dans ce masque défiguré, dans cet être qui ne s'appartient plus, vous reconnaissez la paisible Hélène Smith.

Combien de temps va durer cet état de somnambulisme? On ne sait. Une heure. Deux heures. Au bout de quelques instants, Hélène se met à parler. Tantôt, avec sa voix naturelle, elle décrit les visions qui lui apparaissent. Tantôt, d'une voix changée, elle parle comme ferait le personnage en qui elle se croit incarnée. Ordinairement elle reste en communication avec l'un des assistants et répond aux questions qu'il lui pose.

Dans la plupart des séances, elle parle de la présence mystérieuse d'un « esprit » répondant au nom de Léopold et qu'elle donne comme son guide et son protecteur. Le plus souvent, il se révèle par les coups frappés de la table; d'autres fois, il s'incarne complètement en Mlle Smith et parle par sa bouche.

Trois coups de la table annoncent que la séance est terminée. Hélène se retrouve dans son état normal. Le réveil définitif est précédé de plusieurs éveils très courts suivis de rechutes dans le sommeil. Redevenue elle-même, Hélène ne se rappelle rien de ce qu'elle a dit pendant son état de somnambulisme.

LES MERVEILLEUSES INCARNATIONS D'UNE EMPLOYÉE DE COMMERCE.

Pendant ses crises, Hélène Smith s'incarne en différentes personnes mortes depuis longtemps. Dans ces merveilleuses incarnations, on ne sait ce qu'il y a de plus surprenant, ou leur extrême diversité ou la perfection avec laquelle Hélène évoque les personnages dont elle joue alors le rôle. Parfois elle se figure être Cagliostro, le célèbre aventurier du siècle dernier qui se donnait pour médecin et magicien tout à la fois.

Assistons au commencement de la crise :



PLANTES ET FLEURS DE LA PLANÈTE MARS.

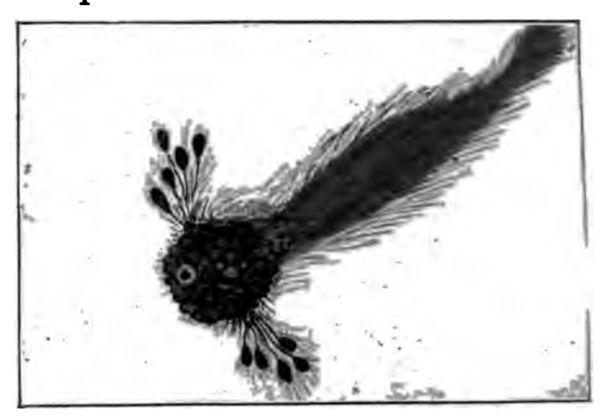
Hélène se sent d'abord le bras pris; elle se plaint de sensations désagréables, douloureuses, dans le cou, la nuque, la gorge; ses paupières s'abaissent, l'expression de son visage se modifie, sa gorge se gonfle en une sorte de double menton qui lui donne un air de famille, une certaine ressemblance avec la figure bien connue de Cagliostro. Puis tout d'un coup elle se lève, se redresse fièrement, se renverse même légèrement en arrière, ses bras croisés sur la poitrine d'un air magistral. Bientôt la parole surgit, grave, lente, forte, une voix d'homme puissante et basse, avec une prononciation et un fort accent étrangers, certainement italien plus que tout autre chose. Notre Cagliostro grasseye alors, zézaie, prononce tous les *u* comme des *ou*, émaille son vocabulaire de termes vieillis, impropres. Il tutoie tout le monde, et l'on croit déjà sentir le grand-maître des sociétés secrètes rien que dans sa façon emphatique et ronflante de prononcer les mots « Frère » ou « Et toi, ma sœur, » par lesquels il interpelle les personnes de l'assistance. Hélène vient-elle à écrire quand elle se croit Cagliostro, son écriture est complètement changée.

D'autres fois Hélène se croit la reine

Marie-Antoinette, dont elle reproduit les attitudes telles que nous les font connaître les gravures et les tableaux qui représentent la malheureuse reine de France.

La transformation est encore plus curieuse quand, au cours des séances spirites, Hélène devient princesse hindoue. Elle est alors, dit-elle, Simandini, fille d'un cheik arabe, onzième femme du prince Sivrouka, qui régnait sur le Kanara et y bâtit en 1401 la forteresse Tchandraguiri.

Alors, devant ses yeux agrandis se déroule une série de scènes de la vie orientale, qu'elle joue avec un réalisme saisissant. La façon dont elle s'assied à terre, les jambes croisées ou à demi étendue, nonchalamment appuyée contre un Sivrouka imaginaire; la religieuse et solennelle gravité de ses génuflexions lorsque, après avoir longtemps balancé une cassolette fictive, elle croise sur sa poitrine ses mains étendues et s'incline par trois fois, le front frappant le sol; la suavité mélancolique de ses chants en mineur, mélopées traînantes et plaintives qui se déroulent avec des notes flûtées se prolongeant en un lent decrescendo; la souplesse agile de ses mouvements ondoyants et serpentins lorsqu'elle s'amuse avec son singe imaginaire, le caresse, l'embrasse, l'excite, le gronde en riant et lui fait répéter tous ses tours; toute cette mimique si diverse et ce parler exotique ont un tel cachet d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on doit se demander avec stupéfaction d'où vient, à cette fille des rives du lac Léman, sans éducation artistique ni connaissance spéciale de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange.



Un animal domestique chez les Martiens.

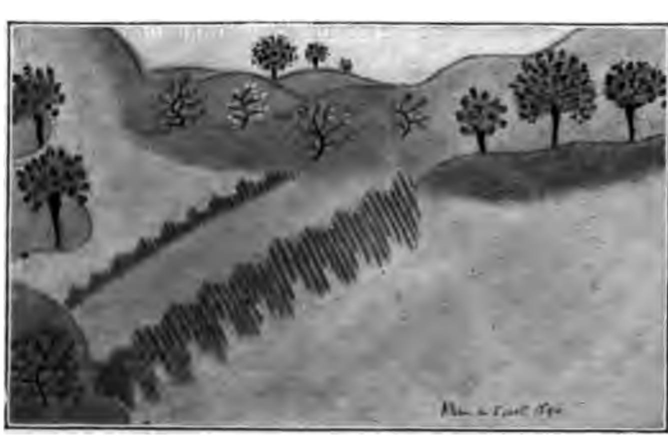
Cette bête, vraiment affreuse avec sa tête noirâtre, son œil unique, son long corps couvert de poils roses, serait, sur la planète Mars, ce que le chien est chez nous : un animal domestique serviable et doux.

Il y a quelque chose de plus curieux encore. Au cours de ses visions orientales, Hélène prononce quelquefois des mots bizarres. On les a recueillis, soumis à des orientalistes distingués : ils les ont reconnus pour être du sanscrit. Un jour, elle a eu la vision d'une phrase étrange, qu'elle copia et qui se trouva être un proverbe arabe. Voilà donc une employée de commerce qui à l'état somnambulique parle et écrit le sanscrit et l'arabe!

Il nous reste à raconter la dernière et la plus curieuse incarnation d'Hélène : son séjour sur la planète Mars.

Dès le début de cette mémorable séance où Hélène fit son premier voyage dans un monde nouveau pour les *Terriens*, elle tomba dans l'état somnambulique et vit se dérouler sous ses yeux éblouis des spectacles extraordinaires. Voici comment les choses se sont passées.

Tout d'abord Hélène aperçut dans le lointain et à une grande hauteur une vive lueur. Puis elle éprou-



Autre paysage martien.

Ce paysage ne ressemble-t-il pas étrangement à tous ceux que nous peignent les artistes japonais? Faut-il croire que le monde martien se rapproche autant du nôtre, ou ne peut-on pas plutôt penser que les visions de Mlle Smith ne sont autre chose que des souvenirs travestis et déformés à la suite d'un travail mental qui se fait, à son insu, dans son imagination impressionnable?

a b c d e f g h i j k l m n

o p q r s t u v w x y z . ch

S initiale : s doubles ss signe du pluriel

Une langue étrange : l'alphabet martien.

L'alphabet martien, que M. Flournoy a établi en notant, au fur et à mesure que Mlle Smith écrivait et traduisait, la signification des caractères, possède autant de lettres que le nôtre. De même, la syntaxe de la langue diffère peu. Ces curieuses coïncidences ne permettent-elles pas de croire que le dialecte parlé par Mlle Smith s'est créé de toutes pièces dans son imagination, sans qu'elle en fût consciente?

va un balancement et il lui sembla que sa tête était vide et qu'elle n'avait plus de corps. Elle flottait, dit-elle, et sentait qu'elle montait. A ce moment, elle distingua trois énormes globes, dont un très beau. « Sur quoi est-ce que je marche? » demanda Hélène, et la réponse fut : « *Sur une terre, sur Mars* ».

Hélène commença alors une description de toutes les choses qui se présentaient à sa vue : des voitures sans chevaux ni roues glissant en produisant des étincelles; des machines à voler dans l'air, ressemblant à une lanterne de voiture; des maisons à jets d'eau sur le toit; des gens qui parlaient une langue bizarre et se saluaient en se donnant des chiquenaudes ou en faisant des glissades sur le plancher; des enfants couchés dans des berceaux ayant en guise de rideaux un ange en fer aux ailes étendues, etc.

Après ce premier voyage dans les régions inconnues, Hélène, au cours de nouvelles séances somnambuliques, retourna sur Mars, et peu à peu elle apprit à parler et à écrire le martien; et, comme ses voyages devenaient plus fréquents, ses visions perdirent leur caractère incohérent et devinrent plus systématiques. En voici la description.

La vie et les mœurs des Martiens.

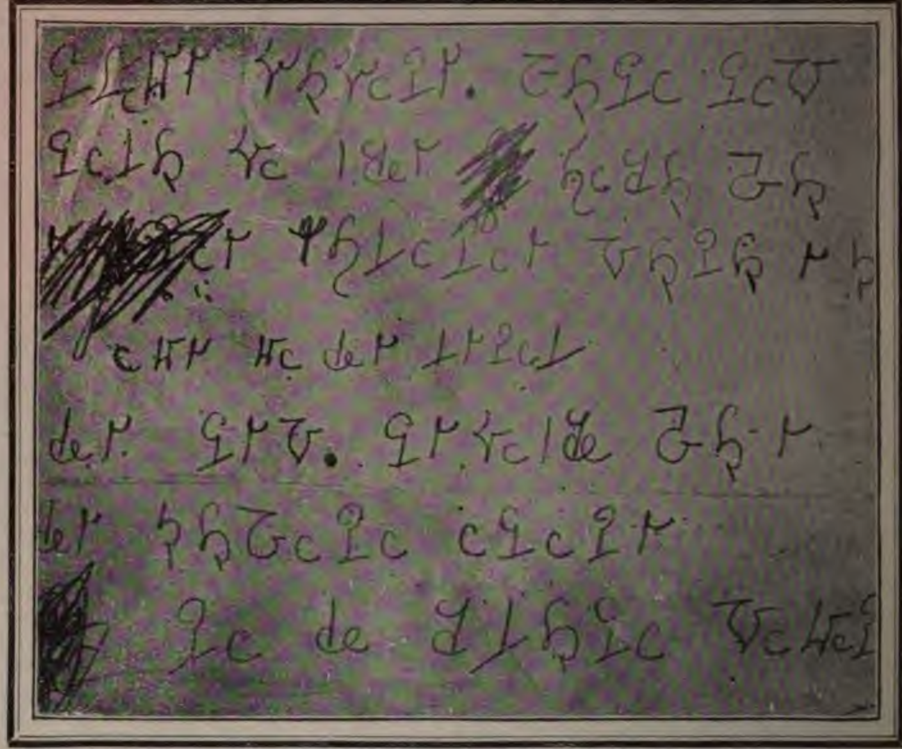
Tantôt c'est un paysage admirable : un amas de collines et de rochers roses ou couleur pêche, recouverts d'une végétation pourpre d'où émergent des arbres qui frappent par leur aspect rouge brique, leurs troncs en spirale, leurs feuilles noires. Les fleurs, qui poussent un peu partout sur le sol couleur lilas, ne sont pas moins bizarres.

Une autre fois, c'est une visite chez Astané, le gouverneur de la ville martienne.

D'autres fois Hélène se trouve transportée dans une pouponnière martienne. C'est une salle immense autour de laquelle se trouvent des rayons ou, pour mieux dire, de petites tables suspendues et fixées dans les murs. Ces tables avec rebord contiennent chacune un bébé. Des hommes avec des bêtes étranges circulent dans cette salle. Les bêtes ont la tête large, plate, presque sans poils, et de grands yeux très doux pareils à ceux des phoques; leurs corps légèrement poilus ressemblent un peu aux biches de nos contrées, sauf leurs queues larges et plates. Elles ont de fortes mamelles engagées dans un instrument carré auquel tient un tuyau que les Martiens mettent dans la bouche des enfants.

Un jour, Hélène assista, en compagnie d'Astané, à une superbe fête martienne. Ce fut pour elle un véritable éblouissement quand,

Fac-similé de l'écriture martienne de Mlle Smith.



FAC-SIMILÉ D'UN TEXTE EN CARACTÈRES MARTIENS, ÉCRIT AU CRAYON, EN 1897, PAR MLLE SMITH.

L'une des particularités les plus curieuses du cas de Mlle Smith est qu'elle parle et écrit couramment une langue qu'elle prétend être celle des habitants de Mars et qui a son alphabet, son vocabulaire, syntaxe. M. Flournoy, qui s'est livré à une étude approfondie de ce dialecte dont Mlle Smith donne traduction, n'a jamais trouvé Mlle Smith en contradiction avec elle-même : son langage ne varie plus que les descriptions qu'elle fait du prétendu pays martien.

habillée à la martienne, elle entra dans la vaste salle carrée, éclairée à chaque angle par une lampe formée de quatre globes, deux bleus et deux roses, et posée sur un petit bassin surmonté d'une corne d'abondance versant de l'eau.

Partout une profusion de plantes d'ornement et, au milieu de la salle, un bosquet autour duquel étaient disposées de petites tables à surface brillante comme du nickel.

Dans ce décor féerique se pressait une foule joyeuse, jeunes gens et jeunes filles, portant derrière la tête une coiffure en forme de papillons roses, bleus ou verts.

A un signal donné par Astané, tout le monde prit place aux tables, qu'on avait garnies de fleurs, et deux hommes habillés l'un de rose, l'autre de blanc, passèrent devant les tables et déposèrent devant chaque convive des assiettes carrées et des fourchettes sans manche. Puis on apporta d'étranges plats, des bâtons roses et blancs avec des fleurs plantées à chaque bout, d'un g exquis.

La fête se termina par des danses par des chants. Une chanson surtout a frappé Hélène par sa naïveté. La voici martien et en français :

I

Siké évaï diviné	Siké, sois heureux!
Zé niké crizi capri	Le petit oiseau noir
Né amé orié antéch	Est venu frapper hier
É ézé carimi	A ma fenêtre,
Ni ézi érié	Et mon âme
É nié pavinée	A été joyeuse;
Hed lé sadri	Il me chanta :
Dé zé vechir tiziné.	Tu le verras demain.

II

Matêmi misaïmé kà lé umez [essaté	Matemi, fleur qui me
Arvâ ti éziné udani	Soleil de mes songes, [vi
Amès tès uri	Viens ce soir,
Amès sandiné ten ti si	Viens longtemps pris de
Evaï divinée.	Sois heureux.

Nous voilà loin des spectacles qu'o sous les yeux les jeunes filles suisses.

VISIONS OU SOUVENIRS?

Telles sont les choses merveilleuses que, dans ses voyages, Hélène a vues sur la planète Mars. Elle les a contées avec la sincérité d'un témoin véridique. Notez que jamais elle ne s'est démentie, jamais elle ne s'est contredite. Chaque fois qu'elle entre ne état de crise, les descriptions qu'elle fait concordent avec celles de ses précédents voyages. Les mots, les tours, les constructions de la langue martienne se retrouvent identiques dans tous les spécimens qu'elle en rapporte. On a essayé de la troubler, de la mettre en opposition avec elle-même. On n'y a pas réussi.

Comment donc nous étonner que dans les cercles spirites on ait admis la réalité des voyages d'Hélène Smith sur la planète Mars, aussi bien que nous sommes convaincus de la réalité des voyages de Nansen au Pôle Nord ou de tel fameux explorateur en Afrique ou en Asie? Dans ce public spécial, on est convaincu que la vie sur la planète Mars existe telle qu'Hélène l'a vue, l'a décrite, l'a dessinée, et que les astronomes n'ont qu'à mettre au rancart leurs lunettes compliquées qui ne leur ont servi à rien. Il est enfin des personnes qui n'entreprendraient aucune affaire importante sans avoir au préalable consulté l'esprit Léopold par l'intermédiaire d'Hélène Smith.



UN DESSIN MÉDIANIMIQUE DE M. VICTORIEN SARDOU : LA MAISON DU PROPHÈTE ÉLIE SUR LA PLANÈTE JUPITER.

M. Sardou, l'académicien bien connu, assure qu'il lui est arrivé d'éprouver des sensations que nous pouvons rapprocher de celles de Mlle Smith. Seulement, c'est de la planète Jupiter que provenait sa vision. Bien éveillé, et s'abandonnant seulement à une force occulte qui guidait sa main, M. Sardou a tracé d'une façon presque automatique plusieurs dessins fantastiques, comme celui-ci.

Mais nous, qu'allons-nous penser de cette catégorie de phénomènes?

Étudions d'un peu près les visions d'Hélène. Ne nous semblera-t-il pas alors qu'elles sont moins « martiennes » qu'on ne serait d'abord tenté de le croire?

Ce qui a tant frappé Hélène : les robes chamarrées, les sandales à lanières, les maisons aux formes bizarres tenant du kiosque, du minaret, de la pagode, les lacs aux bords découpés s'avançant en minuscules

promontoires, tout cela n'a-t-il pas un faux air oriental, à la fois japonais, hindou et chinois, quelque chose de déjà vu et de fort bien connu?

Et la vie martienne, telle qu'Hélène la décrit, ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle de la Terre?

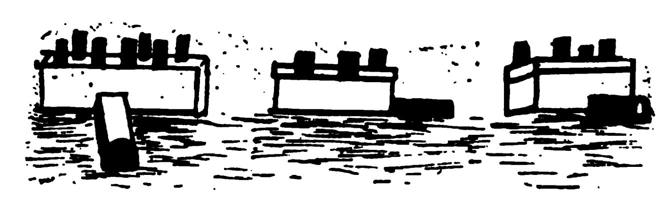
La langue martienne elle-même est-elle aussi éloignée du français que sa bizarrerie d'aspect semble l'indiquer? M. Flournoy, qui s'est donné la peine de faire une étude approfondie du martien d'Hélène Smith, a montré que cet alphabet possède le même nombre de lettres que l'alphabet français, que l'ordre des mots est absolument le même dans les deux langues, et que l'identité de construction des phrases se poursuit jusque dans les moindres détails.

Dès lors ne devient-il pas possible de reconstituer le mécanisme du phénomène? Voici un être à l'esprit mobile, impressionnable, névrosé. Telle est Hélène Smith. Nous savons que son père, de nationalité hongroise, avait un remarquable don des langues, que sa mère a présenté des troubles nerveux, qu'elle-même, de bonne heure, a été une visionnaire.

Enfant, elle aimait à rêvasser seule, immobile dans un fauteuil, et voyait alors toute sorte de choses : des lueurs roses, des paysages dorés, des lions fantastiques. Plus tard, elle entre en relations avec ce milieu spirite vers lequel sa mère s'était déjà sentie attirée. Il n'est question dans ce milieu que d'intuition, de télépathie, de dédoublement de l'âme, de corps fluides, de voyages sur les astres où habitent les esprits des morts qui s'appellent Alexandre le Grand, Napoléon, Beethoven, Victor Hugo. Quiconque connaît les cercles spirites sait qu'on s'y entretient volontiers des mondes inconnus. On s'y occupe beaucoup de Mars. L'idée entre dans l'esprit de la jeune fille, y fait son chemin et y détermine un travail qui consiste à évoquer chez Hélène le souvenir de ses lectures et les images qui l'avaient frappée et à les grouper en système sans aucun concours de sa volonté.

Ainsi expliqué, le phénomène perdrait son caractère surnaturel; mais d'ailleurs il garderait toute son étrangeté. Refuserons-nous d'admettre avec les adeptes du spiritisme qu'une puissance occulte ait transporté Hélène Smith dans un monde différent du nôtre? Croirons-nous plutôt, avec M. Flournoy, que tout s'est passé dans l'imagination d'Hélène, que le phénomène est tout intérieur et rentre dans la catégorie de ceux que nous rappelions au début de notre étude? En est-il moins surprenant? Les médecins peuvent lui trouver un nom : c'est une variété de somnambulisme, c'est un cas de « glossolalie ». Une fois dénommé, catalogué, classé, étiqueté, il conserve toute sa bizarrerie, tout son merveilleux.

Dans le domaine de la vie intérieure, où chacun de nous se croit le maître, puisque nous l'appelons *nous-mêmes*, tout un travail peut donc se faire, sans que nous le voulions et sans que nous en ayons conscience! Dans une même personne, deux personnes peuvent coexister, chacune ayant sa vie distincte! Telle est l'obscurité qui pèse encore sur ce monde de l'âme, sur ce monde mystérieux que chacun porte en soi, monde plus fermé que les contrées les plus lointaines, au seuil desquelles se sont arrêtés les plus hardis explorateurs.



UN MONDE MYSTÉRIEUX.

A plusieurs reprises, Mlle Smith eut d'autres visions se rapportant, selon elle, à une planète plus lointaine que Mars. Ce sont des maisons de ce monde mystérieux que représente ce dessin.



APRÈS L'ASSAUT DE CONSTANTINE : UNE POIGNÉE DE BRAVES. — DESSIN DU PRINCE DE JOINVILLE.
Le prince salue les quelques survivants d'une compagnie franche rentrant au corps après le combat.

Souverains Artistes et Amateurs Princiers

Les princes et les chefs d'État ont mis souvent un point d'honneur à se faire les protecteurs des lettres et des arts. Aimant à s'entourer de poètes, de peintres, de sculpteurs, s'étonnera-t-on qu'ils aient été parfois tentés de prendre eux-mêmes la plume ou le pinceau? A travers les œuvres, ou les ébauches, auxquelles les amateurs princiers n'attachent le plus souvent d'autre importance que celle d'un agréable passe-temps, ce qui est pour nous curieux c'est de deviner un peu du caractère, de l'imagination et des rêves des personnages sur qui se fixe l'attention publique.

O O O

OUVRIR à l'imagination le monde enchanté des rêves, délasser l'esprit fatigué, lui rendre par le bienfait d'une heureuse diversion une agilité nouvelle, tel est le service que nous rendent la littérature et les arts. Nous leur devons des joies incomparables, et, de tout temps, les hommes qui ont eu à porter le poids de graves intérêts ont dit la douceur qu'ils trouvaient à réserver pour les lettres, pour la peinture, pour la musique, quelques instants où ils oubliaient le souci des affaires. Princes et souverains ont plus que personne besoin de ce genre de délassements. Car si le proverbe dit encore « heureux comme un roi », nul n'ignore que le métier de roi est un rude métier. Placés au point où vient aboutir la fiévreuse activité des peuples modernes, les souverains sont aux prises avec les plus redoutables problèmes. N'est-il pas juste qu'ils cherchent parfois à y échapper par des distractions qui élèvent et rassérènent l'esprit? Le temps n'est plus où les gens de qualité tiraient vanité de leur ignorance. Ce que nous savons de l'éducation des princes d'aujourd'hui nous montre qu'on a compris la nécessité de les faire participer à la plus haute culture. Depuis bientôt un siècle, la diffusion des goûts artistiques et littéraires dans les familles régnantes est très sensible.

Jamais à aucune autre époque le nombre ne fut aussi considérable des souverains et princes que séduit et attire l'art sous toutes ses formes. Dans la plupart des cours européennes, et parfois jusque sur le trône, on rencontre des littérateurs, des poètes, des peintres, des musiciens.

Mais comment découvrir ces talents augustes ou ces promesses de talent? Sauf quelques exceptions retentissantes, les princes n'aiment guère à mettre leurs sujets au courant de leur vie privée et à laisser violer les secrets



Portrait de la marquise de Pompadour, dessiné par elle-même à sa dix-huitième leçon. -- Le quatrain qu'on voit au bas du tableau fut composé par Voltaire et écrit de sa main.

Appartient à M. le duc d'Albufera.)

de leur intimité. Un esprit de louable charité en a parfois déterminés à sacrifier leurs sentiments de réserve et de modestie. Les expositions et les loteries organisées dans un but secourable ont souvent révélé l'existence de tableaux signés d'un nom princier et dont les auteurs ont voulu s'associer à une bonne action.

Mais, quels que soient les moyens qui nous permettent de recueillir des renseignements, il ne faut pas songer à donner une liste exacte et complète des « amateurs » couronnés. Dans les siècles passés, les omissions sont faciles à commettre et les recherches malaisées; à l'égard des contemporains, la tâche est plus délicate encore, puisqu'il faut, à la fois, vaincre des répugnances respectables et ménager des amours-propres légitimes.

De précieuses bonnes volontés ont aidé les *Lectures pour Tous* dans leurs investigations : qu'elles reçoivent ici l'hommage et les remerciements qui leur sont dus, et puissent les « artistes » encore vivants dont les œuvres seront reproduites ou citées, comme aussi bien ceux que nous aurions omis, excuser les indiscrétions, les erreurs et les lacunes.

En France, nous avons le goût, le sentiment inné de l'art. C'est une tradition de notre race. N'est-il pas naturel que les souverains et princes français en aient, eux aussi, subi l'influence?

Louis XIII était musicien; Richelieu faisait des tragédies dont il donnait le plan à ceux qu'on appelait « les cinq auteurs » et dont Corneille faisait partie; Louis XIV s'essayait de temps en temps à rimer, et ses essais n'étaient pas toujours des plus heureux, si l'on en croit l'anecdote suivante. Un jour, le roi ayant composé un quatrain le soumit à Boileau, sans lui dire quel en était l'auteur. « A parler franc, ces vers sont détestables, » répondit le grand critique. L'histoire ajoute que Louis XIV ne lui garda nullement rancune de sa brutale franchise.

Au siècle dernier, on trouverait des exemples intéressants à rappeler. Sans songer à mettre dans cette catégorie la marquise de Pompadour, dont l'un des premiers dessins fut célébré par un quatrain de Voltaire, ni même Louis XVI, le roi serrurier, on peut citer Marie-Antoinette, qui peignit sur des boutons des vues des monuments de Paris. Mais c'est au cours de ce siècle surtout que les loisirs de la vie de cour ou les caprices des révolutions ont donné l'essor à des talents princiers.

Nierait-on, sans commettre une erreur, que Napoléon Ier, ainsi que le prouve sa *Correspondance*, eût été un grand littérateur, si la guerre ne l'eût absorbé tout entier?

Faut-il rappeler la reine Hortense, dont les fleurs et les portraits à l'aquarelle ont été appréciés? Peut-on oublier que Napoléon III chercha, en écrivant l'*Histoire de Jules César*, à s'affranchir d'une besogne politique souvent fastidieuse pour son esprit de rêveur couronné?

Les croquis militaires et les dessins pittoresques des types immortels des armées de son grand ancêtre n'ont-ils pas été les plaisirs favoris du prince impérial? Ainsi par le crayon ou la plume il révélait la vocation héréditaire dont il fut à vingt-trois ans victime au Zoulouland sous l'uniforme anglais. De nos jours enfin la fille du roi Jérôme, la princesse Mathilde, est une aquarelliste de mérite. Ceux qui l'approchent apprécient en elle une remarquable intelligence éprise de tout ce qui est beau.

Mais les Napoléons ne sont pas les seuls princes français que distinguent leur culture ou leurs goûts : les d'Orléans ne leur cèdent en rien sur ce point et ils peuvent même revendiquer la place d'honneur pour un des leurs, le duc d'Aumale.

Si par les services qu'il a rendus à la France le duc d'Aumale s'est fait dans l'histoire générale de son pays une place large et glorieuse, il faut encore rappeler le rôle brillant qu'il a joué, cinquante années durant, dans la littérature et dans les arts.



LE PRINCE DE JOINVILLE DESSINATEUR. — APRÈS LA TEMPÊTE.

La frégate que commandait le prince de Joinville en 18.41, « la Belle Poule », essuya une terrible tempête et faillit heurter un autre navire de guerre, « le Cassard ». Tel est l'épisode que nous retrace ce curieux dessin extrait du volume « Vieux Souvenirs », par le Prince de Joinville. (Calmann Lévy, éditeur.)

C'est à la suite de la Révolution de 1848 et de l'exil qui en résulta pour la famille de l'ex-roi des Français que le soldat dont l'épée était brisée se détermina à travailler et à écrire. Dans la bibliothèque de ce pavillon de Twickenham qu'il devait habiter vingt-trois ans, le duc d'Aumale s'attacha désormais à réunir, pour s'en imprégner l'esprit, les œuvres de toutes les gloires de l'intelligence française. La guerre de Crimée et le chagrin qu'il éprouva de voir combattre sans lui ses anciennes troupes d'Algérie, décidèrent de sa vocation : le général, malgré lui inactif, se fit historien. Ses *Zouaves et Chasseurs à pied* révélèrent un beau talent d'écrivain et préludèrent à l'ouvrage considérable que devait être l'*Histoire des Princes de Condé*.

C'est à Chantilly, où il passa ses dernières années, que le duc d'Aumale termina, en 1894, après quarante-cinq ans de recherches, son grand travail historique. Aussi bien est-ce dans le cadre merveilleux de cette demeure riche de souvenirs qu'il faut évoquer la figure du prince. Passionné pour tout ce qui rappelait à la fois la grandeur de sa famille et celle de son pays, le duc d'Aumale avait fait avec amour réédifier sur les plans primitifs l'antique château des Condé. Il y accumulait les chefs-d'œuvre d'art, dont il

voulait faire après sa mort un cadeau vraiment royal à la France. Il y appelait savants, écrivains, artistes, et groupait autour de lui dans une sorte de cour lettrée comme au temps de la Renaissance, tout ce qui se distinguait par la valeur personnelle autant que par la noblesse ou par le rang. Il se plaisait à faire à ses visiteurs les honneurs de son musée. C'étaient des promenades inoubliables à travers les hautes galeries où le prince, marchant lentement, appuyé sur sa canne, s'arrêtait tantôt devant une toile de maître, tantôt devant un bibelot rare, en expliquait la valeur, et, se laissant aller aux souvenirs qui lui revenaient en foule, se livrait à une de ces causeries à bâtons rompus où sa verve primesautière, sa cordialité toute soldatesque, sa fantaisie brillante, les ressources de sa haute intelligence, faisaient merveille. Toute une époque, à jamais disparue, revivait autour de la figure si vraiment française de ce prince soldat et artiste.



PORTRAITS À LA PLUME DE SES DEUX FRÈRES, PAR LE DUC D'ORLÉANS, PLUS TARD LOUIS-PHILIPPE.
(Appartient à Mme la comtesse G. de Clermont-Tonnerre.)

A côté des œuvres du duc d'Aumale, il faut au moins citer le *Journal* de Louis-Philippe, puis les *Souvenirs* du prince de Joinville, ornés par leur auteur d'illustrations pittoresques ou spirituelles, et qui dénotent un esprit vif et primesautier. Comme un autre de ses fils, le duc de Nemours, dont les aquarelles militaires ont été l'une des curiosités de la section militaire rétrospective de l'Exposition, Louis-Philippe se plaisait encore à dessiner; trois portraits, notamment, le sien propre et celui de ses deux frères, le comte de Beaujolais et le duc de Montpensier, qu'il exécuta à la plume, en 1805, à Twickenham, ont la valeur d'un document historique.

ŤŤŤ

Deux impératrices, un roi de Prusse célèbre et un empereur omniscient, assurent à l'Allemagne une place honorable dans la galerie des souverains artistes.

Frédéric II est au nombre des grands écrivains politiques. Son « *Anti-Machiavel* », et l' « *Essai sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des Souverains* » sont des œuvres d'une haute valeur, qu'on ne saurait considérer comme un pur délassement de l'esprit. La poésie, au contraire, n'était qu'une distraction pour le roi de Prusse. Il composait des vers français franchement détestables que Voltaire était chargé de lui remettre sur pieds.

Frédéric II possédait un tempérament vraiment musical, et les études sérieuses qu'il avait faites avec l'organiste Heyn, et plus tard avec le compositeur Graun, avaient contribué à développer ces dispositions naturelles. Dès l'âge de vingt-trois ans, il se livrait à la composition, collaborant à des opéras de son maître, *Demofoonte* et *Antaserse*; mais le fonds de son œuvre est constitué par 4 concertos et 121 sonates. « Cela n'est-il pas honnête pour un roi, pauvre musicien? » disait-il lui-même. Son bonheur était d'exécuter ses propres morceaux sur la flûte, instrument dont il jouait à merveille; mais il n'admettait que rarement les étrangers à ses célèbres petits concerts du château de Sans-Souci. Dédaigneux de l'opinion du vulgaire, il n'a jamais consenti de son vivant à ce qu'on imprimât sa musique, et ses partitions autographes conservées au château de la

ville de Potsdam et au musée Hohenzollern de Berlin n'ont été réunies et publiées dans leur intégralité qu'au cours de ce siècle.



« Elle et lui ». Étude d'oiseaux, d'après une aquarelle peinte en 1867 par la princesse Waldemar de Danemark.

(Appartient à Mme J. Raindre.)

L'empereur Guillaume II, nouveau Protée, apparaît à chaque moment sous un autre aspect, tour à tour orateur, prédicateur, dessinateur, musicien, poète, dramaturge, architecte et ingénieur. Quelques-unes des œuvres du dessinateur, deux notamment, ont suscité de nombreux commentaires. La plus répandue est « le Péril Jaune » où, par une sorte de pressentiment curieux, l'Empereur a représenté, il y a cinq ans déjà, l'Allemagne invitant les nations de l'Europe à s'unir pour défendre les intérêts de la civilisation. L'autre allégorie, qui semble la contre-partie du péril jaune, symbolise le « péril social », ou plutôt la protection des arts de la paix par le « Michel allemand » contre des monstres grimaçants. A vrai dire, si la conception de ces dessins appartient à Guillaume II, un artiste de profession, le professeur Knackfuss, s'est chargé de les exécuter en faisant usage des esquisses impériales. Divers peintres militaires et même de simples brosseurs de décors travaillant pour les théâtres royaux ont, de même, à diverses reprises, reçu des inspirations et des projets de leur souverain.



Un caporal d'infanterie de ligne en 1833.
Croquis à l'aquarelle d'après nature, fait à l'âge de 18 ans par S. A. R. Mgr le duc de Nemours.
(Appartient à S. A. R. Mgr le duc d'Alençon.)

L'hymne à Aegir, dont l'Empereur a composé aussi le poème, est l'œuvre musicale la plus célèbre de Sa Majesté. Mais Guillaume II a une façon toute personnelle de composer : il siffle le motif qui lui vient à l'esprit et un de ses aides de camp, musicien consommé, est chargé de retrouver l'air sur le piano, de l'harmoniser et de l'écrire. Comme dramaturge, l'Empereur prend également des collaborateurs à qui la tâche incombe d'exécuter ses conceptions et de les mettre en scène. Architecte, il a dessiné le plan d'une tour de l'église protestante de Jérusalem ; ingénieur, il a inventé un système de fermeture des portes mettant en communication les cloisons étanches d'un navire, et il l'a fait appliquer sur son yacht, le *Hohenzollern*.

La famille des Habsbourg, si nombreuse qu'elle soit, semble plutôt réfractaire à la pratique des arts et de la littérature, à l'exception de trois de ses membres.

L'archiduchesse Marie-Valérie, fille de François-Joseph, écrit volontiers de petites pièces de vers qu'elle se plaît parfois à encadrer d'une aquarelle. La duchesse d'Orléans a continué depuis son mariage à composer des valses pour les tziganes, et deux de ses morceaux sont appréciés des amateurs de ce genre de musique : *Après la*



UN GRENADIER DU PREMIER EMPIRE, PAR LE PRINCE IMPÉRIAL, FILS DE NAPOLÉON III.
(Appartient à M. le baron P. de Bourgoing.)

pluie, le soleil et *l'Hymne royal des honveds.*

Sans la comtesse de Flandre, née princesse de Hohenzollern, et la princesse Waldemar, la Belgique et le Danemark ne posséderaient parmi leurs princes ou princesses aucun tempérament artistique. La comtesse de Flandre, qui peint et dessine, fait également des eaux-fortes, et les sites riants de la Côte d'Azur aussi bien que les paysages plus sévères des Ardennes lui ont inspiré quelques jolies études. Quant à la princesse Marie d'Orléans, devenue par mariage princesse Waldemar de Danemark, elle ne néglige pas à Copenhague sa distraction favorite, l'aquarelle. Douée d'une extrême facilité, elle aime à peindre surtout les fleurs, les fruits, les oiseaux et les chiens, et par la fraîcheur de leur coloris, l'ingénieuse disposition du modèle ou du sujet, ses petits tableaux trouvent des admirateurs. Le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est qu'on en vend des contrefaçons.

Ce goût des natures mortes et des fleurs qu'éprouve la princesse Marie est partagé par sa belle-sœur la princesse de Galles, dont le panier de fruits et le bouquet de clématites signés « Alix » étaient récemment encore remarqués à Londres dans une exposition de bienfaisance.

S. M. la reine Marguerite, veuve d'Humbert Ier, apprécie la littérature et les arts. Elle se livre à la peinture et a composé en italien de charmantes poésies. Quoi de plus gracieux par exemple et de plus délicat que sa *Prière à la Vierge des neiges,* dans laquelle, invoquant la miséricorde divine pour les montagnards perdus dans les neiges éternelles, elle s'écrie : « O Sainte Vierge, recherchez toutes les bonnes actions de leur vie, retrouvez toutes les idées généreuses qu'ils avaient dans le cœur et répandez-les comme des fleurs odorantes de la montagne devant le trône de Dieu pour que ces âmes en parvenant devant le Maître soient accueillies par son infinie miséricorde et que la lumière qui dore les hauts sommets, émanation de l'éternelle lumière céleste, les entoure à jamais de sa paix glorieuse. »

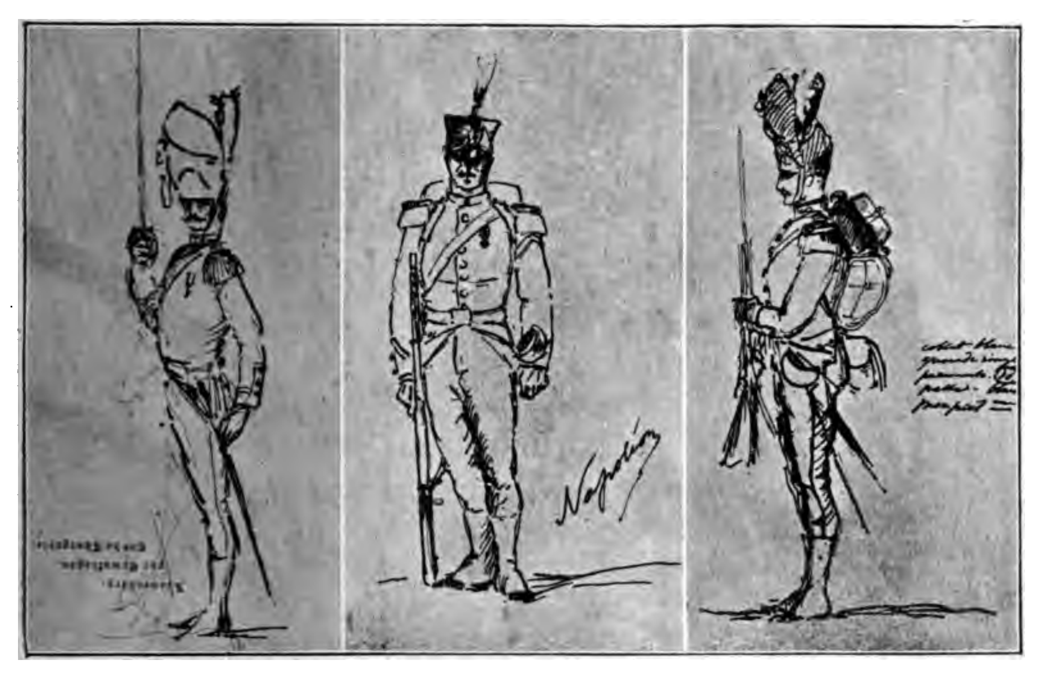
Victor-Emmanuel III, le nouveau souverain de l'Italie, épris des sciences plutôt que des lettres, a une passion, la photographie. La reine Hélène, sa femme, musicienne et aquarelliste distinguée, dessine également bien à la plume et au crayon. Elle a, dit-on, publié dans une revue russe, *Nadalia,* sous le pseudonyme de « Farfalla azzurra », des vers français et serbes, mais, aussi modeste qu'elle est bonne, elle a souvent protesté contre les éloges que ses goûts et ses talents lui ont valus, dans sa nouvelle patrie.

S. M. Très Fidèle Don Carlos Ier, roi de Portugal, a obtenu une médaille d'argent de 2e classe à l'Exposition universelle, pour le pastel représentant « la levée d'une madrague » qu'il a envoyé au palais des Beaux-Arts en qualité d'artiste portugais. Il est donc plus qu'un simple amateur.

Sa femme, la reine Amélie, fille du comte de Paris, dessine avec grâce et peint à l'aquarelle des fleurs d'après nature. Mais son plaisir est surtout de reproduire son château de la Pena, ou des motifs d'architecture de cet édifice original de style mauresque et manuélique qui est pittoresquement juché, à Cintra, sur le sommet d'une montagne couverte d'une magnifique végétation. La beauté du site, la vue merveilleuse sur la mer, sur la campagne et sur les collines rocheuses et escarpées couronnées de vieilles ruines maures, fait de cette résidence un séjour enchanteur.

Lorsque l'hiver et son cortège d'obliga-

tions rappellent la cour à Lisbonne, la reine ne renonce pas complètement à ses passe-temps artistiques, mais sa bonté et sa charité la contraignent parfois à les négliger. Nulle ne sait, en effet, être plus délicatement et courageusement bienfaisante et secourable. Elle visite elle-même, sans apparat, les pauvres chez eux, et trois fois par semaine elle vient au dispensaire d'enfants qu'elle a créé, pour assister aux opérations et encourager les petits malades par sa présence. L'intérêt qu'elle porte aux progrès de l'hygiène publique et son souci constant d'en assurer les bienfaits à ses sujets ont même donné naissance à la légende que la reine s'occupe de médecine et qu'elle a conquis, par des examens, le grade de docteur. Il n'en est rien ; mais telle est la force de l'erreur que Sa Majesté est et restera médecin malgré elle et en dépit de la réalité.



Croquis militaires, par le Prince Impérial, fils de Napoléon III.
(Appartient à M. le baron P. de Bourgoing.)

Le pseudonyme de Carmen Sylva, trahi depuis fort longtemps, est celui de S. M. Élisabeth, reine de Roumanie, qui jouit dans la littérature contemporaine d'une très réelle notoriété.

Carmen Sylva appartient à une famille où l'art et les lettres furent toujours en honneur. Son aïeule, la princesse de Wied, était poète ; son grand-père avait un frère peintre ; son père, le prince Hermann de Wied, a écrit des livres de philosophie. L'éducation qui lui a été donnée et sa vie pendant sa jeunesse ont profondément marqué son esprit de leur empreinte et leur influence se retrouve dans ses ouvrages.

Élisabeth de Wied a reçu une instruction très complète, étudiant à fond les langues mortes comme les langues vivantes. La maladie d'un de ses frères ayant rendu nécessaire pour lui une existence de plein air, la jeune princesse a passé de longues années avec sa famille, dans une métairie, menant la vie d'une fermière, presque d'une paysanne. Elle a pris là le goût des champs, de la nature et des occupations rustiques, et il lui suffit de rappeler les souvenirs de son enfance pour trouver dans ses descriptions champêtres des accents vrais et charmants. Les voyages qu'elle a faits plus tard, à travers l'Europe, avec sa tante, la grande-duchesse Hélène de Russie, des lectures bien choisies et heureuses, ont achevé le développement d'un esprit admirablement doué et lui ont donné une rare vigueur de réflexion.

Un douloureux événement a révélé une des faces du talent de la reine de Roumanie. Jusqu'à la mort de sa petite fille, restée à



Les passe-temps artistiques d'une souveraine. — Vue du château royal de la Pena, d'après une aquarelle de S. M. Amélie, reine de Portugal.
(Appartient à Mme Allizé.)

son vif chagrin son unique enfant, on ignorait que Sa Majesté fût poète : le déchirement de son cœur de mère a révélé son secret.

Carmen Sylva est aujourd'hui une femme de cinquante-sept ans dont les cheveux blancs auréolent le visage fin, dont les yeux bleus, aux sourcils finement arqués sont d'une mobilité extrême. Grande, bien faite, encore intrépide marcheuse, elle porte volontiers, autant pour encourager l'industrie nationale que par attachement à sa patrie d'adoption, le costume roumain, c'est-à-dire une robe brodée, pailletée, ornée de sequins, et un long voile blanc qui retombe en plis gracieux jusque sur les épaules. La résidence favorite d'Élisabeth est le site pittoresque de Sinaïa, non loin de Bucarest, où les âpres splendeurs de la Suisse se mêlent à une sorte de réminiscence des régions du Rhin et de la Wied. Dans ce paysage sévère et charmant, le roi Charles et la reine aiment à prolonger leur séjour. Non loin du château aux allures romantiques qu'ils y ont fait bâtir, Elisabeth s'est arrangé dans un rendez-vous de chasse une mansarde artistique où elle vient peindre des miniatures, dessiner, et surtout penser et écrire. De là se sont envolés les poèmes comme *Jehovah*, les gracieuses nouvelles comme *le Hêtre rouge*, *le Pic aux regrets*, les *Contes du Pélesh*, des romans, et enfin les *Pensées d'une Reine* écrites en français et non plus en allemand comme les autres œuvres. Ce livre, plein d'effusions touchantes, dévoile l'âme d'une femme obligée par devoir à contenir ses sentiments, mais qui se dédommage dans la solitude. Un charme mélancolique, triste parfois, s'en dégage, comme celui de cette pensée : « Une maison sans enfant est comme une cloche sans battant ; le son qui dort serait bien beau s'il y avait quelqu'un pour le réveiller. »

La Reine de Roumanie a fait aussi représenter à Vienne un drame, *Maître Manuel*, qui a recueilli d'unanimes applaudissements.

Deux poètes parmi les grands de la Terre méritent encore d'être mentionnés. C'est d'abord Constantin Romanov, le traducteur d'*Hamlet* en langue russe, auteur dramatique à ses heures et dont le nom de plume déguise



Un souvenir de San Remo.
Eau-forte de S. A. R. Mme la comtesse de Flandre.
(Appartient à M. Herbette.)



UN DESSIN DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE : « LE PÉRIL JAUNE ». — DANS CE DESSIN, QUI DATE DE CINQ ANS, GUILLAUME II A REPRÉSENTÉ L'ALLEMAGNE INVITANT LES NATIONS À S'UNIR POUR DÉFENDRE LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION.

volontairement mal le grand duc Constantin, cousin de Nicolas II. C'est ensuite Oscar II, roi de Suède et de Norvège, à qui Paris souhaitait si cordialement la bienvenue il y a

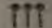


UN COUPLE DE SOUVERAINS ARTISTES. — COMME LA REINE AMÉLIE, SA FEMME, S. M. CARLOS, ROI DE PORTUGAL, S'OCCUPE DE PEINTURE. L'AQUARELLE QUE NOUS REPRODUISONS CI-DESSUS REPRÉSENTE UNE ÉTUDE DE « JEUNE PORTUGAISE ».

(Appartient à Mme la comtesse Greffülhe.)

quelques mois et dont les œuvres écrites en suédois et traduites en allemand sont appréciées des connaisseurs.

Nous avons, pour terminer sur son grand nom notre revue des princes littérateurs, réservé un poète encore mais cette fois un poète latin. Les odes latines de Sa Sainteté Léon XIII, qui pour être comprises et goûtées exigent une rare culture intellectuelle, sont l'unique plaisir que s'accorde le chef de la chrétienté, absorbé par les soucis du gouvernement spirituel de plus de 230 millions d'individus. Depuis l'âge de douze ans, le Saint-Père n'a cessé de développer ses dons naturels par un commerce constant avec Horace, Properce et Virgile, son maître préféré, et ses poèmes, inspirés par les sujets les plus variés, par exemple le triomphe de l'Église, Jeanne d'Arc, l'Électricité, sont remarquables par une pureté de forme qui émerveille les humanistes de tous les pays.



Il est impossible de prétendre que tous les personnages dont la qualité d'artiste ou de littérateur vient d'être ainsi rappelée ou révélée possèdent un talent égal et que leurs œuvres aient le même mérite.

L'affirmer désobligerait les uns, sans pour cela flatter les autres. Il y aurait donc des distinctions, parfois des réserves à faire. Mais à quoi bon ? Il ne s'agit pas ici de porter des jugements ni de décerner des grands prix ou des médailles comme fait un jury d'exposition. En dehors du manque de convenance qu'il y aurait à distribuer le blâme ou l'éloge à des personnes augustes aujourd'hui disparues ou qui pourraient déjà songer à se plaindre d'une publicité qu'elles n'ont pas recherchée, on risquerait de se laisser entraîner à des comparaisons inutiles ou fâcheuses entre des œuvres d'un caractère trop divers. Contentons-nous donc d'obéir aux suggestions d'une sage prudence : « Honni soit qui mal y pense ! »

○ ○ ○



« ADIEU, MÈRE HOLF ! » DIS-JE, ET J'ALLAIS M'ÉLOIGNER AVEC JAMES, QUAND LE BRUIT D'UN ÉCLAT DE RIRE PARTANT DE L'INTÉRIEUR DE LA MAISON ME FIT TRESSAILLIR.

SERVICE DE LA REINE

TROISIÈME PARTIE

LE MESSAGE DE SIMON LE GARDE-CHASSE.

Je reçus le télégramme du connétable chez moi, à Strelsau, vers une heure. Inutile d'ajouter que je me préparai aussitôt à obéir à son appel. James, le domestique de M. Rassendyll, ayant été informé du message, fut près de moi avec le livret des trains de Strelsau à Zenda, sans que je lui eusse donné aucun ordre. J'avais causé avec lui pendant notre voyage et découvert qu'il avait été au service de lord Topham, ancien ambassadeur d'Angleterre à la cour de Ruritanie. Jusqu'où il était admis dans les secrets de son maître actuel, je l'ignorais; mais sa connaissance du pays et de la ville me le rendait très utile. Nous apprîmes, à notre grand ennui, qu'il n'y avait pas de train avant quatre heures, et encore c'était un train omnibus; nous ne pouvions donc arriver au château qu'après six heures. Ce n'était pas précisément une heure bien tardive, mais j'avais hâte d'être sur le lieu de l'action aussitôt que possible.

« Vous feriez peut-être bien de voir si vous pouvez obtenir un train spécial, monsieur le comte, suggéra James. Si vous le voulez, j'irai à la station et j'arrangerai cela. »

Je consentis. Étant au service du roi, je pouvais demander un train spécial sans exciter de surprise. James sortit et, un quart d'heure après, je montai en voiture pour me faire conduire à la gare. Au moment où les chevaux allaient partir, le maître d'hôtel s'approcha de moi et me dit :

« Pardon, Monseigneur, mais Bauer n'est pas revenu avec Votre Seigneurie : doit-il revenir ?

SOMMAIRE DES DEUX PREMIÈRES PARTIES. — *Naguère le royaume de Ruritanie fut le théâtre d'événements mystérieux. A la suite de l'enlèvement du roi Rodolphe V, un jeune lord anglais, Rassendyll, son parent et son sosie, fut couronné à sa place. Pendant ses quelques jours de royauté, Rassendyll s'éprit pour la princesse Flavie, fiancée du roi, d'un amour tout idéal et que celle-ci partageait.*

Depuis que Rassendyll a quitté la Ruritanie, Flavie n'a cessé de penser à lui. Souvent en désaccord avec le roi qu'elle n'a épousé que par devoir, elle veut savoir si Rassendyll l'aime encore. Elle lui écrit donc et un officier dévoué, Fritz de Tarlenheim, se charge de porter la lettre. Mais il est victime d'un guet-apens à la faveur duquel un traître, Rupert de Hentzau, exilé de Ruritanie à la suite de ses crimes, parvient à s'emparer de la lettre. Blessé, Fritz est recueilli par des voituriers et conduit à Wintenberg,

— Non, répondis-je. Bauer a été grossièrement impertinent pendant le voyage et je l'ai renvoyé.

— On ne peut jamais se fier à ces étrangers, Monseigneur. Et le sac de Votre Seigneurie ?

— Comment ! il ne l'a pas renvoyé ? m'écriai-je. Je lui en avais pourtant donné l'ordre.

— Si Votre Seigneurie le désire, je peux m'adresser à la police. »

Je fis semblant de réfléchir à cette proposition.

« Attendez mon retour, dis-je enfin. Le sac peut revenir ; je n'ai pas de raisons pour suspecter l'honnêteté de ce garçon. »

Je pensais que mes rapports avec maître Bauer s'arrêteraient là. Il avait servi les projets de Rupert et disparaîtrait désormais de la scène. Peut-être Rupert eût-il préféré se dispenser de ses services, mais il avait peu de gens à qui se fier et cela l'obligeait à les employer plus d'une fois. Quoi qu'il en fût, il n'en avait pas encore fini avec Bauer et j'en eus bientôt la preuve. Ma maison est à environ deux milles de la station et nous avions à traverser une bonne partie de la vieille ville où les rues sont étroites et tortueuses, de sorte qu'on n'avance pas rapidement. Nous venions d'entrer dans la Königstrasse (je n'avais alors aucune raison d'attacher une importance particulière à cette localité) et nous attendions avec impatience qu'un lourd camion nous livrât passage, quand mon cocher, qui avait entendu la conversation du maître d'hôtel avec moi, se pencha de son siège, l'air tout surexcité.

« Monseigneur, cria-t-il, voilà Bauer, là, devant la boutique du boucher. »

Je me levai précipitamment ; l'homme me tournait le dos et se faufilait d'un pas vif et cauteleux à travers la foule. Je crois qu'il avait dû me voir et qu'il se dérobait aussi vite que possible. Je doutais encore, mais le cocher mit fin à mon hésitation en me disant :

« C'est Bauer, Monseigneur, c'est certainement Bauer. »

Je ne perdis pas de temps à réfléchir. Si je pouvais rattraper cet homme ou simplement voir où il allait, j'obtiendrais peut-être un renseignement important sur les faits et gestes de Rupert. Je sautai à bas de la voiture, priai le cocher de m'attendre et me mis aussitôt à la poursuite de mon ex-domestique.

Je commençais à gagner du terrain ; comme nous approchions du bout de la rue, en vue de la gare, une distance de vingt mètres à peine nous séparait. J'allais sans doute atteindre mon homme, lorsque tout à coup je donnai en plein dans un gros monsieur. Bauer venait d'en faire autant et le gros monsieur, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, s'était arrêté et suivait d'un regard surpris et indigné son premier assaillant. Le second choc augmenta considérablement sa colère. Furieux contre moi, il me barra la route. Lorsque je réussis à me dégager, Bauer avait disparu totalement. Je levai les yeux : j'étais en face du numéro 23, mais la porte en était fermée. J'avançai jusqu'au numéro 19. C'était une vieille maison à la façade sale et délabrée et l'air des plus suspects. Il y avait une boutique. A la fenêtre étaient étalées quelques provisions à bon marché, de ces choses dont on a entendu parler, mais qu'on n'a jamais mangées. La porte de la boutique était ouverte ; mais de Bauer il n'était pas question. Étouffant un juron échappé à mon exaspération, j'allais continuer mon chemin, quand une vieille femme parut à la fenêtre de la boutique et regarda de mon côté. J'étais juste en face d'elle. Je suis certain que la vieille femme

où il retrouve Rassendyll. Tous les deux devinent le but que poursuit Rupert : livrer au roi la lettre où la reine avoue son amour pour Rassendyll ; c'est son cousin, le comte de Rischenheim, qui remettra la lettre au souverain. A tout prix, il faut éviter que Rischenheim parle au roi. Les deux amis envoient au colonel Sapt, qui commande à la résidence royale de Zenda, un télégramme chiffré pour le prévenir des événements ; puis ils se concertent pour déjouer les diaboliques machinations de Rupert. Rassendyll ira à Zenda et mettra de nouveau à profit sa prodigieuse ressemblance avec Rodolphe V : il donnera audience à Rischenheim et recevra ainsi la lettre qui lui était adressée.

Presque coup sur coup, Sapt reçoit le télégramme de Rassendyll et un de Rischenheim qui annonce son arrivée pour le lendemain. Grande est la perplexité du colonel. La brusque apparition de Rassendyll qui, la nuit, franchit à la nage les fossés du château, le tire d'embarras. Au matin, avant le réveil du roi, Rischenheim est introduit auprès du faux roi Rassendyll. Mais un geste nerveux, l'extrême tension de ses traits, révèlent soudain à Rischenheim la supercherie. Trop tard ! Rassendyll, et Sapt le menacent de leur revolver ; vaincu, il livre la copie de la lettre, car Rupert a conservé l'original.

Mis en présence du vrai roi, Rischenheim est prévenu par Sapt qu'à la première tentative qu'il fera pour parler de sa mission, il lui brûlera la cervelle ; le comte garde donc le silence. Après cette entrevue, le roi s'absente pour une promenade ; Sapt et Rassendyll tiennent conseil. Rischenheim sera conduit en lieu sûr sous la garde du jeune lieutenant Bernenstein ; quant à Rupert, on lui tend un piège pour le forcer à livrer l'original de la lettre.

Rassendyll allait quitter Zenda et faisait ses adieux à la reine, quand le lieutenant Bernenstein arrive et annonce que Rischenheim, trompant sa surveillance, s'est enfui. Prêt à tous les sacrifices pour sauver l'honneur de la reine, Rassendyll va à Strelsau au-devant du danger, c'est-à-dire de Rupert et Rischenheim.

tressaillit légèrement et je crois que je fis de même, car je la connaissais et elle me connaissait. C'était la vieille mère Holf, dont l'un des fils Jean nous avait révélé le secret du cachot de Zenda, tandis que l'autre, celui qui s'appelait Max, était mort de la main de M. Rassendyll. Sa présence pouvait ne rien signifier du tout et pourtant elle me sembla établir instantanément un rapport entre la maison, le secret du passé et la crise du présent.

Elle se remit très vite et me fit une révérence.

« Ah ! mère Holf, lui dis-je, depuis quand avez-vous ouvert boutique à Strelsau ?

— Il y a environ six mois, Monseigneur, me répondit-elle, l'air calme et les poings sur les hanches. »

Je regardai les fenêtres. Toutes étaient fermées ainsi que les persiennes. La maison ne paraissait pas habitée.

« Vous avez une bonne maison, mère Holf, quoiqu'elle ait besoin d'une couche de peinture. Y vivez-vous toute seule avec votre fille ? »

(Je savais que Max était mort, que Jean se trouvait à l'étranger et je ne connaissais pas d'autres enfants à la vieille femme.)

« Pas toujours, me dit-elle ; je loue parfois des chambres à des hommes seuls. »

Je lançai une flèche au hasard :

« Alors l'homme qui est entré tout à l'heure n'était qu'un client ?

— J'aurais bien voulu qu'il me vînt un client, répondit-elle d'un air étonné, mais il n'est venu personne. »

Je la regardais bien en face : ses petits yeux continuaient de clignoter, sans trahir aucun trouble. Son gros corps barrait l'entrée. Je ne pouvais même pas voir à l'intérieur, et la fenêtre encombrée de pieds de porcs et autres « délicatesses », obstruait aussi complètement la vue. Si le renard était là, il était terré, et je ne pouvais pas le faire sortir.

A ce moment j'aperçus James qui s'approchait vivement. Il paraissait chercher ma voiture des yeux et s'impatienter de mon retard. Un instant après il m'aperçut :

« Monsieur le comte, me dit-il, votre train sera prêt dans cinq minutes ; s'il ne part pas alors, la ligne sera interrompue pendant une demi-heure. »

J'aperçus un léger sourire sur les lèvres de la vieille femme. J'étais certain d'être sur les traces de Bauer et peut-être d'un personnage plus important que Bauer. Mais mon premier devoir était d'obéir aux ordres donnés et de me rendre à Zenda.

En outre, je ne pouvais entrer de force en plein jour, sans causer un scandale qui aurait éveillé la curiosité de tout Zenda. Je ne savais même pas d'une manière certaine que Bauer fût dans la maison et ne pouvais porter des renseignements de valeur.

« Si Votre Seigneurie voulait avoir la bonté de me recommander, » reprit la vieille sorcière avec un petit ricanement.

J'étais désormais sûr qu'elle prenait part au complot. Il n'y avait rien à faire. James me pressait de gagner la gare.

Je me détournai. Mais juste à ce moment un rire sonore et gai retentit dans la maison. Je tressaillis, et violemment, cette fois. La vieille fronça le sourcil et ses lèvres se crispèrent un instant, mais elle redevint promptement maîtresse d'elle-même. Néanmoins je connaissais ce rire et elle dut deviner que je le connaissais. J'essayai aussitôt de paraître n'avoir rien entendu. Je lui adressai un petit signe de tête indifférent et dis à James de me suivre vers la station.

Arrivé là, je lui mis la main sur l'épaule en lui disant :

« Le comte de Hentzau est dans cette maison, James. »

Il me regarda sans étonnement. Il était aussi difficile de lui faire exprimer la surprise qu'au vieux Sapt lui-même.

« Vraiment, monsieur ? Resterai-je ici pour veiller ?

— Non ; venez avec moi. »

A vrai dire je pensais que le laisser seul à Strelsau pour veiller équivalait à signer son arrêt de mort et je reculai devant l'idée d'un tel sacrifice. Rodolphe ferait ce que bon lui semblerait, moi je n'osais pas. Nous gagnâmes donc le train.

J'arrivai à Zenda à trois heures et demie et au château avant quatre heures. Je laisse de côté les paroles pleines de grâce et de bonté que la reine m'adressa.

En la quittant, je volai chez Sapt ; je le trouvai en compagnie de Bernenstein et j'eus la satisfaction d'apprendre que ses propres renseignements confirmaient ceux que j'apportais sur Rupert. On me conta aussi tout ce qui s'était passé, le tour joué à Rischenheim et son évasion. Mais mon visage s'allongea lorsqu'on me dit que Rodolphe Rassendyll était parti seul pour Strelsau dans l'intention de mettre sa tête dans la gueule du lion à la Königstrasse.

Ils seront trois, dis-je : Rupert, Rischenheim et mon coquin de Bauer.

« Quant à Rupert, nous n'en sommes pas sûrs, me fit remarquer Sapt. Il sera là si Rischenheim arrive à temps pour lui dire la vérité. Mais il nous faut aussi nous tenir prêts à le recevoir ici et au rendez-vous de chasse. Eh bien ! Nous sommes prêts à le

recevoir n'importe où il sera; Rodolphe sera à Strelsau : nous irons, vous et moi, au rendez-vous de chasse, et Bernenstein sera ici, avec la reine.

— Un homme seulement ici? demandai-je.

— Oui, et un bon, répliqua le connétable en frappant sur l'épaule de Bernenstein. Nous ne serons pas absents plus de quatre heures, pendant lesquelles le roi sera dans son lit! Bernenstein n'aura qu'à refuser jusqu'à la mort de le laisser approcher avant notre retour. Vous pouvez bien vous charger de cela, n'est-ce pas, Bernenstein? »

Je suis naturellement prudent et disposé à voir le mauvais côté des choses, mais je ne pouvais imaginer de meilleures mesures à prendre contre l'attaque dont nous étions menacés. Toutefois, j'étais terriblement inquiet au sujet de M. Rassendyll.

« Le roi devra revenir bientôt, dit Sapt, en consultant sa vieille grosse montre d'argent. Dieu merci! il sera trop fatigué pour veiller longtemps. Nous serons libres vers neuf heures, Fritz. Je voudrais que le jeune Rupert vînt au rendez-vous de chasse. »

A cette pensée, le visage du colonel exprima un vif plaisir.

Six heures sonnèrent et le roi ne paraissait pas. Quelques instants après, la reine nous fit dire de la rejoindre sur la terrasse devant le château. Elle commandait la vue du chemin par lequel le roi reviendrait; nous y trouvâmes la reine qui l'arpentait fiévreusement, très inquiète de ce retard.

« Il est étrange qu'il ne revienne pas, » murmura-t-elle se faisant un abat-jour de sa main et sondant du regard les masses sombres de la forêt qui bornaient notre rue.

Si le retard du roi nous paraissait singulier à six heures, il le fut encore plus à sept et devint inexplicable à huit. Depuis longtemps nous avions cessé de plaisanter et maintenant nous gardions le silence. Sapt ne grondait plus. La reine, enveloppée dans ses fourrures, car il faisait très froid, s'asseyait quelquefois, mais la plupart du temps marchait avec impatience. Le soir était venu. Nous ne savions plus que faire, ni même si nous devions faire quelque chose. Sapt ne voulait pas avouer qu'il partageait nos pires craintes, mais son silence et son air sombre prouvaient qu'il était aussi troublé que nous. Pour ma part, à bout de patience, je m'écriai :

« Pour l'amour de Dieu! agissons. Voulez-vous que j'aille au-devant de lui?

— Ce serait chercher une aiguille dans une botte de foin, » dit Sapt, en haussant les épaules.

A ce moment, nous entendîmes un galop de chevaux sur la route et Bernenstein s'écria : « Les voilà! »

La reine s'arrêta et nous l'entourâmes. Les chevaux se rapprochaient. Nous distinguions les formes de trois hommes : c'étaient trois veneurs du roi; ils chantaient gaiement en chœur un air de chasse. Ceci nous soulagea; il n'y avait pas encore de catastrophe. Mais pourquoi le roi n'était-il pas avec eux? Sapt, élevant la voix, appela les veneurs qui s'étaient engagés dans l'avenue.

L'un d'eux, Simon, le garde en chef, resplendissant dans son uniforme vert et or, s'avança fièrement et s'inclina très bas devant la reine.

« Eh bien! Simon, où est le roi? demanda-t-elle, en essayant de sourire.

— Le roi, madame, m'a chargé d'un message pour Votre Majesté.

— Transmettez-le-moi, Simon.

— Madame, le roi a fait une belle chasse, car nous avons levé un sanglier à onze heures, et, après une longue poursuite, le roi lui a donné lui-même le coup de grâce. Il se faisait très tard....

— Il n'est pas moins tard maintenant, » grommela le colonel.

Simon jeta sur lui un regard craintif. Le connétable fronçait férocement les sourcils.

« Oui, le roi était très fatigué, n'est-ce pas, Simon? dit la reine pour l'encourager et le ramener en même temps à la question avec son tact de femme.

— Oui, madame, le roi était très fatigué, et comme le hasard voulut que le sanglier fût tué près du rendez-vous de chasse, le roi nous ordonna d'y porter notre butin et de revenir demain pour l'apprêter. Nous avons donc obéi et nous voici, c'est-à-dire, excepté mon frère Herbert qui est resté près du roi, sur l'ordre de Sa Majesté.

— Mais où est-il resté avec le roi? rugit Sapt.

— Mais au pavillon de chasse, connétable. Le roi y reste ce soir et reviendra demain à cheval, avec Herbert. »

Nous y étions enfin! Et la chose valait la peine d'être connue. Simon nous regarda l'un après l'autre et je compris aussitôt que nos visages devaient en dire trop long. Je pris donc sur moi de l'éloigner en lui disant :

« Merci, Simon, merci; nous comprenons. »

Quand nous fûmes seuls, il y eut un moment de silence, après quoi je

« Supposons que Rupert....

Le connétable m'interromp

rire bref.

« Sur ma vie! dit-il, cor



CHEF DES GARDE-CHASSE, S'AVANÇA ET S'INCLINA TRÈS BAS DEVANT LA REINE, QUI ATTENDAIT, ANXIEUSE, LE MESSAGE DONT IL ÉTAIT PORTEUR.

arrivent! Nous disons qu'il ira au pavillon et il y va! »

Je repris : « Si Rupert y va, si Rischenheim ne l'arrête pas en route. »

La reine se leva et tendant ses mains vers nous :

« Messieurs, ma lettre! » dit-elle.

Sapt ne perdit pas de temps :

« Bernenstein, vous restez ici comme il a été convenu; rien n'est changé. Des chevaux pour Fritz et pour moi, dans cinq minutes. »

Bernenstein s'élança comme une flèche de la terrasse vers les écuries.

« Rien n'est changé, madame, reprit Sapt, si ce n'est qu'il nous faut être là-bas avant Rupert. »

Je regardai ma montre; il était neuf heures vingt minutes. Le bavardage de Simon nous avait fait perdre un quart d'heure. J'ouvris les lèvres pour parler. Un regard de Sapt me fit comprendre qu'il devinait ce que j'allais dire et que je ferais mieux de me taire. Je gardai le silence.

« Arriverez-vous à temps? demanda la reine, les mains suppliantes et le regard plein d'angoisse.

— Assurément, madame, répondit Sapt en s'inclinant.

— Vous ne le laisserez pas approcher du roi?

— Certes non, dit Sapt avec un sourire.

— Du fond du cœur, messieurs, reprit-elle d'une voix tremblante, du fond du cœur....

— Voici les chevaux, » s'écria Sapt.

Il saisit la main de la reine, l'effleura de sa moustache grise. Je lui baisai la main à mon tour; puis nous montâmes à cheval, et l'on eût pu croire, au train dont nous nous dirigeâmes vers le pavillon de chasse, que le diable nous poursuivait.

Une seule fois je me retournai. La reine était encore sur la terrasse, et la haute stature du jeune Bernenstein se dressait auprès d'elle.

« Pourrons-nous arriver à temps? C'était ce que j'avais voulu dire tout à l'heure.

— Je ne le crois pas, mais par le Ciel! nous essayerons, » répondit le colonel Sapt.

Je compris alors pourquoi il ne m'avait pas laissé parler.

Tout à coup le pas d'un cheval au galop résonna derrière nous. Nous nous détournâmes précipitamment, redoutant quelque mauvaise rencontre. Le cheval se rapprochait vite, car son cavalier le montait sans paraître rien redouter.

« Il vaut mieux voir de quoi il s'agit, » dit le connétable en arrêtant son cheval.

Une seconde après, le cavalier inconnu était à nos côtés. Sapt laissa échapper un juron, moitié fâché, moitié joyeux.

« Comment, c'est vous, James! m'é criai-je.

— Oui, monsieur.

— Que diable voulez-vous? deman Sapt.

— Je suis venu pour me mettre au vice du comte de Tarlenheim, monsieur.

— Je ne vous ai pas donné d'ord James.

— Non, monsieur, mais M. Rassen m'a dit de ne pas vous quitter, si vous me renvoyiez pas. Alors je me suis hâté vous suivre.

— En avant! » s'écria Sapt, et no nous élançâmes dans la forêt.

L'HUMEUR DE BORIS LE CHIEN [D]E CHASSE

Maintenant que je vois les événeme à distance et que j'ai réuni tous les ren gnements, je remarque combien le has semble s'être complu à déjouer nos plans le plus habiles, à se moquer de notre finesse à nous conduire par des voies détournées une issue étrange, issue dont la destinée seule responsable, tandis que nous en som mes bien innocents. Si le roi n'était pas al au pavillon de chasse, les choses s'arran geaient suivant nos combinaisons; si Rischenheim avait réussi à prévenir Rupert de Hentzau, rien n'aurait été changé. Le sort en décida autrement. Le roi fatigué alla au pavillon et Rischenheim ne put prévenir son cousin. Il en fut pourtant bien près, car Rupert, comme son rire m'en informa, était dans la maison de la Königstrasse quand je partis de Strelsau et Rischenheim y arriva à quatre heures et demie.

Ayant pris le train à une petite station, il avait facilement dépassé M. Rassendyll, qui, n'osant pas montrer son visage, fut forcé de faire toute la route à cheval et de ne pénétrer dans la ville qu'à la nuit.

Mais Rischenheim ne s'était pas hasardé à envoyer un avertissement, car il savait que nous avions l'adresse et il ignorait quelles mesures nous avions pu prendre pour intercepter les dépêches. Il fut donc obligé d'apporter ses nouvelles lui-même et quand il arriva, son homme était parti. Par le fait, Rupert dut quitter la maison presque aussitôt après mon départ de la ville. Il avait résolu d'être exact au rendez-vous. Ses seuls ennemis n'étaient pas à Strelsau; il n'y avait pas de mandat d'amener contre lui et quoique sa complicité dans l'affaire de Michel le Noir



Dès les premières lignes, le front de Sapt se rembrunit : « Qu'allons-nous faire! s'écria-t-il, elle est allée le rejoindre! »

fût connue de tout le monde, il ne craignait pas d'être arrêté, grâce au secret qui le protégeait. En conséquence, il sortit de la maison, alla à la gare, prit son billet à destination de Hofbau pour le train de quatre heures et arriva vers cinq heures et demie. Il dut croiser le train par lequel voyageait Rischenheim. Celui-ci n'apprit son départ que par un employé du chemin de fer qui, ayant reconnu le comte de Hentzau, prit la liberté de complimenter Rischenheim sur le retour de son cousin.

Rischenheim ne répondit rien, mais se hâta, très agité, de se rendre à la maison de la Königstrasse, où la vieille mère Holf lui confirma la nouvelle. Il fut alors en proie à la plus vive anxiété. Son attachement pour Rupert lui inspirait le désir de le suivre et de partager les périls vers lesquels il courait. D'autre part, la prudence lui murmurait à l'oreille qu'il n'était pas engagé irrévocablement, que rien, jusque-là, ne démontrait ouvertement sa complicité avec Rupert et que nous qui connaissions la vérité, serions très satisfaits d'acheter son silence en lui accordant l'impunité. Ses craintes l'emportèrent et en homme irrésolu qu'il était il décida d'attendre à Strelsau le résultat de la rencontre au pavillon de chasse. Si l'on s'y débarrassait de Rupert, il avait quelque chose à nous offrir en échange de la paix; si son cousin s'échappait, il serait, lui, à la König-

strasse, prêt à seconder les nouveaux projets de l'aventurier aux abois. De toute façon sa vie était sauve et je me permets de penser que ceci avait quelque importance à ses yeux. Il avait pour excuse la blessure reçue de Bernenstein et qui le privait absolument de l'usage d'un bras. Eût-il suivi Rupert, il eût été pour le moment un allié fort inutile.

De tout cela nous ne savions rien en chevauchant par la forêt. Nous pouvions deviner, conjecturer, espérer ou craindre, mais nous n'avions la certitude que de deux choses : le départ de Rischenheim pour la capitale et la présence de Rupert dans cette ville à quatre heures. Les deux cousins pouvaient s'être rencontrés ou manqués. Nous devions agir comme s'ils s'étaient manqués et que Rupert fût allé à la rencontre du roi.

Sapt avait pris la tête de la colonne et, ferme en selle, il allait droit devant lui, n'épargnant ni lui-même ni sa bête. James et moi le suivions côte à côte. Nous galopions en silence, ne trouvant rien à nous dire. Tout à coup, Sapt arrêta son cheval, nous suivîmes son exemple. Le pavillon était à un quart de mille environ; tous trois nous mîmes pied à terre, et, ayant attaché nos montures à des arbres, nous avançâmes à pas rapides, mais silencieux. Il était convenu que Sapt entrerait le premier et prétendrait avoir été envoyé par la reine pour prendre soin du roi et veiller à ce qu'il pût revenir le lendemain sans fatigue nouvelle. Si Rupert était venu et reparti, l'attitude du roi le révélerait probablement. S'il n'était pas encore arrivé, James et moi ferions sentinelle au dehors pour lui barrer le passage.

Nous étions maintenant près du pavillon, à environ quarante mètres de l'entrée. Tout à coup Sapt se jeta par terre à plat ventre et murmura :

« Donnez-moi une allumette. »

James en alluma une et, la nuit étant calme, la lumière brilla aussitôt; elle nous montra les marques des pieds d'un cheval, toutes fraîches et s'éloignant du pavillon. Nous nous relevâmes et suivîmes les traces jusqu'à un arbre situé à vingt mètres de la porte. Là elles cessaient, mais au delà on voyait celles en double de deux pieds d'homme dans la terre molle et noire; un homme était allé de là à la maison et était revenu de la maison à l'arbre. A la droite de celui-ci, il y avait d'autres marques de sabots de cheval y conduisant, puis cessant. Un homme était arrivé par la droite, avait mis pied à terre, s'était rendu au pavillon à pied, était revenu à l'arbre pour remonter à cheval et s'éloigner par le sentier que nous venions de suivre.

« Ce peut être une autre personne, » dis-je, mais je crois que pas un de nous ne doutait que les traces ne fussent celles de Hentzau. Donc le roi avait la lettre, le mal était fait, nous arrivions trop tard!

Cependant nous n'hésitâmes pas. Le désastre accompli, il fallait y faire face. Le valet de chambre de M. Rassendyll et moi suivîmes le connétable jusqu'à quelques pieds de la porte. Là, Sapt, qui était en uniforme, fit jouer son épée dans le fourreau. James et moi jetâmes un regard sur nos revolvers. On ne voyait aucune lumière dans le pavillon; la porte était fermée, on n'entendait rien. Sapt frappa doucement de la main, rien ne répondit de l'intérieur; il saisit le bouton de la serrure, le tourna et la porte s'ouvrit; le corridor était sombre; personne ne se montrait.

« Restez ici comme il a été convenu, me dit tout bas le colonel. Donnez-moi les allumettes et j'entrerai. »

James lui tendit la boîte d'allumettes et il franchit le seuil. Nous le vîmes distinctement d'abord, puis, à la distance de deux ou trois mètres, sa forme devint vague; je n'entendis plus rien que ma propre respiration haletante. Mais, un instant après, il y eut un autre bruit léger, une exclamation étouffée, le bruit d'un faux pas, puis d'une épée frappant les dalles du corridor. Nous nous regardâmes; aucun mouvement dans la maison ne répondit à ce bruit; une allumette fut frottée sur la boîte; les pas de Sapt revinrent vers nous; une seconde après, il reparut à la porte.

« Que s'est-il passé? demandai-je.

— Je suis tombé, me répondit Sapt.

— Sur quoi?

— Venez voir. »

James et moi suivîmes le connétable dans le corridor.

Avant même que l'allumette fût allumée, je vis un corps sombre étendu en travers du corridor.

« Un homme mort! m'écriai-je aussitôt.

— Non, répliqua Sapt, frottant une allumette; un chien mort, Fritz. »

Une exclamation de surprise m'échappa comme je tombais sur mes genoux. A ce moment, Sapt murmura :

« Voici une lampe, » et il étendit la main vers une petite lampe à huile posée sur une encoignure; il la prit, l'alluma.

Sapt mit la main sur la tête
mal; il y avait un trou fait par
juste au milieu du front. De n
montrai à Sapt l'épaule gauche fi
une autre balle.



RUPERT, SON ARME FUMANTE À LA MAIN, REGARDA UN INSTANT LE ROI QUI GISAIT, MORTELLEMENT ATTEINT, SUR LE PARQUET.

« Et voyez! dit le connétable; tirez là-dessus. »

Je regardai où il avait posé sa main. Dans la gueule du chien était un morceau de drap gris et sur ce morceau, un bouton d'habit en corne.

Je tirai le morceau de drap.

« Vous ferez bien de mettre cela dans votre poche, me dit le connétable. Maintenant, venez! » Et tenant la lampe d'une main et son épée nue de l'autre, il enjamba le corps du lévrier et je le suivis.

Nous étions alors devant la porte de la chambre où Rodolphe Rassendyll avait soupé avec nous le jour de sa première arrivée en Ruritanie et d'où il était parti pour être couronné roi à Strelsau. Sur la droite était la chambre où le roi couchait, et plus loin, dans la même direction, la cuisine et les celliers. Les officiers de service couchaient de l'autre côté de la salle à manger.

« Je suppose qu'il vous faut faire une visite domiciliaire, » dit Sapt, et malgré son calme apparent, je perçus dans sa voix l'écho d'une surexcitation mal réprimée. A cet instant, nous entendîmes, venant du corridor à notre gauche, un sourd gémissement et un bruit semblable à celui que ferait un homme se traînant péniblement sur le parquet. Sapt tourna sa lampe dans cette direction et nous vîmes Herbert, le garde-forestier, pâle et les yeux dilatés, se soulevant par terre, sur ses deux mains, les jambes étendues derrière lui, et sa poitrine appuyée sur le sol.

« Qui est là? demanda-t-il d'une voix faible.

— Mais, mon garçon, vous nous connaissez bien, lui dit Sapt en s'approchant de lui. Que s'est-il donc passé ici? »

Le pauvre homme, très affaibli, avait, je crois, un peu de délire.

« J'ai mon compte, monsieur, murmura-t-il. Plus de chasse pour moi, monsieur. J'ai reçu le coup là, dans le ventre. Oh! mon Dieu! »

Sa tête retomba sur le parquet avec un bruit sourd.

Je courus à lui, le soulevai et, mettant un genou en terre, j'appuyai sa tête sur ma jambe.

« Dites-moi ce qui s'est passé, » ordonna Sapt d'une voix brève, tandis que je m'efforçais de placer le pauvre garçon de la manière la plus aisée possible.

Lentement et à mots entrecoupés, il commença son récit.

Le roi, après avoir mangé un léger souper, était rentré dans sa chambre et s'était jeté sur son lit, où le sommeil l'avait saisi tout habillé. Herbert s'occupait à divers détails du service, quand tout à coup il vit un homme à son côté. Étant depuis peu au service du roi, il ne connaissait pas l'étranger. Il était, dit-il, de taille moyenne, brun, beau, un vrai gentilhomme des pieds à la tête. Il portait une tunique de chasse et un revolver à sa ceinture. Une de ses mains était posée dessus; de l'autre il tenait une petite boite carrée.

« Dites au roi que je suis ici; il m'attend, » dit l'étranger.

Herbert, alarmé de l'apparition subite et silencieuse de l'inconnu, recula, se reprochant de n'avoir pas fermé la porte d'entrée. Il n'était pas armé, mais se sachant très fort, il se préparait à défendre son maître de son mieux. Rupert, car c'était lui, à n'en pas douter, rit légèrement et répéta :

« Mon garçon, il m'attend, allez m'annoncer. »

Herbert, impressionné par l'air impérieux de l'étranger, se dirigea vers la chambre du roi, mais à reculons, sans perdre de vue Rupert.

« Si le roi veut en savoir davantage, dites-lui que j'ai le paquet et la lettre, » ajouta Rupert.

Herbert s'inclina et passa dans la chambre à coucher. Le roi dormait. Quand Herbert l'éveilla, il parut ne rien savoir du paquet, de la lettre, ni de la visite attendue. Les craintes d'Herbert se réveillèrent. Il dit tout bas que l'étranger portait un revolver. Quels que fussent les défauts du roi (Dieu me garde de mal parler de celui pour qui le sort fut si dur!), il n'était pas lâche. Il sauta de son lit et, au même instant, le grand lévrier s'étira et vint à lui pour le caresser. Mais au bout d'un instant il sentit l'étranger, ses oreilles se dressèrent et il fit entendre un sourd grognement en regardant le visage de son maître. Alors Rupert, fatigué peut-être d'attendre, doutant peut-être que son message eût été bien transmis, parut à la porte.

Le roi n'était pas plus armé qu'Herbert; leurs armes de chasse étaient dans la pièce voisine et Rupert semblait barrer le chemin. J'ai dit que le roi était brave, mais je crois que la vue de Rupert l'impressionna en lui rappelant les tortures endurées dans son cachot, car il recula en s'écriant : « *Vous!* » Le lévrier, interprétant subtilement le mouvement de son maître, grogna avec colère.

« Vous m'attendiez, Sire? » demanda Rupert en saluant, mais avec un sourire.

Je suis sûr que l'alarme où il voyait le roi lui faisait plaisir. Inspirer la terreur le ravissait et il n'arrive pas tous les jours de faire peur à un roi surtout quand ce roi, est

un Elphsberg. C'était arrivé cependant, et arrivé déjà plus d'une fois à Rupert de Hentzau.

« Non, » balbutia le roi. Puis se remettant un peu, il dit avec colère : « Comment osez-vous venir ici ?

— Vous ne m'attendiez pas ? » s'écria Rupert. Et aussitôt l'idée qu'on lui avait tendu un piège traversa son esprit.

Il tira en partie le revolver de sa ceinture sans doute inconsciemment et pour s'assurer de la présence de l'arme. Avec un cri de terreur, Herbert se jeta devant le roi, qui retomba sur le lit. Rupert, perplexe, vexé et cependant souriant encore, comme s'il assistait à une scène amusante, dit Herbert, fit un pas en avant, criant quelques mots au sujet de Rischenheim, mots que le garde ne saisit pas.

« Arrière ! arrière ! » cria le roi.

Rupert s'arrêta, puis comme saisi d'une pensée subite, il leva la boîte qu'il tenait dans sa main en disant :

« Eh bien ! Regardez ceci, Sire, et nous causerons après, » et il tendit la main qui tenait le coffret.

Quelques secondes allaient suffire à amener le dénouement du drame, car le roi murmurait à l'oreille d'Herbert :

« Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? Allez le prendre. »

Mais Herbert hésita. Il craignait de quitter le roi que son corps protégeait comme un bouclier. Alors l'impatience de Rupert l'emporta ; si on lui avait tendu un piège, chaque minute de retard pouvait doubler son danger. Avec un rire méprisant, il s'écria :

« Attrapez-le donc si vous avez peur de venir le prendre ! » Et il lança le paquet, soit à Herbert, soit au roi, ou à celui des deux qui aurait la chance de le saisir.

Cette insolence eut un étrange résultat. En un clin d'œil, avec un grognement furieux, Boris bondit à la gorge de l'étranger. Rupert n'avait pas vu le chien, ou n'y avait pas fait attention. Surpris, il laissa échapper un juron, saisit son revolver et fit feu sur son assaillant. Le coup dut briser l'épaule de la bête, mais n'arrêta qu'à moitié son élan. Son grand poids fit tomber Rupert sur un genou. On ne prêta aucune attention au paquet qu'il avait lancé. Le roi, fou de terreur et furieux du sort de son favori, sauta sur ses pieds et courut dans la pièce voisine en passant devant Rupert. Herbert le suivit. Rupert repoussa le chien blessé et affaibli et se précipita vers la porte. Il se trouva en face d'Herbert portant un épieu à sanglier et du roi armé d'un fusil de chasse à deux coups. Il leva sa main gauche, dit Herbert, comme s'il voulait se faire entendre, mais le roi le mit en joue. D'un bond Rupert s'abrita derrière la porte ; la balle passa devant lui et s'enfonça dans le mur. Puis Herbert s'élança sur lui avec son épieu. Il ne s'agissait plus d'explications, mais de vie ou de mort ; sans hésiter, Rupert tira sur Herbert, qui tomba blessé mortellement. Le roi épaula de nouveau son fusil.

« Maudit fou ! hurla Rupert, si vous en voulez, en voilà ! » Le fusil et le revolver partirent en même temps. Rupert, toujours maître de ses nerfs, atteignit le roi ; celui-ci le manqua. Herbert vit le comte, son arme fumante à la main, regarder un instant le roi étendu sur le parquet. Puis il se dirigea vers la porte.

Il sortit de la salle et Herbert ne le vit plus, mais le quatrième acteur, celui qui, bien que muet, avait joué un rôle si important, reparut sur la scène. Boitant, tantôt gémissant de douleur, tantôt grondant de colère, Boris se traîna à travers la chambre, à la poursuite de Rupert. Herbert souleva la tête et écouta. Il entendit un grognement, un juron, le bruit d'une lutte. Probablement Rupert se retourna juste à temps pour recevoir le choc du chien. L'animal, désemparé par sa blessure, ne put atteindre le visage de son ennemi, mais ses crocs arrachèrent le morceau de drap, que nous trouvâmes serré comme dans une vis entre ses mâchoires. Puis un nouveau coup de feu retentit : Herbert entendit un éclat de rire, une porte fermée violemment et des pas qui s'éloignaient. Il comprit que le comte s'échappait. Avec un pénible effort, il se traîna dans le corridor.

La pensée qu'il retrouverait la force de poursuivre le criminel s'il buvait un peu d'eau-de-vie le fit se diriger du côté de la cave. Mais il était épuisé et il tomba où nous le trouvâmes, ne sachant pas si le roi était mort ou vivant, et hors d'état de retourner dans la chambre où son maître gisait étendu sur le parquet.

J'avais écouté le récit comme pétrifié. Quand Herbert eut fini, je regardai Sapt. Il était pâle comme un fantôme et les rides de son visage semblaient s'être creusées. Il leva les yeux et rencontra les miens. Sans mot dire, nous échangeâmes nos pensées par nos regards. Nous nous disions : Ceci est notre œuvre ! Nous avions tendu le piège et nos victimes étaient devant nous. Je ne peux même encore aujourd'hui songer à la terrible angoisse de cette minute.

Par notre faute, le roi était mort !

Mais était-il mort ? Je posai ma main sur le bras de Sapt. Son regard m'interrogea.

« Le roi ? murmurai-je d'une voix rauque.

— Oui, le roi? » répliqua-t-il.

Nous nous dirigeâmes vers la porte de la salle à manger. Là, je me sentis tout à coup défaillir et je saisis le bras de Sapt. Il me soutint et ouvrit la porte toute grande. La pièce était pleine d'odeur de poudre et la fumée s'enroulait autour du lustre, dont elle tamisait la lumière. James nous suivit avec la lampe. Le roi n'était pas là. Je m'élançai vers la chambre intérieure.

Le roi était étendu par terre, le visage contre le parquet, près du lit. Nous supposâmes qu'il s'était traîné là, dans l'espoir de se reposer quelque part. Il ne remuait pas. Nous le regardâmes un moment dans un silence profond.

Enfin, d'un commun accord, nous nous approchâmes craintivement, gagnés par une religieuse émotion. Le premier, je m'agenouillai et soulevai la tête du roi. Le sang avait coulé de ses lèvres, mais il ne coulait plus. Le roi était mort!

Dans la main du roi, teinte de son sang, était le coffret que j'avais porté à Wintenberg et que Rupert de Hentzau avait rapporté ce jour même au pavillon. Pendant ses derniers moments, le roi avait cherché à pénétrer le secret du coffret. Je me baissai, soulevai sa main et détachai les doigts encore mous et chauds.

Sapt s'inclina avec un empressement subit et murmura :

« Est-il ouvert? »

La corde n'était pas défaite; le cachet n'était pas rompu. Le secret avait survécu au roi et il était mort *sans savoir*. D'un mouvement instinctif, je passai ma main sur mes yeux; des larmes y perlaient.

« Non, répondis-je.

— Dieu soit loué! » s'écria Sapt, et sa rude voix était devenue plus douce!

LE ROI AU PAVILLON DE CHASSE.

Devant le cadavre du roi après le douloureux récit fait par la voix mourante d'Herbert, je ne songeai tout d'abord qu'à la vengeance. En moi l'impulsion dominante était de ne pas perdre un instant avant de proclamer le crime et de soulever le pays entier à la poursuite de Rupert, afin que tout habitant de la Ruritanie quittât son travail, son plaisir ou son lit pour s'emparer du comte Rupert de Hentzau, mort ou vif. Je me rappelle m'être approché du siège où Sapt s'était laissé tomber et lui avoir saisi le bras en disant :

« Il faut semer l'alarme.

— L'alarme? dit-il en tourmentant sa moustache et me regardant.

— Oui; quand on apprendra la nouvelle, tout habitant du royaume sera sur le qui-vive et l'empêchera de s'échapper.

— De sorte qu'il sera pris? demanda le connétable.

— Oui, certes, m'écriai-je dans mon émotion et ma surexcitation.

— Oui, il serait probablement pris ou tué, dit Sapt.

— Alors, hâtons-nous, m'écriai-je.

— Avec la lettre de la reine sur lui, ajouta le connétable. »

J'avais oublié!

« Nous avons le coffret, mais il a toujours la lettre, » poursuivit Sapt.

Même à ce moment j'aurais ri volontiers. Rupert nous avait laissé la boîte, mais soit par hâte, étourderie ou malice, nous l'ignorions, il avait conservé la lettre. Pris vivant, il se servirait de cette arme puissante pour sauver sa vie ou satisfaire sa colère; si on la trouvait sur son cadavre, elle parlerait haut et clairement au monde entier. Une fois encore il était protégé par son crime; tant qu'il détenait la lettre, il devrait être défendu par nous contre tous. Nous voulions sa mort, mais nous devions agir comme ses gardes du corps et mourir en le défendant, plutôt que de le laisser prendre par d'autres que par nous. Impossible d'agir ouvertement ou de chercher des alliés. Tout cela traversa mon esprit comme un éclair aux paroles de Sapt et je vis ce que le connétable et James n'avaient jamais oublié. Mais que faire? Je ne le voyais pas, car le roi de Ruritanie était mort!

Une heure s'était écoulée depuis notre découverte et il était près de minuit. Si tout avait réussi, nous aurions dû être loin déjà sur la route du château. Rupert devait être à plusieurs milles du lieu où il avait tué le roi. Déjà M. Rassendyll devait chercher son ennemi dans Strelsau.

« Mais que faire? dis-je en désignant le lit du doigt.

— Rien, me dit-il, jusqu'à ce que nous ayons la lettre. Rien.

— Mais c'est impossible! m'écriai-je.

— Mais non, Fritz, me répondit-il d'un air pensif. Ce n'est pas encore impossible. Cela peut le devenir. Mais si nous pouvons surprendre Rupert d'ici à un jour ou même deux, ce n'est pas impossible. Que je tienne seulement cette lettre et j'expliquerai le secret gardé. Voyons, n'arrive-t-il jamais qu'on garde le secret sur des crimes commis de crainte de mettre le criminel sur ses gardes?

— Vous saurez bien inventer une histoire, monsieur, remarqua James d'un ton grave, mais rassurant.



…AIN FÉBRILE, JE SAISIS LE COFFRET QUE LE ROI TENAIT ENCORE DANS SA MAIN CRISPÉE. « DIEU SOIT LOUÉ ! M'ÉCRIAI-JE, LE CACHET N'EST PAS ROMPU. »

Oui, James, je saurai inventer une …, ou bien votre maître en inventera …ur moi. Mais par Dieu! histoire ou … ne faut pas que la lettre soit trouvée. … dise, si l'on veut, que c'est nous qui … tué, mais.... »

… saisis sa main et la serrai.

« Vous ne doutez pas de moi? lui dis-je.

— Pas un instant, Fritz.

— Alors comment, nous y prendre? »

Nous nous rapprochâmes l'un de l'autre, Sapt et moi assis, James appuyé sur le fauteuil de Sapt.

« Il faut que la reine soit instruite, dit

Sapt, qu'elle reste à Zenda et dise que le roi est au rendez-vous de chasse pour un jour ou deux encore. Alors vous, Fritz (car il faut que vous alliez immédiatement au château) et Bernenstein irez à Strelsau aussi vite que possible pour trouver Rodolphe Rassendyll. A vous trois vous devez pouvoir découvrir Rupert et lui arracher la lettre. S'il n'est pas en ville, il vous faudra rejoindre Rischenheim et le forcer de vous dire où est son cousin. Nous savons que l'on peut convaincre Rischenheim. Si Rupert est là, je n'ai de conseils à donner ni à vous ni à Rodolphe.

— Et vous ?

— James et moi restons ici. Si quelqu'un vient, nous pourrons dire que le roi est malade. Si des bruits se répandent et que de grands personnages arrivent, dame ! il faudra qu'ils entrent !

— Mais le corps !

— Ce matin, quand vous serez parti, nous creuserons une tombe provisoire ; peut-être deux (et il désigna de la main le pauvre Herbert) ou même trois, ajouta-t-il avec son sourire sceptique, car notre ami Boris aussi devra disparaître.

— Vous enterrerez le roi ?

— Pas assez profondément pour qu'il soit difficile de le retirer de la terre, le pauvre homme ! Eh bien ! Fritz, avez-vous un plan meilleur à nous proposer ? »

Je n'en avais pas et celui de Sapt ne me plaisait guère. Cependant, il nous donnait vingt-quatre heures. Pour ce laps de temps du moins, il semblait qu'on pouvait garder le secret. Au delà ce serait impossible. Mort ou vivant, il faudrait qu'on vît le roi. Il se pourrait aussi qu'avant la fin de ce répit, Rupert fût en notre pouvoir ! Enfin quel autre parti prendre ? Car maintenant nous étions menacés d'un péril plus grand que celui que nous avions d'abord voulu conjurer. Le pire que nous craignions tout d'abord était que la lettre de la reine tombât dans les mains du roi. Cela ne pouvait plus arriver. Mais ce serait bien pis si on la trouvait sur Rupert, et que tout le royaume, voire même toute l'Europe, apprît qu'elle était écrite par celle qui désormais était de droit la seule souveraine de la Ruritanie. Pour la sauver de ce danger, aucune tentative n'était trop hasardeuse, aucun projet trop périlleux. Oui, ainsi que le disait Sapt, quand bien même on eût dû nous accuser de la mort du roi, nous étions dans la nécessité de persévérer. Moi, dont la négligence avait causé tout le mal, je devais être le dernier à hésiter. Très loyalement je considérais ma vie comme due et engagée si on me la demandait, et pour le monde, et pour mon honneur.

Le plan fut donc arrêté. On cr une tombe pour le roi, et si la nécess présentait on y placerait son corps. L choisi était sous le plancher du cellier. la mort aurait délivré le pauvre Herb pourrait l'ensevelir dans la cour der pavillon. Pour Boris, on l'enterrerait s arbres où nous avions attaché nos ch Rien ne me retenait plus ; je me lev à ce moment j'entendis la voix du ga m'appelait plaintivement. Le pauvre me connaissait bien et il me dema m'asseoir près de lui. Je crois que S rait désiré me voir partir, mais je ne pas rester sourd à cette dernière de quoiqu'elle me fît perdre des minut cieuses. Il était bien près de sa fin et j mon mieux pour adoucir ses derni tants. Son courage était beau à voi crois que nous puisâmes tous de no forces dans l'exemple que nous don humble devant la mort. Sapt lu cessa de montrer son impatience et m de rester pour fermer les yeux du mo

Mais le temps passait et il était cinq heures du matin quand je pus m cheval. Les autres conduisirent leur tures aux écuries, derrière le pavillon un signe d'adieu de la main, je pa galop pour le château ; le jour vena était frais et pur. La lumière nouvelle un nouvel espoir ; les craintes sem s'évanouir devant elle.

Quand le château fut en vue, je un cri de joie ; un moment après, une mation de surprise m'échappa et je me sur mes étriers en regardant au som donjon. L'étendard royal, qui, la veil tait à la brise, avait disparu de la D'après une coutume immémoriale, le d était hissé quand le roi ou la reine s vaient au château. Il n'aurait plus dû pour Rodolphe V, mais pourquoi ne mait-il pas la présence de la reine Fla pressai mon cheval de toutes mes Le sort nous avait déjà frappés plu fois et je craignis un nouveau coup.

Un quart d'heure après, j'étais à la

Je dis au valet de pied :

« Aussitôt que la reine sera sachez si elle peut me recevoir. J'app message de Sa Majesté. »

L'homme parut un peu perplexe au même instant Hermann, le majord roi, parut à la porte.

« La reine n'est pas ici, me répo Le fait est que nous avons eu du fi tordre, monsieur le comte. A cinq he matin, Sa Majesté est sortie de chez e habillée. Elle envoya chercher le lie

de Bernenstein et annonça qu'elle allait quitter le château. Monsieur sait que le train-poste passe ici à six heures. » Hermann consulta sa montre et ajouta : « Sa Majesté vient sans doute de quitter la gare.

— Pour aller où? demandai-je avec un léger haussement d'épaules à l'adresse de ce caprice de femme.

— Mais pour Strelsau. Sa Majesté n'a pas donné de raison et n'a emmené qu'une dame et le lieutenant Bernenstein.

— Elle n'a donné aucune raison?

— Aucune, monsieur le comte. Elle m'a laissé une lettre pour le connétable et m'a recommandé de la lui remettre en mains propres dès qu'il arriverait. Elle a dit qu'elle contenait un message important que le connétable devrait transmettre au roi et que je ne devais la confier à personne autre que le colonel Sapt lui-même. Je suis étonné, monsieur le comte, que vous n'ayez pas remarqué l'absence du drapeau royal.

— Ah bah! Je n'avais pas les yeux fixés sur le donjon! Donnez-moi la lettre. »

(Je comprenais que le mot de cette nouvelle énigme devait s'y trouver. Il fallait que je portasse la lettre à Sapt moi-même et sans délai.)

« Vous donner la lettre, monsieur le comte? Excusez-moi, mais vous n'êtes pas le connétable, dit-il en souriant.

— Non, répliquai-je de même, il est vrai que je ne suis pas le connétable, mais je vais le rejoindre. J'ai l'ordre du roi de revenir dès que j'aurai vu la reine, et puisque Sa Majesté est absente, je vais retourner au pavillon, dès que l'on m'aura sellé un cheval frais. Allons, donnez-moi la lettre.

— Je ne peux pas, monsieur le comte. Les ordres de Sa Majesté étaient positifs.

— Quelle plaisanterie! Si elle avait su que je dusse venir au lieu du connétable, elle m'aurait chargé de lui porter cette lettre.

— Je l'ignore, monsieur le comte. Ses ordres étaient clairs et elle n'aime pas qu'on lui désobéisse. »

Le palefrenier et le valet de pied avaient disparu. J'étais seul avec Hermann.

« Donnez-moi la lettre, » répétai-je. Je sentis que la patience m'échappait et que ma voix me trahissait. Hermann prit peur. Il recula d'un pas en mettant la main sur sa poitrine. Ce geste me révéla où se trouvait la lettre. Je n'écoutais plus la prudence. Je m'élançai sur lui, écartai sa main, ouvris de force son habit galonné et saisis la lettre dans une poche intérieure. Alors je le lâchai, car les yeux lui sortaient de la tête, et, lui mettant deux pièces d'or dans la main :

« C'est urgent, imbécile, lui dis-je; pas un mot de ceci. » Et sans plus faire attention à son visage bouleversé, je courus du côté des écuries. En cinq minutes je fus à cheval et m'éloignai du château galopant vers le pavillon.

Quand je fus au bout de ce second voyage, j'arrivai pour les obsèques de Boris. James était, à ce moment même, en train d'égaliser soigneusement le terrain avec une bêche. Sapt le regardait en fumant sa pipe. Leurs bottes à tous deux étaient couvertes d'une boue gluante. Je sautai à bas de mon cheval et annonçai brusquement les nouvelles. Le connétable m'arracha la lettre en jurant. James continua son travail. Quant à moi, je m'essuyai le front et sentis que j'avais très faim.

« Bonté du ciel! s'écria Sapt; elle est allée le rejoindre! » Et il me tendit la lettre.

Je ne révélerai pas ce qu'avait écrit la reine. C'était sans doute très touchant et pathétique, mais pour nous, qui ne pouvions partager ses sentiments, c'était folie pure.

Elle avait essayé de supporter son séjour à Zenda, disait-elle, mais cette séparation la rendait folle. Elle ne pouvait pas rester en repos. Elle ne savait pas ce que nous devenions, ni ce qui se passait à Strelsau. Pendant des heures, elle s'était tenue éveillée, et s'étant enfin endormie, elle avait rêvé.

« J'avais fait ce rêve une fois déjà, écrivait-elle. Rodolphe Rassendyll revenait. Je *le* voyais distinctement. Il me semblait qu'il était roi : on l'appelait ainsi; mais il ne répondait pas; il ne remuait pas. Il semblait mort! Et il m'était impossible de rester inactive. »

Et elle continuait ainsi, toujours s'excusant, toujours disant que quelque chose l'attirait à Strelsau, et lui faisait comprendre que si elle n'y allait pas, elle ne reverrait pas vivant « celui que vous savez ».

« Et il faut que je le voie! ajoutait-elle. Ah! il le faut! Si le roi a reçu la lettre, je suis perdue déjà. Sinon, dites-moi ce que vous voulez ou pouvez faire. Il faut que je parte! Ce rêve est revenu si distinct! Je vous jure que je ne le reverrai qu'une fois, mais cela, il le faut. Il est en danger! j'en suis certaine. Autrement que signifierait ce rêve? Bernenstein viendra avec moi et je le verrai. Je vous en supplie, pardonnez-moi. Je ne peux pas rester ici. Le rêve était trop distinct! »

Ainsi se terminait sa lettre. Pauvre reine! Elle était affolée par les visions que lui suggéraient son cerveau troublé et son cœur désolé.

Nous étions rentrés dans le pavillon. En mangeant, nous causâmes. Il était évi-

dent que moi aussi je devais aller à Strelsau. Ce serait là que le drame aurait son dénouement. Là se trouvaient Rodolphe, Rischenheim, très probablement Rupert de Hentzau et maintenant la reine. Et de tous, Rupert seul (Rischenheim peut-être) connaissait la mort du roi et comment la main capricieuse du sort avait terminé les événements de la veille. Le roi était étendu en paix sur son lit : sa tombe était creusée. Sapt et James gardaient fidèlement le secret, prêts à faire le sacrifice de leur vie.

Il fallait que j'allasse à Strelsau pour apprendre à la reine qu'elle était veuve et en finir avec le jeune Rupert.

A neuf heures du matin, je quittai le pavillon. J'étais obligé de gagner Hofbau à cheval afin d'y prendre le train pour Strelsau. De Hofbau je pourrais envoyer une dépêche à la reine, mais simplement pour avertir de mon arrivée et non pour annoncer les nouvelles que j'apportais. Grâce au chiffre, je correspondrais avec Sapt à volonté; il me chargea de demander à M. Rassendyll s'il devait venir nous rejoindre ou rester où il était.

« Tout se décidera nécessairement en un jour, me dit-il. Nous ne pouvons cacher longtemps la mort du roi. Pour l'amour de Dieu! Fritz, débarrassez-nous de ce jeune misérable et emparez-vous de la lettre! »

Donc, abrégeant les adieux, je partis. A dix heures, j'atteignais Hofbau, car j'étais venu à fond de train. De là j'avertis Bernenstein de mon arrivée prochaine; malheureusement, il n'y avait de train qu'une heure après. Il me fallut attendre et l'on peut deviner dans quelle disposition d'esprit je me trouvais. Chaque minute me semblait une heure; je ne sais pas encore aujourd'hui comment le temps passa.

Je montai enfin dans le train! Nous partîmes; une heure plus tard, la ville était en vue. Arrivé à la station, je fis un grand effort sur moi-même pour paraître calme. Je pris une voiture et, ouvrant la portière, je criai au cocher :

« Vite au Palais. Je suis en retard.

— La vieille jument vous y mènera vite, monsieur, » répliqua le cocher.

Je sautai dans la voiture, mais à ce moment je vis sur le quai un homme qui me faisait signe de la main. Le cocher le vit aussi et attendit.

Je n'osai pas lui dire de partir, car je craignais de trahir mon impatience et il aurait paru singulier que je n'eusse pas un i[...] à moi pour parler au cousin de ma fe[...] Anton de Strofzin. Il s'avança en me te[...] sa main délicatement gantée de gris [...] car le jeune Anton était un des chefs [...] jeunesse dorée à Strelsau.

« Ah! mon cher Fritz, je m'atte[...] bien à vous voir. J'ai deviné votre a[...] aussitôt que j'ai su que le roi était ici. »

Sans doute j'aurais dû garder tout [...] sang-froid, mais je ne suis ni Sapt, n[...] dolphe Rassendyll.

« Le roi ici! m'écriai-je en lui saisi[...] le bras.

— Sans doute! Vous ne le saviez [...] Il est en ville. »

Mais je ne l'écoutais plus. Pendan[...] instant je ne pus parler, puis je cria[...] cocher :

« Au palais! Vite! vite! »

Nous partîmes au galop, laissant A[...] la bouche ouverte et pétrifié d'étonnem[...]

Je retombai sur les coussins, ab[...] ment stupéfait. Le roi gisait mort au re[...] vous de chasse et le roi était dans sa [...] tale!

Naturellement la vérité me fut bi[...] révélée comme en un éclair, mais ell[...] m'apporta pas de soulagement. Rod[...] Rassendyll était à Strelsau.

Il avait été vu par quelqu'un et [...] pour le roi. En quoi cela nous aider[...] maintenant que le roi était mort et ne p[...] rait plus jamais venir au secours de [...] sosie?

Par le fait, la réalité était pire que j[...] le supposais. Si je l'avais connue [...] entière, j'aurais pu me laisser aller au d[...] poir. Car la présence du roi n'était sur n[...] le coup d'œil incertain d'un passant, n[...] un simple bruit qu'on aurait pu dém[...] fermement, ni par le témoignage d'un[...] deux personnes seulement. Ce jour-là m[...] en présence de la foule, et avec l'assent[...] de la reine elle-même, M. Rassendyll [...] passé pour être le roi, présent à Str[...] lorsque ni lui ni la reine n'étaient in[...] de la mort du roi! Il faut maintenant [...] raconte le fatal enchaînement de c[...] stances qui les avait forcés d'avoir r[...] à un moyen si dangereux et de brav[...] péril si immense. Et pourtant, si grand [...] le risque auquel ils s'exposaient scien[...] celui qu'ils couraient sans le savoi[...] bien plus terrible encore!

Illustrations de Sauber.
(A suivre.)

Traduit de l'anglais d'après Antony [...]
par Mme M. DRONSAR[...]

○ ○ ○

Ce qu'on peut faire avec une pelure d'orange

Par combien de transformations peut passer la matière la plus dépourvue de valeur en elle-même lorsqu'elle est maniée par des doigts ingénieux et habiles! Combien de chefs-d'œuvre minuscules doivent tout leur prix à la fantaisie de l'exécution! Dans ses plus humbles manifestations l'art reste toujours pareil à lui-même, et consiste à faire quelque chose de rien. Une pelure d'orange, un canif, quelques bouts de bois, et voilà de quoi s'occuper pendant de longues soirées d'hiver.

○ ○ ○

On raconte qu'un artisan chinois de Canton, nommé Lim-Kao-Poung, qui vivait 200 ans avant J.-C. fit une minuscule jonque dans une cosse de fève sèche. C'était un chef-d'œuvre d'habileté et de précision; la jonque était munie de son gouvernail, de ses cabines à l'arrière, de son mât, de ses agrès, de ses cordages et de son équipage; plusieurs sentences de Confucius étaient gravées sur l'extérieur de la coque. L'empereur Tsi-fou, pour récompenser Lim-Kao-Poung, lui fit donner 1000 taëls.

COMMENT ON DÉCOUPE L'ÉCORCE.

Il faut être adroit pour mener à bien ce découpage. On doit obtenir un ruban ininterrompu; un coup de canif imprudent et tout serait à recommencer.

Nombre d'objets, dont l'exécution n'a pas demandé autant de patience que cette jonque, lui ressemblent cependant par un côté : le peu de rareté de la matière qui a servi à les confectionner et l'adresse dont il a fallu faire preuve. Ce sont les colliers de noisettes sculptées, les chaînes de noyaux de cerises découpés en anneaux, les noyaux d'abricots que d'experts coups de canif ont métamorphosés en têtes de coqs ou de perroquets, les marrons d'Inde qui deviennent soit des corbeilles rustiques couleur d'acajou verni et finement ajourées, soit de grotesques têtes sculptées qu'on enlumine à l'aquarelle; ce sont les figurines qu'on obtient avec des allumettes-bougies, duellistes, danseuses de corde, cavalier brandissant son sabre, et qu'on habille d'une feuille de papier à cigarette; ce sont enfin les noix de coco travaillées qui permettent des créations plus compliquées, tels ces ustensiles de table, coupes, tasses, soucoupes, coquetiers, cuillers, etc., qu'un indigène cinghalais avait fabriqués et sur lesquels il avait gravé des scènes ayant trait à la culture du cocotier.

Autant qu'avec la noix de coco ou le marron d'Inde, on peut faire avec des écorces d'orange des petits objets fort amusants. C'est le moment d'en parler, alors que venues d'Espagne, d'Algérie, de Provence, de Sicile, les oranges font leur apparition, apportant dans notre hiver brumeux et triste un peu de la joie et de la splendeur ensoleillée des rivages méditerranéens.

Le matériel est peu compliqué : un canif bien affilé et quelques minces tiges de bois de différentes longueurs; il n'en faut pas davantage.

Je prends une orange, j'y pratique quatre incisions à angle droit, partant du sommet et s'arrêtant à quelques millimètres de la base. Avec l'ongle du pouce, inséré sous la pelure, je sépare celle-ci du fruit, en m'efforçant de la détacher habilement sans une seule déchirure.

J'obtiens quatre quartiers de pelure réunis à leur base; je découpe ces quartiers en minces bandes par des coups de ca-



UN PORTRAIT EN DEUX MINUTES.

Bien amusante, la figure ahurie de ce bonhomme! Quelques fragments d'écorce qu'on a laissés adhérer au fruit représentent les cheveux, les yeux et les traits du visage.



Un bouquet original.

De minces filaments de pelure entrelacés et çà et là des pensées, des œillets, quelques orchidées, font une harmonie de tons du plus charmant effet.

nif donnés alternativement du sommet libre des quartiers à leur point de jonction et de ce point au sommet, en ayant soin chaque fois de m'arrêter à une petite distance de l'extrémité. Je forme ainsi un ruban interrompu avec quatre petits losanges et j'obtiens un enchevêtrement d'étroites lanières. Je les dispose sur l'orange dépouillée, je tords en spirale une bande d'écorce et je la dresse sur une petite tige de bois piquée au centre du fruit, je courbe, j'étire. Ne dirait-on pas après ces simples préparatifs un amoncellement de rochers sur lequel de redoutables serpents se dressent en des attitudes menaçantes?

Voulez-vous voir apparaître une bête moins effrayante que le serpent? Je taillade le sommet d'une orange, j'enlève çà et là quelques morceaux d'écorce qui deviennent deux oreilles pointues, quatre pattes, une petite queue en tire-bouchon et voilà un jeune porc qui semble sur le point de grogner.

Non content d'être un animalier distingué, l'artiste qui travaille dans la pelure d'orange peut s'élever à la dignité de portraitiste. Voyez ce bonhomme qui nait à mesure que mon canif indique ses deux yeux ronds, son nez camus, ses oreilles écartées, ses grosses lèvres. Je pourrais ainsi vous portraiturer, en deux minutes, une vieille femme avec son bonnet et ses lunettes, un clown avec le toupet de sa perruque, ou encore un marin, vieux loup de mer à favoris et fumant sa pipe.

Voulez-vous un bouquet à offrir? Rien ne m'est plus facile que de vous le faire.

Je pose mon orange sur un vase et, dans l'enchevêtrement des lanières d'écorce, j'insère çà et là quelques pensées, dont les belles teintes] veloutées s'harmonisent avec les chaudes couleurs de l'orange.

Désirez-vous maintenant une théière? J'en orne la panse de minces filaments de pelure tressés : un petit losange forme le bec, une rondelle le couvercle. Préférez-vous une couronne reposant sur un globe terrestre? Le globe terrestre, c'est l'orange mise à nu; je fabrique la couronne en enlevant délicatement les deux tiers de l'écorce que je découpe ensuite.

Qu'est ceci? Une maison japonaise; tenez, voici les quatre cornes redressées du toit, les fenêtres et les portes limitées par un mince cadre d'écorce et qui s'ouvrent et se ferment à volonté! Ne la croirait-on pas sortie des mains d'un de ces ouvriers de Tokio ou de Nagasaki renommés pour leur habileté?

Mais l'orange peut servir à autre chose



Ce qu'on fait avec l'écorce d'une orange. — Un rocher envahi par les serpents.

A l'aide d'une petite tige de bois plantée au sommet de l'orange et autour de laquelle grimpe une spirale de pelure, on a pu ici figurer avec plus ou moins de vraisemblance un amas de rochers au milieu desquels se dresse un serpent.



COMMENT L'ORANGE PEUT SERVIR À L'ORNEMENTATION. — UN DESSUS DE TABLE PEU COÛTEUX.
...nt préparées et disposées sur une table en pyramide soutenue par une légère charpente de bois, ...nges produisent le plus séduisant effet. Notre photographie représente la première rangée, base de ...amide.

...ux encore qu'à nous amuser : elle peut ... un motif d'ornementation dont vous ... bientôt le caractère original et séduisant. ...ccessivement, je découpe plusieurs ... en forme de bouquets, ou d'ana-...... Je les dispose en ovale au milieu ...able en ayant soin de faire alterner ...nge préparée et une autre entièrement ...ée. Puis, je dresse au milieu de l'ovale ...arpente composée de cette tige de 60 à 70 centimètres de haut et arran-... forme de T, et de deux autres tiges ...iennent la première et forment un ... forme de trapèze. J'assure la soli-...ce trapèze par des morceaux trans-...; il rappelle ainsi les armatures qui ...ent certaines plantes grimpantes. ...-dessus de la première rangée ...s, j'en dispose une autre, puis une ...core, et ainsi de suite ; je forme ainsi ...amide d'oranges découpées qui s'ap-... la charpente centrale. Les minces ... d'écorce grimpent capricieusement, ...t, s'échevèlent de mille manières et ... l'idée d'une luxuriante floraison d'or-... inconnues, blanches et orangées. ...nsuite du feuillage et quelques fleurs. ...écoration fera un joli effet sur la ...r d'une nappe, parmi les cristaux. ... peut varier à l'infini ces procédés ...ntation, composer des corbeilles, ...andes serpentant sur la table, des arcs de triomphe, et créer ainsi de véritables chefs-d'œuvre de goût et d'ingéniosité.

... Ce qu'on peut faire avec l'orange, c'est en somme faire quelque chose avec rien. Mais n'est-ce pas le propre de l'art que de tirer d'une matière, négligeable par elle-même, une forme originale, œuvre de l'imagination ? D'une motte grossière d'argile, l'artiste fait surgir le vase aux lignes pures et harmonieuses. Sans doute, de l'artiste au modeste découpeur d'oranges il y a loin ; mais



L'ŒUVRE D'UN ANIMALIER DISTINGUÉ.
Il a suffi de percer deux trous pour les yeux, d'enlever quelques morceaux d'écorce pour former oreilles, pattes et queue.

le découpage de l'orange est quand même un art — art minuscule et frivole il est vrai — où le travail de l'artiste surpasse la matière.

○ ○ ○





Nouvelle, par Tancrède Martel

AVEC 4 ILLUSTRATIONS DE MASCHIATI

○ ○ ○

Le colonel Collassier, commandant le 31e chasseurs, à Port-Léon, en pleine Normandie, reçut ce matin-là une lettre du général Bourrasche, l'informant que, favorisé d'un congé de trois mois, il allait passer ce congé à Paris et lui remettait le commandement de la brigade, avec jouissance de tous « les locaux ».

Le soir même, le colonel s'installait à l'hôtel de la Brigade, une bonne et massive bicoque de province, qui servit jadis d'évêché, au temps où Port-Léon était un diocèse.

Collassier, vieux troupier de la bonne école, ravi d'exercer un commandement supérieur, et d'avoir sous ses ordres deux superbes régiments : 31e chasseurs, 37e dragons, s'occupa fort activement des affaires de la brigade. Mais une fois que le plaisir de la nouveauté fut passé, il commença à se trouver un peu seul dans le vaste hôtel, qui prenait à ses yeux un air et des dimensions de palais.

A quoi bon habiter un hôtel aussi vaste? A quoi bon tant de jolis salons, le piano, la salle à manger Louis XIII, puisque personne n'égayait cela? Pas de femme, pas de jupe, pas de robe de soie pour faire *frou frou* dans ces ravissantes pièces meublées aux frais de l'État! A force de creuser cette situation délicate, le colonel eut une idée.

Cette idée, c'était de mander à Port-

Léon sa fille unique, Mlle Berthe Collassier, que, demeuré veuf de bonne heure, il avait fait élever à Paris avec le plus grand soin, et qu'il comptait bien « caser », à la prochaine occasion favorable.

Pour le moment, la jeune fille était « en subsistance » — un mot du colonel — chez son oncle, M. Cyrille Collassier, l'un des receveurs de la capitale. L'oncle avait de son mieux essayé de marier sa jolie nièce, mais l'absence de dot nuisit au succès de cette louable entreprise. Et comme Berthe marchait sur ses vingt-trois ans, il y avait urgence.

Le colonel, ragaillardi par son idée, griffonna à la hâte quelques mots et envoya une de ses ordonnances porter le bout de papier au télégraphe. On devine que la dépêche mandait à Port-Léon le frère et la fille du colonel, l'un conduisant l'autre.

Parvenu à destination, le bienheureux papier bleu mit en rumeur la cervelle de la principale intéressée.

« Je parie que papa m'a trouvé un mari!

— Voilà qui ne m'étonnerait pas, » répondit l'oncle.

Et il relut de nouveau le télégramme : « Pars immédiatement avec Berthe pour Port-Léon. Emportez bagages. Vous attends demain midi. »

Il s'agissait évidemment d'un mariage, ou l'oncle ne s'y connaissait plus.

Le lendemain donc, on héla un fiacre sur la galerie duquel s'entassèrent malles, valises et cartons à chapeaux.

Mais en arrivant dans la cour de la gare Saint-Lazare les deux voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient en avance d'une bonne demi-heure. En outre, Mlle Berthe constata l'oubli de son carton à voilettes, oubli facile à réparer, force modistes ayant élu domicile dans ce coin de Paris. C'est ce que Berthe fit remarquer à Cyrille, en ajoutant que cinq minutes lui suffiraient pour ses achats. Pendant ce temps, l'oncle s'occuperait des bagages et choisirait deux bonnes places pour l'express de Normandie.

Cyrille, convaincu, laissa pour quelques instants sa liberté à la charmante jeune fille confiée à ses soins; puis, ayant fait enregistrer ses bagages à grand renfort d'explications afin de prévenir une erreur, — si vite arrivée, — il pénétra sur le quai d'embarquement, examina toutes les voitures du train en formation, calcula approximativement les chances d'échapper à un accident — toujours possible — et prit enfin place dans un compartiment dont la solitude l'attira. Il se pelotonna dans la bonne place du coin et « marqua » de ses gants et de sa canne la place sise en face de la sienne. Ces préparatifs terminés, M. Cyrille Collassier parcourut un journal, histoire de savoir comment allaient « la santé du chef de l'État, le cours de la rente et les biens de la terre ».

Pendant ce temps, Mlle Berthe sortait d'une boutique avec ample provision de voilettes, depuis la voilette unie, si propre à faire valoir de jolis yeux, jusqu'à la voilette à pois d'or, si capable d'impressionner les lointaines provinces.

Elle se croisa sur le trottoir avec un passant d'une trentaine d'années. Poliment celui-ci s'écartait pour laisser passer la jeune fille, quand il fut frappé par la grâce de sa démarche. Levant les yeux, il croisa un regard si brillant et si doux qu'il lui sembla n'avoir jamais vu deux yeux plus beaux dans un plus aimable visage. Mais Berthe s'éloignait rapidement sans prendre garde au passant attardé devant la boutique « Tulles et fleurs ».

La jaquette moulant bien le torse, irréprochablement ganté, le haut de forme reflétant les moindres rayons, un léger pardessus sur le bras, canne en main, l'inconnu restait interdit. Il lui semblait qu'il avait croisé la femme idéale, la femme de ses rêves; il lui sembla qu'il laissait échapper son bonheur. Sans raisonner davantage, attiré comme par une force magnétique, le jeune homme prit la même route que la jeune fille. Il la vit entrer dans la gare Saint-Lazare, il y entra aussi; il la vit traverser la salle des pas perdus, puis la salle d'attente du train de Normandie; il suivit le même chemin. Mais quand il la vit sauter, d'un bond de cabri, dans un compartiment d'où émergeait la tête moustachue de l'oncle Cyrille, il s'arrêta : « A quoi donc est-ce que je pense? » se dit-il, et il restait indécis à quelques pas du bienheureux wagon.

« Combien as-tu acheté de voilettes? demanda l'oncle.

— Quatorze, dit Berthe, et tout ce qu'il y a de plus chic!

— Voilà de quoi révolutionner Port-Léon. Rien ne m'ôtera de l'idée que ton père a trouvé un gendre. »

Berthe ne répondit rien. Ce mot de *gendre* produisit son effet, et pendant quelques minutes la jeune fille entra dans le pays des rêves....

⁂

Tout à coup il y eut sur le quai un redoublement de bruits et de pas. La locomotive jeta dans l'air ses gémissements de tonnerre. Une cloche sonna. La voix fiévreuse d'un

employé criait à tue-tête des « En voiture! en voiture! » suppliants. Une face effarée parut dans le compartiment de nos voyageurs, et un homme y entra, littéralement poussé et hissé par l'employé.

Berthe tressaillit. Elle avait déjà aperçu cette silhouette, elle avait déjà croisé ce regard.... Soudain elle reconnut le passant poli qui lui avait cédé le pas devant la boutique des voilettes. Le jeune homme s'assit posément dans l'un des coins demeurés libres, non sans avoir jeté au passage un « pardon, mademoiselle, » suivi d'un « pardon, monsieur, » qui dénotaient une éducation soignée.

Il se nommait le vicomte Jean Palourd de Pontaubry, galopait vers ses trente ans, n'était pas bon à grand'chose et jouissait de trente mille livres de rente. Oisif et sentimental, le vicomte en était à ce moment psychologique de la vie d'un homme où un rien peut décider de sa destinée.

« Quel singulier hasard! se disait Mlle Berthe, ce monsieur va aussi en Normandie; il est fort bien, d'ailleurs. » Et elle baissa les yeux.

L'oncle Cyrille se contenta de toiser le vicomte des pieds à la tête, puis, satisfait sans doute de cet examen, il se replongea dans la lecture de son journal.

Le train filait comme un éclair. A Versailles, la tunique brodée d'un contrôleur fit irruption dans le compartiment : « Vos billets! »

M. Cyrille Collassier, homme d'ordre, porta la main à son portefeuille, en tira deux bouts de carton qu'il passa au contrôleur. « Deux Port-Léon, parfait! » répondit l'homme. Au même instant, le vicomte Palourd de Pontaubry déclarait : « J'étais en retard. Je n'ai pas eu le temps de prendre mon billet.... Voulez-vous m'en faire un pour Port-Léon? » En disant ces mots, il tendait au contrôleur un billet de cent francs. Le contrôleur se mit en devoir de zébrer de quelques coups de crayon un carré de papier jaune et articula machinalement : « Paris, Port-Léon, première, trente-huit francs soixante-quinze ». Il jeta le billet de cent francs dans sa sacoche et retira de ce gouffre de cuir soixante et un francs vingt-cinq en espèces sonnantes. « Voilà votre compte, monsieur, » dit-il à Palourd de Pontaubry. Et il disparut pour aller contrôler le wagon voisin.

Mlle Berthe Collassier n'avait perdu ni un mot ni un geste de son admirateur. « Il va aussi à Port-Léon! » pensa-t-elle. Elle était toute troublée de cette coïncidence. « Il doit être connu dans cette petite ville. Je saurai bien au moins trouver quelqu'un qui me dira son nom. » Et elle se plaisait à imaginer quelque joli prénom qui complétât cette agréable physionomie.

Pontaubry, sage comme une image, gardait dans son coin une attitude des plus correctes. Un peu après Laigle, l'excellent oncle Cyrille, qui avait lu et relu son journal, prit un cigare dans sa poche, se tâta, se retâta et finit par demander à Berthe si elle avait des allumettes, à quoi la nièce répondit négativement.

« O Providence! le vieillard fume, » pensa M. de Pontaubry. Et, très obligeamment, il tira d'un mignon porte-allumettes en argent ciselé une « bougie » à tête bleue, qu'il offrit à son compagnon de voyage.

En wagon, entre étrangers, une allumette acceptée est le prélude d'une conversation qui ne tarde guère à s'engager. Le cigare du fonctionnaire n'était pas fumé à moitié que le vicomte et l'oncle Cyrille avaient rompu la glace. Ces heureux préliminaires achevèrent de bien disposer Mlle Berthe. « Il va à Port-Léon, qui me dit que ce n'est pas là mon futur mari, le futur gendre de papa? Il nous a télégraphié que nous prenions le train qui arrive à midi : c'est sans doute pour l'entrevue. » Et Mlle Berthe communiqua cette réflexion à son oncle en quelques mots rapides proférés à voix basse. L'oncle, lui aussi, fut frappé de la vraisemblance de cette supposition. Et tous les deux ils regardèrent le jeune homme d'une manière de plus en plus sympathique.

L'express s'arrêta. On était à Port-Léon. L'oncle Cyrille tira sa montre. « Midi et demi, s'écria-t-il, la bonne heure pour déjeuner. » Tous trois descendirent sur le quai.

Malles, valises et cartons à chapeaux furent hissés sur l'une des voitures qui guettaient, devant la petite station, l'arrivée du train de Paris. Quelques indigènes de Port-Léon, la plupart dans le classique costume des campagnards normands, dévisageaient les voyageurs. Le vicomte, naturellement, mettait pour la première fois les pieds dans ce pays perdu. Sa crânerie néanmoins demeurait entière; et il ne réfléchissait pas à ce que sa conduite avait d'insolite et même d'un peu indélicat, tant il était fasciné par le charme de Mlle Berthe! Une idée fixe l'étreignait : ne pas la quitter.

« Je ne connais pas la ville, dit-il à l'oncle Cyrille. Y trouve-t-on de bons hôtels?

— Sans doute. Il y a le Soleil d'Or, tenu par Vigoureux aîné, ou plutôt encore l'hôtel des Trois-Requins, tenu par Le Kordec, un ancien marin de l'Etat. Ma nièce et moi nous descendons à l'hôtel de la Brigade. »

Le vicomte s'applaudit du succès de sa diplomatie. Il savait quel toit abriterait sa

gracieuse compagne de voyage. Vigoureux aîné pouvait tenir, comme il voudrait, le Soleil d'Or et le Kordec les Trois-Requins. Son choix était fait. Il sourit et, regardant avec intention son interlocuteur :

« Moi aussi, fit-il, je descends à l'hôtel de la Brigade. »

Cette fois, M. Cyrille Collassier heurta Baliveau, la rivière qui coupe en deux la petite cité.

ꝉꝉꝉ

L'hôtel de la Brigade se montra blanchi à neuf et flanqué de sa guérite. Dix secondes après, le colonel Collassier déposait deux sonores baisers sur les joues de sa fille.



« Comment, monsieur, vous n'êtes pas de nos amis et vous mangez mon déjeuner ? »

du coude le coude de son exquise nièce.

« Ma chère enfant, dit-il à mi-voix, voilà une aventure comme on en voit dans les romans. Mais le doute n'est plus permis, c'est bien là ton futur mari. Tu l'as entendu : il descend chez nous, à l'hôtel de la Brigade, chez ton père.... Sois aimable avec lui. Il est charmant, charmant... je vais le prendre dans notre voiture....

— Prenez, mon oncle, prenez ! » répondit en rougissant Mlle Berthe.

En cinq minutes, la voiture avait parcouru les principales rues de Port-Léon. On tourna à droite devant la mairie, on laissa le tribunal et la sous-préfecture sur la gauche pour atteindre sans encombre les bords du

« Enfin ! la voilà, ma Parisienne.... Et ce bon Cyrille ! Arrive, lambin ! Vous avez eu du retard.... Ne t'inquiète pas des bagages, on va se mettre à table tout de suite. Je tremble pour le rôti. »

Le vicomte ne bronchait pas.

Un peu effarouché d'abord par la croix, le képi, le dolman et les bottes du colonel, fort étonné aussi à l'aspect de ce singulier hôtel dépourvu d'enseigne, de portier et de garçons, il n'avait pas tardé à reprendre ses esprits, et suivit l'oncle, la nièce et le colonel jusqu'à la salle à manger, située au premier étage. L'ameublement lui parut cossu, mais la table d'hôte un peu abandonnée. Le receveur se défit de son pardessus et Mlle Berthe

de son chapeau. Sur une nappe blanche comme neige, trois assiettes montraient leur bonnet d'évêque.

Le colonel, enchanté de revoir sa fille et son frère, paraissait d'humeur joviale.

« Et vous avez fait bon voyage?

— Excellent, repartit Cyrille, grâce à un compagnon de route.... »

Cyrille prit un temps, comme pour jouir de son effet, et, désignant le vicomte resté dans l'embrasure de la porte, il ajouta : « que je te présente ».

Le colonel marcha droit au vicomte et, lui tendant la main :

« Que le compagnon de route de mon frère — et de ma fille, — soit le bienvenu à l'hôtel de la Brigade! Monsieur déjeune avec nous....

— Si vous le voulez bien, cher monsieur,... colonel,... » répondit le vicomte.

Le receveur s'approcha de son frère, cligna de l'œil, et, d'un air entendu :

« Monsieur est de nos amis. Je te le donne pour un charmant compagnon de route.

— A la bonne heure! s'écria le colonel.... Mariette, ajoutez un couvert.... Au trot, mon enfant, au trot! Et maintenant, à table! comme on chante dans *les Huguenots.* »

Le déjeuner fut délicieux, arrosé d'excellent vin blanc, mais un peu promptement mené. Le colonel se montra plein de prévenances pour cet élégant convive, à lui inconnu, qu'il tenait au fond du cœur pour quelque jeune ami de son frère. Le vicomte Palourd de Pontaubry eut le bon goût de ne s'étonner de rien, pas même de l'absence des garçons et du propriétaire de l'hôtel.

« Ce sont les mœurs de la province, pensa-t-il. On est à l'hôtel comme chez soi. Enfin! je sais toujours qu'elle est fille d'un colonel et que....

— Pardon, monsieur, dit Mlle Berthe au hardi Pontaubry, papa vous demande si vous prenez du café?

— Comment donc! mademoiselle, tout ce qu'on voudra.... Une tasse,... deux tasses.... »

Il allait dire trois tasses, mais l'apparition des havanes l'arrêta. Il en choisit un bien sec dans la boîte que lui tendait le colonel, l'alluma, et, pour dire quelque chose :

« Ne vous ennuyez-vous point un peu dans ce pays perdu, mon colonel?

— Moi, m'ennuyer! s'écria le commandant par intérim de la brigade, on voit bien que vous ne me connaissez pas,... ni moi, ni l'armée.... Tenez, mon jeune ami.... Mais, au fait, cet oublieux de Cyrille ne vous a pas présenté.... A qui ai-je l'honneur?...

— Au vicomte Jean Palourd de Pontaubry, cher monsieur, répondit en hâte le jeune homme.

— Tiens! vous êtes vicomte? » interrogea naïvement Cyrille Collassier.

Le colonel toussa deux ou trois fois : *Hum! hum!* cessa de fumer, puis dévisagea froidement son frère, sa fille et son convive inattendu.

« Ah! ça, dit-il, vous voilà ici tous trois comme des ahuris.... Cyrille, tu ne connais donc pas ce monsieur?

— Je n'ai cet honneur que depuis ce matin.... »

Ces mots, timidement proférés par l'oncle Cyrille, amenèrent une catastrophe. D'un bond, le colonel quitta la table et, par un flamboyant regard décoché au vicomte, il força ce dernier à l'imiter.

« Comment, monsieur, vous n'êtes pas de nos amis, et vous vous mettez à table avec nous, et vous vous installez, sans façon, à l'hôtel de la Brigade,... chez moi! »

La colère saisit à son tour le pacifique receveur. Il comprenait enfin que le Pontaubry n'était point le gendre probable, et ne songeait qu'au moyen de châtier celui qu'il prenait pour un intrigant ou un mauvais plaisant.

Mlle Berthe baissait les yeux. La stupéfaction semblait l'avoir rendue muette.

Cependant le vicomte comprenait l'énorme méprise qu'il avait faite. Quoi! l'hôtel de la Brigade n'était pas un hôtel de voyageurs! Il ne pouvait avouer que le charme de Mlle Berthe l'avait comme grisé. On ne pouvait le prendre que pour un imbécile ou un mystificateur. Désespéré d'apparaître sous ce jour fâcheux à l'adorable beauté sans laquelle il sentait qu'il ne pourrait plus vivre, il balbutiait, pâle et tremblant :

« Mon colonel, je vous expliquerai bientôt, et à votre satisfaction, l'étrange méprise. Je m'engage envers vous.., je suis engagé.... »

Le colonel ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase.

« Engagé!... Il fallait le dire tout de suite, mon garçon.... C'est contraire à tous les règlements. Mais puisqu'il y a eu méprise, je veux bien déroger aux traditions et vous accompagner moi-même. »

Il se tourna vers Berthe et vers Cyrille et leur dit d'un ton majestueux : « Venez! »

Le colonel se coiffa de son képi, se fit apporter son sabre, en boucla le ceinturon par-dessous son dolman, fit passer le vicomte devant lui et sortit de la maison. Berthe et son oncle suivaient, dociles. On se dirigea vers le pont du Baliveau. Tout à coup, le vieux troupier se frappa le front. « Non, pas



Le vicomte, toujours consigné, faisait la corvée de quartier.

aux chasseurs, bre-
douilla-t-il entre ses
Aux dragons. »
longèrent la rivière sans dire un
ans oser se regarder; mais le vicomte
pas sans inquiétude.
u bout d'une rue déserte, un vaste
nt en briques apparut : c'était une ca-
celle des dragons.
e colonel doubla le pas, fit signe aux
de le suivre. Une sentinelle présenta
nes. Le colonel venait de pénétrer dans
e cour du quartier.
Trompette! » s'écria-t-il d'une voix
nerre.
e trompette de garde arriva, casque en
tout essoufflé.
Trompette, dit le colonel, sonnez-moi
s-officier de semaine! »
tiré par les sons éclatants du cuivre,
échal des logis Boullard ne tarda pas
ntrer.
Marchal des logis, dit le colonel avec
rquable calme, voici un engagé volon-
n *bleu*.... Vous me ferez visiter ce
par le major, me l'habillerez, me
rerez et me le mettrez au pansage
suite.... Approchez, mon garçon,
ez.... »
ourd de Pontaubry s'avança, sans
préhension. Il croyait simplement à quelque innocente farce. La brusquerie toute militaire avec laquelle le sous-officier Boullard s'empara de lui ne modifia pas son opinion. « Elle est bien bonne, » pensa-t-il.

La voix du colonel retentit de nouveau dans la cour du quartier.

« Vous verserez cet homme au 5e escadron, et qu'on soit sévère pour lui! C'est une pratique....

— Oui, mon colonel.

— Pas de permission jusqu'à nouvel ordre.

— Oui, mon colonel. »

III

Un quart d'heure après, le vicomte Palourd de Pontaubry, qui avait été exempté huit ans auparavant par le conseil de revision de Paris, comparut devant le médecin-major du régiment et fut reconnu « bon pour le service ». Il passa ensuite par le magasin d'habillement, en sortit avec sabre, mousqueton, étui-musette et sabots, puis, coiffé d'une calotte, vêtu de la petite veste et du pantalon de treillis, il fut mené droit au bureau du major Larnette, le terrible commandant du 5e escadron, l'escadron des *bleus*.

« Ah! c'est vous, l'engagé?

— C'est moi.... Mais... monsieur....

— Appelez-moi mon commandant. Vous n'avez pas l'air bien dégourdi. Enfin nous verrons bien. Voilà votre matricule, 17 642. »

Terrifié, abasourdi, le vicomte ne trouvait pas un mot.

« Eh! bien! prenez-vous votre matricule, à la fin? Et pourquoi cette mine ahurie? Vous m'avez l'air fait pour être dragon comme moi pour être archevêque. Et qu'est-ce que c'est que ces cheveux-là? Pas à

l'ordonnance, les cheveux! Allez vous faire couper les cheveux.... »

Jean, vicomte Palourd de Pontaubry, sortit de là tondu comme un œuf. De quatre à cinq, il fit du pansage, apprit à tresser les cordons de litière.

Le soir, à la cantine, il paya largement sa bienvenue, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir son lit « mis en bateau ». Le lendemain, pansage, assouplissement, pansage, manœuvre à pied. Au bout de trois jours, équitation, exercice du sabre, garde à l'écurie agrémentée d'un coup de pied de cheval. Puis vinrent, dru comme grêle, l'école de peloton et pas mal de réprimandes pour mollesse dans le service.

Le vicomte, maigre comme un clou et laid à faire peur, comptait depuis cinquante-sept jours à l'escadron, ayant pour tout adoucissement à sa peine de penser qu'il habitait la même ville que Mlle Berthe, et respirait le même air qu'elle. Il l'apercevait souvent au cours des promenades du régiment, et il espérait toujours qu'une circonstance imprévue le rapprocherait de celle qu'il aimait.

Sur ces entrefaites, le major commandant le dépôt s'aperçut, en mettant en ordre les écritures du trimestre, que les papiers du bleu n'étaient pas en règle. Il crut devoir en référer au colonel Collassier. « Qu'on le renvoie à Paris et qu'on ne me parle plus de ce gaillard-là! » répondit le grand chef.

III

Quelques jours après, le 17642 était rendu à la vie civile, et le colonel recevait le télégramme suivant :

« Mon colonel, Mlle Berthe Collassier est charmante et j'ai l'honneur de vous demander sa main. J'ai trente mille francs de rente, sans compter mes espérances. — Vicomte Jean de Pontaubry, ancien engagé *involontaire* au 37e dragons. »

« Il n'est pas rancunier, fit le vieux brave. Ce sera un excellent mari. Je peux lui donner ma fille. »

Tancrède MARTEL.



PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE. Le Gérant : CH. [illegible]

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE GÉNÉRAL HOCHE À FRŒSCHWILLER (1793), D'APRÈS LE TABLEAU DE [illegible]

[illegible] que le peintre a représenté [illegible] sur le champ de bataille, s'exposait



LES DERNIERS MOMENTS DU MARÉCHAL LANNES, D'APRÈS LE TABLEAU DE BOUTIGNY (SALON DE 1894).

Certes, ce tableau, qui nous montre la suprême entrevue de Lannes avec l'Empereur est très impressionnant. Mais les objets qui ont été portés par les personnages eux-mêmes, ces armes, ces habits, ces objets qui ont appartenu aux héros que nous admirons, nous émeuvent et nous touchent davantage : c'est tout notre passé militaire qui s'évoque à nos yeux, qui revit en de poignantes visions d'une intensité inoubliable.

Le Reliquaire de la Gloire

CENT ANS DE SOUVENIRS MILITAIRES

Réunir au Palais des Armées de terre et de mer les reliques des plus glorieux de nos combattants d'autrefois, chefs, soldats, héros de tout rang et de tout grade, c'est une des idées qui ont fait le plus d'honneur aux organisateurs de notre Exposition. Ils ont su nous donner ainsi une leçon de patriotisme sous la forme la plus simple et la plus saisissante. C'est ici que les choses parlent d'elles-mêmes! Ces reliques, qui évoquent tout un cortège d'images grandioses, nous font mieux comprendre ce que valent les richesses d'héroïsme, le trésor d'honneur national qui nous a été légué par les générations précédentes. Devant cette part sacrée du patrimoine commun, nos cœurs tressaillent d'une ardente émotion et nos âmes se haussent soulevées par une fierté enthousiaste.

○ ○ ○

LES endroits où se sont passés de grands événements, les ruines des monuments où se sont déroulées des scènes dramatiques, les objets qui ont figuré dans l'action, sont autant de témoins dont la déposition est plus éloquente qu'aucun récit. Il réside en eux une incomparable puissance d'évocation.

Quel moyen avons-nous en effet d'éprouver encore aujourd'hui l'émotion directe, l'impression vivante des grands faits d'armes d'autrefois? Dans les livres d'histoire, nous ne trouvons pour les plus fameuses batailles que les lignes principales, les dispositions générales. Dans les mémoires écrits par les contemporains, déjà certains épisodes se dégagent; la précision des détails, l'intensité de l'émotion personnelle, contribuent à nous donner le sentiment de la réalité. Mais supposez maintenant qu'on place sous nos yeux l'épée de commandement au signe de laquelle les bataillons s'ébranlèrent, la cuirasse brisée par un boulet sur la poitrine de l'officier qui chargeait à la tête de son escadron, le drapeau déchiqueté par les balles, noirci par la



Des héros en guenilles : l'habit d'un volontaire de la République.

Tout simple et tout grossier qu'il est, cet habit de grosse toile blanche devait paraître presque luxueux à ces soldats héroïques qui, bien souvent, allaient en guenilles au feu de l'ennemi. (Appartient à M. Junquet.)

poudre, déteint par les pluies; — alors les images guerrières, héroïsmes sublimes, résistances stoïques, tragiques chevauchées, surgissent des coins perdus de notre mémoire, accourent et se groupent en tableaux d'une netteté et d'un relief d'hallucination.

C'est une évocation de ce genre qui nous attendait au Musée rétrospectif du Palais des Armées de terre et de mer à l'Exposition. Tout un peuple d'ombres guerrières hantait ces salles, pareilles à celles que Raffet dans *la Revue nocturne* éveille de leur dernier sommeil. Ce sont celles des soldats et des officiers qui ont combattu et qui sont morts pour nous. Devant ces armes qu'ils ont maniées, ces habits qu'ils ont revêtus, devant toutes ces reliques, vestiges de notre incomparable passé militaire, nous sentons monter en nous une émotion faite de respect et de fierté, de reconnaissance et d'enthousiasme : des visions grandioses se dressent devant nous, les couleurs passées des uniformes reprennent leur éclat, les broderies d'or éteint se ra et les cuirasses luisent encore frappée rayon glorieux.

POUR LA DÉFENSE DU SOI VAIII.

Rien de plus divers que cette succ de brillants faits d'armes; car si le cc est toujours le même, les façons dont manifeste varient à l'infini. Rien aussi d instructif. Depuis le temps que ra à l'entrée du Palais l'armure équestre d liot de Genouillac, grand maître de l'ar sous François Ier, jusqu'à celui des can tir rapide de la guerre de demain, l'ar taire a été en continuelle transformatio d'époque en époque, l'habileté du ch l'endurance du soldat a été aux prises des difficultés différentes.

Quel contraste entre les brillants pages des armées de l'ancien régime e bataillons déguenillés des armées de la R blique! Un habit de volontaire, en gro étoffe de laine blanche avec collet rou



L'habit du général Hoche.

Plus loin, un habit passementé d'or évoque rière brillante, trop tôt brisée, celle de l jeune général, tant de fois vainqueur, vingt-neuf ans, en plein succès, en plein (Appartient à M. le marquis des Roys.)

passepoils bleus, témoigne du dénûment de ces héroïques va-nu-pieds. Ils n'avaient ni chaussures ni pain : ils avaient à peine des armes et des munitions, mais un ardent patriotisme les poussait en avant pour la défense du sol envahi par l'étranger.

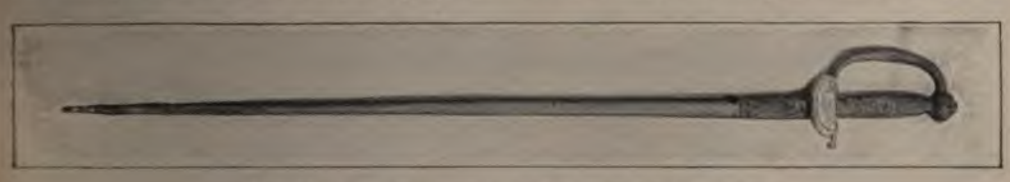
Ce sont eux qui sous les ordres de Dumouriez défendirent les hauteurs de Valmy, en 1792. Déjà les Prussiens commençaient à monter la pente au haut de laquelle étaient rangés nos soldats. Mais alors on vit un spectacle surprenant, inouï : les jeunes soldats, sans attendre l'arrivée des Prussiens, se jettent audacieusement au-devant d'eux, et, à l'exemple du général Kellermann, mettent leur chapeau ou leur casque au bout des sabres et des baïonnettes; de cette masse de trente mille hommes soulevés par l'enthousiasme patriotique un grand cri s'élève, emplissant toute la vallée, sans cesse renouvelé : « Vive la nation ! » Devant cette vigoureuse attaque, Brunswick hésite et finalement donne le signal de la retraite. L'armée de la République était née. Hâtons-nous d'ailleurs de le reconnaître : si la Convention put lancer à la victoire les troupes jaillies du sol, c'est qu'elles trouvèrent pour s'organiser des cadres tout prêts. Une armée ne s'improvise pas. L'élan patriotique lui-même n'y suffit pas. Une foule enthousiaste n'est pas une armée. Il faut une discipline, une instruction, une préparation. Les volontaires s'encadrèrent dans l'ancienne organisation militaire, où les recrues furent soutenues par les vieux soldats. L'honneur de la Révolution, c'est d'avoir fait circuler dans le corps intact de notre armée un sang plus jeune.



Les souvenirs de l'épopée impériale : Le casque et la cuirasse de Napoléon Ier.
Petit chapeau et redingote grise, c'est sous ce costume que nous apparaît Napoléon. Il eut bien un jour la fantaisie de se faire exécuter cette cuirasse superbe, ce casque orné de pierreries, mais il ne les revêtit que pour les essayer. (Appartient au prince de Wagram.)

La jeunesse ! Elle ajoute son rayonnement à la gloire de presque tous les chefs nés alors des circonstances. Dans ces temps de crise, les événements n'attendent pas. Les généraux ont vingt-cinq ans. Ils s'appellent Marceau, Hoche, Joubert.

Ce sabre droit à la coquille étoilée, à la lame lourde, au fourreau massif en cuivre sur lequel on lit : « Cette arme teinte si souvent du sang des hussards de Barcau et de Blankenstein, fut arrosée des larmes de ces hussards et des généraux autrichiens, » et « Qui que tu sois, ne profane pas ce sabre, il ne doit armer que la main d'un héros, » c'est le sabre que portait Marceau lorsque, envoyé en 1796 pour contenir les Autrichiens au défilé d'Altenkirchen, il tomba frappé par la balle que lui lança un chasseur tyrolien. L'armée, devant évacuer rapidement Altenkirchen, ne put emmener le général; il fut laissé dans le village. Quand les Autrichiens y pénétrèrent, ils y trouvèrent le blessé et l'entourèrent de soins; il mourut tandis qu'autour de lui les généraux impériaux faisaient cercle et déploraient la mort de



Une arme historique : l'épée de l'empereur Napoléon.
(Appartient à Mme la Comtesse Clary.)



UNE ÉPAULETTE DU COLONEL DE BRANCION QU'IL PORTAIT LORSQU'IL FUT TUÉ À L'ASSAUT DU MAMELON-VERT, LE 9 JUIN 1855.

(Appartient à Mme la comtesse de Brancion.)

cet ennemi courageux et chevaleresque.

Autant la lame du sabre de Marceau est lourde et forte, autant celle de l'épée de Hoche est mince et frêle; la coquille est en cuivre, très élégante, mais sans ornements; c'est l'épée d'un général qui réfléchit et qui combine plus qu'il ne combat lui-même.

Plus loin, c'est la selle de velours sur laquelle était monté Joubert quand il fut tué à la bataille de Novi; puis le fer de lance qui se brisa dans la poitrine de La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France.

Ce qui rend encore plus saisissant l'éclat de ces brillantes carrières, c'est leur brièveté. Ils meurent, ces jeunes généraux, en pleine gloire, à la veille de nouveaux succès. Hoche venait d'être nommé au commandement de l'armée d'Allemagne. Un mal inconnu le minait sourdement : c'était une toux sèche, des convulsions nerveuses. On l'engageait à se reposer. Il fit appeler son médecin : « Donnez-moi un remède pour la fatigue, lui dit-il; mais que ce remède ne soit pas le repos. »



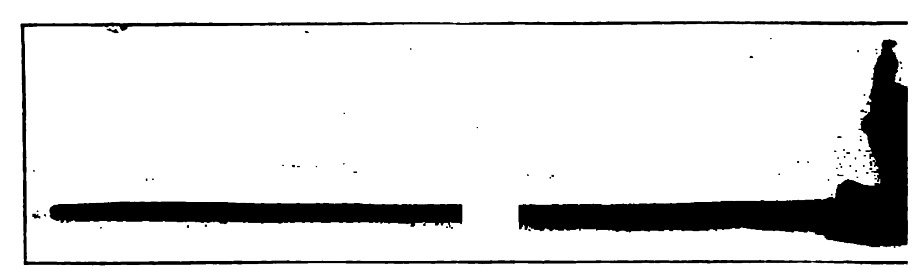
LA MONTRE DU CAPI LIN, MARQUANT I ELLE S'EST ARRÊTÉE L'EAU DE LA BÉRÉS

(Appartient à M. Ruelle.)

L'héroïsme et la valeur des soldats des armées du Rhin et d'Italie étaient dignes de tels chefs. Voyez ces bandes tricolores, déteintes, déchirées, reprisées, cousues ensemble : ce sont les lambeaux du drapeau de la 32e demi-brigade; ils lisent le courage des braves qui co ce corps. Au combat de Lonato, p campagne d'Italie de 1796, la 32e m deva corp chier tait Bres blit à puis les I qui répa la refo en r rend mag leur dont la 32e avait fait preuve, B consigna dans son rapport les par avait prononcées en apprenant ce d'armes et qui furent plus tard ins

LE PISTOLET QUE NAPOLÉON PORTAIT À FRIEDLAND (1807).

Ce pistolet n'a jamais envoyé une balle. Napoléon n'a jamais fait usage de ses armes. (Appartient à M. le vicomte Beugnot.)



LA PIPE DU GÉNÉRAL LASSALLE.

Lassalle emportait toujours cette pipe énorme dans ses bagages. Il la fumait le matin de la Wagram où il devait tomber glorieusement en chargeant avec sa fougue ordinaire. (Appartien marquise de Champeaux.)



Le maréchal Ney pendant la retraite de Russie.

le drapeau : « J'étais tranquille, la brave 32e était là ».

Il avait le don de trouver ces formules lapidaires et ce n'était pas un de ses moins sûrs moyens d'action.

JUSQU'AU BOUT DE L'EUROPE.

Aux campagnes improvisées de la Révolution, aux expéditions entreprises au gré des nécessités de la défense du sol, va succéder cette série de guerres [illegible] homme, [illegible] porteront [illegible] gloire de nos [illegible] cette extraordinaire [illegible] dans le [illegible] est vêtu d'un [illegible] brodé d'or. [illegible] général en chef [illegible] aux cheveux [illegible] le César [illegible] David, c'est [illegible]



[illegible]

avec leur culotte blanche, leur habit vert, leur casque à peau tigrée; les guides, vert, rouge et or dans l'envolement de leur pelisse soutachée; les mamelucks avec leurs rouges costumes d'Orient; les grenadiers de la garde, raides sous leurs bonnets à poil, l'arme au bras. Superbes, ils défilent dans la cour des Tuileries et Napoléon les passe en revue, fouillant leurs rangs de son œil aigu. Ou bien, sur le champ de bataille, ardents, l'œil fixé sur leur dieu, ils le saluent de leurs acclamations et de leurs sabres brandis.

Discerner les talents, susciter les dévouements, mettre chacun à la place où il pourra rendre les services les plus signalés, c'est une part essentielle du métier de souverain. Comme la force des choses avait, pendant les guerres de la Révolution, fait surgir les talents, Napoléon par une [illegible] de son génie saura [illegible] ceux qui [illegible] être les collaborateurs de son œuvre [illegible]

Masséna, [illegible] Lannes, Murat, Ney [illegible] Napoléon [illegible]

[illegible]

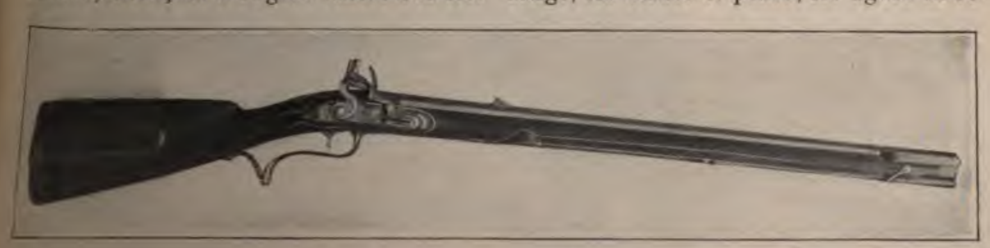


La prise de Constantine (1837), d'après le tableau d'Horace Vernet.

L'épée de Bugeaud! Que de souvenirs glorieux elle évoque! C'est toute la campagne d'Algérie qui défile devant nos yeux, avec ses impétueux corps-à-corps, ses fougueux assauts, comme celui de Constantine où Lamoricière se couvrit de gloire et qui marque une date impérissable dans nos annales militaires.

taires du maréchal Lannes, ses uniformes de cour, tout ruisselants d'or, le « mirliton » pimpant qu'aux jours de bataille il posait crânement sur l'oreille, ses sabres à la lame damasquinée, aux riches fourreaux, aux poignées d'or enrichies de pierreries, son baudrier, sa selle de velours rouge, tout ce luxe au milieu duquel se plaisait le fils du teinturier de Lectoure.

Le type de ces héros à la figure épique et théâtrale, c'est Murat, grand-duc de Berg, futur roi de Naples. Voici la légère cravache avec laquelle il conduisit à Eylau cette charge de cavalerie, l'une des plus fameuses de l'histoire, enfonçant les lignes russes à la tête de 80 escadrons. Derrière le maréchal en witchoura de velours vert recouverte de torsades d'or, la taille enroulée dans une large ceinture de soie d'or, le bonnet de fourrure surchargé de plumes, vingt mille cavaliers, cuirassiers de Hautpoul, hussards rouges, verts, bleu pâle et chasseurs de Lassalle, dragons, carabiniers, se massent en ligne de bataille. Murat lève sa cravache et crie : « En avant! » Les régiments s'ébranlent, au trot, puis au galop, franchissant la plaine comme un tourbillon; le sol tremble, les sabres se dressent. L'ouragan arrive à l'ennemi, étendards flottants, pénètre dans les rangs, les écrase et passe; les lignes se re-



La carabine qui tua Marceau.

C'est une balle tirée par un Tyrolien avec cette lourde et massive carabine qui tua, à vingt-sept ans, le général Marceau, si courageux et si chevaleresque que ses ennemis eux-mêmes déplorèrent sa mort. (Musée de Chartres.)



La selle du maréchal Lannes.

Pour accompagner des uniformes militaires tout ruisselants d'or, il fallait des harnachements également éclatants. Telle est cette selle que montait Lannes dans les combats. (Appartient à Mme la comtesse Fernand de Montebello.)

forment, la terrible masse revient, dans les cris de fureur des cavaliers, dans les hennissements des chevaux; les rangs des fantassins ennemis sont encore sabrés, le centre de l'armée russe est anéanti; et Murat, invulnérable, parade en jouant du bout des doigts avec sa cravache....

Ces superbes charges de cavalerie sont les fêtes héroïques de la bravoure individuelle. Ce brave d'Hautpoul que nous voyons charger à Eylau et qui y tombera frappé à mort, avait, la veille, en chargeant à la tête de ses cavaliers, enlevé le succès. Marbot, en vingt occasions, parmi la fusillade et les boulets, força au galop de son cheval les lignes ennemies. Lassalle, avec son large pantalon bouffant, son dolman chargé de tresses, apparait comme une sorte de sacripant magnifique, buvant, jurant, jouant, chantant à tue-tête, brisant tout et fumant. Voici sa pipe, elle est de dimensions extraordinaires, le tuyau en est d'une longueur démesurée et le fourneau devait faire un effroyable nuage de tabac. Il la fumait le matin de la bataille de Wagram quand il écrivait à un de ses amis : « Il y aura bal ce soir sur les bords du Danube ». Toute la journée, il resta inactif avec ses régiments, furieux de son immobilité, allant vingt fois solliciter de Masséna l'ordre de charger. Vers la fin de la bataille, Masséna lui donna cet ordre tant attendu, mais en lui recommandant d'agir avec prudence. Deux régiments d'infanterie autrichienne battaient en retraite. Lassalle veut leur couper la route; il commande à l'une de ses brigades : « En avant! » et s'élance au galop à la tête de ses cavaliers, suivant son habitude, les excitant de la voix et du geste, faisant tournoyer son sabre au-dessus de lui, injuriant les ennemis, hurlant les plus terribles imprécations. Mais les deux régiments autrichiens s'arrêtent, se forment en carré et accueillent Lassalle et ses hussards par un feu roulant. Une balle atteint Lassalle à la tête et il tombe raide mort. Quand ses cavaliers le relevèrent, une pipe qui ne le quittait jamais s'échappa de la poche de sa pelisse et tomba sur le sol.

Après les triomphes, les revers. Les longueurs et les difficultés de la guerre d'Espagne épuisaient nos armées, qui y firent l'apprentissage du malheur. Un prisonnier français, pendant sa captivité à Cabrera, de sombre mémoire, a sculpté ce jeu d'échecs, dont les pièces, au lieu d'être les figures habituelles, sont des cavaliers et des grenadiers.

Mais les horreurs de cette captivité sont encore surpassées par les atroces souffrances de la Grande Armée pendant la retraite de Russie, quand cette armée n'était plus qu'

... un rêve errant dans la brume, un mystère.
Une procession d'ombres sur le ciel noir.

Regardez ce sabre, c'est celui que portait Ney quand, avec les débris de son corps d'armée, il protégeait la retraite, refoulant sans cesse les cosaques qui, comme de sinis-



Les lunettes du d'Auerstaedt.

tres oiseaux de proie, rôdaient en arrière et sur les flancs de l'armée; le fourreau s'est terni au contact de la neige. Vision fantastique et terrible que celle de cette retraite de Russie! Des régiments qui partent de Moscou avec des effectifs de 1500 hommes n'en ont plus qu'une vingtaine en arrivant à Vilna. A l'arrière, tout une queue de trainards, de malades, de blessés, de soldats découragés qui suivent péniblement, souffrant du froid, de la faim, n'ayant pour se nourrir que la



La prise de Malakoff (1855), d'après le tableau d'Yvon.

L'héroïsme de nos zouaves, l'intrépidité du maréchal de Mac-Mahon et sa fameuse réponse a l'envoyé anglais : « J'y suis, j'y reste, » voilà ce que rappelle ce tableau et ce que les souvenirs réunis au Musée de l'Armée évoquaient aussi, avec une plus poignante réalité encore.

chair glacée des chevaux morts de fatigue. C'est à force d'énergie morale autant que d'initiative et d'habileté que Ney, faisant lui-même le coup de feu, parvient à sauver une partie de ces débris de la Grande Armée.

Une montre marquant l'heure où elle s'est arrêtée au passage de la Bérésina, quel témoin! C'est la montre du capitaine Paulin. L'armée en désordre était arrivée sur les bords du fleuve; il fallait à toute force le franchir. Pour accélérer la marche des troupes, Napoléon avait fait détruire le matériel des ponts; il ne restait plus au général des pontonniers, Eblé, que six caissons d'outils, deux forges, deux voitures de charbon et quatre cents pontonniers. Eblé réunit ses hommes; on arracha du bois dans les maisons des villages, on en fit les chevalets du pont, on forgea les fers nécessaires pour les lier: toute une nuit les pontonniers travaillèrent dans l'eau glacée et le capitaine Paulin y demeura pendant six heures de suite pour donner l'exemple à ses hommes. Le lendemain, l'armée put passer.

Dans la campagne de France, en 1814, Napoléon semble prendre la revanche de ses défaites. Jamais, sauf pendant la campagne d'Italie, il n'avait déployé de plus brillantes qualités. Cette écritoire est celle dont il se servit durant cette campagne; en guerre, Napoléon s'arrêtait et descendait de cheval sur le bord des routes pour lire les dépêches, dicter ses ordres et les signer; un de ses aides de camp lui présentait l'écritoire dans laquelle était fixée la plume. De cette plume, Napoléon a apposé sa signature appuyée et volontaire au bas des ordres qui commandaient les rapides mouvements de son armée et provoquèrent les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry et de Vauchamp.

Et quels rêves nous faisons devant le chapeau que portait l'empereur à Waterloo! C'est sous ce chapeau que son front s'est plissé d'angoisse et de colère, quand, attentif aux bruits de la bataille, il écoutait le canon qui devait annoncer l'arrivée de Grouchy et qui était le canon de Blücher!



Le chapeau que Napoléon portait à Waterloo.
(Appartient à M. Gérôme, de l'Institut.)

Quels rêves devant l'habit dont Napoléon était revêtu le jour où il s'embarqua sur le *Bellérophon*! L'agonie de Sainte-Hélène va commencer, mettant le dernier sceau à la gloire de Napoléon. Car c'est des brumes de l'île lointaine que le souvenir du héros s'élancera dans le ciel de la légende.

Notons un détail curieux et bien significatif! Celui qui est la plus puissante personnification de la guerre n'a jamais tiré un coup de feu contre un ennemi. Nous avons les pistolets qu'il portait à Friedland : ces pistolets n'ont pas envoyé une balle. Nous avons son épée à poignée d'or, finement ciselée, toute fluette et délicate. Napoléon ne tira cette épée-là qu'une fois du fourreau. C'était à Arcis-sur-Aube. Des cavaliers se débandaient. Napoléon se jette au-devant d'eux, leur criant qu'il voulait voir s'ils lui passeraient sur le corps. Dans sa colère, il veut mettre l'épée à la main. Elle était si rouillée dans son fourreau qu'il lui fallut pour l'en sortir l'aide de deux officiers.

En fait, le costume dans lequel nous apparaît le grand homme de guerre, c'est une redingote et un petit chapeau. Un jour, par fantaisie, il voulut se faire fabriquer une cuirasse et un casque. Cette cuirasse et ce casque sont ici, magnifiques : le casque orné, au-dessus de la visière, d'une étoile de diamants et d'émeraudes. Jamais casque ni cuirasse n'ont servi. Napoléon les a essayés un jour; il ne s'y est pas reconnu. C'est que le général, à la manière dont Napoléon comprend son rôle, n'a rien du chef de jadis qui se jette au milieu de la mêlée. C'est par son génie de stratégiste qu'il gagne les batailles. C'est le calculateur n'abandonnant rien au hasard. Napoléon est par là le créateur de la guerre moderne. Par l'étendue des mouvements d'armée, par l'évolution des grandes masses, par l'importance attribuée à la rapidité des manœuvres, il a renouvelé l'art militaire.

L'AFRIQUE CHAMP D'ACTION DE LA BRAVOURE INDIVIDUELLE.

Désormais, par suite de l'importance toujours grandissante de l'artillerie, les guerres européennes auront une physionomie de plus en plus différente de ces luttes héroïques.

Mais à ce moment même, la bravoure individuelle trouve un nouveau champ d'action dans les expéditions d'Afrique, où les hardis coups de main, les *razzias*, les com-



Les passe-temps d'un prisonnier français en Espagne : jeu d'échecs fait par un captif à Cabrera.
Si les reliques militaires font naître parfois en nous un sentiment de tristesse, elles provoquent toujours l'admiration en montrant le courage héroïque de nos soldats, même pendant la défaite. Tel est ce jeu d'échecs qui fut sculpté à Cabrera par un prisonnier français captif des Espagnols. (Appartient à M. Canut.)

bats à l'arme blanche et corps à corps donnent lieu à de brillants faits d'armes.

Changarnier, Lamoricière, Combes, Pélissier, Bugeaud, sont dignes de leurs plus glorieux ancêtres.

Changarnier, dans la fameuse retraite de Constantine, près d'être enveloppé par les Arabes, forme ses soldats en carré et leur crie : « Allons, mes amis, voyons ces gens-là en face ; ils sont six mille et vous êtes trois cents, vous voyez bien que la partie est égale ».

Lamoricière enlève Constantine après une série de furieux combats qui recommencent au coin de chaque ruelle, devant chaque maison.

Pélissier, devant Laghouat, dont voici l'une des clefs toute rouillée, fait enlever à la baïonnette les ouvrages avancés de la place et établir une batterie qui couvrit les remparts de boulets.

Bugeaud, par la vigueur avec laquelle il réprima les menées d'Abd-el-Kader et soumit les tribus rebelles, par le vif mouvement qu'il imprima à la colonisation, est le véritable organisateur de notre belle colonie d'Algérie. Il est resté populaire dans les légendes d'Afrique. Voici son épée de commandement, courte et frêle, et son képi qu'il portait à Isly.

Et il nous semble le voir à la tête de notre petite armée, mettant en déroute les nuées de cavaliers arabes qui s'enfuient, éperdus, poursuivis l'épée dans les reins et disparaissent dans les gorges de l'Isly.

COMBATS D'HIER, GUERRE DE DEMAIN.

Les campagnes de Crimée et d'Italie marquent encore une étape dans l'évolution des méthodes militaires. L'artillerie, qui n'avait pas été modifiée depuis Napoléon Ier, est pourvue d'un nouveau canon dont le tir est plus précis et les projectiles plus puissants ; peu à peu l'importance du rôle individuel du soldat s'efface, la masse commence à être seule considérée.

Toutefois, les faits d'armes isolés sont encore nombreux. Voyez les épaulettes du colonel Filhol de Camas ; il les portait, quand il fut tué à Inkermann en sauvant le drapeau de son régiment, le 6e de ligne. Le porte-drapeau s'étant jeté en avant pour entraîner les hommes, une balle l'étend raide mort. Les Russes se précipitent et réussissent à enlever le drapeau. Le colonel de Camas s'élance en criant à ses soldats : « Au drapeau, mes enfants ! » et il tombe frappé d'un coup de baïonnette.

Voyez aussi la tunique du général Mayran avec un large trou béant à la hauteur du cœur, mort au premier assaut de Malakoff, le 18 juin 1855, les épaulettes tachées de sang du colonel de Brancion, tué à l'enlèvement du Mamelon-Vert. Et ce drapeau improvisé ! C'est un fanion de général auquel on a attaché un grand pavillon de marine ; la hampe a reçu sept balles ou éclats d'obus. Ce drapeau est celui que planta le général de Mac-Mahon sur la crête de la tour. Quand le signal de l'assaut fut donné, les batteries françaises qui tonnaient depuis le matin firent soudain silence ; le général Mac-Mahon commande « En avant ! », les zouaves bondissent, en quelques instants ils sont au bord du fossé, ils s'y jettent, remontent le talus opposé et gravissent le parapet à pic, le couronnent et sautent dans les retranchements. Les Russes, surpris, les accueillent à coups



UN VESTIGE DES GUERRES DE CRIMÉE : LE CABAN DU MARÉCHAL SAINT-ARNAUD.

Les souffrances si vaillamment supportées par nos troupes en Crimée et aussi la fin tragique du maréchal Saint-Arnaud qui les commandait et fut remplacé par Canrobert, voilà les souvenirs que ce caban fait surgir dans notre mémoire ! (Appartient à Mme la Maréchale de Saint-Arnaud.)

de fusil, d'écouvillons, de pierres. Au même moment, Mac-Mahon arrive sur le parapet du bastion, là où le caporal vient de planter son pavillon. Malakoff est pris. Le général en chef anglais, voulant s'assurer du fait, envoie un de ses officiers auprès de Mac-Mahon; à la question de l'envoyé anglais : « J'y suis, répond le général, et j'y reste ».

A Magenta, à Melegnano, les zouaves renouvellent ces magnifiques prouesses.

Les temps de ces beaux et farouches assauts sont passés; la guerre future ne connaîtra pas ces soudains élans. Les canons à tir rapide et les fusils à longue portée ont changé la physionomie des combats. Les armées ennemies, éloignées l'une de l'autre de plusieurs kilomètres, engageront un duel d'artillerie et échangeront des feux de salve. Entre leurs lignes, un large espace s'étendra, traversé seulement par la courbe tragique des obus.

Autrefois, le soldat, sur le champ de bataille, était exalté par la présence de son chef qui était témoin de son action d'éclat. Cet encouragement sera refusé au soldat moderne; dans la guerre de demain, le général en chef ne s'immobilisera jamais sur un seul point; rapide, il parcourra les lignes de son armée, filant sur son automobile. « Dans ces conditions, dit un philosophe, M. Boutroux, au cours d'une conférence faite aux élèves de l'école de Saint-Cyr, il est indispensable que les individus aient par eux-mêmes une haute valeur morale, qu'ils soient véritablement capables d'un dévouement et d'une abnégation spontanés. Il faut qu'ils gardent leur entrain et leur bonne humeur, alors qu'ils se voient décimés par des projectiles venus on ne sait d'où, sans fumée apparente, sans bruit nettement perceptible. Il faut qu'ils résistent au spectacle de régiments entiers abattus en un instant comme par un coup de faux. Il faut qu'ils soient capables d'un sacrifice obscur, éternellement ignoré. »

Pour accomplir ce sacrifice, que les soldats de demain se reportent au passé! Dans les salles du musée rétrospectif du Palais des Armées, cinq siècles de l'histoire d'une des nations les plus guerrières étaient rassemblés. Les morts glorieuses de ces militaires, la bravoure dont ils firent preuve, la hardiesse avec laquelle ils affrontaient le danger, constituent un patrimoine que nous ont légué nos pères. Ce patrimoine est un des plus précieux éléments de notre richesse nationale; nous devons le conserver et le transmettre intact à nos descendants.

Et les héros d'hier nous enseignent par leurs actes le moyen de pratiquer ce devoir. Quand ils versaient leur sang sur le champ de bataille, quand ils souffraient les plus atroces privations, une grande pensée les soutenait. Ils avaient le sentiment que leurs souffrances, que leur mort ne serait pas inutile, qu'elle profiterait à quelque chose qui dépassait leur vie d'un jour, leurs misères et leurs angoisses d'individus, à savoir l'intégrité du sol, la grandeur durable et le salut commun de la Patrie.



Le képi porté par le maréchal Bugeaud à la bataille de l'Isly.
(Appartient à M. Feray-Bugeaud d'Isly.)



Le chapeau du maréchal Canrobert.
(Appartient à Mme Fabre de Navacelle.)



LE JOUR DE LA TOUSSAINT, D'APRÈS LE TABLEAU DE FRIANT. (MUSÉE DU LUXEMBOURG.)

La charité est le plus noble des devoirs, et les parents ont raison d'apprendre de bonne heure aux enfants à soulager leur prochain. Qui de nous ne se reprocherait d'avoir refusé à un misérable qui a faim le morceau de pain dont il a besoin! Mais l'aumône encourage la paresse, et ce qu'il faut surtout chercher, c'est à procurer au mendiant un travail simple et facile pour lui assurer son gagne-pain.

LES VOLEURS DES PAUVRES

La Lutte contre la Mendicité

Misère, infirmité, souffrance, autant de choses sacrées qui commandent le respect et la pitié! Comment ne pas être révolté en songeant que, par une véritable profanation, des êtres dégradés exploitent, au profit de leur paresse et de leurs vices, les sentiments que nous inspire le spectacle de l'infortune? Non seulement ces professionnels de la mendicité sont bien différents des indigents que le besoin contraint à tendre la main, mais ils sont leurs pires ennemis. Les faux mendiants sont les voleurs des pauvres, puisqu'ils nous extorquent les sommes qui devraient servir à soulager des misères réelles. Combattre la mendicité professionnelle, celle qui résulte de l'inconduite et qui mène au crime, c'est donc parer à un danger social, mais c'est en même temps venir en aide aux vrais pauvres en réservant pour eux seuls les efforts et les dons que notre charité doit prodiguer sans se lasser en faveur de tous ceux qui souffrent et dont nous ne pouvons entendre sans une immense pitié le cri de détresse.

○ ○ ○

De tous les devoirs sociaux celui qui prime tous les autres et qui nous est dicté par le plus impérieux sentiment d'humanité est celui qui consiste à soulager la misère qui nous entoure. Qu'il y ait encore, dans des sociétés organisées comme les nôtres, après tant d'efforts et de progrès, des gens qui meurent de faim, c'est la pensée obsédante dont nous ne pouvons nous détacher. Et il s'en faut que ces douloureux exemples soient rares ou tendent à disparaître. La vie moderne avec son âpre lutte économique est dure pour ceux qui ne se sont pas trouvés suffisamment armés. Non seulement il y a dans nos sociétés de pauvres gens, mais une des questions qui se posent à elle avec le plus d'acuité est celle qu'on appelle la question du « pau-

périsme », véritable plaie béante et saignante du corps social. Chaque jour nous apprenons que, faute de quelques sous, un vieillard, une femme, un enfant, sont morts de misère, de maladie, de froid ou de faim, exténués par les privations, à bout de souffrances. Et combien de détresses que nous



Cliché] [Braun, Clément et Cie

Les mendiants, d'après un tableau de Sébastien Bourdon (xvii[e] siècle).

ignorons! Aussi chaque fois que nous avons sous les yeux l'image navrante du dénuement, un irrésistible instinct nous pousse-t-il à donner au malheureux qui s'adresse à nous l'obole qui peut-être va l'empêcher de mourir. C'est un mouvement tout naturel en même temps qu'une obligation morale. Nous ne supportons pas l'idée que nous puissions jamais avoir refusé à un de nos semblables qui avait faim le morceau de pain qu'il a imploré de nous.

Mais plus nous avons de pitié pour les pauvres, plus nous devons travailler à démasquer les faux pauvres. Plus nous sommes décidés à faire œuvre charitable, plus nous devons dépister ceux qui, exploitant la charité, se font, à vraiment parler, les voleurs des pauvres. Des paresseux, ennemis de toute vie régulière, incapables de tout travail suivi, demandent à la mendicité le moyen d'entretenir leurs vices. Ils font ainsi de la mendicité une industrie qui devient un des pires dangers, puisqu'elle favorise le vagabondage, l'ivrognerie, et fournit aux prisons et aux bagnes une abondante clientèle. Nous sommes obligés de nous défendre contre elle de la même manière dont on se défend contre un fléau, tel que la peste ou l'alcoolisme.

ODIEUSES PARODIES DE LA MISÈRE ET DE L'INFIRMITÉ.

Car, à côté des vrais pauvres, de ceux, en trop grand nombre, hélas! qui sont vraiment infirmes et manquent vraiment de pain, il y a une catégorie d'individus soi-disant miséreux qui, sans y être poussés par le besoin, choisissent la « profession » de mendiant. Ces professionnels de la mendicité sont mendiants comme d'autres sont menuisiers, agriculteurs ou commerçants. Ils sont absolument distincts des malheureux; ils sont aussi dignes de réprobation que les malheureux sont dignes de pitié.

Ces comédiens de la misère dépensent pour leur coupable industrie une ingéniosité et une fertilité d'imagination qui n'ont d'égale que la bassesse d'âme dont témoignent ces odieuses supercheries. La comédie qu'ils jouent est d'autant plus révoltante que les



« Le Jeune Mendiant », de Murillo.

La mendicité est de tous les temps et de tous les pays. Mais plus encore que les villes du Nord, celles du Midi, où la vie est plus facile, sont pleines de mendiants.

souffrances dont elle est la parodie méritent davantage de nous émouvoir.

Un mendiant professionnel veut-il faire le personnage d'un aveugle? Il se procure, grâce à un compère, un certificat d'oculiste. Un mendiant, installé dans une rue voisine de la Madeleine, portait au-dessous de ce certificat et d'une pancarte où il se recommandait en termes touchants à la charité publique, un tableau représentant une terrible explosion : une usine sautait, et, sous les décombres, on apercevait un pauvre ouvrier qui cherchait à préserver ses yeux des flammes. Un passant dont les regards avaient été attirés par la peinture crut que l'aveugle avait perdu la vue dans cette catastrophe et l'interrogea :

« Dites-moi, mon ami, où a donc eu lieu cette explosion ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit naïvement le faux aveugle, j'ai acheté ce tableau à l'hôtel Drouot. »

Veut-il simuler l'amputé? Il arrive à sa place habituelle à une heure où la rue est à peu près déserte, au moment du déjeuner, par exemple, entre midi et une heure; il s'étend sur le trottoir, replie sous lui la jambe soi-disant coupée de façon à la dissimuler complètement; la position, certes, est incommode et notre filou ne tarde pas à souffrir de l'engourdissement de ses jambes. Mais il n'y a pas de profits sans peine; à son genou il adapte un appareil jouant l'os coupé et recouvert d'une étoffe pareille à celle de son pantalon. Un de ces appareils se loue 1 franc chez des industriels spéciaux et moyennant un cautionnement de 20 francs. Notre homme ensuite n'a plus qu'à jeter habilement sur le tout une couverture. Sa journée finie, vers sept ou huit heures, il se lève, se dégourdit les jambes et, la recette en poche, rentre allègrement chez lui. Entre temps, dans la morte-saison, il se livre à des occupations qui nécessitent l'usage des deux jambes. C'est ainsi qu'un ancien clerc d'avoué tombé dans la misère après avoir soustrait une somme à son patron, exhibait neuf mois sur douze sa jambe coupée dans les rues de Paris. Pendant les vacances, il s'engageait dans une troupe d'artistes ambulants qui parcourait les stations balnéaires et où il était danseur sur échasses.

Les métiers d'aveugle et d'amputé sont des métiers sédentaires; ceux de paralytique et d'épileptique, au contraire, nécessitent de perpétuels déplacements.

Voici un rusé compère qui, muni de deux béquilles, s'avance difficilement, l'air cassé, semblant la proie d'horribles souffrances; cela ne l'empêchera pas, s'il voit un sergent de ville, de ramasser vivement ses béquilles sous son bras et de déguerpir à toutes jambes. C'est le cas de ce faux paralytique qui mendiait aux abords de l'Opéra; il se glissait entre les tables à la terrasse des cafés, harcelait les clients. A la fin, un



Les mendiants sur le Pont au Change, d'après une lithographie de Marlet.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la mendicité est un vrai commerce. Le Moyen âge a connu les Truands et leur Cour des Miracles. Aussi, malgré son exagération voulue, cette gravure démasque-t-elle le [illegible] action et les vices blâmables de ces faux mendiants qui, par paresse, se font les voleurs des pauvres.

garçon voulut le chasser et appela un agent de police; mal lui en prit, soudain le pauvre paralytique décocha un solide coup de pied au garçon et s'enfuit en courant. On put cependant l'arrêter, on apprit alors que c'était un employé retraité d'une administration publique, propriétaire d'une petite maisonnette dans la banlieue. Tous les jours, il prenait le train pour venir mendier à Paris; il avait trouvé ce moyen commode pour augmenter sa pension de retraite.

Comme le faux paralytique, celui qui simule l'épilepsie ne reste jamais longtemps au même endroit. Il s'assoit sur un banc des boulevards; tout à coup, il est pris de soubresauts dans les bras, dans les jambes, tout son corps se tord en de violentes convulsions, tandis qu'un morceau de savon, dissimulé dans sa bouche, produit une écume qui vient ajouter à la réalité de la scène. Un attroupement se forme et les sous tombent dans la casquette de l'épileptique qu'il a négligemment posée sur le banc à côté de lui. Notre épileptique va ensuite opérer sur un autre banc, cinquante ou cent mètres plus loin.

D'autres, parmi ces vagabonds, se donnent pour des ouvriers sans travail ou des soldats libérés, anémiés par le service et sans ressources. Mais de tous les stratagèmes, le plus atroce, celui auquel on ne peut songer sans un frisson d'horreur, c'est celui qui consiste à se servir des enfants pour nous apitoyer, et souvent à exposer la vie de pauvres petits pour entretenir leur affreux commerce. Une femme poussée par la misère en est-elle réduite à descendre dans la rue et à mendier, son enfant dans les bras? Quelles que soient les causes qui l'ont amenée à une telle détresse, nous sommes profondément remués par l'infortune de cette mère, et notre cœur se serre d'une juste pitié pour cet enfant innocent et qui souffre. Voilà de quel sentiment sacré les exploiteurs de la mendicité se font un jeu. Les pauvres petits qu'ils utilisent pour la mendicité sont de vrais martyrs. Pendant un hiver, à Paris, un médecin a compté dans le quartier de la rue du Bac 48 femmes faisant métier de mendier avec des enfants; il a pu examiner 27 de ces enfants : leur âge variait entre six et treize mois, 11 avaient de la bronchite légère, 1 la coqueluche, 3 une pneumonie, 2 la rougeole, 1 de l'entérocolite. A l'hôpital, ces enfants auraient pu être sauvés, mais dans la rue ils étaient condamnés à une mort certaine.

Le héros de Rabelais, Panurge, avait pour se procurer de l'argent, « soixante et trois manières dont la plus honorable était par larcin furtivement fait ». Les modernes Panurges

abondent encore sur le pavé de Paris. Il n'y a entre eux et les pauvres aucun rapprochement à établir, et ils ne ressemblent qu'à ce qu'ils sont en réalité : de vulgaires ou d'ingénieux filous. Tel est le faux garçon de magasin qui prétend avoir perdu une pièce de 20 francs que lui avait confiée son patron ; il



Le petit marchand de violettes, d'après un tableau de Pelez.

Sans doute, ce pauvre petit n'a pas mangé ce matin. Peut-être ne dînera-t-il ce soir que d'un croûton de pain. Mais sera-ce notre aumône qui le tirera de la misère ? Ce que nous devons faire, c'est tâcher de lui procurer un travail, de lui donner un métier qui lui assure plus tard un gagne-pain honorable. S'il ne prend pas le goût et l'habitude du travail, il continuera cette vie vagabonde et inutile pour aller grossir un jour ou l'autre l'armée de la débauche et du crime.

paraît la chercher dans le ruisseau, dans les interstices des pavés ; des promeneurs s'arrêtent, l'interrogent et immédiatement organisent une collecte dont le produit est remis au filou. Tel est ce faux affamé qui, en été, se précipite à la terrasse des restaurants et pour apitoyer les dîneurs recueille avidement les croûtons de pain sous les tables. C'est enfin le « coup de la noyade », souvent pratiqué, mais seulement par les chauds après-midi. « Le 28 août 1887, raconte Maxime du Camp, un dimanche, à l'heure où la population est nombreuse sur les quais voisins des Champs-Élysées, un homme mal vêtu pousse un cri de désespoir et se jette à la Seine, près du pont de l'Alma. La foule s'amasse, elle voit le malheureux reparaître sur l'eau qu'il frappe de gestes incohérents, et couler encore comme s'il avait plongé. A cet instant, un autre homme, costumé en ouvrier, se précipite à la rivière, nage avec vigueur, saisit le noyé et, à grands efforts, le ramène sur la berge. Tout le monde accourt, on environne le sauveteur et le noyé. Celui-ci semble sortir d'un évanouissement et s'écrie : « Qu'as-tu fait ? Pourquoi ne « m'as-tu pas laissé mourir ? Je n'ai plus « d'ouvrage, et voilà trois jours que je n'ai « pas mangé ! » Il se relève et veut s'élancer vers la rivière ; on le retient, il se débat : « Laissez-moi ! laissez-moi mourir ! » Le sauveur intervient ; il fouille dans ses poches, en tire 50 centimes, et d'un son de voix emprunté aux plus larmoyants des mélodrames : « Tiens, « voilà tout ce qui me reste ; j'en serai quitte « pour ne pas dîner aujourd'hui ! » Ces deux

fourbes tombent dans les bras l'un de l'autre et se donnent l'accolade fraternelle des grands dévouements.

« Qui résisterait à un tel spectacle? Tous les cœurs s'émeuvent, les yeux sont humides, et chacun met la main à sa poche. Les gros sous, les pièces blanches, deux pièces d'or sont donnés à cet infortuné qui se dit à jeun depuis trois jours.

« Les deux compères s'éloignent; mais des agents de la sûreté qui ont été témoins de la scène et qui, avec leur expérience, ont flairé la supercherie, filent les adroits fripons. Ceux-ci s'installent dans un cabaret où, en compagnie de camarades, ils font un plantureux repas. Trois heures après, complètement ivres, ils sortent du cabaret, mais les agents les arrêtent et les conduisent au Dépôt.



PAUVRE AVEUGLE! D'APRÈS UN CROQUIS DE RENOUARD.

Cet aveugle a certes l'air misérable; cependant, s'il voulait, il pourrait travailler, car il existe des institutions où des travaux faciles sont réservés aux malheureux atteints de cécité. On voit d'ailleurs que celui-là est un habitué de la mendicité et qu'il a tout ce qu'il lui faut, même la bougie qui éclairera la pancarte où sont relatées ses infortunes.

EXPLOITATION A DOMICILE

Non contents de simuler les infirmités et de faire concurrence aux pauvres de la rue, les misérables qui exploitent la charité ont surtout recours à un genre de supercherie très lucratif : la mendicité à domicile. C'est ici qu'on rencontre le plus de « faux mendiants », ceux dont il faut le plus se méfier. Cette façon de pratiquer la mendicité qui exige de l'audace, de la faconde, de la tenue, de l'imagination, n'est pas en effet celle qu'adopte l'affamé que le besoin pousse à tendre la main. Non. Elle veut de l'étude, de la préparation, de la pratique.

Un vieux mendiant de carrière qui connaissait à fond le métier, n'eut-il pas l'idée de rédiger un *Annuaire* à l'usage des mendiants! C'était un carnet manuscrit qu'il vendait 3 francs et qui donnait la liste des personnes bienfaisantes de Paris. Depuis, l'institution s'est perfectionnée; une agence, sorte de *Service de renseignements* pour la mendicité publie chaque année le *Tout-Paris* des mendiants. Il y a deux éditions, le *Petit Jeu*, du prix de 5 francs qui renferme 200 adresses, et le *Grand Jeu* qui se vend 15 francs mais donne 950 adresses de choix avec biographie, heure à laquelle on peut se présenter, date du départ pour la campagne, indication de la religion, des opinions politiques, des manies des gens cités. Ce *Tout-Paris* est tenu à jour avec le plus grand soin; un mendiant découvre-t-il une nouvelle victime, facile à exploiter, il se présente aux bureaux de l'agence, où on le paye son renseignement assez cher. Dans le *Tout-Paris* des mendiants, on trouve des classes de ce genre :

Général X. — Faire en se présentant le salut militaire. Dire qu'on est du Dauphiné, de (ici le nom de la localité). Pose beaucoup de questions, mais finit par donner 10 francs.

Sénateur Y. — Radical anticlérical, très riche. Dire qu'on a été obligé de quitter

le pays à cause des persécutions des prêtres et des réactionnaires.

M. Z. — Catholique fervent. Dire qu'on n'a pu faire baptiser ses enfants faute d'argent. Régularise les mariages, s'occupe des premières communions. Être proprement habillé.

M. N. — Riche propriétaire, paye les loyers en cas d'expulsion.

M. *** (ici le nom d'un artiste célèbre). — Se présenter dans une mise pittoresque. Excessivement généreux, donne au moins un louis, mais demande quelques instants de pose pour faire un croquis.

On a calculé qu'un mendiant pouvait vivre largement pendant un an en visitant une seule fois chacune des 950 personnes inscrites sur l'Annuaire.

Chaque jour, suivant la situation et les opinions de la personne visitée, le mendiant varie ses mensonges. Par exemple, s'adresse-t-il à une personne pieuse, il fait étalage de sentiments religieux; il va, déclare-t-il, régulièrement à la messe avec sa femme, il élève ses enfants dans de bons principes, malheureusement il n'a pas l'argent voulu pour le baptême de son petit dernier et pour la première communion de son aîné.

« Qu'à cela ne tienne! » s'écrie la personne charitable.

On prend jour pour le baptême du tout petit, on écrit au curé de la paroisse. La mère aura une robe neuve pour la cérémonie; quant à l'aîné, on l'habillera pour la première communion; d'ici là, on s'occupera de la famille et l'on pourvoira à ses besoins. Une femme avait ainsi fait baptiser son enfant 14 fois à l'église catholique et en même temps 12 fois au temple protestant.

Si la personne est connue pour le souci qu'elle prend du logement des pauvres, on lui fait le ***coup du loyer***. Un soir de janvier,



Le Mendiant de quartier.

Quelque temps qu'il fasse, il séjournera là toute la journée, implorant la pitié des passants.

Une place privilégiée : à la porte du Sacré-Cœur.

au moment du terme, une femme en larmes se présente : c'est une mère de famille; elle a cinq enfants; son mari est à l'hôpital, il s'est cassé une jambe en tombant d'un échafaudage. La misère est entrée au logis, le propriétaire inexorable va expulser la mère et les cinq enfants à moins qu'on ne lui paye le terme dû, soit 35 francs. La femme indique le numéro de la rue où elle demeure, présente même d'anciennes quittances. Une enquête s'imposerait, mais il y a des âmes chez qui la bonté étouffe toute clairvoyance : on donne les 35 francs. Inutile d'ajouter que l'adresse indiquée par la femme est fausse; quant aux quittances, elle les a fabriquées elle-même.

L'ARGENT DE LA PARESSE ET LES GAINS DU VICE.

Beaucoup de ces faux pauvres sont, pour ainsi dire, des mendiants de naissance. Leurs parents les ont, dès le premier âge, formés à la mendicité. Comme il n'ont appris aucun métier, qu'ils ont toujours tendu la main, l'idée ne leur est même pas venue qu'ils pourraient gagner leur vie en travaillant. D'autres, par paresse, par goût d'indiscipline, par horreur de la règle et de la contrainte, ont, peu à peu, descendu la pente, et, perdant tout sentiment de dignité, ils ont préféré à un sa-

laire médiocre, mais honorable, un argent honteusement gagné.

D'ailleurs la mendicité pratiquée comme une industrie permet de vivre grassement.

« Va donc, hé! millionnaire! » disait un jour un balayeur de rue à un cul-de-jatte qui se plaignait en termes fort vifs d'avoir été éclaboussé. Cette apostrophe était évidemment humoristique; tous les culs-de-jatte ne font pas fortune : on en cite un, néanmoins, qui mendie à la porte d'une église voisine de l'Arc de Triomphe et qui est propriétaire de



L'escalier du Sacré-Cœur de Montmartre.

deux maisons à Paris. Les mendiants économes arrivent à se constituer avec le temps un assez joli capital. On lit parfois dans les journaux un fait divers ainsi conçu :

« Un vieillard de 72 ans, le sieur D..., habitait depuis 25 ans une misérable chambre sous les combles, rue....

« D... vivait de mendicité. Ces jours derniers, on n'apercevait plus le mendiant; des voisins craignant un malheur allèrent prévenir le commissaire de police du quartier. Le magistrat fit enfoncer la porte de la chambre occupée par D... et l'on trouva son cadavre étendu sur un matelas.

« Le commissaire de police découvrit dans un vieux poêle une liasse d'obligations du Crédit foncier, des actions de la Banque de France et des différentes compagnies de Chemins de fer représentant une valeur de 50000 francs ainsi qu'une somme de 2000 francs en or cachée dans de
paires de bottes. »

C'est là le mendiant économe.
plupart des industriels de la mendi
fèrent dépenser leur argent au jour
En tout cas, la mendicité leur fou
ressources fixes sur lesquelles ils
établir leur budget. « Je gagne 8 fr
jour et je ne bois jamais, » déclar
ment un bancal à quelqu'un qui m
doute ses moyens d'existence.

Le moins que peut gagner un m
c'est 3 francs par jour, juste ce q
donnerait s'il se faisait embauch
travailler dix ou onze heures au d
ment des bateaux sur les quais de l
encore faut-il qu'il soit débutant et
menté. Les professionnels habiles
récolter de 10 à 18 francs, suivant
cement et la saison. Ils se lèvent
au restaurant, s'ils sont célibataires,
eux, s'ils sont mariés, font d'excellen
passent leurs soirées dans des ca
ciaux fréquentés d'eux seuls, où il
aux cartes et au billard en s'entret
leurs affaires. Quelques-uns vont p
mois de vacances à la campagne.

LA GRANDE RECRUTEUSE DI MEE DU CRIME.

Le nombre des mendiants ne
s'accroître dans des proportions effr
la lèpre de la mendicité s'étend su
les grandes villes. En 1869, il y
dans toute la France 5607 arrestati
délit de mendicité dont 2588 à P
1881, on arrête 7569 mendiants;
1892, 22193 dont 7412 à Paris.
vingt-trois ans, le nombre des m
arrêtés a quadruplé.

Quelle est la conséquence
augmentation du nombre des gen
de la mendicité? D'abord de diminue
des vrais pauvres; le préjudice qu'il
à ces derniers est effrayant. On a é
ces comédiens de la misère exto
chaque année à la charité la somme
de 10 millions de francs!

Mais elle a une autre cons
encore plus grave. Cette armée de
drins constitue un danger social.
diant est un homme qui, à force de
main et de mentir, en arrive à perd
dignité d'homme; chaque jour la
tion fait son œuvre et détruit en lui
du bien et du mal. Pour beaucou
êtres démoralisés, la mendicité est la
étape de la route qui mène au ba
l'échafaud; un jour vient où le men

se contente plus de mendier, il vole, et pour faire disparaître un témoin de son vol, il tue.

La statistique révèle que le nombre des récidivistes traduits en police correctionnelle et en cour d'assises augmente parallèlement avec le nombre des mendiants arrêtés, et, constatation qui ne peut laisser aucun doute, c'est dans le ressort des Cours d'appel où il il a été arrêté le plus de mendiants que le nombre des récidivistes jugés est le plus considérable. Ainsi, en 1892, à Paris, on compte 7 412 mendiants arrêtés et 23 337 récidivistes; à Rouen, 2 014 mendiants et 6 364 récidivistes; à Caen, 1 904 mendiants et 5 144 récidivistes; tandis qu'à Chambéry, où l'on n'a pris en flagrant délit de mendicité que 27 individus, on n'a condamné que 849 récidivistes. Sur ce contingent annuel de récidivistes, les mendiants figurent pour 75 pour 100 parmi les voleurs et pour 20 pour 100 parmi les assassins.

LA LÉGISLATION ACTUELLE CONTRE LA MENDICITÉ EST INSUFFISANTE.

Aussi de tout temps s'est-on préoccupé de combattre énergiquement le fléau de la mendicité. Au Moyen âge, les mendiants, les « truands », comme on les appelait alors, occupaient à Paris un quartier spécial où ils étaient à l'abri des poursuites de la justice : c'était la Cour des Miracles. Là vivait tout un peuple grouillant de culs-de-jatte, de manchots, de bancals, plus ou moins authentiques, qui chaque jour se répandaient dans Paris et le soir regagnaient leur cité, où ils buvaient et faisaient ripaille.

L'histoire de la législation nous présente une suite de mesures souvent sévères, toujours inefficaces.

Quel est le système actuellement en vigueur?

L'individu qui s'est rendu coupable du délit de mendicité est arrêté et envoyé au Dépôt. Là, il est parqué dans de vastes salles en compagnie des voleurs et des assassins; il y achève de se corrompre s'il ne l'est déjà complètement. De là, il est renvoyé au Parquet sous prévention de mendicité, puis traduit en police correctionnelle, où il est condamné à quelques mois de prison. Au sortir de la prison, il retourne au vagabondage. Il arrive aussi que les commissaires de police, chez qui on l'amène, trouvent intéressante sa situation et, pour lui éviter la prison, obtiennent du préfet de police qu'il soit hospitalisé dans des dépôts de mendicité, à Nanterre ou à Villlers-Cotterets. Là, il devrait être soumis à un sévère régime de travail, mais grâce à de nombreux subterfuges, tels



UN MENDIANT D'ÉGLISE.

Ne mendie pas qui veut sous le porche des églises; les places sont devenues de véritables charges que le Syndicat de la mendicité met en adjudication. Le droit de mendier sur les marches d'une église très fréquentée a été adjugé dernièrement près de 300 francs payés comptant.

que fausses maladies, tout son séjour se passe dans une honteuse oisiveté en compagnie de collègues heureux d'être réunis et qui élaborent de concert les *trucs* qu'ils mettront à profit dès qu'ils seront rendus à la liberté.

Ainsi tout l'appareil de la justice a été mis en mouvement, il y a eu des frais considérables, pour restituer finalement le mendiant à sa corporation.

La peine actuelle de 3 à 6 mois de prison est dérisoire quand on l'inflige à un professionnel qui souvent est heureux de se faire héberger aux frais de l'Etat. Mais aussi elle est trop forte quand elle frappe un débutant qui n'a cédé qu'à un instant de faiblesse; elle le corrompt par le contact et elle le déshonore pour toute sa vie. Dans la suite, le mendiant, s'il veut s'amender, sera impuissant à trouver du travail à cause de son casier judiciaire, et se verra par la force des choses condamné à persévérer toute sa vie dans sa triste profession. D'autre part, ce perpétuel circuit de



Visions de la Fin du Monde

vraient les portes au petit jour, ils aperçurent devant eux un loup d'une taille monstrueuse; et le loup, pénétrant sous le porche, saisit dans ses dents la corde du clocher, et sonna matines. Un an après, la ville était la proie d'un incendie qui la dévora tout entière. Vers le même temps, le Vésuve vomit, « par un plus grand nombre de bouches qu'à l'ordinaire », des flammes, du soufre, des pierres et des exhalaisons fétides qui empoisonnèrent le pays; on aperçut dans l'Océan une baleine monstrueuse, si grande que, sa tête étant apparue à l'aurore et l'animal ne cessant de nager, sa queue ne fut pourtant visible qu'à trois heures de l'après-midi. Il y eut des pluies de pierres; même un jour on vit pleuvoir des bornes pareilles à celles dont on se sert pour délimiter les champs!

Quand arriva la date fatale, le peuple se précipita dans les églises, attendant le signal du jugement dernier.

La fin du monde ne vint pas; à mesure que s'éloignait la date fatale, les hommes reprirent courage; mais nous devons à ces jours de sainte frayeur les admirables cathédrales que la ferveur des fidèles éleva, autant pour apaiser les colères du Très-Haut que pour le remercier d'avoir épargné les pécheurs. A Chartres, à Tours, à Orléans, à Senlis, ailleurs encore, les grandes basiliques gothiques datent du XIe siècle, du lendemain de la grande épouvante de l'an mille.



La comète de 1528, d'après un dessin du célèbre chirurgien Ambroise Paré.

C'est sous cette forme bizarre que la chirurgien Ambroise Paré, l'un des esprits les plus éclairés de son siècle, représente la comète de 1528. Cette épée, ces armes, ces têtes coupées, tout cela constitue une vision fantastique et fait comprendre l'état d'esprit dans lequel les hommes les moins crédules étaient alors en face des phénomènes célestes.

SI LA TERRE RENCONTRAIT UNE COMÈTE!

La terreur religieuse de l'an mille devait faire place à une frayeur d'un autre genre, la peur de la comète. De tout temps les comètes avaient passé pour annoncer quelque cataclysme. Dans l'antiquité on les considérait comme des présages de malheur: une comète n'avait-elle pas annoncé la mort de César? La forme même qu'affectaient les comètes était faite pour frapper les imaginations. On en avait vu qui avaient la forme d'une épée menaçante ou d'un dragon monstrueux. Au XVIe siècle, l'apparition d'une comète est déjà considérée comme un signe avant-coureur de la fin du monde. Dans un recueil d'« Histoires prodigieuses », on lit au chapitre intitulé « Discours sur la comète qui apparut au mois de novembre dernier mil cinq cent septante sept », la prédiction suivante: « Or doncques il ne fault rien doubter que ces signes et prodiges ne nous signifient et advertissent que la fin de ce monde et le terrible et dernier jugement de Dieu s'approchent de nous ».

Au XVIIe siècle, Molière fait dire à Trissotin dans *les Femmes savantes* :

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long
Et chu tout au travers de notre tourbillon.
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Le XVIII[e] siècle devait sacrifier à cette superstition de la comète. Le 21 avril 1773, l'astronome Lalande avait annoncé qu'il ferait à l'Académie des sciences une communication sur « les comètes qui peuvent appro-



COMMENT ON SE FIGURAIT LES COMÈTES DANS L'ANTIQUITÉ. — FORMES DES COMÈTES, D'APRÈS PLINE L'ANCIEN.

Dans l'antiquite et même jusqu'au XVI[e] siècle, on n'avait pas de puissantes lunettes, pour observer les comètes. C'est ce qui explique les apparences fabuleuses que leur prêtaient les anciens, qui les décrivaient et les représentaient, comme on le voit ici, sous les formes les plus étranges.

cher de la terre. » Aussitôt on crut à quelque cataclysme. L'archevêque de Paris fut sollicité de faire des prières de quarante heures pour détourner la colère céleste. Lalande dut se rétracter publiquement.

Les chimériques frayeurs de 1773 se renouvelèrent au XIX[e] siècle en 1816, 1832,

1857. La rencontre n'eut pas lieu à ces da
mais elle eut lieu un peu plus tard. Car n
avons touché une de nos comètes familièr
une de celles qui reviennent périodiquem
étaler à nos yeux leur gigantesque et lu
neux panache. Le 30 j
1861, la terre et a
elle son satellite la lu
se trouvèrent plong
dans le nuage colos
de l'astre vagabond
traversèrent dans sa p
grande épaisseur la f
midable traînée lumine
de la « balayeuse du cie
Un balai de six mill
de lieues de longue
Les astronomes virent u
phosphorescence de
voûte azurée semblabl
une aurore boréale. l
simples mortels ne vir
rien ; ils dormaient. C'
en effet pendant la n
que se produisit le ph
nomène.

Le monde n'a p
pris fin le 30 juin 18
la terre peut donc s
inconvénient être en
loppée par la mati
cométaire. Mais qu'ar
verait-il si, au lieu d'ê
noyés dans cette nébul
sité dorée, nous no
heurtions subiteme
contre le noyau de l'a
tre? En dépit de ce
tains savants, tels q
Herschell et Babinet q
voulaient que les comèt
fussent des « riens vi
bles », il est probable q
les noyaux cométair
sont solides et que l
pierres « qui tombent d
ciel », les aérolithes, so
des débris de comètes
mal de vieillesse. L'illust
Laplace avait envisa
les conséquences de cet
rencontre de notre ter
avec le noyau d'u
comète. Dans son *Exposition du systèm*
du monde, il lançait cette prophétie digne
l'Apocalypse : « L'axe et le mouvement
rotation de notre globe changés, les me
abandonnant leur ancienne position pou
précipiter vers le nouvel équateur, u
grande partie des êtres noyés dans ce délu



CHEVELURES DE COMÈTES, D'APRÈS UN DESSIN DU « THEATRUM COMETICUM », OUVRAGE SCIENTIFIQUE DE LUBIENIETZKI (XVIe SIÈCLE).

universel, ou détruits par la violente secousse imprimée au globe terrestre, des espèces entières anéanties, tels sont les désastres qui résulteraient du choc d'une comète. »

Plus effrayante encore eût été la prophétie de Laplace s'il eût connu le grand principe de la conversion des effets mécaniques en chaleur. Le choc de deux masses colossales comme la terre et une comète, d'après les lois de la science moderne, engendrerait une quantité de chaleur telle que notre globe transformé en vapeur entrerait aussitôt en fusion! Les êtres et les choses, les mers et les continents, tout s'en irait en fumée.

SI LE SOLEIL S'ÉTEIGNAIT! SI LA TERRE ÉTAIT LA PROIE D'UN INCENDIE!

La comète n'est point le seul danger qui menace notre globe. Notre existence est soumise à celle du grand maître de la vie planétaire : le soleil. Que les rayons vivifiants du soleil viennent à disparaître, et la terre ne serait bientôt plus qu'un vaste cimetière. Le grand poète Byron a chanté ces ténèbres d'un monde désormais condamné à périr.

« J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve. Le soleil brillant était éteint. Les étoiles erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée. La terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas. Le matin venait, s'en allait et revenait sans amener le jour. Les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation. Tous les cœurs, glacés, imploraient, dans une prière égoïste, la lumière. Ils vivaient autour de grands feux allumés. Les trônes, les palais des rois, les cabanes, les habitations de tous genres, étaient brûlés pour éclairer ces ténèbres. Les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois. »

Ce rêve de poète, n'est, en effet, pas tout entier un rêve. La science admet dans une certaine mesure cette perspective d'une mort de la terre dans les ténèbres.

Car elle ne considère plus le soleil comme un globe indestructible et inépuisable. Sa puissance s'affaiblit comme celle de tous les corps qui dépensent de la chaleur et de la lumière. Le grand physicien Helmholtz croit que le soleil a déjà consommé presque toute l'énergie que contenait la nébuleuse d'où est sorti notre système planétaire. Il estime que les 453/454es de cette énergie se sont déjà dépensés; et il semble que ce que l'on est convenu d'appeler les taches du soleil



LA COMÈTE DE 1744, D'APRÈS UN DESSIN DU TEMPS

serait une preuve de cette diminution d'énergie. Dans le cas d'un refroidissement du soleil, ce serait pour notre monde une mort graduelle et lente. A mesure que le soleil s'éteindra, il se fera sur la terre une diminution progressive de la chaleur et de la lumière, qui se répercutera sur la distribution de la flore et de la faune terrestres. La flore des tropiques sera remplacée par la flore tempérée, qui cédera elle-même la place à la flore polaire. Même rétrogradation pour le monde animal. L'homme résistera le dernier à cet appauvrissement général des conditions de la vie. Peu à peu, quand bien des siècles et des siècles se seront écoulés, les océans couverts de banquises, les terres chargées de glaciers tomberont dans l'obscurité la plus absolue. Ce sera désormais, pour l'éternité, le règne du silence, de la désolation, de la mort.

Le soleil peut, au contraire, voir son activité se multiplier sous l'influence du choc résultant de sa rencontre avec une autre étoile du monde sidéral. Hâtons-nous de dire que le fait n'est guère probable. Les mondes qui évoluent dans l'espace sont séparés les uns des autres par des distances colossales. L'étoile la plus rapprochée de nous, qui fait partie de la constellation du Centaure, est à l'effrayante distance de 43 trillions de kilomètres. Sa lumière met quatre années et demi à nous parvenir. L'astronome Jäger, estime qu'il n'y a de chance de rencontre entre deux étoiles que tous les 328 milliards de milliards d'années !



La fin du monde prédite dans les Saintes Écritures. — Scènes de l'Apocalypse, d'après une gravure d'Albert Durer.

Le grand artiste s'est inspiré de la terrible prédiction qui se trouve dans l'Apocalypse. Un tremblement de terre, une grande bataille au ciel entre l'archange saint Michel, secondé par ses anges, et le dragon symbolique, telle est la frappante description que l'Ecriture nous donne de la fin du monde.

Cette rencontre est malgré tout dans les possibilités astronomiques. En 1866, une étoile de la constellation boréale se mit à jeter subitement des feux inaccoutumés; on l'étudia et l'on reconnut qu'elle s'était trouvée subitement enveloppée par une formidable explosion d'hydrogène enflammé. L'étoile flamba ainsi jusqu'à complet épuisement de l'incendie qui l'entourait, puis elle retourna à son éclat habituel. On expliqua ce cataclysme par une rencontre de l'étoile avec un autre corps céleste, rencontre qui aurait eu pour résultat le développement d'une énorme quantité de chaleur, le dégagement du gaz et sa combustion.

Que semblable phénomène vienne à se produire pour le soleil, nous serions aussitôt les victimes de ce formidable incendie.

A QUAND LA FIN DU MONDE?

La rencontre d'une comète, l'extinction graduelle ou l'incendie du soleil, ne sont pas les seules suppositions qui aient été faites pour expliquer la fin de notre monde. L'écorce solide sur laquelle nous vivons pouvant être considérée comme négligeable si on la compare à

l'énorme masse fluide que l'on croit exister au centre de la terre, certains « prophètes » ont émis la crainte que cette croûte ne vienne à s'effondrer. D'autres entrevoient le jour où le nivellement des montagnes par les pluies ou autres agents atmosphériques sera complet; la terre sera alors une boule parfaite, sur laquelle se distribuera l'eau des océans. Plus de continents, la mer partout; on a calculé que l'épaisseur d'eau serait de 200 mètres.

Si l'on admet la possibilité de quelqu'un de ces cataclysmes, reste à savoir à quelle date il se produirait. Est-il possible d'évaluer, au moins approximativement, les années, les siècles, que nous avons encore à vivre? D'après une prédiction qui a fait l'an dernier quelque bruit, le 13 octobre 1899 devait être notre dernier jour. Ainsi l'avait annoncé un astronome autrichien, le docteur Rodolphe Falb. Ce prophète de malheur nous menaçait de la rencontre d'une comète. La comète n'a pas répondu à son appel. Seules, quelques étoiles filantes de l'essaim des Léonides ont illuminé le ciel. Mais les étoiles ne sont pas tombées, et le loup scandinave n'a pas rongé le soleil.



Le monde enseveli sous une pluie d'étoiles. — Prédiction de l'Apocalypse, d'après une gravure d'Albert Durer.

Pouvons-nous donc assigner un terme au développement de la vie à la surface de notre globe? D'illustres savants n'ont pas craint de proposer des chiffres. Buffon a dit que dans 95000 ans, la température à la surface du globe sera tellement glacée que la vie y deviendra impossible. Leverrier assigne à notre système solaire une durée de 35 millions d'années. Les partisans du nivellement des montagnes ont calculé que dans 6 millions d'années, la mer recouvrira toute la surface du globe. D'autres veulent que dans 10 millions d'années la terre, passée à l'état de désert inhabité, devienne un cadavre comme notre voisine la lune. Simples conjectures, sées sur des raisonnements plus ou moins énieux, et ne s'accordant pas entre elles! elles aient été établies par des maîtres de nce ou par des calculateurs trop enclins à prendre leurs rêves pour des réalités, elles ne sauraient, ni les unes ni les autres, être acceptées. La vérité est — en supposant que la menace la plus sérieuse nous vienne du soleil — que l'astre qui nous dispense la vie tient encore en réserve une incommensurable provision d'énergie. Cette énergie solaire suffira-t-elle à nous faire vivre des millions d'années ou des millions de siècles? Voilà toute la question, et elle est insondable.

Telle est la durée pendant laquelle les spectacles de la nature continueront de s'offrir aux yeux des hommes, que nous ne pouvons même la concevoir avec notre esprit. Aussi ne sommes-nous guère disposés à partager le découragement du poète latin Lucrèce qui en des vers magnifiques supposait que la Nature apparaissant à l'homme se plaignait d'être vieillie, fatiguée, épuisée. Et nous prendrons pour ce qu'elle vaut la tristesse de certains de nos contemporains qui déplorent



Un phénomène impressionnant. — Météore observé à Hurworth (Angleterre) en 1854.

A voir cet immense panache lumineux, long de plusieurs milliers de lieues, cette gigantesque trombe de lumière, on comprend quelle impression d'effroi et d'épouvante les phénomènes célestes purent, au Moyen âge, produire sur des esprits ignorants.

d'être venus dans un monde trop vieux. Ils n'attestent par là que leur propre lassitude et la débilité de leur esprit.

Le fait est que devant l'humanité s'ouvre un immense champ d'action qu'elle devra emplir de ses progrès de toute sorte et elle ne faillira pas à sa tâche; aux civilisations que nous connaissons d'autres succèderont, auprès desquelles la nôtre fera l'effet d'avoir été une barbarie.

Si d'ailleurs quelque découverte inattendue, si quelque miracle de la science nous annonçait que la mort universelle n'est plus qu'une question de peu d'années, — moins encore, — de mois ou de jours, devrions-nous, pour cela, trembler comme nos ancêtres, et, comme eux, cesser d'agir, cesser de vivre? Devrions-nous arrêter brusquement le grand essor des civilisations, et, écrasés par la terreur, attendre en gémissant le moment suprême? Nullement. La vie la plus brève vaut encore la peine d'être vécue. Ne peut-elle égaler en dignité une vie séculaire? Loin de renoncer à nous-mêmes et d'abdiquer la royauté que notre raison nous a conquise, nous devrions, si la fin du monde était proche, nous efforcer encore de réaliser, dans le peu de temps qui nous resterait, le même idéal de bonté, de justice, de vertu. L'humanité a le devoir de s'élever au plus haut degré possible de perfection morale; ce devoir restera le même jusqu'à la fin, et, n'eussions-nous plus qu'un jour à vivre, nous serions aussi impérieusement obligés de nous y conformer.

Explosion d'un bolide (1865). — Dessin de M. J. Silbermann.

La science moderne explique que les énormes pierres tombées du ciel, bolides ou aérolithes, ne sont autre chose que des débris de comètes. La rencontre d'une comète avec la terre, si elle se produisait, amènerait un épouvantable cataclysme, qui est d'ailleurs très improbable.

Le devoir est le devoir : il est absolu et ne peut pas compter avec le temps.

○ ○ ○



UN PORT DES LOFOTEN PENDANT LA PÊCHE À LA MORUE.
La pêche a lieu en plein hiver, de décembre à mars. Malgré les rigueurs de la température et les tourbillons de neige, des milliers de marins, attirés par l'appât du gain, s'établissent dans ce désert.

MEURTRIÈRE CONQUÊTE D'UN ALIMENT VULGAIRE

Le Commerce de la Morue à travers le Monde

C'est à des chiffres énormes qu'atteint chaque année la consommation de cet aliment, l'un des plus répandus, utilisé sur tous les points du globe, nourrissant les bêtes comme il nourrit les gens. Mais si les proportions colossales du commerce de la morue sont faites pour frapper l'imagination, combien dramatiques sont les conditions de cette pêche qui chaque année fait tant de victimes! C'est seulement au prix de naufrages inévitables dans des régions inhospitalières, parmi des brumes perfides, que s'achète cette vulgaire denrée; en sorte que cet aliment, l'un des moins rares et des moins dispendieux, est aussi celui qui coûte le plus grand nombre de vies humaines!

○ ○ ○

DE tous les êtres qui peuplent les océans, aucun ne rend à l'homme plus de services que la morue. Dans le sud, elle nourrit des millions de pauvres gens, et dans le nord elle est le gagne-pain de milliers de pêcheurs. Sans elle une bonne part de l'humanité serait réduite à la disette et une vaste étendue du globe serait un désert.

Voyez la Norvège septentrionale, cette extrémité de l'Europe qui avance comme une étrave de navire au milieu de l'océan Glacial, voyez l'Islande, voyez Terre-Neuve, partout c'est la même stérilité, partout peu ou point de cultures; à peine quelques carrés d'orge, grands comme des mouchoirs de poche.

De ces régions inhospitalières la morue est la seule moisson, mais combien abondante! Bon an mal an, on capture en Norvège plus de 60 millions de ces poissons, autour de l'Islande 20 millions environ, à Terre-Neuve 150 à 175 millions, autant sur les côtes du Canada, et enfin un nombre sensiblement égal sur le littoral des États-Unis, au total, plus d'un demi-milliard de morues! Malgré cette tuerie formidable, aucun danger que l'espèce soit jamais exterminée. Une seule morue produit environ 9 millions et demi d'œufs!

Et ce n'est pas un petit denier que rapporte la capture de ces masses de poissons. Chaque année elle procure à la Norvège de 14 à 20 millions de francs, à Terre-Neuve et au Labrador plus de 21 millions, au Canada 17 millions environ, aux Etats-Unis 15 millions. D'Islande et de Terre-Neuve nos marins rapportent des cargaisons de poissons estimées à une trentaine de millions. Au total, la valeur des pêches de la morue s'élève à plus de 90 à 100 millions de francs.



Cliché] [Wank

PRÉPARATION DE LA MORUE EN KLIPFISH. VUES PRISES AUX FÉRŒ.

Les poissons, au préalable ouverts et salés, sont étendus, pour sécher, sur des « graves ». Après quoi, on les nettoie, en les brossant, puis on les presse, en les réunissant en tas carrés que l'on charge de pierres.

Aussi bien, pour prendre part à ce butin, des hommes habitant loin de ces mers poissonneuses n'hésitent pas à parcourir des centaines et des milliers de lieues à travers les océans ou les déserts neigeux du nord. Afin de gagner quelque argent dans cette industrie, des milliers de pêcheurs français font le long voyage de Terre-Neuve ou d'Islande, et les Finlandais, qui meurent de faim dans leurs forêts, accomplissent des trajets de deux cents lieues à pied à travers la Laponie, par des froids de 40 degrés.

UNE NOURRITURE POUR TOUS.

Après avoir fait vivre des centaines de milliers de marins dans la zone boréale, la morue nourrit, ensuite, des millions d'habitants des zones tempérée et tropicale. En raison de son abondance, elle constitue un aliment extrêmement bon marché. En gros, dans nos ports, le prix du kilogramme varie de 0,55 à 0.20 centimes. Quoique les intermédiaires élèvent singulièrement ces prix, la morue n'en reste pas moins une denrée d'alimentation accessible à toutes les bourses. C'est le poisson du pauvre, et, dans tous les pays où les règles des Églises prescrivent le maigre pendant des périodes plus ou moins longues, il est consommé en quantité considérable par les classes peu fortunées et par les établissements publics qui veulent nourrir économiquement un personnel nombreux. En France, la consommation de la morue atteint approximativement une vingtaine de millions de kilogrammes, un chiffre assez faible en comparaison de ceux relevés dans les autres pays catholiques. L'Espagne achète de 40 à 50000 tonnes de morues, le Portugal en achète pour 10 millions de francs, l'Italie pour 30 millions. Dans les pays tropicaux, la consommation n'est pas moindre: au Brésil, aux Antilles, en Afrique, jusqu'en Chine, des millions de morues sont expédiées pour l'alimentation des classes pauvres.

Ce poisson nourrit non seulement les hommes, mais encore les animaux domestiques. Dans les stériles pays du nord, il supplée à tout, même à la verdure; dans ces froides régions, la récolte de foin est insuffisante pour nourrir le bétail, et, l'hiver, à la place de fourrages, les indigènes donnent à leurs vaches et à leurs moutons des têtes de morues séchées. On fait cuire ces déchets



Cliché de] [M. Bœrgesen.

LE RETOUR.

La pêche a été heureuse, les canots reviennent chargés de morues. Aussitôt les marins jettent à terre tout le poisson capturé, dont les femmes vont s'emparer pour le préparer. La scène est prise aux Féroé.

avec des algues et quelques parcelles de foin, s'il en reste, puis, chaque jour, on distribue cette singulière pitance aux bêtes à cornes. En Laponie, trois mois durant, elles n'ont pas d'autre régime, et elles se sont parfaitement adaptées à cette singulière alimentation. La meilleure preuve, c'est que, lorsque des vaches passent près des séchoirs de morues, de suite elles essayent de happer au passage quelque poisson. Sur les côtes d'Islande, en guise de foin les poneys mangent, l'hiver, des têtes de poissons. Bref, dans toute l'Europe arctique, la morue remplace les fourrages.

Depuis quelques années ce singulier emploi du poisson s'est considérablement étendu. Aujourd'hui, des usines transforment les déchets de la morue et les poissons avariés en « guano », lequel est employé soit comme engrais, soit pour la nourriture des porcs, en Allemagne particulièrement. Les résultats sont paraît-il, excellents, dignes d'être recommandés à l'attention des éleveurs.

La morue fournit encore bien d'autres produits utiles. Toutes ses parties sont utilisées. Ses œufs forment « la rague », l'appât indispensable aux pêcheurs de sardine, et, son foie fournit la célèbre huile médicinale. Ceux qui sont condamnés à absorber ce liquide peu ragoûtant ne se doutent guère de la délicatesse des foies de morue frais. C'est le mets le plus exquis de la gastronomie septentrionale. Cuits à l'eau, bien à point, ils deviennent une crème fondant dans la bouche comme une glace savoureuse.

L'huile de foie de morue constitue un des produits les plus importants de ce poisson. Grâce à la Faculté, qui la considère comme le plus actif des reconstituants, les pêcheurs encaissent de ce chef une bonne somme. Ceux de Norvège en vendent pour plus de 3 millions de francs.

PÊCHE MIRACULEUSE ET DRAMATIQUE.

Ainsi la morue alimente des millions d'individus et fait vivre des milliers de marins ; elle nourrit les hommes et les animaux, elle engraisse les terres stériles et fortifie les organismes humains débilités par la maladie. Mais ce n'est qu'au prix des plus grands dangers que les marins réussissent à capturer ce poisson si utile. Sa pêche se pratique dans le tempêtueux et brumeux océan Boréal, où les navires n'échappent aux ouragans que pour courir le risque de se perdre dans les brouillards. Pendant des mois, les morutiers demeurent en danger de mort, et, leur existence est un des chapitres les plus dramatiques de la vie maritime.

Nous allons assister au rude labeur de cette pêche qui est une lutte de tous les instants contre des souffrances et des périls

de toute sorte et qui chaque année fait tant de victimes!

La morue se rencontre dans tout l'immense espace de l'Océan, qui s'étend de la mer Blanche à la côte orientale d'Amérique. La plus grande partie de l'année, elle vit au large, puis, à certaines saisons, elle s'approche des côtes en masses considérables, soit pour déposer ses œufs dans le calme des eaux littorales, soit pour poursuivre le capelan, petit poisson dont elle est très friande. Elle arrive alors en bancs d'une épaisseur et d'une étendue absolument extraordinaires. Parfois les poissons avancent tellement serrés et pressés les uns contre les autres, qu'ils forment, au milieu de l'eau, une sorte de bloc mouvant sur lequel la sonde rebondit comme si elle touchait un récif. Aussi bien, fréquemment voit-on dans ces mers se renouveler les prodiges de la pêche miraculeuse. Il y a quelques années, en Norvège, en une seule semaine, on ne captura pas moins de 9 millions et demi de morues!





En doris, sur les bancs de Terre-Neuve.

Un rude labeur que la relève des lignes! Des heures il faut haler de lourds câbles et des kilomètres de lignes, et cela au risque d'être soudainement abordé par un transatlantique lancé à toute vitesse ou d'être surpris par une tempête.

En Europe, le principal centre de production est la partie la plus septentrionale de la Norvège, les îles Lofoten et la côte de Laponie autour du cap Nord. Aux Lofoten, la pêche a lieu en plein hiver. Un paysage absolument extraordinaire, cet archipel. Imaginez, en face du montueux continent, au beau milieu de l'Océan, une chaîne des Alpes, toute hérissée de pics et d'aiguilles, une dent de requin colossale posée à la surface de la mer. Partout des pierres et des rochers; à peine, dans les creux des montagnes, quelques maigres pacages et quelques bouleaux rabougris; seulement, de loin en loin, de petits villages perdus dans la solitude pierreuse. Vienne décembre, les premiers bancs de morues sont signalés: aussitôt, le désert s'anime d'une foule innombrable. Dans un rayon de cent à cent cinquante lieues toute la population valide s'achemine vers les Lofoten, hommes, femmes et enfants, les hommes pour pêcher, les femmes et les enfants pour préparer le poisson. C'est une foule de quarante ou cinquante mille individus.

Tout ce monde s'installe autour des villages dans des huttes basses qui ressemblent plus à des porcheries qu'à des habitations humaines, et, pendant trois mois, chaque jour, sauf le dimanche, c'est le même travail épuisant.

Le matin, au signal donné par le garde-pêche, la flottille des barques part à la relève

des engins placés au large. Le spectacle est absolument étrange. De chaque crique, de chaque fjord, de chaque baie, sortent des centaines et des centaines de canots, une véritable migration de bateaux. On croirait assister à l'exode de tout un peuple vers des régions lointaines. Certaines années, on compte aux Lofoten plus de 8000 barques de pêcheurs, de fines embarcations effilées à l'arrière comme à l'avant, semblables aux baleiniers. Sur de telles barques non pontées, jugez à quels dangers sont exposés les équipages au milieu de cette mer venteuse! Mais aucune expérience ne peut vaincre la routine des marins.

C'est un rude labeur que la relève des engins! Ces engins sont ou des barrages de filets longs de 600 à 1200 mètres, ou des lignes de fond, dont le développement atteint 1 kil. 1/2 à 2 kil. 1/2, et qui portent souvent 2000 hameçons. Des heures et des heures dure le travail, sous une pluie d'embruns glacés, au milieu des tourbillons de neige, parfois dans l'obscurité la plus complète. Les Lofoten sont situées au-dessus du cercle Polaire; à cette latitude, pendant la plus grande partie de décembre, le soleil restant en dessous de l'horizon, c'est la nuit polaire à peine éclairée, à midi, par une faible pâleur. Et, quand le soleil reparaît, de longues semaines encore, le jour n'est qu'une lueur, trop souvent obscurcie par les épaisses pannes de nuages chargés de neige.

Pendant des heures, les pêcheurs peinent et travaillent. Puis, tout à coup, l'horizon devient menaçant, la brise fraîchit, la mer grossit; au lieu de fuir rapidement, les pauvres gens demeurent au travail; c'est qu'ils ne veulent pas perdre le gain de la journée. Pendant ce temps, l'ouragan se déchaîne et le retour est une lutte terrible contre une mer démontée. Trop souvent, hélas! elle est funeste aux pêcheurs. Balayé par des vagues monstrueuses, saisi par la rafale, le canot culbute. En pareil cas, la barque, loin de couler à pic, se renverse et flotte la quille en l'air. L'équipage, s'il n'est pas entraîné par les lames, grimpe sur la coque et s'accroche à des anneaux fixés à cet effet autour de la quille. Malheureusement, presque toujours l'état de la mer retarde ou arrête les sauveteurs; raidis par le froid,



Un séchoir de morues.

Pour préparer le stockfish, *la morue sèche, celle que l'on consomme dans le Midi et aux Antilles, on suspend les poissons à l'air. Après un ou deux mois d'exposition à l'air, ils deviennent secs comme des morceaux de bois.*



UN SÉCHOIR DE MORUES.

Les séchoirs sont un des éléments les plus caractéristiques des paysages du Nord. Partout on aperçoit ces longues rangées d'échafaudages, garnis de milliers de poissons qui balancés par le vent grincent comme des girouettes rouillées.

meurtris par les flots, les naufragés glissent les uns après les autres, roulés dans un linceul d'écume. Il y a quelques années, la flottille, surprise par un coup de vent, perdit en un seul jour plus de cinq cents hommes. Et de telles catastrophes sont fréquentes !

La pêche sur la côte de la Laponie autour du cap Nord est non moins dangereuse. Dans toute cette région, aucun mouillage sûr, et, chaque année, long est le martyrologe des pêcheurs victimes de l'océan Glacial. — Mais aucun péril ne peut vaincre l'obstination de ces marins ; c'est en effet pour eux le combat pour la vie. — Tout le pays, sur des centaines de lieues, est un effroyable désert de pierres, et si les malheureux ne réussissent point à capturer une bonne part du butin que leur apporte la mer, ils traînent misérablement toute l'année une existence d'affamés.

ISLANDAIS ET TERRE-NEUVAS.

En Islande, nos pêcheurs arrivent au mois de mars : ils viennent de Dunkerque, de Gravelines, de Paimpol, etc. Or, c'est au printemps que la mer est le plus terrible ; et combien de dangers semés sur la longue route de nos ports de la Manche à cette île perdue dans les brumes et dans les glaces du nord ! Entre l'Écosse et l'Islande, s'échelonnent tous ces archipels isolés au milieu de l'Océan, les Shetland, les Féroe, pareils aux piles d'un pont ruiné ! A chaque tempête, les « Islandais » risquent de s'y heurter, entraînés par les courants ou par les vents, et de s'y briser, avant même de les avoir aperçus. Ont-ils réussi à éviter ces terres, ils ne sont pas pour cela à l'abri de tout péril. Par gros temps, aux approches de l'Islande, une catastrophe est toujours imminente. Impossible de voir l'île cachée derrière d'épaisses brumes ; et en avant de la terre s'étendent, à une très grande distance des bancs, des plages basses que l'on distingue seulement lorsqu'on arrive dessus. Il est alors trop tard ; le navire échoue, et en quelques minutes est démoli par des vagues monstrueuses. Toute la plage de l'Islande méridionale, longue de plus de cent lieues, est semée d'épaves françaises et de tombes de nos pauvres morutiers !

La vie de ces braves marins, il est inutile de la décrire : le beau livre de Pierre Loti : *Pêcheur d'Islande* réveille tous leurs souvenirs chez ceux qui ont parcouru cette mer

t, donne aux autres la vision la sensation la plus directe qu'un e produire.
s « Islandais » sont arrivés sur che, ils « mettent en travers » lignes à l'eau ! Désormais, sans uit, l'équipage, divisé par quarts, une minute de répit ; le seul pos dont il jouisse, c'est lorsque



UN MONTICULE DE TÊTES DE MORUES.

l'Europe, la morue sert à tous les usages. Elle nourrit les hommes et les animaux domes- r, en guise de foin, on donne aux bêtes à cornes des têtes de morues séchées et ensuite bouillies. es années, les têtes de morues qui ne sont pas employées à nourrir le bétail sont transformées servant à engraisser les porcs en Allemagne.

uffle. Il faut bien vite fuir devant endre le large. Mais alors c'est la mort.
atistique des pêches, l'Islande n rang secondaire. Le premier erre-Neuve et aux côtes voisines des Etats-Unis. Nulle part ailleurs de entier la morue n'est aussi ut autour de la grande île, comme du Labrador, de la Nouvelle- ine, du Massachusetts, du Con- se pressent, au printemps, des ssons extraordinairement com- 9 seulement on en a exporté de Miquelon 27 000 tonnes. Terre- égion avoisinante sont les plus grands centres de production de poisson dans le monde entier. C'est à 120 000 tonnes que l'on peut évaluer la capture annuelle de la morue dans ces parages, et à 64 millions de francs la valeur de cette récolte fournie par la mer. Pour profiter de cette manne aquatique, de toutes parts arrivent des milliers et des milliers de pêcheurs. Il en vient du Canada, des États-Unis, et, enfin, de la France. Tous les ans, en moyenne, cinq à six mille de nos marins pêchent à Terre-Neuve, appartenant, pour la plupart, aux quartiers de Saint-Malo et de Saint-Servan. Le gouvernement s'efforce par des primes de développer cette industrie, et avec juste raison, les « Terre-Neuvas », de même que les « Islandais », constituent d'excellentes recrues pour les équipages de la flotte. Jusqu'au début du XVIII[e] siècle, la France a possédé Terre-Neuve. Seulement, en 1713, le fameux traité d'Utrecht nous a fait perdre cette colonie, mais en reconnaissant à nos pêcheurs le droit d'établir des séchoirs et les constructions nécessaires à leur industrie sur les côtes Est et Nord de l'île. Depuis dix ans, l'exercice de

ce privilège a donné lieu à toutes sortes de difficultés diplomatiques avec l'Angleterre.

DANS LA TEMPÊTE ET DANS LA BRUME.

A Terre-Neuve, la pêche la plus importante et la plus pénible est la pêche sur les bancs, appelée aussi « grande pêche ». Elle se fait généralement avec des goélettes qui emportent six doris. Le « doris » est un bachot monté par deux hommes, servant à la relève des engins; quoique d'un très faible tonnage, ces embarcations tiennent très bien la mer. Une fois la goélette arrivée sur le banc, il s'agit de découvrir un bon emplacement, une région où la morue est dense. De ce choix dépend le résultat de la campagne; un capitaine qui a du flair et de l'expérience trouvera un bon endroit, tandis qu'un novice ira s'établir dans des eaux stériles; à la pêche comme à la chasse, seuls les vieux routiers sont assurés du succès. Une fois l'emplacement choisi, le bâtiment est mouillé; désormais, pendant des semaines, il devient un entrepôt flottant autour duquel se meuvent les doris. Singulièrement dangereux, ce mouillage sur le Banc! Les tempêtes sont fréquentes et terribles, la mer singulièrement creuse et dure. S'il vente grand frais, les vagues s'abattent sur la goélette comme sur un corps mort; pour lui donner du jeu, on file les câbles, mais il arrive un moment où l'Océan en fureur menace de tout engloutir; il faut alors larguer les amarres au plus vite et partir pour continuer la lutte au large, libre de ses mouvements.

Lorsque la mer est tombée, un autre danger menace les pêcheurs. Dans ces parages, les brumes sont extrêmement fréquentes et extrêmement denses : brumes lourdes, gluantes, opaques, qu'aucun soleil ne peut percer. Qu'il fasse clair ou sombre, à toute vitesse les transatlantiques passent à travers le banc au milieu de la flottille au mouillage. Pour signaler leur présence, les « banquiers » font marcher sans relâche leurs soufflets sonores, et les transatlantiques font retentir sans répit leurs puissantes sirènes. Mais allez donc connaître au milieu de ce brouillard la position de tous ces sons! Puis à quoi bon? Si l'on réussit à distinguer le vapeur, on n'a pas le temps de manœuvrer pour l'éviter. Il est sur vous, sans que vous ayez eu la possibilité de bouger. Un craquement sinistre et la goélette est coupée comme à l'emporte-pièce par le puissant taille-mer du monstre transatlantique. Avant que le paquebot ait stoppé et mis à l'eau une baleinière, les malheureux banquiers, empêtrés dans leurs lourds vêtements, ont coulé! Pa[...] vapeur meurtrier continue sa rou[...] s'arrêter. La nuit, d'ailleurs, il ne s'[...] même pas de la catastrophe qu'il a dét[...]

Les Français commencent à p[...] 18 avril et n'abandonnent la parti[...] fin d'août. Ce sont donc quatre mois [...] d'un constant et âpre labeur.

Dès deux heures du matin, la [...] du morutier commence. Les doris v[...] ver les lignes; par grosse mer, c[...] nœuvre dure de cinq à huit heures [...] plus. En temps normal, vers dix he[...] reviennent chargés de morues. Im[...] ment commence la préparation du [...] puis, ce travail fini, l'équipage est mis [...] à « boitter » les lignes, c'est-à-dire, à [...] les hameçons d'un morceau de ha[...] capelan ou d'un mollusque, suivant l[...] Chaque doris possède un jeu de lig[...] de trois kilomètres et comprenant [...] hameçons, soit douze ou vingt mille [...] suivant que le banquier posséd[...] dix doris. Ce travail terminé, [...] heures du soir, on repart tendre [...] avec les doris.

Sur la goélette, à chaque [...] abordage avec un transatlantiqu[...] produire; sur les doris, le dang[...] aussi pressant. Tandis qu'on m[...] ancres et les bouées des lignes, [...] surgit de la brume, comme le va[...] tôme de la légende, un paqueb[...] toute vapeur, et la barque est cou[...] même que l'équipage ait aperçu [...] Pendant quatre mois et demi, le [...] est en danger de mort. Une autre [...] parti lorsque la brise était déjà fo[...] on en a vu d'autres! Tandis que l'o[...] place les lignes, la mer « lève », et [...] c'est la tempête. Avec des rames, [...] sible de regagner le navire. Poussé[...] courants et par le vent, le canot e[...] au large... et, les uns après les au[...] hommes meurent de froid et d'i[...] D'autres fois, les doris se perdent [...] brume et ne peuvent plus retrouver [...] lette. Pour parer à ces dangers, le[...] ments prescrivent d'embarquer d[...] canots un compas et trois jours de v[...]

DES SOINS MINUTIEUX D[...] LETTE.

Maintenant, que fait-on de ces [...] quantités de morues? Quelles prép[...] leur fait-on subir en vue de les co[...] et, pour employer l'expression [...] comment les habille-t-on?

Il existe deux m[...]

es morues sont ou salées ou air, c'est-à-dire habillées en stockfish.
ner au poisson une belle appa-pparence « marchande », les ussi minutieux que longs.
donc la série des traitements que à la morue pour la transformer bord des goélettes de Terre-retour, des doris commence uivant l'expression consacrée,

de pêche, la goélette a son chargement plein de morues; elle fait alors route vers Saint-Pierre et Miquelon pour se réapprovisionner et pour remettre sa cargaison à un long-courrier qui la transporte de suite en France. Dans la cale du navire, les morues ne sont pas précisément à sec, et lorsque au cours de la traversée le navire arrive dans des régions plus chaudes que Terre-Neuve, les poissons se couvrent parfois d'une moisissure écarlate. C'est la « morue rouge » dont il a été tant



La préparation du poisson à bord.

que les canots ont rallié le bord, les morues sont décapitées, ouvertes, vidées, salées et jetées dans la cale pour être ensuite préparées dans les pays du sud.

n'attend pas »; si elle n'était nt préparée, elle deviendrait molle et ne donnerait qu'un qualité inférieure.
voir éventré le poisson, on lui , puis d'un coup de couteau qui d'expérience que d'adresse, on à la queue en faisant sauter l'arête dorsale. On procède avage, puis on jette les morues où les saleurs les salent et les at les unes sur les autres. Le préparé porte le nom de morue néral, après vingt-cinq jours

question il y a quelques années. Lorsque pareil accident se produit, c'est un désastre, la cargaison perd la moitié de sa valeur.

Soit dit en passant, la morue que nous consommons à Paris est préparée suivant un procédé un peu plus propre. Pour obtenir la blancheur absolue de la chair, les poissons sont conservés dans des barils et non plus dans la cale des navires. La plupart des morues de Terre-Neuve sont débarquées à Bordeaux. 40000 tonnes environ de ce poisson arrivent annuellement sur les quais de la Gironde. D'autres navires vont porter leurs cargaisons à la Rochelle, d'autres à Cette.

Une fois débarquée, la morue est soumise à un complément de préparation.

Dans la cale, elle était simplement salée; maintenant, pour assurer sa conservation il faut obtenir sa dessiccation. On commence par laver les poissons dans de l'eau douce, puis on les frotte vigoureusement avec une brosse, et de nouveau on les lave en faisant passer sur eux un filet d'eau. Une fois seulement cette opération terminée, on procède au séchage en les exposant deux ou trois jours dans des hangars. Depuis quelques années, les pêcheurs français ont réalisé de grands progrès dans la préparation du klipfish, et actuellement sur les marchés étrangers nos produits jouissent d'une excellente réputation.

A Terre-Neuve, au Labrador, en Islande, aux Féroe, les pêcheurs côtiers préparent le klipfish d'une manière différente. Au lieu d'empiler dans la cale d'un navire les morues salées pour les sécher ensuite, ils obtiennent la dessiccation sur place, sur des *graves*, espaces plans couverts de gros cailloux très irréguliers ou sur des rochers plats, comme le montre une de nos photographies représentant un séchoir aux Féroe.

Après les lavages préparatoires, toutes les morues sont étendues à plat sur la grave. L'aspect est très pittoresque: de loin on dirait du linge à sécher, et lorsque les femmes évoluent pour retourner les poissons, l'illusion est complète. Après être demeurées exposées un ou deux jours à l'air, les morues sont soumises à la presse. On les entasse en monticules que l'on recouvre de prélarts et sur lesquels on place des blocs de pierre, le tout pesant bien de 400 à 500 kilogrammes.

La préparation du stockfish est beaucoup plus simple. Une fois le poisson décapité et vidé, il est purement et simplement exposé à l'air. Après deux ou trois mois, il est dur comme un morceau de bois, d'où son nom de *stock* (bâton), *fish* (poisson). Ces séchoirs, longs de plusieurs centaines de mètres, chargés de milliers de poissons que la brise agite avec des aspects de grands oiseaux morts et qui s'entre-choquent avec un bruit de castagnettes, sont un des traits caractéristiques des paysages de Norvège.

Le klipfish et le stockfish ont chacun leur clientèle spéciale. Le premier, qui constitue un produit de choix, est consommé principalement en Europe; tandis que le second, denrée de deuxième qualité, est recherché principalement par les classes pauvres des pays du Midi et d'outre-mer.

Nourriture destinée surtout aux pauvres gens humbles, la morue peut rendre à ceux-ci d'immenses services : ils les payent assez cher ! Achetée par le rude et acharné travail des humbles, sa conquête fait en outre dans leurs rangs des ravages que chaque année ramène avec une régularité cruelle.

Charles RABOT.



Mise en tas des morues préparées en klipfish.

Matifou, le Tueur de Crocodiles

Sur la côte d'Afrique et partout où la nature est restée très sauvage, on trouve encore de terribles carnassiers pareils à ces monstres qui dans l'antiquité donnèrent lieu à de merveilleuses légendes. Habitués à lutter contre eux et familiarisés avec le danger, les indigènes apportent dans ces combats corps à corps une dextérité et une hardiesse telles, que c'est à peine si nous pouvons ajouter foi au récit de certaines prouesses du genre de celles qu'on va lire et dans lesquelles on soupçonne qu'il faut souvent faire moins de part à la réalité qu'à l'imagination du conteur.

○ ○ ○

Le repas s'achevait dans une des plus confortables villas de la côte malgache. Cette villa du commandant Calavas était célèbre dans la colonie pour la large hospitalité qu'on était assuré d'y recevoir. Presque un vieillard maintenant, avec les cheveux et la barbe blancs, le commandant avait conservé dans l'éclat et la malice de ses yeux une intarissable jeunesse. Il était parti de Marseille, il y avait de cela un peu plus de quarante ans, s'était, au prix de toutes sortes de difficultés, installé dans le pays et y avait fait fortune. On l'estimait; on le citait en exemple. Le commandant! Tout le monde le connaissait.... Au fait, pourquoi lui décernait-on cette épithète militaire? Nul n'aurait su le dire, le bon Marseillais n'ayant jamais eu aucun grade dans l'armée française.

On se mit à parler de crocodiles.

Qu'on parle de crocodiles, entre Européens, sur la côte malgache, cela n'a rien de surprenant.

Le crocodile est, dans ces parages, la terreur de l'Européen. Vous arrivez. Vous débarquez. Vous apercevez une bûche énorme là-bas au bord de l'eau dans la boue du rivage. Votre guide s'arme d'une grosse pierre, la lance avec vigueur. Au bruit que fait la pierre en tombant, la prétendue bûche se déplace, s'allonge, soulève la vase, s'enfonce silencieusement dans les boues qu'agite un puissant remous. Impression désagréable dont par la suite vous avez toutes les peines du monde à vous défaire! Encore est-elle renforcée par les histoires sans nombre des méfaits commis par ces monstres. Si vous rencontrez un nègre à qui il manque un bras ou un pied, vous vous enquérez de l'auteur de l'accident; la réponse est certaine : c'est le crocodile. Si, une enfant ayant été envoyée puiser de l'eau dans une

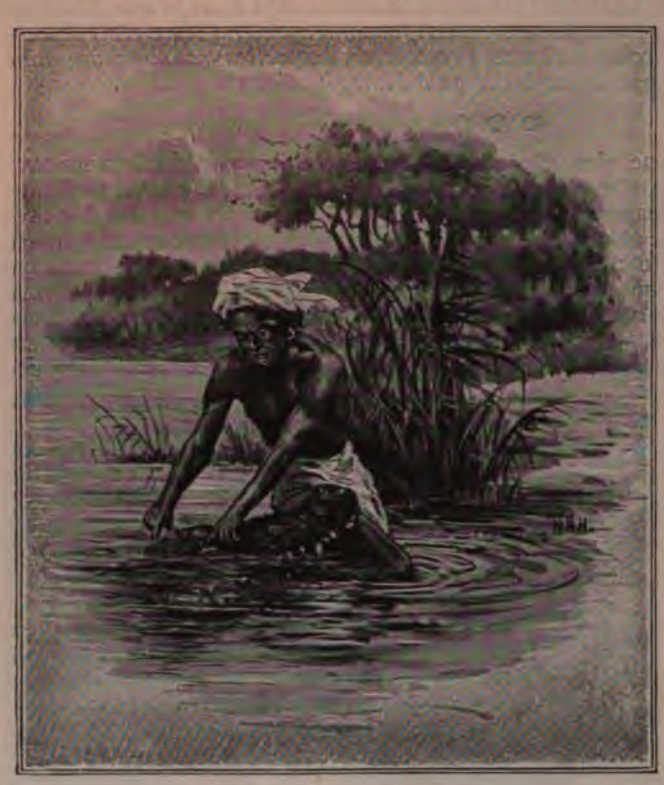


La jambe de Matifou était prise dans la gueule énorme du crocodile.

cruche, on retrouve la cruche sur le bord, sans plus avoir de nouvelles de l'enfant, un crocodile a dévoré la malheureuse. Si un baigneur se met à crier désespérément au secours, c'est qu'il vient d'apercevoir le sinistre alligator filant vers lui entre deux eaux.

Et c'étaient quelques-uns de ces exemples que les invités du commandant narraient avec verve.

Sur ces entrefaites un domestique malgache apporta les cigares. C'était un nègre pareil à beaucoup de nègres et qui n'avait ni dans la stature ni dans les traits rien de remarquable. Ses cheveux crépus grisonnaient. Un sourire d'amabilité qui errait sur ses lèvres charnues achevait de faire ressembler sa face grimaçante à celle d'un singe. Il était vêtu, fort à l'aise, d'un ample costume de toile blanche.



La gueule du monstre émergeait, se refermant sur la jambe du Malgache.

« Ah bien! s'exclama le commandant, si les aventures de crocodiles vous intéressent, il faut que je vous conte quelques-unes de celles dont un indigène, célèbre dans la contrée, a été tour à tour héros et victime. C'est Matifou, dit le Tueur de crocodiles.

Et d'abord, voulez-vous savoir quels furent les débuts de Matifou dans le métier?

Pas brillants, ces débuts.

Il faut vous dire que si nous autres gens d'Europe nous avons la terreur du crocodile, il n'en est pas tout à fait de même pour les Malgaches. Ils sont, depuis toujours, habitués à les voir se vautrer dans la boue et bâiller au soleil. On s'habitue à tout. Pour les Malgaches, le crocodile est un animal familier. Ils jouent avec lui. Ils lui font des niches. Ils l'agacent. Seulement quelquefois ils dépassent la mesure, ils manquent de convenance et de goût.

C'est ce qui arriva à Matifou.

Impatienté, un superbe alligator avec lequel il venait de prendre des privautés lui happe la jambe, la serre entre ses puissantes mâchoires. Matifou hurle au secours. Trois ou quatre Malgaches se précipitent, empoignent le malheureux. Vous représentez-vous bien l'horrible situation? Sur la rive, Matifou a la jambe gauche profondément engagée dans la gueule refermée de l'alligator. Trois hommes vigoureux le tiennent à bras-le-corps et tirent de toutes leurs forces.

Que va-t-il arriver? Que la jambe coupée par les mâchoires du monstre se détachera avec des flots de sang?...

Par bonheur le crocodile est une brute : je veux dire qu'il n'a ni esprit ni ingéniosité. Voyez ses petits yeux chassieux pareils à ceux de certains crocodiles humains! Ils n'indiquent aucune vivacité d'intelligence. Il n'a pas de souplesse. Il n'en a pas plus dans les membres que dans le caractère ; il ne sait pas se retourner; ses mouvements sont d'une lenteur désespérante. C'est justement ce qui permet aux Malgaches de l'éviter ; ils tournent autour de lui; le crocodile suit tous leurs mouvements, se retourne péniblement, se laisse gagner de vitesse. Ajoutez — et ce dernier détail est précieux — que le crocodile a de mauvaises dents. Tandis que le requin d'un coup de mâchoire vous ampute d'un membre, le crocodile le scie maladroitement en s'y reprenant à plusieurs fois.

Et voilà pourquoi Matifou a gardé sa jambe. Les Malgaches en tirant à eux leur ami

avaient soin de décrire un cercle. Affolé, le crocodile ouvrit la gueule. Matifou prestement retira sa jambe assez abîmée déjà et dans laquelle les dents de la bête s'étaient imprimées en marques sanglantes. Ses camarades l'emportèrent au petit trot, toujours en cercle.

Matifou était sauvé, mais il était confus. Tout était sauvé, fors l'honneur. Matifou jura de se venger. Il attendit quelques jours, le temps convenable pour se guérir de ses blessures, qui, tout bien examiné, se trouvèrent être plus graves qu'on ne l'avait cru d'abord. Puis il se prépara à prendre sa revanche. Il alla retrouver son crocodile. Au fait, était-ce le même? Il suffit que Matifou en fût convaincu. Il alla le chercher chez lui, dans son élément, dans le fleuve, parmi les roseaux, en adversaire chevaleresque qui fait les choses avec courtoisie. Notez que Matifou m'avait convoqué. Il avait voulu que je fusse témoin de son exploit. Mais il m'avait expressément prié de venir sans armes, m'autorisant seulement à emporter un appareil de photographie destiné à prendre sur le vif les instants les plus caractéristiques d'une entrevue qui ne pouvait manquer d'être mouvementée.



De la rive, les chasseurs déchargent leur fusil dans les yeux du crocodile attiré par l'appât humain.

Je m'étais prêté à ce singulier caprice. Combien je m'en repentais maintenant!

Pendant plusieurs minutes ce fut dans le fleuve une course insensée. Matifou et l'énorme alligator se donnaient la chasse; c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui filait devant. Je les perdais de vue. Je les voyais reparaître. Un dénouement fatal ne me paraissait plus douteux. La terrible minute arriva. Matifou était à moitié hors de l'eau. La gueule du monstre émergeait se fermant sur la cuisse de Matifou.... Un cri d'horreur s'échappa de ma poitrine. J'ai encore dans les yeux le spectacle incroyable dont je fus témoin. Agile et sans se presser, Matifou se retourne, fiche ses mains dans les petits yeux ronds de l'alligator. Vaincu par la douleur, le monstre lâche prise. Ce fut un jeu pour Matifou de l'achever.

Une chasse au crocodile, eh! messieurs, pour des gens comme Matifou, c'est une partie de plaisir; le plaisir y est d'autant plus vif que le péril y est extrême. Ailleurs on offre à ses invités une chasse au renard ou au sanglier, ici nous offrons à nos visiteurs une chasse au crocodile. Ces battues pittoresques ont lieu la nuit, par une de ces nuits merveilleuses comme il y en a ici dans la belle saison. Un calme enchanté. Des soupirs de toute la nature pâmée. Alors les chasseurs se postent au bord de l'étang, un Malgache se jette à l'eau; d'autres poussent de grands cris et apportent des torches dont la flamme projette des lueurs fantastiques.... Le nageur malgache attire dans une de ces traînées lumineuses l'alligator qu'il a fait lever. Par une prouesse d'acrobatie, il saute à califourchon sur l'animal. Grimpé sur cette monture aquatique, pareil à un centaure marin, il gouverne vers le point qu'il a choisi. Au moment propice, il brandit un mince et



La lutte fut épique. L'alligator était serré par les pattes énormes de son puissant adversaire et râlait de douleur sous cette étreinte terrible.

solide poignard qu'il portait jusqu'alors entre les dents et assène un coup au monstre à la place classique, entre les deux yeux.... Au même moment, de la rive, les chasseurs déchargent leur fusil.

Je me souviens qu'une fois en ouvrant le ventre d'un de ces monstres nous y trouvâmes des pendants d'oreille.... Cette découverte nous donna beaucoup à réfléchir. »

Les auditeurs du commandant se regardaient avec un peu de gêne. Mais avec ce diable d'homme on n'avait pas le temps de respirer, ni le moyen de s'attrister.

« Il me reste, continuait-il, à vous conter le tour le plus admirable de Matifou. Il vous montrera que pour être malgache on n'en est pas moins capable d'être homme d'esprit. Bon tireur, Matifou disparaissait quelquefois pendant plusieurs jours les forêts épaisses dont apercevez d'ici la lisiè un beau matin il a fuyant à toutes jambes un ours colossal. Il n plus ni fusil, ni poign était complètement dé Chose étrange ! Au li fuir vers nos plantati allait droit vers les bo fleuve toujours infestée gators. Avait-il perdu l D'un danger, c'était t dans un autre. Ce qui arriver arriva. A peine fou s'était-il engagé pa halliers marécageux, un émoi dans le peup sauriens. Imaginez la devant Matifou un al ouvre sa gueule toute g derrière lui, l'ours pré saisir allonge ses patte griffes puissantes. C' moment qu'attendait l malgache. Profitant de minute si particulière, jette légèrement de s'esquive, et laisse les brutes s'expliquer. La fut énorme, épique, i semblable. Déchiqueté p dents de l'alligator, perdait son sang. E dans les pattes de son t adversaire, l'alligator éto Ces masses se roulaie dressaient, retombaient. quelque distance, M jouissait du spectacle d avait été l'ordonnateur. »

Il y eut un silence.

Tout à coup un convive demanda : « commandant, je croyais que dans les p où il y a des crocodiles, il n'y a pas d'o

Le commandant le regarda d'u de mauvaise humeur. Puis, s'adressa Malgache qui venait de servir le café, le crépu et grisonnant auquel nul de n'avait prêté attention :

« Dis donc, Matifou, cria-t-il, c qui prétend qu'il n'y a pas d'oursss !

Et dans le roulement des syllabes le redoublement des *s* qui sifflaient prolongeant, il mit un si vigoureux et accent marseillais qu'on put croire q la bouche du commandant toute la Ca avait parlé.

C C C



…INES EGIBALD ET FÉLIX PRÉSENTENT À L'EMPEREUR CHARLEMAGNE LA CLEPSYDRE QUI LUI EST OFFERTE PAR LE CALIFE HAROUN-AL-RASCHID.

…s Mille Manières de Savoir l'Heure

Il travaille toujours ; ménagères, imitez-le.
(Devise d'un cadran solaire à Saint-Barnabé, en Provence.)

…le longue série de progrès successifs suppose l'opération la plus vulgaire! Si …ien n'est plus facile aujourd'hui que de regarder l'heure au cadran d'une hor… …l a fallu, avant d'arriver à un procédé aussi commode et aussi précis, recourir … sorte de moyens qui ont changé avec les pays et avec les siècles. Passer en revue …ers systèmes dont on s'est servi jadis pour déterminer la durée, c'est faire une …nte promenade à travers les civilisations. Mais ce qui est instructif ici, c'est … comment un progrès est lié à tous les autres, et de constater combien de mani…ons de notre activité dépendent de cette exacte mesure du temps qui est devenue …ndition essentielle de la vie moderne.

○ ○ ○

…ous sommes vraiment ingrats envers notre époque. Nous nous plaignons constamment des ennuis que nous … la vie civilisée où nous sommes et …égligeons de lui rendre grâces pour …ux qui nous sont épargnés et que …ité a connus avant nous. Ainsi …n d'entre nous ont-ils jamais songé, …ls tirent leur montre de leur poche …garder l'heure, quelle énorme somme …ail, de recherches et de progrès re… …e ce petit objet si banal et si utile? …a pris l'habitude; on se figure si peu le monde sans aucun moyen de savoir l'heure qu'on ne pense pas un seul instant au bienfait de ce progrès. On n'a pas plus l'idée de s'en féliciter que de se féliciter d'avoir des jambes. Il semble que l'homme soit né avec une montre dans sa poche comme avec des doigts à ses mains. « Cependant le pâtre de Chaldée, dit très bien M. Dastre, était réduit à suivre sur la voûte céleste le cours des étoiles; l'homme moderne transporte avec lui, partout et toujours, l'instrument mesureur des durées, et son œil consulte sans cesse la course sur le

cadran divisé des aiguilles agiles et infatigables. Il est permis de dire que les inventions du cadran solaire, de la clepsydre, de l'horloge et de la montre marquent les étapes principales dans le développement de la vie sociale chez les anciens. Les astronomes eux-mêmes ne distinguaient pas les petites divisions de la durée; dans aucune observation de Ptolémée le temps n'est indiqué avec plus de précision que le quart d'heure. On compte aujourd'hui universellement par minutes et, dans ,quelques professions, par secondes. »

Il a donc fallu des milliers et des milliers d'années pour en arriver là. Pour diviser le temps en parties égales, on a essayé de toutes les manières.

L'HEURE PAR LE SOLEIL. — LE CADRAN SOLAIRE.

D'abord on a calculé l'heure par le soleil. Un bàton placé en terre en plein soleil projette une ombre sur le sol. Mais, à mesure que la journée s'avance, cette ombre change de place. Elle tourne autour du bâton. Tel est le principe du cadran solaire, qui peut être plan, conique ou sphérique, pourvu qu'il se compose d'un bâton bien orienté et d'une surface exactement orientée aussi, sur laquelle est projetée l'ombre de ce bâton. Si sur cette surface sont marquées des lignes portant les chiffres des divisions



Cadran solaire portatif en bois ou en ivoire.

A mesure que l'ombre projetée par le disque change de place, elle passe sur une des divisions du jour et ainsi indique l'heure. (Collection La Barre-Duparcq.)



Les ancêtres de la montre solaire, co[...] dont se servent e[...] bergers du Béar[...]

L'ombre projetée pa[...] sur les divisions q[...] nent le pilier indiqu[...] mativement l'heure[...] tion La Barre-Dup[...]

du jour, à mesure que l'ombre vient à passer sur ces lignes elle marque par là-même l'heure. Le bâton est frappé par le soleil, la surface du cadran est frappée par l'ombre. De là la devise inscrite sur les anciens cadrans solaires : *Me lumen, vos umbra regit.* (La lumière est ma règle, l'ombre est la vôtre.)

Au fond, c'est la plus ancienne invention humaine, c'est le cadran solaire qui marque le mieux l'heure, parce que c'est le soleil qui la marque lui-même et que personne mieu[...] soleil ne sait l'heure qu'il est. On n[...] craindre comme pour toute autre espè[...] loge que celle-ci avance ou retarde.

De plus, elle est la moins coûte[...] plus simple, comme le dit la devise [...] tique d'un cadran solaire d'un peti[...] des Hautes-Alpes :

Je marche sans pied et je te parle sans [...]

Seulement, cela n'indique pas [...] une minute ou à une seconde près. [...]gers du Béarn qui aujourd'hui encor[...] vent de montres solaires cylindri[...] bois, peuvent s'en contenter, parce [...] suffit de savoir quand il faut sortir et [...] faut rentrer leurs bêtes. Mais pour le [...] l'arrivée de nos chemins de fer, il se[...] être insuffisant que les chefs de gar[...] réduits à regarder le trait d'ombre q[...] le style du cadran solaire sur une [...]blique. De plus, pour que cette [...] marche, il faut nécessairement qu'il [...] soleil. Pas de soleil, pas d'heure. [...] sens de cette belle et poétique devis[...] bien souvent sur les cadrans sola[...] *non numero nisi serenas.* [...] que les heur[...]

mais pas très pratique, car malheureusement dans la vie nous sommes obligés de compter aussi avec celles qui ne le sont pas. Pour les heures où le soleil manquait, il fallait trouver autre chose.

L'HEURE PAR L'EAU ET LA TERRE. — LA CLEPSYDRE ET LE SABLIER.

Alors on a demandé à la terre un moyen de savoir l'heure. On s'est servi de la force d'attraction qu'elle possède pour mesurer le temps par la chute longue et toujours égale d'un corps de même nature, par exemple, la chute de l'eau : c'est le principe de la CLEPSYDRE.

Le plus fameux exemple de clepsydre qu'on connaisse depuis Jésus-Christ est celui de ce véritable monument que l'ambassadeur d'Haroun-al-Raschid, assisté de deux moines de Jérusalem, vint offrir à Charlemagne de la part de son maître. Cette clepsydre était en airain damasquiné d'or. Elle marquait les heures sur un cadran. Au moment où chacune d'elles venait à s'accomplir, un nombre égal de petites boules de fer tombaient sur un timbre et le faisaient tinter autant de fois qu'il y avait de nombres marqués par l'aiguille. A midi, douze cavaliers sortaient de douze fenêtres qui se refermaient derrière eux. Le mécanisme de tout l'appareil était mû par l'eau. L'apparition de cet engin étonna prodigieusement les contemporains de Charlemagne, et le récit en est resté classique dans notre histoire. Mais il ne faudrait pas croire pour cela qu'on n'eût jamais vu encore de clepsydre en Europe. La plupart des peuples de l'antiquité s'en servaient. En Chine, elle remonte au moins à 2679 ans avant Jésus-Christ. Dans l'Inde, voici comment on s'y prenait pour mesurer le temps : c'était au moyen d'un naufrage. Dans un vase rempli d'eau on posait un petit bateau où l'on avait pratiqué un trou par où l'eau entrait graduellement. Le bateau surnageait d'abord assez bien, puis l'eau entrant, il enfonçait peu à peu et au bout d'un temps, toujours le même, allait jusqu'au fond.

La clepsydre primitive était quelque chose comme un simple sablier : deux vases placés l'un sur l'autre, une petite ouverture pratiquée dans le vase supérieur rempli d'eau et la chute de cette eau, goutte à goutte, venant peu à peu remplir le vase inférieur. Celui-ci, marqué de diverses divisions afin d'indiquer les divisions du temps qu'il mettait à se remplir.



L'HEURE PAR L'EAU : CLEPSYDRE À TAMBOUR.

Le tambour contient plusieurs compartiments réunis par un trou. Un seul de ces compartiments est plein d'eau. A mesure que l'eau s'écoule dans les autres compartiments, le tambour descend lentement et, en passant devant les divisions marquées à droite et à gauche, indique l'heure. (Communiqué par M. Planchon.)

Dans les tribunaux d'Athènes, on mettait toujours une clepsydre à côté de l'avocat au commencement de son plaidoyer, et il mesurait les flots de son éloquence à l'écoulement de l'eau. D'ailleurs on versait trois parts d'eau égales dans la clepsydre : une pour l'accusateur, l'autre pour l'accusé et la troisième pour le juge. A Rome, il en était de même, et lorsqu'il paraissait indispensable que l'avocat pût parler plus longtemps que le temps normalement prescrit, on disait qu'il avait mis clepsydre sur clepsydre.

La clepsydre moderne plus perfectionnée est la clepsydre *à tambour*. Elle se compose d'un haut cadre de bois. A sa partie supérieure, sont fixées deux cordes dont les bouts inférieurs sont enroulés autour de l'axe du tambour. Celui-ci est lui-même divisé en différents compartiments étanches. La corde étant tout entière enroulée autour de l'axe, le tambour se trouve tout en haut du cadre, comme un store, lorsque la corde qui l'actionne est tout entière enroulée elle-même. Le tambour a une tendance à descendre en déroulant son attache. Il descendra en tournant rapidement sur lui-même. Mais, si l'on met de l'eau dans un des compartiments intérieurs, il sera retenu dans certaines parties de sa circonférence par ces compartiments, et un des côtés étant alors plus lourd que l'autre la tendance de l'appareil à tourner sera contrebalancée et ce tambour restera stationnaire. Si maintenant nous perçons un petit trou dans la cloison de chaque compartiment, l'eau passera doucement de l'un dans l'autre, réduisant ainsi la force contraire qui s'opposait à la chute et permettant au tambour de descendre lentement. La durée de cette descente étant connue d'avance et toujours égale à elle-même, il n'y aura qu'à en marquer les différentes étapes



L'Heure par le feu.

1. *La veilleuse de Gabry. A mesure que l'huile diminue dans le récipient où brûle la veilleuse, elle diminuera aussi dans celui où repose le flotteur qui en s'abaissant fait tourner l'aiguille sur le cadran où sont marquées les heures.*
2. *La lampe juive. L'huile, en se consumant, abaisse son niveau et cet abaissement progressif est marqué par l'échelle graduée, qui indique ainsi le temps écoulé.*
3. *Horloge chinoise à bâtons de combustion piqués dans un vase de métal rempli de cendre. Étant gradués, ils marquent exactement, par le temps qu'ils mettent à brûler, l'heure qu'il est.*
4. *Horloge chinoise à réveille-matin. Quand le bâton est consumé jusqu'au point où il supporte un fil retenant deux boules de métal, ce fil se consume aussi et les deux boules, tombant sur le gong, réveillent le dormeur.* (Communiq. par M. Planchon.)

le long du cadre pour savoir, au moment où passera le tambour, à quelle heure on est.

Voilà l'heure indiquée par l'eau. Mais le principe peut s'appliquer de mille manières. Toute action régulière et lente peut servir à mesurer le temps : un bâton qui brûle, une eau qui s'écoule, du sable qui tombe, un ressort qui se détend y seront également propres.

Ainsi, au Moyen âge, on remplaçait souvent l'eau par de la poussière de marbre noir pilé qu'on faisait brûler dans du vin, qu'on séchait et qu'on pilait de nouveau neuf fois. On mettait ensuite ce sable dans deux ampoules de verre placées l'une sur l'autre et communiquant par un petit trou. Le temps que mettait le sable pour tomber de l'une dans l'autre mesurait une heure ou davantage. Quand l'ampoule inférieure était remplie, on retournait l'appareil. On appelait le sablier une *horloge de sablon.*

L'HEURE PAR LE FEU. — LES BATONS DE COMBUSTION.

Après l'eau et la terre, le feu servit à mesurer l'heure. Ce sont les Chinois qui se sont servis les premiers de ce moyen. « Ils réduisaient en poudre, en le râpant et en le pilant, un bois spécial, dit M. Planchon ; ils obtenaient ainsi une espèce de pâte dont ils composaient ensuite des cordes et des bâtons de diverses formes. Pour l'usage des personnes riches et des lettrés, ils employaient des bois d'essences plus rares. Ces bâtons qui, dans ce dernier cas, n'avaient guère que la longueur d'un doigt, atteignaient, lorsqu'ils étaient composés avec des bois plus ordinaires, deux et trois mètres et égalaient en grosseur une plume d'oie.

« On les faisait brûler devant des pagodes et l'on s'en servait pour porter le feu d'un lieu à un autre.

« Souvent on piquait ces bâtons dans des vases de métal remplis de cendre ; cette position verticale permettait de suivre facilement de l'œil leur combustion.

« Comme, en brûlant, ces bâtons ne donnaient pas la moindre lumière, ils ne servaient donc qu'à indiquer l'heure dans la

maison en même temps qu'ils l'embaumaient.

« Ces mèches et ces bâtons, en usage en Chine et dont nous parlons plus haut, en même temps qu'ils donnaient l'heure, servaient encore de réveille-matin. Quand un Chinois voulait se lever la nuit à une heure précise, il suspendait un petit poids de métal bien exactement à l'endroit de la mèche ou du bâton où le feu devait arriver à l'heure dite. Le moment venu, le poids se détachait, le fil étant brûlé, et tombait dans un bassin de cuivre; le bruit de sa chute était assez retentissant pour réveiller le dormeur. »



Les jaquemarts de l'église Notre-Dame de Dijon qui sonnent l'heure depuis l'an 1382.

En France, le roi saint Louis et le roi Charles V se servirent également de ces chandelles graduées pour mesurer l'heure. On peut encore se servir d'une veilleuse ordinaire. Dans une veilleuse, à mesure que l'huile brûle, naturellement elle diminue, et en diminuant son niveau baisse. Si l'on place sur sa surface un petit corps léger qu'on appelle un flotteur, il descendra en même temps que le liquide sur lequel il flotte. Si ce flotteur qui descend ainsi progressivement est relié par un fil à une aiguille, il fera tourner cette aiguille au fur et à mesure de la combustion de l'huile. C'est d'après ce principe bien simple, presque enfantin, que Gabry a construit l'horloge suivante : deux récipients en porcelaine sont juxtaposés et communiquent par un conduit. Dans un de ces récipients flotte la veilleuse, dans l'autre nage le flotteur. Comme les deux vases communiquent, quand l'huile baisse dans celui de la veilleuse, elle baisse aussi dans celui du flotteur. Entre les deux s'élève une plaque de tôle de la forme d'un cadran où sont marquées les divisions du temps.



L'HEURE QUI SONNE.
Les jaquemarts du beffroi d'Avignon. Les deux personnages frappent sur la cloche le nombre de coups qui correspond à l'heure.

Le flotteur, lui, est suspendu par un fil qui s'enroule autour d'une poulie montée sur un axe horizontal et aboutissant au centre du cadran. A mesure que le flotteur baisse, l'aiguille marche et ainsi marque les heures. La veilleuse mesure donc l'heure par sa combustion, et permet de la lire par sa lumière.

Gabriel Magalhaens écrivait, en 1668, dans son ouvrage, *Nouvelle Relation de la Chine* : « Dans toutes les cités et villes de l'empire, il y a deux tours dont l'une s'appelle la « Tour du Tambour » et l'autre la « Tour de la Cloche », du haut desquelles on annonce les veilles de nuit. Au commencement de la nuit ou de la veille, la sentinelle frappe plusieurs coups sur le tambour, et la cloche lui répond ensuite; puis, durant tout le premier quartier, la sentinelle frappe un coup sur le tambour et l'autre sentinelle en donne aussitôt un autre avec le marteau sur la cloche. Environ l'espace d'un *Credo* après, ils donnent chacun un coup sur le tambour et sur la cloche et continuent de même jusqu'au commencement de la deuxième partie de la nuit. Alors ils donnent chacun deux coups, et continuent, comme il a été dit, jusqu'à la troisième veille, où ils frappent trois coups; à la quatrième veille, ils donnent quatre coups, et, à la cinquième, cinq; au point du jour, ils redoublent les coups comme ils l'ont fait au commencement de la nuit. De cette manière, en quelque temps de la nuit que l'on s'éveille, à moins que le vent ne soit contraire, on entend le signal



Les piquantins de l'hôtel de ville de Compiègne. (Communiqué par M. Planchon.)

de toute la ville et l'on sait quelle heure il est. »

On doit comprendre maintenant pourquoi l'on dit « battre les veilles » puisque c'est toujours en frappant, soit les cloches, soit les tambours, soit les bambous, qu'elles sont annoncées.

Enfin, après le soleil, l'eau et le feu, voici que le simple jeu des poids et de l'échappement devait annoncer l'heure. C'est la *mécanique* substituée à la physique simple. — Nous arrivons à l'*horloge* proprement dite,



HORLOGE HORIZONTALE POUR PLACER SUR UNE TABLE.
(Collection Roux.)

L'HEURE PAR LE POIDS MOTEUR ET L'ÉCHAPPEMENT. — L'HORLOGE.

L'horloge fut inventée par un pape, au xe siècle, le savant Gerbert, mais on n'en constate guère d'authentiques avant le XIVe siècle. La régularité de l'horloge fit l'émerveillement de tout le Moyen âge. Il sembla que ce fût une révolution dans la vie sociale, que de savoir dorénavant l'heure, et que, dès lors, la régularité morale, l'exactitude dans les devoirs, la vertu, dussent s'ensuivre fatalement. Aussi donna-t-on l'horloge comme attribut à la vertu et notamment à la *Tempérance*, qui est toujours représentée, dans les tableaux religieux, portant une horloge. Les plus grands personnages de la terre s'occupèrent à perfectionner cette machine inventée déjà par un pape. Jusqu'à l'empe-



PENDULE MAGNÉTIQUE.

Une cuvette d'étain remplie d'eau. Sur ses bords sont marquées les heures. Dans l'eau flotte une petite tortue de liège qui dirige toujours son museau vers le chiffre de l'heure où l'on est. Ce résultat est obtenu au moyen d'un disque aimanté tournant sur le bord du plat et attirant la tortue, qui porte, elle aussi, une broche d'acier aimantée. (Pendule exécutée par M. Planchon, d'après la description du baron Grollier de Servière.)



L'HEURE QUI TOURNE ET L'AIGUILLE IMMOBILE.

Ici, c'est le cadran lui-même qui est mis en mouvement et qui vient placer les heures, une à une devant le dard du serpent immobile qui sert d'index. (Pendule exécutée par M. Planchon, d'après une gravure de Forty.)

reur Charles-Quint, qui, après son abdication, faisait, avec le grand mathématicien Jannellus Turianus, de l'horlogerie au couvent de Saint-Just, et cherchait à se consoler des déboires des heures passées en mesurant plus exactement les heures à venir.

Les perfectionnements étaient les uns utiles, les autres purement agréables et pittoresques. On chercha à faire mouvoir, par les mouvements de l'horloge, des cadrans secondaires qui marquaient les jours de la semaine, les quantièmes du mois, les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil, les signes du zodiaque. On y attachait de petites figurines de bois ou de métal, des automates qui annonçaient l'heure de mille manières. A Sund, en Suède, on voyait à chaque heure deux cavaliers sortir de l'horloge, aller l'un vers l'autre et se donner autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner. Plus tard, Henri II fit construire au château d'Anet une horloge où un cerf s'élançait, à chaque heure, poursuivi par les chiens, et tapait l'heure avec un de ses pieds.

La plus fameuse des horloges théâtrales et compliquées que l'on s'amusait à construire au Moyen âge est celle de la cathédrale de Strasbourg. Elle a été commencée en 1352 et terminée en 1842. 500 ans pour faire une horloge, cela paraîtra peut-être un peu long, mais la vérité est qu'elle fut entièrement reconstruite trois fois. La dernière n'est pas la moins compliquée. Quatre figures représentant les quatre âges de la vie apparaissent tour à tour pour frapper sur le timbre les quatre quarts de l'heure. Au premier quart un enfant le frappe avec un hochet; à la demie, un jeune homme habillé en chasseur le frappe avec un dard; au troisième quart, les coups sont donnés par un guerrier avec son épée; au quatrième quart, c'est un vieillard qui l'annonce avec sa béquille. Lorsqu'il s'est retiré, la Mort apparaît et frappe l'heure avec un os. Au-dessus est une figure du Christ et, lorsque la mort frappe l'heure de midi, les douze apôtres passent devant les pieds de leur Maître en le saluant. Alors le Christ fait le signe de la croix. Pendant la procession des apôtres, le coq perché au plus haut de la petite tourelle agite ses ailes, ébouriffe son cou et chante trois fois.

Les bourgeois de ces villes, au Moyen âge, étaient tellement fiers de leurs horloges et jaloux d'en conserver le secret, qu'ils faisaient tout au monde pour empêcher le constructeur d'aller ailleurs en organiser de pareilles. On raconte ainsi que, au XVI[e] siècle, l'horloger Clavelé fut brûlé vif ainsi que Syppins, qui fit, en 1598, l'horloge de Lyon. Ce sont des légendes, mais elles prouvent la jalouse admiration qu'inspirèrent les premières horloges.



L'ENGIN LE PLUS PERFECTIONNÉ.

Horloge astronomique de Passement. Travail artistique de Caffieri. Musée de Versailles.

Après le Moyen âge, on s'occupa moins d'amuser l'imagination avec des automates et davantage de renseigner exactement avec des perfectionnements scientifiques. Pour cela, on inventa le *régulateur*, lorsque les lois du pendule furent appliquées au balancier de l'horloge. On obtint ainsi la *seconde*. En même temps, on ajoutait à la mesure du jour divers mouvements astronomiques,



LES BIJOUX QUI DISENT L'HEURE.
(Collection de Mme la comtesse de Béarn et de M. Garnier.)

tels qu'on en voit dans le célèbre régulateur de Caffieri, à Versailles.

Une variété infinie d'engins a été imaginée à ce moment. Voici le plus curieux, restitué de nos jours par M. Planchon.

« M. le baron Grollier de Servière, dit-il, signale dans son ouvrage sur les curiosités du cabinet de son grand-père une horloge qui est un plat d'étain sur le bord duquel les heures sont gravées comme sur un cadran.

« Après avoir rempli d'eau ce plat, on y jette une figure de tortue de liège qui va chercher l'heure courante pour la marquer avec son museau. Lorsqu'elle l'a trouvée, elle s'y arrête; si on veut l'en éloigner, elle y retourne aussitôt, et si on l'y laisse elle suit imperceptiblement les bords du plat en marquant toujours les heures; cette machine est d'autant plus surprenante qu'il ne paraît rien qui fasse agir cette tortue sur l

Ici s'arrête la description de cett

M. Mathieu Planchon a pensé qu' intéressant de restituer ce curieux méc d'après la seule description précéder a construit l'horloge suivante.

Le mouvement, placé horizont dans la caisse qui supporte le plat entraîne un disque aimanté; ce disqu révolution en douze heures. Il a à sa deux aimants : l'un pôle nord, l'autr sud. La petite tortue en liège peint a, s partie inférieure, une petite broche aimantée aussi pôle nord et pôle sud, sorte que la tortue, une fois flottan l'eau du plat, est attirée entre les deux aimantés et toujours dans le même c'est-à-dire la tête du côté des heures g sur le plat. Elle suit ensuite ces aimant leur circuit. Tout le prodige annoncé petit-fils du baron nous semble donc aujo médiocrement prodigieux : il se résum une très ingénieuse combinaison d'ai

C'est au milieu du XVIIIe siècle q aussi instituée la sonnerie à carillon de dules. C'était le plus beau cadeau qu' faire. En 1747, le Roi envoya à la Rei pendule pour mettre dans ses cabin



ANGLAISE, DITE DE L'ACTE DU PARLEMENT.

rement anglais ayant eu l'idée de mettre sur les horloges, les horlogers adoptèrent échappant le plus possible aux lois somp- (Extrait des Old Clocks and Watches ». , éditeur.)

lule était adapté un carillon qui jouait .Le luxe qu'atteignirent les pendules iècle dépasse tout ce qu'on peut ima- rtains régulateurs, comme celui de ont des merveilles de mécanique, marcher plusieurs années de suite remontés. Ils sont, en même temps, eilles d'art. Incrustations d'ébène, d'écaille, moulures de cuivre ou é, statuettes dues aux plus grands outes les richesses ont été accumu- r de l'Heure, comme pour faire nseignement de la fuite du Temps armes de l'ornementation. La plus e ces pendules est celle des *Trois* n marbre, sculptées par le célèbre sous Louis XV. Les heures sont un cylindre horizontal, qui tourne doigt de l'une des Grâces, immo- lé - les chiffres à mesure que chacun d'eux vient se placer devant lui. Ce n'est pas très facile à distinguer. C'est pourquoi Diderot disait : « Cette pendule-là montre tout, excepté l'heure. » Mais sa valeur comme œuvre d'art est reconnue comme la plus considérable qu'ait atteinte une pendule. Il y a quelques années, à la vente Double, elle a été payée 101 000 francs, et son propriétaire actuel en a refusé 1 500 000 francs. Visible au *Petit Palais* pendant l'Exposition de 1900, elle a été contemplée par des millions de visiteurs. C'est la pendule la plus connue du monde entier.

A la même époque, on construisait, en Angleterre, l'horloge la plus simple de tous les temps. En 1797, le gouvernement anglais, ayant grand besoin d'argent, s'avisa de mettre une taxe sur les horloges. Toute horloge payait un droit de 6 francs par an et toute montre en or un droit de 12 francs.



PENDULE MYSTÉRIEUSE.

Il semble, ici, que l'aiguille marche toute seule sous l'unique inspiration du Temps. En réalité, l'axe sur lequel est montée l'aiguille est soutenu par le manche de la faux et par un tronc d'arbre placé derrière. Cet axe s'emmanche dans le tronc d'arbre et porte une roue dentée. L'aiguille porte deux cadrans : l'un marque le quantième et les autres les jours de la semaine. (Collection Kohn, communiqué par M. Planchon.)

L'effet de cette mesure fut qu'on ne vit plus nulle part d'horloges, excepté dans les auberges et tavernes, qui adoptèrent un type extrêmement simple, échappant le plus possible aux lois somptuaires : un large cadran entouré de bois, peint en noir sans même de glace, et un tronc assez long pour contenir un pendule. Ces horloges, qu'on trouve encore dans les campagnes d'Angleterre portèrent le nom d'horloges de l' « Acte du Parlement ».

L'HEURE PAR LE RESSORT SPIRAL. — LA MONTRE.

Cet accès d'économie et de simplicité est à peu près unique dans l'histoire de l'horlogerie. Au contraire, les faiseurs de pendules ou de montres ont toujours tenu à entourer d'un luxe d'art leur mécanique. L'invention de la *montre* remonte très haut. C'est sous Charles V qu'on imagina d'enrouler sur elle-même une lame d'acier très mince. Cette lame, en se détendant peu à peu, produit l'effet du poids sur le rouage. On l'appelle le *ressort spiral*. Comme on peut l'enfermer dans un petit espace, il permit de réaliser plus tard la montre. A la fin du xve siècle, on en faisait déjà qui n'étaient pas plus grosse qu'une amande. Depuis le jour où l'on a trouvé le ressort spiral, c'est-à-dire le moyen de dissimuler l'organisme dans un tout petit espace, on a mis des horloges minuscules dans une foule de bijoux. Ce n'est pas d'hier qu'on a imaginé de loger des montres dans des bracelets, des cannes d'ombrelles, des faces à main. Dès le xvie siècle, on en a eu l'idée. Les Allemands fabriquaient des croix pectorales en cuivre ou en cristal, qui, au milieu, contenaient un cadran. A Nuremberg, on faisait le joyau appelé l'œuf de Nuremberg, qui en contenait un aussi. De même, on construisait des montres en forme d'amandes, de croix d'honneur, de papillons, de trompes de chasse, à suspendre au cou, en forme de têtes de mort, à porter en breloques, sur des bagues à porter au doigt. Au XVIIIe siècle, tous les bijoux disaient l'heure. Tel est ce miroir, dans le manche duquel est dissimulée une petite horloge. L'élégante qui le maniait avait ainsi devant les yeux deux miroirs également révélateurs. Dans le petit, elle lisait les heures ; dans le grand, elle lisait les années aux traces que les années laissaient à ses cheveux et à son front.



Un type disparu : l'horloger ambulant. « Horloges de bois ! Horloges de bois ! » par Carle Vernet.
(*Lithographie de Delpech.*)

Aujourd'hui l'horloge, comme tout le reste, s'est démocratisée. Il n'est plus besoin d'avoir un esclave, comme à Rome, chargé d'aller chercher l'heure au cadran de la place publique, ni d'être en rapports avec le calife Haroun-al-Raschid pour posséder une clepsydre. Pour quelques francs, on a une montre qui marche mieux que tous les engins de ces grands rois. Seulement la perfection de l'instrument n'est rien entre des mains inhabiles à s'en servir. Savoir l'heure n'est rien, si l'on ne sait pas profiter de l'heure. L'horloge est, de nos jours, une arme : arme pour vaincre le temps et pour ne pas être vaincu par lui. On ne l'enrichit plus d'amusettes et d'ornements comme au Moyen âge. C'est qu'on a compris qu'avec les complications de la vie moderne, il fallait la considérer non comme un joujou, mais comme une arme de précision. Une sage devise qui se lisait jadis sur une pendule anglaise résume toute la « philosophie » du temps :

> *Quæ lenta accedit, quam velox præterit hora;*
> *Ut capias, patiens esto, sed esto vigil.*

ce qui peut se traduire librement ainsi :

> L'occasion propice est lente à venir et prompte à passer.
> Sois patient pour l'attendre, mais vigilant pour la saisir.

○ ○ ○



ARABES EN PRIÈRE, PAR E. GRANDJEAN (2e PRIX).

Notre Concours de Photographie. — Après l'Exposition

Depuis que la photographie, cessant d'être entre les mains des seuls professionnels, compte dans le public un nombre de plus en plus considérable d'amateurs séduits par le perfectionnement des procédés et le caractère artistique des résultats obtenus, on peut dire que l'usage de la photographie est entré dans les mœurs. En instituant ce concours de photographie auquel prennent part plusieurs centaines de lecteurs, les Lectures pour tous *répondaient dans une large mesure à cette nouveauté. Pour les mêmes raisons, elles doivent, au lendemain de l'Exposition, signaler quelques-unes des questions les plus délicates que soulève cette extension sans cesse grandissante de l'art photographique.*

○ ○ ○

COMME l'année précédente, nos lecteurs ont répondu avec empressement à notre appel. Nous devons d'abord leur en exprimer notre gratitude. C'est de tous les points du monde que nous sont parvenus leurs envois. Ils sont si nombreux, et témoignent souvent de tant de goût, que nous avons été fort embarrassés pour l'attribution de nos quatre prix et cinq accessits, parmi les douze cents photographies qui ont passé sous nos yeux.

C'est justement pour rendre possible notre choix que nous avons demandé aux concurrents l'envoi de quatre sujets différents, un paysage, un portrait, une scène animée, une composition fantaisiste, et réservé nos récompenses pour ceux qui ont le mieux réussi dans les quatre genres à la fois. On peut, en effet, devoir au hasard une réussite isolée. L'artiste n'est pas celui qui a été une fois bien inspiré ou bien servi par des circonstances accidentelles. Ce n'est pas davantage celui qui, obligé de se cantonner dans un seul genre, recommence toujours le même ouvrage et reproduit les mêmes effets. Les vrais artistes savent traiter les genres les plus divers avec le même talent, aussi habiles à faire un portrait d'une réalité saisissante, qu'à exprimer leur rêve dans une composition idéale. C'est cette diversité d'aptitudes que nous récompensons chez nos lauréats : nous leur demandons les preuves d'une virtuosité capable de se plier à toutes les exigences.

LES CONDITIONS D'UNE ÉPREUVE DÉCISIVE.

En photographie comme en peinture, la pierre de touche du talent est d'abord le portrait. Nos concurrents se sont souvenus de ce que nous leur disions l'an passé : que, pour avoir un bon portrait, il ne suffit pas de placer son modèle devant un rideau et de le reproduire correctement.

Ils se sont efforcés de nous montrer leur modèle dans son occupation favorite, dans sa vie intime, dans son atmosphère particulière. C'est ce dont nous ne saurions trop les féliciter. Celui-ci nous a représenté une gracieuse jeune fille au milieu des fleurs, une vieille femme à lunettes courbée sur son tricot, une petite paysanne à son rouet, un musicien à son violoncelle, un architecte à sa table de travail; ils ont obtenu ainsi des portraits vivants, et non de froides silhouettes.

Des fleurs, par Mlle C. Laguarde (1er prix).

Le paysage est un des genres où réussissent le plus d'amateurs; la nature fait ici une partie du travail. Certes il faut choisir intelligemment le site à reproduire, mesurer le ciel et le terrain nécessaires : mais la nature a des aspects si variés, l'objectif photographique est un instrument si fidèle, que la tâche est sur ce point singulièrement facilitée à l'opérateur. Nous avons reçu de jolis effets de lumière, des « contre-jour » intéressants, simulant habilement des clairs de lune, des étangs éclairés par les dernières lueurs du crépuscule, des vagues marines avec leur blanche écume bondissant sur le rivage, des barques aux voiles légères glissant sur les flots, des montagnes abruptes dont le front se perd dans les nuages, des vues de la Butte Montmartre surmontée du Moulin de la Galette, et du parvis de Notre-Dame dont les tours majestueuses se silhouettent dans le brouillard du matin; il nous est venu jusqu'à des vues des paysages torrides de l'Afrique, des campagnes de Roumanie, de l'Acropole d'Athènes, des montagnes du Chili! La majorité de ces paysages auxquels les cinq parties du monde avaient fourni leur contribution était d'une exécution des plus satisfaisantes.

Une difficulté de plus se présente tout de suite avec ce qu'on peut appeler le « paysage animé »: choisir un personnage en rapport avec la nature ambiante, placer habilement un pêcheur au bord d'une rivière ou sous les saules d'un lac, un paysan aiguisant sa faux au milieu d'un champ, une vache et sa gardienne parmi les herbes d'une fraîche prairie, cela devient plus délicat, exige un goût plus exercé, où l'on reconnaîtra celui qui est artiste et celui qui ne l'est pas.

Avec les « Instantanés » nous avons comme avec les paysages, parcouru grâ nos correspc



LE PORT, PAR ÉM. FRECHON (1er PRIX).

ont montré des nègres armés de leurs sagaies, des Arabes prosternés en file sur le sol dans leurs burnous blancs et adorant Allah, des joueurs de boule italiens, des pardons bretons, des foires diverses où les maquignons essayent des chevaux, où les bouviers marchandent des bœufs, où des Kabyles soupèsent leurs moutons et leurs béliers. La vie si mouvementée, si pittoresque, des ports de mer avec les pêcheurs étendant leurs filets, amarrant leurs bateaux, déchargeant les corbeilles de poissons, a tenté aussi beaucoup d'amateurs et nous a valu de nombreuses épreuves intéressantes.

La « scène fantaisiste ou comique » présente des difficultés infiniment plus considérables, car là encore il s'agit d'arranger soi-même les personnages, à moins que le hasard bienveillant ne vous fournisse ce dont on a besoin. Aussi est-ce sur ce point que l'imagination de nos lecteurs s'est le plus donné carrière; un certain nombre — un plus grand nombre que l'an dernier — ont réussi. Quelques-uns nous ont semblé mal inspirés, par exemple, en montrant une prédilection exagérée pour les photographies de squelettes; nous avons reçu des squelettes à bicyclette, des squelettes en robe, des squelettes à table; nous n'aimons pas ce genre de gaieté macabre. Plus heureuse a été l'idée de ceux qui ont demandé à leurs animaux familiers de poser devant eux : c'est un caniche noir, avec sa serviette blanche au cou, en train de déjeuner avec Bébé; c'est un gros toutou aux longues oreilles avec une pipe et un bonnet de soldat; c'est un ânon qui refuse d'avancer et qui porte sur son dos une ribambelle d'enfants rieurs; c'est encore un ours qui danse en mesure sur ses pieds de derrière, ou une petite roulotte de bohémiens surmontée de singes savants. S'il fallait énumérer tout ce que la fantaisie a inspiré à ceux qui ont participé à notre concours, nous n'en finirions pas; l'un d'eux nous a montré, dans un rêve heureux qu'il fait en dormant, la pile des livres donnés en prix aux heureux lauréats. Plusieurs, enfin, ont cherché ces effets comiques propres à la photographie et dont nous parlions l'an dernier, qui sont dus à la superposition habile de deux clichés : grâce à cette supercherie, une grosse figure vient

s'appliquer sur un petit corps, une personne joue aux cartes avec elle-même, et sur une assiette repose une tête coupée parfaitement vivante. Il faut naturellement que dans tous ces sujets la jointure des deux clichés se fasse avec une grande exactitude, afin que l'on ne découvre pas le « truc », et c'est ce qui n'a pas toujours lieu.



L'atelier d'un architecte, par M. Ed. Mabire.

D'une façon générale, cependant, cette partie de notre concours, comme les trois autres, nous a montré, à notre grande satisfaction, que la photographie tend de plus en plus à briser ses anciens cadres, à se vivifier, à se rendre plus naturelle et plus ingénieuse à la fois; dans un passé de plus en plus lointain disparaissent et s'effacent les procédés des vieux photographes de jadis, qui, lorsqu'ils avaient à portraicturer un bon bourgeois du Marais, lui donnaient pour décor inévitable un rocher suisse avec une cascade, ou une savane des Pampas avec un bois de palmiers.

COMMENT LA PHOTOGRAPHIE A ÉTÉ REPRÉSENTÉE A L'EXPOSITION.

C'est cette évolution, toute récente en somme, de la photographie (elle date à peine de ces dernières années), c'est cette transformation si multiple et si féconde pour l'avenir, que tous ceux qui s'intéressent à la question espéraient trouver plus largement représentée dans la section photographique de l'Exposition universelle de 1900 qui vient de clore ses portes : une exposition universelle ne doit-elle pas être avant tout l'expression du mouvement des choses et de la marche des idées? Or il est fâcheux de constater qu'elle fut encore, en grande partie, le triomphe du « professionnel», c'est-à-dire de ceux qui si longtemps firent à la photographie, par leur mauvais goût et leur absence de sentiment artistique, le méchant renom dont elle a tant de peine à se débarrasser.



Le battage du blé, par Mlle Madeleine George Massonnais.

Tandis, en

effet, qu'un espace des plus exigus était réservé aux photographies d'art, sur d'énormes pans de murailles les « professionnels » étalaient avec emphase des productions d'un genre que l'on croyait à jamais disparu.

Un autre inconvénient fut le disséminement à l'infini des sections photographiques. Il y avait des photographies partout, au Trocadéro, au pavillon allemand de la rue des Nations, et à tous les étages des galeries du Champ de Mars; cela rendait impossible, ce qui aurait été si intéressant cependant, la comparaison des progrès de l'art photographique en France et dans les autres pays; car partout les efforts se faisaient remarquer, dans les envois de l'Italie et de l'Allemagne, dans ceux du Japon surtout qui nous montra, en quelques épreuves superbes d'effets de neige et de couchers de soleil, que son art merveilleux était toujours vivant. Mais combien tout cela aurait gagné à se trouver réuni en une section unique, où tous ceux qui cherchent du nouveau auraient pu exposer leurs essais les plus intéressants!

Peut-être aurait-il été également utile que parmi les membres des jurys photographiques une voix indépendante et désintéressée s'élevât pour protester contre la mauvaise qualité croissante des produits photographiques, contre ces boîtes de plaques piquées et trouées, dont il n'est personne qui n'ait aujourd'hui à se plaindre; il est pénible de constater que, sauf quelques exceptions, les meilleures plaques, les plus régulières, nous viennent de l'étranger. Il y a là pour le commerce français une infériorité dont il ferait bien de se préoccuper.

SOMMES-NOUS PROPRIÉTAIRES DES TRAITS DE NOTRE VISAGE?

Une question que souleva l'Exposition à plusieurs reprises, et qui intéresse tous les disciples de l'objectif est celle des droits et des obligations du photographe. Peut-on photographier n'importe qui, et n'importe comment?

Un incident tragi-comique, qui donne à cette question son actualité, se passa en plein [...] monsieur qui s'amusait à se composer ce qu'il appelait son « musée des horreurs » vint se camper en face d'une grosse dame rébarbative qu'il trouvait plaisante, et, d'un mouvement sec de l'obturateur, lui prit son image. Mais la dame ne l'entendit pas ainsi: bondissant sur le coupable, elle lui griffa le visage, et s'efforça de lui briser son appareil; la foule s'ameuta, procès-verbal fut dressé, et la question est actuellement portée devant le tribunal compétent.



Le Miroir des oiseaux, par Mlle C. Laguarde.

Les Dahoméennes de l'Exposition coloniale du Trocadéro n'étaient pas beaucoup plus endurantes; nous les avons vues nous-même saisir une poignée de cailloux et la lancer dans un objectif malencontreux qui était près de portraicturer leur gracieuse face noire, tandis que de l'autre main elles se voilaient la figure en toute hâte.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que cette délicate question se trouve pendante: dès l'origine des « instantanés » elle fut soulevée. Sur une plage de bains de mer connue, Sarcey, le défunt critique, avait été « saisi »

en un costume de bain ruisselant et qui trahissait sa vaste corpulence; d'innombrables épreuves en avaient été tirées et distribuées partout à la grande joie des habitués du Casino et de la plage.

Sarcey se fâcha tout rouge, et dans un article fulminant voua aux dieux infernaux tous les photographes présents et futurs, les signalant à l'exécration universelle des peuples. Était-il dans son droit? La grosse dame et les Dahoméennes de l'Exposition s'opposaient-elles à juste titre à la reproduction de leur image?

Le cas est évidemment fort complexe. Il est certain, d'un côté, que chacun est maître de ses traits; qui ne veut pas être photographié a le droit qu'on le laisse tranquille. Songe-t-on que pour photographier des gens malgré eux on a été jusqu'à dissimuler des appareils photographiques dans des chapeaux, au fond desquels un petit trou, qui semblait innocemment destiné à rafraîchir le crâne du porteur, renfermait un objectif; dans des revolvers dont la détente faisait jouer, non une gâchette, mais un obturateur; et jusque dans des cravates dont l'épingle était un œil fixé sur vous et imprimant vos traits sur une plaque minuscule, agrandie ensuite tout à loisir? La curiosité des photographes est insatiable.



Enfants Arabes, par M. E. Grandjean.

D'un autre côté, cependant, si vous vous promenez place de la Concorde pendant qu'on est en train de photographier l'obélisque et s'il se trouve que vous soyez, en même temps que le monument, reproduit sur la plaque sensible, au moment où l'on tourne le bouton, pouvez-vous vous plaindre et réclamer des dommages-intérêts?

La solution paraît être dans un juste milieu. Si vous faites une photographie à dessein ridicule et grotesque, la victime a le droit de réclamer, de s'opposer par tous les moyens à cette exhibition. La loi allemande est extrêmement sévère sous ce rapport.

Mais, par contre, lorsqu'il n'y a envers la personne portraicturée aucune intention mauvaise, lorsqu'elle est prise dans un lieu public, en train de se livrer à une occupation des plus innocentes, comme d'ouvrir son ombrelle ou de manger une brioche, lorsqu'aucun préjudice ne lui est causé, a-t-elle bien le droit de vous maltraiter et de vous assigner en justice?

POUVONS-NOUS EXPRIMER UN DÉSIR AU LÉGISLATEUR?

En France, d'ailleurs, toute une législation photographique est à créer, car après la protection du public, il y a la protection du photographe et de son œuvre. Lorsqu'en 1793 un décret de la Convention établit la propriété artistique des « dessins, gravures, peintures, et de toute autre production de l'esprit ou du génie appartenant aux beaux-arts », qui devinrent le bien de leur auteur durant sa vie et celle de ses héritiers jusqu'à dix ans après sa mort, il ne fut pas question de la photographie, et pour cause. Mainte[illegible] que, après les dé[illegible] vertes de Niep[illegible] de Daguerre en [illegible] et 1826, la p[illegible] graphie eut fait [illegible] apparition dans le monde, ceux qui la pratiquaient, et dont on pillait effrontément le travail, demandèrent bientôt pour elle la protection de la loi, et son assimilation aux œuvres d'art. Ce fut chez les peintres de l'époque un tollé d'indignation; Ingres, Flandrin, Tony Robert-Fleury se signalèrent par leurs protestations virulentes, prétendant qu'il n'y avait là qu'une opération manuelle sans intérêt et sans valeur; d'autres cependant, plus justes, reconnaissaient dès lors qu'il y a, non certes identité, mais analogie entre l'œuvre de l'artiste et celle du photographe et que celui-ci, toutes les fois qu'il n'élève pas des prétentions abusives, doit trouver dans la loi une protection appropriée à son cas. Les hommes les plus illustres de l'époque prirent part au débat; Lamartine, après s'être rangé d'abord au parti des protestataires, revint sur son opinion et se déclara un des plus fervents admirateurs de l'in-

vention nouvelle qui, maniée par des mains intelligentes, devenait intelligente elle-même; bref, comme trop souvent, on parla beaucoup, et l'on n'aboutit à rien. Si bien qu'aujourd'hui encore nous n'avons pas chez nous une loi formelle à ce sujet.

Il n'en est pas ainsi à l'étranger. Au Japon une ordonnance impériale de 1887 déclare : « Le droit de propriété sur une photographie appartient au photographe qui l'a prise, et après sa mort à ses héritiers ». De même en Suisse et en Angleterre. Hâtons-nous de dire que, pour notre part, nous n'admettrions pas que le droit du photographe fut formulé d'une façon si absolue et sans réserves. Remarquons aussi en passant que tous les avantages de la loi anglaise s'étendent non seulement aux sujets de la Reine, mais aux étrangers qui ont signé le traité international, c'est-à-dire, entre autres, aux Français; de sorte que nous sommes sur ce point mieux protégés à Londres qu'à Paris!

Les États-Unis au contraire, avec leur système de protectionnisme à outrance, déclaraient en 1891 que toute reproduction illégale d'une œuvre photographique, déposée et enregistrée, serait punie d'une amende de 10 dollars... mais seulement à la condition que les clichés auraient été faits sur le territoire de l'Union. Les autres pouvaient être pillés à loisir.

D'autre part en précisant le droit du photographe il y aurait lieu de le limiter. L'art du photographe est dans des conditions spéciales, et ne saurait être complètement assimilé à l'art du peintre ou du statuaire. Il y aurait donc de même sur son droit de propriété des distinctions très délicates à faire, et on pourrait souhaiter que la question ne fût pas purement et simplement remise à l'appréciation des tribunaux.



Sortie de Bois, par M. A. Rogeat.

LA PHOTOGRAPHIE SANS OBJECTIF.

Tous ces instantanés, dont nous parlions tout à l'heure, les plus indiscrets surtout, sont rendus possibles aujourd'hui par l'admirable luminosité des objectifs modernes: certaines de ces petites lentilles de cristal atteignent des prix fantastiques, et les constructeurs cherchent chaque jour des combinaisons nouvelles, des matières plus transparentes.

Mais voilà cependant que l'on nous annonce maintenant que ce précieux et savant objectif est inutile pour faire de la photographie; un trou d'épingle dans un carton suffit pour le remplacer!



Matin d'automne, par Ch. Sollet.

Chose curieuse! c'est ainsi qu'au xve siècle fut construite la première chambre photographique. Trois Italiens, un Bénédictin, un physicien napolitain nommé Porta, et Léonard de Vinci, le grand peintre, avaient reconnu chacun de leur côté que si l'on perçait une étroite ouverture dans le volet d'une pièce entièrement close à la lumière, les images extérieures venaient se dessiner nettement sur le mur opposé à cette ouverture. C'est sur cette base que Porta construisit un appareil analogue à nos appareils modernes, et qui, comme eux, dessinait l'image sur une glace dépolie. Seulement, comme on ne connaissait pas les plaques sensibles, on suivait au crayon le contour de l'objet reproduit sur le verre! Un siècle plus tard, un autre savant, Fabricius, découvrait à la « lune cornée » (c'est ainsi que les alchimistes nommaient le chlorure d'argent) la propriété de s'impressionner à la lumière. De ce jour la chambre photographique et la photographie sans objectif étaient découvertes telles que l'on recommence à les employer aujourd'hui.

Un habile praticien, M. J. Combe, a montré à l'Exposition un négatif de 2^m,50 sur 1 mètre, représentant le panorama de la Terrasse de Saint-Germain, et obtenu de la sorte sur une feuille de papier au gélatino-bromure, sans objectif. Il devient possible d'obtenir ainsi des photographies directes d'une grandeur à peu près illimitée, d'une netteté très satisfaisante, et avec beaucoup moins de déformation qu'avec n'importe quel objectif.

N'exagérons rien cependant : l'objectif demeurera utile et même indispensable dans bien des cas, pour les instantanés principalement, car une pose relativement assez longue est nécessaire dans l'emploi du procédé sans objectif, qui ne peut, par suite, s'appliquer qu'aux objets inanimés.

Ce procédé n'en était pas moins curieux à signaler. De tous les progrès qui se sont faits en photographie, peut-être est-ce encore le plus frappant, et justement par son caractère de simplicité. Il en est ainsi dans tous les ordres de l'activité humaine. On cherche, on s'ingénie, on complique, on raffine. Le moyen le plus simple et dont il semble qu'on aurait dû s'aviser tout de suite, c'est celui qu'on trouve le dernier.



Étude de portrait, par Mlle M. Gros Devaud.



UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE AU JAPON. — LES FIDÈLES EN PRIÈRES.

Une religion simple et familiale, telle est la religion nationale des Japonais. Des prières, des danses, des chants, voilà les pratiques habituelles de ce culte, dont les dieux sont innombrables. Lors de certaines fêtes solennelles, les prêtres se livrent à d'innocentes sorcelleries, telles que de marcher pieds nus sur des charbons ardents.

LA RELIGION D'UN PEUPLE HEUREUX

Les Prêtres et les Cérémonies au Japon

Si le sentiment religieux, qui répond aux aspirations les plus profondes de l'âme humaine, est dans son essence partout le même, il n'en est pas moins vrai qu'il se traduit sous des formes qui varient suivant les peuples et s'harmonisent aux conditions de vie et à la nature des diverses contrées. Au Japon, par exemple, culte, cérémonies, croyances, tout a un air souriant, gracieux et petit, assorti à l'air du pays et à la taille des gens. Sans doute cette religion aisée, coquette, presque enfantine, semblerait bien insuffisante à des âmes qui ont comme les nôtres besoin d'infini, mais on comprend que les Japonais soient attachés de tout leur cœur à une religion sortie de leur sol, émanée de l'atmosphère et qui se confond pour eux avec le culte des ancêtres et l'amour de la patrie.

○ ○ ○

UNE nature souriante, une atmosphère d'une limpidité merveilleuse, un ciel transparent, une mer d'azur dont les vagues déferlent doucement à l'horizon, des champs qui ressemblent à des jardins, des collines capricieuses, des bois profonds, des étangs où neigent les cerisiers en fleurs, des sentiers dont on dirait que le sable a été passé au râteau, des maisons pareilles à des chalets treillissés; aux fenêtres de ces maisonnettes des figures mièvres et souriantes; tout un paysage lumineux et coquet : c'est le Japon. De petites gens à l'âme légère habitent cette terre heureuse. La vie s'écoule facilement dans ce cadre propice. Façonnées par un ciel indulgent et par une nature bienveillante, les mœurs des Japonais sont courtoises et douces. Leur pensée se plaît à des conceptions ingénieuses plutôt que fortes. Ils écartent par instinct tout ce qui est rude, pénible, effrayant. Aussi chercherait-on vainement dans leurs conceptions religieuses le caractère de profondeur ou de mystérieux effroi dont s'imprègnent tant d'autres religions. Croyances, cérémonies du culte, pratiques, tout y constitue une religion comme harmonisée aux claires et délicates beautés de la nature.

DES MYRIADES DE DIEUX.

On trouve dans l'empire japonais environ trois cent mille temples ou sanctuaires et cent cinquante mille prêtres. Mais on aurait plus vite fait le compte des étoiles du



UNE PETITE PRÊTRESSE JAPONAISE.

C'est un spectacle charmant que de voir les petites prêtresses japonaises, délicates et gracieuses, vêtues d'un long surplis blanc et de larges pantalons rouges, exécuter les danses consacrées.

ciel que celui des innombrables dieux japonais.

Il semble bien qu'à l'origine presque tous les peuples, quelle que fût leur taille ou la couleur de leur peau, aient d'abord adoré le soleil, source de la vie. Les Japonais n'y manquèrent pas : leur divinité suprême est Amaterasu, la déesse du jour. Elle ne naquit pas la première. Avant elle les dieux créateurs avaient donné de la consistance à la terre, qui jusque-là était pareille à une huile flottante, et, parmi eux, Izanagi et sa sœur Izanami avaient engendré les îles merveilleuses du Japon; et les dieux du vent, des herbes, des montagnes, des champs, des eaux, s'agitaient, brillaient et bruissaient déjà, lorsque la déesse du Soleil sortit de l'œil gauche d'Izanagi en même temps que le dieu de la Lune sortait de son œil droit. Amaterasu fut chargée d'illuminer le ciel et la terre, et son frère, le dieu de la Lune, reçut comme domaine et royaume toute l'étendue des eaux. Capricieux, fantasque, biscornu, celui-ci était, pour tout dire, lunatique. Il portait une grande barbe qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine. Il hurlait jour et nuit, se battait contre les rivages, déchaînait des tempêtes et fit de telles prouesses que beaucoup d'êtres périrent. Son père, inquiet, voulut le reléguer dans les régions souterraines et lui octroya l'empire de la Nuit.

Outre ces divinités créatrices, les Japonais adorent des dieux qui ne sont que leurs ancêtres divinisés. Ils élèvent un temple à leurs morts fameux comme nous érigeons des statues aux nôtres. Mais, cet hommage rendu, ils ne se croient pas quittes envers eux, et continuent de leur décerner de nouveaux honneurs. Le Journal officiel nous informe parfois que les mânes d'un soldat héroïque ont reçu de l'avancement ou que l'Empereur élève dans la hiérarchie un mort illustre par son fils. Ce culte des morts est si enraciné au Japon qu'on n'y trouverait pas une maison qui n'ait son autel des ancêtres. Il arrive même qu'un homme peut avant sa mort recevoir des honneurs divins. Tel paysan qui sauva son village d'une inondation voit les gens de ce village lui consacrer une petite hutte sacrée et un autel. On vient y adorer



LES RELIGIONS JAPONAISES : BONZES BOUDDHIST

Le bouddhisme, qui est la religion de l'In pénétré au Japon, y installant des églises tueuses, dont le luxe contraste avec la si des temples nationaux.

personne, mais l'esprit dont il fut
u'il accomplit sa bonne action.
artisans, riches ou pauvres, puis-
sérables, tous ceux qui ont bien
ays et qui se sont montrés des
de la race, ont leur place mar-
panthéon japonais. On les in-
it descendre leur âme sur l'autel.

La montagne est Kami, la mer orageuse est Kami; l'arbre, la plante, le fruit, la fleur, la pierre est Kami; l'air, cet air du Japon si transparent et si salubre, est plein de Kamis, divins courriers des âmes en prières.

C'est ainsi qu'au Japon les divinités sont partout: le Japonais vit dans une atmosphère saturée d'esprits et peuplée de dieux.



DANS UN TEMPLE JAPONAIS : L'AUTEL AVEC LES PRÉSENTS OFFERTS AUX DIEUX.

simple, de plus rustique, qu'un temple japonais. Devant l'autel, sans peinture ni dorure, les fruits, les prémices des récoltes, toutes les humbles offrandes destinées aux multiples divinités, es sur de petits escabeaux en bois peint.

es Esprits gouvernent l'empire des
président aux saisons, ils veillent
dres incidents de la vie journalière.
ux-mêmes d'une vie intangible et
espirent les fleurs qu'on a cueillies
se désaltèrent à la coupe d'eau
n leur a versée. Ils se plaisent à
aux danses, à tout ce qui met en
ur les divinités célestes. On conte
histoire véridique d'une danseuse
perdu celui qu'elle aimait, revêtait
les plus riches parures et dansait
devant la tablette funèbre du
t. Les Japonais dorment, s'éveil-
ent, causent dans la société des

ce ne sont pas seulement les
ais ce sont aussi bien les choses
t être divinisées et devenir *Kamis*.

DES DIEUX QUI NE SONT PAS EXIGEANTS.

Ces dieux ne sont pas exigeants. Rien n'est plus simple, plus rustique qu'un temple japonais. Imaginez une hutte recouverte de chaume, ou d'une toiture en fines lattes de bois qui imite le chaume, et dont les poutres en saillie forment un X à ses deux extrémités. Dans cette hutte, ouverte aux vents et aux oiseaux, l'autel, sans peinture ni dorure, n'expose d'autres emblèmes de la divinité qu'un miroir et des fuseaux de bambou d'où retombent symétriquement des zigzags de dentelles en papier. Ces fuseaux se nomment des *gohei*.

Ce miroir et ces fuseaux rappellent un épisode de la légende d'Amaterasu. Cette déesse du Soleil, blessée d'un mauvais pro-

cédé de son frère, s'était enfermée dans une grotte. Les dieux, fort empêtrés de leurs ténèbres, ne purent l'en tirer qu'en mettant dans leur jeu sa curiosité féminine. Ils cueillirent des rameaux et les ornèrent d'étoffes précieuses, puis ils imaginèrent une symphonie burlesque, où les coqs faisaient leur partie, et cent autres inventions dont la plus heureuse fut de lui vanter sa beauté et de lui présenter un miroir. Amaterasu sortit de



UNE CÉRÉMONIE BOUDDHISTE, AU JAPON.

En important au Japon sa religion, l'Inde y a aussi introduit tout le faste de ses temples. Dans les églises bouddhistes japonaises, ce ne sont que riches peintures, frises sculptées, plafonds polychromes. Accroupi devant l'autel de laque et d'or, le prêtre psalmodie les litanies, tandis que les fidèles, rangés des deux côtés, lui répondent et disent les prières qui leur ouvriront les portes du paradis.

la caverne. Aussitôt, le dieu la saisit par la main, tandis que des compères étendaient derrière elle une corde en paille de riz, qui lui rendait toute retraite impossible.

On retrouve partout au Japon les fuseaux symboliques et les banderoles de papier découpé qui remplacent aujourd'hui les riches étoffes et forment le gohei. Dans les campagnes, dans les petites rues désertes, sur les sommets solitaires, près des auberges, au bord des routes, partout enfin, ces fines dentelles ondulent et frémissent, pareilles à un essaim de larges papillons. Lorsque le riz commence à pousser, la brise les agite au milieu des rizières. Elles sont un objet de vénération pour le peuple. Suspendu à la porte des maisons ou dans les champs, le gohei met en fuite les esprits malins. Il chasse les corbeaux et protège le paysan de l'invasion des sauterelles. Dans certaines cérémonies, le prêtre le balance sur la tête des fidèles et sur les offrandes qu'on apporte à l'autel. Le gohei peut devenir enfin l'habitacle d'un dieu. Le miracle s'accomplit à la volonté du croyant. Un claquement de mains et le rapide murmure d'une prière suffisent pour que la divinité descende du ciel et revête ses légères dentelles. Un second claquement de mains lui rend sa liberté, car les Japonais appellent leurs dieux comme ils font pour leurs domestiques, en frappant leurs mains l'une dans l'autre. La vie des dieux au Japon n'est pas une sinécure ; elle se passe dans un va-et-vient continuel.

Un père hésite-t-il à choisir le nom dont il nommera son enfant, il l'amène au temple



Des temples primitifs : une chapelle japonaise.

Des huttes recouvertes de chaume ou d'une toiture en fines lattes de bois, souvent ouvertes à tous les vents et où les oiseaux pénètrent, tels sont les temples japonais, situés ordinairement dans des sites ravissants, au milieu de bois et de jardins peuplés d'animaux apprivoisés.

et remet au prêtre cinq bandes de papier dont chacune porte un nom inscrit. Le prêtre les prend, les roule, les dépose dans une sébile et, après une incantation, en pêche une avec le gohei. Les gens tout à fait pieux ne limitent pas ainsi le choix de la divinité. Le prêtre s'adresse donc directement au dieu ; à l'approche du dieu, le gohei tremble dans sa main, et le nom fatal s'échappe de ses lèvres. De même lorsqu'on vient consulter l'oracle, le prêtre saisit le gohei et se met en prières jusqu'au moment où, frissonnant et pâle, il se sent possédé et répond aux questions qu'on lui pose. Les prêtresses, les gentilles petites prêtresses japonaises, ne touchent pas au gohei, mais elles se promènent devant le temple d'un pas rythmé, une sonnette entre les doigts ; et, quand la présence du dieu les inspire, elles s'agenouillent et se cachent la figure derrière leur éventail.

Autour des temples, les bois et les jardins ombreux sont peuplés d'animaux apprivoisés ; des marchands de gâteaux et de friandises ont installé de petites boutiques où les pèlerins et les voyageurs s'approvisionnent comme nous faisons au Jardin des Plantes, quand nous allons rendre visite à nos amies les bêtes. Dans le célèbre parc de Nara, qui renferme les plus vieux temples du Japon, des biches errent en liberté sous les hêtres et les glycines et le long des larges allées bordées de lanternes. Elles suivent le promeneur, et, quand elles ont obtenu le biscuit dont elles sont si friandes, elles se dérobent à la caresse, d'un bond gracieux, et galopent dans l'ombre ensoleillée des herbes et des fleurs.

Le caractère de simplicité, on pourrait dire d'ingénuité, des temples nationaux est mis en relief par le contraste qu'ils forment



Le campanile d'une église bouddhiste, au Japon.

avec les autres temples, qu'une religion importée, le bouddhisme, a construits dans leur voisinage. Le bouddhisme, qui est répandu dans tout l'Extrême-Orient, a pénétré au Japon, qu'il a rempli de ses églises et imprégné de ses mélancoliques croyances.

Si, au sortir de ces chapelles agrestes — qui s'élèvent partout, sur le flanc des collines, sur le bord des torrents, à la pointe des îles, sous les forêts, dans les rues et les carrefours, — vous franchissez le seuil d'une église bouddhiste, vous éprouvez la même impression qu'en passant d'une cabane à un palais. La porte énorme, massive, surmontée d'un toit peint aux angles retroussés, vous introduit dans un cimetirre ou dans un jardin où les lanternes s'épanouissent comme de gros champignons de pierre sous l'ombre des pins et des cryptomérias. Le temple aux tuiles de bronze découvre ses autels de laque et d'or; les idoles y resplendissent parmi les

Un prêtre japonais purifiant les présents offerts aux dieux.

Une sorte de fuseau de bambou, à l'extrémité duquel pendent, comme une dentelle flottante, des banderoles de papier découpé, tel est l'emblème de la divinité. Cet attribut, qu'on appelle le « gohei », est un objet de vénération pour le peuple. Il orne l'autel des temples et sert aussi à purifier les offrandes.

brûle-parfums et les candélabre
cierges exhalent une agréable od
sont que riches peintures, frises
cloisons ajourées d'arabesques,
caissons polychromes, objets d'ar
parfois l'exhibition somptueuse d'
de curiosités. Les murs de cèdre
d'oiseaux à l'éclatant plumage et d
frais coloris. Tout y flatte les yeux
les sens. Près du temple, sous
trapu, un énorme bourdon résonn
de fête. Et ces temples sont des
des bonzes qui s'habillent richeme
leurs prières dans la vieille langu
et tranchent parfois du thaumaturg

Mais les prêtres du culte pu
ponais n'ont rien de terrible ni d'i
feraient assez bien songer à nos c
bonne aventure. Ce sont de brave
bons pères de famille. On les voit
au soir accroupis dans leur loge, si
minuscules tasses de t
leur pipette et lisant le
Les petites prêtresses,
quand elles ne dan
n'ont aucun caractère s
Elles s'amusent comm
lières; et elles sont si d
leurs voiles blancs et
talons rouges, si gen
leurs cheveux relevés
de la tête, leur joli mu
dré et leur petite bou
nate, que leur vue é
nous le souvenir des s
mi-carême où nos enf
sent en travesti.

LES PRÊTRES D'U
FAMILIAL.

Aux fêtes solen
prêtresses vêtues d'ur
de long surplis blanc
ges pantalons rouges,
enfariné de poudre de
lèvres peintes, exéc
pas consacrés, au son
flûtes et des flûtes de
un spectacle qui ne coû
cher et que les pèlerin
volontiers en toute saiso
on visite les temples j
arrive souvent qu'on
au tournant d'une allé
estrade ombragée de
rables, ces femmes
délicates comme des
plus fardées que
diennes, qui

'or à la main, se meu-
adence et dansent de
ires, pendant que, der-
s, trois prêtres coiffés
iets singuliers qu'on
pour des bonnets
, jouent un air stri-
leurs flûtes aiguës.
rines aux gestes litur-
s musiciens agenouillés
pleur flottante de leurs
de soie, l'aigre con-
levant l'estrade, sept
ectateurs immobiles et
ée : ce tableau, dans
désert, produit l'effet
tastique apparition.
ie patriarcale que mè-
rêtres ne les empêche
cer de temps en temps
les sorcelleries. Ils ont
lés qui leur permettent
er pieds nus des che-
verts de charbons ar-
ceux qui vivent en
ns les montagnes sa-
cher sur le coupant
s sans se blesser. Ils
ussi des amulettes que
ns suspendent à leur
ulées dans du papier



UNE PRÊTRESSE JAPONAISE.

Quand elles ne dansent pas, les petites prêtresses japonaises n'ont rien de sacerdotal. Gamines et rieuses, elles jouent comme des écolières, et, à les voir, avec leur costume étrange, leurs mines gentilles et drôles, on se souvient des fillettes si gracieusement travesties des bals d'enfants de nos pays.

PARADIS AC-
CUEILLANT. — UN
ENFER QUI DONNE
ACANCES.

prêtres n'ont jamais
urs dieux de sanglants
Les hécatombes sont
au Japon. Des fleurs,
aiche, les prémices des récoltes,
ons et des danses, voilà qui satis-
ment les Immortels.

rêtres n'enseignent qu'une morale
ntaire ; elle se résume en ces deux
ns : « Lavez-vous le corps et
nt que possible les passions mau-
Quand vous êtes malade, ils vous
de répandre du sel à travers votre
mais quand vous avez l'âme souf-
ne se mettent pas en peine de vous
s paroles consolatrices. Ils consi-
les habitants du Japon, fils des
t une race divine et savent tout de
même l'art d'être heureux.

aponais ont emprunté au boud-
ception d'un paradis et d'un
l'empruntant, l'ont-ils
Très large, le Paradis japonais s'ouvre, non seulement aux hommes vertueux, mais encore aux animaux, aux plantes, aux pierres. Toutes les bêtes peuvent y être reçues, sauf le chat et le serpent, qui, seuls de la création, ne pleurèrent pas à la mort de Bouddha. Les arbres qui nous ont prêté leur ombrage, les fleurs dont nous avons respiré les doux parfums, nous y accompagneront. Et les pierres y entreront aussi, parce que les pierres vivent et font à ceux qui savent les voir des signes mystérieux. On montre au Japon des pierres qui se sont inclinées sur le passage des saints, et les vieilles légendes nous en citent même une que l'empereur Ojin, augustement enivré, frappa de son sceptre et qui s'enfuit épouvantée devant Sa Majesté titubante. Ce Paradis a des anges : on les représente souvent avec de grandes ailes et

jouant d'une espèce de harpe. Les plus pauvres gens, s'ils meurent la conscience tranquille, voient s'avancer à leur rencontre sur un chemin de nuages, entouré de ces êtres merveilleux, le Seigneur Bouddha, une fleur de lotus à la main.

Un des pires supplices que l'Enfer réserve aux méchants est la torture de la faim. Le roi de ce morne séjour s'appelle Emma. Coiffé d'une toque noire et dorée, les prunelles vermeilles, la figure d'un rouge sombre, un éventail fermé dans son poing, c'est lui qui juge les morts. Il a l'air féroce et



UN PRÊTRE JAPONAIS EN PRIÈRES DEVANT LES OFFRANDES.

drôle. Le Rhadamante japonais n'est pas inaccessible à la pitié. Il laisse un ou deux jours par an respirer les damnés. Son Enfer a des vacances ! A ce trait vous reconnaissez un des traits les plus charmants de l'âme japonaise, la douceur, l'humanité. Il n'est pas pour elle de lois inexorables, ni de supplices sans trêve.

ANIMAUX FANTÔMES ET ARBRES FÉES.

Comme chez tous les peuples, les croyances de la religion japonaise s'accompagnent de certaines superstitions. Le Japonais, qui n'a jamais conçu de Dieu vengeur et formidable, croit aux malignes influences. Il attribue aux animaux le pouvoir de se changer en créatures humaines. Les renards se métamorphosent volontiers en jolies princesses ou en petites danseuses très coquettes. Parfois aussi on voit rôder autour d'une maison des renards fantômes, car le renard est au Japon la bête redoutable. Aussi les paysans, qui en ont peur, lui dressent-ils des autels afin de détourner par leurs pieux hommages ses maléfices et ses sortilèges. Les campagnes sont semées d'humbles sanctuaires où l'on dépose des offrandes de riz et où l'on suspend des banderoles de papier devant la figurine d'un renard assis sur son derrière et dardant son museau pointu. Des statues de renards plus grandes que nature sont érigées sur le chemin et à la porte de certains temples, et les fidèles leur font toutes sortes de civilités.

Le blaireau est aussi considéré comme un animal néfaste et fantastique. Le soir, au clair de lune, il joue du tambour sur son ventre avec ses deux pattes de devant. Et je ne vous conseille pas de guetter ce merveilleux spectacle : vous pourriez avoir à vous en repentir. Quand la neige tombe, on voit dans la blancheur de la campagne apparaître le spectre d'une femme silencieuse. C'est la Dame blanche du pays des chrysanthèmes.

Les arbres sont quelquefois des fées, particulièrement les saules pleureurs. On raconte même à ce sujet une charmante histoire.



PRÊTRES JAPONAIS REMETTANT LES OFFRANDES DES FIDÈLES AU GRAND PRÊTRE QUI LES DÉPOSERA DEVANT L'AUTEL.

Un homme possédait dans son jardin un saule pleureur qu'il voulait abattre. Son voisin eut pitié de cet arbre et lui proposa de le lui acheter pour le planter derrière sa maison. Marché conclu : l'arbre fut si reconnaissant que son esprit revêtit la forme d'une jolie femme qui devint l'épouse du bon voisin. Un fils leur naquit. Quelques années plus tard, le seigneur, dont cet homme compatissant n'était que le fermier, ordonna que l'arbre fût coupé. La femme pleura et avoua tout à son mari. Ce fut en vain qu'il essaya de la retenir. Quand la cognée s'acharna sur le saule, elle s'évanouit, se dissipa comme un fantôme au chant du coq. Mais l'arbre terrassé était si lourd que trois cents hommes s'y attelèrent sans pouvoir le traîner, et ils y seraient encore, si l'enfant n'avait pris une branche dans sa main. « Viens, » dit-il, et l'arbre le suivit.

LA RELIGION DE MADAME CHRYSANTHÈME.

Vous connaissez sans doute Mme Chrysanthème. Cette petite Japonaise a fait beaucoup parler d'elle en France, en Europe et même en Amérique. Elle est délicieuse. On la tient en général pour un peu éventée. Cependant, cette aimable folle a, soyez-en sûrs, des sentiments religieux. D'abord elle aime la propreté sur elle et autour d'elle, et la propreté au Japon est comme qui dirait un acte de piété. Tous les objets familiers de la maison, les nattes, le brasero, sont protégés par des dieux, et les souillures offensent la divinité. Puis elle entretient soigneusement l'autel de ses honorables ancêtres. Elle ne manquerait pas, pour un empire, d'assister aux fêtes qui se donnent une ou deux fois l'an autour des temples les plus fameux et qui ressemblent à nos foires. Toutes les fois qu'elle en a l'occasion, elle fait un pèlerinage. Japonais et Japonaises adorent les pèlerinages. Les temples étant toujours bâtis dans des sites charmants, ce leur est un plaisir non pareil d'admirer la nature, en rendant aux dieux leurs devoirs de politesse.

Mme Chrysanthème est superstitieuse.

Chaque fois qu'elle passe devant un de ces humbles sanctuaires que les campagnards dressent près de leur ferme, elle s'y montre très respectueuse à l'égard du renard en porcelaine ou en terre cuite. Pendant les temps de neige, Mme Chrysanthème a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, une grande femme en blanc dont le fantôme errait dans la blancheur de l'horizon. Et elle n'ignore pas que les bois sont peuplés de lutins assez plaisants, si c'est être plaisant que d'avoir une gueule de crocodile et des yeux d'oiseau de proie. Vous plaignez déjà Mme Chrysanthème



UN CIMETIÈRE AUX ALENTOURS D'UN TEMPLE BOUDDHISTE.
Les tombes les plus importantes sont entourées de lanternes de granit, les autres surmontées de pierres taillées ou naturelles, affectant des formes capricieuses.

de vivre entourée d'aussi terribles imaginations, et vous pensez sans doute que sa vie n'est qu'un long effroi.

Rassurez-vous! Mme Chrysanthème est heureuse. Les Japonais sont sauvés de la crainte par je ne sais quelle délicate et profonde mélancolie. Ce peuple n'est « extravagant et drôle » qu'en apparence, et sa gaîté s'accommode avec une tristesse douce, un certain fatalisme tendre. Mme Chrysanthème peut redouter le renard et le blaireau : elle ne craint pas la mort. Et quand la mort viendra, elle l'accueillera comme les Japonais bien élevés accueillent le bonheur ou la souffrance, avec un sourire. Le Japon est le pays où l'on meurt en souriant, ainsi qu'on a vécu. Et pourquoi ferait-on la grimace? Pourquoi se révolterait-on contre l'inévitable destinée? La fleur donne encore du parfum dans le moment qu'elle expire. Les petites Japonaises savent que tout a une âme ici-bas, les fleurs, les arbres, les eaux limpides, les pierres polies par les torrents ou si étrangement sculptées par les caprices volcaniques, et que, — dans la nouvelle vie ou les nouvelles existences qui les attendent au delà du tombeau, — elles retrouveront ces pierres, ces eaux, ces arbres, ces pétales odorants, car la nature entière entrera comme elles et avec elles au paradis des bienheureux. Et même la Divinité ne mettra guère de différence entre leurs âmes et celles des oiseaux ou des plantes.

En somme, la religion des Japonais est moins une religion qu'un « esprit religieux ». Ils respectent le mystère qui nous enveloppe et observent la tolérance avec d'autant moins d'effort que leur âme est à peu près incapable de concevoir sous une forme absolue l'idée de Dieu. N'interrogez point un Japonais sur ses croyances religieuses. Vous lui poseriez des questions que peut-être il ne s'est jamais posées à lui-même. Entrez-vous dans un temple de Tokio, chacun vient, entre, accomplit les rites qui lui plaisent, se découvre ou reste couvert, se prosterne ou s'incline, s'arrête ou part, manifeste par son attitude sa pleine confiance envers la divinité, ou sa demi-confiance, ou son quart de confiance. Rien n'y révèle l'effusion silencieuse des cœurs également convaincus et touchés.

Mais s'il se contente d'une faible part de vérité divine, l'esprit japonais a le culte de la tradition. C'est aussi bien ce qu'il y a de meilleur dans la religion japonaise. Ses dieux et ses ancêtres divinisés ne réclament des hommes que de courtes prières et des présents rustiques. Mais ils leur demandent d'aimer d'un constant amour la terre de la patrie et de ne pas oublier tout ce que les nouvelles générations doivent aux générations passées. Cela ne manque pas de noblesse. Je ne sais si les dieux descendent à la voix du croyant dans les bandes de papier qui flottent sur l'autel; mais une grande idée s'y cache : la gratitude envers ceux qui nous ont précédés sur la terre, qui ont embelli notre vie, qui ont semé pour nous, qui, enfin, nous ont faits ce que nous sommes.

Cette grande idée anime et, si j'ose dire, sanctifie la vague et douce religion de ce peuple heureux, dont le bonheur reste tout de même assez superficiel.

ANDRÉ BELLESSORT.

O O O



Après souper, Rodolphe s'entretint avec Helga, en attendant l'heure d'accomplir sa mission périlleuse.

SERVICE DE LA REINE

QUATRIÈME PARTIE

LE ROI A STRELSAU.

M. Rassendyll arriva de Zenda à Strelsau vers neuf heures du soir le jour où eut lieu le drame du rendez-vous de chasse. Heureusement la nuit était pluvieuse et obscure à Strelsau; en conséquence il y avait peu de monde dans les rues et il put gagner la porte de ma maison sans être remarqué. Là se présentait un danger. Aucun de nos domestiques n'était dans le secret. Seule, ma femme, à qui la reine s'était confiée, connaissait Rodolphe et elle ne s'attendait pas à le voir, puisqu'elle ignorait les derniers événements.

Rodolphe se rendait bien compte du péril et regrettait l'absence de son fidèle serviteur, qui aurait pu lui préparer les voies. L'averse lui fournissait un prétexte plausible pour enrouler un cache-nez autour de son visage et relever le col de son habit jusqu'à ses oreilles, en même temps que les coups de vent lui imposaient la nécessité d'enfoncer son chapeau jusque sur ses yeux, s'il voulait ne pas le perdre. Ainsi dérobé aux regards des curieux, il arrêta son cheval à ma porte et sonna après avoir mis pied à terre. Déguisant de son mieux sa voix, il demanda la comtesse, prétextant un message envoyé par moi.

Ma femme descendit pour recevoir l'inconnu. Dès qu'elle l'eut vu, elle reconnut M. Rassendyll, mais sans lui donner son nom devant les domestiques, car avec sa finesse habituelle ma chère Helga devinait un mystère. Elle introduisit le visiteur dans le petit salon du rez-de-chaussée qui donne sur la rue.

Dès qu'ils furent seuls : « Dites-moi bien vite ce qui vous amène ici, » murmura-t-elle.

Il lui conta brièvement tout ce qu'il savait. Elle cacha bravement ses craintes en apprenant que je pourrais rencontrer Rupert au pavillon et de suite écouta ce que Rodolphe avait à lui demander.

SOMMAIRE DES TROIS PREMIÈRES PARTIES. — *Naguère le royaume de Ruritanie fut le théâtre d'événements mystérieux: à la suite de l'enlèvement du roi Rodolphe V, un jeune lord anglais, Rassendyll, son parent et son sosie, fut couronné à sa place. Pendant ses quelques jours de royauté, Rassendyll s'éprit pour la princesse Flavie, fiancée du roi, d'un amour idéal et que celle-ci partageait.*

Depuis, la princesse a épousé le roi par devoir, mais elle pense toujours à Rassendyll. Une lettre qu'elle lui adressait par l'entremise d'un officier, Fritz de Tarlenheim, et où elle avouait son amour, tombe entre les mains d'un traître, Rupert de Hentzau, qui veut la livrer au roi. Rupert charge de cette

« Puis-je sortir de la maison et au besoin y rentrer sans être vu ? dit-il.

— La porte est fermée la nuit et mon mari ainsi que le maître d'hôtel en ont seuls les clefs. »

Les yeux de M. Rassendyll se portèrent vers la fenêtre.

« Je n'ai pas assez engraissé pour ne pas pouvoir passer par là, répondit-il ; donc mieux vaut n'avoir pas recours au maître d'hôtel ; il jaserait.

— Je passerai la nuit ici et ne laisserai entrer personne.

— Il se pourrait que je revinsse, poursuivit-il, si je manquais mon coup, et l'on jetterait l'alarme.

— Votre coup ? dit-elle en se reculant un peu.

— Oui, répondit-il ; ne me demandez pas de quoi il s'agit ; c'est pour le service de la reine.

— Il n'est rien au monde que je ne fisse pour la reine, et Fritz aussi. »

Il lui serra la main affectueusement, comme pour l'encourager.

Toujours en dissimulant aux domestiques le visage et l'identité du visiteur, ma femme fit souper M. Rassendyll, elle lui donna des vêtements secs, et il était minuit quand Rodolphe se prépara à partir. Il baissa la lampe aussi bas que possible. Ensuite il ouvrit les volets, puis la fenêtre, et regarda dans la rue.

« Refermez tout quand je serai parti, murmura-t-il. Si je reviens, je frapperai ainsi et vous ouvrirez.

— Pour l'amour du Ciel ! soyez prudent, » dit tout bas Helga en saisissant sa main.

Il lui fit un signe rassurant, enjamba le rebord de la fenêtre et attendit un instant en écoutant. La tempête ne s'apaisait pas et la rue était déserte. Il se laissa tomber sur le trottoir, le visage de nouveau enveloppé. Elle guetta sa haute silhouette qui s'éloignait à longues enjambées, jusqu'à ce qu'un détour du chemin la lui cachât. Alors, ayant refermé la fenêtre et les volets, elle commença sa veillée, priant pour lui, pour moi et pour sa chère maîtresse la reine, car elle savait qu'une tâche périlleuse était entreprise cette nuit-là et elle ignorait qui pouvait être menacé ou frappé.

A partir du moment où M. Rassendyll quitta ma maison à minuit pour aller à la recherche de Rupert de Hentzau, chaque heure, presque chaque instant hâta les péripéties du drame rapide qui décida de notre sort. J'ai dit ce que nous étions en train de faire. Rupert revenait alors vers la ville et la reine méditait, dans son insomnie agitée, la résolution qui allait la ramener, elle aussi, à Strelsau. Même au milieu de la nuit, les deux partis agissaient. Car, si prévoyant et si habile qu'il fût, Rodolphe combattait un antagoniste qui ne négligeait aucune chance et qui avait trouvé un instrument capable et utile dans ce Bauer, un coquin rusé, s'il en fut jamais. Du commencement jusqu'à la fin, notre grande erreur fut de ne pas compter assez avec ce gredin, et il nous en coûta cher !

Caché dans l'ombre, il avait à notre insu épié les entrées et sorties de ma maison et tout ce qui s'était passé.

En conséquence, comme Rodolphe tournait le coin et après que Helga eut refermé la fenêtre, une ombre courte et épaisse quitta prudemment l'angle de la fenêtre en saillie et suivit Rodolphe à travers la tempête. Ils ne rencontrèrent personne.

mission son cousin, le comte de Rischenheim ; mais ses diaboliques machinations sont déjouées grâce au dévouement du colonel Sapt, qui commande le château de Zenda, et à l'intervention de Rassendyll, qui, accouru à Zenda, joue encore le rôle de Rodolphe V et s'empare par ce stratagème de la copie de la lettre qui lui était adressée. Comme Rupert a conservé l'original, on lui tend un piège pour le forcer à s'en dessaisir. Mais Rischenheim, que Sapt et Rassendyll arrêtent pendant une promenade du roi et qu'ils se proposent de faire conduire en lieu sûr sous la garde d'un jeune officier, le lieutenant Bernenstein, parvient à s'enfuir. Rassendyll, prêt à tous les sacrifices pour sauver l'honneur de la reine, va à Strelsau au-devant du danger, c'est-à-dire de Rupert.

L'absence du roi se prolongeant, la reine et son entourage sont inquiets, lorsqu'un veneur apporte un message de Rodolphe annonçant qu'il ne rentrera pas au château et passera la nuit dans un pavillon de chasse. Or, c'est là qu'avant la fuite de Rischenheim on a donné rendez-vous à Rupert ; si Rischenheim n'a pu rejoindre son cousin, ce dernier a déjà dû remettre la lettre au roi. A la prière de la reine, Sapt et Fritz de Tarlenheim montent à cheval et se dirigent au galop vers le pavillon de chasse. Ils y arrivent au milieu de la nuit ; tout est silencieux ; mais, en pénétrant dans l'intérieur, ils se trouvent en présence d'un garde-forestier mortellement blessé qui leur fait le récit du drame dont il a été témoin. Le roi allait se coucher quand un homme se présenta, demandant avec insistance à lui parler ; le roi, en l'apercevant, reconnut Rupert et lui ordonna de sortir, mais Rupert, au lieu d'obéir, lui lança un coffret en lui criant de l'ouvrir. Un chien favori du roi s'étant élancé sur le traître, celui-ci le blessa d'un coup de revolver ; furieux, le roi poursuivit Rupert ; mais le misérable, sur le point d'être atteint, déchargea de nouveau son revolver, tuant le roi et blessant grièvement le garde. Le spectacle qui s'offre aux yeux de Sapt et de Fritz confirme ce récit : le roi est étendu mort dans une pièce du pavillon ; à côté de lui gît le coffret contenant la copie de la lettre de la reine et qu'il n'a pas ouvert. Laissant Sapt au pavillon, Fritz se rend à Zenda pour prévenir la reine, puis à Strelsau, car Flavie, inquiète, est allée rejoindre Rassendyll, que tout le monde, dans la capitale de Ruritanie, prend pour le roi.

Les deux hommes avançaient. Rodolphe entra dans la Königstrasse. A cet instant, Bauer, qui était à une distance d'environ cent mètres, hâta le pas et réduisit la distance à environ soixante-dix mètres.

Mais Rodolphe Rassendyll avait l'oreille fine. Tout à coup il dressa la tête d'un mouvement sec. Il ne s'arrêta pas : c'eût été révéler son soupçon, mais il traversa la rue et passa du côté opposé au numéro 19 et ralentit un peu son pas. Le pas derrière lui fit de même ; celui qui le poursuivait ne voulait pas le rejoindre. Or un homme qui s'attarde par une telle nuit, simplement pour imiter un autre homme, doit avoir une raison qu'on ne peut discerner immédiatement. Rodolphe Rassendyll se mit à la chercher.

Il s'arrêta, plongé dans de profondes réflexions. Celui qui le suivait était-il Rupert lui-même ? Quoi qu'il en fût, il se détourna et marcha droit vers Bauer, la main sur le revolver qu'il portait dans la poche intérieure de son habit. Bauer le vit venir. Aussitôt le rusé compère enfonça sa tête dans ses épaules et avança d'un pas traînant mais vif et en sifflotant. Rodolphe resta immobile au milieu de la rue.

Bauer s'avançait, sifflant doucement et traînant les pieds dans la boue liquide. Il arrivait en face de M. Rassendyll. Celui-ci, à peu près convaincu que cet homme l'avait suivi, voulut s'en assurer. Le jeu le plus hardi avait toujours sa préférence. Il s'approcha subitement de Bauer et lui parla sans déguiser sa voix, écartant en partie l'écharpe qui lui cachait le visage.

« Vous êtes dehors bien tard, mon ami, par une nuit comme celle-ci. »

Bauer, bien que saisi par ce défi subit, ne perdit pas la tête. Reconnut-il Rodolphe, je l'ignore, mais il dut soupçonner la vérité.

« Quand on n'a pas d'asile, il faut bien être dehors à toute heure, » répondit-il, en s'arrêtant et prenant cet air honnête et lourdaud qui m'avait si bien abusé.

Je l'avais décrit très minutieusement à M. Rassendyll : si Bauer savait ou devinait qui était son adversaire, M. Rassendyll n'était pas moins bien informé.

« Pas d'asile! s'écria Rodolphe d'un ton de compassion. Comment cela se fait-il! Par le ciel! Venez avec moi; je vous donnerai un abri et un lit pour cette nuit. »

Bauer recula, désireux de fuir. Rodolphe ne lui en donna pas le temps. Il passa son bras gauche sous le bras droit de Bauer, et lui dit en lui faisant traverser la rue :

« Je suis chrétien, et sur ma vie, mon garçon, j'entends que vous ayez un lit cette nuit. Venez avec moi ; ce n'est pas un temps à rester immobile. »

Bauer n'avait voulu que faire une reconnaissance et n'était pas préparé à une lutte. Il se sentait faible comme un enfant dans les mains de Rodolphe. Il n'avait donc d'autre alternative que de suivre M. Rassendyll, et ils se remirent tous deux en marche le long de la Königstrasse. Bientôt ils retraversèrent la rue ; le pas traînard de Bauer prouvait clairement qu'il ne prenait aucun plaisir à changer de côté, mais il ne pouvait résister.



« JE NE VEUX PAS D'ARGENT, SIRE, » MURMURA LA JEUNE FILLE EN BAISSANT LES YEUX.

Ils approchaient des petits numéros près de la gare. Rodolphe se mit à examiner les fenêtres des boutiques.

« Comme il fait noir! dit-il. Mon garçon, pouvez-vous voir où est le numéro 19? »

Le bras de Bauer avait tressailli sous celui de Rodolphe. Il balbutia :

« Numéro 19, monsieur?

— Ah! je crois que nous y sommes, reprit Rodolphe, d'un ton très satisfait, au moment où ils arrivaient devant la maison de la mère Holf. Oui, je reconnais bien le nom de Holf. Sonnez, je vous prie ; mes mains ne sont pas libres. »

Elles étaient en effet fort occupées : l'une tenait le bras de Bauer, non plus de façon amicale, mais comme dans un étau de fer. Dans l'autre, le prisonnier voyait un revolver qui lui avait été caché jusque-là. Un mouvement du canon indiquait à Bauer la direction que prendrait la balle.

« Il n'y a pas de sonnette, dit-il avec humeur.

— Alors, frappez et.... écoutez-moi, mon garçon, et frappez de façon à vous faire ouvrir, vous comprenez ; je déteste attendre, et si la porte n'est pas ouverte dans deux minutes, j'éveillerai les bonnes gens de la maison par un coup de pistolet. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? »

Et la direction de l'arme expliqua clairement les paroles de M. Rassendyll.

Bauer céda à cette puissante persuasion. Il leva la main et frappa à la porte, d'abord très fort, puis très doucement, cinq fois, les coups se succédant rapidement. Évidemment on l'attendait, car sans aucun bruit de pas la chaîne, puis le verrou furent tirés à l'intérieur avec précaution et la porte s'entr'ouvrit. Au même instant, la main de Rodolphe glissa hors du bras de Bauer. D'un mouvement subit, il le saisit par la nuque et le jeta violemment dans la rue, où il tomba le visage contre terre dans la boue. Rodolphe se jeta contre la porte : elle céda ; aussitôt il entra et tira de nouveau le verrou, laissant Bauer dans le ruisseau. Alors il se retourna, la main sur la détente de son revolver, espérant, j'en suis certain, trouver Rupert de Hentzau en face de lui.

Il ne vit ni Rupert, ni Rischenheim, ni même la vieille femme, mais une grande et belle jeune fille tenant une lampe à huile dans sa main.

Il ne la connaissait pas, c'était la plus jeune fille de la mère Holf, Rosa, que j'avais souvent vue en traversant la ville de Zenda avec le roi, avant que sa mère ne vînt s'établir à Strelsau. Par le fait, la jeune fille s'était attachée aux pas du roi et celui-ci avait souvent plaisanté de ses efforts pour attirer son attention par les regards langoureux de ses grands yeux noirs. De surprise elle laissa presque tomber sa lampe quand elle l'aperçut, car l'écharpe avait glissé et les traits de Rodolphe n'étaient plus cachés. La crainte, la joie et la surexcitation se peignirent tour à tour dans ses yeux.

« Le roi ! murmura-t-elle, stupéfaite. Non, mais.... et elle l'examina curieusement.

— Est-ce la barbe que vous cherchez ? demanda-t-il en se caressant le menton. Les rois n'ont-ils pas le droit de se raser comme le commun des mortels ? »

Son visage exprimait encore de la stupéfaction et quelque doute. Il se pencha vers elle et ajouta tout bas :

« Peut-être ne désirais-je pas beaucoup être reconnu de suite ? »

Elle rougit de plaisir à l'idée qu'il se fiait à elle.

« Je reconnaîtrais Votre Majesté n'im porte où, répondit-elle, avec un regard de ses grands yeux noirs.

— Alors, vous consentirez peut-être à m'aider ?

— Jusqu'à la mort !

— Non, non, ma chère enfant. Je ne vous demande qu'un petit renseignement. Qui est ici ?

— M. le comte de Lutzau Rischenheim.

Confiant et croyant toujours parler au roi, la belle fille lui raconta que Rischenheim était blessé au bras, qu'il souffrait beaucoup, que le comte Rupert de Hentzau habi aussi la maison, mais qu'il était parti pour chercher, lui le roi.

« Et où est allé cet absurde co pour me chercher ? demanda Rodolphe ton léger.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Non ; j'arrive tout droit du chât de Zenda.

— Mais, s'écria-t-elle, il comptait v trouver au rendez-vous de chasse. Ah me rappelle ! Le comte de Rischenhei été très contrarié, en arrivant, d'appre que son cousin était parti.

— Ah ! il était parti ? Maintenant comprends. Rischenheim apportait au co un message de moi.

— Et ils se sont manqués, Sire.

— Parfaitement, ma chère demois C'est très contrariant, sur ma parole. disant ceci, du moins, Rodolphe n'expr que sa vraie pensée. Et quand attendez-v le comte de Hentzau ? demanda-t-il.

— Demain matin, de bonne he Sire : entre sept et huit. »

Rodolphe s'approcha d'elle et tira pièces d'or de sa poche.

« Je ne veux pas d'argent, Sire, m mura-t-elle.

— Eh bien ! faites-les percer et porte en souvenir à votre cou.

— Oh ! oui, oui ! Donnez-les-m s'écria-t-elle, en tendant la main a empressement.

— Vous les gagnerez ? demanda-t-il e plaisantant et les tenant hors de sa portée

— Comment ?

— En étant prête à m'ouvrir quand j viendrai à onze heures et frapperai comm Bauer a frappé tout à l'heure.



— Oui, je serai là.

— Et en ne disant à personne que je suis venu ce soir; me le promettez-vous?

— Pas à ma mère?

— A personne au monde. Mon affaire est très secrète et Rischenheim l'ignore.

— Je ferai tout ce que vous me dites. Mais... mais Bauer sait.

— C'est vrai, Bauer sait. Eh bien! nous verrons à disposer de Bauer. »

A ces mots il se tourna vers la porte. Tout à coup la jeune fille se baissa, lui saisit la main et la baisa.

« Je mourrais pour vous, murmura-t-elle.

— Pauvre enfant! » dit-il avec douceur.

Je crois qu'il se reprochait de profiter, même dans l'intérêt de la reine, de ce pauvre amour naïf. Il mit la main sur la porte et dit, avant de l'ouvrir :

« Si Bauer vient, rappelez-vous que vous ne m'avez rien dit, rien, entendez-vous.

— Il dira aux autres que vous êtes venu.

— Nous ne pouvons pas empêcher cela. Du moins ils ne sauront pas quand je reviendrai. Bonsoir. »

Rodolphe ouvrit la porte, se glissa dehors et la referma vivement.

Il s'arrêta une fois sorti, écoutant avec avidité et du regard sondant les ténèbres.

CE QUE VIT LA FEMME DU CHANCELIER.

La nuit, si précieuse par son silence, sa solitude et son obscurité, s'écoulait vite. Avant le jour il fallait que Rodolphe Rassendyll, l'homme qui n'osait pas montrer son visage en plein jour, fût à couvert; autrement on dirait que le roi était à Strelsau et la nouvelle s'en répandrait en quelques heures dans tout le royaume. Mais M. Rassendyll avait encore du temps à lui et il ne pouvait le passer mieux qu'en continuant sa lutte avec Bauer. Suivant l'exemple du coquin lui-même, il se réfugia dans l'ombre des murailles et résolut d'attendre. Il pourrait, faute de mieux, empêcher Bauer de communiquer avec Rischenheim. S'enveloppant étroitement de son manteau, Rodolphe attendit. Les minutes passaient sans qu'il fût question de Bauer, ni de personne dans la rue silencieuse.

Enfin, sur le même côté de la rue, à sa gauche, en venant de la station, trois formes indistinctes s'approchèrent. Elles venaient avec précaution, mais vivement et sans hési-
tation. Rodolphe, sentant le danger,
contre le mur, et mit la main sur so
ver. Les trois ombres avançaient ; il s'
de distinguer leurs traits, l'homme
deux autres lui semblait devoir être
en juger par la taille, la marche et
portions du corps qui rappelaient to
Bauer. Si c'était lui, il avait des
Bauer ainsi que ses amis semblai
la piste d'un gibier. Avec la plus gra
dence, Rodolphe se glissa graduelle
peu plus loin de la boutique. A envi
mètres, il s'arrêta définitivement,
revolver, visa l'homme qu'il pren
Bauer et attendit ce qui adviendrait.

« Voici la maison, murmura
s'arrêtant à la porte. Je vais frappe
sort vous l'assassinerez. Il a un six
ainsi ne perdez pas de temps!

— Il ne les tirera que dans l
grommela une grosse voix enrouée
mina sa phrase par un ricanement.

Les deux scélérats se placèr
deux côtés de la porte, le gourdi
Bauer tendit la main pour frapper.

Rodolphe savait que Rischenhe
dans la maison et craignit que Bauer
nant le départ de l'étranger, ne saisit
sion pour révéler sa venue au comte
ci, à son tour, préviendrait Rupert de
au et tout serait à recommencer. Q
en fût, au moment où Bauer allait
M. Rassendyll sauta hors de sa ca
se précipita sur lui. Son attaque fut
daine, que les deux autres reculère
pas. Rodolphe prit Bauer à la gorge
crois pas qu'il eût l'intention de l'é
mais la colère longuement accumul
son cœur passa dans ses doigts. Il es
que Bauer crut que sa dernière he
venue. Il leva le bras armé de son co
M. Rassendyll eût été perdu s'il n'ava
prise et sauté légèrement de côté. Ba
aux autres : « Assommez-le donc
ciles! »

Rodolphe fit feu en plein sur Ba
tomba en poussant un gémissement.

De nouveau les deux autres
reculèrent épouvantés.

« Une plus grosse affaire que
pensiez, hein! » dit Rodolphe en
tout à fait son cache-nez.

L'homme restait la bouche ouv
yeux de l'autre interrogeaient ave
sement, mais ni l'un ni l'autre ne r
l'assaut. Rodolphe réfléchit un inst
qu'il devait faire et de nouveau ses r
furent troublées.

« La patrouille! La patrouille! »
l'un des coquins.

Sans un instant d'hésitation, les deux scélérats s'enfuirent à toutes jambes. Ni l'un ni l'autre ne désirait avoir maille à partir avec la police. A son tour Rodolphe s'élança derrière celui des deux hommes qui suivait la Königstrasse. Bientôt il arriva au coin d'une étroite rue transversale et s'y engagea; puis il s'arrêta un instant pour écouter.

La patrouille avait vu la dispersion subite du groupe et naturellement ses soupçons avaient été éveillés. En quelques minutes les soldats furent près de Bauer, qui gisait évanoui; il ne pouvait leur rien apprendre sur les causes de son état actuel. Toutes les façades des maisons étaient sombres, les fenêtres closes; les agents de police n'étaient pas certains que le blessé fût digne de leur intérêt, car il tenait encore son terrible couteau. Ils se sentaient perplexes. Ils donnèrent un coup de sifflet; les secours arrivèrent, le blessé fut porté à l'infirmerie de la gare, tandis que d'autres agents furent lancés sur la trace des fuyards.

Rodolphe comprit tout ce qui se passait aux coups de sifflet qu'échangeaient les policiers; il continua de fuir, conscient du danger qu'il y avait à laisser voir ses traits et de la nécessité de trouver quelque abri avant que la ville ne fût complètement éveillée. A cet instant, il entendit le pas des chevaux derrière lui et aperçut un agent de police à cheval qui venait droit à lui. La position de M. Rassendyll devenait critique : cela seul explique le parti hasardeux qu'il se crut forcé de prendre.

« Holà! Hé. Arrêtez un instant, monsieur, là-bas! » cria le cavalier

Résister serait pis que tout. La présence d'esprit et non la force pouvait seule le sauver cette fois. Rodolphe s'arrêta et se retourna d'un air étonné.

« Eh bien? Que demandez-vous? » demanda-t-il froidement quand l'homme ne fut plus qu'à quelques mètres de lui; et en parlant, il défit presque entièrement son écharpe, ne la laissant qu'autour de son menton. « Vous appelez bien impérieusement, ajouta-t-il avec dédain. Que me voulez-vous? »

Le sergent, car tel était son grade, eut un sursaut, il se pencha en avant sur sa selle, pour mieux voir l'homme qu'il avait interpellé.

« Et pourquoi me saluez-vous maintenant? dit Rodolphe.

— Je... je... » balbutia l'homme; puis, faisant un effort, il ajouta : « Sire, je ne savais pas, je ne supposais pas.... »

Rodolphe se rapprocha de lui d'un pas vif et décidé, une main sur la bride du cheval, et jetant à l'homme un regard ferme :

« Vous vous trompez, mon ami, dit-il, je ne suis pas le roi.

— Vous n'êtes pas..., balbutia le soldat ahuri.

— Un soldat zélé, sergent, ne peut commettre une plus grande erreur que de prendre pour le roi un gentilhomme qui n'est pas le roi. Cela pourrait lui faire grand tort, puisque le roi, n'étant pas ici, pourrait ne pas désirer qu'on supposât qu'il y fût. Me suivez-vous bien, sergent? »

L'homme ne répondit rien, mais regarda avec fixité. Un instant après, Rodolphe continua :

« En pareil cas, un soldat discret laisserait le gentilhomme tranquille et aurait grand soin de ne conter à personne sa ridicule méprise. Et même si on le questionnait il répondrait sans hésiter qu'il n'a vu personne ressemblant au roi, bien moins encore le roi lui-même. »

Un petit sourire de doute et de perplexité se dessina sous la moustache du sergent.

« Vous comprenez : le roi n'est même pas à Strelsau, ajouta Rodolphe.

— Pas à Strelsau, monsieur?

— Mais non; il est à Zenda.

— Ah! à Zenda, monsieur?

— Certainement! Il est donc impossible, matériellement impossible, qu'il soit ici. »

Le sergent était certain de comprendre à présent.

« C'est absolument impossible, monsieur, fit-il, en élargissant son sourire.

— Absolument. Et par conséquent tout aussi impossible que vous l'ayez vu. » Sur ce, Rodolphe tira une pièce d'or de sa poche et la mit dans la main du sergent, qui l'accepta avec un léger clignement des yeux.

« Quant à vous, dit Rodolphe pour conclure, vous avez cherché et vous n'avez rien trouvé. Donc ne feriez-vous pas bien d'aller tout de suite chercher ailleurs?

— Sans aucun doute, monsieur, » répondit le sergent; et avec le plus respectueux des saluts et un petit sourire confidentiel, il retourna d'où il était venu.

Sans perdre plus de temps, Rodolphe se dirigea vers son refuge. Il était plus de cinq heures; le jour venait rapidement et les rues se peuplaient de gens qui ouvraient des boutiques ou se rendaient au marché. Sans être remarqué, Rodolphe gagna la rue où se trouve ma maison. Il était presque en sûreté, lorsque la mauvaise chance s'acharna contre lui. M. Rassendyll n'était plus qu'à cinquante mètres environ de chez moi, lorsque tout à coup une voiture arriva et s'arrêta à quelques pas devant lui. Le valet de pied sauta à terre

et ouvrit la portière. Deux dames descendirent. Elles étaient en toilette de soirée et revenaient d'un bal. L'une était d'âge mûr; l'autre, jeune et assez jolie. C'était la femme du chancelier Helsing avec sa fille; la maison devant laquelle s'était arrêtée la voiture était la sienne; elle aperçut Rodolphe Rassendyll.

« Bonté du ciel! murmura-t-elle en saisissant le bras de sa fille. Ma chère, c'est le roi! »

Rodolphe était pris. Non seulement les dames, mais leurs domestiques le regardaient.

La fuite était impossible. Il passa devant le groupe. Les dames firent une révérence, les serviteurs s'inclinèrent très bas, tête nue. Rodolphe toucha son chapeau et salua légèrement en passant. Il marcha droit vers ma maison; on le guettait et il le savait. Il pensa qu'une visite chez moi serait une excuse aussi plausible que toute autre. Il avança donc surveillé par les dames étonnées et par leurs gens qui se demandaient ce qui amenait Sa Majesté à pareille heure et en tel état à Strelsau quand tout le monde le croyait à Zenda.

Rodolphe atteignit ma maison. Se sachant épié, il avait tout à fait renoncé à donner le signal convenu entre lui et ma femme et à entrer par la fenêtre. C'est pour le coup que l'excellente baronne Helsing aurait cancané! Il valait mieux se laisser voir par tous mes domestiques. Mais, hélas! la vertu même peut causer notre ruine! Ma chère Helga, éveillée et aux aguets, ne pensant qu'à servir sa maîtresse, était à ce moment même derrière les volets, écoutant de toutes ses oreilles et cherchant à voir par les fentes. Aussitôt qu'elle entendit le pas de Rodolphe, elle ouvrit les volets avec précaution, puis la fenêtre, mit sa jolie tête dehors et dit tout bas :

« Rien à craindre. Entrez! »

Le mal était fait, car les visages de Mme et de Mlle Helsing et, qui plus était, de leurs gens, contemplaient avidement cet étrange spectacle. Rodolphe vit les spectateurs et, un instant après, la pauvre Helga les vit aussi. Innocente et peu habituée à maîtriser ses émotions, elle laissa échapper un petit cri aigu de terreur et se recula aussitôt. De nouveau, Rodolphe tourna la tête. Les dames s'étaient abritées sous la marquise, mais il voyait encore leurs regards curieux se glisser entre les colonnes qui la soutenaient.

« Je ferais aussi bien d'entrer maintenant, » dit-il, et il sauta à l'intérieur. Il y avait un gai sourire sur ses lèvres lorsqu'il s'avança vers Helga, qui s'appuyait à la table, pâle et terrifiée.

« Elles vous ont vu, dit-elle, respirant à peine.

— Assurément, » répondit-il, et, saisi d'un fou rire, il se laissa tomber sur un siège.

« Je payerais cher, dit-il, pour entendre l'histoire qu'on va conter au chancelier, quand on l'éveillera dans une minute ou deux! »

Mais un moment de réflexion le rendit promptement grave; car, qu'il fût le roi ou Rodolphe-Rassendyll, il comprit que la réputation de ma femme était en danger. Aussi rien ne l'arrêterait pour la sauver, pensa-t-il. Il se tourna vers elle, et parlant vite :

« Il faut, lui dit-il, faire lever un de vos domestiques et l'envoyer chez le chancelier porter une lettre dans laquelle vous direz que le roi est venu pour voir Fritz, à qui il avait donné rendez-vous au sujet d'une affaire personnelle, mais que Fritz n'est pas venu au rendez-vous et que le roi désire voir le chancelier de suite. Ajoutez qu'il n'y a pas un instant à perdre.

« Si je peux tromper Helsing, je pourrai imposer silence à ces femmes. Si nous ne tentons rien, tout Strelsau saura que la femme de Fritz de Tarlenheim a fait entrer le roi chez elle, par la fenêtre, à cinq heures du matin. »

Il arriva donc que la baronne de Helsing finissait à peine de conter sa merveilleuse histoire à son époux somnolent, lorsque celui-ci reçut l'ordre impératif d'avoir à rejoindre le roi chez Fritz de Tarlenheim.

En vérité nous avions jeté au sort un trop grand défi en appelant Rodolphe Rassendyll à Strelsau.

DEVANT TOUS.

Le plan de M. Rassendyll était de se faire passer pour le roi aux yeux du chancelier, de lui faire jurer le secret et d'obtenir de lui qu'il exigeât la même discrétion de sa femme, de sa fille et de ses serviteurs. Si tout allait bien pendant cette journée qui commençait, la lettre serait détruite avant le soir, le danger que courait la reine aurait disparu et Rodolphe serait de nouveau loin de Strelsau. Alors on révélerait de la vérité ce qui pourrait en être connu.

Le vieux chancelier était un excellent homme et je crois que Rodolphe ne se trompait pas en se fiant à lui.

Le chancelier fit tout de suite preuve d'un grand bon sens. Avant même d'obéir à l'appel du roi, il fit venir les deux domestiques et leur enjoignit le silence sous peine d'un renvoi immédiat et de choses plus graves par



…US GROSSE AFFAIRE QUE VOUS NE PENSIEZ, HEIN? » FIT RODOLPHE EN BRAQUANT SON ARME SUR LES DEUX BANDITS ÉPOUVANTÉS.

…rdres à sa femme et à sa fille, …polis, furent tout aussi péremp…ait naturellement penser que …i était vraiment importante et …rète, pour lui faire courir les …au au moment où on le croyait … Zenda et le faire entrer dans la maison d'un ami par la fenêtre et à une heure aussi indue. Les faits recommandaient éloquemment la discrétion. Donc le chancelier ayant donné ses ordres, et, brûlant lui-même de curiosité, obéit sans plus tarder à l'appel du roi et fut chez moi avant six heures.

Au moment où sa visite fut annoncée,

Rodolphe était au premier étage et déjeunait, après avoir pris un bain. Helga avait assez bien appris sa leçon pour causer avec son visiteur jusqu'à l'entrée de Rodolphe.

Elle se confondit en excuses à propos de mon absence, protestant qu'elle n'y comprenait rien et qu'elle ne soupçonnait aucunement de quelle affaire le roi pouvait avoir à l'entretenir.

« Je sais seulement, dit-elle, que Fritz m'a écrit d'attendre le roi et lui-même vers cinq heures et d'être aux aguets pour les faire entrer par la fenêtre, parce que le roi ne voulait pas que sa présence fût connue de nos gens. »

Le prétendu roi arriva et reçut Helsing avec toute la bonne grâce possible, les lèvres graves, mais les yeux pleins de malice contenue (je gagerais que le jeu l'amusait!). Rodolphe s'assit auprès du vieux chancelier dans le coin le plus sombre de la pièce, le comblant de flatteries, et faisant appel à son dévouement pour un service secret dont une circonstance imprévue lui interdisait de parler avant le lendemain.

Helsing, clignant des yeux à travers ses lunettes, suivait avec la plus pieuse attention le long récit qui ne racontait rien et les exhortations qui masquaient le tour qu'on lui jouait. Sa voix tremblait d'émotion tandis qu'il se mettait absolument aux ordres du roi et lui affirmait qu'il pouvait répondre de la discrétion de sa femme, de sa fille et de ses gens comme de la sienne propre.

Rodolphe ne désirait rien tant que d'être débarrassé de la présence de l'excellent homme, mais convaincu de l'extrême importance qu'il y avait à le tenir en confiance, il le garda encore quelques minutes.

Il fit donc asseoir Helsing.

Ils étaient seuls pour causer. Rodolphe avait décidé ma femme à se reposer chez elle pendant une heure. Elle en avait vraiment besoin et s'était retirée après avoir donné les ordres les plus stricts pour que personne de la maison n'entrât dans la pièce occupée par les deux gentilshommes, à moins d'y être spécialement appelé.

Mais pendant que ces choses se passaient chez moi, la reine et Bernenstein étaient en route pour Strelsau. Depuis que Rodolphe Rassendyll l'avait quittée, il y avait trois ans, la reine n'avait cessé une minute de faire violence à ses sentiments, ne vivant jamais selon sa vraie nature, ne pouvant jamais être ou faire ce que son cœur aurait souhaité. Je doute fort qu'un homme soit capable d'un tel effort, mais les femmes le sont. Toutefois, la suite d'événements émouvants qui s'étaient déroulés, tout avait concouru à ébranler son empire sur elle-même; et son rêve étrange, augmentant l'émotion qui en était la cause, ne lui laissa plus qu'un désir : être près de M. Rassendyll. Elle voyageait seule avec Bernenstein, s'étant débarrassée de sa dame d'honneur sous un prétexte quelconque, et elle le pressait sans cesse de lui amener M. Rassendyll le plus vite possible. Je ne peux pas trop la blâmer. Rodolphe était la seule joie de sa vie et il était parti pour se battre avec le comte Rupert de Hentzau. Qu'y avait-il d'étonnant à ce qu'elle le vit déjà mort?

En arrivant en ville, elle devint plus calme, cédant au conseil de Bernenstein qui insistait pour que rien dans son attitude ne pût éveiller les soupçons. Néanmoins, elle était plus que jamais décidée à voir M. Rassendyll immédiatement.

Bernenstein, craignant que cette tension nerveuse ne la privât de sa raison, promit tout ce qu'elle voulut et déclara avec une assurance qu'il n'éprouvait pas que M. Rassendyll était vivant et bien portant.

« Mais où? où? s'écriait-t-elle en joignant les mains.

— Madame, nous le trouverons très probablement chez Fritz de Tarlenheim, répondait le lieutenant. Il attendra là le moment d'attaquer Rupert, ou si c'est fait, il y sera revenu.

— Alors, allons-y tout de suite, » dit-elle.

Uniquement préoccupée de M. Rassendyll, elle pensait fort peu à ce qui avait pu se passer au pavillon de chasse, mais Bernenstein était très inquiet de ne nous avoir vus revenir ni Sapt ni moi à l'heure convenue.

Donc, un peu après neuf heures du matin, la voiture de la reine s'arrêta devant ma porte. Il y avait maintenant beaucoup de monde dehors, et la couronne royale sur les panneaux attira la petite foule habituelle de flâneurs. Bernenstein sauta sur le trottoir et donna la main à la reine. Avec un bref salut aux spectateurs, elle monta rapidement les marches du perron et sonna de sa propre main. A l'intérieur, on venait seulement d'apercevoir la voiture. La femme de chambre de ma femme courut chez sa maîtresse. Helga descendit vivement pour recevoir Sa Majesté et la mettre sur ses gardes. Il était trop tard. Au moment où Helga arrivait au bas de l'escalier, la reine entrait dans la pièce où se trouvait Rodolphe; Bernenstein la suivait, son casque à la main.

Rodolphe et le chancelier avaient continué leur conversation; pour éviter les regards des passants, — car il est facile de

voir de la rue dans la pièce, — on avait baissé le store et la chambre était dans l'ombre. Ils furent absolument stupéfaits lorsque la porte s'ouvrit sans leur ordre. Le chancelier, lent dans ses mouvements, resta assis dans son coin pendant une demi-minute. En un instant, au contraire, Rodolphe Rassendyll fut au milieu de la pièce. La reine, oubliant les domestiques et sans voir Helsing, tout entière à la joie de revoir celui qu'elle aimait et d'être rassurée sur son sort, vint droit à lui et, avant que Helga, Bernenstein ou Rodolphe lui-même pussent l'arrêter ou deviner ce qu'elle allait faire, elle saisit ses deux mains et les serra dans les siennes en s'écriant :

« Rodolphe, vous êtes en sûreté! Dieu soit béni! Oh! Dieu soit béni! » Et portant les mains de Rodolphe à ses lèvres, elle les baisa passionnément.

Un moment de profond silence s'ensuivit. Elle fut frappée de ce silence, tourna la tête avec une terreur subite et regarda les serviteurs immobiles et muets. Alors elle comprit ce qu'elle venait de faire. Elle poussa un soupir convulsif, et son visage, toujours pâle, devint blanc comme le marbre. Ses traits se contractèrent, elle chancela et serait tombée si la main de Rodolphe ne l'eût soutenue. Alors, avec un sourire plein d'amour et de pitié, il l'attira vers lui et la soutenant de son bras passé autour de sa taille, il dit tout bas, mais assez distinctement pour que tous l'entendissent :

« Tout va bien, ma bien-aimée. »

Ma femme saisit le bras de Bernenstein et lui indiqua de la tête le groupe formé par Rodolphe et la reine. Il comprit qu'il devait seconder Rodolphe Rassendyll, il s'avança, ploya le genou et baisa la main gauche de Rodolphe que celui-ci lui tendait.

« Je suis très content de vous voir, lieutenant Bernenstein, » dit Rodolphe Rassendyll.

Pour le moment la chose était faite, la catastrophe évitée, la sécurité conquise. Rodolphe, préférant ne pas envisager les difficultés de l'avenir, et pour écarter le péril qui menaçait celle qu'il aimait, avait pris la place de son mari et le titre de roi. Et elle, s'accrochant à la seule planche de salut que lui laissait l'acte qu'elle venait de commettre, ne protesta pas; elle baissa sa tête appuyée sur la poitrine de Rodolphe, ses yeux se fermèrent, une expression de paix s'étendit sur son visage et un doux soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres.

Mais toute minute augmentait le danger; il fallait le conjurer à tout prix. Rodolphe conduisit la reine à une chaise longue et ordonna brièvement aux serviteurs de ne pas révéler sa présence chez moi pendant quelques heures. Une affaire de grande importance exigeait, dit-il, que la présence royale fût ignorée à Strelsau.

Quand ils se furent retirés avec un salut promettant l'obéissance, Rodolphe se tourna vers Helsing, lui serra cordialement la main, réitéra sa requête de silence. Ensuite il pria tout le monde de se retirer et de le laisser seul avec la reine pendant quelques instants. On obéit, mais à peine Helsing avait-il quitté ma maison, qu'il rappela Bernenstein et ma femme. Helga s'empressa de venir près de la reine, qui était encore péniblement agitée. Rodolphe prit Bernenstein à part et ils échangèrent toutes leurs nouvelles.

M. Rassendyll fut très inquiet en sachant qu'on n'avait aucune nouvelle de Sapt ni de moi, mais ses appréhensions augmentèrent beaucoup lorsqu'il apprit la circonstance imprévue qui avait amené le roi au pavillon de chasse la veille au soir. Par le fait, il ignorait tout, où était le roi, où était Rupert, où nous étions. Et il était à Strelsau, connu en qualité de roi par une demi-douzaine de gens, protégé simplement par l'engagement qu'ils avaient pris de se taire, en danger à tout instant d'être démasqué par l'arrivée du vrai roi, ou même par un message de lui.

Cependant, aux prises avec tant de perplexités, Rodolphe ne perdit pas courage. Deux choses paraissaient évidentes. Si Rupert avait échappé au piège et vivait encore, portant la lettre sur lui, il fallait le trouver. C'était la première tâche à remplir. Ceci fait, il ne restait à Rodolphe qu'à disparaître aussi secrètement qu'il était venu, avec l'espoir que sa présence pourrait être cachée à celui dont il avait usurpé le nom.

A ce moment, la dépêche que j'avais envoyée de Hofbau arriva chez moi. On frappa à la porte. Bernenstein ouvrit et prit le message adressé à ma femme. J'avais dit tout ce que j'osais confier au télégraphe :

« Je viens à Strelsau. Le roi ne quittera pas le pavillon aujourd'hui. Le comte est venu, mais était reparti avant notre arrivée. Je ne sais pas s'il est allé à Strelsau. Il n'a donné aucune nouvelle au roi. »

« Alors ils ne l'ont pas pris! s'écria Bernenstein, profondément désappointé.

— Non, mais il n'a donné aucune nouvelle au roi, » dit Rodolphe triomphant.

Ils étaient tous debout autour de la reine, assise sur la chaise longue. Elle paraissait très faible et très lasse, mais paisible. Il lui suffisait que Rodolphe pensât pour elle.

« Et voyez ceci, ajouta Rodolphe : le

roi ne quittera pas le pavillon aujourd'hui. Dieu soit loué! Nous avons la journée d'aujourd'hui.

— Oui, mais où est Rupert?

— Nous saurons dans une heure s'il est à Strelsau. Je ne reculerai devant rien pour le découvrir. Si je peux seulement l'approcher en ma qualité de roi, alors je serai roi en vérité. Nous avons la journée! »

Mon message leur rendit du courage, bien qu'il laissât tant de choses inexpliquées. Rodolphe se tourna vers la reine :

« Courage, ma reine, dit-il. Dans quelques heures nous verrons la fin de tous nos dangers.

— Et ensuite? demanda-t-elle.

— Ensuite vous serez en sûreté et en paix, répondit-il en s'inclinant vers elle et parlant avec douceur. Et je serai fier de savoir que je vous ai sauvée.

— Et vous?

— Il faudra que je parte! »

Helga l'entendit murmurer ces paroles en s'inclinant encore plus. Elle et Bernenstein s'éloignèrent.

UN ROI DANS SA MANCHE.

La grande et belle fille enlevait les volets de la boutique au numéro 19 de la Königstrasse. Elle faisait son ouvrage sans entrain. La vieille mère Holf, accoudée au comptoir, grommelait avec colère parce que Bauer n'était pas venu. Or, il n'était guère probable que Bauer vînt immédiatement, car il était encore à l'infirmerie annexée aux cellules de la police où deux médecins étaient fort occupés à le remettre sur pied. La vieille femme ignorait cela; elle savait seulement qu'il était sorti la veille au soir pour faire une reconnaissance, mais elle ne savait pas à quel endroit il devait jouer son rôle d'espion; contre qui, elle le devinait peut-être.

« Tu es sûre qu'il n'est pas revenu du tout? demanda-t-elle à sa fille.

— Je ne l'ai pas vu revenir, répondit la jeune fille, et j'ai fait le guet avec ma lampe toute la nuit jusqu'à l'aube.

— Il y a douze heures qu'il est parti et pas un message. Le comte Rupert reviendra sans doute bientôt. Il sera de belle humeur si Bauer n'est pas de retour! »

La jeune fille restait sur la porte à regarder dans la rue. Sa pensée était occupée du majestueux gentilhomme qui était venu, la veille au soir, lui demander un service. Elle riait en pensant combien peu sa mère soupçonnait quel était le personnage avec qui elle avait causé.

Deux ou trois charrettes s'arrête[...] devant la boutique et des maraîchers offr[...] de vendre des légumes. La vieille femme [...] voulut pas les écouter et les renvoya a[...] irritation. Une quatrième charrette se p[...] devant la porte.

Le charretier descendit de son si[...] et se dirigea vers le fond du véhicule.

« Vous y êtes, monsieur, dit-il; 19, K[...]nigstrasse. »

On entendit un bâillement et le l[...] soupir d'un homme qui s'étire après un so[...]meil réparateur.

Rupert de Hentzau passa la tête h[...] de la bâche qui couvrait la charrette, jeta [...] regard le long de la rue, donna deux c[...]ronnes au charretier, sauta et courut légè[...]ment à l'intérieur de la petite boutique. [...] charrette continua sa route.

« Quelle bonne chance de l'avoir r[...]contrée! dit Rupert gaiement. La charre[...]me cachait très bien, et, si beau que soit m[...] visage, je ne peux pas faire aux habitants [...] Strelsau le plaisir de le leur montrer be[...]coup pour le moment. Eh bien, mère, co[...]ment va?

— Tout est comme vous l'avez lais[...] comte Rupert, dit la mère Holf; cepend[...] ce coquin de Bauer est sorti hier soir....

— Fort bien; mais n'est-il pas rent[...]

— Pas encore.

— Hum! Et personne d'autre n'a p[...]ru? » Et son regard précisait la question q[...] laissait exprès dans le vague. La vie[...] femme fit de la tête un signe négatif. [...] jeune fille se détourna pour cacher un sour[...] Elle supposait que *personne d'autre* signifi[...] le roi. Ils ne sauraient rien par elle; le [...] lui-même lui avait ordonné le silence.

« Mais Rischenheim est venu, je pens[...] reprit Rupert.

— Oh! oui, Monseigneur; il est arri[...] peu après votre départ; il a le bras [...] écharpe.

— Ah! s'écria Rupert, subitement en[...] C'est ce que j'avais deviné. Par le dia[...] Que ne puis-je faire tout moi-même au l[...] de me fier à des niais et à des malad[...] Où est le comte?

— Dans la mansarde, bien sûr! Vo[...] connaissez le chemin?

— Sans doute. Mais je voudrais déje[...]ner, la mère.

— Rosa va vous servir de suite, Mo[...]seigneur. »

La jeune fille monta derrière Rupert l'e[...]calier étroit et délabré de la vieille et ha[...] maison. Ils gravirent trois étages inhabit[...] Un quatrième, plus raide encore, les me[...] sous le toit voûté. Rupert ouvrit une po[...]



AVEZ PEUR POUR VOTRE COU », FIT RUPERT, NARQUOIS, EN FAISANT LE GESTE DE SE PASSER UN NŒUD COULANT.

trouvait en haut de l'escalier et, touuivi de Rosa, qui conservait son heut mystérieux sourire, il pénétra dans hambre étroite et longue. Elle avait à deux mètres de haut. Une table de quelques chaises, un grand buffet et its de fer placés contre le mur, près de être, en composaient l'ameublement. n des lits, le comte de Lutzau-Rischentait étendu tout habillé, le bras droit dans une écharpe de soie noire. Rupert a sur le seuil et sourit à son cousin; la ille se dirigea vers le buffet, l'ouvrit et tout ce qu'il fallait pour mettre le . Rischenheim était accouru au milieu hambre.

« Quelles nouvelles? cria-t-il, très surexcité. Vous leur avez échappé, Rupert?

— Comme vous le voyez, » répliqua Rupert gaîment, et, s'avançant dans la chambre, il se laissa tomber sur un siège en jetant son chapeau sur la table : « J'ai échappé, mais la stupidité d'un imbécile a failli me coûter la vie. »

Rischenheim rougit.

« Je vous conterai tout cela, » ajouta Rupert, en jetant un regard vers la jeune fille qui avait posé de la viande froide et une bouteille de vin sur la table et complétait, sans se presser le moins du monde, les préparatifs du souper de Rupert.

« Si je n'avais rien à faire qu'à regarder de jolis visages, ce qui, par le ciel! me plai-

rait fort, je vous prierais de rester, dit Rupert en se levant et en faisant à Rosa un profond salut.

— Je ne désire nullement entendre ce qui ne me regarde pas, répliqua-t-elle dédaigneusement.

— Quelle rare et charmante qualité, répondit-il, ouvrant la porte et saluant de nouveau.

— Je sais ce que je sais, lui cria-t-elle triomphante, sur le palier. Peut-être bien donneriez-vous beaucoup pour le savoir aussi, comte Rupert?

— C'est fort probable, car, par Jupiter! les jeunes filles savent des choses merveilleuses, » et Rupert, souriant, ferma la porte. Quand il revint à la table, il fronçait le sourcil.

« Allons, dites-moi comment ils s'y s'ont pris pour vous faire tomber dans le piège? »

Pendant que Rischenheim racontait comment on l'avait pris et joué au château de Zenda, Rupert de Hentzau fit un très bon déjeuner. Sans interruptions ni commentaires, il écoutait, mais quand le nom de Rodolphe Rassendyll fut prononcé, il leva tout à coup la tête et une lueur s'alluma dans ses yeux.

« Ah! le piège était bien tendu, dit-il; je ne m'étonne pas que vous y soyez tombé.

— Et vous? Que vous est-il arrivé? demanda Rischenheim, plein de curiosité.

— A moi? Dame, ayant reçu votre message qui n'était pas votre message, j'ai agi d'après vos conseils qui n'étaient pas vos conseils.

— Vous êtes allé au pavillon?

— Certainement.

— Et vous y avez trouvé Sapt? Était-il seul?

— Non, je n'ai pas vu de Sapt du tout.

— Pas de Sapt! Ils vous avaient donc tendu un piège, à vous aussi?

— Probablement, mais il ne réussit pas. »

Rupert se croisa les jambes et alluma une cigarette.

« Mais qui avez-vous trouvé?

— Moi? J'ai trouvé un garde forestier du roi et le lévrier du roi et... et le roi lui-même.

— Le roi au pavillon?

— Vous ne vous étiez pas trompé autant que vous le pensiez, n'est-ce pas?

— Mais enfin Sapt, ou Bernenstein ou quelqu'un était avec lui?

— Son garde et son chien, comme je vous le dis; pas d'autre homme ni d'autre bête, sur mon honneur!

— Alors vous lui avez donné la let
s'écria Rischenheim, tremblant d'émotion.

— Hélas! non, mon cher cousin. Je jetai la boîte, mais je ne crois pas qu'il ait le temps de l'ouvrir. Nous ne sommes p arrivés au point de la conversation où comptais lui donner la lettre.

— Mais pourquoi pas? Pourquoi pas

Rupert se leva et venant se placer ju en face de Rischenheim assis, se dandina ses talons et abaissa son regard vers cousin en soufflant la cendre de sa cigare et souriant agréablement.

« Avez-vous remarqué, dit-il, que m habit est déchiré?

— Oui, je le vois.

— Le lévrier essaya de me mord cousin, et le garde de m'embrocher, et... le roi de me tuer d'un coup de fusil. »

Rischenheim ouvrait des yeux dé surés. Rupert, lui, souriait tranquillement.

« Voyez-vous, le ciel m'a aidé. De sor mon cher cousin, que le chien ne mordra pl personne et que le garde n'embrochera pl ses semblables. Le pays peut se pas d'eux. »

Un silence suivit. Puis Rischenhei se penchant vers son cousin, dit à voix bas comme s'il craignait d'entendre sa prop question :

« Et le roi?

— Le roi? Eh bien, le roi ne chasse plus! »

Pendant un instant, Rischenheim res penché vers son cousin, puis lentement retomba sur le dossier de son siège.

« Mon Dieu! murmura-t-il, mon Die

— Le roi était un imbécile, dit Ruper Allons, je vais vous en conter un peu pl long. »

Il prit une chaise et s'assit. Pendant q son cousin parlait, Rischenheim sembl l'écouter à peine. Le contraste entre le t léger de Rupert et le visage pâle, les ma tremblantes de son compagnon, ajoutaien l'effet de la scène; le misérable trouvai stimulant à ces plaisanteries scandaleuse Mais, quand il eut fini, il tira sa moustac élégamment frisée et dit avec une grav subite :

« Après tout, c'est une affaire sérieuse.

Rischenheim était atterré.

L'influence de son cousin avait été as forte pour l'entraîner dans l'affaire de lettre; il était terrifié en voyant comment l'i trépidité de Rupert, qui ne reculait deva rien, l'avait égaré pas à pas, jusqu'à ce q la mort d'un roi ne fût plus qu'un incident ses machinations. Il sauta tout à coup s ses pieds en s'écriant :

« Je n'ai été pour rien dans cet événement, et je ne veux plus me mêler de rien. Je n'étais pas là. Savais-je seulement que le roi y était? Je ne suis pas coupable de sa mort, sur mon âme! J'ignorais tout.

— Tout cela est très vrai, répondit Rupert, approuvant d'un signe de tête.

— Rupert, s'écria son cousin, laissez-moi partir; laissez-moi tranquille. Si vous avez besoin d'argent, je vous en donnerai. Pour l'amour de Dieu! prenez-le et quittez Strelsau.

— J'ai honte de mendier, mon cher ami, mais il est vrai que j'ai besoin d'un peu d'argent jusqu'à ce que je puisse vendre mon précieux bien. Est-il en sûreté? Ah, oui! le voilà. »

Il tira de sa poche la lettre de la reine, et la contemplant :

« Ah! dit-il avec regret, si le roi n'avait pas été un imbécile! »

Il alla vers la fenêtre et regarda au dehors; il ne pouvait pas être vu de la rue et il n'y avait personne aux fenêtres d'en face. Les gens allaient et venaient à leurs affaires et à leurs plaisirs comme à l'ordinaire : il n'y avait pas d'agitation inusitée dans la ville. Par-dessus les toits, Rupert pouvait voir l'étendard royal flotter à la brise au-dessus du palais et des casernes. Il tira sa montre. Rischenheim fit de même : il était dix heures moins dix.

« Il est singulier, dit Rupert, que l'étendard royal flotte encore sur les monuments et que la mort du roi ne soit pas encore connue. Sapt et quelque autre ami du roi ont dû aller au pavillon hier soir; ils ont dû trouver le roi. Il y a un bureau du télégraphe à quelques milles. Et il est dix heures. Mon cousin, pourquoi Strelsau ne pleure-t-il pas son roi regretté? Pourquoi les drapeaux ne sont-ils pas à mi-mât? Je ne comprends pas.

— Ni moi, dit Rischenheim, les yeux fixés sur le visage de son cousin. »

Rupert sourit et dit d'un ton méditatif :

« Je me demande si ce vieux comédien de Sapt a encore une fois un roi dans sa manche? »

Il se tut et sembla réfléchir profondément. Rischenheim, sans l'interrompre, regardait tantôt son visage, tantôt au dehors. Les rues demeuraient tranquilles et les drapeaux flottaient toujours au sommet des hampes. La mort du roi n'était pas encore connue à Strelsau.

« Où est Bauer? demanda Rupert tout à coup. Où diable peut-il être? Il servait à nous renseigner. Nous voici enfermés ici et je ne sais rien de ce qui se passe.

— J'ignore où il est. Il a dû lui arriver quelque chose. »

Rupert se mit à marcher par la chambre, fumant nerveusement une autre cigarette. Rischenheim s'assit près de la table, la tête dans la main. Il était las de cette longue tension et de tant de surexcitation; son bras blessé lui faisait grand mal et il était plein d'horreur et de remords à la pensée des événements qui s'étaient accomplis le soir précédent, sans qu'il en sût rien.

« Que je voudrais être hors de tout cela! » gémit-il enfin.

Rupert s'arrêta devant lui.

« Vous vous repentez de vos méfaits, dit-il. Eh bien! on ne vous en empêchera pas. Bien plus! Vous irez dire au roi que vous vous repentez. Rischenheim, il faut que je sache ce que fait le roi. Il faut que vous alliez solliciter une audience du roi.

— Mais le roi est....

— Nous le saurons mieux quand vous aurez demandé une audience. Écoutez-moi. »

Rupert s'assit en face de son cousin pour lui donner ses instructions. Il aurait à découvrir s'il y avait un roi à Strelsau, ou si celui qui était le seul roi gisait mort au pavillon. Si l'on n'essayait pas de cacher la mort du roi, Rupert chercherait son salut dans la fuite. Il ne renonçait pas à ses desseins. En sûreté à l'étranger, il tiendrait la lettre suspendue sur la tête de la reine, et, en la menaçant de la publier, il s'assurerait aussitôt l'impunité et tout ce qu'il lui plairait d'exiger d'elle. Si, d'autre part, Rischenheim trouvait un roi à Strelsau, si les drapeaux continuaient de flotter au sommet de leurs hampes, si Strelsau ne savait rien du mort étendu au pavillon, alors Rupert aurait mis la main sur un second secret, car il savait qui était le roi en ce moment à Strelsau. Partant de là, son esprit audacieux concevait des projets nouveaux et plus hardis encore. Il pourrait offrir de nouveau à Rodolphe Rassendyll ce qu'il lui avait déjà offert trois ans plus tôt : l'association dans le crime et le partage des bénéfices, et si ses propositions étaient repoussées, il se déclarerait prêt à descendre dans les rues de Strelsau et à proclamer la mort du roi sur les marches de la cathédrale.

« Qui peut dire, s'écria-t-il en se levant impétueusement, ravi de son inspiration, qui peut dire qui de Sapt ou de moi est arrivé le premier au pavillon? Qui a trouvé le roi vivant, Sapt ou moi? Qui l'a laissé mort, Sapt ou moi? Qui avait le plus d'intérêt à le tuer, moi qui cherchais seulement à lui faire connaître ce qui touchait à son honneur, ou Sapt qui était et est encore étroitement lié

avec l'homme qui lui vole son nom et usurpe sa place pendant que son corps est encore chaud?

« Ah! ils n'en ont pas encore fini avec Rupert de Hentzau! »

Il s'arrêta et regarda son compagnon. De nouveau la fascination exercée par l'audace de Rupert et la contagion de son courage agissaient sur la nature plus faible de son parent et lui inspiraient une émulation temporaire qui le dominait.

« Vous devez voir, poursuivit Rupert, qu'il est peu probable qu'ils veuillent vous nuire.

— Je risquerai tout.

— Brave chevalier! Le pire qu'ils pourraient faire serait de vous garder prisonnier. Si vous n'êtes pas de retour dans deux heures, j'en conclurai qu'il y a un roi à Strelsau.

— Mais où chercherai-je le roi?

— D'abord au palais, puis chez Fritz de Tarlenheim.

— Vous attendrez ici?

— Certainement, cousin; à moins que je ne voie des raisons de m'éloigner.

— Et je vous trouverai à mon retour?

— Moi, ou des instructions de moi. A propos, apportez de l'argent. Il est toujours bon d'avoir une poche pleine. Je me demande comment fait le diable sans gousset à ses culottes! »

Rischenheim ne releva pas cette curieuse question, quoiqu'il se souvînt de l'air drôle dont Rupert l'avait posée. Il brûlait maintenant de partir, son cerveau mal équilibré sautant des profondeurs du découragement à la certitude d'un brillant succès.

« Nous les aurons à merci, Rupert, cria-t-il.

— Peut-être. Mais les bêtes sauvages, acculées, mordent ferme.

— Je voudrais que mon bras fût guéri.

— Il est moins dangereux pour vous qu'il soit blessé, répliqua Rupert en souriant.

— Par Dieu! Rupert, je peux me défendre!

— Sans doute, sans doute, mais c' de votre cerveau que j'ai besoin en ce m ment, cousin.

— Vous verrez que je suis bon à qu que chose.

— Plaise à Dieu! cher cousin. »

Chaque encouragement moqueur chaque raillerie légère fortifiaient la réso tion où était Rischenheim de prouver valeur. Il saisit un revolver posé sur la c minée et le mit dans sa poche.

« Ne tirez pas si vous pouvez vous dispenser, » lui conseilla Rupert.

Rischenheim répondit en se hâtant v la porte. Rupert le regarda partir, puis tourna à la fenêtre. Son cousin vit enc une fois, de la rue, sa haute et fine taille r sortant sur le fond de lumière, tandis q regardait la ville. La tranquillité régnait to jours dans les rues et toujours les drapea flottaient aux hampes.

Rischenheim se précipita au bas de l'e calier; ses pieds étaient trop lents pour s ardeur. En bas il trouva Rosa balayant corridor avec une grande apparence de zè

« Vous sortez, monsieur le comte? d manda-t-elle.

— Mais oui. J'ai des affaires.... Veu lez vous écarter; ce maudit corridor est étroit! »

Rosa ne se hâta pas d'obéir.

« Et le comte Rupert, va-t-il sor aussi? dit-elle.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas av moi! Il attendra.... »

Rischenheim s'interrompit et deman avec colère :

« En quoi cela vous regarde-t-il, jeu fille? Otez-vous de mon chemin. »

Elle obéit cette fois, et sans répondre s'élança. Elle le suivit des yeux avec un so rire de triomphe. Ensuite elle se remi balayer.

Le roi l'avait priée d'être prête à o heures, il était dix heures et demie. Bien le roi aurait besoin d'elle.

Illustrations de Sauber.
(A Suivre.)

Traduit de l'anglais d'après ANTONY HO
par Mme M. DRONSART.



Chiens Ambulanciers

Pouvons-nous hésiter à mettre en pratique tous les moyens qui assureront au blessé étendu sur le champ de bataille un secours prompt et efficace? Des expériences faites en Allemagne ont montré que le flair du chien peut être utilisé à cet effet et rendre des services inappréciables. Par quel système de dressage arrive-t-on donc à transformer le chien en ambulancier, quels résultats ont déjà été obtenus, et comment pouvons-nous en bénéficier pour notre armée? Ce sont là autant de questions dont tout le monde apercevra aussitôt l'intérêt patriotique et humanitaire.

○ ○ ○

Les merveilleuses qualités du chien, son flair, son intelligence, son dévouement, ont été maintes fois utilisées pour la préservation de la vie humaine. Qui ne connaît ces admirables chiens du Mont Saint-Bernard, formés par les religieux à découvrir dans la nuit et dans la neige les voyageurs égarés? Qui ne sait combien ils ont sauvé d'existences humaines?

En temps de guerre, le chien devient un éclaireur sagace, un gardien vigilant. En Algérie, au Mexique, nos soldats durent souvent au flair des chiens qui les accompagnaient d'échapper aux embuscades.

Dès l'année 1888, des essais furent faits pour utiliser le chien dans les opérations d'une guerre continentale. On dressa alors des chiens *éclaireurs* pour servir dans les reconnaissances d'infanterie; dans les manœuvres, ils marchaient en avant des patrouilles, couraient à droite et à gauche, explorant chaque accident du terrain. La nuit, ils gardaient les avant-postes, l'acuité de leurs sens leur permettant de distinguer les plus légers bruits, imperceptibles à l'oreille humaine. On chercha également à les utiliser pour le transport des munitions, et pour la transmission des ordres sur le terrain d'opérations.

Comme estafette, le chien est particulièrement précieux; il peut parcourir 3 kilomètres en moins de 5 minutes; de plus il peut faire ce dont le cheval est incapable, escalader des talus, descendre des pentes à pic, s'enfoncer dans des broussailles et réaliser ainsi une notable économie de temps. Aux manœuvres de 1888 en Touraine, une reconnaissance placée sous les ordres d'un officier et composée de quelques soldats d'infanterie accompagnés de chiens de guerre, explora une région boisée en vue de découvrir la situation de l'ennemi, concurremment avec un groupe de cavaliers. Les chiens transmirent la nouvelle annonçant la marche de l'ennemi 35 minutes avant la cavalerie.

Mais c'est après la bataille que le chien devient plus utile encore; c'est alors qu'il est un auxiliaire incomparable. Se transformant en ambulancier, aidant à rechercher et secourir les blessés, il peut rendre des services qu'il est d'un pressant intérêt de mettre en lumière.



Les chiens ambulanciers dans l'armée allemande. En tenue de campagne.

Le chien est prêt à se rendre sur le champ de bataille. Il a sur le dos, fixé par une courroie, un sac qui contient un peu de nourriture, un flacon de cordial, des bandages chirurgicaux, et porte sur fond blanc la Croix-Rouge.



De précieux auxiliaires. — Les ambulanciers à quatre pattes.
Particulièrement intelligente, la race des colleys d'Ecosse est celle qui convient le mieux pour le service des ambulances. Le groupe de chiens que représente notre photographie appartient à cette race.

⸸⸸⸸

Songez, en effet, à ce que sera la guerre de demain. Avec les anciennes formations de combat, les soldats étaient disposés en lignes, en terrain découvert, serrés les uns contre les autres, et les blessés se trouvaient ainsi répartis sur un espace assez restreint, où il était facile de les découvrir. Mais dans la guerre de demain, l'ordre dispersé, nécessaire pour parer aux effroyables ravages que feraient le tir rapide de l'artillerie et les feux de salve de l'infanterie dans une masse compacte de soldats, éparpillera les combattants sur une vaste étendue, les dissimulera derrière les haies, dans les broussailles, les herbages, les taillis. Ceux d'entre eux qu'une balle ou qu'un éclat d'obus aura frappés, tomberont, très éloignés les uns des autres, et demeureront cachés par le fossé ou le buisson dans lequel ils avaient cherché un abri. Ajoutez que dans la guerre future les combats de nuit seront très fréquents.

La tâche des b
diers deviendra donc
en plus difficile.

⸸⸸⸸

C'est à ces di
qu'on aura chance d
dier par l'emploi des
comme ambulancie
merveilleux instinct
animaux les guide ve
droit où gît un blessé ;
de développer cet inst
un dressage appropri
ce qui a déjà lieu dans
allemande, où l'on a c
chiens ambulanciers. l
mières expériences
faites en 1885 et le
des chiens d'ambulanc
définitivement organis
ces dernières années.

Le dressage des chiens ambulancie
prend deux parties : la première, qui se
dans un régiment, soit au siège d'une
de secours aux blessés, affiliée à la
Rouge, a pour objet de donner aux
qu'on a soin de choisir très jeunes, un
cation préparatoire ; dans la deuxièm
expérimente sur le terrain le résultat
apprentissage et on le complète par la
sentation aussi exacte que possible
qui se passerait en temps de guerre.



A la caserne. — Le quartier des chiens.
En temps de paix, les chiens sont soumis à un dressage méthodique qui le[...] à leur tâche d'ambulanciers. Ils font l'exercice comme des soldats, obéi[...] commandements et sont rompus à la discipline militaire.

Ce qu'on veut obtenir du chien, c'est que, parmi tous les accidents de terrain d'un champ de bataille, il découvre les blessés et les signale aux brancardiers. Tout dans son dressage doit donc avoir pour but de l'accoutumer à cette tâche.

Le soldat ou l'ambulancier volontaire aux soins duquel il est confié le familiarise d'abord avec le costume militaire : on place devant lui une tunique, un shako, un casque, et l'on s'efforce d'imprimer dans sa mémoire le souvenir de l'aspect, de la couleur de ces pièces d'uniforme, on le laisse même jouer avec elles. Quand il les connaît bien, on les place à un endroit donné auprès duquel on le conduit, puis on les dissimule dans un autre lieu en lui faisant signe d'aller les chercher. Ainsi, plus tard, le chien saura reconnaître les blessés vêtus de la même tunique, coiffés du même casque ou du même shako.



SUR LE TERRAIN. — DÉCOUVERTE D'UN BLESSÉ DANS UN TAILLIS.

Dans la guerre future, pour parer aux effroyables ravages que feraient les armes modernes dans une masse compacte de soldats, les combattants seront disséminés et abrités derrière les accidents de terrain. Blessés, ils risquent fort d'échapper à l'attention des brancardiers. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'on a songé à utiliser le merveilleux instinct du chien.

Le blessé est-il atteint légèrement, il peut attendre l'arrivée des brancardiers. Est-il grièvement frappé, il a besoin qu'on lui porte un secours immédiat. Comment donc habituer le chien à agir différemment dans les deux circonstances? Voici comment on y est arrivé. Il y a tout lieu de croire que si l'homme n'est pas grièvement blessé, il se soulèvera, caressera l'animal, lui parlera, et que, dans le cas contraire, il demeurera abattu et immobile. Donc, un soldat s'étend sur le sol et simule un blessé. Le dresseur conduit le chien auprès de lui; si le soldat remue, il force le chien à rester immobile à ses côtés, en aboyant jusqu'à ce qu'il soit relevé de sa faction. Si au contraire l'homme ne fait pas un mouvement, le dresseur appelle le chien, qui s'élance vers lui.

Cet assouplissement préliminaire se fait militairement; les chiens sont, comme de vieux soldats, rompus à la discipline.

Voici maintenant le chien sur le terrain aux manœuvres de santé. Il est muni d'un équipement particulier qui consiste en un sac à deux poches posé sur le dos du chien et fixé à l'aide d'une courroie passée autour du corps. Une des poches contient un peu de nourriture et un flacon de cordial, l'autre des bandages chirurgicaux. Sur le sac est disposée une couverture portant sur fond blanc l'image de la Croix-Rouge.

Accompagnés chacun d'un ambulancier, les chiens arrivent sur le champ de bataille simulé qu'on a choisi exprès hérissé de tous les obstacles que pourrait présenter un champ de bataille réel : bois, broussailles, ravins, halliers, etc.... Deux ou trois cents soldats sont couchés sur le sol et figurent les blessés; beaucoup sont cachés par les abris naturels.

Une ambulance militaire est établie dans le voisinage. Aussitôt, les recherches commencent; les chiens vont, viennent, le nez au ras du sol, flairant, fouillant chaque buisson, descendant dans les ravins, parcourant le bois. Quand ils ont découvert une piste, ils s'élancent et arrivent auprès du blessé; si la blessure de ce dernier est légère, il ouvre le sac que porte le chien, prend un peu de nourriture, avale quelques gorgées de cordial et panse sa plaie avec les bandages. L'animal reste auprès de lui et, par ses aboiements, éveille l'attention des brancardiers, qui vien-



AMBULANCIER ÉCRIVANT UN MESSAGE.

Au cours de leur mission, les brancardiers ont souvent besoin de communiquer avec l'ambulance, par exemple pour réclamer des appareils spéciaux que nécessite le grave état d'un blessé. Ce sont les chiens qui transmettent le message épinglé sur leur sac.

nent relever le soldat. Au contraire, si l'homme ne fait aucun mouvement, en quelques bonds il se précipite vers l'ambulance et ses grognements signifient qu'un prompt secours est nécessaire.

Des manœuvres de nuit ont également été faites. Pendant la nuit, les chiens ont, suspendue à leur collier, une petite clochette. Le son de la clochette sert à guider les brancardiers vers le soldat; ceux-ci portent une petite lampe à acétylène, munie d'un puissant réflecteur qui leur permet d'explorer de vastes portions de terrain.

Dans des manœuvres de jour, sur deux cents faux blessés, vingt minutes après qu'eut retenti le commandement de halte! les

chiens en avaient sig
vingts. Quatre chiens a
durant une manœuvre
une forêt coupée de p
sés, réussirent de mên
vrir, en quelques m
vingtaine de soldats q
cachés et se trouvaien
cés les uns des autres
suite de ces expérienc
tes, que la plupart d
allemands furent pourv
d'ambulance. D'ailleur
ces chiens entretenus
giments, il y en a d'a
nés par les sections
Rouge organisées en so
philes, analogues à
colombophiles pour
voyageurs. Une de c
qui compte 700 membr
un nombre respectabl
qu'au jour de la mob
pourrait mettre à la di
service de santé d
Westphalie.

Ces résultats son
quents. Le devoir s'im
d'imiter un exemple au
et d'organiser dans
le service des chiens a
qui seraient pour nos
de précieux auxiliaires
qu'exigerait leur entreti
gère; les chiens, en te
seraient placés dans l
qui s'occuperaient de l
et les nourriraient sur l'ordinai
serne. On a calculé qu'un chien
un an, à peine dix francs.

Si la guerre est une nécessi
ne pouvons éluder, du moins de
rendre de moins en moins inhu
ganisation internationale de la C
qui a rendu les blessés sacrés
rants, a marqué un grand prog
aujourd'hui de savoir si nous
employer tous les moyens qu
nous pour disputer à la mort
blessés et rendre presque in
drame atroce, celui d'un soldat
vement battu et qui, atteint d'un
nise sans secours sur le champ



PARIS — IMPRIMERIE LAHURE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN GRAND BIENFAITEUR. — SAINT VINCENT DE PAUL PRENANT LES FERS D'UN GALÉRIEN, AU BAGNE DE MARSEILLE. — D'APRÈS LE TABLEAU DE BONNAT.

Quel admirable exemple de bonté et de dévouement nous donne la vie de saint Vincent de Paul! Charitable envers les malheureux, il l'est aussi envers les coupables, envers ceux dont personne en son temps ne songeait à s'occuper. Les bagnes étaient au XVIIe siècle de véritables enfers. C'est saint Vincent qui, le premier, s'émut de l'effroyable condition des galériens. Un jour qu'il visitait le bagne de Marseille, on raconte qu'il prit pendant quelque temps la place d'un jeune forçat pour lui permettre d'aller embrasser sa femme et ses enfants. (Cliché Braun, Clément et Cie.)



CHEZ LES SŒURS DE SAINT VINCENT DE PAUL, TABLEAU DE LAURENT-DESROUSSEAUX.

C'est saint Vincent de Paul qui institua la congrégation des Sœurs de Charité, ces « Anges de l'aumône » comme on les a appelées. Elles sont restées ce qu'elles étaient au temps de leur fondateur, la providence des malades, des pauvres et des enfants.

LE PÈRE DE LA CHARITÉ

Saint Vincent de Paul et les Misères de son Temps

Comme d'autres ont le génie de la science ou des arts, celui de la politique ou de la guerre, il est des hommes qui ont le génie de la Bonté. Par leur féconde impulsion, ils font accomplir à l'humanité le plus important de tous les progrès, celui qui consiste à accroître la valeur morale et à diminuer le mal physique. Aussi, quels que soient les services immédiats rendus par un saint Vincent de Paul à ses contemporains, si admirable que paraisse la figure de cet homme du peuple penché sur les abîmes de la souffrance, c'est à distance que nous comprenons l'étendue de la gratitude qui lui est due; et nous nous en rendons chaque jour mieux compte à mesure que nous voyons lever les semences qu'il a répandues et qui ont transformé l'âme moderne. Aucun exemple ne prouve avec plus d'éclat que toute initiative individuelle de bonté porte en elle une merveilleuse puissance de contagion.

○ ○ ○

LA misère, hélas! est de toutes les saisons. Mais, à l'époque de l'année où nous sommes, dans la tristesse des jours sans soleil et le long deuil des nuits glacées, quand la nature se dépouille, que le ciel se rétrécit et, en quelque sorte, se ferme, il semble que son spectre aussi se lève plus sinistre et plus menaçant. Et, tandis qu'au dehors, la pluie, le vent, la neige, tous les éléments hostiles se déchaînent et font rage, le cœur, soudain, s'attendrit de cette « pitié pour des maux inconnus » dont parle le poète : avec le poète encore on se prend à murmurer :

Voici venir l'hiver, tueur des pauvres gens!...

et l'on écoute en soi l'écho de la souffrance d'autrui.

Ce sentiment de large et pieuse solidarité qui nous fait communier en pensée avec la détresse des misérables fait partie de notre conscience moderne. Il n'y a pas si longtemps encore, un tel sentiment pouvait bien être le privilège de quelques âmes d'élite, il n'était pas communément répandu dans la société. Il y a trois cents ans à peine, en France, certains spectacles n'éveillaient pas la pitié qu'ils ne manqueraient assurément pas d'inspirer aujourd'hui aux plus insensibles.

LE PROTECTEUR DES HUMBLES.
SAINT VINCENT DE PAUL, D'APRÈS LE PORTRAIT DE S. F. TURONEN.
Protecteur des pauvres, dont il se fit le porte-parole, saint Vincent de Paul était lui-même né parmi les humbles. Il a les traits rudes, les manières inélégantes de l'homme du peuple. Que de persuasion et de persévérance il lui fallut pour transformer la société de son époque!

TOUS LES FLÉAUX RÉUNIS POUR DÉSOLER LA FRANCE.

Longtemps, nous n'avons aperçu du XVIIe siècle que ses gloires éclatantes. Il nous a, pour ainsi dire, ébloui les yeux des splendeurs du soleil qu'il avait pris pour emblème. Mais, à pénétrer plus avant, on a pu voir l'envers de l'astre, découvrir bien des tristesses insoupçonnées. Il serait absurde de lui en faire un crime, et ce serait une grave erreur historique que de juger les choses d'alors avec nos idées d'aujourd'hui. Autres les temps, autres les âmes. Il n'en reste pas moins qu'à notre admiration pour le XVIIe siècle se mêle la pitié pour les maux qu'un extraordinaire concours de fléaux y a multipliés. A côté de ses grandeurs, qui sont celles de notre pays et dont nous sommes fiers, il eut de rudes servitudes et de sombres misères. En retracer le tableau, c'est présenter comme un raccourci de toutes les variétés du martyrologe humain. On croit parcourir les cercles les plus douloureux de *l'Enfer* de Dante. Le siècle précédent avait laissé après lui un pesant et sombre héritage. Partout des ruines fumantes, des mares de sang croupi, une tragique atmosphère de cauchemar. Callot, dans ses effrayantes visions des *Supplices*, de *la Guerre*, des *Bohémiens*, n'a été que le fidèle interprète d'une atroce réalité. Ces spectres et ces larves sont des figures authentiques : il les a eus pour contemporains. Cette horreur, cette épouvante, la France de son époque ne les a que trop véridiquement connues.

Elle essayait péniblement de s'en remettre, lorsque de nouvelles fatalités s'abattirent sur elle. Au lendemain de la guerre intestine, c'est l'invasion étrangère. Il n'y a même pas l'intervalle d'une nuit de repos entre le crépuscule ensanglanté du siècle qui vient de finir et l'aube orageuse du siècle qui se lève. Le dernier partisan, ligueur ou parpaillot, n'a pas plus tôt quitté son harnois, que voici s'avancer le reître impérial. Il passe, réquisitionnant les chevaux et les bœufs, s'installant en maître dans les foyers reconstruits de la veille, terrorisant les laboureurs, brûlant les villages. Derrière lui, la terre, qui se repeuplait, retourne au désert, la vie, qui s'apprêtait à renaître, retombe à l'anéantissement. La seule province de Lorraine, en 1635, dut nourrir six armées, soit environ 400000 hommes, et, naturellement, se les nourrit qu'en mourant elle-même de faim.

LA MISÈRE EN FRANCE SOUS LOUIS XIII. — UN VILLAGE MIS À SAC, D'APRÈS UNE GRAVURE DE CALLOT.

Tragique époque que celle où saint Vincent entreprit son œuvre de charité! Les campagnes étaient en proie à toutes les misères, à tous les fléaux. Aux souffrances causées par la guerre et la famine s'ajoutaient encore les terribles ravages exercés par les reîtres qui terrorisaient les paysans, dévastaient tout sur leur passage.

La famine était une conséquence obligée des stationnements de troupes. Les ravages qu'elle exerça en ces temps maudits furent tels que l'imagination se refuse presque à les concevoir. Dans la Marche, on vit des paysans paître l'herbe, comme des animaux. Pour se procurer du pain, il fallait avoir de quoi le payer 1 franc la livre. Alors, on en inventa d'une espèce indicible, dans la fabrication duquel il entrait de la fougère, du chiendent et jusqu'à des coques de noix broyées. Sur les côtes de Bretagne, on l'assaisonnait avec de la cendre de goémon. L'estomac, un instant trompé, consentait à un court répit. Puis l'affreuse torture reprenait, inexorable. Des ombres hagardes rampaient, cherchant à fuir la mort qu'elles portaient en elles. Dans les rues, le long des routes, ce n'étaient que gens qui râlaient. Il y eut des agonies monstrueuses. Des mères, affolées, étouffèrent leurs nourrissons contre leur sein tari, pour n'avoir plus l'âme déchirée par leur plainte. On en cite une qui, désespérée par les cris de sa fille, lui trancha la tête d'un coup de cognée, puis alla se pendre. Michelet a raison de dire que « l'histoire humaine semble finie, quand on entre dans cette période ». Ou plutôt, c'est le retour à la sauvagerie primitive, aux âges farouches, antérieurs à toute histoire, à toute civilisation, qui furent témoins des obscures terreurs de l'homme devant l'omnipotence de la bête. L'ère des grands carnassiers était, en effet, revenue. Attirés par l'odeur des cadavres, loups des Ardennes et du Morvan purent [illegible] ramenés au temps des libres curées [illegible] trouvaient les voies ouvertes et le festin servi. Peu à peu ils dédaignèrent, ripaille faite, de regagner leurs bois, occupèrent à demeure les maisons vides qui leur offraient des repaires perfectionnés. Puis, rassasiés de chair morte, ils s'enhardirent à goûter du vivant. Les femmes, les enfants, leur furent un régal de choix.

Des régions entières se transformèrent de la sorte en d'immenses charniers. Et, de toute cette pourriture humaine d'autres germes de mort naquirent. Les fléaux voyagent de compagnie. La famine a la peste pour sœur. On ne tarda pas à la voir paraître, l'invisible semeuse d'épouvante dont La Fontaine, quarante années plus tard, osait encore à peine prononcer le nom et qui a laissé, dans la poésie populaire bretonne, des souvenirs du genre de celui-ci : « Il y avait neuf enfants dans une même maison, un même tombereau les porta en terre. Et leur pauvre mère les traînait. Le père suivait en sifflant.... Il était fou. Et elle criait, elle hurlait, elle appelait Dieu. Elle était bouleversée, corps et âme. — Enterrez mes neuf fils, et je vous promets un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs!... » Hélas! qu'il en dut monter vers le ciel, de ces longs appels de détresse, de ces supplications éperdues!

CE GRAND BIENFAITEUR DES HUMBLES ÉTAIT UN HOMME DU PEUPLE.

Un homme les entendit. Ce fut Vincent de Paul.

Il était né là-bas, près de Dax, de parents pauvres, dans un pays pauvre. Les vastes solitudes plates, marécageuses et



LE PÈRE DES ENFANTS TROUVÉS.
SAINT VINCENT DE PAUL RECUEILLANT LES ENFANTS ABANDONNÉS.

Avant saint Vincent, combien de pauvres petits êtres, abandonnés dans la rue, périssaient de froid et de faim, auprès d'une borne! C'est l'une des plus admirables fondations de ce grand bienfaiteur que celle des « Enfants Trouvés ». Jour et nuit, en toute saison, il battait le pavé, recueillant les innocentes créatures jetées à la voirie, et la postérité le verra toujours le corps incliné, le sourire aux lèvres, abritant un nouveau-né dans les plis de son grossier manteau. (D'après une estampe de la collection Hartmann.)

tristes des Landes avaient été son premier horizon. Les forêts de pins, qui depuis ont assaini cette terre, n'y balançaient point alors au vent du « Golfe » le bienfaisant murmure de leurs panaches embaumés. Le fantôme de la fièvre traînait sur les eaux stagnantes ses voiles de vapeurs. Nulle ressource : pas d'agriculture, pas de commerce. Pour toute industrie, le pâturage. Comme les autres enfants landais, Vincent commença par garder les moutons. Perché sur les hautes échasses, il apprit là, au milieu de ses ouailles, son futur métier de pasteur d'âmes. Mais surtout il vit de près les humbles, puisqu'il fut l'un d'eux, et il connut leurs souffrances pour les avoir senties. La misère n'endurcit que les cœurs étroits : les autres, elle les élargit, elle les dilate, en fait de grands réservoirs d'amour et d'universelle pitié. Vincent aima d'instinct ses semblables. La charité fut chez lui un don de nature et comme une irrésistible vocation. Pour s'y abandonner plus complètement, plus efficacement aussi, il embrassa le sacerdoce. Prêtre, il libérait sa personne, acquérait le droit absolu d'appartenir désormais à tous, selon son vœu. Il étudia donc, reçut les ordres, et, dans un temps où beaucoup ne montaient les marches de l'autel que pour s'élever plus vite aux honneurs, se fit remarquer à la fois par la solidité de sa science et l'ingénuité de son désintéressement.

Cela même lui créa une originalité parmi le clergé de son époque. Précisément parce qu'il n'avait aucune ambition, — hormis celle de se dévouer, — les distinctions les plus flatteuses vinrent à lui. Le vice-légat d'Avignon l'emmène à Rome, le pape l'accueille, le cardinal d'Ossat, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, l'apprécie au point de lui confier une mission secrète pour le roi. Le voici au Louvre. Il n'y est pas plus tôt entré qu'on y respire comme un air nouveau, tant est fort et pénétrant le parfum de vertu que cette robuste conscience de prêtre exhale partout autour de soi. La reine en est la première touchée. Elle le prend pour son aumônier ordinaire. Dans la carrière d'un autre, ce serait une belle étape. Lui n'en est pas plus fier. Au contraire. Dans la

société des courtisans, il se sent un dépaysé. La nostalgie des humbles le tourmente. Car il n'a rien d'un prélat de cour. Il a conservé sa rusticité foncière, il est resté un homme du peuple, avec des manières inélégantes, une figure fruste et mal équarrie. Les portraits que nous avons de lui sont, à cet égard, singulièrement significatifs. Le visage est vulgaire, de lignes rudes, le nez long et gros, la bouche trop grande, les lèvres charnues. Placez cette tête sans grâce sur un corps massif, oubliez un instant l'éclair du regard, et jugez de l'ensemble!... Que venait faire ce « paysan du Danube » au sein d'une aristocratie sceptique, méprisante et dissolue? Eh bien! mais la troubler dans ses plaisirs, tout simplement, lui ouvrir bon gré mal gré les yeux et les oreilles, la forcer à regarder, à écouter, au-dessous d'elle, la « pitié qui était au royaume de France » et les cris, les sanglots, les appels désespérés qui retentissaient de toutes parts!

Un Vincent de Paul n'accepte, en effet, la faveur des grands que pour être plus en situation de servir les intérêts des petits. L'œuvre est dure, lente, pleine de déboires, capable de rebuter une volonté moins robuste que n'est la sienne. Mais ce « bonhomme », comme on dit de lui par dérision, a le tempérament de ses origines populaires. Ses ancêtres, gens de la glèbe, lui ont légué leur endurance, leur ténacité. Jamais de défaillances ni de vaines blessures d'amour-propre. Il veut ce qu'il veut et il va droit son sillon, sûr que la semence qu'il jette, la divine semence de charité, lèvera derrière lui. Et elle lève? Parfaitement. Les âmes s'émeuvent, les cœurs tressaillent, et l'apôtre fait des miracles. Si son physique est ingrat, ses traits grossiers, on ne s'en souvient plus ; la flamme de bonté qui rayonne de ses yeux a transfiguré son visage. Si sa parole est familière et sans art, on ne s'en aperçoit même pas : on retient seulement ce qu'elle dit, l'onction tout évangélique qu'elle respire, la chaleur soudaine qu'elle vous communique et dont on demeure à jamais pénétré.

Ainsi, dans les consciences jusqu'alors rétives, s'opéra une véritable révolution morale. Les plus hauts personnages subirent l'ascendant de ce prêcheur candide dont l'obstination égalait la douceur. Vincent de Paul vit se grouper autour de lui toute une phalange de zélateurs et de zélatrices, prêts à l'aider de leur nom, de leur crédit, de leur bourse. Il convient de citer, en premier lieu,



L'APÔTRE DE LA CHARITÉ. — SAINT VINCENT PRÊCHANT À LA COUR.

C'est une véritable révolution morale que saint Vincent opéra dans la société de son temps. A force de bonté et de persévérance, il parvint à toucher les plus indifférents, à grouper autour de lui nombre de grandesdames qui devinrent ses plus dévouées auxiliaires et s'associèrent à ses œuvres de charité.

les Gondi, chez lesquels il remplit quelque temps les fonctions de précepteur. Mais sa prosélyte la plus fervente et la plus directement animée de son esprit, sa sœur d'élection, en quelque sorte, ce fut Mme Legras, née de Marillac. Il eut à la modérer parfois : à la stimuler, jamais. Tout ce que le cœur



Saint Vincent de Paul, providence des enfants abandonnés. -- Statue de Cabuchet.

d'une noble femme peut contenir de dévouement, elle le mit à son service, c'est-à-dire au service de la cause qu'ils avaient l'un et l'autre embrassée. Leurs deux mémoires ne veulent pas plus être séparées que ne le furent leurs efforts.

TOUTE SA VIE FUT DIRIGÉE PAR UNE SEULE PENSÉE.

On a écrit de saint Vincent de Paul qu'il eut « le génie de la charité ». L'expression est heureuse et elle est exacte. Elle caractérise à merveille sa prodigieuse faculté créatrice ; car nul assurément ne fut plus créateur que cet homme, qui, par la seule puissance de sa volonté, entreprit d'organiser dans le monde une ligue de la bonté et, en face des puissances déchaînées du mal, partout maîtresses, fit surgir du néant l'armée du bien. Tout était à faire et sur tous les points à la fois. Vincent de Paul ne s'[illegible] rêta pas à se demander par où il commen[illegible] rait. Fi des beaux plans de campagne et [illegible] subtiles stratégies ! « Monsieur Vincent accepte la bataille au fur et à mesure [illegible] l'ennemi la lui présente. Et, comme les ch[illegible] audacieux qui se livrent tout entiers à l[illegible] étoile, — la sienne est la même qui b[illegible] jadis sur l'étable de Bethléem, — il ne [illegible] préoccupe que de faire tête aux nécessi[illegible] les plus pressantes, peu embarrassé, d'aille[illegible] de mener de front plusieurs actions. L'ess[illegible] tiel est de frapper vite et juste. Et il se m[illegible] tiplie. C'est à croire qu'il a le don d'ubiqu[illegible] Dans les postes les plus divers, en tous li[illegible] comme dans tous les rôles, il n'a jam[illegible] qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'un b[illegible] soulager l'immense infortune des humbl[illegible] arracher les âmes au désespoir, en dispu[illegible] les corps aux affres conjurées de la mal[illegible] et de la faim.

Aumônier de la reine Marguerite [illegible] Valois, plus tard membre du consei[illegible] conscience ecclésiastique auprès de la [illegible] gente Anne d'Autriche, il se fait, dans [illegible] cour exclusivement occupée de plaisi[illegible] porte-parole de ceux qui souffrent. Curé [illegible] campagne, soit à Clichy-la-Garenne, [illegible] Châtillon-les-Dombes, il convertit les ri[illegible] à la pitié et ranime la foi des pauvres [illegible] presbytère est la maison de tous, hom[illegible] sienne : c'est un asile public, un hôpita[illegible] école ; pas une détresse physique ou mora[illegible] n'y trouve accueil, soulagement et confort [illegible] cependant, est par les routes, quêtant [illegible] main pour donner de l'autre. Non cont[illegible] secourir la misère qui s'étale, il va au-d[illegible] de celle qui se cache. Lorsqu'il mon[illegible] chaire, c'est pour signaler à ses ouaill[illegible] âtres sans feu, les huches sans pain, les [illegible] lades qui se meurent faute de remède[illegible] malheureux qui se morfondent faute [illegible] abri. Ses prônes du dimanche, comm[illegible] entretiens de tous les jours, ne sont [illegible] constants appels à la charité.

Suivez-le maintenant chez les Go[illegible] y est en qualité de précepteur. Mais [illegible] ceptorat d'un Vincent de Paul, c'est to[illegible] de l'apostolat. Et vous devinez lequel. [illegible] a qu'une science qui vaille : faire le bie[illegible] la condition de le bien faire. On ne s'imag[illegible] pas un tel maître enseignant autre chose ses élèves. Que dis-je, à ses élèves ? Ils sont déjà plus seuls à l'écouter. Les paren[illegible] eux-mêmes ouvrent l'oreille aux leçons de surprenant éducateur, et tout de suite sont gagnés, conquis. Toute la famille s'e[illegible] rôle sous la bannière de monsieur Vincen[illegible] Elle met à sa disposition sa fortune, qui e[illegible] considérable, ses relations, qui sont



UNE GALÈRE ROYALE AU XVII[e] SIÈCLE. — SAINT VINCENT AU MILIEU DES FORÇATS.

eau d'épouvante et d'horreur que la vie des forçats, à bord des galères! Attelés cinq par cinq on, ces malheureux devaient ramer pendant des heures, sous les coups de fouet et les injures. 'incent sut intéresser à leur sort Louis XIII, qui le nomma « aumônier général des galères ». lui, ces misérables, abreuvés de tourments et de haine, connurent l'accent consolateur d'une voix la tendresse compatissante d'un regard ami.

puissantes. Vincent peut marcher: le est mûre. Avec quelle ardeur in- le il va la mener, les résultats sont là pour le dire. Il connaîtra toutes les difficultés, toutes les angoisses, mais pas une défaillance, et l'ouvrier de ce labeur colossal

ne se reposera que dans la tombe, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

GÉNIE ORGANISATEUR, IL CRÉE LES CADRES DE L'ARMÉE DE LA CHARITÉ.

Par ses soins, des *missions* s'organisent qui, répandues à travers la France, vont porter jusque dans les cantons les plus reculés la parole qui réconforte et, surtout, le pain qui nourrit. Elles passent même la frontière, rayonnent sur l'Europe, plus loin encore, par delà les montagnes, par delà les mers. Aucune barrière ne les arrête, ni non plus aucun danger. Imitateurs fidèles de celui qui les envoie, les prêtres chargés de ces missions luttent d'un courage intrépide contre les violences et les barbaries des gens de guerre, contre les ravages des épidémies, contre toutes les espèces de fléaux. Beaucoup succombent à la peine. A Étampes, un lendemain de combat, sous la Fronde, il y a 1600 cadavres à enterrer. Cinq missionnaires tombent coup sur coup vaincus par cette lugubre tâche. Ailleurs, c'est la peste qui les décime. Mais Vincent crie : « Serrez les rangs! » Et les rangs se serrent. Le collège des Bons-Enfants, fondé à cette intention, fournit sans cesse de nouveaux contingents. A mesure que les vides se produisent, l'énergique volonté du père de l'œuvre engendre des dévouements pour les combler.



UNE SŒUR DE CHARITÉ AU TEMPS DE SAINT VINCENT.

Le père de la charité n'eut pas de collaboratrices plus infatigables que ses « sœurs grises », comme il les appelait. Elles parcouraient les campagnes, se prodiguaient pour aller porter aux malades pauvres des soins et des vivres.

Et ce ne sont pas les hommes seulement qu'il mobilise, mais c'est parmi les femmes qu'il va chercher ses meilleures et plus utiles auxiliaires. Dès 1617, il avait fondé, dans sa paroisse de Châtillon, la confrérie des Servantes et Gardes des pauvres. En 1634, avec le concours de Mme Legras, il institue la congrégation des Sœurs de charité, dont on a si bien dit qu'elle fut sa « merveille ». Par ces filles de son âme, pieuses dépositaires de sa tradition, il s'est comme perpétué vivant au milieu de nous. Ses autres fondations ont pu perdre leur caractère primitif au cours des âges : celle-là est demeurée telle identiquement qu'au jour trois fois séculaire où il la conçut. S'il revenait en ce monde, il croirait, dans la première « Petite Sœur » qu'il lui arriverait de rencontrer sur son chemin, reconnaître une de ses novices d'antan. C'est toujours la même robe de bure grise, la même cornette blanche aux ailes rabattues, et la même ferveur de renoncement jointe à la même sérénité.... Il n'eut pas, de son vivant, de collaboratrices plus infatigables. Elles furent les anges de l'aumône. On a calculé qu'en douze annnées, à Paris, elles ne distribuèrent pas moins de cinq millions de francs. Dans le seul quartier de Saint-Paul, quatre d'entre elles, nous apprend leur directeur, suffisaient à faire et à verser cinq mille soupes par jour, tout en soignant les soixante-dix ou quatre-vingts malades qu'elles avaient sur les bras.

Elles parcourent les campagnes, elles peuplent les hôpitaux. Dans celui du nom de Jésus que Vincent de Paul a ouvert pour recevoir les vieillards infirmes, elles prodiguent leurs soins à plus de quatre cents incurables dont beaucoup sont dévorés par la lèpre. Il en est de même à Saint-Lazare, destiné d'abord à ne recevoir que des ecclésiastiques, mais qui ne tarde pas à devenir le refuge de toutes les détresses, sans que Vincent ait le courage de protester contre cet envahissement. On évalue à vingt-cinq mille environ le nombre des personnes qu'il y hébergea. Souvent la place manque : Vincent alors quitte la sienne, cède sa chambre et son lit. Il est, du reste, constamment dehors, en quête de quelque infortune à soulager. Les rues ne connaissent que lui : à toute heure de jour et de nuit, il bat le pavé. Ce n'est que dans les derniers temps de sa vie que, brisé par l'âge, il consent à se servir d'un carrosse, présent de la duchesse d'Aiguillon !

« carrosse de M. Vincent » fut célèbre. Il en avait fait, comme on a dit, une voiture publique, l'omnibus de la charité. Il n'y apparaissait jamais que flanqué de quelque pauvre ramassé en chemin. C'était la Providence ambulante. Tous ceux qui ne savaient où aller allaient à lui. Il recueillait même les fous. Ces malheureux vaguaient, livrés à la risée des passants, parfois à leurs insultes. Grâce à son initiative, un des plus tristes spectacles de la rue fut en partie supprimé.

Il y en avait un autre, hélas! le plus honteux de tous. Trop souvent, à la brune, le promeneur attardé, en longeant le seuil de quelque entrée profonde ou le porche de quelque église, percevait dans l'ombre une lamentation vague, un frêle vagissement humain.

« Encore un nouveau-né à la voirie! » songeait-il, sans plus s'étonner.

Et, paisiblement, il continuait sa route. C'était chose si coutumière, que ces misérables petits paquets de chair mal emmaillotée jetés ainsi, pour mourir, au coin des bornes! Il n'était pas rare que les chiens errants en fissent leur pâture. Et ceux qui périssaient de la sorte, ou qui succombaient au froid des nuits, n'étaient peut-être pas les plus à plaindre. Du moins échappaient-ils à l'alternative autrement cruelle de tomber aux mains des mendiants de profession, des exploiteurs d'enfants.

Un soir que Vincent de Paul accomplissait en compagnie de Mme Legras une de ses habituelles tournées d'aumônes, il survint juste à point pour arrêter un de ces ignobles bourreaux en train de pétrir et de déformer les membres d'une pauvre créature de quelques mois. Inutile d'ajouter, je pense, que la victime fut sauvée. Et combien d'autres le furent après elle! Dès le lendemain de cette scène, les « Enfants-Trouvés » comptaient autant de mères qu'il y avait en France de « sœurs grises », et la physionomie du saint s'enrichissait, pour la postérité, d'un trait inoubliable....



Saint Vincent de Paul au chevet de Louis XIII mourant (1643).

Celui qu'on appelait « Monsieur Vincent » se fit aimer de tous, grands de la terre dont il sut toucher le cœur, humbles dont il fut la Providence. Le roi Louis XIII voulut être assisté par lui à ses derniers moments.

Le peuple se le représentera toujours en calotte, incliné, le sourire aux lèvres, vers un

innocent qui dort à ses pieds, tandis qu'il en abrite un second, sur sa poitrine, dans un pli de son grossier manteau. La bonté robuste penchée sur la faiblesse, c'est le plus touchant et c'est le plus noble des tableaux.

CHEZ LES SERVANTES DES PAUVRES : UNE CRÈCHE DANS LE QUARTIER DU GROS-CAILLOU, À PARIS, D'APRÈS UN DESSIN DE MYRBACH.

Par les sœurs de charité, pieuses dépositaires de sa tradition, saint Vincent de Paul s'est perpétué au milieu de nous. Elles donnent une continuelle leçon de bonté et d'abnégation. Quand on visite une crèche, dans un quartier populeux, on est ému de voir leur sollicitude pour les petits et pour les pauvres.

UNE VISION D'ENFER. — LES BAGNES AU XVIIe SIÈCLE.

Eh bien ! il y a dans la figure de cet homme quelque chose de plus admiral core et qui nous la rend doublement

Et c'est qu content d'al bras tendu devant de heureux, il r craint de s cher d'un miséricor sur la s géhenne de pables. O conte qu'un à Marseille tant une ga aperçut un qui pleura terrogé s cause de s mes, le con répondit q se consola de n'avoir p brasser un nière fois s me et ses e faute de que qui consent porter caut sa place son absence

« N'es que cela ? Vincent de en se to vers le chiourme. m'enchaîne J'ai le poign lide et je s loisir.... »

L'ane dit-on, est cryphe. Ma thentique o elle reste d'une vérit bolique. S cent de Pa pas pris en la rame d çats, il est du moins descendu dar enfer et, le premier, y a fait luire l rayon de la pitié.

On envoyait aux galères, pêle-m assassins et les mendiants, les vol grand'route et les simples vagabon moment venu d'expédier vers les port côte ce morne bétail, les chemins de

assistaient au passage de la « chaîne ». Elle comprenait parfois jusqu'à 800 condamnés. Ils marchaient, accouplés par le cou, comme des bœufs, traînant, chacun, un poids de ferraille d'environ 150 livres. Les archers qui les menaient leur labouraient les reins à coups de crosse de mousqueton. A toutes les étapes on semait des cadavres. On jetait une pelletée de terre sur ces morts anonymes, et l'on repartait. Ce calvaire durait des semaines. Au bout, on trouvait le quai, la mer et la galère à l'ancre. Elle était majestueuse et superbe à voir, cette galère, avec ses mâts, ses pavillons, ses banderoles, sa chambre de poupe en forme de berceau, ses éventails de rames éployés comme des ailes et la haute figure sculptée qui resplendissait à l'avant de sa proue. Mais, au dedans, quelles scènes d'épouvante et d'horreur! Quelles visions vraiment infernales!

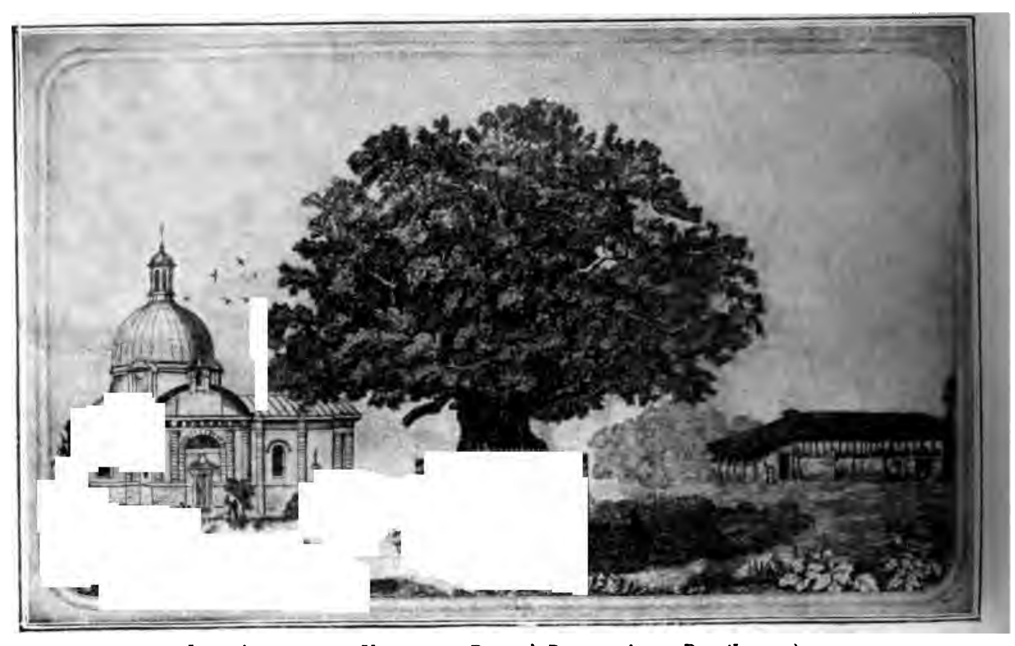
Des deux côtés d'une longue travée centrale, sur des bancs transversaux, des rameurs sont attelés cinq par cinq, les pieds appuyés à une barre de bois, les poings comme incrustés dans le lourd manche de l'aviron. Ils ont, quelque temps qu'il fasse, la tête rase et le dos nu. Soudain, le capitaine crie : « Avant! » C'est le commandement de la « vogue ». A l'instant même, les bras se raidissent, les épaules se gonflent et se tendent. Il s'agit de manœuvrer avec une régularité, une précision de machines. A la moindre faute, le comite qui se tient près de chaque rang, debout sur la travée, brandit son fouet à nœuds. Pour peu que la terrible garcette s'abatte, les torses s'ensanglantent. Les coups pleuvent avec les injures. Le galérien vit et meurt attaché à sa rame. Mort, il arrive qu'on l'y oublie ou qu'on ne prenne le temps de le lancer par-dessus bord que lorsqu'il commence à *sentir*. Pour nourriture, du pain sec, pour boisson, de l'eau, et, tous les deux jours, une soupe de fèves cuites à l'huile. Imagine-t-on barbarie plus barbare? Mais alors il ne venait à l'idée de personne de s'indigner.

Il est probable que le pieux Gondi lui-même, général des galères, crut, de la part de Vincent de Paul, à un simple mouvement de curiosité, le jour où celui-ci lui exprima le désir d'être admis à voir, derrière les murs de la Conciergerie, les prisonniers placés sous ses ordres. Ils étaient là quelque six cents infortunés attendant d'être évacués vers les ports. Hâves, sinistres, hébétés, ils ressemblaient plus à des fauves en cage qu'à des fils de chrétiens. La vermine pullulait sur leurs corps exténués de langueur et de souffrance. Leurs loques pourries découvraient leur nudité repoussante; et, rivés qu'ils étaient à leurs cachots, ils y croupissaient au milieu de leurs déjections. Survivait-il seulement un reste d'âme au fond de ces êtres déshumanisés?... Sur les instances de Vincent de Paul, on abandonna les caves infectes de la Conciergerie comme lieu de dépôt. Transférés dans une maison du faubourg Saint-Honoré, qu'il s'occupa lui-même de choisir et qu'il choisit très spacieuse, les forçats y



Saint Vincent de Paul, père des Enfants Trouvés.
(D'après une statue de Falguière.)

jouirent au moins de l'air et de la lumière. Ces parias du monde, abreuvés de tourments et de haines, connurent, grâce à lui, l'accent consolateur d'une voix chère et la tendresse compatissante d'un regard ami. L'intérêt qu'on sut qu'il leur témoignait éveilla des échos au dehors. Il n'y eut pas jusqu'à l'apathique Louis XIII qui ne s'en laissât toucher au point d'approuver l'initiative de M. Vincent et de le nommer « aumônier général de ses galères ». Ce fut peut-être le plus beau miracle du saint, comme c'est son acte de charité le plus sublime, d'avoir fait tomber la fraîcheur de



LE CHÊNE DE SAINT VINCENT DE PAUL, À POUY, PRÈS DE DAX (LANDES).

Sous cet arbre, trois fois séculaire, qui existe encore à Pouy, village où est né saint Vincent de Paul, le futur apôtre de la charité s'abrita souvent dans son enfance, quand il n'était encore qu'un petit gardien de troupeaux, aussi pauvre que les malheureux qu'il secourut plus tard.

cette goutte d'eau sur les lèvres brûlantes des damnés du bagne.

LA CONTAGION DE LA CHARITÉ.

De cette admirable destinée, un enseignement ressort, avec une évidence éclatante, c'est qu'en matière de charité le plus humble peut, sinon réaliser des prodiges, du moins exercer une action féconde, à la condition d'aimer et de vouloir. Combien de gens qui, devant l'infortune du prochain, ne savent que s'épandre en sentimentalités vaines et déplorer que la modicité de leurs ressources les prive de la soulager efficacement! Que ceux-là songent au petit paysan landais! Qui fut plus pauvre et, toutefois, secourut plus de dénuements? Partout la misère, à perte de vue. Pour le guider, pour l'encourager à ses débuts, personne. Tout est à faire, et il est seul. Ses moyens? Ni naissance, ni fortune. Rien qu'une foi profonde servie par une volonté de fer. Et, sans autres armes, il a eu raison de l'indifférence de son siècle, il a vaincu l'égoïsme du vieux monde, il a incliné les puissants vers les misérables, il a préparé l'avènement de la justice, par l'amour et par la pitié. Dans une époque de désolation et de détresse, il a créé de toutes pièces un ministère de la charité publique. Tout en ne se souciant que de faire face au plus pressé, il a fourni un labeur durable. Presque toutes ses fondations, presque tous ses établissements, formés en vue des besoins et des nécessités du moment, sont devenus des institutions permanentes. Mais ce qu'il nous a légué de plus précieux encore, c'est son exemple même, qui demeure au milieu de nous comme un généreux ferment.

Les idées qu'il a répandues font aujourd'hui partie de notre conscience. Les sentiments qu'il a développés ont adouci, attendri les âmes modernes et nous ont enseigné à compatir à toutes les formes de la souffrance. Telle est la contagion de la bonté. D'un individu elle fait son chemin à travers la société et à travers les siècles. Et voilà bien ce qui conservera toujours à la figure d'un Vincent de Paul sa séduction puissante et salutaire. Aucune histoire mieux que la sienne ne nous fait comprendre à quel point toute belle et bonne action possède en elle-même une vertu de propagande infinie.



Ce que deviennent les enfants assistés. — Une colonie de petits bûcherons dans les forêts du Morvan.

Les petits déshérités, orphelins ou abandonnés par leurs parents, que recueille l'Assistance publique, ne sont gardés à l'hospice des Enfants Assistés que le temps strictement nécessaire pour les pourvoir d'une nourrice avec laquelle ils partent à la campagne, loin de l'air malsain des villes. Là, au milieu de braves bûcherons ou de cultivateurs, qui sont pour eux une famille adoptive, ils grandiront, se fortifieront, et beaucoup d'entre eux deviendront de solides campagnards ou des ouvriers robustes.

COMMENT ON SAUVE LES ENFANTS DÉBILES

DE LA COUVEUSE À L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE

Protéger contre la maladie et la mort le berceau de ses enfants, c'est pour tout pays le plus impérieux des devoirs comme le plus pressant des intérêts. Comment donc doit-on s'y prendre pour forcer à vivre ceux qui naissent débiles? Comment préserver ceux qui, étant bien constitués, sont pourtant menacés de mourir faute de soins intelligents? L'intérêt à la fois humanitaire et patriotique de ces questions, est si évident qu'on suivra avec émotion les efforts merveilleux faits chaque année pour venir au secours de milliers et de milliers d'existences enfantines dont le salut est entre nos mains.

○ ○ ○

Un pays a besoin de tous ses enfants. Cette vérité prend chez nous un sens d'autant plus aigu que, de tous les pays d'Europe, la France est le seul dont la population reste presque stationnaire. Tandis qu'en Angleterre la population augmente annuellement de 13 pour 1000 habitants, en Allemagne de 10, en Italie de 7, en France l'augmentation n'est que du chiffre minime de 2,89. Alors que, pendant les trente dernières années, tous les autres pays ont progressé, nous en sommes aujourd'hui au même point qu'en 1869. A cette date, en effet, la France comptait 38 millions d'habitants: elle a vu, après l'Année Terrible, ce nombre descendre à 36 millions, mais il s'est relevé depuis, et au dernier recensement de 1896, elle a retrouvé ses 38 millions. Mais, pendant que nous gagnions péniblement 2 millions d'habitants, l'Allemagne pendant la même période en gagnait 10 millions et l'Italie 5 millions. Les conséquences d'un pareil état de choses sont des plus alarmantes, et il est impossible d'envisager sans frémir la situation qui peut en résulter quelque jour pour notre pays.



... Roux contre la ... de la vaccination et de la rev... contre la variole, la désinfection et l'... en cas de maladie contagieuse, o... d'immenses services et sauvé bien ... tences. La science a largement co... diminuer la mortalité infantile. E... ce qu'elle a pu, et elle tentera enco... tage à mesure qu'elle s'enrichira de ... acquisitions. Mais cela ne suffit pa... à nous de faire le reste.

Voici des enfants bien co... comme on dit, ils ne demandent q...



COMMENT ON SAUVE DES MILLIERS D'EXISTENCES. — LA SALLE DES COUVEUSES LION DANS L'ÉTABLISSEMENT DU BOULEVARD POISSONNIÈRE, À PARIS.

Il y a vingt-cinq ans encore, ces enfants débiles, nés avant la date prévue par la nature, étaient irrémédiablement perdus. En dépit de tous les soins, ils étaient sans cesse menacés d'un refroidissement mortel. Aujourd'hui, grâce aux couveuses, sortes d'armoires fermées par un châssis vitré, où les nouveau-nés ont une chaleur toujours égale, on parvient à sauver un grand nombre de ces fragiles existences.

Encore faut-il leur donner la nourriture et les soins dont ils ont besoin.

On sait aujourd'hui que, sur le total des enfants qui meurent annuellement, près de la moitié succombent faute de soins, faute d'une bonne alimentation. On a calculé que, si tous les nourrissons étaient nourris d'une façon rationnelle et pouvaient avoir, non pas une nourrice, mais simplement du lait stérilisé, on sauverait ainsi, tous les ans, au moins 50 000 bébés.

IL FAUT RENSEIGNER LES MÈRES ET DIRIGER LEURS SOINS.

Des mères qui aiment leurs enfants, qui donneraient tout au monde pour les arracher à la mort, les laissent périr. Pourquoi? Parce qu'elles ne savent pas les soigner. Parce que l'instinct maternel, si admirable que soient ses inspirations, ne suffit pas dans tous les cas. Parce que soigner un enfant est un art, qui, ainsi que tout art, doit être appris.

C'est de cette idée que procède une création récente appelée à rendre les plus grands services, celle des *consultations de nourrissons*, créées il y a une dizaine d'années par le docteur Budin. Ces consultations sont une véritable école des mères et aussi une admirable organisation pour le sauvetage de l'enfance. Elles fonctionnent en vertu d'un principe fort simple : au lieu d'abandonner à elles-mêmes des mères désireuses de bien faire, mais pauvres et ignorantes, on s'applique à les surveiller, à les diriger, à les aider dans la tâche si difficile d'élever un enfant.

« Chaque semaine, écrit le docteur Budin, les femmes qui élèvent elles-mêmes leur enfant l'apportent à l'hôpital. Il est examiné et pesé, et sur un registre spécial on inscrit son poids et les renseignements qui le concernent. Si la mère est manifestement incapable de nourrir son enfant ou de lui assurer une nourriture suffisante, on lui donne du lait stérilisé. Ce lait est contenu dans de petites bouteilles, et dans chaque bouteille il n'y a que la quantité de lait nécessaire pour une tétée. La mère reçoit une fiche en carton sur laquelle sont inscrits la date de naissance de l'enfant, son poids de chaque semaine, la quantité de lait qui doit lui être donnée. Lorsque l'état de santé de l'enfant l'exige, il est ramené dans le cours de la semaine et traité en conséquence. »

Eh bien, sur 435 nourrissons qui ont



Une couveuse.

A travers les vitres de la couveuse, on aperçoit couché sur le dos le bébé, dont on peut surveiller le développement. Au bout de quelques jours, il tord déjà ses petits bras. Après un séjour de deux ou trois semaines dans la couveuse, il sera devenu un enfant viable et bien portant.

été présentés à la consultation du Dr Budin, 32 seulement sont morts. Chez ces nourrissons la mortalité était donc de 8 pour 100 à peine, tandis que partout ailleurs elle est, comme nous l'avons vu, de 30, 40 et même de 50 pour 100. Autrement dit, la consultation sauvait au bas mot 20 à 30 nourrissons sur 100 qui y venaient.

Mais il y a mieux. On se souvient qu'au cours de l'été 1898, les chaleurs ont été très fortes. Comme toujours, elles ont provoqué un peu partout, et à Paris comme ailleurs, de nombreux décès parmi les tout petits enfants. En deux semaines, du 14 au 27 août, 550 petits Parisiens sont morts de diarrhée. Or, pendant cet été si dangereux, la mortalité a été nulle à la consultation de nourrissons du Dr Budin!

Même résultat chez le Dr Dufour, de Fécamp, qui a organisé dans cette ville une consultation appelée *Œuvre de la goutte de lait*. Toujours pendant cet été de 1898, la mortalité par diarrhée chez les nourrissons a été de 76 pour 100 à Rouen, de 66 pour 100 à Bolbec, de 51 pour 100 au Havre. A la consultation des nourrissons de Fécamp, elle n'a été que de 3 pour 100 à peine. Et à la même époque 16 pour 100 des nourrissons de Fécamp, ne fréquentant pas la consultation du Dr Dufour, mouraient de diarrhée.

Nous n'avons donc pas exagéré en disant que 50 000 nourrissons pourraient être tous les ans sauvés d'une mort certaine s'ils étaient alimentés d'une façon convenable. Des consultations de nourrissons ont été créées à Paris dans des hôpitaux, dans les dispensaires, dans les crèches, et de différents côtés en France il s'en organise de semblables. Mais il faut que cette œuvre de sauvetage rayonne sur toute la France.

Comme le dit si bien M. Jonnart, pour créer une consultation de nourrissons, trois choses suffisent : une balance, un appareil à stériliser le lait et le dévouement d'un médecin. On ne fait jamais un vain appel au dévouement du corps médical, et les distributions gratuites de lait stérilisé ne constituent pas une dépense bien lourde. Le budget d'une consultation ne saurait jamais arrêter les bonnes volontés. Dans chaque commune, les personnes aisées qui voudraient bien s'intéresser à cette œuvre de vie décideraient bientôt la plupart des mères pauvres à fréquenter la consultation, à y chercher des conseils et une direction pour assurer à leur enfant le bénéfice d'une surveillance autorisée, attentive.

Cette œuvre est de celles auxquelles tout le monde devrait s'intéresser. Car de toutes les œuvres pour lesquelles on prodigue les soins et l'argent, celles dont il est naturel d'attendre le plus de résultats ce sont à coup sûr celles dans lesquelles on s'occupe du bien des enfants.

Il semble d'ailleurs que depuis quelques années la société commence à comprendre le devoir qui lui incombe. On a multiplié les crèches, les dispensaires, les pouponnières; on fait distribuer du lait stérilisé à des mères pauvres; on leur apprend la façon rationnelle d'élever et de nourrir un bébé. Des milliers d'existences ont certainement été sauvées par cette action à la fois humanitaire et patriotique.

JADIS LES ENFANTS DÉBILES ÉTAIENT IRRÉMÉDIABLEMENT PERDUS.

Il y a des cas cependant où les soi
plus attentifs, où les procédés rati
qui utilisent les plus récentes

de la science paraissent impuissants, où le sauvetage de l'enfance semble presque impossible. C'est ce qui arrive pour les enfants nés avant terme, qui n'ont, comme on dit, que le souffle, et qui sont une proie toute prête pour la mort.

Ces enfants-là sont débiles ou, pour employer le terme technique, atteints de faiblesse congénitale. Leurs organes sont encore inachevés et fonctionnent mal ou incomplètement. La peau, molle et délicate, laisse voir les vaisseaux qui la sillonnent. Les ongles, à peine développés, n'atteignent pas l'extrémité des doigts. Nulle salive n'humecte la bouche. Les cris, sans vigueur, sont monotones. On dirait un piaulement de jeune poussin. La respiration est faible, à peine sensible, et l'air ne pénètre presque pas dans les poumons. Les muscles se contractent faiblement et les mouvements sont sans force ni vigueur, si bien que ces enfants ne peuvent téter, avalent mal et difficilement le lait qu'on leur verse dans la bouche. Un enfant normal qui vient au monde doit peser entre 7 et 8 livres; un enfant débile ne pèse que la moitié. Chez un enfant normal, la température du corps est de 37 degrés; chez l'enfant débile, elle est de 34 et descend parfois à 32. Même la chaleur, sans laquelle aucune vie n'est possible, fait défaut à ces malheureux, dont l'existence est ainsi suspendue à un fil. Par quel miracle arriverons-nous à faire vivre cet enfant qui est déjà presque un cadavre?



Un groupe de bébés niçois.

De grosses figures fraîches et roses éclairées par le soleil vivifiant du Midi, voilà qui témoigne éloquemment de l'excellence de la méthode. La gaîté et l'exubérance de ces êtres ravis à la mort atteste que ces enfants respirent maintenant la force et la santé.

Il n'y a pas encore bien longtemps, ces enfants, même élevés dans les meilleures conditions d'hygiène et d'alimentation, mouraient en masse. Les statistiques nous apprennent qu'il y a vingt-cinq ans encore, sur 100 enfants débiles, 2 ou 3 au plus échappaient à la mort. Tous les autres succombaient.

On savait bien que le grand danger venait du défaut de chaleur naturelle, et que c'était contre le refroidissement qu'il fallait lutter. Ces enfants, on les enveloppait donc dans de la ouate; on plaçait dans leur berceau des boules d'eau chaude qu'on renouvelait fréquemment; on entretenait dans leur chambre une douce chaleur; on ne les chan-

geait que devant un bon feu, en évitant avec soin tout ce qui pouvait causer un refroidissement. Toutes ces précautions étaient vaines et l'enfant finissait presque toujours par mourir.

MAINTENANT ON LES SAUVE PAR UN CURIEUX PROCÉDÉ.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus réduits à assister en témoins impuissants à ces douloureux échecs de la tendresse la plus attentive. On a trouvé le moyen de faire vivre ces enfants : c'est de les *couver*, tout de même qu'on couve artificiellement des œufs. Et c'est ainsi que pour le plus grand bien de ces nouveau-nés nous avons remplacé la ouate, les boules d'eau chaude, la chambre calfeutrée et le feu bienfaisant, par la *couveuse*, dans laquelle l'enfant va vivre pendant quinze ou vingt jours.

C'est, dit-on, d'Alexandrie que nous viennent les couveuses pour œufs d'oiseaux, et il n'est pas impossible que les Égyptiens en aient appliqué les principes au[x] nés débiles, comme cela a ét[é] tard en France. Ce qu'on sait d[e] plus certaine, c'est que la premièr[e] couveuse est venue au père du [...] italien Fortunius Liceti, qui l'em[ploya pour] son fils au milieu du XVI[e] siècle. « Liceti, nous raconte son biograp[he ...] longtemps avant le terme, pendan[t ...] gues et les ébranlements d'un [...] mer. L'enfant n'était pas plus gr[and que la] paume de la main. Mais son pèr[e ...] médecin, l'ayant examiné et av[...] qu'il ne lui manquait rien d'essent[iel ...] entreprit d'achever l'œuvre de la n[ature ...] travailler à la formation de l'enfa[nt ...] même artifice dont on se sert [...] éclore les poulets en Égypte.... »

L'exemple du médecin itali[en ...] suivi que longtemps après, en 18[...] Rühl, médecin de l'impératrice [...] qui mit en usage, à la maison d[es Enfants-] Assistés de Saint-Pétersbourg, u[ne] couveuse constituée par une baig[noire ...] les parois de laquelle on faisait ci[rculer con-]tinuellement de l'eau chaude. Cett[e ...] fut employée plus tard à Moscou [...] Leipzig, mais sans grand succès.

Ce n'est qu'en 1880 que fut [...] première couveuse vraiment prat[ique] qui permit de sauver d'une mort c[...] enfants débiles. C'est un médeci[n ...] le docteur Tarnier, qui l'avait [...] Cette couveuse était une simple [...] bois dont le couvercle de verre pe[rmettait de] surveiller l'enfant qui y était couc[hé ...] pénétrait par un orifice pratiqué [...] inférieure. Mais, avant d'arriver dan[s ...] l'air s'échauffait au contact d'un [...] d'eau chaude dont la température [...] tenue par une lampe à alcool plac[ée ...] sous. Il ressortait ensuite par un c[...] tiqué à la paroi supérieure de la [...] cette façon, l'enfant placé dans un[e ...] vivait dans une atmosphère do[nt la tem-]pérature variait, suivant les cas, [...] 37 degrés.

Mais pourquoi donc les enfa[nts ...] élevés dans du « coton » et e[...] bouillottes mouraient-ils comme de[s ...] tandis que ceux placés dans la [...] Tarnier arrivent le plus souvent [...] à la mort ? La raison en est bien s[...]

Nous avons dit que ce q[...] enfants, c'est le refroidissement. [...] ne nous refroidissons pas seulem[ent ...] un air frais ou froid arrive au [...] notre peau. Nous nous refroidiss[ons ...] quand l'air frais pénètre dans no[s ...] et enlève au sang une partie de [...]



UN PETIT PENSIONNAIRE DES ENFANTS-ASSISTÉS.

A treize ans, quand ils sont déjà de petits hommes, les enfants sont envoyés dans une école professionnelle où ils apprennent un métier. Dans un grand sac, ils emportent tout leur trousseau, linge, vêtements, souliers de rechange.

qui nous permet de vivre. C'est cette cause de refroidissement qui faisait, autrefois, échouer tous les efforts du médecin. Mais il en est tout autrement des enfants qui sont placés dans une couveuse, car eux, ils respirent un air préalablement chauffé et qui souvent est encore plus chaud que leur sang. C'est donc parce qu'ils sont à l'abri de tout refroidissement que les enfants placés dans des couveuses se développent peu à peu, prennent des forces et arrivent à triompher de la mort dont ils paraissaient la proie toute désignée.



LE PESAGE DES NOURRISSONS.

Un des points les plus importants dans l'élevage des nouveau-nés est de savoir s'ils absorbent une quantité de lait suffisante, et s'ils en tirent profit. Ils sont, pour cela, pesés chaque jour dans une balance, et l'on peut ainsi se rendre compte de leur développement progressif.

Toutes les couveuses, fabriquées depuis Tarnier et employées aujourd'hui, reposent sur le même principe. La couveuse Lion, une des plus perfectionnées, a la forme d'une armoire fermée en avant par un châssis vitré à deux battants. La couveuse du Dr Hutinel, employée aux Enfants-Assistés, est formée par une caisse en porcelaine qui se démonte facilement et peut être facilement désinfectée.

Voici donc notre enfant débile logé et chauffé dans une couveuse ; mais, pour le faire vivre, il ne suffit pas qu'il reste dans sa maison de verre et de porcelaine, il faut encore le faire manger et boire. Il faut le nourrir, et nous savons que notre petit malheureux ne sait pas téter, ne sait pas avaler. Qu'allons-nous faire de lui? Nous allons le nourrir par le nez. Vous avez bien lu : « Par le nez ». Voici comment se pratique cette opération si délicate.

Toutes les deux heures, la surveillante de la salle va le tirer de sa boîte et s'assoira avec lui devant le poêle. Puis, le plaçant sur ses genoux, elle va lui verser dans le nez une ou deux cuillerées de lait de nourrice ou de lait stérilisé, préalablement chauffé. Comme la surveillante a eu soin de renverser en arrière la tête de l'enfant, le lait descend dans son pharynx et, coulant le long de l'œsophage, passe directement dans l'estomac. Quand ce repas bizarre est terminé, la surveillante replace doucement l'enfant dans sa couveuse et recommence la petite opération deux heures plus tard.

A vue d'œil, l'être malingre et souffreteux, qui n'avait pas la force de respirer, revient à la vie. Ses joues se colorent, son corps se réchauffe, sa poitrine se dilate, il se met à crier, à devenir exigeant. On dirait qu'il est à l'étroit dans son nid, que cette douce chaleur, qui lui a permis d'éclore à la vie, le

gêne maintenant. Quand, au bout de quinze jours ou de trois semaines passé dans la couveuse, il paraîtra suffisamment fort pour supporter le grand air, c'est-à-dire l'air de la salle, on le sortira de sa coquille et on lui donnera une nourrice.

Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de porter dans un hôpital le bébé qui a besoin de ce mode particulier d'élevage. Il existe à Paris et à l'étranger des Sociétés privées de couveuses où chacun peut, soit apporter l'enfant moyennant pension, soit louer une couveuse, et la faire installer chez soi. Une Société de ce genre fonctionne à Paris, boulevard Poissonnière, celle des couveuses Lion ; l'entrée en est publique et le spectacle curieux à la fois et instructif.



UNE MESURE D'HYGIÈNE. — LA STÉRILISATION DU LAIT.

Beaucoup des maladies dont mouraient autrefois les nouveau-nés provenaient de la mauvaise qualité du lait qu'ils absorbaient. Aussi ne néglige-t-on rien aux Enfants-Assistés pour que les nourrissons ne boivent que du lait absolument pur. Chaque biberon est soigneusement stérilisé, ainsi que son contenu.

LE BIENFAIT DE L'ÉDUCATION À LA CAMPAGNE.

Qu'ils soient d'ailleurs débiles ou bien constitués, qu'ils aient passé par la couveuse ou traversé de façon normale les premiers jours de vie, rien n'est plus souhaitable pour les enfants que de grandir à l'air salubre de la campagne. L'Assistance publique a bien compris ce principe, et elle l'applique aux orphelins dont l'éducation incombe à l'État. Chaque jour, à cet effet, un convoi de nourrices recrutées par l'agent départ[...] arrive à Paris, à l'hospice des Enfants [...]tés, où sont recueillis les enfants aban[...]

Ces femmes doivent auparavan[...] été reconnues saines par le médec[...] munies d'un certificat du maire de le[...] mune indiquant qu'elles sont de bon[...] et mœurs, avoir atteint vingt ans [...] pas dépasser quarante. Autrefois, j[...] 1819, les enfants étaient transpo[...] l'hospice aux centres de placement d[...] charrettes appartenant aux « men[...] Ces charrettes, dépourvu[...] ressorts, étaient si peu c[...] bles, que pendant les longs [...] plus d'un enfant succom[...] route. Ce furent ensuite des [...] construites par l'Adminis[...] suspendus et couvertes, [...] en poste, qui transportère[...] fournées de douze no[...] Maintenant les chemins [...] ont tout simplifié ; on étudi[...] la construction de wagon[...] ciaux.

L'enfant part avec s[...] adoptive. Il va grandir, no[...] l'atmosphère empestée de la [...] ville, mais à l'air vivifiant de[...] des bois et des montagne[...] des régions qui en reçoit [...] est le Morvan. Dans cette [...] de grandes forêts, d'eaux vi[...] pâturages, la vie est abond[...] large, en nature surtout, ca[...] gent y est rare. Aussi c'e[...] joie pour une famille d'avoi[...] elle un enfant assisté qui l[...] porte 25 francs par mois p[...] la première année, 20 franc[...] dant la seconde, 15 francs p[...] la troisième et 13 francs [...] quatrième à la fin de la treizième. L[...] veau venu est généralement traité d'[...] comme l'enfant de la maison. Quand [...] en âge d'être utile, on l'envoie gard[...] troupeaux dans la bruyère et les fo[...] souvent plus hautes que lui.

De ces enfants il y en a qui s'att[...] à la famille dans laquelle ils ont gran[...] y demeurent après la treizième année [...] à laquelle leur pension cesse d'être pa[...] qui, en apprentissage dès lors à leur [...] compte, s'adonnent pour le reste de l[...] aux travaux des champs. Un jour, ils [...] seront leur sœur de lait ou quelqu[...] robuste du pays, et feront souche de [...] rons ou de cultivateurs. Souvent [...] parents adoptifs, ayant perdu leur [...] enfant, reportent sur eux toute leur



A L'HOSPICE DES ENFANTS-ASSISTÉS. — LA SALLE DE BAINS.

L'hygiène et la propreté sont rigoureusement observées aux Enfants-Assistés. Les petits pensionnaires sont régulièrement conduits par escouades à la salle de bains, et l'on veille à ce qu'ils se savonnent avec le plus grand soin pour le plus grand bien de leur santé.

tion; ils les font, à leur mort, héritiers de leurs biens et d'une aisance parfois très large. Un de ces enfants, il y a quelques années, hérita de la sorte de 200 000 francs.

L'ENFANT APPREND UN MÉTIER QUI LE FERA VIVRE.

Parmi ces enfants élevés à la campagne, ceux qui n'ont pas de goût pour les rudes travaux des champs et qu'une autre ambition tourmente, sont, après treize ans, dirigés de nouveau sur Paris.

Les voilà revenus encore une fois dans cette maison de la rue Denfert-Rochereau où ils entrèrent tout vagissants. Maintenant ce sont déjà de petits hommes. Pour tout bien, ils possèdent un sac de toile contenant leur peigne, leur brosse, un vêtement et des souliers de rechange, et le petit pécule que leur ont constitué à leur départ leurs parents adoptifs, dix, vingt, trente, cinquante francs, qu'ils destinent à la Caisse d'épargne. Ils s'imaginent posséder une fortune! Pas plus que jadis, on ne va les abandonner. Le Directeur les interroge sur leurs aptitudes, sur le désir qu'ils ont de choisir une profession ou une autre. Selon leur réponse, selon qu'ils paraissent plus ou moins doués, on les



AUX ENFANTS-ASSISTÉS. — LE CIRAGE DES CHAUSSURES.

Les petits pensionnaires sont naturellement habitués à se servir eux-mêmes. Chaque jour, un certain nombre d'entre eux sont désignés pour cirer toutes les chaussures de l'établissement, et ce n'est pas une petite besogne.

dirige sur une des écoles professionnelles que l'Assistance publique a fondées pour eux.

Voici d'abord l'École d'Alembert, située en Seine-et-Marne, à Montévrain. Ils y apprendront le métier d'imprimeurs et de typographes, ou celui d'ébénistes; quand ils seront placés après leur apprentissage terminé, ils pourront gagner 5, 6, 7 francs par jour, s'ils sont d'une intelligence moyenne, et jusqu'à 10 et 12 francs s'ils ont une réelle capacité. A l'école Le Nôtre (Villepreux, Seine-et-Oise), on formera des horticulteurs et des jardiniers. Plusieurs, actuellement placés au jardin du Luxembourg, à la Salpêtrière, dans des châteaux, gagnent de 1600 à 2200 francs par an, outre le logement et les petits profits; sans parler de ceux qui ont trouvé une situation supérieure dans divers jardins botaniques de France ou de l'étranger. En outre, un certain nombre sont placés comme apprentis aux différents métiers : faïencerie à Choisy-le-Roy, fleurs artificielles à Bois-Colombes, broderies d'art à Montreuil-sous-Bois, cristallerie à Bar-sur-Aube, bonneterie à Troyes, passementerie à Nîmes, etc. Seul un essai de colonisation à Ben Chicao, près de Médéah (Algérie), a donné des résultats peu satisfaisants. Ajoutons que si le directeur de l'hospice se trouve en face de sujets ayant de réelles dispositions pour les professions libérales, il use de tout son crédit pour leur faire obtenir une bourse dans un collège, puis dans une des grandes écoles de l'État.

Il reste un résidu cependant. Ce sont les mauvais sujets, garçons ou filles, qui refusent le travail et chez qui l'on voit poindre les vices qui sont pour eux le seul et terrible legs de leurs parents. Ceux-là même, on ne se résigne pas encore à le[illegible] la dernière extrémité seul[illegible] avoir tout essayé, on les en[illegible] de correction. C'est là le [illegible] Mais ceux chez qui on trouv[illegible] de retour au bien, on les en[illegible] réforme de Port-Hallan, à B[illegible] on leur apprend le métier d[illegible] coup s'amendent en effet.

Ce n'est pas sans peine [illegible] que l'on arrive à sauver d'u[illegible] les pauvres êtres abandonnés [illegible] citoyens utiles. 7900000 fr[illegible] pensés en 1889, 11300000 [illegible] compte de l'exercice 189[illegible] département de la Seine, [illegible] d'ailleurs. Et cela pour une m[illegible] de 4000 à 5000 enfants.

Mais c'est en pareil cas [illegible] fice ne doit nous paraître [illegible] faut prodiguer aussi bien [illegible] soins et le dévouement. P[illegible] n'est ni de devoir plus impér[illegible] ment plus avantageux. Ce[illegible] arrache à la mort, dont on f[illegible] des citoyens, des ouvriers [illegible] teurs, ce sont eux qui consti[illegible] vivante du pays. Un ancie[illegible] n'est pas seulement dans le[illegible] que réside la patrie, c'est bi[illegible] dans la vie des hommes qui [illegible] est plus vrai que jamais. Av[illegible] qui succombe c'est un peu [illegible] meurt. Chacun de ceux que no[illegible] mourir porte en lui une parce[illegible] pays, de sa défense, de so[illegible] de sa richesse, et qui sait?.. gloire.

(Illustrations de M. Paul



Petite Crèche aux Enfants-Assistés.

Là sont recueillis et soignés les pauvres bambins dont les parents indig[illegible] ou malades, sont en prison ou à l'hôpital.



LA MISSION WŒLFFEL. — UNE HALTE DANS UN VILLAGE DU SUD SOUDANAIS.

Rien de plus exténuant que cette marche en pleine brousse, sous un soleil cuisant ou sous de terribles rafales de pluie qui font du sol une mare gluante où l'on patauge. Aussi, à chaque halte, les tirailleurs et les porteurs soudanais qui accompagnent la mission s'empressent-ils, pendant les heures trop chaudes, de prendre un repos bien gagné.

Six Mois chez les Anthropophages

JOURNAL D'UNE MISSION FRANÇAISE AU SUD DU SOUDAN

Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages, si saisissantes en leur simplicité, où le commandant Gouraud retraçait les péripéties de la capture de Samory. C'est à cette brillante expédition que fait suite la rude et dramatique campagne dont on va lire le récit, dû à l'un des membres de la mission. Rien de plus émouvant que le spectacle de cette poignée de Français s'enfonçant dans le mystère des régions africaines, témoins de scènes d'une épouvantable sauvagerie, obligés de livrer à des peuplades cruelles de sanglants combats, toujours prêts à donner des preuves nouvelles d'endurance et de bravoure. Une abondante illustration photographique montre les aspects et les types de ces régions restées jusqu'à ce jour impénétrables.

O O O

LE 29 septembre 1898, l'almamy Samory, chef de l'immense pays qui va des sources du Niger jusqu'aux portes de Ségou, vers le nord, et jusqu'à Bobo-Diolasso et Kong, dans l'est, fut pris par la compagnie Gouraud et déporté au Gabon. Cette victoire mettait fin aux cruautés sans nombre qui avaient jusqu'alors désolé la région du Djimini, de Touba et de Beyla, et, pour la première fois au cours de ces opérations, des Européens pénétraient dans une région inconnue et ennemie, peuplée de tribus anthropophages et séparée de la Côte de l'Ivoire par une forêt vierge, profonde de 300 kilomètres.

Bien des tentatives pourtant avaient déjà été faites pour connaître cette mystérieuse contrée, mais les plus audacieux s'étaient brisés contre la résistance des guerriers sauvages qui l'habitent. Le capitaine Binger, en 1888, avait bien atteint Grand-Bassam, aujourd'hui capitale de la Côte de l'Ivoire, par l'est de la colonie anglaise limitrophe de la Côte de l'Or, mais ensuite que d'efforts inutiles, que de souffrances et de morts demeurées sans résultats!

C'est, en 1889, la mission Bailly-Pauly qui tombe massacrée à N'sapa par les Tomas, et celle du lieutenant Lecerf qui rebrousse chemin, vaincue par les privations et les maladies; ce sont, en 1894, les missions du capitaine Marchand et de l'administrateur Pobéguin qui essayent en vain de chercher un passage

par le Sud; ce sont, en 1897, la mission de M. Eysséric et celle du lieutenant Blondiaux que refoule l'hostilité des tribus; en 1898, la mission de l'administrateur Hostains qui, plus heureux un moment, réussit à explorer sur une partie de son cours le fleuve Cavally, mais recule bientôt comme les autres. Il semblait désormais que tout effort serait impuissant et que cette redoutable contrée resterait à jamais fermée à la civilisation.

Et pourtant cette colonisation s'imposait. Il y avait là, à quelques kilomètres de la Côte de l'Ivoire, de grands fleuves dont on avait relevé l'embouchure et qui formaient d'importantes voies de communication. Jusqu'où allaient-ils? quels pays traversaient-ils? quelles nouvelles et précieuses richesses renfermait cette forêt équatoriale qu'ils arrosaient? Il fallait à tout prix pénétrer dans cette région, la parcourir et s'y établir.

C'est alors que le commandant de Lartigue, qui commandait la région sud du Soudan, jugea l'occasion favorable. La prise de Samory avait accru notre prestige parmi les peuplades anthropophages, quelques-unes même montraient de bienveillantes intentions; une nouvelle mission fut constituée. Le lieutenant

Carte montrant l'itinéraire suivi par le lieutenant Wœlffel et sa colonne.

Wœlffel, de l'infanterie de n
queur de Tiafeso, qui avait p
active aux opérations de la c
tigue, en reçut le commande
tenant Mangin, de la mêm
sergent Van Cassel, du 54ᵉ rég
détaché à l'état-major général
furent adjoints sur sa demar
fut le plan
Elle devai
sud souda
tre le cours
Diougou,
inexploré
source au
et sépare la
de la répub
et le des
la mer, soit
rives, soit p
vigation er
C'est
expéditic
offrons à
publiant le j
de l'un d
la mission.

Beyla,
— Il a fa
semaines
la mission
pas trop;
prévu les
tails, avan
dans une c
où tout e
l'hostilité
cruauté d
maladies, l
Cent
cinquante porteurs nous acco
tirailleurs sont pour la plupa
des guerres soudanaises, en
durée de l'expédition, de b
grands, robustes, intrépides. l
eurent, dans l'armée de Sam
chefs des guerriers.
Ils emportent chacun
une réserve de 7000 cartou
Les porteurs sont aussi pr
ciens guerriers ou « sofas » de
eux qu'est confiée notre pacotil
sel gemme, les étoffes blanc
lores, les couteaux, les sabr
les instruments de musique,
tabac et de pipes, les
de verroterie.
Notre
lage

marché et nous regarde étonné. Même les habitants des villages voisins sont venus souhaiter bonne chance aux tirailleurs qui vont faire colonne dans le « Toukoro amagni » (la redoutable forêt) contre les « Morodomou » (anthropophages).

20 mars. — La marche commence en pleine brousse. Sur la lande desséchée, de maigres arbrisseaux rabougris et clairsemés se dressent; de temps en temps seulement, un palmier balance ses feuilles jaunies par le soleil. Les ruisseaux ou *marigots* se succèdent sans cesse, et, pour les traverser, il faut entrer dans l'eau boueuse où l'on enfonce. Au loin, une ligne de montagnes. Soudain la pluie tombe à flots; le vent, un vent terrible, nous assaille : c'est une « tornade ». La rafale nous enveloppe, nous secoue, brise les bananiers et les palmiers, enfle les ruisseaux, fait du sol une mare gluante où nous pataugeons. Enfin nous arrivons à Bola.

21 mars. — Le village entier est venu au-devant de nous et nous acclame, et le chef nous offre tout ce dont nous avons besoin. Ces braves gens croient que nous marchons sur N'sapa pour venger la mission Bailly, et comme ils exècrent les habitants de N'sapa, ils nous reçoivent en libérateurs.

Bola est un grand marché : c'est là que les « dioulas » (colporteurs) soudanais venus du nord échangent leur sel, leurs bêtes ou leurs étoffes contre les noix de kola et les captifs des Guersés dont les populations du Haut-Sénégal manqueront chaque jour davantage, maintenant que nous y sommes établis; car nous avons, en principe, empêché la traite des esclaves. En fait, il suffit de donner à ces infortunées créatures quelques garanties humanitaires dont leurs propriétaires se départissent d'ailleurs rarement en raison même de la valeur qu'atteignent leurs captifs. Dans la région sud du Soudan, un sujet dans la force de l'âge vaut couramment trois cents francs; à Bola, il ne vaut pas la moitié en marchandises d'échange. Tout individu maltraité par ses maîtres, insuffisamment nourri, peut, en se réfugiant au poste français le plus voisin, obtenir que la liberté lui soit rendue. Si ses plaintes sont fondées, il est placé dans un village de liberté et y séjourne jusqu'à son envoi dans un villahe indigène, où il est spécialement confié au chef.

23 mars. — Au sortir de Bola, nous commençons à voir le vide se faire devant nous. Nous sentons confusément l'hostilité grandir. Comme la peur est la plus forte, personne ne nous attaque, mais on nous fuit. Nous trouvons les villages déserts. Hommes, femmes, enfants, se sont dispersés et cachés dans la brousse.



LE LIEUTENANT WŒLFFEL, DE L'INFANTERIE DE MARINE, QUI COMMANDAIT L'EXPÉDITION DU HAUT-CAVALLY.

Un mur barre la route, c'est le mur d'enceinte du village de Guecké. Impossible de le tourner, il faut passer par le village, et pendant une demi-heure nous conversons sur la route avec les notables. Un seul blanc, disent-ils, est venu jadis dans leur pays, il y a longtemps, très longtemps. Les plus vieux d'entre eux se le rappellent à peine. Nous demandons un nom, une date, un souvenir plus précis.... Nous arrivons à découvrir que ce voyageur est Anderson, dont le voyage remonte à 1827. Nous sommes dans une contrée où, depuis soixante-treize ans pas un blanc n'a pénétré!

Enfin, nous nous installons dans les plus belles cases du village. Elles sont affreuses! Le sol est en terre battue, surélevé parfois de 50 centimètres. La fumée continuelle du foyer a noirci les bois de la toiture, couvrant d'une épaisse mousse sombre les murs et les portes. Pas de fenêtres; poules et chevreaux envahissent la case : à peine les a-t-on chassés qu'ils reviennent de plus belle. On étouffe, on ne sait quelle po-



La rivière Milo, affluent du Niger.

Plusieurs grands fleuves arrosent cette région du sud soudanais que la mission Wœlffel traversa pour arriver à la forêt. Au bord de la rivière Milo, affluent du Niger, les femmes du pays, entourées de leurs enfants, viennent laver leur linge. La scène est prise en février, pendant la saison sèche.

sition prendre; si nous voulons sortir pour respirer, les curieux nous entourent aussitôt.

26 *mars.* — Le danger devient chaque jour plus évident. Aujourd'hui on nous évite, demain on nous attaquera; aujourd'hui on gagne la brousse pour ne pas nous fournir ce dont nous manquons, demain on nous enverra des flèches et des balles.

A N'Cama, chez les Manons, le village est désert : il ne reste même pas un vieillard, une femme ou un enfant. Les portes des cases sont fermées, et quelques poules, qui picorent le fumier des rues, s'enfuient, elles aussi, en battant de l'aile à notre approche. Les indigènes nous ont vus venir de loin et ils ont au plus vite abandonné leur village. Ils ont naguère attaqué un convoi français à la fin de la campagne contre Samory, et ils n'ont pas la conscience tranquille. Aussi le lendemain, quand nous partons, quels hurlements de joie! Ils montent de la plaine, aigus, stridents, frénétiques, et, si nous nous retournons, nous voyons les sauvages massés en foule devant le village danser au son des tam-tam, en nous montrant le poing et en nous injuriant.

27 *mars.* — Les anthropophages! Cette fois, nous sommes au milieu d'eux, à Lola, parmi les Manons et les Guersés. Hélas! nous ne pouvons conserver aucun doute sur leurs atroces coutumes.

Ils nous avaient semblé d'abord de braves gens. Nous les avions accueillis sans méfiance en les voyant venir au-devant de nous conduits par leurs chefs, soufflant dans des flûtes, tapant du tambourin, agitant des grelots, entre-choquant de gros bâtons, criant, chantant, dansant, gesticulant. A peine étions-nous installés dans nos cases, ils augmentent le charivari à l'aide d'énormes tambours. Le lieutenant leur offre solennellement une barre de sel. Cette largesse inespérée nous gagne leur sympathie.

Quelles conséquences elle allait entraîner, nous ne le soupçonnions pas. Et comment aurions-nous deviné de quel crime nous nous rendions les innocents complices?

Or, le lendemain, un de nos tirailleurs qui se promenait autour du village trébuchait contre un tronc affreusement mutilé et déjà tout couvert de ces énormes fourmis qui s'attachent aux cadavres et ne laissent sur le sol que les squelettes dépouillés. Ces débris trop significatifs nous révélèrent la scène qui avait eu lieu tout près de nous. Au surplus, les indigènes ne cherchèrent pas à dissimuler leur crime. Plus horrible encore que le crime lui-même est l'espèce d'effrayante inconscience et de naïveté cynique avec lesquelles ces brutes nous firent le récit de leur atroce action, comme d'une chose tout ordinaire. Égorger une jeune fille, voilà ce dont ils s'étaient tout de suite avisés, afin d'utiliser le sel que nous leur avions donné.

Ils l'avaient saisie à la nuit tombante : c'était une captive et, comme elle poussait des cris désespérés, demandant quelle faute elle avait commise et suppliant qu'on l'épargnât, ils lui avaient répondu tranquillement que les cultures étaient finies et qu'elle devenait inutile au village. On n'avait plus besoin d'elle, on la mettait à mort. Donc ils la tuèrent d'un coup de couteau, dépecèrent ses membres sanglants, et s'en partagèrent les morceaux.



La place du marché, à Beyla.

C'est un spectacle pittoresque que de voir, dans les grands villages malinkés, le marché qui se tient chaque matin. Les femmes indigènes viennent y vendre les produits de leur industrie ou de leurs cultures : savon, toile, riz, laitage.

Voilà les horreurs que nous découvrions à trois cents kilomètres d'une côte où nos traitants exploitent de nombreux comptoirs, à huit jours d'un poste français!

Nous sommes bien maintenant en plein pays d'anthropophages. Toutes les peuplades de la forêt sont cannibales; nous ne sommes encore qu'à la lisière, mais déjà nos tirailleurs nous donnent les renseignements les plus précis. L'usage de la chair humaine comme nourriture est ici commun : on conserve avec soin dans une calebasse d'huile de palme certains morceaux de choix, et on les mange à l'occasion d'une grande fête. Les ennemis tués au combat et dont le vainqueur peut s'emparer sont mangés, et les crânes pendent en trophées à la case du chef.

Le sorcier joue un grand rôle dans cette sanglante coutume; c'est lui qui fournit les victimes quand elles manquent. Il n'a qu'à convaincre un individu de maléfice, et le malheureux n'a plus aucune chance d'échapper. Le sorcier arrive avec son fétiche, une petite statuette en bois noirci souvent parée de perles et de cordelettes ou une queue d'animal montée sur un manche de bois sculpté. Il la dépose sur le sol et au milieu d'un cercle de spectateurs commence une danse bizarre mêlée de chants. Il interroge son fétiche et tend l'oreille vers lui comme pour écouter ses réponses; enfin il désigne un des assistants. Le malheureux, tremblant, n'a même pas la force de s'enfuir. Il sait qu'il ne pourra faire un pas sans être saisi et il connaît à l'avance le sort épouvantable qui l'attend.

11 avril. — Nous prenons la direction du sud en traversant le Cavally. Nous n'avons plus de riz; il ne faut pas espérer en obtenir des indigènes, aussi le lieutenant Mangin est-il allé avec trente tirailleurs et quelques porteurs en chercher au pays de Man; il nous rejoindra à Dainné, capitale du pays Blolo.

16 avril. — Nous arrivons près d'un village où campèrent les guerriers de Samory!

La mort a passé par là, infatigable, sans pitié. Parmi les branches cassées, les feuilles pourries, les débris de calebasses, des nattes et des pagnes, des ossements blanchis, tibias, crânes, lavés par les pluies, arrêtent à chaque minute nos regards. C'est affreux. Et, comme pour ajouter à l'horreur de ce spectacle, la nature elle-même est sinistre. Ces pays ont vu la grandeur et la chute de celui qui s'appelait lui-même le plus grand des Noirs.



Un chef sofa : Kounady-Keleba, ancien lieutenant de Samory.

L'almamy Samory, le terrible rebelle, capturé en 1898 par la mission Gourand, n'eut pas de lieutenant plus cruel et plus farouche que Kounady-Keleba. C'est pourtant ce fameux chef sofa qui négocia la soumission des anthropophages Tomas, qui avaient massacré en 1889 la mission française Bailly-Pauly.

17 avril. — Tiafeso! où fut battu Kounady, lieutenant de Samory. Là, dans un cirque dénudé, 10000 guerriers, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugièrent sous des abris en feuilles de palmier hâtivement construits. Ni riz ni manioc; depuis longtemps les cultures du voisinage, sans cesse dévastées, ne fournissaient plus rien. Ils essayèrent de vivre en mangeant des tiges de bananiers et des racines, mais les anthropophages de la forêt, se vengeant enfin de tous les pillages subis, les empêchèrent même de les chercher. La mort fit vite son œuvre : ils périrent tous, et aujourd'hui les ossements s'amoncellent de tous côtés, enchevêtrés les uns aux autres. Qu'était-ce quand tous ces cadavres pourrissaient? La brousse, la forêt, les marigots en étaient pleins, l'atmosphère en était empestée, les eaux infectées. Les tirailleurs, obligés de franchir les ruisseaux en enfonçant parfois jusqu'au cou, trébuchaient sur des cadavres immergés, qui, sous le choc, remontaient, exhalant une épouvantable fétidité, et les anthropophages eux-mêmes abandonnèrent la colonne, « dégoûtés de la route », disent textuellement les rapports officiels.

Plus loin, à quelques cent mètres, le Cavally roulait ses eaux torrentielles, où flottaient encore des cadavres. Là, fuyant devant les hordes de Samory, des centaines de noirs ont trouvé la mort. En vain avaient-ils jeté d'une rive à l'autre des arbres énormes qu'ils recouvraient de lianes pour faire un pont : ils étaient trop. Ils se battaient pour passer et tombaient dans le fleuve, assommés; d'autres, entraînés par le courant, périssaient fracassés contre les rochers, et les cadavres heurtés entre les branches, emportés par le courant, s'émiettaient au fil de l'eau. Certains, abandonnant tout espoir, s'asseyaient sur la rive d'un air résigné et se laissaient mourir.



UN PONT DE LIANES SUR LE FLEUVE CAVALLY.
Pour éviter la destruction des ponts pendant la saison des pluies, les indigènes les établissent au moyen de lianes tendues d'une rive à l'autre.

Sous la poussée de ces hordes en fuite, le chemin, si étroit qu'il était à peine marqué, s'est bientôt élargi. Des guerriers installaient un hamac et s'y couchaient pour ne plus se relever; d'autres tombaient le long du sentier. Leurs squelettes sont là, au milieu de l'herbe plus verte et plus épaisse.

Nous avons fait fouiller la berge, car on racontait que plusieurs caisses d'or et d'argent étaient tombées là, lors du passage de Sarankény, femme préférée de Samory, mais nous n'avons trouvé que des crânes.

25 avril. — La route devient de plus en plus difficile. Les porteurs, chargés de 25 kilogrammes, n'en peuvent plus; nous marchons lentement, comme des malades. A chaque instant il faut escalader des rochers moussus et humides, glisser dans une sente étroite coupée de rocs aigus, d'arbres abattus et de marigots vaseux.

29 avril. — Garde à nous!

Le chemin nous est désormais fermé! Il faudra nous l'ouvrir par le fer et le feu. L'ennemi est sorti de son inaction et les premiers coups de feu ont été tirés. Le lieutenant Mangin vient d'être attaqué vigoureusement près de Man, à l'entrée du village de Ninéné. Nous avons cinq blessés dont trois grièvement, que nous avons immédiatement dirigés sur le Soudan. Mais comme nos tirailleurs se sont crânement défendus! Ils n'étaient pourtant qu'une section de trente hommes, contre des centaines d'assaillants qui se jetaient sur eux en hurlant. Ils les ont dispersés, refoulés dans la forêt, puis ils ont enlevé et brûlé le village.

A tout prix il faut rejoindre la petite troupe du lieutenant Mangin. Le chemin que nous suivons est presque impraticable : des rochers, des lianes, des arbres arrêtent sans cesse notre marche! La hache abat les arbres, coupe les lianes, nous escaladons les rochers et nous passons. Les villages ne sont plus que des nids d'aigle perchés sur les rochers. Sur les crêtes, à 150, à 200 mètres de hauteur, au milieu des broussailles, quelques cases sont groupées. Inutile de chercher un sentier d'une case à une autre. Les pointes des rochers juxtaposés en tiennent lieu, et la route qui nous mène au village grimpe dans l'air de la même façon. Deux portes, une de chaque côté, à l'entrée et à la sortie du sentier, donnent accès au village; à droite et à gauche, sur quelques



Chez les anthropophages : le marché de Lola.

A Lola, centre de la tribu anthropophage des Manons, se tient un marché très fréquenté. Tous les huit jours, les « dioulas » ou colporteurs soudanais viennent y échanger leurs marchandises, bétail ou sel gemme, contre d'autres produits ou même contre de malheureux captifs.

mètres, une palissade l'entoure et le défend, et une porte massive juchée sur une sorte d'escalier supporte une frise en pieux épointés. La descente de nos porteurs fut extrêmement pénible. Le dernier n'était pas encore sorti du village que la tête du convoi arrivait à peine au bas de la pente.

8 mai. — Le lieutenant Mangin nous a rejoints avec sa section et nous a rapporté une forte provision de riz. Nous voilà maintenant plus nombreux et pourvus de vivres, nous pouvons continuer notre route plus sûrement. Nous redoublons cependant de surveillance. Depuis les premiers coups de feu échangés, nous sentons l'ennemi autour de nous; ce pays des Blolos sera notre champ de bataille. Tous les villages sont occupés par de nombreux guerriers armés de fusils et de lances qui nous dévisagent avec insolence et murmurent entre eux. Ce sont des hommes grands, robustes, bien proportionnés; ils prétendent n'avoir jamais subi d'échec, et la terreur qu'ils inspirent aux tribus voisines leur donne un orgueil démesuré: ils ne redoutent rien. Nous espérons encore que l'habile diplomatie du lieutenant Wœlffel aplanira toutes les difficultés, qu'il n'y aura pas de sang versé, et que nous arriverons à Dainné, d'où les guides nous conduiront aux grands marchés du Sud. Espoir bien vite déçu!

11 mai. — Dès les premiers pas, nous nous trouvons arrêtés. Les habitants de Dainné sont bien venus en députation nous assurer de leurs bons sentiments, ils nous ont même signalé à l'est un grand fleuve dont nous ignorions l'existence. Le lieutenant Mangin est tout de suite allé le reconnaître avant d'entrer dans Dainné et nous rejoindra au village.

Mais soudain, à travers un rideau de branchages habilement arrangé au bord de la route, nous voyons luire des yeux ardents qui nous guettent. Nous arrêtons la colonne, nous groupons tirailleurs et porteurs. Des palabres s'engagent entre nos interprètes et l'ennemi. Les Blolos, qui nous croient très nombreux, n'osent pas s'opposer à notre marche. Brusquement, au moment où nous arrivons au centre de Dainné, le lieutenant Mangin, de son côté, fait halte au pied du village au nord-est; et ce mouvement purement fortuit, qui paraît aux indigènes relever de la plus haute stratégie, les surprend et les intimide.

Leur hésitation ne dure pas. Le village est plein de guerriers venus de tous les points de la région, qui poussent à notre vue les cris les plus discordants et brandissent en nous menaçant leurs armes, des fusils, des lances, et des flèches empoisonnées. Leur corps, et surtout leur visage, est enduit de terre jaune et blanche; ils se figurent ainsi paraître terribles, et en réalité il est difficile de ne pas ressentir quelque crainte en présence de ces deux ou trois mille hommes furieux, qui hurlent et gesticulent.

Les chefs discutent sur la place centrale, à l'ombre de deux arbres; nous les entourons d'un cercle de tirailleurs où nous nous enfermons nous-mêmes. Pendant ce temps, quelques patrouilles dégagent le village et fouillent les cases. Le danger qui nous menaçait semble moins pressant, nous allons être tranquilles. Il n'en est rien. Nos porteurs, qui ont été chercher de l'eau, ne doivent qu'à nos tirailleurs d'avoir pu revenir : sans eux, ils auraient été attaqués. Quelques indigènes ont beau nous dire que les gens de Dainné n'ont jamais voulu eux-mêmes nous barrer la route et qu'un étranger seul les avait poussés à l'attaque; au même moment, nous apprenons qu'en dehors du village, près d'un marigot encaissé, à un coude de la route que nous devons suivre, douze cents guerriers nous attendent en embuscade. L'endroit est admirablement choisi; assaillis par les balles et les flèches, pas un de nous n'eût été épargné peut-être, ou, s'il eût pu éviter la mort il n'aurait pas échappé à la captivité. La bataille est menaçante, tout respire la lutte, d'une minute à l'autre nous serons attaqués.

Douze cents guerriers sur la route, deux mille dans le village, et contre eux trois Européens, cent tirailleurs et cent cinquante porteurs, voilà la proportion. Les Blolos nous ont comptés, et ils nous regardent avec le plus profond mépris. Ils sont si nombreux, nous le sommes si peu! Qui pourrait les retenir maintenant? A nous de nous défendre.



Danseurs de la tribu anthropophage des Guersés.

Grâce à des dons et à des largesses, la mission parvint à gagner la sympathie de cette tribu. C'est par des danses et des chants, accompagnés d'un effroyable charivari de tam-tam et de sifflets, que les Guersés témoignèrent aux Français leur amitié.

Nous choisissons la partie la plus élevée du village, la partie nord-est; nous abattons les arbres qui se dressent devant les cases et gênent notre vue, nous fouillons de nouveau le village, nous refoulons les Blolos qui voulaient envahir notre retranchement, et nous rapportons toutes les armes trouvées dans les cases. Cependant, nous hésitons encore : peut-être pourrions-nous modérer l'ardeur belliqueuse de nos

[illegible] ons occupée et la dernière heure isse à la fortifier encore.

[illegible] nuit est venue. Sur chaque côté [illegible] etite forteresse, une section de [illegible] uche en armes à sa place de [illegible] centre, nous avons mis nos pri[illegible] s cartouches de réserve et nos [illegible] ouze sentinelles veillent : chacun [illegible] uropéens fait successivement le quart. Nous demeurons silencieux : de la forêt toute proche monte jusqu'à nous le bruit assourdissant des tambours et les notes stridentes de la flûte qui convient tous les hommes d'alentour à une grande assemblée guerrière. Lugubres et tristes comme des chants de mort, des mélopées étranges se traînent dans l'air, étouffées soudain par des hurlements semblables à ceux des bêtes fauves. De temps en temps, un éclair déchire l'obscurité, un coup de feu retentit, une sentinelle répond, puis une section se lève et, un peu au hasard, envoie dans la forêt quelques feux de salve. Toute la nuit se passe ainsi, dans une inquiétude énervante de toutes les minutes. A l'aube, le vacarme augmente : trompes, tambours et flûtes continuent leur infernal concert, les cris redoublent. L'attaque se dessine.

12 mai. — Nous n'avons plus d'eau, et le marigot qui nous en fournit est à deux cents mètres dans la forêt. Nous ne pouvons pourtant pas rester sans eau ! Une section part avec nos porteurs, tandis qu'une patrouille s'en va, dans la direction opposée, tenter une utile diversion. Nous les voyons disparaître, puis des coups de feu retentissent, la corvée revient. Un de nos porteurs a été tué net sous sa charge, un autre a la cuisse traversée, deux de nos tirailleurs



Une danse chez les Manons.

[illegible] ures entières, les sauvages crient, chantent, gesticulent, avec force grimaces et contorsions, au son assourdissant de trompes énormes et de tambours.



Le fleuve Cavally, à Tiafeso.

C'est à cet endroit que l'arrière-garde de Samory traversa le fleuve et vint se rendre au lieutenant Wœlffel, qui faisait alors partie de la colonne de Lartigue. En passant le fleuve, beaucoup de noirs périrent, emportés par la violence du courant.

sont blessés, dont un de nos meilleurs caporaux très grièvement. Les cris de joie des Blolos arrivent jusqu'à nous; ils vantent l'infaillible protection de leur grisgris, fétiches faits en peaux d'animaux, montés sur des manches assez courts et qu'ils agitent sans cesse devant eux pour écarter la mort. Ils se croient sûrs de la victoire. Pour arrêter l'élan de leur joie, nous brûlons la partie du village que nous n'occupons pas, nous rasons les ruines, et nous abattons encore quelques arbres. Nous avons maintenant un magnifique champ de tir. Les corps des chefs tués la veille sont traînés en dehors du camp : des hurlements de douleur et de colère remplacent les chants des Blolos ; ils ont découvert les cadavres et ils se lamentent.

... Vers midi, l'attaque recommence. Caché derrière les buissons, les arbres, les rochers, presque invisible, l'ennemi tire, puis disparaît. Il faut à tout prix l'atteindre, le refouler et balayer le terrain. Le lieutenant Mangin se porte en avant avec ses tirailleurs, des feux de salve retentissent, brisant les branches, traversant les troncs d'arbres; les Blolos reculent, laissant des morts et des blessés. Mangin veut les poursuivre encore, il reçoit deux balles dans la jambe; après lui le sergent indigène, Kandé Blancina, tombe frappé. Leurs soldats les ramènent, et tandis que nous les soignons le mieux que nous pouvons, un de nos porteurs, un enfant de quinze ans, arrive en se traînant jusqu'à nous. Une balle perdue lui a traversé l'abdomen de part en part. Il se couche à nos pieds sans mot dire; ses entrailles s'échappent par l'horrible blessure, il les maintient à peine de la main, et ses yeux, qu'agrandit la souffrance, nous interrogent et nous supplient. Il se soulève sur les mains, de grands hoquets le secouent, il tremble et il murmure, en nous montrant la plaie : « Mon lieutenant, mon lieutenant! » Il est perdu, irrémédiablement perdu. Déjà ses yeux deviennent vitreux, le frisson de la mort l'a saisi. Pour lui donner une dernière illusion, nous mettons sur la blessure quelques gouttes de sublimé et un léger bandage, et il rampe jusque dans une case où il meurt le soir, sans un cri, sans une plainte....

Nous nous comptons. Deux de nos hommes sont morts, sept sont blessés, mais l'ennemi a été refoulé et ses pertes sont considérables. Quelques prisonniers nous affirment que nous n'avons plus devant nous que cinq à six cents hommes démoralisés.

13 mai. — Les prisonniers nous avaient trompés : les Blolos ne veulent pas

céder. Dès l'aube, nous recevons une grêle de balles. Une section se déploie, refoule par son feu les assaillants, les poursuit à la baïonnette et tue le chef de la colonne, dont elle rapporte le corps. Il faut faire un vrai exemple et terrifier le pays. Sans prendre de repos, deux sections repartent chargées de brûler chacune un village à l'est et à l'ouest. De notre village nous voyons s'élever les flammes qui consument les cases ennemies.

Toute tentative de conciliation demeure cependant encore impossible. Nous avons chargé trois notables, faits prisonniers hier, de porter aux Blolos des propositions de paix. Ils ne sont pas revenus. Quelques heures après leur départ, les vociférations ont augmenté. Les Blolos crient qu'ils nous ont coupé toutes les routes, que nous ne pourrons même plus prendre de l'eau au marigot et que nos guides seront torturés et massacrés. Mais une patrouille suffit à les disperser, et, pour la première fois depuis plusieurs jours, nous pouvons dormir quelques heures.

14, 15, 16 mai. -- Est-ce la fin de la lutte? Dans un rayon de 5 à 6 kilomètres, les routes sont désertes. Il est temps. Nous avons dix blessés en traitement, et nos ressources en matériel de chirurgie et de médecine sont bien pauvres : deux bistouris qui ne coupent guère plus qu'un simple canif, une petite pince, des ciseaux, du coton qui fut naguère hydrophile, du sublimé, des bandes, du tannin et du chlorure d'or pour les blessures de flèches empoisonnées, un tube de caoutchouc, dernier débris d'un filtre cassé, pour le lavage des plaies, et c'est tout. Le lieutenant Mangin sera, lui, heureusement bientôt remis; car les deux balles qu'il a reçues ont fait séton et n'ont atteint aucun organe essentiel; mais un de nos tirailleurs est mort hier. Nous avons creusé une fosse sur la lisière du bois et une escouade lui a rendu les honneurs funèbres. Nous avons, selon le rite, jeté sur le corps la poignée de terre traditionnelle et nous avons prié. Pendant ce temps, les coups de fusil déchiraient l'air, et des hurlements féroces remplissaient la forêt : c'était une reconnaissance partie le matin qui rencontrait l'ennemi.

20 mai. — Enfin nous partons demain, la route est vraiment libre.

La colonne s'est mise en marche ; les blessés sont sur des brancards que portent quatre hommes. Un groupe de tirailleurs part en éclaireur et un autre forme l'arrière-garde.

Nous arrivons le 21 sans être attaqués sur le territoire de Guékangoui, où les chefs du pays viennent à notre rencontre nous annoncer la soumission des Blolos. Nous dirigeons nos blessés sur Touba, où le docteur Lemasle, médecin des colonies, qui est venu les chercher, les soignera. Le lieutenant Mangin est complètement rétabli. Quelques jours de repos, puis nous reprendrons notre marche vers le Sud.

(A suivre.)



DAGUANA, CHEF DE N'ZO.

Comme son père Toro, Daguana est un de nos auxiliaires les plus dévoués et il a rendu à la mission Wœlffel de signalés services.



LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE ET SA FILLE. — COLLECTION DU DUC DE DEVONSHIRE.

UN PEINTRE ANGLAIS DE LA FEMME ET DE L'ENFANT

LA VIE ET L'ŒUVRE DU GRAND PORTRAITISTE REYNOLDS

A l'admiration que nous inspirent les grands artistes s'ajoute une nuance d'émotion en l'honneur de ceux qui ont réussi à traduire la beauté de la femme et la grâce de l'enfant. C'est ce qui fait le charme de ces merveilleux portraits où Reynolds a mis autant de délicate sensibilité que de science accomplie. Dans ces toiles où sont marqués les traits essentiels de la vie anglaise, où toute une société revit avec une si frappante ressemblance, le peintre a su en outre exprimer une poésie profondément humaine celle des sentiments intimes de la vie de foyer et des affections de famille.

○ ○ ○

C'EST un singulier privilège pour une société que de trouver exactement l'artiste qui saura la comprendre, en fixer l'image et la faire vivre devant l'admiration des siècles. Appelé à la cour de Charles Ier, Van Dyck avait réussi à rendre merveilleusement le grand air qui distinguait l'aristocratie d'alors. Un siècle se passe et une société entièrement renouvelée trouve justement en Reynolds le peintre qui lui convenait.

Celui-ci traduit en peintre savant, en homme qui ressent vivement les douceurs du foyer, les caractères essentiels de la race anglaise, l'éblouissante fraîcheur de la beauté anglo-saxonne, le doux abandon des mères et la grâce mutine des babys joufflus et roses. C'est là qu'il déploie tout le charme de la plus humaine tendresse, les harmonies les plus douces d'une palette riche et nuancée.

ттт

Si une carrière difficile et tourmentée a

Dans un splendide ouvrage sur Reynolds, édité par la maison Hachette, se trouvent réunis les plus séduisants spécimens de l'art du grand portraitiste. Nous empruntons à ce beau livre les gravures qui illustrent cet article.

son intérêt dramatique, les progrès réguliers d'un génie aisé, le cours d'une existence ordonnée et féconde, ont leur beauté. C'est par un heureux équilibre de toutes les facultés que Reynolds se fait admirer. Sa vie est celle d'un artiste aussi heureux que digne de son bonheur.

Sa naissance est des plus modestes. Il est le dixième enfant du révérend Samuel Reynolds, clergyman et maître d'école à Plympton, petit bourg proche de Plymouth. C'est de là qu'il s'est élevé à la plus haute situation sociale; fondateur de l'École anglaise, il devient président de l'Académie royale, portraitiste favori des plus nobles ladies et des plus illustres personnages de son temps. On se demanderait quelles fées bienfaisantes entourèrent le berceau du petit Joshua, né en 1723, si l'on ne savait que ces fées s'appelaient, Intelligence et Sagesse, Urbanité et Conscience. Reynolds eut toutes les qualités aimables et solides de sa race, rien de ses excès et de ses excentricités. Doué ainsi que ses compatriotes de l'instinct pratique, il mène sa carrière de peintre avec un ferme bon sens et une volonté tenace, comme une entreprise bien conçue. Ce n'est pas par d'amusants griffonnages d'écolier que se tra-



PORTRAIT DE L'AUTEUR PEINT PAR LUI-MÊ[ME]

duit sa vocation, mais bien par de
rieuses études de perspective. Dès l'abord
s'intéresse à ce qu'il y a de
scientifique dans l'art. Il a
bonne heure le goût de la
flexion et des idées général
Mais les dons de nature se ma
festent bientôt chez lui, et le pè
qui l'avait d'abord destiné
médecine, n'hésite pas à le met
en apprentissage à Londres, c
Hudson, portraitiste exact
sec praticien. A dix-huit a
Reynolds, qui en sait autant
son maître, se fixe à Plymo
Dock et portraiture pour
prix modiques les *squires* et
aldermen du Devonshire.

Que fallait-il au jeune art
pour que son talent prît son
sor? Il lui fallait la connaissan
d'un autre ciel, d'un art différe
C'est du contact avec les chef
d'œuvre de la Renaissance it
lienne que devait lui venir la
vélation. Comme il arrive tou
jours, dans la vie de Reynol
l'occasion se présenta à propo
Sur la recommandation de lor
Edgcumbe, le commodore Ke
pel, qui partait pour une croisiè
en Méditerranée, le prend à so
bord, le traite en égal et en am
Reynolds voit Alger et Minorq



National Gallery] L'ÂGE DE L'INNOCENCE. [*Londres.*



REYNOLDS, PEINTRE DE LA FEMME ET DE L'ENFANT. — PORTRAIT DE MISS ANN. BINGHAM.

encore un peu de la fraicheur et de la candeur de l'enfance dans ce doux et fin visage, souriant à des yeux et des lèvres. La mise, élégante et simple, dans cette note claire et blanche que le peintre le à rendre, s'harmonise à merveille avec la grâce délicate de cette ravissante figure virginale.

rne à Port-Mahon, y fait de nombreux its d'officiers. Dans ce commerce avec eunesse hardie et fière, il s'initie aux s et libres manières qu'il saura rendre afféterie. Puis il gagne Livourne et Rome, e retiendra deux ans. Ce sont là ses vraies années d'apprentissage. Reynolds s'y montre ce qu'il sera toujours : méthodique et sagace. Il voyage en étudiant d'art soucieux de s'assimiler tout un grand passé. Sur ses cahiers de notes, il analyse la manière de faire des maitres. Il cherche les lois géné-

rales et la raison d'être des effets puissants ou charmants qu'ils ont obtenus. La grandeur impétueuse et pathétique de Michel-Ange le subjugue aussitôt; mais il reste froid devant Raphaël. Des préjugés de race, une prédilection exclusive pour l'effet extérieur et l'éclat de la couleur l'empêchent de goûter tout de suite cet art fait de mesure, de grâce et de force sobre. Il s'y initie peu à peu; il s'élève à un enthousiasme réfléchi

PORTRAIT DE LADY CAROLINE PRICE.

Un air de franchise, une allure nette et décidée que la facture hardie met bien en relief, caractérisent la femme anglaise telle qu'elle était déjà au temps de Reynolds. Sans cesser d'être femme, elle prend quelque chose de la résolution virile.

(Appartient à M. J. Wernher.)

qui le retient des journées entières dans les salles humides et froides du Vatican. C'est là, en copiant les chefs-d'œuvre, qu'il contracte une demi-surdité. Au surplus, habile à profiter de tout, Reynolds saura tirer parti de cette infirmité même!

Reynolds ne serait pas Anglais s'il n'avait son coin d'humour et d'observation railleuse. Dans ces longues séances de contemplateur et de copiste, il a vu passer, en caravanes, nombre de compatriotes qui croyaient devoir à leur situation sociale d'avoir vu l'Italie et fait, comme on disait alors, « le grand tour ». Son carnet garde le souvenir ironique de ces amateurs pressés qui notent fiévreusement le boniment d par un cicerone et de loin en loin lèven yeux sur les chefs-d'œuvre qu'ils s censés avoir vus. Il prend sa revanche tiste en plusieurs caricatures, dont la curieuse est une parodie de *l'École d'Athè* les philosophes antiques y sont rempl par ces dilettantes à la mise excentrique déjà profanaient la majestueuse tristess Rome avec leur curiosité hâtive et sans-gêne de touristes.

A Pérouse, à Florence, à logne, à Ferrare, Reynolds con son étude attentive de l'art it Une autre nature se révèle en il s'éprend de la sincérité an des Primitifs, s'enchante de la des coloristes vénitiens.

Enrichi de toutes ces obs tions, initié à tous les secrets du tier, le talent de Reynolds est f quand il revient à Londres en Aussi conquiert-il de suite la fa de la cour, qui ne le quittera p pendant quarante ans, sa produ sera féconde et continue. La haute société se presse dans atelier; on admire le peintre, goûte l'homme. Aimable sans sesse, indépendant sans brusqu fin, sociable, de lecture variée forte culture, bon et sûr compag épris des réunions intimes où cause à cœur et à esprit ou homme du monde et artiste, or mélange d'habileté et de cande conduit sa vie avec une merveil entente de ses intérêts et de art, partageant son temps ent travail, les récréations intellectu et le monde.

Rien de plus limpide et de m réglé que cette existence où l'a laborieux se réserve le temps honnête loisir. Reynolds est anglais par ce sens pratique de l'hy morale, de l'effort utile et de la juste bution de son temps : promenade mat travail assidu de dix heures à quatre he le reste de la journée et le soir cons aux relations sociales. Il est par excel un causeur. Sa tâche faite, il se réjou retrouver à la Taverne de la Tête de T plus tard au Club des artistes, qu' fondé, quelques amis triés sur le vole sont des peintres, des connaisseurs, des vains et non des moindres, l'enthous Goldsmith, le poète un peu bohème, e original, cœur profond et sincère, dont il a l un si beau portrait; Johnson, le Boileau ang



Collection] [*Richard Wallace*.

Portrait de Nelly O'Brien.



PORTRAIT DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE HAMILTON.

Rarement le grand peintre fut mieux inspiré qu'en peignant ce groupe charmant, dans tout l'é jeunesse et de l'élégance. Au retour d'une lente promenade le long du ruisseau que bordent arbres, les deux jeunes mariés s'arrêtent pour se reposer un instant, et leur expression rêveuse leur attitude, tout raconte avec un naturel exquis le charme d'une intimité heureuse et douce.

(Appartient à Lord Iveagh.)

âpre, grognon, entier dans ses opinions, mais chaleureux et bon sous une rude écorce.

Que l'amitié puisse vivre de contrastes, rien ne le prouve mieux que l'intime union de ces deux êtres si différents : le peintre mesuré, tolérant, affable, l'écrivain brusque, emporté, personnel. Leur première rencontre est curieuse. Ils se trouvèrent en visite chez des dames voisines de Reynolds qui devaient leur fortune à un bienfaiteur qui n'avait guère survécu à son bienfait. Le peintre assez naïvement fit observer qu'elles devaient d'autant mieux goûter leur que le sort les avait déchargées du de la reconnaissance. La remarque, rait déplu ni à La Rochefoucauld ni à ne fut sans doute que médiocrement de ces dames; mais elle enchanta par la franchise et le goût d'observatio sceptique qu'elle révélait chez son a de ce jour fut scellée une amitié jusqu'à la mort. Cette amitié ne fut heurts. Johnson n'admettait guère tradiction et prenait volontiers l'offe

ne suffisait pas de n'être pas contre lui : eût-il tort, il fallait qu'on fût de son avis, il n'avait pas de cesse qu'il n'eût imposé son opinion. En ce cas, le bon Reynolds savait jouer, tout comme le Grandet de Balzac, de cette surdité qui lui était un utile refuge. Tranquillement il éloignait de son oreille le cornet acoustique et se perdait pour un temps dans la contemplation de sa tabatière. Cet innocent artifice lui vint plus d'une fois en aide. Un jour que la duchesse de Marlborough lui reprochait assez aigrement que le portrait de sa fille ne fût pas ressemblant, le peintre, esquivant la réponse, huma lentement une prise qui de son jabot se répandit sur un tapis magnifique, et, comme la grande dame ordonnait à un valet de balayer les grains de tabac : « Non, non, laissez cela, dit-il, mon tabac salira beaucoup moins votre tapis que la poussière ne salirait ma peinture ».

A la liste des intimes du peintre, il faudrait ajouter Sterne, l'humoriste du *Voyage sentimental*, et l'acteur Garrick. Mais en outre Reynolds est lié avec les plus illustres représentants de l'aristocratie anglaise, avec des hommes d'État tels que Fox, Burke, Sheridan, dont il nous a laissé les vivantes effigies.

De 1755 à 1768, Reynolds fut tout à fait à la mode : pendant ces treize années, il a peint jusqu'à cent vingt, cent cinquante portraits par an. Chacun de ses modèles est saisi dans sa personnalité, dans son caractère propre ! Et ces portraits sont des tableaux par l'harmonieuse disposition des lignes, de la lumière et de la couleur ! Merveilleuse fécondité, nullement routinière, d'un artiste qui est toujours prêt, l'esprit alerte et vif, la main agile et sûre ! Un témoin oculaire, Mason, nous dit que, devant le modèle, il attaquait la figure sans dessin préalable ; du barbotage des couleurs il faisait naitre en une séance une ressemblance frappante, et dans la suivante ajoutait l'éclat et la fraîcheur de la vie. Il travaillait avec des brosses fort longues, allant et venant devant sa toile, ne perdant jamais de vue l'ensemble.

C'est toute l'Angleterre guerrière, politique et littéraire d'alors qui défile dans cette œuvre si riche. Juges et chefs de justice, archevêques, ministres, amiraux, combattants de Fontenoy, de Minorque, du Canada, Boscawen, Keppel, Heathfield, quel homme illustre par l'action ou la pensée n'est pas venu demander à Reynolds la consécration de sa notoriété ou de sa gloire !

Les portraits d'hommes de Reynolds suffiraient à lui assurer la célébrité ; mais plus encore que des viriles effigies qui intéressent l'histoire, nous lui savons gré de l'image radieuse qu'il nous a laissée de la femme et de l'enfant. De là vient qu'il se mêle de la sympathie et quelque chose d'ému à l'admiration que nous inspire son génie.



PORTRAIT DE MRS. BRADDYL.

Pour rendre l'épanouissement d'une beauté vraiment royale, le pinceau de Reynolds, avec une souplesse prestigieuse, se joue aux bouillons satinés du corsage, aux enroulements puissants de la chevelure. (Wallace Gallery.)

⁂

L'œuvre d'un peintre est un miroir fidèle où nous pouvons retrouver l'image des mœurs, des goûts, des tendances qui caractérisèrent une époque.

A voir, dans les tableaux de Van Dyck, les jeunes lords à l'air hautain avec leurs

des linons et des mousselines, qui, ajustés simplement, parent le buste sans le charger d'ornements.

Heureux les enfants anglais au temps de Reynolds! Ils vivent tout près de leurs parents; habillés de vêtements légers et flottants, ils peuvent courir, gambader, se rouler sur l'herbe, sans crainte de froisser de riches étoffes ou d'abimer des broderies. Ces fils d'une aristocratie qui unit le goût de la haute tenue sociale à celui des libertés campagnardes sont de joyeux enfants, aux yeux clairs, pleins de santé, joufflus et roses.



PORTRAIT DE LA VICOMTESSE CROSBIE.

C'est une impression de grâce et de fraîcheur qui se dégage de ce portrait. L'artiste a donné à cette grande dame la simplicité d'une divinité des champs: la plus fine distinction sociale se fait ici plus familière en se mêlant à la nature.

(Appartient à Sir Charles Tennant.)

Ce sont ces enfants et leurs mères que peint Reynolds. Dans ce beau décor de nature qu'embellit la tendre jeunesse du printemps ou la somptuosité de l'automne, la magie des frais matins et des soleils couchants, il traduit l'ivresse et l'orgueil de la maternité, les naïvetés mutines, les soudains élans, les graves songeries, tout ce qu'il y a de gai et d'attendrissant à la fois dans l'enfant qui, joyeux et bien portant, se presse contre la mère souriante.

Ainsi Lady Bampfylde, dans le gracieux négligé des étoffes flottantes et des manches ouvertes, une écharpe enroulée à son bras droit, pensive et le visage éclairé d'un fin sourire, apparaît comme la divinité de ce grand parc fuyant jusqu'aux lointaines collines.

Ce sont les doux loisirs et le charme reposant de la nature qui l'ont faite si rose



FRANÇOISE HARRIS AVEC SON CHIEN.

Jamais l'amour de l'enfance n'a mieux inspiré Reynolds qu'en cette toile où la songerie grave et étonnée d'une fillette s'empreint d'une douce poésie. La main posée sur la tête d'un gros saint-bernard, elle ouvre largement ses yeux naïfs, semblant attendre le moment où elle pourra reprendre avec son ami son jeu interrompu.

(Appartient à M. le comte de Darnley.)

et si blanche. Rieuse et futée, la vicomtesse Crosbie, relevant d'une main les plis de sa robe, aux plis flottants, jaillit à la lisière du bois comme une grande fleur. Elle se détache sur le ciel voilé de brumes claires, dans une pose suspendue et mouvante, harmonieusement balancée. Elle avance sur le gazon son pied fin et délicat; des boucles volent gracieusement sur sa nuque, au vent de la course; elle sourit, consciente du plaisir que cause sa radieuse apparition et lit sa bienvenue dans tous les yeux.

C'est aussi dans un parc, au bas d'une allée montante qui se perd sous les hêtres blancs et noirs, au-devant d'une clairière, que

Miss Frances
ris, la blond
lette, arrêt
instant sa p
nade matinal
main posée
tête de son
protecteur
grand saint
nard qui lève
elle sa b
grosse tête,
ouvre larg
ses yeux n
sérieux; elle
le parfum d
douce et
journée, s
douter qu'
est la plu
parure, a
large co
blanche
sur sa petit
le, et ses
blondes qui
drent un
gracieux et

Voyez
ce jeune
man, pres
baby et dé
petit seigne
vicomte A
qui s'en va s
tu de satin
et passe
une lueur s
dans un m
leux paysa
est potelé, b
rose; mais
il a l'air
la main
passée dan
large ceinture qui bouffe par derrière
grand nœud, un large feutre noir car
planté sur la nuque! Brave petit bo
aussi ferme d'allure que délicat de car
il est bien le maître de ces bois et
landes où il s'aventure sans trembler

Reynolds a dit en cent mani
tendresse infinie ou la mélancolique
de la maternité, comme aussi les c
naïves des petites mains qui frôlent le
ton, les rires ingénus, les brusques
et les besoins de se blottir. Quel group
celui de la duchesse de Devonshire te
fille sur ses genoux! Dans une exub
de force et de vie enfantines, la petit

ses deux bras potelés, se cambre sur qui la soutient, bondit de tout son et ses pieds soulèvent sa longue robe . On croit entendre le cri joyeux qui ses lèvres vertes ; la le dans ses et la mère, n air sé- ue dément ire deviné des lèvres, la main pour se lre d'une ion sou- Elle con- le ses yeux s le bébé refleurit la et la ri- le son pro- . La mère it enfant ondre aux sa chère

ns ce por- la famille c'est la paternelle mine. Le un beau à la mine t reposée, présenter, ur les bras viteur noir, rçon qui, première is doute, lé en petit : frac gilet blanc é, colle- encadre sérieuse sage. Le voulu lui- mettre la main à la du baby, nu à la di- entleman à repro- elle tenue de son mère, as- premier e blanche

sous la poudre et le linon, approuve d'un regard, et d'un demi-sourire répond à l'interrogation des yeux enfantins. Comme Reynolds a finement marqué dans la douceur



Portrait du vicomte Althorp.

En peignant ce jeune homme de haute mine et de grande race, somptueusement drapé et costumé, Reynolds s'est évidemment souvenu et inspiré de Van Dyck, son illustre devancier. Comme dans les œuvres du grand maître flamand, ce qui nous séduit ici, c'est l'apparat, l'élégance hautaine, et non plus cette grâce humaine et familière qui fait habituellement le charme des œuvres de Reynolds.

un peu triste de ce sourire la mélancolie de la femme à qui son fils échappera bientôt, ce mélange d'orgueil et d'inquiétude, orgueil d'avoir créé un homme, inquiétude du prochain départ! Délicieuse et familière



National Gallery] [Londres.

PORTRAIT DU PRINCE DE GALLES.

image où l'artiste a fait sentir la solennité attendrie des jours de fête, l'émotion des parents à voir la gentillesse de l'enfance, et toute la poésie douce-amère du premier vêtement d'homme. Comme ce bambin est bien le centre de tout l'amour et de toutes les attentions! Le bon nègre qui lui fait un support de ses avant-bras repliés ne cesse pas d'admirer aussi le petit maître blanc tout fier de sa mise neuve.

Reynolds a été le poète de la vie anglaise. Sa science d'artiste et sa sensibilité d'homme concoururent à établir de justes et fins rapports entre le merveilleux décor de nature et les êtres frémissants de vie jeune et ardente qui le peuplent.

Ajoutez que sans doute la beauté de la femme a toujours inspiré les artist plus d'un a fixé son type idéal. Mais considérée comme la compagne de l'amie fidèle et la sûre conseillère, u la force virile sa finesse pratique et social, personne ne l' duite dans un sentim juste que le firent Reyno grand rival Gainsborou nolds fut rarement mieu que le jour où il peignit charmant qui nous mo tout l'éclat de leur je duc et la duchesse de Celle-ci était une de c Gunning, beautés irlan révolutionnaient Londr même où Reynolds s'y

L'une devint con Coventry; et Reynolds d'elle un merveilleux de son plus beau styl chesse de Hamilton moins bien inspiré Sur son poney noir à crinière, fine et blonde grand chapeau à plumes vient d'une lente prom long de ce ruisseau qu de grands arbres; son compagne, ils s'arrêten deux jouissent un in charme de l'heure, lui a flancs du cheval. Im pour le plaisir de nos racontent un délicieu éclos en pleine réalit

Reynolds a trouv poésie dans les vérités toutes vo nous. Il nous invite et nous appre mieux goûter, à ne pas laisser s'éva indifférence ou par oubli le pa heures exquises. Sans mensonge et deur, il a glorifié par la magie de l et des couleurs l'amour conjugal et l Il fut un peintre national parce q mieux qu'un autre ce qu'il y a de dans la vie anglaise. Une toile semble symboliser son talent; c'es Reynolds nous montre les trois William Montgomery, costumées e et suspendant des guirlandes à la l'Hymen. Ce tabeau exprime à m caractère d'un art consacré à ex beauté et la tendresse de la vie

○ ○ ○

Le magnifique ouvrage de grand luxe sur Reynolds que Sir Walter Armstron publier à la librairie Hachette contient 27 gravures en taille-douce tirées h 53 illustrations en taille-douce tirées dans le texte et 4 planches en couleurs. U format grand in-4°, cartonné, 125 francs.



FANFAN LA TULIPE
hanson Populaire Française

'habit chamarré de garde-française, sous le dolman du grenadier de l'Empire sous la capote du chasseur à pied d'aujourd'hui, le type du soldat français té toujours le même. Il mêle la gaieté à la bravoure, l'esprit goguenard à l'en- e, la sensibilité à la bonne humeur. Ce sont tous ces traits que fait revivre hanson fameuse, une des plus jolies qui nous soient restées de l'ancien ire.

○ ○ ○

CORE populaire aujourd'hui, cette chan- son au rythme vif et cadencé évoque un type qui est bien français et dont enir est présent à l'imagination de tous. nfan la Tulipe personnifie en effet le de notre France pendant l'ancien ré- e brave à trois poils est un homme du , tenant de très près au sol natio- ce sont déjà des raisons qui nous le mer. Il a connu la misère, il a été du- traité, il a eu faim, mais pas une fois erdu sa belle humeur et ses chansons. hassé du foyer de famille où l'on ne is le nourrir, il entend sonner cinq sous poche et se croit riche. Il est d'une a toujours eu dans le sang le goût des militaires ; aussi l'attrait de l'uniforme vie des camps a-t-il plus fait pour le ue le verre de vin qu'il a bu à la santé avec le sergent racoleur.
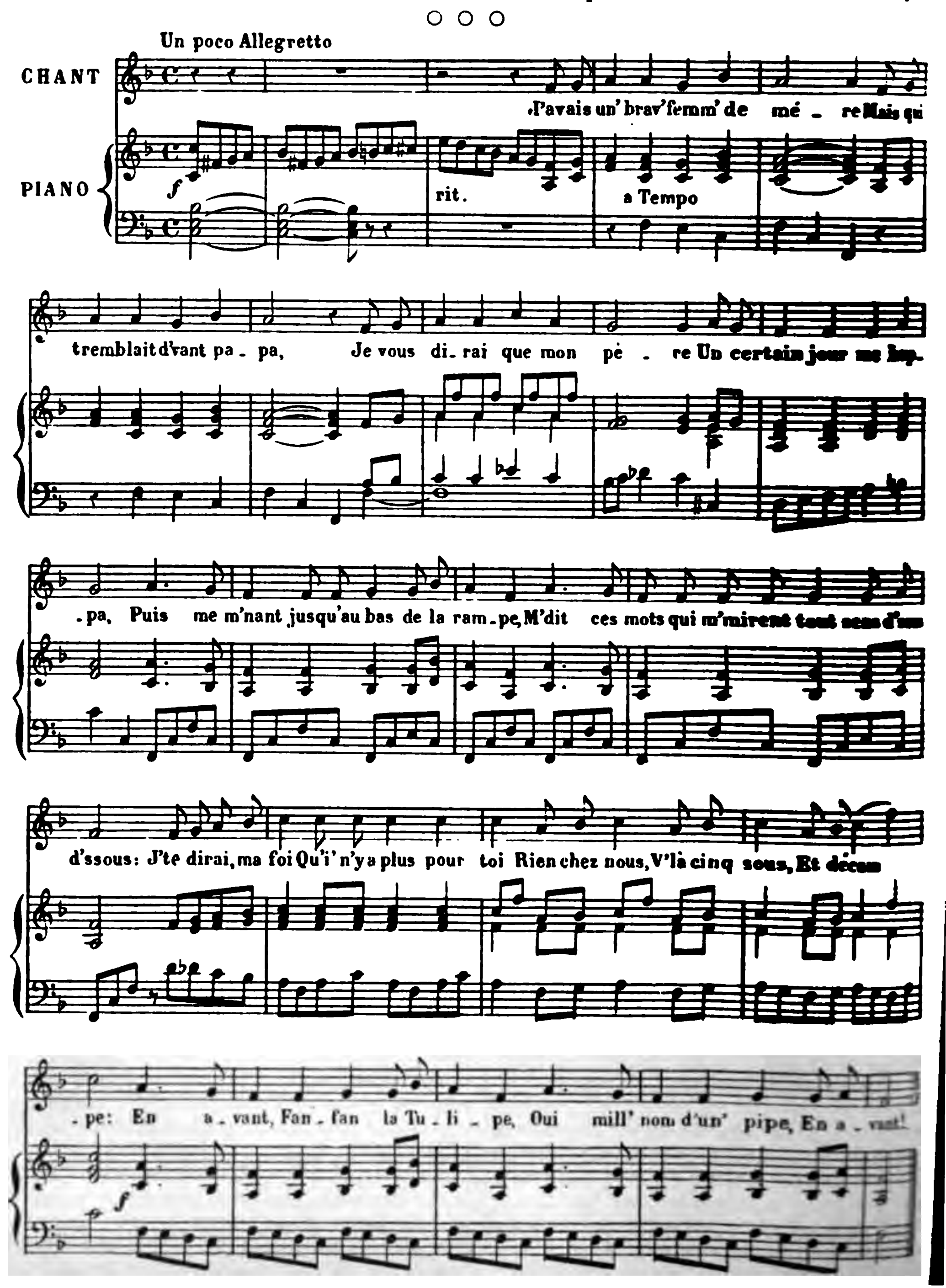
s sa première bataille, ce conscrit de- viendra l'émule des vieux grenadiers. Ce mo- deste héros, qui dans l'action fonce hardi- ment sur l'ennemi, redevient, la lutte finie, ce qu'il est avant tout, humain et pitoyable. Il s'empresse de secourir le blessé sans regarder à la cocarde ; il a le respect du vaincu ; tout soldat, fût-il ennemi, sera pour lui un cama- rade. En présence de l'infortune d'autrui, il se souviendra de sa mère qu'il a laissée au village et qui peut-être a besoin d'être aidée. Il a cette largeur de sympathie des pauvres gens, familiers avec les difficultés de la vie et qui savent qu'il n'y a qu'un moyen d'y faire face, c'est de s'entr'aider.

Volontiers il oublie les torts de ce père qui jadis le jetait à la grande route, et à qui il par- donne d'autant plus qu'il ne regrette rien dans la vie. Bon cœur, gai luron, prenant les choses comme elles viennent, ne se faisant souci de rien, tel est ce Fanfan la Tulipe, jusqu'au jour où, devenu vieux, il fera danser les petits

sur ses genoux et leur racontera les souvenirs de sa vie aventureuse et les gloires de la patrie.

Les chansons les plus populaires sont presque anonymes. C'est le cas pour Fanfan la Tulipe. Qui connaît aujourd'hui le nom de son auteur, Émile Debraux? Ce chansonnier de la Restauration, dont Béranger faisait cas, mourut à trente-trois ans, en 1831. Il composa cette chanson en 1819. On ignore de qui est la musique. On sait seulement que paroles et musique eurent tout de suite un grand succès, attesté par tous les vaudevillistes du temps.

○ ○ ○





I

J'avais un' brav' femm' de mère,
Mais qui tremblait d'vant papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa,
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mirent tout sens d'ssus [d'ssous :
J'te dirai, ma foi
Qu'i n'y a plus pour toi
Rien chez nous.
V'là cinq sous
Et décampe :

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

II

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour j'trottais comme un ange,
Mais l'lend'main je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa
Qui me proposa....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange :
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

III

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers :
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas :
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles :
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

IV

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans regarder la cocarde,
J'tendais la main aux blessés;
D'insulter des hommes vivant encore,
Quand j'voyais des lâches se faire un jeu :
Ah! mille ventrebleu :
Quoi! d'vant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore :
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

V

Longtemps soldat, vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Une fois hors du champ d'bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis;
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours voler à leur secours,
Pt'être que c'que pour eux
J'fais, les malheureux
L'front un jour,
A leur tour,
Pour ma mère.
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

VI

Mon père dans l'infortune
M'app'la pour le protéger,
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc, un loyal militaire
D'ses parents doit toujours être l'appui;
Si j'n'avais eu que lui,
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim;
Mais enfin
C'est mon père :
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

VII

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier,
D'mon armur'je détache la rouille;
Si le roi m'appe'lait dans les combats,
De nos jeunes soldats
En guidant les pas,
J'm'écrierais :
J'suis Français!
Qui touche mouille!
En avant, Fanfan la Tulipe, etc.





BONAPARTE LIEUTENANT D'ARTILLERIE, À VALENCE, EN 1793. — TABLEAU DE FRANÇOIS FLAMENG.

nsif et inquiet, travaillant fiévreusement dans sa chambre pauvrement meublée, au milieu de ses papiers et de ses livres, étudiant surtout l'histoire où, dévoré d'ambition, il compte bien jouer plus tard un rôle, tel nous imaginons Bonaparte à vingt ans, lieutenant d'artillerie à Valence, et c'est ainsi que l'a représenté le peintre dans son tableau

UN GÉANT DU TRAVAIL

Napoléon au Milieu de ses Secrétaires

Quelle puissance de travail n'a-t-il pas fallu pour accomplir l'œuvre colossale d'un Napoléon, centralisant entre ses mains tous les pouvoirs, gouvernant après l'avoir conquise une partie de l'Europe, construisant de toutes pièces un édifice social qui, à l'heure actuelle, est encore en grande partie debout! Napoléon n'est pas moins extraordinaire par cette prodigieuse faculté de labeur que par la hardiesse de son génie. Par suite, on imagine la besogne formidable à laquelle étaient condamnés ceux qui eurent le rude honneur d'être associés à cette tâche démesurée. Pénétrer dans le cabinet de travail de l'Empereur, assister tantôt à sa méditation solitaire, tantôt à sa dictée fébrile, c'est devenir le témoin étonné et presque effrayé d'un spectacle qui semble véritablement surhumain.

○ ○ ○

Au lendemain de la Révolution, après des années de luttes intérieures et de guerre étrangère, la France offrait le spectacle d'une complète désorganisation. Occupée à défendre le sol de la Patrie contre l'envahisseur étranger, absorbée par la lutte des partis, la Convention avait dû parer au plus pressé. Sans doute, elle avait proposé les projets de constitution ; mais ces projets out abstraits, et conçus par des philosophes plutôt que par des hommes d'État, étaient d'une application presque impossible. Les hommes du Directoire, par leur faiblesse et leur incapacité, aggravèrent encore l'anarchie qui résultait de plusieurs années de convulsions violentes. Dans l'armée comme dans les finances, dans la justice comme dans la police intérieure, partout la confusion et le désordre. Aux institutions détruites on n'avait pas su en substituer de nouvelles et de viables. Depuis les fondations jusqu'au faîte, l'édifice était tout entier à rebâtir.

Pour mener à bien cette œuvre de reconstruction, il fallait un homme. Cet homme, il fallait qu'il eût un cerveau capable de tout embrasser à la fois, habile à apercevoir



BONAPARTE ÉLÈVE À L'ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS, D'APRÈS UN DESSIN DE CHARLET.

Sur le mur auprès duquel il a été placé en faction, Bonaparte trace avec sa baïonnette des plans de fortifications. Il est si absorbé qu'il ne s'aperçoit pas que ses camarades l'épient avec curiosité.

l'ensemble et minutieux à prévoir les détails, d'une étendue et d'une puissance sans limites. Il fallait un géant du travail. Ce fut Napoléon.

« Je suis né construit pour le travail, aimait-il à répéter; je ne connais pas chez moi les limites du travail. » Le fait est que son esprit aussi bien que son corps ignorait la fatigue. Celui qui pouvait tenir douze heures à cheval, pouvait aussi bien rester à sa table de travail la nuit tout entière. On ne sait ici ce qu'il y a de plus extraordinaire, ou la souplesse qui lui permet d'aborder sans transition les sujets les plus différents, ou une prodigieuse force d'attention et une étonnante puissance de concentration. Dans quelque endroit qu'il soit, dans son cabinet ou sous la tente, à la veille d'une bataille ou au spectacle, il ne cesse de travailler. Son cerveau est pareil à une machine continuellement sous une pression formidable.

LA FIÈVRE DES ANNÉES D'APPRENTISSAGE.

Rappelons-nous les portraits de Bonaparte qui nous le représentent aux années de sa jeunesse. L'éclat des yeux, la maigreur du visage, la pâleur du teint, dénotent la fièvre qui consume le futur grand homme, impatient d'avoir son heure. A l'École de Brienne, il s'est passionné pour les mathématiques et l'histoire. A l'École militaire de Paris, pendant ses heures de faction, il combine des mouvements d'armée et trace sur le mur des plans stratégiques. Le voici lieutenant en second à la compagnie des bombardiers du régiment de la Fère, en garnison à Valence. Très pauvre, réduit à la maigre solde de 93 livres et 4 deniers par mois, il s'enferme dans sa chambre solitaire et passe les nuits au travail après avoir durant tout le jour rempli les devoirs de son métier. Attiré d'instinct vers ce qui est héroïque, il lit avec enthousiasme les tragiques, Corneille, Racine, Voltaire. Il dévore les historiens latins, Tite-Live, César, Salluste, fait des extraits des historiens modernes, compose une Histoire de la Corse, analyse les ouvrages qui traitent d'art militaire. Promu au grade de général par la Révolution et envoyé à Gênes en inspection, il est, au retour, déclaré suspect et emprisonné. Dans sa prison, il médite un projet de descente en Italie et jette sur le papier le plan d'une campagne. A Paris, mis en disponibilité pour avoir refusé de rejoindre son poste en Vendée, il développe ce plan et le porte dans les bureaux du ministre de la guerre Pontécoulant. Ainsi se dévore elle-même cette activité fiévreuse à laquelle il ne manque qu'un champ assez vaste pour s'y déployer

UNE BESOGNE COLOSSALE : LA MOITIÉ DE L'EUROPE A GOUVERNER.

Laissons passer quelques années. Ce vaste champ d'action dont il avait besoin, Napoléon l'a trouvé : c'est plus de la moitié de l'Europe.

L'Empire français, sans compter l'Illyrie et les îles Ioniennes, comprend cent trente départements. Ajoutez l'Italie dont Napoléon est roi, avec Eugène de Beauharnais pour vice-roi, les Etats tributaires, Confédération du Rhin, Westphalie, Hollande, Naples, Espagne, à la tête desquels l'Empereur place des princes alliés ou des membres de sa famille, mais qui n'agissent que sous son autorité. Cet immense territoire qui s'étend de Hambourg à Gibraltar, de l'embouchure du Rhin à la Sicile et de la Manche au Danube, Napoléon le gouverne pour ainsi dire tout entier, à lui seul; entendez par là qu'il entre dans les plus petits détails, qu'il ne se sert le plus souvent de ses ministres que comme de premiers commis chargés de faire exécu

intelligemment ses décisions, et qu'il est en rapports directs avec les commandants de corps d'armée, les chefs d'escadre, les directeurs des grands services de chaque ministère, les préfets, les ambassadeurs, auxquels il expédie chaque jour un courrier volumineux.

On a publié 27000 lettres de Napoléon. Il en a écrit au moins le double, soit 15 lettres par jour. Ces 27000 lettres, il était impossible que Napoléon les écrivît toutes de sa main. Ajoutez qu'il écrivait difficilement, d'une écriture tourmentée, illisible; si vite que pût aller sa plume, elle n'arrivait pas à suivre la rapidité vertigineuse de la pensée. Dans un mot il oubliait la moitié des lettres, dans une phrase la moitié des mots, et il détestait se relire! Quand, lors des négociations qui précédèrent son mariage avec Marie-Louise, il dut envoyer à l'empereur d'Autriche une lettre autographe, il eut toutes les peines du monde à la rédiger. Et quoiqu'il sût très bien relever les fautes chez les autres, il mettait très mal l'orthographe, écrivant d'une façon fantaisiste les mots les plus usuels, et augmentant ainsi pour son correspondant les difficultés de la lecture.

DES SECRÉTAIRES AUX TRAVAUX FORCÉS.

Il faut donc que Napoléon s'aide de secrétaires. On devine à quelle effroyable besogne vont être attelés les malheureux qu'il associe à son travail. Supposant aux autres une résistance égale à la sienne, ne soupçonnant pas chez autrui une fatigue que pour sa part il ignore, il va soumettre ses collaborateurs à de véritables travaux forcés.

Le premier en date est Bourrienne, entré en fonctions en 1797, le lendemain de la signature des préliminaires de paix de Leoben. C'était un ancien condisciple de Bonaparte à Brienne, le seul camarade avec lequel il se fût lié. Très intelligent, il avait un grave défaut : il aimait trop l'argent et les affaires d'argent.

« Quand je lui dictais, disait Napoléon à Sainte-Hélène, et qu'il lui arrivait d'avoir à écrire des millions, ce n'était pas sans un mouvement sur toute sa figure, un lèchement des lèvres, une certaine agitation sur sa chaise, qui plus d'une fois m'avait porté à lui demander ce qu'il avait. »

Le procès des frères Coulon, qui prouva que Bourrienne s'était entremis pour leur faire commander par le ministère de la guerre une importante fourniture, détermina le renvoi de Bourrienne. C'est alors qu'entre en fonctions le principal secrétaire de Napoléon, celui qui fut son plus assidu collaborateur et qui, au surplus, ruina sa santé par



NAPOLÉON TRAVAILLANT SOUS SA TENTE. — D'APRÈS UN CROQUIS AU LAVIS APPARTENANT À M. G. BAPST.

En campagne Napoléon passait les nuits à lire les rapports que ses ministres lui envoyaient de Paris et à consulter ses cartes pour préparer les opérations de l'armée. Ce lavis nous le montre la nuit, sous sa tente, tout botté et absorbé dans son labeur.

ces excès de travail : c'est le baron Méneval.

Celui-ci était déjà secrétaire de Joseph Bonaparte, quand le Premier Consul demanda à son frère de le lui céder. Au cours d'un très intéressant article qu'il lui a consacré dans la *Revue des Deux Mondes* et auquel nous faisons plusieurs emprunts, M. Henry Houssaye raconte ainsi la première entrevue de Méneval avec le Premier Consul : « A l'heure sonnante, Méneval fut introduit par Duroc, gouverneur du Palais, dans le salon de Mme Bonaparte. Joséphine l'accueillit avec bonté, lui parla du motif qui l'amenait aux Tuileries, écouta et combattit les objections qu'il ne craignit pas d'émettre. Au moment

où elle venait de lui apprendre que le Premier Consul le retiendrait à dîner, Louis entra, puis Hortense, et la conversation devint générale. Cependant les heures s'écoulaient. Un peu après neuf heures, Méneval entendit un pas pressé dans un petit escalier communiquant au salon. Il sentit à son émotion qu'il allait se trouver en présence du Premier Consul. Mme Bonaparte, raconte-t-il, me présenta à lui. Il daigna m'accueillir avec une aménité qui dissipa la crainte respectueuse dont j'étais saisi. Il passa rapidement dans la salle à manger. Je suivis Mme Bonaparte et sa fille. Pendant le dîner, qui ne dura pas plus de vingt minutes, le Premier Consul m'adressa plusieurs fois la parole. Il me parla de mes études avec une bienveillance et une simplicité qui me mirent à l'aise et me firent juger combien cet homme qui portait sur le front et dans les yeux un caractère de supériorité si imposant, était doux et facile dans la vie privée. »

Rentré dans le salon, Bonaparte se promena un quart d'heure en causant avec Davout, qui commandait alors l'infanterie de la garde des Consuls, puis il disparut soudain par le petit escalier. Méneval, à qui il n'avait pas dit un mot de l'objet pour lequel il l'avait appelé aux Tuileries, demanda à Mme Bonaparte s'il devait se retirer. Elle l'en dissuada, l'assurant que le Premier Consul ne l'avait pas oublié et qu'il le ferait appeler; Méneval attendit jusqu'à onze heures. Un valet de chambre entra et l'invita à le suivre. Laissons la parole à Méneval pour le recit si curieux et si vivant de son installation au cabinet de Bonaparte.

« Nous descendîmes un escalier qui nous conduisit à une petite porte munie d'un guichet où mon guide frappa. Dans la disposition d'esprit où j'étais, il me sembla que j'arrivais dans un lieu d'éternelle clôture, et je levai involontairement les yeux pour voir si je ne lirais pas, au-dessus de cette porte, les vers désespérés du Dante. Un huissier qui avait approché sa tête du guichet ouvrit la porte et me fit entrer dans un petit salon faiblement éclairé. Aussitôt nommé, je fus introduit dans une pièce où je vis le Premier Consul assis devant un bureau. Un flambeau à trois branches, recouvert d'un réflecteur, répandait dans ce cabinet une clarté douteuse qui luttait avec l'éclat que jetait le feu allumé dans la cheminée. Le Premier Consul me tournait le dos, occupé de la lecture d'un papier qu'il acheva sans faire attention à mon entrée. Il se tourna ensuite de mon côté; j'étais resté debout près de la porte. Je m'approchai de lui. Après m'avoir regardé un instant d'un œil perçant, il me dit qu'il voulait m'attacher à son cabinet. Il me demanda si je m
de force à entreprendre la tâche qui
imposée. Je lui répondis avec un p
barras que je me défiais de mes for
que je ferais tous mes efforts pour r
confiance. Il ne parut pas méconte
réponse; car il s'approcha de moi
souriant, quoique un peu sardoniqu
me tirer l'oreille, ce que je savais
faveur. Ensuite, il me dit :

« C'est bien, revenez demain à se
du matin et venez directement ici. »

Méneval conserva ses fonction
onze années, jusqu'en 1813. Veut-
combien sa tâche était absorbante?
Napoléon, cherchant dans son cal
note qu'il voulait montrer à l'un de
nistres, tomba sur une lettre comm
Méneval : « Chère amie, depuis t
heures, je n'ai pu quitter le cabinet
pereur.... » Cette déclaration ne
guère l'Empereur : « Vous voyez, d
trouve encore le temps d'écrire des
à sa femme, et il se plaint! »
minute de répit : à Saint-Cloud, à
gne, à Rambouillet, à Fontaineb
Grand Trianon, le travail est le m
Saint-Cloud, Méneval écrit : « Qu
que celui de souverain! Quant à
travaillé hier avec l'Empereur dep
jusqu'à deux heures du matin. C
j'étais au travail à sept heures, i
onze. Je vais courir un quart d'heure
dans le parc pendant qu'il va déjeu
fait est que ces débauches de travai
la santé de Méneval et qu'il dut ce
service auprès de l'Empereur. Napol
largement reconnu son dévouement
ton courait parmi les soldats :
tondu fait tuer les gens, il sait
récompenser ». Méneval, comme s
du Portefeuille, avait 24000 fran
pointements; il reçut en outre une
annuelle de 30000 francs, un cadeau
de 50000 francs; il fut fait baron de
et officier de la Légion d'honneur. F
ment, l'Empereur lui légua 100000

Le baron Fain, qui était déjà a
cabinet en qualité d'archiviste et qu
céda, se montra dévoué à Napolé
toutefois pouvoir faire oublier les se
Méneval, de « Ménevallot », si
réservé, toujours prêt, quelles qu
les exigences du service de l'Empere

UNE JOURNÉE DE NAPOI

Napoléon se lève vers sept h
matin, il procède assez longuement

lette et, pendant qu'il se rase, son secrétaire lui lit des extraits des journaux français et étrangers. Les idées naissent au cours de cette lecture dans le cerveau de l'Empereur : ce sont des décisions à prendre, des ordres à donner, et dont le secrétaire doit garder note.

Aussitôt qu'il a endossé son habit vert de colonel de chasseurs, Napoléon se rend à son cabinet; au milieu de la pièce, assez étroite, est son bureau, meuble magnifique orné d'appliques de bronze doré et supporté par des griffons également dorés. Au-dessous, est une armoire fermant à clef, où, chaque fois que Napoléon quitte la pièce, il place un portefeuille contenant des papiers précieux. Le fauteuil, de forme antique, a le dossier recouvert de casimir vert fixé par des cordons de soie; les bras sont terminés par des têtes de griffons dorées. L'Empereur s'assoit dans ce fauteuil ou dans une causeuse couverte de taffetas vert placée à droite de la cheminée, près d'un guéridon sur lequel on dépose chaque jour la correspondance. En face de la cheminée s'étend un large corps de bibliothèque. La pièce renferme en outre une armoire vitrée pleine de cartons et de papiers.



Napoléon dans son cabinet de travail, d'après le tableau de David (1812).

Le grand peintre a représenté Napoléon revêtu de son costume préféré, culotte blanche, habit vert des chasseurs de la garde. Le visage, avec les mâchoires contractées, les lèvres minces et serrées, exprime la volonté, qualité maîtresse de l'homme qui travaille dix-huit heures par jour et qui, dans son Empire, a l'œil à tout, la main sur tout.

Dans cette armoire et sur le bureau, les papiers sont rangés par Napoléon lui-même dans un ordre méthodique et constant : là tout ce qui est relatif à la guerre, ici les budgets, les situations journalières du Trésor, plus loin les rapports de police, etc.

Les ministres ne sont pas admis dans le cabinet; Napoléon les reçoit dans une pièce voisine, l'arrière-cabinet. L'impératrice José-



Napoléon étudiant un plan la veille d'une bataille. D'après une lithographie de Raffet.

phine n'y est pas tolérée; Marie-Louise y viendra quelquefois, mais au grand déplaisir de l'Empereur, qui, par contre, y mènera le roi de Rome. Deux personnages d'ordinaire en animent seuls le décor, Napoléon et son secrétaire, qui a son bureau non loin de celui de l'Empereur.

Avant le lever de l'Empereur, le secrétaire a ouvert les lettres, les a lues et classées de façon à les présenter en ordre à Napoléon, dès qu'il s'assoit dans son fauteuil de travail. Celui-ci jette par terre toutes celles qui lui semblent sans importance; c'est ce qu'il appelle faire « le meilleur de sa besogne »; puis il griffonne quelques mots en marge, plusieurs brèves indications d'après lesquelles Bourrienne, Méneval ou Fain rédigeront la réponse, et met les autres de côté.

Neuf heures approchent; Napoléon se lève et quitte le cabinet pour l'arrière-cabinet. Alors commence le défilé des hauts fonctionnaires qu'il reçoit chaque jour, maréchaux, généraux, préfets, de passage à Paris, procureurs généraux et présidents de Chambres, conseillers d'État, sénateurs, agents diplomatiques, inspecteurs généraux des armes spéciales, agents spéciaux de la police politique, enfin les fonctionnaires civils, maîtres des requêtes au Conseil d'État, parfois simples auditeurs, officiers de toutes armes et de tous grades qu'il a chargés d'une mission spéciale en France ou à l'étranger et qui viennent faire leur rapport.

Les entretiens ne sont jamais longs : en quelques minutes, Napoléon s'est mis au courant de la question; il presse les visiteurs d'interrogations, tire de chacun d'eu masse de notions dont il fera son en une heure, il est arrivé à centrali renseignements reçus de tous les bo son immense empire.

La réception se termine vers dix h Napoléon court déjeuner dans un petit proche de son cabinet; pendant ce rep ne dure jamais plus de dix minutes à un d'heure, on introduit des savants, des ar des hommes de lettres, Monge, Bert Laplace, David, Gérard, Volney, Fon Raynouard, avec lesquels l'Empereur de la dernière séance de l'Institut, de la chaine tragédie. A peine Napoléon a-t-il sa tasse de café qu'il retourne s'enferme son cabinet avec son secrétaire.

Il va dicter les réponses aux importantes qu'il a mises de côté, ains longues notes qu'il adresse chaque jour ministres. Il commence à marcher lent dans le cabinet, les mains derrière le dos, promenade dure tout le temps de la d

Peu à peu, il s'échauffe. La fiè traduit par un tic qui consiste dans un vement du bras droit qu'il tord e brusquement sur la main le parement manche. Parfois, il s'emporte, repou brusquement son fauteuil d'un coup de il parcourt la pièce à grandes enjambées débit est haché, saccadé, la dictée se mêle de violentes imprécations.

Si la lettre est longue, il s'assoit à tié sur sa table ou sur celle du secré appuyant même son bras gauche sur l'é de celui-ci et balançant les jambes de sorte qu'il remue la table et augmen difficultés qu'éprouve déjà le malheu Car Napoléon précipite ses paroles au que la plume la plus rapide ne pourrait es de les transcrire intégralement. Le secr se contente de noter les idées essen et les expressions caractéristiques: plus à tête reposée, en mettant la dictée au il reconstituera la lettre. Cette rapidité la dictée déroute complètement le secr novice. Voici comment Méneval dan *Mémoires* raconte sa première *dictée* me dicta une note pour le ministre d nances avec une volubilité telle que je peine le comprendre et écrire la moitié qu'il me dictait. Sans me demander si j entendu et si j'avais achevé d'écrire. prit le papier des mains et ne me permi d'essayer de le relire. Comme je l observer que c'était un griffonnage illisi me dit que c'était une matière qui était lière au ministre et qu'il saurait bien s' connaître. Je n'ai jamais su si M. Gaudin pu déchiffrer ce spécimen de mon écrit

Le secrétaire a quelques minutes de répit quand une difficulté arrête Napoléon dans sa profusion de paroles. Tout en méditant, le front plissé, celui-ci fredonne quelque chose qui ressemble vaguement à un air ; toujours pensif, il s'assoit devant son bureau et se penche tellement en arrière que le secrétaire, craignant de le voir tomber, le prévient. L'Empereur ramène alors son siège en avant, mais il prend son canif et, à grands coups, taillade les bras du fauteuil, griffonne hâtivement quelques mots indéchiffrables sur un papier, essuie sa plume sur sa culotte blanche.

D'ordinaire ces moments d'incertitude ou d'embarras ne durent pas : Napoléon a promptement tranché la question. Servi par une merveilleuse mémoire et par une incomparable faculté d'assimilation, il a vite envisagé les différents aspects du problème et découvert les moyens de lui donner une solution. L'homme qui faisait observer à Ségur, chargé de lui présenter un état des moyens de défense des places fortes du Nord, qu'il avait oublié « deux canons de quatre » aux remparts d'Ostende, connaît l'état de son armée, la force de chacun de ses escadrons, compagnies ou batteries mieux que le ministre de la Guerre, les ressources du Trésor mieux que le ministre des Finances. Quand il veut un renseignement, il le trouve, précis, sans aucune obscurité, dans une case de son esprit. Il aimait à dire que les diverses matières se trouvaient rangées dans son cerveau comme dans les compartiments ou les tiroirs d'une armoire : « Quand je veux tel renseignement sur telle question, j'ouvre son tiroir ; quand je veux enterrer une affaire, je ferme son tiroir ;



La pensée. — D'après une lithographie de Raffet.

L'artiste, dont l'œuvre a si puissamment contribué à populariser l'épopée napoléonienne, a représenté l'Empereur tel que l'a dépeint cette légende, engoncé dans la redingote grise et coiffé du petit chapeau. Nous sommes en 1814, pendant la campagne de France. Dans cette chaumière où il a déployé cartes et plans, Napoléon, contre lequel l'Europe s'est coalisée, cherche encore le moyen de poursuivre la lutte, d'assurer la victoire.

Un autographe de Napoléon.

A côté de ce fac-similé, il est nécessair ed'en donner la traduction : « Je compte passer le Rhin le 5 miaire. je ne m'arrêterai pas que je ne sois sur l'Inn ou plus loin. Je me confie à votre bravoure talents. Gagnez-moi des victoires. Napoléon. » *C'est la fin d'une lettre adressée à Masséna qui comn en Italie; l'Empereur marchait alors vers Austerlitz. On juge, en voyant ce spécimen de l'écri Napoléon, combien était difficile la tâche de ses secrétaires.*

quand je veux dormir, je ferme tous les tiroirs ».

S'il n'écrit que peu lui-même, l'Empereur signe tout. Il met *Napoléon* en toutes lettres au bas des lettres aux souverains, *Napol* ou *Nap* pour les décrets; au-dessous des simples décisions ou des nominations, il met son *N* qui affecte mille formes, tantôt appuyé, avec le dernier jambage finissant en massue, pénétrant dans la pâte du papier, tantôt fait de traits élancés, sabrant la feuille.

Ce travail de cabinet absorbe Napoléon jusqu'à l'heure du dîner, à moins toutefois qu'il n'y ait séance au Conseil d'État. L'audience commence à midi et demi, l'Empereur s'y rend vers une heure et demie. Arrive-t-il au milieu d'une discussion commencée, il est tout de suite au courant, il intervient sans cesse, écoute attentivement la lecture des

Une signature de Napoléon.

Cette signature — un N fait de traits entre-croisés sabrant le papier — fut tracée à Erfurt le 13 octobre 1813. L'Empereur, qui signait d'abord Napoléon *en toutes lettres, abrégea peu à peu sa signature, qui devint* Napol *et* Nap, *puis un simple N.*

rapports en regardant l'orateur à trave petite lorgnette et résume la questior mot frappant.

Vers six heures, Napoléon quitt cabinet ou le Conseil d'État et va pı son dîner en compagnie de l'Impér Unique est la façon de dîner de l'Emp dans sa hâte, il prend du premier plat trouve à sa portée, mange du dessert du rôti, puis du potage. Après ce M. Barbier, son bibliothécaire, lui prése ouvrages nouvellement parus, les broc les libelles publiés sur lui; il les prend court les titres, jette à terre ceux qui ne ressent pas, et en met de côté deux ou

Ces deux ou trois livres privilég les emporte avec lui quand il passe d salon de l'Impératrice. Là, à l'exem Richelieu, il se fait journaliste. Tout promenant, entre deux mots échangés l'Impératrice ou l'une des dames d'ho il dicte des articles qu'insérera le *Mo* et où il riposte en termes véhément attaques qui paraissent presque chaqu dans les gazettes de l'Angleterre, son mie acharnée.

Bientôt un huissier entre et an Son Excellence l'Archichancelier ou le Maître de l'Université. Car c'est ent heures et minuit que Napoléon s'ent avec ses ministres. De ces séance ministres sortent généralement accabl la vivacité des questions que leur a l'Empereur, par la rapidité avec laque abordé un nombre effroyable d'affaire

ɪɪт. — LES VEILLES DE
APOLÉON.

lus souvent Napoléon se couche
et dort trois heures d'un sommeil
t volontaire dans la plus complète
. A trois heures du matin, il s'éveille,
n valet de chambre et, revêtu de sa
chambre en molleton blanc, coiffé
adras dont les bouts lui retombent
que, il se dirige vers son cabinet.
aire a été prévenu; dans l'après-
me ce dernier présentait une pièce à
ure, Napoléon lui a dit : « Je ne
as à présent, trouvez-vous là cette
le heure, nous travaillerons ». Et il
poste, assis devant sa table. Au
travail, il se fait apporter des glaces
rbets ou bien une légère collation
de mets froids accompagnés d'une
le chambertin et invite son secrétaire
ger avec lui. Après quoi, comme il
heures, il va se recoucher, souvent
oir pris un bain, et redort jusqu'à
es.
lui fait en tout cinq heures de som-
ais davantage; et le lendemain
yant travaillé la veille dix-huit
sera prêt à recommencer : son cer-
era ni fatigué, ni obscurci. D'ailleurs,
son sommeil, son secrétaire peut le
à n'importe quelle heure, il ne
jamais d'impatience et répond tou-
c la plus grande lucidité.
aines nuits, il travaille seul : le len-
bureau est couvert de brouillons,
annotées que le secrétaire s'occupe
ier ou de mettre en ordre. C'est
veillées solitaires que Napoléon
les états de son armée et de sa
Tous ces détails se gravent dans
l'Empereur. Cette lecture le trans-
s que celle du plus beau poème.
ilence du Palais endormi, il évoque
de sa force, les régiments à l'aide
il humiliera l'Autriche, détruira la
militaire de la Prusse, fera échec
hinations de son éternelle ennemie
rre.
lez-vous surprendre Napoléon en
aborer son plan à la veille de com-
ne campagne nouvelle? Sa vie ha-
emble alors complètement modifiée.
eux ou trois jours presque oisif et
barrassé de l'emploi de son temps.
ser une heure chez l'Impératrice,
ur une causeuse et semble y dormir
instants. Puis, il revient dans son
ù Méneval se tient à sa disposition,
ur la table, sur les bras du fauteuil, sur les genoux même de son secrétaire, s'amuse, à lui tirer l'oreille. Il parcourt les tablettes de sa bibliothèque, prend un livre, en lit quelques passages.

Ou bien il chante d'une voix forte, mais fausse, une romance dans le goût du XVIIIe siècle ou *Veillons au salut de l'Empire!* Puis, quand le plan est arrêté dans sa tête, il se remet au travail avec une ardeur surhumaine.



Statuette en bois peint représentant Napoléon.
C'est une des plus curieuses effigies napoléoniennes qui se répandirent en France de 1804 à 1815.

NAPOLÉON EN CAMPAGNE. — LE TRAVAIL SOUS LA TENTE.

Tandis que les corps d'armée opèrent leur concentration, Napoléon quitte Paris en berline pour rejoindre son quartier général. La berline de voyage, où l'Empereur reste parfois cent heures de suite, est comme une sorte de cabinet de travail ambulant. Le secrétaire est assis en face de Napoléon et griffonne sur le coin d'une banquette. L'Empereur travaille avec acharnement, dépouille les dépêches expédiées de Paris que lui apportent à chaque instant des estafettes, et dicte, toujours comme s'il était aux Tuileries, sans

s'apercevoir qu'il parcourt à toute vitesse des pays conquis. Il dort très peu; et, la nuit, pour lui permettre de continuer le travail, une lanterne est disposée au fond de la voiture.

On arrive au quartier général: c'est le palais abandonné d'un roi en fuite, un château ou une bicoque, ou encore c'est la tente dressée au milieu du campement de l'armée.

Sur une table faite de planches et de tréteaux, on dépose des papiers, des cartes, toute une bibliothèque de voyage. Là il continue de gouverner son empire, ne quittant la table que pour se jeter quelques heures sur un lit de camp établi tout auprès. La veille d'une bataille, à la lueur fumeuse d'une chandelle, il examine les comptes financiers qu'on doit lui soumettre comme à Paris, s'immisce encore dans les moindres détails de l'administration.

Le lendemain d'Austerlitz, Napoléon dicte à son secrétaire la proclamation à l'armée, le bulletin de la bataille et quatre lettres; l'avant-veille d'Iéna, il dicte le deuxième bulletin de la Grande Armée, une longue note sur le traitement et la solde des prisonniers de guerre, un ordre général pour Berthier, des instructions détaillées pour Lannes, pour Murat, pour Soult, pour Davout, un ordre à Duroc, deux lettres à Talleyrand, une lettre au roi de Prusse, en tout près de mille lignes.

Le lendemain de Wagram, il écrit à Cambacérès une lettre où il l'invite à réglementer la profession d'agent de change; de Moscou, en 1812, alors que la situation de l'armée est grave, il dicte les articles du décret qui réorganise la Comédie-Française!



Une des dernières signatures données par Napo

Géant du travail, Napoléon a vr
reculé les bornes de l'activité humain
fallait pas moins pour accomplir un
qui, elle aussi, excède la mesure. U
et rendant viables les plus précieu
quêtes de la Révolution, il a doté la
d'un nouveau système d'organisation,
en son étendue, si précis en ses
qu'aujourd'hui encore nous retrouv
tout les cadres imposés par Napoléon.

C'est pourquoi, si l'on voulait
le défaut de cette œuvre, c'est ju
dans l'excessive puissance du génie
est sortie, c'est dans son caractère
dinaire et démesuré qu'il faudrait le c
Napoléon n'a proportionné ses ambitio
l'étendue de ses conceptions. Il n'a pas
compte des obstacles que lui imposaient l
toire et la nature elle-même. S'il se fût b
à rendre à la France ses frontières nature
qui sait si son œuvre militaire ne subsist
pas encore aujourd'hui et ne nous a
pas épargné de sanglantes blessures? S'il
par-dessus la tourmente révolutionna
renoué la chaîne des temps, qui sait s'il n
pas plus utilement contribué à assurer
marche du progrès? Tandis que d'au
pèchent par manque, faiblesse et insuffisan
chez Napoléon le défaut de l'œuvre et
génie, c'est leur énormité.



Encrier de Napoléon, à Sainte-Hélène.



LES PAYS QUI MANQUENT D'EAU. — COMMENT ON PURIFIE L'EAU CROUPIE À SHANGHAÏ.

anquer d'eau, souffrir des tortures de la soif, est un supplice terrible. Mais sont-ils plus heureux, ceux qui n'ont pour se désaltérer qu'une eau fétide et malsaine? A Shanghaï, en Chine, les habitants laissent dans d'immenses jarres de terre exposées près de la rive aux rayons brûlants du soleil l'eau presque pourrie qu'ils ont puisée dans le fleuve. Ils prétendent ainsi la rendre inoffensive.

CE QUE PEUT COÛTER UN VERRE D'EAU

LES PAYS OÙ L'ON FAIT COMMERCE DE L'EAU

La chose qui d'ordinaire est la plus vile peut acquérir un prix inestimable, si elle devient rare et si le besoin s'en fait impérieusement sentir. Tandis que l'eau est sans valeur marchande dans les pays largement arrosés comme le nôtre, c'est la denrée la plus précieuse, la plus avidement recherchée, dans certaines contrées désolées par la chaleur et la sécheresse. Aussi n'est-il pas de moyen, si pénible ou si compliqué qu'il soit, dont les hommes ne se soient avisés pour se préserver d'une des plus épouvantables souffrances qu'il y ait au monde, la torture de la soif.

O O O

DANS nos campagnes françaises, nous sommes habitués à rencontrer partout fleuves, rivières et cours d'eau. Claire, limpide, l'eau serpente dans les prés, baigne le pied des montagnes, glisse sous les bois, traverse les villes, répandant partout la richesse et la prospérité. Abondante et féconde, elle tombe du ciel, grossissant les rivières dont une chaleur trop grande a pu ralentir le cours. Fraîche et pure, elle jaillit au creux des rochers et dans les prairies sous la mousse et les fleurs. Mystérieuse et prudente, elle se cache sous terre, formant pour l'avenir de précieuses réserves, qui s'écoulant un jour à la surface apporteront aux champs des forces nouvelles. Elle est partout, elle appartient à tous, elle est à la fois la plus nécessaire des choses et la plus facile à trouver. Nous en venons tout naturellement à penser que l'eau est comme un continuel présent de la nature et du ciel, qu'elle est toujours à la disposition de tous et qu'elle n'a donc pas de valeur. On ne peut pas dire, hélas! que tout homme aura toujours un morceau de pain, mais nous sommes disposés à dire que le plus pauvre des hommes aura toujours un verre d'eau pour se désaltérer.

Or, ce verre d'eau, non seulement peut avoir la valeur d'un trésor, mais il arrive qu'il représente, pour des populations entières, l'objet des inquiétudes et des convoitises les plus fiévreuses. Songez qu'il y a des pays où nulle rivière ne coule, où le soleil tropical tarit en quelques heures un torrent alimenté

un moment par l'orage attendu pendant des mois, où la pluie ne tombe qu'à de longs intervalles. Toute l'année sous une chaleur dévorante, sous un ciel qui reste implacablement pur, la terre se change en poussière, les moissons se dessèchent, les troupeaux périssent, les hommes sont consumés par les ardeurs de la fièvre.

DES PEUPLES QUI IMPLORENT LES EAUX DU CIEL.

On en est réduit dans tout l'Orient à attendre de la pluie seule le salut et la vie. Là, en effet, des contrées entières ne sont qu'un immense désert où l'on rencontre à peine çà et là de maigres sources aux eaux saumâtres et mortelles. Nulle rivière, pas même un ruisseau. Le ciel est le mystérieux réservoir vers lequel tous les yeux se tournent, où vont toutes les prières, alors que des mois se passent sans qu'une goutte humecte le sol. D'un bleu étincelant, aveuglant, parfois strié de quelques nuages blancs et allongés, il reste insensible aux supplications de tout un peuple.

Pourtant un jour arrive, ce jour tant attendu! où l'eau consent à tomber.

Elle est trop précieuse, cette eau si rare, pour qu'on en laisse perdre une goutte; aussi, afin de la conserver, les habitants ont-ils bétonné les toits de leurs maisons dans les villes et construit des citernes dans la campagne. Semblables à de gigantesques malles bombées, ces citernes s'élèvent au milieu de la plaine, protégées par une voûte légère en fragments de coraux que revêt un ciment presque indestructible. Un stuc rosé recouvre les parois intérieures, et les bords sont abaissés de manière qu'à la moindre pluie les eaux dévalent et confluent dans la citerne.

Voyez par exemple ce qui se passe à Aden : le sol est entièrement aride; le thermomètre marque en janvier 21°, en septembre 39°,9, et la moyenne annuelle de la pluie est évaluée à 7^{mm},5 : c'est dire avec quelle intensité se posait le problème de l'eau.

On essaya d'abord de se la procurer en creusant des puits profonds de 40 à 60 mètres; mais cette eau avait une température de 39° et l'on ne pouvait la boire. Puis on l'amena en bateau de villages voisins, puis encore on distilla l'eau de mer. Les Anglais enfin, maîtres de la ville, s'inspirant de l'idée des premiers habitants du pays, construisirent des citernes, travail plus remarquable que leurs plus imprenables forteresses et plus utile à la prospérité du pays. Aux flancs d'une montagne entr'ouverte, qu'une violente commotion géologique a disjointe, ils établirent d'énc réservoirs en maçonnerie hydraulique. Ils rent les fondations dans le roc et donn aux murs principaux une épaisseur de sieurs mètres. Les bassins sont si prof que des marches permettent de desc jusqu'au fond, et comme ils sont dispos étages, on monte de l'un à l'autre pa escaliers extérieurs. La longueur total bassins atteint 250 mètres. Le stuc rec comme d'un vernis imperméable les ments intérieurs de chaque citerne et pré la filtration de l'eau ; la pierre de taille ronne les barrages.

Quand tous les réservoirs fonction le volume total dépasse 80 millions de l alimentant non seulement toute la ville renferme plus de 27 000 âmes, mais e toute la garnison établie dans les forts et les bâtiments à vapeur qui relâchent à mer Point et viennent s'y approvisionne

En France même, dans les env d'Arles, il est un village qui ne peut emp que de l'eau de pluie et dans lequel tou toits des maisons sont bétonnés. C'est l lage des Baux, jadis une ville de 25000 â aujourd'hui hameau de 500 habitants. que, perché tout en haut d'un rocher, loin de toute rivière.

DES PAYS OÙ LA PLUIE EST CONNUE.

Il y a plus, et certains pays n'ont r pas cette ressource d'attendre une c bienfaisante. Il n'y pleut jamais. Au Sa l'uniformité du désert n'est interrompu par des monticules sablonneux et des co rocailleuses. Les rayons ardents du soleil de ce désert une véritable fournaise vents fréquents soulèvent les sables, qui lent et tourbillonnent comme les flots mer. L'air torride ressemble à une v rougeâtre. Les caravanes n'ont plus de f hommes et bêtes tombent d'épuiseme faut s'arrêter, creuser le sol avec ses m avec ses armes, atteindre cette nappe souterraine qui suit toutes les ondulatio désert et y forme une série de bassins ét L'eau est souvent à 60 mètres de pr deur, sous des rochers que le pic mê peut entamer. Il faut chercher plus loin. l'eau apparaît! Elle est là, à quelques claire, pure et fraîche. Vite on la puise une peau de bouc, on la déverse dan rigole improvisée avec quelques pi et chevaux et chameaux se pressent se désaltérer, tandis que les voya remplissent pour eux d'autres peau bouc.

Les oasis elles-mêmes, qui éveillent dans l'esprit des images si riantes de fertilité et de fraîcheur, sont souvent dévastées par la sécheresse, lorsque les cours d'eau sur lesquels elles sont situées viennent à tarir.

Quelles difficultés doit offrir dans de telles conditions le travail de la culture !

Notez qu'il est indispensable d'arroser les palmiers au moins tous les deux ou trois jours! Pour les légumes et les céréales, il faut irriguer deux fois par jour. Aussi entend-on tout le temps grincer les poulies des puits. Combien sont primitifs l'appareil de traction et le récipient à puiser l'eau! Le récipient est un grand vase en peau de bouc, que termine à la partie inférieure un long col ouvert. Ce col est assez long pour qu'on puisse, en le relevant à l'aide d'une corde que l'on tire, amener son ouverture à la même hauteur que celle du grand vase. On a ainsi un récipient composé de deux branches, dont l'une a un volume moins grand que l'autre, une manière de vase communiquant, et il suffit que les deux branches soient également remplies d'eau pour que le liquide soit maintenu et ne se déverse pas.

Ainsi, quand on suppose que le récipient s'est rempli au fond du puits, on tire sur la corde qui entoure le col et l'on hisse. En haut du puits, on lâche la corde. Le col retombe et tout le contenant se vide. Naturellement une corde est aussi attachée au grand vase, et tous les deux passent sur des poulies placées à l'ouverture du puits à des différences de hauteur telles que, par une simple traction, on hisse et l'on vide le récipient dans le bassin. Remarque curieuse : ce qui rend malaisée la description d'un tel appareil, c'est ce qu'il a de primitif et de rudimentaire. L'extrême simplicité échappe à l'analyse.



LE COMMERCE DE L'EAU. — LES MARCHANDS D'EAU EN TURQUIE.

Nous avons peine à nous imaginer que l'eau soit, même en certains pays d'Europe, une denrée qui se vend assez cher. Dans les villes de Turquie, les fontaines publiques ne débitent qu'une médiocre quantité d'eau. A l'heure où elle coule, les marchands viennent remplir leur outre et, la chargeant sur l'épaule, se promènent à travers la ville en criant : « De l'eau! qui veut de l'eau? »

A chaque opération, on élève ainsi de 40 à 50 litres d'eau. Pour que la traction sur la corde soit plus facile, on dispose à côté du puits un plan incliné, que descendent les travailleurs attelés aux cordes. On emploie même souvent des chameaux. Pour les exciter au travail, des femmes et des enfants, placés aux deux extrémités du plan incliné, leur donnent à chaque voyage un peu d'herbe ou une poignée de noyaux de dattes.

Et que de soins pour que personne n'ait plus d'eau qu'il ne lui en est dû! Un homme veille spécialement à l'égale distribution du précieux liquide : c'est le gardien de l'eau, *Oukil el ma*. Il est muni d'une marmite en cuivre percée d'un trou assez étroit; il s'en sert, comme d'un sablier, pour calculer



COMMENT ON S'APPROVISIONNE D'EAU EN KABYLIE. — FEMMES KABYLES ALLANT REMPLIR LEURS AMPHORES.

Faire des kilomètres pour s'approvisionner d'eau! C'est là une obligation commune à beaucoup de tribus africaines. En Kabylie, les femmes, leur amphore sur l'épaule, vont puiser l'eau à la rivière la plus proche, qui coule souvent à une grande distance du village.

le temps pendant lequel chacun a droit à l'eau. Il s'installe avec son instrument à l'endroit où la rigole qui doit arroser les arbres fruitiers s'embranche sur le conduit principal. L'eau s'échappe dans la direction voulue. Pendant ce temps, l'homme a placé sa marmite sur deux pierres, et l'a remplie jusqu'au bord. Elle se vide lentement par le petit trou du fond. Dès qu'elle ne contient plus une goutte d'eau, le gardien ferme la rigole.

UN NOUVEAU SUPPLICE DE TANTALE.

Moins atroce, mais plus étrange peut-être, est le cas de certaines contrées. Certes, des rivières les parcourent, mais elles coulent si loin des villes que ces villes sont comme dans une continuelle disette d'eau, ou bien elles roulent des flots si immondes qu'on ne peut s'en servir.

Imaginez une ville située tout en haut des rochers; un fleuve au bas, à deux, quatre cents mèt profondeur, comm torrent au pied d'u cipice : telle est semblable à un nid campé sur la mo dont le Tage lai pied. Il a fallu mont jusqu'à la ville par tème compliqué teux. Encore n' t-elle qu'à certaine fixes; à ces heures, les femmes vienn longue théorie, un phore sur l'épaule leur provision à taine.

A Shanghaï bien de l'eau, car seau traverse la vil c'est un ruisseau où sont jetées tou ordures, un vér cloaque. Les h pourtant doivent cette eau : il n'y en a pas d'autre, et elle est infestée des germes de tou maladies, en la buvant on risque de mort.

Pour utiliser cette eau fétide,



UN PITTORESQUE PORTEUR D'EAU. — LE MARCHAND D'EAU DU C ET SON CHAMEAU.

Au Caire, les marchands d'eau abondent. La plupart du temps, c'e meau qui porte leur cargaison. De son pas lent et digne, l'anim de son conducteur arabe, traverse les rues de la ville, chargé d'un vacillant qui contient le précieux liquide.

qu'un moyen : c'est de la faire croupir. Curieux procédé et qui mérite bien d'être décrit. Munis de deux seaux de bois, les indigènes vont au ruisseau ; des bêtes mortes y nagent à la surface, tandis qu'une odeur pestilentielle monte du fond, et qu'à chaque instant on vient encore y jeter les immondices des rues et des maisons. Ils puisent cette eau, ils en remplissent leurs seaux et ils s'en vont. A quelques pas de là, sur la rive, près d'un pont, se trouvent exposées en plein soleil des jarres de terre ; ils y vident leur eau. Elle va croupir là, durant des mois. Ce sera le salut. Dans cette eau, les innombrables microbes qu'elle contient — car les microbes aussi luttent pour l'existence — se développeront et s'entre-tueront, tant et si bien qu'à la fin elle n'en contiendra presque plus. Et ce qui reste sera tué par le soleil, le plus grand antiseptique qu'on connaisse.... Les médecins savent, en effet, que si dans un tube vous exposez en plein soleil des bacilles tuberculeux, ou typhiques, ou diphtériques, ceux-ci sont détruits dans l'espace de quelques heures. On raconte même — mais on raconte beaucoup de choses — qu'un évêque français s'était ainsi formé, dans la mission qu'il dirigeait, une cave de bouteilles d'eau étiquetées suivant leur âge comme les vins les plus fameux. Certaines renfermaient de l'eau croupie pendant dix ans, d'autres pendant quinze et vingt ans. Lorsqu'un missionnaire était souffrant, il lui donnait à boire, pour étancher sa soif, une de ces bouteilles qu'il ménageait comme un remède précieux.

En Égypte, l'eau est si nécessaire, qu'on adora longtemps le Nil comme une divinité. Sans le Nil, en effet, l'Égypte n'existerait pas : c'est en débordant qu'il la fertilise ; les alluvions dont il la couvre sont le meilleur des engrais qu'on puisse imaginer, et les campagnes leur doivent leur luxuriante végétation. Mais souvent, quand il se retire, bien des terres n'ont pas été submergées. Elles étaient trop hautes ou trop lointaines. Vont-elles rester stériles ? Le fleuve se trouve à quelques centaines, à quelques milliers de mètres même. Comment faire ? Les femmes des villages voisins vont bien puiser de l'eau, la figure voilée, une amphore sur la tête, leur plus jeune enfant sur le dos, comme le font aussi les femmes kabyles dans leur pays ; mais ce sont là des moyens terriblement

L'ENFER DE LA SOIF. — UNE CARAVANE AU DÉSERT.

Au Sahara, dans cette fournaise où il ne pleut jamais, les voyageurs n'ont d'autre ressource pour se désaltérer que de creuser le sol jusqu'à la nappe d'eau souterraine. Après bien des essais infructueux, la caravane, exténuée, à bout de forces, a enfin réussi à creuser la terre : l'eau est là, tout près, elle se répand dans une rigole de pierre hâtivement construite, et hommes et bêtes la recueillent avidement.



Comment on remédie à la sécheresse, au Japon.
Pour arroser la rizière desséchée, le paysan japonais a trouve moyen d'extraire l'eau souterraine. Il installe son appareil de traction, monte sur les palettes de la roue, qu'il fait tourner en se soutenant à l'aide d'une perche. L'eau monte, s'écoule dans une conduite de bois et se répand sur le sol.

insuffisants pour arroser un champ. Le paysan égyptien, qui a encore pour charrue un morceau de bois pointu, se sert pour puiser l'eau des mêmes instruments que ses ancêtres : la *shadouf* et la *sakié*. Un balancier qui porte à l'une de ses extrémités un poids, et à l'autre un vase ou un panier suspendu à une corde : voilà la *shadouf*. Il la manœuvre de la même façon que la poulie qui amène l'eau de puits dans nos campagnes. L'eau, déversée dans une rigole, s'en va jusqu'au champ que le Nil n'a pas recouvert. La *sakié* n'est pas plus compliquée ; un buffle aux yeux bandés met en mouvement un manège, une roue horizontale à crans sur une roue verticale ; des vases de terre

fixés à une corde de palmier plong
successivement dans le fleuve et
retirent l'eau. Ainsi pas un pouce
terrain ne demeure stérile ; et c
pourquoi l'on a pu dire qu'on av
en même temps, en Égypte, un
dans le désert et l'autre dans
sillon labouré, puisque souven
quelques mètres d'un champ cul
s'étend un carré de terre encore
culte que tout à l'heure un peu d
rendra fécond.

Les Japonais se servent d
machine semblable, aussi primi
pour arroser leurs rizières. Là
effet, souvent le ruisseau ou l'é
qui doit la fertiliser est si bas
l'eau ne parvient pas à la hauteu
sol : la rizière se meurt. L'ho
arrive. Il porte une simple roue
ticale à palettes, il la plonge à
dans le ruisseau ou dans l'étan
se soutenant avec une perche,
fait tourner à l'aide de ses p
Les palettes agitent l'eau et la
foulent dans une conduite en
d'où elle s'écoule sur la terre.

VARIÉTÉS D'UN COMM
CE PITTORESQUE

S'étonnera-t-on maintenant
l'eau puisse devenir une denr
donner lieu à un commerce ? I



Un instrument qui date de deux mille ans. — La « sakié »
appareil d'irrigation des Égyptiens.
C'est le Nil qui, en débordant, fertilise le sol d'Égypte. Souvent,
il se retire, des terres n'ont pas été submergées. Mais la machi
se servaient les Egyptiens, il y a deux mille ans, est encore
buffle, les yeux bandés, fait tourner la roue qui amène l'eau du

rchands d'eau, et il n'est pas besoin
er l'Europe pour en trouver.
n'y a pas si longtemps encore, Paris
es porteurs d'eau. Car, à toutes les
, ce fut un gros problème que de
Paris d'eau potable.
temps que Paris s'appelait Lutèce,
ur Justinien y avait, au moyen d'aque-
dériver les sources des Prés-Saint-

l'eau aux bornes-fontaines. Ils posaient sur leurs épaules une sorte de joug de bois, à chaque extrémité duquel était suspendu un seau de bois ou de fer, et ils montaient leur provision dans les maisons, jusqu'au dernier étage. Ils se faisaient d'ailleurs payer fort cher, et le mètre cube qu'ils fournissaient coûtait 12 à 19 fois autant que l'eau trop rare fournie par la compagnie. Un beau jour, ils disparu-



L'eau d'un cloaque rendue potable. — Chinois puisant de l'eau, à Shanghai.

au fangeux, un véritable cloaque qui charrie des immondices, telle est la seule source où les ts de Shanghai puissent s'approvisionner d'eau. Ils viennent là remplir leurs seaux de bois d'une pie qui, après être restée quelque temps dans les jarres, exposée au soleil, deviendra aussi pure e que nous buvons nous-mêmes.

des hauteurs de Romainville et de
ntant. Les premières fontaines da-
Philippe Auguste; Louis XIV eut
te idée de les multiplier; mais, mal-
les efforts de nos rois, Paris ne
encore, en 1818, que 88 000 mètres
r, un homme adulte consomme en
atre heures 157 litres, sans compter
utilisent les services publics et les
; on était donc bien loin de compte.
de nouvelles dérivations. Paris eut
mètres cubes d'eau; mais peu de mai-
ent abonnées à la compagnie des eaux,
descendre et s'en aller à la fontaine.
es qu'apparurent les porteurs d'eau.
se les rappelle? Braves Auvergnats,
t ventrus, ils s'en allaient chercher

rent. De nombreux travaux de dérivation amenaient maintenant de sources éloignées assez d'eau dans chaque habitation. Et pourtant, à chaque été, nous aurions encore besoin de leurs services. La chaleur diminue les sources qui nous alimentent, la compagnie nous rationne, nous coupe l'eau pure et bonne, et nous offre l'eau de Seine. Nous aussi nous tirons la langue, et nous enrageons. Si le bon Auvergnat était là, il nous aiderait à emplir à l'avance du précieux liquide toutes nos cuves, tous nos seaux, tous nos baquets, car, presque semblables à ceux qui habitent des terres desséchées, il nous faut faire alors des provisions d'eau.

Moins ennemis que nous du pittoresque, bien des pays encore ont conservé ces utiles

commerçants. Bras nus, pieds nus, un petit tonneau au côté, l'*acquaiuolo* de Naples s'en va, le dos courbé, à travers les rues, criant : « De l'eau, de l'eau fraîche ! » Ne le raillez pas. C'est un ambitieux, il rêve d'être un commerçant, un vrai commerçant, possesseur d'une boutique, et, si ses affaires prospèrent, il s'établit. On le trouve à presque tous les coins de rue, debout dans une sorte de chaire qu'il s'est élevée en plein vent : un banc surmonté d'un baldaquin sur lequel sont rangées des piles

large orifice et au goulot étroit ; de l'au
une petite table basse en fer-blanc ou
cuivre soigneusement poli, où se trouv
enfermés dans une cage de verre les b
teilles et quelques verres d'une dimens
formidable, car les Madrilènes sont gra
buveurs d'eau.

Ce type s'est conservé dans la
l'Amérique espagnole. Là aussi il s'app
aguador. C'est parfois un Indien. Son vê
ment le gêne peu : une chemise aux manc



A MADAGASCAR. — FEMME MALGACHE DONNANT À BOIRE À SA FILLE.

Dans certaines contrées de Madagascar, on conserve l'eau dans de longs tuyaux de bambou, fermés à
extrémité. Quand un enfant veut boire, sa mère prend un des tuyaux et le soutient pendant qu'il se dés

de citrons et d'oranges, et des files de verres de toutes les grandeurs. Tout l'édifice est orné de lanternes, de festons et d'astragales, les parois peinturlurées d'aquarelles fantastiques empruntées à la fois à la mythologie et à la Bible. Un passant s'arrête-t-il, l'aquaiuolo présente un verre, balance plusieurs fois le baril sur son axe et fait couler l'eau. Du matin au soir la foule se presse autour de cette échoppe rafraîchissante.

A Madrid, l'acquaiuolo s'appelle *aguador*. Quel Madrilène altéré n'a pas entendu avec ravissement au milieu de la foule son cri guttural : *Agua! qui en quiere agua?* ou encore : *El aguador! agua! azucarillos!* « De l'eau! qui veut de l'eau? Voilà le marchand d'eau! de l'eau et des bouteilles! » D'une main, il porte un porron de terre au

retroussées et au col ouvert, un caleçon
ample et relevé jusqu'aux genoux, bien
ment des sandales : tel est son modeste
primitif accoutrement. Un mouchoir de
leur enveloppe négligemment une cheve
abondante, longue et rude ; un chapeau
paille commune, trop étroit de forme, re
sur le front et ombrage la face. Ainsi vê
conduit un âne petit, galeux, pelé, la
basse et l'oreille pendante. Suspendus à
flancs qu'ils pressent, deux longs s
carrés, deux outres se balancent. Ce s
des peaux non tannées qui conservent en
quelque échantillon des poils dont elles
rent ornées ; toujours humides, elles ont
tons d'un vert bleuâtre sur lesquels le s
tement de l'eau jette une teinte glauque
étrange. Une ouverture à l'angle

le plus rapproché de la tête de l'âne, cerclée en bois et mal fermée d'une cheville qui laisse échapper un filet constant, sert à remplir et à vider l'incommode machine. Il sort de là un liquide chaud et trouble qu'on récolte dans des jarres de terre poreuse où il se rafraîchit plus qu'il ne se clarifie. Les outres épuisées, le marchand d'eau s'installe sur sa bête à chevauchon, le visage vers la queue, qui lui sert de fouet et de point d'appui, et il s'en va au puits les remplir de nouveau.

A Mexico, l'aguador est un piéton. Il porte sur son dos une énorme jarre de terre rouge, parfaitement ronde, le chochocol, qu'une large bande de cuir fixe au moyen de deux anses sur son front protégé par une petite casquette de cuir; une autre lanière qui passe sur le sommet de la tête soutient une deuxième cruche plus petite. Celle-ci pend devant lui à la hauteur de ses genoux. Elle est destinée à contre-balancer par son poids le poids du chochocol : c'est le *cantaro*, dont l'eau est charitablement à la disposition de chacun. Enlevez le cantaro, l'équilibre est rompu, l'aguador trébuche et tombe. Un voyageur anglais, à qui l'on contait la chose, ne voulut pas le croire et, voyant venir devant lui un aguador, il l'aborda, coupa brusquement la corde du cantaro. Le pauvre aguador vacilla une seconde et culbuta, aussi surpris mais moins joyeux que l'Anglais.

Au Caire, les marchands d'eau abondent. On les appelle *sakka*. Ils portent sur les épaules une peau de bouc gonflée, rebondie, où pendent encore les quatre membres et la tête. Elle est pleine d'eau, et lorsqu'un client s'adresse à eux, ils remplissent sa jarre en déversant le liquide par la gueule de la bête. Souvent aussi, conduit par un Arabe, un chameau passe. Un tonneau attaché par des cordes et d'un équilibre instable tremble sur son dos : c'est une cargaison d'eau qu'on va livrer.

Ainsi, reprenant un mot fameux, on pourrait dire que l'eau, suivant les pays et les cas, est l'objet le plus vil ou le plus précieux. Il est parlé, dans les contes de fées, de contrées entières où les chemins sont taillés dans le diamant, où la poussière est de l'or, où les fleurs sont des topazes étincelantes; et personne ne se baisse pour ramasser ces trésors. Chez nous l'eau ne coûte rien, et nous la gaspillons plutôt que nous n'en usons. Pourtant, même dans une région fertile, un voyageur altéré payerait cher un verre d'eau si on l'exigeait. Quel prix doit-il donc être prêt à donner, celui qui se trouve en proie à la soif dans le désert ou dans la montagne, sous un soleil dévorant, loin de tout ruisseau, de toute source, sans avoir l'espérance que le ciel prenne pitié de sa détresse et lui envoie une pluie bienfaisante. Pour un verre d'eau, il sacrifierait toute sa fortune; il l'achète souvent au prix de son sang, et il ne pense pas avoir payé plus qu'elle ne vaut cette eau salutaire, puisqu'elle lui fait recouvrer la vie.



Son amphore sur l'épaule, la petite fille turque revient de la fontaine.


MONTAGNES
RUSSES
DEMAIN INAUGURATION DES
MONTAGNES NEGRO-RUSSES
DU DESERT
ENTREE


CAISSE
ENTREE
CAISSE
GRANDES



Le père Antoine habitait le Fourques, un de ces villages de Savoie perdus dans la montagne

Les Témoins Muets

C'est souvent aux circonstances les plus fortuites, aux détails qui paraissaient plus insignifiants, aux incidents les plus imprévus, qu'est due la découvert crimes dont les auteurs avaient échappé à toutes les investigations. Lorsque, ap de longues années, ceux qui jouissaient de l'impunité sont subitement démasq n'est-il pas singulièrement émouvant de voir surgir des ténèbres lointaines du pa les instruments d'une justice mystérieuse? Empruntée au souvenir d'un fait r l'histoire qu'on va lire présente sous une forme des plus dramatiques un de ces dont l'étrangeté est bien faite pour frapper l'imagination.

○ ○ ○

Comme nous grimpions l'étroit chemin qui mène au Fourques, mon compagnon interrompit soudain son intarissable bavardage. Visiblement il était très intrigué. « Voilà qui est curieux, grommelait-il, tout à fait curieux.... » Les yeux levés, le regard fixé sur un point de l'horizon, il continua :

« Les témoins du père Antoine! Ce sont bien eux.... »

A plusieurs reprises, il répéta cette phrase inintelligible pour moi. Puis il ajouta :

« Et justement au même endroit!... »

La route, à l'endroit où nous étions arrivés, s'avance en surplomb au-dessus d'un précipice et fait un coude brusque; un calvaire rustique s'y remarque, pareil à ceux qu'on rencontre fréquemment en ces pays de montagnes. Des arbres au feuillage sombre, hêtres, sapins, noyers, donnaient au pays un aspect fantastique. Mais rien de ce q voyais ne pouvait m'aider à comprend subite préoccupation qui s'était empar mon guide. J'avais beau suivre la dir de son regard, je ne voyais rien qu'un v corneilles tournoyant au-dessus de l'ab

Je perdais patience :

« De quels témoins voulez-vous par Je ne sache pas que les corneilles aient tume de témoigner en justice.

— C'est, reprit posément mon inter teur, que vous ne savez pas l'histoire du Antoine. C'est une histoire authentique actes judiciaires en bonne et due form testent suffisamment. Tous les gens d'ici p raient vous la conter. Ils en causent eux, plus d'une fois l'an. Devant cet exe là, les plus incrédules, les beaux esp

les esprits forts, hochent la tête et sont forcés d'avouer qu'il y a tout de même en ce monde des choses qui ne s'expliquent pas bien et qui dépassent notre entendement.

ꝉꝉꝉ

Il y a tantôt quinze ans que la chose s'est passée, comme l'établissent les papiers.

Le père Antoine était, à cette époque-là, le gros bonnet de la commune de Fourques, un de ces villages savoyards semés dans la montagne, à plus de 1100 mètres d'altitude et à deux heures de marche les uns des autres. Il habitait une de ces maisons que vous voyez, faites en granit pris au rocher d'alentour, et construites voilà des siècles; tout autour, ce sont des bois de sapins qui s'élèvent comme des encensoirs sur la bruyère rousse, et de maigres pâturages qui croissent presque à ras du roc, là où il n'y a plus assez de terre pour les racines des noyers. Le père Antoine possédait quelques lopins de terre et un coin de bois. On l'appelait un richard, quoique sa richesse fût faite surtout de son labeur et de l'économie de sa femme, la plus active des ménagères.

Pour son travail, le père Antoine commençait à s'aider des bras vigoureux de son fils Jacques. C'était Jacques qui, s'attelant aux brancards et engageant sur son épaule les cordes solides, tirait le long des pentes les charges de foin ou de bois. Il savait piquer les bœufs qui mènent lentement le « charret» où s'entasse le blé. Déjà son père l'emmenait à la coupe, dans les bois communaux où chacun peut déboiser le carré qui lui est assigné. Fin laboureur et bon bûcheron, il n'en craignait pas un à l'ouvrage. « Des honnêtes gens et des gens heureux! » disait-on, en parlant des Antoine.

Or, comme leur petite Rose — une perle, monsieur! — touchait à ses dix-sept ans, ne fut-elle pas demandée en mariage par un certain Le Couffier?

Il faut vous dire que ce Le Couffier était le plus mauvais gars du pays. Adroit, parbleu! et intelligent plus que beaucoup d'autres, mais paresseux, sournois et brutal. Sa mauvaise réputation s'étendait à plus d'une lieue à la ronde. On citait de lui des tours pendables. On le craignait.

Un Le Couffier épouser une Rose Antoine! C'était si absurde qu'il n'y avait qu'à hausser les épaules. C'est ce que fit le père Antoine. Et il n'en fut plus question.

A quelque temps de là, Le Couffier disparut. Où était-il allé? D'aucuns dirent qu'il était parti pour les Amériques en vue d'y faire fortune. Dans ces pays-là, avec de la hardiesse et un petit pécule, on s'enrichit très bien. Seulement, le petit pécule est aussi nécessaire que la hardiesse. Rien ne remplace la première mise de fonds. Et Le Couffier n'avait ni sou ni maille. Que pourrait-il bien faire et dans quelle entreprise l'accepterait-on les mains vides? Au surplus, on ne s'en inquiétait guère. Il s'arrangerait comme il voudrait. L'important était qu'on fût débarrassé dans le pays de ce mauvais gars.

On poussa un soupir de soulagement. Et on l'oublia.

ꝉꝉꝉ

L'automne est dans la montagne une saison délicieuse; les tons sombres des sapins y tranchent sur le feuillage jaunissant des noyers et des noisetiers. C'est, dans les buissons à peine dépouillés, le bruit d'un lièvre qui se sauve effrayé par le bruit que fait une châtaigne en tombant; ce sont, dans les airs, des couples d'oiseaux retardataires qui s'enfuient à tire d'aile vers le ciel clément de l'Italie, toute voisine.

La grande foire de Thaunes a lieu justement à cette époque charmante de l'année. Tous les montagnards de la contrée se rendent, à cette occasion, dans cette petite ville entourée très étroitement de tous côtés par d'énormes montagnes. C'est alors, dans la bourgade silencieuse et triste d'habitude, le grouillement de centaines de vaches, de chevaux et de poulains, le brouhaha des beuglements et des hennissements. C'est un bruit de marchandages et de disputes. On prend un verre, on en prend un second: pourtant l'affaire n'est pas conclue. Un troisième verre : on bataille encore pour une mince différence de prix. Tout à coup l'acheteur se décide; on le voit alors payer, de la main à la main, le prix qu'il veut donner. Quant à la somme en litige, il la jette à la volée en menue monnaie que le vendeur sera forcé de ramasser à terre sou par sou.

Le père Antoine venait de faire une bonne journée. Ayant vendu tout son bétail, il laissa ses vachers boire et manger à la grande table de cantine dressée au milieu du champ de foire; pour lui, il gagna l'hôtel du commerce, qui regorgeait d'une foule bruyante et gaie, il se fraya une route parmi les animaux qui encombraient la cour, débordant des remises et des buanderies elles-mêmes, et gagna une des tables qu'on voyait dressées partout, jusque sur les balcons de bois. L'affolement des servantes ajoutait encore à la confusion, et il était plus tard qu'il n'eût voulu quand le père Antoine put arriver à Doussaud, où il se hâta de toucher le prix

de ses vieux sapins vendus, trois mois passés, à la scierie. Quand il se remit en route, tout cela lui faisait une sacoche bien gonflée.

Le jour baissait, l'ombre envahissait la vallée et faisait de la montagne, qui se découpait en tons sombres, comme un grand monstre accroupi, mystérieux et hostile.

En bas mugissait la voix du torrent bondissant entre les rocs usés.

Tout en haut, encore éclairé par les derniers rayons du soleil, couronné de nuages floconneux et rosés, le rocher apparaissait lumineux et transparent, comme dans une gloire.

Le père Antoine remontait d'un pas alerte le lacet qui serpente parmi les rochers.

Cependant, au Fourques, Jacques, revenu des champs à la nuit tombante, remisait le charret rempli de fagots, mettait la mule à l'écurie et entrait dans la salle à demi éclairée.

« Le père n'est pas rentré, fit une voix où perçait un commencement d'inquiétude.

— Pas rentré! » dit l'enfant, subitement inquiet. Mais, feignant d'être sans crainte : « Bah! sans doute il se sera attardé à conclure quelque affaire. Tout de même, je vas à son devant. » Et il partit.

Jacques avance avec précaution sur le sentier rapide; en traversant les pâtures, il s'arrête, fait un porte-voix de ses deux mains, et crie aux champs :

« Père! père! »

Mêlée de notes grêles et de notes déjà graves, sa voix d'adolescent qui mue retentit à travers la montagne sans recevoir d'autre réponse que celle de l'écho qu'elle éveille. Il n'espère pas, bien sûr, couvrir le mugissement sourd du torrent. Mais le vent qui s'élève en ouragan peut emporter son appel :

« Père! »

Un moment vint où, dans le ciel crépusculaire tout chargé de nuages, Jacques aperçut le vol rapide de deux oiseaux.

« Mauvais signe! » pense-t-il, et, superstitieux comme on l'est dans nos campagnes, il s'en émeut. Une angoisse l'étreint. Est-ce le lointain murmure de l'orage dans la forêt? est-ce une plainte humaine? est-ce le cri rauque d'une bête traquée? Que n'entend-on pas dans la montagne quand la nuit travestit les objets et, trompant notre vue, trompe aussi nos oreilles? Pourtant il lui a bien semblé percevoir un gémissement.

Désormais il se hâte, il court sans rien voir, sans rien craindre, faisant rouler sous

ses pieds les pierres qui dévalent et
au torrent. L'obscurité est venue.
L'ouragan tourbillonne, tord le
sons, brise les branches. Jacques fait
la tempête, il va toujours, la pluie to
grosses gouttes sur ses épaules, il va
ses pas à la lueur vacillante de sa l
secouée.
Maintenant la lanterne s'est
vaincu par le double effort de la tem
de la nuit, il s'arrête et se désespère.
Un éclair subit déchire les té
Jacques vient d'apercevoir un objet
fait tout à coup frissonner. Un presse
s'empare de lui. De nouveau, un écl
verse la nue et inonde toute la m
d'une fantastique et intense lumière
fois, Jacques a bien vu : flottant
branche, c'est le mouchoir rouge
père. Avec cette acuité pénétrante
cette sorte de seconde vue qu'acquie
prit dans les heures tragiques, Jacque
prend que son père a succombé, victin
guet-apens, d'une trahison, d'un crim
un instant l'idée ne lui vient qu'il ai
produire un accident. Une chute, allons
Il embrasse le pauvre mouchoir; gr
de froid et de douleur, il ne se décide
quitter la place.
Quelle nuit! Transpercé par la
frissonnant et enfiévré, Jacques ne
pas à la souffrance physique. Il est
par l'angoisse. Le jour commence à p
Dans la pâle et triste lueur de l'aube, J
examine avec soin le sentier; il lui
bien qu'ici il y a eu lutte, que la terr
cailloux sont écartés comme en un l
plat sillon, depuis vingt mètres plu
mais quoi! il a tant coulé d'eau dep
heures! Vers l'endroit où se balan
mouchoir, le petit parapet de terre es
presque détruit.
« Sûr, on l'a jeté par là! C'est
débattant que son mouchoir de cou s'
taché. Les lâches! ils connaissaient
pays; ils l'ont roulé à l'endroit le pl
gereux; jamais on ne le retrouvera, ja
Ce fut aussi l'avis de M. le maire
du garde champêtre, du juge d'insti
du procureur de la République et de t
messieurs qui vinrent de la ville p
struire l'affaire.
Des ouvriers des ponts et cha
dirigés par un ingénieur, installèrent
ment des cordes de trois cents mètr
qu'on descendît et qu'on fît des rec
au fond du gouffre. Jacques voulut
lui-même. Verdâtres et humides, si lis
c'est à peine si les mousses pouva
attacher, les murailles se rapprochai

lheureux avait dû être broyé
vant d'être noyé dans le torrent.
on établit que le père Antoine
ns sa sacoche neuf mille francs.
crime, on fit une enquête mi-
la contrée. De coupables, on
s. On arrêta bien un voyageur
asser par là dans la journée.
ouvé que c'était un honnête
stifia de l'emploi de toutes ses
nit les meilleures références.
i un vieux berger de la mon-
reconnut qu'il était si faible,
âge, que l'une de ses brebis
renverser. Comment aurait-il
mme vigoureux?
arrestations n'eurent pas plus

e conclut qu'après tout, il
oir eu qu'un accident, que le
vait pu glisser. On fit faire une
orative et l'affaire fut classée.
ères se livrèrent à toute sorte
s; puis la curiosité se lassa;
ter les conclusions de la jus-
sa d'en parler.
veuve et les orphelins conser-
viction ferme que celui qu'ils
mort dépouillé et assassiné.
n cœur, Jacques garda l'idée
rir les coupables.

⁂

de marché à Doussaud. Dans
vieilles rues de la ville, resser-
ses, toutes les paysannes des
alignées, assises *à croupeton*,
alignées à pareil jour leurs
ces mêmes maisons, plusieurs
.
d'elles, voici la mère Antoine,
genoux un panier d'œufs,
eds de petits tas d'herbages.
t ans que son homme est mort
es choses ont bien changé : il
s terres. Le travail de Jacques
faire vivre toute la maisonnée.
e en condition.
t ce jour-là grande rumeur
du marché. On se montrait
dont la présence intriguait

rtant, le regard méprisant et
bourgeois cossu, une épaisse
balançant sur son gilet, il
haute avec M. le maire du
l'accompagne d'un air défé-



Jacques voulut qu'on le descendît au fond du gouffre.

montre. C'est lui qui vient d'acquérir tous les terrains qui composent le

haut plateau du Fourques. Il possède une montagne, cet homme-là.

Son nom?

Le Couffier.... Attendez donc.... On en a connu un Le Couffier ici, dans les temps. Quoi! C'est lui? Ce mauvais gars de Le Couffier qui était parti pour les Amériques?

Il en est revenu, et millionnaire, encore!

C'est pourquoi on ne fit pas de difficultés pour reconnaître Le Couffier. Après tout, c'était un enfant du pays. Le passé était le passé. Et bien des gens, qui jadis n'avaient pas assez de mépris pour l'en accabler, ôtaient devant lui leur bonnet.

L'Américain, comme on appelait maintenant Le Couffier, eut tôt fait de révolutionner le pays. Il vous avait rapporté de l'argent plein ses poches et des manières de faire qui ne sont pas celles de ce côté-ci de l'Océan. N'avait-il pas décidé de créer au Fourques une station thermale? Bientôt on vit s'élever là-haut une grande et belle maison qui avait bien autant de fenêtres qu'une caserne; un parc fut tracé au lieu des anciens pâturages. Le Couffier activait les travaux, secondé par un nouveau venu qu'il présentait comme son régisseur et qui paraissait, lui aussi, connaître fort bien le pays; les deux hommes ne se quittaient pas et, plus d'une fois, on remarqua que ce régisseur avait le ton bien haut devant son maître. Mais ils faisaient faire tous deux de fameuse besogne.

Il n'y avait pas trois ans que M. Le Couffier était au pays, qu'on vit sur les murs de Doussaud et dans toutes les stations de la ligne du chemin de fer de grandes affiches en couleur. Elles représentaient une forte et souriante Savoyarde avec son petit chapeau de montagne et son fichu rouge; d'un air accueillant, elle se détachait sur un fond pittoresque : sa tête s'enlevait sur des sommets neigeux, ses pieds posaient sur les bords d'un torrent. Des lettres irrégulières et voyantes ressortaient sur le tout :

Le Fourques
Station thermale entre la France et l'Italie
Cure d'air. — Vue superbe.
Funiculaire. — Hôtel de premier ordre.
CONFORT MODERNE
OUVERTURE LE 1[er] MAI

M. Le Couffier était au pinacle; il se présenterait aux élections du conseil général. Il passerait, c'est sûr!

⸸⸸⸸

C'est Notre-Dame de Mars.

Aujourd'hui 25 du mois, on s'en est allé à la ville pour l'engagement de tous les gagés : valets de ferme, servantes, bergers, ceux qui donnent pour du pain et d'argent leur peine, leur travail, leur ment quelquefois, ils se rendent tou saud pour y être retenus par les ma miers et les bourgeois d'alentour.

Aussi M. Le Couffier y est-il son régisseur pour choisir le servi grand hôtel.

Le mère Antoine et Jacques s aussi à la « loue », mais c'est pou pagner Rose qui va cette année en gager au service.

Ils remontent tristement par l en lacet.

Cette fin de journée est si be tant! Le printemps éclate de toutes bourgeons sont en avance, des ois leur nid au creux des roches, au branches, d'autres reviennent à t vers ces contrées devenues plus cl La mère et le fils arrivent ainsi à la pierre qui marque l'endroit fatal dix ans, le père a trouvé la mort. ne manquent de s'agenouiller là; comme d'habitude; puis, fatigué longue course, ils s'asseyent près monticule qu'on a disposé pour y croix derrière les buissons qui on tout autour; personne ne peut les peuvent s'abandonner tous deux sombres souvenirs. Dans l'air pur à leurs oreilles les bruit les plus l perçoivent un murmure qui se rapp

Deux hommes montent la sent sent à mi-voix ; tels des compères pas de secret l'un pour l'autre. Jacq mère reconnaissent la voix de Le C de son régisseur. Tout à coup, da printanier, le vol de deux grands traverse rapide et droit; ce sont neilles : elles reviennent faire leur les noyers. Jacques ne peut jama vol de ces oiseaux sans songer à c avait vus traverser la nue, sur la g soir fatal où il était parti à la rec son père.

Eux aussi les deux hommes av marqué le vol des oiseaux voyageu

« Tiens! dit la voix du régis garde là-haut, vois-tu les témoins Antoine? »

Jacques et sa mère frissonnent du père prononcé par cette voix l goguenarde!...

« Ah! reprenait Le Couffier, e pas encore témoigné en justice, les au père Antoine....

— C'est pas faute qu'il ait c fort. Mais des corneilles, ça n'enten

— Et ça ne parle pas nou



« Corneilles! corneilles! cria-t-il, je vous prends à témoin! »

en dire. Des témoins, si tu veux, les, mais des témoins muets! »

s voix mêlées de ricanements mé- confondent dans le bruit diminuant versation des deux hommes qui t.

es, retenant leur souffle, la mère et angent un regard. Ils n'ont besoin e. Ils ont tout compris.

elques jours de là, un bruit se ré- u Fourques, si étrange qu'il laissa ut le monde incrédule et ne fut ac- avec des haussements d'épaules. tupéfiante que parût au début la elle était vraie. Le « grand homme » nes, celui qui allait révolutionner t amener des étrangers venus de outs du monde, le richard, le mil- M. Le Couffier enfin, était arrêté avec son régisseur sous l'inculpation de meurtre.

⸸⸸⸸

L'instruction fut rondement menée.

Au surplus, ce qui facilita singulièrement la tâche du juge, c'est que le complice de Le Couffier, sur la promesse d'avoir la vie sauve, avoua tout et, comme on dit, mangea le morceau. Les confrontations des deux hommes donnèrent lieu à des scènes d'une extraordinaire violence. Comme une bête traquée, Le Couffier injuriait, démentait, mentait, s'emportait, les yeux injectés de sang.

Mais à quoi pouvait servir cette défense enragée et désespérée? La scène du crime, les préparatifs lentement combinés par les meurtriers, tout apparaissait maintenant, re-

constitué avec une précision et une clarté qui ne laissaient place à aucune espèce de doute. Un seul détail aurait suffi à perdre Le Couffier : cette somme de neuf mille francs engagée par lui et son complice dans une société de hardis spéculateurs, et origine de leur scandaleuse fortune.

Comme on l'avait dit, Le Couffier était bien parti pour les Amériques. Seulement il n'y était pas parti à l'époque où il avait disparu du pays. Des jours et des jours s'étaient passés pendant lesquels, caché dans les environs, il avait réussi à dissimuler sa présence. Il se créait ainsi un alibi et pouvait mettre à exécution le projet mûri depuis longtemps.

Du jour où Rose lui avait été refusée : « Je me vengerai », avait-il juré. Mais Le Couffier n'était pas de ceux à qui suffit le sentiment de la vengeance satisfaite, s'ils ne tirent encore un profit de leur action criminelle. Donc il avait attendu et fait le guet, aidé d'un chemineau avec qui il avait lié partie.

Il était là le soir où le père Antoine, au retour de la foire de Thaunes, remontait la sente à la nuit tombante. Violemment frappé par derrière, renversé sur le coup, le paysan distingua dans la pénombre les traits de Le Couffier.

« Misérable !... Qu'as-tu fait?... Que me veux-tu ? »

Déjà sa sacoche lui était arrachée, les
deux hommes se jetaient sur lui. Ra
blant tout ce que son vigoureux âge n
laissait d'énergie, il lutta des pieds
poings. Mais la lutte était trop in
pantelant et épuisé, le père Antoine fu
tôt dépouillé et ligotté.

Les deux misérables l'ayant ainsi
lysé, le tirèrent sur le dos jusqu'à l'end
chemin où le précipice tombe à pic.
endroit, le lit du torrent est si profond
n'y entend pas tomber les pierres l
du sentier.

Rapidement, l'infortuné comprit l
tion de ses meurtriers ; aucun secours
tendre, personne à la portée de la voi
pour le retenir, rien pour le sauver.... Il
à Dieu, et, tandis que, le dos labou
les pierres du sentier sur lequel les me
le tiraient, les yeux grands ouverts, il
du regard les profondeurs de l'espace,
traversant le ciel d'un vol rapide,
oiseaux sombres.

« Corneilles ! corneilles ! cria-t-il
voix déchirante, on m'assassine !... Cor
je vous prends à témoin ! »

⸸⸸⸸

Les corneilles n'avaient pas f
l'appel du mourant. Le jour venu pour
nition des coupables, elles avaient a
à la justice des hommes leur témo
muet.

L. DESBRUYÈRES

(Illustrations de Jean Veber.)



JACQUES AVAIT APERÇU DEUX GRANDS OISEAUX....



RODOLPHE AVAIT SAISI RISCHENHEIM PAR LE BRAS ET LE CONDUISAIT DE FORCE AU FOND DE LA MAISON.

SERVICE DE LA REINE

CINQUIÈME PARTIE

ES NOUVELLES ARRIVENT A STRELSAU.

En quittant le numéro 19 de la König-sse, Rischenheim rencontra l'élégant on de Strofzin qui insista pour l'emme- avec lui chez sa cousine Helga de enheim.

Rischenheim accepta la proposition. ès tout, celui qu'il cherchait était peut- chez Fritz de Tarlenheim. Cela était les choses possibles.

« J'allais au palais pour tâcher d'ap-dre où est le roi, dit-il; j'ai besoin de le voir, s'il veut bien m'accorder deux ou trois minutes d'audience.

— Je vous y conduirai après. Montez. »

Les chevaux d'Anton, dont il était assez fier, eurent vite fait de gagner ma maison. Les deux jeunes gens sautèrent du phaéton à ma porte. Comme ils arrivaient, le chancelier sortait pour retourner chez lui.

Rischenheim, à la vue des spectateurs devenus nombreux, lui demanda :

« Que se passe-t-il ici, mon cher chancelier? Qu'est-ce que tous ces gens-là attendent donc ici? Ah! voici une voiture royale!

MAIRE DES QUATRE PREMIÈRES PARTIES. — *Naguère le royaume de Ruritanie fut le éâtre d'événements mystérieux; à la suite de l'enlèvement du roi Rodolphe V, un jeune lord anglais, ndyll, son parent et son sosie, fut couronné à sa place. Pendant ses quelques jours de royauté, ndyll s'éprit pour la princesse Flavie, fiancée du roi, d'un amour idéal et que celle-ci partageait. Depuis, la princesse a épousé le roi par devoir, mais elle pense toujours à Rassendyll. Une lettre lui adressait par l'entremise d'un officier, Fritz de Tarlenheim, et où elle avouait son amour, tombe les mains d'un traître, Rupert de Hentzau, qui veut la livrer au roi. Rupert charge de cette mission ssin, le comte de Rischenheim; mais ses diaboliques machinations sont déjouées grâce au dévouement*

— La reine est avec la comtesse, répondit Helsing. On attend pour la voir sortir.

— Et vous êtes venu la voir? poursuivit Rischenheim.

— Mais oui. Je... je suis venu lui présenter mes respects.

— Une visite matinale.

— C'était en quelque sorte pour affaire.

— Ah! J'ai aussi une affaire très importante, mais cela regarde le roi.

— Je ne vous retiens qu'un instant, Rischenheim, dit Anton, et il s'élança vers la porte.

— Le roi, répéta Helsing. Oui, mais le roi....

— Je vais au palais pour savoir où il se trouve. Si je ne peux pas le voir, il faut que je lui écrive de suite; mon affaire est très urgente.

— Vraiment, mon cher comte? Vraiment? Très urgente, dites-vous?

— Peut-être pouvez-vous m'aider? Est-il à Zenda? »

Le chancelier devenait fort embarrassé. Anton avait disparu dans la maison et Rischenheim le retenait résolument.

« A Zenda? C'est que je ne... Pardon, mais quelle est votre affaire?

— Excusez-moi, mon cher chancelier; c'est un secret.

— Je jouis de la confiance du roi.

— Alors il vous sera indifférent de ne pas jouir de la mienne, dit Rischenheim en souriant.

— Je vois que vous êtes blessé au bras, remarqua le chancelier qui che à faire diversion.

— Entre nous, ceci est pour q chose dans mon affaire. Allons! Il fa je me rende au palais. Ou.... Ah donc! Sa Majesté la reine daignera m'aider? Je crois que je vais risque requête. Ce qui peut m'arriver de pis qu'elle me refuse. » Et Rischenheim s'a cha de la porte.

« Oh! mon ami, à votre place, ferais pas cela. La reine est très... très pée. Il ne lui plaira pas d'être dérang

Sans plus faire attention à lui, Ris heim frappa énergiquement. La porte s'o il pria le maître d'hôtel de porter son à la reine et de lui demander si elle d rait le recevoir un instant.

Rischenheim se glissa à l'intéri resta sur le seuil du vestibule. De là tendait les voix de ceux qui occupai petit salon, sur la gauche. Il reconnut de ma femme, d'Anton et de la reine celle du maître d'hôtel disant :

« Je vais informer le comte volontés de Votre Majesté. »

Le serviteur reparut et, immédiat derrière lui, Anton de Strofzin et Be stein. Bernenstein tenait le jeune homm le bras et lui fit traverser rapideme vestibule. Ils passèrent près du d'hôtel, qui s'effaça devant eux et gnirent Rischenheim.

« Nous nous retrouvons, » dit nenstein en saluant.

du colonel Sapt, connétable du château de Zenda, et à l'intervention de Rassendyll, qui, accouru à joue encore le rôle de Rodolphe V et par ce stratagème s'empare de la copie de la lettre qui lu adressée. Comme Rupert a conservé l'original, on lui tend un piège pour le forcer à s'en dessaisir Rischenheim, que Sapt et Rassendyll arrêtent pendant une promenade du roi et qu'ils se proposent d conduire en lieu sûr sous la garde d'un jeune officier, le lieutenant Bernenstein, parvient à s'enfuir sendyll, prêt à tous les sacrifices pour sauver l'honneur de la reine, va à Strelsau au-devant du d c'est-à-dire de Rupert.

L'absence du roi se prolongeant, la reine et son entourage sont inquiets, lorsqu'un veneur app message de Rodolphe annonçant qu'il ne rentrera pas au château et passera la nuit dans un pavil chasse. Or, c'est là qu'avant la fuite de Rischenheim on a donné rendez-vous à Rupert; si Rischenh pu rejoindre son cousin, ce dernier a déjà dû remettre la lettre au roi. A la prière de la reine, S Fritz de Tarlenheim montent à cheval et se dirigent au galop vers le pavillon de chasse. Ils y arriv milieu de la nuit; tout est silencieux; mais, en pénétrant dans l'intérieur, ils se trouvent en présen garde forestier mortellement blessé qui leur fait le récit du drame dont il a été témoin. Le roi al coucher quand un homme se présenta, demandant avec insistance à lui parler; le roi, en l'aper reconnut Rupert et lui ordonna de sortir; mais Rupert, au lieu d'obéir, lui lança un coffret en lui de l'ouvrir. Un chien favori du roi s'étant élancé sur le traître et celui-ci l'ayant blessé d'un revolver, une lutte s'engagea dans laquelle le roi fut tué et le garde grièvement atteint. Le specta s'offre aux yeux de Sapt et de Fritz confirme ce récit : le roi est étendu mort dans une pièce du pavil côté de lui gît le coffret contenant la copie de la lettre de la reine et qu'il n'a pas ouvert. Laissant S pavillon, Fritz se rend à Zenda pour prévenir la reine, puis à Strelsau, car Flavie est partie pour re Rassendyll.

La même nuit, Rassendyll était arrivé dans la capitale de la Ruritanie, et, se mettant aussitôt en de Rupert, s'était dirigé vers une maison meublée où il le soupçonnait de se cacher. Mais là, on lui a que le comte de Hentzau est absent et qu'il ne rentrera que le lendemain matin; pendant ce temps, Rupert assassinait le roi. En sortant de la maison, Rassendyll, grâce à son sang-froid, échappe au d'un ancien domestique de Fritz de Tarlenheim, nommé Bauer, complice de Rupert, le blesse même balle de son revolver et se rend à la demeure de Fritz, où la reine Flavie le rejoint. Mais, en chemin reconnu par des familiers de la cour et pris pour le roi; force lui est donc de se donner pour l matin, Rupert revient à Strelsau, retrouve son cousin Rischenheim, qu'il envoie auprès de Rassendyl tâcher de découvrir les intentions de ce dernier à son égard.

hancelier, nerveux et troublé, se
mains. Le maître d'hôtel s'appro-
communiquer la réponse de la
Majesté regrettait de ne pouvoir
le comte. Rischenheim accueillit
s par un signe de tête, et, se tenant
orte qu'on ne pût fermer la porte
demanda à Bernenstein s'il savait
le roi.

enstein désirait vivement se débar-
s deux visiteurs, mais n'osait pas
voir.

sirez-vous déjà une nouvelle entre-
le roi? demanda-t-il en souriant.
re vous a donc été bien agréable? »

henheim ne releva pas l'allusion,
liqua d'un ton sarcastique :

est étrangement difficile de décou-
bon roi. Le chancelier que voici
as où il est, ou, du moins, ne
répondre à la question.

est possible que le roi ait des rai-
r ne pas vouloir être dérangé,
Bernenstein.

C'est très possible, répondit Ri-
d'un ton significatif.

n attendant, mon cher comte, je
is personnellement obligé de vou-
quitter cette porte.

st-ce que je vous gêne en y restant?

nfiniment, monsieur le comte, »
Bernenstein avec raideur.

ule avait remarqué le diapason élevé
et le ton hostile des interlocuteurs
ençait à former un groupe plus

à coup une voix, la voix du roi,
endre dans le vestibule. Elle était
t haute, quoique légèrement voilée.
le imminente s'arrêta; la foule se
tueuse. Rodolphe, nerveux, mais
t :

t-ce le comte de Luzau-Rischen-
manda-t-il. Dans ce cas, qu'il
fermez la porte. »

n de la voix qu'il entendait alarma
im. Il recula, mais Bernenstein
par le bras.

sque vous vouliez entrer, entrez
lit-il avec un sourire ironique.

enheim regarda autour de lui
il songeait à fuir. Une seconde
nenstein fut poussé de côté; une
e parut un instant à la porte; la
evit à peine et l'acclama. Entraîné
forte poigne, Rischenheim entra
i. Bernenstein suivit; la porte se
Anton se tourna vers Helsing, un
ieux aux lèvres.

el diable de mystère pour rien ! dit-il. Pourquoi ne pouviez-vous pas dire qu'il était là ? » Et sans attendre la réponse du chancelier ahuri et indigné, il sauta dans son phaéton.

La foule bavardait bruyamment, ravie d'avoir entrevu le roi, cherchant les raisons qui pouvaient amener le roi et la reine chez moi, espérant qu'ils sortiraient bientôt et monteraient dans la voiture royale, qui attendait toujours.

Si ces gens avaient pu voir ce qui se passait à l'intérieur, leur émotion serait devenue bien plus intense.

Rodolphe avait saisi Rischenheim par le bras et, sans perdre un instant, il le conduisit au fond de la maison, dans une petite pièce qui donnait sur le jardin. Rodolphe connaissait la maison et ses ressources depuis longtemps et n'en avait rien oublié.

« Fermez la porte, Bernenstein, » dit-il; puis, se tournant vers Rischenheim :

« Monsieur le comte, ajouta-t-il, je pense bien que vous êtes venu pour découvrir quelque chose; l'avez-vous trouvé ? »

Rischenheim rassembla son courage pour répondre :

« Oui, je sais maintenant que j'ai affaire à un imposteur, dit-il d'un ton de défi.

— Précisément. Or, les imposteurs ne peuvent pas courir le risque d'être dévoilés. »

Rischenheim pâlit un peu. Rodolphe se tenait en face de lui et Bernenstein gardait la porte. Il était absolument en leur pouvoir et il connaissait leur secret. Connaissaient-ils le sien ? Celui que Rupert de Hentzau lui avait révélé ?

« Écoutez, poursuivit Rodolphe, pendant quelques heures aujourd'hui je suis roi à Strelsau. Pendant ces quelques heures, j'ai un compte à régler avec votre cousin; il a quelque chose que je veux avoir. Je vais de ce pas le trouver et pendant ce temps vous resterez ici avec Bernenstein. Je réussirai ou j'échouerai. Dans les deux cas, ce soir je serai loin de Strelsau et la place du roi sera libre pour lui. »

Rischenheim tressaillit légèrement et une expression de triomphe envahit son visage. Ils ne savaient pas que le roi fût mort!

Rodolphe s'approcha plus près de lui et fixa sur son visage un regard ferme.

« J'ignore, dit-il, pourquoi vous vous êtes fourvoyé dans cette affaire. Je connais bien les raisons de votre cousin, mais je m'étonne qu'elles vous aient paru suffisantes pour justifier à vos yeux la perte d'une malheureuse femme qui est votre reine. Soyez certain que je mourrai plutôt que de laisser cette lettre parvenir au roi. »

Rischenheim ne répondit rien.

« Êtes-vous armé ? » lui demanda Rodolphe.

Rischenheim, d'un air sombre, jeta son revolver sur la table. Bernenstein s'en empara.

« Gardez-le ici, Bernenstein. Quand je reviendrai, je vous dirai ce qu'il faudra faire. Si je ne reviens pas, Fritz sera bientôt de retour et vous vous entendrez avec lui.

— Il ne m'échappera pas une seconde fois, déclara Bernenstein en montrant son prisonnier.

— Nous nous considérons comme libres de disposer de vous selon notre volonté, monsieur le comte, mais je ne désire pas votre mort, à moins qu'elle ne soit indispensable. Vous ferez bien d'attendre que le sort de votre cousin soit décidé avant de prendre quelque nouvelle mesure contre nous. »

Avec un léger salut, Rodolphe laissa le prisonnier à la garde de Bernenstein et retourna dans la pièce où la reine l'attendait. Helga était avec elle. La reine se leva précipitamment.

« Je n'ai pas un moment à perdre, dit Rodolphe. Cette foule croit maintenant que le roi est ici. La nouvelle va se répandre en un instant dans la ville. Faisons savoir à Sapt qu'il faut empêcher à tout prix que ce bruit n'arrive aux oreilles du roi. Il faut que j'aille accomplir ma tâche, arracher la lettre à Rupert de Hentzau et puis que je disparaisse. »

La reine restait debout devant lui. Ses yeux semblaient dévorer son visage.

« N'y allez pas, dit-elle d'une voix basse et tremblante. N'y allez pas, Rodolphe, il vous tuera. Ne vous occupez plus de la lettre. N'y allez pas. Je préférerais mille fois que le roi eût la lettre, plutôt que vous.... Oh! mon aimé, n'y allez pas!

— Il le faut ! » dit-il très doucement.

De nouveau elle le supplia, mais il ne voulut pas céder. Helga se dirigea vers la porte. Rodolphe la rappela :

« Non, dit-il; il faut que vous restiez avec elle, que vous l'accompagniez au palais. »

Comme il parlait encore, ils entendirent une voiture s'arrêter subitement à la porte. J'avais rencontré Anton de Strofzin et appris par lui que le roi était chez moi. Comme je m'élançais sur le perron, la nouvelle me fut confirmée par les commentaires et les plaisanteries de la foule.

« Ah ! il se dépêche, disait-on. Il a fait attendre le roi; il va être grondé. »

On peut croire que je prêtai peu d'attention à ces discours. Je courus à la porte. Je vis la figure de ma femme à la fenêtre; elle accourut et m'ouvrit elle-même.

« Grand Dieu! m'écriai-je; tous gens-là savent-ils qu'il est ici et le pren ils pour le roi?

— Oui, répondit-elle ; nous n'avo l'empêcher; il s'est montré à la porte. »

C'était pis que tout ce que j'avais giné; toute une foule était victime de reur; tous avaient appris que le roi é Strelsau; bien plus, ils l'avaient vu!

« Où est-il? où est-il? » demand et je la suivis dans le petit salon.

La reine et Rodolphe étaient de l'un près de l'autre. Ce que j'ai raconté près le récit d'Helga venait de se pa Rodolphe accourut à moi.

« Tout va-t-il bien? » demanda-t- letant.

J'oubliai la présence de la reine et adressai pas mes respects. Je saisis la de Rodolphe en m'écriant :

« Vous prend-on pour le roi?

— Oui, dit-il. Au nom du ciel! ami, pourquoi êtes-vous si pâle? Je va gler mon compte avec Rupert et d raître. »

Tous trois étaient debout autou moi, surpris de ma terrible agitation.

Rodolphe essaya encore de me ras Il ne se doutait guère de ce qui causait trouble.

« Ce ne sera pas long d'en finir Rupert, reprit-il. Il faut que nous repre cette lettre, ou elle parviendra au roi. »

Je bredouillai enfin :

« Le roi ne verra jamais cette lettre, anéanti, je tombai sur une chaise en répé

« Le roi ne pourra jamais la lire. »

Alors Rodolphe me saisit par les ép et positivement me secoua, car j'avais d'un homme plongé dans un rêve ou un engourdissement.

« Pourquoi, mon ami, pourquoi? demanda-t-il d'une voix basse, mais press

La reine fut la première à devin partie la nouvelle que j'apportais. Ses l s'entr'ouvraient, ses yeux me fixaient ar ment. Je passai ma main sur mon front regardant stupidement, je dis :

« Il ne pourra jamais lire la lett est mort! »

Helga poussa un petit cri. Rodol la reine restèrent muets et immobiles de prise et d'horreur.

« Rupert l'a tué, repris-je. Le l Boris, puis Herbert, puis le roi ont att Rupert et Rupert les a tués tous. Oui, est mort, mort! »

Le premier instant de constern passé, la reine échangea avec Rodolphe sendyll un regard chargé de douleur et



« Et si Rupert allait vous tuer ? » s'écria Fritz avec angoisse.

sorte de joie involontaire. Il ne lui parla pas, mais saisit sa main. Elle la retira presque brusquement et s'en couvrit le visage. Rodolphe se tourna vers moi.

« Quand est-ce arrivé?

— Hier soir.

— Et le.... Il est au Pavillon?

— Oui, avec Sapt et James. »

Je reprenais mes sens et recouvrais mon sang-froid.

« Personne ne le sait, ajoutai-je. Nous craignions bien que vous ne fussiez pris pour lui par quelqu'un, mais, au nom du ciel! Rodolphe, que faire maintenant? »

Les lèvres de M. Rassendyll étaient serrées et fermes. Il fronçait légèrement le sourcil :

« Je vais tuer Rupert de Hentzau, me répondit-il. Ensuite nous parlerons du reste. »

Il traversa rapidement la chambre et sonna.

« Renvoyez tout ce monde, ordonna-t-il; dites que j'ai besoin de calme; et puis faites-moi venir une voiture fermée dans dix minutes, pas plus. »

Le domestique reçut ces ordres impérieux avec un profond salut et se retira. La reine, qui avait paru jusque-là calme et maitresse d'elle-même, devint tout à coup très agitée :

« Rodolphe, faut-il que vous y alliez, puisque... puisque cela est arrivé?...

— Chut! ma dame aimée », murmura-t-il. Puis il ajouta plus haut : « Je ne veux pas quitter une seconde fois la Ruritanie en y laissant Rupert de Hentzau vivant. Fritz, faites savoir à Sapt que le roi est à Strelsau... il comprendra, et ajoutez que les instructions du roi suivront vers midi. Quand j'aurai tué Rupert, j'irai au Pavillon en me rendant à la frontière. »

Il se détourna pour partir, mais la reine le retint un instant.

« Vous viendrez me voir avant de partir? supplia-t-elle.

— Oui, ma reine. »

Je me levai d'un bond, saisi d'une terreur subite.

« Par le ciel, Rodolphe. S'il vous tuait ici, dans la Königstrasse? »

Il se tourna vers moi d'un air surpris.

« Il ne me tuera pas, » dit-il.

Après avoir mis un dernier baiser sur la main de la reine, il sortit.

La reine resta un moment encore où elle était, immobile et raide. Puis tout à coup elle se dirigea en trébuchant vers ma femme et, tombant à genoux, cacha son visage dans les genoux d'Helga; j'entendis ses sanglots s'échapper pressés et tumultueux. Pauvre âme! Elle n'était pas coupable pourtant.

UN PASSE-TEMPS POUR LE C
LONEL SAPT.

Le connétable de Zenda et James,
serviteur de M. Rassendyll, déjeunaient
Pavillon de chasse. Ils étaient dans la pe
chambre qu'occupait d'ordinaire le gen
homme de service auprès du roi. Ils l'avai
choisie parce qu'elle avait vue sur les
proches du Pavillon.

La porte d'entrée était solidement ferm
ils étaient en mesure d'interdire l'accès d
pièce à qui que ce fût. Dans le cas où
refus serait impossible, tous leurs prépar
pour cacher les corps du roi et d'Her
étaient prêts. On répondrait aux quest
neurs que le roi était sorti à cheval ave
garde au point du jour en promettant
revenir dans la soirée, mais sans dire o
allait. Sapt avait reçu l'ordre d'attendre
retour et James attendait les instructions
son maître, le comte de Tarlenheim.
armés contre toute surprise ou découve
ils attendaient un message de moi qui
ciderait de leur conduite éventuelle.
attendant, la paresse leur était impo
Sapt, une fois son répas terminé, fum
grande pipe. James, après s'être fait beau
prier, avait consenti à en allumer une p
en écume noircie et prenait ses aises,
jambes allongées. Il fronçait le sourcil et
demi-sourire énigmatique errait sur ses lè

« A quoi pouvez-vous bien pens
James? » demanda Sapt entre deux bou
Il avait pris en gré ce petit homme alert
adroit.

Après un instant de silence, Ja
retira sa pipe de ses lèvres.

« Je pensais, monsieur, que puisque
roi est mort.... » Il s'arrêta.

Puis il continua hésitant :

« Donc, puisque le roi est mort
M. Rassendyll vivant, je pensais, que c'é
grand dommage, monsieur, que mon ma
ne pût prendre la place et être roi. »

James regarda le connétable de l
d'un homme qui suggère respectueusem
une idée.

« Bien imaginé, James! dit le conn
table, avec un sourire sarcastique.

— Vous n'êtes pas de mon avis, mo
sieur? demanda James, d'un ton d'excuse.

— Je ne dis pas que ce ne soit p
dommage, car Rassendyll eût fait un bon
mais c'est impossible; vous le voy
n'est-ce pas? »

James se caressa le genou de ses d
mains; sa pipe qu'il avait replacée so
d'un coin de sa bouche.

« Quand vous dites impossible, m

épondit-il avec déférence, je me per-
e n'être pas de votre avis.

Vraiment? Allons! Nous n'avons
faire; voyons un peu comment ce
ossible.

Mon maître est maintenant à Strel-
nsieur, commença James. S'il est vu,
aussitôt reconnu et pris pour le roi.

— Le ciel nous en préserve, James! A tous les points de vue, le Ciel nous en préservé!

— Même si mon maître n'est pas tué, il nous sera difficile de prouver que le roi l'a été à l'heure voulue et d'une manière qui puisse paraître plausible. »

Le bon Sapt parut entrer sans difficulté dans les idées et les suppositions de James.



IDÉ PAR LE CONNÉTABLE, COMMENÇA SES AUDACIEUX PRÉPARATIFS. IL EMPILA LE BOIS, L'ARROSA D'HUILE, DISPOSA TOUT DE FAÇON QUE L'INCENDIE FÎT SON ŒUVRE.

Cela est arrivé déjà, et il est certain
peut arriver encore, à moins que....

Sans doute, monsieur! A moins que
du roi ne soit découvert.

C'est ce que j'allais dire, James. »
nes resta silencieux pendant quelques
, puis il reprit :

Ce sera bien difficile d'expliquer
t le roi a été tué.

Il faudra en effet que l'histoire soit
ontée, admit le connétable.

Et il sera difficile de démontrer que
té tué à Strelsau. Cependant, s'il arri-
mon maître fût tué à Strelsau....

« Tout cela est très vrai; mais si M. Rassendyll doit être roi, il sera bien malaisé de disposer du corps du roi et de celui du pauvre Herbert. »

De nouveau, James s'arrêta un instant avant de déclarer :

« Bien entendu, monsieur, je discute cette question simplement pour passer le temps. Il serait peut-être mal d'exécuter un pareil projet?

— Peut-être! Mais continuons... pour passer le temps, dit Sapt, et il se pencha afin de bien voir le visage calme et intelligent du serviteur.

— Eh bien! donc, monsieur, puisque cela vous amuse, disons que le roi est venu au pavillon hier soir et a été rejoint par son ami M. Rassendyll.

— Et moi? Suis-je venu aussi?

— Vous, monsieur, vous êtes venu étant de service auprès du roi.

— Et vous, James, vous êtes venu aussi? Comment cela!

— Mais, monsieur, par les ordres du comte de Tarlenheim, pour servir M. Rassendyll, l'ami du roi. Maintenant, le roi, monsieur.... Tout ceci est mon histoire, rien que mon histoire, vous savez, monsieur?

— Votre histoire m'intéresse. Continuez.

— Le roi est sorti de très bonne heure, ce matin, monsieur!

— Ce serait pour affaire privée.

— C'est ce que nous aurions compris. Mais M. Rassendyll, Herbert et moi, serions restés ici.

— Le comte de Hentzau était-il venu?

— Nous l'ignorions, monsieur. Mais nous étions tous fatigués et nous avions dormi très profondément.

— En vérité? dit le connétable avec un sourire intrigué.

— Par le fait, monsieur, nous étions tous accablés de fatigue, M. Rassendyll comme les autres, et la matinée s'avançait que nous étions encore au lit. Nous y serions peut-être en ce moment, si nous n'avions été éveillés d'une manière surprenante et effroyable.

— Vous devriez écrire des histoires, James. Voyons de quelle manière effroyable nous avons été éveillés. »

James déposa sa pipe et, les mains posées sur les genoux, continua son histoire.

« Ce pavillon est tout en bois, monsieur, en dedans et en dehors. Et cela étant, monsieur, il serait terriblement imprudent de laisser une chandelle allumée dans l'endroit où l'on emmagasine l'huile et le bois de chauffage.

— Ce serait criminel!

— Mais les reproches ne font pas de mal aux morts, monsieur, et le pauvre Herbert est mort.

— C'est vrai. Il n'en serait pas chagriné.

— Mais nous, monsieur, vous et moi, nous éveillant....

— Et les autres, ne doivent-ils pas se réveiller, James?

— En vérité, monsieur, je souhaiterais qu'ils ne se fussent jamais réveillés! Car vous et moi nous éveillant les premiers, trouverions le pavillon tout en flammes. Il nous faudrait courir pour sauver notre vie.

— Eh quoi! N'essayerions-nous pas d'éveiller les autres?

— Certes, monsieur! Nous ferions [illegible] ce qu'il est possible de faire, jusqu'à [illegible] le risque de mourir par suffocation [illegible] échouerions! Les flammes envelopper[illegible] complètement le pavillon avant qu'on [illegible] venir à notre secours, le pavillon [illegible] bientôt plus qu'un monceau de ruines [illegible] malheureux maître et le pauvre Herbert [illegible] raient réduits en cendres.

— Hum!

— Ils seraient en tout cas [illegible] méconnaissables, monsieur.

— Vous croyez?

— Sans aucun doute, si l'huile, [illegible] la chandelle étaient placés le mieux [illegible]

— Ah oui! Et ce serait la fin [illegible] dolphe Rassendyll?

— Monsieur, j'en porterais [illegible] la nouvelle à sa famille.

— Tandis que le roi de Ruritanie...

— Aurait un règne long et [illegible] plût à Dieu, monsieur!

— Et la reine de Ruritanie, James?

— Comprenez-moi bien, monsieur [illegible] pourraient être mariés secrètement [illegible] devrais dire remariés.

— Oui, certainement, remariés! »

Pour la première fois, James [illegible] un sourire pensif. Sapt, à son tour, [illegible] sa pipe en tourmentant sa moustache [illegible] souriait aussi et ses yeux étaient fixés [illegible] ceux de James. Le petit homme soutint [illegible] regard avec calme.

« Tout cela est ingénieusement [illegible] James, remarqua le connétable. Mais [illegible] maître est tué aussi? Cela peut arriver. Le [illegible] Rupert est un homme avec qui il faut compter.

— Si mon maître est tué, monsieur, [illegible] faudra l'enterrer.

— A Strelsau? demanda Sapt [illegible] vivacité.

— Peu lui importera où, monsieur.

— C'est vrai, et nous n'avons pas [illegible] nous en préoccuper pour lui.

— Non, sans doute, monsieur. Mais [illegible] ter secrètement son corps d'ici à Strelsau...

— Oui, c'est difficile, ainsi que [illegible] l'avons reconnu tout d'abord.

— Somme toute, c'est une jolie [illegible] Mais votre maître ne l'approuverait pas [illegible] veux dire : en supposant qu'il ne [illegible] tué.

— C'est perdre son temps, monsieur, que de désapprouver ce qui est fait; [illegible] rait trouver le conte supérieur à la [illegible] quoique ce ne soit pas un bon conte. »

De nouveau les yeux des deux [illegible] se rencontrèrent en un long regard.

« D'où venez-vous? demanda Sapt [illegible] à coup.



« OÙ VOULEZ-VOUS ALLER, FRITZ ? » DEMANDA LA REINE EN TRESSAILLANT.

— De Londres, monsieur.

— On invente de bonnes histoires à Londres !

— Oui, monsieur ; et quelquefois on les met en action. »

A cet instant, James se leva vivement et montra la fenêtre du geste. Un homme à cheval galopait vers le pavillon. Échangeant un rapide regard, tous deux se précipitèrent vers la porte et, s'avançant d'environ vingt mètres, attendirent sous l'arbre, à l'endroit où l'on avait enseveli Boris.

« A propos, dit Sapt. Vous avez oublié le chien.

— Le fidèle animal sera mort dans la chambre de son maître, monsieur.

— Oui, mais d'abord il faut qu'il se montre.

— Certainement, monsieur. Ça ne prendra pas beaucoup de temps. »

Sapt souriait encore, quand le messager arriva et, se penchant sur l'encolure de son cheval, lui tendit un télégramme.

« Spécial et pressé, monsieur. »

Sapt déchira l'enveloppe et lut. C'était le message que j'avais envoyé sur l'ordre de M. Rassendyll. Il n'avait pas voulu se fier à mon chiffre, mais, en réalité, il n'en était pas besoin. Sapt comprit la dépêche, quoiqu'elle dît simplement : « Le roi est à Strelsau. Attendez des ordres au Pavillon. Ici les affaires marchent, mais ne sont pas terminées ; je télégraphierai de nouveau ! »

Sapt tendit le papier à James, qui le prit avec un salut respectueux. Il le lut attentivement et le rendit avec un nouveau salut.

« Je m'occuperai de ce qui est dit ici, monsieur.

— Très bien ! » répondit Sapt ; puis il ajouta en s'adressant au messager :

« Merci, mon garçon. Voici une couronne pour vous. S'il arrive une autre dépêche à mon adresse, apportez-la sans retard et vous aurez une autre couronne.

— Vous l'aurez aussi vite qu'un cheval pourra l'apporter de la station, monsieur, » et avec un salut militaire l'homme fit demi-tour et s'éloigna.

« Vous voyez, James, dit Sapt, que votre histoire est purement imaginaire, car cet homme a pu voir que le Pavillon n'a pas été incendié hier soir.

— C'est vrai, monsieur, mais cet homme ne peut pas savoir si le Pavillon ne sera pas brûlé ce soir. Un incendie peut avoir lieu tous les soirs, monsieur. »

Le vieux Sapt éclata tout à coup en une sorte de rugissement. Il s'écria, moitié riant : « Par le ciel ! Quelle chose étonnante ! »

James sourit avec satisfaction.

« Le destin le veut, » dit le connétable.

Les deux hommes étaient revenus dans leur petite chambre ; ils avaient passé devant la porte de celle où gisaient les corps du roi et du garde-chasse.

James restait debout près de la table. Sapt arpentait la pièce, tirant sa moustache et fendant l'air parfois de sa forte main velue.

« Je n'ose pas ! murmura-t-il, je n'ose pas. C'est une chose qu'un homme ne peut pas faire de son autorité privée. Mais le destin la fera ! Il nous l'imposera.

— Alors, mieux vaut que nous soyons prêts, » suggéra James avec calme.

Sapt se retourna vers lui vivement, presque avec colère.

« On a souvent parlé de mon audacieux sang-froid. Par Jupiter ! Que dire du vôtre ?

— Il n'y a pas de mal à être prêt, monsieur, » répondit James.

Sapt vint à lui et le prit par les épaules.

« Prêt ? Comment ? demanda-t-il dans un murmure bourru.

— L'huile, le bois, la lumière, monsieur. »

Sapt lui lança un regard presque féroce, puis il éclata de rire.

« Ainsi soit-il ! Prenez le commandement, dit-il. Le Destin nous pousse. »

Immédiatement ils se mirent à l'œuvre. Il semblait vraiment qu'une influence mystérieuse dominât Sapt. Il agissait comme en un demi-sommeil. Ils placèrent les corps là où chaque homme vivant se serait trouvé le soir, le roi dans la chambre de parade, le garde-chasse dans l'étroit cabinet où l'honnête garçon avait l'habitude de se coucher.

Ils déterrèrent le chien. Sapt ricanant co
vulsivement, James aussi grave que l'emplo
des pompes funèbres dont il semblait pa
dier le rôle. Ils portèrent l'animal percé
balles dans la chambre du roi. Ensuite,
empilèrent le bois, l'arrosèrent de la pro
sion d'huile et placèrent à côté des bo
teilles de spiritueux, afin qu'elles paruss
avoir éclaté sous l'action du feu et fourni
nouvel aliment à l'incendie. Tantôt il se
blait à Sapt qu'ils jouaient à quelque
absurde qui finirait à leur gré, tantôt qu
obéissaient à quelque pouvoir mystéri
dont ils ignoraient les fins. Le valet
M. Rassendyll arrangeait, plaçait tout, au
adroitement que s'il eût plié les habits de
maître ou repassé ses rasoirs.

Quand ils eurent achevé leur tâche
se furent assis de nouveau en face l'un
l'autre dans la petite pièce de devant,
préparatifs étaient faits, tout était en bon
voie ; ils n'attendaient plus que l'impuls
qui viendrait du hasard ou du Destin
ferait une réalité du conte imaginé par
serviteur.

Tout à coup ils entendirent frapper v
lemment à la porte. Absorbés dans le
pensées, ils n'avaient pas remarqué que de
hommes arrivaient à cheval au Pavill
Tous deux portaient l'uniforme vert et
des veneurs du roi. Celui qui avait frap
était Simon, le frère d'Herbert, qui gi
mort dans sa petite chambre.

Malgré le danger qu'il y avait à recev
de pareils témoins, le connétable leur ou
et leur dit résolument qu'Herbert était abs
et avait accompagné le roi à Strelsau.
échangèrent sur le seuil du pavillon quelq
réflexions concernant le motif qui avait
conduire le roi à Strelsau ; les veneurs s
posaient que c'était la présence en cette v
du damné Rupert de Hentzau.

« Rupert de Hentzau ! Allons do
C'est absurde, mon brave Simon, dit Sa
il n'oserait pas se montrer ; il sait trop
que cela pourrait lui coûter la vie. »

Les deux veneurs s'éloignèrent, Ja
les suivit des yeux pendant quelques
stants, puis il dit :

« On sait que le roi est à Strelsa
maintenant voilà qu'on en dit autant
comte de Hentzau. Comment le comte
Hentzau peut-il avoir tué le roi ici dans
forêt de Zenda, monsieur ? »

Sapt le regarda presque avec crainte

« J'en ai assez de vos damnées énig
s'écria Sapt. Avez-vous juré de me pou
à bout ? »

Le valet de chambre s'approcha e
posa une main sur l'épaule.

s avez déjà une fois entrepris
rande chose, monsieur, dit-il.
tait pour sauver le roi.
maintenant c'est pour sauver la

ne lui répondit pas. Ils reprirent
s en silence. Ils restèrent là, fu-
parler, tandis que le long après-
lait et que les ombres des arbres
nt. Il était près de six heures
on entendit les sabots d'un che-
ait un message de Strelsau !
nétable, sans un mot d'accueil au
saisit l'enveloppe, la déchira et
utiant tout bas : « Bonté du ciel !
el ! »
le messager se fut éloigné, Sapt,
ourire étrange, mit la main sur
James et lui dit : « Allez, mon
oi ; prenez les rênes du Destin ! »

FOULE DANS LA KÖNIG-
TRASSE.

avouer que, dès que nous sûmes
roi, l'idée de substituer au roi
Rodolphe Rassendyll se présenta
prit. N'avait-il pas déjà, lors des
dramatiques du couronnement,
lement son rôle ! La manière dont
nesque projet serait réalisé em-
seule notre imagination ; mais
et moi, sans oser en parler ou-
y pensions déjà. De la reine elle-
saurais rien dire. Ses pensées me
se borner au désir et à l'espoir
I. Rassendyll comme il l'avait
Rodolphe nous n'osions rien dire
nos imaginations lui faisaient jouer.
ait, il faudrait que ce fût de sa
nté, poussé par le destin dont
eux Sapt et non par nos sollici-
si qu'il l'avait dit, il concentrait
nent tous ses efforts sur la tâche
ésolu d'accomplir dans la vieille
la Königstrasse.
sage du roi avait décidé la plus
e de la foule à se disperser, mais
tre-cœur. Rodolphe avait pris
voitures et était parti, non du
Königstrasse, mais dans la direc-
re. Je supposai qu'il faisait un
arriver sans être remarqué. La
a reine était encore devant ma
avait été convenu qu'elle se ren-
is et attendrait là des nouvelles.
et moi devions l'accompagner.
rtir, elle voulut parler au comte
Rischenheim, dont je lui avais
captivité dans ma propre maison.

J'ignorais l'intention de la reine, mais je ne voyais aucune raison de m'opposer à son désir. Je lui amenai donc Rischenheim. Il me suivit lentement et malgré lui ; son esprit changeant avait passé de nouveau de l'impétuosité au découragement. Il était pâle et inquiet, et, lorsqu'il se trouva en présence de la reine, l'air de bravade qu'il avait gardé devant Bernenstein fit place à un air honteux et sombre. Il ne put soutenir le grave regard qu'elle fixa sur lui.

La présence de Rupert était le tonique qui lui donnait force et audace ; mais l'effet de la dernière dose était usé et il était retombé dans son irrésolution naturelle.

« Monsieur le comte, dit la reine avec douceur, en lui faisant signe de s'asseoir, j'ai désiré vous parler parce que je ne veux pas qu'un gentilhomme de votre rang pense trop de mal de sa reine. Le ciel a voulu que mon secret n'en fût pas un pour vous : je peux donc parler sans détours. »

Rischenheim leva sur elle un regard terne, ne comprenant pas sa disposition d'esprit. Il s'était attendu à des reproches et il n'entendait que des excuses prononcées à voix basse.

« Et pourtant, continua-t-elle, c'est à cause de moi que le roi est mort, et un humble et fidèle serviteur, saisi dans les filets de ma triste destinée, a donné sa vie pour moi sans le savoir. Au moment même où nous parlons, un gentilhomme assez jeune encore pour apprendre la vraie noblesse, peut être tué à cause de moi ; tandis qu'un autre, que seule je n'ai pas le droit de louer, compte sa vie pour rien parce qu'il s'agit de me servir. »

Rischenheim baissa les yeux et se tordit les mains nerveusement.

« Je ne sais pas, poursuivit la reine comme en rêve et comme si elle se parlait à elle-même plutôt qu'à lui, en quoi ma grande infortune a servi les vues du ciel. Le crime du sang versé retombe sur mon âme ; je ne peux plus voir l'image même de mon bien-aimé qu'à travers ce brouillard rouge, de sorte que si ce qui paraissait devoir être ma joie parfaite m'était accordé, cette joie me viendrait maintenant gâtée, tachée, empoisonnée. »

Elle s'arrêta et fixa les yeux sur lui ; mais il ne bougea pas.

« Je sais que, me croyant coupable, vous avez pu penser que vous ne faisiez pas de mal en aidant votre cousin et que vous avez pu vous absoudre sous prétexte que vous défendiez l'honneur du roi. Ainsi, monsieur le comte, je vous ai fait commettre un acte que ni votre cœur ni votre honneur ne pouvaient approuver. Je remercie Dieu que

vous n'en ayez pas souffert davantage. »

Rischenheim commença à murmurer d'une voix basse et voilée, les yeux toujours baissés :

« Rupert m'a persuadé. Il me disait que le roi serait très reconnaissant, qu'il me donnerait....

— Voulez-vous venir avec moi? demanda-t-elle encore à Rischenheim.

— Madame, balbutia-t-il, madame. »

Elle attendit. J'attendis aussi, quoiqu'il m'impatientât un peu. Tout à coup il ploya le genou, mais il n'osa pas toucher la main de la reine. Elle se rapprocha et la lui tendit en disant tristement :

« Ah! si, en pardonnant, je pouvais me faire pardonner! »

Rischenheim saisit sa main et la baisa. Je l'entendis balbutier :

« Ce n'était pas moi. Rupert m'excitait et je ne pouvais pas lui résister.

— Voulez-vous venir au Palais avec moi? » répéta-t-elle en retirant sa main, mais souriante.

Je me permis cette remarque :

« Le comte de Luzau-Rischenheim sait des choses que presque tout le monde ignore, madame. »

Elle se tourna vers moi avec dignité, presque avec mécontentement :

« On peut compter sur le silence du comte de Luzau-Rischenheim, dit-elle. Nous ne lui demandons pas de rien faire contre son cousin; nous ne lui demandons que son silence.

— Oui, répondis-je, bravant sa colère, mais quelle garantie aurons-nous?

— Sa parole d'honneur, monsieur le comte. Le comte tiendra la parole qu'il m'aura donnée. »

Rischenheim la regarda comme s'il allait lui parler, mais il se tourna vers moi et dit à voix basse :

« Par le ciel, je la tiendrai, Tarlenheim. Je la servirai en tout.

— Monsieur le comte, dit-elle, toute gracieuse, mais triste, vous allégez mon fardeau, non seulement en m'aidant, mais parce que je sais désormais qu'un homme d'honneur a repris possession de lui-même. Allons au Palais. »

Elle se rapprocha de lui et ajouta :

« Nous irons ensemble. »

Je m'approchai du comte et lui tendis la main. Il la prit et la pressa.

« Sur mon honneur! » dit-il.

J'allai au Palais avec la reine et ma femme; Bernenstein et Rischenheim suivaient dans une seconde voiture. Je ne sais ce qu'ils se dirent en route, mais Bernenstein se montrait fort poli envers son compagnon quand je les rejoignis.

Nous n'avions pas à passer pa[r la] Königstrasse et nous arrivâmes au P[alais] sans aucune nouvelle de notre chef ([car] nous le considérions comme tel, la r[eine] la première). Elle ne parla plus de [...] mais ses yeux me suivaient comme s[i elle me] demandait silencieusement un service ; j[e ne] devinais pas lequel.

« Avez-vous besoin de ma prése[nce], madame, demandai-je, ou me permettez-v[ous] de m'éloigner quelques instants? Je voud[rais] aller à la Königstrasse, madame. »

A ma vive surprise, elle se leva [et] me saisit la main.

« Soyez béni, Fritz! s'écria-t-elle. [Je] crois que je n'aurais pas pu y tenir p[lus] longtemps. Allez-y, mon cher ami, allez-y [et] apportez-moi de ses nouvelles. Oh! Fritz, [il] me semble que je rêve ce rêve une f[ois] encore! »

Donc je sortis après avoir échangé [mon] uniforme pour des vêtements civils et [mis] un revolver dans ma poche. Je me ren[dis] à pied à la Königstrasse.

L'après-midi s'avançait. Il n'y avait p[as] apparence d'agitation et les drapeaux f[lot]taient toujours. Sapt gardait le secret, et to[u]jours on croyait le roi vivant et présen[t à] Strelsau. Quand j'arrivai au numéro 19, [il y] avait devant la maison quelques flâneurs q[ui] ayant vu entrer Rodolphe, l'avaient pris p[our] le roi et arrêtaient les passants pour leur fa[ire] part de cet événement. Bientôt il y [eut] environ deux cents personnes devant [la] maison. J'attendais comme les autres qu[and] tout à coup, je sentis une main sur [mon] épaule et, en me retournant, j'aperçu[s le] lieutenant en uniforme avec Rischenheim.

« Vous voilà aussi, lui dis-je : il ne sem[ble] pas qu'il se passe rien d'extraordinaire. »

Le numéro 19 ne donnait pas sig[ne de] vie. Les volets étaient clos, la porte et [la] boutique fermées.

Pourtant Rischenheim était évidemm[ent] fort agité. Ses yeux ne quittaient pas la p[orte] de la maison. J'allais lui adresser la pa[role] lorsque j'aperçus un individu qui portait [un] large chapeau mou, brun et abaissé sur [les] yeux. Néanmoins, on pouvait voir au-d[essous] sous un bandage blanc qui faisait le [tour] de la tête. Je ne doutai pas un instant que [ce] ne fût Bauer. Sans rien dire à Bernenstein, je fis le tour de la foule et je me glissai s[ans] être remarqué vers l'homme à la tête band[ée]. Evidemment la blessure de Bauer n'était [pas] assez sérieuse pour l'empêcher de quitter l'[in]firmerie où la police l'avait fait porter. Il [était] venu, comme moi, attendre l'issue de la [ren]contre entre Rodolphe et Rupert au [nu]méro 19 de la Königstrasse.



« Au secours ! Au secours ! On tue le roi ! » criait la jeune fille affolée.

Il ne me voyait pas, car il regardait la maison aussi attentivement que Rischenheim. Évidemment ils ne s'étaient pas aperçus, car autrement Rischenheim aurait montré quelque embarras et Bauer quelque trouble. Je me faufilai vivement vers mon ex-domestique. Je ne pensais qu'à m'emparer de lui. Si je pouvais saisir Bauer! nous serions en sûreté. Quelle sûreté? En sûreté quant à notre secret! En sûreté quant à notre plan, ce plan devenu si cher à tous nos cœurs, à nous autres qui étions à Strelsau, aux deux associés qui gardaient le Pavillon de chasse. La mort de Bauer, la capture de Bauer, le silence de Bauer assuré par n'importe quel moyen et le plus grand, le seul obstacle disparaissait.

Bauer ne quittait pas la maison des yeux. Je me glissai avec précaution derrière lui, accrochai fermement mon bras autour du sien. Il se retourna et me vit.

« Nous nous retrouvons, Bauer, » lui dis-je.

Il perdit contenance, me regarda d'un air hébété et fit un mouvement pour retirer son bras du mien. Il sentit que je le tenais bien.

« Où est mon sac? » demandai-je.

Je ne sais ce qu'il aurait répondu, car à cet instant un bruit se fit entendre derrière la porte close. Elle s'ouvrit violemment et une jeune fille sortit en courant. Sa chevelure était en désordre, son visage pâle, ses yeux pleins de terreur. Arrêtée sur le seuil, faisant face à la foule, qui en un instant était devenue trois fois plus nombreuse, et ne sachant guère ce qu'elle faisait, elle criait épouvantée :

« Au secours! Au secours! Le roi! On tue le roi! »

LE JEUNE RUPERT ET LE COMÉDIEN.

Tandis que dans sa mansarde Rupert réfléchissait à la situation critique que son crime venait de lui créer, la vieille mère Holf au rez-de-chaussée préparait le repas, et Rosa, toute au mystère de son entrevue, était aux aguets, prête à ouvrir au signal convenu avec celui qu'elle croyait être le roi. Enfin on frappa un coup sec, puis cinq autres très légers. Rosa, radieuse, introduisit Rodolphe. La vieille mère Holf sortit de sa cuisine.

« Je suis venu pour voir le comte de Hentzau, lui dit Rodolphe; conduisez-moi vers lui immédiatement. »

La vieille femme lui barra le passage, les poings sur les hanches, d'un air de défi.

« Personne ne peut voir le comte, dit-elle brusquement; il n'est pas ici.

— Comment! le roi ne peut pas le [illegible]
Pas même le roi?

— Le roi? dit-elle, en le [illegible] fixement; êtes-vous le roi? »

Rose éclata de rire.

« Mère, dit-elle, vous avez dû [illegible] roi cent fois.

— Le roi ou son fantôme, » [illegible] porte, reprit Rodolphe légèrement.

La vieille femme recula avec une [illegible] soudaine.

« Son fantôme? Est-il.... »

La mère Holf était devenue livide et [illegible] yeux grands ouverts restaient fixés sur [illegible]dolphe. Elle s'appuya sur le chambranle [illegible] la porte, sa vaste poitrine soulevant l'[illegible] de sa robe brune. Après tout, c'était [illegible] être le roi!

« Que Dieu nous vienne en [illegible] murmura-t-elle, pleine de crainte et de [illegible]plexité.

— Il nous aide, rassurez-vous. [illegible] le comte de Hentzau? »

La jeune fille s'était alarmée à la [illegible] l'agitation de sa mère.

« Il est là-haut, dans la mansarde, [illegible] en haut de la maison, Sire, » dit-elle [illegible] avec frayeur.

Il n'en demanda pas davantage et, [illegible] glissant devant la vieille femme, il [illegible] l'escalier.

Dès que sa mère fut rentrée [illegible] cuisine, Rosa s'élança derrière [illegible] et arriva à la porte juste comme elle [illegible] refermait; elle s'accroupit, écouta ce [illegible] passait à l'intérieur et vit des ombres [illegible] à travers les fentes des panneaux.

Quand Rupert de Hentzau vit [illegible] Rodolphe, il ne s'étonna pas autrement [illegible] présence inattendue et, devinant avec [illegible] acuité surprenante ce qui avait dû se [illegible]

« Ah! le comédien! » dit-il, montrant [illegible] dents blanches et secouant sa tête [illegible] comédien qui fait le rôle d'un roi avec [illegible] couronne en carton! Sur ma foi, nous [illegible] une belle comédie à Strelsau! Vous avez [illegible] couronne en carton, et moi, humble [illegible] j'ai donné à l'autre une couronne [illegible] Que me voulez-vous, comédien? »

A la répétition de ce mot, pour [illegible] mystérieux, la jeune fille regarda et [illegible] avec un redoublement d'attention. Que [illegible]lait dire le comte par ces mots : [illegible] et *une couronne céleste*?

« Pourquoi ne pas m'appeler [illegible] Rodolphe.

— On vous appelle ainsi à Strelsau[illegible]

— Ceux qui savent que je suis [illegible]

— Et ils sont....

— Une vingtaine.

— Et ainsi, répliqua Rupert, la ville est tranquille et les drapeaux flottent.

— Vous vous êtes attendu à les voir abaissés?

— Quand on a fait une chose, on aime que les gens s'en aperçoivent, dit Rupert d'un ton de reproche. Mais je pourrai les faire abaisser quand il me plaira.

— En contant vos nouvelles? Cela serait-il bon pour vous?

— Pardon! Puisque le roi a deux vies, il est naturel qu'il ait deux morts.

— Et après la seconde?

— Je vivrai en paix, mon ami, grâce à certaine source de revenu que je possède. » Il frappa la poche de son habit avec un rire de défi. « Par le temps qui court, les reines elles-mêmes doivent être prudentes, lorsqu'il s'agit de leurs lettres. »

Rodolphe devint grave. Il se rapprocha de la table et dit d'une voix basse et sérieuse :

« Monsieur le comte, vous êtes seul maintenant en cette affaire. Rischenheim est prisonnier. Quant à votre coquin de Bauer, je l'ai rencontré hier soir et je lui ai cassé la tête.

— En vérité?

— Vous tenez dans vos mains... vous savez quoi. Si vous cédez, sur mon honneur, je sauverai votre vie. Rendez-moi la lettre.

— Vous me ferez partir sain et sauf, si je vous la donne?

— J'empêcherai votre mort; oui, et je vous verrai partir sain et sauf.

— Où?

— Pour une forteresse où un fidèle gentilhomme vous gardera.

— Pour combien de temps, mon cher ami?

— Pour aussi longtemps que le ciel vous laissera en ce monde, comte. Il est impossible de vous laisser libre.

— Alors c'est là votre offre?

— C'est l'extrême limite de l'indulgence, » répondit Rodolphe.

Rupert éclata de rire.

« Je vous ferais tort en exigeant autant de votre bonté, » dit-il, et avec une affectation d'insolence, il leva les deux bras au-dessus de sa tête et bâilla comme un homme accablé de fatigue ou d'ennui.

Cette fois il avait dépassé le but. D'un bond, Rodolphe fut sur lui; de ses mains il lui saisit les poignets et, grâce à sa force supérieure, il ploya le corps souple de Rupert jusqu'à ce que sa tête et son buste fussent à plat sur la table. Muets, haletants, les deux hommes étaient l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux. Vigoureux et adroit, Rodolphe réussit à maintenir les deux poignets de Rupert derrière son dos, les serrant comme dans une tenaille dans sa main droite. De sa main gauche, il ouvrit violemment sa veste de chasse, et saisit dans la poche intérieure la fatale lettre.

Rupert fit un nouvel effort. La main gauche de Rodolphe, céda, et il n'eut que le temps de sauter de côté, tenant sa proie. En un clin d'œil, il eut son revolver en main.

Rupert comprit qu'un coup de feu, en attirant des témoins, diminuerait ses chances de salut. Il pensa que tuer Rodolphe à l'épée lui serait profitable : « Je ne suis pas un bravache des rues et n'excelle pas aux combats de portefaix, dit-il froidement. Voulez-vous maintenant vous battre comme un gentilhomme? Il y a une paire de lames dans la boîte que vous voyez là-bas. »

M. Rassendyll, de son côté, ne perdait pas un instant de vue le péril qui menaçait toujours la reine.

Tuer Rupert ne la sauverait pas si lui-même succombait sans avoir eu le temps de détruire la lettre. Or, le revolver de Rupert visant son cœur, il ne pouvait ni la déchirer, ni la jeter dans le feu qui brûlait de l'autre côté de la chambre. D'autre part, il ne redoutait pas un combat à l'épée, car il n'avait jamais cessé de pratiquer l'escrime et avait acquis beaucoup plus d'habileté qu'à l'époque de son premier voyage à Strelsau.

« Comme il vous plaira, dit-il. Pourvu que nous vidions le différend ici et tout de suite, peu m'importe de quelle manière.

— Alors mettez votre revolver sur la table et je déposerai le mien à côté.

— Je vous demande pardon, répliqua Rodolphe en souriant, mais il faut que vous déposiez le vôtre le premier. Vous savez que vous pouvez vous fier à moi et vous savez aussi bien que je ne peux pas me fier à vous. »

Une rougeur subite couvrit le visage de Rupert.

Furieux, celui-ci jeta en jurant son revolver sur la table. Rodolphe s'avança et déposa le sien à côté, puis il les prit tous deux et traversa la chambre pour aller les mettre sur la cheminée; entre les deux il plaça la lettre de la reine. Un grand feu brillait dans la grille; du moindre geste il pouvait y jeter la lettre, mais il la déposa soigneusement sur la cheminée et se tournant vers Rupert avec un léger sourire, lui dit :

« Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons reprendre l'assaut que Fritz de Tarlenheim interrompit un jour dans la forêt de Zenda. »

Pendant tout ce temps, ils avaient parlé à voix presque basse, l'un résolu, l'autre furieux, et Rosa, blottie derrière la porte, n'avait pu saisir qu'un mot çà et là. Mais tout à coup elle vit luire l'acier à travers la fente de la porte. Haletante, elle pressa son visage contre le panneau, s'efforçant de mieux voir et de mieux entendre. Car Rupert de Hentzau avait sorti les épées de leur boîte et les avait mises sur la table. Avec un léger salut, Rodolphe en prit une, et tous deux se mirent en garde. Tout à coup, Rupert abaissa son arme.

« A propos, dit-il, nous nous laissons peut-être emporter par nos sentiments. Avez-vous plus envie maintenant qu'autrefois d'être roi de Ruritanie? Parce que dans ce cas, je serais le plus fidèle de vos sujets.

— Vous me faites trop d'honneur, comte.

— A condition, bien entendu, que je serais un des plus favorisés et le plus riche. Allons, allons, l'imbécile est mort maintenant; il a vécu comme un niais et il est mort de même. Prenez sa place et sa femme. Ou bien êtes-vous toujours aussi vertueux? Par ma foi! Si j'avais votre chance....

— Allons donc, comte, vous seriez le dernier à vous fier au comte Rupert de Hentzau!

— En garde, monsieur.

— Voila, monsieur; je suis prêt. »

La lame de Rodolphe avait touché la sienne. La figure pâle de Rosa se pressait contre la fente. Elle entendait le bruit des lames qui se croisaient. De temps à autre elle entrevoyait une forme qui se jetait vivement en avant ou reculait avec prudence. Les paroles qu'elle avait saisies étaient celles d'hommes qui se querellent et elle n'arrivait
pas à se persuader que ce fût là une
partie d'escrime. Ils ne parlaient plus
tenant, mais elle entendait leur
haletante et les mouvements
leurs pieds sur le parquet. L'un des
adversaires passa dans son rayon
Elle reconnut la haute taille et les
roux du roi. Il semblait être poussé
pas en arrière et s'approcher de plus en
de la porte. Enfin il n'y eut plus qu'un
entre lui et cette porte. Rupert poussa
nouveau cri de joie.

« Je vous tiens à présent. Dites
prières, roi Rodolphe! »

Dites vos prières! Donc c'était
ils ne s'amusaient pas, ils se battaient! Et
roi, son cher roi dont la vie était en
Avec un cri étouffé de terreur, elle se
cipita dans l'escalier.

« Il tue le roi! Il tue le roi! criait
et elle saisit sa mère par le bras. Mère,
faire? Il tue le roi! »

La vieille la regarda de ses yeux
et, avec un sourire à la fois stupide et

« Laisse-les tranquilles. Lui, le
marmotta de nouveau la vieille.

Pendant un instant Rosa la
désespérée de son impuissance. Mais
coup ses yeux brillèrent.

« Je vais appeler du secours, »
Et avant que la vieille eût pu l'en
cher elle bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit
lemment et face à face avec la foule
désespérément :

« Au secours! Le roi! Le roi! »

D'un bond je fus près d'elle,
maison, tandis que Bernenstein criait
moi :

« Vite! Plus vite! »

Illustrations de Sauber.
(La fin au prochain numéro.)

Traduit de l'anglais d'après Antony Ho
par Mme M. DRONSART.



PARIS — IMPRIMERIE LAHURE.
Droits de traduction et de reproduction réservés
Le Gérant





« Avant de mourir, nous te saluons, César! » disaient les gladiateurs en défilant devant l'empereur.
Tableau de Gérôme. — Reproduction autorisée par Goupil et Cie, Paris.

Les luttes entre gladiateurs armés de lances, de boucliers et de courtes épées, étaient le divertissement favori des Romains. L'arène était bientôt jonchée de corps que des serviteurs venaient enlever, pendant qu'une nouvelle équipe de gladiateurs faisait son entrée, saluée par les acclamations de la foule.

Un Peuple qu'on Gouverne en l'Amusant

LA FUREUR DES JEUX A ROME

La preuve la plus décisive qu'un peuple puisse donner de son irrémédiable décadence, c'est de ramener toutes ses préoccupations à la recherche du plaisir L'exemple de la Rome impériale en est une preuve éclatante. Se désintéressant de la vie publique, de la liberté, des devoirs du citoyen, le peuple romain ne demande à ses maîtres que de l'amuser par des jeux sanguinaires ou somptueux qui flattent ses plus bas instincts. Spectacles cruels de l'amphithéâtre, courses de chars dans le cirque, combats de gladiateurs, combats d'animaux, fêtes nautiques, exhibitions de phénomènes, soulèvent l'enthousiasme d'un peuple innombrable. Dans les pages qu'un des maîtres de la science archéologique, M. René Cagnat, a écrites pour eux, nos lecteurs trouveront une pittoresque et dramatique évocation de ces fêtes sanglantes et de ces folies de luxe et de prodigalité.

○ ○ ○

De tous temps les hommes ont aimé les fêtes, mais jamais ce goût n'a été poussé jusqu'à la passion comme à Rome et dans le monde romain; jamais on n'avait vu encore, jamais plus on ne vit dans la suite consacrer cent soixante-quinze jours de l'année aux plaisirs et aux jeux, ni dépenser en quelques heures des fortunes entières pour le divertissement des foules. C'est que jamais, non plus, on n'avait poussé aussi loin l'art de faire des spectacles un moyen de gouvernement. Le comédien Pylade disait un jour à l'empereur Auguste : « C'est ton intérêt, César, que le peuple s'occupe de nous ». Il aurait pu ajouter pour préciser sa pensée : « Quand les Romains s'amusent, ils n'ont pas le loisir de discuter les actes du pouvoir établi; savoir les distraire est le grand secret de la popularité ». Le mal existait déjà à la fin de la république. Auguste et ses successeurs, afin de régner en paix, cherchèrent à détourner de plus en plus vers les spectacles l'esprit de leurs sujets. Bientôt ces divertissements devinrent pour les masses un besoin que rien ne pouvait assouvir. « Le peuple, dit un écrivain d'alors, tient surtout à deux choses, au pain et aux spectacles. » Le pain et les spectacles! voilà tout ce que



Sonneur de trompe.

A un signal donné par un coup de trompe, les gladiateurs se jetaient les uns sur les autres. Leurs luttes étaient soutenues par des fanfares de cors et de trompettes. On faisait même entendre pendant le combat des chansons plaisantes ou martiales, accommodées aux airs que jouaient les instruments; le peuple les répétait en chœur. (Statue de Gérôme.)

demandaient, tout ce que méritaient peut-être les Romains de ce temps-là.

Parmi ces spectacles, les plus goûtés, les plus courus étaient les combats du cirque et ceux de l'amphithéâtre.

Les amphithéâtres nous sont connus dans tous leurs détails; car il en reste, en maint endroit du monde ancien, des types fort bien conservés. Il suffit de rappeler le Colisée de Rome, les arènes de Pompéi, de Nîmes ou d'Arles. Ils affectent la forme d'une grande ellipse. Dans la partie centrale, où se donnait le spectacle, le sol était couvert de sable, d'où le nom d'arène qu'elle portait. Tout autour, destinés au public, règnent des gradins superposés, qui s'étagent parfois jusqu'à une grande hauteur: une galerie, réservée aux femmes, en formait le couronnement. C'est de là que partaient, attachés à des mâts puissants, les voiles qu'on tendait à certains jours d'un bout à l'autre de l'édifice, afin de garder le public des ardeurs du soleil. Les premiers gradins ne sont pas de plain-pied avec l'arène : ils la dominent, reposant sur un mur à pic revêtu de pierres polies, assez élevé pour mettre les spectateurs à l'abri des bêtes. A chaque extrémité du monument, sur le grand axe, s'ouvrent des portes d'entrée et de sortie. Tout un système de couloirs et d'escaliers permet de circuler dans les diverses parties de l'édifice. Ces dispositions ont d'ailleurs été imitées dans l'aménagement de ce que nous appelons actuellement des cirques.

Dans les substructions, il y avait place pour des décors, pour des machines, pour des cages d'animaux; des plans inclinés et des trappes les mettaient en communication avec le sol.

Ces édifices atteignaient parfois des dimensions considérables: au Colisée, l'arène mesurait 76 mètres de long; les gradins pouvaient recevoir jusqu'à 50 000 spectateurs. Les amphithéâtres d'Arles et de Nîmes n'en contenaient guère que 25 000.

UNE PROFESSION QUI NOUS FAIT HORREUR.

L'amphithéâtre était le domaine des gladiateurs, sortes de soldats de bas étage qui n'avaient pour métier que de combattre devant le public, de tuer ou de se faire tuer pour son amusement. Triste profession, qui nous révolte aujourd'hui, qui faisait cependant fureur et que les sages d'alors songeaient à peine à blâmer! Encore s'il n'y avait eu parmi ces hommes que des esclaves, des condamnés à mort, des forçats! Mais ils se recrutaient en grande partie parmi les hommes libres : on se jetait dans la gladiature par dégoût d'une vie régulière, par crainte de la pauvreté, parfois par un amour malsain de la popularité. Certains se laissaient gagner aux promesses des racoleurs à la solde d'entrepreneurs avides et vendaient leur vie en échange d'espoirs trop souvent déçus.

Pourtant, tous savaient d'avance le sort qui leur était réservé. A peine engagé, il fal-



Cliché] [Alin...

Les lutteurs. — Groupe antique.

Dans les cirques romains, on produisait des lutteu[rs], des boxeurs, qui servaient à divertir le public ent[re] deux spectacles sensationnels, tels que les cour[ses] de chars. (Musée de Florence.)

lait, pour se rendre digne de paraître en public, se plier à un long et terrible apprentissage; on devait entrer dans des écoles spéciales, se mettre sous la direction de maîtres expérimentés, s'asservir aux exercices les plus durs, à la plus rude discipline. Ce que pouvaient être ces écoles, rien ne nous en donne mieux l'idée qu'un édifice de Pompéi, voisin du théâtre : c'est une grande cour entourée d'un portique, pour les exercices; une série de cellules étroites, larges au plus de 4 mètres et prenant jour sur cette cour, telle était la misérable demeure réservée aux gladiateurs. Dans une de ces chambres, qui servait de prison, on a retrouvé quatre squelettes gisant auprès d'instruments de torture. La vie de ces hommes était un continuel mélange de durs traitements et de soins attentifs; à la moindre faute, on les punissait du fouet, on les brûlait au fer rouge; mais, en même temps, comme il fallait développer leurs forces, on leur servait une nourriture abondante et substantielle. Des esclaves attachés à la maison les frictionnaient chaque jour pour assouplir leurs membres; des médecins attitrés surveillaient leur santé et guérissaient leurs blessures. Aucune punition ne paraissait trop dure pour les maintenir dans le devoir, aucune précaution superflue pour les préparer à leur tâche. La méthode réussissait le plus souvent. Quand ils avaient vécu un an ou deux, on pouvait les produire en public dans une de ces fêtes si impatiemment attendues. Au reste, presque tous, jaloux de leur honneur professionnel, faisaient preuve d'une bravoure sans défaillance et affrontaient la mort avec mépris.





Un des plus grands amphithéâtres de l'antiquité : le Colisée à Rome (état actuel des ruines).

Le Colisée pouvait contenir jusqu'à 50 000 spectateurs. Sous l'arène, longue de 76 mètres, étaient disposées des galeries souterraines où se trouvaient les décors, les cages des animaux féroces, lions, ours, taureaux, qu'on faisait se battre entre eux ou qui luttaient contre les gladiateurs appelés « bestiaires ». (Cliché Alinari.)

LES TUERIES DE L'AMPHITHÉATRE.

Le jour de la représentation est arrivé. Depuis une semaine ou même plus, la nouvelle est affichée par toute la ville. Ce sont des annonces tracées sur des tableaux de bois exposés bien en vue dans les carrefours; d'autres, plus nombreuses, ont été crayonnées ou peintes sur les murailles blanches des maisons, des monuments, même des tombeaux. Elles portent, par exemple :

La troupe de Suettius Certus, édile,
Donnera une séance à Pompéi,
la veille des calendes de Juin.
Combats et chasse.
Félix luttera contre des ours.
On tendra des voiles sur l'amphithéâtre.

On a même fait copier des programmes qui se vendent dans tous les coins de la cité.

Peu à peu les rues s'emplissent de

curieux venus des campagnes ou des villes du voisinage ; on se dirige vers l'amphithéâtre : tous les âges, toutes les professions, toutes les conditions sont représentés. Ceux qui n'ont pas leur loge ou leur banc attitré, qui ne sont ni prêtres, ni magistrats, ni membres de quelque corporation importante, sont obligés de prendre leur billet au guichet, s'ils ne préfèrent l'acheter à quelque revendeur qui les guette à l'entrée. Puis chacun se hâte à travers les galeries et les escaliers encombrés d'une foule bruyante ; il faut jouer des coudes au milieu de la cohue ; deux grands esclaves ne sont pas de trop pour vous permettre de parvenir jusqu'à votre place.

Pendant ce temps, les gladiateurs arrivent de leur côté. Afin de ménager leurs forces, on les a amenés dans des voitures magnifiquement garnies ; le peuple les a acclamés au passage, rappelant leurs noms et leurs exploits : ils sont revêtus de leurs habits les plus brillants et d'armes éclatantes. Les voici groupés à l'entrée de l'arène, prêts à y pénétrer.



Cliché]

UN AMPHITHÉÂTRE ROMAIN : LES ARÈNES DE POMPÉI (ÉTAT ACTUEL).

On voit encore, autour de l'arène, la plus grande partie des gradins superposés, couverts, les jour[s de] fête, d'une foule compacte. Au fond, on aperçoit la porte par laquelle les gladiateurs faisaient leur [en]...

La représentation commence. [Les] combattants vont d'abord défiler devan[t le] public. Lentement ils s'avancent sur d[eux] rangs ; ils arrivent au pied de la loge [de] celui qui donne le spectacle ou le prési[dent]. « *Ave, Cæsar, morituri te salutant!* [»] César, avant de mourir, nous te saluons, disent-ils ; et, après avoir abaissé leurs ar[mes] devant lui, ils lui en font vérifier le tranc[hant] et la solidité. Puis ils regagnent leurs lo[ges] d'où ils vont maintenant sortir à tour de r[ôle].

On prélude à la représentation par [un] simulacre de combat ; les champions se f[ra]pent avec des armes émoussées : ils s'[en]traînent, s'échauffent, se mettent en [point] pour l'action décisive.

Tout à coup le son lugubre des trom[pettes] se fait entendre : c'est le signal de la l[utte] sérieuse. Successivement tous les genres [de] gladiateurs vont prendre part au specta[cle], soutenus par le son des fanfares et des c[ors]. Les rétiaires, à demi nus, sans autre défe[nse] qu'un filet, sans autres armes qu'un tride[nt] et un poignard, évoluent dans l'arène, po[ur]

suivis par les « sécuteurs » couverts d'un casque, d'un bouclier et d'une épée, ou poursuivant à leur tour les Gaulois et les mirmillons, qui, pesamment armés, les attendent à genoux, la visière baissée; il s'agit pour eux d'envelopper de leur filet l'adversaire, de paralyser ses mouvements, et de lui porter le coup mortel. Les Samnites, protégés par de grands boucliers carrés, de hauteur d'homme, croisent leurs épées courtes et droites avec les sabres recourbés des Thraces munis d'un petit bouclier. Les cavaliers, armés de longues lances, s'élancent à plein galop les uns sur les autres; les essédaires combattent du haut de chars de guerre. Tantôt les gladiateurs luttent seul à seul, tantôt ils se forment en troupes et se livrent une véritable bataille. Et pour qu'aucun n'ait la pensée de fuir la lutte, ils sont gardés par des brutes humaines qui les ramènent au combat à coups de fouet ou avec des fers rouges : « Frappe-le, brûle-le, leur crient les assistants impitoyables, il n'ose pas attaquer, il a peur de se faire tuer! »



Cliché] [Alinari.
STATUE ANTIQUE DITE « LE GLADIATEUR MOURANT » (MUSÉE DU CAPITOLE).

La fortune du combat n'est pas toujours la même. Parfois un des adversaires tombe frappé à mort : gros succès pour le vainqueur. Parfois, après une longue lutte, aucun des deux champions n'étant grièvement atteint, on arrête le duel, et tous deux sortent de l'arène. Souvent, enfin, l'un des gladiateurs est blessé de telle sorte qu'il ne peut plus continuer la lutte. S'il a l'âme fière ou l'ennui de la vie, il se laisse achever; s'il tient à l'existence, il s'avoue vaincu, se couche sur le sol, le bras levé pour demander grâce. Les spectateurs agitent-ils leurs mouchoirs ou dressent-ils le doigt en l'air, c'est le salut : il peut quitter l'arène et guérir ses blessures. Mais, que les assistants retournent la main, le pouce baissé vers la terre, il n'a plus de merci à attendre : le vainqueur doit lui porter le coup mortel.



UN CHAR DE COURSE, D'APRÈS UN GROUPE ANTIQUE.
Les chars de course, montés sur deux roues, étaient très légers. Suivant que deux, trois ou quatre chevaux y étaient attelés de front, on les appelait « biges », « triges » ou « quadriges ». (Cliché Alinari.)

Entre deux

[illegible]

maillet, ou encore sous les traits de Mercure, le dieu au caducée, qui accompagnait aux enfers les âmes des défunts, viennent chercher les corps. Ils commencent par les toucher d'un fer rouge pour s'assurer qu'ils ne donnent plus signe de vie; après quoi ils les placent sur une civière et les emportent, pendant que d'autres valets retournent avec des pelles la terre ensanglantée de l'arène et répandent du sable frais sur le sol.

Mais voici qu'une nouvelle sonnerie de trompe se fait entendre: le combat va recommencer de plus belle. Le spectacle durera deux, trois et même huit jours





PEINTURES MURALES D'UNE MAISON DE POMPÉI.

Les Romains avaient pour les jeux un tel amour qu'ils se plaisaient à représenter partout les luttes du cirque ou de l'amphithéâtre. Les particuliers ornaient leur intérieur de scènes de cette sorte; ils les faisaient figurer sur les parements de mosaïque et sur les peintures murales de leurs maisons. Ils allaient jusqu'à en orner les monuments funéraires de ceux qui avaient donné au peuple des spectacles restés célèbres. (Clichés Alinari.)

dans les grandes circonstances; on fera paraître vingt, trente et jusqu'à cinquante paires de gladiateurs. L'éclat d'une représentation se juge au nombre des hommes qui y périssent. Plus il coulera de sang humain, plus il y aura de victimes, plus le magistrat ou l'empereur qui donne la fête aura droit à la reconnaissance, et moins il aura à craindre que le peuple ne contrôle son administration; pendant quelques jours, il pourra tout se permettre. Qui donc oserait se plaindre, après un tel régal?



LES ANCÊTRES DES TOREADORS

Combats et chasse, dit l'affiche d[…] plus haut. C'est qu'une certaine classe de gladiateurs, nommés bestiaires, avait pour mission de tenir tête, non plus à des hommes mais à des bêtes. Vêtus pour l'ordinaire d'une simple tunique, sans casque ni cuirasse, ils ne connaissaient d'autre arme qu'une lance et parfois une épée; toute leur force résidait dans leur sang-froid et leur agilité. Ces chasses, qui pourraient presque passer pour des jeux auprès des combats de gladiateurs, devaient rappeler beaucoup les courses de taureaux telles qu'on les pratique aujourd'hui en Espagne. Les bestiaires étaient mis en présence de bêtes de toute sorte; pour triompher de l'ours, ils lui assénaient un coup de poing sur la tête; pour vaincre le lion, ils lui jetaient un manteau sur les yeux; contre les taureaux, ils employaient des morceaux d'étoffe rouge qui les irritaient; puis, tandis que des cavaliers pourchassaient l'animal à travers l'arène, ils le suivaient, le harcelaient, et, quand ils le sentaient épuisé, le frappaient mortellement. Lors des représentations importantes, on lâchait dans l'amphithéâtre toute une ménagerie : on excitait les sujets à s'entre-déchirer, on les animait du fouet, on les blessait à coups d'aiguillon, on les brûlait avec des tisons ardents. On opposait ainsi les espèces les plus rares : des rhinocéros et des éléphants, des lions et des hippopotames. Un empereur devait à sa digni[…]





(Reproduction autorisée par) [Goupil et Cie, Paris.]

« Pas de grâce pour le vaincu! » d'après le tableau de Gérôme.

de faire battre pour le moins cent cinquante sangliers ensemble, et, quand il s'appelait Néron, quatre cents ours et trois cents lions.

Encore fallait-il renouveler la mise en scène. Septime Sévère y excella le jour où il fit transformer l'arène en un vaisseau. Celui-ci s'ouvrit tout d'un coup devant le public étonné et déversa une multitude d'animaux; des ours, des lions, des panthères, des autruches se répandirent en tous sens, se mêlant, s'attaquant, se dévorant les uns les autres. Des chasseurs tuèrent à coups de flèches ceux qui restaient vivants. Une autre fois, les spectateurs virent sortir du sol un Orphée, la lyre en mains, revenant des Enfers. Toute la nature paraissait sensible à son chant; les arbres et les rochers le suivaient; des oiseaux planaient sur sa tête, des bêtes de toute sorte se groupaient pour lui faire escorte. Puis des fauves se précipitèrent dans l'arène; et cette mythologie se termina en boucherie. Le peuple avait rarement contemplé un spectacle aussi piquant.

Si l'on voulait reposer les yeux des assistants, on leur présentait des animaux apprivoisés : des taureaux dressés sur leurs pieds de derrière ou assis comme des cochers sur des voitures à deux chevaux; des lions prenant des lièvres à la course et les rapportant vivants dans leur gueule, comme des chiens; des éléphants s'agenouillant sur un signe de leur cornac, se mettant à danser au son des cymbales, portant une litière où l'un des leurs était couché, marchant sur une corde raide et écrivant des mots latins. Nos dompteurs modernes n'ont rien trouvé de mieux.

Les Romains avaient même inventé un « truc » qui a été renouvelé de nos jours. Un aqueduc amenait l'eau dans les sous-sols de l'amphithéâtre et permettait de transformer l'arène en un lac profond. Peu à peu, il se peuplait de poissons, de monstres marins, qui nageaient en tous sens. Cette mer improvisée permettait d'offrir des spectacles curieux; on pouvait, par exemple, y représenter l'aventure de Léandre et d'Héro; le jeune homme se lançait à la nage pour aller retrouver sa fiancée; tout autour, des groupes de Triton[s] Nymphes se jouaient dans les flots [...]tune et son cortège l'accompagnai[ent] [...] grandes solennités, on figurait u[ne] [vic]toire navale, celle de Salamine o[u] [d'Ac]tium. En pareil cas, il était de bon [...] combat terminé, de faire écouler l'[eau] [...] l'arène remise à sec, d'y donner le si[mulacre] d'une bataille sur terre; après quoi o[n inon]dait à nouveau pour y représenter [...] de nuit. Les torches s'allumaient; d[es cen]taines de lampes jetaient leur éclat s[...] à la surface de l'eau; des barques, [...] de musiciens, se croisaient ou vogu[aient] [...] concert; l'air était embaumé de sent[eurs] fumées répandues à profusion du [...] l'amphithéâtre. Les spectateurs pou[vaient se] croire transportés dans quelque [...] chanté. En tout cas, ils rentraient [...] l'âme charmée et l'esprit absorbé pa[r le sou]venir du spectacle merveilleux q[u'on leur] avait offert. C'est bien ce que vou[laient les] organisateurs de ces fêtes dispendie[uses].

CE QU'ÉTAIT JADIS LA F[...] DES COURSES.

Le cirque différait totalement [de l'am]phithéâtre, et par la place de l'édif[ice et par] les jeux auxquels il était réservé. [On dési]gnait sous ce [...] construction rect[angulaire] fort allongée — [...] grands cirques d[...] six cents mètr[es] [...] garnie sur toute [...] gueur de gradins [...]sés. Au milieu d[...] parallèlement au[x] côtés du rectan[gle] [...] un peu plus cour[...] s'étendait une [...] terre, appelée « [...] par comparais[on] [...] l'épine dorsale d[...] son : c'était une [...] mur bas, souven[t] [...] statues et même [...] ques; l'épine se [...] à chaque extrémi[té] [...] grand soubassem[ent] [...]drique surmonté [...] cônes, qu'on ap[...] « borne ». Là se [...] les seules cours[es] [...] Romains connus[...] courses de cha[rs] [...] de deux, quatre [...] six chevaux.

Les cocher[...]



Gladiateur vaincu implorant sa grâce. Groupe en platre, par Gérôme.

ne condition sociale plus relevée
iteurs; ainsi qu'eux, d'ailleurs, ils
i des entrepreneurs, à des asso-
capitalistes. Et comme on enga-
ide quatre chars ensemble sur la
e fonder quatre compagnies dont
nissait pour une course un char,
: et tous les accessoires. Avec
de se distinguer l'une de l'autre,
ent des couleurs différentes, que
cochers. Ainsi prirent naissance
s factions, comme on disait, si
is l'histoire des jeux du cirque,
s blancs, les bleus et les verts.
1, il existait entre ces factions
e tous les instants; point n'était
u'elles ne fussent prêtes à con-
attacher ou pour retenir à leur
sujets en renom.
hers aussi risquaient à chaque
vie pour le plaisir des specta-
but de la course, les chars ve-
nger à droite du mur appelé
e seule ligne et dans l'ordre que
t le sort. Le président des jeux
gnal en jetant dans l'arène une
e blanche. Aussitôt les concur-
laient et se lançaient à toute
s'agissait pour eux de parcourir
u'à la borne finale, de revenir
du mur au point de départ et
de suite. Le prix appartenait à
parcours accompli, atteignait le
ligne tracée à terre avec de la
ers le cirque, devant la tribune
juges. On comprend quel dan-
l offrait cette course folle d'atte-
s à se dépasser l'un l'autre,
ions pouvaient se produire, sur-
ent où les cochers cherchaient à
e le plus près possible et à la
nt leurs adversaires. Dans cet
rait que les chars étaient lancés
re les autres ou se brisaient
ne; les suivants venaient s'écra-
acle qui subitement leur barrait
en un instant, on n'apercevait
nas tout ensanglanté d'hommes,
et de débris étendus pêle-mêle
spectacle qui renouvelait, sous
rme, les horreurs de l'amphi-

our un philosophe, le plus cu-
c'était la foule des spectateurs.
résente toute l'étendue des gra-
e à perte de vue, de cent mille
tout âge, de toute condition,
leurs heurtées, dont l'éclat du
ncore l'opposition plus éblouis-
mer mouvante tient les yeux



Cliché] [Alinari.

TYPE DE LUTTEUR.

Pour éviter les luxations et les foulures, comme aussi pour rendre les coups plus terribles, les lutteurs romains s'entouraient le poignet et les mains de bandelettes de cuir très résistantes.

fixés sur la piste; rien n'existe pour elle hormis les chars et les cochers. A chaque péripétie, ceux-ci battent des mains ou crient à pleins poumons; ceux-là se dressent sur leurs bancs, se penchent en avant, excitant les chevaux, gesticulant, se prenant de querelle avec leurs voisins; un vent de folie a soufflé sur l'assemblée. La course achevée, l'attelage victorieux est salué par les imprécations des uns, par les cris enthousiastes, les hurlements de triomphe des autres; c'est un tonnerre qui remplit les rues de Rome et que le voyageur entend gronder derrière lui, dans la campagne, longtemps après avoir quitté les portes de la ville.

Entre temps, les organisateurs de la fête offraient à la curiosité de la foule des exercices d'équitation savante. Des cavaliers se levaient debout sur leurs montures lancées à fond de train, sautaient à terre pendant qu'elles galopaient pour se remettre aussitôt en selle, puis se couchaient sur leur dos, la tête renversée sur la croupe; ou bien encore conduisaient deux chevaux, voltigeant de l'un à l'autre. C'était au cirque aussi qu'on produisait des coureurs, des boxeurs, des lutteurs, des gymnastes, des équilibristes, des baladins de toute sorte. Mais aucune invention ne valait, aux yeux du peuple, les courses de chars; dès l'aube, il accourait au

cirque, n'en sortait qu'à la nuit; il y assistait à douze, vingt, trente et jusqu'à quarante courses de suite; il s'y absorbait; il supportait, sans même s'en apercevoir, la chaleur, le vent, les giboulées, prêt à revenir le lendemain applaudir de nouveaux vainqueurs et risquer de nouveaux paris.

APRÈS FORTUNE FAITE. — LE PRIX DE LA VICTOIRE.

Pour les cochers comme pour les gladiateurs, le prix de la victoire était une palme d'or et des sommes d'argent souvent considérables. Les revenus de ces artistes du cirque ou de l'amphithéâtre égalaient, dit un poète, ceux de cent avocats. A 22 ans, un cocher maure nommé Crescens avait, s'il faut en croire son épitaphe, gagné déjà 1 558 346 sesterces (environ 380000 francs); et les gladiateurs n'étaient pas rares qui, comme le Veianius d'Horace, suspendaient, jeunes encore, leurs armes à la porte du temple d'Hercule et se retiraient, fortune faite, à la campagne. La faveur populaire leur réservait aussi d'autres récompenses. Comme les toréadors, ils étaient l'objet des démonstrations les plus flatteuses poètes célébraien exploits; les riches crivaient sur leur ment; leurs image raient en marbre au cirques, en peinture murs des portiques monuments public artistes gravaient le sur les chatons des les artisans les au fond des souc sur la panse des boire, les gamins naient sur les m journal officiel d nait la liste des et le nom des v

Dans l'enivr ces plaisirs gro peuple oubliait la jamais perdue, la c publique et privée grandissante, les des Barbares amas les frontières, la cl sormais inévitable puissance romaine. tique des maîtres qu' donnés avait porté se il avait renié pour le plaisir tout ce q fait autrefois sa grandeur et sa force pereur le nourrissait, l'empereur lui chaque jour de nouveaux spectacle lui fallait-il de plus? Rome n'était plu qu'à acclamer César, comme les gla de l'arène..., avant de mourir.

R. CAGNA



Gladiateur Thrace armé de l'épée courte à lame recourbée. Statue de Gérôme.





JETON SERVANT POUR L'ENTRÉE DANS L'AMPHITHÉÂTRE.



AUX AVANT-POSTES. — UNE SECTION DE TIRAILLEURS EN ARMES VEILLANT AUTOUR DU CAMPEMENT.

mission Woelffel vient d'établir son campement à Dainné, village du pays des Blolos. Toute la tribu nous est hostile et plus de trois mille guerriers sont dispersés dans la forêt voisine. Une surprise est à craindre. Aussi, a-t-on placé sur chaque face du camp une section de tirailleurs en armes. Sous la garde d'une sentinelle, les soldats indigènes veillent, étendus sur des nattes.

Six Mois chez les Anthropophages

JOURNAL D'UNE MISSION FRANÇAISE AU SUD DU SOUDAN

(Fin)

Nous avons vu dans le précédent numéro des Lectures *la mission Woelffel partir du Soudan et entreprendre dans un pays encore inexploré, peuplé par des anthropophages, une expédition difficile et meurtrière. Au nombre de cent à peine, nos tirailleurs ont lutté contre des tribus féroces que rendait plus furieuses encore la vue d'un ennemi inconnu. Il a fallu se frayer un chemin à coups de fusil et de baïonnette à travers la contrée qui, quelques mois auparavant, avait été le théâtre des terribles exploits de Samory.*

Maintenant la mission, après un court repos dans un village ami, va reprendre sa marche. L'œuvre qu'elle a entreprise n'est pas achevée; il faut la terminer en s'enfonçant plus avant dans le pays. Le Soudan est loin, les munitions et les vivres manquent à l'expédition : qu'importe? l'audace suppléera à tout.

○ ○ ○

LES combats que nous avions soutenus contre les Blolos, les fatigues de toute sorte que nous avions éprouvées pendant la route et les privations avaient tellement affaibli nos gens, que nous avons dû rester tout un mois à Guékangoui pour reposer nos hommes et reprendre des forces avant de recommencer notre marche. Cinq sont morts, et il fallait soigner nos douze blessés dont l'état se trouvait fort inquiétant les premiers jours.

Les indigènes nous aidaient de leur mieux, mais leur secours, au moins pour la guérison de nos malades, était bien inutile; car dans ces pays le seul médecin est le sorcier. Les sauvages croient, en effet, que la maladie est l'œuvre d'une sorte de génie du mal qu'il s'agit de se rendre propice, et le

sorcier seul peut communiquer avec ce dieu méchant. Aussi tous le consultent, le respectent et le craignent. Il possède un fétiche : c'est tantôt une corne d'antilope et tantôt un crâne d'animal; parfois aussi c'est une pierre tombée du ciel ou quelque autre objet baroque; toute sa puissance vient de ce fétiche. Un homme est-il malade, le sorcier arrive, apportant son fétiche. Il le dépose sur le sol, et, tandis que les spectateurs dansent et chantent, il l'interroge, tend l'oreille vers lui et écoute les réponses que lui seul entend. Si la maladie lui semble peu grave, il annonce la guérison; puis il demande pour le fétiche des poules, du riz ou un mouton, qu'on ne lui refuse jamais. Si le mal empire, il appelle d'autres sorciers, il demande de nouveaux cadeaux, et il applique sur le corps du patient des pâtes ou des couleurs aussi il lui attache autour du front amulette.

NÈGRES ANTHROPOPHAGES. — TYPES D'INDIGÈNES DU PAYS DAN.

Un pagne ou une bande d'étoffe très étroite enroulée autour des reins, tel est le costume de presque tous les hommes des tribus anthropophages. Ces deux indigènes servirent souvent de guides au cours des reconnaissances faites par la colonne Woelffel et lui donnèrent de très utiles renseignements.

Souvent le sorcier, à bout d'ex
déclare que la maladie est causée pa
léfices d'autrui, et il ac
individu quelconque, par
éloigné. Voici à ce sujet de
anecdotes recueillies sur p
jeune homme avait une a
médecin accusa une femme
bitait un village situé à 16 k
de là, de lui avoir jeté un
femme, suppliée de réparer
fait, ne nia pas. Chose étr
mais une personne ainsi a
se défend. Le sorcier au
pouvoir de suggestion? U
négresse qui s'était moqu
d'eux fut prise, chaque jou
fixe, de tremblements c
comme en proie à la folie.
le sorcier pour qu'il fît
maléfice, et il enleva le m
il l'avait envoyé. Il avait as
suggestionné cette pauvre
car elle présentait tous les
l'hypnotisme.

16 juin. — En route
va recommencer. Les hal
Logoualè et ceux du Yarro
lomètres au sud de Guékang
ont envoyé dire que, loin
donner des guides et des in
ils nous empêcheraient de
dussent-ils tous succomber
faite des Blolos, loin de p
contrée, ne fait que rendre
gènes plus farouches. Il
pondre à ce défi, sous pein
le pays tout entier se soulev
nous. Le lieutenant Man
sergent Van Cassel part
Logoualè, avec 47 tirai
17 porteurs. Nous brûleron
ges rebelles si nos palabre
indigènes demeurent sans

A peine avons-nous quitté
que nous sentons la lutte imminente
et à gauche du chemin, cachés de
taillis, des noirs nous épient; ils so
et ils nous montrent du doigt avec
gestes menaçants. Brusquement,
forêt, des cris s'élèvent. Devant
milieu des arbres, un millier de
brandissent des armes, hurlent, ge

Nous ordonnons à un de no
d'aller vers eux : il s'y refuse.
contraindre. Il part lentement,
de crainte : des menaces et des ins

course, prend l'ennemi par derrière et le repousse. Nous ne pouvons pourtant plus avancer, car il faut ramasser nos morts, pour ne pas les laisser entre les mains de ces mangeurs de chair humaine, et panser nos blessés.

L'instant est critique. Le lieutenant Mangin rassemble les gradés indigènes et leur explique son plan. Les porteurs, débarrassés de leurs charges et protégés par les tirailleurs, débroussailleront rapidement le lieu où nous nous trouvons pour rendre toute surprise impossible. Le sergent indigène Diaméné-Makan, ira avec une section jusqu'à Logoualé, il enlèvera le village, l'occupera avec une escouade, et nous renverra immédiatement la seconde. Nous partirons alors à notre tour pour le rejoindre.



La grand'place d'un village dioula.

Ce pays, l'un des plus pacifiques que la mission ait tr... aussi l'un des plus peuplés. Les villages, dissé... forêt, y sont très nombreux et relativement riches.

La section disparaît bientôt dans la forêt. Bientôt elle prend contact avec l'ennemi. Les coups de feu se succèdent sans répit et des cris remplissent l'air. Que se passe-t-il? Nos camarades réussissent-ils à se frayer une route? Reculent-ils, au contraire? Nous ne voyons rien; nous n'entendons que le bruit de la fusillade; une émotion poignante nous serre le cœur. S'ils allaient tous succ...

Nous n'avons pas le temps de ... interroger davantage. Brusquement les ... s'élancent en masse sur nous, une ... folie les a saisis; sans rien craindre, ... téméraires que s'ils étaient invulnérables, ... s'avancent à quelques pas de nous. ... avons exactement 17 tirailleurs, et p... centaines d'hommes furieux nous ... de toutes parts. Les porteurs prennent ... sils des ... tués, et se ... gent à nos c... Les blessés ... bagages ... centre, à ... abrités par ... termitière, ... balles ... jusqu'à ... situation ... quiétante. ... tirons sans ... che, les ... tombent, ... d'autres ... franchissent ... bond leurs ... et s'élancent ... criant comme ... forcenés ... nous épouv... Tout de ... ils se dispe... Nous croy... l'affaire te... et tout ... disparu. ... nous aperc...



Sorcier rendant un oracle.

Les sorciers jouent un grand rôle dans les sanglantes coutumes des peuplades anthropophages. Il suffit qu'ils accusent un homme de maléfice pour que celui-ci soit sacrifié. D'après la position de leurs fétiches, cailloux ou bâtonnets, ils rendent des oracles très vagues dans lesquels les indigènes ont la plus aveugle confiance.

qui, sans bruit cette fois, se dirige
n rampant.
eutenant Mangin, le sergent Van
ennent chacun un fusil. Les noirs
tre-vingts mètres; ils se sont rele-
nant, et ils tirent coup sur coup.
que nous sommes dans un cercle

les assaillants se sont dispersés à la vue des secours qui nous arrivent. Mais, avant de partir, il faut accomplir un dernier devoir : enterrer nos morts. A la hâte, craignant sans cesse une nouvelle et brusque attaque, nous creusons des fosses avec des couteaux et des baïonnettes. Des tirailleurs



ÈNES DE LA TRIBU DES DIOULAS. — SOUAKÉ-DIOMANDÉ, CHEF DU PAYS DE TÉ, ET SA FAMILLE.

t découplés, les Dioulas appartiennent à une des plus belles races du Soudan. Leur territoire un grand nombre de provinces indépendantes. Le chef du pays de Te, que représente notre endit à la mission de réels services : les convois circulèrent toujours en toute sécurité sur son t il resta notre ami, tandis que les populations du sud étaient en pleine effervescence.

s. Nous brûlons cartouches sur
les feux de salve succèdent aux
lve, et nos regards parfois vont
nnemi interroger l'horizon.
tion qui est partie pour Logoualè
torieuse, et l'escouade de renfort
nfin apparaître?
heures sont déjà écoulées, et
rcevons rien. Nous allons être
nous ne pourrons pas tenir jus-

voici l'escouade tant attendue!
que ses habitants avaient eux-
brûlé, a été pris, et, malgré un vif
t, nous n'avons qu'un blessé.
ons reprendre notre marche, car

postés derrière les arbres, le fusil à la main, surveillent l'ennemi. Les fosses sont assez profondes; nous y plaçons les corps de nos braves : le piquet d'honneur présente les armes.

Chaque jour voit mourir quelques-uns d'entre nous, et il nous faut les abandonner, en plein pays de cannibales, sans savoir si tout à l'heure les sauvages ne viendront pas déterrer les cadavres pour s'en nourrir!

... Nous sommes entrés à Logoualè sans avoir été inquiétés, et cependant les habitants du Yarro, qui avaient juré de nous fermer pour toujours leur capitale, n'ont cessé de nous menacer en nous voyant y pénétrer. Mais ils sont restés cachés dans la forêt,



L'entrée d'un village Dioula.

Les villages, situés sur des hauteurs, sont généralement d'un accès difficile. Les cases ont l'air de grandes ruches, avec leurs toits faits de plusieurs couches de feuilles de palmier et de bananier superposées.

redoutant l'effet terrible de nos feux. Ils nous injurient bien, ils prédisent bien que Logoualè sera notre tombeau et que nous serons tous mangés; flûtes, tambours, trompes et sifflets déchirent les airs, mêlés à leurs cris et à leurs chants, mais les plus braves se dissimulent pour nous insulter, et la corvée d'eau a pu s'effectuer sans danger. Même, à la nuit, quand nos interprètes leur ont ironiquement crié bonne nuit, ils nous ont fort poliment renvoyé nos souhaits.

18 juin. — Les indigènes refusent de se soumettre, la guerre n'est pas finie. Nos interprètes ont beau leur parler des maux que leur ont fait subir les tribus voisines, de leurs villages brûlés, de leurs guerriers tués, de leurs femmes et de leurs enfants emmenés en captivité durant leur absence, ils répondent que, tant qu'il restera un homme au Yarro, le Yarro ne nous appartiendra pas. Ils ne nous craignent pas, disent-ils, et les dieux sont pour eux. Ils nous tueront, ils nous pendront, ils nous mangeront, et, comme nous sommes nombreux, ils auront de la viande pour longtemps. « A moins d'attacher une liane au ciel, ajoutent-ils, vous ne reverrez plus votre pays ». Leur courage est loin d'être abattu, ils nous accablent d'insultes et de menaces. Les voyous de nos grandes villes n'ont pas d'injures plus grossières, de mots plus orduriers. La civilisation sur ce point ne leur apprendra rien.

Cette résistance persévérante nous inquiète. A peine avons-nous quarante cartouches par homme, et nous pouvons mettre en ligne quarante-sept fusils seulement; encore 8 sont-ils des fusils à pierre. Aussi avons-nous fortifié le village. A l'aide des nombreux quartiers de roc qui jonchaient le sol, nous avons construit un solide rempart d'un mètre d'épaisseur, avec des « avancées » et des « plongées », un vrai rempart de forteresse moderne. Nous avons coupé les hautes herbes qui gênaient la vue, et abattu les arbres qui auraient pu servir d'abri aux plus audacieux. Les tirailleurs ont élevé des cases avec les feuilles de quelques énormes bananiers, et ainsi les légères ondées que nous recevons chaque jour ne les incommodent pas trop. Et cependant, malgré les défenses que nous avons établies, une balle a tué un de nos porteurs, un autre est revenu blessé de la corvée d'eau.

19 juin. — Nous sommes toujours sur le qui-vive. L'ennemi ne se retire pas et nous restons derrière notre rempart. Que pouvons-

nous faire d'autre? Nous avons dix blessés, nos vivres sont presque épuisés, nous n'avons plus qu'un peu de viande conservée et de riz, nos hommes sont exténués, et le pays tout entier reste soulevé contre nous. Il ne faut pas songer à regagner Guékangoui, comme nous l'ordonnent les instructions écrites du lieutenant Woelffel. Nous ne pourrions avancer qu'avec la plus grande lenteur, car nos porteurs sont peu nombreux, nos malades incapables de marcher, et les 40 cartouches dont nous disposons par homme ne nous suffiraient pas. Nous devons cependant, coûte que coûte, avertir le lieutenant Woelffel, et le lieutenant Mangin décide de lui envoyer 18 hommes porteurs d'un courrier très explicite.



LES TRAVAUX DE DÉBROUSSAILLEMENT POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN POSTE.

Pour prévenir tout nouveau soulèvement des indigènes, la mission établit trois postes fortifiés. Le dernier construit, celui de Nouantoglouin, fut élevé en six semaines. Les tirailleurs de la colonne débroussaillèrent eux-mêmes l'emplacement où il devait s'élever.



UN CAMPEMENT IMPROVISÉ.

Même dans les tribus amies, au lieu de camper au milieu des villages, la mission s'installait dans des huttes construites par les tirailleurs au moyen de branchages et de feuilles de bananier.

Ils partent dans la nuit, à 8 heures, par un clair de lune magnifique, et nous pouvons durant quelques minutes les voir sur la route. Penchés sur un croquis, nous suivons du doigt leur marche pénible. Nous nous taisons, et la même question angoissante se pose à notre esprit : passeront-ils? Nous écoutons, cherchant à percevoir le moindre bruit, mais rien ne trouble le silence. Seul le vent agite les arbres de la forêt, et des insectes chantent sur le sol. Les indigènes sans doute ne combattent pas la nuit et ne surveillent pas les routes. Ils ne s'opposeront donc pas au départ de cette reconnaissance hardie.

20 juin. — Midi. L'air retentit d'imprécations et de hurlements; des groupes de sauvages se forment autour de notre campement, bruyants et audacieux; quelques balles sifflent à nos oreilles. Nous exécutons des feux; les sauvages se dispersent, puis se reforment. Un second feu de salve les éloigne encore.

Quatre heures. Nous percevons au loin le bruit de détonations répétées. Les indigènes, un instant surpris, se rassemblent au son des tambours et des flûtes derrière les arbres et les broussailles, mais leurs cris nous permettent de deviner leur cachette, et nous tirons aussitôt. Des hurlements de colère retentissent, nous prouvant que

notre tir est juste, et nous redoublons donc le feu.

La fusillade se rapproche, plus vive de part et d'autre, nous distinguons même les commandements. C'est bien notre escouade qui revient. Bientôt nous apercevons nos tirailleurs ; à coups de fusil ils se frayent un chemin. Les noirs tombent devant eux ou s'enfuient, mais d'autres les remplacent, et de nouveau les balles sifflent. Nos tirailleurs tirent sans relâche. Nous les secondons de notre mieux. Du haut de notre rempart, calmes, occupés seulement à bien viser, nous tirons nos dernières balles, et presque toutes atteignent leur but. C'est notre vie que nous défendons maintenant.

Un tirailleur est tué, puis deux porteurs. Un autre tirailleur tombe, il n'est que blessé, mais presque aussitôt quatre de ses camarades sont frappés. Il ne nous reste plus de cartouches, nous venons d'en tirer près de trois mille, et nous demeurons, debout sur le mur de rochers, le fusil brûlant dans la main, réduits à n'être plus que des spectateurs anxieux, quand, sous un dernier effort, l'escouade repousse l'ennemi et, franchissant au pas de course le reste du chemin, pénètre dans le camp.

21 juin. — Nous pouvons partir et regagner Guékangoui. L'escouade nous a rapporté 4000 cartouches ; voilà qui nous permet de rendre libre le chemin, si par hasard il prenait fantaisie à l'ennemi de nous arrêter. Il est quatre heures du matin, une lumière dou[illegible] que voile une brume légère, semble cares[illegible] la forêt, le sentier et les collines roche[illegible] Nul cri, nul bruit de pas ; autour de n[illegible] tout est silencieux et désert, et, si loin [illegible] notre vue s'étende, nous n'apercevons q[illegible] voûte des arbres. Une avant-garde [illegible] précède, explorant les fourrés et les ta[illegible] la section principale suit sous les ordre[illegible] lieutenant Mangin, les blessés viennent a[illegible] le sergent Van Cassel est à l'arrière-garde [illegible] douze fusils et quelques porteurs dispo[illegible] Tous les cent mètres une barricade se dre[illegible] des arbres en[illegible] vêtrés, de [illegible] herbes lies [illegible] unes aux a[illegible] des pierres et [illegible] mottes de [illegible] coupent la r[illegible] C'est abrité [illegible] rière ce re[illegible] que l'ennemi [illegible] sayé d'arrêter l'[illegible] couade qui de[illegible] nous ravitai[illegible] mais, sages et [illegible] biles, nos tirail[illegible] n'avaient pas [illegible] de forcer le p[illegible] sage, sachant [illegible] que coûte un [illegible] saut. Ils s'éta[illegible] prudemment [illegible] foncés dans la f[illegible] rêt, s'étaient fr[illegible] à la hache un c[illegible] min à travers [illegible] arbres, et éta[illegible] brusquement [illegible] bés sur les noirs, par derrière. Surpris, l[illegible] indigènes s'étaient enfuis, jetant leurs fu[illegible] inutiles, et c'est à l'arme blanche qu'on a[illegible] combattu. Une barricade cédait, l'escou[illegible] repartait, en tournait une seconde, é[illegible] l'ennemi, repartait encore. C'est ainsi qu'il[illegible] parvint jusqu'à nous, livrant presque à ch[illegible] pas un terrible combat.

Nous nous tenons plus que jamais s[illegible] nos gardes. De temps en temps, à l'inters[illegible] tion de deux sentiers, des indigènes ap[illegible] raissent : ils sont en armes autour d'un [illegible] et, dès qu'ils nous aperçoivent, ils dispa[illegible] sent sans pousser un cri, s'enfonçant dans [illegible] forêt et devenant soudain invisibles. [illegible] penser de cette fuite rapide et silenci[illegible] Vont-ils retrouver d'autres guerriers [illegible] ils au contraire définitivement renon[illegible] attaquer ? N'allons-nous pas tout à [illegible] tendre les balles siffler au-dessus de [illegible]

Femmes indigènes lavant leur linge sur les bords du Niger.



LE MARCHÉ DE TÉ (PAYS DIOULA).

Une foule, une cohue de plus de quinze cents indigènes, criant et gesticulant, tel est le spectacle qu'offre chaque semaine le marché de Té. Ce sont pour la plupart des anthropophages des régions situées plus au sud, qui viennent y échanger leurs produits, leurs armes et surtout leurs captifs.

Nous traversons Siruplé et Totiglouin : ce ne sont plus que des ruines, fumantes encore, et abandonnées. La guerre a de terribles nécessités; il y a quelques jours, deux villages s'élevaient ici; aujourd'hui, tout est détruit.

A Traainé les habitants viennent nous souhaiter la bienvenue.

Encore quelques kilomètres et Guékangoui apparaîtra dans la forêt, hospitalier petit village où nous n'aurons plus d'ennemis. A mi-chemin nous rencontrons le lieutenant Woelffel, suivi de ses tirailleurs. Alarmé par des courriers qui lui avaient tracé de notre situation un terrible tableau, il venait à notre secours, apportant des cartouches et des médicaments. Nous nous serrons la main, nous calmons son inquiétude, et nous rentrons tous ensemble à Guékangoui où nous passerons deux mois, occupés à soigner nos blessés et à rédiger notre rapport.

8 juillet. — Nous ne nous endormirons pas longtemps dans les délices de Guékangoui. La mission vient de recevoir l'ordre d'hiverner et d'établir solidement un poste dans le Yarro. Le 8 juillet, les lieutenants Woelffel et Mangin quittent Guékangoui, où demeure le sergent Van Cassel avec une section pour assurer leur jonction avec le Soudan, et le 12 juillet les premiers travaux commencent. Il pleut, le froid est vif, cependant le poste de Nouantoglouin s'élève bientôt sur les ruines d'un ancien village. Il est temps : de nouveau les indigènes se soulèvent. A Gouélé, le 19 août, le lieutenant Mangin perd quatre hommes, reçoit lui-même quatre nouvelles blessures, et rapporte cinq blessés. On fortifie le poste, on y accumule les munitions et les vivres, on plante du riz, du manioc, et des patates, on essaye de cultiver du tabac, de la canne à sucre, du coton.

Trente tirailleurs sont venus renforcer la mission; les tribus hostiles devant notre résistance se sont retirées à 20 kilomètres au sud et ont offert de se soumettre. Déjà les négociations entamées avec leur émissaire vont aboutir, quand subitement arrive du Ministère des Colonies l'ordre de disloquer la mission et de rapatrier le personnel. Une garnison de 75 gardes-forestiers nous remplacera....

15 octobre. — La mission est terminée; on nous félicite, mais on nous arrête en plein succès. La note officielle dit simplement que notre sécurité ne paraît plus assurée : il ne faut pas songer à discuter, à réclamer. Nous sommes des soldats, nous obéissons. Cent kilomètres à peine nous séparaient encore



LES TIRAILLEURS DE LA MISSION HOSTAINS, À BEYLA (1899).

La mission Hostains partie de la côte d'Ivoire en 1898, devait remonter la rive gauche du Cavally avec vingt tirailleurs sénégalais, et trente porteurs armés de fusils à tir rapide. Elle fonda un poste à Fort-Binger et arriva au Soudan en décembre 1899, après une longue exploration de l'hinterland libérien.

aujourd'hı
fiée, réd
lexique d
gues Dan
zê, envoy
séum de
mens d'
précieuse
rées au S
des anim
forêt, do
anthrop
les premi
çons de
sation et
au comme
portants
chés. Ce
tats sont
d'autres
nous les
teront. A
ment de
ser chemi
sentons q
cœur se

d'une contrée ouverte et paisible : il faut revenir sur nos pas.

Nous avons eu 22 tués et 43 blessés; le lieutenant Mangin a reçu six blessures. Mais nous avons fondé trois postes, Lola, Guékangoui, Nouantoglouin. Nous avons recueilli des renseignements de toute sorte sur des pays inconnus. Nous avons relevé plus de 1500 kilomètres d'itinéraire nouveau, placé sur la carte plus de 500 villages, parcouru une contrée de 20000 kilomètres carrés

Curieux phénomène que celui qui n
aimer les lieux où nous avons le plus
mais où nous avons vécu de la vie
intense! Nous regrettons mainten
forêts profondes, ces routes pérille
ces tribus sauvages, qui, dans l'omb
nuit, chantaient, en dansant au son d
et des tambours, le chant de guerr
mort. Nous regrettons ces jours c
avions conscience de donner chaqu
pour le service du pays.



UN VILLAGE DE LA FORÊT.

Pour préserver leurs cases des inondations pendant l'hiver, les indigènes les établissent sur des sortes de plates-formes faites de grosses pierres entassées.



UNE AVENUE SUR LA SEINE. — LE PONT ALEXANDRE-III, À PARIS.
Une vaste et spacieuse avenue, telle est l'impression que donne ce pont splendide, large de 40 mètres et dont la construction constitue un vrai tour de force. Grâce aux aciers spéciaux, très souples et très résistants, dont est faite son armature, il franchit la Seine d'un seul bond de 107 mètres.

Les Ancêtres du Pont Alexandre-III

Quoi de plus semblable à un pont qu'un autre pont? Si pourtant vous parcourez la suite des temps et les différents milieux de civilisation, vous serez frappés de voir que, tantôt simple passerelle, tantôt pareil à une ville ou à une forteresse, tantôt massif et couvert de constructions, tantôt libre et dégagé, le pont n'a pas cessé de changer d'aspect. Certes les transformations de la vie sociale et politique ont été la cause première de ces changements; mais ce qui les a rendus possibles, ç'a été, plus encore que le progrès dans l'art de construire, l'apparition de matières nouvelles. Combien il est curieux que ces transformations successives nous ramènent en quelque manière au point initial et que, par un résultat singulier, le dernier mot du progrès soit un retour à l'instinctive inspiration des hommes aux époques les plus reculées de l'antiquité!

○ ○ ○

Si l'on passe sur le pont Alexandre-III, et si l'on se rappelle la classique histoire d'Horatius Coclès défendant, seul, l'entrée du pont Sublicius contre toute une armée, on ne peut s'empêcher de penser que les dimensions des ponts ont dû bien changer depuis ces temps héroïques. Pour qu'un homme pût en interdire l'entrée, il fallait que ce pont fameux de Rome fût une simple passerelle. Et aujourd'hui, pour que tant de millions d'hommes aient pu commodément aller d'une rive à l'autre de l'Exposition, il faut que le pont Alexandre-III soit un véritable boulevard. C'est qu'entre les deux la science du constructeur a plusieurs fois renouvelé ces sortes d'édifices. D'abord avec le bois, ensuite avec la pierre, enfin avec le fer, l'architecte, puis l'ingénieur, sont parvenus à supprimer l'obstacle que les fleuves ou les précipices opposaient jadis au voyage. Ils l'ont si bien supprimé que, maintenant, nombre de gens vont de Paris à Moscou sans savoir quels fleuves géants ils traversent, ni même s'ils traversent des fleuves. Emportés dans la nuit par des rapides qui ne ralentissent même pas leur allure, c'est tout au plus si, à un certain bruit de ferraille, ils reconnaissent qu'ils glissent entre les mailles et les entretoises d'un pont. Ce qui a permis de réaliser ce miracle, c'est le fer. Mais il ne l'a pas réalisé du premier coup, tel que nous le voyons maintenant sur les rives de la Seine. Bien des essais différents de ponts en fonte, de ponts suspendus, de ponts en tôle de fer et d'acier, en arcs, à consoles, etc., ont précédé ce chef-d'œuvre. Ce sera une revue singulièrement pittoresque et bien significative que celle des plus fameux de ces *ancêtres du pont Alexandre-III.*

LES PONTS DE BOIS ET DE PIERRE À ROME.

Les premiers ponts construits par l'Humanité furent essentiellement mobiles.

Quand les hommes, par peur des bêtes féroces, bâtissaient leurs maisons au-dessus des lacs, sur des pilotis, ils reliaient ces maisons entre elles et quelquefois au rivage par des ponts. Naturellement ces ponts étaient en bois. Mais il fallait pouvoir les démonter, si l'on craignait quelque invasion. Cette préoc-

cupation dura encore pendant l'antiquité. Le premier pont construit à Rome se composait de pièces de bois assemblées avec de simples chevilles de fer qui pouvaient se démonter à la moindre apparition de l'ennemi. Nous verrons plus loin que l'Humanité n'a peut-être pas tant changé qu'on le croit et que le dernier type du progrès ressemble beaucoup au pont mobile des préhistoriques cités lacustres. Le pont de bois n'existe plus guère aujourd'hui que sur de petites rivières. Dans l'Inde, cependant, il en est un considérable, qui supporte, sur le Jelhum, à Srinagar, dans la vallée du Cachemire, toute une rangée de maisons. A Lucerne, le pont de bois couvert situé sur l'extrémité du lac est fameux par ses peintures. Et, en Angleterre, on trouve, parmi les cent douze ponts qui traversent la Tamise, le vieux pont de Bourne-End, tout en bois.

Mais c'est à un point où la Tamise est fort étroite qu'on rencontre ce vénérable monument. Car le bois ne se prête qu'à des portées assez courtes. On ne trouve pas de poutres d'une longueur infinie, et celles qui sont très longues plient en leur milieu si on les charge d'un poids considérable. Il fallait donc jadis multiplier les piles, et des piles trop nombreuses ne laissent pas un passage suffisant aux eaux d'un grand fleuve et au trafic des bateaux. Il était donc nécessaire à la fois d'écarter les piles et d'élever le tablier du pont. On prit la pierre.

Le pont de pierre a duré depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et il n'est pas dit qu'on n'en construise plus jamais de nouveaux. La pierre s'assemble avec plus de solidité que le bois. Des milliers de pierres de taille bien disposées en voûte et liées ensemble ne forment bientôt plus qu'un seul bloc. En mettant en pratique le principe de la voûte, c'est-à-dire en faisant porter tout le poids à droite et à gauche du fleuve ou sur les piles, on pouvait donner au pont une ouverture inconnue avec le bois. Il suffisait qu'on adoptât la forme de l'arc, d'ailleurs plus élégante et plus imposante que celle du linteau. On avait à la fois un pont plus solide et plus beau.

Mais, dès lors que le pont était de pierre, il devenait immuable. Il ne pouvait plus être démonté à l'approche de l'ennemi et remonté après son départ. Il ne pouvait même plus être brûlé dans les cas extrêmes. D'autre part, comme l'obstacle d'un grand fleuve était la meilleure sauvegarde contre les entreprises d'un voisin, chaque peuple et chaque ville voulaient conserver les clefs de ce fleuve. Quel moyen leur restait-il ? Faire du pont même une forteresse, bâtir à son entrée une porte crénelée, la garder comme un défilé dans la montagne. Tel fut le pont Salarius, sur l'Anio, près de Rome, et le pont Nomentane, aussi sur l'Anio. Tels furent nombre de ponts en Europe durant le Moyen âge. Quand le pont reposait presque horizontal sur ses arches en plein cintre, la forteresse était établie à son entrée. Quand il était en dos d'âne, on la plaçait au point qui dominait tout le reste, c'est-à-dire au beau milieu, comme un bât. L'idée qu'un pont marquait un signe de puissance véritable était tellement répandue au Moyen âge qu'on en faisait souvent figurer la porte fortifiée dans les

LE PONT DES SOUPIRS, À VENISE. — UNE PRISON SUR L'EAU.

Au Moyen Âge, les villes, souvent assiégées, s'entouraient d'une ceinture de murailles. Aussi la place manquait-elle : on construisit des maisons sur les ponts. Sur le pont des Soupirs, à Venise, s'élève encore un étroit bâtiment qui était jadis une prison où l'on enfermait les criminels d'État. (Cliché Alinari.)

armes de certaines villes, telles les armes de la ville de Cordoue.

LES RUES SUR L'EAU AU MOYEN AGE.

A cette époque, les villes, constamment assiégées, s'entouraient d'une étroite et épaisse ceinture de murailles. Tout ce qui s'aventurait hors des remparts était en danger. Aussi, lorsque de nouvelles habitations devenaient nécessaires, on ne les bâtissait pas comme aujourd'hui dans les faubourgs ou dans la banlieue, mais à l'intérieur de la ville. Les maisons se serraient les unes contre les autres comme un troupeau qui a peur. La place manquant, on en vint à en construire jusque sur les ponts. On y bâtissait des boutiques, des chapelles, voire même des prisons. Ainsi le pont de pierre devint une rue qui se continuait sur l'eau. On y trafiquait, on y vendait de tout. Quand on refit les quais de la Seine, sous Napoléon III, on trouva dans le fleuve de nombreux plombs historiés, aujourd'hui au musée de Cluny. Ils provenaient des boutiques qui couvraient autrefois les vieux ponts de bois de la Cité. Quelques-uns de ces ponts habités subsistent encore : à Florence, le *Ponte Vecchio*, sur l'Arno, est à la fois une rue bordée de boutiques au rez-de-chaussée et un corridor au second étage, reliant un palais de la rive droite à un autre palais de la rive gauche. A Venise, on voit encore le *Pont des Soupirs*, qui n'est autre chose qu'une prison sur l'eau, dans laquelle on enfermait jadis les criminels d'État destinés à une mort silencieuse et prompte. A Paris, au siècle dernier, il existait encore des ponts portant sur leur dos une double rangée de maisons hautes. A Avignon, on trouve, sur le pont ruiné de Saint-Bénezet, la chapelle qu'on y avait construite. En sorte que, jadis, on habitait volontiers un pont et l'on pouvait y trouver tout ce qu'il fallait à la vie, jusqu'à l'église pour y faire ses dévotions. C'était une ville entre les deux villes.



LES PONTS HABITÉS. — LE PONTE VECCHIO, SUR L'ARNO, À FLORENCE.

Le Ponte Vecchio est à la fois au rez-de-chaussée une rue bordée de boutiques, et, au second étage, un corridor reliant un palais de la rive droite à un autre palais de la rive gauche, ces deux palais se faisant vis-à-vis sur les deux rives de l'Arno. (Cliché Alinari.)

Dans les temps modernes, la sécurité



Le pont de Harbourg pendant sa construction.



Les ponts à semelles courbes. — Le pont de Harbourg, sur l'Elbe.

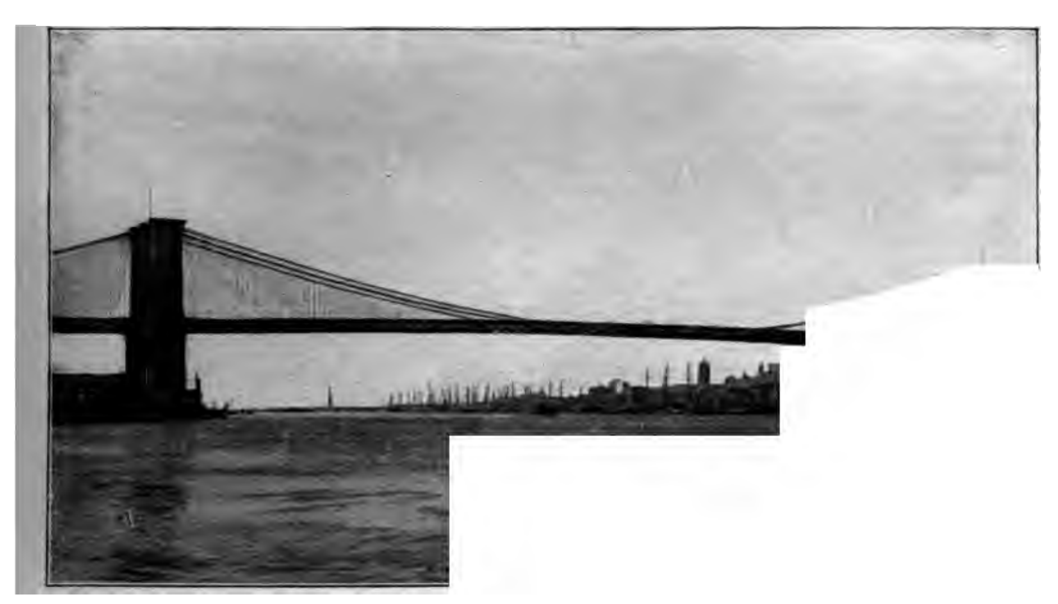
Depuis une trentaine d'années, l'emploi de l'acier, plus souple et plus léger que le fer dans la construction des ponts, a permis aux ingénieurs de réaliser des prodiges. C'est ainsi que, dans le pont à double semelle courbe de Harbourg, construit en 1872, une gigantesque armature d'acier supporte tout le poids du pont, sur lequel passe une voie ferrée. On croit voir une double montagne russe enchevêtrée se déroulant entre deux châteaux forts qui semblent dater du Moyen âge. (Communiqué par la Gesellschaft Harkort, à Duisbourg.)

revenue à l'intérieur des différents royaumes a permis aux villes de desserrer un peu leur ceinture de murailles. Sauf en Italie, où chaque cité continuait à guerroyer contre la cité voisine, on a vu les maisons nouvelles se construire en dehors des remparts et non plus toujours au dedans. Alors on s'est mis à son aise. On a élargi les places, dégagé les églises de la gangue des bâtisses qui les étouffaient, et agrandi les voies de communication. Dès lors qu'il n'y avait plus nécessité de profiter du moindre pouce de terrain, on n'embarrassa plus les ponts de maisons et de boutiques. Les vieilles bâtisses furent démolies et les ponts nouveaux furent construits pour fournir, non plus une résidence, mais un passage.

Cependant, ils restèrent encore très massifs. En effet, tant qu'on usa de la pierre pour recouvrir un fleuve, on dut s'en tenir à des voûtes assez étroites. Quand le fleuve était large, il fallait beaucoup de ces voûtes : on était donc obligé de juxtaposer autant de ces gros piliers qu'on nomme les *piles*.

Ces piles, faites pour supporter tout le poids des voûtes étaient nécessairement énormes. De plus, faites pour résister à l'effort du fleuve, elles avaient la forme la plus propre à diviser le courant du côté où elles le recevaient : la forme pointue. C'est par cela qu'en amont beaucoup de ponts de pierre présentent encore un avant-bec triangulaire comme une proue, tandis que de l'autre côté, en aval, la pile est arrondie comme une poupe. Sur la Tamise, on voit encore des monuments de cette espèce, tel le vieux pont de Culham, bâti en 1416, dont les arches en forme d'ogive surbaissée ne laissent passer l'eau que parcimonieusement. On peut sans doute avec la pierre construire des voûtes très larges : seulement, dans ce cas, il faut qu'elles soient très hautes et reposent sur d'immenses piliers. Comment passer sur un pont qui serait aussi haut qu'une basilique? On a bien usé au siècle dernier des arches de différentes hauteurs conduisant à une arche principale, en forme de dos d'âne. Mais c'était fort incommode à cause du chemin montant, sablonneux, malaisé, qu'il fallait gravir pour parvenir au milieu du pont et de la descente rapide qu'il fallait faire ensuite.

Au point de vue pratique, cette massivité était donc un défaut. Mais elle avait un avantage au point de vue ornemental. On pouvait dresser sur les piles des statues,



LES PONTS SUSPENDUS. — LE PONT DE BROOKLYN, AUX ÉTATS-UNIS.

C'est l'un des plus grands ponts du monde que celui qui relie New-York au faubourg de Brooklyn. Jeté sur un large bras de mer, ce pont gigantesque, long de 1058 mètres, semble suspendu à une immense toile d'araignée, formée par des câbles d'acier tendus entre deux piles de 84 mètres de hauteur. Dans ce réseau aérien passent et repassent des trains, des voitures, des piétons. Commencé en 1870, le pont de Brooklyn n'a été achevé qu'après treize ans de travaux, et sa construction a coûté 78 millions. (Copyright Geo. Ph. Hall and sons.)

comme au pont Saint-Ange, à Rome. On pouvait mettre des bas-reliefs sur les avant-becs. Parfois on y sculptait des figures géantes, tournées vers le courant, comme sur les proues des anciens navires. Tous les peuples artistes de l'antiquité profitèrent de cette circonstance pour faire de leurs ponts de véritables monuments. « Les Chinois, dit M. Paléologue, ont, de tout temps, fait contribuer leurs ponts à la décoration de leurs parcs. Les formes les plus diverses ont été adoptées : à tablier horizontal, à tablier en dos d'âne, à tablier en deux plans inclinés. Les historiens et les poètes nous ont laissé de nombreuses descriptions de ponts remarquables par leurs proportions et leurs ornements. Il y en avait qui mesuraient plus de 30 mètres de large, d'autres étaient chargés de bas-reliefs jusque dans l'eau, ou bordés d'une double allée d'arbres, ou recouverts d'un long péristyle. Marco Polo, qui visita la Chine et demeura à la cour de l'empereur Koubilaï-Khan, au XIIIe siècle, vit sur la rivière Houan-Ho, un pont de marbre qui avait 24 arches et dont les parapets portaient 140 colonnes séparées par des bas-reliefs. »

Très favorable à la décoration artistique, mais très coûteux et se prêtant mal à la grande circulation du trafic moderne, le pont de pierre devait disparaître le jour où une matière nouvelle permettrait d'élargir l'arche, sans cependant donner à celle-ci trop de hauteur. Cette matière, c'est le fer.

LES PONTS SUSPENDUS. — LE GÉANT DE BROOKLYN.

La légende veut que des voyageurs errant dans les forêts de l'Amérique aient vu les Indiens tordre des lianes assemblées, en faire des câbles, jeter ces câbles d'une rive à l'autre des fleuves et y suspendre des planches qui leur servaient de pont pour passer sur l'abîme.

Ces voyageurs auraient observé combien le faisceau de ces lianes était résistant, et de là serait venue l'idée de remplacer la liane par des fils de fer et de créer les ponts suspendus.

Le fait est qu'à la fin du siècle dernier on en construisait déjà en Angleterre, et qu'en 1819 on en fit un sur la Tweed : le pont de Berwick, qui n'avait pas moins de 110 mètres de longueur. Un peu plus tard, on en jeta sur plusieurs fleuves en France, et, en 1834, on construisit celui de Fribourg. Ce fut la belle époque des ponts suspendus.

En même temps, on cherchait à reproduire avec la fonte, non pas la suspension aérienne des lianes, mais le solide appui des arches de pierre. A la fin du XVIIIe siècle, en Angleterre, et au commencement du XIXe, en

France, on essaya le pont en fonte à arches et à voussoirs. Tels furent l'ancien pont d'Austerlitz, en 1806, et le pont des Arts, en 1803.

Bientôt on sut recourber sur l'eau un arc d'une certaine étendue et d'une grande légèreté : témoin le pont du Carrousel, construit en 1835, dont les arches ont 47 mètres de large, et, beaucoup plus tard, le pont Sully, dont une des arches mesure 52 mètres. Enfin, en 1864, on avait jeté par-dessus le fameux ravin de Constantine un arc de fonte de 75 mètres. La fonte substituée à la pierre permettait donc de franchir d'un seul bond un abîme. Il ne fallait pas, à la vérité, que l'abîme fût immense. On ne pouvait allonger l'arc de fonte indéfiniment, à cause du poids énorme de ce métal.



LE MONTAGE EN L'AIR DU PONT KAISER-WILHELM.
On monte le tablier au-dessus du vide, tronçon par tronçon, en a[j] successivement une partie nouvelle à la partie déjà montée. On co[n] l'arc en même temps, et un peu plus vite, de telle sorte qu'il so[...] avant le tablier.

En 1870, les Américains conçurent le projet d'un pont gigantesque entre la ville de New York et le faubourg de Brooklyn, distants l'un de l'autre de 1825 mètres. [...] cela, il fallait passer par-dessus un br[as de] mer de près de 500 mètres, tout sillonn[é] des vaisseaux de haut bord. Ils pensère[nt de] rechef à la suspension qu'avaient ense[...]



LE PONT KAISER-WILHELM, SUR LA WUPPER, À MUNGTEN (ALLEMAGNE).
Les arcs-en-ciel de fer. (*Photographies communiquées par la Vereinigte Maschinen Fabrik d'Augsb[ourg]*

les lianes de leurs forêts. On planta deux piles s'élevant à 84 mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. On jeta de l'une à l'autre quatre câbles formés chacun de 19 faisceaux, chacun de ces faisceaux contenant 278 fils d'acier, et voici que, dans cette immense toile d'araignée étirée sur un abîme de 486 mètres de large, on suspendit le tablier de ce pont. Au delà des piles, il se prolonge encore de 286 mètres de chaque côté, ce qui donne 1058 mètres à la suspension totale, et dans ce réseau aérien passent et repassent des trains de chemin de fer, des centaines de voitures, des milliers de piétons, à une hauteur de 41 mètres au-dessus de la plus haute mer, dans le vent, dans la rumeur montante des deux grandes villes toutes débordantes de fumées.

Quand tout fut fini, la construction de ce géant des ponts suspendus avait coûté 78 millions, treize années et la vie des deux chefs de l'entreprise, du père et du fils, tombés l'un après l'autre sur le chantier, en pleine bataille, comme tombaient, dans la campagne de Crimée, les chefs suprêmes qui devaient vaincre, mais qui ne devaient pas avoir la satisfaction de voir la victoire définitive.



Le double viaduc Luiz Ier, sur le Douro, en Portugal.

Un immense arc-en-ciel de fer de 172 mètres d'ouverture supporte ici deux viaducs : l'un sur son dos, allant du haut d'un coteau au sommet de l'autre, l'autre suspendu à ses extrémités, reliant les deux rives de la ville basse. Construit en 1885 sur le Douro, le pont Luiz donne, par sa légèreté, l'impression d'une immense écharpe de dentelle. (Cliché Emilio Biel, à Porto.)

LES CANTILEVERS. — LE MAMMOUTH DU FORTH.

Le triomphe du pont suspendu n'empêchait point les ingénieurs de continuer leurs recherches du côté de l'arc et de la simple poutre en fer. Pour le moment, le développement de l'arc semblait arrêté. On rêva de le remplacer par des consoles, d'élever sur chaque pile de véritables monuments de fer deux fois plus hauts que le pont lui-même et qui soutiendraient de leurs bras immenses le tablier, comme un pont suspendu, mais rigide. On pensa que d'énormes consoles soutenues à leur naissance par des bras de fer partant du haut du monument et par d'autres partant du bas, et allant s'amincissant, auraient la solidité nécessaire pour couvrir les plus vastes espaces. C'était le pont à *consoles* ou *cantilever*.

Mais le fer est lourd. Si l'on veut recouvrir des travées de 100 mètres et plus par

d'immenses poutres — ou par des fermes — et y bâtir d'énormes superstructures pour les consolider contre le vent et les trépidations des trains, le fer n'y est plus propre. Non seulement il ne supporterait pas la charge roulante des trains, mais il ne se supporterait pas lui-même. Il s'effondrerait sous son propre poids. A mesure donc qu'on voulait élargir l'ouverture du pont, il fallait nécessairement en alléger la matière. Cette matière nouvelle, plus légère, on la cherchait depuis 1860 avec ardeur. Les travaux de Bessemer, puis de Gilchrist, permirent enfin de la réaliser en quantités immenses : c'est l'*acier*.

Dès lors, on devenait plus hardi. Les formes de ponts les plus imprévues étaient essayées, depuis le *bow-string* anglais figurant un arc au repos, jusqu'au pont allemand de Hambourg, figurant des montagnes russes, en passant par le pont à forme de torpilleur érigé à Saltash et les *ventres de poisson* du Salm et du Lieser. Ces derniers viaducs ont au-dessous de leurs poutres droites une semelle curviligne du plus fâcheux effet. On entreprenait en Angleterre des travaux d'une longueur inusitée, comme le pont de la Tay, qui n'a pas moins de 3 200 mètres, divisés en une multitude de travées. Mais le plus étrange de ces ponts est celui de Hambourg, sur l'Elbe. On croit voir, non pas un pont, mais une double montagne russe enchevêtrée se déroulant entre deux châteaux forts. De plus, à considérer ces arcs immenses, il semble que ce soient là des espèces d'arches et que toute la poussée horizontale autant que verticale doive être reportée sur les piles. Il n'en est rien. Ce pont porte verticalement sur ses appuis comme si, au lieu d'arcs, il était fait de poutres toutes droites. Le tablier pend au-dessous des deux montagnes russes, retenu par des montants verticaux et assujetti par des croix de Saint-André. Aux deux bouts, des châteaux crénelés. C'est une vision étrange du Moyen âge que les ingénieurs ont dressée sur l'Elbe en 1872, faite pour déconcerter l'œil sur l'usage, le but, et la méthode d'appui du géant.





Le plus grand pont du monde. — Le cantilever du Forth, en Écosse.
Un pont de plus de 2 kilomètres de longueur! voilà ce que l'audace des ingénieurs a réalisé en 1890, pour permettre la traversée du golfe du Forth en chemin de fer. Le pont est soutenu par une colossale armature, dans laquelle il se trouve enserré comme entre des bras d'acier. (Cliché Valentine, à Dundee.)

Cependant, armé de l'idée de la console et de l'acier, l'ingénieur moderne pouvait tenter l'impossible. On était en 1883. Il s'agissait de traverser le golfe du Forth (Écosse) en chemin de fer. Les plus grandes travées de pont avaient été jusque-là de 165 mètres. On tenta un pont de 2 kilomètres 250 mètres de long, où deux travées sont de 520 mètres d'ouverture.

Sauter de 165 mètres, la largeur des plus grands arcs connus, à 520 mètres, était une entreprise d'une audace inouïe.

Si l'on regarde l'image de ce mammouth des ponts, on s'aperçoit d'abord qu'il semble réunir en lui la force des ponts en arc et des ponts suspendus. Au point de vue de la forme, ce n'est pas autre chose qu'un pont suspendu posé sur un pont en arc. Au point de vue de l'ingénieur, c'est très différent. Cependant, il est vrai de dire que,

comme dans les ponts suspendus, quelque chose du poids est reporté par le sommet des armatures en fer jusque sur les deux culées des rives. La partie médiane du pont est soutenue à la fois par le bras de fer qui vient d'en haut et par le bras qui vient d'en bas, et ceux-ci sont soutenus par l'immense X de fer qui lui-même reporte de son poids sur la rive. Ce roi des *cantilevers*, qui demanda sept années pour être édifié, demeure encore aujourd'hui le plus grand pont du monde. Il n'en est pas le plus beau.



LE PONT À TRANSBORDEUR DE ROUEN, INAUGURÉ EN 1899.

Sur les fleuves où il faut laisser le passage libre aux grands navires, on construit un pont à transbordeur. Sous la charpente d'acier qui forme le « tablier » du pont, est adapté un chariot roulant mû par la vapeur ou l'électricité. A ce chariot est suspendue une plate-forme qui arrive juste au niveau du rivage et sert à transporter les passants d'une rive à l'autre. Le « tablier » aérien du pont de Rouen, que représente notre photographie, est long de 143 mètres et s'élève à 50 mètres au-dessus des quais. (Cliché J. Rigondet.)

LES ARCS-EN-CIEL DE FER. — LE PONT ALEXANDRE-III.

Le mammouth du Forth impressionne par son immensité, sa puissance, mais il n'offre pas un dessin unique, léger, facile à saisir du premier coup d'œil. C'est le défaut de tous les ponts à consoles ou *cantilevers*. Pour restituer au pont un peu de son antique grâce artistique, il fallait revenir à l'arc, au vieil arc de pierre, mais agrandi et allégé grâce à l'acier. C'est ce qu'on a fait au pont Luiz Ier, sur le Douro.

Entre les coteaux escarpés de Villanova et de Gaia, on a vu un jour, en 1885, apparaître un immense arc-en-ciel de fer. C'était un arc de 172 mètres d'ouverture, soutenant deux viaducs, le premier sur son dos, allant du haut d'un coteau au sommet de l'autre, et le second suspendu à ses extrémités, reliant les deux rives de la basse ville. Tout le poids de cet immense et léger appareil repose, par sa membrure inférieure, sur le bas des deux piles, en sorte qu'il semble que les ingénieurs aient soutenu ce double viaduc simplement avec une écharpe de dentelle. L'arc, sans atteindre la portée prodigieuse des *cantilevers*, est donc revenu, comme aux beaux jours de la pierre, orner de sa courbe gracieuse nos cités.

Un progrès restait pourtant à faire. Avec le système de l'arche, les grandes portées n'étaient possibles qu'autant qu'on pourrait dessiner un arc très haut, sinon une ogive, du moins un plein cintre. On le pouvait à Porto, mais dans bien des villes ce n'est pas possible. Il faut qu'on puisse atteindre le pont de plain-pied, et, dans ce but, l'arc doit être fort surbaissé. Or, faire un arc d'une grande largeur sur une très petite hauteur, c'était là une difficulté jusqu'ici invincible. M. Resal l'a abordée dans le pont Alexandre-III et en a triomphé. Depuis quelques années, on a fait de grands progrès dans la fabrication de l'acier moulé pour l'artillerie et pour la marine. M. Resal a eu l'idée d'em-



Les ponts mobiles. — Le pont-levis d'Évreux.

Sur certains fleuves, dont les berges sont peu élevées, un pont fixe empêcherait la circulation des bateaux. On construit alors un pont-levis, qui se relève pour les laisser passer et se rabaisse ensuite. (*Communiqué par les forges et fonderies d'Hautmont.*)

ployer dans les travaux publics ces nouveaux aciers jusqu'ici réservés aux besoins de l'art militaire. Leur force de résistance et leur légèreté lui ont permis d'abaisser infiniment la courbe de l'arc; les fermes qu'il a construites franchissent la Seine d'un seul bond de 107 mètres, en courbant à peine leur fine trajectoire comme fait un obus.

C'est là dans Paris un spectacle nouveau et charmant. Ce pont a fait plus qu'unir deux rives qui n'en avaient pas besoin. Il a fourni un chemin pour que Paris allât tout droit vers le vieux temple un peu oublié de ses gloires, de ses tristesses et de ses souvenirs.

Ainsi, les progrès de la science ont toujours tendu à diminuer le poids et le volume du pont, tout en augmentant son utilité. Au début des temps historiques, il était massif comme un arc de triomphe. On eût dit qu'on passait dans une forteresse. Dans la suite, il sembla qu'on passait dans une rue. Plus tard, quand il ne porta plus de maisons, il ressemblait encore à un énorme vaisseau de pierre. Quand le fer parut, son aspect s'allégea aussitôt. Avec le pont suspendu, il semblait qu'on cheminât dans une toile d'araignée. Depuis, sur les ponts de chemins de fer, à contreventements et à croisillons, il semblait qu'on entrât en quelque sorte dans les tubes d'une lunette. Enfin, avec le pont Alexandre-III, il semble qu'on se promène sur une terrasse. Jamais le pont n'a rendu tant de services et jamais il n'a tenu moins de place.

Les ponts intermittents.

Enfin, il est redevenu mobile, s'il le faut, comme le pont de bois des premiers âges. C'est lorsqu'il risque d'interrompre la circulation sur l'eau qu'il traverse. Alors on fait des ponts intermittents. On peut les ramener à deux grandes classes: celle où le pont, qui est continu, s'ouvre un instant, se brise pour laisser passer le navire, puis se referme. Ce sont les ponts-levis, ponts tournants, ponts roulants, ponts de bateaux tournants, etc., puis celle où le pont lui-même est intermittent et où il n'apparaît que lorsqu'on a besoin de lui: ce sont les *ponts à transbordeur*, et par les *ponts-levants*.

Un type très parisien de *pont-levant* est celui du marché aux bestiaux de la Villette. Il y a une voie de chemin de fer qui passe sur le canal de l'Ourcq, et l'on ne pourrait faire monter la locomotive sur un pont en arc. On a donc fait deux ponts en arc en pierre de même hauteur, assez rapprochés l'un de l'autre et portant des poulies capables de hisser à leur hauteur le tablier de fer du pont. Quand une locomotive doit passer, le tablier reste à niveau du quai et le train chemine dessus. Quand c'est un bateau qui doit passer, le tablier est hissé par les poulies à la hauteur des deux arcs de pierre et le bateau passe dessous. C'est un pont intermittent.

Le système du pont-levant ne peut être appliqué là où le tablier couvre un large espace, car il faudrait des montagnes pour le lever. Alors on établit, comme à la Joliette à Marseille ou à Brest, un pont tournant à une ou deux volées.

En Amérique, sur le Thames River, la masse qui tourne est une colossale cage d'acier qui n'a pas moins de 151 mètres de longueur.

Parfois, il est plus commode d'employ

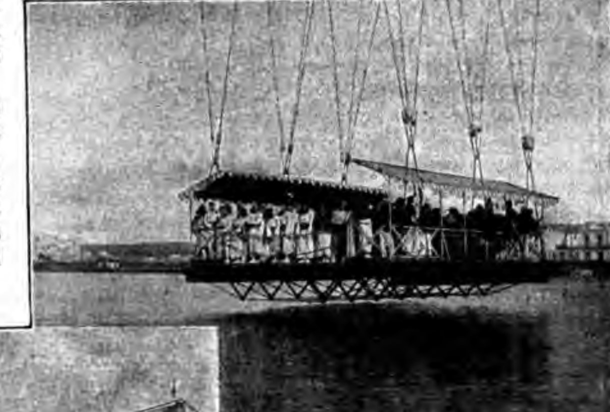
un *pont-grue*, c'est-à-dire une grande console mobile qui vient se ranger contre les murs du quai lorsqu'un bateau est en vue et qui projette son bec sur le quai adverse lorsqu'on a besoin de traverser l'eau.

Enfin, quand on use d'un pont de bateaux comme à Cologne, rien de plus facile que de rendre mobile et tournante une partie de ce pont autour de quelques bateaux qui restent fixes.

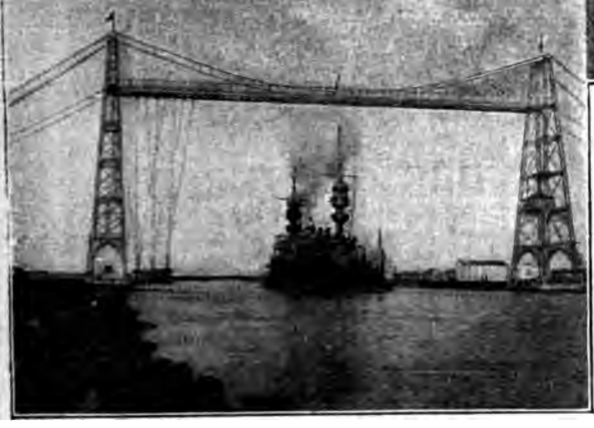
Si cependant la dimension des navires est telle qu'il leur faut pour passer un très large espace, on ne peut plus employer ni pont roulant, ni pont levant, ni pont tournant. Alors on dresse dans les airs deux hauts piliers et l'on tend entre les deux un pont sur lequel personne ne passera, mais qui porte des rails. Sur ces rails roulent des galets et à ces galets pendent de longs câbles qui viennent soutenir à niveau du rivage une plate-forme. Cette plate-forme suspendue à des fils passera d'un bord à l'autre comme une fronde qu'une main puissante soutiendrait là-haut dans les airs. Les galets sont mis en action par une machine à vapeur ou à air comprimé. C'est le *pont à transbordeur*.

Pour les opérations militaires, il faut plus de mobilité encore. Le génie militaire a réalisé un pont démontable et portatif en fer qu'on peut jeter sur une rivière en cinquante deux heures, au plus fort d'une campagne, et sur lequel on peut faire passer un train.

Dernièrement, enfin, le génie employa aux manœuvres le *pont-ballon*. Au Canada, pendant plusieurs mois, le chemin de fer traversa le Saint-Laurent à même la glace; quand la glace fut rompue, un pont nouveau était construit, en fer, sur lequel on passe aujourd'hui.



Vue du pont à transbordeur de Bizerte, en Tunisie.



Le pont au moment du passage d'un cuirassé

C'est sur le modèle de ce pont à transbordeur que fut construit celui de Rouen. L'une de nos photographies montre le pont au moment du passage d'un cuirassé. L'autre représente la nacelle chargée de passagers, faisant le service entre les deux rives.
(Communiqué par M. F. Arnodin.

Les modernes ponts d'acier paraissent indestructibles, et il semble qu'on ait fait bien du chemin depuis les jours barbares où l'on construisait à Rome le pont Sublicius avec des poutres en bois réunies par des chevilles de fer, de façon à le démonter à la première alerte. Mais il ne faudrait pas s'y fier.... La vérité, c'est que tout est prêt, en cas d'invasion, pour détruire en un instant ces colosses de fer. Loin des regards indiscrets, les ingénieurs ont creusé dans les maçonneries des piles de petites chambres reliées par des galeries à des puits qui viennent s'ouvrir au haut de la pile. Ces chambres sont prêtes à recevoir des explosifs, et les galeries à contenir les fils qui permettront d'y mettre le feu. Ce sont ce qu'on appelle des *dispositifs de mines*. Vienne l'ennemi, et l'on aura jeté en quelques minutes tout ce fer dans l'eau. Ainsi, le dernier pont, créé grâce au progrès moderne, ressemble au premier pont des cités lacustres. Il est redevenu ce qu'il était à ses origines : à claire-voie et mobile.

○ ○ ○



LA FEMME, PROVIDENCE DES BLESSÉS EN TEMPS DE GUERRE. — LE TRANSPORT D'UN BLESSÉ A L'AMBULAN
Seconder les médecins, préparer des infirmiers, telle est l'œuvre entreprise en tous pays, dep trentaine d'années, par les Sociétés de la « Croix-Rouge ». En France, comme à l'étranger, les f tiennent une place importante dans ces sociétés. Les tentes démontables permettent d'improviser ment des ambulances comme celle que représente notre photographie.

La Femme en Temps de Guerre et la Croix=Rouge de Franc

Tandis que, contraintes par les nécessités de la défense du sol, les différ nations s'ingénient chaque jour à rendre plus meurtriers les engins de des tion, les sentiments d'humanité reprennent leurs droits et se traduisent par le tout nouveau que l'on prend de porter secours aux blessés sur le champ de bata Dans cette œuvre de consolation et de pitié, une part considérable apparti la femme. En se préparant par une éducation technique, par des sacrifices de te et même d'argent, à être à même de donner au blessé des soins utiles, la femme plit de la plus noble façon son admirable mission de dévouement et de bonté.

○ ○ ○

On connaît ce tragique épisode de la retraite de Russie raconté par le comte de Ségur. L'armée traversait à nouveau l'emplacement où s'était livrée la bataille de la Moskowa. Elle défilait, grave et silencieuse, dans ce champ de mort, parmi les cadavres, lorsqu'on entendit des gémissements. Un soldat français, qui avait eu les deux jambes brisées dans le combat, était là depuis plus d'un mois, se nourrissant de chair humaine, n'ayant d'autre abri contre le froid, d'autre lit où se coucher que le corps d'un cheval éventré par un obus.

Un tel exemple nous fait assez comprendre quel sort affreux peut menacer le blessé. Heureux le soldat qui, frappé d'une balle, meurt dans l'enivrement du combat, en défendant son pays! Mais quelle hor agonie serait celle du soldat qui, sans mortellement atteint, resterait étendu secours sur le champ de bataille!

Or, jusqu'à une époque assez réce tandis que tous les efforts ne tendaient perfectionner les moyens de destruction, ne s'occupait pas d'organiser les secours blessés et aux malades militaires. Maxime Camp cite les rapports des médecins milit pendant la guerre de Crimée, où abon les faits du genre de celui-ci : « Un lie nant du 80e de ligne reçoit dans la nu 23 au 24 mai un biscaïen à l'avant- droit; le membre est brisé, la nécess l'amputation ne peut être mise en dout seul instant, et cependant, en prenant



Un cours de pansement à l'Union des Femmes de France.

Pour que l'on soit à même de soigner les blessés, une éducation technique est indispensable. Aussi les femmes suivent-elles des cours où on leur apprend les notions essentielles de médecine et de chirurgie. Pendant la première année d'études, elles s'exercent sur des mannequins à appliquer un pansement, à aider le chirurgien pendant une opération. Après un premier examen, elles iront travailler à l'hôpital.

tour au milieu d'un grand nombre de blessés, cet officier ne put être amputé que le surlendemain, à cause de l'insuffisance du personnel médical. »

Même insuffisance dans l'organisation sanitaire : sur 95 000 hommes qui succombèrent en Crimée, il n'y en eut que 20 000 tués à l'ennemi; 75 000 moururent de maladie! En effet, dans les mêmes salles d'hôpital on entassait les fiévreux, les dyssentériques, les scorbutiques, à côté même de ceux qui étaient atteints du choléra.

Aussi la date du 26 octobre 1863 marque-t-elle vraiment une étape dans l'histoire de l'humanité. Ce fut ce jour-là en effet que la *Convention de Genève* proclama la neutralité du blessé et déclara que postes, ambulances, hôpitaux et leur personnel devraient être défendus par les belligérants contre toute agression. Un drapeau et un brassard, portant une croix rouge sur fond blanc, étaient en même temps adoptés comme signes distinctifs; ce drapeau, celui de l'humanité, flotterait à côté du drapeau national des peuples sur toute maison, sur tout abri contenant les blessés.

L'œuvre internationale et magnifiquement humanitaire de la Croix-Rouge était fondée.

LES FEMMES FRANÇAISES PENDANT LA GUERRE DE 1870.

Par malheur, tandis que les sociétés de la Croix-Rouge s'étaient, à l'étranger, rapidement développées, nous étions restés à peu près inactifs; aussi, dès la première semaine de la déclaration de guerre en 1870, le Comité allemand de Berlin recevait-il 70 millions de souscriptions, alors que notre unique société de la Croix-Rouge française avait en caisse la somme dérisoire de 5 325 fr. 50! Sur ce point, comme sur tant d'autres, hélas! nous n'étions pas prêts. Il fallut, en face du danger, suppléer à l'insuffisance de la préparation par des prodiges d'activité et de dévouement.

C'est alors qu'apparut quelqu'un sur qui l'on n'avait pas compté, que l'on avait oublié, méconnu : la femme française.

Cette femme française, que l'on représentait volontiers comme frivole et incapable

de s'occuper d'autre chose que de chiffons et de toilette, cette femme montra qu'elle savait être l'abnégation même. Tandis que quelques-unes, semblables à leurs ancêtres les Gauloises qui suivaient leurs maris jusque sur les champs de bataille, s'habillaient en hommes et allaient faire le coup de feu, les autres entreprirent d'organiser ces ambulances qui faisaient défaut, de soigner ces blessés délaissés par l'imprévoyance officielle.

Ce fut entre les femmes de toutes les classes de la société, grandes dames, bourgeoises, femmes du peuple, religieuses, actrices, paysannes, une généreuse émulation.

A Strasbourg, les femmes donnent tout ce qu'elles possèdent aux blessés qui passent, pieds nus et grelottants de froid; quand elles n'ont plus rien, elles tendent la main pour eux; le reste du temps, elles soignent les victimes de l'effroyable bombardement qui dévaste la ville. Ensuite, traversant la frontière, elles vont soutenir le courage physique et moral des prisonniers entassés dans les fossés des remparts des villes allemandes.

Presque partout elles organisent des hôpitaux, des ambulances. A Paris, ce sont les sociétaires et pensionnaires de la Comédie Française qui improvisent une ambulance dans leur théâtre même. Mmes Madeleine Brohan, Favart, Jouassain, Victoria Lafontaine et Régnier s'entendent avec l'Administrateur général pour dresser des lits dans le foyer. En quelques jours, 20000 fr. étaient trouvés, et, sous le grave regard des marbres emperruqués de Corneille, de Racine et de Molière, sous le sourire narquois de Voltaire, on pouvait voir Chimène, Hermione et Célimène panser les bras brisés par des balles et bander les fronts tailladés par des coups de sabre. Dans le foyer intérieur fut bientôt installée pareillement une seconde ambulance dont Mlle Sarah Bern-



L'INSIGNE DES MEMBRES DE LA « SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES ».

Cette Société compte aujourd'hui plus de 55 000 adhérents.

hardt avait fait tous les frais à ell
Deux ou trois médecins et chirurgie
geaient ces infirmières novices. Il e
même dans les autres théâtres; à l'O
fallut transporter l'ambulance dans l
sols, car les obus prussiens pleuva
le monument, dont ils crevaient les
les planchers.

Les femmes n'ont pas craint d'a
les champs de bataille ramasser les
jusque sous les balles. A Champig
bataillon de mobiles bretons reçoit
de s'engager dans un chemin creu
de murs, au bout duquel un régime
sien est posté. Il s'agit de déloger l'
mais la mitraille balaie l'étroit passag
dain on voit apparaître au premier r
femme; elle s'apprête à s'engager
sentier. L'officier commandant le b
lui demande si elle est folle et où
Elle répond, en montrant son brassa
voit une croix rouge sur fond blan
y a là des blessés qui appellent, et qu
les secourir.

C'est une Petite Sœur des Pauv
s'est transformée en infirmière, et qui
le régiment depuis son départ de Br
Un blessé, qui l'a vue, l'appelle d'u
déchirante; elle s'élance vers lui, s'age
panse sa blessure; après celui-là,
autre, puis un autre.

Tout à coup un bruit de tonnerr
tit : c'est l'ennemi qui a pris à s
l'offensive et débouche dans le fatal r
même instant le feu reprend dans le
françaises; l'infortunée, prise entre la
fusillade, n'a pas d'issue possible; va
elle s'efforce de reculer, on la voit u
nière fois se dresser en étendant l
comme pour séparer les combattants,
disparaît foudroyée dans un tourbi
fumée. Les soldats bretons, électri
son exemple, font reculer l'ennemi et
tent furieusement l'imprenable positio
ce n'est que le lendemain qu'on put r
le corps de la noble victime, au mil
monceau de cadavres.

Une fois la guerre finie, il res
réparer les maux : ici s'ouvre un
nouveau pour l'activité bienfaisante
femme. On sait que, pour un de leurs
tués en dehors d'un combat régu
Prussiens avaient l'habitude d'incend
un village. Sous la présidence de M
et de Mme Firmin-Didot, un comité d
se forma, afin d'aider à relever d
cendres les villages détruits; près de
cent mille francs furent ainsi réunis p
société dite « le Sou des Chaumièr
les distribua aux plus nécessiteux.

de maux furent
alagés de la sorte
mmes françaises!
dévouements
ou obscurs dont
ent les héroïnes!

N NE S'IMPROVISE PAS INFIRMIÈRE.

dons hommage à
lmirables bonnes
Mais voulons-
elles ne restent pas
t produisent tous
ltats désirables?
ur cela une orga-
préalable. On ne
ise pas infirmière.
t pour donner à
infirmière cette
indispensable
sont fondées les
iétés qui compo-
urd'hui la Croix-
ançaise.

première en date
le *Société de
aux Blessés Mi-
des armées de
de mer*, car une
ultérieure étendit
rres maritimes la
n de la Conven-
Genève. Fondée
elle n'a pas cessé
ctionner depuis
ans. Compo-
mmes en grande
lle accueille avec
ndant toutes les
qui viennent à elle.
ident est le géné-
out, duc d'Auer-
le docteur Riant,
vice-présidents,
activement de toute la partie médi-
nique, et le secrétaire général, M. Léon
clin, de la partie administrative.

ssociation des Dames Françaises,
docteur Duchaussoy fut le promo-
1879, fut au contraire spécialement
ur les femmes; sa présidente ac-
Mme la comtesse Foucher de Careil,
cteur Duchaussoy y continue ses
d'organisateur.

n, en 1881, d'une scission d'une
ses membres naquit l'*Union des
de France*, actuellement présidée
Kœchlin-Schwartz; le secrétaire gé-



LE FOYER DE LA COMÉDIE FRANÇAISE TRANSFORMÉ EN AMBULANCE, PENDANT LE SIÈGE DE PARIS, EN 1870. D'APRÈS LE TABLEAU D'ANDRÉ BROUILLET.

En 1870, c'est grâce au dévouement dont les femmes firent preuve que beaucoup de blessés reçurent les soins nécessaires. Partout, elles installèrent des ambulances : dans le foyer de la maison de Molière, transformée en hôpital, les sociétaires et les pensionnaires de la Comédie Française, infirmières improvisées, prodiguaient leurs soins aux victimes de cette guerre meurtrière.

néral adjoint et directeur de l'enseignement est le docteur Neumann.

Sous des titres dissemblables et avec quelques points de détail différents, le mode d'éducation donné par les trois Sociétés est le même.

Ce sont d'abord des cours théoriques; ils ont lieu généralement le soir, au siège social. Les dames inscrites s'y réunissent, dans une vaste salle dont les murs sont couverts de tableaux d'anatomie. Au fond, une estrade où se trouvent des mannequins. Le docteur enseignant énumère dans son cours les symptômes des maladies les plus com-

munes, les soins à y apporter, les notions indispensables de l'hygiène moderne; les dames prennent des notes pendant ce temps. Bientôt on aborde la chirurgie; à l'aide des rayons X et de photographies radiographiques, la leçon se précise, et chacune des auditrices vient s'exercer sur un mannequin à appliquer un pansement, à dérouler une bande de toile et à comprimer une blessure. Tout cela doit être fait suivant la règle; un manuel, distribué à toutes les dames qui suivent les cours, précise l'enseignement du professeur. Un premier examen est alors passé, et celles qui y répondent d'une façon satisfaisante sont, sur leur demande, admises à aller mettre en pratique à l'hôpital ou au dispensaire de la Société la théorie qu'elles ont apprise. Car la paix comme la guerre a ses blessés : ouvriers dont le bras a été broyé par une machine, maçons tombés d'un échafaudage. C'est au profit de ces victimes du travail ou de l'usine que nos futures infirmières vont exercer leur dévouement en attendant les victimes du canon et de la mitraille.

C'est là que devraient se rendre ceux qui prêchent au peuple la haine des classes : ils y



COMMENT ON TRANSPORTE LES BLESSÉS, À L'HÔPITAL DE L'ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES. — L'ASCENSEUR.

Dans l'hôpital fondé et entretenu par la société, où les dames vont mettre en pratique les leçons qu'elles ont reçues, les ouvriers blessés, les malades ne manquent pas, et, même en temps de paix, ces infirmières volontaires ont de nombreuses occasions d'exercer leur dévouement.

verraient des femmes qui portent .
grands noms revêtir par-dessus leur
ville une camisole de toile écrue, cei
tablier blanc, et se mettre bravemei
faiblir, à panser les plaies hideuses d'h
de femmes et d'enfants du peuple qui
n'ont pas même en arrivant la]
corporelle la plus élémentaire. Elle
prennent en outre à stériliser le linge.
tisepsie ! » tout le secret des op
chirurgicales est là ; aussi, avant d'aid
rurgien dans la moindre opération, ce
n'ignorei
qu'elles d
passer au q
lavabo c
sublimé, e
quée, eau
quée, perm
de potasse
de l'année,
compétent
afin d'inter
candidates
théorie et
tique. Celle
subi cet
obtiennent
le diplôm
mières.

Les
qui subisse
que année
men avec
dans l'une
associations
tiennent au
les plus dil
de la soc
suffit de
inscrire et de verser une cotisation
qui varie de 5 à 30 francs ; celles
peuvent payer sont membres auxil
la condition qu'elles s'engagent à s
temps de guerre. Pour toutes, il y
faire ; chacune trouvera une occupatic
tée à ses aptitudes.

Car il y a des femmes qui, malg
leurs efforts, ne peuvent s'accoutun
vue du sang, des plaies, à l'ambiance
des salles d'hôpitaux, si propres auj
cependant. A celles-là combien
besognes utiles sont réservées ! C'es
pagande sous toutes ses formes, quêt
organisation des fêtes ; puis c'est la
tion d'un peu de linge à envoyer a
nies pour augmenter les envois offici
la réunion de vieux feuilletons, de j
qui, cousus et brochés ensemble, per
aux malades lointains, cloués su



La cuisine ambulante de la Société de Secours aux Blessés Militaires.

Une immense marmite, un gigantesque pot-au-feu contenant 200 litres de bouillon, pourra, monté sur roues et traîné par un cheval, circuler en temps de guerre par tous les chemins, et aller porter aux blessés, d'ambulance en ambulance, le réconfort dont ils ont besoin.

d'hôpital, de distraire leur ennui, d'apprendre des nouvelles du pays.

Car si, dans nos guerres coloniales, le service de la santé pare aux grandes nécessités de la campagne, il ne s'occupe que du strict nécessaire. Ce qui reste à la Croix-Rouge, c'est le soin du superflu, de ce superflu qui est parfois si indispensable pour soutenir le courage des soldats. Donner à ceux qui prennent part à ces lointaines et insalubres expéditions un peu de joie et de bien-être, telle est ici la tâche de la Croix-Rouge. On pense comment ces envois sont accueillis! Écoutez le général Galliéni nous le dire lui-même :

« C'était alors dans le Haut-Niger que nous combattions. Depuis seize mois nous avions vécu absolument de l'existence des indigènes; après de nombreux incidents, nous avions repris la route du Sénégal; nous arrivions à Médine. Je me rappelle qu'au moment où nous venions de dresser notre tente, on nous apporte du poste deux caisses de la Croix-Rouge de France. Nous les ouvrons; elles étaient pleines de vins de Bourgogne! Le lendemain matin, lorsque nous remontâmes à cheval, plus d'un de nous, qui avait mis une bouteille dans les fontes de sa selle, s'arrêtait de temps en temps sous les arbres de la forêt et « levait le coude » pour boire à même la bouteille. C'était d'abord pour déguster cet excellent vin, ensuite et surtout pour nous rappeler la patrie. Il nous semblait que chaque gorgée nous donnait une impression de la France. »

Mais en outre, depuis 1870, nos guerres coloniales et certaines guerres étrangères ont fourni à notre Croix-Rouge un champ d'expérience et de labeur; elle a pu rendre en ces occasions d'utiles services. Des ambulances ont été envoyées par elle, tout récemment, au Transvaal, mis à feu et à sang par la guerre terrible que l'on sait; Anglais et Boers y ont été soignés avec le même zèle, s'y sont trouvés voisins sur les mêmes lits.

LES CROIX-ROUGES ÉTRANGÈRES.

Nous oublierons d'autant moins de mentionner les Croix-Rouges étrangères, que nous avons envers elles une dette de reconnaissance. En 1870, tandis que les gouvernements étrangers nous laissaient, avec la froide impartialité de la raison d'État, agoniser sous l'étreinte allemande, les femmes étrangères n'agirent point de même et accoururent à notre aide. Les premiers ravitaillements



INTÉRIEUR D'UN BATEAU-OMNIBUS TRANSFORMÉ EN AMBULANCE PAR L'UNION DES FEMMES DE FRANCE.

Un matériel spécial est préparé qui permettra de transformer en hôpitaux les bateaux qui font le service sur les fleuves traversant nos grandes villes.

de Paris débloqué lui vinrent de la Croix-Rouge anglaise, qui accomplit largement et noblement son devoir, tandis qu'à Metz une femme, Lady Pigot, emplissait d'admiration Français et Prussiens. Installée dans cette ville que menaçaient la guerre, la famine et une épidémie redoutable, elle ne quitta l'ambulance où elle s'était installée que lorsque sa vie fut en danger. Une piqûre anatomique qu'elle s'était faite au doigt s'était envenimée et menaçait de devenir mortelle si elle demeurait plus longtemps dans l'air empoisonné de la ville. Elle quitta Metz, mais ce fut pour venir à Saint-Quentin, et jusqu'à la fin de la guerre son zèle ne se ralentit pas une minute.

Dans l'ambulance américaine somptueusement installée à Paris, les femmes de cette Croix-Rouge servaient aux blessés des aliments substantiels dont ils avaient tant besoin et dont le prix était alors si élevé. A Bâle, les femmes suisses se réunissaient dans un atelier commun pour confectionner des vêtements qu'elles distribuaient aux fugitifs déguenillés qui se réfugiaient dans leur pays.

La Hollande, la Belgique, l'Italie, envoyèrent toutes leurs infirmières disponibles. Il n'y eut pas jusqu'à des femmes allemandes qui ne nous donnèrent des témoignages de leur pitié : l'une d'elles qui, quelques années auparavant, s'était déjà fait remarquer dans les ambulances autrichiennes de Sadowa, nous prodigua son inépuisable charité, et l'impératrice Augusta envoya à une Alsacienne dont le dévouement aux blessés avait dépassé les bo ordinair :s la décoration r ment accordée, même en Pru de la Croix de Fer.

Après la guerre, les Cr Rouges étrangères, frap comme nous du rôle si bea si élevé joué par la femm cette grande épreuve, s'o pèrent aussitôt de l'orga mieux encore que par le p La même impératrice Aug fit appel à toutes les fem allemandes, leur demand venir s'instruire sous sa d tion pour les guerres futur y en eut 60 000 qui répond et se firent inscrire! La C Rouge russe, fondée en 1 et patronnée par l'impéra Marie Alexandrowna, une plus riches et des plus p pères (elle possède un ca de près de 50 millions), fo et entretient pour ses servi en temps de paix comme temps de guerre un personnel féminin co plètement instruit. On sait le rôle joué Russie par les femmes médecins ; une ord nance impériale récente, rendue le 14 1898, accorde aux femmes le droit de f partie des services de l'État. Aussi la Soc donne-t-elle tous ses soins à l'École femmes Aides-Chirurgiens, fondée par elle 1871 à Saint-Pétersbourg, et actuellem installée dans un magnifique bâtiment o en 1885 par l'Empereur, en souvenir de mère. Les cours durent quatre ans : l'hôp est dirigé au point de vue technique par médecin, et au point de vue matériel par dame qui a sous ses ordres un perso féminin non rétribué, aidé par des sœurs charité laïques. Ces dernières forment véritable communauté, sous le nom « Sœurs de la Charité de Saint-Georges Les membres, qui, au moment de l admission, doivent avoir vingt ans au moins quarante au plus, ne reçoivent pas de gag mais sont complètement entretenues durant temps de leur instruction. Cette instruct terminée, ces femmes prennent l'engagem de répondre au premier appel qui leur s adressé ; après vingt-cinq années de servic elles ont droit à une pension de retraite.

Un autre pays, pays tout nouveau pendant, où le fonctionnement féminin de Croix-Rouge est des mieux assurés, est le pon. Fondée en 1877, subventionnée p l'Empereur et l'Impératrice, la Croix-Rou japonaise fut reconnue officiellement en 18

par le Comité International de Genève; elle prit dès lors un développement considérable. Une subvention annuelle de 25000 francs, un don de 1 million fait par le gouvernement, soutinrent ses débuts; aujourd'hui, les cotisations annuelles de près de 400000 adhérents lui assurent une riche existence. Dans un hôpital modèle successivement agrandi, 43 infirmières à demeure sont instruites par un médecin en chef militaire et par 18 médecins en second; à côté de l'hôpital s'élève un pensionnat pour gardes-malades et infirmières, qui y suivent trois ans et demi des études théoriques et pratiques. Récemment, pendant la guerre sino-japonaise, l'épreuve fut faite de cette organisation et les dames japonaises se montrèrent, en ces circonstances particulièrement pénibles, au niveau de leur tâche.





A L'ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES. — LES MAGASINS D'APPROVISIONNEMENT.

Les trois Sociétés de la Croix-Rouge ont une réserve de caisses toutes prêtes, contenant charpie, linge, médicaments, tout ce qu'il faut enfin pour installer un hôpital de campagne, y compris des lits spéciaux qui, repliés et roulés, n'occupent que très peu de place et peuvent être facilement expédiés au loin.

Par l'exemple de ce que fait l'étranger, nous voyons qu'il importe de ne pas se laisser distancer. Grâce au ciel, nous n'en sommes plus à la situation déplorable où nous nous trouvions à la veille de 1870. Nos trois Sociétés de la Croix-Rouge française réunissent un total d'environ 120000 membres se répartissant en : Association des Dames Françaises, 30000; Union des Femmes de France, 35000; Société de Secours aux Blessés (mixte, hommes et femmes), 55000. Les ressources de ces trois Sociétés augmentent sans cesse; en 1899, la Société de Secours aux Blessés a recueilli 350000 francs de cotisations; elle possède un capital de 9 millions. L'Union des Femmes de France a actuellement, en espèces et en matériel, un avoir de 3606828 francs; celui de l'Association des Dames Françaises est de 3200643 francs. Tout cela est évidemment quelque chose, mais ce n'est pas encore assez. La guerre de demain dépassera en horreur tout ce que l'on aura encore vu; elle mettra en présence des millions d'hommes; en huit jours elle en couchera cent mille sur le sol, et fera cinquante mille blessés; ces blessés, nous le répétons, il ne restera plus que les femmes pour les soigner. Et c'est pourquoi, de même que l'homme s'apprête à la redoutable éventualité d'une campagne en maniant le fusil, de même aussi il faut que la femme s'y prépare en étudiant, en connaissant d'avance son rôle d'infirmière, qui, alors seulement, sera pleinement efficace.

Ajoutons enfin qu'outre les soins matériels à donner aux blessés, il y en a d'autres. Et c'est quand il s'agit d'apaiser l'angoisse morale, de faire prendre leur mal en patience à ceux qui souffrent, que la femme est incomparable. Parler au patient, dit quelque part Maxime Du Camp, relever son âme défaillante, l'endormir dans ses illusions comme on fait pour un enfant malade, rap-



L'Ambulance des Dames Françaises à Johannesburg.

Les hasards de la guerre ont réuni dans la maison des Frères Maristes, au Transvaal, des blessés d les âges et de toutes les nationalités. Aussi dévouées aux uns qu'aux autres, les Dames ambulan prodiguent à chacun d'eux les soins que réclame leur état.

peler l'espérance qui s'envole, cela, les femmes n'ont pas besoin de l'apprendre. D'instinct, l'infirmière se penchera sur le malheureux, essuiera son front trempé des sueurs de l'angoisse, lui parlera de sa mère ou de sa fiancée, suscitera l'effort de vivre, même chez le plus découragé. Celui qui se révoltera contre un homme qui s'irrite et l'injurie obéira avec soumission au plus léger bruissement des lèvres d'une femme. C'est pourquoi les Anglais disent justement : « Une infirmière bien préparée vaut plus que infirmiers ».

Consoler, apaiser, guérir, voilà bien mission toute féminine.

Et peut-on rêver une plus noble con tion que celle de la femme apparaissan soir, sur le champ de bataille où les hom se sont entre-tués, comme un ange aux blanches qui vient s'efforcer d'adoucir e réparer le mal accompli par le noir demo la mort?



Un convalescent dans un bateau-ambulance.



Rodolphe, d'un suprême effort, força Rupert à presser la détente.... Il y eut un éclair, une détonation.

SERVICE DE LA REINE

DERNIÈRE PARTIE

LE TRIOMPHE DU ROI DE RURITANIE.

M. Rassendyll avait de la force, de la volonté, du sang-froid et, bien entendu, du courage. Tout cela n'aurait pas suffi dans la lutte acharnée qu'il soutenait contre Rupert si son œil n'eût été parfaitement familiarisé avec sa tâche et si sa main ne lui eût obéi aussi promptement que le verrou glisse dans une rainure bien huilée. Pourtant l'agilité souple et l'audace sans rivale de Rupert furent bien près de l'emporter. Rodolphe était en assez mauvaise posture, lorsque Rosa courut appeler du secours. Tout son effort devait consister à se tenir sur la défensive. Il ne cherchait pas autre chose, et subit les attaques furieuses et les feintes de Rupert dans une immobilité presque complète. Je dis *presque*, car, grâce à sa merveilleuse adresse, de légers tours de poignet suffirent à lui sauver la vie.

Rupert de Hentzau ne pouvait pas s'expliquer comment tous ses assauts étaient vains, devant cette barrière de fer imprenable dans son immobilité. Il était trop intelligent pour ne pas comprendre la leçon. A l'instant même où il pressa Rodolphe presque contre la muraille, il sentit qu'il ne pourrait obtenir un succès définitif. Mais le cerveau pouvait suppléer à la main. Par une stratégie soudaine, il ralentit son attaque et recula même d'un pas ou deux. Aucun scrupule ne l'arrê-

SOMMAIRE DES CINQ PREMIÈRES PARTIES. — *Naguère le royaume de Ruritanie fut le théâtre d'événements mystérieux; à la suite de l'enlèvement du roi Rodolphe V, un jeune lord anglais, Rassendyll, son parent et son sosie, fut couronné à sa place. Pendant ses quelques jours de royauté, Rassendyll s'éprit pour la princesse Flavie, fiancée du roi, d'une vive sympathie que celle-ci partageait.*

Depuis, la princesse a épousé le roi par devoir, mais elle pense toujours à Rassendyll. Une lettre qu'elle lui adressait par l'entremise d'un officier, Fritz de Tarlenheim, et où elle ouvrait son cœur, tombe entre les mains d'un traître, Rupert de Hentzau, qui veut la livrer au roi. Rupert charge de cette mission son cousin, le comte de Rischenheim; mais ses diaboliques machinations sont déjouées grâce au dévouement du colonel Sapt, connétable du château de Zenda, et à l'intervention de Rassendyll, qui, accouru à Zenda,

terait, aucune loi d'honneur ne limiterait ses moyens de défense. Reculant devant son adversaire, il feignit d'être désespéré, épuisé. Rodolphe avançant, attaquant, pressant, trouva son adversaire sur une défensive aussi parfaite que la sienne. Ils étaient revenus au milieu de la chambre tout près de la table. Rupert, comme s'il avait des yeux derrière la tête, la contourna, ne l'évitant que d'un pouce. Sa respiration était haletante, pénible, heurtée, mais son œil restait vif et sa main sûre. Il n'avait plus de force que pour quelques instants, mais cela lui suffirait s'il pouvait atteindre son but et jouer le tour que son esprit fertile en basses conceptions avait imaginé. C'était vers la cheminée que sa retraite en apparence forcée, mais en réalité voulue, le dirigeait. Là était la lettre, là étaient les revolvers. L'heure de penser aux risques était passée; celle de réfléchir à ce que l'honneur permettait ou défendait n'avait jamais été connue de Rupert de Hentzau. S'il ne pouvait vaincre par la force et l'habileté, il vaincrait par la ruse et la trahison. Les revolvers étaient sur la cheminée; il méditait d'en prendre un s'il avait un instant pour le saisir.

Le stratagème qu'il adopta était bien choisi. Il était trop tard pour demander un répit. M. Rassendyll comprenait l'avantage qu'il avait conquis; et faire de la chevalerie eût été folie pure. Rupert était arrivé tout

près de la cheminée. La sueur inondai
visage et sa poitrine semblait près d'écl
cependant il lui restait encore assez de
pour accomplir son dessein. Il desserr
peu la main qui tenait son épée, et lor
Rodolphe la toucha de nouveau, ell
échappa. Rupert resta désarmé et Rod
immobile.

« Ramassez-la, dit M. Rassendyll,
soupçonner la supercherie.

— Oui, et pendant ce temps-là
m'embrocherez!

— Jeune sot, vous ne me conna
donc pas encore! »

Rodolphe abaissa son épée do
pointe toucha le plancher; de la main ga
il indiquait l'épée de Rupert. Cepen
il eut un pressentiment. Ce fut peut-être
lueur dans les yeux de Rupert, lueu
dédain pour la simplicité de son advers
ou de triomphe devant le succès de
infamie. Rodolphe attendait.

« Vous jurez de ne pas me tou
pendant que je la ramasserai, demanda
pert en reculant un peu, ce qui le rappr
d'autant de la cheminée.

— J'ai promis. Ramassez-la. Je
veux pas attendre plus longtemps.

— Vous ne me tuerez pas désarmé,
Rupert, d'un ton de remontrance indig

— Non, imbécile.... »

*joue encore le rôle de Rodolphe V et s'empare par ce stratagème de la copie de la lettre qui lui était adr
Comme Rupert a conservé l'original, on lui tend un piège pour le forcer à s'en dessaisir. Mais Risch
que Sapt et Rassendyll arrêtent pendant une promenade du roi et qu'ils se proposent de faire condui
lieu sûr sous la garde d'un jeune officier, le lieutenant Bernenstein, parvient à s'enfuir. Rassendyll, prêt
les sacrifices pour sauver la reine, va à Strelsau au-devant du danger, c'est-à-dire de Rupert.*

*L'absence du roi se prolongeant, la reine et son entourage sont inquiets, lorsqu'un veneur appo
message de Rodolphe annonçant qu'il ne rentrera pas au château et passera la nuit dans un pavill
chasse. Or, c'est là qu'avant la fuite de Rischenheim on a donné rendez-vous à Rupert; si Rischenhei
pu rejoindre son cousin, ce dernier a déjà dû remettre la lettre au roi. A la prière de la reine, Sa
Fritz de Tarlenheim montent à cheval et se dirigent au galop vers le pavillon de chasse; ils y arrive
milieu de la nuit. Un drame terrible s'y est passé. Rupert est venu au moment du coucher du roi et
remis un coffret contenant la copie de la lettre de la reine. Un chien favori du roi s'étant élancé s
traître et celui-ci l'ayant blessé d'un coup de revolver, une lutte s'est engagée au cours de laquelle le
été tué et un garde-chasse grièvement blessé; ce dernier fait aux deux officiers le récit de ces trag
événements, récit que confirme la vue du corps du roi gisant auprès du coffret qu'il n'a pas ouvert. La
Sapt au pavillon, Fritz se rend à Zenda pour prévenir la reine, puis à Strelsau, car Flavie est p
pour retrouver Rassendyll.*

*Arrivé à Strelsau dans la nuit, Rassendyll, se mettant aussitôt en quête de Rupert, s'était d
vers une maison meublée où il le soupçonnait de se cacher. Mais là, il apprend que le comte de Hentz
rentrera que le lendemain matin. En sortant de l'hôtel, il échappe aux coups d'un ancien domestiq
Fritz de Tarlenheim, nommé Bauer, et complice de Rupert, et se rend à la demeure de Fritz, où la
Flavie le rejoint; il est reconnu par plusieurs familiers de la cour et tout le monde le prend pour le
Au matin, Rupert revient à Strelsau, retrouve Rischenheim, auquel il annonce qu'il vient de tuer le r
l'envoie en ambassadeur à Rassendyll.*

*Rischenheim est introduit auprès de Rassendyll, qui s'assure de sa personne et le place de no
sous la surveillance de Bernenstein, surveillance rendue bientôt inutile, car Rischenheim, subjugué pa
exhortations de la reine, lui jure fidélité et renonce à seconder Rupert. Au moment où Rassendyll va q
la reine pour surprendre Rupert et lui arracher la lettre, Fritz arrive et lui apprend l'assassinat du
mais tous les deux ignorent le plan hardi que combinent Sapt et James, domestiques de Rassendyll,
au pavillon, en vue d'assurer la couronne au jeune gentilhomme anglais : ils mettront le feu au pa
et laisseront croire qu'un incendie s'est déclaré subitement, surprenant dans leur sommeil le garde
et un ami du roi, M. Rassendyll, qui n'ont pu s'échapper et ont été carbonisés.*

*D'abord étonné de l'arrivée de Rassendyll, Rupert reprend vite son assurance; devant son ins
Rassendyll est bien résolu à ne pas lui faire grâce, mais il ne veut pas l'assassiner et consent à c
l'épée avec lui. Tandis que la lutte s'engage entre les deux adversaires, Fritz, qui se doute du dang
court Rassendyll, arrive à l'hôtel accompagné du lieutenant Bernenstein et de Rischenheim.*

La phrase s'acheva par un cri. Rodolphe laissa tomber son épée et bondit en avant, car la main de Rupert passée vivement derrière son dos touchait la crosse d'un des pistolets. La trahison apparut en un éclair aux yeux de Rodolphe, qui s'élança sur son ennemi et l'enferma dans ses longs bras. Mais Rupert tenait le revolver.

Probablement aucun d'eux n'entendit les craquements du vieil escalier. Rosa avait donné l'alarme. Bernenstein et moi nous nous étions précipités; Rischenheim nous suivait de près, accompagné d'une vingtaine d'hommes. Mais il fut pris dans le remous du groupe qui luttait pour atteindre l'escalier. Nous avions une avance de quelques instants. D'une violente poussée nous fîmes céder la porte; nous entrâmes. Bernenstein repoussa la porte et s'y adossa juste comme les autres assaillants atteignaient en masse le palier. A ce moment, un coup de pistolet retentit.

Nous nous arrêtâmes, Bernenstein contre la porte, moi un peu plus loin dans la chambre. Le spectacle qui s'offrait à nous était bien de nature à nous paralyser. La fumée du coup tiré s'élevait en spirales, mais ni l'un ni l'autre des adversaires ne paraissait blessé. Le revolver fumant était dans la main de Rupert, mais Rupert était serré contre le mur à côté de la cheminée. D'une main, Rodolphe lui avait cloué le bras gauche sur le lambris au-dessus de sa tête, de l'autre il lui tenait le poignet droit. Le visage de Rodolphe était très pâle, ses lèvres étaient serrées; son regard joyeux et implacable avait une expression étrange. Je me tournai vers le visage du jeune Hentzau. Ses dents blanches mordaient sa lèvre supérieure, la sueur coulait, les veines se gonflaient sur son front, ses yeux ne quittaient pas Rodolphe Rassendyll. Fasciné, je me rapprochai. Alors je vis ce qui se passait. Insensiblement, le bras de Rupert se courbait, le coude ployait, la main suivait la ligne d'un cercle et le mouvement s'accélérait, car la force de résistance diminuait. Rupert était battu; il le sentait et je vis dans ses yeux qu'il le savait. Je m'approchai de Rodolphe. Il m'entendit ou me sentit et détourna son regard un instant. Je ne sais ce que disait le mien, mais Rodolphe secoua la tête et se retourna vers Rupert.

Le revolver que tenait celui-ci était dirigé contre son propre cœur. Le mouvement dirigé par Rodolphe cessa. Le point voulu était atteint.

Le visage de Rupert était détendu, il souriait doucement; il rejeta sa belle tête en arrière et l'appuya au lambris. Ses yeux interrogeaient Rodolphe Rassendyll. Sans prononcer une parole, Rodolphe, d'un mouvement rapide, quitta le poignet de Rupert et lui saisit la main. Maintenant le pouce de Rodolphe était posé sur l'index de Rupert placé lui-même sur la détente. Enlaçant Rupert de ses bras puissants, Rodolphe semblait vouloir l'étrangler.

Je n'en dirai pas plus. Rupert sourit jusqu'au bout. Jamais encore il n'avait courbé son front orgueilleux, il ne le courba pas davantage à cette heure suprême. Le doigt de Rodolphe pressa plus fortement sur la détente; il y eut un éclair, une détonation. Un instant Rupert fut maintenu contre le mur par la main de Rodolphe; dès que cette main se retira, il tomba comme une masse dont on ne distinguait que la tête et les genoux.

A peine le coup était-il parti, que Bernenstein, toujours adossé contre la porte, fut vigoureusement rejeté. Rischenheim et les vingt hommes qui le suivaient firent irruption. Ils s'arrêtèrent à quelques pas, paralysés, fascinés par le regard de Rodolphe; eux aussi crurent que c'était le roi lui-même. Un instant, Rodolphe se tint en face d'eux; puis, sans un mot, leur tourna le dos. De la main qui venait de tuer Rupert de Hentzau, il prit l'enveloppe sur la cheminée, et ouvrit la lettre. L'écriture mit fin à tous ses doutes. Il déchira la feuille en petits morceaux qu'il dispersa dans la flamme du foyer. Tous les yeux présents les suivirent du regard jusqu'à ce qu'il ne restât plus que des cendres noircies. Enfin la lettre de la reine était en sûreté! Quand il eut ainsi terminé sa tâche, Rodolphe se retourna. Sans faire attention à Rischenheim accroupi près du cadavre de Rupert, il posa son regard grave sur nous et sur la foule groupée dans la pièce.

« Messieurs, dit-il d'une voix calme et lente, je rendrai compte moi-même de tout ce qui vient de se passer, quand le moment sera venu. Pour l'instant, qu'il vous suffise de savoir que ce gentilhomme étendu mort sous vos yeux avait sollicité de moi une entrevue pour affaire secrète. Je suis venu ici, désirant le secret comme il disait le réclamer lui-même. Et ici il a essayé de me tuer. Ce qu'il est advenu de sa tentative, vous le voyez. »

Je m'inclinai profondément; Bernenstein fit de même et tous les autres suivirent notre exemple.

« On donnera un compte rendu complet de cette affaire, ajouta Rodolphe. Maintenant, que tout le monde se retire, excepté le comte de Tarlenheim et le lieutenant de Bernenstein. »

Très à contre-cœur, la foule se retira. Rischenheim se releva.

« Restez, si vous le désirez, » lui dit Rodolphe. Puis nous étendîmes sur l'un des

plexités, me revenait et m'apportait un soulagement extraordinaire. Pourtant tout péril n'était pas conjuré. Sans doute, il n'était plus, mais même enveloppé des ombres de la mort ne pouvait-il pas nous frapper encore? Telles étaient les pensées à demi superstitieuses qui me traversaient l'esprit, tandis que, resté seul, je tâchais d'envisager de sang-froid notre situation actuelle. Mon imagination s'arrêtait avec amour sur le règne de celui qui était en ce moment roi à Strelsau, décidant, à part moi, que donner un tel maître au royaume serait une fraude splendide et si hardie qu'elle ne saurait être découverte. Pour contrarier mon projet, que restait-il? Le soupçon de la mère Holf? Mais la crainte ou l'argent lui fermerait la bouche. Ce que savait Bauer? mais les lèvres de Bauer pourraient aussi être closes et le seraient sous peu de jours. Ma rêverie me mena loin. Je vis l'avenir se dérouler devant moi, dans les annales d'un grand règne.

Je rêvai ainsi longuement; je fus tiré de ma songerie par le bruit de la porte qui s'ouvrait, et en me retournant j'aperçus la reine. Elle était seule et s'approcha d'un pas timide. Elle s'assit et tourna son visage vers moi. Je lus dans ses yeux quelque chose de la lutte des émotions diverses qui l'agitaient; elle semblait vouloir à la fois me prier de ne pas la désapprouver et me demander ma sympathie, mon indulgence pour sa faute et pour son bonheur; les reproches qu'elle s'adressait jetaient une ombre sur sa joie, mais le rayon d'or brillait en dépit de tout. Je la regardais avec anxiété. Elle venait d'avoir une décisive conversation avec Rodolphe.

« Fritz, commença-t-elle avec douleur, je suis coupable, bien coupable. Dieu ne punira-t-il pas ma joie? »

J'ai peur de n'avoir pas prêté grande attention à son trouble, que je comprends si bien maintenant.

« Votre joie! Alors vous l'avez décidé? »

Elle sourit. Je balbutiai :

« Je veux dire que vous vous êtes entendus.... »

De nouveau ses yeux cherchèrent les miens et elle dit très bas :

« Quelque jour... pas encore; oh! pas encore. Ce serait trop. Mais un jour, Fritz, si Dieu n'est pas trop dur pour moi, je... je serai à lui, Fritz. »

J'étais tout entier à ma vision, non à la sienne. Je voulais qu'il fût roi. Quant à elle, peu lui importait ce qu'il serait, pourvu qu'il fût à elle et ne la quittât plus.

« Il prendra la couronne! m'écriai-je triomphant.

— Non, non, non, pas la courc
il va partir. »

Partir! Il me fut impossible de di
muler ma consternation.

« Oui, maintenant; mais pas
pour toujours. Ce sera long, oh! bien lo
Mais je peux m'y résigner si je
qu'enfin.... »

Elle se tut et de nouveau me reg
avec des yeux qui imploraient le pard
la sympathie.

« Je ne comprends pas, dis-je d'u
brusque et, je le crains, un peu bourr

— Vous ne vous trompiez pas, rep
elle; je l'ai convaincu. Il voulait s'élo
comme la première fois. Aurais-je dû l
permettre? Oui, oui; mais je n'ai pa
Fritz, n'en ai-je pas fait assez? Vous
savez pas ce que j'ai souffert. Et il fau
je souffre encore, car il va partir, et le
sera long. Mais à la fin nous serons r
Dieu est miséricordieux; nous serons
semble... un jour.

— S'il part à présent, comment po
t-il revenir?

— Il ne reviendra pas. J'irai à lu
renoncerai au trône et j'irai à lui, un j
quand on pourra se passer de moi ici, qu
j'aurai achevé mon... mon œuvre. »

J'étais consterné par cette destru
de mon rêve, mais cependant je ne pou
être dur pour elle; je pris sa main e
pressai. Elle murmura :

« Vous vouliez qu'il fût roi?

— De tout mon cœur, madame.

— Il n'a pas voulu, Fritz. Non, et
je n'oserais pas non plus faire cela. »

J'eus recours aux difficultés prat

« Je ne vois pas comment il po
partir, » dis-je avec humeur.

Elle ne me répondit pas. Un ins
après, la porte se rouvrit et Rodolphe en
suivi de Bernenstein. Tous deux port
des bottes à l'écuyère et un manteau. Je
sur le visage de Bernenstein qu'il éprou
le même désappointement que moi. Rodo
paraissait calme, heureux même. Il ma
droit vers la reine.

« Les chevaux seront ici dans quel
minutes, » dit-il doucement.

Se tournant ensuite vers moi, il aj

« Vous savez ce que nous allons f
Fritz?

— Moi? pas du tout, Sire, répondi
d'un ton boudeur.

— Moi? pas du tout, Sire, » ré
t-il, moitié gai, moitié moqueur. Puis
plaça entre Bernenstein et moi et pass
bras dans les nôtres. « Oh! les deux s
rats! Les deux scélérats sans scru

aimables comme des ours, parce
eux pas être un voleur! Pourquoi
le jeune Rupert et vous ai-je
re, coquins? Vous ne me par-
de ne pas être un aussi grand
Rupert, n'est-ce pas? »
trouvai rien à dire, mais je retirai
lu sien, pris sa main et la serrai.
là, mon vieux Fritz! » s'écria-t-il,

de la foule qui stationnait encore devant le palais. Je courus à la fenêtre.

Je me retournai très ému.

« C'est Sapt, dis-je. Il traverse la foule à cheval, comme un fou, et votre domestique le suit de très près.

— Mon Dieu! Qu'est-il arrivé? Pourquoi ont-ils quitté le Pavillon? » s'écria Bernenstein en proie à la plus vive inquiétude.



« Ne me quittez pas, Rodolphe, » supplia la reine.

main de Bernenstein que celui-ci
nna un peu à contre-cœur.
ntenant, parlons de mon plan,
olphe. Bernenstein et moi par-
ite pour le Pavillon de Chasse,
uement, aussi publiquement que
Je traverserai cette foule au
, me montrant à tous ceux qui
ne regarder, et je m'arrangerai
savoir à tous où je vais. Nous
de très bonne heure demain
nt qu'il ne fasse jour. Là nous
.. ce que vous savez. Nous
Sapt aussi et il mettra la der-
à notre plan. Holà! qu'y a-t-il

endait de nouvelles acclamations

La reine tressaillit, effrayée, se leva vivement et vint passer son bras sous celui de Rodolphe. Nous entendions le peuple acclamant Sapt de bon cœur et plaisantant James qu'on prenait pour un serviteur du connétable.

Les minutes nous semblaient des siècles, tandis que nous attendions perplexes et presque consternés. Qu'est-ce qui pouvait leur avoir fait abandonner la garde qu'ils montaient autour du grand secret, sinon la découverte de ce secret? Par quelque hasard imprévu, le corps du roi avait-il dû être découvert? Alors sa mort était connue, et d'un instant à l'autre la nouvelle pouvait venir surprendre et stupéfier la ville.

Enfin la porte s'ouvrit toute grande

et l'on annonça le connétable de Zenda! Sapt était couvert de poussière et de boue, et James, qui le suivait, n'était pas en meilleur état. Évidemment ils étaient venus à fond de train, car ils haletaient encore. Sapt, après un bref salut à la reine, vint droit à Rodolphe.

« Est-il mort? demanda-t-il sans préambule.

— Oui, Rupert est mort, répondit M. Rassendyll; je l'ai tué.

— Et la lettre?

— Je l'ai brûlée.

— Et Rischenheim? »

La reine intervint.

« Le comte de Luzau-Rischenheim ne fera rien, ne dira rien contre moi, » affirma-t-elle.

Sapt leva un peu ses sourcils.

« Bien! Et Bauer?

— Bauer est libre, répondis-je.

— Hum! Enfin! Ce n'est que Bauer, » dit le connétable, l'air assez satisfait. Ses yeux tombèrent sur Rodolphe et Bernenstein. De la main il désigna leurs bottes.

« Où donc allez-vous si tard? demanda-t-il.

— D'abord ensemble au Pavillon pour vous y voir, puis seul je gagnerai la frontière, répliqua M. Rassendyll.

— Une seule chose à la fois. La frontière attendra. Que veut de moi Votre Majesté au Pavillon?

— Je veux m'arranger pour ne plus être *Votre Majesté*, » répliqua Rodolphe.

Sapt se jeta sur un siège et ôta ses gants.

« Allons, dit-il, racontez-moi ce qui s'est passé aujourd'hui à Strelsau. »

Nous fîmes un récit complet et pressé. Il écouta sans donner beaucoup de signes d'approbation ou de blâme, mais il me sembla voir une lueur briller dans ses yeux, lorsque je décrivis comment toute la ville avait acclamé Rodolphe, *son roi*, et comment la reine l'avait reçu comme son mari aux yeux de tous.

De nouveau l'espoir et la vision détruits par la calme résolution de Rodolphe m'inspirèrent. Sapt parlait peu, mais il avait l'air d'un homme qui tient une nouvelle en réserve. Il paraissait comparer ce que nous lui disions avec quelque chose qu'il savait et que nous ignorions.

Quand tout fut dit, Rodolphe se tourna vers Sapt et lui demanda :

« Et votre secret? Est-il en sûreté?

— Mais oui, en sûreté suffisante.

— Personne n'a vu ce que vous aviez à cacher?

— Non; et personne ne sait c
est mort.

— Alors, qu'est-ce qui vous a

— Mais, la même raison qui a
amener au Pavillon, la nécessi
entrevue avec vous, Sire.

— Mais le Pavillon? Il n'est pl

— Le Pavillon est en sûreté. :

Sans aucun doute, il y avait u
un secret nouveau caché derrière ce
brèves et ces manières brusques. Ne
plus y tenir, je m'élançai vers Sapt, e

« Qu'y a-t-il? Dites-le-nous
table. »

Il nous regarda tour à tour, M.
dyll et moi.

« Je voudrais connaître d'ab
plan, lui dit-il. Comment comptez-vo
quer votre présence en ville au
quand le roi gît mort dans le Pa
Chasse depuis hier soir? »

Nous resserrâmes le cercle lor
dolphe commença sa réponse.

« Dans une heure, reprit Ro
faudra que je sois parti avec Sap
nenstein. »

Et fixant fermement son regard

« Vous comprenez, dit-il; le ro
bonne heure à son rendez-vous de

— Je vous suis, Sire.

— Et que se passe-t-il alors, S
ce qu'il se tue accidentellement d'u

— Dame! Cela arrive quelq

— Ou bien est-il tué par un

— Mais vous avez désarmé le
des assassins! »

Même en ce moment je ne p
pêcher de sourire de l'esprit bourru
soldat et de la patience avec laq
dolphe s'en amusait.

« Ou bien encore, est-ce le fid
teur Herbert qui le tue d'une balle

— Eh quoi! Faire du pauvr
un assassin?

— Non pas. Herbert le tue pa
et ensuite il se tue lui-même de r
de désespoir?

— Tout cela est très joli. Ma
decins ont une manière incommod
quand et comment un homme s'es
balle.

— Mon bon connétable, les
ont des paumes dans les mains a
que des idées dans l'esprit. Si v
plissez les unes, vous fournissez
sources à l'autre.

— Je pense, dit Sapt, que
plans sont bons. Si nous choisisson
nier, qu'arrive-t-il?

— Demain, vers le milieu du



SUR LE SEUIL DU PALAIS, RODOLPHE, AU BRAS DE LA REINE, RÉPONDAIT PAR DES SALUTS AUX ACCLAMATIONS DE LA FOULE.

nouvelle se répand comme un éclair dans toute la Ruritanie, voire même dans toute l'Europe; on apprend que le roi, miraculeusement sauvé aujourd'hui....

— Dieu soit loué! s'écria le colonel Sapt, et le jeune Bernenstein éclata de rire.

— Est mort dans des circonstances tragiques.

— Cela causera une grande douleur, ajouta Sapt.

— Pendant ce temps-là, je serai en sûreté au delà de la frontière.

— Oh! en toute sûreté!

— Parfaitement, et dans l'après-midi de demain, vous et Bernenstein partirez pour Strelsau où vous apporterez le corps du roi. »

Rodolphe, après un moment d'hésitation, murmura :

« Il faudra le raser. Et si les médecins veulent discuter la question de savoir depuis combien de temps il est mort, eh bien! comme je vous l'ai dit : remplissez leurs mains. »

Sapt resta silencieux quelques instants, comme s'il réfléchissait au plan. Il offrait sans doute beaucoup de danger, mais le succès avait enhardi Rodolphe et il avait appris combien le soupçon est lent à naître si la supercherie est assez audacieuse. Ce sont seulement les tromperies probables qui sont découvertes.

« Eh bien? Que dites-vous? » demanda M. Rassendyll.

Je remarquai qu'il ne dit rien à Sapt de ce que lui et la reine avaient résolu de faire plus tard.

Sapt fronçait le sourcil. Je le vis regarder James, qui sourit furtivement.

« Le plan est bon, mais il a un défaut capital, » dit-il d'une voix singulière, encore plus dure qu'à l'ordinaire.

J'étais sur des charbons ardents, car j'aurais parié ma vie qu'il nous réservait quelque étrange nouvelle.

« Il n'y a pas de cadavre, » dit-il.

M. Rassendyll lui-même perdit son sang-froid.

Il s'élança vers Sapt et lui saisit le bras.

« Pas de cadavre! Que voulez-vous dire? » s'écria-t-il.

Sapt lança un nouveau regard à James et commença son récit d'une voix monotone, mécanique, comme s'il répétait une leçon apprise par cœur, ou comme s'il jouait un rôle que l'habitude lui rendait familier.

« Ce pauvre Herbert avait eu l'imprudence de laisser une bougie allumée à l'endroit où l'on serrait l'huile et le bois de chauffage, dit-il. Cet après-midi, vers six heures, nous nous étendîmes, James et moi, pour faire une sieste après notre repas. Vers sept heures, James vint à moi et m'éveilla. Ma chambre était pleine de fumée; le pavillon flambait. Je sautai de mon lit; le feu avait fait trop de progrès pour que nous pussions essayer de l'éteindre.... Nous n'avions qu'une pensée.... »

Il s'arrêta subitement et regarda James.

« Qu'une pensée : sauver notre compagnon, dit James gravement.

— Sauver notre compagnon, répéta Sapt. Je me précipitai vers sa chambre; j'ouvris la porte et essayai d'entrer. C'était la mort certaine. James tenta d'entrer, mais il recula. Je fis une nouvelle tentative. James me tira en arrière; ce n'eût été qu'une mort de plus. Il fallut nous sauver; nous gagnâmes la porte. Le Pavillon tout entier était en flammes. Nous ne pouvions rien faire qu'assister au désastre et voir le bois, si vite enflammé, noircir, se réduire en cendres et la flamme s'éteindre. Nous savions que tous ceux qui étaient restés à l'intérieur devaient infailliblement être morts. Que pouvions-nous faire? Enfin James partit pour chercher du secours. Il trouva une troupe de charbonniers qui revinrent avec lui. Il n'y avait plus de flammes. Tous nous nous approchâmes des ruines carbonisées. Tout était en cendres. Mais (il baissa la voix) nous trouvâmes ce qui nous parut être le corps de Boris le lévrier. Dans un autre endroit était un cadavre carbonisé que le cor de chasse, fondu en une masse de métal, nous fit reconnaître pour celui d'Herbert le garde forestier.

« Il y avait encore un autre cadavre presque informe et tout à fait méconnaissable. Les charbonniers le constatèrent comme nous. D'autres paysans, attirés par la vue des flammes, ne le reconnurent pas davantage. James et moi étions seuls à savoir quel était ce cadavre. Nous montâmes alors à cheval pour venir ici prévenir le roi. »

Sapt finit son histoire ou sa leçon. La reine laissa échapper un sanglot et se couvrit le visage de ses mains. Bernenstein et moi, stupéfaits, comprenant à peine si l'étrange histoire était sérieuse ou non, demeurions immobiles, les yeux stupidement fixés sur Sapt. Enfin, déconcerté par tout cet imprévu, rendu à moitié fou par le ton bizarre, mi-comique et mi-tragique, avec lequel Sapt faisait son récit, je le tirai par sa manche et, suffoqué, je demandai :

« Quel était l'autre cadavre, Sapt? »

Il tourna vers moi ses petits yeux perçants, avec une gravité persistante et une effronterie imperturbable :

« Celui d'un M. Rassendyll, un ami roi, qui, avec son valet de chambre Jar attendait le retour du roi parti pour Stre Ce serviteur ici présent est prêt à partir



TANDIS QU'ON S'EMPRESSAIT AUTOUR DE RODOLPHE BLESSÉ À MORT,
BERNENSTEIN FIT TOURNER SON GRAND SABRE AU-DESSUS DE SA TÊTE ET FENDIT LE CRÂNE DE L'ASSASSIN.

l'Angleterre afin d'annoncer la nouvelle à sa famille. »

Depuis quelque temps, la reine écoutait, les yeux fixés sur Sapt, et elle tendait un bras vers lui pour le supplier de lui expliquer cette énigme. Quelques mots avaient suffi à celui-

ci pour exposer son stratagème dans toute sa simplicité. Rodolphe Rassendyll était mort, son corps réduit en cendres; le roi vivait et occupait son trône à Strelsau. C'est ainsi que Sapt avait subi la contagion de la folie de James, le valet de chambre, et avait mis en action l'étrange fable que le petit homme avait imaginée pour faire passer le temps au rendez-vous de chasse!

Tout à coup, M. Rassendyll dit d'une voix claire et brève :

« Tout cela n'est qu'un mensonge, Sapt, » et ses lèvres se contractèrent dédaigneusement.

« Il est certain pourtant que le Pavillon est brûlé ainsi que les corps qui s'y trouvaient, il est certain qu'une cinquantaine de personnes connaissent le sinistre et que personne ne pourrait reconnaître le cadavre du roi. La part de vérité que contiennent ces nouvelles peut à mon avis suffire à égarer l'opinion. »

Les deux hommes se tenaient en face l'un de l'autre, se défiant des yeux. Rodolphe avait saisi la signification du tour audacieux que Sapt et James avaient joué. Il était désormais impossible d'apporter le corps du roi à Strelsau. Il semblait non moins impossible de déclarer que l'homme brûlé au Pavillon avait été le roi. Ainsi Sapt forçait la main à Rodolphe; il avait été inspiré par le même rêve que nous et doué d'une hardiesse plus efficace que la nôtre. Mais quand je vis la manière dont Rodolphe le regardait, je me demandai s'ils ne quitteraient pas la reine pour aller vider une querelle mortelle. M. Rassendyll pourtant dompta sa colère.

« Vous êtes tous résolus à faire de moi un misérable, dit-il froidement. Fritz et Bernenstein m'y poussent; vous, Sapt, essayez de m'y forcer. Vous tous! Eh bien, vous ne porterez pas atteinte à ma volonté. Je vois maintenant qu'il n'y a plus qu'un moyen de sortir de cette affaire, et ce moyen je l'emploierai. »

Un profond silence accueillit ces paroles. Il reprit :

« De la lettre de la reine, je n'ai rien à dire et ne dirai rien. Mais je dirai à tous que je ne suis pas le roi, que je suis Rodolphe Rassendyll, et que j'ai joué le rôle du roi, simplement pour servir la reine et punir Rupert de Hentzau. Cela suffira pour déchirer le filet dont Sapt a voulu m'envelopper. »

Il parlait calmement et froidement, de sorte que je fus stupéfait de voir que ses lèvres se contractaient et que son front était humide de sueur. Alors je compris quelle lutte soudaine, rapide et terrible l'avait torturé avant que, vainqueur de lui-même, il eût repoussé la tentation. J'allai à lui et lui serrai la main; cela sembla le soulager et adoucir son courroux.

« Sapt! Sapt! dit-il, vous avez voulu faire de moi un coquin! »

Sapt ne répondit pas. Il marchait avec colère par la chambre. Il s'arrêta brusquement devant Rodolphe et montrant la reine de la main :

« Moi, faire de vous un coquin! s'écria-t-il. Et que faites-vous de notre reine? Que fera d'elle cette vérité que vous voulez proclamer? N'ai-je pas entendu dire qu'elle vous avait accueilli comme son mari bien-aimé devant tout Strelsau? Croira-t-on qu'elle aussi se méprenait sur l'identité de son mari? Oui, vous pouvez vous montrer, vous pouvez dire qu'on s'est trompé. Croira-t-on qu'elle aussi s'est trompée? La bague du roi était-elle à votre doigt? Où est-elle? Et comment M. Rassendyll a-t-il pu passer des heures avec la reine, chez Fritz de Tarlenheim, pendant que le roi était au Pavillon de Chasse? Déjà un roi et deux autres hommes sont morts pour qu'on ne pût prononcer un mot contre elle, et vous, vous serez celui qui mettra en branle toutes les langues de Strelsau et qui la fera montrer au doigt par tous ses sujets! »

Rodolphe ne répondit rien. En entendant prononcer le nom de la reine, il s'était rapproché d'elle et avait laissé tomber sa main sur le dossier de son fauteuil. La reine y avait joint la sienne et ils restaient ainsi; mais je vis qu'il était devenu très pâle.

« Et nous, vos amis, poursuivit Sapt, car nous vous avons été fidèles comme à la reine, par Dieu! Fritz, Bernenstein et moi. S'il faut que cette vérité soit révélée, qui croira que nous sommes restés fidèles au roi, que nous ignorions toute cette machination, que nous n'avons pas été complices du tour joué au roi... peut-être de son assassinat? Ah! Rodolphe Rassendyll, Dieu me préserve d'avoir une conscience qui m'empêche d'être fidèle à la femme que j'aime et aux amis qui m'aiment! »

Je n'avais jamais vu le vieux connétable si ému. Il m'entraîna comme il entraîna Bernenstein. Son appel ému nous parut être un argument. Du moins le danger qu'il signalait pour la reine était réel et grand.

Subitement un changement se fit en lui. Il saisit la main de Rodolphe et lui parla d'une voix basse et entrecoupée, dont la douceur ne ressemblait en rien à son âpreté habituelle.

« Enfant, reprit-il, ne dites pas non! Voici la plus belle des femmes languissant



« DANS LA VIE ET DANS LA MORT, » MURMURA RODOLPHE D'UNE VOIX FAIBLE, EN PRESSANT LA MAIN DE LA REINE.

après celui qu'elle aime, et le plus beau pays du monde languissant après son vrai roi. Quand le roi vivait, je vous aurais tué plutôt que de vous laisser usurper son trône. Il est mort maintenant.... Allons, enfant! pour l'amour de nous et pour l'honneur d'elle! »

J'ignore quelles pensées traversèrent l'esprit de M. Rassendyll. Son visage était impassible et rigide. La reine, emportée par l'espoir fougueux du bonheur immédiat, par son amour pour lui, et fière de lui voir offrir le rang suprême, bondit de son siège et, tombant à genoux devant Rodolphe, s'écria :

« Oui, oui! Pour l'amour de moi, Rodolphe, pour l'amour de moi!

— Êtes-vous donc aussi contre moi, ô ma reine! » dit-il en caressant sa chevelure fauve.

LA DÉCISION DU CIEL.

Nous étions à moitié fous ce soir-là, Sapt, Bernenstein et moi. L'idée semblait

avoir passé dans notre sang et être devenue partie de nous-mêmes. Pour nous, la chose était inévitable..., bien plus, elle était faite. Sapt se mit à préparer le compte rendu de l'incendie du Pavillon qui devait être communiqué aux journaux.

Je suggérais des détails qui devaient donner au récit encore plus de précision; uniquement préoccupés de dépister les curieux, nous oubliions les difficultés réelles et permanentes de l'acte que nous avions résolu de commettre. Pour son pays et sa famille, il fallait que Rodolphe fût mort quand le roi de Ruritanie serait reconnu par toute l'Europe. Persuadés que la substitution de Rodolphe au roi était notre seule ressource, nous ne demandions plus si elle était possible; nous cherchions seulement les moyens de l'accomplir sans danger.

Pourtant Rodolphe n'avait pas parlé, nous n'avions pas à raffermir un courage défaillant, mais à rassurer une conscience scrupuleuse qui repoussait l'imposture dès qu'elle semblait servir un but personnel. Autrefois il avait joué le rôle de roi pour sauver le roi, mais il ne lui plaisait pas de le jouer une seconde fois à son profit. Il resta donc inébranlable; mais quand on lui montra la réputation de la reine compromise, quand il entendit les supplications de ses amis , il eut un instant d'hésitation.

Donc Sapt écrivait son récit, complétait ses projets et ses plans, laissant M. Rassendyll hésiter; le temps passait.

La reine nous avait quittés; on l'avait décidée à aller se reposer jusqu'à ce qu'une décision fût prise.

Dès qu'elle se fut retirée, Rodolphe exprima le désir de sortir, espérant que la marche au grand air, par ce radieux clair de lune, lui ferait du bien après toutes ces émotions.

Donc Rodolphe nous quitta, nous laissant tous les trois perplexes et anxieux. Sapt n'augurait rien de bon de cet instant de solitude :

« La lune est mauvaise conseillère, » disait-il avec sarcasme. Comme nous causions, le comte de Luzau-Rischenheim se fit introduire. On se mit à causer des événements du matin, et de la mort de Rupert de Hentzau :

« Mon cousin est mort, dit Rischenheim. Que Dieu lui pardonne! Je l'aimais; beaucoup d'autres l'aimaient aussi. Ses serviteurs, par exemple.

-- L'ami Bauer, entre autres.

— Oui, Bauer l'aimait. Où est Bauer?

— J'espère qu'il est allé au diable avec son bien-aimé maître, » grogna Sapt; mais il eut assez de respect humain pour baisser la voix et couvrir sa bouche de sa main, de sorte que Rischenheim n'entendit pas.

« Nous ne savons pas où il est, répondis-je.

— Je suis venu, dit Rischenheim, pour offrir très respectueusement mes services à la reine.

— Et au roi? » demanda Bernenstein.

Rischenheim était très pâle, sa voix tremblait, mais ses paroles étaient résolues.

« J'ai donné ma parole à la reine et je lui obéirai quoi que ce soit qu'elle ordonne. »

Bernenstein s'élança vers lui et lui saisit la main.

« Voilà qui est parler! » s'écria-t-il.

A peine terminait-il sa phrase, que la porte s'ouvrit et, à notre grande surprise, la reine entra. Vêtue d'une longue robe blanche, les cheveux flottant sur ses épaules, elle paraissait très agitée, et, sans remarquer la présence des autres personnages, elle traversa la pièce et vint droit à moi.

« Le rêve, Fritz, dit-elle. Il est revenu. Je m'étais endormie, je vis Rodolphe, Fritz, je le vis aussi distinctement que je vous vois. Tout le monde lui donnait le titre de roi comme tantôt, mais on ne l'acclamait pas. Les gens étaient calmes et le regardaient tristement. Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient; ils parlaient si bas! Il restait immobile, étendu sur une sorte de lit de parade recouvert de draperies. Son visage était si pâle! Et il ne les entendait pas dire : le roi! le roi! Fritz! Fritz! on aurait dit qu'il était mort! Où est-il? Où l'avez-vous laissé aller? »

Elle se détourna de moi et lança sur les autres un regard étincelant.

« Où est-il? Pourquoi n'êtes-vous pas avec lui? demanda-t-elle d'un ton différent. Vous devriez être entre lui et le danger, prêts à donner votre vie pour la sienne. En vérité, messieurs, vous remplissez votre devoir bien légèrement.

« Fritz, où est-il? Est-il en sûreté? Fritz, trouvez-le. » Les paroles de la reine nous touchèrent vivement.

« Je vous le trouverai n'importe où il sera, madame, répondis-je, car son appel me touchait au cœur.

— Il n'est pas plus loin que les jardins, grommela Sapt.

— Les jardins! s'écria la reine. Alors cherchons-le. Oh! vous l'avez laissé seul dans les jardins!

-- Qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver là? » murmura Sapt.

Elle ne l'entendit pas, car elle avait quitté vivement la chambre. Nous la suivîmes tous. Nous traversâmes les salles du palais endormi et obscur. Dehors, la lune

brillait magnifiquement sur la large allée sablée et sur les grands arbres des jardins. La reine alla droit à une porte-fenêtre. L'air était doux et la brise, en soufflant sur mon visage, me parut délicieuse.

Là, à la brillante lumière de la lune, de l'autre côté de la vaste terrasse, tout près de la ligne de grands arbres qui la bordaient, nous vîmes Rodolphe Rassendyll marcher lentement, les mains derrière le dos, les yeux fixés sur l'astre radieux.

« Le voilà, madame, dit Sapt, en parfaite sûreté! »

Je n'entendais que la respiration haletante de la reine. Immobiles et muets, nous contemplions M. Rassendyll qui, inconscient de notre présence, luttait avec sa destinée.

Tout à coup Sapt laissa échapper une faible exclamation. De sa main passée derrière lui, il appela Bernenstein, qui portait une petite lanterne. Le jeune homme la lui remit; il l'approcha du chambranle de la fenêtre. La reine, uniquement absorbée en son ami, ne vit rien, mais j'aperçus ce qui avait attiré l'attention de Sapt. Il y avait des raies sur la peinture et des entailles dans le bois sur le bord du panneau et près de la serrure. On aurait juré que quelqu'un avait essayé de forcer la porte au moyen d'un couteau. La moindre chose suffisait à nous effrayer, et le visage du connétable exprimait la surprise. Qui avait tenté d'entrer? Ce ne devait pas être un voleur de profession : il aurait eu de meilleurs outils.

Notre attention fut de nouveau détournée. Rodolphe s'arrêta court, leva un instant les yeux vers le ciel, et secoua la tête d'un mouvement saccadé (je vis ses cheveux roux soulevés par la brise) comme un homme qui vient de résoudre un problème difficile. Nous comprîmes que Rodolphe venait de prendre une résolution irrévocable. Il était maintenant roi ou fugitif! Avec un regard à la reine et un autre à moi, Sapt sortit; il voulait aller recevoir la décision suprême. La reine ne sembla même pas voir que Sapt était sorti. Ses yeux ne voyaient que M. Rassendyll, sa pensée s'absorbait en lui. Souvent je le revois debout, grand, majestueux, pareil aux grands souverains tels qu'on se les imagine quand on lit leurs hauts faits aux âges glorieux du monde.

Le pas de Sapt fit crier le sable. Rodolphe l'entendit, nous vit tous les deux et nous sourit. Il tendit les deux mains au connétable et serra les siennes. Je ne pouvais pas lire sur son visage la décision qu'il avait prise, mais je voyais, sans pouvoir douter davantage, qu'il avait pris une résolution inébranlable et qui rendait la paix à son âme.

La voix de Sapt s'éleva dure et discordante.

« Eh bien! cria-t-il, qu'est-ce donc? »

A cet instant, un homme s'élança hors de la ligne sombre des grands arbres, tout près derrière M. Rassendyll. Bernenstein jeta un grand cri et se précipita en repoussant violemment la reine elle-même hors de son chemin; sa main tira vivement son lourd sabre de cuirassier de la garde, qui étincela aux rayons de la lune, mais au même instant brilla une lueur plus éclatante et un coup de feu retentit dans le calme des jardins. M. Rassendyll ne lâcha pas les mains de Sapt, mais s'affaissa lentement sur ses genoux. Sapt semblait paralysé. Bernenstein cette fois cria un nom :

« Bauer! Mon Dieu! Bauer! »

En un clin d'œil il eut traversé la terrasse et gagné les arbres. L'assassin tira une seconde fois, mais manqua son coup. Je vis l'éclair du grand sabre au-dessus de la tête de Bernenstein et j'entendis un sifflement dans l'air. Bauer tomba comme une masse, le crâne fendu. La reine lâcha mon bras et tomba dans ceux de Rischenheim. Je courus à M. Rassendyll et m'agenouillai. Il tenait encore les mains de Sapt et se soutenait avec son aide; mais quand il me vit, il se laissa aller, la tête sur ma poitrine. Ses lèvres remuèrent, sans qu'il pût parler. Bauer avait vengé le maître qu'il aimait et était allé le rejoindre.

Le palais s'anima tout à coup. Volets et fenêtres s'ouvrirent violemment. Le groupe que nous formions se détachait distinctement, éclairé par la lune.

Bientôt nous fûmes enveloppés d'officiers et de serviteurs. Bernenstein m'avait rejoint. Il se tenait debout, appuyé sur son sabre. Sapt était muet d'horreur et de désespoir. Les yeux de Rodolphe restaient clos, sa tête rejetée en arrière gisant sur mon épaule.

« Un homme a tiré sur le roi, » m'écriai-je stupidement.

Le corps défaillant de Rodolphe fut porté sur un canapé du petit salon. Nous restâmes seuls, attendant les médecins; la reine s'approcha avec l'aide de Rischenheim.

« Rodolphe ! Rodolphe ! » dit-elle très doucement.

Il ouvrit les yeux et un sourire se dessina sur ses lèvres. Elle se jeta à genoux et saisit sa main, qu'elle baisa passionnément.

Quand le premier chirurgien arriva, nous l'aidâmes, Sapt et moi, à examiner la blessure. On avait emmené la reine, et nous étions seuls. L'examen fut très court. Bauer avait tiré droit au milieu du dos.

« Le roi n'a plus qu'une heure à vivre. » Tel fut l'arrêt des médecins. Je retournai près de Rodolphe. Ses yeux m'interrogeaient. C'était un homme et je n'essayai pas de le tromper niaisement. Quand il sut qu'il ne lui restait plus qu'une heure de vie, il fit prier la reine de venir.

Elle vint, les yeux secs, calme et royale. Nous nous éloignâmes tous. Elle s'agenouilla près du lit et prit une des mains de Rodolphe dans les siennes. Penchée vers lui, le visage tout près du sien, elle écoutait les paroles qu'il prononçait de sa voix mourante.

Ils restèrent longtemps ainsi.

Tout à coup la force parut lui revenir. Il se souleva sur le lit et parla distinctement.

« Dieu a décidé, dit-il. J'ai toujours tâché de bien faire. Sapt, Bernenstein et vous, mon vieux Fritz, serrez-moi la main; non, ne la baisez pas. Nous en avons fini avec les faux semblants. »

Nous lui pressâmes la main comme il nous le demandait. Puis il prit la main de la reine. De nouveau elle comprit et posa cette main sur ses lèvres.

« Dans la vie et dans la mort, ma douce reine! » murmura-t-il.

Et il s'endormit.

LE RÊVE SE RÉALISE.

Il est inutile, et je n'en aurais guère le courage, de m'arrêter longuement sur ce qui suivit la mort de M. Rassendyll. Les mesures que nous avions préparées pour assurer sa prise de possession au trône, dans le cas où il y aurait consenti, nous furent utiles après sa mort. Les soupçons qui auraient peut-être assailli le trône se turent devant la tombe.

Tout le jour la foule a défilé dans le grand hall. Là, sur un lit de parade surmonté de la couronne et des plis de la bannière royale, était couché Rodolphe Rassendyll. Les grands officiers de la couronne montaient la garde; dans la cathédrale, l'archevêque disait la messe pour le repos de son âme. Il était là depuis trois jours; le soir du troisième était venu et le lendemain matin il devait être inhumé. J'étais seul avec la reine dans une galerie supérieure qui dominait le grand hall; au-dessous de nous, nous vo[...] visage calme du mort. Il était [...] l'uniforme blanc dans lequel il avait [...] ronné; le grand ruban de la Rose [...] rait sa poitrine. Dans sa main, il t[...] vraie rose fraîche et parfumée; [...] Flavie l'y avait placée elle-même, [...] même dans la mort, il ne lui manqu[...] symbole choisi de son amour.

Nous n'avions pas encore éch[...] parole. Nous contemplions la p[...] l'entourait et le flot des spectateurs [...] naient voir son visage ou lui app[...] couronne. Un lointain bourdonne[...] voix arriva jusqu'à nous. La reine [...] main sur mon bras.

« C'est le rêve, Fritz, dit-elle. [...] Ils parlent du roi, à voix basse et t[...] mais ils l'appellent *le roi*. C'est [...] vu dans mon rêve. Mais il ne les en[...] il ne les voit pas. Non, pas même [...] l'appelle : mon roi! »

Frappé d'une pensée subite, je [...] chai vers elle :

« Qu'avait-il décidé, madam[...] rait-il été roi? demandai-je.

— Il ne me l'a pas dit, Fritz, et j[...] pas songé à le questionner pendant qu'i[...] parlait.

— De quoi donc parlait-il, madame[...]

— Uniquement de son grand am[...] pour moi, Fritz. Et mon amour a caus[...] mort! » Et, inclinée sur l'appui de la gal[...] elle murmura : « Mon roi! mon roi! » C'[...] bien son rêve!

Désormais la reine Flavie, dernière d[...] cendante des Elphsberg, règne seule su[...] Ruritanie; son unique joie est de parler [...] M. Rassendyll avec ceux qui l'ont con[...] elle n'a qu'une espérance, celle d'être ré[...] quelque jour à celui qu'elle ne cesse [...] d'aimer.

Elle a de sa propre main gravé sur [...] tombe cette épitaphe :

RUDOLFO
Qui in hac civitate nuper regnavit
In corde ipsius in æternum regnat
FLAVIA REGINA

« A Rodolphe qui régna récemm[...] en cette ville et règne toujours dans le c[...] de la reine Flavie. »

(*Fin.*)

Traduit de l'anglais d'après ANTONY HO[...]
par Mme M. DRONSART.





AU SERVICE ANTHROPOMÉTRIQUE DU PALAIS DE JUSTICE : LA SALLE DE MENSURATION.

Reconnaître un individu entre cent mille, alors même que la vieillesse l'a ridé, blanchi, rendu méconnaissable, voilà ce à quoi est arrivé le service anthropométrique. On mesure la tête, le pied, la taille, le buste, les bras de tout malfaiteur. Grâce à ces indications, le récidiviste le plus rusé sera vite reconnu.

Cent Mille Portraits Contemporains

EXISTE-T-IL DEUX HOMMES SEMBLABLES?

Lorsque vient d'être commis un crime ou un délit, comment retrouver l'identité de son auteur, qui a été signalé à la police? Comment surtout ne pas être dupe d'une de ces ressemblances qui font qu'on prend si aisément un individu pour un autre? On y est arrivé par une ingénieuse méthode qui mène, avec une facilité surprenante, à des résultats d'une indiscutable précision. Voir cette méthode à l'œuvre, c'est constater une fois de plus ce que peut l'esprit d'observation joint à la rigueur scientifique.

○ ○ ○

UNE goutte d'eau diffère d'une autre goutte d'eau, en dépit du dicton, et il n'existe pas, sur toute l'étendue des plus vastes forêts, deux simples feuilles qui se puissent ressembler. Parmi les milliards et les milliards de feuilles qui tremblent aux vents des deux hémisphères, chacune possède sa personnalité propre; elle se distingue de toutes les autres par sa forme, son profil et ses dimensions, par la distribution ou le nombre de ses nervures, par la longueur ou l'épaisseur de sa tige. Ce qui est vrai de la feuille et de la goutte d'eau doit, à plus forte raison, l'être aussi de l'homme. Et pourtant ne sommes-nous pas maintes fois frappés par certaines ressemblances saisissantes?

SOSIES, MÉNECHMES ET JUMEAUX.

Ces ressemblances ont joué un rôle parfois important dans l'histoire. Hérodote a narré les aventures du mage Smerdis, qui profita d'une ressemblance avec le frère de Cambyse pour se faire proclamer roi. Le faux Smerdis n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'il ne possédait pas d'oreilles, ayant été, par ordre souverain, essorillé comme tous les mages de l'Empire. La ruse de l'imposteur fut donc découverte et lui coûta la vie.

Dans les temps modernes, après la mort du tsar Pierre III, sous le règne de Catherine la Grande, Pougatchev, profitant de sa



Une carte anthropométrique.

Aux mesures obtenues, aux photographies représentant l'individu, on joint encore d'autres indications : couleur de l'œil, du teint, des cheveux. L'empreinte des doigts, prise à l'encre grasse, facilite la reconnaissance, les arabesques de la peau n'étant jamais semblables chez deux personnes.

ressemblance avec le souverain défunt, réunit autour de lui une armée de partisans. Vaincu et pris, il périt sous la hache.

La littérature a trouvé dans le fait de ces ressemblances une abondante source de comique. Depuis le poète latin Plaute jusqu'à Regnard, on a maintes fois refait la comédie des *Ménechmes*, c'est-à-dire de deux hommes dont la ressemblance prête à d'amusantes confusions.

Combien de fois nous arrive-t-il de ne pas savoir entre deux jumeaux auquel des deux nous nous adressons? Tels étaient ces deux chanteurs, nés jumeaux, les frères Lionnet, décédés il y a quelques années, dont la ressemblance était véritablement surprenante.

JAMAIS LA NATURE NE SE RÉPÈTE.

Mais, si parfaites que puissent paraître les ressemblances entre individus, elles ne sauraient résister à un examen sérieux, même tout extérieur. Jamais la nature ne se répète. Ces différences sont surtout remarquables dans l'ossature, la charpente de l'individu. On peut poser comme principe qu'il est impossible de rencontrer deux hommes pourvus d'ossatures non seulement identiques, mais assez voisines l'une de l'autre pour pouvoir être confondues.

Or certaines parties de notre ossature peuvent être mesurées sur notre corps, par exemple la *taille*, l'*envergure* des bras étendus, la hauteur du *buste*, la longueur et la largeur de la *tête*, la longueur du *pied*, celle de la *coudée*, celle du *doigt* médius. Si l'on ajoute à ces mesures principales, typiques, la longueur et la largeur de l'*oreille*, la forme du *nez*, la couleur de l'*œil*, on aura relevé tout ce qu'il faut, et au delà, pour caractériser, identifier, cataloguer un individu quelconque.

Il n'existe pas, répétons-le, de ressemblance qui ne disparaisse avec un tel procédé d'examen. Les jumeaux, qui semblent deux images d'un même sujet, nous offriront, si on leur applique ce système de mensuration, de nombreuses dissemblances. Quant aux sosies, ils ne seront plus que de vulgaires contrefaçons de leur modèle.

LES CRIMINELS NE PEUVENT PLUS DISSIMULER LEUR IDENTITÉ.

C'est ce principe qui a permis d'établir une sûre méthode pour découvrir l'identité des individus que recherche la police. Ceux-ci songent avant tout à dissimuler leur personnalité. S'ils ont déjà eu maille à partir avec la justice, s'ils sont récidivistes, « chevaux de retour » dans le langage de la prison, leurs efforts se doublent de la crainte d'être plus sévèrement punis. C'est alors, pour l'homme découvert et condamné déjà pour un délit grave, la relégation à Cayenne. Aussi, que d'astuce, que de roueries, dans le seul but de n'être pas reconnus!

Les ressources des criminels sont, à ce sujet, inépuisables. La marque du linge est toujours soigneusement arrachée. La coiffe du chapeau, où se pourrait lire l'adresse du chapelier, est absente. Les tiges des bottines sont coupées. Quand le criminel appartient à l'une de ces bandes internationales qui mettent en coupe réglée les grandes villes des deux mondes, c'est en vain que le magistrat s'efforcera de lui arracher son nom. Interrogé en français, il répond en anglais. Si l'on use de cette dernière langue, il se sert d'une troisième. Il se réfugie dans le mutisme. Il simule l'idiotie. Quand on le place devant l'appareil photographique, il grimace pour dénaturer ses traits. Il n'a qu'un but : tromper, dérouter, rester inconnu. Il sait qu'il sera quand même condamné, mais il le sera sous un faux nom et échappera à l'aggravation de peine que lui eussent value ses fautes antérieures.

Cela se passait ainsi il y a encore une quinzaine d'années.

A vrai dire, tout criminel était photographié dès son arrivée au Dépôt. Mais les

photographies s'entassaient sans méthode. Fouiller dans ces archives, c'était rechercher, suivant la locution vulgaire, une aiguille dans une charretée de foin.

Grâce à la méthode « d'identification anthropométrique » imaginée et mise en pratique par l'éminent directeur de ce service à la Préfecture de police, M. Alphonse Bertillon, le désordre allait faire place à l'ordre le plus complet, à la classification la plus simple et la plus sûre.

COMMENT S'ÉTABLIT LE SIGNALEMENT ANTHROPOMÉTRIQUE.

Assistons donc à la mensuration d'un individu, telle qu'elle se pratique dans les salles spécialement affectées à ce service, au Palais de Justice. Des précautions minutieuses excluent de la façon la plus absolue toute cause d'erreur.

La hauteur de la *taille* du sujet mensuré, qui est pieds nus, est projetée, au moyen d'une équerre en bois, sur un mètre gradué fixé verticalement au mur. On mesure de même le *buste*, puis la longueur des *bras* étendus. Les deux diamètres céphaliques (longueur et largeur de la *tête*) sont relevés au moyen d'un compas spécial, du type appelé compas d'épaisseur. Les deux diamètres de l'*oreille* droite sont mesurés au moyen d'un petit compas à coulisse spécial, en ayant soin de ne pas déprimer les parties molles. Le *pied* gauche, nu, doit être mesuré en ayant soin de faire reposer tout le poids du corps sur ce pied étendu à plat sur le sol ou sur un tabouret. Les *doigts* médius et auriculaire de la main droite sont mesurés d'équerre à partir du dos de la main, au moyen de petites branches de compas à coulisse. La *coudée* gauche est mesurée de la pointe du coude à l'extrémité du médius, l'avant-bras étant plié à angle aigu par rapport au bras et la main étendue à plat sur une table.

Ces diverses mesures, reportées sur une carte photographique montrant de face et de profil l'individu mensuré, constituent ce que l'on appelle la « carte signalétique anthropométrique ». On la complète encore par les empreintes, prises à l'encre grasse, du *pouce*, de l'*index*, du *médius* et de l'*annulaire* droit du sujet. Les arabesques filigranées que montre l'épiderme de la face antérieure des doigts présentent en effet cette particularité qu'elle sont fixes chez le même sujet, et extraordinairement variables d'un sujet à l'autre. On sait que ces arabesques servent de moyen de reconnaissance et même de signature chez les Chinois.



LES ARCHIVES DU CRIME. — COMMENT ON RECHERCHE UNE FICHE AU SERVICE ANTHROPOMÉTRIQUE.

Dès qu'un malfaiteur est mensuré, il s'agit de savoir si l'individu a une fiche et de la retrouver. Les cartes sont subdivisées en plusieurs séries : d'après la longueur et la largeur de tête; puis d'après la longueur des doigts, du pied et enfin de la coudée. Grâce à ces éliminations successives, deux ou trois minutes suffisent pour découvrir la fiche cherchée.

LES ARCHIVES DU CRIME. — A LA RECHERCHE D'UN INCONNU.

Dès qu'un individu possédera sa fiche signalétique, il devra abandonner tout espoir de dissimuler son identité. Même si sa dernière condamnation date de plusieurs années, de dix ans, de vingt ans, même si la vieillesse est venue déformer et rider son visage, courber sa taille, blanchir ou détruire sa chevelure, en moins de cinq minutes sa carte anthropométrique sera retrouvée et, à sa grande stupéfaction, sa vie tout entière infailliblement

reconstituée et mise aussitôt sous ses yeux.

Après la première mensuration d'un sujet, la carte anthropométrique qui vient d'être formée est versée avec toutes les autres dans des casiers, où elle est classée suivant une méthode très ingénieuse. Ces casiers renferment à ce jour les portraits signalétiques de plus de cent mille individus adultes, femmes et enfants. Ce sont les archives du vol et du crime, du bagne et de l'échafaud.

Un homme vient d'être arrêté pour un méfait quelconque. Il donne son nom en entrant au Dépôt de la Préfecture de police. Il s'agit de vérifier avant tout si ce nom est bien le sien, au cas où il aurait cherché à dissimuler son identité. N'a-t-il pas déjà subi des condamnations? On amène l'individu au service anthropométrique et on l'y mesure. Désormais inutile de l'interroger. S'il a déjà passé par le Dépôt, sa carte anthropométrique se trouvera dans les casiers. Grâce à la méthode, dite d'élimination, adoptée, c'est l'affaire d'un instant de la retrouver et avec elle tous les renseignements sur le délinquant. Ces cent mille cartes sont tout d'abord classées en trois grandes divisions d'après les longueurs de tête, — petite, moyenne et grande longueurs. On obtient ainsi trois premières divisions, d'environ trente mille cartes. Suivant la longueur de tête du sujet dont on se propose de découvrir le nom, on saura que la carte recherchée ne peut se trouver que dans l'une de ces trois divisions. On aura donc éliminé, par cette première opération, les deux tiers du contenu des casiers, soit environ soixante mille cartes.



La conformation de la tête est un des signes distinctifs qui permettent de reconnaître un individu.

La forme de la tête est un des premiers éléments de classement. Si parfaites que puissent paraître, au premier abord, certaines ressemblances, elles ne sont en réalité que superficielles. Chaque individu possède des signes distinctifs que détermine une mensuration attentive.

Chaque série de trente mille cartes est subdivisée elle-même en trois divisions de dix mille, d'après les largeurs de tête, petite, moyenne et grande. Le même raisonnement permettra donc d'éliminer deux de ces divisions, soit vingt mille cartes. La carte recherchée ne pourra se retrouver que dans la série de dix mille correspondant en même temps à la longueur et à la largeur de tête de l'individu.

A son tour, chaque groupe de dix mille est subdivisé en trois séries de trois mille (environ) d'après la longueur du doigt médius; chaque groupe de trois mille en trois séries de mille d'après la longueur du pied ; chaque groupe de mille en trois séries de trois cents, à peu près, d'après la longueur de coudée et enfin chaque groupe de trois cents en trois séries de cent d'après la taille.

Cela suffit déjà. La carte recherchée au milieu de cent mille renfermées dans les



Il n'y a pas deux oreilles qui se ressemblent.

Toutes les ruses des malfaiteurs pour se rendre méconnaissables sont vaines depuis la création de fiches où sont portés les signes caractéristiques de chaque individu arrêté. Il n'y a pas, par exemple, deux oreilles qui se ressemblent : ovales, rondes, triangulaires, les oreilles diffèrent par leur écartement en bas ou en haut, par leur modelé, par la hauteur ou par l'épaisseur de leur lobe, toutes choses qui facilitent la reconnaissance.

casiers se retrouvera à la suite de ces éliminations successives, dans une série de cent, facile à parcourir et qui peut être subdivisée encore, d'après la longueur du doigt auriculaire et la couleur de l'iris, en groupes d'une douzaine de cartes. Ces derniers groupes d'une douzaine peuvent encore être répartis d'après la longueur de l'oreille. On arrive ainsi à l'unité.

On ne saurait se figurer avec quelle rapidité, grâce à cette méthode d'élimination, on arrive à découvrir la carte et par suite l'identité d'un sujet.

La carte en main, on interroge les mensurations qui viennent d'être prises. On s'arrête tout d'abord à la série des casiers qui correspondent à la longueur de tête, puis à la subdivision correspondant à la largeur, puis à celle se rapportant à la dimension du médius, du pied, de la coudée et de la taille. On se trouve alors en face d'un simple paquet de cartes, au milieu desquelles il sera facile de distinguer la carte des mensurations précédentes, avec le nom véritable et les antécédents du délinquant.

Inutile de dépeindre l'étonnement, la stupeur de l'individu, lorsque l'employé du service anthropométrique, après quelques instants de recherche, lui présente la carte établie il y a peut-être quelques années déjà. C'est la fin de tout mensonge et de toute ruse, si habile qu'elle soit. Désormais rien ne sert plus de nier. On est poussé jusque dans les derniers retranchements. L'échafaudage le plus adroitement combiné s'effondre du coup.

Familles de nez. — Oreilles révélatrices

Le signalement anthropométrique que nous venons de décrire est d'ordre purement pénitentiaire. Il sert à fixer l'individualité d'un sujet qui est arrêté pour la première fois ou à reconnaître celle d'un récidiviste. Il existe un autre ordre de signalement reposant également sur ce principe qu'il ne saurait exister deux individus dont la ressemblance soit absolue. C'est le signalement dit *descriptif*, dont le rôle est de définir chacune des particularités extérieures propres à l'individu, de telle façon qu'en toute circonstance, à première vue et sans examen approfondi, il puisse être reconnu par un œil suffisamment exercé.

Le célèbre anatomiste Peisse disait : « L'œil ne voit dans les choses que ce qu'il regarde, et il ne regarde que ce qui est déjà en idée dans l'esprit ». C'est de ce précepte que s'inspira M. Alphonse Bertillon pour compléter son œuvre, en établissant, à côté du signalement anthropométrique, le signalement descriptif.

Depuis longtemps, à la vérité, le signalement descriptif d'un individu se trouve sur diverses pièces, comme le passeport ou le permis de chasse. Mais ce signalement est bien trop vague, bien trop trompeur pour

pouvoir être invoqué quand il s'agit de recherches judiciaires. Dans ce dernier cas, les indications doivent être d'une précision absolue, ne pouvant se prêter à aucune équivoque fâcheuse. Les distinctions entre les formes de nos divers organes extérieurs, front, nez, oreilles, ont besoin pour cela d'être nettement établies, et l'on ne peut obtenir un résultat qu'en les sériant en groupes signalétiques bien délimités.

Voici par exemple le nez. C'est une des parties qui contribuent le plus à déterminer la physionomie. Le nez est parfois à lui seul toute la physionomie. Les nez en bec d'aigle de César et de Napoléon, le nez bourbonien de la Maison de France, le nez, la trompe plutôt, de Cyrano de Bergerac, sont des nez célèbres. M. Alphonse Bertillon a étudié ces multitudes de nez, et il les a partagés en familles, comme il avait partagé déjà en séries la taille, la tête, le pied, etc. Désormais un nez, quelque profil, régulier ou bizarre, qu'il affecte, sera classé, et l'œil averti saura le distinguer parmi les nez de la foule au milieu de laquelle ce nez unique semblait être perdu.

Les quinze cents millions de nez de l'univers peuvent ainsi être répartis en trois grandes familles, suivant leur profil, concave, rectiligne ou convexe. Chacune de ces trois séries pourra enfermer des nez à base relevée (les nez dans lesquels il pleut, suivant l'expression vulgaire), à base horizontale et à base abaissée. Cela fait neuf types de nez, auxquels se rattachent les innombrables nez des cinq parties du monde. Diverses particularités de détail peuvent encore être notées pour la reconnaissance plus facile d'un nez. Un nez convexe, rectiligne ou concave, peut présenter des sinuosités de ligne ; il sera alors convexe-sinueux, ou rectiligne-sinueux ou concave-sinueux.



Au service anthropométrique : Comment on mesure les doigts.

Le médius et l'auriculaire de la main gauche sont mesurés à l'aide de petites branches de compas, à partir du dos de la main. Ces photographies nous montrent M. A. Bertillon procédant lui-même à la mensuration d'un des agents de son service.

La forme de la face ou de la tête sera répartie de son côté en neuf grandes familles : face (ou tête) en tronc de pyramide, *vulgo* en poire, face en losange, en toupie, face carrée, ronde, longue, bi-concave, asymétrique et rectangulaire.

Passons à l'oreille. L'oreille est à elle seule tout un signalement, plus sûr encore que celui du nez ou de la face. L'oreille est immuable à travers la vie. Ses variétés de configuration sont innombrables. Il est vraiment impossible de trouver deux oreilles semblables, et l'identité de son modèle forme à elle seule une condition nécessaire et suffisante pour confirmer l'identité individuelle. L'oreille, c'est l'homme.

L'oreille se distingue non seulement par sa forme générale, qui peut être rectangulaire, ovale, ronde, triangulaire; par la forme et l'épaisseur de la bordure supérieure ou postérieure ; par le contour, le modelé et la hauteur du lobe; mais encore par son écartement, ce que le public appelle des oreilles décollées. Une oreille décollée peut l'être de bien des façons, à la partie supérieure, à la partie inférieure, ou en totalité. Le lobe peut avoir été percé pour y accrocher des boucles ; il peut avoir été fendu, arraché d'un coup de dent (chez les malfaiteurs) ; il peut être ridé, à fossette, présenter une virgule. Le signalement bien pris d'une oreille peut suffire à lui seul pour faire reconnaître son possesseur pendant toute la durée de son existence. L'oreille ne change jamais.

Quand le signalement descriptif d'un individu est établi, celui-ci peut à loisir chercher à changer sa physionomie. Il peut vieillir, perdre ses cheveux, laisser pousser sa barbe, la tailler artistiquement : peines perdues. L'œil qui le cherche et « qui ne voit dans son visage que ce qu'il veut y regarder » ne portera pas son attention sur les détails secondaires de coiffure ou de costume : ce qu'il regardera, c'est « ce qui est déjà en idée dans l'esprit » : le nez, la face, l'oreille. Peu lui

importe le reste, les dissemblances physionomiques superficielles n'existant pas pour le chercheur. La méthode est si sûre qu'elle a pu être appliquée, non seulement aux vivants, mais encore aux infortunés que l'on porte à la morgue. La mort elle-même a son signalement descriptif, et c'est ainsi que bien des cadavres ont pu être identifiés, quand, avant de s'échouer sur la planche fatale, l'individu avait passé déjà au service anthropométrique et signalétique de la Préfecture de police.

LE COUP D'ŒIL DU POLICIER EST UNE QUESTION DE MÉTHODE.

L'établissement du signalement descriptif a eu pour conséquence l'enseignement aux agents spécialement chargés de la recherche des criminels de ce que l'on a appelé le « portrait parlé ». Il s'agit de leur apprendre à découvrir l'individu qu'on recherche, tantôt dans la foule où il se mêle à dessein, et tantôt sous les déguisements et maquillages auxquels il a recours afin de changer sa physionomie. On les habitue à fixer leur attention sur le trait essentiel, celui-là même qui une fois reconnu ne laisse plus de doute à l'esprit. Et ainsi le fameux « coup d'œil » qui jadis était un instinct, don de nature ou grâce d'état, est aujourd'hui une faculté qui peut s'acquérir par l'étude, une affaire de méthode. Cet enseignement se donne régulièrement aujourd'hui non seulement en France, mais encore en Allemagne, Autriche, Suède et Norvège, Danemark, Italie, Suisse, Roumanie. Dès que la piste d'un criminel est reconnue, dès qu'il est signalé à l'arrivée d'un train dans une gare, au débarcadère d'un paquebot, dans un lieu public, café, restaurant, bal, il est bien rare qu'il puisse échapper à ceux qui ont mission de le reconnaître et qui possèdent pour cela ou sa photographie ou son signalement descriptif inscrit dans leur mémoire.

Les crimes du fameux anarchiste Kriegenstein, dit Ravachol, ne sont point encore oubliés. Son arrestation, au restaurant Véry, boulevard Magenta, 22, le 30 mars 1892, — trois jours après l'explosion de l'immeuble de la rue de Clichy où habitait M. Bulot alors avocat général, — est due à la publicité donnée par la presse à son signalement descriptif. Ravachol, étant entré audit estaminet, et ayant commencé par tenir des propos violents, fut tout de suite remarqué par le beau-frère du propriétaire de l'établissement, M. Lhérot. Ce dernier, qui avait vu le matin le signalement de l'anarchiste recherché, fut frappé de la ressemblance de son client avec le coupable. Le signalement indiquait que Ravachol, qui avait déjà eu maille à partir avec la justice, avait une cicatrice au pouce gauche. En apercevant cette cicatrice, M. Lhérot ne douta plus; il envoya chercher le commissaire, qui arrêta l'homme.

Autre exemple. Un prévenu, qui venait d'être mensuré au service anthropométrique, avait été reconduit au Dépôt, quand un agent



LA MENSURATION DE LA TÊTE.

La mesure de la tête (longueur et largeur) se prend à l'aide d'un compas spécial, dont les deux branches glissent sur une sorte de décimètre qui indique l'écartement.

s'aperçut que son chapeau tout neuf lui avait été dérobé et qu'on lui avait laissé à la place un feutre graisseux longuement porté. L'agent interrogea les mensurations du jour, qu'il compara aux dimensions du chapeau. Il retrouva vite le nom du propriétaire du feutre, qui était le voleur. Il fit appeler ce dernier par le gardien préposé aux mises en liberté. Le maladroit voleur se présenta bientôt, tout joyeux, croyant voir s'ouvrir les portes de la prison. Il se trouva en face de l'agent, qui n'eut qu'à cueillir son chapeau sur la tête du coquin, dont la déception fut grande. Qu'il s'agisse du criminel anarchiste ou du voleur banal, l'un et l'autre sont donc découverts aujourd'hui grâce aux signalements anthro-



L'École du portrait parlé. — Comment on apprend aux agents de la sûreté à reconnaître un criminel recherché.

Distinguer dans une foule compacte, à l'arrivée d'un train ou dans un lieu public, un individu désigné, cela n'est possible que si l'on porte son attention sur un détail caractéristique. Aussi a-t-on fondé, à Paris comme dans toutes les grandes villes d'Europe, des écoles où, à l'aide d'exemples frappants, on exerce les agents chargés de la recherche des criminels à la science du « coup d'œil ».

pométrique ou descriptif, qui se complètent l'un l'autre et se vérifient réciproquement.

Tous deux reposent sur cette vérité si souvent signalée au cours de cette étude, qu'il ne saurait exister deux hommes pareils, comme il ne saurait exister deux feuilles identiques, deux fleurs qui soient revêtues des mêmes couleurs et qui exhalent les mêmes parfums. Autant d'êtres, autant d'individus. Jamais la nature ne se répète. Les étoiles du ciel elles-mêmes ne jettent point les mêmes feux. Dans l'immensité de la création, il n'existe pas deux mondes semblables, deux êtres qui aient les mêmes formes, deux plantes qui présentent le même aspect, deux atomes qui puissent se substituer l'un à l'autre et qui, mis dans les deux plateaux d'une balance, puissent s'équilibrer parfaitement. Cette infinie variété est justement ce qui donne à l'univers sa beauté diverse et harmonieuse.

(Photographies communiquées par M. Alphonse Bertillon, Directeur du service anthropométrique.)



La mesure de la « coudée ».



JE M'AVANÇAIS EN RAMPANT DANS LE SOUTERRAIN SOMBRE, QUAND MES DOIGTS RENCONTRÈRENT UNE DALLE ÉNORME.

FILLE DE FRAUDEURS

PREMIERE PARTIE

Rien de plus dramatique que les souvenirs éveillés par la fraude maritime telle qu'elle se pratiquait encore à une époque voisine de la nôtre. La hardiesse de leurs entreprises, la témérité avec laquelle ils bravaient de continuels dangers, la rudesse de leur métier, donnaient aux contrebandiers de la mer une sorte de poésie farouche. Toute l'étrange et âpre saveur de ces aventures a passé dans les pages qu'on va lire. Toutefois l'auteur a su donner le principal rôle à un héroïque représentant du devoir, et une délicieuse histoire d'amour mêle sa note tendre et pure à ces sauvages évocations. Dans ce récit où se détachent des figures d'un puissant relief, tandis que l'intrigue poignante se dégage peu à peu d'une atmosphère de mystère, M. Anatole Le Braz a mis les plus brillantes qualités d'écrivain, imagination, sensibilité, don de la couleur et du mouvement, tout un air remarquable par la vision saisissante et la vigoureuse sobriété.

○ ○ ○

LES beaux temps de la fraude maritime ! — s'écria l'ex-capitaine des douanes, Le Denmat, comme nous prenions le frais sur sa terrasse, devant la mer, — je vous crois, monsieur, que je les ai connus! Je peux même dire que j'en ai vu l'âge héroïque, et, puisque cela vous intéresse, tenez, je veux vous conter un épisode dont les moindres détails, pour des raisons que vous aurez vite fait de comprendre, me sont demeurés aussi présents que si l'histoire datait d'hier.

I

Elle remonte pourtant à près d'un demi-siècle. J'ai soixante-treize ans sonnés aujourd'hui : je n'en avais pas, alors, tout à fait vingt-cinq. Deux bonnes fortunes venaient de m'échoir à la fois : d'abord, ma promotion au grade de lieutenant, ensuite ma nomination au poste de Tréguignec, sur la côte septentrionale de la Bretagne, presque au seuil de mon bourg natal, puisque je suis originaire de Perros. J'avais végété, jusqu'à ce moment-là, dans les brigades terriennes, conquérant un à un mes galons, tantôt sur la frontière suisse, tantôt sur la frontière belge, et vous devinez, n'est-ce pas? avec quel sentiment d'aise je retrouvai mon pays... et la mer! J'ai lu quelque part que des soldats grecs pleurèrent d'émotion en la revoyant, après des mois d'absence, quoique ce ne fût point celle qui baignait les rivages de leur patrie. Il en alla pareillement de moi, lorsque, parvenu à l'extrême bordure du haut plateau

trégorrois, je découvris brusquement l'immense ceinture d'eau bleue déroulée à perte de vue sur le fond du ciel.

C'était — je me le rappelle — un 12 juillet, par un de ces jolis matins d'été où la lumière frissonne délicatement sur les choses et leur communique je ne sais quelle grâce virginale, quel mystérieux enchantement. L'âpre terroir de Tréguignec lui-même m'en parut comme égayé, et ce fut le cœur en fête que je descendis le raidillon caillouteux qui, entre des haies d'ajoncs et quelques maigres bouquets de pins, dévale jusqu'au village.

Vous les connaissez, ces villages de l'*armor* trégorrois : ils se ressemblent tous. Une seule rue, avec, d'un côté, une rangée de maisons basses orientées vers le large, et, de l'autre côté, la grève jonchée d'énormes troupeaux de roches ou pavée d'une mosaïque de galets : tel est le type à peu près uniforme de tous les petits ports de cette région; et Tréguignec est fait sur le modèle de ses voisins. Mais, par exemple, ce que vous chercheriez vainement ailleurs, c'est le prodigieux chapelet d'îles qui s'est comme égrené le long de cette côte. Où que vous portiez le regard, dans la direction du nord, de l'est et du ponant, ce ne sont que dures silhouettes granitiques éparses sur le miroir des eaux. D'aucunes, comme la grande croupe chauve de Tomé, semblent des promontoires détachés, d'hier à peine, du continent dont ils ne sont proprement séparés qu'à mer haute. D'autres, comme Bruk, Groaguez, Saint-Gildas, Enès-Kreïz, s'échelonnent parallèlement au littoral, ainsi qu'un brise-lames gigantesque où les pires colères de la Manche se heurtent et se viennent user. Un troisième groupe, enfin, — celui des Sept-Iles, — s'aventure hardiment au large et semble un chœur de cétacés préhistoriques se jouant à fleur d'horizon.

Quand, des landes qui surplombent les toits de Tréguignec, je promenai pour la première fois sur ce spectacle mes yeux de douanier, mes yeux professionnels, habitués à scruter la physionomie des paysages à l'égal de celle des gens, je ne pus me défendre de comparer cette suite d'archipels aux pierres de quelque gué monstrueux, et laissai échapper cette exclamation qui ne s'adressait pas uniquement à la beauté du site :

« Sapristi! Quelle contrée merveilleusement aménagée pour la fraude !

— Oui, mais la race des fraudeurs est morte, » fit une voix, sur ma gauche, dans un des champs qui bordaient la route.

Je me retournai, un peu surpris de la riposte. L'homme qui l'avait lancée se montra sur le talus. C'était un robuste gaillard à la face broussailleuse et, à en juger par son accoutrement, un pêcheur.

« Salut! » dit-il en touchant de la main son béret.

Et déjà il commençait à s'excuser de « la liberté grande ». Je l'interrompis :

« Il n'y a pas d'offense. Au contraire. Vous pouvez même me rendre un service. Dans quelle partie du village, s'il vous plaît, se trouve le corps de garde des douanes?

— Foi de Dieu! répondit-il, je vais par là, et vous conduirai jusqu'à la porte, si vous voulez bien. »

Il sauta lestement de son talus et nous nous mîmes à cheminer côte à côte.

« Gageons que vous êtes le nouveau lieutenant, reprit-il dès les premiers pas.

— En effet. Et vous, vous êtes marin, sans doute, de votre état?

— Heu! murmura-t-il avec un hochement de tête, je suis surtout un pauvre diable. Tous les métiers et pas un gagne-pain. Voyez-vous, dans ce pays-ci, il n'y a plus rien à faire qu'à misérer. Et, sauf votre respect, c'est vous, les douaniers, qui vous êtes abattus sur lui comme une malédiction. Droit de fraude, droit d'épave, vous nous avez tout enlevé. Si du moins le gouvernement nous faisait des rentes comme à vous! Car c'est un argent facilement gagné que le vôtre. Flâner le long des grèves, en fumant des pipes, lézarder à plat ventre dans le gazon, sous les étoiles, si le temps est clair, et, s'il pleut ou s'il fraîchit, dormir, les pieds au chaud, dans le varech séché des huttes de guet, ça n'est pourtant pas si malin, avouez-le.

— N'empêche qu'on y laisse souvent sa peau, répliquai-je.

— Oui, des rhumatismes! Des maladies de nobles!...

— A moins que ce ne soient les coups de fusil qu'on vous tire de derrière les roches, dans le dos. La chose arrive, n'est-il pas vrai, mon garçon?»

Il haussa les épaules et ricana d'un ton gouailleur qui n'allait pas sans quelque amertume :

« Ces fusils-là, ouais! il y a belle lurette qu'ils ne partent plus. La race est morte, vous dis-je, de ceux qui les maniaient. On est devenu sage, par ici, depuis que vous et vos consorts vous y êtes devenus si nombreux. Nos pères avaient voué une chapelle à Notre-Dame de la Fraude; nous autres, nous avons été assez lâches pour la laisser démolir, et, la statue même de la sainte il est probable qu'on en aurait fait du bois feu, si le maître du Treztêl, par pitié l'eût recueillie....

— Notre-Dame de la Fraude!... Qu'est-ce que vous me chantez là?

— C'est juste. J'oublie que vous débarquez à la minute dans nos parages.... Vous demanderez à votre brigadier de vous expliquer ça. »

Nous avions, en effet, atteint le corps de garde, situé à l'orée du village, où sa façade, badigeonnée de chaux, éclatait d'une blancheur vive dans le gris un peu triste des deux auberges dont il était flanqué. Je remerciai mon guide et nous nous quittâmes.

J'appris, peu d'instants plus tard, que le personnage en compagnie duquel je venais de faire mon entrée à Tréguignec avait subi quatre condamnations pour contrebande. Ce début, comme vous voyez, ne manquait pas d'un certain piquant.

II

Une dizaine de jours s'écoulèrent, que je passai à m'installer, à prendre contact avec mes hommes et à inspecter la zone côtière sur laquelle ils étaient répartis. Elle n'embrassait pas moins de six lieues d'étendue, avec, pour points extrêmes, à l'ouest, l'anse du Treztêl; à l'est, l'embouchure de la rivière de Tréguier. L'anse du Treztêl dépendait à cette époque de la commune de Tréguignec et n'était distante du bourg que d'environ cinq kilomètres. Je la réservai pour la fin de ma tournée, désireux, par la même occasion, de faire visite au maire à qui je devais cette politesse et qui habitait de ce côté.

Je m'y rendis donc dans les derniers jours du mois. Le brigadier Quéméner m'accompagnait. Un vieux routier, ce Quéméner. Marié depuis de longues années dans le pays, il le possédait comme pas un. Êtres et choses lui étaient également familiers. Il savait le nom de chaque roche et l'histoire de chaque maison. Chemin faisant, je l'interrogeai sur le maire.

« Ah, dame! mon lieutenant, ce n'est pas le premier venu que Gonéry Lézongar. Quoique simple laboureur, il a dans les veines du pur sang de gentilhomme. Les Lézongar sont nobles, comme on dit, de la racine des cheveux à la plante des pieds. Autrefois ils furent très riches. De Trélévern à Plougrescant, toutes les terres arables leur appartenaient, et pareillement tout le vaste champ des grèves, dont ils ne retiraient pas un moindre profit, car jusqu'à la Révolution ils y exercèrent le droit d'épave. Mais avec la Révolution leur fortune déclina. Le Lézongar d'alors fit la guerre chouanne; et quand l'Empereur vint il fut contraint d'émigrer pour sauver sa tête. Il passa en Angleterre, d'où il ne rentra qu'avec les rois. C'était un homme dur et terrible. On prétend qu'à Londres, pour vivre, il travailla dans les docks à décharger les navires, ni plus ni moins qu'un portefaix. Quand il reparut, il était escorté d'une femme, — une pas grand'chose qu'il avait, paraît-il, épousée au petit bonheur, dans les bas quartiers de la Tamise. Ses domaines, dans l'intervalle, avaient été confisqués, puis vendus à vil prix. Un notaire de Lannion s'en était rendu acquéreur, tout glorieux d'aller jouer à la seigneurie dans le manoir déserté du Treztêl. Lézongar, pour recouvrer légalement son bien, n'aurait eu qu'à s'adresser au roi. Mais cela n'était point dans ses manières. Les anciens de ces parages vous conteront que l'on vit, certain jour, un cotre de course mouiller en baie. Au brun de nuit, un canot s'en détacha, monté par une douzaine de matelots anglais, armés jusqu'aux dents. Le chef qui les conduisait n'était autre que Lézongar. L'instant d'après, le tabellion qui dormait sur les deux oreilles était ficelé comme un ballot et embarqué sur le cotre, à destination de l'Angleterre. « Vous me restituez ma place : je vous cède la mienne en « échange, » lui avait dit Lézongar en guise d'adieu....

— Diable!... Et le maire actuel de Tréguignec est le fils de cette Anglaise et de ce forban? m'informai-je.

— Leur fils aîné, vous l'avez dit. Il a eu deux frères, mais qui ont sans doute mal tourné, car, depuis quelque vingt ans qu'ils ont quitté le pays, on n'a plus rien appris d'eux, et maître Gonéry fronce le sourcil dès qu'on lui en parle.... Ne le mettez pas sur ce chapitre, mon lieutenant, il serait capable de vous fermer ensuite sa porte à tout jamais. Et — soit dit sans vous commander — mieux vaut l'avoir pour ami que pour ennemi.

— C'est donc un particulier bien redoutable?

— Oh! il ne fait ni grand bruit, ni grands gestes. Mais ceux qui lui manquent, il ne les manque pas. Dans la contrée, on le craint autant qu'on le vénère, et tous ses administrés lui obéissent au doigt et à l'œil. C'est au point qu'en ce qui nous concerne, nous, les douaniers, il nous a par trop simplifié la besogne. Du jour où il a pris la mairie, nous n'avons plus eu vent d'un seul coup de fraude.

— Ce n'est pas au moins qu'il couvre les fraudeurs? » fis-je d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

J'eusse accusé de félonie le loyal Quéméner lui-même qu'il n'eût pas été, je crois, plus interloqué. De stupeur, il s'était arrêté net dans le sentier de falaise que nous lon-

gions, et j'entends encore l'accent navré dont il s'écria :

« Lui? Lézongar?... Couvrir les fraudeurs?... Oh! mon lieutenant!... »

Je repartis, histoire de le faire causer :

« L'un d'eux ne m'a-t-il pas confié, l'autre jour, qu'il avait donné asile à leur sainte, une Notre-Dame peu catholique, si je ne m'abuse?

— Oui, pour la reléguer derrière le foin, dans le grenier de ses écuries, et après avoir averti les dévots de l'image, s'il en restait, qu'ils eussent désormais à venir la prier chez lui!... Ils ne s'y risqueront pas de sitôt, je vous promets.

— On la priait donc réellement? » demandai-je un peu incrédule.

Il étendit le bras dans la direction de Tomé dont l'énorme échine de pierre, au pelage de gazon roussi, s'enlevait maintenant toute proche, barrant l'horizon.

« Voyez-vous cette espèce de four ruiné, là-bas, à la pointe Nord? Ce fut, au temps des incursions anglaises, une guérite, percée seulement d'une porte et d'une lucarne, d'où une vedette, payée par les habitants de Tréguignec, avait mission de surveiller jour et nuit le large. Cette pratique une fois tombée en désuétude, le lieu ne fut plus hanté que des oiseaux de mer, qui l'adoptèrent pour abri et le salirent de leur fiente.

« Tout à coup, sur la fin du siècle dernier, une rumeur étrange se répandit dans la paroisse. Des pêcheurs, rentrant à la marée d'aube, avaient aperçu de la lumière dans la guérite abandonnée. Intrigués, ils avaient voulu se rendre compte. Or, quelle n'avait pas été leur surprise de trouver là, debout contre le mur intérieur, une statue de femme devant laquelle brûlait un cierge! Elle était représentée les cheveux épars, sa main droite serrant un aviron. C'était, je pense, une de ces figures qu'il est d'usage de sculpter à la proue des vaisseaux. Elle provenait sans doute de quelque navire naufragé et avait dû séjourner longtemps au fond de l'eau, car elle était toute couverte de coquillages et de lichens marins. A cause de cela, les gens de Tréguignec décidèrent que c'était une madone de la mer. Comme on ne sut jamais qui l'avait hissée jusqu'à la guérite, il fut entendu qu'elle y était venue toute seule. Une légende se créa, des pèlerinages s'organisèrent.

« Les fraudeurs surtout s'y montrèrent assidus. Leur corporation n'avait pas de patronne : ils choisirent celle-ci et prélevèrent une dîme sur leurs gains pour transformer la guérite en une véritable chapelle. Ils prétendirent même la faire consacrer, et, le *recteur* de l'époque s'y refusant, on raconte envahirent nuitamment le presbytère, parèrent du prêtre et l'emmenèrent de à l'île, où ils le contraignirent, le coute la gorge, de bénir selon les rites cet o quelque peu païen. Notre-Dame de la I eut, dès lors, son culte; on alla jusq instituer une fête votive, un *pardon*. assisté dans mon enfance. On desc processionnellement l'idole à la mer et plongeait par trois fois en criant : « Mo « maltôte! » Une année, on ne se co pas de crier : un douanier fut trouvé dans sa hutte, avec un bouchon de entre ses lèvres bleuies.

« A la suite de ce crime, l'autori fectorale interdit le pardon et fit dém la chapelle. Il eût fallu mettre aussi en la statue; mais, parce qu'elle avait été on n'osa point; et c'est pour éviter d barras à l'administration que Gonéry l gar offrit de la prendre en séquestre cela, soyez sûr qu'on l'adorerait en cette heure, clandestinement, dans q trou de roche. On n'abolit pas, chez une superstition en démolissant une m et le maire pourra vous dire qu'il a sou pourchasser de faux pauvres qui, sou texte de mendier l'aumône, s'attard marmotter des litanies suspectes autc ses étables.

— Allons! déclarai-je, c'est décid un auxiliaire précieux que ce Gonéry I gar. »

Nous touchions à l'anse du Treztê

Il n'est pas, sur toute cette cô plage plus harmonieuse; il n'en est pas de plus solitaire. Le sable s'y étend, blancheur si vierge qu'on jurerait que, c les premiers jours du monde, aucu humain ne l'a foulé. Les deux promon qui l'étreignent dans leur courbe ne so moins déserts. C'est à peine si la cha de quelque brûleur de goémon se tapit, de-là, dans les roches dont elle a les t noirâtres et presque la structure inform quelle ironie avait-on gratifié ce point poste de douanes et qu'y pouvait-il bie veiller? J'eus tôt fait de feuilleter les regi à toutes les colonnes d'observations, portaient que le mot « néant » .

« Nous serions ici dans le pays mort, me dit le préposé de service, charrettes du manoir ne traversaient la g de temps à autre, en allant charger du v ou puiser du sable. »

III

Le manoir! On distinguait vagu ses cheminées anciennes et son uniqu

relle seigneuriale, perdues dans un fouillis de verdures sombres, tout au fond de l'anse, à l'amorce d'un étroit vallon. Nous nous y acheminâmes, Quéméner et moi, par une route, d'abord encaissée entre de hauts talus surplombants, mais qui bientôt s'élargissait en une vaste et majestueuse avenue, plantée d'un quadruple rang d'ormes séculaires. Elle



UN HOMME S'AVANÇAIT À NOTRE RENCONTRE, UNE SORTE DE GÉANT VÊTU DU COSTUME DES PAYSANS BRETONS : « MESSIEURS, SOYEZ LES BIENVENUS ! » NOUS DIT-IL EN SE DÉCOUVRANT.

aboutissait, après un parcours d'environ deux cents mètres, à un porche monumental, tout enguirlandé de lierre, donnant accès dans les dépendances de l'habitation. Nous n'étions plus guère qu'à une trentaine de pas de ce porche, lorsqu'une série de coups de sifflet, imitant à s'y méprendre l'appel strident et mélancolique des courlis, partit, au-dessus de nos têtes, de l'un des arbres.

« Ça, s'exclama le brigadier, c'est au moins cet animal de Treïd-Noaz qui s'exerce encore à quelqu'une de ses habituelles facéties ! »

Un long éclat de rire lui répondit, puis une voix que je reconnus incontinent à la singulière âpreté de son timbre me cria :

« Resalut à vous, monsieur le lieutenant !

— Eh ! fis-je, mais c'est mon guide de l'autre jour ?

— Oui bien, répliqua-t-il en passant son mufle broussailleux entre les branches.... Jean-René-Marie Omnès, surnommé Treïd-Noaz, pour vous servir ! »

Ce sobriquet breton de Treïd-Noaz qui, en français, se traduirait, comme vous savez, par Nu-pieds, le bonhomme — à ce que m'expliqua plus tard le brigadier — s'en parait volontiers comme d'un titre de gloire. De fait, on ne se souvenait pas qu'il eût chaussé, de toute sa vie, ni souliers, ni sabots. Les grègues perpétuellement retroussées jusqu'à mi-jambes, il vagabondait ainsi, l'été, l'hiver, insensible à l'intempérie, bravant les morsures du soleil et celles de la bise, courant les landes, courant les galets, bondissant avec une souplesse de chat sauvage au milieu des roches les plus coupantes, dansant même, pour un verre de *vin-ardent*, sur des tessons de bouteilles cassées. Il est vrai que dame Nature lui avait engainé tout le corps d'une foisonnante fourrure de bête, et l'on affirmait qu'il lui avait poussé, sous la plante

des pieds, une corne si épaisse qu'il aurait pu, sans inconvénient, se faire ferrer comme les chevaux....

« Je te retrouverai donc toujours haut perché sur mon chemin, quelque part que j'aille? lui dis-je d'un ton de colère feinte, en le menaçant du doigt.... J'ai eu de tes nouvelles, tu sais, depuis notre première rencontre.

— Bah! mon lieutenant, s'il ne restait quelque chenapan de ma sorte, vos douaniers n'auraient jamais personne à pincer. Ce que j'en fais, c'est pour leur être utile, par bonté d'âme. Plus de fraude, plus de maltôte. Si vos hommes n'étaient des ingrats, ils chanteraient mes louanges. Mais il n'y a pas de justice pour le pauvre monde, voyez-vous. »

Il avait du bagou, le sire.

« Et qu'est-ce que tu cherches là-haut? lui demandai-je. Serait-ce par hasard une branche assez forte où te pendre?

— Nenni, lieutenant; je déniche des colombes, ne vous déplaise, et celle à qui je les veux offrir, vous penserez d'elle, tout à l'heure, quand vous l'aurez vue, qu'il n'y a point de créature plus angélique en paradis.... Seulement, elle n'est pas pour vos moustaches, je vous préviens! »

Qui? Quoi? Quelle était cette charade?... Une question du brigadier me tira d'incertitude.

« Ah! intervint-il, elle est donc de retour du couvent, la belle *pennhérès*[1] du Treztêl?

— Depuis le jour même où.... »

Le dénicheur de colombes n'acheva pas sa phrase.

« Chut! fit-il sourdement.... Le patron! »

Je regardai dans la direction du manoir. La grande barrière à claire-voie qui fermait le porche venait de s'ouvrir sans bruit et, dans la rouge lumière que le soleil déclinant prolongeait entre les fûts des ormes, un homme s'avançait vers nous, une sorte de géant balourd, un peu voûté, comme si le poids des puissantes épaules eût fait fléchir la solidité du torse. Les dehors étaient ceux d'un paysan : il portait la veste à basques des laboureurs du Trégor et les braies, nouées d'un lacet au-dessus du genou, qui étaient encore usitées à cette époque dans la région. Les ailes d'un large chapeau, d'une espèce de sombrero de feutre, palpitaient sur une couronne de cheveux bouclés, une vraie toison mérovingienne, si noire qu'elle en paraissait bleue, avec des reflets métalliques et durs, des reflets de fer ou d'acier. Sans attendre que nous l'eussions joint et que je me fusse présenté moi-même, ainsi que je m'y apprêtais, le maître du Treztêl s'arrêta, se découvrit et, saluant d'un geste à la Fontenoy qui n'était plus d'un rustre, mais du mieux stylé des gentilshommes, dit :

« Messieurs, vous êtes les bienvenus. »

Je balbutiai je ne sais plus quoi.... J'arrivais, tout fier de mon nouveau grade, résolu à traiter d'assez haut un petit maire de campagne, pas fâché non plus d'humilier ses parchemins moisis d'ancien hobereau avec mon récent brevet d'officier de fortune, — et voici qu'au contraire je me tenais devant lui troublé, déconcerté, presque penaud, et c'était lui qui m'en imposait! Sa taille peu commune, ce qu'il y avait, à proprement parler, d'écrasant dans l'aspect de cette vaste architecture humaine, y fut, je pense, pour quelque chose. Quoique d'une prestance fort au-dessus de l'ordinaire, j'eus l'impression que je n'étais qu'un pygmée auprès de ce mastodonte. Mais ce qui m'intimida surtout et ne laissa pas de me causer, dès l'abord, je ne sais quelle obscure appréhension, c'est la violente énergie dominatrice que trahissait le front dur, bosselé, creusé de larges sillons et tourmenté comme une mer d'orage. Les yeux, cependant, affectaient une sérénité douce, presque triste, mais où passaient des lueurs rapides et soudaines, pareilles à des irisations de courants invisibles, en eau profonde. On se sentait en présence d'un organisme exceptionnel, d'un être de haute envergure, dernier survivant de quelque grande espèce disparue. Cet homme avait en lui la force aveugle d'un élément et possédait, par surcroît, l'art de la maîtriser. Sur un théâtre plus ample, il eût, je crois, accompli des prodiges. Aux âges barbares, il eût été un incomparable pasteur de peuples....

Il ne fut certainement pas sans remarquer le mélange d'inquiétude et d'admiration qu'il m'inspirait, mais, avec une courtoisie dont je lui fus reconnaissant à part moi, il n'eut pas l'air de s'en être aperçu.

« J'ai toujours eu les meilleurs rapports avec vos prédécesseurs, reprit-il, après m'avoir tendu une main restée fine en dépit des callosités dont elle était pleine et des stigmates que le travail y avaient imprimés. Ils ne circulaient jamais de ce côté de leur pentière sans m'honorer de leur visite. Vous avez appris le chemin, lieutenant; permettez-moi d'espérer que vous ne l'oublierez plus. Nous menons ici, mes gens et moi, une existence toute patriarcale, mais le brigadier peut vous dire que notre hospitalité est aussi franche que simple et que le cidre qu'on boit au Treztêl n'est pas plus frelaté que les cœurs. »

Cela fut prononcé d'une voix lente, aux inflexions sobres et nettes, moins habituée probablement à faire des avances qu'à don-

[1] Héritière. C'est le mot par lequel on désigne les filles uniques, en Bretagne.

ner des ordres. Je répondis de mon mieux, et nous franchîmes de compagnie le cintre verdoyant du portail.

C'était, maintenant, une spacieuse cour pavée, close de murailles épaisses comme des remparts que trouaient, de place en place, des meurtrières ouvrant au loin sur la campagne et sur la mer. A droite et à gauche s'élevaient les écuries et les granges. Toutes étaient surmontées de greniers immenses, ayant chacun sa porte-fenêtre munie d'une potence et d'une poulie, pour faciliter l'emmagasinement des grains et des fourrages. Par les vasistas des écuries, on entrevoyait des croupes luisantes de chevaux, touchées de l'oblique rayon du soir. Entre les piliers des granges, des charrettes légères, de massifs tombereaux érigeaient leurs brancards, rangés côte à côte comme pour une parade. Il régnait, dans tout ce « bordj » agricole, une ordonnance quasi militaire. Comme j'en complimentais mon hôte, une fugitive expression de joie passa sur ses traits.

« N'est-ce pas, dit-il, que, pour une maison déchue, elle n'a pas, en somme, trop piteux aspect?... Je vous proposerais volontiers de faire le tour du bâtiment, mais pas avant que vous ne vous soyez rafraîchi. »

Et il nous entraîna vers le manoir dont le dur profil féodal, enjolivé çà et là de quelques motifs Renaissance, se dressait en face de nous, à l'autre extrémité de la cour. Un perron d'une dizaine de marches conduisait à l'entrée principale; nous le gravîmes derrière Lézongar, qui, poussant un énorme vantail de chêne, s'excusa d'avoir à nous faire traverser la cuisine.

Un tapage de voix sonores et de gros rires emplissait la vaste pièce, quand nous y pénétrâmes. Mais, à notre apparition, le silence se fit instantanément et si solennel, si complet, que l'on entendit pétiller les branches sèches dans l'âtre et tinter le choc d'un bourdon contre les menus vitraux.

Nous survenions sans doute à l'heure du goûter, car toute la table — une table aussi longue que la cuisine elle-même — était garnie de convives, assis sur des bancs à dossier, devant des monceaux de lard froid et de viandes saumurées. Dans le nombre, quatre ou cinq femmes au plus, des viragos de la mer, ramasseuses de patelles pour les porcs et faucheuses de goémons. Le reste, c'est-à-dire les hommes, ne comptait pas moins de trente individus appartenant un peu à toutes les conditions, à toutes les classes. Il y avait là des pêcheurs, des artisans, des pâtres, quelques fermiers aisés d'alentour et l'aubergiste même chez lequel je prenais pension à Tréguignec. A quel propos tout ce monde? Le maître du logis prévint ma question.

« Vous tombez un jour de grand charroi, me dit-il, et, dans ces circonstances-là, j'accepte avec empressement tous les concours.... Songez que je fournis de l'engrais marin à plus de cinquante paroisses de l'intérieur. »

Il venait de nous introduire dans une salle aux boiseries sévères que des portraits d'ancêtres assombrissaient encore de leurs figures blafardes et deux fois mortes dans leurs cadres noircis. En même temps qu'il nous offrait des sièges, il appela d'une voix retentissante :

« Véfa! »

IV

Par où fit son entrée au milieu de nous celle qui répondait à ce joli prénom de Véfa — abréviation bretonne de Geneviève, — si vous me l'aviez demandé à ce moment-là, je vous aurais répondu, selon toute vraisemblance :

« Vous ne voyez donc pas qu'elle descend du ciel! »

Oui, certes, elle devait en descendre, en droite ligne, et cette brute de Treïd-Noaz n'avait rien exagéré, ce tantôt, en la qualifiant d'angélique, car elle était la pureté même et la divine suavité. Aujourd'hui encore, de l'évoquer seulement, elle passe comme une lumière élyséenne sur le fond attristé de mes souvenirs. Et ce fut comme une lumière aussi qu'elle apparut dans la pénombre crépusculaire de la vieille salle où l'on eût dit que l'on sentait flotter la poussière des siècles mêlée à la cendre du soir....

Avez-vous regardé des vanneuses agiter leurs cribles, au soleil? Tandis que le grain s'égoutte à leurs pieds, la balle qui ondule autour de leur visage les enveloppe d'une brume d'or. Telle était Geneviève Lézongar, dans le nimbe de sa chevelure blonde. De ses yeux, qui étaient de nuances souples et changeantes, une clarté humide rayonnait. N'attendez pas de moi que je vous la peigne d'une façon plus précise. Il en était d'elle comme de ces images qui s'évanouissent dès qu'on se travaille à les vouloir fixer. Il y avait dans sa beauté délicate et pensive un je ne sais quoi d'insaisissable et presque d'immatériel. J'en fus touché, comme d'une révélation, comme d'un coup subit de la grâce. Et ce qui m'était révélé, c'était toute la poésie de la jeune fille, toute la magie mystérieuse de la faiblesse, de l'innocence, de la candeur. Jamais rien d'aussi subtil, ni d'aussi doux, ne m'avait pénétré l'âme.

En apercevant des étrangers avec son

père, elle avait eu une seconde d'hésitation, puis s'était avancée, silencieuse, la tête un peu inclinée, les doigts joints sur sa robe d'étamine noire, dans l'attitude d'une pensionnaire qui n'a pas eu le temps de désapprendre les gestes de son couvent. Elle sortait, en effet, des « Dames de la Retraite », à Lannion, et portait encore au cou le ruban bleu, signe distinctif des élèves nobles. Je m'étais levé en sursaut, à son approche, et je me rappelle que je dus m'appuyer, derrière moi, au dossier de ma chaise, d'une main qui tremblait.

« Ma fille, prononça Lézongar. Vous l'excuserez, s'il vous plaît, si elle n'est point une irréprochable maîtresse de maison. Elle n'est ici définitivement que depuis le 12 de ce mois et, les devoirs de son nouvel état, c'est, si je ne me trompe, la première occasion qu'elle a de les remplir. »

Puis, se tournant vers elle

« Véfa, mets-nous des verres, et, pour faire honneur au lieutenant, va nous querir une bouteille de vin d'épave, cachet rouge. »

Il ajouta, cette fois à mon adresse :

« Vous pourrez en boire sans scrupule : je l'ai dûment acheté aux enchères de la Marine, et j'en ai quittance.... A ce que je me suis laissé dire, c'est un cru du Vésuve. Il provient, en tout cas, du naufrage d'un navire italien, le *San Giacomo*, qui échoua, voici quinze ans, dans les basses des Sept-Iles.... Vous avez connu cela, vous, monsieur Quéméner?.... »

Ravi qu'on fît appel à son témoignage, le bon Quéméner, à qui la langue démangeait, entama le récit du naufrage :

« Si je m'en souviens! C'était exactement un 15 décembre. Je n'étais que préposé de deuxième classe, à l'époque, et j'avais été désigné de faction de nuit à Roc'h-Laz. Il ventait un vent de chien, même que.... »

Il continua longtemps sur ce ton, écouté du maire qui tantôt corroborait le récit, tantôt le rectifiait. Moi aussi, je simulais une attention passionnée; mais je me souciais bien, en vérité, des circonstances qui avaient accompagné la perte du *San Giacomo*! Je n'avais d'oreilles que pour l'hymne intérieur qui s'élevait du plus profond de mon être vers la beauté gracile et pure de la douce Véfa.... Elle était remontée de la cave, avait déposé sur la table, devant son père, la fiole de vin doré, puis, de sa même allure toujours discrète et, en quelque sorte, monastique, s'était retirée dans l'encoignure de la fenêtre, à l'écart.

Je n'osais tourner ostensiblement les yeux de son côté, et mon regard, néanmoins, la cherchait sans cesse. Derrière elle, les carreaux exigus, enchâssés dans une [illegible] de plomb, restaient teintés encore de[illegible] du couchant; sa fine silhouette se d[illegible] là-dessus, telle qu'une figure spiritu[illegible] sainte dans une verrière d'église. V[illegible] siez dit la statue immobile du Rê[illegible] l'orient de ses prunelles vivait, da[illegible] visage noyé d'ombre.

« ... Toutes les barques d[illegible] furent, en un instant, sur les lie[illegible] sinistre, poursuivait imperturbablement [illegible] méner.... Mais les gens mettaient [illegible] d'ardeur à repêcher les tonneaux qu'[illegible] l'équipage. Ah! nous en eûmes, du [illegible] retordre! Et, sans vous, monsieur le [illegible] sans votre intervention inespérée, j[illegible] demande.... »

Moi, cependant, je songeais :

« Elle doit me prendre pour un [illegible] Mais que lui dire? En quels termes [illegible] der? »

J'avais beau me creuser la tête, [illegible] trouvais que des formules stupides et d[illegible] banalité m'écœurait. Finalement, je l[illegible] je crois, échapper ceci ou quelque [illegible] d'approchant :

« Vous devez être bien contente d[illegible] quitté le couvent, mademoiselle? »

Elle eut un tressaillement lége[illegible] recueillit un peu, comme pour donner [illegible] pensée absente le temps de se res[illegible] puis, d'une voix mélodieuse et chant[illegible] d'une voix de cristal clair, répondit :

« Ce n'est pas que je m'y sois j[illegible] déplu, monsieur. La preuve, c'est qu[illegible] suis restée neuf ans.

— Et la maison familiale ne vous [illegible] quait pas trop?

— La maison?... répéta-t-elle d'u[illegible] hésitant. Je ne sais pas.... Mais, [illegible] exemple, ce qui m'a toujours manqué, [illegible] la mer.

— Comme cette parole me rend [illegible] reux! dis-je avec une vivacité dont je [illegible] pas maître. Là-bas, dans l'Est, d'où j'a[illegible] c'était aussi mon supplice d'être privé [illegible] Parfois, dans les nuits de garde, je [illegible] ginais entendre sa rumeur lointaine. [illegible] constater soudain que ce n'était que le [illegible] du vent dans les sapinières, j'éprouvai[illegible] si poignante impression d'exil, une [illegible] angoisse de solitude, que j'en pleur[illegible] Son souvenir m'obsédait presque plu[illegible] celui de ma mère. »

Elle souriait, en m'écoutant; mais [illegible] derniers mots, ses traits se voilèrent [illegible] nuage et, les cils baissés, elle murm[illegible]

« Que je vous envie d'avoir une [illegible] monsieur!... Moi, je n'ai pas con[illegible] mienne.... »



NOUS TRINQUÂMES DEBOUT, À LA FAÇON BRETONNE.

Il se fit entre nous un silence douloureux que je ne tentai plus de rompre. Les autres aussi, d'ailleurs, en avaient fini avec l'histoire du *San Giacomo*.

« Vous n'avez pas encore goûté à mon élixir, » observa Lézongar.

Nous trinquâmes debout, à la façon bretonne.

« C'est un breuvage merveilleux, » déclarai-je après y avoir trempé mes lèvres.

J'eusse été bien en peine de dire quelle saveur il avait, ni même s'il en avait une. J'emportais, dans l'âme, un philtre autrement capiteux et troublant; et ce ne fut pas le vin d'épave qui fut cause si je m'éloignai de la gentilhommière du Treztêl en proie à une ivresse enchantée....

« Il y a donc longtemps que le maire est veuf? demandai-je à mon brigadier, lorsque nous nous retrouvâmes seul à seul dans les sentiers de falaise, au crépuscule déjà tombé.

— Sa femme, répondit-il, mourut en mettant au monde la *pennhérès*. Elle ne fit, du reste, pas beaucoup de bruit de son vivant. C'était une personne timide, effacée, et qui se languissait d'on ne savait quel mal. Jamais elle ne sortait du manoir, si ce n'est pour quelque œuvre d'aumône. Elle était très charitable pour les pauvres.... »

La grâce un peu fragile de Véfa était évidemment un héritage de cette mère mélancolique et souffrante. Ainsi s'expliquait qu'une fleur aussi tendre eût poussé de la souche rude des Lézongar.... Il me semblait la respirer dans la tiédeur parfumée de la nuit. Et nous nous tûmes désormais, Quéméner et moi, — lui, par déférence hiérarchique envers son supérieur, moi, par ce sentiment de pudeur jalouse et d'ombrageuse réserve de l'homme qui ne sait pas encore s'il aime, mais qui tremble qu'on ne le soupçonne d'aimer. J'eusse craint, d'ailleurs, de déranger, en parlant, l'harmonie de mes songes, avec laquelle s'accordait si bien le mystérieux chant d'orgues de la mer dans la solennité du grand paysage nocturne. La voûte du ciel, recourbée sur le parvis des eaux, avait des profondeurs obscures de nef où les étoiles clignotaient avec des scintillements de cierges. De confuses visions de fiançailles traversèrent ma pensée. Je les envisageai, pour la première fois, non seu-

lement sans déplaisir, mais avec un émoi secret; et, monté dans ma chambre d'auberge, qui me parut d'une laideur sinistre, au lieu de m'étendre sur mon lit je restai des heures à ma fenêtre, devant l'espace, à le peupler de magnifiques projets d'avenir.

V

Croyez-vous à la vertu des rêves, monsieur? J'en eus un, cette nuit-là, auquel je ne laissai pas d'attribuer plus tard une sorte de valeur prophétique.

Voici. Je marchais seul le long d'une grève désolée. Du côté de la terre ce n'étaient que ténèbres. La mer, en revanche, était éclairée d'une bizarre lumière laiteuse. Tout à coup, une voix sarcastique et mordante m'avait jeté cet appel non moins irrévérencieux qu'imprévu :

« Ohé, l'homme de la maltôte!

— Qui ose me parler sur ce ton? rétorquai-je, courroucé.

— Moi.

— Qui, toi? »

A la face des eaux livides, une figure surgit, émergée jusqu'à mi-corps. Elle avait la forme et l'aspect des sirènes de la légende. Sur ses épaules ivoirines ruisselait une chevelure d'algues. En guise de sceptre, elle tenait un aviron.

« Ne me reconnais-tu donc pas? dit-elle, avec un rire pareil au grincement des câbles sur les poulies.... Je suis Notre-Dame de la Fraude. »

Puis, d'un accent farouche où semblaient gronder toutes les furies du vent et de la mer :

« Tu t'es permis, paraît-il, de douter de mon prestige et, avec la belle suffisance des gens de ton espèce, tu te leurres volontiers de l'illusion que tes suppôts des douanes ont écarté de moi mes derniers dévots. Eh bien! ouvre les yeux, si tu en as. Il me plaît de te faire assister au défilé de mes fidèles. Tu te féliciteras ensuite, à bon escient, de la vigilance de tes gabelous et tu continueras d'écrire à tes chefs, selon l'usage : « Les « côtes sont bien gardées! »

Elle brandit au-dessus de sa tête son aviron qui s'embrasa soudain, comme une torche. Et, tout aussitôt, des profondeurs ténébreuses du littoral, des nuées d'hommes, de femmes, se ruèrent, enjambant les talus, débouchant des chemins creux, envahissant au loin les plages. Vous eussiez dit une émigration de hordes primitives, à travers la stérilité des sables, des galets et des roches. Parmi cette houle humaine, çà et là des chariots flottaient ainsi que des barques sans voiles. Du haut de l'un d'eux, un géant trônait, le roi de l'expédition une sorte d'Attila de la fraude. reconnaissant le maire de Trégu lui crier mon indignation, mai pas le temps. La scène avait cette brusquerie, cette incohére propre des rêves. J'étais dans Treztêl et j'appelais doucemen

« Véfa! Véfa! »

La jeune fille se montrai fenêtres de l'étage : elle étai pâleur lunaire; des traces brill joues attestaient qu'elle avait

« Je sais tout, lui dis-j pouvez plus demeurer dans Venez, Geneviève; soyez mien

Elle mit un doigt sur ses cha la tête, sans répondre. D la suppliai :

« A qui donc vous co Véfa?... Ne sentez-vous p amour est encore plus gran malheur? »

Un instant, je me flattai d suadée. Elle fit mine de se pen Mais, comme je tendais les recevoir, elle se recula d'un mo et, me tournant le dos, lais mante bretonne qui l'envelop reur! Les cheveux aussi, le cheveux d'or s'étaient écrou mante, comme si les ciseaux Parque invisible les eussent tr de la nuque. Le cri d'abomi poussai fut tel qu'il me réveilla.

Vous devinez mon soulage revenu au sens de la réalité, j'e de n'avoir été que le jouet d'u Il m'en restait cependant un désagréable et comme une fu sur l'esprit. Pour me rasséré de faire une sortie en mer et aux deux matelots du poste d'armer la péniche. Le temps é un ciel d'une légèreté délicieus soie, douce comme les yeux aimée.

« Où faut-il faire cap, lieu manda l'un des marins.

A tout hasard, je répondis

« Sur Tomé. »

La fuite ailée de l'embarc espèce de griserie d'âme que l se sentir emporter, d'un essor dans l'espace, ne tardèrent pas moi l'effet salubre que j'en a repensai à mon rêve, ce fut po toutes les péripéties odieuses surdes, et ne retenir qu'un

avoir l'aveu d'amour que j'avais fait à Véfa. J'y vis un présage infaillible, une anticipation, en quelque sorte, de ce qui ne pouvait manquer d'être, et cette idée acheva de dissiper les pernicieuses vapeurs de la nuit. Avec l'ardeur des espérances juvéniles, je me remis à caresser en imagination, dans la splendeur de cette féerique matinée, les beaux projets ébauchés la veille devant les étoiles. Car, — je n'avais plus à m'en défendre désormais, — j'aimais la *pennhérès* du Treztèl et, quoi que prétendît Jean-René-Marie Omnès, surnommé Treïd-Noaz, je me fis le serment qu'elle serait à moi, dussé-je la conquérir de haute lutte.

« A qui donc serait-elle? me disais-je. A quelque brute de gentilhomme-fermier peut-être, pour qu'elle s'étiole et meure dans son servage comme il est arrivé pour sa mère?... Jamais de la vie!... D'ailleurs, j'ai la Providence pour moi. Si elle a fait que je rentrasse avec le grade de lieutenant dans mon pays le jour même où Geneviève Lézongar quittait le couvent, c'est qu'elle a sur nous ses desseins et qu'elle nous destine l'un à l'autre.... »

J'en étais là de mon soliloque amoureux, lorsqu'une question de l'homme de barre y coupa court :

« Est-ce à la cale du Souterrain ou à celle de la Roche Verte qu'il faut accoster, mon lieutenant? »

Quoi! nous étions déjà dans les eaux de l'île?... Je me passai rapidement la main sur le front, de l'air hébété d'un dormeur surpris en plein somme. La sauvage Tomé bombait, à une encablure de nous, sa croupe fauve, son dos monstrueux de bête marine, paresseusement allongée comme pour la sieste.



BRANDISSANT AU-DESSUS DE SA TÊTE UN AVIRON EMBRASÉ COMME UNE TORCHE, UNE SORTE DE SIRÈNE À LA FIGURE FAROUCHE ME SEMBLA, DANS MON RÊVE, SURGIR DES FLOTS.

« A la cale du Souterrain, soit! » répondis-je sans trop savoir.

Puis, l'attention soudain éveillée par le nom :

« Quel souterrain?... Il y en a donc un dans ces parages?

— Oh! son ouverture seulement, une voûte aux trois quarts éboulée, une ruine en train de s'effondrer pierre à pierre. Il y a

longtemps qu'on aurait dû la démolir tout à fait. Du moins le lieutenant qui était avant celui que vous avez remplacé n'y aurait pas trouvé son triste trépas....

— Hein! Comment dites-vous?... Un officier des douanes a été tué là? demandai-je, non sans un léger frisson entre peau et chair.

— Oui. Dans une tournée de nuit, en hiver, un soir qu'il pleuvait et ventait à force, il commit l'imprudence d'y chercher refuge. Toute une semaine durant, on s'enquit en vain de ce qu'il avait pu devenir. En fin de compte, des ramasseuses de goémon aux gages de Gonéry Lézongar le découvrirent, la face et le corps écrabouillés sous un énorme bloc de granit. Il ne restait d'intact dans son cadavre que les pieds.

— Fichtre! pensai-je. Singulier pays tout de même!... Depuis qu'on n'y supprime plus les douaniers à coups de fusil, ce sont les cailloux qui s'en chargent. »

Et quelle était, par surcroît, cette fatalité mystérieuse qui voulait que j'entendisse invariablement prononcer le nom de Lézongar à propos de toutes ces histoires de fraude et de mort?

Le matelot reprit :

« En commémoration de l'accident, le maire de Tréguignec a fait sceller une croix de fer dans la muraille; et la famille du défunt lui en a été très reconnaissante.... Il considérait cela comme une réparation due, parce que le souterrain avait été construit par ses ancêtres....

— Ah! Est-ce qu'il va jusqu'au Treztêl, ce souterrain?

— Autrefois, oui, il mettait l'île en communication avec le manoir. Mais, sous la Terreur, des prêtres, dit-on, s'y cachèrent pour attendre un navire qui les transportât outre Manche. Les patriotes de Tréguier, avertis par quelque espion, se rendirent aussitôt, en deux bandes, les uns à Tomé, les autres au Treztêl, et, avec des barils de poudre, firent sauter une bonne partie de la voûte, à chaque extrémité du souterrain. Les prêtres, emmurés, périrent de faim, après une longue, une épouvantable agonie. Ils étaient au nombre de trente.... Les vieilles gens racontent qu'aujourd'hui encore, si quelque navire vient à passer, de nuit, à proximité de l'île, on entend leurs trente squelettes se démener en hurlant et des voix d'angoisse crier sur un ton de psaume d'église : « *Miserere mei, Domine! Miserere mei!* »

— Oh! pour ça, c'est la vérité! intervint Paranthoën, le second matelot, un petit « demi-soldier » à peine âgé de dix-huit ans; — le « *miserere* des grèves », l'appelle, je l'ai entendu, moi, mon et de mes propres oreilles, sauf pect!

— Bah! fis-je, quelque farce

— Excusez-moi, mon lieute sortait des profondeurs du sable, pieds.... C'était à mer basse, e deux heures du matin; et, aussi l regard pouvait s'étendre sur la Treztêl, elle était vide.

— Et alors, Paranthoën?

— Ma foi, j'ai détalé.... Ça dans notre ordre de service, de des affaires de l'autre monde, vrai, mon lieutenant? »

Je feignis de sourire de sa re conversation en resta là. Nous d'ailleurs, à la cale de débarqu musoir minuscule, fait de quelque mal équarris.

« Je vous accorde jusqu'à pêcher en baie, » dis-je à mes ho

Et, les ayant ainsi congédié couple d'heures, je montai seul taillée en pleine roche, qui ab l'entrée du souterrain en question.

VI

Lorsque je m'étais indiqué To but à ma promenade, j'avais c sciemment au secret désir de revoi que de loin, le paysage du Treztêl, part, je n'étais pas fâché non plus en quelque sorte, sa provocation de Notre-Dame de la Fraude, en l ver jusque sur le tertre qui lui fu ment consacré. Je me faisais, p une joie puérile de fouler aux pied nir de ses détestables prestiges, su de son oratoire détruit.... Mais, révélations de mes deux acolytes, allégresse s'était envolée. Je me nouveau presque aussi troublé qu été, le matin, au sortir de mon c Mille pensées confuses m'agitaie tiraillé entre la peur de l'inconnu de savoir. Car, bien qu'elle resplo blonde dans le soleil, l'île, mainten paraissait comme enveloppée d'u tragique. J'avais l'impression d effroyable mystère planant sur el le vouloir percer je risquais non ma vie, mais — ce qui m'était e cher — le sort même de mon amou N'importe! Un instinct irrésistible n à la découverte. J'étais comme le l sur une piste et qui va droit où le flair. Dût le mien me conduire à

Tant pis! Coûte que coûte, désormais je n'avais plus qu'à marcher!...

Je ne pris donc pas la sente herbeuse qui montait, en contournant la falaise, vers le sanctuaire découronné. Le souterrain ouvrait au ras de la grève son arche béante qu'embroussaillaient des touffes d'églantiers nains et des buissons de prunelliers sauvages. Il regardait vers moi je ne sais quel regard ténébreux et fascinateur. Je m'y acheminai.

« Adieu va! » murmurai-je, à l'instar des gens de mer, lorsqu'ils se livrent aux forces obscures des éléments.

Et j'entrai.

Le passage brusque de l'ardente clarté du dehors à cette pénombre de caverne m'empêcha d'abord de rien distinguer. Mais, après quelques minutes d'accoutumance, j'y vis suffisamment pour procéder à un rapide examen des lieux. Ce qui tout de suite me frappa, ce fut l'extrême solidité de l'ouvrage. Vous eussiez dit une maçonnerie cyclopéenne. Elle était faite de blocs énormes, liés d'un indestructible ciment. Que si quelques-uns de ces blocs s'étaient, çà et là, détachés de la voûte, il avait certainement fallu qu'on les y aidât.

L'un d'eux avait les dimensions des pierres tombales de nos cimetières. Comme il semblait avoir été roulé à dessein contre la paroi de gauche et que la croix de fer mentionnée par mon matelot se trouvait précisément fixée au-dessus, je présumai que c'était celui-là même qui s'était ébranlé si à point pour réduire en une bouillie sanglante mon avant-dernier prédécesseur. Une inscription, en lettres jadis blanches, avait été tracée sur la muraille. Je fis flamber une allumette pour la déchiffrer. Elle portait :

Pierre-Louis Mathorel,
Lieutenant des Douanes,
Est décédé ici le 17 mars 1844.
Paix à son âme.

Mathorel?... Il me souvint d'avoir connu, à Perros, un brigadier de ce nom, avec qui mon père, ancien capitaine au long cours en retraite, aimait beaucoup à causer. C'était un douanier de la vieille école, dur à lui-même et dur aux autres. Il exhibait avec orgueil un pistolet d'ordonnance qui avait, à l'entendre, « escoffié » quinze fraudeurs. On pouvait l'en croire sur parole : les gasconnades n'étaient point son fait. Il ne vivait, à vrai dire, que pour son métier, et il le pratiquait avec une passion concentrée, une sorte de rage à froid. Les nuits les plus noires et les plus tempêtueuses le trouvaient à l'affût, embusqué derrière quelque roc.

Si ce Mathorel était le même que celui dont je venais de parcourir la brève épitaphe — et je ne mis pas un instant la chose en doute, — comment accepter qu'un être de sa trempe se fût sottement réfugié dans cet abri, comme un lapin dans un trou de rencontre, sous prétexte qu'il ventait?... Un abri, lui? Allons donc!... Est-ce qu'il ne choisissait pas précisément les temps les plus affreux pour battre les grèves? Elle était de lui, cette réponse typique à quelqu'un qui lui reprochait de s'endurcir dans le célibat :

« Marié? Mais je le suis. Ma femme a nom la tempête.... »

Plus j'y réfléchissais, plus me semblait absurde et mensongère la version accréditée sur sa mort.

« Ah! si ce granit pouvait parler! » me disais-je, en frappant du plat de la main la pierre homicide, le bloc encore tout rouillé de sang sur lequel je m'étais assis.

Mentalement, je l'apostrophais :

« Non, tu n'as point tué par hasard. Tu as été l'instrument d'une volonté. On s'est servi de toi pour se débarrasser d'un homme gênant.... Qui donc gênait-il? Et lui-même, pour s'engager ici, dans la nuit que tu sais, quel fut son motif véritable? Qu'avait-il appris? Qu'avait-il soupçonné?... »

Telles étaient les questions qui se pressaient dans ma pensée, quand, tout à coup, des bourdonnements très légers, très lointains, et comme propagés à travers l'épaisseur des murailles, attirèrent mon attention. Je prêtai l'oreille. C'était incontestablement un bruit de voix humaines, et il ne m'arrivait point du dehors, mais des entrailles mêmes du souterrain. Les propos du jeune Paranthoën me revinrent en mémoire. Et je songeai.

« A la bonne heure! je vais donc l'ouïr à mon tour, ce fameux *Miserere*! Voyons un peu sur quel air il se chante. »

Avec des mouvements précautionneux d'Apache, je rampai dans la direction des voix, jusqu'à ce qu'un éboulis de matériaux, probablement déterminé, en effet, par quelque ancienne explosion, me barrât la route. Une couche de varech encore humide et, par conséquent, cueilli de fraîche date, recouvrait le sol en avant de cet éboulis. Mes doigts, en s'y plongeant, rencontrèrent une dalle que la finesse et le poli de son grain me firent reconnaître, au toucher, pour du schiste. Allongé sur le ventre, j'y collai ma joue. Je n'avais pas trop mal manœuvré : c'était juste de là-dessous que montaient les voix.

Elles étaient deux, — l'une, grave, avec une pointe de rudesse, — l'autre, d'intonation plutôt stridente. Et voici ce que je perçus de leur colloque.

« ... Oui, disait la première, cette année, c'est mon frère Barthel qui viendra pour le règlement de comptes. Je lui ai écrit qu'il se fasse débarquer en canot, tandis que son navire croisera au large des Sept-Iles. Tu attendras ici qu'il heurte à la dalle, selon l'usage.

— Parfaitement, opinait la seconde voix ; trois coups de talon dans la pierre et le mot de



JE FIS FLAMBER UNE ALLUMETTE POUR DÉCHIFFRER L'INSCRIPTION.

passe : *Miserere, mei, Domine, miserere mei*.... Je connais mon bréviaire.

— Quant au signalement, le même que pour mon frère Thos : la vareuse de mer, les bottes, le suroît, le foulard de coton rouge....

— Et masqué, comme toujours ?

— Parbleu !... Veille à nous l'amener sans encombre, et surtout n'oubliez pas de hurler tous deux le *Miserere* des grèves durant le trajet.

— Soyez tranquille, maître ! Je puis bramer à moi seul autant que trente-six curés. Et les gens qui auront à traverser l'anse du Treztèl, en cette nuit du 15, détaleront ferme, je vous promets : ce n'est pas quelques spectres qu'ils s'imagineront avoir à leurs trousses, mais tout le Purgatoire, ma parole, et l'Enfer avec, par-dessus le marché !... Vous tâcherez là-haut, en revanche, qu'il reste de quoi désaltérer les chantres ?

— Oui, oui. On ne commencera pas sans vous le *pardon de la Fraude*.... Et, à ce propos, rappelle-toi qu'il y a la bonne femme à repeindre, la table à dresser, le couvert à mettre....

(*A suivre.*)

— Je veux perdre ma part d'ass... tout n'est pas en état avant votre re... Quand revenez-vous ?

— Une semaine me suffira, j'espè... pour faire rentrer tous les fonds.

— Oh ! bien, moi, je n'aurai pas besoi... de plus de trois nuits....

— Et de jour, hein ! tu ne lâches pas le nouveau chef de la maltôte !

— Naturellement. Comme d'habitude, je tiendrai note de ses moindres démarches. Un blanc-bec, d'ailleurs, ce galonné, et qui en est encore à l'*a b c* de son métier de malheur !... Il n'y a pas à craindre qu'il évente nos mèches, celui-là, comme l'autre, celui que.... »

Je n'entendis pas la fin de la phrase ; elle s'était étranglée en un hoquet suivi d'une bordée de jurons, tandis que la voix du premier interlocuteur articulait, d'un ton bas et sombre :

« Je t'ai dit qu'à chaque fois que tu en reparlerais, je te ferais ravaler ta langue. »

Mais, presque aussitôt, elle ajoutait, radoucie :

« Allons ! viens, et prends garde aux souffles d'air, à cause de la lanterne. »

Je ne distinguai plus qu'un faible glissement de pas, très vite évanoui dans la grande profondeur souterraine, et le silence régna, — un silence lourd, sépulcral et sinistre, que scandait un pleur intermittent, égoutté par quelque fissure des roches, dans la partie de la voûte que l'éboulement avait mise à nu. Je ramenai soigneusement sur la dalle le varech dont je l'avais déblayée pour m'y étendre, puis, après m'être épousseté, je rebroussai chemin. Devant la croix de fer, je m'arrêtai une seconde et, soulevant mon ké...

« Les pierres ont parlé, murmurai-je. Vieux Mathorel, ton cadet te vengera ! »

Lorsque les hommes passèrent pour me reprendre, le soleil touchait le zénith. Dans la barque, allongé à l'ombre de la voile, je voyais là-bas, au-dessus des cheminées gothiques du Treztèl, de sveltes colonnes de fumée onduler paisibles, sur le ciel calme.

ANATOLE LE BRAZ

o o o



SCÈNE POPULAIRE

PAR HENRY MONNIER

De quoi riaient nos pères, et leur rire n'a-t-il pas gardé sa vertu communicative? Il est aisé de répondre à cette question par l'exemple des scènes fameuses où Henry Monnier a donné les modèles d'un genre de drôlerie très particulière. C'est de l'observation minutieuse de la vie quotidienne, c'est de l'exactitude avec laquelle sont notés les moindres propos de la conversation familière que se dégage le comique dans ces images à peine caricaturales des mœurs de la petite bourgeoisie d'il y a cinquante ans, encore véridiques sur plus d'un point et toujours si amusantes!

○ ○ ○

PERSONNAGES

MONSIEUR SAURIN.
MADAME SAURIN.
GUSTAVE, leur fils.
MADAME BACHELIER
MADAME LANGLET.
MADEMOISELLE OLYMPE LANGLET.
CLÉMENCE.
PYRAME, personnage muet.
COMMISSIONNAIRES.

LA SCÈNE SE PASSE CHEZ M. SAURIN, A PARIS.

SCÈNE I

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme SAURIN. — Je suis aujourd'hui comme si j'avais fait vingt-cinq lieues à pied.

Mme BACHELIER. — Ça, je le crois.

Mme SAURIN. — Depuis le matin sur mes jambes, à toujours monter, descendre, aller, venir, toujours sur le dos des bonnes, dans la crainte qu'elles ne fassent quelque gaucherie, je vous jure que c'est fatigant.

Mme BACHELIER. — Piétiner toute une journée vous lasse certainement plus qu'une grande course. Avancez-vous dans votre déménagement?

Mme SAURIN. — Je crois, au contraire, que plus je vais et moins j'avance. Ajoutez à cela que le déménagement ne serait rien par lui-même, si ce n'était la dépense et l'ennui.

Mme BACHELIER. — Ce que vous dites là est au su de tout le monde. Deux déménagements valent un incendie.

Mme SAURIN. — Nous serons mieux, si vous voulez, plus grandement, peut-être; mais ce n'est pas ce qu'il nous faut, aussi n'y resterons-nous pas. J'ai arrêté cet appartement-là parce que j'étais lasse de chercher.

Mme BACHELIER. — A quel étage?

Mme SAURIN. — Au cinquième, un petit cinquième. Les pièces sont assez claires, mais l'escalier ne l'est pas; il est, en outre,

comme une échelle et noir comme un nègre; les papiers assez frais.

Mme Bachelier. — Comme chez moi; j'aime bien cela : avec une éponge....

Mme Saurin. — Quand j'ai arrêté l'appartement, le propriétaire m'a promis monts et merveilles, et une fois qu'il m'a eue dans ses griffes....

Mme Bachelier. — Il a fait comme les autres, je connais ça. Demeure-t-il dans la maison?

Mme Saurin. — Au quatrième.

Mme Bachelier. — Souvent c'est un



Mme Saurin et Mme Bachelier sa voisine.

grand inconvénient, plus souvent qu'un avantage. Quelle espèce d'homme est-ce?

Mme Saurin. — Un grand maigre, figure insignifiante, assez poli, mais très froid. J'ai fait mon possible pour l'animer un peu, il n'y a pas eu moyen, il ne s'est pas déridé un instant.

Mme Bachelier. — Est-il marié?

Mme Saurin. — J'ai vu une dame chez lui, une petite dame, gravée de la petite vérole, qui est restée tout le temps que j'ai été là : ce qui m'a même beaucoup contrariée.

Mme Bachelier. — Et M. Saurin, que dit-il de tout cela? Trouve-t-il l'appartement à son goût?

Mme Saurin. — Vous savez comme est mon mari : il ne dit jamais rien dans le moment, sauf à vous rabâcher ensuite cent mille fois la même chose, quand il n'y a plus à y revenir.

Mme Bachelier. — Moi, le mien est tout le contraire du vôtre, c'est lui qui se mêle de tout! aussi tout ce qu'il fait je dois le trouver superbe. Au fond, vous n'êtes pas fâchée de quitter la maison, pas

Mme Saurin. — Oui et non.

Mme Bachelier. — Cela doit t[...] faire quelque chose, lorsqu'on est [...] quelque temps dans un endroit, mais [...] dant....

Mme Saurin. — Je m'y suis mari[...]

SCÈNE II

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Clémence. — Qu'est-ce qu'elle [...] à crier, la portière, que nous saliss[...] escaliers?

Mme Saurin. — C'est de [...] faire attention; cette femme e[...] grossière dont nous allons être [...] débarrassés. Les commissio[...] ont-ils brisé beaucoup de chose[...] qu'à présent?

Clémence. — Non, mada[...] trop.

Mme Saurin. — Et[...] ils brisé?

Clémence. — Je n'[...] rien, mais ce serait bie[...] sible. Madame a-t-elle [...] de moi?

Mme Bachelier. — [...] vous pouvez faire enc[...] petit voyage. Vous vo[...] anges, aujourd'hui, vo[...] aimez tant à aller et v[...]

Clémence. — Ou[...] dame.

Mme Saurin. — Qu'emportez-vo[...]

Clémence. — Le petit cabaret [...] celaine à madame.

Mme Saurin. — Je vous le recom[...] comme la prunelle de vos yeux.

Clémence. — Y a pas de dange[...]

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LANGLE[...] MADEMOISELLE OLYMPE LANG[...]

Mlle Olympe. — Bonjour, madam[...]

Mme Saurin. — Comment, c'es[...] mesdames, qui osez venir me voir da[...] fouillis!

Mlle Olympe. — Nous ne savio[...] que ce fût aujourd'hui votre déménag[...] Êtes-vous satisfaite de votre nouvea[...] ment, madame?

Mme Saurin. — Nous somme[...] grandement.

Mlle Olympe. — C'est beaucoup [...] étiez un peu à l'étroit dans celui-ci.

Mme Saurin. — Je doute néa[...] que nous restions longtemps où nou[...]

ais j'étais si fatiguée de appartements, j'en avais nt vu, des nids à rats, de s! et tout cela à des prix j'ai arrêté le premier qui enté.

OLYMPE. — Après en contré qui vous conve-vantage peut-être?

SAURIN. — Oh! certai-Mais les uns étaient trop s autres mal éclairés; la u mal habitée, ou sur un d pied; bref, j'ai pris celui-e étant encore un des ids et des moins incom-

BACHELIER. — On ne se à Paris comme on veut.

LANGLET. — Et arrangez âtit de tous les côtés.

BACHELIER. — Et les lo-sont hors de prix.

LANGLET. — Le payez-, votre logement?

SAURIN. — Fort cher, oui,

OLYMPE. — Je suis bien en avais un charmant à oser, celui de Mme Claret.

LANGLET. — Mais de onze ents francs, je crois.

OLYMPE. — Je te demande on, maman; il est de huit à s.

SAURIN. — Et je paye le ze cents! Il me reviendra à x-sept cents, tout compris, é.

BACHELIER. — C'est une fférence.

SAURIN. — Combien de ez Mme Claret?

OLYMPE. — La salle à manger

SAURIN. — Pas d'antichambre?

OLYMPE. — Pas d'antichambre.

SAURIN. — Je n'aime pas ça. Vous ble, vous avez du monde, on vous r le dos; c'est fort ennuyeux.

MENCE. — C'était comme ça dans nier service.

SAURIN. — Qu'est-ce que c'est, elle, de venir toujours vous mêler versation? Je vous avais dit d'aller au logement; jamais vous ne faites vous dit.

MENCE. — J'ai resté dans le cas que urait besoin de moi.

SAURIN. — Vous vous êtes trom-



CLÉMENCE. — MADAME A-T-ELLE ENCORE BESOIN DE MOI POUR LE MOMENT?

pée. Vous direz à monsieur que les dames Langlet sont ici.

Mlle OLYMPE. — Nous ne comptons rester avec vous qu'un seul moment, madame.

SCÈNE IV

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, MADEMOISELLE OLYMPE LANGLET, MADAME LANGLET.

Mlle OLYMPE. — Avez-vous un joli salon?

Mme SAURIN. — Assez bien.

Mlle OLYMPE. — Je regrette bien que vous n'ayez pas vu l'appartement de Mme Claret.

Mme LANGLET. — Il serait, je pense, bien petit pour madame.

Mlle OLYMPE. — Je te demande bien pardon, maman; d'après ce que vient de dire madame, il n'est pas beaucoup plus petit que celui qu'elle va occuper.

Mme SAURIN. — Ce qui m'a le plus séduite dans ce nouveau logement, c'est sa vue et sa position.

Mlle OLYMPE. — Dans quelle rue, madame?

Mme SAURIN. — Rue des Fossés-Montmartre. Nous ne serons pas très éloignés de vous, je crois, mesdames? Nous pourrons nous voir souvent.

Mme LANGLET. — C'est vrai, madame, en suivant les boulevards....

Mlle OLYMPE. — Je te demande bien pardon, maman, c'est le plus long.

Mme SAURIN. — Je ne sais pas si vous n'auriez pas plus court par les quais. C'est vous, mesdames, qui avez un bien beau local!

Mlle OLYMPE. — Comme cela, madame.

Mme SAURIN. — Vous avez un propriétaire qui a l'air si aimable!

Mlle OLYMPE. — C'est un monsieur fort commun, au contraire; sa femme, plus commune encore, passe sa vie à s'informer de ce qui se fait chez les locataires.

Mme SAURIN. — Ont-ils soin de leur maison, encore?

Mme LANGLET. — Moins que personne; elle nous tombera un beau jour sur les épaules; je m'y attends.



GUSTAVE. — BONJOUR, MAMAN, BONJOUR, MESDAMES.

SCÈNE V

LES MÊMES, GUSTAVE SAURIN, PYRAME.

GUSTAVE. — Bonjour, maman; bonjour, mesdames.

Mme SAURIN. — Bonjour, mon fils.

GUSTAVE. — Maman, le propriétaire où nous allons ne veut pas d'enfants.

Mme LANGLET. — Oh! le vilain homme.

GUSTAVE. — Ni aucune bête, ni rien, pas d'animaux.

Mme SAURIN. — Voilà qui est plaisant, par exemple!

Mme LANGLET. — On n'a de la vie vu chose p

GUSTAVE. — Il a aussi défendu a teur d'eau de monter passé huit heur

Mlle OLYMPE. — C'est une ve inquisition.

Mme BACHELIER. — Si j'étais vous, je n'en ferais ni une ni deux : j irais chez le juge de paix.

Mme SAURIN. — Ces choses-là m'a tissent à un point... je n'ai plus la m énergie! Je n'aurais pas la force de m cher, si j'en avais envie.

Mme SAURIN. — Ah! voilà Clé

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Mme SAURIN. — Eh bien! Clémen ne veut donc plus de chien dans le no logement?

CLÉMENCE. — Ah! bien oui, des y a bien d'autres choses encore qu' veut pas! Tenez, madame, je vous p chercher une autre domestique, car ja ne pourrai me faire à une maiso reille.

Mme SAURIN. — Mais cet hom veut donc ma mort? Ce n'est pas p autrement.

Mlle OLYMPE. — Maman, il nou laisser madame à ses affaires.

Mme LANGLET. — Adieu, madam rin.

Mme SAURIN. — Sans adieu, mesd rue des Fossés-Montmartre, maison du chand de musique.

Mme LANGLET. — Oui, madame; des choses à M. Saurin.

Mme SAURIN. — Gustave, recondu dames. Emmène Pyrame avec toi.

SCÈNE VII

MADAME SAURIN, MADAME BACHEL CLÉMENCE.

Mme SAURIN. — C'est bien mal de part, mademoiselle, de vouloir m'aban dans un moment comme celui-ci!

CLÉMENCE. — Quand je vous d j'aime mieux m'en aller que d'entre votre nouveau logement, c'est pas dr je ne veux plus être chez vous.

Mme SAURIN. — Vous devez bien cependant que ce logement étant lo faut, bon gré mal gré, que j'aille l'ha je ne puis, pour vous faire plaisir, co dans la rue. Continuez toujours votre nagement comme si rien n'était.

CLÉMENCE. — Oui, madame.

SCÈNE VIII

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme SAURIN. — Voilà une fille qui ne savait pas faire une soupe à l'oignon quand elle est entrée chez moi, et la voilà aujourd'hui qui prend des airs de princesse!

Mme BACHELIER. — Elles sont toutes taillées sur le même patron.

Mme SAURIN. — Dieu! que cette visite que je viens de recevoir m'a paru longue!

Mme BACHELIER. — Et un jour de déménagement encore! On n'a pas d'idée d'une pareille indiscrétion.

Mme SAURIN. — Ajoutez à cela les désagréments que nous suscite ce maudit propriétaire! Je ne sais vraiment pas comment tout ça finira. Si je n'avais que Pyrame, encore! mais j'ai mes deux angoras dont je n'ai nullement envie de me séparer, ni de mes oiseaux non plus. Il y a, du reste, un proverbe qui est bien vrai : *« Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les gens ».*

Mme BACHELIER. — Tenez, si vous voulez que je vous dise... vous l'aviez très bien jugé, ce propriétaire-là.

Mme SAURIN. — Je n'ai jamais aimé tous ces gens froids-là. Comment avez-vous trouvé cette jeune personne qui sort d'ici avec sa maman?

Mme BACHELIER. — Jeune, comme ça, elle n'est plus la fleur des pois.

Mme SAURIN. — Si fait, c'est une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Mme BACHELIER. — Elle paraît davantage, et pour une demoiselle ça commence à bien faire. Elle parle beaucoup.

Mme SAURIN. — Elle a énormément d'esprit.

Mme BACHELIER. — Je ne dis pas non; mais à la place de la mère, je ne souffrirais pas qu'elle me coupât la parole à tout bout de champ comme elle le fait; et si la première fois que pareille chose lui est arrivée elle avait agi en conséquence, elle se fût tenue pour avertie. Cette demoiselle est très grossière et très impertinente avec sa mère; et sa mère est une sotte (passez-moi l'expression) de le lui permettre.



Mme SAURIN. — VOUS ME VOYEZ, MESDAMES, AU MILIEU D'UN VRAI FOUILLIS; .

Mme Saurin. — Ce qui m'a le plus outrée contre elle, c'est de voir des gens qui viennent vous offrir des choses impossibles, lorsqu'une chose est sans remède, qu'il n'y a plus à y revenir.

Mme Bachelier. — Oui, encore, c'est un manque de tact.

Mme Saurin. — Ce logement, qu'elle me proposait, est grand comme un mouchoir de poche.

Mme Bachelier. — Puis il est occupé, si j'ai bien entendu.

Mme Saurin. — Mais certainement; cette dame ne s'en irait pas d'un moment à l'autre pour me faire plaisir.

Mme Bachelier. — Tout cela, c'est parler pour ne rien dire. De sorte que vous ne savez pas encore si vous occuperez votre nouvel appartement?

Mme Saurin. — Je n'en sais rien, je n'abandonnerai certes pas mes animaux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Mme Saurin. — Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc malheureuse!

Mme Bachelier. — Ne vous désolez pas comme ça pour des choses qui n'en valent véritablement pas la peine.

Mme Saurin. — Je ne serais pas étonnée d'en tomber malade, tant je me brûle le sang; je suis sûre qu'intérieurement je suis toute calcinée.

Clémence. — Faudrait pourtant voir à vous dépêcher; les autres vont arriver avec les meubles pour emménager.

Mme Saurin. — Et M. Saurin qui ne finit pas d'arriver!

Mme Bachelier. — Il est loin de se douter de tous les ennuis que vous éprouvez.

Mme Saurin. — Est-ce que je ne le connais pas? Il se gardera bien de se montrer de toute la journée; il est plus fin qu'on ne pense! Où sont mes oiseaux?

Clémence. — Dans la rue, madame.

Mme Saurin. — Dans la rue, mes oiseaux!

Clémence. — Dame, à peu près; je les ai laissés sous la porte cochère.

Mme Saurin. — Mes oiseaux sous la porte cochère!

Clémence. — Puisque le portier a des ordres du propriétaire pour ne laisser monter aucune bête.

Mme Saurin. — Mais il y est bien monté lui-même, l'animal! Pardon, madame, de me laisser aller ainsi. Je ne connais plus rien, je suis tout hors de moi; j'ai besoin d'air, j'étouffe.



Clémence place une burette de vinaigre sous le nez de Mme Saurin.

Clémence. — Bon, v'là madam
se trouve mal, à c'te heure! ça
drôle!

Mme Bachelier, *à Clémence.* —
bien vite à la maison; vous demandez
vinaigre à la bonne.

SCÈNE X

MADAME SAURIN, MADAME BACHEL
(*Madame Saurin s'est évanou*

Mme Bachelier. — Voyons,
madame Saurin, un peu de raison. Je c
combien c'est disgracieux pour vous,
préférable à une jambe cassée.

Mme Saurin. — Et ne pas pouv
venger, madame Bachelier, ne pas pouv
venger!

Mme Bachelier. — Ça finira
s'arranger, vous verrez, mieux peut-êt
vous ne croyez.

Mme Saurin. — Je n'ose l'espér
ce M. Saurin, ce M. Saurin qui s'obs
ne pas donner de ses nouvelles! Il y
quoi se ronger les poings de désespo

Mme Bachelier. — Vous le fer
ça ne vous avancerait pas à grand'c

SCÈNE XI

MADAME SAURIN, MADAME BACHEL
CLÉMENCE.

Clémence. — V'là du vinaig
Tiens! vous êtes revenue, madame?

Mme Saurin. — J'aurais eu le tem
mourir vingt fois, depuis que vous
partie!

Clémence. — C'est la bonne à m
qui m'a demandé ce que vous avez
ai dit.

Mme Saurin. — Vous avez eu tort;
va le conter au portier, le portier au pr
taire; toute la maison, j'en suis sûre, l
déjà. Allez chercher mes oiseaux.

Clémence. — Où voulez-vous
mettre?

Mme Saurin. — Je n'en sais rien

chez ma sœur, n'importe où. Ce de certain, c'est que personne ne es abandonner.

BACHELIER. — Mais chez moi, ma- urin, que ne les laissez-vous chez

SAURIN. — Ah! madame, que de ents!

BACHELIER. — Ça n'en vaut pas la

SCÈNE XII

: SAURIN, MADAME BACHELIER, TAVE, CLÉMENCE, PYRAME.

SAURIN. — Ah! te voilà! As-tu re? D'où viens-tu?

TAVE. — Du nouveau logement. était pas.

SAURIN. — Tu étais avec ton

TAVE. — Oui, maman, mais le por- as voulu le laisser monter.

SAURIN. — C'est un parti pris, ez, madame Bachelier!

TAVE. — La portière d'ici le sait aman, que l'on ne veut pas de bas?

SAURIN. — Qui le lui a dit? Ce moi. Mais je suis là à chercher ... C'est vous, Clémence, qui le lui

IENCE. — Oui, madame, c'est vez-vous recommandé de ne pas

SAURIN. — Il faut donc continuel- re derrière vous comme derrière un ur vous empêcher de faire des sot- vous avais recommandé ce matin ne jamais mettre les pieds dans vous y êtes allée malgré ma dé- ice à vous, nous allons être la fable e de toute la maison! Qu'est-ce ? de la maison! de tout le quar- cela grâce à vous, à vos bavar-

TAVE. — Maman, tu ne sais pas?

SAURIN. — Quoi donc encore?

TAVE. — Là-bas, on ferme la porte res.

SAURIN. — Je n'irai pas! Je ne s les pieds dans une maison sem-

TAVE. — Il ne faut pas recevoir de monde, ni jamais danser

SAURIN. — Quand on m'y donne- tement pour rien, dans cette infer- on-là, je n'irais pas, puisqu'il en

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE
avec des effets sur son crochet.

Mme SAURIN. — Qui est là? Voyez, mademoiselle, toutes les portes sont ouvertes; on arrive ici comme dans la rue.

CLÉMENCE, *au commissionnaire.* — Qu'est-ce que vous demandez?

LE COMMISSIONNAIRE. — Je viens pour l'emménagement. Ils comptent coucher ce soir ici, les autres. *(Il sort après avoir déposé sa charge.)*

Mme SAURIN. — Vous l'entendez, madame Bachelier, c'est positif. *(A Gustave.)* Il faut que tu me trouves ton père, mon ami, il le faut absolument.

GUSTAVE. — Oui, maman.

Mme SAURIN. — Va chez ton oncle; peut-être y sera-t-il.

GUSTAVE. — Oui, maman.

Mme SAURIN. — Laisse Pyrame avec moi. *(A Pyrame.)* *Pauve tien tien! Aime-la t'il maîtelesse à sa maman.* *(Gustave sort.)*

Mme SAURIN. — CETTE FILLE NE SAVAIT RIEN FAIRE EN ENTRANT CHEZ MOI ET ELLE PREND DES AIRS DE PRINCESSE.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MONSIEUR SAURIN.

CLÉMENCE. — Vous arrivez à temps, allez; on demande assez après vous.

SAURIN. — Qu'y a-t-il, chère amie?

Mme SAURIN. — Le propriétaire de la maison où nous devons aller ne veut pas de nous.

SAURIN. — Bah! vraiment! Il est bien difficile!

Mme SAURIN. — Ou du moins il y met des conditions qui ne sont pas acceptables.

SAURIN. — Je croyais que c'était une affaire arrangée.

Mme SAURIN. — Ce devrait l'être; mais, au moment d'y entrer, il a exigé des choses impossibles. Pyrame! restez ici.

SAURIN. — Est-ce qu'il voudrait par hasard que l'on entrât par les fenêtres?

Mme SAURIN. — Si vous allez commencer vos jeux de mots et vos plaisanteries, il

est inutile que je continue à vous parler raison.

SAURIN. — Mon Dieu, chère amie, tu te fâches toujours pour rien! T'ai-je jamais contrariée? Tu as voulu sortir d'ici, je t'ai laissée faire, et pourtant je m'y trouvais bien.

Mme SAURIN. — Vous étiez on ne peut pas plus mal.

SAURIN. — Je m'y plaisais, j'y avais mes habitudes. Ce logement que tu as arrêté ne te convient plus; allons-nous-en.

Mme SAURIN. — Je ne vous ai pas dit qu'il ne me convenait plus; Où avez-vous pris ça?



LE COMMISSIONNAIRE. — JE VIENS POUR L'EMMÉNAGEMENT.

SAURIN. — Qu'exige donc ce nouveau propriétaire?

Mme SAURIN. — Il ne veut d'abord pas d'animaux dans la maison.

SAURIN. — Que te corné-je sans cesse aux oreilles! Combien de querelles et d'ennuis tes animaux ne nous ont-ils pas déjà suscités!

Mme SAURIN. — Vous, je vous connais, vous n'aimez rien au monde que vous; et encore....

SAURIN. — Bien obligé.

Mme SAURIN. — Enfin il vous faut voir ce propriétaire, il n'y a que vous qui puissiez le voir; je me garderais bien d'y aller, je lui dirais des choses désagréables.

SAURIN. — Je ne demande pas mieux; mais je ne le connais pas, ce monsieur : à qui s'est-il adressé pour faire cette défense?

Mme SAURIN. — A personne.

SAURIN. — En ce cas, comment a-t-on appris son antipathie pour les animaux?

Mme SAURIN. — Par Gustave. Couchez là, Pyrame!

SAURIN. — Gustave l'a donc vu?

Mme SAURIN. — Il ne l'a pas [...] plus.

SAURIN. — Alors tu me perme[ts] [...] chère amie, de trouver tout ça fort [extraor]dinaire. *(Il rit.)*

Mme SAURIN. — Riez, riez tout [...] aise, monsieur Saurin, ne vous gêne[z] [...] c'est fort drôle, en vérité! nous couche[r] [...] dans la rue, c'est effectivement fort pla[isant]...

SAURIN. — Mais tout le monde, [...] place, n'en ferait pas d'autres; je sa[is] [...] que la voisine ne demande pas mie[ux] [...] de faire comme moi... *(Il rit plus fort* [...] Clémence aussi. *(Clémence rit aux é[clats]* [...]

Mme BACHELIER. — Vous fer[iez] [...] diable! *(Elle rit.)*

Mme SAURIN. — Je ne trouve [...] plaisant à ça, au contraire.

SAURIN. — Allons, voyons, [...] Saurin, tu sais que je suis à cent lie[ues] [...] vouloir te faire de la peine. Tu me [...] que je rirais encore. *(Il rit.)*

Mme SAURIN. — Je vous av[...] mademoiselle, d'aller chercher mes [...] vous rirez dans la rue, vous serez [...] plus à votre aise. *(Clémence sort [...] aux éclats.)*

SCÈNE XV

MADAME SAURIN, MONSIEUR SAU[RIN], MADAME BACHELIER.

Mme SAURIN. — Cette fille me [...] à la journée, et cela grâce à vous, mo[nsieur]. Vous saurez donc, entre autres choses, [...] dans notre nouvelle maison, le port[ier] [...] couche à dix heures précises.

SAURIN. — Tu sais, quant à cel[a], [...] j'ai toujours aimé à rentrer de bonne [heure].

Mme SAURIN. — Cependant, s'il m'[...] d'aller passer la soirée quelque part, [...] au spectacle?

SAURIN. — Je crois que, comm[e] [...] les portiers, en le prévenant d'avan[ce] [...] jours où tu voudras t'aller promener.

Mme SAURIN. — C'est cela! leur d[eman]der la permission, n'est-ce pas? Jam[ais] [...] ne m'assujettirai à cela, allons donc!

SAURIN. — Nous n'avons alors q[u'une] seule chose à faire, c'est de rester ici.

Mme SAURIN. — Cela ne se peut p[...] présent. Cet appartement est loué, [...] venir; on a déjà apporté quantité de c[...]

SAURIN. — Tu m'en diras tant!

Mme SAURIN. — Monsieur Saurin, j[e] [...] en conjure, allez donc chez ce propriéta[ire].

SAURIN. — Je ne demande pas m[ieux] [...] j'y vais. Bonjour, ma voisine.

Mme BACHELIER. — Bonjour, mon v[...]

SCÈNE XVI

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme SAURIN. — Eh bien! vous l'avez vu, faut-il de la vertu pour vivre avec un être pareil! Pyrame, couchez là!

Mme BACHELIER. — Si vous voulez que je vous parle bien franchement, je vous dirai, sans fard, que je préfère de beaucoup ce caractère-là à celui du mien.

Mme SAURIN. — Ce qui prouve bien que l'on n'est jamais heureux. Au reste, voyez comme jamais on ne rencontre deux personnes la même chose. Vous parlez de caractère, mais je mettrais cent fois celui du vôtre au-dessus du mien! Jamais, vous, madame Bachelier, vous n'avez à vous occuper de rien.

Mme BACHELIER. — J'aimerais bien mieux avoir à m'en occuper, je ne serais pas chez moi comme une étrangère, jamais au courant de rien. Si j'ai besoin d'une épingle, il me faut la demander. Si vous trouvez ça gentil, je ne suis pas de votre avis.

Mme SAURIN. — Pourtant, vous ne manquez de rien.

Mme BACHELIER. — Si je ne vais pas nu-pieds, c'est parce que M. Bachelier a trop d'amour-propre, sans quoi....

Mme SAURIN. — Ah! les femmes ne sont pas sur la terre pour leur bonheur, on l'a imprimé souvent.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Mme BACHELIER. — On l'imprimera toujours.

CLÉMENCE. — La voiture de déménagement des autres est en bas.

Mme SAURIN. — Ah! vous voilà, mademoiselle? Avez-vous vu monsieur?

CLÉMENCE. — Oui, madame, je l'ai vu. Il était en pourparlers avec le propriétaire, celui que nous entrons.

Mme SAURIN. — Où vous pourrez entrer, mais où je n'entrerai pas.

CLÉMENCE. — Enfin, madame, je l'ai vu avec.

Mme SAURIN. — Ils sont dans une grande discussion, sans doute?

CLÉMENCE. — Au contraire. Il avait l'air comme de se rafraîchir.

Mme SAURIN. — C'est bien de lui! Et il a eu le front de se rafraîchir chez un malappris, chez un goujat!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DEUX COMMISSIONNAIRES *chargés de meubles et de paquets.*

UN DES COMMISSIONNAIRES. — C'est-t'y ici qu'il faut mettre ce que nous apportons?



« VOUS ARRIVEZ A TEMPS, MONSIEUR SAURIN, ON VOUS CHERCHE PARTOUT. »

Mme SAURIN. — Qu'est-ce encore que cela?

CLÉMENCE. — Je vous ai dit que la voiture des autres était en bas.

Mme SAURIN. — Qu'ils s'arrangent entre eux, ces messieurs, cela ne me regarde pas.... Ici, Pyrame!

Mme BACHELIER. — Faudrait cependant, voisine, prendre une détermination.

Mme SAURIN. — Je n'en prendrai pas. Oh! vous ne me connaissez pas! je ne suis pas encore si facile! Je veux attendre l'arrivée des personnes qui prennent l'appartement pour être mise à la porte de chez moi. J'en veux être chassée comme la dernière des dernières.

Mme BACHELIER. — Mais vous n'y êtes plus, chez vous.

CLÉMENCE. — Tout ça, c'est des enfantillages.

Mme SAURIN. — Je vous prie, mademoiselle, de vous mêler de vos affaires; je vous en prie en grâce.







Mme Bachelier. — Vous feriez rire le diable!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MONSIEUR SAURIN.

Mme Saurin. — Vous voilà, monsieur?

Saurin. — Sais-tu que c'est un très bon garçon, que ce Boudet?

Mme Saurin. — Qu'est-ce encore que ce nouveau nom que vous avez été ramasser là?

Saurin. — Celui du propriétaire, un jeune homme charmant.

Mme Saurin. — Vous appelez ça un jeune homme? Je le veux bien. Et que vous a-t-il dit, cet Olibrius?

Saurin. — Nous avons partagé le différend par la moitié : nous gardons les oiseaux, plus un chat. Pyrame et le Prince-Noir, ton chat, le père de l'autre, iront....

Mme Saurin. — Jamais!

Saurin. — Ils iront où tu voudras, chez ta sœur, n'importe où, mais ne nous suivront pas.

Mme Saurin. — Jamais je n'y mettrai les pieds, dans votre maudit appartement! Vous n'avez jamais rien aimé.

Saurin. — Pardon, chère amie, pardon.

Mme Bachelier. — Voyons, mad Saurin, laissez aller les choses; patie croyez-moi.

Mme Saurin. — Non, tenez, vraimen madame Bachelier, ce que l'on me dema est au-dessus de mes forces.

Un commissionnaire. — Excusez q je passe.

Mme Saurin. — Prenez donc gar ce que vous faites, maladroit! Vous m'a heurtée.

Saurin. — Eh bien! madame Sau que décides-tu?

Mme Saurin. — C'est bien, mons Saurin, c'est très bien, vous serez satis Je vous suis dans votre maudite baraque cède à la violence; mais ne compter m'y retenir; dans trois mois je vous gar que je déménage.

Saurin. — Dans trois mois?... N verrons, ce sera comme pour celui-ci, d vingt-sept ans.

Henry MONNIER.



Pyrame.



L'apparition du tambour des pompiers battant le rappel mit le comble à l'affolement de la foule. Les femmes, les enfants fuyaient en désordre.

Le Crapaud Blanc

Comment une nouvelle déformée par la peur, grossie par l'imagination, peut-elle se répandre dans une petite ville, la bouleverser, mettre en mouvement les autorités et la force armée? On le verra dans cet amusant récit, qui réjouira nos lecteurs par sa franchise de belle humeur, de large et saine gaieté.

○ ○ ○

Ceci s'est passé le 25 juin 1836, et l'on en parle encore.

C'est en effet l'événement le plus inouï dont les fastes de Rodez aient conservé le souvenir.

Amans Carcanague était un honnête et habile tailleur de la rue du Touat.

La nature, en le mettant au monde, avait évidemment commis ou une erreur ou une vilenie, soit qu'elle se fût trompée en ajustant ensemble une âme et un corps de calibres différents, soit que, voulant à toute force utiliser une âme et un corps dépareillés dont elle ne savait que faire, elle eût eu l'indélicatesse de fourrer l'une dans l'autre, en disant, comme les mauvais ouvriers : « Ma foi, tant pis! »

Et c'est ainsi qu'Amans Carcanague, bien que destiné de toute éternité à vivre dans le corps d'un tailleur, naquit avec l'âme d'un gymnaste.

Dire ce qui s'agitait de rêves athlétiques dans cette petite tête de tailleur serait chose impossible. Il ne passait pas une baraque d'hercules qu'il ne s'en fît le spectateur infatigable. Il assistait à toutes les représentations tant qu'il y en avait, et ne se possédait plus lorsqu'un de ces « messieurs hercules », comme il les appelait respectueusement, daignait accepter une bouteille de vin de Marcillac et trinquer avec lui de cette main formidable qui soulevait des « poids de cinquante » aussi facilement que lui son aiguille.

Carcanague habitait rue du Touat, vis-à-vis de la ruelle qui mène à la place du Chapitre, un logement de deux pièces au premier étage, ayant chacune une porte sur le palier et communiquant entre elles par une porte vitrée garnie d'un rideau. La première pièce, donnant sur la cour, servait de cuisine et de chambre pour la bonne; dans la seconde, qui donnait sur la rue, le maître avait son lit et son banc.

Tout paraissait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, rue du Touat, à Rodez, le 25 juin 1836, à huit heures trente-sept minutes du soir, lorsqu'un cri horrible partit de l'intérieur de la maison Carcanague, et qu'une femme échevelée et folle de terreur, dégringolant du haut en bas de l'escalier, traversa la rue comme un trait, vint tomber de tout son poids sur le sieur Cuoc, gendarme en retraite, assis devant sa porte, et le fit tomber « les quatre fers en l'air », ainsi que plus tard ce gendarme se plaisait à le répéter.

Cette femme était Mariette, servante de Carcanague.

Pendant que le gendarme en retraite essayait de se remettre sur ses pieds, la femme, en proie à une violente crise de nerfs, se débattait sans qu'on pût la relever. Tandis que des âmes charitables s'empressaient autour d'elle, un rassemblement se formait, puis la foule commençait à grossir; et deux ou trois cents personnes, se bousculant, se haussant sur la pointe des pieds et tendant le cou, se répétaient l'une à l'autre : « Qu'es aco? »

On arrivait à la maison de Carcanague par trois côtés : du côté de la place du Chapitre, du côté de la place de la Préfecture et du côté de la place de la Cité : devant, à droite et à gauche.

Or il advint que, dans la foule à gauche, ceux du premier rang voyant que la servante de Carcanague s'était précipitée sur Cuoc et l'avait renversé, crurent que la servante assassinait le gendarme et le dirent à ceux qui étaient derrière eux.

Dans la foule à droite, ayant vu le gendarme renversé près de la servante étendue, on pensa que le gendarme venait d'assassiner la servante.

Enfin, dans la foule de devant, on estima que le gendarme et la servante venaient d'être assassinés tous les deux.

Chacun de ces trois bruits partit dans une direction différente, le premier vers le quartier du Bourg, le second vers le quartier de la Cité, le troisième vers le Foiral : cinq minutes après, la ville entière savait les trois nouvelles; dix minutes après, ayant parcouru toutes les rues, qui toutes mènent aux boulevards, les trois versions enfilaient le Tour-de-Ville et ne tardaient pas à opérer une triple jonction dont le résultat fut de jeter une confusion inexprimable dans tous les esprits et de surexciter l'émotion populaire.

Quelques instants après, le commissaire de police, informé que le gendarme Cuoc venait d'être assassiné par la nommée Mariette, et le maréchal des logis de gendarmerie, informé que la nommée Mariette venait d'être
assassinée par le gendarme Cuoc, se re[...]
en toute hâte sur le lieu du crime, [...]
le procureur du roi s'y rendait de sa [...]
pour y procéder à la levée des corps [...]
nommée Mariette et du gendarme Cuoc, as-
sinés tous deux.

Pendant qu'ils s'efforçaient de pe[...]
foule pour arriver à la maison Carca[...]
le gendarme Cuoc s'était relevé. On [...]
réussi à placer Mariette sur une chaise[...]
grâce à une bonne potée d'eau qu'on lui [...]
jetée à la figure, elle ouvrit les yeux; [...]
tout aussitôt elle poussa un grand cri et s'é-
nouit de nouveau. On lui jeta encore [...]
d'eau, puis deux, puis trois : au trois[...]
elle se dressa en joignant ses mains [...]
dessus de sa tête et s'écria :

« Mon pauvre maître! »

Et elle ne s'évanouit plus.

Alors, au milieu d'un silence où [...]
poitrines haletaient de curiosité et de te[...]
elle prononça ces épouvantables parole[...]

« Au secours! mon pauvre maître [...]
d'être dévoré par le Crapaud Blanc! »

A ces mots, un rugissement d'ho[...]
poussé par six mille bouches, ondula [...]
foule comme une trombe de vent; les [...]
ruèrent pour s'enfuir, les autres se pr[...]
tèrent pour voir, de sorte qu'après que[...]
minutes d'une inextricable mêlée les [...]
restèrent gorgées de la même foule s'a[...]
en vain pour s'échapper et poussant de[...]
de terreur.

Cependant, un grand vide s'éta[...]
devant la porte de la maison Carcanag[...]
le gendarme Cuoc, qui seul avait co[...]
son sang-froid au milieu de cette foule [...]
due, prit résolument Mariette par le bra[...]
lui disant :

« Voyons! qu'est-ce que c'est?

— Je vous dis que le Crapaud Bl[...]
mangé mon maître!

— Vous avez perdu la tête, ma p[...]
fille, » dit Cuoc, et il se dirigea vers la [...]
de la maison Carcanague. Mais la p[...]
Mariette s'accrochait à lui en criant :

« N'y allez pas! pour Dieu, n'y [...]
pas! Vous serez mangé aussi! »

Cuoc était un vieux soldat, qui ne [...]
naissait pas plus la peur que le Cr[...]
Blanc : il se débarrassa de Mariett[...]
en trois pas il fut à la porte, où on le v[...]
paraître, enjambant l'escalier quatre à q[...]

En le voyant faire, Mariette to[...]
genoux, les bras en croix, poussant de[...]
tables hurlements et criant de toute[...]
forces :

« Il va le manger! Il va le manger[...]

Puis, l'émotion lui coupant la voix[...]
resta immobile, le doigt tendu vers la [...]



Un rassemblement ne tarda pas à se former autour de Mariette échevelée, folle de terreur, qui se débattait par terre, en proie à une crise de nerfs.

et les yeux démesurément ouverts. Alors il se fit dans cette foule un silence de mort, et tout le monde resta immobile.

Tout à coup, on entendit partir de la chambre de Carcanague un cri tel que les oreilles humaines n'en avaient jamais entendu : ce n'était ni un hurlement, ni un rugissement, ni un beuglement, ni un coassement, et c'était à la fois tout cela. A ce cri, Mariette se redressa comme un spectre :

« Entendez-vous? c'est le Crapaud Blanc qui crie! »

Deux secondes après, un roulement désespéré de talons de bottes retentissait dans l'escalier, et le gendarme Cuoc, non pas jaune, mais vert de terreur, venait s'affaisser devant la porte en criant d'une voix étranglée :

« Aux... ar...mes!... Aux... ar... mes...! »

A ce coup, il y eut dans la foule un tel soubresaut d'épouvante, que ceux du premier rang reculèrent de cinquante pas. En un instant, une immense clameur roula jusqu'aux extrémités des rues, et dix mille poitrines poussèrent en même temps un même cri :

« LE CRAPAUD BLANC! »

Tout aussitôt la foule disparut comme par enchantement : toutes les maisons furent prises d'assaut, on ferma les portes et les boutiques, on ouvrit toutes les fenêtres, et les rues, tout à l'heure pleines de monde, devinrent absolument désertes.

⸸⸸⸸

A ce moment on entendit, passant sur le Tour-de-Ville, le bruit d'un tambour : c'était le tambour de la Société des Enfants

de Mars qui battait le rappel; un moment après, celui des pompiers traversait la place du Bourg, ayant son uniforme déboutonné, un chapeau de civil et une seule épaulette : il battait la générale. Le sonneur de la cathédrale, voyant cela, grimpa comme un fou au clocher et se mit à sonner le tocsin; un moment après, l'église de Saint-Amans le sonnait aussi.

A ce bruit, les populations de la Mouline, du Monastère et de la Guioule, villages situés dans la vallée, se mirent en marche vers Rodez, pendant que la gendarmerie, les pompiers, les troupes de la garnison et la Société des Enfants de Mars se rassemblaient à la hâte et se dirigeaient vers le lieu de l'événement.

Dans l'ignorance où l'on était de l'espèce à laquelle appartenait l'animal qui venait de dévorer l'infortuné Carcanague, on avait adopté un plan fort sage : c'était de s'avancer de tous les côtés à la fois jusqu'à la maison, de former autour de la porte un mur de baïonnettes, et de faire feu d'un seul coup quand la bête, qu'on supposait échappée de la ménagerie en ce moment stationnée au Foiral, se présenterait pour sortir.

Le gendarme Cuoc, remis de sa peur, put de sa fenêtre donner quelques renseignements sur la bête. Le capitaine des pompiers, appuyé des deux mains sur son sabre piqué en terre, se tenait au bas de la fenêtre et, le nez en l'air, la tête en arrière, on eût dit qu'il renversait son casque pour y recueillir le récit suivant :

« Je ne pouvais pas m'imaginer une pareille chose. Je suis entré par la cuisine, où je n'ai rien trouvé. La porte vitrée était fermée, et comme le rideau est en dedans, je n'avais pas pu voir d'abord.

« Mais le vent souleva un peu le rideau et j'eus le temps de m'assurer qu'il n'y avait rien dans la chambre. Alors j'ouvris la porte, et à peine avais-je avancé la tête, que je vis, dans le coin à droite, une bête épouvantable, énorme, toute blanche. Elle avait quatre pattes. Quant à la tête, elle était énorme, fendue au milieu, et ne faisait qu'un avec le corps. Je n'ai pas vu les yeux. En m'apercevant, elle a poussé un cri horrible, et a essayé de sauter sur moi; j'ai pu heureusement me rejeter en arrière et refermer la porte. Quant à l'infortuné Carcanague, il n'en restait d'autre trace que ses habits, qui étaient à terre à côté d'une chaise renversée. Il est probable qu'il aura été dévoré au moment où il venait de se déshabiller pour se mettre au lit. »

Tout aussitôt on vit paraître à la même fenêtre la figure de Mariette. Un peu remise de son épouvante, elle put de son côté [...]
quelques renseignements, non sans [...]
temps en temps un flot de larmes.

« J'étais dans ma cuisine, dit-elle, [...]
mes assiettes, et je me disposais à [...]
cher ensuite, lorsque j'entendis [...]
chambre de mon maître quelques [...]
pirs, puis des jurons. Je n'y fis pas [...]
attention. Un moment après, j'entendis [...]
le bruit d'un corps qui se relève et [...]
tombe, et aussitôt la voix de mon [...]
criant au secours. Dans mon trouble, [...]
versai ma lampe, et pendant que je che[...]
mes allumettes sans pouvoir mettre la [...]
dessus, les cris continuaient, de plus en [...]
forts; enfin, ayant réussi à rallumer ma la[...]
je me précipitai dans la chambre. Mon p[...]
maître! il ne restait plus de lui que ses [...]
qui étaient tombés à terre avec la [...]
où il les avait placés au moment de se [...]
cher; et puis... et puis là... dans un [...]
la bête, la bête! oh! la bête!!! »

Et elle s'évanouit.

« Mais, objecta le capitaine des [...]
piers s'adressant à Cuoc, si Carcanague [...]
dévoré, comment se fait-il qu'il n'y a[...]
de sang sur le plancher?

— Nous avons un tapis rouge da[...]
chambre, répliqua Mariette qui venait de [...]
tir de son évanouissement, et c'est [...]
aura empêché le sang de paraître.

— A moins, insinua le lieutenan[...]
pompiers, qui jusque-là avait gardé le si[...]
que le Crapaud Blanc n'ait léché le [...]
après... avoir fait le malheur.

— Lieutenant, dit le capitaine, [...]
observation ne manque pas de justesse.

Il devenait évident, par ces deux [...]
tellement concordants, que Carcanague [...]
pas sorti de sa chambre, puisque person[...]
l'avait vu sortir; qu'il y avait dans la cha[...]
un animal énorme, inconnu, que deux [...]
sonnes avaient vu, et dont on avait p[...]
tendre les cris de la rue : donc, puisque [...]
canague n'était pas sorti, qu'il n'y était [...]
et qu'il y avait dans sa chambre un Cra[...]
Blanc, le Crapaud Blanc avait mangé C[...]
nague.

⸸⸸⸸

Il y avait bien un point obscur : c[...]
de savoir comment ce crapaud avait pu [...]
verser la ville et entrer dans la maison [...]
être aperçu : sur ce point, l'enquête se f[...]
d'une fenêtre à l'autre, et l'on commen[...]
recueillir quelques déclarations qui, va[...]
d'abord, s'accentuaient peu à peu et [...]
blaient promettre quelques éclaircissem[...]
lorsque le capitaine de gendarmerie, [...]
avait fini par trouver, arriva sur les lieu[...]

Il s'informa en deux mots, écouta avec attention le récit que lui firent Cuoc et Mariette, après quoi, ayant tenu un instant son menton dans sa main, il s'écria :

« C'est impossible ! D'abord il n'y a pas de crapauds de la taille que vous dites, et puis une bête féroce, quelle qu'elle soit, n'aurait pas pu entrer dans la maison sans qu'on l'aperçût. Au surplus, nous allons bien voir. »

Et, dégainant son sabre, il pénétra dans la maison, défendant à qui que ce fût de le suivre.

Quelques minutes se passèrent. On entendit fermer violemment une porte, et il apparut sur le seuil de l'escalier, l'air très sérieux :

« Maréchal des logis chef ! Maréchal des logis !

— Présent, mon capitaine.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire là-haut. Il est certain que cela a l'air d'un animal.... Prenez vos mousquetons, mettez la baïonnette, et armez. Vous, Morin, vous vous tiendrez sur l'escalier, à la cinquième marche au-dessous du palier, la baïonnette en avant et le doigt sur la détente ; vous, Schmidt, vous vous posterez derrière la porte vitrée : moi j'entrerai dans la chambre. Maintenant, quoi qu'il arrive, rappelez-vous de ne pas tirer avant le commandement de : « Feu ! » Jusque-là vous ne bougerez pas, et si la bête arrive sur nous, contentez-vous de croiser la baïonnette. »

Quand on vit qu'un homme comme le capitaine prenait de telles dispositions, on comprit que la chose allait décidément tourner au tragique, et cent voix s'écrièrent en chœur :

« N'y allez donc pas, capitaine ! »



SOUDAIN LES GENDARMES S'ÉLANCÈRENT DANS LA RUE ET PARTIRENT D'UN FORMIDABLE ÉCLAT DE RIRE...

Celui-ci se retourna, fit un geste de la main, et répondit :

« Soyez tranquilles, nous ne sommes pas des enfants. »

Et, faisant un signe de tête à Morin et à Schmidt, il rentra dans la maison le sabre à la main. Au bruit de leurs pas, on put les entendre monter, s'arrêter sur le palier, puis se poster comme il avait été ordonné.

Il y eut alors un moment d'angoisse indescriptible : on ne respirait plus, on haletait.

Combien de temps dura cette angoisse, c'est ce qu'on ne saura jamais, personne n'ayant eu l'idée de regarder à sa montre pour compter ces moments solennels. Quelques minutes se passèrent donc.

Tout d'un coup, on entend un fracas épouvantable dans l'escalier, et le maréchal des logis chef s'élance dans la rue, fait deux pas et, incapable d'aller plus loin, s'arrête, les deux mains sur les cuisses, les jambes ployées, le dos arrondi ; sur ses talons, Schmidt sort à son tour, regarde un moment les assistants ébahis et, se tenant le ventre, renversant la tête en arrière, s'arrête aussi ; enfin paraît le capitaine : il se prend les côtes à deux mains, se penche en avant : et alors tous trois partent d'un formidable éclat de rire.

Ce que voyant, les autres gendarmes se mettent à rire, puis les pompiers, puis la troupe, puis la Société des Enfants de Mars, puis, de fenêtre en fenêtre et de maison en maison, la ville entière, et l'on entendit ce jour-là ce qu'on n'entendra plus jamais : dix mille âmes riant à gorge déployée, sans savoir de quoi.

Un quatrième personnage parut sur le seuil de la maison Carcanague.

C'était Carcanague lui-même, en chair, en os, et en caleçon.

Un cri d'étonnement partit de toutes les bouches. Il resta un moment tout interdit ; puis, ne sachant comment se tirer de cette situation, il salua et remonta son escalier.

Les troupes rompirent les rangs, on ouvrit portes et boutiques, on redescendit dans la rue, et le capitaine d'un côté, M[...] Schmidt de l'autre, expliquèrent à la [...] au milieu de nouveaux éclats de rire, [...] s'était passé.

En ouvrant la porte de la cham[...] capitaine avait vu en effet une gros[...] blanche qui s'agitait et se débattait [...] tapis. Mais elle ne paraissait pas très a[...] le capitaine eut le temps de l'observe[...] poussait des cris rauques et plaintifs. [...] pitaine s'était alors avancé d'un pas, [...] bête ayant fait un saut de carpe, il a[...] une tête humaine entourée de quatre m[...] comme plantés autour. Il avait app[...] gendarmes, et tous trois avaient r[...] que le Crapaud Blanc n'était autre [...] sieur Amans Carcanague, sauf ce déta[...] avait les cuisses accrochées par-dess[...] épaules, de sorte que les jambes se trou[...] placées de chaque côté du cou. Ils l'[...] décroché, remis sur ses jambes, et [...] avait raconté ce qui suit :

« J'avais vu, hier, au Cirque, un [...] se disloquer et faire la grenouille. J'a[...] en faire autant : à cet effet, je me s[...] en caleçon pour être plus souple, [...] réussi à faire passer mes jambes par-[...] mes épaules : lorsque j'ai voulu me d[...] je n'ai pas pu ; alors la peur m'a p[...] voulu appeler au secours, mais j'ai [...] crise de nerfs qui m'a serré la gorge [...] fait pousser ces cris qui ont effrayé Ma[...]

C'EST ARRIVÉ. Et voilà comment [...] cette vallée de larmes, la Providence [...] quelquefois que le tragique tourne a[...] lesque, pour faire rire un moment la [...] humanité.

(Illustrations de R. de la Nézière).

EUGÈNE MOUTON.



UNE BÊTE ÉPOUVANTABLE, ÉNORME, S'AGITAIT SUR LE TAPIS.

PARIS — IMPRIMERIE LAHURE. *Le Gérant* [...]

Droits de traduction et de reproduction réservés.





L'entrée de Jésus à Jérusalem, d'après la fresque de Flandrin.

e de Jésus à Jérusalem au milieu de l'enthousiasme du peuple juif qui lui fait escorte en tenant almes, voilà le souvenir qu'évoque l'Église le dimanche des Rameaux. C'est pour célébrer le triomphe Christ que chaque année les fidèles rapportent le jour de Pâques Fleuries un rameau de buis bénit.

VINGT SIÈCLES APRÈS

Les Cérémonies de la Semaine Sainte dans l'Histoire

pétuer le souvenir des événements qui se sont succédé pendant la semaine d'agonie du Christ, tel a été le but de l'Église en établissant les cérémonies qui lèbrent aujourd'hui dans tout le monde chrétien. Si la signification et la portée ut nécessairement restées immuables, néanmoins, ces cérémonies ne pouvaient, vers les siècles, manquer de se modifier dans leur ordonnance. Il est intéressant trouver, sous chacun des détails de la liturgie dont souvent le sens nous échappe, t historique dont il porte le témoignage et d'évoquer des spectacles dont on ne uve plus aujourd'hui l'impressionnante magnificence.

○ ○ ○

Semaine Sainte revient, avec les tristes souvenirs de la Passion, avec l'allégresse qu'apporte au monde chrétien e anniversaire de la Résurrection.

Voilà vingt siècles que l'on célèbre ces ments, vingt siècles aussi que les divers es et les diverses églises chrétiennes ent à leur tempérament, à leurs usages, açon de rendre hommage à ces grands nirs.

En huit jours, ces souvenirs promènent des fidèles à travers toutes les émotions le cœur humain. Deux jour- adrent cette semaine : d'une nche des Rameaux, pendant nthousiasme éphémère de Jérusalem na Jésus-Christ pour la dernière fois; d'autre part, le jour de Pâques, qui fut celui de la Résurrection. Entre ces deux journées s'intercale la série des deuils : le prélude des deuils le Mercredi, le deuil des adieux et de la trahison le Jeudi, le deuil du Calvaire le Vendredi. Le cœur de tous les chrétiens vibre, espère, s'attriste, s'indigne contre la lâcheté de celui qui fut le disciple du Christ et qui le livra, puis se réjouit, triomphe. La liturgie chrétienne, à Jérusalem, à Rome et dans les plus humbles églises, a fait effort, dans la suite des âges, pour rappeler et reproduire d'une façon vivante le drame de la Semaine Sainte; en gardant le même sens, les cérémonies se sont modifiées avec la variété des époques et avec la différence des habitudes des peuples et de leur caractère.

DERNIÈRES JOIES TERRESTRES.

Les Rameaux! Ce mot éveille le souvenir des pompes joyeuses dont fut entouré Jésus-Christ lorsqu'il rentra dans Jérusalem pour y mourir. Jésus cheminait sur une ânesse, derrière laquelle s'avançait un ânon; les disciples faisaient à l'ânesse un tapis de leurs vêtements; d'innombrables palmes, précipitamment coupées par les Juifs enthousiasmés, faisaient dais sur la tête du Christ.



La rentrée de Jésus-Christ à Jérusalem, d'après le tableau de Bida.
Acclamé par la foule, Jésus fait son entrée dans la ville, monté sur une ânesse sous les pieds de laquelle les disciples déroulent leurs vêtements comme un tapis. (Gravure extraite des Saints Évangiles. Hachette, éditeur.)

Longtemps à Jérusalem cet épis[...] strictement reproduit par la liturgie [...] lique : chaque année, la veille du [...] des Palmes, les Franciscains prépo[...] garde du Saint-[Sé]pulcre s'en [...] au hameau [de] Bethphagé; [...] ils revenaient [...] teurs de ram[eaux] escortant le [...] périeur qu[i] ânesse [...] aussi ju[squ'à] Jérusalem [...] processions [...] verdoyantes [...] buis qui se [...] lent encore au[jour]d'hui dans les [...] de nos églises [...] une survivance [...] ce souvenir; [...] font, d'un [...] l'autre du [...] partie intégr[ante] de l'office des [Ra]meaux; un év[êque] d'Orléans, [...] Charlemagne, [...] avait le p[...] imaginé l'[...] nieuse ordonnan[ce], accepté[e] [...] lors dans [...] l'Église. Au [mo]ment où le cor[tège] parti du [...] franchissant [...] grande porte [...] re d'une [...] verte fraîch[e] vestibules et [...] portiques, la [...] de porte se fe[rme] à l'intérieur [...] l'église ainsi [...] quelques [...] demeurés [...] rière, font en[tendre] leur voix; [...] eux et la pr[ocession] un dialogue s'engage, des deux [côtés] de la porte. D'une part, dans l'église, [des] clercs symbolisent les chœurs d'a[nges] qui fêtent, au ciel, le triomphe du Chr[ist]; [la] basilique, un instant, devient le symbo[le du] paradis. D'autre part, sous le portique, la voix des hommes qui résonne, cél[èbre] le dernier triomphe qu'ait connu le Chr[ist].

mes finissent par faire violence ntraignent les portes de la basi-rouvrir; et le cortège reprend rs l'autel.

Rome, jadis, au temps où le de la Ville éternelle, descendait ns Saint-Pierre, que la fête des it célébrée avec le plus d'éclat. Pape était préparé au fond de silique, tout couvert de palmes ux; vêtu de la chape de satin de la mitre lamée d'argent, le s'y asseoir. Les trois plus belles aient apportées pour lui-même; t, tour à tour, défiler à ses pieds, sse des bouquets de palmes, des cardinaux en rouge, des olet, des pénitenciers en gris, les s civils de Rome en uniforme des ambassadeurs en tenue de n s'agenouillait, recevait une ait, s'inclinait derechef, s'effaçait. de colonne de verdure vivante, ats et laïques de distinction des-squ'au portique de Saint-Pierre.

LE COMMENCEMENT DES DOULEURS.

Le Dimanche des Rameaux marque la clôture des joies : avec le Mercredi Saint, les tristesses et les douleurs commencent, dans la liturgie comme dans la vie du Christ. L'heure approche où Jésus sera livré à ses bourreaux; Judas est tombé d'accord avec eux; la vente du Maître est chose accomplie. Il est impossible, dans le sanctuaire même, d'offrir aux fidèles une sorte de représentation de la trahison; mais du moins l'Église les convie à pleurer....

C'est le soir, dans une demi-obscurité, que retentissent les lamentations de l'Église. Tout le jour, à Rome, la foule des fidèles, en attendant cet office, est venue s'agenouiller dans la profondeur des basiliques, sous les grands bâtons de coudrier que tiennent les pénitenciers, et qui signifient la remise des péchés. Le cardinal Grand Pénitencier, avec son cortège de chanoines, est venu s'installer à Sainte-Marie-Majeure pour entendre les confessions et toucher de sa longue baguette



Saint à Tolède. — La cérémonie du lavement des pieds, dans la salle du Chapitre.

mort, le Christ, pour donner à ses disciples un exemple d'humilité, leur lava lui-même les pour perpétuer ce souvenir qu'aujourd'hui encore, le Jeudi Saint, l'évêque, assisté de son les pieds de douze pauvres. Tableau de P. Gonzalvo Perez. (Cliché Laurent.)

la marée vivante des têtes inclinées. Autrefois on lui amenait un singulier personnage : c'était quelque forban d'élite retiré des prisons, habillé en pèlerin, et qui se présentait, bourdon en main, coquilles aux épaules, pour querir sa grâce; ce symbole a disparu, mais le Grand Pénitencier continue, comme



La Descente de Croix, d'après une gravure d'Albert Durer. (École allemande du xv[e] siècle.)

L'expression de souffrance qui se lit sur le visage de tous les personnages groupés autour du corps du Christ exprime admirablement la tristesse de cette scène, dont l'Église célèbre chaque année l'anniversaire par des cérémonies traditionnelles.

par le passé, de faire accueil à tous les repentirs.

A mesure qu'ils sont absous ou consolés, les pénitents du cardinal et des religieux qui l'assistent font un pèlerinage vers ce qu'on appelle la *Scala Santa* : c'est, dit-on, l'ancien escalier du palais de Pilate, qui fut arrosé du sang du Christ. Il a vingt-huit marches, qui sont de marbre blanc strié de veines rouges; et ces veines rouges semblent être l'indestructible marque du sang ineffacé. Un revêtement de bois protège le précieux escalier; et c'est sur ces planches prote[...] que des générations de fidèles, qui les [...] tent à genoux, viennent poser leurs lè[...]

Ce pèlerinage dure jusqu'à la tom[...] la nuit; le soleil déclinant appelle les [...] à l'office de Ténèbres.

C'est dans le cadre de la c[...] Sixtine, sous les [...] du Christ souverain [...] peint par Michel-[...] que l'office de Té[...] se déroulait naguèr[...] le plus de majesté. L[...] commençait l'office [...] ze grands cierges [...] resplendissaient s[...] chandelier de bronz[...] gulaire dressé tou[...] de l'autel. Les ps[...] se succédaient c[...] par les musiciens [...] Sixtine.

A mesure q[...] chants devenaien[...] tristes, on voyait le [...] des cérémonies [...] éteindre un cierg[...] un autre, un autre e[...] et chacun de ces [...] qui pâlissait sym[...] un patriarche ou u[...] phète. Il ne restai[...] bientôt, qu'un cier[...] seul, dans la vast[...] pelle; et, sous le[...] de ce cierge, les [...] étincelants de m[...] et de colère du C[...] Michel-Ange bril[...] d'une obscure cla[...] prenait ce cierge; [...] posait sur l'autel [...] seul, tout droit : i[...] bolisait Jésus sur [...] vaire. Puis il dispa[...] à son tour : comm[...] descendit au to[...] ainsi le cierge [...] être caché; on le portait derrière [...] Les assistants, alors, dans l'épaissis[...] des ténèbres, faisaient un bruit conf[...] imitaient le tumulte de la nature [...] Jésus rendit l'âme, et lorsque, au mili[...] grand fracas les rochers se fendir[...] les sépulcres s'ouvrirent. Mais, de mê[...] Jésus ressuscita, de même le cierge [...] reparaître; c'est pourquoi, rapporté sur [...] il symbolisait la victoire finale de la [...] sur les ténèbres.

La liturgie, en chaque église du [...]

LE CORPS DE JÉSUS TRANSPORTÉ SUR LA PIERRE DE L'ONCTION.
TABLEAU DE M. JAMES TISSOT.

Après la descente de croix, Nicodème et Joseph d'Arimathie transportèrent le corps de Jésus sur la pierre de l'onction pour l'y embaumer, selon la coutume juive, en l'enveloppant d'un linceul arrosé de myrrhe et d'aloès. (Gravure extraite de « la Vie de N.-S. Jésus-Christ. » Mame, éditeur, Tours.)

le détail
monies;
que l'es-
Prophè-
Sibylles,
'art de
ge et la
du Pape
sent l'é-
acquiè-
oquence

HAL-
EDANS
A TRIS-

ues heu-
lent, et
instant
lieu aux
de deuil;
succède
l'Église
souvenir
e, et es-
Jeudi
s'aban-
quelque

it voir,
Sixtine
e jour-
ie elle
veille,
. C'était
sion de
le vête-
nes; et
de sa
gaine le
ice de
roche
or, tout
pierres
et por-
e, l'ima-
rist et
Apô-
pe pre-
ce, avec l'hostie consacrée; et la
s'avançait, à travers la salle
illuminaient d'innombrables cier-
vers la chapelle Pauline, où l'on
calice dans le « reposoir », et, de
long déroulement, jusqu'à la loge
domine Saint-Pierre. La place
de monde; les fidèles s'accro-
piliers des colonnades, se
s grilles, se bousculaient sur les larges marches du perron, s'entassaient dans les rues du *Borgo*: le Pape bénissait.

Ainsi se prolongeait, en se modifiant, l'ancien usage des premiers siècles, en vertu duquel, le Jeudi Saint, les chrétiens expulsés de l'Église pour quelque faute et condamnés à une dure pénitence étaient réintégrés dans la société des « frères » par l'absolution de l'évêque; cette bénédiction du



L'ADORATION DE LA CROIX DANS UNE ÉGLISE D'ESPAGNE LE VENDREDI SAINT, D'APRÈS LE TABLEAU DE HERBER.
Dans un cloître d'Espagne, au milieu du recueillement de ce jour de deuil, les religieuses viennent deux par deux baiser la Croix, en souvenir du Christ mort il y a vingt siècles. (Cliché J. Laurent et Cie.)

Pape, projetée sur l'horizon de la campagne romaine, était comme une absoute donnée au monde.

SUPRÊME LEÇON D'HUMILITÉ.

La foule s'écoulait : le Pape, lui, se préparait à reproduire exactement, dans tous ses détails, l'avant-dernier épisode de la vie du Christ. Jésus, la veille de sa mort, lava les pieds de ses disciples. Ainsi fait l'évêque dans chaque cathédrale; ainsi faisait le Pape jadis, lorsque, maître de Rome, il descendait plus souvent dans Saint-Pierre. On raconte qu'au VI[e] siècle saint Grégoire le Grand, pape, ayant, à l'exemple de Jésus-Christ, voulu laver les pieds de douze fidèles, un treizième apparut à côté des douze; les contemporains crurent comprendre que ce treizième privilégié était un ange.... Voilà pourquoi, tant que le Pape put se livrer à ces pompes, treize prêtres ou pèlerins, tout vêtus de blanc, étaient installés dans l'une des chapelles de Saint-Pierre, pour que le Pape leur lavât les pieds. On les appelait les Apôtres; ils devaient être nés « au delà des monts », comme pour symboliser les plus lointains foyers de propagande chrétienne; c'était l'évêque arménien, c'était le capitaine des suisses, c'était Mgr le majordome, c'était M. l'ambassadeur de France, qui choisissaient ces privilégiés. Le Pape passait devant chacun d'eux, lavait à chacun le pied droit, l'essuyait, le baisait.

La liturgie dans le monde entier a consacré la tradition de cet usage : dans nos vieux registres paroissiaux, il n'est pas rare de trouver l'indication d'un certain nombre d'écus donnés, chaque année, aux « apôtres » : c'étaient les pauvres admis au Lavement des Pieds.

A Rome, chaque soir de Jeudi Saint la foule s'accumule à Saint-Pierre pour assister à l'exposition des « insignes reliques ». Sous le dôme de l'immense coupole, des balcons font saillie : les colonnes torses qui les encadrent proviennent, paraît-il, du temple de Jérusalem. Trois chanoines se montrent à l'un de ces balcons : ils exposent à la piété des fidèles, maintenue attentive par le bruit sec de deux clochettes, le Voile de sainte Véronique, où est empreinte la face de Jésus. Un silence se fait, et de nouveau les deux clochettes résonnent : un fragment de la vraie Croix est présenté aux hommages du peuple. Puis c'est la Lance qui perça le côté de Jésus. Demain sera le jour anniversaire de la mort du Christ; demain, c'est jour de pleurs, à Jérusalem, à Rome, dans le monde entier.

LES CÉRÉMONIES DANS LA VILLE OU LE CHRIST AGONISA.

A Jérusalem, une profusion de temples et de chapelles ont été élevés aux endroits que la tradition assigne comme théâtre aux derniers actes de la vie du Christ : c'est là que se déroulent les processions des diverses confessions chrétiennes. On part de la cha-

pelle des Franciscains, qui s'élève à l'endroit où Jésus ressuscité apparut à sa mère, et qui garde un morceau de la colonne où Jésus fut flagellé. Par une nef étroite qu'on appelle les sept arceaux de la Vierge, on s'achemine vers un oratoire obscur, « la prison de Notre Seigneur » : c'est là qu'il fut retenu pendant qu'on préparait son supplice.

Voici la chapelle de Saint-Longin : ayant percé le côté de Jésus, Longin pleura en cet endroit, et ses pleurs firent de lui un saint. Cette autre chapelle, tout proche, est celle où furent tirés au sort les vêtements du Crucifié. Deux escaliers successifs mènent vers une grotte la pieuse file des pèlerins : c'est là qu'était égarée la croix du Christ, avant que l'impératrice Hélène ne l'exhumât. En remontant de ces souterrains, on passe devant la colonne du prétoire, où Jésus fut insulté.... Dix-huit marches encore, et l'on est au Calvaire. Les pèlerins grecs, là-haut, chantent les douleurs de Marie.

Que de sanglots, à travers les âges, ont fait écho à ceux de la Vierge! Il faut lire, dans les récits du Moyen âge, le dévot enthousiasme avec lequel les croisés mettaient leur tête dans la fente du rocher où la croix fut posée; ils croyaient reconnaître, dans cette fente, la couleur du sang de Jésus-Christ.



Le Samedi Saint à Jérusalem. — La foule des fidèles autour du Saint-Sépulcre, d'après le tableau de Girardet.

Dans l'église primitive, c'est le Samedi Saint qu'on baptisait les nouveaux chrétiens. Après une nuit passée en prières, ils étaient plongés par trois fois dans la fontaine du baptistère. Les offices qui se célèbrent encore aujourd'hui à Jérusalem sont une survivance de ces antiques usages.

Aujourd'hui, tous ces vestiges sont recouverts d'un marbre protecteur; et la procession, lorsqu'elle les longe, les devine plutôt qu'elle ne les voit. Par une porte très basse, on pénètre dans le Saint-Sépulcre. Un marbre, dans une première chambre, marque la place où se tenait l'Ange, assis sur la pierre descel-

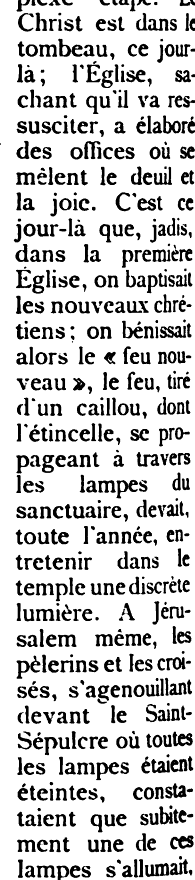
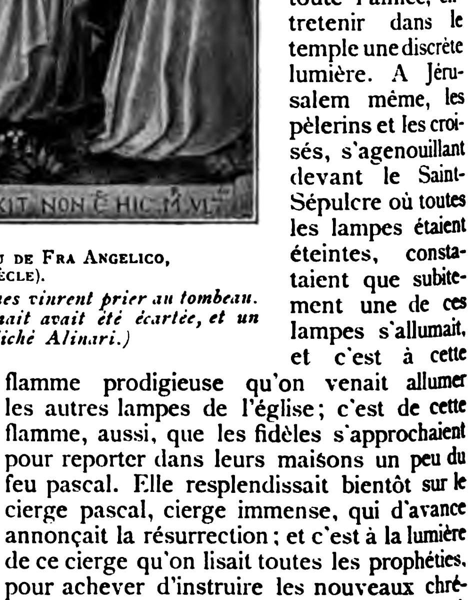
lée du sépulcre; quelques pas encore, et une seconde porte donne accès dans la chambre sépulcrale; c'est là que Jésus reposa pendant les trois jours qui suivirent sa mort. La procession fait deux fois le tour de cette chambre, et, passant près d'une chapelle élevée à l'endroit où Jésus ressuscité apparut à Madeleine, elle revient à son point de départ.

A Rome, avant 1870, chaque fois que revenait le Vendredi Saint, cardinaux et prélats déposaient leurs insignes; leurs doigts, même, étaient veufs du précieux anneau qui marquait leur dignité. Le Pape se privait, ce jour-là, du cierge que d'ordinaire on apportait devant lui lorsqu'on lui présentait les Saints Livres. Gardes nobles, gardes suisses, gendarmes, renversaient leurs fusils; et les massiers renversaient leurs masses. La vie de la cité était suspendue. Le Pape ne bénissait plus. Parmi les traînantes psalmodies, il venait à trois reprises, suivi de toute sa cour, adorer la croix, d'abord sur l'autel, puis sur un riche coussin; puis tout retombait dans le silence et dans le deuil.



Les Saintes Femmes au tombeau. — Tableau de Fra Angelico, peintre primitif italien (xve siècle).
Le matin du jour de la Résurrection, les Saintes Femmes vinrent prier au tombeau. Mais elles le trouvèrent vide. La pierre qui le fermait avait été écartée, et un ange leur annonça que le Christ était ressuscité. (Cliché Alinari.)

LE JOUR OÙ L'ON BAPTISAIT DANS LA PRIMITIVE ÉGLISE.

Cependant les angoisses touchent à leur terme; la mort du Christ présage sa résurrection; entre l'une et l'autre, la journée du Samedi

Saint est une complexe étape. Le Christ est dans le tombeau, ce jour-là; l'Église, sachant qu'il va ressusciter, a élaboré des offices où se mêlent le deuil et la joie. C'est ce jour-là que, jadis, dans la première Église, on baptisait les nouveaux chrétiens; on bénissait alors le « feu nouveau », le feu, tiré d'un caillou, dont l'étincelle, se propageant à travers les lampes du sanctuaire, devait, toute l'année, entretenir dans le temple une discrète lumière. A Jérusalem même, les pèlerins et les croisés, s'agenouillant devant le Saint-Sépulcre où toutes les lampes étaient éteintes, constataient que subitement une de ces lampes s'allumait, et c'est à cette

flamme prodigieuse qu'on venait allumer les autres lampes de l'église; c'est de cette flamme, aussi, que les fidèles s'approchaient pour reporter dans leurs maisons un peu du feu pascal. Elle resplendissait bientôt sur le cierge pascal, cierge immense, qui d'avance annonçait la résurrection; et c'est à la lumière de ce cierge qu'on lisait toutes les prophéties, pour achever d'instruire les nouveaux chrétiens. L'aurore du Samedi Saint commençait de briller quand s'achevait cette lecture; alors, précédé par le cierge pascal, le cortège s'ébranlait, conduisant les catéchumènes au

baptistère. L'évêque, en grande solennité, bénissait la fontaine, et par trois fois les catéchumènes y étaient plongés. Puis les catéchumènes étaient confirmés. On attendait alors en prières que la lente venue du crépuscule annonçât la nuit de Pâques, et l'on se préparait à la messe nocturne de la Résurrection.

Tels sont les antiques usages dont la liturgie garde le souvenir; et c'est pourquoi l'Eglise bénit le feu nouveau, l'encens, le cierge pascal, l'eau.

LES JOYEUSES CLOCHES DE PAQUES.

Cependant commencent à sonner joyeusement les cloches de Pâques. Ce jour de triomphe, c'est la confusion définitive du traître.



LA RÉSURRECTION, D'APRÈS UNE FRESQUE DU VATICAN, PEINTE PAR PINTURICCHIO. (XV[e] SIÈCLE.)

Le jour de Pâques est le jour de l'allégresse universelle dans toute l'Église chrétienne. Cette fresque représente le pape Calixte III adorant le Christ qui s'élève au-dessus du tombeau. (Cliché Anderson.)

Ce jour-là, à Séville, la foule dès le matin se précipite vers le faubourg de Triana, de l'autre côté du Guadalquivir. Il y a là d'étroites ruelles, sordides, grouillantes, où des mannequins de forme humaine sont suspendus à des cordes. Neuf heures sonnent : un *gitano* paraît, son fusil à la main; il ajuste l'un des mannequins, et le fusille. Des trous béants des blessures, il s'échappe du son et de la paille. Le mannequin désemparé tombe à terre : des hordes d'enfants viennent le meurtrir de leurs longs gourdins. Ils le soufflettent, le fustigent, le déshabillent, l'écartèlent, puis le conduisent au Guadalquivir. Ce mannequin représente Judas, et cette fusillade et ces voies de fait symbolisent le courroux populaire contre le traître.

Jadis, dans la cathédrale de Chartres, on donnait congé au diable, de la façon la plus solennelle, afin de bien indiquer la victoire du Christ sur l'enfer. On fourrait dans la gueule d'un horrible dragon de la paille enflammée, symbole des flammes infernales; et le vilain personnage, sous les regards méprisants des fidèles, sous l'escorte malveillante des enfants de chœur, était conduit à la porte de l'église et jeté dehors. Adieu, Satan : Christ est vainqueur!

La population romaine, jusqu'en 1870, s'abandonnait, le jour de Pâques, à des joies d'un autre ordre, moins familières, mais plus imposantes.

A l'aube, le canon du château Saint-Ange tonnait quatorze fois; les soldats du Pape, ayant au casque ou au shako une branche de buis ou de myrte, venaient faire haie aux alentours de la basilique. Les statues, les murailles, les piliers, les autels, les cardinaux, avaient leur splendide toilette rouge des grands jours; et le Pape triomphait, comme le Christ son maître, du haut de la *sedia* garnie de velours rouge galonné d'or. Et c'était, à travers Saint-Pierre, un immense déroulement de processions : sur l'autel, en avant des chandeliers, les tiares du Pape étaient rangées, celle offerte par Napoléon, avec son émeraude unique au monde, celle



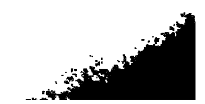
LE VENDREDI SAINT À PALERME. — LA STATUE DU CHRIST, DANS UNE CHÂSSE, EST PROMENÉE EN PR
A TRAVERS LA VILLE. — TABLEAU DE M. DE COUBERTIN.

offerte par la reine Isabelle, avec ses dix-huit mille diamants. Le Pape chantait la messe; et les chœurs répondaient à ses prières; mais, après le chant du *Pater*, le chœur, par exception, ne répondait point *Amen*, parce qu'un jour de Pâques où le pape Grégoire le Grand avait célébré la messe à Saint-Jean de Latran, les anges, disait-on, lui avaient répondu. A la descente de l'autel, le Pape recevait de la main d'un cardinal une bourse contenant quelques pièces pour avoir « bien chanté la messe ». La bénédiction de la terre entière, du haut de la grande loge de Saint-Pierre, par-dessus les vieilles berlines de gala, qui, rangées sous la colonnade, abritaient une foule de têtes pieusement courbées, mettait un terme à la cérémonie et un sceau à l'allégresse pascale.

Sous une forme plus populaire dans notre vieille France, plus auguste dans la Rome des Papes, Pâques, c'est la joie complète et sans mélange, la joie de revivre après l'hiver comme revit la nature printanière, la joie de l'équité satisfaite, la joie de la victoire remportée sur la mort. En Pologne, en Russie, tout le monde s'embrasse ce jour faisait-on au cours des premiers siè tout l'univers chrétien : « Christ es cité! » On échangeait cette parol un souhait de bienvenue; et pour u moins on voulait que l'anniversai résurrection du Christ supprimât toutes les infortunes : les prisons s' devant les criminels, les riches af saient leurs esclaves, les besaces des se remplissaient; et les criminels juges, les esclaves et leurs maîtres, vres et leurs bienfaiteurs, tressaillaie commune exaltation; Christ était res on appelait Pâques le jour des jour des fêtes, le jour de la joie. « C'est vieil auteur, un jour aussi élevé au-d tous les autres que le soleil est au-de étoiles. »

Et, au lendemain, des affres de la Sainte, — auxquelles s'était associé de la mort du Christ, en un épou tremblement, la nature elle-même, — de Pâques resplendissait, ramenant la lumière et la vie.

O O O





LES RÉGENTS D'UN HOSPICE DE LÉPREUX EN HOLLANDE AU XVIIe SIÈCLE, D'APRÈS LE TABLEAU DE JEAN DE BRAY.

Pendant des siècles, la lèpre exerça de terribles ravages. Au Moyen âge, les lépreux, qui pullulaient en Europe, avaient été de véritables parias, n'ayant pour abri que de misérables cabanes construites pour eux en rase campagne. Ce n'est guère qu'au XVIIe siècle qu'on commença à les recueillir dans des hôpitaux spéciaux créés par l'initiative privée. (Cliché Braun, Clément et Cie.)

L'HORREUR DE LA LÈPRE A TRAVERS LES AGES

Assister vivant à la décomposition de son corps, lire dans les yeux des autres hommes le dégoût et l'effroi qu'on leur inspire, être, comme un paria, tenu à l'écart de la communauté humaine, telle a été jusqu'à nos jours la condition du lépreux. Si d'autres fléaux nous effrayent par leur marche foudroyante, ce qui fait au contraire l'horreur de la lèpre c'est le long supplice qu'elle inflige à ses malheureuses victimes. Aussi ne peut-on songer sans angoisse que la lèpre, loin d'être un mal disparu, existe aujourd'hui encore dans beaucoup de contrées, et qu'elle en ravage quelques-unes. Espérons qu'une fois de plus les découvertes de la science moderne mettront l'humanité à même de vaincre le terrible fléau.

○ ○ ○

PARMI les fléaux dont la menace a pesé sur l'humanité, aucun n'a suscité dans les âmes plus d'horreur que la lèpre. Le nom seul de lèpre est resté dans les traditions populaires comme le symbole même des pires souffrances physiques et morales. Il évoque dans l'esprit l'atroce vision d'un être monstrueux rongé lentement par une pourriture que rien ne peut arrêter, cadavre vivant qui n'attend pas la nuit du tombeau pour se décomposer.

Un auteur de l'antiquité a laissé cet effrayant portrait du lépreux : « La peau du visage est semée de tubercules qui se transforment en ulcères et que rien ne peut dessécher; des croûtes brunes ou pourpres, jaunes ou blanches, se superposent à la manière des écailles d'un poisson. Les oreilles gangrenées s'écartent de la tête et leurs lobes ne tardent pas à tomber; les cheveux s'enlèvent par endroits en laissant de larges plaques sanguinolentes, tandis qu'à côté ils se hérissent en touffes; deux charbons ardents luisent à la place des yeux d'où s'échappent des gouttes de pus qui roulent sur les joues. Les lèvres se tuméfient et se

violacent et laissent fuir la salive que ne peut plus retenir la langue également gonflée; de la bouche sort une haleine infecte. Les bras, les jambes disparaissent sous d'énormes tumeurs violacées et nauséabondes. Les os se transforment en une substance spongieuse et sans résistance, et parfois les membres s'arrachent du corps par lambeaux. »

Ce mal qui pendant des siècles a terrorisé les imaginations, on croit généralement que c'est aujourd'hui un fléau disparu. Erreur!



JÉSUS GUÉRISSANT UN LÉPREUX, D'APRÈS LE DESSIN DE BIDA.

Dans l'antiquité, les lépreux, objet de répulsion et de terreur, étaient obligés de fuir les autres hommes. L'Évangile rapporte que Jésus, ayant rencontré sur une route un de ces malheureux, étendit la main vers lui, et, en le touchant, le guérit. (Gravure extraite des Saints Évangiles, Hachette, éditeur.)

Ne pensons pas que nous en ayo
avec la lèpre et que son histoire n'in
que le passé! Le fléau s'est assoupi, m
éteint, et nous pourrions bien assiste
réveil. Il
déjà faire un
offensif; de
decins fr
MM. Leloir
nier, à une
rence int
nale sur la
qui s'est t
Berlin en 18
dénoncé le
Plus d'un
de lépreu
répartis sur
face du glo
ces dernièr
nées, en No
une épidém
lèpre écla
ravagea le
vinces de
et de Tron
enfin nos c
du Tonkin
Madagascar
millent de lé

L'ANTIQ TRA LE PREUX PARIA.

« Qu'
cache et
l'écart sur
tière de
avec les
galeux et le
maux imm
celui dont le
se couvre d
tules semb
aux bulles d'
fect qui s'é
des marécag
crèvent à l
face! Carilo
la lumière.
le chasse de
ges à coups de pierres et qu'on le couvre
dures, lui, vivante ordure! Que les f
divins vomissent son cadavre! » Ce
thème, jeté par un poète hindou qui
2500 ans avant Jésus-Christ, traduit
l'horreur inspirée à l'antiquité tout
par la lèpre, et fait comprendre ce qu

lièrement atroce dans la situation du
jeté désormais de la communauté
Chassé honteusement des villes,
ites les malédictions, qu'il ne con-
s ni cité, ni foyer, ni famille! Une
consolation lui est impitoyablement
celle de prier dans les temples les
t d'implorer leur miséricorde.
ême, la loi de Moïse prescrit avec
ne rigueur la séparation du lépreux



RÉGENTES D'UN ASILE DE LÉPREUX EN HOLLANDE (XVIIe SIÈCLE). — TABLEAU DE JEAN DE BRAY.

rtir du moment où, au lieu de chercher à isoler les victimes de la lèpre, on entreprit de ner dans des asiles spéciaux, que le mal commença à décroître. Le peintre a représenté ici les charitables qui s'occupaient d'un des hospices de lépreux de son pays. (Cliché Braun.)

s autres humains; on lui rase la tête
chire ses vêtements. La Bible nous a
le souvenir des lamentations de Job:
périr le jour où je suis né! » Et à
qui sont venus le visiter, il ajoute :
ne faites que venir, et aussitôt que
ez la plaie dont j'ai été frappé, vous
n horreur ».
t dans l'Inde que le fléau a dû pren-
ance. De ses fleuves roulant les
, de ses marais croupissant sous
étouffantes semble s'être élevée la
r infecter l'univers. Puis elle envahit
la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Égypte,
progressivement les contrées, comme
e les chairs. Enfin elle atteint la

Elle est amenée à Rome par les légions victorieuses qui la traînent derrière elles avec les captifs et les dépouilles des peuples vaincus; toutefois, — fait curieux à noter! — la lèpre n'y fit pas de grands ravages, parce que les Romains, grâce à leur hygiène et à leurs fréquentes ablutions, ne permirent pas au fléau de se développer.

Mais voici, après la chute de l'empire d'Occident, les invasions de Barbares, les mêlées des peuples, le bouleversement général de l'Europe, les pillages, les massacres, les famines : merveilleuses circonstances pour favoriser l'épanouissement de la lèpre. Aussi, à la fin du VI[e] siècle, elle triomphe dans l'Europe centrale et occidentale. Son intensité commence à décroître, quand le mouvement des croisades vient raviver le foyer mal éteint : chevaliers et pèlerins, nobles et vagabonds rapportent la maladie de leurs expéditions en Palestine, où elle n'avait cessé de sévir.

LE DRAME DE LA LÈPRE AU MOYEN AGE. LES LÉPROSERIES.

Dès lors les lépreux pullulent. Effrayé,

le peuple les chasse à coups de bâton. Dans plusieurs villes on les vit en masse compacte se presser aux portes qu'ils assiégeaient, s'écraser contre les remparts, à demi nus, mourant de faim, implorant la pitié et repoussés avec violence par les hommes d'armes. Les routes se couvrirent de ces tristes proscrits qui allaient, vêtus de guenilles, quémandant un peu de nourriture, étalant aux yeux la sanie de leurs plaies.



LA BANNIÈRE DES LÉPREUX, EMBLÈME DE LA CONFRÉRIE DES HOSPITALIERS DE SAINT-LAZARE, AU MOYEN ÂGE.

Au Moyen âge, les lépreux ne pouvaient sortir de la maladrerie qu'à la condition de ne pas pénétrer dans les villes. Quand ils circulaient sur les chemins, ils devaient agiter leur « cliquette » pour permettre aux passants d'éviter leur contact. L'ordre des « Hospitaliers de Saint-Lazare » s'était donné pour mission de soigner ces déshérités.

Les pouvoirs publics s'émurent. Des mesures de la dernière rigueur furent prises contre les lépreux.

Dès que les premiers symptômes du mal se manifestent chez un individu, si lui-même ne signale pas son cas, il est bientôt dénoncé par ses voisins, souvent même par ses amis et ses parents.

De gré ou de force, on l'entraîne à l'Église, où une lugubre cérémonie commence : pour bien marquer que désormais le lépreux est retranché de la société des vivants, on le recouvre d'un drap noir, on célèbre sur lui l'office des morts et l'on chante le *Libera*. Quand les chants cessent, on jette sur le malade une pelletée de terre, puis on lui lit les prescriptions auxquelles il devra obéir sous menace de mort.

Sa demeure désormais sera la léproserie : élevée aux abords d'une ville, d'un village ou d'un monastère, elle se compose d'une collection de petites cabanes de bois posées sur quatre étais, groupées dans un terrain vague qu'entoure une palissade. C'est dans une de ces cellules qu'habite le lépreux. Certes, il peut sortir de la maladrerie et, à condition de ne point pénétrer dans les villes, circuler sur les chemins ; mais dans quel appareil infamant ! Il porte un grand manteau gris ou couleur de feu où sont attachés parfois des insignes dégradants, tels que des pattes d'oie ou de canard ; un vaste chapeau de feutre retombe sur son visage et dissimule ses traits hideux. Sans cesse il doit agiter ses cliquettes pour avertir les passants et les mettre à même d'éviter son contact ; s'il veut acheter un objet, il ne doit point le toucher, mais le désigner de son bâton.

Toutefois, il est consolant de constater que la lamentable condition des lépreux, des « mezels », comme on disait jadis, suscita maints dévouements. Les Hospitaliers de Saint-Lazare donnèrent d'admirables exemples de charité. Saint François d'Assise, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Catherine de Sienne soignèrent de leurs pieuses mains un grand nombre de malades ; et l'on vit même un r de France, saint Louis, laver et panser plus répugnants ulcères. Malgré ces exem saint Louis demandant un jour à lo



UNE LÉPROSERIE FONDÉE EN BIRMANIE PAR LES FRANCISCAINES DE MARIE.

Missionnaires qui, par leur dévouement de tous les instants, empêchent que les lépreux, très encore dans les pays d'Orient, soient abandonnés sans secours. Ils ont multiplié les léproseries s où l'on compte plus de 130 000 lépreux. Celle que représente notre gravure a été fondée Franciscaines de Marie, qui soignent, pansent et consolent des centaines de lépreux, au risque eintes elles-mêmes! (Photographie communiquée par le Dr Sauton.)

rait pas mieux avoir la lèpre que état de péché mortel, le naïf séné- pieux qu'il était, répondit au roi é : « Je préférerais, Sire, commettre chés mortels, plutôt que de devenir .

lépreux ne tardèrent pas à former se de parias qui, aigris par leurs es de toute sorte, sentirent fer- n eux les plus mauvais sentiments. ne fois ils se laissèrent aller à de s excès. D'ailleurs l'imagination grossissait leurs crimes; on les d'empoisonner les fontaines, d'in- es récoltes, de pratiquer la sorcel- uer les enfants, car on croyait que pouvait se guérir par des bains sang humain. Déférés aux tribu- aucoup furent brûlés; maintes fois, devança la justice royale en les nt en masse dans des contrées

OYERS ACTUELS DE LÈPRE.

pectacle qu'offrent aujourd'hui les eux nous donne une image de la mezellerie » du Moyen âge.

ient et l'Extrême Orient sont restés les terres classiques de la lèpre. Comment la redoutable maladie n'y prospérerait-elle pas au milieu de la saleté la plus repoussante? Rien d'ailleurs n'est fait pour améliorer l'état du malade. Dans ses *Voyages chez les lépreux*, le docteur Zambaco-Pacha parlant de la léproserie de Jérusalem, écrit : « Dans quatre pièces ignobles dont l'atmosphère suffoque comme celle d'un dépôt de chiffons et d'os, habitent trente-six lépreux musulmans et une chrétienne grecque, qui couchent pêle-mêle sur des nattes pourries et des haillons ramassés dans les ordures. Dans un coin obscur de ce dépôt de mendicité et de misère, gît un débris d'être humain dans un état de mutilation et de décomposition impossible à décrire. Le nez écrasé est réduit à un petit lobule informe; la bouche béante, grimaçante, tiraillée par les cicatrices, laisse voir un antre qui remonte jusqu'à la base du crâne et descend jusqu'au larynx.... »

Pénétrons dans l'Empire du Milieu : le chiffre connu des lépreux y dépasse 100000. Dès qu'un Chinois est reconnu lépreux, on l'embarque de force avec quelques vivres sur un canot qu'on pousse au milieu du fleuve et on lui défend sous peine de mort d'aborder nulle part. Dans certaines provinces, on va jusqu'à l'enterrer vivant. Pour échapper à

ces pratiques cruelles, les lépreux se sont groupés : ils occupent seuls certains villages et à leur tour mettent à mort tous ceux qui y pénètrent.

Non moins inhumains que les Chinois, les peuples du Turkestan et de la Sibérie chassent à coups de bâton les lépreux dans les forêts, où ils ne tardent pas à mourir de faim.

Les Asiatiques d'ailleurs n'ont sous ce rapport rien à envier aux civilisés. Aux États-Unis, le gouvernement de Washington déporte les lépreux dans un îlot désert, à l'entrée du chenal de New York; absolument abandonnés, ils n'ont, pour ne pas périr d'inanition, que les vivres que leur porte chaque semaine un petit bateau : les peines les plus sévères sont édictées contre ceux qui tenteraient d'entrer en rapport avec eux.

A San Francisco, on les relègue au *Pest House*, sorte de prison éloignée de la ville et située dans un endroit malsain : le malheureux qu'on y enferme n'a plus que l'espoir de mourir le plus tôt possible.

Les pays les plus atteints sont en première ligne la Chine, l'Indo-Chine, l'Inde où les lépreux sont au nombre d'environ 130 000, le Japon avec 50 000, la Colombie avec 30 000 sur 4 millions d'habitants, Madagascar avec 15 000, et les îles Hawaï avec 5 000. En regard de cette statistique, l'Europe semble être privilégiée : elle n'a que 6 000 lépreux, dont 400 environ en France, répartis sur la Côte d'Azur et dans le Delta du [...] ou encore en Bretagne.

LA CHARITÉ BRAVE LE FLÉA[U]

Devant cette calamité pesant s[...] contrées exotiques, d'humbles héros s[...] fient chaque jour pour adoucir les t[...] de ceux qu'elle frappe : ce sont les r[...] et les religieuses missionnaires. Que d[...] ils prodiguent, que d'asiles ils ont f[...] C'est en Chine, dans le Kiang-Si orie[...] léproserie des Filles de la Charité à [...] Tchéou-Fou. C'est au Japon, dans l[...] vince de Nagasaki, l'asile de Kumm[...] fondé par le Père Corre, des Missions [...] gères, en 1894, et qui a arraché à l[...] terrible des misères 245 malades. Dep[...] an, les Sœurs Franciscaines missionna[...] Marie visitent, pansent et consolent [...] preux de Kummamoto.

Admirable encore est la lépros[...] Gotemba dans la province de Tokio, [...] par le Père Bertrand, qui panse lui-m[...] plaies de ses 72 hospitalisés.

Les Franciscaines, dont le coura[...] laisse rebuter ni par l'hostilité des ind[...] ni par le contact des plus dégoûtantes [...] ont de leur côté fondé un hôpital à R[...] en Birmanie et un autre à Saint-Jean d[...] dalay, où sont recueillis 580 malades [...]



Communiqué par]

UNE STATION BALNÉAIRE AU JAPON.

Des sources qui jaillissent dans ce village passent pour avoir la propriété de soulager les ma[...] atteints de la lèpre.

Colombie, la léproserie Agna de Dios
e des efforts des Salésiens de Dom
et à Madagascar les Jésuites ont réussi
r des léproseries qui peuvent être
es comme modèles, l'une dans l'Ime-
abrite 130 ma-
l'autre dans la
du Betsileo,
t-Laurent de
les bâtiments
dernière ne
nt malheureu-
d'hospitaliser
malades. Con-
nent vêtus,
urris et bien
ils sont pres-
capables de
r au travail des
dans le vaste terrain mis à leur dis-
Depuis six ans, malgré les mutilations
pieds et de leurs mains, ils ont défri-
isé quinze hectares.



DE PARIAS. — LE « CHEIK » DES LÉPREUX À SILOE, PRÈS DE JÉRUSALEM.
en Palestine, les lépreux sont constitués en une tribu qui a son ou chef. C'est un vrai faubourg de parias que forment les misérables habitées par ces malheureux. Tout le jour, ils se tiennent accroupis de leur porte, étalant leurs plaies et leurs guenilles lamentables. niqué par le Dr Sauton.)

'EST-CE QUE LA LÈPRE? — EST-ELLE CONTAGIEUSE?

ous reste à demander à la science
sait de cette maladie, de sa mar-
moyens de la combattre.
variée dans ses manifestations, la
caractérisée essentiellement par des
a peau. Elle débute presque toujours par l'apparition de taches de couleur bistre à centre blanc ou bien jaunes et rouges; d'autres fois il se forme des sortes de saillies, de tubercules qui boursouflent la peau. Ce ne sont encore là que les premières lésions; bientôt elles s'aggravent; des ulcères se creusent, sanguinolents, sanieux, déchiquetés. La peau perd toute sensibilité : on peut la percer d'une aiguille sans que le lépreux éprouve aucune douleur. En même temps le malade se sent en proie à un état de fatigue, d'affaissement, de torpeur physique qui indique que le système nerveux est atteint.

Plusieurs poussées successives séparées par des intervalles plus ou moins longs et accompagnées d'accès fébriles, telle est la marche de la maladie. Bientôt la peau n'est plus seule à être attaquée : l'œil est le siège d'inflammations purulentes qui amènent la cécité. Enfin les muscles et le squelette lui-même ressentent le contre-coup de l'affection; ils s'atrophient et se gangrènent. De là des déformations et des mutilations; il arrive souvent qu'un membre rongé par la maladie se détache et tombe.

Certes la marche de la lèpre est lente; mais la maladie est inexorable : la mort en est l'issue fatale. Parfois elle se fait attendre



LA SALLE DES FEMMES À LA LÉPROSERIE « AGNA DI DIOS », EN COLOMBIE.

Les sœurs de la Présentation recueillent surtout des femmes, auxquelles, grâce à leur dévouement ad elles parviennent à rendre la vie plus supportable. Si la lèpre est restée inguérissable, on peut d en atténuer les effets en attendant qu'un nouveau sérum vienne vaincre le fléau.

quinze ou vingt ans, mais dans aucun cas il n'y a de guérison durable et le lépreux succombe à la phtisie ou à l'épuisement de son organisme.

D'où procède la lèpre? Pendant longtemps on attribua une origine mystérieuse à cette maladie. On constatait qu'elle frappait tel ou tel individu sans pouvoir dire comment les germes morbides étaient venus s'implanter dans l'organisme. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et les progrès de la bactériologie ont permis de répondre à la question. Comme pour presque toutes les maladies, la cause de la lèpre est un microbe: c'est le bacille de Hansen. On le connaît depuis 1871 grâce au médecin norvégien Hansen, qui étudia avec un soin extrême l'épidémie survenue à cette époque à Bergen.

La lèpre est-elle directement contagieuse? Il semble au premier abord qu'elle doive l'être au plus haut degré. Bien des faits concourent à appuyer cette opinion. D'abord les exemples tirés de l'histoire: au Moyen âge, la présence d'un lépreux dans un groupement d'individus avait toujours pour résultat de contaminer un ou plusieurs de ces individus. On vit même parfois des sortes d'épidémies de lèpre s'abattre sur une bonne partie de la population d'une localité. Un exempl récent n'est pas moins frappant. Ju 1848, la lèpre était complètement inc aux îles Sandwich, quand à cette épo Chinois lépreux y aborda. En 1861, six gènes étaient devenus lépreux; ces nou malades, disséminés dans l'archipel, y portèrent partout le mal avec une rapidité qu'en 1864 on comptait déjà 2 preux. En 1876 leur nombre atteignait sur une population de 50000 habitants, à-dire 1 sur 10.

Cependant, d'autre part, il existe une série d'observations aussi probant permettent de douter de la contagion de la lèpre. Parmi celles-ci on comp trait aussi hardi et aussi significatif que de Desgenettes s'inoculant la peste d l'armée d'Égypte; le médecin Daniellsen inoculé à quatre reprises différentes le d'un lépreux sans contracter la maladi autre médecin, Profita, a répété la expérience avec le même résultat.

Bien plus, on cite le cas de pers qui ont passé leur vie dans l'intimit lépreux sans être frappées. Des frère sœurs, des époux échappèrent à une tagion à laquelle ils s'exposaient à c

minute. L'un des médecins les plus réputés pour la sûreté de leur diagnostic et pour leur prudence, le Dr Hardy, n'a pas craint de faire maintenir dans un lycée de Paris des élèves lépreux venant des colonies. Un autre, également célèbre et très partisan en principe de la contagiosité de la lèpre, n'a pas voulu interdire à un médecin lépreux l'exercice de sa profession.

Il est infiniment probable que la lèpre est contagieuse; mais les conditions dans lesquelles la contamination s'opère nous sont encore inconnues. Sans doute, pour que le microbe puisse se développer et infecter l'organisme, il faut certaines circonstances favorables, comme pour la tuberculose. En dehors de ces conditions particulières, un individu sain peut vivre dans le voisinage d'un lépreux et demeurer indemne.

COMMENT COMBATTRE LA LÈPRE?

Dans l'antiquité, au Moyen âge et jusqu'à ces dernières années, non seulement on ne connaisait pas de remède contre la lèpre, mais on n'espérait même pas en découvrir; on prescrivait bien diverses substances, mais ce n'étaient guère que des palliatifs : quiconque était atteint était fatalement voué à une mort plus ou moins prochaine. Mais la médecine nouvelle, fondée sur les découvertes de Pasteur, semble devoir être plus heureuse. Elle a étudié la lèpre comme elle a étudié la rage, la diphtérie, la peste, et a cherché les moyens de combattre ces maladies par elles-mêmes. Récemment le courrier d'Indo-Chine apportait la nouvelle des heureuses tentatives réalisées à l'institut Pasteur d'Hanoï.

Les médecins ont pour parler de la lèpre une expression qui d'abord peut surprendre. Ils l'appellent « la plus humaine des maladies »; cela signifie qu'elle est spéciale à l'homme : les animaux y sont réfractaires. Une chèvre à qui l'on injecte le germe de la lèpre reste parfaitement indemne; son sang est impropre à la culture du microbe et il y devient pour ainsi dire d'autant plus rebelle qu'on répète plus souvent l'expé-



UN GROUPE DE LÉPREUX DANS LE VILLAGE DE HUONG-LON, AU TONKIN.

Jadis les lépreux étaient traités en parias par les indigènes, qui poussaient parfois la cruauté jusqu'à les enterrer vivants! Dans certains villages tonkinois les lépreux représentent la majeure partie de la population. (Communiqué par le Dr Sauton.)



AU JAPON. — LÉPREUX DE L'HOSPICE DE KUMMAMOTO TRAVAILLANT AUX CHAMPS.
Grâce aux soins assidus des sœurs Franciscaines, qui ont fondé cet asile, les lépreux deviennent bientôt capables de travailler dans les champs. Le salaire qu'ils reçoivent, et surtout la possibilité qu'ils ont de travailler, la propreté à laquelle ils sont astreints, contribuent à relever le moral de ces déshérités.

rience. Si l'on recueille au bout d'un certain temps le sérum sanguin d'un animal dont on a ainsi renforcé l'immunité et qu'on l'introduise dans l'organisme d'un lépreux, on confère à celui-ci une résistance analogue; son organisme devient réfractaire au germe morbide. En procédant ainsi, on améliore son affection et finalement on la guérit.

Cette action curative du sérum devra d'ailleurs s'exercer concurremment avec l'hospitalisation des lépreux dans des asiles spéciaux. Ces asiles ne seront plus des prisons ou d'infects taudis comme au temps où le lépreux était regardé comme un criminel et un paria, mais des hospices où il sera traité comme les autres malades. Dans cet ordre d'idées, le docteur Sauton réalise une heureuse tentative : sur une propriété de 36 hectares, aux environs de Neufchâteau, il va créer un sanatorium où les lépreux français seront accueillis et soignés avec toutes les ressources que comporte la médecine moderne.

D'immenses progrès ont donc été réalisés et d'autres se préparent ! Si ardente qu'ait pu être la charité au Moyen âge, elle n'apportait qu'un adoucissement encore insuffisant à la triste condition du lépreux, car elle ignorait le traitement à opposer à la maladie et les moyens précis de mettre la société à l'abri de la contagion tout en ne séquestrant pas violemment le malade. La science est devenue sa collaboratrice. Elle a commencé l'attaque méthodique du mal. Si la guérison de la lèpre par le sérum se confirme, et cela semble tout à fait probable, le hideux fléau sera désormais relégué dans les souvenirs de l'histoire et ce sera là une nouvelle conquête dont la médecine à juste titre pourra s'enorgueillir.





UNE GERBE DE FLEURS DE FEU. — FEU D'ARTIFICE TIRÉ EN L'HONNEUR DU DAUPHIN EN 1735.
ıne véritable œuvre d'art qu'un feu d'artifice au siècle dernier. Longtemps d'avance on en préparait ıe en scène d'un luxe merveilleux : des châteaux, des galeries, des constructions de bois étaient s qui le jour de la fête s'embrasaient tous ensemble.

Fleurs de Feu

ANDEUR ET DÉCADENCE DES FEUX D'ARTIFICE

plus brillants parmi les feux d'artifice auxquels nous avons pu assister dans es derniers temps ne nous donnent aucune idée de ce qu'ils étaient aux siècles rs, à l'époque de leur grande vogue. Ils représentaient alors des scènes savam- ordonnées et composaient un spectacle qui avait une réelle valeur d'art. C'est là adition que nous avons laissée se perdre et à laquelle il y aurait lieu de revenir ins en partie. Sans être plus coûteux, les feux d'artifice de nos jours pourraient lus artistiques. Ils auraient ainsi leur utilité en contribuant à entretenir et à pper dans le peuple le sentiment du beau.

○ ○ ○

u paraît avoir de tout temps exercé une fascination particulière sur l'esprit de l'homme. Après avoir commencé mbler devant cet élément insaisissable lant, devant cette flamme mobile qui sur lui ses langues innombrables, ne ne tarda pas à s'en rendre maître. presse alors de l'utiliser. Puis il s'en L'art se met de la partie ; il manie avec sité ce feu redoutable, et lui commande er des figures et des ornements combi- vance. Les feux d'artifice faisaient, à as douter, partie des divertissements offerts au peuple de Rome dans l'amphithéâtre ; un curieux passage du poète latin Claudien nous parle en effet d'échafaudages mobiles sur lesquels « courent des globes de feu dont les flammes, semblables à celles d'un vaste incendie, escaladent de hautes tours, les enveloppent, puis les quittent, à un signal donné ». Comment, par quels moyens ces « feux automatiques », comme les nomment encore deux autres auteurs, étaient-ils obtenus? Sans doute avec des composés chimiques dont la base était le soufre, le salpêtre et la poix. Telle était aussi la recette du fameux feu



MARQUE DE FABRIQUE DES FRÈRES RUGGIERI, ARTIFICIERS EN FRANCE DEPUIS DEUX SIÈCLES.

grégeois qui apparut au Moyen âge et qui jetait pendant les guerres de cette époque la terreur dans les rangs des armées en présence.

Il venait de Byzance, et seuls quelques initiés en connaissaient le secret; c'était, au dire des contemporains, un feu ailé, magique et infernal, que projetait un tube dissimulé dans la gueule des dragons et autres bêtes fantastiques en bois doré.

« La queue de feu qu'il traînait après lui, écrit Joinville, était bien aussi grande qu'un grand glaive; il semblait que ce fût la foudre du ciel. » Plus loin, il ajoute : « Une autre fois, le cheval du roi (saint Louis) en fut tout couvert; on eût dit des étoiles tombant du ciel ». C'étaient donc là de simples fusées, et rien de plus. N'est-ce pas une chose plaisante de voir apparaître chez nos pères les feux d'artifice comme une arme de guerre? Ils soupçonnaient de la magie dans ces pétards inoffensifs que tirait sur eux un ennemi un peu plus instruit en chimie; ces « pluies d'étoiles », qui font aujourd'hui l'amusement de la foule, leur semblaient un nouveau produit des maléfices de Satan!

Ce fut également sous forme de pétards et de fusées volantes que la poudre à canon fit son apparition en Europe; seulement, au lieu d'utiliser sa force de projection, c'est avec des arbalètes qu'on lançait d'abord ces fusées enflammées de salpêtre et de soufre. On ne tarda pas cependant à [illegible] la puissance redoutable du nouveau [illegible] qui, à côté de son emploi destructeur, [illegible] trouver dans les feux d'artifice une [illegible] tion de ses propriétés moins fâcheuse[illegible] les hommes. Le feu d'artifice moderne, [illegible] toutes ses ressources décoratives, [illegible] effet de l'invention de la poudre à can[illegible]

LES FEUX D'ARTIFICE ÉTAI[illegible] JADIS DES SPECTACLES [illegible]

Ce divertissement eut dès [illegible] un éclat considérable. Les feux d'artifice [illegible] nous voyons aujourd'hui ne peuvent [illegible] donner une idée de ceux qui étaient [illegible] en spectacle à nos pères par les rois [illegible] grands seigneurs à l'occasion des [illegible] ments importants de la vie publique. [illegible] d'artifice était un vrai spectacle, une [illegible] d'art préparée longtemps à l'avance; [illegible] nombre d'acteurs et de figurants y [illegible] part; la machinerie en était des plus [illegible] quées, et une fantaisie merveilleuse [illegible] nait carrière. Ainsi l'an 1612, le 24 août, [illegible] de la fête du roi (Louis XIII), une [illegible] donjon en bois recouvert de toile peinte [illegible] été élevé dans l'île qui, en avant du [illegible] Neuf, partage la Seine, tandis que sur le[illegible] du fleuve quatre petits fortins avaient [illegible] construits; enfin une longue corde, [illegible] du Louvre, était tendue jusqu'à la Tour [illegible]



LES PREMIERS FEUX D'ARTIFICE AU XVIIe SIÈCLE, D'APRÈS UNE GRAVURE [illegible]

Au XVIIe siècle, il n'y avait pas de réjouissance publique sans un feu d'a[illegible]. Celui-ci fut tiré, en 1644, en l'honneur de Louis XIV encore [illegible] mère Anne d'Autriche.



L'ÂGE D'OR DES FEUX D'ARTIFICE. — FEU D'ARTIFICE TIRÉ DEVANT LE PALAIS ÉPISCOPAL, EN 1744, À L'OCCASION DU VOYAGE DE LOUIS XV.

A voir ce gigantesque panache de flammes, ces belles gerbes de feu illuminant des bateaux qui portaient des groupes de statues en bois, on se fait une idée de la magnificence à laquelle atteignaient souvent les feux d'artifice au XVIII[e] *siècle.*

Nesle encore debout. L'heure du feu d'artifice arrivée, le roi paraît à son balcon, et la « représentation » commence.

Les petits fortins se mettent à bombarder le grand château; ce dernier riposte; c'est pendant une demi-heure une véritable bataille d'artillerie, simulée avec des fusées et des pétards innombrables. Cependant, le grand château prend feu; il renfermait dans ses flancs un immense bouquet que l'incendie enflamme à son tour, et qui envoie au loin ses gerbes resplendissantes reflétées par l'eau du fleuve; les chiffres du roi et de la reine-mère apparaissent, surmontés d'une couronne, au milieu de soleils tournants. Finalement l'ossature tout entière de la « décoration » s'écroule au milieu des étincelles.

Puis vient la seconde partie : tous les regards se portent vers la tour de Nesle. Le jeune roi en personne met le feu à une fusée volante; celle-ci, glissant le long du câble jusqu'à l'autre rive, y allume une étoupille qui retenait la détente d'une machine. Cette machine, déroulant ses puissants ressorts, met alors en mouvement une figure de Jupiter, qui s'élève vers le sommet de la tour en tenant dans ses deux poings deux foudres enflammées qui embrasent tous les artifices disposés sur la plate-forme supérieu... dernière fois la tour légendaire refl... silhouette dans les eaux rouges du...

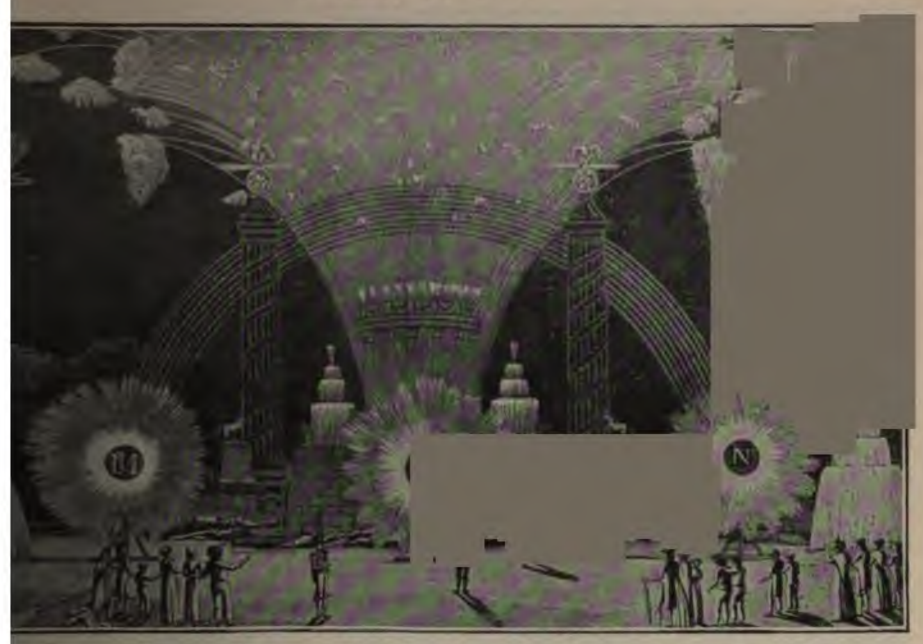
Les feux d'artifice sont alors à... œuvre d'art qu'ils suivent le caractère... et participent au style particulier de... époque. Ainsi les feux d'artifice du... Louis XIV ont le faste et la grandeur... peuse qui est la note du temps. Lorsqu... statue fut élevée au monarque par la ville... Paris, la « décoration » du feu d'arti... donné à cette occasion représenta le *temp... de l'Honneur*; quatre statues, personnifi... *la Piété*, *la Fidélité*, *le Respect* et *la R... connaissance*, emblèmes des sentim... éprouvés par le peuple pour son roi, f... maient le motif central; elles servaient... support et de soubassement à une autre stat... celle de Louis XIV, qui, après l'embra... ment final, resta seule debout.

Lorsque, le 19 juillet 1660, le roi épou... Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espag... le feu d'artifice tiré sur la Seine était disposé... un vaisseau qui représentait le fameux nav... des Argonautes partant avec Jason à... conquête de la Toison d'or, allusion à... Toison d'or d'Espagne que le roi recevait... épousant Marie-Thérèse. Quand naquit...



FEU D'ARTIFICE TIRÉ EN 1785, SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, À PARIS, À L'OCCASION DE LA NAISSANCE DU DAUPHIN, FILS DE LOUIS XVI. — D'APRÈS UNE GRAVURE DE MOREAU LE JEU...

On conçoit, en voyant la foule énorme qui se presse sur la place, quels terribles désordres peu... amener le moindre accident. Dans la fête donnée au moment du mariage de Louis XVI et de Mar... Antoinette, plus de 3000 personnes périrent en quelques minutes.



LE PREMIER EMPIRE. — BOUQUET DU FEU D'ARTIFICE TIRÉ POUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME, FILS DE NAPOLÉON I[er].

Empire », si caractéristique, se traduit jusque dans ce feu d'artifice : au milieu de deux ches lumineux apparaissent les initiales de l'Empereur et de l'impératrice Marie-Louise.

poux un fils, le Grand Dauphin, n disait, les fusées du feu d'artifice les airs de petits dauphins, sortes de lumineux « qui, dit la Gazette du leur éclat et leur tintamarre, éclai- chantaient le triomphe du nou- en faisant part au ciel des réjouis- e la terre ».

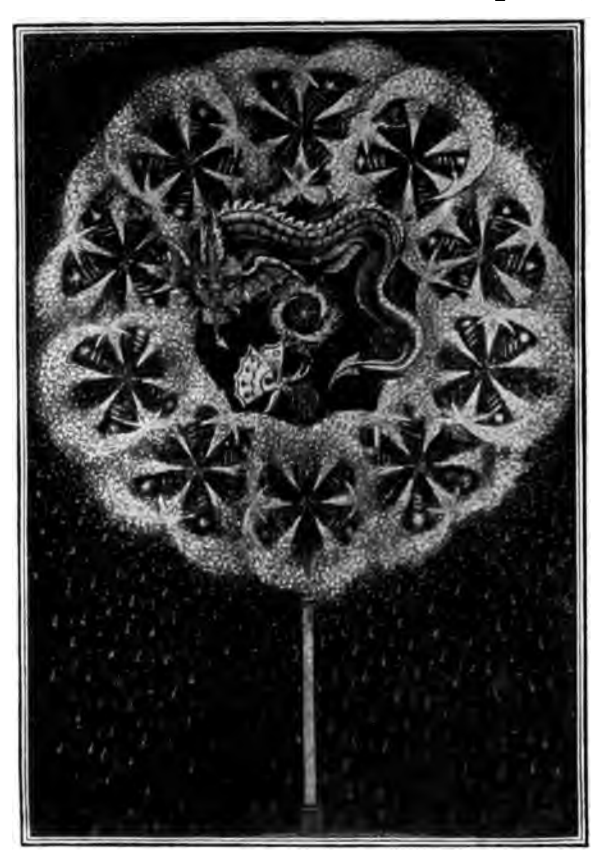
s tous les feux d'artifice de cette nous retrouvons le même curieux me qui en est la note dominante.

III[e] SIÈCLE, APOGÉE DES FEUX 'ARTIFICE.

c le XVIII[e] siècle l'amour du feu d'ar- vient une véritable frénésie; tout le n tire : les grands seigneurs devant l de leur hôtel (on cite en particulier 'Albe, ambassadeur d'Espagne, qui, u des fusées, fit jeter à la foule des 'argent), les bourgeois dans la cour naison, les communautés religieuses mes, et les couvents!

endant, ce plaisir s'affine : à côté des ulaires et tumultueuses, d'autant plus e les fusées sont plus nombreuses, s délicats demandent au feu d'arti- ivertissement tout aristocratique, où 'art se précise et s'affirme davantage. natériels se sont perfectionnés, de nouvelles combinaisons chimiques donnent des effets nouveaux, et les cinq frères Ruggieri, mettant leur talent en commun, sont venus en France apporter d'Italie des jeux pyrotechniques inconnus. D'autre part, Versailles a surgi du sol avec son palais et ses statues, avec son parc immense et enchanteur. C'est là, dans son enceinte fermée au profane vulgaire, que les fleurs de feu vont s'allumer pendant les nuits embaumées du printemps, illuminant de leur fugitif éclair les pâles divinités de marbre, souriantes parmi les charmilles.

Un théâtre a été dressé sur le Tapis-Vert pour le spectacle du feu d'artifice. Les invités enrubannés descendent les escaliers du bassin de Latone dont les jets d'eau sont imprégnés de mille reflets par les « feux aquatiques » qui brûlent dans les vasques dorées; lentement les groupes gracieux prennent place; le roi et la reine sont assis chacun dans un fauteuil légèrement surélevé. Une décharge de huit cents grosses bombes annonce l'ouverture du spectacle. *Vulcain* d'abord apparaît, suivi bientôt par les *Cyclopes*; devant lui, à chaque pas qu'il fait, des flammes sortent du sol. Avec ses forgerons monstrueux, il s'installe à sa forge, et tous, à tour de bras, ils frappent en cadence sur leur enclume; le claquement strident des cymbales imite le bruit du fer frappant le



Pièce montée moderne, dite « la Salamandre ».
La disposition et la couleur des pièces montées varie suivant la forme des fusées, suivant les matières chimiques dont on les charge.

fer, et des gerbes d'étincelles en sortent chaque fois, les enveloppant d'une pluie d'étoiles. Mais une douce symphonie se met à résonner : *Vénus* descend du ciel, sur un char, au milieu d'un nuage lumineux ; l'*Amour* et les *Grâces* l'accompagnent. Puis c'est une marche guerrière : *Mars*, dieu de la Guerre, vient rendre visite à Vulcain, qui lui remet les armes merveilleuses fabriquées pour lui. Tandis que Vulcain est tourné vers sa forge, l'*Amour* décoche son dard fatal au farouche dieu Mars, qui tombe aussitôt aux genoux de Vénus. Mais Vulcain s'est retourné ; une furieuse colère l'anime, et Vénus se sauve avec son cortège effaré.

Les deux rivaux restés face à face se provoquent ; ils luttent, et Vulcain va être vaincu, quand les Cyclopes accourent à son aide ; avec leurs énormes soufflets, ils attisent les flammes qui, de toutes parts, enveloppent Mars ; de partout jaillissent des bombes qui éclatent, l'embrasement est général, et tous les figurants de la pantomime raissent dans un gouffre de fı de bombes et de serpenteaux.

Alors, derrière le théâtre sumé lui-même, le bassin d' lon et le Grand Canal des soudain dans la nuit leur im perspective, illuminée tout e en un instant par des milli pots à feu auxquels une soufrée a communiqué la fla Un apaisement délicieux s sur toute la nature, et l'on tend plus que le chant des v dans les bosquets, tandis c Cour remonte à la suite de Majestés vers le château, s terrasses duquel ruisselle un nière cascade de feu, éblou et silencieuse comme un c météore.

Cependant, cette passio feux d'artifice n'était pas san ger ; si, dans les jardins de sailles, toutes les précautions prises pour éviter les accide n'en était pas toujours de dans les fêtes populaires : coup de gens, ignorant le r ment des fusées, s'estropiai même estropiaient les autre métier d'artificier était des pl gereux ; l'artificier était une de soldat qui devait risquer

On sait la terrible catas dont fut cause le feu d'artifi le 16 mai 1770 à l'occasi mariage du Dauphin, plus Louis XVI, avec Marie-Antoinette foule immense s'était portée place Lo (aujourd'hui place de la Concorde fusée mal dirigée vint tomber dans le de réserve des artifices et l'enflamma lueur fulgurante jaillit aussitôt, et tout à la fois en un immense bouquet, fant et formidable. Croyant que c'est à des roi, la reine et tous ceux qui ne se r pas compte de la vérité applaudissent dant ce temps, ceux qui sont sous le en éruption poussent des cris d'épouv de douleur ; une effroyable panique s duit ; il y en a qui mettent l'épée à l pour se frayer un passage. Pendant u maine, on porta au cimetière de la Ma les cadavres brûlés, piétinés, défiguré

Cet événement parut un sinistre pr vingt ans après, en effet, la guillot dressait sur cette même place, chaq ensanglantée.

On tira peu de feux d'artifices

ion ; mais, sitôt l'Empire proclamé, on la traditionnelle coutume ; le mariage léon et de Marie-Louise, ainsi que la ce du roi de Rome, furent, entre au-ébrés par de brillants feux d'artifice. auration fit de même ; mais d'autres taient venus, et, peu à peu, la note parut complètement de ce divertisse-nt l'ordonnance est aujourd'hui moins se et moins artistique.

ÉPARATION D'UN FEU D'ARTIFICE ; LA FABRICATION DES FUSÉES ; OUVRIERS EN CELLULE.

isine d'un artificier n'en est pas demeurée une des choses les plus s que l'on voir : amas ères explo-t inflamma-u premier elle est re-par des rè-ts de police loin du re habité les, en des ns vagues les voisins nt avec ter-Nulle autre ie n'est as-à des pré-s sembla-Ce n'est pas une usine à nent parler, des quan-usines mi-s, de peti-utes où tra-séparément deux hom-plus, en ue, si le feu dans l'une il ne puisse mmuniquer. est bizarre de voir er chaque dans sa pareil à un toutes ces cellules sont re séparées s des autres hautes fas-le terre et qui, en cas d'explosion, amortissent le choc. On se croirait au milieu des remparts d'une place forte.

Dans ces maisonnettes s'exécutent les travaux les plus divers. C'est d'abord la confection des tubes qui constituent l'enveloppe de la fusée ; ils sont faits de papier semblable à du papier d'emballage roulé autour de cylindres de bois dont le calibre varie selon la grosseur de la fusée, et encollé à mesure, de façon à former un carton qui possédera une force bien supérieure à celle d'un tube correspondant fait en métal ; on a vu des artifices faire éclater un canon de fusil et laisser indemne, sous la même charge, un tube de carton. Cela montre, soit dit en passant, à quel danger s'exposent les ama-



Les feux d'artifice modernes. — Bouquet tiré en l'honneur des souverains russes, à Paris, en 1896.

Les beaux feux d'artifice occasionnent de grandes dépenses. Le feu d'artifice tiré en l'honneur de l'empereur Nicolas II revint à plus de 30 000 francs. (Photographie d'après nature communiquée par la maison Ruggieri.)

teurs qui croient pouvoir jouer à l'artificier. Au fond de ce tube, on commence par entasser un peu d'argile, qui sera comme le repoussoir naturel de la cartouche lorsqu'elle s'enflammera, et qui lui permettra de prendre son vol sans qu'il soit nécessaire d'aucune autre force de projection; ensuite on bourre la fusée de compositions variées, selon l'effet désiré; on la ferme en l' « étranglant » par un nœud coulant de forte corde qui ne laisse passer que la mèche, et l'on ajoute la baguette. Cette baguette, longue tige de bois rigide, est à la fusée ce que le gouvernail est au navire; si elle est bien droite, la fusée s'élèvera verticalement vers la voûte du ciel; si elle est courbée, ou tordue par l'explosion, la fusée, au contraire, déviera de sa route normale et ira l'on ne sait où causer des accidents.

Pour les bombes, l'enveloppe est formée d'une sorte de calotte double qui, r après qu'on y a mis la charge pyrote voulue, représente assez bien un œ truche; mais cet œuf peut atteindre d portions formidables; certaines bon pèsent pas moins de 30 kilogrammes pour les lancer, faut-il de véritables o enfoncés en terre jusqu'à la gueule.

La composition intérieure des et des fusées est variable, suivant l d'éclats et d'étincelles, selon la qu'on veut obtenir; mais la base comme celle de la poudre à ca mélange de salpêtre, de soufre et de fin, légèrement pulvérisés, puis ensemble dans un tonneau pend heures au moins. En chargeant l on y ajoute les produits divers qui reront la flamme : l'antimoine do feux blancs; le nitrate de strontiane rouges; le nitrate de plomb pr pluies d'or. Avec la limaille on obtient les teintes verdâtres chlorate de potasse et de baryte vifs. Quant aux tons bleus, autrefois, et qu'a fait reche découvrir la nécessité de re dans les feux d'artifice notre couleur nationale, ils sont obt des chlorures de cuivre ou de bleue. La plupart de ces com sont, il est à peine besoin de des plus dangereuses à mani chimiste Chertier, à qui l'on études remarquables sur les fe rés, faites au milieu de ce mit le feu à son apparte faisant ses expériences dans de sa cheminée. Si l'on veut les colorations de ces diver stances, on fait de petites past l'on mêle ensemble dans le co fusée ou de la bombe et qui, mant, produisent des effets me de variété. C'est ainsi notamn sont composées les fusées dite delles romaines » que tout l connaît.

Deux inventions récentes des fusées sifflantes et celle de parfumées. Le picrate de potas est employé pour les premières impalpable et vénéneuse, qui par les pores de la peau, est par la respiration, et détruit l'o des malheureux ouvriers occu manipulation; aussi un sentim manité bien compréhensible r l'usage de ces fusées. Les fusé mées, ou feux de sent



Artificier travaillant au chargement des fusées.
Les ouvriers sont isolés dans de petites cahutes séparées par de hautes « fascines » de terre et d'osier. En cas d'explosion, le feu ne peut se communiquer d'une cellule à l'autre. (Photographie de M. P. Gruyer.)



Un feu d'artifice moderne. — Photographie d'après nature.

ontraire des plus inoffensives; du benjoin et lu bois de cascarille en oudre, mêlés et triturés ivec la charge lumineuse, entrent seuls dans leur composition.

Les feux d'artifice sont généralement annoncés par des salves de etites bombes dont la létonation en l'air produit un son très sec assez particulier; ce sont les « marrons ». Rien le curieux comme leur fabrication, dans laquelle la moindre négligence peut entraîner de graves accidents. Il y a deux choses en effet dont il faut être certain, c'est d'abord que le « marron » n'éclatera pas dans le mortier qui le projette, ensuite qu'il éclatera bien en l'air. Dans le premier cas, il ferait sauter le mortier; dans le second, il retomberait sur les spectateurs avec un égal danger. Dans de petites boîtes cylindriques de huit à dix centimètres de diamètre, on met de la poudre de mine semblable à celle dont on se sert dans les carrières pour faire sauter les pierres et les rochers; on referme la boîte, qu'on enveloppe dans du papier et que l'on corde en tous sens avec de la ficelle serrée le plus qu'il est possible; après quoi le tout est trempé de nouveau dans de la colle forte. La mèche, entrée alors avec un poinçon, est calculée de façon à mettre le feu aux matières inflammables au moment où le « marron » est en l'air; plus la ficelle sera solide et serrée, plus la colle forte l'aura agglutinée, plus aussi l'explosion sera violente.

N'oublions pas encore de mentionner, pour leur ingéniosité et leur effet charmant, les fusées à parachute; elles sont formées d'une espèce de bombe qui, en éclatant en l'air, développe un léger parachute de papier de soie auquel est suspendue une longue chenille lumineuse que le vent promène et emporte avec lui au milieu du ciel. Quant aux fusées nautiques, elles sont pourvues d'un flotteur qui leur permet de se maintenir sur l'eau, et, lorsqu'elles sont enflammées, leur recul naturel les fait se mouvoir capricieusement; par le même recul également, les « soleils » se mettent à tourner autour du pivot des roues de bois qui leur servent de monture. Quant au « bouquet », ce couronnement obligatoire de tous les feux d'artifice, rien n'est plus simple que de l'obtenir; les fusées sont alignées en rangs nombreux et réguliers les unes à côté des autres et à l'aide d'une mèche soufrée on les allume toutes à la fois.

Le prix de revient des feux d'artifice est très élevé; certaines grosses bombes coûtent jusqu'à 150 francs l'une. Il faut compter pour les petits « marrons » détonants 1 franc pièce; une bombe à pluie d'or coûte 5 francs, une petite fusée à parachute 2 francs. La grande « Salamandre » ou le



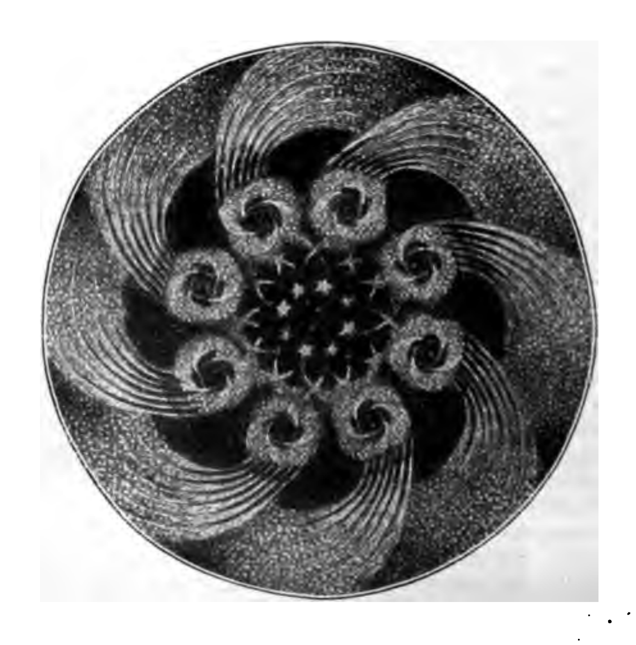
MONTAGE DES « SOLEILS TOURNANTS ».
(Cliché de M. Paul Gruyer.)

« Serpent et le Papillon », pièce mouvementée avec jeu de couleurs variées accompagnées de six rosaces, et dont nous donnons une reproduction, revient à 70 francs. Pour le bouquet, il ne faut pas compter moins d'un millier de fusées.

Les beaux feux d'artifice du siècle dernier coûtaient couramment 30 ou 40000 francs pour la seule partie pyrotechnique; mais en outre la partie de « décoration » était payée à part aux machinistes, constructeurs et décorateurs, et un feu d'artifice complet atteignait facilement une centaine de mille francs.

Actuellement, pour un des feux d'artifice du 14 Juillet, l'artificier doit s'en tirer avec 3000 francs. Le feu d'artifice tiré en l'honneur des Souverains Russes atteignit seul un total de 30000 francs.

Nos modernes artificiers ne sont pas inférieurs à leurs ancêtres au point de vue de l'ingéniosité et de la fabrication matérielle; la pyrotechnie, participant de plus en plus, au contraire, des découvertes chimiques de notre siècle, n'est pas chez eux en décadence; mais ils disposent de ressources infiniment plus restreintes, et surtout ce qui a disparu, c'est le sentiment d'art qui présidait autrefois à ce spectacle, qui le coordonnait en un résultat capable de contenter les délicats, tout en divertissant la masse. Sans doute les conditions de vie et les mœurs d'une société plus aristocratique que la nôtre étaient plus favorables à ce résultat, mais ne peut-on tenter l'éducation artistique du peuple, en lui montrant autre chose que les produits de la banalité ou du mauvais goût, et en tâchant d'éveiller en lui, même dans ses amusements, le sentiment du beau?





COMMENT EST RÉPARTIE LA FORTUNE PUBLIQUE À LA CAMPAGNE.

calculs dont on ne peut contester la vérité globale, la moitié environ de ce que produit le sol ance appartient à des paysans dont le revenu net réel ne dépasse pas 1000 francs. Un quart les propriétaires qui jouissent d'un revenu variant de 1000 à 3000 francs. Le dernier quart tout st recueilli par des gens ayant plus de 3000 francs de revenu.

i Payera l'Impôt sur le Revenu ?

« L'impôt doit être *proportionnel* aux facultés des contribuables... » (*Déclaration des droits de l'homme*, art. 13.)

« Nul citoyen n'est dispensé de l'honorable obligation de contribuer aux charges publiques. » (*Constitution de 1793*, art. 101.)

partition tout à fait équitable de l'impôt, c'est là une de ces réformes toujours ndues, jamais réalisées. S'il fallait en croire les partisans de l'impôt sur le râce à ce nouveau mode de répartition l'impôt frapperait uniquement les les oisifs, et épargnerait les travailleurs vivant d'un modeste salaire. La que cet impôt irait directement contre le but qu'on se propose, car il serait uspendu sur tout le monde, atteindrait les plus minces salaires, les plus honoraires, les gains les plus humbles, tandis que les seules grosses fortunes raient, ayant seules les plus grandes facilités pour s'y soustraire.

○ ○ ○

quelqu'un, dit le proverbe, qui a d'esprit que M. de Voltaire : c'est out le Monde. » On pourrait ajouet qui a plus d'argent que Crésus : e M. Tout le Monde ». Voilà, en s certaine des vérités économiques nt la plus méconnue, la plus imporplus oubliée, la première à établir, parle de la fortune publique, et la laquelle il faille revenir.

malgré tout l'éclat que jettent dans ertaines grandes fortunes, elles ne n en comparaison de la masse argent possédée par des travailstes. Le bas de laine des paysans contient plus d'or que toutes les caisses à triple serrure et à secret des financiers. En sorte que si le pays a besoin d'un peu d'argent ceux qu'on appelle « les riches » peuvent bien le lui fournir; mais du jour où il lui en faut beaucoup, toute la fortune des « riches » y passerait sans le satisfaire, et il n'y a que les bourses modestes, — elles se comptent par millions, — qui, par leur masse, sont capables de le lui apporter.

C'EST DANS LES PETITES BOURSES QU'EST LA FORTUNE DU PAYS.

En veut on des exemples? Voici la Terre, qui est une des principales richesses de la France. Au premier abord, on pourrait s'ima-

giner que les grandes propriétés des anciennes familles et des financiers couvrent une surface importante du territoire et que la plus grosse partie des revenus fonciers va enrichir les châtelains.

Ce serait une profonde erreur.

A l'heure qu'il est, d'après les calculs de M. Leroy-Beaulieu dont on ne peut pas contester la vérité globale, la *moitié* environ de ce que produit le sol revient à des paysans



PROPORTION DES GROSSES ET DES PETITES BOURSES, À PARIS.

A Paris comme à la campagne, les grandes fortunes sont noyées dans la masse des petites, puisqu quarts des loyers sont inférieurs à 500 francs.

dont le revenu net réel ne dépasse pas 1000 francs. La moitié de l'autre moitié, c'est-à-dire un quart, échoit à des propriétaires qui jouissent d'un revenu net réel de 1000 à 3000 francs, c'est-à-dire à des cultivateurs bien modestes encore, car ce n'est pas avec 2000 ou 3000 francs de revenu qu'on peut être qualifié de « riche ». Enfin, c'est tout au plus le dernier *quart* qui est recueilli par des gens ayant plus de 3000 francs de revenu net réel. Ainsi, les trois quarts du revenu foncier de la France sont recueillis par des gens ayant moins de 3000 francs de revenu. Le bas de laine est donc plus riche que la bourse élégante de maroquin.

Considérons maintenant Paris, ville de luxe où affluent de riches étrangers de toutes les parties du monde. On croit généralement que les grandes fortunes y sont extrêmement nombreuses. Il n'en est rien. Elles sont noyées dans la masse des petites. Par exemple, sur

862000 loyers, il y en a 637000, c'es
les trois quarts, qui n'atteignent pas le
de 500 francs. Et l'on sait qu'à Paris
loyers sont très chers, un apparten
moins de 500 francs indique une
extrêmement modeste. Il n'y a que
loyers de plus de 500 francs, et, pa
225000, ce sont les modestes loyers
à 999 francs qui forment la plus gran
Tout bien compté, il n'y a, dan

immense ville, que 23000 person
payent 3000 francs de loyer et au-
23000 sur un total de 862000! Tel
proportion des « riches » sur l'ensem
population. Quelle que soit la riches
privilégiés, on conçoit qu'elle est
coup dépassée et noyée dans l'ense
la richesse publique.

Voilà ce qu'il faut bien comp
c'est dans le salaire et dans les é
des petites gens, c'est dans les petite
que réside la fortune de la France.

Aussi, quand un industriel
merçant veut réaliser de grandes
qui offre-t-il sa marchandise? —
riches? — Non, car il sait bien
pas chez eux assez d'argent pour
une vaste entreprise.

Il l'offre à tout le monde.
sa marchandise de façon
la foule et la cède à un prix

oule. De cette façon, il s'enrichit. Le ant qui vend à la foule gagne des là où le fabricant d'objets de luxe ne e des mille francs. Qu'on regarde sortir les acheteurs à la porte des agasins de nouveautés : parmi eux, ort peu de millionnaires et il y a de gens qui gagnent leur vie par ail. C'est la masse de ces petits ajoutant les uns aux autres qui fait prospérer le grand magasin, quand isseur exclusif des gens riches, plus achalandé, fait à peine dix fois ffaires.

même on sait que, parmi tous les qu'on vend dans les kiosques, ce journaux populaires, les journaux à qui gagnent le plus d'argent. Les trois sous, n'ayant que la clientèle riches, gagnent moins, tout en se plus cher. C'est la clientèle la plus qui a fait les journaux les plus a richesse, aujourd'hui, réside dans e.

ST DONC AUX PETITES BOURSES QUE PUISE TOUT NOUVEL IMPÔT.

il de là une conséquence inévitable : e toutes les fois qu'un impôt rapporte de l'argent à l'État, on peut être sûr qu'il est allé le chercher dans les petites bourses : tel le groupe d'impôts sur l'alcool, le tabac, la poudre, etc., qui rapporte 657 millions, ou encore les impôts sur les boissons, le sel, le pain, la viande, le sucre, l'éclairage, les transports, le café, les huiles, le vinaigre, les allumettes, qui produisent bon an, mal an, la somme d'*un milliard*. Au contraire, toutes les fois que l'impôt ne va pas frapper les petites bourses, il ne rapporte rien ou presque rien à l'État. Ainsi, en Angleterre, il y a un impôt sur les blasons, écussons ou armoiries des voitures de l'aristocratie : il ne rapporte que deux millions! En France, l'impôt sur les chevaux et les voitures rapporte *onze millions*, en regard des *seize cents millions* produits par l'impôt qui frappe la consommation!

La conclusion est que, toutes les fois qu'on parle d'un impôt nouveau, on peut dire d'avance où il ira puiser : dans les petites bourses. Il n'y a aucun système de répartition, il n'y a aucune bonne volonté qui puisse modifier cette loi malheureusement aussi fatale que la loi de la pesanteur. Du moment que les petites bourses détiennent les trois quarts de la fortune du pays, il faut fatalement, dans toutes les grandes circonstances, ne pas les laisser de côté. Les riches, ne



TALISÉ DES GROSSES FORTUNES N'EST RIEN EN COMPARAISON DE L'ARGENT TOTALISÉ DES PETITES BOURSES.
publics ont soif. Où le sommelier, c'est-à-dire le ministre des finances, va-t-il puiser? Forcé- le tonneau où il y a le plus de vin, c'est-à-dire dans celui qui représente la fortune totale des tribuables. L'autre tonneau, qui représente la fortune totale de ceux qui ont plus de 100 000 francs , serait tout à fait insuffisant.

détenant qu'un petit morceau de cette fortune, ne sauraient en fournir un gros.

Tout cela est si évident, tellement connu et banal, qu'on peut trouver inutile de s'y appesantir et d'en fournir des preuves. C'est cependant ce qu'on oublie totalement, lorsqu'on parle d'établir un *Impôt sur le Revenu*. Il semble alors qu'on parle d'un impôt sur les « riches », d'une taxe sur le luxe, qui épargnerait les petites bourses et qui pourtant rapporterait beaucoup d'argent à l'Etat. Autant vaudrait parler d'une nouvelle espèce de triangle, qui aurait quatre côtés. On perd de vue le principe mille fois posé par l'expérience : la richesse réside dans le nombre. Cette minorité des grandes fortunes, qui n'est pas assez puissante pour faire vivre un grand magasin, ni un grand journal, — puisque le grand magasin ou le grand journal vont s'adresser aux petites bourses, — on s'imagine qu'elle est assez puissante pour faire vivre l'État tout entier!

On croit qu'il suffirait de taxer un peu lourdement les riches pour payer toutes les dépenses de la Dette, de la Défense Nationale et des Services publics. En un mot, on s'imagine qu' « impôt sur le Revenu » veut dire « impôt sur les grandes fortunes », et l'on rêve d'un dégrèvement des petits cultivateurs, petits employés, contremaîtres, tous gens gagnant leur vie par leur travail, compensé par une imposition plus forte sur les oisifs opulents.

Il faut s'éveiller de ce rêve. Il n'est nullement conforme à la réalité. A peine a-t-on jeté les yeux sur les projets du fisc, on s'aperçoit que le mot impôt sur le revenu signifie impôt sur les recettes de chacun ; salaires, traitements, bénéfices du commerçant, produits de la terre, honoraires d'une profession quelconque, voilà ce que vise l'impôt sur le revenu, aussi bien que les rentes de l'opulent oisif. Ce que gagne chaque travailleur est estimé *Revenu* et, sous ce nom, passible de l'impôt.

En sorte que, déjà, ce n'est pas d'un impôt intéressant les seuls rentiers qu'il s'agit, mais bien d'un impôt suspendu sur la tête de tout le monde.

LA PROGRESSION DE L'IMPÔT EST-ELLE EN FAVEUR DES PAUVRES?

Qu'y a-t-il donc dans l'Impôt sur le Revenu, qui flatte, au premier abord, le sentiment démocratique? Il y a simplement ceci, que tout le monde ne sera pas frappé également, ni proportionnellement à son revenu, mais que les riches, prétend-on, payeront plus que leur part et les pauvres moins que leur part, et qu'ainsi l'équilibre sera un peu [illegible] entre les uns et les autres. C'est, en [illegible] que l'impôt sur le revenu sera *progressif*.

Progressif est le contraire de proportionnel. Voici un homme qui a 2500 francs de revenu et qui paye 12 fr. 50 d'impôt. Combien demandera-t-on à celui qui a 25000 francs, c'est-à-dire dix fois plus de revenu? Si on lui demande dix fois plus, c'est-à-dire 125 francs, l'impôt est proportionnel. Mais si on lui demande 825 francs, l'impôt n'est plus proportionnel. Le taux n'est plus le même : d'un demi pour 100, il est monté à 3,30 pour 100. Il a progressé : c'est l'impôt progressif.

Assurément, il a beau avoir progressé, il est encore moins lourd pour celui qui a beaucoup de revenus que pour celui qui a peu. Un homme, par exemple, qui a 100000 francs de rente pourrait payer 10 pour 100 d'impôt sans s'ôter le pain de la bouche, car il lui resterait encore 90000 francs, tandis qu'un petit employé, qui gagne 1200 francs par an, ne peut pas donner 120 francs sans se priver du nécessaire. Ainsi, à première vue, ce serait une excellente intention que de supprimer les charges qui pèsent sur le plus grand nombre, comme, d'ailleurs, ce serait aussi une excellente intention de supprimer la misère, la maladie et la mort. Mais entre l'intention et la réalisation, il y a une distance immense, il y a la question de possibilité. Est-ce possible? Examinons les conditions nécessaires qu'entraîne l'établissement d'un impôt progressif.

Premièrement, pour pouvoir faire progresser l'impôt selon le revenu du contribuable, il faut savoir quel est ce revenu, — non pas quels sont *les revenus* de telle [illegible] qui lui appartient, de telle maison qui est à lui, ou de telle valeur dont il touche les coupons, qu'on trouvera çà et là et qu'on imposera là où on les trouvera, — mais *le revenu* total de toute sa fortune. Tant que l'impôt est proportionnel, on n'a pas besoin de le savoir. Il suffit que chaque contrôleur, à chaque endroit où se trouve une richesse productive de revenus, la taxe selon la proportion admise pour tout le monde. Voici une maison qui rapporte 10000 francs : l'impôt est de 20 francs par 1000 francs pour tout le monde, peu importe que le propriétaire de cette maison soit archimillionnaire ou qu'il ne possède que cet immeuble : on n'a pas besoin de s'en informer : il payera toujours 200 francs. Mais si, au lieu d'un impôt proportionnel à chaque 1000 francs de revenus, on veut lever un impôt progressif, c'est-à-dire qui est plus fort pour les seconds 1000 francs que pour les premiers

fort pour les troisièmes que pour les
nes, alors il ne s'agit plus seulement
ir combien rapporte cette maison : il
encore de savoir à quoi elle vient

et où l'on en est
francs de revenus
propriétaire. Car
aison qui produit
rancs va être taxée
pour les 10 000
u'elle produit, mais
te la fortune de son
eur. Ces dix mille
le revenus ne sont
blables à dix autres
ancs de revenus :
tout seuls, ils se-
és à 2,25 pour 100 ;
t dans une poche
ontient déjà 90 000
ils seront taxés à
r 100. Ils chan-
mplètement de fi-
ns la solitude ou
é. Il faut donc, de
cessité, connaître le
la fortune dont ils
ie.
r être progressif,
oit donc nécessairement être *global*.

)T PROGRESSIF EST FORCÉ-
IENT INQUISITORIAL.

comment connaître le revenu glo-
fortune? Il y a là une grande diffi-
on ne rencontre point avec l'impôt proportionnel. Avec celui-ci, chaque revenu est taxé, là où on l'a trouvé, sans qu'on ait l'ennui de rechercher l'état personnel de celui qui le possède. Il suffit qu'on connaisse l'état de ce revenu lui-même. Supposons que M. Durand possède une terre en Beauce, une maison à Neuilly et des valeurs mobilières. Le contrôleur de sa commune en Beauce évalue ce que rapporte sa terre et la taxe selon la règle uniforme. Pendant ce temps, le contrôleur de Neuilly évaluera ce que rapporte la maison de M. Durand et la taxera. Enfin, ses valeurs mobilières sont frappées de divers droits proportionnels à chacune d'elles et les coupons n'arriveront entre les mains dudit M. Durand qu'après avoir été réduits de ces droits. Par conséquent, il se trouve avoir payé l'impôt pour chaque chose sans que nul se soit inquiété de savoir ce qu'il possédait en dehors de la chose même qu'on taxait. On ne s'est même pas occupé de savoir si le M. Durand qui a cette terre en Beauce est le même que celui qui a cette maison à Neuilly. On n'a aucun besoin d'être fixé sur ce point. Pourvu que la terre paye

s « QUATRE VIEILLES »



LES « QUATRE VIEILLES », OU LES QUATRE CONTRIBUTIONS DIRECTES ET CE QU'ELLES RAPPORTENT.

Ce sont elles que vise le projet du Ministre des Finances. Il propose d'en supprimer deux, la personnelle mobilière et les portes-fenêtres, et il modifie les deux autres. Il compte alors remplacer pour l'État ces ressources par l'Impôt progressif et global.

son impôt à elle et que l'immeuble paye son impôt à lui, c'est tout ce qu'il faut au fisc. Car le taux n'a pas varié selon la personne à laquelle elle appartenait. Mais, avec l'impôt *global*, il faut quitter l'examen de chaque chose en particulier pour se livrer à l'examen de la personne que l'on veut taxer. Évaluer



LA DÉCLARATION.

la fortune de quelqu'un, au *global*, ne peut se faire sans examiner la personne du contribuable. Car il peut posséder des propriétés au loin qu'on ne connait pas, ou bien des valeurs anglaises, américaines, russes, dont on n'a jamais entendu parler. S'il est dans le commerce, il s'abstient de crier sur les toits combien d'argent il gagne chaque année, ou combien il en perd. Enfin, si ses revenus se composent d'honoraires, s'il est médecin, avocat, géomètre, ingénieur, professeur, comment calculer le total de ce qu'il gagne? Nécessairement en l'examinant lui-même, en s'adressant à lui, en lui demandant des renseignements ou en observant comment il vit, quel est son train de maison, quelles sont ses dépenses moyennes. On ne regarde plus uniquement les choses, mais la personne qui les possède. Pour être global, l'impôt doit être nécessairement *personnel*. Il aurait donc pour conséquence l'arbitraire ou bien l'inquisition et peut-être ces deux inconvénients à la fois.

Ce revenu personnel, le fisc connait

LA TAXATION D'OFFICE.
Le Fisc évalue les Revenus, au petit bonheur!...

LES 5
EXTÉR

Les 3 MODES D'ÉVALUATION DU REVENU

Dans le système de la Déclaration, le contribuable serait obligé de
fesser au fisc l'état de sa fortune, avec preuves à l'appui. Dans
d'office, applicable aux villes de moins de 5000 habitants, le fisc
à son gré, vos revenus. Dans le système des signes extérieurs,
aux villes de plus de 5000 âmes, le fisc déciderait, d'après vo
l'allure de votre maison, ce que vous devez posséder.

trois moyens de l'évaluer. Le pre
siste à décider que telle personn
tel revenu, — sans autre forme d
— comme autrefois, du temps des
le fisc décidait que telle famille de
sommer tant de sel et la taxait en con
lors même qu'elle n'avait plus de
manger avec le sel qu'on la forçait
C'est la *taxation d'office*, qu'on pr
ce moment. Selon le projet d'impôt
venu, c'est le procédé qu'on emplo
les communes de moins de 5000
c'est-à-dire dans tous les villages et
villes. Le contrôleur, assis dans so
après avoir pris l'avis des répartite
rera que tel contribuable qu'il n
peut-être même pas de vue et chez
jamais entré, dont il peut ne pas m
çonner le genre d'affaires, doit pro
jouir de 5000 francs de revenu, pa
et le taxera en conséquence. Natu
l'erreur est bien facile à commettre
conditions; elle est même inévitab

fois on se figurera que telle personn
quand elle ne l'est pas du tout et n

Le second moyen qu'on recomm
les villes de plus de 5000 habitant
à aller considérer le luxe du con
le train de vie qu'il mène, son état d
ce qu'il mange, ce qu'il boit, comm
bille, de chez quel tailleur, bon m
sortent ses vêtements, les bijoux q
sa femme, les diners qu'il donne à
en un mot ce qu'on appelle les *ex*
ricurs du revenu. D'après ces ex
rieurs, on calcule qu'il a tant d



ÉTABLISSEMENT de l'IMPÔT d'après les "SIGNES EXTÉRIEURS".

e faire une opinion sur la fortune d'un particulier, les contrôleurs se trouveront de toute nécessité ..ez de rechercher ce qui peut éclairer le fisc, la valeur des bijoux, des bagues qu'il porte, la qualité du .. de ses vêtements, l'élégance de son chapeau et le prix qu'il peut coûter d'après la marque du four-..nr, etc.

..xe trop peu un avare qui ne fait pas ..e commerce; on taxe trop un prodigue ..n achève de le ruiner. Dans le projet ac-..l'impôt, c'est le loyer qui est considéré ..e le principal signe extérieur. D'après ..iffre du loyer, on fixera celui de l'im-..Les variations en seront très surpre-..s. Ainsi, à Paris, celui qui paye un .. de 750 fr. payera un impôt de 27 fr. 50; ..ye un loyer de 1500 francs, il payera un .. de 155 francs. Si son loyer est de ..francs, son impôt montera à 465 francs, .. est assez riche pour habiter un appar-..t de 7500 francs, le fisc l'estimera ..riche pour payer un impôt de 1825 fr. ..donc, lorsque le loyer croîtra dans la ..rtion de :

1 2 4 10

..t croîtra selon la progression de :

1 6 17 70

.. sûrement n'encouragera personne à se ..richement, ni par conséquent les pro-priétaires à construire et à « faire aller le bâtiment ».

Enfin le troisième moyen de connaître le revenu du contribuable c'est de lui demander d'en faire la *déclaration*. Mais, comme il y a beaucoup de chances pour qu'il déclare un chiffre inférieur à la réalité, on l'invite à fortifier ses déclarations par des preuves. Or ces preuves ne sont pas faciles à réunir de façon à convaincre le fisc. Comme le dit très bien M. Kergall : « S'il s'agissait de bénéfice liquide, le contribuable pourrait se défendre et justifier à la rigueur de ce bénéfice en apportant son livret de caisse d'épargne, son bordereau d'achat de titres ou l'enregistrement de son acte d'acquisition d'immeubles. Mais ce dont il doit rendre compte, c'est de ses dépenses de vie et d'entretien, alors même que ces dépenses ne résultent pas d'un débours. Le cultivateur, par exemple, doit rendre compte de la quantité de blé qu'il a récoltée et qui lui a permis de faire le pain de sa famille, du vin fabriqué par lui que lui et les siens ont bu, du



La Terre ne peut se soustraire à l'Impôt, mais les valeurs mobilières ont des

QUI FINIRA PAR PAYER L'IMPÔT ? CE SERA LE PAYSAN, LE TRAVAILLEUR, CAR LA TERRE RESTE ET NE PEUT … MULER, TANDIS QUE LES GROS CAPITALISTES SOUSTRAIRONT LEURS VALEURS AUX INVESTIGATIONS DU FI… EXPÉDIANT À L'ÉTRANGER.

cochon qu'ils ont élevé et mangé, du lait, de la volaille et des œufs qui ont été produits à la ferme et consommés sur place au lieu d'avoir été portés au marché. Pour se défendre d'une évaluation de tout cela, laquelle ne peut être faite qu'à « vue de pays », il lui aura fallu tenir une comptabilité minutieuse, sans parler de la robe, du bonnet, du ruban, ou des épingles qu'il a achetés pour sa femme au colporteur qui passe et qui, lui non plus, n'a pas l'habitude de tenir une comptabilité en partie double, qu'il ne connaît même pas de nom. Faute de ces éléments positifs, le juge lui-même est bien obligé de procéder non par voie de calcul, mais par voie d'évaluation.... » Ainsi, la déclaration reviendrait en somme à une enquête minutieuse sur la manière de vivre de chacun. On voit donc que, pour être *personnel*, l'impôt doit nécessairement être *inquisitorial*.

C'EST CONTRE CET IMPÔT QUE LA FRANCE A FAIT LA RÉVOLUTION.

Progressif, c'est-à-dire global — global, c'est-à-dire personnel, — personnel, c'est-à-dire inquisitorial, — tel serait l'Impôt sur le Revenu. On peut prédire, sans trop d'hésitation, qu'il serait parfaitement odieux. Pour ne pas payer un impôt nouveau, le contribuable se verrait obligé de recourir à une foule de ruses humiliantes. On a connu, il est vrai, ces ruses et ces dissimulations, mais c'était aux plus mauvais jours de l'Ancien Régime, avant 1789. Voici comment Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*,

raconte une visite qu'il fit chez un pay
environs de Lyon : « Il me fit entend
cachait son vin à cause des aides, so
cause de la taille, et qu'il serait un
perdu si l'on pouvait se douter qu'il n
rût pas de faim.... Cet homme, quoiq
n'osait manger le pain qu'il avait ga
sueur de son front et ne pouvait é
ruine qu'en simulant la misère. Je sort
maison aussi indigné qu'attendri et dé
le sort de ces belles contrées à qui la
n'a prodigué ses dons que pour en
proie des barbares publicains.... » O
que Jean-Jacques retrace ici les effets
de l'impôt progressif ; ces effets sont
bien plus sûrement constatés dans un
du livre où le plus récent histo
18 Brumaire, M. Albert Vandal, dép
sentiments du public au moment
éclater le Coup d'État : « On accl
Bonaparte (pensait le public) s'il a
l'*impôt progressif*. Les gens de co
et de petite bourgeoisie souffraient
ment de cette taxe et des mesures in
riales. Cette classe soupirait après un
plus doux.... » Ainsi le résultat le
de l'essai d'impôt progressif tenté
Révolution fut de conduire à la Dicta

SEULS LES RICHES ÉCH… RAIENT A L'IMPÔT SUR … VENU.

Voilà quelles seraient les condi
cessaires de l'établissement d'un imp
revenu. Du moins aboutirait-il à un
démocratique ? Pour excuser d'a

léfauts, peut-on dire qu'il dégrève-
bourses petites et moyennes et qu'il
rait que sur les grandes fortunes?
l'en serait absolument rien.
st vrai que le projet supprime deux
quatre contributions directes qu'on
par métaphore les « quatre vieilles ».
urait plus à payer ni la personnelle
e, ni les portes et fenêtres. Quant
x autres, l'impôt foncier et la patente,
raient en partie attribuées aux com-
pour remplacer la part qu'elles ont

soit 12 fr. 50; celui qui gagne 10000 fr. payera 2 fr. 25 pour 100, ce qui est fort considérable, car 225 francs sur 10 000, c'est une somme; celui qui a 100 000 livres de rente payera 3025 francs, ce qui n'est pas énorme pour une grande fortune, et ceux bien rares qui ont 1 million de revenu payeront 39 825 francs, c'est-à-dire 3 fr. 98 pour 100, ce qui, en vérité, est peu pour un tas d'or aussi colossal.

On voit donc que l'impôt progressif atteindrait quasi tout le monde à la campagne et



hui dans la personnelle mobilière et
s et fenêtres et en partie resteraient

s, comme il a été démontré au com-
ent, la richesse réside dans le nombre.
pour atteindre la richesse, l'impôt
ément le nombre. Cela ne dépend
it de la volonté du législateur, mais
ditions inéluctables de la vie. Aussi
nous que le dernier éclos des quinze
projets d'impôt sur le revenu
normément de monde.
a campagne, tout chef de famille
1000 francs par an devra payer
ur le revenu. A Paris, quiconque
00 francs devra le payer également.
s, on payera naturellement davan-
ci la progression ; à Paris, celui qui
500 francs payera 1/2 pour 100

beaucoup de petites bourses à Paris. En revanche, par la force des choses, il ne pourrait pas demander aux grosses bourses un sacrifice très lourd. D'ailleurs, quand il le leur demanderait, il ne l'obtiendrait pas. Car les grosses fortunes sont précisément celles qui se dissimulent ou se transportent le mieux.

Une nouvelle forme de richesse est née, en effet, dit très bien M. Kergall, dont l'importance atteint presque à celle de l'ancienne. Le bien au soleil, la fortune immobilière n'est pas transportable; mais la fortune mobilière se déplace — l'adjectif le dit — et se volatilise par un coup de baguette. Sans même bouger de Paris, le possesseur de rentes ou de valeurs françaises n'a qu'à les échanger à la Bourse contre des valeure étrangères et à déposer celles-ci dans uns banque ayant une agence ou un correspon-



CONTRAIREMENT AU BUT QUE L'ON SE PROPOSE, L'IMPÔT SUR LE REVENU FRAPPERAIT PLUS LOURDEM LES BOURSES MOYENNES QUE LES GROSSES FORTUNES.

Comme un coup de canon mal ajusté, l'impôt sur le revenu atteindrait ceux qu'il ne visait pa l'effet qu'il produirait à Paris.... Si l'obus ne touche pas le petit tas d'argent de l'ouvrier qui 1000 francs de revenus, il endommage déjà le tas de celui qui gagne 2500 francs par an. Il coffre-fort du petit bourgeois qui a 10 000 francs de revenus, fait déjà moins de mal au qui a 100 000 francs de rente et n'atteint que d'une manière illusoire le gros capitaliste.

dant à l'étranger, et voilà une fortune qui a émigré sans laisser la moindre trace et, partant, la moindre prise. C'est, du reste, ce qui vient de se faire quand il a été question de donner le droit de naturalisation en France à l'impôt prussien, qui n'est autre que l'impôt progressif, des centaines de millions sont dès à présent hors de portée. Tel établissement de crédit, que nous pourrions citer, a établi tout exprès une agence à Londres. En cela, d'ailleurs, nos sociétés n'ont fait que suivre l'exemple de sociétés étrangères. Les banques de Bâle, Genève, etc., disait M. Turrel à la Chambre, ont envoyé des circulaires en France pour se mettre à la disposition des capitalistes français voulant échapper à l'impôt. Seulement, ces facilités ne sont accordées, on le comprend, qu'aux grosses fortunes, et, seuls, les gens riches sont en mesure d'en profiter.

Un cultivateur ne peut dissimuler au fisc le plus mince produit de sa terre, tandis qu'un financier peut dissimuler le produit d'actions ou d'obligations qu'il a aux quatre coins du monde. Si l'impôt devient trop lourd sur ses valeurs placées en France, il suffit de quelques signatures et de quelques dépêches, pour les faire émigrer, à tire-d'aile, hors des frontières, et aucun douanier ne pourra arrêter cette fuite des papiers-v Mais un champ, lui, n'émigre pas plu ne se cache. « On n'emporte pas la à la semelle de ses souliers.... » L déçu dans ses prétentions sur les mobilières, se retournera donc vers cier.

Et c'est le paysan, en fin de comp serait obligé de payer.

On voit donc combien la pratique loin de l'idéale théorie : l'impôt sur le serait, en réalité, l'impôt sur le gain d cun. Fait pour dégrever les petites bo aux dépens des grosses, il manquerait so Il frapperait fortement toutes les fo moyennes et ne ferait que toucher ment les grandes fortunes « mondia mieux outillées pour se défendre. Il int rait dans la perception des habitudes traire ou bien obligerait le contribuable confession de l'état de sa fortune. Enf frappant les classes moyennes, qui sont qui rémunèrent le plus grand nombre vriers, l'impôt réduirait la part qu'elles pe employer à faire travailler. En sorte cette question : « Qui payera l'impôt revenu? » nous devons répondre : peu plus les uns que les autres, ma définitive, tout le monde ».

○○○



Les badauds, en pèlerinage, allèrent contempler le champ maudit.

Les Haricots de Pitalugue

elle invention fantaisiste, imprévue, bizarre, peut recourir un homme aux abois
our dissimuler une faute qu'il a commise? Nul ne peut le prévoir. Celle dont
le brave Pitalugue fait du moins honneur à son imagination. C'est une de
es comme il en peut germer dans la cervelle joviale des compatriotes de Tar-
e Tarascon, qui se font presque pardonner certaines incorrections et légèretés
luite à force de bonne humeur et d'ingénuité finaude.

○ ○ ○

rtuis semait ses haricots!
Des hauteurs du Luberon aux gra-
ers de la Durance, ce n'étaient, par
erroir du village provençal, que gens
ient et peinaient; et dans la ville,
geois, assis au frais sous les platanes,
oit où le cours domine la plaine, di-
en regardant ces points rouges et
emuer :
Si les pluies arrivent à temps, et si la
e se trouve bonne, la France, cette
ne manquera pas de haricots. »
r Pertuis a cette prétention, quasi jus-
ailleurs, de fournir de haricots la
entière. Pertuis aurait pu, grâce à son
à son climat, cultiver la garance
Avignon ou le chardon à foulon
Saint-Remy; Pertuis aurait pu dorer
nps de froment comme Arles, ou les
nter de tomates comme Antibes;
rtuis a préféré le haricot, légume
qui ne manque pourtant ni de grâce
oquetterie quand ses fines vrilles
grimpantes et son feuillage découpé tremblent à la brise.

De tous ces semeurs semant comme des enragés, le plus enragé, sans contredit, était le brave Pitalugue. La guêtre aux mollets, reins sanglés, il s'escrimait de la pioche, tête baissée. Lorsque dans le terrain passé et repassé il ne resta plus caillou ni racine, alors, du revers de l'outil, doucement, il l'aménagea en pente douce pour que l'eau du réservoir pût y courir. Le terrain aménagé, il prit un long cordeau muni à ses deux bouts de chevillettes, planta les chevillettes en terre, tendit la corde et traça, parallèles au front du champ, une, deux, trois, cinq, dix rigoles aussi régulièrement espacées que les lignes d'une portée musicale sur les *parties* de l'orphéon de Pertuis. Puis, tout ainsi réglé, Pitalugue reprit une par une ses rigoles et, l'air attentif, un genou en terre, il sema.

« Semons du vent, murmurait-il; c'est, quoi qu'en dise M. le curé, le seul moyen

qui me reste aujourd'hui de ne pas récolter la tempête. »

Et Pitalugue, en effet, semait du vent. C'est pour prendre du vent, disons mieux : c'est pour ne rien prendre du tout que, de trois secondes en trois secondes, il envoyait la main à sa gibecière; ce n'est rien du tout qu'il y saisissait, ce n'est rien du tout que son pouce et son index rapprochés déposaient avec soin dans le sillon; et la paume de sa main gauche, rabattant chaque fois la terre friable et blutée, ne recouvrait que des haricots imaginaires.

Cependant, à cent mètres au-dessus du champ, dans le petit bosquet qui ombrage la côte, un homme, que Pitalugue ne voyait point, suivait de l'œil, avec intérêt, les mouvements compliqués de Pitalugue.

« Eh! eh! se disait-il, Pitalugue travaille. »

Perché ainsi dans la verdure avec son nez crochu, ses lunettes d'or et son habit gris moucheté, un chasseur l'aurait pris de loin pour un hibou de la grosse espèce.

Mais ce n'était pas un hibou, c'était mieux : c'était M. Cougourdan, le redouté M. Cougourdan, arpenteur juré, marchand de biens, que la rumeur publique accusait de se divertir parfois à l'usure.

La justice de paix vaquant ce jour-là, M. Cougourdan réduit à ne poursuivre personne, avait imaginé d'apporter ses registres à la campagne. M. Cougourdan aimait la nature; un beau paysage l'inspirait, le chant des oiseaux, loin de le distraire, ne faisait qu'activer ses calculs, et c'est ainsi, le front rafraichi par l'ombre mouvante des arbres, qu'il inventait ses plus subtiles procédures.

Le spectacle doucement rustique de Pitalugue travaillant mit M. Cougourdan en verve :

« Une idée! si je tirais au clair les comptes de ce Pitalugue! »

Et M. Cougourdan constata que Pitalugue lui ayant, l'année d'auparavant, emprunté cent francs, Pitalugue se trouvait à l'heure présente lui devoir juste cent écus.

« Bah! les haricots me paieront cela; je ferai saisir à la récolte. »

Là-dessus, M. Cougourdan sortit du bois et se mit à descendre vers le champ de Pitalugue, ne pouvant résister au désir de voir les haricots de plus près.

Au même moment, comme l'ombre aiguë du Puy-Lapinier, tombant juste sur un trou de roche qu'on nomme le cadran des pauvres, marquait trois heures, Pitalugue leva la tête et vit venir la Zoun, sa femme, qui lui apportait à goûter. Il rajusta ses vêtements, alla se
laver les mains à la fontaine, heurta v[illegible]
ment, pour en détacher la terre coll[illegible]
fortes semelles à clous contre la pi[illegible]
bassin, puis s'assit à l'ombre d'une [illegible]
élevée en treille devant sa cabane, [illegible]
manger, le couteau ouvert, le panie[illegible]
les jambes.

« Té! Zoun, regarde un peu si [illegible]
dirait pas M. Cougourdan.

— Bonjour, la Zoun, bonjour, [illegible]
gue! » nasilla gracieusement l'usurier; [illegible]
en jetant sur le champ un regard d[illegible]
circulaire, il ajouta :

« Pour des haricots bien semé[illegible]
des haricots bien semés. Pourvu qu'il [illegible]
pas dessus.

— Ne craignez rien, la seme[illegible]
bonne, répondit philosophiquemen[illegible]
lugue. »

Et, tranquille comme Baptiste, [illegible]
son pain, ferma son couteau, but le [illegible]
grâce et se remit au travail, tandis [illegible]
Zoun et M. Cougourdan s'éloignaien[illegible]

« Hardi, les haricots! murmur[illegible]
continuant sa besogne illusoire, enc[illegible]
un encore! des cents!! des mille!!! [illegible]
sins aujourd'hui ne diront pas que P[illegible]
ne fait rien et qu'il a passé le temp[illegible]
néanter sous la tonnelle. »

Il peina ainsi jusqu'au soleil cou[illegible]

« Hé! Pitalugue, holà! Pitalu[illegible]
criaient du chemin les paysans qui [illegible]
dos, pioche sur le cou, [illegible]
groupes à la ville.

— Tu sèmeras le restant demai[illegible]

— La mère des jours n'est pas [illegible]

Enfin Pitalugue se décida à qui[illegible]
champ. Avant de partir, il regarda [illegible]

« Beau travail! murmura-t-il d'u[illegible]
fois narquois et satisfait, beau [illegible]
comme dit Jean de la Lune qui [illegible]
dant ses œufs, cette fois le rire [illegible]
la laine! »

II

Peut-être voudriez-vous sa[illegible]
qu'était Pitalugue, et pourquoi il av[illegible]
en fait de haricots cet étrange [illegible]
culture.

Pitalugue était [illegible]
losophe de campagne, prenant [illegible]
comme il vient et le soleil comme [illegible]
arrangeant tant bien que mal [illegible]
pris, une existence [illegible]
par ses vices, et [illegible]
dents au village plus [illegible]
que tant d'autres [illegible]
grande ville.

Pour une partie [illegible]
gnons Pitalugue [illegible]

lange; Pitalugue pêche, Pitalugue
Pitalugue a un chien qu'il appelle
un furet gîte en son grenier, et dans
au-dessus de la crèche parfois vide,
péfait du bourriquot peut contempler
lutions et les saluts d'une grosse
en cage.
pire de
st que Pita-
st joueur;
à, joueur
les cartes,
à jouer en-
t femme,
disent les
tailler une
de piquet
six pieds
n plein hi-
and la Du-
arrie.
st pour cela
lugue, jadis
e, se trouve
ant gêné.
te est man-
vance. Les
sont enta-
ar l'usure,
les scènes
l rentre un
et la poche
ns sa mai-
du Portail-
ens! Quels
aussi! car,
, Pitalugue
cœur. Mais
s ni remords
vent rien
les cartes;
e jure cha-
qu'il ne
lus, et cha-
n il rejoue.
si, aujourd'hui, il s'était levé, ce
italugue, avec les meilleures inten-
monde. Au petit jour et les coqs
encore, il était devant sa porte en
charger sur l'âne un sac de haricots.
s haricots! de vrais haricots de
, émaillés, lourds comme des balles,
t blancs comme des œufs de pi-

mploie-les bien et ménage-les, disait
en donnant un coup de main, tu sais
ont les derniers.
Cette fois, Zoun, le diable me brûle
es pas contente!... A ce soir!...
ourriquot. »

Et Pitalugue était parti, vertueux, derrière son âne.

Par malheur, à peine aux portes de la ville, il rencontre le perruquier Fra, qui s'en revenait les yeux rouges, ayant passé toute sa nuit à battre les cartes dans une ferme.



« Bonjour, Pitalugue, » nasilla gracieusement l'usurier en jetant sur le champ un regard attentif.

« Tu rentres bien tard aujourd'hui, Fra.

— Tu sors bien matin, Pitalugue.

— Le fait est qu'il ne passe pas un chat.

— Ce serait peut-être l'occasion d'*en tailler une*.

— Pas pour un million, Fra!

— Voyons, rien qu'une petite, Pitalugue.

— Et mes haricots?

— Tes haricots attendront. »

L'infortuné Pitalugue résista d'abord, puis se laissa tenter. Fra sortit les cartes. On en tailla une, on en tailla deux, et les haricots attendirent.

qui me reste aujourd'hui de ne pas récolter la tempête. »

Et Pitalugue, en effet, semait du vent. C'est pour prendre du vent, disons mieux : c'est pour ne rien prendre du tout que, de trois secondes en trois secondes, il envoyait la main à sa gibecière; ce n'est rien du tout qu'il y saisissait, ce n'est rien du tout que son pouce et son index rapprochés déposaient avec soin dans le sillon; et la paume de sa main gauche, rabattant chaque fois la terre friable et blutée, ne recouvrait que des haricots imaginaires.

Cependant, à cent mètres au-dessus du champ, dans le petit bosquet qui ombrage la côte, un homme, que Pitalugue ne voyait point, suivait de l'œil, avec intérêt, les mouvements compliqués de Pitalugue.

« Eh! eh! se disait-il, Pitalugue travaille. »

Perché ainsi dans la verdure avec son nez crochu, ses lunettes d'or et son habit gris moucheté, un chasseur l'aurait pris de loin pour un hibou de la grosse espèce.

Mais ce n'était pas un hibou, c'était mieux : c'était M. Cougourdan, le redouté M. Cougourdan, arpenteur juré, marchand de biens, que la rumeur publique accusait de se divertir parfois à l'usure.

La justice de paix vaquant ce jour-là, M. Cougourdan réduit à ne poursuivre personne, avait imaginé d'apporter ses registres à la campagne. M. Cougourdan aimait la nature; un beau paysage l'inspirait, le chant des oiseaux, loin de le distraire, ne faisait qu'activer ses calculs, et c'est ainsi, le front rafraîchi par l'ombre mouvante des arbres, qu'il inventait ses plus subtiles procédures.

Le spectacle doucement rustique de Pitalugue travaillant mit M. Cougourdan en verve :

« Une idée! si je tirais au clair les comptes de ce Pitalugue! »

Et M. Cougourdan constata que Pitalugue lui ayant, l'année d'auparavant, emprunté cent francs, Pitalugue se trouvait à l'heure présente lui devoir juste cent écus.

« Bah! les haricots me paieront cela; je ferai saisir à la récolte. »

Là-dessus, M. Cougourdan sortit du bois et se mit à descendre vers le champ de Pitalugue, ne pouvant résister au désir de voir les haricots de plus près.

Au même moment, comme l'ombre aiguë du Puy-Lapinier, tombant juste sur un trou de roche qu'on nomme le cadran des pauvres, marquait trois heures, Pitalugue leva la tête et vit venir la Zoun, sa femme, qui lui apportait à goûter. Il rajusta ses vêtements, alla se
laver les mains à la fontaine,
ment, pour en détacher la
fortes semelles à clous contre
bassin, puis s'assit à l'ombre
élevée en treille devant sa
manger, le couteau ouvert, le
les jambes.

« Té! Zoun, regarde un
dirait pas M. Cougourdan.

— Bonjour, la Zoun, bonjour
gue! » nasilla gracieusement l'usurier
en jetant sur le champ un regard
circulaire, il ajouta :

« Pour des haricots bien
des haricots bien semés. Pourvu qu'il
pas dessus.

— Ne craignez rien, la
bonne, répondit philosophiquement
lugue. »

Et, tranquille comme Baptiste,
son pain, ferma son couteau, but le
grâce et se remit au travail,
Zoun et M. Cougourdan s'éloignaient

« Hardi, les haricots! murmu
continuant sa besogne illusoire,
un encore! des cents!! des mille!!!
sins aujourd'hui ne diront pas que
ne fait rien et qu'il a passé le
néanter sous la tonnelle. »

Il peina ainsi jusqu'au soleil
« Hé! Pitalugue, holà! Pital
criaient du chemin les paysans qui,
dos, pioche sur le cou, rentra
groupes à la ville.

— Tu sèmeras le restant dem
— La mère des jours n'est pas

Enfin Pitalugue se décida à qu
champ. Avant de partir, il regarda

« Beau travail! murmurait-il d'u
fois narquois et satisfait, beau trava
comme dit Jean de la Lune qui
dant ses œufs, cette fois le rire vaut
la laine! »

II

Peut-être voudriez-vous
qu'était Pitalugue, et pourquoi il
en fait de haricots cet étrange
culture.

Pitalugue était philosophe, un
losophe de campagne, prenant
comme il vient et le soleil comme il
arrangeant tant bien que mal,
prit, une existence chaque jour
par ses vices, et dépensant à vivre
dients au village plus d'efforts et d'in
que tant d'autres à faire fortune
grande ville.

Pour une partie avec de joyeux
gnons Pitalugue laisse tout en l'air :

Cougourdan
ita.
la Zoun ne
lus la place,
nt la terre et
l de protes-
indignées.

III

aque provin-
es coutumes
dont les ori-
se perdent
a nuit des
t dont on ne
s nettement le
ais elles sont
ées par une
tradition que
nes femmes
ent d'âge en
Pertuis, pour
'un sort ait
à des bêtes
s plantes, à
ses ou à des
l'usage veut
isse bouillir.
consiste cette
euse opéra-
us l'allez voir.
soir, tante



M. COUGOURDAN FUT MAL ACCUEILLI.

ère de la Zoun, belle-mère de Pita-
ar conséquent, et matrone des plus
entes, se rendit sur les lieux malgré
nd âge, observa, réfléchit et déclara,
r, qu'il y avait de la magie noire là-
, et que les haricots étaient ensorce-
lugue abonda dans son sens; et toute
lle jusqu'au quinzième degré de pa-
ant été convoquée à la maisonnette
ail-des-Chiens, il fut décidé que, vu
é des circonstances, le lendemain *on*
ouillir.
nte Dide, qui justement se trouvait
ve, s'en alla donc rôder chez le quin-
de la Grand'Place, dans le dessein
une marmite qui n'eût pas servi, car,
re bouillir dans les règles, il faut
out une marmite neuve, volée par
ve. Le quincaillier connaissait l'usage;
d'être dédommagé à la première
n, il détourna les yeux pour ne point
e Dide lorsqu'elle glissa la marmite
pelisse.
marmite ainsi obtenue fut solennelle-
se sur le feu en présence de tous les
e, hommes et femmes.
s tante Dide, l'ayant remplie d'eau,
ns cette eau, non sans marmotter
quelques paroles magiques, tous les vieux clous, toutes les vieilles lames rouillées, toutes les aiguilles sans trous et toutes les épingles sans tête du quartier. Et, quand la soupe de ferraille commença à bouillir, quand les lames, les clous, les aiguilles et les épingles entrèrent en danse, on fut persuadé qu'à chaque tour, chaque pointe, malgré la distance, s'enfonçait dans la chair du jeteur de sorts. D'après la tradition, celui-ci devait à la fin, vaincu par l'exorcisme, apparaître de sa personne en chair et en os.

« Ça marche, murmurait tante Dide, encore une brassée de bois, et tout à l'heure le gueusard va venir nous demander grâce.

— Il sera bien reçu, » répondait la bande.

Cependant l'astucieux Pitalugue, que tout ceci amusait fort, n'avait pu s'empêcher d'aller en souffler un mot à ses amis de la haute ville, et ce fut, dans tout Pertuis, une grande joie quand le bruit se répandit qu'au Portail-des-Chiens, pour désensorceler les haricots, la tribu des Pitalugue faisait bouillir.

Sur ces entrefaites, et conduit par son destin, M. Cougourdan eut l'idée fâcheuse de s'arrêter devant la boutique du perruquier

Fra. Il venait précisément de rencontrer Pitalugue plus gai qu'à l'ordinaire et tout épanoui de l'aventure.

« As-tu vu ce Pitalugue, quel air content il a?

— Mettez-vous à sa place, monsieur Cougourdan, avec ce qui lui arrive!

— Il a donc gagné?

— Mieux que ça, monsieur Cougourdan.

— Hérité peut-être?

— Mieux encore! Il a, en recarellant sa cave, trouvé mille écus de six livres dans un bas.

— Mille écus, sartibois! et mon billet, qui justement tombe ce matin!

— Pitalugue descend chez lui, monsieur Cougourdan. Rattrapez-le avant qu'il ait tout joué ou tout bu; et, si vous voulez suivre un bon conseil, courez vite. »

Au Portail-des-Chiens, la marmite bouillait toujours et l'impatience était à son comble, lorsque Cadet, qu'on avait posté en sentinelle, vint tout courant annoncer qu'un vieux monsieur à lunettes d'or, porteur d'un papier qui paraissait être un papier timbré, tournait le coin de la rue.

« M. Cougourdan! s'écria la Zoun, il se trouvait là précisément quand nous semâmes les haricots.

— C'est lui le sorcier, je m'en [illegible]
reprit tante Dide.

Quelle émotion dans la [illegible]
n'entendait que les glouglous [illegible]
le cliquetis de la ferraille, et [illegible]
des souliers de M. Cougourdan, [illegible]
l'escalier de bois.

Quel accueil les quinze Pitalugue [illegible]
ils à M. Cougourdan?

M. Cougourdan, homme discret, [illegible]
jamais rien dit.

Les quinze Pitalugue n'en [illegible]
savoir.

Quant à Pitalugue, ayant [illegible]
soir, dans un coin de la chambre, [illegible]
de cent écus perdu, on ne sait [illegible]
M. Cougourdan, il en fit une [illegible]
sa pipe et dit à Zoun d'un ton [illegible]

« Vois-tu, Zoun, les anciens [illegible]
pas tort. Bonne semence n'est jamais [illegible]
et la terre rend toujours au [illegible]
bonnes manières qu'on lui fait. »

Nobles et philosophiques [illegible]
seront, s'il plaît au lecteur, la morale [illegible]
histoire. Les années suivantes, les [illegible]
Pitalugue ne refusèrent plus de [illegible]
qu'en effet Pitalugue eût été [illegible]
soit qu'il eût décidément renoncé au [illegible]
tout ce qui s'ensuit.

PAUL ARÈNE.





TOUTE PÂLE, À DEMI DÉFAILLANTE, LA JEUNE FILLE S'APPUYA AU PARAPET.

FILLE DE FRAUDEURS

Nouvelle par A. Le Braz.

DEUXIÈME PARTIE

r du même jour, à l'heure plus fraîche
où, le souper fini, les femmes de la
bourgade se réunissaient pour caqueter
il des portes, je vins familièrement
ller auprès de Quéméner sur le banc
ps de garde. Les banalités prélimi-
une fois épuisées, la conversation,
ne je m'y attendais, roula sur notre
e la veille. De nouveau, l'excellent
r entonna l'éloge du maire.
Quel âge a-t-il donc? demandai-je. A
cheveux d'un noir de jais, et n'était
un peu fléchissante, on lui donne-
plus quarante ans.

— Il en a passé soixante. Mais c'est un terrible homme, bâti à chaux et à sable, sur qui la vieillesse n'a point de prise. Il vous balance une roche avec la même aisance qu'il soulèverait un fétu.

— Cela n'est pas pour m'étonner, dis-je avec componction. »

Et, sournoisement, j'insinuai :

« Du temps qu'il marchait encadré de ses deux frères, ça devait faire un fier trio d'athlètes!

— Ses frères? Ptt!... Des gringalets, en comparaison. Des mortels ordinaires, des gens comme vous et moi, lieutenant, soit dit

AIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE. — *C'est aux temps, assez proches de nous, où la fraude itime se pratiquait encore, que nous reporte ce récit. Le vieux capitaine des douanes Le Denmat, hui en retraite, a eu jadis maille à partir avec ces contrebandiers de la mer. L'aventure qu'il st un des plus tragiques épisodes de sa jeunesse. Il avait alors vingt-cinq ans et venait d'être ieutenant. Le poste de Tréguignec, pour lequel il avait été désigné, est situé sur un point de la mne qui passait encore quelques années auparavant pour être un des grands repaires de la fraude. t-ce avec un certain étonnement que le jeune lieutenant, à son arrivée, apprend que la race des s semble à jamais disparue du pays. On attribue cet heureux changement à l'influence du maire de Gonéry Lézongar, réputé pour être le plus grand ennemi des fraudeurs. Lézongar est le dernier ant d'une vieille famille. Ses deux frères ont autrefois quitté subitement le pays, et l'on ne sait ce t devenus. Dans son manoir du Treztel, le maire vit seul, comme un fermier du pays, avec sa fille délicieuse jeune fille, au charme de laquelle le jeune lieutenant ne tarde pas à se laisser prendre. s un terrible soupçon vient bientôt troubler ses rêves de bonheur. Il apprend qu'à Tomé, une île xiste un souterrain qui communiquait jadis avec le manoir du Treztel. Dans ce souterrain, un édécesseurs a trouvé une mort mystérieuse. Le Denmat flaire quelque terrible drame de la fraude. zongar, le père de celle qu'il aime, pourrait n'être pas étranger. Une conversation qu'il surprend rmet plus de douter. Lézongar est le chef d'une vaste association de fraudeurs. Ses frères lu courtiers à l'étranger. Le jeune lieutenant, devant cette révélation fortuite, n'a plus le droit Quoi qu'il lui en coûte, son devoir est d'agir, de démasquer les bandits.*

sans vous offenser. C'est à peine s'ils lui arrivaient aux épaules.

— Vous les avez connus, Quéméner?

— Oh! de loin seulement. Ce n'était déjà rien de bon, à l'époque. Tout le jour à chasser et toute la nuit à battre les cartes, sans compter le reste. Très « ancien régime », quoi!... Je n'étais pas ici depuis cinq mois que j'apprenais un beau matin qu'ils avaient filé au diable, sur l'injonction de Gonéry, lui laissant chacun, pour adieux, une quinzaine de mille francs de dettes à payer.... Quelqu'un qui les a vus de près, eux et leur séquelle de fripons et de gourgandines, tenez, c'est votre logeur. Ils avaient adopté sa maison pour leurs ripailles. Questionnez-le à leur sujet : il vous dégoisera des histoires vertes sur Thomas et sur Barthélemy Lézongar! »

Je répétai après lui, comme pour mieux retenir les deux noms :

« Thomas et Barthélemy, dites-vous?

— Oui, lieutenant. Mais si vous voulez que l'aubergiste vous entende à demi-mot, parlez-lui plutôt de Thos et de Barthel. C'est ainsi qu'on les désignait communément. »

Un flux de sang m'était monté au visage. Je m'empressai de me moucher avec force.

« Fichtre! déclarai-je, voilà le serein. Bonne nuit, brigadier!

— Bonne nuit, mon lieutenant! »

Rentré dans ma chambre, je m'y enfermai à double tour. Le moment était venu de mettre un peu d'ordre dans le tumultueux chaos d'idées qui, tout l'après-midi, m'avait bouleversé le crâne. Persuadé que le meilleur moyen de me les préciser à moi-même était de les fixer pour moi sous la forme d'un rapport à mon chef immédiat, je m'installai à la méchante table d'auberge qui me tenait lieu de bureau de travail, et, sur son bois tout maculé de taches vineuses, j'étalai une large feuille de papier à lettres administratif et me disposai à écrire.

Mais, quand je vins à saisir la plume, mes doigts furent pris d'un tel tremblement que je la laissai retomber, d'un geste inerte. J'avais la fièvre. Une sueur glacée me baignait les tempes et j'éprouvais une envie maladive de pleurer, — de pleurer comme un enfant, comme un lâche....

Lâche! Il me sembla que le mot venait d'être prononcé par quelqu'un d'invisible, derrière ma chaise. Dans un sursaut de révolte, toutes mes énergies se roidirent; ma tête recouvra soudain son calme, mon esprit sa lucidité; et ce fut d'une main assurée que je commençai de rédiger ce que je vais vous dire. Les termes m'en sont aussi présents

à la mémoire que si j'avais le
sous les yeux.

« Capitaine,

« J'ai l'honneur de porter à
naissance les faits suivants que
stances fortuites, trop longues à
m'ont permis de découvrir. Je
pas qu'ils vous paraîtront, à
ture, peu vraisemblables, étant
ressort de Tréguignec passe,
années déjà, pour ne compter
deur.

« Et certes, à consulter nos
on n'y relève, dans un intervalle
d'un quart de siècle, que quatre
verbaux, tous dressés contre un
un contrebandier d'opéra-comique,
de Jean-René-Marie Omnès, qui
lui-même unique de son espèce, et
mériterait presque un brevet.
rien que des marins vivant le plus
ment du monde du produit de leurs
homards, des fermiers, qui n'ont
d'arracher quelques boisselées d'
seigle à leurs champs pierreux,
nombre de propriétaires, enfin,
leurs gentilhommières à tourelles,
tence semi-rustique, semi-bourgeoise
se hasardant guère hors de chez
pour se rendre, le dimanche, au

« Hier encore, mon capitaine
foi, tout le premier, dans la sincérité
apparences. Aujourd'hui, j'ai la
sinon matérielle, du moins morale,
extrémité à l'autre de ma patrie
cette bordure de pays, îles et rivages
qu'une immense terre à fraude.
deurs ils sont, ces homardiers
Fraudeurs, ces métayers et ces
Fraudeurs, archi-fraudeurs, ces
de campagne dont quelques-uns
ancêtres aux croisades et les
mariés aux hermines de Bretagne
écussons! Seulement, c'est la
érigée en système, d'autant plus
qu'elle est plus puissamment organisée

« Représentez-vous une société
qui aurait toute une population
ou pour complice. Ceux qui n'y
par intérêt se solidarisent avec elle
Son siège principal? Un manoir
comme une citadelle, qu'une voie
soi-disant comblée, relie, par
des îles, à la haute mer, et d'où
vers les plateaux de l'intérieur des
l'ordinaire peu fréquentées. Son
homme insoupçonnable, héritier d'un
souverain, porteur d'un des plus
noms de l'histoire locale, magistrat
paternel tout ensemble, très

né, du reste, pour commander, et doué,
e pas un, pour se faire obéir; les
es d'une magnifique bête de proie et
veau d'un dompteur d'âmes,
l'un, enfin, qui avait en lui
e d'un conquérant, mais qui,
it pas trou-
circonstan-
sa taille,
ubé au rôle
ndit. L'as-
on qu'il di-
C'est lui qui
nçue, au
sous sa
actuelle, et
ui qui la
nt, lui qui
prospérer.
Avec une
quasi gé-
es condi-
nouvelles
par des
nouveaux,
stitué l'ac-
llective à
ve disper-
tout indi-
des an-
fraudeurs.
le, jusqu'à
ait qu'une
e que cha-
frontait à
ues et pé-
en a fait
treprise
ciale, sa-
nt réglée.
pauvres
iettant au
s roches,
l'embrun,
des nuits
inables,
que sou-
endue en
Surtout,
e coups
tte échangés avec les malencontreux
rs. Non : le travail en commun, pra-
a façon d'une honnête industrie, sans
sans esclandre. On est une « maison »
e; on a ses courtiers à l'étranger; les
viennent à jour fixe; en un tour de
s marchandises sont déchargées,
sinées dans de prétendus greniers à
s, puis expédiées sur toutes les di-
en des voitures du modèle le plus

neuf, qui sont censées approvisionner d'engrais marin les paroisses lointaines. Là sont les dépôts et les comptoirs de vente. Une fois l'an, le patron de la société les visite, contrôle les opérations faites et centralise les fonds



« C'est toi, Barthel? » dit le colosse, qui s'avançait à notre rencontre, une torche de résine au poing.

perçus. Après quoi, dans une assemblée générale des actionnaires de marque, il distribue à chacun sa quote-part, au prorata des bénéfices. N'est-ce pas, que la combinaison est admirable?

« Les douaniers, cependant, attardés aux antiques routines, continuent de fouiller la côte en quête du fraudeur classique que l'on surprenait piteusement courbé sous quelque sac de tabac ou sous quelque ba-

rillet de rhum. Et, comme ils n'en découvrent même plus l'ombre, ils en arrivent tout naturellement à conclure que c'est fini de la fraude. Tout conspire, du reste, à le leur faire croire. Des gens, peu suspects de vouloir rendre hommage à leur zèle, vont geignant d'un ton de Jérémie : « La race des « fraudeurs est morte : les gabelous l'ont « tuée ! » Tel est cet Omnès, surnommé Treïd-Noaz. A l'entendre, il est le contrebandier suprême, et, sans lui, notre office en ce pays aurait perdu toute raison d'être. Le vrai, c'est qu'il est gagé sous mains à l'effet de jouer ce personnage. Il est le compère payé pour amuser la galerie, avec mission de se faire pincer de temps à autre, pour que la duperie soit plus complète. Il est celui qui se fait arrêter pour que les autres « travaillent » librement. Mais cela, nos hommes ne le savent point, et moi-même je l'ignorerais encore, si le hasard ne me l'eût appris.

« Ainsi s'explique que leur vigilance se soit égarée, tant d'années durant, sur le plus négligeable des comparses. Un de mes prédécesseurs, toutefois, semble avoir été sur le point de démasquer les agissements des gros coupables. Il lui en a coûté la vie. Le quartier de roc sous lequel a péri le lieutenant des douanes Mathorel avait bel et bien pour objet de lui clore la bouche. C'est une méthode de suppression sans fracas. La poudre fait trop de bruit ; les pierres au moins sont muettes. Puis, quelle apparence, avec ce procédé, qu'il y ait eu meurtre ? Un accident tout au plus, une déplorable catastrophe ! Oh ! ce sont des maîtres dans l'art de tuer innocemment !... A quelle sauce vont-ils me manger, moi, Julien le Denmat ? Je vous laisse le soin de vous en informer, capitaine, lorsque cette lettre vous sera parvenue par l'entremise du brigadier Quéméner, à qui j'aurai donné l'ordre de vous la porter lui-même, à la date du 16 août. C'est, en effet, le 15 que j'ai rendez-vous avec ces messieurs, — un rendez-vous auquel ils ne m'ont pas convié, mais où je ne serai pas moins fidèle. J'ai décidé d'y aller seul, sachant, du reste, que je marche à une mort quasi certaine. J'ai pour cela mes raisons, dont une est qu'en ce pays de surprises et de chausses-trapes je n'ose plus me fier à personne, pas même à mes douaniers. J'attaque l'hydre dans son repaire. Si je succombe dans la lutte, c'est au manoir du Treztel que vous aurez à réclamer mon cadavre, car c'est là que la Fraude aux mille têtes a son centre, là qu'elle a son chef et là qu'est son palladium.

« Adieu, Capitaine, et ne me plaignez point. »

Signé : « LE DENMAT. »

Ce factum rédigé, je le glissai [illegible]
enveloppe que je scellai de cinq [illegible]
cire, avec la mention « pli de [illegible]
une belle suscription en bâtarde [illegible]
de la capitainerie de Lannion. J'avais [illegible]
en repos, mais le cœur noyé d'une [illegible]
tristesse. Le sentiment de l'irréparable [illegible]
cablait. C'était comme si j'eusse [illegible]
nesse au cercueil. Je tremblais, [illegible]
de mon siège, de voir tout à coup [illegible]
dans la zone d'ombre de la chambre [illegible]
douloureuse et les yeux éplorés de Véfa.

VII

Je n'eus le courage ni de me [illegible]
biller, ni de me coucher, et, lorsque [illegible]
réveillai, à l'aube du lendemain, j'étais [illegible]
jours assis à la même place, les deux [illegible]
en croix sous la tête, la poitrine [illegible]
reins courbaturés.

« Hein ! quoi ?... balbutiai-je. Qu'est-ce
qu'il y a donc eu ?... »

Il ne me restait de ma journée [illegible]
dente que des impressions fort confuses,
ennuagées encore de sommeil et [illegible]
une espèce de crainte sourde, je ne [illegible]
tais nullement d'éclaircir. J'aurais [illegible]
persuader que je continuais, sans [illegible]
mauvais rêve de l'avant-veille. Hélas ! [illegible]
dépend pas de nous de suspendre à [illegible]
gré le mécanisme de notre cerveau. [illegible]
l'impitoyable lumière se faisait en [illegible]
comme le grand jour se faisait au [illegible]
La première chose que rencontrèrent [illegible]
yeux, ce fut la grosse enveloppe [illegible]
machinalement, ils lurent :

« A monsieur le Capitaine [illegible]
Douanes.... »

Il me sembla voir les mots s'en[illegible]
courir comme une traînée de feu à [illegible]
la brume de mes souvenirs. Un cri m'éc[illegible]
qui me déchira tout l'être :

« Il n'y a pas à dire, elle est [illegible]
d'un contrebandier ! »

Vainement mon cœur élevait con[illegible]
foudroyante logique des faits une [illegible]
tation d'autant plus ardente qu'elle [illegible]
plus désespérée. L'évidence était là : [illegible]
s'imposait, farouche, irrésistible, et [illegible]
pouvais rien contre elle, rien, [illegible]
L'homme du souterrain n'avait-il pas [illegible]
sément nommé son « frère Barthel » [illegible]
quels termes plus explicites eût-il [illegible]
qu'il ne faisait qu'un avec le maire [illegible]
guignec, avec le châtelain du Treztel, [illegible]
le père de Véfa ?... Un point, — un [illegible]
demeurait encore sujet à litige, au [illegible]
jusqu'à plus ample informé. Le person[illegible]
en question avait annoncé le proj[illegible]

m'attendait debout dans le cadre de la porte.

« M. Lézongar, s'il vous plaît ? »

Elle répondit sèchement :

« Venez ! »

Je la suivis. Elle traversa la cuisine, poussa une seconde porte donnant sur les derrières du manoir et me précéda dans les allées sablées d'un jardin entouré de hautes murailles comme un enclos de couvent. Des figuiers aux troncs gigantesques, et tels qu'on n'en eût point soupçonnés sous ce climat, étendaient sur le vert pâlissant des pelouses des ombrages démesurés. Entre les racines de l'un d'eux, disposées en forme de stalle, une jeune personne était assise et brodait. Elle était vêtue de couleurs éteintes, mais ses cheveux, d'un blond d'aurore, jouaient comme une gloire de rayons autour de son mince visage. Avant que j'eusse discerné ses traits, son nom était sur mes lèvres. Je demeurai, comme figé, à quelques pas d'elle, front découvert. Elle s'était levée, d'un mouvement plein de grâce, et, les premières paroles, ce fut elle qui les prononça :

« Je regrette infiniment, monsieur, mais mon père est en voyage. Il a même été très fâché d'avoir omis de s'excuser auprès de vous, lors de votre visite, de ce qu'il allait être dans l'impossibilité de vous la rendre aussi tôt qu'il l'eût souhaité. »

J'avais envie de lui crier :

« Votre père?... Oh ! laissez-moi oublier que vous en avez un, et quel il est !.. Je ne suis ici que pour vous, Véfa, pour vous seule !... Et que tout l'univers périsse, pourvu que la caresse de vos beaux yeux limpides soit toujours sur moi, comme à présent ! »

Au lieu de cela, je me contentai de m'incliner sans mot dire. Elle reprit :

« Vous auriez peut-être eu besoin de ses services?

— Oh ! une simple signature, mademoiselle. Tout ce qu'il y a de plus insignifiant.. J'en serai quitte pour m'adresser à l'adjoint. »

La domestique avait disparu. Nous restions face à face, Geneviève Lézongar et moi. Les gazes légères dont le ciel était voilé planaient en vagues blancheurs flottantes, et l'on respirait dans l'air de ce jardin claustral un je ne sais quoi de tiède et de languide qui vous amollissait le cœur. La jeune fille s'avança pour me reconduire. Au moment où elle mettait le pied dans l'allée, je m'aperçus qu'elle traînait derrière elle le fil de sa broderie. Je me précipitai pour l'en dépêtrer. Elle voulut me prévenir, se pencha elle-même, en sorte que son buste souple m'effleura presque. Quand je lui eus ramassé son ouvrage, elle le reçut d'une main qui

tremblait, et le « merci ! » dont elle me récompensa fut murmuré d'une voix si basse que c'est à peine si je l'entendis. Nous marchâmes quelques secondes en silence. Elle regardait le sable devant elle ; sur ses prunelles aux teintes céruléennes, dont l'azur s'était subitement foncé, ses paupières battaient. Je la sentais aussi troublée que moi. Un charme étrange était sur nous et sur les choses.

« Comme le vaste monde est loin ! dis-je, tout ému. Et quel asile merveilleux de rêverie, de solitude.... »

J'ajoutai, mais en moi-même :

« Et d'amour !

— Il me rappelle un peu le parc des Dames de la Retraite, » soupira-t-elle.

Puis, d'un ton plus raffermi :

« Et ne croyez point que l'on y soit privé de la vue de la mer.... Voulez-vous en juger, monsieur ? De cette plate-forme on l'embrasse toute. »

Dans la partie ouest du jardin, à l'endroit où la muraille de clôture joignait le pignon du manoir, avait été aménagée une terrasse, à laquelle on accédait par un escalier de granit. Elle dominait de haut tout le paysage d'alentour, mais la perspective de mer, principalement, était des plus étendues.

« Mes rêves les plus beaux, c'est ici que je les ai faits, dit Véfa. Ne trouvez-vous pas que Tomé, de ce point, a l'air d'une grande bête cabrée ? Vous ne sauriez vous figurer la part qu'elle a eue dans ma vie, cette Tomé. Son nom revenait sans cesse dans les contes de ma nourrice. Aujourd'hui encore, elle m'apparaît comme une contrée de légende et de mystère, très proche et pourtant très lointaine, qui m'attire et qui me fait peur. Vous vous moqueriez peut-être si je vous avouais que je n'y suis jamais allée. »

Visiblement, elle parlait pour parler, pour s'étourdir elle-même du son de sa propre voix. Je l'écoutais, frémissant. Mon amour s'exaltait d'une infinie pitié. Je songeais à l'épouvantable catastrophe suspendue au-dessus de cette tête si chère, à l'horrible nécessité où j'étais de la déshonorer dans son père, sous peine, moi, de forfaire à l'honneur. Pauvre, pauvre Véfa ! Tandis que de ses lèvres les phrases s'égrenaient, musicales et lentes, je revivais, avec une intensité cruelle, la scène du souterrain, le dialogue criminel des deux hommes, tout le secret de l'association néfaste brusquement surpris.... Voyant que je me taisais, et, pour éviter le retour d'un silence embarrassant, elle m'interpella de façon plus directe :

« Vous l'avez certainement visitée, vous, lieutenant ? »

Elle s'était tournée vers moi, me regardait droit dans les yeux, avec
quelle bravoure à la fois inquiète
« J'y étais pas plus tard
demoiselle, répondis-je, et vous
sans doute pas ce que j'y faisais
— Votre métier, je suppose
elle pas de votre ressort ?
— Vous n'avez deviné qu'
Une force surhumaine,
puissante que toute volonté,
mon cœur à ma bouche l'aveu
ne s'en échapper jamais. Et, d'
brante de passion, je poursuivis :
« La vérité, la voici. J'all
pour penser à vous, Véfa !... J'
qu'elle fût la terre de prédilection
songes, quoique vos pas ne l'
foulée. Il me suffisait de la savoir
horizon. Je n'avais dessein que d'y
avec votre image, — votre image
porte en moi pour l'éternité !... »
Elle s'était appuyée au parapet
pâle, à demi défaillante, et ne
murmurer d'un ton attendri et angoissé
ensemble :
« Je vous en prie !... Je vous en
Il n'était pas en mon pouvoir de
rêter.
« Véfa, dis-je, ne m'en veuillez
Pour vous comme pour moi cette
solennelle. Je vous parle avec ce
dans l'âme de plus profond, de plus
de plus religieux.... La carrière des
ma sorte ne va pas sans de lourds
de grands risques. Quoi que l'avenir
apprenne du lieutenant Le Denmat,
pour certain, je vous en conjure, que
aurez été, dans son cœur d'homme, la
mière et l'unique aimée ! »
Elle avait joint sur sa poitrine ses
de patricienne de la mer. Je fus pour le
sir. Une honte, un remords plutôt, m'en
pêcha. Des sanglots me montaient à la g
Je m'enfuis.

VIII

Que vous dirai-je, monsieur, des
semaines qui suivirent ? Je passai le
attendre qu'il passât et qu'il l'amenât
cette date fatidique du 15 août dont la
approche tenait toutes mes facultés en
pens. Elle flamboyait devant mes yeux
lettres fulgurantes. C'était une obs
une hantise. Parfois, j'allais jusqu'à lui
forme humaine. Elle se dressait au chev
mon lit comme la figure silencieuse et
du Destin. Lorsque je ne fus plus
d'elle que par une nuit, les heures se
encore plus pesantes, plus intermin

à croire, en vérité, que le jour ne se [illegible] jamais.

[illegible] se leva, cependant.... Au cours de [illegible]-midi du 14, j'avais eu soin d'annoncer [illegible]ut à qui voulait l'entendre que je [illegible]s du congé de l'Assomption pour me [illegible] à Perros, auprès de ma mère; puis, [illegible] soirée, ayant mandé Quéméner au loin, tandis que ma mère!... Rien qu'à ma mine, quand je franchis le seuil du petit appartement qu'elle occupait, depuis son veuvage, au rez-de-chaussée d'une des plus antiques maisons de Perros, sur la rade, elle flaira, comme on dit, du nouveau.

« Il y a quelque chose de changé en toi, prononça-t-elle en me poussant dans le



[illegible]PTES? NOUS EN AVONS EN EFFET À RÉGLER, » M'ÉCRIAI-JE SOUDAIN. ET, ME RECULANT DE QUELQUES PAS, J'ARRACHAI MON MASQUE ET BRAQUAI MON REVOLVER SUR LES ASSISTANTS.

[illegible] garde, je lui remis, dans son enve[illegible]cellée, le rapport que j'adressais à [illegible]pitaine et dont je ne m'étais pas un [illegible] dessaisi.

[illegible] C'est un pli chargé, lui dis-je. Je ne [illegible] confie que pour le cas où je ne serais [illegible] retour mercredi matin (le 15 tombait [illegible]di). Il se peut que ma mère me re[illegible]. Si je ne suis pas venu vous le rede[illegible] avant dix heures, vous le prendrez [illegible]s et partirez vous-même pour Lan[illegible]. En le déposant à la capitainerie, ne [illegible]z pas d'avertir que c'est urgent.

[illegible] Entendu, lieutenant. J'exigerai un [illegible]é. »

[illegible] chaleur avec laquelle je pressai la [illegible] ce digne sous-ordre dut l'étonner : [illegible] guère coutumier de ce genre de [illegible]rations. Il n'y vit du reste pas plus jour de la fenêtre et en rajustant ses besicles, pour mieux me dévisager.

— Parbleu, mère, il y a que je suis lieutenant.... C'est un autre tintouin!

— Ta, ta, ta! tu l'avais déjà, ton épaulette, lorsque tu as fait une pointe jusqu'ici, le mois dernier, avant de gagner ton poste, et, pour ce qui est des responsabilités, tu en as affronté de plus graves, là-bas, dans les factions terriennes.... N'essaye donc pas de me mentir, Julien! »

Je finis par lui confesser que je me sentais sur le point de devenir sérieusement amoureux.

« Seulement, ajoutai-je, ne me questionne pas davantage. Tout cela n'est encore qu'à l'état de projet.

— Oui, dit-elle avec sa nature superstitieuse de Bretonne, il est imprudent de

parler de ces choses tant qu'elles ne sont pas décidées. »

Elle ajusta sur ses vieilles épaules son grand châle de cérémonie et nous allâmes ensemble à l'église entendre la messe, parmi la population perrosienne endimanchée. Elle était toute fière d'exhiber son fils, l'excellente femme, et la majeure partie de la journée fut consacrée à des visites, qui me parurent singulièrement longues, chez des parents, des amis, ou même de simples connaissances. Je me montrai d'autant plus gai que j'étais plus énervé. Je songeais entre deux rires :

« Demain peut-être les bonnes gens que voilà, si l'on retrouve mon cadavre, feront la veillée des larmes autour de mon cercueil. »

Par exemple, pour peu que je rencontrasse à ces moments-là les yeux de ma mère, tout mon courage fondait.... Comme je la ramenais au logis, son bras sous le mien, nous croisâmes sur le quai Désiré Larsonneur, pilote en retraite, mais pêcheur impénitent, et qui m'avait plus d'une fois bercé dans ses dures mains calleuses.

« Parfait, Désiré! Je n'aurai pas à vous relancer à domicile. Vous prenez la mer, ce soir, n'est-ce pas?

— Au jusant de six heures, oui, mon petit.... Vêpres dites, la fête est close. Je finirai mes dévotions dans les parages des Iles, en relevant mes casiers.... C'est-il que tu veux être déposé à la Pointe de Louannec?

— Précisément. Vous m'épargnerez la moitié du chemin.

— Tope là. Je t'embarque. »

Ma mère, dès qu'il se fut éloigné, se plaignit de ce que je voulusse la quitter si vite. Je dus essuyer une douce gronderie. Drôle d'idée de m'en retourner en bateau! Et dans quel bateau, encore!

« Une « carque », tu sais, ce canot de Désiré!... De l'eau pourrie plein la cale et des entrailles de poisson traînant partout.... Je ne te vois pas là-dedans avec ton bel uniforme neuf! »

Je m'attendais à l'objection.

« Aussi n'ai-je pas l'intention de le garder sur moi. Tu dois avoir, parmi les vêtements que tu as conservés de papa, quelque vieille défroque de loup de mer qui n'en est plus à craindre les taches. Une paire de bottes, une vareuse, un suroît et des braies de toile goudronnée suffiront.... »

Elle m'aida elle-même à changer d'accoutrement. Dieu! qu'ils tremblaient d'émotion, ses pauvres doigts, en maniant ces frusques, une à une! C'était comme si elle eût remué autant de chers et douloureux souvenirs.
Moi aussi, je sentis mes yeux [illegible]
crut que je pensais, comme elle, [illegible]
« Toute sa ressemblance! [illegible]
Il était ainsi, trait pour trait, [illegible]
vint demander en mariage. »
Je la pris dans mes bras [illegible]
d'une longue étreinte, sur [illegible]
avait tant de chances pour que [illegible]
des adieux éternels!... Je [illegible]
leine jusqu'au môle où la barque [illegible]
neur était déjà sous voiles. L'[illegible]
nous filions grand largue vers les [illegible]
L'ancien pilote et le novice qu[illegible]
tout son équipage faisaient [illegible]
chaudes de mon déguisement [illegible]
jurant que je n'avais plus [illegible]
nant des douanes, mais plutôt, [illegible]
moustaches, la « dégaine » d'un [illegible]
des mers du Sud. Le certain, — [illegible]
constatation n'avait pas laissé [illegible]
agréable, — c'est qu'ils avaient [illegible]
hésité à me reconnaître sous mes effets [illegible]
prunt. A la hauteur du phare de Saint-[illegible]
sur la côte de Louannec, je dis [illegible]
« Tiens, mais!... descendez-[illegible]
Tomé, de préférence. Il me vient [illegible]
que la péniche est commandée [illegible]
de ronde vers minuit. Ma foi! [illegible]
suis, autant continuer ma navigation [illegible]
Tréguignec.... Ça ne vous ennuie pas, [illegible]
siré?
— Bien au contraire. C'est [illegible]
de moins. Notre route directe est par [illegible]
Un conseil, seulement : ne t'imagine pas, [illegible]
espérant tes matelots, d'aller faire [illegible]
dans la gueule du souterrain. Tu [illegible]
réveiller dans l'autre monde....
— Oui, je sais.... On m'a conté [illegible]
toire.... C'était bien le Mathorel qu[illegible]
gadier à Perros, n'est-ce pas?
— Dieu lui fasse paix! répondit [illegible]
sonneur, en se signant. »
Vingt minutes plus tard, j'esc[illegible]
obliquement le versant occidental [illegible]
de façon à gagner le sommet [illegible]
naguère voué à Notre-Dame de [illegible]
La guérite abandonnée où elle [illegible]
profilait sur la crête sa ruine [illegible]
exactement que Quéméner me l'avait [illegible]
avec sa porte obstruée de décombres [illegible]
lucarne unique ouverte, comme un [illegible]
guet, sur l'immensité. Je m'installai [illegible]
mieux à l'intérieur pour attendre [illegible]
soleil, dont le disque était à ras [illegible]
eût fini de disparaître derrière les [illegible]
proues en granit rose du pays de [illegible]
nac'h. C'eût été pure sottise, en [illegible]
m'acheminer, avant la tombée du [illegible]
vers l'entrée du souterrain, située [illegible]
face du Treztel. Sur les croupes [illegible]

ces îlots de Manche, la moindre
d'homme ou d'animal fait ombre
lans un miroir, en sorte qu'on la
à des distances invraisemblables
u'il soit besoin du secours d'aucun
t. Or, là-bas, chez les Lézongar,
œil perçant de fouilleur d'espaces
e, à cette heure, braqué sur Tomé,
is, comme tout me le donnait à
date du 15, mentionnée sans autre
dans le colloque des deux com-
signait bien celle du 15 août. Il
nc, jusqu'à nouvel ordre, que de
oi et de patienter.
non harnois d'officier, j'avais eu la
n d'emporter la pièce essentielle,
er de gros calibre. J'occupai mon
ment à vérifier s'il était en état et
touches que j'y avais glissées la
aient pas eu à souffrir des embruns
aversée. Cet examen me donna les
les plus satisfaisants. J'essayai pa-
le masque épais que je m'étais
iné de mes propres mains, les jours
s, à l'aide d'un carré de lustrine
de quelques brins de fil d'archal.
oi, pour échapper aux visions attris-
m'absorbai dans la contemplation
ins où les flammes du couchant
t de s'éteindre. Jamais la magie du
'avait à ce point touché l'âme. Tout
e parut néant. Une paix, une séré-
rimables s'infiltraient en moi, comme
es endormantes d'un narcotique
L'un après l'autre, ainsi que de
s clartés funèbres, des phares s'al-
les Triagoz, l'île aux Moines, les
ouvres.... Je m'étonnai soudain
surgir un cinquième au large de
las, dans les eaux libres. Il eut
ts suivis de trois éclipses, puis,
.... Qu'était cela? Je ne me le fus
ôt demandé que, secouant ma tor-
'écriai :
'as-tu toi-même la tête, imbécile?
es signaux de navire,... les signaux
attendu! »
bond je fus hors de la guérite et,
a course, je dévalai à toutes jambes
opposé de l'île, juste à temps pour
qu'au manoir du Treztel les trois
n œil-de-bœuf pratiquées dans les
utes de la toiture venaient succes-
le s'illuminer par trois fois.

IX

e se fait pas douanier, monsieur,
r une placide existence de commis
es ou de bourgeois renté. Depuis près de sept ans que j'appartenais à l'administration, je m'étais trouvé dans plus d'une conjoncture délicate; plus d'une fois, aux postes-frontière, j'avais entendu des balles invisibles siffler à mes oreilles ou senti s'abattre sur moi, sans bruit, les formidables molosses des contrebandiers. Mais jamais encore je n'avais éprouvé rien de comparable au frisson qui me traversa les moelles quand, après m'être enfoncé à tâtons dans le noir du souterrain et avoir frappé les trois coups de talon prescrits, accompagnés de la formule sacramentelle: *Miserere mei, Domine*, je vis un des bords de la dalle se soulever, comme mû par un ressort, et découvrir un trou béant, une sorte de puits carré, muni d'un treuil à son orifice et dont l'intérieur était vaguement éclairé d'en bas par un fanal à reflets douteux.

J'eus un recul instinctif, une courte hésitation, bien naturelle — n'est-ce pas? — chez le plus brave, devant l'horreur subite du sépulcre où il se faut ensevelir tout vivant.

« *Miserere mei!* » avait répondu le fausset de Treïd-Noaz.

Puis, avec un rire caverneux :

« Maintenant, à cheval sur le treuil, et dégringolez en douceur le long de la corde, mister Barthel! »

Il me reçut dans ses bras.

« A la bonne heure! dit-il. Avec vous, du moins, on ne moisit pas dans l'attente.... Ça donc! Nargue à la maltôte, et en route! »

Je m'engageai sur ses pas dans un étroit couloir montant qui, tournant l'éboulis par en dessous, permettait de regagner, au bout d'une vingtaine de mètres, la grande voie souterraine libre désormais de tout obstacle. Il marchait, sa lanterne haute, et, à mesure que nous avancions, c'était, le long des deux parois, une espèce de remous d'ombre, aussitôt immobilisé derrière nous en une ténèbre menaçante et compacte. Des herbes étranges, décolorées, pareilles à des chevelures de cadavres, nous effleuraient, par moments, d'une caresse humide qui donnait froid. Sur notre passage, des souffles s'élevaient, charriant des odeurs lourdes et fades. Lorsque le conduit commença de s'élargir, j'entrevis, rangés contre la paroi de gauche, des débris de choses blanchâtres, moussues par places et piquées, à d'autres, de points phosphorescents. Très dévotement, le fraudeur fit le signe de la croix.

« C'est le charnier des prêtres, » prononça-t-il.

Et il ajouta, du même accent pénétré :

« Dieu confonde leurs bourreaux! »

Mais, le lieu funèbre franchi, il fut prompt à reprendre avec enjouement :



DEMI ASPHYXIÉ PAR LA FUMÉE ÂCRE QUI S'ÉCHAPPAIT DU GRENIER EN FEU, JE COURAIS, AFFOLÉ, À LA RECHERCHE D'UNE ISSUE ME PERMETTANT DE FUIR.

vait subis, elle était à la fois gro- t sinistre, avec ses cheveux jaunes, x d'un bleu brutal, ses pommettes nnées et ses lèvres grimaçantes, nent avivées d'une bave de sang. me parut digne de ses farouches

néry Lézongar était allé se placer lle.

Treïd-Noaz, dit-il, sur le ton du dement, apporte le baquet d'eau de

n mouvement unanime, tous les ablés se levèrent à ces paroles, ôtant béret, qui sa casquette, qui son et je pus m'assurer que je les con- pour la plupart, ces faux mendiants, esquels il n'y en avait pas un qui amp au soleil ou barque pontée, et ucoup menaient rang de notables non ot dans la paroisse, mais dans le Ils avaient, d'ailleurs, sous leurs de commande, la mine la plus pros- sauf quatre ou cinq vieillards gri- , tous étaient de beaux hommes vigueur de l'âge, constituant un état- choix au chef qui les avait groupés. après avoir reçu des mains de Treïd-Noaz le baquet réclamé, prit un rameau de varech qui y trempait en guise de goupillon et, l'élevant au-dessus de sa tête, du geste de l'officiant quand il va donner l'*Asperges*, dit en breton :

« Camarades, notre année est close. Que ceux d'entre vous qui ont désir de s'engager pour l'année nouvelle accomplissent dévotement comme tous les ans, le rite consacré.... Les autres, qu'ils se rasseyent. »

Seul un des vieillards se rassit.

« Ce n'est pas la volonté qui me manque, déclara-t-il ; c'est ma force qui s'en est allée.... Que Notre-Dame de la Fraude me soit miséricordieuse !

— Amen ! répondit Lézongar.

— Amen ! » répéta le chœur des contrebandiers.

Et tous, hormis celui qui venait d'abdiquer, se mirent à défiler processionnellement devant l'idole. Lézongar leur tendait à tour de rôle le rameau de varech ; ils le saisissaient, le plongeaient dans l'eau salée et en arrosaient par trois fois le visage de la statue, de sorte qu'elle fut bientôt toute ruisselante, comme lorsqu'elle émergea des fonds marins où jadis on l'avait pêchée.

L'étrangeté de la cérémonie, le sérieux des participants, l'espèce de foi sombre qui couvait dans leurs prunelles, m'impressionnèrent, quoi que j'en eusse, au point de me faire momentanément oublier que je n'étais pas dans cette scène un simple spectateur occasionnel. Mais le cri de : « Mort à la maltôte ! » hurlé par toute la bande me rendit au sentiment de la situation. La voix du maire, d'ailleurs, me hélait :

« Au bout de la table, en face de moi, compagnon, » disait-il.

Les autres avaient repris leurs places sur les bancs. Je m'avançai jusqu'au siège qu'il m'indiquait, il poursuivit :

« Et maintenant, établissons notre bilan. Tu as le détail des marchandises importées, n'est-ce pas ? Donnes-en lecture aux amis. Qu'ils soient juges si, de ton côté comme du mien, les comptes sont en règle. »

C'était l'invite attendue. Je n'avais plus à tergiverser. Plus rapide que l'éclair, ma pensée fit en un clin d'œil le tour des seuls êtres qui l'eussent occupée, vit ma mère au seuil de la petite maison de Perros, et Véfa, tout auréolée d'or pâle, sous les grands figuiers ombreux.... Puis, sans hâte, avec une tranquillité, un détachement aussi complets que si c'eût été quelque autre qui se fût exprimé par ma bouche, je commençai :

« Des comptes ? Nous en avons, en effet, à régler, Gonéry Lézongar, mais un peu différents de ceux que vous croyez. »

Et, me reculant de quelques pas, j'arrachai mon masque de la main gauche, tandis que, de la droite, je sortais mon revolver. Vous imaginez le coup de théâtre !...

« Malédiction de Dieu !... Le chef des maltôtiers ! » vociféra Treïd-Noaz.

Partie des fraudeurs s'étaient jetés sous la table ; partie demeuraient cloués à leur banc par la stupeur. Mais le plus grand nombre avaient bondi de rage et déjà fonçaient sur moi, le cou rentré, les narines frémissantes, en une sauvage bousculade de taureaux affolés. Je vis tournoyer des bâtons, briller des couteaux ; une volée de bouteilles et de pichets vint s'écraser contre le mur, au-dessus de ma tête.

« Qui me touche est mort !, m'écriai-je, le doigt sur la gâchette de mon arme.

— Mort toi-même, chien de gabelou !... A mort !... A mort !... »

J'étais enveloppé d'un ouragan d'injures et de blasphèmes. Cela roulait, haletait, sifflait, mugissait. Soudain, une voix retentit, dont le grondement domina le tumulte, comme le tonnerre domine le fracas des pires tempêtes.

« Ça ! mille damnations de damnations ! Est-ce moi qui commande
ou non ? »

L'accalmie fut instantanée. Le
forcenés se rangèrent, front bas, pour
arriver jusqu'à moi le maire de Trég
Il brandissait à son poing le tronçon
qui, la minute d'avant, servait d'a
l'idole.

« Regardez bien ceci, dit-il au
deurs. Le premier de vous qui bronc
fends le crâne avec ! »

Puis, fixant sur moi ses yeux
indompté :

« Vous avez, si je ne me trom
balles à décharger, monsieur : c
donc vos cinq cibles. Après....

— Après, interrompis-je, vous
une pierre sur mon cadavre, n'est-ce
comme pour le lieutenant Mathorel !.

Il blêmit, des frissons coururе
ses muscles herculéens.

« Vous voyez que je ne me
d'illusion sur mon sort, continua-
dement, mais vous-même vous n'éc
pas, cette fois, au vôtre, monsieur Lé
Mathorel n'avait pas laissé de test
moi, j'ai pris la précaution de ré
mien, avant de me hasarder da
repaire. Je puis disparaître en pai
serai vengé...

— C'est votre dernier mot?

— Non. Mais j'entends ne le
vous seul.

— Comme il vous plaira. »

Il se dirigea vers le fond du gr
basculer sans effort l'énorme couver
trappe permettant de communiquer
écuries par une échelle, et, d'un to
souffrait pas de réplique :

« Dehors, tous ! » ordonna-t-il a
de sa bande qui s'entre-regardaient.

Et, après avoir refermé l'écout
venaient de s'engouffrer les uns der
autres, dociles, mais grognants :

« Parlez, monsieur. »

J'avais eu le temps de me recue

« Monsieur Lézongar, pronon
navire de votre frère croise en vue d
et l'Angleterre n'est pas loin. Fuyez,
que la possibilité vous en est offer
Dieu, épargnez à votre fille la hon
prendre, dans quelques jours, que
est en route pour le bagne !

— Ma fille ? s'écria-t-il, en s
donc moins déshonorée, parce que j
été condamné que comme contumax

— Et si je savais un honnête
prêt à lui rendre l'honneur en lui
un nom sans tache ?...

— Vous, peut-être ?

— Vous l'avez dit : moi-même! »

Il respira longuement; ses pupilles dilatées étincelèrent, une pourpre ardente colora sa face.

« Ainsi, vous aimez ma fille? articula-t-il..., vous l'aimez?

— Si je ne l'aimais de toutes les forces de mon être, serais-je venu en ce lieu, sous ce déguisement et au péril de ma vie, vous tenir le langage que je vous tiens?

— Eh bien! écoutez... Ici, dans ces caves, — il frappait du pied le plancher, — il y a pour plus de six cent mille francs de valeurs..., plus de six cent mille francs, entendez-vous..., qui n'ont été amassés que pour elle... »

La proposition offensante était au bord de ses lèvres : je l'arrêtai, avant qu'il l'eût formulée.

« Nous ne nous comprenons plus, monsieur Lézongar... Les valeurs qui ont été frauduleusement soustraites à l'État, demain seront rentrées dans les coffres de l'État. Là-dessus, s'il vous plaît, pas d'équivoque! »

Il eut un haut-le-corps, une moue de méprisante pitié.

« Alors, vous ne voulez pas, lieutenant?... Vous ne-vou-lez-pas?... » insista-t-il, en accentuant chaque syllabe.

Je me contentai de hocher la tête en signe de dénégation.

« Soit! dit-il, que la fatalité s'accomplisse. »

Il promena un instant autour de lui l'œil inquiet et farouche d'une bête acculée, tira de sa poche une menue fiole, la vida d'un trait, puis, empoignant un des cierges qui brûlaient à sa portée, le lança d'un geste violent à l'autre extrémité de la pièce, dans les fourrages. Tout cela ne dura pas le temps que je mets à vous le conter. En quelques secondes, le grenier fut en feu. Une fumée âcre, suffocante, s'épaissit en noirs tourbillons. Ma première impulsion fut de me précipiter vers le panneau qui donnait, derrière moi, sur la soupente. Mais je tentai vainement de l'ébranler : il était calé à bloc. La trappe, je n'avais pas à y songer : elle était séparée de moi par toute la longueur de la table que déjà l'incendie dévorait. L'unique ressource qui me restât, c'était d'abréger les horreurs de l'agonie en me logeant une balle dans le cœur. Hélas! dans mon saisissement, j'avais laissé tomber mon revolver. Je me jetai à quatre pattes pour le chercher; si pourtant je l'avais trouvé, je ne serais plus de ce monde à l'heure qu'il est. L'asphyxie m'en empêcha. Elle paralysait mes mouvements. J'avais les tempes bourdonnantes, comme si la fournaise toute proche eût ronflé jusque dans mon cerveau. Résigné désormais, je me renversai sur le dos et joignis les mains pour mourir.

« Bonne nuit, seigneur gabelou! » ricana une voix qui me parut infiniment lointaine.

En proférant cette raillerie suprême, le géant du Treztel s'était abattu. Et il ne demeura debout dans les flammes que la statue de Notre-Dame de la Fraude. Elle se dressait, monstrueuse, et comme animée d'une vie effrayante, d'une vie tragique. On eût dit que sa bouche se contractait dans un rictus, que ses moignons s'agitaient. Je fermai les yeux pour ne la plus voir, bégayai machinalement trois ou quatre mots de prière et m'évanouis, je crois bien, en murmurant le nom de Véfa.

X

Ce fut à elle, monsieur, que je dus mon salut.... Quand je recouvrai mes sens, un matin, ma première impression fut que je venais de faire je ne savais au juste quel voyage en des régions inconnues. Ma mémoire encore malade ne me présentait que des lambeaux incohérents d'images flottantes et confuses.

Je soulevai mes paupières. J'étais dans un lit large, à colonnettes, surmonté d'un baldaquin d'étoffe ancienne, avec des animaux héraldiques se jouant parmi des fleurs.

« Sur ma foi, pensai-je, voilà qui est singulier. »

En face du lit, de l'autre côté de la chambre, qui me fit l'effet d'être étrangement vaste et profonde, il y avait une haute fenêtre à meneaux. Quel était ce logis enchanté? Par quelle suite de circonstances m'y trouvais-je? Je tremblais de dissiper le charme qui planait sur toutes choses et me donnait à moi-même une exquise sensation de bien-être et de sécurité. J'allais me pelotonner à nouveau sous mes couvertures... Sans bruit, entre mon chevet et la fenêtre, une silhouette d'homme s'interposa.

« Me reconnaissez-vous, lieutenant? »

Je distinguai des traits rudes, un fourré de barbe brune, des yeux d'un bleu enfantin.

« Bonjour, Quéméner!... Expliquez-moi un peu... Que faites-vous là?

— Gardien de séquestre, donc... et votre infirmier, par-dessus le marché... Vous l'avez échappé belle, savez-vous? »

Et, joyeusement, il héla :

« Arrivez, mademoiselle Véfa, ça y est : le mauvais cap est doublé. »

Véfa... Ce nom, prononcé tout à coup, produisit en moi l'effet d'un « Sésame ». Les portes du passé se rouvrirent. Comme à

couleur de rouille, et qui, rassemblés les uns auprès des autres, donnent de loin l'impression du village d'une peuplade indigène; mais, en s'approchant, il distingue bientôt que ces soi-disant huttes n'ont ni porte ni ouverture d'aucune sorte, et qu'elles sont d'un seul bloc. Ce que le voyageur avait pris pour un village de sauvages n'était autre qu'une collection de termitières ou habitations de termites.

Ces termitières sont faites de particules de terre soigneusement broyées, gâchées et agglutinées ensemble. Les maçons termites ne disposent ni de truelles ni d'autres instruments analogues; leur bouche, où ils mâchent la terre, leur en tient lieu. On juge par là combien longue doit être leur tâche. La plus haute des pyramides d'Égypte n'a guère que cent fois la hauteur de l'homme. Qu'est-elle en comparaison d'une termitière qui dépasse mille fois en élévation la taille de celui qui l'a édifiée?

Une termitière géante.
C'est une caste spéciale de ces insectes, les ouvriers, qui construit ces monticules, pendant que les guerriers exercent partout leurs ravages, dévorant le cuir et le bois aussi bien que les récoltes.

Ce qui étonne quand on étudie ces termitières, c'est que dans leur construction se trouvent appliqués tous les principes de l'architecture la plus rationnelle. Par exemple, la termitière, comme toute bonne construction, possède de solides fondations et pénètre dans le sol aussi profondément qu'elle s'élève dans l'air.

Il y a mieux. On comprendrait à la rigueur que les termites, obéissant à un instinct aveugle, refissent partout et toujours la même construction, affectant la même forme, mais il n'en est rien. Ils varient les plans. Afin de profiter des accidents du terrain et de tenir compte du milieu atmosphérique, les architectes termites modifient leurs dispositions avec une imagination inépuisable. C'est ainsi que dans la seule Australie on compte huit ou neuf types principaux de termitières.

Le plus fréquent est celui en forme de cône qui se trouve surtout dans le Queensland du Nord. Ces cônes sont de hauteur variable; ils mesurent le plus souvent de 2 à 4 mètres, mais atteignent parfois 4 m. 50 et même 5 mètres au-dessus du sol.

Cette hauteur est dépassée par les termitières en forme de colonnes: ce sont les plus hautes d'Australie et même de toutes les contrées habitées par les termites. Une de ces constructions qui se dresse près de Port Darwin mesure 6 mètres, et comme elle s'enfonce d'autant dans le sol, elle a donc une hauteur totale de 12 mètres! Pour en assurer la stabilité, les termites l'ont d'ailleurs consolidée par des contreforts.

Voilà des termitières géantes; par contre, d'autres excèdent à peine 1 mètre. Tel est le cas de celles en forme d'œufs qui sont, aussi bien, les plus régulièrement construites.

Mais les plus curieuses sont celles dites *méridiennes* ou *magnétiques*. Dans la vallée de la rivière Laura, à environ 60 kilomètres de Corktown (Queensland du Nord, Australie), on aperçoit une foule de petites élévations, dont quelques-unes font songer à des pierres druidiques fichées en terre; d'autres ressemblent à des pics montagneux en raccourci, profondément ravinés; certaines, enfin, hérissées de pointes, rappellent les

cathédrales gothiques avec leurs flèches élancées et couvertes d'une fine dentelle de sculptures.

Aucune ne dépasse une hauteur de 2 m. 50. Elles présentent sans exception cette étrange particularité que leur base, qui a la forme d'une ellipse très allongée, a toujours ses deux pointes respectivement tournées vers le nord et le sud.

Quelle est la raison de cette mystérieuse orientation?

Vraisemblablement, en ne présentant au soleil de midi qu'une sorte d'arête, elle doit soustraire à l'action de la chaleur les plus larges surfaces de la termitière et par suite empêcher que la température à l'intérieur ne dépasse une certaine limite. Mais pourquoi les termites donnent-ils la forme *concave* à la façade de leur habitation tournée vers le couchant et celle *convexe* à la partie qui regarde le levant? Ici nous sommes réduits à constater sans pouvoir expliquer et la science humaine se trouve en défaut.

DES MERVEILLES D'AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de ces constructions. La disposition intérieure y est une merveille de variété et d'exacte appropriation aux nécessités de la vie en commun. Pour l'étudier, il nous faut démolir une partie d'une termitière; ne croyez pas que ce soit une besogne aisée : les constructions des termites sont extrêmement résistantes et un troupeau de buffles lancé contre elles ne parvient pas à les renverser. Elles sont d'ailleurs recouvertes d'une sorte de vernis sécrété par l'insecte, qui augmente leur dureté et les rend imperméables à l'eau. Pour entamer une termitière, il faut une pioche solide; quand on a détaché avec l'outil plusieurs blocs de la maçonnerie, on découvre que l'édifice est divisé en un nombre incalculable de petites cellules qui sont autant de chambres réunies par des tunnels, des corridors qui circulent dans toute la masse. Ces chambres et ces couloirs sont répartis aussi bien au-dessous du sol qu'au-dessus. Parmi ces chambres, l'une est réservée à la reine qui y demeure enfermée, d'autres constituent des greniers d'abondance où les termites entassent les provisions d'herbes sèches finement hachées qui sont leur habituelle nourriture; d'autres enfin sont affectées à l'élevage des larves et forment des sortes de *nurseries*. Veut-on savoir avec quelle ardeur travaillent les termites? En Australie, un naturaliste, qui voulait étudier leurs mœurs, fit démolir la moitié d'une termitière d'environ 3 mètres de haut, puis en abandonna les ruines. Les termites ne délaissèrent pas leur construction dévastée, mais au contraire s'appliquèrent à la réédifier. Au bout de deux ans, tout était remis en état. Ajoutons que les termites ne travaillent que la nuit, qu'ils s'enfuient devant une lumière artificielle et qu'il est donc à peu près impossible de les voir à l'œuvre.

UNE SOCIÉTÉ IDÉALE.

L'exécution de ces travaux nous permet déjà de deviner la complexité et la sûreté



UNE TERMITIÈRE DU DISTRICT DE KIMBERLEY (AUSTRALIE).

Les termitières de ce pays sont toujours fort irrégulières. Couvertes de protubérances, elles donnent souvent de loin l'illusion de gros rochers, hauts de 2 m. 50 à 3 mètres.

d'une organisation sociale presque parfaite. En effet, les grands utopistes qui ont rêvé d'établir l'harmonie dans la société humaine auraient pu bâtir leurs théories en prenant comme exemple la cité termite. Celle-ci est organisée de telle sorte que la paix y règne éternellement, et chacun de ses membres, cantonné dans ses attributions, ne songe pas à la troubler.

La société termite est divisée en castes. Au sommet de la hiérarchie se trouve la caste royale, qui ne comporte que deux représentants : le roi et la reine. Encore le roi n'est-il investi d'aucune autorité ; il est seulement le mari de la reine, comme dans d'autres monarchies d'un rang plus élevé. Ainsi que la reine des abeilles, la reine des termites est mère de son peuple, dans toute la réalité du terme. Enfermée dans un réduit spécial, elle a pour la servir une foule de serviteurs attentifs qui sont en même temps ses gardiens.

La caste qui vient immédiatement après a pour mission de veiller au salut de la nation : c'est celle des *guerriers*. Caractérisés par leur couleur foncée et par leur grosse tête noire, les guerriers sont pourvus d'une paire d'énormes mandibules cornées, sorte de pinces dures et résistantes, dont la longueur égale presque celle de leur corps. On est toujours sûr de les trouver ainsi armés aux alentours de la termitière, ils combattent les ennemis de la communauté et sont prêts à mourir pour elle.



DANS LE QUEENSLAND DU NORD. — LES HABITATIONS DES TERMITES.

C'est dans ces constructions divisées intérieurement en une foule de petites cellules réunies par des couloirs que les termites habitent et conservent leurs provisions.

Enfin la dernière caste est celle des *ouvriers*, dont nous avons constaté l'étonnant labeur.

DE TERRIBLES RAVAGEURS.

Ingénieux, persévérants, méthodiques, les termites ne sont d'ailleurs si bien organisés qu'en vue de nuire. Et toutes leurs qualités aboutissent à les rendre d'autant plus dangereux.

Les *ouvriers* bâtissent. Mais les *guerriers*



UNE CONSTRUCTION SOLIDE.

Faites avec des parcelles de terre que les insectes gâchent et agglutinent avec leurs mandibules, les termitières forment une masse extrêmement dure et résistante. Pour les entamer, il faut un pic, et elles peuvent supporter sans s'effondrer le poids de plusieurs hommes.

ıe terrible guerre de ravages. effroyables mandibules dont ils ıs, ils attaquent et dévorent tout d'origine animale ou végétale, le ıe, le papier, le grain, surtout le pèces les plus dures ne peuvent r. Autrefois, quand les navires ois, les termites étaient pour eux de dangers permanents; ils ronement le bois de la coque et proinsi des voies d'eau.

ites ont parfois porté leurs ra-

que leur fond percé et leur contenu est saccagé!

Bien plus, les termites peuvent provoquer la détérioration des liquides contenus dans des bouteilles hermétiquement bouchées : les *guerriers* distillent une sorte d'acide qui entame le plomb; ils percent ainsi des petits trous dans les capsules métalliques, s'y glissent et parviennent au bouchon, qu'ils réduisent bientôt en poudre impalpable.

Par bonheur, les termites ne peuvent grimper le long de la pierre ou du fer auxquels n'adhère aucune parcelle de terre; pour se



Dans l'Afrique équatoriale. — Suite de termitières au milieu des marais.
ons marécageuses de l'Afrique, ces monticules couleur de rouille, très rapprochés les uns des ıent de loin l'impression d'un village indigène à demi caché par les hautes herbes.

ırope : à la Rochelle, une colotes venue sur un navire s'établit ment des archives de la ville et esque entièrement. En Australie, ıurdement la base des plus beaux Afrique, les indigènes sont, par la nites, obligés de reconstruire leurs es deux ans. C'est une étrange l'entendre la nuit dans les cases fort des mandibules des termites nger le bois des charpentes. Le expérimenté qui, en se couchant se ses chaussures sur le sol, peut lendemain matin à les trouver ɔrées; et s'il n'a pas eu la préstaller ses bagages, malles et is, sur un lit de grosses pierres, ıne pas à son réveil de constater

défendre contre eux, on a donc la ressource de poser sur des supports de fer ou de pierre les bagages et les vins que l'on veut protéger.

Mais les termites n'en constituent pas moins un grave danger dans plusieurs contrées, notamment dans nos possessions du Soudan, où ils peuvent dans une certaine mesure entraver la colonisation. En effet, ils coupent les communications télégraphiques, en mettant les poteaux hors d'usage. Ils s'attaquent également aux traverses des voies de chemin de fer et amènent ainsi de graves dégâts. C'est pourquoi il y aurait lieu de trouver pour les combattre des moyens efficaces que nous ne possédons pas encore. Leur merveilleuse organisation est en fait un danger pour nos sociétés organisées. Il y a incompatibilité entre la cité humaine et la cité termite.

O O O



PÊCHEUR DE SAUMONS, EN NORVÈGE.

La pêche du saumon, objet d'un commerce énorme, est devenue aussi un plaisir, qui passionne beaucoup d'Anglais. En Norvège, certaines rivières se louent très cher, suivant l'abondance du poisson et la longueur du cantonnement concédé. Chaussés de grandes bottes, les pêcheurs doivent souvent rester pendant des heures sous la pluie, exposés à toutes les intempéries.

RÉGAL DE GOURMETS ET MANNE DU PAUVRE

LE COMMERCE DU SAUMON À TRAVERS LE MONDE

Habitués à ne considérer le saumon que comme un mets de luxe réservé aux tables riches, nous ne soupçonnons pas l'immense commerce auquel ce poisson donne lieu à travers le monde. Par la quantité vraiment prodigieuse du poisson capturé chaque année, par les procédés très variés et souvent très pittoresques employés pour cette pêche, par l'énorme mouvement d'affaires qui en résulte, c'est une des curiosités du monde commercial, dont nous n'avons en France aucune idée.

O O O

CHEZ nous, c'est aux tables élégantes qu'est réservé le saumon. Est-ce parce que la chair en est particulièrement délicate, et d'une saveur dont on ne se lasse pas? Nullement. Les mondains qui, pendant cinq mois de l'année, ont vu figurer sur tous les menus l'inévitable saumon, à peine relevé par des sauces qui n'ont de varié que le nom, ne peuvent plus le voir même en peinture. Il y a une quarantaine d'années, à une époque où le saumon abondait dans les rivières de Bretagne, les domestiques stipulaient qu'on ne leur en servirait jamais plus de deux fois par semaine. Ce qui fait la valeur du saumon, c'est qu'il est rare dans nos contrées et qu'il faut le faire venir de l'étranger. En France, on n'en capture qu'une très petite quantité, et les milliers de kilogrammes qui annuellement passent par les halles viennent soit de la Belgique ou de la Hollande, qui fournit le fameux saumon du Rhin, soit de l'Écosse, de la Suède, de la Norvège, contrées où il se trouve en abondance.

En Norvège, on capture environ chaque année mille tonnes de saumon, qui sont exportées principalement en Allemagne et en

Angleterre. Pour s'emparer de ce poisson, les indigènes établissent des barrages avec des filets; le long du fjord ou de la rivière, est dressé sur deux pieux un observatoire d'où l'on peut surveiller la montée du saumon. A travers la nappe bleue, on aperçoit un scintillement d'argent, vite on relève le filet : tout le poisson se trouve capturé.

Mais ce que nous ne soupçonnons pas en France, où l'on ne voit guère dans le saumon qu'un plat de choix, c'est qu'il puisse devenir l'objet d'un sport passionnant. C'est ce qui a lieu chez nos voisins. En Angleterre, la pêche du saumon est un sport aussi célèbre que le cricket ou le football; sport national, mais que s'est approprié et que se réserve l'aristocratie. Les rivières d'Angleterre, surtout celles d'Écosse, sont soigneusement gardées. Grâce à cette mesure, les pêcheurs d'outre-Manche ne sont pas réduits comme ceux de chez nous à jeter inutilement pendant de longues heures l'hameçon dans des rivières dépeuplées. Mais, comme il y a plus d'amateurs qu'il n'en faut pour les rivières anglaises, les fanatiques vont, pour satisfaire leur passion, en Islande, et surtout en Norvège; cette contrée est avec ses fjords et ses rivières coupées de rapides la terre classique de la pêche du saumon.

EN NORVÈGE. — UNE PÊCHE ARISTOCRATIQUE.

Passion coûteuse! D'abord la pêche du saumon exige un équipement qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Il faut des hameçons dont la forme a été soigneusement étudiée et éprouvée par une longue pratique, puis de fines mouches en plumes, savamment tressées et colorées, agencées avec art pour dissimuler l'hameçon. Cette question des mouches est une question capitale et un objet de discussions sans fin. Un pêcheur imagine-t-il une nouvelle mouche, il devient immédiatement célèbre. Un amateur qui se respecte doit en posséder toute une collection soigneusement rangée dans un portefeuille, comme une collection d'entomologiste. Ajoutez à cela la gaule, chef-d'œuvre d'ingéniosité, un canot démontable sur certaines rivières et partant un complet imperméable.

Voici notre sportsman bien et dûment équipé à beaux deniers comptants. Il lui faut maintenant chercher une rivière où il puisse exercer son talent.

Les Norvégiens, gens pratiques, savent tirer parti de la situation. Ils louent très cher leurs rivières : 2, 3 ou 4000 francs suivant la longueur de la section concédée et l'abondance du poisson. De plus, les propriétaires se réservent la majeure partie du poisson capturé : c'est-à-dire que les Norvégiens font payer aux amateurs anglais le plaisir que ceux-ci prennent à capturer le poisson pour le compte des Norvégiens.

Et voici nos gentlemen qui renoncent au confort d'une vie large et facile pour s'installer au milieu de contrées désertes, dans de véritables huttes, parfois même sous la tente. Ni les privations, ni les intempéries ne peuvent rebuter leur ardeur. Des nuées de moustiques s'acharnent contre eux; ils ne sentent pas les piqûres. Des heures entières, ils restent au milieu du courant, dans de longues bottes d'égoutiers, sous la pluie; ils ne sentent pas l'humidité. Ils sont tout entiers absorbés dans la contemplation de la ligne, attentifs au moindre mouvement de la mouche qui sert d'appât. Une minute, une seconde d'oubli, et le fruit de la longue attente peut être perdu. En outre, le maniement de la gaule est difficile. Sans cesse, il faut la lancer pour lui faire descendre le courant, en tenant l'appât à la surface. D'après l'heure de la journée, d'après l'état du ciel, il faut employer telle ou telle mouche, laisser filer la ligne à telle ou telle distance.



UN SAUMON DE 45 KILOS, CAPTURÉ DANS L'ALASKA.
Dans l'Alaska, les habitants, qui vivent en majorit de cette pêche, prennent des pièces qui atteignen parfois la taille fabuleuse de 1 m. 60.

Et que d'émotions! De tous côtés le

poisson saute, des écailles d'argent luisent une seconde à la surface de l'eau dans un grand clapotis.

Enfin, tout à coup, l'extrémité très flexible du long bambou s'incline, la ligne raidit, ça mord! Alors commence la lutte longue, patiente. La bête pèse parfois quinze ou seize kilogrammes : à haler trop tôt, on perdrait tout. Il faut d'abord fatiguer le poisson : c'est un travail qui peut durer souvent trois quarts d'heure.



UN BARRAGE DE FILETS POUR CAPTURER LES SAUMONS, DANS L'ALASKA.

C'est au moment où le saumon remonte les rivières que se font les plus belles pêches. Des guetteurs signalent la troupe des poissons. Les pêcheurs relèvent aussitôt le filet, et ramènent dans la barque une fructueuse capture.

Le saumon ne se laisse pas faire sans opposer une résistance acharnée, il se débat vigoureusement; il faut filer la ligne avec le dévidoir, puis on le ramène lentement, très lentement, prêt à rendre la main, pour recommencer ensuite l'opération.

Le poisson commence-t-il à se fatiguer, reste maintenant à l'amener au rivage, assez près pour que le pêcheur puisse le saisir dans son filet et mettre fin à la lutte. C'est alors le triomphe. Mais avant la victoire que le difficultés encore! surtout si la rivière est particulièrement rapide. Pour saisir le poisson, le pêcheur a besoin d'adresse autant que de force. D'une main il lui faut tenir la ligne et lutter contre le saumon qui se débat, tandis que de l'autre il doit manier le filet sur lequel le courant agit avec violence, et cela, bien souvent, dans une position dangereuse, sur des rochers glissants ou sur une berge où le moindre faux pas peut entrainer une chute désagréable.

Mais quoi! L'heureux sportsman qui réussit à amener à terre une pièce monstrueuse a l'espoir de voir son nom publié par les journaux spéciaux et de devenir une manière de célébrité.

Nous ne trouvons ici d'ailleurs aucunement matière à railler, mais bien plutôt, quoi qu'on en puisse penser, à nous instruire. La pratique de tous ces sports donne à nos voisins un calme et une constance dans l'effort dont ils prennent l'habitude et qu'ils reportent ensuite dans la vie publique. Si un Anglais conserve le plus souvent son sang-froid dans les circonstances critiques, c'est que les exercices dont l'Angleterre a su faire des sports nationaux apprennent à tous les conditions de la lutte dans la nature et leur donnent la notion bien nette de la réalité.

ILS SONT TROP! — DES PIÈCES MONSTRES.

Rare en Europe, le saumon est dans le nord de l'Amérique extraordinairement abondant. A Terre-Neuve, dans le Canada oriental et dans l'Alaska, à certaines époques de l'année, les rivières grouillent littéralement de saumons. La fameuse légende du port de Marseille obstrué par des bancs de sardines devient dans l'Amérique boréale et à propos des saumons une réalité.

A l'embouchure d'un cours d'eau de l'île Kadiak, sur la côte nord-ouest de l'Alaska, telle est l'épaisseur des bancs de poissons qui se pressent pour remonter la rivière qu'un canot ne peut avancer au milieu de cette masse grouillante. Et cela dure des semaines!

Une des photographies que nous reproduisons, prise par un jeune sportsman français, M. de la Sablière, [au moment de la

monte du saumon dans un cours d'eau de l'Alaska, représente la rivière lorsqu'elle est agitée par cette masse compacte de poissons.

En 1897, dans un cours d'eau du nord-ouest de l'Amérique, large de 30 mètres, on a capturé du 25 mai au 10 août 1 million 867 000 saumons. En trente-sept jours, un autre cours d'eau a fourni 375 000 poissons. Le moindre ruisseau en produit de 2 à 4 000 par jour. Et sur le littoral nord-ouest et ouest, depuis le détroit de Behring jusqu'aux environs de San Francisco, soit sur une étendue de côtes correspondant en Europe à la distance à vol d'oiseau de Christiania à Naples, les saumons sont aussi abondants.

Dans cette seule région, en 1895, la production s'est élevée à 50 millions de kilogrammes. Le poisson y est tellement commun et y a si peu de valeur que l'on en nourrit le bétail sur toute la côte nord-ouest de l'Amérique et qu'on en laisse pourrir dix ou vingt mille, uniquement parce que le temps manque pour les préparer.

Et dans ces masses de poisson, que de pièces de choix! Certains saumons de l'Alaska atteignent parfois une taille de 1 m. 60, et un poids de 45 kilogrammes. Dans ce paradis perdu, les poissons de taille ordinaire mesurent 1 m. 20 de long et pèsent 20 à 25 kilos.

A ce propos, un chiffre est intéressant, celui de la croissance de ces gros poissons. En Norvège, on a capturé des saumons et, après les avoir affublés d'une plaque d'identité, on les a relâchés. On a constaté alors qu'un saumon qui, le 14 décembre 1897, pesait 5 kil. 500 et avait une taille de 0m.89 mesurait, dix-huit mois plus tard, 1 m. 10 de long et pesait 13 kil. 500, soit un gain de 422 grammes par mois, plus qu'un enfant durant le même laps de temps.

Dans la Colombie anglaise et dans le Canada oriental, la richesse des rivières est non moins grande. A Terre-Neuve, il y a vingt ans, on exportait encore pour plus d'un demi-million de francs de ce poisson; mais les pêcheurs se sont livrés à une pêche abusive dont le résultat a été de tarir cette source de richesse: et d'année en année le rendement décroît.

LA MER NOURRICIÈRE.

L'Alaska est une des contrées d'élection de la pêche au saumon.

Ce pays présente les plus magnifiques



La remontée du poisson dans l'Alaska. — Photographie de M. de la Sablière.

Dans certaines régions, c'est par bancs compacts que le saumon, qui vit une partie de l'année dans la mer, remonte les rivières. Parfois les canots ne peuvent pas avancer au milieu de cette masse grouillante de poissons.



APPAREIL POUR CAPTURER LE POISSON.

C'est dans l'Alaska qu'est employé ce moulin à eau flottant. La roue tourne sous l'action du courant. Le poisson, happé au passage par les écoppes, est ensuite rejeté dans une barque amarrée à la machine.

sites montagneux du monde. Ce sont, au bord de l'Océan, des chaînes de quatre à six mille mètres couvertes de glaciers descendant jusqu'à la mer dans un cadre de superbes forêts; au milieu de ces montagnes, la mer pénétrant en fjords, en baies, en goulets, en détroits, forme un dédale inextricable de canaux séparés par des rochers, couverts les uns de glace, les autres d'une épaisse végétation.

Dans tous ces fjords débouchent des cours d'eau se déversant de lacs situés au milieu de ces montagnes, et c'est sur ces fjords et sur ces rivières que se pratique la pêche.

Le saumon est, comme on sait, un poisson migrateur. Pendant une bonne partie de l'année, il vit en mer près de l'embouchure des flveves, puis à l'époque de la reproduction remonte les rivières, où il dépose son frai. Guidés par un merveilleux instinct, les saumons s'assemblent en troupes innombrables sur les bords du Pacifique, puis s'avancent vers la côte de l'Alaska en bataillons serrés, s'engouffrant dans toutes les baies et dans tous les fjords et remontant ensuite toutes les rivières qui s'ouvrent devant eux. Le saumon est un fin nageur; s'il ne rencontre pas d'obstacle sur sa route, il pénètre jusqu'au cœur du continent américain, et cela avec une extrême rapidité. Ainsi sur le Yukon, le grand fleuve qui draine les régions aurifères du Klondike, il avance jusqu'à 3200 kilomètres de la côte, distance qu'il parcourt en quelques jours grâce à la vitesse véritablement prodigieuse de sa marche. Un saumon parcourt 500 mètres à la minute, et par jour fournit des étapes de 6 à 700 kilomètres. Rencontre-t-il sur sa route un obstacle, un rapide, il le franchit d'un bond. Des saumons de 20 kilogrammes sautent des barrages rocheux hauts de 5 à 6 mètres.

Le poisson n'arrive pas partout en même temps. La montée se produit par échelons et à dates différentes suivant les régions. Certaines espèces se présentent dans les fjords dès la fin de mai, d'autres en juin et juillet, d'autres pendant le mois d'août. Pour les Indiens de l'Alaska, c'est la moisson, la manne, la nourriture qui permettra de subsister pendant le long hiver. C'est ici un fait qui vaut la peine d'être signalé. Dans toutes les parties du globe où la rigueur du climat rend le sol stérile, la mer supplée à l'indigence de la terre. Les naturels de l'Alaska n'ont même pas besoin de s'exposer aux dangers de l'Océan pour se procurer le pain quotidien : le poisson arrive dans les eaux calmes du littoral et s'engouffre dans les goulets et dans les rivières jusqu'à les obstruer.

Pour prendre sa part du butin, l'Indien n'a qu'à se baisser ou plutôt à piquer dans le tas. Installé sur une saillie de la rive, il plonge dans la masse grouillante un long bâton armé d'une pointe en fer et à chaque coup qu'il porte ramène hors de l'eau une pièce superbe, si bien qu'en quinze jours ou trois semaines au plus il a recueilli les six ou sept tonnes de poisson dont il a besoin pour subsister avec sa famille durant l'hiver.

UN COMMERCE ÉNORME. — TROIS CENT SOIXANTE MILLIONS DE BOITES DE CONSERVES.

Avec leur esprit pratique, les habitants du Nouveau Monde n'ont eu garde de laisser inexploitée une pareille source de richesse : la conserve du saumon, grâce à leur initiative, est devenue une des plus grandes industries du monde. De 1878, date à laquelle on a commencé à utiliser le saumon de l'Alaska,

jusqu'à 1897, les usines de ce pays ont produit plus de 360 millions de boîtes d'une livre et employé environ 250 millions de kilogrammes de poisson.

C'est sur le bord même des baies fréquentées par les saumons que sont installées les fabriques : en sorte que le poisson, à peine sorti de l'eau, est préparé.

Aujourd'hui, rien que dans l'Alaska, 29 usines fonctionnent; 47 dans les États de l'Ouest : Washington, Oregon et Californie.

La capture du saumon telle qu'elle est pratiquée dans ces établissements est curieuse, mais elle n'expose ni à de grands soucis ni à aucun danger. Sur certaines rivières, on emploie des barrages de filets qui ne laissent échapper que quelques poissons. Ailleurs fonctionne un engin très curieux représenté par une de nos gravures. Vous voyez une sorte de moulin à eau flottant, en amont duquel est amarrée une barque. Sous l'action du courant, la roue garnie d'augettes tourne, écoppe le poisson qui se presse dans la rivière pour remonter le rapide et le rejette dans la barque attachée contre l'appareil. Dans certaines localités, on prend le poisson au moyen d'immenses filets, larges de 400 mètres ; ils sont mus par des treuils à vapeur. D'un coup, on capture 2 à 3000 saumons, et bientôt les barques arrivent pleines de poissons devant les quais de l'usine. Pendant une seule saison, raconte M. Baillie Grohman, on a pris au moyen d'un seul barrage le chiffre fantastique de 40 000 saumons !

Aussitôt des équipes d'ouvriers sautent dans le bateau, et, à coups de bâtons se font un trou dans la nappe gluante des saumons ; tellement épais est ce tas des poissons gisant au fond du chaland, que les hommes y enfoncent jusqu'à mi-jambes. Une fois installés, ils se servent d'une longue fourchette pour piquer à droite et à gauche ; ils embrochent deux ou trois poissons à la fois et les lancent sur le quai, d'où on les transporte dans un entrepôt. Ils demeurent là pendant quatre heures pour sécher ; après quoi on procède à l'habillage. On coupe la tête, les nageoires, la queue, puis on soumet les poissons à un lavage minutieux et prolongé.



PÊCHEUR SURVEILLANT LA MONTÉE DU SAUMON, EN NORVÈGE, D'APRÈS LE TABLEAU DE Mlle S. BÖLLING.

Son filet jeté, le pêcheur surveille la montée du saumon. Sitôt qu'il apercevra à travers la nappe bleue de l'eau un scintillement d'argent, il tirera les cordes qu'il tient en mains pour que le filet se referme sur une abondante capture.

PRESTIDIGITATION ET SORCELLERIE.

C'est alors qu'a lieu le travail de la mise en conserve, qui est entièrement exécuté à la machine par des ouvriers chinois. Il fait songer aux tours fameux des presti-

digitateurs. Vous voyez entrer dans la fabrique un poisson et vous en voyez sortir une boîte. Les filets de poisson sont placés sous une machine qui les découpe à l'emporte-pièce en sections ayant juste les dimensions des récipients, après quoi les filets ainsi coupés sont jetés sur une glissière à l'extrémité de laquellel ils tombent dans les boîtes qui arrivent se présenter successivement dans cette position sous l'action d'un mécanisme très ingénieux. Aussitôt que le filet est tombé dans la boîte, il est pressé par l'action d'un ressort; un nouveau mouvement de la machine, et le récipient rempli est poussé vers une table et un second se présente devant l'orifice. Et toutes ces opérations se font en quelques secondes, de telle sorte qu'une fabrique bien outillée peut produire de 38 à 72 milliers de boîtes par jour !

Les récipients, une fois remplis, sont ensuite soudés à la machine, puis soumis à la cuisson, opération fort délicate. Pendant une heure, ils sont enveloppés de jets de vapeur, après quoi des hommes parcourent les tables en tapotant chaque boîte à l'aide d'un maillet armé d'une pointe. Par l'ouverture ainsi formée s'échappe un jet d'eau et de matière ; aussitôt après, on soude de nouveau et une seconde cuisson commence, d'une durée de trois quarts d'heure à une heure. On vernit ensuite les boîtes, on les étiquette, et la conserve se trouve prête pour l'exportation.

Naturellement dans le nombre il y a des malfaçons et il est utile de les écarter sous peine de porter un grave préjudice à la réputation de la fabrique. Mais allez donc vérifier les 30 ou 60 milliers de boites qui constituent la production de la journée ! L'expertise, telle qu'elle est pratiquée à ce sujet, a des airs de sorcellerie. Des Chinois, armés d'une pièce de cuivre, passent le long des tables couvertes de conserves et tapent en courant chaque récipient. Rien qu'au son rendu par la boîte sous le choc, ils reconnaissent celles qui sont défectueuses. Celles-là ne sont pas étiquetées ; et comme, dans l'industrie américaine, rien n'est perdu, ces boîtes sont réservées pour l'exportation dans les pays habités par les nègres.

En 1895, les factoreries de la côte ouest de l'Amérique ont livré au commerce le chiffre fantastique de 104 millions de boites d'une livre valant en gros 50 millions de francs.

L'autre versant de l'Amérique, la côte



DANS L'ALASKA. — LE RETOUR DES PÊCHEURS.

Les barques sont tellement pleines de poissons que les ouvriers se servent de longues fourchettes, qu'ils plongent dans la masse gluante des saumons, embrochant deux ou trois poissons à la fois.



orientale du Canada, fournit plus de 100 millions de boîtes, le Japon 9 millions.

Dans l'Alaska, cette industrie est tout entière entre les mains de grandes compagnies. Elles occupent des pêcheurs pour la capture du poisson et des Chinois pour la mise en boîte. Les premiers sont rétribués à tant le poisson ou à tant par livre de poisson, d'après un taux fixé avant le commencement de la campagne; plus rarement ils sont loués au mois. Pour 100 saumons d'une espèce particulièrement recherchée, ils reçoivent jusqu'à 32 fr. 50, tandis que pour le même nombre d'une autre espèce, ils ne touchent que 3 fr. 75. Les Chinois, eux, sont engagés à San Francisco, transportés à la fabrique et logés, pour être chargés entièrement de la fabrication. Ils reçoivent du poisson et ils doivent rendre des boîtes prêtes à être exportées. Pour ce travail, ils sont engagés, eux aussi, aux pièces, à raison de 2 francs ou 2 fr. 30 les 48 boîtes. Le contrat leur garantit un minimum de fabrication. Lorsque le poisson donne, les braves Célestes travaillent de 7 heures du matin à 6 heures du soir, sans prendre d'autre repos qu'une courte pause pour avaler à la hâte leur maigre dîner. Une fabrique fonctionne avec une équipe de 30 à 75 Chinois suivant son importance. Grâce à ce bas prix de la main-d'œuvre, on arrive à pouvoir livrer le saumon conservé à des prix fabuleux de bon marché! Aussi en 1896 le prix moyen de 12 boîtes de première qualité ne dépassait pas 5 fr. 75 et 3 fr. 25 pour la dernière qualité. Il s'agit là bien entendu de prix de gros.

Et aux chiffres fantastiques de la production de poisson en boîtes que nous avons cités, il faut ajouter le saumon salé, soit 250 000 kilogrammes par an pour le seul Alaska!

Une fois le poisson paré, c'est-à-dire débarrassé de la tête, des entrailles, des arêtes et dûment nettoyé, il est gelé et placé dans des glacières où il peut se conserver longtemps. Dans ces magasins réfrigérants, les poissons rigides sont entassés les uns sur les autres comme des morceaux de bois dans un bûcher. On a conservé ainsi du poisson pendant trois ans, et lorsqu'il a été servi, tous les convives croyaient manger un saumon tout fraîchement sorti de l'eau. En 1895, de la côte du Pacifique, des États de Washington et d'Oregon, on a expédié



Un coup de filet dans l'Alaska.



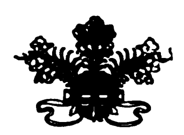
UN SÉCHOIR DE SAUMONS.

Pour sécher le saumon, on l'expose à l'air sur des séchoirs, afin de pouvoir le conserver. Le rebut des saumons séchés sert à nourrir le bétail.

236 wagons frigorifiques remplis de saumons, à destination des grandes villes de l'Est. Une partie de ce stock a été ensuite dirigée sur Londres et sur Hambourg. Des saumons pêchés sur les côtes du Pacifique en juillet et en août arrivent à Paris et figurent sur nos tables en hiver.

Le saumon fumé vient, pour une bonne part, d'Amérique. Annuellement, les États-Unis en exportent en Europe 1200 tonnes. Les apprêts sont également très minutieux. Après avoir été laissé dans la saumure pendant un certain temps, le poisson est ensuite lavé dans l'eau courante, puis soumis à l'action d'une presse pour être complètement aplati, après quoi seulement commence la fumigation, dont la durée est de 18 à 36 heures.

Ce massacre sans merci aura un résultat qu'il est facile de prévoir : la disparition du saumon. Déjà il est devenu beaucoup plus rare à Terre-Neuve et, sur la côte de l'Alaska, on observe une diminution sensible des montées dans certaines localités. En 1898, dans la Colombie anglaise, le rendement de la campagne a été bien inférieur à celui obtenu les années précédentes. Cette année-là, on a fabriqué seulement 23 millions de boîtes contre 49 millions l'année précédente et 30 millions en 1896. Comment en serait-il autrement en présence de tous les procédés de capture mis en œuvre pour décimer les bancs de poissons ! Cet appétit effréné du gain va contre les intérêts du pêcheur même. Et c'est le cas de rappeler la morale de la poule aux œufs d'or.









LA CATHÉDRALE NEUVE DE SALAMANQUE, CONSACRÉE EN 1570.

C'est la vie pittoresque d'une université d'autrefois qu'évoque la vieille cité de Salamanque. Dans ces rues, autour de ces monuments qui ont gardé leur cachet d'ancienneté, tout un peuple d'étudiants se pressait aux siècles derniers. Si l'animation de jadis a disparu, le cadre est resté presque intact.

Un Étudiant de Salamanque

Dans nos sociétés modernes, nous sommes habitués à voir les jeunes gens qu'on élève ensemble être traités de la même façon et mener une existencce analogue. Il n'en était pas ainsi jadis, et, dans les pays où la distinction des classes était très accentuée, on assistait à des contrastes qui nous paraîtraient maintenant incroyables. C'est un contraste de cette sorte que met en lumière notre étude où l'on oppose au genre de vie des écoliers faméliques de l'ancienne Espagne l'appareil somptueux dont était entouré l'écolier appartenant à une grande famille. Les dessins si pleins de fantaisie de l'illustrateur Vierge ajoutent encore au pittoresque du texte.

○ ○ ○

Si nous voulions, aujourd'hui, évoquer le tableau de la vie de l'ancienne Université de Paris, nous nous heurterions à un obstacle presque insurmontable : c'est que le cadre est détruit, les édifices ont disparu, et il faudrait rebâtir en imagination le Paris du Moyen âge. Tout au contraire, le voyageur qui parcourt les rues de Salamanque y retrouve un décor qui a survécu à la disparition des anciennes mœurs universitaires. Comme aux jours lointains d'Isabelle la Catholique et de Philippe II, Salamanque, « la reine du Tormès », découpe toujours sur le ciel indigo le beau profil de ses églises, de ses collèges et de ses palais, construits, semble-t-il, avec des pierres d'or.

C'est là, dans ces rues maintenant silencieuses et presque désertes, que se pressait tout un peuple d'écoliers bruyants et querelleurs. On se les représente, à l'heure des cours, débouchant en groupes pressés. Ils sont vêtus d'un long manteau brun, sur lequel se détache une pièce de drap de couleur, distinguant les différents collèges. Coiffés du bonnet carré, portant à la main le portefeuille et l'écritoire, ils se dirigent vers les écoles où enseignent des maîtres réputés par toute l'Europe. Au début du XVII[e] siècle, ils atteignent le chiffre respectable de 7000. La seconde du monde entier, l'Université de Salamanque ne le cède qu'à la seule Université de Paris. Elle fournit l'Église

et l'Etat de grands dignitaires. Les rois d'Espagne ne manquent pas de lui rendre visite et de la consulter.

Quelle vie menaient les étudiants de cette Université si florissante et si fréquentée ? Ce que nous en savons, c'est surtout ce que nous en disent les romans d'aventures comiques appelés « romans picaresques », ceux-là mêmes dont devait s'inspirer si heureusement l'auteur de *Gil Blas*, notre Lesage. Ils sont tout pleins des exploits souvent fort pendables des écoliers nécessiteux et fripons, paresseux et gourmands, joueurs et querelleurs. Aussi l'étude originale et nouvelle consisterait-elle à suivre dans cette vie universitaire, non plus un pauvre diable d'écolier, mais un étudiant de noble maison. C'est ce que va nous permettre un précieux document : le règlement de vie rédigé par un grand seigneur pour son fils âgé de quatorze ans. Ce jeune homme sera plus tard un des plus fameux personnages de l'Europe moderne. Il portera le titre et le nom de Comte-duc d'Olivarès, deviendra le premier ministre de Philippe IV et l'adversaire de Richelieu. Au moment où l'on nous initie à sa vie, il ne s'appelle encore que Don Gaspard de Guzman.

En lisant ces instructions d'un grand seigneur à son fils étudiant de Salamanque, nous aurons soin de mettre en parallèle le chef-d'œuvre du roman picaresque : *Don Pablo de Ségovie*, composé par l'écrivain espagnol Quevedo. Le contraste jaillira de lui-même à chaque instant.

DES ÉCOLIERS QUI S'AMUSENT.

Le père de Don Gaspard connait les dangers du milieu où le jeune homme va se trouver. Aussi multiplie-t-il les avertissements les plus sages. Par-dessus tout Don Gaspard doit être bon chrétien. Il sera charitable sans ostentation, mais avec la générosité qui convient à un seigneur de son rang, et donnera chaque mois une somme représentant le dixième des dépenses de sa maison aux monastères, aux étudiants pauvres ou encore aux mendiants ordinaires de la porte. Ainsi sont désignés les marmiteux, pouilleux et autres pauvres hères autorisés à s'asseoir autour des portes des palais et à dormir derrière leurs battants à l'heure de la sieste.

Don Gaspard doit vivre en bonne compagnie et, dans le choix de ses relations, avoir en plus grande considération la vertu que toutes les autres qualités. Il se tiendra pour averti que ceux qui caressent, qui flattent, qui montrent le désir de plaire à leurs supérieurs sont aussi ceux qui savent profiter le mieux de leurs défauts, s'ils les croient utiles. Il ne les fréquentera pas, alors même qu'ils seraient des personnages de qualité, et leur préférera toujours des gens d'une autre suite. Il se gardera de se montrer avec eux, soit à la fenêtre, soit à la promenade, et de prendre en leur compagnie tout autre de ces passe-temps qu'il est permis de s'accorder avec des personnes vertueuses.



Les anciens monuments de Salamanque — L'église de San-Esteban couvent des Dominicains, consacré en 1610.

Ce conseil respirait la prudence, car, si l'on en croit Cervantès, les étudiants étaient enclins au péché. Il les accuse d'être joueurs, capricieux, ingenieux, diaboliques. S'il les prend par provinces, il ne les ménage pas davantage. A l'entendre, les Biscayens sont de courte raison ; ceux de la Manche, fanfarons ; ceux d'Aragon et de Catalogne, coquets et cruels ; ceux de Galice, hâbleurs ; ceux des Asturies, malpropres ; ceux d'An-

dalousie, faux et paresseux; et ainsi de suite.

Seuls, les Castillans échappent à ses sarcasmes : « S'ils ont, ils donnent, et s'ils ne donnent rien, ils ne demandent point. »

Pour expliquer d'aussi dures critiques, il est juste d'ajouter que Cervantès était élève d'Alcala et que les deux principales universités d'Espagne passaient pour des sœurs ennemies. Leur rivalité se manifestait sous toutes les formes. C'est ainsi qu'à Salamanque on débarrassait des herbes parasites les interstices des dalles dont le sol des cours était couvert.

« Nous rasons l'herbe de nos cloîtres afin que les ânes n'y entrent pas! » s'écriaient fièrement les Salamantins.

Tout autre était l'avis de la noble et paresseuse université d'Alcala où l'on jugeait inutile de prendre tant de soins.

« Nous pouvons laisser pousser l'herbe de nos cours, ripostait-on, les ânes n'auront jamais envie d'entrer chez nous. »

L'écolier en quête de divertissements a le choix entre plusieurs qui souvent ne sont pas fort recommandables : les cartes, les dés, les quilles, la pelote, la promenade, la « course ». Ce dernier jeu mérite une description. Don Pablo encore nous la fournira en nous contant telle de ses prouesses. « Je passais un soir dans la grande rue, dit-il; il y avait fort peu de monde; à l'étalage d'un confiseur, j'aperçois une caisse de raisins secs. Je prends mon élan, je mets la main sur la boîte et je me sauve. Le confiseur se précipite après moi, et derrière lui ses domestiques et ses voisins. La caisse était lourde; malgré mon avance, je vis qu'ils allaient m'atteindre. Au coin d'une rue, je jette ma boîte à terre, je m'assieds dessus, je roule mon manteau autour de ma jambe, et, la tenant à deux mains, je me mets à crier : « Ah! que Dieu lui pardonne, il a marché sur « moi! » Toute la bande accourt en hurlant : « Frère, me disent-ils, un homme n'a-t-il « pas passé par ici? — Il est déjà loin! Il m'a « foulé aux pieds; mais loué soit le Seigneur! » Ils repartent au plus vite, et tranquillement j'emporte la boîte au logis. » C'est le vol, ni plus ni moins. Voilà qui donne une belle idée des habitudes et de la moralité de ces jeunes gens!



Cloître du couvent de « Las Dueñas » ou des Dominicaines de Sainte-Marie.

Ajoutons encore les fêtes religieuses, les solennités universitaires que les étudiants ne manquaient pas de célébrer en grande


Une rue dans la vieille ville, à Salamanque.

pompe. Un d'entre eux venait-il de subir un examen avec succès, c'était l'occasion de réjouissances auxquelles tous prenaient part. Un exemple entre mille. L'usage voulait qu'à l'issue des épreuves du doctorat le nouveau gradué organisât des courses de taureaux. Ces courses étaient souvent très brillantes, toujours fort coûteuses. Aussi les étudiants pauvres choisissaient-ils pour passer leurs examens les époques où la Cour était en deuil; on faisait ainsi l'économie de ces fêtes dispendieuses.

QUERELLES DE MAITRES. — DISPUTES D'ECOLIERS.

Le moindre événement dans ces Universités était une occasion de bruit, donnait prétexte à des manifestations tapageuses.

L'élection du Recteur, choisi parmi les élèves qui arrivaient au terme de leurs études, surtout la nomination des professeurs aux différentes chaires laissées à la désignation des écoliers, étaient un grand élément de querelles et de discordes. C'était là une circonstance particulièrement délicate et où il s'agissait de ne point se compromettre. Le père de Don Gaspard lui donne à ce sujet des instructions dont pourrait faire son profit tel académicien d'aujourd'hui ou tel diplomate de carrière.

« Don Gaspard ne se chargera d'aider aucun des professeurs désireux d'obtenir une chaire, le candidat fût-il de ses amis ou même une personne qui l'aurait obligé. Il ne se passionnera pour qui que ce soit, car prendre flamme dès l'enfance c'est courir à sa perte certaine. Ceux que l'on aide ne vous en savent pas gré, tenant cela pour dû; ceux qu'on délaisse s'imaginent être frustrés. Don Gaspard votera donc pour le plus digne sans communiquer son vote à qui que ce soit et quoi qu'on lui dise. En public, il répartira également les éloges entre les deux concurrents et ne leur témoignera aucune préférence; de cette façon, l'un comme l'autre aura le droit d'espérer son vote et de croire, après l'élection, qu'il a été son candidat. »

Que d'habileté! Cette stratégie si compliquée nous fait deviner tout un monde d'intrigues. En fait, ces compétitions étaient souvent de vraies batailles. Au moment de poser leur candidature, les prétendants aux chaires avaient coutume de professer des leçons d'apparat pour s'accréditer davantage auprès des élèves. Leurs disciples les y accompagnaient en nombreux cortège, y menaient des amis complaisants et leur préparaient ainsi de bruyants triomphes.

Entre toutes les querelles qui divisèrent l'Université, la plus célèbre est celle qui éclata entre deux humanistes, Léon de Castro, un helléniste fameux attaché à la version grecque des Septante, et le moine augustin Luis de Léon, défenseur opiniâtre du texte hébreu de la Bible et l'un des plus grands esprits dont s'honore l'Espagne. Les péripéties en furent cruelles. Luis de Léon faillit succomber dans la lutte. Accusé par le Saint-Office, détenu en prison durant cinq années, mais si calme et si courageux que pendant sa captivité il composa une de ses plus belles œuvres, il

ut enfin réintégré dans tous ses honneurs ecclésiastiques et remis en possession de sa chaire. Quand il y remonta, il reprit son cours au point où il l'avait interrompu cinq ans auparavant et commença la leçon par ces simples paroles :

« *Senores, deciamos ayer....* (Messieurs, nous disions hier....) »

Bel exemple de grandeur d'âme et de magnanimité !

Quelques années plus tard, un professeur de droit connu pour sa franchise et ses boutades s'écriait un jour en plein cloître :

« Cette célèbre Université qui se compose de sages jurisconsultes, de théologiens peu scrupuleux et de ces canailles de philosophes et de médecins.... »

Dans des disputes où les maîtres s'injuriaient de si belle façon, les écoliers eussent manqué à leur devoir s'ils n'eussent pris parti pour l'un ou pour l'autre adversaire. Aussi bien ne s'en privaient-ils guère et, en forme d'arguments, les soutenaient-ils ou les défendaient-ils avec de tels cris et de tels coups de poing sur les pupitres et les balustrades qu'on ne pouvait s'entendre ; et nul ne savait à qui donner raison. La nécessité d'un règlement s'imposait. On le rédigea et l'on y peut lire : « Si à la dispute quelqu'un prononce des paroles injurieuses, une amende lui sera infligée et elle sera prélevée sur son traitement. En outre, il sera privé d'argumenter pendant un an. » Que d'occasions de luttes, de rixes et de duels ! Nous sommes en Espagne, dans la terre classique du point d'honneur. Aussi nos jeunes gens se provoquent-ils pour un rien, et la moindre dispute dégénère-t-elle promptement en affaire qu'il faut régler les armes à la main. Écoliers des diverses provinces ou des collèges rivaux en venaient aux mains. Parfois il y avait des émeutes générales où la police était obligée d'intervenir et de mettre littéralement la ville universitaire en état de siège.



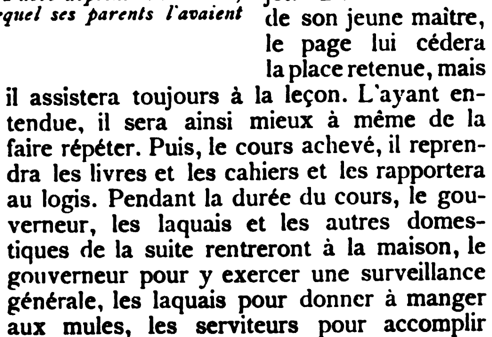
LE LICENCIÉ CABRA, SURNOMMÉ PAR SES ÉLÈVES « LA FAIM PERSONNIFIÉE ». DESSIN DE VIERGE.

Une sorte de grand squelette roux, maigre à faire peur, c'est ainsi que Don Pablo dépeint son maître, le licencié Cabra, chez lequel ses parents l'avaient mis en pension.

LE PROGRAMME D'ÉTUDES D'UN GRAND SEIGNEUR.

On travaillait au milieu de tout ce bruit, et les instructions remises à Don Gaspard sont très explicites.

« Il entendra les leçons du matin sans jamais y manquer. Et comme elles sont de si bonne heure qu'on ne trouverait point le temps de déjeuner, le gouverneur veillera toujours à ce qu'un en-cas ait été préparé.



« Un page prendra les devants, portant les livres et les cahiers ; il choisira une place en tête des bancs devant la chaire et ne la quittera sous aucun prétexte jusqu'à l'arrivée de Don Gaspard, afin de lui éviter une contestation à ce sujet. Dès la venue de son jeune maître, le page lui cédera la place retenue, mais il assistera toujours à la leçon. L'ayant entendue, il sera ainsi mieux à même de la faire répéter. Puis, le cours achevé, il reprendra les livres et les cahiers et les rapportera au logis. Pendant la durée du cours, le gouverneur, les laquais et les autres domestiques de la suite rentreront à la maison, le gouverneur pour y exercer une surveillance générale, les laquais pour donner à manger aux mules, les serviteurs pour accomplir

Les intéressantes illustrations de D. Vierge que nous reproduisons dans cet article sont tirées de la nouvelle édition de « Don Pablo de Ségovie » que l'auteur des dessins va mettre en vente. Comme nos lecteurs pourront en juger, l'artiste a su interpréter le texte avec une verve et un esprit remarquables.

leurs devoirs respectifs. » Tout est prévu.

Les cours du matin se terminaient à onze heures en hiver et à dix en été.

« A son retour au logis, Don Gaspard se délassera en jouant avec ses pages et ses serviteurs au jeu de l'argolle ou du volo. Il



COMMENT DON PABLO DÉROBA UNE CAISSE DE RAISINS A L'ÉTALAGE D'UN CONFISEUR. — DESSIN DE VIERGE.

Les distractions des écoliers étaient souvent de très mauvais goût. Attraper au vol, d'un coup de rapière, un objet à l'étalage d'un marchand et s'enfuir ensuite, était considéré comme un tour très amusant.

prendra de l'exercice à temps perdu, sans manquer à ses obligations.

« Après les cours du soir, Don Gaspard demeurera pendant quelques moments dans le patio de l'école et s'entretiendra avec les docteurs et les maîtres afin de s'instruire. »

C'était, en effet, une excellente habitude des professeurs, après avoir achevé leur leçon, de se rendre dans le cloître, de s'y asseoir au fond d'une sorte de chaire destinée à les garantir contre les intempéries et de dissiper les doutes scientifiques que leur soumettaient leurs élèves.

« A son retour au logis et après avoir goûté, Don Gaspard se remettra à ses études, depuis six heures jusqu'à neuf. Aidé d'un répétiteur et d'un page, il récitera plusieurs fois de suite les leçons les plus utiles. Il résumera d'une façon sommaire celles de moindre importance et les récitera également. Après le souper, il s'entretiendra de préférence avec son gouverneur. Les serviteurs viendront après leur repas, et à chacun le gouverneur et le répétiteur demanderont quelles sont les questions qu'ils ont étudiées afin de les encourager et de les engager à ne pas perdre leur temps. Les uns et les autres ne se retireront pour se coucher qu'après avoir rempli leurs devoirs de piété, à l'exemple de Don Gaspard. Ces exercices doivent être accomplis avec soin et ponctualité. »

L'art de la parole parait avoir été cultivé avec grand soin par les maîtres du Moyen âge et de la Renaissance. L'argumentation joue un rôle important dans l'enseignement scolaire de Salamanque. Des joutes mémorables sont données chaque jour par les écoliers ordinaires, et, quoiqu'elles se terminent souvent par des batailles, elles leur sont profitables. La naissance de Don Gaspard lui interdit de se mêler à ses camarades, si ce n'est sur les bancs de l'école. Il faut pourtant qu'il argumente. Ses pages seront, durant la première année, ses seuls adversaires. Chaque quinzaine, il y aura une conférence où, sous la présidence du gouverneur et du répétiteur, les pages disputeront avec leur jeune maitre. La discussion sera maintenue sur le ton qu'elle devrait avoir en public et elle sera traitée dans le même style.

La seconde année, quand Don Gaspard aura pris de l'assurance, on réunira le dimanche soir, à la maison, quelques étudiants candidats à des chaires de professeurs, gens vertueux et honorés; ils argumenteront entre eux et Don Gaspard prendra part à la controverse. Cette séance sera réglée sur le modèle des conclusions qui se donnent tous les jours à l'Université et dont le gouverneur aura soin de prendre note avec exactitude.

ÉCOLIERS FAMÉLIQUES. — MAISON SOMPTUEUSE.

C'est surtout à la lecture de la note

somptuaire rédigée par le trésorier de l'ambassadeur et réglant les dépenses du jeune Gaspard que le contraste entre sa vie et celle que menaient beaucoup de ses camarades nous frappe douloureusement.

C'est la misère, c'est la faim que crient la plupart des témoignages que nous avons sur la condition de ces écoliers pauvres. Beaucoup prenaient pension dans la maison d'un « licencié », qui se chargeait de les surveiller et de les « nourrir », si l'on peut employer un terme aussi impropre. Don Pablo entre comme élève chez un certain licencié nommé Cabra. Voici le portrait qu'il en fait : « La taille était tout en longueur, la tête était petite, ses cheveux roux et ses yeux étaient enfoncés dans la tête et il avait l'air de regarder du fond d'une hotte... Il lui manquait je ne sais combien de dents : elles avaient été renvoyées, je pense, comme inutiles et vagabondes. Son cou était long comme celui d'une autruche.... Ses mains étaient desséchées et chaque main pareille à une poignée de sarments... Ses os sonnaient comme des cliquettes... Les jours de soleil, il portait un bonnet rongé par les rats avec mille chatières et des garnitures de graisse. Le bonnet était fait de quelque chose qui avait été drap, avec un fond de crasse. Sa soutane, disaient quelques-uns, était miraculeuse, parce qu'on n'en pouvait deviner la couleur. Avec ce vêtement misérable, écourté, et ces longs cheveux, il avait l'air d'un laquais de la mort. »



Un repas chez le licencié Cabra. — Dessin de Vierge.

Un chapitre du célèbre roman espagnol « Don Pablo de Ségovie » nous dépeint la misérable vie de privations que menaient autrefois les écoliers pauvres à Salamanque. Le licencié Cabra, chez lequel Don Pablo faisait ses études, infligeait à ses élèves un jeûne perpétuel.

Les élèves lui avaient donné le nom de Vigile-Jeûne. On devine quels repas un tel hôte pouvait servir à ses pensionnaires. Il faut le voir et l'entendre à table.

« Après le *Benedicite*, on apporta dans des écuelles de bois un bouillon fort clair.... Les maigres doigts des convives poursuivaient à la nage quelques pois orphelins et solitaires. « Rien ne vaut le pot-au-feu, s'écriait « Cabra à chaque gorgée ; qu'on dise ce qu'on « voudra, tout le reste n'est que vice ou gour- « mandise ! » Alors entra un jeune domestique qui ressemblait à un fantôme, tant il était décharné : on aurait pu croire qu'on lui avait enlevé sur le corps la viande qu'il apportait. Un seul navet flottait dans le plat, à l'aventure : « Comment ! dit le maître, voilà des « navets ! Pour moi, il n'y a pas de perdrix qui « vaille un bon navet ! Mangez, mes amis, je « me réjouis de vous voir à l'œuvre ! » Il découpa le mouton en morceaux si menus que

tout disparut dans les ongles ou dans les dents creuses. « Mangez, mangez, répétait « Cabra; vous êtes jeunes et votre appétit

Les élèves du licencié Cabra devinrent si maigres que leurs parents durent les transporter sur des chaises jusque chez eux. — Dessin de Vierge.

« fait plaisir à voir! » Hélas! quel réconfort pour de pauvres diables qui bâillaient de faim!

« Il ne resta bientôt plus dans le plat que quelques os et quelques morceaux de peau. « Cela, c'est pour les domestiques, nous dit « le maître; car il faut bien qu'ils mangent « et nous ne pouvons pas tout avaler. Allons, « cédons-leur la place, et, vous autres, allez « prendre un peu d'exercice jusqu'à deux « heures, si vous voulez que votre déjeuner « ne vous fasse pas de mal. »

Au bout de peu de temps, il fallut emmener, emporter plutôt sur des chaises les élèves du licencié Vigile-Jeûne, décharnés et réduits, eux aussi, à l'état de squelettes.

En présence de ce dénuement, le luxe de Don Gaspard fait une antithèse dont il semble que son père lui-même ait redouté la choquante impression; et pourtant, à cette époque, personne ne discutait les privilèges accordés à la noblesse!

Le train de maison du jeune homme sera en harmonie avec sa haute situation, mais le gaspillage sera soigneusement empêché. Ce mélange de luxe et d'économie est caractéristique. Le comte entre dans des détails d'une incroyable minutie.

« Le gouverneur gardera la clé des provisions et les donnera lui-même chaque matin par poids et mesure. Cette année, le blé est si cher qu'on ne perdra rien à l'acheter au détail s'il en manque; mais plus tard il conviendra d'avoir du blé en grenier au moins pour une année d'avance. On devra le remuer et le ventiler régulièrement afin qu'il ne se gâte pas.

« Les pages et les valets de chambre recevront un habillement complet chaque année à la Saint-Martin, jour où le Recteur sort en pompe. Suivant la coutume, ils auront droit à une paire de chaussures neuves chaque mois. Le gouverneur aura soin de les acheter en temps voulu afin de les avoir au meilleur prix.

« Outre les harnachements de route et de ville, l'équipage de la mule de Don Gaspard comportera, pour la rue, deux housses de velours ciselé. Quand l'une sera mouillée, on lui mettra l'autre. On aura grand soin que les mules soient bien traitées et qu'elles mangent ce qu'on donne pour elles.

« Le linge de Don Gaspard et celui de sa chambre seront lavés par la femme de charge, qui préparera aussi ses repas et rangera l'appartement. Quant au linge de table et à celui des domestiques, il sera remis en compte à une lavandière qui le traitera bien et ne le perdra pas.

« On engagera pour la personne de Don Gaspard un médecin et un barbier; mais s'il avait une maladie de quelque importance, on appellerait le médecin le plus accrédité de l'Université et on le payerait à part. »

Le choix du médecin était d'autant plus essentiel que la médecine traversait des jours difficiles. Cet art apporté en Espagne par les Arabes, pratiqué par les Juifs, et désigné sous le nom de physique, avait été professé avec succès depuis des siècles à Salamanque. Les maîtres de médecine étaient tenus en haute estime, et l'Église les honorait au point de les autoriser à s'organiser en confrérie. Ils vécurent dans l'entourage de Charles-Quint et de Philippe II. Ce fut l'apogée de leur puissance. Quand Don Francisco Salis, le célèbre médecin de Charles-Quint, fonda un collège d'orphelins, il interdit d'y enseigner la médecine. Ayant échappé à l'incrédulité au prix des plus grands efforts, il n'entendait pas exposer à un semblable péril des âmes moins fortement trempées que la sienne. L'orgueil donna la main à la piété pour détourner les élèves de ce genre d'étude. Dès longtemps les gens bien nés tenaient en profond mépris tout homme qui demandait à un métier ses moyens d'existence. Puis, après la conquête du Nouveau-Monde, l'invasion de l'or détruisit chez les Espagnols l'amour du travail. Bientôt les professeurs ignorants perdirent de leur prestige, et les mesures prises par Philippe II portèrent un dernier coup à leur enseignement, comme à la science universitaire en général. Don Gaspard eut le bon esprit de venir au monde avant que les conséquences des ordres royaux eussent achevé de détruire la science médicale en Espagne. Il lui fut permis d'être malade et même de guérir.

Outre le médecin et le barbier, la maison de Don Gaspard était ainsi composée :

Don Laureano, gouverneur ;
Un répétiteur ;
Huit pages ;
Trois valets de chambre ;
Quatre laquais ;
Un chef d'office et son aide ;
Un chef de cavalerie ;
Une femme de charge et son aide.

Suivant une touchante coutume encore en usage en Espagne, les vingt serviteurs de



Un ancien étudiant de Salamanque. — Le Comte-duc d'Olivarès, premier ministre du roi d'Espagne, Philippe IV, d'après le tableau de Velazquez.

C'était un ancien étudiant de Salamanque que le comte duc d'Olivarès, dont Velasquez nous a laissé un merveilleux portrait. Quand il suivait les cours de l'Université, celui qui devait être plus tard le premier ministre de Philippe IV et l'adversaire de Richelieu menait déjà un train luxueux : sa maison ne se composait pas de moins de vingt personnes.



UN ÉTUDIANT DE SALAMANQUE AU XVIII° SIÈCLE, D'APRÈS LE TABLEAU DE MEGIA.

Beaucoup d'étudiants du XVIII° *siècle, grands donneurs d'aubades, préféraient jouer de la guitare ou de la mandoline au lieu d'étudier les auteurs classiques. (Cliché Braun, Clément et Cie.)*

Don Gaspard sont désignés sous le nom de « Famille ». Ce mot, qui éloigne l'idée de servitude et crée, semble-t-il, un lien affectueux, n'est pas une expression vaine entre des hommes de clas distinctes. Ne devaient-ils pas tacher à leur jeune maître, ce tits pages qu'on élevait à la école, qui lui faisaient répét leçons et argumentaient cont N'est-elle point touchante, cett vée des serviteurs qui, le soir, le repas à la table basse, s prochent du seigneur, sont i gés devant lui, rendent com l'emploi de leur temps et encouragés à s'élever par l' dessus de leur condition?

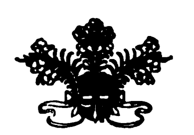
Quel fut le résultat de Don Gaspard à Salam pour quelle part entre da lante fortune qu'il devait formation universitaire? Cel ficile à préciser. Toujour qu'au sortir de l'Univers il s'était distingué, Don Gasp Guzman fut présenté à la co Philippe III, où il devint l'ami fils. Il y réussit à souhait. En l'Infant, âgé de seize ans, m sur le trône sous le nom de lippe IV, et bientôt après il a son favori au pouvoir.

L'héritage du duc de l était lourd à porter. Malgré s lents, son activité, son appli aux affaires, le comte-duc succomber dans sa lutte de ans soutenue contre Buckingh Richelieu. Il avait de l'audace comptait trop sur sa fortune ses succès, un seul est à reter encore n'eût-il pas brillé d'un éclat si le souvenir n'en eût é mortalisé par le génie d'un peintre.

« Prenez Breda, » avait-i au marquis de Spinola.

Breda fut pris, et, sous le pinceau d lazquez, ce beau fait d'armes s'est trans en une page glorieuse pour l'histoire de

JANE DIEULAFO





Cliché] [Braun et Clément.

LE SOMMEIL, D'APRÈS LE TABLEAU DE PUVIS DE CHAVANNES.

DANS LE MONDE DES RÊVES

Le rêve est un phénomène d'une nature si bizarre qu'il a, de tout temps, frappé l'imagination des hommes et que, même aujourd'hui, on lui prête souvent un caractère mystérieux permettant d'y lire l'avenir. Imiterons-nous les gens qui font attention à chacun de leurs rêves et en tiennent compte comme d'un avertissement? C'est là une illusion qui ne résiste pas à une étude sérieuse du mécanisme du rêve. En rappelant certains cas de rêves fameux et déconcertants, nous montrerons comment les lois de l'activité intellectuelle restent toujours pareilles, s'imposent à la fantaisie la plus libre, et s'appliquent même pendant le sommeil.

○ ○ ○

LE sommeil est le frère de la mort. Il y a longtemps qu'on l'a dit, et les poètes, quand ils font cette comparaison, ont bien l'air, non de la puiser dans leur imagination, mais de l'emprunter au spectacle de la réalité. Ne semble-t-il pas, en effet, que chez l'homme qui dort toutes les fonctions soient arrêtées et le cours de la vie interrompu? Il est insensible à tout ce qui se passe autour de lui. Il ne voit pas qu'on s'approche de lui, n'entend pas qu'on l'appelle, et parfois, si on le frappe, il se retourne d'un mouvement inconscient. Il n'est plus un être qui pense, qui sent, qui agit avec réflexion et volonté. Cependant, certains phénomènes se passent en lui, occupent son esprit mais ces phénomènes paraissent avoir lieu sans son intervention; il s'en souvient au réveil comme d'événements où l'on a joué le rôle de témoin, non d'acteur. Telle est du moins l'apparence. Ces phénomènes constituent ce qu'on appelle le rêve. Aucun voyage ne nous réserve plus de surprises qu'un voyage au pays des rêves.

LE RÊVE EST-IL UNE FENÊTRE OUVERTE SUR L'AVENIR?

Qu'est-ce en effet que le rêve? Faut-il y voir la manifestation d'une puissance étrangère à nous, surnaturelle et surhumaine? Toute l'antiquité le pensait; elle considérait que le rêve est le moyen employé par la Divinité pour révéler l'avenir aux hommes, et qu'il sert à mettre les vivants en communication avec les morts. De là tant de rêves merveilleux consignés par les auteurs. Voici une anecdote que Plutarque nous a conservée: Simonide, ayant rencontré sur son chemin le cadavre d'un homme qu'il ne connaissait pas, l'enterra; comme il se disposait à s'embarquer, il vit en rêve l'homme auquel il avait donné la sépulture et qui lui disait de ne pas monter sur le navire, sous peine de périr. Cet avertissement le fit changer de résolution, et l'on sut depuis que le bâtiment sur lequel il avait compté s'embarquer avait fait naufrage.

Deux amis, nous conte Cicéron, arri-

vent, au cours d'un voyage, à Mégare et vont habiter chacun dans une maison différente. Trois fois l'un d'eux voit en rêve son ami qui vient implorer son appui contre des assassins, et deux fois il se rendort. Ce n'est qu'à la troisième fois que, complètement réveillé, il court à la porte du logis que lui avait indiqué son infortuné camarade, et trouve un char dans lequel était caché le corps de son compagnon frappé mortellement. César, la veille du jour où il fut assassiné, rêva qu'il était transporté auprès de Jupiter.



Rêve et Vision. — Le songe de Jacob, d'après le tableau de Murillo. (École espagnole, XVII[e] siècle.)

Dans sa jeunesse, le patriarche hébreu Jacob, qui vivait 2200 ans avant Jésus-Christ, s'étant endormi sur une route, eut un songe. Sur une sorte d'échelle mystérieuse qui allait jusqu'au ciel, il vit descendre des anges qui lui prédirent qu'il serait le père d'une race innombrable.

Le seul fait que ces anecdotes nous aient été contées par des écrivains anciens prouve combien elles avaient frappé leur imagination. Mais des écrivains modernes ont également consigné des rêves annonçant à ceux qui les ont faits un événement survenu loin d'eux au moment même où l'image se présentait à leur esprit. Abercrombie, le célèbre médecin écossais, a relaté l'histoire d'un ministre protestant qui, s'étant rendu à Édimbourg, descendit dans une auberge. Il venait de s'endormir, lorsqu'il vit en songe sa maison, située dans un village à quelque distance, qui brûlait, et un de ses enfants au milieu des flammes. Il s'éveilla, retourna chez lui en hâte. Arrivé en vue de son cottage, il le trouva en feu, et s'élança à temps pour sauver un de ses enfants qui avait été abandonné au milieu de la confusion générale. Un fait analogue, bien connu, est cité par le Dr Max Simon. Une nuit, la princesse de Conti vit en songe un appartement de son hôtel prêt à s'écrouler, et ses enfants, qui y couchaient, au moment d'être ensevelis sous les ruines. Elle donna l'ordre à ses femmes d'aller chercher les jeunes princes. Celles-ci, après bien des tergiversations, s'y décidèrent : à peine les princes étaient-ils dans la chambre de leur mère que leur appartement s'écroula.

On lit dans un ouvrage de Drummond qu'au moment de la peste qui sévit en Angleterre, le roi Jacques, se trouvant dans le château de sir Robert Cotton, le célèbre médecin écossais, vit en songe son fils aîné, encore enfant, qui était resté à Londres, avec une croix sanglante sur le front, comme s'il avait été blessé par une épée. Le même jour, le roi reçut une lettre de sa femme qui lui annonçait la perte de son fils, mort de la peste.

Dans ses *Souvenirs militaires*, le général vicomte de Pelleport raconte un rêve

qui l'avait fortement impressionné. « On va rire de moi, écrit le général, n'importe.... La veille de la bataille d'Eylau, je dormais profondément, lorsque je fus réveillé par un bruit léger. Une femme belle et richement habillée était devant moi : « Tu seras blessé, » me dit-elle, et grièvement. Ne crains rien, « tu t'en tireras encore ! » Vivement impressionné par cette étrange apparition, j'allais répondre, lorsque je m'aperçus que ma fée avait disparu. Le lendemain, je recevais trente coups de sabre, et j'étais sauvé par un miracle. Cette histoire est étrange, mais elle est vraie. »

Voilà certes des exemples frappants. Allons-nous en conclure que le rêve fasse connaître l'avenir? Des rêves se sont réalisés. Y verrons-nous la preuve de quelque mystérieuse intervention? Et n'y a-t-il pas déjà dans les lois de l'esprit assez de mystère pour qu'il faille en ajouter encore?

Remarquons tout d'abord que tous ceux qui ont fait des rêves de ce genre se trouvaient à ce moment sous l'empire d'un sentiment profond de crainte ou d'espoir. César savait bien que de nombreux ennemis complotaient contre sa vie. C'était cette préoccupation qui troublait souvent ses nuits sous forme de rêves.

Il en est de même du roi Jacques, qui laisse à Londres, où sévit la peste, un fils chéri. N'est-il pas tout naturel qu'il en rêve la nuit et voie son fils frappé de la maladie terrible? Si son rêve se réalise, c'est parce que la peste faisait alors tous les jours à Londres des milliers de victimes.

Le pasteur protestant, qui en rêve voyait sa maison incendiée, savait sans doute que son domestique ne prenait point les précautions nécessaires contre le feu.

Le général Pelleport, un brave entre les braves, n'ignorait pas que, dans la bataille qui se préparait, il aurait à exposer sa vie comme il l'avait déjà fait dans d'autres batailles meurtrières. Mais il espérait que cette fois encore il échapperait à la mort, et, la nuit, pendant qu'il dort, ces préoccupations



JOSEPH EXPLIQUANT LES SONGES, D'APRÈS LE DESSIN DE BIDA.

Les Écritures rapportent que Joseph, mis en prison par son maître Putiphar, expliqua à deux prisonniers enfermés avec lui le sens des songes qu'ils avaient faits, et que tout ce qu'il leur avait prédit s'accomplit par la suite. (Gravure extraite des « Saints Évangiles ». Hachette et Cie, éditeurs.)


Cliché] [Florille

LE SONGE DE LA VIERGE. — TABLEAU DE CABANES.

Dans cette composition, d'une inspiration charmante, l'artiste représente la Vierge endormie tenant le Christ dans ses bras; autour de l'enfant, elle voit dans son rêve descendre une troupe d'anges.

de la veille reparaissent dans son rêve sous forme d'une femme belle et richement habillée qui lui annonce qu'il aura la vie sauve.

Ne disons donc pas que nos rêves se réalisent. Disons qu'un événement que depuis longtemps nous avons prévu et attendu est venu hanter notre esprit pendant le sommeil et s'est réalisé. Faut-il ajouter que, si les rêves qui se réalisent nous frappent, comme un prodige, c'est parce que nous oublions les milliers de rêves qui ne se sont jamais réalisés?

LE CERVEAU CONTINUE DE TRAVAILLER PENDANT LE SOMMEIL.

Ainsi, ce sont les préoccupations que nous avions, étant éveillés, qui fournissent la trame de nos rêves. En effet, ces préoccupations ne nous quittent pas pendant le sommeil, et il ne faut pas croire les poètes quand ils nous disent que le sommeil est l'image de la mort. La vie ne s'arrête pas pendant que nous dormons. Regardons seulement avec un peu d'attention cet homme qui repose paisiblement. Son cœur bat, sa poitrine se soulève et s'abaisse régulièrement, son estomac continue à digérer et à chasser dans l'intestin les aliments pris pendant le dernier repas. Pincez-lui doucement la peau, et vous le verrez retirer vivement le bras ou la jambe que vous aurez touchés; dirigez la lumière d'une lampe sur ses paupières closes, et notre dormeur se tournera vivement du côté du mur. Qu'est-ce à dire, sinon que, pendant le sommeil, les impressions, les sensations, sont conduites au cerveau, qui les pèse et les apprécie comme il peut, et qu'elles y deviennent l'origine de tout un travail qui se fait suivant les lois ordinaires de l'association des idées.

Comme le cœur qui bat jour et nuit, comme les poumons qui respirent sans s'arrêter, comme l'estomac qui poursuit son travail de digestion, le cerveau veille pendant le sommeil. Il veille, c'est-à-dire que lui aussi continue à travailler et à penser. Malgré ses apparences bizarres et fantasques, le rêve n'est que la manifestation de ce travail du cerveau pendant le sommeil, la pensée du cerveau endormi. Ce qui nous a tourmentés pendant le jour continue à hanter

otre cerveau pendant le sommeil. Ce travail aché, inconscient, du cerveau, par lequel 'expliquent les rêves où l'on croit lire l'avenir, a, de même, nous permettre d'expliquer une atégorie de rêves encore plus singuliers et ttestés par des exemples parfaitement auhentiques : ce sont ceux qu'on désigne sous e nom de *rêves rtistiques*.

LE SOMMEIL COLLABORATEUR DE L'ARTISTE.

Il est arrivé en effet à des savants de trouver pendant le sommeil la solution du problème qu'ils avaient cherché vainement dans la journée, à des artistes de terminer une œuvre qu'ils avaient laissée inachevée avant de s'endormir. Ce résultat, c'est le travail inconscient du cerveau pendant le sommeil qui l'a produit.

Un des faits les plus cités de ce genre est celui auquel nous sommes redevables de la fameuse sonate connue sous le nom de « Sonate du Diable ». Le compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer ce morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil. Tout à coup il croit voir le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate, s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par cette hallucination, il accepte le marché proposé par le diable, et l'entend très distinctement exécuter sur le violon avec un charme inexprimable cette sonate tant désirée. Il se réveille alors dans le transport de sa joie, court à son bureau, et écrit de mémoire le morceau qu'il avait terminé en croyant l'entendre. Condorcet dit qu'il lui est souvent arrivé, après avoir passé plusieurs heures à des calculs difficiles, d'être obligé de les laisser inachevés pour aller se reposer dans un sommeil réparateur ; à différentes reprises, le travail s'est, pendant ses rêves, terminé de lui-même. Franklin racontait à un de ses amis que les combinaisons politiques qui l'avaient embarrassé pendant le jour se débrouillaient fréquemment durant ses rêves. Le mathématicien Maignan trouvait en songe des théorèmes ou les démonstrations d'autres théorèmes.



LE RÊVE DU CHEVALIER, D'APRÈS LE TABLEAU DE RAPHAEL.

Ce sont nos désirs, nos espoirs, qui fournissent la trame du songe. Le chevalier, par exemple, qui rêve de batailles et de guerres, voit lui apparaître deux figures allégoriques : la Gloire et la Vaillance.

Dans le même ordre d'idées on peut encore signaler le fait suivant :

« Un de mes amis, écrit Abercrombie, employé dans une des principales banques de Glascow en qualité de caissier, était à son bureau, lorsqu'un individu se présenta, réclamant le payement d'une somme de six livres sterling. Il y avait plusieurs personnes avant lui, qui attendaient leur tour ; mais il était si bruyant et surtout si insupportable par son bégayement, qu'un des assistants pria le caissier de le payer pour qu'on en fût débarrassé. Celui-ci fit droit à la demande avec un geste d'impatience et sans prendre note de cette affaire. A la fin de

l'année, huit ou neuf mois après, la balance des livres ne put être établie ; il s'y trouvait toujours une erreur de six livres. Mon ami passa inutilement plusieurs nuits et plusieurs jours à chercher ce déficit ; un jour, fatigué d'avoir inutilement fait de nombreuses recherches, il revint chez lui, se mit au lit et rêva qu'il était à son bureau, que le bègue se présentait, et bientôt tous les détails de cette affaire se retraçaient fidèlement à son esprit. Il se réveilla, la pensée pleine de son rêve, et avec l'espérance qu'il allait découvrir ce qu'il cherchait si inutilement. Après avoir examiné ses livres, il reconnut en effet que cette somme n'avait point été portée sur son journal et qu'elle répondait exactement à l'erreur qui le préoccupait. »

On le voit clairement : dans tous les cas que nous venons de citer, ce sont les efforts de recherche faits pendant la veille qui ont provoqué le rêve et amené le résultat obtenu seulement pendant le sommeil.

LA PENSÉE OBÉIT DANS LE SOMMEIL AUX MêMES LOIS QUE DANS LA VEILLE.

Non seulement la pensée continue son travail pendant le sommeil, mais les excitations qui nous viennent de l'extérieur arrivent aussi au cerveau et y déterminent un travail. Quand vous pincez la peau d'un homme qui dort, il retire le bras ou la jambe que vous avez touchés. Le physiologiste vous dira que le cerveau ayant perçu une impression de douleur envoie aux muscles l'ordre de se contracter et d'éloigner le membre de l'excitation douloureuse. Mais, pendant le sommeil comme à l'état de veille, l'impression parvenue au cerveau fait naître une image, éveille un souvenir ; image et souvenir en entraînent à leur suite d'autres et d'autres encore. la trame d'un rêve se trouve constituée. C'est pour cela qu'au fond de ces rêves, si compliqués qu'ils soient, se trouve toujours, comme point de départ, un fait très précis, c'est-à-dire une impression venue du dehors et transmise au cerveau.

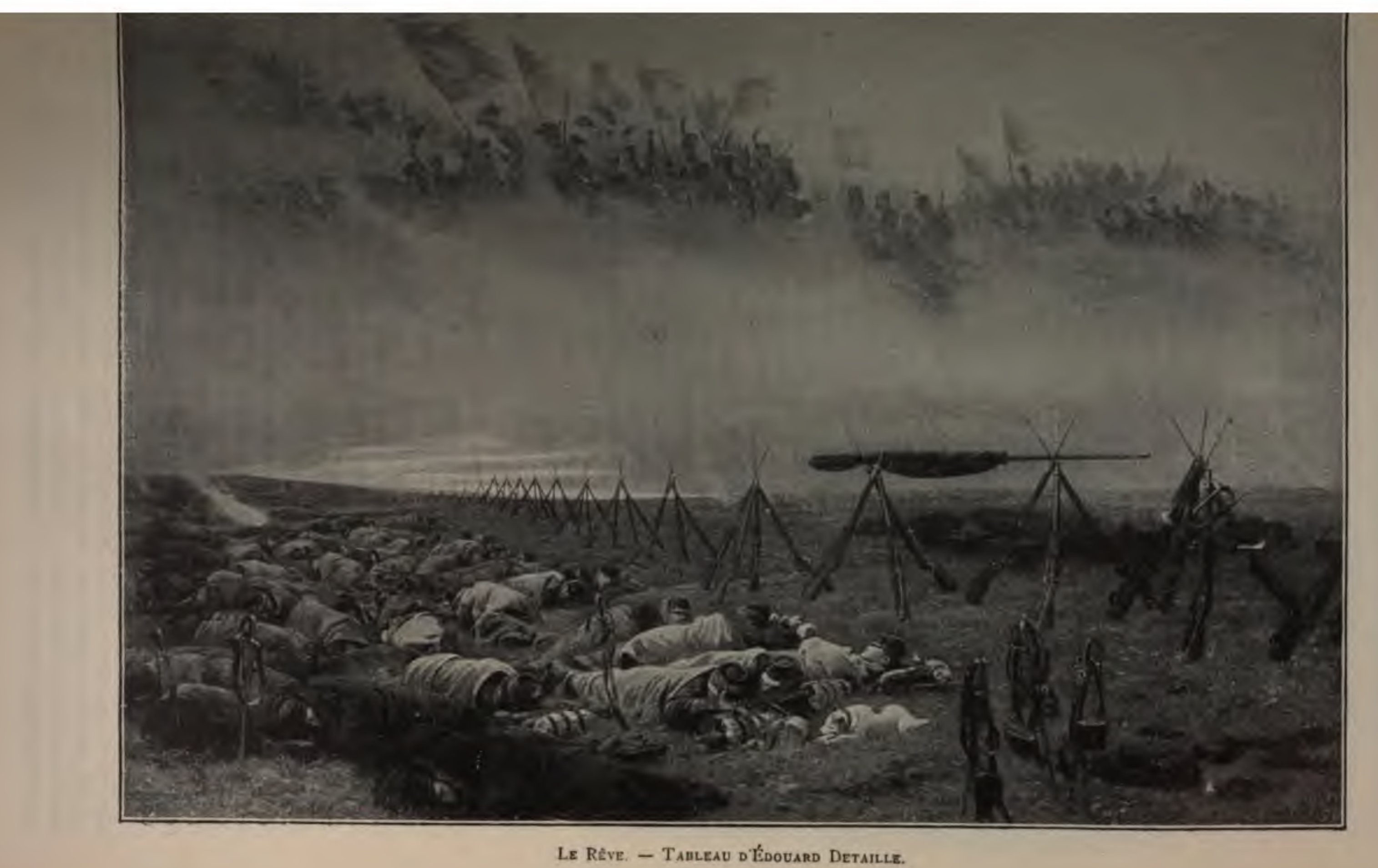
Ainsi un lord, dont Walter Scott a rapporté l'histoire, s'imaginait en rêve être saisi par un fantôme qui s'était emparé de son bras et cherchait à le tirer hors de son lit. Ce rêve, qui s'était reproduit à plusieurs reprises, avait pour cause un fait très simple : le lord, en dormant, avait pris l'habitude de serrer dans sa main un de ses bras. Le fait précis, l'impression qui parvenait au cerveau du lord était la sensation du bras serré par son autre



LE SONGE DE BÉATRICE, D'APRÈS LE TABLEAU DE ROSSETTI.
(ÉCOLE ANGLAISE MODERNE.)

Plongé dans une sorte de rêve extatique, Béatrice aperçoit un cadran solaire qui lui marque l'heure fatale où elle doit mourir. Une colombe lui apporte un pavot blanc, emblème de la chasteté et de la mort! Celle que Dante, le grand poète italien du XIIIe *siècle, a immortalisée dans ses vers, devait en effet mourir à vingt-six ans*[1]. *(Cliché Hanfstaengl.)*

1. Voir la description de cette magnifique composition à la p. 68 de l'intéressant volume sur la Peinture anglaise contemporaine que M. Robert de la Sizeranne a publié à la librairie Hachette.



Le Rêve. — Tableau d'Édouard Detaille.

main; sur ce fond d'impression réelle, l'imagination a brodé une vision de fantôme qui est un accessoire. Une personne, citée par le philosophe écossais Dugald Stewart, fit un rêve très suivi où, au milieu d'aventures sans nombre, elle se voyait prisonnière, sur le point d'être mise à mort et *scalpée* par les sauvages d'Amérique. D'où venait ce roman de Peaux-Rouges? Tout simplement de ceci : la personne qui avait fait ce rêve, ayant un mal de tête violent, s'était fait mettre un vésicatoire sur le cuir chevelu.

« J'étais un peu indisposé, écrit Maury, dans son célèbre livre sur le sommeil et les rêves, et je me couche dans ma chambre, ayant ma mère à mon chevet. Je rêve de la Terreur; j'assiste à des scènes de massacre; je comparais devant le Tribunal révolutionnaire; je vois Robespierre, Marat, Fouquier-Tinville, toutes les plus sinistres figures de cette époque terrible; je discute avec eux. Enfin, après bien des événements, je suis jugé, condamné à mort, conduit en charrette, au milieu d'un concours immense, sur la place de la Révolution. Je monte sur l'échafaud; l'exécuteur me lie sur la planche fatale, il la fait basculer; le couperet tombe et je sens ma tête se séparer de mon tronc.

« Je m'éveille en proie à la plus vive angoisse, et je sens sur mon cou la flèche de mon lit qui s'était subitement détachée et était tombée sur mon cou à la façon du couteau d'une guillotine. C'était cette sensation que j'avais prise pour point de départ d'un rêve où tant de faits s'étaient succédé. Au moment où j'avais été frappé, le souvenir de la redoutable machine, dont la flèche de mon lit représentait si bien l'effet, avait éveillé les images d'une époque dont la guillotine était le symbole. »

Mais pourquoi Maury n'a-t-il pas rêvé qu'il était simplement étranglé par un vulgaire malfaiteur? Sans doute parce que, soit la veille, soit peu de jours auparavant, il avait pensé à quelques scènes de la Révolution, ou avait peut-être lu un livre se rapportant aux scènes sanglantes de cette période.

Un son venant impressionner notre oreille, pendant le sommeil, peut aussi donner naissance à un rêve très compliqué, et, dans ce rêve, le bruit, sous toutes les formes et de toutes les façons, jouera un rôle principal. Taine raconte qu'en 1815 le marquis de Lavalette, mis en prison et condamné à mort, fit le rêve suivant :

« Une nuit que j'étais endormi, la cloche du Palais, qui sonna minuit, me réveilla; j'entendis ouvrir la grille pour relever la sentinelle, mais je me rendormis à l'instant. Dans mon sommeil, j'eus un rêve. Je me trouvais rue Saint-Honoré; une obscurité lug s'étendait partout; tout était désert, et pendant une rumeur vague et sourde s'é bientôt. Tout à coup parut dans le fon la rue une troupe à cheval, composée d'l mes et de chevaux écorchés. Les cav portaient des flambeaux dont la flamme r éclairait des visages mis à nu que tr saient des muscles sanglants; leurs bou s'ouvraient jusqu'aux oreilles, et des cas de chair pendante surmontaient leurs hideuses. Les chevaux traînaient leur dans le ruisseau qui débordait de sang qu'aux maisons. Des femmes pâles, éc lées, se montraient silencieusement au nêtres et disparaissaient; des gémisse sourds, inarticulés, remplissaient l'a j'étais seul dans la rue, seul, immobi terreur, et sans force pour chercher salut dans la fuite. Cette effroyable cav passait ainsi au grand galop, passait tou Elle défila pendant plus de cinq heures; la file se termina et fut suivie par une imm quantité de voitures d'artillerie chargé cadavres déchirés mais encore palpi Une odeur infecte de sang et de b m'étouffait... quand tout à coup la gr referma avec violence, et je me rév Cette affreuse fantasmagorie n'avait dur deux ou trois minutes, le temps de rele sentinelle et de refermer la grille. »

Il est inutile de multiplier ces exe pour montrer qu'un rayon de lumièr son qui frappe l'oreille, venant nous im sionner pendant le sommeil, nous fait des rêves dans lesquels des événer extraordinaires se déroulent, par exemp milieu d'une ville en flammes, d'un festin tagruélique, ou de scènes tragiques.

DORMEURS ÉVEILLÉS.

Mais il y a plus. Jusqu'à présent avons vu le rêve faire suite à la veil continuer l'activité qu'avait le cerveau per le jour. Le contraire peut se produire. Il a quelquefois que l'on continue, étant veillé, le rêve qu'on a fait pendant le meil. Les objets, les êtres, les situatio présentent dans ces rêves avec une netteté, avec un tel caractère de réalité, si le dormeur vient à se réveiller, il se à des actes, parfois criminels, qu'exige situation entrevue en songe. Les livr médecine légale contiennent un grand bre de ces faits vraiment dramatiques ont eu leur dénouement en Cour d'assis

Un ouvrier, dans un rêve, croit avec un loup et tue d'un coup de co

son camarade qui était couché à côté de lui.

Une femme jette son enfant dans la rue, après avoir ouvert une fenêtre qui était fermée : elle rêvait que la maison était en feu, et, réveillée en sursaut par un bruit, elle croit entendre les cris de détresse de ses enfants.

Un jeune homme, dans un rêve douloureux, est réveillé tout à coup au milieu de la nuit par un rayon de lune; il saisit son fusil à deux coups et tue son père au moment où celui-ci, attiré par le bruit, entr'ouvrait la porte.

Voici un autre fait dont les détails particulièrement impressionnants ont été racontés par le docteur Macnish :

« Un artisan, Bernard Schidmaizig s'éveilla en sursaut à la suite d'un rêve terrible; au moment de son réveil, il aperçut près de lui un fantôme effrayant. La crainte, l'obscurité de la nuit, l'empêchaient de distinguer les objets. D'une voix tremblante, il s'écria à deux reprises différentes : « Qui va là? » Il ne reçut pas de réponse et s'imagina que l'apparition s'approchait de lui. Égaré par la terreur, il s'élança de son lit, saisit une hache qu'il avait habituellement à ses côtés, et avec cette arme attaqua le spectre. Voir l'apparition, s'écrier : « Qui va là? » s'emparer de la hache, frapper le spectre, furent l'affaire d'un instant; Schidmaizig n'eut pas le temps de la réflexion. Quelques secondes après, il entendit un profond soupir. Ce soupir et la chute du fantôme le rappelèrent à lui-même; son esprit fut aussitôt traversé par la pensée qu'il avait frappé sa femme, couchée dans la même chambre. Cela était bien vrai, et la malheureuse mourut le lendemain du coup qu'elle avait reçu. » Schidmaizig fut jugé et acquitté.



Les Noces d'or. — Tableau de Hirschfeld.

Quel qu'il soit, retour vers le passé, regard sur l'avenir, le rêve a une saveur poétique. N'est-ce pas ce qu'exprime d'une façon charmante ce tableau où deux vieux pêcheurs, assoupis devant leur cabane le jour anniversaire de leur mariage, revoient en rêve leur passé, le bon temps des fiançailles et de leur jeunesse? (Cliché Canellas.)

Ainsi le cerveau endormi continue son travail comme le font tous nos organes, et l'on peut presque dire qu'il n'y a pas de différence essentielle entre le sommeil et la veille. « Il me semble bien, écrivait Descartes il y a plus de deux cents ans, qu'à présent ce n'est point avec des yeux endormis que je regarde ce papier; que cette tête que je branle n'est point assoupie; que c'est avec dessein et de propos délibéré que j'étends cette main et que je la sens. Ce qui arrive dans le sommeil ne me semble point si clair ni si distinct que tout ceci. Mais, en y pensant sérieusement, je me ressouviens d'avoir souvent été trompé en rêve par de semblables illusions, et, en m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices certains



LE SONGE DE BEETHOVEN, D'APRÈS LE TABLEAU DE A. DE LEMUD.

Le cerveau veille pendant le sommeil et, sans que nous en soyons conscients, ne cesse de travailler, de penser. Le grand compositeur allemand, assoupi sur sa table de travail, se voit en songe dirigeant une symphonie. Dans son rêve, les idées qu'il cherche à exprimer dans sa musique ont pris corps et défilent sous forme de figures allégoriques. (Publié avec l'autorisation de Manzi, Joyant et Cie, éditeurs à Paris.)

par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil que j'en suis tout étonné. » Disons du moins que les analogies entre la veille et le sommeil sont très grandes.

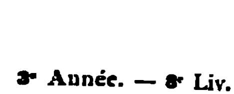
Mais il y a une différence entre autres, et à vrai dire elle est capitale : la volonté intervient pendant la veille, elle n'intervient pas pendant le rêve.

Pendant le sommeil, le cerveau est incapable de contrôler, d'apprécier à leur juste valeur les impressions que lui apportent les organes des sens, ni les images qui naissent à leur suite, ni les souvenirs qu'elles éveillent. Nous brouillons le passé et le présent, confondons les lieux, prêtons aux êtres et aux images des formes fantastiques. Cela ne donne sans doute pas au rêve une valeur de divination, mais cela lui prête une étrange saveur de poésie. Et comment ne pas nous souvenir ici de la délicieuse personnification que Shakespeare a faite du rêve quand il nous a montré la reine Mab sur son char aérien?

« La reine Mab, la reine des rêves, vient, petite et légère, traînée par un attelage de minces atomes, et parcourt le nez des hommes pendant leur sommeil. Les rayons des roues sont faits de longues pattes de faucheux ; l'impériale de sa voiture d'ailes de sauterelle ; ses traits, de la plus fine toile d'araignée ; ses harnais, des rayons humides d'un clair de lune ; le manche de son fouet est un os de grillon, et la mèche une mince pellicule ; son postillon est un moucheron vêtu de gris. Son char est une coquille de noisette vide, travaillée par l'écureuil, ou par le vieux ver chargé de temps immémorial de fabriquer les chars de fées. Dans cet équipage, tantôt elle galope sous le nez d'un courtisan, et il rêve qu'il flaire une place à solliciter. Tantôt elle se dirige sur le cou d'un soldat, et il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de brèches, d'embuscades, de coutelas d'Espagne, de rasades qu'il avale. Alors, elle bat le tambour à son oreille ; il s'éveille en sursaut, pousse un cri, puis se rendort.... »

PARIS — IMPRIMERIE LAHURE. Le Gérant : CH. SCHIFFER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



La Reine Marie-Antoinette, d'après le portrait de Mme Vigée-Lebrun
(*Collection de M. le marquis de Fontanges.*)





…NÉE EN 1782 À L'OCCASION DE LA NAISSANCE DU DAUPHIN, FILS DE LOUIS XVI ET DE MARIE-ANTOINETTE. L'ARRIVÉE DU CORTÈGE ROYAL SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

…ception enthousiaste montre combien Marie-Antoinette était populaire alors. Mais quelques impru… de la reine déchaîneront bientôt contre elle des haines implacables. L' « Affaire du Collier » …éclater cette inimitié et contribuera à ruiner l'autorité de l'ancien régime tout entier

Le Collier de la Reine

UNE ESCROQUERIE HISTORIQUE

…cun épisode historique n'a eu plus de retentissement et des conséquences plus graves que cette Affaire du Collier qui, éclatant à la fin du XVIIIe siècle, …ribua pour une si forte part à la chute de l'ancien régime. Dans ce drame sai…ant, la haute situation des personnages, l'importance des intérêts en jeu, la violence …aînée des passions, le débordement de la perfidie et de la mauvaise foi, le péril …endu sur la tête d'une reine innocente, tout concourt à frapper l'imagination. …était en réalité cette affaire? Quels en étaient les vrais coupables? Comment …on pu en dénaturer si profondément le caractère? Nous empruntons au livre si …essant que M. Funck-Brentano publie sous ce titre à la librairie Hachette la …nse à ces questions passionnantes.

○ ○ ○

UNE intrigue mystérieuse pleine d'imprévu, d'épisodes romanesques, d'incidents dramatiques, un procès à …tion qui soulève l'opinion, bouleverse la …té, accumule les ruines, un débat violent …aspère les haines de classes, telle est …fameuse affaire du collier qui éclate aux …ers jours du XVIIIe siècle et va devenir …ritable prélude de la Révolution.

Qu'était cette affaire en elle-même? Une …ire escroquerie.

Qu'est-elle devenue par l'effet des cir…s? Le plus puissant instrument de …ncien régime.

…t avec une saisissante évidence de documents récemment exhumés des archives et publiés par M. Funck-Brentano dans une étude qui projette sur tant de points restés obscurs la plus vive lumière.

Tour à tour imbroglio, comédie, drame, cet épisode historique serait inintelligible si l'on ne se représentait d'abord l'état de la société française à la fin de l'ancien régime. En effet, ce qui a permis à l'affaire du collier de prendre tant d'importance, c'est qu'elle faisait toucher du doigt les défauts d'une société agonisante. Elle mettait dans tout son jour ce qu'avait de paradoxal un système de gouvernement poussé à l'extrême et d'après lequel tout dans l'État convergeait vers un

seul homme : le roi. Une ville de 80 000 âmes, Versailles, est remplie, peuplée par sa vie seule : tout y est soumis à ses besoins, à ses plaisirs, à son service, à sa garde. C'est un fourmillement de livrées, d'uniformes, de costumes, d'équipages. La plus grande partie de la noblesse est là, inquiète, empressée, docile, car le roi est le dispensateur suprême des grâces, des charges et des faveurs. Il faut le voir, il faut être vu de lui : celui qu'il ignore n'existe plus. Le vrai courtisan suit le roi comme l'ombre suit le corps.

Pour celui qui gravite ainsi dans l'atmosphère de la cour, il n'y a plus de liberté, plus d'initiative. Il tient les yeux fixés sur le roi : c'est dans cette contemplation qu'il concentre toutes ses forces, toute son intelligence, toute sa volonté. Il faut qu'il soit admis à la cour, il faut qu'il paraisse dans ces fêtes magnifiques dont la splendeur et le goût font aujourd'hui encore notre éblouissement. Il n'aperçoit rien de ce qui se passe au dehors,

ADIEUX DE MARIE-THÉRÈSE, IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, À SA FILLE MARIE-ANTOINETTE (1770).

Tendrement unie à sa mère, dont elle ne se sépara qu'avec un grand déchirement, Marie-Antoinette se laissa toujours influencer par Marie-Thérèse, qui lui fit partager son aversion pour le cardinal de Rohan : ce fut l'origine de cette affaire.

dans le pays où l'opinion commence à ter, où augmentent les impôts, où é des banqueroutes retentissantes.

Pourtant, si profond était encore à du XVIIIe siècle le sentiment monarchiq le peuple ne songeait pas à reprocher cet état de choses. Par un bizarre malen il tourna sa colère contre celle qui p était bien innocente de ses Marie-Antoinette. La rei France a vingt ans : cert est douée des meilleures tions, mais elle est si jeun écoute si facilement ce l'entourent, et elle se d peu des calomnies, des m ges honteux qui volent d'elle ! Elle est bonne, elle soin d'aimer, elle a pour M Polignac la plus vive des a et elle accable de faveurs mille : aussitôt, l'envie susc reine d'innombrables ho Elle est gaie et elle court, dé au bal de l'Opéra : le lenden chronique s'est emparée de dote. Ne sachant pas compt fait des dettes : on raconte qu'elle vide les caisses de Elle fait construire Trianon : tôt les nouvellistes imagin folies et parlent de mura diamant. A la cour, à la Marie-Antoinette ne comp ses ennemis. La France qui, lors de son mariage a dauphin, avait salué sa avec joie, murmure cont On sait que, confiante d génie politique de Marie-T elle est restée avec elle respondance, et agit d'ap conseils ; aussi lui applique surnom qui lui a été donn sa famille même et qui pl devait la perdre : l'Autric Qu'un scandale éclate demain où so soit mêlé, les derniers respects dispar et l'inimitié n'aura plus de bornes. Po aimable, souriante, amusée, elle ne sou rien, elle est la joie et l'ornement de la vie fiévreuse qu'elle mène l'empê réfléchir et elle côtoie, sans s'en dou plus graves périls.

LE PLUS FASTUEUX ET LE CRÉDULE DES PRÉLAT COUR.

Un personnage pourtant, que s sance, sa fortune et ses dons ra

les plus grands du royaume, vivait cette cour, où naguère il triomphait, dédaigné maintenant et désespéré. le prince Louis de Rohan, cardinal-de Strasbourg, proviseur de Sorbonne d aumônier de France. La reine refusait blement de le recevoir, elle le détestait éprisait.

ès doux, spirituel et gracieux, il avait comparable élégance dans sa longue e moire violette tombant en plis à la u sur la mousse légère du point eterre. La vie qu'il menait est celle ondain et nullement celle d'un homme e. Le XVIIIe siècle a porté jusqu'à ses es limites le luxe et le raffinement de élégante. Pour un gentilhomme, la est une affaire comme pour une petite-se. On le flatte, on l'entoure, on le Rohan n'est pas seulement l'un de ces s de cour : dans son château de Sa-il vit comme un prince féodal, courant rd, le sanglier, banquetant au retour s salles du palais, où coulent à flots s du Rhin et de Hongrie.

Vienne, où le roi l'avait nommé am-eur auprès de Marie-Thérèse, son séduit tous ceux qui l'approchent, urtant la souveraine auprès de qui il rédité.

e faste, cette frivolité, avaient fait à une implacable ennemie : Marie-Thé-l'avait étonnée et effrayée, et ses façons que politesse et de respect hautain avaient choqué et froissé son âme de souveraine absolue. Elle détestait cet ambassadeur qui l'éclaboussait de son luxe et faisait de la vie une incessante partie de plaisir : elle s'en plaignait à sa fille, elle lui demandait d'agir pour faire rappeler le jeune évêque. Rohan, pour toute réponse, continuait à organiser des chasses, des soupers par petites tables, et, comme il avait infiniment d'esprit, il se vengeait en raillant le rôle de l'impératrice dans le partage de la Pologne.

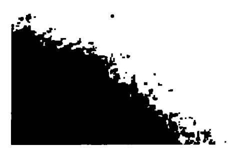
« J'ai vu pleurer Marie-Thérèse, écrivait-il au ministre des affaires étrangères, mais cette princesse exercée dans l'art de ne point se laisser pénétrer me paraît avoir des larmes à son commandement : d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième partageante. »

Ces quelques lignes causèrent tout son malheur. Marie-Antoinette vit cette lettre; elle en fut blessée au plus profond de son cœur. A la mort de Louis XV, Rohan fut rappelé. Le nouveau roi le reçut longuement; quant à la reine, il ne put même obtenir d'elle une audience.

Sept années se sont passées depuis. Marie-Antoinette n'a jamais voulu recevoir le cardinal. Tous les efforts de celui-ci sont demeurés inutiles. Rêves, ambitions, espoirs, tout s'est écroulé. La reine ne le connaît pas, — mot terrible ! — et le roi imite la reine. Rohan n'a plus qu'une idée, fixe, obsédante, reconquérir les faveurs de Marie-Antoinette.



LE MARIAGE DE MARIE-ANTOINETTE ET DU DAUPHIN, À VERSAILLES, LE 16 MAI 1770, D'APRÈS UNE IMAGE POPULAIRE DE L'ÉPOQUE. *(Collection de M. Bégis.)*





Portrait de Louis XVI.

Ne pas voir le roi et la reine, ne pas être bien en cour, est pour les grands seigneurs d'alors le plus gros chagrin. Le seul désir du cardinal de Rohan était donc de rentrer en grâce auprès de Marie-Antoinette et du roi.

Imaginons-le dans une salle de son palais. Près de lui un homme, petit, trapu, au rire sarcastique et bruyant, parle en agitant les bras. Une porte s'ouvre : une jeune fille entre : un petit tablier blanc est noué à sa ceinture; elle s'approche d'une table où se trouvent deux chandelles allumées et un grand vase contenant de l'eau claire. Le petit homme se glisse derrière un paravent, fait des gestes avec une épée et invoque le « grand Cofte » et les anges Raphaël et Michaël; soudain il demande à la jeune fille si elle voit, dans l'eau limpide, apparaître la reine; la jeune fille répond oui : alors M. de Rohan se prosterne et s'écrie, les larmes dans les yeux, que c'est incroyable, extraordinaire.

Cet homme, c'est Cagliostro, le fameux magicien qui prétend avoir connu le Christ, qui prolonge la vie, rend la jeunesse et devine l'avenir, et cette jeune fille, c'est la voyante qu'il utilise pour ses opérations. Il est le confident de Rohan, et Rohan, dont on célèbre partout l'esprit et la finesse, croit aveuglément tout ce que Cagliostro lui raconte. Cagliostro lui a prédit les richesses les plus colossales. Cagliostro lui a pré plus hautes faveurs. Cagliostro prédit son retour en grâce auprès reine : Rohan croit tout. Sa disgr rendu comme fou, et l'on croit si ment ce qu'on souhaite! Rohan croche avec âpreté aux dernières rances que lui donne Cagliostro.

UN TYPE D'INTRIGANT

L'heure était favorable pour le cardinal. Une femme le compri avait assisté aux bizarres cérémoi Cagliostro, elle avait vu le cardir yeux au ciel, s'attendrir et pleur avait deviné la douleur profonde vie et le plus cher de ses désir lors il ne fut plus entre ses mains jouet.

D'où venait cette femme?

On avait pu voir, quelques auparavant, sur la route de une petite fille grelottant, en h pieds nus, les lèvres bleuies de f de faim, tendre la main en murm « Pitié pour une pauvre orphel sang des Valois! » Des carrosses pa et l'éclaboussaient, remplis de da robes de satin, entourés de genti mes à cheval. Le soir venu, elle gnait, épuisée, un taudis où sa l'attendait pour la rouer de coup frapper avec des orties quand rapportait pas assez. Cette petite me est devenue jeune femme : elle s'appelle tenant Jeanne de la Motte.

Fine et souple, d'une grâce ond et alerte, avec ses cheveux châtains yeux bleus, pimpante, nerveuse, t affairée, elle est dévorée d'ambition. So rire enchanteur, sa physionomie spiritu voix douce et insinuante, cachent la pl verse des natures. Elle ne connaît ni l morales ni les lois de l'État. Elle v devant elle, sans voir d'obstacle, au ses indomptables désirs.

Étrange destinée! Elle s'appelle b son nom de jeune fille Jeanne de V descend vraiment en ligne directe de He roi de France, et elle est dans la plus a misère! Recueillie, un jour où elle me par la marquise de Boulainvilliers, épousé un gendarme du roi, M. de la et est venue habiter Paris. Elle a luxe, le divertissement, la bonne ch elle ne mange pas tous les jours; dans son appartement de la rue Neuve Gilles, un laquais, des femmes de ch

ı carrosse, et les huissiers la poursuivent! lle essaye alors d'un coup de théâtre. Un ur, à Versailles, faufilée parmi les courti-ıns dans le salon de service de Mme Elisa-eth, elle feint de tom-er de fatigue et d'ina-ition. La princesse est vertie qu'une femme e qualité meurt de aim dans son anti-hambre. Émue, elle rdonne qu'on lui ap-orte le placet que très propos Mme de la Motte tient à la main; elle le lit, elle remet à a jeune femme quel-ques louis; peu après, elle fait élever à 1500 la pension de 800 livres qui lui a été déjà at-tribuée. Mais qu'est-ce que 1500 livres pour Mme de la Motte? Jeanne renouvelle sa comédie d'évanouisse-ment, compliquée cette fois de convulsions nerveuses, sous les fe-nêtres de Marie-Antoi-nette; mais la reine ne l'aperçoit pas.

Que faire? C'est alors qu'elle songe à M. de Rohan. Celui-ci, qu'elle a vu naguère à Strasbourg, l'aidait parfois d'une aumône. Il est la proie sur la-quelle elle se jette.

UNE TÉNÉBREUSE MACHINATION.

Le plan de Mme de la Motte fut admi-rablement combiné. Depuis quelque temps déjà elle faisait courir le bruit qu'elle devenait in-fluente à la cour, qu'elle approchait de la reine. Elle s'arrange pour que ce bruit parvienne jus-qu'au cardinal.



Gravure allégorique célébrant l'avènement de Louis XVI et de Marie-Antoinette (1774).

Jamais règne ne commença sous de plus heureux auspices. Cette estampe allégorique du célèbre graveur Cochin, où l'on voit la France aux genoux de la reine, n'est qu'un des nombreux témoignages de l'attachement que tout le monde avait pour Marie-Antoinete.

Elle donne sur ses rapports avec la reine force détails que le crédule Rohan, tenu d'ail-leurs loin de la cour, ne peut facilement con-trôler. La reine, dit-elle, lui confie toutes ses pensées, comme à son amie, à sa cousine, à la fille des Valois. Et elle affirme que la reine revient peu à peu de ses impressions premières. Bientôt elle va plus loin. Elle per-suade à Rohan que la reine, en passant, lui fera un signe de tête pour lui marquer son intérêt; et ce signe, Rohan, comme hypno-tisé, croit l'apercevoir à plusieurs reprises. Mme de la Motte sent grandir son audace. Elle

au cardinal des lettres sur papier blanc vergé, bordé d'un liséré bleu clair, ayant sur les coins les lis de France, qu'elle prétend écrites par la reine et où de temps en temps passe le nom du grand aumônier.

Un jour elle lui demande au nom de la reine sa justification par écrit. Après vingt brouillons, Rohan, ravi, livre le texte. La comtesse lui apporte une encourageante réponse écrite sur papier de petit format, doré



PORTRAIT DE Mme DE LA MOTTE (COLL. DE M. BÉGIS).

Intrigante et aventurière sans scrupules, ce fut Mme de la Motte qui imagina « l'affaire du collier », dont les conséquences devaient être si graves.

sur tranches. Rohan répond. Dès lors la correspondance s'engage, lettres et réponses se succèdent, admirablement graduées et nuancées pour faire croire au cardinal qu'il est parvenu à inspirer à la reine la plus entière confiance et le plus grand intérêt. Pendant ce temps, Cagliostro, invoquant l'ange de lumière et l'esprit des ténèbres, prophétise que cette heureuse correspondance va placer le prince au plus haut point de faveur. Rohan renaît à la vie.

Cependant ce manège ne pouvait s'éterniser. Il fallait satisfaire Rohan, lui procurer cette entrevue avec la reine qu'il souhaitait si ardemment. Toutes les ruses, toute l'intelligence de Jeanne de la Motte n'allaient-elles pas se briser contre cet obstacle insurmontable? Par un prodige stupéfiant, les circonstances elles-mêmes l'aidèrent.

M. de la Motte rencontra un jour dans les jardins du Palais-Royal une jeune et jolie personne, qui venait s'asseoir régulièrement à la même place. Elle ressemblait d'une manière surprenante à la reine. Elle avait comme elle de longs cheveux d'un blond cendré, souples et ondoyants, et de grands yeux bleus d'une expression claire et douce, un regard d'enfant. Elle exerçait le métier de modiste et s'appelait Nicole Leguay. Bientôt la connaissance fut faite; Nicole Leguay était aussi sotte que belle. Mme de la Motte ne pouvait désirer mieux.

Elle l'introduit dans son salon sous le nom de baronne d'Oliva, l'invite à dîner, lui fait mille cajoleries. Un jour elle lui dit brusquement :

« La reine m'a chargée, ma toute belle, de vous dire qu'elle vous fera remettre une somme de quinze mille livres en argent et en outre un cadeau d'une valeur plus considérable encore, si vous voulez lui être agréable.

— Et que devrai-je faire?

— Oh! rien, remettre un soir une rose et un billet, dans une allée des jardins de Versailles, à un monsieur qui vous baisera la main.

— Mais qu'importe à la reine?

— Mon cher cœur, il serait trop long de vous expliquer cela. »

« Il ne m'a pas été difficile, dit plus tard Mme de la Motte aux commissaires du Parlement, de persuader à la fille d'Oliva de jouer ce rôle-là, parce qu'elle est fort bête. »

On prend rendez-vous pour la nuit du 11 août. Nous sommes en 1784. On avertit le cardinal. Mme de la Motte, s'inspirant du portrait de Marie-Antoinette, exposé par Mme Vigée-Lebrun au Salon de 1783, habille elle-même la jeune femme : elle lui passe une robe blanche de linon moucheté, garnie d'un dessous rose, « une robe à l'enfant ». Elle lui jette sur les épaules un mantelet blanc en laine fine, et lui met sur la tête une « calèche » en gaze d'Italie blanche. Elle revêt elle-même un domino moiré de taffetas noir.

La nuit est venue, le grand parc de Versailles, où tout le monde peut entrer, est désert. On entend seulement au loin, dans l'ombre, le bruit de l'eau qui joue dans les bassins. Le ciel est noir, sans lune ni étoiles.

La baronne d'Oliva et ses deux compagnons ont marché quelque temps. Ils ont rencontré un homme à qui le comte a dit : « Ah! vous voilà! » et l'homme a disparu. C'était Rétaux de Villette, le secrétaire de Mme de la Motte. Enfin on s'arrête auprès d'un bosquet, aujourd'hui appelé le « Bosquet de la Reine ».



…uet donné à l'occasion de la naissance du Dauphin, en 1782. — Gravure de Moreau le Jeune.
…tueuses, où l'argent est prodigué, gaspillé, voilà ce qui, à la fin du XVIIIe siècle, occupe uniquement …r. Marie-Antoinette, gaie, insouciante, aime le bruit, les plaisirs, et s'y abandonne sans soup… le péril grandissant.

…le d'Oliva, craintive, immobile, n'ose
…urner. On prête l'oreille. Les petites
… des allées craquent sous des
…rois hommes paraissent. L'un d'eux
…ce, grand, mince, serré dans une re…
…e bleue, sous un long manteau, le
…u rabattu sur le visage. Mlle d'Oliva
…ssée par le bras. Le comte et la com…
…le la Motte se sont éloignés. Elle est
… Elle tremble autant que les feuilles des
… La rose qu'elle tient s'échappe de ses
… Une lettre est dans sa poche, mais
… songe pas à l'en tirer. L'homme au
… manteau s'incline jusqu'à terre, baise
… de sa jupe. Mlle d'Oliva murmure, elle
… pas, elle n'a jamais su quoi. Le cardinal,
…est pas moins ému, croit entendre :
…s pouvez espérer que le passé sera
… ». Il s'incline de nouveau avec des
…s de reconnaissance et de respect,
…a demoiselle d'Oliva, qui tremble de
… plus, n'entend pas un mot. Brusquement survient, en coup de vent, Mme de la Motte : « Vite, vite, voici Madame et la comtesse d'Artois ! » La demoiselle d'Oliva est emmenée par le comte de la Motte, et le cardinal se retire de son côté.

Telle fut la curieuse scène dite « du Bosquet ».

Dès lors Rohan perd la tête. Aussitôt après ce fatal moment, il n'est plus seulement confiant et crédule, il est aveugle. Mme de la Motte peut tout lui demander, tout lui ordonner : il obéira, soumis comme un enfant, le cœur plein de joie et de reconnaissance.

Et sans tarder Mme de la Motte exploite la situation. Le mois d'août n'est pas encore écoulé, et elle informe le cardinal que la reine désire un prompt secours de 50 000 livres pour une famille d'infortunés gentilshommes. Le cardinal, sans hésiter, remet la somme. Arrive un nouveau petit billet à liséré bleu. On lui conseille, dans son intérêt, de se retirer quelques semaines en Alsace. Rohan part



UNE DAME DE LA COUR SOUS LOUIS XVI, D'APRÈS MOREAU LE JEUNE.

Un fourmillement de costumes somptueux, d'équipages, tel est le tableau qu'offre la Cour de Louis XVI. La Reine en est un des plus charmants ornements. A côté de ce luxe extraordinaire, la misère du peuple s'accroît : il suffira d'un scandale pour hâter la révolution.

en recommandant au baron de Planta, son homme de confiance, de remettre à Jeanne tout l'argent qu'elle demandera : en novembre, Jeanne reçut une deuxième somme de 100000 francs.

Enfin! la fortune est venue pour Mme de la Motte. La petite mendiante de jadis mène grand train. En août, elle place 39000 livres chez des particuliers; en septembre, elle convertit en argent vingt billets de 100 livres; en novembre, elle achète une maison à Bar-sur-Aube, et une villa à Charonne. Les meubles en bois doré, les tentures de haute lisse, les objets d'art emplissent son appartement; on la rencontre dans les galeries de Versailles en grande parure. Peu à peu la société qui se réunit chez elle devient plus brillante, et, comme quelques intimes s'étonnent de ce luxe inattendu, elle répond avec tranquillité que son sort s'est amélioré et qu'elle le doit aux bienfaits de l
mille royale.

COMMENT
COLLIER
ESCRO

Mme de la
aurait pu s'en ten
mais son ambition
insatiable. A m
qu'elle réussissait
désirait davantag
rêvait d'éblouir
ce Paris qui l'avai
affamée et suppl

Un des famili
la maison, le proc
général aux req
Louis-François
entendant Jeanne
de sa prétendu
fluence sur Mari
toinette, lui dit u
que, puisqu'elle é
bien en cour, ell
vrait s'entremettr
procurer aux bijo
Böhmer et Basse
vente de leur m
leux collier.

« Quel colli
fit-elle, étonnée.

Achet conta
toire. Les joailli
la couronne, Böh
Bassenge, venaie
former un magr
collier d'une vale
1 600000 livres,
l'espoir que la rei
France l'achèterait; mais, deux fois
Böhmer l'avait offert à Marie-Antoine
celle-ci l'avait refusé en faisant cette
réponse : « Nous avons plus besoin
vaisseau que d'un bijou ».

Mme de la Motte accueille aussitôt
qu'on lui suggère. En vérité, la fortune
au-devant d'elle! Elle prie Achet d
amener les bijoutiers avec la parure. Il
vèrent le 29 décembre avec le précieux
Quelle surprise! C'était un étincelleme
paillettes lumineuses se jouant aux angl
pierres limpides; mille et mille petites fla
multicolores, vives comme des éclairs,
lissaient au moindre mouvement!

Le cardinal revient à Paris le 5 ja
1785. Le 21, la comtesse court che
joailliers et leur dit que peut-être
quelques jours un grand seigneur achè
collier; elle leur conseille de

es précautions utiles pour les ar-
qu'on peut songer à leur pro-
4 janvier, elle annonce à Böhmer
prince cardinal de Rohan et elle

dinal la suit de quelques minutes.
la reine désire acheter ce bijou en
roi et à crédit, se trouvant dé-
gent, qu'elle doit payer à
de trois en trois mois, et,
our ce marché besoin d'un
e, elle s'adresse à lui. Rohan
té une minute : il est accou-
e lui semble lourde, massive.
ntaisie l'étonne de la part
ne de goût comme Marie-
mais la reine le veut, il
nclut le marché : 1 million
es payables en deux ans, par
six en six mois, le premier
le 400 000 livres devant être
oût 1785. Le bijou sera livré
r. Le cardinal met lui-même
ns sur papier et les commu-
n amie afin qu'elles soient
la reine et ratifiées par elle.
ne revient : la reine, dit-elle,
marché, mais voudrait ne
sa signature. Rohan insiste,
n mot d'écrit. Le lendemain,
lui apporte une ratification
C'est la feuille même qu'il a
marge de chaque article on
ot « approuvé », et au bas,
de signature, « Marie-Antoi-
rance ». Jeanne de Valois
la reine, qui agit à l'insu du
mmande expressément de ne
sortir le billet de ses mains.
est au comble du bonheur.
jou, il se rend à Versailles,
valet de chambre, Schreiber,
précieux fardeau. La brume
be sur les larges avenues de la
on parvient au logement de la
lace Dauphine. En arrivant à la
n renvoie son valet, et, prenant
onte seul au premier. Mme de la
chez elle. Elle a tout ordonné
r une comédie. Rohan est intro-
une chambre où se trouve une
qui communique avec un petit
une porte vitrée. Une « lumière
claire la pièce. Mme de la Motte
ns les mains du prince l'objet de
ses. Mais elle se contient.
eine, dit-elle, attend le collier. »
es minutes s'écoulent. On entend
homme qui se fait annoncer :
a part de la reine! »

Par discrétion, le cardinal se retire dans l'alcôve; mais il a vu la silhouette du personnage, un grand jeune homme, entièrement habillé de noir, figure mince, teint pâle, le visage allongé, les yeux profonds et les sourcils noirs. A l'allure, il reconnaît l'un des figurants de la scène du bosquet. C'est en effet Rétaux de Villette qui s'est grimé.



LE CARDINAL LOUIS DE ROHAN, GRAND AUMÔNIER DE FRANCE.
Prélat fastueux, riche, de haute naissance, le cardinal de Rohan menait un train de vie qui paraît aujourd'hui surprenant chez un prince de l'Église.

L'homme remet un billet. La comtesse le fait sortir alors sur le palier, et, se rapprochant du cardinal, lui donne lecture de la lettre. La reine ordonne de remettre le collier au porteur. Le cardinal donne l'écrin. Mme de la Motte le tend au messager qu'elle a fait rentrer. Rétaux le prend et part, la comtesse étant allée lui ouvrir elle-même la porte. A son tour le prélat quitte la maison.

Le soir, de retour rue Saint-Gilles, Jeanne de Valois reçoit la parure des mains de son complice, et, tout aussitôt, le merveilleux bijou est dépecé avec un couteau, sur la table, les fenêtres closes, les rideaux tirés, entre deux chandelles dont la lumière est rabattue. Le comte, la comtesse et Rétaux de Villette sont penchés sur ces

richesses qu'ils enfouissent dans le fond du tiroir à l'approche du domestique.

Désormais, c'est un conte des *Mille et une Nuits* qui commence pour Mme de la Motte, éblouissant et rapide comme un éclair.

Son mari part pour Londres, il entre en rapports avec les principaux joailliers de la ville, les mains pleines de brillants, dont quelques-uns sont endommagés, comme s'ils avaient été arrachés par une main hâtive et maladroite, avec un couteau. D'abord inquiets, les joailliers consentent à négocier; ils en achètent au comte pour plus de 2[illegible]0 000 livres. De son côté, Mme de la Motte en vend pour plus de 100 000 livres à Paris.

M. de la Motte revient le 2 juin et, comme sortant de terre, ce sont, rue Neuve-Saint-Gilles, des chevaux, des livrées, des carrosses, des meubles, des bronzes, des marbres, des cristaux, un luxe prodigieux. La comtesse s'achète un lit de velours cramoisi, garni de crépines et de galons d'or, semé de paillettes et de perles. Elle expédie à sa maison de Bar-sur-Aube 42 voitures de mobiliers chargées d'objets de toute sorte. Elle fait elle-même son entrée dans la petite ville, précédée de plusieurs courriers, assise à la droite de son mari, dans sa berline anglaise peinte en gris perle avec armoiries, doublée de drap blanc, les coussins et tabliers en taffetas blanc. Les armes étaient celles des Valois, avec la devise : « *Rege ab avo sanguinem, nomen et lilia*, du roi mon ancêtre je tiens le sang, le nom et les lis. » Les gens du pays, stupéfaits, en se rappelant la misère de Nicolas de la Motte et de Jeanne de Valois, se demandaient s'ils rêvaient tout éveillés. Mme de la Motte, toujours prévoyante, avait, par une nouvelle petite lettre à liséré bleu, prié le cardinal de s'absenter quelques semaines.



LA TOILETTE D'UN HOMME DE COUR, SOUS LOUIS XVI, D'APRÈS MOREAU LE JEUNE.

Autour des grands personnages se groupaient des protégés, qui venaient le matin demander leur appui. C'est ainsi que le cardinal de Rohan, sans connaître beaucoup Mme de la Motte, l'aida de sa cassette.

LE COUP DE FOUDRE. TOUT SE DÉCOUVRE.

Les voleurs ne devaient pas être longtemps tranquilles. Le cardinal de Rohan revint de Saverne à Paris en juin : l'échéance fatale du 1er août était imminente. Mme de la Motte, pour écarter tout soupçon, continuait de pleurer misère et de recevoir du prince trois ou quatre louis. Quand il venait chez elle, elle l'attendait « dans une chambre en haut » pauvrement meublée. Cependant, afin d'expliquer pourquoi Marie-Antoinette ne portait pas le bijou, elle lui dit que la reine trouvait décidément le collier d'un prix trop élevé et qu'elle demandait une réduction de 200 000 livres. Rohan vit les joailliers; ils firent la grimace, mais consentirent, et, comme ils s'étonnaient que la reine ne parût pas avec sa nouvelle parure, Jeanne répondit qu'elle ne considérait pas encore le bijou comme définitivement acheté. Le cardinal, avant de les quitter, les pressa

'aller à Versailles remercier leur souveraine.
Bassenge écrivit un billet, et, le 17 juil-
t, ayant à remettre à Marie-Antoinette
ne épaulette et des boucles en diamants,
öhmer se présenta lui-même, et s'éloigna
ussitôt. La reine lut le billet et n'y comprit
en. Elle fit chercher Böhmer pour avoir le mot
e l'énigme, mais il était déjà loin. Sans plus
'attention, elle brûla le billet à un bougeoir.

Moment poignant! Que l'affaire eût
lors été éclaircie, et Marie-Antoinette était
enue en dehors de l'intrigue. Son attitude
— bien simple cependant et toute natu-
elle — en ce seul moment où elle ait été
n contact avec l'intrigue, a prêté matière à
'unique reproche que ses adversaires aient pu
ui adresser. Elle n'eut d'autre tort que de ne
ien soupçonnner. Les événements devaient
e charger d'en tirer contre la malheureuse et
nnocente princesse de terribles conséquences.

La fin de juillet approchait. Mme de la Motte devenait agitée, nerveuse. Elle songeait à reculer le terme premier du payement. Le 31, elle fait porter chez le cardinal une lettre signée « Marie-Antoinette » où il est dit que les 400000 livres ne pourront être payées que le 1er octobre, mais qu'à cette date il sera fait un payement de 700000 francs en une fois, moitié de la somme totale. A ce moment, l'inquiétude pénètre dans l'esprit du cardinal. L'idée qu'il n'avait pas encore eue lui vient de comparer l'engagement signé « Marie-Antoinette » et la lettre qu'on vient de lui remettre, avec des billets de la reine que quelqu'un de ses parents lui a confiés! A sa grande stupeur, il ne trouve entre les écritures aucune ressemblance. Il s'affole. Il appelle Cagliostro. Celui-ci, en réalité très perspicace et très fin, démêle aussitôt l'intrigue, et, quittant ses anges et démons qui cette fois n'étaient pas de situation : « Allez vous jeter aux pieds du roi, dit-il au cardinal, et demandez-lui pardon ». Mais Mme de la Motte est là qui veille. Elle trouve moyen de calmer cette émotion, et toute la confiance de Rohan renaît quand la comtesse lui tend 30000 livres, intérêt à verser aux joailliers pour les 700000 dont le payement est reculé en octobre. Il croit Mme de la Motte toujours dans la misère : peut-il douter que cette somme ne provienne de la reine?

Les joailliers cependant s'inquiètent et murmurent. Mme de la Motte n'hésite plus, elle risque un coup follement audacieux ; elle fait dire à Böhmer que l'écrit de garantie que possède le cardinal porte une signature fausse, mais que le prince est assez riche et qu'il payera. C'était un coup de maître! Mis brutalement en face de la réalité, épouvanté par le scandale, le cardinal ne pouvait pas hésiter à payer, pour étouffer ensuite toute l'affaire. Il n'eût pas hésité, il le déclara lui-même, et Mme de la Motte eût joui en toute tranquillité du fruit de son larcin. Malheureusement, les bijoutiers, par timidité, n'osèrent pas affronter le cardinal, et Böhmer, en proie aux plus vives alarmes, s'efforce d'obtenir une audience de la reine. Il ne voit que la lectrice, Mme Campan, qui lui dit : « Vous êtes la victime d'une escroquerie; jamais la reine n'a reçu de collier ». Böhmer alors se décide à se rendre chez le cardinal. Mais le cardinal est persuadé qu'il a vu lui-même Marie-Antoinette un soir, à Versailles, près du bosquet, il possède la



PORTRAIT DE Mlle D'OLIVA. (COLLECTION DE M. BÉGIS.)

Mlle d'Oliva, dans l'affaire du Collier, ne fut qu'une comparse inconsciente. Sa ressemblance frappante avec la reine permit à Mme de la Motte de la faire passer pour Marie-Antoinette aux yeux du cardinal de Rohan.

Une fête à Versailles, sous Louis XVI. — Décoration de la terrasse du château.

correspondance à vignettes bleues dont il ne met plus en suspicion l'authenticité, puisqu'il a reçu 30000 livres : il répond qu'il a traité directement avec la reine.

L'orage va éclater.

La reine, avertie de la conversation que Mme Campan a eue avec Böhmer, le mande à Versailles. Il accourt tout tremblant et il parle. Marie-Antoinette, étonnée, effrayée, lui demande de rédiger un mémoire qu'il lui remet le 12 août. Marie-Antoinette aussitôt en réfère au roi. Un conseil est tenu dans la matinée du 15 août : le garde des sceaux, Miromesnil, recommande la modération, la prudence; Breteuil, d'une nature ardente et brusque, ne veut pas de demi-mesures, et exprime l'avis d'arrêter Rohan sur-le-champ. Marie-Antoinette ne comprend pas non plus qu'on hésite : « Le cardinal, dit-elle, a pris mon nom comme un vil et un maladroit faux-monnayeur ». Louis XVI prie Breteuil d'aller chercher Rohan.

Celui-ci allait célébrer en grande pompe, dans la chapelle du Palais, l'office de l'Assomption. A onze heures, il entre dans le cabinet du roi, vêtu en soutane de moire écarlate et en rochet d'Angleterre.

Le roi l'interroge. La reine est devant lui, la tête haute et fière : elle l'écrase de son mépris. Pour lui, il étouffe, ses jambes fléchissent. Le roi en a pitié, et lui dit d'une voix plus douce de rédiger sa défense. Rohan reste seul devant une grande feuille blanche, les yeux hagards, la tête vide. Sa main tremble, il écrit quinze lignes commençant par ces mots : « Une femme que j'ai crue, » finissant par ceux-ci : « Mme Lamotte de Valois ».

Maintenant, le roi et la reine sont rentrés. le roi le presse de questions : « Où est Mme de Lamotte? où est le collier? où sont ces prétendus billets d'autorisation? » Et durement il lui dit : « Monsieur, je ne puis me dispenser de m'assurer de votre personne. Le nom de la reine m'est précieux, il est compromis et je ne dois rien négliger. »

Rohan supplie : il va entrer dans la chapelle pour officier devant toute la cour et la foule de peuple venu de Paris; qu'on lui évite cet éclat! Le roi va céder, la reine insiste avec des larmes. Le roi fait un geste. Au moment où Rohan va pour passer dans la grande galerie, Breteuil, d'une voix vibrante, jette cet ordre au duc de Villeroi, capitaine des gardes du corps : « Arrêtez M. le Cardinal! » Sept jours après, Mme de la Motte entrait à la Bastille.

(A suivre.)

○ ○ ○



[...]on de M.] [P. Gruyer.

L'Intérieur d'une maison de Troglodytes, à Creil.

[...] cavernes servaient autrefois de demeures aux hommes des époques préhistoriques. Maintenant encore [...]on évalue en France à plusieurs centaines de mille le nombre des personnes qui vivent dans les cavernes. L'installation n'est ni luxueuse ni confortable, mais elle est saine et suffisamment chaude.

L'HOMME DES CAVERNES AU XXe SIÈCLE

Que les premiers hommes, pour abriter une vie misérable, aient été obligés de disputer leurs repaires aux bêtes fauves qu'ils combattaient, nous le compre[...]ons aisément, et lorsqu'on nous parle des « troglodytes », habitants des cavernes, [...]ussitôt notre imagination évoque, en de farouches tableaux, l'image des sociétés [...]rimitives. Mais on ne sait guère, et il est curieux de montrer, que beaucoup de nos [...]ontemporains méritent encore le nom de troglodytes, qu'une partie importante de la [...]opulation en France habite des demeures souterraines et que l'âge de la construc[...]ion en fer et des merveilles de l'industrie est aussi, pour une forte proportion, [...]âge des cavernes.

○ ○ ○

Imaginons, si nous le pouvons, l'humanité telle qu'elle était à l'époque tant de fois séculaire où l'homme primitif dis[...]utait aux bêtes sa nourriture et sa vie. Les [...]ètes ont maintes fois tenté de tracer le [...]bleau qui pouvait être alors celui du monde, [...] sans doute ils n'en ont pas égalé dans leurs [...]scriptions la sauvagerie. Obligé de lutter [...]ns cesse contre les fauves, et doué déjà de [...]t instinct d'imitation qui est à la base de [...]ut progrès, l'homme fut amené à imiter les [...]tes qu'il voyait chercher un abri dans les cavernes, dans les grottes, dans les antres. Il se réfugia dans ces abris naturels. Ce fut l'âge des cavernes. Les hommes d'alors ont reçu un nom spécial. On les appelle les Troglodytes, de deux mots grecs dont l'un signifie « cavernes » et le second « entrer ».

Les siècles ont passé : l'humanité n'a cessé de progresser dans la civilisation. Il semble bien que cette primitive manière de vivre ne doive plus être depuis longtemps qu'un souvenir. Il n'en est rien. Les Troglodytes d'aujourd'hui se comptent par milliers,

par centaines de mille : il y en a tout près de nous, il y en a chez nous. Une étude sur les Troglodytes n'intéresse pas seulement les géologues et les paléontologistes : c'est aussi bien un chapitre de la vie moderne.

Ce sera donc une piquante histoire que celle de ce mode d'habitation dont les origines nous reportent aux premiers temps du monde, et que pourtant nous allons voir subsister en pleine époque moderne et défier l'avenir.

Cliché de M. [illegible] (P. G[illegible])

Les Troglodytes de [illegible]. — Entrée de la maison.

CE QUE DISENT L'HISTOIRE ET LA SCIENCE.

Les historiens anciens ont entendu parler des Troglodytes, et ce qu'ils nous en racontent prouve combien leur imagination avait été frappée. Les premiers dont l'histoire fasse mention, habitaient dans les anfractuosités des falaises qui bordent le golfe Arabique. D'après Strabon, leur vie n'était pas différente de celle des bêtes sauvages. Ils n'avaient d'autres vêtements que l'ample toison de poils qui les enveloppait des pieds à la tête : ils se nourrissaient de chair crue, voire de serpents, et composaient leur boisson préférée de sang mêlé à du lait.

Pline l'Ancien renchérit encore sur cette description : à l'en croire, les Troglodytes n'avaient pas l'usage de la parole et poussaient seulement des cris inarticulés. Il semble néanmoins que ces sauvages avaient quelque obscure notion de l'au-delà. Ils croyaient à l'existence de démons guettant le corps des malades pour s'en emparer après la mort : aussi, quand un des leurs venait à mourir, se hâtaient-ils de le plier en deux, les pieds ramenés à la hauteur de la tête : puis ils portaient son corps sur une éminence voisine et entassaient sur lui des rochers et des pierres qu'ils surmontaient d'une corne de bouc. Ladite corne passait pour un épouvantail et faisait reculer les démons.

Quelle est dans ces témoignages la part de la légende ? Évidemment elle est considérable : l'imagination a déformé et dramatisé les faits pour les métamorphoser et les amener à l'état de fables. Mais nous n'en sommes pas réduits pour l'histoire des Troglodytes à ces détails fantaisistes : la science nous apporte ses notions précises. Elle a retrouvé dans le sol des cavernes où elles ont longtemps vécu les traces des populations troglodytiques de l'époque quaternaire : ossements, armes, débris de mobiliers : c'est ainsi que les fouilles pratiquées dans les cavernes de Cromagnon, près des Eyzies (Dordogne), de Baoussé-Roussé ou Grottes Rouges, entre Vintimille et Menton, de Kesserloch (Suisse), et celles que M. Martel a si audacieusement pratiquées dans la région des Causses, ont permis de constater la présence de Troglodytes dans ces régions dès la fin de l'époque tertiaire.

L'un des plus curieux parmi les ossements ainsi retrouvés est le crâne célèbre auquel les anthropologistes ont donné le nom de crâne de Cromagnon. Quelques objets des plus singuliers ont été mis à jour, tels que os et bois de rennes taillés en forme de manches ou aiguisés en forme de harpons, d'autres qui portaient des dessins élémentaires (figures humaines, rennes au pacage, etc.), témoignant déjà d'une sorte de goût artistique.

Quelle pouvait être la vie de ces sauvages habitants des cavernes ? Le poète latin Lucrèce a décrit dans un passage fameux les

angoisses des premiers hommes obligés de lutter avec des espèces animales bien plus terribles que celles qu'on rencontre aujourd'hui. Les courts sommeils qu'ils goûtaient sur leurs lits de feuilles sèches étaient coupés d'alertes continuelles; dans les bouffées de vent qui s'engouffraient jusqu'à eux, ils flairaient l'odeur de la bête fauve dépossédée de son antre. C'était dans toute l'horrible précision du mot la lutte pour la vie, lutte où il fallait disputer aux monstres la nourriture, le gîte et le repos.

DES PEUPLES QUI HABITENT SOUS TERRE

Pendant tout l'âge quaternaire, cette vie farouche et misérable fut générale sur la surface du globe habité.

Peu à peu cependant l'humanité échappa aux nécessités d'une existence si rudimentaire. L'homme s'élevait à la royauté de la création. Mais il s'en faut que le troglodytisme ait alors disparu.

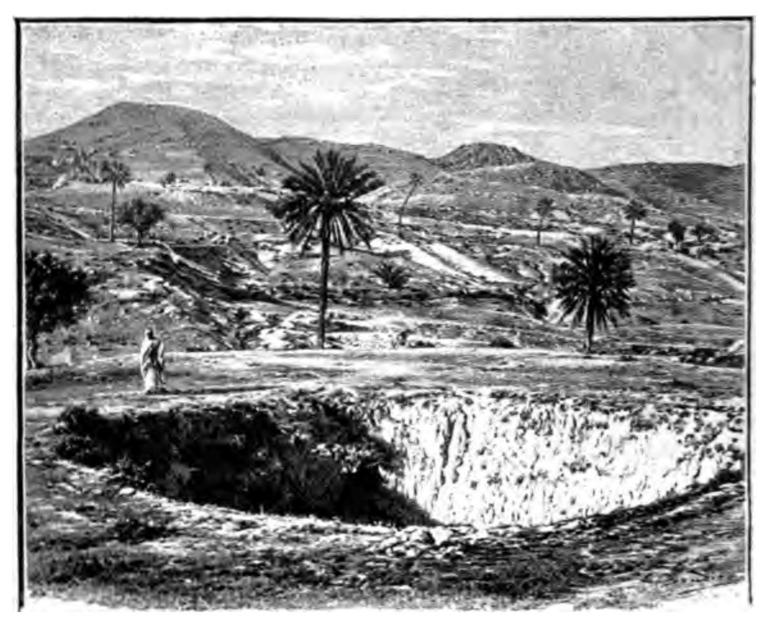
On le retrouve au contraire partout où la civilisation est restée très primitive. Les découvertes des géographes et des historiens attestent que nombre de populations ne se sont pas élevées au-dessus de ce genre de vie. Ainsi, celles qu'on a trouvées dans les « pueblos » de l'Amérique centrale. On appelle de ce nom des agglomérations formées de logements souterrains creusés au flanc des Andes. Tout un peuple qui a sa langue et sa civilisation habite là sous terre.

Antérieurement au XVe siècle, les habitants des îles Canaries vivaient dans les grottes naturelles qui s'ouvrent sur le littoral. Comme les Égyptiens, ils pratiquaient l'embaumement; mais, à la différence de ceux-ci, ils vivaient dans les salles souterraines où étaient rangées les momies de leurs ancêtres. Plusieurs de ces momies, dites *xaxos*, datant de deux mille ans et peut-être davantage, sont encore visibles dans les catacombes de Ténériffe; à Baranco de Hereque, dans une seule de ces catacombes, on découvrit plus de mille xaxos. Les plus beaux spécimens ont été transportés au Muséum de Madrid; le Muséum de Paris en possède deux.



VUE DU VILLAGE DE MÉDENINE, EN TUNISIE.

Les rochers qui abritent les indigènes rappellent quelque peu l'aspect des maisons européennes. Il y a des « appartements » au premier; il y en a au second et aussi au troisième, auxquels on accède par des escaliers extérieurs taillés dans le roc, ce qui ajoute encore au pittoresque de ces constructions primitives.



ENTRÉE D'UNE MAISON DE TROGLODYTES, À MATMATA, EN TUNISIE.

Dans la tribu de Hadège, toutes les maisons sont situées sous terre. Autour de ce puits assez profond et large, on a ouvert des couloirs qui s'épanouissent en chambres, en cuisines, en magasins de provisions. Une galerie vient en pente douce aboutir à quelque distance au niveau du sol. C'est l'unique entrée de la maison.

A l'heure qu'il est, le troglodytisme est largement représenté en Tunisie. Dans la tribu de Hadège, par exemple, composée de plus de six cents membres, toutes les maisons, sauf le khalifat, sont situées sous terre.

« Chacun des mamelons de la vallée, dit un voyageur, a été creusé en son centre d'un puits de 6 à 7 mètres de profondeur et de 10 mètres de côté. Au fond de ce puits et sur chacune de ses parois, on a ouvert des galeries qui s'épanouissent à l'intérieur de la butte en chambres, en cuisines, en salles de réception. Puis on a pratiqué un tunnel qui vient aboutir dehors, au niveau du sol. C'est l'entrée unique de la maison, forteresse facile à fermer et à défendre ; il faut prendre garde, en s'y promenant, de ne se point heurter à une croupe de cheval ou à une bosse de chameau, car ce sont les élargissements de ce passage qui constituent les écuries et les étables. »

Les Douiri, dans une région voisine, se sont logés d'une façon analogue. Jugeant inutile de tailler des pierres et de les transporter au loin pour construire un village, ils se sont bornés à extraire d'entre les bancs calcaires qui se succèdent horizontalement dans leurs montagnes, à environ 2 mètres l'un de l'autre, les roches meubles qui en remplissent l'intervalle, et ils y ont élu domicile.

Il paraîtrait même que ces sortes d'habitations souterraines se multiplient considérablement depuis notre protectorat. Les troglodytes douiri sont aujourd'hui bien près de douze cents. Leur système de percement et de construction s'est en même temps fort amélioré ; on commence par déblayer un carré horizontal de 10 mètres de côté, au pied de la falaise tenue bien verticale : les couloirs et les chambres s'enfoncent dans cette falaise. Puis, à 3 mètres en avant, on creuse sur le terre-plein des « ghorfas », grottes peu profondes, couvertes en berceau et longues de 4 à 5 mètres ; une porte donne accès dans ces ghorfas et une autre sur l'étroite venelle qui subsiste entre la muraille et la déclivité de la montagne. Le corps de bâtiment extérieur renferme toutes les provisions ; la cour qui le sépare de la falaise reçoit les animaux pour la nuit ; la véritable maison est en arrière, sous la falaise même, bien défendue contre les regards du passant.

TROGLODYTES PAR OCCASION.

Mais il est inutile d'aller chercher des troglodytes en Tunisie puisque nous en avons en France, aux portes mêmes de Paris.

Tout le monde a entendu parler des carrières d'Amérique. Ces carrières abandonnées de la banlieue parisienne reçoivent toujours, au début des premiers froids, leur habituel contingent de vagabonds et de chemineaux, qui s'y pressent et s'y entassent jusqu'à ce que le renouveau leur rende la clé des champs.

La police connaît ces repaires. Elle y jette le filet de temps à autre. Il y a quelques années, elle tomba dans les carrières d'Amérique au milieu d'une formidable ripaille, où cinquante convives, réunis autour d'un grand feu, dévoraient à belles dents un baril de harengs saurs, un interminable ruban de boudins et une motte de beurre dans laquelle ils prenaient à pleines mains, tandis qu'un ancien acteur de ban-

lieue, debout sur le baril défoncé, un verre d'eau-de-vie en main, chantait d'une voix éraillée *les Gueux*, de Béranger.

D'habitude, pourtant, la police n'intervient pas dans ces fraternelles agapes. Elle laisse aux malandrins le temps de se coucher et de s'endormir. Vers deux heures du matin, si nous en croyons Maxime Du Camp, elle part à petit bruit du poste le plus voisin. Les agents, commandés par un officier de paix, se suivent en quatre bandes qui, rasant les murailles et marchant sur la pointe du pied, traquent le repaire de tous côtés, de façon à en garder les issues. A un signal donné, on démasque les torches et l'on se précipite avec ensemble sur le grand dortoir souterrain. Alerte générale! Tandis que les novices cherchent à déguerpir, les anciens, les « chevaux de retour », qui savent combien toute tentative de ce genre est inutile, viennent se placer d'eux-mêmes entre les agents.





Cliché de M.] *[P. Gruyer.*

LE VILLAGE DES BAUX, DANS LES BOUCHES-DU-RHÔNE.

Ce village fut autrefois le fief d'une des plus grandes familles seigneuriales de la Provence. Les barons des Baux descendaient, en effet, des rois visigoths. L'ancien château était, comme la ville, taillé dans la roche Aujourd'hui la ville est encore habitée par des troglodytes qui ont utilisé les abris que leur offraient les rochers.

Apparemment pour les locataires des carrières d'Amérique ce genre d'abri n'est pas l'idéal; mais la nécessité, le besoin de se reposer, de se défendre tant bien que mal contre la pluie et le froid, la crainte d'être raflés comme vagabonds, en font des troglodytes malgré eux.

UN APPEL A LA BADAUDERIE.

Ailleurs le troglodytisme n'est qu'une manière d'exploiter la badauderie et un ingénieux moyen trouvé par la paresse pour vivre aux dépens d'une curiosité toujours facile à amuser. C'est ce qui se passe à Dieppe. Une importante colonie de troglodytes y habite dans les « gobes » (de l'ancien mot celtique *gob*, bouche, gosier) qui s'ouvrent au flanc des hautes falaises crayeuses de la Seine-Inférieure. Partie de ces gobes, celles du Pollet, semblent des excavations naturelles; d'autres, celles du Bas-Fort-Blanc, datent de 1824, époque où un industriel du nom de Guénard les mit en exploitation. Toutes pénètrent fort profondément à l'intérieur, où leurs couloirs

se ramifient autour de gigantesques piliers, dont la massive blancheur, supportant une voûte ogivale ou cintrée, fleurie de dentelures naturelles, donne irrésistiblement l'impression de cathédrales désaffectées.

Les gobes paraissent avoir été habitées de tout temps. En 1897, on évaluait leur population à 90 personnes; elles pourraient en abriter aisément plus du triple. Les gobes sont vastes à loger une armée; on y a vite fait de se tailler un chez soi; quelques galets de mer qu'on dispose en carré y suffisent; au besoin, on se contente d'une simple ligne de démarcation. Nul concierge, aucun propriétaire. Par surcroît, l'État ne vous réclame ni impôt mobilier, ni impôt immobilier. Ce n'est pas encore le paradis terrestre, mais c'est quelque chose qui s'en rapproche.

Telle est la pensée qui vous vient à l'esprit quand on visite les gobes. Chemin faisant, on se rappelle la phrase célèbre où Montesquieu, dans les *Lettres Persanes*, célèbre la vertu des Troglodytes du pays d'Assab : « Ils avaient de l'humanité; ils connaissaient la justice; ils aimaient la vertu. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié fait naître. La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays, la cupidité était étrangère. » Mais la cité des Troglodytes que décrit Montesquieu est une cité tout imaginaire, et il nous la présente comme une utopie, comme un type de société idéale. Ici nous sommes en présence de la réalité. Elle est assez différente. La première chose qui frappe, à l'entrée des gobes, est un tronc disposé au-dessous d'un étalage d'objets de toutes formes et de toutes couleurs, têtes de poupées, vieilles tiges de bottes, oiseaux empaillés, cruches percées, boîtes à sardines, almanachs hors d'usage, etc., et, sur ce tronc, l'inscription suivante : *À votre générosité!* Plus loin, des enfants déguenillés se précipitent à votre rencontre, tendant la main et criant : « Un petit sou! » Bref, dans la plupart des gobes où l'on pénètre, on s'aperçoit que la mendicité est la grande ressource des habitants, lesquels s'entendent tout d'abord pour exploiter la générosité du visiteur.



Cliché de M.] *[Franck Marum.*

RESTAURANT INSTALLÉ DANS UNE CAVERNE, AUX EYZIES (DORDOGNE).

La très curieuse photographie que nous reproduisons ci-dessus montre le cas, malheureusement fréquent d'un débit de vins et de liqueurs établi dans le rocher.

Quelques-uns pourtant ont des métiers. Tel le couple Lefebvre, dont l'affection persistante et l'antiquité vénérable rappellent

Philémon et Baucis. Derrière leur petit mur de galets, les époux Lefebvre s'occupent à des travaux de vannerie; le ménage Legrand répare la porcelaine et raccommode les parapluies; une isolée, Mlle Dufour, élève des chiens qu'elle vend aux touristes. Aussi l'appelle-t-on la mère aux chiens.

Elle a fait choix d'un coin assez pittoresque, défendu par un vieux rideau et quelques planches d'épaves; tout son mobilier se compose d'une table boiteuse, d'une paillasse et d'un poêle.

Et c'est encore le père et la mère Bocquet qui sont tous deux chiffonniers et haleurs de bateaux de pêche; les Mayeu, grouillant de marmaille qu'ils envoient, aux premiers bourgeons, cueillir dans les forêts voisines de pleines bottelées de ces jolis narcisses jaunes nommés *aillots* et qu'on exporte en Angleterre.

Mais le métier le plus répandu chez les Troglodytes dieppois est celui de ramasseur de bittes. On appelle ainsi à Dieppe les silex qui se mêlent aux énormes dépôts de galets que la désagrégation des falaises accumule sur les plages. Du matin à la nuit, nos Troglodytes fouillent et bouleversent en tous sens ces dépôts. Le précieux caillou s'y cache, et il faut le découvrir avec ses mains. Les ongles se brisent, les doigts s'écorchent, l'échine se raidit. Pour tant de peine, les pauvres gens reçoivent 1 fr. 75 par mètre cube de silex ramassé.



Cliché de M.] [L. Rousseau.

UNE MAISON DANS LES ROCHERS, À BOURRÉ.

Avec ses deux étages cette maison offre à ceux qui l'habitent le double avantage de conserver la fraîcheur en été, la chaleur en hiver, et d'être en toute saison très saine et très sèche.

Des tombereaux, chaque semaine, transportent ce silex des différents points du littoral aux usines de l'intérieur, où on le travaille dans les hauts fourneaux, soit pour le réduire en une poussière très fine et très blanche (qui n'est autre chose que de la silice dont on fabrique la faïence, mais qui peut être transformée aussi, après diverses manipulations, en un fard très adhérent), soit pour en composer des grains plus ou moins fins qui entrent plus tard dans la fabrication des filtres et, mélangés avec du caoutchouc, dans la composition des meules ou roues à émeri.

Evidemment, le pittoresque trouve ici de quoi se satisfaire; la morale, beaucoup moins. Il y a d'honnêtes gens parmi les Troglodytes dieppois, mais combien y a-t-il de paresseux ou pis encore!

Au fond, les Troglodytes dieppois sont victimes du bruit qui s'est élevé autour d'eux: tant qu'ils ont vécu dans leurs gobes ignorées et secrètes, les joies et les peines leur demeurèrent communes; ils mettaient en partage les reliefs que leur jetait la charité publique.

Aujourd'hui que la littérature s'est emparée d'eux, qu'ils sont devenus des curiosités balnéaires et qu'ils le savent, cette fraternité primitive est rompue. Chacun tire de son bord et voit un concurrent, presque un ennemi, dans son voisin.

DEUX MILLIONS DE TROGLODYTES EN FRANCE.

Nous avons vu des troglodytes d'occasion et des exploiteurs du troglodytisme. Encore ne faudrait-il pas rester sous cette impression et croire que les troglodytes d'aujourd'hui soient tous de faux troglodytes. En parcourant nombre de provinces, nous pourrions constater que, parmi les paysans et les travailleurs, toute une population qui n'est ni misérable ni vicieuse a choisi ce mode d'habitation de préférence à tout autre, parce qu'elle y trouve des avantages appréciables,



Cliché de M.] *[L. Rousselé*

FERME TAILLÉE DANS LE ROCHER, À BOURRÉ (LOIR-ET-CHER).

Nous sommes ici devant la demeure de troglodytes à leur aise : cuisine et salle à manger au rez-de-chaussée, chambre à coucher au premier. Un hangar a été creusé pour abriter les bestiaux et les instruments de travail. C'est une petite ferme telle qu'on en voit beaucoup dans le Loir-et-Cher, à Saumur, à Vouvray, etc.

notamment au point de vue de l'économie et de l'hygiène.

On sera peut-être bien surpris d'apprendre que, s'il faut s'en rapporter aux calculs d'un économiste américain, plus d'un vingtième de la population de la France se sert des abris naturels ou artificiellement creusés dans le rocher pour y établir ses demeures, y loger son bétail ou y emmagasiner ses récoltes.

Pour qui a parcouru en tous sens le Centre ou le Midi de la France, le chiffre indiqué ne paraît pas au-dessus de la réalité. On se sert des cavernes pour préparer le vin et le conserver dans toutes les provinces où l'on cultive la vigne et où la nature du sol le permet, aussi bien dans la Champagne, dont les ateliers souterrains sont célèbres, qu'en Bourgogne et en Anjou. Dans de nombreuses régions, la majorité de la population habite d'une façon permanente des demeures taillées dans la pierre. En fait, il semble que partout où les conditions de la pierre constituant les collines se montrent favorables, les paysans français en ont fort ingénieusement tiré parti. Tout le bassin moyen de la Loire, si riche en ces calcaires tendres et compacts qu'on appelle tuf, abonde en habitations troglodytiques. Sur le plateau de la Sologne, sorte de grande presqu'île qu'enserrent le cours de la Loire au nord et celui du Cher au sud, on constate que les escarpements calcaires dominant ces deux rivières sont, sur une longueur de plus de 100 kilomètres au total, perforés d'une ligne presque continue de grottes artificielles habitées par une population dense.

Ce n'est pas seulement dans les villages que le roc est ainsi utilisé, mais jusque dans les villes. A Blois, Amboise, Chaumont, Montlouis, nombre de maisons ont leurs dépendances tout entières dans le flanc des collines qui les dominent. Les faubourgs de Tours, Marmoutier, Saint-Symphorien, Saint-Cyr, abondent en troglodytes. Descendons le cours de la Loire. Voici d'importantes localités, Luynes, Cinq-Mars, Langeais, d'autres encore jusqu'à Saumur, où tout un quartier a ses habitants logés dans des « caves ». Mais rien ne vaut à ce point de vue le spectacle que présente la vallée du Cher. C'est ici que nous trouvons un des groupes les plus compacts de troglodytes de France, spécialement dans les cantons de Montrichard et de

gnan. La majeure partie de la population littéralement sous terre, et il ne s'agit pas ulement des misérables, des prolétaires, ais de la classe agricole aisée, parfois même s riches. C'est ainsi que nombre d'habitations bourgeoises, voire de châteaux, ont non ulement leurs dépendances, telles qu'écuies, remises, lingeries, celliers, logements serviteurs, entailiées dans le banc de calire, mais encore des pièces d'habitation ou sont restés fidèlement attachés à leurs demeures souterraines, et ce n'est guère que contraints et forcés par le manque d'emplacement qu'ils les abandonnent pour des bâtisses.

Comment sont aménagées ces « caves »? Vastes et bien comprises, elles sont aérées tant par les nombreuses ouvertures de la façade que par les larges cheminées pratiquées dans la masse du roc et dont les



Cliché de M.] [L. Rousselet.
La « maison monolithique », à Bourré, dans le Loir-et-Cher, ainsi nommée parce qu'elle a été creusée dans un bloc isolé provenant d'un éboulement de la montagne.

de réception, salles à manger, billards, etc. Le roc, qui se taille aussi facilement que la craie, est extrêmement dense et imperméable à l'humidité, et dans les excavations, qui datent, comme celles dont il s'agit, de nombreuses années, parfois de plusieurs siècles, les parois sont si parfaitement planes et sèches qu'on peut y voir intacts des papiers de tenture ou des tapisseries les recouvrant depuis longtemps.

Le type le plus parfait d'un groupe troglodytique de cette région est le village de Bourré, voisin de Montrichard, d'où l'on extrait depuis l'époque romaine la belle pierre blanche avec laquelle ont été édifiés tous les châteaux de la Loire, Chambord, Blois, Chaumont, etc. Malgré l'abondance de la pierre, qui permet la construction à des prix très modiques, les indigènes de Bourré faîtes, en saillie sur la colline, s'alignent de si pittoresque façon.

Le plus souvent l'excavation constituant la demeure a une grande hauteur et est divisée en deux étages par un plafond de poutres et de lattis; parfois aussi l'habitation tout entière, avec ses escaliers, ses planchers intermédiaires, est creusée dans la masse compacte. Nous donnons dans une de nos photographies le type d'une de ces demeures, la maison Dalger, dont les divers étages sont taillés à même dans un angle de la falaise. Une autre de nos gravures représente la maison dite « monolithique », parce qu'elle est creusée dans un bloc isolé provenant d'un ancien éboulement de la montagne. Si nous pénétrons dans l'intérieur d'une de ces demeures troglodytiques, nous serons frappés de la pro-

preté qui y règne; dans la vaste pièce, largement éclairée, s'ouvre sur un des côtés le foyer à manteau de pierre, tandis que contre les parois nivelées, mais où se voit encore la marque du pic, se dressent les vieux meubles de châtaignier ciré et que, dans une profonde alcôve, à l'alvéole de pierre encadré de tentures, sont rangés les lits de la famille, souvent séparés les uns des autres par de légères cloisons.

Attenant à l'habitation, qui comprend souvent plusieurs chambres juxtaposées, et communiquant avec elle par des couloirs, s'étendent les dépendances également taillées dans le rocher et ayant leurs façades sur la cour ou l'étroite terrasse découpée dans la falaise. Ici se trouve réuni tout le domaine usager du troglodyte : vastes celliers où il abrite son vin et que quelques coups de pioche peuvent agrandir selon les besoins de la récolte, étables, écurie pour le bidet et la carriole, porcherie, poulailler, aire à battre; la grange seule est généralement reportée dans un bâtiment extérieur. Il est difficile d'imaginer plus saine et plus confortable habitation, bien supérieure à la chaumière de granit ou de bois et briques de nos Bretons ou de nos Normands.

Il n'est guère de vallée du Massif central qui ne renferme des troglodytes. Ici ce sont les populations pauvres qui, fait extrêmement curieux, se contentent encore aujourd'hui des abris qui ont servi à leurs ancêtres préhistoriques. Ainsi dans les magnifiques groupes du Limousin, du Quercy et du Périgord, à Griotteaux, à Cazellis, aux Eyzies, au Lamouroux, c'est à peine si les grottes des antiques troglodytes ont été modifiées ou agrandies : et en fouillant le sol des chambres actuelles on trouve les os du grand ours et du renne qui servaient de nourriture aux hommes de l'âge de pierre.

Ainsi l'âge des cavernes se prolonge en plein vingtième siècle. En effet, les indications de la nature restent toujours les mêmes. C'est à l'imitation des édifices naturels que les hommes se sont imaginé de construire des maisons. Il arrive qu'aujourd'hui encore et en pleine civilisation on ait avantage à recourir aux modes primitifs de construction.



L'entrée d'une maison, à Creil.



ıs un temps où les découvertes de la science nous mettent sans cesse en possession de moyens plus rapides pour la transmission des nouvelles, nous ne devons :noncer aux procédés primitifs fournis par la nature elle-même. Ainsi le pigeon eur reste un précieux auxiliaire qui peut compléter l'œuvre du télégraphe ou y éer. Quels prodiges de rapidité et d'endurance peut exécuter ce frêle et gracieux ı, quels services toujours plus considérables on peut lui demander, c'est ce qu'en al on ne soupçonne guère. Les expériences faites par M. le capitaine Reynaud apportent les plus curieuses indications sur l'extraordinaire faculté qu'ont ces ıux pour se diriger : elles démontrent sans réplique que l'élevage du pigeon eur, utile en temps de paix, prend une importance vitale si l'on songe à l'intérêt tre défense nationale sur terre et sur mer.

O O O

VOIR s'orienter, savoir retrouver sa route, est un travail souvent des plus difficiles. Le petit Poucet semait son ı de cailloux. Nous plantons sur notre ırs des jalons. Nous employons les cartes oussole. Nous faisons appel à la géogra- à la géométrie, à l'astronomie. Et mal- secours de ces sciences, malgré l'aide rs méthodes rigoureuses, il nous arrive ıs tromper.

.es hommes sans culture, bergers, gens campagne, gens de mer, n'emploient :t appareil érudit, et souvent ils se gui- ıvec une sûreté presque infaillible. Les :s sauvages poussent à un extrême de perfection cette faculté de se diriger. ıcien attaché militaire à Pékin, effectuant ands parcours à la chasse, attachait à :rsonne deux Mongols qui devaient, plusieurs jours de voyage, le ramener à oint de départ. La confiance qu'il avait ı guides n'a jamais été trompée. Ceux- rouvaient au retour la piste suivie à . Les Peaux-Rouges, partis pour chasser :s territoires très lointains, regagnent ays après plusieurs semaines d'absence. nomades africains et asiatiques ne ent jamais. Il existe donc, semble-t-il, : faculté de direction » aboutissant à ı [illegible] ...'elle se rap- ılus

COMMENT LES ANIMAUX SE DIRIGENT.

C'est chez l'animal que l'instinct, n'étant pas combattu par la réflexion, conserve tout son pouvoir. Aussi l'instinct qu'a l'animal pour retrouver son chemin est-il merveilleux.

Parcourez un bois dans une contrée giboyeuse quelconque et vous vous convaincrez que le sol est sillonné en tous sens par des pistes. L'animal qui les a tracées les suivra invariablement. Voilà ce que sait bien le braconnier, et voilà pourquoi il pose ses collets à coup sûr. Les oiseaux suivent à travers l'espace des chemins invisibles à nos regards, mais qu'une patiente observation permet de déterminer. Les oiseaux migrateurs se transmettent de génération en génération la connaissance des voies aériennes à suivre. Ces voies sont immuables. L'itinéraire des cailles qui arrivent d'Afrique en Provence ou des bécasses qui viennent atterrir à Jersey est bien connu des paysans, qui les capturent par milliers. Il suffirait aux pauvres oiseaux, pour déjouer leurs ennemis, de déplacer de quelques kilomètres leur itinéraire, mais ils ne le peuvent pas. Même observation pour les poissons. Ils ont deux ou trois domaines qu'ils occupent successivement. Pour se rendre de l'un à l'autre, ils émigrent en masse et suivent des routes dont le tracé est toujours le même. La guerre

acharnée que leur font les pêcheurs au courant de leurs habitudes est fondée sur ce principe.

Ainsi l'animal est capable de se diriger et de retrouver son nid ou sa tanière à travers des espaces souvent immenses. Mais comment y parvient-il? Cette sûreté de direction, la doit-il au développement extraordinaire de quelqu'un des cinq sens, tel que la vue ou l'odorat?

L'INTÉRIEUR D'UN COLOMBIER.

Le pigeon a au plus haut point l'amour de son gîte. N'eût-il qu'un coin de grenier pour s'y nicher, il délaissera pour y revenir le colombier le plus confortable. Aussi divise-t-on les colombiers en cases qui sont chacune la propriété d'un couple.

Sans doute, il peut en être ainsi, quand l'animal retrouve sa route dans un domaine de peu d'étendue. Alors la vue perçante de l'oiseau, l'odorat du chien, peut lui servir. Mais cela n'est plus possible lorsque les distances sont considérables.

Pour perdre un chat on le met dans un sac et on l'emporte en chemin de fer à une distance de 80 kilomètres. Mis en liberté, il retrouve sa maison. Il est clair qu'à une telle distance ni sa vue ni son odorat ne peuvent lui servir.

Il est donc nécessaire de supposer l'existence d'un sens spécial qui est celui de la direction. Dans aucune espèce il n'a plus d'acuité et de délicatesse que chez le pigeon.

Emportez un pigeon à 600 kilomètres en mer, et mettez-le en liberté au milieu de ce paysage qui est invariablement le même : il s'orientera. Il n'est pas guidé par la connaissance locale; la rotondité de la terre limitant sa vue, il n'essaye pas de s'élever pour découvrir sur le continent un point de repère connu, et pourtant il prend aussitôt son parti.

Admettons que, dans un endroit voisin du colombier, son retour puisse être attribué à la mémoire des cinq sens : mais il faut bien reconnaître que dans la zone lointaine où les cinq sens sont muets et où cependant l'animal se dirige, un sens spécial, distinct des cinq premiers, a dû intervenir. Si la fonction existe, l'organe doit exister; or, il semble d'après les travaux de M. de Cyon et du Dr Bonnier que toute lésion atteignant les canaux semi-circulaires de l'oreille amène un trouble immédiat dans la faculté d'orientation du patient, homme ou animal.

Il est donc permis d'admettre que l'orientation lointaine est un acte physiologique distinct et dont l'organe réside dans les canaux semi-circulaires de l'oreille.

Quel est le mécanisme de cette faculté de l'orientation lointaine? Des expériences concluantes permettent d'en rendre compte.

Un pigeon de Rennes emporté au Havre en chemin de fer a été embarqué sur le paquebot partant pour New-York. On le met en liberté aux îles Scilly. Il prend aussitôt le contre-pied du chemin par lequel il a été amené au point du lâcher et arrive aux docks de la Compagnie Transatlantique au Havre; capturé, puis remis en liberté, il rentre à Rennes le lendemain. Ce pigeon, qui n'a pu observer la route au moyen de ses cinq sens, a néanmoins une notion tellement précise du chemin parcouru, qu'il parvient d'un coup d'aile aux docks où il a stationné quelques instants. Il refait en sens inverse avec une immanquable précision cette route qu'il n'a pas vue. C'est donc qu'il y a en lui un sens qui relève automatiquement le chemin parcouru, même à son insu, et pendant son sommeil.

Ce sens opère comme un appareil enregistreur : il s'est déclenché au moment où l'oiseau a été emporté du colombier et ne cesse plus de fonctionner mécaniquement

ir besoin de recevoir aucune sensa-
ıe du dehors.

si l'animal possède une faculté in-
de reprendre le contrepied d'un
ɔarcouru. C'est là ce qu'établissent
riences du capitaine Reynaud, qui
nulé le résultat sous le nom de « loi
epied ».

INCT DE LA PROPRIÉTÉ ET
E LA GOURMANDISE CHEZ
ES PIGEONS.

z les êtres animés, tout se tient,
s facultés sont en rapport. Ainsi le
la direction chez le pigeon se com-
c son merveilleux amour pour le
r. Le pigeon a l'instinct de la pro-
ıssé jusqu'à la manie. Dans le colom-
est né, il s'approprie un coin où il
reposer la nuit et pendant les heures
de la journée. Il ne permet à aucun
ɪngénères de s'y arrêter. C'est là qu'il
a son nid et élèvera ses petits.
: une bande de pigeons roucoulant
ɔmenant sur le toit, vous en remar-
qui rentre, comme préoccupé. A-t-il oublié quelque chose à la maison? Non, il est seulement allé voir si personne n'occupait le coin de grenier dont il a fait sa propriété exclusive.

Le maitre du colombier encourage cet instinct en disposant autour du grenier des étagères séparées par des planchettes verticales formant des cases distinctes qui deviennent autant d'habitations particulières.

Beaucoup de nos lecteurs penseront que la femelle et les petits tiennent la première place dans les affections du pigeon et ne pourront croire que ce soit la propriété d'un coin de grenier plus ou moins propre qui constitue l'attraction capitale assez forte pour le ramener au gîte. Ils se rappellent les pigeons de la fable : « Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ». Or, supposons qu'on transporte un couple tendrement uni habitant un grenier dans une demeure somptueuse où il trouve en abondance des graines variées. A la première occasion, le mâle quittera femelle, petits, confort de la prison dorée pour regagner la demeure solitaire et la misère d'antan.

L'entrée unique du colombier est consti-



Un colombier.

*ent d'un colombier n'entraine pas beaucoup de frais. Il est à souhaiter que le nombre des colom-
mente dans notre pays. Les pigeons voyageurs, très utiles en temps de paix, le seraient plus encore
de guerre pour suppléer aux moyens de communication, câbles ou télégraphe, interceptés ou
ar l'ennemi.*



Pigeon dans son étui de transport.

Pour transporter en temps de guerre ces messagers ailés, on a imaginé ces sortes d'étuis, destinés à être suspendus à la ceinture des cavaliers.

tuée par une cage formant antichambre. Les deux portes sont faites de petites tringles verticales appelées cliquettes, mobiles autour de l'axe de suspension. Le pigeon pour rentrer pousse la première rangée de cliquettes avec la tête, traverse la cage, puis pousse la deuxième rangée et pénètre dans le colombier. Quand on a intérêt à isoler le pigeon arrivant du dehors porteur de dépêches, on dispose une réglette en travers de la première rangée de cliquettes : l'oiseau une fois entré ne peut plus ressortir et l'on barre l'autre porte. Il est donc pris dans une sorte de piège. Si une planchette actionnant une sonnerie électrique sert de parquet à la cage, on est avisé sans retard de l'arrivée du courrier.

A cet instinct de propriété ajoutez l'instinct de gourmandise. C'est lui qui a permis de créer pour les pigeons un service de correspondance aller et retour, c'est-à-dire de dresser des pigeons à quitter leur colombier porteurs d'une dépêche pour se rendre chez le destinataire et à rapporter la réponse. Si invraisemblable que la chose paraisse, ce résultat merveilleux a été obtenu avec une étonnante facilité. Voici par quel moyen. Des pigeons appartenant par exemple à un colombier de Paris sont enfermés pendant quelques jours dans un colombier de Saint-Denis où on leur sert à heure fixe un repas composé des graines dont ils sont le plus friands et qu'ils ne trouvent pas d'ordinaire dans leur propre colombier. En peu de temps ils sont parfaitement au courant des habitudes de leur nouvelle demeure. Qu'on leur rende alors la liberté, ils repartent à tire-d'aile vers Paris : mais leur estomac n'oublie pas les excellents menus de Saint-Denis. Si donc, à Paris, on les laisse jeûner, ils ne manqueront pas de se présenter à Saint-Denis à l'heure précise de la distribution des graines. Ils prendront très aisément l'habitude de venir une ou plusieurs fois par jour, à heure fixe, avec une exactitude plus que militaire, quémander un repas.

La poste aérienne. — Le service en mer.

On voit donc que le pigeon peut dans bien des cas suppléer ou même remplacer avantageusement la poste et le télégraphe. Un réseau télégraphique ne peut desservir que les localités présentant une certaine importance; il ne saurait, par exemple, relier une maison de campagne avec ses voisins, ses fournisseurs ou ses dépendances.

Supposons que le propriétaire d'un colombier parte en voyage ; s'il emporte dans sa voiture deux ou trois pigeons, il peut, n'importe quand et n'importe où, réparer un oubli, donner un ordre qui pourra être presque instantanément exécuté.

Il existe enfin dans la Savoie et le Jura des pays perdus où les relations sont fréquemment interrompues par l'hiver. Distants de 5 à 6 kilomètres à vol d'oiseau, mais séparés par des amas de neige infranchissables,

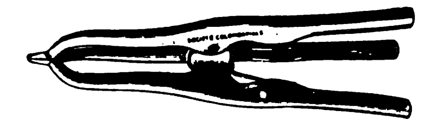


L'étui de transport fermé.

pagnie étaient assiégés par une foule avide de nouvelles.

Si la *Champagne* avait pu lancer des pigeons voyageurs, le secours si ardemment attendu serait sans nul doute venu plus tôt. Incapables de regagner leur colombier lointain, les pigeons se seraient placés sous la protection de l'homme en se réfugiant soit dans une habitation de la terre la plus voisine, soit sur un navire. Le cri de détresse du vaisseau désemparé eût été entendu et l'inquiétude promptement apaisée.

Aussitôt la Compagnie Transatlantique entreprit une série d'expériences ayant pour objet de fixer les règles de l'emploi du pigeon messager en mer. Le 26 mars 1898, la *Bretagne* quittait le Havre emportant quatre-vingts pigeons destinés aux premiers essais. Malgré un temps épouvantable, trois lâchers étaient effectués entre les Casquets et le Havre. Les vieux pigeons rentraient sans difficulté; les pigeons d'un an, atteints par l'embrun, alourdis par la pluie, tombaient presque tous en vue du navire.



PINCE PERMETTANT DE PASSER A LA PATTE DU PIGEON LE CAOUTCHOUC AUQUEL EST ACCROCHÉ LE TUBE CONTENANT LES MESSAGES.

Le lendemain, la *Bretagne* avait franchi 360 milles quand la vigie signala un voilier anglais en perdition, le *Bothnia*. S'approcher du navire, mettre un canot à la mer et sauver es naufragés ne se fit pas sans bien des péripéties émouvantes. On rédige aussitôt une dépêche annonçant le sauvetage des marins du *Bothnia*, donnant les noms des morts, repérant la position de l'épave qui, placée au croisement des routes d'Europe à New-York et d'Angleterre à la Méditerranée, était un danger pour la navigation, faisant enfin prévoir le retard du paquebot français demeuré une demi-journée sur le lieu du sinistre. Sept pigeons reçurent chacun un exemplaire de cette dépêche; lâchés à midi par un vent violent, ils furent rejetés vers le sud. L'un d'eux tomba dans le golfe de Gascogne sur un steamer anglais, le *Chatterton*, qui, dès le lendemain fit câbler l'importante nouvelle, en Amérique et à Paris. Un autre pigeon fut recueilli par un cargo-boat qui réussit à retrouver le *Bothnia* et le remorqua en Irlande.

Au retour, la *Bretagne* recommençait les expériences faites au départ du Havre. Parvenue dans les eaux françaises, elle lançait la veille et le jour même de l'arrivée, à des distances variant entre 50 et 60 milles du Havre, une trentaine de pigeons français gardés à bord depuis trois semaines. Malgré le long internement, ceux-ci, aidés par le vent d'ouest, regagnaient en grand nombre leurs colombiers : un tiers avaient devancé le navire; une douzaine reparaissaient après deux ou trois jours; huit seulement étaient perdus.

Aujourd'hui, le service colombophile fonctionne très régulièrement sur les paquebots de la ligne du Havre à New-York. Les petits messagers, pris à une société de Rennes, *la Poste en mer*, arrivent au Havre avec le train transatlantique; ils sont mis en liberté, les plus jeunes cinq ou six heures après le départ du Havre, les autres le lendemain, quelques-uns trois semaines plus tard, la veille de la rentrée en France du paquebot. Les dépêches des passagers réunies dans un cadre sont réduites par la photographie : un pigeon en porte aisément cinq cents imprimées sur une pellicule légère; celle-ci est roulée dans un tube en celluloïd fixé à la patte de l'oiseau par un bracelet en peau de gant. Dès l'arrivée au colombier, le message photographique est détaché, agrandi; et une heure plus tard les correspondances sont remises à la poste ou au télégraphe.

LES ESCADRES PEUVENT ÊTRE RELIÉES A LA TERRE.

Ces expériences ne pouvaient manquer de fixer l'attention du ministre de la marine. En effet, il invita *la Poste en mer* de Rennes à prendre part aux manœuvres navales de 1900.

Le capitaine Reynaud, embarqué à Quiberon sur le *Bruix*, était chargé de la direction des essais. Il avait amené, outre les oiseaux de la Compagnie Transatlantique rompus au voyage sur mer, une quarantaine de pigeons, pris à Angers et Tours, et entraînés sur terre seulement.

Les lâchers eurent lieu à toute heure du jour pendant la marche de l'armée navale de Quiberon sur Brest, puis sur Cherbourg. Les préfets maritimes de Brest et Cherbourg étaient tenus d'heure en heure au courant de tous les mouvements des deux escadres. Les pigeons lancés du *Bruix* ralliaient en trois, quatre ou cinq heures leurs colombiers à Rennes, Angers ou Tours. Les dépêches étaient immédiatement portées au télégraphe et transmises sans retard, grâce à la priorité donnée aux communications de service. Entre le lâcher du pigeon au large de Douarnenez ou dans la Manche et l'arrivée à destination du message, il s'écoulait un laps de temps variant entre quatre et six heures. Les



Un lâcher de pigeons à l'Exposition de 1900 (Annexe de Vincennes).

Ces expériences très intéressantes ont une grande importance en permettant de ne conserver dans un pigeonnier que des individus de bonne race. Tous les pigeons, en effet, n'ont pas les mêmes aptitudes et, dès les premiers essais de dressage, beaucoup se perdent en route ou doivent être abandonnés.

pertes ont été à peu près nulles : 6 pigeons seulement sur 136.

Ces beaux résultats ont prouvé que nos escadres naviguant au large peuvent, grâce au pigeon, rester en liaison constante avec la terre. Le concours des moyens de transmission très variés dont la marine dispose, signaux, télégraphe sans fil, sémaphore, télégraphe, permet même, grâce à l'utilisation du pigeon, à deux escadres en mouvement d'entrer en liaison et de combiner leurs efforts. Le pigeon lancé du croiseur rallie la terre. Son message est porté par le télégraphe au sémaphore le plus voisin de l'escadre, puis, la télégraphie sans fil et les signaux aidant, le message arrive rapidement à sa destination.

LES VILLES ASSIÉGÉES ÉCHAPPENT AUX TORTURES DE L'ISOLEMENT.

Si le messager ailé vient de conquérir une place importante dans nos escadres, on a depuis bien des années songé à l'utiliser dans la guerre de siège.

Le siège de Paris a été pour beaucoup de gens ignorants des choses colombophiles une véritable révélation : c'est avec dédain que les pigeons offerts au gouverneur militaire de Paris furent tout d'abord repoussés. Puis on se décida quand même à les utiliser. Les ballons emportaient des paniers de messagers destinés à rapporter aux Parisiens en passant au-dessus des lignes prussiennes les nouvelles de la province. Enfin des pigeons de province internés à Paris étaient lancés chaque jour avec les dépêches de la population investie. Grâce à la micrographie photographique, un seul oiseau pouvait emporter sur une pellicule légère des centaines de messages. Un va-et-vient quotidien s'établit donc entre la province et la capitale assiégée. Ces relations continues ne furent pas sans influence sur le moral de la population parisienne et par suite sur la prolongation de la résistance. Une sorte de fièvre, résultat forcé de l'absence de nouvelles, règne dans toute ville assiégée. Grâce au pigeon, il est possible de faire cesser cette insupportable sensation d'isolement. La garnison de Metz fut réduite à n'avoir sur ce qui se passait en France que les renseignements fournis par les assiégeants. Qui sait si elle n'eût pas été amenée par une connaissance plus exacte de la situation


UN CAVALIER PARTANT EN RECONNAISSANCE AVEC UN PIGEON À SA CEINTURE.

extérieure à rompre le cercle qui l'entourait?

L'histoire toute récente du siège de Ladysmith montre bien quelle heureuse influence peut avoir sur le moral d'une population investie le départ du courrier quotidien. Cent pigeons avaient été offerts au général White par les colombophiles de Durban. La garnison anglaise s'en servit d'une façon fort intelligente pour donner fréquemment de ses nouvelles, et bien qu'elle n'eût pas un service de même nature fonctionnant en sens inverse et lui rapportant les messages de la mère patrie, elle se sentait reliée à l'Angleterre. L'intolérable isolement n'existait pas pour elle.

Il est évidemment important de mettre en liaison deux places fortes, deux points fixes. Mais il y a un intérêt plus grand encore peut-être à relier entre elles deux fractions de troupes en marche, deux points mobiles.

Les reconnaissances d'officiers de cavalerie engagées au milieu des lignes ennemies n'ont pas à leur disposition d'autre estafette que le pigeon pour faire parvenir leurs rapports à leurs chefs. Le pigeon supporte d'ailleurs fort allégrement les réactions du cheval quand on le transporte à dos de cavalier dans un havresac capitonné ou encore à la ceinture dans une cuirasse d'osier bien rembourrée.

L'officier en reconnaissance a deux missions à remplir : voir et rendre compte. Voir est facile pour l'officier audacieux et bien monté; rendre compte est devenu possible depuis qu'on a doté les patrouilles de pigeons qui en sont devenus les auxiliaires indispensables.

Ceux-ci sont généralement empruntés aux colombiers fixes de la région dans laquelle l'armée opère. Dans toutes nos garnisons de cavalerie, les officiers, sous-officiers et cavaliers sont aujourd'hui entrés en relations avec les colombophiles, se familiarisent avec l'emploi de leur nouvel auxilia prennent à fixer la dépêche.

LES ÉTRANGERS DÉVELOPP SERVICE DANS LEURS A

Si l'initiative de tant d'essais es recherches de nos officiers, les A qui se sont inspirés de ces travaux, devancés peut-être dans l'application Ils n'ont épargné aucun sacrifice p leur armée d'un service colombophil ils ont payé des reproducteurs de et même 1000 francs pièce dans l aux enchères qui ont lieu en Belgiq ils entretiennent les aptitudes de la r duite dans leurs colombiers en l'entraînement à grandes distai opérant une sélection vigoureuse, dant, en un mot, des milliers d'oise évident que les animaux qui surviv nombreuses et sévères épreuves dignes d'être la souche d'une race

L'emploi du pigeon pour l avancés de cavalerie est réglemen longtemps en Allemagne. Les pige raissent dans toutes les manœuvre rent toujours dans les nombreu soires qu'emporte un régiment de qui a les tâches les plus variées à franchir les rivières, détruire ou des lignes télégraphiques, des ouvra Le régiment est sans cesse ent sa mobilité dans une zone où l'en laissé subsister aucun moyen de c dance. Il se sert alors du pigeon. A Dieuze, dans les environs de Metz, niers nous signalent fréquemment le de patrouilles de uhlans, toutes pou pigeons devenus leurs inséparable gnons.

En Italie, des expériences du mê sont poursuivies depuis deux ans. espagnole possède d'excellents co Enfin les Anglais, stimulés par le de Ladysmith, organisent très séri leur service.

COMMENT ON DRESSE L GEONS. — CE QUE UN COLOMBIER.

De tous les faits que nous avo il faut hardiment conclure que la aérienne doit être utilisée en paix co guerre pour combler les lacunes exista notre réseau télégraphique pourtant si le doubler au besoin et le suppléer au du moins jusqu'au moment où la tél sans fil sera perfectionnée. Pour obte résultat si désirable, les obstacles ne

des difficultés de l'élevage ni
qu'il nécessite.
du pigeon comprend l'entraî-
sélection. En effet, il y a long-
se sert du pigeon comme
s, au Moyen âge par exemple,
dait aux messagers ailés que

musculaire par des épreuves répétées et progressives où le sens de la direction est lui-même en jeu et vous augmentez par le fait même cette dernière faculté.

Par l'entraînement, on développe la puissance musculaire et les facultés instinctives de l'individu : on élimine en les perdant



LE COLOMBIER MOBILE.

instinct du pigeon ne lui permet pas seulement de rejoindre un colombier fixe, mais, né et voiture aménagée en pigeonnier, il sera initié à la vie nomade, suivra la voiture dans tous ts et, lâché au loin, saura la rallier, soit dans un bois, soit au milieu d'une grande ville ivée la veille.

tivement courts, 50, 100, 150 ki-
maximum, jamais davantage.
t effectué sur les routes avec
le transport aussi coûteux que
n disposait alors ne permettait
s loin.
de l'orientation, qui permet
pigeon lâché à 1500 kilomètres
e de retrouver sa route et de
e, est le produit tout artificiel
n continuée pendant de nom-
tions
n'est pas pourvu par la na-
itude sans limite à l'orientation.
générale, la faculté d'orien-
nimal est pourvu est directement
e à la puissance de ses moyens
n. Développez son système

les pigeons médiocres. Par la sélection, qui consiste à unir entre eux les sujets les plus aptes, on accumule dans une série de générations successives les aptitudes cherchées et l'on modifie profondément la race.

Si nous comparons le biset, l'ancêtre sauvage du pigeon, avec son descendant le pigeon voyageur actuel, nous constaterons que ce dernier est infiniment mieux doué au point de vue musculaire et que son instinct est plus développé. Au siècle dernier, le voyage de Paris à Bruxelles était considéré comme une prouesse pour un pigeon. Aujourd'hui, le voyage de Rome à Bruxelles, de Chicago à New-York, a pu être effectué avec une vitesse défiant celle de n'importe quel train rapide.

La colombophilie n'a donc réellement progressé que le jour où les chemins de fer

ont rendu possible l'entraînement sur de grandes distances : il est assez curieux de constater en passant le lien étroit qui existe entre les grandes découvertes du XIXe siècle et le frêle organisme de nos messagers.

Les oiseaux qui peuplent nos colombiers appartiennent en général à la race belge : le pigeon voyageur belge n'est autre chose qu'un descendant du biset modifié par des sélections accumulées depuis des siècles ; mais



LE RETOUR DES PIGEONS À LA VOITURE VOLIÈRE.

Les pigeons mis en liberté par le service de reconnaissance reviennent un à un au point de départ et sont repris par les soldats chargés de recueillir les dépêches.

par suite il diffère beaucoup de son ancêtre sauvage, tant pour les habitudes que pour l'instinct. Un peu moins grand que le ramier, il a une tête plus expressive, des formes plus élégantes, un plumage plus brillant et plus varié.

La sélection, qui a transformé le type primitif du pigeon, a permis aussi d'approprier les races à n'importe quel service. En Angleterre, par exemple, où le brouillard est fréquent, les éleveurs ne conservent que les oiseaux voyageant bien dans la brume ; les races anglaises ont par suite une aptitude particulière à s'orienter par le mauvais temps. Pour des raisons semblables, les pigeons élevés en Suède et en Norvège sauront retrouver leur colombier malgré la neige. Les pigeons belges, eux non plus, ne sont pas tous armés des mêmes moyens : le pigeon de petite taille, dit de race liégeoise, vole avec une vitesse extraordinaire par un temps normal ; le pigeon très étoffé, dit de race anversoise, doué d'une grande puissance musculaire, ne vaut pas le liégeois par le beau temps ; mais, en revanche, il lutte avec succès contre la violence du vent.

Quand on fonde un colombier, il est donc très facile de choisir et de se procurer la race la plus apte à rendre les services que l'on attend d'elle.

Où faut-il installer son colombier ? N'importe où, pourvu que le local soit aéré et spacieux.

Le dressage des pigeonneaux commence dès qu'ils ont trois ou quatre mois. On les lâche à des distances de plus en plus grandes : 1, 3, 10, 20, 30, 50, 90, 120 kilomètres, en choisissant ces étapes successives sur une même direction, nord-sud ou est-ouest par exemple. A six mois, un pigeonneau doit être en état de rentrer au colombier en parcourant 300 kilomètres à la vitesse de vingt lieues à l'heure. A la fin de la deuxième année d'entraînement, les pigeons devront revenir de 500 kilomètres, et la troisième année de 1000 kilomètres. Ces épreuves successives ont pour résultat de sélectionner les habitants d'un colombier : les sujets de valeur médiocre se perdent en effet en route.

Un pigeon qui a atteint tout son développement porte très aisément 30 grammes. Des tubes en aluminium de forme aplatie sont en tout temps cousus dans les plumes de la queue. Il suffit de glisser la lettre dans le tube et de le refermer en en repliant l'extrémité.

Que coûte l'entretien d'un colombier ? Un pigeon mange environ 1500 grammes de graines par mois. Un colombier de 30 pigeons consomme donc par an à peu près 540 kilogrammes de graines, soit une dépense totale de cent dix francs. De cette somme il faut défalquer le prix des pigeonneaux (quatre-vingts à cent) qui seront destinés à l'alimentation. On peut ainsi admettre que la dépense occasionnée par les frais d'entretien du colombier sera couverte par ce revenu.

Aucune connaissance technique n'est nécessaire pour élever et dresser des pigeons voyageurs : il suffit d'appliquer les règles pratiques très simples qu'on trouve dans les ouvrages de colombophilie.

La poste aérienne offre donc de nombreux avantages aux particuliers, et elle



UN LÂCHER DE PIGEONS À UN CONCOURS DE COLOMBOPHILIE.

apporte surtout à l'armée et à la marine un concours qui devient de plus en plus indispensable. Les nations étrangères l'ont bien vite reconnu, et, soucieuses de tout ce qui intéresse leur défense nationale, elles se sont empressées de donner au service des pigeons voyageurs dans les armées et dans les flottes une grande extension.

Combien nous serions coupables si nous leur abandonnions le bénéfice d'expériences qui ont été faites d'abord chez nous ! En France, nous possédons dans les colombiers privés répartis sur toute la superficie du territoire plus de 100 000 pigeons capables de traverser notre pays d'un coup d'aile entre le lever et le coucher du soleil. C'est là une armée volante dont on peut faire l'auxiliaire de l'autre. Le moment semble venu d'assigner un but pratique immédiat à la colombophilie, qui jusqu'ici n'était guère qu'un sport. Avec de la bonne volonté et un très léger effort, nous pouvons demain doubler nos lignes de communication aériennes sillonnant en tous sens la région sereine que n'atteignent pas les trajectoires allongées des projectiles modernes. Nous le devons, en présence de l'acharnement que mettent aujourd'hui toutes les nations européennes à conserver ou à conquérir la supériorité militaire et maritime.





Nos lecteurs, auxquels plaisent toujours tant nos pages musicales, seront heureux de jouer ou d'entendre ce morceau, dû à un jeune compositeur de grand avenir, M. Paul Pickart. Ils apprécieront tous le charme entraînant de cette « Marche Printanière », d'une inspiration si alerte et si gaie.

○ ○ ○

Bien rythmé — avec élégance

PIANO

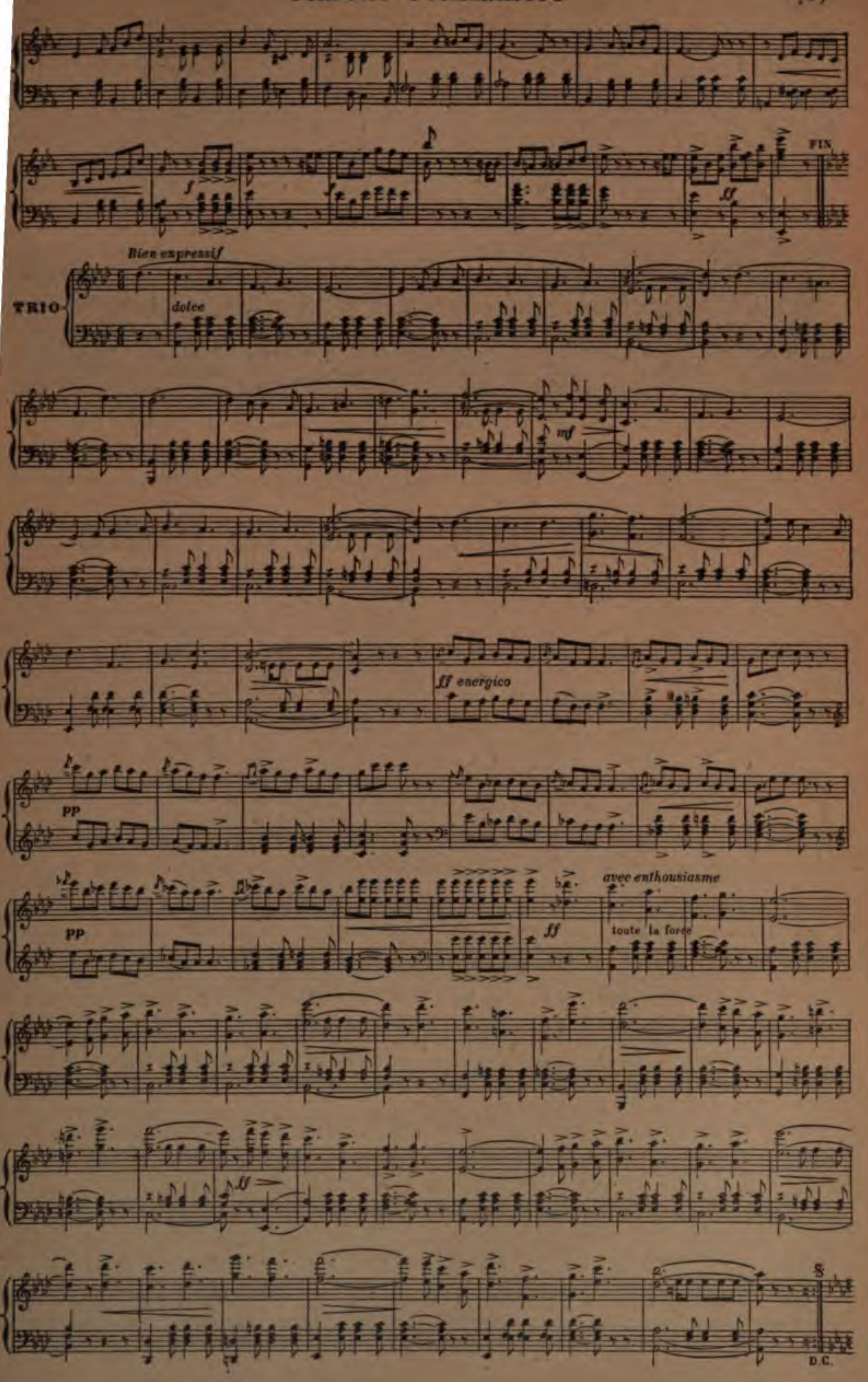
P subito

Ben marcato

avec élégance

COPYRIGHT 1900 BY HACHETTE ET Cie.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark. — En vente à la Librairie Hachette et Cie. Piano seul, prix : 6 francs.


FIN
Bien expressif
TRIO
dolce
f
ff
mf
ff energico
pp
pp
avec enthousiasme
ff
toute la force
ff
D.C.



L'ÉRECTION DE L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR SUR LA PLACE DE LA CONCORDE, LE 25 OCTOBRE 1836.

L'érection de ce colossal monolithe présenta, comme son transport, les plus grandes difficultés. Dix mâts de 21 mètres composaient la charpente de l'appareil destiné à soulever ce bloc énorme. Dix cabestans, mus par 400 artilleurs, tirèrent ensemble à un signal donné et amenèrent l'obélisque sur son piédestal.

L'Odyssée d'un Géant de Pierre

Extraire de la carrière un bloc de pierre de dimensions colossales, mesurant jusqu'à 20 mètres d'un seul tenant, le travailler, le dresser au-dessus du sol, c'est là une opération singulièrement compliquée et qui nous donne une haute idée de l'adresse et de la patience habile des anciens. Mais il a fallu toutes les ressources de la science moderne et toute l'audace de nos ingénieurs pour transporter jusque dans nos contrées ces monstres de pierre. On a peine à imaginer combien périlleuse et accidentée a dû être la navigation de ces étranges voyageurs.

○ ○ ○

Il n'est guère de capitale européenne qui n'ait tenu à dresser sur quelqu'une de ses places un de ces curieux monuments, faits d'un seul bloc de pierre, et qu'affectionnait l'ancienne Egypte. Les obélisques qu'on voit aujourd'hui à Paris, à Londres, à Rome, à Constantinople, sont quelques-uns de ceux qu'élevèrent jadis les pharaons. Ils ont orné les places des villes antiques, Thèbes ou Alexandrie, voisins de ceux qui se dressent encore au milieu des ruines de l'Égypte. Pendant plusieurs milliers d'années, les rayons du soleil africain ont doré leur pierre. Immuables comme la nature qui les entoure, combien d'empires ont-ils vu naître et périr! Combien de nations ont défilé dans l'ombre grêle de ces sveltes blocs de pierre! Ce furent les hordes sanglantes des Perses parcourant l'Egypte à la suite de Cambyse, puis les Grecs et les Romains apportant leur civilisation délicate et leurs institutions fortes. Voici les Arabes qui plantent dans la vallée du Nil le croissant de Mahomet; voici à leur tour les Croisés, conduits par leur enthousiasme religieux; c'est enfin le général Bonaparte qui promène dans ces régions ses armées victorieuses. En vérité, comme les quarante siècles des Pyramides, les trente-quatre siècles de l'obélisque de Louqsor ont contemplé de prodigieux spectacles!

Comment donc ces monolithes, élevés sur les bords du Nil, sont-ils arrivés sur les rives de la Seine ou de la Tamise? Comment ont-ils fait le voyage? En face de quelles difficultés s'est-on trouvé pour transporter des masses aussi énormes? Mais d'abord, avant d'assister à la curieuse odyssée d'un monstre de pierre, arrêtons-nous devant la merveille de sa construction. C'est déjà un assez surprenant spectacle que de le voir sortir de la carrière et dresser dans l'air limpide son énorme et élégante silhouette.

LA NAISSANCE D'UN OBÉLISQUE.

L'obélisque qui se dresse aujourd'hui sur la place de la Concorde est naturellement celui que nous choisirons pour étudier comment naît et comment voyage un monolithe.

C'est vers l'an 1560 avant Jésus-Christ que l'un des pharaons d'Égypte, Sésostris le Grand, résolut d'élever un colossal obélisque

son palais de Thèbes, à l'endroit où
e aujourd'hui le petit village arabe de
. Ingénieurs et ouvriers se rendirent
x carrières de Syène, dont le granit
rnissait depuis plusieurs dynasties la
des obé-
dressés
ire des
ins na-
x. Sui-
s pres-
reçues,
ue de-
r des di-
s gran-
Il me-
effet
res de
et sa
érence
m. 70 à
. Son
est de
kilo-
s. Sa
repré-
mètres
granit.
peut se
isément
à quel
dut être
d'ex-
la car-
bloc
onsidé-

auteurs
nous
com-
exécu-
délicate
. On
it d'a-
bloc
ntailles
massif
. Puis
l'obé-
place
lissait trois de ses faces, tandis que
ème adhérait encore au roc. Pour
cette masse énorme, on pratiquait en
de profondes rainures longitudinales
quelles on introduisait des coins de
mouillait fréquemment ces coins;
en se dilatant sous l'influence de l'eau,
nt peu à peu et sans secousse le mo-
ranitique. On couchait l'obélisque
uite de traîneaux bas; on y attelait



UN MONUMENT VIEUX DE TRENTE-CINQ SIÈCLES.
L'OBÉLISQUE DE KARNAK, EN ÉGYPTE.
Dans les ruines de Karnak se dresse encore, presque intact, l'un des plus hauts obélisques connus.

des bœufs — ou des hommes — et le convoi cheminait lentement à travers le désert jusqu'au lieu où devait se dresser l'obélisque.

C'était, comme on le voit, une entreprise de très longue haleine. Sésostris n'en put voir la fin. Ce fut son successeur Rhamsès III qui fit dresser cet obélisque pareil à un gardien de pierre devant la porte de son palais, et rédigea les inscriptions hiéroglyphiques qui ornent les quatre faces.

UN COLIS DE DEUX CENT MILLE KILOS.

Aujourd'hui encore, il continuerait sans doute à veiller sur le sommeil de Thèbes ruinée et déchue, si l'archéologue français Champollion n'avait suggéré au roi Charles X l'idée de le transporter à Paris. Aussitôt on entra en pourparlers avec le khédive. La Révolution de 1830 n'arrêta pas les négociations. Dans le courant de la même année, l'ingénieur Lebas fut chargé d'amener à Paris et de dresser sur la place de la Concorde l'obélisque du grand Sésostris.

L'ingénieur français devait se heurter à des difficultés de toute nature. Son énergie, sa présence d'esprit, ne se démentirent pas un instant pendant les six ans que dura l'entreprise. Il commença par faire construire un bateau baptisé par lui *le Louqsor* et qui devait amener l'obélisque en France. C'était une barque aux formes étroites et allongées, presque sans tirant d'eau, et qui, au départ de Toulon, dansait à la crête des vagues comme un gigantesque bouchon de liège.

Pour dégager l'obélisque, il était nécessaire de démolir une trentaine de huttes misérables dressées dans le voisinage. Lebas

offrit d'indemniser généreusement les habitants. Ceux-ci élevèrent des prétentions exorbitantes. Pressé d'en finir, Lebas s'adressa au représentant du khédive pour obtenir satisfaction. La réponse de ce fonctionnaire fut à peu près celle-ci : « Démolissez les huttes et faites donner le fouet aux propriétaires ». Lebas ne suivit pas ce conseil à la lettre. Il fit démolir les cabanes, mais il dédommagea ses victimes à coups de piastres et non pas à coups de bâton.

Quatre cents hommes, femmes, enfants, sous la direction de contremaîtres européens, travaillaient à construire le plan incliné sur lequel devait glisser l'obélisque, de la porte du palais au bord du fleuve. Tout à coup le choléra vint à éclater. En peu de temps, il fit de terribles ravages. Quinze terrassiers arabes moururent en un jour.



EN ÉGYPTE. — LA CONSTRUCTION DE L'ARMATURE DEVANT ENTOURER L'OBÉLISQUE.
Cette armature, destinée au transport de l'Aiguille de Cléopâtre, se composait d'immenses rondelles en bois et en fer enserrant l'obélisque.

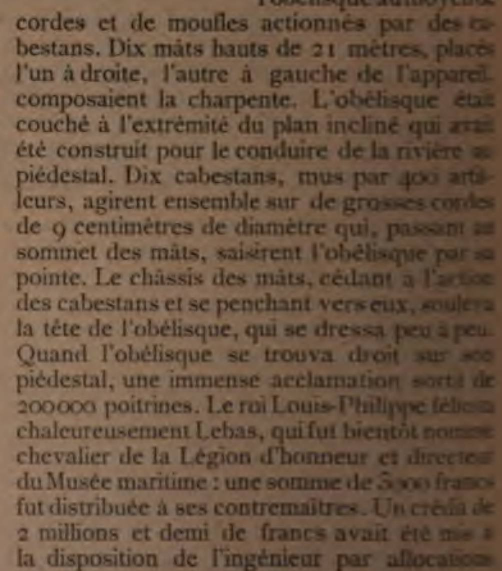
Néanmoins, les travaux furent continués. Dès les premiers jours d'octobre, on enfermait l'obélisque dans une cage de bois et l'on plantait au sommet un bouquet de feuilles de palmier et un drapeau tricolore. Le 24 octobre, au lever du soleil, on couchait l'obélisque par un système ingénieux de cordages actionnés par des cabestans. Vingt-cinq minutes plus tard, l'obélisque reposait sur le train de bois qui devait l'amener à bord du *Louqsor*.

Huit mois passèrent encore avant que la crue du Nil permît de descendre le fleuve. Enfin, dans les premiers jours de juin, l'eau se mit à clapoter contre les flancs de la barque. Le 28, tandis que les Arabes, agenouillés sur les berges, chantaient des hymnes, le navire prenait le milieu du fleuve. Le 1er janvier 1833, il entrait dans la Méditerranée; le 10 mai, il arrivait à Toulon; le 23 décembre enfin, il jetait l'ancre à Paris, en face de la Chambre des députés.

A LA FORCE DE HUIT CENTS POIGNETS.

Alors seulement on s'avisa d'un oubli étrange : personne n'avait songé qu'un piédestal était nécessaire pour y dresser l'obélisque. Cette construction exigea plusieurs années encore. Enfin, la date du 25 octobre 1836 fut choisie pour l'érection du monolithe. Dès le matin de ce jour, une foule énorme envahit la place de la Concorde. A midi, le roi et la reine s'installaient au balcon du ministère de la marine et l'opération du dressage commençait.

Tout se passa le mieux du monde, et Lebas put être fier d'avoir mené cette entreprise à bien, et sans accidents de personnes. A Paris, comme à Louqsor, on déplaça l'obélisque au moyen de



cordes et de moufles actionnés par des cabestans. Dix mâts hauts de 21 mètres, placés l'un à droite, l'autre à gauche de l'appareil, composaient la charpente. L'obélisque était couché à l'extrémité du plan incliné qui avait été construit pour le conduire de la rivière au piédestal. Dix cabestans, mus par 400 artilleurs, agirent ensemble sur de grosses cordes de 9 centimètres de diamètre qui, passant au sommet des mâts, saisirent l'obélisque par sa pointe. Le châssis des mâts, cédant à l'action des cabestans et se penchant vers eux, souleva la tête de l'obélisque, qui se dressa peu à peu. Quand l'obélisque se trouva droit sur son piédestal, une immense acclamation sortit de 200000 poitrines. Le roi Louis-Philippe félicita chaleureusement Lebas, qui fut bientôt nommé chevalier de la Légion d'honneur et directeur du Musée maritime : une somme de 5000 francs fut distribuée à ses contremaîtres. Un crédit de 2 millions et demi de francs avait été mis à la disposition de l'ingénieur par allocations

ccessives. Cette somme t dépensée jusqu'au der- er centime.

UNE PIERRE QUI TUE SIX HOMMES.

Aucun accident sé- eux n'avait marqué le ansfert de ce monolithe n Europe. On n'en sau- ait dire autant de l'obélis- ue connu sous le nom de *Aiguille de Cleopâtre* t qui depuis le mois de anvier 1878 se dresse à Londres, sur un quai de a Tamise. Le transport de e monument, d'Alexan- drie en Angleterre, coûta des efforts inouïs et causa la mort de six vaillants marins. L'ingénieur chargé d'amener l'obélisque à Londres imagina de l'encager dans une carcasse en bois et en fer à cloisons étanches, capable de tenir la mer. Puis deux remorqueurs, reliés par des câbles en fil d'acier à cet étui gigantesque disposé sur le rivage, parallèlement au flot, le tirèrent jusqu'à la mer. On l'amena ainsi dans le port d'Alexandrie, où on le pourvut d'un mât, d'une cabine et d'une quille longue et solide. Cinq marins maltais et un officier anglais constituèrent l'équipage de ce singulier navire, qui reçut le nom de *Cléopâtre*. Le 21 septembre 1877, la *Cléopâtre* prenait le large à la remorque d'un bateau anglais de fort tonnage, l'*Olga*. Pendant vingt jours tout se passa bien. On avançait lentement mais sûrement. Soudain, le dimanche 14 octobre, dans le golfe de Biscaye, un grain que rien ne faisait prévoir se leva et bientôt dégénéra en tempête formidable. La *Cléopâtre* tout d'abord résista victorieusement à l'ouragan. Mais une vague plus monstrueuse que les autres arracha son mât et la coucha sur le flanc. L'équipage tenta un effort surhumain pour la relever, mais sans succès. Sur quoi le capitaine de l'*Olga*, voyant le danger, jugea que les deux bâtiments se trouveraient mieux de n'être plus unis l'un à l'autre et fit couper le câble qui reliait l'*Olga* à la *Cléopâtre*. Et les deux navires continuèrent à danser



« L'Aiguille de Cléopâtre » dans son étui prêt à prendre la mer.
Le cylindre contenant l'obélisque est achevé. Un plan incliné va permettre de le faire glisser jusqu'à la mer.



Mise à l'eau de l' « Aiguille de Cléopâtre ».
Le cylindre contenant l' « Aiguille de Cléopâtre » fut traîné jusqu'à la rivière par deux vapeurs et remorqué à Alexandrie, où il fut pourvu d'une quille, d'un mât et de deux cabines pour l'équipage. Notre photographie représente l'étui monstrueux sur le point de prendre la mer.

sur les flots, non loin l'un de l'autre. Vers le soir, enfin, le vent perdit un peu de sa force. Reprenant espoir, le second de l'*Olga* réunit les hommes de l'équipage : « Nous ne pouvons abandonner nos compagnons ! s'écria-t-il. Qui me suit à la recherche de la *Cléopâtre* ? » A cet appel, cinq matelots sortirent du rang. On

1878 la *Cléopâtre* était amarrée au q
Londres.

Étranges vicissitudes de l'histoire
pharaons ne se doutaient guère qu'ils t
laient au profit de peuples dont il étai
impossible de soupçonner la future gra

Jeux étranges de la destinée ! A l'é



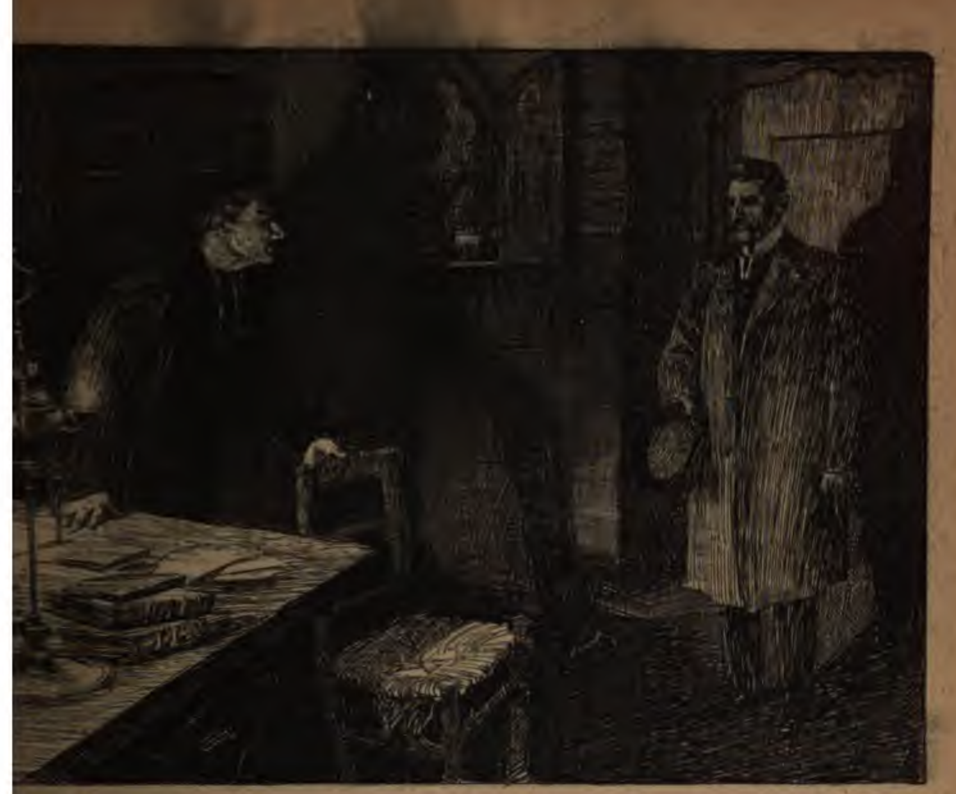
DANS LE PORT D'ALEXANDRIE. — LE DÉPART DU NAVIRE « LA CLÉOPÂTRE », CONTENANT L'OBÉLISQUE
Pendant son voyage jusqu'en Angleterre, ce singulier navire eut à essuyer une tempête terrible. sur le flanc, il fut abandonné par son équipage et complètement désemparé. Il ne fut retro quelques jours après par un vapeur anglais, qui le ramena à Londres.

mit une chaloupe à la mer et les sauveteurs se saisirent des rames. Mais à ce moment même une vague énorme souleva la barque et l'engloutit. Les six braves disparurent à tout jamais !

Après un jour entier d'angoisses cruelles, le temps s'étant levé, on aperçut à quelque distance la *Cléopâtre* désemparée. L'*Olga* s'approcha d'elle et lui lança une amarre. Les cinq Maltais et le commandant anglais étaient sains et saufs. Ils se décidèrent à abandonner l'obélisque à son triste sort et gagnèrent Londres à bord de l'*Olga*. Peu de jours après leur arrivée dans la capitale anglaise, un télégramme de Vigo (Espagne) annonçait que le vapeur *Fitz Maurice* avait « capturé » la *Cléopâtre* au nord du Ferrol et tenait ce colis encombrant à la disposition de l'autorité anglaise. Un remorqueur fut dépêché en toute hâte à Vigo et enfin le 20 janvier

où les pharaons firent construire ce
numents, qui prévoyait Londres et
ou même Rome et Constantinople
Egyptiens professaient un mépris im
et alors justifié, pour les races barbar
peuplaient les contrées où s'élèvent m
nant ces villes déjà anciennes. Les Egy
appelaient du nom de *Tamhou* les an
des Européens, et les mettaient dans l'é
de la famille humaine au-dessous des n
Les peintures des temples de Thèbes d
aux *Tamhou*, nos grands parents, des
simiesques et les montrent vêtus de pe
bêtes, tandis que les Égyptiens aux
nobles et délicats portent des vête
éclatants et des bijoux de prix. Depu
les Tamhou se sont civilisés ; mais qu
quel sera dans trente-cinq siècles le
des monuments dont nos capitales so
plus fières ?

○ ○ ○



LE PRÊTRE OFFRIT À SON VISITEUR UNE CHAISE DE PAILLE DÉLABRÉE ET S'ASSIT DEVANT UNE TABLE ENCOMBRÉE DE PAPIERS ET DE VIEUX LIVRES.

L'Accusateur Imprévu

...uer dans son cadre exact, avec toute la saveur de son pittoresque, avec toute son ...riginalité si particulière, la vie napolitaine, c'est ce qu'a fait avec une rare ...ité, l'auteur de ce roman, l'un des plus réputés parmi les conteurs de l'Italie ...poraine. Mais le tableau de mœurs est ici étroitement mêlé à un drame des ...mouvants, et le décor ne sert qu'à rendre plus saisissante l'intrigue mouve... qui passionne le lecteur. Chaque trait de la vie locale, chaque détail pitto... est en même temps un ressort de l'action et contribue à rendre inévitable le ...ement qui apporte à cette sombre tragédie sa conclusion normale et donne sa ... morale à cette œuvre d'un caractère si pathétique.

○ ○ ○

...NE SITUATION DÉSESPÉRÉE.

...héritier d'une des plus vieilles familles ...aines, le baron Charles Coriolan de ...usca, jouissait encore à Naples, dans la ...ute société aristocratique, d'une belle ...n. Brave comme son épée, il s'était ... plusieurs fois en vrai gentilhomme, ...atrice qu'il portait au-dessus du sourcil ...it une blessure reçue vaillamment sur ...mp de bataille. Élégant, spirituel, géné... chevaleresque, il avait vraiment tous ...ors du grand seigneur.

...urquoi fallait-il qu'une passion funeste ...vagé cette existence? Le jeu avait creusé sous les pas du baron l'abîme de la dette. Son patrimoine était complètement dissipé. Son crédit auprès de ses parents, de ses amis et des prêteurs de toute sorte était épuisé. Ce gentilhomme de quarante-cinq ans, à la moustache noire élégamment retroussée, au teint hâlé, au visage ravagé qui attestait la soif des jouissances et des angoisses intimes, le baron Coriolan était à la merci d'un incident qui viendrait révéler à tous le désastre de sa fortune.

Cet incident allait se produire.

Ce fut le jour où le président de la Société philanthropique du Vésuve lui fit dire pour la dernière fois que si, avant la fin du mois, il ne restituait pas un titre de vingt mille lires qu'on

lui avait confié comme administrateur de la Société, le conseil dénoncerait l'affaire au procureur du roi.

Pressé par le besoin, le baron avait plus d'une fois péché au fond de la caisse de cette société, et trouvé moyen de se faire prêter de l'argent en donnant des garanties dérisoires.

A la lecture de l'acte de mise en demeure, le baron comprit le péril. Cette fois, il faudrait s'exécuter, ou gare aux tribunaux! Pour cette misérable somme de vingt mille lires, son honneur pouvait sombrer, et tout l'édifice de sa vie menaçait de s'écrouler. A toute force, il fallait faire face à la situation. On était un lundi et l'on avait devant soi quinze jours avant l'échéance fatale. En quinze jours, un homme ingénieux devait trouver le moyen de ne pas aller en prison.

Mais quel serait ce moyen?

S'enfuir? Où et comment? — Emprunter? A qui? — Jouer? Et s'il perdait?

Tout juste pouvait-il trouver la somme en vendant sa villa de Santafusca située à cinq kilomètres de Naples. Terrible remède et qui ne valait guère mieux que le mal lui-même. Vendre sa villa, c'était pour le baron signer sa déchéance définitive. S'il avait encore une situation sociale, s'il comptait pour quelque chose et jouissait d'un reste de crédit, il le devait au respect qu'inspirait toujours la villa héréditaire et qui témoignait de l'ancienneté de sa famille.

Pourtant la nécessité était la plus forte. L'affaire ne souffrait pas de retard. Il fallait vendre la villa, trouver un acquéreur et le trouver sur-le-champ.

Le baron était homme de décision. Ce joueur savait être, à l'occasion, un beau joueur. Il prit résolument son parti. Plus d'une fois l'offre d'acheter la villa lui avait été faite par un prêtre nommé Cyrille. Le baron l'avait toujours repoussée. Cette fois, il fallait en passer par là.

« C'est bien, fit-il, j'irai trouver le prêtre Cyrille. »

ꟷ

Le prêtre Cyrille! Qui ne connaissait dans les ruelles tortueuses du quartier de Pendino celui qu'on appelait familièrement le prêtre? Il n'était petit commerçant, commère ou marchande de poissons qui ne vous eût indiqué la maison délabrée où, dans une mansarde, logeait le digne abbé.

A le voir cheminer par les rues, on trouvait l'air bien misérable à cet ecclésiastique, la tête toujours coiffée d'un énorme chapeau, vêtu d'un habit poussiéreux, sous un manteau
usé jusqu'à la trame et qui n'avait pl
couleur appréciable. Et pourtant le v
jouissait d'une étrange popularité : il
personne qui ne prononçât son nom
une sorte de mystérieuse déférence.

A Naples, où les gens du peupl
joueurs dans l'âme et superstitieux c
tous les joueurs, on assurait que le
Cyrille *savait les numéros*. Entendez
qu'on lui prêtait le pouvoir de trouver
de certains calculs les numéros qui ga
à la loterie. Mais rares étaient, dis
ceux qu'il favorisait de ses conseils.

ꟷ

C'est chez le vieux prêtre que se
aussitôt le baron Coriolan. Dès que la
se fut entre-bâillée discrètement : « Soye
crainte, lança-t-il d'une voix chaude e
diale. C'est votre bonne fortune qui m'a
Cette villa qu'il a si souvent refusé de
vendre, le baron Coriolan vient aujou
vous l'offrir. »

A ces mots, le prêtre présenta
visiteur une chaise de paille délabrée, al
fermer la porte, et revint s'asseoir devan
table encombrée de papiers et de vieux

« Vous connaissez la villa?

— Je la connais, Excellence. Ce
faudra que je la revoie. Mais dès maint
je vous en donne vingt mille lires, Excel

— Vous feriez blasphémer un
don Cyrille. On avait dit dans le pr
quarante mille, puis trente, aujourd'hu
dites vingt. Pourquoi marchander ains
que vous avez dans votre tiroir plus d'
qu'il n'en faut pour acheter dix m
comme la mienne? Vous gagnez ce que
voulez à la loterie. A quoi cela vous
rait-il sans cela de savoir les numéros

Don Cyrille s'était redressé.

« Est-ce vous, Excellence, vou
gentilhomme, qui répétez de telles fables
fois, par hasard et malgré moi, contra
des menaces qui mettaient ma vie en d
il m'est arrivé d'indiquer des numéro
hasard. Le malheur a fait qu'ils ont g
Depuis ce déplorable jour, je n'ai plus n
ni merci. On assiège ma porte. On m'
dans les rues. On se jette à mes ge
Il faut que j'indique des numéros, n'im
lesquels, ceux qui me passent par la
Sans cela, on m'a menacé de me séques
de me tuer. N'est-ce pas abominable? A
suis-je résolu à quitter Naples. L'achat
votre villa m'en fournirait le moyen....
surplus, vous savez bien que ce n'est
pour mon compte et avec mon argen
j'achète la villa. Je ne suis que l'intermédia

ne communauté qui veut y établir un or-
elinat. On m'y donnera un coin. Je m'y
rerai. J'y finirai paisiblement mes jours. »

Les deux hommes discutèrent longue-nt. Ils se mirent enfin d'accord sur le x de trente mille lires. Les deux tiers de somme devaient être payés comptant. Le être apporterait l'argent, dont il lui serait livré un reçu. Un notaire se trouverait ésent; mais l'acte ne serait dressé que plus rd, la vente devant, pour diverses raisons, ster ignorée pendant quelque temps.

« Je vous attendrai à la villa, conclut le ron, et tâchez que personne ne s'aperçoive e votre départ. Les gens viendraient vous oursuivre jusque dans votre retraite pour avoir les numéros.

— J'y ai bien pensé, j'ai déjà étudié le noyen de dérouter les curieux.

— Mais apportez-moi l'argent, car j'en i un pressant besoin. Adieu, don Cyrille, à eudi. »

Et le baron sortit, plein d'espérance.

Don Cyrille avait dit vrai en assurant qu'il n'achetait pas la villa pour lui-même. Une communauté l'avait réellement chargé d'organiser un orphelinat. Don Cyrille pensait que l'emplacement de la villa Santafusca, bien située et en bon air, conviendrait à merveille. Mais, par précaution, il avait été entendu qu'on éviterait d'ébruiter le projet et que pendant quelque temps l'affaire demeurerait un secret entre le baron et Cyrille.

LES PROGRÈS D'UNE IDÉE FIXE.

Le baron de Santafusca en rentrant chez lui retournait dans sa tête les paroles qu'avait dites don Cyrille. Elles commençaient à faire en lui involontairement un singulier travail. D'étranges idées, encore vagues, à peine aperçues, sitôt écartées, hantaient sa cervelle. L'une d'elles peu à peu se précisait, prenait corps.

Qu'avait dit don Cyrille?

Qu'il voulait partir, ou plutôt s'enfuir de Naples en grand secret, que le jeudi suivant il viendrait à la villa avec l'argent en poche pour passer le contrat par-devant le notaire amené par Santafusca; qu'il ne retournerait plus à Naples parce que cette ville lui était devenue inhabitable depuis qu'il s'y trouvait des gens qui le persécutaient et menaçaient sa vie pour savoir les numéros.

C'est sur ces données que s'exaltait l'imagination du gentilhomme. Cependant il rentra dans le petit logement qu'il habitait dans une maison de la rue Speranzella. Il n'avait là avec lui qu'une vieille femme qui jadis avait été son institutrice aux jours de splendeur des Santafusca.

Le baron n'avait pas eu le courage de se séparer de cette pauvre femme qui tenait sa maison, non plus que de Salvator, l'unique majordome de sa villa de la campagne, vieillard de soixante-dix ans, presque impotent, à moitié cassé par l'âge et par les infirmités.

Dame Madeleine et Salvator étaient tout ce qui avait survécu du faste de jadis; le reste avait été vendu, joué, dispersé. Ni l'un ni l'autre ne recevaient aucun salaire, mais ils parvenaient à vivoter dans la maison qui tombait en ruines sur leurs têtes.

D'un dévouement sans bornes, dame Madeleine avait remis toutes ses épargnes entre les mains de don Coriolan, qui joua en une nuit ce que la pauvre institutrice avait mis de côté en quarante années de vie simple et d'économies. A cette heure, elle n'avait plus rien et il lui fallait chaque jour réclamer de son maître les quelques sous dont elle avait besoin pour ne pas mourir de faim. C'étaient des prières sans reproches, des paroles respectueuses et soumises, l'amour aveugle, que rien ne peut lasser, d'une mère pour un enfant gâté. Tout ce qui venait de Coriolan était pour l'humble institutrice beau, grand, digne de louange et de pardon.

A sa manière le baron était reconnaissant envers l'humble et dévouée servante. Il l'aimait dans la mesure où il le pouvait faire. Il lui conservait un sentiment que le temps ni les excès n'avaient pu détruire.

La voix plaintive de Madeleine avait encore le pouvoir de troubler l'âme endurcie d'un homme qui l'avait fermée désormais à toute autre affection. Un écho doux et tendre était resté caché dans le vieil édifice délabré de sa conscience, et Madeleine savait seule éveiller cet écho.

Madeleine avait fermé les yeux de sa pauvre mère — pensait-il en montant l'escalier de sa maison — et il ne pouvait plus rien faire pour elle! Était-il possible que les choses en fussent venues là? Un Santafusca! Dans les veines de ses ancêtres coulait un peu du sang des rois normands. Et aujourd'hui, pour ne pas traîner son honneur sur les bancs de la police correctionnelle, le descendant de cette famille illustre était obligé de vendre le dernier morceau de son patrimoine! Demain il allait se trouver aussi pauvre que Madeleine, sans ressources, sans moyen de gagner son pain.

Au fur et à mesure que sa pensée tournait dans le même cercle, voici l'enchaînement d'idées qui peu à peu se faisait dans l'esprit du baron et qui s'en emparait avec une véritable tyrannie.

Le prêtre devait venir à la villa pour signer le contrat et apporter avec lui l'argent nécessaire. La villa était déserte, Salvator à moitié sourd et imbécile.

Dans quelques jours le baron devait restituer l'argent du Vésuve, sinon « en avant, marche! et en prison! »

Madeleine mourrait de faim, elle qui lui avait donné toutes ses économies.

La villa était un lieu solitaire, et, depuis dix ans, il n'y entrait presque plus personne; à Santafusca, le prêtre était un inconnu; personne à Naples ne s'apercevrait de son départ : donc, donc....

« Avec cet argent, je pourrais sauver l'honneur de mes pères, se répétait le malheureux, je me sauverais de la prison, je sauverais Madeleine de la faim. »

Il est impossible de dire combien de fois le baron ressassa ces pensées sinistres pendant le peu de jours qui le séparaient du jeudi 4 avril.

Il lui semblait que le temps ne marchait pas, d'autant plus qu'il restait toujours dans la maison, dans son petit bureau, dans le silence d'une maison morte, toujours courbé sur la sombre trame qu'il tissait.

Chaque jour, à chaque heure, presque à chaque minute, il se persuadait qu'il ne restait aucun autre remède et qu'une force irrésistible le poussait. Il s'agissait d'attirer le prêtre dans le piège, et....

La difficulté consistait à faire la chose sans danger, avec précaution.

Il fallait agir avec prudence, de manière que le prêtre Cyrille disparût sans bruit, comme une pierre qu'on abandonne à fleur d'eau et qui s'enfonce mollement dans la ligne de son centre de gravité.

Le baron Coriolan passa le lundi, le mardi et une partie du mercredi absorbé dans ces pensées. Ce travail de réflexion devenait pour lui une atroce souffrance. Il était maintenant bien incapable de garder aucun sang-froid. Plus d'une fois, il se surprit lui-même gesticulant dans la rue, courant sur les gens sans qu'il sût pourquoi. Il commençait à craindre qu'on ne lût ses pensées à travers ses rides. Impatient, agité, ayant la fièvre au corps, le mercredi matin il prit la plume et jeta sur le papier ces mots :

« Mon cher don Cyrille,

« Je suis parti aujourd'hui pour donner quelques ordres à la villa. Avec moi est parti aussi don Nunziante, qui est déjà informé du marché et trouve que vous faites une affaire merveilleuse. Tant pis pour moi. C'est le châtiment de mes péchés. Nous n'avons pas parlé du parc, qui contient plus de vingt arpents. Je pourrai vous le céder avec le reste, si vous avez de l'argent. Mais il m'en faut tout de suite, car le diable m'a fait perdre encore hier soir. Je vous attends demain.

« Le train part à midi vingt, et vous serez pour le coup de une heure à la villa.

« De la station, prenez la grande avenue des Oliviers et je vous ferai tenir la grille ouverte. Vous aurez tout à la villa pour dormir commodément.

« A vous revoir. »

A dix heures, il mit sa lettre à la poste. Lui-même il partit seul pour Santafusca par le train de midi vingt. Désormais le sort en était jeté.

ꝉꝉꝉ

De son côté, le prêtre Cyrille n'avait pas perdu son temps.

Enfin il touchait à la réalisation du plus cher de ses désirs : se soustraire, sans éveiller les soupçons, à des persécutions qui empoisonnaient sa vie et qui lui étaient devenues absolument intolérables.

Il écrivit au propriétaire de sa maison un billet, dans lequel il lui disait que pour des affaires de famille urgentes il devait s'éloigner de Naples en toute hâte. Ne pouvant prévoir la date de son retour, il remettait la clé de la porte à Gennariello, le savetier, son neveu, qui enlèverait son mobilier suivant ses instructions.

Don Cyrille faisait ces préparatifs avec une sorte de bonhomie malicieuse, ravi à part lui du bon tour qu'il allait jouer à tant de gens à qui il échappait enfin; il se trouva au matin du jeudi 4 avril presque sans s'en être aperçu.

Il sortait d'habitude de chez lui vers neuf heures pour aller dire la messe à l'église du Port-de-Salut.

Ce jour-là, il partit à l'aube, quand les gens étaient le plus occupés chez eux par les préparatifs de la journée. Il sortit des quartiers populaires, et, ayant sous le bras son gros volume de saint Thomas, bourré de valeurs, il se dirigea vers le port, où il espérait n'être pas connu. Voulant à toute force dépister la curiosité, il alla chercher très loin, près de la Douane, le modeste café où il put prendre sa tasse de chocolat quotidienne.

ꝉꝉꝉ

Quand Gennariello eut ouvert son échoppe, le prêtre lui remit sa clé en disant :

« Tu garderas la clé jusqu'à mon retour. J'ai affaire dans les environs de la ville et je

ne veux pas emporter la clé dans ma poche.

— Voulez-vous que je cire vos souliers, don Cyrille, et que j'y fasse aussi quelques points, si vous avez le temps?

— J'ai le temps, » dit le prêtre, et il laissa Gennariello rapiécer quelques trous.

Tout en tirant l'aiguille, le cordonnier disait :

« Pourtant, si vous vouliez me rendre service! Vous me donneriez les bons numéros! Vous les donnez aux autres, et ceux de votre famille s'en passent. »

Le prêtre se mit à rire.

« Toi aussi, tu crois ce qu'on dit, tu penses que j'ai l'inspiration?

— Soyez bon! laissez l'inspiration vous venir pour moi.

— Essaye de jouer le 23 et le 40, dit le prêtre en manière de plaisanterie.



SALVATOR, EN PASSANT DEVANT LA CURE, VIT DON ANTONIO OCCUPÉ À DÉCORER LE PORTAIL DE L'ÉGLISE.

— Dites-en un autre, supplia le cordonnier, et vous serez mon bienfaiteur.

— Ajoute encore le 66, » dit le prêtre. Il songeait qu'un numéro en valait un autre, et que peut-être il pouvait rendre service à son cousin en modérant son ardeur au jeu. Aussi eut-il soin d'ajouter :

« Mais ne charge pas trop la mise : sans cela tout est perdu. »

Gennariello remercia plein de confiance et, dans sa gratitude, rendit les souliers beaux et luisants comme des miroirs.

Le prêtre Cyrille rassembla les pans de son manteau, serra sous son bras le volume de saint Thomas et sortit. Le vent de mer gonflait son manteau derrière son dos comme une voile ; il entra dans une église et fit ses oraisons, puis il se mit en marche, et, pour dérouter encore plus les curieux qui le suivaient à la piste, il sortit par une porte secrète qui donnait sur une petite ruelle. Il s'en allait tout recueilli, quand il s'entendit appeler :

« Don Cyrille, par charité....

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis Philippin, le chapelier, ne me connaissez-vous pas ?

— Vous voulez me rappeler que j'ai une petite dette ? Hou ! le méfiant....

— Je veux mourir si j'ai pensé à cela ! Je suis un pauvre homme désespéré vraiment. Hier, l'huissier est venu chez moi et menace de saisir le peu que je possède ; j'ai ma femme malade d'un érysipèle et quatre enfants qui meurent de faim. Écoutez, je vous vendrais bien un beau chapeau neuf que j'avais mis de côté pour vous. Je l'avais fait pour monseigneur le vicaire, mais il s'est trouvé trop étroit. Prenez-le, don Cyrille, avant que l'huissier ne l'emporte avec le reste et donnez-moi de quoi acheter des médicaments pour ma Chiarina. »

Le prêtre Cyrille pensa que puisqu'il ne devait plus revenir à Naples, un chapeau neuf ne lui serait pas inutile et qu'il ferait une bonne action en le prenant chez le malheureux chapelier. La boutique de Philippin était au coin de la petite place voisine ; il y alla et déposa quelques lires sur le comptoir.

« Donnez-moi au moins douze lires, don Cyrille. Voyez quel bon air vous a ce chapeau avec ses petits rubans de soie : il est luisant et léger comme une feuille.

— Je ne vous en donne que dix lires, il ne vaut pas davantage. Que Dieu vous bénisse !

— Vous avez aussi une petite dette. »

Le prêtre Cyrille, qui n'aurait pas voulu faire tort à ce pauvre homme du peu d'argent qu'il lui devait, ajouta :

« Voici vos onze lires et laissez-moi m'en aller.

— A une condition, don Cyrille ! Donnez-moi trois numéros, trois bons, qui nous fassent riches moi et tous les miens, » s'exclama Philippin prenant la plume comme pour écrire sous la dictée du prêtre.

C'était toujours la même persécution. Pour se débarrasser du gêneur, don Cyrille lui dit :

« Écrivez le 4 (c'était le jour de son heureux départ), le 30 (c'est-à-dire le prix de la villa), et enfin le 90 (qu'il ajouta au hasard). Et maintenant adieu ! »

Et avec son superbe chapeau neuf, le prêtre, après quelques détours par les ruelles, arriva à la station juste au moment où midi sonnait.

Vingt minutes après, il se blottissait dans un wagon de troisième classe, serrant sous son bras saint Thomas et toute sa science.

« Adieu, cité de l'envie, de la convoitise, de l'ignorance, » s'écria-t-il en lui-même quand le train s'ébranla.

La journée était belle, sereine, fraîche, une vraie journée joyeuse de printemps.

UNE FIÉVREUSE ATTENTE.

Le baron attendait son visiteur avec une certaine inquiétude.

Le vieux palais de Santafusca, d'un style massif et lourd, mais qui avait grande allure, était abandonné depuis nombre d'années aux bruyères, au lierre, aux orties. Pourtant il présentait encore, dans sa décadence, quelques vestiges de son antique somptuosité.

Une longue avenue de platanes séculaires menait à la maison à travers un parc enclos de murs, où le temps et la négligence avaient semé toutes sortes d'herbes et de plantes sauvages jusque sur les marches mêmes du perron à double escalier, lequel, dans un prétentieux style rococo, conduisait à la terrasse de la maison.

L'invasion de la verdure ne s'arrêtait pas là. Le lierre, les glycines et les vignes vierges grimpaient, entortillés, sur les murailles de la maison, presque jusqu'au toit, étendant de larges tapis le long des murs, entrant par les fentes des persiennes, étreignant les ferrures des fenêtres, encombrant l'entrée des portes.

Deux vieux tronçons de statues, qui jadis représentaient Jupiter et Mercure, étaient aujourd'hui recouverts par un amas informe de végétations et de liserons sous lesquels la pierre noire gisait ensevelie. On voyait l'herbe sortir même des ardoises disjointes de la terrasse, pour faire le bonheur d'un peuple de lézards.



PRÊTRE SORTIT DES QUARTIERS POPULAIRES ET SE DIRIGEA VERS LE PORT EN TENANT SOUS SON BRAS SON GROS VOLUME DE SAINT THOMAS, BOURRÉ DE BILLETS DE BANQUE.

L'intérieur était désert. Tous les vieux meubles, les vases, les armoiries, les candélabres, les tableaux de prix avaient émigré depuis longtemps, non seulement pour payer les dettes du maître, mais aussi pour boucher quelques trous du vieux navire qui faisait eau de toutes parts. Depuis bien des années le silence et la misère attristaient une maison où, quarante ans auparavant, régnaient le vacarme, le faste et l'orgueil d'une des grandes familles du royaume.

A cette époque les Santafusca n'étaient guère moins respectés à Naples que ne l'étaient les Bourbons eux-mêmes. Les fêtes qu'ils donnaient étaient d'un éclat incomparable.

Les vieux paysans se souvenaient d'avoir ouï parler des chasses bruyantes et princières que donnait « dans les temps » le baron Nicolo.

Qu'était-il resté de toute cette magnificence? Rien, moins que rien. Aujourd'hui, le baron n'était plus qu'une déplorable épave. Non seulement il était débiteur de l'air qu'il respirait, mais la prison était sa créancière.

Ces pensées obsédaient l'esprit de Coriolan le matin du fameux jeudi, tandis que, se promenant de long en large dans la galerie froide et nue qui donnait sur la terrasse, il attendait le prêtre.

De tout l'ancien luxe il ne restait alors que les tentures de brocart tapissant les murs, des morceaux de corniches dorées, les voûtes peintes, quelques belles mosaïques; mais à part deux chambres donnant sur le terre-plein, où Santafusca avait disposé un lit et quatre chaises pour lui, toute la maison était vide. Toutes les persiennes étaient fermées, toutes les portes closes : l'humidité et le froid donnaient à ces vastes salles un air de souterrains, où résonnait l'écho des pas et où flottaient des ombres mystérieuses.

Dans les pièces où les ténèbres étaient le plus profondes, à cause de l'épaisseur même des feuillages qui avaient tendu leur lourd rideau sur les jalousies, les chauves-souris avaient fait leurs nids pleins de vermine; le baron n'osait s'en approcher, de peur de réveiller l'immonde famille.

Aussi bien, depuis des années, il n'avait fait à la villa que de brusques apparitions. Il arrivait comme un fantôme; il était ces jours-là d'humeur plus sombre encore que d'habitude et plus en colère contre la fortune; il ne s'arrêtait qu'un jour ou deux, c'est-à-dire le temps de prendre ce qui pouvait encore s'arracher de l'ancienne magnificence; et il s'en allait comme il était venu, sans voir personne, après avoir partagé avec Salvator un maigre repas.

Salvator, déjà abattu par une attaque d'apoplexie, vieillard de soixante-dix ans, à moitié aveugle et à moitié idiot, passait son temps dans ce désert, en compagnie de son chien noir et de quelques chèvres qu'il laissait paître dans le parc où lui-même cultivait de maigres plants de salade, ramassant les figues et les amandes qui tombaient des arbres. Chèvres et poules lui fournissaient son dîner et son souper.

Il ne reconnaissait le baron qu'au ton impérieux de sa voix et à sa moustache noire. Alors, un reste d'activité d'autrefois s'éveillait chez ce vieillard, qui dormait ses journées au soleil; bien ou mal, Salvator accomplissait les ordres qu'il recevait avec ses anciennes habitudes d'obéissance et de respect : c'est ainsi qu'un vieux métier délabré conserve encore l'ossature de son bon temps.

Le baron était arrivé le mercredi, et avait passé la nuit à la villa.

Mais un tel tumulte d'idées se pressait dans son esprit qu'il ne pouvait guère céder au sommeil. Dans la solitude et dans le silence de la nuit, la gravité de l'acte qu'il méditait lui apparaissait avec ses effrayantes proportions. A quoi s'était-il résolu? Qu'allait-il devenir une fois la chose faite? Une sueur froide l'inondait. Et encore, avait-il tout préparé? Les mesures étaient-elles prises avec assez de prudence? Pour la millième fois il retournait dans sa tête les mêmes pensées.

Ces pensées se ramenaient à ceci : qu'il lui fallait avoir l'argent et garder la villa. Plus tard il la vendrait dans de meilleures conditions. En attendant l'occasion favorable, il y vivrait paisiblement, délivré de ses créanciers.

Mais si don Cyrille n'apportait pas l'argent? ou s'il payait avec des valeurs à son nom? Pour savoir au juste à quoi s'en tenir, il fallait donc lui faire un aimable accueil, le pousser à parler, lui montrer le palais, le grand salon d'en haut, les cuisines, les étables, les caves.... Le baron répétait dans sa pensée, le soulignant, pour ainsi dire, ce mot... les caves.

S'il pouvait amener le prêtre à descendre une douzaine de marches, de manière à dépasser la première grande porte de bois, une fois enfermé là-dessous, il n'est pas de puissance qui pourrait lui venir en aide. Et une fois le battant refermé, adieu!... Il y avait là-bas des labyrinthes épouvantables, les restes d'un vieux château fort du Moyen âge, sur l'emplacement duquel la nouvelle villa avait été construite.

Mais il fallait décider le vieillard à y descendre... et avant tout s'assurer s'il

avait l'argent sur lui : ou bien, s'il ne l'avait pas, il faudrait lui arracher des ongles une procuration, une lettre de change, quelque chose....

Le baron soupirait fortement et se roulait dans son lit. Si parfois il s'assoupissait, alors commençaient pour lui des rêves atroces. Il voyait des lieux ténébreux, antres, cavernes, étables, écuries, grottes, basses fosses, celliers, bûchers, puits, couloirs, greniers, souterrains obscurs, escaliers noirs et humides, et une multitude de toiles d'araignées, grandes, fortes, qui l'engluaient, l'enveloppaient, paralysaient sa marche et les mouvements de ses bras : une lutte grotesque commençait entre lui et une fantastique araignée noire.

« Au secours !... » cria-t-il en se redressant assis sur son lit.

L'aube blanchissait. Dans le jardin et dans la forêt, les oiseaux gazouil-



« Je veux que tu portes cette lettre au curé de San Fedele, » dit le baron.

laient. Un doux souvenir de sa jeunesse vint rafraichir pour un instant la tête brûlante du baron. Les belles matinées de jadis, quand il descendait du lit et courait respirer l'air pur et humer la rosée qui perlait sur les roses fleuries! Et quand il partait joyeux, au petit jour, pour la chasse, et quand il s'agenouillait aux premiers tintements de la cloche sonnant l'*Ave Maria*! C'était encore la même cloche qu'il entendait aux premières lueurs de l'aube.

Mais en ce temps-là le problème de la vie était facile. Point de carabiniers à l'affût derrière la porte, et point de procureur menaçant. Aujourd'hui tout était changé. Si le prêtre ne lui apportait pas d'argent, le dernier des Santafusca serait dénoncé au parquet. Cela était certain, et pour un gentilhomme l'infamie est pire que la mort.

Pourquoi ne se tuait-il pas? Pourquoi n'échappait-il pas par la mort à ces embarras féroces?

Certes, il valait mieux se tuer que se faire mettre la main au collet par les agents de la police. A cette idée, le vieux sang des Santafusca bouillonnait dans ses veines, il poussait un cri, un flot de sang lui montait à la tête, les murailles livides lui semblaient se teindre en rouge, et rouges lui paraissaient tous les arbres du jardin.

S'IL ALLAIT NE PAS VENIR!

« Salvator! » cria pour la troisième fois, du haut de la terrasse, le baron faisant avec ses mains un porte-voix.

Le vieux serviteur qui se trouvait dans l'avenue, appuyé sur son bâton, absorbé dans la contemplation de ses chèvres, entendit enfin la forte voix de son maitre, se secoua, et, chancelant sur ses jambes, asthmatique comme un vieux soufflet, accourut pour recevoir ses ordres.

« Je veux que tu portes cette lettre au curé de San Fedele.

— Là-haut? demanda Salvator, indiquant du doigt un village perché, comme un nid d'aigle, sur les coteaux, à la distance de cinq ou six milles.

— Oui, je n'ai confiance qu'en toi. Si la route est trop longue pour toi, tu resteras là-bas cette nuit pour dormir.

— Je ne marche pas vite, mais pourtant je pourrai être de retour ce soir. »

Le baron réfléchit un instant. Il avait six ou sept heures devant lui avant que le vieux ne fût de retour.

« Tiens, dit-il, pour ton tabac.... » et il lui mit dans la main, avec la lettre, une couple de lires, générosité à laquelle le vieux serviteur n'était plus habitué depuis longtemp

Salvator baisa le bout des doigts de s seigneur et s'en alla de son pas branlant côté des écuries, par où passait le chemin pays dans lequel il devait se rendre.

Le maitre resta seul.

De temps à autre il regardait par fenêtre dans la longue avenue de plata s'il voyait venir le prêtre.

Un coup de sifflet résonna tout à cou et après ce coup de sifflet le vent apporta bruit du grondement du train qui venait Naples. A ce moment même une heure son au clocher de la paroisse.

« Viendra-t-il? » interrogeait Coriolan

Bien que n'étant pas superstitieux, voulut croire pour un instant à la fatalité. le prêtre venait, ce serait signe qu'il faudr agir. Un autre coup de sifflet indiqua départ du train.

De la station à la grille de la villa il fall au plus dix minutes, mais ce prêtre chen nait si lentement!

« Il n'est pas venu! » dit le baron av un soupir de joie. Et il s'apprêtait déjà à par

Que faisait-il dans ce désert?

Qu'était-il venu y faire?

Il avait faim.

Depuis assez longtemps, il sentait u certaine douleur à l'estomac et n'avait p pensé que ce pouvait être la faim. A ce m ment, il s'en aperçut tout à coup, et un friss parcourut tout son corps. Il souffrait de faim. Mais était-ce vraiment la faim?

Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que s nerfs se contractaient et qu'il éprouvait, av des sortes de vertiges, des crampes doulo reuses et répétées.

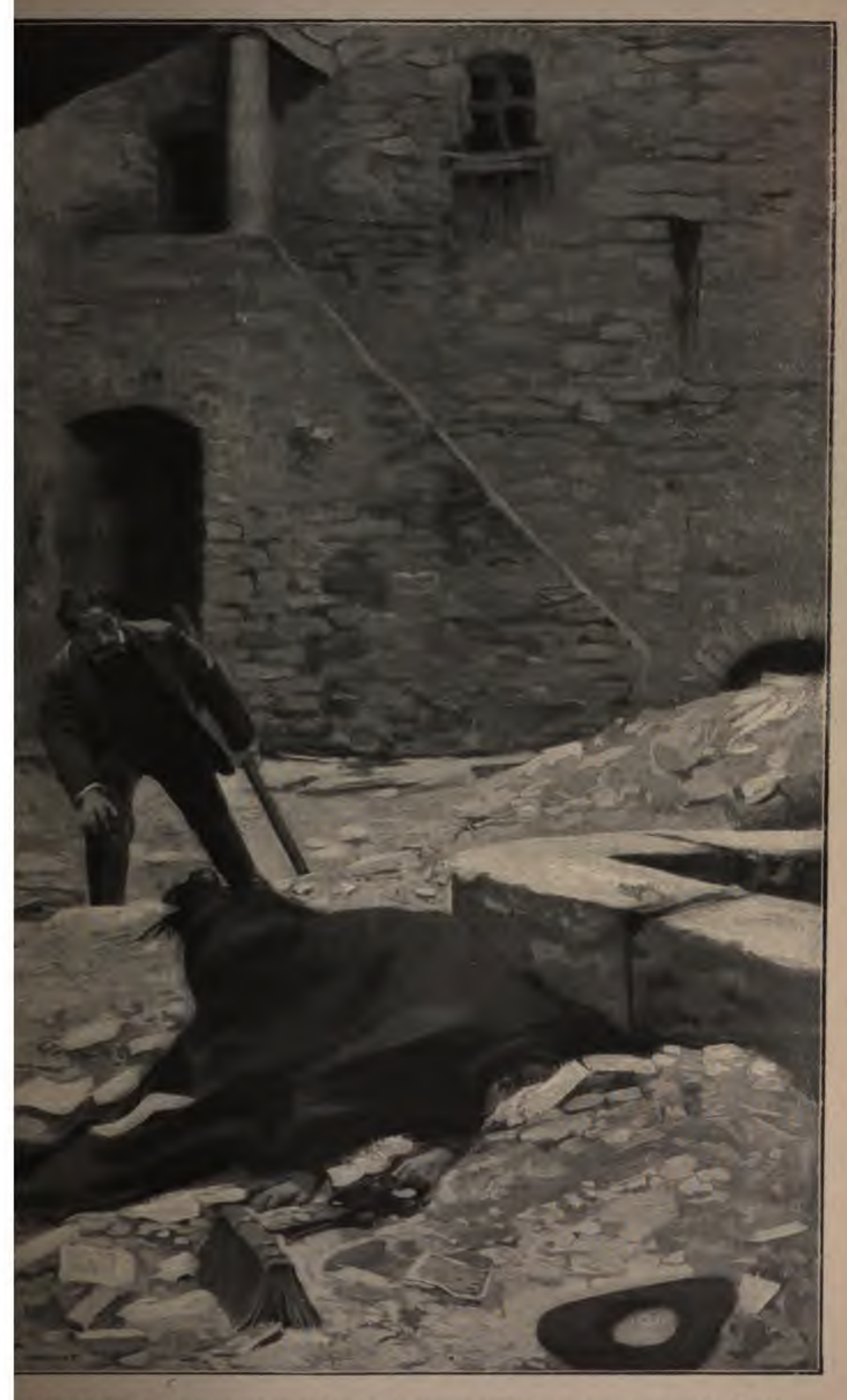
« Quand viendra-t-il? »

Le baron fixa ses yeux sur le fond l'avenue, où il avait cru voir flotter il ne s vait quoi de noir.

« Quand? » répétait-il d'une vo obstinée. Et pendant ce temps le prêtre s'a prochait, pas à pas, par la montée, enve loppé dans son manteau et serrant sous so bras le gros livre, avec son beau chape neuf... ouvrant ses ailes au vent.

Salvator cheminait de son pas déshab tué de la marche. En passant devant la cure il vit don Antonio, le prêtre de la paroisse en train de présider à l'ornementation d portail de l'église pour une fête prochaine.

Toute la vie du bon vieillard s'était con finée dans cette cure de campagne. Depui quarante ans sa pensée n'allait pas au del



BARON BRANDIT UN GROS LEVIER DE FER ET LAISSA TOMBER UN TEL COUP SUR LA NUQUE DU PRÊTRE
QUE LE PAUVRE HOMME S'ABATTIT COMME UNE MASSE.

du cimetière, qui marquait les confins de la paroisse, et près de trois générations lui étaient passées par les mains.

« Où allez-vous par ce soleil, Salvator? dit le vieux curé au serviteur qu'il était étonné de voir en chemin.

— Je vais là-haut à San Fedele, répondit celui-ci. Mon maître le baron est arrivé.

— Il est arrivé? C'est donc vrai ce qu'on m'a dit, que Son Excellence va vendre la villa?

— Je ne sais pas, » fit Salvator, qui, depuis longtemps, n'en avait autant dit.

« Cette visite n'indique-t-elle pas que les négociations sont commencées?

— Je ne sais pas, » dit le vieux, qui ne se sentait guère en veine de bavardage.

Et il continua tout doucement son chemin, tandis que le bon curé don Antonio devisait paisiblement avec le sonneur Martin sur la vente possible de la villa Santafusca.

Pendant ce temps un événement tragique s'accomplissait à la villa.

UNE MAISON QUI DEVIENT UNE TOMBE.

Le baron était allé à la rencontre du prêtre en affectant un air joyeux; il lui avait demandé des nouvelles de sa santé et s'il avait fait un bon voyage. Puis il ajouta :

« Venez, don Cyrille; je viens d'envoyer chercher don Nunziante, qui est allé à la commune pour un contrat d'acquisition. Venez, je vous recevrai comme je pourrai, en chasseur. » En disant ces mots, ils entrèrent dans la maison, et allèrent s'asseoir dans la petite antichambre devant une table boiteuse, sur deux vieilles chaises chancelantes aux pieds inégaux.

« Vous trouverez la maison dépouillée, mais elle est plus facile à vendre ainsi au prix de sa valeur intrinsèque. Vous faites une très bonne affaire, don Cyrille, et si le besoin ne me serrait à la gorge, j'aurais pu la vendre quatre fois autant dans un an ou dans six mois. Vous avez apporté l'argent?

— Comme j'ai promis, vingt mille lires comme acompte, répondit le prêtre à mi-voix, en regardant autour de lui avec inquiétude.

— Je ne vous ai pas parlé des bâtiments de ferme qui sont en dehors du mur d'enceinte. Je pourrais céder ces bâtiments à la commune pour les écoles et j'ai envoyé don Nunziante pour poser la question au Conseil, qui doit justement se réunir aujourd'hui à deux heures. Mais je serais disposé à vous donner la préférence, si vous vous montrez généreux.

— Et ne me montré-je pas gé[...]
J'achète pour trente mille lires une [...]
qui semble bien délabrée et que je ne [...]
pas en détail.

— Excusez-moi, vous ne me d[...]
rien avant que vous ne vous soyez p[...]
par vos propres yeux que la maison, c[...]
rée seulement comme un tas de briqu[...]
plus que ce prix. Je vous engagerai
en attendant don Nunziante, à faire
par les locaux. Puis, je vous mène[...]
ces bâtiments de ferme.... »

Le baron, en prononçant ces d[...]
phrases qui prenaient pour lui une dra[...]
signification, n'osa pas regarder le pr[...]
face, mais il restait les yeux fixes,
cloués à la fenêtre.

« C'est bien pour voir que je sui[...]
dit tranquillement le prêtre.

— Et vous avez l'intention de [...]
retourner à Naples?

— Plus jamais, dit le prêtre av[...]
conviction qui porta un coup dans l'[...]
Son Excellence. Je resterai votre hô[...]
que la maison sera à vous, et vous se[...]
hôte quand la maison m'appartiendr[...]
on ne me verra plus à Naples.

— Et si l'on venait vous y cherc[...]

— Personne ne sait que je suis [...]
où je suis allé, et j'espère trouver [...]
calme des champs cette paix et ce re[...]
sont la récompense d'une vie simple [...]
ambition.

— Vous trouverez la paix, dit le
comme s'il répétait une phrase sans
tance. Mais ses paroles résonnèrent
avec une sonorité étrange.

— Eh bien! voyons-la donc
maison, puisque nous y sommes.

— Venez, je vous ferai voir a[...]
caves, si vous le désirez. Voulez-v[...]
poser votre manteau?

— Non, je préfère.... »

Le prêtre Cyrille n'acheva pas sa
mais, par un mouvement nerveux,
son manteau contre lui. Il ne fut pas
dant si adroit que le baron ne vît res[...]
tranche du livre, et de cette tranc[...]
liasse azurée de billets de banque.

« Je commencerai par vous faire
galerie. Ici, jadis, était une belle colle[...]
tableaux, dit le baron, marchant à u[...]
pas de distance derrière le prêtre, q[...]
minait avec une admiration silenci[...]
peintures des voûtes, les corniches
nêtres, les belles mosaïques.

« C'était la salle à manger. Il
place pour cinquante convives. Q[...]
quels beaux dîners y furent donné[...]

Il marchait derrière le prêtre

eût été son ombre. Son regard ne le quittait pas; il fixait des yeux sa nuque, les tendons qui accentuaient son cou mince et grêle. S'il eût étendu les deux mains, s'il eût serré ce cou entre ses quatre doigts, don Cyrille était mort.

« Voici la salle de réception.... Elle est sombre, mais pourtant on y voit assez. »

Don Cyrille se laissait pousser tout doucement, comme si son destin l'appelait; et c'était lui, le premier, qui éprouvait le désir de tout voir, de descendre les escaliers, d'entrer dans les corridors les plus obscurs, où le baron n'eût presque pas osé pénétrer seul. Et le prêtre continuait à entraîner derrière lui son assassin.

« Voici la cuisine.

— Qu'elle est grande! » dit le visiteur avec un élan de satisfaction. — Et il faisait le calcul qu'elle pourrait très bien servir pour une communauté de cent élèves.

Le baron ne pensait plus, il ne voyait presque plus son prêtre. A mesure que le moment d'agir approchait, il allait, de moins en moins conscient, poussé par une impulsion presque mécanique, voyant toutes choses comme en un rêve.

« D'ici l'on va aux écuries... et puis aux souterrains. »

Le prêtre Cyrille voulait tout voir, et, pensant au parti qu'il pourrait tirer des écuries en les transformant en grandes salles d'école, il passa le premier devant les étables et arriva dans une petite cour fermée sur trois côtés par un mur élevé. Là étaient amoncelés des matériaux de construction, des briques, du sable et jusqu'à de la chaux vive près d'une citerne, que le baron, plusieurs années auparavant, avait fait creuser afin de recueillir l'eau pluviale pour le service des écuries. Mais les ressources lui avaient manqué et les travaux en étaient restés là.

Le prêtre Cyrille, voulant s'assurer de la profondeur du réservoir, s'approcha de la citerne et se pencha pour regarder. Ce fut comme s'il avait donné lui-même le signal.

Le baron bondit, et sans regarder s'il agissait suivant les dispositions prises, mais soulevé par une violence dont il n'était plus maître, il brandit un gros levier de fer oublié par terre par les ouvriers et laissa tomber un tel coup sur la nuque du prêtre que le pauvre homme s'effondra comme écrasé sur le monceau de matériaux, sans un gémissement, et roula presque de lui-même sur la citerne.

Le baron lui asséna un second coup qui eût brisé une tête de bronze: le crâne du malheureux fut écrasé comme une noix. Le livre tomba, s'ouvrit, et les billets s'éparpillèrent sur les briques.

Fiévreusement, le baron assassin agrippa les billets, les enfouit dans sa poche, les pressant à plusieurs reprises jusqu'à ce que la poche fût gonflée. A l'aide du levier il poussa le mort et le lança au fond de la citerne, profonde de trois mètres. Le corps tomba dans la vase avec un bruit sourd. Il prit une pelle qui se trouvait là, jeta du sable et encore du sable dans la citerne! Avec le sable il jeta aussi de la chaux, puis encore du sable.

Le baron travaillait avec la vigueur de dix hommes. Puis, dans ses bras où résidait pour quelques instants une force herculéenne, il souleva une grosse pierre préparée à l'avance, qui devait recouvrir l'ouverture. Il l'y plaça comme on applique et colle une feuille de papier sur un carreau cassé. Il prit encore la pelle, poussa sur la pierre du sable, des briques et puis du sable encore, en fit un monceau, et à la fin regarda autour de lui... et il écouta. Partout un grand silence. Seulement un lézard s'était arrêté sur le mur et levait sa petite tête, comme fasciné. Du reste, personne, mais un grand silence.

Épouvanté par cette sensation de néant, le coupable traversa en hâte l'écurie et, passant par le bâtiment des étables, il allait sortir dans le jardin, quand il éprouva encore le besoin de retourner sur ses pas pour revoir le lieu du crime. La chaux, le sable, la pierre, les briques, tout lui parut être bien à sa place. Non, le prêtre Cyrille ne retournerait plus à Naples.

Pourtant ce levier jeté en travers sur les matériaux pouvait devenir un indice. Le baron eut encore l'énergie de se baisser et de l'enfoncer dans le tas de chaux jusqu'au bout qu'il tenait à la main.

Puis, se sentant brusquement défaillir, il sortit dans le jardin et courut par l'avenue des oliviers, remonta toujours courant et parvint dans un pré plein d'herbes épaisses et de soleil, où paissaient les chèvres de Salvator. Là, il s'arrêta les pieds enfoncés dans la terre molle et se mit à regarder d'un œil sans pensée les chèvres qui le regardaient ellesmêmes tranquillement en ruminant.

Illustrations de A.-F. Gorguet.

Adapté de l'italien, d'après DE MARCHI,
par M. DECLERMONT.

(A Suivre.)

○ ○ ○



M. FRANÇOIS ET SON ESCORTE SE PRÉPARANT À RENDRE VISITE AUX MANDARINS.
En Chine, ce serait compromettre son prestige et sa sécurité que de ne pas observer le cérémonial en usage. Aussi M. François, quand il vint en 1899 prendre possession de son poste dans cette province déjà très agitée, ne manquait-il pas de faire ses visites en chaise à porteurs et en grand costume d'apparat.

LES PÉRIPÉTIES D'UNE MISSION FRANÇAISE AU YUN-NAN

M. François venait d'être envoyé au Yun-nan avec mission de négocier l'établissement d'une ligne de chemin de fer lorsqu'on apprit la foudroyante nouvelle des massacres qui ensanglantèrent la Chine. En France, l'émotion fut grande, et les inquiétudes n'étaient que trop justifiées. Le récit de cette périlleuse expédition sera pour nos lecteurs aussi instructif qu'émouvant. Il les renseignera sur les intérêts de notre politique au Yun-nan, il les promènera à travers les accidents d'un pays très pittoresque et les bizarreries des mœurs locales; enfin il les associera aux angoisses de nos compatriotes que la perfidie des mandarins et le fanatisme populaire exposèrent aux pires dangers.

○ ○ ○

CE que nos grands parents n'auraient jamais voulu croire il y a cent ans seulement est aujourd'hui une réalité : la France est la voisine de la Chine. Le Céleste Empire, cependant, n'a pas émigré d'Asie pour venir s'installer en Europe; on ne peut même pas dire qu'il ait fait un pas pour venir au-devant de la civilisation occidentale. Non: c'est nous-mêmes qui sommes allés à lui et qui avons conquis à ses portes un empire, l'Indo-Chine française, peuplée de vingt millions d'habitants.

Jusqu'à ces dernières années, les échanges entre notre empire indo-chinois et les provinces limitrophes de la Chine avaient consisté surtout en coups de fusil et mauvais procédés de toute sorte. Le Tonkin pacifié, la paix bien établie avec le gouvernement de Pékin, on se préoccupa de mettre en valeur cette nouvelle et riche colonie et d'y attirer une partie du commerce de l'Empire du Milieu. Des missions se succédèrent qui parcoururent en tous sens les provinces méridionales de la Chine pour en dénombrer les richesses et y établir le tracé futur des voies ferrées. La *Mission lyonnaise* y fit une enquête des plus instructives et y constata d'immenses ressources encore inexploitées.

Le gouvernement français établit un consul à Long-tcheou, ville chinoise située au nord de Lang-son, un autre à Mong-Tseu, porte du Yun-nan, et enfin, voici près de trois ans, il décida d'envoyer en mission spéciale un représentant à Yun-nan-sen, capitale de la province du Yun-nan; ce fut M. François.

UNE MISSION ACCIDENTÉE.

On se souvient des inquiétudes causées en France au mois d'août dernier par les aventures et l'odyssée de notre consul. Nous allons, à notre tour, suivre M. François dans son voyage au Yun-nan et à travers toutes les péripéties de sa mission si accidentée.

La géographie et la politique, en nous faisant les voisins de la Chine par le sud, ne nous ont point favorisés; nous touchons au Céleste Empire par le mauvais côté, par celui où il se hérisse de montagnes. Les parties grasses et riches, les belles provinces du Fleuve Bleu, sont au contraire orientées du côté de la mer; et ce sont les Anglais, les Allemands, les Japonais, les Russes, qui ont le plus de chances d'y pénétrer et d'y faire un fructueux commerce.

Du moins devons-nous profiter de ce que nous avons, faire une « soudure commerciale » entre la Chine et le Tonkin. De là vient l'intérêt qu'il y a pour nous à pénétrer au Yun-nan où nous conduit notre fleuve tonkinois, le Song-koï (Fleuve Rouge), qui trace le plus court chemin entre les hauts plateaux et le delta.

Nous n'avions pas encore eu de représentant officiel à Yun-nan-sen. En outre, M. François arrivait dans les circonstances les plus difficiles, au moment précis où éclatait la grande tragédie chinoise.

EMBARQUÉS DANS UN CIGARE.

Le Yun-nan est un haut plateau, une forteresse naturelle qui défend ses approches par une série de remparts montagneux presque à pic du côté extérieur, et il faut d'abord escalader la muraille, quand on vient du Tonkin, pour pénétrer dans le Céleste Empire.

Jusqu'à Laokaï, aux frontières de nos possessions, tout va bien, le voyage est relativement facile et confortable, M. François put monter sur le bateau à vapeur à une seule roue qui fait le service du haut Fleuve Rouge et qui le transporta sans mésaventures lui et ses bagages jusqu'à Laokaï. Mais dès que l'on arrive aux rapides, aux passes difficiles où la rivière s'encaisse entre des berges rocheuses, tout change; la navigation devient singulièrement moins aisée. Il faut se contenter d'une mauvaise jonque. Imaginez un cigare un peu long et plutôt blond; évidez-le par la pensée, de façon à ne lui conserver que ses feuilles d'enveloppe; celles-ci proviennent, non du tabac, mais de lataniers; placez ce cigare sur l'eau : voilà une embarcation qui, à défaut de confortable, ne manque pas de couleur locale; c'est là que doit s'installer le voyageur à destination de Yun-nan-sen. On n'y tient pas debout. On y est très mal assis; la position normale est l'horizontale. Avec le soleil qui tape là-dessus, on jouit à l'intérieur d'une température qui, pour continuer la comparaison, n'est pas de beaucoup inférieure à celle d'un cigare allumé. On a même droit à la fumée, grâce à la cuisine qui se pratique à l'un des



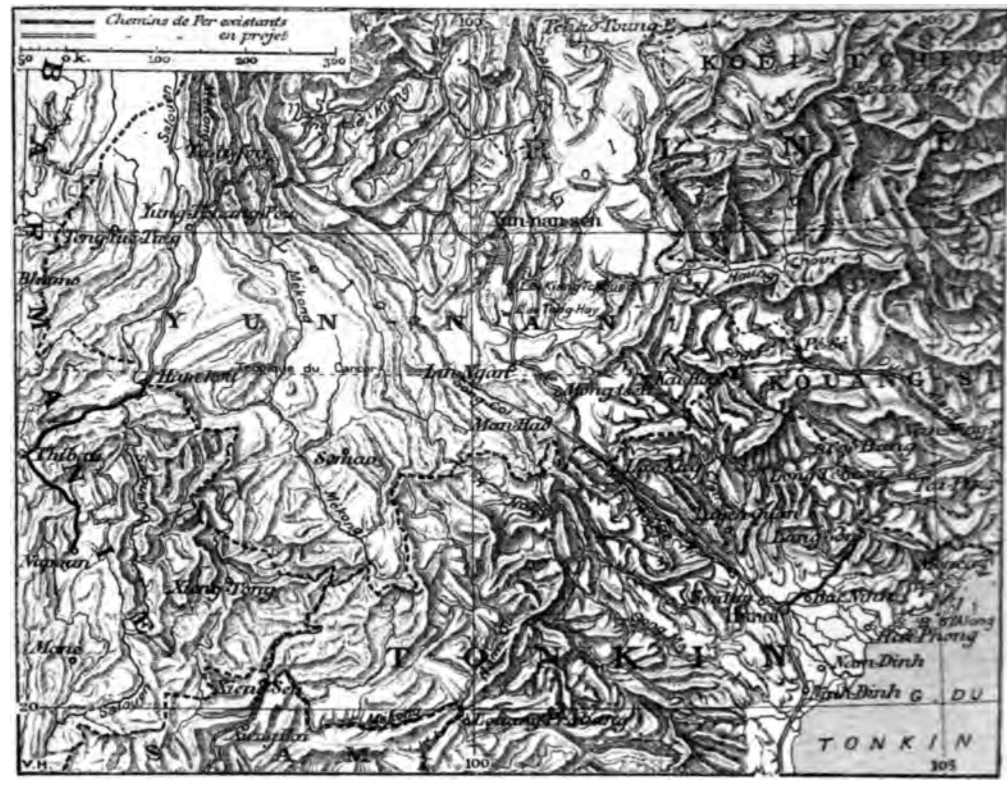
M. FRANÇOIS, CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE À YUN-NAN-SEN, CAPITALE DU YUN-NAN.

Une population en pleine effervescence, voilà ce que M. François trouva à son retour au Yun-nan, en mai 1900. Il lui fallut tout son sang-froid et toute son énergie pour ramener ses compatriotes sains et saufs au Tonkin.

bouts. Telle est la fragile pirogue dans laquelle notre représentant doit franchir les rapides où le fleuve court avec une vitesse vertigineuse et où les eaux couleur chocolat bouillonnent entre les rochers; le moindre faux mouvement peut précipiter l'esquif sur un écueil où il se briserait en mille morceaux. Le batelier chinois est habile et courageux; le plus souvent, il hale la jonque à la cordelle; à moitié nu dans l'eau, il saute de roche en roche et fait lentement remonter le courant à son bateau. Mais il est aussi fataliste que résistant à la fatigue : si l'orage vient, s'il se sent menacé de couler, il se résigne facilement, prend sa pipe et sa petite provision de riz, s'installe au sec sur la rive et regarde philosophiquement les caisses de thé ou de tabac s'en aller, en tourbillonnant dans les remous, vers la mer lointaine.

LA ROUTE DES DIX MILLE ESCALIERS.

A Man-hao, suivant l'itinéraire ordinaire, M. François dut quitter le fleuve pour prendre une direction plus au nord et suivre la grand'route impériale dont les pieds des porteurs de chaise et les sabots des petits chevaux yunnanais ont, depuis des temps immémoriaux, usé les dalles mal jointes; elle grimpe vers Mong-Tseu et vers Yun-nan-sen, où l'on parvient en neuf étapes, réglées, depuis des siècles, invariablement.



CARTE DU YUN-NAN.

Faciliter à nos possessions indo-chinoises le commerce avec la Chine serait le meilleur moyen de les mettre en valeur. C'est pour cela qu'on a songé à prolonger jusque dans le cœur du Yun-nan les chemins de fer commencés au Tonkin. La carte ci-dessus montre le trajet de la ligne projetée.

Les routes mandarines n'ont guère de commun avec les nôtres que le nom. Elles servaient il y a dix siècles : pourquoi ne pourraient-elles plus servir aujourd'hui ? Ainsi raisonne volontiers l'administration mandarinale. Le gouvernement ne dépense pas une sapèque pour l'entretien des routes. Parfois les riverains, quand la voie devient trop impraticable, se décident à y jeter quelques blocs de pierre, qui ne contribuent guère à la rendre carrossable. Pour franchir les torrents et les rivières, on se sert des ponts, quand il y en a, et encore ne peut-on, la plupart du temps, y accéder qu'en franchissant

des escaliers : mais souvent il faut passer à gué ou à la nage sur le dos des chevaux.

On grimpe de Man-hao à Mong-Tseu par la « route des dix mille escaliers ». Son nom est significatif et mérité : ne faut-il pas en effet qu'elle s'élève jusqu'à un col de 2100 mètres d'altitude pour redescendre ensuite à Mong-Tseu à 1375 mètres? Telle qu'elle est, la « route des dix mille escaliers » est très fréquentée : près de 2500 bêtes y passent en moyenne chaque jour ; elle est l'unique chemin qui mène des plateaux du Thibet oriental et de ceux du Yunnan aux plaines du Tonkin et à la mer. Chaque jour on y voit passer des caravanes de bidets écorchés, menés par leurs *ma-fou* pouilleux, des groupes de voyageurs, cavaliers risibles, juchés sur des biques lilliputiennes embarrassées de grelots ; pittoresques et comiques, ces gens empaquetés sur des bâts et s'abritant sous leurs parapluies de coton et de papier, franchissent, cahin-caha, les murailles de roches, grimpent dans des gorges sauvages, peinent sur des escaliers ; puis, le col franchi, ils dévalent vers quelqu'une de ces hautes plaines poudreuses et fertiles qui coupent de temps à autre le plateau et où sont bâtis villes et villages.



EN ROUTE VERS YUN-NAN-SEN.
M. FRANÇOIS ET SON ESCORTE DANS UN DÉFILÉ.

L'accès du Yun-nan par le Tonkin est très difficile, comme le montre notre carte, à cause des montagnes à pic qui se dressent comme une barrière. Il faut à chaque instant escalader des cols, monter et redescendre.

HÔTELLERIES CHINOISES. — LES TRIBULATIONS D'UN VOYAGEUR.

Mais quels gîtes, et quelles hôtelleries! Un gîte chinois, une hôtellerie chinoise, c'est-à-dire une bicoque en briques séchées, souvent ouverte à tous les vents, y compris les effluves odorants qui viennent des porcheries et autres lieux, la plupart du temps contigus à la chambre principale du logis, la chambre d'honneur! L'accoutumance et l'extrême fatigue peuvent seules permettre à l'infortuné voyageur de dormir dans le tohu-bohu de ces auberges si mal hospitalières ; couché sur des nattes très dures, il est assailli durant la nuit par des bataillons de vermine et des escadrons de moustiques ; souvent le bruit des buveurs de thé accroupis dans la salle inférieure et la fumée des pipes d'opium se réunissent pour torturer son sommeil.

Quant au repas, il est, lui aussi, trop chinois ; les plats légendaires, nids d'hirondelles ou ailerons de requins, ne paraissent guère que sur les tables riches ; dans les auberges des villages, il faut le plus souvent se proclamer fort heureux de trouver, outre les mets chinois antipathiques aux palais européens, du riz, des œufs et l'éternel poulet, ressource inappréciable du voyageur dans toutes les parties du monde, mais dont à la longue il se lasse jusqu'à la nausée.

Après une nuit médiocre où les hommes dorment mal et où les chevaux, entassés dans des écuries sales, ne peuvent se coucher, il faut repartir de grand matin. Et ce n'est pas un mince embarras que l'organisation et la mise en route d'une caravane! Il faut refaire les ballots, veiller au bon arrimage des caisses sur le dos des mulets ou des chevaux ; il est indispensable que l'équilibre entre les deux ballots soit parfait pour que le bât ne vienne pas à basculer et pour que dans les passages difficiles tout le chargement ne soit pas emporté dans quelque précipice.

Le voyageur lui-même peut cheminer à pied, à mulet ou en chaise ; mais il est indispensable qu'il fasse au moins son entrée dans les villes et les villages en chaise à porteurs ; sans cette précaution, il compromet gravement son prestige et même sa sécurité, car une belle chaise impose plus de respect aux

Célestes qu'un passeport en bonne forme. En Chine, l'essentiel est toujours de « sauver la face ».

LA VIE ET LES POPULATIONS YUNNANAISES.

« Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe? » Et que faire en cette boîte étouffante de moins de 60 centimètres de large qu'est une chaise chinoise, à moins que l'on ne sommole ou que l'on ne regarde défiler lentement le paysage? Sur les plateaux du Yunnan, les aspects du pays sont souvent monotones. Partout des montagnes dépourvues d'arbres, ravinées par les pluies, montrent à nu la pierre rougeâtre ou grisâtre; à l'horizon, des pitons dénudés, des rochers isolés, escarpés, abrupts, rochers énormes aux formes fantastiques et inquiétantes, qui furent témoins de gigantesques effondrements aux très anciennes époques géologiques.

Brusquement, à la monotone aridité des montagnes sans cesse balayées par le vent succèdent de hautes plaines, en forme de cuvettes, dont la verdoyante fertilité contraste avec la nudité des pentes qui les dominent de toutes parts.

Ce sont les oasis du Yun-nan: le fond en est souvent occupé par un lac, comme celui de Yun-nan-sen ou celui de Ta-li-fou. Le sol, dans ces cantons privilégiés, abrités des vents desséchants, et savamment irrigués, donne deux et jusqu'à trois récoltes par an: l'une de fèves, de blé et surtout d'opium, que l'on appelle le « petit printemps »; la seconde ne fournit que du riz: c'est le « grand printemps ». Les rizières occupent tout le fond des hautes plaines, et dans les champs en terrasses qui s'étagent sur le flanc des coteaux on cultive le riz de montagne. La culture du riz est l'industrie nationale du Chinois; agriculteur admirable, il surveille avec un soin minutieux la croissance de la plante qui le nourrit; il la repique brin à brin dans la vase qu'il vient de retourner avec sa charrue en bois attelée d'un buffle, il l'arrose, au moyen d'une sorte de longue cuillère, de doses soigneusement réparties d'un bouillon d'engrais humain.

La population du Yun-nan de cinq à huit ou même douze millions d'habitants: les estimations varient est presque entièrement



SUR LE FLEUVE ROUGE : COMMENT ON MANŒUVRE UNE JONQUE CHINOISE.

Rien de plus bizarre que la façon dont les bateliers chinois conduisent leur jonque. Sans déplacer leur perche, ils font avancer l'esquif en s'arc-boutant contre les échelons dont est garni le plat-bord. C'est dans une de ces barques que M. François remonta les rapides du fleuve Rouge.

concentrée dans ces quelques vallées fertiles et bien arrosées; mais de la route le voyageur n'aperçoit qu'un petit nombre de villages: presque tous sont cachés dans les replis de quelque vallon; les habitants espèrent ainsi échapper aux réquisitions et aux exactions des hauts mandarins qui parcourent le pays. Mais, lorsque passent des étrangers de marque, la curiosité est la plus forte : les habitants accourent sur la route pour voir un instant



UN VILLAGE AUX ENVIRONS DE YUN-NAN-SEN.

Agriculteurs pour la plupart, les habitants des campagnes, au Yun-nan, vivent de la culture du riz, qui est l'industrie nationale du pays.

la figure des « diables d'Occident ». C'est d'ailleurs une population douce et pacifique que celle de cette province; mais il est intéressant de remarquer que, pour une grande partie, les indigènes ne sont pas des Chinois, mais des Lo-los, descendants des anciennes races aborigènes et parents des Thibétains, des Laotiens et peut-être de quelques peuples européens. Les Lo-los n'ont pas les yeux bridés caractéristiques du Chinois, et les voyageurs racontent que, dans certains villages lo-los, ils se seraient volontiers crus, à voir le costume et la physionomie des habitants, dans quelque village de la Russie orientale.

Longtemps ces peuplades ont été indépendantes, et la disparition du dernier souverain indépendant du Yun-nan n'est pas encore très ancienne; la conquête chinoise a été très lente, très difficile, et elle n'est pas achevée : plusieurs tribus dans les montagnes vivent encore à peu près autonomes sous l'autorité d'un chef héréditaire.

C'est une histoire terrible que celle de la conquête de ces provinces par la Chine : elle fut marquée par d'effroyables massacres. Il périt de 12 à 14 millions d'habitants; dans le seul Yun-nan, presque la moitié de la population disparut.

Après le sac de Ta-li-fou, le fantaï envoya à Yun-nan-sen vingt-quatre grands paniers — la charge de douze mulets — contenant des oreilles humaines cousues par paires!

UN PEUPLE EN EFFERVESCENCE.

Cependant, à force de grimper pardessus les cols pour redescendre ensuite dans les hautes plaines où s'est réfugiée la vie active, le représentant de la France approche de la capitale du Yun-nan. Le paysage devient plus riant, la population plus dense.

La route s'élève peu à peu le long de pentes couvertes de camélias sauvages ou de rhododendrons, tout en fleurs dans ce beau mois d'avril; des fougères admirables cou-

vrent les rochers; certains passages rappellent notre route si pittoresque de la Grande Chartreuse. Tout d'un coup, du sommet d'un col, on découvre une nappe d'eau bleue qui miroite au soleil : c'est le lac Tong-Hai; durant des heures, on se promène sur des rochers magnifiques en bordure de l'eau.

En avançant encore, voici un nouveau lac, celui de Kiang-Tchouan, au fond d'un nouveau bassin; c'est une jolie petite mer intérieure, avec des vagues battant les rochers, des falaises énormes percées de grottes, couvertes de cactus gigantesques et d'une véritable forêt de figuiers de Barbarie. Encore une falaise à franchir et l'on est au bord d'un troisième lac : cette fois, c'est le dernier, le plus grand, et tout à son extrémité septentrionale c'est Yun-nan-sen. Encore 70 kilomètres, en longeant le bord de l'eau, et M. François va pouvoir pénétrer dans la ville.

Mais, à mesure que le représentant de la France approche de son but, des signes non équivoques se succèdent et lui révèlent de plus en plus l'effervescence qui règne dans toute la région et les dispositions malveillantes des habitants et des autorités.

Tous les indigènes qu'on rencontre sont porteurs de fusils liés en paquets sur la croupe des chevaux; ces ridicules escopettes ne sont guère redoutables, mais elles donnent à tous ces pauvres gens l'illusion d'un armement efficace, et leur audace s'en accroît. Évidemment, on fait des préparatifs contre les « diables d'Occident », il se trame quelque chose. A quelques lieues de la ville, M. Beauvais, l'interprète du consulat, venu au-devant de M. François, lui apprend que des changements importants ont eu lieu dans le haut personnel administratif de la province; le vice-roi a été remplacé et son successeur ne parle que de pourfendre les étrangers. Heureusement la mission a de bons fusils et des cartouches : s'il le faut, on se défendra.



AU YUN-NAN. — UNE CHINOISE EN VOYAGE.

C'est généralement à dos de mulet qu'on voyage au Yun-nan, avec un « coolie » ou serviteur chinois comme muletier. La plupart des routes sont si mal entretenues que les trajets sont très pénibles pour les Européens.

UNE CAPITALE DE PROVINCE : YUN-NAN-SEN.

Voici, toutes proches, les murailles de la capitale du Yun-nan, crénelées et flanquées de hautes tours qui se dressent et masquent l'horizon. Yun-nan-sen, assise dans la plaine, sur une ondulation de terrain, entourée de ses remparts quadrangulaires,



UN ENTERREMENT AUX ENVIRONS DE YUN-NAN-SEN.
Les enterrements, au Yun-nan, ne donnent lieu à aucune solennité. La grande plaine au milieu de laquelle s'avance ce convoi est un cimetière. Les vallonnements indiquent les tombes groupées au hasard.

s'élève insensiblement sur les pentes des collines prochaines; chacun des côtés de son enceinte mesure environ 1 kilomètre, et, hors des fortifications, trois grands faubourgs s'allongent; le plus important est adossé à la porte du Sud, par laquelle allait entrer la caravane de M. François, et s'étend sur plus de 1000 mètres de longueur.

Avec ses 80000 habitants, Yun-nan-sen est une grande ville riche et commerçante, mais ses rues sont en général étroites, sales et puantes, comme dans toutes les villes chinoises; c'est un dédale de petites ruelles, de couloirs, de passages qui finissent par aboutir aux trois ou quatre voies principales qui traversent la ville d'une porte à l'autre; sur ces grandes artères plus larges et moins encombrées d'ordures s'ouvrent toutes les boutiques, tous les bazars de la ville et les plus beaux *yamens*, ou palais, des mandarins. Les maisons, construites en bois ou en terre, ressemblent, avec leurs toits relevés aux extrémités en forme de cornes et leurs peintures bariolées, à toutes les maisons chinoises; ce sont, comme dans tout l'Empire du Milieu, les chiens et les porcs qui sont chargés du service de la voirie et du nettoyage de la ville. Tout le monde pratique d'ailleurs le système du « tout au ruisseau »; les narines en sont désagréablement impressionnées, mais les champs qui occupent la partie basse de la ville elle-même s'en trouvent fort bien; l'industrieuse activité des Yunnanais a en effet établi là, à l'intérieur des murs, des rizières qui, arrosées par les eaux du lac, fertilisées par toutes les déjections de la grande ville, sont d'une merveilleuse richesse. Avant tout, ceci le prouve une fois de plus, le Chinois est agriculteur; accidentellement il sera mineur, ouvrier d'industrie, mais ses préférences sont pour le travail de la terre, où il est sans rival, et pour le petit commerce, où il excelle.

A peine entré dans sa demeure, au « Palais des Fleurs jaunes », siège officiel de notre consulat, M. François apprend avec surprise que ses bagages sont retenus par les agents du likin (octroi) à la Porte Sud. Il constate qu'on se dispose à briser ses caisses et que par la fourberie des mandarins un coup a été préparé afin de priver les Français de leurs armes.

Il n'y avait pas une minute à perdre. C'est seulement à force de décision et de promptitude qu'on arrive à déconcerter les arrangements chinois. M. François prend avec lui M. Beauvais, M. Fries, jeune administrateur de l'Indo-Chine, part, revolver en main et traverse la ville. Déjà la foule s'ameutait. « Je commandai à mes deux compagnons de tenir à la main leur revolver,

écrit M. François, et pendant qu'assisté de M. Beauvais nous maintenions en respect les gabelous et la populace, M. Fries, surveillant les muletiers, faisait rapidement recharger les animaux sans qu'aucune tentative fût faite pour y mettre obstacle. Puis, encadrant notre convoi, nous le ramenâmes au travers de la



GROUPE DES FRANÇAIS RÉUNIS CHEZ M. FRANÇOIS, À YUN-NAN-SEN, PRÊTS À REPOUSSER L'ATTAQUE DES CHINOIS.
En butte à la perfide hostilité des mandarins, M. François fit savoir qu'il se défendrait jusqu'au bout. Nos compatriotes se groupèrent autour de lui. Sur notre photographie, Mgr Fenouil, évêque du Yun-nan, est assis, ayant à sa droite M. François et à sa gauche Mgr Escoffier.

foule déconcertée par cette promptitude. Nous étions dès lors en possession des armes qui allaient nous devenir si utiles. On avait espéré nous prendre sans défense, et à présent nous avions toutes nos griffes. »

Après ce coup de force, on revint à la diplomatie. Par deux fois M. François écrit au vice-roi pour se plaindre. Au lieu d'obtenir satisfaction, il constate qu'on organise quelque chose contre nous. C'est un mouvement de foule, ce sont des réunions convoquées par les mandarins, ce sont des placards invitant les patriotes à massacrer les Européens en commençant par les missionnaires catholiques et les chrétiens. M. François fait mander Mgr Escoffier, évêque de Yunnan-sen, et délibère avec lui. « Je pensai, rapporte M. François, qu'il était prudent de grouper tous nos nationaux et je les appelai dans ma demeure. Les deux évêques, Mgr Fenouil et son coadjuteur Mgr Escoffier, furent d'avis de se réfugier également auprès de moi avec tous les missionnaires. Une attaque, d'après leurs informations, était certaine pour la soirée de ce jour. Cependant, les mandarins ne donnent nullement signe de vie ; ils président ouvertement des réunions et remettent des armes. Un certain neveu de Li-Hung-Tchang, arrivé depuis peu et qui ne parle que d'exterminer les Européens, entre même en lutte contre le vice-roi, qu'il trouve trop mou. Il fait distribuer de la chair de cochon aux patriotes ; ce qui, paraît-il, est un signe de la gravité de la situation. Enfin, j'ai la certitude qu'on nous attaquera le soir. »

(Photographies de M. François.) ○ ○ ○ *La fin au prochain numéro.*



[Braun et Cie.

LE DÉPART DE LA FIANCÉE. — TABLEAU DE ROCHEGROSSE.

nous transporte dans la Grèce antique. A la porte de sa maison, le père, qui vient de célébrer ge en offrant un sacrifice aux dieux domestiques, embrasse sa fille que son époux va emmener. es pas, un cortège de danseurs et de musiciens attend les nouveaux mariés.

U MARIAGE FORCÉ
Au Mariage par Consentement

QUES COUTUMES BIZARRES DANS LES DIFFÉRENTS PAYS

s que le mariage n'est valable chez nous que si le libre consentement des oux a été assuré, il s'en faut qu'il en ait toujours été ainsi. Les cérémonies usitées encore en maints pays rappellent le temps où le mari devait, soit violemment sa femme, soit l'acheter à prix d'argent, et montrent par quelles successives de la civilisation nous en sommes arrivés à la conception du consacré par la Religion et par la Loi, garantissant sa dignité à l'épouse et rité morale à la mère de famille.



x êtres qui se donnent librement l'un à l'autre, qui unissent leurs deux destinées et leurs deux âmes, cœurs tressailleront dans la même e aux heures de douleur et commu- dans la même allégresse aux heures telle est la conception que nous ons du mariage dans notre société Autour de lui s'évoquent les aspira- plus élevées de l'âme humaine : rer sa ie à un être qu'on le vide d'une poux d'embellir sa vie par la présence d'une compagne et de lui consacrer les plus pures tendresses; désir enfin de fonder une famille et de revivre dans des êtres chéris. Tels sont les sentiments qu'éveille l'idée du mariage, sanctifié par la religion, consacré par la loi qui lui imprime la marque d'une institution sociale.

Mais le mariage est loin d'avoir toujours eu ce caractère de noblesse et de gravité. Il a fallu pour le lui donner les lents progrès de la civilisation; il a fallu que peu à peu la condition de la femme fût considérée comme égale en dignité à celle de l'homme. Long-

temps la femme a été regardée comme une esclave qu'on pouvait soumettre aux plus rudes travaux; cette conception subsiste encore aujourd'hui chez des peuples barbares; pour d'autres, c'est une marchandise qu'on achète et dont on se débarrasse à son gré. De là dans les cérémonies du mariage à travers les époques et les contrées différentes des coutumes qui nous étonnent par leur brutalité ou leur bizarrerie

PRIMITIVEMENT L'ÉPOUX DEVAIT ENLEVER SA FEMME.

Le moyen le plus simple qui se présenta d'abord à l'esprit de l'homme désireux d'avoir une femme, ce fut de l'enlever. Aux temps les plus reculés de l'histoire, quand l'homme se souvenait encore de l'ancêtre « vêtu de peaux de bêtes », il ravissait brutalement la jeune fille dont il allait faire d'ailleurs son esclave plus que sa compagne. C'est ainsi qu'à l'origine de Rome, les aventuriers, compagnons de Romulus, voulant se marier et « s'établir », trouvèrentt out naturel d'arracher à leurs époux et à leurs pères les femmes de la tribu voisine. Ce fut le fameux épisode de l'enlèvement des Sabines.

Vous imaginez-vous par hasard que ce mariage par capture a disparu de la surface de notre terre? — Les nègres de la région du Tchad n'en connaissent pas d'autre. Un Australien veut-il se marier? Il se met à l'affût comme un chasseur, et poursuit dans les forêts la femme de son choix; puis il la saisit par les cheveux et, pour la maîtriser, la frappe à coups de massue ou *dowak* : les coups sont parfois si violents que la tête et le dos de la malheureuse ruissellent de sang!

Cette coutume des peuples du Midi se retrouve chez les habitants des contrées septentrionales. Au Groenland, un indigène demande-t-il une jeune fille, celle-ci s'empresse de s'évanouir, tant sa future condition d'épouse lui inspire d'effroi, puis s'enfuit dans les montagnes, où elle coupe ses cheveux en signe de désespoir. Le fiancé se lance alors sur ses traces, la capture, lorsqu'il est arrivé à la découvrir, et la conduit à sa hutte en la rouant de coups.



Cliché de] [Braun et Cie.

LA TOILETTE DE LA MARIÉE. SCÈNE DE LA VIE RUSSE AU XVIII[e] SIÈCLE, TABLEAU DE MAKOWSKY.

Quelle richesse dans ces toilettes! Quels magnifiques cadeaux de noce sur cette table! Mais les Russes ne font encore que s'initier aux élégances européennes. Les rites de ce mariage le prouvent assez : quand la jeune fille aura été habillée par sa mère, son fiancé, pour lui montrer qu'elle doit lui être soumise, lui donnera quelques légers coups de baguette sur les épaules.

CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES QUI RAPPELLENT LE RAPT DE JADIS.

La plupart des peuples, en se civilisant, ont abandonné ces coutumes barbares. Toutefois, ils n'ont pas renoncé à en garder le souvenir. Au contraire, ils l'ont perpétué par des cérémonies réglées d'avance : le rapt fit place à l'enlèvement simulé. Ce simulacre contenait un symbole, il exprimait toujours que la femme conquise par la force de l'homme lui devait, comme tout vaincu, une entière soumission.



Cliché de] [M. Courtellemont.

EN EXTRÊME-ORIENT. — FIANCÉE D'UN MANDARIN ANNAMITE SE RENDANT À LA MAISON NUPTIALE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En Annam, le jeune homme achète sa fiancée à sa famille. Le jour des noces, la jeune fille, recouverte d'un voile qui la cache entièrement, est conduite en pousse-pousse à la maison de son époux. Ce dernier la voit pour la première fois, car c'est son père qui la lui a choisie sans lui demander son avis.

Le mariage romain n'est autre chose que la mise en scène de ce simulacre d'enlèvement, et c'est cette idée que toutes ses cérémonies symbolisent.

Voici comment un écrivain latin fait parler une jeune fille nous retraçant la scène de son enlèvement par son fiancé : « Notre maison, tapissée de lauriers, resplendissait des feux, résonnait des chants d'hyménée. Ma pauvre mère, tenant sa fille sur ses genoux, ajustait ma parure nuptiale, couvrait mon front de baisers, quand l'irruption soudaine d'une troupe de gens armés fit briller tout à coup à nos yeux des épées nues, et effraya toute la maison par les démonstrations les plus menaçantes. Ils s'abstinrent toutefois de tuer et de piller, mais, formés en colonne serrée, ils se précipitèrent dans notre appartement. Aucun des nôtres ne songeait à les repousser, ou seulement à se mettre en défense. Éperdue et tremblante, je m'évanouis sur le sein de ma mère, ils vinrent m'en arracher.... » Ainsi à Rome le fiancé semblait ravir par la force la jeune fille à ses parents, puis en grande pompe, précédé de jeunes enfants portant des flambeaux, suivi d'un cortège d'invités chantant et dansant, il la conduisait à sa demeure.

Ce n'était là qu'un spectacle bien fait pour réjouir l'imagination des anciens, amoureux des pompes ordonnées avec art, des danses se déroulant parmi les fleurs sous des cieux ensoleillés.

Supposez un peuple belliqueux, tel que sont aujourd'hui les Tartares : il apportera jusque dans ces cérémonies toutes symboliques une sauvagerie où se traduira son âme guerrière et nomade. Le matin du mariage, l'époux, à la tête d'une troupe de cavaliers munis de leurs armes de parade et montés sur des chevaux richement harnachés, galope vers la tente de sa fiancée. Mettant pied à terre, tous déchargent un chameau qu'ils

amènent avec eux et amoncellent les présents, magnifiques tapis de prière à la laine douce et profonde, robes d'apparat finement tissées, selles et bottes de cuir gaufré, etc..., puis, se formant en groupe serré, tirant et agitant au-dessus de leur tête leurs longs sabres recourbés, ils se précipitent dans la tente en poussant des cris effroyables. Mais



Cliché de] [M. Hugues Krafft.

MARIÉS GÉORGIENS.

La coutume veut qu'en Géorgie les mariés restent coiffés de la couronne dorée, depuis la bénédiction nuptiale jusqu'à la fin des fêtes du mariage. Cet ornement symbolique ajoute encore au pittoresque du costume national.

la jeune fille prévenue échappe à son fiancé par une autre ouverture de la tente; un cheval l'attend, elle se met en selle et se lance au galop sur l'immense steppe dénudé en serrant contre elle un agneau ou un chevreau. Ses ravisseurs la poursuivent aussitôt, retardés dans leur course par des parents également à cheval. Une fusillade éclate; tous criant, gesticulant, font feu les uns sur les autres de leurs fusils — chargés à poudre seulement, est-il besoin de le dire? — au milieu d'un épais nuage de poussière. Cette chevauchée éperdue ne prend fin que lorsque le fiancé a été assez heureux pour atteindre sa fiancée et lui ravir l'agneau.

Au surplus, pour trouver l'anal ces courses échevelées dans l'air vif du qui grise les Turkomans, il n'est pas d'aller fort loin. En Grande-Bretag pays de Galles, il n'y a pas enco longtemps, on voyait, par les ap d'été, une cavalcade lancée à travers l semée de blocs de granit et que les b recouvrent d'un tapis rose Dans la monotonie un peu t paysage sur lequel planaient en légendes du Moyen âge, on po croire en présence de ces ench d'autrefois qui franchissaient chevaux fantômes la grise éten plaines : c'était un fiancé et s qui, bride abattue, poursuiva mariée galopant en croupe der de ses parents.

Il est bien certain que ce d'enlèvement sont, en somme, sives. Pourtant, tout appel à l doit être suspect. Qui sait si simulée ne peut dégénérer en table et sanglante? Par exemple, Nouvelle-Zélande, où les jeun sont aussi robustes que les h une lutte sérieuse s'engage, le ments sont mis en lambeaux, et qu'au bout de plusieurs heures d bat que l'époux parvient à entr compagne dans sa case. S'il le mariage est rompu : jama Néo-Zélandaise ne consentirait à un homme sans courage et san pour la guerre.

Jusqu'ici nous avons vu le enlever sa fiancée; mais que l fille ravisse son futur époux, v est plus étonnant! C'est pourtan se passe dans une province de l nie, en Mingrélie. Après le der repas de noce, qui durent plusieu l'époux court se cacher, soit d'un arbre, soit dans quelque co maison. Les parents et les amis de la le cherchent; puis, quand ils se sont rés du fuyard qui feint de se débattr conduisent de force au logis nuptia poussant et en le bousculant

LE MARIAGE DEVIENT UN MA

Est-il préférable d'être enlevée ou v Vaut-il mieux être la proie d'un ra plus ou moins farouche ou l'objet d'u ché conclu d'avance entre les pa jeune fille et le fiancé? Le fa nombre de pays, — sa



Cliché de] [M. Hugues Krafft.

UNE NOCE À TSINONDALI, EN GÉORGIE. — GROUPE DES INVITÉS.

Les fêtes du mariage durent souvent plusieurs jours et consistent en longs festins, accompagnés de musique instrumentale, de chants et de danses. Les nombreux invités, convoqués pour la circonstance, arrivent et repartent à pied, à cheval, ou en « arba », lourd et primitif chariot, dont se servent plus particulièrement les femmes et les enfants.

de contrées civilisées où trop souvent le mariage n'est qu'une affaire d'intérêt, — l'épouse est traitée comme n'importe quel objet de négoce.

Deux hommes sont attablés devant des pots de bière. L'un offre un prix. L'autre demande davantage. A chaque prétention nouvelle, on vide un nouveau pot de bière. La discussion se prolonge, les pots se vident : les deux hommes effroyablement ivres roulent sous la table.... C'est une demande en mariage suivant les us et coutumes de Sibérie, et c'est ainsi que se mettent d'accord le prétendu et son futur beau-père.

On ne peut imaginer une race plus mercantile que les Chinois; aussi le mariage par achat est-il le seul qu'ils pratiquent. Le jeune homme ne connaît même pas la jeune fille qu'on lui destine. Ce sont les pères qui, à force de marchandages et de discussions, finissent par tomber d'accord sur le nombre de taels qui seront comptés. Le jour des noces arrive. La mariée se pare de sa plus belle robe de soie brochée d'or et d'argent, dispose des pierreries et des fleurs artificielles dans ses longues nattes noires, farde ses joues, rougit ses lèvres, noircit l'arc de ses sourcils et inonde de musc tous ses vêtements. Devant la maison paternelle, un palanquin s'arrête, laqué de rouge, chargé de peintures d'or et porté par des serviteurs aux éclatantes robes jaunes. Des musiciens l'entourent, soufflant dans des flûtes stridentes, agitant des clochettes; au milieu d'un vacarme assourdissant ils frappent leurs cymbales de bronze. L'épousée monte dans le palanquin, et un vieux domestique de confiance, vêtu de vert, de jaune et de noir, l'y enferme à clef; puis, sous sa direction, le cortège s'ébranle, suivi d'une foule de parents et d'amis aux costumes de fête. On s'arrête enfin devant la maison de l'époux, qui se tient sur le seuil entouré de ses serviteurs. Après avoir reçu du vieux domestique la clef du palanquin, il en ouvre la porte et pour la première fois aperçoit celle qui sera sa femme. Mais la nuit est venue; des lanternes multicolores s'allument au bout des tiges de bambou et, tandis qu'appuyée sur son époux, la fiancée franchit le seuil de la demeure conjugale, un feu d'artifice éclate, semant dans l'air d'étranges et courtes gerbes de feu vert et rouge vif; les

cymbales retentissent avec fureur, les flûtes hurlent, invités et serviteurs acclament les époux, et c'est, dans l'ombre piquée par les points lumineux des lanternes et rayée par la courbe des fusées, un grouillement de faces jaunes hurlantes et grimaçantes.

Même procession bruyante, mêmes musiques barbares à Java, mais plus d'exubérance, plus de gesticulations désordonnées, plus de somptuosité éclatante s'alliant au magnifique décor qu'offre la nature tropicale.... Voici d'abord une troupe de Javanais qui s'avancent en dansant, frappant des mains, faisant retentir l'air du son grave du gong, des roulements des tambours, du heurt des cymbales. Puis c'est le palanquin surmonté d'un dais orné de treillages de bambou et de feuilles de palmiers qui abrite le fiancé et la fiancée. Celle-ci a été cédée par sa famille contre de riches étoffes, des lingots d'or, ou des graines comestibles. Sous leurs robes de soie rouge rehaussées de broderies d'or, sous la mitre bizarre constellée de pierres brillantes qui charge leur tête, les deux époux graves et immobiles semblent des idoles de bronze ornées à profusion de bijoux, de colliers, de bracelets, de pendeloques. Aux coins du palanquin, quatre hommes en veste et culotte jaune, ceinture bleue et blanche, turban jaune, portent au bout d'un long bambou des bouquets flexibles faits de lamelles de rotang garnies de pompons de papier bleu, jaune et blanc et jettent de temps en temps un long cri traînant et modulé. La foule des invités suit en désordre, pêle-mêle avec des badauds que le spectacle a attirés.

Plus pittoresques encore sont les cérémonies du mariage marocain. Au Maroc, la jeune fille est échangée contre des chameaux, des moutons, des chevaux, et elle est conduite à la tente de son époux enfermée dans un panier d'osier fixé sur la croupe d'un cheval. C'est à la nuit close que la procession s'avance lentement, accompagnée par une musique plaintive et un chant traînant. De grandes torches brandies au-dessus de la foule qui se presse devant les tentes font briller les lames luisantes des sabres et éclairent les grands manteaux rouges des cavaliers qui galopent sur les flancs du cortège, tournoient, s'éloignent, puis reviennent en déchargeant leurs fusils. Spectacle qui dans l'obscurité troublée seulement par des lueurs fumeuses et rougeâtres prend un aspect fantastique, presque diabolique.

Chez la plupart des peuples de l'Orient, l'achat de la femme est réel; on en donne un prix plus ou moins élevé suivant sa beauté et sa condition. Dans d'autres races orientales,



Cliché de] [*M. Hugues Krafft.*

LE DÉPART DES MARIÉS GÉORGIENS POUR LA MAISON NUPTIALE.

Les fêtes terminées, les mariés, toujours coiffés de la couronne nuptiale, prennent place dans un « drochki » qui va les conduire à leur demeure.



RENDET DE LA MARIÉE. — TABLEAU DE DEBUCOURT, PEINTRE ET GRAVEUR DE LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE.

e noce au XVIIIe siècle, à la campagne. Le bailli ouvre la danse avec la mariée; la fête est joyeuse mée. Grâce légère et enjouée, gaieté charmante, goût du plaisir fin et délicat, l'âme française IIIe siècle est tout entière dans cette scène prise sur le vif par un des maîtres de l'époque.

ie européenne, cet achat, comme l'enlèvement, n'est plus qu'un rite. au Montenegro, le fiancé remet aux s de la jeune fille une petite pièce d'or. Chez les Grecs d'Asie Mineure, ce sont des soieries, de somptueux tapis de Smyrne, des narghilehs d'argent, des vases à parfums.

CÉRÉMONIES GAIES.

Si l'on voulait voir à quel point les cérémonies du mariage sont en rapport avec le caractère et le degré de civilisation de chaque peuple, aucun exemple ne serait plus probant que celui du Japon. Dans cette contrée où la nature est riante, la vie sans souci et facile, la cérémonie du mariage elle-même semble une fête plus que le début d'un engagement : tout y est gai, gracieux, léger.

La noce se célèbre chez l'époux. Dans une vaste pièce, les images des dieux ont été rassemblées : dieux complaisants et qui n'exigent qu'un minimum de culte. Vers le milieu du jour, un splendide cortège envahit la salle ainsi préparée. La mariée s'avance, son petit visage jaune aux yeux bridés tout enduit d'un fard blanc rosé ; les deux coques de sa chevelure noire se dressent en un savant édifice soutenu par de longues épingles. Deux *mousmés* l'accompagnent, ce sont ses demoiselles d'honneur, Papillon mâle et Papillon femelle, vêtues de mousseline, de gaze légère et bouffante. Tous les invités s'assoient en cercle sur des nattes autour des époux agenouillés l'un près de l'autre. Une des mousmés prend un vase en forme de puisoir, muni de deux goulots, et le remplit de *saki* (eau-de-vie) ; l'autre l'élève à la hauteur des lèvres des époux et les fait boire alternativement ; ainsi ils devront goûter aux mêmes délices et aux mêmes souffrances, unis dans la vie conjugale.

Bien amusante encore est la scène qui caractérise le mariage persan. Conduite par ses parents, la mariée s'arrête à une certaine distance de la maison de son époux. Celui-ci arrive à sa rencontre, lui lance une orange de toutes ses forces et prend la fuite. On se précipite derrière lui, et voilà tous les gens de la noce qui s'essoufflent à courir.



Cliché de] [Laurent et Cie.

LE MARIAGE CATHOLIQUE. — UNE NOCE AU PUIG, TABLEAU DE J. PEYRÔ URREA.

Les cérémonies du mariage religieux ne diffèrent guère dans les pays catholiques. Mais comme on se sent transporté dans un pays méridional où tout est plus simple, plus familier! Les assistants s'agenouillent au hasard. Sur les dalles jonchées de fleurs, des enfants jouent librement. Et ce jeune garçon au teint basané, ces musiciens nonchalants évoquent bien l'Espagne, ses mœurs si pittoresques.

LE RESPECT DE LA FEMME.

Enlèvement ou achat, tel a donc été le point de départ, et l'on voit combien il restait de chemin à faire pour arriver au mariage tel que nous le concevons, et dans lequel la femme est libre d'accepter ou de refuser celui qui prétend à l'honneur de sa main.

C'est chez les peuples du Nord que la femme semble avoir toujours été le plus respectée ; c'est là qu'est né l'esprit chev



UN ÉTRANGE CORTÈGE DE NOCE. — D'APRÈS UNE CARICATURE DE CALDECOTT, DESSINATEUR ANGLAIS CONTEMPORAIN.
Le caricaturiste a plaisamment raillé les mœurs des hobereaux anglais du commencement du XIXe siècle. Grands chasseurs, presque toujours bottés et vêtus de l'habit rouge, ces braves gentilshommes campagnards, pour honorer la mariée, suivent en tenue de chasse et à cheval la chaise de poste qui la conduit à l'église à travers les champs couverts de neige.

resque. Au Moyen âge, dans toute la Scandinavie, la jeune fille à marier portait suspendu par un baudrier un fourreau d'épée, et le jeune homme qui l'aimait devait lui révéler son désir de l'épouser en y glissant son propre glaive. La jeune fille conservait-elle le glaive? c'est qu'elle le considérait comme l'arme d'un guerrier valeureux dont elle consentait à devenir la femme. Cette coutume s'est conservée dans certains villages de Finlande. Chaque jeune fille à marier porte à sa ceinture une gaine de couteau, et le jeune homme épris de l'une d'elles doit y placer un poignard.

Nous nous plaisons à rappeler que nos ancêtres gaulois poussaient la courtoisie jusqu'à laisser à la femme le soin de faire connaître la première ses préférences. Un banquet réunissait tous ceux qui pouvaient prétendre à la main de la jeune Gauloise et, à la fin du festin, celle-ci se levait tenant à la main une coupe pleine de vin qu'elle offrait à l'élu de son cœur. La légende raconte qu'Euxène, chef des Phocéens, abordant sur la côte où devait s'élever Marseille, fut accueilli à la table du roi du pays alors que celui-ci mariait sa fille Gyptis. Séduite par la beauté et la noblesse de l'étranger, Gyptis, dit-on, présenta la coupe à celui qui quelques heures auparavant n'était pour elle qu'un inconnu. Telle est la scène célèbre qui a été retracée souvent par les peintres.

MARIAGE CHRÉTIEN.

C'est le christianisme qui, en relevant la condition de la femme, lui a assuré la dignité dans le mariage.

Nous n'avons pas à décrire le mariage chrétien, dont les principes sont partout les mêmes; il est curieux seulement de noter que chaque peuple y a introduit des coutumes particulières.

En Russie, dans les campagnes, le prêtre devant l'autel place sur la tête des époux des couronnes de feuillage; puis il se fait apporter un vase de vin, y goûte et le passe aux époux, qui après avoir bu le brisent contre le sol. Les femmes alors répandent sur leur tête de la graine de lin et de chanvre. Enfin la mariée monte dans un traîneau



Cliché de] [Braun, Clément et Cie.

SURPRIS PAR L'ORAGE. — TABLEAU DE BRISPOT.

C'est ici la traditionnelle noce de campagne. Après le mariage à l'église et le festin, le cortège s'est aventuré à travers champs. Mais un orage éclate au cours de la promenade. Tous se hâtent vers un abri en déplorant les dégâts causés aux vêtements de cérémonie.

éclairé par six flambeaux, et son mari la suit à cheval.

Faut-il rappeler un usage naguère encore en vigueur? avant la cérémonie, le père de la fiancée s'approchait de sa fille et lui donnait quelques coups de fouet en disant : « Ma fille, c'est la dernière correction que vous recevez de moi; désormais c'est votre mari qui vous châtiera. »

Les libations de vin faites devant l'autel, nous les retrouvons chez les Arméniens. Aussi amis du bruit sont leurs voisins les Géorgiens. Mais quel tableau pittoresque et singulier que celui d'une noce géorgienne dans le décor sauvage du Caucase! Le futur arrive à la maison de sa fiancée escorté par une foule de parents, d'amis, de chanteurs et de musiciens. Tout ce monde se place sous la véranda de l'habitation tandis que le jeune homme fait porter par ses amis les cadeaux d'usage, vêtements, fourrures, tapis, bijoux, qu'il a apportés sur un chariot. Parmi ces présents figurent deux pains de sucre ornés de faveurs rouges dont un est partagé entre les parents de la fiancée et le prêtre. On rompt ensuite quelques pains blancs que les assistants mangent aussitôt : c'est le symbole de l'abondance qui doit régner dans le nouveau ménage. Alors seulement le futur fait son entrée dans l'appartement et le garçon d'honneur le conduit à l'escabeau qui lui est réservé auprès de la jeune fille. A l'église commence la partie la plus bruyante de la fête : la flûte hurle, le tambour gronde, les invités chantent, les pétards éclatent et les fusées s'envolent dans les airs....

Chez nous, les plus petites gens, les plus humbles et les plus pauvres tiennent à honneur de donner à la cérémonie de leur mariage toute la solennité possible. Ce jour-là, il faut faire de la toilette, se montrer en public, en cortège, témoigner par des signes extérieurs et visibles de l'importance de l'acte qui s'accomplit.

Un trait ici est essentiel et montre bien le résultat de l'évolution à laquelle nous avons assisté. En France, depuis la Révolution, pour que le mariage soit valable, les époux doivent échanger leurs serments devant un officier de l'état civil : de cette façon seulement le mariage existe devant la loi.

Par là le législateur a bien marqué l'importance du mariage dans notre société. En effet, le mariage, tel que nous le concevons, est la plus sûre garantie de la dignité de la femme.

O O O



DIX-NEUF RUSSES MORDUS, VACCINÉS AU LABORATOIRE DE PASTEUR EN 1886. — D'APRÈS UN DESSIN D'ÉMILE BAYARD.
La dernière découverte de Pasteur, celle du vaccin de la rage, était encore très discutée quand il en fit sur 19 Russes mordus par un loup enragé une expérience convaincante : 16 furent sauvés.

LA GLOIRE, PRIX DE L'EFFORT

COMMENT S'ENCHAINENT LES DÉCOUVERTES D'UN SAVANT

Pasteur était d'avis qu'on devrait recueillir pour l'enseignement de la postérité jusqu'aux moindres paroles et aux moindres traits de la vie des grands hommes, afin de nous faire connaître ce qui a servi d'aiguillon à leur âme. C'est de ce souhait que s'est inspiré M. René Vallery-Radot pour écrire l'intéressante « Vie de Pasteur », que publie la librairie Hachette. Nous puisons dans ce beau livre les faits qui font le mieux ressortir l'enchaînement logique des travaux de notre illustre compatriote. Spectacle singulièrement émouvant que celui de ce génie fait de labeur, de patience, de volonté et de bonté et qui, à force de suivre dans le même sens la voie qu'il s'est tracée, et de creuser le même sillon, arrive à la découverte de vérités toujours plus profondes et d'un intérêt plus direct pour l'humanité!

○ ○ ○

QU'EST-CE que le génie? Bien des gens répondent sans hésiter qu'on désigne par là une faculté toute spontanée, une intuition d'une espèce particulière, une illumination soudaine grâce à laquelle l'homme de génie aperçoit tout d'un coup ce que les autres ne voient pas ou ce qu'ils ne pourraient découvrir que peu à peu par de lents et difficiles efforts. Rien n'est plus inexact. Si l'imagination a sa part dans le génie, il y faut de plus une observation inlassable. Pas de génie fécond sans un patient labeur, et le mot célèbre « le génie est une longue patience » exprime une vérité indéniable. C'est pour avoir longtemps travaillé dans le même sens et suivi le même chemin que le savant arrive à quelqu'une de ces merveilleuses découvertes, fruit de l'effort régulier et du labeur méthodique.

Aucun exemple ne met mieux ce fait en lumière que celui des travaux de Pasteur. Si notre grand chimiste a trouvé le sûr préservatif de la rage, ne croyons pas qu'il s'en soit avisé tout d'un coup et qu'il ait d'un seul bond de son esprit atteint au but. Au contraire, ce qui, au dire des savants, est encore le plus remarquable, c'est l'enchaînement logique des découvertes qu'il a faites. Retracer, depuis ses premières années, la glorieuse carrière de Pasteur, ce sera nous



Pasteur artiste. — Portrait au pastel de sa mère, fait par lui à l'âge de 13 ans.

Pasteur, dans sa jeunesse, avait beaucoup de goût pour le dessin, comme en témoigne ce pastel. Il nous représente sa mère un jour où elle se disposait à partir pour le marché.

donner le noble et émouvant spectacle d'une suite de travaux si intimement liés que chacun d'eux découle de celui qui a précédé et en prépare un autre.

Ces qualités de volonté tenace, d'énergie laborieuse et de persévérance, Pasteur en devait sans doute le germe à ses origines, au coin de terre où il était né, au milieu où il avait été élevé. Pasteur est de famille très humble. Son père était tanneur. Il avait servi en Espagne et fait la campagne de France : c'est le type de ces soldats de Napoléon en qui s'incarnait l'enthousiasme populaire pour l'Empereur. Il se maria avec une jeune fille d'une condition aussi modeste que la sienne. Pasteur aimait à dire qu'il devait beaucoup à cette hérédité de travailleurs et de braves gens. Le jour où fut posée une plaque commémorative sur sa maison natale, il s'écriait : « Oh! mon père et ma mère, oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout. Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. »

A l'école primaire d'Arbois où il commença ses études, au collège ensuite, il se montra un écolier laborieux, consciencieux, plutôt qu'un élève brillant. On crut même quelque temps que Pasteur était doué pour les arts. Tel portrait au pastel qu'il fit de sa mère, et qui ressemblait assez à l'œuvre d'un primitif plein de conscience, émerveilla les habitants d'Arbois.

Peu à peu la vocation scientifique s'éveille chez Pasteur. Au sortir de l'École normale, il reste attaché au laboratoire de cette école en qualité de préparateur ; c'est là qu'il fait ces admirables découvertes sur les cristaux qui mettent aussitôt le jeune savant, apprenti de la veille, au rang des maîtres les plus fameux.

Quand le grand physicien Biot, d'abord réservé et sceptique, presque défiant, constate le résultat des expériences de son nouvel émule : « Mon cher enfant, lui dit-il, j'ai tant aimé les sciences dans ma vie que cela me fait battre le cœur. »

ÉTUDIANT D'ABORD LES FERMENTATIONS, PASTEUR Y DÉCOUVRE LES INFINIMENT PETITS.

Représentons-nous Pasteur dans son laboratoire de l'École normale. C'est sous



Portrait de son père, par Pasteur.

s combles, dans deux misérables pièces mal ıstallées, dépourvues des appareils les plus écessaires, sans l'aide même d'un garçon e laboratoire, qu'il doit travailler. Quel xemple et quelle leçon à l'adresse de ceux ui se plaignent e ne pouvoir travailler faute d'instruments de travail! C'est dans es conditions si léfectueuses que Pasteur commence ses recherches ur les fermentations.

Dans du lait aigri, dans du beurre rance, du vinaigre, de la bière, il distingue une foule errante de ferments organisés. Ce sont eux qui produisent les fermentations.

Pasteur observe la façon dont ils se comportent, se divisent, se multiplient, se reproduisent. Le doute n'est pas possible. Les phénomènes qu'il surprend sont sans conteste des phénomènes de vie! Ces corps microscopiques ne sont donc pas des particules de matière inerte, inanimée, mais des êtres vivants naissant d'un autre être semblable à eux.

Bientôt cette découverte va recevoir son application pratique. Pasteur n'est pas un de ces savants pour qui rien n'existe en dehors de leur laboratoire et qui se contentent d'avoir obtenu de merveilleux résultats théoriques. Autant il est désintéressé pour lui-même, autant il cherche à être utile à autrui. Comme on ignorait les causes de la fermentation, l'industrie des vins et de la bière subissait des pertes considérables. Puisque la fermentation est due à une organisation de globules, Pasteur, pour remédier aux altérations de la bière, imagine un moyen qui nous semble maintenant bien simple : faire chauffer la bière à une température telle que les germes d'altération n'y puissent subsister, à 50 ou 60 degrés. C'est le principe de la bière *pasteurisée*. Même procédé pour traiter les vins malades. C'est là un exemple de cette série de services que Pasteur ne devait cesser de rendre à l'industrie. En même temps qu'il continue et pousse plus avant la suite de ses découvertes purement scientifi-



LA MAISON NATALE DE PASTEUR, À DÔLE (JURA).

C'est dans cette petite maison que naquit, le 27 décembre 1822, celui qui devait être un des plus grands savants du siècle. Son père exerçait la profession de tanneur.

ques, Pasteur se porte infatigablement au secours de nos industries en détresse.

PASTEUR EST AMENÉ A NIER TOUTE GÉNÉRATION SPONTANÉE.

Mais si la fermentation est produite par des organismes microscopiques, qu'est-ce qui produit ces organismes eux-mêmes? D'où viennent ces petits êtres vivants? Question des plus graves puisqu'elle touche aux origines de la vie.

Les savants, et à leur tête Pouchet, répondaient : Ce sont les liquides fermentés qui engendrent ces corpuscules vivants.

Non, déclare Pasteur, les ferments ne naissent pas spontanément, ce qui est vivant ne peut naître de ce qui est inerte. Les ferments viennent de germes que l'air tient en suspension avec toutes sortes de poussières.

C'est ici le fameux débat sur la *génération spontanée*, lutte acharnée où Pasteur est obligé de disputer le terrain pied à pied et où il a pour adversaires la plupart des membres de l'Académie des sciences, qui admettaient les théories de Pouchet. Mais en pareil sujet rien ne prévaut contre l'expérience. Or, personne n'a su *observer* et *expérimenter* mieux que ne l'a fait Pasteur. Et il va triompher de ses adversaires en leur démontrant constamment que leurs prétendues expériences sont mal faites, ne sont par conséquent pas probantes, et en leur opposant le résultat d'expériences bien préparées.



Pasteur, élève de l'École Normale. — Dessin de Lebayle.
Timide et modeste, absorbé déjà dans ses recherches, tel était Pasteur à vingt et un ans. Passionné pour le travail, il passait son temps dans son laboratoire, étudiant avec une persévérance qui n'a jamais connu le découragement.

Muni de petits ballons contenant un liquide très facilement altérable et où il a fait le vide, Pasteur gagne les Alpes, arrive à Chamonix et fait l'ascension du Montanvert. Arrivé au sommet de la montagne, il ouvre ses ballons qui se remplissent d'air, puis les referme aussitôt. A ces grandes hauteurs, au-dessus de l'éternelle blancheur des glaciers, pas une poussière ne trouble la pureté de l'air. Après plusieurs années, le liquide resta intact. Epreuve décisive! Absence de poussières dans l'air, absence de fermentation.

De son côté, Pouchet se faisait ascensionniste, recueillait de l'air sur l'Etna, puis sur la Maladetta. Par malheur pour lui, il omettait toujours quelque détail dans ses expériences d'où des déconvenues que son adversaire signalait rigoureusement.

Ainsi, sans germes préalables, pas de vie; des êtres ne naissent qu'autant qu'ils ont été précédés d'êtres vivants de la même espèce. Telle est la découverte capitale et d'une inépuisable fécondité d'où vont sortir toutes les autres découvertes de Pasteur.

PASTEUR PEUT DÉSORMAIS COMBATTRE LA MALADIE DANS LES ORGANISMES VIVANTS.

Une des conséquences fut la découverte d'un moyen pour enrayer la maladie des vers à soie.

Au moment où Pasteur terminait ses travaux sur la génération spontanée, une épidémie sévissait sur les vers à soie; tout à coup ils se couvraient de taches noirâtres semblables à des grains de poivre (d'où le nom de *pébrine* donné à la maladie, de *pébré*, poivre, en patois languedocien) et mouraient au bout de peu de jours. C'



LA MAISON DE LA FAMILLE PASTEUR, À ARBOIS (JURA).

C'est à Arbois, où ses parents s'établirent alors qu'il était encore tout enfant, que Pasteur fit ses premières études. Chaque année, jusqu'à sa mort, il venait passer quelques mois avec les siens dans la maison de famille.

pour les départements séricicoles. La production de la soie, en France, sous Louis-Philippe, atteignait 20 millions de kilogrammes de cocons, représentant une valeur de 100 millions de francs : elle ne parvenait, en 1865, qu'à en produire péniblement le tiers. Le seul arrondissement d'Alais avait perdu en quinze ans 120 millions. 3500 sériciculteurs avaient adressé une pétition au gouvernement pour qu'il fît étudier le fléau.

Pasteur, qui jusque-là n'avait jamais vu un ver à soie, constate bientôt, dans les taches des vers malades, la présence d'une infinité de petits corpuscules. La progressive extension de ces taches qui, d'abord presque invisibles et très espacées, s'élargissent et envahissent peu à peu tout le



Cliché] [Pierre Petit.

PASTEUR AU MILIEU D'ENFANTS MORDUS, EN TRAITEMENT AU LABORATOIRE. (PHOTOGRAPHIE PRISE EN 1886.)

La sollicitude de Pasteur allait tout spécialement aux pauvres petits en traitement dans son laboratoire. C'est sur un enfant qu'il fit la première expérience de son vaccin, qui depuis a sauvé tant d'existences!



Cliché de] [Nadar.

PASTEUR À SOIXANTE-QUATRE ANS.

Ce portrait, fait en 1886, nous montre Pasteur à l'époque où la découverte du vaccin de la rage mit le sceau à sa renommée, déjà universelle.

corps du ver, l'extrême contagiosité de la maladie, sa transmission des papillons aux vers par l'intermédiaire des graines ou œufs : tous ces faits rapprochés les uns des autres prennent pour lui un aspect singulièrement frappant.

Il ne doute pas qu'il soit en présence d'un être microscopique vivant en parasite sur le ver et le rongeant peu à peu.

Comme ces êtres microscopiques n'ont pu naître spontanément, le seul moyen de vaincre la pébrine est de mettre les vers à l'abri de leur invasion.

Que le sériciculteur s'assure donc avant de faire éclore des *graines* qu'elles ont été pondues par un papillon sain, qu'il se garde ensuite de mêler des vers sains avec des vers malades, et les progrès du fléau seront enrayés.

Un monde d'infiniment petits, invisibles, innombrables, pullulant autour de l'homme, envahissant l'eau qu'il boit, l'air qu'il respire, répartis par milliers dans les moindres poussières qui se posent sur son épiderme, telle est maintenant la vision qui se dresse devant l'esprit de Pasteur.

Et, cette idée donnant une nouvelle impulsion à son imagination, il entrevoit dans une sorte de divination l'œuvre effroyable et destructive qu'accomplissent ces êtres au delà du champ d'expériences auquel il s'est limité.... Comment n'être pas obsédé par la pensée que ces infiniment petits qui s'insinuent dans le corps des vers à soie et leur donnent la mort peuvent, chez les animaux supérieurs et chez l'homme, provoquer les pires désordres, être cause en un mot des maladies contagieuses?

Ainsi Pasteur est amené à étudier les ravages des microbes chez l'homme; la transition se fait naturellement entre ses travaux purement chimiques et les découvertes médicales qui vont suivre.

L'INTIMITÉ D'UN SAVANT.

Dans quelles conditions était alors Pasteur? Il venait d'être cruellement atteint par la maladie. Au cours de ses études sur la pébrine, il avait été frappé d'une attaque de paralysie. Mais cette vive intelligence et cette indomptable volonté triomphent du mal physique. Combien notre admiration pour l'homme et son caractère s'augmentent quand nous songeons que celui qui, pendant vingt-cinq années encore et sans un instant de défaillance, va accumuler les plus surprenantes découvertes est un homme atteint douloureusement dans son énergie physique!

Il trouvait dans les joies d'une vie de famille, pleine de douceur, le réconfort nécessaire. Veut-on savoir quels étaient les procédés de travail de ce grand travailleur? A huit heures, chaque matin, il descendait a son laboratoire et y travaillait toute la matinée. L'après-midi était consacré à la rédaction des notes sur les expériences ou aux séances des Académies. Habituellement, le soir, après dîner, il se promenait dans l'antichambre et le couloir de son appartement de l'Ecole normale, en pensant aux travaux du lendemain.

Rien ne venait troubler dans sa régularité coutumière, cette vie calme et simple, tout entière partagée entre les émotions du travail et celles du foyer.

'LIQUÉES A LA MÉDECINE, LES IDÉES DE PASTEUR LA RÉVOLUTIONNENT.

ffectueux, plein de tendresse et de dé- se, dépourvu de toute espèce de va- personnelle, Pasteur ne de sa réserve et de son que lorsqu'il avait à dé- , non pas tant ses décou- personnelles que les s de la vérité. Le parti a mauvaise foi, la raillerie, aient sa nature si franche droite. Il apportait alors la discussion une âpreté tonnait et déroutait ceux connaissaient mal, et qui d'ailleurs qu'une réponse iolence de ses adversaires. une séance à l'Académie édecine, comme Pasteur t vivement à partie un de dversaires, celui-ci voulut er sur lui; il fallut qu'un académicien s'interposât. n vain, en 1875, Pasteur ait que l'infection puru- si fréquente après les ions chirurgicales, prove- le germes extérieurs. A démie de médecine, on t quand il conseillait de r les instruments avant n servir. En vain encore il ait qu'à chaque maladie pond un microbe contre on doit pouvoir se mettre de, puisqu'il est toujours du dehors et non pas né rganisme malade, comme vaient tant de médecins. l'antisepsie que Pasteur en train de faire naître, conséquence de ses étu- r la génération spontanée. la médecine qu'il révolu- t en y faisant entrer des les nouvelles empruntées imie.

ussi, jamais les luttes que Pasteur u déjà à soutenir n'avaient-elles atteint é de violence qu'elles vont avoir main- . Le monde médical se souleva presque tier contre ce grand rénovateur.

es médecins de la vieille école traitaient nères, de fantaisies, toutes les vérités dé- ées par Pasteur. Une occasion allait de confondre ces adversaires, dont les ient de bonne foi, mais dont, il faut bien nnaître, plusieurs étaient de parti pris.

VICTOIRE REMPORTÉE SUR UNE TERRIBLE ÉPIDÉMIE.

Une effrayante épidémie sévissait sur les bestiaux : c'était le « charbon ». La maladie



COMMENT ON OBTIENT LE VACCIN DE LA RAGE.
LA TRÉPANATION D'UN LAPIN.

On inocule dans le cerveau d'un lapin le virus de la rage. Après la mort du lapin, on enlève sa moelle épinière que l'on fait dessécher. La virulence de la moelle s'atténue et elle peut, dès lors, être inoculée à une personne mordue par un animal enragé, en commençant par la moelle la moins virulente et en terminant par la plus active.

était foudroyante. Souvent un berger conduisant son troupeau apercevait un mouton ou une vache qui restait en arrière, la tête basse, puis s'affaissait sur le sol, haletant, se débattant. Bientôt l'animal mourait; rapidement son cadavre se ballonnait, et à la moindre déchirure un sang noir, épais et visqueux s'écoulait : de là le nom de charbon.

Le fléau causait d'affreux désastres. Toutes les régions d'élevage, en France, lui payaient un tribut formidable. En Beauce,



Globules du sang d'un animal sain.

dans un troupeau de moutons, 20 pour 100 des bêtes mouraient : les pertes se chiffraient certaines années par 20 millions de francs. Dans certaines parties de l'Auvergne, la perte était de 10 ou 15 pour 100. Plus violente encore était l'épidémie à l'étranger. En Russie, dans le seul district de Novogorod, de 1867 à 1870, on enregistra plus de 56000 cas de mort par infection charbonneuse.

Pasteur parvient à isoler le microbe, cause de la maladie ; il le cultive, il l'atténue, il le rend préservateur. Le virus devient vaccin. Le jour où il fut sûr de cette découverte, Pasteur, remontant de son laboratoire, dit aux siens avec une émotion profonde : « Je ne me consolerais pas si la découverte que nous venons de faire, mes préparateurs et moi, n'était pas une découverte française ». Belle parole et qui nous renseigne bien sur les sentiments intimes de Pasteur ! Jamais il n'oublia de rapporter la gloire de ses découvertes à sa patrie, dont il avait le culte.

Culture du sang charbonneux. Bactéridies filamenteuses.

La reconnaissance des éleveurs fut immense. Dans un voyage que Pasteur faisait pour vérifier les résultats de la vaccination à Aurillac, un paysan qui le croisait s'arrêta net, agita son chapeau et cria : « Vive Pasteur !... Vous m'avez sauvé mon bétail, » continua-t-il en venant lui serrer la main. Rien ne touchait davantage Pasteur que ces hommages populaires.



Ferments qui provoquent la maladie des vins tournés et amers.



Sang d'un animal mort du charbon.

Il était surtout célèbre dans la petite ville d'Arbois, où il était né, comme médecin des vins. Les braves paysans lui apportaient des bouteilles à examiner ; et le lendemain il leur donnait quelques conseils avec le dévouement qu'il apportait à toutes choses.

La vaccination donna partout des résultats merveilleux. En 1882, on vaccina 613 740 moutons et 83 946 bœufs, et, de 1882 à 1887, 1600000 moutons et 200000 bœufs.

Ces milliers d'animaux échappés à la mort, c'était des millions gagnés pour l'élevage français. De même naguère la découverte de la maladie des vers à soie avait ramené la richesse chez les sériciculteurs. Un étranger s'étonnait que Pasteur n'eût pas conquis la fortune grâce à ses admirables découvertes. « L'honneur d'avoir fait la découverte est une suffisante récompense, » répondit Pasteur. Ce désintéressement a lui aussi sa marque bien française, et c'est un point sur lequel il y a lieu d'insister. En effet, dans tous les autres pays on trouve naturel et logique que le savant tire de ses découvertes un profit matériel. A coup sûr, il n'y a là rien que de très légitime. C'eût été pour Pasteur la chose la plus facile que de faire fortune, et les offres lui vinrent de tous les côtés. Il ne voulut rien accepter, heureux de la récompense



Mycoderme, cause de la fermentation du vinaigre.

Ce ne sont là que quelques spécimens de tous ces infiniment petits découverts par Pasteur et dont on peut maintenant enrayer les terribles ravages. Les trois premières gravures sont extraites du volume : « le Charbon et la Vaccination charbonneuse », par Chamberland. (Bernard Tignol, éditeur.)

le votée par
ambres fran-
Conception
rement che-
que du sen-
de l'honneur,
nous sommes
saluer chez
nos compa-

OUFFRAN-
CE HUMAI-
NE EST
AGÉE.

mour de la
, joie des
tes qui se
ent, voilà les
s qui font
te âme noble
nte. Il faut
er la bonté,
ssion pour
ité, un im-
désir d'adoucir ses souffrances.
ssi est-ce tout à la fois le plus bel
la suprême récompense du génie de
, que d'être arrivé à trouver, comme
ence de ses découvertes, le moyen
r une des plus atroces maladies que
ait à redouter : la rage.

rage! Son nom seul évoque tout un cortège d'images sinistres. L'être humain atteint de rage est agité, secoué de spasmes; une soif ardente le dévore, mais la déglutition est impossible. Ce sont alors des mouvements convulsifs, souvent suivis d'accès de fureur. Puis il retombe, haletant, et meurt après une effroyable agonie.



Un des élèves du maître inoculant à un jeune homme mordu le vaccin de la rage.

Objet de terreur, il était laissé sans soins, ou bien pour se débarrasser plus vite de lui on l'étouffait jadis entre deux matelas. On ne connaissait d'ailleurs aucun remède efficace pour guérir le mal.

Pasteur parvient à découvrir que le virus de la rage n'est pas exclusivement dans la salive des animaux enragés, mais dans les centres nerveux, la moelle épinière. Il cultive ce virus et le transforme en vaccin.

Les chiens inoculés avant ou après morsures des chiens enragés furent rendus



L'Institut Pasteur, rue Dutot, à Paris.

fut découvert le vaccin de la rage, l'affluence des malades venus de pays fut telle, que l'ancien laboratoire se trouva vite insuffisant. Une ption internationale permit de fonder, en 1888, l'Institut Pasteur.

réfractaires à la rage. Pouvait-on espérer arriver, par des inoculations, à préserver de la rage un homme mordu par un animal enragé? Terrible énigme que Pasteur n'osait encore résoudre.

Une nécessité impérieuse l'obligea subitement à triompher de ses hésitations. Le 6 juillet 1885, il vit arriver à son laboratoire un jeune Alsacien, Joseph Meister. L'enfant avait été mordu l'avant-veille par un chien enragé. L'émotion de Pasteur fut profonde. Après avoir consulté deux médecins, il décida d'essayer le traitement. L'enfant allait bien après les premières inoculations, mais que se passerait-il à mesure qu'elles deviendraient plus virulentes? L'inquiétude envahissait Pasteur, malgré sa foi dans ses expériences, il doutait encore, tandis que le petit Meister, insouciant, ne songeait qu'à s'amuser et repartait le 27 juillet pour l'Alsace. Le temps passa.

« C'est avec joie, écrivait-il dans la dernière quinzaine d'août, à son cher M. Pasteur, comme il l'appelait, c'est avec joie que je vous repète que je me porte bien. »

Grâce à Pasteur, la prophylaxie de la rage était désormais établie. La statistique en montrait les prodigieux résultats : de novembre 1885 à août 1886, sur 1726 individus mordus et traités, 10 seulement étaient morts. Celui auquel on doit ce bienfait en a semé bien d'autres : non seulement son œuvre lui survivra, mais, telle est la rigueur de sa méthode, et telle est la fécondité des principes vulgarisés par lui, que de nombreuses découvertes naissent des siennes par l'effet de la même logique qui avait déterminé la succession de ses expériences.



CRYPTE DU TOMBEAU DE PASTEUR, À L'INSTITUT DE LA RUE DUTOT.

C'est dans l'Institut qu'il a fondé que repose le grand savant : son tombeau est placé au milieu d'une admirable crypte que Mme Pasteur et ses enfants ont fait construire.

Ainsi, ce qu'évoque la vie scientifique de Pasteur, c'est la puissance de l'esprit constamment fixé sur un même objet, guidé par la plus rigoureuse méthode, soulevé par l'enthousiasme, pénétré de bonté. La leçon qui s'en dégage peut se résumer en quelques mots : c'est que, chez l'homme de génie, la fécondité de l'œuvre est le résultat de l'intensité et de la persévérance dans l'effort.

○ ○ ○



DANS UN MOUVEMENT DE COLÈRE, L'OFFICIER SAISIT UN CANDÉLABRE ET LE JETA À LA TÊTE DE SYLVIO.

Un Coup de Feu

L'imagination des romanciers se plaît à nous présenter des personnages mystérieux sur qui pèse une fatalité, que hante un douloureux souvenir. De ces natures extrêmes, soit en bien, soit en mal, on ne peut attendre rien que d'extraordinaire : elles sont capables également des plus atroces vengeances ou des sacrifices les plus héroïques. Dans le passionnant récit qu'on va lire, Alexandre Dumas, ce merveilleux conteur, a su tenir notre curiosité en suspens et nous intéresser jusqu'au bout au sort de deux personnages qu'une haine féroce jette l'un contre l'autre.

○ ○ ○

NOTRE vie dans le petit bourg de Russie où notre régiment d'infanterie tenait garnison n'était pas bien gaie. Notre seule distraction était de nous réunir les uns chez les autres, ne voyant guère que nos camarades.

Un seul individu non militaire appartenait à notre société. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près; c'est pourquoi nous le tenions pour un vétéran. Son expérience lui donnait parmi nous une certaine autorité. Personne n'a jamais connu la cause qui lui avait fait quitter le service et s'installer dans un misérable bourg où il menait une vie à la fois triste et coûteuse. Il tenait table ouverte pour tous les officiers du régiment.

Nul ne connaissait ses ressources, et personne n'osait l'interroger là-dessus. Sa principale occupation était le tir au pistolet; les murs de ses chambres, criblés de balles, étaient piqués de trous comme des ruches d'abeilles. La perfection avec laquelle il maniait le pistolet était telle que, s'il eût proposé à un des officiers de notre régiment d'abattre une poire posée sur sa casquette, celui-ci eût accepté sans hésitation.

Souvent dans nos causeries nous parlions duel; Sylvio, c'est ainsi que je le nommerai, ne prenait jamais part à ces sortes de conversations. Si par hasard on lui demandait : « Vous êtes-vous jamais battu? » il vous répondait avec aigreur un *oui* bien sec, sans en dire davantage. Nous étions persuadés que sa conscience lui reprochait une victime de l'art fatal dans lequel il eût pu être professeur. Au reste, il ne nous était jamais venu en tête de le soupçonner de poltronnerie. Une aventure survint, qui nous étonna tous.

Une fois, dix de nos camarades dînaient chez Sylvio; on buvait, comme à l'ordinaire, énormément. Après dîner, nous nous mîmes à jouer. Il y avait parmi nous un nouvel officier qui n'était pas au courant des habitudes de Sylvio, qui, toujours silencieux, n'intervenait jamais dans nos querelles de jeu. Une discussion sans importance s'éleva; l'officier excité par le vin et le bruit prit à témoin le maître de la maison et, n'en obtenant pas de réponse, se crut grièvement offensé. Dans un mouvement de colère, il prit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio, qui, par bonheur, évita le coup. Sylvio se leva, pâle de colère et les yeux flamboyants.

« Monsieur, sortez, je vous prie, lui dit-il, et remerciez Dieu que cela soit arrivé dans ma maison. »

Nous ne nous trompâmes pas sur les suites de cette agression, et nous regardâmes d'avance notre ami comme tué.

Le lendemain, en nous revoyant au manège, nous nous demandâmes si le pauvre lieutenant était encore de ce monde. En ce moment même il arriva, et nous dit que jusqu'à cette heure il n'avait pas entendu parler de Sylvio.

Trois jours se passèrent, le lieutenant était toujours vivant.

Sylvio ne se battit point. Il se contenta d'une légère explication et fit la paix. Cela lui nuisit fort dans l'esprit des jeunes gens.

Cependant tout s'oublia peu à peu, et Sylvio reprit son influence sur nous.

Moi seul ne pouvais prendre sur moi de me rapprocher de lui, et, malgré l'affection que j'avais eue pour lui, depuis ce temps je ne le revis qu'en présence de nos camarades et nos conversations intimes cessèrent. Une fois que nous étions réunis, on remit à Sylvio un paquet dont il arracha le cachet avec les marques d'une vive impatience.

En parcourant la lettre, ses yeux lançaient des éclairs.

« Messieurs, dit Sylvio, la situation de mes affaires demande que je parte immédiatement. Je me mettrai en route la nuit prochaine, et j'espère que vous ne me refuserez pas de dîner avec moi pour la dernière fois. Je vous attends, vous aussi, et vous attends absolument, » dit-il en s'adressant à moi.

En disant ces mots, il sortit précipitamment.

J'arrivai chez Sylvio à l'heure indiquée, et j'y trouvai presque tout le régiment : ses effets et même ses meubles étaient déjà emballés, et il ne restait que les murs criblés de balles. Nous nous mîmes à table. Le maître de la maison était de joyeuse humeur, et bientôt sa gaieté nous gagna tous.

Il était tard lorsque nous sortîmes de table; et, comme j'allais, ainsi que les autres, prendre congé de Sylvio, il me dit :

« J'ai besoin de vous parler. »

Je restai.

Nous demeurâmes en tête à tête, et au milieu du plus profond silence, nous commençâmes à tirer force fumée de nos chibouques.

Plusieurs minutes s'écoulèrent : Sylvio rompit le silence.

« Sans doute ne nous reverrons-nous jamais, me dit-il. Peut-être avez-vous remarqué que je m'occupe fort peu de l'opinion que les autres peuvent avoir de moi; mais vous, je vous aime, et je sens qu'il me serait pénible de vous laisser dans l'esprit une mauvaise opinion de moi.

« Cela vous a paru étrange, n'est-ce pas, continua-t-il, que je ne demandasse point réparation à ce stupide ivrogne qui m'avait jeté un candélabre à la tête? Vous comprenez bien qu'ayant le choix des armes et le droit de tirer le premier, j'avais sa vie entre mes mains, tandis que la mienne ne courait pas grand danger. Je pourrais mettre ma modération sur le compte de ma grandeur d'âme; mais je ne veux pas mentir : si j'eusse pu le punir sans risquer ma vie, je ne lui eusse point pardonné. »

Je regardai Sylvio avec stupéfaction : un tel aveu me cassait les bras. Sylvio continua :

« Oui, c'est vrai, je n'ai pas le droit de risquer ma vie. Il y a six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné est encore vivant. »

Ma curiosité était excitée au plus haut degré.

« Ne vous êtes-vous donc point battu? lui demandai-je.

— Je me suis battu, répondit Sylvio, et voici la preuve de notre duel. »

Il se leva, et tira d'un carton à chapeau un bonnet de police; il le mit sur sa tête : il était troué d'une balle à un pouce du front.

« Vous savez, dit Sylvio, que j'ai servi dans le régiment des hussards de ***. Dans ma première jeunesse, ce fut pour moi un irrésistible besoin que d'être le premier partout : de mon temps, il était de mode d'être tapageur, j'étais le premier tapageur de toute l'armée.

« Je me reposais sur mes lauriers, lorsqu'un jeune homme, riche et d'une illustre famille — permettez-moi de taire son nom — entra dans notre régiment.

« De ma vie, je ne vis homme plus séduisant. Ma royauté chancelait. Je le pris en haine. Son succès au régiment me mettait au désespoir.

« Je commençai à lui chercher querelle; mais à mes épigrammes il répondait par des épigrammes plus spirituelles et plus piquantes que les miennes. J'étais forcé de me l'avouer, et ma rage en augmentait.

« Enfin, dans un bal chez un seigneur polonais, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes, je lui dis à l'oreille une injure grossière.

« Il s'emporta cette fois et me donna un soufflet. Nous nous jetâmes sur nos sabres; les dames s'évanouirent; on nous sépara, et, la même nuit, nous partîmes pour nous battre.

« Le jour se levait : j'étais à la place indiquée avec mes trois témoins; avec une impatience fébrile, j'attendais mon ennemi.

lont j'eusse voulu hâter l'arrivée. Je le vis venir de loin et accompagné d'un seul témoin.

« Il s'approcha de nous, tenant à la main sa casquette pleine de merises.

« Les témoins nous mesurèrent douze pas. J'avais le droit de tirer le premier; mais l'agitation de mon pouls était telle, que je n'étais plus sûr de ma balle et que j'insistai pour que ce fût lui qui fît feu d'abord.

« Il refusa. Nous décidâmes que l'on s'en rapporterait au sort.

« La chance fut pour ce favori du bonheur. Il visa et perça ma casquette.

« C'était à moi de tirer. Enfin, je tenais sa vie entre mes mains. Je le regardai avec avidité, tâchant de saisir en lui au moins l'ombre d'un frémissement. Il attendait mon coup de feu en mangeant ses merises, qu'il tirait de sa casquette

« Son sang-froid m'enragea.

« Quelle nécessité, me demandai-je, d'ôter la vie à un homme auquel la vie paraît si indifférente?

« Une mauvaise idée me traversa le cerveau; j'abaissai mon pistolet.

« Je crois, lui dis-je,
« que vous n'êtes pas
« préparé à la mort, dé-
« jeunant aussi agréable
« ment que vous le faites.
« Permettez-moi donc de
« vous laisser achever
« votre repas.

— Vous ne me dé-
« rangez nullement, monsieur; mais faites
« comme vous voudrez. Vous avez un coup
« à tirer sur moi; que vous le tiriez mainte-
« nant ou plus tard, je serai toujours à votre
« disposition.

« Je me retournai vers mes témoins en leur disant :

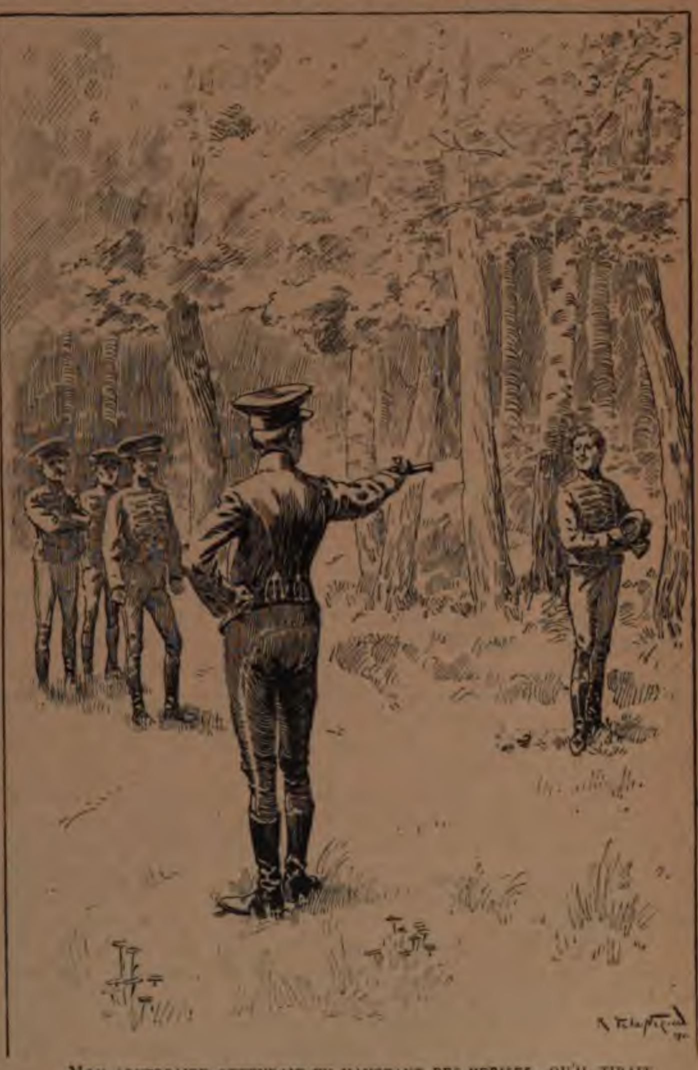
« Je ne tirerai pas aujourd'hui. »

« Et le duel fut fini.

« Je pris mon congé, et je me retirai dans ce bourg, où pas un jour ne se passa depuis ce temps sans que je pensasse à la vengeance.

« Maintenant, l'heure est arrivée. »

Sylvio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue le matin, et me la donna à lire.



MON ADVERSAIRE ATTENDAIT EN MANGEANT DES MERISES, QU'IL TIRAIT DE SA CASQUETTE.

Quelqu'un lui écrivait que la personne en question se préparait à se marier avec une charmante jeune fille.

« Vous devinez, continua Sylvio, quelle est la personne en question. Eh bien, je pars pour Moscou, et nous verrons s'il verra la mort avec autant de sang-froid demain ou après-demain que le jour où il mangeait des merises. »

Le domestique entra en disant que les chevaux étaient prêts. Sylvio me serra la

main; il s'assit dans un petit chariot où étaient chargées seulement deux choses : un sac de voyage avec sa garde-robe et une boîte avec ses pistolets.

Et la voiture partit au galop.

Plusieurs années s'étaient écoulées, la situation de mes affaires me forçait d'habiter un petit village du district de N***.

A la distance de quatre verstes de ma maison se trouvait une riche propriété appartenant à la comtesse B.... La comtesse y avait fait une apparition pendant un mois à peine la première année de son mariage et n'y était pas revenue; cependant, le second printemps qui suivit mon arrivée dans le pays, elle vint avec son mari s'installer pour l'été.

L'arrivée d'un riche voisin est un événement pour des campagnards ennuyés. Aussi, le premier dimanche après son arrivée, allai-je à leur campagne pour me recommander à Leurs Excellences comme leur plus proche voisin et leur plus humble serviteur.

Le comte était un homme de trente-deux à trente-trois ans, d'une belle et noble figure; il me fit un accueil franc et amical; j'étais sous le charme de sa conversation libre et enjouée, lorsque je vis tout à coup entrer la comtesse. Elle était véritablement fort belle.

Il me présenta à sa femme, je tâchai d'être aimable. Bientôt nous fûmes comme de vieilles connaissances causant avec confiance; pendant leur conversation, j'examinais tantôt les livres posés sur les tables, tantôt les peintures accrochées à la muraille. Je ne suis pas connaisseur en tableaux, mais l'un d'eux attira mon attention.

C'était un paysage de Suisse, mais ce n'était ni le site que représentait le paysage, ni l'exécution que je regardais, c'était une balle se doublant, et perçant le tableau.

« Diable! voilà un beau coup de pistolet, dis-je au comte.

— Oui, me répondit-il, c'est un coup remarquable, n'est-ce pas? Et vous, me demanda-t-il, tirez-vous bien?

— Passablement, lui dis-je; à trente pas je suis à peu près sûr, avec un pistolet qui me serait connu, de toujours loger une balle dans une carte à jouer.

— Ah! vraiment! me dit la comtesse attentive au plus haut degré. Et toi, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, ferais-tu ce que fait monsieur?

— Nous essayerons, dit le comte. Il y eut un temps où j'étais d'une certaine adresse à cet exercice, mais depuis quatre ans je n'ai pas touché un pistolet.

— Alors, répliquai-je, je tiens un pari, c'est que vous ne toucherez pas une carte, même à la distance de vingt pas. Le pistolet demande un exercice de tous les jours. Il ne faut pas se négliger, Excellence, ou sans cela on se déshabitue tout de suite. Le meilleur tireur que j'aie connu avait l'habitude de couper tous les jours avant son dîner trois balles sur un couteau. Il s'était accoutumé à cela comme à prendre son petit verre d'eau-de-vie avant le potage.

« S'il arrivait par hasard qu'il vît une mouche sur le mur, — vous riez, comtesse, je vous jure que je vous dis la vérité, — il criait : « Cousma, un pistolet ». Le domestique lui apportait le pistolet tout chargé; à peine prenait-il le temps de viser : — paf! — la mouche était écrasée sur le mur.

— C'est merveilleux, dit le comte, et comment s'appelait-il?

— Sylvio, Excellence.

— Vous avez connu Sylvio? s'écria le comte en bondissant, vous avez connu Sylvio?...

— Comment ne l'aurais-je point connu, nous étions amis! Il avait été reçu au régiment comme un camarade, et voilà cinq ans que je n'ai entendu parler de lui; mais, d'après ce que vous dites, vous-même l'avez connu, Excellence?

— Oui, je l'ai connu, et bien connu, je vous jure. Si vous étiez son ami, il a dû vous dire le nom d'une personne qui lui donna un soufflet dans un bal?

— Non, Excellence, jamais. »

Puis tout à coup frappé d'une idée et regardant le comte.

« C'est vous ? lui dis-je.

— Oui, c'est moi, répondit le comte avec une vive agitation, et ce tableau percé est un souvenir de notre dernière entrevue. Vous avez su, monsieur, comment j'ai insulté votre ami; sachez aussi comment il s'est vengé.

« Il y a cinq ans que je suis marié. Le premier mois, je le passai dans ce village. A cette maison se rattachent mes plus doux instants de bonheur et mes plus tristes souvenirs.

« Un soir, on me dit qu'une visite m'attendait dans mon cabinet. J'entrai alors dans la chambre, et, dans un coin, j'aperçus un homme avec une longue barbe et tout couvert de poussière. Il se tenait près de la cheminée.

« Sylvio! » m'écriai-je.

« Et j'avoue que je sentis mes cheveux se dresser sur mon front.

« C'est à moi de tirer, me dit-il, es-tu « prêt? »

« Il avait le pistolet à la ceinture.

« Je fis un mouvement de tête en signe que je reconnaissais son droit; et, mesurant douze pas, j'allai me placer dans l'angle de



« TIREREZ-VOUS, OUI OU NON ? » S'ÉCRIA LE COMTE, TANDIS QUE SA FEMME ÉPERDUE SE JETAIT AUX PIEDS DE SYLVIO.

la chambre, le priant de tirer vite et avant que ma femme entrât.

« Je n'y vois pas, dit-il; faites apporter « de la lumière. »

« J'appelai le domestique et lui ordonnai d'allumer les bougies; puis je fermai la porte et allai reprendre ma place, en le priant de nouveau de ne pas me faire attendre.

« Il visa; je comptai les secondes; je pensai à elle.

« Il se passa un moment affreux.

« Sylvio laissa retomber sa main.

« C'est un malheur, dit-il, que le pis- « tolet soit chargé d'une balle au lieu d'un « noyau de cerise; il est lourd et me fatigue « la main. »

« Puis, après une minute qui me parut un siècle :

« En vérité, reprit-il, ce ne serait pas un « duel, mais un assassinat. Je n'ai point l'habi- « tude de tirer sur un homme désarmé. Recom- « mençons, et tirons à qui fera feu le premier. »

« Ma tête tournait; je crois que je ne consentis pas d'abord. Cependant je me rappelle que nous chargeâmes les pistolets, que nous refîmes deux billets, et les mêmes dans la casquette qui avait été percée par moi : le sort me favorisa. Cette fois encore, c'était à moi de tirer le premier.

« Tu es diablement heureux, » comte, me dit-il avec un sourire que je n'oublierai jamais.

« Je ne sais pas comment cela se fit, mais en tirant, au lieu de toucher mon adversaire, je mis ma balle dans ce tableau. »

Le comte montra du doigt le tableau. Je ne pus retenir une exclamation.

« Sylvio leva de nouveau son pistolet et visa. Cette fois, l'expression de son visage me disait bien que je n'avais pas de grâce à attendre.

« Tout à coup la porte s'ouvrit. Marie accourut, et avec un cri de terreur se jeta à mon cou.

« Sa présence me rendit mon sang-froid.

« Je fis un effort et éclatai de rire.

« Folle! lui dis-je; ne vois-tu pas que « nous nous amusons? Il s'agit d'un pari. « Est-il possible de se mettre dans un pa- « reil état? Voyons, va boire un verre d'eau,

« reviens, et je te présenterai un ancien « ami. »

« Mais elle ne voulut en rien croire.

« Monsieur, au nom du ciel! est-ce vrai? « demanda-t-elle en s'adressant au sombre « Sylvio, est-ce vrai que vous plaisantez? « est-ce vrai qu'il s'agit d'un pari?

« Oui, oui, dit Sylvio, oui, nous plai- « santons; c'est l'habitude du comte de plai- « santer. Un jour, en plaisantant, il me donna « un soufflet; un autre jour, en plaisantant « encore, il me fit, avec une balle, ce trou à « ma casquette; enfin, en plaisantant toujours, « il vient de me manquer pour la seconde « fois. A mon tour maintenant de plaisanter.

« Et en disant ces mots, pour la troisième fois, il leva son pistolet à la hauteur de ma poitrine.

« Marie comprit tout : elle se jeta à ses pieds.

« Oh! m'écriai-je, comment n'as-tu pas « honte? »

« Et furieux :

« Voyons, monsieur, continuai-je, en « finirez-vous? tirez-vous, oui ou non? »

« Non, répondit Sylvio, je suis content, « j'ai vu ta crainte, tes angoisses, ta terreur. « Deux fois je t'ai fait tirer sur moi, deux fois « tu m'as manqué. Tu t'en souviendras; je « te laisse avec ta conscience. »

« Et il s'avança jusqu'à la porte pour sortir.

« Mais sur le seuil il s'arrêta, se retourna vers le tableau, prit à peine le temps de viser, fit feu et sortit. Pour que je ne doutasse point de son adresse il avait mis sa balle juste sur la mienne. »

Le comte se tut. Je venais d'entendre la fin du roman au commencement duquel j'avais pris un si vif intérêt.

Depuis lors je ne revis jamais Sylvio.

Le bruit courut que, lorsqu'en 1820 Alexandre Ypsilanti donna le signal de la révolution en Grèce, Sylvio commandait une compagnie d'Hellènes et avait été tué à la bataille de Dragachan.

Illustrations de R. de la Nézière.

ALEXANDRE DUMAS.



SYLVIO LOGEA SA BALLE DANS LE TABLEAU, JUSTE AU-DESSUS DE LA MIENNE.



« Quels fiacres tiraient alors nos ancêtres ! C'étaient de vieux carrosses, jadis peints et armoriés, mais dont les carreaux cassés et les éraflures racontaient la déchéance. »

LES MÉMOIRES DU DERNIER CHEVAL DE FIACRE

FANTAISIE HUMORISTIQUE

Depuis que voitures à vapeur, tramways électriques, automobiles, se multiplient, menaçant de remplacer définitivement les anciens modes de locomotion, peut-être est-il permis de prévoir ou du moins d'imaginer le temps où le cheval de fiacre ne sera plus qu'une espèce disparue, un souvenir lointain. Telle est l'origine de l'amusante fantaisie qu'on va lire. Nous avons donc une raison de plus de tenir à nos chevaux de fiacre, puisque ce sont de vrais Parisiens, pleins d'esprit, de gaieté et de railleuse bonhomie!

○ ○ ○

Devenu très vieux et sentant sa fin prochaine, le dernier cheval de fiacre résolut d'écrire son testament. Voici quelques fragments de ces curieuses confidences.

« ... Par ce beau jour printanier, qui ne sera pas suivi pour moi de beaucoup d'autres, le désir m'a pris de laisser quelque souvenir du pauvre animal que je fus. Ne suis-je pas un des derniers représentants d'une race qui va disparaître? Le temps est proche où l'on parlera du cheval de fiacre comme on traite à présent des espèces tertiaires et quaternaires dans les ouvrages spéciaux. Alors on racontera comme une bizarrerie qu'il y eut une époque très primitive où les hommes adaptaient à leurs véhicules des quadrupèdes vivants qu'ils dirigeaient au moyen de lanières de cuir et qu'ils excitaient au moyen de fouets. Et des savants rédigeront des mémoires sur ces vestiges singuliers d'un passé fabuleux.... Car nous aurons été supplantés ici-bas par une espèce nouvelle et fort encombrante, celle des automobiles!

« Comme nous ne serons plus utiles à l'humanité, l'humanité nous laissera dépérir. Et tu ne seras, sans doute, ô toi, le dernier de mes petits-fils, qu'une pauvre petite bête un peu sotte et fort dégénérée qui passera dans un pâturage les dolentes journées de l'agonie d'une race!

« Certes, elle fut pourtant glorieuse, la race des chevaux de fiacre! Elle remonte au plus lointain passé. Nous comptons, parmi nos ancêtres, Pégase, le cheval ailé qu'enfourchaient les poètes, et aussi les coursiers prodigieux qui jadis traînaient le char embrasé du Soleil.... Sur terre, ensuite, nous traînâmes le char de Gordius, qui fut roi de Phrygie. Puis, nous emportâmes au combat les rois assyriens, nous promenâmes Sémiramis à travers les provinces de son immense

empire.... A Rome, à Byzance, notre métier devint un sport. Dans les cirques très vastes, nous courûmes avec frénésie, heurtant contre les bornes dangereuses les roues de nos chars, nous écrasant et nous broyant aux acclamations délirantes des peuples émerveillés.

« Quand nous étions fourbus pour avoir fourni de trop furieuses courses, on nous vendait à de pauvres gens, et bon nombre de nos magnifiques aïeux, sur leurs vieux jours, ne dédaignèrent pas de traîner doucement la charrette de quelque humble marchand de légumes latin qui, dès l'aube, apportait de la campagne romaine au marché de la ville le produit savoureux de ses vergers et de ses potagers.

« Mais je me laisse aller à l'évocation de ces époques lointaines. Ah! qui jamais écrira notre histoire? Depuis un siècle seulement, combien notre sort fut varié, notre rôle divers!... Te dirai-je, ô mon petit-fils, les drôles de voitures que nous traînâmes dans cette courte période de notre passage sur la terre? Il y en eut de lamentables, il y en eut de très belles. De très belles, surtout après la Révolution. On vendit alors à bas prix les biens des émigrés, et leurs carrosses dorés devinrent des fiacres. Ah! quels fiacres! Ils étaient laqués et peints de sujets gracieux où de petits amours roses voltigeaient malicieusement autour des nobles armoiries. Mais ils se disloquèrent. Les vitres se brisèrent et durent être raccommodées tant bien que mal au moyen de papier collé. Les ressorts se fatiguèrent, les essieux se cassèrent, les marchepieds prirent des airs penchés. Quand il fallut enfin mettre au rancart ces riches voitures, tu ne saurais imaginer les extraordinaires véhicules qu'on inventa, des gros et des petits, de forme bizarre et très lourds, excessivement lourds. Mon arrière-grand-père, après dix ans de service, en avait les épaules malades.... C'est ainsi que nous traversâmes la Restauration, la Monarchie de Juillet et l'Empire. On avait l'habitude assez naturelle de transformer en fiacres les « voitures de maîtres » qui cessaient de plaire à leurs fortunés possesseurs. Aussi le fiacre fut-il, pendant le cours de ce siècle, un étrange véhicule, toujours en retard d'une vingtaine d'années sur la mode élégante.

« Ce qu'il y a de tout à fait amusant, c'est que la mode des voitures et la mode des costumes ne suivaient pas les mêmes variations.

« Le costume féminin change fréquemment, et, quand les belles dames se sont plu pendant quelques années à porter des robes très amples, elles prennent tout à coup le goût le plus vif pour des ajustements très collants. L'humeur capricieuse des élégantes passe alternativement de l'emphatique crino-



« Comment, dans les fiacres que nous traînions allègrement, car ils étaient très petits, les dames pouvaient-elles placer leurs crinolines monumentales ? C'est ce que je me suis toujours demandé ! »

: à la jupe serrée en fourreau parapluie. Or, il faut des voi-es diverses pour l'emphatique noline et pour la jupe étroite. 'arriva-t-il donc?

« Il arriva que nous dûmes nsporter dans de très petits cou-s les volants infinis que de larges ceaux tendaient et boursou-ent; il fallait serrer, tasser, luire à leur plus simple expres-n ces ornements excessifs. Les uvres femmes ne savaient com-nt faire; elles poussaient de tits cris et pensaient se trouver il quand l'automédon travaillait « charger » ce splendide atti-il, et résolvait par la violence npérieux problème d'introduire ns un contenant étriqué le plus sproportionné des contenus. uelques années plus tard, les dames eurent leur disposition d'immenses berlines où se rdaient ridiculement leurs robes collantes leurs toilettes menues.... C'était plus com-ode, et si comique!



« La mode, hélas! exigea des voitures plus lourdes. Mais, alors, les dames se mirent à porter des robes courtes et collantes. »

« Ah! quelles sortes de voitures n'ima-na-t-on pas? A quelles inventions fantas-ques n'eut-on pas recours? Parfois les oues étaient immenses, d'un diamètre exor-itant, avec de massifs rayons; ensuite lles devenaient minuscules, microscopiques, omme les roulettes d'un fauteuil. Pendant uelques années, la capote affectait, elle ussi, des dimensions extravagantes, comme our garantir des peuplades entières contre es catastrophes atmosphériques; et puis lle se réduisait à n'être plus qu'une pauvre etite ombrelle comme pour briter un léger papillon.

« Ne s'ingénia-t-on pas varier encore la place es chevaux dans l'atte-age! On les mettait de front, ou bien en flèche, suivant une mode importée par nos voisins d'outre-Manche et qui eut quelque succès à un moment.

« On modifia successivement la situation du cocher : le voilà sur le dos d'un cheval, en postillon, et puis tout bonnement sur son siège à l'avant de la voiture, et puis le siège se voit percher en l'air derrière la voiture, au point qu'il faut à l'automédon une manière d'escalier pour regagner sa place, et qu'il doit s'attacher de crainte de tomber. On appelle ces véhicules des cabs.... L'imagination des hommes, quand elle se travaille pour trou-ver du nouveau, produit de bien étonnants résultats!

« Il n'y a qu'une combinaison à laquelle, pour notre malheur, on ne pensa pas : c'eût été de mettre le cheval dans la voiture, le voya-geur et le cocher aux brancards; nous aurions certes passé d'heureux jours ainsi! Mais l'homme est naturellement égoïste; il ne songe qu'à son inté-rêt propre....

« Je ne veux pourtant pas récriminer. La dernière pensée du dernier des chevaux de fiacre ne sera pas une imprécation farou-che. Non, je garde un bon souvenir de mon passage sur la terre, et, s'il m'était loisible de recommencer ma vie, je bénirais ma destinée.

« Car, il faut que tu le saches, il y avait des



« Pour moi, je n'ai pas eu à me plaindre. Mon cocher, brave homme, n'avait qu'un défaut : c'était d'être un peu lourd. »

heures douces dans l'existence d'un cheval de fiacre. Les promenades à travers Paris ne sont jamais ennuyeuses. Que de fois ne l'ai-je pas exploré dans tous les sens! Chaque quartier a sa physionomie spéciale, ses habitants particuliers, ses coutumes à lui. Certains coins de la capitale ressemblent à de très lointaines villes de province; il y a des rues très distinguées et très nobles, d'autres sont familières et parfois un peu vulgaires. Ce qui me plaisait surtout, c'était la variété des clients que je transportais. Je ne les voyais pas, mais je les devinais à leur poids, à leur manière d'entrer en pourparlers avec le cocher, à la manière aussi dont le cocher les traitait.

« Il y a cocher et cocher. Celui-ci n'est qu'une brute renfrognée qui fouette et crie; mais celui-là est un brave homme avec lequel on peut s'entendre. J'en ai connu plusieurs, et tous, je te l'avoue, ne m'ont pas laissé le même bon souvenir. Mais j'eus la chance d'en avoir un, pendant la plus grande partie de ma carrière, qui me fut un véritable ami. Jamais de gros mots ni d'injures. Il avait l'habitude excellente de faire passer toute sa mauvaise humeur sur le client. Ah! le client en recevait de toutes les couleurs. Mais moi j'étais son associé, j'étais même son complice! Il y avait entre nous deux une sorte de petite convention secrète. Nous nous comprenions.

« A la façon dont il tenait les guides, je connaissais toutes ses intentions. L'un de ses gestes voulait dire : « C'est à l'heure, mon « bon : pas besoin de te presser! Plus tu traî- « neras, plus je toucherai d'argent. » Un autre signifiait : « Ça, mon enfant, c'est à la « course : un petit effort! » Et je conformais mon allure, soigneusement, aux circonstances....

« La première chose pour le cocher de fiacre, c'est d'éviter le mauvais client, celui qui vous prend à Passy, par exemple, pour se faire conduire au faubourg Saint-Antoine et finalement vous lâche avec trois sous de pourboire.

« Or, il n'est pas toujours facile d'échapper à ce fâcheux homme. Avec un peu d'exercice, on arrive à le deviner de loin; alors on se sauve rapidement, sans prêter la moindre attention à son appel. Mais les plus expérimentés se trompent à des dehors avantageux : mise distinguée, allure fringante, des bijoux, du linge frais. On croit qu'un si parfait



« Quand nous tombions sur un mauvais client, je le sentais à la manière dont le cocher prenait les guides; je faisais un léger accident : j'accrochais un camion, je prenais un petit mors-aux-dents. »





Je rentre au dépôt, mon cheval est malade... », disait mon cocher quand un agent nous surprenait en maraude. Alors, je boitais, je soufflais, je faisais semblant d'être très las. »

ıtleman se dirige vers les Champs-Elysées le parc Monceau. Pas du tout, il est en tance pour des faubourgs interlopes. On fort imprudemment laissé s'approcher, on rrète. Et voilà notre bourgeois enchanté vous saisit la poignée de la portière, se une bottine sur le marchepied, s'installe sque et vous lâche enfin l'adresse détesta-! Que faire alors? On est pincé. Si le yageur est un être doux et timide, le cocher pas trop de mal à lui faire peur. Mais le yageur n'est pas nécessairement timide; il ut avoir une conscience très nette de ses oits, et regimber. Alors?...

« Eh bien, alors, au bout de cinquante ètres, je faisais un accident; j'accrochais ux ou trois camions (le fiacre est assuré ntre ces mésaventures), ou bien je prenais mors-aux-dents, un petit mors-aux-dents ur rire. Mon ami n'était pas dupe de ma médie; mais il faisait semblant. Et nous ons ainsi, tous les deux, débarqué pas mal clients désagréables. L'union fait la force; nous avions ensemble un pareil intérêt à vailler le moins possible et dans les condins les plus avantageuses.

« Mon pauvre vieil ami! Je le vois enre. Il était gros comme un tonneau : c'est ut ce que j'eus jamais à lui reprocher, — ais il était un peu plus lourd que je ne l'eusse uhaité. Quand il grimpait sur son siège, les ressorts de la voiture, bien que résistants, pliaient, s'écrasaient, et le coup d'épaule, pour démarrer, n'était pas facile. Sauf ce défaut, dont il n'était pas responsable, je ne lui connus que des qualités, ou du moins s'il eut quelques travers je n'avais pas personnellement à en souffrir : c'était tout ce qu'il me fallait et j'aurais été ridicule en me posant à son égard en moraliste intransigeant.

« Il aimait boire ; c'était son goût. Je l'ai tiré plus d'une fois d'aventures fâcheuses. Il lui arrivait, de temps en temps, de ne pas être extrêmement solide sur son siège; alors j'avais soin de ne pas trop le secouer, j'évitais les chocs et prenais une allure modérée. Il croyait me conduire, parce qu'il tenait les guides dans ses mains; mais ses mains étaient molles et la faculté de la direction s'obscurcissait dans son esprit : c'était moi qui le conduisais. Je savais mon chemin, et, si je me trompais un peu; j'avais en tout cas la consolante certitude de moins me tromper qu'il n'aurait fait lui-même si je m'étais abandonné paresseusement à ses troubles inspirations.

« Il nous arrivait de marauder. On fait ce qu'on peut dans ce bas monde pour gagner sa vie de son mieux. Nous avions alors, très souvent, maille à partir avec les sergents de ville. Ceux-ci voulaient nous envoyer à la station. Mais on s'ennuie, à la station; on

perd son temps à prendre la file, et nous n'avions de patience ni l'un ni l'autre. Mon ami répliquait hardiment : « Je vais relayer ! « Un cheval malade.... » J'affectais alors une effrayante lassitude ; je penchais la tête, je boitais, je soufflais, si bien que le représentant de l'autorité nous laissait aller. A peine avait-il le dos tourné, je me remettais à marcher d'une allure engageante afin de tenter le client sérieux.

« Il faut savoir le dénicher, le client sérieux. Il se dissimule souvent, entre cinq et sept heures du soir, dans la foule des pauvres diables qui attendent l'omnibus au bureau. Il a le numéro 360, par exemple, et tous les omnibus passent complets. Il en a déjà vainement guetté huit ou dix. Mais il s'acharne ; il s'est solennellement promis à lui-même d'entrer à partir d'aujourd'hui dans la voie des économies. Deux ou trois omnibus passent encore, également bondés depuis la tête de ligne. Alors, son courage faiblit ; il réfléchit qu'il va rentrer en retard, que sa femme lui fera sans doute une scène, que son rôti sera brûlé. Un fiacre allègre longe le trottoir. O tentation !... Le client sérieux tâte son gousset. Il a juste la monnaie qu'il faudrait pour payer la course, de cette futile petite monnaie qui ne compte pas, de l'argent de poche. Et allez donc ! Le fiacre est pris....

« Ces manèges divers transforment en un art délicat et charmant le métier de cocher de fiacre, et le cocher de fiacre ingénieux sait associer son cheval à ses manigances. Ah ! j'ai passé des heures subtiles avec mon ami ! Le souvenir m'en est encore présent. Nous avons spéculé tous deux avec une habileté remarquable sur les passions humaines. Nous avions l'air tout simplement d'un cheval et de son cocher ; mais nous fûmes des psychologues !

« Et c'est nous que vont tenter de remplacer désormais de stupides machines, plus résistantes que ne peut l'être un animal, sans doute, mais dénuées de savoir-faire, brutales et sottes. Et laides encore, par-dessus le marché !

« Ah ! cette heure est mélancolique. Le soleil se couche dans la brume. Le pâturage où je rêvasse est triste à cette fin de jour. Je me sens vieux extrêmement, vieux de toute ma vieillesse et de toute la vieillesse d'une race dont je suis l'un des derniers représentants. Je ne tarderai guère à mourir. Et ma race est condamnée. Il me semble que je meurs plus complètement, avec cette pensée amère de mon espèce qui s'en va. Et mes rêveries se dirigent vers toi, qui seras tout à fait le dernier des chevaux, misérable petit-fils dont j'évoque avec désespoir la falote silhouette. »

ANDRÉ BEAUNIER.



PARIS — IMPRIMERIE LAHURE. Le Gérant :

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA CHANSON AU MOYEN ÂGE, D'APRÈS UN PANNEAU DE LUC-OLIVIER MERSON. (DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMIQUE.)

C'est une délicieuse évocation de la Chanson au Moyen âge que ce groupe de ménestrels et de châtelaines chantant autour d'une fontaine, tandis qu'au fond apparaît la figure de sainte Cécile, patronne des musiciens.



. CHANSON SOUS LE PREMIER EMPIRE. LA ROMANCE À LA MODE. — TABLEAU DE WORMS (MUSÉE DU LUXEMBOURG).

ındis que les soldats de Napoléon marchent à la victoire, on applaudit dans ce salon de 1805 des romances sentimentales comme au temps de Louis XVI. Le contraste est singulier entre le goût de cette société pour ces aimables fadaises et la magnifique épopée militaire qui emplit alors l'Europe de son tumulte.

L'HISTOIRE DE FRANCE PAR LA CHANSON

En France, a-t-on dit, tout finit par des chansons. Tour à tour héroïque, satirique, sentimentale, la chanson se retrouve à toutes les époques de notre his-ɔire où elle est un élément important de notre vie nationale. Non contente de ɛfléter les idées et les mœurs, elle se mêle souvent aux luttes politiques et sociales, (devient une forme de l'opposition. C'est son honneur qu'on la voie presque toujours ranger du côté du faible et n'user de sa verve que contre les puissants du jour. on charme spirituel, son attrait piquant, sa vivacité légère, lui permettent de s'insinuer partout et de faire prestement son chemin ; c'est la gaieté qui vole et qui venge, arme ısaisissable au service des idées d'indépendance et qui prépare la revanche du bon sens de l'esprit contre la force brutale.

○ ○ ○

EN voulant écrire l'histoire de la chanson, on se trouverait sans y penser avoir esquissé l'histoire de France.... Loin ı'elle se taise, loin qu'elle cesse de peindre s mœurs de son temps, elle est toujours là ɔmme un écho fidèle, qui à chaque époque tentissante reçoit les sons, les répète et ɔus les transmet. Mais ce n'est pas là ıcore le premier de ses titres ; il est un autre ɔint de vue auquel on peut l'envisager : ɛst qu'en France la chanson fut longtemps seule opposition possible. On définissait le ɔuvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons ; et c'était là en effet le seul contrepoids, la seule résistance aux empiétements de l'autorité. « La liberté du chant a précédé celle de la presse et l'a préparée. Se rangeant toujours du côté des vaincus, elle a comme la presse ses nobles résistances, ses triomphes et, comme elle aussi, elle a ses excès. Elle attaque tour à tour Henri III, les Guises et le Béarnais : toujours de l'opposition, toujours anti-ministérielle, elle empêche Richelieu de dormir et Mazarin de dîner.... »

C'est en ces termes qu'un de nos plus

célèbres auteurs dramatiques, le roi du vaudeville, Eugène Scribe, retraçait naguère l'histoire de la chanson. Pour une fois Scribe se trouvait être un historien bien informé et judicieux. La chanson a su prendre en France les formes les plus variées, suivant l'heure et les circonstances.



Danse aux chansons sous le roi Charles VII (1403-1461).

Entre deux expéditions guerrières, des fêtes somptueuses et des festins venaient délasser les seigneurs, égayer les châtelaines : on chantait des chansons d'une grâce légère et maniérée, souvent un peu sentimentales. Certaines de ces chansons accompagnaient les danses.

et s'adapter si bien aux mille transformations de notre société, tantôt frondeuse et tantôt gaie, tantôt sentimentale et tantôt ardente, qu'elle nous offre comme en un miroir l'image de nos mœurs et le reflet de notre histoire.

SOLDATS FAISEURS DE CHANSONS ET CHANTEUSES AU ROUET.

Héroïque et chevaleresque, le Moyen âge est le temps des grandes équipées. Charlemagne et ses preux partent en campagne contre les Infidèles, ennemis du Christ et de « France la douce ». Ils frappent de grands coups d'estoc et de taille et s'en reviennent des lointaines expéditions chargés de riche butin, auréolés d'une gloire merveilleuse.

Alors naissent et s'épanouissent les *Chansons de Geste*.

Celui qui les compose et qui les récite, le trouvère, est lui-même un homme d'armes qui a combattu auprès des barons. Il arrive au château, l'épée au côté, sa vielle sur le dos. On vide en son honneur les hanaps emplis d'hydromel et l'on engloutit les viandes. Après le festin, dans la haute salle féodale aux sombres boiseries de chêne, aux naïves tapisseries, aux énormes bahuts sculptés, où les torches fumeuses projettent une lumière trouble, où les hommes d'armes et les serviteurs se pressent aux portes, le trouvère commence sa chanson. Il dit les grands coups portés et reçus, les armures froissées, les casques brisés, les têtes fendues, les entrailles répandues sur le sol.

Un frémissement parcourt l'auditoire charmé.

Un peu plus tard, quand souffle le vent généreux des Croisades, les barons se mettent en route pour le grand pèlerinage d'outremer. Les chansons pleines de pieuse ardeur

ntent le long du chemin
ıt pour eux les rigueurs
ition.
; femmes, cependant, res-
s au manoir désert, près
à filer la laine, à tisser
Dans la maison devenue
:, au tumulte des armes a
le bruit monotone des
les métiers. La châtelaine,
ses dames d'atours sont
:s, et, tandis qu'elles ma-
quenouille ou l'aiguille à
mage des absents occupe
enir. Alors, elles fredon-
res mi-closes une de ces
qu'on appelait *chansons*
parce qu'elles accompa-
:ur ouvrage quotidien de
ouces, sentimentales, les
de toile expriment la tris-
e jeune fille, belle Eglan-
Yolanthe, belle Amelot,
celui qu'elle aime. Parfois
n contient tout un drame
rci. Belle Erembour s'ap-
lluer son fiancé, le noble
rnaut qui revient de Terre
Erembour le voit défiler à
ses soldats; mais quoi? il
la tête! Hélas! il a été
un faux rapport, et croit
nie lui a préféré un rival.
: Erembour se disculpe et
:vient à elle. Ou bien c'est
te dont l'époux est parti
et qui l'attend de jour en
un écuyer arrive et lui
a mort du baron. Belle
orée se retire au couvent.
l de Musset a su traduire l'impres-
e dégage de ces chansons quand
délicieuse chanson de Barberine :

:alier qui partez pour la guerre,
'allez-vous faire
loin d'ici?

is pas que la nuit est profonde
que le monde
:st que souci?

croyez qu'une amour délaissée
la pensée
nfuit ainsi;

élas! chercheur de renommée,
tre fumée
nvole aussi.

voici les chevaliers de retour! Alors
reparaît dans les châteaux, la vie



TROUBADOUR ET CHÂTELAINE (D'APRÈS UNE ESTAMPE ANCIENNE).
La vie était triste pour les châtelaines pendant que guerroyaient leurs seigneurs. Les troubadours ou trouvères leur enseignaient les romances sentimentales et mélancoliques, qu'elles chantaient après en tissant et qu'on appelait pour cette raison « chansons de toile ».

reprend luxueuse et brillante. C'est le tour des chansons badines ou galantes. Les seigneurs eux-mêmes s'appliquent à rimer des aubades, des saluts d'amour, de petites élégies musicales avec des refrains bien amenés, d'une forme maniérée et jolie.

Ainsi la chanson, tour à tour héroïque, pieuse, frivole, est à la ressemblance de ce complexe Moyen âge, inquiet et tourmenté.

LA CHANSON REFLET D'UNE ÉPOQUE BRUTALE ET RAFFINÉE.

Avec la Renaissance commence une époque d'exubérance et de mouvement. L'histoire de ce temps étonne par sa variété, par l'intensité des passions qui y sont en lutte. Une conception toute nouvelle de l'existence semble s'être révélée, qui favorise le complet épanouissement de la nature

humaine avec toutes ses ardeurs, brutales ou généreuses.

Le règne de Charles VIII est marqué par les guerres d'Italie. Nos troupes se répandent sur la Péninsule, et descendent de Milan jusqu'à Naples, étonnant et déconcertant la mollesse de nos voisins par la « furia francese ». Veut-on comprendre l'état d'esprit de ces bandes d'aventuriers qu'on recrutait au printemps dans les provinces, qu'on licenciait une fois l'expédition achevée, très courageuses, très hardies, peu disciplinées, prêtes à se révolter si la paye se faisait attendre?

Tous ces traits de leur physionomie se retrouvent dans les chansons que chantent en chœur les soudards cheminant par les routes, la pique sur l'épaule. Ils célèbrent les charmes du métier militaire, l'attitude fière et dégagée du piquier ou de l'arquebusier, le plaisir d'aller par un beau temps au son des fifres et des tambours, les hauts faits de tel capitaine de l'armée. Surtout qu'on fasse attention avant de les licencier! Les vaillants hommes d'armes, privés de leur salaire, pourraient bien devenir de dangereux vagabonds, des espèces de brigands.

CHANTEURS DES RUES AU XVIe SIÈCLE.
Les chansons que débitent ces chanteurs, devant des artisans, des mendiants et des soldats, ne brillent pas par leur délicatesse: le chanteur en vend des copies aux curieux rassemblés autour de lui.

Ces brillantes chevauchées eurent pour nous un résultat qu'il était d'ailleurs facile de prévoir. La culture artistique et littéraire était beaucoup plus avancée en Italie qu'elle ne l'était encore en France. Lorsque nos gentilshommes se trouvèrent en présence de cette vie italienne si raffinée, ce fut pour eux un éblouissement. Aussi, dès les premières années du XVIe siècle, l'influence de l'Italie se fait sentir à nous et jette sur nos mœurs encore brutales un éclatant vernis de civilisation, une magnifique parure. Si les merveilles de l'art que ce temps nous a laissées font justement notre admiration, il faut bien reconnaître que la décence et la politesse manquent aux mœurs d'alors. La Cour étonne par un singulier mélange de raffinement et de rudesse; les rois et les grands seigneurs protègent les artistes, se font construire de somptueux châteaux d'une élégance compliquée, où ils donnent des fêtes luxueuses. Mais une déconcertante barbarie subsiste au fond des âmes.

La chanson d'alors reflète ce singulier mélange de raffinement et de brutalité. Ce qu'elle dit le moins souvent, c'est l'émotion douce et pure. On se souvient en quels termes Marie Stuart disait adieu à ce « plaisant » pays de France qu'elle était obligée de quitter :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie
Qui as nourri ma jeune enfance.
Adieu, France, adieu mes beaux jours.

La nef qui déjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié:
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

ɔte de rêverie tendre et
ie résignée est rare au

es poètes d'alors vantent
tiers, c'est l'insouciance
du plaisir, comme dans
François Ier fredonnait :

ent femme varie,
fol est qui s'y fie....

milieu du siècle l'époque
les discussions reli-
mencent à passionner
t à soulever d'ardentes
Les poètes badins se
. Clément Marot, le
tuel d'antan, traduit les
: cette traduction a un
cès.
our, chacun avait son
féré ; ce fut une mode.
comme il arrive, suivit
la cour. « Vous eussiez
che, dit Bernard Palissy,
ons de métiers se pro-
es prairies, bocages et
plaisants, chantant par
mes, cantiques et chan-
elles, lisant et s'instrui-
utre. Vous eussiez vu
illes, assises dans les
se délectaient ensemble
ites choses saintes. »
outume se répandit sur-
s protestants ; c'étaient
ement qu'on rencontrait ainsi en
musicales au Pré aux Clercs ou



Au xviiie siècle. La sérénade.
Sous le balcon de sa dame ce jeune gentilhomme chante une romance, tandis que dans le fond du tableau ses gens mettent en fuite ceux qui seraient tentés de venir troubler sa chanson.

e SIÈCLE LA CHANSON EST LONTIERS ÉPICURIENNE.

eulement avec le xviie siècle
société française s'organiser et
: à l'avènement du règne de la
ans cette société, les femmes
rincipal rôle ; elles y introduiront
le bon ton. Le développement
royale, depuis Henri IV jusqu'à
contribue à la même œuvre
discipline. Jamais plus d'ordre ni
'ont gouverné la pensée française.
tte réforme de l'esprit public ne
oduire sans de vives résistances
ines explosions de révolte. Le
re race, libre et frondeur, cherche
casions de se faire jour. C'est ici
on lui sert comme un merveilleux
révéler sa bonne humeur gouail-
: et parfaitement irrespectueuse.

La chanson va permettre à l'épicurisme des bons vivants de montrer parfois le bout de l'oreille en cette grave époque. Ce siècle si sage nous a laissé des chansons légères dont plusieurs ont de l'agrément. Et n'est-il pas piquant que le noble Boileau lui-même ait écrit une « chanson à boire » ? Il est vrai qu'il était très jeune et que ces rimes frivoles ne doivent être considérées que comme un innocent péché de jeunesse. Les voici :

Philosophes rêveurs qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir.
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On est savant quand on boit bien ;
Qui ne sait boire ne sait rien.

Cette chanson représente assez bien tout un genre de petits poèmes fort anodins qui furent alors à la mode parmi les hommes d'une certaine société.

Emmanuel de Coulanges, le « délicieux Coulanges » dont Mme de Sévigné vantait l'esprit, est le type de ces égoïstes aimables, dénués de sérieux comme de méchanceté,

toujours chantant et cueillant la fleur de tous les plaisirs, attentifs seulement à éviter la passion et les excès.

COUPLETS ET BARRICADES.

Mais dans l'histoire de la chanson au XVIIe siècle, il faut faire une place à part à une époque : celle des troubles de la Fronde. Cette guerre civile fut remarquablement gaie. On y fit plus de chansons que de barricades. Ces chansons ne sont pas toujours d'un goût très délicat, et le fait est qu'elles n'ont pas toutes été composées dans la société des duchesses.

Six vendeuses de poisson
Ont composé la chanson
Des Barricades dernières,
Lère la, lère lanlère,
Lère la, lère lanla!

Pour la plupart, elles sont l'œuvre de bourgeois de Paris, malicieux et joyeux compères. On les imagine volontiers réunis le soir en quelque arrière-boutique, discutant les incidents de la journée moitié graves et moitié plaisants, férus sans doute de nobles convictions, mais s'amusant aussi de tout le vain tumulte auquel ils assistent. Durant la journée, ils ont péroré dans la rue, accablé d'injures le cardinal, blâmé les scrupules du président Molé. Peut-être ont-ils poussé l'audace jusqu'à tendre des chaînes pour empêcher les Suisses et les cavaliers de l'armée royale de se déployer, ou jusqu'à payer à boire aux gardes-françaises pour les mettre de leur côté. Cependant, ils se sentent plus à l'aise loin des dangers de la rue ; on boit un peu, on lance une drôlerie, on esquisse un couplet, et la chanson est faite....

Presque toutes les chansons frondeuses ont pour point de départ un fait récent qu'elles interprètent à leur façon, commentent d'une manière bouffonne et utilisent en vue de la polémique. C'est tantôt la « chanson d'un bon garçon qui boit de réjouissance sur la fuite des Monopoleurs », tantôt la « chanson sur l'arrivée de M. de Beaufort », celui-là même qu'on appelait le roi des Halles et qui plaisait par sa vulgarité martiale. Voici la « chanson sur la délivrance de M. de Broussel », le conseiller au Parlement de Paris, les « regrets de Mme de Châtillon sur la mort de son cher époux », la « supplication à Monsieur le Prince de quitter le parti Mazariniste », l' « adieu de Mazarin à la France et l'aveu qu'il a fait de toutes ses fourberies », les « préparatifs de Lucifer, de Pluton et de Caron pour recevoir Mazarin dans les Enfers », etc.... Car c'était toujours, en fin de compte, sur l'infortuné cardinal que tout le mal retombait. L'histoire ne nous offre guère d'exemple d'une impopularité aussi parfaite. Les chansons composées contre le ministre haï de tous emplissent des volumes. Ce sont des pamphlets au jour le jour et dont la conclusion revient toujours la même invariablement : c'est qu'il faut « chasser le Mazarin, ou le pendre ou le pendre ».

UN CHANTEUR AMBULANT SOUS LOUIS XVI. D'APRÈS MOREAU LE JEUNE.

Au XVIIIe siècle, chaque jour voyait naître une nouvelle chanson qui, colportée partout, vendue par des artistes ambulants, faisait bientôt le tour de Paris.

rgs, villes et villages,
ocsin il faut sonner,
pez tous les passages
l voudrait ordonner.
ut sonner le tocsin
prendre Mazarin,
din, pour prendre Mazarin!

cela n'est pas d'un style admirable prit très extraordinaire. Mais l'en-

lendemain de la mort de Louis XIV. Le duc d'Orléans, qui exerce alors le pouvoir avec le titre de Régent, était un homme du plus brillant esprit, merveilleusement doué, mais tout à fait dénué de dignité dans sa vie. Il représente assez bien tel quel, avec ses qualités et ses défauts, la société de son temps, extrêmement délicate et raffinée, vive, élégante et très dépravée. Les soupers de la Régence ont laissé dans l'histoire le souvenir



GET DE L'ISLE CHANTANT « LA MARSEILLAISE » QU'IL VIENT DE COMPOSER. — TABLEAU DE PILS.
lon du maire de Strasbourg, Rouget de l'Isle chante « le Chant de guerre pour l'armée du n'il vient d'écrire et qu'on appellera « la Marseillaise », Les Prussiens menacent la frontière; patriotique exprime les sentiments de la nation soulevée pour repousser l'envahisseur.

: ces chansons donne bien l'impres- vie du peuple pendant cette agita- peuple n'avait pas d'autre moyen de r son opinion. Les couplets de la urent le même rôle et la même que la presse à d'autres époques....

S ÉLÉGANCES DU SALON AUX LIBERTÉS DU CAFÉ.

ictoire définitive du Grand Roi nous longue période de discipline. Une levait inévitablement se produire au

de réunions fort libres et même débraillées. La gaieté pétillait alors dans les couplets de chansons vives et licencieuses.

Imaginez maintenant l'un de ces salons du XVIIIe siècle, célèbres pour avoir offert l'image la plus achevée de la vie de société. En voici, d'après un historien, le charmant décor, qui invite à la gaieté légère et spirituelle : « Le brocart se retrousse en portières aux portes du fond. Les amours jouent et folâtrent au-dessus des portes. Des médaillons de femmes sourient dans les trumeaux. Des rosaces du plafond descendent les lus-

tres de cristal de Bohême, rayonnants de bougies. La causerie voltige et sourit. Les femmes s'éventent. Les chevaliers, galamment penchés sur les fauteuils, s'empressent auprès des jeunes mariées. Tout à l'heure, quand les danses s'interrompront, on chantera quelques chansons accompagnées des légères et frêles notes du clavecin ou de la vielle d'amour. Elles s'harmoniseront à ce décor aristocratique, d'élégance somptueuse et noble, de grâce épanouie et radieuse. » Ce seront des vers d'une préciosité délicate, un peu sentimentale, un peu ironique; telle cette petite chose qui fit fortune :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas...

ou encore quelque gentillesse de Panard qui flatte le goût que cette société acquiert peu à peu pour les paysanneries de convention :

Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à mes soupirs,
C'est le roi des plaisirs.

FRONTISPICE D'UNE ROMANCE : « L'HEUREUX PRÉSAGE D'ÊTRE MÈRE! » MARIE-LOUISE CHANTANT AVANT LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Ce fut sans doute un musicien désireux de s'attirer les bonnes grâces de l'Empereur qui composa cette chanson et la fit orner de cette gravure.

La chanson d'ailleurs ne resta pas cantonnée dans les salons; une circonstance lui permit d'étendre subitement son domaine. Le café venait d'être introduit en France; il eut bientôt fait de conquérir Paris. Pour permettre à toutes les classes de la société de savourer la précieuse « liqueur arabique », les anciens cabarets s'agrandissent, de nouveaux s'ouvrent confortables et luxueux : ce sont les « cafés ». « Sous la Régence, dit Michelet, Paris devient un grand café. Trois cents cafés sont ouverts à la causerie, — et à la chanson.... Le cabaret est détrôné. Moins de chants avinés la nuit, moins de grands seigneurs au ruisseau. La boutique élégante de causerie, salon plus que boutique, change, ennoblit les mœurs. »

LE CAVEAU, ACADÉMIE DES CHANSONNIERS.

Dans les cafés s'installèrent de nombreuses sociétés de chansonniers. C'est ainsi que s'organisa *le Caveau*, dont l'existence, en dépit d'interruptions et de modifications, se prolongea jusqu'à nos jours. Un petit épicier de la rue de la Truanderie, Gallet, en fut le promoteur. Les premières réunions se tinrent chez lui. Même il négligea si bien son commerce qu'il dut fermer bientôt son épicerie. Alors on se réunit au café, à frais communs. Il y avait là Collé, Piron, Crébillon le fils, Panard, des peintres comme Boucher, des musiciens comme Rameau.

Cinquante ans plus tard, admis à son tour au Caveau, Béranger y chantait cette « chanson de réception » :

Au Caveau je n'osais frapper.
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais que vois-je? De bons amis,
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie,
Non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Un nombre considérable de petits grou-

célèbres que celui du
constituèrent, à droite
: partout et de tous
des chansons. Cela
t tout le XVIIIe siècle,
témoigne Jean-Jac-
eau : « De tous les
pe, dit-il, le Français
nt le naturel est le
à ce genre léger de
alanterie, le goût de
vivacité brillante de
, tout semble lui en
goût, et en général
surer que l'humeur
e est un des carac-
nation ».

VOLUTION EN
NSONS.

nson française allait
renouveler et élever
'à ce que son harmo-
se se transformât en
que et farouche cla-
évolution approchait.
e à la Liberté » de
le Neufchâteau, le
u 14 Juillet » de
h Chénier, le « Chant
, « Madame Véto »
, la « Carmagnole »,
laise », voilà le nou-
rtoire. Il est vrai
e élégante et para-
involture on n'en continue pas
ner des chansons galantes, dans
Louis XVI : cela se publie dans
précieux, le « Chansonnier des
l' « Album des Muses », les
d'Apollon ». D'un ton badin qui
n met tout son esprit à plaisanter
t sur les plus sinistres horreurs
. Cette petite chanson légère, par
t datée de 1794 :

llotine est un bijou
evient des plus à la mode.
ux une en bois d'acajou
mettrai sur ma commode.
saierai soir et matin
ne pas paraître novice
r malheur, le lendemain,
n tour j'étais de service.

sez grand nombre de chansons
lutionnaires, dans le même ton
posées alors avec un entrain sin-
souvent avec bien de l'audace.
, qui est célèbre parce que Clair-



« Le jeune et beau Dunois », par Gavarni.

L'ironie est cruelle de faire chanter à ces malheureux « Partant pour la Syrie », et le contraste est saisissant entre leur misère et les charmes qu'ils célèbrent sans les connaître.

ville en fit un personnage de *la Fille de Madame Angot*, s'était établi chansonnier royaliste ; il débitait ses productions en plein air sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Il eut beaucoup de succès. On se pressait autour de lui pour l'entendre ; on s'appliquait à retenir l'air et les paroles ; on répétait en chœur le refrain, on fredonnait avec lui les couplets. En s'en retournant, on s'efforçait de reconstituer la chanson. On l'estropiait un peu sans doute, mais l'essentiel s'en conservait sous l'involontaire fantaisie des chanteurs malhabiles. On se sentait un peu frondeur à narguer ainsi les puissants du jour ; on n'en avait que plus de zèle à répandre ces hardies complaintes.

De leur côté, les Révolutionnaires ne chômaient pas. Ce qui donne à leurs chansons forcenées un caractère curieux, c'est qu'ils les adaptaient généralement à des airs connus de romances galantes. Le *Ça ira*, par exemple, fut composé pendant que le peuple de Paris faisait les terrassements du Champ de Mars pour la fête de la Fédération.



DANS UN SALON EN 1830. LA ROMANCE. — TABLEAU DE BIARD.

C'est l'époque des romances sentimentales et langoureuses. On s'émeut, on s'attendrit, on pleure, pendant que l'artiste improvisé débite avec affectation une chanson larmoyante s'adressant visiblement à une jeune fille qui ne peut cacher son trouble.

L'air est celui d'une contredanse de Bécourt, très à la mode alors et que Marie-Antoinette avait jouée souvent sur le clavecin : elle put entendre, en se rendant à l'échafaud, la sinistre adaptation qu'on en avait faite.

Le « Veillons au Salut de l'Empire » (l'*Empire*, ici, veut dire l'*État*) fut composé sur l'air « Vous qui d'amoureuse aventure... » dont, certes, il n'avait pas la douceur idyllique.

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits!
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois!

Faut-il compter comme des chansons ces hymnes grandioses, *le Chant du Départ*, dont les paroles, assez médiocres, sont de Marie-Joseph Chénier, mais dont la musique superbe est de Méhul, et *la Marseillaise*, de Rouget de Lisle? Ce Rouget de Lisle était un homme bien ordinaire, et si dénué personnellement d'héroïsme que le coup de génie qu'il eut pendant une heure, comme par inadvertance, est une sorte de surprenant miracle. Mais les circonstances étaient si étonnantes qu'elles suscitaient de tels prodiges. L'âme de la patrie en danger, un soir, chanta comme d'elle-même, et le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, qu'on appela plus tard *la Marseillaise*, s'éveilla dans l'imagination exaltée d'un pauvre rimeur de livrets d'opéras, de comédies quelconques et de romances extrêmement fades.

POUR LA GLOIRE ET LA LIBERTÉ!

Après la Révolution, l'Empire : une nouvelle période d'héroïsme commence pendant que l'Empereur promène nos armées victorieuses à travers l'Europe. Le souffle d'enthou-

ne qui fait frissonner tous les cœurs anime
s la chanson française. Elle a contribué
: sa part, et très effectivement, à consti-
et à répandre la légende napoléonienne.
Émile Debraux, — qui le connaît au-
d'hui? — eut en ce temps par toute la
ice une renommée populaire et son ode
la Colonne » obtint pendant plusieurs
ées un immense succès. Ce n'est pas
lle soit d'un style irréprochable, mais

Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Il me dit : « Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé! »

Napoléonienne par opposition aux Bour-



« La Casquette au Père Bugeaud ». Refrain militaire chanté par des enfants.
D'après un dessin de Boutet de Monvel, extrait des « Chansons de France ». Plon, éditeur.

rant et enlevant, cet air qui entraîne nos soldats est un refrain favori des futurs troupiers. Le clairon et le tambour font déjà passer dans leur cœur le petit frisson de l'ardeur patriotique.

plut par sa sincérité, et l'on en a retenu deux derniers vers :

Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la Colonne!...

D'autres chansonniers d'alors, et Désau-rs par exemple, devinrent, comme on l'a « les historiographes des gloires de l'Em-e ». Béranger lui-même, que le régime iérial ne satisfaisait pas à tous égards, ne : être insensible pourtant à la beauté de te épopée. Il la sentit surtout lorsque la stauration, dont il avait la haine, lui donna :casion d'apprécier toute la grandeur de s souvenirs prodigieux.

Béranger a traduit l'admiration du peuple ur Napoléon. Il a fait par la chanson ce e Raffet a fait par l'image. Ils ont imaginé Napoléon simple, familier, libéral et éga-iire, aimant le peuple et haïssant les rois. oyant les soldats, parcourant les bivouacs goûtant à la soupe, félicitant les vieux bris-rds en leur tirant les moustaches et levant, brave homme, les punitions encourues ur quelques frasques.

Tel l'évoque la célèbre chanson :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire
. . . .
Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :

bons, la chanson de Béranger est en même temps libérale. C'est l'esprit de conquête qu'elle raille dans les fameux couplets du *Roi d'Yvetot.*

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton....
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il s'en faut d'ailleurs que la chanson de Béranger ait toujours une portée politique. Maintes fois le chansonnier s'est plu à célébrer la bonne humeur, l'insouciance, en des vers restés fameux et dans des types devenus populaires. Tel, par exemple, Roger Bontemps :

Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents,
Eh! gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps...

ou encore ce « Petit Homme Gris », proche parent de Roger Bontemps :

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui sans un sou comptant
Vit content....

LA CHANSON DANS LA RUE.

Suivant ses habitudes, la chanson ne manqua pas d'accompagner les révolutionnaires de 48 dans leur tâche. Hippolyte Demanet compose « la Nouvelle Carmagnole », Eugène Baillet son invective « au citoyen Guizot », le doux Pierre Dupont lui-même écrit un véhément « Chant des Ouvriers », et le « vieux républicanisme » s'exhale de son mieux en quelques strophes ardentes. L'anecdote suivante caractérise assez bien l'usage qu'on sut faire alors de la chanson, le caractère populaire qu'elle eut et l'influence qu'elle put prendre.



AU CLAIR DE LA LUNE, D'APRÈS UNE AQUARELLE DE BOUTET DE MONVEL.
(Extrait des « Chansons de France ». — Plon, éditeur.)
Est-il quelqu'un qui n'ait eu son enfance bercée par cette chanson délicieuse dans sa simplicité naïve et qui semble avoir eu le privilège de ne jamais vieillir?

Il y avait à Paris un étudiant en médecine, du nom de Paul Avenel, qui eut son jour de célébrité. Il était membre du comité républicain des Écoles. Il avait fait les barricades, collaboré à la prise des Tuileries. Un soir, au lendemain de la nomination du Gouvernement provisoire, il chante dans une réunion d'amis deux chansons qu'il venait de composer : « Le Vingt-quatre Février ou le Maître et le Valet », — le maître c'était, bien entendu, Louis-Philippe, et le valet, monsieur Guizot, — et « la liberté de l'Europe ».

On décida de les imprimer et de les chanter dans les rues au profit des blessés des barricades. On se procure hâtivement des instruments de musique, violons, flûtes, tambours, tambours de basque, tout ce qu'on peut trouver. On chante dans les cours, dans les carrefours. Le peuple s'amasse, reprend en chœur les refrains, achète le texte et la musique, apprend les chansons et les répète; on fit trois jours de recette place Maubert.

Ce fut une des époques héroïques de la chanson française. Mais elle dura peu. Le second Empire ne se souciait pas de voir la politique libérale se répandre ainsi. C'est Nadaud qui est alors à la mode; son esprit charmant se joue sur des thèmes un peu futiles, sans beaucoup de caractère. Son chef d'œuvre est la chanson des *Deux Gendarmes*, où revient en refrain la réponse invariable du bon Pandore :

Deux gendarmes un beau dimanche
Chevauchaient le long d'un sentier.
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Mais, en France, la chanson ne meurt jamais. Si elle a sommeillé quelque temps, de nos jours elle s'est réveillée, avec un entrain singulier, une effronterie très particulière. Moins respectueuse que jamais des grands de ce monde, elle ne se contente pas toujours d'être populaire et parfois se montre même plus populacière qu'il ne conviendrait.... Mais nous sommes trop près pour la juger et d'ailleurs il faut toujours faire un choix.

Comme on a pu le voir par cette rapide esquisse, la chanson française a subi le contre-coup de tout ce qui s'est passé de grave en France depuis le Moyen âge jusqu'à présent, depuis les Croisades jusqu'aux révolutions de 1830 et de 1848. Elle a suivi toutes les évolutions de notre société. Elle a secondé l'effort de toutes les causes difficiles : elle s'est généralement tenue du côté de l'opposition. Elle est une forme de l'esprit frondeur qui s'attaque aux puissants; tandis qu'elle est satirique et violente contre ceux-là, les faibles l'ont toujours trouvée secourable. Jadis la chanson libre et passionnée a devancé la liberté de la presse : et, comme la presse, si parfois elle s'est laissé entraîner plus loin qu'il n'eût fallu, elle a rendu de grands, d'immenses services.

O O O



INTÉRIEURE DE LA PRISON DE LA BASTILLE SOUS LOUIS XVI. — D'APRÈS UN DESSIN DE FRAGONARD.

du XVIII[e] siècle, les détenus à la Bastille pouvaient recevoir leurs amis, causer librement. Mais prison ne fut si animée qu'après l'arrestation du cardinal. La noblesse prit parti pour lui, un défilé continuel de grands seigneurs venant rendre visite au prélat.

Le Collier de la Reine

UNE ESCROQUERIE HISTORIQUE (FIN)

nde partie de l'affaire du Collier est passionnante par les événements dra-iques et les coups de théâtre qui y éclatent sans cesse. Dans un précédent ous avions présenté aux lecteurs les différents personnages qui y prennent ndiqué la série d'escroqueries, de vols et de faux qui entraînent enfin l'arres-es coupables. Ceux-ci maintenant vont comparaître devant le Parlement. t ne pas partager à notre tour cette fièvre de la nation tout entière dont les sont fixés sur les événements qui se déroulent, amenant chaque jour de nou-rprises? Et comment ne pas avoir le cœur serré quand on voit à l'œuvre l'esprit , de vengeance et de haine, faisant sortir d'une officine de calomnies les et mensongères accusations qui plus tard aboutiront au meurtre de la reine?

○ ○ ○

s ceux qui, d'une manière ou d'une utre, sont compromis dans l'escro-querie du Collier viennent d'être e prince de Rohan est enfermé à la Mme de la Motte est surprise le 18 août heures du matin, dans sa maison de ube, par quelques « hoquetons » soldats de la compagnie de la mai-ire du roi chargés de la police pour s de la cour; elle rejoint le cardinal rison trois jours après. Rétaux de aisi à Genève, le comte et la comtesse stro, Nicole d'Oliva, découverte à où elle se cachait, sont à leur tour Aussitôt se produit un phénomène ant. Avec un ensemble et une rapidité incroyables, l'opinion se passionne. Elle se déclare pour qui? Pour les accusés. Contre qui? contre la Cour et la Reine.

Deux partis se forment, singulièrement inégaux en nombre et en importance. L'un comprend le petit groupe des fidèles de Marie-Antoinette. L'autre compte presque toute la noblesse, tout le clergé et tout le peuple. Rohan a pour lui les grands sei-gneurs alliés à sa famille, les Soubise, les Marsan, les Brionne, le prince de Condé qui a épousé une Rohan. A la puissante maison des Rohan se joignent tous les mécontents, et ils sont nombreux parmi ceux qu'irritent les faveurs prodiguées aux Polignac. Le clergé tout entier, depuis le plus humble séminariste

jusqu'au prince-archevêque de Cambrai qui est, lui aussi, un Rohan, ne voit dans le cardinal que l'homme d'Église et se solidarise avec lui. La Sorbonne, dont Rohan est proviseur et où il est aimé, les ennemis du ministre Breteuil, le contrôleur général des finances Calonne, que Marie-Antoinette a combattu, prennent parti pour Rohan. Les libellistes, les esprits forts d'estaminet, le discoureurs de promenades publiques voient déjà, dans ce conflit entre la reine et le premier dignitaire de l'Église, une lutte où le trône et l'autel précipités l'un contre l'autre vont se fracasser l'un l'autre. Ils n'hésitent donc pas et se rangent au parti qui est celui de l'opposition contre le gouvernement. Le peuple enfin, parmi lequel on ne cesse depuis des années de faire circuler d'absurdes mensonges qu'il ne peut contrôler et d'odieuses calomnies contre la reine, se joint à la coalition des ennemis de Marie-Antoinette. Ainsi s'organise cette ligue formidable, composée d'éléments divers et pourtant compacte et qui va unir ses forces en vue d'un même but poursuivi avec acharnement. L'issue était désormais et dès le début certaine. Rivarol écrit : « M. de Breteuil a pris le cardinal des mains de Mme de la Motte et l'a écrasé sur le front de la reine, qui en est restée marquée ».



La comtesse de la Motte, d'après une estampe anglaise.

Arrêtée deux jours après le cardinal de Rohan, Mme de la Motte ne cessa de nier jusqu'au jour où, devant l'évidence, elle dut avouer tous ses mensonges et reconnaître sa participation à la scène du bosquet.

On comprend quel tapage vont mener grands seigneurs, dignitaires ecclésiastiques, pamphlétaires ainsi coalisés. Les nobles poussent des cris aigus contre l'arrestation de l'un des plus grands d'entre eux et l'attribuent à la haine particulière d'un ministre qui a hâte d'exercer sa vengeance; le clergé la proclame un coup de force, une illégalité; la bourgeoisie et le peuple plaignent le prisonnier et font son éloge. Toutes les femmes se déclarent pour la *Belle Éminence*. C'est pour elles une merveilleuse occasion de s'apitoyer, et, la coquetterie se mêlant a la sensiblerie, elles ornent leurs toilettes de rubans mi-partie rouges et jaunes : c'est la parure à la mode, « la parure du *Cardinal sur la paille* ». On s'extasie sur l'admirable délicatesse dont Rohan aurait donné la preuve. A l'heure même où le malheur le frappait, il n'aurait, dit-on, songé qu'à faire brûler par l'abbé Georgel, son homme de confiance, la correspondance de la reine. Notez bien que cette correspondance n'a jamais existé. Mais peu importe à toutes ces belles dames éprises d'un enthousiasme romanesque pour le héros qui a toutes leurs sympathies.

Tandis que tant d'amitiés intéressées se déclarent en faveur de Rohan, il faut ajouter que la Cour fait preuve d'une maladresse insigne. Louis XVI pouvait, pour le plus grand bien de tous, étouffer l'affaire. Il s'arrange, au contraire, de façon qu'elle éclate dans le tapage d'une publicité effrénée et que le jugement en soit remis aux juges les plus prévenus. En effet, il a laissé Rohan libre de s'en rapporter soit à sa décision, soit au jugement du Parlement. Rohan a demandé à comparaître devant cette seconde juridiction. Or, dans tout le cours de l'histoire de France, le Parlement n'a cessé de lutter contre l'autorité royale. C'est son rôle traditionnel. A la date qui nous occupe, il était plus que jamais pénétré par un esprit d'indépendance et de protestation. Quelle merveilleuse occasion pour la haute assemblée d'humilier son souverain en préparant un

à celui qui s'adresse à elle!
t avec scandale, avec fracas, que le
a été arrêté en pleine cour, à deux
chapelle de Versailles. Désormais,
incidents du procès seront étalés
nême indiscrétion. La Bastille, prison
st transformée en prison judiciaire,
le le Parlement a la direction. Toutes
de la procédure sont entières et
a signature des accusés et des té-
es procès-verbaux sont complets et
lacune. Aucun détail n'est doréna-
secret.
s de pareilles conditions, ce grand
dominer toutes les autres affaires :
e l'activité du pays, et fixe l'atten-
Europe elle-même étonnée. Pendant
ines, pendant des mois, on va dis-
éputation, la vertu, jusqu'à la probité
ne de France, et tous ceux qui les
sont de parti pris et veulent la
t la confusion de la souveraine.
soumet à l'appréciation des juges
it en lui-même de l'escroquerie du
celui de la falsification de la signa-
la reine. Sur ces deux points, le
n'est pas directement coupable,
croyait de bonne foi acheter le col-
la reine et puisqu'il avait été lui-
pe de la fausse signature. On s'em-
de conclure que l'innocence du
rouve la culpabilité de Marie-Antoi-
est ainsi que, selon l'observation de
ce procès devient l'affaire la plus
le tout le royaume.
s la rue, dans les cafés, les pro-
, les antichambres du palais, les
t les boudoirs, courent, volent, se
nt mensonges et anecdotes con-
Échotiers, nouvellistes, curieux et
se pressent et s'entassent dans les
des libraires en vogue. Que dit-
sait-on? qu'y a-t-il de nouveau?
es accusés communiquent librement
s avocats, et leur fournissent tous
gnements qu'ils croient utiles à leur
ien n'échappe aux Parisiens. Pam-
belles, brochures s'impriment dans
araissent le matin, et à midi sont
Les épiciers et les perruquiers eux-
jettent dans la mêlée. Une impri-
ndestine, blottie dans un fond de
la rue des Fossés-Saint-Bernard,
uniquement de l'impression des pla-
elatives à l'affaire : elle est dirigée
rçon coiffeur et un commissionnaire

olice peut chercher, fouiller, pour-
outes les feuilles de France et de
suffisent à peine à contenir les in-



PORTRAIT DU COMTE DE LA MOTTE.

Le comte de la Motte, complice de sa femme, put fuir en Angleterre. Condamné par contumace, il revint en France en 1789 et obtint l'annulation de son procès, pour vice de forme.

formations des journalistes. La *Gazette d'Amsterdam*, le *Courrier de l'Europe*, la *Gazette de Leyde*, accumulent récits sur récits. Les histoires les plus scandaleuses, les contes les plus extravagants, les caricatures les plus ordurières alimentent l'insatiable curiosité publique. Ce sont de petits vers, ce sont des chansons indécentes, ce sont de fantaisistes portraits des accusés, ce sont des gravures d'une brutalité cynique. Les colporteurs, camelots du temps, galopent à travers les rues, offrant à la foule les dernières brochures, humides encore, en criant : « Voilà du nouveau! voilà du nouveau! » Les acheteurs se jettent sur tout ce qu'on leur offre, prennent tout indistinctement.

Bientôt l'exaltation augmente encore. Suivant l'usage de l'époque, les mémoires des avocats sont imprimés, mis en vente et distribués à profusion dans toute la France et hors des frontières. Le mémoire de Me Doillot, défenseur de la comtesse de la Motte, paraît le premier en novembre 1785. Il est dirigé contre Cagliostro, dont Jeanne de Valois veut faire le principal criminel : « L'alchimiste, insinue-t-il, a dépecé le collier pour en grossir son trésor, et, pour voiler son vol, il a commandé à M. de Rohan, par l'empire qu'il s'est créé sur lui, d'en faire vendre et monter de faibles parcelles à Paris par la comtesse de la Motte, d'en faire vendre et monter des parcelles plus considérables en



LA PARURE DITE « COLLIER DE LA REINE », D'APRÈS UNE RECONSTITUTION DE M. DE BLUZE.

Ce fut cette parure, d'une valeur de 1 600 000 francs, qui, excitant l'envie de Mme de la Motte, amena cette terrible affaire dont les conséquences furent si néfastes pour la reine innocente et calomniée.

Angleterre par son mari ». Quant à l'idée que le collier ait pu être acheté par la reine, c'est Mme de la Motte elle-même qui, dans un beau mouvement d'indignation, la traite de blasphème criminel. Quoique ce mémoire mette hors d'affaire Marie-Antoinette, que tout le monde veut croire coupable, néanmoins, il obtient un succès fou. Dix mille exemplaires s'enlèvent de la main à la main, les libraires en vendent cinq mille en une semaine. En quelques jours Doillot reçoit sept mille lettres de demande; on s'écrase dans la rue où il loge, et les soldats du guet gardent sa maison.

La réponse de Cagliostro ne tarde pas. Ironique, pathétique, éclatante, étincelante de l'esprit qu'y a mis Mᵉ Thilorier, son avocat, elle amuse, elle étonne, elle enchante. Il y raconte d'abord les histoires les plus invraisemblables sur la naissance et sur l'éducation de son client, sur la science prodigieuse qu'il s'est acquise, sur les guérisons miraculeuses qu'il a semées autour de lui. Son odyssée à travers l'Europe et l'Afrique y est narrée avec d'incroyables ressources d'imagination. Après quoi Cagliostro se défend avec une remarquable habileté. Il avait d'ailleurs un argument sans réplique : le cardinal avait traité avec les joailliers le 29 janvier 1785, et lui, Cagliostro, n'était arrivé à Paris que le 30, à neuf heures du soir. Assiégée elle aussi, la porte de Mᵉ Thilorier, et on doit la faire garder par la force armée.

Dès lors il faut à chaque jour sa pâture de nouvelles. Sans cesse, on attend un autre mémoire, on en parle à l'avance, on conjecture, on suppose, on devine. C'est le plaidoyer de Mᵉ Blondel pour Nicole d'Oliva, d'un style simple, clair, d'une émotion naïve et touchante, où l'on sent plus encore le cœur épris d'un homme que le talent d'un avocat : tout Paris pour Nicole a les yeux de Blondel ! C'est le mémoire de Mᵉ Polverit pour la belle comtesse de Cagliostro, aussi étrange que celui de son mari, et celui de Mᵉ Jaillant-Deschainaits pour Rétaux de Villette. C'est enfin le mémoire sur le cardinal par Mᵉ Target, de l'Académie française, la gloire du barreau. Celui-ci, on l'attendait avec une impatience folle, et l'on en disait à l'avance mille et une merveilles. Quelques fragments en avaient été lus à l'Académie, qui s'en était déclarée charmée. Des copies manuscrites en avaient été faites, elles se vendirent jusqu'à 36 livres chacune — au moins 72 francs d'aujourd'hui. Quand il paraît imprimé, c'est une vraie sédition sous les colonnades du palais Soubise où il est mis en distribution. La foule qui se presse dans la vaste galerie est si grande que le guet ne suffit pas : il faut la garde à cheval. L'exemplaire se vend jusqu'à un écu.

Cependant, Marie-Antoinette, frémissante, épouvantée, blessée au plus profond de son cœur dans son orgueil de reine et sa délicatesse de femme, entend de ses appartements de Versailles les échos de cette colère bruyante, emportée, d'un peuple en délire qui l'éclabousse de ses insultes. Elle n'est dans toute cette affaire aucunement coupable : elle est bonne, elle a toujours aimé la France : et voici que la France entière prend parti pour Rohan et s'arme contre son innocente et malheureuse souveraine.

L'EFFERVESCENCE GRANDIT.

Au milieu de cette agitation, l'instruction suivait son cours. Appelée chaque jour devant le Parlement, Mme de la Motte tenait tête à tous les témoins, énergique, avisée, ne connaissant ni le découragement ni la fai-

assant mensonges sur mensonges, ur calomnies, inventant un nouveau e défense à mesure que s'écroulait it. Le cardinal, le baron de Planta, ie de confiance, Rétaux de Vil- etite d'Oliva, elle accablait tout le jures et d'accusations. Un jour, elle figure de Cagliostro un chandelier et Cagliostro répondait en levant lives du plafond un regard inspiré,



ES PRISONNIERS À LA BASTILLE. — INTÉRIEUR DE LA BASTILLE, D'APRÈS UN DESSIN DE FRAGONARD.
r de la Bastille les prisonniers politiques jouissaient d'une liberté très grande : ils pouvaient s dîners dans leurs chambres et mener un train luxueux. Le cardinal dépensait, aux frais du roi, s par jour, ce qui représente près de 400 francs d'aujourd'hui, pour sa nourriture et son entretien.

rands gestes, inondant la malheu- me d'un flux de paroles barbares. fin, emportée, aveuglée par la colère ation, elle ne cessa de se contredire : rriva, à bout de ressources, à se ns le mystère, à invoquer la raison ne seule fois elle dit la vérité : e avec la d'Oliva et Rétaux de lle dut avouer la scène du Bosquet. lle cris de rage, elle s'évanouit; un s la saisit dans ses bras pour la e dans sa chambre, elle le mordit squ'au sang.

avocats de Rohan avaient beau jeu. aste avec ses accusateurs, le cardinal une tranquillité impressionnante. robe rouge d'une étoffe soyeuse et d'un ton pâle, que paraît la dentelle de Bruges, en rochet et en camail, le cordon du Saint-Esprit au cou, avec sa haute taille, ses yeux bleus doux et tristes, ses cheveux grisonnants, il émouvait et il apitoyait ses juges. Aux premiers jours de son arrestation, il était, à leurs yeux, un homme trop crédule dont une femme sans honneur avait surpris la bonne foi; un mois après, il n'était plus qu'un innocent que poursuivait la haine de la cour et qu'il fallait sauver. Tout concordait à le laver du moindre soupçon; tout concordait à accabler Mme de la Motte. Rétaux ne cachait plus rien. Il reconnaissait être l'auteur de la fausse signature « Marie-Antoinette de France » et des petites lettres à vignettes bleues. Tous les témoins écrasaient la malheureuse comtesse. Hors d'elle-même, suffoquant d'exaspération et de rage impuissante, elle simulait la folie. Les gardiens de la Bastille, en entrant dans sa chambre, la trouvaient couchée sous son lit!

Le roi a beau repousser la prétention formulée par l'assemblée générale du clergé, sous la présidence d'Arthur de Dillon, archevêque de Narbonne, de faire juger le grand aumônier par un tribunal ecclésiastique; il a beau ne pas tenir compte des démonstrations

du Souverain Pontife qui, en grande colère, menace Rohan de lui retirer son chapeau, parce que, cardinal, il se laisse juger par le Parlement; il a beau laisser le Parlement transformer en détention rigoureuse l'emprisonnement des détenus; il a beau exiler à Mortagne l'abbé Georgel qui, dans un mandement, a comparé Rohan à saint Paul et son souverain à Néron, — chaque jour amène une nouvelle émotion. C'est Cagliostro qui, dans une lettre pathétique, fait appel à l'humanité de la France en faveur de sa femme, prisonnière comme lui à la Bastille et qui est en danger de mourir; c'est le Parlement qui appuie sa prière et envoie une délégation supplier le roi d'arracher cette délicieuse victime au sort épouvantable qui la menace; c'est la comtesse de Cagliostro rendue à la liberté et rentrant dans son hôtel au milieu d'une foule enthousiaste; ce sont les bruits sinistres répandus sur la mauvaise santé du cardinal et ses craintes d'être empoisonné; c'est enfin la mise au monde d'un petit garçon par la d'Oliva, qui mouille les yeux de chacun de larmes attendries. Tout est prétexte à fortifier l'irritation contre le roi, contre la reine surtout.



LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

Cagliostro avait, comme le prince de Rohan, tout Paris pour lui. En l'exilant, après l'arrêt qui l'acquittait, Louis XVI commit une maladresse irréparable.

AUDIENCES SENSATIONNELLES

L'heure finale est venue, qui va clore ce gigantesque procès. Le 30 mai 1786, le Parlement s'assemble pour l'audition des accusés. 74 juges sont, au Palais, entourés de conseillers honoraires et de maîtres des requêtes. Le premier président est le marquis Étienne-François d'Aligre, que la Cour avait mécontenté à plusieurs reprises; le procureur général est Joly de Fleury. Rétaux de Villette est interrogé le premier. Il paraît en habit de soie noire. Il avoue la part qu'il a prise aux intrigues de Mme de la Motte, mais il argue de sa bonne foi. En écrivant ces mots, « Marie-Antoinette de France », il ne croyait pas, dit-il, contrefaire la signature de la reine puisque, en effet, elle ne signait pas ainsi.

Mme de la Motte lui succède. Elle porte un chapeau noir, garni de « blonde » noire et de rubans à nœud; une robe et un jupon de satin gris bleuâtre bordés de velours noir, une ceinture de velours noir garnie de perles d'acier, et sur les épaules un mantelet de mousseline brodée, garnie de malines. Elle regarde l'assemblée d'un œil hautain, avec un sourire dur. Quand elle aperçoit la sellette, siège d'ignominie, elle recule et la rougeur lui monte au front. Les sergents l'y poussent, bientôt elle s'y est arrangée avec tant de grâce qu'elle semble être dans un salon. D'une voix nette, sèche et précise, elle accuse le cardinal et elle le traite de grand fripon. Un moment elle étonne par sa présence d'esprit. Interrogée par un conseiller clerc qu'elle sait ne pas lui être favorable, elle déclare : « Voilà une demande bien insidieuse. Je vous connais, monsieur l'abbé. Je m'attendais que vous me la feriez. Je vais y répondre. »

Mais subitement elle change de manière: à une question relative à une prétendue lettre de la reine au cardinal, elle répond qu'elle garde le silence pour ne pas offenser la reine. « On ne peut offenser Leurs Majestés, objecte le président, et vous devez toute la vérité à la justice. » Alors, dépassant la mesure de l'audace, elle affirme que le cardinal lui a montré plus de deux cents lettres à lui écrites par la reine, lettres où elle le tutoie et dont plusieurs donnent des rendez-vous. Trop est trop. A ces mots, une clameur s'élève parmi les juges. Quoique la plupart soient de l'opposition, de tels propos révoltent leur conscience d'homme et de citoyen. Aussi Mme de la



COUR INTÉRIEURE DE LA MAISON QU'OCCUPAIT CAGLIOSTRO (ÉTAT ACTUEL).

aris, 1, rue Saint-Claude, cette maison n'a guère changé depuis le temps où elle était habitée lèbre magicien que le cardinal était souvent venu consulter. Les connaissances qu'on lui prêtait, rerie, sa faconde, l'avaient mis à la mode. En prédisant au cardinal son retour en grâce e la reine, il avait inconsciemment fait le jeu de la rusée Mme de la Motte.

rsqu'elle se retire, a beau s'incliner euses révérences et adresser à ses s sourires provocants, c'est à peine ent retenir leur indignation.

lques minutes après qu'elle est sortie, al apparait. Il est vêtu d'une longue ette et d'un petit manteau de drap ublé de satin rouge. Il est très pâle nu, ses paupières pèsent lourdement yeux, ses jambes fléchissent, des nouillent ses joues. Saisis de com- les conseillers le font asseoir. Alors d ses esprits, il parle avec grâce, ce, avec noblesse, et, quand il s'en va nt la cour, tous les magistrats lui son salut. Le grand banc même se qui est une distinction marquée.

magistrats sont encore tout impres- quand on appelle Nicole d'Oliva. Mais revient seul : l'accusée est occupée ir ses devoirs de nourrice. Elle prie ent le Parlement de patienter quel- nutes jusqu'à ce que son fils ait ter- n repas, et le Parlement, « faisant taire la loi devant la nature, » y consent avec empressement, accordant à la jeune mère tout le temps qu'elle jugera nécessaire. La voici. Ses longs cheveux châtains s'échappent d'un petit bonnet rond, et ses larmes, son trouble, son abandon, rehaussent sa beauté. Elle éveille le souvenir de *la Cruche cassée*, et M. de Bertignières, qui possède une galerie de tableaux, le fait remarquer à l'abbé Sabatier, son voisin. Aussi, quand la belle jeune femme semble près de se trouver mal, tout l'auguste tribunal est debout pour la recevoir. Elle ne peut prononcer une seule parole, les sanglots s'étouffent dans sa gorge, et les magistrats sont déjà convaincus de son innocence. Elle se lève pour se retirer, et les marques de l'intérêt le plus vif l'accompagnent.

Enfin paraît Cagliostro. Avec lui, la scène change. Fier et triomphant dans son habit de taffetas vert brodé d'or, le petit homme nerveux secoue gaiement les tresses de ses cheveux qui lui retombent sur les épaules, et le voici qui se lance dans une

tonitruante improvisation, racontant l'histoire de sa vie dans un jargon où toutes les langues s'entre-croisent, latin, italien, grec, arabe, et d'autres encore qui n'ont jamais existé.

« Qui êtes-vous? D'où venez-vous? lui demande-t-on.

— Un noble voyageur, » répond-il d'une voix de clairon.

Véritable charlatan, débitant son boniment de foire sous le nez des badauds béats, il ahurit, il amuse, il fait rire, il met les rieurs de son côté.

Quand, vers six heures, les accusés retournent à la Bastille, le cardinal et Cagliostro sont acclamés par la foule. Le cardinal un peu effrayé salue d'un air contraint; mais Cagliostro, lui, est à son aise au milieu de ces démonstrations populaires, il s'agite, lève les bras, jette son chapeau. Que demain Rohan et Cagliostro soient condamnés, une émeute éclatera.

Le mercredi 31 mai s'ouvre la séance du jugement. Dès cinq heures du matin toutes les salles du Palais et les rues avoisinantes sont noires de monde. Des clameurs montent comme des vagues sonores. Le guet à pied et à cheval de la garde de Paris circule dans tout le pourtour du Palais, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la rue de la Barillerie. Les membres des familles Rohan-Soubise et Lorraine, hommes et femmes, au nombre de dix-neuf, se sont placés à la porte de la Grand'Chambre, vêtus de deuil. Bientôt les magistrats paraissent et ils leur font la révérence, à mesure qu'ils passent devant eux. A six heures la séance est ouverte, et elle ne se termine qu'à dix heures du soir.

Le Parlement déclare d'abord que le mot « approuvé », répété six fois en regard de chacune des clauses du contrat passé avec les joailliers, et la signature « Marie-Antoinette de France », sont faux et faussement attribués à la reine. Puis, dans cette assemblée où déjà les passions politiques étaient entrées et divisaient les conseillers en partis hostiles, à l'unanimité des soixante-quatre magistrats présents, la comtesse de Valois est déclarée coupable. Quand il s'agit de prononcer la peine, deux des magistrats, Robert de Saint-Vincent et Dionys du Séjour, — d'autres disent MM. Delpech et Amelot, — opinent pour la peine de mort. Les conseillers clercs doivent alors se retirer, car le caractère ecclésiastique ne leur permet pas de siéger dans une affaire où est proposée la peine capitale. Le nombre des opinants se trouve ainsi réduit à quarante-neuf.

ESCALIER DE LA MAISON DE CAGLIOSTRO (ÉTAT ACTUEL).

La plupart se seraient d'ailleurs ralliés à l'avis qui venait d'être ouvert si la peine de mort leur avait paru pouvoir être prononcée légalement. Mais tel n'est pas le cas, et les juges discutent seulement sur la condamnation *ad omnia citra mortem*, c'est-à-dire sur la pénalité la plus forte avant la peine de mort. A l'unanimité, Jeanne de Valois de Saint-Remy, comtesse de la Motte, est condamnée à être fouettée nue par le bourreau, marquée sur les épaules de la lettre V (voleuse), enfermée à la Salpêtrière pour le reste de ses jours, et à voir tous ses biens confisqués. Le comte de la Motte, qu'on n'a pu extrader d'Angleterre, est condamné par contumace aux galères perpétuelles, Rétaux à l'exil hors du royaume; Nicole d'Oliva est mise hors de cour, c'est-à-dire acquittée avec une nuance de blâme, car bien qu'elle soit innocente au fond, on regarde comme juste qu'une tache lui soit imprimée pour le crime

nt matériel qu'elle a commis en se ant à la personnalité de la reine dans ne d'escroquerie. Cagliostro est dé- le toute accusation.

bataille se livre au sujet du cardinal. ardente, violente parfois : c'est que , par-dessus Rohan, va atteindre la e procureur du roi demande que le se rende, dans le délai de huit jours, nd'Chambre pour y déclarer à haute e témérairement il a ajouté foi au ous du bosquet, qu'il a contribué à n erreur les marchands en leur lais- ire que la reine avait connaissance hé, qu'il s'en repent et demande par- roi et à la reine; qu'il soit en outre né à se défaire de ses charges, à nône aux pauvres et à se tenir toute loigné des résidences royales.

ssitôt le doyen de l'assemblée, Boula godefroy, se prononce pour l'acquit- pur et simple. Robert de Saint- l'imite. Il se tourne vers le ministère l élève la voix, il s'emporte. « Depuis dit-il, des conclusions ministérielles s admises par les magistrats? » Une s'élève. Loin de se calmer, le magis- inue et affirme que Rohan a été dupé,



PORTRAIT DE Mlle DE LA TOUR.

Cagliostro s'était servi souvent de Mlle de la Tour, à laquelle il prétendait faire lire l'avenir. Elle avait annoncé un jour au cardinal que la reine le recevrait sous peu. (Collection de M. Bégis.)



...RIFFAUT, FEMME DE CHAMBRE DE LA COMTESSE DE LA MOTTE.

... temps que sa maîtresse, Rosalie ... relâchée peu de temps ... reconnue.

cruellement dupé, et qu'on ne peut punir, quand la bonne foi est reconnue entière. Le premier président, d'Aligre, se range, sans plus, à l'avis du procureur. S'il avait pris la parole pour motiver son jugement, il aurait pu amener plusieurs des magistrats à sa manière de voir; mais, récemment, la Cour l'a mécontenté, et il ne croit pas devoir mettre son influence à son service. Après dix-sept heures de discussion, le cardinal prince de Rohan est déchargé de toute accusation, à la majorité de 28 voix contre 22.

Ce fut pour les acquittés une soirée triomphale. Une foule immense se pressait aux abords du Palais. Des clameurs : « Vive le Parlement! Vive le cardinal innocent! » résonnaient par les rues. Les poissardes de la Halle se tenaient en groupes dans la cour de Mai avec des bouquets de roses et de jasmins, arrêtant au passage les magistrats et les serrant de leurs bras robustes sur leurs poitrines. Dix mille personnes accompagnèrent Rohan à la Bastille, dans un tumulte assourdissant. Sans la police, on eût illuminé, et Mirabeau écrivait : « Je ne sais pas où le Parlement se serait enfui s'il avait mal jugé. L'épreuve est dure pour la Cour, mais décisive. Puissent d'autres passions n'en pas abuser! »

Le 1er juin, de grand matin, autour des



Collection de

L'ÉVASION DE Mme DE LA MOTTE, D'APRÈS UNE ESTAMPE ANGLAISE DE 1790.

Condamnée à l'unanimité par le Parlement, Mme de la Motte reçut les verges et fut marquée au fer rouge. En 1787, elle réussit à s'évader de la Salpêtrière où elle avait été incarcérée. En compagnie d'une autre prisonnière, nommée Marianne, elle traversa la Seine en bateau. Cette estampe, publiée en Angleterre, prouve à quel point l'Europe entière se passionnait pour cette étrange affaire.

palais Rohan et Soubise et rue Saint-Claude, la foule se presse encore. Cagliostro doit se montrer sur la terrasse des boulevards, et le cardinal, bien qu'en bonnet de nuit et veste blanche, doit apparaître aux fenêtres de l'hôtel de Strasbourg, par-dessus les jardins. « Vive le Parlement! Vive le Cardinal! » Jamais victoire, jamais avènement n'avaient suscité pareille folie de joie.

COMMENT ON EXPLOITE UN VERDICT.

Rohan déclaré innocent, c'était la Cour condamnée. C'était le roi, c'était la reine, insultés, humiliés. Marie-Antoinette avait la sensation que le peuple se réjouissait de sa défaite plus encore qu'il ne fêtait la victoire du cardinal. Comme il était loin, le jour où, dauphine, aux côtés de son mari, elle visitait pour la première fois ses chers Parisiens! Maintenant, enfermée dans son cabinet, elle pleure et se lamente; elle est, comme elle l'écrit à son amie Mme de Polignac, baignée de larmes de douleur et de désespoir. Pas un seul instant elle n'a cru à l'innocence du cardinal; aussi dans la décision du Parlement elle ne peut voir qu'une intention formelle de l'outrager personnellement et de porter atteinte à son prestige royal. Lugubre journée! terrible surtout par les terribles présages qu'elle apporte pour l'avenir.

Il restait une faute à commettre. Louis XVI, hélas! la commit. Au lieu de s'incliner, par politique, avec bonne grâce, en disant : « Nul n'est plus heureux que moi de l'innocence du cardinal, » il envoie le baron de Breteuil rue Vieille-du-Temple porter une lettre de cachet qui exile Rohan dans son abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, avec ordre de se démettre de toutes ses charges et dignités à la Cour.

Rohan reçoit son ennemi avec hauteur. Il obéit à son roi, mais il n'a pas attendu un ordre pour se démettre de ses charges; dès le matin même, il en a fait parvenir à Versailles sa démission. Le même jour, le roi renvoie du royaume Cagliostro et sa femme. Fautes irréparables que surent exploiter les ennemis de la Cour! En effet, ces mesures donnaient à penser que par l'acquittement du cardinal la reine avait été flétrie et se vengeait.

Il n'est pas jusqu'à Mme de la Motte sur qui l'on ne se montre prêt à s'apitoyer. Le 21 juin, tout au matin, la malheureuse a été tirée de sa cellule. Vêtue d'un jupon et d'un casaquin, elle a été menée jusqu'à la cour de Mai. Là, quatre bourreaux, des colosses, assistés de deux valets, lui ont lié

et l'ont agenouillée de force. Le
Parlement lui a lu son arrêt.
heure plus tard, devant deux à trois
eux, la corde au cou, folle de rage,
a les verges, et le fer rouge lui a
les épaules la lettre V. Elle était
ur les dalles de la cour, à plat ventre.
e vapeur bleuâtre s'est élevée à
s cheveux dénoués; ses yeux injec-
ng semblaient sortir de sa tête, et
grimaçaient atrocement. Elle s'est
Désormais on ne veut plus se sou-
rime de l'intrigante et des malheurs
causés. On ne voit plus que les
e l'expiation. On rappelle tous les
la scène. On redit les
ns de la condamnée
eine, ses reproches au
, tout de miel pour les
ns pitié pour les petits.
e que depuis son sup-
abite dans une petite
x pieds carrés, qu'on a
bijoux, ses meubles,
s, jusqu'aux bagues
rtait aux doigts. Des
la représentent dans
me de la Salpêtrière,
ux relatent par le menu
lle mène, on cite d'elle
admirables, on s'api-
pleure sur elle. Les
s de la Salpêtrière,
de tous les vices, ne lui
offert un jour, pour
ordinaire qui se com-
lement de pain de seigle
lles cuites à l'eau, un
tits pois au lard! Toute
e lui rend visite : c'est
Mouchy, c'est la du-
Duras, c'est Mme du
est enfin Mme de Lam-
duc et la duchesse
sont en tête du mou-
Quand, le 5 juin 1787,
a Motte s'évada, beau-
personnes furent per-
ue c'était la reine, émue
ante, qui lui avait ou-
rtes.
tez maintenant! Voici
au que les camelots
e front en sueur, dans
dans les jardins, dans
agitant leur « papier » :
vient d'écrire au
ançais, et, vraiment
cette fois, il annonce
des lettres de cachet,

la convocation des États généraux, la démolition de la Bastille. Cet écrit porte un coup formidable à la royauté. Le baron de Breteuil en est directement atteint. En vain celui-ci se montre-t-il au ministère, un des esprits les plus généreux que la France ait connus, noblement et libéralement réformateur; en vain, par sa mémorable circulaire de 1784, met-il virtuellement fin au régime des lettres de cachet; en vain a-t-il décidé la démolition de la Bastille et l'a-t-il transformée en prison judiciaire; en vain a-t-il fait fermer le donjon de Vincennes et l'affreuse tour Châtimoine, à Caen; en vain a-t-il ouvert à Latude les portes de Bicêtre, élargi d'un coup les trois



Collection de [M. Bégis.

La fuite de Mme de la Motte et de sa compagne déguisées en paysannes.

Mme de la Motte dut à l'égarement des esprits les sympathies qu'elle inspira et grâce auxquelles elle put fuir, en 1787. C'est à pied et sous un déguisement qu'elle traversa la France.



Buste de Cagliostro, d'après Houdon, célèbre statuaire du xviii° siècle.
(Appartient à M. Storelli.)

quarts des prisonniers incarcérés dans les maisons de la Force, en vain, par décision générale du 31 octobre 1785, a-t-il libéré tous ceux qui sont détenus en vertu d'une lettre de cachet de famille : Cagliostro lui porte dans l'opinion publique une atteinte décisive. Il a pu défendre aux juges d'autoriser un emprisonnement quelconque s'il n'était pas précédé d'une condamnation régulière; il a pu rédiger ses instructions du 6 octobre 1787 sur le traitement des fous dans les hôpitaux : il a pu s'efforcer de réaliser, avec une activité et une énergie sans égales, les idées nouvelles de progrès et de liberté : toutes ces réformes ne prévalent pas contre les accusations de l'ami du cardinal. Si bien que plus tard, quand sonneront les heures révolutionnaires, les orateurs de jardins publics n'auront pas de peine à persuader au peuple que Breteuil veut les égorger. Et sa rentrée au pouvoir sera le signal de l'insurrection.

Écoutez encore, mais approchez-vous, car ce ne sont pas des cris, on parle à voix basse, en se cachant, et voyez ces marquis, ces comédiennes, ces porteurs de chaises, ces femmes de la Halle, qui sous le manteau se passent des brochures. D'Angleterre où elle est réfugiée, Jeanne de la Motte envoie à Paris d'immondes écrits, qui salissent la reine dans sa vie la plus intime. Calonne, qui habite Londres et qui a juré à Marie-Antoinette une haine implacable, ne craint pas de prêter son aide et sa connaissance de la Cour à Mme de la Motte pour la confection de ces libelles calomnieux.

Machinée, faussée, exploitée, comme on vient de le voir, l'affaire du Collier ne pouvait manquer de réapparaître et de jouer son rôle pendant la Révolution. Les ennemis de la royauté avaient vite compris la part qu'ils en pouvaient tirer. Le comte de la Motte, revenu à Paris après la prise de la Bastille, demande avec hauteur la revision de son procès. Robespierre, Marat, Hébert, espèrent faire comparaître la reine, non en témoin, mais en accusée. Quand, arrêtée deux ans plus tard, Marie-Antoinette est traduite devant le Tribunal révolutionnaire, que lui reproche-t-on? Parmi les griefs invoqués contre elle, nous retrouvons les infâmes accusations fabriquées par Mme de la Motte, et les calomnies sorties directement de ses libelles.

N'est-il pas émouvant de suivre, comme nous venons de le faire grâce à des documents irréfutables, cette affaire du Collier, de voir comment tout y a été altéré par l'esprit de parti et d'y saisir à l'œuvre la perfidie et la haine?

En elle-même cette affaire n'est rien qu'une banale escroquerie. Une aventurière, pour se procurer de l'argent, abuse de la crédulité d'un grand seigneur et jette celui-ci dans une intrigue dont il ne soupçonne ni le but ni les moyens.

La reine Marie-Antoinette reste jusqu'au dernier moment parfaitement étrangère à toutes ces machinations. Et pourtant cette affaire de vol va devenir une affaire d'État.

C'est que les faits eux-mêmes changent de signification et prennent une importance toute différente suivant le moment où ils se produisent et le milieu qu'ils traversent. Depuis longtemps se prépare l'assaut décisif contre la royauté. L'opinion est travaillée. Une sourde irritation couve dans toutes les classes de la société. L'orage gronde, il ne faut qu'un incident pour le déchaîner.

L'affaire du Collier sera cette occasion qui va faire éclater les colères et les rancunes. On y trouve comme dans un arsenal inépuisable les armes les plus meurtrières contre le gouvernement et les personnes royales. De là vient son immense retentissement. Si tout le pays se passionne pour les débats de ce procès, c'est parce qu'il sent bien que le sort lui-même de la royauté y est engagé.

○ ○ ○



Cliché Laurent] [à Madrid.

BOHÉMIENS DISANT LA BONNE AVENTURE. — TABLEAU DU PEINTRE ESPAGNOL JOSÉ OLIVA.

Espagne est peut-être le pays qui a le plus conservé l'antique croyance aux diseurs de bonne aventure. Ce sont les bohémiens ou gitanes qui y font profession de tirer les cartes. Dans la cour d'une ferme ou d'une auberge, ils ont la prétention de prédire l'avenir en consultant quelque vieux grimoire.

Sorciers et Magiciens

Que la croyance à la magie ait pu jadis se propager parmi des foules ignorantes, nous le savons et c'est ce qu'atteste maint exemple saisissant. Mais on s'imagine volontiers que ces superstitions ont disparu avec les progrès de l'instruction et la diffusion des connaissances. On perd bien vite cette illusion quand on voit à combien de pratiques parfois coupables donne lieu, même de nos jours, à la ville comme à la campagne, la confiance que certains esprits crédules n'ont pas cessé d'avoir dans la sorcellerie et la magie. Que de types pittoresques de sorciers et de sorcières! Que de traditions baroques! Et combien il serait à souhaiter qu'on parvînt à délivrer tant de pauvres gens des terreurs sous l'empire desquelles ils tremblent encore!

○ ○ ○

La sorcellerie est vieille comme le monde. De tout temps les hommes ont supporté avec impatience le joug des lois naturelles et ont voulu s'y soustraire. L'avenir leur était caché par une précaution et un bienfait de la Providence : ils ont voulu le connaître. Soumis aux conditions de l'espace et du temps, ils ont essayé de s'en affranchir. Trouvant que Dieu ne faisait pas assez bien leurs affaires, ils résolurent de s'adresser à des puissances moins recommandables, auxquelles ils attribuaient le pouvoir de changer l'ordre éternel qui régit le monde. A côté des mécontents il y eut les envieux et les ignorants : intéressés à faire peser des soupçons sur les savants qui se livraient à l'étude des sciences physiques et naturelles, ils imputèrent à une intervention diabolique tout ce qui dépassait le niveau général des connaissances courantes.

Indocilité, impatience, curiosité malsaine, envie, sont des défauts que l'on trouve trop fréquemment chez l'homme. C'est sur eux que sorciers et magiciens fondent leur pouvoir, et voilà pourquoi ils ont toujours fait des dupes.

LE MOYEN AGE TREMBLAIT DEVANT LES SORCIERS.

D'une façon générale, on peut dire que ce qui favorise l'industrie des sorciers c'est le défaut d'instruction de ceux à qui ils s'adressent. Les époques où la culture de l'esprit

n'est pas arrivée jusqu'au peuple, où les lumières ne sont pas répandues, où les sciences encore balbutiantes n'ont pas trouvé leur définition et leurs méthodes, sont celles où l'on a le plus de chance de rencontrer la foi dans la sorcellerie.

C'est ainsi qu'au Moyen âge le sorcier était l'objet d'une terreur presque universelle.

Afin d'entretenir cette terreur qui faisait toute sa force, et d'en imposer aux esprits par une mise en scène pittoresque et frappante, le sorcier avait soin de s'entourer d'un multiple et bizarre assortiment : talismans, anneaux magiques, miroirs enchantés, dans lesquels on voyait se réfléchir les événements à venir, têtes d'airain fabriquées sous l'influence de certaines constellations et auxquelles on attribuait le don de prophétie, anneaux de voyage qui permettaient de se transporter instantanément d'un endroit à un autre, baguettes de coudrier, peaux d'hyènes et chaudières magiques où l'on faisait bouillir les mixtures les plus extravagantes, pêle-mêle avec des lézards, des crapauds, des couleuvres et de la graisse d'enfant mort sans baptême.

Chacune des pièces de cet arsenal diabolique avait son attribution particulière, son pouvoir bien déterminé. Faire la pluie ou le beau temps, métamorphoser les hommes en bêtes, tirer l'horoscope des amoureux, gâter les moissons du voisin ou se débarrasser d'un ennemi, telles étaient les occupations ordinaires et extraordinaires des sorciers.

Parmi toutes ces pratiques, celle qui inspirait le plus d'effroi était l'*envoûtement* : une figurine de cire, pétrie entre les doigts, recevait le nom de la personne qu'on désirait envoûter ; il n'y avait plus qu'à piquer cette figurine à l'endroit du cœur et à répéter l'opération sept fois par jour. On était persuadé que l'envoûté mourait à la date fixée.

Cliché Laurent] [à Madrid.

LE SABBAT.
TABLEAU DE GOYA, PEINTRE ESPAGNOL DE LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.

On croyait jadis que Satan, sous la forme d'un bouc, tenait ses assises le samedi soir sur une montagne isolée. On prétendait que les sorcières montées sur un manche à balai se rendaient à cette réunion appelée Sabbat pour y exercer leurs maléfices.

Comme la sorcellerie passait pour un art diabolique, l'un de ses exercices essentiels devait consister à évoquer le diable. Il suffisait pour cela, prétendait-on, de prononcer certaines formules contenues dans des livres spéciaux appelés « grimoires » ou « clavicules ». On voyait aussitôt le diable apparaître docilement..., ou du moins on croyait le voir. Ce qui est le plus étrange, c'est que des foules entières, prises d'une sorte de vertige, furent dupes de ce mirage et s'associèrent dans cette illusion. Elles se figurèrent avoir commerce avec Satan. Elles crurent le voir paraître dans les assises nocturnes qu'il présidait chaque samedi sur quelque montagne isolée. On appelait ces assises le Sabbat, et l'on compta dans certaines d'entre elles jusqu'à 12000 assistants. Lucifer, sous la forme d'un bouc ou d'un crapaud monstrueux, y tenait sa cour plénière. Les fidèles, pour s'y rendre, chevauchaient un manche à balai : encore fallait-il prendre garde, pour ne point choir de cette singulière monture, d'avoir sur un endroit bien apparent du corps la marque de l'ongle de Satan, et de répéter, tout en chevauchant, les deux mots magiques : ETAN-EMEN, qui veulent dire *ici* et *là* en argot du monde souterrain. Bel exemple de ce que les spécialistes appellent « le délire en commun »

)URD'HUI ENCORE ON DE-
MANDE AUX SORCIERS LE SE-
CRET DE L'AVENIR.

siècles se sont écoulés. Les progrès sorte se sont multipliés. Les sciences magnifiquement développées et elles lutionné le monde. Il serait naturel que, de- te cette entrant à derniers de la sor- ont dû re. Quelle

'est-ce que les bules, les et les extra- sinon les d'aujour- n les con- elles ont tèle assi- qui ne se pour tous s impor- e la vie avoir re- eurs ora-

a campa- jours de de mar- va con- s Roma- ou Gyp- mbres de s errantes peuple e sous ion com- le Bohé- Ceux-ci, dans le sillage de leurs , drainent l'argent des crédules urs. Comment les prendrait-on en t quel recours a-t-on contre eux? raissent comme ils sont venus, sans lus de trace que le vent dont ils se pour fils.

t autres sont les somnambules ur- celles-ci ne sont pas nomades et is n'est pas toujours un taudis; -unes sont célèbres et ont pignon ; elles font des annonces dans les . Enfin ces arrière-petites-filles de ienne Circé ont chacune leur spé- vinatoire : telle interprète les lignes in; telle autre tire les cartes; une troisième recourt au marc de café. Il y a des spécialités plus bizarres encore, comme l'*acutomancie*, qui est l'art de deviner l'avenir au moyen de vingt-cinq aiguilles neuves jetées dans un seau d'eau; la *cosquinomancie*, qui est la divination pratiquée au moyen d'un crible posé sur des tenailles qu'on tient entre deux doigts; la *képhalomancie*, dont la tête cuite d'un âne fait les principaux frais; la *stolicomancie*, où le caractère des hommes se révèle à leur façon de chausser leurs bottes; la *cromniomancie*, pour laquelle il est nécessaire d'avoir quatre oignons crus et une mâchoire d'homme. Dénominations baroques! singulières pratiques! Mais ce que nous y trouvons encore de plus extraordinaire c'est que pour chacune de ces variétés de l'art de duper les gens, il y ait un public de fidèles. Quant au prix des consultations, il varie d'après leur importance, mais surtout d'après la position sociale des clients et le plus ou moins de réputation des sibylles qui distribuent ces oracles.



CIRCÉ. — TABLEAU DE DOSSO DOSSI, PEINTRE ITALIEN DU XVI[e] SIÈCLE.

Circé peut être considérée en quelque sorte comme la mère de la sorcellerie. C'est elle qui, d'après la légende, changea en pourceaux Ulysse et ses compagnons. Dosso Dossi, peu soucieux de la vérité historique et de la couleur locale, a peint Circé vêtue à l'orientale, tandis que dans le lointain s'étage une ville italienne.

LES SORCIERS PASSENT POUR AVOIR DES REMÈDES INFAILLIBLES.

Si la crédule clientèle des modernes sorciers en attend la révélation de l'avenir, elle leur demande en outre un autre service qui est de les aider dans le présent en guérissant les maladies. Nombreuses sont les campagnes où l'on se méfie du médecin pour n'avoir foi que dans le rebouteur, dans le guérisseur et les guérisseuses.

Les *sagneuses* des Ardennes sont réputées pour guérir de tous maux par des massages mystérieux et des signes de croix tracés à rebours sur le dos des patients. Dans la Corrèze, on les consulte pour savoir dans quelle fontaine doivent être immergés de préférence les enfants malades. Pour ce faire, elles jettent dans un vase rempli d'eau bouillante des charbons incandescents, en donnant à chacun des morceaux le nom du saint qui préside à une fontaine sacrée. Les charbons qui surnagent indiquent les fontaines qui devront être choisies.



LA BONNE AVENTURE. — TABLEAU DE PATER, PEINTRE FRANÇAIS DU XVIII° SIÈCLE.
Au XVIII° *siècle, les chiromanciennes et les cartomanciennes étaient fort à la mode. Sans doute la prédiction de la bohémienne correspond aux désirs secrets de la jeune fille que représente ce tableau, car elle sourit, rêveuse, le regard perdu dans le vague.*

L'enfant est-il atteint de langueur, de « naudze », comme on dit en patois limousin, on recourt à un autre mode de consultation. Les sorcières des fontaines sont appelées au nombre de quatre : on place le berceau de l'enfant au milieu de la pièce ; on adapte aux montants quatre chandelles de poids égal après les avoir baptisées chacune d'un nom de saint ; on les allume toutes en même temps ; les sorcières se mettent à genoux aux angles ; du berceau et attendent ; la première chandelle qui s'éteint désigne la source où doit être immergé l'enfant.

S'agit-il de maladies réputées incurables, c'est le sorcier qui saura le moyen de couper net certaines fièvres ; quelques plantes spéciales, aux exhalaisons puissantes, cueillies sous la lune avec une lame d'acier vierge, y suffisent pour l'ordinaire. Si la fièvre résiste, le sorcier a d'autres procédés qui passent pour être souverains.

Mais voici ce qui est digne de remarque et mérite bien de fixer notre attention. Il arrive que ces remèdes amènent la guérison.

Un médecin du commencement du XIX° siècle signalait certains sorciers des environs de Carhaix qui guérissaient la fièvre de leurs clients en la faisant passer dans des arbres.

Les *metzes* limousins procèdent de même. Il y a quelques années, un homme qui tremblait la fièvre vint demander à l'un d'eux de le guérir.

« Eh bien ! fit-il, suis-moi. »



RCIERS DU LIMOUSIN. — L'ENCLAVÈLEMENT DU LOUP. — D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. G. VUILLIER.
es pays où l'on croit encore à la magie, et notamment dans le Limousin, le loup est tenu pour un iabolique. Les bergers qui veulent mettre leur troupeau à l'abri de ses atteintes le conjurent e formules magiques qui rendent l'animal inoffensif. C'est ce qu'on appelle l'enclavèlement.

avirent une colline. Lorsqu'ils fu-
s à mi-côte, le *metze* s'arrêta :
garde, dit-il, ce chêne au bord du
va trembler comme toi et mourir,
tu guériras. »

rs, raconte un témoin oculaire,
prit à trembler dans toutes ses
ans toutes ses branches; le tronc
ué comme si un grand vent eût
es feuilles frémissantes jaunissaient
et tombaient. Le lendemain, l'arbre
et le malade était guéri. »

« transplantation » des maladies a
passé pour folie. Nous ne préten-
s pas en garantir l'efficacité. Mais
essant de constater que la science
aine commence à s'en préoccuper.
, à son nom populaire elle substi-
lus savant d'*extériorisation de la
é.*

ême les sorciers de la Corrèze arri-
rir l'érysipèle par des attouchements
nt le secret.

is, dans ce même pays, vous voyez
renversé sur une enclume. Il s'agit
ir d'une maladie de la rate. Le sor-
n énorme marteau de fer, et, trois
ite, durant trois lunes nouvelles,
ands coups sur l'enclume. La gué-
rison se produit parfois : elle est due aux vibrations du marteau sur l'enclume. Or, on sait que les médecins recourent maintenant à ce qu'ils appellent « trépidation locale » pour le traitement de certaines maladies nerveuses.

ON PRÊTE AUX SORCIERS UN POUVOIR MYSTÉRIEUX ET REDOUTABLE.

Si le sorcier se bornait à essayer de guérir le corps par des remèdes que ne garantit pas la Faculté, ceux qui croient en lui ne lui devraient donc que de la gratitude; il n'inspirerait pas cette terreur qui fait sa force. Ce qui le fait craindre, c'est qu'on lui attribue le pouvoir d'accabler d'infirmités l'être à qui il a jeté un sort.

La puissance du *jeteur de sorts* passe pour s'étendre sur les animaux comme sur les hommes. Pour rompre le maléfice, il faut s'adresser à un de ses confrères : un sorcier seul peut défaire ce qu'a fait un autre sorcier.

Le lait d'une vache, par exemple, vient-il à tarir brusquement et la pauvre bête à languir? c'est qu'un sort lui a été jeté. Par qui? Il est indispensable de le savoir. Donc le sorcier se fait raconter par le menu toutes les circonstances qui ont accompagné le maléfice;

après quoi il assied la personne qui est venue le consulter devant un seau d'eau et affermit dans sa main un couteau grand ouvert.

« Regarde, lui dit-il, ne vois-tu rien dans le clapotement ? »

Il paraît qu'au bout de quelques secondes une figure plus ou moins terrible commence à se dessiner dans l'eau, celle de l'homme ou de la femme qui a jeté le sort.

« Frappe ! » crie aussitôt le sorcier. La lame plonge comme l'éclair dans le visage, qui s'évanouit, et le mauvais sort est dorénavant conjuré.

Souvent, il est vrai, c'est le jeteur de sort qui pâtit le premier de son maléfice. Il y a peu de temps, à Braine-le-Comte, une jeune fille passait devant la mairie où se tenait le conseil de revision, quand un conscrit se précipita sur elle et la roua de coups de poing et de coups de pied : il l'accusait de lui avoir jeté un sort pour qu'il eût la main malheureuse et tirât un mauvais numéro. La famille partageait ses sentiments et avait voué à la prétendue sorcière une haine implacable.

Mais voici un autre pouvoir pour le moins aussi mystérieux, et qui a de tout temps contribué puissamment à faire redouter les sorciers : c'est la faculté qu'on leur prête de se métamorphoser en divers animaux. Cette croyance était admise par tous au Moyen âge. Certains exemples en sont classiques.

Une vieille femme, qui faisait sa lessive, entendit tout à coup un grand bruit dans la cheminée, d'où tombèrent presque aussitôt une demi-douzaine de chats de toutes les couleurs.

« Chauffez-vous, minets, » leur dit-elle avec douceur.

Les chats ne se firent pas prier ; ils s'installèrent près du feu, au bord des cendres, et se mirent à ronronner de satisfaction. Une voisine, qui venait d'entrer, conçut certains doutes sur la qualité véritable des minets, et, pour éprouver si c'étaient de vrais chats ou des sorciers, elle leur jeta de l'eau bouillante sur le dos. Les minets se sauvèrent en hurlant. Mais ce n'est pas là le plus extraordinaire. On apprit le lendemain qu'il y avait cinq ou six méchants gars du village qui n'osaient se montrer en public parce qu'ils avaient des brûlures sur tout le corps. On connut ainsi que c'étaient eux qui, la veille, s'étaient changés en chats.

On prêtait également aux sorciers le pouvoir de se changer en loups. Voici à ce sujet une légende très caractéristique. Un chasseur ayant coupé d'un coup de fusil la patte d'une louve s'égare et va demander



Comment on croit guérir la « naudze » ou maladie de langueur en Corrèze. — Aquarelle de M. G. Vuillier

Pour guérir l'enfant qui languit, les sorcières allument autour du berceau quatre chandelles auxquelles elles donnent le nom d'un saint, puis elles se mettent à murmurer des conjurations. La première chandelle qui s'éteint indique que l'enfant doit être plongé dans la source placée sous l'invocation du saint.

pitalité dans un château. Comme on lui nde s'il a fait bonne chasse, il veut rer la patte de la louve; mais, à sa grande ise, c'était un bras de femme! Le châte- reconnait son anneau de mariage; il va er sa femme qui cachait son bras ensan- é. Point de doute; elle était sorcière et it la forêt sous la forme d'une louve.

Encore aujourd'hui on attribue au r ce pouvoir métamorphoser up. C'est ainsi explique dans mpagnes la sin- e amitié qui le lie animaux; entre t lui a été conclu acte qui met à de toute attaque troupeaux qu'il . On appelle *me- s de loups* les ers de cette sorte, rs pour la plupart dans tout ber- y a l'étoffe d'un er). Pour éloi- les loups ou les e inoffensifs, ils qu'à étendre le et qu'à pronon- ertaines formules ques : c'est ce nomme dans la èze l'*enclavèle-* . « Le loup en- lé, dit M. Gaston ier, n'a pas plus perçu le meneur s'enfuit, la gueule te, dans l'impos- é de mordre; ruauté reste ainsi paralysée jusqu'au ent où il a traversé un cours d'eau. »

COMMENT ON PEUT ÉVOQUER LE DIABLE.

Bien entendu, pour disposer d'un em- si redoutable, le sorcier doit l'avoir is dans le commerce des esprits infer- . On ne croit guère au diable dans les rtements voisins de Paris, dans la Beauce, cardie, l'Artois, pays plats, de sens rassis olontiers narquois. Mais il n'en est pas de e dans la plupart de nos autres pro- es, spécialement en Auvergne.

« Là, dit M. Desombres, le paysan encore aux évocations diaboliques. nd il veut consulter le Vilain, il se rend dans la campagne, le soir, et choisit un endroit écarté où deux routes se croisent. Il dit alors à trois reprises et d'une voix dis- tincte : « Poule noire!... poule noire!... « poule noire!... » Le diable apparait aussi- tôt et le conciliabule a lieu. »

Dans les Ardennes, on croit au *mahwot*, animal fabuleux, gros comme un veau et ayant la forme d'un lézard. Caché dans la Meuse, il n'en sort que pour annoncer les grandes calamités publiques. On l'a vu, pa- raît-il, en 1870, quelques jours avant la guerre.



Un traitement bizarre. — Sorcier soignant un érysipèle. Aquarelle de M. G. Vuillier.

Dans le Limousin, certains paysans ont plus de confiance dans le sorcier que dans le médecin. Pour traiter l'érysipèle, par exemple, le sorcier trace sur la partie malade des cercles magiques. La guérison est, dit-on, certaine.

Des livres spéciaux aux titres baroques : *Petit-Albert* et *Grand-Albert*, *Grand-Art* et *Petit-Art*, contiennent les formules d'évocation et recettes magiques. Il n'y a pas longtemps encore, ces méchants livrets for- maient la partie la plus importante du com- merce des colporteurs. Leurs ballots en étaient pleins, et les paysans les recherchaient avidement. Voulez-vous un exemple des extravagances de toute sorte dont ils sont farcis?

« *Recette pour battre un cheval à la course.* — Vous observez le temps que la lune est en conjonction avec Mercure; l'ob-

servation sera encore meilleure si elle se fait un mercredi de printemps. Puis vous prenez un morceau de cuir fait de la peau d'un jeune loup, dont vous taillez deux jarretières, et sur les jarretières vous écrivez avec votre sang les mots suivants : « *Abumalith cados ambulavit in fortitudine cibri illius.* » De peur que l'écriture ne s'efface, vous doublez les jarretières avec du fil blanc du côté de l'écriture. Cela fait, il n'y a point de cheval qui puisse vous dépasser ni vous suivre. »



Cliché. (Géniaux.)

SORCIÈRE BRETONNE.

En Bretagne, les sorcières ont conservé leur crédit d'autrefois. Installées généralement près de quelque source, elles inspirent une véritable terreur.

De telles sottises se passent de commentaires.

LA TERRE CLASSIQUE DE LA SORCELLERIE.

Une province, la Bretagne, mérite d'être étudiée à part pour le nombre et la variété des pratiques superstitieuses qui y ont cours quotidiennement.

En Cornouailles, sur les pentes et dans les gorges sauvages de l'Arrée, on trouve encore de vrais sorciers : ces équivoques personnages sont généralement, prétend-on, des cordiers, tailleurs, charbonniers, et logent de père en fils dans le voisinage de lieux mal famés. Tels sont les pillawers nomades (marchands de chiffons) du Yunn-Elestr, la sinistre tourbière qui s'étend au pied du Roc'h-Trévézel et du Mont-Saint-Michel et qui passe communément dans le pays pour un des soupiraux de l'enfer.

« Tout ce qui s'en va de ce monde sort par le Yunn, les êtres et les choses, » dit un proverbe du pays.

Ces pillawers ne se mettent jamais en route sans une besace magique dans laquelle ils font entrer tout ce qu'ils veulent. Ils sont un peu jeteurs de sorts par surcroît ; prenez garde si, à l'issue de la messe, le dimanche, vous trouvez dans votre poche une pièce de monnaie percée d'un trou et qui n'y était point quand vous êtes entré à l'église. Le jeteur de sorts l'a glissée subrepticement dans votre poche et il n'y a qu'un moyen de vous en débarrasser : c'est de la faire accepter d'une autre personne, sur qui tombera le maléfice.

Toute la science des sorciers, d'après la croyance populaire, leur vient des livres de magie dont ils sont les détenteurs. Ces livres, nommés *Agrippa*, *Egremont* ou *Vif*, et que naturellement personne n'a jamais vus, ont, à ce qu'on assure, la hauteur d'un homme ; les caractères, du plus beau noir, tranchent sur le rouge des feuillets. Mais, quand on a fini de les consulter, il faut avoir grand soin de les cadenasser solidement, ou bien ils déchaîneraient dans la maison une tempête qui mettrait tout sens dessus dessous.

Ce sont surtout les sorcières qui ont gardé en Bretagne leur crédit d'autrefois.

Chaque paroisse a, là-bas, sa sorcière attitrée : c'est quelque vieille femme qui vit ordinairement de la charité publique et qu'on voit glisser au crépuscule sur les routes, traînant de ferme en ferme son bissac de toile grise et son bâton d'épines durci au feu.

Mais elle sait l'art de lire dans la main ou, comme on dit en Bretagne, de « tirer la planète » des gens. Puis elle a des secrets contre le mauvais œil : il est de croyance courante qu'un regard d'envie, jeté par quelque voisine peu charitable sur un goret jusqu'alors gras et bien nourri, suffit pour le faire tomber en langueur et dépérir : par bonheur, la vieille *groac'h* n'est pas loin qui, moyennant quelques liards, vous délivre un sachet de sa composition que vous suspendrez au cou de la bête malade et qui rompra le sortilège. Et c'est à la *groac'h* encore que s'adresse le conscrit désireux de tirer un bon numéro : un bout de papier suffira, qu'il tiendra dans sa main gauche et sur lequel seront tracés avec des gouttes de son sang les mots cabalistiques : *Qui potest capere capiat.*

aines de ces sorcières inspirent une
terreur. On voit souvent, parait-il,
x abords de l'île de Sein, des bateaux
ır une femme : ce sont les *bagou-*
;, les bateaux de sorcières. Des
e l'île, des veuves qui ont le mau-
dirigent ces barques qui les mènent
oliques rendez-vous.
ıeur à qui les aborde! La sorcière
patron un secret terrible. S'il le
lui et son
seront en-
la première
Si seule-
des hom-
fesse avoir
: la noc-
nbarcation.
dans la se-

u commen-
de l'annee
. un folk-lo-
ton, M. Le
. un marin
vait vu le ba-
s sorcières.
en venant à
: lendemain,
t à Brest...
par-dessus
fut repé...
mais il était

toutes ces
équivoques
aine Cat...
la plus re-
Souvent...
ı la voit...
la « ch...
empée ...
s, le par...
l'a-t-elle ...
uit, de...
urir la ...
ange ...
ier en ...
croc en ...
lier en ...
ouche ...
ses ...
ient co...
ines et ...
ue la ...
rape ...
naire. E...
nt dans e
. de la pa-
dérobe

un peu de terre bénite qu'elles mélangeront dans un sachet avec de la cire vierge, du sel, des rognures d'ongles et une araignée vivante ; il n'en faut pas plus pour faire mourir son ennemi dans l'année, quand on a l'adresse de lui glisser subrepticement le sachet dans la poche. Ou encore elles ont coutume de se charger pour le compte d'un tiers d'un pèlerinage peu recommandable, comme celui dont la chapelle de Saint-Yves-de-Vérité, en Trédarzec,



[illegible]



LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE. — TABLEAU DE Mme MAXIMILIENNE GUYON.

La diseuse de bonne aventure dans les grandes villes est une personne très au courant des progrès modernes. Elle a un appartement où les personnes naïves peuvent venir, moyennant finance, se faire tirer les cartes ou lire leur destinée dans les lignes de la main.

était le théâtre jusqu'à sa démolition. Hélas! le sanctuaire a pu être rasé jusqu'en ses fondations, les pèlerinages nocturnes à Saint-Yves-de-Vérité n'en continuent pas moins. Il s'agit d'attirer la colère du saint sur la personne qui vous a fait tort et dont on veut se débarrasser. La personne vouée meurt dans un délai de neuf mois. Le pèlerinage peut se faire par procuration.

Il ne se passe point de semaine qu'on ne croise dans le pays de Tréguier une personne atteinte d'un mal inexplicable et dont on vous dit : « Elle a été vouée à Saint-Yves-de-Vérité ». Et il arrive, en effet, que la suggestion opère, que l'esprit de la personne vouée se frappe et qu'elle meurt au terme indiqué.

Jusqu'en 1882, cependant, la réputation du pèlerinage nocturne à Saint-Yves-de-Vérité n'était point sortie d'un petit cercle d'initiés, quand éclata la dramatique affaire d'Hengoat.

Deux ci
époux G...,
haine implaca
Philippe Om
rurent à une s
nommée Cath
et âgée de 76

Celle-ci
nant cinq fra
cher la statue
dans un coir
Trédarzec où
guée, et faire

La *groa*
la nuit même
beau fouiller
elle ne trouv
du saint et re
pu faire l'ad
alors que les
de suppléer le
débarrasser
leur frère. L
1882, à la pr
journaliers qu
leur travail
homme pend
croix aux b
charrette : ils s
reconnurent l'

L'histoire
s'appelle dans
crime l'affair
d'Hengoat.

On voit qu
époque, sorce
toutes pratiqu
sont loin d'av
cruter une clientèle. Certes
chaque jour de leur crédit de
de l'instruction et les conquêt
mais peut-on espérer que l'in
ciers finira quelque jour par
ment ruinée? Il faut reconnai
peine la croyance à la magie di
une forme, on la voit aussitôt
une autre. Si les époques d
favorables à l'éclosion de
d'autre part on les voit surgir,
s'épanouir avec une richesse ir
époques d'extrême raffinement
cas, la cause est la même; d
à la sorcellerie il y a quelque
bide. L'imagination, la sensi
prédominent. C'est à la r
homme soucieux de sa digni
pour chasser ces terreurs ridi
léguer comme des histoires d
chanteurs parmi les contes de

○ ○ ○



« Qui est là ? » dit le baron en étendant les mains sur les papiers étalés devant lui.

L'Accusateur Imprévu

DEUXIÈME PARTIE

RÈS LE CRIME. UNE CONSCIENCE TRANQUILLE.

Une grande paix régnait sur le parc de lla de Santafusca, où le baron venait de nettre son crime. Un joyeux soleil d'avril uffait la terre et incendiait les tons verts lauriers, des sycomores et des oliviers. ature était calme, sereine. Que lui imit que le prêtre Cyrille eût été tué?

Donc tout avait parfaitement réussi. onne n'avait vu le prêtre quitter Naples, onne ne savait pourquoi il était parti ni se rendait. La villa garderait bien le secret bre qui lui était confié. Qui jamais pourrait er à remuer un monceau de pierres et ble pour chercher un homme que pere ne désirait trouver?

En hâte le baron ferma les salles; il a aussi la grande grille du côté des plas; en passant par la barrière des écuries, il leva furtivement les yeux vers la crête du mur qui entourait la petite cour. Il savait bien qu'il ne risquait pas d'apercevoir la tête du vieillard, dépassant les tuiles, pour l'épier curieusement; pourtant il eut plaisir à le constater et il en prit plus d'assurance. Il ferma aussi cette barrière. Non! Désormais le prêtre Cyrille ne pourrait plus s'enfuir!

Restait Salvator. Mais le pauvre homme ne pouvait rien soupçonner. Le baron n'eut pas la patience d'attendre son retour de San Fedele. Il le rattrapa en prenant un sentier de traverse. « Il faut que je reparte immédiatement, dit-il, voici la clé de la grille. J'ai fermé partout. S'il venait quelqu'un pour visiter la villa, réponds que tu as ordre de ne laisser entrer personne. »

La main sur la poitrine, la tête inclinée, Salvator se tint devant son maître dans une attitude respectueuse et soumise.

« Personne n'entrera, Excellence, » ré-

MMAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE. — *Un seigneur napolitain, le baron Charles-Coriolan de Santafusca, est un joueur effréné. Sa passion pour le jeu l'a mené à une ruine complète et il se trouve* *[illegible] acculé à la nécessité de vendre la villa qu'il possède aux environs de Naples. Le prêtre Cyrille a déjà offert de s'en rendre acquéreur pour y établir une communauté. C'est à lui qu'il décide de la* *[illegible]*

Mais, peu à peu, une idée criminelle germe dans le cerveau du baron de Santafusca. Au regret qu'il *[illegible] de se défaire de la villa qui lui rappelle tant de souvenirs de famille s'ajoute la crainte de voir* *[illegible] son prestige et le peu de crédit qui lui reste. Ses nuits sont hantées d'hallucinations terribles. Cette* *[illegible] l'obsède, toujours plus impérieuse. Dès lors le baron n'a plus de repos. Il accomplira le crime qu'il* *[illegible], poussé par un instinct plus fort que sa volonté défaillante.*

Sous prétexte de lui faire visiter la villa qu'il feint toujours de vouloir vendre, le baron attire don *[illegible] dans la demeure délaissée de ses ancêtres et, là, après avoir écarté son vieux domestique Salvator,* *[illegible] le malheureux prêtre en lui assénant sur la nuque un coup de barre de fer qui l'étend raide* *[illegible]. Il s'empare ensuite de l'argent qu'apportait sa victime pour payer la maison, précipite au fond* *[illegible] le corps de l'infortuné don Cyrille et le recouvre de sable.*

pondit-il. Le baron comprit qu'il pouvait compter sur la parole de son serviteur et que la consigne serait fidèlement exécutée. Rien ne l'empêchait plus de s'éloigner.

Un train pour Naples partait à quatre heures. Le baron n'avait guère devant lui qu'une vingtaine de minutes. Il s'achemina précipitamment vers la gare, où il arriva juste à temps pour se jeter dans le dernier wagon.

La marche du train, le grondement de la machine, les secousses, le sifflet, la fuite du paysage, l'essoufflement même de la course hâtive qu'avait dû faire le baron, ne lui laissèrent pas le loisir de réfléchir. Puis ce fut la confusion joyeuse de la gare de Naples, l'encombrement de la station. Il descendit et s'engagea dans les rues. A mesure qu'il revoyait les maisons, les boutiques, les gens, qu'il reconnaissait les figures, il recouvrait le sentiment de sa vie habituelle.

Par un curieux phénomène, le souvenir des heures atroces qu'il venait de vivre s'enfonçait, s'évanouissait, disparaissait dans une sorte de lointain, comme si des années déjà s'étaient écoulées, ou comme si le crime était, non pas le sien, mais celui d'un autre.

PREMIÈRE ALERTE.

Avant de regagner sa maison, le baron, boutonnant correctement son vêtement, s'arrêta rue de Tolède au café Compariella, rendez-vous de tous les élégants. Il prit un verre de vermout avec de l'eau de seltz à la glace.

Il avisa un de ses habituels compagnons de jeu, Usilli, et vint se mettre à côté de lui. Celui-ci, sachant qu'il était question d'afficher le nom de Santafusca au cercle du Phénix, lui fit de vagues condoléances et termina en lui offrant un peu d'argent pour tenter encore la fortune.

« Voilà bien les amis! ils m'offrent tous de l'argent quand je n'en ai plus besoin, cria gaiement Santafusca.

— Bon! reprit Usilli. A ton aise, mon cher. Tu as sans doute fait un héritage. Il fallait le dire.

— Je n'ai pas fait d'héritage, ricana le baron. J'ai fait seulement un pacte avec le diable. Je lui ai vendu mon âme; moyennant quoi il me fera désormais gagner au jeu autant que je voudrai. »

Tout en riant, les deux hommes s'approchèrent du tourniquet, sorte de jeu de hasard dans lequel la bille suivant qu'elle s'arrête sur un chiffre plus ou moins élevé fait gagner ou perdre le joueur.

Le marquis Usilli le mit en m
ment et amena trois.

Le baron amena dix.

« Eh bien, ai-je, oui ou non, le
avec moi?

— C'est un hasard, dit Usilli. R
mençons. »

Usilli amena dix mille. Santafusc
mouvement léger amena cent mille!

« C'est ce qui arrive toujours qu
joue pour rire, dit Usilli avec dépit;
tu avais cent lires dans ta poche,
fusca, tu verrais que le diable aurait
de te les voler.

— Je les aurai ce soir, » reprit
fusca.

Usilli s'engagea pour le soir. San
but encore une fois. Le bavardage, la l
sa chance au jeu l'animaient, le grisa
redevenait tel qu'il avait été jadis da
meilleurs jours, il retrouvait sous leurs
les grâces de son ancien esprit de gentilh
Il sortit et, descendant par la rue de To
milieu du va-et-vient des voitures et de
sants, il s'attarda à regarder ce mou
de la rue qui l'amusait.

Quand il rentra chez lui, Madeleine
pressa, surprise et joyeuse, de le voir
retour, apporta sa lampe et se retira di
ment.

Alors, d'un coup d'épaule, le
ferma la porte de sa chambre et pou
verrou.

Il s'assit dans un fauteuil, tira
poches et déposa sur son bureau la li
papiers. Puis il en fit l'inventaire, pos
méthodiquement.

Outre le contrat de vente et la
de vingt mille lires, il trouva d'autres
au porteur représentés par un réc
Le baron n'avait qu'à se présenter a
chet de la Banque, à jeter le récépiss
retirer les titres.

« Allons, fit-il, tout est pour le m
me voilà hors d'affaire. »

Tout à coup deux coups secs, fra
la porte, le firent sursauter.

« Qui est là? demanda-t-il
voix étranglée, étendant les mains in
vement sur les papiers.

— C'est un prêtre, Excellence,
deleine entr'ouvrant la porte. Il deman
Seigneurie.

— Quel prêtre? Je ne connais
prêtre..., cria le baron. Dites que je
pas. »

Madeleine s'éloigna, traînant s
toufles. Le baron restait debout, s
sant de tous ses membres, les mains o
les doigts crispés sur les billets.

ÉE EN SCÈNE DE L'IDÉE
XE.

ɔression fâcheuse causée par cette
ı à peine quelques instants. Le baron
ı vite son empire sur lui-même et,
les épaules : « Les morts ne revien-
, songeait-il. Laissons ces peurs
ıux enfants et aux esprits faibles ! »
t heures. Le baron n'avait rien mangé
veille. La faim, cette faim dont il
ı éprouvé les atteintes, se faisait
ıt sentir. Il enferma les titres et l'ar-
un tiroir de son bureau, après avoir
ɪues centaines de lires sur lui pour
fortune. Il s'habilla avec soin.
ne rentrerai pas cette nuit, dit-il à
.
'usez pas votre santé, Excellence,
ne vieille de sa voix larmoyante.
aisse-moi faire. Demain je t'appor-
argent. »
'arrêtant sur le seuil après un instant
, il ajouta :
ne t'a pas dit ce qu'il voulait, ce

a dit qu'il reviendrait, Excel-

aron eut un léger frisson vite ré-

ırtit et se dirigea vers le café de
Il se sentait une grande courbature
membres, les jambes et les bras
, surtout les bras. Pourtant il entra
résolu, salua au passage quelques
s'installa dans une salle tout éblouis-
glaces et de dorures, où bientôt un
ɔigné et raide comme un gentleman,
vant lui, attendant ses ordres.
ıaron était connu au café de l'Eu-
être d'autant plus magnifique avec
ns que plus grosse était sa dette
patron. Il parcourut des yeux la
iqua trois ou quatre plats de la
son couteau et fit choix d'un vin du
ru.
haleur de l'air, la gaîté du lieu,
ı cristaux, et les premiers fumets
llent vin eurent tôt fait de lui pro-
grand bien-être physique. Il dîna
pétit.
x heures, après avoir passé un
u théâtre San Carlo, il se souvint
'attendait au club.
ze heures il gagnait déjà dix mille

, agacé, échauffé par sa passion,
ımme un fou et perdait toujours.
ıe heure après minuit, le baron
ɔre... et gagnait.

La chance du baron était prodigieuse, fantastique. L'un après l'autre, tous les joueurs du cercle voulurent l'arrêter et furent battus. Le baron restait possesseur d'une somme considérable. Brisé par les émotions, par la fatigue, par la fièvre, il s'endormit sur un canapé dans la salle même où il avait joué.

Ce fut un sommeil lourd et agité. Des formes bizarres, des visions incohérentes hantaient le cerveau du dormeur. Il voyait, dans un chaos, des escaliers délabrés, des caves, des souterrains, un mur grisâtre, un amas de chaux. Quelqu'un se baissait, disparaissait. Puis des billets de banque s'étageaient en monceaux. Puis c'étaient encore les salles humides et sombres, les escaliers, les caves....

Au petit jour le baron ouvrit les yeux et d'abord il eut peine à se reconnaître. Où était-il ? La pâle lueur d'une matinée pluvieuse entrait par les larges baies, traînait tristement sur les tables, sur les chaises en désordre de la salle déserte. Les yeux vagues, la bouche amère, le baron se sentait envahi par une sorte de tristesse désespérée dont il ne parvenait pas à trouver la cause. Il fit un effort, et, lentement, comme on gravit les degrés d'une échelle douloureuse, il remonta de souvenir en souvenir.

Il se souvint d'avoir gagné beaucoup d'argent, d'avoir joué toute la nuit, d'avoir dîné au café de l'Europe, d'avoir causé avec Usilli, d'avoir pris le chemin de fer, d'avoir.... Arrivé ainsi au terme de ses réminiscences, il tressaillit, regarda autour de lui avec épouvante et sentit s'arrêter les battements de son cœur.

Il était seul. Il ramassa sans compter son gain de la nuit, songeant avec irritation : « Pourquoi cette chance au jeu ne m'est-elle pas arrivée plus tôt ? Que ne m'aurait-elle pas épargné ? Mais quoi ! Ici-bas tout n'est que hasard. »

Un étrange instinct le poussa vers le quartier populaire du Marché. Mais bientôt il dut s'arrêter. Il lui sembla que les rues de Naples étaient pleines de prêtres. Jamais il n'en avait tant vu. Il en débouchait de tous les carrefours et de toutes les ruelles. Comment se pouvait-il qu'il y eût tout à coup tant de prêtres dans la ville ? Était-ce qu'il y faisait attention pour la première fois ? Était-ce la première atteinte du remords ?

Maintenant, une idée allait hanter l'esprit du baron, et il ne pourrait plus la chasser ; c'est elle au contraire qui le prendrait à la gorge, qui ne le lâcherait plus, qui le posséderait. Le baron allait apprendre qu'on peut tuer un homme, mais qu'on ne tue pas une idée.

LA FIÈVRE DE LA LOTERIE. — UN HEUREUX GAGNANT.

Cependant Philippin, le pauvre chapelier, tourmenté par ses créanciers et par les huissiers, avait soigneusement mis par écrit, pour ne pas les oublier, les trois numéros indiqués par le bon Cyrille : « *Quatre, trente, quatre-vingt-dix* ». C'est ce qu'on appelle un terne.

Il vendit le dernier bracelet de dame Chiarina pour faire un peu d'argent et se procurer les fameux billets.

Le vendredi passa, la matinée du samedi passa : ces trente-six heures semblèrent longues comme une éternité.

Le samedi avant trois heures, Philippin, ayant laissé à la maison sa femme toujours malade et accompagné de ses quatre enfants, s'achemina vers la rue Sainte-Claire pour assister au tirage des numéros.

Une grande foule était rassemblée dans la cour, sous le portail et dans une ruelle voisine. C'étaient de petites gens, ouvriers, poissonniers, marchands d'eau, vieilles femmes, jeunes filles, tout un peuple habitué à passer la semaine entière dans l'attente de ce samedi qui peut-être va lui apporter la richesse.

« Taisez-vous, taisez-vous! les voici.... » Et l'on se montrait les autorités, les agents du fisc, le petit garçon qui devait tirer les numéros.

Les propos allaient leur train. On échangeait les pronostics.

« Le numéro qui gagnera, Beppo, je le sais, c'est celui de l'année du tremblement de terre.

— Non, reprenait Beppo, ce sera le numéro de l'Anglais qui s'est pendu à l'hôtel.

— Ce sera le *dix-huit*.

— Ce sera le *vingt-sept*.

— Non!

— Si!

— Vous verrez.... »

Et les prévisions s'échangeaient. Les voix montaient. Une même fièvre, un même désir de gain enflammait toute cette foule, allumait dans les âmes des espérances folles.

Silence!

Le petit garçon, les yeux bandés, le bras nu, monté sur une estrade, plonge la main dans l'urne, en retire un petit rouleau de papier, qu'il passe à M. le délégué. On l'inscrit sur un registre. On l'expose sur un tableau et le crieur annonce : « *Quatre!* »

« Papa, papa, le *quatre!* » crient les enfants du chapelier.

A l'appel de ce numéro, Philippin a senti terriblement battre son cœur. Il feint l'indiffé-rence.

« Un numéro, cela ne veut rien di[re]. Ce sont les trois numéros qu'il nous faudra[it]. Qui n'a pas le terne n'a rien. »

Nouveau silence.

Le petit garçon plonge encore la ma[in] dans l'urne, tire le numéro ; on l'écrit, [on] l'expose et le crieur proclame : « *Trente!* »

« Papa, papa, papa... crient les qua[tre] gamins, il a dit : *Trente!* »

Philippin sent qu'il va perdre la tête.

« Es-tu bien sûr, Angiolillo? Est-[ce] vraiment le *trente*? »

Et il soulève le plus petit de ses enfa[nts] pour qu'il lise les numéros par-dessus l[es] têtes.

Pour la troisième fois, le petit garç[on] plonge son bras dans l'urne. Le crieur d'u[ne] voix retentissante clame :

« *Quatre-vingt-dix!*

— Papa, petit papa, n'avez vous p[as] entendu? crient les enfants. Il vient de dire *quatre-vingt-dix!* »

Philippin, comme s'il avait reçu un co[up] de maillet sur la nuque, branlait la tête, ro[u]lait des yeux hagards, tordait sa bouche. Se[s] jambes ne le soutenaient plus.

« Au secours, au secours!

— Qu'y a-t-il?

— Un homme qui se trouve mal.

— C'est la chaleur.

— Emportez-le dehors.

— Qui est-ce?

— Un épileptique.

— Eh! non. Vous voyez bien que c'es[t] Philippin, le chapelier. Il vient de gagner u[n] terne.

— Faites venir une voiture!

— Place, place, braves gens!... »

Des gardes municipaux accourent. Phi-lippin est soulevé, emporté hors de la foule et derrière lui se forme un cortège de gen[s] qui commentent et brodent sur l'aventure.

Une demi-heure après, au marché, o[n] ne parlait pas d'autre chose. La nouvelle e[ut] bientôt fait de se répandre dans toute l[a] ville. Et les commentaires allaient leur tra[in]. On s'attroupait. On levait les bras au ciel. En voilà un qui était heureux! Et c[et] exemple extraordinaire contribuait à allum[er] plus ardente encore, chez ces milliers d[e] pauvres gens, la fiévreuse espérance du ga[in]. Le soir était venu. Dans les cafés, dans l[es] mansardes, partout le sujet de conversati[on] était le même. Tout Naples, en s'endorman[t], méditait sur le même événement : Phili[ppin] le chapelier avait gagné un terne à l[']... donné par le prêtre Cyrille en échange d'u[n] chapeau!



LE BARON PARCOURUT LA CARTE ET INDIQUA DEUX OU TROIS PLATS AU MAÎTRE D'HÔTEL.



La main du baron tremblait si fort que la lettre tomba à terre. Il ferma en hâte la porte, ramassa la lettre et en rompit frénétiquement le cachet.

Il se demandait : « Est-ce qu'on aurait découvert quelque chose? » Pendant quelque temps, ses yeux lui refusant le service, il ne put distinguer aucun des caractères qui lui apparaissaient vagues et confus. Peu à peu les mots, les lignes émergèrent de ce brouillard. Il put lire.

La lettre était signée : Jervolino, secrétaire. C'était le secrétaire de la mairie qui, dans un style bureaucratique et avec des formules pleines de déférence, lui annonçait la mort de son fidèle serviteur Salvator, frappé sur la route par une attaque d'apoplexie. Puis, longuement, il racontait comme quoi le soussigné avait fermé la grille de la villa et retiré

Don Antonio s'en alla, emportant le beau chapeau neuf.

la clé unique, qu'il conservait dans la salle du conseil communal, dans l'attente des dispositions ultérieures que Son Excellence illustrissime daignerait lui notifier.

Rien du prêtre.

« Ce n'est que cela ! » s'exclama le baron. Il ajouta, en baissant la tête et portant une main à ses yeux : « Pauvre Salvator ! » Son apitoiement était sincère ; il se rappelait les souvenirs de sa jeunesse, et ces chasses qu'il avait faites dans la montagne avec l'excellent serviteur.

Ainsi le pauvre vieux était mort sur une grande route. Pourquoi ? Était-ce un hasard ? Avait-il quitté volontairement la maison maudite ? Mais pour quelle raison l'aurait-il fait ? Comment eût-il pu se douter ? Le baron se promit d'écrire pour se faire envoyer la clé : la villa resterait complètement inhabitée et fermée aux regards des curieux.

Pourtant cette mort si brusque lui avait fait une pénible impression. Dans les circonstances où elle survenait, n'avait-elle pas une signification mystérieuse, n'était-elle pas une sorte d'avertissement ?

Le baron sortit : il avait besoin d'une diversion. Il entra dans la boutique du coiffeur Granello qui, digne fils de Figaro, était la gazette parlante de la ville. Le baron voulait par ce moyen interroger la rumeur publique...

« Eh bien, quelles nouvelles, Granello ? demanda-t-il quand il fut assis et enveloppé dans une serviette blanche.

— La nouvelle du jour ? Eh ! c'est que Philippin Mantica a gagné un demi-million à la loterie.

— Qui est ce Philippin ? demanda le baron.

— Aujourd'hui l'homme le plus heureux du monde, hier le plus misérable chapelier de Naples. Le plus surprenant, c'est ce qu'on ajoute sur la façon dont lui étaient venus les numéros.

— Que raconte-t-on ?...

— On dit que le chapelier aurait reçu les trois numéros, devinez de qui....

— De qui ?

— Devinez.

— Comment le pourrais-je ?

— D'un prêtre.

— Bah !

— Oui, un prêtre qui sait les numéros et qui donne des ternes.

— Et qui est ce prêtre ?

— Voyez, toute l'histoire est dans le *Piccolo* d'hier ; tout Naples en parle ; tenez, voici le numéro, lisez, vous vous amuserez.... »

Le baron prit la feuille, et justement à la première page, il vit imprimés, en tête d'un article, ces mots distincts en caractères majuscules :

LE PRÊTRE CYRILLE

Ce qu'éprouva le baron, en lisant tout si long un nom qu'il croyait avoir effacé de la surface de la terre, est difficile à dire. S'il n'eût pas été bien soutenu par les bras du fauteuil, il fût tombé à terre. Il lui fallut rassembler toute son énergie pour ne pas se trahir.

Heureusement pour lui Granello fut distrait par quelques personnes qui entrèrent en ce moment dans la boutique, et ne vit pas la pâleur livide répandue sur le visage du baron. Celui-ci ferma un instant les yeux, eut le temps de se raidir contre l'émotion et de se composer un visage.

Le journal racontait l'extraordinaire aventure de ce demi-million gagné par le chapelier d'après les indications du prêtre Cyrille. Il ajoutait que depuis ce temps Cyrille avait disparu et n'avait plus donné de ses nouvelles.

Le baron se hâta de sortir et se mit à marcher sans but.

Il se trouva sans l'avoir voulu au Marché, tout près de la maison qu'avait habitée Cyrille. Une femme allaitait un poupon sur le pas de la porte.

Il ne résista pas au désir de l'interroger.

« Le prêtre Cyrille demeure ici ? demanda-t-il, en lançant un coup d'œil rapide et prolongé dans l'escalier humide et noir.

— Il est parti, Excellence, dit la femme.

— Où se trouve-t-il ?

— Qui le sait ?... »

La femme fit un de ces gestes vagues dont le peuple de Naples est coutumier, geste d'indifférence et de résignation dans lequel il englobe tant de choses et qui résume toute sa philosophie instinctive et fataliste.

D'ailleurs tout était calme dans le Marché. Le quartier avait sa physionomie ordinaire. Le baron comprit qu'il ne recueillerait aucun détail précis et qu'il y avait danger à questionner les gens. Il se contenta d'acheter tous les journaux et de rentrer chez lui pour y chercher les nouvelles qui pouvaient l'intéresser.

L'OMBRE DE L'AUTRE.

Pendant les jours qui suivirent, le baron s'appliqua à se convaincre lui-même qu'il n'y avait pas lieu de s'émouvoir plus qu'auparavant. Les journaux ne parlaient déjà plus du prêtre Cyrille, ils ne s'occupaient plus de cette affaire de la loterie et ils n'imprimèrent

n du baron de Santafusca que pour
cer son élection à la présidence du
les Chasseurs. Toute la sympathie de
mis était revenue au baron depuis
l'avait vu s'acquitter si ponctuellement
dettes d'honneur; tout paraissait donc
nger.

n beau matin, Madeleine vint annon-
u'un prêtre — celui qui était déjà
— demandait à être reçu. Le baron
qu'il allait lui falloir un courage parti-
pour recevoir cette visite. Non, assuré-
ce n'était pas le prêtre Cyrille qu'il allait
urgir, mais c'était un prêtre.

e prélat qui se présenta salua poliment,
son chapeau sur la table et s'assit en
uant qu'il était envoyé par l'archevêque.
entendu dire, quelque temps aupara-
que la villa était à vendre et sachant
en l'emplacement en était sain, Monsei-
songeait à l'acquérir et faisait une pro-
n d'achat.

Je n'ai nulle intention de vendre San-
a, répondit brusquement le baron.

— C'est étrange, car à la Curie on don-
our certain qu'un prêtre de Naples était
ntré en pourparlers avec vous.

— Ah!... dit le baron. Puis, obéissant à
ggestion soudaine, il ajouta, tout d'un
Vous voulez sans doute faire allusion au
Cyrille? » •

'endant qu'il prononçait ce nom, le
en écoutait retentir les syllabes. C'était
e si un autre les eût prononcées devant
uis, après une pause :

Ce prêtre était venu me voir et nous
ns combiner une affaire : il n'est pas
u. Aujourd'hui mes intentions sont
ées : à aucun prix je n'entends plus
e la maison de mes ancêtres.

— Il ne me reste plus, dit le prélat, qu'à
user du dérangement que je vous ai
, Excellence. Si vous vouliez pourtant
itre notre première offre, retenez que
vous proposions soixante mille lires. »

Soixante mille! » balbutia le baron
oyait maintenant l'argent pleuvoir de
ôtés. Pourquoi cette offre ne lui fut-elle
ite le 3 avril? Hasard, hasard, hasard...
st hasard!

n se levant, monseigneur le vicaire, au
nt où il tendait la main pour reprendre
hapeau déposé sur le bord du bureau,
faux mouvement. Le chapeau, heurté
evers de main, sauta en l'air, retomba
bureau et alla rouler contre le mur.
igneur se baissa pour le ramasser et
ngé.

a porte s'était refermée. Le baron res-
ide, rigide et comme cloué au sol!...

Une vision soudaine l'avait glacé d'effroi.

Ce prêtre en se penchant avait pris la même posture que « l'autre » avait quand il s'était penché vers la citerne.

Alors dans l'esprit du baron une réflexion surgit, simple, banale, cruellement banale, mais qui dans le tumulte de ses pensées ne s'était pas encore présentée à lui.

« L'autre » aussi avait un chapeau sur la tête! Au premier coup de levier, ce chapeau avait sauté de même en tournoyant en l'air, et était allé tomber sur le tas de briques; mais depuis lors qu'en était-il advenu?

Le baron avait précipité sa victime dans la citerne. Il avait jeté sur elle du sable, de la chaux, encore de la chaux et du sable. Il avait roulé une pierre, amoncelé des matériaux sur cette pierre, caché le levier dans la chaux. Mais ce chapeau! Il n'y avait pas songé. Il l'avait oublié là. Il avait pensé à tout sauf à ce chapeau.

LE COUP D'ÉPERON DE LA PEUR.

Le baron s'efforçait d'évoquer une à une toutes les impressions de cet instant terrible. Se rappelant la scène de la cour, projetant sur ce triste lieu les lueurs du souvenir, il lui semblait avoir vu le chapeau entre les briques et le mur faisant une tache noire sur le rouge; mais par une fatale aberration mentale il n'avait pas pensé à l'ôter de là, à le détruire..., de sorte qu'il devait encore être là-bas entre les briques et le mur, tache noire sur le sang, triste oiseau planant sur une scène de meurtre.

Le baron commençait à le voir distinctement, comme s'il l'avait réellement devant lui... sur le tas de briques, grand, noir, difforme, recouvert de longs poils noirs, implacable comme un fantôme accusateur.

Ce chapeau resté à terre constituait un péril. Les journaux n'avaient-ils pas raconté que « le prêtre » avait donné le terne en échange d'un chapeau?

Quelle imprudence de n'y avoir pas songé plus tôt!

Il fallait au plus vite se rendre sur le lieu de la scène, s'emparer du chapeau, si par bonheur il y était toujours, et le faire disparaître à tout prix.

Le secrétaire avait encore la clé en dépôt, et le jardin étant frais et ombreux il était à craindre que les bons badauds de Santafusca n'allassent aux heures chaudes faire la sieste à l'ombre des vieux sycomores.

Le baron passa deux jours à méditer sur la manière dont il rentrerait à la villa, s'oubliant à boire de l'absinthe seul dans sa chambre.

sécurité, dépendait de lui, de lui seul, il résolut d'aller à la recherche de l'accusateur redouté, du fatal chapeau. Il s'obligea à descendre les degrés qui menaient au jardin : et, d'abord avec une pesante lenteur, puis avec une précipitation croissante, rasant la muraille, il entra sous la voûte des écuries, traversa un bûcher bas tapissé de toiles d'araignées, arriva jusqu'à l'entrée de la petite cour enfermée entre le mur d'enceinte et le mur des étables.

Là il s'arrêta encore un peu. Il avait besoin de rassembler ses forces.

Les artères de ses tempes se gonflaient à se briser. Il les entendait battre dans le silence.

De l'endroit où il était arrivé, il ne voyait pas encore l'amoncellement de sable et de briques qui entourait la citerne. Il lui fallait faire au moins trois pas de plus. Trois pas! Une immensité!

Le mort était là qui l'attendait.

Santafusca voulait retourner en arrière. Quelque chose de plus fort que sa volonté le retint.

Il essaya d'allonger le cou, pour voir si de sa place il pourrait découvrir le monceau de briques.

Il ne pouvait pas.

Alors d'un effort suprême il se lança en avant. Il arriva. Il vit....

Tout était comme il l'avait laissé. La pierre, le sable, les briques, le levier enfoncé dans la chaux. Rien n'avait changé. Tout était à sa place.

Mais le chapeau n'y était plus!

TTT

« Je suis maudit! » gémit le baron terrifié.

A ce moment, un bruit de paille remuée se fit entendre dans l'intérieur de l'étable voisine et un chien en sortit : un chien noir qui resta sur le seuil à regarder l'homme avec ses petits yeux jaunes.

Le baron, avec un rugissement de taureau qu'on égorge, cria :

« Va-t'en!... »

Le chien s'enfuit en courant à travers la paille.

Santafusca se reprit, se domina.

« Imbécile! grommela-t-il. C'est le chien de Salvator. »

Il tremblait de tous ses membres. Il sentit que ses forces allaient l'abandonner, et il eut peur de sa faiblesse ; car s'il tombait, il était perdu.

Allons! il fallait ne pas perdre la tête. Il fallait raisonner, raisonner....

Salvator était mort quelques jours après l'événement, succombant à un mal imprévu. En ces quelques jours, dans sa longue oisiveté, il pouvait avoir passé par la cour et avoir ramassé le chapeau. Son chien aussi pouvait l'avoir porté chez lui....

Ayant trouvé le chapeau, rien de plus naturel que Salvator l'eût porté, en attendant, dans sa chambre.

Le baron courut voir dans la chambre.

Il n'y trouva que la commode et son bois de lit avec la paillasse. Coriolan ouvrit un tiroir et n'y découvrit rien. Il en ouvrit un autre, un troisième, regarda sous la commode, sous le lit, toucha, palpa la paillasse dans tous les sens.... Rien. Alors il ressortit dans le jardin.

Le chien pouvait très bien avoir porté le chapeau dans le jardin ou dans la serre.

Le baron fit le tour du jardin, entra dans le bosquet, chercha près de la fontaine, courut dans la serre où était la niche du chien, et n'y trouva que des os rongés.

En proie à une épouvante folle, il entra dans la maison et se mit à courir par les pièces vides, regardant dans tous les coins ; il remonta, depuis tant d'années qu'il n'y avait mis les pieds, le grand escalier antique parsemé de plâtras, traversa une longue suite de salles tombant presque en ruines, enfila des escaliers, descendit dans des recoins qu'il n'avait jamais vus, déjà persuadé qu'il ne pouvait rien trouver, mais poussé par sa peur, par sa curiosité irraisonnée, par un désir aigu et poignant de mettre la main sur ce maudit chapeau qui le fuyait, qui le défiait, qui pouvait le trahir.

Brusquement, il s'arrêta.

« Mais ne l'aurais-je pas enfoui avec son maître? »

Et il se demanda s'il se sentirait le courage, pour acheter la paix, de remuer de nouveau ce monceau de briques, de retourner ce sable, de soulever la pierre, de regarder. Mais à quoi bon? Il revoyait trop nettement cette tête brisée. Il voyait cette tête nue éclater sous ses coups furieux.

Incapable de supporter plus longtemps ces visions qui l'affolaient, de prolonger cette recherche inutile, le baron sauta sur son cheval et prit la fuite.

Il eut grand'peine à se composer une attitude plus ferme quand il vit venir à sa rencontre le secrétaire. Celui-ci ferma la grille et remit obséquieusement la clé au maître.

« A propos, interrogea le baron, que m'avez-vous dit de ce neveu de Salvator?

— Que je lui ai remis certains effets qui étaient dans la chambre du défunt.



CE CHAPEAU EST CELUI QUE J'AI DONNÉ À DON CYRILLE LE JOUR DE SON DÉPART.

— Ah ! s'exclama Coriolan, entrevoyant une subite lueur d'espoir. Et où demeure ce jeune homme ?

— A la Falda, Excellence, à l'auberge du Vésuve.... »

Le cheval partit lentement. Un beau soleil resplendissait ; l'atmosphère, clarifiée par la pluie récente, était délicieusement pure.

L'ACCUSATEUR SE MET EN ROUTE.

Cependant le bon curé Antonio se mettait en devoir de libérer sa conscience.

Depuis qu'il était en possession du magnifique chapeau qu'il avait sans le vouloir troqué contre le sien, il se demandait quel pouvait bien en être le propriétaire et à qui il devait le restituer.

Comment ce chapeau de monsignore si élégant et si neuf s'était-il trouvé dans la chambre du pauvre serviteur ? Il n'avait pas questionné le baron qui, sur ce point, ne pouvait être plus renseigné que lui, puisqu'il était absent de Santafusca au moment du décès de Salvator. Un monsignore était-il allé visiter le vieux serviteur ? Cela n'était guère probable. Don Antonio, ne trouvant à la question aucune réponse satisfaisante, écrivit à l'évêché. On lui répondit que, comme il eût fallu que le porteur du chapeau fût rentré nu-tête à la ville, il était certain qu'il s'en serait aperçu et que d'ailleurs aucun prélat n'était allé à Santafusca. Le bon curé envoya Martin le sonneur à la villa pour chercher son vieux chapeau. Martin revint en disant que la villa était fermée.

Don Antonio n'était pas homme à s'approprier le bien d'autrui ; puisqu'il n'arrivait pas à retrouver le propriétaire du chapeau, il eut l'idée de le renvoyer au marchand dont l'adresse était dans la coiffe ; sans doute celui-ci saurait à qui il avait vendu cet article si exceptionnellement élégant. Le sonneur fut donc chargé d'emballer l'objet dans un bel étui de bois et de le porter à la gare.

UN COUP DE THÉATRE.

C'était grande fête, ce jour-là, dans la maison de Philippin, l'ex-chapelier.

L'heureux gagnant avait pu toucher un premier acompte sur son gain, et par deux contrats en un même jour, il avait cédé son commerce à un confrère et acheté la maison qu'il habitait.

Pour solenniser ce double, et même ce triple événement, dans une salle du premier étage était préparée une magnifique table, servie en grande cérémonie par l'hôtelier de la « Colombe d'or », avec une profusion de gâteaux et de sorbets.

Outre Philippin, dame Chiarina, sa légitime épouse, et ses enfants, étaient assis autour de la table l'expert Fabi, qui avait estimé l'établissement ; don Ciccio, le célèbre « chicanier » qui avait assisté Philippin pour les formalités légales ; don Nunziante, au gros nez, qui avait rédigé les actes ; Cyrus Stella, qui avait repris la boutique ; plusieurs camarades ; des voisines, amies de la maîtresse de maison, qui trônait au haut bout de la table, toute resplendissante de perles, de corail et de bijoux d'or.

Au moment des toasts entra Gennariello le savetier, l'infortuné Gennariello qui, pour jouer les numéros donnés par son oncle, avait vendu jusqu'à ses outils. Mais lui le sort ne l'avait pas favorisé. Ou plutôt son oncle n'avait pas voulu faire sa fortune. Et le neveu désolé ne comprenait rien à cette inégalité de traitement. Eh quoi ! la richesse à Philippin, la misère à Gennariello ! Car le pauvre diable chassé de chez lui avait dû renoncer même à son métier : il errait maintenant avec sa guitare, chantant des sérénades, des barcarolles et des tarentelles, coiffé d'un chapeau blanc haut comme une tour, orné de plumets, de fleurs et de pompons.

Sous l'influence de la bonne chère, des vins généreux, de la chaleur, les têtes se montaient, les cœurs s'attendrissaient, les regards et les paroles se mouillaient :

« Qui l'aurait dit, Chiaruzza, disait Philippin, les yeux humides, le jour où nous ouvrîmes cette boutique avec deux cents écus empruntés et avec douze chapeaux de laine, qui l'aurait dit, que nous arriverions à la fortune ?

— C'est par la bonté de Dieu et du prêtre Cyrille, Pippo, répondit la belle chapelière.

— Oh ! pourquoi n'est-il pas ici avec nous, l'excellent homme ?

— N'a-t-on pu savoir encore le lieu de sa cachette ? demanda avec sa grosse voix don Nunziante, en retirant de son verre un nez plus spongieux qu'à l'ordinaire.

— Rien.

— Il aurait pu vous écrire, à vous, Philippin, en secret, ou vous envoyer dire : « Je « suis vivant, mais je tiens à rester caché ».

— C'est bien ce que nous disons toujours. Chiarina l'attendait d'un moment à l'autre, et tenait toujours un bon morceau en réserve.... Mais, don Ciccio, dites donc, vous, ce que vous en savez.

— Moi, j'en sais moins que vous, très chers amis, se récria don Ciccio avec des

rillants. Un jour Gennariello vint oi ; tu t'en souviens, Gennariello? Oui, Excellence. Mon oncle était ns la matinée et je lui avais fait quatre ses souliers.

Et il m'apporta une lettre où il était 'our affaires de famille, je m'absente de :s. Je vous envoie trente francs pour mestre de loyer. Gennariello a la clef lui laisse mes affaires. » Voilà tout.

Cette disparition subite est tout de ien étrange, reprit don Nunziante. Est-vous n'avez jamais eu certaines , Philippin?

De quelles craintes voulez-vous parler? Eh! ce ne serait pas le premier à qui :e des numéros aurait causé des en-vous citerai des exemples de gens équestrés des joueurs enragés. Ils les enfermés dans des caves, dans des abandonnées, voulant être seuls à de leurs renseignements, ne leur un peu d'eau et de pain que contre ion des numéros.

Et d'autres qu'on a tués parce qu'ils nt de parler.

S'il était arrivé malheur à don Cyrille! » ıdant un instant, une sorte de gêne ır l'assemblée.

Tout compte fait, reprit l'expert, je ; bien posséder la cabalistique du Cyrille. Alors je vendrais mes mathé-s pour une écaille d'huître.

Ne croyez-vous pas que dans cette que il se mêle un peu de l'interven-diable? cria quelqu'un.

On dit que le prêtre est allé dans le oarmi les Infidèles, reprit une autre voix. Messieurs, cria Philippin, debout et ıne coupe pleine d'un vin couleur , en quelque lieu qu'il se trouve, en u en Occident, je propose un toast en ır de notre ami, de notre bienfaiteur, veur de mes enfants. Buvons à sa son bonheur, à sa longue vie!

Bravo! Très bien! Vive don Cyrille! » tapage devenait assourdissant. Il fut ıpu tout à coup par l'arrivée d'un qui entra porteur d'une grande boîte ı bois attachée avec une double corde :, scellée par de larges plaques de cire :er. Il se fit aussitôt un silence curieux. Qui envoie cette boîte? demanda Phi-

Elle est arrivée tout à l'heure à la : avec votre adresse. Elle vient du de fer.

ıtions de A.-F. Gorguet.
de la 2e partie.) (A Suivre.)

— Papa, c'est une caisse de masse-pains, cria un des enfants.

— Si tu as deviné, Celio, je te donnerai la boîte à lécher, » dit le père, la figure allumée par l'enthousiasme et les libations. Il prit un couteau sur la table, coupa la corde, enleva le couvercle, écarta une feuille de journal et vit un chapeau de prêtre avec un billet fixé au ruban.

Philippin lut le billet, ne comprit pas, le relut et, un peu par la faute de l'écriture, un peu par celle du vin couleur d'ambre, ne parvint pas à y voir clair. Alors, s'adressant à don Ciccio :

« A vous, dit-il, qui avez des lunettes. Que dites-vous de ces hiéroglyphes? »

Don Ciccio assujettit ses verres sur le gros de son nez et se mit à lire à haute voix :

« Très respectable Monsieur,

« Un chapeau d'ecclésiastique a été égaré dans ce village. N'ayant pu trouver, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis livré, à quel ministre de Dieu il appartient, ne voulant pas, en détournant des objets qui ne sont pas ma propriété, me charger la conscience, je l'envoie franc de port à V. S. selon l'indication de la marque de fabrique, supposant qu'il vous sera moins difficile qu'à moi de retrouver la trace du légitime propriétaire et de le lui faire parvenir.

« Avec une parfaite considération, je signe

« Votre dévoué serviteur,

« Don Antonio Spina,

« Curé de Santafusca. »

« Voilà un honnête homme! s'écria don Nunziante.

— Ou qui a une tête trop grosse pour le chapeau, observa malicieusement don Ciccio.

— Que dites-vous? s'écria Philippin pâlissant subitement, tout en tournant et retournant le chapeau. Ce chapeau est celui que j'ai donné à don Cyrille, le jour où il partit de Naples. Je m'en souviens bien, car je l'avais préparé pour Monseigneur le Vicaire, et il m'est resté, étant trop étroit. Tu te rappelles, Chiarina, le numéro du registre.

— C'est celui-là, c'est celui-là, dit d'une voix tremblante la femme de l'ex-chapelier. Le doute n'est pas possible. »

Les convives s'entre-regardaient vaguement effrayés. Et ils restaient muets.

Ils avaient réclamé le prêtre don Cyrille.

Le prêtre n'était pas venu. Mais juste à ce moment, par une voie mystérieuse, apparaissait le chapeau du prêtre Cyrille!

Adapté de l'italien, d'après DE MARCHI, par M. DECLERMONT

○ ○ ○



« Voici l'écriture rêvée, ma tante, » dit Robert avec conviction.

UN MARIAGE PAR CARTE POSTALE

Combien de fois avons-nous entendu déplorer qu'un jeune homme se fût logé dans la cervelle quelque idée biscornue, quelque manie baroque où désormais il s'entête! Au lieu de gémir et de se désoler, ne vaudrait-il pas mieux chercher s'il n'y a pas moyen de tirer parti de cette manie et, en la flattant, de l'utiliser? C'est ce que fait dans le récit qu'on va lire une vieille demoiselle aussi fine que bonne et qui, sans avoir l'air d'y toucher, tient adroitement les fils de la comédie qu'elle a elle-même machinée pour le plus grand bien d'autrui... et pour l'amusement du lecteur.

O O O

C'EST la vingt-septième que tu refuses! » soupira Mlle de Champdieu en laissant tomber avec découragement sur ses genoux la broderie à laquelle elle travaillait. A côté d'elle, son neveu, Robert de Couzan, un jeune homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans, feuilletait un livre.

« Une jeune fille délicieuse!

— Délicieuse, ma chère tante, j'en suis sûr d'avance.

— Bonne.

— Je n'en doute pas.

— Et jolie!

— Naturellement.

— Spirituelle, riche.

— Bien entendu.

— Laisse-moi au moins te dire son nom.

— Inutile! Je ne veux pas de votre vingt-septième protégée, pas plus que je n'ai voulu des vingt-six autres.

— Alors, dis tout de suite que tu ne veux pas te marier.

— Au contraire, je veux me marier.

— Mais alors, quelle sorte de mariage veux-tu faire? si tu ne veux, ni du mariage de convenances....

« Ni du mariage d'argent....

— Ni du mariage d'inclination....

— Ni du mariage forcé?...

— Ni du sot mariage.... Non, ma tante, le mariage que je ferai sera un mariage.... Vous m'écoutez bien?...

— J'écoute.

— Un mariage scientifique. »

Mlle de Champdieu ouvrit les yeux tout grands, et regarda son neveu d'un air où on lisait une sorte d'effroi.

assurez-vous, ma tante, je ne suis
J'ai toute ma raison, et c'est bien
que je ne veux faire qu'une chose
ile. A mon avis, le mariage est une
ave, et qu'on ne saurait entourer de
précautions. Un mariage est une
t-on couramment. C'est l'imprévu....
it ainsi autrefois; mais la science a
Grâce à la science, on peut mainte-
narier avec la certitude du bonheur,
itude mathématique. Il suffit de le

oyez-vous ce livre?
Qu'est-ce que ce livre? »
ert de Couzan leva un doigt d'un
phétique :
n manuel de graphologie! ma tante.
contient, ce sont les règles d'une
infaillible qui vous apprend à con-
fonds et le tréfonds de l'âme des
onnez-moi deux lignes... je n'en
pas plus; et par les jambages des
urs pleins, leurs déliés, par la gros-
a, des *e*, des *i*, des *o*, des *u*, les
s *t*, les hampes des *d*, des *f*, des *l*,
renseigné sur le caractère, sur les
s humeurs, les manies de la personne
cé ces lettres. Deux lignes de l'écri-
ne personne dont je ne sais rien
que je n'ai jamais vue, avec laquelle
is causé une minute! et je vous dirai
st bonne ou méchante, franche ou
e, si elle aime les lectures sérieuses
e ne se plaît qu'à feuilleter des ro-
elle est passionnée de sport, monte
tte ou à cheval et si elle bostonne.
C'est admirable! opina Mlle de
eu, du ton dont on dit : c'est insensé!
Celle qui doit être ma femme, c'est
ture qui me la révélera. Si je la
, cette écriture qui, d'après les don-
iscutables de la science grapho-
ne peut être que celle de la femme
u'elle appartienne à une jeune fille
u riche, noble ou roturière, j'épou-
e jeune fille. Voilà, ma tante, com-
ne marierai.
Et voilà ce que j'appelle s'expliquer,
ec bonhomie Mlle de Champdieu. Ce
es raisons. Que ne me les donnais-tu
Il n'y a qu'un point qui m'embar-
Comment réuniras-tu les écritures
quelles tu feras ton choix?
De la façon la plus simple, fit Ro-
reux d'avoir si aisément convaincu
. J'ai fait insérer dans le dernier
les *Lectures pour Tous* l'annonce
: « *R. de C., 15, avenue de Vil-*
ire échanger cartes postales illus-
rière de n'envoyer que des cartes
timbrées du pays d'origine. » A première inspection, je vois les cartes écrites de la main d'un homme, d'une femme mariée, d'une veuve, ou d'une personne destinée à rester fille. Je les écarte. J'examine les autres. Voulez-vous voir comment je procède? Votre dernier doute se dissipera. C'est aujourd'hui lundi, je reviendrai dans huit jours et je vous apporterai toutes les cartes que j'aurai reçues. Nous les examinerons ensemble. »

Quand il revint à la date convenue, Robert portait une serviette littéralement bourrée de cartes postales. Il s'assit devant une table et, tandis que sa tante était debout derrière lui, il répandit sur le tapis des centaines de petits cartons illustrés. Il y en avait de tous les pays et aussi de toutes les écritures.

« Voyez ces jambages désordonnés, disait-il : imagination déréglée, fantaisie exubérante. Inutile d'aller plus loin. Ces lettres anguleuses : esprit étroit et entêté. Celles-ci, toutes petites et serrées les unes contre les autres : pas de cœur, pas de volonté. Cette *m* majuscule, formée de deux jambages ornés de crochets au commencement et à la fin, indique une âme vulgaire. Oh! quelle nervosité indique l'écriture de cette carte! Voyez ces lettres majuscules, ces traits grêles et menus! »

Par dizaines les cartes rejetées allaient tomber dans un panier d'osier déjà plein à déborder.

Brusquement, Robert cessa de parler. Il tenait une carte datée de Genève et signée : Fanny Zeller, 30, avenue du Mont-Blanc. Les lèvres serrées, la respiration oppressée, il suivait du doigt les lignes et les lettres. Mlle de Champdieu le regardait curieusement. Soudain, il poussa cette seule exclamation :

« C'est elle!

— Qui elle? »

Sans entendre la question de sa tante, comme hypnotisé par la carte postale qu'il avait dans la main, dans une espèce de ravissement, Robert se mit à parler tout haut :

« Il ne manque pas un accent : quel esprit d'ordre! Cette courbe à la base des lettres : quelle douceur! La majuscule est liée à la lettre qui suit : quelle bonté! Les *o* sont ouverts par le haut : quelle franchise! Les lettres sont égales en hauteur : quelle sincérité! Cette hampe du *d* : la hampe de l'idéalisme! »

Il continuait dans un crescendo de ravissement.

« C'est presque trop beau, s'exclamait-il. On aurait fait exprès pour appliquer tous les

principes de la graphologie, on n'aurait pas mieux réussi! »

S'il eût pu voir alors dans les yeux de Mlle de Champdieu briller certaine petite flamme, s'il eût remarqué l'air narquois répandu sur le visage de la vieille demoiselle, Robert de Couzan eût peut-être conçu quelques soupçons. Mais Robert ne voyait rien. Il conclut :

« Ma tante, j'épouserai miss Fanny Zeller ou je n'épouserai personne.

— Je t'approuve de toutes mes forces, répondit vivement Mlle de Champdieu. Il ne te reste plus qu'à aller demander la main de miss Zeller.

— J'y vais, ma tante.

— Nous y allons, mon neveu.

— Nous arrivons à Genève; je profite de mon court séjour pour remercier miss Zeller de m'avoir répondu. Entre collectionneurs, ce sont des libertés que l'on peut se permettre. Je la vois, je lui fais ma cour, et vous vous chargez de la demande officielle.

— Avec joie, mon cher Robert, » promit Mlle de Champdieu, qui décidément était au comble de la satisfaction.

III

Il y avait à peine quelques heures que Robert était à Genève. L'esprit tout occupé de celle qu'il y venait rencontrer, il s'empressa de questionner les gens. Il les fit causer. Voici les renseignements qu'il recueillit....

Miss Zeller, Américaine, 23 ans, surnommée la « terreur de Genève », escalade les précipices à cheval, descend sur sa bicyclette les rues de la ville à toute vitesse, renverse les gamins, écrase les chiens, disparaît subitement, court la campagne la nuit, de préférence par les temps d'orage, a récemment fait éclater les chaudières de son yacht tant elle voulut qu'on forçât la pression pour augmenter la vitesse, refuse un sou à un pauvre, quitte à donner le lendemain au même pauvre dix dollars ou un soufflet....

Robert fut surpris des résultats de sa rapide enquête. Mais sa foi ne fut pas ébranlée.

« Allez donc vous fier à ces commérages! songeait-il. Qui s'en tiendrait à de tels rapports serait fort mal renseigné. Le monde est méchant. »

Ce fut aussi l'avis de Mlle de Champdieu. « Ne t'en rapporte qu'à toi-même, disait-elle. Mon neveu, il faut voir. »

Donc le lendemain Robert sonnait à la porte de miss Zeller.

Une vieille bonne vint lui ouvrir et le fit entrer dans une grande pièce froide que garnissaient des meubles de velours d'Utrecht, sans élégance et criards. Quelques tableaux ridicules, chromos ou gravures, pendaient aux murs. Pas un bouquet, pas un livre, pas un ouvrage délicat de broderie ou de dentelle dénotant la présence d'une femme.

L'impression était fâcheuse; pour se réconforter, Robert avait tiré de sa poche la carte postale et l'examinait. « Les lettres sont égales en hauteur, murmurait-il, les e sont bien formés, la signature est simple : le nom, puis un trait... »

Une porte s'ouvrit doucement. Robert se retourna. Une ravissante jeune fille était devant lui. Elle portait une robe noire tout unie; de magnifiques cheveux blonds encadraient sa figure douce et un peu rêveuse. Elle tenait à la main un livre et souriait légèrement. Le cœur de Robert battit plus fort. Oh! non, la graphologie ne se trompait pas. C'était bien là miss Zeller, telle qu'il se la représentait. Il s'avança vers elle, et tout ému :

« Miss Zeller... », dit-il en s'inclinant.

La jeune fille lui rendit son salut et s'empressa de répondre d'une voix claire :

« Non, non, son amie seulement. Moi, je suis Germaine Pajet.

— Ah! fit Robert interloqué.

— Fanny m'a priée de l'excuser auprès de vous, reprit la jeune fille. Elle finit de s'habiller, elle ne tardera pas à venir, » et, d'un geste, elle montra une chaise à Robert.

Ils s'assirent tous deux et demeurèrent un instant silencieux. Il ne pouvait se lasser de la contempler, un trouble étrange s'emparait de lui et il ne trouvait rien à dire. Il aurait pourtant voulu parler, mais les mots s'arrêtaient à ses lèvres.

« Je suis un peu indiscret, dit-il enfin. Je ne connais pas miss Zeller, je suis un simple collectionneur de cartes postales. Miss Zeller m'a envoyé une carte postale, et en passant je.... »

Il balbutiait et n'acheva pas. La porte de nouveau s'ouvrit, mais violemment cette fois.

Bottes éperonnées, cravache au poing, un chapeau de feutre sur l'oreille, miss Zeller apparut. Elle était grande et eût paru belle à des yeux moins prévenus que ne l'étaient déjà ceux de Robert.

« Monsieur de Couzan? » dit-elle.

Robert s'incline respectueusement.

« Enchantée, monsieur, enchantée, » et elle lui secoue la main d'un shake-hands tout masculin.

Robert s'incline encore.

« Oui, mademoiselle, je suis un simple collectionneur de cartes postales.... »

Robert se sentait embarrassé, un peu
ule.... Miss Zeller ne lui laissa pas le
s de la réflexion. Elle pressa un bouton
rique : une femme de chambre parut :
« Allez chercher un stick et une paire
ous-pieds, dit-elle, et faites seller un se-
l cheval. »
Elle se tourna vers Robert : « Je monte
eval, vous m'accompagnez, nous cause-
en route.
— Et mademoiselle?... reprend Ro-
en se tournant vers Germaine Pajet.

« Grimpons là, dit miss Zeller.

— A cheval? » demanda Robert stupéfait.

Il était bon cavalier et aussi peu poltron qu'il est possible; mais s'il ne craignait guère pour lui, il était moins rassuré pour sa compagne.

« Pourquoi pas à cheval? demanda la jeune fille, avec une pointe de persiflage. Auriez-vous peur? Alors, all right! »

Il obéit, quoique à regret.

Ils arrivaient au pied de la montagne



La porte s'ouvrit violemment et miss Zeller apparut, cravache au poing, un chapeau de feutre sur l'oreille.

qui dressait sa masse imposante au-dessus de leurs têtes. A peine, par endroits, d'étroites esplanades gazonnées ou des corniches sans accès dessinaient comme les marches d'un escalier de

— Oh! moi, répond la jeune fille, je
is m'asseoir là, près de la fenêtre. Je ne
is pas du tout une amazone. »
Robert eût beaucoup mieux aimé rester
ns ce salon et causer quelques minutes
ec miss Zeller et Germaine Pajet, tranquil-
nent, en amis. Mais il était venu pour
idier sa « future ». Cette cavalcade était
e aubaine pour un observateur.
Les deux jeunes gens se mirent en
ute. Quelle équipée!
Bientôt Robert et miss Fanny eurent
ssé le pont du Rhône. Devant eux ils
aient les pentes escarpées du Salève.

géants. Un chemin de fer à crémaillère, creusé en plein dans le roc et prenant la montagne en écharpe, montait jusqu'au haut en ligne droite, presque à pic. Au-dessous, plus rapide encore malgré ses nombreux zigzags, grimpait le sentier des piétons qui gagne Monnetier, le col et le sommet.

« Eh bien? demanda Robert, espérant encore que miss Zeller allait changer d'av...

— Eh bien, montons! » dit la jeune fille qui s'engagea hardiment dans le chemi...

Il n'y avait pas à discuter. Robert r...gea son cheval derrière celui de la jeune fille, et l'ascension commença.

Le chemin était hérissé d'énormes cailloux éboulés de la montagne effritée et il montait d'une façon si abrupte que les chevaux, essoufflés, avaient peine à poursuivre leur marche.

« C'est très amusant ! » fit Fanny sans se retourner.

Robert ne répondit pas.

Plus on montait, plus le précipice se creusait. On apercevait maintenant en contre-bas Veyrier et plus loin Genève, noyés dans un océan de verdure et dessinant leurs contours comme sur une immense carte géographique.

Ils arrivèrent ainsi à la partie la plus rapide du chemin qui, sous le nom de Pas de l'Échelle, atteint le col et Monnetier, entre le grand et le petit Salève.

Alors, mettant le pied sur une grosse pierre, le cheval de miss Zeller fit une faute. Sans se troubler, elle appliqua un vigoureux coup de cravache sur la croupe de sa monture. En deux bonds la bête avança de quelques mètres. Robert suivit la jeune fille.

Tout à coup, comme ils arrivaient à un tournant du sentier, le wagon à crémaillère déboucha au-dessus des chevaux et se mit à dévaler le long de la pente avec un bruit assourdissant.

« Descendez !... descendez ! » cria Robert, pressentant le danger et mettant lui-même pied à terre.

Le cheval de miss Fanny, effrayé, s'était mis à reculer, le terrain menaçait de manquer sous lui. Quelques secondes encore et miss Zeller s'abîmerait dans le vide avec sa monture. Robert se précipita vers la jeune fille et, la prenant par la taille d'un effort vigoureux, il l'enleva et la déposa sur la corniche de pierre. Il n'était que temps : affolé, le cheval s'était abattu et la violence du choc aurait certainement désarçonné l'écuyère la plus solide.

« N'avez-vous pas de mal, miss Zeller ? interrogea Robert.

— Aucun, » répondit la jeune fille avec une sécheresse qui étonna Robert et d'un ton où il lui sembla surprendre moins de gratitude que de dépit. Elle ajouta, non sans impertinence : « Du reste, je ne vous en remercie pas moins ».

Pendant ce temps, le wagon était arrivé à leur niveau ; les voyageurs qui avaient assisté à l'accident firent arrêter la voiture. Miss Zeller et Robert y furent hissés et ramenés jusqu'à Veyrier.

En route, miss Zeller affecta de ne point parler à son compagnon. Ils revinrent rue du Mont-Blanc, où les attendait Germaine Pajet.

« Germaine, fit-elle, je te présente mon sauveur.... »

Robert s'inclina modestement.

« Quel malheur que tu ne l'aies pas vu dans l'exercice de ses fonctions ! En plaine ou sur le plancher d'un appartement, monsieur a l'air d'un gentleman quelconque, fort comme il faut et un peu emprunté. Mais, ma chère, à l'heure du danger ! C'est là qu'il faut le contempler. Un lion qui serait un terre-neuve ! Hardiesse et prudence, impétuosité et sang-froid.... »

Robert essayait de l'interrompre.

« Non, non ! vous ne m'empêcherez pas de rendre hommage à des qualités si réellement hors ligne ! Vous avez été superbe ! Vous méritez une médaille. Vous l'aurez : *Pour avoir arraché à une mort certaine une jeune Américaine, à M. Robert de Couzan, médaille de première classe....* »

Longtemps encore elle le poursuivit de ses sarcasmes. C'était à n'y rien comprendre. Pour cette jeune fille qu'hier encore il n'avait jamais vue, Robert venait de s'exposer à un danger réel ; et en guise de remerciement il subissait un déluge de plaisanteries désobligeantes.

Alors, pour la première fois il se prit à songer que la graphologie pourrait bien être une science mensongère.

Il fit part de ses doutes à Mlle de Champdieu. A sa grande surprise il trouva la vieille demoiselle plus affermie qu'il ne l'était lui-même dans la foi graphologique.

« Défions-nous d'une première impression, mon neveu, disait-elle sentencieusement. Eh quoi ! pour quelques excentricités.

— Quelques excentricités !... Et si votre neveu avait eu le cou rompu !...

— Mon neveu est entier et en assez bon état. S'il n'est pas un sot, il retournera chez miss Zeller, puisque cette charmante fille a bien voulu ne pas le mettre à la porte une première fois, mésaventure à laquelle son indiscrète démarche semblait bien devoir l'exposer. Il tâchera de faire plus ample connaissance.... »

III

Robert n'était pas un sot. Il retourna chez miss Zeller. Il revit Germaine Pajet.

Une sympathie secrète l'attirait vers celle qui si doucement lui avait souri la première dans la maison de miss Zeller. Une voix qui murmurait à son cœur lui parlait d'elle ; et, lorsqu'il laissait errer sa rêverie, l'image que lui dessinait son rêve était celle de la douce et souriante Germaine. Alors, énergique, Robert se rappelait lui-même à la réalité. « N'oublions pas, soupirait-il, que j'aime miss Zeller. »



ROBERT SE PRÉCIPITA SUR LA JEUNE FILLE ET L'ARRACHA DE SA SELLE.

eurs jours se passèrent ainsi et vit les deux jeunes filles, dont il tenant le compagnon assidu. Avec nce et les efforts les plus méri-ssayait d'aimer miss Zeller. Mais nstant quelque folie, quelque incar-elle, venait le déconcerter. C'était ment perpétuel et lassant d'inven-oques : un jour une partie de r le lac démonté, le lendemain une l'où Robert revenait les mains en s vêtements en lambeaux ; tantôt de coquetterie, un flirt enragé, tantôt eur dédaigneuse, une hauteur mé-antôt encore un accès de gravité, offensée ; une fois c'était un débor-verve satirique et de railleries, une une crise de larmes qui s'ache-plosion de gaieté, à moins que ce ne fût une crise de gaieté s'achevant en un déluge de larmes....

Brisé, lassé, harassé, ahuri, abruti, Robert ne retrouvait de douceur et de prix à l'existence que lorsqu'il revoyait Germaine Pajet.

Était-ce par contraste avec cette agitée de miss Fanny? Tout chez Germaine Pajet ravissait l'infortuné Robert. Chaque jour il aurait pu constater en lui les progrès d'un sentiment qu'il ne voulait pas s'avouer. Le grand salon lui semblait vide quand Germaine n'y était pas, les heures lui semblaient trop courtes auprès d'elle. Ils avaient les mêmes goûts. Elle aimait comme lui l'art et la nature, les beaux paysages, les beaux tableaux, tout ce qui parle au cœur, tout ce qui élève l'esprit. Elle causait avec simplicité de toutes choses, et sa voix le remuait délicieusement.

Or, depuis plus d'un mois que les choses duraient ainsi, et sous prétexte « d'étudier » miss Zeller, Robert de Couzan s'attardait davantage dans la compagnie de Germaine.

C'était un joli rêve. Mlle de Champdieu l'en éveilla un peu rudement.

« Ah! ça, mon neveu, tu n'oublies pas, j'imagine, que tu es ici pour épouser miss Zeller....

— Sans doute, ma tante.

— Et qu'il ne convient pas de compromettre cette jeune fille par tes assiduités.... Il faut prendre un parti.

— Oui, ma tante.

— Dès ce soir.

— Dès ce soir. »

Jusqu'au soir Robert rumina son cas. Il n'y avait rien à objecter. L'examen de certaine carte postale lui avait révélé en miss Zeller la jeune fille qu'il devait épouser. Il lui restait à faire sa demande. Il la ferait.

Il s'apprêtait à sortir lorsqu'un domestique lui remit une lettre dont il ne reconnut pas l'écriture. Elle contenait ces simples mots :

« Soyez exact ce soir et venez prendre
« le thé avec nous. Je pars demain.

« Fanny. »

Robert poussa un cri. Quelle écriture! absente, la ponctuation; oubliées, les majuscules; enchevêtrées, les lettres! Les barres des *t*, longues et épaisses, sont juchées en croix au haut de la hampe : volonté tyrannique, agressive et emportée! Parfois elles retournent et forment un angle aigu : entêtement! Les *m*, les *n*, les *i*, les *u* sont anguleux : égoïsme inflexible! Les jambages des *p*, des *d*, des *f* sont à lassos fantastiques, la signature est compliquée, en volute, et finissant par un grand trait sec et aigu : dissimulation et méchanceté.

Quelle révélation!

Robert se précipita. En trois enjambées il fut à la porte et arracha presque la sonnette. « Miss Zeller, où est miss Zeller? » cria-t-il à la bonne abasourdie. Quelques secondes après il fut dans le salon devant la jeune fille.

« Miss Zeller, ce n'est pas vous qui avez écrit cette lettre?

— C'est moi.

— Mais alors, l'autre? la première carte postale? Vous ne l'aviez pas écrite vous-même?

— Jamais de la vie!

— Qui alors?

— Germaine Pajet m'a rendu le service de tenir la plume à ma place.... »

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Robert s'était agenouillé près du fauteuil où Germaine était assise. Il lui avait pris la main, et la main ne se retira pas....

III

Quand Robert raconta par le menu à Mlle de Champdieu les épisodes de cette mémorable soirée....

« C'est curieux, ma tante, fit-il, tout cela n'a pas l'air de vous surprendre.

— Oh! fit la vieille demoiselle, à mon âge on a vu tant de choses! On ne s'étonne plus guère....

— Quelle nièce vous allez avoir, ma tante! Et grâce à cette science à laquelle vous refusiez de croire! Avouez que l'examen graphologique donne de merveilleux résultats.

— Je l'avoue, mon neveu. Je l'avoue.... A ce propos, me permets-tu de te dire maintenant le nom de la jeune fille que je t'avais proposée?

— Ah! oui! Je me souviens, la jeune fille spirituelle, bonne, gracieuse, la perle des fiancées, la vingt-septième merveille....

— Précisément....

— Eh bien, ma tante, nommez-la si vous y tenez. Cela n'a plus d'importance. Je suis si heureux que je puis bien faire ce plaisir à l'enragée marieuse que vous êtes.... »

Mlle de Champdieu prit un temps, assujettit ses lunettes, et posément :

« La vingt-septième candidate à l'honneur de devenir Mme Robert de Couzan s'appelait Mlle Germaine Pajet. »

Et, profitant de la stupéfaction du jeune homme :

« Permets-moi en outre de rectifier une erreur. Il est vrai que miss Zeller est Américaine, mais il n'est pas exact qu'elle soit aussi évaporée, excentrique et tapageuse qu'elle a pu te paraître. Elle y a mis de la bonne volonté. Elle a de la bonne volonté, miss Zeller, et beaucoup d'autres bonnes qualités. C'est une excellente fille, qui s'entend à jouer gentiment un rôle. Elle mérite bien d'être récompensée. Ce sera l'affaire du cousin James qu'elle épouse la semaine prochaine et qui me paraît tout à fait digne d'elle.... »

Elle ajouta :

« Vive la graphologie, mon neveu! C'est une belle science.

— Assurément, reprit Robert avec émotion, pourvu qu'on y ajoute, comme vous venez de faire, l'expérience de la vie et la clairvoyance de la bonté. »

H. de Gorsse.

○ ○ ○



Au « Fort François » à Yun-nan-sen.
Les serviteurs annamites de la mission sous les armes dans la cour du yamen.

tenir tête à une populace furieuse, notre représentant n'a que quarante Européens, plus quelques iteurs annamites. D'un moment à l'autre la petite troupe peut être attaquée. Malgré cela, pas une lesse, et nos nationaux surent garder le sang-froid et le calme courageux qui assurèrent leur salut.

ES PÉRIPÉTIES D'UNE MISSION FRANÇAISE AU YUN-NAN

ué aux portes de nos possessions indo-chinoises, le Yun-nan peut être pour notre commerce un débouché d'une importance capitale. C'est pour cette raison que le vernement français a pris l'excellente initiative d'y envoyer un représentant. ns un premier article, nous avons exposé à nos lecteurs au milieu de quelles constances tragiques arrivait M. François, qui fut tout de suite obligé par la uvaise foi des mandarins et l'hostilité de la population de montrer qu'il était prêt éfendre sa vie les armes à la main et de mettre sa maison en état de défense. elle va être pendant les jours qui suivront la situation de nos compatriotes, igés de soutenir un véritable siège, dans une ville en insurrection? Quelle préce d'esprit il leur a fallu! quelles ressources d'énergie ils ont dû dépenser! e œuvre qui nous a déjà coûté tant d'efforts et de sacrifices ne pouvait être laissée chevée. Aussi M. François est-il reparti en Chine pour reprendre sa mission, dont s sommes en droit d'attendre d'excellents résultats pour les intérêts de notre pays.

○ ○ ○

A peine M. François était-il arrivé à Yunnan-sen, il était obligé d'entrer en lutte avec les mandarins. Ceux-ci yèrent de s'emparer de ses bagages, des es et des munitions de nos compatriotes. te tentative put être déjouée, mais les opéens ont été forcés de rentrer au Cont. Pendant ce temps, l'émeute gronde, populace devient menaçante, et M. Frans juge prudent de rassembler dans sa maison, dan son « yamen » tous ses nationaux.

Vers six heures du soir, le personnel du consulat, les deux évêques, le directeur du séminaire, les missionnaires dont la maison se trouve à l'autre bout de la ville, une quarantaine d'Européens en tout, plus quelques serviteurs annamites, sont réunis au Palais des Fleurs jaunes « Houang-Houa-Kouan » dont on barricade les portes et que quelqu'un, par plaisanterie, vient d'appeler le « Fort

François ». M. François fait immédiatement distribuer les fusils et les cartouches, et chacun, l'arme au bras, se tient prêt à repousser l'attaque.

Ce « fort » est pourtant bien peu fait pour soutenir un siège. Imaginez dans un bas-fond de Yun-nan-sen une file de petits pavillons de bois en mauvais état, entourés d'un mur assez résistant, mais très bas. D'un côté, c'est un marais infect; de l'autre, une pente où dévalent de petites ruelles tortueuses, puantes, remplies d'ordures, bordées de maisons de bois aux toits retroussés, basses, sales, noirâtres, qui se pressent les unes contre les autres et d'où l'on domine les bâtiments du « Fort François ».

Personne cependant, durant cette soirée du 11 mai, ne s'abandonne au désespoir. C'est avec entrain que, toute la nuit, on se relève pour monter la garde sur les toits, baïonnette au canon. Aux alentours, une foule hurlante de Chinois en guenilles, accourue de tous les points de la ville, se presse d
les ruelles immondes, poussant des
de mort, agitant des armes. Tout à c
une grêle de pierres s'abat sur le yan
Pendant ce temps d'autres Chinois prépa
des bottes d'herbes sèches, des bûchette
bois, et y mettent le feu ; mais ils n'osent
ces matières enflammées sur les bâtim
L'incroyable lâcheté de leurs agress
fera le salut de nos compatriotes. C
tourbe asiatique redoute le petit gr
d'Européens retranchés derrière les
du yamen, et qu'elle devine résolus
défendre énergiquement. A peine le c
d'un fusil ou la lueur d'une baïon
apparaissent-ils à une embrasure qu
Chinois s'enfuient. La nuit se passe
en continuelle observation, mais sans

Le lendemain, même spectacle d
rues qui avoisinent le yamen. A l'
chacun s'exerce au maniement du
missionnaires eux-mêmes sont
Mgr Escoffier, une carabine à la m
apprentissage militaire.



LE JARDINIER DU CONSULAT FRANÇAIS EN TENUE DE PLUIE.

Les habitants du Yun-nan, qui ne connaissent pas nos « caoutchoucs imperméables », ont inventé, pour se préserver de la pluie, cette sorte de carapace faite de feuilles de bambous.

FAUX DÉPART ET PRÉCIPITÉ.

Soudain M. François
vice-roi un long papier
phrases ambiguës et qui
par un ultimatum d'avoir à
Yun-nan dans trois jours.
presse de répondre qu'il parti
surlendemain et qu'on ait à l'e
ter : la retraite n'est-elle pas la s
chance de salut qui s'offre à lui
ses compagnons ?

« De ce moment, écrit n
représentant, on voit reparaître
mabilité et l'empressement. Ce ne
qu'allées et venues de manda
On cherche pour nous des moy
de transport, on vient dresser
listes de ce que nous laissons
préfet lui-même y préside, flan
de son sous-préfet et de toute
armée de scribes. On se salue,
se resalue, on se congratule,
consomme des cuves de thé.
échange des compliments, des
grets de se quitter. A chaque v
on se perd dans des considérati
nuageuses sur la fraternité des p
ples, les bienfaits des chemins
fer, etc. »

C'est le 10 juin que doit p
la mission. Dès l'aube de ce jou
préfet, le sous-préfet et tr
lettrés envahissent le cour

ous scellés; pas une ouverture, pas
tice quelconque qui ne soit orné de
des de papier de soie entre-croisées,
s de cachets cabalistiques.
s les bagages sont à la débandade
cours, prêts à être chargés; sous
pénétrante et au milieu de l'encom-

les ruelles de Yun-nan-sen; une foule compacte et déguenillée, sourdement hostile, se presse sur son passage. En avant, paraît M. François, son fusil entre les jambes, le revolver à portée de la main. Tous les autres Français, civils et missionnaires, tiennent aussi leurs armes prêtes. Mais à peine a-t-on



Aux environs de Yun-nan-sen. — Une rue du village de Siao-Pan-Kiao.

ao-Pan-Kiao que M. François et sa colonne firent leur première halte. Notre photographie repré-nique rue de l'endroit. Épuisés par les privations et les angoisses, nos vaillants compatriotes eureux de pouvoir trouver dans ce village bien primitif quelques provisions.

les muletiers introduisent leurs

signal du départ devait être donné à
; mais, nouveau retard : l'escorte
par le vice-roi n'arrive pas. On
sa recherche. Enfin, voici le *yin* ou
commandé par le général Sou qui
en désordre. Certains soldats ont
s accéléré, d'autres cheminent tran-
nt, sans se presser. Mais quelle plai-
au lieu de fusils, ces guerriers
d'immenses parapluies et paraissent
préoccupés de s'abriter de l'averse
ible. Pourtant, ils ont derrière leurs
les queues d'écureuil d'ordonnance,
de service.
bien que mal ils se rangent en
la porte du yamen. A trois heures de
idi un coup de gong! Le convoi, qui
d vingt et une chaises, s'ébranle dans

parcouru 300 mètres que le général Sou accourt tout effaré vers notre représentant, secouant avec terreur le plumet rouge et la queue de paon qui décorent sa coiffure.

« Il faut retourner au yamen, annonce-t-il, des troubles viennent d'éclater à la Porte du Sud que la troupe devait franchir, et l'on ne peut songer à continuer la route. »

Force est à M. François de revenir sur ses pas. Les coolies ramènent précipitamment les chaises, non sans voler ce qui est à leur portée. En un clin d'œil, tout le convoi est pillé et les caisses gisent éventrées dans la boue.

LE GUET-APENS. — UNE NUIT TRAGIQUE.

Toute cette comédie était préparée d'avance. Redoutant la colère de la populace



PENDANT UNE HALTE DE LA COLONNE. — GROUPE DE SOLDATS CHINOIS SERVANT D'ESCORTE À NOS COMPATRIOTES.
Avant de quitter Yun-nan-sen, notre représentant avait exigé des mandarins une escorte pour le protéger, lui et sa mission, contre l'hostilité des populations. Trois cents réguliers chinois, sous les ordres du général Sou, accompagnèrent jusqu'à la frontière la colonne française.

s'ils laissaient partir librement les étrangers, les mandarins, tout en accablant d'amitiés nos compatriotes, avaient préparé contre eux un guet-apens : secrètement, ils avaient fait savoir à des bandes de fanatiques l'heure à laquelle la troupe des Européens devait partir. A peine M. François a-t-il battu en retraite, les ruelles conduisant à son yamen s'emplissent d'une foule furieuse qui lance d'énormes pierres. Notre représentant et ses compagnons n'ont que le temps de se mettre sur la défensive, tandis que Sou rallie ses soldats et s'établit dans les environs du palais.

Cependant, on apprend que l'évêché, situé à l'autre bout de la ville, vient d'être complètement saccagé et détruit; en moins de vingt minutes il ne reste plus pierre sur pierre. Tout a été enlevé, même le fumier. On n'imagine pas une scène de pillage plus sauvage. La mission avait une forte réserve d'argent, plus de 40000 francs; les caisses contenant les lingots sont éventrées et de terribles batailles se livrent autour de ces richesses. Des gens se fendent la tête pour s'arracher les sacs. Les ornements d'église, les calices, la crosse de l'évêque, sont traînés dans les rues, sans qu'aucune autorité intervienne. La fureur des bandits s'acharne jusque sur les animaux : ils brisent sur des pierres la tête de malheureux chiens. De là la troupe en délire se précipite contre la maison d'un Chinois, intendant de l'évêque, la pille et tente d'y mettre le feu. De toutes les rues de Yun-nan-sen des clameurs effroyables s'élèvent.

La nuit est venue, l'émotion étreint nos compatriotes qui, à la hâte, prennent quelque nourriture, sans quitter leurs armes. Tout à coup, une lueur immense embrase toute la ville, les contours des pagodes se silhouettent sur un fond d'un rouge incandescent, des fusées d'étincelles montent en gerbe dans le ciel; un bourdonnement étrange se prolonge dans le lointain, des rugissements, des cris atroces éclatent. La populace vient d'incendier l'archevêché, et le feu, se propageant, a gagné les quartiers environnants.

Alors le vice-roi et les mandarins prennent peur. Trop tard! Ils ne peuvent plus contenir cette foule déchaînée, ivre de fureur, que les incendies et les massacres

nt seuls calmer. Aux soldats du géné-
u, destinés à protéger le yamen et qui
nt sur les murs leurs silhouettes bi-
, hérissées de tridents, de lances, de
'antique armement chinois, d'autres
nt se joindre, armés de fusils, aux-
l'ordre de tirer est donné par les man-
militaires.

a masse des forcenés approche, les
résonnent, les clameurs grandissent.
que les assaillants débouchent des
infectes qui descendent vers le
. Fous de rage, bondissant comme
mons, agi-
de vieux
ébréchés,
mes cou-
ils vont se
ur le con-
franchir
rs, renver-
sous leur
es miséra-
avillons de
Admirables
ang-froid,
compatrio-
réparent
armes.
ain une fu-
e éclate : ce
les régu-
chinois qui
t sur la
; mais les
n'étaient
gés qu'à
re, et la po-
e, d'abord
iée, s'aper-
nt vite qu'elle n'a rien à redouter, re-
le d'audace.

Des appels de trompe! Ce sont les
eurs de trompe du vice-roi qui accourent,
nçant ainsi que la fusillade va devenir
rtrière. Les mugissements lugubres des
uments dominent la rumeur confuse de
50 000 individus hurlant comme des bêtes
es. Les reflets sanglants de l'incendie
rent le groupe des Français vêtus des
umes les plus divers. Certains ont des
iés d'uniforme, d'autres, coiffés de larges
eaux de feutre, portent des tenues de
sse; les missionnaires, avec des barbes
leur tombent jusqu'à la ceinture, relèvent
pans de leurs robes chinoises comme des
ptes de fantassins. Quel calme tous ne
vent-ils pas conserver pour résister à la
ation de faire feu sur l'immonde canaille
hurle à dix mètres d'eux!

Cependant, les soldats chinois envoient quelques coups de fusil; des balles sifflent, écornant les murs des masures. La foule des Chinois, aussi lâche que cruelle, recule aux premiers projectiles, se disperse de tous côtés et va piller un autre quartier.

Enfin la petite troupe peut prendre un peu de repos et s'asseoir au milieu des bagages qui gisent en désordre dans les cours du yamen.

« Nous avions sous les yeux, dit M. François, un de ces quatrièmes actes d'opéra sur lesquels le rideau tombe, avec des décors embrasés, les clameurs des choristes, les bruits de foule, la fusillade, les éclats des cuivres et des cloches remplacés par les trompes et les gongs. Seulement ici tout est réel. Et quel cadre que celui de cette cour chinoise où nous nous tenons! Le vieil évêque, avec l'insouciance de ses quatre-vingts ans, assis sur un bât de mulet, obéissant impassible à nos avis, considère les flammes qui dévorent l'archevêché, son œuvre à lui, le pauvre homme, qui a quitté la France en 1846! »



Une auberge dans le Kouang-Si.

Ce spécimen des hôtelleries qu'on rencontre en Chine n'est pas très engageant. On est cependant encore heureux de trouver un toit pour s'abriter.

Cette tragique nuit du 10 juin 1900 s'achève dans une tranquillité relative. Tous les membres de la mission, étendus sur des caisses, tâchent de prendre un peu de repos, dont ils ont grand besoin. Cependant, comme il faut toujours craindre quelque surprise, chacun à son tour quitte ces lits improvisés pour monter la garde.

UN TÉLÉGRAMME DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

Au matin, les mandarins effrayés des proportions qu'avait prises l'émeute se décident à certaines mesures de répression; on coupe la tête de quelques pauvres diables pris au hasard dans la foule. Mais la mission est



En marche vers le Tonkin.

A mesure que la colonne avance, les ressources fournies par le pays deviennent de plus en pl
Le soleil torride de juillet rend d'autant plus pénible cette marche à travers la brousse ou les r

toujours prisonnière dans le yamen; parqués dans les bâtiments et dans les cours, nos compatriotes sont en proie au plus grand dénuement; certains ont tout juste gardé la chemise et la veste de toile qu'ils portaient au départ.

Cependant, au bout de trois jours le vice-roi vient en personne apporter ses condoléances à M. François. Mais notre consul l'arrête dans ses démonstrations mensongères. Quelles excuses fleuries peuvent compenser les pertes de la mission? Des notes de M. François, de ses plans, de ses cartes, de ses clichés photographiques, il ne reste rien.

La situation de la mission elle-même est critique; enfermée dans les murailles d'une ville de 80000 habitants dont les in sanguinaires sont déchaînés, protégée manière dérisoire par des mandari flottent entre la crainte de méconte population ou de s'attirer des représai la France, elle est séparée des pos Tonkin les plus rapprochés par un esp 600 kilomètres peuplé d'habitants sur

Ajoutez qu'elle est sans communicati Pékin, que la ligne télégraphique de Y sen au Tonkin est coupée, que plusie membres de la mission sont infirmes. hasard, M. François envoie, par la B anglaise, un télégramme rédigé en es langue qu'ignorent les mandarins, fait part de sa position très périlleuse.

Les nouvelles qu'on recueille so que jour plus mauvaises. Partout on m les Européens. M. François n'espè beaucoup qu'on vienne à son secours.

Soudain, un coup de théâtre! Le au soir, un télégramme de Paris est M. François. Le ministre des Affaires gères a reçu la communication réd espagnol. Prenant le seul parti efficac

stance, il a menacé le vice-roi du Yun-
r l'ambassadeur de Chine à Paris : si
sion française est massacrée, Ting en
ersonnellement rendu responsable.
e vice-roi essaye encore de ruser. Il
tirait volontiers, dit-il, à laisser partir
ançois et les agents du consulat,
l voudrait garder les missionnaires.
nçois, pour toute réponse, lui fait part
décision inébranlable, qui est d'emme-
is les Européens.
'est l'origine d'interminables discus-
dans lesquelles la mauvaise foi chinoise,
st jamais à court d'expédients, s'efforce
s tendre de nouveaux pièges. Enfin le
de la mission est fixé au 24 juin. La
e sera organisée militairement; avec
rviteurs annamites, elle comprendra
ils. Les armes non utilisées seront
es; chacun portera 200 cartouches,
astres d'argent et un paquet de phar-
C'est à 4 heures du matin que la ca-
se mettra en route alors que la popula-
ve encore son opium. Les mandarins
évenus par notre représentant que si on
e l'arrêter dans sa marche, il s'ouvrira
ois un chemin les armes à la main.

DÉPART EN PLEINE NUIT.

Le 23 juin pourtant, à 9 heures du soir, les moyens de transport promis n'étaient pas encore arrivés, et le chef de l'escorte, le général Sou, était appelé subitement à une conférence nouvelle des mandarins. Dans la journée, il avait demandé à M. François d'un air assez singulier s'il n'avait pas peur du lendemain. Tandis que ses compagnons dormaient, notre consul était fort inquiet de cette réunion extraordinaire.

« J'attendis Sou, dit-il, n'augurant rien de bon de cette conversation nocturne des mandarins; il ne revint qu'après deux heures du matin. Il paraissait soucieux.

« Il finit par m'avouer qu'un autre guet-apens était organisé contre nous. J'insistai plus énergiquement pour le départ dans une heure, avant le réveil de la ville. Sou se déclara prêt à partir, me prévenant que nous éviterions alors la porte du Sud, où les gardes nationaux convoqués par le vice-roi devaient se réunir, et que nous gagnerions la campagne par la porte de l'Est, pour contourner ensuite la fortification et parvenir à l'endroit



Sur la route de Mong-Tseu. — La colonne dans un défilé.



Au Yun-nan. — Une auberge près de Mien-Tien.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger combien doivent être appétissants les repas très sommaires servis dans ces hôtelleries. Ils se composent principalement de thé, d'œufs et de riz.

où elle rejoint la route de Mong-Tseu.

Le petit jour commence à peine à poindre quand la mission sort du yamen. On aperçoit les gardes de Sou formant la haie dans les rues adjacentes; M. François, la carabine à la main, suit leur chef, ne le perdant pas de vue. La caravane s'enfonce dans les ruelles noires, longeant la double file de maisons basses, hermétiquement closes et silencieuses, et arrive à la porte Est, ouverte sur les ordres de Sou.

HORS DE YUN-NAN-SEN.

Chacun se sent plus à l'aise en débouchant de ces étroits passages dans la campagne. Une attaque est possible, mais au moins, pour combattre, on a le libre espace devant soi et l'on ne risque pas d'être assailli dans les [illegible] de [illegible] [illegible] où l'on ne peut passer qu'à la [illegible]. Aux [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] l'autre. La colonne fait halte à quelque distance des faubourgs pour se reformer; personne ne manque à l'appel, pas même un serviteur indigène. Puis on se remet en route.

Quel spectacle plus pittoresque que celui de la mission en marche dans la plaine qui entoure Yun-nan-sen et d'où l'on aperçoit la masse, couleur d'ocre, des murailles de la ville qui se profilent sur le ciel clair! La troupe s'y déroule comme un long serpent; par groupes s'avancent les soldats chinois, chargés d'ustensiles les plus divers, embarrassés de leurs immenses étendards multicolores. On distingue des Tonkinois aux chignons surmontés de chapeaux coniques, des Européens coiffés de bérets, de sombreros, de casques coloniaux, vêtus de vestons de velours, de flanelle ou de toile, armés jusqu'aux dents, quelques-uns portant leurs cartouches en sautoir; des missionnaires mi-partie costumés à la chinoise en robes longues, mi-partie accoutrés d'uniformes dépareillés. Celui-ci qui s'avance militairement, l'arme sur l'épaule, portant des galons de premier soldat sur les manches de sa vareuse d'artilleur de marine, c'est le directeur du séminaire. Cet autre qui, le fusil à la bretelle, fume fièrement sa pipe de merisier, c'est Mgr Escoffier. Tous ont coupé la tresse de cheveux qu'ils avaient laissée croître, sorte de livrée chinoise devenue répugnante pour eux.

La première étape est Tcheng-Kong-Hien, petite sous-préfecture qui était indiquée à M. François comme lieu de rassemblement des bandes qui devaient se mettre à sa poursuite. Pendant la halte, tous les Européens de la mission, étroitement groupés sur les marches d'une pagode qui domine la campagne, épient les alentours. La journée se passe sans incidents; grâce à son prompt départ, M. François avait mis entre lui et Yun-nan-sen une distance assez grande pour que les mandarins ne pussent songer à le

. Mais la mission est encore sépa-
ong-Tseu par plusieurs jours de
l faut refaire tout l'itinéraire suivi
ançois quelques semaines aupara-
esure qu'on avance, les ressources
us maigres, on en est réduit bien-
ques poignées de riz, à quelques



PPROCHES DE MONG-TSEU. — LA COLONNE DÉFILANT AU MILIEU DES RIZIÈRES DE MONTAGNE.
ont des agriculteurs incomparables. Ils ont su admirablement tirer parti des dispositions du
ans les régions accidentées, ils ont créé en terrasses des rizières où ils cultivent et récoltent
e blé spéciale, le blé de montagne.

'on mange en marchant, sans
quelles provisions trouver sur ces
rminables, monotones, poussié-
les, encerclées de hauteurs dénu-
eusses, dures et grises, où l'on
seulement de temps à autre les
indiquant quelques tombes, un
ruines, quelques cases à demi
L'accueil ménagé par les habitants
ions désolées se faisait d'ailleurs
n moins bienveillant, prêt à deve-

ng-Tseu, pour maintenir l'ordre,
ins avaient massé des forces mili-
tantes. Mais ils avaient un autre
ui de protéger la mission, ils vou-
rer que le passage de la frontière

par les troupes d'Indo-Chine ne se ferait pas sans résistance. Sur une longueur de plusieurs kilomètres, M. François et ses compagnons défilèrent devant une haie de soldats rangés en bordure de l'étroit chemin qui conduit à la ville. Deux mille hommes étaient ainsi rassemblés. Ces troupes étaient assez bien armées, elles possédaient 800 fusils à répétition et environ 400 autres de différents systèmes en bon état.

Après un repos d'une nuit à Mong-Tseu où Sou le quitte avec ses soldats, M. François repart. Cette dernière partie du voyage devait être particulièrement dure; nos compatriotes gravissent péniblement, sous une chaleur torride, des sentiers étranglés et sinueux pour franchir à plus de 2000 mètres d'altitude le col de Peï-Ta-Tsi. Là, ils croisent les bandes de Mac et de Oueï; ces pirates aguerris ont longtemps fait le coup de feu contre nos soldats, ils gardent les seuls passages menant à ces crêtes inaccessibles qui se dressent au-dessus de la vallée du fleuve Rouge, menaçantes pour notre Tonkin. Inti-

y mêlant la passion. Aussi y a-t-il urgence à fixer du moins quelques idées essentielles et directrices et à s'entendre sur les principes.

LE DROIT AU TRAVAIL EST LE PREMIER DES DROITS DE L'HOMME.

Il y a d'abord une notion qui doit dominer toute la discussion, un principe qui prime tous les autres, c'est que l'homme a droit au travail, que rien ne saurait prévaloir contre l'exercice de ce droit, que toute atteinte qui y est portée est criminelle.

Parmi les droits de l'homme, celui-là est sans conteste le premier. Inhérent à la condition même de l'humanité, il ne résulte d'aucune loi écrite, d'aucune convention sociale ; il découle de la nature. De même que l'homme primitif n'a subsisté qu'en arrachant à la terre sa nourriture, de même l'homme d'aujourd'hui doit pouvoir, par son labeur, gagner sa vie et celle des siens. A ce droit se rattachent tous les autres, et ils n'en sont que la conséquence. C'est pour avoir fait de mon activité un usage viril que vraiment un homme. C'est parce que mon pain en travaillant que je su C'est parce que je nourris ma fam je suis le chef de cette famille.

Le droit au travail est un droit vidu : il ne peut lui être enlevé sonne et au nom d'aucun raison C'est ici le domaine sacré au seuil expire le pouvoir d'autrui. Dans conditions que ce soit et quand hommes refuseraient pour eux-même vail, si un seul homme veut travai a le droit. Et la société est obligé garantir le libre exercice de ce droit.

LE DROIT DE GRÈVE ET SON TIONNEMENT NORMAL.

Le droit au travail est-il en c tion avec le droit de grève? Nullem

A cette question : « L'ouvrier droit de se mettre en grève? » nous r sans hésitation : « Oui ». Il lui est



Cliché]

UN « MEETING » POLITIQUE, IL Y A VINGT ANS. — LA SALLE GRAFFARD, À BELLEVILLE, D'APRÈS LE TABLEAU DE JEAN BÉRAUD.

Tout ouvrier a le droit absolu de refuser le travail lorsqu'il trouve qu'il ne gagne pas assez. vailleurs ont tout profit à s'en tenir à des revendications précises et concernant directement le Beaucoup de grèves ont, au contraire, pris naissance à la suite de réunions publiques dans les traitées des questions politiques étrangères à la condition des ouvriers.





LES LAS. LE RETOUR DES OUVRIERS APRÈS LA JOURNÉE DE TRAVAIL. — TABLEAU D'ADLER.

la tâche journalière est rude, et les travailleurs, quand ils sortent le soir de l'usine, sont très las. si la lutte pour la vie est pénible, ils en aggravent les rigueurs en interrompant le travail sans suffisant et sur un mot d'ordre donné par des personnages étrangers à la profession.

ROIT AU TRAVAIL ET DROIT DE GRÈVE

uver un terrain d'entente entre l'ouvrier et le patron est, dans l'état actuel des choses, une nécessité qui devient chaque jour plus urgente, à mesure que la ence des grèves accuse davantage le profond malaise dont souffre le monde du il. Bien loin de contester à l'ouvrier le droit de cesser le travail lorsque les tions qui lui sont faites ne lui semblent pas suffisamment rémunératrices, il tâcher d'arriver à une application loyale du principe de la grève, respectant térêts des patrons aussi bien que ceux des ouvriers et surtout protégeant contre atteinte et toute violation ce droit de travailler pour gagner sa vie qui est fois un droit primordial de l'individu et une condition essentielle de la liberté la dignité humaines.

○ ○ ○

E tous les problèmes qui s'imposent à l'attention publique, ceux qui touchent à l'organisation du travail ujourd'hui les plus graves et les plus tants. Le malaise dont souffre l'indus- chaque jour s'accentuant et se traduit fréquence des grèves qui se sont, en erniers temps, multipliées et étendues des proportions formidables. Elles ne upissent sur un point que pour renaître autre, à Paris, à Calais, à Chalon, à eau, à Marseille.

Les chiffres sont ici d'une singulière éloquence. En 1890, on avait eu dans l'année 313 grèves. En 1899, on en relève 740, ayant interrompu le travail dans 4290 établissements et réduit à l'inaction 176826 personnes. Pour 1900, les neuf premiers mois, à eux seuls, ont vu éclater 625 grèves entraînant le chômage pour 160000 personnes.

Ce qui accélère les progrès du mal, c'est qu'on s'applique à l'envi à embrouiller la question. On la trouble et on la défigure en y introduisant des éléments étrangers, en

16 août 1899, 36 plâtriers se sont mis en grève à Belfort: le 17, 7 autres suivaient leur exemple; le lendemain, l'entente était faite, avant la réunion de conciliation préparée par le juge de paix. Les ouvriers, qui demandaient dix heures de travail au lieu de douze, obtenaient gain de cause, sauf quelques cas réservés. — Les tisseurs de la maison Olivier et Picard, à Elbeuf, ayant demandé une augmentation le 21 mars et ne l'ayant pas obtenue, se mettent en grève; les patrons ayant réfléchi et accordé la moitié de l'augmentation demandée, tout était fini le surlendemain. — Les gaziers de Lorient réclament, le 29 avril après midi, une augmentation de salaire, déclarent, sur le refus du patron, leur intention de faire grève, délèguent, le soir même, cinq de leurs camarades chargés de négocier avec le patron, et obtiennent enfin l'augmentation demandée.

En fait, 158 grèves, en 1899, ont duré une journée ou même moins.

Telle est la grève lorsqu'on en applique le principe avec sagesse et loyauté. Mais on sait trop qu'il n'en est pas toujours ainsi. Voyons donc à quelles conditions elle constitue un droit, et, en même temps, comment on peut dans l'application fausser ce droit, y substituer l'arbitraire et la violence, et déchaîner ainsi les pires catastrophes.

COMMENT ON FAUSSE UN PRINCIPE DANS L'APPLICATION.

La grève doit avoir pour point de départ une réclamation précise.

La grève n'a de raison d'être qu'autant qu'elle est un moyen d'appuyer cette réclamation. Or souvent les ouvriers ne se rendent même pas exactement compte de la raison pour laquelle ils se mettent en grève. Ils obéissent à une vague injonction partie ils ne savent au juste d'où ni de qui.

Le maire d'une grande ville interrogeait, en 1893, l'un des délégués des cordonniers en grève : « En quoi avez-vous à vous plaindre de vos patrons?

— Nous n'avons pas à nous en plaindre; ils sont très bons pour nous; le mien, en particulier, m'a prêté de quoi m'acheter une petite maison.

— Alors pourquoi vous êtes-vous mis en grève?

— Nous ne nous sommes pas mis en grève, *on nous y a mis.* »

A Carmaux, un journaliste demande à un ouvrier :

« Pourquoi vous êtes-vous mis en grève?

— Est-ce qu'on sait! On nous a réunis au syndicat; on nous a dit de nous mettre en grève, et voilà! »

On a vu des grévistes déclarer qu'ils s'étaient mis en grève uniquement par esprit d'imitation. Un puits chôme, dans une mine, pour faire comme un autre puits. Enfin l'exemple n'est pas rare d'ouvriers qui commencent par cesser le travail et se réunissent ensuite pour voir ce qu'ils pourront bien réclamer.

LA GRÈVE DÉCIDÉE ON NE SAIT POURQUOI, ON NE SAIT PAR QUI.

La grève doit être décidée par les ouvriers.

Ce sont les travailleurs qui, seuls, peuvent déclarer s'ils travailleront ou s'ils ne travailleront pas. Or ceux qui imposent la grève aux ouvriers ne sont souvent pas eux-mêmes des ouvriers.

Dans une grève d'ouvriers mineurs, en 1893, on a vu la continuation de la grève votée par un comité de 47 membres, comprenant 23 cabaretiers, 15 garçons marchands de vin, un marchand de nouveautés, 2 députés et 7 ouvriers.

Parmi ces éléments venus du dehors, qui faussent le fonctionnement de la grève, la pire intrusion est celle des politiciens.

Ces politiciens sont d'abord certains journalistes. Il est des journaux qui n'ont qu'à gagner à des troubles fournissant la matière d'articles retentissants et d'informations abondantes.

Ce sont ensuite les meneurs envoyés pour jeter de l'huile sur le feu, souffler sur les haines, attiser la discorde. Ceux-là sont payés. Tandis que chaque jour de chômage se traduit pour l'ouvrier par une perte de salaire, il représente pour le meneur un bénéfice. Pendant les grèves d'Amiens, en 1893, le délégué envoyé par la Bourse du Travail de Paris touchait dix francs par jour et ses frais de voyage. Étonnez-vous après cela que les grèves se prolongent!

Ce sont, enfin, les aspirants députés. Ceux-là ne voient, dans les souffrances du monde ouvrier, qu'un moyen de préparer leur propre avenir politique. Ils se font une popularité au moyen des discordes qu'ils entretiennent. Leur intérêt évident est d'envenimer les choses et de prolonger le conflit. Aussi ont-ils soin « d'élever » le débat, comme ils disent; entendez par là « déplacer la question ». Tandis qu'on ne devrait s'occuper que des griefs professionnels et des intérêts relatifs à une industrie spéciale, ils se lancent dans les grandes abstractions du patronat et du prolétariat, dans les généralisations sur la guerre des classes.



LA GRÈVE DU CREUSOT, D'APRÈS LE TABLEAU D'ADLER.

ar les meneurs, les ouvriers veulent tout faire pour amener le patron à céder. Mais, s'il paye sa 'œuvre trop cher, le patron, étant obligé de demander des prix plus élevés, ne vendra plus ou vendra . Il sera alors contraint de fermer l'usine ou la mine. Les ouvriers se trouveront donc sans tra- ı ruine d'un seul chef d'industrie entraine celle de centaines de familles qui vivaient par lui.

RÈVE DEVIENT UN PRETEXTE A LA VIOLENCE.

grève doit toujours rester calme et e.

is, déchainée par une savante prépa- a violence ne peut manquer de naître s des grèves et de causer les plus dé- s excès. La grève, détournée de son ui est une entente plus juste entre le et l'ouvrier, tourne à la révolte et se en émeute.

sont alors les menaces, les brutalités les, les promenades de bandes voci- es cris de haine; alors on fait appel s mauvais sentiments de l'homme. On aux mains. Les armes partent. On se assassine.

st d'abord contre le patron et ses ateurs, ingénieurs et contremaîtres, ourne la frénésie de la foule égarée. a vu, en 1882, un industriel de , M. Bréchard, blessé d'un coup de par un gréviste âgé de dix-neuf ans qui sortait d'une réunion publique. Le commissaire de police disait devant le tribunal : « Les grévistes avaient d'abord été très calmes; des orateurs socialistes sont arrivés de Paris; ils ont organisé des réunions et surexcité les esprits ». Si ce coup de pistolet a été tiré, la faute en est aux discours prononcés par les orateurs de la réunion.

Faut-il rappeler la grève de Decazeville (1884) commencée par l'assassinat d'un ingénieur, M. Watrin? Les ouvriers n'avaient contre lui aucun grief. Son seul crime était d'être au service de la Compagnie. Au nombre de douze à quinze cents, les grévistes, guidés par un repris de justice, envahirent la maison où se trouvait le malheureux ingénieur, et l'assommèrent à coups de barre de fer. Son supplice dura cinq heures et ses bourreaux firent preuve d'une sauvagerie inouïe.

Plus fréquentes encore sont les violences dirigées par les ouvriers contre leurs camarades. Notons-le, à ce propos, ceux qui dans cette lutte entre le capital et le travail sont les

premières victimes des violences des ouvriers, ce sont les ouvriers, ce sont les travailleurs.

En effet, les ouvriers qui se mettent en grève ne tolèrent pas que leurs camarades continuent le travail. Ils s'empressent de flétrir ceux-ci des noms de *traîtres*, de *renégats*, de *faux frères*, de *« feignants »*.

Ces « faux frères », ils cherchent à les intimider; si l'intimidation, ne réussit pas on emploie la force.

Un ouvrier charpentier expliquait, dans une enquête, pourquoi il n'avait pas osé travailler pendant une grève, bien qu'il en eût envie et que sa famille eût grand besoin de son salaire : « On ne me dira rien maintenant; mais, plus tard, on me fera tomber une poutre sur la tête, ou bien on dénouera les cordes qui soutiennent mon échafaudage ».

C'est le régime de la menace préventive; c'est la tyrannie s'exerçant par la terreur.

Un habitant de la Haute-Vienne, décrivant une grève de terrassiers, disait, en parlant de la puissance d'intimidation déployée par les meneurs : « Cette oppression est atroce. J'ai vu de pauvres gens, me parlant de leurs enfants et de leurs femmes, pleurer à chaudes larmes, maudire la grève et... la suivre. »

En Belgique, pendant les grèves des charbonnages, des groupes de grévistes stationnaient sur tous les chemins et interpellaient les ouvriers qui se rendaient au travail. Ils prenaient leurs noms. Un individu armé d'une hache s'était posté à l'entrée d'un puits et menaçait de fendre la tête au premier qui descendrait.

En cas de « désobéissance », c'est-à-dire vis-à-vis des travailleurs qui veulent travailler quand même et gagner leur pain en travaillant, on prend les grands moyens.

En 1893, dans le Pas-de-Calais, les mineurs Hollart, Clayance et Labuissière reprennent le travail. Des cartouches de dynamite font explosion dans leurs maisons. En 1892, lors de la grève des omnibus de Paris, les grévistes coupent les traits des chevaux, arrachent les cochers de leurs sièges, les traînent à terre, les maltraitent et en blessent plusieurs. En 1898, les grévistes du bâtiment, par petites bandes, courent les chantiers, brisent les outils de leurs camarades qui travaillent et les expulsent.

A Carmaux, en 1895, les grévistes, érigés en pouvoirs publics, font officiellement des patrouilles chargées d'interdire le travail. En 1900, nouvelle grève. Des ouvriers, désireux de travailler, sont assaillis et blessés à coups de pierres.

Dans ces violences exercées contre les travailleurs, personne n'est épargné, pas même les femmes. En 1899, à Tourcoing, des ouvriers trieurs faisant grève, vont attendre, à la sortie du peignage, les femmes qui ont travaillé, les huent, les bousculent, et font pleuvoir



A Montceau. — Grévistes attendant le retour des délégués partis pour conférer avec le directeur de la mine.

Au milieu de la foule on distingue les cuisiniers des « soupes populaires » avec leurs bannières.

ɛle de projectiles sur le tramway où rières se sont réfugiées.

ɔulez-vous voir la grève dégénérer en rangée? L'Amé- où tout se fait nd, nous offre le le de ces grèves s.

Pittsburg (Penn- e), chauffeurs et ciens pillent les ɪes d'armuriers, nt d'assaut et ent une des gares ɪles, enflamment ɪin de wagons de pétrole, le contre la gare tsburg défendue soldats et fusil- ɪx-ci au moment sortent du bra- Reading, à Chi- à Columbo, à ɛe (Colorado), des ɛments analogues un retentissement ɛel. En 1892, les s de l'usine Car- sachant que le fait venir un ba- lein d'agents de pour protéger son ɛement, lancent au des flots de enflammé. Dans , des mineurs t les ouvriers qui ɛepté de les rem- A Nashville ssee), les grévis- aquent un régi- le milice et font ier le colonel son.

ı France, nous s pas, sans doute, formidables ba- mais nos humbles ɛurs de l'ordre t un rang hono- lans le martyro- le la liberté du

En mai 1895, à Paris, douze gar- de la paix sont blessés ou meurtris employés d'omnibus en grève. En à Saint-Étienne, le bilan d'une seule donne douze agents grièvement bles- r les agents, gardiens de la paix, mes, soldats contre lesquels s'achar- nent les ouvriers en grève, croit-on que ce soient des capitalistes? Ce sont, eux aussi, des prolétaires et souvent leur condition est beaucoup plus modeste que celle des ouvriers pour lesquels ils exposent leur vie.



Défilé des femmes des grévistes à Montceau-les-Mines (1901).

Pendant la dernière grève de mineurs, à Montceau, c'était un spectacle impressionnant que celui de ces longues files de femmes accompagnant avec les hommes les délégations. Si elles ont à supporter les misères qu'entraîne le chômage, du moins faut-il que la cause de la cessation du travail soit juste et que la grève ait chance d'aboutir.

LA GRÈVE ACCUMULE LES PERTES MATÉRIELLES.

Cependant, au cours du chômage,



A MONTCEAU. — LES SOUPES POPULAIRES ORGANISÉES POUR VENIR EN AIDE AUX GRÉVISTES.

La solidarité ouvrière est une chose admirable. Encore ne doit-elle pas faire perdre de vue aux travailleurs leurs véritables intérêts. Les secours de leurs camarades les aideront bien à ne pas mourir de faim pendant le chômage, mais les avantages matériels qu'ils retireront de la grève compenseront-ils les pertes de salaire qu'ils auront subies?

parmi ces scènes de violence, les ruines s'accumulent.

Les unes sont le résultat des destructions matérielles. Nous avons parlé d'outils brisés, de maisons abîmées par la dynamite, de gares incendiées, de navires attaqués. L'ouvrier, normalement, est un *créateur*; la grève le transforme en *destructeur*; ces mains oisives, ces bras au repos ont besoin de casser, de briser, de détériorer, d'anéantir. Les bâtiments même de l'usine, les machines, du moment où il les abandonne, apparaissent à l'ouvrier comme les alliés, les complices du patron. Ces choses inanimées détournent sur elles une partie des colères que leur propriétaire s'est attirées.

Les dégâts les plus considérables sont encore ceux qui, sans l'intervention même de la violence, résultent du seul arrêt du travail. L'extinction d'un four de verrerie se traduit par une perte de vingt à cinquante mille francs. Dans les mines, l'arrêt des pompes d'épuisement détermine l'inondation des galeries. Les grèves des cochers d'omnibus ont pour contre-coup une mortalité anormale parmi les chevaux qui, ne sortant plus, tombent malades. Or les chevaux d'omnibus coûtent sept à huit cents francs, et, à Paris seulement, la Compagnie en possède quinze mille. Comment oser prétendre qu'il est « de bonne guerre » d'infliger ces pertes énormes aux patrons? Détruire les capitaux d'où sortent les salaires est le plus sûr moyen pour compromettre ces derniers. Quand le travail aura repris, qui ne voit que l'effort pécuniaire que devra faire le patron pour réparer ses pertes éloignera d'autant l'époque où il pourra augmenter les salaires?

LA GRÈVE EST DÉSASTREUSE POUR L'OUVRIER.

Car il est temps de le dire, il y a quelqu'un pour qui la grève est immédiatement un fléau : c'est l'ouvrier.

L'ouvrier, sa famille, sa femme et ses enfants, voilà ceux qui auront d'abord à souffrir du chômage. La misère s'abat sur des milliers de foyers. L'abîme de la dette se creuse, tel que souvent rien ne pourra désormais le remplir. Quel spectacle plus navrant que celui d'une cité ouvrière lorsqu'une

longe? La caisse de l'usine est petites économies du ménage sont rées. Les fournisseurs se lassent lit. Sans doute on a l'espoir d'un le salaires; mais d'abord la grève er; ensuite, même en cas de rive, lorsque le chômage a duré que la somme des salaires perdus

terminée, il n'a plus de travail. Pendant la grève, en effet, l'industriel n'a pas pu prendre de nouvelles commandes, il n'a pas pu exécuter les anciennes, il a mécontenté des clients, il en a perdu. Conséquence : la grève une fois terminée, il n'y a plus assez d'ouvrage, et l'on congédie le surplus des travailleurs. Après la grève des mécaniciens



La grève des forgerons. — Tableau de Brispot.

t inspiré du poème fameux de François Coppée. Au cabaret, pendant une grève, un jeune provoqué un de ses camarades qui, vieux et chargé de famille, voulait travailler. Armés n lourd marteau, leur outil de travail, les deux hommes se sont battus : l'un d'eux gît main-oitié mort.

es contractées représente plus que tion répartie sur une vie entière. per trois mois, il faut trente ans. on se faire une idée des salaires 1899, la grève des houillères du coûté aux mineurs 439 000 journvail, soit 1 675 960 francs de saès quoi ils reprirent le travail aux ditions fixées précédemment par gnies. Les 674 grèves qui ont eu leterre en 1898 ont fait perdre, à uvriers, 14 565 000 journées de 55 000 000 de francs de salaires. eulement l'ouvrier perd des sees mois de salaire, mais il arrive lu son emploi et que, la grève

anglais, lorsque ceux-ci, ayant épuisé leurs ressources, rentrèrent dans les ateliers, les patrons ne purent d'abord en occuper que 12 ou 15 pour 100. En 1895, la grève de la verrerie Richarme, à Rive-de-Gier, laissa, une fois finie, plus de 300 ouvriers sur le pavé. L'ouvrier devient alors un déclassé. C'est la pente qui mène aux dernières déchéances.

LA GRÈVE NE PROFITE QU'À L'ÉTRANGER.

La grève arrive à *tuer* ou à *exiler* une industrie. L'an dernier, à Marseille, plusieurs savonneries ont dû fermer leurs portes parce

que la grève et les violences des ouvriers des ports et des charretiers ne permettaient plus le transport de leurs marchandises. Certains patrons transportent leurs fabriques ailleurs.

Mais tout se tient dans le monde du travail. La grève d'une industrie ne compromet pas seulement cette industrie spéciale, elle en frappe du même coup une foule d'autres.

Qu'arrive-t-il alors? Les besoins d'une industrie ne cessent pas parce que certains ouvriers refusent le travail. Le client est donc amené à s'adresser ailleurs.

Ailleurs, c'est l'étranger.

Une fois les nouvelles habitudes prises, on les garde : les commandes, ayant pris un chemin nouveau, ne reviennent plus à l'ancien.

Il y a quelques années, la grève des ouvriers ébénistes, dans le faubourg Saint-Antoine, fut le signal d'une grande importation en France de meubles allemands. La grève fut passagère; l'importation allemande dure toujours. Depuis la grève des ouvriers des ports, plusieurs lignes de vapeurs allemands, anglais, italiens, au lieu de débarquer leurs marchandises à Marseille, vont les décharger à Gênes. Voilà le meurtre qui s'accomplit sous nos yeux. En fomentant les grèves, on est en train de ruiner un grand port français au profit d'un port étranger. Gênes prospère tandis que Marseille périclite.

Et c'est pourquoi on trouve si souvent dans les grèves les traces de l'intervention étrangère. La grève violente et prolongée est une bataille perdue par l'industrie nationale contre l'industrie étrangère.

OÙ EST LE REMÈDE?

Qu'a-t-on imaginé pour remédier à ces désastres? Et que faut-il penser du système de la *grève obligatoire*?

Chaque groupe d'ouvriers travaillant ensemble serait considéré comme lié par les décisions de la majorité. Si la moitié plus un décide qu'il faut faire grève, tout le monde doit se croiser les bras, même ceux qui veulent travailler, qui ont besoin de travailler.

Les inventeurs de ce système disent : « C'est une application du suffrage universel. Puisque ce suffrage sert de règle en politique, pourquoi ne jouerait-il pas le même rôle dans les questions du travail? »

C'est faire une confusion. Le suffrage universel sert à trancher les questions de gouvernement, celles dont la solution doit forcément être la même pour tous. Un pays ne peut être *à la fois* en république et en monarchie; les vins et les cidres ne peuvent être *à la fois* grevés et dégrevés d'impôts. Mais il peut y avoir, *à la fois*, des ouvriers qui travaillent et des ouvriers qui ne travaillent pas; il s'agit ici de droits purement individuels.

« Eh quoi! écrit à ce sujet M. Jules Roche, sur 1500 ouvriers 751 pourront donc imposer la grève à 749? Ou 1000 à 500? Ou 1499 à un seul? Qu'importe! La violation du droit et de la justice est aussi scandaleuse dans un cas que dans un autre. Le nombre ici ne peut rien modifier, car il ne s'agit pas d'un droit collectif, mais d'un droit individuel auquel nul pouvoir ne peut toucher, que son propriétaire lui-même ne peut aliéner. »

La théorie de la grève obligatoire méconnaît le droit au travail. Elle porte atteinte à l'indépendance du travailleur et aux droits de l'homme.

Le remède est ailleurs. Il est dans une organisation de la grève qui permettrait à celle-ci d'être l'application régulière d'un droit juste en son principe.

La grève devant servir à régler les différends entre les patrons et les ouvriers, il faut d'abord que patrons et ouvriers ne voient pas surgir entre eux, pour les empêcher de s'entendre, des hommes étrangers au monde du travail et qui y introduisent des préoccupations d'intérêt politique.

Si en effet à certains égards les intérêts du patron et de l'ouvrier sont contraires, à certains autres ils sont identiques. Tous deux en effet sont intéressés à la prospérité de l'industrie qui les fait vivre. Il y a donc un terrain commun.

Les meneurs ne sont puissants que par la crédulité des ouvriers et par leur faiblesse. Dans la dernière grève de Carmaux, les ouvriers qui voulaient travailler formèrent un syndicat à eux pour défendre la liberté du travail. Ils furent étonnés eux-mêmes de se trouver bientôt 1700. L'attitude à prendre envers les meneurs se résume en deux mots: ne pas les croire et ne pas les craindre.

L'industrie française a d'âpres concurrents. Elle est serrée de près. On épie ses fautes, on est prêt à profiter de ses reculs pour les transformer en revers. C'est moins que jamais l'heure d'ajouter par des arrêts subits de la fabrication nationale aux difficultés de la situation. La grande famille industrielle française peut périr si elle est divisée. Unie, elle peut grandir le prestige et la fortune de la France.

○ ○ ○



UN « KRAAL » OU PARC À ÉLÉPHANTS AU SIAM.

du roi de Siam ou des grands seigneurs contiennent des « kraals », dans lesquels on parque s. Des pavillons sont dressés du haut desquels on peut surveiller les animaux capturés.

esses et Facéties d'un Bon Géant

contraste toujours amusant que celui de la force et de la douceur, de la ur et de l'adresse, de l'épaisseur des formes et de la souplesse de l'intel- ille part ce contraste n'apparaît réalisé sous une forme plus concrète et ble que chez l'éléphant. Puissant et inoffensif, l'éléphant, avec son corps son petit œil narquois, semble un bon géant qui prendrait en pitié la e l'homme, et accepterait de lui rendre toute sorte de services. Aussi, les chasseurs font de bonne besogne en traquant les fauves dont la cruauté ace pour nous, doit-on se liguer pour les empêcher d'exterminer, par désir immédiat, une race utile, pacifique et débonnaire.

○ ○ ○

vous souvenez d'avoir admiré s les jardins zoologiques ce osse docile et patient qui exa- petit œil gai les curieux ébahis, ar sa masse, les rassure par sa uand l'éléphant fait un pas en le monde recule : lui, s'arrête, bonhomie ses lourdes oreilles, ompe cueillir un pain, l'engloutit, blement de la joie de son public. s rappelez, dans les hippodromes, les effarantes qui font trembler éléphants chargent, la trompe léfenses menaçantes : il semble tout briser, mais ils saluent poli- avec les clowns, entament une partie de volant. Ces géants ont une singu- lière intelligence, alerte et raisonneuse : ils s'entendent avec les hommes, leur prêtent complaisamment leur force, et se soumettent à leurs caprices. Mais, dévoués et obéissants, ils gardent une majesté intacte et une ironie visible : ils s'emploient pour nous plutôt qu'ils ne se mettent à notre service. Ils ont l'air de nous ménager par crainte de nous écraser. Ils semblent dire : « Puisque ça les amuse ! Il ne faut pas les contrarier. Ils sont si petits !... » Ils consentent, ils condescendent, ils daignent ! Avec le secours de leur colos- sale puissance, ils nous apportent l'utile exemple de leur sagesse toute ronde et de leur philosophie indulgente.

... cordialité règne entre les ... la tribu. Jamais de disputes; ... de bonnes parties et des farces ... Autour des lacs de Ceylan on ... lune, des groupes folâtrer au ... se poursuivre, s'asperger ... de leurs trompes. Les mères ... constant de leurs petits, les ... leur corps à la première alerte; ... les officiers anglais ont vu, au cours d'une chasse, les petits s'élancer hors de leur abri et charger les chasseurs qui menaçaient la mère.



... « KRAAL. »

... éléphants ...

Si on l'attaque il se défend...

On n'attaque guère les bons géants de la jungle : si les animaux ne reconnaissent pas leurs qualités, ils redoutent à bon droit leur terrible force. Seul le tigre royal poursuivi par un éléphant dressé et monté ose parfois résister. Duel de ... L'éléphant roule étroitement sa ... sur elle-même pour éviter qu'elle ... atteinte par un coup de griffe ou de ... Puis, bondissant avec une prestesse ... ne soupçonnerait guère, il fait face à ... les élans du félin, épiant l'instant où ... pourra saisir le tigre « au vol » et lui porter un coup de tête obliquement. Sous ce ... épouvantable, le tigre roule à terre, ... L'éléphant profite de cet étourdissement momentané : il s'agenouille sur son ennemi et le broie sous sa masse.

Quelquefois aussi l'éléphant est obligé de se défendre contre l'homme. Quand on l'a imprudemment excité, il lui arrive d'exercer de terribles vengeances.

Au commencement du siècle, près de Buthpore, dans l'Inde, un troupeau tout entier se réunit pour tirer des habitants d'un petit village une vengeance terrible. Les Hindous avaient tué plusieurs éléphants et e... avaient cruellement blessé quelques autre... Une nuit les quatre-vingts ou cent par...

... sous les ... cavaliers ... leur suite.

subsis
marchèrent
village. A
de défen-
coups de
s défoncè-
réduisirent
iettes les
e boue sé-
ui l'entou-
On en
qui, sur
défenses,
ient toute
oiture de
e. Les corps
indous ter-
écrasés,
aient la
Les élé-
s char-
à travers
tes ruelles,
t de leurs
s, à droite et à gauche, les huttes qui
laient. Ils ne regagnèrent leurs forêts
sque le village entier eut été réduit en
et nivelé sous leurs pieds.

ais ces belliqueuses aventures sont
L'éléphant est pacifique et doux. Libre
a jungle, l'éléphant ne fait pas atten-
l'homme ; si par hasard il le rencontre
de ces sentiers que ses gros pieds
tracer suivant l'orientation la plus favorable, il s'efface poliment, fait les honneurs de sa route : un lieutenant anglais, suivant une piste dans la forêt, se trouve en face d'un éléphant qui se range pour le laisser passer ; mais le cheval de l'officier, terrifié par la masse de son énorme vis-à-vis, tremble sur place et refuse de bouger. L'éléphant contemple un instant la scène, l'air vivement amusé, puis, secouant les oreilles, s'enfonce dans la forêt jusqu'à ce que le cheval ait repris confiance. Le géant, sûr de sa force, est indulgent aux faiblesses des petits.

Bien mieux, il accepte d'être leur auxiliaire, de travailler pour eux. Voici un éléphant que les hommes ont fait prisonnier. Le géant en face du pygmée conserve, même dans sa captivité, la puissance que lui donnent sa masse et sa force énorme. Il aurait quelque raison de se révolter. Mais il réfléchit, il raisonne : ce que ces drôles d'animaux lui demandent n'est pas



L'ÉLÉVAGE DES JEUNES ÉLÉPHANTS AU SIAM.

La première fois qu'ils se trouvent attachés, les jeunes éléphants s'efforcent de se débarrasser de leurs liens. Leurs parents, gens d'expérience, ont parfois de la peine à les amener à se soumettre.



ENTRE ÉLÉPHANTS. — UNE QUERELLE POUR RIRE.

...ter les sujets rebelles, on se sert d'éléphants apprivoisés, qui, avec une ...meté parfois sévère, arrêtent toutes les velléités de résistance.



UN JEUNE ÉLÉPHANT ET SES CONDUCTEURS.

Pour petit qu'il paraisse à côté de ses compagnons, ce jeune éléphant n'en est pas moins d'une force très respectable. Pourtant, entouré des deux colosses qui le dominent, il devra renoncer à toute lutte.

difficile à faire; eux, ne peuvent pas : ils ne sont pas assez forts. Il faut donc les aider.

Et le bon géant accepte tacitement l'association; les hommes le serviront, lui procureront repas abondants et confort; lui, il jonglera pour eux avec les fardeaux, soulèvera des troncs d'arbres entiers et transportera les maisons. Le géant garde une condescendance un peu ironique pour les fantaisies des pygmées, et ne se départ pas de la gravité qui sied à la vraie puissance. Mais, associé loyal, il s'intéresse à l'effort de l'homme et le fait aboutir.

UN UTILE AUXILIAIRE EN TEMPS DE GUERRE.

L'éléphant dans l'antiquité, armé comme un guerrier géant, était une formidable machine de guerre. Flaubert, dans *Salammbô*, a magnifiquement évoqué l'entrée en bataille des monstrueux auxiliaires des Carthaginois :

« ... Un cri, un cri épouvantable éclata, un rugissement de douleur et de colère : c'étaient les soixante-douze éléphants qui se précipitaient sur une double ligne.... Leurs trompes barbouillées de minium se tenaient droites en l'air, pareilles à des serpents rouges; leurs poitrines étaient garnies d'un épieu, leurs dos d'une cuirasse, leurs défenses

allongées p
lances de fer
bes comm
sabres....

« Af
mieux leu
ter, les Barb
ruèrent en
compacte ;
phants se j
au milieu,
tueusement.
éperons d
poitrail,
des proues
vire, fendai
cohortes; e
fluaient à
bouillons.
leurs trom
étouffaie
hommes,
les arrach
sol, par-
leurs têtes
livraient
dats da
tours; av
défenses ils les éventraient, les lanç
l'air, et de longues entrailles pend
leurs crocs d'ivoire. »

Plusieurs siècles après, dès
pièces d'artillerie furent en usage, on
à utiliser ces gigantesques porteurs.
grand mogol de Delhi, en possédait
qui servirent d'affût à ses petits
lorsqu'il fit, en 1573, la conquête du B
les artilleurs manœuvraient et tiraient
sur le dos de l'animal.

Aujourd'hui, dans les marches m
pénibles, les Anglais laissent toujour
chaque convoi, deux ou trois éléph
liberté. Si une voiture verse, ou s'enf
une ornière, il n'est pas besoin d'ordre
phant arrive aussitôt; de lui-même, il
tire, porte. Si les routes montent, du
soulève l'affût des canons, et, lorsqu'il
pour éviter un mouvement de recul, a
de sa trompe il cale les roues avec des

Les éléphants rendirent d'immen
vices dans l'expédition des Anglais e
sinie (1868), à travers un pays hé
montagnes. Quarante-quatre de ces
tesques serviteurs furent demandés
bay. Ils refusaient de s'embarquer :
leur faisait peur. On établit alors e
navires qui devaient les transporte
terre ferme, des ponts très larges
couvrit d'herbes, de plantes, et sur l
on dressa des arbres. Les éléphants

i sur les vaisseaux sans se douter
ent quitté le sol. Ce furent eux qui
rent l'artillerie. Pas un canon, pas
ne fut abîmé ou perdu.
ive parfois que ces énormes pous-
canons semblent faiblir un instant :
s chargés de les conduire les en-

UN OUVRIER QUI FAIT LA BESOGNE DE DIX HOMMES.

L'éléphant n'aime pas la guerre ; il est visiblement plus à l'aise dans les mille travaux pacifiques où sa force et son intelligence lui garantissent une maitrise reconnue



Des ouvriers colosses. — Un éléphant au travail, en Birmanie.

, au Siam, on emploie aux métiers les plus divers la force et l'intelligence de ces bons géants si ransporter les lourds troncs de bois de teck ou d'érable, les mettre en piles, travailler dans les omme des manœuvres, telles sont quelques-unes des besognes dont ils s'acquittent à merveille.

de la voix, les caressent. Mais ce
termine à faire l'effort nécessaire,
oir d'une bonne récompense. Les
imaux savent qu'une ration d'eau-
attend au bout du mauvais passage ;
quoi ils se raidissent, enlèvent l'ob-
s réclament, correctement, la ration
e ils comptent ; ils savent leur droit,
ste la quantité réglementaire et ne
t pas tromper. Ces suppléments à
nu d'un éléphant militaire est d'ail-
sant ; ceux de l'armée des Indes
chaque jour 2 kilogrammes de
kilogrammes de riz ou de farine,
es de sel, 80 kilogrammes de foin,
d'eau.

des hommes. On ne peut faire le catalogue des métiers auxquels se livre avec complaisance le gigantesque ouvrier. Il est naturellement le roi des coltineurs, porte sans effort, entre ses défenses et sa trompe, une charge de 500 kilogrammes ; et quatre ou cinq hommes peuvent encore danser sur son dos sans qu'il daigne s'en apercevoir.

Dans l'Inde, au Siam, tous les gros travaux où dix hommes s'épuisent sont confiés à un éléphant.

On les voit qui font avancer de lourds tuyaux de fonte en les poussant avec leur front massif. Le sol est accidenté, montueux ; qu'importe ? Lorsque la pente est très rapide, l'éléphant, pour donner plus de force, place

son front à la base du tuyau, près de la terre. S'il faut descendre, il applique sa trompe sur la surface libre, à la manière d'un frein de bicyclette.

Ce sont eux encore, les laborieux ouvriers, qui descendent, du haut des montagnes jusqu'aux rivières, les troncs de bois de teck dont on fait ensuite des radeaux. Ils vont, les attelles passées autour des épaules. Avec leur trompe, adroite comme une main, ils fixent au tronc l'extrémité de la lourde courroie, puis ils se mettent en route. Pendant ce temps, dans la forêt, quelques autres mettent en piles régulières les pièces de bois. Lorsqu'ils doivent placer au sommet une bille de bois précieux — ébène ou érable — trop lourde pour qu'ils puissent la soulever, ils appuient, contre la pile déjà bâtie, deux troncs d'arbre formant un plan incliné. Et ils n'ont qu'à pousser la bille lentement et sûrement, avec leur front d'abord, puis avec leur trompe.

A quelques milles de là des éléphants sont employés dans la scierie. Ils placent les troncs sous les scies, ils en rectifient l'alignement à droite et à gauche pour obtenir des planches droites et planes.

Un éléphant était chargé de verser des seaux d'eau dans un tronc d'arbre creusé en forme de rigole, et qui devait servir à alimenter l'abreuvoir. Or l'eau ne coulait pas. Elle restait en place, et formait sur le sol de larges flaques. L'éléphant remarqua que le tronc d'arbre était au même niveau que l'abreuvoir. Prenant alors une énorme pierre plate, il la plaça sous le tronc, qu'elle maintint soulevé : la différence de niveau étant rétablie, l'eau se mit à couler.

HISTOIRE DE MARTIN L'É[LÉ]PHANT DU MALABAR.

Certains de nos bons géants ont lais[sé]
souvenir dans l'histoire, tel cet extraordin[aire]
Martin qui, vers 1540, emplissait la cit[é]
Malabar du bruit de ses exploits et do[nt]
grave historien portugais, Donnian de G[...]
nous a conservé quelques traits, en s'ex[cu]
sant fort de ne point consacrer un vol[ume]
entier à un si intéressant personnage.

Martin était un éléphant militaire, a[tta]
ché au service de la forteresse de Cochin
ses états de service étaient fort beaux.
jour qu'un cheval méchant déchirait à b[elles]
dents son palefrenier, Martin, malgré
répugnance qu'ont ses pareils pour les [che]
vaux, enroula délicatement sa trompe au[tour]
du cou de l'agresseur, le jeta par terre,
ramassa l'homme blessé et le rapporta,
mille précautions. Une nuit, faisant p[artie]
d'une colonne d'expédition, Martin ape[rçoit]
un soldat qui, en train de puiser de l'[eau]
dans un puits, perd l'équilibre et tombe
bon Martin s'en va secouer les soldats
dorment, les traîne jusqu'au puits et n[e]
calme qu'après le sauvetage.

Mais Martin n'était pas exclusif et
les habitants de Cochin mettaient à pro[fit]
complaisance. Chaque soir, sa besogne
citadelle terminée, il se rendait sur la p[lace]
et y attendait ses nombreux clients; o[n le]
chargeait d'innombrables commissions d[ont],
connaissant à merveille les moindres re[coins]
de la cité, il s'acquittait avec une ex[acti]
tude remarquable. Les courses finies, Ma[rtin]
venait réclamer un salaire qu'on lui pa[yait]
en argent
qu'il appré[ciait]
en connaiss[eur]
protestant
besoin
les clients
res; puis
dirigeait
les bouti[ques]
des boulang[ers]
et des fruit[iers]
changer ses
cettes, em[ma]
gasinées
sa trom[pe]
contre un
ou contre
pain.

Un
Martin avait
chargé par
agent portu[gais]
de transpo[rter]



UN TROUPEAU DE COLOSSES.

Véritables chiens de bergers, les éléphants domestiques gardent de tous côtés le troupeau d'animaux sauvages et l'empêchent de se disperser. Il est très rare qu'un éléphant puisse s'échapper.



Un ouvrier qui en vaut dix.

qu'un enfant joue au cerceau, les gigantesques travailleurs manient de lourds tuyaux de ssant plus vigoureusement aux montées avec leur front, les retenant aux descentes avec leur ait l'office de frein.

le vin; le baril en place, Martin é le salaire habituel. Mais le le lui avait refusé, expliquant au pauvre Martin qu'étant per- iel il avait le droit de se servir des éléphants du roi. Martin instant, puis, comme l'avare était soigneusement barricadé, l'endroit où était déposé le ton- manière de revendication, le ncieusement.

que temps de là, Martin fut ttre à la mer une galère de fort éphant était alors malade, il le re et refusa ce service. Le com- donc obligé d'emprunter au roi Cochin un de ses éléphants. Martin, qui circulait librement, ival en posture d'essayer le tra- i avait demandé, il s'élança sur reux concurrent, le bouscula et à la mer la galère du roi, aux ents frénétiques des Portugais; puisa, et il mourut peu après, comblé de cannes à sucre, d'honneurs et de gloire.

GAIETÉS MASSIVES ET GENTILLESSES DE MASTODONTES.

Vous imaginez-vous en posture de jongleurs et d'acrobates ces colosses pareils à des monuments? C'est bien là le métier où l'on s'attend le moins à trouver nos géants. Pourtant ils excellent aux jeux du cirque et de la foire, et semblent y prendre un plaisir personnel. Quand, sur l'invitation d'un clown, ils débouchent de la trompe une bouteille de limonade, en absorbent le contenu et jonglent cinq minutes avec le flacon, ils n'ont pas l'air un peu timide des animaux dressés : ils jouent un jeu qu'on leur propose et dont ils apprécient la drôlerie. Le premier montreur qui imagina d'installer un éléphant sur un énorme tricycle constata que son élève s'amusait si réellement qu'il ne voulait plus marcher et allait chercher son tricycle dès qu'il était question de bouger.

Les Grecs, qui aimaient fort ces hôtes colossaux venus d'Asie, avaient appris à l'un d'eux quelques caractères d'écriture : l'éléphant savait tracer sur le sable les mots de cette phrase : « J'ai écrit ceci moi-même; » pendant qu'on lui donnait ses premières leçons, le professeur chargé d'instruire cet énorme élève le trouva une nuit essayant, au clair de lune, de tracer les fameux caractères.

Jongleurs émérites et bateleurs folâtres, les éléphants sont à l'occasion de suffisants comédiens.

En 1845, au cirque Olympique, deux de ces pachydermes prenaient une part considérable à la représentation d'une pantomime politique. Ils affectaient à merveille deux caractères opposés. L'un d'eux tenait le rôle d'un loustic méridional qui, par ses tours d'adresse, ses cabrioles, ses facéties, mettait un peu de joie dans une tragédie fort sombre. L'autre était le bon et solide géant par qui l'ordre était rétabli et la loi respectée. Au moyen de sa trompe vigoureuse il arrachait les barreaux de la prison où gémissait le prince innocent et vertueux, il tuait l'usurpateur, punissait le crime, faisait, à lui seul, une restauration et une révolution.

BONNE D'ENFANTS ET CAMELOT!

Singulière mission à confier à ces mastodontes que la garde et l'amusement d'un enfant, d'un minuscule « petit d'hommes qui disparaîtrait sous le pied de son gardie Les Indiens, et des Blancs, à leur exempl accordent pourtant cette confiance à le éléphant familier qui, très digne toujours l'air solennel, soutient de sa trompe les p hésitants, surveille avec minutie les je des bébés qui s'agitent au-dessous de l prêt à installer sur son dos, d'un mouveme de trompe, ses petits compagnons fatigu



L'ATTELAGE D'UNE PIÈCE DE CANON DANS L'INDE.

Les Anglais, dans l'Inde, attellent les éléphants aux pièces de canon. Il n'y a pas d'attelages plus doc Lors de l'expédition anglaise en Abyssinie, en 1868, ces animaux rendirent les plus grands services, et transport de l'artillerie à travers ce pays hérissé de montagnes fut, grâce à eux, relativement facile.

De même qu'il se charge des plus dé cates missions, l'éléphant, sous la responsal lité de l'homme, accepte les plus pénib tâches. Dans les anciennes cérémonies cy ghalaises, les prêtres faisaient fouler aux pi des éléphants sacrés les fanatiques du m tyre. Quelques souverains indigènes, de l'Inde, font encore exécuter leurs senten capitales par un éléphant ; le condamné jeté devant l'animal, qui pose simplement pied sur la tête de l'homme.

La plus pittoresque incarnation du gé de la jungle est ce rôle de camelot et d'a électoral qu'un parti américain imagina de faire jouer, au moment d'une élection. P sieurs éléphants se promenaient par les ru les flancs couverts d'affiches au nom candidat, de qui l'effigie se balançait sur l dos; les gigantesques camelots offraient passants des bulletins de vote qu'ils p naient dans une boite fixée sur leur On avait appris à ces parfaits agents l'ar reconnaître, à la couleur, les bulletins e

de l'adversaire : ils se précipitaient cieusement sur les hommes-sand-ou les distributeurs intimidés, lacé-s placards, roulaient en boules les . Cette propagande éléphantesque t succès immédiat. Les partisans des res se préparaient déjà à mobiliser des rmes, qui seraient entrés en ligne et contre les premiers, quand l'élection cette belliqueuse polémique. Et le des éléphants fut élu !

E PLAISANTERIE QUI COUTE CHER.

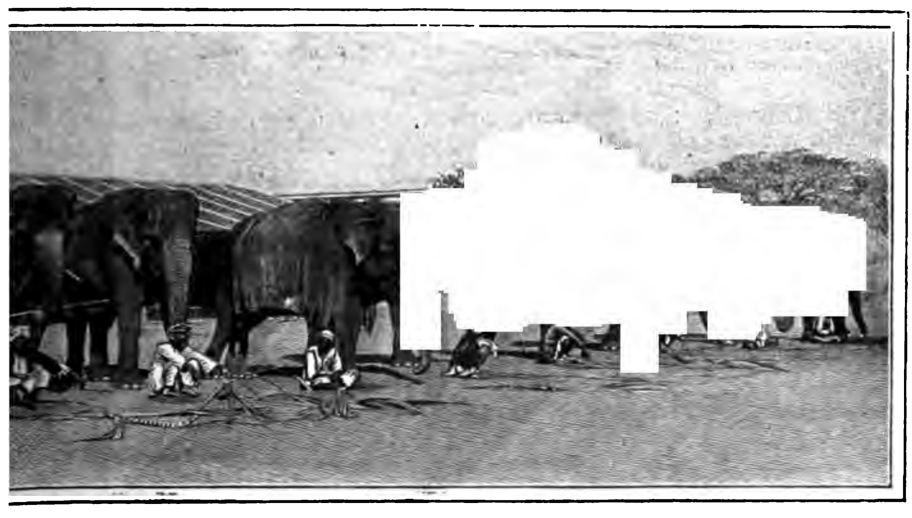
ne complaisance inépuisable, les élé-sont par contre d'une susceptibilité nde : ils veulent qu'on les traite en qu'on s'amuse avec eux, mais non moque de leur grosse masse ou de iouette bizarre. Un propriétaire mal ivisait un jour de casser des noix de le front de son éléphant, pour mon-nbien il avait la tête dure : l'éléphant prendre clairement que le jeu lui it ; l'homme insistait sans vergogne, dans la tranquillité de l'animal. Alors me l'éléphant ramassa une noix de ec sa trompe, puis, flegmatique, l'en-r le crâne de son vis-à-vis : le crâne ement endommagé et, depuis cette ration, personne n'eut l'idée de jouer désagréable à l'animal.

te susceptibilité ne suffira pas à nous précier moins les qualités du géant gle : c'est à l'homme de comprendre à qui il a affaire : l'éléphant ne fait jamais une mauvaise farce. Docile et indulgent, d'une humeur facile, se prêtant à la plaisanterie pourvu qu'elle soit de bon aloi, le colosse des forêts vierges nous apporte sa force avec un désintéressement aimable : il comprend que ses allures pittoresques et ses fantaisies nous séduisent : lui-même s'amuse franchement de nos manies et de nos inventions. Donc l'entente peut être cordiale entre les éléphants et les hommes ; mais il ne faut pas que les pygmées oublient les convenances : les relations sont ici entre deux êtres intelligents, — et il y en a un qui est plus fort que l'autre.

UNE RACE MENACÉE DE DISPARAITRE.

Jamais l'homme ne voit mourir un éléphant libre ; jamais chasseurs ou voyageurs n'ont rencontré le cadavre ou le squelette du géant de la jungle. Un mystérieux instinct entraîne les éléphants malades à cacher leurs derniers jours dans des retraites inconnues, près de véritables charniers où leurs ossements doivent s'accumuler. Les plus habiles chercheurs d'ivoire n'ont pu découvrir aucune de ces retraites : l'éléphant libre disparait, dès qu'il sent venir sa fin, se mettant à l'abri de toute curiosité humaine.

Mais trop souvent les chasseurs d'ivoire réussissent dans leur œuvre de destruction qui, pour un profit immédiat, anéantit des forces précieuses à conserver au service de l'homme. L'éléphant est, en Afrique, menacé de disparaître sous la sagaie du nègre ou la



LE REPAS DES ÉLÉPHANTS, DANS L'INDE.

ants sont très gourmands. Outre leur ration quotidienne, qui se compose de 20 à 25 livres de blé, ils mangent aussi des écorces dont ils sont très friands et qu'ils détachent des branches, s qu'elles soient, avec une adresse merveilleuse.



A Ceylan. — Le bain d'un éléphant.

Ces bons géants aiment l'eau. Quand ils ont fini de s'ébattre dans la rivière, ils se couchent voluptueusement pour permettre à leur cornac de frotter vigoureusement leur cuir épais.

balle de l'Européen : les troupeaux se font rares, le nombre des bêtes diminue rapidement. On estime qu'il ne reste guère plus de quatre cent mille géants en Afrique, et si l'on compte le nombre d'animaux détruits malgré les naissances qui se produisent chaque année, dans vingt ans l'éléphant n'existera plus en Afrique.

Cette rapide extinction d'une race d'ouvriers incomparables qui rend à l'homme des services si multiples, est un danger qu'il faut combattre. En Asie, l'éléphant est protégé par la loi : son meurtre est rigoureusement interdit dans l'Inde, les troupeaux sont en augmentation progressive : l'éléphant est considéré, à bon droit, comme le plus utile des animaux et c'est le gouvernement qui assure sa protection.

En Afrique, l'Allemagne d'abord, puis l'Angleterre ont imité la sagesse de la législation de l'Inde. D'importantes réserves ont été constituées, où les bons géants trouvent un asile sûr, à l'abri du chasseur et du trafiquant : une seule de ces réserves, au pays des Somalis, occupe un territoire de plus de 25 000 kilomètres carrés. La France n'a pas encore pratiquement manifesté la sympathie intéressée que nous devons à l'éléphant. Un comité d'initiative est toutefois constitué (Société d'acclimatation, 41, rue de Lille) et étudie le moyen de protéger les éléphants nombreux encore dans nos possessions d'Afrique ; une prompte intervention est nécessaire pour nous garder ces auxiliaires de la civilisation. Nous avons assez à faire de détruire nos ennemis. Laissons vivre les bons géants, protégeons-les et donnons-leur l'occasion de nous servir, puisqu'ils ne demandent qu'à travailler pour nous.





TURLUPIN RENCONTRA UNE FERMIÈRE QUI ALLAIT AU MARCHÉ.

Les Épreuves DE TURLUPIN

Conte du Temps jadis

eilleuses épreuves qu'un jeune homme doit victorieusement traverser pour r la main de quelque belle princesse ont fait la matière d'un nombre e de récits légendaires. L'imagination des conteurs s'est plu à varier à fantastiques aventures. Celles dont le bon Turlupin est le héros plairont prévu, amuseront par leur fantaisie, et tout le monde s'intéressera au sort garçon si plein de confiance, de naïveté et de bonne humeur.

○ ○ ○

de son grenier, Turlupin avait vieille malle que jamais il n'avait ouvrir. Cette malle n'avait ce- s des apparences terribles, elle chêne bardé de fer, ni en maro- s arabesques en clous de cuivre; même pas, entre deux planches, de peau de chèvre aux poils it une simple malle, toute petite, bois peinte en vert sombre avec fleurettes jaunes et de margue- e feuilles.

tant Turlupin n'avait jamais osé

matin, il vit sur son calendrier n vendredi — et qui plus est r prédestiné, s'il en fut. Turlupin , il n'était pas poltron. Il grimpa re au grenier, souleva sans peine le couvercle de la petite boîte, de la malle mystérieuse.

D'abord il la crut vide et ce fut un désappointement, car, habitué à l'idée que cette malle contenait quelque chose, et qui plus est, quelque chose d'important, il s'attendait à trouver peut-être dans le fond un diable caché ou tout au moins les traces d'une sorcellerie. Mais la malle était vide, vide ou peu s'en faut. Dans un coin, recroquevillés, ratatinés, deux gants, enroulés sur eux-mêmes, comme des mains tordues de damné, somnolaient dans la poussière et dans l'oubli.

Turlupin, du bout des doigts, rassuré si l'on veut, mécontent, on le devine, les prit et les déroula : c'étaient bien deux gants et même deux gants blancs.

Quand je dis deux gants blancs, c'est

avec cette licence de parole qui fait qu'on donne le nom de cheval à une haridelle comme à un coursier, et celui de femme à une sorcière de cent ans et à une jeune fille de dix-sept ans jolie comme une rose. Ces gants avaient été certainement fort blancs à leur naissance : l'usage les avait noircis en mainte place, le temps les avait jaunis en pas mal d'endroits, l'humidité les avait verdis dans les plis et les recoins, et la poussière sur l'ensemble avait jeté sa jolie teinte demi-grise ; c'étaient cependant encore, c'étaient toujours des gants blancs.



DE SA BESACE, TURLUPIN TIRA LES GRAINES QU'IL AVAIT APPORTÉES ET LES LANÇA DEVANT LUI.

Rassuré, Turlupin les secoua, les regarda, les retourna, les enfila : c'était tout indiqué.

Quand il eût les gants blancs aux mains, naturellement aussi cette idée lui vint d'aller demander une jeune fille en mariage.

Il descendit du grenier, sans refermer la malle, tant il semblait pressé en sa besogne, prit son beau chapeau gris, à longs poils et à forme haute ; et, les mains largement ouvertes, les doigts écartés étalant ses gants blancs, il s'en alla par le chemin.

Il rencontra une bonne femme qui, sur son âne, allait vendre des pommes au marché.

Le chapeau à la main, Turlupin l'aborda. Il fit la révérence et de suite entra en matière.

« Madame, j'ai bien l'honneur de vous demander la main de votre fille. »

La rustaude se mit à rire, avec un gros rire qui secoua les pommes dans les paniers.

« De ma fille ! beau galantin, t'es trop peu fortuné pour elle ! La main de ma bourrique, si tu veux, grand nigaud, grand faraud. »

Turlupin se contenta de dire :

« Vous mériteriez que je l'accepte, insolente femme ! »

Et la bourrique aussitôt de faire : hi han ! hi han ! hi han ! Peut-être comprenait-elle, car les ânes ne sont pas si bêtes qu'on se plaît à le dire. Puis elle se mit à ruer des quatre pattes à la fois, si bien que la grosse ménagère se trouva, sans savoir trop comment, assise entre les deux côtés de la route, au milieu du crottin, et les pommes roulant de tous côtés vers les ruisseaux. Turlupin était un bon garçon : il la releva, l'aida à ramasser ses pommes, à remonter sur sa bête, et lui dit en la quittant :

« Que ceci, bonne femme, vous serve de leçon, et, croyez-m'en, mariez votre fille, si riche et si belle soit-elle, non pas à quelque grand seigneur, mais à quelque fermier fort et sain. Je vous salue, moi, Turlupin. »

Tic que toc, tic que toc... au galop trottinant de ses petits sabots, Martin et la femme filent sur la route.

⸸⸸⸸

Turlupin a repris son chemin. Il rencontre, trois lieues plus loin, un paysan courbé sur son bâton, l'air jovial et :

« Bonjour, monsieur.

— Bonjour, l'ami.

'ai l'honneur de vous demander la
otre fille.
h ! mon ami, tu n'as pas marché assez
bientôt trente ans qu'elle est mariée,
de même, est maman aussi. Je le
ar je t'aurais volontiers accepté pour
petit-gendre, ta figure me plaît. »
upin le remercia et se remit en

it encore un homme qu'il rencontra,
-là non plus ne put lui accorder la
demandait, vu qu'il avait bien sept
nais tous des garçons.
il avisa une vieille femme qui mar-
ielques pas de là. Tenace et coura-
ui fit sa demande coutumière. Elle
ne put le satisfaire, car elle était
fille et s'en trouvait si bien, disait-
si l'on en croyait son avis, les
-i, ni, ce serait bien fini. Turlupin
ait à trouver son aventure désa-
l'autant qu'il avait marché au moins
dix heures, qu'il avait faim, soif,
t que ses gants blancs,
il n'était pas accoutumé,
nt.
lait peut-être retourner sur
quand il se trouva face à
un seigneur tout de rouge
tout d'or brodé, tout pim-
t flambant.
lonsieur, dit Turlupin, se
devant lui, le jarret droit,
l'honneur de vous deman-
ain de votre fille. »
eigneur le regarda, stupé-
, au bout d'un instant :
h ! mon ami, c'est Dieu qui
Tu veux, ai-je bien en-
a main de ma fille, de la
Harpigelle. Tope là, je te
, et sans plus tarder, dès
Ton nom?
Monsieur, c'est Turlupin. »
roi, car c'était le roi, amena
Turlupin au palais et fit ap-
moiselle Harpigelle, sa fille.
Ma fille, il s'est trouvé par
aume un homme te connais-
ez peu ou se sentant assez
ix pour demander ta main.
nme, le voici. Je te l'offre
oux. »
rpigelle le regarda moqueuse, mais
nt inquiète devant tant de calme, et
par les inénarrables gants blancs que
étalait fièrement.
oit, dit-elle, je l'accepte, mais connaît-il
itions requises pour être mon époux ? »
rlupin n'eut pas l'air de comprendre.

Harpigelle reprit aussitôt :

« Il faut me mettre en main, d'ici un an, les dents d'un rossignol, la plume d'une carpe et les écailles d'un lion. »

Et ceci dit, tirant sa révérence, Harpigelle s'envola rieuse et sautillant en ses appartements.

Les bras ballants, le roi regardait Turlupin :

« Tu l'as entendue, mon ami, c'est la millième fois au moins qu'elle nous fait, aux prétendants que j'amène et à moi son père, — un père si désolé ! — cette réponse insensée. »

Mais Turlupin ne s'était nullement ému.

« Puisqu'elle demande ces trois choses, Sire, il n'y a qu'à les querir au plus vite et c'est ce que je vais commencer aussitôt. Dans un an, ran tan plan, tambour battant, moi, Turlupin, je lui mets en la main les trois choses demandées. »

Le roi lui tapa sur l'épaule :

« C'est bien, c'est beau, c'est grand.



TURLUPIN TIRA LA CORDE ET AMENA À LA SURFACE DE L'EAU UNE NASSE DE JONC.


La princesse Harpigelle, appuyée à une fenêtre, regardait.

Va-t'en et reviens. Turlupin, je fais des vœux pour que tu réussisses, tu es digne d'être mon gendre. »

III

Turlupin s'en alla d'abord au cœur de la forêt. « C'est là, se dit-il, que j'ai toute chance de rencontrer le rossignol qui possède les dents requises, puisque les rossignols demeurent d'ordinaire sur les vieux arbres, aux endroits solitaires. »

Il choisit un gros chêne, vieux, voûté, velu, mousseux, et s'assit à son pied, le dos à l'arbre, sur la mousse verte et douce, et attendit.

Les oiseaux effarouchés s'étaient blottis parmi les feuilles, mais peu à peu, voyant que Turlupin ne bougeait guère, enhardis et curieux, ils arrivèrent en sautillant de branche en branche au-dessus de sa tête. Quelques-uns plus hardis descendirent, se posèrent sur le sol, bien en face.

De sa besace, Turlupin tira des graines que, par précaution, il avait apportées, et les lança devant lui... Frtt, frtt, la bande s'abattit et, pic pic pic pic, à coups de bec, avala les menus grains, les grains épars de Turlupin.

Quand ce fut, vite et vite, mangé, les oiseaux se mirent à gazouiller pour avoir une distribution nouvelle. Mais Turlupin, né malin, attendit de longues heures. Quand vint le soir, les oiseaux attendaient toujours, pépiant, se fâchant. Turlupin à
veau lança une poignée de

Et, pendant plusieurs
il recommença de la sort
manège. Maintenant les oi
approchaient sans inquiétu
perchaient au bout de ses
liers, sur sa tête, sur ses ép
picotaient au creux de sa
familiers et gourmands, ma
cun, rossignols et fauvettes
vait de dents au fond du b

La besace se vidait ra
ment, les oiseaux sont gourm
et Turlupin ne voyait la m
quenotte au loriot, à la lino

Et même, un matin, Tu
fut sans grains.

Il gratta la mousse av
couteau et déterra les petite
tioles cachées sous le gazon
oiseaux, réjouis, picotaient
relâche, tout à fait appriv
cette fois.

Si bien qu'en picotant
grattant, en grattant et pic
un carré de mousse se trouva soule
Turlupin aperçut avec surprise un a
d'or qui sortait du sol.

Il passa son doigt dans l'anneau,
avoir eu la précaution d'enfiler un
blanc, et tira de toutes ses forces. L'a
vint à lui et Turlupin se trouva par
une jolie cagette d'or à la main.

Entre les barreaux, un oiseau
gazouillait.

Turlupin, bon garçon, lui ouvrit a
la petite porte. L'oiseau sortit viveme
la cage, se posa sur le sol, ébrou
plumes, les lissa, secoua ses ailes, fit
couic, ti ri ti-uit! et Turlupin, ébloui,
dresser devant lui une femme d'une b
éblouissante.

« Turlupin, je suis la Fée des Ois
tu as, par ta gentillesse, gagné l'amo
mon peuple et, par ton adresse, tu
sauvée des mains du Géant des Forêts q
tenait enchaînée. Je sais ce que tu ve
sais ce que tu cherches. A l'heure où
auras besoin, je saurai te le procure
maintenant, pour ton plaisir, pour cel
autres, par mon pouvoir je donne à ta
la souplesse et la science de celle d
sujets. Turlupin, tu pourras siffler com
merle, roucouler comme la colombe ou
des trilles comme le rossignol. »

Dans un doux bruit de plumes,
s'envola, et Turlupin sentit seulement q
bout de son aile elle l'avait effleuré
joue.

Turlupin rentra en son logis, regarda ien de temps s'était écoulé depuis son t et vit qu'il lui restait encore six mois accomplir les deux besognes qui lui ent.

« Les poissons, se dit-il, demeurent les rivières, c'est donc ord de l'eau que je ai rencontrer la carpe ordinaire qu'Harpi- m'a sommé de cher »

Il se rendit au bord rivière, se fit passer une île qu'on aper- t au milieu, et, con- en l'avenir, se mit à her doucement au de l'eau, regardant urant.

Notre héros avait eu la ution d'apporter en bissac des petits pots ute sorte où grouil- pêle-mêle tous les dont les poissons sont nds et qu'ils mangent utonnement que l'ha- n passe parfois avec; it des grains d'orge, ouches, des sauterel- du pain, ce Turlupin.

Il se mit à jeter ses s à l'eau. Les pois- es gobèrent, et peu Turlupin les lança ès du bord qu'il t les carpes et les es à moitié hors eau, nullement ef- es, gourmandes et ées, se jeter sur morces.

Hélas! toutes les s, tous les gou- vaient des écailles et non des plumes, ites, les tanches, tout cela était revêtu cuirasse luisante, aux reflets mor- ou blancs, et le pauvre Turlupin voyait un ses petits pots se vider sans que la désirée se fût approchée du rivage où endait.

Bientôt il n'eut plus rien à jeter aux ns; et cependant apprivoisés et friands pressaient en masse compacte sur le le la rivière, et venaient presque hors de le bec rond, quémander à la surface. arpes bâillaient surtout désespérément. s'avisa un beau jour que les vers de étaient particulièrement goûtés de la gent aquatique et, une bêche à la main, il se mit à creuser les bords vaseux de son île.

Les bestioles rouges en effet pullulaient à chaque coup de bêche : les poissons, plus régalés que jamais, semblaient suivre son manège d'un œil arrondi par la gourmandise.


HARPIGELLE EUT LA CURIOSITÉ D'INTERROGER UN MAGICIEN.

Sa bêche se heurta un jour à une pierre et Turlupin vit que cette pierre était entourée d'une corde vigoureusement nouée.

Il prit la corde et la tira. Cette corde tenait une nasse de jonc, et une deuxième pierre, à l'autre bout de la corde, maintenait la nasse au fond de l'eau.

Peu à peu la rivière en déposant son limon avait enfoncé la nasse, et Turlupin, en bêchant, venait de la dégager.

Il l'amena, bourbeuse, sur la rive. Au milieu de la nasse de jonc, un beau poisson frétillait. Il avait des écailles de toutes les teintes, des nageoires de toutes les formes et ses yeux avaient une expression inconnue à Turlupin.

Celui-ci s'empressa de lever la trappe de la nasse, prit le poisson en ses mains, et comme il haletait déjà hors de son élément, il le lança vite au beau milieu de la rivière.

L'eau rejaillit en étincelles lumineuses, et Turlupin ébloui aperçut une femme debout à la surface des eaux. Elle avait une robe d'écailles luisantes et tenait à la main un sceptre fait d'une tige de roseau.

« Turlupin, par ta gentillesse, tu as conquis l'amitié de mon peuple, par ton adresse, tu m'as délivrée de l'enchantement où me retenait le Géant des Eaux. Je veux à mon tour t'être utile.

« Je sais ce que tu veux et ce que tu cherches. Je ferai en sorte, à l'heure voulue, de t'apporter ce que la princesse Harpigelle t'a demandé. Souviens-toi seulement, toi qui as vécu pendant quelque temps au milieu de mon peuple muet, que si la parole est d'argent, le silence est d'or. »

Et la Fée s'enfonça dans les eaux.

Turlupin, satisfait de son aventure, retourna en son logis. Il constata qu'il lui restait trois mois encore pour accomplir le troisième tour de force imposé par la princesse Harpigelle.

« C'est plus de temps qu'il ne m'en faut, » pensa-t-il avec confiance.

S'étant, cette fois, muni de lourds morceaux de viande, il s'achemina vers le désert où vivent les lions, et où ne pouvait manquer d'être celui qu'il allait découvrir. Il s'assit au pied d'un bananier, au bord d'une oasis et attendit. Il n'attendit pas longtemps, le pauvre Turlupin !

Un rugissement féroce ébranla les airs, et patapa, patapo, patapoum, au sourd galop de ses grosses pattes velues, un lion énorme approcha.

Turlupin eut un peu froid le long du dos, je dois à la vérité de vous le dire, mais au fond il était brave et surtout il avait la conscience en repos.

Il prit un morceau de viande crue et le lança au lion. Le lion le happa dans sa gueule, et sans dire merci, patapo, patapa, patapan, au galop assourdi de ses grosses pattes velues, se sauva comme il était venu.

Turlupin fit ouf et se sentit mieux. Mais sa quiétude dura peu ; un miaulement déchira l'air, et patapaf, patapaf, patapaf, rapide et légère, une hyène se présenta devant lui.

Nouveau morceau de viande, nouvelle fuite sans un merci également.

Turlupin ne se sentait qu'à moitié rassuré.

La nuit lui parut longue, d'autant que, venait-il de s'assoupir un peu, un hurlement, un grognement, un miaulement, un aboiement, mille cris pénibles lui arrivaient aux oreilles.

Au matin, il vit successivement arriver un chacal, un tigre, une lionne, et, au train dont allaient leurs mâchoires, il reconnut que sa provision allait être bien vite épuisée. Il se demanda où il pourrait la renouveler et

MONTÉ SUR UN ÂNE, UN HOMME SE PRÉSENTA POUR COMBATTRE LE PRINCE NOIR.

surtout en quel endroit il pourrait
contre la voracité possible de ses n
amis. Un palmier se dressait tout pr
lui parut un poste assez élevé pour
à l'abri de la convoitise des fauves.
Il grimpa aussitôt dans l'arbre p
un peu ce qui se passait à l'entour. C
fut au sommet, il découvrit l
plat à vingt lieues à la rond
pas même une
ne se dessinait
surface immu
unie. Seulem
gauche, il ap
grand trou
en même
entendit
gissem
lion, u
semen
plutôt
roce.
T
desc
son
se
vers l
aperçu
assez
bord
grande
creusée
sable. Cett
était à moiti
verte de feui
palmier posées
claie légère,
centre, un trou,
sure apparaissa
Turlupin
l'ouverture et aperçut au fond un lio
et gémissant.

Trompée par le piège, la bête ava
sur le sol factice et s'était abîmée dans
la patte brisée, ne pouvant sauter
piège. Turlupin, avec ses gants blan
se protéger contre les griffes, se mi
ventre au bord du trou ; allongeant l
il atteignit la patte de la bête et se mi
miner.

Il la ligota du mieux qu'il put a
mouchoir et tendit au lion affamé le
des morceaux apportés.

La bête le dévora, et à peine
mangé que, réconfortée, d'un bo
s'élança à côté de Turlupin.

Lui n'était pas tout à fait rass
il se remit vite en reconnaissant que
plus un lion qu'il avait près de lui, m
belle femme toute noire.

urlupin, je suis la Fée du Soleil. Tu m'as de l'enchantement où me tenait capéant du Désert. A mon tour, je veux le : je sais ce que tu veux et ce que hes : va, je saurai te le donner à voulue. Souviens-toi que cu au milieu de mon peuque le courage est la re vertu de . »

a dit, elle disns le sable.



D'UN COUP DE FLÉAU, TURLUPIN BRISA LA LANCE DU CHEVALIER NOIR.

lupin triomse dirigea vers du roi.

and il arriva, il uit. Il aperçut sse Harpigelle puyée à une regardait les

rlupin se soula Fée des Oie son aide, de eau. Il se mit r l'éternelle et hanson du ros-

rpigelle, charoutait. Quand la se tut, Harse pencha et dire à l'ombre qu'elle apercevait :) chanteur que j'entends, ta voix m'a es un vrai rossignol, je suis prête ir ton épouse. »

rlupin, dissimulant sa voix, répondit : princesse, n'avez-vous pas donné i à Turlupin?

Oh! le pauvre Turlupin est parti près d'un an et demain est le dernier lui reste pour accomplir les travaux lui ai imposés ; il est peu probable nne.

S'il en est ainsi, princesse, donnezte main. »

rpigelle tendit le bras. Turlupin se sur une pierre saillante de la muraille, s lèvres à la menotte offerte, et crac! up net la mordit au sang.

rpigelle poussa un cri, s'évanouit, et n s'enfonça dans le bois.

matin, par la ville, des hérauts èrent un champ-clos. Le Chevalier ait venu défier le roi et ses seigneurs. était la réputation du chevalier que voulait se mesurer avec lui.

A l'heure dite, le roi, sa fille, le peuple, se pressaient au champ du tournoi, et seul, sur sa selle, le chevalier attendait un rival. C'était le dernier jour de défi ou sinon il allait déposséder le roi de son royaume.

Soudain une rumeur se fit entendre et, monté sur un âne, un homme se présenta. En guise de casque, il avait un bonnet de coton enfoncé jusqu'au cou avec deux trous pour les yeux ; pour toute lance, un fléau à battre le grain.

Il vint aux pieds du roi, ramassa le gantelet et le passa à sa main droite, car la gauche était déjà munie d'un gant blanc. Le Chevalier Noir, dédaigneux, ne bougeait pas.

Mais, le nouveau venu, d'un coup de fléau, flan! lui bossua son arme. Furieux, le chevalier se précipita, la lance en avant.

Tous crurent le pauvret transpercé. Mais lui, debout sur le bât, fier et courageux, à grands coups de fléau frappe, frappe, si bien qu'un coup net fit sauter le casque, étourdit le Chevalier Noir et le coucha sur le sol.

La foule applaudit à tout rompre. Alors le bonhomme descendit de son âne, retira son gantelet de fer et, le déposant aux pieds de Harpigelle, mit le genou en terre devant elle.

Éblouie, elle se dressa : « Chevalier, tu es brave, tu es un vrai lion. Je suis prête à être ton épouse. »

L'homme répondit :

« Et Turlupin ? »

Pendant que la princesse lui répondait qu'il n'était guère probable qu'il eût accompli ses trois désirs, le vainqueur, remontant sur son âne, avait disparu.

Dans la journée, on ne parlait que de l'assaut du matin, du vainqueur mystérieux, quand, au milieu de la place, un magicien, bonnet pointu en tête, vint s'installer. Et tous, aussitôt, de lui demander la bonne aventure.

Harpigelle, qui se promenait par là, eut la curiosité de l'interroger aussi, mais le magicien, malgré ses promesses, ses menaces, ne voulut rien répondre. Elle, furieuse, trépignait :

« Mais voyons, tu es muet, tu es une vraie carpe. »

L'homme prit alors une plume et écrivit sur un morceau de vélin :

« Princesse, tu veux savoir ce que tu feras : eh bien, tu épouseras Turlupin.

— Turlupin ! dit-elle, il est loin d'ici et je ne l'épouserai guère. Écoute, l'heure sonne, ding, ding, ding, c'est la dernière de l'année fixée par moi pour l'accomplissement de sa promesse. »

Et comme le dernier coup sonna : ding ! le magicien ôta son bonnet et sal

« Princesse, je suis Turlupin. »

Il lui prit la main :

« Regardez, princesse, cette mon encore toute fraiche, ces trois points enc tout roses, ce sont les dents du rossignol chanta hier sous vos fenêtres.

« Ce gantelet, princesse, que vous av à votre ceinture, ce gantelet en écailles d'acie ce sont celles du lion qui ce matin se la pour sauver votre royaume, et cette plu avec laquelle j'écrivis votre sort, c'est plume de la carpe qui refusa de vous parler.

ΤΤΤ

Harpigelle épousa Turlupin ; vainc et domptée, elle devint la meilleure d compagnes, et Turlupin le plus grand d rois ; ils eurent beaucoup d'enfants.

Turlupin, j'allais oublier de le dire, av soigneusement remis les gants blanc noircis par l'usage, jaunis par le temps, fond de la malle, avec le secret espoir qu' pourraient de même un jour servir à la fo tune de quelque autre que lui. Mais le bra garçon oublia de mettre au fond de la mal son courage, sa simplicité, son honnêteté, bonté, les qualités qui firent sa réussite sans lesquelles on n'arrive jamais à épous la femme rêvée, à être heureux, même av des gants plus blancs que ceux de Turlup que l'usage avait noircis, le temps jaun l'humidité verdis et la poussière revêtus son impalpable fumée.

(Illustrations de Georges Conrad.)

JÉROME DOUCET.



Droits de traduction et de reproduction réservés.





L'Athénienne sort, aux jours de fête, accompagnée de ses enfants.



« Sois la bienvenue dans la maison de Clinias. »

Journée d'une Athénienne
Au Temps de Périclès

s à considérer l'Athénienne comme la Parisienne de l'antiquité, nous rrions être tentés d'imaginer sa journée à la ressemblance des journées si les Parisiennes d'aujourd'hui. Quelle serait notre erreur! On est surpris, aire, de voir à quelle étroite reclusion était condamnée la femme antique, se confiner dans son appartement, ne sortant que dans certaines occasions , ne prenant même part aux réunions de société que les jours de fête. rquoi on a dû choisir, pour y placer la journée de l'Élégante d'Athènes, les Panathénées, fêtes qui se célèbraient chaque année en l'honneur de Ainsi les principales scènes de la vie de la grande dame d'Athènes, vie cérémonies officielles, nous sont mises sous les yeux. Elles ont inspiré e Castaigne, dont on sait le merveilleux talent d'évocateur, une série de ons aussi séduisantes par la variété que frappantes par l'exactitude.

○ ○ ○

S L'APPARTEMENT DES EMMES.

RÉVEIL. — LA TOILETTE.

.. encore endormie. — Qui m'ap- om?

E. — Ma chère Hellé, la voix de ta vieille

Hellé. — Tu m'as éveillée d'un songe. Il me semblait qu'Athéné était devant moi. Je lui touchais la main. « Déesse, protectrice de cette cité, m'écriais-je, sois-moi favorable.... »

La Nourrice. — Je me réjouis pour toi de ce songe. Ce n'est pas sans motif que les dieux nous visitent dans notre sommeil. Sans doute ce jour ne se terminera pas sans qu'un événement heureux se soit accompli

dans cette maison. Mais ce n'est pas le temps des longs discours. L'heure est avancée. Vois : sous les feux déjà brûlants du matin les collines prochaines apparaissent toutes roses. Les esclaves ont préparé pour ta toilette les parfums et le fard. Elles t'attendent dans la salle des bains.

Devant le miroir.

HELLÉ, *s'adressant à chacune de ses femmes qui la coiffent et l'habillent.* — Fais attention, Lydienne, que ta maîtresse soit coiffée comme doit l'être la femme du riche Clinias. Le jour où mon mari a été chargé d'organiser les jeux, il convient que sa femme lui fasse honneur par son ajustement.... Relève ces boucles.... Ce bandeau est mal posé; il doit avancer davantage : il ne faut pas qu'aucune femme puisse se vanter d'avoir le front plus petit qu'Hellé. Vous autres, piquez dans mes cheveux les cigales d'or.... Donne-moi l'éponge enduite de céruse,... là, sous les paupières, ajoute un peu de kohl,... prolonge la ligne des sourcils avec le noir de cette aiguille,... donne la pâte rouge pour les lèvres.... En vérité c'est un bel ouvrage de peinture que le visage d'une femme!... Es-tu folle, Myrrha, de m'apporter ce peplos couleur de safran pour un jour de fête!... Passe-moi celui de lin blanc,... veille à ce que l'agrafe l'attache bien aux épaules!... Il me semble que les plis tombent à faux.... Qu'il est difficile aujourd'hui de trouver une esclave capable de plisser une étoffe avec un sentiment du rythme un peu juste!... Le coffret, maintenant, sur mes genoux! Lève le couvercle. Fais scintiller les bijoux et ruisseler les pierres; leur éclat est pour les yeux une caresse délicieuse. L'homme a pour lui les honneurs, l'enfant a ses jouets, la femme a ses bijoux....

Rentre la Nourrice effarée.

LA NOURRICE, *bas.* — Pardonne à la messagère de mauvaises nouvelles. Il se passe ici quelque chose de fâcheux. Tu m'en vois toute bouleversée. Ton mari vient de quitter la maison brusquement, l'air courroucé, et proférant des menaces terribles contre l'aîné de tes fils.

HELLÉ. — Contre Cléobule?

LA NOURRICE. — Lui-même.

HELLÉ. — Est-il possible? Qu'a pu faire le jeune homme? Il faut qu'il ait quelque tort grave; son père est pour lui si plein d'indulgence! Que dois-je supposer? D'ailleurs, il y a longtemps déjà que mon cher Cléobule m'inquiète. Je le vois sans gaieté, préoccupé et distrait, comme si quelque souci intérieur le possédait. Je n'ose l'interroger : il est à un âge où une mère a bien peu d'occas d'entretenir son fils. Pourtant je vou savoir!... Nourrice, rends-moi la vie. forme-toi! Tu le sais, aujourd'hui mes nutes sont comptées. Une étrangère, vient à Athènes pour les fêtes, doit descen chez moi. Et j'ai eu l'imprudence de prome à cette folle de Myrtô que nous ir ensemble chez la prêtresse où ma d Ismène a brodé le voile de la Déesse!

Accompagnée de sa gouvernant tenant sa poupée dans ses bras, la Macarie entre en courant.

LA PETITE MACARIE. — Mère, souhaite le bonjour. Je t'aime aujou petite mère, parce que tu es belle.

HELLÉ. — Voyez-vous cela! Et les autres jours?...

LA PETITE MACARIE. — Les jours, je t'aime aussi, mais je préfère tu es bien habillée. Moi, quand je serai j'aurai des tuniques précieuses et un plein de bijoux.... Fais-moi plaisir, regarder tes bijoux. Montre tes bagues en a de toutes les couleurs. Et les gravées! Montre les agrafes, le peigne tes bracelets. Lesquels vas-tu choisir? ci qui ont l'air de cordes d'or, ou ceux s'enroulent comme les anneaux du ser

HELLÉ. — Chère petite, il faut ser. J'ai tant de choses à faire avant cession!

LA PETITE MACARIE. — Verrai-je procession?

HELLÉ. — La nourrice t'emmènera.

LA PETITE MACARIE. — Mère, je y aller avec toi.

HELLÉ. — Nous verrons. En attend va t'amuser, joue aux osselets, fais la toil de ta poupée. Surtout, sois bien sage. Ga Mormô qui croque les petites filles désobéi santes!

Entre le Pédagogue avec les deux pl jeunes fils d'Hellé.

LE PÉDAGOGUE — Maîtresse, je t'amè tes fils; comme chaque matin ils sont all au gymnase lutter, sauter et courir, puis av les enfants de leur quartier ils se sont rend chez le maître de musique qui leur enseig l'hymne « Pallas terrible qui ravages l villes... ». Calliclès que voici peut te l déclamer.

HELLÉ. — Pas ce matin.

LE PÉDAGOGUE. — Il peut, si tu préfère te dire de mémoire le premier chant *l'Iliade.*

HELLÉ. — Une autre fois. je suis pressée.

ÉDAGOGUE. — Ou préfères-tu qu'il s'accompagnant de la lyre, sur le en?

É. — Un autre jour.... Mais qu'a tos? sa joue est toute meurtrie. i t'a frappé?

Entre Myrtô.

HELLÉ. — Quoi, Myrtô? Déjà!

MYRTÔ. — Déjà!... Tu es aimable et tu as une façon d'accueillir tes amies....

HELLÉ. — Allons! Ne te fâche pas.



« BONJOUR, MÈRE, COMME TU ES BELLE AUJOURD'HUI! »

TOS. — Cléon, fils de Critias. ions tous deux. Il parvint à me Je criais : « Si mon pied n'eût l'emportais. Zeus m'est témoin ictoire m'appartient! » Lui, me rrassé, s'acharnait à me frapper. s perdre le sens, je lui prouvai, isonnement, que j'étais le vain-

É. — Voilà qui est bien, mon fils. n d'esprit doit toujours savoir se ire.

Je voulais dire : « Ne devances-tu pas l'heure dont nous étions convenues?... »

MYRTÔ. — C'est-à-dire que je suis affreusement en retard.

HELLÉ. — Est-ce possible?... Elles ont été si lentes à m'habiller!... Et puis les enfants!... Macarie passait la revue de mes bijoux!... Le pédagogue ne voulait-il pas me faire entendre tout un chant d'Homère?... Mais, Myrtô, je n'ai pas encore donné les ordres, je ne suis pas encore allée à l'office ni à la buanderie; je n'ai pas fait aux cui-

[illegible] nous [illegible]

MYRTÔ. — [illegible] que nous laissons [illegible]

HELLÉ. — [illegible] Myrtô. Quand une femme [illegible] Elle [illegible] avec [illegible] Mais pour aujourd'hui [illegible] Sa [illegible] C'est la saison des [illegible]. Ne manque pas de nous en servir. [illegible] Est-ce tout? Je crois bien que c'est tout. Maintenant, Myrtô, je suis à toi. Si tu veux, nous irons dans la cour intérieure.

MYRTÔ. — Volontiers. Nous y aurons de l'air et de la fraîcheur. Tu me montreras tes oiseaux d'Asie, et nous échangerons au bruit de l'eau des propos sans suite.

HELLÉ. — Laisse d'abord que je te regarde, et que je te fasse compliment. Que tu es gracieuse et jolie, ma petite Myrtô! Le rouge de ton ruban met dans le noir de tes cheveux une note amusante et gaie. La malice pétille dans tes yeux : les amours voltigent autour de tes lèvres finement dessinées. Il y a de la grâce dans chacun de tes gestes; il y a de l'esprit dans chacun des plis de ta robe. L'artiste de Tanagra qui fait en argile ses statuettes délicates aurait dans la coquette Myrtô le plus délicieux des modèles.

MYRTÔ. — Flatteuse!... C'est toi bien plutôt qu'il faut admirer.... Je n'ai qu'un peu d'agrément; mais toi tu es belle, si la beauté réside dans la pureté des traits et dans l'harmonie des lignes. Ton visage est calme, tes gestes sont mesurés; il y a dans ta démarche une gravité décente.... Le statuaire qui exécute dans le marbre la statue des déesses pourrait prendre modèle sur la beauté de l'irréprochable Hellé.

HELLÉ. — Je voudrais te croire.... On est si malheureuse d'être laide! Par Athéné! le moyen d'admettre qu'une âme sans bassesse habite un corps difforme?... [illegible] cette chambre!

LA CAUSERIE AUTOUR D'EAU.

Dans la cour intérieure à ci
Des oiseaux rares sont au perc
paons se promènent et font la ro
et Myrtô causent, étendues sur
sins. Au centre, vasque de marbr
et jet d'eau.

MYRTÔ. — Je ne t'ai pas dem nouvelles de ton mari. Comment Clinias? Quand je suis arrivée, m'a il était sorti.

HELLÉ. — Clinias est toujou Aux premiers rayons du jour, Cl sorti. Ne faut-il pas qu'il aille sur le les vaisseaux qui entrent et surve marchandises qu'on décharge? Puis sur la place publique, parcourant les et demandant : « Que dit-on de nou Les heures chaudes du jour sont ve dans la campagne desséchée on que le chant de la maigre cigale. C l'ombre des platanes, les pieds da fraîche de l'Ilissus, écoute quelqu'un philosophes qui discourent sur l'imn de l'âme et sur la nature des choses. il visite l'atelier de Zeuxis, ou bien contre Périclès chez Aspasie. Soit qu plisse au tribunal les fonctions de j soit qu'il s'exerce aux jeux athlétiqu nias est toujours dehors.... Moi, p confinée dans l'appartement des fem mesure la laine aux esclaves, je vei provision d'huile et je fais en sorte de dans les coffres les étoffes brillantes prêté.

MYRTÔ. — C'est que tu le veux Tu vis comme on vivait aux jours d'au Mais les mœurs ont beaucoup changé tenant, nous pouvons aller et venir rhine laisse à sa nourrice l'ennui de aux soins de l'intérieur. Pour elle, a se distraire, elle passe de longues heu les rues, s'arrête aux boutiques des o marchande des onguents chez le parf s'enquiert des nouveaux tissus qu'ont tés les marchands phéniciens. Praxin quente chez les devineresses. Agavé première à savoir les nouvelles. visite ses amies, et elle a pour amies les femmes de la ville. Cassandre s'en avec les poètes. Basilissa revenait hi voyage dont elle conte des merveilles.

HELLÉ. — Donc on dit que M est une coquette, Praxino



« Confinée dans l'appartement des femmes, je file la laine. »

vé une bavarde, Cassandre une savante, this et Basilissa des agitées. Mais on ne as que ce soient de bonnes femmes....

Myrtô. — Chère Hellé, ce dont tout le de convient, c'est qu'il n'y a pas de leure femme que toi.... Mais sais-tu ce que rencontré en venant chez toi?

Hellé. — Comment le saurais-je?

Myrtô. — Devine.

Hellé. — Un âne qui portait du bois forêt?

Myrtô. — Parle sérieusement.

Hellé. — Le bel Hippias sortant de le coiffeur qui sur sa tête parfumée divise cheveux en groupes symétriques?

Myrtô. — Non.... Mais tu ne trouveras is.... Au coin de la rue des Potiers, j'ai é un cortège nuptial.

Hellé. — En vérité! Il y a des gens peuvent rien faire comme tout le monde. Se marier le jour des Panathénées Je crois bien que cela ne se sera pas vu deux fois dans l'histoire....

Myrtô. — La toilette de la mariée était exquise. Sur le voile retombant jusqu'aux pieds étaient jetées des branches d'asperges sauvages. C'est une mode nouvelle, et du plus gracieux effet.... Je me suis arrêtée pour voir défiler le cortège. C'est même ce qui m'a retardée. Si tu savais comme ils ont chanté faux l'hymne d'hyménée! Bien sûr, quand on l'appelle avec un tel charivari, le dieu Hymen doit se sauver.... La mère pleurait et souriait.

Hellé. — Heureuse la mère le jour où son fils emmène dans sa demeure une chaste épousée!

Myrtô. — Ce bonheur sera le tien quelque jour, Hellé. Ton fils entendra raison.

Hellé. — Mon fils!... Que veux-tu dire?

Myrtô. — Je dis que sans doute il ne s'entêtera pas toujours dans son projet insensé.

Hellé. — De quel projet veux-tu parler? Explique-toi, je t'en prie. Tes paroles me causent une terrible inquiétude.

Myrtô. — Si j'ai trop parlé, ne m'en veuille pas, Hellé; je n'avais pas l'intention de te chagriner.

Hellé. — Je ne t'en veux pas; mais à présent il faut tout me dire. Que sais-tu?

Myrtô. — Je croyais que tu étais avertie de l'amour du jeune homme. On en parle parmi tous vos amis. Éperdu de passion pour une joueuse de flûte, il a juré de n'épouser qu'elle. Se peut-il que tu l'ignores?

Hellé. — Mon fils! Une joueuse de flûte! Je l'ignorais complètement. Mais je n'ai pas de peine à te croire. C'est donc là ce secret que Cléobule nous dérobait; c'est de là que venait sa tristesse; et voilà ce qui mettait ce matin mon mari si fort en colère!... Je suis désespérée....

Myrtô. — Calme-toi, Hellé. On vient vers toi : sans doute c'est pour t'annoncer l'approche de l'Étrangère. Ne laisse rien deviner de ton ennui. Celle qui arrive chez nous doit trouver des hôtes souriants....

La réception de l'Étrangère.

L'Étrangère descend de sa litière. Hellé devant sa maison l'accueille aux premières marches sous le portique. Autour d'elle les esclaves s'empressent, apportant l'eau du bain et les présents.

Hellé. — Sois la bienvenue dans la maison de Clinias! L'hôte est envoyé par les dieux; il apporte la joie dans la maison qui l'accueille.

L'Étrangère. — Je te remercie pour tes paroles de bon augure.

Hellé. — Esclaves, soutenez l'étrangère, aidez-la à descendre. Enlevez-lui son manteau. Détachez ses sandales. Donnez l'eau du bain.... Chère amie, est-ce la première fois que tu viens à Athènes?

L'Étrangère. — J'y suis venue jadis. Mon mari y est né; c'est le soin des affaires qui l'a forcé de s'établir dans l'île où il m'a épousée. Il voulut me faire visiter sa patrie. Hélas! Quel malheur nous attendait au retour! Attaqués par des pirates, nous courûmes les plus grands dangers; nous parvînmes à leur échapper, mais notre fille, à peine âgée de deux ans, avait disparu.

Hellé. — Je m'excuse d'avoir éveillé ce souvenir pénible. Chacun de nous a ses tristesses. Puissent les nobles specta
cette journée procurer à ton esprit u
traction salutaire!

L'Étrangère. — J'ai toujours s
d'assister à cette fête. Aucune autre n'
la Grèce un pareil prestige. Athène
toutes les cités, brille d'un éclat incomp

Hellé. — Il m'est doux d'enten
telles paroles. C'est dans la bouche
étrangère que l'éloge de notre ville a
tout son prix.... Mais qu'il te plaise d'a
ces présents, ce diadème, ce collier
coupe finement ciselée.... Maintenant
dans la maison : ta chambre est toute
tu pourras t'y reposer. Puis je vien
prendre et nous sortirons avec My
voici : tu ne t'ennuieras pas

Dans la maison de la [Prê]tresse.

*Hellé, accompagnée de Myrtô
l'Étrangère, visite sa fille aînée I
qui, installée chez la Prêtresse, a
voile destiné à être tout à l'heure o
la déesse.*

Hellé. — Permets que j'embras
dernière fois ma fille avant qu'elle p
dans la procession, et sois remerciée p
avoir donné l'hospitalité.

La Prêtresse. — Tu ne me d
de remerciements. Je n'ai fait que
le devoir de ma fonction, et ta fille
est pieuse.

L'Étrangère. — Ainsi depuis si
ta fille habite la maison près du t
et sa vie se passe entre l'autel et le
à tisser? Cela est sévère pour une
onze ans.

Myrtô. — N'as-tu rien regrett
petite Ismène? Et tandis que les jeune
de ton âge couraient dans la cam
joyeuses de recevoir et de lancer la ba
d'exécuter des chœurs de danse, ne le
jamais enviées?

Ismène. — Comment l'aurais-je
quand c'est moi qu'elles devaient e
Celle qui a été choisie pour broder le
de la déesse a le droit d'être fière. Ta
pour celle qui ne sentirait pas l'honne
lui est fait.

La Prêtresse. — Voilà qui est
ment parler. Hellé, les sentiments qu'e
ta fille sont ta récompense pour l'avoir
avec soin!

Ismène. — La Prêtresse a été
pour moi! Elle me contait les lé
ciennes, et comment aux pre
monde deux puissantes

l'honneur de donner un nom à notre
eptune d'un coup de son trident fit
cheval à la bouche écumante; mais
toucha le sol avec sa lance : l'olivier
ses rameaux au feuillage délicat tout
de fruits.... La vierge qui se consacre
ice des dieux est bénie du ciel : les siens

Mais j'ai cru que nous n'arriverions pas! Quelle foule! J'en suis tout étourdie.

MYRTÔ. — J'en suis ravie, pour ma part : il n'y a pas de plus grand plaisir que de se trouver dans la foule. On se bouscule, on crie, on rit. On reconnaît celui-ci qui est de vos amis et cet autre qui évite votre regard.



N HAUT DE L'ESCALIER, ENTRE LES COLONNES, HELLÉ ET L'ÉTRANGÈRE VOIENT DÉFILER LA POMPE SACRÉE.

lus à craindre les coups de la fatalité.
PRÊTRESSE. — Qui sait? peut-être
lras-tu dans cette maison? Aujour-
ie soin de paraître à la place qui t'a
ignée. Le cortège s'organise.... Re-
e vaisseau sacré est déjà dans le port.

NDANT LA PROCESSION DES
GRANDES PANATHÉNÉES.

ellé, ses enfants, l'Étrangère et
sont assises en haut de l'escalier
gravir la procession pour monter
opole.

LLÉ. — Enfin! nous serons ici com-
ent placées et nous pourrons tout voir.

Des gens qu'on ne connaît pas vous lancent des mots qu'on leur renvoie comme des flèches....

HELLÉ. — Surveille ton langage. Myrtô.... Et toi, chère hôtesse, sans doute tu aperçois beaucoup de tes compatriotes. Jamais il n'y avait eu pareille affluence : on est venu de tous les points de la Grèce. C'est que Périclès inaugure aujourd'hui les magnifiques travaux d'art dont il poursuit l'exécution depuis plusieurs années. La Déesse n'avait pas encore un temple qui fût digne d'elle. Il vient d'être achevé. C'est le Parthénon, merveille de l'Acropole.

MYRTÔ. — On le voit très bien d'ici. Quelle harmonie de proportions, quelle pureté de lignes, comme l'édifice s'enlève légèrement sur le bleu du ciel!

L'ÉTRANGÈRE. — Dit-on quels artistes l'ont exécuté?

HELLÉ. — Callicrate et Ictinos en furent les architectes. Phidias a sculpté les statues du fronton et fait courir tout autour cette frise dont les figures de marbre semblent respirer.

LA PETITE MACARIE. — Mère! La procession commence. Je vois au premier rang des vieillards enveloppés dans leur manteau et qui s'appuient sur leur bâton.

HELLÉ. — Ce sont les gardiens des lois.

LA PETITE MACARIE. — Puis des jeunes filles tout en blanc. La première n'est-ce pas ma sœur Ismène?

MYRTÔ. — C'est bien elle. De ses bras arrondis comme les anses d'une amphore, l'enfant porte sur sa tête la corbeille sacrée....

HELLÉ. — Puis voici les ordonnateurs de la fête, puis les magistrats, puis les sacrificateurs.... Regarde plus loin dans la plaine, là-bas où se lève un léger nuage de poussière. C'est l'escadron des jeunes gens. Ils arrivent maîtrisant leurs chevaux thessaliens qui se cabrent, le corps un peu rejeté en arrière, leur manteau flottant au vent. Mon fils est celui qu'on aperçoit là sur la droite.

L'ÉTRANGÈRE. — Je le vois parfaitement. Il est élégant et robuste comme un jeune dieu; j'aime la souplesse de ses mouvements et l'air d'intelligence répandu sur tout son visage. Mais il me semble que ses yeux ont distingué quelqu'un dans la foule.

MYRTÔ. — J'en faisais la remarque de mon côté.

HELLÉ. — Pourtant ce n'est pas vers nous qu'il s'est tourné. Je t'en prie, Myrtô, suis la direction de son regard.

MYRTÔ. — A quoi bon? Et n'as-tu pas deviné? Le voyageur altéré cherche l'eau de la source; l'amoureux cherche le regard de celle qu'il aime.

HELLÉ. — Qui me l'eût dit, que mon fils passerait si près de moi, et que son regard irait vers une autre?

LA SCÈNE DE LA RECONNAISSANCE.

Chez Hellé. Son fils Cléobule paraît devant elle amenant la Joueuse de flûte. L'Étrangère assiste à l'entretien.

HELLÉ. — Enfin je te vois, cher enfant, orgueil et tourment de celle qui t'a donné le jour.

CLÉOBULE, *montrant la joueuse de flûte*. — Mère, je te supplie d'accueillir favorablement celle qui m'accompagne et d'intercéder pour nous auprès de mon père.

L'ÉTRANGÈRE. — Dois-je me retir Je crains d'être indiscrète en me mêlant à affaires de ta famille.

HELLÉ. — Reste : tu es femme et tu mère. Mais comment ferais-je accepter Clinias une bru née loin d'ici dans une co dition servile. Ne sais-tu pas qu'Athènes choisi pour emblème la chanteuse née du s la cigale harmonieuse et libre?...

CLÉOBULE. — Je le sais. Mais d'abo interroge la Joueuse de flûte.

HELLÉ. — Parle donc, toi que je puis haïr, car je te devine triste. Dis tu es.

LA JOUEUSE DE FLÛTE, *avec colie*. — Hélas! le sais-je moi-même quels bords je suis née, quels parents, quel nom est le mien, je

L'ÉTRANGÈRE *à part*. — Sa troublée d'une étrange façon.

HELLÉ. — Enfant, que veux-tu

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — Éco femme dans la maison de laquelle n'est pas ma mère : elle m'a achetée petite et élevée par pitié. Car tu te tromp Hellé, si tu crois que je suis née dans l rangs des esclaves. Mes parents étaie riches, ils habitaient dans une île lointai Des pirates attaquèrent leur vaisseau : restai entre leurs mains....

L'ÉTRANGÈRE, *à part*. — Quelle idée traversé mon esprit?

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — Pourtant conserve un espoir. Car je porte toujou sur moi un précieux objet qui peut-être pl tard me fera reconnaître.

L'ÉTRANGÈRE. — Quel est cet objet?

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — C'est u médaillon où des personnages sont pein en miniature. Au bord d'un ruisseau, parm les lauriers en fleur, deux beaux enfan jouent.

L'ÉTRANGÈRE. — .... Ils tirent par l cornes un jeune chevreau.

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — .... Cependa qu'un berger assis sur un tertre suit d'un œ amusé cette scène puérile.

L'ÉTRANGÈRE. — Tu prétends que c médaillon est en ta possession?

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — Le voici.

L'ÉTRANGÈRE. — C'est bien lui!. C'est le médaillon que j'ai moi-même su pendu au cou de mon enfant, au lendemain d sa naissance.

LA JOUEUSE DE FLÛTE. — Ma mère!

L'ÉTRANGÈRE. — Ma fille!... Viens da mes bras. Toi dont la perte m'avait coû tant de larmes, faut-il qu'enfin je te retrouv

HELLÉ. — Ainsi cette jeune fille dont déplorais la perte....



PENDANT LE REPAS, LES MIMES EXÉCUTENT LEURS DANSES ET LEURS TOURS LES PLUS VARIÉS.

ÉTRANGÈRE. — Les dieux me l'ont
....
ELLÉ. — Puisqu'elle est de condition
ée d'un père athénien, rien n'empêche
ne devienne l'épouse de mon fils...
lons annoncer cette bonne nouvelle à
... Voilà un jour qui est deux fois un
fête. Et le dîner de ce soir sera le
es fiançailles.

ANQUET.

*salle est brillamment décorée. Sur
le des vases d'argent. De jeunes
s servent les mets et emplissent les*

INIAS. — Vous tous qui avez pris
la table de Clinias, soyez remer-
abord faisons les libations d'usage et
s les dieux!... Couronnons nos fronts
; les roses se fanent, mais une soirée
de bonheur laisse après elle un souvenir dont l'âme est toute parfumée.

L'ÉTRANGÈRE. — Clinias, je te fais mon compliment. Rien n'est plus délicieux à voir que la décoration de cette table : l'ordonnance de ce repas te fait honneur autant qu'à la maîtresse de maison.

HELLÉ. — C'est une œuvre d'art qu'un banquet. D'abord il faut choisir des convives qui puissent se convenir. Puis ce sont les mets qui doivent être assortis de façon que la saveur de l'un ne contrarie pas la saveur de l'autre. Un bon cuisinier est plus difficile à trouver qu'un bon grammairien.

CLINIAS. — Ce qui donne à un banquet tout son charme, c'est qu'on y discute entre gens d'esprit sur des sujets bien choisis. L'agrément des mets, la chaleur des vins, la griserie des parfums font monter à la tête une ivresse légère; alors les idées naissent d'elles-mêmes et le désir de la discussion s'éveille parmi nous. Autour de la table les discours ingénieux circulent avec les coupes.

Le Philosophe. — Puisque tu nous y invites, Clinias, je dirai que la philosophie est la plus précieuse de toutes les sciences. Elle nous apprend à discerner la nature de nos sentiments, à nous connaître nous-mêmes, à distinguer le juste et l'injuste....

Le Sophiste. — Rien n'est juste ni injuste; mais tout peut paraître l'un ou l'autre, grâce aux nouveaux procédés de raisonnement que nous enseignons à la jeunesse.

Le Poète. — Plutôt que de raisonner, il est beau de créer par l'imagination des personnages qui viennent dialoguer sur la scène et remettre en mémoire les légendes des temps héroïques et les mythes de la religion.

L'Artiste. — Entre tous, l'artiste est utile à la cité et il est cher aux dieux. C'est lui qui met sous les yeux des hommes une forme visible de la divinité. Grâce au talent merveilleux de Phidias, désormais Pallas Athéné habite parmi nous.

Clinias. — Chacun de vous a bien parlé et il a justement célébré son art. Dans tous les arts, Athènes est la première; elle est l'institutrice du monde; c'est elle qui a enseigné aux hommes la douceur des mœurs et le culte de la Pitié.... Mais il me semble que Cléobule a quelque chose à nous dire.

Cléobule. — Je m'étonne qu'on ait oublié de nommer le plus grand des artistes, un poète qui n'a pas son égal : c'est l'amour. L'amour prête aux paroles la persuasion : il vient de la beauté et il y retourne. Il est le maître des hommes et des dieux....

Hellé. — Étrangère, un regard parti des yeux de ta fille a fait jaillir dans l'esprit de Cléobule des lueurs soudaines.

Clinias. — Ne dédaignons pas ce que disent les jeunes gens. Il y a dans l'instinct qui les fait parler je ne sais quoi de divin.... Mais les discussions prolongées deviennent une fatigue pour l'esprit. Écoutons le parasite débiter ses calembours. Regardons l'acrobate faire ses tours d'adresse. Puis on introduira les danseuses. Et aucun de vous ne s'en ira sans emporter un cadeau, afin que vous n'ayez pas à regretter d'avoir été mes hôtes.

LA NUIT SUR LA TERRASSE.

Dans la nuit lumineuse, Hellé paraît sur la terrasse de sa maison. Tournée vers le rocher de l'Acropole, elle adresse une prière à la déesse.

Hellé. — Athéné, protectrice de cette cité, je t'adresserai les paroles qui conviennent. La ville est silencieuse, les vaisseaux se reposent à l'ancre, et la mer s'est endormie sous la clarté argentée de la lune; moi, je veille, ô Déesse, pour t'adorer.

Déesse, je te remercie parce que tu m'as comblée de tes faveurs. Qu'est-ce pourtant que le bonheur d'une femme? La vie de mille femmes ne vaut pas la vie d'un seul homme. Qu'est-ce que la prospérité d'une famille? Seule importe la grandeur de la cité.

Et je te remercie, Déesse, parce que tu m'as rendue témoin de la gloire d'Athènes. Le souvenir de cette journée ne s'effacera plus. Nous mourrons; d'autres, qui seront nés après nous, mourront à leur tour; mais la renommée d'Athènes vivra. A travers la nuit des siècles tu brilleras comme tu fais cette nuit, rocher sacré d'Athènes, et les regards des hommes continueront de se tourner vers toi pour y retrouver l'image perdue de l'harmonieuse Beauté.

René DOUMIC.





Le Dernier Jour d'un Condamné à mort en Hongrie, d'après le tableau de Munkacsy.

ellule, où tout le monde peut pénétrer selon la coutume hongroise, le condamné semble absorbé par xions, assailli par les remords autant peut-être que par l'angoisse, pendant que sa femme pleure lui, la figure couverte de son tablier. (Communiqué par M. Sedelmeyer.)

L'Histoire d'un Crime

le moment où il a commis son forfait et celui où il paye sa dette à la société, r quelles terreurs doit passer le criminel! L'histoire de ces journées tragiques s destinée seulement à intéresser la curiosité; on peut en tirer un grand ensei- t et d'utiles leçons. Dans la force mystérieuse qui ramène le coupable sur le du crime, dans les imprudences qu'il commet, et jusque dans la forfanterie le cynisme qu'il montre devant ses juges, nous retrouvons la trace de sen- faussés et pervertis, mais cependant analogues à ceux des autres hommes. preuve qu'on peut appliquer aux actes du criminel la commune mesure de la et en outre que l'éducation, l'assistance et la protection sociales qui évitent à e les mauvaises fréquentations peuvent être des barrières efficaces contre la n du crime.

○ ○ ○

fallait en croire une certaine école, le riminel serait un être irresponsable, gissant sous une impulsion irrésis- time de son tempérament, poussé par te de fatalité physiologique que les ns modernes ont substituée à la fata- que. Il serait placé par la nature en les lois normales de l'humanité; par ent on ne pourrait lui appliquer la me- nmune et le soumettre au châtiment pénales. Être d'exception, il n'aurait es sentiments que nous tenons pour s à la nature humaine. Nous pourrions lre ou le plaindre, mais non le juger, mner, le châtier.

Théorie commode et qui a donné lieu à toute sorte de déclamations! Elle fait du criminel un malade ou un monstre. Elle le met ainsi à l'abri. Elle le protège. Elle fournit un argument au défenseur à bout de ressources, elle est le suprême refuge de l'avocat obligé de mettre son éloquence au service d'une cause déplorable.

Or elle est en contradiction avec les faits. On en aurait la preuve si l'on étudiait la conduite du criminel depuis le moment où il vient de commettre son forfait jusqu'à celui où il en rend compte à la société. Mettons à part quelques aliénés, bien entendu; ceux-là sont, du fait même de leur désordre mental,

placés en dehors de la question. Ceux dont nous nous occupons sont des êtres malfaisants, mais non pas privés de leur raison. Ce que nous voyons alors, c'est que, chez les scélérats les plus endurcis, les sentiments humains ne disparaissent pas entièrement, la conscience n'est jamais complètement abolie. Malgré les pires déchéances, l'homme est toujours rattaché à l'humanité par certains liens. Altérée, obscurcie, faussée, pervertie, cette conscience veille encore. C'est elle qui va amener le criminel à se trahir, à faire des aveux, parfois même à se repentir.

LE CRIMINEL EST ACCESSIBLE AU REMORDS.

Le crime a été commis. L'homme, avec un atroce sang-froid, a tout prévu, tout préparé. Il a réussi à fuir sans être vu ni entendu. Il n'a laissé derrière lui aucune trace qui puisse le dénoncer. Il sait comment d'autres se sont fait prendre, et il s'est bien juré de ne pas commettre les mêmes imprudences. Il se promet de surveiller sa langue et ses gestes. Le voilà qui se perd da foule. La police est sans indices qui la m sur la piste, va-t-elle voir ses reche rester vaines?

Mais, la plupart du temps, c'est le pable qui ira au-devant de ceux qui le chent. La police a, dans certains des ments qui s'emparent aussitôt de lui, les précieux auxiliaires; c'est lui qui vie faire prendre.

Car, à peine a-t-il perpétré son c une idée est née en lui, une idée q l'obséder, le tourmenter, à laquelle il n'é pera plus. Il veut *savoir*, savoir ce q arrivé après sa fuite, savoir si l'événe est connu, si l'on a recueilli quelques t gnages, si l'on est sur une piste, et laq il achète des journaux, les lit avec a Il n'y lit qu'une chose, toujours la mê seule à laquelle désormais il puisse i resser.

Savoir ne lui suffit pas, il lui faut il a besoin de voir. Il retourne sur le t du crime. C'est une imprudence, la p toutes, et il ne l'ignore pas. Elle a cou



LE CRIME DEVANT LA JUSTICE HUMAINE. — ESQUISSE DE PRUD'HON, PEINTRE FRANÇAIS DU XIX[e] SIÈC

Le Crime entraîné devant le tribunal de la Justice par une divinité qui symbolise le ***Châtiment****, sujet de cette belle allégorie. Quel que soit l'endurcissement du coupable, les remords dont il es et la crainte qu'il éprouve de se voir découvert l'amènent souvent à se dénoncer* ***lui-même****.*

bien d'autres. Mais une force incon-
raine. Chasseur fasciné par le spectre
roie, il rôde à l'endroit où il l'a
..

ntenant l'idée fixe ne le quitte plus.
partient. C'est elle qui le fait agir et
ns qu'il en ait conscience ou plutôt

sogne ni garder « le secret professionnel », il les traite de poules mouillées, de femmelettes, de lâches.... Ce n'est pas lui qui agirait de la sorte! Et, pour peu qu'on le presse, qu'on le défie, qu'on émette des doutes, il proteste de son habileté et de son audace, il en étale orgueilleusement les preuves....



ET LA VENGEANCE DIVINES POURSUIVANT LE CRIME. — TABLEAU DE PRUD'HON. (MUSÉE DU LOUVRE.)
d sanglant à la main, le meurtrier fuit dans la nuit. Mais il ne peut détacher ses yeux du corps sa victime. En vain il espère oublier cette vision terrifiante, elle le tient, le torture et ne le lus. Il ne retrouvera sa tranquillité que quand il aura fait l'aveu de son crime. (Cl. Neurdein.)

conscience. Elle le mène. Il croit
de précautions infaillibles, déployer
e victorieuse; en fait, il accumule
resses telles qu'il éveille l'attention
ou égarée. Afin de se ménager un
lique un lieu où il n'est jamais allé,
e où il ne pouvait s'y trouver. Il
des questions qu'on ne lui pose
uoiqu'on ne lui en demande point,
les informations parfois étrangement
Il flétrit l'horreur du crime et la
e du meurtrier quand le crime n'est
re connu ou ne peut l'être que de
suivant les endroits et les gens qu'il
raille la faiblesse des assassins qui
pas exécuter proprement leur be-

Et l'idée resserre son étreinte! Comment échapper à ses tenailles déchirantes? Comment chasser le souvenir obsédant et douloureux? Le criminel peut du moins essayer de ne plus penser, noyer sa raison dans l'ivresse et le plaisir. Il veut jouir, ne fût-ce que pendant un jour, pendant quelques heures, du sinistre butin! Magnifique et prodigue, il sème à pleines mains cet or qu'il a ramassé dans le sang, il fait bombance et se plonge en de basses orgies. Et ce sont justement ces largesses stupides qui éveillent le soupçon.

Aussi bien faut-il faire justice de cette légende du « courage » et de « l'énergie » des assassins. Combien de fois n'entend-



Cliché]

UNE ARRESTATION AU VILLAGE, D'APRÈS LE TABLEAU DE SALMSON.

A voir l'attitude humble de cette paysanne, tandis qu'elle traverse le village sous la conduite des gendarmes, on a l'impression que celle-là n'avait pas de mauvais instincts. Ils sont nombreux, les malheureux que perdent à jamais la paresse, l'ignorance, les mauvaises fréquentations!

on pas dire : « Si ce misérable avait apporté à faire le bien la moitié de l'énergie qu'il a consacrée au mal... »? C'est ne pas connaître les mobiles qui poussent le meurtrier. Il en est, évidemment, qui dépensent une rare astuce à méditer leur crime, et l'exécutent avec audace. Mais ils ne doivent cette audace qu'à une tension anormale de l'organisme, à une surexcitation passagère. L'acte commis, le but atteint, la passion assouvie, ils se retrouvent ce qu'ils sont naturellement : hésitants et lâches. Ils s'en laissent imposer aisément. Ils tremblent devant une décision nette, une attitude ferme et, celle-ci, vraiment courageuse.

On voit des policiers sans armes braver et arrêter des bandits armés jusqu'aux dents. Averti qu'un forçat évadé s'est vanté de le tuer, le chef de la police de Ravenne se porte seul à sa rencontre et lui met dans la main un pistolet chargé. L'autre pâlit et ne tire pas. Dans une circonstance semblable, un détective anglais se fait raser par le meurtrier, qui s'acquitte scrupuleusement de sa tâche.

Le célèbre criminaliste Lombroso, qui pourtant est un des théoriciens de l'irresponsabilité du criminel, déclare expressément que les assassins sont fourbes plutôt qu'habiles, que leurs machinations les mieux ourdies manquent de cohésion et de suite, que leurs prétendus actes de courage ne dénotent qu'une impétuosité et une insensibilité natives.

COMMENT ON DECOUVRE UN CRIME.

Arrêté après une « filature » plus ou moins longue, difficile et dramatique, l'*inculpé* est conduit au poste de police. Il attend au *violon*, tandis que le commissaire dresse procès-verbal, la voiture cellulaire qui le transporte au *Dépôt* et le livre au service spécial de la *Permanence*. Là, on prend son nom, vrai ou supposé, son état civil; on lui demande le motif et les circonstances de son arrestation. On le mensure, on le photographie, et ce dossier, déjà très volumineux, est adressé à la Préfecture de police qui le complète, s'il y a lieu, par des documents antérieurs, puis le transmet au *Parquet*.

Dans les vingt-quatre heures, — délai qui sert aux agents de la sûreté pour essayer d'obtenir du prisonnier des confidences ou tout au moins quelques renseignements, —

doit être interrogé par un juge d'ins-
D'après une disposition récente, il
office, ou sur sa demande, un avo-
aide à s'expliquer et à se défendre.
i fait donc la partie égale et sauve-
squ'aux extrêmes limites sa liberté.
es sont les inculpés qui avouent leur
La plupart discutent, ergotent, nient
évidence. Le cabinet d'un juge d'ins-
est un théâtre où se déroulent des
dont le fond varie peu, mais dont les
diffèrent étrangement. Il y a la brute
e et têtue, le disputeur ondoyant et
e faux naïf qui proteste de son inno-
ne sait pas, ne devine pas ce qu'on
Il y a « l'esbroufeur », qui « se
tête » du magistrat et le somme de
es preuves, le cynique, qui à de trop
faits ajoute des détails imaginaires,
, qui attaque la société et revendique
la mission d'en redresser les abus.
xcella dans ce rôle : « Les gouver-
tuent bien, disait-il. Pourquoi n'au-
as le droit de tuer? » Et il avouait
r « d'épater » les magistrats. Pour
ouiller au milieu de ces tissus de
es, le juge a besoin de toute sa pré-
esprit. Encore faut-il qu'il se défende
lement contre les roueries de l'inculpé, mais contre les idées préconçues ou les vues systématiques. Tâche délicate entre toutes et qui demande autant de tact et de finesse psychologique que d'expérience professionnelle!

La justice, d'ailleurs, a des auxiliaires : elle met à profit les constatations de la police, les déclarations des médecins légistes. En effet, dès qu'un cadavre a été découvert, qu'il gise dans l'herbe, en plein champ, ou sur le pavé d'une rue, dans la boue d'un ruisseau ou sur le tapis d'un luxueux appartement, la loi défend d'y toucher. Cette disposition se justifie par le désir d'utiliser les indications que fourniront la posture du corps, la forme et la profondeur des blessures, le sang écoulé, etc. « L'instruction » commence aussitôt et tout est point de repère et trait de lumière pour la sagacité de la police. Des empreintes de pas, des traces de doigts, des fragments ou de simples fils d'étoffe, un objet oublié, permettent de formuler des hypothèses, que confirmeront les recherches postérieures. « Ça, monsieur le Préfet, disait le chef de la Sûreté devant le cadavre effroyablement mutilé de la duchesse de Praslin, ça, c'est un coup d'*amateur*! »

Les plus circonspects ne pensent pas à tout et la police s'empare de leurs maladresses.



[Braun, Clément et Cie.

L'Assassiné. — Tableau de Carolus Duran.

...lie moderne que l'artiste a donnée pour cadre à cette scène d'une vérité si tragique et si saisis-... On vient de rapporter sur une civière un homme assassiné. Une femme, mère, épouse ou sœur, ...it, tandis qu'une autre, éperdue, se jette sur le corps inerte, autour duquel la foule s'est rassemblée.

D'autres signes feront connaître que l'assassin était un ami de la victime, un familier de sa maison.

Vainement le criminel croit s'être entouré de toutes les précautions. Une circonstance imprévue, un détail mal calculé, un rien fait échouer les plus subtiles manœuvres.

Il faut en outre tenir compte des expertises médicales et des dénonciations. L'autopsie établit l'heure approximative du crime. Elle discerne la mort violente sous les apparences d'une mort naturelle, accident ou suicide, lorsque par exemple, — et le cas est assez fréquent, — l'assassin a noyé ou pendu sa victime. Quant aux dénonciations, elles sont si nombreuses qu'elles exigent un service spécial à la Préfecture de Police, celui des *écosseurs*, qui dépouillent des centaines de lettres, signées ou anonymes. Elles ne contiennent, pour la plupart, que renseignements fantaisistes ou mensongers, élucubrations de cerveaux excités par le mystère, facéties de mauvais plaisants. Il s'y glisse cependant des avis sûrs, qui ont été dictés par la rancune et la haine. Le juge confronte l'inculpé avec les témoins. Il l'amène sur les lieux où la scène du crime est reconstituée. Il découvre devant lui le cadavre de la victime. Souvent l'endurcissement d'un criminel, qui avait résisté aux sollicitations, aux prières, aux menaces, n'a été brisé que par ce tragique tête-à-tête.

Si l'inculpé a fait des aveux, si, malgré ses dénégations ou son silence, le juge estime avoir réuni contre lui un faisceau de preuves suffisantes, il rend une « ordonnance de renvoi » devant la chambre des mises en accusation. Celle-ci examine à nouveau le dossier et, dans certains cas, décide un non-lieu ou un supplément d'enquête. Sinon elle commet l'affaire à la Cour d'Assises. L'*inculpé* devient alors un *accusé*.



La Salle des Pas-Perdus au Palais de Justice, à Paris. — Tableau de Jean Béraud.

LE DRAME DE LA COUR D'ASSISES

La Cour d'Assises se compose d'un président choisi parmi les conseillers de la cour d'appel, de deux assesseurs, d'un greffier et de douze jurés. C'est le jury (créé par l'Assemblée constituante à l'imitation de l'Angleterre) qui prononce la sentence suivant laquelle les magistrats appliqueront la loi. On a souvent reproché au jury ses erreurs. Les jurés sont des hommes, et partant sujets à l'erreur; mais il faut reconnaître qu'ils apportent à l'exercice de leurs fonctions par-



JUGE D'INSTRUCTION : L'INTERROGATOIRE D'UN CRIMINEL. — D'APRÈS LE TABLEAU DE GELHAY.

heures après son arrestation, tout prévenu doit être amené chez le juge d'instruction. C'est là tenter pour sauver sa tête. Il niera contre l'évidence, il discutera pied à pied. D'après une récente de la loi, tout inculpé doit être assisté de son défenseur pendant l'interrogatoire.

ucoup de loyauté et de scrupules. e banc des jurés, tandis que le terroge, que le procureur général que l'avocat plaide. Sur ces vi- nt vulgaires et qui tout à l'heure e seul souci des intérêts présents, ferme désir d'accomplir avec un le une tâche noble et ardue entre me ils écoutent, comme ils suivent Ils s'efforcent de maîtriser leurs , de n'en laisser rien paraître, sa- e exclamation, un geste, peut avoir onséquences. On a vu des larmes les traits durcis par le travail ou Et quel souci de la vérité, quel rieur révèlent les questions qu'ils uvent naïves ou superflues en Quel sentiment de l'écrasante té qui pèse sur eux ! Des person- us et célèbres, désignés par le léclaré n'avoir jamais traversé goisses. C'est que tout disparaît isérable lorsqu'il s'agit de décider umaine ! L'institution du jury est ur de l'accusé. Car le juré est bien plus disposé à l'indulgence que le magistrat de profession.

L'allure et la tactique de l'accusé devant la Cour d'Assises sont aussi variées que dans le cabinet du juge d'instruction. Cependant, d'une manière générale, il est plus maître de lui-même. Revenu de son émotion première, il a eu le temps de réfléchir, et, stylé par son avocat, de préparer sa défense. Ses remords, déjà anciens, sont moins vifs et moins pressants. Il espère jeter le doute dans l'esprit des jurés. S'il en est qui confirment leurs aveux, qui gardent une attitude humble et repentante, la plupart se rétractent. Vainement on leur lit leurs déclarations : ils les nient. Ils ne « se rappellent pas avoir dit ça », ou, s'ils l'ont dit, « c'était afin qu'on les laissât tranquilles ». Vainement les témoins viennent les confondre. Ils répondent imperturbablement que « le témoin se trompe » ou « leur en veut », etc. En présence d'un fait positif, d'une preuve incontestable, ils se bornent à « ne pas comprendre ce que cela signifie ». D'autres essayent de « l'épate » et de « la blague », interrompent le président, raillent les témoins,

lâchent des anecdotes et de plates facéties, font des calembours et des « mots ». Ce sont, à l'ordinaire, des « voyous » parisiens, spectateurs assidus des cafés-concerts et des petits théâtres, où ils ont puisé le goût des apostrophes et des tirades. A leur tour ils jouent un rôle, tiennent un personnage. Ils empruntent les inflexions de voix et les gestes dans ses déclarations, répétant : « Je souffre bien, mais je suis plus heureux tout de même depuis que j'ai avoué mon crime ».

Ces aveux *in extremis* sont moins rares qu'on ne pourrait le penser. Ils prouvent que la conscience morale subsiste chez l'assassin. Représenter celui-ci comme bourrelé de remords, impuissant à les contenir, ne trouvant le calme que dans l'aveu, ce n'est pas une image, un symbole, une idée de poète ou de peintre, mais l'observation d'un fait psychologique réel. Certains théoriciens ont beau l'absoudre, il se condamne lui-même, ou ne s'absout qu'en confessant la vérité. De là ces épisodes tragiques qui ont illustré mainte cause célèbre.



Cliché. Ley.

La Veille d'une Exécution capitale à Rome. — La foule lisant l'arrêt, d'après le tableau de Sartorio.

A Rome, les exécutions capitales, annoncées la veille par des affiches, suscitaient un grand mouvement de curiosité. La publicité des exécutions capitales présente plus d'inconvénients qu'elle n'offre d'avantages. Si les exécutions n'étaient pas considérées comme un « spectacle », bien des criminels n'auraient pas, jusqu'au dernier moment, le souci de « poser pour la galerie » en affectant une forfanterie cynique.

du traître ou du comique des pièces dont leur mémoire est farcie. Ils posent pour la galerie, sachant bien qu'ils ont « un public » et que les journaux reproduiront leurs phrases. Eternelle vanité du cabotin qu'on retrouve pareille à tous les degrés!

Par contre, l'audience est fertile en incidents dramatiques : aveux inattendus, révélations spontanées, scènes palpitantes. La Cour d'Assises de la Haute-Vienne jugeait une affaire de parricide lorsqu'un fils de la victime, confronté avec l'accusé qui était son propre frère, le reconnut bien comme l'auteur du meurtre, mais s'avoua son complice. « C'est Pierre qui a tué notre père, s'écria-t-il. J'assistais au crime, j'y ai participé. Le remords m'étouffe et, quoi qu'il advienne, il faut que je dise la vérité. » Arrêté sur-le-champ et renvoyé devant une autre session, il persista

DES MINUTES PLUS LONGUES QUE DES SIÈCLES.

Les débats terminés, le jury se retire, pour délibérer, dans la salle qui lui est réservée. Le dénouement approche, l'impatience et l'émotion redoublent. Si l'on se souvient que l'attente d'un petit fait, d'un événement ordinaire, suffit à ébranler les nerfs et à les mettre à vif, on comprendra quelle est

ıgoisse de la foule et par là on 'imaginer quelle peut être celle de Tous les regards sont fixés vers la où le châtiment va venir. Une re, une heure, deux heures s'écou- n la sonnette retentit! Le re en séance. Le chef , l'un d'entre eux dési- es pairs, se lève et, la te sur sa poitrine, fait le verdict en ces ter- Sur mon honneur et ma e, devant Dieu et de- hommes, la déclaration est : oui, l'accusé est .... » Ces mots tombent n glas dans un silence nxiété et de fièvre. Les sont pas les moins trou- cite le cas d'un acteur , habitué à affronter le epuis vingt années, et ut parvenir à prononcer e sacramentelle.

ntenant c'est l'accusé qui ns la salle d'où on l'avait r pendant la délibération. endre le mot qui le con- .. A la lecture de l'arrêt, affectent de demeurer im- . La plupart, affermis rs par un tenace espoir, nt livides, s'affaissent ou en sanglots. On en voit gardes sont obligés de , d'autres qui s'évanouis- 'autres qui fondent en près s'être, au cours des signalés par leur violence 'orfanterie.

ERNIERS JOURS D'UN CONDAMNÉ.

Paris, depuis la suppres- a Grande Roquette, c'est *ıté* qu'on interne les con- à mort. Ils y sont pla- cellule. On leur enlève tements, leurs chaussures t leurs bas, pour leur faire r le costume des prison chemise, pantalon, va grosse laine, chaussons Pas de mouchoir ni de , qui pourraient leur per- en s'étranglant, d'échap- châtiment.

r le châtiment est certain ant, ou du moins l'unique chance de l'éviter par la clémence du chef de l'État est bien aléatoire. L'accusé a montré une certaine force et présence d'esprit tant qu'il a eu à s'occuper de sa défense et tant qu'il a pu conserver quelque espoir, le fatal



Cliché] [Neurdein.

UNE EXÉCUTION À GRENADE SOUS LES ROIS MAURES, D'APRÈS LE TABLEAU DE HENRI REGNAULT. (ÉCOLE MODERNE.)

Chez les Maures d'Espagne, la justice était sommaire et barbare. Au seuil d'un palais mauresque, un bourreau nègre, aux pieds duquel gît le corps d'un supplicié, essuie tranquillement la lame de son sabre.

verdict n'ayant pas encore été prononcé. Désormais il tombe dans un abattement profond, au point de refuser souvent de signer son pourvoi, ou de n'y consentir que sur les pressantes sollicitations de son avocat. Comme tous les êtres dont les jours sont comptés, il a droit à des faveurs. On le laisse se coucher, se lever, manger et boire à sa guise. Il lit les livres qu'il demande, des romans ou des récits de voyage presque toujours, il joue aux cartes avec ses gardiens, il cause avec eux, avec le directeur ou l'aumônier de la prison, avec ses parents. Mais sa pensée est absente. A chaque instant, il cesse de lire, de jouer ou de parler, et, les yeux fixés dans le vide, il songe.

Terrible songe, qui n'abandonne jamais le malheureux; qui, durant le jour, le tient morne et hagard, qui, la nuit, l'empêche de dormir ou l'éveille en sursaut, dans les sueurs froides et les frissons d'un épouvantable cauchemar! Il croit entendre, dans une sorte d'hallucination, un bruit lointain et sourd, le piétinement de la foule, et des sons plus clairs, des chocs répétés, comme des coups de marteau sur des bois qu'on assemble. Il croit entendre des pas, qui, par les longs corridors, s'approchent, arrivent jusqu'à sa cellule. Il croit entendre la porte qui s'ouvre, une voix qui lui apprend que son pourvoi est rejeté et que l'heure est venue de payer sa dette.... Et jamais ce cauchemar ne cesse. Celui qui va bientôt mourir attend dans l'angoisse la clarté de l'aurore qui lui assurera un nouveau répit.

C'est l'expiation qui commence....

Aussi sont-ils rares, les condamnés qui y demeurent insensibles. On rencontre, il est vrai, des cœurs indomptables que rien ne saurait amollir, qui, dans l'approche du châtiment, semblent puiser un surcroît de rudesse et de cynisme. Jusqu'au suprême moment, leur orgueil s'insurge, et le couteau leur tranche sur les lèvres un dernier blasphème ou une dernière bravade. D'autres, cabotins incorrigibles, s'occupent de « bien mourir », comme le gladiateur antique, c'est-à-dire de se donner en spectacle à la foule, pour que les journaux vantent leur « crânerie » et que les fidèles *camarades*, qui sont accourus en masse, conservent et propagent leur mémoire.

Il faut tenir compte encore des re[
pocrites, des larmes de crocodile ve
le sournois espoir d'exciter une é
travaillera au recours en grâce.
souvent, le plus souvent même, ce
pénitence n'est point mensongère.
Souvenirs, les abbés Valadier
aumôniers de la Roquette, M. E
directeur de la même prison, ont c
preuve de ces « conversions ».

De tous les traits que nous av
il ressort que le criminel n'est pas
ni un insensé, une brute inconscien
ponsable. Et de cette constatation
sible de tirer des conséquences d'u
portée pour la défense de la sociét
pas une fatalité de la nature qui
coupable jusqu'au meurtre. Non.
la lente déchéance de son âme, c
exemples démoralisants, l'absence
tion, les conseils pervers, le goût
bitude des plaisirs malsains, le j
gnerie, enfin tout le cortège des
accompagnent la paresse. Une fois
cet engrenage, l'homme y passe t
La paresse de Lacenaire était i
moindre travail était pour lui un
« S'il faut travailler, je ne tiens pa
déclarait un autre meurtrier. »

« Vous me demandez, disait
au juge d'instruction, comment, a
à une famille honorable, je suis de
et assassin? C'est la fréquentatio
vais sujets, des repris de justice,
ma perte.... »

Abadie, qui avait des prét
raires, et qui a écrit des « Mé
raconte ainsi son histoire : « J'
par m'amuser. Chassé de ma p
pour vivre, et puis je suis deve
C'est la filière accoutumée.

Par là se trouve défini l
société. Sans doute on ne p
supprimer complètement le cr
peut-on s'efforcer de le rend
faut pour cela protéger l'enfa
misère, mettre l'homme en g
entraînements, veiller à ce q
l'habitude du travail et ne s'
la voie qui par une série de
et régulière mène de la par

ÉPÉE D'EXÉCUTION AYANT SERVI AU BOURREAU DU GRAND-CHÂTELET, À LA FIN DU XIII[e] SI



E LA MAISON DE LONGWOOD, RÉSIDENCE DE NAPOLÉON Ier PENDANT SA CAPTIVITÉ À SAINTE-HÉLÈNE.
ste habitation de deux pièces, entourée d'un petit jardin, telle était à Sainte-Hélène la résidence id conquérant qui avait habité les palais des Tuileries, de Schoenbrunn et du Kremlin. Ce dessin un des compagnons de captivité de l'Empereur. (Collection de S. A. I. le Prince Victor.)

ES GEÔLIERS DE NAPOLÉON JUGÉS PAR UN ANGLAIS

captivité de Napoléon à Sainte-Hélène éveille dans les cœurs français une loureuse émotion, comment est-elle appréciée par les Anglais? Que la conduite vernement anglais soulève aujourd'hui, même chez nos voisins d'Outre-, la réprobation de tous les hommes de vues hautes et d'esprit indépendant, pas là une des plus éclatantes revanches de l'impartiale histoire? Voilà ce clame l'un des personnages les plus considérables de l'Angleterre actuelle, lord y, dans un livre intitulé : Napoléon, la dernière phase. Ce livre, dont la Hachette publie la traduction et qui est appelé à avoir chez nous comme dans le entier un immense retentissement, est un acte d'impartialité et de courage, us devons nous montrer tout particulièrement reconnaissants et qui fait le plus onneur à l'homme d'État qui a voulu en prendre l'initiative et la responsabilité.

○ ○ ○

l nom de Sainte-Hélène éveille chez ous tout un cortège d'images dou-oureuses. Nous assistons par la pen-lente agonie d'un grand homme, d'amertumes et de tristesses, miné uffrance morale plus encore que par physique, tué par le chagrin. D'eux-quelques-uns des traits du tableau ent dans notre esprit.

is nous souvenons que rien ne fut au glorieux vaincu de ce qui pouvait re sa captivité plus pénible et que liens s'appliquèrent à se conduire en geôliers. Défense de sortir sans être escorté d'un officier anglais! Pas un chemin qui ne soit gardé par un soldat en faction! A celui qui a promené par l'Europe tout entière ses armées victorieuses, on mesure l'espace, on marchande l'air qu'il respire. Il a eu cent palais : on le loge dans une grange. Afin de l'humilier plus sûrement et de lui donner la sensation elle-même de sa détresse, on le condamne à un dénuement honteux : l'habitation est délabrée, le mobilier est rudimentaire, la nourriture est répugnante.

Cet exil est si atroce que les compa-

gnons volontaires de Napoléon finissent par n'en pouvoir supporter les tortures. Ces courtisans du malheur se découragent et sentent leur dévouement faiblir sous l'influence dissolvante d'une vie uniforme et morne. Leur esprit s'inquiète, leur humeur s'aigrit. On voit naître parmi eux des rivalités, des jalousies, dont l'Empereur est tout à la fois l'objet et la victime. C'est dans ce milieu de mesquines agitations, parmi les querelles de ses amis, sous l'étroite et taquine surveillance de ses gardiens, c'est dans cette atmosphère étouffante que languit Napoléon. Ses journées se traînent, mal remplies par des lectures, des dictées, des discussions, surtout par d'interminables rêveries. Cet homme, qui avait été un géant du travail, périt de désœuvrement. Sa santé s'altère; un mal dont on ne soupçonnait pas la gravité l'emporte, encore jeune, à un âge où les années n'auraient pas suffi à épuiser sa constitution robuste et son puissant génie.

Voilà bien sous quel aspect nous apparaît la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. La littérature et les arts, les vers des poètes et les compositions des dessinateurs, les odes de Béranger et de Victor Hugo, les lithographies d'Horace Vernet, ont contribué à en fortifier dans nos esprits l'impression. Mais cette impression est-elle juste? Concorde-t-elle avec la réalité des faits? Est-ce ici de l'histoire? Ou serait-ce l'histoire modifiée par la poésie et transformée par la légende? La captivité de Napoléon fut-elle si rude que nous l'imaginons? Les traitements des Anglais furent-ils aussi impitoyables?

Ce qui pourrait-être ici de nature à provoquer le doute, c'est que les témoignages par lesquels nous sommes renseignés émanent presque tous des compagnons eux-mêmes de Napoléon.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, paru en 1823, est la plus célèbre des publications relatives aux dernières années de l'Empereur. Or l'auteur, le comte de Las Cases, était le compagnon favori de Napoléon, et avait reçu mille marques de son amitié. Admirateur fanatique du grand homme, il le vénère comme une idole, le présente comme perpétuellement sublime. Non seulement Las Cases est un courtisan, c'est en outre un écrivain de profession. Il a vu dans le récit de cette captivité un magnifique sujet littéraire. Il a poussé la narration à l'effet. Soucieux avant tout du pittoresque et du dramatique, il n'a même pas craint d'insérer des pièces fausses dans sa relation.

Puis voici Montholon qui, lui aussi, est un serviteur dévoué et un ami : son livre est une apologie du Maître. D'ailleurs il ne parut que longtemps après les événements, en 1847, ce qui en diminue la portée.

Enfin tout dernièrement on nous a donné le *Journal* du baron Gourgaud. Et Gourgaud est plein d'une affection jalouse et tumultueuse pour l'Empereur qu'il a suivi à travers l'Europe et dont il a sauvé la vie. Tous ces livres ont donc un défaut commun, c'est d'émaner d'hommes à qui il était difficile d'être impartiaux : on ne peut les accepter sans réserve.

D'autre part, nous avons une disposition instinctive à abonder dans le sens des écrivains amis de Napoléon. Nous sommes Français : nous prenons parti pour Napoléon, nous nous associons à ses souffrances. Pour avoir de la captivité de Sainte-Hélène un ta-



NAPOLÉON Ier À BORD DU VAISSEAU ANGLAIS « LE BELLÉROPHON ». D'APRÈS UN PORTRAIT DE J. EASTLAKE.

Cette œuvre ne fut pas exécutée d'après nature. Certains détails, surtout la forme inexacte du « petit chapeau », le prouvent. Du moins n'y retrouve-t-on pas l'intention malveillante des caricatures étrangères de la même époque.

tif, il faudrait qu'il fût tracé par un
étant dans des conditions d'im-
nous ne pouvons nous trouver,
is à un contrôle minutieux le
des compagnons de l'Empereur.
ue cet historien soit un Anglais.
ie cet historien anglais nous donne
ıfirmant l'opinion reçue en France
ères années de Napoléon. Ce livre
ır un Anglais ne passerait-il pas
? Or ce livre existe. Il vient d'être
n des principaux hommes
'Angleterre : lord Rose-
en président du Conseil,
ti libéral, continuateur de
lord Rosebery est un des
eprésentants de l'opinion
oisins. Comme tous ses
s, il est fier de sa race
ssance, il est très attaché
on nationale. Mais il est
ert, exempt de préjugés, et
ympathie pour la France.
ıé la tâche de soumettre
que très sévère tous les
s relatifs à Sainte-Hélène.
aint de s'exprimer en toute
l'attitude du gouverne-
s. C'est un courage qui
nd honneur et témoigne
ndépendance que de hau-
s.

OSEBERY JUGE SÉVÈ-MENT LES GARDIENS NAPOLÉON.

Rosebery est révolté par
vexations, de taquineries,
ns auxquelles fut soumis
dès le moment où il posa le pied
'*humberland*. L'amiral Cockburn
e « comme un général anglais en
» , et lui donne une cabine de
s sur neuf; lorsqu'il paraît, tête
pont, les officiers restent couverts,
un factionnaire à sa porte pour
de communiquer avec l'équipage.
rive à Sainte-Hélène après deux
rude traversée. Le premier aspect
t bien fait pour inspirer un senti-
oi et de désespoir. Quelle prison
cher perdu dans l'océan! Quelle
ıcore, après deux pénibles mois
Briars, que la vue de cette mai-
ıgwood, que Cockburn, avec une
inée, dépeignait comme « aussi
ıe Saint-Cloud »! Pourtant, l'Em-
ses compagnons auraient pu y
n avait daigné leur procurer quelque
ı si on leur avait laissé une liberté
relative. Mais cela ne faisait pas le compte du gouvernement anglais. Il entendait traiter l'Empereur en criminel, lui infliger un réel supplice. En confiant à Hudson Lowe, qui prit possession de son poste au mois d'avril 1816, la garde de l'impérial prisonnier, c'était bien un geôlier que l'Angleterre avait choisi. Lord Rosebery juge avec une impitoyable sévérité ce triste personnage.

« Il n'est pas, dit-il, de nom dans l'histoire aussi malencontreux que celui d'Hudson Lowe. Sa malechance voulut qu'il acceptât une position où il était difficile à quiconque et à lui impossible de réussir. C'était un homme à l'esprit étroit, ignorant, irritable, sans l'ombre de tact. »



L'EXILÉ, D'APRÈS UNE GRAVURE FRANÇAISE DU TEMPS.
Dessins, chansons, contribuaient en France à propager la légende napoléonienne qui se formait pendant la captivité même de Sainte-Hélène. Les partisans de l'Empereur le représentaient gigantesque, dominant un rocher minuscule.

Tous les témoignages, d'ailleurs, s'accordent sur ce point, ceux même des rares défenseurs d'Hudson Lowe. Pour ne citer que le plus autorisé, voici ce qu'en dit Wellington : « C'était un choix déplorable. Il manquait à la fois d'éducation et de jugement. C'était un sot. »

Sottise méchante dont lord Rosebery nous cite quelques exemples typiques! Un des premiers actes de Lowe fut d'inviter Napoléon à dîner. Le texte de cette invitation est un admirable échantillon de son manque de convenance et de son insolente niaiserie : « Si les arrangements du général Bonaparte ne s'y opposent pas, Sir Hudson et Lady Lowe le prient de vouloir bien venir dîner

chez eux lundi, à six heures, pour se rencontrer avec la Comtesse. » La « Comtesse » était lady Moira, femme du gouverneur des Indes. Bertrand transmit l'invitation à l'Empereur qui se contenta de dire : « C'est trop sot; point de réponse!... »

Une autre fois Montholon offre au commissaire français Montchenu quelques haricots à planter, des blancs et des verts. Il est difficile d'imaginer rien de plus banal et de moins propre à éveiller les susceptibilités. Mais l'esprit d'Hudson Lowe n'était pas un esprit ordinaire. Il flaire un complot : il soupçonne dans ces innocents légumes une allusion au drapeau blanc des Bourbons et à l'uniforme vert habituellement porté par Napoléon. Il écrit gravement au ministre des colonies, Lord Bathurst : « Ces haricots verts et blancs ont-ils rapport au drapeau blanc des Bourbons, et à l'uniforme du général Bonaparte, ainsi qu'à la livrée des domestiques de Longwood?... »

En voyant à quel degré d'excentricité et de bassesse Lowe porta l'espionnage, Lord Rosebery pense qu'il avait dû « perdre à peu près la tête sous le sentiment de sa responsabilité ». Lowe ne se départit pas un seul instant de cette sévérité grotes[que] qu'odieuse.



LE JARDINIER DE SAINTE-HÉLÈNE. — NAPOLÉON DAN[S]
L'Empereur s'occupa pendant quelque temps de Mais cela dura peu et Napoléon passa, à la fi[n] presque toutes ses journées dans son cabinet de



LE NOUVEAU ROBINSON, D'APRÈS UNE CARICATURE ALLEMANDE DE L'ÉPOQUE.
Cette charge grossière, où l'on voit Napoléon costumé en Robinson nourrissant les rats dont l'île était infestée, donne une idée de la violence des caricatures qui se répandirent alors en Europe.

LORD ROSEBERY FAIT RE[TOMBER] LA RESPONSABILITÉ [SUR LE GOU]VERNEMENT ANGLAIS.

Certes le gouvernement ang[lais] voua moralement Hudson Lowe [...] fait des amis ou serviteurs compro[mettants] il se hâta de l'éloigner, ne lui confi[a que des] postes secondaires et lui refusa [...] fonctions et pension. Mais lord [Rosebery] n'admet pas que la haute respons[abilité du] traitement infligé à Napoléon pu[isse être] déclinée. En effet, Lowe n'avait p[as agi de] sa propre initiative. Quoique tro[p zélé, il] n'était qu'un agent. La véritable re[sponsabi]lité de ses actes remonte donc à [ses chefs] directs, et, en particulier, au mini[stre] Bathurst. C'est ce que lord Roseber[y établit] nettement, et là n'est pas la partie [la moins] importante de son livre :

« Il ne serait pas juste, pourta[nt, d'im]puter à Lowe ou à Cockburn la re[sponsabi]lité de ces ignominies, ou de leur att[...] principe général d'après lequel l'Emp[ereur fut] traité. Ils ne faisaient qu'exécuter à [...] et de façon grossière, une sordide [...] politique.... Le grand coupable, c['est le] gouvernement anglais, dont la con[duite fut] absolument dépourvue de dignité. [Lord] Rosebery le prouve en étudiant les [...] les mesures de lord Bathurst, alo[rs] secrétaire d'État des colonies en An[gleterre].

Pour le « tact » et la « [...] celui-ci rivalisait avec L[owe...] ordonne de rogne[r...] maigre, de l'E[mpereur...]

ıi qui décide qu'aucune lettre ne peut
:nir que par l'intermédiaire du gou-
lui qui envoie d'Angleterre une grille
:e solidement l'enceinte dans laquelle
ı est autorisé à se promener, etc.
n'a pas l'imagination moins troublée
subordonné. Une des plaies de
Hélène, c'étaient les rats. Le secré-
tat écrit à ce sujet au gouverneur :
recevrez une lettre particulière re-
ıx graves inconvénients que lui
(à Napoléon) les quantités de rats
maison est infestée. Il y a quelque
e comique dans cette plainte venant
ıarque déchu, *et le fait semble en*
iction avec la sagacité que l'on
ces animaux. Bien que j'aie lieu
e que leur multiplication est due
gligeuce de ses domestiques, négli-
u'il encourage probablement, il me
onvenable de faire une enquête sur
e du mal.... »

ici les réflexions que cette conduite
à Lord Rosebery :

... Toute cette correspondance est
et lamentable. Il faut sans doute
à l'épuisement de cette guerre, aux
; énormes qu'elle avait coûtées. Il faut
part du désir bien naturel qu'on avait
ıas laisser s'échapper le grand pertur-
de la paix publique. Tout cela admis,
semble, à nous, sur la fin du siècle
événements se passèrent, qu'il y eut
mélange de bassesse et de lâcheté.
a responsabilité de cet ignominieux
:, de cette politique de mouchards et
gons, n'est pas à Sainte-Hélène avec
ve et les Cockburn : elle est à Londres
:s Liverpool et les Bathurst, quoique
istres aient essayé, comme on le verra,
dégager de la sinistre renommée de
en lui faisant, à son retour, le plus
des accueils. »

GARDIENS DE NAPOLÉON LUI
REFUSENT LE TITRE D'EMPE-
REUR.

ord Rosebery fait ressortir ce qu'il y
mesquin et de ridicule à affecter comme
ıt les Anglais d'ignorer que Napoléon
ıais porté le titre d'Empereur.

apoléon tenait absolument à ce qu'on
ınât son titre. Il voyait là, et avec rai-
ne question de dignité. Ce titre, il l'avait
is de vive force, mais il l'avait aussi
le trois millions et demi de Français,
ıte l'Europe, sauf l'Angleterre, l'avait
ıu. Encore l'Angleterre, négociant avec
éon en 1806, 1813 et 1814, l'avait-elle
itement traité en souverain. Il avait
été sacré par le Pape, couronné solennelle-
ment. Enfin, voyant les choses de plus haut,
Napoléon considérait que lui refuser le titre
d'Empereur, c'était insulter la nation fran-
çaise. « Nous croyons, dit lord Rosebery,



REDINGOTE EN PIQUÉ BLANC PORTÉE PAR NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE.

Vêtu de cette redingote blanche, d'un pantalon à pieds, un foulard flottant autour du cou, Napoléon passait ses journées dans sa chambre, lisant ou dictant la plus grande partie du temps, pour chercher à distraire son ennui.

(Collection de S. A. I. le Prince Victor.)

qu'en réclamant son titre impérial, comme une affirmation du droit souverain et de l'indépendance du peuple français, il s'était placé sur un terrain inattaquable. »

Mais le gouvernement anglais ne voulut jamais y consentir. Pour quelle raison? C'est « qu'une fois reconnu Empereur, il devait être traité comme tel sous tous les rapports ». Il devenait impossible de le traiter en prisonnier. Aussi ne lui accorde-t-on que le titre de *général*.



Napoléon à Sainte-Hélène, d'après une lithographie d'Horace Vernet.

En nous montrant Napoléon dans son costume de jardinier, Horace Vernet lui a donné l'aspect d'un paisible colon. Cette gravure ne rappelle en rien les traits de l'Empereur tel que nous le représentent les dessins faits par ses compagnons de captivité ou les moulages exécutés après sa mort.

« Cockburn avait résolument inauguré, à son bord, cette solennelle bouffonnerie. Dès qu'il fut débarqué, il répondit dans les termes que voici à une lettre dans laquelle le maréchal Bertrand mentionnait le nom de l'Empereur : « Monsieur, j'ai l'honneur de « vous accuser réception de votre lettre en « date d'hier. Cette lettre m'oblige à vous « expliquer que je n'ai pas connaissance « d'un empereur quelconque demeurant dans « cette île, ni d'une personne revêtue de « cette dignité ayant, comme vous le dites, « voyagé avec moi sur le *Northumber-* « *land.* » Cockburn envoie cette lettre à Bathurst, avec une note où il est question du général *Buonaparte*, car il suppose « *que par le mot d'empereur, M. Bertrand entendait désigner cet individu* ».

Lowe trouva moyen de renchérir sur cette stupide insolence. Il arrête un livre portant en dédicace : *Imperatori Napoleoni.* Il ne laisse passer de lettres adressées à « l'Empereur » que si elles émanent de ses parents ou de ses anciens sujets. Il fait des difficultés pour autoriser la remise d'un jeu d'échecs parce qu'un N couronné est gravé sur la boîte. Il ne tolère pas enfin qu'on inscrive le nom de Napoléon sur son recueil, à moins que l'on n'ajoute celui de Bonaparte. « Cela semble incroyable, mais cela est. »

MISÉRABLES QUESTIONS D'ARGENT.

Les Anglais accordent-ils du moins à Napoléon les ressources nécessaires au genre de vie qu'ils lui infligent? Pas davantage. Ce ne sont que marchandages et lésineries, et lord Rosebery n'hésite pas à dire de la question d'argent qu'elle est « la plus dégoûtante de toutes ». Il semble même que, sur ce point, Lowe ait montré moins de rigueur que le ministère, qui avait fixé le budget de Napoléon et de sa suite (en tout cinquante et une personnes) à huit mille livres sterling (200 000 francs). Mais à Sainte-Hélène, tout « est monté à des prix extravagants ». Lowe propose alors de porter les dépenses à douze mille livres, chiffre de son propre traitement. Il est vrai que cet accès de générosité ne dura guère. Soit que Lowe eût reçu des ordres formels, soit qu'il ait voulu faire payer au prisonnier son indocilité en lui coupant les vivres, on le voit sans cesse occupé à quelque réduction. Il fait des remontrances à Montholon sur la consommation du vin et de la viande. Il met ses pensionnaires au régime et à la portion congrue. Napoléon, qui avait d'abord laissé le gouverneur libre d'agir à sa guise pourvu qu'on ne le mêlât point à ces affaires, fait venir son intendant et ordonne l'économie. Il visite la table de ses serviteurs et constate qu'ils ont à peine de quoi manger. Le vin manquait souvent à sa propre table, et il était, ainsi que la viande, de qualité inférieure. Alors l'Empereur frappe un grand coup : il fait vendre une partie de son argenterie; plus tard, le combustible ayant manqué, il commanda de brûler son lit. Lowe s'émeut, craint que le bruit ne s'en répande en Europe et n'y fasse scandale. Il balbutia des excuses. Mais il revint vite à ses errements. Il fournit à Napoléon les livres que celui-ci demandait pour écrire le récit de ses campagnes.... Seulement, il lui en adressa la note.

LES BASSESSES D'UN RIDICULE ESPIONNAGE.

Le principal souci du ministère anglais, et d'ailleurs des puissances coalisées, était d'empêcher Napoléon de s'échapper et de recommencer à troubler le monde. Lowe avait reçu, à ce sujet, des instructions spé-

paraissait fort tranquille cependant éclaré à Castlereagh qu'il n'aperce- moyen, nulle chance d'évasion. ı déclarait de même « que le diable ne sortirait pas ». Et en effet, com- de cette prison? Le plateau de ɔd est comme découpé dans le bloc qu'est Sainte-Hélène. La mer et des à pic l'entourent de trois côtés. e il ne communique avec l'île que sorte d'isthme si étroit et de pente si qu'il suffirait de cinquante hommes éfendre contre dix mille ».

n'est pas tout. Le 53ᵉ régiment et pagnie du 66ᵉ sont campés à une fusil de la maison. L'enceinte en- gardée par de petits détachements; cordon de sentinelles se resserre qu'elles se touchent presque. Il y a dre dans la rade. Des frégates croi- ssamment le long des côtes. Tout t signalé à soixante milles de distance n'est autorisé à faire relâche. N'im- owe est tourmenté jour et nuit par la l'une évasion. Il ajoute batterie sur et poste sur poste. On raille cette e de surveillance, et Montchenu, le aire français, dit que, dès qu'on a ien passer quelque part, immédiate- place un factionnaire ou deux à suspect. Et Lowe n'est pas rassuré Cela devient une maladie; il en perd et le sommeil. Après six entrevues mois, Napoléon refuse de le recevoir. sormais on vit l'ombre de Lowe rô- ur de Longwood. Le temps vint où, le prisonnier ne se montra même plus êtres. Alors le gouverneur s'affole. eur n'était-il pas en train de glisser, ravin impraticable, vers quelque ux bateau sous-marin qui l'attendait? ıoût 1819, Lowe écrit à « Napoléon te » une lettre pour l'informer que de service avait ordre de le voir jour et qu'il était libre d'employer tel qu'il jugerait nécessaire pour remplir ission. Si, à dix heures du matin, n n'avait pas encore paru, l'officier pénétrer de vive force dans sa cham- ıpoléon répondit que, s'il lui fallait ntre la mort et de pareilles ignomi- n'hésiterait point. Lowe n'osa pas sa menace à exécution. Mais voici gments de rapports du capitaine par lesquels on jugera de la besogne elle le gouverneur condamnait ses nnés.

... 3 avril 1820 : Napoléon continue urer invisible. Je n'ai pas réussi à voir depuis le 25 du mois dernier.... — 19 avril : Je suis resté aujourd'hui douze heures sur mes jambes, m'efforçant de voir Napoléon Bonaparte; je n'y suis parvenu que le soir; j'ai eu beaucoup de jours pareils depuis que je suis de service à Longwood.... — 23 avril : Je crois bien que j'ai vu aujourd'hui Napoléon Bonaparte en train de repasser ses rasoirs dans son cabinet de toilette.... — 28 avril : Je suis obligé de demander la permission de remarquer qu'hier, pour l'exécution de mon service, j'ai dû rester debout plus de dix heures, m'efforçant d'apercevoir Napoléon Bonaparte soit dans son petit jardin, soit à l'une de ses fenêtres. Mais je n'ai pu y réussir.... »

Y eut-il de réelles tentatives pour faire évader Napoléon de Sainte-Hélène? Lord Rosebery ne le pense point. Nous dirons même que le doute n'est pas permis. Comment prendre au sérieux des projets tels que celui de deux mille exilés rassemblés au Brésil pour « tenter un coup », tels que ceux de Maceroni, menteur et faussaire avéré, qui aurait amené un bateau à vapeur, ou d'un certain Latapie, inventeur d'un sous-marin, etc. Qu'une pareille idée ait germé dans le cerveau des contemporains, rien de plus naturel et c'était fatal. Mais nous savons déjà que l'île



L'EXILÉ,
D'APRÈS UNE AQUARELLE D'UN OFFICIER ANGLAIS (1820).
L'intention caricaturale est ici nettement marquée par la déformation des traits et par l'embonpoint que l'artiste improvisé a volontairement exagéré chez son modèle.

était inaccessible. Au surplus, le plan proposé aurait-il eu chance de réussir, Napoléon l'eût refusé. Et il refusa effectivement. Gourgaud et Las Cases l'affirment et Montholon écrit dans son journal : « Un plan d'évasion est soumis à l'Empereur. Il l'écoute sans intérêt et demande le Dictionnaire historique. »

LA JOURNÉE DU PRISONNIER.

Si affreux que soit ce séjour, il faut y vivre cependant. Lord Rosebery nous trace un tableau pittoresque de l'existence que Napoléon s'était faite à Sainte-Hélène, et il n'a qu'à laisser parler les faits pour que l'émotion jaillisse.

« ... Longwood n'était qu'une agglomération de baraques construites pour servir d'abri aux bestiaux. L'endroit était balayé sans cesse par les vents; pas d'ombre, beaucoup d'humidité.... Le maître de tant de palais était réduit maintenant à deux petites pièces d'égale dimension, environ quatorze pieds sur douze, et dix ou onze de hauteur. Chacune d'elles était éclairée par deux petites fenêtres qui regardaient le bivouac du régiment anglais. Dans un coin était le petit lit de camp où Napoléon dormit la veille de Marengo et d'Austerlitz. Un paravent masquait la chambre du fond. Entre le paravent et la cheminée, un canapé où Napoléon passait la plus grande partie de sa journée. Au milieu de toute cette misère, une magnifique toilette, garnie d'aiguières et de cuvettes d'argent, déployait sa splendeur inattendue. Puis c'étaient quelques souvenirs : une peinture d'Isabey, représentant Marie-Louise, qui vivait alors, heureuse et insouciante, à Parme; deux portraits, par Thibault, du roi de Rome, à cheval sur un mouton et mettant sa pantoufle; un buste de l'enfant, une miniature de Joséphine. Au mur de la chambre étaient suspendus le réveille-matin du grand Frédéric, pris à Potsdam, et la montre portée par le Premier Consul en Italie avec une tresse de cheveux de Marie-Louise en guise de chaîne.

« Dans la seconde chambre on voyait un bureau, quelques rayons de bibliothèque et un autre lit. L'Empereur s'y reposait dans la journée ou venait s'y coucher, en quittant le premier, lorsqu'il était agité, la nuit, et tourmenté par l'insomnie, comme cela lui arrivait presque toujours. O'Meara fait un portrait pittoresque de Napoléon dans sa chambre à coucher. Il s'asseyait sur son canapé qui était couvert d'une longue et large draperie. « Là s'étendait Napoléon, vêtu de sa robe de chambre blanche du matin, d'un pantalon à pieds, également blanc. Sur la tête un « madras » rouge à carreaux et le col de sa chemise ouvert; point de cravate. Sa physionomie était agitée. Devant lui une petite table ronde avec quelques livres; au pied gisaient en tas, pêle-mêle sur le tapis, les volumes déjà lus. » Son costume ordinaire était cependant, un peu moins négligé. Il était habillé d'un uniforme de chasse vert avec des boutons assortis: et, quand le drap fut usé, il le fit retourner plutôt que de porter du drap anglais. Des bas et des culottes de casimir blanc complétaient son costume. Il renonça à son uniforme des Chasseurs de la Garde six semaines après son arrivée dans l'île. Il conserva cependant le fameux petit chapeau.

CHAPEAU DE PAILLE PORTÉ PAR NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE. (COLLECTION DE S. A. I. LE PRINCE VICTOR.)

« Comment avait-il arrangé sa vie?

« Il déjeunait seul à onze heures, s'habillait pour la journée à deux heures environ, et dînait d'abord à sept heures. Plus tard, il mit le dîner à quatre heures. Il y eut un nouvel arrangement un peu avant le départ de Gourgaud. Ces changements avaient surtout pour but de tromper l'ennui des longues journées ou de remplir le vide des longues soirées. Car l'Empereur passait presque tous les jours dans sa hutte, lisant, écrivant, causant, et au milieu de tout cela « s'ennuyant à la mort ».

« L'unique plaisir dans la vie du prisonnier était l'arrivée des livres. Il s'enfermait avec eux dans sa hutte pendant des jours et des jours, s'y baignait, s'en régalait, en faisait une vraie débauche. Même sans cela, il aimait mieux rester chez lui. Il haïssait tout ce qui rappelait la prison : les sentinelles, l'officier d'ordonnance, la possibilité de rencontrer Lowe. En restant chez lui, dit-il à Gourgaud, il conserve sa dignité. Là, il est toujours empereur et c'est la seule façon dont il

vivre. Il tâche donc de prendre de
ce à l'intérieur. Lowe rapporte un
ie l'Empereur s'était fait construire
val de bois, fait de poutres croi-
s'asseyait à l'une des extrémités
poutre, tandis qu'un contrepoids très
était suspendu à
extrémité et il im-
à l'appareil un
nent de bascule.
nèdes ne réussis-
pas. Le manque
ice le rendait ma-
avait des attaques
rbut, ses jambes
t; il éprouvait
ne sorte de satis-
maladive à consta-
ses souffrances
l'effet des restric-
mposées par le
neur. Pendant la
année, il fut re-
désir de vivre; on
quelquefois mon-
eval.
Mais sa principale
ion, ce fut son
On le voyait en-
'une équipe de ter-
chinois, planter,
remuer la terre.
and artiste, dit
lon, aurait trouvé
et digne de son
dans ce puissant
rant, chaussé de
les rouges et coiffé
rand chapeau de
a bêche en main,
int dès l'aube.
Delaroche fit un
de lui dans ce
e; il l'a représenté
sant de son tra-
visage flasque et



Les derniers jours de Napoléon, d'après la statue de V
sculpteur contemporain. (Musée de Versailles.)

Le regard perdu dans le vague, celui qui a été le maître de la p partie de l'Europe songe, au moment de mourir, la main ét une carte, aux projets grandioses qu'il a conçus. Combien le co cruel, pour le souverain déchu, entre ses rêves et la réalité!

Quel que fût le temps, ses compa-
taient obligés de se prêter à ses fan-
le jardinage. Peut-être d'ailleurs cette
tion leur agréait-elle mieux que les
car, à l'intérieur, ils avaient une rude
e. Il fallait recopier ce qu'écrivait
on. Son écriture, presque illisible de
mps, l'était devenue absolument vers
Le plus souvent il dictait; ces séances
ées étaient terribles!...
On nous assure qu'un jour, à Long-
il dicta quatorze heures de suite. La
aphie était inconnue des membres de
on : aussi la tâche était-elle des plus

pénibles. Quelquefois Napoléon dic
dant des nuits entières. On éveill
gaud à quatre heures du matin pour
la place de Montholon qui n'en pou
« Outre le jardinage, l'équit
lecture et la dictée, Napoléon ava

quelques distractions. A un certain
il lui prit fantaisie d'acheter des ag
de les apprivoiser. De chasse pr
dite, il n'en avait point. Lowe f
quelques lapins, afin que l'empereu
tirer, mais comme il faisait toujours l
en maladroit, et à contretemps, il
moment où Napoléon venait de pl
jeunes arbres. Les rats, suivant to
rence, tuèrent les lapins et sauv
arbres. En tout cas, les lapins dispar
« Au commencement, il sorta
val. Mais la présence d'un officier
toujours sur ses talons, lui était int

et il resta quatre ans sans monter. Pendant ce long repos, il disait plaisamment de son cheval : « C'est un chanoine, s'il en fût ; il est bien nourri et il ne fait rien.... »

Tout cela, même agrémenté de parties d'échecs ou de reversi et de lectures à haute voix, était un bien faible remède contre la plus terrible maladie des exilés et des captifs : l'ennui.

Aussi, dit Lord Rosebery, on ne peut



Masque de Napoléon mort, d'après le moulage d'Antommarchi, médecin qui le soigna à Sainte-Hélène.

(Collection de S. A. I. le Prince Victor.)

s'empêcher de penser à l'animal en cage, qui arpente en long et en large, sans trêve comme sans but, le repaire où il est emprisonné, et dont les sauvages prunelles explorent le monde extérieur avec un farouche désespoir. Si Gourgaud s'ennuie « à la mort », que dire de l'Empereur ? D'ordinaire, il est calme et stoïque. Quelquefois, il se réfugie dans une sorte de grandeur abstraite ; quelquefois, il laisse échapper un gémissement sublime : « L'adversité manquait à « ma carrière !... » Il prend un des annuaires de son règne : « Quel bel empire ! 83 millions « d'hommes sous mes ordres, plus de la moitié de la population de l'Europe ! » Il essaye de maîtriser son émotion en tournant les [...] lets ; mais il est trop visiblement affec[...] autre jour, il est assis en silence, la tête [...] ses mains. A la fin, il se lève : « Après [...] « s'écrie-t-il, quel roman que ma vie ! [...] il sort de la chambre.... »

LENTE AGONIE. — LA CONCLU[SION] D'UN ÉCRIVAIN ANGLAIS

« ... Pendant six ans, poursui[t] Rosebery, Napoléon connut l'an[...] d'une mort lente, désolée, hantée par [...] gret. Il n'y a point dans l'histoire de p[...] analogue à la sienne. Nos ministres [...] été déçus dans l'espoir que le gouvern[ement] français le ferait pendre ou fusiller. L'E[...] eut à ramasser tout son courage pour [...] tâche sans précédent, de bâillonner, de [para]lyser une intelligence et une force [...] trouvaient trop gigantesques pour le [...] être et la sécurité du monde. Tel est le [pro]blème étrange, unique, effroyable, qu[i rend] les souvenirs de Sainte-Hélène si prof[ondé]ment douloureux et attirants. »

Oui, ce furent six années d'a[...] Avant d'être interné à Sainte-Hélène, N[apo]léon souffrait déjà, et sans doute d[...] longtemps, de la maladie qui devait l'e[mpor]ter. Mais les rigueurs de sa captivité [...] climat de l'île précipitèrent les progrè[s du] mal. Dès la fin de 1816, Gourgaud note [que] l'Empereur se plaint de douleurs au foie, [que] ses jambes enflent, qu'il marche difficile[ment]. Napoléon, comme l'autopsie le prouva, [suc]comba à un cancer du pylore, maladie h[éré]ditaire dans sa famille et qui avait enlevé [son] père. Personne, — surtout les médecins [...] ne soupçonna la gravité du mal et [...] minence du dénouement.

Cette mort même ne désarma pa[s la] haine de Lowe. Il refusa d'autoriser le tr[ans]fert du corps en Europe (sur ce p[oint] d'ailleurs, il n'était pas le maître), et [pré]tendit que, sur le cercueil, le nom de *B[ona]parte* fût ajouté à celui de *Napoléon*.

Voici la conclusion à laquelle s'ar[rête] lord Rosebery, et dans laquelle il rés[ume] l'impression qui ressort des témoign[ages] patiemment réunis et contrôlés par lui :

« Si c'était possible, nous voudri[ons] ignorer tout ce qui a été écrit sur ce s[ujet], car c'est une lecture particulièrement pé[nible] pour un Anglais. Nous ne pouvons n[ous] empêcher de regretter que notre gouve[rne]ment se soit chargé de la garde de Napolé[on], et, plus encore, que cette tâche ait été r[em]plie dans un esprit aussi méprisable et [par] d'aussi malencontreux agents. Si Sainte-[Hé]lène rappelle de cruels souvenirs aux F[...]



Napoléon sur son lit de mort (5 mai 1821).

la fin l'Empereur rechercha tout ce qui lui rappelait le passé de gloire qu'il avait donné à la , et cette vie de soldat qu'il avait aimée passionnément. Aussi est-ce sur le modeste lit de camp où t couché la veille de Marengo et d'Austerlitz qu'il voulut s'endormir de son dernier sommeil.

en plus cruels encore sont ceux que n éveille parmi nous.... »

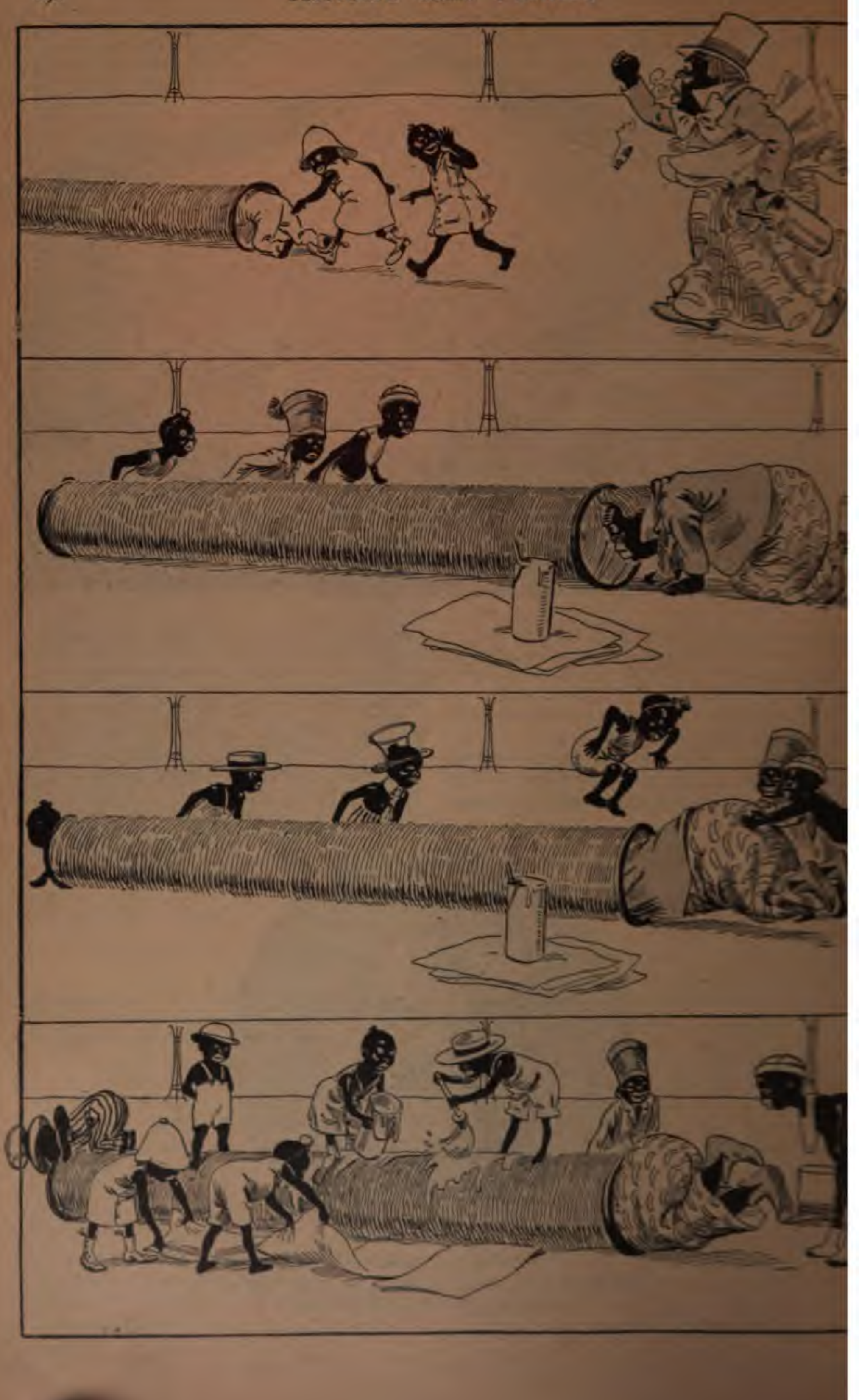
peut considérer que ce jugement est et sera celui même de l'Histoire. Telle lleurs la justice immanente des choses.

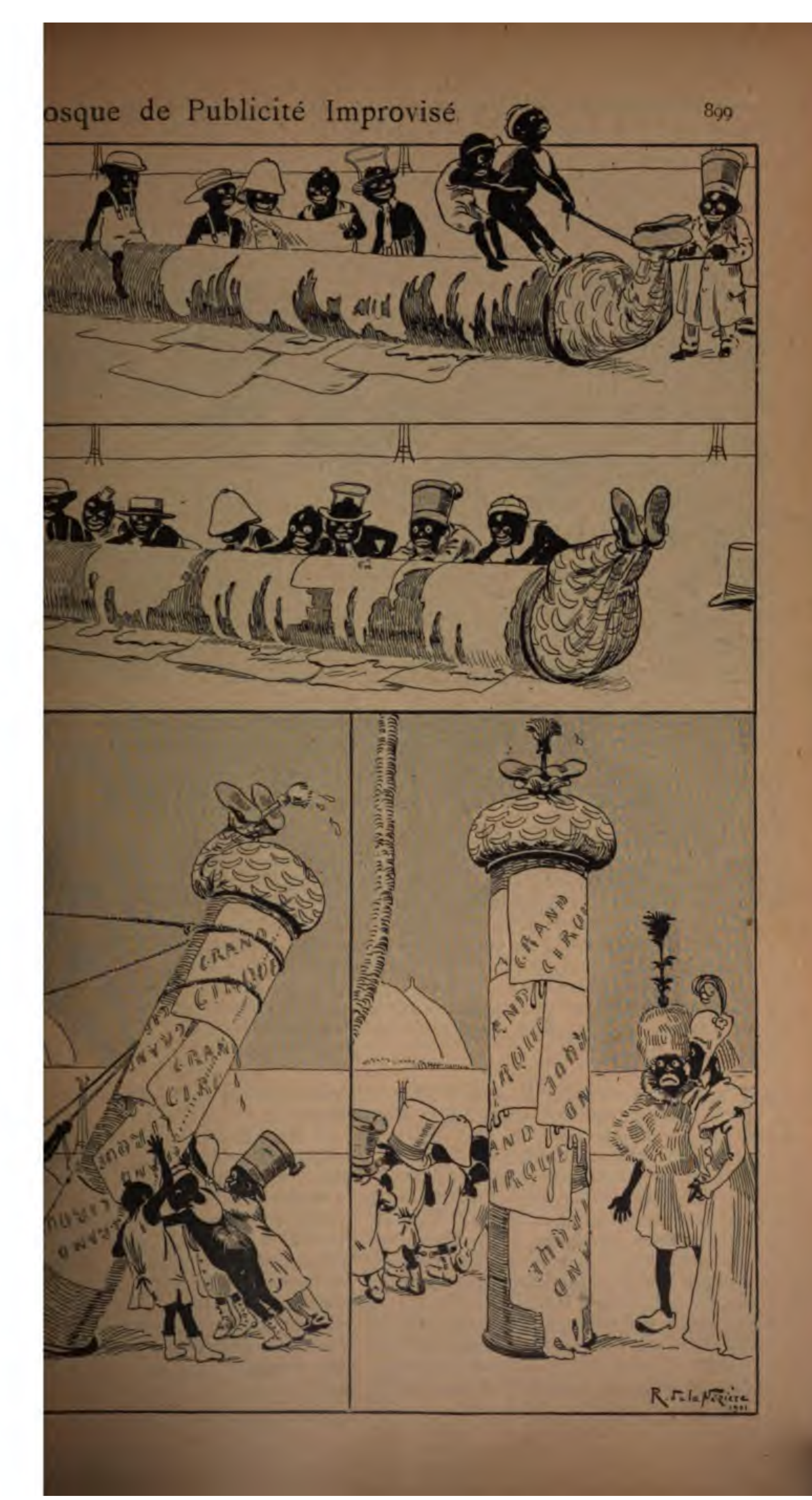
Tandis que la captivité de Sainte-Hélène a imprimé une tache au nom des gardiens de Napoléon, cette douloureuse épreuve n'a fait qu'ajouter un rayonnement suprême à la gloire de l'Empereur.



Le nouveau Prométhée.

Enchaîné sur un rocher, Napoléon est déchiré par un vautour qui représente l'Angleterre.




GRAND CIRQUE



A TRAVERS LE SAHARA. — LA MISSION FLAMAND TRAVERSANT LE PLATEAU DE TADEMAIT.

Loin d'être une plaine de sable unie, le désert est par endroits très accidenté. Notre photographie m… la caravane engagée sur le plateau rocheux de Tademait, l'un des passages les plus arides.

LA CONQUÊTE DU DÉSERT

Pour relier nos possessions africaines de la côte de Guinée à l'Algérie et … Tunisie, et pour en assurer la sécurité, il était nécessaire d'étendre notre dom… tion sur le désert dont les profondeurs mystérieuses recélaient des bandes de pill… qu'on voyait tout à coup apparaître et fondre sur nos territoires. Qu'on se figu… situation de nos postes français, toujours sur le qui-vive, exposés à des alertes in… santes, constamment à la veille d'une expédition, obligés tantôt de repousser … attaque, tantôt d'entreprendre une reconnaissance! Grâce au succès de la mis… Flamand, qui fait autant d'honneur à l'initiative du chef qu'à l'endurance de… compagnons, on peut espérer qu'une ère nouvelle de calme et de prospérité va comm… cer pour cette magnifique portion de notre empire colonial.

○ ○ ○

POURQUOI conquérir le désert? N'est-ce pas une ambition singulière et décevante que celle de revendiquer la propriété de sables et de roches stériles, de vouloir dominer une solitude brûlée par le soleil?

Un simple coup d'œil sur les cartes d'Afrique nous fournit la réponse. Entre les deux groupes principaux de territoires qui constituent notre domaine africain, au nord, Algérie et Tunisie, au sud-ouest, Sénégal, Soudan, Guinée, s'étend le désert du Sahara qui seul sépare nos possessions, comme une immense enclave. Il était donc nécessaire de l'incorporer à notre empire colonial pour compléter le domaine français ; il constitue le trait d'union indispensable entre l'Algérie … Soudan.

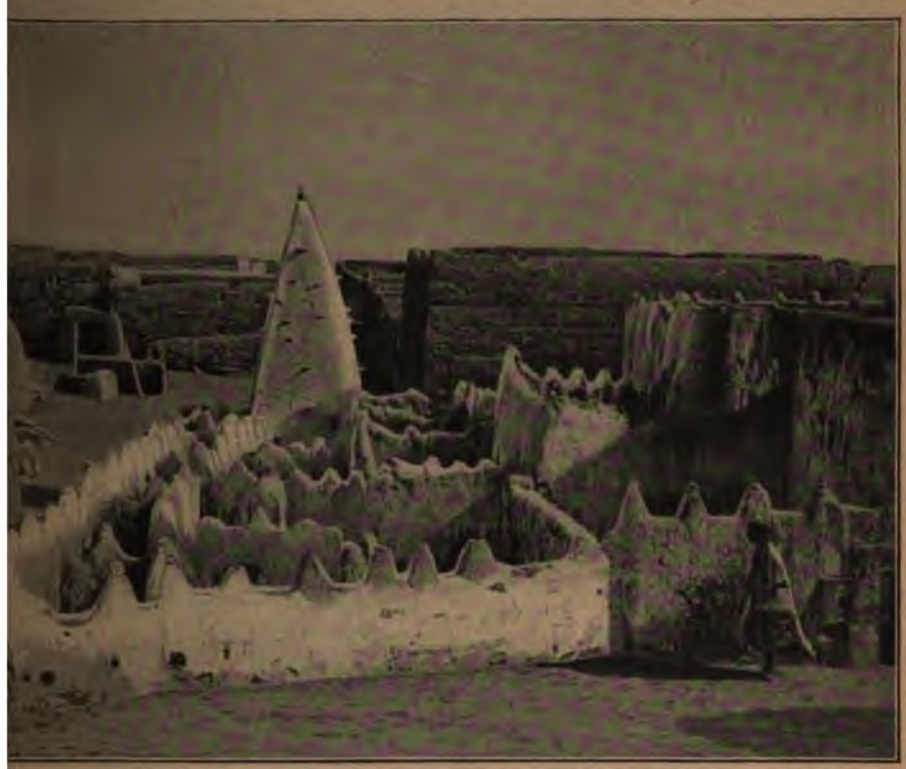
En outre, il ne faut pas croire qu… Sahara soit uniquement une mer de s… des îlots habitables, des « archipels d'o… y sont dispersés où d'importantes trib… vent, commercent et bataillent. Ce dé… peuplé devient alors, aux frontières de … possessions, un centre où se réuniss… caravanes et un foyer d'insurrections … citées par les Arabes pillards qui rançon… les marchands. Peut-on admettre que la Fr… laisse à d'autres le privilège d'expl… ces richesses ou de s'en servir co… elle?

PIRATES DU DÉSERT.

squ'à ces derniers temps en effet c'est
ara que sont parties les attaques cons-
lirigées contre nos établissements. Des
eurs du désert, des bandes de guerriers
s se lançaient sur nos frontières, atta-
es postes isolés, enlevaient les convois,
attaquent et pillent, puis s'évanouissent dans l'inconnu.

Ces pirates du désert sont aussi pittoresques que dangereux.

Ce sont de beaux hommes, de haute taille, vigoureux et souples. Voici quel est leur costume à la fois éclatant et harmonieux. Ils portent un pantalon et une blouse de cotonnade rouge ou bleue serrée à la taille ; sur



SALAH. — LES TOMBES DES MARABOUTS OU PRÊTRES MUSULMANS QUE LEUR PIÉTÉ ET LEURS VERTUS FONT VÉNÉRER COMME DES SAINTS APRÈS LEUR MORT.

où la mission Flamand fit son entrée le 29 décembre 1900, après un engagement meurtrier avec nne de plus de douze cents guerriers sahariens, était un foyer de fanatisme religieux. Sa posses- s a rendus maîtres de la région du Touat, repaire jusqu'alors inaccessible des pillards.

araissaient, impunies, dans l'immense
e sable. Les premières tentatives
expansion furent tragiques : la mis-
ifique du colonel Flatters, en 1881,
e par ses guides, surprise par un
Touareg qui massacre tous ses
, sauf trois officiers ; ces derniers
ent regagner les postes du sud
des souffrances épouvantables, ré-
e nourrir de chair humaine : on ne
uve qu'à demi morts et devenus
fous. Pendant dix-huit ans le forfait
reg reste impuni. Il semble presque
le en effet d'atteindre ces insaisis-
nemis qui surgissent à l'improviste,
leur poitrine une écharpe blanche est recouverte d'un large baudrier de cuir rouge, supportant une cartouchière ; la tête est coiffée d'une chechia entourée d'une bande d'étoffe sombre qui recouvre le front, et le bas du visage est caché sous un voile noir qui ne permet d'apercevoir que les yeux. Tous sont armés d'une longue lance en fer barbelé qu'ils ne quittent jamais, d'un poignard et d'un sabre à deux mains ; le long de la selle pend un fusil double, damasquiné d'argent, et un bouclier en cuir d'antilope.

Les Touareg montent des chameaux de selle, les mehara, qu'ils dirigent avec une sûreté remarquable par la simple pression

des doigts de pieds nus sur le cou de l'animal. Assis sur la selle, les jambes croisées autour d'un pommeau en forme de croix, le cavalier garde ainsi l'usage de ses deux mains pour manier sa lance ou son sabre. Quand deux Touareg combattent à mehara,



CARTE MONTRANT L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR LA MISSION FLAMAND.

leur but est toujours de couper les pieds de l'adversaire, qui, perdant toute action sur sa monture, est incapable de prolonger la résistance.

Mais les Touareg ne sont pas nos seuls adversaires. Sur la frontière marocaine, tout le sud-ouest algérien est infesté de brigands dont Pierre Loti a décrit avec enthousiasme le somptueux appareil.

« .... Ils arrivent sur nous à fond de train, avec des hurlements féroces, admirables ainsi, vus de face, à travers la fumée de leur fusillade, dans leur ivresse de bruit et de vitesse.... Faut-il qu'ils aient détroussé des voyageurs pour pouvoir s'offrir un tel luxe !...

Toutes les brides et tous les harnais soie d'une couleur merveilleusement à la robe du cheval et au costume lier, bleu, rose, vert d'eau, saumo rante ou jonquille : tous les étri niellés d'or. Tous les chevaux ont trail des espèces brequins très lo velours, magnifi brodés d'or, m par de longues d'argent ciselé ou reries.... »

Ces brigan perbes sont auss que les Touareg ces deux vois mœurs trop sem notre sud algérie jamais en sûreté.

NOTRE LERIE RIENNE

Il fallait pou poser à nos enn désert des arme aux leurs, et, l bilité étant leur m défense, il était i sable d'exercer no à se déplacer auss ment qu'eux. Pen deux ou trois ann nières, nos avant algériennes vécu alertes et en re sances perma Comme ces p Touareg qui se voltiger à travers l nos détachement rent à oublier les di à paraître et di aux quatre coins d due morne, à vaincre les privations. dats s'accoutumèrent au régime a contentèrent de vivres sommaires et rare des puits ou des outres. Avec train, une bonne humeur parfois h pendant les expéditions si fréquente nourrissait uniquement de dattes et couss ; les cavaliers français courai jours, du sud au nord et de l'est à montrant partout nos couleurs, l les populations des oasis à com notre appui et les nomades à no Des reconnaissances devinrent de bles expéditions. En mars 1899, le Germain et 40 spahis sahariens po



DANS L'EXTRÊME SUD ALGÉRIEN. — LE FORT MIRIBEL.

antir la sécurité des oasis sur lesquelles nous étendons notre autorité, il était indispensable des bases d'opérations. C'est dans ce but que furent construits les forts Miribel et Mac-Mahon. t, avant l'expédition Flamand, nos postes les plus avancés dans l'extrême sud.

ours aller et retour, un raid depuis Mac-Mahon jusqu'à cet « archipel » qu'on savait trouver à l'extrême Tidikelt, à l'est de cette région at qui nous barrait le chemin de ctou: le capitaine Germain s'avança x portes d'In-Salah sans être in-nous entrions au cœur du repaire des g.

ice à une heureuse initiative on rem-our ces courses forcées à travers le le cheval, toujours délicat, par le ou chameau de selle que nous em-es aux Touareg. Le mehari est au porteur ce que le cheval de sang ireur de charrue. Très résistant, à n qu'il pâture quatre heures par jour res plantes des plateaux sahariens, de rester quatre ou cinq jours sans mehari fait sans effort huit kilomè-demi à l'heure pendant cinq ou six plusieurs pelotons de « spahis saha-toujours juchés sur leurs hautes prêts à poursuivre les mehara de , ont été organisés depuis deux ans; iers et sous-officiers ont chacun trois chaque homme en a deux. Nous aujourd'hui mieux équipés que les du désert : nous n'avons plus qu'à l'avant.

première opération indispensable s'ouvrir une route jusqu'à ces oasis at, centre politique du désert. La i suit, à l'ouest de notre frontière, les bien pourvues d'eau de l'oued Zous-de l'oued Saoura, était infestée par us bérabères, irréductiblement hos-tiles. On décida de pénétrer au Touat par le Sahara oriental : la difficulté était, de ce côté, de trouver de l'eau et de se ravitailler.

La mission Flamand fut, en 1899, chargée de cette tâche toute scientifique : reconnaître géographiquement et économiquement la route française du Sahara oriental jusqu'à l'extrême sud du Tidikelt où le contact peut être établi avec l'arrière-pays de Timbouctou. L'audace des pirates du Sahara devait obliger cette paisible mission géographique à une véritable conquête.

UNE MISSION EN MARCHE. — LA JOURNÉE AU DÉSERT.

M. Flamand, professeur à l'École supérieure des sciences d'Alger, connu déjà par plusieurs missions au Sahara, avait pour adjoints M. Joly, également professeur de sciences, et le capitaine Pein, commandant l'escorte. Trois chefs indigènes menaient les 100 goumiers de l'escorte, tous montés à mehara, sauf 14 à cheval; un convoi de 200 chameaux suivait la mission.

Partie d'Alger le 8 novembre 1899, la mission Flamand s'arrêtait quelques jours à Ouargla, pour compléter ses approvisionnements, et quittait, le 29, ce dernier centre français vers le sud. Dès lors c'est la vie du désert qui commence.

Nous savons, par le récit du voyageur lui-même, que les journées de marche sont bien remplies.

« Vers trois heures du matin, un bruit épouvantable se répand dans tout le camp ; ce sont les chameaux que l'on *barraque.*

On appelle *barraquer* ou *débarraquer* un chameau, l'obliger à s'accroupir pour le charger ou le décharger; et ce gentil petit animal ne s'accroupit pas sans effort ni sans bruit. Le chameau pousse, dès qu'il se barraque, une sorte de gloussement rauque, de gargarisme accompagné de râles assourdissants. Sur un troupeau de trois cents bêtes, le bruit produit est plus que suffisant pour éveiller tout le camp.

« Cette symphonie commence donc à trois heures du matin, mais ce n'est que vers six heures et demie que le jour est suffisant pour pouvoir se lever. Après une rapide toilette, vous vous précipitez sur vos instruments pour procéder de suite aux observations météorologiques.



Dans le désert. — Le service des subsistances de la colonne.

Dattes, « couscouss », conserves, tel est le menu peu varié dont il faut se contenter au désert. Les vivres, comme l'eau, doivent être transportés à dos de chameaux. C'est au milieu des tentes qui servent de magasins d'approvisionnements que se fait chaque jour la distribution des vivres.

« A peine vous êtes-vous livrés à ces différentes besognes que la tente s'abat; on monte qui à cheval, qui à chameau, et les observations de chaque instant vous occupent; çà et là, vous descendez de cheval pour prendre un échantillon de roche; puis vous redescendez à nouveau, récoltant des plantes, et levant votre route. L'heure du déjeuner arrive vers dix heures et demie.

« Quelle que soit la saison, voici le menu peu varié du Sahara : saucisson ou viande boucanée et une poignée de dattes, sardi[nes] et une poignée de dattes, ou bien un peu [de] thon mariné et une poignée de dattes.

« Comme unique boisson, de l'eau, ord[i]nairement très fraîche, contenue dans d[es] guerbas (peaux de bouc).

« Le déjeuner demande une petite dem[i-]heure, repos compris. Mais vite! — les jour[nées] sont courtes — on remonte à cheval e[t] l'on reprend la march[e] et les observations jus[-]que vers deux heure[s] et demie, trois heure[s].

« On s'arrang[e] toujours de manière qu[e] le campement choi[si] pour la prochaine n[uit] soit atteint au mome[nt] où le soleil est à 45 d[e-]grés au-dessus de l'h[o-]rizon, ce qui perm[et] de faire une précie[use] observation d'angle h[o]raire (détermination d[e] la longitude).

« Puis on organise le campement; pen[-]dant que les hommes abreuvent les monture[s] et le troupeau, il faut encore revoir s[on] itinéraire du jour, inscrire les visées à l[a] boussole, rédiger le journal de route, mett[re] au net les notes prises dans la journée s[ur] les carnets.

« Voici l'heure du dîner. On mange d[u] couscouss, du m'am'sa ou des pâtes. Apr[ès] le dîner, au milieu du camp somnolent, nou[-]velles observations astronomiques, prépara[-]tion de la marche du lendemain. Vers ce[…]

lu soir, minuit souvent, on se couche

Flamand ne parle ici ni de la fatigue, chaleur torride, ni des difficultés de orte de la route, ni de sa lassante nie. Avec son entrain de Français et iousiasme de savant il ne songe qu'aux s de l'œuvre entreprise

RS LE SUD. — LA BAGUETTE DE GUERRE.

ıdant trois semaines la mission pour-marche vers le sud. Quelques inci-ompliquent la vie journalière : un jour ı puits que les indigènes ont empoi-n y jetant des cadavres de chèvres; re fois un squelette d'Arabe qu'on au bord de la piste tracée sur le sol ɔas des mehara. Mais la petite troupe, ɾoir réussi à franchir sans encombre ıuteux plateau de Tademait, aborde Tidikelt, « l'archipel des oasis » du ɔriental, et touche au but. Le 20 dé-, arrivant au puits de Haci-Farer--Sill, l'avant-garde trouve, fichée en ne baguette supportant un papier ou ıctères sont très visibles : « Si vous z ce puits, la poudre va parler ». ı déclaration de guerre du Tidikelt.

La mission naturellement décide de poursuivre sa marche malgré tous les obstacles, campe quatre jours auprès de la menaçante baguette, puis vient s'installer, le 27 décembre, à Foggara, à 18 kilomètres à l'est d'In-Salah, la capitale politique du Tidikelt. Les éclaireurs qui se sont avancés jusqu'à Igosten annoncent la formation, en avant d'In-Salah, d'une colonne, forte d'au moins 1200 fusils. La mission scientifique va devenir colonne expéditionnaire.

LES FUSÉES D'ALARME. — LA POUDRE PARLE.

Le 27 au soir la mission était réduite aux seuls goumiers et convoyeurs. Le détachement des spahis sahariens campait ce jour-là à une cinquantaine de kilomètres au nord. Dès que l'obscurité est assez grande, le capitaine Pein fait tirer quelques fusées rouges que les spahis reconnaissent pour le signal : « danger imminent, rallier ». Ces fusées ont un effet inattendu : la colonne d'In-Salah, qui n'est plus qu'à quelques kilomètres des Français, croit en apercevant l'éclair des fusées que la petite troupe essaye son artillerie : jusqu'au lendemain, une défiance heureuse retarde l'attaque des indigènes.

Mais, le jour venu, les guerriers d'In-Sa-



LES FEMMES FAITES PRISONNIÈRES AU COMBAT D'IN-RHAR, AVEC LEURS ENFANTS.



Après le combat d'In-Rhar. — Les prisonniers Berabères dans la cour de la « Kasbah » du ch

Peu de temps après la prise d'In-Salah, un nouveau succès étendit encore notre domination. Po des mêmes guerriers, la colonne d'Eu, le 19 mars 1900, enleva d'assaut In-Rhar après un lon quatre cent cinquante Berabères, hommes et femmes, furent faits prisonniers.

lais, rassurés par l'absence de canons en face d'eux, s'avancent en bel ordre, au son de musiques étranges, et entonnent des chants de guerre. Le capitaine Pein, pour se conformer au programme pacifique de la mission, essaye une dernière fois d'obtenir le libre passage; mais un coup de feu part des rangs ennemis, blesse un de nos hommes. La ligne des grands cavaliers blancs s'avance à vive allure sur notre petite troupe; les longs fusils tirent sans interruption. Le feu est ouvert de notre côté; les premiers guerriers blancs tombent, mais les musiques font rage, les sourds battements des tambours arabes excitent les défenseurs du désert. L'engagement se prolonge pendant près de trois heures; enfin la ligne des cavaliers, décidément rompue, se disloque et s'évanouit; cinquante des leurs restent sur le terrain.

A deux heures, les spahis sahariens rejoignent le gros de la colonne; son effectif au complet, la mission reprend la marche sur In-Salah, où elle entre, le 29, sans combat. Le drapeau tricolore est solennellement arboré sur la porte du bordj tandis que toute l'escorte présente les armes et que les tro sonnent. La France est définitivement i en plein cœur du Sahara.

Mais la conquête n'est pas compl core. Le 5 janvier, les guerriers du dése quent les villages méridionaux du group Salah; notre cavalerie les repousse p que M. Flamand, avec une vingtaine d'ho réussit à maintenir les 70 prisonni guerre et les otages faits pendant la j précédente; en même temps il défend rieusement le convoi, le troupeau de cha contre les gens d'In-Salah prêts à le p à revers. Cette fois l'oasis entière no acquise. Le 18 janvier, M. Flamand p prendre la route du nord, regagner les fort bel et El-Golea, laissant derrière lui une garnison. In-Salah ne nous échappera

Peu après le départ de la mission, domination s'étend, vers le sud-ouest, j l'oasis d'In-Rhar. Enfin une colonne In-Rhar le 19 mars, fait 450 prisonnier 600 hommes hors de combat pendan nous perdons 9 soldats et que deux o sont blessés. Ce succès militaire garan

t le résultat de la mission géogra- M. Flamand.

: étroite oasis d'In-Salah est en effet capitale politique et économique de e région du Touat, centre de la vie ie perdu au milieu des sables et des cheuses, à 900 ki- de la côte mé- nne, en plein Sa- réalité nous avons r cette heureuse n ensemble d'oasis 2000 kilomètres iron et plantées de de palmiers, où 200 000 habitants tis, parmi lesquels raliers et 30 000 nomades.



Un convoi de captifs dans les « tellis ».

spakis sahariens font des prisonniers, ils sont obligés, pour ner, de les enfouir dans des sacs appelés « tellis », assez r qu'un homme puisse s'y tenir assis. Les sacs sont ensuite leux par deux sur les chameaux.

nilieu du désert ces territoires ont rtance considérable. Dans ces pays e est la seule ressource alimentaire, arfois l'indigence où l'on en est ré- es nègres détruisent les fourmilières er les graines qui y sont emmagasi- ommerce d'importation est donc une vitale, et tout centre d'échanges ras- iodiquement les affamés, c'est-à-dire majorité de la population. In-Salah l marché possible pour les Touareg ; mes assurés en l'occupant d'imposer orité à tous les errants du Sahara.

Le Sahara, province française.

Des colonnes légères ne cessent, depuis notre installation à In-Salah, de parcourir le Tidikelt et la région de Timmimoun. Une malencontreuse audace des Bérabères vint hâter nos opérations et déterminer la pacification énergique de toute la région.

Le 18 février de cette année, à cinq heures du matin, des Bérabères en nombre — un millier de fusils à peu près — viennent attaquer le bordj de Timmimoun qu'ils supposent dégarni de ses défenseurs, presque tous en colonnes. En réalité 160 hommes seulement défendent notre pavillon. Pendant trois heures un combat acharné se prolonge dans l'obscurité. Il se termine par l'échec complet des assaillants, qui laissent une centaine de cadavres au pied de nos murs, emportent 200 blessés, 2 officiers et 7 hommes ; nos pertes s'élèvent à 2 tués, 28 blessés. Le succès est chèrement payé. Mais les Bérabères semblent décidément désorganisés ; cette sanglante défaite a un grand retentissement dans tout le Touat, qui est prêt à reconnaître notre autorité.

Un programme définitif d'occupation est aujourd'hui en accomplissement régulier, sous la direction du général Servière. Les pirates du désert sont définitivement vaincus.

On voit aujourd'hui les résultats, glorieux et pratiques à la fois, de cette prise



Un campement dans l'oasis.

Quelque temps après la prise d'In-Salah la mission Flamand revint à Alger. Une colonne, sous le commandement du colonel d'Eu, fut alors détachée pour aller renforcer la petite garnison qu'elle a laissée dans le Touat. Notre photographie montre le camp de la colonne, à Igosten, dans l'oasis.

d'In-Salah enlevée d'audace par la mission scientifique Flamand. Maîtres du Touat, nous sommes maîtres du Sahara. Nos deux groupes de colonies se trouvent réunis et notre prépondérance sur l'Afrique septentrionale et orientale s'augmente d'autant. En attendant la réalisation du Transsaharien, nous sommes assurés de voir, dans un avenir prochain, l'archipel d'oasis du Touat relié au monde français par une double ligne de chemin de fer à l'est et à l'ouest. Un réseau télégraphique est à l'étude. Dès aujourd'hui, le Sahara est français, après deux ans à peine de pénétration pacifique ou militaire. Nous pouvons être légitimement fiers de cette brillante victoire coloniale, aussi utile à notre expansion économique que glorieuse pour nos savants et nos officiers.



Un spahi saharien et son « mehari » ou chameau de selle.



LE BARON APERÇUT, DANS LA FENÊTRE, LE TRICORNE DU PRÊTRE PLANTÉ SUR LA TÊTE DE GEORGES.

L'Accusateur Imprévu

DERNIÈRE PARTIE

RÈS l'inutile et tragique visite que le baron avait faite à la villa, sans réussir à trouver ce chapeau de la victime ouvait quelque jour devenir un terrible dénonciateur, il ne lui restait plus espoir. C'est à cette dernière et si faible e de salut qu'il voulait se raccrocher. être le chapeau était-il tombé dans les du neveu de Salvator, Georges, qui une auberge là-haut à la Fulda. es n'était-il pas descendu pour recueillir l'héritage de son oncle, quelques jours après sa mort ? N'avait-il pas emporté un paquet plein d'effets ? Le baron ne pouvait négliger de suivre cette piste : c'était la suprême démarche à faire, il ne voulut pas la retarder d'un jour.

Afin de ne pas éveiller les soupçons, il revêtit un grossier costume de chasseur, se coiffa d'un large chapeau mou, jeta sur ses épaules un carnier de cuir et un fusil, et en cet attirail descendit à la station de la Fulda.

MAIRE DES DEUX PREMIÈRES PARTIES. — *Un seigneur napolitain, le baron Charles oriolan de Santafusca, est un joueur effréné. Complètement ruiné, il feint de vouloir vendre sa villa ille. Sous ce prétexte, il y attire un vieux prêtre, don Cyrille, qu'il assassine en lui assénant sur la un coup de barre de fer qui l'étend raide mort. Il s'empare ensuite de l'argent qu'apportait sa victime ayer la maison, la précipite au fond d'une citerne et recouvre de sable le corps de l'infortuné don e. Il revient à Naples et, profitant de l'argent qu'il a volé, essaye de mener joyeuse vie et de s'étourdir. le remords s'est bientôt emparé de lui. Il a des cauchemars, il revoit le prêtre tel qu'il était au t où il l'a frappé. Tout à coup une idée surgit en lui. Il ne se souvient pas d'avoir enfoui avec vre le chapeau que portait sa victime. Ce chapeau peut être un indice. Il faut à tout prix que l'assassin ouve. Il retourne à la villa pour le rechercher. Ses recherches sont vaines. Le chapeau a disparu.*

se place un détail de la plus grande importance. Le chapeau que portait don Cyrille le jour du était un chapeau neuf que lui avait vendu le chapelier Philippin. Ce chapeau a été trouvé dans la ar le curé de Santafusca, don Antonio, qui par erreur l'a mis sur sa tête et a laissé à la place son hapeau. Don Antonio s'aperçoit de sa méprise, ne sait à qui pouvait appartenir le chapeau neuf, et, nt dans la coiffe l'adresse de Philippin, il le lui envoie. Philippin, jugeant la chose suspecte, saisit ice de l'affaire. Quant au vieux chapeau laissé par don Antonio dans la villa, il avait été emporté par tain Georges avec d'autres vieilles hardes.

Sans hâte, dans la fraîcheur matinale, il se mit à gravir la colline, sifflotant une chanson entre ses dents, pour se donner un air d'insouciance. Mais quels efforts ne lui fallait-il pas pour réprimer les battements de son cœur!

L'auberge du Vésuve, avec sa vieille enseigne couleur de tomate, se trouvait sur la grande route qui monte vers les montagnes, dans un endroit retiré, près d'un bois de platanes. Les voituriers et les âniers s'y arrêtaient pour se rafraîchir.

Les voyageurs amis du confort en auraient peu goûté l'installation; mais les clients ordinaires de l'auberge n'étaient pas difficiles : il leur suffisait de trouver là du vin frais, du vieux fromage et du tabac.

Georges était un gros garçon trapu, joufflu, réjoui et d'humeur toute ronde, toujours disposé à rendre service à un voisin, surtout quand il y avait à gagner une demi-lire. Il était occupé à écarteler un mouton qu'il avait pendu par les jambes à la barre d'une fenêtre, quand il vit arriver un chasseur sans chien.

« Pouvez-vous me donner du vin et du fromage, mon garçon?

— Tant que vous en voudrez, répondit Georges, et il alla essuyer ses mains rouges de sang. »

Le chasseur entra dans une salle au rez-de-chaussée et regarda vivement autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. Puis il s'assit devant une table, feignant d'être fatigué par une longue marche.

Georges revint bientôt avec du vin, du fromage et un pain dur sur une assiette. La conversation s'engagea.

« Il me semble que je vous ai déjà vu, commença le chasseur,... mais je ne me souviens pas où.... Ne seriez-vous pas par hasard parent d'un certain Salvator qui demeure là-bas à Santafusca?

— Je suis son neveu ou plutôt je l'étais, répondit Georges; car à cette heure le pauvre vieux est défunt. Il est mort de fatigue et d'épuisement, pauvre comme Job. Voilà ce qu'on gagne à servir les seigneurs! Ils vous sucent le sang tant qu'il en reste une goutte, et jettent votre carcasse à leur chien. Mon oncle n'a pas eu un sou à me laisser, après s'être tué pendant quarante ans au service d'un baron qui jette l'argent par les fenêtres à Naples.

— Alors c'est bien vous qui êtes venu un jour à la villa prendre de vieux effets?

— J'y suis allé il y a quinze jours.

— Je suis parent de don Antonio, vous savez bien, le curé de Santafusca, je suis le fils de sa sœur, dit le chasseur d'un air dégagé. Je connaissais aussi votre pauvre oncle Salvator. » Il ajouta avec une émotion qui n'était pas feinte : « Sa mort m'a causé beaucoup de chagrin.

— Tout le monde l'aimait, soupira Georges.

— Et, puisque nous sommes sur ce sujet, continua le chasseur, n'auriez-vous pas pris par hasard avec les autres effets un chapeau de prêtre?

— Un chapeau de prêtre?... »

Georges hésita une seconde. Il sembla au baron que cette seconde durait un siècle. Du mot que laisseraient tomber les lèvres de cet homme dépendait toute sa destinée. Un mot de ce rustre allait décider si le noble baron de Santafusca pourrait retrouver un peu de calme d'esprit ou s'il avait à jamais tué le sommeil.

Enfin Georges prononça :

« Oui. Ce chapeau est ici. »

L'émotion était trop forte. L'attente avait été trop douloureuse. Cette fois le baron ne put se contenir. Il fut pris d'un rire nerveux, secoué de convulsions. C'était tout son être qui se détendait. Dans cette soudaine explosion, il y avait l'aboutissement de longs jours d'angoisse, il y avait le résumé de son atroce déception de la veille, des cauchemars de ses nuits et des visions qui l'avaient tant de fois hanté, il y avait l'immense soulagement de l'homme qui s'est cru perdu et qui, par une bonne fortune désormais inespérée, se sent renaître à la vie.

L'aubergiste le regardait avec stupeur.

Lorsqu'il se fut un peu calmé, le baron essaya de s'expliquer.

« Ha! ha! fit-il, c'est qu'en vérité, c'est trop drôle... Vous connaissez don Antonio. Le brave homme! Depuis qu'il a perdu son chapeau il ne vit plus... Ha! ha! Songez donc! Il n'en a pas d'autre. Et il est trop pauvre pour en acheter un! Le voyez-vous, sur les routes, nu-tête?... Ha! ha! J'étais là quand vint le secrétaire de la mairie, un nommé...

— Jervolino....

— Précisément. C'est Jervolino qui a eu l'idée que vous pouviez bien l'avoir emporté.

— Dame! J'ai tout fourré dans mon sac.

— Pourvu qu'on n'aille pas vous chercher noise pour vol d'un objet sacré! »

L'aubergiste prit une mine effarée.

« Bon! Vous voyez bien que je plaisante.

— Beau profit pour un voleur! un chapeau pelé comme l'âne du moulin. D'ailleurs je vais vous le chercher.... »

Et il disparut par le petit escalier de bois.

Le baron ne pouvait rester en repos; pour



ET LE CHAPEAU DISPARAISSANT SANS BRUIT
ENT DANS LES ABÎMES OBSCURS DE LA MER.

on impatience, il sortit dans la cour, lques pas sans perdre de vue la fe- éclairait la salle.

t à coup il frissonna.

rière la fenêtre il venait d'apercevoir ie, mouvant, vivant.... Une plaisan- ce farceur de Georges! Le gaillard uvé spirituel de se coiffer de cette ose cabossée, usée, lamentable. Il s'approchant avec un gros rire :

'oilà l'objet. Vous m'obligerez en barrassant. Je m'en vais vous le loger tre carnier. L'oiseau est un peu ant, mais en lui aplatissant les ailes.... npliments! vous aurez là un gibier qui ordinaire. »

baron avait hâte de partir.

Combien vous dois-je?

Pour le fromage et le vin, douze sous. eau est par-dessus le marché. »

baron remercia. Dès qu'il se crut hors e de l'aubergiste, il commença à mar-

cher à grands pas. Une fièvre, joyeuse cette fois, et bien différente de celle qui le rongeait depuis plusieurs jours, précipitait sa marche. Il était donc arrivé au résultat qu'il souhaitait si ardemment! Il avait en sa possession le chapeau accusateur. Qu'allait-il en faire maintenant? Le détruire, sans doute; mais comment? L'enfouir? Le lacérer? Le jeter dans quelque rivière? Justement il était arrivé dans la campagne déserte, auprès d'une rigole où croupissait de l'eau de pluie. Il se courba, fit passer devant lui son carnier, regarda tout autour, épiant si quelqu'un l'observait....

Agrandie par le soleil couchant, son ombre s'allongeait, témoin immobile et muet.... Il eut peur.

L'assassin se remit en marche, revint sur la route, rejoignit la petite station, et quand le train arriva, il sauta dans un wagon de troisième classe. Il y avait là de braves gens qui, avec la familiarité des hommes du peuple, se mirent à lui parler de chiens, de bécasses et d'alouettes.

Pendant quelques minutes, le baron oublia qui il était; de bonne foi il s'imagina être un de ces chasseurs qui n'ont sur la conscience d'autres meurtres que celui du gibier.

Il arriva à Naples comme il faisait déjà nuit et se dirigea vers les faubourgs.

Le plus simple n'était-il pas de laisser tomber carnier et chapeau dans une de ces conduites d'écoulement qui dans ces quartiers populaires sortent des maisons? Mais non! Ils pourraient être repêchés par les gamins qui pataugent dans les égouts.

Une légende s'était créée autour de la personne du prêtre. La curiosité du public était éveillée : le moindre indice suffirait pour la guider. Le chapeau lui aussi avait son histoire. On savait que le prêtre l'avait payé au chapelier par l'indication de ces fameux numéros qui étaient sortis à la loterie; on en avait parlé dans toute la ville; tous les journaux avaient brodé sur ce thème leurs commentaires.

A la Fulda, il était hors de doute que Georges bavarderait, et, afin de divertir les clients de son auberge, leur conterait l'anecdote de ce chapeau de prêtre qu'un chasseur était venu lui réclamer. Une extrême prudence était donc nécessaire. Le baron s'irritait à part lui. Comment se pouvait-il qu'il y eût tant de vie dans une chose parce qu'elle avait appartenu à un mort? Il semblait que l'esprit du prêtre eût passé dans les ailes noires du chapeau et qu'il s'y débattît, avec des soubresauts et des convulsions d'oiseau agonisant.

Au sortir d'une ruelle, le baron se trouva sur la plage à un endroit où les vagues venaient jeter leur écume avant de mourir et s'étendaient frémissantes sur le sable en un joyeux murmure.

A gauche Naples resplendiss[illegible] lumières dans la nuit et renvoyai[illegible] large clarté.

C'était une nuit sans étoiles [illegible] nuit propice pour quelque agiss[illegible] rieux. Dans les ténèbres à peine [illegible] distinguer, à dix ou douze pas en [illegible] petit promontoire de rochers [illegible] galets qui s'avançait dans l'eau.

Une mauvaise barque de pêche [illegible] attachée aux rochers par une chaîne. Le [illegible] y entra, la détacha; en quatre [illegible] rames il se trouva au large, seul [illegible] nuit noire, entre l'obscurité du ciel et l'[illegible] rité de la mer.

Fermant à demi les yeux, [illegible] avait peur de ce qu'il allait voir [illegible] il plongea ses mains dans le carnier, [illegible] chapeau, jeta le carnier au fond de la [illegible] se servit de la bretelle pour lier très [illegible] chapeau à son fusil, et plongea le fusil [illegible] l'eau jusqu'à la bouche du canon.... [illegible] ouvrit la main.

Le fusil et le chapeau, s'enfonçant [illegible] bruit, se perdirent dans les profondeurs [illegible] bres de la mer.

« Voilà qui est fait! » dit à haute [illegible] baron. Il lui sembla qu'une voix s'év[illegible] parmi les rochers, lui répondait : « Am[illegible]

LA MAIN DE LA JUSTICE.

A la même heure commençait une [illegible] de tribulations pour le vieux desserv[illegible] la cure de Santafusca, don Antonio.

Un délégué de la police accompag[illegible] carabiniers du roi demandait à lui parle[illegible]

Un délégué de la police! Des carabi[illegible]

Que pouvaient-ils lui vouloir?

En quelques instants, le curé fut [illegible] et vint recevoir ces inquiétants person[illegible]

« En quoi puis-je servir ces mess[illegible] dit, avec force révérences, le pauvre vie[illegible] tout épouvanté.

— Don Antonio, reconnaissez-vou[illegible] l'auteur de cette lettre adressée au cha[illegible] Philippin Mantica? demanda le policier.

— Sans doute. Cette lettre acco[illegible] gnait l'envoi d'un chapeau.... C'est bie[illegible] qui l'ai écrite.

— Il y est dit que le chapeau fut t[illegible] dans les alentours de Santafusca. Eh [illegible] il importe beaucoup au procureur du r[illegible] savoir dans quelle localité précise le cha[illegible] a été trouvé, par qui et à quelle date, [illegible] quelles mains il a passé.... »

Devant ce chapelet de questions, [illegible] Antonio allait de surprise en surprise.

« Faites attention, don Antonio,



…EMENT, LE BARON DÉCHIRA LE JOURNAL, LE PORTA À SA BOUCHE, ET SE ROULA PAR TERRE, HURLANT COMME UNE BÊTE FÉROCE.



je prendrai note de votre déposition et que Votre Seigneurie pourra être appelée à l'audience publique pour la confirmer.

— A l'audience publique? ô âmes divines! De quoi donc suis-je accusé? Un peu de retard dans le renvoi du chapeau, c'est tout ce qu'on peut me reprocher. Ai-je mérité pour cela d'être traîné devant les tribunaux?

— Calmez-vous, don Antonio, et exposez paisiblement tout ce que vous savez de cette affaire. Il n'est nullement question de vous arrêter. »

Le délégué ne put s'empêcher de sourire devant la mine consternée du pauvre prêtre, qui prit son courage à deux mains et commença un long, long récit, détaillé, embrouillé, dans lequel il ne négligea aucun détail. Il dit le jour, l'heure, la minute où Martin vint le chercher pour courir au secours de Salvator, l'échange du chapeau advenu dans la chambre du mort, et comment il avait perdu le sien.

Après avoir pris note de cette interminable déposition, le délégué ajouta :

« Je vois, mon révérend, que vous avez agi avec une parfaite bonne foi. Pardon s'il me faut par la suite vous déranger de nouveau, mais j'ai peur d'y être obligé : l'affaire prend mauvaise tournure : nous sommes peut-être en présence d'un crime.

— D'un crime! s'écria don Antonio épouvanté.

— D'un crime! s'exclama en manière d'écho le sonneur Martin qui écoutait derrière la porte.

— Hélas! oui. Ce chapeau appartient à un vieil ecclésiastique disparu de Naples depuis une vingtaine de jours, et dont personne n'a plus eu de nouvelles. Nous avons de fortes raisons de croire qu'il a été assassiné. Aussi comptons-nous sur le concours de don Antonio pour éclairer la justice dans ses recherches. »

Glacé de terreur à l'idée qu'un de ses confrères avait été assassiné, et qu'il avait pu, lui, don Antonio, porter sur sa tête le chapeau du mort, le vieillard entra dans de nouvelles explications : il conta qu'il avait pris le chapeau neuf par mégarde, qu'il avait laissé en place le vieux chapeau, que Salvator avait un neveu, Georges, l'aubergiste de la Fulda.

Ce dernier était le seul sur lequel on pût faire tomber les soupçons. Sans bien comprendre quelle part il aurait eu dans cette affaire, le délégué imagina qu'il pouvait y avoir joué un rôle, et que le plus sûr était donc de s'assurer de sa personne. En conséquence, il donna au lieutenant des carabiniers l'ordre

d'arrêter sur-le-c
Puis, prenant la
mesure, il envoy
ouvrir la grille
Non sans p
la vieille serrure
des écuries, tan
soulevés par M
rues et la place,
leur pasteur si
Conduit par le so
gardes envahit le
releva une descri
Puis il laiss
grille avec ordr
gamins et les fem
train de onze he
A bout de f
jusqu'à sa maiso
Jamais, au c
il ne se souven
émotion.
Subitement,
sanglots.

UN DÉJEU

Cependant l
invitation à déjeu
mantes villas de
falaise à pic au-d
dans un bosquet
Élégant et
enfin délivré de
gaieté de jadis.
Élevant son
yeux, il regarde
mer qu'on aperç
Il se plaît à la v
songe qu'elle ca
douté. Qui irait
un méchant chap
de maison l'inter
« Baron, v
fois de nous m
donc réaliserez-v
— Pas m
convive. Ce n'est
Ses paroles
de la conversatio
tion. Mais le bar
voulu dire cet ho
pas le moment d
Allons! est-
goisses allaient l
On en était
des fauteuils su
regardaient l'hori
la fumée.



moment, montrant du doigt un
'horizon.
›yez donc, s'écria quelqu'un en
un point noir dans le bleu du ciel,
ɔiseau!
'est un aigle.
'est un alcyon. »
.ron se levant à son tour :
ɛst le chapeau du prêtre! »
ınt le fil de sa pensée, il
ce mot étourdiment. Il
ıtit aussitôt. Il était trop
.iment, pendant une se-
avait eu cette hallucina-
.ıi avait semblé voir dans
chapeau de sa victime
un oiseau vengeur, dé-
ɛs ailes sombres.
ı les regards se tournèrent

n'y a que lui pour avoir
lées-là! Au fait, il paraît
arle de ce prêtre disparu.
se corse. Il y a un article
'iccolo. »
ıuméro du journal traînait
le, déplié. Le baron éten-
in machinalement, prit la
u beau milieu de la page,
ɔrimé en gros caractères :

Ténébreuse Affaire.

ournal racontait que l'af-
ıssassinat du prêtre Cyrille
un grand pas grâce à de
découvertes de la police.
e était saisie. Le journal
ses lecteurs au courant.
dépit de la chaleur, de
issement causé par le co-
pas, d'un peu d'ivresse
:ant, le baron fit effort
:r les yeux sur les carac-
ɔrimés et coordonner les
Peu à peu le sens s'en
ɔour lui. L'imminence d'un
apparut nettement. Ainsi
e plus puissante que la logique se
lui! Il sentit un flot de sang monter
. Rageusement, il déchira le journal,
à sa bouche, le mordit, heurta des
:t roula sur le sol, rugissant comme
féroce.
désordre effroyable s'ensuivit. Les
s'enfuirent de côté et d'autre, tandis
lomestiques accourus au bruit et aux
aidèrent à emporter le baron qui
:t accès de folle colère était par une
action devenu rigide, blême, l'écume
es comme un épileptique.

LA LÉGENDE DU CHASSEUR FANTÔME.

En s'éveillant le lendemain matin dans un lit étranger, le baron eut d'abord quelque peine à se reconnaître; bientôt le souvenir lui revint des événements de la veille. Il



« VOICI LE FAMEUX CHAPEAU, EXAMINEZ-LE, EXCELLENCE. »

était urgent de détruire l'effet d'un pareil esclandre. La justice maintenant était saisie de l'affaire. Il ne fallait pas qu'elle pût soupçonner un Santafusca d'un assassinat! Le baron s'habilla donc avec soin et se rendit chez les propriétaires de la maison où il avait déjeuné la veille, s'excusant de son mieux et mettant son trouble sur le compte des fumées du vin trop généreux.

Puis il alla faire un tour à son cercle, jugeant qu'il était utile de se montrer. Comme il entrait dans le vestibule il entendit le concierge dire au valet de pied :

« On l'a arrêté !

— Qui a-t-on arrêté? interrogea aussitôt le baron, comme si l'on s'était adressé à lui.

— L'assassin du prêtre, Excellence. »

Le baron eut à peine le temps d'entendre cette réponse que des voix l'appelèrent : « Le voilà! le voilà! » criait-on, et l'on s'empressait autour de lui, car le bruit de son indisposition de la veille s'était vite répandu.

Il y avait ce jour-là une affluence inusitée. En effet, le lendemain était le jour du grand prix des courses de Naples. On présenta le baron à un hôte notable, venu tout exprès pour faire courir, le comte Stagni.

Ces messieurs se serrèrent la main et échangèrent les compliments d'usage. Le comte Stagni crut reconnaître le baron pour l'avoir vu une vingtaine de jours auparavant à une petite station près de Naples.

« C'est fort possible, dit froidement Santafusca.

— Je revenais de faire un tour à Pompéi. Je regardais par la portière du wagon. J'aperçus un monsieur qui courait vers la station pour ne pas manquer le train. Vous êtes arrivé bien juste!... Déjeunez-vous avec nous, baron?

— Volontiers; le temps seulement de jeter un coup d'œil sur les journaux. »

Et il entra dans le salon de lecture.

Les journaux commentaient tous la déposition de l'aubergiste Georges, d'après laquelle la police se trouvait lancée sur une piste nouvelle. En effet, celui-ci avait parlé d'un chasseur mystérieux qui se serait présenté, au nom de don Antonio, curé de Santafusca. Ce chasseur existait certainement; des paysans témoignaient l'avoir vu passer. Mais personne ne pouvait dire qui il était, où il allait, d'où il venait.

III

Atterré par cette lecture, le baron restait assis près de la table sans s'apercevoir qu'on commençait à l'entourer.

Ainsi, toutes les précautions qu'il prenait se retournaient contre lui. La lutte devenait trop inégale. Lutte d'un vivant et d'un mort où c'était le mort qui l'emportait!

Il ne suffit donc pas pour tuer un homme de lui asséner deux terribles coups de pic; pour engloutir un secret, il ne suffit pas de toute l'eau de la Méditerranée! Tuer un homme cela signifie le rendre plus vivant qu'il n'était avant sa mort; l'enfouir dans une citerne cela veut dire faire en sorte qu'il occupe de lui toute une ville, toute la presse, la magistrature, le télégraphe, les boutiques des ba-biers, les bureaux de la loterie!...

Quand le baron releva la tête, aperc[illegible] vant tout ce monde autour de lui, il n'e[illegible] qu'une pensée : s'en aller. Sans remarq[illegible] les regards étonnés qui s'échangeaient, il [illegible] leva, comme mû par un ressort, traversa [illegible] salles sans saluer personne et se trou[illegible] dehors.

Soudain le mystérieux chasseur appar[illegible] devant lui. Il le vit dans la glace d'un mag[illegible] sin qui lui renvoyait son image. Il resta [illegible] moment terrifié à se regarder ainsi lui-mêm[illegible] A cela non plus il n'avait pas songé.

Bien qu'il eût changé de vêtements, [illegible] était encore trop aisément reconnaissable; [illegible] visage du fameux chasseur devait être re[illegible] gravé dans l'esprit de Georges et des paysa[illegible] de la Fulda. Ils auraient notamment remarq[illegible] sa fine moustache d'un noir de charbon.

Il lui fallait d'urgence se faire une au[illegible] figure. Donc, il se rendit chez Granella [illegible] sous prétexte que la dernière mode et le ch[illegible] anglais le voulaient ainsi, il se fit raser [illegible] moustache. En même temps il engageait [illegible] conversation sur l'affaire du jour. Grand[illegible] était d'avis que la police s'était lancée sur u[illegible] fausse piste. Il ajoutait d'un ton important

« J'en sais plus long que tous les jour-nalistes.

— Pas possible; voyons!

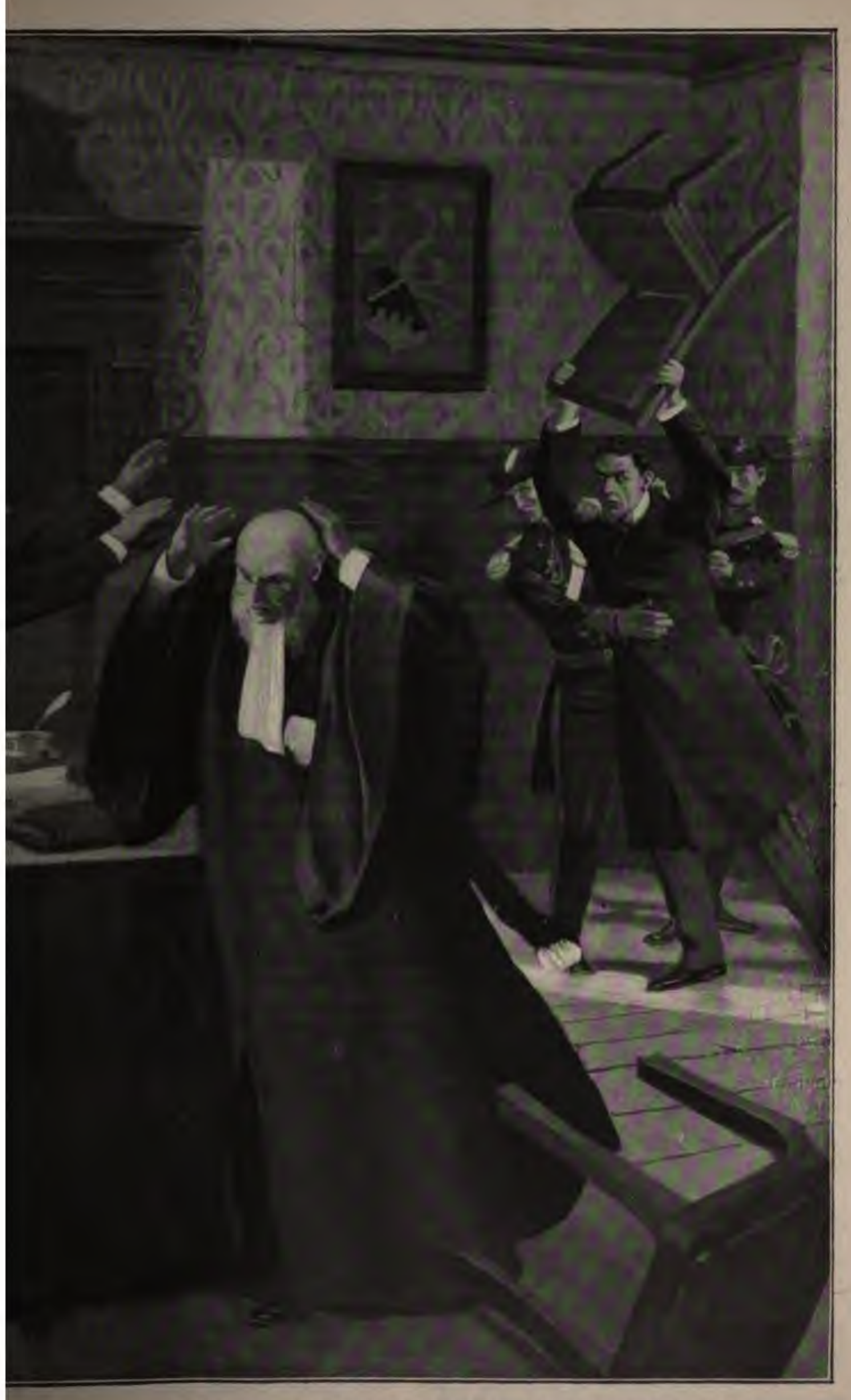
— Oui, car j'ai l'honneur de raser aus[illegible] le chevalier Martellini, qui instruit l'affaire. D[illegible] Antonio a déposé : d'abord, il n'a jam[illegible] envoyé aucun chasseur à la Fulda récla[illegible] son chapeau; secondement, il n'a point [illegible] parents et encore moins de neveu qui s[illegible] chasseur. Tout cela est assez clair. L[illegible] pauvre diable d'aubergiste arrêté sous l'incu[illegible] pation d'avoir tué le prêtre n'a jamais [illegible] don Cyrille. Et, pendant qu'on s'assure de [illegible] personne, qu'on l'interroge, qu'on le tou[illegible] mente, grâce aux lenteurs de la police et a[illegible] commérages des journalistes, le chass[illegible] prend le large.

— Tu crois donc que... le chasseur e[illegible] le coupable?...

— Cela ne fait aucun doute. Plusie[illegible] témoins l'ont vu; même un cantonnier [illegible] chemin de fer assure qu'il a passé tel jour, [illegible] telle heure, qu'il a pris le train de Naple[illegible] qu'il portait sur l'épaule un carnier bourré [illegible] éclater.... M'est avis que ce chasseur-là c[illegible] sait un étrange gibier.

— Bah! nous verrons bien, » fit [illegible] baron qui se leva pour sortir.

Granella offrit une allumette [illegible] haute jusqu'à ce que le baron eût all[illegible] cigare. Puis il courut écarter la po[illegible] faisant claquer sa serviette comme un fou[illegible]



SAISISSANT SA CHAISE À DEUX MAINS, ET LA SOULEVANT DE TOUTE LA VIGUEUR DE SES MUSCLES, LE BARON CHERCHA À S'OUVRIR UN PASSAGE.

il s'exclama dans son anglais de Naples : « Good-bye ! »

Deux jours après les courses, un petit billet très gracieux du chevalier Martellini, le juge chargé d'instruire l'affaire, invitait S. E. le baron de Santafusca à un entretien particulier dans son cabinet.

« Je suis désolé, ajoutait-il, de vous causer un tel dérangement pour une affaire qui n'aboutira à rien. Il peut se faire que le prêtre Cyrille, sortant tout à coup de sa cachette, épargne même cet ennui à Votre Seigneurie illustrissime. Mais en attendant, pour suivre la procédure, il faut que j'interroge aussi le propriétaire de la maison où a été trouvé le chapeau. Ce n'est pas au juge, c'est à l'ami que vous aurez affaire. Nous resterons en famille ; ce sera même une bonne occasion pour aller ensuite déjeuner ensemble. J'ai entendu parler de certaines huîtres à la mayonnaise, une spécialité de la *Colombe d'or*, qui sont une chose exquise.

« La séance est à dix heures. »

Le baron lut, relut ; le ton sur lequel lui écrivait l'aimable chevalier était de nature à le rassurer et à dissiper toute crainte.

Il avait encore douze heures devant lui. Il arrêta son plan de défense.

« Il ne savait rien, dirait-il, il n'avait jamais vu le prêtre Cyrille,... il avait entendu dire que dans sa villa on avait trouvé un chapeau, qu'on parlait d'un chasseur, que, s'il y avait eu un crime, ce chasseur... introuvable... pouvait en être l'auteur. Du reste, il ne savait rien.... » Plus il réfléchissait et plus il s'assurait qu'il n'avait pas autre chose à dire.

ENCORE UNE VICTIME INNOCENTE.

Il était loin d'être tranquille et allégé, le cœur du pauvre don Antonio, le jour où il revint à Santafusca en compagnie de Martin, après un triste voyage à Naples et une longue journée passée dans les corridors du palais de justice.

Cité à comparaître par un ordre écrit apporté par un carabinier en uniforme, il s'était rendu, l'épouvante au cœur, devant M. le juge, qui lui avait fait subir pendant une heure un minutieux interrogatoire.

Martin, qui marchait devant sur la route empierrée, s'arrêtait de temps à autre pour attendre son curé qui avançait avec effort.

Depuis quarante ans et plus don Antonio bénissait ces champs le jour de la fête des Rogations. Il avait baptisé presque toute la population de Santafusca et dit les d
prières au chevet de tous les mouran

Pourquoi Dieu avait-il permis
vieillesse fût affligée d'une telle épreu

Bien que jusqu'alors les résultats
quête fussent peu clairs, tout donnait
ser qu'on marchait sur les traces sa
d'un crime. Tous les témoignages
daient pour prouver qu'un inconnu
tume de chasseur avait été mêlé à ce
térieuse intrigue.

Près d'un rocher, dans une
barque, on avait trouvé la gibeciè
chasseur. Georges, l'aubergiste de la
l'avait reconnue. Mais les indices s'a
là et le chevalier Martellini lui-mê
embarrassé pour poursuivre, le te
manquant de toutes parts.

« Prenez courage, don Antonio,
de dire Martin le sonneur ; je suis p
que tout ceci n'est qu'un mauvais rêv
les juges et les carabiniers ont pris u
pour un prêtre. Un chapeau n'est
mort, et si un coup de vent emporte
au diable, cela ne voudra pas dire qu
mort.

— Le ciel vous entende, mon b
tin ! Mais si vous saviez quel terrible
est né dans mon âme depuis quelques

— Que voulez-vous dire à cett

— Regardez là-bas.... »

Don Antonio indiqua du doigt la
baron de Santafusca.

« Au moins, vous ne croyez
Salvator ait tué le prêtre ?

— Oh ! le bon vieux ! il n'ava
méchanceté ni la force de tuer une
Paix à ses cendres ! Salvator n'a
ramasser le chapeau à l'endroit où il l
et l'a apporté à sa maison, peut-être
tention de m'en parler, mais il ne lui
possible d'ouvrir la bouche depuis c

— Quel jour ?

— Je ne sais, je ne sais, ne n
pas parler. »

Il chemina quelque temps en
puis tout à coup ne pouvant cont
émotion :

« Vous souvenez-vous du jour
avons orné le portail de l'église ?

— C'était la veille du diman
albis », précisément le 4 du mois d'a

— Précisément, » fit le curé fr
sourcil.

Il n'ajouta plus un mot.

Mais il se rappelait à part lui que
il se trouvait devant le presbytère,
était passé, tenant une lettre à la
avait dit :

« Le baron est arrivé à la

songeait que, d'après la déposition d'un on avait vu un prêtre se diriger vers par l'avenue des oliviers, que le baron e âme perdue, un besogneux.

rs le soir, don Antonio fut saisi d'une ardente. Il se mit au lit; il répétait s divagations les plus étranges choses ide.

andis qu'on allait chercher un médecin remèdes, Martin resta auprès du ; parfois épouvanté par le délire de tonio, il se signait.

SEUIL DE L'ENFER.

éminent chevalier Martellini était vraimbarrassé pour trouver matière à pro-. Depuis que différents témoignages démontré l'innocence de Georges, il ait entre les mains de la justice qu'un e, celui de ce fameux chasseur, que rs avaient vu, il est vrai, mais qui évaporé comme un esprit.

range procès où la victime et l'assasaient pareillement introuvables!

Par excès de zèle, dit le juge à son ire, j'entendrai demain S. E. le baron tafusca, qui peut me fournir quelques nements sur l'endroit où le prêtre a été dernier lieu et sur Salvator, son régisais c'est bien pour aller jusqu'au bout! quoi je remettrai en liberté l'inculpé et oncerai le non-lieu. »

baron achevait de s'habiller. On arement vu plus élégant : gilet blanc, lustré, gants clairs et très frais, faux t, une canne d'ébène à pomme de : un parfum d'iris s'exhalait de toute onne. Il sortit et jetant les yeux sur loge : il s'aperçut qu'il avait plus d'une t demie à attendre. Il s'appliqua à user s, flânant dans la rue, s'attardant dans se.

entendit sonner dix heures. Encore nutes!

vait-il vraiment aller trouver le juge ir au contraire à la station, sauter dans ier train en partance, prendre le large? mme il débattait cette suprême alterle baron se trouva sur les marches du e justice.

ns la cour se tenait un groupe de es qui chuchotèrent sur son passage. étaient ceux qui avaient eu un rôle plus ns important dans le procès dit « du », et qui revenaient pour la dernière mettre à la disposition du juge ction.

était Philippin, le chapelier, mis comme un prince avec sa jaquette de drap à grandes basques. C'était dame Chiarina, sa femme, en mantille de soie avec une frange de dentelle et un éventail à brillantes couleurs. Dans ses cheveux était planté un haut peigne en écaille que son mari avait payé deux cent cinquante francs.

C'était encore don Ciccio, l'avocat du procès, et Gennariello, le neveu du prêtre, les cheveux longs, le visage pâli et creusé par la misère, et avec eux Georges, l'aubergiste de la Fulda.

Dans l'élégant gentilhomme au visage soigneusement rasé qui passait devant lui, Georges ne reconnut pas le chasseur qui était venu le trouver à la Fulda.

Le baron s'étant fait annoncer, le chevalier Martellini vint au-devant de lui, lui fit un accueil tout à fait cordial et l'entraîna tout en plaisantant sur l'inutilité de cette convocation, sur l'absence de preuves, sur le manque de fondement de ce procès, invention de journalistes sans copie. Malgré ce flux de paroles rassurantes le baron se sentait mal à l'aise.

En causant, ils arrivèrent à une grande salle nue où se trouvaient de rares sièges, une table au milieu et, pour tout ornement, un portrait du roi.

Tout autour plusieurs portes. Sur l'une se lisait l'inscription : « Salle du procureur du roi »; sur l'autre : « Chancellerie »; sur une troisième : « Prisons »; plus loin : « Carabiniers royaux ».

Une odeur de renfermé, de poussière et de vieille encre rendait plus désagréable encore cette vaste pièce.

« Maintenant, Excellence, ayez la bonté d'attendre deux minutes. Je vous fais appeler, je vous expédie en quatre mots. Puis nous irons déjeuner ensemble; j'ai commandé certaines huîtres, vous m'en direz des nouvelles. »

Le baron se sentait les jambes rompues, comme au sortir d'une fièvre mortelle; il s'affaissa sur un siège, déposa son chapeau sur la table poussiéreuse, et s'essuya le front avec son mouchoir.

Son plan, certes, était infaillible : « Je ne sais rien! » Un homme qui se tait ne s'expose pas à dire des sottises.

C'était la dernière épreuve. Mais l'épreuve serait décisive....

Un huissier ouvrit la porte et prononça ces mots :

« Votre Excellence est priée d'entrer. »

DÉNONCÉ PAR LUI-MÊME.

Le baron entra dans une vaste salle.

Devant une table encombrée de papiers, le chevalier Martellini siégeait enfoncé dans son fauteuil. Son crâne poli et blanc luisait. Aux deux bouts de la table, deux messieurs étaient assis, courbés sur des papiers pour écrire. C'étaient le juge Macelli et le chevalier Vinca.

« Asseyez-vous, Excellence, » dit l'aimable magistrat d'un ton que néanmoins le sentiment du devoir professionnel rendait plus grave.

D'une démarche raide, en quelques pas saccadés, le baron gagna le fauteuil qui lui était indiqué.

« Apportez les pièces à conviction, Quaglia, » dit le chevalier.

Une ombre sèche et noire se détacha du mur et déposa sur la table des juges un panier recouvert d'un drap vert.

« Notre entretien sera très court, monsieur le baron. Quelle est votre opinion dans l'affaire du chapeau du prêtre?

— Je ne sais rien, répondit brusquement le baron.

— Sans doute, reprit posément le chevalier, mais quelle est votre opinion? Croyez-vous ou inclinez-vous à croire qu'il existe vraiment un chasseur?

— Comme je vous l'ai dit,... je ne sais rien.

— Un rien relatif, n'est-ce pas? On n'est pas propriétaire d'une villa sans s'intéresser un peu à ce qui s'y passe. On est toujours curieux d'une affaire où votre nom est mêlé. Le chapeau a été trouvé chez vous, à Santafusca. Connaissez-vous le prêtre Cyrille?

— Non! »

Ce « non » jeté d'une voix dure, brutale, fit sursauter le juge, dont l'oreille fine et expérimentée percevait avec une subtilité merveilleuse l'accent de la sincérité ou celui du mensonge.

« Et de Salvator, que pouvez-vous dire?

— Salvator? un saint homme, un bon vieillard, Salvator! Laissez-le en paix, par charité!

— Comment expliquez-vous, alors, Excellence, que Salvator ait été en possession du chapeau du prêtre Cyrille?

— Je n'en sais rien, cher....

— Parfaitement.... Et, à votre avis, d'où viendraient certaines traces que l'expertise a reconnues pour être des traces de boue et de sang et qui sont encore visibles sur le chapeau?

— Visibles? Comment pouvez-vous voir des taches sur un chapeau que vous n'avez pas?

— Votre objection est des plus justes. Nous ne pourrions voir les taches si n'avions pas le chapeau. Mais le chape bel et bien entre nos mains. Même, si voulez le voir tout de suite.... Q enlevez le drap. »

L'huissier s'approcha du panier et couvrit, puis le chevalier Martellini s nant vers le baron :

« Approchez, Excellence! » fit- aménité.

À l'invitation réitérée du juge le voulut se lever, mais une espèce de pa nerveuse le tenait cloué à son faute

« Je vous demande pardon de donner toute cette peine. Mais il fa vous plaît, vous déranger.... »

Le baron comprit qu'il ne pouvait là plus longtemps comme pétrifié. remarquer que la physionomie du ch prenait une expression singulière; il à se mettre debout, marcha droit au regarda.

Le chapeau du prêtre, dans sc gance de chapeau neuf. se détachait fond rouge d'un sac ou carnier de ch

Le chevalier continua :

« Voici le fameux chapeau : exa le, Excellence. »

Le baron haussa les épaules.

« Ce chapeau n'est pas celui c Cyrille.... »

Le juge et ses assesseurs échan un rapide regard.

« Vous en êtes sûr?...

— Absolument.

— On a aussi découvert ce carn pourrait bien être celui du chasseur.

— Raison de plus. Il est facile d que ce chapeau n'a jamais tenu dans nier....

— Le chapeau était donc dans nier du chasseur?

— Naturellement. D'ailleurs, si v doutez, demandez-le à l'aubergiste; il lui-même....

— Je ne me permettrais pas de de votre parole, mon cher baron. D moins que votre déposition concorde lument avec celle de l'aubergiste.

— Vous voyez bien, fit le baron comprendre que ces quelques mots naient contre lui la plus accablan charges.

— Donc, voyons à nous oriente baron, pour arriver à une conclusion M. le juge, qui ne s'était jamais expri un ton plus affable. Puis il fit à haute récit des événements qu'il v grâce à l'imprudente d

« Un chasseur «

berge du Vésuve? Un cantonnier
le fer l'a rencontré » le chasseur
in, est arrivé à Naples le soir, et
vers la plage où il a pris le large
arque de pêcheur trouvée par lui
tains rochers.... C'est bien cela?
cisément, » répondit Santafusca,
le et naturel de celui qui a vu et
ché les choses qu'il affirme.
valier Martellini se remit à remuer
afin de se donner le temps d'arrêter
nt la conduite qu'il allait tenir.
itres magistrats assis aux bouts de
lancèrent un coup d'œil d'intelli-
tre les papiers et les registres.
ncore que par l'attitude irritée et
garés du baron, l'âme des juges
par la sûreté, la promptitude,
candeur avec lesquelles ce témoin
t fixait les simples indications de

s'être réinstallé dans son fau-
valier Martellini reprit la parole
ur :
ore un mot, Excellence, ensuite
serai en liberté. Selon vous, quel
sassin pouvait-il avoir à tuer ce
tre?
prêtre avait de l'argent sur lui,
n en levant les épaules d'un air

nc c'est le vol qui a été le mobile
nat commis le 4 avril sur la per-
rêtre Cyrille par le baron Coriolan
sca.... »

TIMENT.

mots dont chacun sonna comme
ns le silence de la salle, le baron
perdu fut saisi d'un furieux accès

Debout, au milieu de la salle, il gesticulait, injuriait le juge, l'accusait d'avoir abusé de sa confiance, de l'avoir attiré dans un piège, protestait de son innocence, de celle de Salvator.

Pour toute réponse, le juge, d'une voix ferme, en homme dont les derniers doutes sont dissipés, prononça ces mots : « Au nom de la loi, vous êtes mon prisonnier! »

Le baron fit un demi-tour sur lui-même, regarda autour de lui d'un œil hébété et farouche, parut encore une fois avoir conscience de l'horreur de sa situation, poussa un hurlement et levant les bras :

« Non! cria-t-il, l'écume à la bouche, vous vous trompez. Je peux donner des preuves. Je suis malade, voyez-vous, c'est la fièvre. Touchez ma tête! Par le Saint Sauveur! j'ai la fièvre! je suis innocent! Ah! vous croyez que vous me tenez! Vous ne m'aurez pas! Je m'appelle le baron de Santafusca. Les Santafusca ne vont pas en prison! »

En même temps, il se baissa, saisit sa chaise à deux mains, et la soulevant de toute la vigueur de ses muscles, il chercha à s'ouvrir un passage.

La scène qui suivit fut indescriptible.

Les juges quittaient leurs sièges, épouvantés, abandonnant dans leur fuite les papiers et les registres.

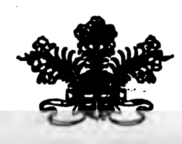
Le vieil huissier faillit être assommé par la lourde chaise que l'assassin lui lança sur la tête.

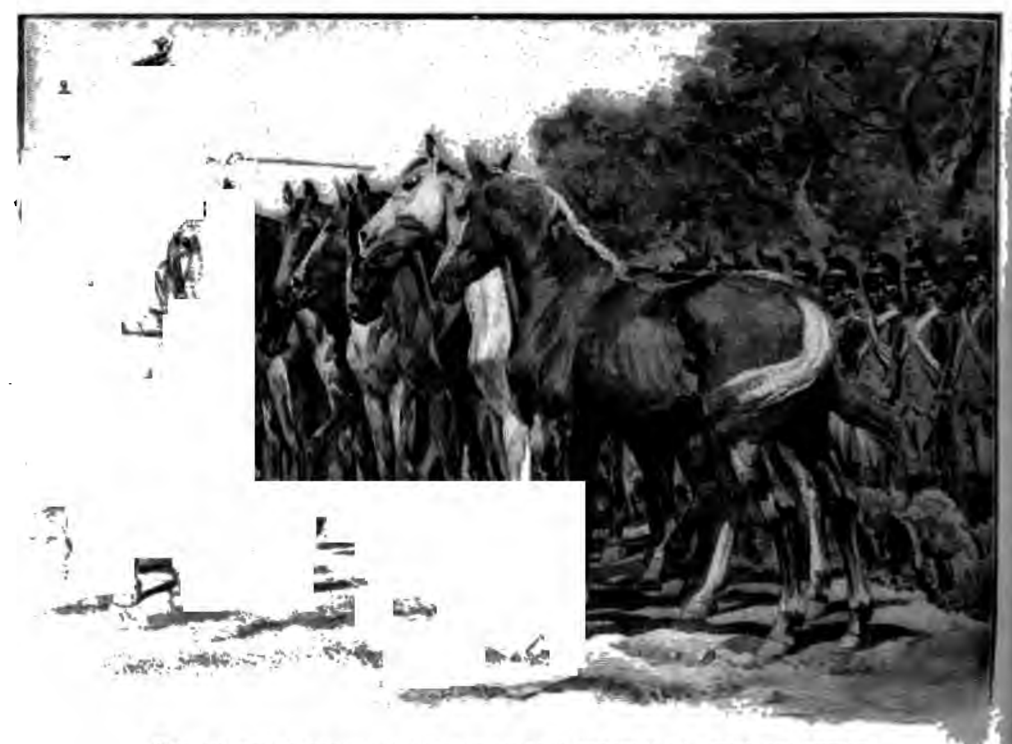
Une lutte corps à corps s'engagea avec les gardiens. L'assassin roula à terre aux pieds de la table, entraînant avec lui un des carabiniers qu'il essaya de mordre au visage. Enfin, avec l'aide d'autres gardiens accourus, on parvint à le maîtriser. On le lia solidement.

On reconnut alors que celui qu'on avait entre les mains n'était plus qu'un fou. Une justice plus prompte que celle des hommes avait puni l'assassin du prêtre Cyrille.

Adapté de l'italien, d'après DE MARCHI,
par M. DECLERMONT.

ns de A.-F. Gorguet.
(Fin.)





SANS UN REGARD VERS LES HOMMES, LE COLONEL COMMENÇA LA REVUE DES CHEVAUX DONT IL TOUCHAIT LE FRONT DE SA LONGUE CANNE.

LES CHEVAUX DE FONTENOY

Nouvelle, par Georges d'Esparbès

Sur le champ de bataille, dans l'ardeur de l'action, dans l'enivrement de la mêlée, il se produit d'extraordinaires phénomènes d'entraînement, et il semble qu'une force inconsciente lance en avant des masses emportées par une irrésistible impulsion. C'est un des plus saisissants exemples de cet étrange phénomène que M. Georges d'Esparbès, l'historien attitré de « La Guerre en Dentelles », a retracé dans des pages où le souvenir d'un glorieux épisode de nos annales militaires est évoqué en traits bien faits pour frapper l'imagination.

O O O

DÉDIÉ A LA CAVALERIE FRANÇAISE

Le 4 mai 1744, M. le marquis de Janzé obtint de l'estime du roi la charge de mestre de camp d'un régiment de dragons, qu'il eut l'ordre de lever aussitôt. Quelques duels heureux, les meilleures pralines, du goût dans le choix de ses manchettes et une façon spéciale de glisser la gavotte l'avaient élevé à la cour. C'était un homme de « premier brin »; les ministres l'aidèrent.

De divers régiments lui vinrent cinq cents hommes éprouvés. Restait à compléter l'effectif. Comme il voulait des recrues jeunes et alertes, il dépêcha sur la place du Marché Saint-Denis un capitaine avisé qui lui amena au bout de quatre jours une bande de deux cent cinquante godailleurs dont les loques empestaient le poisson des Halles. M. de Janzé recula :

« Vos héros ont touché le gobelet cette nuit, monsieur le capitaine; veuillez les mener au bain et les équiper au plus vite. »

L'uniforme du régiment fut dessiné par le marquis d'après les conseils du maréchal de Saxe. Les dragons portèrent l'habit bleu, collet, parements, revers à la bavaroise, et la veste ventre-de-biche, le tout doublé aurore, avec boutons de cuivre aux armes de Janzé. Ils prirent la culotte de peau, les bottines montantes, le casque de similor garni de peau de chien de mer. La dépouille d'un [illegible] était jetée sur le cheval. Ainsi pos[illegible]

sil, d'un sabre et de deux pistolets, les
s avaient grand air. Le régiment eut
idon bleu d'un côté, aurore de l'autre,
n amour qui recevait les armes des
du roi, et cette devise gauloise :
battre et se battre ». Janzé-Dragons
modèle d'élégance.

e marquis donnait tous ses soins aux
ix. Il avait tiré sa cavalerie d'une dizaine
iments dont il connaissait les états de
, et campé ses dragons sur des limou-
iuples, sveltes, adroits, les chevaux par
nce des chemins ravinés et accidentés,
arches difficiles dans le caillou et le
Ils avaient une manière de poser le
péciale, précautionneuse, et de bondir
avec franchise et hardiesse. Avec
n chevauchait sans crainte. Pas d'em-
ent, ils divisaien' leur fougue pour
moins vite. Leur légèreté, leur liant, les
tions menues de leurs membres, le feu
s petits yeux clairs, la délicatesse de
reilles droites et minces, jusqu'à leur
d'aplomb, tout cela, le colonel l'avait
ché avec intention, vérifié lui-même et
menté sur place. Bondissant d'un che-
r l'autre il avait fait passer à chacun
en du doigt et du genou. Il ne remit à
ses hommes que des chevaux parfaits pour la charge.

Sur les cinq escadrons de Janzé, les trois premiers s'honoraient de fortes caboches, cavaliers de métier qui avaient roulé leurs bonnets sur tous les champs de bataille. Ceux-là marchaient à l'œil. Mais les deux autres, formés entièrement de recrues, s'impatientaient sur place, ruaient aux corvées, grondaient sans cesse à la guerre, et faisaient un caquet de foire à ferrailles.

« Ces deux cent cinquante diables qui nous tracassent, disait à ses lieutenants M. de Janzé, vont faire merveilles en terrain de combat. Quelles fières mines! Voyez leurs moustaches en bouquets, leurs poses; entendez par les fenêtres le « grelot » qu'ils font dans la cour! Ils ne cachent point le feu qui les brûle. J'aime ces gentillesses. »

Les vieux officiers, sceptiques, ne répondaient pas.



ENT BLESSÉ, LE MARÉCHAL DE SAXE SE FIT CONDUIRE EN VOITURE SUR UN TERTRE D'OU IL SUIVIT LA CHARGE.

Ce régiment neuf manégeait dans les environs de Saint-Germain, lorsque tout à coup M. de Janzé reçut l'ordre de rallier les troupes du maréchal de Saxe en Flandre.

L'armée française était établie entre Antoin, Fontenoy et la forêt de Barry. Prolongeant deux lignes de cavaliers, les dragons étaient à la droite, en potence derrière les fantassins, et comptaient, avec les escadrons de M. de Janzé, les trois régiments *Royal*, *Mestre de Camp* et *Beauffremont*, aux ordres de M. le duc de Chevreuse. Comme le colonel approchait des lignes, un officier galopa au-devant de lui :

« Monsieur le colonel, j'ai le déplaisir de vous apprendre une fâcheuse nouvelle.

— C'est bien étonnant un pareil jour. Qu'y a-t-il?

— Vos hommes des 4e et 5e escadrons, qui paraissaient fort jeunes.... »

M. de Janzé pâlit.

« N'hésitez point, monsieur, dites tout le mot!

— Ils ne tiennent plus leurs montures. Quelques-uns se sont dérangés et gagnent le bois de Barry. »

M. de Janzé tourna, partit au grand galop, et s'arrêta fumant devant ses dragons

C'était vrai. La plupart bougeaient sur l'étrier. Sur les deux cent cinquante, une dizaine déjà venaient de fuir. Les têtes étaient pâles, les jambes raides, les fronts troublés de plissures. Au battement des cœurs, les pistolets haletaient.

« Dragons, pied à terre! » clama le colonel.

Automates, les hommes descendirent.

« Dessellez! »

Les hommes dessellèrent.

« Débridez! »

Les hommes débridèrent.

« Les selles à quatre pas derrière les chevaux, et chaque dragon debout derrière sa selle! »

Les hommes disparurent derrière les bêtes.

On ne respirait plus.

« Télémaque, dit M. de Janzé à son domestique, ma canne. »

Sans un regard vers les hommes, le colonel commença la revue. Il prit sa canne de thuya entre l'index et le pouce, et la posa doucement sur un cheval.

Au loin, les états-majors regardaient :

« Comprenez-vous le cher bon? Ce sera son tour de charge tout à l'heure, et il vient de faire desseller! »

La noblesse commençait à rire.

Tel qu'à une parade de Versailles, M. de Janzé tourna en volte gracieuse, traça un demi-cercle à fond de train, et mille têtes le virent s'arrêter court, chapeau bas.

L'étonnement grandissait. On se demandait :

« Qui salue-t-il?

— Ses chevaux, » affirma un lieutenant de *Royal*.

Droit sur sa jument blanche, le colonel darda son épée :

« Galopeurs limousins des 4e et 5e escadrons de Janzé-Dragons! »

Un arrêt. Puis haussant la voix sur le salut de l'épée :

« Camarades! »

Les chevaux semblaient écouter immobiles.

« Chargeurs des 4e et 5e escadrons, votre nom est tiré de la vieille province limousine qui donna toujours aux batailles les plus valeureux de votre espèce. »

M. de Janzé, guignant ses hommes, haussa la voix sur ses chevaux :

« On vous vit, sous tous les drapeaux, galoper vers toutes les morts, saigner et tomber dans toutes les gloires! Aujourd'hui, chevaux, voici de nouveau l'heure de combattre. Seriez-vous moins braves que ceux qui vous ont précédés? Auriez-vous peur de ces lévriers sur lesquels s'agitent des singes? (L'éclair de sa lame désignait l'ennemi.) Je ne vous fais pas l'injure de douter de vous! Donc, suivez-moi hardiment! J'assure qu'après la victoire Mlles de Janzé, mes filles, vous agraferont au chanfrein une cocarde brodée par leurs doigts jolis et portant légende : *Janzé-régiment, les bêtes seulement!* Holà! que chacun se prépare à donner du fond et à mordre! »

Il y eut de la terreur dans les yeux des officiers accourus. On le prit pour fou.

Arriva un ordre du maréchal : « Colonel, dit quelqu'un, vous êtes désigné pour charger! »

Comme il entendait de la clameur, le marquis se retourna.

Tous ses hommes étaient en selle.

ꝉꝉꝉ

Ondulement de chevaux.

A cent toises jaillit des brigades anglaises une première bordée.

Le colonel par-dessus son épaulette :

« Puisqu'il vous plaît, garde haute, messieurs.

« Pour charger!

« *Au trot!* »

Le chef et les recrues partirent.

L'effroi flottait encore sur les escadrons. Boum! cinq chevaux démontés. Les muscles fléchisseurs des mains se détendirent, quelques pistolets tombèrent.

« *Au galop!* »

Deux compagnies de Hanovriens, portées à droite, tirèrent sur les escadrons



La charge arrivait comme une trombe, menée par la jument du colonel de Janzé, qui avait pris sa place de bataille, à dix pas en avant des autres.

chevauchée s'enleva dans les balles, nerveuse, et prit du champ.

« Nous voici à douze cents pas! hurla le colonel; c'est maintenant à toutes jambes! Rameutez-vous tous! lancez-vous au tas et grandissez sur vos selles!

« *Charge!* »

Le cri fut à peine lancé qu'une rauque clameur le happa au vol, et la charge rompit aussitôt les rangs. Les sabres clairs s'effilèrent en fouets, d'invisibles ailes poussèrent aux montures. Emportée dans l'air saturé de balles, la troupe s'enivra de vertige, rama des rênes, sauta les caissons épars, les affûts broyés, les haies, précipita sa vitesse, bousculée aux reins par les cris de Janzé, superbe et allègre comme à la chasse : « Empaumez, dragons! Hissez vos cœurs s'ils descendent! Charge! Charge! Plus vite! Dans la voie! » — La bataille s'était arrêtée pour voir. — Bond terrible! Au lieu de s'abriter derrière les paquetages, tous dressés ensemble sur la peau de loup de leur selle et serrant leur sabre du poing droit, les dragons surgirent, brillèrent, disparurent. Le temps de voir la raie grise du galop des chevaux, des détails de charge : çà et là quelque tête blanche en colère, un casque jailli sous les boulets, le lambeau d'un guidon, une bouche crachant le sang d'une balle, et tout s'effaça dans la foulée gigantesque. Les douze cents pas qui restaient pour toucher l'Anglais furent franchis en moins de deux minutes. On vit quatre chevaux du premier rang tomber sur les genoux, trois du second culbuter sur eux, un homme lever ses deux mains en l'air, se coucher sur sa peau de loup, un jeune cavalier de gauche, dressé sur sa bête chancelante, enjamber le cheval d'un soldat voisin que ses cuisses broyées ne soutenaient plus, le bois du guidon sauter en miettes, des mains d'avare rafler ce bout d'étoffe, un lieutenant le brandir dans le chant des bombes, tout cela filant, roulant, débâclant, léché de fumée jaunâtre aux déchiquetures pointues; tandis qu'une voix aiguë, nasillarde comme au manège, soutenait les âmes dans les poitrines : « Vite! clamait le marquis, vite avant qu'ils tirent! » Et sa lame montrait les canons : « Affolez-vous! tuez vos chevaux! Ça se pare! » Des masses confuses, dans l'ennemi, paraissaient gêner les servants anglais. « Vite! Plus vite! Serrez-vous les uns près des autres; on va toucher! » Cœurs et bras morts, sans haleine, les recrues de Janzé-Dragons allaient atteindre les pièces.... « No quarter » (pas de quartier)! dit froidement un major anglais à dix pas. — Lorsque tout à coup, tirés presque ensemble, douze canons sur les trente débondèrent leur foudre pourpre! On n'entendit en tê qu'un dur soufflet, le choc floquant d'u vague en feu aplatie contre un roc de ch, et dans l'âcre fumée retombante, à droite à gauche de la plaine, une double fuite pré-pitée de sabots brutaux qui décroissai mesure. On se regarda.

Un remblai de soldats morts se hausait aux gueules des canons anglais.

Du haut de son tertre, blessé grièveme lui-même, le maréchal de Saxe regardait.

« Ces dragons qui viennent de tombe n'appartiennent-ils point au marquis de Jan dont on me fit nouvelles qu'une parte d son régiment renâclait à mener la charge

— Si, monsieur le maréchal. De recrues....

— Des héros! »

Quatre minutes après, *Beauffremo Dragons*, à tout train, lames brandie trombe d'or et de guipures, passa devant maréchal en hurlant un chant de Bohêm La charge traversa la plaine, bondit pa dessus les morts de Janzé, s'engouffra d mante dans le bataillon d'Angleterre q n'avait pas eu le temps de recharger, entou ses pièces, en prit neuf, désordonna les b teries, sabra les highlanders pendant quelqu secondes et, se séparant en deux mass volta du côté de Barry en finissant s refrain. Le maréchal de Saxe voulait félici Beauffremont, il ne le put :

« D'où vient ce bruit sourd? »

Un officier d'ordonnance accourait d'A toin. Saxe le héla :

« Monsieur le capitaine, pouvez-vo me dire d'où partent ces rumeurs, et ce q y a dans toute cette poussière qui no arrive? »

L'officier semblait hors de lui.

« C'est justement à ce propos que viens demander vos ordres, monsieur le m réchal! Il vient de se passer sur les lignes cavalerie un fait extraordinaire!

— Dites.

— Après l'essai de trouée infructue des dragons du marquis de Janzé, les ch vaux qui avaient couru se replacèrent instin tivement, sans ordre, derrière les régimen qui n'avaient fourni aucune charge. On cr qu'ils allaient brouter. Sauf trois, dont l maîtres étaient couverts de blessures, ce cinquante de ces chevaux, sur les de cents, restaient sans leurs cavaliers. No n'y primes point garde; amen, n'est-ce pas c'est la guerre.... Mais voici que soudai d'eux-mêmes.... (L'officier, pâle, désigna l



« Ah! monsieur le comte, quelle belle journée nous vous devons! » dit le roi en étreignant le vieux maréchal de Saxe.

qui arrivait.) Qu'ai-je besoin de conti-
nonsieur le maréchal? ceci parle mieux
oi! Voyez!

- Ah! dit Saxe debout, quel tableau
e! »

es officiers s'élançaient, on les arrêta :
Que faites-vous?

C'est inconcevable! Prendre la tête
e charge! Que dirait l'ennemi?...

- Au moment de tirer, s'il ne pleure
(et le maréchal essuya une larme
c'est que la nation anglaise a perdu
de s'émouvoir. Voici une belle page
sera point écrite par des hommes,
lont la France s'honorera. (Le bruit
t.) Laissez passer.

- Gare! » cria un houzard.

a charge arrivait comme la mer; et
ague semblait conduite par une longue
e blanche : la jument du marquis de
a sa place exacte de combat, en tête,
as en avant des autres. Dix mille accla-
s passionnées roulèrent aux collines
vos d'orgueil!

Reculons-nous, messieurs, » dit le
al.

a terre bouillait à mesure sous les che-
grandissants; ils allaient comme la
et couvraient dix-huit enjambées d'homme à la seconde. Un grand panache de poussière se crispait derrière eux; et l'on ne vit, on n'entendit d'abord qu'une ronflée pesante, un gros râle rauque, le souffle suraigu de trois cents naseaux qui béaient de rage et de vitesse; puis des bruits plus vifs, grognements écrasés sous les dents fortes, un appel de cor éperdu gémi par quelque cheval touché : de cette tempête surgissaient des lambeaux de chabraques, des chanfreins, un pied, l'éclair d'un fer.

« Otez vos chapeaux, messieurs, » ordonna le maréchal.

On se découvrit. La trombe apparut alors. Chacun voulut voir, les rétines grandirent à se rompre; et l'état-major, taciturne, balançant ses chapeaux gansés, envoya un cérémonieux salut aux chevaux.

Allongés, minces comme des poissons lâchés par l'écluse, se poussant et se culbutant, avides de mourir pour venger leurs maîtres, il semblaient héler le maréchal, l'incendiaient au passage de l'éclat de leurs yeux; et le maréchal de France et l'état-major, têtes découvertes, s'inclinaient lentement de plus en plus. Toute la chevauchée fit brèche.

Une décharge, *rrrroum!* Deux autres plus nettes, sèches. Et tout sembla plier, se déniveler.

Un major hurla : « Sauve qui peut ! » Des clameurs s'étranglèrent dans le tohu-bohu des sabots. Quelques lignes de fusils se couchèrent. Le duc de Cumberland vit fuir deux régiments anglais et hanovriens et précipita d'autres troupes. De tous les côtés, lâchement, on tira sur cette chair obscure; et comme aucun ne voulait partir, comme ils persistaient sur leur victoire, debout, leurs chanfreins tournés vers l'armée française, en moins d'une demi-minute, les chevaux de Janzé-Dragons tombèrent un par un.

Ils tombèrent sans qu'on le vît, dans la fumée d'une nouvelle charge ordonnée par M. de Chevreuse contre un régiment de Hollande surgi pour renforcer les Anglais. Successivement, les dix escadrons de *Mestre de Camp* et de *Royal* partirent.

Saisis de la même panique, les Hollandais abandonnèrent vingt pièces de canon. Le maréchal de Saxe n'avait plus qu'à faire poursuivre : le bouquet du blason de France s'ornait d'un laurier de plus.

Le soir, le roi de France fit venir dans sa tente le maréchal de Saxe. Louis était jeune. Il se jeta sur la poitrine du vieillard : « Ah ! monsieur le comte, quelle belle journée nous vous devons ! »

Ils parcoururent ensemble le champ de bataille. Tandis qu'ils passaient entre les tentes, suivis d'une foule silencieuse de noblesse et précédés de flambeaux, le vieillard raconta au roi la désastreuse charge des dragons de Janzé, celle de Beauffremont, et enfin la dernière et suprême, la formidable galopade des chevaux qui avait envahi, vaincu et massacré tout.

Soudain, un remblai de chevaux et d'hommes couchés en tas saillit de la nuit au feu des flambeaux; puis apparut un second cimetière, les morts de Cumberland. Les dragons de Janzé gisaient sous leurs chevaux, car les bêtes avaient reculé pour mourir dans le sang des hommes. C'était rouge et mou, sans nom.

L'immobile génie de la gloire malheureuse planait sur ce charnier dans un effroyable silence. Des officiers s'agenouillèrent.

« Ils me dictent mon devoir ! » Et, levant lentement la main, le roi Louis XV ordonna :

« Qu'on place ceux-là ensemble dans la même terre, les chevaux près des cavaliers dont ils eurent un instant les âmes.

« Monsieur le maréchal de Saxe rédigera pour la cavalerie un ordre du jour relatant les actions héroïques des troupes, et spécialement la charge de Janzé-Dragons. (La frêle voix se fit véhémente.) Et je veux que cette page soit lue dans chaque caserne française par l'officier requis à ce service, à l'heure qu'il est présentement, au crépuscule, *devant les chevaux assemblés !* »

Les feux des flambeaux grandirent.

GEORGES D'ESPARBÈS.





ACTEURS DE LA COMÉDIE ITALIENNE SUR UN THÉÂTRE IMPROVISÉ DE LA FOIRE SAINT-LAURENT À PARIS. — D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVII° SIÈCLE.

ie, où ils donnaient leurs représentations en plein air, les comédiens italiens commencèrent rance par jouer dans les foires les parades qu'ils improvisaient. Des marchands d'orviétan agine, pour attirer les badauds, d'ajouter un théâtre à leur boutique.

Théâtre du Rire Et ses Types Burlesques

JES ET BOUFFONS DE LA COMÉDIE ITALIENNE

désir d'amuser et de divertir, les types de la Comédie Italienne ont eu, uis des siècles et à travers le monde entier, la plus brillante fortune. hui encore, qui ne connaît Arlequin et Polichinelle, et qui ne doit aux ces farceurs émérites des souvenirs de bonne et franche gaieté? A l'origine n d'être a été d'introduire au théâtre la fantaisie bouffonne, l'intrigue burle rire pour le rire. Évoquer aujourd'hui ces types, rechercher quelles nations ils ont subies depuis leur première apparition, ce sera faire une revue où ne manqueront ni la drôlerie, ni le pittoresque, ni parfois une élicate et discrète émotion.

○ ○ ○

IN, Polichinelle, Pierrot, Colomine, ces noms évoquent dans notre sprit l'image familière d'êtres connus Nous les voyons aussitôt, sous leur ouffon, avec leurs rires, leurs gamrs lazzis, les vives couleurs de leurs bariolés. Voici Polichinelle, bossu t et par derrière, avec sa collerette qui encadre un visage d'où sort un nez recourbé au-dessus de deux es blanches. Pierrot, à la figure , embarrassé dans sa veste blanche e, ouvre deux yeux ronds sous la i recouvre son crâne rasé. Arlequin, élégamment sanglé dans sa jaquette aux losanges multicolores, le feutre crânement posé sur l'oreille, pirouette autour de la délicieuse Colombine en fendant l'air de sa batte.

Le théâtre où ces personnages font éclater leur joie bruyante ne se propose sans doute ni de peindre fort exactement la vie ni de corriger les mœurs. Il veut amuser, divertir, faire rire sans arrière-pensée. La gaieté est un besoin pour l'homme, et il faut que nous ayons nos heures de folie. C'est d'un rayon de soleil, dans un pays de gaieté, que devaient naître ces personnages de verve bouffonne, de drôlerie pittoresque et poétique.

De fait on les voit apparaître pour la première fois en Italie à l'heure brillante de la Renaissance.

DES COMÉDIENS QUI INVENTENT LEUR ROLE.

L'Italie était alors parcourue par des troupes de comédiens nomades qui allaient de cité en cité, transportant avec elles leurs accessoires et leurs décors, s'arrêtant dans les plus minces bourgades et jouant dans les granges.

Dans les villes de quelque importance, ces acteurs nomades dressaient leurs tréteaux sur une place.



LES PLUS ANCIENS TYPES DE LA COMÉDIE ITALIENNE, D'APRÈS

Avant de créer les types légendaires d'Arlequin et de Polich comédiens avaient imaginé des personnages qui ont dis Franca Trippa, sorte d'Arlequin, et Fritellino, le prédé Polichinelle.

Le public qui s'attroupait pour les voir était composé de marchands, d'artisans, de condottieri qui, entre deux campagnes, venaient dépenser leur solde dans les villes, de paysans accourus des campagnes environnantes. C'était le plus bruyant, le plus mouvant, le plus tumultueux des publics.

Il voulait avant tout qu'on l'amusât, et ne regardait pas à la qualité des moyens. Culbutes et cabrioles étaient souveraines pour le faire rire. Aussi tel est le premier caractère des comédiens italiens : ce sont d'habiles acrobates et des gymnastes incomparables. Tel qui entre en scène s'avance la tête en bas et pirouette trois fois sur lui-même, avant de retomber sur ses pieds. Ils prodiguent dans leurs jeux les déhanchements, les contorsions, les grimaces, les sauts et les bonds, les soufflets, les coups de bâton, les chutes retentissantes. Ces pitreries soulèvent des t de rires.

Au milieu de ces acrobaties vertig on devine que la pièce ne peut être ell ni très sérieuse, ni d'allure très cal contraire, elle sera intriguée, mouve fertile en situations plaisantes, mépri proquos, duels, enlèvements, course poursuites. La verve des acteurs s'y libre cours, accumulant facéties et bo ries. C'est ici le second et le plus caractère des acteurs de la Comédie i Ces acteurs étaient en même temps Ils improvisaient eux-mêmes et inve mesure la pièce où ils jouaient.

Entraînés par le mouvement de et par la chaleur de leur propre jeu, ragés par les rires du excités par toute cette atm de gaieté, ils trouvaient su mines grotesques, plaisan tudes, reparties bouffon ventions burlesques.

Une telle concept rôle de l'acteur est tou sée à celle que nous faisons aujourd'hui. Po le rôle du comédien cons quement à réciter le écrit par l'auteur de la ne doit pas s'écarter du qu'on lui demande, — et n'obtient pas, hélas! — c'est qu'il l'interpr fidélité et intelli pièce italien nom de



LE CAPITAN, D'APRÈS CALLOT.

Les farces, souvent très grosses, les acrobaties et les combats burlesques, tels sont les moyens habituels employés par les comédiens italiens pour amuser la foule.

qu'un canevas, court sommaire
ı suite des événements. C'est sur
s que l'acteur crée son propre per-
tire de son imagination discours,
eux de scène et *lazzis*.
rendait ce système d'improvisa-
e, c'est que les rôles étaient tracés
l'après un caractère défini, une
outes. L'acteur savait comment il

et que son outrecuidance et sa vantardise rendent beauoucp plus ridicule qu'effrayant.

Ces types n'ont pas été créés tous ensemble. C'est souvent le hasard qui leur a donné naissance. Telle caricature locale amusait-elle le public, un acteur s'y montrait-il supérieur? voilà le type créé. Ainsi Arlequin doit son nom au comédien Arlecchino qui avait inventé le type ; Pantalon doit le sien à



ITALIENNE EN FRANCE. « LE TOMBEAU DE MAÎTRE ANDRÉ ». — D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVII° SIÈCLE.
ıs italiens, qui ne représentèrent d'abord que des pièces improvisées, donnèrent plus tard des crites. Telle fut une parodie du Cid jouée en 1695 sous ce titre : « Le Tombeau de maître A côté de Pierrot, du Docteur, d'Arlequin, se tient Mezzetin, sorte d'aventurier intrigant et scrupuleux.

er et se comporter, suivant qu'il
uin, Polichinelle, ou Pierrot.
es types ainsi arrêtés, comment se
rmés? Ce sont, à l'origine, des
d'originaux empruntés aux di-
vinces de l'Italie.
uin est le valet du Milanais ; Poli-
Napolitain ; Pantalon, le marchand
; Pierrot, le paysan sicilien ; le
st le grave et solennel professeur
e Université bolonaise. Le Capitan
apporté par l'invasion étrangère :
ricature de l'officier castillan, tout
e buffle et d'acier, aux moustaches
nt retroussées, à la longue rapière,

l'acteur Pantaleone ; l'acteur Pedrolino est devenu notre ami Pierrot, et l'actrice Colombina la délicieuse et mutine Colombine.

La plus amusante de ces origines est celle du type de Polichinelle. Une compagnie d'acteurs traversait un village aux environs de Naples et accablait de railleries les habitants, quand l'un des villageois, bon compagnon et gaillard facétieux, leur renvoya plaisanteries pour plaisanteries. Ce fut une scène d'un comique innattendu et irrésistible. Les acteurs, étonnés de l'esprit d'à-propos et de l'entrain de ce campagnard et amusés aussi par sa figure grotesque lui proposèrent de l'engager dans leur troupe ; il accepta. Il se

nommait Puccio d'Aniello, dont on fit Pulcinello (Polichinelle). Le type fut bientôt populaire dans toute l'Italie et ailleurs.

ARLEQUINADES, PANTALONNADES, FANFARONNADES.

Voyons maintenant nos comédiens à l'œuvre et leurs types en action.

Ce vieux barbon, toussant, crachant, mouchant, c'est le seigneur Pantalon. Il a gagné dans le négoce une fortune énorme et entasse dans les caves de son palais des coffres regorgeants de beaux ducats. Mais ses doigts crochus ne desserrent pas aisément les cordons de sa bourse : le bonhomme est avare effroyablement. Comme il est d'ailleurs aussi crédule que méfiant, il devient la victime de complots où fils, filles, valets, servantes, s'unissent pour lui jouer les plus méchants tours.

Arlequin et Pierrot sont ses deux valets. L'Arlequin du XVIe siècle n'a pas encore le caractère d'élégance qu'il acquerra plus tard ; il est d'assez mauvaise mine avec sa veste toute trouée et rapiécée de mille morceaux disparates. Grimacier et agile comme un jeune singe, il est d'ailleurs paresseux, fripon, sournois, insolent.

C'est lui qui est l'âme des conspirations dont l'infortuné Pantalon est l'éternelle victime. Voulez-vous un exemple de ce genre de facéties? Pantalon est veuf et veut se remarier. On lui fait accroire que son haleine est empestée et qu'il doit se faire arracher les molaires. Arlequin sera le dentiste. Armé de formidables tenailles, il arrache d'un seul coup quatre bonnes dents à sa victime. Fou de douleur, Pantalon saisit la fausse barbe de l'opérateur, mais elle lui reste dans la main et il s'écroule avec fracas. Arlequin, feignant de vouloir lui porter secours, lui asperge d'eau le visage et le tiraille en tous sens. Pantalon se démène, jure, sacre et menace son valet qui, s'approchant à la dérobée, lui enveloppe la tête dans une couverture et se sauve en gambadant, tandis que le vieux marchand se débat avec toute sorte de contor-



LE DÉPART DES COMÉDIENS ITALIENS. — TABLEAU DE WATTEAU, PEINTRE FRANÇAIS MORT EN 1721.
En 1697, les comédiens italiens, qui avaient fait des allusions satiriques à Mme de Maintenon, furent chassés de France. Le peintre nous les représente, au moment même où l'on affiche l'arrêt qui les expulse, continuant les grimaces, prenant les poses comiques qui sont la caractéristique de leurs personnages.



(Braun.

ACTEURS DE LA COMÉDIE ITALIENNE. — TABLEAU DE LANCRET, PEINTRE FRANÇAIS MORT EN 1743.

siècle, la fantaisie et la verve bouffonne étaient laissées aux parades de la foire. Aussi les de la Comédie Italienne fournirent-ils aux peintres attitrés de la grâce spirituelle et légère, et Lancret, le sujet de quelques-uns de leurs plus charmants tableaux.

insi les pantalonnades répondent uinades.

endiablé d'Arlequin, toujours sausant, pirouettant, était le pitre par e de la Comédie Italienne. C'en était omme d'esprit. Certaines de ses rémettaient le public en joie. Lui de-on un remède contre le mal de Prenez une pomme, répond-il, cou-quatre parties égales, mettez une de ies dans votre bouche et ensuite tenez-vous la tête dans un four jusqu'à ce que la pomme soit cuite ; je réponds que votre mal sera guéri. » Un acheteur auquel il propose sa maison déclare ne pouvoir se prononcer sans l'avoir vue : « Je ne l'ai pas apportée avec moi, fait Arlequin, mais tenez, en voici un échantillon ». Et il sort de dessous sa veste un gros plâtras.

Au contraire d'Arlequin, le bon Pierrot, le second valet de Pantalon, est la bêtise personnifiée ; il est lourd et balourd. Comme

Arlequin amusait par son espièglerie, Pierrot amuse par sa sottise. Il accumule les maladresses et entasse les niaiseries. Lui confie-t-on de la vaisselle? C'est au risque de la voir bientôt se briser en mille pièces. Quand il soutient son maître impotent, il trouve moyen de culbuter avec lui. L'énormité de sa gourmandise et l'immensité de son insatiable gloutonnerie sont parmi ses moyens de comique les plus infaillibles. Le Capitan lui envoie un jour dix plats tout débordants de macaroni, Pierrot les avale successivement sur la scène en balbutiant des remerciements et, à demi-étouffé, pleure de reconnaissance.

Il aime la servante Colombine, mais Colombine rit au nez de cet imbécile; séduite par l'esprit, par les contorsions et par les airs



Cliché] [Braun.

PIERROT. — PAR CARRIER-BELLEUSE.

Les types de la Comédie Italienne figurent rarement dans les pièces du répertoire moderne. Pierrot et Arlequin sont aujourd'hui des personnages de antaisie qu'ressemblent peu à leurs ancêtres.

conquérants d'Arlequin elle se laisse e par lui. Pétrifié par l'étonnement, Pie demeure stupide.

Pierrot est niais, Pierrot est p Pierrot est encore plus poltron que Parfois, cependant, il a des velléités roïsme; il jure qu'il se vengera d'Arl il s'arme d'un gourdin et attend son Arlequin surgit, muni d'une barre de le dialogue s'engage et les injures pleu « Arrive! » s'écrie Pierrot. « Je t'atte riposte Arlequin. Survient le Capitan veut trancher cette affaire d'honneur place entre les combattants. Alors Pie Arlequin de s'attaquer avec acharne placé entre deux, le malheureux C reçoit tous les coups.

Celle dont la perfidie provoque ces burlesques est une servante accorte et au minois éveillé, à la parole vive, au hardi, au regard fripon : c'est Colombi Colombine est la coquetterie incarné rouerie faite femme.

Telle servante, telle maîtresse. C bine donne à sa maîtresse Isabelle les seils les plus déplorables : Isabelle s'emp de suivre les avis de la perverse C bine. Elle aime Lélio, le beau Lélio, et fringant cavalier, adorable sous son tume de satin bleu de ciel passementé gent, sous ses nœuds de ruban et les pl flottantes de son chapeau. Joueur, en pourvu de la plus détestable réputatio Lélio est bien digne d'être aimé d'Isabe protégé par Colombine.

Mais quel est ce grand garçon à de vaurien, long, efflanqué, effronté, cy hâbleur, débraillé, paresseux, ivr Apprêtez-vous à rire! c'est Polichinel n'a pas encore sa bosse; mais il a déjà les vices. Surveillez surtout votre bo Comme son proche parent, le Panurg Rabelais, Polichinelle a, pour se procur l'argent, toute sorte de moyens dont le honnête mérite le gibet. Le fait est que chinelle est condamné à la potence : c' seule chose qu'il n'ait pas volée. Allon pendre Polichinelle. Mais d'où vient q fasse aucune résistance, se laisse docil mener au lieu du supplice et regarde émotion préparer la corde? Il doit ru quelque chose. Or, au moment psycholog il feint de ne pouvoir trouver l'ouvertu nœud coulant; le bourreau s'impati « Tiens, regarde, s'écrie-t-il, voici com il faut faire! » Et il passe la tête da nœud coulant. Polichinelle aussitôt ti corde et étrangle le bourreau en lui cri « Eh bien! est-ce comme ça? »

Tremblez maintenant

: son entrée retentissante. Trrrem-
:st un homme terrible, que le Capi-
ont le nom seul est pour vous glacer
ınte! Il est homme à s'appeler : *Il
Spaventi della Valle Inferna*, ou
*'l signor Escobombardon della
onda*... tout simplement. Criant,
ıvoquant le diable, tirant sa monu-
épée, il emplit la scène de ses rodo-
s. Ce qu'il y a en lui de plaisant est
vantardises ne sont là que pour
sa réelle poltronnerie. Il vous dira
t, . serré de près par l'empereur
e et l'un de ses officiers, il vint à
ses adversaires : « Je pris de la main
'officier et m'en servis comme d'un
et, tirant Durandal du fourreau, je
ai vers l'empereur qui s'avançait
frapper; d'un coup je fendis le pavé,
la terre jusqu'aux abimes. Neptune
ié de stupeur, Pluton trembla et le
gloutit. » Voilà un bel exploit. Mais
ı essayez un peu de regarder en face
e de guerre : il n'en faut pas plus pour
ison de son indomptable bravoure.
danger passé, il trouvera, pour colo-
cheté, d'admirables excuses. Comme
reproche d'avoir laissé enlever sa
ar les corsaires barbaresques : « De
la proue de mon vaisseau, repond-il,
ans une telle fureur que le souffle
ıx qui sortait de ma bouche, frappant
s du navire ennemi, lui imprima une
n si rapide qu'il fut impossible de
re ».

' BOUFFON GÉNIAL : LE CÉLÈBRE DOMINIQUE.

succès des comédiens italiens fut si
u'ils devaient être bientôt amenés à
s monts. Appelés à la cour, ils font
siècle leur apparition en France. Ils
t aussitôt. Leur bonne fortune fit
rent pour tenir les principaux rôles
ırs de premier ordre.
des meilleurs acteurs de cette troupe
enté le type burlesque de Scara-
qui se rapproche beaucoup du
Scaramouche eut le rare honneur
: le dauphin qui devait plus tard être
V.
jour que Scaramouche était dans la
du dauphin, ce dernier, alors âgé
: ans, était de si mauvaise humeur
ne pouvait apaiser sa colère et ses
ıramouche offrit à la reine de calmer
enfant à condition qu'on lui permît
ndre dans ses bras. La reine y ayant
, l'acteur fit tant de grimaces, tant
de singeries bizarres, que non seulement le dauphin cessa de pleurer, mais encore qu'il fut pris d'une hilarité qu'on ne pouvait calmer; et naturellement toutes les dames et les seigneurs présents à cette scène, de partager la gaieté et la joie du royal enfant. Depuis ce jour, Scaramouche reçut l'ordre de se



Pierrot au xixe siècle. Portrait de Deburcau.
Au xixe siècle, Pierrot dans les pantomimes, est devenu muet. Un artiste nommé Deburcau, qui mourut en 1846, a réussi dans ce rôle à exprimer toutes les nuances des sentiments les plus divers.

rendre tous les soirs auprès du dauphin afin de l'amuser « avec son chien, son chat, son singe, sa guitare et son perroquet ».

Mais le plus célèbre comédien italien du XVIIe siècle est Dominique, qui jouait Arlequin.

Dominique est un des acteurs les plus remarquables qu'il y ait jamais eu, et il a sa place marquée à côté des plus fameux maîtres du rire. Aussi fut-il maintes fois appelé à Versailles où il égayait Louis XIV par ses spirituelles saillies. Se trouvant au souper du roi, Dominique avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix : Louis XIV, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : « Que l'on donne ce plat à Dominique! — Et les perdrix aussi? demanda Dominique.


Cliché] [Boyer.

COQUELIN CADET DANS « LE BAISER ». COMÉDIE DE TH. DE BANVILLE.

Dans les quelques pantomimes ou comédies modernes où il figure encore, Pierrot est devenu un être faible, enclin au péché, mais naïf et dépourvu de méchanceté.

— Et les perdrix aussi, » reprit le roi qui avait compris le trait. Le plat était en or.

Louis XIV avait assisté incognito à une pièce italienne qu'on donnait à Versailles. Le roi dit en sortant à Dominique : « Voilà une bien mauvaise pièce. — Dites cela tout bas, lui répondit l'acteur, car si le roi le savait, il nous congédierait. »

Comme beaucoup d'acteurs ou d'auteurs comiques, Dominique était triste. Il alla un jour chez un médecin fameux pour le consulter sur la maladie noire qui le minait. Celui-ci, qui ne le connaissait pas, ne trouva qu'un conseil à lui donner, c'est d'aller rire aux bouffonneries d'Arlequin. « En ce cas, je suis mort, répondit Dominique, car c'est moi qui suis Arlequin. »

Depuis le XVI[e] siècle, le costume d'Arlequin avait changé; les pièces d'étoffes de différentes couleurs qui masquaient les trous de sa veste avaient été distribuées en losanges symétriques. Avec son large pantalon à la hussarde, son masque noir à mentonnière barbelée, son feutre relevé sur le côté, Arlequin n'est plus un rustre mal dégrossi, c'est un personnage élégant. Mais là ne se bornent pas les innovations de Dominique. Il conserve à Arlequin son agilité et sa souplesse de sauteur, mais du personnage fort grossier qu'il était encore il fait un être pétillant de malice, intrigant, beau parleur, jamais à court d'expédients et spirituel.

Pressé de raconter la mort de son père, Arlequin-Dominique s'écrie : « Hélas! dispensez-m'en, le pauvre homme mourut de chagrin de se voir pendre ».

Comme il rencontre Pierrot portant quelque objet soigneusement caché sous sa veste : « Qu'as-tu là? lui demande Arlequin. — Un poignard, » dit Pierrot. Arlequin découvre que c'est une bouteille, boit le vin et rend la bouteille : « Tiens, je te fais grâce du fourreau. »

Son habileté trop peu scrupuleuse lui fait souvent courir le risque d'être pendu. Dans les situations délicates où il se trouve maintes fois vis-à-vis de la justice, il ne se départ ni de sa gaieté ni de son esprit! « Comme tu es triste, lui demande Polichinelle. — Parbleu! on veut me pendre. — Et pourquoi donc, mon pauvre Arlequin? — A cause de mon amour pour les belles-lettres. — Tu plaisantes donc toujours? — Mais non. J'ai lancé dans la circulation de beaux louis d'or, après en avoir rogné toutes les lettres, et voilà que la justice me cherche querelle. »

Le voilà tout de même condamné à mort. Par faveur grande, on lui laisse à choisir le genre de mort qu'il préfère. Arlequin réfléchit quelques instants et finit par déclarer qu'il veut mourir... de vieillesse. Une autre fois, la corde est déjà prête, quand Arlequin s'écrie soudain que, respectueux des formes légales, il ne peut encore mourir : il n'a pas l'âge pour être pendu, et il lui faut une dispense des autorités compétentes.

Disciplinée, réglée, rangée au respect de l'autorité, la société du XVII[e] siècle éprouvait, par réaction, le besoin de s'ébattre, de se détendre, et de rire d'un rire large, énorme et bon enfant. C'est le genre de plaisir qu'elle allait prendre en écoutant les lazzis et regardant les cabrioles des comédiens italiens.

ARLEQUIN PETIT MAITRE ET COLOMBINE SOUBRETTE.

Au contact de la société élégante du XVIII[e] siècle, les comédiens italiens vont achever de se polir et de s'affiner. Arlequin devient un jeune marquis, un peu intrigant, un peu aventurier peut-être, mais si séduisant avec sa grâce enjouée! Pimpante, Colombine joue de l'éventail comme les grandes dames; elle a appris à bonne école l'art de la coquetterie, penchements de tête, sourires négligés, rengorgements, œillades, »

:s lèvres, minauderies, airs mutins. ; gens du bel air empruntent aux ; italiens leur costume. Duchesses et du sang se montrent aux bals de en habits d'Arlequin, de Pierrot, de : ou de Colombine. Ces déguisements nt sous le feu des lustres intrigues, es méprises, rencontres piquantes. Et encore les personnages de la Comédie e dont l'image orne la tendre couleur ires et broche sur la soie des fau- :t canapés, se détache sur le vert des meubles laqués : dessinés, brodés, on ne voit partout qu'Arlequins, ;, Polichinelles.

littérature la plus subtile ne dédaigne les faire agir et parler. Marivaux pro- leurs légères silhouettes à travers nes si délicates uancées de ses es.

nfin ce qui fait leur gloire c'est ır peintre attitré plus grand ar- u siècle : Wat-

ans les grands aux arbres sécu- qu'égaye le sou- un faune prison- ns sa gaine, une lumière allume yeux reflets sur es de Colombine ses compagnes. ırs paupières aux cils elles sou- au brillant Arle- qui papillonne r d'elles et se e fièrement, la sur sa batte e sur la garde épée. Tous sem- converser comme un salon, sous les :s de cristal, mais ant ils donnent ression d'appar- à un monde diffé- lu nôtre. Créatures comiques, mais tenant transfigu- par la fantaisie artiste, ces êtres ent le pays du et de la poésie. ınchis de toutes réalités, ils ne vivent que pour les ivresses et pour les tristesses de l'amour. Watteau symbolise en ces êtres de caprice les brèves joies, les aspirations, les déceptions, les tortures de l'éternelle passion.

Impuissant à lutter contre Arlequin qui sait charmer par ses danses, ses légères chansons et son tambour de basque, Pierrot se désole, amoureux mélancolique. Il a changé son nom de Pierrot et s'appelle Gilles, mais il n'a pas changé de caractère. Colombine, coquette, semble se plaire aux galanteries d'Arlequin, mais bientôt, mutine, elle s'enfuit dans un éclat de rire. La jalousie dévore le cœur des deux rivaux éconduits. Cachés dans un bosquet et la mine déconfite, ils viennent d'apercevoir le beau Lélio tout enrubanné qui courtise Colombine au pied



Le retour de l'enfant prodigue, d'après une affiche de Willette.
On fait souvent de Pierrot un de nos contemporains. Pareil à tel mauvais sujet d'aujourd'hui, Pierrot abandonne ses parents, de bons et honnêtes bourgeois. Enfin il demande à rentrer en grâce : pour racheter ses fautes, il s'engagera dans un régiment qu'il voit défiler dans la rue musique en tête.

d'un vase antique où des nymphes déroulent leurs danses. Leur traîtresse amie, à demi railleuse, à demi attendrie, effleure de ses doigts les cordes vibrantes d'une mandoline.

DE NOS JOURS. — LES PANTOMIMES.

Peureusement, les masques italiens s'évanouissent pendant la Révolution. Vers 1820, ils reparaissent au petit théâtre des Funambules du boulevard du Temple. Mais adieu les saillies d'Arlequin, les vantardises de Polichinelle, les rires de Colombine! Eux qui jadis étaient si beaux parleurs, ils sont devenus muets! Ces bavards intarissables ont perdu l'usage de la parole. Ils ne figurent plus que dans les pantomimes.

Désormais, d'ailleurs, Arlequin est détrôné, et, dans la troupe des Funambules, c'est Pierrot qui se place au premier plan.

Un mime fameux Debureau père, fait pour le type de Pierrot ce qu'avait fait Dominique pour celui d'Arlequin. Il va rendre populaire la silhouette de Pierrot au visage enfariné qu'encadre le noir d'un bonnet de velours.



Cliché] [Braun.

MEZZETIN ET FLORINE. — TABLEAU DE VOLLON.

Mezzetin, avec son brillant costume rayé rouge et blanc, Florine, la soubrette alerte et rieuse, au minois éveillé, ont conservé la faveur des peintres. Ils représentent pour nous la gaîté et la fantaisie.

Debureau mettait dans son jeu tant d'ardeur, se dépensait tellement, qu'il s'épuisa vite et contracta une maladie de poitrine. D'ailleurs les dernières années de ce bouffon furent attristées par un lugubre événement. Un jour qu'il se promenait dans la banlieue de Paris, un ouvrier le reconnut et lui cria, pour se moquer de lui. « Bonjour, Pierrot! » Debureau frappa du poing celui qui l'interpellait. Une lutte s'engagea au cours de laquelle le mime atteignit l'ouvrier d'un coup de canne au front et le tua. Étrange coïncidence qui, une fois de plus, nous montre le tragique à côté du comique.

De nos jours les poètes n'ont pas tout à fait oublié les sémillants personnages de la Comédie Italienne.

Dans une charmante comédie, *le Baiser*, Th. de Banville nous montre Pierrot aimé par une fée à qui son baiser redonne la jeunesse.

Sa dernière métamorphose est celle que lui a fait subir le dessinateur Willette. Il n'est plus habillé de blanc. Sa figure blafarde se détache au-dessus de l'habit de satin noir; le large pantalon est remplacé par une élégante culotte de satin. Et il est triste! C'est la fin de Pierrot.

Arlequin, Pierrot, Polichinelle ne montent plus guère sur la scène, et le seul endroit où l'on ait encore la chance de les voir est le théâtre de Guignol. Mais ils ne sont pas pour cela oubliés ni dédaignés. Nous leur savons gré d'avoir jeté sur la scène et fait entrer dans le monde théâtral la gaieté jaillissante et la fantaisie brillante. Nous leur faisons fête quand, dans une réunion costumée, dans un bal d'enfants, nous apercevons une Pierrette gamine, une mignonne Colombine, un Arlequin adolescent. Ils ont commencé par être des grotesques; peu à peu ils se sont affinés, polis, pour recevoir enfin dans leur dernière transformation l'attrait incomparable des grâces enfantines.

O O O



[Gastine.

PHOTOGRAPHIE DU DÔME DES INVALIDES, PRISE À UNE DISTANCE DE 500 MÈTRES.

s objectifs ordinaires reproduisent distinctement les premiers plans, mais les derniers sont sacrifiés. Comme on le voit sur cette épreuve, au delà de 80 à 90 mètres les objets sont minuscules et sans relief.

LA PHOTOGRAPHIE
à Quatre-Vingt-Dix Kilomètres

Devant certains résultats obtenus par les découvertes modernes, on est bien forcé de convenir que le merveilleux de la science dépasse celui de l'imagination. andis que, lors de son invention, la photographie semblait uniquement destinée à xer les traits d'une personne ou à reproduire des fragments de paysages très rapochés de nous, elle arrive, à force de perfectionnements, à dépasser la portée de la e la plus perçante, et, en nous permettant de rendre visibles sur la plaque sensible s objets que nos yeux ne pouvaient même pas distinguer, elle devient un précieux ıxiliaire dont on peut attendre d'immenses services.

O O O

Si l'on avait annoncé à Niepce et à Daguerre, les deux inventeurs de la photographie, qu'un jour viendrait où un érateur placé à 90 kilomètres d'un paysage prendrait une vue assez nette pour qu'on it distinguer les accidents du terrain et ercevoir des maisons ou des arbres, ils se aient récriés, n'ayant pas eux-mêmes foi ns les effets si merveilleux de leur propre vention. Pourtant, ce qui eût alors semblé traordinaire est maintenant réalisé grâce la téléphotographie. Sans doute un tel réltat n'est encore obtenu que d'une façon ceptionnelle. Mais on peut déjà photogra- un paysage, un personnage, un monument, un objet quelconque, éloignés de plusieurs lieues, avec assez de netteté pour qu'on se rende compte sinon de tous les détails, du moins des formes générales. Par exemple, on peut de la Butte Montmartre distinguer sur un cliché ainsi obtenu les bâtiments et les ouvrages du fort qui couronne le Mont Valérien.

On sait que la photographie en ces dernières années a accompli des progrès énormes. Qu'il nous suffise de citer la photographie au travers des corps opaques par les rayons X et son application à la médecine et à la chirurgie. Pas une année ne se passe sans qu'elle nous offre de nouvelles mer-

veilles. Mais la téléphotographie n'est certainement pas une des moins intéressantes. Elle nécessitait non seulement une série d'expériences délicates sur les temps de pose, la nature des plaques, mais encore une construction toute nouvelle de l'objectif.

LES OBJECTIFS ORDINAIRES SONT MOINS PUISSANTS QUE L'ŒIL HUMAIN.

Chacun en effet a pu constater que, dans une vue photographique prise avec un appareil et un objectif ordinaires, les premiers plans seuls sont nets et accusés, souvent même avec exagération. Par exemple, dans une photographie représentant une rue, ce qui sera le plus distinct, ce seront les pavés de cette rue. C'est même là ce qui a valu tant de reproches à la photographie et l'a fait condamner au nom de l'art : elle met parfois en valeur ce qui en réalité ne devrait être que secondaire.

Les derniers plans sont toujours imprécis, flous. Les lointains apparaissent microscopiques et sans intérêt. Ainsi, dans la photographie que nous reproduisons en tête de notre article et qui représente le Dôme des Invalides et les bâtiments environnants pris à une distance de 500 mètres, les arbres du premier plan sont d'une netteté remarquable, les toits également, dont on pourrait presque compter les tuiles. Mais, du Dôme des Invalides, nous n'avons que la silhouette générale, d'un gris uniforme, sans aucun détail d'architecture, sans relief. De même les maisons à six étages, placées à gauche, sont assez effacées et leurs fenêtres ne sont représentées que par de petites taches noires ou blanches. Quant aux hauteurs de Montmartre, à la basilique du Sacré-Cœur, qui se dressent à droite du Dôme, éloignées de 7 kilomètres, elles sont complètement invisibles, confondues avec le ciel.

Pourtant, à l'œil nu on distingue aisément la masse blanche de la Basilique, sa flèche et ses coupoles. Ainsi l'objectif ordinaire est inférieur comme puissance à l'œil humain et ne reproduit distinctement sur la plaque sensible que ce qui n'est pas éloigné de plus de 80 à 90 mètres.

LE DÔME DES INVALIDES PHOTOGRAPHIÉ À UNE DISTANCE DE 500 MÈTRES AVEC UN TÉLÉOBJECTIF ORDINAIRE DE M. JARRET.

C'est en adjoignant à l'objectif un système de lentilles particulières qu'on a pu augmenter sa portée. Ainsi, à 500 mètres, on a obtenu ce cliché du Dôme des Invalides. (Cliché Gastine.)

COMMENT RENFORCER LA PORTÉE DE L'OBJECTIF.

Les astronomes depuis longtemps ont pu remédier à l'insuffisance des objectifs et ont obtenu des résultats absolument déconcertants. Ils peuvent photographier des étoiles séparées de notre Terre par plusieurs centaines de milliards de lieues et que notre œil ne distingue pas sans l'aide d'un puissant télescope. En arrière d'une lunette ils placent un appareil photographique très perfectionné, et l'image, considérablement agrandie, d'une portion du ciel stellaire vient se reproduire sur la plaque.

Ce dispositif ingénieux a suggéré l'idée de construire un appareil où la puissance de l'objectif est augmentée par un système de lentilles appropriées. Ce ne [illegible]

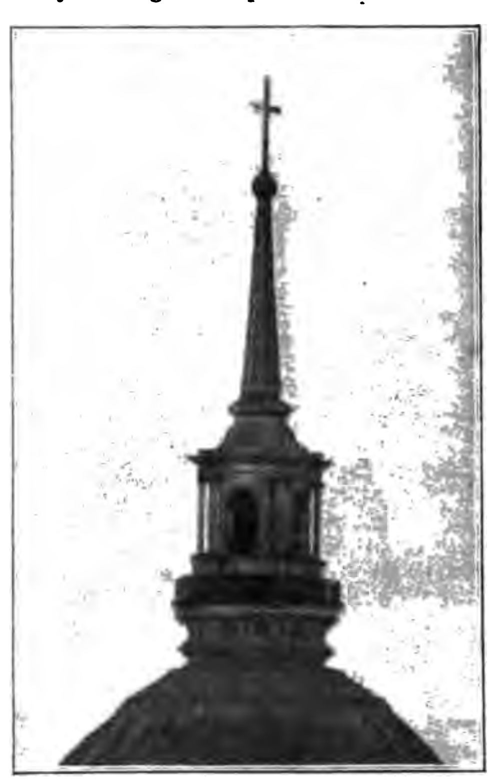
ıe M. Jarret, son inventeur, put
ɹment, car la tâche du photo-
d'opérer à de longues distances
ıvait à vaincre de nombreux
e rencontre pas l'astronome.
:s, les fumées, les poussières
jamais ce dernier, qui opère
uits, alors que l'atmosphère
dire reposée et clarifiée. Au
it-on prendre à Paris un objet
tance de 6 à 7 kilomètres?
es, poussières, qui obscurcis-
la capitale, assombrissaient
r la plaque; et le monument
. distance apparaissait sur
rouillé et nébuleux.
ıe d'insuccès : la trépidation
roulement de milliers de
le voitures ébranlait l'appa-
poses étaient assez longues,
es déplacements et plusieurs
rposaient en formant un mé-
.nfin — et c'était là peut-être
ıconvénient — on ne pouvait
un soleil éclatant, un bel
: par exemple. Par un temps
: claire journée d'hiver même,
u'une photographie uniformé-
:c une vague silhouette du
ɔduit.

AREIL QUI PERMET DE
TOGRAPHIER A 800 MÈ-
).

ɔnctionne aujourd'hui, l'appa-
aphique Jarret triomphe de
ɔbstacles et permet d'obtenir
uffisamment précises et dis-
stance de 800 mètres.
ations peuvent témoigner de
rès accompli.
ôme des Invalides, qu'on voit
s des pages 940 et 941, au lieu
à l'horizon, pâle et minuscule,
gnes de son architecture, les
outiennent la coupole. Il est
ı des détails sont encore im-
n ne distingue pas les diffé-
hitecturaux dont se compose
éanmoins le grossissement de
d'apercevoir bien des parties

s eu sous les yeux un exemple
pant. Dans une photographie
du sommet d'une maison de
uffren dans la direction de
1900, les fenêtres des maisons
Ségur, distantes de 150 mètres,
ntées que par de petits points
le Roue, éloignée de 700 mè-
tres, et la Tour Eiffel, qui s'élevait à plus de 1500 mètres, ne sont perceptibles que grâce à leurs formes bien connues et à leurs colossales dimensions. Notez cependant que la photographie avait été obtenue l'après-midi, par un temps superbe.

En la comparant avec le cliché pris par une journée grise et pluvieuse à l'aide de



Le clocheton du Dôme des Invalides. — Vue prise à une distance de 500 mètres à l'aide d'un appareil téléphotographique à grande portée de M. Jarret.

l'appareil téléphotographique, nous voyons quantité de détails que la première épreuve ne laissait pas soupçonner. Aux fenêtres de l'avenue de Ségur on distingue des personnes accoudées aux balcons, et on lit avec assez de facilité le texte des affiches qui tapissent les murs. Les tuiles des toits, ruisselantes d'eau, se détachent nettement les unes des autres. Les minces rayons de tension de la Grande Roue sont marqués sur le ciel par un trait assez net. Quant à la Tour Eiffel, l'entrecroisement de ses ferrures est des plus visibles. Bien plus, à l'angle de l'avenue de la Motte-Piquet et du Champ de Mars, soit à 700 mètres, on voit un fiacre qui stationne devant une porte. L'image de ce fiacre est suffisamment accusée et permet de noter l'attitude du cocher sur son siège, de dis-

tinguer les jambes du cheval et les roues.

ON PEUT MAINTENANT PHOTOGRAPHIER A QUATRE-VINGT-DIX KILOMÈTRES.

Ces résultats sont déjà merveilleux, mais ils sont dépassés. On a construit un appareil téléphotographique avec lequel on peut prendre des vues à près de 100 kilomètres de distance, et telles que les moindres détails y sont considérablement grossis.

Les épreuves obtenues n'ont pas de prétention artistique; elles sont sans contrastes, et l'opposition des tons est une condition indispensable pour qu'une photographie soit agréable à l'œil. Le maniement de l'appareil est long et difficile. La mise au point est particulièrement délicate. Pour découvrir si l'objet à photographier est dans le champ de l'instrument, il faut au moins une demi-heure. Mais espérons qu'on découvrira une méthode permettant de braquer l'objectif après un rapide calcul.

Pour se mettre à l'abri des trépidations, — car la pose est excessivement longue, — on doit se servir d'un pied très stable, très massif, analogue aux pieds d'atelier dont on fait usage pour les portraits, ce qui rend l'appareil peu transportable. Si l'on néglige cette précaution, on court au-devant d'un échec. En effet une voiture, même légère, passant non loin de là, suffit pour provoquer un ébranlement et gâter la plaque qu'on veut impressionner. On n'a pu opérer au sommet de la Tour Eiffel et y prendre des vues de la banlieue de Paris, parce que les trépidations de la charpente et le balancement incessant de la Tour déplaçaient l'appareil et embrouillaient les clichés.

Mais voulez-vous constater ce dont le nouvel appareil est capable? Toujours à 500 mètres de distance, le clocheton des Invalides donne une image de près de 10 centimètres de hauteur (voir page 941). L'image, il est vrai, est un peu nuageuse, mais n'oublions pas que la téléphotographie en est encore aux essais.

Dans l'épreuve ordinaire, la chapelle du couvent des Carmélites, qui se trouve en avant du dôme, ne s'étendait pas en largeur sur plus de 1 centimètre et sa rosace était une petite tache noire d'à peine 2 millimètres de diamètre. L'image de cette même rosace obtenue avec l'appareil téléphotographique à grande portée a plus de 6 centimètres de diamètre.

Enfin, ce qui confond notre imagination, c'est l'expérience à laquelle nous faisions allusion au début de cet article. Muni d'un appareil téléphotographique de fabrication anglaise, un opérateur placé non loin des ruines du château de Saint-Cergues, dans le Jura, a pu photographier le Mont Blanc à une distance équivalente à celle de Paris à Chartres. L'épreuve obtenue est admirable de précision, aucune retouche n'y a été faite. Si les premiers plans sont un peu obscurs, la silhouette du moins est bien dessinée : la cime neigeuse des montagnes s'enlève nettement sur le ciel. Au premier plan on voit, séparé déjà de l'opérateur par la largeur du lac de Genève, le coteau de Boisy avec le château de Boigne.

LES SERVICES QUE RENDRA LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE.

Certes la photographie des objets éloignés rencontre encore aujourd'hui bien des difficultés et réserve bien des mécomptes. Mais, quand les appareils auront été perfectionnés, rendus plus maniables et moins délicats, quand la pose sera devenue plus rapide, quand leur portée enfin aura été encore augmentée, les services qu'ils rendront seront inappréciables.

Grâce à eux, on pourra obtenir une reproduction exacte de tout ce qui est inaccessible. Pour ne citer qu'un simple exemple entre mille, les pl hauts m



LE MONT BLANC À 90 KILOMÈTRES. — VUE PRISE AVEC UN OBJECTIF ORDINAIRE.
Il faut deviner que cette épreuve représente le Mont Blanc. Les lointains sont si flous, les contours si indécis, qu'on ne sait où finissent les montagnes et où commencent les nuages.



…s admirables photographies à longue distance. — Vue du Mont Blanc prise à 90 kilomètr…
(Cliché Boissonnas, de Genève.)

… été obtenue directement et sans retouche, au moyen d'un téléobjectif de Dallmeyer de Londr… …oissonnas, de Genève, auquel nous devons de pouvoir reproduire cette remarquable photograph… …ce à vol d'oiseau entre Saint-Cergues où était l'opérateur et le Mont Blanc est de 90 kilomètr…

portent des inscriptions en carac- …oglyphiques qui, vus du sol, sont …nt déchiffrables. Désormais, on en …ne photographie et le philologue … sur cette épreuve.

imagine-t-on tous les avantages …rera de la téléphotographie au point …ilitaire? Dans les guerres futures, …es armées ennemies seront très … l'une de l'autre, une des grandes … qu'on prévoit sera de relever les … de l'adversaire. C'est pourquoi on … longtemps songé à se servir de …ptifs planant au-dessus des lignes … et permettant aux officiers qui les …e reconnaître les points de concen- … l'infanterie, la situation des batte- … découvrir même les troupes qui s'abritent dans des replis de terrain, les r… serves placées en arrière du front de comba… Mais une description exacte et minutieuse … ces dispositions stratégiques est longue à fai… et peut être incomplète. Combien une phot… graphie prise du haut d'une montagne … d'une colline serait plus précieuse au génér… en chef! Ce serait là un document d'u… valeur inestimable qui lui dévoilerait les pr… jets de son adversaire et d'après lequel à s… tour il pourrait combiner ses plans.

Ce rôle de la téléphotographie en tem… de guerre n'a pas échappé à nos générau… Ils ont même ordonné des essais en vue … rendre pratiques les opérations en ballo… Souhaitons que les expériences soient rap… dement menées, car le problème qu'il s'a… de résoudre intéresse la défense national…

○ ○ ○



UN ÉTRANGE MOYEN DE TENIR EN RESPECT LES GAMINS.

Dans certains pays les chasseurs de vipères deviennent si habiles qu'ils savent manier les serpents sans se faire mordre. Le chasseur de vipères passe souvent pour un peu sorcier, et les gamins seraient volontiers tentés de lui jouer de mauvais tours; mais il sait le moyen de se faire craindre d'eux.

Utiles Chasseurs d'un Hideux Gibier

LA DESTRUCTION DES VIPÈRES

Encore aujourd'hui, dans plusieurs régions de la France, la vipère est justement redoutée et cause chaque année un trop grand nombre d'accidents. Aussi font-ils de bonne besogne, ces pauvres gens qui, pour une faible récompense, se livrent à la chasse souvent périlleuse des hideux reptiles. Si leur industrie est appelée à disparaître et si le combat doit finir faute de combattants, c'est une raison de plus pour se hâter de faire le portrait de cette catégorie de chasseurs qui n'est ni la moins utile ni la moins pittoresque.

O O O

PRIVILÉGIÉE de la nature, la France doit à sa situation géographique, à son climat tempéré, de ne recéler dans ses forêts et dans les replis de son terrain aucun des terribles monstres qui désolent certaines contrées. Aux énormes serpents qui peuplent les forêts de l'Inde ou de l'Amérique du Sud, déroulant leurs replis dans l'enchevêtrement des lianes, il faut l'ardent soleil de l'équateur, l'étouffante chaleur des contrées tropicales. Aussi dans son magnifique *Hymne à la France*, André Chénier a-t-il pu s'écrier :

France! O belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse!
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs,
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles....
Ni les vastes serpents ne trainent, sur tes plantes,
En longs cercles hideux, leurs écailles sonnantes.

Néanmoins parmi les hôtes rampants de nos bois il en est un qu'on redoute justement : la vipère. Moins foudroyante que la morsure du serpent à sonnette ou du cobra de l'Inde, celle de la vipère, quand elle n'est pas traitée à temps, est très dangereuse.

Jusqu'au milieu du siècle tout l'ouest de la France, la Saintonge, le Poitou, la Vendée, étaient infestés par ces reptiles. Dans nombre de localités du Bocage vendéen, on relevait chaque année une centaine de morsures dont beaucoup suivies de mort. De même, dans la Côte-d'Or et dans la forêt de Fontainebleau les vipères pullulaient.

Récemment encore, dans un village de la Haute-Saône construit au bord d'un étang entouré de prés et de bois, on une soudaine invasion de serp

s maisons des paysans en furent rem-
On les voyait grouillant, glissant sur
chers, sous les meubles, blottis dans
noires, suspendus aux porteman-
grimpant le long des rideaux, couchés
sur les chaises, sur les oreillers, sur
dons, sur les vêtements. Partout, de
au grenier, à toutes les
s des escaliers on posait le
des serpents. Le premier
en tua des centaines. Le
ain il y en avait encore au-
fallut plusieurs jours pour
oyer les habitations.
s années qui suivirent, on
à coup, et pour ainsi dire à
anniversaire de l'invasion,
ents reparaître, puis brus-
t disparaître. Un témoin de
omène ajoute un détail bi-
elaté par M. H. de Parville
ne de ses chroniques et qui
que la vipère, comme tous
ents, est mélomane.
J'écoutais l'exécution d'une
de Mozart dans une pièce à
conte cette personne, quand
oup, auprès de moi sur le
, j'aperçus un reptile qui
lentement du dehors; il
oucement, devint immobile,
légèrement soulevée, fré-
et comme en extase.
Nous sommes restés ainsi
ux sans faire un mouve-
e serpent et moi, sous l'in-
de la musique de Mozart,
plus d'un quart d'heure.
out à coup, trois ou quatre
éclatants retentissent,
endiablé d'une sonate de
Le reptile, effaré, décampa
ent. D'où il suit que les
s apprécient Mozart et mé-
sent Grieg. »
présence des vipères constitue un
our les départements infestés. Aussi
rités administratives ont-elles décidé
ner une prime aux chasseurs pour
vipère prise, comme on en donne
aque loup tué. De la sorte, chasser
e est devenu un véritable métier.
énéralement 25 ou 30 centimes qu'on
par serpent. Les chasseurs habiles,
u grand nombre de vipères qu'ils
nt, parviennent à réaliser un gain
otable. Une femme chasseresse de la
, qui tuait un peu plus de 2 000 vipères
trouvait moyen de se faire une rente
francs; une année, les chasseurs de
la Côte-d'Or ont eu à se partager une somme de 7 848 francs pour la destruction de 26 161 vipères.

Comme on le pense bien, ce sont d'assez pauvres gens que les chasseurs de vipères; ils vivent loin des villages, à la lisière des forêts, dans de misérables cabanes, se nourrissant de racines recueillies dans les bois, et parfois tendant la main. L'hiver, pour occuper leur temps et augmenter leurs ressources, ils braconnent et par les temps de neige tendent des collets pour les alouettes.



La cabane du chasseur de vipères.

Le chasseur de vipères demeure le plus souvent près des forêts dans des huttes de branchages. Il vit du produit de sa chasse; en France on lui donne 25 ou 30 centimes par vipère prise.

Les monstres s'éveillent.

Car c'est seulement d'avril à octobre qu'on peut chasser les vipères. Pendant les froids elles s'enfoncent dans leurs repaires, terriers de lapins abandonnés, crevasses de rochers, troncs d'arbres creux; elles s'y engourdissent et dorment pendant cinq à six

mois, pelotonnées et enlacées par groupes de 10, de 15, quelquefois même de 25. Ce serait là le bon moment pour les prendre au gîte, mais les nids, très bien dissimulés, sont d'un accès difficile. Il faut attendre les premiers jours du printemps; les vipères à demi réveillées commencent à sortir. Immobiles, comme paralysées, elles restent étendues à quelque distance de leur demeure, jusqu'à ce que le soleil d'avril leur ait redonné leur vigueur. Fait curieux, jamais, à ce moment, les serpents ne songent à s'échapper. « A la tombée de la nuit (c'était à la fin de mars), rapporte un naturaliste, je vis, à côté d'un tronc d'aulne, six à huit de ces serpents enlacés l'un dans l'autre de la manière la plus curieuse. Lorsque je m'approchai, toutes les têtes se dressèrent à la fois, dardant la langue et sifflant; mais les animaux ne cherchèrent ni à s'enfuir, ni à avancer contre moi. Ils ne se dérangèrent même pas quand je les touchai de ma baguette. Le jour baissait, de telle sorte que je dus remettre ma chasse au lendemain. Le jour suivant, de grand matin, je me rendis au même endroit : quel ne fut pas mon profond étonnement, en trouvant le tas de vipères au même endroit et les serpents se chauffant tranquillement au soleil! »

Mais bientôt les vipères retrouvent leur agilité et la chasse n'en est plus aussi simple. Sans doute elle est rarement fertile en péripéties dramatiques : en outre, elle n'exige aucun déploiement de force physiq... elle demande des qualités spéciales de ... et de patience, car on a affaire à un advers... perfide; il faut beaucoup de pruden... une prudence de serpent.

RUSES ET STRATAGEMES.

Que de longues heures le chass... vipères doit passer par les chaudes ... midi d'été à fouiller attentivement les mous... les feuilles mortes qui recouvrent le so... forêts, les joncs qui bordent les marécag... épier le moindre bruissement de feuilles ... d'herbes! Les rochers chauffés par le so... les clairières sablonneuses, les rivages ... des étangs, tels sont les lieux que chois... vipère pour faire sa sieste. Elle se dén... alors et s'allonge paresseusement, la ... paupière de son œil rougeâtre entièrem... close, en savourant la chaleur qui pén... peu à peu son corps. Le chasseur embus... derrière un buisson a observé le manège ... la vipère : la voici qui s'assoupit. Muni d'... bâton terminé par une petite fourche de ... il s'approche sans bruit. Si prudents ... soient ses mouvements, le serpent a per... quelque chose d'anormal, il dresse la tê... Trop tard! La fourche s'abat sur son co... et le cloue sur le sol. Tandis que, f... féroce, la gueule ouverte, la vipère se ... en de violentes convulsions, frappant ... bâton de sa queu... le chasseur la sai... par le cou à l'ai... d'une paire de p... cettes et serre ju... qu'à ce qu'elle s... étranglée, ou bie... avec un coute... il la décapite. Le... mouvements doi... vent être promp... car la vipère ... comme une a... guille et, de pl... une morsure e... toujours à redou... ter. Au surplus ... chasseur a ... de se préserver le... jambes au moye... de hautes guêtr... de cuir, asse... épaisses pour q... les crochets d... reptile ne puisse... les traverser.

Un vieu...



UNE CHASSE DIFFICULTUEUSE. — A L'AFFÛT.

La chasse aux vipères exige de la patience, de la vivacité et de la prudence. Il faut fouiller de l'œil attentivement les herbes et les broussailles, et, dès qu'on aperçoit la vipère, la saisir rapidement, car une morsure est toujours à redouter.

de vipères de la forêt de Fon-
ı, qui n'était plus assez agile pour
des serpents par les moyens or-
procédait de la façon suivante.
a vipère est très friande des petits
des champs, du mulot par exemple,
it un de ces petits animaux par la
ide d'un fil qu'il fixait à une branche.
re apercevait-elle la proie qui lu
rte, elle s'approchait en rampant,
le mulot qui, rempli d'effroi, demeu-
bile; ramenant en arrière sa tête
re, elle s'élançait sur le rongeur et
t. Au bout de quelques secondes il
la vipère l'avalait alors lentement,
morceau, grâce à la prodigieuse
de son tube digestif, puis elle tom-
une sorte d'assoupissement. A ce
le vieux chasseur, qui s'était dissi-
rière un bouquet d'arbres, arrivait et
rpent.

i pratiquée, la chasse est longue et
seule journée on tue peu de vipères.
aire, si l'on veut en faire des héca-
un sûr moyen est la « chasse par le
u Turkestan, où les vipères sont
ent nombreuses, ce moyen de des-
est universellement employé. A la
e la nuit, les Tartares allument de
eux, de distance en distance, puis
t. Les vipères sortent aussitôt de
rts en troupes nombreuses, tout un
rouillant d'affreux serpents se hâte
flammes. Les Tartares s'élancent,
longs couteaux, ils tranchent d'un
la tête des vipères; si grande est
eté dans cette chasse qu'ils ne sont
si dire jamais mordus.

chasseurs de vipères sont souvent
rciers. Ceux de l'ouest de la France
de faire des gestes d'incantations et
ncer des paroles magiques. On doit,
faire trois signes de croix sur le
n prononçant chaque fois l'une des
oles *oχi, oχa, oχoa*; la vipère alors
prendre sans résistance. Il est per-
douter de l'efficacité de ces ma-
cabalistiques, et plus d'un paysan qui
mployer la formule magique se fit
ruellement. Les véritables chasseurs
ours à toute cette magie que pour
re au vulgaire qu'ils sont en rapport
puissances mystérieuses.

qui leur est plus utile que ces sima-
est qu'ils possèdent le secret d'une
on assez efficace contre le venin.
seurs de vipères des pays exotiques
iculièrement bien munis de ce pré-
idote.

exemple les Marocains qui chassent



COMMENT ON CHASSE LA VIPÈRE.
CAPTURE D'UN SERPENT.

La principale arme du chasseur est un bâton fourchu au moyen duquel il cloue le reptile sur le sol; puis, le saisissant avec des pincettes, il l'étrangle, ou le décapite à l'aide de son couteau.

une sorte de vipère, proche parente de la nôtre, sont complètement à l'abri du poison. Témoin le récit de ce voyageur : « Nous avions installé notre campement, quand mon guide, un Arabe du Nord, accourut à moi très effrayé en criant : « Les vipères ! les vipères ! » Il m'apprit que nous étions pour ainsi dire cernés par ces serpents. Je sortis de ma tente et je fus témoin d'une scène curieuse. Les indigènes qui m'accompagnaient se démenaient comme des possédés en hurlant et en désignant du doigt les têtes cornues de quelques centaines de vipères qui se dressaient hors du sable dans une attitude menaçante.

« Arrivés auprès des serpents, ils se mirent à les déterrer en creusant le sable avec leurs mains. Puis, saisissant les vipères par le milieu du corps, ils les brandirent. Les vipères se défendaient avec acharnement, couvrant de morsures leurs bras, leurs poitrines, leurs visages même. Certains étaient tout couverts de sang, mais aucun ne paraissait souffrir, malgré l'effroyable virulence du venin. Un des hommes que j'avais engagés plaça même la queue d'un serpent entre ses dents et se mit à la mâcher en avalant progressivement le corps tout frétillant; à la fin,

il n'eut plus près des dents que l'affreuse tête qu'il broya comme le reste. Cette scène affreuse me soulevait le cœur.... »

Les Hottentots chassent la vipère afin de se procurer le venin dont ils ont besoin pour empoisonner leurs flèches. Surprenant l'animal au repos, ils posent le pied sur sa nuque, le roulent sur le sol jusqu'à ce qu'il soit



Le résultat d'une journée de chasse.

Le chasseur de vipères est si familiarisé avec ces horribles bêtes qu'elles ne lui inspirent aucun dégoût et qu'il les prend par poignées.

étourdi, puis le prennent dans leurs mains et lui arrachent ses crochets.

Presque toutes les contrées de l'Europe sont, comme la France, habitées par les vipères. En Allemagne, dans les landes de Poméranie, aux environs de Berlin, les vipères abondent. Elles pullulent en Angleterre et dans les forêts d'Écosse. Au pays de Galles les invasions de serpents sont très fréquentes. Les vipères qui aiment ces contrées humides se sont établies dans d'anciens puits de houillères abandonnées. Au printemps elles sortent de leurs souterrains et font irruption dans les villages, grimpant le long des murs des maisons et errant sur les toits.

L'ATTILA DES REPTILES.

C'est en Angleterre que nous trouv[...] un des plus curieux types de chasseurs [...] vipères, un certain Harry Mills, surnom[...] on ne sait pourquoi *le Brosseur*. Il [...] dans New Forest, vaste région boisée [...] environs de Southampton, une hutte [...] charbonnier. Tout son mobilier se rédu[...] un lit de feuilles de fougère sèches [...] quelques boîtes de fer-blanc. De sa pa[...] demeure il rayonne dans la forêt. Rien n'[...] plus pittoresque que son accoutrement qu[...] il part en chasse : sur le dos, un vieux pal[...] imperméable, usé, déteint, rapiécé ; suspen[...] à l'épaule par un fil de fer, une boîte de [...] blanc où il place les vipères capturées ; [...] bandoulière, une gibecière contenant t[...] sorte d'outils, des pincettes, des cise[...] de la ficelle, un couteau, etc.... Sa m[...] s'appuie sur un bâton terminé en fourche ; [...] vieux chapeau mou tout déformé et une p[...] de solides bottes complètent son équipem[...]

Depuis l'âge de dix-huit ans, le Bross[...] s'adonne à la chasse des vipères, et main[...] nant il frise la soixantaine. Aussi est-il de[...] longtemps familiarisé avec ces hideux rep[...] les ; il les étire, joue avec eux sans dégo[...] les manie de cent façons et sait se sous[...] à leurs crocs venimeux. Une fois pourta[...] au début de sa carrière, il fut mordu. Sa[...] se troubler, il incisa profondément la pl[...] avec son couteau et laissa couler le sa[...] qui entraîna avec lui le poison.

Ce chasseur opiniâtre n'a pas recueil[...] en quarante-deux ans, moins de 29023 vipère[...] Un lord qui possède de grandes propriét[...] dans les environs de la forêt les lui paye [...] raison de 1 fr. 25 par vipère, et le Jard[...] Zoologique de Londres lui en donne le mêm[...] prix. Mais maintenant ses chasses sont moi[...] fructueuses que jadis. A force de détruire l[...] vipères, il n'en laisse plus guère, et ce n'est p[...] sans mélancolie que Harry Mills rappelle se[...] exploits passés. Partout, en effet, grâce à l'ac[...] tivité qu'on a apportée à leur destruction, le[...] vipères tendent à disparaître. En France no[...] tamment, où les chasseurs de vipères o[...] rendu les plus grands services, elles se fo[...] chaque jour de plus en plus rares. Songez qu[...] dans les Deux-Sèvres on en a détruit 52 [...] en cinq ans ! Un jour viendra, assez proch[...] où les dernières vipères seront conservée[...] au Jardin des Plantes comme objets d'étu[...] et comme représentants d'une espèce dispar[...]

○ ○ ○



ACCOUDÉE SUR LE PIANO, SUZANNE PLEURAIT QUAND ALVARE PÉNÉTRA DANS LE SALON.

LES DIEUX D'OR

PREMIÈRE PARTIE

elle irrésistible séduction doivent exercer sur les chercheurs d'aventures ces vastes solitudes de l'Amérique du Sud couvertes d'immenses forêts encore ue inexplorées! La fertilité du sol paré d'une végétation luxuriante n'est que la dre richesse de ces pays privilégiés. Mais qui sait les trésors que peuvent recéler ontrées où se sont jadis développées de curieuses et magnifiques civilisations? sait quels vestiges d'une ancienne splendeur peuvent soudain apparaître devant ux éblouis du chercheur. Entre ceux qui ont résolu d'arracher son secret à ce sol x s'engagent des luttes où toutes les passions humaines sont portées à leur ysme. Le drame dont les péripéties se succèdent dans notre roman passionnera ecteurs, par l'étrangeté et l'imprévu des incidents qui s'y pressent et par l'exac- de la couleur locale.

○ ○ ○

NCORE aujourd'hui l'Amérique du Sud est parcourue par de nombreux chercheurs de mines ou « prospecteurs ». d'Alvare avait été l'un des plus infati- d'entre eux. Pendant vingt-cinq ans, la Colombie jusqu'à la République tine, il avait fouillé le pays en tous Après des commencements très péni- plusieurs découvertes l'avaient enrichi. ait passionnément son métier et il en fier. Rude métier! qui exige plus de ure et de ténacité qu'aucun autre, mais ssure aussi une plus complète indépen- , et dans lequel on se sent plus que ut ailleurs vivre, agir, être un homme!

Riche, marié à une femme qu'il adorait, Alvare avait continué ses explorations. Il fallut, pour l'y faire renoncer, la cruelle épreuve du veuvage qui le frappa soudain en plein bonheur et lui créa le devoir de se consacrer tout entier à l'éducation de sa fille Suzanne. Celle-ci allait maintenant atteindre sa vingtième année et c'était l'unique joie de son père que de voir se développer l'intelligence et s'épanouir la beauté de la jeune fille.

Toutefois, l'ancien explorateur n'avait pu renoncer entièrement au métier de jadis. S'il avait, faute de pouvoir emmener avec lui sa fille, dit adieu aux périlleuses expéditions lointaines, il conservait la haute main sur

l'agence de prospection qu'il dirigeait toujours, et dont il avait, au cours de ses voyages, formé lui-même les agents.

A coup sûr, le meilleur de ses élèves était un jeune ingénieur, Daniel Mouy. Alvare l'avait chargé de faire dans l'isthme de Panama une exploration minutieuse, car il ne se fiait qu'à demi aux prospections trop rapides accomplies dans cette région. En effet, après dix mois de séjour, Daniel avait signalé deux gisements très riches, l'un d'or et l'autre de manganèse. Bientôt il était reparti de Colon pour visiter la partie occidentale de l'isthme jusqu'à la frontière de Costa-Rica. Depuis cette époque quinze mois s'étaient écoulés. Depuis quinze mois, on était sans nouvelles du jeune homme!

Vainement Alvare envoya lettres sur lettres à Panama, à Colon, partout où il espérait recueillir quelques renseignements. La seule réponse qu'il obtint fut que Daniel avait été vu pour la dernière fois à l'embouchure du rio Indio, se préparant à remonter ce fleuve vers la Cordillère.

Vainement encore Alvare promit cinq mille piastres à qui retrouverait le prospecteur; les recherches les plus actives demeurèrent infructueuses.

Un soir de décembre 189... Henri d'Alvare reçut une lettre du vice-consul de Panama. Elle ne faisait que confirmer, mais cette fois en des termes qui ne laissaient plus guère de place à l'espoir, l'inanité de toutes les recherches.

Une enquête avait été faite par tous les alcades de la côte nord et de la côte sud de l'isthme : nulle part on n'avait entendu parler de Daniel depuis sa disparition au rio Indio.

Alvare jeta la lettre et se mit à marcher fiévreusement dans la pièce. Il était très grand, très maigre, avec des épaules carrées. Au hâle uniforme de son teint on aurait pu le prendre pour un Vénézuélien des *terres chaudes*. Il avait les yeux à la fois larges et enfoncés, les cheveux comme les moustaches noirs et drus. A ce moment, sa physionomie était d'une dureté effrayante, car le chagrin, chez lui, se manifestait par la colère.

« Pauvre Daniel! s'écriait-il. Intelligent, énergique,... un homme enfin! (Quand Alvare avait dit « un homme », il avait tout dit.) Comment savoir s'il est encore vivant?... Si du moins je pouvais partir à sa recherche!... Mais à cause de ma fille je n'en ai pas le droit.... »

Au bout de quelques minutes, redevenu maître de lui, il descendit lentement vers le petit salon où se tenait Suzanne.

Elle chantait; sa voix montait, grave et pure : il l'écouta quelques instants du de[...]
Il reconnut la « Chanson de Solweig », [...] la musique de Grieg accompagne d'une [...] si touchante les vers d'Ibsen :

> Mais tu me reviendras, ô mon cher fianc[é]
> Pour ne plus me quitter!

La voix s'arrêta net, brisée par un [san]glot. Alvare se précipita dans le sal[on]. Suzanne, accoudée au piano, ses abond[ants] cheveux noirs flottant sur les épaules, [p]leurait. Elle leva vers son père des yeux [...] profonds, aussi sombres, aussi ardents [que] les siens.

« Qu'as-tu donc? » demanda-t-il.

Elle ne répondit rien.

« Pourquoi pleures-tu? »

Elle sembla prendre une décision, [et] d'une voix que l'indignation faisait tremb[ler]:

« Je pleure, répondit-elle, parce qu[e je] pense à Daniel. Tu prétendais l'aimer com[me] un fils. Et, ce fils disparu, tu ne fais rien [pour] le retrouver!

— Comment! je ne fais rien?...

— Oui, des recherches à distance! [On] t'exploite et l'on se moque de toi.... »

Alvare regarda Suzanne. Il connai[ssait] l'impétuosité de sa nature; cette exalt[ation] pourtant le surprenait.

« Mais le pauvre garçon est cert[aine]ment mort, murmura-t-il.

— Non, il n'est pas mort!... Je [suis] sûre qu'il n'est pas mort!... »

Elle s'était redressée. Raidie, la [tête] haute, elle était superbe, avec ses [...] traits réguliers, sa bouche fine, ses yeux [sur]tout où l'éclat de la fièvre brillait à tra[vers] les larmes.

Ce fut pour Alvare une soudaine [révé]lation.

« Hélas! s'écria-t-il, tu l'aimes!...

— Oui, je l'aime! avoua la jeune [fille] avec un calme hautain. N'ai-je pas [bien] choisi?

— Bien choisi, bien choisi!... I[l n'a] aucune fortune!... Mais.... Enfin, puisq[ue tu] l'aimes, je consens à ce que tu l'épou[ses]; c'est un homme! Seulement, pour épouse[r un] homme, encore faut-il savoir où il est.

— Pars toi-même à sa recherche!

— Puis-je te laisser seule en Franc[e?]

— Crois-tu que j'y voudrais reste[r? Je] t'accompagnerai.

— Tu m'accompagneras?...

— Pourquoi non? »

Alvare, exaspéré, répliqua :

« Pourquoi non? Parce que c'est im[pos]sible! Ne t'ai-je pas mille fois parlé de [mes] expéditions? T'imagines-tu que tu franch[iras] les rapides? que tu marcherais en pleine [...]

ou dans le sable surchauffé des
que tu gravirais les rampes de la
re?...

Je suis leste et forte, j'ai l'habitude
cices du corps, je n'ai peur de rien....
Un peu de sport, quelques excur-
Europe, crois-
cela ait aucun
avec la vie
ateur?... D'ail-
inutile de discu-
ne veux pas
ner! »

ndant trois se-
s l'existence
père et la fille
érable. Suzanne
t sans cesse à la
Un à un, obsti-
, elle reprenait
guments; elle
, elle pleurait.
soir enfin,
Suzanne, éten-
un sofa, rêvait
ent, Alvare alla
elle :

Ton projet est
. Mais, soit!
aujourd'hui le
rier ; nous par-
le Saint-Nazaire
Colon par le
ot du 9 fé-
. »

ussitôt, Suzanne
dans les bras de
e :

Merci, oh! mer-
us le retrouve-
j'en suis cer-
.. »

lvare hochait la

Ma pauvre en-
ton obstination
e, et sans doute
fou aussi, moi
cède! Allons!
e le parti en
s, montons à la chambre des cartes! »

ette pièce qu'Alvare avait nommée
arce qu'elle était tapissée de cartes du
er au plafond, contenait quatre biblio-
s de gayac remplies d'atlas et de livres
ages. C'était, aux heures de spleen, le
préféré du prospecteur, celui où ses
irs, évoqués par la figuration des
qu'il avait parcourus, se donnaient le
olontiers libre essor.

Maintenant que sa décision était prise, Alvare parlait de leur voyage comme d'une chose toute naturelle.

« Nous allons d'abord, dit-il en déployant les plans de l'isthme de Panama, au rio Indio, puisque c'est là que Daniel a été



La violence du rapide et un faux coup de gaffe firent chavirer la pirogue. On entendit des cris, on vit un bouillonnement d'écume, puis Alvare reparut soutenant dans ses bras Suzanne terrifiée.

vu pour la dernière fois. Nous remontons ce rio jusqu'à la Cordillère. Ici, je croirais facilement que les recherches ont été insuffisantes. Sans doute on aurait pu retrouver les traces de Daniel; mais les Colombiens, dont l'indolence est le moindre défaut, ont dû se contenter de mener une enquête rapide sur les côtes....

— Et si, nous non plus, nous ne retrouvons pas ses traces?

les trois seules montures de l'endroit. On n'avait pu voir sa figure : par crainte du soleil, sans doute, il portait un voile vert, très épais.

La nuit était venue. Alvare songeait au mystérieux voyageur que sans cesse il trouvait devant lui, et murmurait :

« Serait-ce Lobston ? »

On repartit au petit jour, Suzanne suivant tantôt à pied, tantôt en litière ; le soir, on arrivait au rio Indio. Si Alvare n'y obtint nulle indication nouvelle, du moins il put rapidement préparer son départ pour la Cordillère. Trois grandes cayouques furent louées. Dolagnon prit place dans la première, le prospecteur et Suzanne dans la seconde. La dernière reçut le gros des bagages.

La montée du fleuve fut d'abord une partie de plaisir. Il coulait à travers la forêt, ombragé par des arbres immenses. Des lianes pendaient, toutes bleues ou toutes roses de fleurs, traçant dans l'eau, si quelque brise les agitait, de chatoyants sillages. Une aigrette s'envola devant les barques ; très haut, des perroquets passèrent, avec des battements d'ailes saccadés. Pour la première fois, Suzanne vit le gigantesque papillon bleu de l'Amérique équatoriale, le *Morpho Ménélas*, qui planait au-dessus du rio.

Mais dès qu'on atteignit les rapides, la « partie de plaisir » devint par trop mouvementée. Ces rapides n'ont pas de profondeur, mais le courant s'y rue avec une violence effrayante. Les hommes se mettaient à l'eau pour tirer les cayouques. Souvent, obligés de descendre, les voyageurs avançaient avec peine à travers les fourrés de la rive ou sur des pierres glissantes. Une fois même, un faux coup de gaffe fit chavirer la cayouque d'Alvare. On entendit des cris de détresse, on vit un bouillonnement d'écume.... Puis Alvare reparut, soutenant Suzanne dans ses bras. On vida la pirogue et l'on continua la route. Mais, malgré les chaudes couvertures dont son père l'avait enveloppée, Suzanne frissonnait. Elle frissonnait encore, le soir, devant le grand feu allumé, près du rancho où commençait la route, et son père la regardait avec inquiétude :

« Il faut littéralement te « rôtir », ma pauvre enfant, dit-il. Une chaleur sèche est le meilleur préventif contre la fièvre, et tu sais combien, en ces régions, elle est dangereuse ! »

L'ARME RÉVÉLATRICE.

Il n'eut pas le temps de poursuivre : Dolagnon l'appelait auprès du propriétaire du rancho, maigre métis hispano-indien, aux pommettes saillantes, au teint brun, aux yeux doux et fuyants. Celui-ci disait avec des nouvelles qu'il débita avec volubilité : « Un jeune homme blanc était venu, un an et demi auparavant. Il était parti dans la montagne, puis il était revenu. Un serpent l'avait mordu ; le jeune homme blanc était mort ; on l'avait enterré ici, à côté du rancho. »

Et le métis montrait une de ces grandes croix de bois que les indigènes plantent sur la tombe des leurs, quand ils les inhument près de leur case.

Alvare pâlit. Daniel mort !... Comment annoncer à Suzanne cette affreuse nouvelle ?

Mais bientôt, avec le scepticisme des explorateurs qui ont entendu mentir en tant de langues, il se prit à douter ; et, s'adressant au métis :

« As-tu une preuve ? »

L'homme hésita quelques instants :

« Oui. J'ai le fusil du señor. »

Alvare connaissait bien cette arme : sur ce point, on ne pourrait le tromper.

Le métis était rentré dans son rancho pour y prendre le fusil. Dès qu'il l'aperçut, Alvare ne douta pas que ce ne fût celui de Daniel.

« Pauvre enfant ! » gronda-t-il.

En examinant l'arme il fut surpris de la trouver si bien entretenue.

Et se tournant vers Dolagnon :

« Qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est « drôle »!...

— Drôle n'est pas tout à fait le mot.... Si par hasard ce métis avait assassiné Daniel...

— Mais M. Daniel n'était pas seul ?

— Eh ! qu'en savons-nous ? A Colon on n'a rien pu me dire.... Tout cela est bien singulier !... Commençons par démonter ce fusil ! »

A la lueur d'une lanterne, Alvare, pièce à pièce, démonta l'arme, y passa doucement le doigt, puis la flaira :

« Oh, oh ! dit-il ! Ce fusil n'est pas entretenu à l'huile de coco ! Il est graissé d'une graisse trop fine pour que cet homme puisse en posséder de pareille !... »

Le métis, accroupi devant le foyer, près de sa femme et de ses enfants, semblait ne rien entendre, ne rien voir.

Si Daniel était l'homme du meilleur moyen, Alvare était celui des solutions rapides. En un instant, il eut compris que cet Indien se moquait de lui, qu'il était au courant de tout ou partie de l'énigme, que par persuasion ou par force, il fallait l'amener à révéler ce qu'il savait.

Brusquement, le prospecteur se jeta sur le métis, et, braquant vers lui son revolver

nens, s'é-
Quelque
ordonné
ce jeune
tait mort
t pas vrai!
t doit mou-
cette fois,
la vérité :
ourras!
ice, señor,

ène était
é qu'il ne
noncer une
are eut une

mens en-
ra-t-il, je
si tu par-
ment, tu
litre de

ir de l'al-
us efficace
inte de la
dit au mé-
té.
lant tou-
déjà loqua-
ta en hâte
savait :
ranger, 1
vert d'un
passé la
avait une
trois hom-
nent; il en
dix-huit à
re du rio
devaient
te jusqu'au
e la Borda,
leur chef
ve. Deux



LE JAGUAR BONDISSAIT, MENAÇANT, QUAND ALVARE TIRA SUR LUI UN COUP DE FUSIL QUI L'ÉTENDIT RAIDE MORT.

mmes qui accompagnaient l'étran-
du pays : c'était par eux que le
appris ces détails. Le troisième,
était jamaïcain. L'étranger avait
t piastres au métis et lui en avait
nt pour le mois suivant : moyen-
celui-ci devait affirmer à des
ui viendraient bientôt qu'un jeune
blanc était mort là, quinze mois
, mordu par un serpent. La tombe
s avait montrée était celle de son
é l'année précédente. L'étranger
suite remis un fusil en lui ordon-
e qu'il appartenait au jeune voya-
Puis l'étranger était parti par la route de Santiago de Veragua. Le métis ne savait rien de plus.

Alvare, cette fois, comprit que le récit était véridique, et, toujours équitable, il fit apporter le rhum.

Puis, s'adressant à Dolagnon :

« Eh bien! quel est ton avis sur cette aventure?... »

Dolagnon, très flatté d'être consulté, répondit :

« Pour moi, monsieur, cet étranger connaît certainement le sort de M. Daniel, et il a intérêt à cacher ce qu'il sait. Donc, il faut le rattraper et le faire parler.

— Oui, mais... comment?...

— Oh! c'est extrêmement simple : en lui... chauffant les pieds!... »

Alvare ne dissimula pas l'horreur que lui inspirait une telle proposition, faite au surplus avec une absolue naïveté.

« Je te défends d'employer jamais ce moyen barbare.... D'ailleurs, ajouta-t-il, tes réflexions sont justes. Il ne s'agit plus désormais de chercher Daniel au hasard : il faut atteindre cet énigmatique voyageur.... As-tu un homme particulièrement intelligent et dévoué?

— Certes : Carmelo.

— Va le chercher. »

Ce Carmelo paraissait, en effet, vigoureux et résolu; ses grands yeux noirs, aux prunelles veloutées, brillaient d'intelligence rusée.

Alvare fut satisfait de ce choix.

« Pars immédiatement, dit-il à Carmelo. Suis la trocha de Santiago jusqu'à ce que tu trouves un cheval. Achète-le, et reviens en toute hâte. Peut-être seras-tu espionné.... Veille et méfie-toi! »

Et, plus tranquille enfin, Alvare retourna près de sa fille, qu'il avait laissée assoupie.

DISPARUE!

A son approche, Suzanne leva la tête. Mais son regard vide ne le voyait point. Sa main, qu'il avait saisie, était brûlante.

« La fièvre, murmura-t-il, la fièvre et le délire! » Suzanne en effet prononçait des mots sans suite, où cette phrase : « On le tue, on le tue! » revenait sans cesse avec un indicible accent d'épouvante.

Alvare prit dans sa trousse une seringue de Pravaz, puis, découvrant le bras gauche de la jeune fille, pratiqua une injection de quinine.

Sous l'action de la bienfaisante liqueur, la malade ne tarda pas à recouvrer un peu de calme; elle se tut bientôt et tomba dans un sommeil réparateur.

Le soleil allait se coucher, lorsqu'elle se réveilla, le lendemain. Son père, qui l'avait veillée avec angoisse, observait avec joie sa bouche qui souriait, son teint qui avait repris de fraîches couleurs roses.

« Allons, dit-il, ma pauvre enfant va mieux. Nous allons pouvoir nous remettre en route. »

Puis, en quelques mots, il la tint au courant des derniers événements.

Suzanne ne répondait pas. Ses yeux s'étaient déjà refermés. Alvare la crut endormie à nouveau, et il se retira doucement.

Mais la jeune fille ne dormait
Dans l'engourdissement de sa pensée
avait seulement compris qu'un étranger
naissait le sort de Daniel, et que celui-ci
menacé d'un pressant danger. Le
ressaisit. Une idée fixe s'implanta dans
cerveau : partir, partir tout de suite,
délivrer celui qu'elle aimait. Il l'appel
son secours; elle entendait sa voix :

« Suzanne, Suzanne! »

Et, dans son impatience, elle
rejoindre. La violence de la fièvre
forces; le délire même secouait sa
Elle se leva. La nuit était
pleine lune brillait dans le ciel pur.
d'un grand feu, les hommes, sous la
tion d'Alvare et de Dolagnon,
des occupations diverses.

Suzanne se glissa dans l'ombre
la trocha de Santiago de Veragua et
gagea d'un pas rapide. Où allait-elle?
l'ignorait. Daniel l'appelait : elle
secours de Daniel!

La lune éclairait mal la trocha et la
fille glissait fréquemment. Parfois
s'enfonçait dans des bourbiers.
envahie par une fatigue mortelle, la
lante et lourde, elle perdit la
choses et n'avança plus que machinale
poussée par une force obscure et

Le chemin bifurquait. Elle
hasard, un sentier qui la ramenait
fleuve. Ce sentier était encore plus
et plus étroit. Des bruits étranges, des
ments d'herbe, des cris d'animaux
gémissants et sinistres, troublaient
nuit. Le sol était spongieux; la
lugubre stagnait dans la haute brousse.

Suzanne, épuisée, titubait; les
déformés, dansaient devant ses yeux
ronde effrénée. Soudain, elle poussa
A quelques mètres, dans la nuit
deux regards clairs la fixaient. Elle
fuir; un fossé s'ouvrait à ses pieds;
roula évanouie.

DES PRUNELLES FLAMBO
DANS LA NUIT.

Quand il revint au rancho,
épouvanté de la disparition de sa fille,
perdre une minute, il organisa les
Dolagnon descendrait le long du
Suzanne s'était jetée à l'eau, peut-être
temps encore de la sauver. Lui-même
terait la trocha avec quelques hommes;
seulement d'entre eux resteraient
ment pour surveiller le métis et sa

Une lanterne à la main, le
à la tête de sa troupe, examinait le sol.

trace des brodequins de Suzanne
ement visible; la jeune fille n'avait
té enlevée, comme son père l'avait
istant.
oisement des chemins, il hésita
u. Mais la terre toujours molle ren-
estigations faciles; la piste fut ai-
ouvée.
iterne d'Alvare et les torches des
laíraient tour à tour les premiers
a forêt. Ces troncs s'élevaient très
ument nus jusqu'à une vingtaine
des tiges de lianes et de plantes
es, nues aussi, s'enroulaient au-
comme de gigantesques serpents.
ntier longeait le lit d'une rivière
ec, profondément encaissée. Alvare
: dans l'ombre il crut distinguer
humaine....
ême instant, les hommes s'en-
criant :
tigre! El tigre! »
ainsi que les gens du pays nomment

e regarda dans la direction d'où
s voix. Devant lui, des prunelles
t. Le jaguar s'arc-bouta sur ses
allait bondir.... Rapidement le
r épaula.... Une détonation retentit;
un saut prodigieux et vint rouler
le l'homme. Il était mort.
ureusement nulle lumière mainte-
irait la scène. Les porteurs de
taient enfuis. La lanterne, par
hâte avec laquelle Alvare l'avait
rre, s'était éteinte. C'est dans la
qu'Alvare se laissa glisser au fond
C'est à tâtons qu'il dut chercher
il avait cru apercevoir un corps
rsque, au prix de peines inouïes, il
l'endroit où gisait la jeune fille, il
qu'un corps inerte : Suzanne avait-
hirée par les griffes du fauve?...
ains tremblantes du père palpaient
mide sous la tête de sa fille....
sang! » pensa-t-il affolé... Pour-
ne n'était pas morte. Alvare sen-
rs ses vêtements la chaleur de la
vivait, grièvement blessée peut-

u d'angoisse, il baisait le front de
et appelait doucement :
anne!... ma chérie!... »
emua, gémit, comme on gémit
mmeil, sans répondre.
anne, souffres-tu?... »
d'une voix faible, elle soupira :
mal....
as-tu mal?..
l'épaule, ici.... »

Le corsage n'avait aucune déchirure; l'articulation jouait de façon normale.

Rassuré, Alvare recouvra bien vite son énergie tranquille.

« Ce n'est rien, fit-il, une contusion légère.... »

Alors, brusquement, la jeune fille reprit conscience. La mémoire lui revenait; elle se souvenait de sa fuite insensée, de sa marche dans la trocha, elle revoyait les yeux, les terribles yeux qui l'avaient fixée, les yeux flamboyants dans la nuit.

Cependant, à petits pas, l'escorte revenait, le danger passé, sans éprouver aucune honte de son attitude peu héroïque.

On improvisa une civière où l'on étendit Suzanne. Aussitôt arrivée au camp, la jeune fille, après avoir absorbé une forte dose de quinine, s'endormit profondément.

Lorsqu'elle se réveilla, elle se sentait presque bien. Grâce à la tiédeur de la nuit tropicale, cet évanouissement prolongé dans un fossé ne devait pas avoir pour elle de suites graves; les émotions et la fièvre lui avaient seulement laissé une très grande lassitude. Le lendemain, dès l'aube, Carmelo ramena un cheval, bon animal au pas lent et sûr, et la petite troupe quitta aussitôt ce gîte fâcheux, où chacun s'énervait dans l'attente et l'incertitude, et qui avait failli être le théâtre de tragiques épisodes.

LA GUERRE EST DÉCLARÉE.

Alvare tenait la tête de la troupe, sondant la forêt de ses regards aigus. Soudain, derrière un arbre, on perçut le frôlement d'une étoffe contre l'écorce.... Se redressant d'un bond, un homme tapi entre deux racines s'enfuit à toutes jambes. Carmelo se rua à sa poursuite et tous deux disparurent dans l'épaisseur du sous-bois.

A la halte du soir, Carmelo n'était pas revenu.

Avant le coucher du soleil, Alvare ordonna à Dolagnon de se porter en arrière avec cinq hommes, et de faire prisonnier tout individu qu'ils rencontreraient. Bientôt, la petite troupe était de retour : à cinq cents mètres de l'endroit où l'on avait fait halte, elle avait aperçu un groupe de mulâtres et de nègres, mais ceux-ci s'étaient enfuis aussitôt. L'un d'eux, qui paraissait le chef, avait tiré un coup de revolver et blessé légèrement un Indien de Dolagnon.

« Voilà donc la guerre déclarée, s'écria le prospecteur! Eh bien, j'aime mieux cela. Si nous rencontrons quelque individu de cette bande, nous saurons que nous pouvons

tirer dessus sans pourparlers préalables. Au moins, la situation est nette! »

Mais ils ne rencontrèrent désormais personne, ne recueillirent aucun renseignement, et arrivèrent sans données nouvelles à Santiago de Veragua.

Alvare, ne trouvant pas dans la petite ville d'habitation convenable, s'était logé non loin des murs, dans un rancho suffisamment vaste. L'alcade, auquel les autorités de Panama l'avaient fortement recommandé, lui fournit quatre hardis Colombiens, vigoureux et bons tireurs, qui nuit et jour veillaient sur sa demeure. Suzanne pouvait donc se reposer en paix. Quant à lui, après avoir détaché Dolagnon sur la route qu'on venait de parcourir, — peut-être rôdait-il encore des espions qu'il serait bon de prendre, — il s'occupait de recruter, avec l'aide de l'alcade dont il s'était fait un ami, un petit bataillon de serviteurs à toute épreuve.

Se rendant continuellement du rancho à la ville et de la ville au rancho, il ne s'inquiétait pas du danger qu'il pouvait courir en ces allées et venues. Un jour, pourtant, qu'il traversait une prairie aux herbes épaisses et hautes, un mouvement imperceptible des tiges attira son attention.

« Serait-ce une embuscade? pensa-t-il. Nous allons voir! »

Et, au lieu de rebrousser chemin, il s'élança de toute sa vitesse.

Un coup de fusil partit, une balle siffla à ses oreilles. Alvare arma son revolver et fit volte-face : quatre hommes, les pieds nus, le suivaient. Le premier s'arrêtait déjà pour épauler. Il n'eut pas le temps de viser : prompt comme l'éclair, Alvare avait fait feu sur lui. Le misérable tomba; ses trois compagnons détalèrent à toutes jambes.

« Mort! gronda le prospecteur en considérant sa victime.... Tant pis! Cet homme avait peut-être quelque chose à m'apprendre!... »

Il fouilla les poches de sa victime espérant y trouver quelque papier contenant des instructions. Il ne trouva rien. Le fusil de l'homme était de marque anglaise; on en rencontrait peu dans l'isthme : c'était un indice de plus, mais rien qu'un indice, et bien faible....

Heureusement, Dolagnon revint apportant enfin des nouvelles positives. Il amena dans l'auberge mal commode, mais plus sûre, où le père et la fille s'étaient logés après l'attentat, un mulâtre jamaïcain, qui boitait et paraissait très abattu.

On l'avait pris, un soir, par un moyen des plus simples : une cordelette tendue en travers du chemin était disposée de façon à faire tomber une lourde branche sur la tête de celui qui la toucherait. Le malheureux avait donné dans le piège. Étourdi d'abord, il avait vite repris connaissance, et Dolagnon l'avait interrogé :

« L'étranger au voile vert, *un Anglais nommé Lobston*, se dirigeait vers une montagne située aux sources du rio Chucara pour y entreprendre une grande exploitation agricole. Mais, prétendait-il, les blancs qui le suivaient voulaient le tuer afin de s'emparer de la concession. Peu importait au Jamaïcain et à ses compagnons qu'il dît vrai ou qu'il mentît : bien payés, ils obéissaient. Camé fait prisonnier comme Alvare l'avait pensé, avait été dirigé par le rio Miguel vers le Chucara. Quant à Alvare, un tâcheron avait été chargé de le tuer. »

On l'a vu, cette tentative de meurtre avait échoué.

Un seul point restait obscur pour le prospecteur. Comment avait-on pu obtenir du mulâtre des aveux si détaillés? Il questionna Dolagnon, qui, embarrassé, baissa la tête.

« Voyons, comment l'as-tu fait parler?

— Mais... comme il le fallait.... Je lui ai fait chauffer... un petit peu... un pied, rien qu'un seul. Oh! il a causé tout de suite.

— Malheureux! Malgré ma défense! Les blancs ne commettent jamais de telles atrocités!

— Mais je ne suis pas blanc! » se hâta de remarquer Dolagnon....

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, la victime ne semblait nullement étonnée du traitement qui lui avait été infligé : l'alcade, à qui le Jamaïcain fut remis, ferma les yeux sans paraître scandalisé : vérité en deçà des Cordillères, erreur au delà!...

En définitive, un grand progrès dans les recherches avait été accompli. On connaissait l'ennemi maintenant, on savait aussi dans quel refuge le trouver. Mais à quel mobile avait-il obéi? Cela restait encore profondément mystérieux.

« Voici ce que je suppose, expliqua Alvare à Suzanne. Daniel a dû faire quelque découverte importante et Lobston a voulu en récolter les fruits. Cependant ce ne peut être d'une mine qu'il s'agit : je t'ai parlé du matériel que l'Anglais avait apporté.... Alors?... A vrai dire, je ne crois pas que Daniel ait été assassiné. Un cadavre en ce pays est facile à « escamoter » ; si Daniel était mort, Lobston ne prendrait pas tant de peine pour échapper à notre poursuite!

Au surplus, nous serons bientôt fixés : je vais immédiatement partir à la recherche de notre ennemi, et coûte que coûte, je saurai lui arracher son secret!

EN MARCHE VERS L'ENNEMI.

Le surlendemain la petite troupe quittait Santiago pour marcher à la rencontre de l'ennemi.

Elle se composait de quarante hommes, choisis par l'alcade et bien armés. Les chemins étant rares, on se dirigeait directement vers les sources du rio Chucara, soit en utilisant la boussole et une carte américaine à peu près exacte, soit en recourant à l'expérience des indigènes, habitués à errer dans la montagne.

On faisait au plus 15 kilomètres par jour.

Bientôt, il fallut ralentir encore : on était en pleine Cordillère, et la marche devenait très pénible. Le soir, on dressait au milieu de la forêt, sur une butte, pour avoir moins d'humidité, une petite tente où dormaient Alvare et sa fille. Les hommes s'installaient tout autour, sous de frêles toits de palmes.

Quatre sentinelles en dehors du campement et deux à l'intérieur veillaient jusqu'au jour.

La caravane devait franchir la crête principale de la Cordillère par un col très élevé. Trois pitons dominaient ce col; et du sommet de l'un d'eux, dit un des hommes de l'escorte, on voyait les deux océans. Si pénible que fût l'ascension, Alvare et Suzanne voulurent l'accomplir : le spectacle qui les attendait les paya de leurs peines.

Par delà les savanes du sud, le Pacifique, immense, calme et bleu, paraissait tout proche.

A l'ouest, une haute montagne se dressait : c'était le volcan éteint de Chiriqui.

Mais le paysage était plus grandiose encore vers le nord. Des vagues immenses de vertes forêts moutonnaient, sans un banc de sable, sans un rocher; les fleuves avaient



D'UN COUP DE REVOLVER, ALVARE ABATTIT LE MISÉRABLE.

disparu; et ces flots de feuillage uniformément sombres semblaient s'élever toujours, de plus en plus lointains, jusqu'à une bande d'azur pâle, qui se distinguait à peine de l'horizon et qui était la Méditerranée Caraïbe....

AU BORD DU MYSTÈRE.

Un matin les éclaireurs se replièrent

des Espagnols qui l'avaient attaqué? Quant à Lamanès, son nom même était inconnu.

Alvare écoutait le rapport de Dalrington.

« Je vois le jeu de l'Anglais, pensait-il. Il se justifie d'avance auprès des autorités en se portant accusateur. Allons au plus pressé: [illegible] de renvoyer chez eux ces braves gens qui ne pourraient que nous gêner!... »

Deux heures après, tous les ouvriers de Lobelon étaient groupés devant leurs cases. Au centre, la petite troupe d'Alvare rangée en bel ordre; du haut d'une boîte, le propriétaire lui-même s'apprêtait à haranguer ce composé [illegible] de nègres, de métis, de Colombiens et d'Indiens.

« Vous êtes des hommes honnêtes, cria-t-il, mais vous avez été trompés. Celui qui vous a engagés est un assassin: il a fait disparaître un de mes amis; il a essayé de me tuer. Aussi, le señor alcade de Santiago de Veragua ordonne-t-il à tous d'arrêter le criminel Lobelon pour le remettre à la justice. Voici cet ordre!... »

Alvare, en effet, tendait le document officiel qu'il avait [illegible] obtenu de l'alcade.

«... Vous ne pouvez, sans passer pour ses complices, travailler pour cet homme. D'ailleurs, il ne vous payera plus... Retournez donc à Santiago. Le señor alcade remettra trois piastres à chacun de vous, et s'emploiera à vous trouver de l'ouvrage... Acceptez-vous? »

La réponse fut unanime: tous ne demandaient qu'à partir, les [illegible] à des têtes enfants que le [illegible], le changement, rendent toujours joyeuses.

Alvare alors visita le campement. Le [illegible] contenait des provisions, des outils,

par.

Alvare, en explorant ave[c] [...] lise escarpée qu'il avait appe[lé] [...] de Lobelon », n'y découvrit ri[en] [...] Une source bouillonnante s'éc[happait] [...] caverne très étroite; mais l'e[...] [...] dant en interdisait rigoureuse[ment] [...]

Le rocher qui surplombait l[...] en l'a vu, à pic: Alvare réso[lut] [...] l'escalade. Il atteignit d'abord u[ne] [...] forme où croissait un aloès d[...] cette sorte. Mais restaient que[lques] [...] mètres, d'inclinaison presque [...] eut la patience de se tailler d[...] escalier rudimentaire; il y m[it] [...] mais il parvint enfin au somme[t] [...]

C'était une sorte de toit p[lat] [...] vingt-cinq mètres carrés. Sur [...] restes d'un parapet grossier [...] travail humain. Au milieu de l[...] un puits s'ouvrait.

Qu'était ce gouffre? Un a[...] naturel? Une cachette peut-ê[tre] [...] Alvare résolut de le savoir. Il [...] deux crampons de fer, puis [...] même une corde échelle de [...] de dix mètres, et d'une so[...] épreuve. Il la fit glisser le lo[ng] [...] descendit non sans difficultés. [...] une échelle, il taille à la p[...] forme, y fixa deux nouveaux [...] même temps, une forte cordel[le] [...] crochets supérieurs, accompagn[...] devait servir, le cas échéant, [...]

Pendant des journées, Alv[are] [...] ne rien laisser. Suspendu dans [...] lui faisaient les mandibules, il [...] tour et creusait sans relâche.

Souvent quelque taille [...]



1. Le prince de Galles à 5 mois, miniature de W. C. Ross. — 2 et 3. A 5 ans et à 11 ans, d'après Winterhalter (Collect. Rischgitz, Londres). — 4. A 14 ans, d'après R. J. Lane (Collect. Rischgitz). — 5. En uniforme de colonel (photographie de Mayall, gravée par D. J. Pound). — 6. A 45 ans (Stereoscopic C°, Londres). — 7. A 50 ans (Lafayette, Dublin). — 8. En feld-maréchal, 55 ans (Russell, Londres). — 9. En colonel du 10° hussards (Gregory, Londres).



Stereoscopic] [Company, Londres.

LE PALAIS DE BUCKINGHAM, RÉSIDENCE ROYALE À LONDRES.

st dans ce vaste palais, achevé en 1837, l'année même de l'avènement de la reine Victoria, qu'est né, le 9 novembre 1841, S. M. Édouard VII.

S. M. ÉDOUARD VII

Roi d'Angleterre

e siècle, à son déclin, n'a guère vu monter sur le trône que de jeunes souverains. Dans les grandes monar- l'Europe, des princes qui commen- peine l'expérience de la vie se sont soudain, par la disparition prématurée que toute une génération, appelés à un pouvoir qu'ils n'auraient dû re- que dans un avenir beaucoup plus Presque partout les destinées de la Europe sont entre de jeunes mains.

appartenait au pays traditionnel par ce de nous présenter un cas juste- ntraire. Lorsque, le 24 janvier dernier, uts d'armes au costume historique èrent S. M. Edouard VII roi du ne-Uni de la Grande-Bretagne, e, et empereur des Indes, le fils de Victoria aux titres nombreux qu'il urait pu ajouter celui d'être le plus les héritiers présomptifs.

OYEN DES HÉRITIERS PRÉ- MPTIFS.

M. Édouard VII est né le 9 no- 1841 au palais de Buckingham, à . La venue au monde d'un héritier ouronne a causé d'autant plus d'en- sme à la nation que le premier enfant de la reine Victoria et du prince consort Albert de Saxe-Cobourg-Gotha avait été une fille. Son règne n'ayant commencé que le 22 janvier 1901, le roi actuel d'Angleterre est donc resté plus de cinquante-neuf ans héritier présomptif. Durant cette période, le prince de Galles a vu successivement ses parents les plus proches, ses aînés comme ses cadets, échanger leur titre d'altesse impériale ou royale contre celui de majesté. Tour à tour, il a assisté à l'avènement de sa sœur l'impératrice Frédéric d'Allemagne, de son neveu Guillaume II, de son frère feu le duc d'Édimbourg devenu duc de Saxe-Cobourg et Gotha, de son neveu par alliance le tsar Nicolas II.

Pour lui, il était systématiquement tenu en dehors des soins du gouvernement. La reine Victoria a toujours été et est restée jusqu'à ses derniers moments très jalouse de son autorité, et elle n'en a jamais abandonné à qui que ce fût la moindre parcelle. Elle s'est montrée sans cesse fidèle à la Constitution, mais elle a tenu à exercer elle-même les pouvoirs qui lui étaient reconnus par les traditions de la monarchie. Persuadée que tel était son devoir, elle a laissé le prince de Galles en dehors des affaires publiques et ne lui a permis, à aucune époque, de s'en occuper. Elle lui a imposé un efface-

ment politique absolu. Le prince de Galles a pu entrer au Conseil privé et siéger à la Chambre des Pairs du royaume, il n'en est pas moins resté dans la pénombre. Plein de respect pour les volontés de son auguste mère, il n'a nullement cherché à les contrarier. Le public ne s'est jamais aperçu qu'il eût cherché à s'immiscer dans les questions politiques ou religieuses. Lui-même en faisait certain jour la remarque amusée : « Voyez mon neveu, disait-il en parlant de Guillaume II, c'est un jeune homme; mais c'est le centre de tout, il dirige tout : moi, on ne me permet rien ». Cet éloignement forcé des affaires a fait de lui un simple spectateur des événements.

Écarté de la politique tant intérieure qu'extérieure, le prince de Galles a-t-il cherché dans le métier des armes l'emploi de son activité? Ni son humeur personnelle, ni les traditions du peuple anglais ne devaient l'y engager. A vingt ans il a servi correctement comme officier; il est devenu colonel de divers régiments, puis général; il a passé des revues avec la reine ou en son nom; c'est à cela que s'est borné son rôle. D'ailleurs il n'eût pas eu grand avantage à en jouer un plus actif, car une armée de mercenaires, la seule qu'ait jusqu'ici acceptée la Grande-Bretagne, n'a jamais de racines bien profondes dans le cœur d'une nation. Quant à la marine, le véritable palladium de l'Angleterre, elle ne pouvait, avec ses exigences spéciales, accueillir un prince dont la présence presque permanente sur le sol anglais a toujours paru une nécessité.

Restait la satisfaction de la haute culture intellectuelle. Le prince consort, mari de la reine Victoria, esprit cultivé et de haute valeur morale, a voulu mettre son fils en mesure de goûter la littérature, les sciences et les arts. L'éducation du jeune prince a été entourée des soins les plus vigilants : dès l'âge de sept ans, confié à des maîtres éminents, il a appris l'allemand et le français. Il parle parfaitement ces deux langues. Notons en passant qu'on remarque, dans la façon dont le prince prononce l'anglais, un assez fort accent germanique. On a cherché à lui donner une instruction aussi pratique que théorique, sans négliger le dessin et les arts d'agrément. A dix-huit ans, le prince est entré à l'Université d'Édimbourg, puis à celles d'Oxford et



La reine Victoria avec ses deux enfants, le prince de Galles et la Princesse Royale, recevant le roi de France Louis-Philippe au château de Windsor (octobre 1844).

De grandes fêtes furent données lors de la visite de Louis-Philippe à Windsor.
On voit ici la reine Victoria présentant au roi de France le prince de Galles, alors âgé de trois ans.
(Communiqué par la Woodbury Permanent Photographic Printing Company.)

dge, dont il suivait encore les cours n père mourut le 14 décembre 1861. mort du prince consort, la reine frappée au cœur par la perte de t, s'est réfugiée dans sa douleur. ite, on ne l'a vue qu'en de rares ces quitter la retraite sévère où elle inée. De là, pour de Galles, une à laquelle il dû se dérober. ne cour ne sauiment rester en ue le métier de entraîne des s mondaines et auxquelles la ndait dorénavant ire le plus posrince de Galles vé investi de la oyale dans les s de la cour rre. La représen- devenue son son lot. Une curieuse publiée r un journaliste est à ce point ussi instructive nte. Cette annéevier à octobre, le Galles se rendit aux courses, théâtre, 43 fois iers, bals, conrden-parties », obligations offisiégea 11 fois à e des Pairs. de rares exceprente-huit autres la vie du prince, 1901, n'ont pas ui plus libres de décoratives.

naturellement le p'ince de Galles chargé de tenir les « levers », céréservées aux hommes, et au cours on lui a fait jusqu'à six cents ons en une seule séance. Aux fêtes menées annuellement par la « seandaine de Londres il faut ajouter ntations de gala, les revues passées d'Aldershot et surtout le « trooping », la remise des drapeaux, qui a ois d'avril de chaque année. Le aintes fois parcouru, soit seul, soit incesse, les divers comtés de l'An'Écosse et même l'Irlande. Au nom de la reine il a inauguré des monu posé des premières pierres, ouvert des sitions, assisté dans la plupart des co l'Europe à des mariages, à des enterre à des couronnements et à des fêtes jul

A deux reprises seulement il a l'Angleterre pour visiter les grandes c



Cliché]

ÉDOUARD VII EN COSTUME D'HENRI VIII ROI D'ANGLETERRE, D'APRÈS LE PORTRAIT DE BASTIEN LEPAGE.

A un bal costumé donné à la Cour, Édouard VII parut sous ce so déguisement, reconstitution exacte du costume que portait au X le roi Henri VIII.

de la monarchie : en 1860, il s'est re Canada et en 1875 aux Indes. Ce voyages, malgré leur caractère officiel laissé d'agréables souvenirs : l'auto qu'il obtint de sa mère de parcourir in certaines villes américaines, Chicago, ington, New-York, et l'accueil cha qu'il y reçut ont certainement contrib faire oublier les ennuis, presque les d de la traversée mouvementée qu'i faite et qui n'avait pas duré moins d'u entier. Sa tournée aux Indes en 187 les fêtes magnifiques, les chasses a données en son honneur par les c



DIFFÉRENTS PORTRAITS DE LA REINE ALEXANDRA, DEPUIS L'ÉPOQUE DE SON MARIAGE.

Par sa grâce, sa bonté, la reine a su gagner toutes les sympathies, aussi bien parmi les grands personnages du royaume qu'auprès des humbles habitants des villages qui entourent le domaine de Sandringham. (Collection Augustin Rischgitz, Londres; J. Russell and Sons, Londres; A. Bassano, Londres; W. et D. Downey, Londres.)

autorités anglaises et les rajahs, les cadeaux qu'il rapporta et la réception vraiment royale qui lui fut faite, a produit sur l'esprit du prince de Galles la plus durable impression.

LA PRINCESSE ALEXANDRA. UNE REINE QUI AIME LA VIE DE FAMILLE.

Tandis que la vie mondaine et les sports attiraient souvent au dehors le prince de Galles, sa femme s'enfermait volontairement dans la vie de famille. Fille du roi Christian de Danemark, la princesse Alexandra rencontra pour la première fois son futur époux pendant une visite de la cathédrale de Worms. Le prince, âgé de vingt-deux ans à peine, s'en éprit, lui fut présenté officiellement au château de Laeken, près de Bruxelles, chez le roi des Belges, et l'épousa le 10 mars 1863 dans la chapelle Saint-Georges du château de Windsor.

Comme la fortune du roi Christian n'était pas grande, le peuple danois voulut doter lui-même la jeune princesse. Une souscription publique s'ouvrit qui, en quelques jours, réunit une somme considérable. Touchée de cette marque d'affection, la princesse voulut à son tour doter six jeunes filles appartenant à des familles pauvres, qui se mariaient le même jour qu'elle.

L'arrivée de la fiancée en Angleterre, son entrée à Londres, eurent lieu au milieu d'une pompe splendide et restée légendaire. A dater de ce jour la princesse de Galles a su se conquérir une juste popularité dans toutes les classes de la nation. En 1886, quand elle fut gravement atteinte par la diphtérie, chaque jour une foule se pressait sous ses fenêtres, avide de recueillir les nouvelles.

Élevée à Copenhague, à une époque où son père, très éloigné du trône, ne songeait même pas à régner, la princesse Alexandra a eu une jeunesse simple et laborieuse. Faut-il croire, comme on le prétend, qu'avec sa sœur, l'impératrice douairière de Russie, elles faisaient toutes deux leurs robes? Si le hasard qui la mit en présence d'Édouard VII a transformé sa vie, il n'a guère du moins changé son caractère. La vie de famille est tout pour elle : l'éducation de ses filles les princesses Louise, Victoria et Maud, leur société et leurs visites, depuis leur mariage, lui ont causé ses plus grandes joies; et de même, sa plus grande douleur a été la mort de son fils aîné, le duc de Clarence, qui lui a été enlevé en 1892 par une rapide et cruelle maladie. Ce goût pour la vie d'intérieur et les douceurs austères du foyer lui ont acquis autant de sympathie qu'elles ont inspiré à tous de respect. Ces habitudes de modestie et de retraite n'ont présenté qu'un inconvénient : c'est que le peuple anglais a eu trop peu d'occasions d'apercevoir sa future souveraine. On ne l'a guère vue, et à de rares intervalles, qu'aux « drawing-rooms » du palais de Buckingham. Ces réceptions réservées aux membres de la haute aristocratie avaient lieu sous l'ancien règne à trois heures de l'après-midi



Le prince de Galles y assistait avec les princes et les princesses de la famille royale.

UN PRINCE ARBITRE DES ÉLÉGANCES.

Voulez-vous connaître le rêve de bonheur du prince de Galles? Il a écrit dans l'album de sa fille, la duchesse de Fife : « Je suis le plus heureux des hommes quand je n'ai pas d'engagement public à remplir, quand je puis oublier que je suis Altesse Royale, quand je puis fumer un bon cigare et que je puis tout tranquillement lire un bon roman, quand je puis comme le premier venu aller aux courses sans que les journaux disent le lendemain : « Son Altesse Royale a joué trop hier et a perdu plus d'argent qu'elle n'en peut payer »; quand je puis passer une soirée tranquille avec la princesse et avec ma famille. Je suis le plus malheureux des hommes quand j'ai mal aux dents et qu'il faut que j'aille dans quelque réunion mondaine où je dois être aimable et sourire comme si je n'avais eu aucune douleur dans ma vie. »

Cliché J. Russell and Sons, Londres.

UN DES PLUS RÉCENTS PORTRAITS DU ROI. — ÉDOUARD VII DANS SON CABINET DE TRAVAIL, AU PALAIS DE MARLBOROUGH HOUSE.

La profession de foi est jolie et originale et il faut plaindre Edouard VII de n'avoir pas toujours pu vivre comme il l'eût souhaité.

Le nouveau roi d'Angleterre a été le type du prince ami des arts et des artistes et passionné de sports. Membre du Jockey Club et du Marlborough Club, il a beaucoup fréquenté les théâtres, les courses, les stations hivernales, les villes d'eaux. C'est auprès de lui que les « smarts », les élégants d'Angleterre et du monde entier sont venus chercher le mot d'ordre des élégances nouvelles. Quiconque l'a vu, à Marienbad ou à Paris, le chapeau mou fendu ou le haut de forme reluisant incliné légèrement sur l'oreille, vêtu d'un veston flottant, d'une redingote dont la forme a été lancée par lui ou d'un smoking dont la boutonnière est toujours garnie d'une fleur, gardera malgré soi le souvenir d'un mondain accompli.

Il aimait d'ailleurs à être considéré plus comme un gentleman que comme l'héritier d'une des plus grandes monarchies d'Europe. Quelques-uns de ses nombreux titres, duc de Cornouailles, duc de Rothesay, comte de Chester, comte de Carrick, baron Renfrew, lord des Iles, servaient à masquer sa qualité. Dans l'incognito, le titre qu'il affectionnait était celui de comte de Chester. Les personnes de sa suite respectaient strictement son désir de n'être pas reconnu.

La simplicité du prince lui a souvent valu des mésaventures amusantes; en voici une qui lui est survenue à Londres il y a une douzaine d'années.

Le prince, accompagné d'un haut personnage, lord X..., venait de rendre visite à la reine, et tous deux s'en allaient à pied à travers les rues de la ville. C'était en plein hiver, il faisait très froid; pour se réchauffer les mains, le prince s'avisa d'acheter des pommes de terre bouillies à l'eau, qu'on vend à Londres à certains coins de rue, enveloppées dans une feuille de papier, comme on vend à Paris des pommes de terre frites.

Il s'arrêta donc devant l'échoppe d'un marchand et lui demanda deux pommes de terre très chaudes, une pour chaque main. Son compagnon, lord X..., ne crut pas pouvoir se dispenser de suivre l'exemple de son



Ralph] [Sandringham.

La reine Alexandra, alors princesse de Galles, avec ses filles et ses invitées, à un rendez-vous de chasse, près de Sandringham.

souverain. Leur emplette effectuée, le : et le lord reprirent leur route, les enfouies dans les poches de leur par- s, et tenant dans chacune une pomme re toute bouillante.

Iais le marchand avait reconnu ses clients de haute marque. Sans sourciller, sans rien laisser paraître de son étonnement, il avait empoché les quelques pences qui lui avaient été donnés en échange de ses pommes de terre. Dès le lendemain soir, on voyait s'étaler au-dessus de sa misérable échoppe un



?. Ralph] [Sandringham.

Le prince de Galles à la chasse, dans ses domaines de Sandringham.

asse à tir, pour laquelle le roi a toujours montré beaucoup de goût, est maintenant son sport préféré. En une seule année on a abattu dans son domaine de Sandringham 16 131 pièces de gibier!

superbe transparent illuminé sur lequel flamboyaient les armes royales d'Angleterre, accompagnées de la classique devise : *By appointment to the Prince of Wales*, « Fournisseur du Prince de Galles ».

L'histoire ne tarda pas à parvenir aux oreilles du prince qui s'en amusa fort et fit remettre à ce fournisseur d'occasion une somme importante, mais à condition qu'il enlevât sa compromettante enseigne.

avait un apanage de 1 million de francs de rente octroyé par le Parlement; il y faut ajouter les 250 000 francs accordés annuellement par la nation à la princesse de Galles, ainsi que les revenus du duché de Cornouailles.

Mais si l'on veut surprendre le prince de Galles dans son intimité, c'est à Sandringham House qu'il faut l'aller chercher, dans cette magnifique propriété du comté de Norfolk, achetée autrefois plus de 7 millions par le prince Albert pour son fils. C'est là que le futur Édouard VII avait coutume de se retirer quand la lassitude s'emparait de son esprit et de son corps. Là seulement il s'est toujours senti le véritable seigneur et maître: la reine Victoria n'a jamais tenté d'exercer le moindre contrôle sur la petite cour d'amis qui l'y entourait. A Sandringham, Édouard fut un prince uniquement soucieux de se montrer maître de maison prévenant et attentif pour ses hôtes. Accessible pour chacun, il a su dans les fêtes nombreuses, bals champêtres ou autres, qu'il donnait à toutes les classes de la société locale, nobles, tenanciers et métayers, ouvriers et serviteurs, faire preuve d'une égale cordialité dans son accueil, et les sympathies profondes que cette simplicité lui a values l'ont dé- décidé, depuis son avènement, à con



LE PRINCE DE GALLES, SON FRÈRE LE DUC DE CONNAUGHT ET SON FILS LE DUC D'YORK EN TENUE D'OFFICIERS DE HIGHLANDERS.

Quelques jours avant le départ pour le Transvaal du régiment de Highlanders, dont il est colonel, le prince de Galles le passa en revue, accompagné du duc de Connaught et de son fils le duc d'York. (Communiqué par R. Milne Aboyne, N. B.)

Parmi les principales distractions du prince, il faut citer son écurie de courses, richement entretenue. Longtemps ses couleurs n'ont pas été favorisées par le succès, mais depuis 1895 ses jockeys, à la casaque pourpre galonnée d'or avec manches écarlates, et à la casquette noire à gland d'or, ont remporté de fréquentes victoires. Ses chevaux *Persimmon*, *Florizel II*, *Ambush* et *Diamond Jubilee* se sont brillamment comportés, et le prince de Galles a été deux fois l'heureux propriétaire du gagnant du Derby.

Passionné de « yachting », le prince assiste chaque année aux régates de Cowes. Il y a remporté plusieurs prix. Pour la première fois, en 1877, il gagna la coupe de la reine; son succès se renouvela en 1880, 1895 et 1897.

Pour subvenir à ses dépenses et à l'entretien de sa maison, le prince de Galles



[?e] [Dublin.

...ALEXANDRA EN COSTUME DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ ROYALE D'IRLANDE.

...e reçut ce titre en 1885. Notre photo- ...représente portant le costume classique ...r d'une Université anglaise.

...n afin d'y prendre chaque année ...parateur. La princesse de Galles ...goût de son époux pour cette ... champêtre : elle s'y plaît, ré... ...ar le calme bienfaisant qu'elle y ...s la société de ses enfants, loin ...tes du cérémonial de la cour.

...ence simple que le prince de Galles ...andringham contrastait curieuse... ...a vie ordinaire si remplie par les ...t les cérémonies. Après le déjeu... ...n, que la princesse et le prince ...généralement seuls, le prince ...le dépouiller sa correspondance. ...ile de lettres avait déjà été divi... ... portions par son secrétaire : les ...s, les lettres d'affaires, les lettres ...es nécessiteuses demandant un ...celles d'illuminés annonçant une ...étonnante et priant le prince de ...r des capitaux. Presque toutes ...même les plus absurdes, étaient ...prince, qui indiquait la réponse à

...l'examen du courrier, le prince ... avec ses intendants et s'occupait de l'administration de ses domaines. Cela le conduisait jusqu'à deux heures, c'est-à-dire au déjeuner, qu'il prenait en compagnie de sa famille. Le reste de la journée était consacré aux sports, à la promenade ou à la lecture, et le dîner avait lieu à neuf heures moins le quart.

Au cours de ses séjours fréquents dans son domaine qu'environnent des forêts giboyeuses, le prince de Galles, un des meilleurs fusils de l'Angleterre, a pu maintes fois satisfaire sa passion cynégétique. Depuis qu'il a renoncé à pratiquer les autres sports, la chasse est restée son unique exercice.

Certaines années, on a fait sur ses domaines d'effroyables hécatombes. Ainsi, en 1885-86, on n'a pas abattu moins de 16 131 têtes de gibier dont 7 252 faisans.

Il suffit d'apercevoir Édouard VII pour deviner qu'il est de constitution robuste. Toutefois un accident survenu en 1898 lors d'une visite chez un des membres de la famille de Rothschild, et la fracture du genou qui en est résultée rendant nécessaire une assez longue immobilité, ont nécessairement restreint son activité physique. Sa santé, promptement rétablie après la crise presque mortelle qu'il traversa en 1871 lorsqu'il fut atteint d'une fièvre typhoïde grave, s'est depuis lors



Cliché W. et D.] [Downey, Londres.

LE PRINCE DE GALLES EN COSTUME DE GRAND MAÎTRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE ANGLAISE.

Le prince de Galles fut, jusqu'à son avènement, grand maître de la franc-maçonnerie anglaise.

conservée excellente. Aujourd'hui, il porte allègrement ses 59 ans.

La bonne étoile d'Édouard VII lui a d'ailleurs permis d'échapper à de nombreux dangers. Pendant un séjour en Cornouailles, l'idée lui étant venue de descendre dans une mine d'étain, il fit une chute et tomba d'une hauteur assez considérable, mais sans se blesser sérieusement. Plus tard, lors d'un voyage en France, pendant une grande chasse donnée en son honneur à Compiègne par Napoléon III, un cerf se dressa devant son cheval et le renversa. Jeté à terre, le prince fut relevé couvert de contusions.

Son voyage en Égypte en 1869 ne se passa pas sans incidents. Le prince et la princesse descendaient le Nil sur un bateau à vapeur. Une nuit, tandis qu'il se promenait sur le pont, le prince aperçut une lueur et de la fumée; immédiatement il donna l'alarme. Il était temps, car déjà une cabine était en feu et l'incendie menaçait d'envahir le bateau tout entier.

Édouard VII échappa encore à un autre incendie plus grave qui éclata pendant la nuit à Marlborough House et dévora une partie du palais. Le prince prit part aux opérations dirigées contre le feu, et le lendemain matin, quand deux ministres vinrent aux nouvelles, ils furent reçus par l'héritier du trône, si correct d'habitude, en manches de chemise avec des vêtements souillés par la fumée.

RETOUR À L'ANTIQUE CÉRÉMONIAL.

Dès l'instant où Édouard VII a été le roi, il semble qu'il y ait eu quelque chose de changé dans son attitude et qu'une sorte de nuage l'ait instantanément isolé de ses sujets. On a été frappé de la solennité de son allure, soit qu'il chevauchât derrière le corps de la reine Victoria, revêtu du grand uniforme de maréchal, ayant à son côté son impérial neveu Guillaume II et suivi d'un cortège imposant de rois et de princes, soit qu'il ouvrît en personne à Westminster, couronne en tête, la première session parlementaire de son règne, dans la robe royale de velours écarlate, doublée d'hermine, bordée d'or. Le soin qu'il a mis depuis son avènement à rétablir le cérémonial antique, théâtral même, de la cour d'Angleterre, à prendre place dans des carrosses dignes d'un autre âge, l'obligation qu'il a imposée à la reine Alexandra de porter, malgré la répugnance nerveuse qu'elle



Le roi dans son automobile.



INCE DE GALLES ET LE DUC DE CONNAUGHT, SON FRÈRE, DIRIGEANT LES MANŒUVRES D'INFANTERIE AU CAMP D'ALDERSHOT, D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE.

r servi dans l'armée anglaise et passé par les différents grades, le roi n'exerça guère son rôle al en chef que pour passer des revues ou présider des manœuvres au camp d'Aldershot. (Repro- utorisée par Goupil et Cie, à Paris.)

ait, la couronne de diamants dont l de la défunte reine avait été paré, bien sa volonté de maintenir des d'apparat et de faste un peu tom- ésuétude depuis un demi-siècle. Tout nser qu'une étiquette rigoureuse sera s de règle au palais de Buckingham. a cour sera sérieuse, » a dit VII à l'un de ses amis. Il semble ive être aussi cérémonieuse.

nt au reste, les projets d'Edouard VII sont inconnus. Comment exercera-t-il ses pouvoirs? sera-t-il autoritaire ou de tendances libérales, se confinera-t-il strictement dans son rôle constitutionnel ou voudra-t-il être plus que le « sous-secrétaire permanent de son premier ministre »? C'est le secret de l'avenir. L'éloignement des affaires où le prince de Galles a jusqu'ici vécu rend malaisées toutes les conjectures. On ignore si le Prince s'est fait sur la politique générale des idées que le Roi s'efforcera d'appliquer.



Cliché Milner] [...

UN GROUPE DE FAMILLE AU CHÂTEAU DE BALMORAL, EN ÉCOSSE (1896).

*Au premier plan, de gauche à droite : Duc de Connaught, Princesse **Patricia de Connaught, Princess** Galles, Impératrice de Russie, Duchesse de Fife, Princesse Charles **de Danemark, Empereur de Ru** Princesse Margaret de Connaught. Au second plan : Prince de Galles, **Prince Ch. de Danemark, Duc** de Connaught, Princesse Victoria de Schleswig-Holstein, Princesse **Victoria de Galles.***

LE LOYALISME DU PEUPLE ANGLAIS.

L'histoire d'Angleterre offre plus d'un exemple de la transformation radicale, absolue, que le sentiment de la responsabilité royale est capable d'opérer chez un prince. « Ne croyez pas que je sois la chose que j'étais, car le ciel m'est témoin, et tout le monde s'en apercevra, que j'ai changé complètement de nature.... » Ainsi s'exprime, dans un drame de Shakespeare, celui qui allait devenir le roi Henri V. Le prince de Galles, devenu Édouard VII, nous fera-t-il assister à une aussi complète transformation ?

L'Angleterre en a d'avance la ferme conviction et elle ne souffrirait pas qu'on en doutât. Les Anglais ont un besoin naturel et une volonté arrêtée de respecter et de faire respecter celui qui représente la nation devant l'étranger. Dans l'attitude soudain grave et recueillie, presque religieuse, qu'ils prennent en se levant et en se découvrant, où qu'ils soient, pour écouter leur hymne national, hier le *God save the Queen*, aujourd'hui le *God save the King*, se révèle d'une fa saisissante leur loyalisme instinctif à l'ég de la personne royale et leur amour p leur pays. Ce double sentiment indissolu héritage sacré de générations dispar. s'est assurément trouvé encore dévelo depuis un demi-siècle par la reconnaissa vouée à la souveraine récemment descen dans la tombe. Par la dignité de sa vie et services qu'elle a rendus, la reine Victor contribué à entretenir un accord intime en la nation et la dynastie. Édouard VII désormais la personnification de l'Emp Britannique, de ses traditions et de sa gr deur ; aussi le peuple anglais ne tolérera aucune attaque dirigée contre lui. Il unit, d un culte commun, la patrie et le souverain donne ainsi une grande marque de bon se et d'esprit de conduite. On a maintes f noté qu'il a une éducation et des mœurs p litiques dont l'absence se fait ailleurs tr souvent sentir : il le prouve en mettant nombre des meilleurs instruments de gra deur d'un pays la stabilité des institutions le prestige de son gouvernement.

o o o



AU SALON DE PEINTURE : LE JURY D'EXAMEN. — TABLEAU DE GERVEX.

Le Salon des Refusés du Siècle

Si l'on voulait faire un Salon exclusivement composé de chefs-d'œuvre et dans lequel seraient représentés les plus grands maîtres de l'art français moderne, il suffirait de choisir parmi les tableaux ou les statues refusés au cours de ce siècle par le jury, alors qu'ont été reçues par milliers des toiles d'une médiocrité désespérante. Après s'être égayé ou attristé de ces erreurs de jugement, on peut en dégager une grande leçon : c'est que la vie de l'artiste novateur est nécessairement une vie de lutte et que l'originalité et l'importance d'une œuvre d'art digne de ce nom se mesurent souvent aux résistances qu'elle provoque.

○ ○ ○

DANS le siècle qui vient de s'écouler, chaque année ou presque chaque année a ramené un événement coïncidant avec le retour du printemps, inévitable comme lui, et qui a suscité bien des émotions dans le monde parisien : le *Salon de peinture*. Fondé au XVIIe siècle et continué à des intervalles plus ou moins rapprochés, le *Salon* n'a jamais été aussi régulier ni aussi important que depuis cent ans. Il consista d'abord en quelques centaines de toiles ou de bustes qui tenaient à l'aise dans une pièce de l'hôtel du financier Jabach ou bien dans la galerie d'Apollon au Louvre. Mais de nos jours le *Salon* est devenu une immense floraison artistique de huit mille œuvres diverses qui ont besoin, pour s'abriter, d'une voûte colossale comme celle de la Galerie des Machines ou du Grand Palais des Champs-Élysées. Le temps est loin où les pauvres peintres étaient obligés de faire leurs Expositions en plein air, le temps où, par exemple, Lebrun accrochait en plein vent, dans la cour de l'hôtel de Richelieu, son *Passage du Granique*, et où les maîtres peintres de l'Académie de Saint-Luc, société rivale de l'Académie royale de peinture et de sculpture, suspendaient leurs chefs-d'œuvre, place Dauphine, sur le parcours de la procession de la Fête-Dieu. Dans notre siècle, le *Salon* a été confortablement installé d'abord au Louvre, puis au Palais-Royal, puis à l'Orangerie des Tuileries, puis en 1855 au Palais de l'Industrie, enfin dans le Palais des Arts libéraux au Champ de Mars, dans la Galerie des Machines et aujourd'hui au Grand Palais des Champs-Élysées. Il est devenu un lieu de réunion mondaine, une

arène de discussions passionnées, une occasion de toilettes, un berceau de gloires naissantes, un marché enfin, où commence à s'établir la valeur des signatures auparavant inconnues, — bref, un événement capital dans la vie de notre pays.

Aussi, être reçu ou n'être pas reçu au *Salon* a-t-il été pendant les cent années qui viennent de s'écouler, pour tout jeune artiste, une question de vie ou de mort.

Être refusé au *Salon*, voir revenir leur tableau avec le terrible grand *R* au dos, c'était, pour les débutants, la méfiance des amis, la fin des subsides paternels, la chute. Certes il semble que, pour de bons artistes, cette crainte dût être vaine. Et quand on pense que, de 1800 à 1900, c'est par centaines de mille que le Jury a laissé passer de médiocres œuvres d'art et prononcé le *dignus es intrare*, on n'imagine pas qu'il ait jamais pu en refuser de bonnes et repousser des artistes de valeur....

C'est cependant ce qui est arrivé. Quel beau *Salon* il y aurait moyen de faire, si l'on pouvait réunir aujourd'hui, en 1901, dans une salle du Grand Palais, tous les tableaux et toutes les statues injustement refusés depuis l'année 1801! Sur les cartouches brilleraient les noms célèbres de Corot, Millet, Rousseau, Delacroix, Diaz, Decamps, Barye, Louis Boulanger, Chassériau, Chintreuil, Marilhat, Courbet, Manet, Flandrin, Paul



LE JURY DE PEINTURE DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS D'APRÈS UNE CARICATURE DE CHAM.

Huet, Français, Puvis de Chavannes, Whistler. La plupart des Maîtres du XIX[e] siècle y seraient représentés, car la plupart ont été, une fois ou l'autre, refusés par le jury. Mettez en regard les noms des jurés qui leur fermèrent les portes du *Salon*. Ce sont Bidault, Blondel, Picot, Meynier, Hersent, Heim, Granet, Raoul Rochette, autant de célébrités parfaitement oubliées.

Comment des hommes aussi médiocres osèrent-ils juger et proscrire les grands artistes que nous venons de nommer? Pour le comprendre, il faut se reporter au temps où ils vivaient et aux idées qui régnaient alors.



LA PEINTURE MODERNE DEVANT LE JURY. CARICATURE DE CHAM.

« *Accusée, je vous engage à vous présenter désormais dans une tenue moins échevelée.... Quel est votre nom? — La Peinture moderne. — Vous n'avez pas de prénoms? — Non, monsieur le Président. — Ni de qualités? — Non, monsieur le Président. — Très bien, le Jury tiendra compte de votre franchise.* »

LES ROMANTIQUES REFUSÉS PAR LES CLASSIQUES.

On était dans les premières années qui suivirent la Révolution de 1830. Une révolution plus considérable encore fermentait dans le goût, dans l'esprit public et dans l'art. Les règles du beau, enseignées à l'école depuis David, étaient fort étroites. En se basant sur les proportions des statues antiques, les professeurs avaient décidé qu'on ne devait représenter qu'un seul type humain. Par exemple, le front et le nez devaient être sur la même ligne; il devait y avoir telle distance de la bouche au menton, telle autre de l'œil à l'oreille, etc. De plus, comme l'antiquité avait laissé des modèles de mouvements harmonieux, il était interdit aux corps de faire des gestes trop violents ou impr-

: figures de refléter des impressions assionnées. Figés dans des proportions ibles et des gestes conventionnels, les nages devaient encore être d'une cou- aditionnelle et immuable selon chaque représenté. Il y avait une couleur de comme il y avait une couleur de ciel, une r d'herbe et une couleur pour le rocher était loisible au peintre de précipiter , à moins qu'il ne préférât y faire



L'Avenue de Châtaigniers. — Tableau de Théodore Rousseau, refusé au Salon de 1837.
f-d'œuvre de Rousseau représente un coin du parc de Souliers, près de Cérisaye, en Vendée. Plusieurs repeint avec une conscience extrême, il fut cependant refusé par le Jury, qui le trouvait trop peu idéa- Il a été depuis vendu 27 000 francs. (Appartient à Mme la marquise Carcano.)

r Calypso. Cette couleur devait être froide pour ne pas éclipser la splen- du dessin et assez lisse pour n'en point uer la correction. C'était, en somme, de la statuaire antique, excellent en nais maladroitement transporté dans la re moderne.

Ce que cette théorie pouvait avoir d'ab- disparaissait dans les tableaux de l, parce que le génie d'un grand homme phe et se joue de la sottise de sa propre e. Cette absurdité disparaissait encore les portraits au crayon d'Ingres, pre- ment parce que, étant des portraits, ils ent fatalement de plus près la nature, et dement parce qu'étant faits d'un simple ils s'accommodaient plus aisément des nces de la statuaire que de celles de la ur. Mais en dehors de ces deux excep- l'enseignement académique ne pouvait ire qu'à des conventions ridicules et ondes.

Aussi la jeune génération des peintres et des sculpteurs de 1830 cherchait-elle avec raison un autre idéal. Enthousiasmés par le récent succès des romantiques en littérature, les artistes voulurent infuser, eux aussi, un sang nouveau à l'art vieilli des Guérin et des Girodet-Trioson. Les écrivains romantiques avaient mis Shakespeare à la mode : Delacroix et Louis Boulanger peignirent des scènes d'*Hamlet* et du *Roi Lear*. Les romantiques avaient chanté le mystère et la douceur de la grande nature : Théodore Rousseau peignit une scène pastorale dans le Haut Jura. Les romantiques révélaient la poésie enflammée de l'Orient : Marilhat peignait un *Crépuscule en Égypte* et une *Vue du Caire*. Enfin Hugo proclamait l'égalité des choses devant la loi de l'art, et affirmait que les plus humbles avaient le droit d'être décrites telles qu'elles sont. Il écrivait :

J'ai dit à la narine : Eh ! mais tu n'es qu'un nez !
J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire !
J'ôtais du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes....

Barye pensa que, puisqu'on appelait désormais une vache « une vache » et non plus une « génisse », un chien « un chien » et non plus « l'ami de l'homme », on pouvait se permettre de sculpter un vrai lion, capable de manger et de boire, de bondir et d'étouffer une proie, comme ceux qu'on voit maintenant en bronze au jardin des Tuileries, et non

pas un animal héraldique comme ceux qui croisent leurs pattes à la porte de l'Institut. Il fit donc des épisodes de chasse au tigre, au taureau, à l'ours, au lion et à l'élan et les doua d'une vie intense, tragique, comme le monde n'en avait pas connu depuis longtemps.

La vie, en effet, et la passion se traduisant par le mouvement, telles étaient les caractéristiques de tous ces novateurs. Au lieu d'un dessin calme et pur, ils apportaient des silhouettes tourmentées. Au lieu d'une couleur neutre et froide, ils produisaient des teintes violentes et chaudes. Enfin, au lieu de paysages composés de mémoire avec adjonction arbitraire de cascades, de ruines et de maisons, ils faisaient apparaître un coin de la nature sauvage, choisie dans un de ses moments les plus impressionnants. Ainsi Théodore Rousseau, se trouvant pendant l'automne de 1834 à Gex au milieu d'une fête campagnarde, avait assisté à la descente annuelle des troupeaux qui quittaient les montagnes du Jura pour les plaines. — « Une nation ruminante apparaît du haut des cimes neigeuses et se répand jusqu'aux derniers pâturages, semblable à un écrin de pierres précieuses qu'un Polyphème lancerait de son antre. La caravane descend grave et lente, envahit les ravins, contourne les roches, glisse sous les hautes voûtes de sapins; elle s'accumule, se heurte et s'entraîne jusqu'aux vallées, où elle retrouve ses étables et les habitations. Cette migration en marche, d'une majesté biblique, dure des journées et des nuits, on l'entend encore dans le vague des brumes, et la trompe des marcares, le beuglement des vaches et le tintement des sonn bruissent comme les accords d'une sym nie pastorale. »

Très ému de ce spectacle, Roussea fit un tableau, auquel il travailla pendant ans : *la Descente des vaches dans les m tagnes du Haut Jura.* Portant au co pesants grelots, les bêtes regagnent, so conduite des bergers, les pâturages d tomne; on voit étinceler à l'horizon, à tra les sapins, la neige des glaciers. T étaient les inspirations de l'école romant de peinture à cette époque.

Et toutes ces œuvres nouvelles quelles il faudrait ajouter quelques Mar de Paul Huet furent présentées la m année au même *Salon*. On était en 1836. leur succès ou de leur échec pouvait d une renaissance ou une décadence. Le ment était décisif pour l'avenir de l'art fr çais.

VOUS ÊTES DES SAUVAGES! ET VOUS DES ASSASSINS!

En voyant ces tentatives, le Jury pou un cri d'horreur! Il était alors formé membres de l'Institut et l'Institut était lui-mê composé d'hommes âgés, dévoués aux id académiques, et préoccupés de se recru plutôt parmi les partisans de ces idées parmi les hommes de talent. C'est ainsi q lorsque Eugène Delacroix, qui était déjà l' teur du *Massacre de Scio* et des *Fem d'Alger*, se présenta à l'Institut en 183 se vit préférer M. Schnetz. En 18 il se présenta de nouveau et éclipsé par M. L glois. En 1839, i présenta pour troisième fois et cadémie des Bea Arts crut plus rieux pour elle s'assurer la prés ce de M. Cou On conçoit qu Jury qui préfé M. Langlois M. Couder à D croix ne fût pas favorable aux ter tives de Rousse de Delacroix, Huet, de Barye, Marilhat et de Lo Boulanger. Leur vrir la porte *Salon*, c'était re la tradition



L'HALLALI DU CERF, PIÈCE DU SURTOUT SCULPTÉ PAR BARYE, REFUSÉ AU SALON DE 1834.

Ce groupe est une des neuf pièces du surtout de table commandé en 1833 par le duc d'Orléans au grand sculpteur animalier Barye. Le Jury le refusa, alléguant que ce n'était pas là de la sculpture, mais de l'orfèvrerie. Barye est l'auteur des groupes de bronze du Jardin des Tuileries.

ie et se renier soi-même : le
rma.
fit scandale. Au lieu de se
: au verdict de leurs aînés, les
istes en appelèrent à l'opinion
Soutenus par un maître, Ary
et par un critique fameux, Gus-
che, ils organisèrent une résis-
rgique. Ary Scheffer recueillit
a dans son propre atelier le
de Rousseau. Le jour-
iste fit graver et publia
Lear de Boulanger, et
et Horatio de Dela-
es camarades comme
et Tony Johannot
nt et firent le vide
lu *Salon* officiel. La
on s'étendit jusqu'au
éans, qui, outré de voir
efuser les pièces du surtout qu'il
mmandé à Barye, voulut faire
jugement. Et le roi lui-même ne
rer de cet embarras qu'en disant
nommé un jury, force lui était bien
aître sa compétence. Entre les Clas-
és à leurs principes, titulaires des
bendes de l'État, couverts de déco-
'honneurs, et les Romantiques sou-
: la jeunesse littéraire et par la
lutte ne pouvait être que très vio-
esprits étaient montés à ce point
premiers disaient aux seconds :
êtes des sauvages ivres! » et que
ls imprimaient en toutes lettres dans
: « Vous êtes des assassins! »



Autre pièce du surtout de Barye : Combat du lion et du taureau

: PLACE BIEN GARDÉE.

protestations restèrent sans effet.
douze années encore, jusqu'à la
n de 1848, l'Institut, maître du
n interdit l'entrée aux novateurs.
t les résistances grandissaient. On
des *Salons* dissidents dans les
: Paris et à Nantes. Mais les avan-
tériels dont jouissait l'Institut et le
qu'il conservait auprès du public
à ses ostracismes une importance
apitale. Au *Salon* de 1842 il refu-
bleau signé du plus grand nom de
paysage moderne : Corot. C'était
sse pour son *Baptême du Christ*,
: aujourd'hui l'église Saint-Nicolas-
onnet. En 1837, Rousseau, qui ne
geait pas, envoya un chef-d'œuvre,
Avenue de Châtaigniers. Elle
:. C'est à grand'peine que le peintre
ndre deux mille francs à M. Paul
Casimir-Perier. Ce tableau, qui devait être racheté 10000 francs par M. Durand-Ruel et 15000 par Kalhil-Bey, 27000 de nouveau par M. Durand-Ruel et qui en vaut aujourd'hui plus du double, fut donc refusé.

Aux *Salons* de 1843 et 1844 un jeune artiste timide, souffreteux, torturé par le doute de son propre talent et l'inquiétude sur son avenir, envoyait une série de toiles : *Alexis et Corydon*, *Sara la Baigneuse*, *la Chute des feuilles*, le *Tombeau des Quatre Sergents de la Rochelle* qui toutes les quatre furent refusées. Elles étaient signées Chintreuil, un des plus grands noms du Paysage contemporain. En 1845, le Jury continuait la série de ses erreurs judiciaires en refusant *l'Éducation de la Vierge* et une *Madeleine* de Delacroix, une *Nativité* de Riesener, deux paysages de Paul Huet et une *Cléopâtre* d'un jeune peintre devenu célèbre depuis par ses fresques fameuses, qui furent recueillies dans les démolitions de la Cour des Comptes : Théodore Chassériau. Celui-ci s'indigna violemment et dans un accès de fureur il détruisit son tableau. « Nous l'avons vu, écrivit Théophile Gautier, c'est la composition la plus simple, la plus grande, la plus antique qu'on puisse rêver. On se croirait devant une fresque détachée des murs de Pompéi. »

En 1846, c'est un plus grand nom encore qui fut rayé de la liste des admis : le nom de Jean-François Millet, le peintre de *l'Angelus*. Il avait déjà été refusé en 1842. Il venait de s'installer à Paris et voulait tenter de frapper un grand coup. Il fit une *Tentation de saint Jérôme* qui n'eut pas plus de bonheur, et le jeune peintre besogneux, à court de toiles, se vit obligé de détruire ce tableau qui lui avait coûté tant de peine, pour pouvoir

en peindre un autre sur le même châssis. Il peignit un *Œdipe détaché de l'arbre*. Il ne reste plus du premier tableau que le bas, où se retrouve plus ou moins modifiée la tête de mort et quelques attributs du saint. Ce fut la dernière injustice considérable du Jury de l'Institut. Déjà grondaient les orages avant-coureurs de la révolution de 1848, et dans le Jury de peinture, plus que partout ailleurs, on était en droit de réclamer « l'adjonction des capacités ».



HAMLET ET HORATIO. — TABLEAU D'EUGÈNE DELACROIX, REFUSÉ AU SALON DE 1836.
Cette scène, tirée de Shakespeare, représente le prince Hamlet dans un cimetière avec son ami Horatio. Il tient un crâne dans sa main et s'écrie : « Hélas! pauvre Yorick! Je l'ai connu, Horatio! Il m'a porté sur son dos mille fois! » Le fond représente le cimetière de Toulon, où Delacroix était demeuré en quarantaine à son retour du Maroc. (Appartient à M. M. Heine.)

A LEUR TOUR LES ROMANTIQUES REFUSENT LES RÉALISTES.

La Monarchie tombant, le Jury fut emporté avec elle. Comme un esprit d'exclusivisme poussé à l'extrême provoque par réaction un extrême esprit d'indulgence, la Révolution triomphante, ayant eu à se plaindre d'un Jury particulier, ne voulut plus de Jury du tout. L'année 1848 fut l'âge d'or des débutants au *Salon*. Tout le monde fut reçu. Seulement tout le monde ne fut pas admiré; et le public se vengea de cette tolérance extrême en éclatant de rire et en jetant des gros sous devant les tableaux qui lui déplaisaient. Il jetait des gros sous devant des croûtes, mais il ne couvrait pas de louis les chefs-d'œuvre. Comme l'État en ce temps de troubles n'avait pas d'argent, et comme les particuliers n'en avaient guère, il est douteux que cette ère de liberté fût beaucoup plus profitable aux artistes que l'antérieure époque de servitude.

Au contraire, quand arriva la présidence de Louis-Napoléon et le second Empire, on vit un Jury mitigé, composé à la fois de membres de l'Institut et de critiques d'art partisans des idées nouvelles, accueillir plus libéralement les jeunes talents, tandis que l'État leur assurait plus largement sa protection. Ce fut l'époque de la dictature, en somme assez pacifique, de M. de Nieuwerkerke. Toutefois il ne laissa pas de commettre encore de grandes erreurs. De 1850 à 1859 il refusa sans hésiter les envois un peu étranges mais dignes de considération d'un jeune provincial, un amateur dont le nom devait devenir à jamais glorieux, Puvis de Chavannes. En 1859, Millet, qui venait de terminer son *Angelus* vendu plus tard 630 000 francs, envoyait au *Salon* une de ses pages les plus saisissantes : *la Mort et le Bûcheron*. Il avait grand besoin d'un succès et surtout d'un achat, car malgré sa vie très rangée et son travail incessant il ne parvenait pas à sortir de la misère. « C'est affreux, écrivait-il à un ami, d'être mis à nu devant ces gens-là, non pas tant parce que

ır-propre en souffre que parce qu'on ne e procurer ce dont on a besoin.... Nous du bois pour deux ou trois jours encore, s ne savons comment nous en procurer, ne nous en donnera pas sans argent.... vaille aux dessins d'Alfred Feydeau, je vous prierai de m'envoyer l'argent le vous l'aurez reçu, car les enfants ne nt rester sans feu. Tant pis pour la fin ois! » Il comptait beaucoup sur son *la Mort et le Bûche-* C'était une peinture rude ssante de la vie rurale contrastait étrangement es élégants villageois de et du siècle dernier et oissonneurs de Léopold t acclamés par la litté- romantique de 1830. aysans de Millet ressem- t beaucoup aux pauvres de Lenain, dédaignés abruyère, ou à ces ma- ollandais que Louis XIV andait d'ôter de sa vue. gures étaient à la fois es et grandes. Le Jury n'en comprit pas la eur : il n'en vit que la ité. Il refusa la toile.

Pourquoi? — A cette e, le Romantisme avait hé. Beaucoup de ses entants siégeaient dans y et quelques-uns même t les cheveux blancs. dmettait la beauté de la n, la puissance de la r, la liberté fougueuse ssin, le mouvement de mposition et enfin la de la grande nature e dans ses effets émou- et passagers. Mais chez unes gens surgissaient d'autres idées. Pourquoi, nt-ils, prendre ses su- lans les nobles horreurs akespeare ou de Dante pas dans les plus hum- scènes de la vie bour- , ouvrière ou rurale de nous? Pourquoi ier dans la nature les passagers d'orage, de te, ou les sites lointains lpes et de l'Orient? Ce st proche n'est-il pas bien la nature que ce st éloigné? S'il y a quelque mystère admirable dans l'organisation du monde, n'est-il pas aussi intéressant à étudier dans ces états habituels que dans ces crises momentanées? Les Classiques cherchaient le paysage impossible, les Romantiques cherchent le paysage exceptionnel, pourquoi ne chercherions-nous pas le paysage habituel tel que nous le voyons autour de nous? Ouvrons une fenêtre et peignons tout simplement ce que nous



Le baptême du Christ, composition de Corot pour l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, refusée au Salon de 1842.

C'est une des rares peintures religieuses du grand paysagiste Corot. On y retrouve la poésie qu'il savait mettre dans ses scènes champêtres et qui n'a cependant pas trouvé grâce devant le Jury de 1842.



La Mort et le Bûcheron. — Tableau de J.-F. Millet, refusé au Salon de 1859.
Ce tableau, peint la même année que le célèbre « Angelus », nous montre, avec un accent de vérité qui déplut au Jury de 1859, un paysan exténué par son fardeau. Il est, depuis, considéré comme un chef-d'œuvre.

voyons entre les chambranles : la nature est plus habile que nous.

Ainsi raisonnaient ces jeunes gens qui, parce qu'ils cherchaient le réel, furent appelés des *réalistes*. Leur prétention ne parut pas moins exagérée aux Romantiques que ne l'avait paru celle des Romantiques aux Classiques trente années auparavant. Au *Salon* de 1863 les novateurs furent refusés en bloc : on comptait parmi eux Whistler, Chintreuil, Vollon, Jean-Paul Laurens, Alphonse Legros, Manet, Bracquemond, Cazin, Chauvel, Fantin-Latour, Vayson, Jongkind et quelques autres qui ont fait depuis bonne figure dans l'histoire de l'art. La jeunesse s'indigna. Les ateliers retentirent de cris de colère. Leur protestation fut telle que l'Empereur, fort indifférent aux questions d'art, mais naturellement porté aux solutions libérales les plus imprévues, décida de faire le public juge entre le Jury et ses victimes. Pour cela, il ordonna que les œuvres d'art refusées seraient exposées dans une autre partie du Palais de l'Industrie, non loin de celles qui étaient reçues. Quand le public parisien apprit cette nouvelle, ce fut dans les ateliers un soulagement et un délire universels. On riait, on pleurait, on s'embrassait. Le Salon des « refusés » de 1863 eut autant de succès que celui des « admis ».

LE TRIOMPHE DES INDEPENDANTS. LE SUFFRAGE UNIVERSEL EN ART.

Le résultat fut une réforme considérable dans la composition du Jury. Pendant les années qui suivirent, le Jury fut élu par les peintres pour les trois quarts et, pour un quart, choisi par le gouvernement. Mieux averti ou plus prudent que ses devanciers, il ouvrit de plus en plus largement ses portes, et à la fin du second Empire il était devenu d'un libéralisme que ses adversaires regrettèrent plus tard. En 1864 il acceptait l'*Olympia* de Manet. En 1869 il acceptait de grandes toiles de Puvis de Chavannes, que ni la critique ni le public ne regardaient d'un très bon œil. Son libéralisme était tel qu'en 1870 le *Salon* compta 5434 numéros, soit 1194 de plus que le *Salon* de 1869, 1221 de plus que le *Salon* de 1868 et 2689 de plus que le *Salon* de 1867. Le Jury de sculpture accepta tous les envois qui lui avaient été faits. Le Jury de peinture ne prononça qu'un nombre d'exclusions fort restreint relativement à celui des années précédentes : ce fut un second âge



me en 1848, pour les débutants. nement de la République ne fut d très favorable aux novateurs. Le 72, présidé par Meissonier, débuta e de proscription en refusant une portante de Courbet : *la Femme* Ce tableau, s la boutique hand de ta- rue Notre- Lorette, ob- ant parmi la que un im- cès. Après e fut Manet, ii essuya les 1 Jury : son M. Marcelin fut refusé. le cet ostra- artistes for- oupe impor- èrent de ne re au *Salon* e Exposition chez M. Du- Ce sont eux appela les *nnistes*. Les ent telles, les à ce point 'on en vint à 'ancien Jury t.

longue lutte par le triom- dépendants. e vingtaine la transfor- 1 Jury est Il ne se re- lui-même et nommé par st choisi par est aveugle, e liste élue age univer- t au moins sorte que ce sont les exposants qui jugent ceux qui doivent les 1 résulte qu'on laisse tout passer.

MENT SE PORTENT LES ICTIMES DU JURY.

minant ce *Salon des Refusés*, il à dire comment de telles erreurs ibles et ensuite dans quelle me- uisirent au talent de ceux qui en victimes. Elles sont possibles et même naturelles parce qu'un artiste, fût-il excellent, n'est pas nécessairement un très bon juge de l'art. D'ailleurs, de quelque façon qu'on choisisse un Jury, comme il se compose en définitive d'hommes, il est sujet à toutes les erreurs et à toutes les petitesses



L'ESPADA. — TABLEAU DE MANET, REFUSÉ AU SALON DE 1863.
Cette œuvre du père de l'école impressionniste, inspirée de l'ancienne peinture espagnole, fut fort mal accueillie du Jury et de la critique quand elle parut. Elle figura au Salon des refusés de 1863. (Communiqué par M. Durand-Ruel.)

humaines. Le grand sculpteur Barye, un jour qu'il se promenait en méditant sur la bonne foi du Jury, rencontra le grand paysagiste Jules Dupré. Celui-ci lui demanda avec intérêt des nouvelles de ses travaux : « Cela va fort bien, répondit Barye ; je suis refusé ». Et comme l'honnêteté de Dupré se récriait : « Mais c'est tout naturel, reprit-il avec cette sarcastique tranquillité qui commençait à murer son visage, je compte trop d'amis dans le Jury !... »

Ensuite, quelque réprobation que doi-



VUE DE LA SEINE. — TABLEAU DE JONGKIND, REFUSÉ AU SALON DE 1863.

Voici l'un des premiers paysages impressionnistes qu'on ait peints. Les effets les plus subtils de la lumière en plein air y sont rendus avec une grande vérité. Il figura au Salon des refusés de 1863. (Appartient à M. Alexandre Blanc.)

vent soulever ces petitesses et ces injustices, faut-il penser qu'elles ont été fatales à ceux qui en furent les victimes — et croire, comme le disait le journal *l'Artiste* en 1836, que le Jury ait *assassiné* leur talent? — En aucune façon.

Sans doute, il est arrive qu on a refusé des œuvres de maître, mais on a souvent accepté au même *Salon* d'autres œuvres du même maître. Par exemple, on a refusé en 1836 de petits groupes de Barye, mais en recevant son *Lion au Repos*, qui valait dix fois ses petits groupes. De même, on a refusé en 1845 une *Madeleine* de Delacroix, mais il en avait envoyé deux et l'on a accepté l'autre. On a donc refusé souvent faute de place et sans se priver pour cela du talent dont on repoussait une seule manifestation. D'autre part, le Jury a été souvent plus libéral que le public et que les révolutionnaires eux-mêmes. La fameuse *Olympia* de Manet a été reçue en 1864 et ce n'est pas le Jury, mais c'est le révolutionnaire Courbet qui s'écriait en la voyant : « C'est plat, ce n'est pas modelé. On dirait une dame de pique d'un jeu de cartes sortant du bain! » Les reproches faits au Jury sont donc très exagérés. Il est bien vrai qu'il a repoussé beaucoup de grandes signatures, mais il n'est pas vrai qu'il ait repoussé beaucoup de grands chefs-d'œuvre. Il faut se déshabituer de cette idée que n'importe quel tableau est bon quand il est signé du nom d'un homme qui a fait des tableaux admirables, ou encore qu'un homme qui en a fait de bons ne puisse pas en avoir fait de mauvais.

Enfin, les refus ou, si l'on veut, les persécutions, n'ont jamais tué un grand artiste, pas plus d'ailleurs que l'indulgence et la protection n'en ont jamais fait naître.

Pour les caractères forts, en effet, capables de puiser dans un échec passager une énergie nouvelle, la sévérité ou même l'injustice d'un jury sont quelquefois une bonne épreuve, tandis que les succès trop faciles et trop prompts risquent d'alanguir, dans leur croissance, bien des talents qu'un long effort eût développés. Telle est la vérité que nous enseigne l'impartiale histoire. Le *Salon des Refusés du siècle* est une curiosité, mais, en définitive, les plus belles œuvres de ces refusés sont celles qui ont été reçues.

○ ○ ○



UNE FONDERIE DE CUIVRE IL Y A TRENTE ANS, D'APRÈS LE TABLEAU DE BONHOMMÉ.

ombien de phases passe le minerai avant de se transformer en métal? Ce tableau représente l'une des s curieuses opérations, celle de la coulée du métal dans le moule. Le cuivre en fusion, contenu dans grands seaux appelés « poches », est versé dans des moules de sable où il prendra forme et se solidi-a. (Collection de M. Auscher.)

CRÉATIONS GÉANTES DES CYCLOPES MODERNES

LES PLUS RÉCENTES MERVEILLES DE LA MÉTALLURGIE

mesure que s'augmentent les besoins de l'industrie et que se perfectionnent les procédés par lesquels on travaille le métal, l'audace des constructeurs va sans e grandissant. Il n'est personne qui n'ait été émerveillé, et comme effrayé, par ormité des constructions en fer réalisées dans ces derniers temps. Visiter les ues où l'on travaille ces armatures monstrueuses, les voir sous nos yeux naître et ndre forme, ce sera une promenade instructive et pittoresque. Par les prodiges déjà omplis nous pourrons préjuger ceux qu'on doit encore espérer, triomphes nouveaux portés sur la matière et attestant les ressources presque illimitées que nous devons progrès incessants de la science.

○ ○ ○

CHAQUE victoire nouvelle remportée par l'homme sur les forces de la nature l'incite à pousser plus loin encore son re de conquête et à reculer sans cesse les tes de son pouvoir. Il rêve de réaliser des res de plus en plus colossales. Les Pha-ns accumulaient les pierres des Pyramides : contemporains érigent des tours de fer 300 mètres. Cette progression dans le ntesque est ce qui frappe tout d'abord nd on cherche à établir le bilan des grès réalisés, depuis un quart de siècle, s la métallurgie. N'ayons garde pourtant voir uniquement l'effet d'une manie or-illeuse ou la recherche du plaisir relati-nent puéril de la difficulté vaincue. Au contraire, les prodiges accomplis dans l'industrie du métal viennent à point pour donner satisfaction aux besoins grandissants de la vie moderne, aux exigences de la transformation commerciale et économique.

DES RAILS SUPPORTANT UN POIDS DE DEUX CENT MILLE KILOGRAMMES.

En effet, c'est de jour en jour et dans des proportions considérables qu'augmentent les échanges commerciaux. Il faut donc, par un progrès parallèle et continu, augmenter le nombre des trains sur les lignes ferrées et le nombre des wagons dans les trains. Plus les convois deviennent lourds et plus

ils nécessitent pour les traîner de puissantes machines : on a donc été obligé de construire des locomotives gigantesques. En 1889 la plus grosse locomotive de France appartenait à la compagnie d'Orléans et pesait 45 000 kilos. Maintenant les machines en usage sur nos lignes ont un poids moyen de 52 à 58 000 kilos et emportent des trains de 200 000 kilos à une vitesse de 100 kilomètres à l'heure.

Il y a mieux. La plus colossale des locomotives qu'on ait construites jusqu'à ce jour figurait en 1900 à l'exposition du Creusot. Elle ne pèse pas moins de 80 600 kilos et avec son tender 138 000 kilos ! Locomotive et tender mesurent ensemble 25 mètres de long. Cette énorme machine est capable d'entraîner un train de 200 000 kilos à la vitesse régulière de 120 kilomètres à l'heure. Elle repose sur les rails au moyen de 14 roues. La chaudière chargée de produire la quantité considérable de vapeur qu'elle consomme a une capacité de 10 mètres cubes et peut contenir à la fois 7350 litres d'eau et près de 5 mètres cubes de vapeur en réserve. Enfin le tender porte 7000 kilos de charbon et 27 mètres cubes d'eau.

C'est en somme une véritable usine roulante, avec une machinerie compliquée. Son prix de revient atteint à près de 300 000 francs. Ajoutons un tragique souvenir. On sait combien d'inventeurs ont été les victimes de leur œuvre. C'est ici le cas. Cette machine colossale a coûté la vie à son inventeur, M. Thuile, qui, se penchant hors de sa balustrade, alors qu'elle filait à toute vapeur entre Chalon et Poitiers, se heurta la tête à la culée d'un pont et fut tué net.

Demandez-vous maintenant quel poids vont peser de telles masses, quel ébranlement provoquera le passage à toute vitesse d'une de ces locomotives géantes. A ces machines monstrueuses il faut des rails gigantesques. Les anciens rails en fer, qui n'avaient que 6 mètres de longueur et ne pesaient guère que 20 à 25 kilos par mètre, ne pouvaient suffire. Les nouveaux [illegible] sont en acier me[illegible] 12 mètres et pèsent ju[illegible]qu'à 50 kilos par mètre.

Un établissement métallurgique moderne. — Vue des hauts fourneaux de Fumel (Lot-et-Garonne).

La fonte est produite dans les hauts fourneaux, sortes de tours élevées surmontées d'une plate-forme. On l'obtient en mélangeant dans ces ardentes fournaises du coke et du minerai, dans la proportion de 300 kilos de coke contre 1000 kilos de minerai.

LES ROIS DE LA MER.

Laissons les trains filer à toute vap[illegible] sur le réseau de nos voies ferrées et tourn[illegible] nos regards vers la mer. Ici, même tend[illegible] à l'énorme. Les paquebots s'allongent [illegible] enflent leurs flancs démesurément dep[illegible] que l'acier s'est substitué au bois dans [illegible] construction de leur coque.

Il y a de cela tout juste un demi-siècle [illegible] un paquebot venait d'être construit en Angleterre qui dépassait toutes les dimensions usitées ; ce fut un étonnement universel. On cria au miracle, et le *Great Eastern* passa pour la huitième merveille du monde. C'était un paquebot de 210 mètres de long et de 25 de large



LE REPAS DU MONSTRE. — DÉCHARGEMENT D'UN WAGON DANS LE HAUT FOURNEAU.

C'est par un orifice ménagé à la partie supérieure du haut fourneau qu'on introduit le coke et le minerai. Dans les grands hauts fourneaux américains, qui ont une capacité de 580 mètres cubes, et peuvent produire en 24 heures 350 000 kilos de fonte, on engouffre chaque jour 1 million de kilos de matières.

ait empor- ses flancs nneaux de ndises et rsonnes. Il peur, mais mâts por- des voiles gmentaient se. Il avait 6 millions ncs. Beau- 'argent et p de bruit n! Ce mas- fut à peu utile : les des ports t pas assez pour le re- A peine ser- n 1866, à la l'un câble hique à tra- Océan; puis dans l'inac- our finir, on la à démolir cette masse sans emploi. epuis lors, les ports se sont élargis, seaux ont grandi, le *Great Eastern* ourd'hui dépassé. Une compagnie de urg a lancé le *Deutschland* qui a tres de long et déplace 16200 ton- La compagnie anglaise *White Star Line* possède l'*Oceanic* de 214 mètres, et vient de mettre à flot le *Celtic* qui l'emporte sur son frère aîné en déplaçant 20800 tonneaux. Sa vitesse atteint 42 kilomètres par heure. Mais aussi veut-on savoir ce qu'il brûle de charbon en une journée? 700000 kilogrammes! Une gravure très suggestive, parue dans une revue américaine, suppose que ce paquebot a par hasard pénétré dans Broadway, la plus large voie de New-York : le navire remplit presque l'avenue et sa passerelle atteint le toit des maisons à six étages. Ajoutons qu'un pareil bateau coûte 500000 livres sterling, soit 12 500 000 francs.

On sait que nos plus récents transatlantiques, malgré leur magnificence, restent dans des proportions plus modestes. Ce n'est pas la faute des compagnies, mais bien du peu de profondeur de



x de Fumel.

MOULAGE DE TUYAUX.

ndre en fonte garni de sable sur sa paroi intérieure sert de moule. Au e de ce moule se trouve un noyau plein, également enduit de sable, et c'est ulant de la fonte en fusion dans l'interstice qu'on obtient un tuyau.

homme peut aisément se tenir couché.
Est-il nécessaire de dire que de pareils
stres sont d'un maniement très difficile et
ent fort cher, près d'un million? Chaque
tiré représente une dépense de plu-
s milliers de francs. Aussi nos artilleurs
-ils pas été tentés par de pareilles exa-
ions de poids et ont-ils évité de con-

CURIEUSES MÉTAMORPHO ET INSTRUMENTS MAGIQU

Comment donc arrive-t-on à réalis
merveilles? Comment obtient-on la fon
fer et l'acier dont elles sont constr
Quelle série de transformations fait-on
au métal pour l'amener à prendre docile



L'intérieur d'une forge. — Tableau de Cormon.

forge plus maintenant à la main que les petites pièces; les gros blocs sont travaillés au marteau-

re de tels monstres. Ils n'ont pas pour
renoncé à la puissance, mais ils l'ont
ndée à la vitesse du projectile, qu'ils
sent au maximum, ce qui est une autre
d'arriver à la même force de pénétration.
Pourtant notre industrie offre des canons
calibre respectable : tel le canon Schnei-
du Creusot. Il a un calibre de 32 centi-
es, pèse 66 000 kilos et coûte 500 000
s. Sa longueur le fait paraître svelte et
nt. Le projectile qui pèse 450 kilos et
le lancement duquel il faut 280 kilos de
re sort de la pièce à la vitesse de 700
es par seconde et peut percer une plaque
r de 1 mètre d'épaisseur!
La marine utilise aussi couramment des
ns de 34 centimètres.

la dimension et la forme exactes dont
besoin?

Vous avez devant vous une pier
couleur rougeâtre de la grosseur d'un
lon. C'est le minerai. C'est lui qui va se
ger en fonte, s'amollir en métal, briller
polir. Et voici l'instrument magique o
s'opérer la métamorphose.

Imaginez une tour élevée, cerclée d
haute de 30 mètres, c'est le haut fourn
on y entasse le minerai et du coke.
matériaux s'engouffrent dans la four
qu'avive un puissant courant d'air amen
une soufflerie énorme. La masse fond
1250 ou 1300 degrés, le fer se sépare
corps étrangers auxquels il était mélangé
le minerai et se combine avec une certain

portion de charbon. Quand on ouvre la porte inférieure du haut fourneau, un serpent de feu s'échappe : c'est un jet de fonte en fusion, c'est-à-dire de fer mêlé de charbon.

Cette fonte liquide va prendre telle forme qu'on voudra lui donner. On a préparé un moule fait en sable pressé dans un cadre de fer; on va y verser le métal au moyen d'une sorte de cuiller. On peut couler en fonte des volants de machines ayant jusqu'à 10 mètres de diamètre, des tuyaux cylindriques de 1 m. 50 à 2 mètres de diamètre dont l'enveloppe n'a pourtant pas 2 centimètres d'épaisseur.

De la fonte ainsi obtenue on tire à volonté le fer ou l'acier. Veut-on du fer, on débarrasse complètement la fonte de son carbone en brûlant ce dernier. Veut-on de l'acier, on élimine seulement une partie du charbon. Ce travail autrefois était long, compliqué, imparfait d'ailleurs et hésitant. Dans de petits foyers on traitait la fonte au charbon de bois, et les procédés, toujours primitifs, variaient suivant les provinces. C'est ainsi qu'on avait les méthodes comtoise, champenoise, catalane, etc. Un foyer, avec 7 à 8 ouvriers, ne produisait guère par mois que 18 000 kilos de fer.

L'invention du four Bessemer en 1856 marque une grande date dans l'histoire de la métallurgie. C'est un énorme récipient ayant la forme d'une gigantesque cornue et pouvant contenir environ 12000 kilos de fonte. Tandis que la fonte est en fusion dans l'appareil, un grand nombre de jets d'air fortement comprimé viennent activer la combustion du charbon, qui s'élimine peu à peu. A mesure que la combustion s'accélère, la température s'accroît, la flamme et la fumée s'élèvent en gerbes blanches et lumineuses. Le bruit du vent traversant la masse en fusion augmente et le bouillonnement est si violent que tout l'appareil vibre sous les secousses. Puis l'intensité lumineuse diminue, le bouillonnement est remplacé par un ronflement continu; les fumées deviennent rousses et obscurcissent la flamme, qui semble rentrer dans la cornue. Si l'on désire de l'acier, c'est le moment d'arrêter l'opération. Pour obtenir du fer, il faut encore continuer quelques minutes.

L'appareil tourne sur deux tourillons pour verser le métal fondu dans la poche de coulée. L'opération ne dure pas plus de 30 minutes.

Il suffit de 25 à 30 hommes pour produire 150000 kilos d'acier en 12 heures. Ces hommes sont payés de 4 à 5 francs. Si l'on compte que la fonte revient à 60 francs les 1000 kilos et le coke à 12 francs, on peut estimer à 24 fr. 50 les 1000 kilos d'acier.

Plus perfectionné encore est le procédé Martin-Siemens qui fut découvert en France en 1886. Ici, on ne brûle plus le charbon de la fonte, mais on mélange en proportion convenable de la fonte et du fer. L'opération est plus facile à conduire, l'acier revient plus cher, 30 francs par 1000 kilos, mais il est d'une qualité supérieure.

COULÉE DE LA FONTE EN FUSION DANS UN MOULE.

La « poche » pleine est vidée dans un moule. Pendant que le métal en fusion s'écoule, un ouvrier, à l'aide d'une sorte de rateau, empêche les scories qui surnagent de tomber dans le moule.



ARTEAU-PILON ANCIEN MODÈLE. — LA FORGE D'INDRET EN 1870, D'APRÈS LE TABLEAU DE BONHOMMÉ.
s réalisés depuis trente ans sont dus au perfectionnement de l'outillage. Aujourd'hui une grue it facilement cet énorme bloc qu'une équipe d'ouvriers poussait jadis péniblement. Certains x-pilons, comme ceux du Creusot et de Saint-Chamond, pèsent jusqu'à 100 000 kilogrammes. ion Auscher.)

ITÉS DU FER. — OMBRES DE VE ET LUEURS D'INCENDIE.

rons maintenant dans une de ces sines où le fer et l'acier obtenus par ns que nous venons de décrire sont nés en locomotives, en canons, en de blindage.

s énormes, villes de rêve, cauche- fer, ces grands établissements métal- s du Creusot, de Saint-Chamond ou lon-Commentry symbolisent bien la e de l'industrie moderne. Les ateliers nt sur le ciel leurs grands toits en scie que dominent de hautes chemi- nantes. A côté des hauts fourneaux uisent la fonte, les aciéries, les ate- l'on rabote, où l'on tourne, où l'on où l'on polit le métal, les ateliers de et d'ajustage. C'est tout un monde, nse et complet organisme.

elle intensité de mouvement, de tra- et fécond! Dans les rues, noires de , circulent de lourds wagons. Songez que jour, au Creusot, il entre dans les 500 wagons de charbon, ce qui re- par an une consommation de 120 de kilos, auxquels il faut ajouter lions de kilos de coke. Ce charbon 2800000 mètres cubes de gaz et ra 3600000 mètres cubes d'eau! emplissant l'air alourdi par la fumée, r et la poussière, un sourd bourdonnement de ruche gigantesque où se mêlent les éclats stridents du métal qu'on frappe. Tout un monde vit et se meut dans ce centre industriel. Sait-on par exemple quel effectif représente le personnel du Creusot? 2000 ouvriers aux mines de fer, 5000 aux mines de charbon, 700 aux hauts fourneaux, 800 aux aciéries, 2700 aux forges, 2800 aux ateliers des machines, 1500 à ceux des locomotives. C'est une armée de 15500 hommes, sans compter l'état-major des ingénieurs et des contremaîtres.

Pénétrons dans les grands halls noircis de poussière et de limaille. L'œil a tout d'abord besoin de s'accommoder à ce jour blafard qui tombe des hauts vitrages enfumés. La gueule ouverte des fours rangés côte à côte laisse voir l'intense lumière du métal incandescent qui fait l'ombre encore plus épaisse et troue la nuit de foyers rayonnants. Sur ce fond aveuglant, des ombres se déplacent, foule grouillante et affairée, qui brasse le métal en fusion ou pousse des wagonnets, au milieu de l'affreux vacarme des enclumes qui sonnent, des machines qui grincent, ronflent et halètent dans un tapage assourdissant.

LES CYCLOPES MODERNES AU TRAVAIL.

Nos yeux peu a peu s'habituent à ces violentes oppositions d'ombre et de lumière

éclatante. Voici la fonderie d'acier. On y prépare le lingot qui sera plus tard le tube d'un canon géant : pour le couler il ne faut pas moins de [illegible] kilogrammes de métal. Le moment de l'opération est venu : des ouvriers placés près du four ouvrent les trous de coulée : un éclair en jaillit, puis une fontaine de feu emplit les récipients ou poches que l'on roule rapidement vers le grand moule préparé non loin de là dans une fosse ; et les poches à leur tour versent leur contenu par les ouvertures en entonnoir, tandis que par des trous ménagés dans l'épaisseur du moule, l'air s'échappe en sifflant avec une fumée blanche. Bientôt le moule est plein : il ne reste plus qu'à attendre le refroidissement qui, pour une aussi grosse pièce, est fort long. On brise alors le moule, en dégageant le lingot qui apparaît, monstrueux, long d'une vingtaine de mètres.

Reste maintenant à le marteler pour rendre plus compacte la masse d'acier. On le saisit au moyen de chaînes qui tiennent d'un immense pont-roulant se mouvant d'un bout à l'autre de l'atelier. Le lingot est ainsi amené jusque dans un four à réchauffer où il est porté au rouge avant d'être martelé. Mais quel outil sera assez puissant pour travailler ce bloc de métal ?



[illegible]

C'est [illegible] la pièce maîtresse, la plus stupéfiante par sa force et sa précision : le marteau-pilon. Qu'on se figure un colosse de métal pesamment établi sur ses jambes écartées. Au milieu du bâti se meut un piston dont la tige soutient une masse de fer pesant jusqu'à [illegible] kilogrammes. Il suffit d'introduire de la vapeur sous le piston pour le soulever. Laisse-t-on échapper cette vapeur, le marteau tombe de tout son poids sur la pièce à forger [illegible] de force, mais aussi [illegible] simple robinet de vapeur [illegible] peut arrêter à son gré le cyclope débonnaire. Homère imaginait [illegible] que Vulcain par son art magique avait [illegible] des dieux de métal qu'il mettait au service [illegible] ses forges. Ces dieux de métal aux [illegible] puissants, aux mâchoires formidables, [illegible] nous réellement qui les avons créés [illegible] sont ici au grand complet.

Rien de plus saisissant que de voir forger [illegible] canon. Le lingot s'écrase sous la terrible masse [illegible] à chaque choc, [illegible] des tourbillons d'étincelles. Puis on le soumet à l'opération du tournage et on le fore, en se servant d'un tour colossal de [illegible] mètres de long. Reste la délicate opération de la trempe. Pour les grosses pièces, la fosse à tremper doit avoir au moins [illegible] mètres de profondeur et [illegible] voir, comme à Saint-Chamond, contenir [illegible] mètres cubes d'huile : c'est dans l'huile que le tube du canon acquiert la dureté voulue.

Non moins curieuse est l'opération qui consiste à aplatir le lingot destiné à devenir plaque de blindage.

Deux énormes cylindres d'un laminoir le saisissent, [illegible] dans leur rotation et l'écrasent. A peine échappe-t-il à cette formidable mâchoire qu'une [illegible] l'enlève et le porte sur le plateau d'une presse hydraulique capable d'exercer une pression de [illegible] millions de kilogrammes [illegible] Quoique son aspect [illegible] pas colossal et ne laisse pas deviner une [illegible] puissance. Une pompe énergique [illegible] dans une vaste cuve que remplit presque entièrement un gros piston [illegible] plaque. L'eau repousse le piston [illegible] lentement [illegible] une plaque entre leurs [illegible] pressent et lui communiquent [illegible] forme voulue. L'opération se fait sans [illegible] effort apparent.

Telle est en effet la caractéristique [illegible] de l'industrie métallurgique. [illegible] pour [illegible] qu'ils soient, [illegible]

e force mys-
e qui ne
à l'ouvrier
rôle intelli-
e conducteur
guide. Tout
sse simple-
comme en
uant. Les
normes sont
és comme
lume : les
eaux-pilons
i disciplinés
casseraient
oisette sans
er et que les
uses enlè-
les copeaux
comme s'il
ait simple-
de raboter
lle de bois.
semble bien
ésormais les
d'œuvre de
tallurgie ne
nt guère dépasser les vastes dimen-
qu'ils ont atteintes aujourd'hui : ils ces-
nt d'être d'une utilité pratique. Est-ce
que la métallurgie va rester station-
Nullement! Mais elle va chercher à
sser dans un autre sens.

n a longtemps cru que l'acier était



Comment on débarrasse la fonte des scories.

Au-dessus de l'ouverture par laquelle s'échappe la fonte, se trouve un orifice qu'on débouche quelques instants pour laisser s'écouler les scories qui surnagent au-dessus du métal en fusion. (Communiqué par les Hauts Fournaux de Fumel.)

exclusivement composé de fer combiné avec une petite proportion de charbon. L'analyse chimique moderne a prouvé au contraire que ce métal contenait suivant les cas du nickel, du chrome, du manganèse, du tungstène et bien d'autres éléments provenant des minerais, et, en outre, que la présence de ces corps, malgré leurs doses si minimes qu'on ne les avait pas aperçus jusque-là, donnait à l'acier des qualités particulières et, le plus souvent, les modifiait heureusement dans le sens de la dureté et de la ténacité.

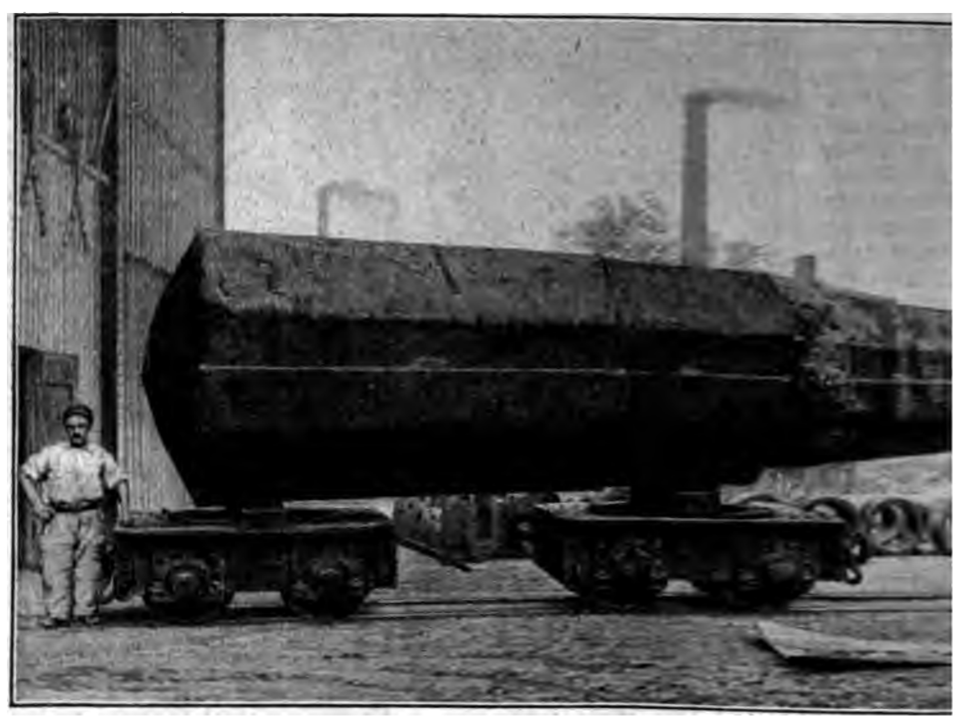
Ç'a été là un trait de lumière pour la métallurgie. Ne pouvait-elle songer à modifier à son gré la composition des aciers en introduisant artificiellement du nickel ou du chrome ou du manganèse? De fait on a fondu des aciers pour obus



Démoulage d'une plaque tournante.

*Quand la fonte est suffisamment refroidie, on brise le moule de sable
pièce apparaît. (Communiqué par les Hauts Fourneaux de Fumel.)*

contenant une proportion infinitésimale de chrome et qui acquéraient ainsi une dureté remarquable. De même, les meilleures plaques de blindage sont coulées en acier mêlé de chrome et aussi de nickel qui donne au métal



UN LINGOT D'ACIER DE 100 000 KILOGRAMMES. — CANON À L'ÉTAT BRUT FONDU À L'USINE DE SAINT-C[illegible]
Ce lingot monstre, qui pèse 100 000 kilogrammes, représente le canon à l'état brut, à sa sortie [illegible] Le tournage et le forage réduiront son poids de moitié.

une sorte de texture fibreuse capable de s'opposer à la pénétration de l'obus.

Ce n'était pas assez que le maître de forge se fût doublé d'un chimiste. Grâce aux remarquables travaux de métallurgistes éminents, l'examen microscopique est venu tout récemment compléter les notions fournies par l'analyse chimique. Il suffit maintenant d'examiner un morceau d'acier au microscope pour déterminer exactement ses qualités et s'il convient à l'usage auquel on le destine.

La science de composer des aciers aussi variés que les mille besoins de l'industrie auxquels ils doivent satisfaire est toute[illegible] si elle a donné déjà de merveilleux re[illegible] elle ouvre le champ à tous les espoirs [illegible] n'a pu encore en épuiser toutes les [illegible] santes applications. Peu à peu ces d[illegible] vont être mises à jour et provoquer[illegible] nantes et précieuses découvertes.

Les nouveaux progrès [illegible] métallurgie seront donc avant [illegible] liorations de la matière premiere [illegible] de l'acier. N'est-il pas curieux [illegible] ces progrès, elle pourra les [illegible] au microscope? Ainsi l'étude [illegible] petits qui est la grande nouveauté [illegible] moderne et qui se développe [illegible] eu cette conséquence impr[illegible] paradoxale de contribuer à [illegible] colosses de la métallurgie.





SOLDATS SE BATTAIENT POUR UNE JEUNE ET BELLE DEMOISELLE QUI GISAIT AUPRÈS D'EUX SOUS UN ARBRE.

LE CHAT DE LA MÈRE MICHEL

ttre en scène un brave garçon, honnête et naïf, que sa naïveté expose à être dupé, mais que son honnêteté rend digne d'être récompensé, et lui donner à la fin tout iheur auquel il a droit, c'est un sûr moyen de nous intéresser. L'auteur du joli qu'on va lire l'a bien compris et il a su promener son très sympathique héros vers toute une série d'amusantes aventures retracées avec une bonhomie savou-. Mais ce qui ajoute encore à l'attrait de cet ingénieux récit, c'est qu'on y e une interprétation originale, un ressouvenir imprévu de chansons et de ins qui sont dans toutes les mémoires.

○ ○ ○

temps jadis, au temps où le roi Dagobert mettait sa culotte à l'envers, il y avait une brave femme d'humeur u grondeuse, qu'on nommait la mère l, et qui vivait de ses rentes, avec son ique.

'elui-ci était un grand et beau gars telle bonté d'âme que c'en était bénén. La mère Michel n'appelait pas son utrement que : « mon chat » et c'est uoi on le nommait le chat de la mère l.

l avait d'ailleurs le cœur honnête, et une question de savoir ce qui chez lui ortait de la bonté ou de l'honnêteté.

'raignant que pour sa simplesse il ne se facilement dépouiller, son père, en int, lui avait légué tout son bien, mon-mille florins d'or, à la condition qu'il ouirait pas avant l'âge de trente ans is.

Mais comme il voulait, d'autre part, que son fils apprît à gouverner lui-même sa fortune, il avait décidé qu'à vingt-cinq ans le gars pourrait prendre sur la succession la somme de trois cents florins d'or, afin de les faire fructifier de telle façon qu'il lui plairait.

⚲⚲⚲

Par la volonté de défunt son père, le bon chat vivait ainsi, aimé de tout le monde, mais ne faisant rien que chasser et pêcher à la ligne pour se distraire. Il avait atteint ses vingt-cinq ans depuis deux mois, et cette vie commençait à lui peser, quand un soir, à l'époque où les hannetons bruissent dans les feuilles, il se dit qu'il était un bon-à-rien et qu'il méritait des coups de bâton pour rester ainsi à ne rien faire. Aussi prit-il immédiatement la résolution de changer d'existence.

Le lendemain, aussitôt que le coq eut

chanté, le chat se leva, chaussa ses molletières, prit son bâton et attendit que la mère Michel sortît de sa chambre.

« Mère Michel, lui dit-il, j'ai à cette heure mes vingt-cinq ans d'âge, et je suis las de vivre comme un loir qui dort dans le creux d'un chêne. Donnez-moi seulement cent florins d'or, et j'irai chercher fortune. »

La mère Michel resta tout estomaquée. Jamais elle ne s'était imaginé que son chat pût la quitter : elle tremblait tant qu'il ne fût la dupe de son bon cœur!

Elle tenta par tous les moyens de le retenir. Elle gronda, pria, pleura; ce fut en vain. Voyant qu'elle ne réussissait à rien :

« Je ne puis, dit-elle enfin, te refuser l'argent que tu me demandes. Tiens, prends-le, vilain matou, mais surtout ne va pas, selon ta sotte habitude, bailler tes florins au premier va-nu-pieds qui te demandera un petit double pour l'amour de Dieu.

— N'ayez crainte, mère Michel, répondit le chat, je saurai les faire si bien profiter que nous en deviendrons riches pour toujours. »

Et, après avoir rempli son escarcelle, il se mit en route à travers le bois.

Au bout de quelques heures il atteignit un carrefour où il vit un homme qui s'acharnait sur un cadavre à grands coups de poignard.

« Malheureux! lui dit-il, que faites-vous? Ne voyez-vous pas que cet homme est mort? A quoi sert de frapper un corps sans vie?

— Ce corps m'appartient, répondit l'autre. C'est celui d'un mien débiteur qui est mort insolvable. J'ai juré qu'il ne serait pas inhumé en terre sainte, et je le dépèce pour le jeter en pâture aux corbeaux.

— Combien vous devait-il? demanda le chat.

— Quatre-vingts florins d'or.

— Céderiez-vous son cadavre à celui qui vous payerait sa dette?

— Certainement. »

Aussitôt le chat de la mère Michel compta les quatre-vingts florins d'or, chargea le corps sur ses épaules et le porta à l'abbaye voisine, où il le fit mettre en terre sainte.

Pour lors, le cœur aise, mais l'escarcelle vide, il s'en revint à la maison.

ᛉᛉᛉ

Le ciel se coiffait de nuit quand il arriva. La mère Michel ne l'attendait pas si tôt. Son voisin, le jardinier Plumecoq, était venu, comme d'habitude, fumer sa pipe après le souper.

« Comprenez-vous, lui [illegible] femme, la fantaisie qui lui a [illegible] coup?

— Eh! sans doute, mère Miche[illegible] la comprends! Il n'est feu que de [illegible] et le moment est arrivé où votre [illegible] courir le monde pour apprendre [illegible]

— Mais, bon et simple comme [illegible] jamais il ne se tirera d'affaire.

— Allez, mère Michel, votre [illegible] pas perdu. Et tenez, je crois que [illegible]

C'était lui, en effet, qui ouvrait [illegible]

« Comment! déjà? fit la mère [illegible] heureuse de revoir son chat et [illegible] revoir si tôt.

— Oui, mère Michel, déjà, [illegible] pouvez compter que j'ai bien [illegible] cent florins d'or.

— Ah! Et qu'en as-tu fait, [illegible] Tu as encore baillé ton argent [illegible] meurt-de-faim! Ça ne pouvait [illegible]

— Celui que j'ai secouru [illegible] hélas! en peine de sa nourriture [illegible] diable avait perdu le goût du pain.

— Il était mort?... Mais alors [illegible] pas ce que tu as pu faire....

— Je l'ai fait enterrer, ma mère [illegible]

Et il raconta toute l'histoire. [illegible] eut fini :

« Va, s'écria la mère Michel, [illegible] avait raison de dire que tu ne [illegible] qu'un innocent.... Dépenser cent [illegible] faire enterrer un mort qu'il ne [illegible] d'Ève ni d'Adam!... S'il y a du [illegible]

— Bah! il aurait pu les [illegible] mal, » répliqua le compère P[illegible]

Cette façon de la consoler [illegible] goût de la mère Michel, qu'elle [illegible] rouet et ne souffla mot du reste [illegible]

ᛉᛉᛉ

A quelque temps de là, le [illegible] mère Michel réclama les deux [illegible] florins d'or qui lui étaient dus [illegible] testament de son père.

« Oui, va, dit la mère Miche[illegible] tout, et ne viens plus me casser [illegible] Quand tu n'auras plus rien, tu [illegible] aux portes pour faire aboyer les [illegible] ferme!

— Ne vous fâchez point, [illegible] répondit son chat. Vous verrez [illegible] serez contente de moi. »

Il prend son sac, et le [illegible] n'eut pas marché un quart [illegible] rencontra deux soldats qui [illegible] furie.

Auprès d'eux gisait [illegible] jeune et belle paysanne qui [illegible]

iselle, et qui paraissait, tant elle était s'être endormie de fatigue.

« Quoi! leur dit-il, vous allez vous -tuer pour cette fille? Y a-t-il ombre de commun? Donnez-la-moi plutôt, et, en ;, je vous baillerai deux cents florins

— Tope! » firent ensemble les soldats. Is sautèrent sur l'argent, se le partat et s'enfuirent, laissant la jeune fille les mains du chat.

Pendant qu'ils comptaient les florins, -ci s'était réveillée et avait tout compris. ne refusa pas de suivre son sauveur, qui, ux de sa trouvaille, l'emmena chez lui. Lorsqu'ils arrivèrent, les gens sortaient îner, et la mère Michel, assise à sa re, racontait ses chagrins au père Pluq.

« Allez, mère Michel, votre chat n'est erdu, lui répétait le vieux jardinier. »

Et, comme la première fois, le chat arriva à point.

« Jésus, mon Dieu! qu'est-ce qu'il me ne là? s'écria la mère Michel

— Une belle demoiselle, mère Michel, vous tenir compagnie.

— Et tes deux cents florins d'or?

— Est-ce qu'elle ne les vaut pas?

— Comment! gaspilleur, panier percé, donné tes deux cents florins pour cette une fille qui vient on ne sait d'où et va falloir nourrir par-dessus le marché! lément, il est à lier, père ecoq, et, pas tard que de-, je le fais en-er à l'hôpital. »

Et, tandis que ère Plumecoq ait son éternel in : « Bah! peut-être este l'argent bien ! Qui donne auvre devient créancier de ! » la mère el reprit sans uter :

« C'est qu'elle e de faim et tigue, la paucréature! »

Tout en maunt, elle fit ffer un bouilpour réconforla jeune fille, après quoi, toujours maudissant son fils, elle la coucha dans son propre lit. La demoiselle était tellement rendue qu'elle dormit un tour et demi d'horloge.

III

Le lendemain, quand la demoiselle fut levée, le chat vint lui souhaiter le bonjour. Bien qu'elle fût un peu pâle, elle lui paraissait encore plus jolie que la veille. La mère Michel lui demanda qui elle était et par quel hasard elle se trouvait ainsi aux mains de deux soldats.

« Je suis, dit-elle, la princesse Bathilde, la fille du roi Dagobert. Une méchante fée m'a fait à mon baptême ce don perfide que je pleurerais des perles.

« Je n'en souffris point tant que ma mère vécut. Mais, par malheur, elle vint à mourir, et je pleurai bien fort. Mon père se remaria l'année d'ensuite, et ma belle-mère prit sur lui un grand empire. Sachant de quelle vertu mes yeux étaient doués, elle me querellait et me battait du matin au soir.

« Ces jours derniers, comme il devait y avoir un grand gala, ma belle-mère, qui est fort coquette, voulut y paraître avec un magnifique collier de perles. Elle me battit si cruellement, que, n'y pouvant plus tenir, je m'enfuis du palais sous les habits de la fille du jardinier.

« Je voulais me réfugier au couvent;



LE JEUNE HOMME VIT VENIR À LUI UN CHEVALIER RICHEMENT VÊTU.

malheureusement, je m'égarai dans le bois. Après avoir longtemps erré à l'aventure, je m'endormis de lassitude sous l'arbre où votre généreux fils m'a trouvée et achetée aux deux soldats. »

« Et tu crois qu'elle ne nous en conte pas? dit la mère Michel, lorsqu'elle fut seule avec son chat.

— Pourquoi mentirait-elle? répondit-il. Elle a l'air si doux et si honnête!

— Nous verrons bien, car il faut espérer que cette belle fille aura l'honnêteté de pleurer un peu, pour s'acquitter envers le pauvre monde. »

ттт

Ils continuèrent à la soigner, la mère Michel toujours marmottant et son chat l'apaisant par de bonnes paroles. La princesse ne tarda point à recouvrer ses fraîches couleurs. Le chat la trouvait ravissante, mais, pour une brique d'or, il n'aurait osé le lui dire.

On ne pouvait la traiter aussi délicatement qu'au palais de son père. Pourtant, à force d'attentions qui touchaient fort le cœur de Bathilde, il tâchait qu'elle souffrît le moins possible d'un si brusque changement.

Tout en grommelant, la mère Michel eut bientôt la princesse en grande amitié. Elle oubliait complètement de tirer des perles de ses beaux yeux, et il n'aurait point fallu que quelqu'un s'en avisât.

Un jour on apprit que la reine était morte.

Quelque temps après, le chat, son arc sous le bras, passait sur la place, lorsqu'il vit arriver trois hommes habillés de velours et montés sur des chevaux caparaçonnés. Ils annoncèrent à son de trompe que la fille du roi était perdue et qu'on donnerait une forte récompense à quiconque la rendrait à son père.

« Le roi aime donc toujours sa fille, demanda le chat au héraut d'une voix altérée.

— Le roi l'a toujours aimée, répondit le héraut, et, depuis la mort de la reine, il ne vit plus que pour la retrouver.

— Suivez-moi, dit alors le chat aux trois cavaliers, je vous montrerai celle que vous cherchez. »

Et il les mena dans sa maison. Tous les trois reconnurent sur-le-champ la princesse Bathilde, et lui prodiguèrent les marques du plus profond respect.

Avant de partir, la princesse embrassa la mère Michel, en pleurant les premières larmes qu'elle eût versées depuis son séjour chez elle. La douleur des assistants était telle que personne ne songea à les recueillir.

Bathilde tendit ensuite la main au [illegible] et lui dit :

« Dans trois mois, jour pour jour, [illegible] billez-vous comme un chevalier et venez [illegible] mon père. Il vous donnera la récompense promise. Comme il y aura beaucoup de monde à l'audience, ayez soin de lever la main au-dessus de votre tête. A ce signe, je vous reconnaîtra. »

ттт

Ces trois mois parurent au [illegible] d'une longueur mortelle ; mais ce n'était [illegible] l'appât de la récompense qui lui faisait [illegible] le temps.

Quand on approcha du jour fixé par la princesse, il annonça à la mère Michel [illegible] allait partir pour la ville ; il lui demanda [illegible] outre de quoi s'équiper comme un [illegible] La mère Michel haussa les épaules.

« Encore une folie ! lui dit-elle, [illegible] un voyage inutile ! Si le roi avait eu [illegible] de te récompenser, est-ce qu'il ne l'aurait [illegible] fait depuis longtemps ? »

Et comme, aux termes du [illegible] brave femme ne devait plus rien [illegible] son fils avant quatre ans révolus, [illegible] voulut même point [illegible] liard. Le chat n'en [illegible] d'obéir à la princesse.

La veille du jour indiqué, il [illegible] quelque argent au père [illegible] habits des dimanches, [illegible] jument et se mit en chemin, [illegible] voir si mal en point.

Au moment où il arrivait [illegible] jument commença de boiter.

Le chat était désolé de ce [illegible] contre-temps, lorsqu'il vit venir à lui un chevalier richement vêtu et monté comme saint Georges.

« Où vas-tu, mon ami, [illegible] page ? lui demanda le chevalier.

— Chez le roi, répondit le chat. [illegible] moi qui ai sauvé la princesse, et je [illegible] quérir la récompense qu'il a promise.

— Et tu crois que ta [illegible] tera jusqu'à la ville ? [illegible] d'heure elle t'aura laissé en route.

— J'en ai peur, dit le chat [illegible] Michel.

— D'ailleurs, [illegible] garde du palais ne te laissera [illegible] accoutré en [illegible].

— C'est aussi ce que je [illegible] chat.

— Eh bien ! [illegible] marché ? Nous sommes de [illegible] mes habits comme un gant, je [illegible]

si que mon cheval; mais jure-moi etour tu me donneras en échange le ce que tu auras reçu.

e le jure, » dit le chat, enchanté d'une n qui le tirait d'un si grand embar-

angea d'habits avec le chevalier, son cheval et, tout clinquant neuf, a route.

portes de la ville, il rencontra hevaliers, brillamment équipés. Il



LA PRINCESSE, AU BRAS DE SON PÈRE, PASSA ET REPASSA ENTRE LES RANGS DES SEIGNEURS.

et, comme eux, s'arrêta à l'hôtel-on d'or, la plus belle de la ville.

a et demanda à souper; pendant par les quatre portes de la ville il core des chevaliers.

hat s'informa de ce qui donnait réunion de magnifiques seigneurs.

-ce que vous ne venez pas pour le if? lui dit l'hôte d'un air étonné.

our quel motif?

mais! pour épouser la princesse Ne savez-vous pas que c'est de-lle doit choisir un époux, et que chevaliers sont des princes qui main?

l'a donc mise au concours?

ui, parce que la princesse a le pleurer des perles. Il lui faut un nnête et si bon qu'il ne la fasse rer pour augmenter ses trésors. »

e nouvelle, le chat fut pris d'une tesse. « Sans doute la princesse , se dit-il, et je ferais mieux de rner comme je suis venu. »

Il resta néanmoins, et résolut de se présenter au palais, moins pour assister au concours que pour obéir à l'ordre que lui avait donné la princesse.

III

C'est dans la grande salle qu'avait lieu le concours. Elle était splendidement décorée et jamais le chat de la mère Michel n'eût rien imaginé d'aussi merveilleux; mais c'est à peine s'il la regardait. Il regardait la porte par où devait entrer la princesse.

Elle entra enfin au bras de son père. Une riche parure rehaussait sa beauté.

Elle passa et repassa entre les deux rangs de seigneurs et les examina d'un œil inquiet qui semblait chercher quelqu'un.

Le chat se souvint alors de sa recommandation et leva sa main par-dessus sa tête. Bathilde l'aperçut et sa figure s'éclaira. Elle fendit la foule, alla droit au fils de la mère Michel, et dit :

« Voici, mon père, si vous le permettez, celui que je choisis pour époux. Je suis sûre que celui-ci ne me fera jamais pleurer.

— Ce chevalier a, en effet, l'air bon et honnête, dit le roi. Mais qui est-il?

— Ce n'est pas un chevalier, répondit Bathilde; c'est l'homme qui m'a sauvée.

— Tu ne pouvais trouver un meilleur mari! » s'écria le monarque. Et il fut si content du choix de sa fille qu'il voulut que le mariage fût célébré le plus tôt possible.

Le jour même, les futurs époux partirent

pour aller inviter à la noce leurs parents et amis, la mère Michel et le père Plumecoq.

Le chat était au comble de ses vœux et rayonnait de joie.

« Ah! disait-il, je n'eusse point espéré une pareille fortune! Ne craignez pas, ma chère Bathilde, que je fasse jamais pleurer vos beaux yeux!

— Je ne le crains pas, » répondait la princesse, et ils allaient ainsi devisant de leur bonheur, quand, arrivés au bois, ils virent de loin, sur un vieux cheval fourbu, un homme qui semblait les attendre.

Le chat tressaillit. Dans son ivresse, il avait complètement oublié le chevalier qui était venu l'aider si à propos.

Aussitôt que les voyageurs furent près de lui, l'homme sauta lestement à terre et dit au chat de la mère Michel :

« Voici ton cheval et tes habits, reprends-les et rends-moi les miens. »

Le chat de la mère Michel le remercia vivement, puis, l'échange fait, l'inconnu ajouta :

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on t'a donné pour ta récompense?

— On m'a donné, répondit l'autre, la main de la princesse Bathilde, que voici.

— C'est bien. Partageons. »

Le chat, à ces mots, devint pâle comme un mort.

« Comment ferons-nous? balbutia-t-il. On ne peut se partager une femme ainsi qu'on se partage une pièce d'or.

— Alors je ne vois qu'un moyen pour que tu t'acquittes envers moi.

— C'est?...

— C'est que tu m'abandonnes la demoiselle tout entière. »

Le chat était un gars autrement vigoureux que l'étranger. Son regard tomba sur le poignard que celui-ci tenait à la main. L'idée lui vint de s'en saisir et de le lui plonger dans le cœur; mais sur-le-champ il rejeta bien loin cette pensée coupable.

« Vous êtes dans votre droit, murmura-t-il enfin après un violent effort. J'ai engagé ma parole, il faut que je la tienne. »

Et cependant Bathilde lui disait, les yeux noyés de larmes qui étaient de grosses perles :

« Me laisserez-vous emmener ainsi, ô mon époux?

— Je ne puis l'empêcher, répondit-il d'une voix sourde. Pardonnez-moi, ô ma fiancée! je ne comptais pas, vous le savez, sur une aussi belle récompense, et c'est pourquoi j'ai donné imprudemment ma parole. Je mourrai de l'avoir tenue, mais il faut que je la tienne! »

Le cœur navré, il serra Bathilde da
ses bras, puis il s'assit au pied d'un arbr
et, tandis que le chevalier emmenait la prin
cesse, il se tint la tête dans ses mains
comme un homme qui n'attend plus que l
mort.

***

Le chat de la mère Michel était là depu
une heure, quand survint une pluie qui me
naçait de durer jusqu'au soir. L'infortuné s
leva, remonta à cheval et continua sa rout
malgré la pluie qui le perçait jusqu'aux os.

Je renonce à vous peindre la mine d
verglas que fit la mère Michel, lorsqu'elle v
revenir son chat en si piteux équipage.

« Eh bien, lui cria-t-elle d'un air ra
leur, et cette belle récompense?

— Je l'ai reçue, répondit-il; mais j
n'ai pu la garder. »

Et, la mort dans l'âme, il conta tout c
qui lui était arrivé.

La mère Michel gronda fort haut.

Le soir, après le souper, sa mauva
humeur n'était pas encore dissipée, et e
faisant sa partie de cartes avec le père Pl
mecoq, elle grommelait tout bas :

« S'il y a du bon sens! avoir gagné u
princesse, et revenir tout seul, crotté comm
la Hollande! »

***

Le mauvais temps durait toujours et l
pluie faisait rage. Soudain on cogna à l
porte.

« Qui est là? cria la mère Michel, q
n'attendait pas de visite à pareille heure.

— Pour l'amour de Dieu, répondit u
voix, ouvrez à de pauvres voyageurs q
tombent de faim et de fatigue! »

Morne et silencieux, le chat fumait s
pipe au coin de la cheminée. Il se leva po
aller ouvrir.

« Encore des claquedents! cria la mè
Michel, j'en ai assez : qu'ils passent le
chemin!

— Oh! ma mère, fit le chat, il pleut
torrents! »

Et il ouvrit.

Un homma entra couvert d'un gra
manteau dont il abritait une jeune fille enti
rement voilée d'une faille qui lui descend
jusqu'aux genoux; le manteau était tra
percé par la pluie.

« La malheureuse doit trembler l
fièvres, » dit la mère Michel, et elle aida
jeune fille à se débarrasser de son voile.

Celle-ci parut alors, vêtue d'habits m
gnifiques.

a princesse!
chat.
Oui, la prin-
e je ramène à
ux, reprit le
, car c'était
uis l'esprit de
à qui tu as
la sépulture.
isant, tu as
oute la bonté
ne. Mais sans
e, la bonté
e faiblesse :
urquoi Dieu
voyé sur la
de voir si tu
si honnête que
n. Maintenant
paix et sachez
places sont
au céleste

en disant ces
lisparut.

III

te la maison-
mpris le père
q, partit le
n pour la ville.
ge eut lieu à
me, dont les
hers étaient
n bas enguir-
festons et de
s. Le grand



La princesse, soulevant son voile, apparut vêtue d'habits magnifiques.

officia et son fils Oculi servit la messe.
anquet nuptial fut d'une gaîté folle;
nul n'y fit autant de folies que le
bert.
nd il eut dîné, il laissa, dit l'histoire,
chiens, et c'est au dessert que,
hanson, il mit sa culotte à l'envers.
l'observation du grand saint Eloi, il
l'endroit pour ouvrir le bal avec la
hel.
omme sage, le chat de la mère Mi-
sa de succéder à son beau-père. Il
ta du titre de baron, que ses des-
portent encore à cette heure. Sa
t si heureuse qu'elle ne versa plus
larme, et, depuis elle, personne,
pauvre, n'eut le don de pleurer des
ans cela, ce don, fatal aux riches,
it enrichi les pauvres.

rations de H. Vogel.)

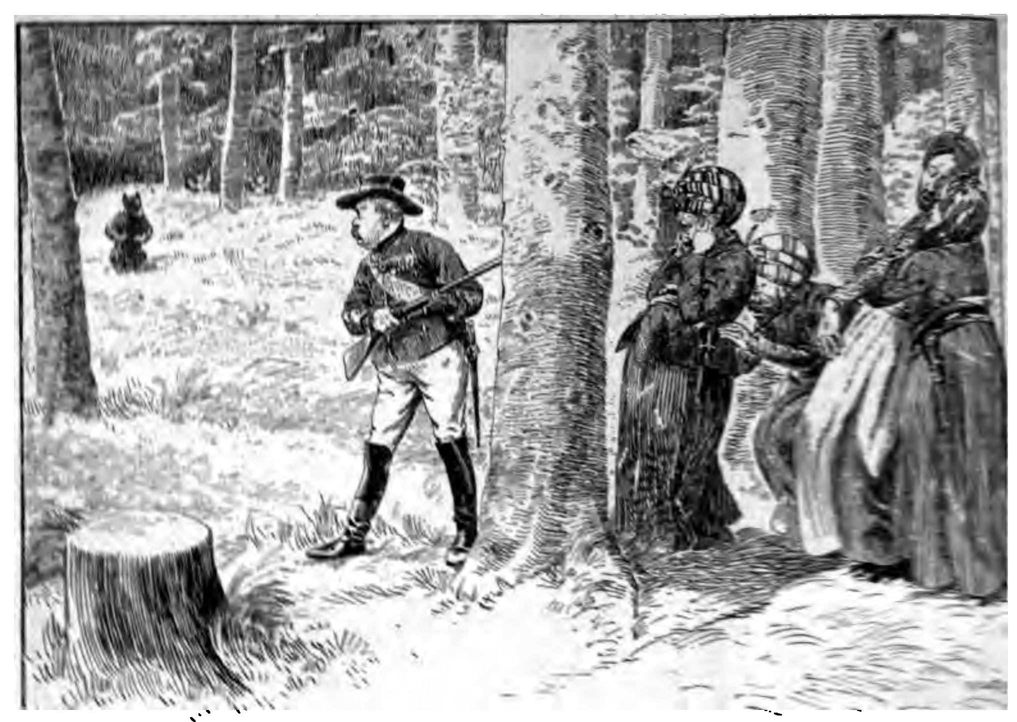
Quand le roi quitta sa résidence, il y laissa les jeunes époux. Le jardinier du château étant mort, on donna sa place au père Plumecoq, afin que la mère Michel pût faire tous les soirs sa partie de cartes.

Le père Plumecoq en devint si fier que, sur ses vieux jours, il tutoyait tout le monde. Souvent il racontait avec complaisance l'histoire que je viens de vous dire, et, comme il ne manquait jamais de la terminer par ces mots : « L'eusses-tu cru, compère, qu'avec son air simplet, le chat de la mère Michel aurait épousé une princesse? » on l'appela « le compère Lustucru », et l'on composa la chanson :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtre : « Qu'est-c' qui l' lui rendra ? »
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu. »

Charles DEULIN.

○ ○ ○



[illegible] tranquillité. M. le Gou[illegible] [illegible] se cachent [illegible]

L'Ours et le Gouverneur

Q[illegible]

C[illegible]

essaire pour lui préparer une réception fique. Qui pouvait prévoir le désir que xcellence vient de me faire connaître ? »

e télégramme de Son Excellence passa ns en mains. Il contenait ces simples « Arriverai demain matin première pour chasse à l'ours... »

'effet fut immédiat.

fut foudroyant.

NE PARLEZ PAS TOUS A LA FOIS!

OUR comprendre la stupeur qui s'empara de l'assistance, il faut savoir que Sidney City a beau être à la lisière forêt immense, l'ours y est un ani-connu. Dans la forêt nourricière et e, on trouve des lapins en quantité et evreuils à foison ; le promeneur entend la feuillée la course rapide du lièvre gaie et voit passer sous les fourrés ches élégantes. Familières, les bonnes de la forêt viennent le dimanche vous manger dans la main et jouer avec les enfants; mais elles ne rugissent, ni ne déchirent, ni ne massacrent. Elle ne savent pas.

Parler d'un ours dans la forêt de Sidney City, autant parler d'un mammouth dans la forêt de Fontainebleau. Et l'on peut à la rigueur faire un civet sans lièvre ; mais pour chasser l'ours, il y a une condition jusqu'ici réputée indispensable : c'est d'avoir un ours.

« La discussion est ouverte, proclama le président. Je vous recommande le plus grand calme ! Ne parlez pas tous à la fois !... »

Hélas ! il eût été plus opportun de dire : « Ne vous taisez pas tous à la fois ! »

Le président insista. « Que quelqu'un dise quelque chose ! Vous qui avez de l'esprit, Kaschemir-Kousch, quel est votre avis ? »

Kaschemir-Kousch fut d'avis de mettre Son Excellence au courant de la situation. Ce fut un tolle. Aller dire à M. le Gouverneur qu'il était médiocrement renseigné sur la



M. LE GOUVERNEUR AYANT MANQUÉ LE FÉROCE ANIMAL, CE FUT UNE DÉBANDADE FOLLE PARMI CEUX QUI ASSISTAIENT A LA CHASSE.

faune de la province qu'il gouvernait, quelle impertinence!

« À vous, major Rahma-Dou...? »

Rahma-Dou fut d'avis qu'on pourrait fabriquer une mécanique. Mais le temps manquait. L'avis de Rahma-Dou fut repoussé.

« À vous, Surah-Maboul! »

Surah-Maboul fut d'avis qu'on pourrait trouver une peau d'ours chez un fourreur : l'un des conseillers l'endosserait et se livrerait à une pantomime appropriée....

« Et recevrait les balles tirées par Son Excellence, n'est-ce pas?... »

Surah-Maboul n'avait pas songé à ce détail; mais ce détail avait quelque importance....

Derechef tout le monde se tut.

Organiser une chasse à l'ours sans ours, telle était la question qui se posait. Elle ne comportait décidément pas de solution. Cette vérité éclatait dans le plein jour de l'évidence. C'est pourquoi les conseillers, affalés sur la table des délibérations, offraient l'image d'un complet découragement.

PRENEZ MON OURS!

Soudain, dans le lourd silence, une voix s'éleva, celle du plus jeune des conseillers, un nommé Bidar.

« Mes chers collègues, dit-il, j'ai une idée. »

Tous les yeux s'écarquillèrent et les sourcils s'arquèrent en point d'interrogation.

« Mon idée, ne me la demandez pas! c'est mon secret. Mais soyez exacts demain matin au rendez-vous : la chasse aura lieu....

— Il y aura un ours? interrogea le Conseil tout d'une voix.

— Il y aura un ours.

— Un ours vivant?...

— Et bien vivant, » riposta Bidar d'un air narquois.

On se méfiait. Bidar avait une réputation de farceur assez bien établie. Mais on n'avait pas le choix. D'ailleurs Bidar assumait toute la responsabilité. On verrait bien. À demain! Et, d'ici là, allons dormir!

EST-CE UN HOMME? EST-CE UN ARSENAL?

Le lendemain dès l'aube tout le monde fut exact au rendez-vous. Le Conseil tout entier devait assister à la chasse. Le président [illegible] remplaçait le Gouverneur tandis que Surah-Maboul, Rahma-Dou, [illegible] et les autres se tenaient auprès de lui pour lui prêter main forte en cas de besoin.

À l'heure exacte, Son Excellence fit son apparition.

Ce fut une apparition sensationnelle [illegible] mémoire d'homme, on ne se souvenait [illegible] d'avoir jamais contemplé un chasseur [illegible] plus parfaitement l'air chasseur. Dans [illegible] nique rouge, que constellent les [illegible] de plusieurs ordres, M. le Gouverneur [illegible] étroitement sanglé; son chapeau est [illegible] d'une plume conquérante. Sur son épaule [illegible] fusil d'un modèle perfectionné; la [illegible] chière en sautoir se croise avec la [illegible] que complète le carnier; dans la [illegible] sont passés des pistolets alternant avec [illegible] poignards; un long couteau de chasse [illegible] sur les jambes que couvrent de fortes [illegible] solidement éperonnées, tandis que de [illegible] d'épaisse peau de daim protègent les [illegible]

« Est-ce un homme? Est-ce un arse[illegible] nal? Comment peut-on marcher avec [illegible] cette ferraille? » se demandent les [illegible] ébahis.

Dans les fourrés et sous les [illegible] c'est un bruissement, un murmure [illegible] ment, ce sont des sifflements. « [illegible] que c'est que ça? » sifflotent les [illegible] « On n'a jamais rien vu de pareil, » [illegible] les grives. « C'est à mourir de rire, » [illegible] sent les pies. De rire les buissons [illegible] cent, les feuilles s'agitent, les [illegible] craquent, les troncs d'arbres [illegible] tordent.

Son Excellence ne riait pas.

S'IL ALLAIT NE PAS [illegible]

Eux non plus, les rabatteurs [illegible] n'avaient pas envie de [illegible] avaient beau rabattre : [illegible] perspective. Si ce farceur de Bidar [illegible] moqué d'eux!

Ils crurent devoir s'excuser [illegible] qu'un retard : ils prièrent M. le Gouverneur de ne pas s'impatienter.

M. le Gouverneur était sans [illegible] Méthodiquement, il reconnaissait le [illegible] prenait ses dispositions. [illegible]

[illegible]

I. le Gouverneur pâlit légèrement, l fit bonne contenance.

C'est lui! » se contenta-t-il de dire, et sura du bon état de ses armes.

Au même moment un homme arrivait nt à toutes jambes, évidemment pour- par un ennemi table.

Bidar! » s'ex- le Conseil.

Essoufflé, suant, nt, couvert de ière, Bidar n'eut e temps de jeter te hâte ces mots de promesses:

« Il arrive! »

LUI!

UN bruit de feuilles froissées, de branchaécrasés, de sol , une marche nte et rythmée... it lui.

Lui! C'est-à-dire rs, un vrai ours, e un ours de belle , au poil soigné, à fourrure bien e tenue. Bidar tenu parole.

« Abritez-vous! nanda Son Excel- e. Et laissez-moi face à l'ennemi. »

Cependant l'en- i s'était arrêté. Il blait — pour un en- i — animé des in- ons les moins hos-. Dodelinant de la de-ci, de-là, il ecta d'un œil paterne les alentours; puis, tallant commodément sur son train de ière, il s'étira, se passa le long de la tête pattes de devant, de l'air d'un brave me d'ours qui procède à sa toilette.

Tout autre eût été dupe de ces airs homme.

M. le Gouverneur n'était pas de ceux se laissent duper.

« A d'autres! fit-il. Le lourdaud veut r au plus fin.... »

Sa toilette terminée, l'ours s'étendit dans rbe tout de son long: sa respiration se ularisa: on aurait juré qu'il faisait la te.

« Mauvaise bête! jura M. le Gouverneur. Il n'est pire ours que l'ours qui dort.... »

Toutefois, cela pouvait durer longtemps et l'intérêt risquait de languir, lorsque soudain un coup de sifflet retentit, jeté par Bidar.

« Etes-vous fou? clama Son Excellence. On ne doit jamais réveiller l'ours qui dort. Vous allez voir ce qui va arriver.... »



L'OURS PRIT DÉLICATEMENT M. LE GOUVERNEUR PAR LA TAILLE, ET L'ENTRAINA DANS UNE VALSE DES PLUS GRACIEUSES.

Comme pour confirmer ces paroles, l'animal surgit sur ses quatre pattes, huma l'air, flaira le vent, s'élança. Courant, gambadant, se roulant dans l'herbe, folâtrant de mille manières, il se livrait à une série de démonstrations... qu'on eût volontiers prises pour joyeuses.

« Je vous l'avais bien dit, haleta M. le Gouverneur, d'une voix étranglée. Il s'excite; il se grise de vitesse.... »

Peu à peu le fauve sembla se calmer. Mais quelle fantaisie maintenant le prenait? Se dressant sur ses pattes de derrière, tournant sur lui-même, faisant des grâces, on eût dit qu'il exécutait une pantomime réglée d'avance.

LE MYSTÈRE DE LA GRANDE FORÊT.

Barrière plus infranchissable encore que l'étendue des sables, fouillis inextricable d'arbres immenses, de buissons, de lianes enchevêtrées, cette forêt est un obstacle absolu à la marche; les fleuves qui la traversent n'étant pas navigables, on ne peut y pénétrer qu'en utilisant les sentiers déjà tracés par les indigènes. Et ce qu'on savait de ces routes hasardeuses était fait pour décourager les plus braves.

« Le sentier, racontaient le colonel Marchand et M. Monnier, est taillé en plein fourré, dans le lacis des lianes géantes et des troncs renversés, se tordant en méandres compliqués dans le taillis épineux autour de grands arbres dont l'épais feuillage ne laisse arriver qu'une lumière vague et trompeuse sur un sol d'humus tremblant, amoncelé par des siècles de pourriture : le sentier ne permet presque jamais la marche debout et souvent impose la position rampante. Parfois il se perd complètement et les heures se passent à ouvrir, à creuser, à coups de hache ou de sabre, parmi les tiges vigoureuses et les troncs vermoulus, un chemin de quelques mètres dans une demi-obscurité plus énervante que l'absence complète de lumière. Dans le pli de chaque vallon, un marigot aux eaux dormantes, où l'on s'enlize jusqu'à mi-jambes; des haleines fétides montent des couches de feuilles pourries, des monceaux de bois mort, de tous les détritus végétaux en décomposition; ajoutez les exhalaisons de la fourmi-cadavre, qui mêle à tout jamais sa puanteur de charnier. — Cette jungle africaine est indescriptible. Décrit-on un cauchemar?... »



CARTE MONTRANT L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR LA MISSION HOSTAINS-D'OLLONE.

Toutes les tentatives pour pénétrer la mystérieuse Forêt, pour entrer en relations avec ses gardiens inconnus, avaient été tragiquement inutiles. Dans la seule année 1897, sept missions y furent massacrées ou durent revenir en arrière. Tout nouvel essai semblait donc voué à un échec certain, quand, en 1898, M. Hostains, administrateur des colonies, et le capitaine d'Ollone acceptèrent la mission de chercher à la fois une route vers le Soudan et une frontière à notre Côte de l'Ivoire; ils devaient, quittant un des postes côtiers, s'engager dans la Grande Forêt, la reconnaître, y établir notre influence et déboucher en plein vers Beyla, le poste le plus méridional du Soudan. Une distance de 500 kilomètres environ séparait les deux points extrêmes, tous deux en terre française. Entre les deux points c'était l'inconnu et l'ennemi. Tous renseignements sur la route faisaient défaut.

On savait seulement que la rivière Cavally, qui se jette précisément à l'extrémité occidentale du golfe de Guinée, devait avoir sa source non loin de la frontière soudanaise. Mais il ne fallait pas songer à remonter la rivière, où les rapides empêchent toute navigation suivie.

C'est directement que la mission va aborder la Grande Forêt. Le 19 février 1898, la petite troupe quitte Roc Béréby, où est installé notre dernier poste : elle comprend trois blancs, M. Hostains, le capitaine d'Ollone et M. Fabre, 20 tirailleurs, 35 porteurs, 1 interprète, en tout 60 membres réguliers, plus 90 auxiliaires à remplacer chaque jour.

La question des vivres allait être, pendant toute la mission, une préoccupation continuelle. Ordinairement, on emmène de grands convois ou l'on crée successivement des magasins au moyen d'un va-et-vient; la pre-



UN PONT IMPROVISÉ. — LA MISSION FRANCHISSANT, PENDANT LA NUIT, UNE RIVIÈRE.

Un inextricable amas d'arbres, de buissons, de lianes, empêchant le soleil et même le jour de pénétrer, telle est cette immense Forêt que la mission réussit à traverser. Souvent la petite troupe dut marcher pendant la nuit, à la lueur des torches, sans cesse exposée à être attaquée par des ennemis invisibles.


LE CAPITAINE D'OLLONE, QUI COMMANDAIT L'EXPÉDITION AVEC M. L'ADMINISTRATEUR HOSTAINS.

mière solution exige une armée de porteurs, la deuxième suppose qu'on n'a pas à craindre de voir couper ses communications. M. Hostains les rejeta toutes deux : on vivrait sur le pays. La mission emportait deux jours de conserves pour le cas d'absolue détresse : c'était tout pour une marche de plus d'un an !

Une petite pacotille d'armes, d'étoffes, de perles et de verroteries — six mille francs environ — était destinée aux échanges ; quelques instruments qu'on dut abandonner un à un complétaient ce maigre bagage.

La Forêt heureusement se chargea de pourvoir aux besoins des audacieux voyageurs : « Nous avons toujours trouvé une nourriture de bonne qualité, écrit le capitaine d'Ollone, malheureusement en quantité très insuffisante. Il nous fallut souvent nous contenter de 500 grammes de riz ou manioc par jour. Notre plat de résistance était le foutou, assaisonnement très pimenté de poulet, avec une sauce épaisse d'amandes de palme. Les patates frites à l'huile de palme remplaçaient les pommes de terre. Avec le manioc, nous faisions des croquettes savoureuses, et ses feuilles, ainsi que du pourpier sauvage, remplaçaient les épinards ; le riz entrait dans mille combinaisons et tenait lieu de pain. Enfin, des bananes frites, et surtout des beignets de chou-palmiste, avec du miel parfois, constituaient un dessert exquis.

« Comme boisson, naturellement, de l'eau. »

EN MARCHE DANS LE SILENCE ET DANS LA NUIT.

Le premier but de la mission est de retrouver le Cavally, qui, dans la forêt immense, indique la route approximative vers le Soudan. C'est donc une première étape de 150 kilomètres en plein inconnu, dans l'angoisse et dans l'oppression de mystérieuses ténèbres.

« D'innombrables petites lianes à feuilles semblables à des ficelles entrelacées, filet où le regard se prend comme les membres, forment un épais rideau que double un mur de buissons et d'arbustes, et cachent hermétiquement au voyageur les secrets de cette retraite inviolable. Dans l'étroit couloir, on s'avance entre deux parois compactes de verdure, et, de toute cette végétation splendide, on n'a à contempler que les basses branches qui vous fouettent le visage, les lianes traîtresses où se prennent vos pieds et les énormes troncs tombés en travers qu'il faut escalader péniblement. On va, tels les animaux souterrains, sans rien voir jamais. Pas un singe, pas un oiseau, pas même un serpent : toutes les bêtes se taisent et se cachent, et le silence vous accompagne avec l'obscurité. Comment dire l'horreur de cette Forêt sans murmures ? »

Des villages assez nombreux accueillent bien les explorateurs, qui constatent des raffinements de confort imprévus chez ces noirs soupçonnés d'anthropophagie.

« Tout autour des cases sont de petites cabines, assez pareilles à celles qu'on voit aux bains de mer, où ces messieurs et ces dames de la localité vont prendre leur tub à l'eau chaude ! Les gens de la Forêt sont extrêmement propres : outre leur toilette du matin et du soir, après tout travail fatigant ils se lavent à l'eau chaude et se frottent avec du jus de citron, puis avec un peu d'huile de palme, pour rendre la peau souple et douce. »

L'INAUGURATION DE « FORT BINGER ».

Le 25 mars, la mission campe sur le bord du Cavally. Il s'agit maintenant d'assurer, par la construction d'un fort, le résultat acquis, cette première conquête de la Forêt mystérieuse.

Le défrichement est long et pénible : il pleut, il est difficile de se débarrasser par le feu du bois abattu. Un jour où

er un tas de décombres, un énorme
ippe du feu; tout le monde à la
cipite sur lui : affolé par la vue de
aillants, le monstre se fait tuer à
baïonnettes. Il a 4 m. 50 de lon-
st gros comme la cuisse. C'est une
.es hommes fouillent aussitôt les
fumants et y trouvent cinquante
sont cuits à point : un régal pour
rs.

bout de trois semaines, le fort,
de dix cases en bambou entourées
issade bastionnée, est achevé. Il
de formidable, mais, contre des
s sans discipline
le fusils à pierre,
ne sécurité suffi-
24 avril, en pré-
plus importants
pos, le pavillon
st solennellement
entrée du poste,
ort Binger.
'eux de salve par
on salue le dra-
housiasment les
Puis commence
'une saveur toute
es indigènes ont
eurs tamtams, la
rête les flageo-
es sonnettes de
le : ce charivari
gne les danses
par les femmes
L'abatage d'un
e distribution de
de vin de palme
nt les réjouissan-

ourrier du gouver-
a Côte de l'Ivoire
mission à Fort
annonce qu'une
le cent tirailleurs,
ée par le lieute-
elffel, est envoyée
n à la rencontre
sion et arrive par
de Nzo. Mais une
du 27 mars in-
e Woelffel arrive
utre côté, par le
Man.

ertitude est gran-
aller au-devant
onne de secours
voir de quel côté
e, de Nzo ou de

On interroge les noirs, on va chercher, dans la forêt, les chefs des villages. Ils ne savent rien. D'ailleurs les vivres manquent.

Il est donc décidé qu'on attendra à Fort Binger le commencement de la récolte; M. Hostains va partir pour Béréby, il y achètera les vivres nécessaires, et correspondra télégraphiquement avec le Gouverneur pour obtenir des nouvelles de Woelffel; le capitaine d'Ollone continuera à préparer la route.

M. Hostains reste absent deux mois, pendant lesquels le capitaine d'Ollone, soit en pirogue, soit par les sentiers, pousse une



LA PÊCHE MIRACULEUSE.

La pêche était pour les tirailleurs un moyen de varier leur ordinaire; ils firent heureusement en général des captures plus profitables que celle que représente notre gravure. On juge de leur surprise quand, en retirant leurs filets, ils ramenèrent ces deux énormes caïmans, dont l'un réussit à s'échapper.

pointe hardie chez les Graoros, à l'ouest du Cavally, et, grâce à sa diplomatie, noue avec leurs chefs des relations d'amitié. M. Hostains revient le 10 juillet, et n'apporte que de mauvaises nouvelles : tout le bas Cavally est en révolte, et nos troupes ne peuvent venir occuper Fort Binger.

Quant à Woelffel, on n'en a aucune nouvelle : est-il donc massacré? La mission n'a plus à compter que sur elle-même!



UN POSTE FRANÇAIS DANS LA FORÊT : LE BAPTÊME DE FORT BINGER (24 AVRIL 1899).

Faire pénétrer notre influence au cœur de cette jungle africaine, tel était le but de la mission Hostains-d'Ollone. Aussi établit-elle, à 150 kilomètres de la côte, un poste appelé Fort Binger. Il fut construit par nos troupes et achevé en deux mois.

Le 1er août, la petite troupe quitte Fort Binger et rentre dans les obscurs sentiers de la forêt. C'est la marche d'aveugles, à tâtons, qui reprend douloureusement.

CHEZ LES GRAOROS ET LES SAPOS. — LE VILLAGE DES SERPENTS SACRÉS.

Les peuplades que la mission va rencontrer sont des plus étranges. D'abord les Graoros, batailleurs, toujours en armes et chargés de trophées.

Un homme tué à la guerre confère à son vainqueur le droit de porter un casque en poil de chèvre ; pour deux hommes, le casque est orné de plumes d'oiseaux ; pour trois hommes, de cauries ; pour quatre hommes, un bandeau de peau de panthère décore le casque, qui, pour cinq, est surmonté de cornes de buffle.

Puis voici les Sapos dont la « capitale » est Paoulo, gros village de 100 cases (400 habitants). Toute la population est massée et salue de joyeuses acclamations l'arrivée des blancs.

Plusieurs hommes apparaissent alors, tenant dans leurs mains des vipères cornues et d'immenses najas : ce sont les dieux lares du village qu'on prend à témoin des serments d'amitié qui s'échangent.

Les serpents fétiches habitent, dans des caisses, deux cases entourées d'une enceinte sacrée.

On les sort assez souvent, quelquefois on les lâche dans le village. Ces serpents excessivement dangereux capturés par un
qui sait les charmer, ont été pri
crochets ; mais tout le mon

ge passe pour ho-
de la faveur di-

Les cases sont
res et soignées;
entre par une pe-
orte pareille à une
ère, et rien n'est
: comme de voir
habitants, couchés
le ventre à l'inté-
, passer leur tête
e trou pour regar-
au dehors : ces
s ont l'air de
ds joujoux.

Le mystère va
cesse s'épaissis-
. A Paoulo, où la
ion est parvenue
s une nouvelle éta-
le 150 kilomètres,
est au cœur de la
. Mais dans quel
maintenant se diri-
Où conduisent les
ers qui s'offrent et
brusquement changent d'orientation et
ent l'explorateur? La mission vient d'être
ne du caprice de ces routes déconcer-
s : partie de Fort Binger en voulant
her vers le nord-ouest, elle est allée en
é presque vers l'ouest, croit avoir laissé
dans l'est le Douo, le Douobé, et toutes
ibus riveraines. Or voilà qu'on lui assure
e Douo et le Douobé passent au nord de
ilo, coulant de l'ouest à l'est; toutes les
lades au nord de Fort Binger se sont
llement déplacées. D'où vient donc le
illy? Où va-t-on en remontant vers ses
ces? Les jours s'écoulent sans apporter
ne réponse, quand un jour M. Hostains,
ésespoir de cause, a l'idée de demander
indigène de représenter sur le sol avec
harbon la position des différents peuples
égions avoisinantes; c'est une surprise
onde de voir cet homme tracer, après
tion, une véritable carte sur laquelle il
: rivières, montagnes, tribus, villages,
les distances indiquées, les routes
llées d'un point à un autre.

La mission peut choisir sa route. Mais
a lieu le plus étonnant concours de
raphie : pour décider les explorateurs à
chez eux, les gens des autres tribus
nent à leur tour la carte, mais en la
fiant de manière que leur pays se trouve
dans la direction du nord qu'ils savent
celle vers laquelle M. Hostains se dirige;
s le font si habilement qu'on ne peut



CHEZ LES SAPOS : LES GARDIENS DES SERPENTS SACRÉS.

Dans le village de Paoulo, ce fut en présence des serpents sacrés que la mission échangea les serments d'amitié avec les chefs indigènes. Ces reptiles, gardés avec vénération dans une case, ont été privés de leurs crochets venimeux, mais leurs gardiens seuls le savent.

discerner lesquels d'entre eux veulent nous tromper. On juge combien il était difficile de déterminer la future route.

Il faut repartir: le 23 octobre, la mission se décide à reprendre sa route hasardeuse vers le nord, marche jusqu'au 22 novembre dans la forêt obscure. « Nous arrivons le soir à un petit village, Zouabli, au sommet d'un piton rocheux de 250 mètres de hauteur. De là, notre vue s'étend sur le pays dans lequel nous allons nous engager... Hélas! cette vue nous cause une cruelle déception : la forêt toujours pareille recouvre tout l'immense horizon, rien n'en indique la fin ni l'approche du Soudan ! »

COMBATS INCESSANTS. VINGT ASSAUTS PAR JOUR.

Maintenant ce n'est plus seulement l'inconnu de la forêt, c'est l'hostilité quotidienne, le combat incessant, la trahison des guides. Engagée dans une fausse route, la mission, réduite à marcher à l'aventure, retrouve pourtant le Cavally. Mais quel spectacle imprévu l'y attend! Sur la rive opposée, au milieu d'une sombre muraille de verdure, une multitude d'indigènes sont assemblés. Au-dessus du peuple, assis en rangs étagés, se tient un aréopage de vieillards présidé par un homme à grande barbe blanche, assis sur un trône. Une vraie scène de théâtre.

Les pourparlers s'engagent à travers le

large fleuve. La foule des indigènes s'est divisée en deux camps, dont l'un prêche les mesures extrêmes contre les Français ; l'autre est plus conciliant. Enfin, on arrive à s'entendre. La mission, accompagnée d'un guide, se remet en marche. Pendant quelques jours elle perd de vue le Cavally. Elle le retrouve le 25 novembre, mais elle est dans le pays des Gons, visiblement prêts à la trahison, et ne peut suivre la rive du fleuve qui, pourtant, doit aller vers le Soudan et le salut....

Le 27, la petite colonne quitte un village sous la conduite de quatre notables; tout d'un coup ceux-ci disparaissent; une détonation de fusil à pierre retentit en arrière.

« Ce seul coup de fusil parti du fourré a jeté trois hommes à terre; c'est miracle qu'Hostains qui marchait entre eux n'ait pas été touché. L'avantage ne reste pas aux assaillants : une fois leurs fusils à pierre déchargés, ils se trouvent désarmés devant le tir rapide de nos Lebel; ces balles qui traversent les arbres les épouvantent et ils s'enfuient. Mais, vingt minutes plus tard, nouvelle barricade. Un feu de salve en chasse les défenseurs; pendant qu'ils sont poursuivis dans une plantation de manioc, le convoi est assailli en flanc : Fabre résiste et repousse l'attaque.

« Le chant du coq révèle un village barrant le sentier. Faut-il l'attaquer? Il est cinq heures et demie du soir; une fois le village pris, la colonne n'aura pas le temps de s'en éloigner avant la nuit; tout le pays saura sa position et pourra la cerner. » Abandonnant le chemin, la petite troupe s'enfonce dans le fourré et y campe. Il faut passer une nuit sans feu, presque sans eau et sans nourriture, détruire tout ce qui n'est pas indispensable. Les fusils de traite sont brisés, la poudre et les étoffes brûlées, les perles dispersées dans la brousse.

Dès l'aube la marche est reprise : d'abord des coups de fusil, puis deux heures d'un calme qui va être bien vite troublé.

« Nous arrivons au fond d'une gorge, où coule un ruisseau qu'il faut traverser; un énorme arbre tombé dans le courant rend ce passage difficile. Pendant que nous le franchissons avec peine, des coups de feu partent des trois collines qui nous entourent : les balles sifflent de tous côtés. Vo-ton-



UN CONCILIABULE ORIGINAL. LA MISSION HARANGUE LES INDIGÈNES POSTÉS SUR L'AUTRE RIVE DU FLEUVE CAVALLY.

Un jour, en arrivant près du fleuve Cavally, la mission aperçut sur la rive opposée un groupe compact d'indigènes. Il fallut de longs pourparlers à travers le fleuve pour obtenir un guide et désarmer l'hostilité de cette troupe mal disposée pour nous.

erché au sommet, un village que ses urs abandonnent.

Mais le départ ne va pas être commode s blessés : la pente est tellement raide indigènes ont dû creuser des marches talus à pic. Pendant cette descente use, jusqu'à ce que tout oi soit en bas, Hostains le village avec l'arrière-

Au pied de la colline des e feu partent d'une bar- : je l'enlève, et prends ier de traverse. A peine engagé qu'une fusillade éclate au-dessus de moi. e veux courir au secours ins, mais nous sommes indienne dans un épou- e sentier marécageux; nder est presque impos- n tirailleur de l'arrière- qui a forcé le passage à les assaillants m'appelle urs en toute hâte. Le feu e là-haut, puis des hur- comme pour un assaut, s rien. Quelle émotion! massacrés?...

Enfin Hostains arrive es hommes au complet. igènes se sont précipités village pour nous pren- r derrière; surpris de ouver sur nos gardes, ils rejetés dans le fourré. nd maintenant dans plu- lirections des hurlements eux qui s'éloignent. »

ns répit, les combats et uts se succèdent. Dans née du 1er décembre, la lonne emporte 15 villages, t arrêtée par une colline e, haute de 200 mètres, le il faut donner l'assaut. de la position durement e, le Cavally apparaît à 1. Est-ce la route du Soudan? Il faut abandonner la rive impraticable.

Le lendemain, nouveaux combats. Dix nements sont enlevés.

Nous descendons d'une hauteur et ns dans un vaste champ de manioc, lé lui aussi. A l'autre extrémité des se montrent; déjà les hommes de tête en joue, lorsque de nos propres partent des cris joyeux : « Anicè, » (bonjour, bonjour! en bambara, le Soudan). Deux hommes sont là-bas, qui au-dessus de leur tête agitent une poule blanche, symbole d'amitié, et nous envoient ces « Anicè » auxquels répondent nos hommes. »

Ce sont des ambassadeurs envoyés par les indigènes; mais il nous faudra encore dix jours de marche pénible pour sortir de la terrible forêt, à travers le pays où l'armée de Samory a été détruite par les efforts réunis des indigènes de Woelffel et de Gouraud.



Dans une embuscade.

La Forêt était très favorable aux surprises. Aussi la mission était-elle obligée de faire des zig-zags continuels pour ne pas tomber dans les embuscades dressées par les indigènes.

Enfin, le 14 décembre, la mission arrive à Beyla, premier poste du Soudan. Elle est à la fois sauvée et victorieuse. Le commandant la met au courant de ce qui s'est passé depuis la dernière dépêche reçue. Le lieutenant Woelffel est bien parti de Beyla à la rencontre de la mission le 18 mars, au moment même où celle-ci arrivait à Fort Binger,



SITUATION CRITIQUE : M. HOSTAINS ET QUELQUES TIRAILLEURS CERNÉS PAR LES INDIGÈNES.
Dans les combats constants qu'ils eurent à soutenir au moment même où ils allaient atteindre le Soudan, les vaillants explorateurs furent sans cesse en péril. Un jour, M. Hostains, avec l'arrière-garde, se trouva cerné dans un village par les indigènes : il eut beaucoup de peine à les repousser.

mais les combats incessants — dont nous avons donné le récit — ont coûté à la colonne Woelffel de fortes pertes, soixante-cinq tués et blessés. Le Ministère effrayé a rappelé les deux missions. Le lieutenant Woelffel est rentré au poste le plus voisin, Touba, et la petite troupe s'y est disloquée. L'ordre de rappel n'a jamais pu parvenir à la mission Hostains-d'Ollone. Cinq courriers envoyés par différentes routes ont été arrêtés par les indigènes. Devant ce silence complet depuis cinq mois et demi, devant le retour des courriers et les obstacles rencontrés par Woelffel, on n'espérait plus revoir les errants de la Forêt mystérieuse....

Depuis que la mission a quitté Fort Binger, aucune nouvelle d'elle n'a pu en effet parvenir à la côte de Guinée, et là, à proximité même de nos postes, la lutte a été constante contre les tribus de la Grande Forêt. Comment comprendre que cette poignée d'hommes, isolés et marchant au hasard, ait pu soutenir pendant un an l'effort d'un combat presque quotidien? D'autre part, dans l'arrière-Soudan la situation a été aussi mauvaise : des colonnes fortes de plusieurs compagnies ont eu de la peine à maîtriser les imitateurs de Samory. La mission Hostains-d'Ollone quittait donc un danger pour courir au-devant d'un autre : et, entre ces deux terrains de guerre, elle subissait l'horreur et le péril de la Forêt inconnne. On comprend l'inquiétude de ceux qui l'attendaient, la sachant aux prises avec de telles difficultés.

Malgré les fatigues et l'épuisement des hommes, la mission ne se repose qu'une dizaine de jours à Beyla; elle se remet en marche, en pays français cette fois, pour reconnaître la route qui relie le haut Soudan et Konakry. Quand, le 25 février, M. Hostains et le capitaine d'Ollone atteignent cette dernière étape, ils en ont fini avec les dangers de toute sorte qu'ils ont dû affronter pendant de longs mois, ils ont accompli jusqu'au bout leur tâche : la Côte d'Ivoire et le Soudan sont reliés désormais par un sentier tricolore. Cette poignée d'hommes, qu'on dirait invulnérables, — partis soixante-deux, ils arrivent soixante-deux, — ont réussi à vaincre à la fois le mystère et l'hostilité de la Forêt : ils ont ajouté à notre domaine français la région qui constituait la plus impénétrable défense de l'Afrique inconnue, rattaché la Côte d'Ivoire à l'Afrique française et opéré la première traversée du golfe de Guinée à l'Atlantique.





[Laureu..

GROUPE DE JOUEURS DE GUITARE, À VALENCE, D'APRÈS LE TABLEAU DE BENLIURE.

que les musiciens errants ont conservé la plus pittoresque allure. Ils vont, par groupes re, chanter, en s'accompagnant de la guitare, leurs airs les plus entraînants dans la cour sous les fenêtres des maisons particulières.

CIENS ERRANTS
T CHANTEURS DE PLEIN AIR

s routes du monde, une chanson aux lèvres, garder à travers les pays s son type national et ses lointaines traditions : cette étrange destinée, exercer sur les imaginations un mystérieux attrait, est celle du Bohé- parmi ceux à qui nous donnons cette vague appellation, beaucoup n'y pèce de droit et n'ont de commun avec les véritables Tziganes que le vie paresseuse et vagabonde. Mais, d'où qu'ils viennent, les musiciens t assurés d'attirer la foule qui, sous toutes les latitudes et à tous les degrés a un obscur besoin de rythme et de mélodie.

... Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?
BÉRANGER.

○ ○ ○

ns!... voilà les Bohémiens! l y a une trentaine d'années, able cri d'alarme quand on du village l'approche d'une mystérieux vagabonds qui ar tribus entières, les bourgs des petites villes. Les Bohé- étaient pas ce qu'ils sont au- tit cortège qui défile bruyam- tête, harpe, flûte, tambourins s faisant rage, devant une tte; ils pénétraient dans nos dionales par troupes de plu- s, installaient de véritables ne se risquait guère, et d'où maraudeurs nocturnes pour explorer fructueusement les basses-cours environnantes.

Grâce à ces souvenirs déjà lointains et aussi à certaines allures mystérieuses, une réputation louche s'attache aujourd'hui encore aux pauvres chanteurs et racleurs de violon qui se risquent timidement dans nos villages. A leur passage, les fenêtres s'ouvrent, les curieux se pressent devant les portes. On s'amuse du teint bronzé des musiciens, des loques éclatantes qui les habillent, des airs vifs et gais qu'ils jouent et qui donnent aux jeunes gens envie de danser. Ces bizarres voyageurs parlent une langue qu'on ne comprend pas; d'ailleurs ils passent souvent pour être un peu sorciers. Cette vieille femme,

enveloppée d'une mante rouge et jaune, qui regarde si drôlement les gens, ne sait-elle pas des paroles pour jeter le mauvais sort? Et puis tous ces vagabonds sont quelquefois des voleurs de poules; c'est pourquoi les hommes du village vérifient les clôtures pendant que les mères rappellent leurs enfants.

Cependant les Bohémiens se sont arrêtés sous les arbres de la place et ont commencé à jouer une entraînante musique de danse; une svelte fille, drapée dans un manteau bigarré, tourne et saute en agitant un sabre. Attirés par ce spectacle extraordinaire, des enfants s'attroupent; peu à peu on les suit; bientôt tout le village est sur la place : un garçon se décide, invite une fille, commence la danse. Jusqu'au soir le bal se poursuit aux accords de la fringante musique. Le lendemain matin on revient les voir, demander un air encore; mais toute la bande a disparu, au lever du soleil, sans tambourin ni flûte.

Où vont-ils, les éternels vagabonds? et d'où viennent-ils?

LA VRAIE PATRIE DES BOHÉMIENS. LES TZIGANES EN EXIL.

Ils viennent de bien loin, les pauvres « Bohémiens » pour qui la Bohême ne fut jamais qu'une patrie provisoire. C'est de l'Inde qu'ils sont originaires, les « Tziganes » y formaient une tribu des castes inférieures qui, chassée par les invasions de Tamerlan, s'installa au XIV[e] siècle en Moldavie et en Valachie. Mais tous, ou presque tous, devinrent nomades pour échapper à l'esclavage auquel on les réduisait dans cette première patrie d'adoption.

Misérables, demi-prisonniers, ils cherchèrent à fuir en masse le pays du Danube, à se créer une vie indépendante au hasard du vagabondage. Ils commencèrent leurs pérégrinations au moment où les peuples d'Europe se fixèrent définitivement.

L'Europe entière apprit à connaître les caravanes pittoresques des Tziganes qui promenaient leur misère du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Nous ne nous doutons guère, en rencontrant les quatre ou cinq violoneux et batteurs de tambourins de la troupe voisine, que près de huit cent mille vagabonds semblables, au même visage basané, aux loques pareilles, sont dispersés sur les grands chemins d'Europe. Dans chacune de leurs nouvelles patries de hasard ils ont reçu un surnom : désignés en France du nom de *Bohémiens*, les Tziganes s'appellent en Angleterre les *Gypsies*, en Italie les *Zingarelli*, en Scandinavie les *Tartares*, en Espagne les *Gitanos*.

Les Gitanos forment aujourd'hui le plus nombreux groupe de ces exilés : ils sont près de cinquante mille campés aux portes des villes sous l'autorité de chefs locaux, reconnaissant tous l'autorité d'un « roi », dont la hutte peu somptueuse est aux environs de Saragosse. Théophile Gautier nous a laissé cette description du camp des Gitanos à Grenade :

« ... Sous les racines de grandes plantes grasses qui semblent leur servir de chevaux de frise sont creusées dans le roc vif les habitations des Bohémiens. L'entrée de ces cavernes est blanchie à la chaux; une corde tendue, sur laquelle glisse un morceau de



TROUPE DE MUSICIENS AMBULANTS DANS UNE AUBERGE DE HOLLANDE AU XVI[e] SIÈCLE, D'APRÈS UNE ESTAMPE DU TEMPS.

A la fois musiciens ambulants et bateleurs, les Bohémiens voyageaient de pays en pays. Cette curieuse estampe nous montre une saltimbanque exécutant la « danse des œufs », tandis qu'un petit cochon, juché sur un tonneau, fait montre de ses talents.

éraillée, tient lieu de porte. C'est
que grouille et pullule la sauvage
s enfants, plus jaunes de peau que
es de la Havane, jouent tous sur
t se roulent dans la poussière en
des cris aigus et gutturaux.... »
i est-ce parmi ces Gitanos
ravers l'Espagne qu'on peut
observer les mœurs pitto-
les Tziganes. Ils sont surtout
le guitare, vont, par groupes
ou quatre, chercher leur vie
s « posadas » ou auberges
pauvres comme auprès des
s villes. Le goût général
e les sert ici : l'Espagnol,
s guitariste lui aussi, ap-
virtuosité de ces loqueteux,
prise pour leur gueuserie,
t il subit l'originalité musi-
Gitanos que nous voyons,
e, à la porte d'une posada,
initiateurs, volontaires ou
toutes les « estudiantinas »
ais créateurs de ces rythmes
nts que nous sommes par-
reprendre en Espagne : les
de Salamanque aussi bien
personnages de l'opéra-co-
« Carmen » ne font que ré-
vieux refrains des Tziganes.

REMIÈRE ENTRÉE DES TZIGANES A PARIS.

st avec une certaine solen-
les Bohémiens Tziganes
pour la première fois à
mais on les accueillit sans
enthousiasme, s'il faut en
minutieux récit d'un chroni-
l'an 1427.
Le dimanche d'après la mi-
rent à Paris douze hommes,
cheval, lesquels se disaient
s chrétiens et étaient de la
gypte; ils avaient été cinq ans par
e depuis Rome, avant de venir à
e jour de la décollation de saint Jean
commun de leur troupe, qu'on ne
pas entrer dans Paris, mais qu'on
la chapelle Saint-Denis; ils n'étaient
e cent ou six-vingt sur les mille ou
cents partis de leur pays et morts
in.... Presque tous avaient les deux
percées, à chaque oreille un ou deux
d'argent. Les hommes étaient très
s cheveux crespés : les femmes les
les qu'on pût voir et les plus noires,
cheveux comme la queue d'un che-

val.... C'étaient les plus pauvres creatures qu'on ait vues venir en France, et c'étaient pourtant des sorcières qui regardaient les mains des gens, et des chanteurs qui savaient des chansons de leur pays : parlant aux créatures par art magique et par l'entremise



LES CURIOSITÉS DE LA FOIRE. — « LE BORGNE VIGOUREUX » D'APRÈS UNE ESTAMPE SATIRIQUE DU XVII[e] SIÈCLE.

Comme le philosophe Bias, ce racleur de violon aurait pu dire qu'il portait toute sa fortune avec lui. En représentant ce type populaire, l'artiste montre un des vices favoris des vagabonds de tous les temps, l'ivrognerie.

de l'ennemi d'enfer, ils faisaient vider les bourses aux gens et les mettaient en leur bourse.... »

Des troupes aussi nombreuses ne se virent que rarement à Paris; mais il y eut toujours une place pour les Bohémiens sur le Pont-Neuf ou à la foire Saint-Laurent.

LA VOCATION DES VAGABONDS. — MUSIQUE ET LIBERTÉ.

Gitanos, Bohémiens ou Gypsies, les Tziganes conservent à travers les siècles et les races leur teint noirâtre, leur petite taille,

leurs yeux brillants et vifs sous une chevelure d'ébène; ils ne se mêlent à aucun peuple et subissent avec indifférence les mœurs de leur patrie provisoire. Souffrent-ils de leur éternel exil? On peut en douter. Un proverbe tzigane



Lucnej [Laurent.

CONCERT IMPROVISÉ À LA PORTE D'UNE AUBERGE, EN ESPAGNE, D'APRÈS LE TABLEAU DE LELEUX.

C'est dans les pays du Midi, au doux climat, que l'on rencontre le plus de musiciens ambulants. Se contentant de peu, ils vont, séduits par une vie paresseuse et nomade.

parait résumer leur histoire avec une philosophie résignée : « Au temps très vieux, les Tziganes avaient une ville avec une église; mais l'église et la ville étaient en lard : alors les chiens ont tout mangé.... » Ils sont d'ailleurs aujourd'hui relativement heureux. Longtemps on les traita en ennemis; au siècle dernier encore, on chassait et tirait comme gibier les Tziganes d'Allemagne; un dicton du pays basque disait que le meurtre d'un Bohémien valait celui d'un loup.

Aujourd'hui du moins leur vie et leur indépendance sont respectées. Les mieux doués d'entre eux ont leur place aux orchestres de Vienne et de Budapest : les Tziganes que nous voyons, vêtus de confortables dolmans rouges à brandebourgs, jouer devant le public élégant et récolter des pièces d'or viennent du même campement que les pauvres Bohémiens en roulotte, et souvent ils y retournent.

La vraie religion, la seule passion des Tziganes est, avec le besoin farouche de liberté, l'amour ardent du rythme et de la mélodie : ils sont musiciens d'instinct, jouent pour leur plaisir plus que pour le nôtre, promènent à travers le monde entier les mêmes thèmes originaux confusément hérités de leurs ancêtres et qu'ils savent spontanément développer à l'infini. Toute la musique hongroise est sortie des airs jamais écrits ni notés que les Tziganes reprennent sous leurs archets.

Chopin, comme tant d'autres illustres compositeurs, a souvent emprunté des motifs à leur patrimoine mélodique. Ignorants, insoucieux des règles, ils sont dominés par un mystérieux et sûr instinct musical; ils naissent artistes comme ils naissent vagabonds.

Et ces éternels exilés, ces miséreux sans repos, sont heureux dès qu'ils suivent, libres, leur caprice d'art errant.

Le poète allemand Lenau nous décrit ainsi la « chanson du Tzigane » :

« En traversant le steppe, j'ai rencontré trois Tziganes couchés sous un saule. L'un d'eux, le violon à la main, jouait, à la lueur des étoiles, une mélodie pleine de feu. L'autre fumait sa pipe, et, aussi tranquille que si rien ne lui eût manqué sur terre, re
la fumée se dissiper mollement d

me dormait nonchalamment; son était suspendu à une branche, le ouait à travers l'instrument et un able charmait son âme. Cepen- vêtements n'étaient que haillons is; mais, dans l'ivresse de leur in- e et de leur mélodie, ils narguaient es du sort. »

ONCURRENTS DES TZIGA- — BOHÉMIENS D'OCCASION.

Tziganes ont de nombreux concur- séduction d'une vie paresseuse et lancé sur les grandes routes une ohémiens d'occasion. D'Allemagne, rtout, partent des bandes de trois racleurs de violon et pinceurs de i attendent le public au tournant ointains chemins. Il n'est pas un resque du monde qui n'abrite un provisoire. En Suisse, les chan- yroliennes gardent chaque glacier. e est, du haut en bas, peuplé de politaines. A Venise, dans l'ombre mystérieux canaux, une gondole des sérénades. Sous les fraîches es pâtios espagnols les violonistes ne luttent de sonorité avec les Gi- Pord-Saïd, dès qu'un paquebot ap- la rade, des barques font force de les portent trois ou quatre musiciens urs; suivant la nationalité du pa- orchestre flottant entonne un air souvent le bateau ralentit à peine sa marche à l'entrée du canal; mais la barque chantante est cramponnée à ses flancs, le chef retourne un immense parapluie



Musiciens exotiques : Un « minstrel ».
Ce sont de très médiocres artistes que ces « minstrels » ou joueurs de « banjo », célèbres en Angleterre par leurs excentricités et leur costume grotesque.



La chanson du Tzigane. — Tableau de M. de Joncières.
nprovisés, les Tziganes sont presque tous d'excellents musiciens. Auprès des fontaines, dans les village, ils redisent les chants populaires de leur pays ou composent eux-mêmes, sur des motifs de nouvelles et entraînantes mélodies.


Cliché] [Braun.

CHANTEURS ÉGYPTIENS, D'APRÈS LE TABLEAU DE BIDA.

Il n'est pas de contrée qui n'ait ses musiciens errants. Une sorte de lyre, un tambourin, tels sont les instruments dont s'accompagnent les chanteurs qui promènent par toute l'Égypte la mélancolie de leurs refrains plaintifs et doux.

nent avec lui. Quand il sent son public entraîné, l'homme aux brochures commande : « Allons ! tout le monde ensemble ! » Et une vente fructueuse suit le chœur improvisé. Certaines chansons en vogue, celles surtout d'actualité politique, se vendent parfois en nombre surprenant : un chanteur adroit peut en distribuer jusqu'à cinq ou six cents dans sa journée.

A côté du vendeur de chansons voici, plus modeste, l'orgue de barbarie qui accompagne le boniment de l'hercule et de l'acrobate. L'orgue est l'instrument favori des pauvres Bohémiens d'occasion : il demande peu de goût musical, et eux seulement des bras vigoureux. C'est aussi le moins productif ; trois à quatre francs par jour, à grand'peine, sont ramassés par les meilleurs tourneurs de manivelle qui louent leur instrument dix à vingt sous, ou sont propriétaires de la caisse dont ils louent et font changer les cylindres : car il faut ici suivre la mode : les sous ne viennent qu'aux airs d'actualité.

pour recevoir les piécettes qui tombent ; et, si l'une s'enfonce dans la mer, un négrillon plongeur la rattrape entre deux eaux.

BOHÉMIENS DES GRANDES VILLES

Comme les grands chemins, les rues de nos villes ont leurs Tziganes. Dès qu'une rue barrée permet un rassemblement, les camelots parisiens y installent une petite foire où la musique est indispensable. D'abord c'est le groupe des chanteurs, avec un violon qui mène le chœur, une harpe, une flûte, une guitare ; le chef ayant sous le bras un paquet de chansons à deux sous, bat la mesure, annonce les couplets, insiste au refrain. Bientôt quelques audacieux fredon-

Le plus bruyant et le plus complet des musiciens errants est évidemment cet « homme-orchestre » qui promène par les campagnes son appareil compliqué et assourdissant : sur la tête un chapeau chinois dont les sonnailles tintent au moindre hochement, sur le dos une grosse caisse dont un coude, garni d'un tampon de bois, fait résonner la peau, des cymbales entre les genoux, un triangle suspendu au poignet, aux lèvres une flûte, un archet au poing, l'homme-orchestre se démène en cadence pour justifier son titre. Il fait du moins autant de bruit que cinq ou six de ses confrères.

Pour les plus infirmes, l'accordéon, le flageolet dont certains jouent en s'aidant seulement des narines, la flûte de Pan qu'il suffit de promener sous la bouche, réussissent à

une mendicité brutale. Dans les res cours de nos maisons parisiennes, inte du pauvre n'est guère entendue : r triste ou gai ouvre les fenêtres et fait er les sous.

D'ailleurs, ceux qui veulent être chanteurs isiciens ambu- sont soumis à nes formali- ls doivent être urs d'une mé- , d'un carnet ant leur iden- t les autorisant ravailler » sur ie publique : à ils sont tolé- n nombre assez eint, sauf pen- les fêtes du anvier ou du iillet où toute ce est accor- Dans la bohè- du pavé, les teurs à mé- e sont presque fonctionnaires.

S PETITS MUSICIENS MARTYRS.

Sous les por- cochères, tout s et tristes, des nts au teint bre jouent des gais et deman- t l'aumône : t-là ne sont pas Tziganes errant ır fantaisie : ils de véritables aves, vendus leurs parents à t de ressources es maîtres peu ipuleux.

Tous les ans, entrepreneurs nendicité, — les « padroni », — font, dans misérables villages de Lombardie, une rnée pour acheter les enfants de douze à ıze ans; ils les amènent, à pied parfois, à is, leur apprennent à racler grossièrement violon et les contraignent à mendier à leur fit, en taxant chaque journée. Ces petits ifferari » sont l'objet d'une indigne et- elle exploitation. Hector Malot, dans son e *Sans Famille*, a raconté l'histoire de musiciens errants empruntée à des documents authentiques, et a donné une description navrante de ces ateliers de mendicité.

« C'est dans un grenier de la rue de Lourcine, autour d'un poêle où bout une marmite fermée au cadenas pour que les enfants n'y puissent puiser pour essayer de calmer leur faim. Les petits musiciens rentrent, déposent harpes, violons et flûtes. Garofoli, le « padrone », les fait ranger devant lui :

« — Maintenant, à nos comptes, mes petits anges! » dit-il; et, à un signe, un enfant s'approche.

« — Tu me dois un sou d'hier, tu m'as promis de me le rendre aujourd'hui : combien m'apportes-tu? »



DANS UNE RUE DE LONDRES. — L'ORGUE DE BARBARIE, ORCHESTRE DU PAUVRE, D'APRÈS UN DESSIN DE GUSTAVE DORÉ.

Pour peu que le mendiant qui tourne machinalement sa manivelle dans quelque ruelle misérable attaque un air de danse, vite les badauds s'arrêtent et les enfants organisent une ronde ou un bal improvisé.

u'il souffle dans une peau de bouc, batte
rchemin ou joue d'un instrument à
le ménétrier, comme le Tzigane, im-
toujours : il ne sait pas lire la musique
ntente de varier suivant son inspiration
nes transmis par les anciens du village.
ssi le ménétrier tambourinaire, ou le
sonneur de corne-
est-il, dans le vil-
personnage d'im-
e ; on l'admire, on
et — comme des
iens — on en a
peur. Ces frustes
ont entre eux des
s terribles. Dans
man des *Maîtres
urs*, George Sand
de ces musiciens
pagne. Et voici le
qu'un ancien y
un nouveau-venu :
saye point de faire
étrier, car il arri-
ci ou cela : ou tu
ras jamais faire dire
usette ce que l'eau
nt te racontent dans
; ou bien, si tu de-
usiqueux, les autres
usiqueux du pays
cheront noise.... »
le pauvre sonneur
uvé un matin tout
ort dans le fossé, sa
e brisée à côté de
s gens du village
rent guère étonnés,
s croient fermement
ne peut devenir
n sans vendre son
l'enfer, et qu'un
l'autre Satan arrache la musette des
du sonneur et la lui brise sur le dos,
l'égare, le rend fou et le pousse à se
e ». Meneur de danses, à l'occasion
sorcier, le sonneur, aux jours de
, est encore au premier rang ; dans les
de Vendée, des villages s'ébranlèrent
des binious, qui répondaient aux
rs des soldats de la République.
musicien de plein air a son rôle dans
ocale de tous les peuples ; plus encore
ménétrier des provinces françaises, le
de harpe en Irlande, le sonneur de
pe en Écosse, est le représentant de
ition ; et sa musique évoque le passé
l. Les régiments écossais défilent
l'hui encore derrière leur bag-pipe,
au temps des guerres entre les clans.

Dans chaque canton suisse, les sonneurs de trompe savent une variation du ranz des vaches d'Appenzell, et ces quelques notes simples, que nous connaissons bien pour les avoir entendues dans *Guillaume Tell*, où Rossini les a reprises, entraînèrent les cantons à la guerre pour l'indépendance. N'est-ce pas en effet l'âme elle-même du pays qui chante dans les vieux airs nationaux?



Cliché] [Braün.
DANS UNE AUBERGE DE MATELOTS : UN PETIT PIFFERARO ET SON « PADRONE ».
TABLEAU DE HAQUETTE.

MÉNÉTRIERS EXOTIQUES. — BOHÉMIENS DU DÉSERT ET DE LA FORÊT.

Il n'est pas de contrée lointaine et sauvage, de peuple primitif, qui n'ait ses musiciens ambulants et ses chanteurs en plein air : un inconscient besoin de rythme et de mélodie est commun à toutes les races et à toutes les civilisations. Dès que les hommes sont groupés en tribu, pour la guerre ou la vie paisible, l'un d'entre eux improvise une musique, invente des instruments. On ne connaît pas de groupements humains privés de chanteurs ou de musiciens.


Cliché] [Millet.

LES CAMELOTS PARISIENS : « EN CHŒUR POUR LE REFRAIN! »

Une guitare, un violon, forment l'orchestre. Devant les chanteurs se tient le vendeur, son paquet de chansons à la main. Dès les premières mesures un rassemblement se forme, puis tout le monde attaque en chœur le refrain.

Les nègres sont, sous toutes les latitudes, de passionnés gratteurs de guitare : les joueurs de *banjo* d'Amérique sont les noirs Tziganes d'outre-mer, ils sont populaires en Angleterre et dans toute l'Amérique sous le nom de *minstrels*. Mais le nègre n'est pas seulement musicien ambulant par profession pour amuser les blancs et récolter leur argent. Au fond du Soudan, chaque village a ses chanteurs et ses racleurs de corde : les instruments varient du Dahomey au Sénégal; mais on retrouve presque partout une sorte de guitare à une ou plusieurs cordes avec son archet, ainsi que des tambours et des flûtes. Il n'est pas une cérémonie, fût-elle un repas d'anthropophages, qui n'ait un accompagnement musical.

Dans la région du centre africain, des sorciers nègres, appelés *griots*, vont de royaume en royaume : ils chantent et dansent en se livrant à des incantations magiques : ce sont eux qui désignent les captifs qu'on doit offrir en sacrifice.

En Malaisie, à Taïti, sur chaque récif de corail, des orchestres véritables accompagnant des chœurs harmonieux saluent la venue de l'étranger. Les femmes taïtiennes sont toutes improvisatrices : sur deux ou trois airs traditionnels, qu'elles modulent avec souplesse, elles chantent tous leurs sentiments; pendant des nuits entières des sérénades se répondent, accompagnées par les hommes qui battent des mains avec mesure; des troupes de chanteurs vont attendre et escorter le navire de guerre français, et, à Papeete, le 14 juillet, des concours réunissent tous les ans les meilleurs chœurs de l'île.

Aux pays jaunes partout errent des musiciens ambulants : les routes de Chine en sont peuplées, les rues de Pékin en sont encombrées; une cithare droite, une sorte de lyre et une flûte aiguë orchestrent les maigres thèmes des improvisateurs.

A Ceylan et dans l'Inde les charmeurs de cobras ne quittent pas leur petite flûte, et les enterrements et les mariages sont escortés de cuivres bruyants.

Ainsi partout et toujours, grossiers improvisateurs ou compositeurs adroits, les musiciens ambulants attirent la foule et exercent sur elle une séduction où l'attrait du mystère s'ajoute à celui de la musique : ils savent ce que les autres ont oublié ; sous leurs doigts et sur leurs lèvres revit le passé inconnu. Leur chant évoque en nous des souvenirs obscurs et des émotions indéfinissables :

Il suffit d'un enfant qui chante et qui mendie,
D'un violon criard ou d'un orgue aux abois,
Pour nous remémorer la vieille mélodie
Escortée aussitôt des choses d'autrefois.

○ ○ ○



UNE JEUNE FILLE ÉTAIT ÉTENDUE SUR LE CANAPÉ.

LE CHATEAU DU BOIS DORMANT

Si Peau d'âne m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême.... Ce mot de La Fontaine, qui de nous ne serait prêt à le répéter? Personne ne résiste à la séduction d'un récit romanesque où tout est disposé pour l'enchantement de l'imagination : le merveilleux des aventures, l'imprévu des situations, le pittoresque du cadre, la poésie des sentiments. L'arrivée du Prince Charmant auprès de celle qui, sans s'en douter, attend sa venue, telle est la situation que Guy Chantepleure a su renouveler et rajeunir, en plaçant son récit dans un cadre historique qui mêle ingénieusement le conte à l'histoire et le roman à la réalité. Si ce sujet est de ceux dont les lecteurs ne se lassent jamais, il faut ajouter que rarement l'on avait apporté à le traiter autant de grâce, de délicatesse, d'émotion, de charmante et originale fantaisie.

○ ○ ○

PROLOGUE.

D'un frais chaperon de verveine
Mes blonds cheveux seront coiffés,
Sur mon corselet de...
Un fichu blanc....

Dans le petit salon qu'elle appelait son cabinet de travail, Mlle Irène de Champierre ...ortait toute son attention à chercher, sous ... de son « maître de poésie », une rime qui répondît au mot « verveine ». La beauté de Mlle de Champierre, sa grâce douce et fière, contrastaient fort avec l'élégance un peu mièvre du cadre qui l'entourait, mais la poudre seyait à merveille à ses yeux noirs veloutés et charmants, célèbres déjà dans l'entourage de la jeune reine Marie-Antoinette.

« D'un frais chaperon de verveine....
« Mes cheveux blonds seront.... » Monsieur Antonin, est-ce que « futaine » rime avec verveine? Parce que... au lieu de corselet, on

mettrait..., et puis.... Monsieur Antonin, ne m'entendez-vous pas? »

A cet appel réitéré d'une voix bienveillante, et presque rieuse, M. Antonin sursauta

« Oh! pardon, mademoiselle, fit-il.

— Comme vous êtes distrait! s'écria la jeune fille.

— Veuillez me pardonner, » répéta Antonin en prenant des mains de Mlle de Champierre le papier déjà tout raturé.

Antonin Fargeot à qui incombait la tâche aimable et délicate d'enseigner la prosodie française à Mlle de Champierre était un fort honnête garçon, doué d'une rare intelligence, très pauvre et fort apprécié dans les familles aristocratiques, malgré sa naissance roturière.

Antonin Fargeot devait être jeune, mais jamais l'idée ne fût venue à personne de donner un âge quelconque à sa silhouette chétive, à son pâle visage allongé, à son vague sourire dont la douceur résignée se crispait souvent d'un peu d'amertume. Mlle de Champierre lui témoignait de l'estime et lui parlait toujours avec la plus grande bonté.

Ce jour-là Antonin Fargeot parut à la jeune fille plus triste et plus découragé que jamais. Pour réconforter le pauvre maître de poésie, elle le mit sur son chapitre favori, celui de ses travaux, du livre qu'il écrivait.

Tout doucement, il se laissait aller aux confidences :

« Ce sera, disait-il d'une voix basse et frémissante, le grand, le suprême effort de ma vie.... Il y a des années que je le porte en moi, ce livre. J'y mettrai tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je rêve! Quand j'y travaille, ma tête s'exalte, s'enflamme comme si j'étais ivre ou fou.... Et les nuits passent sans que j'en aie conscience.

— Les nuits! Vous travaillez la nuit? Mais si vous ne vous ménagez pas plus, dit Mlle de Champierre avec bonté, où trouverez-vous la force qui vous est nécessaire pour continuer, pour terminer votre belle tâche? »

Antonin Fargeot sourit encore de son sourire triste.

« Je vais vous surprendre beaucoup, mademoiselle, dit-il, car je n'ai pas la mine d'un amoureux. Cependant cette force, cette persévérance, cette volonté qui ne me sont point naturelles et dont j'ai besoin pour achever mon œuvre, je les ai trouvées jusqu'à présent, je les trouverai jusqu'à la fin, j'espère, dans une grande tendresse... ou plutôt dans le désir ardent que j'éprouve de me rendre digne à mes propres yeux d'une femme, d'une jeune fille... que j'aime.

— A vos yeux... et aux siens, je pense? observa doucement Irène intéressée par cet humble roman.

— Aux siens?... non... ce serait tro beau!

— Pourquoi? N'espérez-vous pas l'épouser?

— L'épouser, moi!... Non, mademoiselle, un obstacle infranchissable nous sépare.

— Serait-ce que les parents de cette jeune fille vous ont refusé sa main? ou est-ce qu'elle ne vous aim.... »

Elle s'interrompit, n'osant pas achever de peur d'être cruelle, attirée, pourtant par cette histoire vraie, comme par une fiction séduisante qu'elle eût pu lire.

« Elle! ah! Dieu, jamais la pensée ne m'est venue d'être aimé d'elle,... seulement, c'est ma joie, malgré tout, de l'aimer.. Je ne la vois pas chaque jour, non... mais chaque jour, je sais qu'il se pourrait que je la visse.... Puis quelquefois j'entends son pas, son rire, sa voix qui chante.... Plus tard j'espère qu'elle lira mon livre.... je ne puis rien espérer de plus,... rien. »

Il s'arrêta.

« Pas même qu'un jour elle se montrera touchée d'un amour si profond, fidèle? » demanda la jeune fille.

Antonin secoua la tête et répondit hésitant :

« Non, car elle ne le comprendrait pas cet amour dont je vis et meurs tout ensemble, et peut-être y verrait-elle... une offense.

— Ah! fit Mlle de Champierre, tandis qu'une ombre passait sur son front, elle n'est donc pas...

— Elle n'est pas de ma « classe », non, mademoiselle, reprit Antonin avec une sorte d'emphase douloureuse. Elle est « née », comprenez-vous.... Moi, je ne le suis pas. Alors je pourrais devenir aussi célèbre que M. de Voltaire que je continuerais à ne pas exister pour elle....

— Je vous plains, répliqua Mlle de Champierre, les yeux fixés sur le papier de la chanson.... Mais reprenons, ajouta-t-elle, ou plutôt, non... je suis fatiguée. »

Et elle se leva.

Sa voix s'était glacée, son visage s'était fait sérieux, presque sévère. La figure pâle d'Antonin se bouleversa.

« Ah! mon Dieu, quelle folie de vous avoir dit cela.... Maintenant tout est fini, tout est brisé!... Ah! mon Dieu, comme on s'entend à se dépouiller du peu de bonheur qu'on a! »

La jeune fille ne répondit pas. Debout, à quelques pas d'elle, Antonin Fargeot était si blême qu'on eût pu le croire prêt à défaillir.

« Écoutez, mademoiselle

fle pénible, oppressé, je vous ai bien Vous étiez mon âme,... mon âme, com--vous ?... Je vous souhaite... oh! sans me, je vous le jure,... je vous souhaite ser un homme qui vous aime aussi nent, aussi profondément que je vous ... Adieu.

- Adieu! » répéta Irène.

lors, éperdu, le jeune homme se pré-vers la porte; mais là il se heurta au de Champierre qui l'attendait sur le es bras croisés, un sourire d'ironie pin-s lèvres pâlies par la colère.

Halte-là! fit le vieux gentilhomme : Antonin s'arrêtait épouvanté, halte-nsieur le drôle!... Ah! c'est en vérité coquin, celui que je comble de mes et qui m'en remercie en insultant ma . »

ntonin s'était ressaisi.

Vous êtes dans votre droit en me hant d'avoir trahi votre confiance, mon-e comte, dit-il,... mais vous l'outre-, en m'injuriant, car je m'enfuyais : un coupable.... Et ce n'est pas une que l'amour respectueux d'un honnête :. »

e comte souriait toujours.

Les voilà bien, messieurs les philo-s! s'écria-t-il. Je ne serai vraiment pas d'apprendre à l'un d'eux le cas que aisons de leurs phrases. » Et ouvrant la l appela du geste quatre grands laquais naient dans la pièce d'attente.

Ici, vous autres, ordonna-t-il. Qu'on te ce drôle à la rue, après l'avoir bâ-comme il faut! »

ène poussa un cri d'horreur. « Ah! itié, mon père!... » Mais sans lui laisser ps d'intercéder pour le pauvre diable, re l'entraîna dans une autre chambre. uelques instants après, Fargeot se re-dans la rue ivre de douleur et de rage. par la force brutale, il avait été bâ-et chassé par les laquais du comte de ierre.

orsqu'il rentra dans son triste logis, spoir de pouvoir se venger, Antonin a sur sa table le manuscrit inachevé livre. Il le prit, le regarda un moment,... sses larmes roulèrent sur les pages. C'est bien fini..., murmura-t-il. A quoi

lentement, feuille à feuille, il brûla uscrit.

ais il songea sérieusement, puisque ne ne l'aimait ou ne se souciait de sa , à se pendre aux poutres de la man-.. Mais ce jour-là même, une longue i arriva de Roy-lès-Moret, le village où il était né et où ses parents dormaient leur dernier sommeil.

Et cette lettre avait été écrite par Manon Fargeot, la sœur de son père, une tante qui l'avait bercé quand il était petit, qui avait surveillé et partagé ses jeux quand il était devenu plus grand, qui l'avait suivi de loin, avec amour, depuis qu'il avait quitté le pays...

En lisant la lettre de Roy-lès-Moret, Antonin Fargeot se rappela son enfance heureuse, son père, sa mère, la bonne tante seule survivante du passé; il pleura sur ce passé et sur lui-même. Alors la raison lui revint, il pensa que la mort volontaire ne pouvait être considérée que comme une désertion et il résolut de continuer de vivre. Quelques semaines plus tard il apprit par hasard les fiançailles d'Irène de Champierre.

VINGT-CINQ ANS APRÈS.

L'an VIII de la République, quelques mois après Brumaire, vers cinq heures du soir, un voyageur dînait au village des Audrettes, l'air triste, préoccupé, ne répondant que par de courtes phrases aux bavardages de l'aubergiste qui le servait. A la coupe de ses vêtements civils, à je ne sais quoi d'indéfinissable dans son attitude, il était aisé de deviner qu'il appartenait à l'armée. Et ce devait être un bel officier que ce grand jeune homme brun, beau non seulement par l'ensemble de son être physique, sa taille élevée, la sveltesse robuste de ses vingt-quatre ans, mais beau encore de toute la fierté, de toute la noblesse d'âme qui transparaissait, en dépit du chagrin actuellement ressenti, sous la douceur veloutée de ses yeux noirs.

Ce voyageur se nommait le colonel Pierre Fargeot. Au lendemain de Marengo où un fait d'armes l'avait signalé au Premier Consul, il était accouru pour faire hommage de son grade tout nouveau à son père, Antonin Fargeot, le maître d'école très estimé de Brémenville, un village du nord de la France. Mais, malade depuis quelque temps, le pauvre maître d'école, en proie à la fièvre et au délire, était mort peu d'heures après le retour de Pierre, et c'était le deuil au cœur que l'officier avait, la veille au matin, quitté Brémenville, pour aller annoncer à Manon Fargeot, une vieille tante de son père, le malheur dont il était frappé.

Son repas fini, le colonel Fargeot pria l'aubergiste de lui indiquer quel chemin il devait prendre pour arriver au plus vite à Mons-en-Bray où l'attendaient son ordonnance et ses chevaux et où il comptait passer la nuit.

« C'est très simple, répondit l'aubergiste, vous n'avez qu'à suivre la petite rivière, la Chanteraine, jusqu'aux rochers de la Cachette, où elle se perd sous terre pour reparaître au soleil une centaine de mètres plus loin.... Là, vous vous engagerez dans le bois du Hauvert et, en marchant sur la gauche, vous atteindrez bientôt le monticule abrupt où se dresse le château de Chanteraine.... Vous contournerez ce monticule.... Mais il fera sombre alors, citoyen colonel, et jamais vous ne pourrez gagner Mons avant la nuit. Attendez donc à demain....

— Mes moments sont comptés, citoyen, répliqua Pierre. Si la nuit me surprend en route, j'en serai quitte pour demander l'hospitalité à ce château dont vous parlez.

— Au château de Chanteraine! s'écria l'homme en riant. Mais vous ne savez pas, citoyen colonel, que le château de Chanteraine, à moitié démoli au début de la Révolution, est, de plus, complètement abandonné depuis que la famille de Chanteraine a émigré, sans tambour ni trompette, en 1791.

— Il a dû être vendu comme bien national, objecta l'officier....

— Il l'a été, en effet; mais les habitants de Mons-en-Bray l'ont acheté et, fidèles jusqu'au fanatisme à leurs anciens seigneurs, ils attendent qu'un duc de Chanteraine revienne en prendre possession.... Ils risquent d'ailleurs d'attendre longtemps, ajouta l'infatigable parleur, car la famille de Chanteraine est tombée en quenouille. Le dernier duc, un vieillard qui avait la tête pleine d'idées folles et qui passait son temps à fabriquer, comme son maître Capet, des serrures que personne ne pouvait ouvrir, le dernier duc, dis-je, est mort un an ou deux avant 89, précédé dans la tombe par ses deux fils et son petit-fils. Au moment de l'émigration, la famille de Chanteraine ne se composait plus que de la sœur du duc, Mlle Charlotte, une vieille fille, et de sa petite-fille, Mlle Claude, une enfant.... Mais les gens de Mons-en-Bray ne sont pas cœurs à s'embarrasser pour si peu.... Une légende très ancienne a prédit que la race des Chanteraine disparaîtrait un temps aux yeux du monde, comme la petite rivière du même nom, pour reparaître ensuite dans un siècle nouveau, plus robuste et glorieuse que jamais.... Et nos acheteurs de château croient à la légende comme ils croient au bon droit de leurs seigneurs, comme ils croient à la protection de Dieu. Dans dix ans, dans vingt ans d'ici, leur foi n'aura pas faibli!... Cette histoire....

— Cette histoire est fort intéressante, fit complaisamment Pierre, mais je suis pressé et dois renoncer à vous en demander la suite, citoyen.... Quand j'aurai atteint le monticule du château, je verrai ce que j'aurai à faire et me déciderai selon les circonstances. »

Quelques instants plus tard, le colonel Fargeot avait repris son voyage vers Mons-en-Bray. Mais, oubliant les histoires de l'aubergiste, il se retrouvait par la pensée dans la chambre où, peu de jours auparavant, il était entré, pâle, les lèvres tremblantes; et il revivait les heures d'angoisse qui s'étaient écoulées pour lui auprès d'un lit d'agonie, heures terribles dont les brumes sinistres et mystérieuses l'avaient enveloppé, lui aussi, comme d'un linceul et lui obscurcissaient encore l'esprit.

« Avant de mourir, le maître d'école a-t-il repris connaissance? » Cette question banale que lui avaient adressée avec intérêt quelques braves gens rencontrés à Brémenville, combien de fois Pierre se l'était posée tout bas, seul en face de lui-même!

Antonin Fargeot avait reconnu son fils, il l'avait embrassé, puis il avait parlé longtemps, tantôt maître de ses idées, tantôt ressaisi par son rêve de mourant; il avait parlé à voix haute, à voix basse, passant du calme à l'exaltation et réciproquement, l'exaltation la plus fiévreuse ne semblant point incompatible, à de certains moments, avec une lucidité complète, le calme prêtant parfois au délire une apparence affolante de sens et de vérité.... Comment, devant le souvenir de ces alternatives de conscience et d'aberration qu'enchaînaient de confuses associations d'idées, comment, parmi tant de paroles étranges dites au cours de l'entrevue suprême, faire la part du délire, oser déterminer celle de la pleine raison?

« Mon enfant, il y a des choses que tu dois savoir,... mais tu vas dire que j'ai commis un crime... et moi je ne veux pas.... Puis j'ai oublié le nom, vois-tu..., j'ai oublié tous ces noms d'autrefois.... Oh! le nom, le *nom*, qui me le dira?... »

Appartenaient-ils au délire, ces propos qui avaient interrompu brusquement le discours décousu — sorte de diatribe féroce à l'adresse des préjugés nobiliaires — que le maître d'école croyait prononcer du haut d'une chaire ou d'une tribune?

Les ayant balbutiés, Antonin Fargeot s'était mis à parler de la Révolution et des massacres de Septembre avec les divagations et les gestes d'un fou. Puis, peu à peu, à des mots sans suite avaient succédé des phrases qui, bien qu'elles n'offrissent pas un sens très clair pour Pierre, s'équilibraient près entre elles et semblaient corre logiquement à une idée précise que laissait inexprimée.



« Ah ! pitié, pitié, mon père ! » implora Mlle de Champierre.

« Vois-tu, mon petit, disait-il en hochant la tête, la Révolution s'est quelquefois trompée et nous avec elle. On avait tant souffert! Moi j'étais un républicain de la première heure. Oh! je n'aimais pas la monarchie... mais surtout je haïssais la noblesse.... Ah oui! je la haïssais.... Quand tu sauras tout, vas-tu dire que je ne vaux pas mieux, à ma manière, que les septembriseurs?... Ah! ce nom que j'ai oublié!... Je suis très coupable, très coupable, Pierre,... ce nom me fait bien mal à la tête.... Tante Manon ne pourra pas te le dire, tante Manon ne le sait pas.... Pourtant elle sait bien des choses.... Il faudra l'interroger et puis me pardonner.... Quand tu auras aimé à ton tour, tu me pardonneras mieux.... J'ai trop aimé ta mère, mon pauvre enfant.... Ah! je l'aimais, je l'aimais! Ne perds pas la bague que je t'ai donnée, mon petit Pierre,... et qui vient d'elle.... »

Alors le jeune homme avait parlé doucement, affectueusement, puis, pour calmer, pour distraire le malade, il avait sorti de la boîte où elle reposait, jadis achetée à Paris pour Mme Fargeot, la bague si joliment travaillée qu'Antonin avait destinée, plus tard, après la mort de sa femme, à la fiancée future de son fils bien-aimé.

« Je ne l'ai pas perdue, mon père,... je la garderai, je vous le promets; c'est mon trésor le plus précieux, » affirmait l'officier penché sur le lit.

Mais déjà le délire avait repris dans toute son incohérence première... et, prononçant encore le nom de Manon Fargeot, le maître d'école avait expiré.

Avait-il vraiment emporté dans la tombe un secret? Ce remords qui avait tourmenté sa conscience était-il l'effet des illusions de la fièvre ou l'inéluctable rançon d'une faute grave et bien réellement commise? Mystère!

Pierre ne pouvait pas, ne voulait pas croire à la culpabilité possible de l'homme doux et simple qui l'avait tant aimé.... Un mourant affolé par le délire prononce quelques phrases bizarres,... belle raison de s'étonner!...

Cependant ce n'était pas seulement le devoir de porter les consolations de son affection à une vieille et chère parente, ce n'était pas seulement le besoin de confier sa douleur d'orphelin à un cœur ami, qui avait poussé l'officier à précipiter son départ, c'était l'obsession d'une curiosité poignante! Il voulait interroger la tante Manon.... Il voulait savoir ce que *peut-être* elle savait.

Et il marchait, suivant la route de Mons-en-Bray sans jamais s'arrêter pour reprendre haleine, impatient, les nerfs tendus comme s'il eût pu atteindre le soir même le petit village, voisin de Moret, où s'étaient écoulées ses premières années et où il allait la retrouver, cette douce et vénérable tante Manon qui lui avait tenu lieu de mère, qui était la seule mère qu'il eût connue.

Veuf, pauvre, sans famille, se sentant faible et bien inexpérimenté devant la lourde tâche d'élever le petit enfant que sa femme, morte toute jeune, lui avait laissé, et auquel des soins maternels étaient encore si nécessaires, Antonin Fargeot avait confié son fils, son bien le plus cher, à une sœur de son père, Mlle Manon Fargeot, qu'il aimait beaucoup et dont le cœur sensible et bon ne demandait qu'à s'ouvrir à une affection nouvelle.

Aussi loin qu'il remontât le cours de ses souvenirs, Pierre se voyait auprès de tante Manon qui le chérissait, l'appelait « mon roi, mon ange, mon Jésus, » et lui servait des soupes exquises dans des assiettes à dessins éclatants.... Il n'avait quitté la maisonnette de Roy-lès-Moret qu'à l'âge de dix ans, quand son père était venu le prendre pour l'emmener avec lui dans le petit village cévenol qu'il habitait alors et où tous deux avaient vécu, calmes et heureux en dépit des crises politiques, jusqu'au jour où cet appel avait retenti d'un bout de la France à l'autre, comme une immense clameur : la Patrie est en danger!

Maintenant, l'enfant choyé par la tante Manon, le fils et l'élève du pauvre maître d'école, le volontaire de 1792, venait d'être fait colonel sur le champ de bataille de Marengo. Il avait vingt-quatre ans.

Hélas! ce dernier grade acquis n'avait pas éveillé dans l'âme d'Antonin Fargeot la joie émue, un peu orgueilleuse et pourtant si douce, qui avait accueilli les premiers.... Pauvre Pierre! Oh! la triste chose! accourir, le cœur et les yeux en fête, heureux pour son pays, heureux pour lui-même, se sentir tout enveloppé, tout pénétré de gloire, d'héroïsme, être jeune avec exaltation, espérer avec toutes les fiertés de la certitude quelque chose de trop beau, de trop éblouissant pour être précisé... et puis ne plus trouver au foyer qu'un moribond et le mystère affolant d'une énigme peut-être insoluble....

UNE HALTE PARMI LES RUINES.

Le colonel Fargeot avait passé les rochers de la Cachette, il marchait toujours vers Mons-en-Bray; le jour pâlissait, il n'en avait cure; la pluie se mit à tomber, une pluie d'été lourde et chaude, il n'y fit pas attention.

Il marchait, il marchait....

Soudain l'idée lui pa

r sa montre; elle marquait sept heures
.

rs il s'avisa de l'eau qui ruisselait our de lui, le long des sentiers, sur es, et de l'humidité qui commençait rer ses vêtements. Il vit qu'il venait lre le pied de la colline qu'escala- s arbres du bois et au sommet de apparaissait, parmi les décombres s effondrés, ce qui restait encore du de Chanteraine. La plus grande s bâtiments qui regardaient ce côté avait été maltraitée pendant la Révo- , le temps s'étant chargé de continuer ébauchée par la haine des hommes, it maintenant en ruines.

pluie et le vent faisaient rage.... Le mme attacha un moment sur les dé- s de l'ancien manoir seigneurial ses peu voilés par les méditations de la Tout espoir d'arriver à Mons-en- nt une bonne heure serait vain, pensa- te marche sous la pluie et contre le xcède, je suis transi, dans un instant errai plus. Pourquoi ne profiterais-je efuge que m'offre, si à propos, cette emeure déserte?... Dès l'aube je me i en route.... Si, d'ici là, l'horreur un défenseur de la République devait nbler les murs de Chanteraine, je le ien.... »

franchissant le monticule pierreux et saillé, puis les décombres des mu- croulées qu'entourait une ceinture es sauvages, Pierre Fargeot se re- un conte que la tante Manon lui lis si souvent redit, le conte de *la bois dormant*. Mais aucune inter- surnaturelle ne vint aplanir les obsta- s ses pas; aussi ne fut-ce pas sans nes qu'il atteignit une cour intérieure uva devant une façade grise que la on avait épargnée.

porte et les fenêtres soigneusement semblaient attendre que la main d'un hanteraine fît jouer leurs serrures. igé de reconnaître le bien-fondé de caution des humbles propriétaires au, Pierre ne songeait plus qu'à un refuge dans les ruines.

escalier sans rampe, dont les mar- aissaient encore solides, le conduisit er étage; comme il se préoccupait sir aux lueurs déjà pâlissantes du le un coin sûr où aucun éboule- turne ne fût à redouter, il suivit au n couloir qui s'enfonçait à travers le et déboucha dans une grande pièce lafond et les boiseries s'étaient con- tacts.

Une porte s'y encadrait au milieu d'un panneau dont l'humidité avait respecté les peintures; il l'ouvrit.... Mais alors il se trouva dans l'obscurité la plus complète, et il comprit qu'il avait pénétré par une voie détournée dans le corps du logis qu'il avait vu l'instant d'avant si hermétiquement clos.

Ses pas rencontrèrent un tapis, sa main heurta le coin d'un meuble. Une vague odeur de vieux bois, d'étoffes fanées, d'essences oubliées, une odeur de passé flottait dans l'atmosphère tiède.... A l'aide de son briquet, Pierre enflamma une allumette et regarda autour de lui.

La pièce où il venait d'entrer était vaste; des cabinets de bois de rose marqueté, des sièges de diverses formes, la garnissaient assez maigrement; dans les ténèbres dont on venait de les retirer, les rideaux brochés, la soie à rayures mauves des chaises avaient gardé un reste d'éclat; cependant des traces d'usure s'y distinguaient au premier coup d'œil, et le tapis à fond pâle, semé de bouquets, montrait par endroits sa trame.

Au mur étaient suspendus des portraits richement encadrés qui paraissaient, comme les meubles, dater du milieu du XVIII[e] siècle.

A la lueur précaire et imparfaite des allumettes que l'officier devait renouveler à chaque instant, le sourire de tous ces yeux, un moment réveillés, semblait regarder avec une bienveillance étonnée l'ancien volontaire de la République, comme si leur rêve de trente ou quarante ans ne leur avait rien révélé de ce qui s'était passé en France depuis le jour où ils s'étaient endormis.

Pierre se prit à examiner quelques-uns de ces portraits.

Debout dans une loggia largement ouverte sur un parc, les mains occupées d'un coffret d'où s'échappaient en masse des colliers de perles et d'or, une jeune femme brune sous la poudre, avec des traits réguliers, quoique assez forts, et d'admirables yeux veloutés que l'intelligence et la loyauté illuminaient, semblait sourire au portrait qui faisait face au sien, celui d'un homme jeune comme elle, blond, un peu pâle, l'air heureux.

Le colonel Fargeot contempla longtemps l'image de cette femme et il lui parut que ce sourire de bonté aimante et franche avait dû ensoleiller les vies sur lesquelles il avait rayonné.... Puis il s'amusa de l'habit à ramages verts et roses, de la perruque à cadenettes extravagantes d'un petit gentilhomme point jeune et pourtant coquet et menu comme un bibelot; il s'amusa aussi du costume fleuri d'une dame, un peu âgée pour se vêtir en bergerette.

Seul au milieu du panneau principal, un grand portrait présidait cette assemblée nocturne d'effigies.

C'était celui d'un vieillard dont le visage doux et fin s'ennoblissait encore des blancheurs neigeuses d'une barbe portée longue en dépit de la mode. Ce vieillard se tenait assis devant un livre, mais ses yeux semblaient suivre bien au delà quelque rêve. Et il y avait comme un rapport mystérieux, une affinité subtile entre la belle main aux doigts fuselés qui reposait sur la page ouverte et les yeux pleins de chimères qui ne la lisaient pas.

« Le vieux duc de Chanteraine, sans doute, » pensa Pierre.

Dans la chambre des portraits, deux portes s'ouvraient. L'une d'elles donnait sur un salon où se devinait, à la disposition et au choix des meubles, tout un passé d'intimité; où une épinette, des cahiers de musique, une bibliothèque pleine de livres, un jeu de tric-trac encore ouvert, un métier à broder portant toujours l'ouvrage inachevé racontaient les soirées familiales des Chanteraine pendant la période de tristesse morne et inquiète qui avait dû suivre pour eux la mort du duc et qu'avait diversifiée, si ce n'est interrompue, le grand exode de l'émigration.

L'officier continua encore son voyage d'exploration dans le château de Chanteraine; il semblait que les habitants de ce mystérieux manoir, jalousement gardé par les arbres du bois, vinssent seulement de le quitter. La noble demeure n'était pas morte, elle n'était qu'endormie; on eût dit que soudain, d'une minute à l'autre, comme le château de la Belle au bois dormant auquel Fargeot pensait tout à l'heure, elle pouvait se réveiller.

Dans ce grand silence d'abandon, devant le sommeil étrange de ces choses inertes que des vies jadis avaient en quelque sorte animées de leur souffle, le jeune homme ne savait tout à fait se défendre d'un malaise superstitieux. Le craquement d'un meuble, le bruit d'une porte qui grinçait sur ses gonds, la vision de sa propre image dans un miroir d'abord inaperçu, le saisissaient brusquement et faisaient vibrer ses nerfs comme des cordes trop tendues. Puis il se moquait de lui-même et l'effort de sa volonté dissipait ces folles imaginations.

Cependant Pierre commençant à ressentir quelque fatigue résolut de ne pas pousser plus loin ses investigations et revint au premier salon; il s'étendit dans une vaste bergère et, sous la protection occulte des portraits qui avaient paru sourire à sa venue, il s'endormit profondément.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Il y avait environ quatre heures que Pierre dormait lorsque le timbre d'une pendule qui sonnait minuit le tira de son sommeil.

Point encore assez lucide en cette première seconde de réveil pour avoir conscience de l'endroit où il se trouvait et s'étonner immédiatement de ce qu'une pendule annonçât l'heure dans une maison inhabitée depuis près de dix ans, il s'attendait vaguement, en soulevant ses paupières alourdies, à rencontrer le décor simple de la petite chambre de Brémenville.

Ce fut un spectacle bien étrange qui lui rappela, dès qu'il eut ouvert les yeux, sa halte nocturne au château de Chanteraine.

Dans le salon où il s'était auparavant représenté les réunions intimes de la famille de Chanteraine et dont il avait, au retour de ses pérégrinations à travers les appartements déserts, négligé de fermer la porte, un lustre de cristal s'était allumé comme par miracle et, sous la clarté qui tombait ainsi du plafond d'azur enguirlandé de roses, le petit gentilhomme à cadenettes extravagantes et la dame mûrissante en atours bucoliques, tous deux descendus de leurs cadres, jouaient paisiblement au tric-trac.

Tout d'abord, l'officier crut être la proie d'une hallucination, conséquence du trouble qui l'avait envahi avant le sommeil, ou prolongation, en pleine veille, d'un rêve oublié déjà dont ses yeux voilés auraient conservé la vision. Mais, le premier moment de stupeur passé, il dut s'avouer que les deux joueurs ne paraissaient pas plus appartenir au monde des illusions qu'à celui des fantômes et même qu'ils avaient vieilli depuis le temps où leurs portraits avaient été peints: ce qui prouvait bien qu'ils n'avaient pas encore échappé au joug de la loi commune à tous les vivants.

Tout à coup, sans qu'il fût possible au jeune homme de voir qui s'était assis devant le clavier, l'épinette se mit à chanter une très ancienne romance, sur laquelle, instinctivement, les mouvements des vieilles gens se rythmèrent.

Il y avait encore dans la pièce, au coin de la cheminée, un petit bonhomme vêtu de noir et perruqué de blanc qui avait l'air d'un magister de comédie et qui lisait attentivement, avec le secours d'énormes lunettes d'or un livre qui paraissait d'autant plus plus lourd que le lecteur était plus mince.

De quelle trapp

es falotes. D'où venaient-elles? Où ent-elles?

mystérieux personnages appartesans doute à la famille de Chantevenaient-ils là avec la complicité des Mons-en-Bray? Mais, en ce cas, t le secret de sence avait-il pu dé si longtemps nplètement?

quantité de s de ce genre se nt dans l'esprit geot. L'aventure issait étrange et peu inquiétante. e cette gentil-re à demi ruinée sant déserte était-enue, à la faveur ispect désolé, un d'émigrés, un conspiration?

rre voulait en cœur net. Aussi le château de ine servait subent de lieu de à un groupe de royalistes, le qui y avait conofficier du Presul méritait, aux jeune homme, le Providence.

difficulté était tilement et dans complet silence. t ses pas, le corgeot parvint à la pièce où il se et à gagner la atérale sans être Là, sans trouscurité profonde, le mur sur un d'une quinzaine s, reconnaissant la place des ui donnaient accès dans les pièces par lui tout à l'heure.

endant aucun bruit, aucun murcun frôlement suspect n'annonçaient pièces fussent habitées.

peu découragé, le jeune homme ourner sur ses pas quand il s'arrêta, nent saisi.... Il venait de remarquer e de lui, l'une des portes qu'il avait heure touchées de ses mains hésiaveugle laissait filtrer à terre une faible lueur. Avec un redoublement de précautions, Pierre alla appliquer son oreille contre la mince paroi. Le silence le plus complet semblait régner au delà. Alors, mesurant chacun de ses mouvements, tressaillant au moindre craquement du bois ou des



« JE NE L'AI PAS PERDUE, MON PÈRE; JE LA GARDERAI, JE VOUS LE PROMETS, C'EST MON TRÉSOR LE PLUS PRÉCIEUX. »

ferrures, le colonel Fargeot ouvrit la porte.

Au premier regard jeté dans la chambre mystérieuse, il comprit qu'il s'était fourvoyé, que sa raison et que tous ses instincts de délicatesse exigeaient qu'il s'éloignât au plus vite, aussi prudemment qu'il était venu; mais une force puissante, irrésistible, le retint....

Par quelle étrange illusion était-il conduit et abusé? Lisait-il — en rêve — un conte délicieux, celui de la Belle au bois que la vieille voix de tante Manon lui avait tant de



« Soyez le bienvenu, monsieur, » dit Mlle Charlotte de Chanteraine.

fois redit jadis et auquel, l'instant d'avant, il avait par hasard songé?

Un pouvoir surnaturel l'avait guidé jusqu'au seuil du manoir enchanté; à sa vue les murailles vertes s'étaient abaissées, les horloges, immobiles depuis cent ans, s'étaient remises à sonner, les vieux portraits étaient descendus de leurs cadres pour reprendre leurs habitudes anciennes, tandis qu'une chanson d'autrefois frémissait sous des doigts invisibles.... Et maintenant, c'était la princesse, la princesse endormie par les fées, qui allait s'éveiller à une vie nouvelle!

Elle était là...; la lueur voilée d'une lampe d'argent, lueur douce, presque rose, l'enveloppait toute.... C'était elle, c'était bien elle qui apparaissait, fraîche et jolie sur les coussins clairs du canapé où le sommeil l'avait surprise, étendue à demi, un livre dans la main.

Sa coiffure surannée, la forme de la robe rayée de satin rose et brochée de bouquets qui la vêtait, le chaste fichu de dentelle qui se croisait sur sa poitrine eussent fait sourire, comme appartenant à un âge éloigné, les merveilleuses de l'an VIII, mais ses cheveux mousseux se devinaient adorablement blonds sous le léger nuage de poudre; son teint délicat de fleur blanche, ses longues paupières frangées de sombre, sa petite bouche qui souriait ingénument à un rêve, avaient vingt ans; l'abandon, dans l'inconscience du repos, de tout son corps délicieux exprimait une candeur fine et sereine.... Et la grâce était si pure, le charme était si touchant, de ce sommeil de jeune fille, que simplement, naïvement, le colonel Fargeot s'agenouilla pour le contempler.

La veille encore, Pierre eût peut-être ri, si quelque femme, la tête farcie de romans, lui avait parlé de ces invraisemblables passions qu'un regard fait naître; mais c'était un sentimental, que ce grand manieur de sabre, que ce soldat dont la patrie menacée avait été le premier amour!... Et voilà que, tout à coup, il lui semblait qu'avant la minute précise qui venait de s'écouler son cœur n'avait jamais parlé, que toujours il avait attendu une femme dont l'image était en lui, et que cette femme, il la voyait pour la première fois, réelle, vivante.

Que pouvait-elle être pour lui, cependant? Une exquise vision qui s'évanouirait bientôt. De quel droit demeurait-il là, près d'une enfant qui s'était endormie dans la sécurité de sa solitude?

Tristement, presque péniblement, il s'était levé. Un instant encore il regarda la « Belle au bois ». Pour mieux la voir, il s'était approché, se penchant un peu sur elle. Soudain, comme malgré lui, il prit le bout du ruban rose qui tombait le long de la robe fleurie et le baisa.

Alors il se passa une chose singulière. Les cils noirs découvrirent deux grands yeux bleus qui souriaient, et une voix douce, une voix de cristal, celle qu'on prête aux petits anges des tableaux de sainteté, murmura, comme dans le conte: « Je rêvais de vous... Comme vous vous êtes fait attendre!... »

Il est vrai que l'illusion fut courte.

La phrase était à peine achevée que déjà le joli sourire était éteint. Une sorte d'affolement, fait à la fois de terreur et de colère, avait bouleversé le visage de la Belle. Plus blanche qu'auparavant, la jeune fille s'était levée brusquement, puis toute droite, hautaine et si jeune dans sa robe de vieux pastel :

« Qui êtes-vous, comment êtes-vous entré ici? s'écria-t-elle, vous savez que je ne suis pas seule et que... »

Mais Pierre, un peu saisi d'abord par cette véhémence et peiné, assez illogiquement, de cette indignation, avait repris son sang-froid.

« Ne craignez rien de moi, mademoiselle, je vous en supplie, fit-il. Oh! je suis désolé de vous avoir effrayée ainsi, mais on m'avait dit aux Audrettes que depuis plusieurs années le château était inhabité et je n'y apportais, croyez-moi, aucune intention mauvaise.... Je voyage à pied; le soir et l'orage m'ont surpris loin de tout abri.... Très éprouvé par un chagrin récent, très fatigué par une longue marche, j'ai manqué de courage pour continuer ma route et je me suis permis de chercher un refuge, pour la nuit, ici, où je ne pensais trouver personne.... C'est donc tout à fait sans soupçonner votre présence que je suis entré dans cette chambre, et... »

Ici l'explication devenait plus difficile. Pierre hésita, puis, souriant malgré lui:

« Je vous ai prise pour la Belle au bois dormant, acheva-t-il. Maintenant, je vais m'en aller bien vite,... ce qui est sans doute, mademoiselle, le meilleur moyen de réparer ma faute et d'obtenir votre pardon. »

LE SECRET DE CHANTERAINE.

Peut-être, après tout, la « Belle au bois » ne s'était-elle pas aperçue, dans le trouble du réveil, de la liberté grande qu'avait prise l'inconnu en baisant un ruban rose? Quoi qu'il en fût, toute trace de colère avait disparu de son joli visage pâli; la crainte seule y persistait, une crainte moins éperdue, mais plus douloureuse, une crainte qui n'essayait plus



« Soyez le bienvenu, monsieur, » dit Mlle Charlotte de Chanteraine.

de se dissimuler sous l'orgueil de la patricienne offensée et qui semblait être prête à manifester son impuissance par des larmes.

Et Pierre se taisait, n'osant plus parler, navré devant cette crise de pleurs qu'il voyait venir et qu'il ne saurait consoler. Cependant la pauvre enfant tentait d'étouffer par un effort de volonté les sanglots qui se pressaient dans sa gorge; après un instant de silence, et sans doute de lutte intérieure, elle parut avoir repris possession d'elle-même, et ses yeux bleus, encore voilés, se levèrent bravement sur l'officier.

« Hélas! monsieur, murmura-t-elle, était-ce bien à vous de supplier? »

Fargeot voulait protester; d'un geste rapide, presque instinctif, elle l'arrêta.

« Vous me demandiez pardon, reprit-elle, oh! bien volontiers je vous pardonne.... Mais le temps des fées est loin, et nous vivons à une époque où il faut se féliciter, je crois, de n'être pas fille de roi.... Je ne sais rien de vous, monsieur, rien de vos idées, de vos croyances;... peut-être, si j'en juge par vos vêtements et votre coiffure, êtes-vous impie et républicain, quoique en vérité vous n'ayez pas l'air méchant.... Tiendrez-vous compte de ma prière, si je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, d'oublier que vous m'avez vue, de ne point trahir notre secret? Nous ne faisons pas de mal, oh! je puis vous l'assurer!

— Il devient de plus en plus difficile de reconnaître les républicains à leur coiffure et à leur costume, mademoiselle, répondit le jeune homme ému et amusé à la fois; cependant je rougirais de vous tromper. Je suis républicain. On peut l'être, croyez-le bien, sans avoir fait alliance avec la guillotine. Je n'ai d'ailleurs jamais joué le rôle d'un homme de parti. Je suis avant tout un soldat.... Quant à vous trahir?... Regardez-moi bien, mademoiselle, ajouta-t-il simplement, vous m'avez fait l'honneur de me dire que je n'avais pas l'air d'un méchant homme, trouvez-vous que j'aie l'air d'un traître? »

Le regard de Pierre avait doucement cherché les yeux de la jeune fille. Et ce regard était si droit, si franc, que les pauvres yeux effarouchés ne le fuirent pas, que même ils s'y réfugièrent un instant, rassurés par la force loyale et tendre qu'ils lisaient au fond des prunelles sombres de l'officier.

« Non, vous n'avez pas l'air d'un traître, fit tout bas la « Belle au bois ».

Pierre continua.

« Ce secret dont vous parlez, d'ailleurs, qu'en sais-je?... J'ignore votre nom, j'ignore celui des personnes que j'ai entrevues tout à

— Quand j'ai parlé d'un secret, fit-elle, vous avez bien compris, n'est-ce pas, qu'il ne s'agissait de rien qui... de rien qui ressemblât à un secret... politique? Le nom que je vous priais de ne point trahir, le nom qui ne peut être tout à fait ignoré de vous, je vais vous l'avouer : je m'appelle Claude de Chanteraine.... Je suis la petite-fille du duc Robert-Gérard de Chanteraine, mort il y a douze ans. Ce secret, que vous connaissez déjà en grande partie, puisque vous savez que Chanteraine est habité, il me semble que je vous le dois tout entier... et que vous le garderez... oh! non, pas mieux, mais... comment dirais-je?.. plus paisiblement, si vous êtes bien certain qu'en le taisant vous.... »

La jeune fille s'arrêta, puis très doucement :

« ... Vous ne causerez de préjudice à personne, acheva-t-elle.

— Je serai heureux d'entendre ce que vous me ferez la grâce de me dire, répliqua Pierre, ému et reconnaissant de la délicate intuition avec laquelle la jeune fille avait deviné ses scrupules.

— Si l'on vous a renseigné dans le pays sur ce pauvre château, reprit la jeune fille, on n'a pas manqué de vous dire que la famille de Chanteraine, — ses survivants — peu nombreux, hélas! — avaient émigré en 1791.... Oui, parmi nos amis comme parmi nos adversaires, chacun a pu constater que nous avions disparu.... Cependant personne ne peut se vanter de nous avoir vus partir... et, je vous le jure, monsieur, jamais, vous m'entendez bien, jamais aucun de nous n'a quitté Chanteraine.

« Oh! l'histoire semble d'abord invraisemblable, avoua Claude en remarquant la stupéfaction profonde qui se peignait sur le visage du jeune homme, mais vous verrez bientôt qu'elle mérite d'être crue....

« Quand commença la Révolution, poursuivit Mlle de Chanteraine qu'une émotion nerveuse étouffait un peu, la famille de Chanteraine avait perdu son chef. Ma tante, Charlotte de Chanteraine, âgée déjà, moi encore bien jeune, nous nous trouvions presque seules au monde, n'ayant d'autre guide en cette vie que l'un de nos cousins, le chevalier de Plouvarais, qui habitait Chanteraine avec sa sœur depuis plusieurs années.... M. de Plouvarais est bien le meilleur des hommes, mais aussi le plus hésitant, le plus dépendant, le moins capable d'initiative qu'on puisse imaginer! En ces conditions et étant donné l'état précaire de notre fortune, l'idée d'émigrer, de se jeter elle-même et de nous entraîner avec elle au milieu des difficultés et des dangers d'une

ence incertaine, aventureuse, terrifiait Charlotte de Chanteraine, qui ne put se ner à quitter le château au moment où part de nos amis se hâtaient de gagner ntière. Bientôt, cependant, notre vie ne passa plus qu'en transes, en angoisses nuelles. Des bande forcenés court le pays, pillant, nt, détruisant.... , au retour d'une e absence, nous s trouvé à Channe des dégâts conables, presque des s. Nous avions à craindre. C'est que, conseillée et ée en cela par ntin, un ancien et dévoué serviteur mon grand-père, pauvre tante, si faite pour l'époque elle vit, prit cette nge résolution de er croire partout otre disparition.... s cette partie même château se trouve, térieusement dissiée, l'entrée d'un e souterrain dont ramifications abouent, à plusieurs es d'ici, en divers ts de la campagne qui fut construit au ps de la guerre de t ans par Tristan Chanteraine, notre être, pour parer à te surprise de l'enni. Le secret de ce bre asile, transmis père en fils pendant n longtemps, puis lié pendant deux les on ne sait pouroi, mon grand-père, se plaisait à vivre milieu des souvenirs de notre maison, vait découvert en déchiffrant, par un proe de patience et presque de divination, les gmes bizarres d'un grimoire très ancien, sor ignoré de nos archives. Suivant les tructions précises qui lui avaient été dones par son maître, Quentin nous le révé... Au-dessous de la demeure visible et nstamment menacée où se traînaient nos vies, s'en etendait une autre, invisible et sûre, dont la disposition se prêtait au séjour de plusieurs personnes pendant un temps indéterminé. Ma tante nous jugea sauvés. Tandis qu'on nous croyait bien loin, monsieur, en Allemagne, en Angleterre,... nous vivions sous terre.



« Cette bague s'écria la jeune fille, où votre père l'avait-il achetée ? De qui ? Parlez vite. »

— Mais comment, de quoi viviez-vous? demanda Pierre.

— De temps en temps, reprit la jeune fille, Quentin, dont le beau-frère, un fermier des environs de Mons-en-Bray, nous était secrètement dévoué, s'en allait de nuit et par le chemin des taupes chercher les provisions nécessaires à notre subsistance.... Un jour il nous apprit que Chanteraine, vendu comme

bien d'émigrés, avait été acheté par le village de Mons, et notre triste situation s'améliora un peu. Nous continuâmes à ne sortir du château que bien rarement et toujours dans l'obscurité; cependant notre vie d'intérieur se réorganisa. Tant que les autres hommes agissent et travaillent au soleil, nous dormons dans notre tombe protectrice et Chanteraine semble mort; mais, lorsqu'ils reposent à leur tour après la journée finie, dès que les ténèbres enveloppent la campagne, le château s'éveille, les horloges arrêtées au matin reprennent leur marche, les lampes s'allument, la vie recommence pour nous. Nos distractions ne sont pas très variées et ce n'est pour aucun de nous le bonheur, que cette étrange existence; ce n'est pas même le calme.... Cependant c'est le bienfait d'une sécurité relative à une époque où il faut s'estimer heureux d'avoir pu conserver sa vie et choisir soi-même sa prison.

« Nous n'en demandions pas plus. Vous voyez, monsieur, que les hôtes du château de Chanteraine ne sont pas des adversaires à craindre.... Et pourtant, si vous laissiez deviner notre présence... oh! Dieu, en ces temps d'abominations, d'horribles injustices, qui peut prévoir ce qui arriverait! »

MADEMOISELLE CHARLOTTE DE CHANTERAINE.

La jeune fille avait couvert son visage de ses deux mains comme pour échapper à une vision terrible.

« Mais les jours de la Terreur sont bien passés, s'écria Pierre. N'avez-vous rien su des événements publics? L'écho des rumeurs du dehors n'est-il pas arrivé jusqu'à vous, ne fût-ce que par l'intermédiaire de votre fidèle ravitailleur?

— Pendant plus d'un an Quentin eut ordre de nous rapporter les nouvelles qu'il tenait lui-même de son beau-frère, répondit Mlle de Chanteraine triomphant encore de son émotion. Mais, dès les premiers jours du mois de février 1793, nous apprîmes que, le 21 janvier de l'année qui venait de commencer, le roi avait été guillotiné, sur un jugement de la Convention. « Quentin, déclara ma tante « sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, « Sa Majesté a cessé de vivre. J'espère que « vous ne vous attendez point à ce que nous « nous intéressions en quelque façon à tout « ce qui peut, pourra ou pourrait se passer « dans une république. Il sera donc inutile « désormais de nous mettre au courant de ce « que vous apprendrez peut-être des événe- « ments politiques.... La France n'existe plus « pour nous. Le jour où Monseigneur le Dau- « phin rentrera en possession du trône de « saint Louis et d'Henri IV, dont il est l'hé- « ritier légitime, vous nous préviendrez. »

— Et, depuis la mort du roi, votre tante, vos cousins ne se sont jamais informés?...

— Jamais.

— Mais... vous?...

— Oh! moi, je suis moins stoïque qu ma tante, et, comme Quentin est incorruptible j'ai souvent interrogé Barbe sa femme, mai elle n'est pas toujours bien renseigné Quentin, qui ne pouvait s'empêcher d raconter les atrocités de la Terreur, e devenu moins communicatif depuis qu'apr la chute et la mort de Robespierre une sor d'apaisement s'est fait. Cet apaisement, il n croit guère d'ailleurs. Il dit que tout va mal, q les Français dansent, depuis six ans, s des cendres mal éteintes, et il compare Révolution au chat Rominagrobis.... »

Le jeune homme ne put retenir sourire.

« Ce brave Quentin me semble ê par trop pessimiste, mademoiselle, et ri n'est plus réel que la paix dont la France jo à l'intérieur, en tous cas depuis le 18 B maire de cette année.... je veux dire le 9 r vembre de l'année dernière. Ce jour-là, général Bonaparte nous a délivrés du gouv nement assez méprisable du Directoire a pris le pouvoir pour l'honneur de no pays.... Quentin n'a pas omis cepend de vous parler du général Bonaparte?

— Je crois bien, en effet, que Ba m'a redit ce nom-là, fit ingénument Mlle Chanteraine; mais c'était à propos de guerre....

— Ce nom est aujourd'hui celu chef de l'État, du Premier Consul. Avec gouvernement de Bonaparte, une ère n velle a commencé.... une ère de gloire, justice, de véritable liberté! »

Claude eut un petit mouvement d'im tience.

« Je vous demande pardon, madem selle, ajouta respectueusement le con Fargeot, mais il faut que vous sachez... que vos parents sachent que rien ne néc site plus pour eux ni pour vous l'hor captivité à laquelle ils vous ont cond avec eux!... Non, rien! Quoi de facile, en effet, que de faire rayer de la des émigrés le nom de Chanteraine?... Dieu, mademoiselle, elle est déjà pleine ratures, cette triste liste! Ce que veut av tout le Premier Consul, c'est la réconcilia des partis, c'est la liberté pour tous... seriez-vous pas heureuse, mademoise même sous un gouvernement républic de prier dans une église, d'assister à la

n de la messe?... Bonaparte veut aussi
rté de la prière.... Oh! si vous pouviez
itre les belles, les grandes choses que
:et homme presque surhumain! »

.es fins sourcils de Mlle de Chante-
se froncèrent de nouveau.

Vous êtes un enthousiaste, monsieur,
jeune fille; mais je doute que ma tante
hanteraine consente jamais à quitter
retraite : elle connaîtrait la mort du
e petit Dauphin qu'elle penserait avec
de complaisance à Mgr le comte de
nce ou à Mgr le comte d'Artois qu'au
S. M. le roi Louis XVI. Elle attend le
.. »

Jn grand désir vint à Pierre de dire :

Et vous, mademoiselle, qui donc
lez-vous? Est-ce au roi que vous rêvez
nt votre sommeil avec un si tendre
e? Était-ce au roi que vous croyiez
:her si doucement d'avoir trop tardé à
? »

Mais il se garda, comme on peut le
ser, de se montrer si indiscret.

Vous êtes, en ce qui concerne les in-
ns de madame votre tante, meilleur
que moi, mademoiselle, répliqua-t-il.
ettez-moi cependant de vous laisser
nom. Sans être des familiers du Premier
ul, j'ai, comme tout soldat très con-
u, quelque crédit auprès du général
parte. Si vos parents se résignaient ja-
à solliciter la régularisation d'une situa-
qui me semble fort pénible, et qu'en ce
ion intervention pût leur être utile, j'en
bien heureux. »

Pierre nota sur un carnet son nom, son
, et les renseignements militaires qui
ituaient son adresse en tout lieu, puis il
ra la feuille qu'il venait d'écrire ainsi et
dit à Mlle de Chanteraine.

Je vous remercie, monsieur Pierre Far-
» dit-elle.

Et, les yeux fixés sur le papier, elle s'é-
it encore de trouver tant de douceur et
urtoisie chez un soldat de la Républi-
un homme du peuple peut-être, en tout
n homme de très petite naissance.

Et moi, mademoiselle, reprit le jeune
el, je vous remercie de la confiance que
avez bien voulu me témoigner et dont
sens singulièrement honoré! »

Puis, s'inclinant profondément :

Adieu, mademoiselle, » acheva-t-il.

Claude ne répondit pas. Alors, très
l'officier fit un mouvement pour s'éloi-
mais d'un geste léger la jeune fille le
un peu hésitante, rougissant soudain :

Monsieur Fargeot, dit-elle, vous vous
arrêté à Chanteraine pour y trouver
un refuge contre l'obscurité et l'orage. Le jour est encore loin et la tempête fait rage. Ne seriez-vous pas en droit, si vous quittiez à présent le château, de regretter, en nous maudissant, l'abri et le repos que vous eussiez trouvés dans une demeure déserte?... Et cependant les Chanteraine n'ont jamais manqué au devoir de l'hospitalité! »

Une lueur douce rayonna dans les yeux qui interrogeaient anxieusement Claude.

« A dire vrai, monsieur le colonel, reprit gentiment la jeune fille, je ne vous conseillerais pas d'entrer sans crier gare dans le salon où ma tante Charlotte tient en ce moment même sa cour.... Peut-être risqueriez-vous de n'y être pas beaucoup mieux reçu que... dans celui-ci.... Mais j'y serai votre introductrice. Attendez-moi un instant. »

Mlle de Chanteraine avait disparu, légère, sous les plis d'une draperie. Une senteur grisante et douce, venue de sa toilette, tombée de ses cheveux blonds, demeurait après elle dans l'asile coquet et suranné. Toutes les choses de formes fines et de nuances tendres qu'on avait réunies là et que le temps y avait presque immatérialisées semblaient s'être imprégnées de ce parfum qui leur prêtait un peu d'âme.... C'était parmi ces choses que Claude avait vécu ses heures de veille, comme enfant, comme jeune fille.... Et tout à coup, Pierre les aimait; il eût voulu les baiser comme de précieuses reliques.

Ah! comme elle était charmante, adorable, la Belle au bois! quelle grâce exquise assouplissait ses mouvements, sa démarche! Quelle jolie ingénuité se devinait dans ses yeux, sur ses lèvres, en ses paroles!... Le colonel Fargeot s'abandonnait à l'enchantement.... La pluie, l'obscurité, la fatigue! il ne s'en souciait plus guère! Il n'avait plus qu'une idée dans l'esprit : c'est que peut-être les vieux portraits allaient lui permettre de passer encore quelques instants près de Claude, c'est que, pendant quelques instants encore, il allait la voir, l'entendre, respirer le même air qu'elle, avant de la quitter pour toujours.

LE SALON DE L'ÉPINETTE

Enfin, Pierre Fargeot fut introduit dans le salon de l'Epinette et Mlle Charlotte de Chanteraine, superbe de solennité et de grâce tout ensemble, daigna faire deux pas au-devant de lui.

« Soyez le bienvenu, monsieur, dit-elle. C'est n'avoir pas perdu tous les anciens privilèges de la noblesse que de pouvoir connaître encore la joie de pratiquer l'hospitalité. »

La phrase lui parut si bien tournée et elle

me rend meilleure et plus confiante.... Je n'ai jamais vu à personne un regard semblable à ce regard.... »

En parlant, Claude s'était tournée vers Fargeot dont le visage apparut en pleine lumière.... Brusquement elle s'interrompit et, s'éloignant du portrait de la marquise Irène de Chanteraine, elle en désigna un autre à l'officier.

« Mon grand-père, dit-elle.

— Je l'avais deviné, fit doucement le jeune homme.... Cette figure vénérable, cette bouche fine, légèrement ironique, ces yeux de chercheur ou de poète avaient, eux aussi, retenu mon admiration.

— Des yeux de chercheur, répéta Claude, oui, c'est bien cela,... des yeux qui sans cesse scrutaient l'avenir ou le passé et ne semblaient se fixer sur le présent que rarement, par hasard.... Monsieur Pierre Fargeot, avant votre venue ici, on vous avait parlé du château de Chanteraine. Que vous en avait-on dit? »

Et, posant sur une console la petite lampe d'argent, elle regarda Pierre d'un air anxieux.

Pierre lui raconta ce qu'il savait de la vente du château comme bien national et de la belle action des habitants de Mons-en-Bray qui l'avaient racheté.

« Nos chers, nos braves paysans! s'écria Claude. Oh! monsieur, quelle émotion a été la nôtre quand nous avons appris qu'ils achetaient Chanteraine pour nous le garder! Je ne puis penser à ce dévouement, à cette fidélité admirable, sans qu'une reconnaissance passionnée me gonfle le cœur, sans que des larmes me montent aux yeux.... Et, depuis des années, ces vaillants attendent comme nous-mêmes; rien n'ébranle leur foi! Ne pensez-vous pas comme moi, monsieur, qu'une telle foi doit accomplir des miracles?

— C'est bien un miracle, en effet, que demandent ces humbles croyants, mademoiselle, fit Pierre, car ils refusent de croire que la race des Chanteraine se soit éteinte avec le duc votre grand-père. Et leur fervent espoir de revoir un jour un duc de Chanteraine au château repose sur les prédictions d'une ancienne légende.

— La légende de la Chanteraine? On vous a conté cela aussi, monsieur? Ne riez pas trop des âmes ingénues qui se laissent bercer par les vieilles chansons, par les vieilles légendes au charme consolant! » dit Claude.

Puis, rougissant légèrement, elle ajouta avec la même anxiété un peu timide :

« Mais du duc de Chanteraine que vous a-t-on dit, monsieur? Si je vous pose cette question, c'est parce que je crains qu'on ne vous ait donné de l'homme admirable que fut mon grand-père une idée très fausse ou qu'on ne vous l'ait représenté sous les traits d'une sorte d'illuminé, de visionnaire.... »

Pierre voulut protester, mais elle le prévint :

« Oh! je sais, dit-elle, que bien des gens l'ont considéré comme tel. Il a été très peu et très mal compris... et des personnes mêmes qui lui tenaient de près.... Comme il s'est montré cependant plus clairvoyant que tous ces prétendus raisonneurs! Comme il leur a prédit justement ce qui devait arriver de la monarchie qu'on jugeait inviolable, de la société qui semblait reposer sur des bases si solides! Constatant les fautes, les abus qu'on commettait en haut, pressentant le long travail qui s'accomplissait en bas, il a vu venir la catastrophe à laquelle nul ne voulait croire et, pendant les dernières années de sa vie, sa plus grande préoccupation a été d'assurer la sauvegarde des siens.... C'est ainsi qu'aidé de son fidèle Quentin il en est arrivé à retrouver le secret de la demeure souterraine où nous avons pu vivre si longtemps.... Il avait encore d'autres idées, d'autres projets qui paraissaient étranges, des croyances qu'on jugeait folles.... Les hommes sont toujours prêts à qualifier d'étranges ou de folles les choses qu'ils ne comprennent pas! Dans son entourage, on l'écoutait avec respect, mais il devinait, sous ce respect même, je ne sais quel sourire de doute, sinon de raillerie.... Aussi, bien que je ne fusse qu'une petite fille, était-ce à moi que, dans les derniers temps, il se confiait le plus souvent. Peut-être fallait-il précisément pour le comprendre être l'enfant un peu chimérique et très ignorante du monde que j'étais... que je suis encore en dépit de mes vingt-trois ans.... Cette intimité dura jusqu'au jour suprême.... Depuis, ma tante Charlotte et mes cousins de Plouvarais ont pu avouer, à défaut d'autres témoins absents ou morts, que le duc de Chanteraine avait parlé, au moins sur un point essentiel, comme un sage et non comme un rêveur.... Moi, j'ai gardé dans mon cœur toutes les choses qu'il m'a dites,... celles qu'il n'a dites qu'à moi surtout,... puis les promesses qu'il m'a demandées pour mon bien.... J'ai confiance en lui maintenant encore,... maintenant qu'il n'est plus; je crois qu'il me conduit, me dirige, m'inspire... oh! je voudrais,... je.... »

La jeune fille s'arrêta, la voix altérée par une angoisse soudaine. Pierre répéta avec une grande douceur :

« Vous voudriez?

— Je voudrais que rien n'ébranlât jamais cette confiance, cette foi; que rien ne

ѵât jamais la joie et la paix que ıve à me sentir ainsi guidée.... La vie me si triste, ou si effrayante, parfois! »

BAGUE CISELÉE.

es deux jeunes gens causèrent encore ment et avec confiance. Pierre, frappé ıgoisse de Mlle de Chanteraine, tâchait réconforter; il lui parlait du renouveau ıte la France, exhortant la jeune fille à er les siens au grand jour, en pleine termina son plaidoyer en disant :

Et comment admettre que, vivant e, le duc de Chanteraine, l'aïeul qui aimait si tendrement, eût consenti à tenir éloignée de tous les plaisirs, de es espoirs de votre âge, qu'il vous eût mnée à l'éternel isolement; comment s supposer même qu'il eût avant tout ité de vous voir unie à un homme digne us et capable d'être à son tour votre dans cette vie dont vous avez peur? »

Claude secoua la tête.

Il est probable que je ne me marierai ıême si je revois le monde, fit-elle grat. »

t comme Pierre n'osait l'interroger :

Je suis fiancée, dit-elle et je ne reverıs doute jamais celui à qui je garde et ai toujours ma foi. »

uis elle ajouta presque bas et comme elle :

Il me semblait que lui seul saurait r le chemin de ma solitude.... Il me ıit que le vieux château fermé et endors'ouvrirait, ne s'éveillerait que pour l.... »

argeot sentit descendre jusqu'au fond cœur une tristesse mortelle.

Que Dieu vous rende, dit-il, l'homme ıus daignez aimer! »

y eut un silence un peu long que l'offit le premier à rompre.

Voici le jour, remarqua-t-il, voyant pâle rayon filtrait au travers des ride brocart. Il faut que je me remette te....

– Le jour! répéta Claude, le jour, le soleil! Ah! les jolis mots,... les choses!... Vous ne pouvez comprendre jouissance j'éprouve à voir le jour!

– Le voyez-vous quelquefois?

– Bien rarement. Ma tante, qui crainrs que notre présence au château ne ınnue, m'interdit toute imprudence. »

ierre ouvrit avec précaution la porte avait permis de pénétrer dans la salle ortraits.

« Voulez-vous voir le soleil ce matin? dit-il. Je sais à quelques pas d'ici un balcon dont l'orientation nous promet un beau spectacle... et vous n'avez à redouter aucune surprise... tout dort encore dans le bois. »

Mlle de Chanteraine hésita, puis, tentée, elle eut un petit geste d'insouciance gaie et suivit le jeune homme.

Ils n'eurent en effet que deux chambres à traverser pour gagner le vieux balcon de pierre ajourée que Pierre avait remarqué la veille en passant.

Là, les ruines du château, les arbres du bois, le ciel, leur apparurent divinement glorifiés sous les lueurs roses du matin. Après la pluie de la veille, le soleil s'était levé superbe, triomphant. Pourtant un souffle frais agitait le lierre qui enguirlandait l'ogive de la fenêtre et traînait dans l'air des parfums de terre humide et de plantes ravivées.... Des oiseaux chantaient avec une joie éperdue....

« Oh! quelle douceur, quelle beauté dans les choses de Dieu! » murmura Mlle de Chanteraine.

Appuyée au mur, ses blonds cheveux poudrés touchant les feuilles sombres du lierre qui semblait vouloir se mêler à eux pour les couronner, ses yeux bleus s'emplissant des lueurs de l'aurore, elle regardait, elle écoutait, elle respirait avec délices; elle s'enivrait de la vie saine et libre des êtres et des choses de la campagne. Pierre, lui, ne voyait que Claude, n'entendait que le léger souffle de ses lèvres émues, ne respirait que le parfum de ses cheveux et de ses dentelles, ne se grisait que de son charme de fleur vivante.... Et ils se taisaient, pris par l'enchantement de l'heure, beaux tous deux, lui en sa force, elle en sa grâce; jeunes tous deux et pleins de vie au milieu de ces ruines qu'escaladaient gaiement et follement autour d'eux, comme eux jeunes et belles, les lianes fleuries, les plantes fées qui avaient si longtemps gardé le sommeil de la princesse....

Puis, dans le silence, Pierre murmura :

« Je n'appartiens ni à ce monde dont je vous parlais et qui est le vôtre, ni à aucun autre monde, je ne suis qu'un soldat sans grande éducation,... toute [illegible] de mots m'est étrangère, toute [illegible] des usages de la société [illegible] Voulez-vous néanmoins me [illegible], mademoiselle, de vous demander une faveur, une inappréciable grâce [illegible] vous m'excuserez [illegible] trerez ni fâchée [illegible] mande trop [illegible]

Claude [illegible] répondre [illegible]

Alors, elle [illegible]

« Parlez, monsieur. Je suis sûre que vous seriez très désolé de m'offenser en quelque chose.... »

Rien n'était plus vrai. D'où lui venait cette étrange confiance, elle n'eût pu le dire, mais elle croyait en Pierre Fargeot, elle le devinait bon et droit, elle était certaine que jamais une parole déloyale n'avait passé entre ses lèvres, que jamais une action basse n'avait souillé sa vie.

Dans ce vieux château qu'habitaient des têtes folles et où pourtant elle était seule à avoir encore les cheveux blonds et l'âme en fleur, il lui semblait que personne n'était assez jeune pour la comprendre, assez sage pour la guider, assez fort pour la protéger.... Et tout instinctivement, sa jeunesse allait à cette jeunesse, sa faiblesse craintive à cette force intelligente.... Elle avait trouvé de la joie à parler et à se sentir écoutée. Il lui avait paru très naturel que Pierre s'intéressât aux êtres qu'elle avait aimés, très naturel encore qu'il lui offrît, pour elle et les siens, l'appui de son crédit auprès du maître actuel de la France. Elle n'avait pas douté un instant de sa parole, lorsqu'il lui avait promis de garder le secret de Chanteraine, et maintenant qu'il priait à son tour, implorant merci à l'avance, pour une demande encore inexprimée, elle disait : « Parlez... » bien persuadée en vérité que cet ennemi de l'ancien régime, que cet officier de la République ne lui infligerait jamais volontairement ni offense ni peine.

Cependant, Fargeot, ainsi encouragé, parlait :

« Il y a quelque temps, déjà, mon père m'a donné un anneau d'or.... Ce bijou orné à la surface et intérieurement de signes étranges et de ciselures bizarres et gracieuses, l'avait frappé jadis par son originalité et il l'avait alors acheté pour ma mère.... « Prends « cette petite bague, m'a-t-il dit, elle me fait « songer à quelque mystérieux talisman de « conte ou de légende. Un jour tu l'offriras à « ta fiancée,... elle lui portera bonheur.... » Je ne me marierai sans doute jamais, mademoiselle, mais je tiens à cette bague ; je serais... très malheureux qu'elle pût tomber en des mains indignes... et la guerre a des risques. Voulez-vous me la garder ? »

Claude fit un mouvement vague d'impuissance ou de refus.

« Oh ! ne me dites pas non, supplia Pierre. Songez que cet anneau n'a, somme toute, d'autre valeur que celle que j'y attache.... Si je survis, peut-être vous le redemanderai-je un jour ; si je meurs... eh bien ! si je meurs, il vous restera et, comme vous ne voudriez pas l'accepter, même venant d'un mort, vous le passerez dans un ruban rose comme celui de votre robe et vous l'attacherez au cou de quelque statue de sainte... devant laquelle vous direz, n'est-ce pas, de temps à autre, une prière pour le pauvre officier républicain.... Voulez-vous ? »

Claude avait baissé la tête.

« Je veux bien,... » murmura-t-elle.

— Et ce me serait, en attendant, chose si douce, continua le jeune homme, de penser que mon humble anneau est peut-être touché quelquefois par vos doigts de châtelaine ! Il n'était point certes destiné à de telles mains ! Souvent, cependant, il me semble qu'il est un peu fée ; et il m'aurait averti en s'élargissant démesurément ou en se rétrécissant jusqu'à n'être plus mettable, si j'avais voulu le passer au doigt d'une femme qui ne fût pas la toute charmante et toute pure que je voyais en rêve.... Le voici. »

Et ouvrant un étroit et très simple étui de bois, le colonel Fargeot en tira une bague d'or qu'il tendit à Mlle de Chanteraine.

La jeune fille attendait, souriante, un peu embarrassée, un peu émue, peut-être ; mais quand elle eut pris la bague de Pierre Fargeot, tout son visage blêmit et ses yeux, agrandis soudain, exprimèrent une angoisse éperdue :

« Cette bague, s'écria-t-elle,... où votre père l'avait-il achetée ?... de qui ? Parlez vite ! »

Fin de la Ire partie.

GUY CHANTEPLEURE.

(Illustrations de Sauber.)





SUZANNE, D'UN COUP DE FUSIL, ABATTIT L'HOMME QUI ALLAIT FRAPPER SON PÈRE.

LES DIEUX D'OR

DEUXIÈME PARTIE

ATAILLE.

ettant à profit l'absence de Lobston, poursuivait l'exploration du gouffre ieux. Dolagnon, chargé d'assurer les battait, chaque jour, les environs. Le e la troupe demeurait au camp, sous res d'un mulâtre de la Guadeloupe, ent d'ailleurs et courageux, à qui ses ettes pointues, ses gros yeux ahuris et aules... d'inégale hauteur, avaient ronique surnom de *Caprice*.

n soir, le prospecteur reprenait le chemin du rancho, lorsqu'une vive fusillade éclata, tout proche. Alvare s'élança. Mais déjà Caprice se portait à sa rencontre. Évidemment, l'ennemi arrivait et attaquait Dolagnon. Que faire ?

« Courir à son secours, parbleu !... »

Et, suivi de dix hommes résolus, Alvare se jeta sous bois. Mais ils n'avaient pas fait cent mètres que Dolagnon paraissait, tranquille et souriant, ainsi qu'à l'ordinaire, avec ses trois compagnons :

« Oui, on venait de l'attaquer. Il regagnait le camp, après bonne chasse, lorsqu'il avait aperçu, dans la *trocha*, deux

IAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE. — *L'ancien explorateur Henri d'Alvare, depuis longtemps s nouvelles de son jeune élève et ami Daniel Mouy qu'il a envoyé dans l'isthme de Panama pour ler le sol, se décide, sur les instances de sa fille Suzanne, qui lui avoue son amour pour le jeune ingé- partir avec elle à sa recherche. Ils arrivent à Colon et s'y rencontrent avec l'Anglais Lobston, oncessionnaire de prétendues plantations de caoutchouc, qu'Alvare pressent ne pas devoir être r à la disparition de Daniel. Accompagnés du mulâtre Dolagnon, ils se mettent en chemin. Par s un homme blanc, au visage voilé, qui les précède, a enlevé à prix d'argent les chevaux qu'ils ent louer ; ils atteignent néanmoins le rio Indio, où ils s'embarquent. A travers la forêt, la petit*

mulâtres inconnus. Se précipiter sur eux, leur lier les mains, les réduire au silence en leur enfonçant dans la bouche un épais tampon de feuilles sèches, ç'avait été l'affaire d'un instant. Mais les mulâtres n'étaient que des éclaireurs. Bientôt les quatre hommes s'étaient trouvés en présence d'une troupe nombreuse. Engager le combat? Impossible! C'eût été une folie inutile. Et, abandonnant à regret ses prisonniers, Dolagnon s'était replié en hâte, ripostant seulement au feu plus nourri que dangereux de ses adversaires et s'efforçant, mais en vain, d'apercevoir l'Européen dont la voix brève dirigeait l'attaque.

« Cet Européen, c'était Lobston, sans doute?...

— .... *Si Señor!* »

Alvare, surpris, se retourna. Selon sa coutume, il avait *parlé* sa pensée, et un Indien sans armes, amené à ce moment par Caprice, venait d'y répondre. Le prospecteur poussa une exclamation joyeuse :

« Carmelo! »

C'était Carmelo en effet. Longtemps retenu par Lobston, il venait de s'échapper enfin, dans le désordre de la lutte.

Il donna de précieux renseignements. Lobston avait cinquante hommes. Voyant ses positions occupées, il s'était installé au rancho de Pedro, une case délaissée momentanément par son propriétaire, et qui se dressait non loin de là, sur une éminence, dans une clairière. Aujourd'hui l'Anglais s'y reposait avec les siens; demain seulement il attaquerait.

Alvare ne contenait plus sa joie. Homme d'action avant tout, il ne pouvait supporter l'indécision ni l'attente; la lutte était son élément.

Son plan fut rapidement combiné. Le plateau où s'ouvrait le puits dont le prospecteur n'avait pu encore pénétrer le mystère dominait le rancho de Pedro. L'accès en était si pénible que Lobston, jugeant l'ascension impraticable, n'aurait à ce sujet aucune inquiétude. Tout autour, buissons, lianes, ronces, formaient d'inextricables fourrés. Dolagnon, avant que le jour eût lui, occuperait avec tous ses hommes les deux voies par lesquelles Lobston pouvait attaquer. Quatre hommes formeraient au campement la garde de Suzanne; Alvare, avec neuf autres, installé sur le plateau réputé inaccessible, balayerait la clairière qu'avait choisie l'ennemi. Ainsi assailli de toute part, ce dernier serait écrasé, et Lobston, cerné, ne pouvait manquer d'être pris!

Dolagnon semblait stupéfait. Le plan de son chef lui paraissait d'une merveilleuse audace, mais... impraticable.... Comment Alvare accomplirait-il de nuit une ascension déjà dangereuse en plein jour? Comment surtout neuf hommes l'accompliraient-ils avec lui?...

Alvare eut un beau rire.

« Pour cela, dit-il, je m'en charge! As-tu compris ton rôle? Oui? A l'œuvre donc!... »

Soigneusement, il choisit ses compagnons, leur promit une forte gratification, leur fit boire un quart de rhum. Puis, à leur tête, il s'éloigna du campement.

Devant la petite troupe, la muraille se dressait, à pic, vertigineuse. Sur le flanc, poli comme l'airain, les encoches creusées par Alvare marquaient de faibles traces. A cette vue, le courage des volontaires s'évanouit comme un songe. Quatre d'entre eux se refusèrent catégoriquement à monter. Le prospecteur les renvoya avec mépris. Cinq *braves* demeuraient : en tremblant, ils se confièrent au maître. Alors, avec une patience, une agilité, une intrépidité merveilleuses, Alvare prit le premier par la main, marchant devant lui, lui indiquant à chaque encoche où il fallait poser le pied, appuyer la main gardée libre. Ce fut ensuite le tour du second, puis du troisième; cinq fois ainsi le chef refit l'ascension. Enfin, tous se trouvèrent sur le plateau, sains et saufs, mais bouleversés encore du danger qu'ils avaient couru. En attendant l'aurore, ils cherchèrent l'apaisement dans un profond sommeil. Seul Alvare veillait. Soudain de larges gouttes commencèrent à tomber, puis bientôt une averse s'abattit avec violence. Les hommes réveillés en sursaut cherchèrent vainement un abri : la plate-forme était nue; seul, un mince rebord de pierre pouvait protéger les fusils. Les malheureux, immobiles, glacés sous leurs vêtements bientôt transpercés, se répandaient en lamentations tandis qu'Alvare luttait

troupe se heurte à d'inquiétantes embûches. Dolagnon capture un mulâtre jamaïcain qui révèle que l'étranger au voile vert est bien l'Anglais Lobston, en marche vers les sources du rio Chucara, et qu'un tâcheron a été chargé par lui de tuer Alvare. Celui-ci suppose que Daniel a fait quelque découverte importante dont Lobston veut récolter les fruits. Avec un petit groupe armé il se dirige vers les sources du rio Chucara par la route dangereuse, mais pittoresque, de la Cordillère. Bientôt ils découvrent les hommes de Lobston que celui-ci a momentanément abandonnés. Alvare les harangue et ne tarde pas à leur persuader que leur maître est un assassin recherché par la justice et qu'ils n'ont qu'à s'en retourner. Resté seul avec les siens, il explore le campement et le pays, escalade au prix des plus grands efforts un rocher à pic au sommet duquel il découvre une plate-forme. Un puits y est creusé. Quel est ce gouffre? Il veut le savoir et ne recule pas devant le plus rude labeur pour y descendre et en fouiller l'ombre mystérieuse.

e froid par une gymnastique effrénée. dépit de ses exhortations, les hommes aient inertes, vautrés sur le sol ruis- secoués de frissons et claquant des Enfin la pluie diminua, puis cessa com- nt. Les mulâtres tombèrent dans un lissement voisin de la torpeur. Alvare da au parapet et attendit la naissance e.

e ne tarda pas à paraître. Aux pieds e, la forêt se déroulait, immense, im- ble; mais, sur ce fond obscur encore, ère ressortait plus nettement, et le de Pedro dessinait sa forme cubique ciel pâle, où se découpaient aussi les tes moins hautes des tentes.

vare, plein d'une joyeuse ardeur, ré- es hommes : ils s'étirèrent, se soule- avec peine, puis retombèrent, languis- t, et l'un d'eux déclara qu'aussitôt le ur venu, ils descendraient au cam- pour se coucher : ils avaient *la ra* (fièvre).

sursaut de colère agita le prospec- voir traversé l'Océan, franchi monts es, affronté mille périls, toucher enfin être sûr de la victoire, et échouer, piteusement, par la lâcheté de ces ... Ah non!...

se pencha sur le premier, le saisit au le remit sur pied par de vigoureuses les. Mais la leçon ne suffisait point. mmes murmuraient, s'enhardissaient olte. Ils se sentaient braves, étant cinq un. Un instant d'hésitation pouvait tout sans retour. Alvare saisit son revolver uyant à la tempe du plus audacieux, d diable de nègre martinicain :

i tu bouges!... » fit-il simplement.

is l'accent, le geste, l'énergie em- sur son visage étaient plus éloquents t discours. L'effet fut soudain et mer- . Quoique étourdis et courbaturés les Jamaïcains chargèrent leurs armes nt leur poste de bataille. Qui parlait e *calentura*? Jamais ils ne s'étaient lus dispos et plus dociles.

Voilà qui vaut mieux que la qui- » pensa Alvare.

pendant, le jour s'était levé. Du ran- 'on distinguait nettement, un Euro- n costume blanc, coiffé du casque , était sorti. Alvare reconnut Lobston. a, prêt à faire feu. Mais une réflexion . L'Anglais mort, comment savoir le Daniel?... Allons! l'heure du châ- n'avait pas encore sonné! Aussi bien, n ne perdrait rien pour attendre....

udain, un coup de fusil éclata sous is un autre, un autre,... et bientôt un feu de salve crépita aux alentours de la clairière. On voyait les hommes de Lobston s'élancer hors des abris, se grouper près de leur chef, demander des ordres, en pleine lumière.

« Feu! » cria Alvare.

Les six détonations retentirent. Un seul homme tomba : celui qu'avait visé le prospecteur. Mais, quoique peu meurtrière, cette fusillade produisit le résultat attendu : les « Anglais », affolés par le feu ouvert sur eux de si haut, se croyant attaqués par des forces supérieures, furent saisis de panique et se ruèrent dans les trochas. Là, d'autres coups de fusil les accueillirent, à bout portant cette fois.

Le combat fut court. Éperdu, l'ennemi refluait en désordre vers le terre-plein, jetait ses armes, se livrait aux vainqueurs. Alvare, voyant la lutte terminée, avait arrêté le tir de ses compagnons et les aidait en hâte à descendre. Ils coururent au campement : Dolagnon, très pâle, soutenant son bras gauche de sa main droite, s'y trouvait déjà; mais il était seul : Lobston avait disparu!

« Malheureux! tu l'as laissé fuir! s'écria impétueusement le prospecteur.

— J'aurais pu le tuer; je n'ai pu le prendre! » Et Dolagnon raconta ce qui s'était passé.

Lobston, se voyant cerné, s'était jeté, revolver au poing, dans la trocha, gardée par Dolagnon. Ce dernier s'était élancé sur lui; mais, dans le corps à corps, l'Anglais, pressant la gâchette du revolver qu'il tenait encore, avait, à bout portant, fait feu sur son adversaire. Étourdi un instant, Dolagnon avait lâché prise et Lobston s'était enfui....

« Nous le retrouverons! » s'écria Alvare.

Pendant que le prospecteur s'employait lui-même à panser la blessure douloureuse, mais heureusement sans gravité, de Dolagnon, celui-ci donnait à son maître des détails sur le combat :

Lobston avait 51 hommes : 7 étaient tués, 44 étaient prisonniers, parmi lesquels 23 blessés. Alvare n'avait à déplorer que la mort d'un de ses combattants : Manuelo, que l'Anglais lui-même avait abattu.

Sur la tombe de l'humble victime, Alvare prononça quelques mots d'adieux qui émurent l'âme de la petite troupe. Tous s'associèrent aux prières qu'il récitait en espagnol, et plus d'une larme brilla aux yeux des camarades du mort, quand Carmelo plante sur le tertre la croix du pays portant una croix plus petite sur chacune de ses branches.

Il fut impossible d'obtenir des captifs aucun renseignement sur l'endroit où Lobston avait pu se cacher. Évidemment, quelque

retraite mystérieuse existait dans la région, qu'il importait de découvrir à tout prix. Ce n'était pas sous bois, où nul sentier n'était praticable ; il fallait donc que ce fût dans les flancs mêmes du plateau....

« Nous le saurons bien ! » s'écria le prospecteur ; et, se tournant vers sa fille : « Courage, Suzanne ! Le puits nous dira son secret ! »

AU FOND DU GOUFFRE.

Dès le lendemain matin Alvare partit, accompagné de Suzanne, de Caprice et de six hommes sûrs.

Dolagnon, à cause de sa blessure, devait rester couché au moins quelques jours.

On fixa au rocher un câble pour hisser le matériel nécessaire. Bientôt, machetes, pics, crampons, cordes de toutes grosseurs furent déposés sur la plate-forme.

On travaillait avec ardeur. Installés sur de petites sellettes de bois, — à peu près comme procèdent chez nous les ouvriers qui peignent la façade des maisons, — les mulâtres abattaient les broussailles à coups de hache, ou bien, la paroi déblayée, taillaient de nouveaux gradins. Caprice les encourageait de la voix et de l'exemple. A peine un palier était-il achevé qu'il s'y agenouillait, sondant les ténèbres. Grâce aux efforts réunis des travailleurs, on avançait rapidement ; mais les branches coupées, les herbes et les lianes formaient aux pieds des hommes un inextricable réseau, voûte épaisse qui interceptait la lumière et les regards. Enfin, au bout de trois heures, Caprice s'étant une fois encore incliné vers le gouffre cria d'une voix joyeuse :

« Nous atteignons le fond ! »

Alvare déjà l'avait remplacé sur le palier étroit ; penché à son tour, il s'efforçait de voir.... A travers la couche des branchages, la clarté diffuse du jour tombait sur des formes massives, à peine esquissées, mais qui, dans la pénombre, dégageaient des reflets métalliques, et paraissaient au regard incertain comme de gigantesques blocs d'or !...

Le prospecteur ne pouvait attendre davantage : il bondit. Au même instant, un coup de feu zébra la nuit d'un éclair fauve. Le bruit se répercuta longuement dans les entrailles du rocher....

Suzanne n'hésita pas. Son père était blessé, tué peut-être !

Tenant d'une main le fusil qui ne la quittait pas, s'accrochant de l'autre aux cordes disposées pour la descente, elle se coula à son tour sur le dernier gradin, puis, par un saut léger, au fond du puits.

Les feuillages abattus lui venaient jusqu'aux hanches. D'un brusque effort s'en débarrassa. En même temps, ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité.

Elle vit alors, enlacés en un corps à corps, son père et Lobston s'étreignaient avec une violence et farouche ; leurs bras fermés semblaient puissants étaux. Ils avaient une une égale volonté de vaincre.

Auprès de Suzanne, si attentif au combat qu'il n'avait pas vu la jeune fille, homme se tenait, le machete en main. frapper, il craignait d'atteindre Enfin, le moment lui parut propice : bras.... Une détonation retentit. tomba : Suzanne, à bout portant, abattu.

Alvare, maître de lui, ne tête. Son rival, moins calme, lement ; il ébaucha un mouvement desserra une seconde son n'était rien, et cela le perdit : effort, Alvare l'avait renversé !

Caprice, avec deux hommes, rejoint son maître. Lobston, ligoté, fut mis dans l'impossibilité de mouvoir. D'ailleurs, redevenu regardait le vainqueur avec un air de défi. Tandis qu'on courait chercher torches et lanternes, toire commença :

« Qu'avez-vous fait de où est-il ?... l'avez-vous tué ?...

— Je ne parlerai pas.

— Ah ! je vous ferai bien parler.

— Comment ? »

Le moyen en effet de ton ? Dolagnon, parbleu ! plante des pieds. Ses préjugés empêchaient Alvare d'employer trop primitif. Mais peut-être elle son secret ? Il fallait rer dans ses moindres replis.

A ce moment les hommes apportant des lumières. Le prospecteur fille jetèrent un regard demeurèrent stupéfaits.

LES DIVINITÉS DE L'OR ET DU SA

Des statues

t, à demi nues, le front couronné d'une le *pschent*, montraient dans leur face une bestialité féroce. D'autres dardans le vide le regard lourd de leurs sans paupières. D'autres, assises et baissée, contemplaient à leurs un large bassin de pierre, où loute, jadis, le sang humain avait D'autres encore s'estompaient l'obscurité de la voûte. Et toutes d'or, d'or vierge et rutilant!... loles d'une religion abolie, vouse et cruelle, emblèmes de ine cupidité, symbole des dé- une race, éternel objet de con- et de terreur, les dieux d'or ient dans cet Olympe souterrain, dans leur sommeil hiératique, bles, aveugles et sourds comme rce de la Nature....

ffolées par la soudaine clarté, auves-souris voletaient de toutes souffletant de leurs ailes le visage sible des statues, que Carmelo et ompagnons contemplaient avec rte d'épouvante sacrée, ainsi que nt fait les ancêtres, au temps des nystérieux et des sacrifices exes. Une odeur fade, faite de ère et d'humidité, imprégnait l'air. eût prise pour un parfum d'en- et le bruit précipité des ailes e battement de primitifs encen-

merveillé, Alvare ne put s'em- de s'arrêter et se mit à donner xplications : « Ces statues ont and air de parenté avec celles on a trouvées au Mexique. On 'ailleurs que les Nahuas ou Tol-, qui ont bâti, dans ce dernier les premiers temples connus, chassés par une invasion, au XI[e] siècle, nfuirent vers le sud. Pourquoi ne seils pas venus jusqu'ici?

Quant à l'or, il n'en manque pas dans on. Dernièrement encore, on en trouva té dans des tombes, aux environs iriqui, sous forme de statuettes et de

Cependant, comment ces statues sont-ci? Les a-t-on cachées? Ou bien le les dieux qu'elles représentaient était-il ?... »

uzanne interrompit ces doctes explicane prenant guère d'intérêt à ces questions s. Une seule pensée, une inquiétude tourmentait son âme oppressée : est Daniel?...

— Pardonne-moi, reprit Alvare, je n'oublie pas celui que nous sommes venus sauver. Et, j'en ai la certitude, nous touchons au but. » Alors, s'armant d'un pic, il fit le tour de la salle, sondant les murs, appelant de sa voix la plus haute : « Daniel?... Da-



ÉTROITEMENT LIGOTÉ, LOBSTON ÉTAIT ASSIS, JAMBES PENDANTES, SUR LE PIÉDESTAL DE L'UN DES DIEUX.

niel?... » Les parois rendirent un son mat et l'écho seul répondit aux cris....

Mais Caprice, joyeux, accourait :

« Une galerie! J'ai découvert une galerie!... Elle était cachée par les broussailles que nous avions abattues.... »

Un couloir s'ouvrait en effet, qui s'enfonçait obliquement dans le roc. Résolument, Alvare et Suzanne s'y engagèrent. Il aboutissait à une caverne beaucoup plus petite que celle de l'étage supérieur; des débris de statues y gisaient pêle-mêle; elle s'ouvrait sur un torrent écumeux, et de ce côté on voyait le jour.

Alvare heurta du pied une perche longue de 6 à 7 mètres.

« Je comprends, s'écria-t-il! Si quelqu'un tend cette perche à travers le torrent,

on peut, en s'y cramponnant, passer d'une rive à l'autre.... C'est ce qu'a fait Lobston !... Sans doute Daniel s'en était avisé le premier. Le pauvre enfant, à quelque débris emporté par le torrent, aura soupçonné l'existence d'un trésor; il aura remonté la rivière, atteint la source, attendu la saison sèche pour franchir le passage que tu vois.... Mais l'Anglais pénétra, lui aussi, ce secret, et, pour ne partager avec personne les fruits de sa découverte, il se sera emparé de Daniel.... »

COMMENT ALVARE PERD L'ESTIME D'UN HONNÊTE HOMME.

Alvare et Suzanne crièrent encore le nom de Daniel, mais aucune voix ne leur répondit. Cependant ils ne pouvaient croire à la mort du jeune homme. Mais dans quelle obscure retraite était-il caché? Sur quel indice nouveau poursuivre les recherches?... Et tandis que ses amis accomplissaient des prodiges pour le retrouver, peut-être, épuisé par les privations, miné par le désespoir, se mourait-il ici, derrière ces murs implacables!...

Alvare hésitait sur le parti à prendre. Ce fut Suzanne qui vint à son aide. « Écoute, lui dit-elle, il y a un moyen de faire parler Lobston.... Il a tout sacrifié, tout osé, n'est-ce pas, pour s'assurer la possession des statues?... Donnons-les lui : il nous rendra Daniel.... Oui, je sais ce que tu vas objecter : ces dieux ont une valeur énorme. Mais que nous importe? Ne sommes-nous pas déjà suffisamment riches?... Et quelle fortune vaut l'existence de celui que nous cherchons?... Cet homme est un misérable, nous aurons l'air de payer ses crimes, qu'importe encore? Nous appartient-il de faire justice nous-mêmes? et condamner Lobston ne serait-ce pas surtout nous venger?... Et pendant ce temps Daniel souffre. Il peut souffrir longtemps avant que nous ne le retrouvions, si nous le retrouvons jamais! »

Alvare écoutait, le front baissé, l'air accablé. Une rage lui venait de ne pouvoir tuer, comme un animal malfaisant, cet Anglais par qui Daniel, Suzanne et lui-même avaient tant souffert. Mais quoi?.... L'enfant avait raison. Lobston à l'abandon de ses richesses préférerait la mort.... Allons! le marché proposé par Suzanne était la seule ressource, il fallait s'y résoudre.

Toujours étroitement ligoté, Lobston était assis, jambes pendantes, sur le piédestal de l'un des dieux. Deux hommes le gardaient à vue, deux autres étaient postés à l'entrée du puits, deux autres enfin veillaient sur le plateau : les précautions étaient bien prises!

« Monsieur, dit Alvare, vous m
captif mon agent Daniel Mouy. Rest
nous, et ces statues, qui sont à lui et à
qui nous appartiennent légitimement,
vous les céderons sans conteste. V
m'avez volé, mais....

— Monsieur, s'écria l'Anglais, je
suis pas un voleur !... J'ai agi, non pas
mon intérêt personnel, mais dans l'in
supérieur de l'Angleterre, le grand pe
qui doit soumettre toutes les nations
qu'elles marchent dans les voies de la
gesse et de la vérité ! »

Une telle déclaration, dans un tel
ment, était bien faite pour surprendre Al
et Suzanne. Mais, avec un calme impe
bable, Lobston poursuivit :

« Au reste, je trouve votre propo
acceptable. J'ai épargné M. Daniel Mouy,
j'estimais raisonnable quoique Français.
pu devenir un de mes plus utiles a
liaires !... Il était votre représentant : en
nom, comme au vôtre, signez-moi une
nonciation à toutes les richesses que renfe
ce temple, et je remettrai votre agent e
vos mains.

« Un mot encore : j'exige votre pa
d'honneur et celle de tous les vôtres
jamais, à qui que ce soit, vous ne parl
des dieux d'or, ni de leur possesseur ! »

Alvare ne savait s'il devait s'ind
ou rire.

« Je vois, dit-il, que vous pensez à t
Eh bien ! soit. Rédigeons notre traité. »

L'Anglais avait sur lui papier, plum
encrier de poche. On lui délia les mains,
gravement, il écrivit l'acte.

Quand toutes les conventions eurent
arrêtées, Lobston, se mettant à la tête de la
tite troupe, reprit, sans dire un mot, le cou
que le prospecteur venait en vain d'explo
Arrivé au torrent, il se pencha brusqueme
comme s'il eût voulu se jeter dans les fl
Mais un crochet de fer était planté dans
angle de la paroi : il s'y retint, et d'une v
forte appela : « Harry ! Harry ! Come he
(Viens ici !) »

Aussitôt, un grand être roux, a
épaules trop hautes, à la mâchoire de dog
surgit, comme d'un gouffre.

« Délie le captif, et amène-le ! »

Le geôlier disparut. Quelques insta
après, il reparaissait : Daniel Mouy était av
lui !

« Daniel ! Mon ami ! Mon enfant ! »

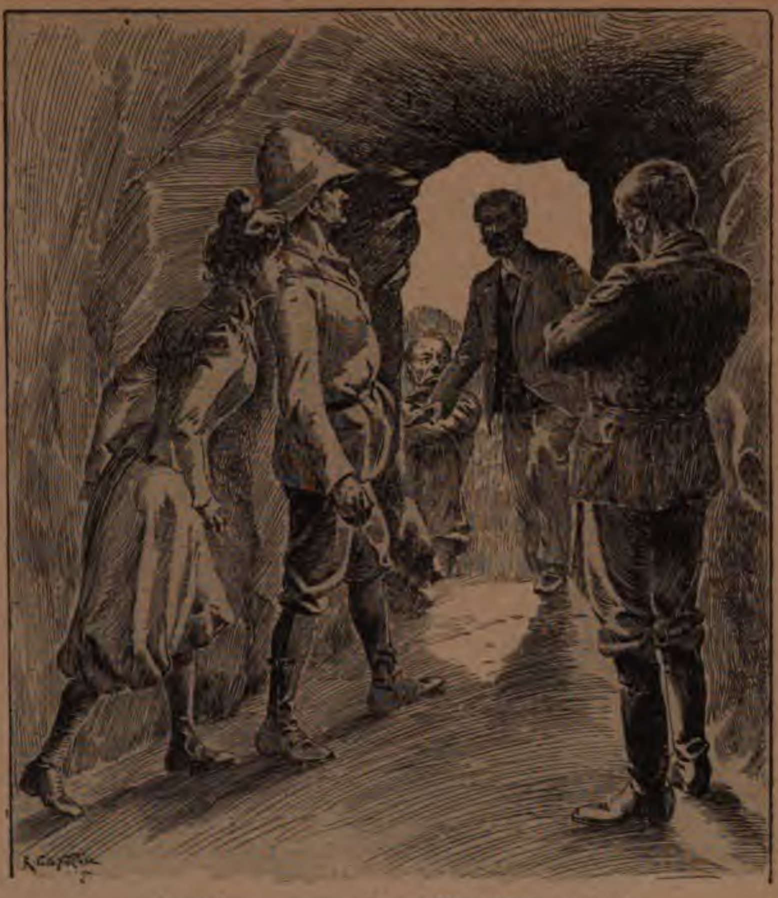
Alvare ouvrit les bras : les deux homm
s'étreignirent, éperdus d'émotion.

Suzanne les contemplait, si heureuse !

« Te voilà donc ! Enfin ! Mais ne m'as-
pas entendu tout à l'heure ?

Si, je vous
ais, mais
nt vous ré-
? J'étais
né!... »
vec une
pitié, une
tendresse,
ortait ses
s sur celui
avait libre-
choisi, elle
ces traits
par l'an-
et les veil-
front noble
s rides pro-
s se creu-
maintenant.
iante, elle
la main à
l; et lui,
renant tout
coup que ses
les plus loin-
— les plus
— étaient
tés, prit en
plant cette
qui se don-
et la serra,
uement.
Ce furent
fiançailles.

. . . . .



Le geôlier reparut : Daniel Mouy était avec lui!

Deux heures
s, la petite
pe, ayant laissé Lobston au sein de son
r, regagnait le campement. Suzanne,
à son bonheur, ne songeait guère aux
x d'or; Daniel en la contemplant oubliait
richesses perdues et les souffrances
rées; Alvare pardonnait presque à
ston de l'avoir exploité; seul, Dolagnon,
qu'il apprit que son *capatas* (chef) n'avait
tué l'Anglais, ne voulut rien comprendre,
t inconsolable :

« Vois-tu, dit le prospecteur à Daniel
montrant le fidèle mulâtre : voilà un hon-
homme dont j'ai perdu l'estime! »

UN NOUVEAU PLAN.

« Comment je suis tombé aux mains de
Lobston? Je vais vous le dire en quelques
ts. »

Assis dans la tente du chef, qui dressait
centre du campement ses quatre parois en
e goudronnée, les voyageurs goûtaient en
paix la joie d'être enfin réunis. Daniel, tou-
jours souriant et calme, poursuivit :

« Voici bientôt deux ans, je me trouvais à Colon. Mes dernières prospections avaient été peu fructueuses, et je désirais vivement obtenir des résultats meilleurs dans l'expédition nouvelle que j'allais tenter. Malheureusement, Dolagnon atteint par la fièvre ne pouvait m'accompagner; un guide, fidèle et sage, m'était indispensable pourtant, et j'en cherchais un sans grande chance de succès, lorsqu'à l'Hôtel Français, où j'étais descendu, un personnage que vous connaissez bien vint me trouver un beau matin.

« Monsieur, me dit-il, vous voulez « pros-
« pecter », l'isthme, depuis le rio Chagres jusqu'au Costa-Rica.... Ne vous en défendez pas : je suis exactement renseigné. Or moi-même, John Lobston, je prépare depuis longtemps une expédition dans la région où vous prétendez pénétrer. Je trouverais en vous un concurrent sérieux, et je ne veux pas de concurrent : combien de-

[illegible] tion, du nom de Jackson, s'était présenté, porteur d'excellentes références ; je traitai avec lui ; nous recrutâmes quatre vigoureux auxiliaires ; puis, négligeant les environs trop connus de Panama [illegible], je me fis conduire directement [illegible] l'embouchure du rio Indio, que je désirais remonter.

Notre voyage s'effectua sans incident. Grâce au petit nombre de nos hommes, j'avais besoin de fort peu de bagages et je pouvais avancer rapidement. Ainsi, au cas où [illegible] accomplirait la même prospection, j'étais certain de prendre sur lui une avance considérable.

Sur le rio Indio d'abord, ensuite jusqu'au [illegible], je trouvai de l'or un peu partout, mais disséminé en quantités trop faibles pour permettre l'exploitation. Les indigènes que je rencontrais n'avaient rien de suspect ; leurs renseignements étaient vagues sans doute, mais, ne sachant rien, qu'auraient-ils pu dire ?

J'arrivai ainsi à l'endroit où nous sommes actuellement. L'étape avait été longue. Tandis que nos hommes prenaient quelque repos, je remontai en flânant la rivière. Or, voici que, tout près du point où le torrent s'échappe de la colline, je distinguai dans l'eau, à demi écrasé par une lourde pierre, un bloc de métal jaune, brillant comme un lingot d'or ! Me pencher, dégager l'objet de ma curiosité fut l'affaire d'un instant. Qu'avais-je découvert ?... La tête, martelée par les chocs, d'une statuette en or pur et massif !...

Toute la nuit, je songeai à ma singulière trouvaille. Évidemment, les flots l'avaient amenée là : il existait donc au sein de la colline des débris de ce genre, vestiges sans doute d'une civilisation [illegible]

iand, brusquement, je debouchai dans
supérieure. Les dieux d'or se dres-
evant mes yeux émerveillés; stupé-
lmiration et de joie, je m'absorbais
ir contemplation, j'oubliais le dan-
Jne vio-
uleur à la
e fit chan-
tourdi, je
s. Quand
mes sens,
t roux me
i vue dans
le de la
ous savez
: vous
délivré; je
à vous
bien pro-
t mainte-
bonheur.
int, con-
avec un
, vous
bien cher
on.... »
voya-
stèrent un
lencieux.
uvenirs
it en foule
ensée. Ils
rdaient
émotion
; de dou-
nes bril-
ins leurs
de nou-
rs mains
en une
treinte.
mainte-
ie nous
nis, interrogea Alvare, qu'allons-nous

iel paraissait hésiter.
lais,... répondit-il, le mariage ne
s être célébré à Costa-Rica?...
Sans doute; à moins que vous
mieux attendre?...
Eh bien! pourquoi ne pas gagner le
notre voyage par le chemin que je
rimitivement tracé?... Ma prospec-
somme, était à peine ébauchée :
s-la ensemble! »
jeune fille, ravie, battait des mains.
e traverser des régions à peu près
s, de courir les aventures auprès,
s, de celui qu'elle aimait, l'avait
e. Elle suppliait Alvare, qui, repris

par l'invincible passion de l'explorateur, n'opposait qu'une faible résistance.

« Allons, dit-il enfin, j'y consens!... Les prisonniers seront renvoyés, désarmés, à Lobston : dix de nos hommes, sous les



Alvare et Daniel dégagèrent Suzanne de dessous la tente que la violence de la tempête avait abattue sur elle.

ordres de Caprice, resteront au campement, que Dolagnon blessé ne saurait quitter : quand ce dernier sera mieux, il nous ramènera tout notre monde. Est-ce convenu?

— Certes, répondit Daniel. Pourtant, un mot encore. Ce Lobston qui nous a volés doit craindre de notre part quelques représailles.... Il nous surveillera, s'en prendra peut-être à la petite troupe que nous voulons laisser.... Il faudrait le faire épier, avoir, auprès de lui, des gens dévoués à notre cause qui nous tiendraient au courant de ses intentions et de ses actes.... Cela n'est pas impossible : vous allez voir! »

Suivi d'Alvare, il se rendit auprès des prisonniers : Jackson, le bras gauche en écharpe, se trouvait parmi eux. A la vue de

celui qu'il avait trahi, une expression de terreur se peignit sur son visage. Il voulut fuir. La main de Daniel s'abattit sur lui. En même temps, le jeune homme armait son revolver. Alors, le mulâtre cessa de bouger. A genoux, le corps inerte, il se lamentait sourdement :

« Ne me tuez pas, Señor!

— Tu devrais mourir. Mais tu peux, en me servant honnêtement, acheter ton pardon. Jures-tu, désormais, de m'obéir?

— Je le jure! »

Daniel, le menant à l'écart, lui expliqua ce qu'on attendait de lui. Il retournerait avec les autres prisonniers chez Lobston, dont il dénoncerait les moindres gestes aux Français. Comme émissaires, il emploierait ses anciens hommes, graciés en même temps que lui. Fidèle, il serait généreusement payé; infidèle, il serait tué.

Solennellement, le Jamaïcain promit tout ce qu'on voulut; bientôt, mêlé aux autres prisonniers, il regagnait le camp de l'Anglais, s'apprêtant, avec une bonne foi égale, à tromper celui pour le compte duquel il avait longtemps trahi!

UN COUP DE THÉATRE.

Deux jours après, à l'aurore, la petite caravane quittait le campement, et se dirigeait vers l'ouest. Les premières heures furent délicieuses. On cheminait entre des montagnes boisées où la fraîcheur des hauts sommets tempérait agréablement le climat tropical; la nature équatoriale, ordinairement d'une splendeur un peu triste et sévère, apparaissait plus riante, et réjouissait les cœurs.

Vers cinq heures, la troupe s'étant engagée dans une sorte de cuvette entourée de plusieurs pics, les guides discutaient sur le col qu'il était préférable de franchir, quand soudain le ciel se noircit, on entendit des grondements lointains, un vent violent se mit à souffler : c'était l'orage. On gravissait le flanc escarpé d'une montagne en se retenant aux troncs d'arbres et aux racines. Aucune grotte qui pût protéger les voyageurs, aucun refuge. La petite troupe n'eut que le temps de dresser ses tentes pour se protéger contre l'orage menaçant. Au même moment, un terrible coup de vent arrivait. Courbés jusqu'à terre, les arbres craquèrent, plusieurs s'abattirent.

Bientôt l'averse se déchaîna, torrentielle, formidable, sur les toiles goudronnées des abris; les coups de tonnerre étaient si précipités qu'il ne formaient plus qu'un roulement continu. Les éclairs jetaient dans le ciel leur lueur aveuglante. Des détonations brèves et sèches, semblables au claquement d'un fouet gigantesque, déchiraient la nue; c'était la foudre qui frappait non loin de là quelque cime d'arbre ou une pointe de rocher.

Tout à coup un tourbillon plus violent que les autres arracha les tentes, qui croulèrent, ensevelissant les voyageurs. A grand-peine Alvare et Daniel se dégagèrent, puis coururent relever Suzanne, qui n'eut d'autre mal que la frayeur. Bientôt la pluie cessa aussi brusquement qu'elle s'était mise à tomber, le tonnerre s'éteignit en échos de plus en plus lointains, l'horizon s'éclaircit, et, dans le ciel rasséréné, les éclairs firent place à la lumière paisible de la lune. Les hommes édifièrent de nouveaux abris. Mais ils gémissaient, se plaignaient de fortes contusions. L'un d'eux, sur qui un arbre s'était abattu, avait le bras démis. Alvare et Daniel, tirant de leurs sacs des vêtements de rechange, se hâtèrent de quitter ceux qu'ils portaient pendant l'orage; avant de se couvrir d'habits secs, ils eurent soin de se frictionner vigoureusement avec de l'eau-de-vie, pour éviter un accès de paludisme. Harassés de fatigue, les voyageurs étendus dans leurs hamacs s'endormirent d'un profond sommeil.

A l'aube, ils s'éveillèrent dans la fraîcheur d'un léger brouillard que le soleil commençait à percer. Bientôt, un ciel infiniment pur apparut.

Mais Alvare semblait soucieux. Le moral de sa troupe était atteint. Suzanne, d'autre part, ne pourrait supporter longtemps de pareilles épreuves. N'était-il pas plus sage de reconnaître l'imprudence commise et de la réparer en retournant sur ses pas? Daniel, consulté, abandonnait volontiers l'idée d'une expédition qui pouvait compromettre la santé de la jeune fille.

Après deux jours de marche un événement soudain vint confirmer les résolutions des deux prospecteurs : Carmelo s'approchait, conduisant vers son maître un Jamaïcain.

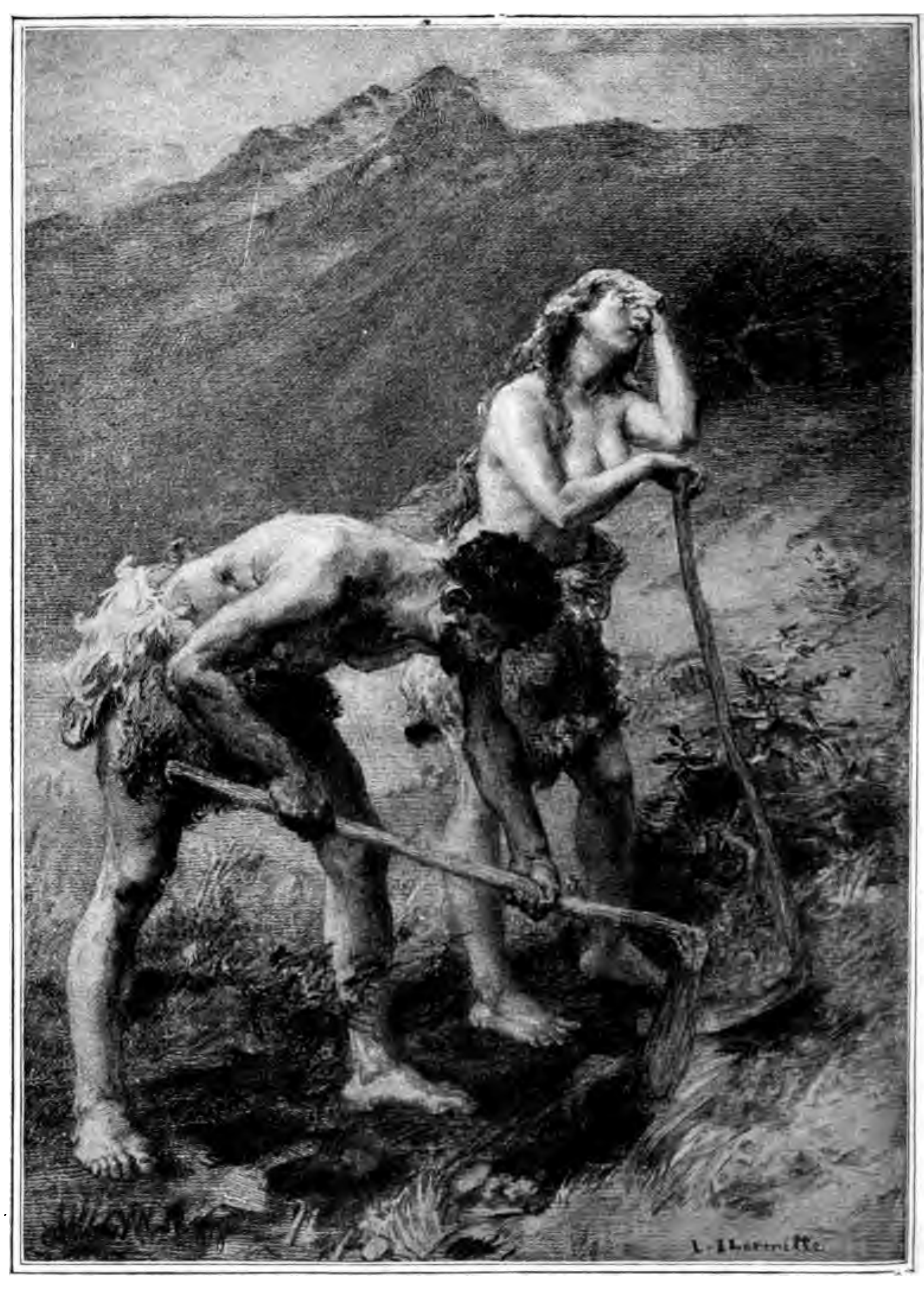
C'était un envoyé de Jackson : l'espion, que la crainte rendait fidèle, tenait ses promesses. Il annonçait que Lobston reprenait les hostilités, que le campement de Dolagnon était en danger, qu'Harry, le fidèle second de l'Anglais, avait disparu.

... A ces nouvelles, Alvare irrité s'écria en se tournant vers sa troupe rassemblée et prête au départ :

« Au campement, mes amis! Et mille piastres à celui qui me prendra Lobston! »

(A suivre.) ○ ○ ○ JOSEPH DIVAT.

PARIS — IMPRIMERIE LAHURE.
Droits de traduction et de reproduction réservés.
Le Gérant : [illegible]



« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.... » — Adam et Ève travaillant la terre.
D'après le tableau de Lhermitte.

Depuis les premiers temps de l'humanité, nos ancêtres ont connu bien souvent les atroces angoisses de la faim. N'ayant pour outils que des morceaux de bois durci au feu, ils ne tiraient de la terre qu'une maigre subsistance. Souvent la famine dévastait des pays entiers : ceux des habitants qui en avaient encore la force émigraient alors pour aller trouver des contrées plus hospitalières.



LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — LES DAMES DE LA HALLE MARCHANT SUR VERSAILLES AU CRI DE « DU PAIN! DU PAIN! » (5 OCTOBRE 1789.)

La disette sévissait en France à la fin du XVIIIe siècle. En 1789, au début des troubles, Paris venait de vivre pendant trois mois au jour le jour, recevant la veille la farine pour faire le pain du lendemain. Le 5 octobre, une armée de femmes marche sur Versailles au cri de « Du pain! Du pain! » (D'après une estampe de l'époque.)

LA PIRE TERREUR DES TEMPS PASSÉS

De tous les fléaux qui pendant des siècles ont fait trembler l'humanité, le plus terrible a été sans contredit la famine : il n'est pas d'année où elle n'ait sévi sur quelque partie du globe, faisant de terribles hécatombes. Aux époques en apparence les plus brillantes, la famine a résulté d'une culture insuffisante, de la guerre ou d'une mauvaise répartition des impôts. Ce n'est pas en effet de l'indigence de la terre et du défaut de richesses naturelles, c'est de la faute ou tout au moins de l'ignorance et des erreurs de l'homme qu'a de tout temps procédé la famine. Grâce aux progrès réalisés dans l'époque moderne, et moyennant une bonne administration, nous n'avons plus à craindre en Europe de voir des populations entières trembler devant ce fléau qu'il est en notre pouvoir de conjurer pour toujours.

○ ○ ○

Dès l'origine du monde, la vie de l'homme n'a été qu'un rude et continuel combat. La guerre, les maladies, les intempéries, l'eau, le feu, que d'ennemis conjurés contre lui! Mais, de tous ces fléaux, le plus ancien et le plus fréquent à coup sûr, le plus terrible peut-être parce qu'il traîne après lui un long cortège de misères, c'est celui de la famine.

Ils l'ont connu, nos premiers ancêtres, ces fauves roux et velus que les historiens nous montrent exclusivement occupés de chasse et de pêche. C'était pour eux la grande, l'unique affaire de disputer aux bêtes sauvages la proie qu'ils dévoraient chaude et palpitante encore. Ils l'ont connu, ces pasteurs déjà « civilisés », dont la science moderne déchiffre péniblement l'obscure chronique, ces Élamites, Hittites, Chaldéens, qui, sur l'argile ou le granit, ont gravé le récit de leurs exploits et de leur misère. Mal outillés, n'ayant pour charrue qu'un soc de fer

ou de bois durci au feu, ils allaient de plaine en plaine, de vallée en vallée, non selon le caprice de leur aventureuse humeur, mais poussés par l'âpre besoin de nourriture.

La Bible nous dit qu'Abraham fut obligé d'emprunter des grains à l'Égypte, alors renommée pour sa fertilité. Et pourtant l'Égypte elle-même n'était point épargnée, puisque l'histoire y place la première famine dont elle fasse mention. C'est la période des « sept vaches maigres », que Joseph prédit au Pharaon pour châtier ses crimes et briser son orgueil.



UGOLIN ET SES ENFANTS « DANS LA TOUR DE LA FAIM », D'APRÈS LE GROUPE DE CARPEAUX.

Dans son « Enfer », Dante a décrit le supplice du comte Ugolin. Enfermé dans une tour avec quatre de ses enfants, il fut condamné à mourir de faim. Ayant vu périr ses fils, Ugolin en fut réduit à se nourrir de leurs corps.

La famine est le mal chronique de l'humanité à l'état de barbarie. Aussi allons-nous la voir, à travers l'histoire, liée à tous les fléaux qui semblent des souvenirs de la barbarie, tandis qu'au contraire elle recule devant les efforts du travail et cède aux progrès de la civilisation.

L'ANCIENNE ROME TOUJOURS A LA VEILLE DE MANQUER DE PAIN.

C'est un des plus précieux privilèges de la Grèce d'avoir presque entièrement ignoré ces affreuses disettes. Elle le dut au petit nombre de ses habitants, à leur sobriété et à leur activité ingénieuse, mais surtout à son heureuse configuration. Sur ce littoral découpé à l'infini, sur cette mer semée d'îles rapprochées comme les piles d'un pont écroulé, les étapes étaient faciles et courtes, les ports abondants et sûrs, d'où les légères trirèmes s'élançaient vers les riches comptoirs de l'Ionie.

Il n'en était pas de même pour Rome. La ville unique et incomparable, la souveraine du monde, a toujours été à la merci d'une tempête. En effet, par suite des guerres incessantes et du poids écrasant des impôts, la classe moyenne, celle des petits cultivateurs, disparut de bonne heure. De grandes propriétés, pâturages, forêts, terres en friche, couvrirent la péninsule et la ruinèrent. On ne sema plus de blé. Faute de bras, les plus fertiles contrées tombèrent à ce point d'abandon et de misère que les efforts de quinze siècles n'ont pu réparer le désastre : aujourd'hui encore, l'*Agro Romano*, les Marais Pontins, la moitié des Abruzzes ne sont que marécages, landes ou solitudes. Déjà, au temps des Gracques, l'État devait venir en aide à cent mille citoyens. Ce chiffre tripla en cent ans. Au premier siècle avant Jésus-Christ, le plus sûr moyen qu'aient les ambitieux et les démagogues d'obtenir les suffrages populaires est de distribuer des mesures de blé. A l'époque impériale, la moitié de Rome attend de la libéralité du prince son pain et ses jeux quotidiens : *Panem et circenses*. La Sicile, l'Afrique du Nord, l'Égypte, le midi de l'Espagne ensemencent, labourent, récoltent pour leur indolente souveraine. Des flottes apportent aux immenses greniers d'Ostie la moisson de l'univers. Qu'une tempête disperse les navires, et l'angoisse de la faim étreint les descendants dégénérés de Scipion et Paul-Émile; l'émeute gronde et fait trembl le maître du monde dans sa Maison d'or

Relativement bien traitées et heur les provinces vivaient dans l'abond Mais les mauvais jours vinrent aussi



Cliché) [Neurdein.

« Les bouches inutiles », épisode du siège du Château-Gaillard en 1203, d'après le tableau de Tattegrain, peintre contemporain.

elles. Au début du ve siècle après Jésus-Christ, le mur longtemps infranchissable des légions romaines fut enfin forcé, et le flot des Barbares s'écoula sur l'Empire submergé. Goths, Vandales, Suèves, Alains, Gépides, Hérules, etc., ces hordes faméliques et sauvages laissaient derrière elles le désert. On pouvait appliquer à chacune le mot dont s'enorgueillissait Attila : que l'herbe ne poussait plus où son cheval avait passé.

Avec la domination des Barbares commence une période de misère et de deuil. Puis ce sont les rivalités sans fin, les luttes sans merci d'un véritable âge de fer. Pendant sept ou huit siècles, l'Europe va subir une interminable et monotone suite de guerres, de meurtres, de révoltes, de maux et de tourments de toute sorte, où l'Église apporte seule une aube de compassion et de douceur.



DISTRIBUTION DE PAIN AUX GUICHETS DU LOUVRE PENDANT L'HIVER DE 1693.

Si l'on comprend aisement que la famine sévisse en temps de guerre, n'est-il pas navrant de constater que, pendant le règne à tant d'égards si brillant de Louis XIV, la disette sévit à demeure dans notre pays par suite de la mauvaise organisation intérieure?

LE DRAME DE LA FAIM AU MOYEN AGE.

Aussi, que de désastres! Si l'on ouvre les *Annales* que rédigeaient les moines dans les monastères, on voit que les chroniqueurs comptent les années par les catastrophes qu'elles ramènent. La famine sévit à l'état endémique, ou mieux elle est l'état normal de l'humanité. Le xe et le xie siècle lui appartiennent. Les famines qui eurent lieu aux environs de l'an 1000 répandirent une telle épouvante au cœur des hommes qu'ils se crurent arrivés aux jours de vengeance divine annoncés par l'Apocalypse.

« En ce temps-là, écrit le moine Raoul Glaber, la famine s'abattit sur l'univers. Les intempéries avaient détruit les moissons et empêchèrent les semailles durant trois années. Le sol se couvrit de ronces et de lierre. Le boisseau de blé se vendit jusqu'à soixante sous. Lorsque les animaux et les oiseaux furent épuisés, les hommes recoururent, sous l'aiguillon de la faim, à d'horribles aliments. On vendit de la viande humaine au marché de Tournus. Une mère tua son enfant nouveau-né et le fit rôtir. Il y avait, dans la forêt de Castanède, du diocèse de Mâcon, une cabane de bûcheron. Un homme et une femme qui se rendaient à la ville s'y arrêtèrent pour passer la nuit. Avant de se livrer au sommeil, l'idée leur vint de regarder à travers une fente du toit, et ils aperçurent, gisant à terre, un grand nombre de corps décapités. Saisis d'horreur, ils réussirent à s'enfuir et racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le comte Othon envoya aussitôt une troupe de soldats qui s'emparèrent du bûcheron et découvrirent dans sa hutte quarante-huit têtes d'hommes, de femmes ou d'enfants, que le misérable avait assassinés pour assouvir la rage de sa faim.... »

La cause permanente de ces famines du moyen



une] [photographie.

LES SŒURS SOIGNANT LES AFFAMÉS À TANGA (AFRIQUE ORIENTALE).

ême temps qu'elles nourrissaient beaucoup d'affamés, les sœurs soignaient les malheureux chez lesquels la misère et les privations avaient provoqué les maladies et les épidémies.

:tait la mauvaise culture; les instruments ıbour étaient presque aussi primitifs et rfaits qu'à l'époque des patriarches. Ils ignaient le sol, c'est-à-dire les parties ellement fertiles, les terrains meubles, peuvent mordre le pic et le hoyau. C'est quoi la France, beaucoup moins peuplée ıjourd'hui, avait peine à nourrir ses ants. Ils végétaient, isolés, ignorés, ıciants les uns des autres. On naissait, ivait, on mourait à l'ombre du donjon ı clocher natal. Des milliers d'êtres ne gnèrent pas, durant leur existence, à de cinq ou six lieues de leur berceau. hampagne ne recevait qu'un écho affai- : ce qui se passait dans la Bourgogne, oisine. Eût-on connu ces souffrances ı fût demeuré impuissant à les soulager. t de routes, nul moyen de transport; ndance pouvait être toute proche de la te et ne pas lui venir en aide.

FAMINE FAIT PLUS DE VICTIMES QUE LA GUERRE DONT ELLE EST ISSUE.

Une des causes qui ont engendré le souvent la famine a été la guerre, telle ı la pratiquait jadis. Ne prenons pas exemple la guerre de Cent Ans : ce t trop facile. Reportons-nous à une époque brillante, le XVIIe siècle; et comme pays, choisissons la France qui est privilégiée, si on la compare à l'Espagne après l'expulsion des Maures ou à l'Allemagne après la guerre de Trente Ans.

La Fronde, où l'on n'a voulu voir qu'une « guerre pour rire », fut, en réalité, une période de misère atroce. Un pays affreusement ravagé par les soldats amis ou ennemis, par des mercenaires sans patrie et sans foyer, servant tour à tour qui les paye; d'immenses espaces abandonnés ou incultes, des villes et des provinces réduites au tiers ou au quart de leur population, des mendiants assiégeant le seuil des hôpitaux et des couvents, des troupes de vagabonds errant sur les routes et dans la campagne, poussés par l'âpre nécessité au pillage des voyageurs et des greniers publics, des milliers d'êtres humains réfugiés au fond des forêts ou des cavernes, et partout la famine étreignant dans ses serres cette foule qu'un contemporain compare aux ombres livides de l'Enfer, — voilà ce qu'avait fait de la France cette « guerre pour rire ! »

Songez qu'en 1635 six armées occupent la Lorraine, c'est-à-dire cent cinquante mille soldats, sans compter les valets et maraudeurs, qui suivent toujours les troupes ainsi que des corbeaux.

Même spectacle en Picardie, en Champagne, en Bourgogne, dont Polonais, Croates, Wallons, Allemands, Suédois, Espagnols, ont, comme jadis les routiers et les écorcheurs, fait « leur chambre ». Sur les étendards de Charles de Lorraine on lisait cette devise, trop exactement suivie : « Frappe fort, prends tout et ne rends rien! » (1652.) Près de Reims, « les gens sont réduits à manger des limaçons, le sang des chiens et des chats ». Près de Saint-Quentin, « il ne se passe point de jour qu'il ne meure plus de deux cents personnes dans la province. Nous assurons avoir vu de nos propres yeux des troupeaux d'hommes et de femmes aller aux champs, remuer la terre comme des pourceaux pour y trouver quelques racines.... » Les environs de Paris, et la capitale même, n'étaient pas épargnés.

LA CONSÉQUENCE DE PROCÉDÉS DE CULTURE DÉPLORABLES.

Encore peut-on admettre qu'en temps de guerre, pendant un moment de crise violente, la famine sévisse. Mais n'est-il pas plus désolant de voir, par suite d'une mauvaise organisation intérieure, la disette installée à demeure dans un pays? C'est ce qui a lieu chez nous au XVIII[e] siècle.

La Bruyère s'écriait déjà en 1689 : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Sous des traits moins saisissants, on retrouve cette peinture du paysan chez tous les écrivains du XVIII[e] siècle qui se sont occupés de ce sujet.

Quantité de terres sont incultes et abandonnées. « Que l'on parcoure, écrit Arthur Young, l'Anjou, le Maine, la Bretagne, le Poitou, le Limousin, la Marche, le Nivernais, l'Auvergne, le Bourbonnais, on verra qu'il y a la *moitié* de ces provinces en bruyère. » Aussi, les révoltes éclatent-
part : à Toulouse, Reim
Pontoise, dans l'Artois
phiné, l'Auvergne
1776, elles pr

pour mériter le nom de : *Guerre des Farines*. Sous Louis XVI, il est vrai, le gouvernement s'est adouci, la misère est moindre; elle est pourtant encore au delà de ce que la nature humaine peut supporter. La disette n'a pas été seulement une des causes de la Révolution, elle lui a donné, parmi le peuple, ce caractère sauvage qui éclate surtout sous la Terreur, mais qui se manifeste dès les premiers jours.

En massacrant le gouverneur de la Bastille et les nobles, en guillotinant le roi et la reine, le peuple croit se débarrasser des « accapareurs » et des « affameurs ». Hélas! le régime change, mais non les souffrances, et, à l'époque de la Terreur, le même peuple s'insurge contre ses libérateurs et hurle : « Du pain! Du pain!... » aux portes de la Convention terrifiée.

La principale cause de ce dénuement horrible est le détestable régime économique. Arthur Young estime « qu'en France, l'agriculture en est encore aux procédés dont on se servait au X[e] siècle ». Mauvaises méthodes, mauvais outils, mauvaises récoltes. Sauf en Flandre et en Alsace, les champs sont en jachère un an sur trois et souvent un an sur deux. Les instruments de labour sont, ou peu s'en faut, ceux du temps de Virgile. Les routes sont rares, mal entretenues, peu sûres, les chemins vicinaux affreux et les transports impraticables. Le cultivateur n'a pas les semences nécessaires et il est trop pauvre pour en acheter. Vienne la sécheresse, la grêle, l'inondation, et toute une province est menacée de la famine.

Sans doute, la province voisine peut être moins éprouvée, mais l'heureuse chance de l'une ne soulage pas la misère de l'autre, car les droits de circulation sont infinis et singulièrement onéreux : on compte 26 péages le long de la Loire et, pour venir de Bordeaux à Paris, une barrique de vin paye 82 taxes différentes. Telle est, en outre, la force de l'antique préjugé, que la libre circulation des grains, décrétée par Turgot en 1775, provoque de sanglantes émeutes. C'est un des prétextes avec lesquels on arrache à la faiblesse bien intentionnée de Louis XVI le renvoi du ministre, et Necker se hâte de revenir aux anciens errements.

ACCABLÉ D'IMPÔTS, LE PAYSAN LAISSE LA TERRE EN FRICHE.

Quant au système financier, il suffit de
r qu'il était essentiellement fondé
vilège et de dire que l'on payait
que l'on possédait mo-
ants, les impôts d-

plus vexatoires encore par la rigueur qu'on apportait à les recouvrer. Qu'il s'agisse de la *taille* directement perçue par le Trésor, ou des *aides* affermées à des financiers, l'État mettait l'appareil judiciaire et la force armée au service des collecteurs, responsables d'ailleurs du déficit et universellement exécrés, quoiqu'ils ne fussent qu'un rouage inconscient de cette meurtrière machine. Contrairement au proverbe qui veut « qu'un bon propriétaire tonde ses brebis et ne les écorche pas », l'État punit ses débiteurs insolvables ou récalcitrants de peines non seulement odieuses, mais absurdes, et directement contraires au but proposé. Il confisque, pour les vendre ou les détruire, bétail, grains, instruments de labour. Il contraint les retardataires à loger et héberger des soldats, il fait démolir le toit ou les murs de leurs masures, il les expulse. Le propriétaire est la première victime de cette déplorable erreur. Telle grosse ferme du Soissonnais, louée 4500 livres, paie 2200 livres d'impôts et 3000 livres de dîme. Pour le paysan, Taine a prouvé par des exemples et calculs irréfutables que, sur 100 livres de revenu, l'impôt lui enlève 81 livres 70 centimes! Quoi d'étonnant, dès lors, si le paysan refuse de cultiver, de semer, de produire? Il refuse même les secours que certains lui offrent généreusement. « M. de Choiseul-Gouffier, raconte Chamfort, voulant faire à ses frais couvrir de tuiles les maisons de ses paysans, exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, mais le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que si elles étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles. » — « A quoi bon travailler? répondaient-ils. Si je gagnais davantage, ce serait pour le collecteur. » Ils ne possèdent, en effet, que ce qu'ils parviennent à lui dérober. Un pareil système ne pouvait continuer à être appliqué : aussi parmi les causes qui ont le plus contribué à la chute de l'ancien régime, la mauvaise répartition des impôts a-t-elle été l'une des principales?



L'AGRICULTURE AU MOYEN AGE. — PAYSAN SEMANT DU BLÉ.

Pendant très longtemps, les procédés de culture ont à peine varié, jusqu'au moment où ont été employés, dans ce siècle, les instruments agricoles perfectionnés. Mal cultivée, la terre ne pouvait produire que des récoltes trop souvent insuffisantes. (Gravure extraite du « Bréviaire de Grimani ».)

POURQUOI L'IRLANDE ET LES INDES SOUFFRENT ENCORE DE LA FAIM.

Aujourd'hui encore, la famine sévit cruellement sur certaines parties du globe, en Chine, dans l'Australie, l'Amérique espagnole, l'Afrique équatoriale. Mais les exemples les plus frappants sont ceux de l'Irlande et des Indes.

L'Irlande est, par excellence, le pays des immenses domaines. Les Irlandais possesseurs

de la terre qu'ils cultivent ne constituent guère que 2 pour 100 de la population. Le reste se compose de tenanciers. Outre la redevance au propriétaire, toujours très lourde, ils ont à acquitter les impôts d'État, les taxes locales, etc.

Ajoutez que l'Irlande est naturellement peu favorable à l'agriculture. L'humidité y est extrême et constante. On compte plus de deux cent quatre-vingts jours de pluie ou de brouillard. L'eau, par suite de la nature et de la configuration du sol, ne peut s'infiltrer à travers les couches étanches, ni s'écouler vers la mer. Elle s'amasse donc à la surface. Les terres arables comprennent à peine la moitié de l'île. L'autre moitié est couverte de lacs, de landes, de bruyères, de rocs granitiques et surtout de tourbières, rouges ou noires, de 10 à 15 mètres d'épaisseur, qui en forment la septième partie. Ajoutez enfin l'insouciance du cultivateur irlandais et le mauvais régime administratif auquel il est soumis. N'ayant aucun argent « devant lui », livré à un sol ingrat, muni d'instruments primitifs, écrasé de redevances et de taxes, il est d'avance convaincu de l'inutilité de ses efforts. En Irlande, la famine a enlevé jusqu'à 500000 personnes par année. Cette détresse, et l'émigration formidable qu'elle a causée, ont fait tomber la population de 8600000 habitants en 1820, à 4400000.

Si lamentable que soit la situation de l'Irlande, elle l'est moins que celle de l'Inde. Eh quoi? direz-vous, l'Inde, cette terre classique des merveilles, aux fabuleuses richesses, au luxe inouï? L'Inde du Grand Mogol et des Rajahs, des pagodes et des palais éblouissants? L'Inde aux sites enchanteurs, à la végétation luxuriante, au sol si généreux qu'il porte, sans effort et presque sans travail, deux ou trois moissons par an? — Oui, ce pays merveilleux souffre de la faim.

D'abord la fécondité de l'Inde est subordonnée à une condition essentielle : l'eau. C'est l'eau qui enfante les champs de roses de Lahore et d'Allahabad, les vergers de Srinagar, les rizières du Bengale, l'indigo, la canne à sucre, le thé de Ceylan, comme les forêts sacrées du Népaul et les jungles inextricables du Sunderban. Hélas! cette eau



D'après une] [photographie.

La famine aux Indes.

A voir l'état de maigreur terrifiante dans lequel ont été trouvés ces indigènes, on se demande comment ils ont pu survivre aux tortures atroces de la faim; et l'on peut douter à bon droit si ce sont là des cadavres ou bien des hommes encore en vie.



une] [Photographie.

MINE AU XIXe SIÈCLE. — LES AFFAMÉS DE KIBUÉZI (AFRIQUE ORIENTALE) ATTENDANT LA DISTRIBUTION DE VIVRES FAITE PAR LES MISSIONNAIRES DU SAINT-ESPRIT.

rd'hui encore, la famine est la plaie des pays barbares, où les indigènes ne savent pas tirer de la terre leur istance. Quel effrayant spectacle que ce groupe d'affamés attendant une distribution de vivres, pendant errible disette qui sévit en 1898 et 1899 sur toute une région de la Côte orientale de l'Afrique!

st parcimonieusement mesurée et, par- lui fait totalement défaut. Ainsi que s les contrées tropicales, l'Inde est sou- au régime des *moussons*, vents réguliers nstants, qui, six mois durant, soufflent ord-est, puis du sud-ouest. Sèche et nte, la mousson du nord-est flétrit et de tout sur son passage. La terre se acte, se fendille. Vers la mi-juin, l'horizon ouvre de vapeurs. Elles s'accumulent, issisent, forment un dôme, une sorte de agne mouvante qui s'avance vers la terre mble devoir l'écraser dans sa chute. Tout ıp, sous une brusque saute de vent, les es crèvent, se culbutent et versent à l'eau si passionnément désirée, distri- e de force et de vie. Une nuit suffit changer une lande en une grasse prairie, faire d'un désert calciné un champ de les, de légumes et de fleurs. Seulement, vent tarde à tourner, si l'eau miracu- se fait attendre, c'est la ruine pour des oires plus vastes que la France; c'est la pour des millions d'êtres humains.

A ces causes, il faut ajouter le déplo- régime économique imposé à l'Inde par mination anglaise.

C'est un Anglais, William Bentinck, qui déclare que « le gouvernement anglais fait regretter la domination musulmane ». Un autre Anglais, M. Bose, établit que les salaires ne dépassent jamais *4 pence par jour* (40 centimes); que, dans certains districts, ils tombent à *15* et *12 centimes*; que le gain moyen et *annuel* du « raïa » (cultivateur) est d'environ 33 shillings, sur quoi l'impôt en prélève 8 ou 10. — *30 francs par an!* voilà le budget normal d'un cultivateur hindou et de sa famille. Et contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, aux Indes toute la population se tourne vers l'agriculture! Et cette population s'élève au chiffre énorme de 300 millions d'habitants! Aussi a-t-on compté vingt et une grandes famines au XIXe siècle en Inde. Ces famines sont épouvantables. En 1866, l'Orissa a perdu 1 million d'habitants sur 4 millions. En 1868, 1 200 000 personnes meurent dans le Pendjab et 4 millions sur les territoires soumis à des princes indigènes. Le Bengale n'est pas moins éprouvé en 1874 et le Dekkan en 1877. Bref, de 1800 à 1880, *18 millions* d'Hindous (chiffre officiel) sont morts de faim.

LE MONDE MODERNE VICTORIEUX DE LA FAMINE.

Par bonheur, le cauchemar de la famine est, pour nous du moins, un cauchemar qui s'est dissipé. L'Europe et la plus grande partie du monde civilisé n'ont plus à craindre le retour de ces misères.



UN PROCÉDÉ PRIMITIF. — CHAMEAU EMPLOYÉ AU LABOUR, EN KABYLIE.

De nos jours encore, les laboureurs kabyles n'ont pour toute charrue qu'un soc de bois ou de fer, auquel est attelé un chameau.

En effet, par une série de progrès qui vont chaque jour s'affirmant avec plus d'éclat, nous avons supprimé les causes mêmes qui produisaient la famine.

La première était l'insuffisance de la culture. On ne savait pas demander au sol les ressources qu'il enfermait. Au cours du dernier siècle, la culture a fait plus de progrès qu'elle n'en avait peut-être fait dans l'histoire antérieure de l'humanité tout entière. On a inventé des outils perfectionnés. En s'aidant des méthodes chimiques, on est arrivé à corriger les défauts du sol et à renouveler sa fécondité. Les résultats sont magnifiques. En France, tandis que la production moyenne par hectare était en 1815 de 8 hectolitres, elle a été en 1887 de 16 hectolitres. Elle a donc doublé. On arrive aujourd'hui, dans certains départements, à faire produire jusqu'à 40 hectolitres par hectare. La production totale, qui en 1815 atteignait péniblement 40 millions d'hectolitres, dépasse aujourd'hui 120 millions.

Si la production s'est ainsi accrue, la libre circulation des grains, la rapidité et la facilité des communications, l'abaissement des prix de transport font que sur chaque point du territoire on peut bénéficier de la récolte des provinces les plus favorisées. Au milieu du XVIIe siècle, l'hectolitre de blé, qui valait 8 francs à Strasbourg, valait 40 francs à Paris. En 1847, l'hectolitre acheté 29 francs à Marseille en coûtait 43 quand il arrivait à Vesoul. « Aujourd'hui, écrit M. Jules Roche, les marchandises peuvent voyager en France *vingt-cinq* fois plus vite qu'à la fin du XVIIIe siècle, moyennant une dépense kilométrique *quatre fois* moins élevée. Cette prodigieuse économie de temps et d'argent représente la conquête la plus profonde [illegible] jam[illegible]



Cliché] [G. Lemaire.

EN TOURAINE : UNE FERME MODÈLE.

Grâce aux méthodes nouvelles de culture, grâce aux machines à vapeur, aux charrues modernes, la terre est devenue plus fertile et le monde n'a plus à redouter l'éventualité des désastreuses disettes d'autrefois.

e par l'homme sur l'espace et sur la durée. »

Cette facilité des transports a, en outre, ur conséquence de mettre à notre disposi-n l'excédent des immenses récoltes faites ns certains pays d'une fertilité inépuisable, s que la Russie ou l'Amérique. Non ılement l'Amérique produit chaque année ıs de blé qu'il n'en faut pour sa consom-



'apres une] [photographie.

La cuisine pour les affamés de Mombasa (Afrique orientale).

Autour de ces vastes marmites dans lesquelles les sœurs font cuire les aliments qu'elles ont réussi à se procurer, les affamés se pressent, apportant chacun un récipient dans lequel ils mettront la portion qu'on leur aura distribuée.

mation, mais elle possède des réserves considérables qui suffiraient à parer à plusieurs années d'une disette d'ailleurs bien improbable. Ces réserves sont accumulées dans de vastes magasins appelés « elevators », qui sont comme les greniers du monde. Supposons, en effet, que le blé vienne à manquer sur un point quelconque de l'Europe ; un ordre par le câble, et aussitôt les chargements sont embarqués. Les cargaisons de blé traversent actuellement l'Atlantique à raison de 2 francs l'hectolitre au maximum ; et pour venir de Chicago à New-York, le voyage ne coûte pas plus de 1 fr. 30. Cette invasion des blés étrangers est un danger pour notre production nationale, et une concurrence redoutable pour notre agriculture. Mais aussi est-elle de nature à nous rassurer contre toute possibilité de famine.

Nous sommes donc assurés de ne pas assister de nouveau à ces catastrophes générales dont le tableau a tant de fois assombri l'histoire. Partout où la civilisation a fait son œuvre, nous n'avons plus à redouter ce spectacle lugubrement paradoxal d'une terre n'arrivant pas à nourrir les hommes qui l'habitent. Des populations entières n'ont plus à craindre de manquer de pain. La famine a disparu comme fléau commun : c'est une raison de plus de nous souvenir que la faim subsiste comme misère individuelle. Nous devons donc avoir pour constant souci de faire en sorte que chacun ait un peu de ce pain qui est en suffisance pour tous. Nous devons tendre à ce résultat par les institutions qui combattent la paresse et par celles qui viennent en aide aux infirmités. Sur cette terre, où jadis des populations entières ont souffert de la disette, il doit venir un jour où il ne sera plus possible à un individu de mourir de faim.

○ ○ ○



UNE ÉCOLE À MARIANNHILL (NATAL). — ENFANTS APPRENANT À TRESSER DES PANIERS.

Faire pénétrer la civilisation, le renom de la France, jusque dans les peuplades les plus barbares, telle est l'œuvre admirable des missionnaires. Partout ils répandent les notions d'humanité, fondent des écoles dans lesquelles ils enseignent aux enfants quelques notions élémentaires et un métier manuel.

Héros d'Avant-Garde Et Martyrs de la Civilisation

Pour conquérir à la civilisation de vastes contrées où règne encore la plus affreuse barbarie, il faut une armée d'hommes prêts à supporter toutes les épreuves, à braver tous les périls, pour mettre leur enthousiasme et leur abnégation au service des intérêts supérieurs de l'humanité. Les missionnaires sont les agents les plus efficaces de cette conquête pacifique. En prenant une large part à l'œuvre des Missions, la France reste fidèle à son rôle civilisateur, et elle se montrerait à la fois ingrate et impolitique si elle refusait jamais d'aider dans leur œuvre bienfaisante ces admirables missionnaires qui, au prix de mille souffrances, contribuent puissamment à propager à travers le monde l'influence française.

O O O

MALGRÉ la rapidité des communications, l'audace des explorateurs, la marche incessante de la civilisation, il y a, sur la carte du monde, de vastes régions que l'on pourrait marquer de noir et où la barbarie règne toujours en souveraine. La protection des faibles, du vieillard, de la femme et de l'enfant, le respect de la liberté et de la vie y restent parfaitement inconnus. Et nous ne soupçonnons ni les monstrueuses pratiques qui y sont encore en usage, ni les crimes qui s'y commettent journellement pour la honte de l'humanité.

Malheur à l'enfant, s'il est né un jour qu'on répute de mauvais augure! Sa mort suit de près sa naissance. La Chine comme l'Afrique est coutumière de ces atrocités.

Malheur à la jeune fille! C'est une marchandise qu'on échange contre un panier de sel, un baril de poudre, une fourchette, une cuiller.

Peut-être croyez vous que l'esclavage est une plaie désormais supprimée de la surface de la terre? Quelle erreur! En Afrique, soixante mille esclaves étaient, il n'y a pas longtemps, exposés chaque année sur le marché public de Zanzibar. Telle peuplade du centre de l'Afrique paye un tribut annuel d'esclaves, garçons et filles.

De même que le maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves, de même le roi dispose à son gré de son peuple. A de certains jours de fête, le sou
voler des têtes, sans r
attester son pou
qui réclam

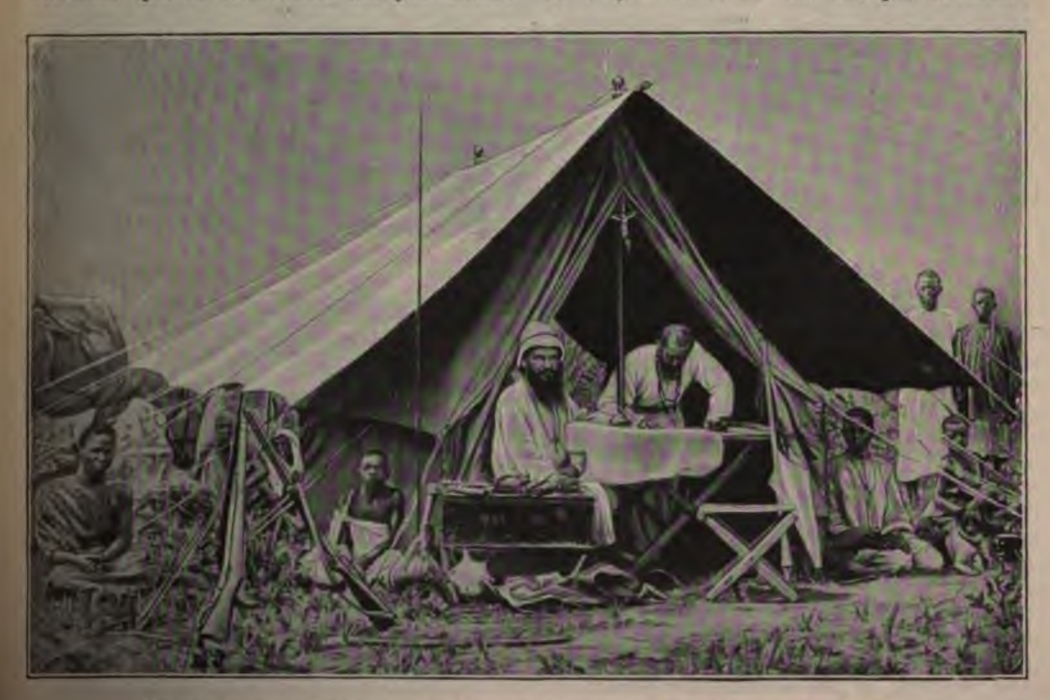
désigne les victimes qui seront immolées sur les autels de dieux grotesques et féroces, puis mangées par leurs compagnons. L'esclavage, les sacrifices humains, le cannibalisme, telles sont les plaies dont on n'a pas encore réussi à guérir complètement l'humanité.

PIONNIERS DE LA CIVILISATION LES MISSIONNAIRES VONT AU DEVANT DE LA SOUFFRANCE.

Le soldat qui pénètre dans ces contrées lointaines pour y planter le drapeau national, le négociant qui vient étudier, pour les exploiter, les richesses du pays, sont souvent impuissants à supprimer ces dégradations et ces horreurs. C'est que, pour modifier la conscience des sauvages et balayer tant de grossières croyances, il faut des hommes dont la fonction même ici-bas soit d'agir en apôtres; il faut des hommes qui, en dehors de toute préoccupation d'intérêt, au nom d'un idéal supérieur, se soient consacrés à ce combat incessant de la civilisation contre la barbarie. Il faut des êtres d'abnégation, de dévouement, prêts à supporter toutes les souffrances, à braver tous les dangers, ayant d'avance fait le sacrifice de leur vie. Ce sont les missionnaires.

Partout où on leur signale une de ces retraites que la civilisation n'a pas encore éclairée, une de ces « réserves de barbarie », ils sont prêts à partir. Rigueur du climat, insalubrité du pays, cruauté des habitants, rien ne les arrête. Ils ne songent qu'au bien à faire. Dans les contrées les plus perdues, dans les déserts les plus inaccessibles, aux deux bouts du monde, nous allons les rencontrer, s'accommodant aux conditions du pays, variant les instruments de leur propagande civilisatrice, prêchant, en même temps que la religion, la morale et l'hygiène.

Ce sont eux que vous voyez, affublés de peaux de bêtes, tout blancs sous leur costume de neige, parcourir en traîneaux, ou explorer à dos de buffles les régions polaires. Ce sont eux que le voyageur aperçoit là-bas, sous l'Équateur, drapés dans leurs burnous de laine, montés sur des buffles ou des chameaux. Entraînés par leur zèle de croyants, ils sont les ouvriers d'une œuvre qui est civilisatrice et humaine avant d'être religieuse. Ce sont eux qui, près du pôle, dans les huttes à moitié souterraines où les indigènes cherchent à se garantir contre le froid terrible, annoncent cette utile vérité que l'alcool apporté dans ces régions par de misérables négociants sans scrupules les maintient dans l'abrutissement de l'enfance ou les y ramène; ce sont eux qui, au cœur



UN ÉVÊQUE EN TOURNÉE PASTORALE. MGR GUILLERMAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DU NYANZA.

Aussi périlleuse que l'existence des explorateurs, la vie des missionnaires exige une abnégation constante ...ndurance exceptionnelle. Protégés par une très faible escorte, ils recherchent les contrées les plus ... civilisation, celles où les hommes sont restés sourds à tout sentiment humain.

de la brûlante Afrique, dans ces écoles fondées par les Pères Blancs, enseignent, en même temps que le christianisme et les préceptes de la morale élémentaire, l'arithmétique, le français... et la propreté.

Voulez-vous savoir comment se fonde une mission et quels sont les débuts de ces œuvres appelées à représenter une si grande cause, à rendre de si utiles services? Rien de plus modeste, rien de plus simple et de plus humble.

Dans une peuplade sauvage de l'Afrique, par exemple, on se raconte, de village en village, que, la veille, des inconnus, des étrangers, ont escaladé la haute cime qui domine la région, et que, là-haut, ils ont élevé leurs mains vers le ciel, offrant un sacrifice. Ce sont des missionnaires qui ont, par une prière, pris possession du continent noir. Ils descendent et s'installent dans un village, achètent des bananes, un peu de miel, des poules, et laissent les enfants venir à eux. Les enfants viennent : la curiosité d'abord les attire; puis de petites poupées sortent, peu à peu, des bagages de ces nouveaux venus; et, comme toujours où sont les enfants les parents arrivent, le contact est établi. Quelques jours se passent et le missionnaire, plus familier, peut s'installer sur une pierre, au milieu du village, et causer avec quelques indigènes. L'œuvre de l'apostolat est commencée; alors aussi vont commencer les épreuves de toute sorte.



Le dispensaire Saint-Paul, à Damas. — Les sœurs soignant les indigents.

En Orient, où les épidémies sont si fréquentes et si meurtrières, les sœurs de charité prodiguent leurs soins aux pauvres. Dans la cour du dispensaire se presse chaque matin, à l'heure de la consultation, une foule de malades que les religieuses pansent, soignent et consolent sans ménager leur peine et souvent leur santé.

Pour résister aux atteintes d'un climat malsain et aux dangers d'une nature hostile, quelles sont les ressources du missionnaire? Imaginez par exemple ce que peut être son « installation » dans le Haut Niger. Il habite une cabane de bambou recouverte d'un toit en feuilles. Sa table se compose de deux mauvaises planches fixées sur quatre piquets plantés en terre. Son lit est fait de tiges de bambou, et quelques vieilles caisses, qui servent de chaises, renferment les ornements d'église et ses vêtements.

Mais il est quelque chose de plus atroce que la rigueur du climat, que la privation des objets usuels, il est une sensation contre laquelle proteste la nature humaine elle-même, c'est la sensation de l'isolement. Songez que

missionnaire, le tout centre sé, est comme dans un océan barbarie. De s espaces sé- it une mission autre mis- Et il faut pour ranchir voya- par des routes les et dange- s.

Ainsi, pour er la mission astourville le Gabon, un est néces- et dans ces jours, à com- le misères ne on pas s'atten- On voyage au, et, comme uve est très rapide, la pirogue est sans menacée de chavirer. On perd presque urs une partie de ses bagages. En une année, les pertes atteignent parfois francs, chiffre énorme si l'on considère aibles ressources de la mission. Un onnaire vit un jour sa tente, son lit de , ses effets, ses vivres, son crucifix, rtés en une seule fois. C'était toute rtune, 600 francs environ! Huit des hommes qui montaient la pirogue furent noyés.



Le P. Bulnois, atteint de la peste, en traitement dans un lazaret, aux Indes.
Dans tous les pays ravagés par le choléra, la lèpre et la peste, les missionnaires tombent souvent atteints par les terribles maladies auxquelles ils arrachent tant de victimes.

Ailleurs la distance à parcourir est courte, mais le pays est presque impraticable. Pour aller de Quito, dans la république de l'Équateur, à la mission de Napo, on met de sept à huit jours, et pourtant il n'y a que trente lieues. Qu'on juge des difficultés dont se hérisse le chemin! Chaussé de sandales, vêtu d'un pantalon court, le bâton à la main, le missionnaire se met en route à travers monts et ravins. Il enfonce dans la boue, souvent jusqu'aux genoux. Pour coucher, il doit improviser chaque soir une hutte avec quatre pieux plantés en terre et unis par des branches sur lesquelles on étend, en guise de toit, des feuilles de palmier. Abri bien insuffisant et qui ne préserve guère des pluies qui tombent durant la nuit.

A peine installé, le missionnaire entre en lutte contre la barbarie qu'il est venu traquer dans ses repaires.



La cour intérieure d'une mission dans l'Afrique Équatorial.
uite de cases recouvertes de chaume, et dont le mobilier se compose d'un d'une table : telles sont, au cœur de l'Afrique, les habitations plus que rudimentaires dont se contentent les missionnaires.

EN LUTTE CONTRE DES COUTUMES MONSTRUEUSES.

C'est d'abord l'esclavage. Au cœur de l'Afrique, les Pères Blancs ont arrêté le commerce odieux de la chair humaine, du « bois d'ébène », comme on disait, en fondant des villages qui portent le beau nom de « villages de liberté ». Lorsque, au milieu d'une bourgade de création récente, on voit se dresser la croix, c'est le signe que, dans cette bourgade, l'esclave fugitif est assuré d'un asile.

Le missionnaire ne se contente pas d'accueillir et de protéger l'esclave, il va le chercher au milieu de la peuplade où on le tyrannise. « Il faut pour cela que je m'aventure dans l'intérieur des terres, écrit un missionnaire. Arrivé au sentier qui conduit au village, j'envoie d'abord un de mes hommes, porteur de cadeaux, prévenir le chef de ma venue. Vous pensez bien que je simplifie mon costume le plus qu'il est possible, car j'ai, pour parvenir chez ces peuplades sauvages, six à huit heures de marche, à travers des fondrières et la vase infecte d'immenses marais. »

Quand le missionnaire est arrivé au milieu de ces cases habitées par les indigènes, les premiers objets qui frappent ses yeux sont souvent de hideux trophées du cannibalisme : une tête coupée, un bras, une poitrine, ou bien un petit cadavre d'enfant sans tête. Péniblement, après de longues discussions, il finira par obtenir la liberté de quelques enfants et de prisonniers destinés à être mangés.



COMMENT VOYAGENT LES MISSIONNAIRES DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES.

Sous toutes les latitudes, les missionnaires exercent leur œuvre de civilisation, bravant les climats les plus rigoureux. Dans les régions arctiques, ils vont, en traîneaux, apprendre aux indigènes quelques préceptes de morale, de religion, et leur montrer les dangers de l'alcool, dont les habitants de ces contrées font un abus néfaste.

Souvent l'affaire s'engage mal, et le Père doit montrer de l'énergie.

« Je me promenais un jour au village de N'gombé (Oubanghi), raconte un missionnaire, je passais à côté d'un pauvre esclave; son maître venait de le frapper si cruellement que son dos n'était plus qu'une plaie.

« Malheureux! qui t'a mis en cet état?

« — C'est le chef, me répondit-il craintivement en me montrant son maître.

« — Comment, dis-je à celui-ci, c'est « toi qui bats tes hommes ainsi! On n'est « pas chef quand on frappe de la sorte. »

« D'un bond, il est sur ses pieds, saute dans sa case et revient avec ses armes.

« — Ah! s'écrie-t-il, en brandissant une « sagaie pour me percer, ah! je ne suis pas « chef, tu vas voir! »

« Je me sens perdu. Je pense à mon revolver, mais pour me souvenir qu'il n'est pas chargé. Heureusement mon revolver a sa réputation faite.

« Parfaitement, lui dis-je, à nous deux! « et je tire mon revolver sans cartouches.

« Insensé, ajoutai-je, tu ignores donc « que ta sagaie tombera avant de pouvoir « m'atteindre. »

« Intimidé, il abat son arme et nous nous mettons à causer. »

Finalement, le missionnaire put emmener : malheureux esclave et le conduire à la ıission pour panser ses plaies.

Ailleurs les missionnaires, en s'attaquant la polygamie, s'efforcent de relever la :mme réduite à la condition la plus dégra- ante. Suivons, par exemple, les Pères qui, ıontés sur des pirogues, abordent dans les es de l'Océanie.

De beaux hommes, dont l'opulente che- elure rouge rappelle les perruques du VII[e] siècle, attendent, avec un mélange e malveillance et de curiosité, le débarque- ıent de cette poignée d'inconnus. Près d'eux, ıais à une distance suffisante pour marquer le ıépris où elles sont tenues, des femmes s'ef- ıcent, sordides, les cheveux coupés courts, ı physionomie avilie et bestiale. Dans ce ays, l'homme est noble et l'égal des dieux; ı femme est ravalée au rang d'une bête.

Aussi bien la tâche des missionnaires a-t-elle consister à répandre et à faire ıdmettre cette idée que la femme est, elle ıussi, une créature humaine et ne doit pas



A MARIANNHILL (NATAL). — UN INDIGÈNE VENANT REMETTRE SON ENFANT À L'ÉCOLE DES TRAPPISTES.

être traitée comme un vil bétail. Les Maristes français ont assumé ce rôle extraordinairement difficile. Parmi ces missionnaires, il en est un qui, par les services rendus et par l'héroïsme qu'il a déployé, est devenu justement célèbre. Il porte un nom pittoresque : c'est le Père Bataillon. « Le Père Bataillon! écrivait naguère l'amiral Aube, ministre de la marine, il est des noms qui feraient croire à une prédestination. De tels hommes ne sont pas seulement l'honneur de la religion à laquelle ils ont donné leur vie, ils sont l'honneur de l'humanité tout entière. »

« Où est le Père Bataillon? » demandait un jour en débarquant aux îles Wallis un prélat envoyé pour visiter la mission. Bientôt il vit arriver celui qu'il cherchait, nu-tête sous un soleil de plomb, nu-pieds faute de souliers, étalant une barbe inculte, et tout au plus vêtu d'une soutane en lambeaux.

Depuis des années, ce Père Bataillon, taillé en hercule, vivait à peu près seul au milieu de deux mille cinq cents cannibales des îles Wallis, les tenant en respect par sa vigueur et se faisant aimer pour sa charité. Parfois, on le traquait, on voulait le tuer; alors il disparaissait quelques jours, trouvant sa nourriture dans des tas de débris où les chiens prenaient la leur. Au prix des efforts



DANS LES RÉGIONS POLAIRES DU CANADA. DEUX PÈRES EN MISSION DANS LA TRIBU DES « PEAUX DE LIÈVRES ».

Il est difficile de reconnaître des missionnaires sous cet accoutrement que nécessite la rigueur d'un climat auquel les Européens ont peine à s'accoutumer.



[illegible]

plus surprenant encore. Comment croire que les femmes trouvent l'énergie nécessaire pour faire face aux terribles épreuves des missions ? Telle est pourtant l'authentique vérité.

Pour l'œuvre de charité et de civilisation [illegible] entreprise, les missionnaires [illegible] les plus dévouées et les plus [illegible]

[illegible]

Dans une case de [illegible] pharmacie et sa salle de [illegible]

Plus loin, [illegible] un groupe de lépreux [illegible] le troisième [illegible] enflammée, le dernier [illegible] maladie de peau. [illegible] les plaies les plus repoussantes [illegible] disposé l'ouate antiseptique [illegible] pansements sur les immondes ulcères [illegible] maladies de peau. »

D[illegible]

[illegible]

COMMENT MEURENT LES MISSIONNAIRES.

Pour prix de l'œuvre civilisatrice qu'ils ccomplissent, quelles récompenses attendent es missionnaires? Les supplices et une mort ffreuse les menacent toujours. Ils le savent; t c'est avec joie, tant sont grands leur éroïsme et leur sprit de sacriice, qu'ils verseont leur sang et subiront le maryre! Les études t les prières de eur jeunesse sont emplies constamment du souvenir de ceux d'entre leurs prédécesseurs qui moururent sans avoir réussi, mais dont la mort même fut pour la civilisation un prélude de victoire. Long martyrologe dont la monotonie n'est rompue que par la diversité des genres de supplice infligés aux malheureux! En 1840, un mariste du département de l'Ain, Pierre Chanel, évangélisait la petite île océanienne Foutouna. Un indigène appelé Musumusu résolut de le tuer; il se présenta à la demeure du missionnaire. « Que veux-tu? lui demanda Chanel. — Un remède pour une blessure. » Chanel cherche le remède; tout d'un coup, en se relevant, il voit braqués contre lui des casse-tête et des lances. « C'est bien! » s'écrie-t-il, et s'adossant contre une paroi de bambou, il reçoit blessures sur blessures. Un coup de hache l'achève; c'est Musumusu qui l'a donné. Or, Musumusu, peu de mois après, se faisait à son tour chrétien : le bourreau de Chanel se transformait en prosélyte.

Voici maintenant comment mourait, en 1898, le Père Chanès qui, en Chine, évangélisait le Kouang-Toung :

« Les Chinois avaient arrosé de pétrole les portes de la chapelle où le Père venait de célébrer la messe. Ils y mirent le feu, puis se ruèrent dans l'intérieur en déchargeant leurs fusils. Le Père s'affaissa sans pousser un cri; il avait reçu trois balles : un forcené l'acheva, en lui fendant la tête d'un coup de hache. »



UN BAPTÊME D'INDIGÈNES ADULTES, À VLAVOLO (OCÉANIE).

D'abord hostiles, puis hésitants, les indigènes se laissent gagner par le dévouement des missionnaires. Auprès de l'école une église s'élève où les indigènes viennent recevoir le baptême.

La même année, dans une autre province, l'agonie d'un missionnaire dura six jours. Pendant cinq jours, il resta suspendu à un arbre, les mains liées ensemble. On le piquait, on le tenaillait avec des fers rougis au feu. Enfin, on le décapita; mais, pour augmenter ses souffrances, ses bourreaux firent en sorte que chaque coup de sabre n'entamât que légèrement les chairs. Pour détacher la tête, il fallut dix-sept coups de sabre!

Tels sont les récits qu'on a soin de faire aux futurs missionnaires. Ils ont un résultat, c'est d'exalter l'ardeur de leur zèle.

LA PROPAGANDE CENTRE DES OPÉRATIONS. — LA FRANCE ET SON RÔLE CIVILISATEUR.

Mais pour que tous ces efforts portent leurs fruits, il faut qu'ils soient combinés, organisés, ramenés à un plan commun. Ce plan s'élabore à Rome, au Palais de la Propagande, sorte d'office central de la civilisation chrétienne. Du matin au soir, les courriers affluent en cet endroit, apportant des nouvelles du monde entier.

L'immense courrier est dépouillé, résumé pour le cardinal préfet de la Propagande qui le résume à son tour pour le Pape, lui donnant chaque semaine des nouvelles du monde entier et de ses nombreux sujets : 458 000 en Afrique (possessions françaises et

portugaises non comprises); 1420000 en Malacca, Chine et Japon; 700000 en Australie; 98000 en Nouvelle-Zélande.

C'est à la Propagande que s'impriment les alphabets, les livres de prières dont le sauvage, de ses doigts malhabiles, fera effort pour suivre les lignes. L'*Imprimerie Polyglotte* de la Propagande, qui date de 1626, révèle sans cesse à la civilisation des langues jusque-là inconnues.

La Propagande est en outre une école de missionnaires. En voyant les jeunes clercs du séminaire de la Propagande traverser les rues de Rome avec leur soutane couleur de pourpre, on songe au sanglant martyre qui peut-être les attend.

A ce séminaire il faut joindre notre séminaire des Missions étrangères, et le séminaire des Pères du Saint-Esprit, vastes pépinières où se forment ces audacieux explorateurs d'âmes, qui iront là où les appellera leur devoir.

Car nul pays ne fournit autant d'hommes et d'argent que la France pour cette grande œuvre de civilisation. C'est chez nous, à Lyon, que fut fondée, en 1822, l'œuvre de la Propagation de la Foi; la plupart des missions catholiques de l'univers sont entretenues par cette œuvre gigantesque. En 1898, par exemple, la Propagation de la Foi a mis à la disposition du travail civilisateur une somme de 6700000 francs. Sur cette somme, plus de 4 millions provenaient d'aumônes françaises.

On évalue de 100 à 120 le nombre des congrégations tant d'hommes que de femmes qui se consacrent aux missions : 80 au moins de ces congrégations sont nées en France. L'Allemagne oppose péniblement ses 36000 religieux et religieuses au chiffre de 200000 qui est le nôtre.

C'est qu'entre l'œuvre de la Propagande et les goûts naturels de la France, il y a une sorte d'harmonie préétablie. De tout temps la France a considéré qu'elle avait un rôle dans le monde : c'est d'y répandre les idées qui sont l'honneur de l'humanité, d'y être l'instrument du progrès universel. Aussi devons-nous être tout entiers de cœur avec ces missionnaires dont l'œuvre est deux fois une œuvre française. En même temps qu'ils conquièrent de nouvelles contrées à la civilisation, ils nous gagnent de nouvelles sympathies pour notre influence. Partout où ils ont passé, ils laissent des semences qui lèveront et inspireront l'amour de la France.

(Photographies communiquées par « les Missions Catholiques ».)



En Afrique. — Missionnaire voyageant sur un buffle.



Les vendanges en Champagne.

Toute la Champagne est en liesse. Dès trois heures du matin, les vendangeurs se mettent au travail, partagés en équipes qu'on appelle « hordons ». Les « porteurs », une fois leurs paniers pleins, viennent les vider sur des claies d'osier où se fait le triage des grappes défectueuses.

VIN QUI MOUSSE, ESPRIT QUI PÉTILLE

Par quels soins minutieux, par quelles préparations multiples et savantes a dû passer le vin de Champagne pour acquérir cette limpidité et cette saveur qui lui sont particulières, nous ne pouvons guère le soupçonner, si nous n'en avons été nous-mêmes témoins, depuis le moment où la grappe de raisin pendait au cep jusqu'à l'instant où le bouchon saute parmi les acclamations joyeuses des convives. L'art le plus vigilant s'ajoute ici aux dons de la nature pour réaliser la perfection et obtenir ce produit auquel le monde entier fait fête, charmé de voir pétiller dans les coupes pleines du liquide transparent et léger la mousse de la gaieté française.

○ ○ ○

Célèbres à travers le monde entier, nos vins de France sont partout appréciés et recherchés. Dans leur bouquet on retrouve la saveur de notre terroir, les qualités de notre climat; il semble même que quelque chose de notre humeur y ait passé. Mais, entre tous nos vins, si variés, si divers, peut-être en est-il un qui donne plus spécialement l'idée de notre caractère et de notre esprit. C'est pour sa vivacité et sa grâce légère que l'esprit français est réputé sans égal; et quand, à la fin du repas, monte dans les flûtes ou s'étale dans les coupes, avec un joli frémissement, le blond, le clair, le transparent vin de Champagne, on se demande : est-ce du vin qui mousse? est-ce de l'esprit qui pétille?

La première fois que le vin de Champagne a fait son apparition, ce fut dans un milieu d'élégance, au cours de cette dernière période de l'Ancien Régime où la société française fut le plus délicate et le plus raffinée; il a gardé toujours la marque de ses origines : né dans un temps de vie mondaine et luxueuse, il est resté un vin de fête.

Aussi est-il naturel qu'il exige plus de



UN PRESSOIR EN CHAMPAGNE.

Dans la cuve, on entasse 4000 kilos de raisin épluché avec soin. Il n'est pas foulé aux pieds comme dans le Midi, car la moindre souillure altérerait la pureté du vin.

soins, une « éducation » plus attentive qu'aucun autre. Ces soins compliqués et inlassables commencent avant même que ne soit planté le cep où la grappe mûrira; et ils ne cesseront plus jusqu'au moment où la bouteille ventrue, ornée de son casque d'argent ou d'or, sera livrée au consommateur.

DANS LA VIGNE.

Se trouve-t-il des médisants pour prétendre qu'aujourd'hui il entre de tout dans la composition du vin, excepté du raisin? Qu'ils aillent donc se promener parmi les coteaux de Reims, d'Aÿ et d'Epernay! Ils y verront mûrir et se dorer au soleil les grappes merveilleuses qui non seulement suffisent à la fabrication du vin, mais même ne peuvent être toutes employées.

C'est ici un raisin plus soigné, plus choisi, plus « couvé » que nulle part ailleurs; chaque mois de l'année, chaque jour du mois apporte au vigneron un labeur méticuleux. Pendant l'hiver, c'est le nettoyage des mauvaises herbes, l'arrachage des ceps fatigués et vieillis, la mise en terre des plants nouveaux, la taille et l'émondage. Avec le printemps, c'est le labour du sol, de ce sol blanchâtre et crayeux auquel notre vin devra ses propriétés les plus précieuses, particulières aux terrains champenois. Mais déjà les pousses vertes font craquer les bourgeons; il faut « ficher » dans le sol les échalas le long desquels



L'OPÉRATION FINALE. — « L'HABILLAGE » DES BOUTEILLES.

Entre le moment où le raisin est pressé et celui où les paniers sont faits, la bouteille a passé par quarante-cinq mains différentes.

era la branche feuillue, il faut par des
risations de sulfate de cuivre prévenir
ruire l'invasion des « parasites » enne-
léau sans cesse renaissant. Cependant
in s'est formé, a mûri, et les proprié-
sont obligés chaque nuit de monter la
par crainte des maraudeurs. La vendange
oche. Le personnel employé à la culture
noble ne suffirait pas à la besogne. Aussi
iche-t-on pour la durée des vendanges
vriers qui sont pour la plu-
soit du pays, soit des
ns. Il en vient
oup aussi de
rraine; ils
nt dans
randes
es à
re
s
es
es
s,
ur
elles
cinq
nnes
ilent
bien que
Bientôt
ue patron a
ce qu'on ap-
ses « hor-
», c'est-à-
ses équipes
riers. A trois
s du matin
le réveil; il
ncore nuit en
nbre à ce
nt, et c'est à la lueur des lanternes
haque « hordon » entoure les marmites
les où chacun puise sa potée de soupe
houx; après quoi on se met en route
clarté des étoiles qui pâlissent au ciel.
arrivés à la vigne, vendangeurs et ven-
uses tirent leurs serpettes; les grappes
détachées une à une, sans froissement;
ains pourris ou insuffisamment mûrs
pluchés avec soin, et le raisin s'entasse
les « caques », que les porteurs dirigent
e pressoir avec la plus grande attention;
grappe qui entre dans la cuve doit être
fraîche et aussi nette que si elle était
à table pour le dessert.
Quand le pressoir en a reçu environ
kilogrammes, on pressure de suite,
toute fermentation qui pourrait colorer
en rouge. Quiconque a vu les ven-
s dans le Midi se souvient de ces vastes
cuves où piétinent hommes et femmes, en dansant et en écrasant les grappes sous leurs talons. Ici rien de tel; le pressage est mécanique, la cuve immaculée; la plus petite souillure ne doit, à aucun moment, altérer la pureté d'un vin que l'on veut parfait en tout. De pareils soins coûtent cher : on commence à comprendre comment une bouteille de champagne peut valoir 10 francs et plus. Et nous ne sommes qu'au début!

UNE PROFESSION PEU CONNUE. — LE « REMUEUR ».

La fermentation qui transforme en acide carbonique (« en mousse »), le sucre mélangé au vin de Champagne, produit un dépôt. En imprimant chaque jour, pendant au moins trois mois, une secousse à chaque bouteille, le remueur fait descendre ce dépôt contre le bouchon. (Cliché P. Gruyer.)

PRÉPARATION A L'ART DE MOUSSER.

Le vin qui est obtenu dès lors par suite de la fermentation, va s'accumuler dans les celliers et y dormir tout l'hiver en se purifiant de lui-même. Pendant ce laps de temps, il sera soumis aux mêmes manipulations que tous les vins en pièces.

A l'approche du printemps, le vrai travail commence.

Notre vin ne pétille pas encore, il faut lui donner sa mousse pimpante.

C'est l'opération de la « prise de mousse ».

Opération délicate! Après avoir mélangé les crus et les cuvées de façon à obtenir un vin homogène et uniforme, on le met en bouteilles, mais en enfermant avec lui, dans chacune d'elles, une certaine quantité de sucre de canne qui, sous l'influence des ferments naturels, se transforme en acide carbonique. Ce gaz subtil et pétillant, ne pouvant sortir de la bouteille qui est solidement bouchée par une agrafe de fer, s'incorpore de force au vin, en un mot le rend « mousseux ».

Comme on le devine, la pression du gaz dans cette bouteille close est terrible; le bouchon a une lutte épique à soutenir; il ne cède pas toutefois, car il est souple comme le roseau de la fable, mais la bouteille éclate

si le verre en est insuffisamment solide. Au début de la fabrication du champagne, la casse était désastreuse : on ne sauvait parfois qu'une bouteille sur cent ; tout le reste volait en éclats. Aujourd'hui la production de l'acide carbonique est mesurée avec une précision mathématique, et toutes les bouteilles sont en outre soigneusement examinées au moment de leur livraison; on les déballe deux par deux, et on les cogne l'une contre l'autre; celle qui ne rend pas un son clair et pur est impitoyablement rejetée.

C'est un moine, Dom Pérignon, cellerier de l'abbaye d'Hautvillers, qui trouva le premier, en 1670, ce moyen de rendre et de conserver mousseux le vin des crus champenois. Dom Pérignon savait dire, paraît-il, en dégustant une grappe de raisin, à quelle vigne appartenait le cep qui l'avait portée! Ce fut lui aussi qui inventa le bouchon de liège; on se servait avant lui de tampons de chanvre imbibés d'huile. Et voilà un brave homme de moine qu'eût aimé Rabelais!

LA FABRICATION DU CHAMPAGNE. — LE TRAVAIL DANS LES CAVES.

C'est dans les caves éclairées à l'électricité que se fait tout le travail de fabrication. Les ouvriers y passent la journée entière.

DES VILLES SOUTERRAINES OÙ L'ON NE CHÔME PAS.

Suivons notre vin, devenu mousseux, dans les caves où on le descend. Ces caves sont tout un monde. Sous les villes champenoises s'étendent de vraies villes souterraines, taillées dans la craie, qui, semblables aux catacombes de Rome, se déroulent pendant des kilomètres, escaliers, galeries, excavations, s'enfonçant dans la nuit.... Mais la lumière électrique y court comme sur la surface du sol; d'innombrables petites lampes éclairent ces enfilades sans fin où luisent des milliers de bouteilles, où des ouvriers vêtus de tabliers blancs vont et viennent comme des ombres.

Tout d'abord vous percevez un bruit inexpliqué, une sorte de petit « glouglou ». Mais voyez cet homme qui passe là-bas avec une lumière : c'est le « remueur ». Il va vous donner la clé du mystère. Notre vin, en effet, après quatre ans de repos, a été, comme on dit, « mis sur pointe » ; entendez par là que les bouteilles ont été placées, la tête en bas, sur des casiers de bois percés de trous où l'on entre le goulot. La fermentation qui a transformé le sucre en acide carbonique (en « mousse ») n'a pas été sans laisser un dépôt qu'il s'agit à présent d'agglomérer et de faire descendre vers le bouchon afin de l'en expulser tout à l'heure. Ce rôle incombe au « remueur »; il passe tout le long des casiers, prend par le fond une bouteille en chaque main, et lui imprime une secousse circulaire, d'un mouvement [illegible]gnet sec et précipité.

endant trois mois au minimum chaque le sera ainsi « remuée » par cet ouvrier ement habile, qui en « remue » journt la bagatelle de trente mille!
aintenant, au tour du dégorgeur!
eu à peu, en effet, le dépôt est desdans le goulot, s'est amassé contre le on, tandis qu'à mesure le reste du vin ifiait. Comment l'en faire sortir?
our cela, chaque bouteille est transdans une machine réfrigérante, toula tête en bas; un glaçon s'y forme goulot, emprisonnant ce dépôt malqu'il restera à extirper. Alors, se t devant un petit tonneau muni d'une ure « ad hoc », le « dégorgeur » la bouteille, fait sauter l'agrafe en fer tenait le bouchon et, poussés par carbonique intérieur, bouchon et glalissent de compagnie dans le tonneau; ecueille en même temps le vin qui a pu r de l'occasion pour s'échapper.
n pourrait croire que notre vin est on à boire. Pas encore!
e champagne est alors, en effet, coment dépourvu de toute saveur sucrée, sucre, tant naturel qu'ajouté, ayant nsformé en mousse, c'est-à-dire en carbonique. Le « doseur » va donc ire dans chaque bouteille, en l'espace issé par le glaçon du dégorgeur, une



Comment on clarifie le vin de Champagne. Le « dégorgeur ».

Pour enlever le dépôt qui s'est amassé contre le bouchon, on place la bouteille dans une machine réfrigérante. Le dépôt forme un glaçon. Il suffit de faire sauter l'agrafe en fer pour que le glaçon jaillisse. Le dégorgeur rebouche alors la bouteille.



[P. Gruyer.

Le ficelage des bouchons.

hon neuf qui remplacera celui que le dégora fait sauter est solidement fixé au moyen ficelle et d'un fil de fer.

certaine quantité de liqueur sucrée qui lui donnera le degré de douceur convenable selon les pays auxquels on la destine; car les uns préfèrent des vins plus doux, les autres des vins plus secs. La dose de sucre la plus considérable est destinée à la Russie; elle est moindre pour l'Allemagne, la France et la Belgique; elle est réduite encore pour l'Amérique; enfin l'on expédie en Angleterre un vin à peine sucré, très sec (*extra dry*), ou même brut, c'est-à-dire sans addition aucune de liqueur sucrée.

La fameuse bouteille est enfin rebouchée avec un bouchon neuf, de qualité supérieure (chaque bouchon revient à 20 centimes pièce), lequel est ficelé fortement. Reste l'habillage de la bouteille, le collage de son étiquette dorée, l'emboîtement de sa capsule d'étain, l'emballage dans de la paille, et la



[P. Geniaux

— Le bouchage du ... très cher, le champagne n'est pas ... dans les bouteilles la quantité voulue ... l'appareil.

... [illegible] ...

...ter la ville de Reims offrit officiellement en récompense quatre douzaines de bouteilles de ce nectar. Enfin, la paix fut signée de part et d'autre sous la forme suivante, adoptée par les deux parties belligérantes :

« Que si le vin de Beaune inspire plus de couplets, celui de Reims est plus propice à la bonne musique qui doit les accompagner, et, pour se porter bien et joyeux, il faut à un homme de ces deux vins-là, *comme il lui faut ses deux jambes.* »

Depuis lors la paix a régné entre les Bourguignons et les Champenois, qui maintenant envoient fraternellement leurs produits sur tous les marchés du monde.

UN VIN QUE LE MONDE NOUS ENVIE.

Le monde entier raffole de notre vin de Champagne. Sans cesse va croissant le chiffre de la vente à l'étranger. En 1844 notre exportation était déjà de quatre millions de bouteilles. En 1854, elle atteign-

millions de bouteilles, neuf millions 864, quinze millions en 1874, dix-huit ɔns en 1884. C'est autour de ce chiffre x-huit à vingt millions de bouteilles que ortation s'est maintenue depuis; la plus année, celle de 1897, atteignit vingt-x millions, e cinq mil-seulement en France. Ces expédi-formidables faites avec vins qui ont conservés ant quatre ou ans dans les ɛnses caves Champagne. ock monte à hiffre fantas- et est prêt arer à tout ement im-u.

On estime en que ces caves iennent en-1 1265000 ɔlitres, qui ɔliraient une eille de 112 es de haut, du tiers de auteur de la Eiffel, et à propor-Ce serait, en le fléau, plus le nécessaire faire face à années d'expédition; en temps normal, oduction annuelle est de 500000 hecto-s en moyenne, fournis par 15000 hec-s de vignes plantés de 600 millions de . Le prix de l'hectare varie entre 5000 et oo francs, suivant sa situation, et leur ur totale est estimée environ 100 millions ancs.

On peut se rendre compte par ces res de l'énorme source de fortune que le le Champagne est pour la France. C'est de ces productions nationales que l'on ɔuve partout à l'étranger, et qu'aux pays ɔlus lointains de la mère patrie le voya-geur ne cesse jamais de rencontrer sur la table de quiconque se pique de savoir-vivre et de bon ton. Jusqu'au fin fond de la Russie, jusqu'à l'Alaska, la précieuse bouteille, dont le contenu a demandé tant de soins, s'en ira en traîneaux à travers les immenses steppes sibériens; et elle y arrivera intacte, aussi pure et aussi limpide que dans les caves de Reims, d'où elle est partie. En quelque lieu que ce soit, à la table de famille, au chevet d'un malade ou sous la tente, dès qu'apparaît la bouteille de Champagne, elle est la bienvenue. Grâce à elle, les esprits vont se détendre et les fronts se dérider. Pour quelques instants, les tristesses sont oubliées et les nuages se dissipent, — parce que de la bouteille, bruyamment débouchée, vient de jaillir quelque chose de bien français, un éclat de notre gaieté spirituelle et de notre cordiale bonne humeur.
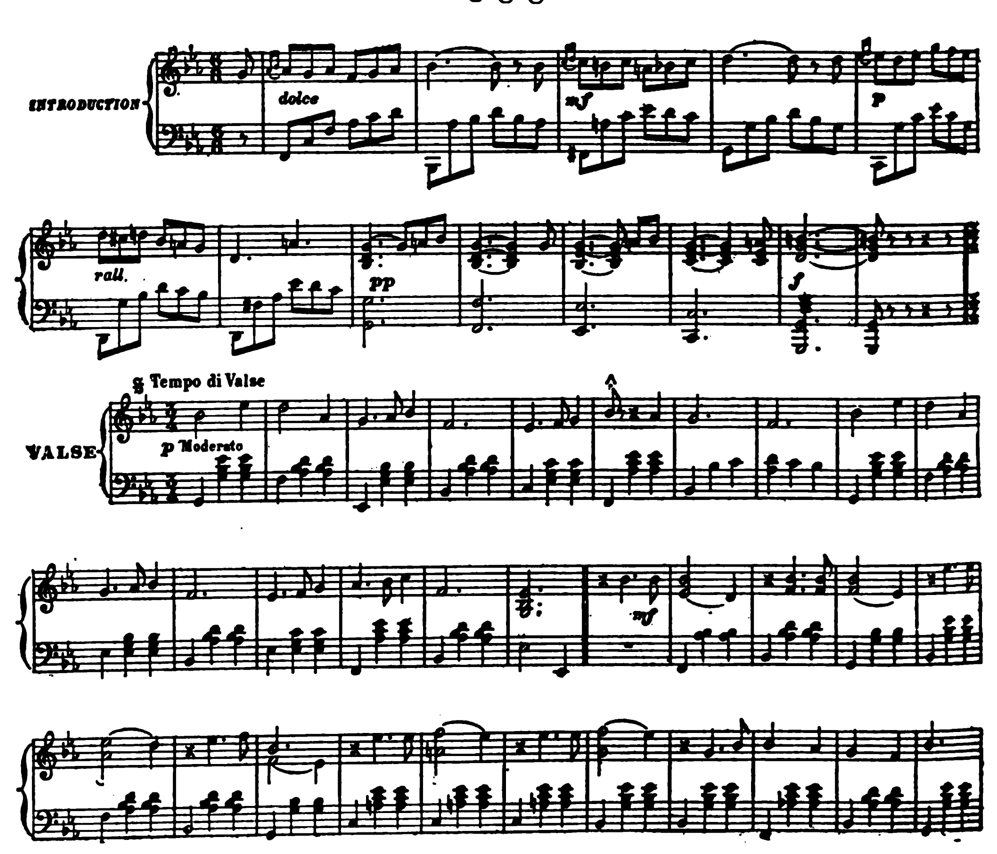


Un monde souterrain. — Les caves d'une maison de champagne de Reims.
Creusées dans le sol crayeux, les caves qui s'étendent sous la ville de Reims forment un immense dédale de galeries souterraines, longues de plusieurs centaines de kilomètres et où sont emmagasinées des millions de bouteilles de champagne.
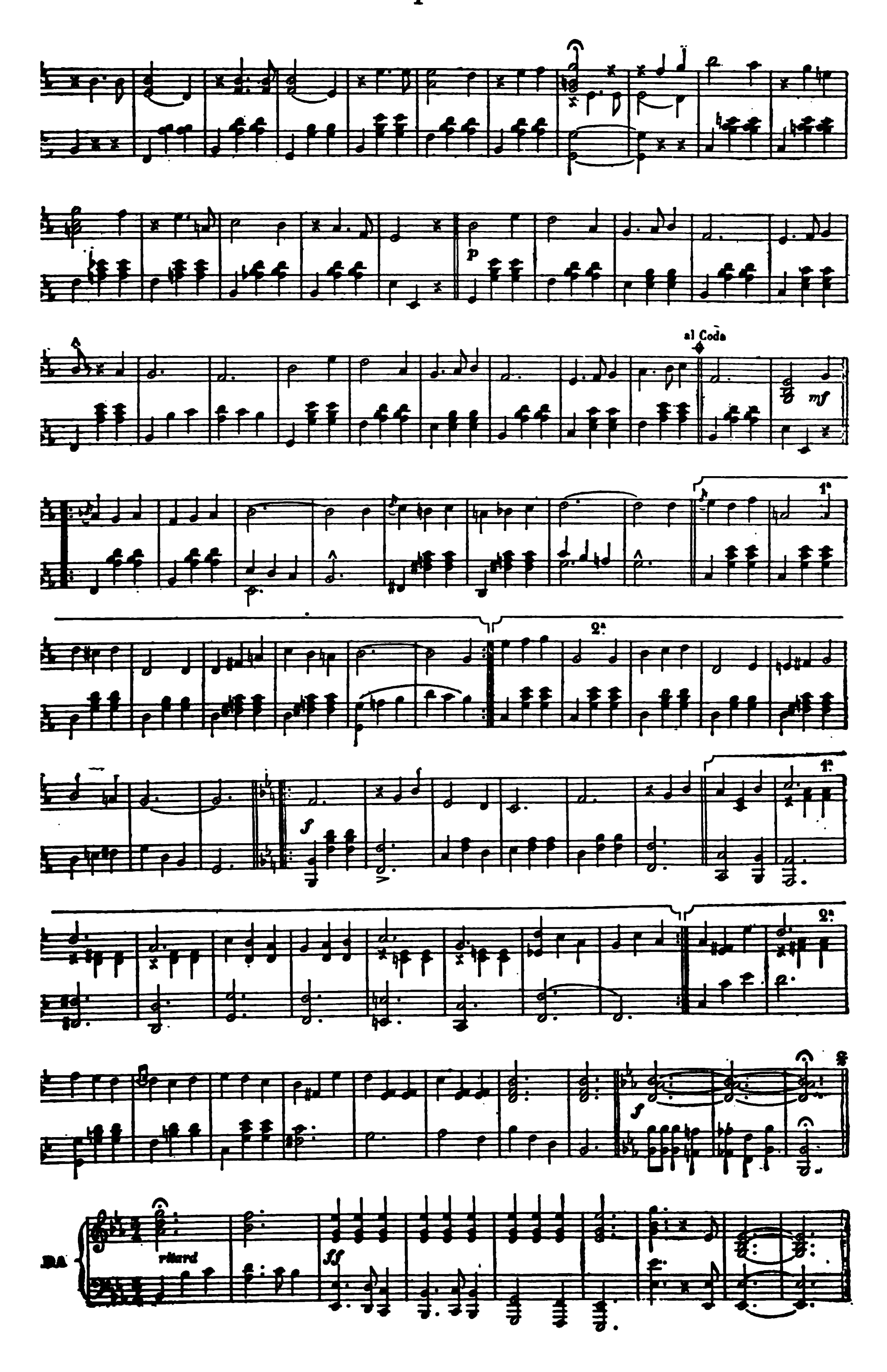
○ ○ ○



Inspirée par une jolie nouvelle d'Henri Lavedan, la VALSE D'HIER, *sœur cadette de* SOURIRE D'AVRIL *qui a obtenu un si gros succès ces deux dernières années, sera accueillie avec joie par tous nos lecteurs. Sur un thème distingué et charmant, l'auteur a su broder avec une ingénieuse fantaisie de ces motifs entraînants qui plaisent tout de suite et qu'on aime à entendre redire souvent.*

o o o



COPYRIGHT 1901 BY HACHETTE ET Cie

Prix : 6 fr. — La même à 4 mains, en préparation; orchestre, net : 2 fr.


p
al Coda
mf
1a
2a
f
rilard
ff



A DEMI ÉTOUFFÉE PAR UN MOUCHOIR QU'HARRY LUI ENFONÇAIT DANS LA BOUCHE, SUZANNE ESSAYA D'ÉCHAPPER À SON RAVISSEUR.

LES DIEUX D'OR

DERNIÈRE PARTIE

UN TRAITÉ DE PAIX QUI SE PORTE MAL.

Que s'était-il donc passé au campement? Tout fidèle qu'il fût à son maître, Dolagnon n'avait ni compris ni admis le traité conclu avec l'Anglais et qui assurait à Lobston la possession des idoles merveilleuses.

Caprice ne s'était pas résigné davantage à la perte des Dieux d'or. Aussi, à peine Alvare était-il parti, que les deux mulâtres s'entendaient pour blâmer la conduite de leur chef.

« Quel dommage! s'écriait Caprice. De si belles statues, et que nous avions si bien gagnées! Le *Banco* de Panama en donnerait, qui sait? 100 000 piastres! On serait riche. On n'aurait plus besoin de travailler.... »
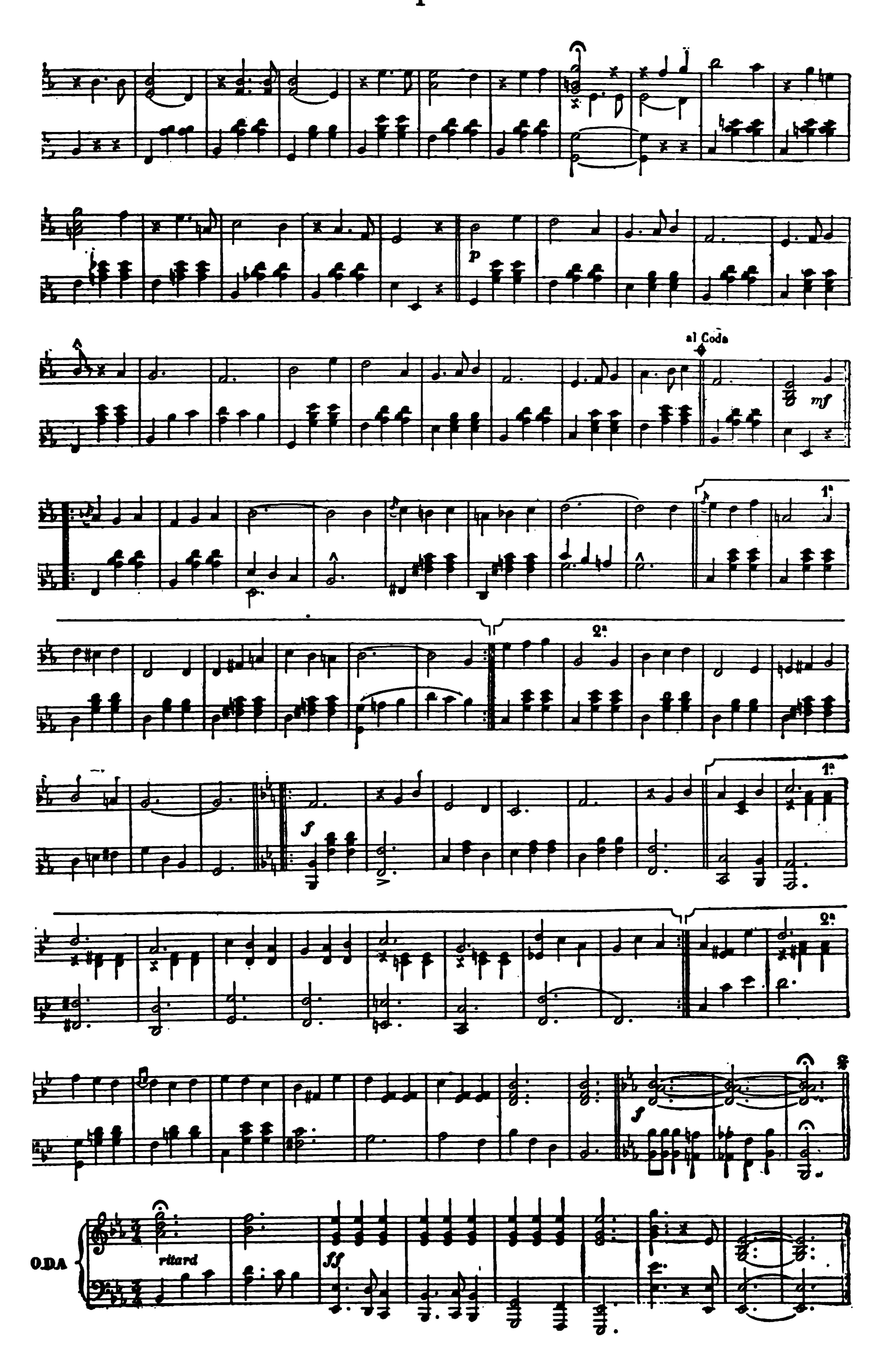
Avec son esprit inventif, il trouva, pour vaincre les scrupules déjà fort chancelants de Dolagnon, un raisonnement décisif:

« Le trésor appartient-il à notre chef? Non, puisqu'il l'a laissé à l'Anglais.... Appartient-il donc à Lobston? Non, puisque ce dernier l'a volé. Il n'appartient à personne: pourquoi, par suite, ne serait-il pas à nous? »

Dolagnon ignorait ce qu'est un sophisme; il fut convaincu.

L'accord fut bientôt fait entre les deux compères. Mais comment s'emparer des statues? Comment, en admettant qu'on en demeurât maîtres, les transformer en belles et bonnes piastres sonnantes et trébuchantes? Voici le stratagème dont s'avisa le rusé

SOMMAIRE DES DEUX PREMIÈRES PARTIES. — *L'ancien explorateur Henri d'Alvare, sans nouvelles de son élève et ami Daniel Mouy qu'il a envoyé dans l'isthme de Panama pour en fouiller le sol, part à sa recherche, en compagnie de sa fille Suzanne, fiancée du jeune prospecteur. Ils arrivent à Colon, d'où, guidés par le mulâtre Dolagnon, ils se mettent en chemin. Malgré les pièges que leur tend un [illegible] blanc au visage voilé qui les précède, ils atteignent le rio Indio, où ils embarquent. Dolagnon [illegible] Jamaïcain qui révèle que l'étranger au voile vert est l'Anglais Lobston en marche vers les [illegible] Chucara et qu'il a dessein de tuer Alvare. Celui-ci suppose que Daniel a fait quelque [illegible] tante dont Lobston veut recueillir les fruits, et que peut-être il est le prisonnier de l'Ang[illegible]*


al Coda
mf
1a
2a
ritard
ff
ODA

satisfait cependant. Sans doute il retrouvait tout son monde sain et sauf. Sans doute l'ennemi, surpris, vaincu, décimé, fuyait en hâte. Mais le but essentiel de ce coup de main était manqué. Une fois encore Lobston avait pu prendre la fuite. Vainement Jackson, tout acquis à ses nouveaux patrons, avait-il tenté de lui barrer passage; d'un coup de revolver l'Anglais l'avait jeté au torrent. Comment le prendre maintenant? Retranché dans la caverne comme dans un fort inaccessible, où vivres et munitions de guerre devaient se trouver en abondance, il pouvait narguer les efforts de ses adversaires. Comment l'en faire sortir, et comment, dans ce pays dénué de ressources, entreprendre un siège qui pouvait durer plusieurs mois?

Quoique légèrement arrangé, comme on le pense bien, et présenté tout à leur honneur, le récit de Caprice et de Dolagnon sur les événements qui avaient provoqué la reprise des hostilités n'était pas pour apaiser et contenter Alvare.

Quant à admonester ses hommes, il savait trop que ce serait inutile. Observations et reproches glisseraient sur ces natures primitives comme l'eau de l'*aguacero* (averse) sur les rocs de la Cordillère. Que faire alors? Recommencer la lutte et s'emparer des statues?... Heu! cela ressemblait à la violation du traité conclu. Mais reculer, revenir à Santiago, c'était fuir, et cela surtout était impossible! Un incident imprévu vint mettre un terme aux perplexités du prospecteur. Par un de ses Jamaïcains, Lobston envoya à Alvare la lettre suivante, rédigée en excellent français :

« Monsieur,

« L'un des vôtres, qui signe ses épîtres *Caprice*, a tenté de m'extorquer dix mille piastres. J'ai voulu, comme j'en avais le droit strict, mettre cet homme et ses complices hors d'état de me nuire. Respectueux de vos engagements, vous auriez dû observer, dans ce différend auquel vous deviez rester étranger, la plus absolue neutralité; loin de là, non content de me faire espionner par un traître que j'ai d'ailleurs châtié de ma propre main, vous m'avez soudainement attaqué, vous avez tué plusieurs de mes hommes, dispersé les autres. Vous avez ainsi manqué gravement à nos conventions et outrepassé vos droits. Par bonheur, je ne serai jamais à court de défenseurs ni de ressources. Une dernière fois donc, je vous somme de quitter sans délai la Cordillère.

« Lobston. »

Alvare, d'un trait, rédigea la réponse :

« Monsieur,

« Je ne me soucie ni de vos appréciations sur ma conduite ni de vos menaces. Je vous faisais surveiller : c'était mon droit strict. Vous avez attaqué Caprice, sans que j'en connusse la raison; j'ai protégé les miens : cela encore était fort naturel. J'agirai librement comme par le passé, partirai s'il me plaît, resterai s'il me convient. Je n'attaquerai pas, mais saurai me défendre.

« Henri d'Alvare. »

« Bien! opina avec flegme le sage Daniel. Mais, puisqu'il est entendu qu'on va se battre, il serait bon tout au moins de prendre quelques précautions. Ce Lobston est bien arrogant : sans doute compte-t-il recevoir d'importants renforts. Vous souvenez-vous qu'Harry avait disparu aussitôt après l'attaque du campement? Caprice, mon ami, voici le moment de prouver ton habileté. Nous te chargeons d'une mission de confiance. Tu vas partir immédiatement pour la savane. Là, tu nous raccoleras de braves compagnons, honnêtes si possible, qui renforceront notre troupe un peu fatiguée. Sois prudent, tâche d'avoir la main heureuse, et surtout fais diligence! »

Bientôt l'intelligent métis disparut, accompagné d'un cauchero, dans les profondeurs du sous-bois.

L'heure du crépuscule approchait. Alvare, Daniel et Suzanne, adossés à un manguier élevé dont le faîte dominait tous les autres arbres, devisaient paisiblement, quand une pluie de balles, frappant les hautes branches, fit tomber à leurs pieds des rameaux brisés et des mangues.

« L'ennemi tire sur nous, dit tranquillement Alvare. L'arbre lui sert de point de repère. Malgré sa maladresse, il pourrait nous atteindre : profitons de la nuit pour transporter ailleurs nos pénates!... »

Puis, joyeux, s'adressant à sa fille :

« Vois-tu, mon enfant, ces balles, tout inoffensives qu'elles paraissent, ont déjà fait une victime.

— Laquelle donc?

— Le traité que j'avais signé. Je suis dégagé maintenant : à nous les Dieux d'or! »

MALHEUREUX PÈRE!

Alvare fit installer son camp plus bas, au tournant de la quebrada. Avec une prodigieuse activité, les hommes dressèrent les abris.

Les jours se succédèrent dans un calme

mplet. Suzanne, promptement remise ses fatigues, goûtait la joie de vivre tre son père et son fiancé. Dolagnon, nt la blessure était à peu près fermée, prenait, avec la perspective de la lutte, confiance et sa bonne humeur accoutu- ées. Les hommes se montraient pleins entrain. Pour l'instant, il suffisait d'at- ndre.... Sous l'épais manteau de la rêt, les heures chaudes étaient suppor- bles; mais les soirées surtout s'ani- aient d'un charme invincible.

Doucement éclairées par les rayons la lune, les fleurs des lianes formaient x pieds des voyageurs de longs tapis eus. Autour de la tente, des coléoptères osphorescents passaient et repassaient un vol rapide. Daniel parvint à en saisir . Suzanne alors put l'examiner à loisir. avait bien quatre centimètres de lon- eur; trois feux, brillant et pâlissant ur à tour, éclairaient son abdomen et n thorax. Daniel approcha l'animal un fragment de journal : on pouvait e le texte le plus fin comme à la mière d'une lampe! Imitant les élé- ntes de Costa-Rica, Suzanne plaça le léoptère sur sa tête; les lueurs phos- orescentes rayonnèrent étrangement ns ses cheveux noirs.

Mais si ces distractions passagères cette quiétude prolongée suffisaient au nheur des jeunes gens, Alvare n'avait s les mêmes raisons d'apprécier cette ction et ce repos. Il s'impatientait, nquiétait même. L'infortuné! il désirait combat sans savoir quelle en serait sue; un affreux malheur le menaçait, il l'appelait de tous ses vœux!

Une nuit, comme Daniel, Alvare et zanne, étendus dans des hamacs, repo- ient sous la même tente, des coups de retentirent autour d'eux. D'un bond, deux hommes furent debout.

« Reste près de Suzanne, dit le père. oi, je vais parer aux événements. »

Dehors la fusillade se poursuivait, harnée. Mais l'obscurité empêchait de rien tinguer. Des ombres passaient en courant. entendait Dolagnon, dont la voix, calme brève, ralliait ses hommes. Alvare, l'oreille due, le revolver au poing, avançait lente- nt dans la quebrada. Un bruit de branches isées, l'écho d'une plainte sourde : « Da- l... Père!... » le clouèrent sur place. Il se ourna : un groupe fuyait par la sente qui uvrait vers la colline. Alors, d'un élan erdu, le prospecteur se précipita vers la te. Face contre terre, un homme gisait à ntrée. Sans même le regarder, Alvare l'en-



L'HOMME TOMBA. ALVARE S'ÉLANÇA, AU MILIEU DES BALLES, SUR L'ESCALIER EN PRENANT SON COUTEAU COMME POINT D'APPUI.

jamba, se jeta dans la case; elle était vide!

Un instant, le malheureux père demeura étourdi, sans regard, sans pensée. Adossé au pilier central, il répétait inconsciemment : « Suzanne! mon enfant! ma fille! où es-tu? » Ses yeux erraient sans voir sur tous les objets familiers qu'animait jusqu'alors la présence de l'être chéri qui avait disparu.

Sa nature énergique reprit vite le dessus. Il retrouverait sa fille; mais d'abord, qu'était devenu Daniel? Alvare alors songea au corps qu'il avait trouvé tout à l'heure. Il sortit en courant, s'inclina vers la victime, la retourna : c'était bien le fiancé de Suzanne!

Le jeune homme portait à la nuque une large blessure. Le sang avait coulé, couvrant le visage et le col de son vêtement; le front était pâle, les yeux clos.

Cependant, il respirait encore.

Avec des soins maternels, Alvare souleva le blessé. Il lui baigna les tempes avec de l'eau, introduisit entre les dents serrées la gourde d'eau-de-vie qui ne le quittait jamais. Sous l'influence du cordial, Daniel se ranimait. Il eut un long frisson, s'agita faiblement, leva les paupières. Alvare le contemplait avec angoisse.

« Mon ami, mon fils, es-tu mieux?... Me vois-tu? » Puis, après une pause, d'une voix sourde, brisée par une émotion indicible : « Suzanne ! Où est Suzanne ? »

Brusquement, Daniel se redressa. Ce nom autant que tous les soins avait suffi à le ranimer ; il sortit de sa torpeur, murmura, la gorge étreinte par les sanglots :

« Suzanne ? Oui... Je me souviens.... Elle me suppliait de lui apprendre ce qui se passait, de faire hors de la tente quelques pas, pour savoir.... Je n'en ai pas eu le temps. Sur la porte même, un coup de machete m'abattait où vous m'avez trouvé.... Suzanne, dites-vous ? Ils l'ont prise et je n'ai pu l'empêcher !... Ah ! que ne suis-je donc mort sur le coup ! »

Alvare n'était plus sensible à l'expression de ce désespoir. Maintenant qu'il savait son compagnon hors de péril, il s'abandonnait à la colère. C'est le propre des caractères énergiques et impérieux de s'emporter contre les coups de la destinée qui se joue de leur volonté et réduit leur énergie à l'impuissance.

Aux heures d'épreuve ou de souffrance, les pires sentiments comme les meilleurs agitaient l'âme d'Alvare sans qu'il pût, sans qu'il voulût même les dompter. Cette fois encore ils se donnèrent libre cours.

« Ma fille ! je te demande ma fille ! Elle a disparu, elle est prisonnière, en danger peut-être, et tu n'es pas mort ! Plaisant protecteur que je lui avais donné ! Fiancé, il laisse prendre celle qu'il dit aimer ; explorateur, il se laisse capturer lui-même, il tombe dans le premier piège. Fou que j'étais de croire à ton courage et de me reposer sur ta vigilance !... Suzanne est perdue, et par ta faute ! »

Alvare marchait de long en large, inattentif et sourd aux protestations du jeune homme. Sous l'injure qui, comme un coup de fouet, le frappait au visage, Daniel s'était révolté. Chancelant encore, il avait fait un pas vers son chef; mais le souvenir du passé lui permit de se maîtriser. Un voile de larmes obscurcit son regard. Sa blessure le faisait souffrir, il y porta machinalement son mou-choir; puis, d'une démarche lente, alourdi par le chagrin il sortit en disant :

« Eh bien, puisque c'est moi qui ai perdu Suzanne, c'est moi qui la sauverai. »

Alvare haussa les épaules et ne le rap-pela pas.

LE MOYEN D'ALVARE. — A COUPS DE FUSIL.

L'enlèvement de Suzanne avait atterré la petite troupe. Dolagnon ne se pardonnait pas de s'être laissé surprendre; Caprice, désolé, expliquait comment, ayant recruté dans la savane six hommes absolument dévoués, il s'était mis à la poursuite d'Harry, l'âme damnée, le compagnon inséparable du traître Lobston, qui avait de son côté embauché à prix d'or tout ce que la région contenait de bandits. Malgré sa diligence, le brave mé[tis] était arrivé trop tard....

Alvare, dominé par son chagrin, réfléchissait. Évidemment Harry ne se contenterait pas de ce premier succès. Après avoir re[mis] la jeune fille aux mains de Lobston, il [re]viendrait à la charge, dans l'espoir que Caprice ne serait pas de retour, et qu'il aur[ait] plus facilement raison des hommes démoralisés d'Alvare. Il fallait immédiatement [se] préparer au combat.

Accompagné des siens, le prospecte[ur] gagna l'ancien campement, plus facile [à] défendre; Caprice, avec ses six volontaires resta en arrière. A l'entrée de la trocha [où] le maître venait de s'engager, un énorme acajou se dressait : les sept hommes, [en] s'aidant des fortes lianes qui se nouaient autour du tronc, en effectuèrent l'ascension. Bientôt, cachés par le feuillage, ils se groupèrent, absolument invisibles, sur les principales branches, et dans un silence religieux attendirent l'aurore.

Le jour n'était pas encore tout à fait levé, quand ils entendirent marcher au-dessous d'eux : Harry passait à la tête de [sa] troupe. Il s'avançait avec prudence, sondant de l'œil les taillis obscurs, mais ne songeait nullement à observer la voûte de la forêt. [Il] s'enfonça dans la trocha; ses hommes le suivirent. Caprice alors fit descendre les siens. La retraite était ainsi coupée à l'ennemi. [En] avant, Alvare veillait, décidé à tout tenter pour reconquérir sa fille; derrière [lui, le] métis était prêt à tuer quiconque essayerait de leur porter secours.

Le combat fut rapide. L'ordre du ma[ître] était terrible : pas de prisonniers! A[ssail]lis avec une violence inouïe, les pa[rti]sans de Lobston, mal à l'aise dans [...]

roit, se défendirent mal ; ils se débandèrent et voulurent fuir. Caprice et ses hommes les reçurent par une décharge à bout portant. Un seul, leur chef Harry, se dégageant par un effort prodigieux, réussit à fuir. Il franchit la quebrada, gagna le seuil, l'entrée de la caverne ; il était sauvé : un coup de revolver parti de l'autre rive l'abattit raide. Daniel, très pâle, la tête étroitement bandée, se ... sur les ... où il s'était ... il avait ... Suzanne ; ... tué son ravisseur.

... succès ... pour Alvare ... était heureux ... ver à Lobston la majeure ... de ses forces ... mais Suzanne ... était pas ... prisonnière, ... comment la reprendre ?

ESCALADE INFRUCTUEUSE. ÉVASION ... TIENT DU ... DIGE.

Le prospecteur fit appel à la ... de ses hommes : un plan ... venait de se dessiner dans sa tête. Il ne s'agissait de rien moins que de renouveler l'expédition déjà tentée autrefois, de faire l'ascension du plateau et d'explorer les ... Coûte que coûte, on arriverait jusqu'à la grotte, et, Suzanne délivrée, on tuerait Lobston au pied de ses Dieux d'or !

La tentative était périlleuse ; si puissant ... est sur les hommes l'exemple du chef, que Caprice et ses recrues suivirent leur chef sans hésitation. Dolagnon, dont le ... était faible encore, garderait le campement.

La nuit était obscure. Protégés par les nuages qui voilaient la clarté de la lune, les assaillants atteignirent le plateau, et commencèrent l'ascension. L'escalier zigzaguant ... exposé au feu des défenseurs de la ... qu'à deux endroits : en bas, sur une ... de dix mètres environ, et en haut ... mètres à peine. Malheureusement, au moment où ils atteignaient à peu près la moitié du chemin, les nuages disparurent chassés par le vent, et la lune brilla de tout son éclat. Alvare, qui montait le premier, leva la tête : au sommet de la plate-forme, une sentinelle l'avait vu : elle le visait.

« Sauvez-vous ! » cria le prospecteur. Et, comme une sorte de niche naturelle se creusait dans la paroi du granit, à quelques pieds de l'escalier, il s'y blottit. La sentinelle



Atteint en plein crâne, Lobston s'abattit, les bras en avant, raide mort.

fit feu, mais trop tard, et la balle se perdit dans le vide.

La détonation avait donné l'alarme. Tandis que les partisans d'Alvare se hâtaient de gagner une partie de l'escalier moins exposée, Lobston et ses quelques hommes avaient en toute hâte occupé le plateau.

Alvare dans son refuge avait juste la place pour s'asseoir. « Ma foi, songeait-il, je l'ai échappé belle ! J'avais de fortes chances de me casser le cou en sautant.... D'autre part, à trois mètres, cet imbécile ne m'aurait pas raté.... Mais comment sortirai-je d'ici ? »

Un clair de lune magnifique rayonnait.

De la niche où Alvare s'était blotti on apercevait la masse verdâtre de la forêt qui s'étendait et ondulait jusqu'à un lointain horizon légèrement bleuté. Le lugubre cri du singe hurleur montait par instants. Et parfois de grands insectes lumineux passaient, pareils à des étoiles filantes aux flammes orangées.

« Trop de lumière, » grogna Alvare. Il

se débarrassa de son fusil qui le gênait et l'accrocha aux branches d'un arbuste poussé dans une crevasse au-dessous de lui. Puis il prit son revolver à sa ceinture, constata que les douze coups étaient chargés et se dit à lui-même :

« Avec ça, je puis soutenir un siège. »

Au même instant un homme apparut sur la plate-forme.

« Le Français est là dans un creux, dit l'homme. Nous ne pouvons le saisir, mais il ne peut non plus se sauver. »

Alvare entendit Lobston répondre en riant doucement :

« Il n'y a qu'à le surveiller avec soin. Dans quelques jours, je crois qu'il ne sera plus à craindre ! »

Alvare, qui entendait parfaitement ce colloque, ne se possédait plus. Mais, quelle que fût sa fureur, il fit effort pour se contenir et s'efforça d'examiner froidement sa situation. D'ailleurs que pouvait-il faire? N'était-il pas pris, en effet, et bien pris? Au-dessus de lui, au-dessous, nul passage. Sur l'escalier, un homme, fusil au poing, montait la garde. Cependant une mince fissure horizontale partait de la niche à mi-hauteur et rejoignait l'escalier ; Alvare, dans l'une de ses poches, prit un fort couteau à virole, et, comme un nuage passait sur la lune, il sortit le buste de sa retraite, planta l'arme dans la fissure, le plus loin qu'il put. La sentinelle, entendant du bruit, tira. Alvare s'était déjà blotti de nouveau dans sa retraite. Cependant, il jeta son fusil au bas de la colline, en poussant un cri effroyable.

« Il est mort ! s'exclama la sentinelle, je l'ai tué. »

Le prospecteur eut un instant d'espoir. Si on le croyait tué, on surveillerait moins attentivement l'escalier !

Mais Lobston avait deviné la ruse. « Imbécile ! répondit-il, il n'est pas mort ! Reste ! »

Que faire ? Le ciel, décidément, se couvrait de nouveau, les nuages s'amoncelaient, menaçants. Coûte que coûte, il fallait profiter de l'obscurité pour fuir.

Alvare braqua son revolver sur la sentinelle. Le coup partit ; l'homme tomba. Le prospecteur alors s'élança sur l'escalier, en prenant son couteau pour point d'appui.

Il y eut un instant terrible : le couteau cédait. Alvare, dans l'ombre, cherchait les marches glissantes. Il les trouva enfin, descendit à tâtons, sans rien distinguer. Cramponné d'une main à une saillie, un pied encore posé sur l'étroit gradin qui le soutenait, il cherchait de l'autre pied l'encoche suivante. Les balles sifflaient autour de lui ; par bonheur, la pluie d'orage qui commençait à tomber avec violence, et l'obscurité maintenant opaque, rendaient le tir de l'ennemi moins dangereux.

Déjà le fugitif avait accompli le tiers de sa course, quand une vive douleur le mordit à la tempe. Il vacilla, se sentit impuissant à se retenir et glissa dans le vide. Il était perdu !

Heureusement deux bras vigoureux l'arrêtèrent net dans sa chute ; en même temps, une voix connue, mi-attendrie, mi-railleuse, murmurait : « Eh ! pas si vite, capatas ! » C'était Caprice, qui, blotti avec Alonzo, l'un de ses hommes, dans l'une des rares anfractuosités du roc inaccessibles au tir de l'ennemi, venait de sauver son maître.

La blessure d'Alvare ne présentait aucun caractère de gravité ; par un hasard providentiel, la balle, dont le choc l'avait étourdi, n'avait fait qu'effleurer le front, produisant une simple éraflure.

Les trois hommes regagnèrent le campement. Mais Alvare, oublieux déjà des dangers courus, ne songeait qu'à sa fille, et tandis que Caprice lui préparait une forte solution de quinine destinée à conjurer la fièvre, le malheureux père murmurait ces seuls mots qui résumaient tout son amour et tout son désespoir :

« Pauvre Suzanne ! »

DÉBUTS DE SUZANNE DANS LA DIPLOMATIE.

En effet, qu'était devenue la jeune fille au milieu des événements qui s'étaient succédé?

A peine Suzanne avait-elle décidé son fiancé à faire quelques pas hors de la tente pour tâcher de voir ce que devenait Alvare, qu'un homme aux épaules carrées, Harry, avait bondi sur elle et l'avait terrassée. A demi étouffée par un mouchoir que l'Anglais lui enfonçait dans la bouche, elle essaya de se débattre : une étreinte toute-puissante la maîtrisa. Terrifiée, à moitié évanouie, elle eut la sensation de traverser comme en un cauchemar un grand espace vide où retentissaient des clameurs et des détonations ; une odeur de poudre la suffoqua. Son ravisseur jeta un formidable appel, puis ce fut une course rapide dans une obscurité complète, le clapotement d'une eau qui l'éclaboussa, et enfin un arrêt dans un lieu éclairé. Tout à coup, elle vit Lobston devant elle.

Il lui parlait doucement, d'une voix lente, sur un ton de courtoisie extrême.

« Vous vous trouvez, mademoiselle, dans la chambre qu'occupa M. Daniel Mo

n'y aurez rien à craindre ; je me réjouis
ntraire de votre présence, qui me fait
r la fin des hostilités si imprudemment
mencées par monsieur votre père. Mon
stique jamaïcain, Fred, se tiendra sans
à vos ordres. Ne voyez pas en lui un
r : la rivière qui borde votre domaine
meilleure des barrières. Au reste, si
ne résolution extrême, que je serais le
er à déplorer, vous incitait à vous jeter
e torrent, je dois vous prévenir que je
ierais avec M. d'Alvare comme si vous
z. J'en aurais le droit, n'étant pour rien
.. ce malheur. »

i la comédie d'hospitalité que jouait
emment Lobston, ni l'aveu cynique qui
nait son discours, n'eurent le don d'é-
oir Suzanne. D'un regard vague, qui se
sur les objets sans les voir, elle con-
it sa prison, sa *chambre*! L'ameu-
nt en était simple, mais suffisant : une
toilette, un rocking-chair, une chaise,
de camp. A gauche, le torrent roulait
ux écumeuses ; à droite, le rocher se
it, parfaitement lisse, gris et nu ; de-
elle, une large toile fermait la grotte ;
e ce voile, Fred, en permanence, « se
à ses ordres ».

'Anglais se retira enfin. Il était temps.
ne se dressa d'un mouvement machinal,
son front de ses mains tremblantes,
tit sur sa couchette, brisée par l'émotion
la douleur, puis éclata en sanglots. Mais
gue l'écrasait autant que le chagrin. Peu
elle s'endormit d'un sommeil pesant
s rêves, véritable image de la mort.

Quand elle s'éveilla, la Suzanne éner-
et lucide, digne fille d'Henri d'Alvare,
repris la place de l'enfant terrifiée de la

Avec une diplomatie merveilleuse, elle
t à se ménager des intelligences dans
ce et à recueillir des renseignements.

Puis, avec un numéro déchiré d'un
l de Panama, où il restait un peu de
sur les marges, voici la lettre que la
fille put adresser à son père :

Cher père, cher Daniel,

Rassurez-vous, je suis saine et sauve
cours aucun danger ; l'Anglais me
correctement. J'occupe votre ancienne
mbre », mon cher fiancé ! Fred me sert :
s arrivée à m'en faire un allié.

Lobston pense qu'Harry, après avoir
é dans son attaque contre vous, s'est
vers la savane pour rejoindre un cer-
Nuñez qui doit lui amener des renforts.
-vous donc sur vos gardes !

Je serai bien heureuse lorsque vous
rez à me tirer d'ici ; mais agissez sans hâte ni témérité : Lobston ne tentera rien avant l'arrivée d'Harry et de Nuñez.

« Faut-il dire : à bientôt ? Je l'espère !...

« Votre Suzanne. »

Soigneusement la jeune fille plaça le billet entre deux pierres plates, qu'elle enveloppa ensuite de son mouchoir. Puis, profitant d'un moment de distraction — volontaire — de Fred, elle monta sur la plate-forme, et, rassemblant toutes ses forces, lança la précieuse missive dans la plaine aussi près que possible du campement de son père.

C'était le soir même où Alvare préparait son dangereux assaut. Nul ne vit le projectile s'abattre, nul ne le ramassa. Le prospecteur accomplit sa malheureuse expédition, revint au campement, s'endormit désespéré, terrassé par l'angoisse autant que par la fièvre.

Protégée par les pierres que retenait le mouchoir, la lettre n'avait pas reçu l'eau de l'aguacero.

Le surlendemain enfin, Caprice, en accomplissant sa ronde de chaque soir, la trouva. En hâte, il la porta à son maître ; Alvare la déplia en tremblant.

A mesure qu'il lisait, sa taille se redressait, ses traits, subitement rajeunis, s'éclairaient d'une joie profonde.

« Bonnes nouvelles ! » cria-t-il.

En quelques mots il résuma pour Caprice le contenu de la lettre. Le métis écoutait bouche béante, plein d'admiration.

« Mademoiselle Suzanne, déclara-t-il, c'est un homme ! »

Puis, éclatant de rire :

« Ah ! ah ! Lobston attend, il peut attendre longtemps Harry et Nuñez ! Harry n'enlèvera plus personne. Pour Nuñez, j'avais un vieux compte à régler avec lui. Je l'ai rencontré dans la savane, et ma foi... plutôt que de me laisser tuer... j'ai pris les devants. »

Après son élan de joie, Alvare était redevenu soucieux. Il semblait livré à quelque combat intérieur, — puis se décidant enfin :

« Qui de vous, demanda-t-il, sait où se trouve Daniel Mouy ?

— Dolagnon, capatas !

— Bien. Dis-lui de porter immédiatement cette lettre à son ancien maître.... »

Se détournant ensuite pour cacher son émotion, le prospecteur partit du côté de la rivière, le front courbé, perdu dans une rêverie amère, où sans cesse les images de Daniel et de Suzanne apparaissaient confondues....

SITUATION RESPECTIVE DES BELLIGÉRANTS.

Si Dolagnon ne se permettait pas de juger le différend survenu entre Alvare et

Daniel, il ne pouvait cependant se défendre d'une préférence marquée pour le jeune homme. Outre qu'il le connaissait depuis plus longtemps, il avait été gagné par la douceur énergique du fiancé de Suzanne. Aussi était-il resté en relations avec Daniel, et le tenait-il au courant des événements.

Il se dirigea vers la colline, atteignit une étroite grotte qui se creusait non loin de la rivière. Daniel y reposait, à demi couché sur un lit de palmes. Il était encore très pâle; des bandages entouraient toujours son front; une gravité triste assombrissait sa physionomie, aimable et sereine à l'ordinaire.

« Que me veux-tu, ami ? dit-il à son ancien compagnon.

— Voici une lettre que vous envoie M. d'Alvare. »

Le jeune homme prit le papier d'un geste las; mais à peine eut-il vu l'écriture, qu'il se leva brusquement, en proie à une émotion intense. Il lut d'abord d'un trait les quelques lignes; puis lentement, à voix haute, pour que Dolagnon, lui aussi, jouît des heureuses nouvelles; il en détailla les phrases, s'arrêtant à chaque mot, se plaisant à trouver dans l'énergique attitude de Suzanne des raisons plus puissantes encore de confiance et d'espoir.

Enfin, il rendit à Dolagnon la précieuse missive. « Remercie de ma part M. d'Alvare, dit-il. Pour moi, qui ne saurais ni dormir ici ni retourner au campement, je vais, une fois de plus, rêver à une prochaine délivrance. »

Mais les jours s'écoulèrent, monotones et stériles. Malgré les plus patientes et les plus minutieuses recherches, Alvare, non plus que Daniel, ne découvrait le moyen de pénétrer jusqu'aux Dieux d'or.

L'infructueuse escalade du plateau par le prospecteur avait produit sur Fred un effet déplorable. Persuadé que son maître demeurerait vainqueur, il regrettait d'avoir servi Suzanne et se tenait désormais vis-à-vis d'elle sur une extrême réserve. La jeune fille, au reste, s'énervait dans l'attente et la solitude. Elle perdait de jour en jour ses forces physiques, sa santé morale; elle échafaudait d'insensés projets d'évasion, tombait ensuite dans un abattement profond, d'où seule la pensée qu'on ne l'avait pas fouillée et qu'elle avait toujours, pour suprême ressource, un revolver de femme caché dans ses vêtements, pouvait la tirer pour un instant!

Lobston lui-même était loin d'éprouver le calme qu'il affectait. Privé de toute communication avec l'extérieur, il ignorait le sort d'Harry et de sa troupe. Cependant, à l'absence prolongée de son lieutenant, il avait compris qu'il ne lui restait guère d'espoir de ce côté. Comment dès lors s'emparer d'Alvare par la force ? Et quant à négocier, il savait assez qu'il ne pouvait en être question. Lobston résolut donc de recourir, sans nouveau délai, aux moyens suprêmes.

RÉCOMPENSE SUIVANT SES MÉRITES.

Un matin il se présenta devant sa captive. Depuis l'aurore, des coups encore sourds, mais de plus en plus distincts, semblaient ébranler sur ses bases la montagne. L'Anglais, anxieux, se demandait quelle tentative nouvelle exécutaient ses ennemis. « Voudraient-ils faire sauter la colline? » pensait-il, intrigué, mais sceptique. Et cette incertitude lui commandait encore d'agir sans retard, pour prévenir un dénouement fatal.

Suzanne, qui, elle aussi, se sentait depuis l'aube partagée entre la confiance et le doute, accueillit *son hôte* avec une impatience manifeste.

Les premiers mots de l'Anglais furent un mensonge.

« Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, de ces bruits qui parviennent jusqu'à vous; mes hommes creusent dans le roc un couloir qui rendra possible le transfert des Dieux d'or, si, comme j'en suis assuré, Monsieur votre père m'en laisse la pleine et définitive possession, après avoir lu ce papier....

« Voulez-vous en prendre connaissance? Cela vous intéresse autant que lui-même.... »

Grâce à un habile mélange d'approximative vérité et d'audacieuse supercherie, la découverte des Dieux d'or, la séquestration de Daniel, la campagne d'Alvare étaient exposées dans cet écrit de telle sorte que pour quiconque se bornerait à la lecture du manuscrit, la possession légitime du trésor ne pouvait être contestée à Lobston.

« Quelle impudence ! s'écria Suzanne. Et que comptez-vous faire de ce chef-d'œuvre ?

— L'envoyer aujourd'hui même à monsieur votre père. Peut-être hésiterait-il sur le moment à le contre-signer, mais j'ai compté sur vous, mademoiselle, pour l'y décider.

— Vraiment !... et de quelle manière ?

— Mais en l'y exhortant vous-même. Ce que l'explorateur, fier de sa bravoure et de son ouvrage, repousserait avec dédain, le père, mis dans l'alternative de retrouver sa fille ou de la perdre à jamais, l'acceptera... avec reconnaissance. Si vous voulez prendre cette plume, je vais vous dicter.... »

Lobston s'interrompit, stupéfait. Tout à

on de ses projets, il
été peu d'attention à
fille, qu'il considé-
illeurs comme une

rant de colère et
ation, Suzanne, jus-
endue dans son roc-
ir, s'était dressée et,
ant le papier d'une
mblante :

Alors vous avez cru,
-elle, que je me prê-
vos machinations?
ez cru qu'il suffisait
dire : Signez! pour
signe; Mentez! pour
nente?... Vous avez
Henri d'Alvare recon-
es crimes que vous
mmis et dont vous
z? Vous avez cru
, sa fille, moi qui
de lui et qui l'aime
mon âme, je lui ré-
« Signe! signe ton
nneur, avoue ta
! la vie de ta Suzan-
à ce prix!...» Ah!
r, vous vous mépre-
ulièrement sur mon
je sais ce que vaut
é d'un homme et je
jamais reparaître
mon père si j'étais
d'une telle lâcheté. »
le et terrible dans sa
elle déchira le ma-
en jeta les débris
au écumeuse du tor-
uis, braquant sur son bourreau le
qui lui servait de suprême sauve-

Et maintenant, sortez! ajouta-t-elle.
ne seule m'irrite et m'outrage. Sor-
on.... »

Anglais eut-il honte d'être bravé par
nt? Craignit-il pour sa vie et voulut-
ner la jeune fille? Tête baissée, il
sur elle, espérant la saisir. Mais
inclina brusquement son arme....
en plein crâne, Lobston s'abattit, les
avant, raide mort.

ossée au rocher, serrant nerveuse-
crosse de son revolver, Suzanne fixait,
hagard, le corps étendu à ses pieds.
pendant quelque chose d'insolite se
it.

coups qui avaient retenti toute la ma-
rapprochaient et redoublaient d'intensité. La montagne tout entière en paraissait ébranlée. Mais Suzanne, insensible à tout, ne paraissait pas les entendre, incapable d'effort et de pensée.



Alvare et Daniel aperçurent le cadavre de Lobston, puis Suzanne étendue sur le lit, pâle et inanimée.

Soudain, une détonation formidable éclata sous les voûtes. Les flots de la rivière suspendirent leur course, se gonflèrent en une monstrueuse vague, puis s'abîmèrent dans un gouffre inconnu. Et, par le lit désormais à sec du torrent, deux hommes se ruèrent dans la caverne en criant :

« Suzanne! Suzanne!... »

C'en est trop. Suffoquée par l'émotion, la jeune fille chancelle. Elle voit son père et Daniel, leur tend les bras, veut les rejoindre; ses forces la trahissent. Elle a pu faire face au danger, elle ne résiste pas à l'excès du bonheur; elle pousse un cri — cri de joie à la fois et d'anxiété — et lourdement s'abat, évanouie, près de celui qu'elle a tué.

LE MOYEN DE DANIEL. — UN BIENFAIT DE LA DYNAMITE.

Suzanne a été gravement malade. Pendant plusieurs jours le délire ne l'a pas quittée. L'image de Lobston la poursuivait sans cesse : cette face livide, couronnée de cheveux blancs et maculée de larges taches de pourpre.... Elle appelait son fiancé, son père, les suppliait de la délivrer de ce fantôme. Enfin, les soins dévoués qui l'entouraient, la force même de sa nature jeune et vigoureuse, ont dissipé le danger. Elle a pu quitter la tente où on l'avait installée, passer de longues heures dans son rocking-chair, sur la lisière de la forêt.

Tandis que peu à peu elle revenait à la vie, son père et Daniel lui racontaient les événements qui s'étaient produits pendant sa captivité. Ils dirent comment le prospecteur avait tenté d'escalader le plateau, comment Caprice avait enfin trouvé la lettre; ils racontèrent... le désespoir stérile d'Alvare, les patientes recherches du jeune homme, et le succès final.

Un matin Daniel avait découvert sous des broussailles une fissure du rocher. Il s'y glissa en rampant. Cette sorte de tunnel s'élargissait assez vite et se changeait en une galerie, terminée par une cavité de forme ovale. Elle n'offrait aucune issue, mais on y entendait un grondement sourd et continu. En appliquant son oreille contre la paroi, Daniel avait compris que cette galerie se trouvait exactement placée sous le lit de la rivière. Son plan fut arrêté aussitôt : il se rendit auprès d'Alvare, lui fit part de sa découverte et lui proposa de s'associer à sa tentative. Le prospecteur avait accueilli avec joie ce moyen de salut. Est-il besoin de dire que l'inquiétude et le chagrin avaient depuis longtemps enlevé du cœur d'Alvare toute rancune contre celui qu'au fond il n'avait cessé d'aimer. D'ailleurs, par une délicatesse facile à comprendre, Daniel se garda de la moindre allusion à leur brouille. La brèche élargie, un puits de mine fut pratiqué dans le roc; de là les bruits sourds qui avaient étonné Suzanne et effrayé Lobston. Le travail, auquel s'étaient consacrés tous les hommes d'Alvare, avait duré trois jours, et une cartouche de dynamite avait fait le reste. L'onde bouillonnante s'était précipitée dans l'issue qu'on venait de lui ouvrir et la petite troupe n'avait eu nulle peine à pénétrer dans la caverne. On sait quel spectacle l'y attendait. Alvare et Daniel avaient d'abord vu le cadavre de Lobston, puis Suzanne, étendue sur son lit, pâle, inanimée. Aussitôt ils avaient compris quels tragiques événements s'étaient accomplis. Avec des précautions infinies, ils avaient réveillé Suzanne et l'avaient emmenée loin de cette pièce dont la vue lui faisait horreur.

. . . .

Il n'est plus question aujourd'hui de luttes ni de morts. La culpabilité de Lobston nettement établie, l'affaire des Dieux d'or s'est rapidement arrangée. Après le partage avec le gouvernement colombien et la vente des statues qui leur restaient à divers musées d'Amérique et d'Europe, Alvare et Daniel se sont trouvés possesseurs de huit millions.

Tous les hommes ont été généreusement récompensés. La part de Dolagnon et de Caprice a été magnifique : elle s'est montée à cinquante mille piastres, somme supérieure, non pas certes à leur dévouement et à leurs services, mais à leurs plus folles espérances.

Que dire de Daniel et de Suzanne?

Unis, quelques mois après les événements que l'on vient de raconter, par l'évêque de Panama en sa cathédrale, ils se sont installés dans une coquette *hacienda* (propriété) des environs de San-Jose Costa-Rica. Le jeune homme, incapable de supporter l'oisiveté, a pris la direction d'une vaste plantation de caoutchouc, et représente dans ce pays la France intelligente et civilisatrice.

Malgré les instances des deux époux, Alvare n'a pas voulu se fixer auprès d'eux. Rendu par le mariage de sa fille au démon des aventures, il a organisé à ses frais une importante exploration au Soudan.

La dernière lettre que Suzanne a reçue de lui était datée de Tombouctou. Elle se terminait ainsi :

« Vous me demandez quand je vous rejoindrai? L'heure n'en est pas encore venue. Lorsqu'une série d'insolations et quelque fièvre irréductible auront heureusement modifié mon caractère, alors je me résoudrai à vous demander asile et repos. D'ici là, laissez-moi accomplir ma tâche. J'ai conscience d'être utile à mon pays, d'ouvrir une voie féconde à mes concitoyens. L'idée des services que je puis rendre me fait oublier le soir les fatigues du jour, et je m'endors dans la brousse en songeant aux deux affections qui remplissent ma vie : mes enfants et la France! »

Fin.

JOSEPH DIVAT.

○ ○ ○



ÉTRANGES MOYENS DE LOCOMOTION N'A-T-ON PAS INVENTÉS POUR VENIR À L'EXPOSITION! DE TOUS CES EXCEN-
ES, CELUI QUI S'AVISA DE VENIR DE VERSAILLES À PARIS SUR LES MAINS NE FUT PAS LE MOINS ORIGINAL.

mment ils sont venus à l'Exposition

n de plus bizarre que les moyens de locomotion dont se sont avisés, pour venir à Paris, certains des visiteurs de notre Exposition. En 1900, il ne s'écoula ue pas un jour sans qu'on apprît quelque invention nouvelle, plus baroque s précédentes et destinée à battre le record de l'excentricité. Que pourra-t-on r plus tard, quand on lira l'énumération de ces abracadabrantes gageures et conclusion sera-t-on tenté d'en tirer sur la façon de voyager, — ou peut-être état d'esprit de quelques-uns de nos contemporains? C'est ce que s'est demandé ur de l'amusante fantaisie qu'on va lire.

○ ○ ○

3900 eut lieu une Exposition universelle qui ferma le XXXIXe siècle de notre ère avec éclat et solennité.

ne des principales attractions en fut étrospective » des systèmes de locon.

n ingénieur avait reconstitué un « chee fer ». Le public affluait, s'attroupait, nait longuement devant l'extraordinaire ne. On riait; on s'interrogeait; on mait; on s'esclaffait. Comment une e avait-elle pu exister où des gens nt servis de cette incommode et pemachine?

armi les conférences qui attiraient un eux public avide de s'instruire, celle illustre savant consacra aux chemins fut une des plus goûtées.

ous la traduisons en langue actuelle, le français du XXXIXe siècle étant si mêlé d'argot bizarre qu'il serait difficilement intelligible à nos lecteurs.

« Mesdames et Messieurs, avant la découverte des aéronefs, les hommes à demi civilisés de ces époques intermédiaires qui s'étendent entre la préhistoire et notre temps, eurent recours, pour se transporter d'un point à un autre du globe, à des stratagèmes divers. Ils se servirent pendant plusieurs siècles d'une mécanique assez curieuse, encore que bien enfantine. Imaginez de grandes boîtes, montées sur roues et dans lesquelles s'encaquait une foule composite. Une lourde machine à vapeur tirait le tout, cahin-caha, sur des rails de métal. Le nom de *chemin de fer* vient de cette circonstance. La circulation de ces trains devait produire un affreux vacarme; de plus, elle était extrême-



ment lente. Pourtant en son temps elle constitua un progrès.

A quelle date situer ce progrès? On prétend ordinairement que les chemins de fer datent du XIX[e] siècle.

J'affirme, moi, qu'au XIX[e] siècle il n'y avait pas de chemins de fer. Et je le prouve! En 1900 eut lieu à Paris une Exposition universelle restée célèbre. A cette occasion, un grand nombre de visiteurs vinrent de tous les pays de la terre dans la capitale française....

Suivez bien mon raisonnement!

N'est-il pas incontestable que ces gens durent choisir le moyen de locomotion le plus rapide et le moins coûteux? Car on désirait conserver toutes ses forces pour la visite de l'Exposition, et l'on avait hâte d'y arriver. En outre, on économisait son argent en vue des plaisirs variés qu'elle offrait.

Or, de patientes recherches à travers les rares documents qui nous restent de cette époque où la publicité et l'imprimerie étaient, comme tout le reste, en enfance, m'ont permis de reconstituer la série presque complète des moyens de transport qu'adoptèrent les hommes de l'époque et auxquels ils n'auraient même pas songé si les chemins de fer eussent déjà existé.

Beaucoup vinrent à pied.

Douze jeunes Bulgares firent ainsi le trajet de Sofia à Paris. Vous me direz : Ces adolescents avaient le goût de la marche et ils désiraient se dégourdir les jambes. Que répondrez-vous aux citations suivantes?

L'annonce de la grande fête internationale de 1900 exerça, semble-t-il, un extraordinaire attrait dans les campagnes. Les pauvres bonnes gens qui, le soir, à la chandelle, lisaient dans leur journal la mirifique description de toutes ces somptuosités, en éprouvaient une sorte de fascination. Aussi des vieilles décrépites se mettaient en route, un beau matin, sans rien dire à personne, à pied, clopin-clopant, avec une besace sur le dos. Elles s'en allaient du fond de leur province à Paris. Au bout de quelques kilomètres, elles tombaient de fatigue ou de faim; on devait les rentrer chez elles.... On en ramassa plusieurs, de cette manière, sur les routes qui mènent à Paris; et puis aussi des petits garçons, de frivoles bambins qui s'étaient sauvés de chez leurs parents pour

r voir la capitale en fête.... Ces bonnes
mes et ces enfants ne peuvent être
sidérés comme des fanatiques du voyage
ied. Toute idée de sport leur était évi-
mment étrangère et s'ils eurent recours à
rs pauvres jambes, encore frêles ou déjà
ses, au lieu de monter en wagon, c'est
ils n'eurent pas le choix.

D'autres vinrent en voiture à bras. Un
ennois, tourneur de son métier, fut pris de
te idée fixe : visiter l'Exposition ! Il installa
ns une humble voiture sa femme et son
fant. Puis, traînant le tout, il entreprit le
ng et désiré voyage. Il fallait encore man-
r, trouver un gîte pour la nuit, etc. : la vie
chère et tout se paye ! Le tourneur vien-
is avait heureusement l'esprit inventif. Il
agina de se procurer la subsistance jour-
lière en vendant à petit bénéfice
s cartes postales illustrées, qu'il
bitait, tout le long du chemin,
âce à des boniments facé-
ux. Au bout de quatre
cinq semaines, il
ait à Paris !

D'autres, ne se souciant pas de s'atteler eux-mêmes, attelèrent des bêtes diverses.

Au mois d'avril, on vit, un jour, arriver par l'avenue du Bois de Boulogne deux splendides *mail-coaches* traînés par quatre chevaux et qui venaient directement de Londres. L'un d'eux était conduit par un Anglais de marque, et l'autre par une miss non moins distinguée.

Comment avaient-ils traversé la mer qui sépare leur île natale de la côte française ? Mystère ! Peut-être, après tout, la Manche n'existait-elle pas à cette époque reculée.... Deux Américains arrivèrent à Paris dans une simple voiturette attelée d'un seul cheval. Un Portugais partit de Lisbonne dans un phaéton traîné par deux mules. Un Marseillais fit le chemin de la Canebière à Paris dans un petit break attelé de quatre gazelles....

Mais des gazelles, des mules, des chevaux ne sont pas des locomotives.

Vous savez ce que fut la bicyclette, cette bizarre machine composée de deux roues qu'on faisait fonctionner au moyen de pédales. On vint à Paris, pour l'Exposition de 1900, dans cet attirail. C'est, un jour, un citoyen de la ville de Bukarest ; un autre

par une vieille dame de Riga; puis vinrent trente-deux cyclistes de Chemnitz; enfin, vingt-huit personnes, dont cinq femmes, arrivèrent de Pétersbourg. [illegible] gens se [illegible] à travers les routes d'Europe, sur leurs fragiles montures d'acier, poursuivis par les chiens perdus, [illegible] par le soleil, trempés par la pluie; souvent en panne à côté de la bicyclette [illegible].

Que dire des automobiles? Il fallait, pour y monter, se couvrir les yeux d'immenses lunettes, s'emmitoufler de fourrures au poil rude qui faisaient ressembler nos ancêtres à de sauvages animaux des forêts préhistoriques. Un journaliste autrichien fit ainsi le voyage de Vienne à Paris en dix jours. Et comme ces deux choses possédaient également son cœur : l'automobilisme et le journalisme, il roulait toute la journée et, le soir, écrivait une chronique pour son journal. Chauffeur et reporter!..... Ses chroniques devaient être un peu trépidantes.



LE CYCLISTE ET LE CUL-DE-JATTE, [illegible] LE LIÈVRE ET LA TORTUE, [illegible] DE VIENNE À PARIS.

Il y a mieux. Un échassier d'Arcachon vint à Paris sur des échasses. Dès son arrivée, il fit l'ascension de la Tour Eiffel... sur des échasses. Après quoi, mis en goût, il repartit pour faire le tour du monde..... toujours sur des échasses.

Mieux encore.

Un habitant de Versailles vint à Paris... sur les mains. Il trouvait que cette vieille mode de marcher la tête en l'air et les jambes en bas avait fait son temps. Avec un peu d'entraînement, il devint capable de franchir, la tête en bas, d'assez longues distances. Toutefois, cette posture est incommode à certains égards — comme, par exemple, pour fumer sa pipe.

De hardis gaillards d'une petite ville de l'est firent le pari d'aller à la capitale en portant sur leur dos de gros sacs de [illegible]. Ils rencontrèrent en route deux marchands [illegible] qui s'acharnaient à venir à [illegible] en roulant de grosses barriques vides.

De mieux en mieux.

Voici deux Viennois, dont l'un était cycliste et l'autre... cul-de-jatte. Le cul-de-[illegible] [illegible] devant; le cycliste pédalait derrière. Il pleut. [illegible] moyen de [illegible] des parapl[illegible]. On n'a ja[illegible] mains [illegible] bles. On [illegible] 30 kilom[illegible] par jour. Le [illegible] de-jatte [illegible] d'ampoules [illegible] mains. Il [illegible] tôt. Le cy[illegible] ne lui [illegible] pas sur les [illegible] lons, — et [illegible] cause, — m[illegible] faillit l'escalader. Pe[illegible] petit, les deux voyag[illegible] s'accoutumèrent l'u[illegible] l'autre. L'homme [illegible] sur roues modéra [illegible] lure et les mains de [illegible] camarade s'endurcire[illegible] y avait bien encore [illegible] difficulté : les pau[illegible] diables n'avaient pas d'[illegible] gent. Comment faire? [illegible] ce cul-de-jatte était un homme de ressou[illegible]. Il vendait aux passants sa photographie. Et c'est ainsi que vinrent de Vienne à P[illegible] le lièvre et la tortue.

Il y en eut qui vinrent sur les gen[illegible] et d'autres à quatre pattes.

Il y en eut qui vinrent en brouette, [illegible] vélocipède à voile et en voilier à roues.

Il y en eut un qui vint tout nu... [illegible] dans des journaux.

Il est bien évident que tous ces [illegible] tunés, au lieu de peiner, suer, s'essouffl[illegible] pousser, piétiner, rouler, râler, auraient mi[illegible] aimé monter en wagon..... s'il y avait eu [illegible] wagons.

Et voilà précisément où je voulais en ve[illegible]. Car il faut admettre de deux choses l'u[illegible]

En l'an 1900, les hommes n'avaient [illegible] encore inventé les chemins de fer.... à m[illegible] qu'ils n'eussent pas encore inventé le [illegible] sens. »

André BEAUNIER.

(Illustrations de R. de la Nézière.)

○ ○ ○



LES CHÂTEAUX DU ROI DE BAVIÈRE : LA FAÇADE DE LINDERHOF, CONSTRUIT DE 1869 À 1879 POUR LOUIS II.

nté par ses rêves maladifs, Louis II, roi de Bavière, a vécu solitaire et triste au milieu des châteaux u'il se fit construire. L'un des plus curieux est le château de Linderhof, sorte de temple élevé en pleine forêt à la gloire du XVIII[e] siècle français, mais où domine le plus mauvais goût.

RÊVES DE PIERRE D'UN ROI DÉMENT

Parmi les souverains du XIX[e] siècle, celui qui évoque le mieux l'image de certains rois de légende, c'est ce fantasque Louis II de Bavière, qui, par les bizarreries son humeur, par ses caprices magnifiques et coûteux, étonne, scandalise, alarme s sujets sans cesser de leur être sympathique, et meurt brusquement d'une mort ramatique et mystérieuse dont l'énigme restera sans doute à jamais indéchiffrable. ue se passa-t-il dans cette âme inquiète? Quelles visions hantèrent ce cerveau peu à u envahi par la démence? Nous l'apprendrons en partie si nous savons interroger s châteaux qu'il se plaisait à faire construire à mesure qu'une fantaisie nouvelle, ve ou regret, se présentait à son imagination poétique et maladive.

○ ○ ○

UN ROI DE LÉGENDE.

Il y a déjà quinze ans que Louis II, roi Bavière, s'est noyé dans le lac de Starn- rg, et l'histoire, ou, pour mieux dire, la ende de sa vie, continue toujours de ssionner la curiosité des hommes. C'est quand on y songe, quelque chose de sin- lier. Ce souverain n'a été ni un habile ministrateur, ni un général victorieux; il rendu à ses sujets aucun service éclatant; a puisé à pleines mains dans le trésor blic; toute sa vie n'a été qu'une longue et égoïste rêverie, exaltée jusqu'au délire. Et cependant, tandis que d'autres rois qui méritèrent mieux de leurs peuples sont déjà oubliés, l'imagination populaire se plaît au souvenir des mystérieuses fantaisies de ce monarque extravagant et solitaire.

Durant les premières années de son règne, — il monta sur le trône en 1864, — la jeunesse et la beauté de ses traits, l'élégance de sa démarche, le feu de ses regards, le caprice de son imagination, un je ne sais quoi de romantique qui ravissait les Allemands d'alors lui conquirent la foule. A cette époque, de loin en loin, il remplit les devoirs

de sa fonction et apparut aux yeux de son peuple timide, hautain et charmant. Les Munichoises raffolèrent de leur beau roi.

LES ÉTAPES DE LA FOLIE.

Mais bientôt d'étranges aventures commencent d'étonner un peu la tranquille Bavière, accoutumée au sage gouvernement du sage Maximilien.

C'est d'abord l'amitié soudaine et délirante dont le roi s'éprend pour Richard Wagner. Il appelle près de lui à Munich le grand musicien qui se désespérait, en Suisse, de ne pouvoir accomplir son œuvre. Il lui donne une villa sur les bords du lac de Starnberg; il organise des fêtes en son honneur; il fait représenter ses drames sur le Théâtre royal; il forme le dessein d'élever une scène consacrée à l'art wagnérien. Cependant les bourgeois de Munich s'alarment. Louis II doit renoncer à ses projets, mais il demeure fidèle à son ami, à son héros, l'« Unique », comme il l'appelle dans ses lettres. La révolte du sentiment populaire ne l'a point découragé du culte qu'il a voué à Richard Wagner, mais elle augmente encore sa haine de la multitude.

Puis c'est la rupture inexpliquée d'un projet de mariage. En 1867, Louis II doit épouser sa cousine Sophie, fille du duc Maximilien de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche. La nouvelle de l'union est officielle; les médailles commémoratives sont frappées; les photographies des deux futurs époux apparaissent aux devantures des boutiques de Munich; la date du mariage est fixée. Et, un jour, brusquement, on apprend que le roi a jeté par les fenêtres de son palais les cadeaux de fiançailles et les portraits de la fiancée.



LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE À L'ÂGE DE 35 ANS.

Peu de temps après, l'empire d'Allemagne est fondé à la suite de la défaite de la France. La maison de Wittelsbach devient presque la vassale de la maison de Hohenzollern. Louis II sent cruellement la douleur de cette déchéance, et sa maladive mélancolie en est encore aggravée. Rêveur déçu et meurtri par la réalité, il bâtit alors ses fameux châteaux et promène de l'un à l'autre de ces logis fantastiques son incurable ennui. Il s'isole, il s'enferme, il se dérobe aux visites de ses parents ou de ses ministres; il part soudain, sans jamais prévenir personne, pour des voyages mystérieux en France ou en Suisse. Il devient le roi fantôme. Et les bûcherons de l'Ammerwald voient passer leur souverain, la tête nue, les yeux fous, en d'effrayantes chevauchées nocturnes.

Le rêveur est devenu un dément. L'ami de Richard Wagner est maintenant l'ami d'un vulgaire comédien du Hoftheater. Sa manie de bâtir s'exaspère. Pour subvenir à ses prodigalités, il engage des négociations secrètes où il compromet l'honneur et les finances de la Bavière. On raconte tout bas les folies, on dit même les crimes où l'entraine le délire de la persécution. On l'interdit. On l'enferme. Il se noie....

Voilà tout ce que les contemporains de Louis II surent de sa brève destinée. Mais, lui vivant, ils ignorèrent ses rêves; et toute son existence ne fut que rêves. Ils les eussent toujours ignorés s'il n'avait laissé après lui ses châteaux, ses extraordinaires châteaux où il s'est raconté tout entier. Ces châteaux sont des rêves traduits par la pierre. Sans doute, faute d'argent et surtout faute de goût, — car ce rêveur ne fut jamais un véritable artiste, — il y a exprimé d'une façon imparfaite les enthousiasmes et les nostalgies dont frémissait son âme passionnée et diverse. Ce sont des confessions maladroites et balbutiantes, mais si sincères! Leur ingénuité même désarme toute raillerie. En visitant ces châteaux, nous connaîtrons donc toute la vie morale et sentimentale du roi de Bavière : chacun d'eux est comme un chapitre de sa biographie intime.

CADRE D'UNE ADOLESCENCE RÊVEUSE.

Commençons notre pèlerinage par Ho-
:hwangau. A vrai dire, ce château, qui
resse au pied des Alpes bavaroises,
ès de la petite ville
üssen, n'est point
/re de Louis II: il
être cependant
: première étape,
'est là que se sont
lées l'enfance et
lescence du roi.
Hohenschwangau
élevé en 1832 par
oi Maximilien II.
uatre tours créne-
se dressent, au milieu des pins séculaires,
un promontoire rocheux, entre deux
s lacs à la surface g uque, dans un
tragique pareil au décor d'un drame
iérien.

Les appartements d'Hohenschwangau
tristes. Toute l'école bavaroise d'il y a
nte ans a couvert les murailles des his-
s de Charlemagne, d'Othon, de Barbe-
se, et ces fresques sont des miracles de
eur et de raideur. Quant aux meubles, ils
rares et simples, faits en sapin verni;
ils affecten des formes moyenâgeuses;
a du gothique jusque dans les toilettes;
es tables et les guéridons sont rangés
auvres petits bibelots, des *souvenirs* et
odestes cadeaux de mariage.

Au milieu de cette Bavière familiale, la chambre à coucher de Louis II fait un contraste singulier. Elle était autrefois remplie de plantes et de buissons artificiels; des miroirs donnaient l'illusion d'une cascade, et des machines en simulaient le bruissement. Ces accessoires ont disparu. Mais des peintures y racontent encore l'histoire de Renaud et d'Armide, et un étonnant plafond peint représente un ciel nocturne où luisent un croissant de lune et d'innombrables étoiles. Cette chambre fut conçue par Louis II à une époque de sa vie où déjà la monomanie de la machinerie et le délire du factice commençaient d'égarer son intelligence. Mais nous en verrons ailleurs des manifestations plus extraordinaires.

UNE ÉVOCATION DU MOYEN AGE : LE CHÂTEAU DE NEUSCHWANSTEIN.
Fanatique de la musique de Wagner, le roi fut toute sa vie dominé par les légendes de l'Allemagne ancienne. C'est ainsi qu'il fit construire le château de Neuschwanstein. Commencé en 1867, il ne fut achevé que plusieurs années après la fin tragique de Louis II.

A Hohenschwangau, le cygne est l'emblème du lieu. Le château lui est pour ainsi dire consacré. Partout des cygnes; ils figurent dans des cartouches héraldiques; ils sont peints sur les murailles; ils sont sculptés sur les boiseries. La légende du chevalier au cygne, dont Wagner a fait son *Lohengrin*, est le sujet des fresques de la salle à manger, et quand, des fenêtres du burg, le regard plonge jusqu'à l'Alpensee, on aperçoit glisser sur les eaux du lac des cygnes blancs. Tout prend ici forme de cygne : lustres, traîneaux,

coupes, vases, tables et sièges; et l'on y voit jusqu'à ces petits cygnes de porcelaine que les enfants font flotter sur une cuvette.

C'est dans cet étrange musée de cygnes qu'on peut découvrir la lointaine origine de la tendresse passionnée de Louis II pour Richard Wagner.

A L'IMITATION DES BURGS DU MOYEN AGE.

Du balcon de sa chambre à Hohenschwangau, Louis II voyait s'élever devant lui le roc abrupt de Neuschwanstein, couronné des ruines à demi écroulées d'une vieille forteresse. A la place de ces débris, il résolut d'élever un château à l'image de son rêve.

Neuschwanstein est une belle restitution archéologique. Le roi en conçut le projet en 1867 : il revenait de France où Napoléon III lui avait fait admirer le château de Pierrefonds restauré ou, pour mieux dire, rebâti par Viollet-le-Duc. Les travaux furent commencés aussitôt; ils étaient encore inachevés à la mort du roi.

Ici c'est l'œuvre *romantique* de Louis II. C'est le burg du roi wagnérien. De toutes les créations du souverain, celle-là est la plus solide et la moins *truquée*. Les murs y sont de granit, les portes de chêne, les colonnes de marbre; la fonte n'y joue pas le fer forgé.

L'étage supérieur du château de Neuschwanstein est occupé par une salle immense construite sur le modèle de la salle des chanteurs de la Wartburg, réminiscence d'une autre œuvre de Wagner, *Tannhäuser*, et elle est décorée de fresques qui représentent l'histoire de Parsifal — toujours Wagner! Il y a dans cette salle une grande profusion de lustres et de candélabres. Louis II les faisait souvent allumer pendant la nuit; puis, sortant de son château, il gagnait un pont jeté sur le torrent du Pöllat, et, de l'autre côté du ravin, il contemplait la façade du burg, vide, silencieux et illuminé.

Neuschwanstein est la fantaisie vraiment royale d'un prince épris du passé légendaire de sa race et élevant, pour y abriter ses songes, sa solitude et peut-être ses regrets, une retraite grandiose où tout doit célébrer les histoires de guerre, de foi et d'amour qu'un musicien de génie vient de ressusciter.

LE PALAIS DU BRIC-A-BRAC.

Le château de Linderhof est au contraire un rendez-vous de tous les bric-à brac. C'est un temple bizarre élevé par le roi « wagnérien » à la gloire de la monarchie française.

Louis II rêvait en même temps de Brünnhilde et de Marie-Antoinette.

Les travaux ne furent activement poussés qu'à partir de 1874. Cette année-là, Louis II vint à Paris incognito, sous le nom du duc de Berg : il fréquenta dans les théâtres et chez les marchands de bric-à brac, il visita Versailles, où l'on fit jouer pour lui les grandes eaux; et, à son retour, il donna ses instructions à l'architecte et aux décorateurs de Linderhof.

Le site est d'une mystérieuse mélancolie. C'est en pleine forêt, au fond d'un vallon alpestre, à la place où l'on s'attend à rencontrer quelque chalet de bois pour les pâtres de la montagne, un pavillon rococo dans le goût du XVIII[e] siècle avec des balcons, des cariatides, des colonnes, des niches, des balustres, des amours, des victoires et des génies. Atlas portant le ciel sur ses épaules couronne la façade. Sur les côtés de l'édifice des statues allégoriques de l'Enseignement, de l'Armée, de l'Industrie et de l'Administration! Et ce pavillon compliqué n'est qu'une pauvre bâtisse de briques et de bois revêtue de fragiles moulures de plâtre. Tout ici est décor. Derrière le château, des cascades descendent la pente de la montagne entre deux rangées de vases et de statues jusqu'à un immense Neptune en stuc bronzé. Devant la façade, par delà les bassins, des terrasses à la française s'étagent jusqu'à un petit temple grec où l'on voit une Vénus en marbre. Terrasses et escaliers sont en simili-pierre.

Sous des tonnelles de vigne vierge qui jouent la charmille, voici des bustes de Louis XIV et de Louis XV, et, tout à côté, dans des niches de verdure, de tristes statues modernes. Au pied des terrasses, entre les branches d'un grand tilleul, on a édifié une petite plate-forme : le roi aimait à déjeuner dans cet arbre de Robinson qui rappelle les guinguettes des environs de Paris. A quelques mètres du château, une chapelle et, plus haut, parmi les pins et les hêtres, un kiosque oriental, débris de l'Exposition universelle de 1867. A l'intérieur, trois paons de bronze font la roue, et sous la lumière électrique scintillent les perles et les pierres qui couvrent leurs plumes déployées.

La « merveille » de Linderhof, c'est la grotte du Venusberg. Le roi la fit creuser dans la montagne. Il n'était pas, dit-on, satisfait de son œuvre, car ses lampes électriques ne lui donnaient pas exactement le « bleu de Capri », et, à deux reprises, il envoya



La Salle du Trône, au château de Neuschwanstein.

…orme salle décorée dans le style byzantin semble faite pour recevoir la foule des courtisans et des …es qui se pressaient il y a dix siècles autour des empereurs d'Orient. Et cependant, ce château long… inachevé ne vit jamais errer que la mélancolie solitaire du roi toujours malheureux.

… son écuyer Hornig pour étudier sur les jeux de la lumière. Un couloir …e conduit sous une voûte d'où pendent …lactites de plâtre. Une nacelle, pareille … de Lohengrin, flotte sur un petit lac; …ue est surmontée d'un amour joufflu et …lombes voltigent parmi les roses qui …landent l'arrière. Dans le miroir uni du … reflète une grande fresque représen… …annhäuser au Venusberg. Dissimulés …es recoins sombres de la grotte, des … artificiels abritent des bancs de repos …me de conques. Une lueur bleue est …t répandue; seule, la cascade qui tombe … lac est illuminée d'une lumière rouge. …énétrons dans le pavillon de Linderhof. …allons y retrouver les traces de la …on de Louis II pour le souvenir des …e France, dévotion qui ne choisit …ar si dans le vestibule consacré au …iècle se dresse un Louis XIV, tandis … *nec pluribus impar* rayonne au pla… …u premier étage nous sommes en plein XVIIIe siècle, et c'est le culte de Louis XV que le roi de Bavière célèbre.

Dans la salle à manger, la table a été machinée pour le service du roi. Celui-ci n'avait qu'à faire jouer un ressort pour que le plancher s'ouvrit, et la table descendait aux cuisines pour remonter chargée de mets.

EN L'HONNEUR DE LOUIS XIV.

En 1873, Louis II acheta la Herreninsel, une des îles du Chiemsee, un des plus grands lacs de Bavière. Son rêve était de rebâtir Versailles au milieu de ce grand lac aux rives plates. Il prétendait reprendre les plans primitifs du palais français, compléter et reconstituer tout ce qui, dans l'œuvre de Louis XIV, est demeuré inachevé ou bien a été plus tard dénaturé. Seule, la façade fut terminée. Le gros œuvre de l'aile du nord est fini. Quant à l'aile du sud, les fondations en sont à peine indiquées.

Ce palais manchot cause une première impression d'étonnement. La surprise redouble quand, le dos tourné à la façade, on a devant soi l'étrange spectacle des jardins et du parc. Ce sont d'abord, sur la première terrasse, deux grands bassins entourés de figures allégoriques en « zinc richement



A L'INTÉRIEUR DU CHÂTEAU DE HERRENCHIEMSEE : LA GALERIE DES GLACES.

Louis II fut à un moment poursuivi par l'idée de devenir l'émule du Roi-Soleil. Copie de la galerie des glaces à Versailles, cette salle est éclairée par 2500 bougies. Quand il rentrait à l'improviste, la nuit, dans un de ses châteaux, le roi avait coutume de se donner le divertissement d'une illumination grandiose.

doré », disent les guides allemands, figures qui remplacent imparfaitement les admirables bronzes de Keller du parterre d'eau de Versailles, puis, au bas de la terrasse, le bassin de Latone, puis le tapis vert, puis le canal, puis le lac tout bleu; enfin, émergeant de la brume, les Alpes, les Alpes couvertes de neige!

A l'intérieur, c'est le pastiche de Versailles, un pastiche qui a presque des airs de parodie. Les « illustres professeurs » bavarois, auteurs des peintures et des sculptures, ne sont ni des Lebrun, ni des Coysevox, ni des Caffieri. Certaines pièces viennent, dit-on, de Paris. *Pariser Arbeit!* répète sans cesse le cicerone. Mais nos artistes ne se sont pas couverts de gloire lorsqu'ils ont travaillé pour le roi de Bavière!

A Herrenchiemsee tout célèbre la gloire de Louis XIV. Dans la salle des gardes, au-dessous des copies de Van der Meulen, sont rangés les bustes de Condé, de Villars, de Turenne et de Vauban. Dans l'antichambre, il y a des vues de Versailles et de Marly. Dans la salle du conseil, chaque fois que l'heure sonne à l'horloge, une mécanique fait passer devant le cadran un Louis XIV majestueux qui reçoit les révérences des courtisans.

Le sanctuaire, c'est la chambre de parade. Là, Louis II a donné libre cours à ses prodigalités. On dit que cette chambre a coûté 2 500 000 marks. Les ors, les brocarts et les pierreries y sont follement accumulés. Jamais, d'ailleurs, Louis II n'a voulu coucher dans cette chambre.

Dans la Galerie des Glaces, d'où

spectacle imprévu, on a une admirable vue sur la chaîne des Alpes, des vases de zinc doré alternent avec des vases de zinc argenté. Cette salle est éclairée par 52 candélabres et 35 lustres, en tout 2500 bougies: c'est le compte du cicerone. Ici, comme à Neuschwanstein, le monarque noctambule aimait à se donner le divertissement de son palais illuminé. Il traversait le Chiemsee, prenait en débarquant à minuit un train qui l'attendait et suivait les rives du lac, puis il rentrait à son château dans une gondole que conduisaient deux ouvriers — toujours les mêmes — de la brasserie de Herrenwörth, costumés en matelots.

Louis II voyageait de l'une à l'autre de ses résidences, mystérieusement, sans escorte, presque sans suite. Personne n'avait le droit de pénétrer dans les châteaux du roi, même en son absence. On raconte qu'un jour il permit à une cantatrice dont la voix lui avait plu de visiter la chambre de parade de Louis XIV à Herrenchiemsee; mais, lorsqu'elle fut partie, un valet reçut l'ordre de brûler des parfums pour purifier le château.

Louis II bâtissait pour lui-même, pour s'attester, en quelque sorte, le faste et la puissance de sa propre souveraineté. Pas plus qu'il ne souffrait la présence d'un seul spectateur dans la salle du théâtre de Munich, lorsqu'il s'y faisait jouer une pièce, il ne tolérait que quelqu'un vînt dans ses châteaux troubler l'intimité où il vivait avec les fantômes de Parsifal et de Louis XIV.

LE CHATEAU DE BERG. — LA DERNIÈRE ÉNIGME.

Un dernier château, celui de Berg, offre beaucoup moins d'intérêt au point de vue psychologique; mais il évoque la catastrophe par laquelle s'acheva la destinée de Louis II.

Berg est une modeste résidence d'été



d'après une] [photographie.

CHÂTEAU DE HERRENCHIEMSEE : LA CHAMBRE DE PARADE.

Copiée sur la chambre de Louis XIV à Versailles, cette pièce où sont accumulés les motifs d'ornementation, les étoffes et les meubles les plus somptueux, a coûté, dit-on, plus de 2 500 000 marks. Louis II n'y a jamais couché, et de son vivant nul étranger n'y pénétrait.

située au milieu d'un parc admirable sur la rive du joli lac de Starnberg. Les appartements y sont d'une simplicité toute bourgeoise. Les ameublements, sans luxe ni confort, doivent dater du temps de Maximilien II. Des dessins, gravures et aquarelles se rapportant aux œuvres de Wagner, quelques statuettes représentant les héros des drames wagnériens rappellent cependant que Louis II ne dédaigna pas toujours d'y habiter.

Ce fut à Berg qu'on interna le roi déchu. Dans les premiers jours du mois de juin 1886, les ministres bavarois avaient décidé de retirer au roi sa souveraineté et de déférer la régence au prince Luitpold. Une commission de médecins aliénistes avait rédigé un rapport concluant d'une façon formelle à l'incapacité du roi.

La démence de Louis II est alors notoire. Depuis 1873, son goût de la solitude s'est transformé en une sorte d'hypocondrie. Le roi se rend compte que la folie envahit son cerveau. Il a des hallucinations. Il se surprend gesticulant devant un miroir et on l'entend se dire à lui-même : « En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou. »

En 1876, sa raison chancelante reçoit un coup terrible : son frère Othon devient imbécile et est séquestré. Le délire grandit. Son amitié pour le comédien Kainz — lamentable parodie de sa passion pour Richard Wagner — lui fait commettre de scandaleuses extravagances. Il vit avec quelques valets qu'il accable de cadeaux et de faveurs et auxquels il impose les déguisements les plus ahurissants pour amuser ses manies. Sur une des terrasses de la résidence de Munich, il installe un véritable lac dont les eaux, colorées en bleu avec du sulfate de cuivre, sont agitées par une machine si parfaite qu'un beau jour la nacelle de Lohengrin chavire et que le roi fait un plongeon. Le bruit court qu'en proie au délire de la persécution, Louis II rosse ses laquais, et l'on dit même qu'il a tué l'un d'eux en l'étouffant entre deux battants de porte. Un autre jour, il a lâché les chevaux de son écurie à travers des parterres que les jardiniers n'avaient point dessinés à son goût.... Et la rumeur publique rapporte cent autres traits de folie plus ou moins authentiques.

Le roi est fou. Cependant il y a en Bavière un tel attachement à la famille de Wittelsbach, les traditions de loyalisme sont si fortement enracinées dans le peuple, que celui-ci montrerait longtemps encore pour les frasques de son souverain une respectueuse indulgence. Mais la question d'argent prime tout. On sait que le roi, ruiné, envoie son écuyer Hesselschwert dans toutes les cours d'Europe, même en Turquie, pour y solliciter des emprunts; on sait qu'il a décidé la construction d'un nouveau château à Falkenstein, que l'architecte Hofman prépare les plans d'un palais byzantin (telle était sur l'esprit du roi l'influence des représentations de la *Théodora* de M. Sardou à Munich) et d'un palais chinois. La prodigalité du roi inquiète les Bavarois beaucoup plus que sa folie. Aussi l'opinion est-elle avec les ministres.

Ceux-ci envoient une sorte d'ambassade à Neuschwanstein, où se trouve alors Louis II, pour lui notifier les mesures prises contre lui et s'assurer de sa personne. Le roi est prévenu. Il ordonne aux gendarmes et aux pompiers de Füssen de prendre les armes et de s'emparer des commissaires. L'ordre est conçu en ces termes : « Qu'on leur dépèce la viande jusqu'aux os et qu'on leur crève les yeux.... » A peine la commission est-elle entrée dans la cour du château que les portes se referment derrière elle et que les personnages officiels qui la composent, y compris M. de Crailsheim, ministre des affaires étrangères, sont mis en prison. Très surexcités, les gens de Füssen sont prêts à défendre le roi; car la popularité de celui-ci est grande chez les montagnards. Mais le chef de l'arrondissement, moins aveuglément dévoué à Louis II, parvient jusqu'à Neuschwanstein et fait en secret évader la commission, qui s'enfuit à toutes jambes.

Après cette velléité de résistance, le malade tombe dans un grand abattement. Les ordres de Munich sont enfin obéis. Le roi, enfermé dans une voiture, est transporté à Berg. Il y arrive le 11 juin. Toute la journée du 12, il se montre très calme, et, le 13, à six heures du soir, il fait une promenade dans le parc accompagné par le Dr Gudden. Dans la soirée, on retrouve dans le lac, tout près de la berge, les cadavres du roi et du médecin. Que s'est-il passé?

Ce mystère restera toujours un mystère. Le roi, dans un accès de désespoir ou de folie, a-t-il voulu se tuer et le médecin s'est-il perdu en tentant de le sauver? Cette hypothèse n'est point invraisemblable : car, dans la journée précédente, on avait observé que déjà la pensée du suicide s'était présentée à l'esprit du roi. Mais alors pourquoi celui-ci aurait-il choisi un des endroits de la rive où l'eau était le moins profonde?

Le roi s'est-il noyé en voulant assassiner le médecin qui l'avait déclaré fou? A-t-il, dans une hallucination, cru voir passer sur le lac la forme blanche d'un cygne — le cygne de Lohengrin — qui l'appelait? On a dit aussi que

es conspirateurs montés sur une barque aient venus pour le délivrer et qu'il s'était oyé avant d'avoir pu atteindre l'embarcaon de ses libérateurs. Mais cette version omanesque ne s'appuie que sur les on-dit opulaires. La fin de Louis II est un de ces pisodes sur lesquels l'histoire ne pourra



LA SALLE DU CONSEIL, AU CHÂTEAU DE HERRENCHIEMSEE.

Tout dans cette salle célèbre la gloire du Roi-Soleil. On y voit même une horloge qui, quand l'heure sonne, s'entr'ouvre pour laisser apparaître un Louis XIV majestueux qui reçoit les révérences des courtisans.

jamais faire la complète lumière et où l'imagination mêlera toujours un peu d'elle-même. La moins improbable des conjectures est encore celle à laquelle s'est arrêté le dernier biographe français de Louis II, M. Jacques Bainville : le roi a voulu sortir de sa prison ; excellent nageur, il s'est jeté dans le lac, pensant atterrir hors du parc dont toutes les barrières étaient gardées et de là gagner les montagnes où il eût soulevé ses fidèles. Son médecin s'est élancé à sa poursuite ; une lutte s'est engagée : le roi, beaucoup plus vigoureux que le Dr Gudden, l'a facilement terrassé et noyé ; puis lui-même a été frappé d'une congestion.

L'ÉCLOSION DE LA LÉGENDE.

Le mystère de cette mort était sans doute favorable à l'éclosion de toutes les légendes. La mémoire de Louis II est aujourd'hui populaire en Bavière. Ses sujets entourent son nom d'une sorte de tendresse où il entre de la pitié mais aussi de l'admiration. Lorsqu'on visite les châteaux royaux, il faut voir l'attitude recueillie des Munichois en excursion, avec leur feutre vert fleuri d'un edelweiss !... D'où vient donc cette popularité posthume ?

D'abord ce qui nous choque dans ces châteaux de Louis II ne surprend pas les Allemands.

Le culte que le roi de Bavière avait pour Louis XIV ? Mais il a été pratiqué avec dévotion, avec fanatisme, pendant cent cinquante ans dans toutes les cours allemandes.

La passion pour les légendes et les burgs



CHÂTEAU DE HERRENCHIEMSEE. — LE CABINET DE TRAVAIL.

Dans le panneau du fond, près de la porte, on remarque un portrait de Louis XV enfant, copie du tableau de Van Loo qui se trouve à Versailles.

du Moyen âge? Elle tient au fond même du génie et du caractère allemands.

L'incohérence des styles et l'artificiel des trucs? Quand on s'est promené dans les rues de Munich, on sait que ces choses-là ne sont point pour scandaliser le goût bavarois.

Puis, les circonstances politiques ont été favorables à la glorification de Louis II. Ce dernier s'occupa fort peu de la chose publique; mais, aux heures décisives, il suivit fidèlement le sentiment de son peuple. Comme son peuple, il sentit que l'unité de l'Allemagne et l'hégémonie de la Prusse étaient inévitables : il voulut la première et se résigna à la seconde — avec un peu de honte et de tristesse. C'est lui qui, sous le coup de la nécessité, proposa la couronne impériale au roi de Prusse; l'empire établi, il respecta le pacte fédéral, mais il bouda le Prussien. Au fond, les Bavarois lui savent gré de ses résolutions et de ses répugnances, surtout de ses répugnances. Ils sont profondément attachés à l'œuvre de l'unité allemande, mais ils gardent une espèce de particularisme sentimental, tout platonique, qu'ils aiment à exprimer en célébrant la gloire de Louis II.

La légende a depuis longtemps passé les frontières de la Bavière. Louis II devient peu à peu, à mesure que se déroulent les années, comme un personnage symbolique.

Ce roi malheureux fut le dernier représentant d'une Allemagne aujourd'hui disparue, d'une Allemagne rêveuse et sentimentale demeurée fidèle, malgré son romantisme, à la culture française, et pour laquelle il n'est plus de place dans la nouvelle Allemagne militaire et industrielle; aussi est-il devenu fou et s'est-il jeté dans un lac....

Telle sera, un jour, la légende, plus vraie peut-être que l'histoire.

ANDRÉ HALLAYS.

Illustrations extraites de « le roi Louis II de Bavière et l'Art ». Jos. Albert, éditeur (Munich).

O O O



Cliché] [Braün.

LE DÉPART POUR LES MANŒUVRES : L'EMBARQUEMENT DES CHEVAUX, TABLEAU DE BERNE-BELLECOUR.

Le jour de la mobilisation, des différents points du pays, les régiments rejoignent rapidement le centre des opérations. Aussi, quel mouvement dans les gares! Sur les quais, sur les voies, les cavaliers embarquent dans les trains militaires les chevaux, qui, quoique dressés, ont parfois un moment d'hésitation.

LES GRANDES MANŒUVRES IMAGE DE LA GUERRE

Préparation et pour ainsi dire répétition de la guerre, dont elles imposent toutes les fatigues, sinon les dangers, les grandes manœuvres sont pour les officiers une expérience pratique indispensable, pour les soldats une occasion de mettre leurs qualités à l'épreuve, pour les uns et les autres un moyen d'apprendre à se mieux connaître et à s'unir dans une confiance réciproque. Accueillies avec joie chaque année par toutes les troupes qui sont désignées pour y prendre part, suscitant dans le pays une curiosité et une émotion universelles, elles témoignent avec éclat de l'enthousiasme joyeux que tout Français apporte dans l'accomplissement de son devoir militaire et de l'attachement passionné de la nation pour cette vaillante et magnifique armée qui assure l'intégrité et le prestige de la patrie.

○ ○ ○

ÉCHANGER contre la vie de caserne la vie du soldat en campagne avec son imprévu, ses aventures, sa bonne humeur et son entrain, courir au grand air, déployer son énergie, exercer son ingéniosité, se prouver à soi-même ses facultés d'initiative et d'endurance, telle est la séduisante perspective qu'ouvre à l'esprit du soldat et de l'officier ce mot magique : les grandes manœuvres! Aussi, dès qu'il a été prononcé, personne ne songe à la fatigue, aux dures étapes; mais on attend, comme un plaisir et comme une fête, ces jours à vivre dans l'illusion du combat, du sacrifice et de la victoire.

« Les 4e, 5e, 9e et 10e corps exécuteront, après leurs habituelles manœuvres d'automne, des manœuvres d'armée. » Dès que la nouvelle est définitive, une agitation fiévreuse bouleverse les garnisons de Laon à Châteauroux et d'Auxerre à Cherbourg. On ne sait encore ce que seront ces fameuses manœuvres, où la concentration et la rencontre se produiront. Mais déjà les officiers imaginent les programmes possibles; les hommes, à la chambrée, interrogent et racon-

tent. Les anciens apprennent aux bleus les épisodes notables des manœuvres dernières. Les bleus écoutent avidement.

Les dernières semaines sont consacrées à l'entraînement immédiat. Chaque jour, la marche s'allonge et le sac s'alourdit; dans les casernes et les quartiers, les revues suivent les revues; on vérifie, on essaye, on astique. Dans les coupoles blindées des forts, on ne quitte plus le téléphone, qui signalera l'alerte. Les 120000 hommes des quatre corps sont sur le qui-vive; c'est la veillée des armes.

Enfin l'ordre est venu. Les commandants de corps ont reçu du grand état-major le « thème général », l'hypothèse qu'il s'agit de réaliser sur le terrain : « Paris est investi. Une armée, dite du Nord, constituée par les 4e et 10e corps, a été poussée vers l'ouest pour couvrir l'investissement. Une armée, dite du Sud, constituée par les 5e et 9e corps, s'organise au sud de la Loire dans la région Orléans-Paris. »

Ce thème général indique l'aboutissement, la conclusion des manœuvres : après une dizaine de jours de marches et de combats partiels, les deux armées, fortes chacune de 60000 hommes environ, devront avoir réalisé l'hypothèse donnée. Il s'agit d'abord pour elles d'opérer leur concentration dans les conditions de l'état de guerre, en présence immédiate de l'ennemi : chaque division, chaque compagnie même, se trouvera engagée dans des affaires préparatoires : les quatre corps d'armée lutteront deux à deux, les uns contre les autres, avant de se grouper en armée. Les officiers et les soldats qui figurent l'ennemi arborent à leur coiffure un manchon ou un turban blanc; ils sont depuis cet instant les envahisseurs et doivent jouer leur rôle d'adversaires en concurrents attentifs.

Les « arbitres » sont nommés en même temps, reçoivent un fanion et un brassard qui les feront reconnaître des deux partis. Ce sont eux qui, en cas de doute et de contestation, distribuent la victoire.



Cliché] [Braun.

UNE MANŒUVRE D'ARTILLERIE. — « ENCORE UN EFFORT! » D'APRÈS LE TABLEAU DE BERNE-BELLECOUR.
(Appartient à MM. Tedesco frères.)

En campagne, on n'est pas toujours bien outillé. Il faut cependant pouvoir au besoin embarquer les pièces, sans l'aide des « panneaux » sur lesquels on les fait habituellement glisser. Des cordes, beaucoup d'efforts et de bonne volonté, et, l'on arrive à installer sur un wagon le canon et son affût.

LA GAIETÉ DU DÉPART. — DES WAGONS QUI CHANTENT.

C'est dans les gares que l'agitation est d'abord visible. En tenue de campagne, les cartouchières complétées à 120 cartouches à blanc, un jour de vivres dans la musette, deux jours de pain et de viande conservée dans le sac, les fantassins s'alignent devant les séries de trains qui, vingt-cinq a

par nuit, quarante par jour, se succèdent sur les lignes stratégiques.

Ils ne vont pas vite les trains militaires, faisant à peine 40 kilomètres à l'heure, et l'on est mal à l'aise dans ces wagons de marchandises où sont entassés de 32 à 40 hommes. Mais la bonne humeur générale maintient une gaieté qui s'affirme bruyamment. Tous les trains chantent : des refrains rythmés courent d'un bout à l'autre des convois ; dans le fourgon de tête, quelques forts chanteurs ont entonné :

« Dites-nous, charmante bergère,
N'avez-vous pas vu le lièvre ?
Mais oui, répond la belle, il a passé chez nous....
— Rappelle tes chiens, rappelle Fanfan, rappelle
Taïaut.... Taïaut.

Quand tout le train a suffisamment rappelé Taïaut et claironné des fanfares de chasse, on demande à la bergère des nouvelles du renard, et puis du chevreuil, et de tous les animaux imaginables. Au quarante-cinquième couplet, quelques protestations se font entendre. Incontinent, des derniers fourgons, un nouveau refrain est lancé.

« Là-haut sur la colline
Est un joli moulin.
Le meunier qui l'habite
Est un joli blondin. »
— « Les godillots sont lourds dans le sac,
Les godillots sont lourds. »

Les kilomètres défilent avec les couplets. Enfin le train s'arrête, en pleine voie : les hommes se précipitent hors des wagons, installent des panneaux pour débarquer les chevaux d'officiers et les voitures de compagnie ; on va cantonner là, dans ce petit village caché dans les arbres.

LA CORDIALITÉ DE L'ACCUEIL EN FAMILLE.

Peut-être même aura-t-on des billets de logement permettant de s'installer pour la nuit chez l'habitant.

« Le billet de logement, c'est le rêve ! » écrit un des plus pittoresques historiens des grandes manœuvres, M. de Noussanne. Aller à deux ou trois, dans une famille, tomber sur



Cliché] [Gèniaux.

LE DÉPART DES CYCLISTES MILITAIRES.

Assurer la transmission rapide des dépêches est une des premières nécessités en temps de manœuvres. Nouveaux venus, les cyclistes ont déjà rendu beaucoup de services. Chaque corps d'armée emmène une section de ces messagers, qui, débarqués sur le théâtre des opérations, seront d'une précieuse utilité.


Cliché] [Géniaux.

AVANT LES MANŒUVRES : LA SOUPE DANS UN CAMPEMENT DE RÉSERVISTES.

Les réservistes ont besoin de reprendre de l'entraînement. Au bout de quelques jours d'exercices, dans les camps et dans les garnisons où on les envoie, ils redeviennent vite des soldats accomplis.

de bonnes gens, être dorloté, choyé et couché dans un lit, quelle perspective!

La scène est toujours exquise. Elle est classique, mais ne vieillit point. Toc, toc! un coup de marteau; la porte ouverte, et sur le perron un brave homme accueillant; derrière lui, de la jeunesse, de frais minois rougissant. Un peu gauche, le plus hardi des soldats tend le billet de logement.

« Pardon, excuse..., c'est bien ici chez.... » On ne le laisse pas achever.

— Oui, mes amis, entrez, vous êtes chez vous. »

Et voilà nos trois petits soldats au logis. On les installe, on les fait boire. Ils n'avaient droit qu'au feu et à la chandelle; ils se trouvent dans des chambres proprettes; les draps sentent bon la lessive; en bas, la table est mise; un copieux dîner est servi. La maison est en fête. Les trois petits soldats se laissent faire, le cœur plein et la bouche pleine. Ils racontent les manœuvres, leurs fatigues. Le moins dégourdi trouve le moyen d'être éloquent et l'hôte s'échauffe.

« Ah! de mon temps! »

Les jeunes filles ouvrent de grands yeux où passent de fugitives lueurs au récit d'une bataille que l'orateur du trio dramatise.

C'est la fusillade, le canon; puis la charge, l'assaut, l'ennemi en déroute. Il y a de la poudre, il y a de l'enthousiasme dans l'air. Toute la table s'enflamme..... Le vin gris du pays y est bien pour quelque chose.

LA JOURNÉE D'UNE COMPAGNIE : LE RÉVEIL. — EN ROUTE.

Suivons, nous aussi, les manœuvres, et, pour surprendre d'heure en heure la vie de nos troupiers, engageons-nous dans une compagnie détachée à l'avant-garde et qui a bivouaqué cette nuit à quelques kilomètres d'Orléans, où le 5e corps est cantonné.

Quatre heures du matin. Un long coup de sifflet part de la porte du capitaine. Les sonneries sont supprimées maintenant qu'on approche de l'ennemi; les sous-officiers, le falot au poing, courent par les ruelles sombres, secouent les hommes que ce réveil discret n'arrache pas à la béatitude du sommeil dans la paille fraîche. Enfin la compagnie est debout, les hommes se bousculent devant les quelques seaux d'eau qui remplacent le cabinet de toilette, puis, vite au café. Dans les marmites calées sur des briques entre les tisons, chacun plonge son quart; le temps de casser un morceau de biscuit et le sifflet signale : « rassemblement ». Une dernière courroie à boucler, et la compagnie est alignée devant l'église; l'appel court les rangs. Un signe d'adieu aux villageois qui assistent au départ. Et en avant!

Pas de chansons aujourd'hui; les clairons et tambours sont passés à l'arrière. A deux cents mètres en avant, une section d'éclaireurs reconnaît la route; à droite et à gauche, les flanc-gardes fouillent le terrain. L'œil attentif, l'arme prête, les éclaireurs observent la campagne, pénètrent dans les maisons isolées; la compagnie, en colonne sur six rangs, marche silencieuse. Toutes les heures, halte de dix minutes : on desserre une courroie, on boit une gorgée au bidon; les officiers consultent la carte d'état-major, vérifient leur levé topographique, pointent la marche faite. D'après les indications du colonel, les manchons blancs ne doivent pas être loin : on sait que l'ennemi doit occuper cette sombre ligne des bois qui ferme l'horizon : il s'agit d'entrer en contact avec ses éclaireurs. Mais la campagne est vide, les bois se taisent. Neuf heures déjà; le soleil monte, le s'alourdit; les plus solides empoi

un camarade qui n'en peut plus : et
ne ne tombe.

D'ailleurs, la cantine, la providentielle
: est à la queue de la colonne, et quand
iment s'arrête, elle arrive ventre à
u milieu du bataillon. En un clin d'œil



BILLETS DE LOGEMENT.

*les fatigues de l'étape,
e agréable perspective que
de trouver pour dormir un
ier plein de bonne paille
he, peut-être même un lit
blanc!*

rde voiture s'ouvre et
flancs le vin frais jail-
s victuailles sortent.
autour de ce buffet de
:he, le combat des
:s et des assoiffés. Il
de conquérir de haute
un cervelas ou une
lle de bière.

C'est toujours un amu-
pectacle que celui de la
e prise d'assaut. Le
ier et son aide font, à
t, tête à l'attaque, tan-
ie la cantinière, à l'arrière, flanquée
autre garçon, se comporte avec non
de vaillance. Quelle place tient la
e dans la vie du soldat aux manœu-
C'est un lieu de délices qui se pro-
un café-restaurant sur roues qui a ses
, ses habitués, ses pensionnaires; les
pauvres ont à ce moment le moyen
ire quelques emplettes; elle est aussi
aux officiers qu'aux soldats. »

. Les éclaireurs ont bien cru un instant
r l'alerte : ils voyaient positivement,
eant d'un chemin creux, un képi sur-
montant quelque chose de blanc : ils se sont jetés derrière les haies, les fusils baissés : mais une pacifique blouse bleue apparaît sous le képi et le mouchoir d'un facteur rural qui fait paisiblement sa tournée : l'homme est un ancien de la guerre d'Italie, il sait ce que c'est qu'une manœuvre; on rit ensemble de la méprise, et le facteur donne ses renseignements. Les manchons blancs sont loin. Un coup d'épaule remonte les sacs. Et en avant!

LA SOUPE. — AUX ARMES!

La marche se poursuit, l'horizon est silencieux. Il faut profiter de cette tranquillité pour faire la soupe. Voici justement, tout près de la route, quelques fermes où trouver de l'eau et du bois. Halte d'une heure. Des sentinelles doubles occupent tous les chemins d'accès; les faisceaux sont formés, les sacs glissent à terre, les marmites sont débouclées; les tablettes de bouillon, quelques légumes offerts par les paysans, cuisent sur les feux; il reste une ration de viande froide dans les musettes, le café et le tafia sont hauts encore dans les bidons : c'est un repas somptueux.

Déjà la soupe bout, les hommes s'ali-



Cliché] [Géniaux.

LA DISTRIBUTION.

Devançant les troupes avec quelques hommes, le fourrier a préparé les vivres que viendront chercher tout à l'heure les escouades.

[illegible] trois [illegible] che-

[illegible] aillent sans [illegible] reste les [illegible] un [illegible]. En une [illegible] marmites [illegible] fiévreux, [illegible] agenouillés [illegible] coup de [illegible] un feu de [illegible] qu'on aper- [illegible] mètres à peu [illegible] : ce sont [illegible] manchon blanc [illegible] un instant [illegible] artillerie accom- [illegible] si elle ouvre [illegible] — quinze pro- [illegible] position [illegible] bien s'avouer [illegible], dès la [illegible] : ils sont [illegible] infanterie hasar- [illegible] sauvée : on [illegible] achever un peu [illegible] ennemi est tout

[illegible] A PIOCHE. —

[illegible] — Estafette, [illegible] sans turban [illegible] les sentinelles : [illegible] crayonné [illegible] compagnie doit [illegible] la colonne, qui [illegible] le général de- [illegible] la fusillade [illegible] cycliste repart, [illegible]. Et la com- [illegible] l'avant-dernier [illegible] deuxième depuis [illegible] un peu lourd, [illegible] réveillé les plus [illegible] la chance, c'est [illegible] cartouches

[illegible] de l'immense [illegible] défilé, étendu [illegible] compagnies ont [illegible] bivouacs, à [illegible] et d'un petit [illegible] des fagots. Mais [illegible] L'ordre arrive [illegible] une fortifica- [illegible] se mettent au travail, déposent les fusils pour prendre les outils régimentaires : en une heure elles creusent une tranchée de trois cents mètres. Cette fois, c'est fini : pas de grand' gardes, pas de sentinelles à fournir pour la nuit; les autres compagnies assurent le service. On peut s'étendre délicieusement autour des feux qui s'allument déjà, masqués aux reconnaissances ennemies par de légers remblais; la soupe sera lente, confortable, suivie de pipes tranquilles; le sac sous la tête, les pieds aux tisons, le soldat s'endort à la nuit qui tombe, rêvant de dragons en fuite, de marmites renversées, de fusillades et de victoire.

UNE RECONNAISSANCE MALHEUREUSE. — LA CRITIQUE DES MANŒUVRES.

Pendant qu'autour de Coulmiers, le 5e et le 9e corps sont en présence, le 10e corps doit se porter sur Chartres par la route de Châteauneuf : le 9e a mission de l'arrêter. Ici le premier contact est entre cavaliers. Ce matin deux lanciers de l'escadron d'éclaireurs du 4e corps sont envoyés pour reconnaître la première ligne des manchons blancs : ils doivent avancer avec prudence, se renseigner minutieusement, se replier à la première alerte. Les deux lanciers sont partis gaîment, trottant vers le bois, l'œil aux aguets; ils ont traversé un village déjà où les paysans n'ont rien su dire, où certainement l'ennemi n'a jamais paru; ils allongent l'allure vers une petite ferme d'honnête aspect qui domine le tournant de la route : en grimpant sur une échelle le long du mur, les lanciers sont sûrs qu'on découvrira un excellent horizon, et les manchons blancs n'échapperont pas au regard. Déjà les cavaliers sont dans la cour, vont descendre; tout d'un coup, une vingtaine de carabines les entourent; goguenards, des chasseurs au képi blanc leur demandent des nouvelles du régiment. Les pauvres éclaireurs faits prisonniers n'ont plus qu'à se résigner; ils acceptent même la goutte des bidons ennemis.

D'ailleurs il est trop tard pour cacher les mouvements. Le 4e corps est en position autour d'un hameau qui commande la route vers Chartres. Mais le 10e s'est développé, à l'abri d'un rideau de bois, sur un plateau qui domine; ses lignes apparaissent tout d'un coup à la lisière des arbres, descendent rapidement en un mouvement enveloppant; toute l'artillerie du 4e, ramassée devant le hameau, tente de briser cette ligne : l'ennemi avance toujours. Alors l'infanterie du 4e, à droite et à gauche du hameau, se développe à son tour, oppose une ligne de feu à celle de l'ennemi. Des deux côtés les drapeaux sont déployés, la charge enlève les hommes, qui se

précipitent à la baïonnette. Les deux lignes vont presque s'aborder : le général et les arbitres se lancent entre les combattants : la sonnerie : « cessez le feu » résonne. Mais les hommes sont entraînés, tirent encore, crient, bondissent, il faut un temps pour calmer leur élan. La bataille, même simulée, grise le soldat.

Chaque soir, d'ailleurs, les officiers se rassemblent autour du général commandant l'opération pour écouter la critique des manœuvres du jour : la discussion technique des mesures prises, l'enseignement doctrinal, complètent l'expérience pratique.

LA VIE DES ARMÉES EN CAMPAGNE ET LES ORGANES DE LA CITÉ MILITAIRE.

Si d'ailleurs pour les opérations militaires les grandes manœuvres ne sont qu'un simulacre de la réalité, notons bien qu'à un autre point de vue elles sont aussi concluantes que la guerre elle-même. En effet, pendant les grandes manœuvres comme pendant la guerre, les corps d'armée mobilisés doivent subsister par leurs propres ressources. Voici, concentrée sur la moitié du département d'Eure-et-Loir, une population imprévue de 120 000 hommes qui doit se suffire à elle-même. Ces 120000 hommes en marche ou en bataille quotidienne doivent être nourris, transportés, habillés et armés, avant qu'on puisse leur demander un rôle proprement militaire. Les grandes manœuvres sont donc une occasion décisive d'essayer en toute réalité ces services nombreux qui pourvoient à l'approvisionnement général de l'armée.

Il s'agit de faire manger ces milliers d'hommes. Il faut admettre que le pays n'offre aucune ressource : le corps d'armée doit donc avoir de quoi se nourrir tout entier, hommes et bêtes. Au départ de la garnison, chaque soldat reçoit deux rations de pain et de viande conservée, du café, du sel, du sucre, du lard, deux portions de potage concentré; les cavaliers ont, en plus, un jour de fourrage. Le repas du premier jour est en outre emporté dans la musette. Quand les troupes voyagent en chemin de fer, des stations haltes-repas leur distribuent des rations. A la suite de chaque régiment, les voitures du « train régimentaire » transportent une nouvelle série de deux rations de vivres et d'avoine, à une distance telle que le train puisse toujours rejoindre le régiment dans la même journée. A la suite de chaque division, les voitures du « convoi administratif » transportent une quatrième série de deux rations. A chaque convoi administratif est attaché un troupeau de ravitaillement qui assure deux jours de viande sur pied; le troupeau est divisé en deux sections qui sui-



Cliché] [de Forges.

L'ARRIVÉE DE L'ESCOUADE DANS SA CHAMBRE À COUCHER.

Couché dans de la bonne paille fraîche, comme on dormira bien après les fatigues de la journée!

vent les trains régimentaires. A la suite du corps d'armée, un « parc de bétail » comprend deux jours encore de viande.

Voici donc ce que doit représenter le total des approvisionnements des premières lignes d'un corps d'armée : huit jours de vivres, sept jours d'avoine, quatre jours de viande sur pied. Pour chaque armée de deux corps dont nous suivons les manœuvres, le transport d'un seul jour de vivres, du centre d'approvisionnement aux bases d'opérations, exige 60 wagons, chargés de 10000 kilos. La viande sur pied représente 360 têtes de bétail entassées dans 40 wagons.

Il faut ajouter aux convois les boulangeries de campagne, qui promènent leurs fours roulants derrière les divisions : pour un corps d'armée, la seule boulangerie occupe 350 hommes, 80 voitures régimentaires et plus de 100 voitures de réquisition pour transporter la farine et le pain fabriqué la nuit, par fournées de 4000 rations.



UNE PARTIE DU TROUPEAU DE RAVITAILLEMENT.



Cliché] [Géniaux.

LES BAGAGES D'UNE ARMÉE EN MARCHE.

Outre l'énorme quantité d'approvisionnements que le service des subsistances emporte pour assurer les vivres à chaque corps d'armée de 30000 hommes, chaque division est suivie d'animaux sur pied qui fourniront la viande fraîche.

Il est ainsi pourvu à la nourriture de l'armée : il faut maintenant assurer ses communications. Des moyens multiples y concourent : estafettes à cheval, bicyclistes, chauffeurs pilotant des automobiles, pigeons voyageurs que les éclaireurs emportent à cheval. Chaque corps d'armée emmène à sa suite une section télégraphique munie de fourgons dérouleurs de câbles, de perches pour installer des fils et des bureaux ambulants : 50 kilomètres de câbles à portée immédiate de la division, 80 en réserve au parc télégraphique des corps d'armée, permettent la pose instantanée d'un réseau auxiliaire. Quand le temps manque, ou la sécurité, on a recours aux appareils de télégraphie optique, qui, la nuit, transmettent à une quinzaine de kilomètres les ordres rédigés en langage morse que des éclats lumineux reproduisent exactement. L'armée a, bien entendu, son service postal assuré par des courriers et des tilburys spéciaux ; elle a sa caisse et son trésor, poursuit en campagne ses payements, transporte et met à jour une comptabilité et des archives.

Puis, c'est le service de santé. Avec chaque bataillon, chaque groupe d'artillerie ou de cavalerie, marchent un ou deux médecins et un détachement d'infirmiers ; en plus du pansement individuel dont chaque homme est muni, les médecins de l'avant disposent déjà de 500 à 600 pansements et d'une douzaine de brancards. L'ambulance divisionnaire et l'ambulance du corps ont chacune près de 7000 pansements et 150 brancards.

L'hôpital de campagne, un échelon plus bas, est pourvu de 170 brancards et peut transporter 60 blessés assis et 40 couchés : un médecin et deux pharmaciens l'accompagnent. Enfin l'hôpital d'évacuation du service



Cliché] [Génlaux.

APRÈS LA MANŒUVRE. LA CRITIQUE.

a manœuvre terminée, le général en fait la critique, donne des conseils, approuve ou discute les mesures prises. Après l'expérience pratique, cette discussion technique achève d'instruire les officiers, de les préparer au rôle qu'ils auraient à assumer en temps de guerre.

e l'arrière, avec ses 1250 brancards et ses 2000 pansements, peut transporter 1200 lessés couchés.

Après avoir soigné les hommes, il faut 'occuper des chevaux : un dépôt de remonte nobile qui promène 65 chevaux de selle desinés à remonter les officiers, les voitures du ervice vétérinaire, les forges roulantes des naréchaux, pourvoit aux accidents et aux ertes.

Puis viennent les réserves du matériel et des munitions, les parcs de l'artillerie et lu génie, avec un service complet de réparation et d'approvisionnement. En première igne encore marchent l'équipage des pononniers divisé en deux divisions pourvues le 50 voitures à 6 chevaux et qui peuvent ancer en quelques heures, sur le plus rapide ourant, un pont de 64 mètres; un parc térostatique, avec ses fourgons chargés de ubes d'hydrogène comprimé, sous chariotreuil d'où s'allonge le câble du ballon d'observation.

Enfin, fermant toutes les marches, la révôté du corps est constituée par un escadron de gendarmes qui maintiennent l'ordre, ramassent les traînards et surveillent les rôdeurs.

Quand tout ce monde militaire est en mouvement, c'est un défilé de dix à onze heures pour faire écouler toutes ces formations successives : le corps d'armée proprement dit se développe sur une longueur de 5 kilomètres et demi; les convois occupent 9 kilomètres 500. L'ensemble de la colonne marche à une allure de 4 kilomètres à l'heure, ralentie sur les ponts et dans les passages difficiles : on peut, toute une journée, voir défiler les soldats du même corps.

Aussi, c'est bien une cité militaire, une ville complète qui s'installe chaque soir au cantonnement ou au bivouac, quand les lanternes multicolores qui remplacent les fanions s'allument pour la halte de la nuit. Près de la lanterne jaune, le fantassin trouvera sa réserve de cartouches; la lanterne bleue signale à l'artilleur le dépôt de munitions; sous les lanternes blanches et rouges, on soigne malades et blessés; on télégraphie à la lanterne blanche et bleue; la poste est installée

sous la lanterne olive et blanche. Les fours rougeoient, les bestiaux mugissent. Tous les besoins du soldat sont assurés : il peut attendre avec tranquillité le moment de se battre.

L'IVRESSE DE LA BATAILLE.

Elle arrive enfin, l'heure décisive, l'heure joyeuse. Tout d'un coup, une division du 4e corps, en colonne étroite, son artillerie encadrée de compagnies de réserve, réussit une trouée à travers la ligne de l'armée du Sud, et regagne la plaine, en retraite. Une division de cavalerie du 5e s'élance à sa poursuite, la charge tourbillonne autour du carré des baïonnettes; il faut renvoyer des batteries d'artillerie, recommencer la bataille en bas,



Cliché] [Neurdein.

SUR LE TERRAIN. — LE CAFÉ. — TABLEAU DE P. PETIT-GÉRARD.

La journée a été rude. Sitôt le repos commandé, les hommes se sont précipités sur les marmites, les ont calées sur des briques sous lesquelles on allume le feu. Bientôt chacun, heureux de pouvoir enfin se restaurer, trempera dans son quart plein de café bien chaud un morceau de pain gardé en réserve dans le sac.

souhaitée! Au petit jour, douze régiments de ligne de l'armée du Sud se forment en colonnes d'assaut, se glissent silencieux au pied du plateau où l'armée du Nord est bloquée. Les tambours de la division, massés par régiment, ont donné le signal de la charge à la baïonnette! L'armée du Nord résiste, n'abandonne ses lignes qu'une à une, les assaillants butent contre des épaulements, trébuchent dans des fils de fer. Mais la charge se précipite : en avant! L'artillerie du 5e et du 9e a suivi, installe toutes ses batteries sur les premières crêtes conquises, menace directement le réduit de l'ennemi. Pendant quatre heures, tout le plateau est en feu; les hommes courent, bondissent, tirent dans une fièvre avant de l'achever en haut. Enfin, c'est fini : de tous côtés les clairons sonnent « cessez le feu » et « rassemblement ». Le plateau est emporté; il s'agit de déterminer le détail du succès, les pertes probables des deux côtés, de vérifier les dispositions du service de santé. La dernière critique du généralissime, la dernière soupe au bivouac; l'ennemi quitte ses manchons blancs; on se retrouve cordialement autour des feux pour échanger le récit des prouesses de la journée. Demain ce sera l'émerveillement de la revue finale. On sait que les arbitres ont hésité à accorder la victoire, que le général a félicité tout le monde. Les anciens sont d'accord à proc[illegible] manœuvres les plus belles

UN SPECTACLE SPLENDIDE QUI INSPIRE CONFIANCE.

C'est une véritable apothéose que cette revue. Le vaste plateau d'Armilly, à 7 kilomètres de Chartres, est jalonné de mâts surmontés de fanions multicolores qui indiquent l'emplacement des corps et des divisions, groupés dans un carré de 800 mètres de côté : sur le côté est, des tribunes où le public se tasse; sur le côté sud, l'armée du Sud; sur le côté ouest, l'armée du Nord; sur le côté nord, toute la cavalerie des quatre corps.

Le jour est clair et frais, les curieux sont venus en foule, le défilé se poursuit au milieu d'un enthousiasme unanime.

32 régiments d'infanterie, avec 67 000 baïonnettes, 77 batteries avec 316 canons et 5000 hommes, 20 régiments de cavalerie forts de 8000 sabres, 2000 hommes de génie, les équipages des ponts, les aérostiers et les télégraphistes sont formés par corps qui occupent chacun 382 mètres de front et 500 mètres de profondeur. Devant ces masses hérissées de sabres et de baïonnettes, la voiture du Président passe au galop pendant que toutes les musiques jouent et que les drapeaux s'inclinent. Puis l'énorme colonne se met en mouvement, défile pendant deux heures, chaque corps s'étendant sur 1 kilomètre et 200 mètres de profondeur. Enfin la cavalerie charge, l'artillerie se déploie pour une salve finale. Un dernier salut enthousiaste de la foule qui acclame les drapeaux; la dislocation commence.

Maintenant les troupes vont retourner aux garnisons reprendre le nécessaire exercice quotidien, l'entraînement laborieux et patient.

Huit jours de cette vie en campagne ont montré ce qu'on peut attendre des corps engagés, précisé les besoins qu'il faut prévoir. L'officier comprend mieux le détail de son rôle, l'objet réel de son action et de celle de ses troupes. Une mutuelle confiance réunit les chefs et les hommes, les diverses armes, les services spéciaux, tous les éléments de la force militaire qui se fondent dans la nécessité pareille de la campagne.

Surtout les grandes manœuvres ont affirmé, une fois de plus, la gaieté courageuse, l'entrain toujours en éveil, qualités dominantes du soldat français. Des « troupiers », ne l'oublions pas, on n'en voit qu'en France! Et si vous voulez connaître le troupier français, suivez-le sous l'averse qu'il reçoit en chantant, suivez-le sur route sans ombre, sous un soleil de plomb qu'il fixe sans cligner les yeux, suivez-le jusqu'à la grande halte ou jusqu'à l'étape. Résistant dans la marche, gouailleur au combat et tout de même pris d'un frisson quand le clairon a sonné la charge et qu'il a couru sur l'ennemi à la baïonnette, la vraie bataille le trouverait aussi dispos que ces combats simulés où il apporte son ardeur, son espoir, sa foi; et c'est encore une chanson aux lèvres, dans un emportement de joyeuse bravoure, qu'il ferait, l'échéance venue, le sacrifice de sa vie à la défense du sol national.



Tom Pouce et Goliath.

Pour n'être pas de la même taille il n'en sont pas moins bons camarades.



Se jetant aux genoux de Mlle de Chanteraine, Pierre répétait : « Claude, ma bien-aimée, ma fiancée ! »

LE CHATEAU DU BOIS DORMANT

DERNIÈRE PARTIE

LES DEUX DEVISES.

Ému, déconcerté par le trouble que causait à Mlle de Chanteraine la vue de l'anneau ciselé, Pierre Fargeot répondit :

« Quand mon père me donna, il y a environ neuf ans, cette bague d'un travail délicat et bizarre, je lui demandai où il avait fait une aussi curieuse acquisition : « Chez un antiquaire de Paris, me répondit-il. Je destinais cet anneau, dont l'achat remonte loin, à ta mère qui est morte avant de l'avoir porté..., tu l'offriras un jour à ta fiancée. » Voilà, mademoiselle, tout ce que je sais du petit talisman d'or que je désirais vous confier.

— A votre fiancée,... » répéta vaguement Mlle de Chanteraine.

Puis elle se mit à regarder la bague attentivement. A l'intérieur, au milieu de signes étranges qui semblaient reproduire quelque formule de magie, une devise était gravée en caractères gothiques : « Prie et espère ».

Pierre Fargeot, anxieux, inquiet même sans définir très clairement la cause de son

SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE. — *Dans sa première jeunesse — avant la Révolution — Antonin Fargeot a aimé Mlle Irène de Champierre, dont il était le maître de poésie. Chassé ignominieusement par le comte de Champierre, l'infortuné Antonin Fargeot a traîné une vie obscure dans le village de Brémenville, où il est devenu maître d'école. En 1800, il meurt entre les bras de son fils Fargeot, jeune soldat de la République, fait colonel pour sa belle conduite à Marengo.*

Le mourant a remis au jeune homme un étrange anneau ciselé, l'a adjuré de le garder pour la fiancée qu'il aura sans doute ; et il meurt dans une horrible agonie, s'accusant d'un crime indéterminé.

Le jeune colonel se rendant à Mons-en-Bray, pour interroger sur ce mystère

inquiétude, assistait en silence à ce long examen.

« Quand votre mère est-elle morte? demanda la jeune fille.

— A la fin de l'année 1777. Je n'avais alors qu'un an et demi.

— C'était avant,... » murmura Mlle de Chanteraine.

Elle semblait se parler à elle-même.

« Cette bague vous rappelle quelque chose? » hasarda Pierre.

Claude leva les yeux et, tenant toujours la petite bague étrange :

« Quelque temps après ma naissance, dit-elle, sans répondre directement à la question de l'officier, mon grand-père fit exécuter, sur un dessin qu'il avait lui-même composé, deux bagues d'or qui nous étaient destinées à mon cousin Gérard et à moi et que nous devions échanger le jour de nos fiançailles. Ces deux bagues ne différaient entre elles que par la devise qui y était gravée. Au moment où l'orfèvre les lui livra, le duc de Chanteraine en remit une à ma tante Irène; il me donna l'autre à moi, beaucoup plus tard. Je n'ai jamais vu la première, celle que je devais recevoir de Gérard, et j'ignore la devise qu'elle porte. Quant à la seconde, celle que j'aurais moi-même offerte à mon fiancé, elle est toujours en ma possession et recèle ces trois mots : « Espère et agis ». Vous allez la voir. »

LA LÉGENDE DE LA CHANTERAINE.

Claude quitta le balcon et, gagnant la pièce voisine, prit dans un cabinet de bois de rose un coffret d'émail champlevé en forme de châsse qu'elle ouvrit vivement et d'où elle tira une bague d'or ciselé.

« La voici, dit-elle, regardez.... »

Pierre faillit jeter un cri de surprise.

« Regardez, regardez bien, continua Claude de Chanteraine en s'animant, sans pourtant élever la voix. Comparez chaque signe, chaque détail; et ce que vous pourrez constater ainsi, ce n'est pas un rapport confus, une vague analogie, c'est l'identité la plus absolue! Ah! je suis sûre maintenant que vous ne vous étonnez plus de l'émotion terrible qui m'a bouleversée tout à l'heure, lorsque vous m'avez montré la bague que vous tenez de votre père....

— L'identité de ces deux bagues est étrange, sans doute, fit l'officier, mais peut-être n'est-elle pas inexplicable. N'oubliez pas, mademoiselle, que celle de ma mère fut achetée, non pas chez un orfèvre, mais chez un brocanteur. La marquise de Chanteraine pouvait avoir perdu l'anneau de fiançailles destiné à son fils.

— Non, monsieur. Le précieux anneau avait été passé par ma tante elle-même dans une chaîne d'or que le petit Gérard portait au cou depuis sa naissance avec une médaille à l'effigie de saint Michel et qui ne le quitta jamais....

— ... Et le petit Gérard fut, n'est-ce pas, l'une des victimes du terrible incendie dont me parlait madame votre tante?

— Qui peut savoir? murmura la jeune fille.

— Mais, reprit Pierre surpris, eut-on jamais le moindre doute sur la mort de ce pauvre enfant? »

Mlle de Chanteraine secoua la tête.

« Si vous adressiez, monsieur, une telle question à ma tante Charlotte ou à mes cousins de Plouvarais, ils vous répondraient sans hésiter : « Non, il n'y a pas, il n'y a jamais « eu le moindre doute sur cet affreux malheur. « Gérard-Michel de Chanteraine est mort, « comme son père, comme sa mère, il y a « vingt-deux ans. » Cependant on a retrouvé, bien reconnaissables quoique à demi calcinés, les cadavres de mon oncle, de ma tante et de plusieurs domestiques; on a retrouvé, parmi les décombres de l'escalier, la triste dépouille de la nourrice de Gérard qui, très probablement, avait abandonné l'enfant pour fuir plus vite; on n'a jamais retrouvé le corps de Gérard de Chanteraine. »

« Oh! je sais, reprit Claude sur un mouvement involontaire du jeune homme, je

surpris en route par la nuit. Il cherche un refuge dans le château presque en ruines de Chanteraine, château déserté en 91 par ses maîtres les derniers Chanteraine dont l'héritier mâle, le petit Gérard, a succombé, encore enfant, dans un incendie.

A sa grande surprise, le colonel Fargeot s'aperçoit en pleine nuit que le château est habité.... D'étranges personnages, vêtus en costume d'avant la Révolution, causent, jouent, s'agitent. Le colonel dissimule sa présence, explore le château et trouve endormie dans une chambre écartée une ravissante jeune fille, telle la Belle au bois dormant: c'est Mlle Claude de Chanteraine qui s'éveille souriante et explique au jeune homme le mystère du château. Les Chanteraine n'ont jamais émigré; ils ont laissé croire à leur départ pour assurer leur sécurité, mais ils vivent depuis 91 cachés dans les souterrains durant le jour; la nuit seulement ils s'éveillent.

La jeune fille présente Pierre Fargeot à sa famille étonnée et Pierre va quitter Claude. Cependant une irrésistible sympathie est née entre les deux jeunes gens. Pierre conjure Claude de lui conserver l'anneau ciselé qui lui a été légué par son père mourant. A la vue de l'anneau, la jeune fille se trouble et interroge l'officier sur l'origine de cette bague.

sais, le corps d'un enfant de deux ans est bien frêle. Il semble pourtant singulier qu'aucun vestige ne soit resté de ce pauvre petit être... ne fût-ce que le bijou qu'il portait au cou. Quoi qu'il en fût, le duc de Chanteraine, qui ne pouvait se résoudre à accepter l'idée d'un si complet, d'un si effroyable deuil, s'autorisa de ce fait pour espérer que Gérard avait été épargné, pour espérer que, peut-être, un miracle rendrait à sa vieillesse désolée la joie de contempler encore un fils de son sang. Et puis, le merveilleux est si doux, si consolant à ceux qui sont très vieux... ou très jeunes! Quand la mort eut fauché tous les êtres qui devaient perpétuer son nom, mon grand-père se rappela la légende de la Chanteraine.... D'abord, il n'en parla qu'avec une sombre mélancolie, puis il n'en parla plus, mais il s'en pénétra, il porta toujours en lui, comme une espérance secrète, cette croyance naïve que nos paysans se sont transmise à travers les siècles! Oui, parce qu'il était très âgé peut-être et vivait en dehors du réel, le duc de Chanteraine en vint à se persuader, avec le plus humble de ses vassaux, que la race des Chanteraine n'était pas éteinte et que — comme la petite rivière un moment étouffée sous les rochers — elle reparaîtrait de nouveau, joyeuse et fière, au soleil de Dieu! Et il me faisait partager cet espoir étrange. Dès que nous nous trouvions seuls, bien seuls, il me prenait sur ses genoux et je lui demandais de me raconter des histoires de « quand le petit Gérard reviendrait... ». C'étaient des histoires merveilleuses que je savais presque par cœur et dont je ne me lassais pas. Cependant je n'en parlais à personne; d'instinct, je craignais les railleries. Quand mon grand-père sentit venir la mort, il m'appela auprès de lui et me parla tout bas : « Tu l'attendras fidè-
« lement, n'est-ce pas, ma petite? » me dit-il de sa voix déjà lointaine, « car *il* est ton
« fiancé... et *il* reviendra! *Il* reviendra, je
« le sais, je le vois,... promets-moi de l'at-
« tendre toujours.... » J'ai promis. »

A ces mots, Pierre tressaillit, une protestation passionnée lui échappa.

« Mais c'était une folie, vous ne pouviez ainsi sacrifier votre vie à une illusion.... »

Il avait oublié la bague et son énigme irritante. C'était l'histoire de Claude qu'il écoutait, et Claude, à propos de cette bague qui la liait mystérieusement à une sorte de fantôme, s'abandonnait à la pente qui l'entraînait vers les confidences plus personnelles. Sous le voile des paroles qu'elle adressait à un inconnu dont elle se sentait comprise et respectée, elle essayait instinctivement de préciser la tristesse confuse qui la gagnait peu à peu... et pourtant elle ne pouvait trouver aucun soulagement dans cette expansion dont la douceur troublée l'énervait douloureusement et qui faisait surgir de son cœur des regrets ou des appréhensions jusque-là insoupçonnés d'elle.

« J'étais trop jeune pour comprendre ce que c'était que « sacrifier sa vie », continua-t-elle. La vie, qu'en savais-je? Et j'avais la foi! Il me sembla qu'à la minute suprême, mon cher grand-père avait *vu* l'avenir. Lui mort, je ne cessai point d'attendre Gérard. Les histoires qu'on ne me redisait plus, ma mémoire les retrouvait ou mon imagination les recréait plus belles. C'est ainsi que j'ai grandi. A seize ans, à vingt ans, j'étais encore, j'étais toujours la petite fiancée qui attendait que son seigneur lui apportât le bel anneau d'or promis. De ce Gérard inconnu, mon rêve faisait un héros, un homme meilleur, plus beau, plus noble que les autres hommes.... Non, pas un instant je n'ai douté de sa venue. Je ne me demandais même pas *comment* il viendrait. Je savais que ce serait lui, lui seul qui m'arracherait du sépulcre où s'écoulait mon adolescence, ma jeunesse.... Je savais que le vieux château s'ouvrirait un jour pour lui!... Si l'on m'avait interrogée sur mon avenir, j'aurais dit : « L'avenir ne
« m'inquiète point ». Et peut-être aurais-je ajouté, si j'avais voulu être franche : « J'épou-
« serai mon cousin Gérard de Chanteraine,
« quand il reviendra ». Oui, je croyais alors que d'un moment à l'autre mon fiancé allait m'apparaître.... En toute sincérité, en toute simplicité, j'aurais pu lui dire : « Je vous
« attendais.... » Maintenant, je ne sais plus.... Il me semble qu'en parlant de ces choses je leur ai ôté de leur charme, il me semble que mes beaux espoirs se sont ternis, décolorés comme les ailes des papillons qui se fanent dès qu'on les touche. Jadis, c'est moi qui allais les chercher dans le monde des illusions; en vous les révélant, — je ne sais pourquoi, en vérité, — je les ai ramenés à celui des réalités.... Et je juge mes rêves, ainsi que vous devez les juger vous-même, puérils, absurdes.

— Hélas! le plus grand charme des rêves est précisément d'être absurdes, c'est-à-dire contraires au sens commun; croyez-vous que je ne l'aie jamais constaté par moi-même? fit Pierre doucement.

— Mais cette bague, cette bague.... votre bague, monsieur Fargeot, elle est bien réelle, reprit la jeune fille avec une sorte d'égarement. Est-ce le bijou que la ...
de Chanteraine a reçu de mor...
Est-ce une autre bague tou...

dessin confié à l'orfèvre peut, certes, avoir été reproduit plusieurs fois, bien qu'ordre eût été donné alors d'anéantir le modèle, aussitôt après l'exécution des deux bagues. Mais mon grand-père avait gravé lui-même les devises.

— Et les deux devises que nous avons sous les yeux semblent se compléter, remarqua pensivement le colonel Fargeot. « Espère et agis », dit la bague que vous deviez remettre à Gérard de Chanteraine.... « Prie et espère » eût pu conseiller la bague que Gérard eût donnée à sa fiancée. L'action, la lutte confiante pour lui, la prière et la foi paisible pour elle,... c'est comme un idéal de vie.... »

Claude demeura silencieuse pendant quelques minutes.

« Colonel Fargeot, fit-elle enfin, je *crois* malgré moi que ce bijou tombé, par hasard, entre vos mains, est bien celui qui appartint jadis à Gérard de Chanteraine.... Il faut que nous soyons fixés, vous et moi, sur son authenticité. Les circonstances qui nous ont rapprochés, un peu en dehors de la vie positive, m'ont déjà conduite à vous révéler des choses que je pensais taire toujours. Cependant, je ne vous ai pas tout dit.... Sauf peut-être le dévoué Quentin qui ne m'a jamais laissé deviner quels secrets se cachent sous son front rigide, il ne se trouve plus au monde un être vivant qui sache ce que je veux que vous appreniez encore de moi aujourd'hui.

« N'est-ce pas que je puis avoir en vous cette grande confiance,... cette confiance invraisemblable dont la spontanéité me troublerait et que je jugerais sans doute insensée moi-même, si, emportée par le courant de tant d'événements inattendus, affolants, j'avais le temps ou la force de réfléchir? »

Mlle de Chanteraine parlait avec une grande douceur, mais cet accent de loyauté laissait deviner une sorte de détresse.

« Oui, mademoiselle, je vous l'ai dit, je



« Voici cette bague, dit Claude de Chanteraine, regardez-la! »

vous le répète, vous pouvez m'accorder sans crainte cette confiance dont je suis fier, répondit Pierre Fargeot, la voix un peu altérée par l'émotion qui le prenait à la gorge, et vous pouvez me l'accorder non pas seulement parce que je suis un homme d'honneur, mais aussi parce qu'en moi un dévouement absolu vous est acquis.... Je vous jure de vous servir, de vous aider de tout mon pouvoir, de toutes mes forces comme, je puis vous l'assurer, de toute ma discrétion....

— Je ne vous demandais point de serment, reprit Claude avec la même douceur, mais je

suis heureuse de voir que vous avez compris toute l'importance, toute la gravité de la question que je posais à votre conscience. Ce que je vais vous révéler semble appartenir, comme le reste, au monde du roman.... »

En prononçant cette dernière phrase, Mlle de Chanteraine s'était dirigée vers l'une des portes....

« Voulez-vous me suivre, monsieur Fargeot? » ajouta-t-elle.

Et légère, silencieuse comme une ombre, sa jolie robe démodée frôlant le tapis clair, elle gagna la galerie.

LE MUR PARLE....

Ils traversèrent en quelques instants plusieurs pièces, puis un long couloir qui aboutissait à une porte que Claude ouvrit. Alors apparut, étroitement encadrée par les murs cintrés de la tourelle d'angle, la spirale d'un escalier de pierre.

« Venez, » murmura la jeune fille.

Et, avant même que Pierre eût pu lui offrir l'appui de sa main, elle s'était engagée sur les degrés, franchissant un premier tournant qui la dérobait à la vue de son compagnon. Mais, arrivée au bas de l'escalier, elle fut arrêtée dans sa marche agile par une nouvelle porte dont la serrure résista à l'effort nerveux de sa petite main de femme. Cette fois, comme elle acceptait l'intervention de Pierre, le jeune homme vit qu'elle était très pâle et qu'elle tremblait....

« Ne faites pas de bruit! supplia-t-elle, prenez du moins toutes les précautions possibles pour ne pas troubler ce silence... qui me semble plein de menaces. »

Mais, déjà, la porte récalcitrante avait cédé et le gémissement lamentable de ses gonds avait réveillé pour quelques secondes les échos de Chanteraine. Pierre s'effaçait pour livrer passage à la jeune fille.

« Nous voici au but, » dit Claude....

Et précédant de quelques pas l'officier, elle alla relever les rideaux qui, dans le lieu encore à demi obscur où elle venait d'entrer, couvraient de leurs plis une assez vaste fenêtre.

Alors, à la lueur ensoleillée qu'atténuaient à peine, en ce beau matin d'été, les persiennes closes, Pierre Fargeot vit qu'il se trouvait avec Mlle de Chanteraine dans une pièce lambrissée de vieux chêne où deux vitrines remplies d'armes de chasse se faisaient vis-à-vis perpendiculairement au mur extérieur.

Fermée, la porte de la tourelle s'encastrait très exactement à droite de la fenêtre, dans un double panneau de chêne sculpté qui occupait en pan coupé toute la hauteur de la pièce et qui offrait, à partir de la cimaise, l'aspect d'un immense diptyque représentant deux scènes champêtres, la moisson et les vendanges. Au-dessus de la première de ces scènes, se lisait profondément incrustée en lettres d'argent bruni cette vague sentence : « Moissonnera en joie qui a semé avec sagesse ». Au-dessus de la seconde, cette autre : « A bon vigneron bonne vigne ».

À gauche de la fenêtre, le même pan coupé était simulé pour la symétrie de la décoration et orné également d'un panneau sculpté en forme de diptyque. Là, commentant d'un côté le sourire béat d'un vieillard entouré d'enfants, de l'autre les danses joyeuses d'un groupe d'écoliers devant un bonhomme de neige, les lettres d'argent bruni disaient, avec plus d'optimisme que d'élégance : « Tout âge a ses privilèges. Toute saison a ses plaisirs. »

« Nous voici au but, répéta Claude. C'est ici que je voulais vous conduire, c'est ici que nous allons savoir. »

Elle s'interrompit, regardant autour d'elle :

« Je n'étais pas revenue dans cette pièce depuis la mort de mon grand-père, dit-elle. Quentin seul y descend quelquefois.... »

Elle semblait épuisée.

Pierre prit contre le mur qui regardait la fenêtre une chaise de cuir de Cordoue et l'avança jusqu'à l'embrasure où Mlle de Chanteraine s'était appuyée.

« Asseyez-vous, reposez-vous un peu, je vous en supplie, » fit-il.

Elle obéit, remerciant d'un petit sourire vague.

« Je n'ai pas le loisir de me reposer longtemps, murmura-t-elle. J'ai encore tant de choses à vous dire, à vous expliquer, et il ne faudrait pas que notre absence se prolongeât trop.... »

Un instant, Claude fixa de ses yeux mélancoliques quelque détail de la boiserie, puis elle dit :

« Vous savez, monsieur, par mes premières confidences, que le duc de Chanteraine avait prévu de très loin les tristes et terribles événements qui devaient troubler la fin du siècle passé, et que, redoutant pour les siens les conséquences fatales d'un bouleversement social, il avait secrètement préparé le refuge qui fut notre salut. Son admirable sollicitude ne s'était pas arrê[illegible]
vint un jour où, bien que de t[illegible]
se fussent accomplies ins[illegible]
monde remarqua que le d[illegible]

:éduit ses dépenses, simplifié considé-
ıent son train de maison. Les uns l'ac-
nt d'avarice, les autres attribuèrent à
.auvaise gestion ou à des prodigalités
ıées la diminution d'une fortune qu'on
onnue très belle. On s'entretenait beau-
de cette étrange et subite parcimonie
ıelle qu'en fût la cause, allait s'accen-
ɛt devait prendre encore de plus éton-
proportions après la mort des enfants
c de Chanteraine. Mais le vieux gen-
me laissait dire. Et ainsi, lentement, en
un avenir auquel il était seul à croire,
.ssait un trésor.... Cachés à tous les
monnaies d'or et bijoux attendaient
uvais jours! Mon grand-père ne parlait
t ceci à personne, si ce n'est, je crois, à
in, qui l'aidait dans les travaux tout
els qu'il avait entrepris. Plus tard,
ɔup plus tard, il m'en parla à moi. Ce
pas le jour où il me donna la bague,
un autre jour, quelques semaines seu-
: avant sa mort. « Je n'ai plus au
ıde, me dit-il, que Gérard et toi, et
ɾeux que Gérard et toi vous soyez
es.... Gérard et toi, tu entends!...
ais lui sans toi, jamais toi sans lui!
ıs, mon enfant, et prépare-toi à bien
ɾer dans ta mémoire ce que tu vas voir
ıtendre, car il faudra peut-être que tu te
.ppelles longtemps! » Mon pauvre grand-
Il doutait si peu de la venue de Gérard
oulait m'interdire par tous les moyens
n pouvoir d'en douter moi-même, »
ıra la jeune fille, comme malgré elle.
'officier secoua la tête vaguement,
.t pas avouer que son admiration pour
de Chanteraine faisait place peu à peu
rancune sourde.
ar moments même, Pierre était prêt à
ι mémoire de ce visionnaire qui avait
:ment subordonné tout l'avenir, tout le
ur, toute la liberté de sa petite-fille
e à la réalisation impossible du rêve le
bsurde, au retour miraculeux, à la ré-
tion de son petit-fils mort!...
laude reprit :
Après m'avoir recommandé la plus
ɛ attention, le plus grand sérieux, mon
-père me conduisit, par l'escalier que
venons de descendre, jusqu'à cette
salle qui dépendait de son appartement
ılier et où il avait coutume de serrer
ıs belles armes de chasse
– Ici? murmura Pierre.
– Ici même, » acquiesça la jeune fille.
'uis elle se leva, fit quelques pas et
a à gauche du mur de la fenêtre
t l'un des panneaux de chêne sculpté
ɔfficier avait remarqués en entrant.

« La volonté du duc de Chanteraine a été accomplie, dit-elle. Je me souviens de tout, oh oui! ,de *tout* ce que j'ai vu et entendu alors. D'abord, mon grand-père me montra sur la boiserie ces deux scènes familières en me désignant plus spécialement celle-ci dont il me fit lire à haute voix la légende : « Tout âge a ses privilèges, » ensuite il me demanda de lui dire les mots qui étaient inscrits dans ma bague ou plutôt dans la bague de Gérard, puisque c'était à Gérard que je devais la donner. « Espère et agis, » répondis-je.... Alors, il s'approcha du mur, en me priant encore de suivre très scrupuleusement ses indications. Il me fit observer en premier lieu que les lettres contenues dans la devise de la bague se trouvaient toutes au moins une fois dans les mots que je venais de lire au-dessous de la scène de gauche du panneau : « Tout âge a ses privilèges, » puis il appuya successivement sur l'*e* d'*âge*, sur le premier *s* de *ses*, sur le *p* de *privilèges*, de nouveau sur l'*e* d'*âge*... et ainsi de suite en ayant soin de ne jamais toucher qu'une seule lettre de chaque espèce, jusqu'à ce qu'il eût indiqué toutes les lettres qui composent la devise « Espère « et agis ». Il se trouva qu'il avait de cette manière pressé une fois le *t* de *tout*, l'*a* d'*âges*, le *p*, le premier *r* et le premier *i* de *privilèges*, deux fois le premier *s* de *ses* et quatre fois l'*e* d'*âge*....

« Les caractères qu'il avait touchés étaient restés incrustés plus profondément dans leur encadrement de chêne; quand le dernier *s* d'*agis* eut été indiqué sur la légende, je remarquai tout à coup qu'une partie de la boiserie, celle qui portait la scène dont nous nous étions occupés, s'était reculée en s'enfonçant dans le mur à gauche et laissait entrevoir, sur un espace limité par l'autre partie de la boiserie et large à peu près comme la main, une surface très lisse de métal.... Aussitôt mon grand-père m'expliqua que derrière le double panneau qui venait de s'écarter ainsi se trouvait la porte d'une sorte de coffre-fort dissimulé lui-même dans l'épaisseur du mur. C'était là qu'il avait secrètement déposé la fortune destinée par lui à Gérard et à moi.... Mais comme, avec la curiosité d'une enfant, j'insistais pour que l'ouverture s'agrandît encore et me permît d'examiner à mon aise la mystérieuse cachette, un refus affectueux accueillit ma demande : « Chère petite, me fut-il répondu, « je ne peux absolument pas te satisfaire. Il « faudrait, pour que la boiserie achevât de « s'ouvrir laissant la porte secrète complète- « ment libre, que tu n'ignorasses pas la « devise qui est gravée dans la bague que

« Gérard t'apportera un jour; il faudrait que « tu fusses en mesure de répéter à l'aide de « cette devise et de la légende du côté droit « du panneau : *Toute saison a ses plaisirs*, l'opération à laquelle nous venons « de nous livrer sur le côté gauche et qui « m'a été possible parce que je connaissais « les mots inscrits pour Gérard dans la « bague qu'il recevra de ta main : « Espère « et agis. »... Alors, je ne pensai plus qu'à écouter docilement les indications précieuses que le duc de Chanteraine prit encore le soin de me donner et qui se rapportaient à cette armoire, à ce coffre de fer entrevu à peine et que Gérard et moi nous pourrions ouvrir un jour, grâce au secret qui m'était confié.... »

Claude se tut; le colonel Fargeot avait deviné quelle expérience décisive elle voulait tenter; cependant il attendait qu'elle s'expliquât plus clairement.

« Vous avez compris, monsieur, dit-elle enfin, la réponse que j'attends maintenant de cette muraille inerte. Si la bague qui est en votre possession est bien la bague que mon grand-père a remise, il y a plus de vingt ans, à la marquise de Chanteraine, si la devise qui y est écrite est bien le complément voulu de celle que nous connaissons par l'autre bague, les deux côtés du panneau s'ouvriront, nous livrant leur secret.

— Je comprends, » approuva Pierre.

Lentement, d'une main qui tremblait, Claude renouvela l'opération mystérieuse dont sa mémoire avait gardé un souvenir si précis. Ses doigts se posèrent dans l'ordre indiqué et autant de fois qu'il était nécessaire sur chacune des lettres de la légende, là où, dix ans auparavant, elle avait vu se fixer les doigts pâles de l'aïeul; puis, quand le panneau de gauche se fut reculé dans la muraille, laissant entrevoir comme jadis la surface de l'armoire de fer, elle concentra toute son attention sur le panneau de droite.... Et, tandis que, d'une voix brisée, elle prononçait pour ne pas s'égarer chaque lettre de la devise « Prie et espère », le même travail recommença.

A la cinquième lettre, la pauvre enfant s'arrêta, suffoquée. Pierre crut qu'elle allait défaillir.

« Mon Dieu! comme vous êtes pâle! s'écria-t-il. Ces émotions sont trop fortes pour vous. »

Il aurait voulu la rassurer, l'apaiser, la bercer de ces paroles tendres et douces qu'on dit aux enfants.

« C'est un moment d'angoisse terrible pour moi, fit Mlle de Chanteraine, essayant pourtant de sourire, et je me sens tout à coup trop faible pour le supporter. »

Cependant, par un grand effort de volonté, elle se dompta et poursuivit l'expérience tentée.

Bientôt il ne lui resta plus que deux lettres à faire jouer.

Mais le courage lui manqua; il lui sembla que ses mains devenaient molles.

« Par grâce, balbutia-t-elle, remplacez-moi.... »

Très impressionné lui-même par cette scène étrange, Pierre Fargeot s'approcha à son tour de la boiserie et, reprenant la devise à la dernière syllabe d'*espère* où Claude l'avait laissée, pressa fortement l'*r* du mot *plaisir* et l'*c* du mot *toute*, déjà bien enfoncés dans leur refuge de chêne.

Alors, un craquement se fit entendre, si strident que le jeune homme sursauta, et, avec une sorte de tranquillité majestueuse, les deux parties du panneau roulèrent en sens inverse sur des gonds invisibles, laissant apparaître peu à peu une haute plaque de fer qu'une main habile avait entourée de fines ciselures.

AMOUR SANS ESPOIR.

Devant le fait accompli, ni Pierre ni Claude ne trouvèrent de paroles.... Mlle de Chanteraine s'était laissée tomber sur la chaise que son nouvel ami lui avait tout à l'heure avancée; là, elle demeura quelques instants sans force, sans voix.

« J'ai voulu savoir, je sais! » murmura-t-elle enfin en tordant machinalement, d'un mouvement très lent, ses mains jointes. « Oui, je *sais*; cette bague que vous me confiiez, par hasard, comme vous l'eussiez confiée, en des circonstances analogues, à toute autre jeune fille, est l'anneau prédestiné que j'attendais de Gérard de Chanteraine, mon fiancé.... Je sais!... Mais à quoi bon, puisque cette lueur d'un instant ne fait paraître que plus épaisses et plus impénétrables les ténèbres dont je suis enveloppée. A quoi bon? Et qu'est-ce que tout cela prouve? »

Très affectueusement, avec un désir de l'arracher à ce grand découragement, Pierre insinua :

« Cela prouve que Gérard de Chanteraine a été sauvé peut-être, car, s'il avait péri avec ses malheureux parents, comment la bague eût-elle pu se trouver intacte dans les mains de l'homme qui l'a vendue à mon père? »

Claude ne parut pas entendre. [illegible] leva et fixa un moment, [illegible] vagues qui ne semblaien[illegible]

'er si hermétique-
t close.

« Le duc de
nteraine m'a sou-
montré le dessin
cette porte, qu'il
t fait exécuter à
inger comme la
erie qui la recou-
, comme les diffé-
es pièces du méca-
ie ingénieux que
s venons de faire
r.

« Elle s'ouvre au
en de deux clés,
clé d'or que je pos-
, une clé d'argent
Gérard devait me
ier.

« Voyez, c'est là
st dissimulée la
nière serrure, »
ta-t-elle.

Et en effet, la pe-
clé d'or que Claude
it à la main péné-
dans une serrure
que invisible dis-
lée au milieu des
ments variés dont
union formait les
ices gracieux d'une
inte arabesque;
itôt, sur un mou-
ent de la jeune fille,
ourd rectangle de
trembla et, par le
, se détacha quel-
peu de son alvéole.

« Cette plaque,
t Mlle de Chante-
, doit se renverser



LA JEUNE FILLE CHANCELA; D'UN MOUVEMENT INSTINCTIF PIERRE FARGEOT L'ENTOURA DE SES BRAS POUR LA SOUTENIR.

ne un pont-levis, et mettre à découvert
offres qui renferment la fortune amassée
mon grand-père...; mais ces richesses
nt respectées et ne verront le jour que
u'un duc de Chanteraine aura reparu
ce château, apportant la clé d'argent. »

Claude avait parlé tristement, de la
e voix lente, à peine modulée. Elle se
ncore, puis, brusquement, elle se tourna
Pierre. Ses yeux agrandis soudain
imèrent une supplication ardente, pas-
iée.

« Il ne reviendra pas, n'est-ce pas?
ia-t-elle. Vous ne croyez pas qu'il puisse
nir? »

Ces mots d'angoisse avaient jailli mal-
lle du plus intime de son être.

Maintenant, elle le redoutait, ce retour jadis tant souhaité.

Une joie folle, presque douloureuse par son intensité, étreignit le cœur de Pierre.

« Non, je ne crois pas qu'il revienne, je ne crois pas, » fit-il très bas.

En proie à une émotion fiévreuse contre laquelle sa volonté luttait en vain, Mlle de Chanteraine ne semblait se soutenir qu'à peine.

« Oh! je ne sais pourquoi, dit-elle avec une sorte de confusion en passant sur son front sa petite main pâle, je ne sais pourquoi, j'ai peur,... j'ai peur.... Que serait-il, cet homme que je ne connais pas et qui viendrait me chercher en maître? Et puis... si... si quelqu'un venait... qui ne fût pas lui, si....

Que croire? Mon Dieu, je me sens devenir folle quand je pense à toutes ces choses mystérieuses, incompréhensibles pour moi. »

Elle chancela, ses yeux se fermèrent.

D'un mouvement instinctif, Pierre l'entoura de son bras et la retint contre lui.

« Mais il ne viendra pas, répéta-t-il doucement, il ne viendra pas,... essayez d'échapper à ces idées maladives.... »

Et un grand désir le prit d'ajouter à ces mots d'autres mots : « Oubliez ce fantôme de vos rêveries... et laissez-moi être le guide, le protecteur dont votre faiblesse a besoin dans la vie, dans la vraie vie. »

Oh! que de choses il eût voulu dire à la bien-aimée, tandis qu'il la tenait ainsi, lasse et comme plus frêle, tout près de son cœur : « Mon origine est très humble, mais en ce monde nouveau que vous ignorez encore, l'avenir, un avenir de gloire peut-être, est à moi, et votre famille aura en moi un soutien puissant.... Qu'est-ce donc de nos jours qu'un titre, une particule? N'avons-nous pas aussi, nous, les hommes d'aujourd'hui et de demain, notre noblesse, née, comme l'autre se flattait de l'être, du courage personnel, des services rendus au pays?... Vous me connaissez à peine; mais, dès la première minute, je vous ai aimée, je vous ai appartenu.... Et vous, vous m'aimeriez un peu aussi, je le sens, si vous vous abandonniez à votre cœur, car il y a des unions écrites à l'avance et des êtres qu'un seul regard lie.... Si quelque chose, si quelque sentiment nouveau, ne s'était pas révélé à votre âme, pourquoi auriez-vous peur de l'idéal fiancé que votre rêve appelait hier encore? Ne permettez pas qu'un préjugé nous sépare!... Un serment arraché à votre ignorance d'enfant ne saurait engager votre vie de femme. Et nous laisserons dormir d'un éternel sommeil le trésor des ducs de Chanteraine.... Le trésor, pour moi, c'est vous! »

Peut-être même le colonel Fargeot les eût-il dites, ces paroles folles; mais, presque aussitôt, les yeux de Claude se rouvrirent surpris, craintifs. D'un mouvement fatigué, avec un petit geste très simple qui remerciait et qui, un peu prématurément, protestait... d'un retour de force ou de courage, la jeune fille se redressa, repoussant doucement l'appui auquel, presque inconsciemment, elle s'était abandonnée quelques secondes.

Alors, par une association d'idées assez confuses, une sorte de réveil se fit en Pierre. A ce moment même, il se rappela le délire du maître d'école, il se souvint qu'il y avait une faute, un crime peut-être dans la vie de ce père bien-aimé.

Si Antonin Fargeot s'était rendu coupable d'une action mauvaise, déshonorante, comment dire à Claude : « Je porte un nom sans tache; seul un préjugé nous sépare.... »

Et tout à coup le jeune homme eut besoin de se rappeler que la petite bague d'or avait disparu pour les Chanteraine onze ans avant la Révolution française, afin d'échapper à l'affreuse tentation de croire que ce fût le hideux trophée d'un massacre....

Mais, hélas! qui prouvait à Pierre qu'aucun autre rapprochement sinistre ne devait être fait entre l'histoire mystérieuse de ce bijou qui avait appartenu à un Chanteraine et la faute inavouée d'Antonin Fargeot?... Quel nom, quel nom révélateur, l'agonie du maître d'école avait-elle vainement cherché? Celui d'une victime peut-être.... Et si c'était....

L'espace d'une seconde, cette idée atroce s'empara si complètement du jeune homme que tout son sang lui afflua au cœur.

Mais il se ressaisit, et la douce figure d'Antonin Fargeot, le meilleur, le plus noble des hommes, reparut dans son souvenir, purifiée de tout soupçon.... Antonin Fargeot n'avait pu connaître la torture du remords que par la fièvre et le délire qui avaient troublé, abusé son cerveau.

Cependant le charme était rompu, et le fils du maître d'école se raillait maintenant de ses prétentions absurdes : Mlle de Chanteraine épouser le colonel Fargeot! Quelle folie!

Les yeux vagues, les lèvres très pâles, Claude semblait sortir d'un rêve.

Ému de la voir si éprouvée, souffrant de se sentir si impuissant à la consoler, à la soutenir, Pierre la regardait avec une pitié profonde.

« Comme vous devez me trouver faible, sans courage! » dit-elle.

Elle sourit d'un pauvre sourire triste, puis son regard qui se levait rencontra les yeux anxieux de Pierre et, soudain, une violente rougeur colora ses joues blêmes....

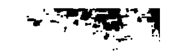
« Mon Dieu, fit-elle, que dois-je penser de cette bague?...Que puis-je croire?... Je ne sais plus.... Il me semble que j'ai vécu des années en une seule nuit... depuis cette minute où, à peine éveillée d'un rêve qui m'avait fait entrevoir un avenir heureux, tout proche, j'ai cru.... »

Elle hésita, puis, regardant Pierre avec je ne sais quoi d'étrange, de presque hagard dans les yeux, elle acheva, comme effrayée de ce qu'elle disait :

« ... J'ai cru voir en vous Gérard de Chanteraine.... Oui, j'ai cru le [illegible]
point de vous accueillir par de[illegible]
vous ont paru bien sing[illegible]
Et cependant vous n[illegible]



« Voyez, s'écria Quentin, à la tempe gauche, la petite cicatrice ronde! »



donné cette bague, cette bague qui semble s'être échappée de la tombe! Dites-moi, que faut-il que je croie? Êtes-vous sûr que.... »

Elle s'arrêta brusquement. Pierre souriait avec une grande tristesse.

« Je m'appelle Pierre Fargeot, fit-il, je suis le fils d'un maître d'école de village et d'une ouvrière. Non, ce n'est pas à Pierre Fargeot qu'il appartenait de vous réveiller de ce rêve heureux.... »

Mlle de Chanteraine secoua la tête, sans savoir que dire, craignant vaguement de dire trop ou trop peu.

Il y eut un silence très long, très lourd.

« Il faut que je parte, » murmura Pierre.

Lentement, sans se parler, ils refirent à travers le château le chemin sur lequel, peu de temps auparavant, ils s'étaient sentis entraînés par une impatience fiévreuse.

Ainsi, ils se retrouvèrent devant le portrait du vieux duc de Chanteraine.

« Voici votre bague, dit Claude, tendant au jeune homme le petit cercle ouvragé.

— Mais, s'écria Pierre, elle vous appartient.

— Elle n'eût pu m'appartenir, repartit gravement Mlle de Chanteraine, que si je l'avais reçue de Gérard, mon fiancé,... reprenez-la. »

Sans répliquer Pierre obéit.

Alors les beaux yeux bleus de la Princesse au bois dormant se levèrent une fois encore sur le colonel Fargeot, l'enveloppant d'un regard de bonté et de douceur.

« Adieu, monsieur, fit la jeune fille, je vous souhaite bonheur et gloire. Nous ne nous sommes connus que pendant un temps bien court et nous ne nous reverrons sans doute jamais. Pourtant, il me semble que les quelques heures qui nous ont rapprochés ont fait de nous deux amis. Il est doux de se trouver en contact avec une âme droite, une conscience fière,... vous m'avez prouvé qu'il y en a dans tous les partis. J'aimerai, je le sais, à me rappeler notre rencontre,... et je serai contente que vous ne l'oubliiez pas. »

Elle se tut.

Une émotion poignante blêmissait Pierre Fargeot.

« Je ne l'oublierai jamais,... balbutia-t-il,... jamais.... Adieu, mademoiselle,... je vous souhaite à mon tour.... »

Il ne put achever.

« Merci, colonel Fargeot, et que Dieu vous garde, » reprit Claude, essayant d'affermir sa voix qui s'altérait.

Pierre hésita un très court instant, puis, d'un mouvement presque brusque, il saisit la main qui pendait, inconsciente, sur la jolie robe à bouquets et, longuement, follement, comme s'il ne pouvait s'en détacher, il y pressa ses lèvres.

Et il s'enfuit.

Sans se retourner une seule fois pe regarder en arrière, sans ralentir sa marche pour reprendre haleine, il traversa les ruin de Chanteraine, il descendit la pente abrupte, il suivit jusqu'à la grande route le de qui contournait la colline.

Là, il s'arrêta et passa sa main sur se yeux, comme un homme qui s'éveille.

Une phrase de Claude lui revenait obs dante :

« J'ai cru voir en vous Gérard de Chanteraine.... »

Un instant, irrésistiblement attirés, s regards s'absorbèrent sur la petite bag étrange.

Mais bientôt il secoua la tête.

« Quelles chimères cette pauvre enfa m'a mises dans l'esprit! murmura-t-il. O tante Manon, tante Manon, qu'allez-vous m dire! »

TANTE MANON.

Lorsque Pierre, avec des ménagemen infinis, eut appris à la tante Manon la m d'Antonin Fargeot, la pauvre femme pleu beaucoup. Et, profondément ému deva cette douleur de vieillard qui ressemblait peu, dans ses manifestations extérieures, une douleur enfantine, l'officier berça paroles tendres et de caresses celle qui, bi des années auparavant, avait ainsi apaisé s pleurs de tout petit.... Puis, encore endolo du coup qu'elle avait reçu, la tante Man regarda son Pierre, l'admira, le question l'entoura d'attentions et de soins ingénu On eût dit qu'elle cherchait à oublier les tri tesses présentes pour se croire revenue temps où elle contait si bien l'histoire de Belle au bois....

Maintenant qu'il touchait au but, l'offi cier n'osait plus interroger. Son impatien de savoir avait fait place à une appréhensio de ce qu'il pourrait apprendre et il ava résolu qu'avant le lendemain il ne parlera pas du secret d'Antonin Fargeot. Il lui sem blait à la fois qu'il pouvait s'accorder cett trêve et qu'il la devait à la tante Manon.

Quand vint le soir tous deux s'assire dans le jardinet planté de fleurs et de légume qui entourait la maison de Manon.

Le ciel s'était doré très doucement après la journée chaude, et c'était une heur ineffablement paisible, une de ces heures o il semble que rien de violent ne puiss s'être passé sur la terre.



L'image d'une jeune fille vêtue de clair se dessinait, aérienne, aux yeux de Pierre, dans le jardin de tante Manon.

Le charme en était tel que Fargeot eût craint de le rompre en prononçant une parole, quelle qu'elle fût. Il lui paraissait, en cet instant, que toute sa vie s'était écoulée là, que tout événement qui n'eût pas tenu entre les quatre haies vives de ce pauvre courtil ne pouvait provenir que d'un monde irréel de fantaisie et de rêve.

Cependant, même à cette heure d'oubli volontaire, l'image d'une jeune fille vêtue de clair se dessinait légère, presque aérienne, dans le jardin de tante Manon.

Et Pierre savait que maintenant cette image l'accompagnerait toujours et qu'elle s'encadrerait souvent ainsi, pure et mélancolique, dans les nuages dorés du soleil couchant.

Mais soudain, comme si la ravissante douceur du crépuscule eût, par quelque rapprochement confus, suggéré à ses quatre-vingts ans une demande anxieuse, Manon Fargeot parla :

« Oh ! dis-moi, mon enfant, fit-elle, la mort a-t-elle été paisible pour *lui* ? Pendant les dernières heures, celles que tu as passées près de lui, a-t-il retrouvé toute sa connaissance ? »

C'était l'éternel problème, et la tante Manon qui prononçait à son tour les paroles d'angoisse ne savait pas que le seul être qui pût encore y répondre en ce monde, c'était elle, si sa mémoire, peut-être endormie, voulait bien se réveiller.

Mais Pierre, lui, sentit que le moment décisif était venu et, devant le beau ciel doré qui lentement s'obscurcissait, il évoqua pour la tante Manon les souvenirs de la dernière nuit, des dernières heures qu'il avait vécu près de son père mourant.

« Tante Manon, fit-il doucement, je m'étais promis de ne point vous tourmenter aujourd'hui de ces choses, mais j'en ai l'esprit obsédé et voilà qu'en m'interrogeant, vous me rendez irrésistible la tentation de vous interroger à mon tour.... Le suprême effort de celui que nous pleurons fut pour me recommander d'aller à vous. Il avait peine à rassembler ses souvenirs; tout courage, toute force surtout lui manquait pour me mettre au fait de... je ne sais... d'un mystère, d'un secret qu'il voulait que je connusse et qui semblait troubler douloureusement son cœur, presque sa conscience.... Ce secret, il paraît que vous le savez, tante Manon.... Je suis venu vous le demander. »

Tante Manon avait pâli. Lentement, elle secoua la tête :

« A quoi bon te dire ce que je sais? fit-elle. Je sais si peu ! Et le peu que je sais... te fera souffrir. A quoi bon ?

— Tante Manon, continua l'officier, la volonté d'un mourant est sacrée et doit être respectée. Qui ménagez-vous? Moi, grand Dieu ! ne voyez-vous pas que toute certitude me serait moins horrible que cette anxiété. Ah ! je vous en conjure, ce secret !...

— Ce secret? mais hélas! mon pauvre petit, c'est celui de ta naissance ! »

Ces mots n'étaient pas prononcés que déjà Pierre avait saisi convulsivement les mains de la pauvre vieille :

« Le secret de ma naissance, je ne suis donc pas....

— Tu n'es pas le fils d'Antonin Fargeot, tu n'es pas le fils de Remiette Aublet, sa femme, non, non, mon enfant, non, soupira Manon. »

Pierre était livide.

« Mais mon père, le nom de mon vrai père, vous le savez? »

Les mains de la malheureuse femme tremblèrent plus fort.

« Oh ! mon Dieu, ce nom, fit-elle, ne te l'a-t-il pas dit?... Ne te l'a-t-il pas dit à l'instant suprême... comme un nom quelconque, tu comprends, sans autre chose.... Rappelle-toi bien?...

— Vous l'avez oublié ! clama Pierre.

— Je ne l'ai jamais su....

— Ah ! je comprends, je comprends; c'était ce nom-là qu'il cherchait dans son délire. Tante Manon, s'écria le jeune homme avec désespoir, tante Manon, parlez-moi. Vous ne savez pas le nom de mon père, mais vous savez, vous savez....

— Je ne sais presque rien, mon pauvre enfant, reprit Manon. Ton père, je veux dire Antonin Fargeot, hélas ! m'avait remis, il y a longtemps déjà, une lettre cachetée où tout était écrit et que je devais te donner un jour, après sa mort ! Cette précaution m'avait fait sourire.... Comment aurais-je alors supposé qu'Antonin mourrait avant moi?... Puis tu partis pour l'armée, tu devins officier.... La dernière fois que je vis mon neveu, il me redemanda la lettre et la brûla sous mes yeux.... « A quoi bon troubler cet enfant « en lui disant la vérité ? m'expliqua-t-il. Il a « fait du nom de Fargeot un beau nom de « soldat, à quoi bon lui en révéler un autre? »

— Et rien, rien ne vous a jamais laissé soupçonner quel pouvait être cet autre nom?

— Rien, je te le jure sur la mémoire chérie de ma mère, mon pauvre enfant !... »

LE NOM !

« Longtemps j'ai cru moi-même ‹ étais le fils d'Antonin, reprit a

nent Manon Fargeot. J'avais vu grandir
neveu sous les yeux de mon cher frère,
na digne belle-sœur, morts trop tôt eux
i; je l'aimais tendrement, il me rendait
affection, je le sais; mais les voyages
difficiles aux pauvres gens.... Aussi y
t-il plusieurs années que je n'avais reçu
visite, lorsqu'il vint m'annoncer son
iage avec une ouvrière de Paris, une
e fille nommée Remiette Aublet. C'était
775. A cette époque il passa quelques
s avec moi, et, en une heure d'abandon,
me nous nous entretenions de ses pa-
s, de nos souvenirs communs, il me conta
peines de sa vie....

— Pauvre père, fit l'officier, repris, do-
é par le passé. Souvent il m'a parlé des
aux, des espoirs de sa jeunesse.... Que
-t-il manqué pour atteindre au succès?
peu plus d'énergie, un peu plus de
iance en lui-même!...

— Un peu plus de bonheur surtout,
eva la tante Manon. Plus tard je pourrai
redire avec plus de détails, telle enfin
lle me fut dite à moi, la triste histoire de
cœur tendre et bon. Avant son mariage,
onin Fargeot s'était pris à aimer une belle
oiselle dont tout le séparait, naissance
ortune. Un jour même il avait poussé la
jusqu'à avouer cet amour à celle qui en
l'objet, et son aveu bien humble, un
désespéré, avait été surpris.... Alors,
ère de la jeune fille, pour se venger de
u'il considérait comme un outrage, avait
ne pensée odieuse; il avait appelé ses
ais et fait jeter à la porte, insulter gros-
ement par eux, sous les yeux de sa fille,
uvre maître de poésie qui.... »

Un cri d'horreur exaspérée interrompit
hrase....

« Oh! le malheureux, le malheureux!! »

Une flamme sombre brillait dans les
de Fargeot, ses poings se crispaient....

« Oh! oui, bien malheureux, affirma
nne femme. La pensée de conquérir, à
ut de l'amour, hélas! l'estime, l'admiration
ette jeune fille, l'avait seul soutenu dans
efforts vers le succès! Chassé de la
on où il puisait du courage pour sa
e journalière, il ne se sentit plus la force
ssaire pour continuer l'œuvre qu'il avait
eprise; il renonça à ses travaux, ne
andant plus qu'à gagner par des leçons
isérable vie. Il croyait bien aussi avoir
ncé au mariage, mais il avait soif d'aimer,
e dévouer plutôt. Un hasard le rapprocha
emiette Aublet. Elle était honnête, pau-
et seule comme lui; il l'épousa. Ce
age eut lieu peu de temps après le séjour
mon neveu avait fait à Roy-lès-Moret.

« Trois ans après, en l'année 1778, Antonin t'apportait à moi. Remiette était morte quelques mois auparavant.... C'est ainsi que tu me fus confié.

« Tu étais déjà un beau petit garçon, bien fort, bien robuste, et tu allais sur tes dix ans, quand Antonin vint pour te reprendre. Alors, après m'avoir fait jurer sur le crucifix de ne jamais révéler à personne les choses qu'il allait me dire, il m'avoua que tu n'étais pas son fils, il me parla de toi, l'enfant étranger qu'il chérissait. La confession qu'il me fit — car ce fut bien une confession — se trouvait consignée dans la lettre que j'avais pour toi et qui contenait aussi, je crois, avec le nom de ton père et ton propre nom, des détails importants sur ta famille. Cette lettre, tu le sais, Antonin me l'a reprise, ayant résolu de te laisser ignorer toujours la vérité. Il est probable qu'à l'heure de la mort, le malheureux ne s'est plus senti le droit d'emporter dans la tombe le secret que j'étais seule à connaître et que j'avais juré de ne dire jamais.

— Puisqu'il en est ainsi, dites-moi ce que vous savez, tout ce que vous savez, tante Manon, supplia Pierre.

— Que je *vous* révèle tout ce que je sais?... » fit Manon Fargeot, se servant pour la première fois, en parlant à Pierre, de ce pronom cérémonieux, comme si, pour la première fois, elle s'avisait de l'abîme que le secret dont elle avait dit la moitié creusait entre son pauvre cœur maternel et l'enfant qu'elle avait élevé. « Hélas! que signifie ce que je peux savoir, puisque je ne sais rien qui vous permette de retrouver votre famille, puisque j'ignore la seule chose qui importe à cette heure, le nom de vos parents.... Et peut-être allez-vous haïr la mémoire d'Antonin Fargeot, qui vous a bien aimé, et peut-être allez-vous me haïr aussi comme la complice de ce faux père, moi qui, connaissant une partie de la vérité, ai tenu mon serment de ne la divulguer à personne. »

Le visage de Manon Fargeot exprimait à la fois un chagrin si poignant et une tendresse si vraie, que Pierre, ému, oublia sa propre anxiété et la douloureuse impatience que lui causaient les réticences de la pauvre femme pour ne penser qu'à cette angoisse d'un cœur qui lui avait été si dévoué.

« Oh! chère tante Manon, ne craignez rien, fit-il, quoi que vous ayez à me dire, je vous aime; vous êtes, vous serez toujours pour moi tante Manon!

— Ah! mon grand, mon beau soldat, mon cher petit enfant, que tu es donc le meilleur des hommes! » sanglota la pauvre vieille.

Pierre la laissa s'apaiser, puis doucement il se remit à l'interroger, espérant à défaut d'une solution définitive quelque indice précieux.

« Hélas! soupira Manon, le récit que je vais te faire ne peut te fournir aucun renseignement positif sur ton passé, pas plus d'ailleurs que.... »

Un souvenir lui revenait tout à coup; tant par scrupule de conscience que pour gagner du temps avant le pénible aveu, elle ajouta :

« ... Pas plus d'ailleurs que le coffret qu'Antonin Fargeot me confia jadis et que je possède encore aujourd'hui.

— Un coffret, mais que contient-il?

— Presque rien,... de menus bijoux,... rien qui porte un nom, un chiffre ou des armes,... car ton père portait un titre, sous l'ancien régime, je le sais.

— Oh! vous me rendez fou, gémit le pauvre Pierre. Ce coffret, montrez-le-moi, par pitié! »

La tante Manon se leva aussitôt et entra dans la maison, où le jeune homme la suivit. Là, ayant allumé sa petite lampe, elle tira d'une antique armoire à cachettes un coffret d'émail champlevé... et Pierre éperdu crut voir celui que, quelques jours auparavant, Mlle de Chanteraine avait ouvert sous ses yeux.

« Regarde, fit la vieille, sans remarquer que l'officier terrassé par l'émotion ne questionnait plus, ces objets t'appartiennent. Quand Antonin Fargeot te prit pour son fils, tu portais au cou cette chaîne d'or avec cette jolie médaille de saint Michel. Il y avait aussi une bague, une petite bague de femme, mais Antonin ne me l'a pas donnée, c'était comme un talisman qu'il gardait. Et puis, regarde encore, une clé d'argent toute ciselée. Ah! pourquoi, pourquoi ton nom n'est-il pas écrit sur ces bijoux? »

Mais le nom que les lèvres du maître d'école n'avaient pu proférer dans les affres de l'agonie, le nom que Manon Fargeot cherchait en vain, le nom mystérieux flamboyait déjà sur le coffret à reliques, sur la chaîne d'or, sur la clé d'argent, aux yeux extasiés de l'homme qui aimait Claude de Chanteraine.

LE RÊVE DE CLAUDE.

Rien ne remplit plus complètement la vie la plus vide, n'éclaire plus lumineusement la vie la plus sombre, n'adoucit plus délicieusement la vie la plus rude qu'un espoir bien cher que l'on porte en soi, dans son cœur, comparable à ces essences précieuses d'Orient dont quelques gouttes soigneusement enfermées dans le chaton d'une bague suffisent à parfumer les moindres choses qu'on touche.

Ce talisman, Claude l'avait possédé, et elle venait de le perdre. Elle ne comptait plus sur le retour miraculeux de Gérard de Chanteraine. Et d'ailleurs eût-elle cru revoir un jour le fiancé tant attendu qu'elle ne s'en fût sentie que plus triste et plus découragée encore.

Ce n'était pas cependant que son imagination eût complètement rompu avec le monde enchanté des choses que les gens très sensés jugent impossibles. Quand elle était bien seule, comme en ce moment même, quand du fond du boudoir à la lampe rosée elle n'entendait d'autre bruit que le son lointain et mélancolique des romances que jouait Mlle de Plouvarais, elle s'enivrait encore, ainsi que les enfants dans leurs jeux, d'illusions volontaires et essayait encore de croire à la réalité présente des choses qui n'étaient plus et ne pourraient plus jamais être. Elle jouait à *la Belle au bois dormant*, elle jouait au bonheur.

Pour cela, il lui suffisait de fermer un instant les yeux. Presque aussitôt, il lui semblait que des pas étouffés bruissaient dans la galerie, que la porte était ouverte par une main prudente,... que les pas s'approchaient encore.... Puis, peu à peu, comme un flot suave qui eût inondé son cœur, la sensation lui arrivait très douce d'une présence chère qui faisait battre ce cœur trop vite, mais qui ne l'effrayait pas, d'un regard qui effleurait ses paupières closes....

Et un moment, un très court moment, elle était heureuse.

Jamais l'illusion aimée n'avait manqué à l'appel de Claude. Elle vint, cette nuit-là, si complète que la jeune fille crut, qu'à force de battre, son cœur, cette fois, allait se briser.

C'étaient bien les pas attendus, c'était la porte doucement ouverte, c'était la présence devinée, encore lointaine, puis toute proche, puis....

Puis Mlle de Chanteraine sentit que deux mains brûlantes emprisonnaient les siennes, elle entendit une voix qui disait : « Claude, ma bien-aimée, ma fiancée.... »

Alors elle ouvrit les yeux, mais ce ne fut pas la jolie phrase précieuse de la Princesse qui lui vint aux lèvres; ce fut un nom, ce fut un cri qui jaillit de son cœur jusqu'à sa bouche, malgré elle, éperdument :

« Pierre!

— Oh! merci, merci! » répéta la voix.

Pierre Fargeot était à genoux et l'en-

roitement entre ses mains brunes et de soldat les petites mains qui se sentaibles et fragiles sous cette étreinte....

Il faut que vous partiez, monsieur Far-l le faut, » implora la jeune fille.

lais lui souriait, heureux, ému....

Claude, murmura-t-il, je vous aime, us aime passionnément.... Lorsque, a première fois, vous vous êtes éveillée non regard, lorsque dans vos yeux à ouverts votre rêve souriait encore au que toute votre jeunesse a attendu, si s avais passé au doigt la petite bague se, si je vous avais dit : « Je suis Gérard Chanteraine, votre fiancé, » m'auriez-fui?... m'auriez-vous répondu : « Vous tes pas celui que j'espérais?... » Oh! moi sincèrement aujourd'hui.... »

Claude remua vaguement les lèvres, elle ne put émettre un seul mot. Elle rès pâle, tout son corps tremblait.

Doucement, le jeune homme éleva jus-sa bouche les mains de Mlle de Chan-e, les baisa, puis, à l'annulaire de la gauche, il passa la bague ciselée qui ait été rendue par Claude, à son départ.

Vous avez dit, fit-il, que cette bague us appartiendrait que si elle vous était e par Gérard de Chanteraine. Voulez-'accepter de moi?

— Oh! pourquoi me demander cela? a la pauvre enfant, pourquoi?

— Pourquoi! »

avait jeté ce mot comme un cri de he. Alors les yeux de Claude rencon-t le regard tendre et lumineux qui les ait, et soudain ils lurent en ce regard, e en un livre grand ouvert, une réponse rveilleuse qu'ils s'éclairèrent à leur faisant resplendir le visage pâle où des perlaient encore....

Gérard! »... murmura la jeune fille itant, comme inhabile à prononcer dans ité ce nom qu'elle avait tant dit en

'homme à qui elle s'adressait ainsi a première fois n'avait pas quitté les nains dont il s'était emparé en maître ; puyait son front, sa joue, il les baisait es précautions attendries, comme s'il int maintenant de les meurtrir en les trop fort, et il disait :

Oui, c'est bien moi, Gérard, c'est moi ! , ma cousine, ma fiancée, nous ne ni l'un ni l'autre et j'en ai la preuve ! union était si bien voulue que le ciel n miracle pour nous rapprocher. »

laude ne demandait pas qu'on lui ât le miracle ; elle y croyait de tout eur et cela suffisait à sa raison. Elle était étourdie de la soudaineté de son bonheur, mais elle était à peine étonnée d'apprendre que le prince Charmant entrevu à son réveil se trouvât être Gérard de Chanteraine, ce fiancé que l'aïeul lui avait toujours destiné et qui devait apparaître à l'heure dite.

« J'avais deviné.... j'avais deviné.... quelque chose m'avait dit que c'était vous,... » répétait-elle comme en rêve.

Et ses yeux rayonnaient, et ses lèvres souriaient, et toute son âme était dans ce regard, dans ce sourire.

Ce fut seulement quand Pierre assis près d'elle lui eut montré le petit coffre d'émail tout pareil au sien, la chaîne de Gérard, la clé ciselée, qu'une curiosité lui vint de connaître les détails de la merveilleuse odyssée à la suite de laquelle le colonel Fargeot se retrouvait à ses genoux, métamorphosé en duc de Chanteraine, ou plutôt de savoir comment il avait pu se faire que Gérard de Chanteraine, l'homme qu'elle aimait, qu'elle avait aimé tout de suite, dès qu'elle l'avait vu, lui fût apparu pour la première fois sous le nom de Pierre Fargeot.

Pierre, ou Gérard, en avait long à dire.

Il commença son récit en parlant à la jeune fille de la mort d'Antonin Fargeot et des paroles énigmatiques, inquiétantes, que le malheureux avait prononcées à l'heure suprême. Puis il entreprit l'histoire du passé telle qu'il la connaissait maintenant, telle que tante Manon la lui avait dite, après la découverte du coffret d'émail, lorsqu'elle avait complété les vagues révélations qu'il avait fallu auparavant arracher une à une à son angoisse. Il raconta le triste roman d'Antonin Fargeot. Il dit comment, se retrouvant seul dans la vie par la mort de la pauvre Remiette, et hanté toujours du souvenir de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer, alors même qu'il cherchait l'oubli dans une affection nouvelle, le maître de poésie de Mlle de Champierre errait souvent, le soir, aux entours de l'hôtel où Irène reposait, heureuse épouse, heureuse mère. Il dit comment, dans la nuit d'horreur où l'hôtel de Chanteraine-Champierre avait brûlé, Antonin, qui était arrivé sur le lieu du sinistre pour apprendre la mort de la jeune marquise et de son mari, avait, contre tout espoir, sauvé leur fils, le petit Gérard, et reçu de la nourrice qui s'enfuyait à travers l'hôtel, affolée, le précieux coffret de l'aïeul.

« Voilà donc, interrompit Mlle de Chanteraine, d'où venait l'étrange rêve qui troublait vos nuits d'enfant et dont vous nous parliez lors de notre première rencontre.

— C'était, vous le voyez, plus qu'un rêve, c'était un souvenir, » dit l'officier.

Puis, il reprit son récit :

« Après la terrible course qu'il avait dû faire au milieu du bâtiment embrasé et dont il était sorti victorieux, une émotion poignante attendait encore Antonin Fargeot.

« En se penchant sur l'orphelin qu'il avait sauvé et qui se cramponnait à lui, muet, sans larmes, le malheureux crut rencontrer des yeux déjà vus,... les yeux de cette Irène de Champierre qui n'était morte pour le monde que depuis une heure, mais qu'il pleurait, lui, depuis longtemps. Une ressemblance qui lui parut frappante....

— C'est vrai, murmura Claude, vous avez les yeux de votre mère, vous avez aussi son sourire. Tout de suite, j'avais remarqué cette ressemblance....

— Cette ressemblance qui n'est pas illusoire, puisque vous aussi vous l'avez observée, continua Pierre, cette ressemblance provoqua chez Antonin Fargeot une sorte de détente.... Le pauvre homme se mit à pleurer et le courage lui manqua pour se séparer de l'orphelin, de ce fils d'Irène qui ne connaissait pas encore les distances sociales, qui ne méprisait pas encore le pauvre oublié et qui baisait doucement de sa bouche innocente l'homme que les laquais de son grand-père avaient chassé. Personne n'avait remarqué dans la foule affolée le sauveteur inconnu qui emportait l'enfant loin des flammes. L'héritier des Chanteraine n'avait plus ni père ni mère, on le croyait mort.... Antonin résolut de le garder auprès de lui, et de l'élever comme il eût élevé son propre fils.... Ainsi, il le doterait de tout le savoir qu'il avait lui-même amassé au cours de sa douloureuse jeunesse, il le mettrait à l'abri des préjugés de race, il développerait en ce cœur vierge les instincts généreux de l'être que la corruption sociale n'a pas encore touché; puis, quand il aurait fait de ce fils de noble un homme libre, conscient et respectueux de la dignité humaine, il le rendrait au comte de Champierre. Telle serait la revanche du pauvre philosophe, la vengeance de l'amoureux bafoué ! Vous connaissez, continua l'officier, la fin de cette étrange histoire.... La Révolution bouleversa l'ordre social.... Je restai Pierre Fargeot et je le serais encore malgré les suprêmes remords du pauvre Antonin, si je ne vous avais pas connue, mon ange !... Il me semble vraiment qu'en mourant celui qui m'a élevé, oh ! si tendrement, Claude, avec tant de dévouement, ait pressenti, lui aussi, quelque chose de l'avenir quand il m'a dit : « Tu me pardonneras « peut-être quand tu auras aimé ». Vous lui pardonnerez comme moi, n'est-ce pas, chère Claude ?

— Si vous voulez, concéda Mlle de Chanteraine. Il me semble que je ne sais plus haïr ! Et pourtant mon grand-père de Chanteraine a pleuré amèrement la mort de son petit-fils, et, pourtant, si cet homme ne vous avait pas enlevé à votre famille, vous ne seriez pas....

— Qui sait ce que je serais?... Rougissez-vous de ce que je suis?

— Rougir de vous ! oh ! Pierre !

— Vous m'appelez encore Pierre? »

Claude sourit et très bas :

« Je crois que, pour moi, vous serez toujours Pierre....

— Et cependant, si j'étais resté Pierre pour tous, si je n'avais eu droit que... qu'au seul titre en somme, ma pauvre bien-aimée, qui vaille qu'on m'en sache gré, parce que je l'ai moi-même conquis, si je n'avais été enfin qu'un pauvre officier de l'armée d'Italie, vous n'auriez jamais été ni ma fiancée, ni ma femme. Et si Gérard, un autre Gérard, était venu.... »

Mlle de Chanteraine le regarda avec reproche.

« Vous m'avez dit, lors de notre tout premier entretien, dit-elle, que Bonaparte n'était point ennemi de la foi et que par lui les églises seraient rouvertes aux âmes pieuses. Ne me croirez-vous pas si je vous jure que depuis cette idée m'a hantée : les cloîtres aussi nous seront-ils rendus?

« ... Car si je restais la fiancée fidèle de Gérard de Chanteraine, c'était bien néanmoins, — oh ! mon ami, soyez-en sûr, — c'était bien à Pierre Fargeot que mon âme s'était donnée.... Et je n'aurais pu la lui reprendre que pour l'offrir à Dieu !... »

LA CLÉ D'ARGENT.

Il fallut bien pourtant se rappeler que Claude n'était ni la seule survivante de la famille de Chanteraine, ni la seule habitante du château.

Deux jours avant, lasse d'entendre blâmer et d'expliquer vaguement le départ précipité et discourtois de Pierre, lasse de taire une pensée qui ne lui avait pas laissé de repos depuis qu'elle avait vu la bague du vieux duc de Chanteraine entre les mains du colonel Fargeot, la jeune fille s'était décidée à prendre un parti qui lui coûtait beaucoup. Elle avait parlé à sa tante des choses qu'elle avait si longtemps tues pour obéir au désir de son grand-père et des événements plus récents qui avaient jeté le trouble dans sa vie et lui paraissaient trop merveilleux pour qu'elle n'y vît pas la manifestation d'une volonté providentielle.

La tante de Chanteraine et les cousins de Plouvarais n'avaient pas été éloignés de penser tout d'abord que, prise de folie, Claude leur faisait ouïr le plus étrange des contes de fées; mais la jeune fille leur avait révélé au moyen des deux devises le secret de l'armoire de fer, et ayant pour ainsi dire touché du doigt le mystère dont ils étaient prêts à rire, les incrédules s'étaient trouvés forcés d'avouer que le conte offrait tout au moins les apparences d'une histoire vraie.

Claude avait espéré décider ainsi sa tante à se mettre sous la protection des autorités nouvelles pour reparaître dans le monde des vivants et obtenir ensuite que des recherches fussent faites — elle eût été bien en peine de dire lesquelles — sur les origines de ce Pierre Fargeot dont les yeux ressemblaient si singulièrement à ceux de la marquise Irène de Chanteraine.

Mais, quoique fort surprise et même très réellement intriguée, Mlle Charlotte avait déclaré qu'elle ne voulait à aucun prix s'exalter sur des faits aussi peu vraisemblables. Ah! si ce petit républicain avait apporté avec la bague la chaîne de Gérard et la seconde clé du coffre de fer, peut-être eût-il été nécessaire d'envisager plus sérieusement les choses, mais la bague pouvait, après tout, avoir été achetée chez un antiquaire quelconque par le père Fargeot. Conclusion : Claude avait l'imagination de son grand-père!

Quant à M. de Plouvarais, il s'était contenté de remarquer que sur un tel thème l'imagination la plus calme eût trouvé, cette fois, prétexte à broderies.

Et Fridolin avait hoché la tête sans rien dire.

Les choses en étaient restées là.

« Comme la première fois, j'irai vous annoncer, monsieur Fargeot, » dit Claude en souriant.

Mais maintenant une inquiétude lui venait sur l'accueil qui pouvait être fait à ce cousin dont la résurrection lui semblait à elle si naturelle.

« Il est indispensable, ajouta-t-elle pensivement, que, lorsque je montrerai à ma tante les objets qui nous ont révélé votre véritable personnalité, je sois en mesure d'affirmer l'identité de ces objets en invoquant à l'appui de mon dire le résultat probant d'une expérience décisive. Il faut, en un mot, que personne ne puisse nier un instant que la clé d'argent apportée par vous est celle qui, selon la volonté du duc de Chanteraine, devait ouvrir le coffre de fer.

— Vous avez raison, » répondit Pierre.

A la clarté vacillante de la lanterne qu'on allumait chaque soir pour monter du logis souterrain aux étages supérieurs, Claude et Pierre recommencèrent donc, à travers le château obscur, le voyage qui les avait, une fois déjà, conduits en face de l'énigme troublante dont le secret leur était alors demeuré impénétrable.

Avec quelle angoisse, quelle terreur confuse de leur destinée, ils avaient parcouru les couloirs déserts!

Et voilà qu'un espoir, un bonheur invraisemblable avait tout éclairé en eux et autour d'eux! Voilà que, s'aimant, ils avaient le droit de s'aimer! voilà que Pierre pouvait penser, lorsqu'il soutenait la jeune fille, lorsqu'il lui prenait la main pour la guider, que cette course vers un but défini et proche n'était que le prélude et le symbole d'une autre course plus longue et plus incertaine qui durerait jusqu'à la mort et qu'il ferait aussi avec Claude, en la protégeant de sa force, en la réchauffant de son amour, en s'efforçant d'écarter tout obstacle et tout péril sur les pas de cet être délicat et doux dont la vie allait lui être donnée....

Soudain, avant qu'ils fussent arrivés à la tourelle, Pierre et Claude tressaillirent, arrachés brusquement à leur rêve heureux....

Une porte s'était ouverte à quelques pas d'eux, et, sur le seuil d'une chambre éclairée, le vieux Quentin venait d'apparaître, une lampe à la main.... .

Il était indubitable que, du premier regard, l'ancien serviteur du duc de Chanteraine avait vu et reconnu l'officier accueilli plusieurs jours auparavant par Mlle Charlotte.

Qu'allait penser Quentin?.... Qu'allait-il faire?.... Brusquer une situation déjà délicate et périlleuse en ébruitant, parmi les habitants du château, la présence de l'étranger, de l'intrus? Hâter inopportunément l'heure des explications, des révélations décisives dont Claude avait désiré être l'intermédiaire?.... Tout perdre peut-être en éveillant ainsi contre Pierre la susceptibilité méfiante de Mlle de Chanteraine?.... Il fallait obtenir de Quentin la promesse de taire jusqu'à nouvel ordre le secret qu'il avait surpris, il fallait se faire un allié du vieillard en lui démontrant la raison d'être et l'importance de ce sursis.... C'était à Claude, à elle seule, qu'il appartenait de parler, et toute parole se figeait sur ses lèvres. Mais Quentin s'était approché, calme, respectueux.

« Daignez permettre à votre fidèle serviteur d'éclairer vos pas, » fit-il d'une voix grave.

Et, sans attendre de réponse, sans s'informer de la direction à suivre, il dépassa les jeunes gens et marcha devant eux très pâle dans l'orbe lumineux de la lampe que sa main

à peine tremblante élevait à la hauteur de ses cheveux blancs.

A la porte de la tourelle, il s'arrêta, prit doucement la lanterne des mains de Pierre et, toujours sans parler, remit au jeune homme le fanal plus puissant qu'il avait lui-même porté jusque-là.

« Merci, » répondit simplement l'officier.

Aucune autre parole ne fut dite, et déjà Quentin avait disparu comme une ombre.

« On dirait qu'il a compris, qu'il a deviné.... Comme c'est étrange! » murmura Claude.

Ils descendirent l'escalier de la tourelle et entrèrent bientôt dans la petite salle boisée de chêne.

« Je vous en prie, mon ami, agissez pour moi, fit la jeune fille. Vous connaissez maintenant aussi bien que je le connais le secret que mon,... que notre grand-père vous a légué comme à moi. Et ce m'est une grande douceur de m'en remettre à vous de toutes choses, à cette place même où la vie m'a fait peur, et où je me sens aujourd'hui si heureuse et si tranquille près de vous. »

Tranquille, elle l'était en effet; non pas seulement parce que son rêve le plus cher devenait une réalité, mais aussi parce qu'elle avait inconsciemment retrouvé sa belle foi en une fatalité bienveillante et providentielle. Il lui semblait maintenant n'avoir plus qu'à se laisser conduire par cette volonté supérieure et toute-puissante dont Pierre devenait à ses yeux l'incarnation terrestre, l'infaillible représentant.

Cependant, quand, à l'appel des deux devises, la boiserie se fut écartée, quand la première serrure eut joué laissant tomber de quelques pouces la lourde porte de métal, Claude se prit à trembler.

Si Pierre s'était trompé, avait été trompé plutôt, si la clé d'argent....

Un grand froid la parcourut toute; instinctivement elle ferma les yeux pour ne pas voir ce qui allait advenir.

Mais, presque aussitôt, elle entendit un léger grincement métallique, puis un bruit sourd, elle regarda....

L'armoire de fer avait achevé de s'ouvrir.

Alors la pensée ne vint pas à Claude plus qu'à Pierre d'interroger les grands coffres d'or et d'argent qui apparaissaient dans la profondeur du mur et dont les reflets se réveillaient superbement au contact de la lumière. La jeune fille tendit ses mains à Pierre, qui les prit dans les siennes, et tous deux se sourirent, les doigts entrelacés, des larmes pleins les yeux....

La porte de fer et la boiserie furent refermées sans que Claude et Gérard de Chanteraine eussent pu soupçonner la valeur ou même la nature de cette fortune que le vieux duc avait jalousement recueillie et cachée pour eux. Que leur importait? Si leurs cœurs, dans un élan de reconnaissance, donnèrent à cette minute même un souvenir à l'aïeul, ce fut seulement parce que ce grand prévoyant, dont on avait tant souri, les avait fiancés dans le passé; ce fut parce que ce vieillard chimérique, qui croyait aux légendes, s'était révolté contre la triste évidence des choses positives pour garder Claude à Gérard, pour nier que la mort eût pu séparer ceux que l'amour devait unir.

Puis Pierre se trouva seul dans le boudoir de la Belle au bois.

Claude lui avait dit : « Ayez patience, je viendrai vous chercher bientôt ».

A son tour, il se sentait bouleversé de crainte et d'inquiétude. Il attachait peu de prix à la fortune; et le nom de Fargeot, tel qu'il l'avait porté, tel qu'il le portait, lui semblait, à dire vrai, valoir le nom de Chanteraine. Il croyait fermement qu'il y a plus d'honneur pour un homme à mériter l'estime et la considération de ses semblables par ses actes personnels et son caractère propre qu'à les tenir d'un nom et d'un titre illustrés par les œuvres lointaines d'aïeux plus ou moins légendaires.

Mais seul le nom de Chanteraine permettrait à l'officier républicain d'épouser Claude.... Ce qui se décidait dans le salon de l'épinette ou sous les yeux des vieux portraits, c'était l'avenir de cet amour passionné qui avait pris la vie de Pierre!

Et le jeune homme se disait douloureusement qu'il ne lui était guère permis d'attendre de Mlle Charlotte de Chanteraine et des cousins de Plouvarais l'adorable confiance que Claude lui avait témoignée.

Dans cette famille hostile par naissance et par conviction aux idées qu'il avait lui-même respectées et défendues, dans ce milieu étroit où, loin d'être considérés comme de sérieuses garanties d'honneur et de loyauté, le caractère de sa personnalité, son grade, l'histoire de sa vie ne pouvaient que le desservir, peut-être allait-il passer pour un imposteur?

Les bijoux qu'il avait remis à Mlle de Chanteraine étaient indéniablement ceux que le vieux duc avait confiés à sa belle-fille, mais comment prouver qu'Antonin Fargeot avait bien réellement sauvé l'héritier des Chanteraine ou comment prouver que Pierre, l'enfant élevé par le maître d'école, était bien l'orphelin qu'Antonin Fargeot avait sauvé?

Cependant l'absence de Mlle de Chante-

raine semblait ne plus devoir finir et l'anxiété du jeune homme s'exaspérait dans une attente impuissante.

Enfin Claude entra, et, prenant par la main celui qu'en dépit de toute opinion contraire elle était décidée à considérer comme son cousin, elle l'entraîna dans la salle des portraits, où Mlle Charlotte de Chanteraine, M. et Mlle de Plouvarais et le fidèle Fridolin étaient réunis.

LE DUC DE CHANTERAINE.

Il était visible qu'un événement important venait de troubler les chères habitudes de tout ce petit monde paisible et routinier du château.

Comme lors de la première et mémorable rencontre, Mlle Charlotte avait daigné faire deux pas au-devant de Pierre et elle poussa l'amabilité jusqu'à lui tendre une main qu'il se permit de baiser, ce qui ne déplut pas.

« Bonjour, monsieur Fargeot, commença-t-elle; ma nièce Claude, qui a toujours des papillons plein la tête, me dit que vous êtes mon neveu, et tout est possible, je le sais, au temps où nous vivons. Mais vous ne serez point étonné de me trouver encore un peu étourdie du récit que je viens d'entendre. La vérité est que je n'en ai jamais ouï de plus extravagant!

— Je ne puis m'étonner, madame, répondit le jeune homme en souriant tristement, ni de votre surprise ni de votre incertitude.... Et je ne saurais que supposer moi-même si les faits qui m'ont été révélés tout récemment par la digne femme qui m'a élevé n'avaient confirmé, avec une précision bien étrange, ceux dont je tenais le récit, soit de Mlle de Chanteraine, soit de vous....

— J'avoue, monsieur, reprit complaisamment Mlle Charlotte, qu'il y a des présomptions assez sérieuses pour que vous soyez, en effet, Gérard de Chanteraine, mais vous m'accorderez qu'il y en a de non moins frappantes pour que vous ne le soyez pas.... Ainsi, comment croire qu'un vrai Chanteraine aurait pu combattre contre le roi sans que tout son être se révoltât?

— Je n'ai pas combattu contre le roi, madame, répliqua doucement Pierre; j'ai combattu pour la France que j'ai servie fidèlement, dès que j'ai eu l'âge de le faire, imitant en cela, je crois, tous les Chanteraine du passé.

— Vous l'avez servie dans les armées de la République! N'y avait-il pas, monsieur, une autre armée où vous eussiez pu la servir? » fit Mlle Charlotte avec une sévérité solennelle qui lui seyait si drôlement qu'il eût été difficile de n'en pas sourire en tout autre moment.

Mais Pierre n'était pas d'humeur à sourire. Aux paroles de la vieille demoiselle, un flot de sang lui monta au visage.

« L'armée des princes! s'écria-t-il, eh bien, non, madame, non! Indépendamment de toute question politique, j'adore mon pays! Aurais-je été royaliste, aurais-je émigré, me serais-je même engagé dans l'armée de là-bas que... ah! je le sais, je le sens!... quand j'aurais vu le premier soldat étranger passer la frontière, un instinct puissant, irrésistible, aurait crié en moi et m'aurait jeté parmi les adversaires de mon parti à qui j'aurais demandé une place pour défendre avec eux le sol sacré. »

En parlant ainsi, sans brutalité mais avec une conviction profonde, toute son âme ardente vibrant dans les notes graves de sa voix, l'officier s'était transfiguré. Un moment il avait oublié le nom souhaité, il avait oublié Claude elle-même. On eût dit que le souffle héroïque des jours de 92 venait de passer encore une fois sur le jeune et mâle visage de ce colonel de vingt-quatre ans.

Mlle Charlotte fut touchée de cette sincérité.

« Je crois, monsieur, avoua-t-elle, que votre cœur eût été digne d'une meilleure cause.... Cependant.... »

Mais à ce moment, on vit une chose si étonnante que les murs de Chanteraine eux-mêmes crurent en reculer de surprise et d'effroi.... Le vieux Quentin, qui s'était faufilé, on ne sait comment, dans la salle des portraits et dont la présence était trop familière à tous les habitants du château pour que personne s'en fût aperçu ou tout au moins troublé, le vieux, le fidèle Quentin venait de couper la parole à Mlle Charlotte de Chanteraine!

« Rien n'est plus facile, déclarait-il, que de s'assurer de l'identité de Gérard de Chanteraine!

— Oh! parle, parle, Quentin, supplia Claude malgré elle.

— Pendant le temps que M. le marquis et Mme la marquise passèrent à Chanteraine, continua le vieillard, notre enfant, qui commençait à peine à marcher, fit une chute dont chacun s'effraya.... Une coupe de cristal que le pauvre petit avait prise sur la table, sans que la nourrice s'en aperçût, s'était brisée dans le choc et l'avait blessé....

— ... A la main et au front, acheva M. Fridolin.

— C'est vrai, je n'ai point oublié ce

[illegible]

La fidèle sujette du roi et le soldat du Premier Consul s'embrassèrent des plus cordialement. Il y eut un moment de joie et d'effusion un peu folles.

Puis, tandis que le jeune duc cherchait les yeux de Claude, n'osant à cette minute dire des lèvres ce que son cœur sentait, le chevalier de Ploëvazan désigna les rideaux baissés au travers desquels passaient les lueurs du matin.

« Le jour! dit-il.

— L'aurore! s'écria Pierre, la belle aurore dorée d'un des plus beaux jours de ma vie! »

Il regarda encore Claude dont les yeux s'illuminaient, comme le ciel, de clartés ardentes et douces. Puis, d'un mouvement spontané, il rejeta les rideaux, ouvrit la fenêtre, les persiennes. Et, brusquement, sur les choses du passé, les ors atténués, les étoffes pâlies, rayonna la chaude lumière du soleil levant.

Fin.

[illegible] que, d'une [illegible] le portrait du [illegible] de la jeune marquise...

ÉPILOGUE

[illegible] Premier Consul [illegible] sans marquer [illegible] le colonel [illegible] Il s'intéressa fort aux [illegible] si étrange.

[illegible] étant [illegible] peu à peu [illegible] des anciennes familles, [illegible] ses officiers les [illegible] l'unique héritier [illegible] de Chanteranne...

Le colonel Pierre-Gérard-Michel de Chanteranne obtint sans difficulté aucune que son identité fût établie. Il put ainsi reprendre possession du nom de ses ancêtres — [illegible] que l'Empire lui en rendit [illegible] le titre — et du château de Chanteranne qui fut très généreusement racheté aux [illegible] grâce au trésor [illegible].

Peu de temps après, à l'extrême joie de Mlle Charlotte qui s'était prise à adorer son neveu et convenait sincèrement avec [illegible] la première à deviner un Chanteranne [illegible] « Fargeot quelconque », les fiancés furent unis dans la chapelle du château. Tous les habitants de Mont-en-Bray assistèrent à leurs noces, et, au milieu d'une grande fête d'allégresse, de magnifiques présents furent distribués, en témoignage de reconnaissance, aux humbles et fidèles amis qui avaient espéré contre toute espérance le salut et le retour des châtelains.

Quant à la tante Manon, elle eut avant de quitter ce monde la joie de connaître la femme adorable et adorée de son grand Pierre et l'inénarrable bonheur d'embrasser un délicieux petit Pierre qui ressemblait à s'y méprendre à l'enfant d'autrefois et qui, pour être le fils du général duc de Chanteranne, n'en savait pas moins dire d'une voix câline ces deux mots chers, échappés du passé : « Tante Manon ».

Et, pendant bien des années, tous les voyageurs qui eurent l'occasion de s'arrêter à l'auberge des Aulrettes purent apprendre de la bouche du très loquace aubergiste l'histoire merveilleuse de ce colonel Pierre Fargeot qui, par grand hasard, se trouva être un duc de Chanteranne.

GUY CHANTEPLEURE.

○ ○ ○

le des Matières et des Gravures

contenues dans les

)ouze Numéros des LECTURES POUR TOUS

(Octobre 1900 — Septembre 1901)

○ ○ ○

Paris — Imprimerie Larousse.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Le Gérant : ...



